This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

BX940
R4
v.24

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

Digitized by Google

Imprimerie Jules DE MEESTER et Fils
WETTEREN (Belgique)

Digitized by Google

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN

REVUE D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

FONDÉE PAR A. CAUCHIE ET P. LADEUZE

DIRECTEURS :

A. DE MEYER, R. DRAGUET, R. KOERPERICH,
J. LEBON, R. MAERE, CH. TERLINDEN,
É. TOBAC ET L. VAN DER ESSEN

TOME XXIV

I. ARTICLES, COMPTES RENDUS ET CHRONIQUE

PACIFIC UNIVERSITY
LIBRARY

LOUVAIN
BUREAUX DE LA REVUE
40, RUE DE NAMUR, 40

Tous droits de reproduction et de traduction réservés

1928

Digitized by Google

205122

BX940
.R4
v.24

Digitized by Google

VINGT-HUITIÈME ANNÉE. — T. XXIV, N° 1. JANVIER 1928

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN

INDIANA UNIVERSITY LIBRARY FEB 18 1928

REVUE D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

FONDÉE PAR A. CAUCHIE ET P. LADEUZE

DIRECTEURS :

A. DE MEYER, R. DRAGUET, R. KOERPERICH,
J. LEBON, R. MAERE, CH. TERLINDEN,
É. TOBAC ET L. VAN DER ESSEN

SOMMAIRE

J. Duhr, Le *De Fide* de Bachiarius. 5
Notes et Mélanges :
P. Galtier. *Ecclesia Petri propinqua.* A propos de Tertullien et Calliste 41
R. Draguet. Le florilège antichalcédonien du *Vatic. Graec.* 1431 51
A. De Poorter, Catalogue des mss de prédication médiévale de la bibliothèque de Bruges 63
Comptes rendus (*Voir table complète au verso*). 125
Chronique 206
Bibliographie 1*

Compte Chèques postaux N° 39.421.

LOUVAIN
BUREAUX DE LA REVUE
40, RUE DE NAMUR, 40

Tous droits de reproduction et de traduction réservés
1928

REVUE TRIMESTRIELLE SUBVENTIONNEE PAR LA FONDATION UNIVERSITAIRE

Digitized by Google

AVIS IMPORTANT.

Prix de l'abonnement, payable au début de l'année :

1) *Pays à change élevé* :
ayant adhéré à la convention de Stockholm* : 28 belgas ;
n'ayant pas adhéré à la convention de Stockholm : 30 belgas ;

2) *Pays à change bas* :
ayant adhéré à la convention de Stockholm** : 21 belgas ;
n'ayant pas adhéré à la convention de Stockholm : 23 belgas.

L'abonnement court indéfiniment.

Prix de la collection complète des 42 volumes (1900-1927) : 460 belgas, le port en sus.

On s'abonne aux Bureaux de la *Revue d'histoire ecclésiastique*, 40, rue de Namur, Louvain (Belgique).

Agence d'abonnement en France chez M. A. Picard, éditeur 82, rue Bonaparte, Paris (VIe).

*Allemagne, Rép. Argentine, Cuba, Espagne, Syrie, Mexique, Pays-Bas, Portugal, Terre-Neuve, Uruguay.

**Autriche, Bulgarie, Esthonie, France, Grèce, Hongrie, Lettonie, Pologne, Roumanie, Russie, Serbie, Croatie et Slovénie, Tchécoslovaquie, Turquie.

COMPTES RENDUS

J. Lévy. Recherches sur les sources de la Légende de Pythagore. (L. Cerfaux.) 125
J. Lévy. La Légende de Pythagore de Grèce en Palestine. (L. Cerfaux.) . 125
P. Styger. Die altchristl. Grabeskunst. (R. Maere.) 128
F. Hendrichs. Het christlelijk getuigenis der Catacomben. (R. Maere.) . 128
J. Lortz. Tertullian als Apologet. (J. Forget.) 131
E. Caspar. Die älteste römische Bischofsliste. (R. Draguet.) 133
The monastery of Epiphanius at Thebes. 1re Partie : The archeological material, by H. E. Winlock ; The literary material, by W. E. Crum. 2e Partie : Coptic ostraca and papyri, by W. E. Crum ; Greek ostraca and papyri, by H. C. Evelyn-White. (A. Van Lantschoot.) . . . 143
J. Zellinger. Studien zu Severian von Gabala. (R. Draguet.) 148
P. J. Kehr. Regesta Pontificum Romanorum. Vol. II : Provincia Maguntinensis, ed. A. Brackmann. (F. Baix.) 150
G. Schnuerer. Kirche und Kultur im MA. (É. Jordan.) 152
E. de Moreau. Saint Amand. (L. Van der Essen.) 155
J. Wenner. Die Rechtsbeziehungen der Mainzer Metropoliten zu ihren sachsischen Suffraganbistümern bis zum Tode Aribos (1031). (E. Voosen). 159
M. Lepin. L'idée du sacrifice de la Messe. (H. Lamiroy.) 161
A. Dempf. Die Hauptform mittelalterl. Weltanschauung. (R. M. Martin.) 165

Voir suite p. 3 de la couverture.

Digitized by Google

LE "DE FIDE,, DE BACHIARIUS

INTRODUCTION

Sa vie et ses œuvres.

I

Bachiarius ! Personnage bien « mystérieux » ! (1) Une de ces « médiocrités dont le nom et le vague souvenir ont été conservés par le catalogue des *Hommes illustres* et par les continuateurs de cet ouvrage » ! (2) Voilà les jugements sommaires que portent sur l'auteur du *De Fide* Dom L. Gougaud et H. Leclercq. La plupart des historiens ignorent totalement son nom.

Les trop brèves précisions que Gennade, dans son *De viris illustribus*, nous fournit sur cet inconnu, ne sont guère faites, il faut bien le dire, pour percer le mystère qui l'enveloppe, ni pour donner à sa physionomie quelque relief (3). Du passage qui nous intéresse, nous possédons une double recension : celle de M. Bernoulli et celle de M. Richardson.

La première parut dans la *Sammlung ausgewählter Kirchen- u. dogmengeschichtlicher Quellenschriften*, publiée sous la direction de G. Krüger, en 1895 (4) ; la seconde, dans les *Texte und Untersuchungen*, en 1896 (5). Je les transcris l'une en regard de l'autre, en soulignant les variantes.

(1) L. Gougaud, *Les chrétientés celtiques*, p. 281, 282. Paris, 1911.

(2) H. Leclercq, *L'Espagne chrétienne*, p. 126. Paris, 1906.

(3) Gennadius, *De viris illustribus*, cap. xxiv ; PL, LVIII, 1074-75.

(4) A. Bernoulli, *Hieronymus und Gennadius, De viris inlustribus*, p. 71. (*Sammlung ausgewählter Kirchen- u. dogmengeschichtlicher Quellenschriften* hrsg. von G. Krüger, fasc. 11.) Leipzig, 1895

(5) E. C. Richardson, *Gennadius, Liber de viris inlustribus*, p. 71. (*Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur* hrsg. von O. von Gebhardt und A. Harnack, t. XIV, fasc. 1.) Leipzig, 1896.

Digitized by Google

TEXTE DE BERNOULLI :

Bachiarius, *episcopus*, vir ph[i]losophiae nudus et expeditus vacare Deo disponens, etiam peregrinationem pro conservanda integritate elegit. Ed[i]disse dicitur grata opusc[u]la, sed ego *ex illius* unum tantum « De Fide » librum tetigi. In quo *satisfacit* pontifici urbis adversum quaerulos et infamatores peregrinationis suae, *indicans se, non* timore hominum *sed Dei, causam* peregrinationis suscepisse, ut exiens de terra et cognatione sua coheres fier[e]t Abrahae patriarchae.

TEXTE DE RICHARDSON (1) :

Bachiarius, vir *christianae* philosophiae, nudus et expeditus vacare Deo disponens etiam peregrinationem pro conservanda *propositi* integritate elegit. Edidisse dicitur grata opuscula,sed ego *ex illis* unum tantum « De Fide » librum *legi*, in quo *satisfecit* pontifici urbis adversum quaerulos et infamatores peregrinationis suae *et indicat* se non timore hominum, sed *Dei causa*, peregrinationem suscepisse, ut exiens de terra et cognatione sua coheres fieret Abrahae patriarchae (2).

Que nous apprennent ces textes ? Dès le début nous nous trouvons en face d'une divergence qui a son importance. Pendant que le texte de Bernoulli nous présente Bachiarius comme un évêque, celui de Richardson lui refuse la dignité épiscopale. C'est en vain que nous avons parcouru la *Series episcoporum*, publiée par Gams (3), pour y trouver le nom d'un évêque portant le nom de Bachiarius. Les meilleurs manuscrits du *De viris illustribus* ne mentionnent pas ce titre. Honorius d'Autun († 1130), qui colligea les notices de Gennade, écrit simplement : « Bachiarius, vir christianae philosophiae nitidus et expeditus, edidit grata opuscula *De Fide* » (4). Bernoulli lui-même, dans la table qui précède, note seulement : Bacharius (sic) et des points, comme s'il y avait eu grattage dans le manuscrit. Dans son « apparatus criticus » (5) il ne donne aucune autre

(1) Richardson a connu l'édition de Bernoulli ; il en signale les particularités ; p. ex. le « + episcopus », dont il dit qu'il est appuyé par le ms. 25 (= le *Veronensis*) et, avec un point d'interrogation, par le ms. 30 (= le *Vercellensis* du VIIIe siècle). Cfr *o. c. Indication des variantes*, p. LXVI.

(2) Voir MAC INERNY, *S. Mochta and Bachiarius*, p. 32-34. Dublin, 1923.

(3) B. GAMS, *Series episcoporum*. Ratisbonne, 1873.

(4) HONORIUS D'AUTUN, *De scriptoribus ecclesiasticis, libri quatuor*, l. I, cap. XXIV ; PL, CLXXII, 214.

(5) A. BERNOULLI, *Hieronymus und Gennadius, De viris inlustribus*, p. LII *Sammlung*... hrsg. von G. KRÜGER, fasc. 11). Leipzig, 1895,

Digitized by Google

leçon. Il n'y a donc, semble-t-il, aucune raison sérieuse d'affirmer que Gennade ait cru Bachiarius évêque.

Était-il moine? M. Jülicher l'affirme (1) en se fondant sur l'historien marseillais. Celui-ci pourtant ne le dit pas expressément. Il caractérise notre auteur par ces mots : « christianae philosophiae nudus et expeditus (2) vacare Deo disponens », très bien traduits par Le Nain de Tillemont (3) par « philosophe chrétien, occupé de Dieu seul, libre et dégagé de toute autre chose ». Mais si on songe qu'au IVe siècle le « philosophe chrétien » par excellence, opposé au philosophe païen, était le moine, dégagé des biens terrestres et uniquement occupé de Dieu (4), on peut conclure avec vraisemblance que Bachiarius avait embrassé cette profession. Lui-même, d'ailleurs, l'insinue assez clairement, lorsque, dans un passage de son *De Fide* (5), il compare sa vie à celle de Joseph le chaste, l'expatrié, et qu'il se déclare être un fils d'Abraham. On sait en effet que le patriarche des Hébreux passait pour être le modèle des moines (6). Fils de l'ancêtre du peuple d'Israël, notre moine en avait adopté la vie errante, pour avoir part à ses promesses. Mais ces sortes de cyniques chrétiens avaient fort mauvaise presse, en particulier à Rome. S. Jérôme ne pouvait assez vilipender ces moines « qui vivaient indépendants au gré de leurs caprices ». Cinglant et mordant, il nous dépeint ces êtres vaniteux, avares, querelleurs, qui portaient de vastes manches, des habits grossiers et chaussaient de larges souliers. « Ils ne cessent de

(1) JÜLICHER, *Bachiarius*, dans la *Real-Encyclopädie* de PAULY-WISSOWA, t. II, col. 2723-24. Stuttgart, 1896.

(2) Nous retrouvons cette expression commentée par S. Jérôme. ... « *Si vis esse perfectus, vade, vende omnia quae habes, et da pauperibus* (Mt. XIX, 16 et 21). Apostolici fastigii est, perfectaeque virtutis, vendere omnia et pauperibus distribuere et sic *levem atque expeditum*, cum Christo ad coelestia subvolare... » (*Epist.* CXXX, 14 ; PL, XXII, 1118B) ; — ou encore ... « adolescens... (Mc. XIV, 51) incurrisset in laqueos, nisi *expeditus et nudus* persequentium declinasset impetum?... » (*Epist.* LXIV, 4 ; PL, XXII, 611A). C'est le dépouillement du voyageur, de l'athlète, qui permet d'avancer plus facilement et de lutter avec plus de sécurité.

(3) LENAIN DE TILLEMONT, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, t. XVI, p. 473. Paris. 1712.

(4) Voir un passage caractéristique dans S. GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *oratio* I, *Contra Julianum*, LXX, LXXI ; PG, XXXV, 592-93.

(5) « Desiderantes Abrahae filii fieri... » PL, XX, 1019D.

(6) S. JÉRÔME à Eustochium, *Epist.* XXII, 1 ; PL, XXII, 394-5. « Sciendo scies quia peregrinum erit semen tuum in terra » (*Gen.* XV, 13). Cfr traduction de S. AUGUSTIN, dans *Locutionum in Heptateuchum*, l. I ; PL, XXXIV, 490.

Digitized by Google

pousser des soupirs... mais ils médisent des clercs, et, les jours de fêtes, se gorgent de mets » (1). Si tels étaient les sentiments que l'auteur du *De Fide* devait provoquer à Rome, on ne s'étonnera guère de le voir en butte aux attaques de certains *queruli* et de certains *infamatores peregrinationis suae*. D'autant plus qu'à l'antipathie que lui suscitait son genre de vie, s'ajoutait pour Bachiarius, nous le verrons plus tard, la malchance d'être né dans une province entachée d'hérésie. Le résultat de tout cela, nous dit la notice du *De viris*, fut la *Profession* de foi, adressée au pontife de Rome (satisfecit pontifici urbis).

Les adversaires trouvèrent à qui parler. Gennade nous affirme que, de son temps, Bachiarius était encore réputé comme écrivain. Il passait pour avoir écrit des *grata opera*. Ce sont là, suivant la définition de Quintilien (2), des morceaux écrits avec une verve malicieuse, avec des mots pleins de sous-entendus, assaisonnés d'un comique très fin. L'étude du *De Fide* nous montrera que ce renom était parfaitement justifié.

Voilà donc les quelques renseignements que l'historien de Marseille nous a transmis. Bachiarius était très probablement un moine, détaché de tout, attaché uniquement à Dieu, menant à l'exemple d'Abraham une vie errante, armé de beaucoup d'esprit contre ses adversaires qui ne manquaient pas.

Les historiens et les philologues qui, jusqu'ici, ont eu l'occasion de s'occuper de notre auteur, ne sont guère arrivés à des résultats plus complets. Les plus précis nous affirment qu'il était originaire de Braga, en Galice ; qu'il vivait peut-être à la fin du IVe, ou au début du Ve siècle (3). Nous aurons à revenir, en détail, sur ces affirmations, au cours de notre étude.

II

Nous avons vu plus haut comment Bachiarius fut amené à se justifier des soupçons que son genre de vie et sa nationalité avaient provoqués. Il le fit par son *De Fide*, sa profession de foi. C'est le seul

(1) S. Jérôme à Eustochium, *Epist.* XXII, 34 ; PL, XXII, 419.

(2) Quintilien, *Instit. orat.* l. VI, ch. III, édit. L. Radermacher, t. I, p. 332, 337 (*Bibliotheca scriptorum graecorum et romanorum teubneriana*). Leipzig, 1907.

(3) O. Bardenhewer, *Geschichte der altchristlichen Literatur*, t. III, p. 411-412. Fribourg-en-Brisgau, 1912.

Digitized by Google

ouvrage que Gennade avait lu et qu'il nous signale expressément.

A la même époque pourtant, un autre écrit du même auteur circulait en Occident. Il devait rester célèbre bien plus longtemps que le premier : je veux parler du *De Lapso* (1). Encore au début du XIe siècle, Fulbert de Chartres envoyait à Hildegaire, entre autres, des sentences de Bachiarius, à expliquer au prince Guillaume (2). Il revient sur cet envoi dans la lettre suivante adressée au même destinataire et cite le texte qu'il a tiré du *De Lapso* (3).

A cette époque le *De Fide* semble avoir été oublié. Nous ne connaissons, à présent, qu'un manuscrit de cet écrit. C'est celui de la bibliothèque ambrosienne de Milan, coté 0,212 sup. Le Dr A. E. Burn nous le décrit dans les termes suivants : « Ce manuscrit de la bibliothèque ambrosienne provient du monastère de Bobbio. C'est un mince volume in-4° de 18 fos (10 pouces × 7,5 pouces). Il est écrit par une main irlandaise, semblable à celle qui se manifeste dans l'antiphonaire de Bangor. D'après le Dr Ceriani (conservateur de la bibliothèque) les deux manuscrits ont été vraisemblablement écrits vers le même temps, c. à. d. vers la fin du VIIe siècle. Le Dr L. Traube, lui, indique le VIIe ou le VIIIe siècle. Pour moi, je pense qu'en examinant le manuscrit sans parti pris, on le datera des environs de 700 ». (4)

En 1698, L. Muratori découvrit la *Professio* et en publia le texte pour la première fois (5). Florius, en 1748, en refit une édition nouvelle, révisa le texte avec soin et l'accompagna de dissertations critiques. Gallandi, dans sa *Bibliotheca Patrum*, reproduit Florius en y ajoutant les notes développées de Muratori et ses propres commentaires. C'est cette édition que reproduisit l'abbé Migne (7).

Le cardinal Moran, en 1864, révisa l'ouvrage publié précédemment et essaya, d'après le manuscrit de l'ambrosienne, d'en améliorer le texte (8). Il n'y a réussi qu'en partie. Les lectures de Gallandi sont

(1) Le titre complet est *Liber de reparatione lapsi* ; il est publié dans la collection de Migne : PL, XX, 1038-1062. Nous le citerons toujours sous la rubrique *De Lapso*.

(2) Fulbert de Chartres, *Epist.* LXIV ; PL, CXLI, 233A.

(3) Fulbert de Chartres, *Epist.* LXV ; PL, CXLI, 233C. Il cite : *De Lapso* 12 ; PL, XX, 1048B.

(4) Cité par Mac Inerny, *S. Mochta and Bachiarius*, p. 14. Dublin, 1923.

(5) L. Muratori, *Anecdot. Bibl. Ambrosianae*, t. II, p. 9 ss. Milan, 1698.

(6) Gallandi, *Bibliotheca veterum Patrum*, t. IX, 181-202. Venise, 1765-81.

(7) PL, XX, 1019-1030.

(8) Moran, *Essays on the Origin, Doctrines and Discipline of the Early Irish Church*, p. 296-303. Dublin, 1864.

Digitized by Google

souvent à préférer à celles du cardinal. La dernière édition, celle de Hahn, a paru dans sa *Bibliothek der Symbole* (1). Nous attendons celle qui doit paraître dans le *Corpus* de Vienne. Espérons qu'elle sera définitive.

Nous nous contenterons, pour notre étude, de celle de Migne, très suffisante pour le but que nous poursuivons.

Il y a une trentaine d'années, M. Georges Schepss, le premier, a cru reconnaître Bachiarius dans le *peregrinus*, auteur des *Canones Priscilliani in Pauli Apostoli epistulas* (2). O. Fr. Fritzsche (3) et surtout S. Berger (4) adoptèrent sa manière de voir. Mais M. Ch. Babut (5) combat cette opinion avec beaucoup de vraisemblance. En dehors du *De Fide* et du *De Lapso* nous ne connaissons par conséquent, jusqu'ici, aucun ouvrage authentique de Bachiarius.

Dans ces pages, nous bornerons nos recherches au *De Fide*. Nous essaierons de mettre davantage en lumière deux points, restés jusqu'à présent, bien obscurs. Dans une première partie nous déterminerons la date de cet écrit ; dans une deuxième partie nous rechercherons les doctrines et les tendances qu'il nous révèle (6).

PREMIÈRE PARTIE

La date de la composition du « De Fide » (7).

1. *Résumé.*

Avant d'aborder le point que nous voulons traiter, il est utile, croyons-nous, de donner un résumé de la *Professio*. Ainsi nous pren-

(1) L. Hahn, *Bibliothek der Symbole*, 3e édit., p. 286-288. Breslau, 1897.

(2) G. Schepss, *Canones Priscilliani*, p.109-147. — (*Corpus scriptorum latinorum*, t. XVIII.) Vienne, 1889.

(3) O. Fr. Fritzsche, *Bachiarius und Peregrinus*, dans *Zeitschrift f. Kirchengeschichte*, (1897), t. XVII p. 211-215.

(4) S. Berger, *Histoire de la Vulgate*, p. 28. Nancy, 1893.

(5) E. Ch. Babut, *Priscillien et Priscillianisme*, p. 2, note 2. Paris, 1909.

(6) C'est pour nous un devoir de reconnaissance de rappeler ici la mémoire du regretté Père A. Lapôtre, l'auteur bien connu de la vie du pape Jean VIII. Le savant historien a eu à s'occuper plus d'une fois de Bachiarius. Sa perspicacité ainsi que ses patientes recherches nous ont été de la plus grande utilité en nous fournissant des indications et des données qui nous auraient coûté de longs efforts et demandé des recherches considérables.

(7) Voici la bibliographie principale sur Bachiarius : Gennadius, *De viris*

Digitized by Google

drons contact avec le personnage et nous pourrons nous rendre compte du caractère de cet esprit vigoureux et personnel.

Certains haut placés (praesidentes) (1) soupçonnent Bachiarius d'hérésie. Il va donc se justifier aux yeux de celui qu'il appelle « Béatitude », « frère très heureux » (Beatitudo, beatissimus frater) (2), et « l'architecte de tout son interrogatoire » (artifex ipsius aedificii) (3). Pourquoi donc le condamne-t-on? Jamais il n'a proféré de paroles qui sentent l'hérésie. C'est donc uniquement parce qu'il vient d'un pays infesté de doctrines contraires à l'orthodoxie (4). Est-ce juste?

« De patrie terrestre, nous n'en avons plus, nous n'en connaissons

illustribus, cap. XXIV ; PL, LVIII, 1074-5 ; E. C. RICHARDSON, *Gennadius, Liber de viris inlustribus*, dans *Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur*, hrsg. von O. VON GEBHARDT und A. HARNACK, t. XIV, p. LXVI et p. 71. Leipzig, 1896 ; F. FLORIUS, *Ad Bachiarium dissertatio*. Rome, 1748 ; F. FLORIUS, *Bachiarius illustratus* (De Priscilliani haeresi dissertatio) dans *Raccolta d'opusculi scientifici e filologici*, t. XXVIII. Venise, 1742 ; LE NAIN DE TILLEMONT, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, t. XVI, p. 473-6. Paris, 1712 ; R. CEILLIER, *Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, t. VIII, édit. Vivès, p. 44-50. Paris, 1861 ; O. BARDENHEWER, *Geschichte der altchristlichen Literatur*, t. III, p.411-412. Fribourg en Brisgau, 1912 ; GREITH, *Geschichte der altirischen Kirche*, p. 409-416. Fribourg en Brisgau, 1867 ; M. H. MAC INERNY, *S. Mochta and Bachiarius*. Dublin, 1923.

Pour la doctrine de Bachiarius, on peut consulter : K. KÜNSTLE, *Eine Bibliothek der Symbole und theologischer Traktate*, dans *Forschungen zur christlichen Literatur und Dogmengeschichte*, hrsg. von A. EHRHARD und J. P. KIRSCH, t. I, fasc. 4. Mayence, 1900 ; K. KÜNSTLE, *Antipriscilliana, dogmengeschichtliche Untersuchungen und Texte aus dem Streite gegen Priscillians Irrlehre*, p. 84 et 163-167. Fribourg-en-Brisgau, 1905 ; G. SCHEPSS, *Libellus. Priscillian, ein neuaufgefundener lateinischer Schriftsteller des* IV. *Jahrhundert*. Wurtzbourg, 1886 ; G. SCHEPSS, *Priscilliani quae supersunt*, dans le *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, t. XVIII. Vienne, 1889 ; G. MORIN, *Un traité priscillianiste inédit sur la Trinité*, dans la *Revue bénédictine*, (1909), t. XXVI p. 255-280 ; E. CH. BABUT, *Priscillien et le Priscillianisme*, dans *Bibliothèque de l'École des Hautes Études*, fasc. 169, p. 2, note 2 et la troisième des *Additions et corrections*. Paris, 1909 ; AUG. et L. HAHN, *Bibliothek der Symbole und Glaubensregeln der alten Kirche*, 3e édit., p. 286-288. Breslau, 1897 ; F. KATTENBUSCH, *Das apostolische Symbol*, t. I, p. 157, note 1. Leipzig, 1894.

(1) PL, XX, 1020c.

(2) PL, XX, 1019c, 1025a.

(3) PL, XX, 1025a.

(4) PL, XX, 1019c, ... « suspectos nos... facit, non sermo, sed regio... de provincia confundimur. »

Digitized by Google

plus (1) ; le crime de mon pays d'origine ne peut donc m'être imputé. Mais soit ! j'appartiens encore à cette patrie. La faute générale englobe-t-elle les habitants? Nazareth avait fort mauvaise réputation, pourtant Jésus en est sorti (2). L'erreur ou le péché d'un seul ne compromet ni les parents ni les amis. La trahison de Judas ne pèse pas sur tout le collège apostolique (3). Mais même si tout le pays était entraîné dans l'hérésie, que dis-je, dans l'idolâtrie et la magie, y aurait-il lieu de fulminer contre tous? Le Christ lui-même n'était-il pas appelé samaritain? Le prophète Abdias ne se rencontra-t-il pas dans la maison de l'impie Achab? Balaam était idolâtre, Job descendait de la race d'Esaü ; Ruth était moabite ; Abraham était de la race chaldéenne, adonnée à la magie. Les mages exerçaient des pratiques honteuses et Moïse avait reçu une éducation égyptienne. Et après cela, on a l'audace d'imputer une erreur de la province à des régénérés dans le Christ ! » (4)

Puis passant de la réfutation à l'attaque : « pour moi, j'ai conscience de n'avoir pas d'autre patrie que celle de mon baptême et d'avoir renoncé à toute parenté terrestre (5). En me reprochant ainsi ma province, est-ce ainsi que vous jugez? Pour moi, je n'oublie pas, je prends au sérieux les promesses de mon baptême. C'est le père qui fait la patrie, et le précepte céleste me défend d'en avoir un sur la terre. S'il est vrai que l'hérésie inhérente au pays gagne tous les habitants, n'êtes-vous pas aussi coupable que moi, puisqu'on rencontre chez vous la lèpre honteuse des novatiens? Rome elle-même serait-elle encore pure? Deux ou trois hérésies y sont en pleine vigueur (6), et pourtant la chaire de Pierre reste toujours inébranlable. »

« Supposons que je sois tombé dans l'hérésie formelle, alors même ne faudrait-il pas imiter, à mon égard, l'exemple de S. Paul, rendant la vie et pardonnant à Eutychus, tombé du troisième étage, c.à. d. égaré probablement dans une erreur sur la sainte Trinité (1). A plus forte raison mérité-je l'indulgence, moi qui ne suis que soupçonné d'erreur, condamné avant d'avoir été entendu, contrairement à l'e-

(5) PL, XX. 1019D ... « terram nostram cognationemque reliquimus. »
(6) PL, XX, 1020C.
(7) PL, XX, 1020C.
(1) PL, XX, 1021A-1022A.
(2) PL, XX, 1022A.
(3) PL. XX, 1023A.
(1) PL, XX, 1023A

Digitized by Google

xemple de l'Évangile (*Jo.*VII, 51), et à la pratique prescrite par le Lévitique à propos de la lèpre (*Lévit.* XIV, 36 ss.) (1). »

« Mais enfin si ni la logique, ni la justice, ni la charité n'ont de prise sur vous, craignez de vous condamner vous-même en me condamnant (2).

***

Après avoir fait comprendre ainsi, non sans une certaine vivacité, qu'on a tort de lui faire subir cet interrogatoire, il se déclare prêt cependant à satisfaire à la requête. « Puisqu'on me demande où je suis né, je réponds par ma confession faite au baptême. C'est elle qui m'a donné ma patrie. Semblable à la Samaritaine interrogée auprès du puits, j'ai cru moi aussi au Christ et j'ai été lavé de la lèpre de l'infidélité. Cela devrait suffire. Mais l'Apôtre nous avertit de rendre raison de notre foi et de l'espérance qui est en nous, à ceux qui nous le demandent, je vais le faire sans retard à ta béatitude, l'auteur de tout cet édifice (3). »

Suit alors la profession de foi proprement dite, où Bachiarius expose en détail sa croyance. Après s'être expliqué sur la Sainte Trinité, sur l'Incarnation, sur la résurrection de la chair et avoir répondu à différentes interrogations sur d'autres points (l'origine des âmes, la nature du démon, l'usage des aliments, la malice des hommes, le canon des Écritures), notre auteur termine en protestant de son obéissance et de sa soumission à l'égard de ceux qui voudraient l'instuire, le corriger ; il se déclare prêt à leur donner toute satisfaction (4). En déposant sa profession aux pieds des évêques, il invite le destinataire à prier pour lui (5).

Tel est le *De Fide* de Bachiarius. On voit que le morceau a son intérêt. Logiques, serrés, vigoureux, alertes, ses arguments s'avancent comme des bataillons destinés à emporter une place d'assaut. Pour y réussir, aucun moyen n'est négligé. Le bon sens, les appels à la justice, à la charité, les menaces sont tour à tour mis à contribution. Et tout cela dans un langage précis, incisif, pittoresque, plein de finesse et de sous-entendus. Non, celui qui écrit ainsi n'est pas un « esprit médiocre ».

(1) PL, XX, 1023B-1024A.
(2) PL, XX, 1024A.
(3) PL, XX, 1024B-1025A.
(4) PL, XX, 1035B.
(5) PL, XX, 1036A-C.

Digitized by Google

2. *La date du « De Fide ».*

Quand cette *Professio* fut-elle rédigée? En 1742 Dom Ceillier écrivait : « Bachiarius ne parle dans sa *Professio* que contre les hérésies d'Arius, de Macédonius, et d'Helvidius ; ce qui prouve qu'il écrivait avant la naissance des hérésies de Nestorius et d'Eutychès, et par conséquent avant le pontificat de S. Léon. Il y a plus : Bachiarius marque en termes exprès qu'il écrivait dans le temps que deux hérésies, celles d'Helvidius et de Jovinien, s'étaient élevées dans Rome, sans infecter toutefois la chaire de S. Pierre, c. à. d. le siège de la foi. Bachiarius était donc contemporain de saint Jérôme et réfutait en même temps que lui, c. à. d. dans le commencement du ve siècle les erreurs de ces deux hérésiarques » (1).

C'est encore aujourd'hui l'opinion des savants qui se sont occupés de notre auteur. « L'écrit de ce moine, ainsi s'exprime K. Künstle, d'après son contenu, peut se placer au début du cinquième siècle »(2). Et, à son tour, Ch. Babut : « Il n'y a dans le *De Fide* d'allusion ni à Nestorius, ni à Pélage. Le pape auquel le livre fut adressé est très probablement Innocent, qui s'est appliqué à la cure théologique des prescillianistes » (3). Inutile de multiplier les citations.

On le voit, depuis un siècle et plus, les savants répètent à peu près les mêmes arguments et aboutissent au même résultat : la *Professio* est, sans aucun doute, du début du ve siècle ; écrite, plus exactement, entre l'an 400-420 (4).

I

K. Künstle, à propos de la doctrine trinitaire de Bachiarius, fait un rapprochement intéressant entre la *Professio* et l'*Apologie* de Rufin, adressée au Pape Anastase (5).

On connaît l'occasion qui donna naissance à l'*Apologie*. C'est en

(1) R. Ceillier, *Histoire générale des auteurs sacrés*, édit. Vivès, t. VIII, p. 45. Paris, 1861.

(2) K. Künstle, *Antipriscilliana*, p. 84. Fribourg-en-Brisgau, 1905.

(3) Ch. Babut, *Priscillien et Priscillianisme*, p. 2-3, note 2. Paris, 1909.

(4) Ainsi encore : Mac Inerny, *S. Mochta and Bachiarius*, p. 44. Dublin, 1923.

(5) K. Künstle, *Antipriscilliana*, p. 165. Fribourg-en-Brisgau, 1905.

Digitized by Google

371 que Rufin partit de Rome pour l'Égypte, accompagné de la noble Romaine Mélanie. Pendant son séjour dans les déserts de Nitrie, il fréquente à Alexandrie l'école de Didyme, l'aveugle, qui lui inspire le goût des Pères grecs et en particulier d'Origène. En 380 il rejoint Mélanie à Jérusalem, se fixe dans une cellule, sur le mont des Oliviers, et lie amitié avec l'évêque Jean de Jérusalem. En 390, il est ordonné prêtre par son ami. C'est à peu près vers ce temps que Jérôme, venu à Bethléem pour y rester, se prit de querelle avec son ami d'antan. Querelle devenue fameuse depuis, et connue sous le nom de querelle de l'*Origénisme*.

Dans le courant de l'année 397, Rufin regagne Rome, et, sur les instances d'un certain Macaire, publie en 398 le *Periarchon* d'Origène, expurgé. Il fait paraître la traduction vers la fin de l'année, précédée de deux préfaces. Dans la première il se donne comme le continuateur de l'œuvre annoncée et commencée par Jérôme. C'était bien imprudent. Les amis de l'illustre exégète lui envoient le *Periarchon* remanié, avec prière de publier la traduction intégrale, et de découvrir ainsi la déloyauté de Rufin. Jérôme cède à leurs instances. Il publie l'œuvre désirée, accompagnée d'une lettre publique, adressée à Pammachius (*Apologie*), conçue dans un ton violent de polémique. Mais en même temps il en envoyait une, beaucoup plus conciliante à Rufin. Elle ne parvint pas à son destinataire.

Mais les amis de Jérôme ne se contentèrent pas de cette modération relative. Ils résolurent de pousser la chose plus loin, et d'obtenir du pape une condamnation en règle. Cependant, malgré le désir ardent et les efforts de Marcella, on ne parvint pas à obtenir le résultat désiré d'un pape (Sirice) qui n'eut jamais de sympathie pour Jérôme. Mais quand Anastase (399), favorable, lui, au célèbre exégète, fut monté sur le trône pontifical, cela changea. Impressionné par des témoins, soi-disant convertis de l'origénisme, par la traduction de Rufin, et surtout par la condamnation de l'origénisme, formulée dans un concile de l'an 400, tenu sous la présidence de Théophile d'Alexandrie, qui était devenu par diplomatie anti-origéniste acharné, le pape s'empressa de condamner ces propositions et toutes celles qu'Origène aurait pu soutenir, en désaccord avec la foi catholique. Désireux de parer complètement au danger, il communique sa décision à l'évêque de Milan, Simplicien, en l'invitant à s'y associer ainsi qu'à ses collègues de la haute Italie, et à la promulguer à leur tour.

C'est vers ce temps que Rufin, préparant déjà sa réponse aux accu-

Digitized by Google

sations de Jérôme, estima prudent de se défendre auprès du pape Anastase (1).

Voici sa profession de foi proprement dite. C'est le morceau qui nous intéresse (2). Rappelant les accusations portées contre lui, il espère que le pape équitablement n'a point voulu juger un absent. Fatigué de ses voyages, il ne peut se rendre à Rome pour présenter sa défense lui-même ; il la lui envoie comme un « bâton » destiné à écarter ceux qui continuent à aboyer contre lui. Sa foi, il l'a confessée déjà en Égypte, dans les prisons et dans l'exil. Il en renouvelle la profession, telle que l'Église l'enseigne ; il déclare sa croyance en la Trinité, en l'Incarnation, en la Rédemption. Il professe la résurrection de la chair ; il croit au jugement final où toute justice sera rendue à chacun selon ses œuvres. Le feu éternel est réservé au démon et à tous ceux qui accomplissent ses œuvres, en calomniant leurs frères. Sur l'origine des âmes il connaît trois opinions : le créatianisme, le traducianisme, la préexistence. Il affirme que les âmes sont créées par Dieu, mais puisque l'Église n'a rien déclaré au sujet de la manière dont elles viennent dans le corps, il s'abstiendra de formuler une opinion. Puis il se justifie d'avoir traduit Origène et de l'avoir traduit comme il l'a fait. Il conclut enfin en disant qu'il reste fidèle à la foi qu'il vient d'exposer, à la foi de Rome, d'Alexandrie et de son Aquilée.

Telle est l'origine, tel est le résumé de la *Professio* de Rufin, envoyée vers 400-401 au pape Anastase. Le cours exposé que nous venons d'en faire, montre déjà qu'elle n'est pas sans ressemblance avec celle de Bachiarius. Mais les textes eux-mêmes vont mettre ce point en pleine lumière.

RUFIN :	BACHIARIUS :
Litteris meis satisfacerem Beatidudini tuae, non ut de sancta mente tua maculam suspicionis abstergerem sed ut aemulis adversum me *oblatrantibus*, *baculum* quemdam tibi confessionis meae, quo abigerentur offerrem. PL, XXX, 323.	Hic est *baculus* defensionis nostrae quo murmurantium adversus nos ora feriamus, qui nos per viam hujus saeculi transeuntes, jugo consuetudinis, non studio rationis *oblatrant*. PL, XX, 1029 B.

(1) Voir sur tout cela : F. CAVALLERA, *Saint Jérôme*, t. I, p. 193-260. Paris, 1922.

(2) PL, XXI, 623-628.

Digitized by Google

La Trinité

De trinitate ita credimus quod unius naturae sit, unius deitatis, unius eiusdemque virtutis atque substantiae nec inter Patrem et Filium et Spiritum sanctum sit prorsus ulla diversitas, nisi quod ille Pater est et hic Filius et ille Spiritus sanctus. Trinitas in subsistentibus personis, unitas in natura atque substantia.
PL, XXI, 324 B, 625 A.

....Sicque credimus beatissimam Trinitatem : quod unius naturae est, unius deitatis, unius eiusdemque virtutis atque substantiae : nec inter Patrem et Filium et Spiritum sanctum sit ulla diversitas, nisi quod ille Pater sit, et hic Filius et ille Spiritus sanctus ; Trinitas in subsistentibus personis, unitas in natura atque substantia PL,XX,1028A.

L'Incarnation.

Filium quoque Dei in novissimis diebus natum esse confitemur ex virgine et Spiritu sancto : carnem naturae humanae, atque animam suscepisse, in qua et passus est et sepultus et resurrexit a mortuis ; in eadem ipsa carne resurgens, quae deposita fuerat in sepulchro, cum qua carne simul atque anima post resurrectionem ascendit in coelos, unde et venturus expectatur ad judicium vivorum ac mortuorum. PL, XXI, 625.

Filium quoque credimus in novissimis diebus natum esse de virgine et Spiritu sancto carnem naturae humanae et animam suscepisse. In qua carne et passum et sepultum resurrexisse a mortuis credimus et fatemur ; et in eadem carne in qua jacuit in sepulchro, post resurrectionem ascendisse in cœlum, unde venturum expectamus ad judicium vivorum et mortuorum.
PL, XX, 1028 A.

La résurrection de la chair.

Sed et carnis nostrae resurrectionem fatemur integre et perfecte futuram : huius ipsius carnis nostrae, in qua nunc vivimus. Non ut quidam calumniantur, alteram pro hac resurrecturam dicimus ; sed hanc ipsam, nullo omnino ej us (al. ei) membro amputato

Carnem quoque nostrae resurrectionis fatemur integram atque perfectam, huius, in qua vivimus in praesenti saeculo... neque, ut quidam absurdissime, aliam pro hac resurrecturam dicimus ; sed hanc ipsam, nullo omnino ei vel membro amputato, vel ali-

Digitized by Google

vel aliqua corporis parte desecta, sed cui nihil omnino ex omni natura sua desit, nisi sola corruptio... PL,XXI,625 A.

qua corporis parte desecta... PL, XX, 1028.

Clausule.

Haec nobis de resurrectione tradita sunt ab his, a quibus sanctum baptisma in aquileiensi ecclesia consecuti sumus : quae, puto, ipsa esse quae etiam apostolica sedes tradere et docere consuevit. PL, XXI, 625 B.

Hic est nostrae fidei thesaurus, quem signatum ecclesiastico symbolo quod in baptismo accepimus, custodimus. PL, XX, 1029 B.

Le Jugement.

Dicimus quoque et judicium futurum, in quo judicio unusquisque recipiat propria corporis prout gessit sive bona sive mala. PL, XXI, 628c.

....ut possimus in ipsa (carne) aut pro malis poenarum tormenta sustinere, aut pro bonis, bonorum praemia acquirere. PL, XX, 1029 A.

Le châtiment éternel.

...Si quis ergo negat diabolum aeternis ignibus mancipandum partem cum ipso aeterni ignis accipiat, ut sentiat quod negavit. PL, XXI, 626 A.

....qui (diabolus) tartaro et igni perpetuo deputatus, perennis est poenae.... PL, XX, 1032 B.

Origine de l'âme.

.... Si autem et de me, quid sentiam quaeritur, fateor me de hac questione apud quamplurimos tractatorum diversa legisse.

Rufin, après avoir parlé du traducianisme (Tertull. Lactance) (?), du créatianisme ; de la préexistence des âmes (Origines et nonnulli alii graecorum), conclut : Ego adhuc

.... Si autem quaeritur, unde sit facta, nescire me fateor, quia nec usquam legisse cognosco ; et ideo nec de imperitia erubesco quia...

Bachiarius, après avoir répété la théorie de ceux qui disent l'âme une partie de Dieu, qui affirment qu'elle provient de la créature, après avoir nié le traducianisme, conclut : Abs-

Digitized by Google

ignorare confiteor, praeter hoc quod manifeste tradit ecclesia, Deum esse animarum et corporum creatorem.

PL, XXI, 626 A, B.

que sola igitur Trinitate, omne quod in coelis, sive in terris et mari potentatur, agitur, movetur, creaturam esse credimus et fatemur. PL, XX, 1030A.

La fin.

....Et si quis aliter credit, quisquis ille est, anathema sit. Reddent autem in die judicii rationem hi, qui offendicula et dissensiones et scandala fratribus propter invidiam solam generant et livorem.

PL, XXI, 628 A.

.... Si quis, auditis in incredulitate persteterit, ut non nobis fidei assensum tradat, non dubito quin in die judicii...

PL, XX, 1036 A.

Ainsi placés en regard l'un de l'autre, les textes manifestent une ressemblance frappante. Le but proposé, le plan suivi, sont les mêmes ; nous retrouvons, dans l'un et dans l'autre, des formules longues identiques, surtout dans la manière d'exposer les dogmes de la sainte Trinité et de l'Incarnation. Les quelques variantes, précisions ou additions, qu'on peut constater (1), ne peuvent ôter l'impression très nette qu'on se trouve devant un même texte. Cette conviction est encore renforcée lorsqu'on remarque la similitude d'expressions dans des cas purement accidentels, et même dans des parties où l'exposé est différent (par exemple à propos de l'origine de l'âme).

Tout cela prouve évidemment la dépendance d'une *Professio* vis-à-vis de l'autre. Florius, Vallarsius, Gallandi, et plus recemment K. Künstle l'avaient noté et avaient conclu, à juste titre, au plagiat. L'un ou l'autre, Bachiarius ou Rufin, est certainement un plagiaire.

Jusqu'ici on admettait unanimement que le plagiaire était Bachiarius(2). Florius, dans son *Bachiarius Illustratus*, a essayé d'en

(1) Voici quelques-unes de ces variantes et additions : BACHIARIUS dit : « *De Virgine...* », RUFIN, « *ex virgine* », comme Priscillien. — BACHIARIUS : « *in qua carne jacuit in sepulcro* » ; RUFIN : « *quae deposita fuerat in sepulcro.* » BACHIARIUS, quand il parle de Notre-Seigneur, « *resurgens* » et « *ascendit* » ne répète pas comme RUFIN « *cum qua carne* », ce qui est inutile. Pour l'ascension, BACHIARIUS ne mentionne pas « *et anima* », qui n'était pas en cause, pendant que RUFIN l'ajoute.

(2) Ainsi encore le dernier écrivain qui ait traité cette question, H. MAC INERNY, *S. Mochta and Bacharius*, p. 45, 46. Dublin, 1923.

Digitized by Google

donner des raisons. Il s'appuie pour cela sur la paternité de Rufin par rapport au « Libellus fidei », contenu au chapitre XXXIX du *Codex canonum ecclesiae romanae* ; mais cette paternité est plus que problématique. Ensuite il allègue le prétendu emprunt fait par Bachiarius à S. Augustin, pour prouver l'immutabilité de Dieu et la création de l'âme « ex nihilo » (1). Rien de moins évident ; au contraire, si quelque chose est sûr, c'est que Bachiarius n'a pas consulté Augustin. C'est tout ce qu'on a trouvé. C'est peu.

Non, le plagiaire ce n'est pas Bachiarius, c'est Rufin. Essayons de le prouver brièvement.

***

Nous l'avons fait remarquer, la comparaison des deux morceaux l'établit suffisamment, le *plan* et *l'ordre* suivis dans l'exposé des questions sont exactement les mêmes. Or cet ordre, Rufin en avait la libre disposition, puisqu'il n'avait pas à répondre à des questions à lui posées ; il pouvait choisir par conséquent les points qu'il voulait traiter dans son *Apologie* et l'arrangement qu'il lui plaisait d'adopter. Bachiarius, au contraire, avait à répondre à un questionnaire (2). Si donc l'ordre est le même chez les deux, c'est que Rufin a pris celui de Bachiarius.

Instructive est, à ce propos, la façon dont Jérôme malmène Rufin en parlant de son *Apologie*. Il lui reproche d'abord de ne pas répondre à ce qu'on lui demande (3), ensuite de mentir effrontément en prétendant avoir lu ce qu'il n'avait pu lire nulle part (4). Dans la lettre à Marcellinus et à Anapsychia, l'exégète dalmate appelle la *Confessio* de Rufin une œuvre « captieuse, insidieuse et sotte » (5). On peut trouver l'appréciation sévère, mais Jérôme n'a pas tort quand il reproche à son adversaire de ne pas se justifier dans les points précis qu'on lui objectait.

Ce que prouve l'ordre des questions exposées, est confirmé par

(1) FLORIUS, *Bacharius illustratus*, p. 94, 99-100. Venise, 1742.

(2) PL, XX, 1025A ... « ad interrogata respondeo. »

(3) S. JÉRÔME, *Apologia adversus libros Rufini*, l. II, 1-6 ; PL, XXIII, 425-428.

(4) *L. c.*, l. III, 30 ; PL, XXIII, 479 c. Il n'y a pas de doute : pour Lactance, Rufin a menti.

(5) *Epist.* CXXVI, 1 ; PL, XXII, 1086. «... scripsisse me novi, adversus eum libellum, quem sanctae memoriae Anastasio Episcopo Romanae Ecclesiae dedit : in quo *lubrica* et *subdola*, imo *stulta* confessione... suae... perfidiae illusit...»

Digitized by Google

la manière même dont elles sont traitées. En effet, il suffit de considérer l'ampleur, la logique, la rigueur théologique de l'exposé de Bachiarius et la pâleur de celui de Rufin, pour se convaincre qu'un homme rompu comme notre moine à ces questions, ne serait pas aller quémander la lumière et les formules à aussi pauvre source, alors qu'il en trouvait de son chef tant d'autres sur des questions plus difficiles et plus nombreuses (1).

L'imitation de la part de Rufin apparaît non moins clairement dans la manière dont il s'efforce de préciser ce que Bachiarius avait enveloppé dans le vague d'une formule plus élégante, mais moins exacte. Typique est, à propos de la résurrection, l'instance que met le moine d'Aquilée à répéter le mot *caro*.

RUFIN :	BACHIARIUS :
... sed et carnis nostrae resurrectionem fatemur integre et perfecte futuram, *huius ipsius carnis* nostrae in qua nunc vivimus (2).	Carnem quoque nostrae resurrectionis fatemur integram atque perfectam, huius, in qua vivimus in praesenti saeculo.

Elle est évidente, nous semble-t-il, ici chez Rufin, la préoccupation de clarifier, d'enlever toute équivoque possible. De plus, en disant que c'est la *resurrectio* qui sera parfaite et non la *caro*, il songe sans doute à une opinion qu'il défend vigoureusement contre Jérôme, à savoir que la chair, tout en étant la même *integraliter*, sera cependant glorieuse et à cet égard ne peut pas être *parfaitement* semblable à celle que nous avons sur terre. Au fond, la manière de parler de Bachiarius était impropre. Il n'est pas croyable que celui-ci ait, de parti pris, substitué à une expression exacte une formule moins juste. La tournure suivante nous suggère un raisonnement semblable. Parlant de ceux qui nient la résurrection parfaite, Bachiarius les traite d'hommes absurdes, Rufin, de calomniateurs (3). Si le *ut quidam calumniantur* était primitif, on ne parvient pas à s'expliquer pourquoi notre auteur a changé ce qualificatif ; au contraire, le remaniement s'imposait au traducteur et au défenseur d'Origène. Comment eut-il pu proclamer absurde la doctrine de

(1) Bachiarius mêle à son exposé des développements théologiques et exégétiques tout à fait personnels, des produits originaux de son esprit ; ce qui prouve bien qu'il n'est pas à la remorque.

(2) Voir encore RUFIN, *Apologia*, l. I, 4-9 ; PL, XXI, 543B-547D.

(3) BACHIARIUS : « ... neque, ut quidam absurdissime... » RUFIN : « Non, ut quidam calumniantur... »

Digitized by Google

son maître? Mais traiter de calomniateurs ceux qui attribuaient au docteur Alexandrin une pareille erreur c'était d'une habileté tout indiquée.

Enfin Bachiarius ne connaît aucun écrit traitant de l'origine des âmes ; il ne mentionne même pas l'opinion d'Origène sur leur préexistence, et cherche, par le raisonnement, à se frayer un chemin jusqu'à la vérité ; tout cela n'indique-t-il pas assez qu'il est en dehors de la querelle origéniste? Quelle différence avec Rufin, qui, pour sauver son maître, revendique la liberté d'opinion (1). C'est une preuve de plus que le moine d'Aquilée est tributaire de notre auteur (2).

Il nous paraît assez clairement démontré ainsi, tant par l'ordre des sujets que par la manière de les présenter, que l'exposé de Rufin dépend de celui de Bachiarius. C'est vers l'année 400 (3) que le défenseur d'Origène envoya son *Apologie* à Anastase. La *Professio* de notre moine était donc rédigée antérieurement à cette date.

Où Rufin a-t-il connu le *De Fide*? Était-ce à Rome ; cet écrit devait encore se trouver dans les archives? Était-ce à Aquilée? Il est possible que l'exposé de Bachiarius soit parvenu jusque là. La manière dont il la connut importe peu. En tout cas, parmi tant d'autres qui circulaient alors, elle dut lui plaire singulièrement, cette

(1) Rufin, *Apologia*, vi ; PL, XXI, 626. ...« quia usque ad praesens certi et definiti aliquid de hac questione non teneo, sed Deo relinquo scire, quid sit in vero, et si cui ipse revelare dignabitur ».

(2) On nous objectera peut-être que les deux professions de foi pourraient très bien dépendre d'une troisième source, p. ex. le *Credo* d'Aquilée. La réponse est facile. Des traits, comme le *baculus defensionis*, n'ont pu guère être empruntés à un document commun. Rufin, ensuite, ne suit pas ici le *Credo* d'Aquilée. Dans son commentaire sur le symbole d'Aquilée (PL, XXI, 335-386) Rufin dit expressément : « Nos tamen illum ordinem sequimur, quem in Aquileiensi ecclesia lavacri gratia suscepimus » (PL, XXI, 339c) ; tandis que, dans l'*Apologia ad Anastasium*, il a soin de préciser qu'il ne se conforme au *Credo* que pour la partie qui concerne la résurrection de la chair. « Haec nobis de resurrectione tradita sunt ab his a quibus sanctum baptisma in Aquileiensi ecclesia consequuti sumus... » Pour l'ensemble de son exposé il dit : « Ego autem praeter hanc fidem quam supra exposui i.e. quam Ecclesia Romana et Alexandrina et Aquileiensis nostra tenet » (PL, XXI, 628) sans prétendre cependant donner des textes rigoureux, puisque, plus haut, à propos de la résurrection, il dit simplement : « Quae puto ipsa esse quae etiam apostolica sedes tradere et docere consuevit » (PL, XXI, 625).

(3) F. Cavallera, *Saint Jérôme*, t. I, p. 260 ; t. II, p. 41. Paris, 1922.

Digitized by Google

Professio d'un malheureux, innocent comme lui, qui, avant lui, avait dû se servir du *bâton* pour écarter le même ennemi qui le harcelait à présent et le menaçait non seulement de ses aboiements, mais de ses terribles crocs.

II

Dans son ouvrage sur *les auteurs sacrés*, Dom Ceillier écrit, à propos de Bachiarius : « Dans sa *Professio* il marque, en termes exprès, qu'il écrivait dans le temps que les deux hérésies, c. à. d. celle d'Helvidius et de Jovinien, s'étaient élevées à Rome »(1). Je ne sais où le savant mauriste a lu le nom de Jovinien. Nulle part, dans la *Professio*, on ne rencontre ce nom ; c'est là précisément ce qui va nous permettre de faire un pas de plus pour déterminer la date de la composition du *De Fide*.

La fin du IVe siècle est une période de lutte, en morale comme en tout le reste. Les apôtres de l'ascétisme eurent alors fort à faire, pour défendre la morale chrétienne contre les laxistes, prêchant à des cœurs trop vite convaincus le doux « farniente » de la vie facile et sans retenue. Un des plus chauds partisans du relâchement, mais aussi un des plus subtils, fut assurément Jovinien. Il essaya de donner à sa pratique une base théologique. Sous prétexte d'exalter pardessus tout l'œuvre de Jésus-Christ, et de ne pas porter atteinte à l'efficacité de la Rédemption, provenant uniquement des mérites du Christ, il niait la virginité de Marie, comme chose indifférente, proclamait tous les chrétiens égaux par le baptême, inexpugnables au démon, et assurés de toutes manières de la vie éternelle. Dès lors les vierges, les veuves, les femmes mariées avaient le même mérite, les jeûnes et l'abstinence n'avaient plus de raison d'exister. C'était l'invitation à la médiocrité, la voie ouverte à toutes les corruptions, à tous les désordres. L'hérésiarque essayait d'étayer cette doctrine sur des textes tirés de l'Ancien Testament et du Nouveau.

Mais Jérôme veillait. Il composa l'*Adversus Jovinianum* (2) en deux livres. C'est l'œuvre la plus brillante, et une des plus soignée de l'ardent polémiste. Le rhéteur et l'exégète collaborent ensemble

(1) R. Ceillier, *Histoire générale des auteurs sacrés*, édit. Vivès, t. VIII, p. 45. Paris, 1861.

(2) PL, XXIII, 211-338.

Digitized by Google

avec un égal entrain, à terrasser l'ennemi commun. Mais avant Jérôme, des voix plus autorisées encore que la sienne, s'étaient élevées pour flétrir et condamner ce détracteur de l'ascétisme chrétien. En 389 ou 290, le pape Sirice, en plein concile de Rome, avait fulminé contre lui (1). A Milan, S. Ambroise et ses collègues avaient repoussé sa doctrine et anathématisé sa personne (2).

Bachiarius, de tout cela, dans sa *Professio*, ne dit pas un mot. Les occasions de citer Jovinien, ne manquaient pas pourtant. Il aurait pu le mentionner à côté d'Helvidius, puisqu'il soutenait comme lui, que Marie n'était pas restée vierge. En trois autres endroits encore, le nom de cet ascète à rebours, devait se présenter sous sa plume. En parlant du jeûne, de cette œuvre de courage qui l'emporte sur toute autre »(3). En exprimant sa pensée sur la prééminence de la virginité, sur l'état de mariage ; enfin, en traitant de la différence entre les justes et les pécheurs, que niait précisément Jovinien. Silence d'autant plus étonnant que l'affaire avait fait grand bruit à Rome et à Milan. De cet ensemble il faut conclure nous semble-t-il, que Jovinien n'avait pas encore paru. Il n'avait pas encore soulevé l'indignation de tous les gens de bien qui avaient, à cœur de sauvegarder la morale chrétienne. Bachiarius a donc écrit sa *Professio* avant l'année 390.

***

S'il se tait sur la personne de Jovinien, notre auteur parle expressément de l'hérésie d'Helvidius (4).

Le monachisme venait d'être connu à Rome. La rivalité entre le clergé et les moines, des scandales parfois retentissants, le milieu, encore en grande partie païen, faisaient regarder avec défiance ces ascètes nouveau-venus. Une opposition sourde s'organisa contre ce genre de vie. Mais les défenseurs ne manquaient point non plus. A leur tête se trouvait Jérôme. Heureux de faire triompher ses convictions, appuyé d'ailleurs par l'autorité de Damase qui l'appréciait comme ascète et comme exégète, le dalmate entreprend avec

(1) SIRICE, *Epist.* VII : « Optarem semper » ; cfr JAFFÉ-EWALD, *Regesta*, 260.

(2) S. AMBROISE, *Epist.* XLII : « Recognovimus » ; PL, XVI, 1121-1129.

(3) PL, XX, 1035A : « Opus virtutis quod cœtero operi praecellat. »

(4) PL, XX, 1028, 1029A : « Virginem quoque de qua natum scimus et virginem ante partum et virginem post partum, ne consortes *Elvidiani* erroris habeamur. »

Digitized by Google

vigueur la lutte pour l'ascétisme, et cherche à développer autour de lui la pratique du renoncement au monde et de la virginité. On sait avec quel succès. Mais bientôt une occasion lui est offerte de faire triompher ses idées.

Un certain laïque, qui était disciple d'Auxence, l'évêque arien de Milan, et portait le nom d'Helvidius, habitait alors la ville de Rome. Un moine, nommé Cartérius, publia vers le même temps une apologie de la vie monastique, assez maladroite, semble-t-il, où il citait en exemple la perpétuelle virginité de Marie. Helvidius riposte par un écrit où il prétend démontrer que Marie, vierge jusqu'à la naissance de Jésus, avait eu de saint Joseph plusieurs enfants, garçons et filles. En terminant il protestait contre les éloges décernés à la virginité et affirmait que devant Dieu tous les états de vie se valent. Les saints mariés de l'Ancien Testament n'étaient pas inférieurs aux continents du Nouveau.

Importuné par ses amis, Jérôme se décide « à porter la cognée à la racine de l'arbre mauvais » (1). La réplique fut écrasante (2). Helvidius n'insista pas. C'était en 383 (1).

Mais le savant exégète, avait tardé un certain temps (2) avant de terrasser un ennemi « qui n'était même pas digne d'être vaincu » (3). Le *libellus* et les idées d'Helvidius avaient pu faire sensation dès l'année 382. La date de la composition de la *Professio* ne peut donc être reculée au-delà de cette année.

Mais un passage de l'écrit qui nous occupe semble bien indiquer que notre auteur connaissait la riposte de S. Jérôme :

BACHIARIUS :	S. JÉRÔME.
(*De Fide*, 4, PL, XX, 1030 A)	(*Adv. Helv.* 19, PL, XXIII, 203A)
Si autem quaeritur unde sit facta (anima) nescire me fateor quia me nusquam legisse cognosco et ideo de imperitia non erubesco quia lectione non doceor, neque periculum formido quia non lego non praesumo.	Sed ut haec quae scripta sunt non negamus, ita ea quae non sunt scripta renuimus. Natum Deum esse de virgine credimus quia legimus. Mariam nupsisse post partum, non credimus quia non legimus.

(1) PL, XXIII, 184A : « Jam ad radices infructuosae arboris, evangelii securis est admovenda. »

(2) S. JÉRÔME, *Adversus Helvidium* ; PL, XXIII, 183-206.

(1) F. CAVALLERA, *Saint Jérôme*, t. II, p. 24. Paris, 1922.

(2) PL, XXIII, 183A : « Nuper rogatus a fratribus, ut adversus libellum cujusdam Helvidii responderem, facere distuli... »

(3) PL, XXIII, 183A : « ... ne respondendo dignus fieret qui vinceretur. »

Digitized by Google

L'insistance que Bachiarius met à se disculper de son ignorance, en alléguant le fait de n'avoir rien lu à ce sujet (1), concorde bien avec la pensée exprimée par S. Jérôme. Il se défend avec les armes que lui fournit le grand exégète. Mais pour saisir toute la portée de cet argument il faut attendre que nous ayons montré à qui fut adressée la *Professio.*

D'après tout ce que nous avons dit, nous sommes en droit de placer la composition du *De Fide* entre 383 (ou 382) et 390, c. à. d. après l'écrit d'Helvidius et avant le scandale de Jovinien (2).

III

Résultat déjà bien appréciable. Mais nous pouvons arriver à plus de précision encore en déterminant le *lieu* où fut composée la *Professio,* et son *destinataire.*

1.

C'est à Rome sans aucun doute que cet écrit fut rédigé ; c'est là qu'on ordonna à Bachiarius de répondre au questionnaire et qu'on l'invita à exposer sa foi.

Se voyant accusé d'hérésie à cause de sa nationalité, notre moine rétorque l'argument pour montrer l'injustice d'un pareil procédé. « Veux-tu, apostrophe-t-il son inquisiteur, veux-tu que je te donne des exemples évidents, à toi qui m'imputes l'erreur de ma patrie? Ainsi, est-ce que les Novatiens, se séparant des catholiques, ne contractèrent pas la lèpre honteuse de l'hérésie » (3) ; et pourtant, laisse-t-il sous-entendre, tous les habitants de Rome ne sont pas

(1) *lu* : c. à d. un écrit faisant autorité.

(2) Curieuse, pour ne pas dire plus, est la manière d'argumenter de O.Fritz sche, pour déterminer la date de la *Professio.* Nous traduisons : « Enfin nous parvenons à exclure le doute sur l'époque où Bachiarius écrivait. Il connaît l'*error* helvidianus et il écrit : « si, pro culpa unius totius provinciae »... Cela nous conduit à la première ou la seconde dizaine du ve siècle (!). Bachiarius aura été sans doute un vieux contemporain d'Orose D'ailleurs à ce moment le priscillianisme avait été tellement propagé en Galice, que le nom de Galicien rendait suspect celui qui le portait. » (O. Fritzsche, *Ueber Bachiarius und Peregrinus,* dans *Zeitschrift f. Kirchengeschichte,* (1897), t. XVII, p. 213)

(3) PL, XX, 1022B : « Vis enim, ut evidentibus tibi per me hoc probetur exemplis, qui patriae culpas errorem ? Nonne Novatiani, hoc genere, a catholicis dissidentes, probrosae haeresis lepram... contraxere... »

Digitized by Google

jugés coupables. On sait, en effet, que les Novatiens étaient romains. C'était le parti des intransigeants, des purs. Ils excluaient les apostats de tout pardon ultérieur et leur refusaient la rémission de ce péché, à l'opposé du pape Corneille. Ni le rappel de cette hérésie déjà vieille (elle datait de 251), et qui ne survivait plus guère qu'en Orient, ni la portée du raisonnement ne se comprennent pleinement, si on n'admet que Bachiarius parlait à des romains.

Un témoignage plus clair de ce que nous affirmons ressort de l'exclamation suivante, où l'ironie se mêle à la mauvaise humeur : « Si par la faute d'un seul toute la population d'une province tombe sous l'anathème, qu'elle soit condamnée également cette illustre et très heureuse Rome, qui actuellement se fait disciple, demande à être instruite par moi (1). »

Enfin, l'hérésie d'Helvidius est romaine aussi et ne fut guère connue ailleurs.

C'est donc à Rome que Bachiarius écrit. Il doit se justifier devant une autorité romaine qui lui demande compte de sa foi. Quelle est cette autorité ?

2.

Gennade pensait que c'était l'évêque de Rome (2). Les historiens n'ont guère changé d'opinion depuis, sauf à essayer de donner un nom. On s'est arrêté à S. Léon, à Innocent Ier, la plupart, cependant, déclinent la question, omettant d'en parler ou désignant vaguement le pape.

Seul Bruno Czapla laisse percer un doute sur la vérité de l'affirmation de l'historien de Marseille (3). Gennade, remarque-t-il, a pu déduire qu'il s'agissait du pontife romain par l'emploi de certains termes qu'on rencontre dans le *De Fide*, p. ex., « Beatitudo tua fidem a nobis requirit.... non moremur fidei nostrae regulam beatitudini tuae, qui artifex es ipsius aedificii demonstrare » ; en effet, le terme *Beatitudo* désigne généralement le *Pontifex urbis*. Mais le *Bea-*

(1) PL, XX, 1022B : « Si pro culpa unius, totius provinciae anathemanda generatio est, damnetur et illa beatissima discipula, hoc est, Roma. »

(2) GENNADE, *De viris inlustribus*, édit. E. C. RICHARDSON, p. 71 : « *De Fide* librum legi, in quo satisfecit *pontifici urbis* adversum quaerulos et infamatores peregrinationis suae. »

(3) B. CZAPLA, *Gennadius als Litteraturhistoriker*, p. 63 (*Kirchengeschichtliche Studien*, hrsg. von KNÖPFLER, SCHRÖRS und SDRALEK, t. IV, fasc. 1.) Münster, 1898.

Digitized by Google

tissime frater (1) ne convient guère à un moine s'adressant au pape. « Ainsi donc, on ne peut affirmer avec certitude que cet écrit a été adressé, en fait, à l'évêque de Rome. »

La raison alléguée est bien faible pour rejeter l'opinion de Gennade et de tous ceux qui l'ont suivi. Et pourtant Czapla a raison. La *Professio* n'est pas adressée directement au pape. C'est ce que nous allons nous efforcer d'établir.

Le mot de *Beatitudo* n'est nullement décisif dans cette question. Bien que l'évêque de Rome soit désigné plus fréquemment par ce titre, il se trouve très souvent aussi appliqué à des évêques, à d'autres qu'à des évêques et même à des laïcs (2). C'est un titre honorifique qui, de lui-même, ne prouve rien.

Qu'il ne s'agisse pas ici du pape, nous en avons un indice bien plus important que cet irrespectueux *beatissime frater*. Cet indice, c'est le ton général de la *Professio*. Non, ce n'est pas ainsi que l'on parle à l'évêque de Rome, même au IVe siècle, pour se justifier. Qu'on compare, par exemple, à cet écrit, le *Liber ad Damasum episcopum* de Priscillien (3), on remarquera sans peine la différence. Entendez l'ascète espagnol s'adresser au pontife pour lui dire qu'il est le plus vénérable de tous, nourri de l'expérience de la vie pour la gloire du siège apostolique (4). Voyez comment il sait déployer son langage, souple, subtil, nuancé jusqu'au chatoiement, en périodes savantes pour envelopper Damase de compliments et gagner ses faveurs. Ici, quelle différence de ton ! Sans doute, la grâce et la souplesse d'un Priscillien ne se retrouvent pas au même degré chez Bachiarius. Pourtant, elles ne lui font pas défaut et il sait le montrer à l'occasion. Si nous ne trouvons dans le *De Fide* que des phrases brèves, incisives, des mots chargés de sous-entendus malveillants, si nous y entendons souvent des interpellations qui trahissent une irritation mal déguisée et même parfois des menaces, il est clair que notre auteur s'attaque à un adversaire inférieur, quoique puissant, dont il supporte mal les vexations et les soupçons.

(1) PL, XX, 1024A.

(2) Du Cange, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, édit. G. A L. Henschel, t. II, p. 613-614, au mot *Beatitudo*. Niort, 1883.

(3) G. Schepss, *Priscilliani quae supersunt*, dans CSEL, t. XVIII, p.34-45. Vienne, 1889.

(4) G. Schepss, *Priscilliani quae supersunt*, p. 34 : « .. apud te, qui senior omnium nostrum es et ad apostolicae sedis gloriam vitae experimentis nutritus... »

Digitized by Google

Cet inquisiteur détesté, Bachiarius va nous le présenter. Il nous en trace un portrait bien peu flatteur. Esprit ombrageux, soupçonneux, qui poursuit les autres, alors qu'il ferait bien de s'examiner lui-même (1). Homme dur, sans pitié, qui n'a que faire des conseils de charité que nous a légués l'Apôtre(2) ; irritable à l'excès, pour qui un retard est un crime (3) ; chatouilleux sur des détails de rien (4), bilieux au suprême degré, pour qui aboyer est devenu une manie, comme pour les chiens (5) ; voilà l'ennemi dont il s'agit d'éviter les atteintes terribles (6).

Nous pourrions relever dans le *De Fide* encore bien d'autres détails ; mais ceux que nous avons signalés suffisent à nous montrer que Bachiarius ne s'adressait pas à quelqu'un envers qui il croyait devoir se mettre en frais de politesse et de beau langage ; qu'il s'adressait non pas au pape, mais au *cerbère* qui gardait alors jalousement l'accès du trône pontifical (7). Il n'y avait alors à Rome qu'un homme aussi important et aussi terrible que celui-là. On le devine. Le destinataire de la *Professio* n'est autre que Jérôme.

Bachiarius l'a-t-il désigné assez clairement? Non. Il va nous le montrer plus distinctement encore en nous révélant son pays d'origine, la Dalmatie. Ici, il nous faut analyser un des morceaux les plus curieux du *De Fide*, vraiment révélateur du genre d'esprit de notre moine.

Voici le passage : « Je t'en prie, bienheureux frère, n'aie pas d'idée défavorable sur ma province. Tu ne peux ignorer, vu l'acuité de ton esprit, qu'à l'arrivée de l'Arche du Seigneur, la tête et les deux pieds de Dagon se brisèrent en mille pièces, tandis que l'épine dorsale, suivant le récit sacré, demeura intacte. La tête et les pieds de Dagon représentent, à ce qu'il me semble, les membres du monde,

(1) PL, XX, 1022.

(2) PL, XX, 1023B.

(3) PL, XX, 1025A : « Sed ne forte hoc ipsum suspicionem infidelitatis incutiat, quod tardius ad interrogata respondeo. »

4) PL, XX, 1035B : « ... si quae... te adhuc *titillare* videantur,... » ; voir pour ce sens de *titillare* : LUCRÈCE, *De Rer Nat*, l. II, 426 ss ; S. JÉRÔME, *Dialogus adv. Luciferianos*, 21 ; PL, XXIII, 175D ; SECUNDINUS, *Epist. ad Augustinum*, 5 ; PL, XLII, 575.

(5) PL, XX, 1029B : «... jugo consuetudinis, non studio rationis. »

(6) PL, XX, 1030A : « ... sed sileamus de his, quia nobis nunc non repercutiendi, sed vitandi tantum hostis, cura suscepta est. »

(7) PL, XX, 1029B : «Hic baculus defensionis nostrae, quo murmurantium adversus nos ora feriamus, qui nos per viam huius saeculi transeuntes, iugo consuetudinis non studio rationis, *oblatrant*. »

Digitized by Google

l'Occident et l'Orient, où sous le coup de la loi toute iniquité des hérétiques a été broyée. C'est à toi de discerner quelle est le milieu de l'épine dorsale, où la cohésion des vertèbres demeure en pleine dissolution ». (1)

Le passage cité se trouve dans la première partie justificative de la *Professio*. Il vient d'être question de l'erreur d'Arius, dans laquelle, selon l'exégèse fantaisiste que fait notre moine d'un passage des *Actes des Apotres* (Act. xx, 9), Eutychus était tombé. De là il recommande à son adversaire de montrer aussi à son égard la condescendance de l'Apôtre des Gentils, ou du moins de ne pas le juger avant de l'avoir examiné. Enfin il termine par un trait décoché à l'adresse de son inquisiteur. Si ni la charité, ni l'équité ne parviennent à vous rendre moins sévère à mon égard, du moins prenez garde qu'en me condamnant vous ne vous condamniez vous-même Car vous êtes dans le même cas que moi, que dis-je, dans une situation pire. Voilà ce que dit Bachiarius, ce qu'il insinue adroitement, sous le couvert d'une métaphore.

Il rappelle d'abord un fait raconté au premier livre des Rois (2), en suivant, comme toujours, la version des Septante. Sous le grand-prêtre Héli, les Philistins, après leur victoire, avaient emporté l'Arche d'Alliance à Azot et l'avaient placée dans le temple de Dagon, leur Dieu, juste en face de l'idole. Le lendemain les Azotiens trouvèrent l'idole à terre, la tête fracassée en cent morceaux, les pieds brisés (3). Seul le tronc (l'épine dorsale) était resté intact. Appliquant à ce trait l'exégèse d'un symbolisme hardi, notre auteur

(1) PL, XX, 1024 : « Ne, quaeso, beatissime frater, male de provincia sentiatur. Non latet enim perspicaciam tuam, quia cum in adventu arcae dominicae Dagonis caput in centum partes cum utrisque pedibus comminutum sit (I *Sam.* v, 4). Spina eius integra superfuisse describitur. Nos enim Dagonis caput sive pedes membra mundi, id est, Orientem et Occidentem esse sentimus ; in quibus partibus sub praesentia legis omnis errorum contrita perversitas est. Tuum sit enim iudicare, quae sit medietas spinae, in qua adhuc nodorum compago dissoluta perdurat. »

(2) I *Reg.* v, 4.

(3) Dagon apparaît toujours comme un monstre, homme par la partie supérieure et poisson ou animal marin par l'extrémité inférieure. (F. Vigouroux, *Dict. de la Bible*, au mot *Dagon*, t. II, col. 1204. Paris, 1899.) On peut donc être étonné d'entendre notre auteur nous parler de *pieds*. L'erreur s'explique si nous recourons à la version des *Septante* : « ... καὶ κεφαλὴ Δαγὼν καὶ ἀμφότερα τὰ ἴχνη χειρῶν αὐτοῦ » ; τὸ ἴχνος, le pied, est classique. La comparaison, si elle voulait être exacte, devait faire négliger le χειρῶν. Le procédé est habituel à notre moine.

Digitized by Google

compare le monde à l'idole des Philistins. Il y distingue l'Orient et l'Occident séparés par l'épine dorsale de l'Europe, c. à. d. l'Illyrie. Logiquement on s'attendrait à voir notre moine nous présenter l'Occident et l'Orient divisés par l'hérésie d'Arius et l'Illyrie jouissant de l'unité de la foi intacte. Il n'en est rien. Bachiarius, lui, procède de façon inverse. Il écrit : « Pendant que l'Orient et l'Occident ont vu disparître toute erreur sous le coup de la loi, on ne constate plus la division arienne qu'au centre de l'épine dorsale de l'Europe c. à. d. en Illyrie. »

***

On sait comment, pendant les années 379 et 380, c. à. d. au moment où le grand S. Basile descendait dans la tombe, la querelle arienne s'apaisa dans les deux parties de l'empire romain. Les empereurs sont Gratien et Théodose. Les évêques orthodoxes, persécutés sous Valens, sont rappelés de l'exil ; en 379, un concile réunit à Antioche cent cinquante-trois évêques, qui votent, à l'unanimité, une adhésion aux formulaires romains. Le 27 février 380, Théodose, baptisé par l'évêque Acholius, dans un *Édit* (1) expose à ses peuples qu'ils doivent tous professer la religion « que l'apôtre Pierre avait jadis enseignée aux Romains et que suivaient présentement le pontife Damase et Pierre, l'évêque d'Alexandrie, homme d'une sainteté vraiment apostolique ». A cette condition seulement on aurait droit au titre de catholique ; quant aux autres, c'étaient des hérétiques : leurs conciliabules ne seraient pas considérés comme des églises ; on les menaçait de pénalités. Le 14 novembre 380, le grand empereur faisait son entrée à Constantinople, où depuis quarante ans, les Ariens avaient été les maîtres. Ceux-ci se virent dépouillés des églises usurpées ; ils ne gardèrent que l'église devant les portes. Les orthodoxes recouvrèrent les autres, Démophile dut partir. D'autres lois confirmèrent les possessions et les droits des catholiques. Ainsi, la même puissance qui avait maintenu l'arianisme au pouvoir, le précipita dans la ruine (2). N'est-ce pas là l'apaisement, imposé par la loi à l'Orient et à l'Occident, dont parle Bachiarius (3) ?

Aucun trouble ne se produisit ni en Orient ni en Occident durant

(1) *Cod. Theod.*, XVI, 1, 2. édit. G. HAENEL, col. 1475*-1477*. Leipzig, 1837.

(2) Voir SOCRATE, *Hist. Ecclesiast.*, l. V, ch. II, VII ; PG, LXVII, 568, 573-6.

(3) PL, XX, 1024A : « orientem et occiduum... in quibus partibus, *sub praesentia legis* omnis errorum contrita perversitas est. »

Digitized by Google

cinq ans. Ce n'est qu'en 385, la date est importante à retenir, que les Ariens relevèrent la tête à Milan. L'impératrice Justine, mère de Valentinien II, cherchait à gagner son fils à la doctrine arienne, à procurer des églises à ses adhérents, et à donner à la secte un renouveau de vigueur. La fermeté d'Ambroise fit échouer tous les efforts de l'impératrice. L'évêque Auxence ne parvint pas même à se procurer une église. L'empereur avait beau donner des ordres, Ambroise répondait fièrement : « les églises appartiennent aux évêques et la pourpre, si elle fait des empereurs, ne consacre pas de prêtres ». On connaît la fin de la tragédie. A l'approche de l'usurpateur Maxime (387), Justine recourt à Ambroise, Valentinien cherche un refuge auprès de Théodose. La mère meurt durant la fuite, et Ambroise gouverna en paix son église jusqu'à sa mort (397) (1).

Pendant que Bachiarius écrit, ces événements n'ont pas encore eu lieu. L'Occident est encore en paix. Autrement toute son argumentation perdrait une grande partie de sa force. Il écrit donc avant 385.

Mais avant cette date il restait un nid, un repaire de l'arianisme que les décrets, de Gratien et de Théodose, avaient été impuissants à faire disparaître. C'était précisément l'Illyrie. C'est là, que l'hérésie avait été la plus forte. C'est ce que nous dit expressément Sulpice Sévère (2). Dans une lettre à Théodose, en 381, S. Ambroise fait une gloire à l'Occident d'avoir rejeté l'hérésie, mais il se garde bien de parler de la Pannonie (3). Plus explicite encore est la lettre du concile d'Aquilée (1re session) adressée aux empereurs Gratien, Valentinien II et Théodose. Elle nous apprend que l'Occident est en paix sauf du côté de la Dacie et de la Mésie où l'opposition contre la foi se fait encore sentir (4). C'est bien la partie Sud-Est de la

(1) Voir sur tout cela : S. Ambroise, *Epist. ad Marcell.*, xx ; PL, XVI, 994-1002 ; Id., *Epist.* xxi, 5 ; PL, XVI, 1004 ; Id.. *Sermo contra Auxentium*, 15 ss. ; PL, XVI, 1007-1018 ; Socrate, *Hist. Ecclesiast.*, l. IV, 30 ; PG, LXVII, 343 ; Sozomène, *Hist. Ecclesiast.*, l. VI, 24 ; PG, LXVII, 1353B-1357A.

(2) Sulpice Sévère, *Vita Martini*, p. 116. édit. Halm, dans CSEL, t. I-II. Vienne, 1866 : «... cum haeresis ariana per totum mundum et *maxime intra Illyricum* pullularet. »

(3) S. Ambroise, *Epist.* : « Fidei tuae » (Mansi, *Amplissima collectio conciliorum*, t. III, 630BC. Paris 1901) : « Laborem quin etiam nobis indicendum putavimus non pro Italia, quae jamdudum ab Arianis quieta atque secura est... non vero pro Gallia atque Africa, quae omnium sacerdotum concordi societate potiuntur. »

(4) Mansi, *Amplissima collectio conciliorum*, t. III, p. 623c : « Quamlibet ».

Digitized by Google

Pannonie : l'angle vers lequel s'avance la pointe formée au centre de la Dalmatie. Le même concile, dans une autre lettre aux mêmes empereurs insiste encore sur le même fait (1). Comment douter encore de la vérité de ce qu'affirme le concile lorsqu'on pense que Ursace, Valens, Gaius et Paul étaient évêques de ces régions (2), ainsi que les deux évêques Palladius et Secundianus qui s'étaient présentés au synode d'Aquilée, en 380 (3). La lettre *Agimus* et surtout la lettre *Benedictus* signalent encore d'autres de leurs complices, par exemple Attalus (4).

En 385 c'était encore une opinion répandue que seule l'Illyrie gardait l'erreur arienne (5).

A quelle influence faut-il attribuer cette survivance de l'arianisme dans cette partie de l'Europe ? Faut-il y voir un effet de la protection de l'impératrice Justine, jalouse de maintenir la secte dans un coin de l'empire (6) ? Est-ce parce que l'hérésie y avait acquis une vitalité plus forte qu'ailleurs ? Quelque intéressant que soit la question, la réponse nous entraînerait en dehors de notre sujet actuel. Ce qu'il importe de retenir, et nous croyons l'avoir montré assez clairement, c'est qu'après la pacification de l'Orient et de l'Occident, l'Illyrie, le Sud-Est de la Pannonie, se trouvait encore divisée par la secte qui, depuis tant d'années avait troublé l'empire.

Paris, 1901 : « Equidem per occidentales partes duobus in angulis tantum hoc est *in latere Daciae Ripensis ac Moesiae*, fidei obstrepi videbatur. »

(1) Mansi, *Amplissima collectio conciliorum*, t. III, p. 621B : « Provisum est » Paris, 1901 : « Sed tamen, quantum ad partes spectat Occidentis, duo tantum reperti sunt, qui auderunt profanis et impiis vocibus obviare concilio, *iuxta angulum Ripensis Daciae*, turbare consueti. » On a remarqué, je pense, les expressions *In latere Daciae...* et *iuxta angulum*, qui nous permettent de connaître avec précision où se trouvait le repaire des hérétiques. *In latere Daciae* veut dire du côté de la Dacie, comme dans cette phrase d'Ammien Marcellin (*Rerum gestarum*, l. XV, c. x) : « Et a latere quidem australi, Tyrrheno alluitur et Gallico mari », c. à d. *du côté du sud*, la Gaule est baignée par la mer tyrrhénienne et gallique, *Iuxta angulum*, c. à d. près de l'endroit où la Dacie fait un angle.

(2) *Epist. Synodi Singedunensis ad Germinium semiarianum* ; PL. XIII, 571.

(3) Mansi, *Amplissima collectio conciliorum*, t. III, p. 601 ss. Paris, 1901.

(4) Lettre : « *Agimus* » ; *Mansi*, t. III, 615B ; Lettre : « *Benedictus* » ; Mansi, t. III, p. 615E-618A.

(5) *Lettre du tyran Maxime à Valentinien II* ; Mansi, t. III, p. 673E : « Confitebor ipse quod non sine moerore dictum est, *solum dissentiebat Illyricum* ; utinam quod errasset, non extaret exemplum. »

(6) Lors de l'élection de l'évêque Anémius, l'impératrice se trouvait à Sirmium. Tillemont, *Mémoires*, t. X, p. 122. Paris, 1705.

Digitized by Google

Bachiarius ne pouvait mieux dire : « le milieu de l'épine dorsale (de l'Europe) demeure encore en pleine dissolution ».

Après avoir noté le fait, notre moine, qui au début du morceau s'était adressé à son interlocuteur pour l'inviter à mettre sa *perspicacité* à contribution, se redresse avec une certaine fierté et lui lance d'une voix sarcastique : « Eh bien, bienheureux frère, cette épine dorsale, déchirée par l'hérésie, la reconnais-tu ? » Il n'y avait qu'un personnage à Rome qui pût se sentir visé : c'était Jérôme, le secrétaire du pape Damase.

Parlant lui-même de Stridon, son bourg natal, le grand exégète nous dit qu'il était proche de la Dalmatie et de la Pannonie (1).

Il suffit de regarder la carte de l'empire romain pour constater que c'est précisément le milieu de l'épine dorsale de l'Europe, qui reliait les deux empires : c'est tout à fait l'*angulus* de Dacie et de Mésie, noté si défavorablement en 380 par les évêques réunis au concile d'Aquilée. Il n'y pas à s'y tromper, le *beatissimus frater* n'est autre que Jérôme.

Ceci une fois constaté, on se rend compte aussitôt de toute la portée de l'argument de Bachiarius et le passage, à première vue si alambiqué, devient pleinement clair. « Tu prétends que je suis hérétique parce que je viens d'une province soupçonnée d'hérésie, mais alors que dire de toi, *beatissime frater*, originaire d'une province non seulement hérétique, mais où l'hérésie défie encore maintenant tous les canons des papes et tous les décrets des empereurs ? En me condamnant, tu te condamnes toi-même. » Déjà un peu auparavant, Bachiarius avait insinué, sans y insister, que l'accusation pourrait bien se tourner contre son adversaire (2).

On le voit, tout devient lucide dès qu'on reconnaît en Jérôme le

(1) S. Jérôme, *De viris illustribus*, c. cxxxv ; PL, XXIII, 715B-717A : « oppido Stridonis, quod a Gothis eversum, Dalmatiae quondam Pannoniaeque confinium fuit... » Dans son *Commentaire sur Sophonie*, I, 2 ; PL, XXV, 1341A, S. Jérôme s'écrie : « ... testis Illyricum est, testis Thracia, testis in quo ortus sum, solum, ubi... cuncta perierunt » ; donnant à entendre que ces pays n'étaient pas distants non plus du lieu de sa naissance.

(2) PL, XX, 1022A : « Quisquis est qui me provinciae cognatione aestimat infidelem. » Ce morceau que nous venons d'analyser est un spécimen typique de la manière de Bachiarius. Elle est à retenir, cette méthode d'attaquer un adversaire, non pas en lui assénant des coups brutaux mais en l'enveloppant, l'enserrant par une énigme habilement lancée. Sans doute, pour s'en rendre compte, il faut, comme il le dit lui-même, de la « perspicacia ». Mais cette manière, tout en réduisant l'adversaire, fait honneur à son esprit.

Digitized by Google

destinataire de la *Professio*. Qu'on suppose au contraire qu'elle s'adresse à Damase, nous nous trouvons en présence d'une énigme indéchiffrable.

Après avoir cité le conseil que l'Apôtre donne à tout chrétien, de rendre compte de sa foi à ceux qui le lui demandent, Bachiarius ajoute : « Ne tardons pas à manifester à ta béatitude la règle de notre foi, à toi qui es l'auteur de tout cet édifice (1), » c.à.d., comme il l'explique aussitôt après, de tout cet interrogatoire. Cela se comprend, lorsqu'on songe à la position que Jérôme occupait à la fin du pontificat de Damase.

On sait que ce pape avait l'attention attirée sur les difficultés de l'Écriture. Après le concile de Rome, en 382, il retint auprès de lui l'éminent exégète. Plein de familiarité et d'affectueuse confiance à l'égard du jeune savant, le vieux pontife se mit à l'accabler de questions difficiles sur la Bible C'est à son initiative que nous devons plusieurs des œuvres originales ou des traductions composées alors par Jérôme. Il l'encouragea à traduire les exégètes grecs, il l'engagea à revoir ou à refaire, sur les originaux hébreux ou grecs, la version latine de l'Écriture Sainte. Ce n'était pas assez ; Damase se l'associa dans le gouvernement de l'Église ; il lui confia une véritable charge officielle, et se l'attacha comme son secrétaire, « chargé de rédiger des réponses aux innombrables » consultations qui lui parvenaient de l'Orient et de l'Occident (2). Ce côté de l'activité de Jérôme nous est fort peu connu,et il est bien probable qu'il était chargé non seulement de rédiger des réponses, mais encore, et c'était pour lui chose facile, d'enquêter sur l'orthodoxie des gens. Bachiarius nous fait deviner précisément ce rôle. Il nous le montre élaborant, agençant son questionnaire, pareil à un architecte construisant un édifice (3). On peut retrouver les questions à travers les réponses de l'inculpé. On connaissait Jérôme exégète, ascète, polémiste ; nous devons au moine espagnol de l'entrevoir dans son rôle d'inquisiteur peu commode.

(1) PL, XX, 1025A : « Non moremur fidei nostrae regulam beatitudini tuae, qui artifex es ipsius aedificii, demonstrare. »

(2). S. JÉROME, *Epist.* CXXIII, 10 ; PL, XXII, 1052 : « Ante annos plurimos, cum in chartis ecclesiasticis juvarem Damasum, romanae urbis episcopum, et orientis atque occidentis synodicis consultationibus responderem. »

(3) *Artifex* ouvrier habile, prudent « ... et videbitis eum (Paulum) in restimoniis quae sumit de Veteri Testamento, quam *artifex*, quam prudens, quam dissimulator fit ejus quod agit. » (S. JÉRÔME, *Lib. apologeticus ad Pammachium*, *Epist.* XLVIII, 13 ; PL, XXII, 502.

Digitized by Google

***

Si le destinataire de la *Professio* est le fameux exégète, on comprend aussi pourquoi Bachiarius s'attarde si longuement à exposer la question du canon des Écritures et de l'usage des apocryphes. Voyez comme il s'y applique et comme sa formule est inattaquable. « Tout écrit qui est en dehors du canon de l'Église ou lui est contraire, non seulement nous ne le recevons pas, mais nous le condamnons comme étranger à la vérité de notre foi » (1). Pour le reste, défiance et circonspection (2). Il se garde bien de dire qu'il n'accueille jamais des apocryphes, on aurait pu le pincer en flagrant délit de mensonge.

On sent dans tout cela, que Bachiarius se rend compte qu'il a affaire à forte partie. C'est sous les yeux de quelqu'un qui connaît parfaitement la Bible, que son écrit va passer.

Chose intéressante à noter : Priscillien et ses amis, Instantius et Salvianus, éprouvent exactement le même besoin de se justifier sur le même sujet. C'est là, de toute évidence, que le bât les blesse. Ils réservent leur explication pour la fin, pour la fine bouche. Eux aussi protestent « qu'ils ont toujours eu à cœur de ne pas condamner les écrits qui proclament le Christ, Dieu, Fils de Dieu, et qui sont d'accord avec le canon, de proscrire au contraire ceux qui vont contre le canon et la foi catholique (3).

On le voit : des deux côtés on se défend à peu près de la même façon. Bachiarius et Priscillien sont sous le coup de la même accusation et doivent passer devant le même censeur.

***

Bien d'autres détails, qu'on pourrait recueillir au cours de la

(1) PL, XX, 1034A : « ... omnem scripturam quae ecclesiastico canoni non congruit neque consentit, non solum non suscipimus, verum etiam velut alienam a fidei veritate damnamus. »

(2) PL, XX, 1034A : « Peregrinis atque ignotis fabulis de scripturarum continentia (écrits non-canoniques), *non facile accommodamus aurem.* »

(3) G. Schepss, *Priscilliani liber ad Damasum episcopum*, p. 41-42 (dans CSEL. t. XVIII. Vienne, 1889) « ... id nobis cordi est et semper fuit, ut omnia in scripturis sub cuiuslibet apostoli profetae episcopi auctoritate prolatis, quae Christum deum dei filium profetant aut praedicant et consentiunt canoni evangeliis et profetis, non posse damnari : quae autem contra canonem et contra fidem catholicam sentiunt vel loquuntur ... damnanda.... »

Digitized by Google

Professio se rapportent nettement au même personnage. Le « latrare » par exemple n'est-il pas caractéristique de Jérôme? Le mot revient sans cesse sous sa plume ; dans l'*Apologie contre les livres de Rufin*, ne revendique-t-il pas hautement le droit d'*aboyer* contre ceux qui attaquent le Christ (1)? C'est donc à peine une métaphore si notre moine compare sa *Professio* à un bâton destiné à le protéger contre un chien trop cruel prêt à le mordre (2).

***

Jérôme resta en charge auprès du pape Damase, jusqu'à la fin de l'année 384, c. à. d. jusqu'à la mort du pontife romain, son protecteur. Par ailleurs, nous avons noté que le *De Fide* est probablement postérieur à l'*Adversus Helvidium*, c. à. d. à 383. Ainsi donc la rédaction de la *Professio* se place, de ce chef, entre l'année 383 (fin) et la fin de l'année 384.

IV.

Que la *Professio* ait été composée avant la fin de l'année 384 une autre particularité va nous le montrer. Nous avons déjà fait remarquer, à propos du canon des Écritures, comment Bachiarius et Priscillien étaient d'accord pour justifier leur manière de faire. Plus tard nous verrons plus en détail comment à différentes reprises notre moine se lave du reproche d'être priscillianiste. Priscillien et Bachiarius étaient poursuivis des mêmes soupçons. Dès

(1) S. Jérôme, *Apologia adversus libros Rufini*, l. III, c. 42 ; PL, XXIII, 488c : « Canes latrant, pro dominis suis, et tu non vis me *latrare* pro Christo ? »

(2) Bachiarius, nous aurons plus loin l'occasion de le montrer, était plus ou moins frotté de priscillianisme. En 414, dans son épître à Ctésiphon contre Pélage, Jérôme se montre fort sévère à l'égard de Priscillien. « Priscillien bien digne de Manès, et aussi infâme que lui, et dont les sectateurs vous aiment grandement..... Ils ont emprunté une partie de leurs erreurs à l'hérésie des gnostiques, dont l'impie Basilide est la source..... Mais laissons là Priscillien, qui a été puni par le bras séculier et condamné par l'autorité de toute la terre »... (PL, XXII, 1150-51). Plus loin, il traite l'ascète espagnol de, « sectateur zélé du magicien Zoroastre qui, de magicien devint évêque » (PL, XXII, 1153). Il n'avait pas toujours été aussi radical. Dans son *De viris illustribus* (392), il écrit au chap. CXXI : « ... quelques personnes l'accusent d'avoir donné dans l'hérésie des gnostiques, c. à d. de Basilide et de Marcion. ... mais d'autres prétendent, qu'il n'eut pas les opinions qu'on lui reproche ». En somme, Priscillien et ses disciples étaient pour lui des personnages « louches ». C'est la mentalité qui perce dans son interrogatoire.

Digitized by Google

lors on ne peut guère s'étonner de les voir se plaindre également d'avoir été condamnés officiellement en concile, mais sans avoir été entendus auparavant ; et cela, contrairement à la recommandation du pape Damase, adressée aux évêques d'Espagne (1).

Notre inculpé tombe sous le coup d'une condamnation officielle (2), on le juge avant de l'avoir entendu (3).

L'expression de Bachiarius *praesidentum quorumdam sententia* est vague et demande à être précisée.Le même terme de *sententia*, nous le trouvons chez S. Jérôme ; il l'applique au jugement d'évêques réunis en concile (4). *Praesidentes* signifie non pas l'état du magistrat, mais l'acte de celui-ci, en tant qu'il préside dans une assemblée délibérante ou judiciaire. Ainsi Jérôme, en parlant de sa comparution, en songe, devant le tribunal du juge suprême (5). Il s'agit dans le *De Fide* de juges ecclésiastiques et non laïcs, car plus loin il dira d'eux, d'une manière générale, qu'ils sont depuis de longues années sectateurs du Christ (6). Cela, il n'aurait pas pu le dire des juges laïcs dont plusieurs, à cette époque, étaient encore ou païens ou non baptisés. Les *Praesidentes*, ce sont les évêques, présidents de l'assemblée chrétienne. Ils prenaient ce nom parce qu'ils étaient les « *présidents* », de droit, de l'assemblée chrétienne, des fidèles (8). Bien que par lui-même le mot *praesidentes* ne signifie pas « évêques siégeant en concile », on peut lui donner ici légitimement ce sens, comme semblent l'indiquer les mots suivants *sententia* et *iudicaret*.

Tout ce que dit Bachiarius convient parfaitement aux évêques

(1) G. Schepss, *Priscilliani quae supersunt. Tractatus II*, p. 35 (dans CSEL. t. XVIII). Vienne, 1889 « ... tua potissimum epistula contra improbos praevalente, in qua juxta evangelica iussa praeceperas, ne quid in absentes et inauditos decerneretur. »

(2) PL, XX, 1019-20 : « ... sic praesidentum quorumdam sententia judicamur. »

(3) PL,XX, 1023-1024 A : «... et hi qui tot annorum Domini sectatores sunt, prius judicant quam id unde judicant audiant atque cognoscant ? Si ante cognitionem promenda est sententia, cur legislator praecipit... »

(4) S. Jérôme, *Apologia adv. libros Rufini*, l. II c. 19 ; PL, XXIII, 443c.

(5) S. Jérôme, *Epist.* xxii, 30 ; PL, XXII, 416 : « Tandem ad *praesidentes* genua provoluti qui adstabant precabantur. »

(6) PL, XX, 1023, 1024.

(7) Tertullien, *Apologeticus*, c. xxxix ; PL, I, 469-70 : « Praesident probati quique seniores, honorem istum non pretio sed testimonio adepti. »

(8) L. Duchesne, *Origine du culte chrétien*, 2e édit. p. 100-101. Paris, 1898.

Digitized by Google

réunis à *Saragosse* (en 380) pour traiter du priscillianisme. Ceux-là, en effet, n'avaient pas entendu les accusés ; Hygin, entre autres, n'avait pas assisté au concile ; et cependant, à la suite de cette assemblée, Ithace d'Ossonoba lança, au nom du concile une lettre qui accusait Hygin d'hérésie. Quant aux partisans déclarés du priscillianisme, Instantius, Salvien, Priscillien et le rhéteur Elpidius, ils avaient été expressément condamnés par le concile de Saragosse, au témoignage de Sulpice Sévère (1). C'est donc à eux tout d'abord que pense Bachiarius dans la phrase : *Quorumdam praesidentum sententia.* Elle est d'une rigoureuse exactitude s'il s'agit d'Hygin et des Cordouans. C'est cette sentence aussi qui l'atteignait lui-même, en faisant peser sur lui un soupçon injustifié.

Or tout ce que dit ici notre auteur n'était plus exact après le concile de Bordeaux, réuni en 384 par les efforts de l'usurpateur Maxime, poussé probablement par Ithace. Les chefs du mouvement espagnol furent alors invités à se présenter devant le concile. Ithace y prit le rôle d'accusateur. Le tribunal se montra défavorable à Priscillien. Instantius fut déposé. On allait passer au chef du mouvement, lorsque celui-ci eut l'idée d'en appeler au tribunal impérial.Les évêques s'inclinèrent et le procès fut transféré à Trèves.

C'est donc avant l'assemblée de Bordeaux que nous devons placer la rédaction de la *Professio*, c. à. d. avant la fin de l'année 384.

Enfin, un dernier détail nous reste à signaler, qui apportera peut-être une dernière précision. En terminant son exposé, Bachiarius écrit qu'il dépose sa *Professio* dans l'armoire des évêques et des docteurs, c'est-à-dire qu'il la remet entre leurs mains.

Il est évident qu'un tel langage ne s'explique pas s'il s'agissait ici seulement d'un ou de deux personnages. Bachiarius laisse soupçonner assez clairement, nous semble-t-il, qu'il y avait alors à Rome une réunion d'évêques et de docteurs, c'est-à-dire qu'il s'y tenait un concile. Il ne peut s'agir ici de celui qui se tint à Rome en 382 (2). Ni les préoccupations qui s'y manifestent, ni surtout la mention d'Helvidius que nous avons signalée dans le *De Fide*, ne permettent de s'arrêter à cette opinion. Ne serait-ce pas celui qui nous est attesté par le *Synodicon* (3)?

(1) Sulpice Sévère, *Chronica*, p.47, édit. Halm, dans CSEL, t. I-II.Vienne, 1866.

(2) Mansi, *Amplissima collectio conciliorum*, t.III, p. 639c-642b. Paris, 1901.

(3) Mansi, t. III, 642b : « Nondum tamen plane extincta haeretica flamma, Gratiano pio sublato (donc après 383)... Damasus sanctissimus collecta Romae synodo divinum decretum edidit. .. »

Digitized by Google

***

Nous avons terminé nos recherches sur la date de la rédaction de la *Professio* de Bachiarius. Voici donc les résultats de notre enquête dans leur enchaînement logique.

L'imitation du *De Fide* par Rufin, dans son *Apologie à Anastase*, nous a conduit aux environs de 400. Il a fallu reculer cette date de dix années jusqu'à 390, parce que notre auteur ne mentionne nulle part Jovinien, alors que tout l'aurait engagé à le faire : les sujets traités, l'importance du personnage et le scandale formidable qu'il avait provoqué. Par contre, l'hérésie d'Helvidius est expressément rejetée et même la riposte, donnée par Jérôme à ce détracteur de l'ascétisme chrétien, est reconnaissable, semble-t-il, dans un passage du *De Fide*. Ainsi nous avons été amenés à placer la rédaction de cet écrit entre les années 382 et 390.

Cet intervalle, nous avons essayé de le réduire encore, en prouvant assez clairement, je pense, que le destinataire de la *Professio* n'est autre que S. Jérôme. La rédaction du *De Fide* se place donc au temps où l'exégète séjournait à Rome et jouissait de la faveur du pape Damase, entre 382 et la fin de 384.

Par ailleurs, Bachiarius et Priscillien se plaignent d'être condamnés ensemble sans avoir été entendus. Donc le concile de Bordeaux (fin 384) n'avait pas encore eu lieu.

Par conséquent la composition de la *Professio* se place entre la fin de l'année 383 et le début de l'année 384.

(*A suivre.*)

Enghien J. DUHR.

Digitized by Google

NOTES ET MÉLANGES

« *Ecclesia Petri propinqua* »

A propos de Tertullien et de Calliste.

L'article *Le véritable édit de Calliste*, publié ici-même en juillet dernier (1), signalait M. Harnack comme un des derniers mais des principaux tenants de l'opinion, qui voit dans le pape Calliste l'auteur de l'édit, auquel s'en prend le *De pudicitia* de Tertullien. On s'y demandait seulement si le professeur de Berlin avait bien eu l'occasion d'examiner récemment à nouveau l'ensemble de la question (2).

Une communication faite par lui, en juin dernier, à l'Académie des sciences de Berlin (3), vient de nous apprendre qu'il a eu cette occasion et qu'il persiste dans sa manière de voir. Mais les raisons qui lui servent à la maintenir sont si significatives qu'il nous a paru utile d'en dire ici quelques mots, par forme de complément et de confirmation à notre propre article.

L'occasion du mémoire de M. H. a été une étude « historico-philologique sur les origines de la doctrine de la primauté romaine » publiée cette année même à Weimar par M. Erich Caspar. La conclusion lui en a paru surprenante : la doctrine de la primauté romaine, en tant tout au moins qu'elle prétend s'autoriser de la promesse faite à Pierre dans *Mt.* XVI, 18-19, serait d'origine africaine. Il aurait fallu l'éxégèse de Tertullien et les spéculations de saint Cyprien pour qu'on songeât, à Rome, à se prévaloir de ces paroles. Calliste, l'auteur pour M. Caspar comme pour M. H. de l'édit fameux, n'aurait donc pas invoqué lui-même ce passage pour justifier sa prétention au pouvoir d'absoudre les péchés de la chair. De lui Tertullien n'aurait connu que le texte même de l'édit ; les arguments qu'il lui prête seraient de sa propre invention. Ils ne sont point tirés d'un document romain que le polémiste aurait eu sous les yeux ;

(1) 1927, t. XXIII, p. 465-488.

(2) *Loc. cit.*, p. 476.

(3) *Ecclesia Petri propinqua : Zur Geschichte der Anfänge des Primats des römischen Bischofs*, dans les *Sitzungsberichte d. preuss. Ak. der Wiss.* Philol.-hist. Kl. (session du 2 juin), 1927, t. XVIII. Nous citerons le tiré à part publié chez de Gruyter.

Digitized by Google

c'est lui-même qui, pour prévenir les objections susceptibles de lui être opposées, aurait signalé le texte évangélique comme propre à étayer la thèse « psychique ». « Serait-ce parce que le Seigneur dit a à Pierre,... que tu considérerais le pouvoir de lier et de délier parvenu jusqu'à toi ? » (*De pud.*, XXI, 9).

M. H. ne s'attache directement qu'à discuter la théorie générale de M. Caspar, mais il s'arrête pour cela très particulièrement à l'hypothèse que le raisonnement attribué par Tertullien à son adversaire ait été supposé par lui, et c'est ainsi qu'il est amené à étudier à nouveau le sens et la portée des paroles prêtées par le polémiste de Carthage au champion des psychiques.

I

Sans écarter absolument l'hypothèse d'un raisonnement fictif (1), il persiste à y voir une citation réelle. Tertullien, dans l'ensemble du *De pudicitia*, lui paraît plutôt se référer à un document qu'il a sous les yeux et dont il discute les allégations. Et cette hypothèse, en effet, est bien encore possible ; tout au moins serait-il invraisemblable que Tertullien n'eût point connu et réfuté les arguments qui avaient cours chez ses adversaires. Cependant les indices de citations directes relevés par M. H. sont bien légers (2) et le passage, en particulier (XXI, 9), sur l'allégation de *Mt.* XVI, 18-19 en est manifestement à exclure.

Tertullien y interroge le psychique : « *De tua nunc sententia quaero* ». Sur quoi peut-il bien appuyer son opinion ? « *Unde hoc jus*

(1) A plusieurs reprises, il est le premier à reconnaître que, dans ses ouvrages de polémique, Tertullien est coutumier du fait. Qu'il s'agisse d'exégèse ou d'une question quelconque, il discute et interpelle sans avoir sous la main les textes ou les arguments de ses adversaires (*loc. cit.*, p. 146, note 1).

(2) Là même où lui semble le mieux se reconnaître la référence à un texte de l'adversaire, il est remarquable que Tertullien parle au pluriel : « *Inquiunt* » écrit-il (II, 1) en introduisant une série de textes de l'Écriture, que M. H. estime avoir été déjà groupés par les psychiques et que Tertullien leur rétorque en leur opposant lui-même une série de textes encore plus nombreux... « *Hoc volunt psychici* », reprend-il, en revenant (X, 8) avec colère sur l'abus fait de la parole : « *Deus peccatoris paenitentiam mavult quam mortem* »,et, s'il passe aussitôt après au singulier : « *Age tu, funambule pudicitiae...* » pour engager son adversare à aller jusqu'au bout de ce principe et à ne pas craindre de se livrer à l'adultère ; « Dieu est bon » ; s'il le tutoie et le qualifie de complaisant interprète de Dieu : « *Haec tu mihi, benignissime Dei interpres* » (X,11), le procédé de rhétorique est ici manifeste. Le prétendu dialogue est tout fictif ; l'interpellé n'est plus que le psychique en général.— Les références à la même citation de textes, que M.H. croit reconnaître dans Hippolyte à propos du mariage des clercs autorisé par Calliste (*Philosoph.*, IX, 12 ; PG, t. XVI, col. 3386c ; édit. WENDLAND, p. 250, 1 et 3) sont encore plus contestables.

Digitized by Google

ecclesiae usurpes ». Et l'argument qu'il lui prête est nettement hypothétique : « Si *quia dixerit Petro Dominus...* ». Serait-ce parce que le Seigneur a dit à Pierre ?... On peut bien croire que le polémiste trouve tout naturel, sait même sans doute par les discussions de tous les jours, que du côté psychique on prétend se prévaloir de cette parole ; mais l'aurait-il introduite sous cette forme dubitative, s'il l'avait lue textuellement dans un document réfuté par lui ?

Il n'importe néanmoins qu'à moitié, et l'essentiel pour M.H. est d'expliquer que la parole du Christ à Pierre ait pu paraître susceptible de justifier les prétentions de l'auteur de l'édit. Aussi s'attache-t-il surtout à déterminer le sens auquel se doit entendre l'« *ad te* » et l'« *ad omnem Ecclesiam* », qui servent de support à la thèse psychique. « *Si quia dixerit Petro Dominus* : « *Super hanc petram... vel* : *Quaecumque alligaveris* »... *idcirco praesumis* ET AD TE *derivasse solvendi et alligandi potestatem*, ID EST, AD OMNEM ECCLESIAM PETRI PROPINQUAM » (XXI, 9).

Dans notre article de juillet dernier, nous avons contesté que ces expressions puissent viser un évêque de Rome et son Église. A elle seule, cette phrase nous a paru exclure l'identification de l'auteur de l'édit avec un successeur direct de saint Pierre. D'abord, l'*id est*, par lequel s'établit le passage de *ad te* à *ad ecclesiam*, y est explicatif et justificatif : il est destiné à rendre raison des prétentions de l'évêque par les pouvoirs communiqués à son Église ; ensuite, l'*ecclesia Petri propinqua* n'est point l'Église même de Pierre, mais une Église, qui lui est seulement apparentée, comme le sont, par la « consanguinité des doctrines », toutes celles qui vivent en communauté de foi avec les Églises fondées par lui ou par ses compagnons d'apostolat et leurs disciples. En identifiant ainsi l'auteur de l'édit avec une des Églises quelconques qui sont dans la parenté de Pierre, Tertullien nous détourne lui-même de le chercher à Rome.

Telle n'est pas la pensée de M. H. Pour lui, le fait reste acquis et il ne le discute même pas, que l'auteur de l'édit est le pape Calliste. Mais, comme nous, il estime cette opinion inconciliable avec le texte cité du *De pudicitia*. Lui aussi ne trouve à l'« *id est* » qu'un sens explicatif (1) ; il explique que le pouvoir de délier puisse être revendiqué par l'auteur de l'édit : c'est parce qu'il est censé avoir passé de Pierre à l'Église de l'évêque que celui-ci peut y prétendre. L'entendre autrement, au sens d'une transmission directe à l'évêque en question et par lui ou à cause de lui à toute l'Église paraît à M. H. une « absurdité » (2).

Mais ici surgit la grande difficulté. Cette Église, prétendue héritière des pouvoirs de Pierre et à laquelle son évêque doit d'y participer lui-même, le texte l'appelle « *omnis ecclesia Petri propinqua* ». Or, à cette expression M. H. renonce à trouver aucun sens.

(1) « Kann nur zurückführend und damit begründend verstanden werden : «An mich, weil auf die Petrus nahe... Kirche » (p. 149, note 4).

(2) P. 148.

Digitized by Google

Il se tient pour assuré qu'on ne peut pas la traduire par «toutes les Églises », « l'Église catholique », « l'ensemble des évêques » « *numerus episcoporum* » (1). D'autre part, le mot « *omnem* » joint à ceux de « *Petri propinquam* » les lui rend inintelligibles. Le sens métaphorique d'une proximité par voie de conformité doctrinale est sans exemple dans la littérature de l'époque, et d'ailleurs, à vouloir y appuyer la revendication de l'héritage de Pierre, au lieu de paraître en faire l'apanage d'une catégorie d'Églises, il eût fallu l'étendre à toutes celles qui sont orthodoxes : en ce sens,il n'en est aucune parmi elles qui ne soit « *Petri propinqua* », et donc on aurait omis l'épithète et écrit tout uniment : *ad omnem Ecclesiam* ou *ad omnes Ecclesias*. L'idée d'une proximité pour cause de fondation ou d'évangélisation par l'apôtre en personne serait encore plus à rejeter : elle aboutirait à restreindre l'extension de la parole du Christ aux seules Églises de Jérusalem, Antioche, Rome, etc., ce qui serait une sottise (Unsinn). Il reste donc que le mot « *propinqua* » se doive entendre au sens « strictement réaliste d'une proximité locale » (2).

Ce voisinage, il est vrai, si l'expression est de Calliste lui-même, n'est pas facile à comprendre. Cependant, M. H. croit pouvoir se l'expliquer par la présence à Rome du tombeau de saint Pierre. Certains indices lui font penser, et il y tient, que, jusqu'à la fin du IIe siècle, on s'y était surtout prévalu de cette possession des restes de l'Apôtre pour en imposer aux autres Églises. L'argumentation de Calliste nous permettrait de constater comment du fait matériel de cette possession on y est passé à la revendication formelle et théorique des pouvoirs concédés par le Christ. Le pape ne s'y pose pas encore comme l'héritier propre et direct de l'apôtre ; mais déjà il s'autorise de la présence de son corps dans l'Église à laquelle il préside pour s'appliquer les paroles qui lui ont été adressées. Pratiquement il se comporte déjà en successeur de Pierre, mais il ne le fait encore qu'en qualité d'évêque de l'Église qui garde ses restes, et c'est parce qu'il lui doit, au titre de cet héritage matériel, de pouvoir lier et délier lui aussi qu'il la présente comme « voisine de Pierre ».

Mais l'Église de Rome étant manifestement seule à jouir de ce privilège, le mot « *omnem* » en devient énigmatique (ominös) : on ne peut lui trouver que le sens de « chaque », « toute », et il s'en suivrait nécessairement que, parmi les Églises, plusieurs, beaucoup, seraient, au sens qu'il a été dit, « voisines de Pierre ». L'idée ainsi obtenue étant intolérable, le mot malencontreux ne peut être lui-même qu'un intrus. Il y a eu malfaçon dans la transcription du texte. Aucun manuscrit ne nous en reste ; dans celui qui servit à établir l'édition princeps d'où dérivent toutes les autres, les exemples étaient nombreux de mots altérés ou déformés. Deux lettres, ici, seront tombées, le *r* et le premier *a* de *romanam* ; et *omnem*

(1) P. 147.
(2) P. 148.

Digitized by Google

n'est donc qu'une corruption du mot écrit par Tertullien. Sa phrase portait : « *ad romanam ecclesiam Petri propinquam* », et c'est lui qui, reprochant à Calliste de revendiquer au titre de son Église, les pouvoirs de Pierre, l'a mis en scène lui-même et a établi le rapport « *ad te, id est, ad Ecclesiam* » (1). Le texte qu'il avait sous les yeux disait, dans la langue grecque, qui était encore à cette époque celle de l'Église romaine : *ἐπὶ τὴν τῆς Ῥώμης ἐκκλησίαν, τὴν τοῦ Πέτρου πλησίαν.*

Telle est la conclusion de M. H. : convenablement et énergiquement traité, le texte, contre lequel paraissait irrémédiablement se heurter la thèse, se trouve en contenir l'énoncé même : c'est en propres termes, pour l'Église de Rome, pour son Église, que l'auteur de l'édit, Calliste, aurait revendiqué l'héritage de Pierre.

II

La genèse même de cette démonstration en fait déjà sentir la fragilité. Rien n'y est assuré ; les hypothèses s'y superposent aux hypothèses : hypothèse, que l'auteur de l'édit soit Calliste ; hypothèse, que Tertullien en reproduise textuellement l'argumentation ; hypothèse, que le mot « *propinqua* » doive s'entendre d'une proximité locale. Et c'est en s'appuyant sur cet échafaudage branlant qu'on essaie de faire sauter le mot si solidement établi, qui fait obstacle. En être réduit à une opération si radicale pour conserver une position, c'est être bien près de la sentir intenable !

Aussi bien, la contrargumentation de Tertullien exclut-elle qu'il ait eu sous les yeux le texte que l'on prétend avoir retrouvé. Il ne s'y trahit aucune allusion à une présence spéciale de Pierre dans l'Église de l'évêque pris à parti. Le silence sur ce point, nous l'avons déjà dit dans notre article, ne s'expliquerait pas de la part de Tertullien, s'il avait eu réellement affaire à l'évêque de Rome. Lui, qui s'est plu à exalter le prestige de cette Église, qui a montré l'apôtre continuant à y présider et à y enseigner, il n'aurait point omis de se couvrir contre le parti que son adversaire aurait pu tirer du fait d'être assis en personne dans la chaire de Pierre. Mais combien moins l'aurait-il omis, si cet adversaire s'était lui-même et en propres termes prévalu de la présence persistante de l'apôtre dans son Église pour en revendiquer l'héritage. Plus l'auteur de l'édit aurait été explicite à fonder ses prétentions sur ce fait, plus Tertullien aurait été obligé d'y insister pour l'en débouter. S'il n'a nullement éprouvé le besoin de s'y arrêter, c'est manifestement que, du côté psychique, on ne s'y était pas attaché (2).

(1) P. 126 ; p. 150, note, au contraire, il attribue à Calliste lui-même la formule « *ad me, id est, ad Romanam Eccl. Petri propinquam* ».

(2) M. H., dans son mémoire, ne s'arrête pas à cette difficulté. Il y déclare, au contraire (p. 150, note 1), ne pas voir pourquoi, comme le prétend M. Cas-

Digitized by Google

Au reste, le sens donné au mot « *propinqua* », et qui sert à ébranler le mot « *omnem* », demeure lui-même sans fondement aucun. M. H. ne l'établit qu'en récusant les autres sens. Il confesse ne pouvoir l'appuyer d'aucun exemple. Lui-même dénonce un quiproquo dans la tentative faite par M. Caspar d'en rapprocher les expressions de Tertullien: « *proxima est tibi Achaia,* HABES CORINTHUM ; *si non longe es a Macedonia,* HABES PHILIPPOS ; *si Italiae adjaces,* HABES ROMAM » (*De praescript.*, XXXVI, 2). Dans ces cas-là, ce sont les fidèles eux-mêmes qui sont dits voisins des Églises fondées par les apôtres, et il n'y est pas question d'Églises voisines des apôtres leurs fondateurs. D'ailleurs, est-il bien naturel de considérer une Église comme voisine de quelqu'un qui en fait partie? Encore moins vient-il à l'esprit de la dire voisine de l'apôtre, qui, par ses reliques et comme dans sa chaire, continue à y résider et à y enseigner (1). Aussi, pour reconnaître ici au mot *propinqua* la sens d'une proximité locale, faudrait-il, à défaut de toute indication dans le texte, une impossibilité absolue de lui concevoir une autre signification.

Or, c'est ici, nous semble-t-il, que M. H. s'est rendu la tâche par trop aisée. Les raisons, qui lui font écarter le sens métaphorique de parenté spirituelle, sont réellement bien superficielles et il n'est, au contraire, que de regarder à la doctrine et au langage de Tertullien, pour comprendre qu'on ait songé à cette idée à propos d'une revendication d'héritage.

Nous croyons l'avoir suffisamment établi dans notre article, rien n'est plus familier à l'auteur du *De Pudicitia* que la pensée d'une famille, d'une race, d'un « *genus* », dont fassent partie toutes les Églises orthodoxes. Il importe peu qu'elles aient été fondées directement par les apôtres ou leurs disciples immédiats : seraient-elles d'origine toute récente, pourvu qu'elles participent à la même foi, cette « consanguinité de la doctrine » suffit à les constituer « apostoliques », à faire d'elles la « *soboles apostolicarum ecclesiarum* », à

par, Tertullien aurait évité de désigner l'auteur de l'édit comme étant l'évêque de Rome.

(1) M. H. en appelle, à ce propos, à la conception « naïve » encore persistante, qui, dans un tombeau, croit posséder, en plus de quelques ossements à vénérer, un personnage vivant, continuant à y vivre, à y jouir de ses privilèges et à y exercer des pouvoirs spéciaux reçus de Dieu. Cette conception, commune aux croisés et aux pélerins de La Mecque, remonterait à travers le moyen âge jusqu'aux débuts du christianisme, et elle expliquerait que Calliste ou Tertullien aient pu considérer l'Église de Rome comme « voisine de Pierre », dont elle gardait le tombeau (p. 148-149). Tout de même, faut-il entendre sans doute, qu'on « stationna » plus tard à St-Pierre ou à St-Laurent et qu'on se rendit en pélerinage à St-Martin de Tours ou à St-Jacques de Compostelle.

Mais tout ceci est-il bien sérieux et sommes-nous encore sur le terrain de l'histoire? L'Église pour laquelle est revendiqué l'héritage de Pierre serait-elle par hasard un lieu de culte ou un sanctuaire élevé à proximité de son tombeau?

Digitized by Google

leur assurer, par l'intermédiaire de leurs évêques, la transmission de « la semence apostolique » (*traduces seminis apostolici*).

Au mot, ou plutôt, aux lettres près, n'est-ce point là la « *Petri propinquitas* » mise en avant par les psychiques? Ainsi rapprochée des passages de Tertullien qui traitent également du rattachement des Églises aux apôtres, personne ne disconviendra, pensons-nous, que l'acception de « parenté spirituelle » ne soit ici incomparablement plus autorisée que celle de « proximité locale ».

M. H. objecte que, dans ce cas, le même titre aurait valu pour une Église ou un évêque quelconque, pour toutes les Églises et tous les évêques orthodoxes. Or, demande-t-il, comment l'idée fût-elle venue à Tertullien que chaque Église, chaque évêque pût se prévaloir d'une parole du Christ ne concernant que Pierre lui-même? (1).

Mais, répondrons-nous, parce que chaque Église et chaque évêque psychique prétendait effectivement à l'exercice du pouvoir des clefs. Cela, Tertullien ne l'ignorait pas et M. H. non plus. A l'occasion du cas particulier qui lui a fait prendre la plume, c'est bien à l'ensemble des psychiques que s'attaque l'auteur du *De pudicitia*. Et ce n'est pas précisément à l'universalité de leurs prétentions qu'il en a. Il conteste que le pouvoir de lier et de délier soit un pouvoir transmissible ; mais, pour autant qu'il s'agit d'un pouvoir transmissible, nul moins que lui n'ignore ou ne conteste que le passage ait pu s'en faire directement d'un apôtre, de Pierre, à l'ensemble des Églises orthodoxes. N'est-ce point l'orthodoxe en général qu'il présente comme l'héritier des apôtres? « *Ego sum haeres apostolorum* » (*Praescr.*, XXXVII, 5) (2). N'a-t-il pas écrit dans le *Scorpiace* que, « par Pierre, le Christ a laissé les clefs à l'Église » et que, de ce chef, elles sont aux mains de quiconque l'aura confessé devant les tribunaux? (3). L'équation « *omnis Ecclesia Petri propinqua* =

(1) « Wie kommt er von sich aus darauf, die Stelle *Matth.* XVI, 18 f. (als von den Gegnern beigebracht) heranzuziehen, die über die allgemeine Bischofsgewalt nichts aussagt? » (p. 146). Et il demande encore, en note, pourquoi on n'en aurait pas appelé plutôt à *Joh.* 20. 21 sqq. Il n'ignore cependant pas que le pouvoir d'absoudre a toujours été rattaché au pouvoir des clefs. Connaît-il donc beaucoup d'écrivains de cette époque se référant à ce propos au texte de saint Jean?

(2) Et voilà encore qui peut aider à mesurer exactement la portée de l'« *apostolice* » jeté à l'auteur de l'édit (XXI, 5). Nous avons déjà fait observer (*art. cit.*, p.468-469) qu'il ne se rattache pas à la revendication de l'héritage de Pierre. Il ne vise que la prétention du psychique à continuer la pratique apostolique, donc à agir en « *haeres apostolorum.* »

(3) « Si adhuc clausum putas caelum, memento claves ejus hic Dominum Petro et per eum Ecclesiae reliquisse, quas hic unusquisque interrogatus atque confessus feret secum » (10 ; PL, t. II, 142c ; édit. HARTEL-WISSOWA, p.167, 24-26.) On sait que la même conception — sauf à ne pas rompre le contact avec l'Église de Pierre — se retrouve dans saint Cyprien. Voir, en particulier, *epist.* 33, 1 :

Digitized by Google

omnes Ecclesiae = Ecclesia catholica = numerus episcoporum », est donc loin de s'exclure d'elle-même, comme le tient pour assuré M. H. Tout au moins l'objet propre de la controverse entre Tertullien et ses adversaires n'exclut-il pas que la parenté avec Pierre se puisse entendre de l'ensemble de l'Église. De ce chef, il n'y aurait donc aucune difficulté à traduire « *omnem Ecclesiam* » par « toute l'Église ». L'*id est* demeurerait quand même explicatif et justificatif de l'*ad te* : Si toute l'Église, par suite de sa parenté avec Pierre, a hérité de son pouvoir de lier ou de délier, il est bien loisible à un évêque de cette Église d'en revendiquer pour lui l'exercice.

Toutefois, nous a-t-il semblé et nous semble-t-il de plus en plus, ce n'est point là le sens exact auquel se doit entendre le mot « *omnem* ». Comme à M. H., il nous paraît évident qu'on lui doit reconnaître ici le sens distributif de « chaque » : « toute Église », chaque Église, chacune des Églises qui sont de la parenté de Pierre, sans se préoccuper de savoir si elles sont nombreuses : ceci n'a rien à voir dans la question qui se débat entre Tertullien et le psychique. Et non seulement, comme nous venons de le dire, cette traduction ne nous paraît avoir aucun des inconvénients que se plaît à lui trouver M. H. ; nous croyons en outre qu'elle se justifie et s'impose par la considération du langage même de Tertullien.

D'abord, il parle ailleurs des Églises particulières : « *ab omni concilio Ecclesiarum etiam vestrarum* (x, 11) ; « *receptior apud ecclesias epistula Barnabae* » (xx, 2) ; il sait que, suivant les cas, elles usent ou n'usent pas du pouvoir de remettre les péchés : « *secunda restitutio... in Ecclesiis agitur* » (ix, 19)... « *Neque idololatriae neque sanguini pax ab Ecclesiis redditur* » (xii, 11). Ici-même, sa réponse à l'allégation de la promesse faite à Pierre porte à croire qu'il a compris l'*ad omnem Ecclesiam* au sens de chaque Église et donc de toutes. Non, répond-il, en opposant le singulier au pluriel, pour marquer que la parole du Christ concernait exclusivement la personne de Pierre, il n'a point dit « *quae solverint vel alligaverint* », mais « *quaecumque solveris vel alligaveris* » (xxi, 10) (1).

Ensuite, ce sens distributif du mot « omnis » lui est familier. Rien

« Dominus noster... episcopi honorem et Ecclesiae suae rationem disponens in Evangelio loquitur et dicit Petro... (*Matth.*,xvi,17-19). Inde per temporum et successionum vices episcoporum ordinatio et Ecclesiae ratio decurrit» (Hartel p. 266).

(1) M. H. s'efforce (p. 150, note 1) d'amoindrir la portée de cette dernière observation, — faite par M. Caspar,— en suggérant que ce pluriel peut s'entendre du pape ou de l'Église romaine, que Calliste aurait prétendu pouvoir exercer concurremment avec Pierre lui-même le pouvoir de lier et de délier. Tertullien les débouterait l'un et l'autre en établissant que ce pouvoir, strictement personnel, s'exerce uniquement par Pierre et nullement par eux et Pierre... La suggestion ne paraît point s'imposer...

Digitized by Google

que le *De pudicitia* en présente des exemples nombreux (1). Ici-même, quand se conclut la discussion, il reparaît dans une expression, qui sert de réplique à la nôtre. « *Numerus omnis... Ecclesia censetur* », écrit Tertullien, en se résumant (XXI, 17). Il vient de le montrer, l'usage qu'a fait saint Pierre de ses pouvoirs n'a rien qui permette d'y reconnaître un pouvoir susceptible, comme le prétendent les psychiques, d'être transmis à l'Église hiérarchique (XXI, 11-16). A en juger par son cas à lui, par la personne de Pierre (*secundum Petri personam*) (2), le pouvoir de lier et de délier est d'ordre purement apostolique ou prophétique ; il ne peut donc convenir qu'à des spirituels : « *secundum Petri personam spiritualibus potestas ista conveniet : aut apostolo aut prophetae* ». La raison en est que « l'Église est proprement et essentiellement l'Esprit, dans lequel est la trinité de l'unique divinité, Père, Fils et Saint-Esprit. » C'est lui qui forme le lien de cette Église, qui, d'après le Seigneur, consiste en trois personnes : « *quam Dominus in tribus posuit* » (3). Et voilà pourquoi tout ensemble, tout groupement (*numerus omnis*), qui partage cette même foi — [à la sainte Trinité] — est considéré comme Église par celui qui en est le fondateur et le consécrateur : « *ita exinde etiam numerus omnis, qui in hanc fidem conspiraverint, Ecclesia ab auctore et conservatore censetur* ». Et telle est, par conséquent, l'Église héritière des pouvoirs de Pierre, l'Église qui remettra les péchés : elle ne consiste pas dans un *numerus episcoporum* ; elle est le groupement (4), tout groupement, tout ensemble (*numerus omnis*) de fidèles, où se trouve l'Esprit, et où un homme, apôtre ou prophète, peut parler en son nom. « *Et ideo Ecclesia quidem delicta donabit, sed Ecclesia spiritus, per spiritalem hominem, non Ecclesia numerus episcoporum.* »

Il suit manifestement de cette opposition entre l'Église *numerus*

1) En voici quelque uns relevés dans l'édition de DE LABRIOLLE : « Omne sacrificium » (I, 1) ; « omne delictum » (II, 13) ; « omnis paenitentia » (III, 2) ; « omne homicidium » (IV, 3) ; « omnis apostata » (VI, 8) ; « omnis impudicitia » (VI, 14) ; « omne apostatarum genus » (IX 9) ; « omne delictum » (XVI, 9) ; « omnis impudicitia » (XVI, 22 et XVIII, 1) ; « omne sacrilegium » (XX, 1).

(2) Par comparaison avec le « *secundum spiritum veritatis* » de XXI,8, et d'après la théorie élaborée parTertullien qu'il s'agit ici d'un pouvoir attaché àla personne de Pierre en tant qu'apôtre, le mot « secundum » nous paraît avoir le sens-de « conformément » « à en juger par » plutôt que celui de « après », que lui donne M. de LABRIOLLE.

(3) Est-ce une allusion à la formule Trinitaire, comme l'insinue M. de Labriolle en renvoyant à *De baptismo*, 6 : « *Cum sub tribus attestatio fidei et sponsio salutis pignorentur, necessario adiciur ecclesiae mentio, quoniam ubi tres, id est Pater et Filius et Spirius Sanctus, ibi ecclesia, quae trium corpus est* » ? — C'est possible. — Mais n'y pourrait-on pas voir aussi une allusion à *Matth.* X, 20 : « *Ubi sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum* » ?

(4) Le mot *numerus* était usuel au sens d'un corps de troupes, d'un détachement militaire. Voir les lexiques, p. ex., FREUD-THEIL.

Digitized by Google

episcoporum et l'Église *numerus omnis* que la dévolution des pouvoirs de Pierre à chaque Église particulière est une idée familière à l'auteur du *De pudicitia* (1). Entre lui et l'auteur de l'édit, la question n'est que de la nature des pouvoirs susceptibles d'être transmis par voie d'héritage. Lui nie que le pouvoir de remettre les péchés en fasse partie, et donc que la parenté dérivant de la succession épiscopale y ouvre aucun droit : l'Esprit s'en réserve l'attribution. La thèse psychique est, au contraire, que ce pouvoir fait partie de l'héritage et donc que « toute Église de la parenté de Pierre » a le droit d'y prétendre.

Non, réplique le montaniste ; il s'agit ici d'un pouvoir d'ordre proprement spirituel. Votre Église, l'Église en tant que hiérarchie, le *numerus episcoporum*, la succession épiscopale et donc la parenté avec Pierre sont ici hors de cause. C'est l'Esprit qui conserve le monopole de la rémission des péchés. De par sa volonté, ce pouvoir appartient uniquement à l'Église dont il est le lien personnel. Si donc quelqu'un peut prétendre à l'exercer, ce n'est point votre Église, l'Église, quelle qu'elle soit, qui peut arguer de sa parenté avec Pierre (*omnis Ecclesia Petri propinqua*), c'est le groupement de fidèles, quel qu'il soit, (*numerus omnis*), qui fait preuve de posséder l'Esprit.

Entre les deux thèses l'opposition s'affiche donc ici radicale. Mais il en ressort à l'évidence que le mot « *omnem* » est exactement à sa place dans l'énoncé des revendications psychiques. Le montaniste, en y opposant son « *numerus omnis* », fait entendre à sa manière qu'il l'a lu sans que l'expression « *ad Ecclesiam Petri propinquam* » en soit devenue moins claire à ses yeux. Peut-être cette expression dérange-t-elle aujourd'hui certaines constructions, et de là sans doute lui vient sa principale obscurité. Mais, à l'époque de Tertullien, elle s'harmonisait parfaitement avec la doctrine qui lui

(1) On remarquera la facilité avec laquelle, dans cette conclusion de la discussion, Tertullien passe d'un sens à l'autre du mot Église. Faute d'en tenir compte, certains pourraient être tentés d'objecter à notre interprétation de l'*omnem Ecclesiam*, qu'elle donne au mot *Ecclesia* un sens différent de celui qu'il a dans les lignes précédentes. La thèse psychique, contestée par Tertullien, n'a-t-elle point pour objet l'Église en général ? « *Habet potestatem Ecclesia delicta donandi* » (XXI, 7). « *Unde hoc jus Ecclesiae usurpes* ?» (9). La conclusion tirée des paroles du Christ à Pierre doit donc s'entendre aussi de toute l'Église en général : « *ad omnem Ecclesiam.* »— Assurément, tout au moins par voie de conséquence ; et elle vaudra bien, en effet pour l'ensemble de Église, si elle vaut pour chacune des Églises particulières. Mais il faudrait établir en outre que Tertullien, au cours de la discussion,conserve bien au mot *Ecclesia* le même sens propre et direct d'Église en général. Dans l'expression qui nous occupe, les mots « *omnem* » et « *Petri propinquam* » empêchent manifestement de l'admettre, et l'alternance des deux acceptions du même mot, qui s'observe dans la conclusion du chapitre, suffit à rendre inopérantes les objections à l'encontre qu'on pourrait songer à faire valoir de ce chef.

Digitized by Google

était commune avec ses adversaires sur la parenté spirituelle rattachant aux apôtres les Églises demeurées dans l'unité de leur foi. Au lieu donc de s'ingénier à la retoucher pour la faire cadrer avec les conceptions fragiles de notre esprit, mieux vaut y adapter ces conceptions elles-mêmes.

Si, comme on le reconnaît, la formule *omnis Ecclesia Petri propinqua* est inconciliable avec l'opinion qui attribue à un évêque de Rome l'édit attaqué par Tertullien, il n'y a plus qu'à renoncer à cette attribution et à en prendre son parti : Calliste n'y est pour rien.

Enghien. P. GALTIER.

Le florilège antichalcédonien du Vatic. Graec. 1431.

Les travaux que l'activité inlassable de M. Édouard Schwartz poursuit, avec l'érudition qu'on lui sait, autour des actes des conciles d'Éphèse et de Chalcédoine, nous ont récemment valu une monographie de grande valeur sur un sujet tiré d'un domaine qui est encore loin d'être épuisé, l'histoire des florilèges dogmatiques : *Codex Vaticanus gr.* 1431. *Eine antichalkedonische Sammlung aus der Zeit Kaiser Zenos* (Abhandl. der Bayer. Akad. der Wiss. Philos.-philol. und hist. Klasse. T. XXXII, fasc. 2. Munich, Oldenbourg, 1927. In-4, 152 p.). Les notes prises au cours d'une lecture sommaire, faite aux fins de remercier à bon escient l'auteur qui m'avait aimablement envoyé son étude, ont grossi jusqu'à dépasser les limites d'un compte rendu. Aussi bien vaut-il la peine qu'on détaille plus à l'aise les richesses du volume et peut-être aussi qu'on soumette à l'auteur quelques difficultés.

Le *Vatic. gr.* 1431, provenant de l'abbaye de Rossano en Calabre, date, non pas des IX-Xe s. (cfr H. LIETZMANN, *Apollinaris von Laodicea und seine Schule*, p. 96. Tubingue, 1904), mais des débuts de l'abbaye, fondée en 1105. Lietzmann croyait que le ms. dans son état actuel réunissait deux codices, dont le second commencerait au fol. 310*r* ; M. Schwartz, au contraire, traite les fol. 22*r*-360*r*, qui contiennent la collection qui fait l'objet de son étude, comme une seule et même compilation. Après avoir retracé l'histoire et détaillé le contenu du ms. (p. 3-9), il publie un certain nombre de pièces du florilège, parfois accompagnées de textes empruntés à d'autres mss (p. 13-85), et les fait suivre de remarques qui visent principalement à déterminer le but, l'auteur et le temps de composition de la collection (p. 89-143).

Les pièces qui composent le florilège (= R) pourraient se grouper comme suit :

Digitized by Google

1. Un ensemble de morceaux ou de témoignages où dominent les écrits de S. Cyrille d'Alexandrie (nos 1-64 = fol. 22r svv.) ;

2. Deux florilèges : *Χρήσεις τῶν μακαρίων καὶ ὀρθοδόξων πατέρων κατὰ τῶν μεριζόντων εἰς δύο φύσεις τὸν ἕνα κύριον Ἰησοῦν Χριστὸν μετὰ τὴν ἕνωσιν* (no 65 = fol. 299r svv.) ; *Χρήσεις ἁγίων πατέρων συμφώνως διδάσκουσαι ἡμᾶς διαφορὰν εἰδέναι φύσεως σώματος τε καὶ θεότητος, ἐξ ὧν ὁ εἷς καὶ μόνος ἐστὶ Χριστὸς εἰς ἑνότητα φυσικὴν καὶ ἀδιάσπαστον συνενηνεγμένος* (no 66 = fol. 310 svv.) ;

3. Une nouvel ensemble de témoignages (nos 67-72 = fol. 322r svv.) ;

4. L'Encyclique et l'Antiencyclique de Basilisque, et l'Hénotique de Zénon (nos 73-75 = fol. 338r svv.) ;

5. Sous l'indication : *Ἀναγκαῖον δὲ ἡγησάμην καὶ ταῦτα προσθεῖναι τῶι βιβλίωι πρὸς εἴδησιν τῆς ἐν αὐτοῖς κακοπιστίας* (fol. 342v), le Tome de S. Léon à Flavien (epist. XXVIII, du 13 juin 449), la définition de Chalcédoine, et la lettre dogmatique de S. Léon à l'empereur Léon (epist. CLXV, du 17 août 458).

La compilation, qui est d'inspiration monophysite, ne contient aucune indication explicite sur un but spécial qu'aurait poursuivi son auteur. M. Schwartz croit cependant que celui-ci en avait un, bien défini, et il s'efforce de le dégager par l'analyse des témoignages et l'ordonnance des pièces qui composent le florilège. L'intérêt des témoignages, remarque-t-il, n'est pas uniquement dogmatique ni polémique ; il est souvent politique, en ce sens que l'auteur semble avoir voulu retrouver chez les Pères les principes de conduite qu'il souhaite voir accepter dans la situation du milieu où il vit. Tels témoignages, par exemple, « ne contiennent rien de dogmatique positive ni négative... Au contraire, un mot revient sans cesse, l'*οἰκονομία*, c'est-à-dire l'aptitude à tenir compte des circonstances, à bien traiter les hommes et à ne pas les exciter inutilement ; le contraire est l'*ἀκρίβεια*, l'intransigeance à exiger une orthodoxie poussée à ses conséquences extrêmes, disposition qui envenime les conflits au lieu de les apaiser. L'*οἰκονομία*, elle, est chose excellente et raisonnable, qui permet de légitimer une politique religieuse faisant des concessions et consentant des sacrifices pour éviter des dommages plus grands et des schismes pernicieux » (p. 93 svv., à propos des nos 34-47). M. Schwartz croit que l'idée de l'*οἰκονομία* traverse tout le florilège. D'autre part, pense-t-il, ce n'est pas sans raison que le compilateur a réuni à la fin de son travail les trois édits dogmatiques impériaux. L'Encyclique de Basilisque, qui condamnait ouvertement le Tome de Léon et la définition de Chalcédoine, répondait à ses opinions doctrinales ; inspirée par l'extrémisme de Timothée Élure, elle constituait cependant une faute politique, qui apparut par la réaction qui ne tarda guère et provoqua l'Antiencyclique, revanche d'Acace de Constantinople : l'Hénotique enfin qui, prônant le symbole de Nicée et condamnant avec Nestorius et Eutychès tous ceux qui « à Chalcédoine ou ailleurs » avaient pensé autrement, écartait en y mettant les formes le fameux concile, lui

Digitized by Google

paraissait dicter la véritable attitude politique, qui, « repoussant en principe la définition de Chalcédoine, refusait cependant de l'anathématiser ouvertement, pour ne pas mettre en danger l'unité de l'Église impériale revenue pratiquement à l'orthodoxie antichalcédonienne » (p. 136).

A quel milieu et à quel temps ces idées conviennent-elles? A Alexandrie, pense M. Schwartz, et à l'entourage de Pierre Monge. Opposé à la formule de Chalcédoine, le célèbre monophysite avait accepté l'Hénotique pour monter sur le siège d'Alexandrie avec l'aveu du gouvernement, mais les moines égyptiens, gens zélés toujours prêts à sacrifier les autres à leur idéal et fort chatouilleux sur le chapitre de l'orthodoxie, lui en tenaient rigueur comme d'une lâcheté. Pierre aurait cru les apaiser en mettant discrètement en circulation, et sans aucun commentaire qui eût donné l'éveil, un florilège où les Pères recommandaient l'orthodoxie en même temps qu'ils conseillaient la prudence de l'*οἰκονομία* ; c'est à la fois une concession aux extrémistes et une franche profession d'orthodoxie monophysite qu'il faisait en terminant son florilège par les deux lettres dogmatiques du pape de Rome et la définition de Chalcédoine « afin qu'on pût se rendre compte de leur foi pernicieuse ».

Telle est, si je ne la défigure point, la pensée de M. Schwartz, dont les arguments m'ont paru trop dispersés dans ses « Annotations ». On voit ce que son hypothèse a d'ingénieux, mais comment aussi elle suppose l'unité des fol. 22*r*-360*r* et n'envisage qu'un seul moment où des milieux monophysites ont reconnu les avantages de l'*οἰκονομία* dans les conflits dogmatiques. M. Schwartz note quelque part la difficulté d'aller de l'avant en ces questions de date et d'auteur du florilège, tant que les écrits de Sévère et de Léonce de Byzance ne sont pas publiés ; ce n'est pas le grapillage, dit-il encore, mais des travaux portant sur des œuvres entières qui conduiront à des résultats (p. 97). Nous souscrivons pleinement à cette remarque, et c'est sa justesse qui légitime à nos yeux la réserve avec laquelle il convient d'accueillir les intéressantes suggestions du savant auteur. Quand la littérature des florilèges christologiques sera mieux connue et quand les écrits de Sévère d'Antioche, qui sont de véritables florilèges, seront publiés, les diverses pièces s'éclaireront l'une l'autre et il n'est pas vain d'espérer que, parfois, des textes explicites viendront nous renseigner sur des courants d'idées restés insoupçonnés, parfois même sur la date et l'auteur de collections importantes, comme ce fut le cas, on nous permettra de le rappeler, pour le florilège cyrillien commenté par Sévère d'Antioche dans le *Philalèthe* (cfr *Julien d'Halicarnasse*, p. 52 svv. Louvain, 1924).

Le florilège du *Vatic.* 1431 a largement utilisé, notamment dans sa première partie, les écrits de Timothée Élure († 477). C'est pourquoi M. Schwartz a consacré une longue étude au dépouillement de ce qui reste des œuvres du patriarche monophysite d'Alexandrie : *La réfutation du synode de Chalcédoine*, conservée en arménien et publiée à Leipzig en 1908 par K. Ter-Mekerttschian et E. Ter-Mi-

Digitized by Google

nassiantz, et les écrits timothéens conservés dans la première partie (fol. 1-63*a*) du ms. syriaque *Add.* 12156 du British Museum (p. 97-132). Il reproduit les lemmata des citations, identifie celles-ci et établit le rapport entre l'œuvre arménienne et l'œuvre syriaque. Les lemmata sont traduits en grec, méthode excellente qui sans doute donne naissance à un grec d'un aspect spécial, mais qui permet d'approcher davantage de l'original.

M. Schwartz a raison d'affirmer, contre Wright, que l'auteur de la collection des fol. 1-91*a* de l'*Add.* 12156 n'est pas Timothée lui-même (p. 130). Il pense que les fol. 1-29*b* du ms. syriaque, qui présentent à l'état de compilation écourtée l'ouvrage entièrement conservé en arménien, supposent eux-mêmes un original grec (p. 129), qu'il place, conséquemment à son hypothèse sur la date du florilège R, au temps de l'Hénotique, sensiblement, dès lors, avant la période d'activité littéraire de Sévère d'Antioche (p. 131). Notons que les morceaux de Paul de Samosate, fragments 84, 106, 141 et 199 de l'œuvre arménienne signalés comme « inconnus » (p. 102, 103, 104, 107) ont été utilisés et traduits par G. Bardy dans son *Paul de Samosate*, p. 307 svv. (Spicilegium sacrum lovaniense, fasc. 4. Louvain, 1923). Mon collègue M. J. Lebon me signale que le fragment 88 de l'*Add.* 12156 (fol. 49*a*), « non identifié » (p. 125), se retrouve dans l'*Oratio in sanctum Pascha* de S. Grégoire de Nazianze : *Ἐδεήθημεν θεοῦ σαρκουμένου καὶ νεκρουμένου* (PG, t. XXXVI, 661, C).

Jusqu'à présent nous ne connaissions le texte de l'Enyclique de Basilisque que par Évagrius, qui le donne en entier dans l'*Histoire ecclésiastique*, III, 4 (PG, t. LXXXVI, 2600-2604 = édit. Bidez-Parmentier, p. 101-104), et par le pseudo-Zacharie le Rhéteur, qui en cite environ la première moitié, en un texte sensiblement différent de celui d'Évagrius, dans son *Histoire ecclésiastique*, V, 2 (édit. E. W. Brooks, t. I de la traduction, p. 146 sv.) (1). La publication du florilège R est donc ici encore particulièrement la bienvenue, car elle fournit à nouveau un texte complet de l'Encyclique qui, autant que la comparaison soit possible, s'accorde avec le texte de Zacharie. Ce texte conservé par R, publié p. 49-51 avec les variantes d'Évagrius et de Zacharie, est plus étendu, et ses « additions », — nous employons le mot sans préjuger la question, — sont systématiques : une première recommande explicitement l'œuvre des deux synodes d'Éphèse et cite avec honneur le nom de Dioscore (p. 50, l. 13-15 ; c'est par erreur que M. Schwartz renvoie,

(1) Il est regrettable que M. Schwartz continue à citer le pseudo-Zacharie d'après l'édition rare et d'ailleurs vieillie de Land et la traduction allemande, si peu sûre, d'Ahrens-Krüger, alors que nous possédons depuis 1924 l'excellente édition avec traduction complète donnée par M. E. W. Brooks dans le *Corpus scriptorum christianorum orientalium* des Universités de Louvain et de Washington. Par exemple, le passage d'Ahrens-Krüger que M.Schwartz doit corriger, p. 136, en note, est correctement traduit par Brooks, t. I, p. 154, l. 33.

Digitized by Google

p. 134, à la page 51) ; les autres, relatives aux canons de Nicée, ou bien en ordonnent le maintien ou bien condamnent le concile de Chalcédoine qui les a transgressés par son XXVIIIe canon, au grand dam de l'ἐκκλησιαστικὴ εὐταξία (p.50, l.7, 11,16,19-20, 21-22, 31-32, 33 ; p. 51, l. 4, 9, 12. Ainsi faut-il, je pense, corriger les renvois indiqués p. 134.).

Quel est le texte authentique de l'Encyclique ? Si c'est celui du florilège R, Évagrius offre une recension systématiquement altérée ; si c'est celui de l'historien grec, R présente un texte systématiquement enrichi. M. Schwartz, qui n'envisage pas la seconde hypothèse, déclare, sans motiver son choix, que le florilège a conservé le texte authentique et il explique comme suit la suppression des passages relatifs aux canons de Nicée et du second concile d'Éphèse attestée par le texte d'Évagrius : « Elle n'a pu avoir lieu qu'à Constantinople, comme préparation de l'Antiencyclique où comme essai pour remanier l'Encyclique dans le sens de celle-ci (sei es, dass sie [jene Streichungen] eine Vorbereitung des Antenkyklion oder einen Versuch darstellen dieses in das Enkyklion hineinzukorrigieren). Car il est évident que non seulement la mention des canons de Nicée, mais encore celle du second synode d'Éphèse ont été écartées dans l'intérêt de l'Église de Constantinople ; le synode d'Éphèse avait déposé Flavien, l'évêque de Constantinople qui, mort peu après, y était considéré comme un confesseur. Mais ces suppressions, faites systématiquement et avec suite, n'avaient de sens que tant que le document qu'elles devaient modifier avait encore une valeur légale (noch als Rechtsquelle galt), ou tout au plus immédiatement après son retrait ; falsifier après coup l'édit d'un usurpateur renversé, dont personne ne défendait la mémoire, n'avait aucun but. » (p. 134).

On pourrait, me semble-t-il, renforcer encore ce raisonnement par les considérations suivantes. Premièrement, l'Encyclique étant l'œuvre du parti élurien (Zacharie, V, 1 = édit. Brooks, t. I, p. 145, l. 30), il serait assez naturel qu'elle ait revêtu la forme extrême (longue) qu'elle présente dans le florilège R, qu'elle ait non seulement condamné l'œuvre dogmatique du concile de Chalcédoine, mais encore ouvertement célébré la mémoire de Dioscore avec le second concile d'Éphèse, et surtout attaqué l'œuvre juridique du concile de 451, dont le XXVIIIe canon consacrait les empiètements séculaires du trône épiscopal de la ville impériale dans les diocèses de Thrace, d'Asie et du Pont, et dont les canons IX et XVII faisaient du siège de Constantinople une sorte de cour d'appel pour tout l'Orient. Posé en pleine Constantinople par un évêque d'Alexandrie hier encore exilé, ce geste hardi serait tout à fait dans la manière alexandrine, nouveau coup d'audace tenté après bien d'autres par les « Pharaons » d'Alexandrie contre leurs rivaux de la capitale. Secondement, si la forme authentique de l'Encyclique est celle de R, on s'expliquerait mieux encore que Timothée, relâchant à Éphèse sur le chemin triomphal du retour, « ait rendu canoniquement » à Paul d'Éphèse « les droits de son siège que le concile de Chal-

Digitized by Google

cédoine lui avait enlevés pour les donner, par flatterie, au siège de Constantinople » (Zacharie, V, 4 = t. I, p. 150, l. 6 svv. ; cfr Évagrius, III, 5), car il pouvait alors se donner pour l'exécuteur d'une constitution impériale. Troisièmement enfin, si l'on observe que l'Antiencyclique non seulement révoque les mesures prises contre la doctrine de Chalcédoine, mais encore déclare explicitement rendre (*ἀποδοθῆναι*) au siège de Constantinople et à son occupant Acace le droit d'ordination dans les provinces, il semblera que l'Encyclique ait dû contenir elle aussi et des dispositions de caractère doctrinal et d'autres relatives au privilège du siège d'Acace.

Et cependant, si le texte authentique de l'Encyclique n'est pas celui d'Évagrius (forme courte), on se heurte à une série de graves difficultés :

1. C'est justement un exemplaire altéré qui serait parvenu à Évagrius, dont on a qualifié avec raison l'ouvrage de « sérieux et bien documenté » (Duchesne, *Histoire ancienne de l'Église*, t. III, p. 456, note). L'usurpateur n'avait certes pas laissé un bon souvenir dans les milieux officiels byzantins, et c'est justement sous la forme la plus bénigne, née à la veille ou au lendemain de sa chute, que le document qui chargeait le plus sa mémoire serait parvenu à la postérité.

2. Pour le pseudo-Zacharie, et le fait est d'autant plus curieux qu'il donne le texte long de l'Encyclique, celle-ci est un document d'un intérêt exclusivement doctrinal ; il n'en parle jamais comme si elle s'occupait des privilèges des sièges (1).

3. Au moment où l'Encyclique vient de paraître, il est possible à Timothée Élure d'avoir un échange de vues amical avec son collègue de Constantinople, Acace, sur les droits des Églises, et l'édit qu'on présente à la signature de celui-ci n'est pas tellement attentatoire aux droits du siège constantinopolitain, puisque le patriarche est dit simplement hésiter à le signer (2).

4. Ce n'est que très tard dans le règne de Basilisque, notablement après que Timothée Élure a quitté la capitale (cfr Zacharie, V, 5 = t. I, p. 151, l. 28 svv.), qu'il faut placer l'état d'hostilité déclarée entre le patriarche et l'empereur, qui doit provoquer la chute de celui-ci ; la publication de l'Encyclique est notablement antérieure

(1) V, 1 ; cfr t. I, p. 145, l. 30 svv. : « Et cum fuit in societate Basilisci et uxoris eius Timotheus et qui cum eo erant et propter eum adfuerant ibi, persuaserunt regi et annuit facere encyclia, anathematizans in eis tomum et additamentum quod factum fuerat Chalcedone ; quia Paulus monachus conscripserat ea, vir facundus et sophista. » Voir aussi V, 4 = t. I, p. 149, l. 12 svv. ; V, 5 = t. I, p. 151, l. 28 svv.

(2) Zacharie V, I = t. I, p. 146, l. 11-13 : « Et ad Timotheum profectus quasi de iure sedis cum eo amanter locutus est ; et cum a Timotheo flagitaretur ut encycliis subscriberet haesitavit ». Théodore le Lecteur attribue même à une pression populaire le refus d'Acace de signer l'Encyclique (*Histoire ecclésiastique*, I, 32 = PG, t. LXXXVI, 181 A).

Digitized by Google

à ces événements. Dès lors, dans l'hypothèse acceptée par M. Schwartz, Basilisque, sans raisons graves toutes spéciales, aurait fait une offense cruelle à un personnage aussi peu négligeable que l'influent patriarche de la capitale et, le cas serait sans doute unique dans l'histoire des basileis, l'empereur aurait consenti, sans qu'on voie pourquoi, une suppression aussi radicale des privilèges du siège de la ville impériale, officiellement acquis à celui-ci, au moment dont nous parlons, depuis une quinzaine d'années, mais exercés dans le fait depuis longtemps.

Ces difficultés nous obligent-elles à supposer des interpolations faites par Timothée Élure ou les siens dans une Encyclique dont la forme authentique aurait été celle que conserve Évagrius? Pas nécessairement.

Remarquons en effet que l'Encyclique soumise à la signature de Basilisque avait été rédigée par un certain Paul, moine alexandrin venu à Constantinople avec des confrères, sitôt connue en Égypte la mort de l'empereur Léon, pour travailler au rappel de Timothée Élure exilé depuis 460 (Zacharie, V, 1 = t. I, p. 145, l. 33-34 ; cfr *ibid.*, l. 1 svv.). Que ces moines alexandrins fussent des extrémistes, ce qu'on sait de l'institut monastique égyptien de ce temps le laisserait déjà deviner ; mais, renseignement positif, le pseudo-Zacharie nomme Paul le Sophiste, le rédacteur de l'Encyclique, parmi les chefs du parti radical égyptien qui, quelques années plus tard, met à son programme la condamnation explicite de Chalcédoine et rejette la communion de Pierre Monge rallié à l'Hénotique (VI, 1 = t. II, p. 1, l. 23). En quelle vénération ces Alexandrins tenaient la mémoire de Dioscore, on s'en fait une idée en constatant que, pendant l'exil de Timothée Élure, le successeur catholique de celui-ci, Timothée Salophaciolos, avait dû calmer les susceptibilités d'un peuple toujours prêt à s'agiter, en replaçant dans les diptyques le nom fort compromis du chef du Brigandage d'Éphèse (Zacharie, IV, 10 = t. I, p. 127, l. 25-26), ce qui fit scandale à Rome, où S. Léon jugeait de ces choses d'un lieu plus paisible et d'un point de vue moins relatif. Et s'il faut une preuve de l'opposition des Alexandrins aux prilèges conquis par Constantinople, il suffit de rappeler l'éclat de Timothée Élure à Éphèse peu de temps après son départ de la capitale (Zacharie, V, 4 = t. I, p. 150, l. 3 svv.). Au reste, dès 457, les partisans qu'il avait envoyés auprès de l'empereur Léon pour se disculper du meurtre de Protérius n'avaient-ils pas déclaré, à peine débarqués dans la capitale, que s'ils admettaient le concile de Nicée et les deux synodes d'Éphèse, ils rejetaient, avec celui de Chalcédoine, celui de Constantinople (381), évidemment à cause de son IIIe canon qui avait préparé les voies au XXVIIIe de 451 (Mansi, t. VII, p. 537)? Salophaciolos lui-même, venu un jour à Constantinople, avait dit à l'archevêque de cette ville, Gennade, qu'il ne recevait pas le synode qui avait placé Constantinople au second rang, au mépris des droits d'Alexandrie (Zacharie, IV, 10 = t. I, p. 127, l. 27).

La rédaction longue, disons « alexandrine », répondrait donc en-

Digitized by Google

tièrement à l'état d'esprit de Paul le Sophiste, qui avait composé l'Encyclique, et de ses confrères : elle est radicale sur le terrain doctrinal et engagée à fond dans l'opposition aux privilèges du siège de Constantinople. Elle peut être leur œuvre. D'autre part, pour les motifs exposés plus haut, en raison surtout de son radicalisme, il n'est pas vraisemblable qu'elle ait été admise par Basilisque. Ne pourrait-on dès lors penser que la rédaction longue, fruit des méditations agressives de Paul le Sophiste, ne fut qu'un projet dont Basilisque, guidé notamment par le souci d'obtenir l'adhésion d'Acace, aurait fait biffer la mention laudative des deux synodes d'Éphèse et les attaques indirectes, mais clairement exprimées contre les droits de Constantinople par l'ordre répété avec insistance de maintenir les canons de Nicée ? L'usurpateur ne pouvait en effet penser qu'Acace, défenseur intransigeant des droits de son siège, abandonnerait jamais le bénéfice d'une lutte séculaire, maintenant que Constantinople jouissait en paix, depuis quinze ans déjà, des fruits de sa victoire. En matière doctrinale, le patriarche, qui avait donné des gages au parti antichalcédonien (cfr Zacharie, V, 1 = t. I, p. 145, l. 13-14) et qui restait partisan d'une liquidation de l'œuvre dogmatique de Chalcédoine, serait sans doute moins regardant ; mais ici encore, si à la rigueur on pouvait espérer le faire sortir de sa neutralité expectante jusqu'à lui faire désavouer explicitement la formule de Chalcédoine, on ne pouvait raisonnablement attendre du politique habile qu'il était qu'il se portât d'un coup à l'extrême en se solidarisant avec la mémoire de Dioscore et les hommes du Brigandage d'Éphèse, ce qui eût signifié la rupture sans phrase avec Rome. A qui en effet jugeait des rapports entre Rome et l'Orient de ce merveilleux observatoire qu'était le siège archiépiscopal de la capitale de l'empire, il devait sembler moins grave d'abandonner explicitement, s'il le fallait, la formule des deux natures que de se dire dioscorien et se réclamer du second synode d'Éphèse. Pour Rome comme pour bien des Orientaux si pas pour le patriotisme alexandrin, la cause de Dioscore était irrévocablement entendue, tandis que, entre les formules du monophysisme officiel, qui répudiait l'eutychianisme, et celles du dyophysisme chalcédonien, celui qui les avait lues dans leur contexte apercevait beaucoup moins de différence que les mots ne le suggéraient : il fallait bien en effet reconnaître qu'elles exprimaient toutes une même foi au Christ un, aussi véritablement homme que véritablement Dieu. Autrefois, en 457, Léon Ier avait jugé possible de consulter Rome comme le reste de l'épiscopat sur l'opportunité de maintenir l'orthodoxie chalcédonienne (Évagrius, II, 9), mais jamais personne des milieux officiels de la capitale n'avait remis en question auprès du siège romain la condamnation portée contre Dioscore.

L'Encyclique acceptée par Basilisque l'aurait donc été dans sa forme courte, disons « constantinopolitaine », celle conservée par Évagrius. Dans le fait, Acace, pour diverses raisons, raisons politiques surtout, refusa toute signature ; il lui déplaisait qu'Alexandrie prît une part prépondérante aux affaires religieuses de l'em-

Digitized by Google

pire, et d'autant plus que la formule adoptée n'était pas la solution modérée qu'il devait faire triompher plus tard par l'Hénotique. Mais de nombreux évêques signèrent le document impérial, qui auraient vu plus de difficultés à signer la formule alexandrine. Celle-ci, supposons-le, resta le bien de Timothée et de ses moines, et quand ils furent devenus des indésirables dans la capitale, ils l'emportèrent aux rivages d'Égypte où sans doute elle resta pour l'orthodoxie monophysite la vraie version de l'Encyclique.Ce n'était vraisemblablement pas la première fois qu'un patriarche d'Alexandrie rentrant dans sa capitale après une expédition, publiait pour son peuple un bulletin de victoire qui masquait les côtés obscurs de son triomphe ! Elle fut insérée dans le florilège monophysite du *Vatic.* 1431 : c'est elle encore que le Zacharie dont le pseudo-Zacharie utilise le travail dans les livres III-VI de sa compilation, un Alexandrin lui aussi (cfr E. W. Brooks, *op. cit.*, t. I, p. III), fit passer dans son œuvre.

Il nous reste à faire valoir la contre-partie des arguments que nous avons nous-même apportés à l'opinion de M. Schwartz, qui soutient l'authenticité de la forme longue. Timothée Élure était assurément de taille à se passer d'un édit impérial pour proclamer à Éphèse que l'Asie était désormais soustraite à la juridiction de Constantinople ; dans le fait, le pseudo-Zacharie (V, 4 = t. I, p. 150, l. 3 svv.) et Évagrius (III,6) ne laissent pas soupçonner qu'il se soit réclamé d'un autre que lui-même. Dans leur lettre à Basilisque dont nous n'avons malheureusement que des fragments (Zacharie, V, 3 = t. I, p.148 sv. et Évagrius, III, 5), les évêques d'Asie déclarent recevoir, tout juste comme le fait l'Encyclique dans sa forme alexandrine, les conciles de 325, 381, 431 et 449, mais cela s'explique suffisamment par l'influence de Timothée sans qu'il soit besoin de supposer que Basilisque leur ait signifié l'Encyclique dans la forme longue. Il est vrai enfin que, à côté de la restauration doctrinale qu'elle annonce, l'Antiencyclique s'étend sur les privilèges recouvrés par le siège de Constantinople, mais y a-t-il là autre chose qu'un effet de la volonté d'Acace d'abolir officiellement les droits que, dans le fait si pas légalement, Timothée Élure avait rendus au siège d'Éphèse ?

Hypothèse pour hypothèse, celle-ci vaut peut-être celle du savant éditeur du florilège. Toutefois un bout de texte, une indication explicite feraient mieux notre affaire que des déductions, même assises sur des faits observés. Nous avons surtout voulu montrer la complexité du problème.

Le florilège reproduit l'Antiencyclique dans une teneur substantiellement identique à celle qu'elle a dans Évagrius (III, 7), mais il fait suivre la finale de l'édit (*τοῦτο δὲ ἡμῶν τὸ θεῖον διάταγμα δύναμιν ἔχον θείας διατάξεως οὐδενὶ ἀμφίβολον καθέστηκεν*) de cette note : *τὴν δὲ ζήτησιν τοῦ τίνος ἕνεκεν οἱ τὸ γράμμα τοῦτο πορισάμενοι λήθηι παρέδοσαν τὸ σωτηριῶδες ἡμῶν σύμβολον τῶν τιη' ἁγίων πατέρων, τοῖς ἀναγινώσκουσι δοκιμάζειν κατα-*

Digitized by Google

λιμπάνομεν, μή πως ἄρα τὸ κατέχον ἐκ μέσου γένηται κατὰ τὸν θεῖον ἀπόστολον (p. 52).

M. Schwartz tient cette « addition » pour certainement authentique (p. 135), et voici comment il se l'explique. « Un lecteur peu au courant ne verra dans cette restriction rien d'autre qu'une explosion de colère impuissante de l'usurpateur contre ceux qui « se sont procuré cet écrit », c'est-à-dire contre Acace. Si la phrase n'avait signifié que cela, Acace serait aussi bien parvenu à obtenir son omission que la publication de la constitution toute entière. Si la question est laissée ouverte de savoir ce que signifie le silence observé sur le symbole de Nicée, cela veut seulement dire, dans la terminologie polémique de ce temps, qu'on ne décide point si c'est le deuxième synode d'Éphèse ou le concile de Chalcédoine que l'Empire reconnaît (als Reichskonzil zu gelten habe). Or, dans la première partie de la constitution, on parle simplement de la foi qui a été en vigueur jusqu'à présent et qui l'est à présent ; pas un mot sur le concile de Chalcédoine ; on reconnaît seulement la condamnation de Nestorius et d'Eutychès, sur laquelle ne régnait aucun différend entre Chalcédoniens et Vieux-croyants. Sans doute l'Encyclique est rapportée, mais on ne précise nettement qu'une conséquence juridique de cette suppression, le rétablissement des droits hiérarchiques du siège de Constantinople ; la question de foi, grâce à une équivoque intentionnelle, est laissée dans l'ombre. Plus, Acace n'avait pu, ni d'ailleurs voulu, l'obtenir de l'usurpateur. Que pour lui la définition de Chalcédoine ne fût pas comme pour les papes de Rome le palladium de l'orthodoxie, l'Hénotique le prouve, qui est de sa composition ; dans la situation du moment, où l'on ne pouvait encore voir qui resterait vainqueur dans la lutte engagée pour la couronne impériale, il s'agissait simplement pour lui d'assurer la puissance de son siège, mais sans se lier les mains dans le conflit des deux grands partis ecclésiastiques » (p. 135).

Si je comprends bien M. Schwartz, la remarque finale : « Quant à la question de savoir pour quel motif ceux qui se sont procuré cet écrit passèrent sous silence notre salutaire symbole des 318 Pères, je l'abandonne au jugement des lecteurs, de crainte que ce qui retient ne vienne à disparaître » (cfr II Thess., II, 6), est de Basilisque, mais elle a été à tout le moins admise par Acace. Essayons de la comprendre dans cette hypothèse. Cet écrit, ce n'est pas l'Encyclique, puisque celle-ci mentionnait explicitement le symbole de Nicée, mais l'Antiencyclique. Ceux qui se sont procuré cet écrit, c'est Acace et son parti, et l'expression est déjà dépourvue de cordialité ; mais voici un blâme formel : ils ont passé sous silence le symbole salutaire des 318 Pères. Ainsi Basilisque tout au moins, prend parti dans la question doctrinale ; c'est déjà singulier, mais comment Acace a-t-il laissé passer la phrase ? Se le figure-t-on attirant ou permettant d'attirer l'attention sur sa manœuvre ? Et puis, peut-on croire que Basilisque, qui vient d'édicter une constitution dans les formes solennelles, a pu, dans le même document, inviter piteusement les lecteurs à juger une attitude sur laquelle lui-même

Digitized by Google

n'ose se prononcer franchement? Ce n'est guère là la psychologie d'un empereur, fût-il un usurpateur jouant ses dernières chances.

Je doute que l'explication du savant auteur rallie beaucoup de suffrages. Il me paraît au contraire que les mots *τοῖς ἀναγινώσκουσι* mettent sur la voie d'une interprétation beaucoup plus acceptable : l'Antiencyclique est complète dans le texte court d'Évagrius, et la conclusion : *τὴν δὲ ζήτησιν... ἀπόστολον*, est une réflexion, soit d'un copiste, soit du compilateur du florilège, soit encore de l'auteur d'une collection dans laquelle le compilateur aurait puisé le texte de l'Antiencyclique. Je ne vois pas le moyen de préciser, mais la remarque se comprendrait bien d'un monophysite écrivant en un temps ou dans un milieu où les Chalcédoniens sont les maîtres de la situation.

Sous la plume de M. Schwartz, on vient d'en voir un exemple, les monophysites sont constamment désignés, pour les distinguer des fidèles de l'Église impériale (*Reichskirche*), comme les vieux-croyants (*Altgläubigen*). L'expression est-elle à recommander, puisqu'elle est équivoque? En effet, longtemps avant Chalcédoine, existaient côte à côte en Orient les écoles antiochienne et alexandrine et ainsi le concile n'a pas créé de nouvelle doctrine ; encore moins, et ceci est capital, a-t-il créé une nouvelle foi, puisque les divergences entre Chalcédoniens et monophysites officiels portaient non sur le contenu de la foi, mais sur son expression par les formules dyophysite et monophysite.

M. Schwartz publie également l'Hénotique, d'abord en grec d'après R, l'apparat critique réunissant les variantes d'Évagrius, de Libérat et de Zacharie ; puis en latin, d'après l'édition de Garnier, avec les variantes du *Paris.* 12098, du *Vindob.* 397, du *Vatic.* 1340 et du *Paris.* 2244 (p. 52-56). Enfin, il publie la dernière pièce de R, la lettre de Léon de Rome à l'empereur Léon (epist. CLXV), du 17 août 458 (p. 56-62).Le florilège ne reproduit pas les témoignages que le pape avait joints à sa lettre ; on sait que les Ballerini les ont également omis dans leur édition ; aussi saura-t-on gré à M. Schwartz d'avoir réédité le texte latin, témoignages compris, d'après un grand nombre de mss ; à sa recension il a joint un copieux apparat critique (p. 63-85). On lira également avec intérêt les remarques qu'il fait sur les florilèges de S. Léon.

Cette publication remarquable se termine par trois index, l'un des écrits cités dans le florilège R (p. 144-145), un second des témoignages des deux petits florilèges englobés comme tels dans R (p. 145-146), enfin un troisième, le plus long (p. 146-152) et peut-être le plus précieux, des témoignages cités par le Timothée Élure arménien et le florilège syriaque des écrits éluriens, avec indication des passages correspondants des deux œuvres.

En terminant ces notes qui ont surtout voulu attirer l'attention sur les richesses livrées aux investigations des historiens de l'ancienne littérature chrétienne par la belle publication de M. Schwartz, je suis heureux de lui dire que son vœu de voir les écrits de Sévère

Digitized by Google

livrés au public scientifique sous une forme accessible (p. 97) est en voie de réalisation. Mon collègue M. J. Lebon prépare, pour le *Corpus scriptorum christianorum orientalium*, les textes qui ont servi de base à son travail sur le monophysisme sévérien (1909) ; d'autre part, les traités volumineux et abondamment documentés du patriarche d'Antioche contre Julien d'Halicarnasse et ses partisans seront également publiés dans un temps que je souhaite prochain.

R. DRAGUET.

CATALOGUE
DES MANUSCRITS DE PRÉDICATION MÉDIÉVALE
DE LA BIBLIOTHÈQUE DE BRUGES

Nous avons eu l'occasion, au cours de cette étude, d'identifier différentes productions, qui n'étaient pas jusqu'ici revêtues du nom de leurs auteurs (1). Citons parmi ceux-ci : Guillaume d'Auvergne, ms. 97, Jean de la Rochelle, 222 et 286, Étienne de Bourbon, 258, Pierre le Mangeur, 268, Guibert de Tournai, 282 et 289, Jean Halgrin d'Abbeville, 283, Guillaume Perraud, 287, Jean Balétrier, 291, Guillaume de Lavicea, 304, Paul Diacre, 41.

Comme il fallait s'y attendre, une grande partie de notre matière demeure couverte par l'anonymat. Les *Incipit* et autres renseignements que nous donnons, pourront contribuer utilement à des recherches ultérieures.

Notre but, en composant ce catalogue, a été de mieux faire connaître cet ensemble important de théologie parénétique médiévale, dont la bibliothèque de Bruges est aujourd'hui dépositaire.

On y trouve beaucoup de grands noms et des recueils d'homélies déjà célèbres ; des sermonologes qui contiennent, mêlés parfois à des morceaux signés, ou dont l'auteur se reconnaît sans peine, une quantité d'autres anonymes ; de riches vade-mecum pour prédicateurs, tel 284 ; des traités didactiques, comme la *Forma predicandi* de Jean de la Rochelle, le *De faciebus* et un *Manuel* de Guillaume d'Auvergne, 228, 97 ; des Sermons *de tempore*, *de sanctis*, extraits et citations sans nombre, pour toutes les fêtes et solennités de l'année liturgique.

Signalons aussi un fragment intéressant d'une *Summa collectionum* ou *Communeloquium*, 244 ; un recueil de *sermones feriales et communes*, dits aussi *cotidiani*, complément d'une série de *dominicales*, *festivales et vulgares*, qui présente des modèles pour chacun

(1) P. J. LAUDE, *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque publique de Bruges*. Bruges, 1859.

Digitized by Google

des jours de la semaine, d'autres même qui conviennent *pro omni die*, 268 ; des développements scolaires de *themata*, dans lesquels on perçoit un écho de l'enseignement à l'Université de Paris au XIVe siècle, 222, 398 ; des instructions particulières adressées à des prêtres confesseurs, 110 ; l'*Admonitio ad plebem cum ad ecclesiam vadit*, que d'aucuns attribuent à Césaire d'Arles, 99 ; une opposition fortement imagée, d'auteur anonyme, entre la Babylone terrestre et la Jérusalem céleste, les cinq sens comparés aux fenêtres de l'âme, et une série de canevas, dont plus d'un retient l'attention, 507.

Les allusions aux mœurs et institutions de l'époque se rencontrent éparpillées, il est vrai, mais à chaque pas, dans notre intéressante collection. Outre les applications doctrinales et liturgiques,le prédicateur du moyen âge met à profit toutes les manifestations de la vie qui l'entoure : fêtes et tournois, justice criminelle, joûtes académiques qui se tiennent, à jour et heure déterminés, à l'université de Paris, 129, cérémonies de l'investiture, 507, courts réçits et *exempla* qui jouissent de la faveur de son auditoire, 222, 288, 371, etc.

On devine, au premier coup d'œil, l'utilité qui pourrait résulter, à des points de vue divers, de l'examen attentif de pareils documents. Les anciens sermonnaires et ouvrages des moralistes offrent aux chercheurs une mine historique d'une inépuisable fécondité, comme le prouvent les travaux de A. Lecoy de la Marche et Ch. V. Langlois.

Notre analyse n'a pas tenu compte des ouvrages de caractère plutôt historique ou général, tels que les *Collectiones* de Guillaume de Saint-Amour, 216 ; les recueils d'allégories, 87 ; les études grammaticales sur la Bible, 92,95,96 ; les collections d'*exempla*, 555 ; les répertoires ou concordances, comme les *Sacra Hierogliphica*, 87, les *Auctoritates sanctorum concordatae*, 138, les *Flores* ou *Manipulus doctorum*, 171, le *Tractatus theologie incerto auctore*, 215, les *Distinctiones magistri Petri Cantoris*, 234, le *Promptuarium*, 416, les *Distinctiones*, 506, etc.

Qu'il suffise de mentionner ici ce genre de volumes, qui tous pouvaient enrichir utilement la bibliothèque d'un prédicateur à cette époque, mais dont la description détaillée aurait dépassé les limites de ce travail.

Pour les autres manuscrits, nous avons relevé, avec tout le soin possible, jusqu'aux moindres annotations qui se rapportent à notre sujet. Elles sont parfois très singulières, tel le parallèle entre le coq et le prédicateur, 546, et se rencontrent, souvent de façon fort imprévue, dans un coin de page resté blanc, ou sur un simple feuillet de garde.

***

Les manuscrits dont nous présentons l'analyse, proviennent tous, à peu d'exceptions près, de l'ancienne abbaye des Dunes, en Flandre (1).

(1) N° 50 provient de l'abbaye de Zonnebeke ; 281 des Récollets de Bruges ;

Digitized by Google

Nous avons exposé ailleurs, avec plus de détails, le caractère de cette provenance (1). Constatons seulement ici que les nombreux *codices* de prédication qui nous restent de la riche bibliothèque cistercienne, ne le cèdent aucunément en valeur à ceux des sciences mathématiques et astronomiques,de médecine, de grammaire latine médiévale,dont nous avons antérieurement publié les catalogues. Notre examen a porté sur 86 manuscrits. Nous les présentons ici par ordre numérique.

22

Fol. 169*ra*-169*vb*. SERMO VENERABILIS BEDE PRESBYTERI DE EPIPHANIA DOMINI.

Inc. *Putant quidam magos, qui ad Dominum in carne natum ab Oriente venerunt.*

Cfr ms. 34.

fol. 169*vb*-170*rb*. SERMO SANCTI AUGUSTINI EPISCOPI DE RESURRECTIONE DOMINI.

Inc. *Novum quidem est miraculum resurrectio Salvatoris, sed multiplicibus figurarum symbolis.*

Fol. 170*rb*-170*va*. SERMO DE EODEM SECUNDUS.

Inc. *Ferunt autum phisici natum leonis catulum tribus dormire diebus.*

Cfr ms. 34.

Ces sermons, désignés comme tels dans les en-têtes rubriqués qui les précèdent, ne sont en réalité que de courts extraits.

XIIIe s. Le ms. comprend plusieurs ouvrages sur l'Écriture Sainte. Avant de passer à l'abbaye des Dunes, il a appartenu à celle de Ter Doest.

28

Fol. 1-21*vb*. SERMONES MAGISTRI STEPHANI, CANTUARIENSIS ARCHIEPISCOPI.

1) Dominica post Epiphaniam Domini.

Inc. Deficiente vino.... *Evangelium duo facit. Facta Christi recitat et docet quid nobis sit faciendum.* f. 1 a.

2) Item sermo in Septuagesima.

Inc. In sudore vultus tui vesceris pane tuo... *Hec dicta sunt primo parenti nostro post peccatum.* f. 1ra.

291 et 561 de l'abbaye d'Oudenbourg ; 110, 558 et 560 sont de provenance inconnue.

(1) A. DE POORTER, M. ALLIAUME. *Catalogue des manuscrits mathématiques et astronomiques de la bibliothèque de Bruges*, dans *Annales de la Société d'Émul.*, Bruges, 1922 ; — A. DE POORTER, *Catalogue des manuscrits de médecine médiévale de la bibliothèque de Bruges*, dans *Revue des Bibliothèques*, Paris, 1924 ; — *Catalogue des manuscrits de grammaire latine médiévale de la bibliothèque de Bruges, ibid.*, 1926.

Digitized by Google

3) Item sermo in Septuagesima.

Inc. Circumdederunt me gemitus mortis... *Paulus dicit : Terra sepe bibens imbrem super se venientem, si facit fructum, benedictioni proxima est.* f. 2*vb*.

4) Item in Sexagesima. f. 3*rb*.

5) Sermo in capite ieiunii. f. 4*ra*.

6) Sermo in Quadragesima. f. 4*va*.

7) Item in diebus Quadragesime. f. 5*ra*.

8) In Passione Domini. f. 6*ra*.

9) Dominica in Palmis. f. 6*va*.

10) In Ramis palmarum. f. 8*ra*.

11) Dominica in palmis. f. 8*vb*.

12) Sermo in Passione Domini. f. 9*va*.

13) Sermo in Passione Domini nostri Ihesu Christi. f. 10*va*.

14) Sermo de Passione Domini nostri. f. 11*vb*.

15) Item sermo in Passione Domini. f. 13*ra*.

16) Item sermo in Passione Domini. f. 14*ra*.

17) Sermo de Pascha Domini. f. 14*vb*.

18) Dominica ante Ascensionem. f. 15*va*.

19) Item sermo in Pascha Domini. f. 16*ra*.

20) Sermo in die sancto Pasche. f. 16*va*.

21) Sermo in Ascensione Domini. f. 17*va*.

22) Sermo in die Pentecostes. f. 18*ra*.

23) Sermo in Ascensione Domini. f. 19*ra*.

24) Item sermo in die sancto Pentecostes. f. 19*va*.

25) Item sermo de Pentecoste. f. 20*va*.

26) Dominica sexta post Pentecosten. f. 21*ra*.

Voir sur Étienne Langton, cardinal, archévêque de Cantorbéry, *Hist.litt. de la France*, t. XVIII, p. 50 ss. Cfr ms 93.

Fol. 33*ra*-34*va*. PANÉGYRIQUE POUR LA FÊTE DE SAINTE AGNÈS.

Inc. Introducta est Hester in cubiculum regis Assueri mense x°. *Quod alio modo loquendum sit claustralibus quam secularibus, ostendit Dominus per Ysaiam : Loquimini ad cor Jherusalem. Ad cor enim loquendum est eis qui cor habent. Nam seculares cor non habent.*

Expl. *et cum habuero virgo sum, id est permaneo.*

XIIIe s. Le ms. compte 174 ff. de vélin, 0,35 m. + 0,26 m. Ancien titre sous corne, collé sur le recto du 1er f. : *Magister Stephanus super* IIII^or *libros Regum, et sermones eiusdem. Item magister Nicholaus super Iudith et super Parabolas Salomonis.* Écriture à deux colonnes, avec initiales coloriées et ornées.

31

OMELIE GREGORII XII SUPER EZECHIELEM, et idem super Cantica.

Ancien titre sous corne.

Fol. 1-84*vb*. [SANCTI GREGORII MAGNI, ROMANI PONTIFICIS, HOMELIARUM IN EZECHIELEM PROPHETAM LIBRI DUO].

Le second livre commence, fol. 84*va*, et termine incomplet, fol. 84*vb*, aux mots : *Dicturus misticam narrationem historicam*, dans la 1re homélie.

Digitized by Google

Ed. PL, t. LXXVI, col. 785.

Cfr ms. 32.

Fin XIIIe, commencement XIVe s. Écriture à deux colonnes. Les ff. de vélin mesurent 0,21 m. × 0,16 m. Le volume se compose de deux ouvrages différents, réunis dans une même reliure. Le second, fol. 85-130, a pour titre : [*Ioannis Halgrini ab Abbatisvilla... commentarii in Cantica Canticorum*], ed. dans PL, t. CCVI, col. 19.

Le f. de garde postérieur est un fragment d'homélie pour la fête de la Visitation.

32

HOMILIE S. GREGORII IN EZECHIELEM et vita S. Bernardi.

Titre à l'encre sur le recto du 1er feuillet.

Fol. 1*va*-147*bis*. [SANCTI GREGORII MAGNI, ROMANI PONTIFICIS, HOMELIARUM IN EZECHIELEM PROPHETAM LIBRI DUO].

Cfr ms. 31.

XIIIe s. Écriture à double colonne. Les ff. de vélin mesurent 0^m39 × 0^m27. La *Vita S. Bernardi*, fol. 147*bis*-200*va*, a pour auteur Guillaume, abbé de S. Thierry. Ed. PL, t. CLXXXV, col. 225.

34

Fol. 146*rb*-147*ra*. SERMO VENERABILIS BEDE PRESBITERI DE EPIPHANIA DOMINI.

Même extrait que f. 169*ra*-169*vb* de ms. 22.

Fol. 147*ra*-147*va*. SERMO BEATI AUGUSTINI EPISCOPI DE RESURRECTIONE DOMINI.

Même extrait que f. 170*rb*-170*va* de ms. 22.

fol. 147*va*-148*ra*. [SERMO DE EODEM].

Même extrait que f. 169*vb*-170*rb* de ms. 22.

XIIIe s. Le ms. comprend plusieurs ouvrages sur l'Écriture Sainte.

35

Fol. 156-158*ra*. SERMO BEATI JERONIMI DE ESSENTIA DIVINITATIS.

Inc. *Omnipotens Deus, Pater, Filius et Spiritus Sanctus, Unus atque Trinus. Unus videlicet extat in natura, Trinus in personis.*

Cfr ms. 402.

Année 1484. 158 ff. vélin, 0^m35 × 0^m25. Écriture à double colonne. Belles initiales. Deux vignettes, l'une au verso du 1er f., l'autre au recto du second. La date et le nom du scribe, frère Antoine De Deckere, moine de Ter Doest se trouvent indiqués au verso du f. 155.

44

Fol. 242. Ce feuillet, resté d'abord blanc, a reçu quelques annotations au crayon, qui se rapportent à notre matière.

1) Au recto, LE COMMENCEMENT D'UN SERMON SUR LA S. VIERGE.

Digitized by Google

Inc. Mulier gratiosa invenit gloriam. Prov. xi. *In verbis propositis commendatur Beata Virgo.*

2) Au verso, un début de sermon sur le texte : *Renovamini spiritu mentis vestre*, et

3) Ibidem, 11 lignes d'un autre sermon, avec la suscription suivante :

In ecclesia sancti Audom[ari[, dominica tertia in Adventu, anno Domini M°CC°LXXXVI°.

Inc. Dominus prope est. Philip., 4. *Consuetudo est quod, magno adveniente, plures solent nuntiare eius adventum.*

xiiie s. Ancien titre sous corne : *Hugo Cardinalis super Psalmos.*

Les ff. collés à l'intérieur des plats sont des fragments de comptes pour Wateringues. L'abbaye de Ter Doest s'y trouve mentionnée.

49

Gilbertus super Cantica.

Ancien titre, autrefois sous corne.

Fol. 1*v*-3*va*. Capitulation.

fol. 4 : Gilbertus de Hoylande super Cantica. Sermo primus.

fol. 165*ra*. Expl. sermo xlvii : *Qui approximat illi, approximat igni.*

Ed. PL, t. CLXXXIV, col. 11 = Gilleberti de Hollandia, abbatis ordinis Cisterciensis, sermones in Canticum Salomonis, ab eo loco ubi beatus Bernardus morte praeventus desiit.

Voir *Hist. litt.*, *o. c.*, t. XIII, p. 461 ; C. De Visch, *Bibl. Cist.*, 2^a p. 126.

Cfr ms. 147.

xiiie s. 165 ff.vélin, 0^m29 × 0^m21. Écriture à deux colonnes. La lettre V initiale circonscrit la *Sponsa Christi.* Les autres initiales, plus petites, sont également coloriées et ornées.

Le titre, autrefois sous corne, porte la cote j-113, et se trouve collé au r° du 1er f.

50

Fol. 202-204*v*. Sermo beati Bernardi de quadruplici debito.

Ed. PL, t. CLXXXIII, col. 595.

1491. Le volume compte 204 ff. de gros papier, 0^m21 × 0^m14. Il comprend un grand nombre d'opuscules divers.

Au verso du dernier f., nous lisons : *Explicit sermo beati Bernardi de quadruplici debito, per manus Iohannis Versarem presbiteri, anno Domini* 1491, *in profesto Michaelis.*

Le verso du f. de g. antérieur nous dit à qui le présent recueil a appartenu autrefois :

Liber Gerardi Vermeert presbiteri, curati in Herenthout beati Gummari. Et plus bas :

Ex libris Johannis De Coene, presbiteri, canonici regularis et pastoris in Langhemarq.

Notre volume, qui ne porte pas la marque habituelle de l'abbaye des Dunes, provient donc de l'abbaye de Zonnebeke, par Jean De Coene.

Digitized by Google

64

Un feuillet de vélin, collé à l'intérieur du dernier plat, donne UN FRAGMENT DU SERMON DE S. LÉON LE GRAND SUR LA TRANSFIGURATION.

Cfr ms. 279.

XIIe s. Le ms. est intitulé : *Opus S. Thome Aquinatis super Mattheum et Marcum.*

65

Le fol. de garde postérieur, du XIe s., est un FRAGMENT D'UN ANCIEN RECUEIL D'HOMÉLIES. D'autres pages du même recueil se trouvent à la fin du ms. 75.

93

Fol. 34-52*vb*. SEIZE SERMONS POUR DIFFÉRENTES SOLENNITÉS [par Étienne de Langton ?].

Ces sermons se distinguent par la simplicité et le naturel des comparaisons, et aussi par des allusions fréquentes aux rites liturgiques de la fête qu'on célèbre.

1) Maria Magdalene, et Maria Jacobi, et Salome... *Per os Sapientis Spiritus locutus est dicens : Hominis est linguam preparare, Dei autem gubernare. Igitur orate Deum ut linguam meam vestre gubernet hodie utilitati.* f. 34*ra*.

2) Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci... *Caveat quilibet ne cadat retro, verbo Domini audito, sicut illi* [qui] *querebant Dominum ad crucifigendum, viso Domino, retro ceciderunt.* f. 35*ra*

3) Si quis auditor est verbi et non factor... *Dominus dat nobis securitatem petendi, cum dicit in Ewangelio hodierno : Si quis petierit Patrem in nomine meo, id est ad salutem, dabit vobis.* f 36*ra*

4) Sint lumbi vestri precincti... *Verbum Domini est ut radius solis, qui intrat domum aperta fenestra et, clausa fenestra, excluditur. A simili, si cor hominis clauditur, non intrabit verbum Dei.* f *rb*.

5) Rogate que ad pacem sunt... *Si quis dominum haberet divitem, munificum et sapientem, ab eo remunerationem peteret, si indigeret et si gratiam ipsius haberet.* f. 38*ra*.

6) Templum Dei estis vos... *Magna species habenda est in dedicatione ecclesie.* f. 39*rb*.

7) Numquid elevabis in nebula vocem tuam... *Pauperes gaudent in festo propter dationem elem(osyne), que tunc solet fieri maxime. Qui plus habet peccati, plus pauper est. Hodie festum est Magdalene.* f. 40*rb*.

8) Cum esset Stephanus plenus Spiritu Sancto... *Pauperes gaudent cum eis datur judex liberalis, in liberalitate confidentes. Nos sumus pauperes.* f. 41*rb*,

9) Dispersit, dedit pauperibus... *quando populus Israel ivit per desertum, Dominus pavit eum de manna, quod sapiebat unicuique quod volebat.* f. 42*rb*.

10) Sicut sol oriens mundo in altissimis... *Hic idem vir qui hoc verbum dixit, ait : Pauper cum obsecrationibus loquitur, dives autem effabatur rigide. Ergo ego pauper scientia et vita, cum timore propono verbum Dei.* f. 43*va*.

11) Aspiciens a longe, ecce video Dei potentiam venientem... *Salomon in Proverbiis docet nos qualiter verbum Dei sit audiendum.* f. 44*rb*.

Digitized by Google

12) Rex noster adveniet Christus... *Dominus dicit in Ewangelio : Celum et terra transibunt, verba autem mea non transient.* f. 45*rb*.

13) Ipse baptizabit vos in Spiritu Sancto et igne. *Dominus ait de Johanne : Inter natos mulierum non fuit major Johanne Baptista. Et ipse Johannes ait de Domino : Non sum dignus solvere corrigiam.* f. 46*va*.

14) Tu es qui venturus es... *Cum precursor Christi vinculatus ab Herode opera Illius audiret.* f. 48*ra*.

15) Transeamus usque Bethleem... *Sapiens quidam per Spiritum Sanctum loquens ait : Qui interrogationes manifestat, parabit verbum... Tria hic insinuantur necessaria docentibus alios.* f. 50*rb*.

16) Erit iste pax cum venerit Assirius in terram nostram et calcaverit in domibus nostris. *Salomo ostendit quanto desiderio audiendum sit verbum Dei, dicens : Aqua frigida anime sitienti nuntius bonus de terra longinqua. Rumores quidem de longinquo nuntiant qui fidelibus predicant.* f. 52*ra*.

Cfr ms. 28.

Fol. 82-87*vb*. SEPT SERMONS OU MÉDITATIONS SUR LES PAROLES DE JOB : « PARCE MIHI, DOMINE. »

1) Parce michi, Domine, nichil enim sunt dies mei. *Job sedens in sterquilinio, ulceribus plenus, putredinem radens de capite... ait.* f. 81*ra*.

2) Tedet animam meam vite mee... *Job noverat se moriturum et in pulverem redigendum.* f. 83*rb*.

3) Manus tue fecerunt me... *Quia nemo potest de manu tua eruere me.* f. 84*rb*.

4) Quantas habeo iniquitates et peccata... *Tanquam inbenigne visitas spiritum meum et custodis ne peccata mea faciant in contrarium tibi.* f. 85*ra*.

5) Homo natus de muliere... *Dixerat se esse mere putredinis consumendum.* f. 85*vb*.

6) Quis michi hoc tribuat... *Cum dies que dicitur octava sanctis, et justis et electis est optata.* f. 86*vb*.

7) Spiritus meus attenuabitur... *Tu porriges dexteram tuam michi et ut dignus inveniar.* f. 87*va*.

Ce dernier sermon est incomplet. Les précédents terminent tous par la prière précitée : *Parce michi, Domine.*

XIIIe s. s. 102 ff. vélin, 0^m28 × 0^m20. Écriture à deux colonnes, de mains différentes. Les initiales sont restées en blanc. Trois ff. sont été arrachés à la fin du volume. Les deux tiers de la colonne de droite du f. 9 ont été découpés.

A l'intérieur du 1er plat, nous lisons ce titre, écrit à la main du prieur des Dunes, Charles De Visch : *Allegorie super utrumque Testamentum, Vetus et Novum, et liber penitentialis Alani de Insulis.* Il n'y est pas fait mention des sermons que nous venons d'indiquer.

97

MAXIME THEOLOGICE ALANI. TRACTATUS BEATI BERNARDI DE CONSCIENTIA. ITEM LIBELLUS DE FACIEBUS. ITEM CAPITULA SUPER MORALIA GREGORII, CUM DIVERSIS TABULIS ET ALIIS TRACTATIBUS.

Ancien titre sous corne.

Ce recueil factice, composé à l'usage de la prédication, comprend :

Fol. 1-29*vb*. Venerabilis Alani de Insulis maxime theologice.

Digitized by Google

Ed. PL, t. CCX, col. 621. Notre ms. comprend 133 règles ou maximes, dont la 124e correspond à la 125e de l'édition précitée.

Fol. 30-34*rb*. CONCORDANTIE SIVE QUEDAM NOTABILIA COLLECTA EX PRIMA PARTE SERMONUM BEATI BERNARDI ABBATIS.

fol. 34*rb*-38*ra*. CONCORDANTIE SIVE QUEDAM NOTABILIA COLLECTA EX SECUNDA PARTE SERMONUM BEATI BERNARDI ABBATIS.

Au fol. 36*rb* resté blanc, nous constatons une interruption du texte entre le mots *Justitia* et *Maria mediatrix*.

fol. 38*ra*-50*va*. CONCORDANTIE SIVE QUEDAM NOTABILIA COLLECTA EX SERMONIBUS BEATI BERNARDI SUPER CANTICA, QUERENDA IN VOLUMINE SUB NUMERIS ANNOTATIS.

fol. 50*va*-53*rb*. QUEDAM NOTABILIA COLLECTA EX POSTILLIS HUGONIS SUPER PARABOLAS SALOMONIS.

fol. 53*rb*-54*rb*. QUEDAM NOTABILIA COLLECTA EX POSTILLIS HUGONIS SUPER ECCLESIASTEN.

fol. 54*rb*-55*va*. QUEDAM NOTABILIA COLLECTA EX POSTILLIS HUGONIS SUPER LIBRUM SAPIENTIE.

fol. 55*va*-59*ra*. QUEDAM NOTABILIA COLLECTA EX POSTILLIS HUGONIS SUPER ECCLESIASTICUM.

fol. 59*ra*-62*vb*. QUEDAM NOTABILIA COLLECTA EX SERMONIBUS DOMINI GERRICI ABBATIS.

fol. 62*vb*-64*rb*. QUEDAM NOTABILIA SECUNDUM ORDINEM ALPHABETI COLLECTA EX POSTILLIS HUGONIS SUPER PRIMAM QUINQUAGENAM PSALTERII.

fol. 64*v*. blanc.

fol. 65-71*vb*. Tractatus beati Bernardi de conscientia.

Ed. PL, t. CLXXXIV, col. 507.

fol. 72-75*ra*. Summarium Anti-Claudiani magistri Alani de Insulis.

Ed. PL, t. CCX, col. 487.

fol. 76-83*v*. [EXTRAITS DES HOMÉLIES DU PAPE S. GRÉGOIRE].

Inc. mutil. *Terra autem bona fructum per patientiam reddit, quia si vera sunt bona que agimus.*

fol. 84-88*r*. UN MANUEL DE PRÉDICATION MÉDIÉVALE [par GUILLAUME D'AUVERGNE].

Inc. *Verbum Dei propter Christum et non questum propter Deum.*

Expl. *Nomina quedam notant humilitatem, ut diminutiva.*

Nous avons publié ce petit manuel dans la *Revue néo-scolastique*, 1923, p. 192-209.

C'est par erreur qu'une main postérieure a inscrit comme titre, fol. 84 : *Libellus de faciebus*, auquel titre le prieur des Dunes, Charles De Visch, a souscrit ces mots : *Sive de arte predicandi*. Le *De faciebus* en effet ne commence qu'au fol. 88*v*.

fol. 88*v*-99*v*. LIBELLUS DE FACIEBUS, par GUILLAUME D'AUVERGNE.

Inc. *Veritas evangelica predicatoribus quasi quibusdam paranimphis est commissa.*

Expl. *respectu Dei sive dyaboli mundo utatur.* Explicit libellus de faciebus Sacre Scripture. Deo gratias.

Ce traité a été mis en lumière par Noël Valois, qui le découvrit à Oxford. L'auteur ne connaissait pas notre ms. Le *De faciebus* est un ouvrage inédit de Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris (1228-1249), et forme un recueil con-

Digitized by Google

sacré à l'éloquence de la chaire, dans lequel chaque objet matériel devient pour le chrétien un signe, *facies*, une représentation d'un objet spirituel. Une parcelle d'or, par exemple, lui rappelle l'innocence, un cloître éveille en lui l'idée de l'âme Il en résulte des listes interminables de comparaisons et de métaphores, qui fournissent aux prédicateurs des images toutes faites et où les allégories se suivent jusqu'à la fatigue.

Cfr N. VALOIS, *Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris*, (1228-1249). *Sa vie et ses ouvrages*, p. 225 ss. et 171 ss. Paris, 1880,

fol. 100-115*v*. MANUEL ANONYME DE PRÉDICATION.

Inc. *In hoc libello dicere intendo de positionibus, attributionibus, resolutionibus, suppletionibus et de modis dicendi. De positionibus primo agamus. Ponitur autem dictio pro dictione.*

Expl. *sed oblatus est quia Ipse voluit, non invitus scilicet sed sponte dormivit. cito evigilaturus.*

XIIIe et XIVe s. 148 ff. de vélin, 0m23 × 0m16. Écriture de mains différentes, tantôt à longues lignes, tantôt à deux colonnes. Titres et initiales rubriqués. Le relieur a réuni en un seul volume, cas fréquent pour nos manuscrits, plusieurs opuscules primitivement séparés et indépendants les uns des autres.

La marque habituelle de la bibliothèque des Dunes se trouve au bas du premier et du dernier feuillet. Nous croyons pourtant que le ms., au moins pour les feuillets 84-115*v*, provient en premier lieu d'abbaye de Ter Doest, nous basant principalement sur l'examen paléographique de l'écriture, qui est semblable à celle d'autres manuscrits provenant de la même abbaye (1).

Deux ff. de garde postérieures donnent des débris d'homélies sur la Nativité et l'Adoration des Mages. L'écriture est du XIIe siècle.

99

Fol. 36-37*v*. DE AMMONITIONE AD PLEBEM CUM AD ECCLESIAM VADIT.

Inc. *Rogo vos, carissimi fratres, quotiens ad ecclesiam Dei convenitis, longe a vobis dejicite otiosos sermones, et seculares fabulas, et insuper sordidissimas cogitationes.*

Cfr Paris, Bibl. Nat. lat. 3007, f. 42.

fol. 37*v*. PARTIE DE SERMON, inscrite en marge.

Inc. *Rogo vos, fratres karissimi, et ammoneo cum grandi humilitate, ut attendatis quia Dominus terribiliter per prophetam cominatur sacerdotem et unumquemque sapientem, dicens : Si non annuntiaveritis malo homini iniquitatem suam.*

fol. 37*v*-38*v*. DE VERBIS DEI.

Inc. *Audite, fratres, quid ipse Salvator ait : O homo, ego te de limo terre formavi ad similitudinem nostram, et inter paradysi delicias te collocavi. Vitalia mandata precepi ut custodires.*

XIe s. Le volume, composé de parties différentes, commence par des extraits

(1) A. DE POORTER et M. ALLIAUME, *Catalogue des mss. mathémat. et astronomiques de la Bibl. de Bruges*, dans *Ann. de la Soc. d'Emul.*, 1922, p. 13-15.

Digitized by Google

divers, parmi lesquels nous trouvons les sermons indiqués. Les *Sententie ab Alchuino collecte*, f. 44*v*-56, et les *Sententie sanctorum patrum*, f. 56 ss., renferment des extraits de différents sermons.

103

Fol. 185*rb*-186*rb*. [AUGUSTINUS, HOMILIA DE MISERIA VITAE HUIUS SAECULI.]

Inc. *Vita que tantos decepisti, tantos seduxisti, tantos excecasti, que dum fugis nichil es, cum videris umbra es, cum exaltaris fumus es.*

fol. 311*vb*. [SERMON ANONYME].

Naaman princeps milicie regis Syrie erat vir magnus et dives, sed leprosus. f. 311*vb*.

Cfr Paris, Bibl. Nat., lat., 10699, f. 40.

fol. 312*va*. [SERMO 387us S. AUGUSTINI].

Frequenter in Scripturis sanctis audivit caritas vestra, fratres dilectissimi, in quo sint sacerdotes periculo constituti.

Ed. *S. Augustini opera*, V.

xve s. Au f. 185*ra* : *Completum anno* 1489, *pro festo Petronille virginis.* Et f. 313*vb* : *Dauckardus, filius Everardi Valkensis me scripsit.* Le ms. compte 313 ff. 0m27 × 0m20, dont la première partie, f. 1-188 en vélin, l'autre, de f. 189-313 en papier. Il renferme de nombreux opuscules, dont plusieurs de S. Ambroise et de S. Augustin.

110

Fol. 1-11. UNE INSTRUCTION POUR LES CONFESSEURS.

Inc. *Boetius, vir catholicus, vir temporum suorum eruditissimus fuit. Sic omnia locutus est, ut quecumque diceret magna faceret.*

L'instruction roule sur le *Scito teipsum* du philosophe. Ce thème est développé avec un réalisme qui rappelle celui du traité *De vilitate conditionis humane* d'Innocent III, que notre Bibliothèque possède dans les mss. 303 et 390.

Au f. 7*v* nous relevons cette transition :

« Audistis, fratres, miseriam conditionis nostre. Intellexistis quod miseri fuimus in nativitate, miseri in vita, miseri in morte, miseriores post mortem, non n inferno solum, sed etiam in sepulchro puniendi, ubi putresset, ubi vermescet caro nostra... Ex dictis perpendite vanitates huius vite et in summa tria genera vanitatum, que extra nos, que intra nos, que circa nos sunt. »

L'auteur s'adresse à des confrères dans le sacerdoce, et il leur applique ce qui précède, par ces mots, f. 9*v* :

« Postremo, ut ad sacerdotale officium propositi verbi sensum convertamus, nobis sacerdotibus adeo est utile scire nos, id est in impositione penitentie proprias infirmitates agnoscere, ut cum in confessione horrenda fratrum peccata excipimus, nostre fragilitatis meminerimus... »

Fin du xve s. Le même petit manuscrit, 0m12 × 0m09, comprend : *Augustinus De querendo Deo* et le *Liber florum B. Augustini.*.

114.

Augustinus de Trinitate. ITEM SERMONES DOMINI IN MONTE.

Ancien titre sous corne.

Digitized by Google

Fol. 128-164*rb*. AURELII AUGUSTINI EPISCOPI DE SERMONE DOMINI IN MONTE LIBER PRIMUS, SECUNDUS.

Ed. PL, t. XXXIV, col. 1229.

XIVe s. Écriture à 2 colonnes, avec initiales ornées et coloriées. 165 ff. de vélin, 0m33 × 0m23.

Au bas du f. 164 : *Hunc librum scripsit fr. Henricus, conversus de Thosan. Orate pro eo.* Et f. 164*v* : *Liber beate Marie de Thosan.*

115

Fol. 71-94*rb*. BERNARDUS SUPER *Missus est*.

Ed. PL, t. CLXXXIII, col. 55 = De laudibus Virginis matris homiliae quatuor.

Fin du XIVe, commencement XVe s. 94 ff. vélin, 0m18 × 0m12. Écriture à deux colonnes. Initiales ornées et coloriées. En-têtes rubriqués.

Le ms. comprend : *Augustinus de verbo Dei ; S. Bernardus ad fratres de monte Dei.*

122

Fol. 351*va*-352*va*. SERMO PETRI DAMIANI DE BEATO BENEDICTO.

Inc. Dixit Simon Petrus ad Jhesum : Ecce nos reliquimus omnia... *In huius patris nostri precipua solempnitate totis esset viribus inclamandum.*

Ed. *Beati P. Damiani opera*, t. II, p. 19. Paris, Chastellain, 1642.

fol. 352*va*-354*ra*. SERMO PETRI DAMIANI DE BEATIS PETRO ET PAULO.

Inc. *Hodierna dies, dilectissimi, clara est et solempnis.*

Ed. *Ibid.*, II, 62.

Fin XIV, com^t XVe s. 356 ff. vélin, 0m30 × 0m22. Le ms., écrit à deux colonnes donne la seconde partie du *Milleloquium* de Barthélémy, évêque d'Urbin.

128

Fol. 103*v*-140*v*. QUOT SUNT STATUS AMORIS IN ANIMA CHRISTIANA.

Ed. PL, t. CLXXIV, col. 407 = In Cantici Canticorum priora duo capita Brevis Commentatio ex S. BERNARDI SERMONIBUS, contexta, ubi de triplici statu amoris.

XIIIe s. 140 ff. vélin, 0m22 × 0m16. Le ms. comprend plusieurs ouvrages de S. Bernard.

129

Fol. 166-208*v*. ONZE SERMONS POUR LES PRINCIPALES FÊTES DE L'ANNÉE.

1) DE NATIVITATE DOMINI :

Natus est filius Noemi, Ruth, IIII... *Secundum litteram, sed verba mulierum congaudentium Noemi... mistice verba ecclesie.* f. 166.

2) DE PURIFICATIONE :

Suscipe benedictionem quam attuli tibi... *Quod Virgo genuit de se incarnat um Verbum, non transiens.* f. 167*rb*.

Digitized by Google

3) De sancto Benedicto.

Vidi alterum angelum descendentem... *In verbis istis beatus Benedictus patronus noster, sub metaphora angeli a tribus specialiter commendatur.* f. 171*va*.

4) De Annunciatione Domini :

Dilectus meus descendit in ortum suum... *quia bonus et superbonus Deus non contentus in Sui ipsius contemplatione.* f. 174*va*.

5) De Passione Domini.

Eamus et nos moriamur cum Ipso. Jo., 11. Domine ad quem ibimus? Verba enim ista habes. Jo., 6. *Dominus quemdam prolixum sermonem fecerat turbis in Caphernaum,* f. 180*ra*.

Dans l'exposé du *theuma*, fol. 180*va*, nous lisons cette allusion aux anciens tournois :

« Consuetudo enim est in Francia, et in Anglia, et in omnibus partibus mundi, et est satis usitata, [licet] non sit commendanda, quia periculosa, quod isti filii nobilium milites et nobiles consueverunt pluries in anno [exire] in unum locum, et de probitate sua acquirant sibi nomen famosum in die torneamenti. Exeunt preparati pluribus et pulcherrimis armis, cum diversorum musicorum gaudio. Et aliquando accidit quod ille qui exivit cum tripudio et leticia, optime verberatur, et precipitatur, et reportatur exinanimis super scutum suum... Sic et miles noster gloriosus Jhesus Christus exivit ad torneamentum passionis armaturis pulcherrimis, qui armatus fuerat in utero gloriose Virginis. In quo torneamento pro redemptione humani generis non solum fuit de equo precipitatus, super scutum suum fuit reportatus a Joseph ab Arimathia, nobili decurione, qui petiit corpus Eius a Pilato.

« Sed communiter dicitur : *A seniors tote honors*, unde magna confusio esset armigero si remaneret dormiens in lecto dum dominus suus preliaret in prelio. Sic Dominus noster Jhesus Christus mortuus est pro nobis in passionis prelio. Si sumus boni armigeri, faciamus Ei honorem et societatem, et eamus nos et moriamur cum Eo. »

Et plus loin, fol. 182*rb*, ce coup d'œil sur la justice criminelle de l'époque :

« Scitis vos quot modis solet fieri iustitia de latronibus. In aliquibus enim partibus suspenduntur, sicut in Francia. Alicubi submergitur, alicubi decapitatur, alicubi vivus interratur. Alibi comburitur, alibi lapidatur. In istis 6 modis debemus facere justitiam de nobis, quando per peccatum furati sumus animam nostram a Deo. Debemus enim nos suspendere per contemplationem... »

Relevons encore, f. 185*vb*, des détails intéressants sur les joûtes académiques tenues à l'université de Paris, durant le Carême : «[Christus] ascendit in cenaculum porte in cruce, ut nobis aperiret portam regni celorum, et tenuit disputationem suam, quemadmodum faciunt magistri in theologia Par[isius] in tempore Quadragesime. Circa tertiam vel sextam ascendunt magistri cathedram suam ad disputandum, et querunt unam questionem. Cui questioni respondet unus assistentium. Post cujus responsionem magister determinat questionem, et quando vult ei deferre, et honorem facere, nichil aliud determinat quam quod dixerat respondens. Sic fecit hodie Christus in cruce, ubi ascendit ad disputandum et proposuit unam questionem Deo Patri : Hely, Hely, alazabathani, Deus, Deus meus, quare me deliquisti? Et Pater respondit : Ha, Fili mi, opera manuum tuarum ne despicias ; non enim Pater redemit genus humanum sine Te. Et Ille respondens ait : Ha, Pater bene determinasti questionem meam. Non determi-

Digitized by Google

nabo eam post responsionem tuam. Non sicut Ego volo, sed sicut Tu vis. Fiat voluntas tua. »

6) De Festo Pasche.

Est enim Phase, id est transitus Domini. Exo., 12. Transivi ad contemplandam Sapientiam. Eccli. 2. *Verbum secundo propositum debet esse cuiuslibet predicatoris. f.* 187*va.*

7) De Ascensione Domini :

Dominus in celo paravit sedem suam. Dominus dedit verbum evangelizantibus. *In verbis ultimo propositis explicat psalmus officium predicationis. f.*191*va.*

8) De sancto Spiritu :

Ubi spiritus Domini, ibi libertas. Prima Cor. 3. *Hec verba conveniunt presenti sollempnitati. f.* 193*va.*

9) De Trinitate :

Gratia Domini nostri Jhesu Christi et caritas Dei... *In verbo proposito eterna et individua Trinitas describitur. f.* 198*va.*

10) De sancto Joanne Baptista :

Quasi stella matutina in medio nebule et sicut luna plena in diebus suis lucet et quasi sol fulgens in templo Domini... Sicut enim stelle materiales. f. 200*va.*

11) De festo Apostolorum Petri et Pauli.

Vos estis lux mundi, III Mt. *Sicut dicit Augustinus in sermone ult. super Johanne, duas vitas novit ecclesia. f.* 204*vb.*

XIVe s. Les ff. décrits, vélin, 0m175 × 0m13, se trouvent à la fin du volume. Celui-ci contient plusieurs traités d'ascétisme. Le fol. 1 donne la table de ces traités, ainsi que celle des onze sermons. Écriture de mains différentes.

147

Fol. 1-166*va.* Gilbertus de Hoylande super Cantica.

Cfr ms. 49.

XIIIe s. 190 ff. de vélin, 0m29 × 0m21. Écriture à deux colonnes. Initiales en couleur et ornées. Le même ms. comprend f. 166*va*-174*va*, une *Expositio cujusdam super orationem dominicam*, et, f. 174*va*-190*vb*, l'*Expositio magistri Simonis super Simbolum.*

150

Fol. 19-21*vb.* Extraits d'homélies de S. Bernard pour les fêtes de la Vierge.

fol. 133-144*v.* Excerpta de sermonibus beati augustini de verbis Domini.

fol. 158*v*-163*v.* Notabilia de omeliis beati Gregorii pape super Ezechielem.

XIVe s, Le ms.composé d'opuscules et d'extraits divers, compte 163 ff. de vélin, 0m14 × 0m11. L'écriture est de mains différentes, partie à longues lignes, partie à deux colonnes.

Le f. de garde antérieur est un fragment de sermon sur la pénitence.

Digitized by Google

162

Fol. 55-55*v*. EXTRAIT DE SERMON OU DE MÉDITATION

Inc. *Beatus est omnis homo qui verba sapientie audire desiderat... contemptor verborum Dei est qui non vult.*

fol. 56*r*. [PAULI DIACONI HOMILIA XXII].

Inc. *Natalis Domini dies ea de causa a fratribus.*

Ed. PL, t. XCIII, col. 1167.

fol. 56*v*-58. [SERMO S. AUGUSTINI DE MYSTERIO TRINITATIS ET INCARNATIONIS. I.]

Inc. *Legimus sanctum Moysen.*

Ed. *S. Augustini opera*, t. V, Appendix, p. 401. Paris, 1683.

fol. 58*v*-60*v*. [VISIO PAULI.]

Inc. *Dies dominicus dies est electus.*

Cfr *Bibl. hag. lat.*, 6582.

XIIIe s. 60 ff. vélin, 0m23 × 0m17. Partie à deux colonnes, partie à longues lignes. Plusieurs traités différents ont été réunis en un seul volume.

170

Fol. 33-64*ra*. SÉRIE D'HOMÉLIES SUR LES ÉVANGILES DES DIMANCHES, POUR TOUTE L'ANNÉE LITURGIQUE.

Inc. mutil. *obliquo respondet.*

Après 10 lignes, commence l'homélie pour le 3e Dimanche du Carême :

Inc. Erat Jhesus ejiciens demonium... *Miraculum istud et per temporale beneficium semel Salvator exhibuit, et per spirituale beneficium cotidie facit.*

Une homélie spéciale est faite pour les jours suivants :

In cena Domini, f. 35*va*.

In Parasceve, f. 36*ra*.

In vigilia Pasche, f. 37*rb*.

Feria 2a *Pasche*, f. 38*ra*.

Feria 3a *Pasche*, f. 38*va*.

Feria 4a *Pasche*, f. 39*ra*.

Feria 2a *Pentecostes*, f. 44*ra*.

Feria 3a *Pentecostes*, f. 44*rb*.

Feria 4a *Pentecostes*, f. 44*va*.

L'auteur anonyme paraît avoir été un homme d'école, si l'on en juge d'après les allusions qu'il fait p. e. à la grammaire, f. 33*ra*, au raisonnement, f. 34*v*, à la philosophie, f. 33*vb* et 34*va*, etc.

XIVe s. 76 ff. vélin, 0m33 × 0m24. Écriture à deux colonnes, avec initiales ornées et en couleur. Titres rubriqués.

Entre les pp. 32 et 33, une partie du ms. a été enlevée par un étranger de passage, d'après le Catalogue de Laude, p. 162. Il nous manque la suite du traité *De Trinitate*, dont nous n'avons que le premier livre, qui finit fol. 32*vb*, ainsi que le commencement de la série de sermons que nous venons d'indiquer.

Notre codex comprend plusieurs opuscules de Richard de S. Victor,

Digitized by Google

191

Les deux ff. de garde antérieurs ont fait partie d'un ANCIEN RECUEIL D'HOMÉLIES. du XIe siècle.

Le f. collé à l'intérieur du plat postérieur est un fragment d'homélie sur S. Jean Baptiste, du XVe s.

Le ms. est intitulé : *Sententie magistri Roberti de Meleduno.*

193

Fol. 92*ra*. SEQUUNTUR QUEDAM OPUSUCLA MAGISTRI ALANI.

fol. 92*ra*-92*vb*. SERMO DE SPIRITU SANCTO.

Inc. Spiritus Domini replevit orbem terrarum... *Cum tota Trinitate orbis terrarum repleatur.*

Ed. PL, t. CCX, col. 221.

fol. 92*vb*-94*vb*. DE SANCTA CRUCE.

Inc. Ascendam in palmam... *Verba sponsi in Canticis, Fratres karissimi, per palmam intelligamus crucem.*

Ed. PL, t. CCX, col. 223.

fol. 94*vb*-134*va*. ARS PREDICANDI.

Inc. Vidit Jacob scalam a terra usque ad celum attingentem... *Predicatio est manifesta et publica instructio morum et fidei, informationi hominum deserviens, ex rationum semita et auctoritatum fonte proveniens.*

Expl. *ambulemus ergo honeste in die bone operationis [ut[perveniamus ad diem eternitatis.* Explicit.

Ed. C. DE VISCH, *Alani Magni de Insulis... opera.* Antverpiae, 1654 ; — PL, t. CCX, col. 111.

Cfr mss. 222. 371.

fol. 134*va*-135*vb*. SERMO DE SANCTO NICHOLAO.

Inc. Quoniam tu es qui extraxisti me de ventre... *Triplex est mater fidelium.*

Ed. PL, t. CCX, col. 226.

fol. 135*vb*-147*vb*. ITEM EX DICTIS MAGISTRI ALANI.

Inc. *In Christi nativitate duo soles apparuerunt.*

Ed. PL, t. CCX, col. 229 = Liber sententiarum ac dictorum memorabilium magistri Alani de Insulis... Ex antiquo etiam Dunensis bibliothecae ms. codice nunc primum in lucem productus.

fol. 147*vb*-152*vb*. [DICTA ALIA].

Inc. *Omnes anime motiones universitatis Conditor Deus creavit ad bonum.*

Ed. PL, t. CCX, col. 253 = Dicta alia magistri Alani de Insulis. — Ex eodem ms. codice monasterii Dunensis eruta.

XIIIe s. 152 ff. vélin, 0m35 × 0m26. Écriture à deux colonnes, avec initiales en couleur et ornées. Le f.

Le f. de garde postérieur est un fragment d'homélie du XIe siècle, et forme une page détachée d'un recueil qui a été mis en pièces pour le service de la reliure.

L'ancien titre sous corne porte : *Questiones magistri Simonis Tornacensis.*

Au verso du f. 152 : *Liber sancte Marie de Thosan. Qui eum abstulerit, anathema sit. Nobile vincendi genus est patientia. Vincit qui patitur. Si vis vincere, disce pati.*

Digitized by Google

212

Fol. 209-235*v*. S. Bernardus super *Missus est.*

Ed. PL, t. CLXXXIII, col. 55. Cfr ms. 560.

1425. Le ms., qui comprend aussi le *Compendium theologice veritatis*, compte 235 ff. de gros papier, 0m22 × 0m15. Il est écrit à longues lignes, avec les titres des chapitres à l'encre rouge.

Le scribe a travaillé pendant les années 1424 et 1425, comme nous l'apprend une note, f. 208*v* et f. 235*v*. Cette dernière est conçue en ces termes : *Explicit tractatus beati Bernardi super* Missus, *Scriptus per manus Jo. Moye, in venerabili abbatia de Dunis, famuli domini prioris, et completus anno Domini* M° CCCC° *vicesimo* V°, *nona die mensis Septembris.*

Les ff. de garde, antérieur et postérieur, donnent une partie des *Pontiques* d'Ovide.

222

Fol. 1-52*ra*. Summa magistri Alani de arte predicatoria.

Inc. *Vidit scalam Jacob a terra usque ad celum attingentem.*

Expl. *que fleverunt iterando committunt.* Explicit.

Ed. PL, t. CCX, col. 111. Notre exemplaire finit à c. 172, chap. XXI, de l'édition précitée.

Cfr mss. 193, 371.

fol. 97-111*v*. Deux exercices d'éloquence sacrée sur l'excellence des saintes Écritures.

1) Inc. mutil. ... lux. Eccl°. 2°. *Karissimi domini, una res denominationem sortitur alterius quando inter eas similitudo conveniens reperitur... modo sic est quod inter lucem et Sacram Scripturam potest similitudo conveniens assignari.* f. 97.

2) Inc. Fons ceterorum puteus aquarum viventium Cant. 4°. *Doctor eximius Sacre Scripture clarissimus explanator beatus Gregorius, exponendo verbum propositum de Sacra Scriptura, inquisitive loquitur in hnc modum.* f. 106.

Nous trouvons des développements semblables dans le ms. 398.

fol. 112-129. [Dix sermons de Jean de la Rochelle].

1) Videbit omnis caro salutare Dei nostri. *Verba ista evangelica sunt et prophesica.* f. 112.

2) Ecce dies quam fecit Dominus etc. *In verbis istis notantur duo, scilicet Pascalis solemnitas.* f. 114*va*.

3) Ecce rex tuus venit tibi iustus, pauper et mansuetus. Zach. IX. *Tria notantur ibi : advenientes dignitas.* f. 116*va*.

4) Non veni vocare iustos sed peccatores, etc. *Responsio est Domini ad Phariseos qui superbe indignabantur.* f. 118*rb*.

5) Exaltabo ad populos signum meum. *Sic igitur Dominus.* f. 120*ra*.

6) Angelis suis mandavit de te ut custodiant te, etc. *Istud verbum propheticum proponitur ad laudem angelorum.* f. 124*ra*.

7) Extendens manum Jhesus tetigit eum... Mat. VIII. *Presens hystoria scilicet de curatione leprosi duo notabilia videtur continere.* f. 125*vb*.

8) Vestigia ejus est pes meus. *Commendatur hic beatus Franciscus a quatuor.* f. 127*ra*.

Digitized by Google

9) Cum venerit Spiritus Paraclitus... *In quibus verbis describitur adventus Spiritus sancti, venerabilis scilicet quia magnus qui venit. f. 128rb.*

10) Justum deduxit Dominus per vias rectas... *Ad laudem beati Martini cuius nobis in hiis verbis Sapiens breviter describit. f. 129ra.*

fol. 131*v*-132*rb*. TROIS EXEMPLA :

1) *Quedam matrona nobilis in beata Virgine maximam devotionem habebat. Hed quamdam capellam juxta domum suam construxerat. f. 131va.*

2) *Quedam mulier solatio viri sui destituta unicum suum habebat quem tenerrime diligebat. f. 132ra.*

3) *Erat quidam fur qui sepe latrocinia exercebat sed tamen beatam Mariam plurimum in devotione habebat. f. 132rb.*

V. sur Jean de la Rochelle, *Hist. litt., o. c.*, t. XIX, p. 171.

Cfr ms. 228, 286.

Fin du XIVe, com^t^ du XVe s. 132 ff. vélin, 0^m^21 × 0^m^15. Le petit codex est composé de plusieurs mss. différents. L'écriture est tantôt à double colonne, tantôt à longues lignes. L'espace réservé aux initiales est souvent resté blanc. La moitié du f. 96, ainsi que les 2 ff. suivants ont été découpés.

228

Fol. 42*ra*-56*vb*. [FORMA PREDICANDI de Jean de la Rochelle].

Inc. Dominus mihi astitit et confortavit me ut per me predicatio impleatur.

II ad Thym. c. 4°. *Sicut dicit Philosophus, periti secundum apparentiam propter defectum logice.*

Expl. *e contra est et est contraria quinta. Explicit.*

Après le prologue, nous trouvons, f. 42*rb*, la table de l'ouvrage, précédée de la mention suivante :

« Tabula in opus subsequens, scilicet quod vocatur forma predicandi, facta anno Domini 1322. »

La table indique 50 chapitres.

L'ouvrage commence, f. 42*va* par ces mots :

Ostendendum est in primis quid est predicatio. Est autem predicatio pluribus facta persuasio.

Le contenu du ms. est donné par l'ancien titre sous corne, de la manière qui suit : « Summa fratris Johannis de Rupella de vitiis et eorum annexis. Item forma predicandi cum quodlibetis magistri Petri de Alvernia. Item de varia significatione quorumdam vocabulorum.

Le dernier ouvrage est la somme Abel de Pierre le Chantre, *Distinctiones magistri Petri cantoris Parisiensis*, mais la rédaction en diffère notablement de notre ms. 234.

Nous possédons de Jean de la Rochelle, outre la *Forma predicandi* et la *Summa de vitiis*, un recueil de sermons, ms. 222, et trois exemplaires de la *Summa de anima*, ms. 39, 514 et 515.

V. Notice sur le traité qui a pour titre : « Processus sive negociandi modi themata sermonum », de Jean de la Rochelle par H. LUGUET, *Revue des soc. sav.*, 1877, 501-13.

Cfr mss. 222 et 286.

XIVe s. 116 ff. vélin, 0^m^31 × 0^m^24. Écriture à deux colonnes, de mains différentes. L'ancien titre, autrefois sous corne, est collé à l'intérieur du 1er plat.

Digitized by Google

244

FRAGMENT D'UNE « SUMMA COLLECTIONUM » A L'USAGE DES PRÉDICATEURS.

Ce fragment nous donne une partie du prologue et la division de l'ouvrage en sept chapitres.

Il se trouve au f. de garde post., r° et v°, et au r° du f. collé à l'intérieur du 2e plat.

Voici quelques extraits caractéristiques, qui permettent de juger de l'importance de ce recueil.

« ... Evangelicus predicator... ex propriis omnes moveat tam in publica predicatione quam in privata collatione. Et sicut providus explorator, debet considerare status eorum et mores et consuetudines cum quibus confert, et, prout viderit expedire saluti eorum, sermones utiles proponere et eos efficaciter hortari... Et providebit predicator sive doctor dimittere materiam de qua loquitur,si intellexerit aliam esse magis utilem illis quibus loquitur, vel si viderit supervenire alios quibus magis competit alia materia... Et quia non omnibus predicatoribus vacat inspicere et perscrutari multa volumina predictorum, colligantur in hoc tractatu sive collectione, que potest dici *summa collectionum*, sive *communeloquium*, quedam generalia ad instructionem hominum secundum varietatem suorum statuum, et hoc non solum de libris divinorum doctorum, sed ex libris gentilium philosophorum, exemplo Apostoli qui introduxit dicta eorum, sicut illud : *Corrumpunt bonos mores colloquia prava*, Cor. xv, quod fuit dictum Meandri ».

« ... Que sunt vere dicta ab eis auctoritatibus sanctorum, hic adjungantur, et si narrantur aliquando dubia, intelligantur ut ab eis narrata, et non ut assertione affirmata. Ut autem auctoritates que introducantur sint magis certe, et libri et capitula distincte nominentur...

« Et quia aliter sunt admonendi viri litterati, aliter illitterati, aliter seculares, aliter religiosi.. ideo secundum distinctionem statuum, graduum et officiorum distingui potest hec collectio sive tractatus. Sunt enim seculares sive laici, et sunt litterati sive ecclesiastici, et sunt scolares sive philosophici, et sunt religiosi sive monastici... ideo hec collectio in VII particulas distinguitur.

« Prima pars est de constitutione rei publice et suis membris, et de instructione et informatione personarum que sunt membra eius sigillatim et absolute, sicut principis qui est ad modum capitis, et sic de aliis.

« Secunda pars est de connexione predictorum membrorum...

« Tertia pars est de admonitione omni quantum ad ea que sunt communia omnibus, qualia sunt differentie etatis, scilicet pueritia, senectus, paupertas et opulentia, et sic de aliis.

« Et hee tres partes sunt specialiter de admonitione laycorum.

« Quarta pars est de admonitione virorum ecclesiasticorum, secundum differentias statuum eorum et graduum.

« Quinta pars est de admonitione scolasticorum sive philosophantium.

« Sexta pars est de admonitione religiosorum sive monasticorum.

« Septima pars est de morte et de admonitione omnium ut sint parati erga mortem, et de pertinentibus sive spectantibus ad illam. »

Les 2 *ff.* à 2 colonnes sont de main toute différente. Sur le dernier, la 2e colonne est une copie plus soignée du texte de la première.

Digitized by Google

XIVe s. Le codex renferme la Somme de Raymond de Pennafort. 0m23 × 0m17.

253

ALPHABETUM IN ARTE SERMOCINANDI MAGISTRI PETRI CARDINALIS.

Titre sous corne.

Fol. 1. Incipit prologus in opus subsequens. *Dilectis plurimum et diligendis.*

fol. 1*vb*. Responsio magistri Petri facta scolaribus in ipsis scolis insistentibus pro presenti opere inchoando. *Parvuli petierunt panem.*

fol. 2*ra*. Incipiunt capitula in prima littera... Incipit alphabetum in arte sermocinandi a magistro Petro in scolis inchoatum et postmodum ab eodem, sancte romane ecclesie cardinali licet indigno, correpto principio consummatum... *Alpha dupliciter in bono.*

fo. 180*va*. Exp. [*Squamen*]... *ut Jhesum dolo tenerent et occiderent.*

L'auteur probable de ce traité inédit est Pierre de Tarentaise, qui monta sur le siège pontifical en 1276, sous le nom d'Innocent V. L'*Alphabetum* est une sorte de répertoire renfermant, comme tant d'autres, des matériaux, des textes, des commentaires, par ordre alphabétique de sujets. C'est ce que plusieurs contemporains ont appelé des *Distinctiones*.

V. A. LECOY DE LA MARCHE, *La chaire française*, p. 130. Paris, 1886.

XIVe s. 180 ff. vélin, 0m36 × 0m23. Écriture à deux colonnes. Initiales ornées et coloriées. En têtes rubriqués. Nombreuses notes marginales.

254

OMELIE BEATI AUGUSTINI EPISCOPI.

Titre sous corne.

Fol. 1. Incipit prologus sive suggestio. *In cuiuscumque manus libellus iste venerit*... Explicit prologus. Incipit prefatio. *Pro intuitu paterne pietatis.*

fol. 1*v*. Icipiunt capitula.

fol. 2. Incipit omelia sancti Augustini ante natalem Domini. *Propicia divinitate.*

fol. 101*v*. Expl. [Sermo de fide catholica[... *viventem et regnantem cum Patre*...

Ed. PL, t. XXXVIII-XXXIX.

Fin XIe, comt XIIe s. 101 ff. de vélin, 0m23 × 0m13. Longues lignes. Au bas du f. 101*v* : *Liber sancte Marie de Thosan.*

Les f. de garde, ant. et postérieur, ont fait partie d'un ancien *Sacramentaire*, du XIe siècle.

255

SERMONES SANCTI AUGUSTINI EPISCOPI DE VERBIS APOSTOLI, DE BAPTISMO PARVULORUM ET SUPER PROVERBIA SALOMONIS.

Fol. 1*va*. Incipiunt capitula sermonum sequentium sancti Augustini de epistolis Pauli.

fol. 3*rb*. Expliciunt capitula. Incipit sermo primus sancti Augustini episcopi de verbis Apostoli in epistola ad Romanos de justificatione.

fol. 17*ra*. Explicit sermo XXXI de epistola Iohannis apostoli. Incipit sermo sancti Augustini de baptismo parvulorum contra Pelagianos.

Digitized by Google

fol. 104*ra*. Incipit sermo sancti Augustini episcopi de inseparabili sancte Trinitatis unitate.

fol. 105*rb*. Incipit sermo sancti Augustini de proverbiis Salomonis, ab eo loco ubi. dicitur : *Mulierem fortem quis inveniet*, usque ad finem eiusdem libri.

Ed. PL, t. XXXIX.

XIIIe s. 112 ff. de vélin, 0^m33 × 0^m24. Écriture à double colonne. Initiales ornées et coloriées. En-têtes des chapitres rubriqués.

Sur f. de garde postérieur : *Liber sancte Marie de Thosan. Qui eum abstulerit vel folium curtaverit, anathema sit.*

256

LIBER SANCTE MARIE DE THOSAN, IN QUO CONTINENTUR AURELII AUGUSTINI SERMONES DE VERBIS DOMINI IN EVANGELIO SECUNDUM MATTHEUM VIGINTI QUATUOR, SECUNDUM LUCAM SEDECIM, SECUNDUM IOHANNEM VIGINTI QUINQUE. QUI SIMUL SUNT SEXAGINTA QUINQUE.

Fol. 1*v*-2. Table des Dimanches de l'année liturgique.

fol. 2*va*. Titre de l'ouvrage reproduit plus haut.

fol. 2*vb*-3*rb*. Incipiunt capitula sermonum sequentium sancti Augustini Yponiensis episcopi de verbis Domini in Evangelio secundum Mattheum.

fol. 62*ra*. Incipiunt capitula sermonum sancti Augustini in Evangelio secundum Lucam.

fol. 90*rb*. Incipiunt capitula sermonum sequentium.

Cette table indique un 26^e sermon : *Sermo quidam sancti Augustini de scripturis veteribus et novis contra Arrianos*. Ce sermon ne fait pas partie du recueil.

fol. 153*va*. Aurelii Augustini episcopi de verbis Domini in Evangelio secundum Iohannem sermones viginti quinque expliciunt.

Ed. PL, t. XXXVIII-IX.

XIIIe s. 153 ff. de vélin, 0^m33 × 0^m24. Écriture à double colonne. Initiales en couleurs et ornées. Titres des chapitres à l'encre rouge.

Sur f. de garde postérieur : *Liber sancte Marie de Thosan. Qui eum abstulerit vel folium decurtaverit, anathema sit.*

257

CONTINENTUR HOC VOLUMINE SERMONES ALIQUOT S. AUGUTINI DE VERBIS DOMINI ET APOSTOTLI. Item prima pars historie scholastice Petri Comestoris.

Titre écrit de la main du prieur des Dunes, Charles De Visch.

Fol. 1*ra*. Inc. mutil. *beatitudinem caritas facit*. Dernière partie du 9e SERMON DE S. AUGUSTIN SUR L'ÉVANGILE DE S. MATTHIEU.

fol. 1*rb*. Incipit EIUSDEM SERMO DECIMUS in Evangelio secundum Mattheum.

fol. 26*ra*. Incipit SERMO XXIV SANCTI AUGUSTINI EPISCOPI DE VERBIS DOMINI in Evangelio secundum Mattheum. ITEM DE DECEM VIRGINIBUS.

fol. 28*ra*. Explicit sermo III sancti Augustini episcopi. Incipit EIUSDEM IV DE MARTHA ET MARIA in Evangelio secundum Lucam.

fol. 47*rb*. Aurelii Augustini Hyponiensis episcopi SERMONES XVI de verbis Do-

Digitized by Google

mini in Evangelio secundum Lucam expliciunt. Incipiunt capitula sermonum sequentium.

fol. 47*va*. Aurelii Augustini episcopi SERMO PRIMUS INCIPIT DE VERBIS DOMINI in Evangelio secundum Johannem.

fol. 96*ra*. Aurelii Augustini episcopi DE VERBIS DOMINI in Evangelio secundum Iohannem sermones viginti quinque expliciunt. Incipiunt capitula sermonum sequentium sancti Augustini de epistolis Pauli.

Cette table indique 34 SERMONS. Le ms. s'arrête, f. 143*vb* dans le 19e. [De verbis Apostoli in epistola ad Philippenses], aux mots : *mors et ultra non dominabitur, sic.*

Ed. PL, t. XXXVIII-IX.

fol. 144-249*vb*. Ex historia scholastica Petri Comestoris.

Ce titre, écrit de la main du prieur Ch. De Visch, indique que le ms. est incomplet. Il commence en effet par les mots... *nem materiam domus faciende* du 2e chapitre : *De primaria mundi confusione*, et termine dans le 10e chapitre du 4e livre des Rois, aux mots : *qui sus[picatus]*.

Ed. PL, t. CXCVIII, col. 1055.

XIIIe s. 249 ff. de vélin, 0m40 × 0m30. Écriture à double colonne, avec initiales en couleur et ornées.

Les ff. 240-246, endommagés, ont subi des restaurations.

258.

TRACTATUS DE HABUNDANCIA IN SERMONIBUS. Item de lepra corporali. Item Petrus Alphuncius de disciplina clericali.

Titre sous corne

Fol. 2-6. Table des matières, par ordre alphabétique.

fol. I. Inc. *Quoniam plus movent exempla quam verba.*

fol. XLV*va*. Expl. *eos omnis homo.* Explicit de timore liber.

Ce traité n'est pas de l'israélite converti Pierre Alphonse. C'est une œuvre de compilation, à l'usage des prédicateurs, faite par un anonyme, sur le grand ouvrage d'Étienne de Bourbon, intitulé : *De septem donis.*

Voir *Hist. litt. de la France*, t. XIX, p. 27 ; t. XXIX, p. 546.

Fin du XIVe s. 6 ff. prélim. + 74 ff. vélin, 0m20 × 0m14. Écriture à double colonne. Initiales ornées et coloriées. En-têtes rubriqués. Le ms. donne, f. 71*va*-74*vb*, un opuscule non indiqué dans le titre : *Compendium de confessione.*

259

SERMONES S. BONAVENTURAE DE TEMPORE.

Fol. 1*ra*. Dominica prima in adventu Domini : Mitte manum tuam de alto, etc. *Ecce, karissimi, sicut naufragi.*

fol. 205*vb*. Dominica XXIV [post Pentecosten]. Ostendite mihi numisma census, etc. Matth. XXII. *Nummus est.*

fol. 213*vb*. Le texte terminé incomplet.

Ed. *S. Bonaventurae... operum*, t. III, Mayence, 1609.

XIVe s. 213 ff. chiffrés, + 3 ff. de tables, vélin, 0m16 × 0m12. Écriture à double colonne. Quelques initiales en couleur. En-têtes rubriqués.

Deux ff. ont été arrachés après le f. 213.

Digitized by Google

260

SERMONES GUIDONIS EBROÏCENSIS PER TOTUM ANNUM, ET SERMO DOMINI ELIAE ABBATIS DUNENSIS HABITUS IN CAPITULO GENERALI.

Titre de l'étiquette sur dos.

Fol. 1*ra*. Dominica III^a^. Inc. *Veniat Dominus qui illuminabit.*

fol. CCVIII*rb*. Dominica XXI^a^. Expl. mutil. *et veni ut salvos facias nos. Dicit igitur confortamini etc.*

fol. CCVIII*v*. Une ajoute d'autre main sur les textes : *Spiritus sanctus arguet mundum de peccato* ; — *Spectaculum facti sumus mundo.*

Voir *Hist. litt. de la France.*, *o. c.*, XXI, 174 ; — Lecoy de la Marche, *o. c.*, 136.

Cfr ms. 261 et 262.

fol. 235*v*-238*rb*. SERMO PRIMUS DOMPNI HELYE ABBATIS DE DUNIS, HABITUS IN GENERALI CAPITULO CYSTERCIENSI.

Ed. C. DE VISCH, *Bibliotheca script. sacri ord. Cisterciensis*, Cologne, 1656, p. 90 ; — PL, t. CCIX, 991. Cfr. *Hist. litt. o. c.*, XVI, 433.

fol. 240-245. TABLES des Sermons et themata de Gui d'Évreux.

XIVe s. 245 *ff.* vélin, 0^m^21 × 0^m^15. Écriture à deux colonnes, de mains différentes. Initiales en couleur. L'ancienne pagination s'arrête au f. 234.

261

SERMONES GUIDONIS PER TOTUM ANNUM.

Titre de l'étiquette sur dos.

Fol. 1*ra*. Incipiunt sermones dominicales fratris Guidonis de ordine fratrum predicatorum, quos compilavit in conventu Ebroycensi. *Notandum in principio huius operis.* Sermo in Dominica 1^a^ Adventus. *Nunc enim propinquior... Prope est Dominus.*

fol. 221-222, tables.

fol. 222*v* blanc.

fol. 223-225*vb*. [Tabula de sermonibus dominicalibus totius anni et de aliquibus festis].

fol. 225*vb*-275*rb*. Themata de sermonibus dominicalibus tocius anni et etiam de aliquibus festis que sunt de personis divinis.

fol. 275*rb*-278*rb*. [Themata in die Dedicationis]. *Explicit totum opus consummatum anno Dni* MCC *nonagesimo tercio.*

fol. 278*v*. blanc.

fol. 279-285*ra*. Table de la partie suivante.

fol. 285*ra*-360*va*. Ista themata que sequuntur sunt de festis sanctorum tocius anni, quorum festa in kalendario ordinis fratrum predicatorum continentur.

fol. 360*va*-363*va*. Ad religiosos in visitationibus ac aliis temporibus, ad sacerdotes in synodis et aliis congregationibus, sequentia themata sunt propria, que in precedenti opere continentur et sequenti.

fol. 363*va*-363*vb* In bendictione monialium.

fol. 363*vb*-364*v*. Table.

Cfr ms 260 et 262.

XVe s. 364 *ff.* vélin, 0^m^25 × -^m^18. Écriture à deux colonnes. Titres rubriqués.

Digitized by Google

262

SERMONES DOMINICALES GUIDONIS.

Titre sous corne.

Fol. 1*ra*. Incipiunt sermones dominicales fratris Guidonis de ordine fratrum predicatorum, quos compilavit in conventu Ebroycensi. *Notandum in principio huius operis*. Dominica 1ª Adventus : *Nunc enim proprior est... Prope est Dominus*.

fol. 218*ra*-219*vb*. Table.

fol. 220-243*vb*. [Themata de Purificatione B. M. V. ; in festo B. Petri martyris ; de sancto Dominico ; in Assumptione B. M. V. ; in Nativitate B. M. V. ; in festo Angelorum ; de quolibet confessore et de omni sancto ; in exaltatione sancte Crucis].

fol. 244-289*rb*. Tabula de sermonibus dominicalibus tocius anni et etiam de aliquibus festis que sunt de personis divinis.

fol. 289*rb*-291*vb*. [Themata in die Dedicationis]. *Expliciunt themata de dominicis tocius anni*.

fol. 292-296*vb*. Table de la partie suivante.

fol. 296*vb*-366*ra*. Ista themata que sequuntur sunt de festis [sanctorum] tocius anni, quorum festa in kalendario ordinis predicatorum continentur.

fol. 366*ra*-367*rb*. Ad religiosos in visitationibus et aliis temporibus, ad sacerdotes in synodo et aliis congregationibus, sequentia themata sunt propria, que in precedenti opere continentur et sequenti.

fol. 367*rb*-369*rb*. In omni necessitate, sive pro pluvia sive pro aliis negociis.

fol. 369*rb*-369*va*. In benedictione monialium. *Expliciunt themata de Sanctis*.

Cfr ms. 260 et 261.

XIVᵉ s. 369 ff. vélin, 0ᵐ21 × 0ᵐ16. Écriture à deux colonnes. Initiales en couleur et ornées. Titres rubriqués.

263

SERMONES WILLERMI DE SACCOVILLA.

Ancien titre sous corne.

Fol. 1*ra*. Sermones Guillelmi de Saccovilla. [*V*]idens civitatem flevit super illam. Luc. 19. *Fons a quo aqua scaturiens*.

fol. 79*ra*. *Expl. in omne opus bonum*, etc.

Guillaume de Sauqueville, dominicain, est fort peu connu.

L'*Hist. litt. de la France, o. c.*, t. XXXIV, p. 298 ss., analyse ces sermons d'après le manuscrit de Sorbonne, nº 16495. La plupart se retrouvent dans notre manuscrit.

XVᵉ s. 79 ff. vélin, 0ᵐ23 × 0ᵐ17. Écriture à deux colonnes. L'espace réservé aux initiales est resté blanc.

L'ancien titre, autrefois sous corne, est collé à l'intérieur du 1ᵉʳ plat.

264

SUMMA SERMONUM DE LUGDUNO.

Ancien titre sous corne.

Fol. 1*ra*. Inc. Hora est iam nos de sompno surgere, etc. *Hoc tempus dicitur tempus adventiuum*,

Digitized by Google

fol. 103*va*. Expl. *caritas vero est piscis marinus, ut dictum est.*

Voir sur Guillaume Perraud, ou de Lyon : *Hist. litt., o. c.*, t. XIX, p. 307 ; Lecoy de la Marche, *o. c.*, 129.

Cfr ms. 287.

xve s. 103 ff. vélin, 0^m29 × 0^m22. Écriture à double colonne. Initiales rouges et bleues. Les en-têtes des chapitres manquent.

L'ancien titre, autrefois sous corne, est collé à l'intérieur du 1er plat.

265

MAGISTER JOHANNES DE ABBATIS VILLA SUPER EVANGELIO ET SUPER EPISTOLAS DOMINICALES.

Ancien titre sous corne.

Fol. de garde antérieur v° : Incipiunt expositiones et sermones magistri Iohannis de abbatis villa, cardinalis et episcopi, lectionum Ewangeliorum et epistolarum dominicalium totius anni.

fol. 1*ra*. Dominica 1e. Adventus Domini. Expositio et sermo de epistola ad Romanos, Fratres scientes : *Cum sacrosancta mater ecclesia.*

fol. 193*ra*. [Dominica xxv^e post Pent.[Expl. *in tribulationibus Deum laudans.*

Explicit, expliceat.

Ludere scriptor eat.

Liber sancte Marie de Thosan.

Expliciunt expositiones et sermones magistri Johannis de abbatis villa super lectiones Evangeliorum et epistolarum dominicalium totius anni.

Voir sur Jean Halgrin d'Abbeville, doyen de l'église d'Amiens, puis archevêque de Besançon, et enfin cardinal évêque de Sabine : *Hist. litt., o. c.*, XVIII, 162 ; Lecoy de la Marche, *o. c.*, p. 60.

Cfr ms. 283.

XIIIe s. 193 ff. vélin, 0^m35 × 0^m25. Écriture à double colonne. Initiales ornées et en couleur. En-têtes rubriqués.

266

SERMONES JACOBI DE LAUSANNA.

Titre doré sur dos.

Fol. 1*ra*. Dominica 1e Adventus : Sicut in die honeste ambulemus. Ro. XIII. *Vulgo dicitur quod curialitas incognita est perdita.*

fol. 246*va*. [Dominica xxve post Trinitatem]. Expl. *et postea vitam eternam, ad quam nos perducat qui vivit etc.*

fol. 246*va*-251*ra*.[Exempla de antiquis]. Inc. *Cuius est ymago hec et superscriptio.*

fol. 251*rb*-253*vb*. Tabula sermonum Jacobi de Lausanna.

Voir *Hist. litt., o. c.*, XXXIII, 459.

Cfr ms. 267, 304.

xve s. 253 ff. vélin, 0^m21 × 0^m16. Écriture à double colonne, de mains différentes. Initiales ornées et coloriées.

Il manque des ff. entre 107-113, et 219-220. L'ancienne pagination est arrêtée au f. 151.

Digitized by Google

267

SERMONES FRATRIS JACOBI DE LOS[ANNA], ORDINIS PREDICATORUM.

Ancien titre sous corne.

Fol. 1*ra*. Dominica prima Adventus : Sicut in die honeste ambulemus. Ro. XIII. *Vulgo dicitur quod curialitas incognita est perdita.*

fol. 126*rb*. [Dominica XXVe post Trinitatem]. Expl. *et postea vitam eternam, ad quam nos perducat, etc.*

fol. 126*ra*-127*rb*. Tabula de dominicalibus sermonibus tocius anni frater (*sic*) Jacobi de Laus[anna], ordinis predicatorum.

fol. 127*v*. blanc.

fol. 128*ra*. Incipiunt sermones de sanctis. De sancto Andrea : Christo confixus sum cruci. Gal. II. *In negocio periculoso et dubio.*

fol. 220*rb*. In dedicatione ecclesie.

fol. 221*va*. Expl. *in presenti et gloriam in futuro, ad quam nos perducat, etc.* Expliciunt sermones Losanii de sanctis.

fol. 221*vb*-222*ra*. Table.

Cfr ms. 266, 304.

XIVe s. 222 ff. vélin, 0m32 × 0m23. Écriture à deux colonnes. Initiales ornées et en couleur.

L'ancienne titre, autrefois sous corne, est collé à l'intérieur du premier plat.

268

Fol. 1*ra*-56*vb*. [TRENTE-QUATRE SERMONS DE PIERRE LE MANGEUR].

Inc. Erudimini qui judicatis terram. *Nolite arbitrari quod alienum a vobis sumpserim exordium.*

Ed. PL, t. CXCVIII, col. 1722, ss.

fol. 57-136*r*. SERMONES FERIALES ET COMMUNES.

Inc. prologus in sermonibus ferialibus et communibus : *Ne vadas in alterum agrum.*

Expl. *jocunditatis eterne, prestante Domino nostro Jhesu Christo, qui vivit...* Expliciunt sermones cotidiani.

Le titre de ce recueil, et la place qu'il occupe dans une collection plus étendue, sont expliqués comme suit dans le prologue :

« Ut igitur tanta et copiosa benedictione non privemur, sed pomorum fructuum solis et lune efficiamur participes, *post sermones dominicales, festivales et vulgares*, ad tanti operis consummationem subjungere temptavimus *feriales et communes*, ut qui predictorum sermonum multitudinem non potuerint vel noluerint habere, hiis ultimis et paucis contenti, in promptu habeant *quasi panem cotidianum* ad reficiendas animas omni die. »

Le 1er sermon commence ainsi :

In principio creavit Deus celum et terram... *Hiis verbis ostendit psalmista duplicem efficaciam verbi Dei.*

L'auteur fournit un choix de sermons pour chaque jour de la semaine, à commencer par le Dimanche. Il emprunte tous les thèmes qu'il développe au texte de la Genèse, et chaque sermon s'appelle invariablement : *Sermo communis*, avec la mention du jour auquel il peut convenir : *omni die dominica, omni feria*

Digitized by Google

2ª, 3ª, etc. Il y a même un choix abondant de sermons qui conviennent *omni die.*

XIIIe et XIVe s. 151 ff. vélin, 0m24 × 0m16. Écriture à deux colonnes pour les ff. 1-56 ; la suite est à longues lignes. Quelques initiales en couleur et ornées. L'écriture est de mains différentes. Trois ouvrages, antérieurement séparés, ont été réunis dans une même reliure.

Le 1er f. porte ce titre, de la main de Ch. De Visch : *Erudimentum seu speculum sacerdotum, forte Jacobi Guytodt carthusiani.*

Au vo du f. 151 : *Iste liber est fratris Guillelmi Fabri. Amen.* Laude, (*Catalogue*, p.243) croit qu'il s'agit d'un frère convers de l'abbaye des Dunes, entre 1265 et 1277. Nous préférons voir ici le nom de Guillaume de Smidt (Faber), docteur en théologie, 22e abbé de ter Doest, dans la seconde moitié du XIVe siècle.

269

SERMONES ET DISTINCTIONES FRATRIS NICHOLAI DE GOR[ANNIA], ORDINIS PREDICATORUM.

Titre sous corne.

Fol. 1*ra*. Dominica 1e in Adventu. Epist. Ro. XIV. Hora est iam nos de sompno urgere... Si dicens dicit Sapiens.

fol. 148*ra*. Expl. *et hii tres unum sunt.*

Hoc opus est fini,

Michi dentur poscula (*sic*) vini.

Anno Domini MoCCo nonagsimo quarto, mense Septembris, die sabbati ante nativitatem Beate Marie Virginis, perfectum fuit opus uistud. Deo gracias. Amen, amen.

fol. 148*rb*, *v*, 149, 150, blancs.

fol. 151*ra*. Incipiunt distinctiones fratris Nicholai de Gorhania, de ordine fratrum predicatorum, edite secundum ordinem alphabeti.

Capitulum primum. *Abeuntium per hunc mundum.*

fol. 331*ra*. Expl. [Zelus]... *ad nuptias cum Domino Jhesu Christo, qui cum Patre*... Expliciunt distinctiones fratris Nicholai de Gorrania, ordinis predicatorum.

fol. 331*ra*-332*rb*. Tables.

fol. 332*rb* : Anno Domini MoCCo nonagesimo quinto, die Martis ante ramos palmarum, perfectum fuit opus istud. Deo gracias. Nomen scriptoris : Guillielmus servus amoris.

Hoc opus est fini,

Michi dentur poscula vini.

Amen, Amen.

Voir sur Nicolas de Gorran, appelé aussi de Gorham, *Hist. litt.*, *o. c.*, XX, 324 ; Lecoy de la Marche, *o. c.*, p. 135.

Cfr ms. 275.

Fin XIV, comt XVe s. 332 ff. vélin, 0m22 × 0m16. Écriture à deux colonnes. Initiales coloriées et ornées. En-têtes rubriqués.

270

LIBER DE EXEMPLIS SACRE SCRIPTURE, COMPOSITUS A FRATRE N[ICHOLAO] DE HANAPIS, ORDINIS PREDICATORUM. PATRIARCHA JEROSOLIMITANO.

Digitized by Google

Titre de l'Incipit.

Fol. 1-1*v*. Titre et table.

fol. 1*va*. Capitulum primum de miraculis divina potestate factis. [C]*reatio rerum fuit ita mirabilis.*

fol. 52*ra*. Expl. [De pretiosa morte iustorum]... *Deus per interminabilia secula, amen.* Explicit liber de exemplis Sacre Scripture, compositus a fratre Nicolao de Hanapis, ordinis predicatorum, patriarcha Ierosolimitano.

Voir *Hist. litt., o. c.*, t. XX, p. 51.

xve s. 52 ff. vélin, 0m34 × 0m25. Écriture à deux colonnes. Titres rubriqués. L'espace réservé aux initiales est resté blanc.

Deux ff. de garde ant. et 2 postérieurs font partie d'un ancien recueil de questions philosophiques.

271

SERMONES PETRI RAVENNENSIS et ecclesiastica historia.

Titre sous corne.

Fol. 1. Prefacio in libro Petri Ravennatis. *Beatissimus pontifex...* Incipiunt capitula in libro Petri Ravennatis de expositione quorumdam Evangeliorum.

fol. 2*v*. De duobus fratribus, sermo primus Petri Ravennensis. *Hodie nobis Dominus patrem cum filiis duobus.*

fol. 32*v*. Sermo de archisinagogo cuius filia infirmabatur. Expl. mutil. *Dextera, inquit, Domini fecit virtutem.*

Cfr *Bibl. hag. lat.*, 984.

fol. 35-168. Hystorie Eusebii Cesariensis episcopi.

Ed. PL, XXI, col. 467.

XIIe s. 168 ff. vélin, 0m29 × 0m20. Écriture à longues lignes, de mains différentes. Initiales coloriées.

F. 2 : *Iste liber est Dominici de Ravers., Par. scolaris*, 1350. Et f. 168*v* : *Hic est liber sanctorum martirum Florentini et Hilaris, M. et P. Quicunque sine assensu capituli Bone Vallis eum asportaverit, vel furatus fuerit, vel istum titulum deleverit, anathema sit.*

272

S. BERNARDI SERMONES DE ADVENTU ET NATIVITATE DOMINI, CUM QUIBUSDAM ALIIS.

Titre de l étiquette sur dos.

Fol. 1-18*va*. De Adventu Domini, de sex circumstantiis.

fol. 17*va*. Item in Adventu sermo septimus de triplici utilitate.

fol. 18*va*.-71*rb*. In vigilia Natalis Domini. In Quadragesima.

fol. 71*va*. Incipit sermo primus beati Bernardi super psalmum : *Qui habitat.*

fol. 149*vb*. Expliciunt quidam sermones beati Bernardi abbatis temporales, ab Adventu Domini usque ad Pascha, inter quos continetur tractatus eiusdem super psalmum *Qui habitat.*

Incipiunt sermones beati Bernardi abbatis de sanctis ab Adventu ad Pascha.

fol. 197*va*. Incipit tractatus beati Bernardi abbatis super Evangelium *Missus est.*

fol. 218*ra*. Incipit quarta pars seu omilia super *Missus est.*

Digitized by Google

Éd. PL, t. CLXXXIII.

xve s. 225 ff. vélin, 0m28 × 0m19. Écriture à deux colonnes. Initiales en couleur et ornées. Titres rubriqués.

273

SERMONES SANCTI BERNARDI.

Titre de l'étiquette sur dos.

Fol. 1. Liber sancte Marie de Thosan, in quo continetur pars prima sermonum sancti Bernardi abbatis Clarevallensis.

fol. 1-2*vb*. Table.

fol. 3*ra*. De Adventu Domini sermo primus.

fol. 180*vb*. Item tertius in labore messis.

fol. 182*vb*. Expliciunt sermones beati Bernardi, primi Clarevallis abbatis, pars prima.

fol. 184-187*vb*. Concordantie sive quedam notabilia collecta ex prima parte sermonum beati Bernardi abbatis.

Ed. PL, t. CLXXXIII.

XIIIe s. 187 ff. vélin, 0m31 × 0m23. Écriture à deux colonnes. Initiales ornées et en couleurs. Titres à l'encre rouge.

274

POSTILLA SUPER EVANGELIA QUADRAGESIMALIA FRATRIS FRANCISCI DE ABBATE DE CIVITATE ASTENSI.

Titre sous corne.

Fol. 1*ra*. Incipit quadragesimale abbatis editum a fratre Francisco ordinis fratrum minorum : Cum ieiunatis, nolite fieri sicut ypocrite tristes. Mat. VI. *Sicut apparet ex multiplici experimento.*

f. 114*vb*. [Feria 3^e Pasce]. Expl. *honoris et honestatis, ad quos nos perducat etc. Amen.* Infrascripta tabula signat et notabilia demonstrat que in exposicione Ewangeliorum quadragesimalium continentur.

fol. 117*rb*-117*v*. Tituli qui sequuntur immediate in supradicta tabula describuntur. *Adventus... Vinea Christus.*

Voir WADDING, *Script. minor.*, 1650, 43,III.

xve s. 117 ff. vélin, 0m28 × 0m21. Écriture à deux colonnes. Initiales coloriées et ornées. Le 1er f. est orné d'un encadrement relevé d'or et de figures d'oiseaux, chien et lièvre.

Le f. 87 a été presqu'entièrement découpé.

275

ARGUMENTA CONCIONUM.

Titre sur dos.

Fol. 1*ra*-8*rb*. Teumata fratris N[icolai] posita secundum ordinem sequentis operis.

fol. 85*rb*-8*vb*. PARTIE D'HOMÉLIE DE S. AMBROISE sur le texte de S. Matthieu : *Ecce Ego mitto vos sicut oves.*

fol. 1*ra*. Dominica 1e in Adventu Domini. Epistola Ro. 13. Hora est jam nos de sompno surgere... *Sicut dicit Sapiens.*

Digitized by Google

fol. LXIXva. Expl. *venite et videte opera Domini que posuit prodigia, etc.*
Expliciunt theumata Nicholay de tempore.
fol. LXIXvb. Incipiunt de sanctis. Table de l'ouvrage qui suit.
fol. LXXIIva. In festo sancti Andree sermo primus.
fol. CXLIIIvb. De S. Martino sermo septimus. Expl. mutil. *voca pauperes et debiles etc.*
Cfr ms. 269.
XVe s. 8 ff. prélim. et 143 ff., vélin, 0m17 × 0m14.
Écriture à deux colonnes. Initiales ornées et coloriées. En-têtes rubriqués.
Les marges ont été noircies. Les ff. sont fort rognés par le relieur.

276

SERMONES MAGISTRI JOHANNIS DE VILLARI.
Titre sous corne.
Fol. 1. Dominica prima Adventus : Induamur arma lucis, Ro. 13. *Videmus sensibili experientia quod homines, tempore offense domini, induunt se vilibus, sumunt vestes lugubres et simulant dolorem satis magnum. Tempore autem pacis et letitie, quando novo domino suo noviter venienti ad terram debent occurrere, induunt se veste honoris et glorie.*
fol. 138. Expl. [Dominica 25 post Penthecosten[: *ad gloriam et gaudia paradysi pervenire, ad que nos perducat Ille qui, etc. Amen.* Expliciunt sermones dominicales editi et compilati a reverendo et religioso viro domino Johanne de Villari, ordinis Cistercii, magistro in sacra theologia.
Le recueil comprend 50 sermons, qui commencent presque tous par l'exposé, simple et plein de justesse, d'un fait ou vérité d'expérience, introduit régulièrement par les termes suivants : *Experimento videmus, inter alia experiri possumus, experimur quod, communiter videmus,* etc. Ces observations variées, d'ordre psychologique ou autre, où transpire la vie de l'époque, trouvent parfois des applications fort originales dans la suite du discours.
Jean de Villers, dit de Bruxelles, 39e abbé de l'abbaye de Villers en Brabant, mourut en 1333. Cfr CH. DE VISCH, *Bibl. script. sacri ord. Cist.*, p. 232. Cologne, 1656.
XVe s. 138 ff. vélin, 0m21 × 0m16. Écriture à longues lignes. Initiales coloriées.
A l'intérieur du 1er plat, ce titre : *M. Joannis de Villario, sacre theologie doctoris, ordinis Cisterciensis, sermones varii perelegantes.*
Au f. 138r :
Libro finito, Deus alme, preces Tibi mitto,
Te precor, et merito, ne moriar subito.

277

SERMONES PETRI DAMIANI.
Fol. 1r. Table.
fol. 1v. blanc.
fol. 2-129v. 79 SERMONS DIVERS.
Inc. *Apprehendent X homines ex omnibus linguis gentium fimbriam viri Hebrei.*
Cfr ms. 122.
XIIIe s. 153 ff. vélin, 0m29 × 0m20. Écriture à double colonne. Initiales en couleur. Quelques en-têtes rubriqués.

Digitized by Google

278

SERMONES STEPHANI CANTUARIENSIS.

Titre sous corne.

Fol. 4*ra*. Sermones Stephani Cantuariensis archiepiscopi. Sermo primus de nativitate Johannis Bapt. *Hodie, dilectissimi, dies illuxit insignis.*

fol. 175*rb*. [Sermo XL'S]. Expl. *Empti estis pretio magno*, etc.

Fossa dabit tellus optato tempore fructus,

Fossa caro Christi celica regna dedit.

Les ff. préliminaires contiennent :

fol. 1*va*. Sermo ad claustrales de cruce Domini. *Afferam pauxillum aquè et laventur pedes vestri.*

fol. 3*ra*. Sermo in Assumptione Beate Marie. *Ponam arcum meum... Si qua matrona nobilis.*

Cfr ms. 28.

XIVe s. 77 ff. vélin, 0m24 × 0m18. Écriture à double colonne. Initiales ornées et coloriées. En-têtes rubriqués.

279

LIBER SANCTE MARIE DE THOSAN, IN QUO CONTINENTUR SERMONES BEATI LEONIS PAPE et alia eius opuscula, sicut subiecta pagina demonstrat.

Titre du f. 2*v*.

Fol. 3*ra*. De ordinatione sua.

Fol. 6*rb*. De collectis.

fol. 9*rb*. De jejunio.

fol. 15*vb*. In Nativitate Domini.

fol. 31*ra*. De Epiphania.

fol. 40*ra*. De Quadragesima.

fol. 54*ra*. De Transfiguratione.

fol. 56*rb*. De passione Domini.

fol. 78*vb*. De Pascha.

fol. 81*vb*. De Ascensione.

fol. 84*ra*. De Pentecoste.

fol. 88*va*. De jejunio Pentecostes.

fol. 90*rb*. In natali apostolorum Petri et Pauli.

fol. 92*ra*. In festo S. Laurentii.

fol. 92*vb*. De jejunio septimi mensis, id est Septembris.

fol. 100*rb*. Expliciunt sermones beati Leonis pape. Omilia super *Videns turbas Jhesus.*

Ed. PL, t. LIV, LVI.

Cfr ms. 64.

XIIIe s. 176 ff. vélin, 0m35 × 0m26. Écriture à double colonne. Initiales en couleur et ornées. En-têtes rubriqués.

280

SPECULUM ECCLESIE HONORII AUGUSTUDUNENSIS.

Fol. a1*ra*. Le titre susdit.

Digitized by Google

fol. 138*vb*. Expl. mutil. *ubi est melior dies.*

Ed. PL, t. CLXXII, col. 813-1074, 4e alinéa.

Voir *Hist. litt., o. c.*, XII, 165.

XIVe s. 138 ff. vélin, 0m24 × 0m16. Écriture à double colonne. L'espace réservé aux initiales est resté blanc.

Les ff. 88-93 ont subi des entailles au moyen d'un instrument tranchant. Une partie du f. 91 a été enlevée.

281

SERMONES VULGARES JACOBI DE VITRIACO.

Fol. 1*ra*. Incipit prologus in sermonibus vulgaribus. *Operamini cibum qui non perit.*

fol. 3*ra*. Sermo ad prelatos et sacerdotes.

fol. 244*rb*.[Sermo ad pueros et adolescentes.] Expl.*virtute confessionis ea recuperare possitis, auxiliante Domino nostro Jhesu Christo qui est benedictus in secula seculorum, Amen.* Deo gracias semper.

fol. 244*va*. Liber [*ratare*] in quo continentur sermones vulgares Jacobi de Vitriaco.

Suit la table qui renseigne 31 classes de sermons.

Voir sur Jacques de Vitry et son œuvre, LECOY DE LA MARCHE, *o. c.*, p. 53.

XVe s. 245 ff. vélin, 0m35 × 0m25. Écriture à double colonne. Initiales en couleur, la première relevée d'or. En-têtes rubriqués.

A l'intérieur du 1er plat : *Conventus Brugensis ff. min. recollectorum.*

282

DISTINCTIONES EX VARIIS SERMONIBUS COLLECTAE, CUM ALIQUOT SERMONIBUS INTEGRIS.

Titre sur dos.

Fol. 1*va*-12*va*. TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES, disposée par ordre alphabétique, avec renvois aux feuillets qui suivent.

fol. 12*vb*-14*vb*. TABLE DES THEMATA pour les sermons 1°) *de tempore*, 2°) *de sanctis*, qui suivent, f. 1133*v* à d. 312*v*.

fol. 15-133*v*. DISTINCTIONES QUEDAM EXCERPTE EX SERMONIBUS QUI INCIPIUNT *Narraverunt.*

Inc. *Abstinentia arcta arctior.*

Expl. *revocatus fortius teneatur.*

fol. 133*v*-161*r*. SERMONES SUPER EPISTOLAS DOMINICALES, [Guiberti de Tornaco ?]

Inc. Hora est jam nos de sompno surgere. Ro. XIII. *Apostolus tanquam summi regis nuntius adventum Ejus nobis annuntians admonet ad surgendum, videns lucem appropinquantem.*

Un second sermon pour le même Dimanche, fol. 134, commence ainsi :

Hic duo nominantur, scilicet quid deserendum, scilicet sompnus, et quid faciendum, scilicet opus bonum.

C'est une première série de sermons sur les épîtres des Dimanches, pour toutes l'année liturgique.

L'explicit, fol. 161, dit :

Explicitunt sermones super epistolas dominicales.

Digitized by Google

fol. 161*r*-253*r*. ALII [sermones] SUPER EPISTOLAS EASDEM.

Inc. Dominica 1ª Adventus. Abjiciamus opera tenebrarum et, etc. Ro. XIII. *Scriptum est, Heb.* III, *adeamus cum fiducia thronum gratie Ejus et inveniemus gratiam et misericordiam in tempore oportuno. Duplicem thronum legimus in Scriptura sacra.*

C'est une autre série de sermons sur les épîtres des Dimanches. Elle fait suite à la précédente.

Le scribe a gardé l'anonymat par la formule usuelle que nous lisons fol. 253*r*. : *Scriptor qui scripsit cum Christo vivere possit.*

Entre f. 253*v* et f. 254 nous constatons la disparition des trois feuillets.

fol. 254*v*-312*vb*. SERMONES MAGISTRI... CUJUS ANIMA REQUIESCAT IN PACE. AMEN.

Ce recueil est d'une autre main et forme un manuscrit primitivement séparé, qui fut réuni dans une même reliure avec la partie qui précède ici. Les tables, du commencement ont été faites après la réunion des deux mss et portent sur tout le codex tel que nous le possédons.

Inc. Dominica 1ª in Adventu Domini sermo. Ecce venit rex, occurramus obviam Salvatori nostro. *Ecce, dicit ecclesia, quia demonstrat tempus gratie et plenitudinis.*

Cette série comprend, pour toute l'année liturgique, des sermons sur les épîtres des Dimanches, parfois aussi sur les Évangiles,ainsi que sur les principales fêtes.

Parmi les fêtes *de sanctis* et autres, notons :

De sancto Nicholao, f. 254*rb*.

In die beati Stephani, f. 257*va*.

De innocentibus, f. 258*rb*.

De sancto Vincentio, f. 263*rb*.

De sancto Paulo apostolo, f. 263*vb*.

In cathedra sancti Petri, f. 270*rb*.

In annuntiatione Beate Virginis, f. 274*ra*.

In Parasceve ad crucem, f. 275*rb*.

De sancto Marco. f. 279*ra*.

Dominica in Trinitate ad sacerdotes, f. 285*ra*.

Sermo de eodem ad populum, f. 285*va*.

Item de Trinitate sermo magistri Johannis, f. 285*vb*.

De sancta Maria Magdalena, f. 290*va*.

De beato Jacobo et Christoforo, f. 291*ra*.

De beato Larentio, f. 293*ra*

In Assumptione beate Marie Virginis, f. 293*va*, 293*vb* et 294*ra* (bis).

De sancto Bartholomeo, f. 295*rb*.

In decollatione beati Johannis Baptiste, f. 296*va*.

Sermo de hystoria Job, f. 296*vb*.

In nativitate beate Marie Virginis, f. 297*va*, 297*vb*, 298*ra*.

In exaltatione sancte crucis, f. 298*rb*.

Sermo de evangelistis, f. 299*va*.

De sancto Michaele, f. 300*va*.

Ad synodum post Michaelis, f. 301*ra*.

De sancto Bavone, d. 301*rb*.

De omnibus sanctis, f. 305*va*, 306*ra*.

Sermo de animabus, f. 306*rb*.

Digitized by Google

In dedicatione sermo ad laycos, f. 308*rb*.
De eodem ad infirmos hospites, f. 308*vb*.
Item in dedicatione ad claustrales, f. 309*rb*.
In dedicatione templi, f. 309*v*, 310*ra*.
Sermo de sancto Martino, f. 310*va*.
De sancto Clemente, f. 311*va*.
In dedicatione ecclesie, f. 312*ra*, 312*rb*, 312*vb*.
Au bas du fol. 312*vb* nous lisons :
Expliciunt sermones magistri... cuius anima requiescat in pace. Amen.
Le nom de ce maître n'est pas indiqué.
fol. 313-315*vb*. COMMENCEMENT D'UNE SÉRIE INCOMPLÈTE DE SERMONS.
Nous y trouvons les sermons qui suivent :
1) Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum. *In hiis verbis suam Deus nobis ascensionem insinuat.* f. 313*ra*.
2) Hortamur vos ne in vacuum gratiam Dei recipiatis. Diffusa est gratia in labiis... *Verbum secundo propositum dirigitur ad Dominum nostrum Jhesum Christum secundum quod patet.* f. 313*rq*.
3) Hortamur vos, etc. *Apostolus in isto brevi verbo hortatur nos ad gratiam divinam suscipiendam, custodiendam et multiplicandam.* f. 313*rb*.
4) Venite filii, audite me. Timorem Domini docebo vos. Audi tacens et pro reverentia accidet tibi bona gratia. *Verbum ultimum scriptum est in Ecc°, in quo hortatur Sapiens bonum audientem.* f. 315*rb*.
5) Venite filii, etc. *Verba ista sunt prophete.* f. 315*vb*.
Ces derniers mots forment la dernière ligne du volume.
XIVe s. 315 ff. de vélin, 0^m255 × 0^m18. Écriture de mains différentes, à longues lignes, f. 15-253, à deux colonnes, f. 254-315. Initiales ornées et coloriées. L'ancienne pagination en chiffres romains se trouve indiquée au verso de chaque feuillet.

283

HOMELIAE IN DOMINICAS.
Titre sur dos.
Fol. 1*ra*. Inc. *Cum sacrosancta mater ecclesia.*
fol. 184*vb*. Expl. *in tribulationibus Deum laudans.*
C'est le même ouvrage que nous avons sous le nom de Jean Halgrin d'Abbeville, dans le ms. 265.
Cfr ms. 265.
Fin XIIe, com^t XIVe s. 184 ff. velin, 0^m21 × 0^m16. Écriture à deux colonnes. Initiales coloriées.

284

SENTENTIE EX VARIIS ANTIQUIS PATRIBUS COLLECTE, CUM SERMONIBUS ALIQUOT, PARTIM DE TEMPORE, PARTIM DE SANCTIS.
Titre de la main du prieur des Dunes, Charles De Visch.
Le présent recueil constitue un riche vade-mecum pour le prédicateur. Il comprend
Fol. 1-7*va*. SENTENCES DE SÉNÈQUE.
Inc. *Non estimes magnum quod caducum est.*

Digitized by Google

Ces sentences sont suivies de trois courts traités ou répertoires, composés uniquement d'extraits juxtaposés des saints Pères ou d'hommes célèbres, dont les noms sont rubriqués. Ces traités ne portent pas de titre, mais ils sont divisés chacun en plusieurs chapitres :

fol. 8-19. PREMIER TRAITÉ.

Inc. *Deus est immortalis mens, incontemplabilis celsitudo, forma multiformis, multiplex spiritus, incogitabilis inquisitio, insopitus oculus, omnia continens, lux, bonum. Philosophus.*

Il compte les chapitres suivants :

1) De eo quid sit Deus.
2) De virtute
3) De fide
4) De spe
5) De caritate
6) De amore Dei
7) De bono amicitiae
8) De passione Domini
9) De paupertate
10) De contemptu mundi
11) De sancta solitudine
12) De temptatione
13) De flagello Dei
14) De prelatis
15) De subditis
16) De contemplatione
17) De civitate sancta Jherusalem
18) De premio.

fol. 19*v*-30. DEUXIÈME TRAITÉ

Inc. *Ambrosius. Penitentia est mala preterita plangere et plangenda iterum non committere.*

Les divers extraits sont rangés par ordre en 23 chapitres :

1) De penitentia
2) De compunctione
3) De confessione
4) De oratione
5) De misericordia Domini
6) De humilitate
7) De obedientia
8) De timore
9) De jejunio
10) De discretione
11) De disciplina
12) De silentio
13) De gratiarum actione
14) De gratia
15) De patientia
16) De correctione
17) De prudentia

Digitized by Google

18) De justitia
19) De fortitudine
20) De temperantia
21) De abstinentia
22) De continentia
23) De virginitate.

fol. 30*v*-36*v*. TROISIÈME TRAITÉ.

Inc. *Augustinus. Superbia est prave celsitudinis appetitus.*

Il compte 17 chapitres :

1) De superbia.
2) De vana gloria
3) De ypocrisi
4) De propria voluntate
5) De invidia
6) De detractione
7) De adulatione
8) De ira
9) De avaritia
10) De ociositate
11) De gula
12) De ebrietate
13) De luxuria
14) De mala consuetudine
15) De morte corporis
16) De judicio
17) De penis inferni.

fol. 36*v*-44. EX DICTIS BEATI BERNARDI DE VIRTUTIBUS

Inc. *In sermone de Penthecostes. Initium revertendi ad Deum penitentia est.*

Ce nouveau répertoire, qui fait suite aux précédents, se compose de 45 chapitres qui traitent chacun d'une vertu spéciale. Des rubriques indiquent les ouvrages de Saint Bernard auxquels les textes mis à profit se rapportent.

L'opuscule est incomplet. Il termine au chapitre 12.

fol. 44*v*-47. SERMO DE BEATO JOHANNE BAPTISTA.

Inc. Non est inventus similis illi, etc. *Karissimi, sicut dicit Gericus, sermone primo, hodierne festivitatis, super illud Jer. primo : « A a a, Domine, Ecce nescio loqui quia puer ego sum. »*

Expl. *Juventus sine senectute, lux sine tenebris, pax sine discordia et eterna gaudia sine tristitia. Ad ista precibus et meritis beati Johannis Baptiste nos perducere dignetur Jhesus Christus filius Dei, qui cum Patre et Spiritu sancto vivit et regnat per omnia secula seculorum. Amen.*

fol. 47*v*-48 SERMO IN PENTECOSTES

Inc. In nationes gratia Spiritus Sancti effusa est. Act. x°. Cor mundum crea in me, Deus, spiritum rectum innova in visceribus meis. Ps. *Karissimi, in omni predicatione facienda tria sunt cuilibet predicatori a Deo appetenda. Primum est divine gratie benignitas, in sanctitatis conversatione, ad sermonem incipiendum.*

Expl. mutil. *De primo scribitur Act.* IIII° *Repleti sunt omnes Spiritu Sancto. Loquebantur verbum Dei cum fiducia. De secundo, Act.* II°

fol 48*v*, 49-56, blancs.

Digitized by Google

fol. 57*ra*. Fragment d'un sermon sur les anges de Tobie.

fol. 57*rb*. Fragment d'un sermon pour le 1er Dimanche de l'Avent.

fol. 587*v*-60*va*. Un traité inconnu « De Amore ».

Inc. *Ad amorem divinum nos incitant quinque, scilicet Scriptura sacra, natura, gratia, gloria repromissa a Deo et universa creatura.*

Expl. *sine fine videbitur, sine fastidio amabitur, sine fatigatione laudabitur.*

Le premier chapitre, dont nous venons de lire le commencement, est suivi de ceux-ci :

De causa amoris
De incitamentis amori
De amicitia quadruplici
Septem valent ad hoc ut aliquis diligatur a Deo
Amor sanctus debet esse quadruplex
Amor Dei quadruplex est
Decem signa sunt in quibus divinus amor cognoscitur
Ad hoc ut aliquis ametur a proximo valent quatuor.
Ad amicum eligendum quatuor sunt necessaria.
Amor mundi facit quattuor mala
Gaudium electorum provenit quasi a sex partibus.

Le traité est composé uniquement de textes d'Écriture Sainte, d'extraits des saints Pères ou d'hommes célèbres,qui confirment les différentes thèses énoncées dans les en-têtes des chapitres.

Le chapitre qui traite des signes de l'amour de Dieu est repris de façon plus explicite au fol. 213. Cfr fol. 110*ra*-122*vb*, 221*ra*-221*va*.

fol. 60*va*-60*vb*. In Nativitate sermo.

Inc. Filius datus est nobis. Ysa. *In verbis illis notantur tria. Pretiositas dati, ibi* Filius ; *liberalitas dantis, ibi* datus, *utilitas dati, ibi* nobis. *Primum generat admirationem, secundum amorem, tertium provocat ad gratiarum actionem.*

fol. 60*vb*-61*rb* [Pro Dominica in palmis sermo].

Inc. Risus dolore miscebitur. Proverb. *In hiis verbis satis convenienter potest notari tota continentia presentis sollempnitatis. Hodie enim ecclesia miscet dolorem cum risu et luctum cum gaudio. Risum et gaudium representat in Evangelio, dolorem et luctum in passione. Et hoc secundum duas processiones que hodie representantur : nam que fuit de monte Oliveti in Jherusalem, cum honore et reverentia.. alia que fuit de Jherusalem in monte Calvarie, cum merore et verecundia, de qua in passione que legitur post Evangelium.*

fol. 61*rb*-61*vb*. De Passione.

Inc. Et bajulans sibi crucem exivit in eum. Jo. *In verbis illis circa passionem Domini tria possunt notari. Primo causa patiendi. Secundo genus passionis. Tertio locus. In causa fuit voluntas.*

fol. 61*vb*-62*rb*. In Pascha.

Inc. Expurgate vetus fermentum. *Fermentum in multis locis in Sacra Scriptura dicitur peccatum.*

fol. 62*rb*-64*ra*. Item in Pascha.

Inc. Pascha nostrum immolatus, etc. *In hoc verbo ostendit ecclesia quod pro sanctitate ecclesie occisus est Christus.*

fol. 64*ra*-64*va*. Item de eodem.

Digitized by Google

Inc. Epulemur non in fermento veteri, etc. *In verbo isto invitat nos ecclesia ad escam angelorum, de qua Sap.* XVI : *Angelorum esca nutristi populum tuum.*

fol. 64*va*-64*vb*. IN ASCENSIONE.

Inc. Qui descendit ipse est et qui ascendit, etc. *Nota hic tria, scilicet descensum, ibi* : quis descendit ; *ascensum,* ibi : ipse est qui ascendit ; *causam ascensionis ibi* : ut adimpleret omnia.

fol. 64*vb*-65*vb* [IN DIE PENTECOSTES].

Inc. *Apparuerunt apostolis dispertite lingue tanquam ignis, id est radioli ignei ad modum linguarum formati, divisi et dispertiti super capita eorum, apostolorum. Act.* VII. *Circa hoc verbum tria attendenda sunt. Primo quid per hoc sit significatum quod Spiritus Sanctus in linguis igneis apparuit.*

La fin de ce sermon manque.

fol. 66*ra*-67*va*. TROIS AUTRES SERMONS POUR LA MÊME FÊTE.

fol. 68*r* blanc.

fol. 68*v*. DEUX COURTES CONSIDÉRATIONS SUR LES TEXTES SUIVANTS :

1) *Contra folium quod vento rapitur, etc.*

2) *Homo quasi putredo consumetur dum carnis sue corruptione conteritur.*

fol. 69. ITEM SUR LE THÈME : *Redde quod debes.*

fol. 69*v*. ITEM SUR : *Simile est regnum celorum homini regi.*

fol. 70*r*-70*v*. SERMON SUR LE TEXTE : *Redde quod debes.*

Inc. *Triplex debemus debitum, scilicet peccati, beneficiorum, injuriarum, dyabolo, Deo et proximo.*

fol. 70*vb*-72*v*. SERMON SUR LE TEXTE : *Reddite que sunt Cesaris, etc.*

Inc. *Iste de quo in hoc Evangelio legitur est anima lumine vultus Dei insignita.*

fol. 73-73*vb*. ITEM SUR : *Est puer unus hic.*

Inc. *Puer ibi quilibet fidelis dicitur,qui dicitur habere per gratiam quod puer habet per naturam.*

fol. 73*vb*-74*rb*. ITEM SUR LE MÊME TEXTE.

Inc. *Qui vult a Domino spiritualiter reficî oportet quod tria faciat que turba legitur fecisse.*

fol. 74*va*-75*rb*. ITEM SUR : *Domine Deus virtutum converte nos, etc.*

Inc. *In hiis verbis possumus considerare quadruplicem adventum Christi.*

fol. 75*rb*-76*rb*. IN ADVENTU.

Inc. Hora est jam nos de sompno surgere. *Causa est quia ecce Dominator Deus cum virtute veniet. Rusticus esses si filio imperatoris venienti ad te non assurgeres.*

fol. 76*rb*-76*va*. IN NATIVITATE.

Inc. *Exortum est in tenebris lumen rectis, id est Christus qui est lux vera, et hoc fuit quando natus est de virgine.*

fol. 65*va*-77*va*. DE EODEM.

Inc. Parvulus natus est nobis, etc. *In hiis verbis ostenduntur tria commoda nobis collata.*

fol. 77*va*-77*vb*. [IN PASCHATE .

Inc. Pascha nostrum immolatus est Christus. *Circa immolationem agni paschalis dantur quatuor leges.*

fol. 77*vb*-78*rb*. DE SANCTO ANDREA APOSTOLO.

fol. 78*rb*-78*vb*. DE APOSTOLIS

Digitized by Google

fol. 79*ra*. PARTIE DE SERMON SUR LE TEXTE : *Ductus est Jhesus in desertum a Spiritu.*

fol. 79*rb* et 79*v*. blancs.

fol. 80*ra*-102*vb*. SÉRIE DE SERMONS A PARTIR DU 1er DIMANCHE DE L'AVENT JUSQU'A CELUI DE PENTECÔTE.

fol. 102*vb*-103*va*. SERMON SUR LE TEXTE : *Homo quidam erat dives.*

fol. 103*vb*-103*vb*. AUTRE SERMON SUR LE MEME TEXTE.

fol. 104*r-v*. EXTRAIT DE S. AUGUSTIN SUR LE MÊME TEXTE.

fol. 105*ra*. GROUPEMENT D'AUTORITÉS SUR LA PREMIÈRE BÉATITUDE : *Beati pauperes.*

fol. 105*va*-106*ra*. CONSIDÉRATIONS SUR LA SAINTE VIERGE, RANGÉES SOUS LES TITRES SUIVANTS : *Quod beata Virgo comparatur celo, aurore, lune.*

fol. 106*ra*-106*bva*. DE PREROGATIVIS BEATE MARIE.

fol. 106*va*-106*vb*. QUOD BEATA MARIA COMPARATUR ACIEI CASTRORUM.

fol. 106*vb*-107*ra*. STELLE.

fol. 107*ra-rb*. MULIER SOLE AMICTA.

fol. 107*rb*-107*va* DICITUR NUBES.

fol. 107*va*. QUOD UTERUS BEATE VIRGINIS DICITUR TABERNACULUM FEDERIS.

fol. 107*vb* QUOD BEATA VIRGO DICITUR PARADYSUS.

fol. 107*vb*-108*va*. HORTUS CONCLUSUS.

fol. 108*va-vb*. QUOD BEATA VIRGO COMPARATUR FONTI.

fol. 108*vb*-109*r*. QUOD BEATA VIRGO COMPARATUR VELLERI ET CHRISTUS PLUVIE.

fol. 109*ra*-109*va*. QUOD BEATA VIRGO DICITUR TERRA.

fol. 109*va-vb*. QUOD BEATA VIRGO DICITUR ARCHA.

fol. 109*vb*-110*ra*. QUOD BEATA VIRGO DICITUR SYON.

fol. 110*ra*-122*vb*. SUJETS D'INSTRUCTION DIVERS, RANGÉS PAR CHAPITRES.

Ils sont composés comme le traité *De amore*, f. 57*v*-60*va*.

Nous en transcrivons les rubriques :

Quod vitia sunt vitanda et quare, f. 110*ra*.

De triplici fructu peccati, f. 110*va*.

Quod gula multa bona aufert, f. 110*va*.

Quibus de causis solent fieri convivia, f. 110*vb*.

Quod vitanda sit familiaritas mulierum, f. 110vb.

Quod sex sunt prohibita circa divitias, f. 111*rb*.

Contra acceptores munerum, f. 111*va*.

Contra carnalem amorem, f. 111*vb*.

De vitio proprietatis, f. 112*ra*.

De corpore Christi sumendo, f. 113*ra*.

Contra indigne communicantes, f. 113*rb*.

Contra illos qui nolunt communicare et de utilitate, f. 113*va*.

De avaritia scientie, f. 113*va*.

De accidia, f. 11e3*vb*.

Contra accidiam, f. 113*vb*.

Contra tepiditatem, f. 114*rb*.

Contra sompnolentos, f. 114*va*.

Contra otiosos, f. 114*va*.

De mansione quam sibi vendicat otiosus, f. 115*ra*.

Quod magis sunt reprehensibiles qui tempore gratie sunt otiosi quam qui ante, f. 115*ra*.

Digitized by Google

De dilatione, f. 115*rb*.

Multa bona veniunt ex conversione subita, f. 115*vb*.

Quod conversio dilata est difficilior multis de causis, f. 116*rb*.

De peccato illius magno et multiplici nolentis ad Dominum converti et Domino confiteri, f. 116*vb*.

De indevotione, f. 117*ra*.

De tristitia mala, f. 117*rb*.

De accidia claustralium, f. 117*va*.

De remediis contra accidiam, f. 167*va*.

De superbia, f. 117*vb*.

Quo modo Deus se habet ad superbiam, f. 118*ra*.

Quod non sit gloriandum de scientia, f. 118*rb*.

De superbia clericorum, f. 118*va*.

De superbia prelatorum, f. 119*ra*.

De superbia claustralium, f. 119*rb*.

Contra inobedientiam, f. 119*va*.

Contra non observantes festa et dominicas et quare specialiter beate Marie honor exhibetur in sabbato, f. 119*vb*.

A quibus est cessandum in festis et quibus vacandum, f. 120*ra*.

Contra murmur, f. 120*rb*.

De murmure claustralium, f. 120*va*

Remedia contra murmur, f. 120*vb*

De detractione, f. 121*ra*.

De adulatione, f. 121*va*

De multiloquio, f. 122*ra*.

De verbo otioso, f. 122*ra*

De commendatione silentii, df. 122*rb*

fol. 123-168*v*. SUJETS D'INSTRUCTIONS DIVERS.

Ils rentrent dans le genre précédent et sont présentés suivant la même méthode.

fol. 169*ra*-212*v*. SERMONS POUR LES PRINCIPALES FÊTES DE L'ANNÉE.

Notons :

Sermo in adventu Domini, f. 169*ra*.

Inc. Emitte manum tuam de alto, eripe me et libera me. *Multis modis invitabatur Filius David ad incarnationis beneficium.*

Item, f. 169*va*.

Inc. Ecce venit rex. Occuramus obviam Salvatori nostro. *In hoc themate admirandus regis regum adventus notatur.*

Item, f. 170*ra*.

Inc. Ecce sponsus venit ; exite obviam ei. *Est triplex adventus Christi.*

In Nativitate Domini, f. 171*ra*.

Inc. Puer natus est nobis etc. *Christus ideo parvulus nascitur ut nos magnos faciat.*

Item sermo, f. 172*rb*.

Inc. Natus est Noemi filius et vocaverunt nomen ejus Obed. *Legitur in libro Ruth aquod natus erat filius,.*

[Item], f. 173*rb*.

Inc. Venerunt festinantes, etc. *Nota quod venire debemus ad Jhesum a quo recessimus per peccatum.*

Digitized by Google

In Purificatione, f. 175*ra*.
[Item], f. 175*va*.
In Epiphania Domini, f. 175*vb*.
In Ascensione, f. 177*ra*.
De sancto Johanne Baptista, f. 177*va*.
Item sermo, f. 178*rb*.
[De beata Virgine], f. 178*va*.
In Assumptione, f. 179*rb*, 180*va*, 181*rb*, 182*vb*.
In Epiphania, f. 184*vb*, 186*ra*, 187*ra*.
In Purificatione sancte Marie, f. 187*va*, 188*va*.
[In Nativitate], f. 189*ra*.
[In Ascensione], f. 189*rb*.
De sancto Benedicto, f. 190*rb*, 191*va*, 192*rb*, 193*ra*, 193*rb*.
Sanctorum Petri et Pauli, f. 193*va*, 198*vb*.
In sancto die Pasche, f. 197*vb*.
In Pentecostes, f. 199*rb*.
In festo omnium sanctorum, f. 200*ra*, 200*va*, 201*ra*.
De S. Martino sermo, f. 204, 206*ra*.
De sancto Clemente, f. 206*vb*.

fol. 213*ra-rb*. Autre texte, avec variantes, d'un chapitre du traité *De amore*.

Inc. *Multa sunt signa amoris veri.*

Cfr f. 57*v*-60*va*.

fol. 213*vb*-213*va*. Considérations sur le thème : *Nolite iudicare.*

fol. 213*ra-vb*. Item sur : *Nos perdidimus in Adam paradisum voluptatis, sed longe meliorem in Christo recuperabimus.*

fol. 214*ra*-221*ra*. Considérations sur différents textes de l'Ancien Testament, se rapportant a l'histoire d'Abraham, de Jacob et de Joseph.

fol. 221*ra*-221*va*. Deux chapitres : *De dilectione Dei erga hominem*, et : *Ab amore mundi nos debent dividere mundi vanitas, vite brevitas, Christi caritas, premii infinita eternitas.*

Ces deux chapitres semblent pris au traité *De amore*, f. 57*v*-60*va*.

fol. 221*vb*. Sermo in Ascensione Domini.

Inc. *Olim Christus descendit de celo in mundum ut visitaret infirmum.*

fol. 222*ra*-241*ra*. Considérations allégoriques sur différents textes de l'Ancien Testament.

fol. 241*r-v*. Capitula de libro S. Augustini episcopi de spiritu et anima.

xive s. 241 ff. vélin, 0^m144 × 0^m105. Partie à longues lignes, partie à deux colonnes. Écriture de mains différentes.

Au verso du f. 221, ces vers :

Discredens, falsus, simul incensor, violentus
In clerum, pape debent peccata fateri.
Hostis nature faciens inprobra puelle.

285

Fol. 1-64*v*. Recueil, en 34 chapitres, contenant des sermons attribués a S. Augustin.

Digitized by Google

Inc. mutil. *autem ministro, minister autem in carcerem. Non exies inde, donec reddideris novissimum quadrantem.*

Les 1ens ff. du 1er quaternion manquent. L'incipit cité fait partie du 4e chapitre.

Cap. 5. De dilectione solum amicorum [et] inimicorum, f. 2r.

Inc. *Frequenter, fratres karissimi, audivimus in Evangelio Dominum dicentem : Diligite inimicos vestros.*

6. De dilectione caritatis et odio cupiditatis, et quod regnum celorum non solum duobus minutis, sed etiam bona voluntate emi possit, et de tribulatione uvarum et olivarum, f. 4.

Inc. *Beatus apostolus Paulus, fratres karissimi, ut nobis vere ac perfecte caritatis dulcedinem commendaret.*

7. De eo quod scriptum est : Beatus vir qui post aurum non abiit, et ut ubicumque aliquid invenerit, ei qui perdidit sine dubitatione restituat, et quia ad ovile lupus venit et lupus redit, f. 6v.

Inc. *In Scripturis divinis legimus, fratres karissimi, quod beatus sit qui post aurum non abiit.*

8. De lectione Apostoli ubi ait : Redimentes tempus, quoniam dies mali sunt, et illud : Das nummos ut emas tibi panem, dimitte malo homini ut emas, f. 8.

Inc. *Apostolum cum legeretur audistis, imo omnes audivimus dicentem nobis.*

9. Ad eos qui dicunt : ubi requiem expecto adhuc modicum et converto me, ut dum differt de die in diem, superveniente subito ei ultimo die, perit confessio et restat dampnatio, ac sic quomodo alii in desperando, ita isti male sperando pereunt, f. 10v.

Inc. *Frequenter, fratres karissimi, cum psalmista cantavimus : Sustine, Dominum, virititer age.*

10. De confessione peccatorum, et quia hoc desiderat diabolus ut peccata nostra minime confitentes, rei ante tribunal Judicis eterni appareamus. Deus e contrario vult ut mala nostra humiliter confiteamur in hoc seculo ut ab eis liberari mereamur, f. 12v.

Inc. *In omnibus scripturis divinis, fratres dilectissimi, utiliter ac salubriter ammonemur.*

11. De eo quod scriptum est : Ne tardes converti ad Dominum, neque differas de die in diem, et de contemptu avaritie et de honore ambitionis, et quia vermis divitiarum superbia est, f. 15.

Inc. *Audivimus, fratres karissimi, per prophetam Deum dicentem : Ne tardes converti ad Deum.*

12. De periculo sacerdotis et de illo divite cuius ager uberes fructus attulerat, et de illo alio qui purpura induebatur et bysso, f. 16v.

Inc. *Si diligenter attenditis, karissimi, omnes sacerdotes Domini, non solum episcopos sed etiam presbiteros.*

13 De martyribus et gratia Dei, f. 19.

Inc. *Dominus noster Jhesus Christus testibus, id est martiribus suis, pro humana infirmitate sollicitis.*

De sancto Paulo apostolo, f. 19v.

Inc. *Jam ergo audiamus Paulum apostolum dicentem cum passioni appropinquaret, de corona sibi parata presumentem.*

14. Qualiter vera et perfecta dilectio debeat custodiri, et de dilectione membrorum, et quo modo omnia membra serviant quando spina calcatur, f. 21v.

Digitized by Google

Inc. *Qualiter nos invicem diligere debeamus, fratres karissimi, et unde sanitatem vel infirmitatem membrorum corporalium accipere, possumus evidenter agnoscere.*

15. Ut non solum lingua sed et moribus et operibus laudetur Deus, et quia quale est quod agitur in corde, tale est quod procedit in opere, et de purgatorii penis et de inferni puteo, f. 23.

Inc. *Resurrectio et clarificatio Domini nostri Jhesu Christi, fratres karissimi ostendit nobis vitam quam accepturi sumus.*

16. De gratia Dei secundum vas electionis, confessione atque doctrina, quoniam fides misericordie Dei donum est, f. 25.

Inc. *Confessione et doctrina quoniam fides misericordie Dei donum est, lectionibus, canticis, sermonibusque divinis, et, quod est precipuum, gratia sua edifice dominus cor nostrum.*

17. De sancto Helia, f. 27*v*.

Inc. *Dominus Deus noster nolens aliquem nostrum perire, excolens ecclesiam suam.*

18. De evangelio ubi dicit : Elemosinas facite, f. 28*v*.

Inc. *Lectio fratres, ista quam modo audivimus de sancto evangelio, ad elemosinas faciendas nos hortatur.*

19. De die octavarum infantium, f. 29*v*.

Inc. *Omnium quidem aures et mentes quos cura nostra complectitur.*

20. De capitulo psalmi L, id est de peccato David, f. 31*v*.

Inc. *Quotiescumque, fratres karissimi, aliquos ex filiis vestris ad spectacula furiosa, vel cruenta, vel turpia, quasi ad aliquod bonum currere vana persuasione et pestifero amore cognoscitis.*

21. De lectione evangelii ubi dicitur : Esto consentiens cum adversario tuo dum es cum eo in via, f. 34*v*.

Inc. *Modo cum evangelium legeretur, audivimus Dominum eos arguentem, celi qui faciem norint probare, et tempus fidei, appropinquante regno celorum, nesciunt invenire.*

22. De remissione peccatorum et de muliere peccatrice, f. 36.

Inc. *Quod ammonemur Domini eloquiis de divinis lectionibus, hinc credentes nos velle Dominum loqui, proferimus caritati vestre, Ipso adiuvante, sermonem de remissione peccatorum.*

23. De die ordinationis sue, f. 40.

Inc. *Die quidem omni, et omni hora, et cura.*

24. De eodem die, f. 41.

Inc. *Hodiernus dies, fratres, ammonet me attentius cogitare sarcinam meam.*

25. Ut silentium in ecclesia prebeatur, f. 43.

Inc. *Ante aliquot dies, propter eos qui aut pedes* (sic) *dolent, aut aliqua corporis inequalitate laborant.*

26. De tribus modis penitentie, f. 44.

Inc. *Quam sit utilis et necessaria penitentie medicina facillime homines intelligunt qui se homines esse meminerunt.*

27. De arbore ficulnea, que triennio fructum non dederat, et de illa muliere que curvata fuerat, f. 47.

Inc. *De arbore ficulnea que triennium habebat.*

28. De psalmo 48* et de ebrietatis vitio, f. 49.

Digitized by Google

Inc. *Cantavimus : Deus manifeste veniet Deus noster et non silebit. Deum Christum Scriptura predixit venturum.*

29. De capitulo evangelii ubi ait : Remittite et remittetur vobis, date et dabitur vobis, f. 52.

Ind. *Ego, fratres, vires parvas habeo, sed verbum Dei magnas habet. Valeat in cordibus vestris.*

30. Epistola sancti Augustini, f. 53.

Inc. *In Scripturis divinis legimus, fratres karissimi, Dominum dicentem : Meum est aurum et meum est argentum.*

31. De David et Golia, f. 55.

Inc. *Gollas unus fuit ex allophilis.*

32. Sermo presbiteri Eraclii de lectione evangelii ubi Petrus super aquas ambulavit, f. 56.

Inc. *Audivimus evangelium et quodam modo vidimus in lectione presenti naviculam periclitantem.*

33. De sequendo Christo et de eo quod scriptum est : Ego sum via, veritas et vita, f. 58.

Inc. *Erigunt nos divine lectiones ne desperatione frangamur.*

34. De eo quod scriptum est : Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum, f. 62.

Inc. *Secundum apostolum, fratres karissimi, qui satis diligit seculum, non habet plenum divini amoris affectum.*

V. *S. A. Augustini Opera*, t. V, Paris, 1683 : PL, t. XXXIX, col. 81.

Fol. 63-81. Augustinus de spiritu et littera.

Ed. PL, t. XLIV. col. 199.

XIIe s. 84 ff. vélin, 0m244 × 0m17. Écriture magnifique, à longues lignes. Titres des chapitres rubriqués.

La marque habituelle de la bibliothèque des Dunes manque. Nous lisons. f. 62*v* : *Liber S. Marie de Dunis.*

Titre doré sur dos : *Augustin. De Spir. etc.*

286

SERMONES DOMINICALES ET FESTIVALES.

Ancien titre sous corne.

Les *sermones* contenus dans ce ms. sont très courts et servent plutôt de canevas, avec quelques développements peu étendus.

Fol. 1-216*ra*. CHOIX DE SERMONS DE TEMPORE.

Inc. Emitte manum tuam de alto, etc. *Ecce, karissimi, sicut nau fragi in medio fluctuum periculosissimorum, et sicut captivi in medio hostium sevissimorum desiderant liberatorem, sic patres antiqui ferventissime desideraverunt advenire Salvatorem.*

fol. 216*ra*-340*va*. CHOIX DE SERMONS DE SANCTIS.

Nous y relevons entre autres les saints qui suivent :

Beatus Nicholaus, f. 224*va*, 225*vb*.

Inc. Oleo sancto meo unxi eum. *Hic verbum optime convenit beato Nicholao.*

S. Thomas, f. 227*ra*, 228*rb*.

Inc. Affer manum tuam... *Beatus Gregorius ait : Numquid casu gestum creditis.*

B. Vincentius et socii, f. 232*va*.

Digitized by Google

Inc. Fortes facti sunt in bello... *Beatus Vincentius est socii eius bene fortes fuerunt in bello.*

In conversione S. Pauli, f. 233*va*, 234*ra*, 235*vb*.

Inc. Disciplina tua correxit me... *Duo erant in Saulo ante conversionem.*

S. Franciscus, f. 257*va*, 261*ra*, 302*ra*, 303*ra*.

Inc. *Ante translationem testimonium placuisse Deo. Hoc verbum loquitur Apostolus de Enoch, Heb.*, XI. *Quod bene de sancto Francisco accepimus.*

S. François est appelé : *pater noster*, f. 261*ra*.

Cfr Bibl. Nat., Paris. lat. 15940, f. 211 ; 15939, f. 123 ; 16477, f. 217, etc.

S. Clara, f. 285*rb*, 286*rb*, 287*rb*.

Inc. Soror nostra es, crescas in milia... *Verbula que dixerit Rebecca fratres eius, possunt virgini dicere fratres minores... Dicamus ergo fratres ei : Soror nostra es.*

Ces deux derniers sermons, et d'autres de ce même recueil, pourraient bien être de Jean de la Rochelle.

Cfr mss. 222, 228.

Au f. 314*va* commence une série de sermons pour le commun des saints.

Le dernier, pour la fête de la dédicace, se trouve f. 336*vb*.

XIVe s. 340 ff. vélin, 0m20 × 0m15. Écriture à longues lignes. Initiales en couleur et ornées. L'ancienne pagination va de A-I à N-XVI, qui correspond au f. 280*r*. La suite n'a pas reçu de chiffre.

287

SERMONES DE TEMPORE, INCERTI AUTHORIS.

Titre d'écriture moderne.

Fol. 1-151*vb*.

Inc. Hora est iam nos de sompno surgere, etc. *Hoc tempus dicitur tempus adventivum, quia cantus ecclesie sunt de adventu Christi. Triplex est autem adventus Christi, scilicet adventus in carnem et adventus in mentem... Tercius adventus est ad iudicium in morte uniuscuiusque vel ad universale iudicium.*

Le recueil commence par le premier Dimanche de l'Avent et finit par celui de Pentecôte. Il correspond, avec des variantes, à la première partie, c. à d. aux feuillets 1-55*va* de notre ms. 264. Or celui-ci est la Somme des sermons de Guillaume Perraud, ou de Lyon.

Cfr ms. 264.

XIVe s. 151 ff. vélin, 0m24 × 0m17. Écriture à double colonne. Initiales ornées, rouges et bleues.

Plusieurs feuillets mutilés ont subi des restaurations, p. ex. 27 à 32, 41 à 53, 61 à 65. La moitié droite du f. 48 a été découpée. Il manque 8 feuillets entre 32 et 33, comme on peut le voir par l'ancien chiffre de pagination inscrit à l'encre rouge au verso de chaque feuillet.

Au f. 151*rb*. nous lisons cette souscription du scribe, à l'encre rouge :

Fessa manus fesse penne parcendo quiesce,
Et tibi tac letam, scriptor Gerarde, ditam.

288

SERMONES DOMINICALES.

Ancien titre sous corne.

Digitized by Google

Fol. 1. Dominica prima Adventus. Rex tuus venit tibi.

Math. XXI. *Sicut dicit Bernardus, initium adventus hodie celebramus, cuius quidem nomen celebre est satis et notum mundo, sed ratio nominis non ita. Dicitur autem adventus gallice* venue. *Ratio autem huius nominis satis nobis nota erit si consideremus quis venit, quo modo venit, ad quid venit.*

fol. 196. [Dom. XXV^a post. Trinit.]. Expl. *panis vivus qui de celo descendit et dat vitam mundo, qui cum Patre...*

fol. 196*v*-197*v*. Table.

fol. 197*v*-200*v*. Concordantie precedentis operis.

Cette série de sermons est riche en exempla et en allusions aux mœurs de l'époque.

XVe s. 200 ff. de vélin, 0^m195 × 0^m15. Écriture à longues lignes. Initiales rouges, ainsi que les en-têtes des différents chapitres.

Sur le recto du f. de garde antérieur, deux parties de sermons, l'un sur le jeûne, l'autre sur la confession pascale. Au verso, des annotations sur les préceptes du Décalogue. Le f. de garde postérieur donne la suite du sermon sur la confession pascale, que nous venons de signaler.

Plusieurs annotations marginales. La pagination ancienne est indiquée, en chiffres romains, sur le verso de chaque feuillet.

289

SERMONES GENERALES SECUNDUM OMNES STATUM HOMINUM.

Fol. 1-248*v*. DE DIVERSIS STATIBUS ET OFFICIIS.

Ancien titre sous corne.

Inc. *Executis, inspirante Domino, sex partibus secundi tractatus cuius est titulus de conditiones doctoris, restat pars septima, quam habemus in manibus difficilior et diffusior quam alie, de doctrina videlicet hominis pertinente ad predicatores secundum experimentum practice. Sed quoniam de dominicalibus et sanctorum festivitatibus ad pie memorie papam Alexandrum quartum scribentes eius imperio et precepto nos expedivimus, ideo de hiis que pertinent ad diversa statuum et officiorum genera, prout Dominus dederit, subiungamus et titulos subneciamus.*

L'auteur distingue trois catégories d'auditoires, et 35 états de personnes différents :

1) Sunt igitur quedam pertinentia ad viros, f. 1, ss.

2) Quedam ad mulieres, f. 183*v*., ss.

3) Quedam ad sexum promiscuum, in quo sunt viri et mulieres.

Cette dernière catégorie fournit matière à cinq sermons :

a) Ad eos qui dolent propter amicos mortuos, f. 218, ss.

b) Ad ancillas et servos, f. 228, ss.

c) Ad adolescentes et pueros, f. 234*v*., ss.

d) Ad eos qui addiscunt in scolis puerulos, f. 241, ss.

e) Ad viros et mulieres in processionibus congregatos, f. 224*v*., ss.

La deuxième catégorie comprend 4 sermons, et la première 26. Il est à remarquer que nous trouvons ici un choix de plusieurs sermons sur le même sujet.

Ce recueil a pour auteur Guibert de Tournai, O. F. M. Il fait partie du second livre de son traité de pédagogie, *Erudimentum Doctrinae*, qui est intitulé *De doctore* et comprend sept subdivisions. La sixième a pour titre *De doctrina*

Digitized by Google

hominis pertinente ad praedicatores, secundum documentum theoricae. La septième, que nous avons ici, s'appelle : *De doctrina hominis pertinente ad praedicatores secundum experimentum practicae.*

Voir A. De Poorter, *Un traité de pédagogie médiévale*, dans *Revue N^o-scolastique*, 1922, p. 202.

fol. 249-272. De sacramentalibus et ministeriis.

Cette partie comprend :

1) De sacramentis in generali, f. 249-250*v*.
2) De sacramento baptismi, f. 250*v*-253.
3) De sacramento confirmationis, f. 253-255*v*.
4) De sacramento Altaris, f. 255*v*-258.
5) De sacramento Ordinis, f. 258-260.
6) De sacramento penitentie confessionis, f. 260-264.
7) De sacramento Extreme Unctionis, f. 264-269.
8) De sacramento matrimonii, f. 296-272.

fol. 272-276. De preceptis divinis.

fol. 276-284*v*. De penis et gaudiis.

Les sermons de Guibert de Tournai furent édités plusieurs fois. Voir sur l'auteur, *Hist. litt. de la France*, XIX, p. 138 ss. ; A. De Poorter, *Le traité* Eruditio regum et Principum *de Guibert de Tournai* (Les Philosophes belges, t. IX), Louvain, 1914.

xive s. 1 f. préliminaire, non chiffré, et 287 ff. de vélin, 0^m173 × 0^m12. Les ff. 285 et 287 sont blancs. Le f. 286 donne une courte table alphabétique. Écriture à longues lignes. Initiales rouges et bleues.

L'ancien titre, autrefois sous corne, a été collé à l'intérieur du 1er plat.

290

Sermones *Sicut sol oriens de sanctis.*

Ancien titre sous corne.

Voici l'ordre des différents sermons compris dans ce recueil :

In Nativitate beati Marie, f. 1*ra*, 6*vb*, 9*rb*, 11*rb*.

Inc. Sicut sol oriens in mundo in altissimis Dei, sic bone mulieris species in ornamentum domus sue. Eccli. xxvi^o. *Tanta est excellentia Virginis gloriose ut ab eius narratione et laude deficiant omnes lingue, deficiant scripture, deficant prophetie, et similitudines parabolice.*

In Purificatione beate Marie, f. 12*ra*, 14*ra*.

De Annuntiatione beate Virginis, f. 19*va*, 25*vb*.

In Assumptione Virginis gloriose, f. 37*vb*, 39*vb*, 41*vb*.

Sermo de Adnuntiatione, f. 45*vb*.

De Assumptione beate Marie, f. 53*vb*, 57*ra*, 65*va*.

Sermo in Purificatione beate Marie, f. 71*rb*.

Sermo in Adventu, f. 77*rb*, 78*ra*.

In Nativitate Domini, f. 85*ra*.

In Circumcisione, f. 87*rb*.

In Parasceve, f. 92*ra*.

De Epyphania, f. 98*vb*.

Sancti Michaelis, f. 106*vb*.

De Angelis, f. 118*ra*.

Digitized by Google

Beati Francisci, f. 124*vb*. Ce sermon parle, f.128*v*, de l'*Impressio Stigmatum*.
In festo omnium sanctorum, f. 136*va*, et 143*va*.
Item de omnibus sanctis, f. 148*va*.
In festo omnium Sanctorum, f. 152*rb*.
In festo beati Andree apostoli, f. 156*va*.
Item de beato Andrea, f. 162*vb*.
Item de apostolis Petro et Andrea fratre eius, f. 167*vb*.
De beato Martino, f. 169*va*, 175*va*.
In conversione beati Pauli, f. 180*vb*, 186*vb*.
Matthaei apostoli, f. 192*vb*.
In festo apostolorum Petri et Pauli, f. 197*vb*, 202*va*.
In Assumptione beate Marie, f. 204*vb*.
fol. 206*va*. Une partie de table pour les sermons qui précèdent.
xve s. 207 ff. de vélin, 0m19 × 0m13. Écriture à deux colonnes. Initiales ornées, rouges et bleue. En-têtes rubriqués.
9 ff. ont été arrachés entre f. 91 et 92 ; 12 entre f. 103 et 104 ; les ff. 108, 109 et 110 sont mutilés.
En haut du f. 207*v*. : *Liber fratris Johannis Crabbe, anno* 1452.
La corne qui recouvrait l'ancien titre a disparu.

291

Fol. 1-154*b*. BALISTARIUS, CONTINENS IN SE SERMONES DOMINICALES ET SANCTORALES PER TOTUM ANNUM.
fol. 1-77*v*. SERMONES DOMINICALES.
Inc. Dominica prima Adventus. Ecce rex tuus venit tibi. Mat. IX. *Sed videamus que utilitas sit in eius adventu. Ecce in hoc notatur utilitas quia venit.*
Expl. [Dominica 25a]. *Et sic ad omne bonum nos confortent, quod nobis prestare dignetur qui vivit...* Explicit Balistarius.
fol. 78-79*vb*. AUCTORITATES DOCTORIS.
fol. 79*vb*-154*vb*. SEPMONES SANCTORALES.
fol. 162-162*va*. TABLE DES sermones sanctorales.
Suit ici une nouvelle pagination :
fol. 1*rb*. blanc.
fol. 1*v*. Une note : *Opus tripartitum cancellarii Gerson continetur in hoc codice. In aliis vero continentur sequentia.*
Suit l'énumération de 12 autres ouvrges de Gerson, contenus dans d'autres volumes.
fol. 2-15*vb*. Opusculum tripartitum.
Voir sur Jean Balétrier dominicain,mort en 1260, et dont la biographie est peu connue, *Hist. litt. de la France*, XIX, 418 : LECOY DE LA MARCHE, *o. c.*, p. 515.
L'*Opus tripartitum* de Gerson fut souvent réimprimé.
Cfr HAIN, *Repert.* 7651 et s.
xve s. 155 ff. de gros papier, avec pagination ancienne, + 15 ff., 0m20 × 0m135.
Écriture à double colonne.
En haut du 1er f. *Oudenburch*.
Fol. 154*vb* : *Dentur pro penis scriptori*
Gaudia celi.
Cette souscription a été ultérieurement modifiée :

Digitized by Google

Dentur pro pena scriptori
Celestia regna.

Les ff. 155-161 ont disparu.

302

Fol. 23*ra*-110*va*. EPYSTOLE ET SERMONES PETRI DAMIANI, HUMILIS MONACHI.

fol. 23. Table.

fol. 24-24*va*. PROLOGUS SERMONUM Petri Damiani ad fratres heremi.

fol. 24*va*-26*va*. SERMO PETRI DAMIANI DE SPIRITU SANCTO.

fol. 26*va*-30*vq*. SERMO DE VITIO LINGUE.

fol. 30*va*-33*vb*. SERMO DE SPIRITALI CERTAMINE.

fol. 33*vb*-37*rb*. DE ORDINE VITE HEREMITICE.

fol. 37*rb*-38*va*. DE FACULTATIBUS HEREMI.

Cfr ms. 122.

XIIIe s. 113 *ff*. vélin, 0m30 × 0m21. Écriture à double colonne. Initiales en couleur et ornées. En-têtes rubriqués. Le ms. contient plusieurs ouvrages et extraits du même auteur.

304

DIETA SALUTIS CUM QUIBUSDAM SERMONIBUS.

Ancien titre, autrefois sous corne.

Fol. 1-100. LIBER QUI VOCATUR VIA VEL DIETA SALUTIS.

Inc. *Hec est via, ambulate in ea.*

Expl. *imperium et maiestas per infinita secula seculorum. Amen.* Explicit via vel dieta salutis edita a fratre Guillermo de Lavicea, Equitanico, de ordine fratrum minorum.

Ce livre est surtout fait à l'usage des prédicateurs. Il fut plusieurs fois réimprimé.

Le prieur des Dunes, C. de Visch, a inscrit dans la marge du 1er f. : « Tractatus hic divo Bonaventure adscribitur in opusculis eius Moguntie impressis, 1609.

Voir sur Guillaume de Lavicea, frère mineur de la province d'Aquitaine, mort probablement avant 1310, l'*Histoire litt. de la France*, t. XXVI, p. 552.

fol. 100-111. THEMATA DOMINICALIA.

Ch. de Visch a inscrit comme titre : *Appendix dieti salutis.*

Cfr *Hist. litt. de la France, l. c.*, p. 553.

fol. 111-119*v*. MAGNA TABULA ET SECUNDA DIETA SALUTIS in qua sunt divisiones membrorum cuiuslibet capituli in qualibet dieta, et sunt in universo diete IX et capitula quinquaginta.

Cfr *Hist. litt., l. c.*, p. 553-554.

fol. 120 blanc.

fol. 121-190*v*. VINGT-DEUX SERMONS DE JACQUES DE LAUSANNE.

Le dernier finit mutilé f. 190*r*.

Ces sermons ne portent pas de nom d'auteur, mais nous les trouvons dans nos mss. 266 et 267.

XIVe s. 190 ff. de vélin, 0m17 × 0m13. Écriture à longues lignes, de mains différentes. Initiales coloriées et ornées. Il est visible qu'on a réuni dans une même reliure deux ouvrages d'abord séparés.

Digitized by Google

Le titre autrefois sous corne, que nous avons reproduit plus haut, est collé à l'intérieur du premier plat.

349

l'intérieur du premier plat se trouve collé un feuillet découpé d'un ancien sermonnaire du XIe s. Nous y lisons, entre autres, un commencement de SERMON POUR LA VEILLE DE NOEL : *Gaudeamus, fratres, et letemur in Domino, karissimi, in solemnitate presenti, quam festiva devotione prevenimus.*

Le 1e f. de garde antérieur est une page détachée d'un ancien recueil d'homélies sur les évangiles.

Le codex porte comme titre sous corne : *Libri Institutionum*, et date du XIVe siècle.

371

Fol. 41-58*ra*. ARS PREDICANDI.

Inc. *Predicatio est manifesta et publica morum et fidei instructio hominum informationi deserviens, ex rationum semita et auctoritatum fonte proveniens, ubi advertendum est quod non debet habere verba scurrilia, vel puerilia, vel multorum rithmorum melodias et metrorum consonantias.*

Expl. *quia non quicumque, sed vir.* Explicit ars predicandi.

Cet incipit, qui ressemble à celui de l'ouvrage d'Alain de Lille, ms. 193, f. 94*vb*-134*va*, et ms. 222, f. 1-52*ra*, paraît être un texte établi qui a inspiré les deux auteurs, Alain et l'anonyme que nous avons en mains. Pour tout le reste le présent ouvrage est tout différent du premier.

On en trouve la division indiquée au f. 41*vb* :

1) Primo igitur de modo diversimode predicandi, ubi videbitur [unde] thema accipi debeat et qualiter acceptum ad propositum deducatur.

2) De modo thema dividendi. ubi de modo connotandi et concordandi.

3) De modo distinguendi seu subdividendi.

4) Propria vocabula modum inveniendi et ad invicem combinandi.

5) De modo ipsa vocabula multiplicandi.

6) Sextum capitulum erit amplius declaratum, multorum terminorum secundum ordinem alphabeti connotata aliqua eorum exponens.

Voici l'incipit de chacun de ces chapitres :

1) *Circa primum est sciendum quod sancti doctores qui in ecclesia precesserunt, sine sumpto themate predicabant, scilicet prout Spiritus Sanctus dabat eloqui illis, sed moderni, qui non sunt sancti, indigent primo, antequam predicent, totam materiam ordinare*, f. 41*vb*.

2) *Nunc videndum est de secundo, videlicet de modo dividendi, ubi sciendum primo quid connotare. Dicitur ergo quod noto -as idem est quod significo -as*, f. 44*rb*.

3) *Nunc ergo videndum est de modo subdividendi et subdistinguendi, ubi sciendum quod in themate est quedam condistinctio propria et formalis, et quedam solum materialis*, f. 47*rb*.

4) *Circa modum inveniendi propria vocabula et ipsa ad invicem* [*combinandi*], *sciendum est quod Sacra Scriptura in divisione thematum et expositione indiget grammatica, propria vocabula adoptando, dyalectica ratione dividendo*, f. 47*vb*.

Digitized by Google

5) *Quantum ad quintum, scilicet vocabulorum multitudinem, sciendum quod vocabula possunt multiplicari*, f. 49*vb*.

6) *Ad maiorem igitur huius artis facilitatem, nunc in hoc 6° articulo aliquorum terminorum secundum ordinem alphabeti eorum aliqua connotata superaddimus...*, f. 50*ra*.

xv° s. 77 ff. vélin, 0m30 × 0m22. Écriture à deux colonnes, avec initiales en couleur et quelques unes ornées.

L'ancien titre sous corne porte : *Distinctiones Ostiensis*. Une partie de la corne a disparu.

Les deux ff. de garde postérieurs, de mains différentes, sont bien intéressants. Découpés de recueils d'exempla et de miracles, ils nous donnent :

1er f. de g. p. *ra* :

Exemplum contra gulositatem, etc., avec les chapitres qui suivent :

Legitur in vitas patrum quod erat quidam frater

Referebat abbas Zenon

Discipulus cuiusdam sancti senioris

Fuit et alius frater

Erat quidam frater promptus

Au *rb* :

Fuit quidam de magnis patribus nomine Agathon.

Fuit quidam Judeus in Egypto qui faciebat vitros et habebat uxorem et infantem qui habebat 7 annos. Ce miracle de l'enfant juif ressemble à celui qui fut mis en vers par Jean de Garlande, et que nous lisons dans notre ms. 546, f. 84*rc*. Cfr *Verslagen der kon. Vlaamsche Akademie*, Gent, 1919, p. 421 ss.

Au *va* :

Spiritus sanctus tribus appellatur nominibus.

Sermo in rogationibus : Amice, commoda mihi tres panes, etc. *Amicus dicitur Christus qui vocat nos amicos in Evangelio.* Le sermon est incomplet.

Le deuxième f. de g. post. comprend au *ra* :

Tempore quo Normanni Angliam invaserunt, erat quidam abbas Elfinus nomine constitutus in ecclesia sancti Augustini Anglorum apostoli,... récit de l'institution de la fête de l'Immaculée Conception, le 6 des Ides de Décembre.

Ad Omnipotentis Dei laudem cum sepe recitentur sanctorum miracula que per eos egit divina potentia, multo magis sancte Dei Genitricis Marie debent referri preconia, que sunt omni melle dulciora. Ergo ad roborandas Eius in amorem fidelium mentes et excitanda corda pigritantium, ea que fideliter narrari audivimus largiente Domino, recitare studeamus.

In quodam cenobio erat quidam monachus secretarius.

Le récit de ce miracle fut imprimé. Cfr Copinger, p. 745. Nous en possédons un exemplaire dans le ms. 560, f. 177*v*.

Au *rb* : *Vir quidam pauper degebat in quadam villa.*

Sicut exponit sanctus Gregorius de septem stellis quod se quidem non coniungunt.

Au *va* :

In monasterio sancti Petri quod est apud urbem Coloniam, erat quidam frater cuius et vita et mores.

Deque hoc... quod beate memorie dominus Hugo Cluniacensis abbas solet narrare de quodam sui monasterii fratre.

Au *vb* :

Digitized by Google

Sacerdos quidam erat parochie cuiusdam ecclesie serviens, honeste vite, et optimis studiis preditus, sed litterarum scientia non plene imbulus.

Au f. 41*ra* :

Domanda est caro, videlicet per spiritum, ut
Preparetur pro regis convivio
Copuletur sibi ex coniugio
Emendetur ab omni flagitio
Lamentetur cum suspirio
Maceretur austero ieiunio
Occupetur in laudis preconio
Reguletur pro mentis imperio
Reparetur in statu primario
Separetur a mundi consortio.
Informetur quis de statu proprio.

Et :

Perdis, emis, tollis, redde vel obtuleris VI *lib. par.*

Puis :

Liber beate Marie de Dunis, sub custodia fratris Egidii van den Damme.

398

Fol. 64-84*v*. SIX SERMONS SUR LA SUPÉRIORITÉ DE LA THÉOLOGIE COMPARÉE AUX AUTRES SCIENCES.

1) Inc. De celo venit. Super omnes est. Jo., 3° *In antiquo Testamento Job, videlicet* XXVIII° *cap., duplicata questio proponitur sub hac forma : Unde ergo sapientia venit et quis est locus intelligentie? Reverendi patres et domini, cum alicuius rei excellentis primeva latet origo, solet queri natale solum*, f. 64.

2) Inc. De celo venit. Super omnes est. Jo., 3° *Querenti de ortu secularium scientiarum et unde sit huiusmodi scripturarum primordium, ipsa evangelica veritas, cuiuslibet earum brevi sermone comprehendens et originem et substantiam, ubi theuma propositum scribitur sic respondet : de terra est et de terra loquitur*, f. 68*v*.

3) Inc. Dominus Deus in tuba canet. Zach., nono. *Beatus Augustinus, libro* 2° de doctrina christiana, *dicit sic · Non debemus musicam fugere, si quid inde ad intelligendas sanctas scripturas rapere potuerimus*, f. 72.

4) Item sur le même thème, f. 74*v*.

5) Inc. Gloria Domini apparuit in nube. Exo., 16°. *Ineffabilem Dei gloriam suos comprehensores miro modo*, f. 80.

6) Inc. Dominus dat sapientiam et ex ore Eius prudentia. Prov. cap. 2°. *Lucidissimus, constantissimus adleta* (sic) *beatus Job, Sacre Scripture degustans dulcedinem eiusque admirans multiphariam dignitatem, de ea format et formando proponit nobis saluberrimam questionem*, f. 80*v*.

Ces sermons ressemblent à des exercices d'école, dans lesquels sont mis largement à profit, par citations appropriées, les ouvrages qui servaient de manuels d'étude à cette époque. Ils se trouvent mêlés à d'autres dissertations scolaires qui traitent de différentes matières, p. e. l'éloge, sous forme de panégyrique, de la science arithmétique, f. 85-87, de l'Écriture Sainte, f. 95-105. Nous en trouvons de semblables dans nos mss. 189, f. 286*v*-287*v*. ; 222, f. 97-111*v* ; 530, f. 31-55. Quelques fois ils se présentent sous forme de simples exercices d'élocution, et

Digitized by Google

portent sur des sujets facétieux et amusants. Tels ceux que nous trouvons ici-même, f. 22-25.

Le titre de *venerabiles socii*, que l'orateur donne à ses auditeurs, f. 22*v*; celui de *reverendi domini et magistri*, f. 80 ; le panégyrique de S. Bernard, *venerabilis pater noster* ; Alain compté parmi les membres de l'ordre de Cîteaux, f. 95, voilà autant d'indices qui nous prouvent que les auteurs sont des moines cisterciens, élèves du collège saint Bernard à Paris.

Les développements scolaires de *themata*, que nous venons de relever ; ceux du ms. 189, où il est fait mention de la ville de Paris, f. 134*v*, de S. Denis, f. 146*v*, de la Sorbonne, f. 173 ; les *disputationes* du ms. 530, qui eurent lieu au collège saint Bernard, f. 31 ; tout cet ensemble, écrit de la même main, et que nous devons probablement à un moine de l'abbaye de Ter Doest, nous rend un fidèle écho de l'enseignement à l'Université de Paris au XIVe siècle. Cfr *Catalogue des manuscrits mathématiques et astronomiques de la Bibliothèque de Bruges*, dans *Ann. de la Soc. d'Emul. de Bruges*, 1922, p. 14.

XIVe s. 105 ff. vélin, 0m21 × 0m15. Le ms. comprend, d'après l'ancien titre sous corne : *Compendium vite beati Job editum a Petro Blesensi. Invectiones Berengarii in Beati Bernardi doctrinam et eloquentiam, cum multis liis.*

L'écriture, à longues lignes, est la même que celle que nous retrouvons dans nos mss. 218, 189, 522 et 530. Cfr *Cat. des mss mathématiques et astronomiques, o. c.*, p. 14.

Notre ms. porte, à l'intérieur du plat postérieur, cette inscription : *Liber cappelle Thosan.*

Les deux tiers du f. 71 ont été découpés.

Plusieurs initiales sont coloriées. D'autres sont restées en blanc.

402

Fol. 1*v*-18*vb*. SERMO BEATI JHERONIMI PRESBITERI DE ASSUMPTIONE SANCTE DEI GENITRICIS ET VIRGINIS MARIAE.

Ed. PL, t. XXX, 126.

XIIIe s. Le ms. comprend des opuscules divers. Il compte 189 ff. de vélin, 0m31 × 0m22. Écriture à deux colonnes. Titres des chapitres rubriqués. Initiales ornées et en couleur.

408

Fol. 89*v*-110*v*. DEUX SERMONS FLAMANDS « VANDER BRUUDT VAN CANTIKEN. »

1) Inc. Fulcite me floribus... *Die bruudt van Cantiken seit*, f. 89*v*.

2) Inc. Leva eius sub capite meo... *Die bruudt van Cantiken van minnen quellende*, f. 102.

fol. 111-119*v*. UN SERMON FLAMAND « VAN DEN BEDDEKIN VAN SALOMON. »

Inc. *Siet het beddekin van Salomon.*

fol. 120-123. ITEM SUR LE THÈME : « HIER EDE NIET DAER, NU ENDE NIET DAN, ALDUS ENDE NIET ALZOO. »

Inc. *Een yeghelic gheestelic mensche die neme dese drie pointen.*

fol. 123*v*-125*v*. ITEM SUR LE TEXTE : *Deprehendunt septem mulieres virum unum.*

Inc. *Izayas zeit* : VII *zullen ommegrijpen eenen man.*

fol. 125*v*-137. ITEM SUR LE TEXTE : *Ascendam in palmam.*

Digitized by Google

Inc. *Dat es : Ic sal clemmen up den palmboom.*

Cfr W. Dolch, *Die Verbreitung oberlandischer Mystikerwerke im Niederlandischen ss.* t. I. Weida, 1909. L'auteur de cette dissertation inaugurale a utilisé notre ms.

fol. 142-170*v*. Entretien dévôt sur la Communion fréquente.

Inc. *Ghebenedyt sy God die welke tot allen siecten.*

Ed. D. A. Stracke, *Devote samenspraak over de veelvoudige Communie, geschreven rond de jaren* 1435, *naar het Brugsche handschrift uitgegeven.* Antwerppen, Courtin, 1912.

fol. 171-175*v*. Sermon sur le saint Sacrement.

Inc. *De almuegende God by synder almueghentheit mach alle dyn wercken.*

fol. 176-177*v*. Sermon sur le texte : *Audiam quid loquatur in me Dominus.*

Inc. *De prophete David was vanden heleghen Gheest verlicht.*

fol. 179*v*. Une instruction flamande sous le titre « Die goede Heere zijn bruudt in te leeden.

Inc. *Nu tonsen propooste int eerste die goede heer syne bruudt inleedende in synen kelnare.*

Suivent divers autres sujets de méditations pieuses.

fol. 225*v*-245. Een devoot sermoen vander drouffheit der sielen Christi.

Inc. Tristis est anima mea... *Dese woorden sprac onsen behouder Jhesus.*

fol. 256-264*v*. Un sermon sur les anges.

Inc. *Dit es een sermoen ghepreict inde oordene vanden Predicaren, twelke sermoen was gepreict van eenen notablen doctuer, meester inder Godheit ende religieus vander zelver oordene.*

fol. 273*v*-276. Sermon sur la communion fréquente.

Inc. *Het naervolghende sermoen predicte een doctuer vanden Predicaren, ende hij seide van 8 punten daer omme dat men toten heleghen Sacramente wel gaen mochte uiter goedheit Gods, metten rade van vele heleghen, also verre als zij in state van gracie zijn ende ooc van goeden wille.*

Fin du xve s. 10 ff. prél. + 294 ff., gros papier, 0m21 × 0m14. Écriture à longues lignes. Titres rubriqués. Les ff. 2-84*v* donnent : *Den bouc van ons Heeren Levene*, titre sous lequel le ms. est désigné.

La provenance du ms. est inconnue

410

[De natura rerum de Thomas de Cantimpré].

Dans l'intention de l'auteur, cet ouvrage pouvait être particulièrement utile aux prédicateurs, ainsi qu'il le dit dans le prologue, f. 1*vb* :

« Nunc igitur quantum hoc opus prosit et quantam utilitatem prestare possit *hiis qui verbo predicationis volunt insistere*, ad plenum scrire hominem scire estimo neminem, nisi cui in profundioribus divina sapientia dederit intellectum.

xiiie s. 221 ff. de vélin, 0m33 × 0m22. C'est la seconde édition du *De rerum natura*, en 20 livres. Nous possédons cet ouvrage encore dans les mss 411, 412 et 413.

Voir Acad. roy. de Belg. *Bull. de la classe des Lettres*, 1905, p. 609-513 : *Notes bibliographiques*, A. Lancaster ; *Hist. litt. de la France*, t. XXX, p. 365, ss.

Digitized by Google

419

Fol. 1-3. [PAULI DIACONI HOMILIA XII].

Inc. *Vos, inquam, convenio, Judei, qui usque in hodiernum diem negastis Filium Dei.*

L'auteur passe en revue les prédictions successives des prophètes et finit par celle de la Sybille. Celle-ci est indiquée au bas du f. 3, par ces mots : *Habes ultra hec ex gentibus tertium testem Sibillam,ut infra.* Elle se trouve au recto du f. 264 qui est le dernier du volume.

Ed. PL, t. XCV, col. 470.

Fin du xve s. Le ms. a pour titre : Cronicon Eusebii Francionis.

441

Fol.234*v*. SERMO B. ROBERTI, 1^l DUNENSIS ET 2^l CLAREVALLENSIS ABBATIS, IN ANNIVERSARIA DIE DEPOSITIONIS SS. PATRIS NOSTRI BERNARDI.

Inc. *Quam dulcis hodie, dilectissimi filii, paterna debet esse memoria.*

Ce sermon est écrit de la main du prieur des Dunes Ch. De Visch. Il l'a laissé inachevé, avec cette note :

« Cetera hic desiderantur, que fuse habentur in manuscripto quodam bibliothece Rubee Vallis in Brabantia, lib. 1°, dist. 4^a. »

Cfr C. DE VISCH, *Bibl. Cist.*, Coloniae, 1656, p. 289 ; — *Biographie des hommes remarq. de la Flandre Occidentale*, II, p. 129 ; *Biographie nationale de Belg.*,t. XIX c. 421. Ce sermon date de 1163. Il n'est pas l'œuvre de Robert, décédé en 1157. *Ibid.*

xvie s. Fait partie du registre d'Adrien de But, moine des Dunes. 236 ff. de gros papier, 0^m28 × 0^m21 ;

Cfr *Annales de la Société d'Emul. de Bruges*, 1912 : A. DE POORTER, *Un recueil de lettres adressées à Adrien de But, étudiant au collège S. Bernard à Paris.*

494

Fol. 146-245*vb*. JOANNIS GOBII SCALA COELI.

Notre ms. est incomplet. La table, f. 147*ra*, indique, entre autres, le chapitre : *De predicatore et predicatione*, qui manque ici.

Fin du xve siècle.

507

Liber Policratici in dogmate philosophorum CUM ALIQUOT SERMONIBUS SATIS ELEGANTIBUS.

Titre de la main de Ch. De Visch, prieur des Dunes.

Fol. 36*v*-85. RECUEIL DE SERMONS ET CANEVAS SUR DIFFÉRENTS SUJETS.

1) Super flumina Babilonis, etc. *Estote vos attenti, vos Christiani, qui simul hodie convenistis, quia pro vobis istam processionem extendimus et claustra nostra exivimus et und vobiscum congregati sumus*, f. 36*v*.

Ce sermon établit un parallèle entre la cité de la Babylone terrestre et celle de la Jérusalem céleste. Dans la première roulent plusieurs fleuves ou courants :

« Huius confuse civitatis flumina sunt negotia et officia nostra. Clericatus

Digitized by Google

siquidem flumen est clericorum. Militia flumen est militum. Negotiatio est flumen negotiatorum. Agricultura est flumen agricolarum. Et reliquis ordinibus flumina sunt propria negotia. Super hec flumina viri Israelite, scilicet veri Christiani, sedent et flere non cessant, dum attendentes huius seculi confusionem et instabilitatem, recordantur quietis et stabilitatis Sion civitatis nostre... Reprobi super flumina non sedent, neque flent, sed his fluminibus inmerguntur. Sunt enim pyrate, scilicet maligni spiritus qui hec flumina die noctuque perambulant et quoscumque possunt a rectis semitis declinare faciunt et subvertunt... Hoc naufragium multi hodie de singulis ordinibus hominum patiuntur. Dum enim clericus in clericatu suo regulam veritatis debeat exequi ut sit spectaculum et forma honestatis et bonitatis, facile decipitur falsitatis spiritu, et, dimissa proprii officii veritate, negotiorum secularium sequitur vanitatem, et qui esse debuit exemplar bonitatis et honestatis, fit spectaculum nequitie et vanitatis. Ecce qualiter et iste periculosum patitur naufragium ! Similiter miles dum in arte militari debeat recte incedere scilicet non superbire, nec alicui violentiam inferre, sed pro viduis et orphanis, pro tutela ecclesie pro posse pugnare, deceptus nequitie spiritu ultra modum superbit, et quoscumque potest nequiter opprimit, et ecclesias Dei spoliat et incendit, et ad hec scelera plures alios secum ducit...

L'échelle qui permet de monter à la céleste Sion est décrite en ces termes :

« Ad huius Sancte Trinitatis habitaculum nemo nisi per scalam potest accedere. Sed ut scala fiat, necesse est ut duo brachia quibusdam iunganturinterscalaribus. Hanc scalam fecit nobis Christus, dum in forma servi, factus obediens Patri usque ad mortem, docuit dilectionem. Etiam dum in ipso crucis patibulo pendens, ait : Pater, ignosce illis, etc., docuit dilectionem proximi. Que duo scilicet, dilectio Dei et proximi, sunt duo brachia scale. Sed ut perfecta scala fiat, quibusdam interscalaribus unienda sunt brachia. Hec interscalaria septem sunt opera misericordie, que Christus enumerat in Evangelio dicens : Esurivi enim et dedistis mihi potum, etc... »

2) *Cum sit omnis homo peccator, omnes enim peccaverunt et egent gloria Dei, quia conclusit Deus omnia sub peccato ut omnium misereatur . Duo sunt precipue genera peccatorum criminalium.* » f. 38*v*.

La part des cinq sens dans le péché est décrite comme suit :

« Anima enim, dum est in corpore, clausa theca carnis et inhabitans domum, luteam, per foramina sensuum exit in campum mundane mutabilitatis, et per corporalis habitaculi fenestras in dampna sua ruit atque ad mundi concupiscentias vagatur, bonum suum extra querit, flore feni capitur, suique obliviscitur. Et sic ipsa exiens totam se per fenestras mortis distrahit, quoniam sumpta occasione ex his formis que se fenestris obiciunt, generis nobilitate immoderate extollitur, invidia angustiatur, avaritia contrahitur, adversis frangitur, omni specie terrene falsitatis capitur, ideo quod sui non reminiscitur. Sed in morte claudet Deus fenestras sensuum, ut non videat oculis corporis, non audiat auribus, non olfaciat naribus, non delectetur sapore, nec tactu. Tunc ad se versa se ipsam intuebitur, se cognoscet, que bene et que male contemplans... »

3) *Necesse est ut loquamur hodie brevius propter angustiam temporis.* f. 41*v*. Ed. PL, t. CLXXXIII, c. 256 = S. Bernardi sermo 11.

4) Sermo in cena Domini. *His quidem diebus in maiori compunctione est*

Digitized by Google

mundus omnis, et non immerito. Talia enim recoluntur que possunt etiam lapidea corda scindere. f. 44.

Cfr Paris, Bibl. Nat., lat. 10695, f. 74.

Le sermon traite successivement du baptême, du saint Sacrement de l'autel et du lavement des pieds. La division est énoncée en ces termes :

« Sicut enim in exterioribus diversa sunt signa, et, ut cepto immoremur exemplo, varie sunt investiture secundum ea quibus investimur, verbi gratia, investitur canonicus per librum, abbas per baculum solum, episcopus per baculum et anulum simul, sicut, inquam in huiusmodi rebus est, sic et divisiones gratiarum diversis trahi certum est sacramentis. »

5) NAAMAN SEPTIES IN JORDANE MERGITUR, UT A SEPTEMPLICI LEPRA MUNDETUR. *Sicut in corporum medicina prius purgationes adhibentur.* f. 41.

Ed. PL, t. CLXXXIII, c. 288 = S. Bernardi sermo III.

6) DE VERBO SALOMONIS. Fili memorare novissima tua et in eternum non peccabis. *Recole primordia, adtende media, memorare novissima.* f. 49.

Ed. PL, t. CLXXXIII, col. 571 = S. Bernardi sermo XII.

7) [S. BERNARDI SERMO XIII]. Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam. *Sicut sunt peccata minora.* f. 50*v*.

Ed. PL, t. CLXXXII, col. 573.

8) QUOMODO VOLUNTAS NOSTRA DIVINE DEBEAT ESSE SUBIECTA. *Audistis, fratres karissimi, modo in regula lectionem de humilitate.* f. 51*v*.

Ed. PL, t. CLXXXIII, c. 609 = S. Bernardi sermo XXVI.

9) SERMO DE REGNO DEI ET IUSTITIA ET PACE ET GAUDIO. *Solet apostolus Paulus in verbis esse brevis, in sententia densus.* f. 52*v*.

Ed. PL, t. CLXXXIII, col. 589. = S. Bernardi sermo XIX.

10) SERMO QUO MODO SIT QUERENDUS DEUS. *Non hic stamus tota die otiosi. Scimus enim et quid querimus et quis est qui nos conducit.* f. 54*v*.

Ed. PL, t. CLXXXIII, col. 551 = S. Bernardi sermo IV.

11) Dentes tui sicut grex tonsarum que ascendunt de lavacro. *Spiritus sanctus, de cuius secretiori fonte canticorum flumen evadit, non parvum nobis misterium in his dentibus dereliquit.* f. 56.

Ed. PL, t. CLXXXIII, col. 715 = S. Bernardi sermo XCIII.

12) Un extrait de S. Grégoire sur la gourmandise, f. 57.

13) Ex dictis Ysidori, f. 57*v*.

14) [VEN. HILDEBERTI CENOM., EPISC. SERMO XXIX]. Apprehenderunt VII mlieres virum unum... *Ad litteram propheta.* f. 58*v*.

Ed. PL, t. CLXXI, col. 476.

15) Divers extraits des saints Pères f. 62.

16) De gradibus ascensionis. Inc. *Septem sunt scale quibus ascenditur ad regnum celorum. Prima castitas.* f. 62*v*.

17) De modis redemptionis anime Inc. *Septem modis redimitur anima. Primo in baptismate. Secundo in peritudine.* f. 62*v*.

18) De misericordia. f. 63.

19) De conviviis Dei. f. 63.

20) De triplici silentio. f. 63.

21) De Trinitate, f. 63*v*.

22) De penitentia vera. f. 63*v*.

23) De peccato et delicto, f. 63*v*.

Digitized by Google

24) De duabus tabulis, f. 63 *v*.
25) De processione Spiritus Sancti. f. 64.
26) De ordinibus salvandorum et dampnandorum. f. 64.
27) De modo judicandi, f. 64*v*.
28) De hostiis, orationibus, quibus, quid conferant. f. 64*v*
29) Quot modis dicitur justum. f. 64*v*.
30) Quot modis dicitur bonum. f. 65*r*.
31) Quot modis malum. f.65.
32) De confessione. f. 65.
33) De confessione peccati. f. 65.
34) Declinatio a malo. f. 65*v*.
35) Quot modis regnum Dei dicitur. f. 65*v*.
36) Quot modis peccatum ad mortem. f. 65*v*.
37) Quot modis paradisus. f. 66.
38) De salute dextere et simistre. f. 66.
39) Quot modis dicitur Deus scire. f. 66.
40) De bonis quo modo dantur. f. 66.
41) De adoptione. f. 66*b*.
42) De regenaratione. f. 66*v*.
43) De judicio. f. 66*v*.
44) De resurrectione. f. 66*v*.
45) De adventu. f. 66*v*.
46) Due liberationes. f. 66*b*.
47) De contritione. f. 67.
48) De affectione. f. 67.
49) De sabatto. f. 67
50) De superbo. f. 67.
51) De libertate. f. 67.
52) De proximo. f. 67*v*.
53) De temptatione. f. 76*v*.
54) Dd oratione. f. 67 *v*.
55) De bone voluntate. f. 68.
56) De nativitate sanctorum. f. 68.
57) De creatione rerum. f. 68.
59) De statu hominis. f. 68*v*.
59) De vita hominis. f. 68*v*.
60) De jejunio. f. 68*v*.
61) De Dei voluntate. f. 68*v*.
62) De lege data. p. 69.
63) De parietibus ecclesie. f. 69.
64) De fide. f. 69.
65) De spe. f. 69.
66) De caritate. f. 69.
67) De vocatione. f. 69 *v*.
68) De obitu sanctorum. f. 69*v*.
69) De Christo capite. f. 69*v*.
70) De ymagine.
71) Quot modis dicitur Deus esse in aliquo. f. 70.
72) Quare lex vetus et quare nova dicatur. f. 70.

Digitized by Google

73) De peccato. f. 70.

74) De bonis que conferuntur homini. f. 70*v*.

75) Quot modis Deus dicatur pater. f. 70*v*.

76) Quot modis Filius Dei dicitur. f. 70*v*.

77) Quot modis transformat Christus in se membra. f. 71.

78) De triplici statu gratie. f. 71.

79) Quot sunt status salvandorum. f. 71.

80) *In manibus prophetarum meorum assimilatus sum, dicit Dominus. Qui Dominus?* f. 71*v*.

Ed. PL, t. CLXXI, col. 772.

81) Sermo. Filius acrescens Joseph... *Obitus sui diem sibi videns imminere, Jacob filios suos congregatos benedixit.* f. 73*v*.

82) Sermo. Vitulus, agnus, leo, morabuntur simul... *Audivimus enim quod Noe in tempore cataclismi mitia et immitia animalia,munda et immunda inclusit.* f. 75*v*.

Ed. PL, t. CLXXI, col. 644 = Ven. Hildeberti Cenoman. episc. sermo LXXIII.

83) De liberatione hominis et morte Christi, f. 77.

84) Sermo. Exite, populus meus, de Babilonia... *Sunt, fratres, in hoc mundo duo regna, duo principes, due familie. Alterum regnum Dei, alterum diaboli,* f. 78.

85) Sermo. *Necessarium est et infirmitatis nostre magnitudinem et reparationis modum agnoscere,* f. 80*v*.

87) Amor Dei et mundi, f. 81*v*.

87) De triplici velle hominis. f. 83.

88) Sermo. Eo tempore egressus est Ysaac ad meditandum in agro. *Legimus Abraham servum suum Eliezer misisse,* f. 83*v*.

fol. 85. Plusieurs sentences, dont la première :

« Uxor, villa, boves, cenam clausere vocatis.

« Mundus, cura, caro, celum clausere renatis. »

f. 85*v*-88*v*. De sex alis Cherubim, [Alani de Insulis].

Inc. *Prima ala est confessio non laudis.*

Ed. PL, t. CCX, col. 273.

XIIIe s. 38 ff. vélin, 0m21 × 0m15. Écriture à longues lignes, avec initiales rouges et ornées. En-têtes des chapitres rubriqués.

546

Fol. 42*vb*. Parallèle entre le coq et le prédicateur.

Un espace, laissé blanc dans cette colonne, énumère d'abord sept qualités du coq.

Gallus habet septem virtutes :

1°) Avant de chanter, il se bat les flancs ; 2°) pour chanter, il tend le cou en haut ; 3°) il ne chante qu'à des heures fixes ; 4°) il partage la graine avec ses poules ; 5°) il attaque ses rivaux ; 6°) il ferme les yeux contre l'intensité de la lumière solaire ; 7°) à l'approche de la nuit,il monte sur son perchoir en bois, et n'en descend qu'à la levée du jour.

Ces qualités conviennent au bon prédicateur :

1° Avant de prêcher, il doit se mortifier ; 2° il doit lever le cou bien haut, c'est-à-dire ne prêcher que des choses célestes et non terrestres ; 3° il faut qu'il

Digitized by Google

prêche, non à tout instant, mais à des heures déterminées ; 4° il doit communiquer volontiers sa science à autrui et ne pas agir comme ceux qui ne veulent pas prêter leurs livres à d'autres ; 5° il doit attaquer les hérétiques ; 6° il faut qu'il sache fermer les yeux contre l'éclat du succès ; 7° au moment de la tentation, qu'il monte sur son perchoir, c'est-à-dire qu'il considère la croix et la passion du Christ, et qu'il n'en descende que lorsque tout danger a disparu.

Mais outre ces sept qualités,il en est une autre encore que le coq possède.Avant de dresser le cou pour chanter, il s'incline un peu. Ainsi doit faire le clerc, en s'inclinant d'abord quelque temps vers les arts libéraux, mais non pour s'en occuper toujours,car il doit redresser le cou, c'est-à-dire monter vers la science supérieure *id est ad universitatem vel theologiamire*, et ne pas faire comme ceux qui trouvent tant de charmes aux études de la logique ou de la grammaire, qu'ils ne peuvent se décider à s'en séparer jamais, *sicut maritus nescit discedere ab uxore.*

Deuxième moitié du XIIIes.Le codex renferme plusieurs ouvrages de Jean de Garlande. Nous en avons fait l'analyse dans notre *Cat. des mss.de grammaire lat. méd.*, paru dans la *Rev. des Bibl.*, 1926, nos 1-6.

558

Fol. 50-52*v*. Quo modo Deus matrimonium instituit et quo modo vivere debent in matrimonio constituti.

Inc. Viri diligite uxores vestras. Ad Ephe., v°. *Quamvis heretici miseri mentiantur in carne matrimonium esse illicitum, eorum tamen falsitates manifeste apparent. Si enim illicitum esset, nec Deus ipsum in paradiso instituisset, nec et virgine matre nasci voluisset.*

fol. 53-54. De tribus falsis prophetis.

Inc. Attendite a falsis prophetis, etc... *Lupus tectus pelle ovina per vocem cognoscitur et per actum.*

Cfr fol. 56*v*.

fol. 55*v*. Ista que hic sequuntur applicanda sunt in sermone de septem impedimentis.

Cfr f. 117*v*-119*v*.

fol. 56-56*bv*. Quod humana fragilitas indiget recreatione moderata.

Inc. *Dicit magister Robertus Holcot quod natura humana est fragilis, que nullo modo permittit quod mens et studium hominis uniformiter exerceatur.*

fol. 56*v*. Ista que sequuntur applicanda sunt in sermone superius qui dicitur « Attendite a falsis prophetis », ac inserenda fallaciis primi prophete, scilicet dyaboli.

Cfr fol. 53-54.

fol. 58-58*v*. Exhortatio brevis pro electione novi prioris.

Inc.*Venerabilis et predilecti in Christo fratres, ex quo per decessum venerabilis patris vestri orbati estis pastore, necesse est secundum sacros canones ut alius vobis preficiatur quantocius.*

fol. 62-74. Exhortations et sujets divers d'allocution d'un supérieur a ses religieux.

fol. 77. Instruction pour la prise d habit et la profession des religieuses.

fol. 77*v*-79*v*. De Assumptione Marie Virginis.

fol. 80-81. De adventu Domini et de sancto Spiritu.

Digitized by Google

fol. 81*v*-83. De nativitate Domini.

fol. 83*v*-84*v*. In Parasceve.

fol. 86-86*v*. De Spiritu sancto.

fol. 95-104. Ad religiosos sermo primus.

Inc. Florete flores quasi lilium...*In hiis verbis tanguntur tres precipui effectus gratie divine. Gratia enim Christi facit animam amorosam, floridam, odiferam.*

fol. 105-112. Ad religiosos.

Inc. Templum Domini sanctum quod estis vos. Prima ad Cor., 3°. *In verbis istis advertere possumus quod nos ipsi templum Domini sumus.*

fol. 112*v*-113*v*. Sermo bonus de humilitate et caritate et paupertate.

Inc. Fecit Deus duo luminaria... Gen. primo. *Luminare maius, scilicet caritatem, ut preesset diei, id est virtutibus quarum ipsa est regina, de qua habetur in sermone sequenti.*

fol. 114-116. De dilectione.

Inc. Ambulate in dilectione, sicut et Christus dilexit vos. Ad Eph., v°. *Apostolus Paulus videns homines seculares in viis diaboli ambulantes.*

fol. 116*v*. De caritate.

fol 117 De perseverantia.

fol. 117*v*-118*v*. Septem impedimenta profectum spiritualem.

Inc. Beati qui esuriunt... *Beatus Bernardus dicit · Nunquam iustus arbitrarur se comprehendisse, nunquam dicit satis est, quia semper esurit.*

Cfr fol. 55*v*.

fol. 119*v*. Que sequuntur applica in sermone superiori de secundo impemento in spirituali vita.

Cfr fol. 117*v*-119*v*.

fol. 120-122*v*. Sermo bonus ad religiosos.

Inc. Petite et accipietis. Luce x-xi°. *O quam magna promissio! Hic datur fiducia orandi. O si necessitates nobis incumbentes adverteremus, nunquam ad orationes ita pigri essemus.*

fol. 124-126. De detractione sermo bonus.

Inc. Si quis putat se religiosum... Jacobi primo. *In verbis istis docet nos beatus Jacobus refrenare linguas nostras, quia ex indiscreta locutione multa mala contingunt .*

fol. 127*v*-1129*v*. De virtute silentii.

Inc. Letati sunt quia siluerunt... *Dicendum est nunc de virtute silentii que est religionis custodia et ornamentum.*

fol. 131-134*v*. Ad virgines sermo.

fol. 139*v*-142*v*. De quintuplici conscientia.

fol. 143-147*v*. Sermo ad religiosos de pace.

fol. 148-149. Sermo bonus.

fol 149-153. Sermo bonus de confessione.

fol. 153*v*-154. De misericordia et eius effectu sermo bonus.

fol. 154*v*-156*v*. Sermo de novissimis.

fol. 164-170. Sermo bonus ad religiosos.

Fin du xve siècle. Ms. de forme oblongue,170 ff. de gros papier, 0m22 × 0m08.

C'est un recueil de notes usuelles de tout genre, à l'usage des religieux chanoines réguliers de S. Augustin, dans le diocèse d'Utrecht. Il comprend aussi, f. 12*v*-27, le *Tractatus de septem vitiis capitalibus... doctoris anglici domini Io-*

Digitized by Google

berti, episcopi Linconiensis ; f. 28-49*v* : *In practica artis dictandi de modo scribendi diversis personis*, etc.

Quelques notes relatives aux monnaies, aux drogues pharmaceutiques, aux couleurs et matières picturales,aux objets du vestiaire, à la brasserie, etc. ont été publiées dans les *Ann. de la soc. d'Émulation* de Bruges, t. VIII, 2e s., pp. 176-179, avec l'idée qu'elles avaient été réunies par un supérieur du monastère de Mont Sainte-Agnès, qui serait Thomas à Kempis.

Le ms. a été écrit successivement dans le cours d'un grand nombre d'années. Une partie de l'écriture, particulièrement caractéristique, ressemble à celle de Thomas à Kempis, mais elle n'est pas de lui, comme nous l'apprend une note de la main de feu Mgr Malou, évêque de Bruges, insérée au commencement du volume.

560

Fol. 6*v*-7*v*. SERMO BEATI AUGUSTINI DE CARITATE.

Ces pages manuscrites sont suivies, dans notre recueil, des deux sermons de S. Augustin sur la résurrection, et ceux-ci sont en caractères imprimés.

Voir HAIN-COPINGER, 2089 ; Campbell, 212. COPINGER, *l. c.*, corrige Campbell, et fait une édition séparée de la partie qui est ici en manuscrit.

fol. 137-155*v*. S. BERNARDUS SUPER : *Missus est.*

Ed. PL, t. CLXXXIII, col. 55.

fol. 155*v*. UN COURT EXTRAIT DU SERMON DE S. BERNARD POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION.

Le ms. 560 contient plusieurs petites pièces imprimées et manuscrites. Il compte 230 ff. de gros papier, 0m20 × 0m14.

Le scribe et la date sont indiqués f. 72*r* : *Explicit libellus... scriptus apud Dadiselle, Tornacensis dyocesis, per manus Pauli Bredemersch presbiteri dicte Tornacensis dyocesis, anno Domini* 1475, *mensis Februarii die nona.*

Une indication analogue se trouve f. 117*r*.

L'ancienne reliure en cuir est marquée d'un fer qui porte le nom *Willem* suivi d'un sigle.

Le volume ne porte pas la marque habituelle de la bibliothèque des Dunes. Sa provenance est inconnue.

561

Fol. 24-25*v*. HOMÉLIE POUR LA FÊTE DE PÂQUES.

Inc. Currebant duo simul...*Potest ergo convenienter per Johannem qui prior venit et posterior introivit synagoga intelligi, per Petrum autem qui posterior venit sed prius intravit, ecclesia gentium designari.*

Expl. *et in Johanne castitas laudabatur. Hoc paschale ferculum, karissime, missum tibi benigne suscipe, et ora pro me misericordiam Domini, quatenus, Eius gratia largiente, in his paschalibus festis vetus homo in me moriatur et novus homo resurgat. Amen.*

fol. 71*v*-72*v*. SERMO OPTIMUS AD UNUMQUEMQUE HOMINEM PERTINENS, ET PRECIPUE AD RELIGIOSOS.

Inc. *O anima mea, vel o homo, crede de Deo sicut sancta ecclesia credit sine scrutino vel distinctione. Dicas horas tuas et tuas orationes quando potes.*

Digitized by Google

Expl. *Et Deus concedat tibi bonam memoriam sic agere sicut hic scriptum est.*

xve s. (1453). Le ms. comprend 174 ff. de gros papier, 0m21 × 0m14. L'écriture, à longues lignes, est de plusieurs mains.

Le volume contient de nombreuses pièces de nature différente. Nous en avons donné l'analyse dans : *Les manuscrits de l'abbaye bénédictine d'Oudenbourg, Revue des Bibliothèques*, Paris, 1921. Sur le 2e f. de g.a. : *In Oudenburch.*

Bruges. A. DE POORTER.

Digitized by Google

COMPTES RENDUS

ISIDORE LÉVY. *Recherches sur les sources de la Légende de Pythagore.* (Bibliothèque de l'École des Hautes Études. Sciences religieuses. Fasc. 42.) Paris, E. Leroux, 1926. In-8, 149 p.

ISIDORE LÉVY. *La Légende de Pythagore de Grèce en Palestine.* (Bibliothèque de l'École des Hautes Études. Sciences historiques et philologiques. Fasc. 250.) Paris, H. Champion, 1927. In-8, 352 p.

Ce que nous connaissons du Pythagore historique tient en quelques lignes. Il quitte Samos pour aller prêcher à Crotone et y fonder une communauté religieuse dont les mœurs s'apparentent à celles des orphiques. Il finit à Métaponte. Ce personnage mystérieux vécut au sixième siècle. Au cinquième, sa vie s'embuait déjà de légendes ; Aristote et surtout Héraclide le Pontique, à la fin du quatrième siècle, fixèrent les principaux traits de sa biographie mythique. Si nous possédions encore l'*Abaris* d'Héraclide, nous serions dispensés de suivre les sentiers rocailleux qu'il faut prendre à la suite de M. Lévy pour ramasser les débris de la légende arrêtés de-ci de-là dans une littérature elle-même fragmentaire.

Les travaux récents de Delatte et de Méautis ont du moins accrédité l'hypothèse d'une survivance des confréries pythagoriciennes à travers toute l'époque hellénistique, après que les derniers philosophes pythagoriciens se furent éteints au quatrième siècle. Qu'il faille admettre de plus une continuité de doctrine qui relierait les néopythagoriciens de la période romaine aux philosophes de la Grande Grèce, l'idée en est accueillie avec plus de scepticisme. En tout cas, M. Lévy, pour sa part, va essayer de combler le fossé en ce qui regarde les éléments de la légende de Pythagore, et de démontrer que les Vies de la période impériale ne sont guère en progrès sur celles de la période hellénistique. Il rassemblera donc tous les débris de la légende hellénistique, puis s'arrêtera aux notices mieux conservées du IIe et du IIIe siècle de notre ère. Peut-être d'ailleurs le travail eût-il été à meilleur air s'il avait débuté par l'examen critique des sources impériales, car celles-ci sont presque toujours à la base de notre connaissance de la littérature antérieure.

En matière de critique littéraire, M. Lévy ne s'est guère écarté des principes posés par E. Rohde ; au fond de Porphyre il y a une « biographie érudite », avec le roman d'Antonios Diogénès et la

Digitized by Google

biographie de Nicomaque ; le même Nicomaque et Apollonios de Tyane sont à la base de Jamblique ; M. Lévy ajoute qu'on retrouverait en plus chez Jamblique une notice anonyme dérivant de Favorinus. Moins sévère que Rohde pour l'œuvre d'Apollonios, M. Lévy y découvrira des survivances importantes de la légende hellénistique. Ce n'est pourtant pas par Apollonios qu'il faut espérer, d'après lui, atteindre à la notice que Timée de Tauroménium consacrait à Pythagore dans son *Histoire de la Grande Grèce* ; nous ne pouvons nous représenter celle-ci que par le résumé incolore que Justin emprunta à Trogue Pompée ; nous devinons qu'elle réagissait contre la tendance mythologique d'Héraclide. Cette réaction, étant donné que l'œuvre historique de Timée était encore classique au siècle de Polybe, influença les Vies subséquentes ; il se fait ainsi que les notices impériales amalgament deux genres différents : un type de notice érudite et rationalisante, et le roman mythologique.

Nous avons exposé de la sorte les principaux résultats auxquels M. Lévy s'est arrêté dans ses *Recherches sur les sources*. Très modérés, ils seront accueillis avec sympathie, comme on saura gré à l'auteur de la longue peine de son travail de défrichement. *La Légende de Pythagore*, qui fait suite à ce premier mémoire, ouvre au contraire des perspectives assez originales.

M. Lévy commence (premier livre) par restituer le roman parvenu au dernier stade de son développement, tel qu'on l'obtient des compositions tardives de Diogène Laërce, de Porphyre et de Jamblique. Il parcourt ainsi les épisodes de la naissance, de l'enfance, des voyages, du séjour à Crotone, de l'entrevue avec Abaris, de l'arrivée et de la fin de Pythagore à Métaponte. Il est bien difficile de ne pas céder au désir inconscient de vieillir certaines données, alors qu'à notre sens il faudrait être sympathique à l'idée que la légende fut continuellement remaniée et adaptée au goût du jour. Par exemple, s'il est vrai que Pythagore fut de suite un héros divin, des spéculations sur ses deux natures ne peuvent être que tardives. On trouvera fort hardie la conjecture ou plutôt l'ensemble de conjectures superposées qui construit un thème ancien d'apothéose du héros. Le texte même d'où l'on part, une note de voyage où Cicéron rappelle *ipsum illum locum ubi vitam ediderat*, parle évidemment d'une mort naturelle.

Dans un deuxième livre, M. Lévy poursuit la gageure de reconstituer l'*Abaris* du Pontique et étudie surtout longuement la Descente aux enfers. A notre avis, il grossit démesurément l'influence que le roman d'Héraclide a pu exercer sur les Divines Comédies postérieures. Le thème est beaucoup plus ancien qu'Héraclide ; on dirait que celui-ci a capté toutes ses eaux et que lui seul a pu les distribuer désormais.

Au troisième livre, nous sommes à Alexandrie. M. Lévy commence par une grosse affirmation : le Roman de Pythagore, sous ses formes diverses, a pénétré la légende de Moïse. Passe pour Philon, qui a connu les néophytagoriciens, et encore ne voudrions-nous pas admettre sans preuve qu'il dépend directement d'une Vie de Pythagore ; il est si facile que, dans ce milieu alexandrin, la même pression

Digitized by Google

des idées orientales et hellénistiques produise des effets voisins et que les thèmes qui sont dans l'air contaminent deux littératures aux sujets apparentés. Mais on veut que la communauté d'Alexandrie, dès son origine, ait été pythagorisante et, ce qui est plus grave, ait reçu par le canal des confréries de Pythagore toutes ses idées hellénistiques. Beaucoup des indices accumulés très soigneusement ne nous ont pas convaincu. Ainsi, s'il s'agit d'Artapan, nous croyons toujours que le scénario de l'entrevue entre Pharaon et Moïse est inspiré d'une part par les thèmes magiques si vivaces à Alexandrie et d'autre part par un fait divers dont le manuscrit de Schubart conserve le souvenir. Ce n'est pas en effet le roi, mais Moïse lui-même qui, de même qu'il a prononcé secrètement le *Nom*, l'écrit sur une tablette qu'il scelle avant de la remettre ; au temps d'Artapan, un décret émané de la chancellerie de Philopator avait obligé tous les mystagogues de Dionysos, sans excepter les adorateurs du Dionysos de Jérusalem, à déposer le texte scellé de leurs *hieroi logoi*. Il n'est donc point nécessaire d'aller chercher dans l'*Abaris* l'épisode de la lettre scellée, et ce ne serait pas prudent, même si notre hypothèse était caduque. Revenons à la thèse générale de M. Lévy. D'après M. Robert Eisler, des influences orphiques se font sentir dans le judaïsme alexandrin et nous y avons naguère signalé des influences du Mystère ; la Légende de Pythagore n'a pas eu assez de consistance pour qu'on en fasse comme le centre de gravitation de toutes les idées hellénistiques. Quant au roman démotique de Siosiri (l'*Histoire véridique de Satmi-Khamoïs* de Maspero), nous voyons bien qu'il présente quelques ressemblances de détail avec la Légende, mais on admettra difficilement qu'il ne soit que l'adaptation égyptienne d'un conte judéo-alexandrin, mélange des deux légendes de Moïse et de Pythagore.

Les hypothèses deviennent plus brillantes et moins solides à mesure que nous avançons. Au quatrième livre, M. Lévy reprend à son compte, et sans doute avec raison, l'hypothèse de l'action de confréries orphico-pythagoriciennes sur les communautés des Thérapeutes et des Esséniens. Mais le parti des Pharisiens lui-même serait une formation pythagorisante ! Cette secte, malgré les témoignages de Josèphe et les textes religieux du second et du premier siècle, n'apparaîtrait que sous Hérode le Grand ; elle serait née à Jérusalem sous la poussée du judaïsme égyptien et y aurait acclimaté les productions pythagoriciennes ! Qu'il y ait quelques infiltrations néopythagoriciennes et surtout stoïciennes dans le rabbinisme primitif, nous le pensons aussi ; il ne faut pourtant pas exagérer les idées justes.

Pour terminer, voici l'Évangile qui devient, au cinquième livre, un décalque de la grande Légende. Malgré les rapprochements utiles, les exégètes se verront forcés de porter un jugement rigoureux sur une méthode qui nie l'historicité de l'appel des pêcheurs galiléens, parce que Pythagore a rencontré quelque jour sur sa route des pêcheurs ; qui rapproche la Confession de Pierre à Césarée de celle d'Abaris reconnaissant à sa cuisse d'or que Pythagore incarne l'Apollon hyperboréen ; qui admet l'équivalence du « Fils de l'Hom-

Digitized by Google

me » des évangiles avec l'expression « cet homme-là », employée deux fois chez Jamblique.

Nous regrettons que le travail si méritant de M. Lévy se termine ainsi, et qu'il y ait tant à laisser dans une étude où il y a beaucoup à prendre. Ceux qui descendront dans la basilique souterraine de la Porte Majeure et se laisseront lentement impressionner par ces stucs merveilleux où les disciples de Nigidius Figulus venaient lire au soir tombant leurs espérances, percevront cependant une différence étrangement profonde entre une religion qui suspendait des lueurs de foi à ces symboles mythologiques grossiers, et la pure et sobre religion du Christ. Et surtout, ils se demanderont pourquoi, si la Légende de Pythagore a séduit le monde, les siens l'ont presque renié et n'ont rien trouvé à dire de lui parmi toute la richesse éblouissante des figurations d'une crypte consacrée à son culte. Ni sa naissance, ni son apothéose n'ont inspiré ses artistes. Mithra et Osiris et Dionysos et Orphée furent beaucoup mieux partagés.

L. Cerfaux.

P. Styger. *Die altchristliche Grabeskunst. Ein Versuch der einheitlichen Auslegung.* Munich, J. Kösel et Fr. Pustet, 1927. In-8, 123 p. et 30 fig. hors texte.

F. Hendrichs, S. J. *Het christelijk getuigenis der Catacomben.* Bois-le-Duc, G. Mosmans, 1926. In-4, 318 p., 295 fig.

I. Le premier de ces deux ouvrages, de format modeste, mais d'exécution typographique excellente, paraît destiné à faire quelque bruit. Il soumet à un examen radical les systèmes d'interprétation de l'iconographie funéraire de l'antiquité chrétienne.

Parmi les archéologues l'accord est acquis aujourd'hui dans les grandes lignes sur l'interprétation matérielle des sujets représentés par les peintures murales et sur les sarcophages. Mais faut-il considérer ces sujets dans leur sens purement historique, ou doit-on leur reconnaître une signification symbolique? Telle est la question fondamentale soulevée par l'auteur. Rappelons d'abord sommairement comment il essaie de la résoudre.

Depuis Bosio et de Rossi, presque tous les archéologues, sans pourtant s'accorder entre eux, cherchent un sens symbolique dans les fresques et les sculptures de l'antiquité chrétienne. D'après eux, les sujets doivent refléter une idée funéraire, idée soit de résurrection (von Schultze), soit de vie éternelle (von Sybel), soit de victoire sur la mort (Achelis), soit d'espoir de salut (Neuss). Or de nombreux sujets ne reflètent guère cette idée. L'ensemble des sujets choisis pour une même chambre ou un même tombeau prouve, dit Mgr Wilpert, l'intention symbolique. Mais le développement de l'idée symbolique n'y est indiqué par aucun ordre matériel, quoique, sur les sarcophages en particulier, rien n'empêchait de disposer les scènes d'après une suite déterminée. Les sujets, a dit Leblant, sont

Digitized by Google

repris à d'anciennes prières, dans lesquelles ils sont rappelés pour inspirer la confiance dans le secours de Dieu. Or, ces prières ne sont pas des prières pour les défunts, et les sujets qu'ils rappellent ne concordent avec ceux de l'art funéraire que dans une très faible proportion. Ne disons pas que dans les catacombes Noé, Daniel, etc., sont représentés en prière et symbolisent l'orante, image du défunt. En effet, leur action de lever les bras au ciel se justifie sans symbolisme ; elle peut s'expliquer, aussi bien dans l'orante biblique que dans l'orante ordinaire, comme un geste de jubilation.

Les auteurs confirment leur manière de voir en attribuant à certains monuments un sens symbolique plus manifeste. M. Styger les suit sur ce terrain, et rejette leurs interprétations, empreintes parfois d'une exagération incontestable. Il n'admet pas les commentaires d'après lesquels Noé, Moïse, Jonas, Daniel, Lazare, sont clairement caractérisés dans certains cas comme les personnifications du défunt. Pour lui le pêcheur au bord de l'eau ne sera qu'un élément pittoresque, qui ne tend aucunement à rattacher les scènes voisines au symbolisme baptismal. Il ne retrouve nulle part une allusion claire à l'eucharistie dans les scènes de repas, ou dans les représentations avec pains et poisson. Il n'a pas de peine à montrer le caractère fantaisiste de certaines interprétations qui cherchent des allusions à l'infaillibilité pontificale dans des scènes légendaires de la vie de Pierre, ou encore la barque du salut dans un épisode de l'histoire de S. Paul et Ste Thècle. Elle représente le rêve de Jacob, la scène où l'on a voulu voir un martyr montant au ciel, et d'autre part rien ne prouve que jamais Ulysse et les sirènes aient figuré sur une tombe utilisée pour les chrétiens.

La recherche du sens symbolique amena les archéologues aux interprétations les plus discordantes. L'auteur rappelle quels sens différents ont été donnés aux représentations de l'histoire de Jonas, du sacrifice d'Abraham, de Moïse battant le rocher. Dès le début on voulut justifier l'interprétation symbolique par des extraits des Pères, mais on se réservait le droit de choisir à son gré ces extraits. Lorsque Leblant, le premier, eut fait observer comment les Pères multipliaient les explications symboliques d'un même sujet, on chercha avec lui à rattacher les scènes représentées aux prières anciennes, sans renoncer pour cela au symbolisme des Pères. Le système persista lorsqu'on crut s'apercevoir qu'à partir du IVe siècle le sens historique s'accusait plus clairement.

Il faut donc, de l'avis de M. Styger, expliquer d'une manière plus simple l'iconographie des catacombes et recourir à l'interprétation historique. Les artistes ont simplement rappelé des récits, familiers aux fidèles et auxquels chacun était libre de rattacher les idées édifiantes qu'ils lui suggéraient. Ces récits, ce sont les faits capitaux de la Bible représentés sans ordre, d'une façon populaire. Ils sont figurés suivant la manière historique de l'art hellénistique-romain, soit par narration continue, comme dans l'histoire de Jonas, soit en assemblant dans une scène des éléments d'épisodes divers, ce qui ne convient guère à des symboles. Tout indique que les plus anciennes fresques connues ne remontent pas, comme on l'admet, à la

Digitized by Google

fin du Ier, mais seulement au milieu du IIe siècle. Elles seront reprises à la décoration disparue des maisons chrétiennes et par là même il faut y chercher le genre narratif et non le symbolisme sépulcral.

Le goût narratif s'accuse par les scènes empruntées aux apocryphes, peu éclaircies et souvent mal interprétées jusqu'à présent. Ce sont trois épisodes se rapportant à S. Pierre (et parmi ceux-ci la soi-disant substitution symbolique de Pierre à Moïse), un autre ayant trait à S. Paul, et d'autres encore que l'auteur commente par des considérations de grand intérêt. Les scènes représentées dans les catacombes, souvent avec grande diversité, paraissent être un décalque d'œuvres plus développées. L'indice qui le fait croire, c'est qu'on les trouve de la même manière dans les restes trop rares du décor des constructions, sur les verres à fond doré, sur les coupes comme celle de Podgoritza. C'est un art partout le même, dont l'origine n'est donc pas à chercher dans les sépultures et qui devra être compris partout d'après une même interprétation historique.

Telles sont les idées que M. Styger développe par une argumentation qui porte à réfléchir. Il entraîne fréquemment la conviction quand il montre jusqu'où va la fantaisie dans l'interprétation symbolique, ou lorsqu'il rattache certaines scènes à des récits apocryphes.

Mais sa thèse fondamentale ne sera pas admise sans réserves. L'interprétation symbolique et l'interprétation narrative ne s'excluent pas l'une l'autre d'une manière radicale. Il est incontestable que la narration joue son rôle, du moment qu'une histoire est représentée, fût-ce dans un but symbolique. Malgré celui-ci, la tendance existera toujours de représenter des circonstances tout à fait superflues pour le sens symbolique. Cette tendance se manifeste davantage et d'une manière incontestable, à partir du IVe siècle, lorsqu'apparaissent, dans les basiliques, l'iconographie triomphale et les grands cycles historiques. A ce moment aussi les scènes reprises aux apocryphes deviennent fréquentes dans l'art funéraire.

Par contre les scènes sont souvent rendues au début par leurs traits essentiels ; divers symboles : ancre, colombe, agneau, palme, vases, sont alors en usage ; la tendance typologique et symbolique se retrouve d'autre part dans l'Écriture, dans les Pères, dans les inscriptions. Tout cela porte à croire que le symbolisme ne fut pas sans influence sur le choix des sujets de l'art funéraire. Presque tous les archéologues l'ont pensé. Ils sont d'accord, malgré leurs divergences, pour chercher dans les scènes des idées de l'au-delà. Ils se divisent seulement lorsqu'il s'agit d'y trouver un système, rigidement défini et radicalement appliqué. Une scène peut d'ailleurs recevoir une signification symbolique, sans que celle-ci soit obvie et comprise par tout le monde. Le fait se réalise dans l'iconographie du moyen âge ; il peut se réaliser tout aussi bien dans celle de l'antiquité chrétienne. D'autre part, on n'a pas prouvé jusqu'à présent que l'art chrétien ait pu s'épanouir au grand jour à l'époque des persécutions, et rien ne démontre que l'art sépulcral n'ait pas eu au début une grande importance relative.

Digitized by Google

II. Analyser l'ouvrage du P. F. Hendricks après celui de M. Styger, c'est juxtaposer l'eau et le feu. L'auteur hollandais s'est proposé d'écrire une œuvre apologétique. Il a pris Mgr Wilpert comme guide principal et adopte presque exclusivement les interprétations de celui-ci. Il s'agit donc d'un système d'interprétation symbolique poussé fort loin, d'après lequel l'art des premiers siècles chrétiens révèle tout un ensemble de dogmes catholiques. L'auteur part de ce principe, que les peintures et les sculptures des catacombes romaines, et il n'en examine guère d'autres, expriment les idées des chrétiens sur la victoire au delà du tombeau, et sur les moyens d'arriver à celle-ci. Il voit cette victoire figurée par un grand nombre de symboles et de scènes. D'autres scènes symbolisent les moyens par lesquels la victoire a été remportée : la foi dans le Christ, qui a prouvé sa divinité par des miracles, la foi dans la Vierge, objet de grand culte. Cette foi est transmise par le magistère des apôtres et des évangélistes, par Pierre en particulier, primat et chef suprême de l'Église. L'auteur passe aussi en revue les scènes dans lesquelles il retrouve le baptême et l'eucharistie. Les interprétations des scènes en particulier permettent ensuite de retrouver une idée directrice dans les figurations diverses qui ornent les chambres sépulcrales et les sarcophages.

Nous ne nous arrêterons pas davantage au détail de ces interprétations. Faisons remarquer, à titre d'exemple, que l'auteur s'en tient au symbolisme de Moïse battant le rocher sous les traits de Pierre, et ne fait pas mention de l'explication de cette scène par l'histoire apocryphe de l'apôtre. Il ne s'agit pas d'une Attica dans l'inscription 134 du Latran (p. 91). Le vase de Podgoritza n'est pas conservé dans la localité d'Herzégovine où il fut trouvé, mais à St-Pétersbourg (p.273). Une distraction a fait écrire « style du temps de Pompée » pour « style pompéien » (p. 193).

Le P. Hendricks a montré avec clarté et méthode quel usage la théologie pourrait faire des monuments des premiers siècles, si les principes d'interprétation symbolique qu'il utilise étaient irréfragables.

R. MAERE.

J. LORTZ. *Tertullian als Apologet* (Münsterische Beiträge zur Theologie. T. I). Munster, Aschendorff, 1927. In-8, XXIV-400 p. M. 16.

Quoi qu'on pense de la question toujours ouverte concernant la priorité de Minutius Felix par rapport à Tertullien ou celle de Tertullien par rapport à Minutius Felix, Tertullien reste sans conteste, parmi les Latins, le plus ancien apologiste de grand, d'immortel renom. C'est une étude très ample et très fouillée que le Dr Lortz lui a consacrée. Dans ce massif volume de plus de 400 pages, nous n'en avons encore qu'une première moitié ; mais une phrase, que je lis dans la préface, permet d'espérer que la seconde suivra à bref

Digitized by Google

délai. Pour porter sur cette œuvre importante un jugement, sinon définitif, du moins raisonnablement motivé, il convient sans doute, il est même indispensable d'attendre qu'elle ait paru en entier. Il nous sera toutefois permis de donner dès aujourd'hui quelques brèves indications sur son but, ses sources et sa méthode générale.

Tout d'abord, il s'agit exclusivement de Tertullien apologiste ; ni le moraliste, ni le dogmatiste, ni l'exégète ne sont proprement en ause. L'apologiste lui-même est envisagé en tant qu'il combat, non pas les juifs ou les hérétiques, mais les païens. Cela étant, il n'y a de soi nulle nécessité de scruter tous les ouvrages du grand Africain ; quatre seulement nous intéressent directement : ce sont les deux livres *Ad Nationes*, l'*Apologétique*, le *De testimonio animae* et la lettre *Ad Scapulam*. Les divers écrits contre les hérétiques ont une autre allure, emploient de tout autres arguments. Quant aux traités relatifs à la vie et à la morale chrétiennes, ils peuvent être consultés, mais subsidiairement, pour mieux connaître l'ensemble de la doctrine de Tertullien et même ses vues apologétiques, car le plus souvent il y prend à partie l'esprit et les tendances du monde païen.

Qui dit apologie, dit avant tout défense, réponse à une attaque ; et le christianisme, depuis son origine, était sans cesse attaqué à la fois sur le terrain de la vie pratique, par des persécutions, et sur le terrain spéculatif, par des calomnies. Il fallait le défendre, et Tertullien l'a défendu à l'un et l'autre point de vue. Ceci nous explique la division de ce volume en sept chapitres : le premier a pour objet direct la défense contre les persécuteurs, c'est la lutte pour l'existence ; les six autres s'occupent des imputations calomnieuses dirigées tour à tour contre la moralité des chrétiens, contre leurs croyances et les fondements de ces croyances, contre leur conduite dans l'ordre politique et social, contre leur attitude à l'égard de la philosophie. Avec Tertullien nous sommes à la fin du IIe siècle ; et alors l'Église grecque avait déjà vu se lever dans son sein toute une escouade d'autres apologistes : Quadratus, Aristide, Justin, Tatien, Athénagore, Théophile d'Antioche, autant de noms qui avaient bien mérité de la même cause. Si le champion latin se différencie profondément d'avec eux, par le caractère plus radical de son opposition au paganisme, par l'implacable rigueur de sa dialectique, par la préférence qu'il accorde volontiers aux considérations de légalité sur les considérations théoriques ; s'il les a tous éclipsés par l'éclat de son génie, il leur est cependant redevable, il est leur héritier en bien des points. Il y a plus. Dépendant de ses devanciers grecs, Tertullien dépend, dans une certaine mesure, avec eux et par eux, des apologistes juifs, tels que Philon et Josèphe ; il dépend même, pour les idées religieuses et morales, de la philosophie hellénistique, considérée principalement dans la forme que lui avait imprimée, au second siècle avant notre ère, le stoïcien Posidonios. C'est en tenant compte de ces influences, en tenant compte aussi des courants ou traditions populaires de l'époque, que M. Lortz analyse et juge les doctrines et les argumentations de son auteur. Il remarque

Digitized by Google

très sensément qu'à Tertullien, comme aux apologistes qui l'ont précédé, il faut moins demander un exposé systématique des preuves de la foi qu'une simple réfutation des difficultés soulevées contre elle. Pour ce qui regarde Tertullien en particulier, on doit en outre, si l'on veut interpréter justement ses paroles, avoir égard à son tempérament ardent et passionné. Il n'est presque pas un page sortie de sa plume où l'on ne rencontre des expressions hyperboliques, qui évidemment ne peuvent être prises à la lettre. Sans doute, il lui arrive, dans l'ardeur de la lutte, d'en venir à des exagérations indéniables. C'est ainsi qu'il condamne souvent tout le paganisme en bloc ; ailleurs, l'excès est dans la peinture en beau des mœurs chrétiennes, qui confond trop aisément l'idéal avec la réalité. Mais la plupart des expressions et comparaisons outrancières s'expliquent par le contexte, ou, produites en sens contraire, elles se limitent ou se corrigent mutuellement.

Telles sont, pour nous borner présentement à un aperçu trop incomplet, quelques-unes des considérations qui ont guidé M. Lortz dans son travail et des règles qu'il a suivies. En étudiant constamment Tertullien dans son milieu historique et en même temps que ce milieu, il esquisse une sorte de tableau de toute l'apologétique chrétienne au IIe siècle. Son livre, grâce à la façon méthodique dont il en établit les conclusions, est une confirmation de ce qu'il écrit quelque part : « Pour comprendre réellement Tertullien, il faut avoir vécu avec lui, il faut l'avoir scruté à fond et sous les aspects les plus divers. »

J. FORGET.

E. CASPAR. *Die älteste römische Bischofsliste.* Kritische Studien zum Formproblem des eusebianischen Kanons sowie zur Geschichte der ältesten Bischofslisten und ihrer Entstehung aus apostolischen Sukzessionenreihen. (Schriften der Königsberger gelehrten Gesellschaft. Geisteswiss. Kl. 2e année. fasc. 4.) Berlin, Deutsche Verlagsgesellschaft für Politik und Geschichte, 1926. In-4, VIII-258 p. M. 30.

Depuis les études de T. Mommsen sur le catalogue libérien (1853), bien des travailleurs se sont occupés des anciennes listes épiscopales des quatre grands sièges, tels L. Duchesne, J.-B. Lightfoot, A. Harnack, J. Flamion (RHE. 1900, t. I, p. 645-678 et 1901, t. II, p. 209-238, 503-528), J. Chapman, É. Schwartz, pour ne citer que les principaux. Mais dans ce nouvel ouvrage, M. Caspar, dont les principales thèses ont déjà été signalées ici (RHE. 1927, t. XXIII, p. 113 sv.), a mieux vu que la plupart de ses prédécesseurs que le jugement à porter sur l'historicité de ces catalogues relevait d'abord d'une juste appréciation de la forme littéraire des documents qui les ont transmis, et surtout il a eu le mérite de tirer du fait toutes

Digitized by Google

ses conséquences. De là la première partie du sous-titre, qui met en lumière le principe de solution, tandis que la seconde énonce l'essentiel de la conclusion adoptée elle-même.

La *Chronique* (χρονικοὶ κανόνες) d'Eusèbe est pour nous l'attestation directe la plus ancienne de ces listes ; en outre, tant en elle-même, s'il est possible d'y atteindre, que dans le remaniement qu'en fit S. Jérôme trois quarts de siècle après sa publication, elle représente une étape de l'évolution décrite par la chronographie chrétienne. C'est à ce double titre que M. C. traite d'abord, dans une première section, le problème de la forme de la *Chronique* d'Eusèbe (p. 13-84) ; la seconde étudie la technique des listes chez les chronographes chrétiens et les listes épiscopales des quatre grands sièges dans la *Chronique* (p. 85-163) ; la troisième examine le développement, formellement identique à celui des autres catalogues mais matériellement plus complexe, de la liste romaine (p. 165-258). Une introduction avait résumé l'état actuel de la question (p. 3-11).

Si l'on veut suivre le développement de la thèse de M. Caspar, il importe de se rappeler quelle forme Eusèbe avait donnée à sa *Chronique*, divisée en deux parties. La première, sorte d'introduction, établissait d'après les sources les ères ou systèmes chronologiques, reposant surtout sur les listes dynastiques, des Chaldéens, des Assyriens, des Hébreux, des Égyptiens, des Grecs et des Romains. La seconde se composait de tableaux chronologiques parallèles. De ceux-ci, le cadre était fourni par les colonnes verticales des ères, en nombre variable suivant l'apparition ou la disparition des empires ; ces colonnes étaient formées par la série des règnes, dont les années étaient inscrites les unes sous les autres ; les événements se notaient en face des séries d'années, dans l'espace laissé ouvert par les colonnes des ères. L'original grec de cette deuxième partie est perdu ; nous l'atteignons surtout par la « version » de S. Jérôme, dont nous possédons deux éditions récentes, celle de R. Helm (Berlin, 1913-1926. Cfr RHE. 1927, t. XXIII, p. 282 svv.) et celle de J. Fotheringham (Londres, 1923. Cfr RHE. 1925, t. XXI, p. 288 svv.). Fait à noter, dans l'œuvre de Jérôme, un changement intervient avec l'introduction de l'ère des consuls (*Initium consulum* : Helm, p. 106 ; Fotheringham, p. 188). Jusqu'alors (520 av. J.-C.), la *Chronique* se lit à livre ouvert, la première ère occupant l'extrémité gauche de la page de gauche, et la dernière l'extrémité droite de la page de droite, les événements de l'histoire sacrée étant ramassés au centre de la page de gauche et ceux de l'histoire profane au centre de celle de droite ; dès ce moment, au contraire, elle se lit page par page, d'abord la gauche puis la droite, la première ère occupant la gauche de chacune et la dernière la droite, les événements sacrés et profanes étant mêlés les uns aux autres et groupés au centre de la page en une seule colonne verticale, d'abord entre plusieurs ères, et finalement à droite d'une seule.

Il s'ensuit que la disposition matérielle du *Canon*, et le fait qu'il nous parvient dans une version qui, à partir de la guerre de Troie

Digitized by Google

jusqu'à la fin de l'œuvre d'Eusèbe (les *Vicennalia* de Constantin), est plutôt, au témoignage de Jérôme lui-même, une large adaptation, posent, à qui demande au *Canon* hiéronymien des données chronologiques, de graves problèmes. Avec quelle fidélité l'œuvre de Jérôme reproduit-elle celle d'Eusèbe ? L'historien grec avait-il entendu rédiger des annales, ou simplement dresser des tableaux synchroniques ?

D'après M. Caspar, Eusèbe, dans la majorité des cas, n'avait pas l'intention de rattacher ses notices à telle année du cadre, et l'idée d'une chronologie absolue lui était ici étrangère ; mais, suivant une idée chère aux apologistes, qui l'avaient eux-mêmes reprise à l'arsenal du judaïsme hellénistique, son but direct était d'établir des synchronismes entre l'histoire biblique et l'histoire profane, pour faire conclure le lecteur à l'antiquité plus grande des faits rapportés par la première. L'idée inspirait l'œuvre entière et Eusèbe l'avait matérialisée en maintenant jusqu'au bout, et non pas seulement jusqu'en 520, la répartition des matières sur deux pages où se faisaient vis-à-vis les faits bibliques sur la page de gauche et l'histoire profane sur celle de droite. Dès lors, à partir de 520, le *Canon* hiéronymien ne serait plus qu'une caricature de l'original. Et puisque tous nos mss présentent ce changement radical à partir des consuls, il faut bien nommer le coupable : S. Jérôme. Ainsi, le Docteur latin aurait profondément altéré la seconde partie de l'œuvre d'Eusèbe : il transformait le synchronisme primitif, auquel suffisait un matériel sommaire (summa cum brevitate) pour démontrer la thèse, en de copieuses annales où, pour un motif qui sera bientôt mis en lumière, les faits étaient rapportés à telle année déterminée, et où, par conséquent, les dates valaient pour elles-mêmes.

Pour établir le bien-fondé de ces vues, M. Caspar se reporte non aux éditions modernes de la *Chronique*, pour lesquelles il a des paroles sévères (Helm et Fotheringham, dit-il, n'ont pas mieux compris ni traité le *Canon* que les copistes du moyen âge), mais aux mss eux-mêmes. Il observe que certains, tels S (Fragmenta Floriacensia, du ve-vi^e^ siècle) et son dérivé N (Mediomontanus Phillipp. 1872, du ixe-xe s.) représentent mieux que d'autres, et notamment que O (Oxon. Bodl. Auct. T. II. 26, du ve-vi^e^ s.), accepté comme base par Fotheringham, la physionomie originale des *Canons* d'Eusèbe. Ils ont, par exemple, mieux compris le sens et respecté la forme des *uirgulae* qui, de dix en dix ans, barraient d'un trait horizontal la verticale des années, y découpant les décennies qui facilitaient la lecture ; ils ont reproduit les notices de la première partie du *Canon* (celle antérieure à 520) dans une écriture de même corps que celle de la seconde, et non pas plus mince, comme l'a fait O ; ils ont conservé un troisième type d'écriture, la *capitalis rustica*, qui servait, semble-t-il, à mettre en relief et à unir des notices de contenu analogue ; ils ont mieux maintenu les figures graphiques (par exemple, en losange, en croix) sous lesquelles avaient été disposées certaines notices. Enfin, fait capital auquel Helm n'a pas pris garde, ce n'est que dans la deuxième partie (après 520) qu'années et notices sont

Digitized by Google

régulièrement écrites à même hauteur, sur une même ligne ; dans la première en effet, les notices commencent souvent dans l'interligne des tracés équidistants sur lesquels reposent les années, et c'est encore S, contre O, qui met le plus de constance à respecter cette différence. Le futur éditeur de la *Chronique* devra faire son profit de ces remarques sur la valeur relative des mss. Mais elles sont décisives pour la lecture de l'œuvre. En effet, on ne peut croire que l'auteur rapportait à telle année du cadre des notices disposées graphiquement (voir, par exemple, S, fol. 34', reproduit sur la planche I : un triangle renversé dont la base est surmontée d'une ornementation verticale couronnée d'un fleuron, et dont la pointe s'étire en une droite que coupe une autre, à mi-chemin et à angle droit, de manière à former une croix : c'est la notice *Post Aod...* que Helm, p. 52, et Fotheringham, p. 82, défigurent absolument en la resserrant en colonne régulière), et surtout par des notices qui commencent à l'interligne des tracés occupés par les années, et non pas sur ceux-ci. Et dans le fait on remarque que les mss les plus anciens n'ont pas réservé le même traitement « chronologique » à toutes les notices,mais, grâce aux différents artifices d'écriture et de disposition que nous avons indiqués, ils resserraient ou distendaient le lien unissant les éléments du cadre chronologique à ceux qu'enserrait celui-ci, suivant que les faits étaient, ou non (par exemple, les notices de durée, les mentions des hommes illustres), susceptibles de datation précise. Il est clair dès lors que la tendance sans cesse accentuée d'uniformiser l'écriture, de réduire les formes graphiques, et surtout d'adopter pour les lignes du cadre et des notices un tracé unique, — tendance dont le flot a tellement grossi au cours des siècles qu'il a emporté avec lui les éditeurs modernes, — non seulement éteignait les clartés que le génie d'Eusèbe avait projetées sur son œuvre, mais encore faussait complètement le sens de celle-ci en invitant à la lire comme des annales.

De ces altérations des *Canons*, Jérôme porte une large part de responsabilité. C'est lui, pense M. Caspar, qui a donné à la seconde partie une toute autre physionomie en condensant toute la matière sur une page. Du point de vue d'Eusèbe en effet, l'interruption subite, en 520, du synchronisme de l'histoire biblique et de l'histoire profane ne se comprend pas, puisque l'histoire juive ne se termine pas avec le retour de la captivité de Babylone. L'examen de la seconde partie, comme aussi la considération des idées les plus chères à Eusèbe, prouve que celle d'une tradition sacrée traversant tout l'Ancien Testament jusqu'au Christ, en opposition avec une tradition profane, aux rameaux multiples, gouvernait l'œuvre entière de l'historien grec. L'ère des consuls n'avait pas telle importance pour la thèse qu'il démontrait, qu'elle mît fin à la distinction spécifique de l'histoire sacrée et de l'histoire profane. Pour Jérôme au contraire, qui s'adressait à des lecteurs occidentaux, plus soucieux de faits et de dates que de synchronismes devenus inutiles en un temps où le christianisme victorieux n'avait plus à se recommander par des procédés hérités du judaïsme, l'*Initium consulum*, com-

Digitized by Google

mencement de l'histoire de la République, c'est-à-dire de la vraie histoire romaine, n'était-elle pas un point de départ tout nouveau ? Il ne faut du reste pas oublier que la préface de Jérôme confesse la manière très large dont le traducteur avait compris son rôle : « Sciendum etenim me et interpretis et scriptoris ex parte officio usum, quia et Graeca fidelissime expressi et non nulla quae mihi intermissa uidebantur adieci, in Romana maxime historia, quam Eusebius huius conditor libri non tam ignorasse ut eruditus sed ut Graece scribens parum suis necessariam perstrinxisse mihi uidetur. Itaque a Nino et ab Abraham usque ad Troiae captiuitatem pura Graeca translatio est : a Troia usque ad uicesimum Constantini annum nunc addita nunc mixta sunt plurima quae de Tranquillo et ceteris inlustribus historicis curiosissime excerpsi : a Constantini autem supra dicto anno usque ad consulatum Augustorum Valentis sexies et Valentiniani iterum totum meum est » (Helm, p. 6 sv. ; Fotheringham, p. 4 sv.). M. Caspar prétend même fournir des preuves positives, qu'il expose pour deux passages, de la transformation subie par la seconde partie du *Canon*, où Jérôme aurait rangé à la file des notices primitivement parallèles et inscrites, non sur une même page, comme le suppose Helm, mais sur deux. Au reste, le Docteur latin s'est trahi lui-même, car il avait conscience du trouble qu'il apportait dans l'œuvre d'Eusèbe. Son souci le prouve de prévenir explicitement dans la préface les critiques nombreuses que provoquerait, il ne le prévoyait que trop justement, la lecture de son adaptation, et aussi la prière qu'il adresse aux lecteurs « ut quicquid hoc tumultuarii operis est, amicorum non iudicum animo relegatis, praesertim cum et notario uelocissime dictauerim » (Helm, p. 2 ; Fotheringham, p. 2). M. Caspar observe fort à propos, en commentant ces derniers mots, que, avant 520, l'œuvre de Jérôme n'est pas encore un *tumultuarium opus* et ne se prêtait pas à la dictée, laquelle allait de soi, au contraire, une fois qu'on se contentait de couler d'un seul bloc entre les *fila regnorum* d'une seule page les notices sacrées et profanes bloquées pêle-mêle en colonne unique, sans plus faire attention ni à la nécessité d'écrire dans l'interligne, ni à diversifier les types d'écriture, ni à disposer graphiquement certaines d'entre elles.

D'Eusèbe à Jérôme, l'étape était sensible. Elle avait été franchie sous la pression de l'esprit tout différent d'une époque bien diverse. La *Chronique* d'Eusèbe eut le sort des œuvres devenues le livre de tout un monde ; aiguillée par Jérôme sur une voie nouvelle, elle ne cessa de s'adapter à des lecteurs sans cesse renouvelés. La première partie elle aussi fut transformée d'après le modèle de la seconde (mss dits *priores*) et copiée en manière d'annales, si bien que toute trace de l'original s'effaça. « L'œuvre artistique et délicate d'Eusèbe, dit M. Caspar, fut par là abaissée degré par degré, sous les rudes doigts des Barbares, jusqu'au modèle rigide de leur historiographie de novices. C'est de cet Eusèbe hiéronymien que ses continuateurs du moyen âge apprirent que l'on pouvait et comment

Digitized by Google

on pouvait exposer l'histoire universelle sur le hachoir d'un schéma d'années inintelligent » (p. 84).

A la lumière que projettent ces conclusions sur les avatars littéraires des *Canons* d'Eusèbe, M. Caspar examine, dans les deux dernières sections, les listes épiscopales du *Canon* hiéronymien, pour essayer d'atteindre la forme qu'Eusèbe leur avait donnée, rechercher leur forme première et les préoccupations auxquelles elles avaient dû leur rédaction.

Après avoir noté combien la technique des listes chrétiennes s'inspire de celle des Grecs, M. Caspar montre, en prenant texte de l'index des chapitres de la *Chronique* d'Hippolyte († 235/6), que les écrivains chrétiens antérieurs à Eusèbe connaissaient deux sortes de catalogues : listes de règnes avec indication de leur durée (*τὶς πόσα ἔτη ἐβασίλευσεν*) et listes de noms sans chiffre aucun (*ὀνόματα*), les premières ayant un sens statique, externe, et les secondes un sens dynamique, interne. La distinction fait le fond de la théorie de l'auteur sur l'origine et l'évolution des catalogues épiscopaux.

Chez Eusèbe, le catalogue des grands-prêtres postexiliens, dressé d'après les sources bibliques et Josèphe dans la *Demonstratio Evangelica*, fournit un exemple de liste dynamique. La *Chronique* combine heureusement les deux types : la liste des règnes forme le cadre chronologique dans lequel celle, non datée, des noms s'inscrit comme objet à dater. Fait à noter, les procédés d'Eusèbe étaient assez souples pour lui permettre de laisser dans une certaine indétermination chronologique les noms pour lesquels les sources ne lui fournissaient pas de date. Si, par exemple, on tient compte du libellé des notices consacrées aux grands-prêtres postexiliens dans le *Canon* hiéronymien, il y a tout lieu de penser que, par un des procédés indiqués plus haut, par exemple le double tracé des lignes, Eusèbeavait évité de les rapporter à une année déterminée du cadre. Au contraire, l'évolution accomplie chez ses successeurs par la même liste est frappante ; ainsi les *Excerpta Barbari*, version latine d'une source alexandrine conservée dans un ms. de Paris du VIIe-VIIIe siècle, mettent chaque nom en rapport avec un règne ; un pas de plus, et les chronographes byzantins exprimeront la durée des pontificats. C'est dire que le souci malsain de « préciser » ce qu'Eusèbe avait laissé indéterminé devant le silence de ses sources, défigurait, en l'altérant, l'œuvre scientifique de l'historien grec.

Pour apprécier la valeur des listes épiscopales de la *Chronique*, *l'Histoire ecclésiastique* offre un point de comparaison précieux, car Eusèbe, on le sait, s'y était proposé de rechercher *τὰς τῶν ἱερῶν ἀποστόλων διαδοχὰς* des sièges les plus illustres, pratiquement ceux de Rome, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem.

Eusèbe dit n'avoir trouvé nulle part consignés par écrit « les temps des évêques de Jérusalem » ; il dresse leur liste d'après des *ἔγγραφα* : c'est dire en termes propres que son catalogue était une série de noms sans chiffres. Celui-ci comprenait trente noms, que l'*Histoire ecclésiastique* énumère en deux groupes, les Juifs, puis les Gentils ; la *Chronique*, au contraire, imposant ses cadres à l'historien, par-

Digitized by Google

tage les vingt-six derniers en quatre groupes. Qu'Eusèbe n'entendît pas pour cela rapporter ces notices à une année déterminée, la teneur de celles-ci le prouve, comme aussi la note finale où il s'excuse de n'avoir pu « discernere tempora singulorum, eo quod usque in praesentem diem episcopatus eorum anni minime saluarentur ». Les incohérences que trahit l'agencement des sections qui contiennent les quatre premiers noms se résolvent si l'on suppose une disposition originelle des matières sur deux pages. Le *Panarion* d'Épiphane en sait déjà plus long sur la chronologie des évêques de Jérusalem, puisqu'il en situe un certain nombre à telle année de tel règne ; l'information est complète chez les chronographes byzantins, qui connaissent la durée de chaque pontificat.

Des évêques d'Antioche, l'*Histoire ecclésiastique* ne possède non plus qu'une liste de noms sans date, mais de dix noms seulement, et dont plusieurs avaient un point de contact avec des faits datés. C'est sans doute pour cela qu'Eusèbe, dépassant d'un pas les limites que le silence des sources traçait à sa conscience d'historien, a égrené leurs dix noms le long du *Canon*, dissociant arbitrairement, par exemple, le groupe Cornélius-Éros-Théophile-Maximin, cédant une fois de plus à la nature de son œuvre. Encore est-il cependant, il faut le supposer, qu'il avait indiqué par un procédé graphique qu'il ne fixait pas la chronologie absolue des entrées en fonctions, comme le fit le *Canon* hiéronymien. Mieux informés que Jérôme, les Byzantins n'ignoreront plus la durée des pontificats.

Les données de l'*Histoire ecclésiastique* et de la *Chronique* sur les évêques d'Alexandrie jusqu'à Démétrius procèdent d'une double liste : liste d'entrée en fonctions, datée d'après les règnes, liste de durée des pontificats. Elles sont indépendantes, car leurs données sont discordantes ; en outre, alors que la seconde est pratiquement la même dans les deux œuvres, la première diverge sensiblement. Eusèbe, c'est probable, aura tenté, au moins par endroits, d'harmoniser les deux listes sur la base de la seconde ; mais la forme des *Canons* s'opposait à ce qu'il s'en tirât, comme dans l'*Histoire ecclésiastique*, par des « environ » ou des « années et des mois », d'où des divergences que le blocage des matières sur une seule page aura encore accentuées. Les travaux d'Eusèbe ne sont plus ici qu'une étape d'une évolution déjà commencée. On admet que la première liste repose sur la *Chronographie* de Jules Africain (221 apr. J.-C.) ; celui-ci, croit M. Caspar, dressa pour la première fois le catalogue des évêques alexandrins, d'après des renseignements obtenus lors d'un voyage à Alexandrie avant 221, au temps de Démétrius, dont on lui put préciser la date d'ordination. Mais la liste qu'on lui fournit en même temps des dix prédécesseurs de cet évêque n'était qu'un catalogue de noms : à preuve le fait, trop constant pour être exact, que la durée de leurs pontificats oscille autour de douze années Jules Africain, on a toute raison de le supposer, adoptant pour date extrême celle d'entrée en fonctions de Démétrius (188/189), rangea les dix prédécesseurs de celui-ci dans un tableau procédant par olympiades, — manière de compter courante chez les chronogra-

Digitized by Google

phes grecs et qu'on sait avoir servi de base à la chronologie de Jules Africain, — et leur octroya à chacun trois olympiades, soit douze ans, ce qui portait les débuts d'Annianus, le premier de la litse, à l'an VIII de Néron. Mais chaque nom jouait ainsi dans un espace de quatre ans ; d'où la possibilité pour des rédacteurs différents mais également préoccupés d'assigner des dates précises aux épiscopats alexandrins, soit celles de la durée des pontificats, soit la date d'entrée en fonctions, d'arriver à des résultats divergents, quoique oscillant autour du nombre douze. Deux essais de ce genre seraient parvenus à Eusèbe, qui les traita comme il a été dit. Une fois de plus, la donnée primitive se réduisait à des noms sans date aucune.

Pour Rome enfin, l'*Histoire ecclésiastique* et la *Chronique* offrent également deux listes, de durée et d'entrée en fonctions. Mais tout espoir a ici disparu de réduire la seconde à la première, car la liste de durée n'est pas identique dans les deux œuvres. Le catalogue libérien (354), produit d'un autre rameau de la tradition, accroît la confusion, puisque, non cohérent en lui-même (la durée assignée aux pontificats ne correspond pas aux dates d'entrée en fonctions, notées d'après les consulats), il s'écarte encore des listes eusébiennes, et jusque dans la succession des noms. Enfin, entre ces deux traditions, s'insère celle des *Index* latins, catalogues des Ve-VIIe siècles. Tenter de débrouiller cet écheveau de dates divergentes, assigner la base sur laquelle on les a édifiées et comment on l'a fait, c'est l'objet des premiers chapitres de la troisième section.

M. Caspar trace d'abord des lignes qui traversent dans les divers sens le champ étendu de l'évolution des listes. Chez Irénée aussi, le plus ancien témoin de la tradition, la liste romaine se réduit à une série de noms sans date. A l'autre extrémité, d'une part, le catalogue libérien (354) repose en dernière analyse sur la *Chronique* d'Hippolyte († 235/6), laquelle contenait réellement, M. Caspar le soutient avec raison contre Bauer, un catalogue romain, également liste de noms sans date, comme permet de le conclure le « Nomina episcoporum Romae » du *Liber generationis* I ; d'autre part, les catalogues eusébiens reposent finalement sur une liste de Jules Africain, laquelle devait être également dépourvue de dates, si l'on en juge par la forme de la liste alexandrine chez cet auteur, avec le fait que, quinze ans plus tard, la liste romaine du romain Hippolyte est encore une simple liste de noms.

Comment passa-t-on des listes de noms sans date, d'Hippolyte et de Jules Africain, au catalogue libérien de 354 et au *Canon* hiéronymien ? Il est permis de le penser, et M. Caspar s'efforce d'expliquer comment cela se fit : Jules Africain appliqua à la liste romaine le traitement qu'il avait fait subir au catalogue alexandrin ; il en égrena les noms, à distance plus ou moins égale, le long de la série des olympiades, en acceptant comme point de départ, sous l'influence de la tradition, commune vers l'an 200, qui fixait à 25 le nombre des années de Pierre, l'entrée en fonctions de Lin, placée en la XIVe année de Néron (68-69), dans le cadre de la CCXIe olym-

Digitized by Google

piade. Sur cette base, qui était déjà une construction, s'édifièrent, comme pour la liste alexandrine, deux catalogues avec dates, l'un mentionnant la durée des pontificats, l'autre indiquant la date d'entrée en fonctions d'après la chronologie des règnes. Ils parvinrent à Eusèbe, et par lui à Jérôme.

De son côté, la liste d'Hippolyte, où, très tôt, nous atteignons le fait par l'*Adversus Marcionem* du pseudo-Tertullien (IIIe s.), Anaclet avait été dédoublé par la glose Clet, fut contaminée par les précisions chronologiques enchérissant, dans la double direction que nous avons dite, sur la liste par olympiades de Jules Africain. Une tradition, dérivée de la littérature pseudo-clémentine, avait fait de Clément le disciple, puis le contemporain des apôtres Pierre et Paul ; d'autre part, la liste de durée des pontificats développée sur celle de Jules Africain attribuait trois olympiades à Lin et à Anaclet, les deux prédécesseurs de Clément : la rencontre des deux courants donna naissance à la théorie du coépiscopat de Pierre-Lin et de Pierre-Anaclet (cfr, par exemple, Épiphane et Rufin), et des 25 années de Pierre (Lin : 12 + Anaclet : 12 + Clément contemporain de Pierre pendant 1 an = 25) ; ce dernier « renseignement », qui n'est pas encore chez Jules Africain, se trouve déjà dans Eusèbe par une réaction en retour de la liste d'Hippolyte. Celle-ci, déjà enrichie des informations sur la durée des épiscopats, était promise à plus de développements qu'aucune autre. Outre les années d'ordination, on y précisa jusqu'aux mois et aux jours des pontificats, sous l'influence d'une notice du catalogue libérien qui plaçait au 28 septembre 235 la mort du pape Pontien, « le point le plus ancien de l'histoire des papes qui soit sûrement déterminé par année, mois et jour » (p. 210). Plus tard, le catalogue libérien, dont un procédé déjà reconnu par Duchesne avait précisé la liste, devait porter la première atteinte à la succession des noms, en intervertissant les places d'Anaclet et de Clément, sans doute par souci de rapprocher celui-ci de Pierre, dans l'esprit des écrits pseudo-clémentins. Parallèlement au catalogue libérien, naissaient les *Index* latins, qui servirent de base, avec lui, au *Liber Pontificalis* (voir le schéma de la p. 221).

Débarrassées d'une chronologie qui est arbitraire dans la mesure où elle est précise, les anciennes listes épiscopales étaient donc à l'origine des catalogues de noms. Mais pourquoi les rédigea-t-on ? M. Caspar pose en particulier la question pour la liste romaine. Le but d'Irénée en la dressant était d'établir un synchronisme entre la succession romaine et la succession, postérieure à celle-ci, des hérétiques ; il les amène à Rome, eux ou leurs disciples, en confrontation avec la « succession apostolique », concept corrélatif à celui de « tradition doctrinale authentique ». Tel serait en effet, d'après M. C., le sens primitif de *διαδοχὴ τῶν ἀποστόλων*, expression qui n'aurait pris que plus tard, par exemple chez Eusèbe, le sens de liste épiscopale. Avant de passer pour une liste d'*évêques*, le catalogue romain serait apparu comme une *liste*, liste de succession apostolique, c'est-à-dire de « personnes qui, quelles qu'aient été

Digitized by Google

leurs fonctions officielles, étaient considérées dans la communauté comme les porteurs de la succession apostolique » (p. 256). Ce fait le prouverait que, dans les monuments les plus anciens, Pierre est hors liste et que les personnages de la liste sont dits premier, deuxième, troisième, etc., depuis les apôtres ; plus tard seulement, lorsqu'on se préoccupa de chronologie, Pierre, entrant dans la liste, y prit la première place. Si l'observation est exacte, l'argument qu'on en tire est sans force. Qu'on ait compté les « porteurs de la tradition » *depuis les apôtres*, c'est la preuve que ceux-ci passaient pour la source de la vraie doctrine, et l'attestation de l'aversion qu'on éprouvait pour toute doctrine non conforme à la leur ; mais cela n'implique nullement qu'on n'ait pas considéré les personnages de la liste comme ayant exercé les fonctions épiscopales. Est-il vraisemblable, par exemple, que Jules Africain n'ait pas vu des évêques dans les dix prédécesseurs qu'il donne au Démétrius qu'il a vu occuper le siège de la capitale de l'Égypte ? Irénée, M. Caspar le reconnaît, croyait déjà que les personnages de la liste romaine avaient été revêtus de l'épiscopat. Comme telle, la question de l'épiscopat monarchique n'a rien à voir en cette affaire ; l'auteur l'a bien vu, mais il a été mal inspiré de dépasser Irénée pour résoudre comme il l'a fait le problème des origines de l'épiscopat dans son rapport avec l'idée de tradition.

Reste la question de la valeur historique de ces listes de noms primitives. M. Caspar, qui la pose également pour l'Église romaine, lui donne une solution conservatrice. « La liste des noms : Lin, Anaclet, Clément, Évariste, Alexandre, Xyste, Télesphore, Hygin, Pie, Anicet, Soter, Éleuthère, Victor, Zéphyrin, est plus ancienne, dit-il, et leur valeur de tradition est beaucoup plus haute que la critique de l'a admis jusqu'ici » (p. 256).

Sur le terrain ne la critique des sources des IIIe et IVe siècles, le beau livre de M. Caspar arrive à de remarquables conclusions. Sans doute, bien de ses constructions, notamment de celles qu'il propose dans l'histoire de la liste romaine, ne s'imposent pas ; l'auteur abuse du mot certitude qu'il eût mieux fait de remplacer en pas mal d'endroits par ceux de probabilité, de vraisemblance, voire de simple possibilité. Il reste néanmoins qu'une analyse pénétrante a muni d'arguments qui ne sont point méprisables des thèses importantes de critique littéraire : la forme originelle du *Canon* d'Eusèbe et son altération par S. Jérôme, l'évolution des listes de succession sans dates en catalogues datés avec une précision de plus en plus arbitraire.

La lecture de l'ouvrage est ardue, car l'auteur manque de synthèse dans la présentation des arguments. Mais le plan se déroule logiquement, et, par endroits, on fait le point en se résumant : ce soin préserve un livre qui remue tant de faits et charrie tant d'hypothèses, d'être un nouvel *opus tumultuarium*.

R. DRAGUET.

Digitized by Google

The Monastery of Epiphanius at Thebes. 1re Partie : *The archaeological material* by H. E. WINLOCK ; *The literary material* by W. E. CRUM. 2e Partie : *Coptic ostraca and papyri* by W. E. CRUM ; *Greek ostraca and papyri* by H. C. EVELYN-WHITE. (The Metropolitan Museum of Art Egyptian Expedition. Vol. III and IV.) New-York, 1926. In-4, XXVI-276 p., 35 pl. et XVI-386 p., 17 pl.

En décembre 1911, M. N. de G. Davies avait entrepris, non loin de Thèbes, de modestes fouilles dans l'espoir d'enrichir de quelques renseignements nouveaux, sa documentation au sujet du tombeau de Daga, un prince égyptien de la XIe dynastie. Le site exploré n'était pas inconnu : déjà en 1820, Yanni Athanasi l'avait signalé à l'attention du monde savant. Après lui, Hogg, Wilkinson, Lepsius, s'étaient intéressés à ces ruines et, en 1883, Maspero et Bouriant y avaient fait des recherches assez étendues dont M. Bouriant a publié (partiellement) les résultats dans l'*Église copte du tombeau de Déga* (*Mém. de la Miss. franç.*, t. I, p. 33 et svv.).

Or, au cours de ses travaux, M. Davies remarqua que l'endroit était fort riche en vestiges de l'époque copte ; aussi fut-il décidé, grâce à l'intervention du Metropolitan Museum of Art, de conduire les fouilles sur une plus grande échelle et d'examiner le terrain à fond. L'on savait déjà que des moines coptes avaient autrefois élu demeure dans cet édifice funéraire, mais, à mesure que progressait le déblaiement, — sous la direction de Winlock et Lansing en 1912, et sous celle de Winlock et Evelyn-White en 1914, — les détails se précisaient : on se trouvait en présence du monastère d'Épiphane, connu par un papyrus du VIIe s. provenant de Jême (cfr t. II, app. III, p. 343), et ceux qui y avaient vécu, formaient une colonie d'ermites groupés autour d'un ascète en renom, plutôt qu'une communauté proprement dite de moines.

Les recherches furent menées avec un soin scrupuleux, quasi poussé à l'extrême. C'est dire que rien n'a été négligé de ce qui pouvait renseigner, jusque dans les détails, sur le monastère, sa fondation, son développement et sur la manière de vivre de ces anachorètes : vie matérielle, vie intellectuelle, vie spirituelle. Bien des choses, malheureusement, avaient été bouleversées dans les fouilles antérieures, ce qui rend maintenant impossible de déterminer l'emplacement primitif de plusieurs documents.

La mise en œuvre des matériaux recueillis a donné naissance à deux beaux volumes sur le monastère d'Épiphane à Thèbes. Leur technique matérielle est irréprochable. Chacun d'eux est pourvu de tables abondantes, excellemment faites : index onomastique, topographique, chronologique (pour le t. II), copte, grec, arabe, sujets traités. Rien qu'à les parcourir, le grand intérêt que présentent ces deux volumes saute aux yeux. Tous deux renferment également de nombreuses et magnifiques planches, et celles du t. II, ainsi que les reproductions de graffites qui les précèdent, seront

Digitized by Google

saluées avec joie par tous ceux qui s'intéressent à l'évolution des écritures grecques et coptes.

Le t. I est l'œuvre de MM. Winlock et Crum. Le plan primitif de l'ouvrage comportait un troisième nom : celui de H. G. Evelyn-White, à qui était réservé de faire la synthèse des renseignements fournis par les documents grecs provenant des fouilles. Malheureusement, la mort a brisé la belle carrière scientifique de M. White, et nous a ainsi privés d'une contribution, sans nul doute très remarquable, au domaine de l'hellénisme en Égypte.

M. Winlock a pris sur lui de nous interpréter les trouvailles archéologiques. C'est un guide fort agréable et expérimenté, et l'on éprouve un réel plaisir à visiter à sa suite les sites explorés, d'autant plus que ce plaisir se double de celui d'apprendre des choses vraiment neuves. Aux VIe-VIIes. A.D., s'élevaient, à l'ouest de Thèbes, de nombreux couvents et ermitages, maintenant abandonnés ou en ruines : Jême, Deir el Moḥârab, Deir er Rûmi, Deir el Medîneh avec son église dédiée à S. Isidore, Deir el Baḥri sous le patronage de S. Phoebammon, le monastère de Cyriaque, etc. M. Winlock nous y introduit, attire notre attention sur tout ce qui offre quelque intérêt : graffites, listes de noms, vestiges archéologiques, nous explique les ruines et comment les moines coptes organisaient leurs demeures, transformaient d'anciennes tombes égyptiennes en habitations et des constructions dynastiques en oratoires. Il s'arrête plus longuement au monastère d'Épiphane. A l'aide des documents exhumés, il entreprend de nous montrer l'agrandissement progressif du monastère. Limité primitivement à la tombe de Daga, — Épiphane lui-même y occupait une des chambres, — il s'accrut d'abord d'un vestibule, puis successivement de deux tours pour servir de protection en cas de danger. Entretemps de nouvelles cellules vinrent s'adjoindre ; d'autres, déjà existantes, furent transformées. On a retrouvé aussi deux murs d'enceinte, élevés à des époques différentes. Il y avait également des cellules « extra muros » ; mais le monastère lui-même resta toujours l'élément central. Certaines cellules, renommées pour la sainteté de leurs occupants, devinrent en quelque sorte des lieux de pèlerinage, et les pieux visiteurs ne manquaient pas de commémorer leur présence en traçant leurs noms sur les parois de la cellule. Le monastère renfermait aussi un cimetière. Il y a à ce sujet quelques pages bien intéressantes sur la toilette funèbre des confrères défunts et sur les procédés d'inhumation.

Les instruments et objets trouvés sur place ont fourni matière à un chapitre spécial, abondamment illustré, étudiant les métiers exercés au monastère. Il y avait des moines maçons, charpentiers, agriculteurs, tisserands, vanniers, corroyeurs, potiers, décorateurs, copistes (on ne retrouve pas parmi les planches, celle donnée comme nº XXV aux p. 93 et 94 ; elle devait exhiber des calames et des matériaux d'écriture). Suivent quelques considérations sur les innovations techniques et matérielles dans la vie égyptienne durant la période romaine.

Digitized by Google

Avec M. Crum, nous passons dans le domaine littéraire. Les fouilles au monastère d'Épiphane ont mis au jour de nombreux textes écrits sur papyrus et ostraca, des graffites et quelques inscriptions. On les trouve édités, traduits et annotés dans le t. II : les textes coptes par M. Crum et les textes grecs par feu Evelyn-White. Les premiers nous apportent des passages tirés de la Bible et de la liturgie, des fragments homilétiques (S. Athanase, Schenoute, etc.), des épîtres (Damien, Sévère d'Antioche, etc.) et des textes narratifs où il y a à glaner, ensuite des contrats, des testaments, des quittances et surtout des lettres (nº 103 - nº 518). Il y a aussi quelques comptes et listes variés. Les textes grecs, bien moins nombreux, sont de même nature. Mentionnons : un codex (papyrus) de 32 fol. renfermant une partie du psautier, les canons d'Eusèbe, des fragments de la lettre de S. Athanase aux moines, les anathématismes de Cyrille d'Alexandrie, des passages d'Homère et des sentences de Ménandre. Les inscriptions relevées au monastère sont mises en appendice. Leur contenu est de nature dogmatique : la lettre synodale du patriarche Damien ; des extraits des œuvres de Sévère d'Antioche et de Cyrille d'Alexandrie. Plusieurs de ces inscriptions, copiées et publiées jadis par M. Bouriant, ont maintenant disparu. Leur texte n'est pas réédité ici ; cependant, vu leur importance, M. Crum en a donné la traduction, tout en faisant observer qu'elle ne peut être qu'approximativement exacte, car il n'est plus possible de vérifier les lectures de M.Bouriant, — assez souvent, semble-t-il, défectueuses, — et il a fallu recourir à des conjectures, de valeur inégale, pour tenter d'élucider certains passages.

On remarque dans ce volume les qualités si souvent mises en relief, à juste titre, à propos des publications antérieures de M. Crum : déchiffrement consciencieux des textes, fidélité des transcriptions, absence de restitutions hasardées, correction du détail. Les traductions sont littérales, mais sans servilité. Là où un doute subsiste concernant la signification d'un passage, les traducteurs ont loyalement noté le point faible de leur version, laissant le lecteur juge en dernière analyse. Ces obscurités proviennent tantôt de la langue même du scribe, tantôt de la nature du contenu du document. Il y a dans la langue copte encore bien des inconnues, et s'il arrive que la découverte de nouveaux textes apporte avec elle la solution de quelque problème d'ordre philologique, il est rare qu'à leur tour ces textes n'en suscitent pas de nouveau. Et puis, il n'est pas toujours aisé de se familiariser avec les pensées et les manières de vivre de moines d'il y a treize siècles ! Les annotations excellentes, qui accompagnent textes et traductions, ont à ce propos bien des aperçus suggestifs.

De l'analyse patiente et méthodique de ces papyrus et ostraca est née la savante étude donnée par M. Crum dans le t. I. Non pas que M. Crum ait entendu limiter ses sources d'information aux seules pièces provenant du monastère d'Épiphane ! Un examen, même rapide, de son travail suffit à montrer le contraire. Les archives de Jême et les textes de Deir el Baḥri ont été mis largement à contri-

Digitized by Google

bution. D'autres documents, pouvant éclairer un détail ou raffermir une hypothèse, n'ont pas été négligés ; tel, par ex., le groupe des mss d'Edfou publié par M. Budge. Bref, M. Crum a interrogé tout document susceptible d'apporter quelque lumière sur cette période de l'Égypte chrétienne dans laquelle se déroula la vie tranquille de ces anachorètes.

On ne s'attend guère, vu la nature des textes découverts, à rencontrer parmi eux la mention de faits concernant l'histoire profane de l'Égypte. Et cependant, si ces textes sont muets sur la conquête de l'Égypte par les Arabes, ils nous fournissent néanmoins quelques précieuses indications sur l'invasion des Perses sous Chosroes II Parvêz (619-629), leur arrivée prochaine à Thèbes, l'occupation de cette ville, l'effroi jeté parmi les paisibles solitaires, etc. M. Crum fait remarquer (p.100, n. 5) que le mot ⲓⲉⲣⲥⲟⲥ apparaît encore, bien plus tard, dans le colophon du ms. Paris, Bibl. Nat., Copte 129[12], fol. 42*v*. A notre avis, la valeur sémantique du mot n'est pas la même de part et d'autre. Il n'a plus dans le colophon un sens ethnique précis. Si les soldats de Shîrkûh (car la conjecture de M. Guest ne souffre maintenant plus de doute ; cfr RHE. t. XXIII, 1927, p. 561) sont appelés « Persans » et « Turcs », Abû Sâlih (fol. 82*v*) les dénomme plus exactement « Ghuzz » et la note marginale du ms. Caire, Musée n° 9296*r*, l. 2, a pareillement ⲁⲗⲑⲟⲩⲥⲥⲓ c.-à.-d. الغز (non pas الخوص comme le propose H. Munier dans son Catal., p. 172). Rappelons aussi le colophon Vatican, Copte XXXV, fol. 55*v* (cfr RHE. 1927, p.560), où « Perses » désigne les Musulmans par opposition aux Croisés, appelés « Romaios ». Nous espérons publier sous peu nos conclusions à ce sujet dans notre édition des colophons coptes des mss sahidiques.

Si l'histoire profane n'a pas grand'chose à glaner dans nos textes, en revanche, la moisson est plus riche pour la topographie des environs de Thèbes, c.-à-d. pour l'aire géographique comprise entre Esneh et Hou. M. Crum passe en revue les établissements monastiques, les églises, les villes et les villages mentionnés dans les documents, discute leurs appellations, examine les difficultés soulevées et, quand c'est possible, localise l'endroit. Nous avons ainsi pour les nomes de Coptos et d'Ermont, — en attendant que paraisse la géographie de l'Égypte copte, promise par M.Munier, — un instrument de travail précieux et sûr.

Un des chapitres les plus intéressants du volume, est celui qui nous dépeint les ermites thébains et leur vie. A l'époque qui nous occupe, il y avait autour de Thèbes une floraison d'établissements monastiques de tous genres : moines demeurant en communauté, ascètes groupés autour d'un anachorète en renom, solitaires vivant dans une tombe désaffectée et permettant parfois à un disciple de partager leur vie, reclus confinés dans leur cellule souvent durant des années. L'abondance même de textes qui touchent par quelque côté à la vie matérielle ou spirituelle de ces pieux personnages, a permis à M. Crum de mettre en relief une foule de détails, pour ainsi

Digitized by Google

dire pris sur le vif, concernant la vie monacale et érémitique, détails, que nous connaissions parfois, mais moins parfaitement, par les règles monastiques et les écrits littéraires. De ce nombre sont : les relations avec les autorités et personnes ecclésiastiques ou civiles ; la présence parmi les moines de clercs et d'évêques ; — p.135, n.17, il est fait mention d'une liste d'évêques de Coptos ; nous avons rencontré un évêque de cette ville dans le ms. Br. Mus., Or. 6800, fol. 19*r*. On y lit, en effet : « Et encore, ô Christ, veille sur la vie ⲙⲡⲉ[ⲛ] ⲡⲁⲡⲁⲣⲏⲧⲟⲥ ⲛⲓⲱⲧ ⲉⲛⲉⲡⲓⲥⲕ ⲡⲁⲡⲁ [ⲙⲏ]ⲛⲁ ⲛⲧⲉⲧⲡⲟⲗⲓⲥ ⲕⲃ̅ⲧ̅ » ;— d'autres allusions ont trait aux nationalités diverses que l'on trouve parmi les anachorètes (Syriens, Perses, Nubiens, Éthiopiens, Grecs, Germains) ou concernent soit la vie matérielle (nourriture, boisson, vêtements, métiers, voyages), soit la vie spirituelle (canons et règles, exercices religieux, mortifications, punitions), ou renseignent sur les coutumes funéraires. Pour les besoins liturgiques et ascétiques, des livres étaient à la disposition des intéressés. M. Crum a dressé, au ch. VIII, la nomenclature des livres mentionnés dans nos textes. Sans doute y avait-il d'appréciables différences entre les bibliothèques des divers monastères, et il ne semble pas, — du moins pour autant que nous puissions en juger, — que celle du monastère d'Épiphane ait été très riche. L'abondance des lettres exhumées prouve que les moines entretenaient une correspondance épistolaire assez suivie. Il paraît même qu'ils adressaient parfois une lettre à un confrère habitant le même monastère. On écrivait surtout sur papyrus ou ostraca, moins fréquemment sur bois ou parchemin.

Épiphane jouissait durant sa vie d'une haute vénération ; sa réputation s'étendait au loin et sa médiation était très recherchée ; ses prières, disait-on, avaient une efficacité souveraine. Les graffites grecs et coptes, dont certains murs de la tombe de Daga sont couverts, attestent son renom posthume. Les essais tentés pour retrouver des traces d'Épiphane dans les diptyques, le synaxaire ou le calendrier, ne donnent pas de résultats positifs. On connaît peu de renseignements sur son origine ou sa famille, d'autant plus que les recherches se compliquent par la mention de plusieurs ermites de ce nom dans nos textes. Épiphane était lié d'amitié avec Pisenthius, évêque de Coptos, qui résida quelque temps près de lui et qu'il faut soigneusement distinguer de son homonyme et contemporain, l'évêque d'Ermont. Pisenthius n'est pas inconnu au monde savant ; aussi M. Crum n'a pas détaillé ici son histoire, mais il a groupé dans un résumé excellent les faits et gestes connus de ce personnage sympathique.

La langue copte possède plusieurs dialectes ; mais les limites d'extension, et même certaines particularités de chacun d'eux, ne sont pas encore bien établies. Il reste beaucoup à faire dans ce domaine. C'est pourquoi il faut louer M. Crum d'avoir entrepris ici et mené à bonne fin l'étude d'un parler local, celui de Thèbes, tel qu'il était en usage vers la fin de la période byzantine. L'abondance de tex-

Digitized by Google

tes d'une origine thébaine indiscutable fournissait d'ailleurs une base propice à un travail linguistique de ce genre. Distinguant soigneusement les textes littéraires, à orthographe normalisée, des non-littéraires, M. Crum, guidé par sa profonde connaissance du copte, nous analyse ce patois, fixant ses relations avec les dialectes sahidique et achmimique, indiquant ses particularités phonétiques, morphologiques, syntaxiques et lexicologiques.

Ce qu'il faut surtout admirer dans *The Monastery of Epiphanius*, c'est que le « probable » n'est jamais confondu avec le « certain ». Rien n'est avancé sans preuve ; les difficultés sont loyalement exposées ; le contrôle des arguments demeure toujours possible. Et c'est en cela que réside la haute valeur scientifique des contributions apportées à l'ouvrage par MM. Winlock, Crum et le regretté Evelyn-White. Nous n'en doutons pas, quiconque s'intéresse à l'Égypte chrétienne voudra lire, voire même étudier, ces deux gros volumes.

ARN. VAN LANTSCHOOT.

J. ZELLINGER. *Studien zu Severian von Gabala.* (Münsterische Beiträge zur Theologie. Fasc. 8.) Munster-en-Westph., Aschendorff, 1926. In-8, VIII-182 p. M. 7,20.

Sévérien, évêque de Gabala en Syrie, que les sources arméniennes appellent parfois d'Émèse, fut, vers l'an 400, l'un des champions les plus décidés de l'orthodoxie nicéenne contre l'anoméisme, qu'il attaquait dans des prédications fort goûtées. Recueillies et publiées, celles-ci furent traduites, pour une part appréciable, dans les diverses langues orientales dont les usagers s'approvisionnaient au copieux trésor des écrits des Pères grecs. Aussi M. Z., qui s'était déjà fait la main au sujet par son travail *Die Genesishomilien des Bischofs Severian von Gabala* (Munster, 1916), rend-t-il un réel service en reprenant systématiquement l'examen des fragments épars de l'héritage littéraire de l'évêque syrien.

Le renom d'orateur que Sévérien s'était acquis, s'éclipsa, pour les générations qui se transmirent ses homélies, devant celui d'un contemporain, antiochien lui aussi, mais parvenu à une fortune plus haute et qui devait rester pour l'Orient le prince de l'éloquence sacrée, Jean Chrysostome. Hommage que l'évêque de la modeste ville syrienne n'avait sûrement pas ambitionné, mais qui reste flatteur pour son talent, ses homélies, à peu d'exceptions près, furent démarquées dans la tradition grecque au profit du grand archevêque de Constantinople. Dès le XVIIe siècle, les éditeurs des œuvres de S. Jean Chrysostome en soupçonnèrent souvent quelque chose, et le dépouillement des littératures orientales, qui ont gardé maint écrit de Sévérien sous sa légitime attribution, est venu plus d'une fois leur donner raison en appuyant leurs arguments de critique in-

Digitized by Google

terne par la confirmation toujours si désirable, et souvent même la seule décisive, de l'évidence externe.

M. Zellinger admet l'authenticité de quatorze homélies conservées en grec et de sept autres dont nous n'avons qu'un texte arménien ; il publie (p. 9-21) d'importants fragments d'un sermon sur Matthieu, XXVI, 39 et Jean, XII, 27, d'après le *Berolin. Phillipp.* 1438, fol. 113-112*v*, et une version allemande du *Discours sur la foi à la Trinité* conservé en éthiopien et publié par Dillmann en 1866 (p. 101-116). De toutes ces pièces, l'auteur défend l'authenticité par des rapprochements soigneusement établis avec les productions certainement authentiques et, quand c'est possible, par le témoignage explicite de la tradition. Le plus souvent, celle-ci est muette, et là, si suggestifs que soient les parallélismes de pensée et d'expression relevés par M. Z., il sera permis provisoirement de ne pas formuler un jugement définitif sur l'attribution proposée.

Le chapitre consacré aux homélies syriaques, arabes et coptes (p. 116-121) est beaucoup plus sommaire, l'auteur s'étant souvent borné à traduire des notices reprises à des catalogues de mss, sans consultation du texte. Je complète sur deux points, d'après des mss dont j'ai la photographie, ses indications. La citation mentionnée par Wright, t. II, p. 755, col. 2, est tirée du ms. syriaque *Add.* 14629, fol. 13*r* ; elle est faite par Jean d'Antioche dans sa *Plérophorie contre Julien d'Halicarnasse* ; extraite de l'homélie sur le cantique d'Habacuc, elle est identique à celle que M. Z. signale à la p. 117. Voici une version d'un second passage, auquel Wright, cité par l'auteur (p. 118), renvoie au t. II, p. 919, col. 1, et qui fait partie des *Citations choisies des saints Pères contre Julien d'Halicarnasse*, dans l'*Add.* 14529, fol. 17*v-r* : « SEVERIANI EPISCOPI GABALORUM. Verbum enim qui natus est desuper ex Patre in abscondito et inexplicabiliter et incomprehensibiliter et aeternaliter, ipse in tempore ex infra nascitur e virgine Maria, ut ii que de infra antea erant nati, desuper nascerentur iterum, id est de Deo ». M. Z. pourra sans doute identifier ce texte.

L'auteur s'occupe ensuite de nombreux morceaux grecs et latins transmis sous le nom de Sévérien, spécialement dans la littérature des chaînes et des florilèges (p. 121-127), et des textes d'attribution incertaine (p. 128-146). Dans cette dernière catégorie, il range : 1. L'*Oratio in dedicationem pretiosae et vivificae crucis*, dont il publie le texte grec d'après le ms. 244 du S. Sépulchre à Constantinople, fol. 65-72*v* ; il y voit l'œuvre d'un prédicateur inconnu, du début du ve siècle, qui a pillé l'homélie authentique *De serpente* ; 2. L'*Oratio de proditione Iudae*, qu'il publie d'après le *Hieros. gr.* 259, fol. 63*v*-66*r*.

Sévérien, conclut M. Z., n'est pas un esprit original qui hâta le progrès dogmatique. Il appartient à ces Orientaux qui avaient fait leur la cause de l'orthodoxie nicéenne et qui s'entendaient à mettre les définitions doctrinales à la portée d'un peuple friand, comme nôtre ne l'est plus, de disputes théologiques. Comme S. Cyrille de Jérusalem, c'est un théologien dont la Bible est tout l'arsenal ;

Digitized by Google

ennemi de la recherche qui veut pénétrer le mystère de la foi et prétend le rejeter au nom de la raison, c'est dans la Bible seule qu'il prend les répliques qu'il oppose à la dialectique d'Eunomius : les fragments de ses œuvres en contiennent plus de seize cents citations. Son vocabulaire se ressent de cette disposition. En matière trinitaire, il repousse les termes γεννητὸς et ἀγεννητός, dont il ne paraît pas s'être précisé le double sens, et dans une œuvre homilétique consacrée pour une large part à défendre la doctrine de Nicée, M. Z. n'a relevé que six fois le mot ὁμοούσιος. Les écrits de Sévérien ont-ils servi de source au symbole athanasien ? Sans vouloir examiner le problème, l'auteur cite en terminant, glanées dans les homélies de l'évêque, une vingtaine de formules ternaires, comme les affectionne le symbole. M. Zellinger n'a pas omis de compléter son beau et utile travail par les index requis.

R. Draguet.

P. F. Kehr. *Regesta Pontificum Romanorum.* Germania Pontificia, sive repertorium privilegiorum et litterarum a Romanis Pontificibus ante annum MCLXXXXVIII Germaniae ecclesiis, monasteriis, civitatibus singulisque personis concessorum, iubente societate Gottingensi, opes porrigentibus curatoribus legati Wedekindiani, congessit Albertus Brackmann. Vol. II : *Provincia Maguntinensis.* Pars I : Dioeceses Eichstetensis, Augustensis, Constantiensis I. Pars II : Dioeceses Constantiensis II et Curiensis et episcopatus Sedunensis, Genevensis, Lausannensis, Basiliensis. Berlin, Weidmann, 1923-1927. In-4, XXIII-239 et XXIII-296 p. M. 15 et 20.

A diverses reprises, la RHE a salué avec une respectueuse sympathie la vaste entreprise dirigée par M. Kehr, sous les auspices de l'Académie de Gœttingue. Jusqu'en 1914, on s'est plu à marquer ici les différentes étapes de cette œuvre grandiose, à en redire toute la richesse et l'importance documentaire. Inutile aussi d'insister sur la méthode adoptée par M. Kehr : nos lecteurs en connaissent le plan, les avantages et les inconvénients, ainsi que les desiderata qui furent exprimés (cfr RHE. 1910, t. XI, p. 333-334 ; 1911, t. XII, p. 291, note 1 ; 1913, t. XIV, p. 599).

Commencée en 1906, l'*Italia pontificia* fut terminée, en 1925, par son vol. VII : elle est tout entière l'œuvre de M. Kehr lui-même. Mais dès 1910 (cfr RHE. 1911, t. XII, p. 291-292 ; 1913, t. XIV, p. 591-599), le Dr Brackmann avait inauguré la belle série de la *Germania pontificia*, dont nous pouvons annoncer le second volume, en deux parties, consacré à la province ecclésiastique de Mayence. Celle-ci embrasse pour l'Allemagne : les diocèses d'Eichstaedt, d'Augsbourg et une portion de celui de Constance ; pour la Suisse ;

Digitized by Google

les diocèses de Constance (pars Helvetica) et de Coire (Chur), les évêchés de Sion, de Genève, de Lausanne et de Bâle.

Le premier évêque d'Eichstaedt fut un anglo-saxon, S. Willibald. Son frère, S. Wunnibald († 761), fonda le monastère double de Heidenheim (751-752), et sa sœur, Ste Walburge, donna son nom au plus célèbre monastère du diocèse, érigé dans la ville même d'Eichstaedt (après 870-879).

Les origines du diocèse d'Augsbourg restent obscures. Un de ses évêques, S. Ulric (923-973), fut canonisé par le pape Jean XV, le 3 février 993, et l'on sait que c'est le premier exemple d'une canonisation proprement dite enregistré par l'histoire. Sa plus ancienne église fut dédiée à Ste Afra, qui est devenue la patronne des diocèses d'Augsbourg et de Meissen. Mgr Kirsch a rédigé naguère sur cette martyre une excellente notice dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques* de Mgr Baudrillart.

La série des évêques de Constance remonte à la fin du VIe siècle ou au début du VIIe. Le diocèse de ce nom occupe une grosse partie du vol. II de la *Germania pontificia* (I, 120-239 ; II, 1-81), car ils était très vaste. Frédéric Ier en détermina minutieusement les limites dans son privilège de 1155. L'évêché de Constance fut supprimé en 1827 et son territoire, sur lequel s'élevait la fameuse abbaye de Reichenau, fractionné, en Allemagne comme en Suisse, au profit ou pour l'érection d'autres diocèses.

D'abord suffragants de Milan, les évêques de Coire (Chur) furent soumis à l'archevêque de Mayence (843) jusqu'en 1802. Les libéralités du roi Otton Ier (940) les élevèrent au rang des princes les plus puissants de la Germanie. Mais il faut attendre le pontificat d'Innocent II pour rencontrer le premier privilège délivré par le Saint Siège en leur faveur (11 avril 1139).

Octodurum (Martigny) fut jusqu'au VIe siècle la résidence de l'évêque du Valais, dont le siège fut transféré à Sion vers 574. Les limites de ce diocèse n'ont guère varié.

Le premier évêque de Genève est mentionné vers l'an 400. Dès le 5 mai 450, le pape Léon Ier reconnaissait les droits des métropolitains de Vienne sur Genève, Valence, Tarantaise et Grenoble. En 1819, Genève et les paroisses du diocèse situées en Suisse, furent rattachées au diocèse de Lausanne. De 1535 à 1802, les évêques avaient résidé à Annecy.

Il est probable que l'évêque Marius, qui assista au concile de Mâcon en 585, transféra son siège d'Avranches à Lausanne. Ce siège, supprimé au XVIe siècle, apparaît installé à Fribourg en 1613 et fut rétabli le 20 septembre 1819.

La liste la plus ancienne des évêques de Bâle ne commence qu'au VIIIe siècle. Ils furent suffragants de Besançon jusqu'en 1828, et jusqu'alors aussi le diocèse engloba une partie méridionale de l'Alsace ou *Sundgau*.

Au total, pour les deux parties, le vol. II de la *Germania pontificia* comprend l'analyse de 760 actes, allant de 450 à 1197, de Léon Ier à Célestin III, parmi lesquels 514 connus par Jaffé. Il faut y ajouter

Digitized by Google

44 lettres adressées aux Souverains Pontifes. Les regestes, groupés par circonscriptions géographiques et d'après les destinataires,sont enrichis de copieuses bibliographies et de courtes mais substantielles notices sur les diocèses et leurs églises ou monastères. Bref, nous retrouvons les qualités remarquables qui ont valu tant d'éloges aux volumes précédents des *Regesta Pontificum Romanorum* de M. Kehr.

F. Baix.

Gustav Schnuerer. *Kirche und Kultur im Mittelalter.* Paderborn, Schöningh, 1924-26. 2 vol. in-8, xvi-426 et x-561 p. M. 8 et 11.

L'Église et la civilisation au moyen âge ; à la lecture de ce titre on pourrait s'attendre à un livre qui examinerait à fond le problème souvent discuté : l'Église a-t-elle servi la civilisation, comme l'affirment ses défenseurs ? L'a-t-elle contrecarrée et retardée, comme le prétendent ses adversaires ? Question qui en soulève d'autres : Qu'est-ce que la civilisation ? Quels sont les éléments qui la composent ? Et n'y a-t-il pas lieu d'établir entre eux des distinctions, une hiérarchie ? L'Église, pas plus au moyen âge qu'à aucune autre époque, n'ayant, à elle seule, tout fait, tout inspiré, de quoi a-t-elle vraiment le mérite et la responsabilité ? Qu'a-t-elle voulu faire, qu'a-t-elle pu faire, que *devait-elle* faire ? Car enfin il ne faut pas raisonner comme si le progrès de la civilisation était sa vraie fin, sur laquelle elle doit être jugée. Ce sont des problèmes que le moyen âge s'est posés ; il est impossible, par exemple, de distinguer plus nettement que ne l'a fait Dante entre la mission d'assurer la destinée surnaturelle de l'homme, qui est celle de l'Église, et le soin de promouvoir la civilisation d'ici-bas, qui regarde l'État. Et jamais il n'a manqué au moyen âge d'idéalistes pour trouver que l'Église s'installait trop en ce monde et poursuivait des tâches trop humaines ; en sorte que beaucoup des grandes choses qu'on lui sait gré aujourd'hui d'avoir faites ou encouragées, ne l'ont été que malgré des scrupules et des critiques persistantes.

On ne peut dire que M. Schnürer n'ait pas aperçu tout cela. Tout un chapitre, excellent, montre qu'à côté de la tendance qui entraînait l'Église vers la richesse et le pouvoir, une autre, qui a traversé tout le moyen âge,sous des formes diverses, orthodoxes ou hérétiques, conduisait à la pauvreté volontaire et au détachement des intérêts matériels (il en a d'ailleurs été exactement de même pour l'art, qui a toujours rencontré des adversaires, inspirés soit par la crainte de l'idolâtrie, soit par l'esprit d'austérité ; pour les études profanes, littéraires ou scientifiques,que beaucoup croyaient devoir condamner, au moins officiellement ; pour la scolastique, combattue soit par les humanistes du xiie et du xive siècles, soit par les Spirituels ; pour le droit romain et même canonique, considéré comme une éco-

Digitized by Google

le de mauvaise foi et de chicane). M. Schnürer fait aussi remarque que,dans l'atténuation et la disparition progressive de l'esclavage et du servage, les causes économiques ont eu plus d'importance que les causes sociales ou religieuses. A diverses reprises, il émet l'idée, qu'il paraît se réserver de développer dans son troisième volume, que l'Église s'est compromise au service d'une civilisation tout humaine. Il va jusqu'à dire (t. II, p. 523, cfr 288), s'inspirant d'Augustin, qu'il est normal et désirable qu'il y ait une certaine opposition entre elle et la civilisation.

Mais là-dessus, en somme, il n'insiste pas. Dans l'ensemble son livre est un brillant tableau de la vie politique, sociale, intellectuelle du moyen âge, où naturellement à chaque page apparaît l'Église, « qui dans tous les domaines » — n'y a-t-il pas un peu d'exagération ? — « excite, suggère, collabore, qu'il s'agisse des progrès de l'agriculture ou de l'économie urbaine, de la formation des langues populaires, de la production d'œuvres littéraires, du développement des sciences, de la création de nouvelles formes d'art. »

En son genre, l'ouvrage est excellent. Assurément il est souvent condamné à dire des choses bien connues. Mais il les dit bien et de façon intéressante. Il est bien informé ; partout où nos études personnelles nous permettaient de le contrôler de plus près, nous l'avons trouvé tout à fait au courant. La bibliographie se borne naturellement à l'essentiel ; mais elle est choisie avec compétence et impartialité ; les ouvrages non allemands, en particulier les ouvrages français, sont largement cités. Le sens catholique de M. Schnürer le préserve de tout nationalisme étroit. Il rend justice à toutes les nations qui ont successivement pris leur part de l'œuvre commune. Son patriotisme allemand ne l'empêche pas de reconnaître les graves défauts qui ont gâté l'œuvre, d'ailleurs héroïque et grandiose, de propagande chrétienne et de colonisation germanique dans les pays de l'Est : l'intérêt politique y a trop primé l'intérêt religieux et les procédés en ont été trop souvent barbares. Il déplore l'opposition jalouse fait par l'épiscopat allemand à saint Méthode ; il approuve la politique d'Otton III vis-à-vis de la Pologne et de la Hongrie. C'est à l'éloge de sa largeur d'esprit et de son impartialité.

Quelques remarques. Le très intéressant chapitre consacré à la morale politique et sociale de saint Augustin était tout à fait à sa place ; l'influence du grand docteur africain ayant été immense au moyen âge ; encore que, — M. Schnürer l'a bien vu, — on ait bien rabattu, au temps du triomphe à peu près incontesté de l'Église, de l'opposition si profonde qu'il établissait entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel. — M. Schnürer, convaincu que la chute de l'Empire romain était fatale et en somme heureuse, ne s'attarde guère à se demander quelle a été au juste l'attitude des chrétiens vis-à-vis des barbares, et s'ils ont soutenu ou abandonné l'Empire ; il constate que le christianisme a en tout cas rendu au monde un immense service, en lui donnant une raison de vivre et d'espérer, au moment où tout paraissait s'effondrer. — Il a horreur du césaro-papisme ; cela contribue sans doute à le rendre sévère, un peu trop peut-être,

Digitized by Google

pour l'Église byzantine. Au reste il cesse très vite de s'en occuper ; il paraît admettre, ce qui est très plausible si l'on considère non les formes officielles, mais les réalités profondes, que les deux Églises se sont séparées vraiment dès le temps de Justinien. — Le même sentiment lui inspire sur Charlemagne des réserves très justifiées, mais plus fermes qu'on n'a coutume de les faire, et sur les méthodes de conversion pratiquées par celui-ci, et sur son ingérence dans les questions théologiques, et sur l'usage qu'il croyait pouvoir faire des biens ecclésiastiques. — Il admire, comme de juste, la Renaissance carolingienne, et reconnaît qu'elle a été presque entièrement l'œuvre des monastères ; mais alors nous avouons ne pas très bien comprendre les critiques qu'il adresse à Cassiodore (t. I, p. 119-120) qui n'aurait pas compris en quoi consistait l'essence du monachisme (sans doute il s'est écarté de la pensée de saint Benoît, mais Benoît avait-il donc épuisé tout ce que l'idée monastique peut contenir de fécond ?). — La donation de Constantin est attribuée au IXe siècle, et M. Schnürer prononce comme auteur possible le nom d'Anastase le Bibliothécaire ; nous avouons n'être pas convaincu. — Que faut-il penser des théories politiques de Grégoire VII ? Nous doutons qu'on puisse le ranger, avec M. Schnürer (t. II, p. 236), parmi les tenants du pouvoir direct, pour parler comme les théologiens. Bien qu'il ait évidemment laissé échapper des expressions qu'on pourrait comprendre en ce sens, si, tenant compte de leur vague, on les interprète, comme il faut le faire, par l'ensemble de ses écrits et de ses actes, on conclura, croyons-nous, qu'il n'a revendiqué comme un *droit* inhérent à sa charge, que le pouvoir indirect ou juridiction *ratione peccati*, et s'il est très vrai qu'il n'a pas laissé échapper une occasion de faire reconnaître ou d'imposer la supériorité politique du Saint-Siège, c'est en se fondant sur des titres de droit humain et historique. — M. Schnürer est très bref sur l'Empire et ses relations avec le Saint-Siège. Il en dit assez pour montrer que ses sympathies vont à ceux des souverains allemands qui ont sincèrement collaboré avec l'Église, comme Henri II ou Henri III. Nous serions étonné s'il ne pensait pas au fond ce qu'il n'a pas dit nettement : le rétablissement de l'Empire au profit d'Otton a été une erreur politique, une illusion archéologique, qui n'a profité ni au Saint-Siège, ni à l'Allemagne, ni à l'Europe. Nous ne trouvons pas tout-à-fait équitable le reproche qu'il adresse à Frédéric II (t. II, p. 326), d'avoir fait échouer la croisade et la constitution d'une espèce de société des nations, avec représentation des divers États, qui aurait pu en être la conséquence. Non que nous prétendions défendre la politique de Frédéric. Mais il n'était pas le seul responsable de la situation. Croisé sincère et désintéressé, aurait-il été suivi et reconnu comme chef par la chrétienté, nous en doutons beaucoup. Les rivalités nationales étaient déjà bien trop vivaces. Il était, dit M. Schnürer, désigné pour ce rôle par sa double qualité d'empereur et de roi de Sicile. Mais c'est justement cette union, maintenue contrairement à ses promesses, c'était le souvenir de Frédéric Ier et de Henri VI, qui soulevait d'incurables défiances, et tout particulièrement celles

Digitized by Google

du Saint-Siège lui-même. Et cette idée de société des nations, qui paraît préoccuper M. Schnürer, était-elle compatible avec le rôle qu'entendait bien jouer la papauté ? A ce propos, nous considérons comme une lacune dans ce bel ouvrage,— peut-être sera-t-elle comblée dans le troisième volume, — qu'il ne contienne pas au moins un bref exposé des théories politiques alors professées ou discutées. Ce n'est pas un des aspects les moins intéressants du moyen âge, ni l'un des domaines où l'Église a rendu le moins de services. Elle a su, c'est d'ailleurs un point qu'a indiqué M. Schnürer, concilier l'appui donné aux nationalités naissantes, avec le maintien de la notion de chrétienté. Et bien que, en fait, la politique du Saint-Siège donne souvent lieu à des critiques justifiées, et n'ait certes pas été exempte d'ambition humaine, il faut lui savoir gré d'avoir, en droit, affirmé la subordination de la politique à la morale, les idées de droit, de légitimité politique,le principe que le souverain est fait pour le peuple, et non le peuple pour le souverain ; et d'avoir condamné d'avance le machiavélisme et la raison d'État.

É. JORDAN.

É. DE MOREAU, S. J. *Saint Amand, apôtre de la Belgique et du Nord de la France.* (Museum Lessianum. Section missiologique, nº 7.) Louvain, Éditions du « Museum Lessianum », 1927. In-8, x-367 p. Fr. 25.

L'auteur de ce livre est connu par la belle étude qu'il publia en 1909 sur *L'abbaye de Villers en Brabant aux* XIIe *et* XIIIe *siècles,* à laquelle il s'était préparé par l'édition des chartes du XIIe siècle et aussi du polyptique de cette institution religieuse. Le voici qui ajoute un chapitre des plus remarquables à l'histoire ecclésiastique de la Belgique, par une étude conduite de main de maître et consacrée à la figure éminemment sympathique du missionnaire Amand.

La genèse de ce livre nous est expliquée par l'auteur lui-même lorsqu'il nous dit : « Préparant une histoire de l'Église en Belgique, nous avons rencontré partout, au VIIe et au VIIIe siècle, le nom de saint Amand. Supprimez-le. Alors reste inexplicable cette efflorescence magnifique de vie religieuse et de vie monastique, telle qu'elle se manifeste, à partir de 650 environ, dans ces contrées du Nord, où, cependant, des statues de Diane et de Vénus se cachent encore dans les forêts et sur les collines, où des arbres sacrés résistent encore aux cognées des néophytes » (p. III). C'est que, de saint Amand seul, on peut dire avec certitude qu'il évangélisa toute la Belgique, ou presque toute la Belgique. Alors que l'activité de saint Servais, de saint Lambert, de saint Hubert, de saint Vaast, de saint Géry, de saint Omer et de saint Éloi apparaît limitée par le diocèse dont ils furent l'évêque, saint Amand possède plus de titres qu'aucun autre

Digitized by Google

à s'appeler l'apôtre de la Belgique. Et encore sa nature ardente et inquiète le pousse-t-elle à ne pas se contenter de ce champ de mission : il s'en va tenter d'évangéliser les Slaves du Danube et les Vascons des régions pyrénéennes.

Voilà l'intérêt du sujet. Pour le traiter, l'historien ne dispose malheureusement que de peu de documents. «Cinquante ans environ après la mort du saint [675 ou 676], un clerc. qui ne l'avait sans doute pas connu, composa sa biographie. Au moins voulut-il retracer toute la carrière de son héros. Il ne recourut, pour ce faire, à aucune source écrite ; mais, habitant d'un diocèse, Noyon, réuni à celui de Tournai, dans lequel Amand avait le plus travaillé, il pouvait puiser à la source de la tradition orale, encore assez abondante, assez fraîche et relativement pure. Deux ou trois mentions de Vies d'autres saints, une charte impersonnelle par laquelle Amand remet des propriétés à un nouveau monastère, un testament d'une trentaine de lignes où il n'est question que de sa sépulture, enfin une lettre assez longue que la pape saint Martin lui adressa », voilà les documents authentiques pour retracer la carrière de l'apôtre mérovingien.

Ce n'est assurément pas beaucoup, et vouloir tirer de là un livre de près de 400 pages apparaît à première vue comme un gageure. Il en serait ainsi, si le R. P. de Moreau avait voulu nous donner une biographie proprement dite de saint Amand. En réalité, son étude prend la figure du saint missionnaire comme centre et groupe autour d'elle les données les plus diverses et les plus variées, de façon à nous dépeindre la vie et la civilisation des contrées de l'ancienne Belgique et du Nord de la France pendant le VIe et le VIIe et une partie du VIIIe siècle. C'est là précisément le grand mérite du travail publié par le savant Jésuite. Son œuvre devient une tranche de l'histoire ecclésiastique des anciens Pays-Bas et un véritable *corpus* de nos connaissances en matière d'histoire mérovingienne. Certes, le procédé n'est pas nouveau. Il fut déjà appliqué par l'abbé Vacandard dans sa *Vie de saint Ouen*, bien connue. Mais cela ne diminue en rien les mérites du R. P. de Moreau. Vacandard fit surtout un tableau de la Gaule, ou si l'on veut, de la France mérovingienne ; le R. P. de Moreau s'attache à peindre la même fresque pour les contrées du Nord. Les deux livres se complètent et s'éclairent l'un par l'autre.

Conformément au projet ainsi conçu, la biographie de saint Amand comprend les chapitres suivants : 1. Formation ascétique d'Amand en Aquitaine. 2. Voyage de saint Amand à Rome, sa vocation apostolique. 3. Apostolat de saint Amand dans les vallées d. l'Escaut et de la Lys. 4. Saint Amand chez les Slaves du Sud 5. Saint Amand évêque de Tongres-Maestricht ; ses relations avec le pape Martin. 6. Saint Amand aux portes de la Frise. 7. Saint Amand chez les Vascons. 8. Saint Amand et la vie monastique. 9. Dernières années de saint Amand. 10. Le souvenir de saint Amand. Sans doute, ce plan rappelle de suite les lignes classiques d'un *Commentarius praevius* des *Acta Sanctorum* des Bollandistes ; mais il ne faut pas s'y tromper ; ce n'est que le cadre exté-

Digitized by Google

rieur et le récit se déroule comme un beau film où le personnage apparaît toujours à l'avant-plan dans toutes les parties, mais dont le scénario extrêmement soigné constitue en même temps une documentation par l'image sur les pays, les endroits, l'époque où il se meut.

Le P. de Moreau n'a pas voulu bâtir son monument sur le sable et il a examiné avec soin la valeur des sources. Son *Introduction critique* qui précède la biographie proprement dite, et qui ne compte pas moins de 76 pages, est un modèle parfait du genre, un bijou d'acribie, de réflexion et de bon sens, une étude qui mériterait de servir d'exemple ou de guide dans tous les séminaires historiques. Il y étudie d'abord les *Vitae* qui ont été consacrées au saint. Son effort principal porte naturellement sur la plus ancienne, que M. Krusch a récemment éditée dans les *Monumenta Germaniae Historica*. S'il reprend à nouveaux frais l'examen du problème de la *Vita Amandi prima*, c'est qu'il rejette les arguments par lesquels M. Krusch essaie d'enlever à ce document presque toute sa valeur. Avant M. Krusch, la *Vita* était généralement attribuée au moine Baudemond, de l'abbaye d'Elnone, le même qui souscrivit au testament d'Amand, en 674-675. On sait que M. Krusch chercha à démontrer que la *Vita* ne pouvait être une œuvre contemporaine et que Baudemond n'y eut aucune part. Pour lui, la plus ancienne Vie de saint Amand n'a été rédigée qu'à l'époque carolingienne ; il proposa d'en attribuer la paternité à un certain Gislebert, d'abord moine et abbé à Elnone, ensuite évêque de Noyon-Tournai, mort en 782. Le R. P. de Moreau n'est pas de cet avis. A la suite d'un examen minutieux, il arrive à une conclusion nouvelle. Pour lui aussi, Baudemond n'est pas l'auteur de la *Vita* primitive. Mais ce n'est pas non plus Gislebert. L'auteur de la *Vita Amandi* doit être un clerc de Noyon, qui vécut et écrivit dans la première moitié du VIIIe siècle, antérieurement à 725, semble-t-il. Cet auteur n'a pas connu personnellement l'apôtre de la Belgique, mais on aurait tort de repousser en bloc le témoignage de ce clerc consciencieux, proche de l'époque du saint, qui a fait des efforts louables pour se renseigner et dont des indices positifs prouvent qu'il est sincère et bien informé. A cette conclusion, dont on comprendra toute l'importance, nous nous rallions pleinement, sans aucune réserve. Nous ne voyons point comment M. Krusch pourrait démolir le raisonnement solide par lequel le R. P. de Moreau est arrivé à formuler son hypothèse.

Nous ne nous arrêterons pas à signaler ici ce qu'il y a de neuf dans l'étude des *Vitae* postérieures, ni dans celle des récits de miracles consacrés au saint. Les spécialistes y glaneront des remarques préiceuses et des rcetifications qui emporteront sans doute leur adhésion.

Dans la partie du travail que nous appellerons constructive, c'est-à-dire la biographie du saint, qui comprend la majeure partie du volume, le R. P. se montre bien renseigné pour tout ce qui concerne les choses mérovingiennes. Aucune étude de quelque impor-

Digitized by Google

tance ne lui a échappé et c'est un vrai plaisir de voir avec quelle aisance il se meut sur des terrains parfois glissants, pesant les témoignages et notant son opinion avec autant de sobriété que de clarté. Seuls les spécialistes peuvent se rendre compte combien l'auteur domine la matière, car le livre, écrit avec élégance, ne comporte point de discussions rébarbatives, et celles qui s'y trouvent sont si naturellement à leur place et mêlées au récit, qu'elles ne troublent ni ne semblent un instant couper celui-ci. On appréciera aussi le nuancement délicat et expérimenté qu'apporte l'auteur dans ses affirmations. En particulier, on remarquera l'emploi judicieux et prudent de la tradition orale.

Ce qui nous a particulièrement frappé dans cette Vie de saint Amand, telle que la retrace l'auteur, c'est l'influence colombanienne, ce sont les rapports étroits entretenus avec les disciples du grand saint irlandais. Le R. P. est le premier à mettre cette influence en pleine lumière et c'est là un grand mérite. A la lueur de ce fait, beaucoup de choses s'éclairent et l'histoire religieuse du VIIe et de la première moitié du VIIIe siècle nous apparaît sous un jour jusqu'ici jamais entrevu. Il en est ainsi, par exemple, de la création de monastères doubles, comme à Gand ou à Marchiennes, de la préférence à choisir des moines comme compagnons d'apostolat. Il en est ainsi encore de la mission chez les Slaves du Danube, dont l'étrangeté a éveillé le soupçon des historiens et qui se comprend mieux du moment qu'on la rapproche du projet qu'avait saint Colomban de se rendre dans ces contrées.

Il y a, d'ailleurs, deux épisodes dans la vie de saint Amand qui ont toujours paru quelque peu invraisemblables et dont le R. P. de Moreau nous semble avoir établi la réalité : la mission chez les Slaves et le voyage chez les Vascons. Le chapitre où la visite apostolique chez les Slaves du Danube est mise en rapport avec l'histoire bien connue du marchand franc Samo, devenu roi dans ces pays, et la discussion, bien conduite, de la mission chez les Vascons, appartiennent à ce qu'il y a de meilleur dans ce livre. Nous signalons aussi particulièrement le chapitre sur l'épiscopat de saint Amand à Tongres-Maestricht ; il fixe définitivement des points longtemps douteux ou contestés.

Nous sera-t-il permis de signaler quelques détails où l'excellente information de l'auteur nous semble pouvoir être prise très légèrement en défaut ?

Lorsque le R. P. de Moreau nous expose la méthode de conversion suivie par les missionnaires en pays franc, particulièrement par saint Amand, nous aurions aimé le voir citer et employer les renseignements contenus dans cette admirable brochure de M. Albert Dufourcq qui porte comme titre *La christianisation des foules* (Paris, 1903) et qui est certainement la contribution la plus originale en cette matière. Lorsqu'il est question, page 141, des rapports entre la prédication de saint Éloi et les homélies de saint Césaire d'Arles, l'auteur aurait pu rappeler l'article que nous avons consacré

Digitized by Google

à ce point dans le *Bulletin bibliographique du Musée belge* (t. VII, 1903). Le chapitre sur les *civitates*, *castra* et *villae* à l'époque de saint Amand aurait pu s'enrichir des précieuses et originales données que contient l'article de M. Henri Pirenne sur *Le fisc royal de Tournai* (*Mélanges F. Lot*). Sur l'état du christianisme en Belgique au VIIe siècle, particulièrement en Brabant, il aurait été possible de projeter un peu plus de lumière à l'aide des constatations faites par M. Des Marez dans la première partie de son mémoire sur *La colonisation franque en Belgique* (p. 42-46), travail que le R. P. de Moreau connaît d'ailleurs et qu'il utilise à plus d'une reprise.

En parlant, page 246, des confins de la forêt charbonnière ou, plus exactement, de son étendue et de l'axe de son emplacement, l'auteur ne devait pas renvoyer à l'étude de M. Van der Linden, mais à celle de M. Des Marez, qui a notablement corrigé la thèse de cet historien et montré qu'il limitait trop l'extension de la célèbre forêt.

Enfin, le R. P. de Moreau accepte l'authenticité des actes du propriétaire franc Rohingus pour Anvers et du testament de saint Willibrord. Il aurait été intéressant de le voir discuter l'opinion que nous avons émise naguère au sujet de ces actes, dans une étude sur les origines d'Anvers (*Het ontstaan van Antwerpen*. Anvers, 1905). Dans l'examen que nous consacrions à ces actes, nous avons défendu l'idée que ce ne sont pas des pièces originales et authentiques, mais des « actes récrits », rédigés par les moines d'Echternach d'après le souvenir des actes disparus et la tradition du monastère.

Mais trêve de critiques : nous nous en voudrions de terminer par une chicane. Répétons ici que le livre *Saint Amand* est une œuvre de tout premier ordre, une contribution excellente à l'histoire religieuse des temps mérovingiens. Même si le plan audacieux qu'a conçu le R. P. de Moreau de nous doter d'une « Histoire de l'Église en Belgique » devait — faute de temps !— ne pas se réaliser, rien que parce qu'il a écrit ce chapitre si fouillé de l'ensemble qu'il projette, la mémoire du savant et talentueux jésuite resterait en bénédiction.

L. VAN DER ESSEN.

J. WENNER. *Die Rechtsbeziehungen der Mainzer Metropoliten zu ihren sächsischen Suffraganbistümern bis zum Tode Aribos* (1031). Ein Beitrag zur Geschichte der Metropolitanverfassung in Deutschland. (Görres-Gesellschaft zur Pflege der Wissenschaft im katholischen Deutschland. Veröff. der Sektion für Rechts- und Sozialwiss. Fasc. 46.) Paderborn, F. Schöningh, 1926. In-8, XVI-230 p. M. 8,40.

Dans cette remarquable étude, présentée d'abord pour l'obtention du grade de docteur à l'université de Fribourg-en-Brisgau, l'auteur décrit l'activité des métropolitains de Mayence et leurs re-

Digitized by Google

lations avec les évêques saxons. Après une brève notice sur l'origine des métropolitains, qui n'apparurent en Occident que vers le ve siècle, M. W. nous montre S. Boniface, le grand apôtre de la Rhénanie, travaillant avec zèle à l'organisation de la hiérarchie ecclésiastique dans cette contrée. Ses tentatives pour l'érection d'un siège métropolitain à Cologe furent vaines, mais il vit cette dignité conférée à Mayence en 780 ou 782. Le métropolitain, en droit, aurait dû servir d'intermédiaire entre Rome et les évêques de la province ecclésiastique ; sous Charlemagne il fut plutôt un fonctionnaire chargé de transmettre aux pasteurs les directives et les ordres du prince.Toutefois, sous le règne du premier empereur d'Occident, la hiérarchie ecclésiastique s'organisa, grâce sans doute à l'influence de la collection de Denys le Petit, transmise à Charlemagne par le pape Adrien Ier. Lul, premier archevêque de Mayence après S. Boniface, reçut le pallium du pape à la demande du prince. L'auteur relate encore l'érection des métropoles de Cologne et de Trèves.

Les capitulaires d'Hérenthals de 779 attribuaient aux métropolitains non seulement une primauté d'honneur et de juridiction sur leurs suffragants,mais aussi le droit de participer à leur nomination. Tout en reconnaissant un certain droit d'acceptation au clergé et au peuple, Charlemagne pourvut lui-même à la vacance des sièges épiscopaux et absorba l'autorité des métropolitains au point d'assurer la confusion des pouvoirs. Sous Louis le Pieux, l'Église jouit d'une plus grande liberté et les métropolitains virent grandir leur autorité, défendue d'ailleurs avec succès par Rhaban Maur.

Dans une seconde partie, M. W. limite ses recherches et ses constatations à la province ecclésiastique de Mayence. Il relate les luttes de Charlemagne contre les Saxons et nous fait assister à l'installation des évêques dans ce pays. Pour fonder un évêché, en droit, le métropolitain, le synode provincial et le pape devaient intervenir ; les Carolingiens procédèrent seuls à ces érections et aux modifications des diocèses. Le pape contribua cependant à la réunion des évêchés de Brême et de Hambourg et à la fondation du diocèse de Magdebourg. Les conflits de juridiction entre évêques furent souvent ardents à cette époque ; l'auteur nous en montre un sur le vif et qui mit aux prises Mayence et Hildesheim au sujet de la dépendance du couvent des Gandesheim ; la solution adoptée ne fut qu'une trêve et le différend reprit plus violent dans la suite. L'auteur détermine ensuite l'étendue de la juridiction du métropolitain souvent limitée par les interventions de l'autorité civile et dresse la liste des évêques de la province de Mayence. A ce propos, il indique la date de fondation des différents diocèses et celle de l'obtention du privilège de libre élection, concédé par les princes à plusieurs églises. Le premier privilège de ce genre fut accordé par Charles VII à l'église de Paderborn, le 3 septembre 855.Nous n'avons pas à rapporter ici toutes les dispositions du droit en vigueur que l'auteur illustre avec à-propos par des faits bien choisis. Otton Ier et Otton II

Digitized by Google

confirmèrent plusieurs privilèges de libre élection ; par contre, Henri II procéda lui-même à la nomination des évêques et l'acte de probation du candidat fut ramené à une cérémonie purement liturgique.

Le métropolitain pouvait, en droit, exercer sa juridiction sur ses suffragants dans les synodes provinciaux. Qu'en fut-il en fait ? C'est ce qu'étudie M. W. dans la dernière partie de son ouvrage. Ces assemblées devaient être convoquées et présidées par le métropolitain aux fins d'y régler les affaires ecclésiastiques au triple point de vue législatif, administratif et judiciaire. Ici encore, le pouvoir civil eut toute influence et sous Charlemagne on ne compte que des synodes d'empire. Rhaban Maur lui-même convoqua son premier synode, en 847, sur l'ordre de l'empereur et y invita les évêques étrangers à sa province. Les décisions adoptées dans cette réunion furent soumises à l'approbation du prince : c'est le premier synode connu de la province de Mayence. Celui d'octobre 848 fut un concile national coïncidant avec la diète impériale ; celui de 852, réuni sur l'ordre de l'empereur et confirmé par lui,eut le même caractère ; bref, il en fut ainsi de tous les synodes sous les Carolingiens. Pour s'en convaincre,il suffit de les passer en revue avec l'auteur, qui souligne la manière dont le pouvoir civil se servit de cette institution toute ecclésiastique au mieux de ses intérêts. Tous furent présidés par l'archevêque de Mayence, mais la plupart des évêques saxons s'abstinrent d'y paraître. En 995, l'appui du couvent de Gandesheim fut soulevée à nouveau par Aribon. Nombre de synodes s'en occupèrent ; le roi, le pape intervinrent et la solution ne fut admise que trente ans plus tard. Il fut décrété, le 13 août 1023, que le pape avait juridiction universelle, mais il ne pouvait intervenir qu'en dernière instance, après avoir épuisé tous les recours.

Aribon se fit le champion des droits du métropolitain. Sur les onze synodes réunis de 780 à 1031, cinq le furent sous son épiscopat, mais les suffragants saxons n'y figuraient pas davantage. Le métropolitain de Mayence était en même temps légat du pape en Allemagne ; jamais cependant il ne fut, ce que S. Boniface rêvait, l'intermédiaire entre le pape et les évêques pour assurer plus d'unité dans l'Église. Si l'on excepte Hincmar de Reims en Gaule et Aribon en Allemagne, ces dignitaires eurent peu de relief. Ils furent avant tout des instruments de l'empereur et servirent plus à accentuer le caractère national des Églises qu'à assurer leur union plus étroite avec Rome.

Ces quelques données suffisent à montrer l'importance de la publication de M. W. On y trouvera aussi une bibliographie très abondante.

E. VOOSEN.

M. LEPIN. *L'idée du sacrifice de la Messe d'après les théologiens depuis l'origine jusqu'à nos jours.* Paris, Beauchesne, 1926. In-8, x-815 p. Fr. 70.

Digitized by Google

L'ouvrage que vient de publier M. Lepin, professeur au grand séminaire de Lyon, constitue une contribution très importante à l'histoire du dogme eucharistique. L'auteur, si avantageusement connu par ses travaux de critique et d'exégèse bibliques, reprend ainsi une étude, publiée dès 1897 comme thèse de doctorat en théologie, sur l'*Idée du sacrifice dans la religion chrétienne, principalement d'après le P. de Condren et M. Olier.* Cette nouvelle enquête, plus exhaustive et plus pénétrante, portant directement sur la pensée des théologiens, n'a fait que fortifier la première opinion du savant professeur ; elle sert au fond à une plus complète et plus exacte vérification de sa théorie, que nous résumons brièvement d'après ce nouveau volume (p. 737 ss.), en empruntant autant que possible les propres termes de son auteur.

1. Il faut distinguer entre sacrifice *personnel* ou *direct* et sacrifice *rituel* ou *symbolique.* Le premier sacrifice que l'homme doit à Dieu est le sacrifice de lui-même et de ses œuvres, non pas par un acte de mort, qui attenterait à l'œuvre du Créateur, mais par un acte de vie, donnant au Très-Haut la vraie gloire de son œuvre. Ce ne sera donc pas un acte de destruction, mais un acte d'*oblation* ou de *donation,* afin de faire entrer l'homme dans une *communion* intime avec la divinité. L'acte sacerdotal ou d'oblation de l'homme, qui est non seulement hostie mais aussi prêtre de son sacrifice, est précisément l'intention pleine d'amour, qui, formée dans son esprit en passant par son cœur, consacre réellement à Dieu et lui livre tout son être. Cependant, ce sacrifice de soi-même, l'homme sent le besoin de l'exprimer par un *acte sensible* ou un *rite,* qui traduise sa religion intérieure et la stimule. A cette fin il prend parmi les substances qui lui tiennent de plus près, celles qui sont les plus capables de tenir sa place, afin de les *offrir,* c'est-à-dire de les *donner* à Dieu, et c'est là le sacrifice *rituel,* tel que nous le révèle l'analyse des sacrifices lévitiques.

2. Le sacrifice de la *croix,* sur laquelle le Christ s'est offert *personnellement* et *directement,* consiste donc également dans l'*oblation* ou *donation* pleine d'amour du Sauveur souffrant et mourant ; ce n'est pas un sacrifice rituel.

3. L'oblation personnelle du Christ doit être étendue à *toute sa vie terrestre.*

4. Elle doit l'être également à *sa vie glorieuse* et éternelle. Au ciel le Christ est réellement prêtre, il y fait réellement fonction de prêtre, en continuant éternellement l'acte de son oblation.

5. Le sacrifice eucharistique est le sacrifice du ciel rendu présent sur notre autel : le Sauveur s'y rend, en effet, présent tel qu'il est au ciel, donc comme prêtre et victime, et dans l'état perpétuel de son oblation. Il se rend présent et s'offre sous deux espèces distinctes, où apparaît un signe de son immolation rédemptrice. Cette relation spéciale au sacrifice central de la croix est indispensable, parce qu'il s'agit d'un sacrifice adapté à nos besoins et fait nôtre, et ce rapport sensible avec la croix s'impose d'autant plus que le sacrifice propre à l'Église doit avoir nécessairement un caractère pro-

Digitized by Google

pitiatoire et nous appliquer le fruit de l'unique expiation, consommée à la croix. C'est d'ailleurs surtout par ces dehors sacramentels, et sous cette forme représentative de l'immolation passée, qui est une *immolation mystique*, que l'oblation du Christ devient extérieure et *sensible*, telle qu'il convient à notre religion présente. Cependant le sacrifice de la Messe ne consiste pas plus dans l'acte d'immolation figurative, que le sacrifice de la croix dans l'acte d'immolation réelle. La raison formelle du sacrifice étant dans l'*oblation*, la véritable essence du sacrifice de la Messe est dans l'offrande que le Christ fait de lui-même au moment de la double consécration. La représentation figurative de l'immolation sanglante n'est qu'une *condition* de la forme présente de son sacrifice, condition indispensable, parce que voulue par lui, surtout afin de rappeler sa mort à l'Église, dont le sacrifice eucharistique constitue l'acte par excellence de religion. Il n'y a donc aucune raison de lier si rigoureusement l'oblation personnelle du Christ à l'acte figuratif de l'immolation ; sans doute le moment de la double consécration peut être considéré à bon droit comme le moment principal et central du sacrifice ; néanmoins on peut admettre que le Christ continue de s'offrir en sacrifice jusqu'à la communion. A cette oblation du Christ l'Église participe activement par le ministère de ses prêtres, qui consacrent et immolent mystiquement le Christ et fournissent ainsi en quelque sorte à son oblation les conditions dans lesquelles elle s'accomplit. Le Christ est néanmoins en même temps offert par l'Église et cette *oblation*, quoique *complémentaire* de celle du Christ par lui-même, est également essentielle au sacrifice de la Messe pour qu'il soit en vérité notre sacrifice. L'*oblation* de l'Église est encore une véritable *donation*, qui continue jusqu'à la communion ; elle s'unit d'ailleurs à l'oblation du Christ par lui-même, au point de faire une seule et même oblation, et de la sorte notre sacrifice reste bien formellement identique à celui de la cène et de la croix.

6. Notre sacrifice est d'ailleurs un *élément complémentaire* du sacrifice de la Messe, car l'Église, prêtre avec Jésus-Christ pour l'offrir au Père, doit s'offrir elle-même comme victime avec lui. Le pain, formé de nombreux grains de froment, et le vin, exprimé de multiples grains de raisin, représentent directement l'Église, et constituent dès avant la consécration son offrande propre et personnelle. Ce pain et ce vin sont changés substantiellement en un don incomparablement plus excellent, le Christ lui-même, qui n'ajoute pas son offrande à celle de l'Église ; il s'incorpore cette première offrande, l'absorbe et la convertit en la sienne, de telle sorte que l'offrande de l'Église devient l'offrande même du Christ, qui, souverain prêtre en s'offrant sur l'autel, offre du même coup son Église indissolublement unie à lui ; et l'Église elle-même en offrant le Sauveur, s'offre avec lui, par lui, en lui, dans une seule et même oblation. La communion vient « achever » le sacrifice ; en mettant les fidèles en participation de la victime offerte dans le sacrement, elle ne leur applique pas seulement sa vertu expiatrice et

Digitized by Google

rédemptrice, mais elle leur communique également son esprit, ses dispositions et sa vie.

7. Le sacrifice du Christ et de l'Église est *consommé au ciel*. Les saints sont à jamais prêtres avec le Christ, qu'ils offrent éternellement ; ils sont en même temps victimes éternelles et forment avec le Christ une même hostie glorifiant le Père, et cette hostie unique, composée du chef et des membres, le Christ et l'Église unis l'offrent à jamais d'une commune oblation ; le sacrifice restera donc éternellement à l'état consommé et parfait.

Cette synthèse du sacrifice, telle que l'expose M. L., ne manque certainement pas de grandeur ; elle est, selon le savant professeur, la conclusion de son immense enquête sur l'idée du sacrifice chez les théologiens. Cet examen débute avec la première spéculation théologique sur le sacrifice de la messe, depuis Paschase Radbert jusqu'à Pierre Lombard ; suit l'étude de la doctrine du Lombard et de ses successeurs immédiats ; un chapitre spécial est consacré à saint Thomas ; un autre aux ouvrages parus depuis saint Thomas jusqu'au commencement de l'hérésie protestante, qui est ensuite mise en regard de la réponse des apologistes ; un dernier chapitre donne en détail les discussions des Pères et des théologiens du concile de Trente et termine la première partie de l'ouvrage. Dans la deuxième partie, l'auteur examine toutes les théories parues depuis le concile de Trente, et qu'on peut toutes ramener à deux grandes catégories : une première qui exige une destruction ou du moins une immutation de la victime ; une deuxième qui se contente d'une oblation. La théorie du sacrifice-oblation est, d'après M. L., la vraie théorie traditionnelle ; il faut cependant l'entendre comme l'éminent professeur l'expose dans son esquisse d'une synthèse du sacrifice. M. L. n'agrée donc aucune des innombrables solutions proposées jusqu'ici ; il essaie de les réfuter toutes, plus ou moins longuement, sauf évidemment la doctrine de l'école théologique française du XVIIe siècle, où l'on rencontre les grands noms de Bérulle, Condren et Olier. Remarquons ici en passant qu'on ne parle pas d'une simple « apparence » de destruction quand on écrit que l'état d'immolation du Christ dans l'Eucharistie est reconnaissable ou apparaît du fait que son corps peut être mangé et que son sang peut être bu ; de plus, l'expression de « status immolatitius » n'exclut pas du tout l'immolation réelle, quand on insiste sur cette idée que le sacrifice eucharistique consiste précisément en ce que le Christ se met *actu* dans un état d'immolation sous les espèces ou apparences sacramentelles ; il y a là bel et bien une *réalité*, une immolation réelle, non sanglante sans doute, mais réel et sanglant ne sont pas synonymes, que nous sachions. Nous ne voulons pas cependant discuter ici la thèse du savant professeur, quoique l'idée d'*oblation-donation*, qu'on veut à tout prix mettre sous le haut patronage de S. Thomas, ne nous paraisse nullement prouvée ; elle est d'ailleurs inapte à expliquer le sacrifice de la croix et même celui de la Messe, quand on ne veut pas se contenter de parler un langage métaphorique. La solution proposée par M. L. ne sera donc pas non plus la solution

Digitized by Google

définitive, ainsi qu'en font foi les nombreux comptes rendus déjà parus ; partout on rencontre des réserves formelles ou des critiques de fond, qui s'attaquent surtout à l'analyse même du sacrifice et spécialement du sacrifice céleste. On doit néanmoins louer sans réserves la prodigieuse érudition de l'auteur, dont l'important ouvrage ne peut être comparé qu'à l'exhaustive enquête du Dr Renz, qui publia, en 1901-1902, deux volumes importants, de 1322 pages ensemble, sans les introductions et les tables, dans lesquels il analyse non seulement les témoignages des théologiens, mais explique et commente également les textes scripturaires, tant de l'ancien que du nouveau testament, et les documents patristiques. La grande richesse doctrinale du très beau livre de M. L. en fait une œuvre de première valeur au point de vue de la théologie positive ; son ouvrage sera désormais vraiment indispensable à quiconque veut étudier à fond l'histoire du sacrifice de nos autels.

H. LAMIROY.

AL. DEMPF. *Die Hauptform mittelalterlicher Weltanschauung.* Munich, Oldenbourg, 1925. In-8, 179 p.

Les livres scolaires appelés « Sommes », renferment d'une manière plus ou moins systématique l'ensemble des théories profanes ou sacrées dans lesquelles les esprits cultivés du moyen âge exprimaient leur conception du monde. Le type le plus parfait de ces sortes d'ouvrages est la Somme théologique de saint Thomas d'Aquin. Les Sommes n'ont pas été créées d'une pièce, mais se trouvent au terme d'une évolution dont la marche ascendante fut tantôt secondée, tantôt contrariée par des influences sociales diverses. Décrire la genèse de la Somme et exposer les facteurs externes non moins que les principes métaphysiques qui en ont assuré le développement et la perfection : voilà l'objet de cet ouvrage.

Il est divisé en trois parties. Dans la première, qui ne compte que quelques pages, est discutée la méthode à suivre dans cette étude (p. 3 à 10). La seconde recherche et découvre les bases de la systématisation des doctrines dans l'antiquité chrétienne : l'époque classique de la patristique et la basse scolastique grecque et latine. Dans la troisième partie, l'auteur étudie l'élaboration du système doctrinal du moyen âge et distingue trois phases : 1. la réception des matériaux ; 2. le travail d'adaptation et de concordance ; 3. la systématisation proprement dite.

Nous nous bornons à ce relevé général des matières, et invitons le lecteur qui s'intéresse à l'histoire de la théologie à prendre connaissance de cet ouvrage. Il fait très clairement ressortir comment la Somme théologique du moyen âge est préparée dans l'antiquité chrétienne et la basse scolastique et reçoit sa vraie structure et sa grande et noble physionomie à la suite d'une évolution opérée, dans

Digitized by Google

l'enseignement du droit et de la jurisprudence, sous la pression d'une nouvelle situation politique et ecclésiastique. Les grands maîtres de la systématisation théologique sont bien présentés avec leurs caractères distinctifs et personnels ; l'importance de leur contribution est nettement marquée ; le rôle de la dialectique est parfaitement mis en lumière.

La tâche de l'auteur n'était pas facile. Ajoutons qu'il a eu conscience des difficultés. Aussi nous pensons qu'il ne s'étonnera pas de ne pas nous trouver toujours d'accord, surtout dans des questions de dépendance interne de la doctrine d'un auteur par rapport à celle d'un autre. Dans l'exposé du système théologique de saint Thomas d'Aquin, il nous faut différer d'avis sur plus d'un point. Nous n'avons pas compris pourquoi un auteur de l'importance de Robert de Melun, — spécialement du point de vue de la systématique (cfr RHE. 1920, t. XVII, p. 478), — n'a pas trouvé place dans cet ouvrage.

L'auteur n'a pas étudié les sources manuscrites ; il s'est borné à consulter les ouvrages imprimés et se rattache, quant aux inédits, aux travaux de Mgr Grabmann. Il ne pouvait pas avoir de meilleur guide.

Nous souhaitons que la difficulté de la langue et l'âpreté parfois très sensible du style n'empêchent nullement la large diffusion de cette belle étude historique.

R. M. MARTIN, O. P.

W. WILLIAMS et B. MILLS. *Select treatises of St. Bernard of Clairvaux. De diligendo Deo. De gradibus humilitatis.* (*Cambridge Patristic Texts.*) Cambridge, University Press, 1927. In-8, XXIII-169 p.

On sait avec quel souci de saine critique et de scrupuleuse exactitude Mabillon a édité les œuvres de saint Bernard. Et cependant, les éditeurs de ces deux traités ont surpassé Mabillon. L'éloge n'est pas des moindres, mais il est de tout point bien mérité.

L'édition du texte est précédé d'une préface et de trois introductions, l'une générale, les deux autres spéciales. Le texte est accompagné de notes tant critiques qu'explicatives et suivi de deux tables : la première renferme la liste par ordre alphabétique des auteurs cités et des principales matières : la seconde énumère, dans l'ordre des livres de la Bible, les citations empruntées aux auteurs inspirés.

Dans la préface et l'introduction générale, les éditeurs informent pleinement le lecteur de l'origine de leur travail et des méthodes suivies afin d'assurer à cette édition le plus grand succès. Dans les notes explicatives, ils ont envisagé le texte sous tous ses aspects, philologique et littéraire, historique et doctrinal, signalé minutieu-

Digitized by Google

sement les sources, et fait appel, pour chacune de ces questions, à des compétences spéciales, parmi lesquelles l'on distingue les noms de Dom Butler, et de l'abbé Elphège (non pas Édouard) Vacandard. Les introductions suivantes indiquent l'origine et la destination de chaque écrit et donnent une brève analyse des matières qui y sont traitées.

Vingt-deux manuscrits et quatre éditions ont été consultés pour établir le texte. Mabillon s'était servi de bons manuscrits, sans doute ; cependant, dans son édition, 84 leçons ne reposent sur aucune donnée manuscrite, et dans la plupart de ces cas, il est en désaccord avec l'édition de Spire, la plus ancienne (1501), tandis que celle-ci se rattache fidèlement aux manuscrits. Par un choix judicieux les éditeurs ont déterminé les manuscrits qui ont servi de base à l'établissement du texte. Ce sont deux manuscrits originaires de Clairvaux et qui ont échappé aux recherches de Dom Mabillon. Ils se trouvent actuellement à Troyes, bibliothèque de la ville, et sont inscrits au catalogue sous les n°s 426 et 799. Le second est une copie revisée du premier et faite à peu d'années de distance. Cependant les vingt autres mss et les éditions antérieures n'ont point été négligés. Les éditeurs ont reproduit strictement le texte des manuscrits de Clairvaux, étant convaincus qu'il approche le plus près possible de l'original. Ce texte diffère en 195 endroits de l'édition de Mabillon.

Parmi les trois particularités que notent les éditeurs comme caractéristiques des manuscrits de Clairvaux, je souligne la seconde : dans plusieurs passages le mot « auctor » est employé pour « actor », et *vice versa* (p. XVIII). Il est à remarquer que le fait n'est pas isolé, il se présente fréquemment au moyen âge. Quant à l'origine et au sens de ces variantes, cfr M.-D. Chenu, O. P., *Auctor, Actor, Autor*, dans l'*Archivum latinitatis medii aevi*, 1927, t. III, p. 81-86.

Le traité *De gradibus humilitatis* est le premier en date. Il fut composé en 1125 et est le fruit de conférences données par le saint abbé à ses moines. On place généralement la composition du *De diligendo Deo* vers l'année 1140. La disposition des deux traités dans ce volume ne répond pas à cette chronologie. Un détail !

Les deux traités comptent parmi les plus belles œuvres ascétiques et mystiques de S. Bernard. Les vertus d'*humilité* et de *charité* étaient, à ses yeux, de première importance pour la perfection de l'homme spirituel. Félicitons-nous de posséder de ces deux traités une édition qui, à tous égards, ne laisse rien à désirer.

R. M. MARTIN, O. P.

M. C. SLOTEMACKER DE BRUINE. *Het ideaal der Navolging van Christus ten tijde van Bernard van Clairvaux*. Wageningen, Veenman, 1926. In-8, VII-104 p.

L'imitation du Christ est et demeure l'idéal de l'âme chrétienne

Digitized by Google

avide de grandeur morale et d'absolue perfection. C'est l'idéal que seule l'Église catholique, dépositaire des promesses du Christ, peut prétendre réaliser. Aussi, l'histoire des efforts déployés pour atteindre cet idéal n'est autre que le récit de la vie tant intérieure qu'extérieure de l'Église. Nous n'en possédons pas un exposé synthétique complet, tenant compte des frappantes nuances et des riches variations que présente la vie de l'Église aux divers siècles de son existence. A part les *Prolegomena zu einer Geschichte des Begriffes Nachfolge Christi* de F. Bosse (Berlin, 1905), il n'existe que des monographies décrivant la personnalité et l'action de certains saints, considérés spécialement de ce point de vue, p. ex., S. François d'Assise. L'ouvrage que nous signalons rentre dans la catégorie de ces travaux spéciaux, mais envisage tout le XIIe siècle et étudie des types tout différents par leur esprit, leur caractère et leurs tendances : S. Bernard (chap. I), les prêcheurs pérégrinants, en France (chap. II), Arnold de Brescia (chap. III), les Cathares (chap. IV). Cette étude est bien conduite. Après un court aperçu sur la vie ecclésiastique au XIIe siècle, au point de vue politique, religieux et intellectuel, l'auteur expose la théorie et la pratique de l'imitation du Christ chez les personnages qu'il étudie et fait ressortir dans une brève conclusion, outre une certaine unité d'idéal qui semble devoir les grouper, les différences qui les séparent les uns des autres. Au fait, chez certains l'absence de traits communs est fort remarquable, p. ex. chez S. Bernard et Arnold de Brescia. Acceptons que le second ait voulu, aussi bien que le premier imiter le Christ, qu'est-ce qui, en théorie et en pratique, rapproche Arnold de S. Bernard ?

Le grand abbé de Clairvaux émerge dans ce groupe par l'élévation et la perfection de son idéal, l'élan de son âme, la sagesse de son esprit, la vigueur et la constance de sa vertu. L'auteur a étudié S. Bernard dans les œuvres mêmes qu'il nous a laissées et rattache très sagement l'exposé de son système d'imitation du Christ à sa doctrine théologique et mystique. C'est la contemplation mystique de S. Bernard qui inspire sa théorie de l'imitation du Christ et en commande la pratique. Celle-ci embrasse tout l'homme, le corps et l'âme. La discipline du corps : pauvreté, mortification, est ordonnée à la perfection de l'âme, à l'acquisition et au développement des vertus, propres au Christ : sagesse, patience, obéissance, charité, humilité. Par l'imitation des vertus du Christ S. Bernard poursuit un but supraterrestre : la participation à la vie divine dans l'éternelle béatitude. Ce serait cependant fausser sa pensée, si l'on présentait la transformation de l'homme par son union avec Dieu comme une destruction de la personnalité humaine. S. Bernard propose cet idéal à toute catégorie d'hommes, aux laïcs aussi bien qu'aux prêtres et aux religieux. La voie qui présente le plus de garanties pour réussir est bien, selon lui, la vie religieuse suivant la règle de Cîteaux.

Les autres « imitateurs du Christ » : les prédicateurs ambulants, Arnold de Brescia, les Cathares, se distinguent par le caractère radical de leur ascèse dépourvue des lumières de la contemplation mystique, et se meuvent d'après des conceptions individuelles, en

Digitized by Google

dehors, bien des fois même à l'encontre des directions de l'Église catholique. Une place à part est faite à S. Norbert, que l'auteur rattache au groupe des pérégrinants, mais il nous dit peu de choses de sa façon d'imiter le Christ.

Au fond, ce travail de M. Sl. est une étude de contrastes, et nous trouvons qu'il faut une grande hardiesse de vues pour remarquer chez des personnages si dissemblants une vraie communauté d'idéal. Force nous est même de dire que nous ne retrouvons pas chez eux ce schéma général et précis d'imitation du Christ dont parle l'auteur, et dont, du reste, il n'a pas fixé au préalable les éléments essentiels. Au surplus, une certaine uniformité de pratiques ascétiques, p. ex., le renoncement aux biens terrestres, ne suffit pas pour conclure à une unité d'idéal. Outre le côté matériel de ces observances, il faut, à cet effet, envisager leur aspect formel, ou le motif qui les inspire. Sans pouvoir, par ailleurs, nous mettre d'accord sur une série d'affirmations de détail, nous apprécions cet ouvrage comme une histoire des variations du mouvement religieux au siècle de saint Bernard.

R. M. MARTIN, O. P.

F. ANDERS. *Die Christologie des Robert von Melun.* (Forschungen zur christl. Literatur- und Dogmengeschichte. T. XV, fasc. 5.) Paderborn, Schöningh, 1927. In-8, CII-136 p.

Ce volume constitue une nouvelle édition, remaniée, corrigée et considérablement augmentée, de la thèse de doctorat présentée jadis par l'auteur à la Faculté de théologie de Munster (Prum, Goergen, 1915. In-8, 52 p.). Il renferme une étude et des textes, et est conséquemment divisé en deux parties : I. Examen et analyse de la christologie de Robert de Melun ; II. Édition des textes concernant cette matière dans les *Sentences* du théologien médiéval.

La première partie débute par une introduction, où l'auteur, après une esquisse biographique de Robert, passe en revue la double série de manuscrits qui nous ont conservé ces *Sentences*, et expose brièvement la méthode suivie pour l'édition du texte. Il y a tenu compte des plus récents travaux sur Robert de Melun. Cependant, il est possible d'allonger encore la liste de ces manuscrits. En effet, le P. M. Chenu, O. P., a sauvé de l'oubli deux autres exemplaires des *Sentences*, conservés, l'un à Oxford, Bodleian Library, fonds Digby, n. 187 (cfr *Divus Thomas*, Plaisance, t. XXVIII, 1925, p. 275), l'autre à Saint-Omer, bibliothèque de la ville, n. 121 (lettre privée du 2 juin 1925). Le ms. Digby contient une très large tranche du premier livre des Sentences ; celui de Saint-Omer, le second Livre. L'un et l'autre donnent le texte plus développé de cette œuvre magistrale.

Par le fait de la double rédaction des *Sentences* (cfr RHE. 1920, t. XV, p. 469-473), il se pose, on le sait déjà, des problèmes. Faut-il attribuer à Robert lui-même le texte abrégé aussi bien que le texte

Digitized by Google

plus développé ? Laquelle des deux rédactions a été faite la première ? Avec raison, M. A. considère la plus ample rédaction comme antérieure à l'abrégé ; mais, de plus, c'est Robert lui-même, d'après lui, qui est l'auteur de l'abrégé. Il en est qui ne partagent pas ce dernier avis. Ce ne peut être ici l'endroit de reprendre la discussion de ce point. Contentons-nous de le signaler. Il conviendra d'y revenir ailleurs.

A l'introduction fait immédiatement suite l'analyse de la doctrine christologique de Robert, avec commentaire historique. C'est la partie principale et la plus neuve de cet ouvrage. Les chapitres VII à XI inclusivement paraissent ici pour la première fois. L'auteur a bien mis en relief les plus importants problèmes traités par Robert ; il a réussi à faire valoir les positions prises par lui en ce domaine vivement disputé, et noté clairement les caractéristiques de sa doctrine. Il y aurait eu avantage à comparer avec les exposés des *Sentences* certaines *Questions* dont Robert a enrichi son commentaire de saint Paul. On y trouve des aperçus parfois fort intéressants. Le 12e paragraphe de cette première partie, qui renferme des notes critiques sur des points de doctrine controversés, sur la méthode, les sources et la date de composition des *Sentences*, aurait été mieux à sa place dans l'introduction.

La deuxième partie, l'édition du texte de la christologie de Robert, reproduit l'abrégé des *Sentences* d'après le ms. 14522 comparé au ms. 14883, tous deux à la Bibliothèque Nationale de Paris. De très longs passages de ce texte, comprenant 72 chapitres, ont été publiés jadis par Du Boulay (*Historia universitatis Parisiensis*, t. II, chap. XII-XLI, XLVII-XLIX et LV-LXII). Le texte donné par M. A. ne présente pas de lacunes, et, de plus, il est illustré par une double série de notes comprenant l'une l'apparat critique, l'autre des notes d'histoire littéraire et doctrinale. La source des citations bibliques a été insérée, aux endroits respectifs, dans le texte même. Nous sommes donc en possession d'une édition qui est, surtout par ces additions d'ordre critique et historique, supérieure à celle de Du Boulay. Mais M. Anders s'est borné à éditer le texte abrégé. Nous sommes d'avis que, si l'on voit dans le texte plus développé une œuvre authentique de Robert et antérieure à l'abrégé, l'éditeur critique ne peut se dispenser, surtout s'il veut donner un travail vraiment complet et définitif, de publier également le texte plus développé, et même en ordre principal. Les endroits parallèles du texte abrégé pourront être utilement disposés à un étage inférieur, intermédiaire entre les notes et le texte principal.

Ces considérations ne nous empêchent nullement de féliciter sincèrement M. Anders. Nous considérons son ouvrage non seulement comme une excellente contribution à l'histoire du mouvement théologique au XIIe siècle, mais aussi comme une très instructive monographie sur Robert de Melun. Il stimulera vivement la sympathie que depuis un certain temps les théologiens avertis ont conçue pour ce grand docteur médiéval.

R. M. MARTIN, O. P.

Digitized by Google

H. VELGE. *La collégiale des Saints Michel et Gudule à Bruxelles.* Bruxelles, A. Dewit, 1926. In-4, 390 p. 30 fig. et 100 pl.
R. MAERE. *L'église Sainte-Gudule à Bruxelles.* Bruxelles, Van Oest, 1925. In-8, 88 p., 49 fig. et pl.

La collégiale de Sainte-Gudule, injustement délaissée par les archéologues et les historiens d'art, vient d'être l'objet de deux publications importantes parues à peu près en même temps et qui se complètent l'une l'autre. M. Henri Velge, juriste et historien, professeur à l'université de Louvain, a écrit une monographie complète de Sainte-Gudule, où l'histoire de la collégiale, de son chapitre, des grandes cérémonies qui s'y sont déroulées, des bourrasques qui l'ont bouleversée, est étudiée avec grand soin, d'après les textes déjà connus et d'autres découverts par l'auteur au cours de longues et patientes recherches, où la description de l'édifice est accompagnée de celle de son trésor et de son mobilier, de ses sculptures, de ses peintures, de ses vitraux. Cette monographie forme un gros volume abondamment illustré et publié avec grand luxe. Le travail de M. le chanoine Maere, professeur d'archéologie à la même université, se présente sous des dehors plus modestes. C'est une étude archéologique, où l'édifice est analysé, disséqué, avec une science rigoureuse et précise, et où les différentes campagnes de construction sont marquées d'une manière définitive. L'étude archéologique de M. le chanoine Maere ayant paru par fascicules depuis le mois de mai 1925, M. Velge a pu faire profiter son beau volume de quelques-unes des conclusions de M. Maere.

M. Des Marez, l'érudit archiviste de Bruxelles, a publié et longuement commenté le diplôme de fondation du chapitre de l'église Sainte-Gudule donné par Lambert II-Baldéric, comte de Louvain, en 1047, et montré que ce diplôme était une reconstitution, faite au début du XIIe siècle, d'un acte authentique relatant la translation des reliques de sainte Gudule, la dédicace de la nouvelle église et la création d'un chapitre de chanoines en 1047.

Il ne subsiste rien de cette première église. C'est sous le duc de Lotharingie Henri Ier (1190-1235) et sans doute seulement vers 1220 que fut commencé l'édifice actuel, le duc le dit expressément dans un diplôme de 1226. Il fut continué par ses successeurs, et, au milieu du XIIIe siècle, la partie basse du chœur, avec son déambulatoire et ses trois chapelles rayonnantes était terminée. Ce plan est celui de la cathédrale de Lisieux et de la cathédrale de Rouen. M. le chanoine Maere l'a rapproché très justement du plan primitif de la cathédrale de Meaux, avec lequel Sainte-Gudule présentait en outre cette ressemblance d'avoir, dans la partie droite, un double bas côté, aujourd'hui disparu, mais que des témoins encore conservés (piédroits des arcades, arc d'ouverture sur le bras nord du transept, formerets) permettent de reconstituer.

Les travaux avancèrent ensuite assez lentement. Une bulle pontificale de 1287, des lettres de l'évêque de Cambrai de 1303, 1307, 1308 accordent des indulgences à ceux qui visiteront l'œuvre. La

Digitized by Google

ondation d'une chapellenie par le duc Jean Ier, à l'autel des Trois Rois au jubé, en 1289, prouve que le transept était déjà assez vancé. Il fallut encore plus d'un siècle pour construire la nef : tandis que le côté sud peut être daté du XIVe siècle, le côté nord et la deuxième colonne au sud ne remontent qu'au deuxième quart du XVe siècle, ainsi que l'a justement observé M. le chanoine Maere dans une étude attentive des moulures et notamment des profils des bases.

Une miniature de Marguerite d' York datée de 1468 à 1477 et le tableau de l'*Instruction pastorale* conservé au musée du Louvre nous donnent l'aspect extérieur de Sainte-Gudule. Au XVe siècle, on ajoute, devant la porte du croisillon sud, un porche sans doute autrefois couvert d'un toit en pavillon. Puis, au début du XVIe et au XVIIe siècle, on détruit le deuxième bas côté du chœur et les chapelles latérales, transformées une première fois au XVe siècle comme le prouve le style des piédroits qui habillent encore les anciennes piles du XIIIe siècle, pour construire au nord la grande chapelle du Saint-Sacrement des miracles, et au sud, celle de la Vierge par Jérôme Duquesnoy. L'élévation intérieure du chœur montre l'influence de la cathédrale de Reims et, à l'extérieur, celles du chœur de Tournai et de la cathédrale de Cambrai : Sainte-Gudule dépendait de Cambrai et se trouvait ainsi dans la province de Reims. Le triforium de la nef fut reconstitué au XIXe siècle, lors d'une grande restauration qui sur certains points pourrait être critiquée, et M. le chanoine Maere suggère qu'il devait y avoir là, non pas de simples ouvertures limitées par des meneaux prolongeant ceux des fenêtres, mais une arcature tréflée ; je me rattacherais volontiers à cette opinion.

Je ne puis malheureusement insister sur le beau livre de M. Velge, dont les chapitres consacrés aux sculptures, aux peintures et aux vitraux m'ont paru particulièrement importants et pleins de renseignements nouveaux. Pour les vitraux notamment, M. Velge a réussi à dater et à identifier d'une manière très précise les belles verrières des fenêtres hautes de l'abside, comme le Jugement Dernier de Frans et Jacques Floris à la façade occidentale, et il décrit, et reproduit en des planches magnifiques, les fameux vitraux de Bernard Van Orley aux façades du transept, ceux du même Bernard Van Orley, de Michel Coxcie et de Jean Haeck dans la chapelle du Saint-Sacrement et les vitres peintes au XVIIe siècle par Van Thulden et de la Baer dans la chapelle de la Vierge.

Félicitons-nous de posséder enfin, grâce à M. Velge et à M. le chanoine Maere, une étude complète et définitive de Sainte-Gudule.

M. AUBERT.

J. OBERST. *Die mittelalterliche Architektur der Dominikaner und Franziskaner in der Schweiz.* Zurich et Leipzig, Orell Füssli, [1927]. In-4, 178 p., 36 fig. et 77 repr. hors texte,

Digitized by Google

La Suisse, marche frontière pour trois grands peuples, a peu de traditions architecturales propres et bien caractérisées, et ne possède qu'un nombre restreint de monuments remarquables. Par ailleurs, dans aucun autre pays sans doute les couvents des ordres mendiants n'avaient au moyen âge, à côté de leur signification religieuse, une plus grande importance sociale. C'étaient des sortes d'hôtelleries, où les voyageurs, à l'occasion les cardinaux, les papes les empereurs, se réservaient volontiers un appartement ; c'étaient, dans diverses localités, des locaux parfois vastes, dans lesquels les bourgeois tenaient leurs réunions administratives et politiques, quand ils n'avaient pas un hôtel de ville, ou quelque édifice civil notable à leur disposition. Par là même déjà, les constructions des Dominicains et des Franciscains de Suisse attireront l'attention.

M. Oberst, qui s'est chargé de les étudier, a pris sa tâche à cœur et n'a pas hésité à passer en revue toutes les fondations des ordres mendiants dans sa patrie, sans excepter ni les plus modestes, ni celles dont la fondation est relativement récente, ni celles dont les constructions sont totalement ruinées. Il s'intéresse à l'origine, à l'histoire, à la disparition de ces communautés, dans lesquelles la Réforme du XVIe siècle fit des coupes sombres d'extermination.

Il étudie leurs églises et leurs édifices conventuels, en notant tout ce qui en est demeuré, non seulement en fait d'éléments d'architecture, mais aussi en fait de décor et de mobilier antérieurs au style baroque. Le principal intérêt de son livre restera cette suite de monographies de couvents suisses, riches par les détails historiques et archéologiques, par les notes bibliographiques, les plans, les relevés et les reproductions diverses.

Le corps de l'ouvrage, qui passe successivement en revue les couvents et les constructions des Dominicains et ceux des Franciscains, est introduit par quelques chapitres plus généraux. Ceux-ci font connaître l'état politique de la Suisse et le développement des ordres religieux dans le pays au début du XIIIe siècle ; ils rappellent l'origine et la première diffusion des deux grands ordres mendiants et leurs habitudes dans l'art de bâtir.

L'auteur examine ensuite sommairement les caractères des églises abbatiales ou conventuelles, cathédrales et paroissiales, existant en Suisse avant l'arrivée des fils de saint Dominique et de saint François. Après cela il passe en revue les plus anciennes églises conventuelles que ceux-ci ont élevées en France, en Italie et en Allemagne. Il y aurait eu profit à consulter l'ouvrage de Supino pour la basilique St-François à Assise, et celui de Krautheimer pour les églises des ordres mendiants en Allemagne.

M. Oberst n'a pas classé ses églises, comme le fait Krautheimer (RHE. 1926, p. 378 et suiv.), d'après les provinces religieuses auxquelles elles appartiennent ni non plus d'après les contrées dont elles ont subi l'influence artistique. Très simples au début, et peut-être sous ce rapport plus conformes qu'en Italie aux règles primitives des deux ordres, les églises franciscaines et dominicaines de Suisse se rattachent à deux types : l'église à nef unique et la basi-

Digitized by Google

lique non voûtée. Nous ne rencontrons donc, parmi elles, ni basilique voûtée, ni l'église à deux nefs, types parfois adoptés dans d'autres pays.

Au début la construction est adaptée avant tout à sa destination de salle de prédication. Simple et légère, le monument s'inscrit dans un rectangle sur lequel fait seul saillie un chœur peu profond, voûté, et terminé par une abside polygonale. Mais, dès la fin du XIIIe siècle, ce programme ne correspond plus aux ressources devenues plus abondantes et à des usages et des goûts modifiés. Le chœur est reconstruit alors sur plan allongé, les nervures de ses voûtes retombent sur des colonnettes engagées, avec chapiteaux à feuillage, comme aux Dominicains à Zurich et aux Franciscains à Bâle.

Le nef montre à partir du XIVe siècle une préférence marquée pour le support sans chapiteaux. Parfois des chapelles se greffent sur le bas côté opposé au cloître,comme à Coppet, à Lugano, à Bellinzona. Mais le changement principal, en rapport avec l'agrandissement du chœur, est l'isolement de celui-ci par un jubé, établi en travers de la nef et ne laissant entre elle et le chœur qu'un large passage (aux Dominicains de Berne et aux Franciscains de Bâle), permettant de se rendre du cloître à l'office religieux, sans passer par la partie de l'église réservée aux fidèles. Ce dispositif nouveau porte souvent le constructeur à donner une largeur anormale à la travée dans laquelle le jubé est construit. Le jubé se distingue parfois par ses chapiteaux à feuillage et ses clefs de voûte sculptées. On y trouve parfois des écussons de donateurs, qui ailleurs, comme aux Dominicains de Bâle, peuvent figurer en relief sur les fûts des colonnes. A Berne, à Lugano et à Bellinzona le jubé a été conservé jusqu'à nos jours.

Quelques-unes de ces églises (Dominicains à Berne et à Bâle, Franciscains à Bâle et à Koenigsfelden), présentent sous la corniche du chœur des *oculi*, deux par travée, pour l'aérage des charpentes. A St-François de Lausanne, le chœur, de style français, est éclairé par des lancettes surmontées par des *oculi* ; son abside présente en plan un nombre pair de côtés. Signalons aussi les vases acoustiques employés dans le chœur de l'église des Frères Mineurs à Bâle, les sièges de célébrant, dont les vestiges sont conservés dans les maçonneries du chœur de plusieurs églises, et, parmi les curiosités ou œuvres d'art, la danse des morts qui ornait jusqu'en 1806 les murs du cimetière des Dominicains de Bâle,les fresques de Luini aux Franciscains de Lugano, les stalles aux Franciscains de Fribourg et de Lausanne, où la chaire aussi remonte au moyen âge, mais surtout la crypte funéraire et les magnifiques vitraux (XIVe s.) de Koenigsfelden.

M. Oberst s'est demandé quelle influence les églises des ordres mendiants ont exercée sur l'architecture. Il constate qu'elles ont contribué à vulgariser enSuisse le style gothique. Sur leur modèle les églises paroissiales suppriment dans la suite les chapelles flanquant le chœur. Elles n'ont pas de transept, mais s'en passaient déjà avant l'arrivée des ordres mendiants. L'auteur n'a pas exami-

Digitized by Google

né, comme l'a fait Krautheimer pour l'Allemagne, quelle fut la part des Dominicains et des Franciscains dans l'élaboration du *Spätgothik*. En vérité la question paraît être de peu d'importance pour la Suisse.

R. MAERE.

[CH. BALIĆ, O. F. M.] *Les Commentaires de Jean Duns Scot sur les Quatre Livres des Sentences*. Étude historique et critique. (Bibliothèque de la Revue d'histoire ecclésiastique. Fasc. 1.) Louvain, Bureaux de la Revue, 40, rue de Namur, 1927. In-8, XVI-370 p. et XVI tables. Fr. 75, et 60 pour les abonnés à la Revue.

Il y a quelque temps, la Direction fit part aux lecteurs du projet de rattacher à la Revue une série de publications sous la rubrique : *Bibliothèque de la Revue d'histoire ecclésiastique*. En voici le premier fascicule. Il y est question de l'œuvre principale de Duns Scot.

Le nom de Scot impose le respect aux historiens de la doctrine, quelle que soit l'école théologique à laquelle ils appartiennent. Duns Scot est un grand seigneur dans le domaine de la pensée. Il se rattache à une illustre tradition ; à son tour, il est devenu chef d'école, et la lignée de ses disciples demeure résolument attachée à sa doctrine. Cependant, à ce respect se mêle un sentiment de pitié, voire même de tristesse, vu l'état dans lequel nous retrouvons, à six siècles de distance, l'héritage doctrinal du maître. Possédons-nous, dans un texte totalement à l'abri de critique, ce précieux héritage ? A nous borner à son commentaire sur Pierre Lombard, aucune édition ne nous le donne dans son intégrité et son absolue pureté. Les éditions ne fournissent que des textes composites et fort défectueux. « Les textes les plus caractéristiques, les commentaires, sans lesquels il est impossible de saisir l'enseignement du Docteur franciscain dans son essence, son développement et sa vie, restent toujours inédits. » Voilà du moins la conclusion générale de l'ouvrage que nous présentons. Son objet, c'est de fournir la preuve inéluctable de cette affirmation, déconcertante — faut-il le dire ? — pour tous ceux qui se sont occupés jusqu'à ce jour de nous livrer une pensée de Scot.

Dans l'introduction, l'auteur, après avoir précisé l'état de la question, s'attache à expliquer quelques notions préliminaires indispensables, principalement ce qu'il faut entendre par *Ordinatio* et *Reportatio*. Le premier de ces termes désigne le commentaire officiel du Livre des Sentences, celui que Duns Scot a écrit ou dicté et préparé lui-même pour l'édition. Ce commentaire est incomplet et présente des lacunes. Les *Reportationes* ou *Additiones*, ou *Reportata* sont des additions postérieures à ce commentaire primitif, et qui

Digitized by Google

proviennent soit de Duns Scot soit de ses disciples, dans le but de compléter l'*Ordinatio*.

La division de l'ouvrage adoptée par l'auteur s'imposait. Dans quatre chapitres il établit successivement, pour le commentaire de chacun des quatre Livres des Sentences, que l'on ne peut se baser sur aucune des éditions existantes pour découvrir et apprécier dans toute sa vérité la pensée du Docteur subtil.

Sa méthode est rigoureusement objective et répond à toutes les exigences de la critique. Il ne laisse aucune place aux impressions, ni à l'arbitraire, ni à l'hypothèse. Il s'attache aux faits et aux informations que lui révèle la tradition manuscrite. Je compte 130 manuscrits, découverts en grande partie par l'auteur dans les principaux dépôts d'Europe, surtout en Italie, en France et en Angleterre, et qu'il a fouillés, analysés, comparés entre eux et avec les éditions. Le lecteur ne tardera pas à soupçonner ce qu'il a fallu de patience et de labeur pour mener à bonne fin cette étude. Il faudra que lui-même ait une bonne somme de courage pour suivre l'auteur à travers ces exposés arides et compliqués. A certains moments on se croirait en plein dans une brousse inextricable et on soupire après plus d'air et un plus large horizon. Heureusement, les sous-divisions de chacun des quatre chapitres du livre sont très nettes et les exposés sont résumés à la fin, dans des conclusions claires et précises.

Afin de permettre au lecteur d'en avoir une vue aussi synthétique que possible, nous avons groupé ces conclusions sous quelques rubriques générales que voici : I. La carrière scolaire de Duns Scot et les dates de composition du commentaire ; II. Authenticité des divers éléments de ce commentaire ; III. Les inédits ; IV. Les éditions.

I. C'est à Oxford et non à Paris que Scot commença l'explication du premier Livre des Sentences, vers 1298. Au cours de cet enseignement, il expliqua également quelques parties du IIe et du IIIe Livre. Le IVe ne fut pas commenté alors, mais à Paris, de 1302 à 1303, après le second commentaire du premier Livre. Cette année même Scot se rencontra, dans une dispute, avec Godefroid de Fontaines. Il n'est pas invraisemblable que pendant cette année, Scot ait fait porter son enseignement sur certaines sections du IIe et du IIIe Livre des Sentences. Vers 1305, Scot conquit la maîtrise à Paris. Il continue d'exposer les *Sentences*. Les *Additiones* au Livre Ier seraient le fruit de cet enseignement. Encore en 1305, il quitte Paris pour se rendre à Oxford. Il s'y consacra surtout à expliquer le IVe Livre et reprit le commentaire du Ier Livre, à tout le moins de certaines questions. Alors aussi il prépara l'édition de son œuvre capitale, l'*Ordinatio*, fruit et centre de cours répétés sur Pierre Lombard. En 1307, Scot se retrouve à Paris. C'est l'année de l'exposé des *Additiones* au Ier Livre, si elles ne datent pas de 1305. Vers la fin de 1307, le maître quitta Paris pour Cologne. C'est là qu'au milieu de nouveaux travaux la mort le surprit prématurément le 8 novembre 1308. Il était âgé de 34 ans. — Au cours de sa carrière scolaire,

Digitized by Google

Scot commenta donc quatre fois le Ier Livre et plusieurs fois les autres Livres des Sentences.

II. *Commentaires authentiques.* Il y a d'abord l'*Ordinatio*, le commentaire incomplet. Elle comprend les parties suivantes : Ier Livre, dist. I-XV. Les dist. XVI et XVIII, une notable partie des dist. III, XVII, et XXII ne s'y trouvent pas. On les trouve dans les éditions, et elles doivent être considérées comme non authentiques. IIe Livre : au moins 350 pages du texte de l'édition Vivès ne font pas partie de l'*Ordinatio*. IIIe Livre : le commentaire officiel se termine à la dist. XV, inclusivement. Le texte des dist. XVI-XXVI n'appartient pas à l'*Ordinatio*. IVe Livre : le texte authentique va jusqu'à la q. 7 de la dist. XLIX. Il comprend encore la q. 13. Mais les q. 7 à 12 et 14 à 16 de cette même dist. et la dist. L ne sont pas authentiques. — Outre l'*Ordinatio*, certains *Reportata* reproduisent fidèlement l'enseignement du Docteur subtil. Ce sont pour le Ier et le IIe Livre les *Additiones* qui ont pour auteur Guillaume Alnwick. Elles se réfèrent aux leçons professées par le maître à Oxford et à Paris. Du IIIe Livre, il existe une triple *Reportatio* : La *Lectura incompleta* (dist. I à XVII), la *Lectura completa* et une modification de cette *Lectura completa*. L'authenticité des deux premières est hors de doute. IVe Livre. L'on connaît deux reportations du IVe Livre. Celle des commentaires donnés en 1303 ne reproduit pas toujours bien l'enseignement de Scot. L'autre, qui prétend donner le texte des leçons de Scot après son doctorat, en 1305, fut probablement examinée et approuvée par le maître.

III. *Les inédits* : Nous n'entendons pas par là les nombreux manuscrits auxquels s'est référé l'auteur, mais des œuvres authentiques de Scot qui subsistent, et ne sont pas venues à la lumière. On les possède non pas dans l'autographe, mais en copie. Ier Livre : Premier commentaire, inaugural (Oxford), mss : Padoue, 178, Vienne, 1449 ; — deuxième commentaire (Paris, 1302-1303) : Worcester, 60. IIe Livre : Commentaire : Vienne, 1449. Les *Additiones* ou *Reportata* de ces deux premiers Livres. A remarquer, dans les *Additiones* au IIe Livre, la question *De motivo voluntatis* où Scot déclare avoir changé, à Oxford, sa doctrine sur cette matière. IIIe Livre : La plus grande partie de la *Lectura completa*, où se distingue la question de l'Immaculée Conception. IVe Livre : Quelques explications sur un point spécial : la causalité des sacrements. Worcester, n. 60, fo 257.

IV. *Les éditions.* Il en existe plusieurs. L'édition de Wadding, tant de l'*Opus Oxoniense* que des *Reportata*, constitue un ensemble de mélanges de provenance diverse. Placés devant des divergences de texte dans les manuscrits, les éditeurs ont procédé souvent arbitrairement, choisissant ce qui leur parut le plus digne, le plus authentique, le plus utile aux lecteurs. Dans l'édition critique future, il s'agira de dégager avec soin le texte de l'*Ordinatio* des divers *Reportata* et de s'appliquer à une étude minutieuse des meilleurs manuscrits.

Voilà, croyons-nous, un résumé des principaux résultats auxquels

Digitized by Google

a abouti l'auteur. Ce qui n'est pas possible de résumer ici, c'est le long exposé de ses preuves, l'opulente richesse des détails bibliographiques et critiques, les discussions menées à propos d'un point d'histoire littéraire ou de doctrine. A plus d'une reprise, l'auteur se rencontre avec Mgr Pelzer et le R. P. Pelster, S. J., les deux critiques qui se sont, de nos jours, longuement occupés de l'œuvre de Duns Scot. Il discute leurs vues, réfute leurs opinions, et pour ce qui concerne spécialement le R. P. Pelster, il s'en prend à sa méthode, qui lui paraît (p. 35) un système « d'hypothèses bâties sur des hypothèses. » La leçon est-elle trop sévère? Au lecteur d'apprécier. Au R. P. à se défendre, s'il y a lieu. Pour notre part, nous estimons pour l'ensemble que, vu la richesse de la documentation et la rigueur des procédés d'interprétation, il sera extrêmement difficile d'infliger un sérieux démenti aux conclusions de l'auteur.

Cent pages d'*appendices* font suite à cette étude critique. Elles renferment plusieurs extraits des commentaires inédits de Scot : trois questions de son commentaire inaugural, l'intéressante discussion touchant le principe moteur de la volonté et autres problèmes traités dans les *Additiones* ; enfin, plusieurs questions de la *Lectura completa*, touchant le Christ, les préceptes et la Loi nouvelle. Ces extraits, dont le texte n'est pas présenté comme définitif, ont pour but de permettre au lecteur de juger par lui-même de la doctrine et de la méthode du Docteur subtil.

Mentionnons encore la liste bibliographique comprenant l'énumération des manuscrits, des éditions et des ouvrages cités. Il y a trois tables : la table schématique des manuscrits et des éditions, celle des noms de personnes et des matières traitées.

Habent fata sua libelli ! Nous n'en doutons pas, le présent ouvrage causera bien des surprises. Il a l'importance d'un grand événement dans le mouvement créé autour de Scot. Nous lui souhaitons à tout le moins le succès de provoquer, à la date la plus rapprochée possible, l'édition vraiment critique de l'œuvre théologique du grand Docteur franciscain. R. M. MARTIN, O. P.

M. GRABMANN. *Neuaufgefundene Pariser Quaestionen Meister Eckharts und ihre Stellung in seinem geistigen Entwickelungsgange.* (Abhandl. der Bayer. Akad. der Wiss. Philos.-histor. Kl. T. XXXII, Fasc. 7.) Munich, Oldenbourg, 1927. In-4, 124 p.

Venant à peine de formuler, dans un remarquable article (cfr *Divus Thomas*, Fribourg, 1927, t. V, p. 74-96), son jugement sur les dernières publications consacrées à Eckhart (Karrer, Théry, O. P.), Mgr Grabmann a repris l'étude des problèmes qui s'attachent à ce grand nom, en faisant valoir des documents nouveaux qu'il a récemment découverts en Avignon et à Rome. Ce sont d'a-

Digitized by Google

bord des *Questions* inédites, élaborées par Eckhart lors de son professorat à Paris, ensuite une *Dispute* d'un contemporain, le Frère Mineur espagnol Gonsalve de Vallebona, dirigée contre Eckhart Ces pièces sont à lire dans le cod. 1071 de la bibliothèque d'Avignon et le cod. Lat. 1086 de la bibliothèque vaticane.

Mgr Grabmann donne d'abord une description très détaillée des documents divers que renferment ces deux volumes manuscrits. Il s'attache ensuite, dans une discussion serrée, à prouver l'authenticité des écrits qu'il attribue à Eckhart et au maître franciscain. Après ces préliminaires, il passe à l'examen de certaines doctrines d'Eckhart, rappelle les discussions qui en constituent l'histoire littéraire, et les interprète à la lumière des documents nouveaux, aussi bien à la lumière des critiques formulées par maître Gonsalve que des textes mêmes d'Eckhart. Cette partie constitue le corps de l'ouvrage. Dans les pages qui suivent (p. 101-120), nous trouvons l'édition des documents qui furent la base de cette étude, ainsi que le texte de certaines *Questions* attribuées à Eckhart, mais dont l'authenticité demeure douteuse. En appendice, une citation du maître dans le cod. 491 de la bibliothèque municipale de Bruges.

Il nous plaît de faire ressortir l'importance de cette dernière publication du distingué professeur de Munich. Non seulement le fonds littéraire des Prêcheurs, mais aussi celui des Mineurs, est enrichi par la révélation d'une œuvre scolaire d'un maître franciscain ignorée jusqu'à ce jour. Ce maître étant de plus espagnol, la part prise par l'Espagne au mouvement scolastique se dessine avec plus de relief. Revenons à Eckhart. On savait peu de chose de son activité scolaire à Paris. La question de savoir si les positions prises plus tard par le maître étaient demeurées sous l'influence de ce premier enseignement, était restée sans réponse. Les mouvements, les nuances, voire même les variations de la pensée d'Eckhart n'étaient qu'imparfaitement établis. Son attachement à l'école thomiste était-elle si franche, si absolue qu'on pouvait l'espérer ? Ne s'est-il pas trouvé sous la dépendance d'autres courants doctrinaux, tels que le néoplatonisme et l'averroïsme latin ?

Relativement à tous ces problèmes, l'étude de Mgr Grabmann marque un sensible progrès. L'exposé des thèses conservées dans le ms. d'Avignon révèle des théories singulières, en partie insoupçonnées chez Eckhart. Ces thèses sont du domaine de la métaphysique, de la théodicée et de la psychologie. L'être n'est pas la perfection la plus transcendante. L'être ne commence qu'avec le créé. Avant et au-dessus de l'être il y a la connaissance, l'intelligence. En Dieu, la connaissance est le fondement de l'être. Dieu ne connaît pas parce qu'il est ; il est, parce qu'il connaît. L'être n'est pas formellement en Dieu ; Dieu n'est pas être et n'a pas d'être. Dieu est pensée pure et absolue intelligence. Ce serait se méprendre, assure Mgr G., de vouloir entendre ces formules dans le sens de la théologie négative telle que l'a comprise le pseudo-Denys et beaucoup d'autres après lui. Eckhart n'y a pas songé dans ces textes. Au surplus, l'intelligence dans la créature spirituelle, en tant qu'on la considère comme

Digitized by Google

un acte, l'acte de penser, et même l'espèce intelligible, ne sont pas, à son avis, du domaine de l'être réel. L'être de toute créature, étant déterminé, limité, ne convient pas à la perfection de l'acte de la pensée. Et le fond de l'âme, la « scintilla animae », est-ce, d'après Eckhart, quelque chose de créé ou d'incréé? La question a été vivement discutée. Désormais le doute à ce sujet n'est plus possible. Eckhart a enseigné à Paris et maintenu plus tard que l'étincelle de l'âme est d'ordre incréé. Le P. Denifle était bien dans le vrai. Par ces thèses, Eckhart est en flagrant désaccord avec S. Thomas et son école, et s'est laissé entraîner dans des courants d'idées, créés par Proclus et les Averroïstes.

Nous nous sommes arrêté quelque peu à l'examen de ce récent travail de Mgr Grabmann, non pas seulement à cause de la nouveauté de ses conclusions, mais aussi à cause de sa grande valeur d'exposition. Il projette une vive lumière sur le caractère complexe de l'œuvre doctrinale d'Eckhart. Mgr G. a étudié Eckhart en étroite dépendance du cadre historique où il a vécu à Paris. Grâce à la sûreté de cette méthode, il a pu envisager nettement la pensée du philosophe et du mystique, et, de plus, dégager certaines de ses doctrines de commentaires récents et inexacts. En Mgr Grabmann, le fin critique se double d'un interprète autorisé.

R. M. Martin, O. P.

Otto Clemen. *Melanchthons Briefwechsel*. T. I : 1510-1528. (Supplementa Melanchthoniana : Werke Philipp Melanchthons die im *Corpus Reformatorum* vermisst werden, hrsg. vom Verein für Reformationsgeschichte. 6e section, t. IV.) Leipzig, Eger et Sievers, 1926. In-8, ix-450 p. M. 38.

Quiconque s'est occupé des origines de la Réforme, n'a pas été longtemps sans constater que de grandes lacunes existent toujours dans la très précieuse collection que constitue le *Corpus Reformatorum*. Tous les hommes qui ont tenu la plume, parmi les premiers réformateurs, ne sont pas encore représentés dans ce monument critique, et, d'autre part, aucun n'y trouve tous ses écrits. C'est ainsi que le *Praeceptor Germaniae*, Mélanchthon lui-même, attend toujours qu'une bonne partie de ses œuvres soit ajoutée à celle parue jusqu'ici. Une société, créée pour l'étude de l'histoire de la Réforme, s'occupe activement de la recherche des documents inédits et dispersés. Feu Nicolas Müller consacra plusieurs années à collectionner la correspondance de l'ami de Luther ; il parvint à découvrir plus d'un millier de lettres. Paul Flemming reprit son œuvre et voulut l'éditer en la complétant. A sa mort, ce fut Otto Clemen qui s'attela résolument à la tâche. On lui doit ce premier volume qui couvre dix-neuf années, de 1510 à 1528. Le volume suivant est annoncé pour dans quatre ans. Il va de soi que cet important

Digitized by Google

ouvrage s'impose comme un complément nécessaire du *Corpus Reformatorum*. Il y est question de 716 documents qui enrichissent ainsi considérablement les textes que nous possédions jusqu'ici. Ajoutons que la méthode critique mise en œuvre dans ce travail fait tout autant honneur au savant que la présentation typographique, amie de l'œil, relève le mérite des éditeurs.

M. PIETTE, O. F. M.

GEORGES DE LAGARDE. *Recherches sur l'esprit politique de la Réforme*. Paris, Auguste Picard, 1926. In-8, 485 p.

Dans l'évolution des idées politiques, quel est l'apport précis de la Réforme protestante? Nous n'avions, jusqu'à ce jour, aucune réponse satisfaisante à cette importante question. Non pas qu'il ait manqué, dans ce domaine, des affirmations tranchantes venant de polémistes, d'apologistes ou de poètes également enthousiastes et qui faisaient au protestantisme le reproche ou l'honneur d'avoir engendré l'idéologie révolutionnaire et la démocratie moderne. A vrai dire, il semble bien que la pensée protestante ne mérite ni tant de déshonneur, ni tant de louange et que l'étrange maternité qu'on lui attribue trop souvent, sans aucune vérification préalable des données historiques, s'atteste non moins putative que posthume. Voilà ce qui ressort de l'étude consciencieuse, menée avec très grande érudition, par M. Georges de Lagarde.

« L'esprit politique de la Réforme méritait-il d'être étudié pour lui-même? Devait-il être défini à l'encontre du moyen âge, que les réformateurs ont connu et combattu, ou à la ressemblance du monde moderne qu'ils n'auraient pu entrevoir que par un don prophétique dont il est permis de douter? L'histoire ignore les postulats et ne connaît que l'enchaînement des jours. Ne convenait-il pas d'en descendre le cours? » Tout le livre est une magnifique réponse à cette question posée dans l'avant-propos. Il y a ici une vaste synthèse, appuyée sur une analyse minutieuse et passant en revue, avec une précision microscopique parfois, la pensée politique du moyen âge; le point de vue politique de la Réforme (Luther et Zwingle, les Rustauds et les Anabaptistes. Calvin. Les Monarchomaques); la théorie du droit; l'État et le droit; la souveraineté de l'État (La distinction et les rapports du spirituel et du temporel); l'individualisme (Libre examen. Liberté chrétienne. Sacerdoce universel). Ces titres qui marquent les sept grandes divisions du travail montrent assez l'ampleur des horizons où l'auteur a situé ses recherches. Il s'est arrêté à la période des origines et au protestantisme continental d'Allemagne et de Suisse. On le constate presque à regret quand on termine la lecture du volume. Il est très désirable que cette étude soit continuée avec la même honnêteté pour les autres régions réformées et durant tout le XVIe siècle, puis jusqu'à la

Digitized by Google

veille de la Révolution. N'aurait-on pas tort de laisser de côté l'influence exercée par les protestants des autres pays et surtout de l'Angleterre et de l'Écosse? Sans doute, Henri VIII s'est défendu d'être protestant, mais à partir d'Édouard VI, la Grande Bretagne ne vit-elle pas de plus en plus sous le signe de la Réforme?

Un mérite que nous tenons à souligner, parce qu'il prouve combien l'auteur a su, d'une façon générale, maîtriser son sujet, c'est qu'après chaque exposé analytique détaillé, il a soin de résumer ses conclusions en quelques lignes qui rendent aisée la lecture et reposent l'attention, fatiguée peut-être au cours des discussions. Les chapitres, comme le livre entier, finissent ainsi par un bref énoncé des propositions acquises. Tout en s'absorbant dans son étude, le savant n'oublie pas ici le lecteur et prend un souci,aussi louable que rare, de lui faciliter la tâche. Après avoir tourné la dernière page, on reste en admiration devant la grande érudition mise en œuvre. La plupart du temps on s'est senti en contact immédiat avec les sources, surtout pour les œuvres des premiers réformateurs. On voudrait pouvoir en dire autant par exemple pour l'histoire des Anabaptistes, où certaines inexactitudes, d'ailleurs sans grande importance et d'ordre plutôt matériel, attestent que l'on a affaire à des ouvrages de seconde main. On aimerait de même des références plus précises dans le chapitre : la pensée politique du moyen âge, concernant les idées de certains docteurs, tels Duns Scot et Occam. Sans doute, il y a peut-être ici une coutume séculaire, mais dont la critique historique ne peut s'accommoder, de blâmer et de citer (soi-disant) certains maîtres anciens sans avoir vérifié de près leurs écrits.

Nous ne pouvons songer à résumer ici les conclusions de l'auteur, ni à relever les remarquables qualités de son livre. Cependant nous tenons à noter la finesse qu'il déploie à reconstituer (p. 321-343) l'évolution de la doctrine de Luther concernant la nature de l'Église. Son interprétation, tout en restreignant les contradictions du docteur wittembergeois, réussit à harmoniser bien des déclarations qui, prises séparément, semblent inconciliables. Épinglons, d'autre part, quelques lignes de nature à donner le sens des conclusions générales. « Qu'on le veuille ou non, les réformateurs n'ont pas été les théoriciens de l'individualisme politique et religieux. Nous avons entendu sonner d'une toute autre manière le mot de liberté... Ce n'est pas la liberté dogmatique... Ce n'est pas la liberté des consciences... Ce n'est pas la liberté des fidèles... Ce n'est pas la liberté démocratique... Et cependant un grand souffle de révolte a passé sur le monde. Il apporte la *liberté de l'État contre l'Église*. La Réforme du XVIe siècle a été d'abord et avant tout une formidable poussée laïque... Sohm dit vrai. Le grand « profiteur » de la Réforme, ce n'est pas l'individu, c'est l'État. »

M. PIETTE, O. F. M.

Digitized by Google

G. CONSTANT. *Concession à l'Allemagne de la communion sous les deux espèces. Étude sur les débuts de la réforme catholique en Allemagne* (1548-1621). (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome.) Paris, De Boccard, 1923. 2 vol. in-8, 1160 p.

M. Constant a voulu, non pas fixer un point de doctrine ou de liturgie, mais élucider une question d'histoire religieuse assez peu connue, « et qui fera mieux comprendre les débuts et les hésitations de la réforme catholique ». Deux courants, on le sait, se partageaient les esprits catholiques au XVIe siècle : les uns estimaient que l'heure avait sonné pour l'Église d'adoucir son antique rigueur ; les autres proclamaient que le seul remède efficace résidait dans l'intransigeance disciplinaire. Cette double conception eut bientôt l'occasion de se traduire en actes au sujet de l'irritante question du calice. Suffit-il, pour opérer son salut, de la communion *sub una*, ou bien faut-il participer aussi à la coupe du Seigneur ? Problème, de nos jours, oiseux et vain ou, bien plutôt, problème qui n'en est pas, puisque l'Église l'a depuis longtemps dirimé. On n'en jugeait point toujours de même au XVIe siècle, où la question du calice fut un des griefs autour desquels les particularismes religieux vinrent se cristalliser de durable façon.

Deux dates ont retenu l'attention de l'auteur qui se les est assignées comme termes de son étude : 1548, ou le premier essai de concession pontificale à l'empire par Paul III ; 1621, ou la suppression définitive de la communion *sub utraque*. Voyons cela d'un peu plus près.

Deux partis, nous le disions, se partageaient les idées au XVIe siècle, celui qui patronnait l'esprit irénique, se réclamant de Ferdinand Ier, de Maximilien II, d'Albert V de Bavière, de Pie IV enfin ; celui qui défendait l'intransigeance disciplinaire, comptant dans ses rangs Philippe II, les Jésuites, la majorité du sacré collège. Fort ennuyé de la grave question qui était soumise à son jugement, obligé d'ailleurs de compter avec une puissante opposition, Pie IV éluda la difficulté et, aux Français comme à l'empereur, il déclara qu'il lui était impossible de décider sans le concile une aussi grave affaire.

Vaine tentative, car l'assemblée œcuménique, tiraillée en sens contraires, n'aboutit à aucune solution : le 16 juillet 1562, la concession du calice est renvoyée à plus tard ; le 17 septembre un vote de la majorité confie la question au pape lui-même. Du coup, vont renaître les amples et stériles discussions, jusqu'au jour où l'empereur consent à ce que soit terminé le concile, moyennant que l'on accorde les concessions depuis si longtemps demandées. Le 16 avril 1564, le pape se décide à octroyer la communion *sub utraque* dans la forme souhaitée par l'empereur ; les adversaires du calice en furent extrêmement étonnés et le roi d'Espagne lui-même ne fut pas le dernier à en être surpris. Dans le consistoire du 14 juillet, Pie IV crut devoir en parler et justifier sa conduite en toute cette affaire :

Digitized by Google

il avait agi de la sorte, déclara-t-il, afin d'éviter le jeu toujours facile des intrigues.

Restait à appliquer la concession papale. Le synode de Strasbourg, tenu du 29 août au 5 septembre 1564, fixa les règles de la communion *sub utraque* en Bavière et l'on peut dire que, dès le commencement de 1565, la concession du calice était appliquée d'une façon générale dans tous les pays d'empire. Les adversaires de l'indult n'avaient pas, pour autant, désarmé ; ils allèrent jusqu'à tirer parti des moindres coïncidences fâcheuses, les interprétant comme des signes non équivoques du courroux du ciel ; ainsi, quelques-uns rapprochèrent la concession du calice de la mort de l'empereur, d'autres firent remarquer que les vignes gelèrent le jour même où les brefs parvinrent à Vienne... Au demeurant, les effets de la concession furent, comme il arrive, très différemment appréciés dans les deux camps ; selon les calixtins, les résultats de l'indult furent excellents ; ils furent nuls, s'il fallait en croire leurs adversaires. D'ailleurs, la confusion la plus grande commença bientôt à régner : Pie V fit, en effet, connaître de façon confidentielle aux évêques le peu d'estime qu'il avait de l'indult ; du même coup ces derniers se virent obligés de choisir entre la concession de Pie IV et l'opinion de son successeur. Ce qui devait arriver arriva donc : le rite utraquiste fut supprimé en Bavière en 1571, il le fut en Autriche en 1584, en Hongrie en 1604, en Bohême en 1621. Les idées iréniques ont vécu pour de bon. « Le parti qui sous Pie IV dominait et dirigeait l'Église dans la *via lenitatis*, dans la voie du compromis disciplinaire, s'il existe encore,est sans force ni influence ; seul son antagoniste gouverne, tant à Rome que sur le trône des rois. Bientôt on ne parlera plus du parti modéré ; et fort peu, quelques siècles plus tard, se souviendront qu'il avait entrepris de réformer l'Église par des moyens tout différents de ceux qui en définitive l'emportèrent ».

Telle est, en bref, l'ossature des événements que M. Constant étudie de tout près dans son docte ouvrage.Tous ceux qui, guidés et soutenus par lui, auront compulsé le dossier enchevêtré de la communion *sub utraque*, lui rendront sans aucun doute l'hommage auquel il a droit. Pour arriver à mettre sur pied une œuvre de cette envergure, il est besoin, non seulement d'un esprit admirablement familiarisé avec les sources, mais encore d'une âme que ne rebutent point les longs et ingrats labeurs de la recherche scientifique. Désireux de faire la lumière sur quantité de points obscurs et fort insuffisamment élucidés, M. Constant a visité les dépôts de Rome, Prague, Amberg et Hanovre, ceux aussi de Florence, Parme, Modène, Milan, Trente, Innsbruck, Munich, Vienne, Simancas, Valladolid, Paris, Madrid, d'autres encore. Puis, il lui est arrivé cette surprise que maints travailleurs connaissent, sans doute, mais qui ne laisse pas d'être toujours fort désagréable : des archives reclassées, les cotes précédentes bouleversées, un travail déjà fait à refaire une nouvelle fois. Louons-le aussi d'avoir compris l'importance, toujours si grande, de la composition et de n'avoir pas dédaigné le surcroît

Digitized by Google

de besogne qu'elle impose à quiconque veut élaborer œuvre viable : des 1160 pages que comporte son ouvrage, près de trois cents, — le tome II presque tout entier, — constituant un appendice où se trouvent publiées les pièces majeures du procès, ce qui allège de beaucoup, on le devine, la lecture du texte suivi. Une bonne bibliographie termine le livre que couronne un *index des noms propres* de plus de soixante-quinze pages. En même temps qu'il fait honneur à son savant auteur, cet ouvrage honore la collection scientifique qui a a eu le mérite de l'accueillir.

R. MICHEL.

C. H. SMITH. *Cranmer and the Reformation under Edward VI.* Cambridge, University Press, 1926. In-12, XII-315 p.

L'époque à laquelle M. S. consacre son travail, compte parmi les plus dramatiques et les plus décisives de l'anglicanisme. L'Église établie commence à peine l'expérience de cette forme mixte, qui mécontente à la fois les partisans de la tradition médiévale et les radicaux. Précisément ceux-ci, favorisés par le parti influent à la cour, tentent d'imposer un coup de barre à gauche.

Le soin de maintenir le difficile équilibre entre les partis extrêmes incombait au premier archevêque protestant de Cantorbéry. Cranmer, exposé au feu croisé des deux camps, a été jugé sans miséricorde par beaucoup d'écrivains et jusqu'en ces derniers temps. M. S. entreprend de défendre sa conduite. Il le fait avec une compétence à laquelle il faut rendre hommage. Sa documentation, abondante et bien choisie en ce qui concerne les ouvrages imprimés, repose principalement sur des recherches personnelles très fructueuses. Il se sert surtout, et avec un rare bonheur, des correspondances contemporaines, dont plusieurs, encore inédites, sont difficilement accessibles pour nous. Celles des protestants continentaux qui ont influencé la réforme anglaise ne sont pas les moins intéressantes. L'usage en serait facilité, si M. S. ne se condamnait pas à citer les manuscrits sans résoudre les abréviations même les plus usuelles.

Quant au fond, M. S. ne cache nullement sa sympathie pour Cranmer et pour l'anglicanisme. Son « érastianisme », cette autorité royale dans les affaires purement religieuses, que nous avons tant de peine à considérer comme un charisme authentique, M. S. l'admet comme un postulat pratique. « La suprématie royale était, en fait, la seule manière d'éviter l'obédience romaine » (p. 29). Ceci posé, la conduite de Cranmer est jugée en fonction de sa docilité aux ordres de la couronne. Et, de fait, elle donne à sa vie, qui semble à beaucoup pleine de contradictions, une unité rompue seulement par sa désobéissance finale aux volontés de Marie Tudor. Après une remarquable introduction, qui fixe les traits essentiels de la réforme sous le règne d'Édouard, M. S. expose la doctrine de Cranmer sur les points les

Digitized by Google

plus importants : l'eucharistie, la constitution de l'Église, la valeur des ordinations. Il montre comment, ayant abandonné la théorie sacramentelle de l'Église romaine, Cranmer n'adopta ni celle de Luther ni celle de Zwingle, mais cette « via media » de Bucer que les luthériens avaient dénommée « suvermérianisme ».

Une fois ses idées bien définies, le primat résista constamment à toutes les influences qui auraient pu les modifier. C'est la seconde partie et la plus utile de cette intéressante étude. Les Anglais qui vinrent sur le continent s'inspirer des théories protestantes ne nous arrêtent pas aussi longtemps que les étrangers attirés en Angleterre par Cranmer, qui n'eut pas de plus ardent désir que de grouper les forces des réformés.

Ce plan nous vaut maint détail inédit sur les principaux inspirateurs de la doctrine anglicane, principalement Pierre Martyr, Bucer, Dryander, Lasco, Hooper, Utenhove, etc.

En dépit des extrémistes qui voulaient l'entraîner vers le zwinglianisme, l'Angleterre resterait anglicane. Le danger fut grand. La nouvelle noblesse, avide des dépouilles de l'Église, trouvait un appui chez les radicaux. « Ce peut être pour un catholique romain une réflexion consolante que les deux tiers des martyrs, brûlés par la reine Marie, l'auraient été normalement par l'Église établie, si Édouard VI avait survécu » (p. 3). L'assaut final des forces de gauche fut la réforme du Prayer Book en 1552, particulièrement suggestive en présence de la crise actuelle de l'anglicanisme. L'influence de Northumberland et les dispositions personnelles d'Édouard mirent l'Église anglicane à deux doigts de sa perte. La mort du roi ruina les espérances de Zurich et celles de la nouvelle noblesse.

Comme on voit, l'histoire politique côtoie ici constamment l'histoire religieuse et l'ouvrage de M. S. rendra grand service à l'une et à l'autre.

L. WILLAERT, S. J.

J. PÉRINELLE, O. P. *L'attrition d'après le Concile de Trente et d'après saint Thomas d'Aquin.* (Bibliothèque Thomiste. T. X.) Le Saulchoir, Kain, 1927. In-8, 151 p.

Le mot attrition est classique en théologie. Il évoque l'idée d'un repentir inférieur à la contrition parfaite et cependant légitime. Mais à son propos, une question se pose, âprement débattue jadis et qui ne semble pas encore complètement résolue : suffit-il que l'attrition ait pour motif un amour de concupiscence ou bien doit-elle procéder d'un certain amour de bienveillance pour Dieu ? C'est la question examinée dans cet ouvrage. L'auteur a essayé de préciser l'enseignement de l'Église, puis, de dégager la doctrine de saint Thomas. De là les deux parties de ce travail.

L'enseignement de l'Église sur l'attrition se trouve contenu

Digitized by Google

surtout dans les VIe et XIVe sessions du concile de Trente. Pour le faire comprendre, l'auteur indique d'abord sommairement la façon dont la question se posait au XVIe siècle, puis il essaie de retrouver le sens que les Pères ont entendu donner à leurs décisions. Voici, en résumé, ses conclusions. Pendant les onze premiers siècles, on a toujours uni repentir et amour, mais sans songer spécialement à étudier le cas du sacrement de pénitence et les difficultés qu'il soulève. Quand elles sont apparues au XIIe siècle, on a d'abord déclaré qu'il fallait se préparer à l'absolution par un acte de contrition inspiré par la charité. Cette théorie n'a pas été formellement condamnée à Trente ; mais comme elle est en contradiction évidente avec certaines déclarations précises du concile, elle a disparu complètement de l'enseignement catholique.

Par une théorie tout opposée, certains nominalistes affirmèrent, au XIVe siècle, qu'un regret du péché, motivé uniquement par la peur de l'enfer, suffisait aux pénitents pour obtenir, par l'absolution, le pardon de leurs fautes. Cette opinion n'avait pas d'attaches dans la tradition. Elle progressa cependant, au XVIe siècle, sous une forme nouvelle et d'abord un peu adoucie. Les Pères de Trente la laissèrent passer ; mais ils lui étaient hostiles. Une erreur curieuse et assez explicable permit néanmoins à ses partisans de se réclamer d'eux. Un instant, vers le milieu du XVIIe siècle, dans une violente querelle où s'exaltaient les passions, ils semblèrent sur le point de la faire triompher. Puis, à la voix d'Alexandre VII, le calme revint. Ils commencèrent alors de perdre du terrain. Entre ces deux doctrines extrêmes, enfin, se place une solution moyenne. Elle exige du pécheur, comme préparation à l'absolution, un repentir qui contienne un commencement d'amour de bienveillance pour Dieu. Elle eut les préférences des Pères de Trente, bien qu'ils n'aient pas voulu l'imposer.

Attaché à la tradition de l'Église, S. Thomas constate qu'elle ne sépare pas repentir et amour de Dieu et il applique ce principe au cas du pardon des péchés par le sacrement de Pénitence. Non qu'il accepte la dure théorie de la majorité des théologiens de son temps, qui exigent avant l'absolution la contrition parfaite. Pour lui, la contrition parfaite n'est pas nécessaire ; la contrition que ne parfait pas la charité, l'attrition, suffit. Mais cette attrition doit être vraiment une contrition, elle doit s'inspirer d'un amour de surnaturelle et souveraine bienveillance pour Dieu ; les motifs inférieurs, crainte et espérance, en préparent seulement la naissance. Quand les pécheurs, ainsi « attrits », reçoivent l'absolution, il ssont justifiés par l'action du rite sacramentel. Leur attrition alors fait place à la contrition parfaite, parce que l'amour de simple bienveillance, qui l'inspirait, fait place à un amour supérieur, la charité, qu'il faut regarder comme une véritable amitié pour Dieu.

Il nous est impossible de nous défaire de l'impression, éprouvée déjà à la première lecture, que l'enquête n'a pas été menée avec l'objectivité et avec l'impartialité requises dans un ouvrage historique. Il nous semble que l'auteur est parti d'une opinion person-

Digitized by Google

nelle sur l'essence de l'attrition et qu'il s'est efforcé d'expliquer et d'interpréter les textes du concile de Trente et de saint Thomas d'après elle. A la suite de Billuart (*Tract. de sacramento Pœnitentiae*, diss. 4, a. 7 dans *Theologia*, t. XVIII, p. 166 suiv. Paris, 1828), qu'il ne cite d'ailleurs pas, l'auteur distingue deux amours de Dieu pour lui-même, l'un qu'il appelle d'amitié, l'autre de bienveillance (p.132-145). Le premier aime Dieu parce qu'il est souverainement bon et aimable en lui-même et appelle la réciprocité d'amour : c'est la charité proprement dite. Le second aime Dieu aussi pour lui-même, mais sans appeler la réciprocité : d'où le nom de bienveillance. L'amour d'amitié ou de charité constitue la charité parfaite ; l'amour de bienveillance est requis dans l'attrition. Or cette distinction et cette conception de l'attrition ne peuvent se justifier ni du point de vue purement théologique, ni du point de vue historique.

Il est en effet difficile de saisir la différence que l'auteur établit entre l'amour de bienveillance simple et l'amour de bienveillance amicale. Comme le remarque A. Beugnet (*Dict. de théol. cath.*, t. I, col. 1253), « cette distinction est purement verbale. Tout amour de Dieu pour lui-même est charité et, par le fait, appelle le retour et produit nécessairement l'amitié divine. C'est pourquoi l'amour de bienveillance et l'amour d'amitié sont une seule et même chose, la charité parfaite ».

Ensuite, l'auteur n'a pas réussi à prouver que, d'après le concile de Trente, il faut avoir dans l'attrition un amour de simple bienveillance et dans la contrition, un amour d'amitié. Le commencement d'amour requis dans l'attrition d'après le VIe chapitre de la VIe session : « Deumque tanquam omnis justitiae fontem diligere incipiunt », est l'amour d'espérance. Cela ressort d'abord des paroles elles-mêmes du concile. Aimer Dieu comme source de toute justice, c'est-à-dire comme source de la grâce et des dons surnaturels, c'est l'aimer d'un amour qui est surnaturel mais intéressé, c'est l'aimer d'un amour d'espérance ou de concupiscence. La même conclusion ressort des actes de la session, comme l'a abondamment prouvé M. Premm (*Das Tridentinische « Diligere incipiunt »*. Gratz, 1925). De plus, le IVe chapitre de la XIVe session ne fournit aucun argument solide à la thèse de l'auteur. Le concile y compare l'efficacité des deux contritions, parfaite et imparfaite, et sa doctrine peut se résumer ainsi. Il y a deux dispositions qui réconcilient le pécheur avec Dieu. L'une, la contrition parfaite, le réconcilie en dehors du sacrement. L'autre, l'attrition, conçue généralement soit de la considération de la turpitude du péché, soit de la crainte de l'enfer et des peines, si elle exclut la volonté de pécher et est accompagnée de l'espoir du pardon, le réconcilie avec le sacrement. La fameuse phrase : « Illam vero contritionem imperfectam quae attritio dicitur quoniam vel ex turpitudinis peccati consideratione vel ex gehennae et poenarum metu communiter concipitur... », prise dans son sens obvie, énumère les différents motifs qui, d'après le concile, engendrent généralement l'attrition, à savoir la considération de

Digitized by Google

la turpitude du péché et la crainte de l'enfer et des peines. Or, dans ces motifs, il est impossible de retrouver un amour de simple bienveillance, mais seulement de concupiscence. Aussi, pour faire concorder ce texte avec sa doctrine sur l'attrition, l'auteur est obligé d'admettre une gaucherie dans le texte et à chercher d'autres interprétations possibles (p. 51-52). Ensuite, quoi qu'en dise l'auteur, l'étude raisonnée du texte nous oblige à admettre que le mot *disponit* équivaut à *sufficit* et que, par conséquent, l'attrition, telle qu'elle y est décrite, nous prépare suffisamment à bien recevoir l'absolution. Après avoir rappelé la nécessité de la contrition, distingué entre contrition parfaite et imparfaite, montré comment la contrition parfaite, avec le seul désir du sacrement de pénitence, nous réconcilie avec Dieu, les Pères du concile ont dû, semble-t-il, en parlant de la contrition imparfaite, vouloir également indiquer la manière dont le pénitent qui n'a que l'attrition, pouvait obtenir son pardon. On aurait ainsi entre les descriptions des deux repentirs une corrrespondance complète. L'auteur reconnaît d'ailleurs lui-même que le mouvement général du chapitre nous pousse à donner au mot *disponit* le sens de *sufficit* (p. 53). Mais, encore une fois, parce que cette explication cadre mal avec sa théorie de l'attrition, il cherche d'autres interprétations pour ce texte. De plus, tout le contexte et les actes du concile affirment la suffisance de l'attrition, comme l'a pleinement prouvé A. Beugnet (*op. cit.*, t. I, col. 2247-2248). Ni la VIe session, ni la XIVe session du concile de Trente ne peuvent donc être invoquées en faveur de la thèse de l'auteur.

Enfin, quant à la doctrine de saint Thomas par rapport à l'attrition, l'auteur, encore une fois, n'a pas pu nous convaincre que le Docteur Angélique requiert,dans toute attrition véritable, un amour de bienveillance. Nous lui concédons volontiers que S.Thomas considère l'amour d'amitié comme la charité proprement dite (p. 131-145). Mais de là il ne suit pas que le Docteur Angélique ne donne pas également le nom de charité à l'amour de bienveillance. Ce dernier point, capital en la matière, n'a pas été touché par l'auteur. Il est d'ailleurs difficile de déterminer les motifs qui inspirent l'attrition et la contrition d'après S. Thomas. Il ne les indique nulle part. Tout ce que nous savons, c'est que, d'après lui, la contrition est une douleur parfaite et l'attrition une douleur imparfaite et que la contrition existe avec la charité, tandis que l'attrition est indépendante de la charité. D'où il suit que le motif qui doit inspirer la contrition doit nécessairement être un motif de charité ; ce qui n'est pas pour l'attrition. Or, comme l'amour de bienveillance est un amour de Dieu pour lui-même et s'identifie, par conséquent, avec la charité, l'attrition ne peut point procéder de l'amour de bienveillance.

Le principal argument allégué par l'auteur pour prouver que S. Thomas exige dans l'attrition un amour de bienveillance, est le passage de la *Somme théologique* (IIIe partie, q.85, a. 5), où il décrit les différentes étapes de la justification. On y lit : « Quintus actus est

Digitized by Google

motus charitatis, quo alicui peccatum displicet secundum seipsum, et non jam propter supplicia ; sextus actus est motus timoris filialis, quo propter reverentiam Dei aliquis emendam Deo voluntarius offert ». L'auteur ne peut tirer de là aucun argument en faveur de sa thèse. En effet, chez S. Thomas, il est question des étapes à parcourir pour la jutification en dehors du sacrement ; de sorte que la charité dont il est question en sixième lieu doit être nécessairement la charité parfaite. Mais si cela est vrai pour la justification qui s'opère sans le sacrement, cela n'est pas nécessairement vrai pour la justification qui s'opère par la réception du sacrement de pénitence. On ne peut donc conclure de ce texte à la nécessité de l'amour de bienveillance dans la réception du sacrement ou dans l'attrition suffisante pour la réception du sacrement.

Enfin, il existe un texte explicite dans lequel S. Thomas rejette formellement la nécessité de la charité ou de l'amour de bienveillance dans la réception du Baptême et où il soutient que l'attrition suffit : « Ad hoc quod homo praeparet se ad gratiam in baptismo recipiendam, praeexigitur fides, sed non charitas, quia sufficit attritio praecedens, etsi non sit contritio. » Or, comme S. Thomas établit toujours un parallèle étroit entre la justification opérée par le baptême et celle qui est produite par la pénitence, le même texte peut s'appliquer à ce dernier sacrement.

Après ces considérations, auxquelles nous pourrions encore en ajouter d'autres, il nous est impossible de nous rallier d'emblée à la conception que l'auteur se fait de l'attrition et de soutenir avec lui que le concile deTrente et saint Thomas exigent que toute véritable attrition soit inspirée par un motif d'amour de bienveillance. Il nous semble au contraire qu'ils ne demandent qu'un amour d'espérance ou de concupiscence. Pour terminer, nous ne pouvons que féliciter l'auteur pour son bel ouvrage qui constitue certainement un effort louable pour la solution de la question du motif de l'attrition et une contribution importante pour l'histoire de ce problème si vivement débattu.

AM. TEETAERT, O. CAP.

N. SYKES. *Edmund Gibson, Bishop of London.* Oxford, University Press ; Londres, H. Milford, 1926. In-8, XXIV-450 p.

Tandis que les débuts de l'anglicanisme ont trouvé bon nombre d'historiens, l'époque où nous transporte M. S. nous est moins connue Ce n'est pas son principal mérite. Il ne faudrait pas non plus le louer surtout du choix de son sujet, si l'évêque Gibson n'avait été un des personnages les plus considérables de l'Église anglicane au XVIIIe siècle. Sa biographie, que personne n'avait encore écrite, est aussi l'histoire de toutes les questions religieuses de son temps en Angleterre. . . .

Il valait donc la peine de fouiller, comme M. S. l'a fait avec soin, la masse énorme de documents que cachaient des archives inviolées.

Digitized by Google

Quatre-vingt-dix volumes in-folio ou in-quarto, dont douze de correspondances, laissés par l'infatigable évêque, ont permis à l'auteur de compléter ce que d'autres sources lui avaient appris.

De condition très modeste, le futur évêque (1669-1748) fit ses études au service du prévôt de Queen's College à Oxford. Des travaux d'érudition sur la chronique anglo-saxonne et sur le droit canon anglican, en particulier sa participation à la controverse concernant la Convocation, le mirent en évidence ; une faveur rapide le porta successivement au siège de Lincoln puis à celui de Londres. Homme d'étude et homme d'action, caractère loyal, fidèle à ses principes, énergique jusqu'à une rigueur impérieuse, il exerca une influence considérable sur les affaires religieuses, politiques et sociales de son temps.

Les questions religieuses, naturellement, occupent la grande partie de son activité et de cette histoire. Mais il est impossible, dans le cadre de l'Église établie, que les questions religieuses ne soient pas en même temps des questions politiques. Sur un point, Gibson profita de son extraordinaire autorité sur les ministres pour tenter de leur soustraire la direction des affaires ecclésiastiques : consulté au sujet des nominations aux bénéfices, il essaya de les réserver au pouvoir des évêques. Effort singulièrement intéressant, qui aboutit à un plan de réforme malheureusement voué à l'échec.

Partisan convaincu du système anglican, l'évêque se persuada que l'intérêt de l'Église et de l'État demandait une réconciliation du clergé avec les whigs. Confident de Townsend et, pendant douze ans, l'ami de Walpole, il travailla sans relâche à gagner à son projet ses collègues de l'épiscopat. Le résultat fut l'asservissement de l'Église non seulement à l'État, mais à un parti politique. Au moins l'évêque resta fidèle à ses idées. Défenseur de l'anglicanisme, il combattit sans relâche, « a dextris et a sinistris », contre les catholiques et contre les dissidents, notamment contre les adversaires nouveaux et redoutables que le rationalisme lançait à l'assaut de toute forme religieuse. Son zèle le porta même à organiser en Amérique des missions nouvelles.

Son influence sur le sort de l'État apparut dans la réalisation de son programme whig. Il mit tout son crédit à conquérir pour la dynastie hanovrienne les universités et le clergé, où ses nominations firent pénétrer les partisans de Walpole. Dans telle circonstance mémorable, le ministre fut sauvé à la chambre des Lords, grâce aux évêques entraînés par Gibson. Malheureusement, l'arme qu'il avait voulu mettre aux mains de l'Église se tourna contre elle. L'influence de la reine Caroline et les tendances libertines amenèrent la rupture entre les wighs et l'Église.

L'œuvre sociale de l'évêque mérite, elle aussi, d'attirer l'attention. Hostile au relâchement des mœurs comme au « latitudinarisme » rationaliste, il combattit l'un et l'autre par la « Société pour la réforme des mœurs » et par la « Société pour l'avancement de la science chrétienne ».

Outre ses données principales, le travail très consciencieux et

Digitized by Google

très intéressant de M. S. contient, cela va sans dire, des détails utiles concernant l'histoire du catholicisme en Angleterre et celle des missions en Amérique.

L. WILLAERT, S. J.

M. BRAUBACH. *Max Franz von Oesterreich, letzter Kurfürst von Köln und Fürstbischof von Münster. Versuch einer Biographie auf Grund ungedruckter Quellen.* Munster, Aschendorff, 1925. 486 p. M. 15.

Cette vie du plus grand des princes-évêques allemands détrônés par la Révolution française est particulièrement importante, parce qu'elle fait connaître les dernières manifestations de la politique intéressée que les maisons régnantes ont suivie si longtemps en Allemagne dans les nominations aux hautes dignités de l'Église et parce qu'elle montre la faiblesse réelle, malgré les apparences, des principautés ecclésiastiques à la fin de leur existence.

Le dernier fils de Marie-Thérèse était d'abord destiné à rester dans le siècle. Les voyages que sa mère lui fit entreprendre en Belgique, en France, dans l'Allemagne du Sud et en Italie, fournissent à l'auteur l'occasion de décrire la vie des cours princières de cette époque. Rentré à Vienne, le jeune prince fut destiné à la carrière militaire. La manière dont il s'acquitta de ses fonctions donna toute satisfaction à Joseph II, mais au cours de la guerre de succession de Bavière, il s'avéra qu'il n'était pas à même de supporter les fatigues de la vie des camps. Or, à ce temps, se négociait à Vienne la nomination d'un coadjuteur à l'électorat de Cologne. Marie-Thérèse n'était pas portée à donner son plus jeune fils à l'Église ; mais elle finit par s'y résigner dans l'intérêt de la maison d'Autriche et Max-François ne fit pas de difficultés d'accéder au désir de sa mère. Quoi que l'on pense de cette politique d'intérêts dynastiques en matière religieuse, on doit reconnaître qu'elle a eu son bon côté, dont le moindre n'est pas d'avoir sauvé la foi catholique dans l'archevêché de Cologne.

Malgré les intrigues de la Prusse, Max-François fut élu, en août 1780, coadjuteur de Cologne et de Munster, succès qui accrut le prestige de l'Autriche dans l'empire. La mort, au cours de la même année, du Grand Maître de l'Ordre Teutonique, Charles de Lorraine, dont il était depuis onze ans coadjuteur avec droit de succession, fournit au jeune prince l'occasion de s'initier immédiatement aux règles de l'administration ecclésiastique, et la mort du prince électeur de Cologne, Maximilien-Frédéric, le 15 avril 1784, lui valut la dignité episcopale et électorale. Au dernier moment, la Prusse essaya encore de lui créer des difficultés. Elle chercha surtout à faire échouer sa nomination de coadjuteur de Paderborn, Hildesheim et Liége ; mais à Vienne on ne désirait pas pour lui ces coad-

Digitized by Google

jutoreries, pas plus que celle de l'abbaye de Stavelot-Malmédy. Max-François prit immédiatement possession de son évêché. Le jour de son intronisation, il lui arriva de casser sa crosse épiscopale et cet accident fut interprété comme un mauvais présage.

Le prince commença alors ses « Jours de Labeur » (c'est le titre de la seconde partie de cette étude). Qu'il ait assumé une lourde tâche, on peut le conclure de la faiblesse des principautés ecclésiastiques. Elle provenait du régime électoral auquel elles étaient soumises, ce qui rendait impossible une politique suivie, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur ; l'auteur en relève lesinconvénients sans oublier cependant de signaler ses rares avantages. Le jeune prince nous est présenté avec ses qualités et ses faiblesses. Dans l'administration intérieure, il fut remarquable d'activité ; avec l'enthousiasme de la jeunesse, il intervint partout. Les préoccupations de l'administration ne firent cependant pas tort à sa vie sacerdotale ; toute sa conduite personnelle et les mesures qu'il prit pour faire observer les lois de l'Église, notamment par son entourage, sont là pour l'attester. Il convient de relever son attitude dans le conflit des nonciatures : sans doute, en plus d'un point, il s'écarta de la vraie tradition mais il se montra toujours digne et accomodant et évita de s'exprimer avec aigreur et de mêler la personne même du pape au conflit. De la politique extérieure du prince électeur, l'auteur se contente de faire connaître son intervention dans les compétitions pour la coadjutorerie de Hildesheim et Paderborn et sa participation à l'expédition de Liège et il termine cette seconde partie par une description de la vie au palais électoral de Bonn.

Dans la troisième partie, il s'étend longuement sur l'histoire des infortunes du prince-électeur.La Révolution française vint réaliser le mauvais présage que l'on avait tiré de l'accident arrivé le jour de son intronisation : la fuite de Bonn, la paix de Bâle, le départ pour Leipzig, la lutte pour la rive gauche du Rhin, la paix de Lunéville sont les stations du calvaire du dernier prince-électeur de Cologne. Il ne receuillit pas les fruits de son travail et mourut le 26 juillet 1801, avec la claire vision de la révolution profonde qui se produisait en Europe et qui devait mettre fin aux principautés ecclésiastiques. Voici le jugement que l'auteur porte sur Max-François : « Il n'y a pas de raison de l'admirer outre mesure, mais il est certain qu'il posséda de plus grandes qualités de souverain qu'aucun autre prince-électeur ecclésiastique de son époque ».

Faisons remarquer que, dans Max-François, l'auteur étudie plus le prince que l'évêque ; l'action de celui-ci au sein de l'Église est cependant loin d'être négligeable. Ainsi il chargea le bénédictin Sébastien Scheben de St-Martin à Cologne de reviser les éditions du rituel et du bréviaire que son prédécesseur avait données en 1780 et qui avaient provoqué beaucoup de mécontement et de critique dans l'archevêché. Il n'en reste pas moins que B. fait preuve dans son livre d'une connaissance approfondie des études et des recherches les plus récentes et sait présenter avec clarté et pondération les résultats de ses travaux. Peut-être se chargera-t-il aussi un jour

Digitized by Google

de faire connaître le dernier prince-électeur de Trèves qui, par ses qualités de souverain et ses vertus d'évêque, ne le cède guère à son confrère de Cologne. P. VOLK.

CHARLES PORÉE. *Cahiers des curés et des communautés ecclésiastiques du bailliage d'Auxerre par les États généraux de* 1789. Auxerre, Imprimerie « L'Universelle », 1927. In-8, CLXXXVIII-403 p.

En vertu de l'ordonnance royale du 14 janvier 1789, le clergé du bailliage d'Auxerre se réunit, le 23 mars 1789, pour élire un député aux États Généraux et arrêter le texte du cahier contenant les vœux que le mandataire devait faire prévaloir. Une commission de douze membres dépouilla les cahiers déposés par les assistants et en forma un recueil ou résumé qui fut confié à l'élu. Celui-ci fut l'évêque du lieu, Mgr Jean Baptiste Champion de Cicé, que la présidence de l'assemblée générale du clergé de France avait entouré d'une certaine notoriété. et qui, en dépit de concessions faites à l'esprit nouveau, ne triompha que par 117 voix sur 239.

On a attaché aux célèbres cahiers de 1789 une légitime importance. Mais on oublie souvent qu'ils ne sont que l'impression édulcorée des opinions des membres des assemblées de bailliage. Ces recueils, en effet, sont une analyse des vœux détaillés que nobles, bourgeois, prêtres, rédigèrent par écrit avant de se rendre aux réunions officielles. Il y a un intérêt considérable à retrouver les textes originaux apportés par les électeurs du fond de leurs paroisses ou de leurs petites villes et à ajouter par là un commentaire vivant, souvent pittoresque, parfois même saisissant, aux résumés officiels où des plumes habiles ont tempéré l'impression ou supprimé le trait trop vigoureux. Ajoutons que souvent, si le cahier du bailliage a été conservé, les cahiers originaux des membres des trois ordres ont disparu, étant jugés inutiles, si pas dangereux.

C'est dire la valeur considérable du travail de M. Porée, inséré avec raison dans la « *Collection de documents inédits sur l'histoire économique de la Révolution française* ». On peut affirmer que cette publication est un modèle pour les études de ce genre, et que l'auteur s'est affirmé un maître dans la connaissance de l'organisation ecclésiastique du diocèse d'Auxerre à la fin du XVIIIe siècle.

Une introduction renseigne sur les origines des textes publiés, en exposant en détail la situation du clergé, des paroisses, des établissements religieux, la rédaction des cahiers individuels et le mécanisme de l'assemblée du clergé. Vient ensuite le récit des débats, avec le tableau des intrigues employées pour faire triompher la candidature épiscopale, combattue par celle d'un curé.

Une excellente analyse expose les points principaux sur lesquels la majorité des ecclésiatiques a insisté pour réformer l'État, amélio-

Digitized by Google

rer la condition des agriculteurs et des artisans, redresser les griefs du clergé (p. LV à CXXXII). On y a ajouté sous forme d'annexes de curieuses correspondances adressées à Mgr de Cicé pour l'informer de ce qui se passait dans les assemblées analogues tenues à Évreux, Gien, Melun, Nevers, Orléans, Sezanne et Troyes.

Les 62 cahiers de curés et de communautés occupent naturellement la très grande partie du volume. Ils sont complétés par le cahier officiel établi par les délégués de l'assemblée et adopté par elle (p. 359-378). Une excellente table mentionne les personnes, les lieux, les matières traitées dans l'introduction et dans les pièces publiées.

Sans tenter des généralisations périlleuses, nous croyons qu'on peut considérer l'assemblée des ecclésiastiques de l' Yonne comme un microcosme offrant assez exactement le tableau de l'état religieux de la France en 1789. Comme le Tiers État auquel il s'apparente, l'État ecclésiastique aspire aux réformes. Il n'hésite pas à les vouloir profondes, harmonisées avec les doctrines des économistes et des encyclopédistes. Il désire le maintien du culte et son développement comme source de progrès moral, mais il n'aime ni les ordres mendiants ni les Jésuites ni les droits féodaux, ni l'ordre judiciaire, ni les chefs du clergé. Il aime à déclamer sur « le Tiers État écrasé », « les pasteurs vertueux de la campagne ». « l'honnête laboureur troublé par les gabelous ». Et se laissant emporter par une verve que les abus locaux expliquent fréquemment, le curé dénonce sans détour le luxe de l'évêque, le poids exorbitant de la taille et des banalités, les exigences des supérieurs ecclésiastiques. Il ose même croquer en quelques traits des tableaux tellement vivants que, je ne puis omettre de les transcrire. Voici le curé de Vaux qui demande que quand l'évêque viendra le voir, il se fasse précéder d'un fourgon honnêtement meublé, parce que les enfants ne doivent pas régaler leur père. Le même voudrait que l'évêque affectât une part de ses revenus à entretenir une demeure où logeront les curés qui viennent à l'évêché. Il se plaint de ce que les curés, « après les peines et les fatigues d'une longue marche pour parvenir auprès de leur évêque, sortent quelquefois de sa maison non seulement sans avoir pu obtenir audience, mais encore sans qu'on leur ait offert les secours de l'humanité les plus légitimes et les plus nécessaires ». Le curé de La Villotte se plaint du droit seigneurial d'encens et d'eau bénite ; « un homme qui était sans caractère, il y a peu de jours, et avec de l'argent a pu acheter une terre, vient disputer à la Divinité son encens et oblige un prêtre revêtu d'habits sacerdotaux à se tenir debout devant lui pour lui servir de l'eau bénite,tandis que le seigneur affecte de l'embarras pour arracher ses gants ou ôter ses mains d'un manchon, afin de repaître plus long temps sa vanité de voir le Ministre du Très Haut le servir. Celui-ci craint d'encourir la disgrâce de son seigneur, qu'il ménage jusque dans les plus petites choses dans l'espoir d'en tirer quelque secours pour le soulagement de ses pauvres, en offre également à toute la

Digitized by Google

compagnie qui l'entoure, qui de retour à la maison s'amuse de l'air prétendu adroit ou maladroit avec lequel il a fait cette offre ».

Beaucoup de prêtres songent au soin des âmes, il faut le dire. Ils veulent améliorer les mœurs, développer l'instruction, étendre la pratique de la charité. Certains voudraient remplacer la dîme et le casuel par un traitement fixe,qui fait penser au régime du concordat.

En un mot, l'ensemble des cahiers dénote un clergé respectable, de niveau moyen, non exempt de défauts, sans grande ferveur, s'associant aux vœux de réforme générale qui étaient émis par toute la France en 1789. On y reconnaît sans peine les ecclésiastiques qu'ont dépeints MM. de la Gorce et Sicard dans leurs remarquables études sur le clergé de cette époque.

Pas n'est besoin de rappeler qu'on ne peut songer à comparer l'état ecclésiastique de notre pays à celui de la France, dont nous parlons.Tout au plus quelques personnages de chez nous formant exception pourraient être mis en regard avec les curés de l' Yonne qui préparent la constitution civile du clergé ou ne la combattront que mollement.

P. VERHAEGEN.

H. PIRENNE. *Histoire de Belgique.* T. VI : *La conquête française, le Consulat et l'Empire, le royaume des Pays-Bas, la Révolution belge.* Bruxelles, H. Lamertin, 1926. In-8, VIII-477 p. Fr. 40,

Ce volume de l'*Histoire de Belgique* n'embrasse en réalité que quarante années d'histoire, mais des années qui sont pour le pays d'une importance capitale. C'est pendant ce laps de temps relativement court que la nation passe de l'Ancien Régime au régime nouveau né de la Révolution. Et à travers quelles secousses ! Le sujet était digne de tenter la plume du grand historien qu'est Pirenne : sa rapidité de coup d'œil, son sens divinatoire, son habileté à démêler l'écheveau embrouillé des faits, sa puissance extraordinaire de synthèse pouvaient trouver ici un excellent terrain où s'exercer. Aussi, ce tome VI de la grande œuvre qu'il poursuit depuis de nombreuses années, est-il en tous points digne de l'attention des historiens, à quelque pays et à quelque école qu'ils appartiennent.

La tâche n'était point facile. Cette période de l'histoire de Belgique est encore peu étudiée et il manquait à Pirenne, pour construire sa synthèse, cette efflorescence de monographies et de travaux préparatoires qui lui ont facilité dans une appréciable mesure la composition des volumes antérieurs de l'*Histoire de Belgique.* Les grandes collections de sources pour la période révolutionnaire et pour l'histoire du royaume des Pays-Bas n'en sont encore qu'à leur début. C'est cependant là, par exemple dans le *Recueil des arrêtés du Comité du salut public* et dans les *Gedenkstukken* de Colenbrander,

Digitized by Google

que l'auteur est allé chercher principalement sa documentation, sauf à la compléter par quelques coups de sonde dans les archives. Ces coups de sonde, pour rapides qu'ils aient été et nécessairement superficiels, ont cependant été particulièrement rémunérateurs, témoin la correspondance du préfet de l'Ourthe, conservée aux archives de l'État à Liége.

Il n'en reste pas moins vrai que, dans ce tome VI de l'*Histoire de Belgique*, contrairement aux volumes antérieurement parus, la synthèse précède les études monographiques. C'est moins une mise au point d'un ensemble de travaux divers et éparpillés un peu partout qu'une construction hardie et originale dans laquelle pourront venir s'encadrer les futures études spéciales et les travaux de détail. On peut dire dès lors que dans ce volume VI, Pirenne a donné plus qu'ailleurs toute la mesure de son talent. Élever un édifice tel que celui-là avec des matériaux aussi maigres, c'est le fait de quelqu'un qui connaît à fond les grands courants de l'histoire de Belgique ; qui supplée par la comparaison et le raisonnement à la déficience des sources et sait atteindre, dans ce processus périlleux, une vérité impressionnante ; qui, voyant les choses de très haut, distingue avec une acuité extraordinaire les sommets qui seuls émergent du chaos ou des paysages ténébreux.

Aussi, nous croyons que ce tome VI de l'*Histoire de Belgique* restera comme l'exemple le plus typique de la méthode et de la puissance constructive du maître. Certes, on ne peut se défendre, à la première inspection du volume, d'une impression de hâte et de superficialité ; les notes sont fort clairsemées dans telle ou telle partie de l'œuvre et les lecteurs, habitués à chercher au bas des pages la justification immédiate et complète de ce qui est avancé dans le texte, seront souvent déçus. Mais dès qu'on commence à lire ces pages admirables de clarté et de pénétration, on s'aperçoit qu'on se trouve en présence d'une œuvre longuement méditée, où chaque détail provient des sources, où l'auteur a condensé des lectures extrêmement étendues. L'artiste a si bien brossé son tableau qu'on ne songe plus à se demander d'où viennent les couleurs qu'il a préalablement mélangées sur la palette. Si les références bibliographiques sont plus parcimonieuses dans ce volume, en revanche, les idées sont des plus riches et les interprétations nouvelles nombreuses, les comparaisons ingénieuses avec le passé des plus frappantes et fécondes.

Ce qui constitue à nos yeux le plus grand mérite du présent tome, c'est la belle objectivité qu'y déploie l'auteur. On dirait que, parvenu au terme de son entreprise, M. Pirenne, après avoir passé par des épurations successives, a atteint la sérénité presque parfaite, une disposition d'esprit capable de se soustraire à toutes les influences qui pourraient fausser son jugement d'historien. Ce n'est pas à dire que, de ci de là, une certaine faiblesse humaine ne reprenne pas ses droits ; mais, dans les questions réellement importantes, le jugement porté par Pirenne sur les hommes et les événements nous semble définitif. Des études postérieures ne pourraient, croyons-nous,

Digitized by Google

que fournir peut-être l'occasion de nuancer l'expression de ce jugement.

Dans ce tome VI, bien des chapitres et bien des passages concernent au premier chef l'histoire ecclésiastique ou religieuse de la Belgique. Nous croyons être agréable aux lecteurs de la RHE en résumant ici à leur intention ces passages, et en les fondant dans un ensemble aussi cohérent que possible.

Dès la première invasion de la Belgique, en 1792, par les troupes de Dumouriez, les adhérents belges de la politique de celui-ci, tout en se ralliant à l'idée d'une constitution républicaine, insistent avec force sur la nécessité de ne pas toucher à l'Église. Ainsi, dès la première rencontre de la Belgique avec la Révolution surgit cette question religieuse qui, jusqu'au bout, ne cessera d'occuper la première place. Mais réclamer la destruction du passé en prétendant épargner l'Église, c'était réclamer chose impossible : les deux se compénétraient trop intimement. C'est ce que les clubs anticléricaux, que la conquête fit pousser partout comme des champignons, ne tardèrent pas à démontrer ; ils oublièrent que la Belgique était restée le pays à la foi vive et où on ne se plaignait guère des privilèges que possédait le clergé. Le décret du 15 décembre 1792 vint placer la Belgique sous « tutelle temporaire », sous couleur de lui permettre de s'acclimater à la Révolution. Ce fut un formidable instrument d'oppression ; le « despotisme éclairé » de Joseph II fut moins dur et moins humiliant que celui de la République. Tout est foulé aux pieds à la fois. L'impiété des commissaires civils, arrivés dans le sillage des armées, qui ne fut souvent qu'un prétexte àrapines, souleva tout le monde contre eux. Ils ne réussirent qu'à désorganiser complètement le pays. Devant la catastrophe imminente, les maîtres de la République se hâtèrent d'organiser un référendum qui devait, dans leur intention, aboutir à faire demander par le pays son annexion à la France. Le référendum de 1793 fut bien cuisiné : il rappelle la méthode des chambres de réunion créées par Louis XIV en 1679-1680. Le retour offensif des Autrichiens et la victoire de Neerwinden (18 mars 1793) remirent tout en question : du régime chaotique qui avait été depuis 1792 celui de la Belgique, il ne subsistait plus rien. Le sentiment religieux avait été, pendant cette période, froissé plus encore que le sentiment national.

La victoire de Fleurus (25 juin 1793) fut la première grande victoire de la France républicaine. A ce moment, celle-ci a abandonné son idéalisme humanitaire pour devenir ouvertement impérialiste. Les événements la poussent inexorablement dans cette voie. Épuisée par la lutte contre les Puissances « réactionnaires », elle va exploiter brutalement à son profit les pays conquis. On établit maintenant un régime d'occupation militaire comme jamais, au cours de leur longue histoire, les Belges n'en avaient encore vu. Et de concert on s'apprête à dépouiller le pays et à organiser la rafle.

Cependant, à partir de novembre 1794, la vis se desserra peu à peu, comme on s'apprêtait à régler définitivement le sort du pays. Malgré le fait qu'une écrasante majorité se fût prononcée contre,

Digitized by Google

si les élections avaient été libres, la Convention nationale vota, le 1er octobre 1795, la réunion de la Belgique et du pays de Liége à la France. Ce vote anéantit un peuple et prétendit le fusionner avec un autre peuple. Dans les siècles passés, sous le régime des souverains espagnols et autrichiens, on avait laissé aux populations leurs institutions traditionnelles, et la civilisation nationale n'avait subi aucune atteinte sérieuse. Cette fois, les Belges sont transformés en citoyens français, ce qui veut dire qu'ils seraient une minorité perpétuelle à laquelle on imposerait la francisation obligatoire. Les empreintes de ce régime laissèrent pour toujours des traces ineffaçables, comme celles qu'imprima autrefois en Gaule la conquête de l'Empire romain.

Contre cette tentative de dénationalisation, l'opposition s'organisa, profonde et générale. Et il est à remarquer que c'est le mépris affiché par les fonctionnaires et les soldats français pour le clergé et pour le culte catholique qui surtout irrita et aigrit le peuple. En novembre 1795, un homme fut chargé de républicaniser et de moderniser « ce peuple belge égoïste et mécontent de tout gouvernement ». C'était Bouteville, qui allait entreprendre cette tâche ingrate et formidable. Organiser l'administration, jusque là chaotique et vexatoire, introduire la législation française, dépouiller la religion du contrôle qu'elle exerçait sur la vie humaine par les sacrements présidant à la naissance, au mariage et à la mort, enlever à la société son caractère catholique, obliger l'État à désormais ignorer le prêtre, le faire sortir de l'Église en rompant violemment avec l'Ancien Régime, tel fut le programme. Si la constitution civile du clergé ne fut pas introduite en Belgique, les prêtres furent soumis, par contre, à la surveillance de la police. Les prêtres séculiers furent traités avec une modération relative, si tant est qu'on puisse parler ici de modération, mais le clergé régulier fut contraint de disparaître.

Le 1er septembre 1796, toutes les maisons conventuelles des « neuf départements réunis » — c'est ainsi que les Français appelaient la Belgique — furent supprimées : transitoirement, on laissa subsister les congrégations s'occupant d'éducation publique et du soulagement des malades. Environ 10.000 religieux furent atteints par ce décret. Leurs biens furent sécularisés en même temps que l'étaient leurs personnes. Tout le passé national de la Belgique fut balayé : circonscriptions, coutumes, autorités, institutions politiques, judiciaires, administratives, ecclésiastiques. La vie sociale comme la vie religieuse fut atteinte en son fond. Jamais bouleversement aussi complet ne fut opéré en un temps aussi court !

Le coup d'État du 18 fructidor an v (4 septembre 1797), déjouant en France les projets des royalistes, allait apporter en Belgique une violente persécution religieuse. Désormais l'État va régler l'exercice du culte et soumettre étroitement celui-ci à son intérêt. Le culte fut proscrit en public : le serment de haine à la royauté fut exigé des prêtres. Pour avoir protesté, le cardinal de Frankenberg, archevêque de Malines, fut déporté au-delà du Rhin. Les autres évêques étant morts ou émigrés, la hiérarchie catholique belge fut réduite à néant.

Digitized by Google

Suivirent la fermeture des églises, la défense de porter le costume ecclésiastique et de sonner les cloches. L'ancienne université de Louvain fut brutalement supprimée, les chapitres, les bénéfices, les séminaires, les corporations laïques des deux sexes furent abolis. Le culte ne pouvant plus se célébrer en public, la population l'organisa en secret, dans des maisons privées : on se serait cru au temps des catacombes. Cette opposition sourde et tenace valut à plusieurs prêtres la peine d'une cruelle déportation.

Pour remplacer ce qu'on croyait avoir détruit, on institua une religion d'État, la « théophilanthropie », qui sombra rapidement dans le ridicule. On obligea le peuple à l'observation du calendrier républicain avec son *décadi* destiné à tuer le dimanche catholique, et partout on s'ingénia à faire disparaître les innombrables et profondes empreintes dont un catholicisme séculaire avait marqué la vie nationale des Belges.

Puis vint le scandale de la vente de biens d'Église. Le sentiment public était trop découragé pour réagir encore violemment : il semblait à tous que la société tombait en ruines. Les Belges ne se reconnaissaient plus dans leur propre pays.

En septembre 1798, il y eut cependant un sursaut : la conscription, organisée pour répondre à une nouvelle coalition européenne, allait secouer l'âme traditionnellement anti-militariste des foules. Et ce fut la *Guerre des Paysans*. La piété contrariée et la liberté violentée furent, pour ces ruraux, les seuls mobiles qui les poussèrent dans la terrible aventure. Ils ne furent les agents d'aucune puissance étrangère, ils ne furent les instruments de personne. On sait comment leur épopée se termina.

C'est encore le clergé qui allait expier la sympathie montrée à ces « brigands » : 7.478 prêtres furent condamnés à la déportation. Toutefois, le dévouement des catholiques et la lassitude des fonctionnaires furent cause que 400 ou 500 seulement furent pris et envoyés aux îles de Ré et d'Oléron.

Le coup d'État du 18 brumaire vient enfin mettre un terme à ces abominations : il sera salué comme une délivrance, il apporte le Consulat et puis l'Empire.

L'historien ne peut séparer ces deux derniers régimes : en Belgique, ils forment bloc. C'est la période de stabilisation pendant laquelle le nouveau régime s'infiltre dans la nation, la pénètre et la transforme. Pendant ce laps de temps, les Belges, sans se sentir français, se francisèrent dans la mesure où ils s'initièrent à l'État moderne né de la Révolution. L'Église aussi s'accommoda de cet État moderne : elle rompit son alliance avec l'Ancien Régime. Il ne s'en suivra point, cependant, qu'entre elle et le pouvoir civil, qui avait cru résoudre les conflits religieux en la séparant de lui, la lutte cesse un seul instant.

La constitution de l'an VIII, octroyée par le Premier Consul, accoutuma peu à peu la nation au régime que, jusque là, elle n'avait supporté que par la force. Ce fut désormais le calme et la stabilité ; ce fut surtout le retour à la paix religieuse qui acheva de concilier

Digitized by Google

les foules. Ce fut un soulagement général lorsqu'on apprit, en Belgique, que le pape avait ratifié le concordat. Mais voilà que surgirent les « articles organiques », avec leur signification si nettement gallicane. Ils suscitèrent l'opposition irréconciliable et tenace du grand-vicaire général de Namur, Stevens, et donnèrent naissance à la curieuse secte des Stévenistes. Quoi qu'on ait dit, Stevens ne fut pas à la solde de l'Angleterre : il est impossible de découvrir la moindre trace politique dans sa propagande anti-concordataire. Il ne faut pas exagérer son influence, dit M. Pirenne, la majorité du clergé et des fidèles furent contents du concordat.

Si, du point de vue religieux, le Consulat et l'Empire, à ses débuts, eurent une influence heureuse, il n'en reste pas moins vrai que ce régime fut encore moins national que celui du Directoire. L'absorption dans la France paraît maintenant complète et définitive. Aussi, les gens du pays se résignent, se contentant de vivre, avec de vagues aspirations vers un avenir meilleur.

Le concordat avait rallié à Napoléon la grande majorité des Belges. Le conflit avec le pape commença à les détacher de lui et du régime qu'il représentait. Dans cette désaffection progressive des Belges, la question religieuse a joué un rôle de première importance. Le despotisme le plus étroit et le plus rigide s'impose bientôt à la pensée nationale, et cette tendance marqua surtout la politique religieuse de Napoléon. Aux évêchés réorganisés par le concordat, l'empereur ne nomma que des Français, comme il n'avait, dans le domaine civil, nommé que des préfets français. Cependant, il les recruta en dehors du clergé constitutionnel, par respect pour l'« ultramontanisme » du pays. Ces évêques montrèrent une obéissance passive aux ordres du gouvernement, mais ils furent, à une exception près, dignes dans leur vie.

La querelle allait éclater par suite du désir de Napoléon de faire entrer de force la société ecclésiastique dans l'État, au lieu de la laisser agir à côté ou en dehors de lui. L'obligation imposée au clergé d'enseigner le catéchisme impérial déclencha l'agitation. A la suite du conflit violent de l'empereur avec le pape, l'évêque de Gand, Mgr de Broglie, et l'évêque de Tournai, Mgr Hirn, passèrent à l'opposition. En 1811, au concile national tenu à Paris, ils tinrent courageusement tête au despote. On les emprisonna à Vincennes. Contre les évêques qui vinrent les remplacer, aussitôt l'opposition s'organisa, particulièrement dans le diocèse de Gand. Plutôt que de céder, les séminaristes se laissèrent enrôler dans l'armée et l'on sait que beaucoup d'entre eux moururent dans les casemates de Wezel, où on les avait déportés.

Ce triste épisode précéda de peu la débâcle. Le désastre de Leipzig en 1813 et l'invasion de la France en 1814 mirent fin à la domination étrangère.

Nulle part nous n'avons lu un réquisitoire aussi formidable dressé par un historien contre le régime français. Pour être moins détaillé que le récit de M. Paul Verhaegen dans les trois tomes jusqu'ici parus de *La domination française en Belgique* (voir RHE, t. XXIII,

Digitized by Google

1927, p. 890-893), le livre de M. Pirenne n'en est que plus vigoureux dans sa concision.

Nous regrettons de ne pas avoir trouvé dans les notes la mention du travail de M. Louis Engerand, *L'opinion publique dans les provinces rhénanes et en Belgique* (1789-1815) (Paris, 1919). Le système de parcimonie bibliographique adopté cette fois par M. Pirenne ne nous permet pas de découvrir si celui-ci a connu l'ouvrage de son confrère français. On aurait été heureux de le voir rencontrer les idées de M. Engerand, qui tend à minimiser d'une façon considérable le mal fait en Belgique par le régime français, en s'appuyant sur des sources de première main.

De l'autre partie du livre de M. Pirenne, consacrée au royaume des Pays-Bas, nous ne ferons pas une longue analyse. La tâche de l'auteur, en ce qui concerne les questions religieuses, a été facilitée ici par l'excellent travail de M. Charles Terlinden, *Guillaume Ier et l'Église catholique*. Il n'en reste pas moins vrai qu'en cette matière, — la politique religieuse du roi et le rôle des catholiques dans l'acheminement vers la Révolution, — M. Pirenne a su trouver les traits de lumière dont il éclaire si souvent les situations les plus obscures, les raccourcis vigoureux et justes par lesquels il caractérise tout un ensemble de faits, les formules heureuses dans lesquelles il concrétise ou synthétise une série d'observations. Ce que nous devons signaler ici, hors pair, c'est l'admirable portait du roi Guillaume Ier, fruit d'une documentation abondante et d'une longue réflexion, fine analyse psychologique qui domine toute l'histoire du règne et à laquelle l'auteur ramène invariablement mais très exactement l'explication de beaucoup d'événements. Si jamais on a pu dire que M. Pirenne était un tenant de l'explication de l'histoire par les facteurs collectifs, ce n'est certainement pas le cas de répéter ici cette affirmation par ailleurs très hasardée. Le rôle personnel de Guillaume Ier dans les événements est puissamment mis en lumière.

Pour résumer, nous dirons que pour ceux qui aiment les synthèses nettes et vigoureuses, ce tome VI de l'*Histoire de Belgique* est un régal et que pour ceux qui mettent en première ligne l'objectivité et l'impartialité de l'historien, ce volume leur donnera une satisfaction complète alliée à une grande jouissance intellectuelle. Devant ce résultat, les critiques de détail, que l'on pourrait aisément faire à une œuvre de ce genre, doivent rentrer dans l'ombre. Elles pourront modifier tel passage, telle idée, telle expression moins heureuse ou trop catégorique : elles n'empêcheront pas ce tome VI de l'*Histoire de Belgique* d'être une des productions les plus belles sorties de la plume du maître.

L. VAN DER ESSEN.

Digitized by Google

L.-J.-M. Cros, S. J. *Histoire de Notre-Dame de Lourdes d'après les documents et les témoins.* T. II : *Les Luttes* (Avril 1858 - février 1859). T. III : *La Chapelle et Bernadette* (Février 1859 - avril 1879). Paris, Beauchesne, 1926. In-8, 490 et 286 p. F. 36 et 28.

Les lecteurs de la RHE connaissent déjà l'important ouvrage du P. Cros sur Notre-Dame de Lourdes. Un premier volume avait paru en 1925. Il a été signalé et apprécié dans notre livraison d'octobre 1926. Nous en avons loué alors, comme il convenait, le plan et la méthode, qui nous permettaient d'y voir la promesse et le début d'un travail à la fois assez complet et d'une solide valeur historique sur ce grave sujet. Les deux volumes publiés depuis n'ont pas déçu ces espérances. Ils restent fidèles au plan annoncé et à la manière inaugurée dans celui qui les a précédés.

Dans le tome II on peut suivre par le menu et presque jour par jour la série mouvementée des événements dont Lourdes fut le théâtre durant les dix mois qui suivirent les 18 apparitions. Ces événements, l'auteur a pu à bon droit les caractériser d'un seul mot : *Les Luttes*. De quoi s'agissait-il en effet ? Tout d'abord, sans doute, d'affirmer ou de nier le caractère surnaturel des faits qui s'étaient déroulés à la Grotte ; mais surtout et pratiquement,de savoir si les croyants pourraient y aller prier et puiser de l'eau. Sur cette question pratique, les sentiments de la population en général et les vues des autorités civiles étaient diamétralement opposés ; de là le conflit et des chocs, dont le clergé ne put pas longtemps se désintéresser. Les curieuses péripéties de cette lutte sont mises sous nos yeux par la reproduction dans l'ordre chronologique de l'abondante correspondance échangée entre les diverses autorités : maire et curé de Lourdes, commissaire de police, procureur impérial, procureur général, préfet, ministres de Napoléon III, députés. Tous ces personnages défilent tour à tour devant le lecteur, lui apportant sur la situation le témoignage de la première heure, lui livrant même le fond de leur pensée. Si à ces sources officielles on ajoute quantité de lettres privées, contemporaines ou rapprochées des faits, beaucoup d'extraits des journaux de l'époque, des relations assez détaillées de prétendues apparitions nouvelles et de scènes de visionnaires, on aura quelque idée de la richesse et de la diversité des matériaux ici réunis. Ils remplissent plus des trois quarts de ces pages. Le P. Cros a pu le plus souvent se borner à y joindre de courtes remarques pour les relier entre eux ou souligner les conclusions qui s'en dégagent. Parmi celles-ci, la première, qui saute aux yeux, c'est que les difficultés eussent été aisément évitées par l'attitude qui y mit heureusement fin : l'abstention ou le désistement du parti opposé aux vœux populaires.

Le tome III présente un autre genre d'intérêt et embrasse un champ plus vaste ; il s'étend à une période de 20 ans (1859-1879). Son objet est en réalité double ; il résume deux évolutions paral-

Digitized by Google

lèles : celle de la construction de la chapelle demandée par la Vierge immaculée, et celle des étapes par lesquelles Bernadette, dans le silence du cloître et dans la souffrance, s'achemine à une sainte mort. Sur l'une et l'autre les documents abondaient et surabondaient. Le P. Cros a dû faire un choix. Ce qu'il nous donne suffit amplement à montrer la main de Dieu et dans l'érection du sanctuaire, qui n'a été entreprise, poursuivie, achevée en neuf ans, qu'à travers des difficultés sans cesse renaissantes ; et dans le cours d'une existence qui finit si paisible, si humble, si détachée, après l'éclat dont une ambassade céleste l'avait auréolée.

Dans ce volume, comme dans les deux précédents, les citations documentaires interrompent si fréquemment et si longuement le fil de la narration que celle-ci y est comme noyée et devient en quelque sorte un accessoire. Aussi bien l'auteur, écrivain modeste autant que consciencieux, déclarait-il dans son *Avant-propos* (t. I, p. XIV) vouloir intituler son œuvre non une *Histoire de N.-D. de Lourdes*, mais une « *Chronique* », parce que, nous dit-il, « ce sont des témoignages et des titres primitifs, relatifs à l'événement de Lourdes, nouvellement découverts et mis en ordre chronologique et méthodique, pour aider le futur et définitif historien ». C'est une déclaration qui n'a certes pas échappé à l'attention du savant éditeur posthume, le R. P. Cavallera. Il n'a pas cru devoir en tenir compte dans le choix du titre qui figure en tête des trois volumes imprimés. En agissant ainsi, il a voulu apparemment affirmer la valeur exceptionnelle du recueil et la facilité avec laquelle on pourra désormais achever le travail rédactionnel pour aboutir à une *Histoire*, au sens le plus rigoureux, le plus technique, du mot. A ce double point de vue, on est forcé de lui donner raison. Quoi qu'il en soit d'ailleurs de cette question de mot, tous les esprits avides de vérité, même et en particulier ceux qui dès longtemps ont fait leurs délices de la littérature relative à N.-D. de Lourdes, trouveront ici beaucoup à apprendre. J'indique, comme exemples pris un peu au hasard, des données plus complètes sur l'attitude initiale du clergé local à l'égard des apparitions ; d'autres qui tendent à une certaine réhabilitation de quelques têtes de l'opposition, telles que le préfet Massy, le procureur Dutour, le commissaire Jacomet ; enfin et surtout le relevé soigneux des fausses visions, des soi-disant apparitions de la Vierge postérieures à celles de Bernadette. Ces contrefaçons du surnaturel ne furent pas seulement « quelques-unes », comme on le lit ailleurs ; elles ne furent pas non plus tout à fait passagères. Elles se produisirent en assez grand nombre et mirent l'opinion publique en émoi à plusieurs reprises. Elles étaient évidemment de nature à ruiner la croyance aux premières et authentiques manifestations de l'Immaculée. La presse impie ou malveillante ne s'y trompa point, et elle s'empressa de les exploiter dans ce but. En revanche, la fermeture temporaire de la grotte eut un résultat que ses auteurs et promoteurs n'avaient pas prévu : elle servit les intérêts de la bonne cause, en faisant obstacle à des parodies scandaleuses qui allaient à la discréditer.

J. FORGET.

Digitized by Google

PROSPER D'ENGHIEN, O. M. CAP. *T. R. P. Piat de Mons (Chanoine Loiseaux), canoniste.* Mons, 15, rue André Masquelier, 1926. In-8, 232 p.

En retraçant, dans le *Dictionnaire de théologie catholique* (t. II, col. 538-558. Paris, 1905), l'histoire des sciences théologiques en Belgique, feu Mgr Lamy avait omis le nom du P. Piat. Cet oubli nous vaut le présent volume, où l'auteur réunit les articles très documentés qu'il a consacrés dans les *Études franciscaines* (1912-1914 ; 1924-1926), à mettre en lumière la personnalité et les travaux de son savant confrère.

Né à Mons le 5 avril 1815, J. J. Loiseaux entre au grand séminaire de Tournai en 1835 et est ordonné prêtre en 1838. Il prend en 1843 la licence en droit canon à l'université de Louvain. A peine a-t-il pris contact avec le ministère paroissial, qu'il est envoyé à Rome, en 1844 ; premier élève tournaisien du collège belge, il fréquente pendant deux ans les congrégations romaines. En 1846, on lui confie, au grand séminaire de Tournai, les cours de droit canon et d'histoire ecclésiastique. Curé à Ellignies-Ste-Anne en 1854, il est nommé chanoine honoraire en 1863, et titulaire en 1865. En 1871, à l'âge de cinquante-six ans, le chanoine Loiseaux entrait au noviciat des Capucins à Enghien et, sous son nouveau nom de P. Piat, il fournit encore une longue carrière, consacrée surtout à l'enseignement et à des publications de théologie et de droit canon. Il mourut à Bruges le 29 avril 1904.

L'idée dominante de la vie scientifique du P. Piat fut la publication d'une revue qui a porté successivement le nom de *Mélanges théologiques, Revue théologique, Revue théologique belge* et *Nouvelle revue théologique.* Cette publication exclusivement ecclésiastique, dont l'histoire fut singulièrement mouvementée, voulait rendre service au clergé des paroisses, lui rappeler ses devoirs, mais aussi défendre ses droits. Exposer les lois ecclésiastiques, traiter les questions théologiques à l'ordre du jour, promouvoir et aider le retour à la liturgie : tel était le programme. Nous laissons au lecteur le plaisir de suivre dans le livre du P. Prosper les avatars de cette revue et le récit des nombreuses difficultés rencontrées chez les évêques *belges* et plus tard chez M. Bouix et ses partisans français.

Vaillant dans les traverses et infatigable au travail, le P. Piat trouvait le moyen de donner aux prêtres et aux laïcs de nombreux ouvrages touchant le droit canon, la morale et l'histoire de l'Église. N'en rappelons ici que les principaux : le traité canonique et pratique du jubilé ; l'examen du projet de loi sur le temporel du culte en Belgique ; le commentaire sur la constitution *Apostolicae Sedis* ; surtout ses *Praelectiones juris regularium.*

La lecture de ce volume intéressera au plus haut point les spécialistes : le P. Prosper n'a pas seulement fait connaître un maître, il a encore écrit une page intéressante de l'histoire du développement des sciences ecclésiastiques en Belgique pendant la seconde moitié du XIXe siècle.

AM. TEETAERT.

Digitized by Google

CHRONIQUE

Allemagne

— La fin de l'année 1927 a trouvé les éditeurs de l'encyclopédie *Die Religion in Geschichte und Gegenwart* (Mohr, Tubingue), fidèles à leur promesse : le tome I est complet, rassemblant en un volume de 2052 colonnes les articles des lettres A-D. Une reliure appropriée est en souscription au prix de 5 M. Œuvre de collaborateurs qui sont, pour l'immense majorité, des Allemands et des non catholiques, quand l'encyclopédie s'occupe du présent, c'est surtout l'état des questions et des institutions religieuses en Allemagne qu'elle décrit, et c'est naturellement dans un esprit protestant qu'elle le fait : dans ces limites, elle constitue une source précieuse d'informations. Parmi les articles les plus notables des fasc. 14-22 (*Bonifatius* II - *Dyobouniotes*), citons : *Bonn*, Univ. (O. Ritschl, Koeniger), *Brandenburg* (Zscharnack), et divers états allemands, *Breslau*, Univ. (Hoffmann, Altaner), *Brüderunität* (Schmidt, Vettermann, Baudert), *Buddhismus* (Schomerus, Clemen, Lüttge, Richter), *Bulgarien* (Gaedike), *Busswesen* (Pettazoni, Laun), *Byzanz* (Ph. Meyer), *Calvin* (Barth), *Cambridge*, Univ. (Eoll), *Caritas* (Auer), *China*, (Schmitt, Witte, Oelher), *Christentum* (Jeremias, v. Soden, Glaue, Macfarland, Steinmann), *Christlich-Sozial* (Mahling, Ström), *Christologie* (Dibelius, Bauke, Wehrung), *Chronologie* (Bauermann, Rülhe, Bauermann), *Dänemark* (Bülck), *Englischer Deismus* (Zscharnack), *Deszendenztheorie* (Titius), *Deutsche Literaturgeschichte* (Schneider), *Deutschland* (W. Koehler, Schoell, Hermelink), *Dialektische Theologie* (Fricke), *Diaspora, Evangelische* (Rendtorff) et *Deutsche Evangelische im Ausland* (Schubert), *Dorpat*, Univ. (Gruehn), *Dreieinigkeit* (van der Leeuw, Dibelius, Scheel, Zscharnack). Signalons aussi nombre de notices biographiques, toujours utiles et intéressantes par les faits qu'elles rappellent. A l'occasion pourtant, leur esprit déplaît. Ne laisse-t-on pas, par exemple, une impression complètement fausse sur la qualité du souvenir que les catholiques gardent de Mgr Duchesne en terminant, comme suit, — ainsi fait M. E. Lachenmann, doyen à Leonberg (Wurtemberg), — une notice consacrée à l'illustre historien : « Sans aucun doute un des premiers connaisseurs de l'antiquité chrétienne, D. est pour la réaction cléricale le « défroqué intellectuel » qui « a troublé nos plus respectables traditions »? R. Draguet.

— Dans sa première édition, l'ouvrage de M. R. Reitzenstein : *Die hellenistischen Mysterienreligionen, ihre Grundgedanken und Wirkungen* (1910), ne faisait guère que reproduire une conférence donnée par l'auteur, à Strasbourg, en 1909, devant un auditoire de pasteurs protestants et de laïques s'intéressant aux questions religieuses. La seconde édition, publiée en 1920, tout en gardant à la première partie son allure de conférence, la développait

Digitized by Google

et tenait compte, dans les *Beilagen*, de la littérature nouvelle et des progrès réalisés en dix ans. La troisième édition est devenue un volume considérable (*Die hellenistischen Mysterienreligionen nach ihren Grundgedanken und Wirkungen.* Leipzig et Berlin, Teubner, 1927. In-8, VIII-440 p. M. 14). La forme extérieure n'en a cependant pas été modifiée : l'ouvrage comprend toujours une partie principale et des annexes ; mais la conférence s'est enrichie de notes et de références bibliographiques, et les annexes furent augmentées et transformées. Nous en trouvons qui ne figuraient pas dans la seconde édition : *Orientalischer und hellenistischer Kult. Die Liebesvereinigung mit Gott. Die Bezeichnungen für die Verwandlung. Die neuen manichäischen Fragmente. Die Bedeutung des Selbst.* Pour d'autres, le titre et le contenu ont changé. Le temps n'est pas encore venu de composer un manuel ou un traité didactique avec chapitres et paragraphes, qui présenterait d'ailleurs l'inconvénient de reléguer à la fin l'histoire de la formation du christianisme, alors que la méthode adoptée permet de noter les rapprochements en cours de route. Mais surtout, l'histoire des religions à mystères n'est qu'à son aurore ! Depuis la 1re édition, M. Reitzenstein a pu mettre à profit les travaux des autres et les siens. Parmi ces derniers, il mentionne surtout trois études : *Die Göttin Psyche in der hellenistischen und frühchristlichen Literatur*, 1917 ; *Das mandäische Buch des Herrn der Grösse und die Evangelienüberlieferung*, 1919 ; *Weltuntergangsvorstellungen, eine Studie zur vergleichenden Religionsgeschichte*, 1924, et deux livres : *Das iranische Erlösungsmysterium*, Bonn, 1921, et *Studien zum antiken Synkretismus, Aus Iran und Griechenland*, publié à Leipzig, en 1926, en collaboration avec H. Schäder.

Si, nonobstant ces changements, la 3e édition garde la disposition des deux autres, elle en conserve aussi la méthode et l'esprit et les éloges et les réserves que la RHE (1911, t. XII, p. 158-159) a formulés au sujet de la première édition, gardent toute leur valeur et toute leur opportunité. Les recherches de M. Reitzenstein n'ont pas peu contribué à nous faire mieux connaître le milieu syncrétiste de l'époque impériale dans lequel le christianisme s'est propagé. Il faut louer son extraordinaire érudition et son zèle appliqué à nous signaler tous les parallèles, toutes les analogies, tous les phénomènes religieux qui trouvent un écho quelconque dans le christianisme. Il faut se défier de ses tendances à la généralisation, aux synthèses prématurées et hâtives, aux rapprochements d'éléments géographiquement et chronologiquement distants, relevant d'ensembles encore mal connus dans leur construction, leur évolution historique et leur but. La question qui se pose, dit M. von Harnack (*Theologische Literaturzeitung*, 1927, n° 16, col. 365), et qui, dans l'état actuel de nos connaissances, doit encore être résolue négativement, est la suivante : l'Église, issue d'un judaïsme déjà enrichi d'éléments babyloniens, perses et grecs, a-t-elle subi, au cours de son développement, une seconde infiltration de ces mêmes éléments par le moyen de mystères hellénistiques bien déterminés et desquels ? Cette question, je me la suis souvent posée sous une forme approchante en étudiant l'Apocalypse johannique. É. T.

— On ne peut que se réjouir de la régularité et de la rapidité avec lesquelles est menée la publication du *Griechisch-Deutsches Wörterbuch zu den Schriften des Neuen Testaments und der übrigen urchristlichen Literatur*, deuxième édition complètement remaniée de l'ouvrage de E. Preuschen par le prof. W. Bauer, de Gœttingue. Depuis qu'il a commencé de paraître, en 1925, sept fascicules de

Digitized by Google

cet excellent dictionnaire ont été successivement présentés à nos lecteurs ; nous avons reçu le huitième, qui va de *ὀμνύω* à *πειράζω* (Giessen, Töpelmann,1927. In-8, col. 897-1024). On y remarquera encore des articles variés quant à leur caractère dominant, d'aucuns intéressant l'exégèse et la doctrine (par exemple, *ὄνομα, ὀργή, παρουσία*), d'autres de nature plus spécialement philologique (par exemple, *ὅς, ὅτι, οὐ, παρά, πᾶς*).Beaucoup sont accompagnés d'une bonne bibliographie ; partout,une classification très détaillée met de l'ordre et de la clarté. A l'article *Παῦλος*, une phrase habile semble éviter à l'auteur un jugement catégorique sur la réalité de la délivrance et de la seconde captivité romaine de saint Paul. Ce fascicule est digne des précédents et mérite tous les éloges que nous leur avons décernés. J. L.

— L'éditeur C. Bertelsmann de Gutersloh nous envoie l'édition 4e et 5e de l'*Einleitung in das Neue Testament*, de F. Barth, de son vivant professeur de théologie à l'université de Berne (1921. In-8, viii-494 p. M. 12). Nous ne pourrions que répéter tout le bien que nous avons déjà dit de cet ouvrage ici-même (RHE. 1923, t. XIX, p. 98-99). É. T.

— La collection *Beihefte zum Alten Orient* a changé de nom à partir du 12e fascicule, et pris pour titre : *Morgenland. Darstellungen aus Geschichte und Kultur des Ostens.* Elle modifie aussi quelque peu son programme et aura dorénavant pour but de montrer comment le passé continue à exercer son action dans le présent, comment les assises du monde moderne reposent sur l'antiquité. A vrai dire, cette orientation nouvelle se dessinait déjà dans la 11e livraison : *Die Welt des Islam einst und heute* ; elle est manifeste dans la 13e que vient de publier le directeur du recueil, W. Schubart, *Das Weltbild Jesu* (Leipzig, Hinrichs, 1927. In-8, 54 p. M. 2). C'est bien, en effet, d'une conception antique qu'il s'agit, mais aussi d'une force qui, à travers les siècles, continue à nous envelopper et à nous mouvoir, parfois même à notre insu et contre notre gré.

Analyser la conception que Jésus de Nazareth se faisait du monde, de son monde, en démêler les éléments traditionnels et son apport personnel, telle est la tâche ardue qu'on s'est proposée. Qu'était le monde juif au temps de Jésus, au point de vue politique et social, religieux et moral, qu'en connut Jésus et quelle attitude prit-il vis-à-vis de lui ? Telles sont les différentes questions qu'on examinera après un mot d'introduction sur les sources à consulter pour pouvoir y répondre. Les deux dernières sont les plus difficiles, les plus délicates et les plus importantes. L'auteur réussit à nous faire de Jésus et de sa situation vis-à-vis de son pays et de son peuple, de sa vie et de son organisation, de ses institutions, de ses doctrines, de ses préjugés et de ses aspirations, un portrait vivant et sympathique, souvent saisissant de vérité, et souvent inexact, imprécis et incomplet... C'est en somme le *Liberal Jesusbild* que M. Schubart nous peint, mais avec des tons chauds et personnels. É. T.

— Le Dr Paul Feine enseigne la théologie à l'université de Halle-Wittenberg, après l'avoir professée à Vienne et à Breslau. Il a passé quarante ans de sa vie dans l'étude de S. Paul et en a fait l'objet principal de ses méditations et de ses recherches. Il lui a réservé une place importante dans plusieurs de ses ouvrages : *Einleitung in das Neue Testament* (3e éd. 1923), *Theologie des Neuen Testaments* (4e édit. 1922), *Die Religion des Neuen Testaments* (1921), *Die Gestalt des apostolischen Glaubensbekenntnisses* (1925), et lui a consacré divers travaux

Digitized by Google

spéciaux : *Das Gesetzesfreie Evangelium des Paulus nach seinem Werdegang dargestellt* (1899), *Jesus-Christus und Paulus* (1902), *Der Römerbrief* (1903), *Paulus als Theologe* (1906), *Die Abfassung des Philipperbriefes in Ephesus* (1916). C'est dire qu'il était bien préparé pour la grande synthèse qu'il publie aujourd'hui : *Der Apostel Paulus. Das Ringen um das geschichtliche Verständnis des Paulus.* (Gutersloh, Bertelsmann, 1927. In-8, VIII-630 p. M. 23), dans les *Beiträge zur Förderung christlicher Theologie*, édités par SCHLATTER et LÜTGERT (2e série, XIIe volume). Le mot de synthèse est peut-être inexact ; en tout cas, la synthèse n'est pas complète ; elle n'embrasse qu'un certain nombre de questions, renvoyant pour les autres aux ouvrages déjà mentionnés sur la théologie et la religion du Nouveau Testament. Mais les points examinés sont des plus importants et relèvent tous d'un problème capital dans l'histoire du christianisme, et beaucoup discuté depuis une trentaine d'années surtout, celui des rapports entre Paul et Jésus-Christ.

A la question : Comment faut-il comprendre S.Paul? l'auteur répond. dans une première partie de son ouvrage, en faisant l'histoire des principales conceptions du paulinisme et, dans une seconde, en recherchant les fondements de l'intelligence historique véritable de S.Paul. La première partie range sous quatre rubriques les divers exposés du paulinisme : *Die intellectualistisch-lehrhafte Betrachtung, Die religionsgeschichtliche Betrachtung, Die eschatologische Betrachtung, Die Wendung von der theologischen zur religiösen Betrachtung.* Une annexe au second chapitre traite brièvement (p.128-133) de la gnose mandéenne, question à l'ordre du jour dans l'étude du Nouveau Testament, mais d'importance secondaire, semble-t-il, en ce qui concerne le paulinisme.

Cette partie historique ne vise pas à être complète. Elle est cependant très instructive et très utile, surtout lorsqu'elle nous montre les erreurs et les détours à éviter. Elle ne prétend pas refaire le travail de SCHWEITZER, *Geschichte der paulinischen Forschung von der Reformation bis auf die Gegenwart* (Tubingue, 1911), lequel n'eut de loin pas le succès de l'histoire de la *Leben-Jesu-Forschung* du même savant (*Von Reimarus zu Wrede*, 4e édit., 1926). Si l'explication eschatologique appliquée à l'œuvre de Jésus ne fut pas sans éveiller quelque écho dans le monde théologique, elle était vouée à un échec certain dès qu'elle prétendit circonscrire et définir toute la mentalité paulinienne. M. Feine nous fait assister à un défilé intéressant des principaux théologiens ou historiens du paulinisme et à un examen critique sérieux de leurs principaux ouvrages. Une mention de quelques lignes est accordée, p. 187, à la théologie de S.Paul du P. Prat. Il va sans dire que ce résumé en quatre chapitres de l'histoire des recherches pauliniennes, et surtout cette classification sous quatre rubriques des diverses tendances a quelque chose de conventionnel et d'arbitraire. Les quatre courants ne se succèdent pas toujours, ils sont souvent simultanés ; ils ne sont pas nettement distincts, mais mêlent souvent leurs eaux. Mais il fallait bien les délimiter quelque peu si l'on ne voulait pas risquer de se noyer dans l'océan du paulinisme. La seconde partie : *Die Grundlagen des geschichtlichen Verständnisses des Paulus*, est de loin la plus importante et la plus développée (p. 207-624). Elle se déroule symétriquement à la première en quatre chapitres : Paul et la communauté chrétienne primitive, où l'on étudie leurs rapports et leurs principaux points de contact ; Paul et Jésus et la dépendance historique de l'Apôtre vis-à-vis du Maître ; l'attente du salut dans le christianisme primitif, vue à la lumière de l'his-

Digitized by Google

toire des religions ou replacée dans le syncrétisme religieux ambiant ; enfin les conséquences qu'il faut en tirer pour l'intelligence du paulinisme.

Nous nous demandons si ce plan est tout à fait logique. La question fondamentale à résoudre, disions-nous, est celle des rapports entre Paul et Jésus-Christ. Dès lors, il fallait d'abord étudier les deux termes et ensuite les comparer. Et ce n'est pas chose facile de dissiper les nuages dont la critique contemporaine les a enveloppés. Comment reconstituer l'évangile de Jésus? Les livres du Nouveau Testament qui nous l'ont transmis sont eux-mêmes des produits et des témoins du christianisme primitif. Nous le racontent-ils fidèlement? Quelle est la doctrine authentique de Jésus? Quel est l'apport de la communauté primitive? Et dans cet apport quelle est la part du développement interne, quelle est celle des influences extérieures du milieu dans lequel le christianisme s'est propagé? Pour connaître le christianisme primitif, en dehors des Évangiles, nous avons encore les autres livres du Nouveau Testament, surtout les Actes des Apôtres, et même les premières productions littéraires de l'âge postapostolique. Qu'ajoutent-ils à l'évangile de Jésus? En quel sens le continuent-ils? Il importe de le déterminer vu que la foi des premières communautés chrétiennes fournit certainement le chaînon qui rattache S. Paul à Jésus-Christ. Enfin, après avoir exposé l'évangile de Paul, avant de le comparer à celui du christianisme naissant et à celui de Jésus, il faudrait d'abord rechercher s'il y a lieu encore de le dégager des infiltrations extérieures afin de bien mettre en lumière ce que S. Paul doit à Jésus, à ses prédécesseurs dans le christianisme, à son milieu et à son temps, à ses antécédents personnels et à sa psychologie propre.

Tel serait, semble-t-il, le plan logique. Nous reconnaissons volontiers qu'il est bien difficile à réaliser, impossible même dans l'état actuel de nos connaissances, et avec les seules ressources de la critique historique. Mais quoi qu'il en soit du plan, M. Feine a parfaitement vu les grands problèmes qu'il embrasse, et c'est à leur solution qu'il travaille dans presque tous ses ouvrages. La réponse qu'il donne à plusieurs d'entre eux dans la présente étude est réconfortante pour le chrétien. Dans notre dissertation sur *Le problème de la justification dans S. Paul* (Louvain, 1908, p. VIII), nous signalions déjà le désarroi régnant en Allemagne dans les milieux protestants au sujet du christianisme de Paul. Ce désarroi existe encore. Il y aurait cependant tendance, d'après Feine, à rapprocher de plus en plus le fondateur et le principal propagateur du christianisme. Pour sa part, il s'applique avec soin à mettre en lumière tout ce qui les unit. Il est convaincu de l'accord sur toutes les questions essentielles entre Jésus, la communauté primitive et Paul. Entre les deux derniers spécialement le champ de l'accord serait bien plus vaste et plus fécond qu'on ne le prétend souvent.

Ce grand ouvrage, couronnement d'une longue carrière scientifique, par l'importance du problème qu'il traite, par la clarté de son exposé, par la modération de ses solutions, ne sera pas seulement utile aux théologiens et aux historiens, mais aussi aux laïques protestants instruits dont il raffermira les convictions chrétiennes. É. T.

— L'article que le P. G. VON HOLTUM, O. S. B., vient de publier, sous le titre : *Die Terminologie bezüglich der Kirchlichen Aemter in der Apostelgeschichte, den Briefen des hl. Paulus und andern neutestamentlichen Schriften* (dans *Theologie und Glaube*, 1927, t. XIX, p. 461-487) renferme, avant tout, une critique de

Digitized by Google

l'ouvrage bien connu du P. Bruders. S. J., sur le même sujet (*Die Verfassung der Kirche von den ersten Jahrzehnten der apostolichen Wirksamkeit an bis zum Jahre* 175. Mayence, 1904). Les principes généraux posés par B., comme aussi les concepts particuliers de *apostolus, episcopus, presbyter, impositio manus, charisma*, sont examinés de plus près quant à leur origine. L'auteur croit pouvoir établir l'existence d'une terminologie précise dès les tout premiers temps apostoliques. Il écrit (p. 468) qu'il n'y a pas de difficulté en ce que, à côté de désignations déjà déterminées très tôt, il se rencontrât encore un certain emploi des noms au sens plus large. B. avait accepté comme loi générale de la formation de la terminologie, le principe que « la signification technique chrétienne ne dériva jamais directement de la signification technique païenne ou juive, mais qu'elle remonte, d'une manière indépendante, au sens littéral, que la terminologie païenne et juive avait eu auparavant comme point de départ. » L'article de v. H. conclut en sens contraire. Les termes *presbyter* et *episcopus*, par exemple, avaient déjà, dans le paganisme et le judaïsme, un sens technique que les Apôtres ont repris directement à ces religions. *Presbuteroi* n'est rien d'autre que la traduction grecque du nom des *Anciens*, que toute communauté juive avait à sa tête. Malheureusement, l'étude n'a pas considéré la littérature récente sur les expressions en cause, ce qui empêche, en tout cas, d'en considérer les résultats comme définitifs. H. W.

— Dans le compte rendu que nous avons consacré aux *Inscriptiones latinae christianae veteres* de M. E. Diehl (voir RHE. 1927, t. XXIII, p. 827-829), nous avons relevé, comme ils le méritent, l'opportunité et la valeur de cette collection choisie et les avantages qu'elle est de nature à procurer à beaucoup de travailleurs. Nous avons dit également, à cette occasion, qu'un dernier fascicule viendrait sans doute bientôt compléter le vol. II ; c'est, en réalité, un fascicule double qui nous donne la fin de la seconde partie, consacrée aux textes épigraphiques relatifs aux choses chrétiennes (Vol. II, fasc. 6 et 7. Berlin, Weidmann, 1927. In-8, p. 401-516. M. 6). Nous avons suffisamment décrit la disposition adoptée dans les fascicules précédents et encore observée ici pour qu'il ne soit pas nécessaire de nous y arrêter à nouveau. Après la fin du ch. xxxiv et les ch. xxxv-xxxvii, l'appendice fournit les *tituli iudaici latini*. On arrive de la sorte à 5000 numéros, nombre qui dépasse déjà largement les 4700 inscriptions prévues, et qui est encore largement dépassé lui-même, comme nous l'avons déjà fait remarquer, par l'insertion des nouvelles acquisitions dans l'ensemble déjà ordonné et numéroté. Les dix dernières pages apportent les additions recueillies dans les publications récentes et les corrections nécessaires, pour les inscriptions renfermées dans les deux volumes. Un supplément, fournissant des textes découverts au cours des dernières années, sera joint aux tables, dont on est heureux d'apprendre qu'elles vont être mises à l'impression, car ce sont elles qui donneront la possibilité d'utiliser aisément, pour les diverses nécessités scientifiques auxquelles il est de nature à répondre, le précieux instrument de travail dont chacun sera reconnaissant à la science et à la patience de l'auteur. J. L.

— Dans les *Sitzungsberichte der Bayer. Akad. d. Wiss.*, Philos.-philol. u. hist. Kl. 1927, fasc. 3 (Munich, Oldenbourg. In-8, 58 p.), sous le titre : *Eine fingierte Korrespondenz mit Paulus dem Samosatener*, M. É. Schwartz édite et fait suivre d'une courte étude critique le texte de la correspondance apocryphe bien connue de Denys d'Alexandrie avec Paul de Samosate, et celui de la lettre soi-disant

Digitized by Google

adressée par six personnages, sans doute des évêques, au même Paul. Deux mss ont été utilisés : *Coisl.* 299, fol. 190*r*-223*v*, et *Vatic.* 1431, fol. 1*r*-22*r*, et on a tenu compte de l'édition de Torrès. M. Schwartz reconnaît aux trois pièces d'étroites affinités de langue et de style, et rejette leur authenticité à toutes trois. L'auteur est peut-être un Copte, que ses vulgarismes de langue et de style suffiraient à distinguer du grand styliste que fut Denys. L'adversaire visé n'est pas Nestorius, comme le voulait Bonwetsch, mais Théodore de Mopsueste. Signalons à M. Schwartz l'analyse pénétrante que M. G. Bardy a donnée de ces trois pièces dans son *Paul de Samosate*, p. 64-96, 97-116 (Louvain, 1923) ; M. Bardy croit lui aussi que « les adversaires visés par le pseudo-Denys », dans les deux premières pièces, « sont bien plutôt Diodore de Tarse et Théodore de Mopsueste que Nestorius » (p. 74), mais il avoue son incertitude finale à l'égard de l'authenticité de la lettre des six évêques. Nous croyons pouvoir dire, cependant, que de nouvelles études ont dissipé les derniers soupçons de M. B. à ce sujet, et qu'il considère à présent l'authenticité de cette pièce comme établie.

R. Draguet.

— Il est peu d'époques aussi intéressantes à étudier que celle de Dioclétien et pour l'organisation et le développement de l'Église durant cette période et pour la lutte entreprise par le dernier des grands empereurs païens contre l'influence grandissante de la nouvelle religion. M. Kurt Stade, dans une monographie : *Der Politiker Diokletian und die letzte grosse Christenverfolgung* (Wiesbaden, H. Staadt, 1926. In-8, 190 p.), vient de nous éclairer sur les idées religieuses qui dominaient l'empire. Il détermine la portée de la législation de Dioclétien et recherche les causes qui ont déclanché la persécution contre les chrétiens. Ce fut avant tout une politique conservatrice qui inspira l'empereur, nullement un désir d'introduire en Occident le despotisme oriental. Dioclétien se rendit compte d'une opposition radicale entre le christianisme et le vieil esprit romain, et il réagit contre le prosélytisme de la faction chrétienne, devenue de plus en plus agressive (p. 138-147). Les édits de persécution furent portés d'autant plus facilement que l'empereur, après le succès des mesures prises par ses prédécesseurs Dèce et Valérien, était convaincu de la faible force de résistance des fidèles (p. 148-156). Suit un exposé de la dernière persécution (p. 157-185). Au total, ouvrage bien informé. Par ses aperçus sur la renaissance païenne sous Dioclétien, il rendra aussi service à l'historien des religions. J. Coppens.

— La brochure de K. Müller, *Ehelosigkeit aller Getauften in der alten Kirche* (Sammlung gemeinverständl. Vorträge. Fasc. 126. Tubingue, Mohr, 1927. 25 p.), retrace, dans ses grandes lignes, l'histoire du célibat chrétien jusqu'au ve siècle. D'après M., les exhortations au célibat se seraient faites toujours de plus en plus pressantes par Jésus d'abord, par S. Paul ensuite, ce dernier ne permettant le mariage qu'à ceux qui n'avaient pas reçu le charisme de la continence. Vers le milieu du i^er siècle se propage l'idée que tous les chrétiens sont tenus à vivre dans le célibat. Quant à la pratique, deux tendances se manifestent : les uns, tout en reconnaissant que Jésus a enseigné la nécessité du célibat, n'osent pas exiger de tous les chrétiens de renoncer au mariage ; les autres veulent mettre en pratique la volonté du Christ ; ceux-ci appartiennent surtout à l'Église gnostique, aux partisans de Marcion et à l'Église orientale de Syrie où l'influence de Tatien et de Bardesane est prépondérante. La tendance rigoriste rencontra cependant de l'opposition et elle finit par disparaître, même en Syrie, au ve siècle.

A. D. M.

Digitized by Google

— *Absolutionspflicht und altchristliche Bussdisciplin*, tel est le titre de l'étude que le P. J.-B. Umberg, S. J., a donnée dans *Scholastik* (1927, t. II, p. 321-341). L'auteur s'efforce de pousser vers sa solution ce problème, si important pour l'histoire de la discipline pénitentielle dans l'ancienne Église, en examinant quatre questions. Étant donné que l'obligation de la confession est, comme le baptême, de droit divin, on ne peut reconnaître à l'Église le pouvoir d'en dispenser, et puisque le refus d'absolution n'est pas une dispense, l'Église n'a donc jamais accordé de dispense de ce genre. Par contre, l'Église n'est pas tenue d'assurer à tout pécheur et en toute circonstance, l'occasion de la confession, bien que cette obligation existe pour elle « en général et dans les circonstances ordinaires ». C'est ce qui se prouve, entre autres, par l'analogie avec le baptême des enfants, que l'Église n'a pas ordonné de conférer en toute circonstance à chaque enfant sur le point de mourir. Dans la pratique pénitentielle de l'ancienne Église, selon que U. le souligne, le refus d'absolution était une rare exception. « La pratique de refuser, au tribunal de la pénitence, l'absolution aux pécheurs qui, de propos délibéré, remettaient leur pénitence à la fin de leur vie, n'a existé tout au plus qu'au temps des persécutions, c'est-à-dire au plus tard jusqu'au concile de Nicée » (p. 331). De même « l'usage de refuser une seconde pénitence publique à ceux qui étaient retombés après l'accomplissement d'une telle pénitence, et de les exclure de toute pénitence sacramentelle même à l'article de la mort, n'existe tout au plus qu'au temps du Pasteur d'Hermas... jusqu'au concile de Nicée » (p. 333). Cependant, même à cette époque, pense U., le refus était rare. « Si déjà la pénitence était beaucoup plus rare qu'aujourd'hui, la rechute devait aussi naturellement être beaucoup plus rare, surtout la rechute après une pénitence publique » (p. 334). Cette pratique trouve une raison suffisante dans la considération du bien commun, parce qu'une grande barbarie de mœurs s'était propagée et que la formation de la conscience n'était pas encore très avancée. Même au pécheur repentant, l'Église peut, dans des cas particuliers de ce genre, refuser l'absolution, parce que le droit à celle-ci n'est pas absolu. Dans la quatrième question, l'auteur prend position quant au point de savoir si l'on pourrait faire à l'Église le reproche de désobéissance et d'erreur, au cas même où elle aurait agi injustement. Il le nie, en faisant appel au progrès dans l'intelligence de la révélation, proclamé par le concile du Vatican (sess. III, ch. 3). D'où il suit que l'Église ne doit pas nécessairement avoir toujours reconnu le devoir objectif ; c'est ce que montre également l'histoire du secret de la confession, de la réception de la communion et de la théologie morale.

On peut se demander si U. ne restreint pas trop la durée et la fréquence du refus d'absolution en les commençant seulement au Pasteur d'Hermas et en ne les admettant tout au plus que jusqu'au concile de Nicée (voir Innocent I, *Epistola ad Exuperium*). La solution dernière pourrait bien être à chercher plutôt dans la conception que les premiers chrétiens se faisaient de la pénitence comme d'une faveur toute gratuite du Christ, l'*opus operatum* absolument gratuit à côté de l'*opus operans* du repentir, que chacun avait à tout instant à sa disposition. Tel fut, en tout cas, le moyen qu'employa l'ancienne Église elle-même pour consoler et exhorter de tels pénitents. Si l'Église refusait l'absolution, elle se contentait donc de ne pas accorder cette « faveur » ; le chemin du ciel restait toujours ouvert par la voie plus difficile du repentir. L'histoire des dogmes montre que l'Église, dans l'octroi de ce don, jouissait selon les circonstances d'une liberté correspondant à la nature du présent. Ici, la solution pour-

Digitized by Google

rait peut-être s'obtenir par la voie du : *fecit ergo potuit*, plutôt que par l'investigation plus juridique touchant un *debuit* problématique. H. W.

— Le P. Hartmann Grisar, S. J., dans la *Zeitschrift für kath. Theologie* (1927, t. LI, p. 532-547), montre comment la critique doit s'y prendre, vu la parcimonie et la divergence des anciens documents concernant sainte Agnès, y compris les prétendus Actes de cette martyre. Il considère tout d'abord les plus anciens récits du martyre. Le plus ancien témoin est saint Ambroise, qui n'a que quelques données de fait, le propos de virginité et la mort par le glaive. L'inscription de saint Damase se contente de s'appuyer sur les narrations pieuses antérieures ; elle laisse incertain le genre de mort et ne dépasse pas essentiellement saint Ambroise. Prudence, pour son beau poème sur le martyre de la sainte, puise à des traditions qui ne méritent pas confiance et est le premier à raconter la condamnation d'Agnès à être conduite dans un lieu de débauche et sa merveilleuse délivrance ; les Actes, sans doute très beaux et très pieux, manquent de toute base historique ; ils appartiennent décidément à la légende. Les églises et les monastères, qui récitaient l'office de la sainte, s'étant purement et simplement attachés,dès le haut moyen âge, à des traditions de ce genre, il n'est pas étonnant que bien des éléments des Actes susdits se soient glissés dans le bréviaire et dans le martyrologe. L'auteur corrige encore une série d'erreurs au sujet des monuments élevés à la gloire de la sainte. L'église Sant'Agnese fuori di Roma fut, déjà sous Constantin, élevée sur le tombeau de sainte Agnès, ce que le *Liber Pontificalis* atteste explicitement ; elle ne connut que deux transformations, l'une sous le pape Symmaque et l'autre sous Honorius I. L'abside est ornée d'une mosaïque, représentant la sainte entre Symmaque et Honorius ; l'artiste lisait déjà visiblement les Actes. L'inscription sur le marbre qui repose au musée de Naples, n'appartient pas certainement à l'église ou au tombeau, et est plutôt un faux. L'article se termine par des considérations intéressantes sur le tombeau et le cimetière de sainte Agnès. J. N.

— M. H.F.Müller publiait en 1918, dans les *Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters*, une étude comparée portant sur quelques doctrines fondamentales du pseudo-Denys, Proclus et Plotin : la Providence, le mal, le beau, le bien, la lumière, l'amour, la connaissance de Dieu, l'union avec Dieu. Il y démontra que Proclus, sans être précisément plagiaire, s'était fortement inspiré de Plotin, et que le pseudo-Denys avait emprunté ses doctrines à Proclus et à Plotin, surtout à ce dernier. Restituant au pseudo-Denys sa vraie physionomie, il marquait en même temps les notes caractéristiques de sa philosophie et de sa théologie. On connaît l'influence exercée par Proclus et le pseudo-Denys sur les auteurs du moyen âge, en particulier sur S. Thomas d'Aquin. Il résulte de l'étude de M. Müller que les noms de Proclus et du pseudo-Denys désignent en réalité une bonne part du néoplatonisme qui échut à l'École du moyen âge, et que dans la recherche des sources l'on ne peut s'arrêter à ces deux auteurs. Il faut remonter à Plotin. Une simple réimpression de l'étude de M. Müller vient de paraître dans la même collection (Munster, Aschendorff, 1926. In-8, 110 p.). R. M. Martin, O. P.

— Dans un article intitulé : *Zur Würdigung von Rimberts Vita Anskarii* (paru dans les *Schriften des Vereins für Schleswig-Holsteinische Kirchengeschichte*, 1926, t, VIII, p. 163-185) M. W. Levison met vivement en relief la valeur

Digitized by Google

historique et le caractère littéraire de la *Vita Anskarii*. Rédigée, d'après la tradition, par saint Rimbert, un contemporain, disciple de saint Anschaire lui-même et son successeur sur le trône archiépiscopal de Hambourg, cette *Vita* est, pour ainsi dire, l'unique source vraiment sérieuse qui nous renseigne sur la carrière de l'Apôtre du Nord (cfr L. Brîl, dans RHE. 1911, t. XII, p. 20-31 et p. 667-669). Les quelques erreurs qu'elle renferme sont de peu d'importance, et le manque de précision dans la chronologie est un défaut commun à la plupart des meilleurs hagiographes de l'époque. Le récit est complet, vivant, rempli de détails. L'auteur a étudié son sujet, il connaît les écrits de saint Anschaire, il est impartial. Enfin, l'œuvre de Rimbert est bien composée, et le style est clair, sans verser dans l'uniformité. Si l'on y découvre des expressions ou des tours de phrase empruntés à la Vulgate, des termes tirés des formules de chancellerie, des réminiscences de la règle de saint Benoît, etc., même plusieurs passages de la *Vita Sixti et Sinicii*, il n'en reste pas moins vrai que Rimbert est un écrivain de bonne autorité et qu'il n'est point possible de le ranger dans la catégorie des simples plagiaires. F. Baix.

— La question de l'année de la mort de saint Boniface est très discutée ; F. Flaskamp en a fait l'objet d'une nouvelle enquête dans l'*Historisches Jahrbuch*, 1927, t. XXXXVII, p. 473-488. Il accepte le résultat auquel Tangl est encore arrivé récemment (5 juin 754), et apporte une nouvelle raison en sa faveur : ce jour tombait dans l'octave de la Pentecôte, dont la mission anglo-saxonne profitait de préférence pour conférer la confirmation. Mais Boniface voulait, au jour où il fut martyrisé, baptiser les Frisons nouvellement convertis. Flaskamp formule alors la question, qui conduit à des recherches instructives : comment l'année 755 a-t-elle pu être reçue si généralement ? Elle provient de la plus ancienne biographie du saint, écrite par Willebald de Saint-Victor à Mayence (763-765), et dont dépend la petite chronique des Francs de Lorsch. Le serment épiscopal de Lul, successeur de saint Boniface, repose sur les mêmes présupposés erronés que la date fixée par Willebald. Ce dernier peut en être venu à sa date fausse par une mauvaise interprétation des lettres du saint, qu'il emploie dans une large mesure pour composer sa biographie. C'est de lui encore que provient l'assignation du 5 juin ; en ce dernier point, il peut réclamer plus de créance, parce que, immédiatement après la mort de saint Boniface, ce jour devint une fête. Gr.

— Le travail de A. Landgraf, *Grundlagen für eine Verständnis der Busslehre der Früh- und Hochscholastik* (*Zeitschrift für kath. Theologie*, 1927, t. LI, p. 161-194), mérite d'attirer et de retenir l'attention. Les conditions requises par la méthode pour un travail sur la doctrine scolastique de la pénitence sont, d'après l'auteur, beaucoup moins l'exposé de la doctrine d'un scolastique en particulier qu'une coupe longitudinale dans l'évolution de la pénitence. Celle-ci devrait atteindre, outre les grands maîtres, les esprits moyens qui sont souvent si indispensables pour l'intelligence de l'histoire des dogmes. A bon droit, l'auteur signale comme sources les commentaires scripturaires, si négligés jusqu'à présent. Le chercheur, en outre, s'efforcera de vivre dans le monde des pensées et des concepts du temps. « Il est nécessaire de connaître et de saisir spéculativement l'ensemble des matériaux, pour pouvoir se former une image acceptable du monde d'idées de ce temps » (p. 166). Comme problèmes les plus graves, on note l'effet de la *Contritio* et la doctrine connexe de la grâce. Il faut examiner le concept

Digitized by Google

sacramentel de la pénitence, l'*attritio* et son action sur la place du repentir dans le sacrement de pénitence. Mais le problème initial consiste, d'après l'auteur, dans la mise en lumière de la conception de la *fides* comme *gratia prima iustificans* ; par là, celle-ci devint, à côté de la *contritio* et de la *charitas*, le fondement de la justification. Le grand problème fut alors celui de la conciliation de ces trois facteurs avec le pouvoir des clefs de l'Église ; saint Thomas fut le premier à le résoudre. Les stades de l'évolution se marquent à peu près par ces positions successives : 1) Il faut absolument, avec l'*absolutio*, la *fides* et la *contritio*, toutes deux immédiatement liées à la *charitas* ; 2) la *fides* et la *contritio* sont séparées de la *charitas* ; ainsi surgissent les concepts de *fides informis* et *attritio*, qui suffisent pour la réception du sacrement ; 3) par l'absolution, la *charitas* est donnée laquelle transforme la *fides informis* en *formata* et l'*attritio* en *contritio*. Il va de soi que la seule indication des problèmes et des grandes lignes de l'étude constitue déjà pour les chercheurs une mine de suggestions. Il faudra, sans doute, les développer et les compléter. Ainsi, l'auteur a peut-être trop appuyé sur la question de la *fides*, qui semble plutôt être un premier degré pour arriver au point essentiel, l'action de la *potestas clavium*. H. W.

— Depuis quelques années, Mgr Grabmann a, à plusieurs reprises (voir *Theologische Quartalschrift*, 1920, t. CI, p. 186-235 ; *Mittelalterliches Geistesleben*, p. 489-524. Munich, 1926) attiré l'attention sur le célèbre écrit *De adhaerendo Deo*, attribué depuis longtemps à Albert le Grand. Dans quelques mss du xve siècle, il a trouvé l'ouvrage, jusqu'ici inconnu, du bénédictin Jean de Kastl et, en outre, plusieurs copies du *De adhaerendo Deo* enrichi de sept chapitres, pourvu d'un autre titre, et portant le nom de Jean de Kastl comme nom d'auteur. C'est pourquoi Mgr Grabmann et, avec lui, différents éditeurs et traducteurs de l'écrit, ont marqué Jean de Kastl comme le véritable auteur, en appelant pour cela non seulement au témoignage explicite des mss, mais aussi à certaines concordances de texte ou de pensée.

C'est contre cette conclusion que s'élève le P. E. R. von Frentz, S. J., dans son étude : *Die Schrift : De adhaerendo Deo. Kritisches zur Textüberlieferung und zur Autorenfrage*, (dans *Scholastik*, 1927, t. II, p.79-92). Il ne la croit pas suffisamment fondée. Une première raison par laquelle il cherche à l'ébranler, c'est que les mss qui citent Jean von Kastl, n'ont été écrits qu'entre 1455 et 1481, tandis que, parmi les autres, certains mss sont plus anciens, en particulier le ms. de Trêves, qui date de 1436. Mais on ne trouve proprement d'argument contre l'opinion précédemment rapportée que dans le fait, établi par une comparaison soigneuse, que les cinq témoins qui sont en faveur de Jean von Kastl, se réduisent à un seul par suite de leur dépendance mutuelle. Et comme ce témoin unique représente une classe non seulement propre, mais encore corrompue du texte la vraisemblance pour la paternité de Jean von Kastl est minime. Comment put-il se faire, demande le P. v. F., que précisément dans les couvents (Tegernsee et Melk) qui étaient dans des rapports étroits avec celui de Jean von Kastl, un texte essentiellement corrompu se soit rencontré peu de temps après le trépas du prétendu auteur (1410), tandis qu'au loin, dans les pays rhénans et dans les Pays-Bas, on trouve un texte correct ? En outre, comme à l'origine, Kastl n'est nommé comme auteur qu'après les sept chapitres ajoutés, n'est-il pas beaucoup plus vraisemblable qu'il n'a composé que ces derniers et que son nom a passé de l'appendice à l'ensemble de l'ouvrage ? En outre, on remarque des différences

Digitized by Google

entre l'appendice et le corps de l'ouvrage quant au style, aux citations, aux pensées. Pour toutes ces raisons, le P. v. F. croit à peu près impossible que les deux parties aient le même auteur ; comme, d'autre part, l'appendice s'accorde bien avec les écrits authentiques de Kastl, il s'ensuit que ce dernier ne peut pas revendiquer la paternité du texte précédemment connu. Dom J. Huyben a établi péremptoirement que le *De adhaerendo Deo* ne fut pas composé avant la fin du XIVe siècle. Le P. v. F. cherche l'auteur véritable en pays rhénan, principalement à cause de la large diffusion de l'écrit dans les régions du Rhin et de la Moselle ; c'est là, naturellement, une simple hypothèse. J. G.

— Dans les *Franziskanische Studien* (1927, p. 1-51), M. M. SCHOENGEN, archiviste de l'État à Zwolle, donne, sous le titre : *Die Klöster des ersten Ordens vom hl. Franziskus im Königreich der Niederlande* 1229-1926, un catalogue critique, classé par ordre alphabétique, de toutes les maisons franciscaines des Pays-Bas actuels. Pour chacune d'elles, il mentionne les sources manuscrites et imprimées et il donne les renseignements historiques les plus sûrs. A relever aussi un précieux tableau chronologique de 90 couvents franciscains, avec la date de leur fondation ; la maison de Bois-le-Duc figure en tête, comme fondée vers 1229, et la maison d'études à Nimègue (1926) termine la série. Le travail de M. Schoengen est incontestablement, tant par sa richesse bibliographique que par sa précision scientifique, le meilleur guide historique que nous possédions sur l'ordre de S. François en Hollande. H. N.

— Un article de B. KLEINSCHMIDT, paru dans *Theologie und Glaube* (1927, t. XIX, p. 489-512) traite de *Die Blütezeit des Annakultes*. Les matériaux que l'auteur utilise, sont surtout relatifs à l'Allemagne ; ils prouvent que, dès 1450, le culte de la sainte revêt des formes tout à fait extraordinaires. En particulier, on voit croître le nombre des confréries, parmi lesquelles celles des Carmes de Francfort et de Worms jouirent d'une large renommée. Les fondations de couvents et d'églises, les dédicaces d'autels et de cloches en l'honneur de sainte Anne sont innombrables. Les pèlerinages à Düren, où se trouvait la tête de la sainte, et à Annaberg, où l'on gardait un de ses doigts, étaient parmi les plus courus du temps. Cette dévotion, au point de vue littéraire, produit de nombreux livres de piété et beaucoup de vies de sainte Anne ; l'impression fréquente de certains évangiles apocryphes serait également, d'après K., à attribuer au développement de cette dévotion, qui ne se propagea pas seulement parmi le peuple, mais se rencontra également chez des empereurs, des théologiens, et même fut extraordinairement répandue parmi les humanistes. Le célèbre abbé bénédictin Trithemius favorisa d'une manière spéciale ce culte par beaucoup d'écrits, prières et poèmes. En 1498, il composa même le texte d'une messe en l'honneur de sainte Anne pour le diocèse de Spire. Parmi les humanistes qui chantèrent la sainte, il ne manque pas même d'hommes comme Celtis, Rud. Agricola, Eobanus Hessus, Érasme. Pour K., la cause de l'extension de ce culte est le triomphe de la doctrine de l'Immaculée Conception, en faveur de laquelle se prononcèrent le concile de Bâle en 1439 et Sixte IV en 1483 ; cela conduisait nécessairement à honorer d'une manière plus intense celle dans le sein de qui s'accomplit le prodige de la conception immaculée de la Vierge. Toutefois, la mode y fut également pour quelque chose. GR.

Digitized by Google

— L'ouvrage de H. Wendt, *Die Augsburgische Konfession* (Halle-s.-Saale, 1927. In-8, 156 p.), a été publié en vue de préparer le quatrième centenaire de la confession d'Augsbourg (1930). Il y donne une édition critique de ladite confession en allemand et en latin, telle qu'elle a été présentée à l'empereur Charles-Quint. Des commentaires encadrent le texte qui est suivi, en guise d'appendices, des articles de Schwabach, de Marbourg et de Torgau. Seize pages d'introduction critique précisent successivement la portée des articles d'Augsbourg, leur origine historique, l'état du texte, et la lacune qui s'y trouve d'un article déterminant le magistère doctrinal de la chrétienté. Il serait à souhaiter que, pour faciliter les études symboliques, chacune des Églises Protestantes publiât ainsi un texte critiquement impeccable des confessions de foi qui ont marqué sa vie dans le passé. Ces diverses éditions, dûment mises au point, seraient d'une grande utilité tant aux savants qui aiment suivre les développements intérieurs des diverses sectes, qu'aux âmes désireuses d'union qui, par l'étude, cherchent à favoriser le rapprochement des Églises chrétiennes d'aujourd'hui.

M. Piette, O. F. M.

— Dans une conférence donnée à l'université de Copenhague et publiée sous le titre : *Revolution und Reformation im* xvi. *Jh.* (Sammlung gemeinverständl. Vorträge. Fasc. 128. Tubingue, Mohr, 1927. 53 p.), H. v. Schubert examine les rapports qui ont existé entre la réforme religieuse de Luther et le soulèvement des paysans allemands en 1525. Par éducation autant que par tempérament, Luther se désintéressait, au début, de la réforme politique et sociale. Mais il changea d'attitude sous l'influence des circonstances extérieures, en particulier à l'occasion de la guerre des paysans qui, d'après v. Sch., n'aurait été qu'une transposition à la campagne du mouvement provoqué dans les villes par la réforme religieuse. La révolution des Anabaptistes serait en connexion étroite avec la révolte des paysans. La brochure de v. Sch. soulève des questions fort intéressantes, mais aussi fort complexes ; elle est aussi fort suggestive par les nombreux rapprochements qu'elle apporte. Nous doutons cependant que toutes les affirmations de l'auteur soient suffisamment prouvées. Une bonne bibliographie termine l'exposé.

A. D. M.

— A. Merk, dans *Bibel und Bulle Sixtus' V.* (*Scholastik*, 1927, t. II, p.515-540), s'occupe à nouveau de la question de l'édition de la Vulgate de Sixte-Quint. Il cherche à déterminer l'intention et le but du travail du Pape au moyen de la bulle *Aeternus ille* et d'autres déclarations. Le Pape voulait la reconstitution, dans la forme la plus fidèle possible, de la traduction élaborée par saint Jérôme, et non du texte primitif de l'Écriture ; on ne devait pas recourir au texte primitif pour corriger des fautes éventuelles du traducteur, mais seulement lorsque la tradition latine était incertaine. En outre, Sixte-Quint voulait, dans la fixation de son texte, accorder de l'attention à la forme établie. Voici le principe directif employé pour la critique du texte : fait autorité le témoignage concordant des anciens et bons manuscrits. Lorsqu'un tel témoignage existe, la leçon qu'il appuie peut à bon droit être donnée comme représentant l'original ou du moins s'en rapprochant très fort. Le but, les principes et leur application montrent que le Pape, dans sa bible, ne songeait nullement à offrir le texte primitif dans toute sa pureté et qu'il ne croyait même pas avoir retrouvé, pour toutes les leçons, le texte de saint Jérôme. Il ne peut évidemment pas être question d'une prétention au charisme de l'infaillibilité dans ces matières de pure critique textuelle. Sans

Digitized by Google

doute, le Pape a voulu déclarer et a déclaré que son texte était exempt d'erreurs en matière de foi et de mœurs, et par là, il n'a pas dépassé les limites de sa compétence. Que si, dans l'application de ses principes, Sixte-Quint n'est pas resté fidèle à lui-même, s'il n'a peut-être pas eu conscience des défauts de son édition, cela n'a rien à voir avec l'infaillibilité pontificale. La Vulgate de Clément VIII a corrigé bien des défauts de l'édition de 1590, mais elle en a laissé subsister tout autant, et l'Église n'en a souffert aucun dommage. Les prescriptions rigoureuses de la bulle de Sixte-Quint touchant l'exécution et l'emploi de cette recension ne furent pas toutes reprises par Clément VIII ; toutefois, dans le fait, elles furent presque toutes observées. GR.

— Dans *Hochland* (1927-1928, t. XXV, p. 83-90 ; 199-208), L. VON PASTOR donne par anticipation les pages qui seront consacrées à saint Vincent de Paul dans le t. XIII de la *Geschichte der Päpste*, à paraître l'automne prochain. Il esquisse tout d'abord le cours de l'évolution originale qui fit d'un fils de paysan, d'un étudiant, d'un prisonnier réduit en esclavage par les corsaires, le conseiller des princes, le fondateur et le directeur d'œuvres pastorales et charitables embrassant la France, puis le monde entier. Il est édifiant tout à la fois et intéressant de constater comment et les missions de Saint-Lazare et l'admirable activité des Filles de la Charité durent leur origine à des occasions obscures, on pourrait presque dire au hasard, et dans la suite, fécondèrent l'exercice du ministère des âmes et de la charité chrétienne par de nouveaux buts et de nouveaux moyens, parmi lesquels il faut nommer surtout les missions populaires, le soin des malades à domicile, des enfants trouvés, les secours spirituels aux galériens, les retraites régulières pour prêtres. L'importance politique de l'action de saint Vincent de Paul est particulièrement soulignée dans la description de son attitude à propos de la chute de Mazarin. J. N.

— Sous le titre : *Die oesterreichische Diplomatie am Hofe des Kurfürsten Clemens August von Köln* 1740-1756, M. BRAUSBACH donne (*Annalen des Historischen Vereins für den Niederrhein*, 1927, t. CXI, p. 1-80) un exposé du jeu de diplomatie qui se produisit à la cour de l'archevêque de Cologne pendant les années importantes de la guerre de succession autrichienne. La partie principale de l'article décrit, d'après les rapports de diplomates autrichiens, le va-et-vient de l'Électeur, qui aurait pu jouer en politique un rôle important, car il était en même temps prince-évêque de Paderborn, Munster, Hildesheim et Osnabruck et grand-maître de l'ordre teutonique. Dans les détails, Braubach, qui a eu le premier à sa disposition les actes autrichiens, apporte beaucoup de neuf au regard de l'exposé de Ennen, qui avait tablé sur des rapports français. Mais pour l'ensemble, le tableau reste le même : l'Électeur tournait perpétuellement, inclinant tantôt du côté autrichien, tantôt du côté bavarico-français,selon que des diplomates accueillants ou des contributions financières l'attiraient. La manière dont B. caractérise la cour de l'archevêque est importante (p. 10-28). L'archevêque lui-même, renommé comme mécène, est aussi instable dans sa vie privée qu'en politique, toujours balancé entre une religiosité piétiste et la mélancolie et le relâchement et la prodigalité de la joie de vivre. Les gens de sa maison sont pour la plupart des courtisans de l'espèce la plus obscure, qui travaillent en employant toutes les manigances de leur art et confirment le malheureux prélat dans ses fantaisies et ses passions, pour faire ainsi en même temps les affaires des puissances

Digitized by Google

étrangères, à la solde desquelles ils se trouvent. Ainsi, l'image de l'Électeur de Cologne sous ce prince bavarois est très peu flatteuse. GR.

— Sous le titre : *Zur Geschichte des Toleranzpatentes Kaiser Josephs II. in Tirol* (*Historisches Jahrbuch*, 1927, t. XXXXVII, p. 500-525), J. HOFER examine une question fort discutée au XIXe siècle. Lorsque François Joseph publia, en 1859, son édit de tolérance du protestantisme, le Tirol fit opposition et en appela à son ancien droit contraire. Hofer établit que l'édit fut régulièrement promulgué dans ce pays ; sans doute, la diète résista, mais ses représentations restèrent inefficaces. Quelques évêques étaient également opposés à l'édit ; mais le Tirol appartenait alors à douze diocèses, ce qui empêcha une action uniforme. En fin de compte, l'évêque de Brixen, Jos. von Spaur, fut le seul qui envoya une réclamation à Vienne, et son acte est d'autant plus digne de mémoire que, pour le reste, cet évêque était un fébronien déclaré. Sa requête fut écartée par l'autorité impériale. Après la mort de Joseph II, les États essayèrent à nouveau d'obtenir le retrait de l'édit ; plusieurs années consécutives, l'effort fut renouvelé en attirant l'attention sur les graves dommages moraux que le nouveau philosophisme, avec la liberté de presse dont il jouissait, avait créés au pays ; ce fut encore en vain. L'occupation bavaroise du Tyrol apporta aux hétérodoxes de ce pays non seulement la tolérance, mais la pleine liberté de religion, grâce à la Constitution d'empire du 1er mai 1808. GR.

— A l'occasion du 450e anniversaire de l'université de Tubingue, la *Theologische Quartalschrift* a consacré ses deux premiers fascicules de la présente année (1927, t. CVIII, p. 1-220) à l'histoire de cette institution. E. STOLZ (p. 1-49) ouvre la série des travaux en traitant des patrons de l'université. Lors de sa fondation, elle fut consacrée au Christ et prit pour protecteur saint Ambroise. Comme patrons spéciaux, on trouve saint Augustin pour la faculté de théologie, dont le sceau portait cependant la Vierge dans le soleil ; saint Yves pour la faculté de droit, qui avait sur son sceau saint Jérôme ; les médecins étaient sous la protection de saint Luc et, plus tard de saint Raphaël ; la faculté des arts se réclamait du patronage de sainte Catherine.La faculté catholique de théologie, fondée tout d'abord en 1812 à Ellwangen, puis transférée à Tubingue, a sur son sceau l'image de saint Paul. — K. FECKES a fait un travail très méritant sur *Gabriel Biel, der erste grosse Dogmatiker der Universität Tübingen in seiner wissenschaftlichen Bedeutung* (p. 50-76). F. montre de quelle estime Biel jouit partout, même encore au temps de la Réforme ; il décrit son développement et ses sept années d'activité à Tubingue (1484-1491) ; il apprécie ses écrits, surtout théologiques, qui révèlent beaucoup plus un travail de compilation que des éléments originaux, mais connurent le succès parce qu'ils étaient pratiques,complets et empreints de chaleur religieuse. L'auteur insiste sur le fait que Biel resta parfaitement orthodoxe et, à la différence d'autres nominalistes, ne suivit pas Occam dans ses erreurs. — D'après les documents d'archives, F. ZELLER (p. 77-158) expose d'une manière pénétrante l'histoire, si traversée par des courants contraires, de l'*Einrichtung der katholisch-theologischen Fakultät in Tübingen im Jahre* 1817 ; cette faculté devint rapidement très florissante. — Sous le titre : *Die katholisch-theologischen Fakultäten zu Tubingen und Giessen* (1830-1850), ST. LÖSCH expose (p. 159-208) l'histoire intérieure de la faculté de Giessen, qui périt bientôt, sous l'influence de Ketteler. Elle avait reçu son empreinte dominante d'élèves de la faculté de Tubingue ; Staudenmaier et Kuhn, entre autres, y travaillèrent

Digitized by Google

quelque temps et y déployèrent une activité scientifique intense. — Enfin (p. 209-220), P. Funk publie, en les tirant des archives du chapitre cathédral d'Ermland, deux lettres adressées par Alb.Schlüter, si tôt disparu, au futur théologien braunsbergeois et chanoine Franz Hipler. Ces pièces donnent des détails intéressants sur les théologiens qui enseignaient alors à Tubingue, en particulier sur Kuhn et Hefele. Gr.

— Des plumes catholiques ont déjà composé toute une série de travaux étendus sur le Kulturkampf allemand ; qu'il suffise de rappeler ici ceux de G. Goyau et de J. Kissling. Voici qu'enfin, du côté protestant, il paraît également un ouvrage traitant, entre autres, d'une façon pénétrante ce même sujet ; c'est celui de E. Foerster : *Adalbert Falk. Sein Leben und Wirken als preussischen Kultusminister*, dargestellt auf Grund des Nachlasses unter Beihilfe des Generals d. I. Adalbert von Falk (Gotha, Klotz, 1927. In-8, xvi-712 p.). A. Falk fut le créateur des lois du Kulturkampf. Cette vaste biographie borne sa considération capitale au temps du ministère de cet homme d'État. Sa vie antérieure est retracée par son fils, dans le premier chapitre, avec une chaude affection. E. Foerster, l'auteur de la partie principale du livre, est pasteur protestant et professeur à l'université de Francfort-sur-le-Main ; c'est le fils d'un compagnon d'études et d'un des collaborateurs les plus actifs et les plus convaincus de Falk au ministère de cultes. Il n'a pas réussi à maîtriser les obstacles que ces rapports personnels devaient opposer à ce qu'il portât un jugement objectif sur la grande lutte des catholiques allemands pour leurs libertés religieuses. Bien qu'il multiplie ses protestations de vouloir apprécier justement les choses, il ne parvient pas à s'élever au-dessus du point de vue du doctrinarisme libéral touchant la suprématie de l'État. Il ne met pas non plus suffisamment à profit la littérature catholique du sujet.

Cependant, l'ouvrage possède une grande valeur et sera indispensable aux futurs historiens catholiques du Kulturkampf. Il apporte en foule des données nouvelles et permet aux regards de pénétrer dans l'atelier intime où se prépare la lutte du côté du gouvernement. En effet, F. a pu, en particulier, consulter les nombreux papiers laissés par Falk ; au fond, son livre n'est même qu'une retouche de ces écrits, qui comprennent des notes personnelles, des souvenirs postérieurs, un journal soigné, tenu régulièrement depuis 1877, et des documents, pièces pour la plupart totalement inconnues jusqu'à présent, originaux ou copies.

Falk apparaissait, dans les exposés antérieurs, comme l'incitateur proprement dit du Kulturkampf, rempli de l'aversion protestantico-libérale contre l'Église catholique conservatrice, jugement qui semblait confirmé par les *Gedanken und Erinnerungen* de Bismarck. Il gagne, comme homme et comme homme d'État, par cette nouvelle biographie. Sans doute, ici encore il se révèle comme le rigide théoricien libéral, obstiné dans sa conception juridique formaliste de l'État, qu'il croit pouvoir réaliser avec une rigueur inflexible ; et ici encore, on remarque continuellement combien la famille de pasteur protestant, dont il était issu, l'avait imprégné d'opposition à tout ce qui était catholique. Cependant, tout dur qu'il était, il était un homme de principes et il ne fléchissait pas même en face de Bismarck. Malgré la pression du chancelier, il s'opposa à une législation qui allait trop loin. L'homme qui voulait la lutte extrême de destruction contre l'Église, ce ne fut pas Falk, mais Bismarck, bien que ce dernier, dans l'ouvrage

Digitized by Google

rappelé plus haut, prétende le contraire. Dès que Falk eut atteint ce que, d'après ses vues politiques, il croyait devoir réaliser, il décida de s'arrêter. S'il échoua, comme on le reconnaît visiblement par tout l'ouvrage de Foerster, c'est qu'en religion et en politique, Falk avait des idées libérales, tandis que le gouvernement prussien et, en particulier, son chef, Guillaume Ier, étaient encore conservateurs dans leurs principes en ces domaines. F. défend vivement la thèse que le Kulturkampf apporta au monde cet avantage, que l'Église catholique fut forcée précisément par ces luttes à ramener ses prétentions moyenâgeuses, qui s'étaient exprimées dans le Syllabus et dans la définition de l'infaillibilité, à une forme qui rendait possible la vie côte à côte de l'État moderne et de l'Église catholique. Cette appréciation pourrait bien reposer sur une exagération de ce que sont le Syllabus et l'infaillibilité et sur la méconnaissance des principes actuels de l'Église. GR.

— Voici une œuvre absolument nouvelle en son genre et qui répond au besoin d'une investigation historique de la mystique, en fournissant selon l'ordre chronologique des textes choisis de toute la mystique catholique. On la doit à Otto KARRER, qui vient de publier trois volumes sous le titre général de *Textgeschichte der Mystik* (Munich, J. Müller, 1926. 3 vol. in-8, 452, 532 et 396 p.).

Le premier volume : *Der mystische Strom, von Paulus bis Thomas von Aquin*, traite la mystique du christianisme primitif (Paul, Jean, Ignace d'Antioche, la Didachè, Irénée, Clément d'Alexandrie, Perpétue, Ordonnance ecclésiastique d'Hippolyte, la Sybille chrétienne, les Odes de Salomon), la mystique des anciens ermites et moines (Éphrem, Basile, Jérôme, Cassien, Isaac de Ninive, Jean Climaque, Macaire), celle de l'époque bénédictine (Benoît, Grégoire, Columban, Raban, Anselme, Bernard), la mystique philosophique de l'âge patristique (Synesius de Cyrène, Grégoire de Nysse, le pseudo-Denys l'Aréopagite, Augustin, Boèce) et de la haute scolastique(Hugues de Saint-Victor,Bonaventure, Thomas d'Aquin), pour se clore par quelques hymnes latines (*Vexilla regis*, *Veni sancte Spiritus*, *Adoro te*, hymne du b. Herman Joseph au Cœur de Jésus, *Nachtigallenlied*,etc.). Dans le deuxième volume :*Die grosse Glut, die Mystik im Mittelalter*, on voit défiler les grands représentants de la mystique médiévale, en même temps que quelques autres, moins connus, qui constituent comme une seconde floraison, mais sont par la pensée en union avec les premiers. Ce sont, pour l'Italie, saint François d'Assise et son disciple frère Gilles, Jacopone, Angèle de Foligno, Catherine de Sienne, Brigitte, Catherine de Gênes, Laurent Justinien, Marie Mad. de Pazzi ; pour l'Allemagne, Hildegarde, Gertrude, M. Ebner et les deux Mechtildes, Eckhart, Tauler, Suso et Ruysbroeck, Fr. von Spee et Angelus Silesius, Ludolphe de Saxe, Thomas a Kempis, Denys le Chartreux, Gerson, le « Francfortois », Jean von Kastl, Nicolas de Cuse ; pour l'Angleterre, Richard Rolle, Walter Hilton, Julienne de Norwich, l'auteur inconnu de *The Cloud of Unknowing*. La plus grande partie du troisième volume : *Gott in uns, die Mystik der Neuzeit*, est prise par la mystique espagnole et française, Ignace de Loyola, Louis de Grenade, Pierre d'Alcantara, sainte Thérèse, Jean de la Croix, Lope de Véga, José de Valdivielso, François Xavier, Lallemant François de Sales, Bérulle, Pascal, M. M. Alacoque, Bossuet, Fénelon. La fin est consacré aux visionnaires, penseurs doués de grâces spéciales et poètes du

Digitized by Google

siècle dernier : Sailer, Möhler, Rosmini, Gratry, Newman, A. C. Emmerich, Galgani, L. Christine, Annette Droste, Manzoni, Lamartine, Verlaine, R. J.Sorge.

Le choix fait par K. est, en général, très heureux ; plusieurs lecteurs trouveront cependant que l'on accorde, surtout à la fin, une part trop large à la poésie dans laquelle l'expérience mystique et le sentiment esthétique se confondent aisément. Les traits caractéristiques de chacun des mystiques, comme les différentes espèces de mystique (rationnelle, affective, visionnaire, exstatique) et le cours et l'évolution de leur expression psychologique, sont bien mis en relief. Les indications de sources et la bibliographie sont de valeur ; la présentation artistique satisfait le goût esthétique. Le prix de 6.80 M. par volume est cependant très modéré. Certaines des notes d'introduction, consacrées à chaque auteur, répondent moins bien à la nature de l'ouvrage. Quelque utiles qu'elles soient en elles-mêmes, l'auteur, à cause de son style spirituel et piquant, y manque souvent trop au respect et à la piété que réclament des textes et des objets si vénérables. Il ne veut pas donner de théorie de la mystique, mais il incline trop à une explication purement naturelle des phénomènes et à la dépréciation de tout ce qui sort de l'ordinaire. Exclusivement attaché à l'ascèse de la vie chrétienne ordinaire, il manifeste peu de compréhension pour la pénitence et la prière telles que beaucoup d'âmes pieuses se les sont choisies pour vocation avec l'approbation de l'Église. Il est presque incompréhensible qu'il veuille déduire de la pensée de saint Thomas d'Aquin cette proposition : « Une vie ou une communauté contemplative qui exclut de sa tâche l'activité sociale et vit des fidèles pour vivre pour Dieu, peut (si je pénètre bien la pensée de saint Thomas) être tolérée pour des personnes plus ou moins maladives, mais pour celles qui sont saines, elle est en dehors de l'idéal chrétien » (t. I, p. 393). E. R.

—Le Xe volume des *Hiersemanns Handbücher* est un utile répertoire d'iconographie chrétienne (*Christliche Symbolik der mittelalterlichen Kunst.* Leipzig, K. Hiersemann, 1926. In-8, xv-296 p., xi pl.). Le professeur W. Molsdorf y a classé dans un ordre systématique les sujets représentés au moyen âge. Il examine successivement les manières diverses de figurer la Trinité et les Personnes divines ; les anges, la Vierge, les apôtres ; l'Église, les dogmes, les vertus, les sciences ; le temps et l'univers. Il renvoie pour chaque particularité iconographique à quelque ouvrage connu ou à quelque reproduction. R. M.

— Dans ces derniers temps plusieurs faits ont attiré l'attention sur les icones et les ont mieux fait connaître. Depuis quelques années ces images, mobiles par leur nature, à la différence des peintures murales, ont été réunies en plus grand nombre et rendu s accessibles dans les collections russes ; d'autre part, MM. Wulff et Alpatoff leur ont consacré une belle publication d'ensemble (voir RHE. 1926, t. XXII, p. 911), et enfin bon nombre ont été rassemblées, en même temps que des peintures murales, dans une exposition itinérante (1926), à Berlin et en d'autres villes allemandes. MM. Wulff et Th. Schmitt, directeur de l'Institut d'histoire de l'art de St-Pétersbourg, ont publié pour cette exposition un excellent volume d'introduction (*Veröffentlichungen des Kunstarchivs*, n°s 22-23. Berlin, 1926). Une courte étude (*Die byzantinische und russische Ikonenmalerei*, dans *Hochland*, 1927, t. XXIV, p. 473-485 et 2 pl.) du prof. W. Neuss examine l'origine et le développement des icones, les caractères spéciaux des icones russes, en rapport avec la nature même du peuple. Elle montre surtout com-

Digitized by Google

ment les icones reflètent avant tout, par le moyen des formes nobles de l'art hellénistique, la liturgie byzantine et russe. Comme celle-ci, elles sont tout imprégnées des mystères de la rédemption et de la majesté divine et s'intéressent beaucoup moins que l'art occidental à l'exposé systématique du dogme et de l'histoire du salut. R. M.

— Le château de Stolzenfels et l'église Saint-Apollinaire à Remagen sont deux œuvres remarquables, dans lesquelles l'architecture néogothique berlinoise de Schinkel et de Zwirner est relevée par d'excellentes peintures murales de Deger, A. et K. Müller, Ittenbach, artistes de l'école germano-romaine de Dusseldorf (1830-1860). M. W. Neuss consacre à ces monuments, dont il relève les mérites, quelques pages suggestives (*Burg Stolzenfels und die Apollinaris Kirche als Denkmäler der Berliner Neugotik und der Düsseldorfer nazarenischen Monumentalmalerei*, dans *Jahresbericht der Görresgesellschaft*, 1927, p. 151-159). Il montre que l'intéressante école des nazaréens fut arrêtée dans son développement, en partie par le courant néogothique plus puriste, inauguré par Pugin en Angleterre et propagé en Allemagne par Reichensperger. R. M.

— Sous le titre : *Thesaurus scriptorum catholicorum*, W. Hiersemann vient de publier le catalogue descriptif des manuscrits, ouvrages imprimés et revues catholiques provenant de la bibliothèque du célèbre bibliophile anglais Lord Lindsay. Outre les grandes collections d'ouvrages concernant l'histoire ecclésiastique, ce catalogue mentionne de nombreux manuscrits (du IXe au XVe s.) et éditions rares qui intéresseront au plus haut point les paléographes, les bibliophiles et les historiens de l'art et de l'imprimerie. A. D. M.

— Le 4 mai, le directeur de la *Kommission für die Herausgabe der lateinischen Kirchenväter* à l'académie des Sciences de Vienne, E. Hauler, a présenté, dans la séance de la classe de philosophie et d'histoire, un rapport sur l'activité de la commission du 1er avril 1926 au 1er avril 1927. L'édition de Prudence (vol. LXI), déjà commencée avant la guerre par F. Bergmann, a été enfin terminée par les professeurs Engelbrecht et Hauler ; elle forme un gros volume de LVI-578 pages ; elle repose sur des bases manuscrites beaucoup plus larges que les éditions précédentes, et offre toute garantie de sécurité du point de vue scientifique. Tandis que la dernière édition de Dressel n'avait employé que 66 mss, la nouvelle édition de Vienne en a utilisé plus de 300, parmi lesquels les deux plus anciens et les meilleurs, qui avait à peine été mis à profit jusqu'à présent. Par le travail ardu de longues années, le prof. Bergmann avait mis de l'ordre dans ce chaos de textes ; il avait réparti la tradition manuscrite en deux familles, et en avait fixé la valeur critique. Outre un texte souvent amélioré, le présent volume donne, dans la préface, les détails les plus importants sur la vie de Prudence et sur les sources du texte. Sur la proposition du prof. Hauler, l'*index verborum et elocutionum* a été abrégé, mais, par contre, un copieux *index rerum* a été ajouté.

Le vol. LXVI, contenant le pseudo-*Hegesippus* est presque complètement imprimé ; il ne manque plus que la préface et les tables. C'est l'œuvre du prof. V. Ussani de Pise. Après Hégésippe, paraîtront le *De Consolatione philosophiae* et les *Opuscula sacra* de Boèce, dont les textes ont été préparés par les professeurs W. Weinberger, de Brünn, et E. K. Rand, de Cambridge. Feu le P. A. Feder, de Fauquemont, avait pu encore terminer avant sa mort, à part quelques compléments, la préparation des deux *De viris inlustribus* de saint Jérôme et de Genna-

Digitized by Google

de, travail que l'immensité de la tradition manuscrite avait rendu très ardu. La *Regula sancti Benedicti*, dont la préparation avait été assumée par P. H. Plenkers, est également presque terminée. Pour l'édition du prochain volume de saint Ambroise, le prof. O. Faller a recueilli les textes des manuscrits d'Angleterre et, en partie, des manuscrits de Belgique et d'Allemagne. GR.

— En 1926, à l'instigation et avec l'appui du gouvernement bavarois, une *Kommission für bayerische Landesgeschichte* fut adjointe à l'académie des sciences de Bavière. Elle tint sa première session en octobre 1927, sous la présidence de M. Doeberl. Le champ assigné aux travaux de la commission n'avait pas été absolument négligé jusqu'alors par l'académie ; la nouvelle commission lui a repris la *Sammlung bayerischer Verordnungen*, fondée par S. Riezler et L. Brentano et l'ancienne collection, qui languissait depuis des dizaines d'années, des *Monumenta Boica*. Cette dernière va être établie sur une base toute nouvelle pour la technique d'édition et le choix des documents ; O. Riedner en assume la direction. La nouvelle commission a également repris de la Commission historique collective allemande les *Quellen und Erörterungen zur bayerischen Geschichte*. La série ici parue des *Traditionsbücher* des grands chapitres bavarois va se clore par un volume du prof. Heuwieser sur Passau ; au contraire, la série des *Chroniken* sera poursuivie par la publication de chroniques familiales et municipales ; l'œuvre sera, dès à présent, sous la direction du prof. G. Leidinger.

Comme tâches nouvelle, la commission a assumé tout d'abord la publication d'une série de *Bayerische Rechtsquellen*, dirigée par le prof. K. Beyerle ; un premier volume élaboré par P. Dirr sur les *Denkmäler des Münchener Stadtsrechts*, et un autre consacré à l'histoire du droit bavarois, sont presque achevés. Puis, sous le titre de *Veröffentlichungen zur bayerischen Städtegeschichte*, on publiera des sources et des travaux concernant l'histoire économique, sociale et culturelle des villes bavaroises. Pour cette série également, qui est sous la direction de P. Dirr et du prof. K. Beyerle, deux volumes sont prêts, ayant trait à l'histoire commerciale de Nuremberg. En outre, on songe à publier une *Verfassungsgeschichtliche Serie* (directeurs : M. Doeberl et K. A. von Müller), et une *Kunstgeschichtliche Serie*, qui sera confiée aux soins de P. M. Halm, directeur général des musées de Bavière. Enfin, on fondera un *Vierteljahrschrift für bayerische Landesgeschichte*, dont la rédaction sera assumée par le prof. G. Leidinger, pour stimuler, grouper et surveiller les recherches touchant l'histoire du pays bavarois. GR.

— *Nominations*. — Le Dr J. P. STEFFES, ci-devant professeur à l'université catholique de Nimègue, est nommé professeur ordinaire de science comparée des religions et d'histoire générale des religions, en remplacement du prof. Dölger, à la faculté catholique de théologie de l'université de Munster. — A la même faculté, le Dr A. RÜCKER, qui professait la science de l'Orient chrétien, est également chargé du cours d'histoire ancienne de l'Église. — Le Dr B. GEYER, professeur à l'université de Breslau, va occuper la nouvelle chaire de dogmatique établie à la faculté catholique de théologie de Bonn.

Les priv. doz. AD. REIN (Hambourg ; histoire moderne), FR. ANDREAS (Bonn ; histoire des religions) ; JOH. WITTE (Berlin ; histoire des missions) et H. ROSE (Munich ; histoire de l'art), ont été nommés professeurs extraordinaires. — Le prof. H. HAMMER (Innspruck ; histoire de l'art) a été promu à l'ordinariat. — Le privat-dozent A. HERRMANN (Hambourg ; histoire moderne) a été nommé professeur honoraire. — Le privat-dozent W. MOMMSEN

Digitized by Google

(Gœttingue ; hist. médiévale et moderne) a été chargé d'un cours d'histoire française.

Les mutations suivantes ont été faites : le prof. G. KALLEN (Munster ; histoire moderne) est transféré à Cologne ; le priv. doz. L. KEIL (Vienne) devient professeur d'histoire ancienne à Greifswald ; le prof. I. ZIEKURSCH (Breslau ; histoire médiévale et moderne) passe à Cologne ; le prof. A. GOTTLOB (Munster ; histoire médiévale et moderne) devient professeur ordinaire à Breslau ; le prof. A. EITEL (Fribourg e. B. ; histoire médiévale et sciences auxiliaires) devient professeur ordinaire à Munster ; le prof. B. GEYER (Breslau ; dogmatique) passe à Bonn ; le prof. J. SCHNIEWIND (Halle ; Nouveau Testament) devient professeur ordinaire à Greifswald.

Sont promus à l'éméritat les professeurs P. FEINE (Halle ; Nouveau Testament), R. SEEBERG (Berlin ; théologie systématique), H. GUNKEL (Halle ; Ancien Testament), G. KRÜGER (Giessen ; histoire ecclésiastique) et O. RITSCHL (Bonn ; théologie systématique et histoire des dogmes). Dans les musées et bibliothèques : le conservateur du musée central romain-germanique de Mayence, G. BEHRENS, est nommé directeur ; le directeur de la bibliothèque de l'université de Breslau, R. OEHLER, est nommé directeur des bibliothèques réunies de Francfort-sur-le-Mein ; le directeur de la bibliothèque de l'université de Greifswald, ayant pris son éméritat, est remplacé par le conseiller Jos. DEUTSCH ; le directeur de la bibliothèque de l'université de Kœnigsberg, K. WENDEL, passe en la même qualité à Halle, et est remplacé par K. DIESCH, qui était conseiller à la bibliothèque de l'école supérieure technique de Berlin.

Dans les académies : L'académie prussienne des sciences de Berlin a élu membre ordinaire le prof. H. LIETZMANN et membre correspondant le prof. E. KLOSTERMANN. — L'académie de Bavière a élu membres ordinaires le prof. W. PINDER et l'historien bien connu du droit canonique, le prof. E. EICHMANN de Munich ; le prof. E. SCHWARTZ a été élu président de l'académie. — L'académie des sciences de Heidelberg a nommé membres ordinaires les prof. J. WILLE et E. VON KÜNSSBERG. — Le Dr F. BAETHGEN a été nommé secrétaire et professeur à l'institut historique prussien à Rome.

Se sont fait aggréger : à Fribourg e. B., A. BERNEY, pour l'histoire moderne ; à Bonn, H. JUNKER, pour l'exégèse et la théologie de l'A. T. ; à Heidelberg, F. BILABEL, pour l'histoire ancienne et les sciences auxiliaires de l'histoire ; à Francfort, W. FINSTERWALDER, pour l'histoire médiévale et moderne et les sciences auxiliaires ; à Halle, M. LINTZEL, pour l'histoire médiévale et moderne ; à Berlin, K. SCHÜNEMANN, pour les mêmes branches ; à Breslau, P. RASSOW, pour l'histoire médiévale et les sciences auxiliaires de l'histoire. GR.

— *Décès.* — H. GRESSMANN, professeur ordinaire de théologie de l'A. T. à Berlin. — H. BOEHMER, professeur ordinaire d'histoire ecclésiastique à Leipzig. — H. GOUSSEN, professeur d'ecclésiologie orientale à Bonn. — A. FRANKE, professeur émérite d'histoire ecclésiastique à Breslau. — A. FEDER, S. J., professeur d'histoire des dogmes et des sciences auxiliaires de l'histoire à Fauquemont (Hollande). — C. R. WENCK, professeur honoraire d'histoire à Marbourg. — G. von BELOW, professeur ordinaire d'histoire médiévale à Fribourg-en-Brisgau. — W. VARGES, privat-dozent d'histoire médiévale et moderne à Giessen. — T. FRIEDRICH, professeur ordinaire d'histoire de l'Orient à Innspruck.

GR.

Digitized by Google

Angleterre, Écosse, Irlande

— M. VACHER BURCH, dans un ouvrage intitulé : *Jesus Christ and his Revelation. Fresh Evidence from Christian Sources and Josephus* (Londres, Chapman et Hall, 1927. In-8, XI-180 p. Pr. : 9 s.), promet beaucoup plus qu'il ne donne. Il nous manque, affirme-t-il, une conscience nette de la personnalité de Jésus, une vue claire de sa doctrine, un contact immédiat avec la révélation néo-testamentaire. Même la tradition chrétienne s'est mise à l'école du Talmud, a « talmudisé » le portrait de Jésus. La découverte de quelques fragments de Flave Josèphe nous ramènerait à une connaissance plus exacte et plus réelle du Seigneur. Prenons loyalement la main de l'historien juif ; c'est peut-être humiliant pour des chrétiens, mais cette humiliation nous conduira à plus de lumière et à plus de vérité. Il y a dans ces affirmations une tendance manifeste au paradoxe, ce qui est, croyons-nous, une autre manière de déformer la figure divine de Jésus. Çà et là quelques réflexions judicieuses, mais à la longue l'exposé fatigue le lecteur à force d'être recherché. Et si les fragments de Josèphe contiennent de l'inédit sur le Sauveur, l'auteur en a sans doute, malgré le titre de son étude, gardé le secret. J. COPPENS.

— Voilà vingt-huit ans que M. A. SOUTER se consacre presque exclusivement à l'étude de l'ancienne littérature latine. On lira donc avec le plus grand intérêt une série de conférences, données d'ailleurs sur un de ses sujets de prédilection : *The Earliest Latin Commentaries on the Epistles of St-Paul. A Study* (Oxford, Clarendon Press, 1927. In-8, VIII-244 p.). Ce n'est pas un ouvrage définitif, mais un recueil de travaux d'approche dans lesquels l'auteur étudie les commentaires latins sur S. Paul de Victorinus Afer, de l'Ambrosiaster, de S. Jérôme, de S. Augustin et du moine Pélage. On y trouvera une foule de détails sur la vie et les travaux de ces anciens commentateurs, les manuscrits de leurs ouvrages, les textes grecs qu'ils ont traduits, les traits distinctifs de leur doctrine théologique, de leur style et de leur vocabulaire. Dans une introduction au volume, M. Souter parle de son grand attachement à cette littérature ancienne, qui fut si longtemps négligée, et il convie les jeunes à s'y dévouer. Puisse cet appel d'un vétéran de l'étude des lettres latines faire de nombreuses recrues. J. COPPENS.

— On sait l'importance que les historiens religionistes accordent au traité du philosophe Salluste « sur les dieux et l'univers ». M. A. DARBY NOCK vient de répondre aux instances des philologues en publiant une édition critique de l'ouvrage : *Sallustius. Concerning the Gods and the Universe* (Cambridge, University Press, 1926. In-8, CXXIII-48 p. Pr. : 12 s. 6). Le manuscrit de Milan trouvé par Mucio, comparé à un manuscrit du Vatican, étudié par M. F. Cumont, est à la base du nouveau texte. Précédé d'une introduction, pourvu d'un commentaire, l'écrit de Salluste sera désormais facilement utilisé par tous ceux qui s'intéressent à l'essai de renaissance païenne tenté par Julien l'Apostat. C'est en effet à un ami intime de ce prince, celui auquel l'*Oratio* IV^a est dédiée, que l'auteur, à la suite de Zeller et de M. F. Cumont, attribue la composition du traité. Deux index permettent au lecteur de se retrouver parmi les très abondantes notes, comparables à celles de W. Scott sur le *Corpus* hermétique. J. COPPENS.

— Dans *St-Anne, her Cult and her Shrines* (Londres, Sands, 1927. XIII-124 p. Prix : 3 s. 6), le Rev. MYLES V. RONAN s'est assigné la tâche de faire connaître

Digitized by Google

le culte et les sanctuaires de sainte Anne en Palestine, à Rome, en Provence, en Bretagne, en Angleterre, à Dublin et au Canada. L'ouvrage est superficiel, les inutilités y abondent, et l'auteur ignore les dernières recherches sur le culte de sainte Anne en Occident. Si l'on excepte la reproduction de la fresque de S. Maria Antiqua et celle de la peinture de l'église de St. Audoen's à Dublin, l'illustration est banale. Il n'y a rien sur les *Selbdrittbilder* des pays rhénans et des autres contrées. Le chapitre sur *St. Anne in Dublin* est le moins imparfait du volume. L. G.

— L'auteur de l'article du *Church Times* du 7 octobre 1927, intitulé : *The importance of Dr Deissmann : German Protestant Professor's Limitations*, qui signe W. J. S. S. (p. 409), reconnaît la valeur des contributions archéologiques et historiques apportées à la science biblique par l'auteur de *Licht vom Osten*, mais il regrette ses limitations du côté doctrinal, c'est-à-dire théologique. L. G.

— Avec le n° d'octobre 1927, le périodique trimestriel consacré à la discussion des questions de religion,de théologie et de philosophie qui s'appelle *The Hibbert Journal* a atteint sa 25e année d'existence. Parmi les articles de ce premier numéro du t. XXVI signalons : *Was the Gospel narrative known to the Authors of the Epistles?* par le Professeur D. Strömholm, d'Upsal (p. 31-42) ; *The Elder of Ephesus and the Elder John*, par le Professeur B. W. Bacon (p. 112-134) ; *The Revision of Hymnology*, par le Rev. F. Ballard (p. 153-170). Ce dernier article ne vise que les cantiques en langue anglaise du répertoire en usage dans les confessions protestantes. L. G.

— Dans une dissertation compacte, le Rev. A. V. Billen énonce les résultats de ses recherches sur l'ancienne version latine de l'Heptateuque : *The old Latin Texts of the Heptateuch* (Cambridge, University Press, 1927. In-8, viii-234 p. Prix : 15 s.). On ne peut prétendre à résumer exactement cette étude minutieuse et consciencieuse, assez difficile à suivre, tant les faits sont entassés. Voici, du moins, quelques indications qui permettront d'entrevoir l'intérêt du sujet et les gains obtenus par l'enquête philologique. 1° Aucun de nos manuscrits (*Lugdunensis*, *Monacensis*, *Wirceburgensis*) n'est homogène ; bien plus, il arrive que les parties d'un même livre de l'Heptateuque ne soient pas homogènes entre elles. *Mon* représente au total le texte le plus pur ; *Lugd*, le plus évolué ; *Wir* est intermédiaire. 2° Les citations patristiques confirment ces distinctions. Celles de S. Cyprien correspondent à la rédaction de *Mon* ; celles de Lucifer, de S. Ambroise, de S. Augustin se rapprochent plutôt, habituellement, du groupe *Wir-Lugd*. 3° Le grec sous-jacent, qui était commun aux trois témoins (c'est là un fait suffisamment net), ne peut s'identifier avec le texte des onciaux qui subsistent, encore moins avec celui de cursifs ; néanmoins, on discerne des courants d'influence assez sensibles et, par suite, des coïncidences partielles. 4° L'ancienne version latine, littérale à l'excès, chargée de doublets, fréquemment fautive, n'a point cessé de se transformer, passant peu à peu du stade « africain », dont S. Cyprien fournit la norme, à la bigarrure des formes « européennes », où la Vulgate elle-même est intervenue. — Notons bien que l'auteur se défend de proposer des conclusions définitives ; et c'est sagesse, le champ d'observation restant trop souvent incertain. Mais tout indique que ces sondages diligents n'auront pas besoin d'être refaits ; il suffira de les compléter. Sur la date du *Lugdunensis*, M. B. aurait dû prendre l'avis des experts en fait d'écriture ; il ne

Digitized by Google

s'agit plus maintenant du ve ni du vi^e siècle, mais bien du viie, et ceci permet d'expliquer mieux le caractère tardif du texte. Parmi les citations patristiques, il aurait fallu tenir compte de celles qui se présentent dans les « *Tractatus Origenis* ». A. W.

— *The Ecclesiastical History and the Martyrs of Palestine*, tel est le titre du premier volume de la traduction des deux ouvrages d'Eusèbe de Césarée que nous donnent MM. H. J. Lawlor et J. E. L. Oulton (Londres, SPCK, 1927. xvi-402 p. Prix : 10 s. 6). Le travail de traduction a été exécuté par M. Oulton, qui s'est servi du texte grec édité par E. Schwartz (Leipzig, 1903-1909), sauf pour quelques passages où il a adopté certaines variantes de l'*apparatus criticus*. Le traducteur a principalement visé à être lisible tout en demeurant constamment soucieux d'exactitude. Le Dr Lawlor, pour qui l'étude d'Eusèbe n'est pas une nouveauté, puisqu'il a publié en 1912 un volume d'*Eusebiana*, s'est chargé de rédiger l'introduction et les notes, qui formeront le tome second. On peut compter sur un travail des plus sérieux. D'ailleurs, les deux collaborateurs se sont rendu de mutuels services de contrôle et de critique. L. G.

— Saint Pétroc, fameux en Cornwall, a été étudié avec beaucoup de soin dans *Saint Petroc* (*Cornish Saints*. Fasc. 11. 1927. In-8, 32 p., nombr. ill.) par le Rev. G. H. Doble, que les saints de son pays et ceux de la Bretagne armoricaine intéressent au plus haut point. Il donne (p. 7-17) une traduction anglaise de la Vie latine de ce saint contenue dans le ms. lat. 9889 de la Bibliothèque Nationale de Paris. L. G.

— « Dunstan déchira la lettre du pape en déclarant qu'il était prêt à obéir aux injonctions de la religion des Anglais, mais non pas à celles d'un pape de Rome ». Voilà la perle que M. Arthur Weigall s'est amusé à sertir dans l'article sur S. Dunstan (8 février 1927) de la série des *Wanderings in Anglo-Saxon Britain* destinée à l'édification des lecteurs du *Daily Mail*. Une protestation motivée adressée à ce journal n'eut pas les honneurs de l'insertion ; mais le *Catholic Times* du 25 février la publia, et elle fut reproduite par l' *Universe* et par le *Tablet*. Par l'un de ces canaux, elle sera arrivée à la connaissance de M. Weigall, car en réunissant ses articles en volume, il a cru bon d'adoucir le passage susdit (*Wanderings*, Londres, 1927, p. 218), sans toutefois le purger complètement du venin antipapiste qu'il contenait. Non content de s'occuper d'antiquités anglo-saxonnes, M. Weigall écrit des romans et il est aussi égyptologue à ses heures. L. G.

— Sauf quelques menus détails, le livre que le Rev. D. O'Mahony a intitulé *Irish Footprints on the Continent* (Londres, Sands, 1927. In-8, ix-63 p.) n'apporte rien de nouveau. C'est un ouvrage de vulgarisation qui intéressera peut-être d'autres lecteurs que ceux de cette Revue. Il y est traité des collèges irlandais de Rome, de Paris, de Louvain, de Salamanque, de Lisbonne et autres lieux (p. 1-22), et, dans une seconde partie, des saints irlandais ou prétendus tels honorés à l'étranger. (p. 23-63). L. G.

— L'ouvrage que vient de publier M. Watkin W. Williams sous le titre de *Studies in St Bernard of Clairvaux* (Londres, SPCK, 1927. vi-160 p. Prix : 7 s. 6) renferme quatre études : 1° Matériaux ; 2° L'enfance et la jeunesse ; 3° Cîteaux ; 4° Clairvaux. La correspondance de S. Bernard et les documents bibliographiques sur le saint, objet de la première de ces études (p. 1-40), y sont soumis à une

Digitized by Google

étude critique avisée, et les textes utilisés dans les autres parties sont très abondamment cités au bas des pages. Le livre se termine par une bibliographie succincte (p. 153-156). L. G.

— Né à Avallon dans le duché de Bourgogne vers l'année 1135, Hugues, futur évêque de Lincoln, entra à la Grande Chartreuse en 1153 et fut envoyé, plus de vingt ans après, à Witham, dans le Somerset, comme prieur de la première chartreuse fondée en Angleterre par le roi Henri II. C'est le 21 septembre 1186 qu'il fut consacré évêque de Lincoln. Ce chartreux devint un des grands évêques de l'Angleterre du moyen âge. Il mourut en 1200. On possède sur lui des matériaux biographiques extrêmement précieux : une Vie du prélat composée par Giraud le Cambrien, bien placé pour recueillir sur lui des informations de première main, une Vie métrique écrite dans la première moitié du XIIIe siècle et basée sur celle de Giraud, et surtout la *Magna vita*, la plus ancienne, œuvre d'un certain Adam, sous-prieur d'Eynsham, chapelain et compagnon de l'évêque et qui ne le quitta pas pendant les trois dernières années de son existence. La *Magna vita*, très détaillée et tout à fait digne de foi, est, parmi les Vies de saints médiévales, d'une valeur exceptionnelle. C'est à l'aide de ces documents (et principalement de l'ouvrage d'Adam), sur la valeur desquels il nous renseigne dans son introduction (p. VII-XI), que le Dr REGINALD MAXWELL WOOLLEY, chanoine de Lincoln, a composé une biographie du saint évêque pleine de discernement et d'une lecture très attachante : *St Hugh of Lincoln* (Londres, SPCK, 1927. XI-214 p. Prix : 7 s, 6). L. G.

— M. AARON JENKINS PERRY a édité, pour l'*Early English Text Society*, en 1925, (*Original Series*, t. CLVI. 116 p.), trois ouvrages traduits en anglais par Jean de Trévise († 1402) ou dont la traduction lui a été attribuée : 1° le *Dialogus inter militem et clericum* de Guillaume d'Ockham, 2° *Defensio curatorum*, sermon contre les religieux mendiants prononcé à Avignon le 8 novembre 1357 par Richard FitzRalph, archevêque d'Armagh, 3° les révélations du pseudo-Méthode sur le commencement et la fin du monde.

Le t. CLXI, paru en 1926, porte le titre suivant : *A Stanzaic Life of Christ compiled from Higden's « Polychronicon » and the « Legenda aurea »* edited from Ms. Harley 3909 by FRANCES A. FOSTER (XLIII-456 p.). L. G.

— A la suite d'un article du R. P. H. Thurston, S. J., intitulé *Dr Coulton's Medieval Village*, paru dans *Studies* en 1926, 22 lettres ont été échangées entre M. Coulton, l'auteur bien connu de *The Medieval Village*, et son critique. Certaines de ces lettres ont d'abord paru dans *The Western Morning News*, les autres ont été échangées directement entre les deux correspondants. M. COULTON a fait imprimer toutes ces lettres et les a publiées sous le titre de *Roman Catholic and Anglican Accuracy, a public Correspondence between G. G. Coulton and the Rev. Herbert Thurston* (Londres, Simpkin, Marshall, Hamilton, Kent et Cie, 1927. 31 p. Prix : 6 d.). Le titre de cette brochure ne nous paraît pas très heureux. Pourquoi mêler, en effet, la religion à des questions de méthode historique ou d'exactitude ou de précision chez les auteurs ou leurs critiques? Dans toutes les confessions religieuses, il y a des esprits qui, quelle que soit leur habileté par ailleurs, sont affligés de l'infirmité de l'« inaccuracy » chronique, et n'est-ce pas un anticatholique notoire qui a fait preuve d'une « inaccuracy » à ce point incurable que MM. Langlois et Seignobos ont cru pouvoir attacher son nom à ce

Digitized by Google

désordre mental. M. Coulton n'ignore certainement pas les pages que ces auteurs ont consacrées à « la maladie de Froude » dans leur *Introduction aux études historiques*.

Ainsi défié, le R. P. H. THURSTON a relevé le gant et répondu par un petit livre qui porte pour titre : *Some inexactitudes of Mr G. G. Coulton* (Londres, Sheed et Ward, 1927. x-86 p. Prix : 1 s.) et qui contient : 1° la reproduction de l'article de *Studies*, *Dr Coulton's Medieval Village*, qui a été le point de départ de la controverse (p. 1-21) ; 2° *Comments of Dr C. on the pregoing article* (p.22-28) ; 3° *Answer to Dr C.'s objections* (p. 29-41) ; 4° *A criticism in « The Month » reflecting on Dr C.* (p.42-50), reproduction d'un article déjà signalé ici (voir RHE. 1926, t. XXII, p. 703) ; 5° *Another « Public letter » from Dr Coulton* (p. 51-53) ; 6° *Some comments on Dr C.'s letter* (p. 54-60) ; 7° « *Peasant Saints* » (p. 61-76), reproduction d'un article paru dans la *Dublin Review* (juillet 1926, p. 32-43), où le P. T. réfute brillamment certaines assertions de son adversaire sur le petit nombre des saints paysans ; 8° *Note on Berthold of Regensburg* (p. 77-78) ; 9° Appendice contenant des extraits de la correspondance des *Western Morning News* (p. 79-87). Cette polémique a notamment permis au P. Thurston de faire, une fois de plus, le procès de cette école d'historiens anglais comprenant Froude, John Addington, Symonds, G. M. Trevelyan et à laquelle se rattachent M.Coulton et l'américain H. C. Lea, qui concentre toute son attention sur les scandales du moyen âge sans jamais montrer l'autre face des choses, le bien qui, dans ces temps, compensait le mal, qui en neutralisait souvent les effets et qui, dans une très large mesure, lui portait remède. L. G.

— Quelle a été l'attitude des papes du moyen âge vis-à-vis des Juifs ? Une attitude de bienveillance, comme le montre, spécialement pour Grégoire le Grand et Innocent III, le Rev. FRANCIS DAY dans ses études sur *The Popes and the Jews*, publiées dans le bulletin de la *Catholic Guild of Israel* de Londres (1927, n° 17, p. 1-7 et 18, p. 1-7). L. G.

— Le Pogge, qui vécut dans l'entourage de plusieurs papes, recueillit bon nombre de ses fameuses anecdotes dans la salle appelée le *bugiale* où les officiers de la cour de Martin V avaient coutume de converser à leurs moments de loisir. La revue *Pax*, qui a coutume d'offrir à ses lecteurs de plus graves sujets de réflexion, les a divertis en leur présentant, par la plume de M. LANCELOT S. SHEPPARD, *Poggio and his « Liber facetiarum »* (n° 84, 1927, p. 251-256). L. G.

— Le livre de Dom DAVID KNOWLES, O. S. B., *The English Mystics* (Londres, Burns, Oates et Washbourne, 1927. IX-210 p. Prix : 6 s.), comprend deux parties. Dans la première (p. 1-30), il traite de la nature du mysticisme et de l'expérience mystique, et dans la seconde (p. 41-187), des différents mystiques anglais et des principaux ouvrages ascétiques anciens composés en Angleterre : *The Ancren Riwle*, dont il annonce la publication prochaine d'une traduction française due à Dom G. Meunier ; Richard Rolle de Hampole ; *The Cloud of Unknowing* ; Walter Hilton ; Margery Kempe et Dame Julienne ; Father Baker. Les traits caractéristiques des mystiques anglais sont étudiés dans un dernier chapitre. L'ouvrage comprend en outre trois appendices, dont le dernier est consacré à Dame Gertrude More et au Père Benet Fitch. Les mystiques anglais sont très étudiés de nos jours, non seulement en Angleterre, mais même en France, témoin les recherches et traductions de Dom M. Noetinger et de Dom E. Bouvet.

Digitized by Google

L'auteur n'ignore pas ce qui a été publié récemment hors de son pays ; son ouvrage, soigneusement composé, est un bon résumé de l'état actuel de nos connaissances sur les anciens mystiques anglais. L. G.

— Le *Times Literary Supplement* du 22 septembre 1927 a publié une brillante étude (p. 629-630) sur le génie de Bossuet, à l'occasion du troisième centenaire de la naissance du grand orateur catholique, et le *Times* lui-même du 27 septembre a consacré son premier *leader* et deux autres colonnes à l'Aigle de Meaux (p. 15 et 16). Enfin, le *Times Literary Supplement* du 6 octobre a donné une note d'une grande valeur bibliographique sur *Bossuet's first Editions and Manuscripts* (p. 700). L. G.

— *Cardinal Pacca and Napoleon*, tel fut le sujet d'une conférence donnée à la *Lingard Society* de Londres le 8 novembre 1926 par M. J. J. Dwyer, secrétaire de ladite société. La pathétique histoire de Pacca est retracée de main de maître par ce spécialiste des questions religieuses et politiques du premier quart du xixe siècle, dans la première partie de cette conférence publiée dans la *Dublin Review* d'octobre 1927 (Extrait 16 pages). L. G.

— Le souvenir de plusieurs établissements religieux s'est perpétué dans quelques noms de rues de la «cité» de Londres ou de ses environs immédiats (Minories, Blackfriars, Charterhouse) ; aussi n'est-on pas surpris de trouver dans un supplément spécial du *Times* : *City of London Number*, publié le 9 nov. 1927, un article intitulé : *Monastic Life in London* (p. xii), sur quelques maisons religieuses de Londres avant la Réforme, signé A. W. Clapham. L. G.

— A propos du centenaire de la *Christian Year* (Voir RHE. 1927, t. XXIII, p. 917), une belle étude sur ce livre et son auteur, signée E. F. Smith, a été publiée par la *Church Quarterly Review* : *The Centenary of the Christian Year* (1927, t. CV, p. 99-122). L. G.

— Les *Scottish Gaelic Studies*, organe du département celtique de l'université d'Aberdeen, ont été fondées en 1926. Nous n'avons rien trouvé à relever pour nos études dans le premier volume de cette revue, qui est principalement consacrée à l'étude du gaélique d'Écosse. Mais la première partie du t. II (juin 1927) renferme un article du Professeur W. J. Watson sur *Saint Cadoc* (p. 1-12) et un autre de M. M.V. Hay, intitulé *Nescio quo ritu barbaro* (p.30-33), sur un passage mystérieux de la *Vita B. Margaritae* par Turgot, où il est question de certain rite barbare suivant lequel se célébrait la messe en Écosse jusqu'à l'époque de la reine Marguerite et que celle-ci aurait travaillé à faire abolir. Ce même fascicule contient (p. 106-108) un compte rendu de *The Historical Saint Columba*, le livre récent du Dr Douglas Simpson (voir RHE. 1927, t. XXIII, p. 648). L'auteur de ce compte rendu, plus développé que celui qui a été donné ici, a été heureux de lire dans le *Month* un article signé John Ryan, *A Vindication of St Columba of Iona* (1927, t. CL, p. 312-320), qui conclut absolument dans le même sens que lui sur la valeur des arguments du Dr Simpson. — L'article de M. M. H. Hay forme le second appendice de son remarquable ouvrage *A chain of error in Scottish History* (Londres, 1927), que la *Revue* doit présenter à ses lecteurs prochainement. L. G.

— Le cinquième fascicule de *Palaeographia latina* (1927) éditée par le Professeur W. M. Lindsay contient les articles suivants : 1°) *Zur Frage einer Konstanzer*

Digitized by Google

Schreibschule in Karolingischer Zeit, par KARL LÖFFLER (p. 5-27), qui étudie quinze manuscrits originaires de Constance, lesquels ont passé ensuite au monastère de Weingarten et sont maintenant conservés dans la Landesbibliothek de Stuttgart, et donne une liste des abréviations observées dans ces manuscrits (p. 24-27) ; 2°) *Some early MSS. of Belgium and Holland*, par W. M. LINDSAY, avec une liste d'abréviations et un *excursus* sur quelques manuscrits de glossaires (p. 28-42) ; 3°) *A new Fragment in the* B-*Type* , par E. A. LOWE [Ms. Paris. lat. 4808, fol. 121, cinquième représentant de l'écriture dite du type B, les autres manuscrits du même groupe étant Autun 20, Montpellier (Bibl. Ville) 3, Oxford, Bodl. Douce fol. 1 et Vatic. Regin. 316] (p. 43-47) ; 4°) *Une abréviation inconnue*, par DONATIEN DE BRUYNE [hēt = haeret] (p. 48-49) ; 5°) *Un scribe corbéien du* VIIIe *siècle*, par OLGA DOBIACHE-ROJDESTWENSKY (p. 50-51) ; 6°) *How many leaves at a time?* par E. K. RAND, étude sur la manière dont les scribes de Tours s'y prirent à différentes époques pour régler leur parchemin (p. 52-78). Ce fascicule est enrichi de neuf planches de fac-similés (quatre manuscrits de Stuttgart : H. B. II, 35, fol. 89*r* ; H. B. VII 9, fol. 79*r* ; H. B. VII 41, fol. 27*v* ; H. C. VII 39, fol. 44*r* ; trois de Bruxelles : 1148 (II 1052), fol. 137*r* ; 363 (10127-41), fol. 55*r* ; 2493 (8780-93), fol. 111*v* ; un de Leyde : Voss. lat. F. 26, fol. 12*v* ; un de Paris : Bibl. Nat. lat. 4808, fol. 121*r*). L. G.

— La bibliothèque du chapitre de la cathédrale de Lincoln est, parmi les bibliothèques capitulaires d'Angleterre, l'une des plus riches en manuscrits bibliques, patristiques et liturgiques. L'hagiographie, les ouvrages théologiques, les sermons, les traités de dévotion et les recueils canoniques (décrétales, textes et gloses) y sont aussi représentés. Les érudits seront donc reconnaissants au Dr REGINALD MAXWELL WOOLLEY de leur avoir donné le *Catalogue of the Manuscripts of Lincoln Cathedral Chapter Library* (Oxford University Press, 1927. XXIV-190 p. Prix : 18 s.). Les manuscrits des XIIe, XIIIe, XIVe et XVe siècles sont nombreux. Les plus anciens (en dehors des fragments réunis sous le n° 298) sont un recueil d'homélies du Vénérable Bède du Xe-XIe s. (C. 2. 8), un autre homiliaire du XIe s. (C. 2. 2), *S. Augustini in Genesim*, du XIe s. (A. 1. 26), et une Bible appartenant au XIe -XIIe s. (A. 1. 2). Un certain nombre de manuscrits anglais, anglo-normands et français renfermant des ouvrages ascétiques ou mystiques, des sermons ou des œuvres de littérature profane sont aussi à signaler. On ne s'étonnera pas de trouver parmi les manuscrits latins de ce fonds une quinzaine d'écrits de Robert Grosseteste, le célèbre évêque de Lincoln (1235-1253). Plus nombreux encore sont les œuvres, soit latines, soit anglaises de l'ermite Richard Rolle de Hampole († 1349). Le ms. A. 5. 2 (XVe s.), qui contient un grand nombre de traités de ce dernier, renferme aussi trois écrits d'un autre mystique, Walter Hilton († 1396), ou à lui attribués : *Epistle on mixed life* ; *Epistle on Salvation* ; *Of angels' song*. Enfin, le ms. A. 6. 8 (XVIe siècle) a conservé trois ouvrages, apparemment inédits, de John Norton, sixième prieur de la chartreuse de Mount Grace (Yorkshire) au XVe siècle : *Musica monachorum* ; *Thesaurus cordium amantium*, et deux écrits portant le titre de *Devota lamentatio*. Le Dr R. M. Woolley reproduit dans sa préface trois anciens catalogues de la bibliothèque de Lincoln. L. G.

— Avec Lincoln et Salisbury, la bibliothèque de Hereford est à ranger parmi les plus importantes des bibliothèques de cathédrales anglaises dites d'ancienne fondation (*Old foundation*), qui étaient pourvues d'un chapitre de chanoines sé-

Digitized by Google

cullers. Un chanoine de Hereford, le préchantre ARTHUR THOMAS BANNISTER, vient de nous donner un catalogue détaillé des manuscrits conservés dans la bibliothèque de cette cathédrale : *A descriptive Catalogue of the Manuscripts in the Hereford Cathedral Library* (Hereford, Wilson et Phillips, 17 Eign Street, 1927. VIII-190 p.).Une excellente introduction de M. MONTAGUE RHODES JAMES est pleine d'utiles renseignements sur les anciens fonds de cathédrales anglaises, tant d'ancienne que de nouvelle fondation. Parmi les cathédrales de cette dernière catégorie (monastiques) les plus riches en manuscrits sont Durham et Worcester. Sur 220 manuscrits de Hereford, 114 appartiennent à l'ancien fonds de la cathédrale, et la provenance de 48 autres a pu être établie. Les manuscrits patristiques sont assez nombreux. Par contre, la liturgie n'est guère représentée que par trois *codices* ou portions de manuscrits : 1° une *Historia de Conceptione B. Mariae* (Ms. O. 3. IX ; XIIIe s., fol. 114-133) ; 2° Un exemplaire du *De officiis divinis* d'Amalaire (O. 5. IV ; XIIe s.) ; 3° *Manuale*, provenant probablement de Crickadarn (Breconshire) (P. 3. IV, XVe s.). Parmi les *ascetica*, notons le ms. O. 8. I, de la fin du XIVe ou du début du XVe siècle, qui renferme six opuscules de Richard Rolle de Hampole en latin, et, dans le ms. P. 1. VIII du XVe siècle, le traité du même mystique, intitulé *Informacio sancti Ricardi de Hampull scripta Margarete, incluse de Hampull*, écrit en anglais, mais dans un dialecte différent de ceux des copies du même texte qui ont été publiées par C. Horstman. Le plus ancien manuscrit de la collection est un évangéliaire du VIIIe-IXe siècle, coté P. 1. II (V. p. 98-99). L. G.

— *The Librarian's Guide*, édité par MARK MEREDITH (Liverpool, The Literary Year Books Press,1927. 141 p.), contient de très abondants renseignements sur les bibliothèques publiques des Iles Britanniques, des Dominions, et des États-Unis d'Amérique. Les tableaux statistiques placés à la fin de cet Annuaire seront très appréciés des bibliothécaires et des chercheurs. L. G.

— C'est la seconde année que le Dr JAMES MOFFAT, professeur d'histoire ecclésiastique à l' *United Free Church College* de Glasgow, publie *The Expositor's Year Book*. Le volume que nous avons sous les yeux porte en sous-titre : *A Survey of the Biblical and Theological Literature of* 1926 (Londres, Hodder et Stoughton, [1927]. 316 p. Prix : 10 s. 6). Voici les grandes divisions de cette publication : 1° Articles de périodiques et littérature générale sur l'exposition et l'interprétation de la Bible ; 2° Inspiration ; 3° Ancien Testament ; 4° Nouveau Testament ; 5° Religion primitive, histoire des religions, missions ; 6° Apologétique et philosophie de la religion ; 7° Psychologie de la religion ; 8° Mystique ; 9° Science et religion ; 10° Théologie dogmatique ; 11° Culte et sacrements ; 12° Église et vie de l'Église ; 13° Christianisme pratique et moral ; 14° Exposés pratiques et littérature dévote. L'éditeur s'est assuré le concours de trois collaborateurs principaux, M. G. H. Box, professeur d'hébreu et d'exégèse de l'Ancien Testament au Kings' College de Londres, M. WILLIAM FULTON, professeur de théologie systématique à l'université d'Aberdeen et M. T. H. ROBINSON, professeur de langue et de littérature de l'Ancien Testament au *Baptist College* de Cardiff ; mais on ne se rend pas bien compte de la part précise du travail de chaque collaborateur dans l'entreprise commune. Par exemple, qui a fait les dépouillements de la littérature se rapportant au Nouveau Testament, p. 111-165 ? Évidemment ce *Year Book* est une publication digne d'intérêt et qui rendra service à beaucoup de travailleurs. La plupart des travaux sont si-

Digitized by Google

gnalés par une simple référence, mais la référence de ceux qui ont été jugés particulièrement importants est en outre accompagnée d'une analyse ou de quelques courtes réflexions. Il y aurait profit, croyons-nous, à réduire l'espace consacré à ces analyses et réflexions pour donner plus d'extension aux dépouillements. Le mot *exhaustive*, nous le savons, désigne, surtout en matière de bibliographie, un idéal auquel on doit viser plutôt qu'un succès réalisable. L'entreprise présente, de même que le *Subject index to periodicals*, dont il a été plusieurs fois rendu compte ici (voir notamment RHE. 1926, t. XXII, p. 168 et 180-181), suffiraient à le prouver s'il en était besoin. La liste des périodiques ou autres ouvrages représentés par des sigles et qui ont été par conséquent l'objet de dépouillements méthodiques est donnée à la page 9. On y voit mentionnés 17 recueils de langue anglaise, 8 de langue allemande et 6 de langue française, dont la *Revue d'histoire ecclésiastique*. Ce n'est pas énorme. Quelques lacunes sont particulièrement regrettables : rien n'a été extrait de la *Revue d'ascétique et de mystique* pour la section VIII (Mystique) et rien, non plus, du *Jahrbuch für Liturgiewissenschaft* pour la section XI (Culte et sacrements). Espérons que le champ des explorations sera plus étendu dans le volume qui est actuellement en préparation pour l'an prochain. L. G.

— M. Norman BAYNES a consacré quelques lignes à la mémoire du Prof. J. B. BURY, dans *History* (1927, t. XII, p. 135-136). On se souvient que le Prof. Bury est décédé l'an dernier (Voir RHE. 1927, t. XXIII, p. 661-662). L. G.

— Father MATURIN, qui périt le 7 mai 1915 dans le naufrage du *Lusitania*, s'était fait connaître en Angleterre comme un prédicateur éloquent. Comme Anglican il appartint à la communauté des Cowley Fathers, dont la maison est située près d'Oxford. Il fut reçu dans l'Église catholique en 1897. On vient de publier les *Letters of the late Father B. W. Maturin to Lady Evan-Smith* (Londres, Hutchinson, [1927]. xx-107 p. Prix : 4 s. 6), qui font connaître les difficultés par lesquelles cet ecclésiastique eut à passer au moment de sa conversion, ainsi que les luttes intérieures de sa correspondante dans les temps qui précédèrent la sienne. Lady Evan-Smith fut reçue dans l'Église catholique en 1898. La correspondance embrasse les années 1893-1915. L'éditeur, le Rev. Joseph M. Bampton, S. J., qui a connu et guidé Father Maturin ainsi que sa correspondante au moment de leur conversion, a écrit un avant-propos qui nous renseigne sur certains traits de caractère que les lettres ne dévoilent pas. L. G.

— L'autobiographie de feu Albert HOUTIN, *Une vie de Prêtre*, 1867-1912 (Paris, 1926), vient d'être traduite en anglais par WINIFRED STEPHENS WHALE : *The Life of a Priest* (Londres, Watts et Cie, 1927. XXIII-265 p. Prix : 8 s. 6). La traduction est bien faite ; nous n'y avons relevé qu'un petit nombre d'impropriétés ou d'inexactitudes. Plusieurs fois, le mot « abbé » désignant un membre du clergé séculier est fautivement rendu par « abbot » (p.43, 96) tandis que, *vice versa*, un chef d'abbaye est appelé comme en français « abbé » (p. 12, 28). Quelques noms propres sont estropiés : S. Benedict *Labrus* (p. 4[illegible]), Dom Leclerc (p. 92), Feron-*Vran* (p. 262). Les gens sachant de quoi il retourne souriront par ailleurs de voir rendre l'*École des Carmes* par « the Carmelite School » (p.195), et ils chercheront vain ment dans les mots « the apostle of the gentle » (p. 196) le *pun* renfermé dans « l'apôtre des gentilles » de l'édition française (p. 331). En tête de la traduction ont été placées en manière d'avant-propos

Digitized by Google

une lettre sur l'infortuné prêtre adressée par Sir J. G. Frazer au *Times* le 4 août 1926 et une préface signée Giovanni Pioli, qui est tout simplement la reproduction de l'article de la *Contemporary Review* dont nous avons déjà indiqué le caractère (Voir RHE. 1927, XXIII, p. 654). L. G.

— L'assemblée annuelle de la *Catholic Record Society* s'est tenue à Londres le 8 juillet 1927. Cette société très active compte maintenant 359 membres, parmi lesquels figure l'épiscopat catholique anglais et gallois tout entier. Le V. Rev. Chanoine HENSON, recteur du Collège anglais de Valladolid, prépare l'édition des papiers du Collège Saint-Georges de Madrid. La lecture sur *The Lancashire Martyrs*, donnée au nom de la Société au Congrès national des Catholiques le 25 septembre 1926 par le R. P. C. A. Newdigate, S. J., vient d'être publiée par les soins de la *Catholic Truth Society* (13 p. Prix : 1 d.). L. G.

— Un legs fait au Collège universitaire d'Aberystwyth (Pays de Galles) va permettre de fonder dans cet établissement une chaire d'histoire du Pays de Galles. L. G.

— De 1834 à 1841, John O'Donovan, alors au service de l'*Ordnance Survey Department* d'Irlande, se livra à des recherches très étendues sur la topographie du pays. Ses recherches s'étendirent à tous les comtés de l'île. Sa correspondance avec Petrie, Wakeman et O'Curry sur ce sujet est conservée à la bibliothèque de la *Royal Irish Academy* à Dublin ; elle comprend 41 volumes. Très courageusement, le Rev. O'Flanagan (2 Fontenoy Terrace Bri Chualann, Co. Wicklow) a entrepris de reproduire cette correspondance par le moyen de copies dactylographiées. Il fournira tous les détails désirés sur cette entreprise à ceux qui s'adresseront à lui. L. G.

— *Cours et conférences.* — Les lectures publiques suivantes ont été faites à University College, à Londres, pendant le premier trimestre de l'année académique 1927-1928 : *Michelet et l'Angleterre*, par M. Jean M. CARRÉ, professeur à l'Université de Lyon (7 oct. 1927) ; *The Library of University College*, par le bibliothécaire, M. J. A. WILKS (10 oct.) ; *The Literary and Historical Study of the Bible*, par Miss M. S. WEST : *New Testament. Gospels* (10 oct.), *Acts, Epistles and Revelation* (11 oct.), *Old Testament* (14 oct.) ; *Art in the Duchy of Burgundy*, par le Prof. TANCRED BORENIUS (14 oct.) ; *Tribal Constitutional History*, par le Prof. J. E. G. DE MONTMORENCY (20 oct.) ; *Regions and Place-Names in Norway*, par M. J. C. GRÖNDAHL (9, 16 et 23 nov.) ; *More London Place-Names*, par Miss E. JEFFRIES DAVIS (10, 17, 24 nov. et 1er et 8 décembre) ; *Di alcuni poeti scienziati dell' Ottocento*, par le Dr A. M. BASSANI (17 nov.) ; *The Report of the Departmental Committee on Libraries*, par C. M. O. G. DOUIE (23 nov.) ; *La lirica del Paradiso*, 8 lectures sur Dante, par le Dr C. PELLIZZI, dont la première le 30 nov. ; *The Equipment of a Mediaeval House*, par M. H. CLIFFORD SMITH, conservateur au *Victoria and Albert Museum* (6 déc.) ; *Seals, Mediaeval and Modern*, par M. HILARY JENKINSON (12 déc.).

— Ayant pris possession de la chaire royale d'histoire de l'université de Cambridge (voir RHE. 1927, t. XXIII, p. 922), le Professeur Trevelyan a donné sa leçon inaugurale le 26 octobre sur *The present Position of History*. Le texte en a été publié par Longmans, Green et Cie de Londres (29 p. Prix : 2 s. 6). Il y rend hommage à son prédécesseur, J. B. Bury et au prédécesseur de celui-ci, Lord

Digitized by Google

Acton, et il montre ce que ces deux maîtres ont fait pour l'établissement de l'école historique de Cambridge, laquelle occupe aujourd'hui une position éminente en Angleterre. Il esquisse ensuite la mission de l'historien dans la société actuelle et ce que notre société attend de l'enseignement de l'histoire.

L. G.

— *Nominations.* — Le 3 octobre 1927, M. EDWARD JOHN GWYNN a été élu prévôt de Trinity College, à Dublin, en remplacement du Dr Bernard, décédé (Voir RHE. 1927, t.XXIII, p. 923). Frère de M. Stephen Gwynn et fils du Rev. John Gwynn, *regius professor* de théologie à Trinity College (Voir RHE. 1927, t. XXIII, p. 655), le nouveau prévôt est né en 1868. Il fut élu *fellow* de Trinity College en 1893 et *lecturer* de langues celtiques à l'université de Dublin en 1907. Celtiste remarquable, M. Gwynn a édité plusieurs anciens textes irlandais importants et collaboré à *Hermathena, Eriu* et aux *Proceedings of the Royal Irish Academy.*

M. REGINALD ALLENDER SMITH, qui est entré au British Museum en 1898, vient d'être nommé conservateur des antiquités britanniques et médiévales de ce musée. Il succède à M. O. M. DALTON, l'archéologue bien connu, qui prend sa retraite. M. R. A. Smith est vice-président de la *Society of Antiquaries* de Londres M. EDGAR JOHN FORSDYKE prend sa succession au département des antiquités..

M. J. A. HERBERT, conservateur des manuscrits au British Museum, ayant pris sa retraite en novembre, M. HAROLD IDRIS BELL, entré au Musée en 1903, prend sa succession. M. Bell s'est spécialisé dans l'étude des papyri grecs ; il est secrétaire honoraire de l'*Egypt Exploration Fund.* Quant à M. Herbert, il est connu de tous les médiévistes comme le continuateur du *Catalogue of Romances in the Department of Manuscripts in the British Museum* de Ward (t. III, 1910). Il a aussi publié un ouvrage intitulé *Illuminated Manuscripts* (1911). L. G.

— *Décès.*— Au début de septembre 1927, le Rev.CHARLES PLUMMER, *fellow* de Corpus Christi College à Oxford depuis 1873. Il était né le 24 janvier 1851 dans le Northumberland. Son frère aîné, le Rev. Alfred Plummer est mort le 17 avril 1926, âgé de 85 ans (RHE. 1926, t. XXII, p. 708). Bien qu'il ne fût que diacre, Charles Plummer remplit les fonctions de chapelain de son collège, où il vécut, dans la retraite et l'étude, plus d'un demi-siècle. Ses connaissances historiques, liturgiques et linguistiques étaient très étendues et très solides. Il a édité des textes irlandais et la *Chronique Anglo-saxonne* ; mais son chef-d'œuvre est assurément son admirable édition de l'*Histoire ecclésiastique* de Bède. De 1875 à 1883, il exerça les fonctions de *lecturer* d'histoire moderne. Il fut longtemps curateur de la Bibliothèque bodléienne, bibliothécaire de son collège et membre de la *Dante Society.* Cependant, il ne faudrait pas s'imaginer que ce très grand érudit mena au fond de son collège « the self-centred life of a college don. » Élu « guardian of the poor » en 1890, cet homme savant et modeste consacrait ses loisirs à visiter les pauvres et à les secourir. Voici la liste de ses principaux travaux et des éditions dont on lui est redevable : *Two of the Saxon Chronicles parallel* (1892-99) ; *Ven. Bedae Historia ecclesiastica gentis Anglorum* (1896) ; *The Life and Times of Alfred the Great* (1902) ; *Vitae Sanctorum Hiberniae* (1910) (Cfr RHE. 1911, t. XII, p. 526-528) ; *On two Collections of Latin Lives of Irish Saints* (*Zeitschrift für celtische Philologie*, 1905, V, 429 s.) ; *Some new light on the Brendan legend* (*Zeitsch. f. celt. Phil.*, V, p. 124-141) ; *Vie et miracles de S. Laurent, archevêque de Dublin* (*Analecta Bollandiana*, 1914, t. XXXIII, p. 121-186) ;

Digitized by Google

Devotions from ancient and modern sources (1916) ; *Betha Náem nÉrenn* (1922) (Cfr RHE. 1923, t. XIX, p. 213-215) ; *Miscellanea hagiographica Hibernica* (Subsidia hagiographica, XV, 1925) ; *Irish Litanies* (H. Bradshaw Soc., 1925) (Cfr RHE. 1926, t. XXII, p. 175-177) ; *On the Colophons and Marginalia of Irish Scribes* (*British Academy*, 1926) (Cfr RHE 1926, t XXII, p.919). Il a, de plus, collaboré à *Eriu* et à la *Revue celtique*. Il a légué à la bibliothèque de l'université de Louvain un lot de sa bibliothèque, comprenant notamment d'anciennes éditions de chroniqueurs français.

Le 27 septembre, à Chislehurst (Kent), le Dr W. C. Bolland, qui s'est fait principalement connaître par ses publications de documents juridiques anglais des xiiie et xive siècles, édités par la *Selden Society*. Il était né le 22 novembre 1854. Il s'était fait inscrire au barreau en 1880. Il a donné une série de lectures à l'université de Londres en 1924. Le cours professé par lui, l'année d'avant (1922-1923), à l'université de Cambridge, dans la chaire Sandars de bibliographie, a été publié sous le titre de *A Manual of Year Book Studies*.

Le 6 novembre, à Oxford, le Dr D. G. Hogarth, éminent archéologue, président de la *Royal Geographical Society* et conservateur de l'*Ashmolean Museum* d'Oxford. Pendant vingt ans, de 1887 à 1907, il dirigea des fouilles importantes en Orient, en Asie-Mineure, à Chypre, en Égypte, à Éphèse et ailleurs.

Le 11 novembre, M. F. T. Dalton, qui fut sous-éditeur du *Times Literary Supplement*, depuis la fondation de cette revue jusqu'en 1923. Il était âgé de 72 ans.

Le 11 novembre, à Oxford, Miss Alice Gardner, à l'âge de 73 ans. Elle enseigna l'histoire à Newnham College (Cambridge) et, pendant la guerre, à l'université de Bristol. Elle a publié notamment : *Studies in John the Scot* (1900), *The dore of Studium, his Life and Times* (1905), *The Lascarids of Nicaea* (1912).

A Londres, le 28 novembre, le V. Rev. Andrew Ewbank Burn, doyen du chapitre de Salisbury, qui jouissait dans son Église d'une haute réputation de science et de zèle pastoral. Il était né le 17 janvier 1864. On lui doit : *The Athanasian Creed and its early Commentaries* (*Texts and Studies*, IV, i, 1896) ; *An Introduction to the Creeds and to the Te Deum* (1899) ; *Niceta of Remesiana* (1905) ; *Facsimiles of the Creeds from early Manuscripts* (H. Bradshaw Soc., t. XXXVI, 1909) avec des notes paléographiques de L. Traube ; *The Athanasian Creed* (1912) ; *The Council of Nicaea* (1925) ; *The Hymn Te Deum and its Author* (1926) (Voir RHE 1927, t. XXIII, p. 389). Le Dr Burn collaborait à diverses revues, notamment au *Journal of Theological Studies*. L. Gougaud, O. S. B.

Autriche

— M. H. Zatschek a étudié, dans les *Mitteilungen des oesterr. Instituts für Geschichtsforschung* (1927, t. XLII, p. 164-267), la diffusion et l'influence du célèbre recueil de formules du moine Marculf (viie siècle) : *Die Benutzung der Formulae Marculfi und anderer Formularsammlungen in den Privaturkunden des* viii. *bis* x. *Jahrhunderts*. Il est incontestable que ces formules ont été utilisées avant le xe siècle dans les chartes privées des abbayes de Fulda, Lorsch, Werden, Prum, Murbach, Gorze, Weissenburg, St-Gall, Reichenau, Mondsee, Ratisbonne, Passau et Freising. L'influence de Marculf est surtout sensible dans les actes de donation en faveur d'établissements religieux ; elle l'est beau-

Digitized by Google

coup moins dans les contrats d'échange ou de vente. Un chapitre spécial est consacré à combattre l'opinion récente de M. Schroeder, qui place l'origine des formules de Lindenbrog dans des territoires non saliques ; M. Zatschek défend vigoureusement l'ancienne thèse de l'éditeur Zeumer, tout en admettant que ces formules de droit privé ont été utilisées et remaniées en Bavière et en terre non salique. H. N.

— Le *Jahrbuch der Kunsthistorischen Sammlungen des alterhöchsten Kaiserhauses*, depuis l'armistice *Kunsthistorischen Sammlungen in Wien*, occupait une des toutes premières places parmi les grands périodiques consacrés à l'histoire de l'art. Ses trente-six volumes in-folio, publiés en l'espace de quarante deux ans sous la direction de H. Zimmermann, forment une collection d'études remarquables sur l'histoire de la peinture, de la sculpture et des arts industriels. Mais cette publication souffrit elle aussi de la rude secousse des événements politiques et, de 1919 à 1925, trois de ses volumes seulement purent paraître, et non sans peine. Son avenir aujourd'hui semble mieux assuré. Le premier volume d'une nouvelle série a paru en 1926, sous la direction de L. Planiscig, chez l'éditeur A. Schroll. Il conserve le format et l'étendue adoptés précédemment, et ne le cède aux meilleurs volumes de la collection, ni par l'excellence des reproductions, ni par la valeur scientifique des études. Celles-ci sont mentionnées dans notre bibliographie et il serait superflu de les énumérer encore ici. Appelons seulement l'attention sur les articles consacrés à la peinture et à la sculpture italienne, vénitienne en particulier, sur l'étude de L. Baldass consacrée à Jérôme Bosch et plus spécialement encore sur trois études, longues et fort documentées, de A. Weingärtner sur la section séculière du trésor impérial, aujourd'hui plus accessible ; de E. Kris sur le style rustique chez l'orfèvre Wenzel Jamnitzer, le verrier et céramiste Bernard Palissy, comme aussi dans la Renaissance italienne ; de Fr. Dworschak sur la médaille de la Renaissance en Autriche. R. M.

— La *Leo-Gesellschaft* a tenu sa séance annuelle à Bregenz, près du lac Constance. Ch. Wessely, le papyrologue viennois très connu, y a fait une conférence remarquable sur la *Résurrection du christianisme primitif*. Le Dr. A. Dörrer, bibliothécaire à Innsbruck, a parlé des *Extensions des jeux de passion (Passions-Spiele) du Tyrol méridional*. Le Dr F. M. Willam a donné des détails très intéressants sur le thème : « *Autriche et Allemagne* ». La séance fut suivie d'une excursion à Constance, ville du concile, et d'une conférence du Dr J. Hollnsteiner, de Vienne, sur l'*Importance du concile de Constance pour l'histoire universelle*. La séance, à laquelle participaient des savants d'Autriche, d'Allemagne et de Pologne, était présidée par le cardinal Piffl, archevêque de Vienne. J. Hollnsteiner.

— A la mi-septembre a eu lieu à Graz une réunion de trois grandes sociétés historiques : la Société des historiens allemands, la Conférence des Instituts de publication d'histoire nationale, et la Société des professeurs d'histoire allemande. Environ 500 membres et amis de ces sociétés s'étaient réunis, et la liste des participants portait les noms des plus illustres historiens allemands ; signalons O. Redlich et von Srbik de Vienne, Merkle de Wurtzbourg, Édouard Meyer de Berlin, Brandi de Gœttingue, Chroust de Wurtzbourg, Wilcken de Berlin, Koetschke de Leipzig, Aldasy et Domanovsky de Budapest. Les conférences les plus intéressantes furent celle où le professeur Münzer de Munster exposa

Digitized by Google

les procédés que possède le critique pour juger les œuvres antiques, et celle où Wenger, de Vienne, fit connaître les résultats et prévisions de l'investigation des papyrus pour l'histoire du droit. Parlant des diplômes du moyen âge et de leur connexion avec les sources de la civilisation antique, M. Heuberger, d'Innsbruck,non seulement toucha à beaucoup de choses intéressantes pour les sciences auxiliaires de l'histoire, mais donna aussi des aperçus très importants pour la culture historique. Le professeur Holtzmann, de Halle, fit une conférence remarquable sur les problèmes du moyen âge : les rapports de l'Empire avec la Papauté. La discussion qui fut amorcée par la conférence de O. Redlich sur l'atlas historique des pays alpins, a été un des résultats les plus heureux de cette réunion. Le mérite d'Édouard Richter et le succès de sa méthode rétrospective pour la géographie et pour l'histoire furent mis en pleine lumière. La conférence de M. Merkle sur Savonarole fut remarquable. Elle a fait saisir la personnalité complexe de Savonarole, qui s'explique par la conscience de sa vocation prophétique et par les conditions spéciales de son milieu. Cette réunion fut vraiment féconde en suggestions de tout genre. J. H.

— *Nominations.* — Le Professeur Ém. v. Ottenthal prend sa retraite comme chef de l'Institut autrichien pour les recherches historiques. Pour le moment, la direction de l'Institut est entre les mains du président de l'Académie des Sciences de Vienne, le Dr O. Redlich. Le successeur d'Ottenthal dans la chaire d'histoire du moyen âge et des sciences auxiliaires de l'histoire est le professeur Dr J. Hirsch de Prague. J. H.

Belgique

— La *Revue Bénédictine* (1927, t. XXXIX, p. 185-197) vient de terminer sa série de notices descriptives, commencée en 1924, intitulées : *Membra disjecta* ; on sait que, sous ce nom, il faut entendre « des tomes [de mss] destinés à former une série continue et qui sont maintenant disjoints, soit dans une même bibliothèque, soit dans des dépôts différents ». Ce répertoire, dirigé par Dom de Bruyne, comprend la minutieuse description de 92 mss démembrés au cours des temps, existant dans les bibliothèques d'Amiens, Arras, Autun, Berne, Bruges, Bruxelles, Douai, Grenoble, Liége, Louvain, Metz, Paris, St-Gall, St-Omer, Troyes, Vienne, etc. Les auteurs ordinaires sont Dom de Bruyne et Dom A. Wilmart, avec la collaboration du prof. E. A. Lowe, de Cambridge, et A. Rome. Parmi ces lambeaux de mss figurent non seulement des œuvres des Pères, mais des fragments d'auteurs du moyen âge, des lectionnaires, des évangéliaires, des écrits hagiographiques. Ce précieux catalogue, qui ne s'adresse qu'à l'érudition ecclésiastique la plus méticuleuse, rendra de grands services aux bibliothécaires, aux paléographes et à ceux qui s'intéressent à l'histoire littéraire du moyen âge. L'exemple de Dom de Bruyne mérite de trouver des imitateurs ; espérons, d'autre part, qu'une seconde série suivra. H. N.

— Après avoir terminé son *Cours de religion*, si instructif et si bien accueilli (cfr RHE. 1924, t. XX, p. 142-143), M. le chanoine Verhelst s'est tourné du côté de l'exégèse et voici qu'il nous donne, comme prémices de ses travaux scripturaires, une belle étude sur le premier évangile (*Évangile selon saint Matthieu. Traduction et commentaire*. Malines, Dessain, 1927. In-8, 390 p. F. 25). En com-

Digitized by Google

binant les récits du premier évangile avec les endroits parallèles des autres, c'est en fait une biographie assez complète du Sauveur qu'il nous présente, celle qui a suffi à l'instruction religieuse des premières générations chrétiennes. Le but poursuivi est le même que dans le *Cours de religion* : éclairer et fortifier les convictions chrétiennes du public instruit. C'est donc avant tout un travail d'édification qu'il poursuit. En retraçant avec précision les événements de la vie de Jésus, et en rapportant le fidèle écho de sa parole, il nous invite aussi à en dégager les leçons pratiques pour la conduite de la vie. Mais qu'on ne s'y trompe pas. Sans apparat scientifique, M. Verhelst fait œuvre de science. Cette traduction élégante, exacte et claire, ce commentaire pénétrant et ému supposent beaucoup de réflexion et de recherches et une ample connaissance des résultats de l'exégèse. On s'en convaincra déjà en lisant le chapitre préliminaire sur la situation géographique et politique de la Palestine à l'époque de Notre-Seigneur et sur le premier évangile, et les notes finales consacrées aux frères du Seigneur et à la chronologie de la Passion. En cours de route encore, si l'auteur s'est préoccupé de déduire les conclusions dogmatiques, morales et ascétiques des textes qu'il commentait, il s'est cependant attaché rigoureusement à leur sens littéral, soucieux avant tout de ne leur faire dire ni plus, ni moins, ni autre chose qu'ils ne disent. É. TOBAC.

— M. A. DELATTE vient de publier un recueil de textes grecs appelés à rendre les plus grands services à nos études : *Anecdota Atheniensia*. T. I : *Textes grecs inédits relatifs à l'histoire des religions* (dans la Bibliothèque de la Fac. de Phil. et lettres de l'Univ. de Liége. Liége, H. Vaillant-Carmanne, 1927. In-8, VIII-740 p. Fr. 80). On y trouve 41 textes publiés par extraits ou en entier touchant l'astrologie, l'alchimie, la divination, la magie, etc. provenant des bibliothèques d'Athènes, de Londres et de Paris. Citons quelques morceaux qui nous intéressent particulièrement. *Le Testament de Salomon* (p. 211-227) est un curieux morceau de démonologie mêlé de formules d'exorcisme ; le numéro suivant (p. 228-263) contient des exorcismes « intéressants pour les infiltrations des doctrines magiques et gnostiques qu'on y observe » ; puis, viennent (p. 272-288) deux versions nouvelles de l'*Apocalypse de la Vierge*, une version inconnue de l'*Inventio sanctae crucis* (p. 289-298) ainsi qu'une curieuse variante de l'histoire de la fondation de Sainte-Sophie (p. 299-312) ; l'histoire des hérésies est représentée par des extraits d'un ms. du XVe siècle (p. 313-321), la chorographie ecclésiastique par un court fragment du Xe siècle et les prophéties théosophiques par quatre chapitres (p. 322-332). L'histoire de la naissance et de l'éducation de Mahomet occupe de copieux morceaux (p. 333-357). Le grand traité de magie de Salomon est à consulter aussi pour la démonologie (p.397-445), de même que les recettes magiques (p. 111-148 ; 456-510 ; 572-648). Ajoutons que la plupart de ces mss sont relativement récents et ont besoin d'être rattachés à des textes antérieurs. H. N.

— Parmi les écrits apocryphes, seul l'Évangile de Nicodème jouit d'une certaine popularité dans les Pays-Bas : l'auteur de *Vanden Levene ons Heren* y puisa largement ; Boendale l'inséra dans *Der Leken Spieghel*, et on en a conservé quelques rares manuscrits. Dans les *Verslagen en Mededeelingen* de l'Académie flamande (1926, p. 546-87), M. J. JACOBS, sous le titre : *Een Nieuw Mnl. handschrift van het Evangelie van Nicodemus*, examine et publie un manuscrit du milieu du XVe siècle, qui vient d'être découvert au béguinage de Diest. Le texte semble être une copie d'un original plus ancien et fut transcrit aux environs de

Digitized by Google

Diest, peut-être par les Sœurs du couvent de Mariendaal. Il présente d'assez nombreuses divergences avec le texte de Tischendorf. A. Boon.

— Le livre de Dom H. Leclercq, *Saint Jérôme* (Louvain, Em. Warny, 1927. In-12,176 p.), n'est pas une biographie ordinaire, simple exposé ou résumé d'une existence plus ou moins remplie, plus ou moins glorieuse ou utile, plus ou moins soit instructive, soit édifiante. Le petit volume se présente plutôt comme un tableau raccourci de la situation générale de l'Église à un tournant de son histoire. En esquissant ce tableau, Dom Leclercq, si connu par d'autres oeuvres historiques de première importance, a conscience de ne point sortir de son rôle habituel ; car, remarque-t-il, « saint Jérôme a canalisé quatre siècles de tradition chrétienne et catholique ». Le plan et le récit sont de tout point dignes d'une plume exercée et alerte. L'historien s'y montre, jusque dans les moindres détails, parfaitement au courant du sujet et des contours. Les faits, les voyages, les travaux littéraires, les luttes doctrinales ou personnelles, tout est narré ou rappelé succinctement, mais objectivement, impartialement, avec le souci constant de bien situer chaque détail dans son cadre naturel, d'en saisir et d'en signaler la cause ou l'occasion dans les circonstances de lieu et de temps ou dans le caractère, si tranché et si énergique, parfois aussi si rude et si rugueux, si enclin à excéder, de Jérôme. Un des mérites les plus saillants et des plus grands charmes de ce livre, est précisément l'analyse psychologique qui, sans longue dissertation, en pénètre et en vivifie toutes les pages, découvrant ou laissant entrevoir les dessous des événements importants, aussi bien que de certains incidents ou procédés étranges et déconcertants. De ce point de vue, quelques chapitres sont spécialement remarquables, ; j'indique, entre autres, ceux qui sont intitulés : *Jérôme épistolier, Jérôme frondeur, Jérôme érudit.* J. Forget.

— Dom B. Capelle souligne avec force, dans *L'épître* 211e *et la règle de saint Augustin* (*Analecta Praemonstratensia*, 1927, t. III, p. 369-378), les rapports textuels qui existent entre la *regularis informatio* et la *Regula ad monachos*, celle-ci découlant de celle-là. Il rejette l'opinion défavorable des derniers éditeurs de l'épître et de la règle (en 1911 et 1926), Goldbacher et P. Schroeder, qui voient dans la règle le texte même de l'épître à peine retouché ; S.Augustin aurait ainsi fait place en quelque sorte à un reviseur. De la comparaison du ms. de la règle (P. viie ou viiie s.) avec le ms. capital (F xive s.) de l'épître il résulte assez nettement « que le reviseur de l'épître fut scrupuleusement conservateur ; il n'altéra le texte que lorsque c'était indispensable... » ; la règle est donc bien entièrement de S. Augustin. H. N.

— Sous le titre laconique : *Une charte au pays de Chimay en* 887 (Gand, Erasmus, 1926. In-8, 126 p. et 1 pl.), M. V. Lebrun publie une étude critique bien conduite sur les donations faites en 887 (?) par Erlebold, du pays de Mézières, à Ste-Monégonde, et la fondation de la maison religieuse de Salles-lez-Chimay. Il examine longuement toutes les questions qui se rattachent à cet acte intéressant, connu seulement par une copie du xive siècle : authenticité, date, auteur et destinataire, nature des donations, couvent de Salles, reliques, Normands, mense conventuelle, etc. A la suite de Duvivier et de van der Kindere, M. Lebrun conclut à l'authenticité du document d'Erlebold, manifestement interpolé à la date et en plusieurs autres endroits. Peut-être faut-il, selon nous, aller encore plus loin et révoquer en doute l'authenticité des mots essentiels : *advocatus et defensor sancte congregationis familie*, qui n'inspirent pas confiance. H. N.

Digitized by Google

— L'étude de M. P. Rolland : *Les Monumenta Historiae Tornacensis saec.* XII. Étude critique (*Annales de l'Académie royale d'Archéologie de Belgique*, t. LXXIII, p. 255-313. Extrait. Anvers, 1926) a fait l'objet d'une communication à l'Académie royale d'archéologie (cfr RHE. 1926, t. XXII, p. 446). Sous le titre général : *Monumenta historiae Tornacensis saec.* XII, on entend cinq pièces d'allure narrative, sorties des « scriptoria » ecclésiastiques de Tournai entre les années 1140 et 1185 ; ce sont : le *Liber de restauratione monasterii S. Martini Tornacensis* ; sa *Continuatio* ; les *Historiae Tornacenses* ; la *Vita Eleutherii* ; le *Liber de antiquitate urbis Tornacensis.* — Le *Liber de restauratione* a été rédigé en entier par Herman, ou Hériman, de Tournai, abbé de Saint-Martin : entrepris entre le 2 mai et le 14 juin 1142, il fut terminé après le 1er nov. 1146, vraisemblablement au début de 1147. Un *continuateur* s'est borné à ajouter quelques lignes, à faire de légères modifications dans le corps du récit, entre 1160 ou 1171 et 1184 ; rien de plus, contrairement à l'opinion de Waitz. Les *Historiae Tornacenses* ont paru après 1146-1147 ; on ne sait rien de l'auteur, si ce n'est qu'il était déjà moine de Saint-Martin en 1119. Mais c'est dans les *Historiae* que l'on trouve, d'une certaine lettre encyclique, composée en 1146 par Hériman, un texte plus intégral que dans le *Liber de restauratione.* Quant à la *Vita Eleutherii*, dont la genèse, d'après les *Historiae*, doit être cherchée dans les prétendues visions ou extases — au nombre de trois (Vita, Elevatio, Miracula), — du jeune chanoine tournaisien Henri (1141), elle serait reprise d'une rédaction antérieure (*Vita Ia*) et l'auteur caché en serait Hériman lui-même. La *Vita* primitive daterait de l'époque de l'évêque Heidilon (880-902). On peut lui attribuer la vie même d'Éleuthère, et son auteur, qui fut contemporain de l'élévation du corps de S. Éleuthère (18 sept. 897) et qui écrivit, sans doute, à cette occasion, doit en avoir fait le récit ; l'épisode de Féréol lui revient aussi, de même que le développement sur l'orthodoxie du saint et surtout sur sa mort. Le but immédiat de cette *Vita Ia* aurait été la restauration de la basilique de Saint-Étienne qui venait d'être détruite, sans doute par les Normands. Une autre source indiquée de la *Vita Eleutherii* de 1141, ou *Vita IIa*, est un *Tractatus miraculorum* (improprement appelé *Tractatus S. Fereoli*), lequel apparaît à son tour comme un amalgame de données venues d'ailleurs, ou de la *Vita Ia*, à l'exception des ch. V, VII, X. De son côté, l'auteur de la *Vita IIa* a poursuivi un but de piété : promouvoir le culte de S. Éleuthère et introduire celui de S. Féréol, un but d'autonomie religieuse : le rétablissement de l'évêché particulier de Tournai, à l'encontre de la thèse unioniste de la *Vita Medardi.* Enfin, l'auteur du *Liber de antiquitate urbis Tornacensis* serait le même que celui de la *Vita Eleutherii IIa*, et, de plus, une certaine relation littéraire est à relever entre le *Liber de antiquitate* et le *Liber de restauratione.* « C'est ainsi, conclut M. Rolland, que la personnalité d'Hériman domine, comme une énigme, l'ensemble des monuments historiques tournaisiens du XIIe siècle ». — Ces hypothèses ou ces suggestions sont à retenir. Qu'elles épuisent cependant tous les aspects du problème ardu et complexe, soulevé et discuté par M. Rolland avec beaucoup d'ingéniosité et même d'érudition, nous nous permettons d'en douter. Ainsi, par exemple, le manuscrit n° 1409 (K. 794) de la bibliothèque municipale de Reims mériterait un examen approfondi. L'« énigme » est parfaitement mise en relief ; mais plus de rigueur dans la méthode, plus de précision et moins de verbosité nous paraîtrait convenir dans la recherche de la solution.

F. Baix.

Digitized by Google

— La collection *Pax* exploite avec persévérance et succès les inépuisables richesses de la tradition bénédictine et les accommode aux goûts et à l'utilité des contemporains. Les moniales de Dourgne composent un florilège des plus beaux textes de sainte Gertrude et de sainte Mechtilde en les présentant dans l'ordre de l'année liturgique. Le premier volume vient de paraître : *L'année liturgique d'après Ste Gertrude et Ste Mechtilde.* I. De l'Avent à la Septuagésime (Collections « Pax ». Vol. XXVII. Maredsous, Abbaye, 1927. In-12, LV-178 p. Fr. 10). La traduction bien comprise joint l'élégance à la fidélité. Elle est précédée d'une préface étendue qui met le lecteur peu initié au courant des problèmes que posent la vie et les œuvres des deux mystiques saxonnes.

P. DEBONGNIE, C. SS. R.

— Les deux brochures du R. P. J. DE GHELLINCK, S. J., *Les Franciscains en Chine aux* XIIIe *et* XIVe *siècles* (Collection Xaveriana. Louvain, 11, rue des Récollets, 1927. In-16, 80 p.), constituent la plus captivante des lectures. Elles racontent, avec une étonnante richesse d'information, les tentatives héroïques d'apostolat opérées par les Franciscains dans la Chine du moyen âge. Elles nous disent ce que furent et ce que voulurent faire un Jean de Plano-Carpini, un Guillaume de Rubrouck, un Jean de Montecorvino, un Marignolli. Pages écrites par un historien maître de son sujet, en un style où le charme et la densité ont su s'allier parfaitement.

R. MICHEL.

— Dans la collection in-8° du *Recueil de textes* de la Commission royale d'histoire a paru *La chronique de Jean de Hocsem*, nouvelle édition publiée par G. KURTH (Bruxelles, Kiessling et Cie, 1927. In-8, LXXXV-445 p.). L'éditeur examine longuement, dans l'introduction, la vie de Hocsem (1279-1348), ses œuvres, dont le *Chronicon* est la principale, et les manuscrits (2 perdus et n° 18658 de la Bibliothèque royale). Quant au texte, Kurth n'apprend rien de neuf, mais il a bien fait d'encadrer le récit de Hocsem d'un excellent commentaire historique qui faisait défaut à l'édition de Chapeaville de 1613. Hocsem, avec son style raboteux, est un historien digne de foi, bien informé des événements de l'Église de Liége et jugeant ceux-ci sans parti-pris. Comme l'édition s'adresse surtout aux étudiants en vue d'exercices critiques, la division adoptée par Chapeaville en chapitres, livres et intitulés aurait pu être omise ou rejetée, en partie, après le texte ; par contre, on aurait pu munir ce dernier de l'indication de l'année placée en haut des pages. P. 45, le mot *canistrum* aurait pu figurer au glossaire. Dom U. Berlière et M. J. Closon ont soigneusement veillé à la continuation de l'édition et l'ont enrichie de ci de là de notes précieuses.

H. N.

— L'étude de M. P. BONENFANT : *Les origines et le caractère de la réforme de la bienfaisance publique aux Pays-Bas sous le règne de Charles-Quint* (parue dans la *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1926, t. V, p. 887-904 ; 1927, t. VI, p. 207-230) intéresse l'histoire des idées religieuses à la veille de la Réforme. L'auteur détermine exactement les sources inspiratrices du célèbre édit de Charles-Quint, du 7 octobre 1531, qui, en réformant l'assistance publique aux Pays-Bas, proclamait deux principes nouveaux, celui de l'interdiction absolue de la mendicité et celui de la centralisation des secours. La critique excellente de M. Bonenfant montre qu'il n'y a pas lieu d'attribuer la nouveauté de cette réforme ni à l'espagnol Vivès, ni à l'action de capitalistes, de juristes ou d'érasmiens imbus des principes de la Renaissance, comme le voudrait M. H. Pirenne ; d'après lui,

Digitized by Google

elle serait due à « une curieuse et généralement inconsciente introduction des principes luthériens ». Mais cette réforme n'a point laïcisé la bienfaisance publique, cette laïcisation étant déjà, dans une large mesure, réalisée auparavant ; elle a plutôt renforcé l'influence de l'Église sur les enfants pauvres ; elle n'a donc pu favoriser de cette façon le progrès du protestantisme. Les observations bien présentées de M. Bonenfant emportent facilement la conviction. H. N.

— Nous avons à signaler deux bonnes études sur l'organisation de la Compagnie de Jésus en Belgique. durant le premier siècle de son existence. La première est due à M. F. Claeys-Bouuaert ; elle est élaborée d'après des papiers communiqués par A. Cauchie, et a pour titre : *Une visite canonique des maisons de la Compagnie de Jésus en Belgique* (1603-1604). *Rapports des visiteurs Olivier Manare et Léonard Lessius, envoyés au P. Général Claude Aquaviva* (dans le *Bulletin de l'Institut historique belge de Rome*, 1927, fasc. VII, p. 5-116). Ces pièces, au nombre de dix-neuf, proviennent des archives de la maison-mère au Gesù, à Rome ; ce sont des rapports administratifs que deux hommes éminents, les PP. Manare et Lessius, adressèrent au P. Général Aquaviva, en qualité de visiteurs des couvents de la Compagnie en Belgique, concernant à la fois l'état moral et matériel de ces maisons (Manare) et l'enseignement qui y était donné (Lessius). Le rôle le plus actif incomba au P. Manare qui visita en 1603 et 1604 les maisons, résidences ou collèges de Bruxelles, Anvers, Tournai, Liége, Courtrai, Lille, Ypres, Bergues St-Winnoc, Valenciennes, Maestricht, Douai et Cambrai. On devine l'intérêt capital de ces rapports et instructions, non destinés à la publicité sur l'état de la Compagnie dans une province aussi fortement ébranlée que la Belgique par les troubles religieux du XVIe siècle. Nous pouvons étudier ainsi les difficultés et tâtonnements du début, les causes du succès des Jésuites, les méthodes utilisées, les écueils évités, l'organisation de l'apostolat, etc. Quelques renseignements frapperont particulièrement : conduite vis-à-vis du gouvernement concernant les emplois publics, catéchisme, culte, prédication, pratiques de dévotion, fréquenta ion des sacrements, administration des biens, discipline (éviter en récréation de juger à la légère les princes catholiques, défense de prononcer des oraisons aux repas des funérailles), enseignement, etc.

L'étude de M. L. Halkin : *Les origines du collège des Jésuites et du séminaire de Liége* (dans le *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, 1926, t. LI, p. 83-191), montre pour un cas concret les difficultés sans nombre rencontrées par les Jésuites lors de leur établissement dans une cité épiscopale. A Liége, la tâche était particulièrement ardue, car l'organisation d'un collège de Jésuites, en 1581, se compliquait ici par la création, en 1589, d'un séminaire épiscopal, dont on avait espéré confier l'enseignement aux Pères, ensuite, par l'extinction des Frères de la Vie commune, enfin, par l'antipathie qui existait à Liége comme ailleurs aux Pays-Bas envers la Compagnie, en qui l'on voyait un instrument du pouvoir espagnol. De 1542 à 1589, divers projets de R. de Berghe et de G. de Groesbeek furent élaborés pour réunir un collège d'humanités, avec enseignement gratuit, confié aux Pères Jésuites, et un séminaire, sous la direction de l'évêque ; ces projets hybrides ne purent réussir et on s'arrêta à la solution péniblement élaborée de 1581-1589. Le travail de M. Halkin est remarquablement documenté et intéressant ; je lui signale qu'à l'évêché de Liége il existe un précieux cartulaire des Frères de la Vie commune, qui a passé inaperçu jusqu'à présent. H. N.

Digitized by Google

— M. V. Habran, curé d'Erneuville, publie (dans les *Annales de l'Institut archéologique du Luxembourg* (Arlon), 1927, t. LVIII, p. 1-40), sous le titre : *Coutumier ecclésiastique de sire de Marlet, doyen de Bastogne*, 1646-1671, un document de réelle valeur, tiré des archives de l'État à Arlon. Il s'agit des *consuetudines concilii Bastoniensis* ou notes rédigées par le doyen de Bastogne, vers 1648, sur ce qui se pratiquait anciennement et à son époque dans son doyenné touchant le presbytère, les relations des curés avec leurs supérieurs et leurs paroissiens, les honoraires, les lépreux, les personnes privilégiées (seigneur, patron et collateur). M. Habran a donné une traduction française de la pièce latine et établi, çà et là, des rapprochements avec les usages d'autres doyennés, notamment celui de Beeringen. Quelques-uns de ces usages remontent au moyen âge, d'autres au concile de Trente ; en annexe, on trouve une carte du concile de Bastogne avec les limites des paroisses primitives. H. N.

— L'article de M. Jos. de Smet : *Onze vicarii capitularii onder 't Schrikbewind*, paru dans *Biekorf* (Bruges, 1927, t. XXXIII, p. 226-233), donne de précieuses indications inédites, puisées aux archives de l'État à Bruges, sur la situation du diocèse de 1794 à 1800. Après la fuite de Mgr Brenart, en 1794, le diocèse fut dirigé par les vicaires généraux de Pauw, Jooris, Matthys et J. de Gryse, aidés par le secrétaire L.Caytan ; la situation devint très critique lors de la prestation du serment de haine à la royauté en 1798 ; le département de la Lys ne comptait, il est vrai, que 150 prêtres assermentés contre 911 non assermentés, mais les difficultés provinrent de la défection de de Gryse, qui se rangea du côté gouvernemental. Il y eut alors une suite de perquisitions, de poursuites et d'incarcérations dont l'exercice du culte eut fort à souffrir. Finalement, de Gryse se rétracta, vers 1800, et le 4 avril de cette année tous les prêtres poursuivis furent relâchés. La politique du gouvernement français prit une autre tournure à la suite du Concordat. H. N.

— Le livre de M. Jos. E. Nève : *Gand sous la domination française*, 1792-1814 (Gand, A. Buyens, 1927. In-8, 401 p.) expose fort bien, d'après les sources d'archives (Archives Nationales de Paris non exclues), la vie sociale de Gand sous tous ses aspects (administration, vie économique, intellectuelle et mondaine, etc.). Il y manque néanmoins un chapitre, qui aurait dû être consacré spécialement à la vie religieuse. Les renseignements intéressants et inédits que M. Nève fournit sur ce sujet, doivent par conséquent être cherchés dans les autres chapitres, où on en trouve, par exemple, sur l'attitude de Mgr de Broglie, l'enseignement, la bienfaisance catholique, les livres de piété censurés par le gouvernement, la Saint-Napoléon, etc. H. N.

— Le livre que le P. M. de Meulemeester vient de publier : *Mère Marie-Xavier, première supérieure générale des soeurs de la Providence de Champion*, 1809-1853 (Namur, Wesmael-Charlier, 1927. In-8, 387 p.), complète fort heureusement la biographie de Mgr Kinet écrite par le regretté P. Ch. de Smedt en 1899. L'auteur a non seulement consulté les archives du couvent de Champion-lez-Namur (notes personnelles), mais encore exploité judicieusement (p. 301-387) celles de l'archevêché de Malines, de l'évêché de Saint-Dié et enfin les archives paroissiales de Herve, Flémalle-Haute, etc. Ce recours direct aux sources donne au livre un caractère historique très appréciable, quoique le P. de Meulemeester ait surtout visé un but d'édification. La figure de Mère Marie-

Digitized by Google

Xavier est d'ailleurs réellement marquante. Née à Cunes (Haute-Marne) en 1809, elle entre, en 1828, au couvent de Portieux, pour venir chez les sœurs de la Providence en Belgique en 1832 ; ici, Mgr Kinet, directeur général des maisons de Portieux dans notre pays, lui servira de guide dans la vie spirituelle. De 1833 à 1836, elle est maîtresse des novices à Jodoigne et, en septembre 1837, devient supérieure de la Congrégation belge des sœurs de la Providence. Elle se démet de ses fonctions en 1845, et meurt le 21 mai 1853. Le P. de Meulemeester raconte avec sympathie la vie religieuse d'une âme ardente, ses élans, ses déboires et ses angoisses (vœux monastiques, congrégation monastique). Malgré les épreuves, l'œuvre de Mère Marie-Xavier prospéra rapidement en Belgique, où elle se voua à l'enseignement, mais aussi aux soins religieux des prisons. H. N.

— Les *Annales du XXIVe Congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique*, tenu à Tournai en 1921, viennent de paraître avec un considérable retard (Tournai, Casterman, 1927. In-12, 384 p., ill.). Outre le compte rendu des séances, le résumé et les conclusions de toutes les communications, on y trouve divers articles publiés par des membres du congrès. Relevons l'étude de C. Enlart sur l'*Art tournaisien dans le Nord de la France du XIe siècle à la Renaissance* (p. 98-118), travail dans lequel l'auteur prétend que l'extension de l'atelier tournaisien est due à l'excellence des carrières de pierres employées. A. Bonnet, s'occupant des *Manuscrits de St-Martin de Tournai et leur décoration* (p. 323-340), prouve que le plus grand nombre des 240 mss connus de la célèbre abbaye bénédictine appartient à l'époque romane et n'offre qu'un intérêt secondaire pour l'histoire de l'enluminure au XIVe siècle, mais que, au contraire, St-Martin fut un centre important pour l'art de la miniature. J. Lavalleye.

— La ville d'Anvers a fêté le 350e anniversaire de la naissance de Rubens en organisant cinq expositions, dont trois avaient un caractère avant tout documentaire. La salle de l'Académie des Beaux-Arts groupait de très nombreuses photographies et quelques gravures de l'œuvre rubénienne, ordonnées d'après les sujets. Cette documentation, la plus importante qui soit de l'œuvre du maître, est la propriété de la ville d'Anvers, qui l'a commandée, il y a quelque quarante ans, au meilleur historien du peintre, Max Rooses. La bibliothèque communale exposait tous les ouvrages de son fonds qui concernent l'artiste. Ce fut une heureuse inspiration du bibliothécaire en chef, M. E. De Bom, de donner un caractère permanent à son exposition bibliographique par la publication d'un catalogue : *Literatuur over Rubens in de Hoofdbibliotheek der Stad Antwerpen* (In-8, 90 p.). Ce répertoire systématique de la bibliographie rubénienne, quoique forcément incomplet, rendrait de précieux services, si la direction avait la bonne idée de mettre dans le commerce cet instrument de travail. — Le Musée Moretus, où tant de souvenirs de famille et de labeur rappellent l'amitié de Rubens et de Balthasar Moretus, formait un cadre idéal pour faire revivre, en une exposition, la vie intellectuelle au temps de Rubens. Le conservateur M. Sabbe en a publié le catalogue : *Tentoonstelling over het Antwerpsch Geestesleven in Rubens' tijd. Catalogus* (In-8, 46 p. F. 5). En parcourant les ouvrages des contemporains du grand artiste, on ne peut qu'admirer l'extraordinaire activité intellectuelle de cette époque. — Au local du Cercle artistique, M. Delen, conservateur-adjoint du Musée Plantin-Moretus, avait organisé une exposition fort imposante de 170 dessins du XVIIe siècle. Rubens y figurait avec 30

Digitized by Google

esquisses, Van Dyck avec 20, Jordaens avec 25. Plus de 500 gravures et eaux-fortes permettaient en même temps de se rendre compte jusqu'à quel point le génie du maître a été servi par toute une école de fidèles interprètes et de propagandistes, qui aidèrent puissamment au rayonnement européen de l'école anversoise. Nous devons à M. Delen un vade-mecum, imprimé en français et en flamand, des œuvres exposées : *Exposition de Dessins et Estampes de Maîtres anversois du* XVII*e siècle. Rubens et son Époque. Catalogue.* (In-8, 100 p. et 11 ill. F. 10). — Enfin, une cinquième exposition groupait dans deux grandes salles du Musée Royal des Beaux-Arts une cinquantaine de peintures de Rubens, dont plus de la moitié n'appartenaient pas au Musée, mais provenaient d'églises d'Anvers et de Malines, ou de collections belges et étrangères. Le conservateur, M. Cornette, a publié un petit guide où les œuvres se trouvent classées par ordre chronologique : *Petrus Paulus Rubens herdacht*, 1577-1927 (In-12, 28 p., hors commerce). — La ville d'Anvers a chargé M. Sabbe de la rédaction d'un Mémorial des fêtes rubéniennes. Le même auteur prépare aussi, en collaboration de MM. l'abbé Prims, archiviste, Lambotte, De Meyere et Delen, une grande publication : *Rubens en zijne Eeuw* (F. 300 à la souscription).

J. Van Herck.

— La chapelle sépulcrale de Rubens et la travée avoisinante du déambulatoire de l'église St-Jacques à Anvers, furent construites en exécution des intentions dernières du grand artiste. Fait remarquable, elles sont en style gothique comme le reste de l'église, quoique exécutées en 1642-1644. M. l'abbé J. Van Herck donne au sujet de cette fondation d'intéressants détails historiques et réunit quelques remarques judicieuses sur l'architecture de cette partie de l'église, comme aussi sur le tableau de Rubens et la statue attribuée à Fayd'herbe, dont l'autel de la chapelle est orné (*De Rubenskapel in de Sint-Jacobskerk te Antwerpen.* Anvers, «Voor God en 't Volk », 1927. In-8, 58 p., 5 pl.). R. M.

— La collection « Eigen Schoon », dirigée par M. M. Cordemans, s'est associée aux fêtes rubéniennes en publiant un joli volume : *P. P. Rubens*, rédigé par le P. A. Stubbe, C. SS. R. (Bruxelles, Standaard Boekhandel, 1927. In-4, 115 p. 10 pl.). L'auteur a voulu caractériser en peu de pages l'artiste, son époque, son art et son influence. Il cherche à le situer en son milieu, à comprendre son génie, et il évoque à son propos d'autres milieux, d'autres artistes, d'autres œuvres, en grand nombre et fort variés. La Contre-réforme triomphante, qui attendait avant tout de Rubens une somptueuse mise en scène, le prit pour son peintre par excellence, malgré sa sensualité et ses tendances paganisantes. R. M.

— Le guide illustré d'Hoogstraten (*Gids voor Hoogstraten.* Hoogstraten, J. Haseldonck, 1927. In-8, 199 p. et pl.) publié par M. J. Lauwerijs, comprend une partie historique avec notes sur les seigneurs d'Hoogstraten, sur l'histoire paroissiale et sur la relique du Saint-Sang. La partie archéologique est consacrée à la description de l'église et de son mobilier, et à de courts aperçus sur les autres monuments et institutions de la petite ville campinoise. R. M.

— M. L. Lebeer, bibliothécaire au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque royale de Bruxelles a publié, pour les 30.000 membres du Davidsfonds, un travail de vulgarisation intitulé *De vlaamsche Houtsnede* (1927. In-8, 157 p., 49 fig. F. 15). Il y traite de la technique, de l'origine, de l'évolution et de la rénovation moderne de la gravure flamande sur bois. R. M.

Digitized by Google

— Le supplément au catalogue de l'exposition brugeoise de miniatures et de reliures (RHE. 1927, t. XXIII, p. 930) décrit quatre-vingt-six manuscrits et miniatures, dont quelques unes sont modernes, et vingt-sept reliures, qui n'avaient pas été mentionnées précédemment. M. P. Allossery, qui s'est occupé plus spécialement des reliures, insère dans le supplément une série d'*addenda et corrigenda*, qui contribueront à faire valoir son précédent travail, comme le supplément tout entier fera croître la valeur documentaire du catalogue. (*Tentoonstelling van miniaturen en Boekbanden*, Brugge, 1927. *Bijvoegsel aan den Catalogus*. Bruges, Desclée, 1927. In-8, 79 p.) R. M.

— Une étude de Mme M.Crick-Kuntziger sur *Maître Knoest et les tapisseries « signées » des Musées royaux du Cinquantenaire* (Liége, 1927. In-8, 20 p. et 2 fig.) signale la signature Knoest sur la tapisserie « l'Invention de la croix » du premier tiers du xvie siècle. Ce nom fut porté par une lignée de peintres dont l'un, Lenaert Knoest de Bruxelles, se fit inscrire en 1544 à la Gilde de St-Luc à Anvers, précisément à l'époque où l'importance d'Anvers grandissait pour le marché et la fabrication des tapisseries. L'auteur fait observer que Jan van Roome, *alias* van Brussel, demeure le maître dont le rôle fut peut-être capital pour la tapisserie bruxelloise antérieure à Van Orley. Mais d'autre part il ne faut pas surestimer l'importance de l'anonyme ma tre Philippe, en lui attribuant tout un groupe d'œuvres en tête desquelles figure précisément « l'Invention de la croix », signée par Knoest. R. M.

— Dans une étude sur *Le jubé de l'église de Sainte-Waudru à Mons et le jubé de l'église de Beaurepart à Liége* (dans *La Terre Wallonne*, 1927, t. XVI, p. 318-337 et iv pl.), M. J. Brassinne identifie les fragments qui semblent provenir du riche jubé des Prémontrés à Liége, détruit avec l'église même en 1760. A leur aide, il reconstitue partiellement celui-ci. Il est fort justement porté à croire que ces fragments, dont l'un porte le millésime 1554, et qui sont très apparentés aux monuments funéraires en marbre de Theux, sont l'œuvre d'un artiste liégeois et n'ont guère d'attache avec le jubé de Du Brœucq à Mons. M. P. Vitry a fait observer que les œuvres de Du Broeucq diffèrent du dessin de jubé conservé à Mons, par les détails iconographiques, les proportions et le style.

R. M.

— Le *Compte rendu de la VIIIe session annuelle* (9 *mai* 1927) *du Comité de l'Union académique internationale* (publié dans le *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*. Classe des Lettres, 1927, t. XIII, p. 341-390) contient des renseignements fort intéressants sur les différentes entreprises de cette association Signalons-en ici ceux qui concernent plus directement l'étude de l'histoire ecclésiastique. M. Bidez a fait connaître, dans un rapport détaillé, les travaux qui sont entrepris en vue de dresser le catalogue des mss alchimiques. Le t. II, contenant, entre autres, la description des *Coeramides* et du *Vat. Graec.* 1134, vient de sortir de presse. Le t. IV, qui comprendra surtout le texte du *Manuale Chemicum*, pourra bientôt être livré à l'impression. On recherche activement, dans plusieurs grandes bibliothèques de l'Europe, les mss alchimiques grecs qui y restent cachés. Les résultats de ces recherches seront publiés dans le t. V. Enfin, M. Bidez prépare, pour le t. VI, la publication de certains écrits alchimiques de Michel Psellus ; d'après les indications qu'en donne ici M. Bidez, ces écrits de Psellus sont d'une importance extraordinaire, littéraire et doctrinale.

Digitized by Google

Il est facile de supposer, déjà dès maintenant, tout l'intérêt que présentera ce *Catalogue* tant pour l'histoire générale de la civilisation que pour l'histoire de la philosophie, de la mystique et des sciences au moyen âge. — La confection du *Dictionnaire* du latin médiéval semble aussi en bonne voie d'avancement : le comité a recruté de nouvelles adhésions ; au Portugal et en Espagne, on a commencé le dépouillement systématique des sources.

L'U. A. I. a aussi pris connaissance, par le rapport qu'en a présenté M. Pottier, des grandes entreprises qui sont faites en vue de dresser différentes bibliographies historiques. En 1925, le Conseil des Sociétés savantes d'Amérique a proposé à l'U. A. I de faire une enquête sur la bibliographie des sciences philologiques et historiques et des sciences politiques et sociales. Le but n'est pas de réformer les méthodes existantes, mais de savoir combien il y a actuellement de bibliographies courantes, c'est-à-dire de dresser une bibliographie des bibliographies. D'autre part, la Commission de coopération intellectuelle, instituée par la Société des Nations, a désigné un comité d'experts qui, dans sa réunion tenue à Paris en 1927, a proposé de centraliser la bibliographie gréco-latine : on diviserait celle-ci par domaines linguistiques (anglais, allemand, italien, espagnol, français), et pour chacun de ces domaines, on demanderait à une revue déjà existante de dresser une bibliographie complète, analytique et critique. Enfin, le Comité international des sciences historiques voudrait arriver à la publication d'un Annuaire bibliographique, qui embrasserait la bibliographie de l'histoire universelle, générale et spéciale, composé à peu près comme la bibliographie gréco-latine, projetée par la Commission de coopération intellectuelle. A. D. M.

— La nouvelle publication officielle : *Bulletin de la Commission de toponymie et dialectologie*. T. I (Liége, Vaillant-Carmanne, 1927. In-8, 250 p.) renferme des études, en français et en flamand, sur la méthode et la bibliographie concernant la toponymie et la dialectologie. H. N.

— *Les Élites en pays de Mission*. (*Museum Lessianum*).Compte rendu de la ciquième semaine de Missiologie. Louvain, 1927. In-8, 254 p. — Inaugurée en 1923, la *Semaine de Missiologie* s'est réunie pour la cinquième fois à Louvain, en septembre dernier. Elle a été honorée de la présence du Nonce Apostolique, et par une assistance nombreuse et choisie autant que par l'importance des idées mises en commun, elle s'est montrée digne de ses aînées. On y a compté près de 600 semainiers de 23 nations différentes ; 42 ordres ou congrégations de missionnaires y étaient représentés ; des universités, des séminaires, des groupes ou organismes catholiques de divers pays y avaient envoyé des députés. Une vingtaine de rapports, ne comportant que des indications précises et pratiques, pleins de faits vécus ou constatés personnellement, ont été lus et discutés. Ils sont tous reproduits ou résumés dans ce volume, dont le titre même nous indique le point de vue commun, le thème général. L'opportunité de ce sujet saute aux yeux. Le temps est bien passé où, pour réussir dans l'œuvre d'évangélisation, le dévouement suffisait. Aujourd'hui, grâce à l'extraordinaire facilité des communications, grâce à la diffusion de la presse, par le fait d'audacieux explorateurs ou colonisateurs, la culture moderne avec ses mérites et ses tares a pénétré ou est en train de pénétrer jusqu'aux régions les plus reculées. Il en résulte qu'il faut au missionnaire, comme au soldat, s'il veut avoir quelque chance de vaincre, un armement et des procédés suffisamment modernisés ; il faut sur-

Digitized by Google

tout, pour les pacifiques conquêtes de la vérité, un personnel que recommandent l'élévation des vues et les connaissances acquises, un personnel spécialement préparé suivant les milieux qu'il doit affronter, suivant les obstacles, les usages, les préjugés et erreurs d'origine ancienne ou récente, auxquels il se heurte. C'est l'ensemble de ces conditions que synthétise le nom d'*Élites*. Elles s'imposent d'autant plus aux pionniers du catholicisme que, du côté des protestants, on en a pratiquement reconnu la nécessité. Tout cela, et le dernier point en particulier, est éloquemment mis en lumière dans le « Rapport d'ouverture » du R. P. Pierre Charles, qu'on lira en tête de ces pages. J. FORGET.

— *Nominations.* — A la faculté de théologie de l'université de Louvain M. A. VAN HOONACKER, professeur d'histoire critique de l'A. T., a obtenu l'éméritat ; M. C. VAN CROMBRUGGHE, professeur d'histoire des religions et de théologie fondamentale, a été nommé vicaire général de Mgr Coppieters, évêque de Gand ; M. R. DRAGUET, professeur d'histoire de la théologie des Églises orthodoxes, est devenu titulaire de la chaire de théologie fondamentale ; M. J. COPPENS a été nommé professeur en remplacement de M. Van Hoonacker ; il donnera aussi le cours d'histoire des religions.

A la faculté de philosophie et lettres, M. A. J. GORIS a été chargé d'un cours d'histoire économique.

Canada

— L'article du P. A. PAPILLON, O. P. : *Pour l'histoire du thomisme* (*La revue dominicaine*, 1927, t. XXXIII, p. 338-346), fait connaître brièvement la part remarquable que le Canada a prise, au XIXe siècle, dans la renaissance des études de la philosophie thomiste. Il retrace, en particulier, la carrière de l'abbé Desaulniers, dont les cours et conférences publiques sur la doctrine de S. Thomas ont eu un grand retentissement dans tout le pays. En 1840 déjà, au Canada, le thomisme était enseigné publiquement et, depuis lors, il n'a pas cessé d'étendre ses conquêtes. Le P. Papillon se propose de décrire, dans une série d'articles, les différentes étapes du renouveau thomiste au Canada. Il comblera ainsi une véritable lacune qui existe actuellement dans les ouvrages consacrés à l'histoire du thomisme. A. D. M.

Espagne

— A l'occasion du XVe centenaire de la mort de S. Augustin (1930), les PP. Augustins espagnols mettent au concours douze sujets de travaux, la plupart historiques, sur la doctrine et l'influence du saint Docteur. Des prix variant de 3.000 à 15.000 pesetas seront attribués aux meilleurs ouvrages, qui seront en outre imprimés. Sauf deux, les sujets peuvent être traités en espagnol ou en latin. Les mémoires, dactylographiés, doivent parvenir avant le 5 mai 1930 au R. P. Prieur du Monastère de l'Escurial. Pour les autres conditions du concours et le détail des sujets proposés, voir *La Ciudad de Dios*, 1927, t. CLI, p. 147-149, ou s'adresser à la Commission organisatrice, Madrid (I), Columela 12. R. D.

Digitized by Google

États-Unis d'Amérique

— La liste déjà longue des petits fragments du *Pasteur* vient de s'accroître encore. Dans *The Harvard Theological Review* (1927, t. XX, p. 105-116), M. Campbell Bonner publie une étude sur *A New Fragment of the Shepherd of Hermas*. Il se lit au verso du *Michigan Papyrus* 44-*H*, dont l'auteur donne deux reproductions photographiques,et comprend la fin du *Préc. II* et le début du *Préc. III*. L'écriture daterait des environs de l'an 200. Le texte se présente sur deux colonnes ; la première comprend seize lignes fort endommagées (depuis ἀθῷός ἐστιν jusqu'aux trois premiers mots de *Préc. III*) ; de la seconde, le papyrus n'a conservé que les premières lettres de six autres lignes. Ce fragment s'écarte notablement du texte correspondant fourni par les témoins importants (mss *Sinaiticus* et *Athensis*, citations d'Antiochus le Moine, versions latines *Vulgate* et *Palatine*, version éthiopienne), eux-mêmes sensiblement différents les uns des autres : ce fait permettrait de constater la confusion générale existant parmi les anciens textes du *Pasteur*. M. B. présente et justifie un essai de reconstitution du texte, en étudie les particularités grammaticales et le compare aux autres témoins. De cet examen, il croit pouvoir déduire avec une sérieuse probabilité que le *Michigan Papyrus* a une valeur sensiblement égale à celle des autres petits fragments du *Pasteur*. Par rapport aux mss importants, ses incorrections de grammaire et de style en même temps que sa haute antiquité lui sont une garantie d'indépendance que les autres témoins ne possèdent pas au même degré. A. Faux.

— S'il faut en croire M. E. Buonaiuti (*Manichaeism and Augustine's Idea of « Massa Perditionis »*, dans *The Harvard Theological Review*, 1927, t. XX, p. 117-127), c'est au manichéisme qu'il avait professé durant sa jeunesse que saint Augustin aurait emprunté, inconsciemment d'ailleurs, la conception dualiste si marquée qui fait le fond de son anthropologie et de sa philosophie de l'histoire. La preuve en serait donnée par l'examen du terme *massa*, ou de son équivalent grec βῶλος, dans les sources manichéennes et chez saint Augustin. Que ce fût ou non en grec, Manès se servait sûrement de ce terme pour désigner la masse ténébreuse où seraient reléguées les âmes mauvaises en même temps que la matière ; on peut le voir par les exposés de sa doctrine qu'on lit chez saint Éphrem, chez Titus de Bostra, dans les Actes d'Archélaüs et la version latine de ce dernier ouvrage. Saint Augustin, qui emploie parfois ce mot comme une simple image, s'en sert aussi pour désigner le composé amorphe où sont mêlées les âmes soumises au péché ; il est toujours allé plus avant dans le sens du dualisme manichéen, que, dans une certaine mesure, il a fini par combiner assez adroitement avec le dogme chrétien. La base est bien faible pour un si grand édifice ! Et si l'on doit admettre avec M.B. que saint Augustin a emprunté le terme au manichéisme, il est inexact que, sous un vêtement de termes pauliniens, ce sont des idées manichéennes que saint Augustin aurait développées ; mais ce n'est pas ici le lieu de le montrer, A. Faux.

— Dans *The American Historical Review* (1927, t. XXXII, p. 719-736), M. Carleton J. H. Hayes examine les *Contributions of Herder to the Doctrine of Nationalism*. Si Locke et Rousseau ont contribué à former la doctrine du nationalisme en développant l'idée de la souveraineté populaire, il apparte-

Digitized by Google

nait à Herder de préciser la notion de peuple, restée vague jusque-là. Ce qui distingue entre eux les peuples et les nations (Herder emploie indistinctement ces deux termes), ce n'est pas la différence de race, car il n'existe qu'une seule espèce humaine, c'est bien plutôt la diversité d'« environnement ». Herder entend par là, d'abord et surtout, la situation géographique et spécialement le climat du pays occupé par un peuple déterminé ; ensuite, son développement historique, particulièrement sa tradition interne, qu'Herder appelle aussi éducation ; enfin, son caractère et sa personnalité propres, que détermine le jeu des deux causes précédentes. Tel est l'apport le plus durable d'Herder à la doctrine du nationalisme. C'est de lui que s'inspireront les philosophes nationalistes du XIXe siècle, lorsqu'ils concevront la nationalité comme « un groupe premier de la race humaine, naturellement et providentiellement interposé entre l'humanité et l'individu, comme un groupement de personnes vivant à l'intérieur de frontières naturelles, possédant une âme commune, parlant un langage commun, attachées à des traditions historiques communes et jouissant d'une culture distincte ». Herder prépara autrement encore la voie au nationalisme. Il fit apprécier et aimer la langue et la littérature populaires tant des peuples étrangers que de l'Allemagne ; témoin ses deux ouvrages, *Alte Volkslieder* et *Volkslieder*, et son vœu qui ne tarda pas à se réaliser, de voir étudier « la physionomie générale des peuples en se basant sur leur langage ». En outre, se mettant, pour écrire l'histoire, au point de vue sociologique et culturel et non plus politique, Herder favorisa, sans le vouloir d'ailleurs, l'éclosion de la pléiade des historiens nationalistes du XIXe siècle. Herder contribua spécialement au développement du nationalisme allemand, non seulement par la diffusion des idées signalées plus haut, mais aussi par ses efforts pour aider l'Allemagne à prendre conscience de sa civilisation ; entre autres, il faut signaler ses campagnes pour faire adopter un plan d'éducation basée sur la langue nationale et renvoyant le latin aux études supérieures, comme aussi sa tendance à concilier le protestantisme allemand (car Herder veut rester chrétien) avec l'ancien paganisme germanique. A. FAUX.

— Depuis longtemps, on a souligné l'aspect religieux qu'avait revêtu l'activité des révolutionnaires français de 1789. Cependant, tout n'est pas dit encore. Les fait nouveaux révélés par les historiens locaux, comme la diversité des avis concernant la nature même de cette religion, rendent le sujet toujours actuel. Dans *The American Historical Review* (1927, t. XXXII, p. 737-752), M. CRANE BRINTON étudie un aspect de la question : *Revolutionary Symbolism in the Jacobin Clubs*. A côté de cérémonies d'inspiration catholique qui se pratiquaient à l'usage du gros public dans les différents cultes révolutionnaires, les clubs jacobins possédaient en propre un rituel très développé. M. C. B. signale bon nombre de ces cérémonies : usage des bustes des grands hommes de la Révolution ; chants communs, prêc es révolutionnaires, prières et formules de serments ; emploi d'un vocabulaire théologique où se rencontrent les mots de grâce, péché, repentir, etc. ; procès d'hérésie (*épurations*), et *expiations* après un outrage aux symboles des libertés nouvelles ; fête de la *régénération* de l'h manité. La composition de ces clubs, dit M. C. B., où l'élément maçonnique était si important, explique en p rtie l'existence de cérémonies religieuses dans des sociétés essentiellement politiques, non cependant la couleur bien protestante d'une certain nombre d'entre elles, telles le chant des hymnes, les récitations par

Digitized by Google

deux groupes alternants, ou encore l'enthousiasme et le prosélytisme qui s'y rencontrent. Aussi semble-t-il qu'on doive recourir, non à un influence directe des protestants français trop peu nombreux, mais au fait que protestants et Jacobins se trouvaient dans une situation semblable, tous deux en lutte ouverte contre le catholicisme, tous deux défendant la liberté individuelle. Obligés de se réunir pour vivre, ils ont usé d'un rituel pour se donner à eux-mêmes une preuve de leur existence et l'apparence d'une liberté qu'ils ne possédaient plus.

A. Faux.

— Selon quelles lois s'est opéré et s'opère encore aujourd'hui le passage de la civilisation européenne aux États-Unis? Telle est la question posée par M. Dixon R. Fox dans une conférence donnée devant l'*American Historical Association* en 1926, et reproduite sous le titre : *Civilization in Transit* dans *The American Historical Review* (1927, t. XXXII, p. 753-768). L'A. ne considère pas ici comme instruments de civilisation les simples colons qui s'établirent vaille que vaille dans le pays, mais seulement les hommes d'une réelle valeur professionnelle qui travaillèrent techniquement au progrès des États-Unis. Deux faits, ou, si l'on veut deux lois, sont à la base. La première consiste à distinguer quatre étapes dans le développement scientifique, professionnel et artistique du pays. Durant la première, ce sont des praticiens étrangers qui exercent les divers travaux techniques parmi les premières communautés de colons ; durant la seconde, la jeunesse américaine va chercher sa formation dans les centres anciens de civilisation ; la troisième est marquée par l'établissement d'institutions d'enseignement technique recrutant leurs professeurs à l'étranger ; enfin à la quatrième période, ces écoles se sont suffisamment développées pour subvenir à leurs besoins. Sans doute, la réalité n'a pas toujours été aussi simple, ni suivi un rythme aussi régulier. Parfois on parcourut rapidement ou même on sauta certaines étapes ; parfois au contraire, le développement fut fort lent, et même, sur certains points, en musique, en peinture, en sculpture, les artistes américains sont fort loin encore d'être indépendants. En plus petit, la même règle s'applique à l'intérieur du pays dans les rapports des différentes régions, par exemple, de l'Est et du Sud moins développés et dépendant de la région occidentale. Il est encore une seconde loi, d'après laquelle une civilisation élevée perd toujours de sa valeur quand elle pénètre dans un pays moins développé. Aussi, après un moment de splendeur dû à un groupe d'immigrants de valeur exceptionnelle, constate-t-on un déclin. Ainsi aussi il s'explique que, dans les débuts, bon nombre d'Américains de grande valeur n'ont donné leur plein rendement qu'à l'étranger. Illustrée de faits nombreux et choisis, la conférence de M. F. est des plus suggestives.

A. Faux.

— Le Professeur James F. Willard continue, avec une louable régularité, la publication du bulletin sur le *Progress of Medieval Studies in the United States of America*. Le *Bulletin N° 5* (Colorado, 1927. In-8, 52 p.) contient, comme les rapports précédents, une foule de renseignements qui attestent l'intérêt croissant dont jouissent, aux États-Unis, les études sur le moyen âge. Différentes listes (des ouvrages parus en 1926, des travaux en préparation, des médiévistes, des dissertations présentées aux différentes universités par des étudiants originaires des États-Unis) permettent de suivre facilement l'orientation des recherches. En général, c'est l'histoire littéraire qui attire le plus l'attention ; l'histoire religieuse proprement dite, générale ou spéciale, occupe encore moins

Digitized by Google

les esprits. Remarquons en outre que les limites chronologiques, difficiles à fixer d'ailleurs, du moyen âge sont très étendues ; ainsi, sont signalés des ouvrages sur S. Augustin et sur S. Ambroise et le travail de J. Zybura, *Present-day Thinkers and the New-Scholasticism.* A. D. M.

— Dans *The Princeton Theological Review* (1927, t. XXV, p. 240-262), M. S. W. Beach examine *The Present Status and Outlook of Protestantism in Europe.* Après un tableau donnant pour chaque pays ou région d'Europe le chiffre total de la population et l'importance numérique des principales confessions qui se la partagent, M. B. rappelle que l'Église romaine a moins perdu à la Grande Guerre que les Églises protestantes, et qu'elle en est sortie avec un incontestable accroissement de prestige. Cependant, dans plusieurs pays, comme l'Allemagne et la Tchécoslovaquie, elle est plutôt en recul au point de vue numéririque, tandis que, en plusieurs régions, les progrès réalisés par le protestantisme malgré la détresse financière des Églises justifie de sérieux espoirs. Et M. B. cite la France, l'Espagne, l'Italie, et spécialement la Tchécoslovaquie, où. à côté des Églises protestantes en progrès, l'Église nationale représente un mouvement significatif dans la direction du protestantisme, et enfin la Pologne, où, malgré de grosses difficultés, de nombreux immigrants ukrainiens établis en Galicie se laissent gagner à un demi-protestantisme. M. B. rappelle alors la fondation, en 1922, d'un Bureau central siégeant en Europe, et destiné à venir en aide aux Églises réformées ; il signale les résultats acquis et adresse aux protestants d'Amérique un pressant appel: le moment est favorable, et c'est pour eux un devoir d'aider à l'extension de la Réforme en Europe par l'appui de leur sympathie, de leur collaboration et de leurs richesses. A. Faux.

— Montrer que la prohibition des boissons alcooliques plonge ses racines dans le passé chrétien, tel est l'objet de l'étude de M. I. Woodworth Raymond : *The Teaching of the Early Church on the Use of Wine and Strong Drink.* (New-York, Columbia University Press, 1927. In-8, 170 p. Doll. 3). Un coup d'œil jeté sur l'index bibliographique prouve que l'auteur s'est bien renseigné. Pas de conclusions nouvelles, quelques faits déjà connus mieux mis en évidence : fréquence de l'ivrognerie dans le monde gréco-romain, quelques cas d'abstinence totale dans les milieux juifs et païens, réaction hérétique inspirée d'une ascèse fausse et d'aberrations dualistes, réaction chrétienne empreinte de beaucoup de bon sens et dictée par la morale évangélique. C'est surtout la doctrine de l'épître aux Romains qui guida les chrétiens. Ces quelques vérités méritaient d'être répétées avec toute l'autorité que leur confère une étude consciencieusement historique. J. Coppens.

— A partir de 1928, *The Journal of Religion* ne paraîtra plus que tous les trois mois. La rédaction se propose, d'autre part, de donner une plus grande extension au cadre de la revue et de traiter, dans les articles comme dans les comptes rendus, de tous les problèmes que soulève l'histoire générale et spéciale du christianisme. A. D. M.

— Ce ne sont pas seulement les catholiques américains, mais encore tous ceux qui se consacrent à la science dans tous les pays, qui se réjouiront à l'annonce de la constitution de la *Thought Foundation.* Ce titre désigne un fonds spécial que la *America Press* de New-York veut consacrer, sous les auspicés des éditeurs de la revue *Thought,* dont nous avons annoncé la création (voir RHE.

Digitized by Google

1926, t. XXII, p. 927), à faciliter la publication d'ouvrages scientifiques, composés par des auteurs américains et catholiques, concernant la théologie, la philosophie, la pédagogie et les diverses branches de l'histoire. Œuvre excellente, qui écartera l'une des causes les plus regrettables du peu de productivité des savants catholiques, pourtant nombreux, dont s'honore l'Amérique, en assurant à leurs œuvres les moyens de paraître. Le premier ouvrage de la série historique de cette bibliothèque américaine vient d'être mis en vente ; c'est le travail, depuis longtemps attendu, du Dr P. GUILDAY, professeur à l'université catholique de Washington : *Life and Times of John England* (1786-1842). Ces deux superbes et gros volumes méritent plus que la simple mention qui leur est donnée occasionnellement ici ; la RHE leur consacrera un compte rendu détaillé. Mais, dès à présent, on peut dire qu'ils font bien augurer de la valeur que possèdera et des services que rendra la collection qui s'ouvre par eux d'une manière si distinguée et si pleine de promesses. J. L.

— *Congrès.* — En mars et avril 1927, s'est tenu à La Nouvelle-Orléans le XXe congrès de la *Mississippi Valley Historical Association.* On y traita, entre autres, un point de l'histoire de l'Amérique latine : *Ecclesiastical Policy of the Emperor Maximilian.*

Les 23 et 24 novembre a eu lieu à Newark, N. J., le XXXVe congrès annuel de l'*American Jewish Historical Society.*

— *Nominations.* — Le professeur G. E. WOODBINE occupera la nouvelle chaire d'histoire du moyen âge créée à Yale University.

M. ALLAN NEVINS, professeur d'histoire américaine à Cornell University.

M. D.R. FOX, professeur à Columbia University.

M. CURTIS H. WALKER, professeur d'histoire européenne à Vanderbilt University.

M. W. W. SWEET, professeur d'histoire du christianisme en Amérique à l'Université de Chicago.

C. E. CHAPMAN, professeur d'histoire hispano-américaine à l'Université de Californie. A. F.

— *Décès.*— Le Dr. I. S. HARRELL, professeur assistant d'histoire à New-York University. A. FAUX.

France

—La nouvelle édition de la Vulgate clémentine par les soins de plusieurs professeurs d'Écriture Sainte de l'Institut catholique de Paris et du Séminaire de Saint-Sulpice (*Biblia sacra juxta Vulgatam Clementinam divisionibus, summariis et concordandiis ornata.* Paris-Tournai-Rome, Desclée et Cie, 1927. In-8, 1600 p. avec 16 cartes en couleurs et plans. F. 35) veut devenir l'édition classique pour le texte latin de la Bible, comme la Bible dite de Crampon l'est devenue pour la traduction française. Elle mérite cette large diffusion. D'un prix modique, d'un format commode, d'une typographie agréable et claire sur papier mince, elle présente en outre plusieurs avantages indiqués dans le titre et qu'on trouve rarement réunis : « divisionibus, summariis et concordantiis ornata ». Le texte est naturellement celui de l'édition clémentine, le seul qui soit admis par l'Église comme texte officiel de la Vulgate. On s'est cependant servi aussi des

Digitized by Google

éditions plus récentes, entre autre de celle de Fillion « quoad scribendi rationem seu verborum formas et interpunctionem ». Chaque livre de la Bible est divisé en sections établies d'après le sens et en tête de chaque section se trouve un sommaire ou analyse du contenu par paragraphes. Ces divisions et ces sommaires correspondent généralement à ceux de la Bible de Crampon qu'on croirait ouvrir en ouvrant cette Bible latine. Comme dans la Bible de Crampon encore, le texte des livres prophétiques et didactiques de l'ancien Testament ainsi que celui des morceaux de forme poétique qui se rencontrent dans les autres livres de l'A. et du N. T., est divisé par membres de phrase de façon à rendre évident aux yeux comme à l'esprit le parallélisme original.

Enfin, des références multiples empruntées souvent à l'excellente édition de Mgr Grammatica courent au bas des pages et fournissent une foule de renseignements précieux. Les unes renvoient aux passages parallèles : d'autres éclairent la signification d'un mot ou d'une expression ; d'autres offrent un intérêt historique ou géographique ; d'autres enfin indiquent les citations de l'Écriture faites par les écrivains sacrés. Ces concordances ne seront guère moins utiles que les quelques notes qui accompagnent la traduction française du « petit Crampon » et qui ne sont d'ailleurs pas requises dans une édition du texte latin de la Bible. É. T.

— Dans ses *Pages choisies des Évangiles littéralement traduites de l'original et commentées à l'usage du public lettré* (Paris, Les Belles Lettres, 1925), M. H. Pernot, professeur à la faculté des lettres de l'université de Paris, applique à la traduction de cinquante-sept péricopes tirées des quatre évangiles, mais plus spécialement de Marc, et dont l'ensemble forme comme une vie de Jésus, une méthode dont nous avons dit ici-même (RHE. 1927, t. XXIII, p. 943-945) les principes et les heureux résultats. En regard de la traduction, M. P. a disposé le texte grec, et au bas des deux des notes historiques ou philologiques. Une introduction sommaire expose avec clarté les opinions de l'auteur sur la personne des évangélistes et les circonstances de composition de leur œuvre.

R. Draguet.

— Du grand ouvrage de M. Dufourcq, *L'avenir du christianisme*, sept volumes ont paru, plusieurs fois réédités, et couronnés par l'Académie des sciences morales et politiques. Ils rentrent tous dans la Première Partie : *Le Passé chrétien* et cinq d'entre eux traitent de l'*Histoire ancienne de l'Église*. Le premier parle des religions païennes et de la religion juive comparées jusqu'au temps d'Alexandre le Grand ; le second, dont nous venons de recevoir la 6e édition, est intitulé : *La Révolution religieuse : Jésus* (Paris, Plon, 1927. In-16, 474 p. F. 25), et s'occupe, en trois chapitres, 1°) de l'époque syncrétiste faisant suite à l'époque orientale et préparant l'œuvre de Jésus, depuis le temps d'Alexandre jusqu'au temps des Sévères (Persistance des religions traditionelles. Transformation du paganisme. Développement du judaïsme palestinien. Formation d'un syncrétistisme judéo-païen ou gnosticisme) ; 2°) de Jésus de Nazareth (Proclamation de l'Évangile. Fondation de l'Église. Le sacrifice de la Croix) ; 3°) de saint Pierre et des Apôtres (L'Église de Jérusalem. Les premières églises autres que Jérusalem. La vie de Jésus racontée par les Apôtres : les Évangiles synoptiques). La RHE a rendu compte de la 3e édition de ce volume (t. X, 1909, p. 648-649) et a vanté la puissance de synthèse et la vaste érudition du savant professeur de Bordeaux, son sens historique très averti, ses vues originales et suggestives, ses

Digitized by Google

observations judicieuses. Tous ces éloges seraient à répéter au sujet de la sixième édition revue et augmentée. Si, par suite de diverses circonstances, elle n'a pu recevoir les développements que le sujet méritait et que l'auteur aurait voulu lui donner, elle apporte cependant 160 pages de notes additionnelles dont aucune ne se lisait dans les éditions précédentes. Ces notes très savantes et très denses, voire même un peu touffues, se rapportent aux questions les plus diverses, dont quelques-unes de très grande importance, comme l'influence religieuse de l'œuvre d'Alexandre et d'Auguste, les progrès de l'hellénisme en Palestine, l'influence d'Israël sur le paganisme et du paganisme sur Israël, le cadre chronologique de l'Évangile, la vie et la pensée chrétiennes primitives. C'est presque une introduction aux Actes des Apôtres et aux Évangiles synoptiques qu'on nous donne dans les pages 404-460. Ces additions viennent compléter les notes déjà si abondantes et si riches qui courent au bas des pages, et contribuent à faire de ce volume un véritable trésor de renseignements et d'indications de toutes sortes. Ce n'est pas ici le lieu d'exposer ou de discuter certaines thèses spéciales de l'auteur, mais nous croyons pouvoir affirmer que le but poursuivi sera atteint : orienter les étudiants, les curieux, les âmes de bonne volonté. É. T.

— Dans la collection « Les Saints », dont l'éloge n'est plus à faire, S. Ém. le card. Dubois vient de publier un volume sur *Saint Joseph* (Paris, Lecoffre, 1927. In-12, 224 p. F. 7,50). Nul doute que le nom de son auteur n'assure d'avance à ce petit livre un succès considérable. Mais c'est son mérite intrinsèque qui le recommandera principalement auprès des lecteurs avertis. Pour une *Vie* comme celle-ci, les sources historiques n'abondent point, et il n'y avait pas lieu de confronter de nombreux documents, de compulser de poudreuses archives. Les Évangiles sont même la seule source absolument certaine, et l'on sait combien ils sont sobres de renseignements sur saint Joseph. Ils nous disent qu'il était de la race de David, qu'il fut l'époux de Marie ; qu'il l'accompagna à Bethléem, dans la fuite en Egypte, lors du retour à Nazareth, dans les pèlerinages annuels à Jérusalem, lors du recouvrement du Divin Enfant dans la Temple. Ils le caractérisent sommairement en l'appelant « un homme juste ». Et c'est à peu près tout. Cependant outre ces points, exposés dans leur ordre chronologique et bien replacés dans leur cadre naturel, qui en est le meilleur commentaire, on trouvera ici, mentionnées et succinctement appréciées, diverses traditions ou conjectures plus ou moins probables ; mais l'éminent auteur a soin de faire toujours le départ du certain et de l'incertain. Après l'esquisse biographique viennent une étude sur les « vertus de saint Joseph », puis une autre sur « son culte », qui, depuis le xve siècle, s'est si étonnamment développé dans l'Église, exemple remarquable d'évolution religieuse logiquement déduite des principes doctrinaux. Les deux derniers chapitres traitent de « l'hagiographie » et de « l'iconographie » de saint Joseph. Ils ne sont pas les moins intéressants d'une œuvre dont toutes les parties témoignent d'une saine érudition, ainsi que d'un scrupuleux souci d'exactitude. J. Forget.

— M. l'abbé Deroux a publié dans la *Revue Mabillon* (1927, t. XVII, p. 1-16, 81-113, 193-217, 305-349) une étude sur *Les origines de l'oblature bénédictine*, qui paraîtra sous forme de tiré à part dans la série des « Études générales » des Éditions de la revue ; ce travail comble une réelle lacune, le problème de l'oblature n'ayant jamais été traité à ce point de vue. Parmi les oblats, il faut distinguer les enfants offerts par leurs parents à une abbaye et les adultes qui

Digitized by Google

se donnent à un monastère sans y embrasser d'ailleurs la vie monastique. L'oblature de la première catégorie, justifiée par un acte de l'autorité paternelle, fut très prospère au début du monachisme ; elle tomba en profonde décadence au XIe siècle pour disparaître après le concile de Trente. On doit rechercher l'origine de l'oblature des adultes dans les services rendus par les laïcs qui s'occupent des travaux manuels délaissés par les moines ; tandis qu'aux IVe et Ve siècles, les termes oblats et convers s'opposent, pendant la période suivante, ils deviennent synonymes. Ce sont les Chartreux, les Camaldules et les Cisterciens qui distinguèrent à nouveau les deux notions à la fin du XIIe siècle. Il faut savoir gré à l'auteur d'avoir précisé, au cours de son étude, les multiples termes (donat, *famulus, monachus ad succurrendum*, etc.) employés si diversement pour désigner les laïcs vivant unis à des abbayes. J. LAVALLEYE.

— Poursuivant ses recherches sur le passé de la Savoie, l'abbé J. GARIN publie une *Histoire de l'abbaye de Tamié* (Paris, 1927. In-12, 414 p., ill. F. 20). Ce monastère fut fondé par S. Pierre de Tarentaise (1132) pour servir d'hospice aux voyageurs traversant les Alpes. Son histoire rappelle l'évolution générale de l'ordre bernardin : prospérité au début, décadence aux XVe et XVIe siècles, restauration à partir de 1665 grâce à l'influence du réformateur de la Savoie, S. François de Sales, et à l'adoption des principes de l'abbé de Rancé. Les prélats de Tamié furent en même temps vicaires généraux de l'ordre pour la province ; de ce fait ils visitaient les abbayes d'Aulps, Hautecombe, Chézery et des communautés de moniales ; l'auteur donne souvent des aperçus sur ces diverses maisons, ce qui permet des vues plus générales sur le mouvement cistercien en Savoie. Regrettons la sobriété des renseignements au sujet de la vie de la communauté. J. LAVALLEYE.

— Le petit livre de M. A. MASSERON, *Légendes franciscaines* (Coll. « Caritas ». Paris, Bloud, 1927 In-8, 201 p.), ne ressemble guère à ceux qui parurent si abondamment, dans ces dernières années, sur S. François d'Assise. Ici, en effet, le mot *légende* est employé en un sens nouveau et purement étymologique : « une légende c'est ce que les hommes de plusieurs siècles ont lu sur la vie d'un saint....., ce sont les récits de ses compagnons d'abord, puis de compagnons de ses compagnons et ainsi plus outre ; ces récits nous ont été transmis parfois directement et parfois à travers une longue tradition orale qui les a inconsciemment modifiés ; la part de vérité qu'ils renferment est par suite fort variable » (p. 9 et 10). M. Masseron n'essaye pas de la déterminer. Il exclut de ces pages la critique qui est chose nécessaire mais ennuyeuse. Comme les *Trois Compagnons* il cueille quelques fleurs qui lui paraissent très belles et il les présente en bouquet. En effet, les récits pris aux deux Vies de Celano ; au *Speculum perfectionis* ; au livre *Des saints et sacrés stigmates de S. François* ; à saint Bonaventure ; à la Vie du Bx Frère Egide ; aux *Fioretti* ; aux *Actus Beati Francisci et sociorum ejus* ; au *Piu antico poema della vita de S. Francesco d'Assisi* de Henri d'Avranches, publié par A. Cristofani ; aux *Trois Compagnons* ; à la chronique d'Ernoul ; au *Traité de l'indulgence* de François Bartoli ; au *Sacrum commercium beati Francisci cum Domina paupertate* ; à la *Legenda antiqua S. Francisci*, publiée par le P. F.-M. Delorme ; à la chronique de Jourdain de Giano ; à la chronique des XXIV généraux ; à la chronique de Thomas d'Eccleston ; aux *Conformités* de Barthélemy de Pise ; au *Traité des Miracles* : tous ces récits sont groupés en quelques chapitres. « D'abord ceux qui montrent comment

Digitized by Google

saint François a, pendant sa vie, violemment surexcité l'opinion mobile de ses contemporains et comment se sont formées et recueillies les légendes franciscaines elles-mêmes ; puis, quelques récits qui rappellent comment sa prédication eut ce caractère tout particulier d'être un spectacle, un « mystère » médiéval, ce qui contribuera très vivement à son succès ; les chapitres suivants présentent l'apôtre de la paix, l'amant de la pauvreté, le frère des oiseaux et le jongleur de Dieu ; enfin les derniers chapitres concernent les hommes que le saint a façonnés à son exemple et les deux sanctuaires privilégiés qui furent ceux de sa vocation et de sa passion » (p. 11).

La plupart de ces histoires sont naturellement fort connues. Il en est qui le sont beaucoup moins. D'ailleurs le seul groupement de ces épisodes et le commentaire au milieu duquel ils sont enchassés, rendent attrayante la lecture de ce petit florilège. Nous ajouterons que le compilateur de ces récits connaît parfaitement la littérature franciscaine, mais qu'il ne fait point du tout ici étalage de sa science. É. DE MOREAU, S. J.

— L'étude de P. DE CENIVAL sur l'*Église chrétienne de Marrakech au* XIII*e siècle* (*Hespéris*, 1927, p.69-83) est, en fait, une synthèse très documentée sur l'histoire de l'Église au Maroc depuis le supplice des premiers martyrs franciscains (1220) et la fondation du siège épiscopal de Marrakech par Honorius III (1225). J. LAVALLEYE.

— Le tome II des *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du moyen âge* (Paris, Vrin, 1927. In-8, 346 p.) a suivi de près son aîné (cfr RHE. 1927, p. 419) et se présente avec les mêmes qualités de fonds et de forme. Comme suite à ses études critiques publiées ailleurs sur l'œuvre doctrinale de S. Anselme, Dom A. WILMART nous donne ici un travail très documenté sur les homélies attribuées à l'archevêque de Cantorbéry et dont l'authenticité n'est guère prouvée. Analysant avec grande érudition éditions et manuscrits, l'auteur expose la tradition littéraire touchant cette attribution qui, pour certaines homélies, remonte très haut, jusqu'à des contemporains de S. Anselme. — L'étude du R. P. CHENU, O.P., *La théologie comme science au* XIII*e siècle*, est un commentaire historique des articles 2 et 8 de la première question de la Somme théologique de S. Thomas. Quelle est la notion de la théologie ? Le R. P. expose les vues des maîtres dominicains d'Oxford, Fishacre et Kilwardby, des docteurs de Paris, Guillaume d'Auxerre, Alexandre de Halès, Albert le Grand, S. Bonaventure, et détermine le triple progrès accompli par S. Thomas sur ses devanciers dans sa notion de la théologie, à tout le moins, dans les idées et la doctrine, car il subsiste dans cette première question de la Somme des vestiges des anciennes confusions, dans la terminologie d'abord, ensuite dans le choix des matières traitées. Cette étude du R. P. est franchement un beau travail. Elle aurait pu être complétée par l'examen de certains autres écrits de S. Thomas. Nous aurions voulu savoir aussi si, dans la pensée de l'auteur, S. Thomas a eu connaissance des Commentaires de Fishacre et Kilwardby. Ce point nous paraît discutable. — Les études suivantes se rapportent pour la plus grande part à des questions de psychologie ou au problème de la connaissance. M. J. RHOMER consacre une note à la doctrine franciscaine des deux faces de l'âme, la raison supérieure et la raison inférieure, et relève les antécédents de cette doctrine, principalement chez Jean de la Rochelle, Dom.Gundissalinus, Algazel et Avicenne. — Le P.GUILLET, O.P., en s'attachant à expliquer ce qu'est la « lumière intellectuelle » d'après S. Thomas,

Digitized by Google

sa nature, son rôle, son rapport avec l'habitus intellectuel, aborde, surtout en cette dernière section, une matière difficile et qui mérite de faire l'objet d'une étude approfondie. — Dans un long article, *Avicenne et le point de départ de Duns Scot*, M. GILSON poursuit ses recherches touchant l'influence d'Avicenne sur les grands maîtres de la pensée médiévale. A cet effet il examine dans une pénétrante analyse trois questions jugées véritablement premières et fondamentales : l'objet de l'intellect, la formation des universaux et l'univocité de l'être. Voici quelques conclusions : Influence exercée par Avicenne sur la formation du scotisme ; D. Scot se rattache au courant avicennien qui prévalait surtout à Oxford, mais aussi à Paris, avant la réforme philosophique opérée par saint Thomas ; le scotisme n'a nullement été à son origine une entreprise de polémique née du souci de contredire une doctrine déjà existante, celle de S. Thomas par exemple ; D. Scot suit une route où d'autres s'étaient engagés avant lui ; lorsque les points auxquels il aboutit ne sont pas les mêmes que ceux de S. Thomas, il marque cette divergence, mais il n'est pas parti d'un désir de divergence, il est parti d'une autre tradition.— Le reste du volume (p.151-337) est occupé par l'édition de huit *Questions disputées* sur le problème de la connaissance et qui ont pour auteur Vital du Four, maître franciscain de Paris, cardinal en 1312 et mort en 1327. L'éditeur, F. DELORME, O. F. M., dans une brève introduction, signale et décrit les mss qui les renferment, détermine leur authenticité et en souligne l'intérêt. Elles permettent de juger des infiltrations venues du dehors à la pensée franciscaine chez un de ses représentants. On remarquera la dépendance de Vital entre autres vis-à-vis de Henri de Gand et de Gilles de Rome. R. M. MARTIN, O. P.

— Aux *Éditions de la Revue des Jeunes* se public depuis quelque temps la Somme théologique de S. Thomas d'Aquin en texte latin et traduction française. Plusieurs volumes ont paru déjà d'un format élégant et commode et d'une typographie très soignée. Vu leur objet, ils ne pouvaient guère être mentionnés dans la RHE. Il n'en est pas tout à fait de même de la *Vie de Jésus* traduite et annotée par le R. P. SYNAVE, O. P., professeur d'Écriture Sainte au couvent théologique du Saulchoir (t. I. Paris, Desclée, 1927. 328 p. F. 11). C'est en effet une véritable Vie de Jésus dont il déroule sous nos yeux toutes les étapes historiques que S. Thomas a voulu nous donner dans la 3e partie de la Somme théologique, de la question 27 à la question 59. Il intitule lui-même son traité : La vie, les souffrances et la mort du Verbe incarné. Toutefois, il est à peine besoin de noter que ce n'est pas du point de vue historique, mais plutôt du point de vue théologique que le Docteur Angélique conçoit sa Vie de Jésus. Il ne s'attardera pas au récit méthodique de toutes les démarches du Sauveur, mais il scrutera les raisons de convenance de chaque événement et de chaque trait historique, en marquera les exigences, en recherchera les causes, en appréciera les conséquences ; le tout envisagé sous cet angle spécial de la rédemption de l'humanité. Dans cette nouvelle édition, le traité de la Vie de Jésus comprendra trois volumes. Le premier (qu. 27 à 34) pourrait s'intituler : Jésus avant sa naissance ; le second (qu. 35 à 45) étudiera la nativité et la vie publique de Jésus ; le troisième prendra comme titre : Passion, mort et au-delà (qu. 46 à 59). — Le présent volume se divise en deux parties : I. La Mère de Dieu (la sanctification, la virginité, les épousailles, l'annonciation) ; II. Jésus en sa Mère (le corps du Christ, le principe actif, le mode et l'ordre de la conception du Christ, les privilèges du Christ dans sa conception). Une traduction soignée, des notes explicatives, des rensei-

Digitized by Google

gnements techniques doctrinaux et bibliographiques, une table analytique et une table des auteurs cités rendent ce petit volume des plus intéressants. On lira avec un plaisir spécial les notes sur l'immaculée conception, Marie pleine de grâce, Marie mère de la divine grâce, l'Assomption, S.Joseph, la généalogie du Christ, la signification du nom de Marie. Chemin faisant, le traducteur complète ou rectifie aussi les données scientifiques fournies par S. Thomas et confronte ses positions exégétiques avec les conclusions de l'herméneutique moderne. É. T.

— Dans la *Revue du Nord*, 1927, t. XIII, p. 81-121, MM. H. Laurent et F. Quicke étudient *La guerre de la Succession du Brabant* (1356-1357). Cette guerre, typique par son aspect économique et son aspect féodal, tire son origine d'une clause accessoire des traités de Saint-Quentin de 1347 : le mariage du comte de Flandre, Louis de Male, et de Marguerite, fille puînée de Jean III de Brabant.Le duc et tous ses descendants masculins étant morts, ses trois filles et leurs maris viennent en compétition. Louis de Male, décidé à reprendre Malines, déclare la guerre à Wenceslas de Luxembourg, devenu duc de Brabant. Après une première rencontre suivie de négociations avortées, le duché est attaqué de nouveau et conquis en dix jours. Mais, s'appuyant sur une forte opposition, les princes légitimes lancent des appels aux habitants des territoires envahis. Everard 't Serclaes chasse la garnison de Bruxelles, l'armée reconstituée arrive du Nord, le pays est libéré, sauf les places d'Anvers et d'Afflighem (29 octobre 1356). Pendant tout l'hiver, les partis se tiennent sur la défensive. Au printemps 1357, Guillaume III de Bavière, comte de Hainaut et de Hollande, successivement sollicité par chacun des adversaires, impose à Wenceslas et à Jeanne le désastreux traité d'Ath du 4 juin, sanction outrancière de la victoire flamande et source des conflits successoraux dont le Brabant fera l'enjeu jusqu'au temps de Philippe le Bon. Les auteurs démêlent avec beaucoup de finesse l'écheveau embrouillé des faits et font une belle synthèse sans négliger aucun détail. E. Lousse.

— On a déjà publié bien des biographies de Madame de Chantal, devenue aujourd'hui sainte Jeanne-Françoise de Chantal. Plusieurs sont d'un mérite remarquable, mais toutes, visant à dépeindre en elle la sainte et les vertus héroïques qui l'ont faite telle, laissent plus ou moins dans l'ombre ses grandes qualités humaines, ses dons naturels. C'est ce côté d'une attachante et complexe figure que le Vte E. Du Jeu a voulu mettre en lumière dans son ouvrage : *Madame de Chantal. Sa vie dans le monde. Sa vie religieuse* (Paris, Perrin, 1927. In-16, viii-294 p. F. 12). Il le fait en s'appuyant sur les plus anciens témoignages, principalement sur les *Mémoires* de la Mère de Chaugy et sur la volumineuse correspondance de la première Visitandine. Il s'attache spécialement à montrer de quelle façon cette femme forte qu'était Jeanne de Chantal a pu se donner entièrement à Dieu sans renier ni secouer aucun des impérieux devoirs qui la rattachaient au monde, tout en restant pour ses quatre enfants une providence aussi maternelle que possible. On est étonné de voir comment, déjà religieuse, fondatrice et supérieure d'une vaste congrégation, elle les suit attentivement, pour les conseiller, les exhorter, les reprendre ; comment elle s'occupe personnellement de leurs intérêts, même temporels ; avec quelle adresse elle pourvoit à leur établissement ; quelle part elle prend à leurs soucis et à leurs peines ; de quel cœur elle les pleure quand elle a le malheur de

Digitized by Google

leur survivre. Il est manifeste qu'en elle la grâce n'avait ni étouffé ni affaibli les sentiments d'une âme naturellement très affectueuse. On en trouve une autre preuve dans ses *amitiés*, auxquelles M. Du Jeu a consacré un chapitre. Parmi ces nobles et bienfaisantes amitiés, celle qui l'unissait à François de Sales tient évidemment la première place. A ce propos, je constate avec plaisir que l'auteur combat l'opinion étrange d'après laquelle, dans ce commerce de deux âmes d'élite, le rôle de directeur aurait appartenu autant ou plus à la religieuse qu'à l'évêque. Cette appréciation est également outrageante pour l'un et pour l'autre, et elle ne résiste pas à un examen attentif des textes et des faits.

Suffisamment documenté, puisant aux sources et les indiquant quand il y a lieu, écrit d'ailleurs d'une plume élégante et légère, rehaussé d'un choix de savoureuses citations, ce livre est l'œuvre d'un historien doublé d'un fin lettré. On le rangera dans la catégorie peu nombreuse de ceux dont la lecture, une fois commencée, se poursuit infailliblement jusqu'au bout et ne s'interrompt même pas sans un grand effort. J. FORGET.

— Dans la *Revue du seizième siècle* (1927, t. XIV, p. 1-16), M. A. ROERSCH étudie *L'Album amicorum de Bonaventure Vulcanius*, qui se trouve, dans un exemplaire des *Parodiae Morales* de Henri Estienne, à la bibliothèque royale de Bruxelles (cote II 1166D). Vulcanius (1538-1614) était un humaniste belge réputé ; successivement secrétaire de l'archevêque de Burgos, et après sa défection du catholicisme, de Philippe de Marni de Sainte-Aldegonde, puis professeur de philologie grecque à l'université de Leyde, il s'était créé de très nombreuses relations dans différents pays. Son *Album* contient la mention de cent quatorze personnages, appartenant pour la plupart à des milieux protestants. M. Roersch reproduit les différents noms, dans l'ordre alphabétique d'abord, puis dans l'ordre chronologique et topographique. A. D. M.

— Sous le titre : *En plein conflit. La nonciature de France, la Secrétairie d'État du Vatican, la Congrégation des affaires de France pendant la querelle de la régale* (1674-1694) (Paris, Éditions Spes, 1927. In-8, 121 p. F. 10), le P. M. DUBRUEL, S. J., dresse l'inventaire des riches documents que contiennent les archives romaines sur le conflit, suscité par l'application et l'extension du droit de régale, entre Louis XIV et les papes Innocent XI, Alexandre VIII et Innocent XII. On y rencontre des notices biographiques critiques de tous les personnages qui ont joué un rôle marquant dans cette lutte : papes, secrétaires d'État, cardinaux de Curie, consulteurs et secrétaires de congrégations, nonces et internonces à Paris, ministres du roi Louis XIV, etc. On y trouve aussi une analyse sommaire, mais suffisante et minutieuse, de différentes collections de la Secrétairie d'État, du fonds « Lettere di vescovi », etc., conservées aux Archives vaticanes. Le P. Dubruel a même dépouillé plusieurs collections particulières et est arrivé ainsi, au moins pour ce qui concerne les dépôts romains, à reconstituer le dossier complet du fameux conflit sur la régale. Nous lui souhaitons de pouvoir nous livrer à bref délai la mise en œuvre de ces matériaux et de nous donner une histoire complète de la querelle de la régale sous Louis XIV.
A. D. M.

— Le petit volume de PHILIPPE BERTAULT, *Bossuet intime* (Bruges, Desclée et De Brouwer, 1927. In-8, 164 p.) ne peut manquer d'avoir un grand nombre de lecteurs. Tout ce qui touche aux grands hommes nous intéresse. Mais nous

Digitized by Google

sommes ainsi faits que les détails de leur vie privée et les traits de leur caractère personnel,parce que généralement moins connus, piquent davantage notre curiosité.

Pour ce qui concerne Bossuet en particulier, on est assez porté à ne voir en lui que l'auteur du *Discours sur l'histoire universelle* et des *Oraisons funèbres*, que le profond et austère penseur et le redoutable polémiste. Pourtant il y a, observe M. Bertault, « le Bossuet de tous les jours », bon, sensible, affable, humain en un mot, et condescendant aux humaines faiblesses. Celui-ci se révèle surtout par sa vaste correspondance, dont nous avons enfin, depuis 1925, une édition complète, vierge des pudibonds élagages du bénédictin Deforis. C'est là que l'auteur de cette esquisse a puisé amplement et heureusement. Le grand évêque nous apparaît ici sous un aspect tout autre, moins majestueux à coup sûr, que celui qu'on nous présente vulgairement : il invite volontiers quelques hommes d'esprit à s'asseoir avec lui à une table « bonne, mais sans délicatesse et sans profusion », au dire de l'abbé Ledieu ; il se montre épris de la belle nature en aménageant et en parcourant son jardin, aussi bien qu'en contemplant les astres du firmament ; tout en enseignant qu'il ne faut aimer personne qu'en Dieu, il est sensible au charme d'une noble amitié, et sur ce sujet, comme sur les beautés de la nature, il a des pages où l'on croirait entendre Fénelon ou le doux saint François de Sales. Un dernier chapitre, intitulé : *Une amitié féminine de Bossuet*, nous parle de sa correspondance avec Madame d'Albert, à qui il témoigna plus de confiance qu'à aucune autre des âmes d'élite qui bénéficièrent de sa direction. Mais peut-être M. Bertault exagère-t-il quelque peu quand il écrit : « On peut bien affirmer que Bossuet a subi le charme de cette âme, éprise de perfection et bien attachée à celui qui la dirigeait. Un vif plaisir existait pour le pontife à s'entretenir intimement avec sa chère fille et son cœur y puisait de l'allègement. Il obéissait à la loi de la sympathie, qu'il avait lui-même constatée : « Homme, puisque tu as un cœur, il faut que tu aimes bien ou mal ; tu seras heureux ou malheureux ; dis-moi, qui aimes-tu donc ? » J. Forget.

— M. Munier-Jolain donne une nouvelle édition de son ouvrage sur *Le cardinal Collier et Marie-Antoinette* (Bibliothèque historique. Paris, 1927. 268 p. F. 25). L'étude psychologique du cardinal Louis de Rohan, le fauteur de l'affaire du collier qui fit scandale à la Cour de Versailles, ayant comme principale source les Mémoires de l'abbé Georgel, secrétaire du héros, M. Munier a cru utile de faire précéder l'édition de la biographie de l'auteur des Mémoires ; il publie également en fin du volume quelques pages judicieusement choisies de cette précieuse compilation. J. Lavalleye.

— Dans *Newman apologiste* (Paris, Desclée, 1927. In-16, 256 p. F. 12), le R. P. J.-D. Folghera analyse en six chapitres quelques ouvrages du grand converti où le but apologétique est plus expressément marqué : I. L'évolution religieuse de Newman (d'après l'*Apologia*. 1864) ; II. Les miracles (*Two Essays on Biblical and Ecclesiastical Miracles*. 1825-1826, 1842-1843) ; III. L'Église et les Églises (*Twelve Lectures adressed in* 1850 *to the Party of the religious Movement of* 1833) ; IV. Les catholiques et leurs ennemis (*Lectures on the present Position of the Catholics in England*. 1851) ; V. Le culte de la Sainte Vierge (la *Lettre au Rév. Pusey à l'occasion de son Eirenicon*. 1865) ; VI. L'infaillibilité (*Lettre au duc de Norfolk*. 1874). Analyse lucide et pleine de charme, dit à juste titre M. l'abbé H. Hemmer, dans une préface qui replace dans leur cadre histo-

Digitized by Google

rique les travaux examinés. L'avant-propos du Cardinal Mercier qu'annonce le sous-titre est la lettre du Cardinal sur les Conversations de Malines.

R. DRAGUET.

— M. F. MENTRÉ a beaucoup contribué au renouveau de faveur dont jouit le philosophe Cournot. Il vient de réunir, en un volume intitulé : *Pour qu'on lise Cournot* (Bibliothèque des Archives de philosophie. Paris, Beauchesne, 1927. In-8, VIII-244 p. F. 20), diverses publications relatives à ce penseur. Les chapitres qui intéresseront l'historien et spécialement l'historien de l'Église sont ceux qui traitent de la place de l'histoire parmi nos connaissances, des rapports de la science et de la religion et de la théorie du hasard. La première de ces études oppose l'histoire aux sciences par la différence entre le fait et la loi. Dans le fait historique intervient l'originalité de la nature humaine, ainsi que la contingence et la complexité des causes ; cette conception laisse place à une direction et même à une intervention providentielle ; plus contestable, M. Mentré le reconnaît, est la distinction des phases préhistorique, historique et posthistorique ; il n'y a pas de raison de croire que le règne de la raison finisse par établir une uniformité telle qu'il n'y ait plus que des lois et non des faits héritant d'influences antérieures et les transmettant à leur tour. « Science et religion d'après Cournot » montre comment beaucoup d'intellectuels croyants, à l'époque du triomphe du scientisme, accordaient leur foi et leur science par le système timide de la cloison étanche. « La définition du hasard » n'est pas seulement un exposé et une critique de la théorie de Cournot, mais contient d'importants renseignements fort précis sur la conception du hasard depuis l'antiquité. Toutes les pages de ces études ne sont pas également fouillées, mais elles sont intéressantes et instructives.

R. KREMER, C. SS. R.

— Nous avons lu avec grand profit, maintenant qu'elles sont publiées par l'Académie de droit international (*Études sur le développement historique du droit international dans l'Europe orientale.* Paris, Hachette, 1927. In-8, 190 p.), les conférences que M. le baron DE TAUBE avait données à Louvain l'hiver dernier (cfr RHE. 1927, t. XXIII, p. 407), et précédemment à La Haye. L'auteur y examine : I. Byzance et ses voisins, du VIIe au Xe siècle ; II. Le monde de l'Islam et son influence sur l'Europe orientale ; III. L'Europe orientale et la Russie avant l'invasion tatare (le grand commerce de l'Europe orientale et la formation de nouveaux États aux IXe et Xe s. ; la Russie et le développement du droit des gens dans l'Europe orientale du XIe au XIIIe s. ; la Russie et le Saint-Empire romain : relations avec le Pape et l'Empereur) ; IV. L'Europe orientale à la fin du moyen âge et les progrès du droit international du XIIIe au XVe s. ; V. L'Europe orientale à l'époque de la renaissance politique de la Russie aux XVIe et XVIIe s. ; VI. La Russie nouvelle au sein de la communauté internationale européenne (XVIIIe-XIXe s.). Ce livre n'intéressera pas que les historiens du droit, auxquels il apporte mainte vue nouvelle sur l'évolution des idées et les origines des institutions ; c'est un travail d'histoire générale portant sur toute l'Europe orientale depuis le haut moyen âge, remarquable à la fois par ses aperçus synthétiques larges et clairs et par le souci qu'a pris l'auteur de les appuyer constamment sur des sources qu'il connaît et exploite à merveille. La bibliographie et les notes sont rejetées à la fin du volume.

R. DRAGUET.

— L'ouvrage de M. G. MILLET sur les peintures du Mont Athos (*Les Monu-*

Digitized by Google

ments de l'Athos. T. I : *Les Peintures*. Paris, E.Leroux, 1927. In-fol. 75 p. 264 pl.) continue la série d'importants travaux publiés dans les *Monuments de l'art byzantin*, sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Quatre volumes parus précédemment sont consacrés respectivement à Mistra, à Daphni, aux monuments de Salonique et de Constantinople. Le cinquième volume reproduit quelques mosaïques (XIe-XIIe siècle) du monastère de Vatopédi et un imposant ensemble de peintures murales photographiées, en 1918, par le service photographique de l'armée française, et en 1919 et 1920, lors des missions de M. Millet. Celui-ci se réserve de publier dans la suite un volume sur le style et l'iconographie des peintures de l'Athos. Il se contente de donner ici une table des planches et des monuments et un répertoire iconographique composé par Mlle S. DER NERSESSIAN. M. M. distingue au Mont Athos l'œuvre des deux écoles, dont il avait déjà signalé l'existence dans son *Iconographie des Évangiles*, l'école macédonienne et l'école crétoise. L'œuvre de la première, au Protaton, à Chilandari et à Vatopédi, remonte au XIVe siècle et non pas au XVIe, comme M. M. lui-même l'avait estimé d'abord. Des restaurations nombreuses, parfois récentes et parfois radicales, ont du moins conservé les compositions primitives et n'ont donc pas enlevé tout intérêt aux peintures. L'auteur a pu constater aussi une sorte de renaissance qui se manifeste au XVIIIe siècle. R. M.

— La collection « L'art et le goût » de la librairie Payot, a publié un joli volume sur *La médaille et les médailleurs* (Paris, 1927. In-8, 235 p., XXXII pl.). M. J. BABELON, conservateur adjoint au Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, y donne un exposé historique de la matière. Il fait connaître l'art de la médaille en lui-même, son origine à la fin du XIVe siècle, son évolution dans les divers pays, et spécialement en France, depuis le XVe siècle jusqu'à l'époque moderne. Des reproductions très nettes d'œuvres remarquables relèvent l'intérêt du texte. R. M.

— La consultation des archives du Ministère des affaires étrangères a été permise jusqu'au 10 mai 1871, avec cette réserve qu'il faudra, à partir de 1852, l'avis favorable de la direction des affaires politiques et commerciales. G. M.

— Le curieux qui pénètre pour la première fois dans l'enceinte du palais des Papes, à Avignon, éprouve dès l'abord un réel embarras, voire une sorte de désappointement, car il ne sait comment s'orienter et, d'autre part, l'immense ensemble de constructions qui se présente à ses regards avec sa singulière irrégularité lui paraît étrangement compliqué. Toute confusion cessera chez le lecteur de l'excellent guide que vient d'écrire un fin connaisseur des arcanes du palais, M. le Docteur COLOMBE (*Le palais des papes d'Avignon*. Collection des Petites monographies des grands édifices de la France. Paris, H. Laurens, 1927. In-8, 120 p.). L'auteur a bien compris la nécessité qui s'imposait d'étudier séparément l'édifice qui remonte à Benoît XII et celui qui est dû à la munificence de Clément VI. L'un a été conçu sur le plan d'une forte citadelle, destinée à braver toutes attaques possibles, l'autre, tout en gardant extérieurement un aspect sévère, revêt à l'intérieur le caractère d'un palais somptueux orné de sculptures, de fenêtres ajourées, de plafonds habilement travaillés, de fresques admirables. Sans doute le sujet avait été traité dans son ampleur tout récemment par M. L. H. Labande (*Le palais des papes et les monuments d'Avignon au XIVe siècle*,

Digitized by Google

Aix, 1925), mais M. Colombe a rempli son petit livre d'observations nouvelles fruit des recherches qu'il effectue sans cesse dans le palais dont la garde lui a été confiée. On devra donc le consulter et le lire avec attention. G. M.

— *Académie des inscriptions et belles-lettres.* — Le 19 août, M. Diehl, d'après M. Jean Papadopoulos, a parlé d'une mosaïque byzantine du IXe ou du Xe siècle, existant à Salonique et représentant un Christ sans barbe, qui est assis dans une gloire entre les symboles des évangélistes.

Le 26 août, M. Ph. Lauer émet l'opinion que le mur absidal mis au jour au cours des fouilles de la Trinité de Fécamp, a fait partie de la basilique que Richard Ier de Normandie construisit à la fin du Xe siècle.

Le 23 septembre, M. le comte de Laborde présente le tome V de la reproduction de la *Bible moralisée* et fait valoir l'utilité de l'index qui termine le volume et qui servira de répertoire des objets d'usage commun au XIIIe siècle.

Le 30 septembre, M. Seymour de Ricci exhibe la photographie d'une œuvre flamande du XVe siècle, sans doute destinée à être le pendant d'un tableau de la National Gallery, à Londres, dont l'auteur serait Van der Weyden et qui représente l'exhumation du corps de saint Hubert. L'œuvre appartient actuellement à un amateur américain. G. M.

— *Académie des sciences morales et politiques* .— Le 20 août, M. Paul Matter appelle l'attention sur la mission de M. Vidal en Italie, qui a permis de découvrir des documents inédits sur la politique religieuse du roi Charles-Albert. G. M.

— *Prix et concours.*— Académie française : Prix Marcelin Guérin (1000 fr.) : R. P. M. Piette, O. F. M., *John Wesley. Sa réaction dans l'évolution du Protestantisme.* — Académie des Beaux-Arts : Prix Joest (1000 fr.) : MM. Delaporte et Houvet, *Les vitraux de la cathédrale de Chartres.* G. M.

— *Nominations.* — M. l'abbé de la Serre a été nommé pro-recteur de l'Institut catholique de Paris.

M. Louis Madelin a été élu membre de l'Académie française. G. M.

— *Décès.* — M. l'abbé Vacandard, aumônier du lycée Corneille à Rouen qui débuta dans les études historiques par une thèse excellente de doctorat ès-lettres : *Vie de Saint-Bernard, abbé de Clairvaux* (Paris, 1910, 4e éd.). Deux autres biographies furent consacrées à *Saint Victrice* et à *Saint Ouen* (Paris, 1902, 1903). M. Vacandard traita dans diverses revues des questions d'apologétique relatives à l'histoire, telles que le procès de Galilée, la Saint-Barthélemy, l'Inquisition, l'origine du Credo, etc. Il les réunit dans une série de volumes sous le titre d'*Études de critique et d'histoire religieuse* (Paris, 1913-1923. 4 vol.). Son dernier ouvrage concerna *L'Inquisition. Étude historique et critique sur le pouvoir coercitif de l'Église* (Paris, 1912). Il publia également sur le même sujet un article excellent dans le *Dictionnaire de théologie catholique*, t. VII (1923), col. 2016-2068.

M. l'abbé Fillion, prêtre de Saint-Sulpice, qui succéda à M. Vigouroux dans la chaire d'exégèse à l'Institut catholique de Paris, puis devint consulteur de la commission biblique à Rome. Son œuvre est fort considérable et marque dans la science biblique une étape qui a été dépassée depuis un bon nombre

Digitized by Google

d'années. Il laisse inachevée une *Histoire d'Israël, peuple de Dieu* dont le premier volume venait de paraître (Paris, 1927). Ses principaux travaux sont les suivants : *La sainte Bible commentée. La Vulgate et les textes originaux* (Paris, 1901-1904, 8 vol.) ; *Saint Pierre* (Paris, 1906) ; *Saint Jean l'Évangéliste, sa vie et ses écrits* (Paris, 1907) ; *L'existence historique de Jésus et le rationalisme contemporain* (Paris, 1909) ; *Les miracles de N.-S. J.-C.* (Paris, 1910, 2 vol.) ; *Les étapes du rationalisme dans ses attaques contre les Évangiles et la vie de J.-C.* (Paris, 1911).

M. René Poupardin, ancien secrétaire de l'École des Chartes et directeur d'études à l'École des Hautes-Études, qui publia de remarquables ouvrages sur *Le Royaume de Provence sous les Carolingiens* (Paris, 1901), et sur *Le Royaume de Bourgogne* (Paris, 1907). Citons encore : *Étude sur les vies des saints fondateurs de Condate et la critique de M. Bruno Krusch* (Paris, 1898) ; *Notes sur la chronologie du pontificat de Jean XVII* (Rome, 1901) ; *Étude sur les institutions politiques et administratives des principautés lombardes de l'Italie méridionale,* IXe-XIe *siècle* (Paris, 1907) ; *Recueil des chartes de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, des origines au début du* XIIIe *siècle* (Paris, 1909) ; *Documents relatifs au conflit de* 1278 *entre l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés et l'Université de Paris* (Paris, 1914) ; *Catalogue des manuscrits de la collection Baluze, Bibliothèque Nationale* (Paris, 1921).

Le général F. Canonge, écrivain d'histoire militaire, qui consacra un volume à *Jeanne d'Arc guerrière* (Paris, 1907). G. M.

— Le 3 octobre dernier est mort à Paris, à l'âge de soixante-quinze ans, M. Henry Martin, conservateur (1905), puis administrateur honoraire de la bibliothèque de l'Arsenal, dont il avait dressé le catalogue. On lui doit aussi de nombreux travaux sur la miniature : *Le Térence des Ducs, La miniature française du* XIIIe *au* XVe *siècle* (Paris-Bruxelles, Van Oest, 1924), etc. R. M.

— C'est par erreur que la RHE (1927, t. XXIII, p. 952) a annoncé le décès de M. Ch. Seignobos.

Hongrie

— L'étude de M. Zalan sur l'origine du Pray-codex (voir RHE. 1927, t. XXIII, p. 705) a provoqué des répliques de la part de J. Karacsonyi, qui s'occupe surtout de détermine les circonstances de composition du *Sermo supra sepulcrum*, contenu dans le ms. (*Magyar Nyelv*, t. XXXI, nos 9-10), et de J. Ernyey (*A Pray-Kodex termöhelye és credeti rendeltése*. Budapest, Stephaneum, 1927. 20p.), qui reprend tout l'examen de la question. D'après Ernyey, le sacramentaire du Pray-codex était destiné à un évêque diocésain et au clergé séculier, — peut-être celui de Veszprém ; — par la forme archaïque des prières, il semble remonter au VIIe-Xe et non au XIIIe siècle. Enfin le calendrier doit provenir d'une région d'Allemagne où le culte de S. Urbain était particulièrement en honneur.

A. D. M.

— Dans le rapide aperçu qu'il donne sur les grands monastères cisterciens de Hongrie, le P. Hümpfner (*Les fils de S. Bernard en Hongrie*. Budapest, 1927. In-12, 30 p., ill.) décrit les abbatiales de Apâtfalva, Kercz, Pilis, Zircz, édifiées

Digitized by Google

grâce à la protection des successeurs de S. Étienne, et s'attache à montrer l'influence directe des édifices bernardins de Bourgogne sur ces monuments.

J. LAVALLEYE.

— L'Institut d'histoire de l'art de l'Université Pázmáni à Budapest a commencé (1927), sous la direction du professeur A. HEKLER, la publication d'une série de notes brèves, paraissant à intervalles irréguliers, en hongrois et en allemand, sous le titre de *Henzslmann Lapok-Henszlmann Blätter.* C'est une suite de fiches archéologiques, de quatre pages in-4° chacune, destinée à fournir des matériaux pour l'histoire de l'art hongrois. Eméric Henszlmann (1813-1888) fut à la fois le premier pionnier de cette histoire et le premier professeur d'histoire de l'art à l'université de Budapest. E. DE TÖMÖRY.

— Le n° III (1927) de la revue *Magyar Müvészet* (art hongrois), consacré à l'art flamand et belge, donne un aperçu sommaire de l'histoire de la peinture, de la sculpture et de l'architecture. MM. A. Goffin, A Laes, P. Bautier, P. Lambotte et A. de Ridder se sont partagé la peinture et traitent respectivement des primitifs flamands (p. 303-326), de Brueghel et du XVIIe siècle (p. 327-345), des petits maîtres anversois du XVIIIe siècle (p. 346-348), de la peinture en Belgique de 1830 à 1900 (p. 349-362) et de la peinture contemporaine (p. 363-375). Mlle M. Devigne a écrit des notes sur la sculpture belge du XIe au XXe siècle (p. 376-401). Deux aperçus, dus à MM. E. Dhuicque et H. Vandevelde, appellent l'attention sur quelques monuments anciens (p. 402-414) et modernes (p 415-423) d'architecture. Cent cinquante reproductions de choix et une belle planche en couleur illustrent l'œuvre collective. E. DE T.

— M. ENRICO HORVÁTH rapproche des vues anciennes de Veszprém d'un paysage sommaire reproduit par Masolino dans les fresques du palais de Castiglione d'Olona (*Una veduta di Veszprém in un affresco di Castiglione d'Olona. Contributi al problema di Masolino.* Budapest, 1926. In-8, 22 p., 9 fig. Extrait des *Pubblicazioni dell' Istituto storico ungherese di Roma*).Le cardinal Branca de Castiglione avait été évêque de Veszprém (1421-1424) durant son séjour en Hongrie. L'auteur estime que Masolino, lorsqu'il résidait en ce pays, eut des rapports avec le diplomate Branca, avec le condottiere Pippo Sano et avec le roi Sigismond. Il signale les influences lombardes et septentrionales, voire hongroises, dans les paysages du peintre toscan. R. M.

Italie

—La notice consacrée par FRANCESCO VALLI à Jovinien : *Un eretico del sec.* IV (Turino, Società editrice internazionale, 1925) est une étude de grande valeur. Un premier chapitre retrace le portrait, l'activité et l'influence de Jovinien : figure éminemment occidentale par son dégoût pour les spéculations et les distinctions subtiles, et par ses tendances à l'action (p. 2), Jovinien eut peu de disciples, mais il se retrouva en Vigilance dans lequel, suivant les contemporains, « Joviniani mens prava surrexit ». Après Vigilance, la doctrine de Jovinien n'eut plus de succès ; déjà au Ve siècle, elle appartient à l'histoire (p. 3). Détailler les écrits de l'hérétique n'est pas entreprise facile. C'est soulever une controverse jadis provoquée par Haller. M. Valli n'accepte pas les conclusions de cet auteur.

Digitized by Google

Suit l'analyse des principales erreurs, groupées autour de cinq propositions : 1° « Virgines, viduae et maritatae, quae semel in Christo lotae sunt, si non discrepent ceteris operibus, eiusdem sunt meriti » ; 2° « Qui plena fide in baptismate renati sunt, a diabolo non possunt subverti » ; 3° « Inter abstinentiam ciborum et cum gratiarum actione perceptionem eorum nulla est distantia » ; 4° « Est omnium, qui suum baptisma servaverint, una in regno caelorum remuneratio » ; 5° « Christus ex virgine non potuit generari ». — La dernière proposition est imputée à Jovinien par saint Ambroise, et M. Valli retient cette attribution. Chacune des propositions est commentée avec rigueur. Il est à souhaiter que les nombreuses coquilles typographiques, qui rendent la lecture de ce beau travail difficile, disparaissent dans une nouvelle édition. J. COPPENS.

— Dans *Archeografo Triestino*, 1926, p. 117-172, FRANCESCO BABUDRI, *Nuovi contributi su Cissa-Rubinum, il suo censo romano, il dominio laico della sua massa, e il suo vescovado*, prouve l'existence, aux VIe-VIIIe siècles, de l'évêché istrien de Cissa, qui avait été niée par B. BENUSSI en 1922 dans les *Atti e Memorie della Società Istriana di archeologia e storia patria* (p. 133-171). — Dans la même revue (p. 1-116), M. PREMROU publie la troisième partie de la *Serie documentata dei vescovi triestini dei secoli* XV-XVIII (1621-1803) ; la seconde partie (1501-1620) a été publiée dans la même revue en 1924, p. 1-87 ; la première (1396-1500) en 1923 (p. 269-323). Non seulement l'auteur nous donne la liste des évêques de cette époque, et ce ne fut certes pas chose facile, mais de plus, il l'enrichit de notices biographiques, de documents, de façon à donner l'histoire presque complète du siège de Trieste depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours.

P. P.

— G. GEROLA, *La leggenda di san Romedio anacoreta trentino* (dans les *Atti del R. Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti*, 1925-26, t. LXXXV, p. 427-470). Il n'existe aucun témoignage précis du culte de ce saint avant le XIIe siècle. A partir de cette date les preuves de la vénération, dont il est l'objet ainsi que ses deux compagnons (Abraham et David), abondent de façon à faire croire qu'un événement subit ait favorisé l'éclosion de la légende. La première source de celle-ci se trouve chez Bartolomeo da Trento, un frère dominicain qui vécut à Trente vers le milieu du XIIIe siècle, mais elle est sans valeur historique. Gerola note : « il y a deux traditions relatives à la fête de cet ermite : le 15 janvier et le premier octobre ; fait à remarquer, ces deux dates coïncident avec les fêtes plus habituelles de S. Remi, évêque de Reims, qui vécut au VIe siècle Or, que Remi et Romedius soient le même nom, cela est déjà admis par les écrivains du XVIIIe siècle, accepté par les critiques modernes et démontré également par la linguistique. Les deux noms dérivent du nom romain *Remedius*. L'auteur présente plusieurs hypothèses de peu d'intérêt pour expliquer la naissance de la légende ; le fait rapporté d'un bavarois, pèlerin à Rome, au temps de S. Vigile (Ve siècle), n'a pas le moindre fondement historique. P. P.

— V. PANCOTTI, *La tomba di S. Barbara, patrona delle armi dotte è a Piacenza* (dans *Archivio Storico per le provincie parmensi*, 1926, p. 15-37). Le titre indique la thèse du travail et les limites en sont fixées par l'auteur en ces termes : « Je n'entends pas parler du genre de martyre ou de l'endroit où il eut lieu mais de la tombe où repose le corps ». Celle-ci se trouverait dans l'église de San Sisto à Plaisance. Pourtant dans le diplôme de Carloman du 4 août 879, on fait men

Digitized by Google

tion des corps *ibi quiescentium* et on n'y signale que les saints Sixte, Fabien, Marcelle et Apulée ; la mention de sainte Barbe ne paraît qu'à partir du XIIIe-XIVe siècle, dans une narration légendaire assez étrange qui reporte la translation du corps à l'année 895. D'un acte qui rapporte qu'Eugène III et Lucius III auraient vénéré le sépulcre de la sainte à Parme, l'auteur ne donne pas la date. Étrange est ce qu'affirme l'auteur, p.19, n. 2 : « Le chef de sainte Barbe ne se trouve pas à San Lorenzo in Damaso ou dans une autre église de Rome, comme il résulte de témoignages définitifs recueillis à Rome, mais il est à Plaisance. » Or, il est certain que la tête de la sainte se vénère au *Sancta Sanctorum* du Latran. Le travail est fait, de toute évidence, par quelqu'un qui manque d'initiation dans le domaine si difficile de l'hagiographie. P. P.

— L. Simeoni, *La vita Mathildis di Donizone e il suo valore storico* (dans les *Atti e Memorie della R. Deputazione di storia patria per le provincie modenesi*, 1927, p. 18-64). Donizone fut un chroniqueur passionné des hauts faits des seigneurs de Canossa ; pour la première partie de son récit, il ne disposait que des éléments fournis par les traditions qui avaient cours à Canossa et il les accepta sans aucune critique. Lorsqu'il parle de Mathilde, le poète s'efforce de montrer qu'elle seule était la véritable alliée de la pap uté dans la lutte pour la liberté de l'Église. C'est pourquoi l'horizon du récit est limité et les faits de la grande lutte nous sont présentés amoindris, réduits au point de vue personnel du panégyriste. Aussi l'œuvre de Donizone n'a-t-elle pour l'histoire de son époque qu'une valeur fragmentaire et inégale. P. P.

— Dans un article extrait de *Valdilamone*, t. III : *Il Cantico delle creature* (Faenza, 1927. 10 p.), M. F. Valli commente le Cantique des créatures de S. François d'Assise. Par ce chant, le saint ouvrit les yeux de ses contemporains à la beauté de l'univers, leur montra l'union harmonieuse qui relie toutes les créatures et leur fit aimer l'Auteur de tant de merveilles. C'est ainsi qu'il purifia l'atmosphère médiévale des superstitions qui peuplaient la nature d'êtres nuisibles et de forces malignes, et donna naissance, en Italie, à la poésie religieuse populaire, qui a contribué puissamment à la renaissance spirituelle du pays.

Fr. Callaey.

— G. Biscaro, *I primordi dell' Ordine Francescano in Treviso* (dans *Archivio Veneto*, 1927, p. 112-144). Les Frères Mineurs se trouvaient peut-être depuis trois ou quatre ans à Trévise quand, en 1231, la commune fit un *statutum* en leur faveur, les autorisant à édifier un couvent. En 1232, il y a déjà des Clarisses dans le monastère dit *della Cella* ; elles se trouvent également à la même époque dans la ville voisine de Conegliano. Vers la même date s'établissent à Trévise les Dominicains. Entre 1231 et 1235, les Mineurs commencèrent à construire la belle église de S. Francesco qui existe encore. Elle fut terminée vers 1270, les travaux ayant été suspendus durant les dernières années par suite de la tyrannie d'Albéric da Romano. P. P.

— G. Biscaro, *Le relazioni dei Visconti di Milano con la Chiesa : Giovanni e Luchino - Clemente VI* (dans *Archivio storico Lombardo*, 1927, p. 44-95), est la continuation de deux articles précédents publiés dans la même revue et se rapportant à *Azzone et Jean XXII* (1919) ; *Giovanni et Luchino et Benoît XII* (1920). Le passage de Giovanni Visconti, évêque de Novare à l'archevêché de Milan, la légation de Guillaume Curty, cardinal des Quatre-Couronnés, en Haute Italie,

Digitized by Google

qui dura jusqu'en 1343, les contacts entre la papauté et les Visconti dans les questions politiques débattues alors en Italie, sont les différents points traités dans cet article. — Dans ce même numéro (p. 96-113), G. De Luca, *Il « libellus carminum » di un poeta Sforzesco*, s'occupe du sicilien Pietro Gianetti qui vécut à la cour du cardinal Ascanio Sforza et célébra en vers ses chasses. C'est une bonne contribution à l'histoire littéraire et à celle des mœurs du quattrocento.

P. P.

— *L'Archivio Storico Messinese*, 1925-26, publié en 1927, p. 1-47, donne le travail de C. Cutrera, *La polemica per l'Apostolica Legazia del Re di Sicilia negli scritti del secondo decennio del secolo* XVIII, dans lequel, après des indications sur la Legazia Siciliana, sa valeur et l'attitude des Siciliens dans la lutte entre les pouvoirs civil et ecclésiastique, l'auteur examine les écrits qui parurent sur ce sujet entre 1711 et 1720, les divisant en deux catégoires : écrits anticuriaux et écrits curiaux. P. P.

— M. Luigi Stefanini, libero docente à l'université de Padoue, publie, sous le titre : *Il problema della conoscenza in Cartesio e Gioberti* (Turin, Società editrice internazionale, s. a. In-8, 422 p.), le troisième volume d'une série de *Problemi teorici e morali nei classici del pensiero*. C'est, comme l'indique le sous-titre (Sommario storico della filosofia e i testi : Cartesio : Discorso del metodo e parte dei Principii di filosofia. — Gioberti : Introduzione allo studio della filosofia), un résumé de l'histoire de la philosophie, du point de vue de la théorie de la connaissance, avec des textes choisis de Descartes et de Gioberti ; en outre, des exposés théoriques et des notes critiques indiquent la position personnelle de l'auteur. La matière est vaste et, forcément, les notices consacrées aux différents philosophes sont écourtées ; le choix des textes est un peu arbitraire ; pourquoi des extraits si longs et de deux auteurs seulement (sans méconnaître l'importance du premier) ? La bibliographie finale est un peu capricieuse. Mais les renseignements de l'auteur sont exacts, les lignes assez bien tracées, et la pensée personnelle judicieuse. R. Kremer, C. SS. R.

— Dans la revue *Roma*, notons quelques articles qui intéressent plus spéciasement l'histoire ecclésiastique. A. Pasquinelli, *Ricerche edilizie su S. Maria degli Angeli* (1925, t. III, p. 349-3 6 ; 396-408), s'occupe des transformations subies par l'édifice des thermes de Dioclétien, à partir de 1564, lorsque, sur les instances de Antonio del Duca, Pie IV chargea le vieux Michel-Ange d'adapter au culte les salles de l'édifice, jusqu'aux travaux entrepris par Vanvitelli en 1749. — L. De Gregori, *Piazza Navona prima di Innocenzo* X (1926, t. IV, p. 14-25 ; 97-116, et ill.). Après avoir décrit le stade de Domitien et signalé les vestiges qui en sont conservés, l'auteur étudie « *il campo di Agone* » c'est-à-dire ce que devint le stade pendant le moyen âge, l'église de Sainte-Agnès qui y fut construite ; il s'occupe ensuite des fêtes qui s'y donnèrent à la fin du moyen âge et à l'époque postérieure ; enfin il décrit la place et ses édifices tels qu'ils existaient avant les grandes constructions d'Innocent X. — C. Cecchelli, *L'ipogeo eretico degli Aureli* (1926, t. IV, p. 73-85 ; 166-177 ; 289-297 ; 385-396 ; 433-453 et nombr. ill.), traite du célèbre sépulcre découvert en 1919 au Viale Manzoni, riche de décorations peintes et qui généralement est considéré comme appartenant à des personnages affiliés à une secte hérétique (Wilpert opinait pour des Carpocratiens). L'interprétation des peintures est difficile, comme en

Digitized by Google

témoigne la diversité des avis. Cecchelli, se séparant de l'opinion de Wilpert et Marucchi, pense que les personnes ici ensevelies devaient appartenir à la secte montaniste. — E. Q. Giglioli, *Costantinopoli, la Roma nova d'Oriente nei primi due secoli della sua storia* (1926, t. IV, p.148-501, et ill.), décrit les murs, les colonnes et les constructions plus importantes qui furent édifiées dans la capitale de l'Orient aux IVe et Ve siècles de notre ère. P. P.

— La revue *Memorie Domenicane*, a déjà donné dans la nouvelle série, durant les années 1926-27, d'importants articles, malheureusement publiés parfois en tranches trop nombreuses et à intervalles trop éloignés. Notons : P. Tommaso Alfonsi, *Documenti relativi alla B. Imelda Lambertini* (1926, p. 17-21), continué sous le titre *I libri corali di S. Maria Maddalena di Valdipietra* (*ib.*, p. 137-139), et sous le premier titre (*ib.*, p. 443-450). Les articles ont été motivés par l'affirmation que la bienheureuse Imelda n'aurait jamais été religieuse et encore moins dominicaine. L'auteur démontre que le monastère de Valdipietra, où la bienheureuse fut accueillie enfant, appartenait aux Dominicaines et qu'elle y résida comme religieuse ; de plus, il donne des renseignements sur sa famille.— P. Paschini, *Fra Tommaso Stella predicatore e vescovo domenicano e Girolamo Muzio* (1926, p. 102-107 ; 1927, p. 92-107). Stella fut un célèbre prédicateur durant la première moitié du XVIe siècle et contribua efficacement à la diffusion en Italie des confréries du Saint Sacrement ; il prêcha à Bologne, lorsque le concile de Trente y fut transféré ; créé évêque de Capodistria à la suite de la déposition de Vergerio, il y rencontra de l'opposition de la part du polémiste Jérôme Muzio qui soupçonnait son orthodoxie. Stella, appelé communément il Todeschino, était déjà connu par Buschbell ; l'auteur contribue à mieux mettre en relief cette personnalité, grâce à l'utilisation de documents inédits des Archives Vaticanes. — D. Raimondo, *Il primo conclave di S. R. Chiesa e il convento domenicano di S. Domenico d'Arezzo*. A la mort de Grégoire X, l'élection du nouveau pontife fut faite *in conclavi clauso*, comme il l'avait prescrit, dans le couvent de S. Domenico d'Arezzo et l'élu fut Innocent V, un dominicain. — Fr. Scandone, *La cattedra del testo di S. Tommaso d'Aquino nella R. Università di Napoli e i suoi insegnanti domenicani* (1616-1806) (1926, p. 177-196). L'auteur prend comme point de départ l'année 1616 parce qu'à cette date le duc d'Ossuna, vice-roi de Naples, compléta la réforme de l'université et institua une chaire de théologie thomiste, réservée à un dominicain. La chaire fut maintenue jusqu'en 1806, date de sa suppression par Joseph Bonaparte ; elle ne fut jamais rétablie. — I. Taurisano commence une étude sur *L'insegnamento domenicano in Roma* (1926, p. 197-202 ; p. 527-536) qui comprendra trois divisions principales : les maîtres du Sacré Palais ; le collège de S. Thomas d'Aquin ; la bibliothèque Casanatense. Le premier point seul a été traité, et partiellement. Après avoir démontré que saint Dominique enseigna à la curie pontificale, et, après lui, peut-être, Raymond de Pennafort, le Bienheureux Albert le Grand et d'autres dominicains, l'auteur relève la distinction entre les *Magistri Sacri Palatii*, qui furent toujours des dominicains, et les *lectores Curiae*, qui appartenaient à d'autres ordres et enseignaient aux frères de leur ordre présents en curie. — Le professeur L. Gregori, directeur de la R. Biblioteca Casanatense de Rome, traite de *Il chiostro della Minerva e il primo libro con figure stampato in Italia* (1926, p. 327-336 ; 424-442 ; 501-526 et repr.). Le cloître fut construit par le maître général Vincenzo Giustiniani, peu après la moitié du XVIe siècle, pour remplacer les anciennes

Digitized by Google

constructions insuffisantes ; il fut orné de peintures ayant rapport au rosaire, durant le premier quart du XVIIe siècle. L'ancien cloître, plus étendu que le nouveau, avait été construit par le cardinal Giovanni de Torquemada († 1468), qui avait fait peindre sur les parois des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, accompagnées d'épigrammes explicatifs dictés par lui-même. En 1467, le typographe Ulderico Hahn imprima ces épigrammes sous le titre de *Meditationes* et reproduisit en xylographie 34 scènes. C'est le premier livre illustré imprimé en Italie ; actuellement il est très rare, bien qu'il ait été imprimé plusieurs fois à Rome et ailleurs. — D. CALLUS, *Due missionari domenicani maltesi in Oriente nel cinquecento* (1926, p. 386-408). Ce sont fra Ambrosio Buttigeg (Buttigella) et fra Antonino Zahara (De Sacra), maltais, qui furent envoyés en Mésopotamie, auprès du patriarche chaldéen qui avait fait acte d'obéissance à Jules III, en 1553 ; le premier, en qualité d'évêque titulaire *Auriense* et de nonce ; le second, comme compagnon de mission. Ambrosio Buttigeg mourut aux Indes en 1557-58 ; Zahara rentra à Rome en 1563 et, l'année suivante, fut promu évêque de Vico ; il mourut à Naples en 1582. — De moindre importance est l'étude de E. LAZZARESCHI, *I domenicani nel carteggio di Paolo Guinigi* (1926, p. 469-488), qui s'occupe des Dominicains de Lucques durant le premier quart du XVe siècle, quand Guinigi était seigneur de Lucques. — A l'occasion de la restitution au culte de la belle église dominicaine de Ste Catherine à Pise, le P. TAURISANO donne quelques notes sur *I Domenicani a Pisa* (1927, p. 178-217). Il est difficile de préciser les origines des couvents dominicains, attendu que les frères, anciennement, procédaient avec grande simplicité et humilité, plus occupés d'agir que d'écrire. Il est toutefois certain que le couvent de Pise se rattache directement à saint Dominique, qui envoya en cette ville ses frères vers 1220 ; ceux-ci non seulement prêchèrent mais se consacrèrent encore à l'enseignement, et la petite église de Ste Catherine fut remplacée par l'édifice plus imposant qui existe encore. Les Dominicains furent expulsés de Pise en 1783 et le séminaire diocésain installé dans leur église et leur couvent. — En appendice le texte d'un chapitre provincial de 1340 (1927, p. 217-232). P. P.

— Les *Rendiconti della Pontificia Accademia Romana di archeologia* (t. IV, 1925-1926. Rome, 1926) contiennent dix-neuf communications se rapportant tant à l'archéologie classique qu'à l'archéologie chrétienne. P. 27-58, C. R. MOREY, *I miniatori del Terenzio illustrato della Biblioteca Vaticana*, étudie le cod. *Vat. lat.* 3868, écrit par un certain *Hrodgarius*, et orné de miniatures par trois artistes différents, de valeur inégale. Le meilleur d'entre eux, auteur du portrait de Térence, a laissé son nom, *Adelricus*, dans les dessins d'une bordure ornementale. Les deux personnages cités seraient, d'après Morey, deux moines du monastère de Corbie Nouvelle, de l'époque de l'abbé Warinus (826-856) ; c'est pourquoi le manuscrit date de la première moitié du IXe siècle. Le travail des miniaturistes du scriptorium de Corbie n'est pas original, mais reproduit un manuscrit ancien qui devait appartenir à une école asiatique, antérieure au cinquième siècle. — P. 59-74, MGR G. MERCATI, dans une note : *Per la storia dell' urna di S. Dasio martire*, se réfère à l'étude de F. Cumont sur le gracieux sarcophage en marbre du martyr d'Axiopolis, avec inscription grecque du VIe ou VIIe siècle, conservé dans la crypte de S. Ciriaque à Ancône. Mgr M. donne des précisions sur l'histoire du sarcophage, sur le culte du martyr, à Ancône, durant le moyen âge, de même que sur la « *Anconitana chronica* » du manuscrit *Vat. lat.* 3630. — Deux brefs articles : *Contributi archeologici al lessico latino*, l'un (p. 75-79), de Ros.

Digitized by Google

PARIBENI, explique la signification originaire des mots *strues* et *heliocaminus* ; le second (p. 81-89), de Dom H. QUENTIN, sous le titre *Clibanus, pigella, panis artopticius*, nous apprend que *clibanus*, qui prit la signification générique de four, désignait à l'origine un instrument qui servait à cuire du pain de luxe et des pâtisseries ; *pigella* ou *pigellum* et *artopta* sont des synonymes. La *pigella* se rencontre dans une des peintures du Pentateuque de Tours, actuellement à la Bibliothèque Nationale de Paris, et Dom Quentin estime qu'un vase de métal conservé au Musée des Thermes à Rome, et dont il donne la photographie, est l'ustensile en question. — P. 91-153, P. STYGER, *L'origine del cimitero di S. Callisto sull' Appia*, part du principe que, « dans une galerie de plusieurs mètres de hauteur, l'ambulacre plus ancien doit être recherché à hauteur d'homme sous la voûte de la galerie, parce que la nature du tuf et la manière dont pratiquement il était travaillé, nous permettent de conclure que dans les ambulacres de cinq mètres et plus de hauteur, les efforts pour gagner du terrain devaient s'effectuer en abaissant le terrain. Le procédé contraire, qui suppose des élévations successives, semble a priori invraisemblable » (p. 92) ; « il n'est toutefois pas exclu que parfois les anciens fossoyeurs aient surélevé l'un ou l'autre local souterrain » (p. 93). Styger examine ensuite l'*area prima* du cimetière de S. Callixte d'après les données de de Rossi ; il en étudie les développements successifs et conclut par deux affirmations qui lui semblent probables : 1° l'*area prima* était le cimetière ecclésiastique destiné dès l'origine à la sépulture du clergé ; il n'eut donc pas d'autre propriétaire plus ancien ni d'autre fondateur ; 2° sous l'administration de Callixte, ce cimetière ne fut pas seulement notablement agrandi, mais fut ouvert à tous les fidèles, raison pour laquelle il prit dans la suite le nom de Callixte (p. 150). Étudiant les travaux qui furent exécutés dans le cimetière, il note deux époques nettement distinctes dans ceux qui furent entrepris antérieurement à Callixte, ce qui permet de reporter l'origine de l'*area prima* au milieu du IIe siècle. « Le dernier mot, conclut S., ne pourra toutefois être prononcé sur ce difficile problème chronologique, que lorsqu'on aura fait des recherches définitives sur les origines des autres cimetières anciens. » — En relation avec les fouilles qui, surtout à Sabrata, mettent en lumière de grands et importants monuments chrétiens, P. ROMANELLI s'occupe de *Le sedi episcopali della Tripolitania antica* (p. 155-166). Il admet, comme très probable, que le christianisme fut importé en Afrique non de Rome ou de l'Italie, mais de l'Orient ; et étant donné le développement de l'élément grec et judaïque en Tripolitaine, il estime que la foi nouvelle put y faire de plus rapides progrès que dans le reste de l'Afrique romaine, si l'on en excepte toutefois la ville de Carthage. L'Église tripolitaine entre dans le domaine de l'histoire avec Archeo, évêque de Leptis, à la fin du IIe siècle ; peu après durent se constituer les autres sièges épiscopaux ; en tout cas, on connaît également, au milieu du IIe siècle, les sièges de Oea, de Girba (île de Gerba) et de Sabrata ; plus tard apparaît celui de Tacape, le seul établi à l'intérieur du pays. Ces cinq sièges restent sans changements jusqu'à la fin du Ve siècle ; il n'y en eut pas d'autres en Tripolitaine. Mais peut-être les régions de l'intérieur furent-elles rattachées, en partie au moins, à la *Bizacena*. Ce ne fut qu'après l'an mille, et à la suite de l'invasion italienne, que toute trace de christianisme disparaît de la Tripolitaine, comme au reste de presque toute l'Afrique. — P. 247-260, O. MARUCCHI, dans des *Nuovi studi sulla iscrizione storica dei Martiri greci*, reproduit le texte de deux épigrammes, de cinq distiques chacun, composés peut-être au Ve siècle, à l'aide desquels il

Digitized by Google

essaye de reconstruire le monument épigraphique dont on n'a conservé qu'un petit fragment de marbre. Il affirme que ce monument devait se trouver sur la paroi du fond, dans la crypte dite des colonnes, du cimetière de St-Callixte, que d'autres estiment être des martyrs Marc et Marcellin. — D. C. MOHLBERG donne une note sur *Un antica designazione romana di stazione « ad sanctum Laurentium ad Titan »* (p. 261-277), indication qu'on retrouve dans quelques anciens sacramentaires et qui correspond à San-Lorenzo in Lucina, car ce titre fut édifié dans le voisinage de l'obélisque élevé par Auguste en l'an 10 av. J.-C. en l'honneur du soleil (Titan) ; il ne disparut probablement que vers la fin du XIe siècle. Cette appellation apparaît vers le milieu du Ve siècle, c'est-à-dire durant la période qui va de la mort de Léon le Grand à l'élection de Grégoire le Grand. L'auteur prend occasion de cette constatation pour en déduire des conséquences pour l'histoire de la liturgie, préciser les relations entre les sacramentaires et corroborer la théorie d'Ebner suivant laquelle « le compilateur du sacramentaire gélasien-grégorien a utilisé avant tout du matériel grégorien et non pas le contraire » ; les éléments importants qui se rencontrent dans tous les sacramentaires, quelle qu'en soit la dénomination, viennent, si pas tous, au moins en grande partie, anciennement de Rome ». La désignation *ad sanctum Laurentium ad Titan* pour la messe du vendredi de la troisième semaine de carême en est une preuve. — S. G. MERCATI, *Sull' etimologia del vocabolo Cornomannia.* Ce nom est donné à certaines fêtes célébrées le samedi après Pâques, au Latran, fêtes à l'occasion desquelles des chants spéciaux étaient exécutés ; elles furent supprimées sous Grégoire VII. L'auteur croit que ce nom dérive de *cornomania* : folie ou fête des ceps (κόρμος) ; la cérémonie se transformant, la signification originaire du mot s'étant obscurcie, celui-ci reçut de l'usage populaire la forme *cornomannia.* Cérémonies et terminologie avaient au début un caractère plus byzantin qu'elles ne l'eurent dans la suite, à partir du IXe s. — Deux études de topographie strictement romaine sont données, l'une par C. HUELSEN, *Intorno all' « Arcus Pietatis » nel Campo Marzio* (p. 291-303), dans laquelle on démontre que ce monument ne se trouvait pas en face de la façade de la *Rotonda*, mais derrière l'église de la Madeleine (d'autres arcs de triomphe, même celui de Titus, étaient appelés *arcus pietatis*) ; l'autre de G. MARCHETTI-LONGHI, *« Elephas herbarius » e « Curtis dominae Miccinae », Topografia di Roma nell' antichità e nel Medio evo*, s'occupe d'un ensemble de monuments, églises et édifices divers, qui se trouvaient dans les environs de S. Giorgio al Velabro, S. Anastasia, Bocca della Verità et à l'extrémité de la via Montanara. L'*elephas* était le symbole de l'Afrique devenue la pourvoyeuse de Rome. C'est à cet endroit que s'établirent également les grandes familles féodales de Rome, parmi lesquelles celle des Stefaneschi-Ildebrandi fut l'une des principales ; la dénomination *curtis dominae Miccinae* dérive peut-être, par altération, du nom de leur patrimoine « *de Imiza* ». Le volume se termine par les relations des directeurs B. Nogara, O. Marucchi, G. Galli, B. Biagetti sur les musées et galeries pontificales. P. P.

— Dans l'*Archivum Franciscanum Historicum*, 1927, t. XX, p. 260-304, notons une publication de Mgr A. MERCATI, très importante au point de vue des vicissitudes religieuses de l'Italie durant le premier quart du XIVe siècle : *Frate Francesco Bartoli d'Assise michelista e la sua ritrattazione.* Il s'agit de Francesco Bartoli, qui écrivit un traité sur l'indulgence de la Portioncule. On ignorait qu'il eût travaillé activement en faveur de Michel de Cesène, général des Mineurs,

Digitized by Google

de septembre 1328 jusqu'à la fin de 1329. Bartoli, emprisonné par l'Inquisition le 24 janvier 1330, se soumit et fit pénitence. Mercati publie les pièces du procès intenté à cette occasion, parmi lesquelles se trouvent deux bulles de l'antipape Nicolas V. Ce dernier porta le nom de Pietro da Corvaro et non de Corbara ou de Corvara, comme on l'appelle ordinairement (p. 262).

P. P.

— L'*Antonianum* (1927, t. II, p. 401-436) donne un article du P. F. ANTONELLI, *De re monastica in Dialogis S. Gregorii Magni*. Après avoir relevé dans les *Dialogues* de Grégoire le Grand tout ce qui concerne les monastères de son temps, l'auteur dresse la liste des monastères signalés, ajoutant tous les renseignements que l'on possède par ailleurs à leur sujet. Ensuite il décrit la vie dans les monastères d'après les données fournies par le saint docteur. — Dans le même périodique, le P. LEONIDAS GUILLAUME traite *De institutione sacramentorum et speciatim confirmationis iuxta Alexandrum Halensem* (p. 437-468). On connaît la singulière opinion de celui-ci, selon laquelle le sacrement de confirmation aurait été institué au concile de Meaux en 845 ; l'auteur estime qu'Alexandre de Halès entendait parler de l'usage de conférer ce sacrement au moyen du saint chrême outre l'imposition des mains, modification qui fut en effet introduite vers cette époque. C'est pourquoi il estime que la théorie de Alexandre de Halès doit se réduire à celle de l'*institutio generica* des théologiens modernes.

P. P.

— La faculté des Lettres de l'université catholique du Sacré-Cœur de Milan a commencé en 1927 la publication de *Aevum, Rassegna di scienze storiche, linguistiche e filologiche*. Le premier fascicule, 1-2, a paru, et contient un article du P. A. GEMELLI, recteur de l'université, sur l'*Ordinamento della Facoltà di lettere nelle Università cattoliche straniere*. Notons, sous la rubrique *Bolletini bibliografici*, le bulletin de GIOVANNI SORANZO, *Storia del Papato*, p. 359-386, où la littérature parue de 1923 à 1926 sur ce sujet est groupée sous les rubriques suivantes : histoire générale, époque ancienne, haut et bas moyen âge, époque moderne, époque contemporaine. P. P.

— A l'occasion de l'inauguration du nouvel Hôtel des Ambassadeurs à Rome, un luxueux volume a été publié sous la direction de U. OIETTI, sous le titre *Ambasciate e ambasciatori e Roma* (Milan-Rome, 1927. In-4, XIII-179 p. et ill.). C'est une œuvre de vulgarisation plutôt que strictement scientifique. Le volume contient les articles suivants : R. PARIBENI, *Ambasciate e ambasciatori nell' antica Roma* ; P. FEDELE, *Ambasciatori a Roma nel medioevo* ; P. PASCHINI, *Ambasciate a ambasciatori da quattro al cinquecento* ; A. MUÑOZ, *Le ambascerie del sei e del settecento* ; G. CECCARELLI, *Ambasciate e ambasciatori a Roma dal 1800 al 1870* ; L. HUETTER, *Ambasciate e ambasciatori a Roma dopo il 1870* ; R. PAPINI, *Per gli ambasciatori d'oggi*. Le volume a paru également en anglais.

P. PASCHINI.

— Sous le titre : *Il concilio Vaticano*. Vol. I : *Il clima del concilio*. 2e part. (Lugano-Bellinzona, Grassi et Cie, 1926. In-8, XVI-932 p. L. 75), M. CAMPANA, professeur de philosophie et de théologie dogmatique au séminaire de Lugano, commence la publication d'une histoire générale du concile du Vatican, qui comprendra deux volumes. Le premier volume, intitulé de façon plutôt bizarre, décrit l'histoire externe de la célèbre assemblée ; il étudie les préliminaires du

Digitized by Google

concile, la publication de la bulle d'indiction, l'accueil fait à l'annonce du concile dans les Églises schismatiques d'Orient, dans les Églises protestantes et dans les milieux politiques, l'agitation et les premières controverses entre catholiques en Allemagne, en France, en Belgique, en Suisse, en Autriche-Hongrie, dans les pays anglo-saxons, en Espagne et en Italie. A qui a lu le savant ouvrage du P. GRANDERATH, S. J., dans son texte original (*Geschichte des Vatikanischen Konzils*, 3 vol. Fribourg, 1903-1909) ou sa traduction française (*Histoire du Concile du Vatican.* 5 vol., Bruxelles, 1908-1914), celui-ci n'apprendra pas grand' chose, sauf en ce qui concerne l'attitude de la Suisse et de la Belgique à la veille du concile. Le chapitre consacré à l'étude des courants d'idées qui se firent jour en Belgique, ne nous a pas semblé des mieux réussis ; l'information de l'auteur s'y laisse manifestement prendre en défaut. Par ailleurs, nous nous plaisons à reconnaître la documentation très étendue de l'auteur, la clarté et la vivacité de son exposé, la sûreté et l'impartialité de son jugement. Nous souhaitons que M. Campana adopte, dans le second volume, la technique universellement suivie dans les publications d'allure scientifique pour les citations et les références. V. SEMPELS.

— En dehors de LEZANA, *Annales Ordinis B. Mariae de Monte Carmelo* (Rome, 1656), qui vaut surtout par son quatrième volume, il n'y a pas d'ouvrage aussi utile à qui étudie l'histoire des Carmes, que la *Bibliotheca Carmelitana... cura et labore unius e Carmelitis provinciae Turoniae collecta*, parue en un premier tome à Orléans en 1752, ouvrage anonyme du P. Cosme de Villiers († 1758). Sa rareté et le désir de favoriser les études de l'ordre ont amené le R. P. WESSELS à le faire reproduire en *Rodardruck*, au prix de 250 lires par exemplaire relié (en vente au Collège St-Albert, Via Sforza Pallavicini, 10, Rome). S'il a omis presque toute la préface de l'auteur, il ajoute, par contre, sa préface à lui, qui contient un aperçu relatif aux principaux historiens et bibliographes de l'ordre, de Jean Trisse († 1363) au R P. Xiberta, et un *Specimen Supplementi praesertim pro Belgio et Germania Inferiore*, où l'on trouvera des renseignements sur quelque septante écrivains. A. PELZER.

— Sous le titre *Carmelitana*, les PP. Carmes déchaussés de Rome publieront tous les trimestres un supplément de 80 p. aux *Analecta ordinis Carmelitarum* (prix : 20 lires pour l'Italie, 25 lires pour l'étranger). Ils y donneront une édition critique des meilleurs traités mystiques des écrivains de leur ordre. Le premier supplément (Rome, Corso d'Italia, 1927), publié par le P. ANASTASE DE S. PAUL, contient une partie de l'*Enucleatio mysticae theologiae S. Dionysii Areopagitae*, composée au XVIIe siècle par le P. JOSEPH DU SAINT-ESPRIT, et imprimée à Cologne en 1684. Dans l'introduction, le P. Anastase trace une courte notice biographique du P. Joseph et donne la liste complète de ses œuvres. A. D. M.

— Les manuscrits latins et autres du Musée Borgia de la Propagande ayant été déposés à la Bibliothèque Vaticane en 1902, feu FRÉDÉRIC CORNWALLIS CONYBEARE entreprit, à la demande du R. P. Ehrle, de décrire tous les mss arméniens de la Vaticane. Trois séjours à Rome, de 1907 à 1913, lui firent pousser l'ouvrage assez loin pour commencer l'impression, lorsque le manque de conformité avec les règles adoptées pour les catalogues des mss du Vatican, décida Mgr Ratti à la suspendre et à prier le savant anglais de s'adjoindre comme collaborateur Mgr Tisserant, le « *scrittore* » pour les langues orientales. La

Digitized by Google

guerre mondiale interrompit cette collaboration en appelant celui-ci au service militaire, et la mort de M. Conybeare l'arrêta net en janvier 1924. Voici que Mgr TISSERANT nous présente le fruit d'un long travail, qui est surtout le sien, en un volume intitulé : *Codices Armeni Bybliothecae Vaticanae Borgiani Vaticani Barberiniani Chisiani schedis Frederici Cornwallis Conybeare adhibitis recensuit Eugenius Tisserant* (Rome, 1927. In-4, XVI-395 p.). Des 124 mss arméniens, du Xe au XIXe siècle, qui s'y trouvent décrits et auxquels s'ajoutent les descriptions laissées par Conybeare (*Cod. Vat. armenus* 33), 88 proviennent du Musée Borgia et 32 du Vatican. La préface renferme une histoire sommaire de ces deux fonds et de leurs catalogues ou inventaires, tandis que plus de 40 pages sont consacrées à des tables, dont plusieurs tables de concordances.

A. P.

— L'acquisition faite en 1921 par Benoît XV de la collection numismatique du baron Luigi Agenore Celati nous vaut un quatrième et dernier volume du catalogue du Cabinet numismatique du Vatican, de la part de son directeur, M. CAMILLE SERAFINI : *Le monete e le bolle plumbee pontificie del Medagliere Vaticano descritte ed illustrate.* Vol. IV : *Aggiunte ed appendici. Onorio* I (625-638) - *Pio* X I (1922). XXXVII *Tavole, Indici generali dell' opera* (*Collezioni archeologiche, artistiche e numismatiche dei Palazzi Apostolici.* Vol. IX) (Milan, U. Hoepli, 1927. In-fol., XII-468 p. et planches). On y trouve décrits et reproduits non seulement les 4127 nouveaux numéros, mais encore nombre d'exemplaires que le cabinet du Vatican ne possède pas, ceux-ci d'après les fiches d'un numismate des XVIIe-XVIIIe siècles, Xavier Scilla, conservées à la Bibliothèque Vaticane (codd. Ottoboni lat. 3120-3124).

A. P.

— Le premier volume des *Sussidi per la consultazione dell' Archivio Segreto Vaticano* (*Studi e Testi* de la Vaticane, fasc. 45) (annoncé dans la RHE. 1926, t. XXII, p.740 s.), dû au P. BRUNO KATTERBACH, des mêmes archives, vient d'être complété par un recueil hors série, qu'il intitule : *Specimina supplicationum ex registris Vaticanis* (*Subsidiorum Tabularii Vaticani, volumen II extra*). Sa *Pars* I (*Prolegomena et Tabulae*) reproduit en 50 planches phototypiques, 57 suppliques de l'année 1345 à l'année 1823 après une introduction de XX pages, pleine de renseignements sur ce genre de documents ; la *Pars* II contient les transcriptions et les annotations. — De son côté, M. BARTHOLOMÉ NOGARA consacre le fasc. 48 des *Studi e Testi* à la vie et aux écrits de Biondo Flavio (1392-1463). Le titre de ce volume de CXCV-282 pages, qu'accompagnent 4 planches en phototypie : *Scritti inediti e rari di Biondo Flavio,* met en évidence l'édition critique d'un ensemble de textes, conservés en manuscrit surtout à la Vaticane, ou difficiles à trouver à cause de leur dispersion en des publications difficilement accessibles. Mais l'introduction dont le savant directeur général des Musées pontificaux la fait précéder, contient, en dehors d'une description de manuscrits, la biographie la plus attachante de l'honnête humaniste de Forli. Après avoir fixé l'année de sa naissance, M. Nogara nous fait connaître son éducation et ses relations avec les humanistes et les hommes politiques de son temps, décrit son activité politique et autre au service de plusieurs papes et détaille sa production littéraire, qui intéresse aussi l'histoire générale de l'Italie, la topographie et les institutions romaines.

A. P.

— La Dotation Carnegie pour la paix internationale s'est intéressée cette

Digitized by Google

année d'une façon efficace à la Bibliothèque Vaticane, qu'elle voudrait aider à rendre ses collections si nombreuses de manuscrits et d'imprimés d'une consultation plus aisée aux travailleurs. En mars, M. William Warner Bishop, bibliothécaire de l'université de Michigan, à Ann Arbor, vint passer trois semaines à Rome pour étudier les moyens pratiques de réaliser ce but d'entente avec la Direction de la Vaticane. En avril, celle-ci chargea Mgr Tisserant d'un voyage d'exploration à travers les principales bibliothèques des États-Unis d'Amérique, pour voir dans quelle mesure leur organisation pourrait être appliquée à la vénérable institution romaine. Du 29 avril au 19 juillet, il visita Princeton, Philadelphie, Baltimore, Washington, Pittsburgh, Ann Arbor, Detroit, Chicago, Notre-Dame (Indiana), Urbana, Cleveland, Buffalo, Ithaka avec l'université Cornell, Montréal, Québec, Toronto, Boston, Cambridge (Mass.) avec l'université Harvard, Providence et New Haven avec l'université Yale. Il prit part au congrès annuel de l'Association des bibliothécaires américains, tenu à Toronto, du 20 au 27 juin. A la suite de ce double voyage d'information, Mgr Enrico Benedetti et M. l'abbé Carmelo Scalia, de la Bibliothèque Vaticane, partirent en août pour aller s'initier quelque cinq mois au fonctionnement de la Bibliothèque du Congrès, à Washington, la plus grande des bibliothèques des États-Unis. Avec eux s'embarquèrent M. Igino Giordani et M. Gerardo Bruni, qui s'occuperont de bibliothéconomie un semestre à Ann Arbor, à l'université de Michigan, et un semestre à New- York, à l'université Columbia. Tous les quatre seront ainsi à même de travailler avec le plus grand fruit au catalogue général des imprimés de la Vaticane. En offrant son concours pour sa confection, la Dotation Carnegie contribuera à substituer un instrument unique et commode aux multiples catalogues, rédigés à des époques et d'après des critères divers en raison des nombreuses collections d'imprimés entrées au Vatican. Elle permettra ainsi de reprendre dans des conditions meilleures et de mener à bonne fin une entreprise considérable que Sa Sainteté Pie XI avait commencé à réaliser comme préfet de la Bibliothèque Vaticane, mais que le manque de ressources était venu suspendre. A. P.

— L'École pontificale de paléographie et de diplomatique annexée aux Archives Vaticanes a repris son enseignement à la mi-novembre. Le R. P. Katterbach, des Frères Mineurs, y donne cette année la paléographie latine (3 heures par semaine) pour reprendre la diplomatique l'année prochaine. A cet enseignement alterné s'ajoutent, depuis janvier 1924, des cours annuels d'archivistique partagés entre le R. P. Katterbach et le R. P. Seredi, bénédictin. Celui-ci y a fait des leçons sur les congrégations, les tribunaux et les offices de la curie romaine, jusqu'à sa nomination d'archevêque de Gran et de cardinal.

A. P.

— En 1922, l'*Archivio Veneto* prit le nom de *Archivio Veneto-Tridentino* (voir RHE. 1923, t. XIX, p. 323). A la suite d'une délibération prise par la *Deputazione di storia patria* en date du 27 juin 1926, le titre primitif est rétabli et en 1927 paraissait le t. I de la 5e série, 57e année de vie de la revue. M. V.

— *Nominations.* — Aux Archives Vaticanes, M. l'abbé Joseph Gullotta succède comme « *scrittore* » à M. Vincent Nardoni, décédé en février. A la Bibliothèque Vaticane, M. Alfred Monaci, assistant, prend sa retraite après trente-sept années de service. A. Pelzer.

Digitized by Google

— *Décès*. — Mgr Louis Petit, archevêque titulaire de Corinthe, archevêque résidant, jusqu'en 1926, à Athènes, est décédé à Menton, âgé de 60 ans. Son œuvre littéraire considérable se rapporte en grande partie à l'histoire de l'Église d'Orient. Il dressa une *Bibliographie des acolouthies grecques* (=fasc. 16 des *Subsidia hagiographica* publiés par les Bollandistes, Bruxelles, 1926) et, en collaboration avec E. Legrand, une *Bibliographie hellénique* (xviiie siècle) dont le premier tome a paru et le second est sous presse. Il publia de très nombreux textes : *Sur le mont Athos*, quatre volumes (parus en annexes au *Vizantiiskii Vremenik*, Pétrograd, 1903-1911) reproduisant les actes des monastères de Xénophon, du Pantocrator, d'Esphigmenou, de Chilandar ; en collaboration avec E. Millet et J. Pargoire, le *Recueil des inscriptions chrétiennes de l'Athos* (Paris, 1904) ; avec l'abbé J.-B. Martin, il compléta la *Collectio amplissima* de Mansi et y publia dix volumes ; enfin, il édita des *Vies* de saints byzantins, des *Monodies*, deux *typica* de monastères, des documents sur le concile de Constantinople de 1166, des ordonnances de l'Église orthodoxe relatives à la Turquie et à l'Arménie. Outre ces bibliographies et ces éditions de textes, Mgr Petit fit paraître de nombreuses études dans les *Échos d'Orient*, — revue qu'il fonda en 1897, — dans les *Dictionnaire de théologie*, *Dictionnaire d'archéologie et de liturgie*, *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, la *Catholic Encyclopedia*, etc. A. D. M.

Pays-Bas

— En traduisant les trois conférences de feu K. Holl sur le christianisme naissant et l'histoire comparée des religions : *Ontstaan en wezen van het Christendom* (Amsterdam, Wereldbibliotheek, 1927. In-12, xxiii-82 p. Fl. 1,25), M. J. N. Bakhuizen van den Brink présente au public néerlandais une des synthèses les mieux réussies, parues en ces dernières années, sur le problème toujours passionnant des origines chrétiennes. On y trouvera par surcroît, de la main du traducteur, une introduction aux hypothèses « religionistes » les plus récentes. Ce précieux travail appartiendra à la catégorie des livres, toujours rares, qui ne vieilliront pas. J. Coppens.

— Le premier volume des publications que fait paraître, sous la direction du prof. W. Mulder, S. J., l'Institut d'histoire médiévale de l'université Charlemagne à Nimègue, vient de sortir de presse. C'est le travail de E. J. J. Kocken, *T'er dateering van Dante's Monarchia* (Nimègue, Dekker et Van de Vegt, 1927. In-8, 119 p.), fruit de la collaboration du professeur et de quelques étudiants ou collègues de cet institut. L'étude poursuit une recherche analytique étendue sur le sujet, étayée par une bibliographie abondante et soignée. L'histoire et la signification du livre de Dante sont brièvement retracées, après quoi la question de la chronologie est clairement exposée. La conclusion est que la *Monarchie* fut achevée en août-septembre 1301. Nous attirons l'attention sur l'hypothèse formulée quant à l'origine du livre et sa première impression à Rome (p. 100-102).

Dr H.

— La 15e livraison du *Biographisch Woordenboek van Protestantsche Godgeleerden in Nederland*, publié par J. P. De Bie et J. Loosjes, vient de paraître (La Haye, M. Nijhoff). Elle fournit les articles de *Hogius* à *Hortensius*, et présente

Digitized by Google

ainsi plus de soixante quinze personnages. Appréciée pour ses excellentes qualités, cette publication fait de plus en plus autorité, pour une première orientation, auprès de ceux qui fouillent le domaine de l'histoire ecclésiastique et culturelle. Dr H.

— Dans les *Bijdragen en Mededeelingen van het Historisch Genootschap gevestigd te Utrecht*, fasc. 48 (Utrecht, Kemink, 1927. 340 p.), le Dr E. Wiersum et Mr. A. Le Coquins de Bussy communiquent des rapports de visite des couvents de Johannites dans les Pays-Bas au cours des années 1495, 1540 et 1594, d'après les manuscrits conservés dans les archives d'État de la Gueldre à Arnhem. Ces mss ont déjà été utilisés dans les publications suivantes : F. A. Hoefer et J. S. van Veen, *De commanderieën der Orde van St. Jan in Gelderland* (dans les *Bijdragen en Mededeelingen der Vereeniging « Gelre »*, 1910, t. XIII, p. 277) ; J. S. Van Veen, *De pericopen betreffende de Kommanderij te Sneek* (dans *De Vrije Fries*, 1913, t. XXI, p. 211) ; S. Muller Fz., *De Johanniters in Nederland* dans *Onze Eeuw* (1918, t. I, p. 28 et 129). Jusqu'à présent cependant, ils n'ont pas encore été intégralement publiés. Les rapports successifs de 1495, 1540 et 1594 donnent une peinture intéressante de l'état, avant et après la Réforme, des Johannites néerlandais, dont l'histoire est d'ailleurs encore à écrire. Dr H.

— Dans le bulletin mensuel de la Société de généalogie et d'héraldique *De Nederlandsche Leeuw* (année 1927), on trouve un travail important de M. W. J. C. Byleveld, archiviste communal de Leyde, sur *De Roomsch-Catholieken in de oude Hollandsche Ridderschap*. Dans la revue *Historisch Tijdschrift* (1926, p. 326), on avait demandé à l'auteur quelle était, au xvie siècle, la situation de la noblesse, puisque celui-ci avait montré dans *De Nederlandsche Leeuw* (année 1925), comment, au xviie et au xviiie s., la majorité de la noblesse était restée catholique dans les Pays-Bas septentrionaux, sauf dans la Drenthe et la Zélande, où la persécution systématique contre l'Église avait exercé les plus grands ravages. De là, la question ultérieure : La majorité de la noblesse des Pays-Bas septentrionaux n'a-t-elle pas collaboré à la Réforme ? C'est cette question que le même auteur a examinée. Sans pouvoir y répondre encore d'une façon certaine pour toutes les provinces, ce qui nécessiterait une large enquête, il croit dès maintenant pouvoir affirmer que cette noblesse, et même celle de Hollande, n'a pas décidément collaboré à la Réforme et que ceux de ses membres qui le firent, sont l'exception. Les études généalogiques et héraldiques ont ainsi conduit à une conclusion importante pour l'histoire de la situation ecclésiastique en Hollande et dans la République des Pays-Bas septentrionaux. Dr H.

— M. H. van Halphen, professeur au lycée de Bois-le-Duc, a été chargé, par la *Commissie voor 's Rijks Geschiedkundige Publicatien*, de préparer l'édition des procès-verbaux et des avis du Conseil d'État sous le règne de Philippe II. Le texte des pièces à publier est exclusivement français ou latin. Les éclaircissements seront empruntés à la correspondance du gouvernement, dont les archives de Bruxelles, de Lille et de Besançon sont les dépositaires. Pour ce qui concerne les documents qui se trouvent aux archives royales d'Espagne, l'éditeur se servira des amples copies qu'autrefois le gouvernement belge a fait prendre et qui actuellement sont conservées aux archives bruxelloises.

P. P.

Digitized by Google

— Sous le titre : *De twee eerste bisschoppen van Haarlem in de zestiende eeuw* (Hilversum, Brand [1927]. In-8, 241 p. et 2 grav.), Mgr A. Hensen réimprime les articles qu'il a publiés autrefois dans les *Bijdragen voor de Geschiedenis van het Bisdom van Haarlem* (1901-1914) sur les deux premiers évêques de Harlem, Nicolas de Nieuwland (1561-1570) et Godefroid de Mierlo (1571-1587). Cette édition étant destinée au grand public, l'auteur a laissé de côté les notes et les appendices, qui font de ses articles une riche mine d'informations. Comme on le voit par les dates, c'est d'une époque fort importante que traite ce livre. La révolte contre l'Espagne en est à sa première période ; les provinces du Nord et du Sud sont encore unies contre l'étranger oppresseur. Cependant l'hérésie se répand partout, d'abord en cachette, bientôt plus ouvertement, en commençant par le Sud. Mais le duc d'Albe survient et la refoule vers le Nord. Lentement la séparation des Pays-Bas se prépare. La Pacification de Gand. est une dernière tentative de maintenir l'union. Grâce à Farnèse, l'élément calviniste est repoussé vers les provinces septentrionales, tandis que le Sud, libéré de l'hérésie, entame l'œuvre de la restauration catholique. Tel est l'arrière-plan de l'histoire de ces deux évêques. Mais cela étant, on s'étonne que l'auteur les en ait détachés, et se soit borné aux frontières assez étroites du diocèse de Harlem. Pourquoi n'a-t-il pas tenu compte de ce qui se passait dans le Sud ? Le contraste était pourtant si suggestif ! L'auteur le sait lui-même, il le laisse entrevoir dans quelques lignes de son introduction trop concise. Nicolas de Nieuwland et Godefroid de Mierlo ont été les seuls évêques harlemois de la nouvelle hiérarchie, érigée en 1559 : le dernier fut banni de sa ville épiscopale en 1578 et n'eut pas de successeur. Les décrets du concile de Trente, promulgués dans le Nord en 1565 (cfr p. 101-112), n'ont donc pas eu le temps d'y exercer leur influence réformatrice sur le peuple et sur le clergé. Mais tout autres étaient les circonstances dans le Sud, notamment dans le Brabant, qui ne tomba au pouvoir des États qu'en 1629, et où donc la réforme catholique avait pu se répandre. Cette constatation peut fournir, croyons-nous, la solution d'une question très importante, celle de l'explication de la diversité qui existe entre le caractère religieux des provinces septentrionales des Pays-Bas actuels et celui des provinces méridionales, le Brabant aussi bien que le Limbourg. Au fond, cette question revient à une autre, plus générale : la différence religieuse entre la Belgique et la Hollande a-t-elle été la cause de la séparation, comme le veulent les historiens calvinistes, ou en a-t-elle été la conséquence ? En réalité, l'auteur ajoute un nouvel argument en faveur de cette dernière manière de voir : le fait que les provinces de Brabant et de Limbourg ont pu profiter pendant tout un demi-siècle de la restauration catholique, qui, sous le gouvernement des Archiducs, s'était pleinement déployée en Belgique et y avait pénétré toutes les couches de la hiérarchie ecclésiastique. Après la Trève de Douze Ans, les principales villes de ces contrées tombèrent aux mains des calvinistes : Bréda en 1625, Bois-le-Duc en 1629, Maestricht en 1632 ; mais l'esprit de Trente s'y était déjà fixé, et avait opéré définitivement la différence avec les provinces du Nord, qui, peut-on dire, dès 1579 déjà, se trouvaient sous la domination des calvinistes. En esquissant d'une manière plus systématique, mieux encore quelque peu philosophique, le cadre général de cette époque fort intéressante, l'auteur aurait donné plus de perspective et plus d'ampleur à son récit, ce qui lui aurait ouvert la possibilité d'une synthèse plus serrée. P. P.

Digitized by Google

— L'histoire du diocèse de Ruremonde, composée par l'archiviste d'État M. J. Habets, fut interrompue en 1893 par la mort de l'auteur. A cette date, trois tomes de cette *Geschiedenis van het tegenwoordige bisdom Roermond en van de bisdommen, die het in deze gewesten zijn voorafgegaan*, avaient déjà paru chez J. J. Romen à Ruremonde en 1875, 1890 et 1892, tandis que le quatrième était alors sous presse. Mais la copie faisant défaut, on dut interrompre cette impression. Dès 1912, M. W. Goossens s'est mis à classer et à compléter les matériaux recueillis par Habets et, en 1927, il a commencé la publication du quatrième volume, sous le même titre et à la même maison que les trois précédents. M. G. se propose de l'achever en trois parties, dont la première traitera de l'époque de la Révolution française et du Concordat, la seconde, des diocèses napoléoniens de Liége et d'Aix-la-Chapelle, la troisième, du vicariat apostolique du Limbourg et du diocèse actuel de Ruremonde, qui l'a remplacé en 1853. La première partie vient de paraître (Ruremonde, J. J.Romen, 1927. In-8, vi-201 p.) ; ce n'est que la réimpression de l'œuvre interrompue de Habets. M. G. promet de donner plus tard des éclaircissements et des corrections. Nous exprimons le vœu que M. Goossens ne tarde pas d'exécuter ses promesses en nous donnant, dans les deux autres parties, les fruits de ses recherches personnelles. P. P.

— Aussi bien que les catholiques, les calvinistes aiment à célébrer la mémoire de leurs grands hommes. Comme ils ont fêté, en 1926, Jean Pistorius, le premier martyr de la Réforme, ainsi, en 1927, ils ont commémoré la première femme tombée victime de l'Inquisition : Wendelmoet Claesdochter van Monnikendam, brûlée à La Haye le 20 novembre 1527 Dans la réunion de la *Vereeniging tot beoefening van Overijsselsch Recht en Geschiedenis*, tenue à Deventer le 9 novembre 1927, M. J. van Slee proposa de lui ériger une pierre commémorative dans l'église de Monnikendam. Cette propostion fut rejetée. M. van Slee est aussi l'auteur d'un article dans le *Nederl. Arch. voor Kerkgeschiedenis* (1927, t. XX, p. 121-156), qu'il a édité à part sous le titre : *Wendelmoet Claesdochter van Monnikendam* (La Haye, Nijhoff, 1927. In-8, iv-36 p. Fl. 1). Une autre étude, consacrée au même sujet, est celle de Jeanne Naber : *Vrouwenleven in praereformatorischen tijd, bezegeld door den marteldood van Wendelmoet Claesdochter* (La Haye, Nijhoff, 1927. In-8, viii-108 p. avec facs. Fl. 1.60). Dans la revue catholique d'apologétique *Het Schild* (1927, t.IX, p.218-219), a paru à ce sujet une notice de teneur conciliante de la main de M. W. Nolet, professeur au grand séminaire de Warmond. P. P.

— La célébration du cinquantième anniversaire de la mort de Mgr J. Zwijsen, archevêque d'Utrecht, a donné lieu à la publication de plusieurs travaux historiques, qui élèvent le plus beau monument à sa mémoire.

La revue *Ons Eigen Blad*, qui s'occupe de la pratique de l'éducation catholique, a consacré une livraison double à l'histoire de Mgr Zwijsen (t. XV, nos 20-21. Tilbourg, 1927). En tête, la rédaction rappelle les dates principales de la vie de l'archevêque, d'après l'esquisse biographique hors commerce, du P. J. Kronenburg. — Le Dr H. F. M. Huijbers considère Mgr Zwijsen dans sa haute fonction de réconciliateur entre la dynastie d'Orange et la population du Brabant ; il fut le premier prêtre à pouvoir approcher les princes d'Orange, qui avaient toujours été entourés de prédicants, et il remporta un succès éclatant ; les pénibles souvenirs, éprouvés par les populations des provinces tenues en tutelle (Generalitcitslanden), disparurent. — Le Fr. M. Prudentius retrace

Digitized by Google

les mérites variés de Mgr Zwijsen en matière d'éducation. L'oppression de l'enseignement catholique sous le roi Guillaume I aboutit à ce résultat heureux d'amener la fondation de la Congrégation des Sœurs de N.-D. Mère de Miséricorde, à Tilbourg en 1832, alors qu'il n'existait, dans tous les Pays-Bas, pas une seule école primaire dirigée par des religieux. Les nombreuses difficultés que le gouvernement opposa d'abord à ce projet, ne furent écartées que par l'influence du prince héritier Guillaume. Plus tard, le roi Guillaume II accorda beaucoup plus facilement, au curé Zwijsen, l'autorisation de fonder la Congrégation des Frères de D.-N. Mère de Miséricorde, dont la première maison fut établie officiellement à Tilbourg, en 1845. — Le Fr. V. CLAESSEN fait l'histoire du célèbre mandement épiscopal de 1868, qui est devenu la charte fondamentale de l'enseignement populaire catholique en Hollande. La rédaction de la revue a eu l'heureuse inspiration de reproduire le texte de ce document devenu presque introuvable — Le Rev. C J. ZWIJSEN prouve que ce fut le P. J. Ghijben, prêtre de la congrégation de N.-D. Mère de Miséricorde, mort en 1908, qui ébaucha la rédaction du mandement ; cette assertion va à l'encontre de l'opinion du Dr J. Persijn, qui en faisait honneur au Dr Schaepman. — D'autres contributions encore font de cette publication une œuvre que tous les historiens sauront apprécier.

Le travail du Dr J. WITLOX : *Mgr Joannes Zwijsen, een levens- en karakterbeeld* (Bois le-Duc, Teulings, 1927. In-8, 118 p.), enrichit la littérature historique d'une œuvre de choix. L'amitié qui lia le curé de Tilbourg et Guillaume II exerça une influence bienfaisante sur la conduite du roi immédiatement après 1839 ; le *placet* fut aboli ; les couvents recouvrèrent leur liberté ; le concordat de 1827 fut partiellement exécuté. L'auteur consacre un chapitre très important à Mgr Zwijsen et à l'enseignement, donnant des compléments à la deuxième partie de son grand travail, dont nous annonçons plus loin le beau succès ; il fait voir comment le prêtre brabançon réussit à amener le roi à des dispositions meilleures à l'égard de l'enseignement catholique et lui donna la force de briser la vive résistance des membres de son conseil.Mgr Zwijsen n'abusa cependant pas de son influence et n'alla pas jusqu'à annihiler pour ainsi dire la personnalité du souverain, de telle sorte que l'on peut distinguer leurs mérites respectifs. Le Dr W. traite également la question principale de l'histoire de l'Église de Hollande au XIXe siècle, le rétablissement, en 1853, de la hiérarchie, qui inaugura la vraie renaissance de cette province ecclésiastique, dont Mgr Zwijsen fut le grand organisateur, comme archevêque d'Utrecht. Une esquisse vivante du caractère du grand évêque termine ce livre écrit avec enthousiasme.

Enfin, le rédaction des *Bossche Bijdragen, bouwstoffen voor de geschiedenis van het bisdom 's Hertogenbosch*, a consacré entièrement le fasc. 3 de son vol. VIII (novembre 1927) à la figure et à la carrière de Mgr Zwijsen. Nous nous contenterons de noter les auteurs et les titres des études réunies dans ce fascicule, édité également comme volume séparé : *Mgr Joannes Zwijsen* (LA RÉDACTION) ; *Hoe Mgr Zwijsen aartsbisschop van Utrecht werd* (P. ALBERS, S. J.) ; *Mgr Zwijsen aartsbisschop van Utrecht* (Dr J. DE JONG) ; *Zwijsen, de verhoopte eerste bisschop van Haarlem* (J. C. VAN DER LOOS) ; *Mgr Zwijsen en Limburg* (P. ALBERS, S. J.) ; *Mgr Zwijsen, Internuntius ad interim en Vice Superior der Hollandsche Zending, Sept.* 1847-*Juli* 1848 (Dr J. WITLOX) ; *Mgr Zwijsen en het Koninklijk Huis* (W. BÜNNEMEIJER) ; *Mgr Zwijsen en de anti-clericale Pers* (Dr J. WITLOX) ; *Pastoor Zwijsen en het eerste adres der R. K. Kerkvoogden bij de regeering in* 1840

Digitized by Google

(M. VAN DER VEN) ; *Mgr Zwijsen en de Regel van Zusters en Fraters van O. L. Vr., Moeder van Barmhartigheid te Tilburg* (C. J. ZWIJSEN) ; *De Zusters van Liefde te Tilburg* (Dr TH. GOOSSENS) ; *Mgr Zwijsen-Mgr van Vree* (A. HENSEN) ; *Mgr Zwijsen en de Heilige Linie* (Dr J. WITLOX) ; *Mansuete et Fortiter* (Dr G. GORRIS, S. J.).

Les historiens catholiques des Pays-Bas ont donné une preuve éloquente de leur compétence et de leur esprit d'initiative par cette triple série de publications, qui jette un jour très clair sur la figure si extraordinaire de Mgr Zwijsen et sur l'histoire de son temps. Dr H.

— Dans le supplément de l'*Encyclopaedie van Nederlandsch Oost-Indie* (La Haye, Nijhoff, 1927), le P. J. KLEINTJENS, S.J., a consacré un article aux missions catholiques. Ce sujet avait été traité sommairement dans la première partie de l'encyclopédie, à l'article *Eeredienst*. Ici, l'auteur donne une description plus étendue du travail des missionnaires, surtout dans la partie des Indes néerlandaises qui a été détachée par l'autorité ecclésiastique du vicariat apostolique de Batavia et érigée en mission indépendante. L'étude se termine par une bonne bibliographie. On ne trouvera pas ailleurs une telle revue du sujet ; elle s'étend à presque tout le XIXe siècle et rend un service signalé à l'histoire des missions. Dr H.

—Depuis 1885, la Société royale de géographie de Hollande(*Nederlandsch Aardrijkskundig Genootschap*) a publié cinq parties des *Nomina Geographica Neerlandica* : P. I : *Verspreide Opstellen*, 1885 ; P. II : *Verspreide Opstellen*, 1892 ; P. III : *Geldersche plaatsnamen*, 1893 ; P. IV : *Friesche plaatsnamen*, 1899 ; P. V : *Drentsche plaatsnamen*, 1901 (Leyde, E. J. Brill). L'importance de ces recherches pour l'histoire ecclésiastique et culturelle n'a pas besoin d'être démontrée. Ce ne sont pas seulement les noms de lieux proprement dits, mais aussi les désignations de terres, eaux, bois, chemins, domaines, etc., qui sont examinées ; l'intérêt de ces renseignements pour l'histoire des abbayes, couvents, paroisses, etc., est considérable. La société a décidé de reprendre cette publication et de donner une P. VI de *Verspreide Opstellen*, pour laquelle les articles sont déjà rédigés ou sont promis. On peut souscrire en s'adressant au prof. J. W. Muller, Leidsche Straatweg, 2, Oestgeest (près Leyde) ; la souscription est de 0,40 flor. par feuille d'impression, cartes à part. Dr H.

— L'intérêt que l'on porte, en Hollande, à l'histoire ecclésiastique va toujours croissant, et une grande activité, dans ce domaine, se manifeste dans les cinq diocèses que compte le pays.

Dans la première livraison du t. XLV des *Bijdragen voor de Geschiedenis van het Bisdom van Haarlem*, la rédaction annonce la publication d'une nouvelle série, consacrée à des monographies paroissiales ou à des sujets connexes, histoire de monuments, couvents, miracles, etc. Deux travaux ont déjà paru : J. C. VAN DER LOOR, *Geschiedenis van Uitgeest* (Haarlem, s. d.) et Mgr A. HENSEN, *De twee eerste bisschoppen van Haarlem in de* XVIe *eeuw* (cfr. p 283). L'ouvrage de Dr J. F. M. STERCKX, *Het Mirakel van Amsterdam*, est en préparation. — Une autre série est commencée pour l'évêché de Bréda. L'histoire des paroisses y est retracée par G. Juten ; on a jusqu'à présent l'histoire de Prinsenhage, Rukven, Standaardbuiten, Rijen et Riel. — Pour le diocèse de Ruremonde, la littérature s'est heureusement enrichie de l'histoire du diocèse

Digitized by Google

actuel et des diocèses qui l'ont précédé en ces régions ; le Dr J. Habets l'a commencée, et son travail a été poursuivi par le Dr W. Goossens, pour le t. IV, 1 : *De Fransche Revolutie. Het Concordaat* (Ruremonde, 1927. (Cfr p. 284). — Le diocèse de Bois-le-Duc s'est vu consacrer trois publications sur Mgr Zwijsen ; celui d'Utrecht peut se réjouir de la publication de la table des 52 volumes de l'*Archief voor de Geschiedenis van het Aartsbisdom Utrecht*. On trouvera plus haut, dans cette chronique, une présentation plus détaillée de ces ouvrages.

Dr H.

— Dans la réunion de la *Vereeniging tot beoefening van Overijsselsch Recht en Geschiedenis*, tenue à Deventer le 9 novembre 1927, M. A. Rientjes a donné une conférence sur un calice en ivoire, dit de S. Liévin, appartenant au trésor de l'église de Deventer. Il se rallie à l'opinion courante, qui date le calice du ve siècle, et rejette l'hypothèse de Goldsmith et de M. Conday qui en fixent l'origine au xe siècle. Quant à la destination originaire du calice, R. pense qu'il a servi d'abord à des usages profanes, puisqu'on n'y trouve aucun emblème ou ornement spécifiquement chrétien. Cela n'empêche pas de supposer que S. Liévin s'en soit servi pour célébrer la Messe ; ainsi ferait-on droit à la tradition qui a attribué invariablement le calice au saint. A l'intérieur du pied, on trouve cette inscription : *Cal. Liafuini... Dav.* (l'abréviation : *episc.* a été rayée).

P. Polman, O. F. M.

— Dans la revue *Stemmen des Tijds* (1927, t. XVI, p. 85-96) M. J. de Zwaan a publié, sous le titre : *Leuvens vijfde eeuwfeest*, un article très sympathique sur les fêtes séculaires que l'université de Louvain vient de célébrer. Ce n'est pas proprement l'histoire de cette institution que l'auteur veut retracer, ni le récit des solennités ; il tâche plutôt de donner une caractéristique, pour ainsi dire une esquisse psychologique, de la mentalité qui anime la grande institution louvaniste dans la formation de ses étudiants, dans la conception et la poursuite de sa mission et de son idéal. Il le fait d'une façon très originale et très élogieuse.

P. P.

— Nous attirons l'attention sur une utile et méritoire publication de l'*Archief voor de geschiedenis van het Aartsbisdom Utrecht*, vol. 51, 1 : *Algemeen Register*, A-K (Utrecht, Van Rossum, 1927, 280 p.). Cette revue renferme un vrai trésor de documents et d'études concernant l'histoire ecclésiastique des Pays-Bas septentrionaux et se rapportant à tous les siècles et à tous les lieux ; mais on ne peut se retrouver dans cette abondance de matériaux sans une table générale. M. Post a rendu un service signalé à la science historique en se dévouant à enregistrer plus de trente mille noms de personnes et de lieux, à donner une revue systématique des articles et publications, une table analytique et une liste des collaborateurs et membres de la rédaction pendant les cinquante premières années, avec renvois aux tomes et pages. Dans l'avant-propos, il justifie la méthode employée dans la confection de ce précieux instrument de travail, que les historiens sauront mettre à profit.

Dr H.

— La bibliothèque de l'université de Nimègue a fait imprimer le catalogue des ouvrages que l'on trouve dans sa salle de lecture (Ruremonde, Romen, 1927. In-8, 80 p.). Par la force des choses, c'est une collection fort disparate, intéressant plusieurs facultés. Les titres des ouvrages sont donnés par ordre alphabétique des auteurs. De temps à autre, on y ajoutera un supplément.

Dr H.

Digitized by Google

— *Prix.* — La Commission administrative du *Nuyensfonds* (secrétaire Dr H. F. M. Huijbers, à Nimègue) fait savoir que le Jury institué pour récompenser le meilleur ouvrage d'histoire écrit pendant la dernière période quinquennale par un auteur catholique en Hollande a décidé d'accorder le prix dont elle dispose (300 florins) au travail du Dr J. Witlox, *De Katholieke Staatspartij in haar oorsprong en ontwikkeling geschetst* (1er partie. Bois le-Duc, Teulings, 1919).

— *Nominations.* — Le Dr F. Andres, *privatdozent* à la faculté de théologie de Bonn, actuellement professeur aux cours catholiques de Tilbourg, a été nommé professeur extraordinaire à Bonn, sans devoir y enseigner. — Le Dr J. P. Steffes dont nous annonçons ci-dessus la nomination à la faculté de théologie de Munster, a reçu démission honorable de ses fonctions de professeur à l'université Charlemagne à Nimègue.

Mr. A. J. M. Cornelissen a été nommé bibliothécaire de l'université Charlemagne à Nimègue. Dr H.

Pologne

— Depuis l'an dernier la Pologne possède une revue consacrée à la science archivistique et à tout ce qui se rattache aux recherches historiques à entreprendre au moyen des dépôts d'archives : *Archeion. Czasopismo naukowe poswiecone sprawom archiwaluum* [*Archeion. Revue des archives publiée par l'administration générale des archives de l'État*]. (Varsovie, Gebethner et Wolff, 1927). En 1927, deux fascicules, de 228 et 211 pages, ont paru ; les questions qui y sont traitées touchent à la fois tant à la manière de classer judicieusementdes fonds administratifs, qu'à des collections de documents historiques que l'histoire religieuse ne peut ignorer. Les sciences auxiliaires ne seront pas négligées ; ainsi le fasc. I (p. 176-208) comprend une étude de diplomatique, A. Wolff : *L'emploi de la formule « ad relationem » à la chancellerie des ducs de Mazovie* [au xve siècle]. La publication se présente avec les meilleures garanties de succès. H. N.

Russie

— Les *Izvestija Otdelenija Russkago Jazyka i Slovesnosti Akademii Nauk* [Bulletin de la classe de langue et littérature russes de l'Académie des Sciences] ont cessé de paraître avec leur t. XXXII et dernier (publié en octobre 1927), parce que cette classe même n'existe plus : selon le nouveau règlement de l'Académie la nouvelle classe des sciences humanitaires a réuni les deux précédentes, celle d'histoire et de philologie et celle de langue et littérature russes. Après la guerre ont été publiés encore les tomes XIX (1914), XX (1915), XXI (1916), XXII (1917), XXIII (1918), XXIV (1919), XXV (1920), XXVI (1921), XXVII (1922), XXVIII (1923), XXIX (1924), XXX (1925), XXXI (1926), qui contiennent beaucoup d'articles importants pour l'histoire ecclésiastique. Ce bulletin sera cité sous l'abréviation BO.

De même n'existe plus la « série consacrée à l'étude de la civilisation chrétienne des peuples de l'Asie et de l'Afrique », bien connue des spécialistes sous le nom

Digitized by Google

de *Christianskij Vostok* [L'Orient Chrétien]. Fondée par l'Académie des Sciences en 1912 à l'initiative de MM. V. N. Beneševič, N. J.Marr et B. A. Turajev, elle comprend cinq tomes : I (1912), II (1913), III (1914), IV (1915), V (1916-1917), rédigés par MM. Marr et Beneševič, et un tome VI (1917, 1918, 1922) rédigé par M. Marr. Nous la citerons sous l'abréviation ChrV. Tous les matériaux recueillis et en partie imprimés pour le tome VII du ChrV sont entrés dans le t. II des *Izvestija Kavkazskogo Istoriko-Archeologičeskogo Instituta v Tiflise* [Bulletin de l'Institut Caucasien d'histoire et d'archéologie à Tiflis] (1917-1925), fondé par l'Académie des Sciences et dirigé par M. J. N. Marr ; d'autres tomes du Bulletin ont paru : I (Petrograd, 1923), II (1924), III (Tiflis, 1925) et IV (Tiflis, 1926). Puisqu'il doit continuer l'œuvre du ChrV, il s'occupe de choses et de questions qui sont d'intérêt pour la RHE ; nous le citerons sous l'abréviation BIC.

— Un sort vraiment lamentable était réservé à l'œuvre de feu l'éminent savant russe M. A. A. Olesnicki, professeur d'histoire biblique à l'académie théologique de Kiev. La Société palestinienne russe avait réussi à en publier la Ire partie : *Biblejskaja Archeologia. Pod redakcijeju i s dopolnjenijami V. P. Rybinskago. Čast. I : Religioznyja drevnosti. Vypusk* I [Archéologie Biblique, publiée, sous la rédaction et avec additions de V. P. Rybinski. Ire partie, fasc. I : Antiquités religieuses] (Pétrograd, 1924. In-8, 200 p.) Mais de ce gros volume il ne reste plus que 25 exemplaires brochés ; le reste, retenu par le relieur, a été vendu comme vieux papier par l'insousiance d'un employé de la dite Société ; le ms. de l'auteur reste la possession de M. Rybinski. Il faudrait, si pas réimprimer le livre par le procédé anastatique, du moins en tirer tout ce qui est digne d'attention. Dans son introduction (p. 1-53), l'auteur définit l'objet de ses recherches, en expose les sources (Écriture, tradition juive, Philon, Josèphe, Pères de l'Église, auteurs de l'antiquité classique grecque et romaine, fouilles en Palestine et dans les pays voisins, connaissance de la Palestine moderne), la méthode et l'histoire. Selon lui, l'archéologie biblique n'est que la connaissance des conditions matérielles dans lesquelles s'est développée l'histoire du peuple juif ; ni l'histoire ni la géographie bibliques ne doivent y être comprises, et le peuple juif a été si indépendant dans sa manière d'envisager le monde, que les analogies tirées de la vie historique des autres peuples de l'Orient n'y sont pas applicables. On n'a à distinguer que deux périodes : 1) de Moïse à la captivité de Babylone, régime de la Loi seule et 2) de la captivité à la fin de l'histoire biblique, ou régime de la loi et de la tradition tout ensemble. Le premier fascicule contient treize chapitres : 1. Vêtements liturgiques des prêtres et des grands-prêtres ; 2. Sacrifices ; 3. Premiers-nés ; 4. Dîmes et paiements au sanctuaire ; 5. Vœux ; 6. Vœux de jeûne ; 7. Vœux de naziréat ; 8. Malédictions et serments ; 9. Prières et bénédictions, signes de prière ; 10. Musique et bénédictions ; signes de prière ; 10. Musique et chant, surtout dans le service divin ; 11. Purifications religieuses ; 12. Circoncision ; 13. Noms propres. Le second fascicule devait renfermer la fin des antiquités religieuses, suivie d'une biographie de l'auteur, et la deuxième partie devait être consacrée aux antiquités privées et publiques.

— Les résultats de la mission scientifique au mont Sinaï, entreprise en 1902 par MM. les professeurs N. J. Marr et I. A. Džavachov, ne sont pas encore publiés dans leur ensemble d'une manière qui en soit digne ; on en trouvera quelques éléments dans le travail de M. S. Džanašia, *Thqorebay Saba Asurisay* [Vie de Saba le Syrien] dans *Arili* (Tiflis), 1926, p. 1-24. Cette vie précieuse de S. Julien-Saba est publiée d'après le ms. géorgien du Sinaï

Digitized by Google

n° 6, de 981-2, et comparée avec la traduction géorgienne du chapitre correspondant de la *Φιλόθεος ἱστορία* de Théodoret, faite par Éphrem Mtziré au XI° siècle.

— D. A. Kipšidze, *Žitije Prochora, muč. Luki i muč. Nikolaja Dvali* [Vies de S. Prochore et des martyrs Luc et Nicola Dvali] (BIC. 1924, II, p. 31-68) publie ces vies d'après le ms. géorgien du patriarcat grec de Jérusalem n° 104. S. Prochore († 1066) fonda le monastère géorgien de la Ste-Croix près de Jérusalem et en fut le premier higoumène ; sa vie se trouve aussi dans un ms. de 1155, qui a également servi de base à l'édition. S. Luc fut élu higoumène du monastère vers 1260-1277 ; il connaissait l'arabe et le grec et traduisait en géorgien. Sous le sultan Beïbars les moines furent chassés du monastère, et S. Luc subit le martyre. Quant à S. Nicolas, c'était un moine du même monastère qui subit le martyre en 1314 à Damas pour avoir blâmé la religion musulmane.

— Dans *Ekscerpty iz drevnjej « Istorii Armenii » po grusinskoj rukopisi* XVII *veka* [Extraits de l'histoire ancienne de l'Arménie d'après un ms. géorgien du XVII° siècle] (BIC. 1924, t. II, p. 135-142) M. L. M. Melikset-Bekov laisse indécise la question de savoir si ces extraits sont pris directement des chroniques arméniennes (ou de l'*Histoire de l'Arménie* de Moïse de Khoren) ou ne sont qu'une traduction d'un texte arménien, résultat d'une compilation des chroniques arméniennes.

— *O grusinskoj versii apokrifičeskogo Vidjenija Saaka Parfjanina o sudjbje Armjenii* [Version géorgienne de la *Vision apocryphe de Saac le Parthe sur les destinées de l'Arménie*] (BIC, 1924, t. II, p. 164-176), par M. L. M. Melikset-Bekov. Cette version, étudiée et publiée par M. M.-B. dans le *Bulletin de l'université de Tiflis*, 1922-23, t. II, p. 200-221, fut faite sur l'original arménien mais avec des altérations qui trahissent son caractère tardif ; mais l'âge de cette traduction n'est pas certain (IX° s. ?).

— Une heureuse circonstance a mis dans les mains de M. L. M. Melikset-Bekov un ms. arménien du commentaire d'Origène sur le Cantique des cantiques. Pour aider les PP. Mékhitaristes de Venise dans leur publication des œuvres d'Origène en arménien, M. M.-B. a décrit ce ms. dans BIC (1926), t. IV, p. 10-14 : *Origenovo tolkovanije Pesni Pesnjej Solomona v drevnjearmjanskom perevodje* [Commentaire d'Origène sur le Cantique des cantiques de Salomon dans une version vieille-arménienne].

— M. L. M. Melikset-Bekov, *O meždousobice v Tiflisje v* 1197 *godu po povodu Krivoj paschi* (Vokrug starsgo Tiflisa) [A propos des discordes civiles à Tiflis en 1197 au sujet de « Faux pâques (Autour du vieux Tiflis)] (BIC. 1925, t. III, p. 49-60) prouve que l'événement décrit à l'année 1197 dans le *Chronicon ecclesiasticum* de Gr. Barhebraeus (édit. Abbeloos et Lamy, t. II, p. 599-604, et Assemani, *Bibliotheca Orientalis*, t. II, p. 369) a eu lieu à Tiflis dans l'église des 40 martyrs de Sébaste, une des plus anciennes de la ville. L'auteur a utilisé pour l'histoire de cette église une note fournie par un écrivain arménien de l'époque mongole, Jean Vanakan de Taouche, de l'an 675 selon l'ère arm. = 1226 ap. J.-C, mais M. S. V. Ter-Avetissian a publié *Avtograf Ioanna* (*Ovanesa*) *Vanakana, armjanskogo pisatela mongolskj epochi* [L'autographe de Jean (Hovannesse), Wanakane de Taouche, auteur arménien de l'époque mongole] (BIC. 1926, t. IV,

Digitized by Google

p. 51-54), comme appartenant à l'an 687 = 1238 ; la planche photographique laisse la question indécise.

—Les *Grečeskije rukopisi Iverskogo monastyrja* [Mss. grecs du monastère d'Iviron] ont été décrits par le célèbre évêque russe Mgr Porfirij Uspenskij il y a plus de 50-60 années, et son catalogue imprimé par l'Académie des Siences, sous la rédaction de son vice-président feu M. P. V. Nikitin et de feu M. A. I. Papadopoulos-Kerameus. Depuis lors ce gros volume (in-8, 940 p.) reste là, car il faudrait encore pas mal de temps pour y ajouter une préface qui établirait la correspondance des numéros de Mgr P. avec ceux du catalogue de Lambros et dresserait un index des noms et des matières. Les matériaux qu'avait recueillis M. P.-K. pour cette besogne, pendant sa mission au mont Athos, sont perdus.

— L'histoire du monachisme oriental grec a attiré l'attention de plusieurs savants russes, qui l'ont traitée pour certaines périodes ou contrées avec succès ; M. Alexandre Petrovič Kastorskij, autrefois professeur à l'académie théologique de Kazan, actuellement curé de paroisse à Kazan, a tenté d'en donner un tableau général pour la période moderne : *Sostojanije pravoslavnago vostočnago monašestva so vremjeni zavojevanija Konstantinopola Turkami* (1453) [Le monachisme orthodoxe oriental depuis la conquête de Constantinople par les Turcs (1453)] (Kazan, 1919. In-8, xliv-504 p.). C'est un travail très consciencieux. L'énumération des sources (p. viii-xxiv) et des travaux (p. xxiv-xli) pourrait être beaucoup plus complète, mais elle suffit pour un premier essai de généralisation. Le chap. I (p. 6-54), sur les relations du gouvernement turc avec le monachisme, étudie les privilèges du monachisme orthodoxe en Turquie, la pratique des magistrats turcs et la condition du mont Athos. Le chap. II (p. 55-130) décrit la condition extérieure du monachisme dans les quatre patriarcats, des points de vue statistique, économique et historique ; la liste de tous les monastères des quatre patriarcats, du mont Sinaï et de Chypre témoigne d'un travail considérable. Le chap. III (p. 131-209) est consacré à la condition extérieure du monachisme au mont Athos, le chap. IV (p. 210-282) à l'organisation du gouvernement, le chap. V (p. 283-346) à la vie et à l'ascétisme, et le chap. VI (p. 347-437) à la vie littéraire. Cette dernière étude est la plus développée, car elle est suivie d'un appendice (p. 447-504), qui indique « les œuvres, traductions et éditions faites par les moines », dans l'ordre alphabétique des noms des auteurs, traducteurs et éditeurs. Six cartes géographiques, assez mal exécutées sur deux feuillets, attestent, chez l'auteur, l'intention de rendre plus utilisable la liste des monastères, mais il a été trahi par les conditions fâcheuses de l'impression. Dans une courte conclusion, (p. 438-446), l'auteur apprécie les grands services que le monachisme oriental grec a rendus à la vie religieuse, nationale et littéraire de l'Orient chrétien.

— Dans les *Izvestija Obščestva Istorii, Archeologii i Etnografii* [Bulletin de la Société d'histoire, d'archéologie et d'ethnographie de Kazan], 1923, t XXXII, fasc. 2, p. 129-180, M. A. Nikiforov a publié une étude détaillée sur les *Minejnyje i prologžnyje teksty apokrifa o Makarii Rimskom v slavjano-russkoj pismennosti* [Textes de la vie apocryphe de S. Macaire de Rome dans les ménées et prologues slaves et russes]. C'est un chapitre abrégé d'un travail étendu sous le titre *Apokrif o Makarii Rimskom v slavjano-russkoj pismnenosti* [L'apocryphe

Digitized by Google

sur S. Macaire de Rome dans la littérature slavo-russe]. L'auteur y donne des renseignements très courts sur les trois recensions du texte grec, trois versions latines et douze versions slaves, dont huit ont été faites du grec et deux du latin ; les caractéristiques de cinq versions slaves surtout ont retenu son attention. Après quelques conclusions générales sur l'apocryphe sont publiés les textes mêmes des versions slaves.

— Elle est peu commune, la question que cherche à résoudre M. M. N. Speranskij dans son étude : *Slavjanskaja pismennostj* XI-XIV *vekov na Sinaje i v Palestinje* [Littérature slave des XIe-XIVe siècles au Sinaï et en Palestine] (BO. 1927, t. XXXII, p. 43-118) : il s'agit des relations littéraires directes du monde slave avec l'Orient chrétien (Palestine, Syrie et Sinaï) sans l'intermédiaire de Byzance. L'auteur a constaté la provenance sinaïtique de 43 mss slaves, dont il donne une description à l'aide des travaux de P. Ouspenski, A. Kapoustine et V. N. Beneševič (p. 93-118) ; de même il a enregistré la présence de mss slaves à Jérusalem ; ces données, replacées dans le milieu historique, permettent de parler de communautés slaves au Sinaï et à Jérusalem, dont les origines doivent être mises en rapport avec les tendances politiques des royaumes bulgare et serbe à remplacer l'influence byzantine par la leur.

— M. V. N. Beneševič continue ses recherches sur les listes des pères du concile de Nicée et sur les *Notitiae episcopatuum*. Dans BIC. 1924, t.II. 111-134, il publie un article *Novyja dannyja dla istoričeskoj geografii Bližnjago Vostoka. Iz greko-sirijskogo spiska otcev Nikejskogo I vselenskogo sobora* [Nouvelles données sur la géographie historique du Proche Orient, tirées de la liste des pères du premier concile œcuménique de Nicée], article où il étudie une feuille de parchemin du Musée paléographique de M. N. P. Lichačev, laquelle faisait partie autrefois d'un *Codex canonum* du type rédactionnel du fameux *Paris. syr.* 62, mais avec cette différence importante, qu'il renfermait une listes des pères de Nicée rédigée en grec et en syriaque, sur deux colonnes. La feuille de M. Lichačev ne nous a conservé que la fin de cette liste, dont la rédaction coïncide avec celle de la chronique de Michel le Syrien († 1199) L'écriture est du IXe s., mais le texte a été rédigé au VIIe s. M. B. attire l'attention sur la nécessité d'une nouvelle édition des *Patrum Nicaenorum nomina*, qui en rangerait les listes non d'après la langue, mais d'après leurs relations mutuelles.

— Pour l'histoire des sources du droit canon de l'église arménienne il faut noter quelques travaux, de valeur scientifique inégale. M. Arsène Klytčan, docteur en droit, a publié *Kanonagirk Hajoc* [Le livre canonique des Arméniens] (Tiflis, 1927. In-8, III-269-III p. Prix : 60 kop.). Il a mis en œuvre 25 mss, mais on n'en voit nulle part de traces : ces mss ne sont ni indiqués ni décrits, la disposition de canons appartient à l'éditeur, et leur texte n'est pas suivi de notes, comme si tous les mss avaient absolument le même texte. Il avait présenté une étude spéciale sur le même sujet au concours de l'Institut Lazarev à Moscou, mais elle n'a pas été imprimée.

— M. Melikset-Bekov a donné de son côté une revue historico-bibliographique des sources du droit canon arménien dans l'article *Ob istočnikach drevnearmjanskogo prava* [Les sources de l'ancien droit arménien] (BIC, t. II, p.143-163).

— Mais ces travaux, quoique très utiles, sont vieillis depuis la publication de

Digitized by Google

l'étude de M. Sirakan TIGRANIAN, *Drevne-armjanskaja kniga kanonav. Očerki opisanija i izsledovanija pamjatnika.* I: *Opisatelnaja častj.* Petrograd, 1918 [L'ancien Livre des canons arméniens. Esquisse de description et d'étude du monument. I: Partie descriptive]. (*Mémoires de l'Académie des Sciences de Russie.* VIIIe Série, Classe hist.-philol., vol. XIII, n° 3). In-8, XI-182 p. Pour la première fois toute la question des livres canoniques arméniens est ici posée dans son ensemble, mais malheureusement l'auteur n'a pas eu la chance de terminer ses recherches. Néanmoins, dans la partie parue, il fait un réel travail de forçat, mais absolument nécessaire pour l'histoire de la collection. Il étudie avec attention le type du recueil des canons dont le contenu est le plus complet, la forme le mieux ordonnée, le caractère le plus exclusif comme ne contenant que très peu de textes non-canoniques, et qui est en même temps le plus officiel et le plus répandu ; il l'appelle « intègre » ou pur. D'autres types, « non intègres », sont étudiés aussi, mais seulement pour démontrer que les collections, réunies sous le nom de *Livre des canons*, sont essentiellement différentes et n'ont de commun que le caractère général de collections juridiques. Le chap. IV donne la liste et la description extérieure des mss contenant le *Livres des canons* (p. 29-44) ; le chap. V analyse le contenu des mss des types A (p. 45-103), B (p. 104-123), C (p. 124-137), D (p. 138-148), E (p. 149-159). Les appendices I-V contiennent le texte arménien des *Index des statuts* de tous les types du *Livre des canons* ci-dessous indiqués. L'appendice VI énumère les mss que l'auteur n'a pu utiliser. Il faut exprimer le regret que M. Tigranian n'ait pu présenter à la rédaction de ChrV son étude sur les canons des apôtres dans le *Livre des canons* arménien, qu'il avait promise en 1912-13. Il continue heureusement ses recherches dans le même domaine. En 1925 il a publié à Erivan une *Introduction à l'histoire du droit arménien* (en arm.) livre introuvable en dehors de l'Arménie ; il y a démontré (p. 37 et suiv.) que le *Livre des canons* a paru au VIIIe siècle. Puis il a publié une étude sur *Sudebnaja Kniga Mchitara i Kniga Kanonov* [*Code de justice* de Mkhithar et *Le livre des canons*] dans B C. 1925, t. III, p. 61-72, où il a prouvé que Mkhithar a utilisé pour son code le *Livre des canons*, mais dans une recension qui ne nous est pas parvenue.

— Dans *Otčet o pojezdke v Achalcichskij ujezd v* 1917 *godu ; rospisi v Čule, Sapare i Zarzme* [Rapport sur une excursion dans le district d'Akhal-Tikzhé en 1917 ; les fresques de Dchoulé, Saphara et Zarzma (BIC. 1923, t. I, p. 1-95, avec 2 planches) M. D. P. GORDEJEV décrit l'église de St-Grégoire l'Illuminateur, bâtie par Tigran Honenc à Ani, le monastère de St-George à Dchoulé, les églises de St-Sabas et Ste-Marine à Saphara et l'église de Zarzma ; en appendice il a recueilli des renseignements sur les fresques de Saatabago, donnés par les savants modernes. L'auteur arrive aux conclusions suivantes (p. 68-76) : 1) on n'a pas consacré assez d'attention aux monuments de l'art géorgien dans le royaume de Saatabago, qui jettent une lumière abondante sur l'évolution de l'art non seulement en Géorgie et en Arménie, mais aussi à Byzance et en Égypte ; 2) les monuments géorgiens, confrontés avec ceux de la Russie ancienne, viennent utilement en ligne de compte pour expliquer les origines de l'ancien art russe. Voir quelques suppléments de peu d'importance donnés par l'architecte M. S. A TARANOUCHENKO dans son *Predvaritelnyj otčet o komandirovke v Zarzmu, Čule i Saparu* [Rapport préliminaire sur une mission à Zarzma, Dchoulé et Saphara] (p. 96-100).

Digitized by Google

— M. D. V. Gordejev, *Predvaritelnoje soobščenije o Mcchetskoj « Antiochii »* (*Izvlečenije iz materialov ekspedicii* 1922 *goda i posledujuščich pojezdok*) *s* 3 *risunkami E. E. Lanceray v tekstje* [Notes préliminaires à propos de l'Antiochie de Mtzkheth (Extraits des matériaux de l'expédition de l'année 1922 et des expéditions suivantes) avec 3 fig. de M. E. E. Lanceray dans le texte] (B'C. 1925, t. III, p. 157-170, avec 6 planches hors texte). C'est une édifice énigmatique que cette « Antiochia », ou plutôt c'est un ensemble d'édifices dont les ruines portent ce nom. L'auteur suppose qu'on a affaire à une très ancienne réminiscence du culte de la croix de l'époque « syrophile ».

— M. D. V. Gordejev, l'infatigable explorateur des monuments géorgiens d'art et d'archéologie, a commencé à recueillir *Materialy k obsledovaniju pamjatnikov gruzinskogo zodčestva, preimuščestvenno po archivnym dannym* [Matériaux concernant les études sur les monuments de l'architecture géorgienne, principalement d'après les documents d'archives], et en a publié un sur *Samthavisi* dans BIC. 1926, t. IV, p. 89-122 avec 3 planches. C'est le dôme de Samthavisi, près de la ville de Gori, décrit à l'aide de nombreux documents provenant des archives du comptoir synodal de Géorgie et d'Imérétie.

— M. L. M. Melikset-Bekov, *Nadpisi Kabena* [Les inscriptions de Cabène] dans BIC, 1925, t. III, p. 31-36 (avec 2 fig. dans le texte) présente une nouvelle leçon de l'inscription de la reine Thamar (1184-1212) dans le monastère Kaben, près de Tiflis, et de deux autres. Les résultats des efforts faits par l'auteur ne valent pas la peine qu'il s'est donné ; il faut attendre plus du compte rendu sur l'expédition à Kaben faite par MM. G. N. Čubinov, M.-B. et d'autres en 1920.

— M. D. A. Kipšidze, *O rospisi bolšogo chramovogo peščernogo sooruženija Vardzii* (*Izvlečenije iz černovych materialov, izdannoje pod redakcijej* D. P. Gordejeva, *s predislovijem i primečanijami poslednjago*), *s priveskom ot redakcii. Literatura o Vardzii* [A propos des fresques de la grande église dans les grottes de Wardzia (Extraits des matériaux de l'auteur rédigés avec préface et notes par M. D. P. Gordéev). Appendice bibliographique de la rédaction], dans BIC. 1925, t. III, p. 87-96 : ce n'est qu'une simple et exacte description de l'église citée.

— E. S. Takajšvili, *Cerkvi i cerkovnyje drevnosti Megrelii* [Églises de la Mingrélie et leurs antiquités] (B C. 1924, t. II, p. 69-85, avec 7 planches), décrit les icones de l'ancienne église de Zugdidi, les églises des villages de Sephiéthi et de Kadari, deux icones du village de Bandzy, une icone du village d'Abaši et une croix de Kuliskari. Puis le même auteur ajoute (l. c. 86-100, avec 16 planches), une note étendue sur la *Cerkov v Vanje v Imerii i jeja drevnosti* [Église de Van en Imérie et ses antiquités].

— L'église de Saorbisi est étudiée par M. G. N. Čubinov dans ChrV. 1915, t. IV, p. 180-190 : *Saorbisskaja cerkov*, avec 7 planches. Elle fut construite en 1152 par un inconnu, Kacha. Le même auteur, *Mthqethis Džvaris mcire tazari* [La petite église de la Ste Croix de Mtzkhétha] (*Bulletin de l'université de Tiflis*, 1922-23, t. II, p. 22-65, avec 1 figure et 7 planches de plans dans le texte), et dans ses *Untersuchungen zur Geschichte der georgischen Baukunst*, t. I, fasc 1 : *Die kleine Kirche des Heiligen Kreuzes von Mzchetha* (*Verlag der Staats universität zu Tiflis*, 1921. In-8, vii-48 p. avec les 7 mêmes planches de plans), a con-

Digitized by Google

sacré avec succès ses efforts à l'histoire de ce monument. Enfin, le même auteur, *Qarthuli qurothmodzhvreba sašualo saukunebši da misi sami mthavari kathedrali* [L'architecture géorgienne du moyen-âge et ses trois cathédrales principales] (*Arili. Festschrift Prof. Dr. Iwane Dschawachischwili, Rektor der Univ. zu Tiflis*, zum 25- jährigen Jubiläum seiner wissenschaftlichen Tätigkeit (1900-1925) dargebracht. Tiflis, 1925, 107-126 et 8 fig.) a analysé les cathédrales de Mtzkhétha (1020), de Kouthaïs (1003) et d'Alaverdi, plus ancienne que les deux autres.

— Un débris de l'ancien monastère des SS Apôtres près de la ville de Mouche, dans le district de Taron, a été sauvé, après la destruction de 1915, par M. S. B. Ter-Avetisjan, *Reznaja dver* 1134 *goda iz okrestnostej goroda Muša* [Une porte ciselée des environs de la ville de Mouche, datée de 1134] (BIC. 1925, t. III, p. 128-132), avec 1 planche. Ce monument unique appartient au Musée d'Erivan.

— On se fera une bonne idée des dimensions du travail entrepris pour étudier les monuments d'archéologie et d'art en Géorgie et en Arménie, en lisant les courtes notices publiées dans BIC. 1926, t. IV, p. 127-138, par M. D. P. Gordejev, *Ob ekspedicii KIAI v rajon Debeda-čaja v konce* 1925 *i načale* 1926 [Sur une excursion de l'Institut Caucasien d'archéologie et d'histoire dans les environs de Débéda-čaj à la fin de 1925 et au commencement de 1926] ; M. L. M. Melikset-Bekov, *Iz materialov pojezdki na Calku v* 1924 *godu* [Extraits des matériaux recueillis pendant une excursion à Calka en 1924] ; du même, *Predvaritelnyj otčet o pojezdkach v Gudamakarskoje uščelje i v Jugo-Os[et]ijn letom* 1925 *goda* [Rapport préliminaire sur les excursions dans le défilé de Gndamakar et en Ossétie pendant l'été de 1925] ; du même, *Ob ekspedicii v Lori-Tašir i po uščelju reki Masavers letom* 1926 *goda*] De l'excursion à Lori-Tachir et dans le défilé du fleuve Machavéri en été 1926]. Cfr la chronique du ChrV.

— Le R. P. archiprêtre K. S. Kekelidze, actuellement professeur à l'université de Tiflis, a déployé une activité merveilleuse dans ses études hagioglogiques et liturgiques sur les mss géorgiens 1. Dans ChrV. 1915, t. IV, p.1-71, *Žitije Petra Novago, mučenika Kapetolijskago* [La vie de Pierre le Nouveau, martyr de Capetolium] composée par S. Jean Damascène ; le texte géorgien est suivi d'une traduction russe et précédé d'une préface détaillée ; la mort du saint est rapportée à l'an 743 ; 2. Dans ChrV 1915, t. IV, p. 246-283, *Žitije Agafangela katolikosa Damasskago* [La vie d'Agathange, catholicos de Damas], texte géorgien avec traduction russe et préface, où le commencement du martyre d'Agathange est placé sous le règne d'Alexandre Sévère, et sa mort le 9 février 239. Une note de V. N. Benešević, dans ChrV. 1915, t. IV, p. 195, ajoute que le ms. grec du Sinaï n° 2148, du IXe siècle, contient un *Κανὼν Ἀγαθαγγέλου ἀρχιεπισκόπου Δαμασκοῦ* ; 3. Dans le *Bulletin de l'université de Tiflis*, 1919-20, fasc. 1, p. 39-67 : *Nackveti qarthuli hagiografiis istoriidan* (*Thqoreba Ilarion qarthvelisa*) [Fragment d'histoire de l'hagiographie géorgienne : Vie de S. Hilarion l'Ibérien]. L'auteur établit trois rédactions de cette vie : la plus ancienne, écrite par S. Euthyme l'Hagiorite en 991, celle de Métaphraste, du XIe siècle, et celle du synaxaire, composée au XIIe siècle sur la base de deux autres ; mais S. Euthyme a utilisé lui-même la vie du saint, composée en grec par son contemporain et peut-être témoin oculaire, le protasécrétis et philosophe Basilius. Sur la vie du saint (822-875) l'auteur donne beaucoup de renseignements plus sûrs que ceux d'autrefois ; 4. Dans ChrV. 1914, t. III, p. 119-174 : *Gruzinskaja versija arabs-*

Digitized by Google

kago žitija sv. Ioanna Damaskina [La version géorgienne de la vie arabe de S. Jean Damascène]. Le titre n'est pas tout à fait exact : M. K. établit qu'il s'agit d'une version grecque du texte arabe du moine Michel, faite par Samuel, métropolite d'Adana ; c'est cette version, dont l'original est perdu, qui est conservée par le géorgien. — Du même M. K. S. Kekelidze, une publication de longue haleine et de grande valeur, *Thargmanebay Eklesiastisay Mitrophane zmwrnel metropolitisay. Commentarii in Ecclesiastem Metrophanis, Metropolitae Smyrnensis*, (dans la série *Monumenta Georgica*. Publicationes Universitatis Tphilisensis. I. Scriptores ecclesiastici. N° 1. Tiflis, 1920. In-8, lxxxiii-229 p.) La préface renferme : 1) p. v-xxx, un aperçu historique de la littérature exégétique grecque et géorgienne ; 2)p. xxx-lv, des renseignements sur le commentaire de Métrophane de Smyrne sur l'Ecclésiaste, et sur la personne et les travaux de Métrophane ; 3) p.lv-lxxv,une analyse de la traduction géorgienne, qui est attribuée avec vraisemblance à Jean Timtimeli, du xiie siècle ; 4) p. lxxv-lxxix, une description analytique du ms unique n° 61 ; 5) p lxxix-lxxxiii, des notes sur les quatre rédactions du texte géorgien de l'Ecclésiaste. Au texte géorgien du commentaire (p. 1-178) est joint (p 180-226) le texte même des quatre rédactions mentionnées.

—Il est regrettable qu'un autre travail du même M. K. S. Kekelidze : *Žitije i djejanija sv. Timofeja čudotvorca* [Vie et actes de S. Timothée le Thaumaturge] n'ait pas encore paru dans la *Bibliotheca Armeno-Georgica* ; le texte géorgien est déjà imprimé tout entier (p. 1-116) ; de la traduction russe sont imprimées les p. 117-178 et composées les p. 179-244. La vie est un document de haute valeur historique sous plusieurs rapports ; elle mérite depuis longtemps qu'on lui donne le dernier coup de main aussi vite que possible.

— Un sujet très peu connu, mais fort intéressant, a été traité par M. N. Džanašija, *Religioznyja verovanija Abchazov* [Croyances religieuses des Abkhazes] dans ChrV. t. IV, p. 72-112 et par M. N. J. Marr, *O religioznych verovanijach Abchazov* [Des croyances religieuses des (Abkhases] ChrV.1915, p.IV, p.113-140). M. Džanašija a continué son travail dans ChrV. t. V, p. 157-208 : *Abchazskij kult i byt* [Culte et usages des Abkhazes].

— La *Gramota Ioakima IV, patriarcha antiochijskaho, lvovskoj pastve v* 1586 *godu* [Epître de Joachim IV, patriarche d'Antioche, aux fidèles de Lvov en 1586], publiée par M. le prof. I. J. Kračkovskij dans BIC. 1924, t. II, p. 21-30, nous rappelle un dignitaire, dont le rôle dans l'histoire de l'église russe fut assez important ; on se rappelle que l'ode historique composée par le métropolite 'Isa, et citée par cœur par le diacre Paul d'Alep, contient une description du voyage de Joachim en Valachie, Moldavie et Russie.

— M. le prof. I. J. Kračkovskij a décrit succinctement *Arabskija rukopisi iz sobranija Grigorija IV, patriarcha antiochijskogo* [Manuscrits arabes de la collection de Grégoire IV, patriarche d'Antioche] (BIC. 1924, t. II, p.1-20), dont la partie chrétienne-arabe, ajoutée aux collections existantes de Pétrograd, forme un ensemble important. Pour la qualité des mss arabes chrétiens, Petrograd est devenu plus remarquable que Berlin et Londres, et égale Paris et le Vatican.

— Dans ChrV. 1915, t. IV, p. 301-309, M. I. J. Kračkovskij, sous le titre *Feodor Abu-Kura u musulmanskich pisatelej* ix-x *vjeka* [Théodore Aboucoura,

Digitized by Google

évêque de Kharran, chez les écrivains musulmans des IX-Xe siècles] a donné une note instructive où il analyse deux renseignements sur Th. A. chez al-Djahiz et Fihrist et signale la nécessité d'étudier non seulement les mss arabes, mais aussi les traductions en grec, géorgien et slave (et arménien ?). M. L. M. MELIK-SET-BEKOV a entendu cet appel et il a fait paraître une étude: *K voprosu o Feodore Abu-kure v drevnjegrusinskoj literature* [A propos de Théodore Aboucoura dans l'ancienne littérature géorgienne] dans BIC. 1926, t. IV, p. 41-50, où il examine les versions géorgiennes des traités de Théodore contre les Arméniens, ainsi que la composition littéraire géorgienne connue sous le titre *Livre d'Abukura* dans la vie des SS. Jean et Euthyme Hagiorites. L'auteur est très réservé et ne donne pas de conclusions précises sur les ouvrages mentionnés. On serait curieux de voir pareille étude sur les versions slaves.

— Du recueil *Rossija i Italija* [La Russie et l'Italie], mentionné dans la RHE. 1927, t. XXIII, p. 727-728, a paru le tome IV (Leningrad, édition de l'Académie des Sciences, 1927. In-8, I-337 p. Prix : 5 roubles). Commencé en 1914, interrompu en 1919, ce tome est terminé sans le concours de M. E. T. Smurlo, qui en a recueilli et préparé pour l'édition tous les matériaux. Il contient une description détaillée des archives de la Congrégation de la Propagande concernant les relations entre l'église catholique et la Russie, surtout sur les missions catholiques en Russie.

— En 1909, la rédaction de la revue *Rukovodstvo dla selskich pastyry* [Guide pour les curés des paroisses rurales] promettait de donner à ses abonnés, comme prime gratuite, une publication sur le *Typikon*, œuvre de M. M. N. SKABALLANOVIČ, professeur à l'académie théologique de Kiev : *Tolkovyj Tipicon. Objasnitelnoje izloženije Tipicona s istoričeskim vvedenijem* [Typicon expliqué. Un exposé explicatif du *Typicon* avec une introduction historique]. Le fasc. I, paru en 1910, ne contenait que le chapitre préliminaire sur l'histoire du *Typicon* (Kiev. In-8, XI-494 p. Prix : 2, 5 roubles). En 1913 parut le fasc. II (XIV-336 p.), qui expliquait le chapitre I et la première moitié du chap. II et, en 1915, le fasc. III (78-II p.), contenant l'explication de la fin du chap. II et celle du IIIe. L'auteur avait l'intention de publier des suppléments au fasc. I (environ 100 p.), mais les circonstances ne le lui ont pas permis.

— Le jubilé de cinquante ans de travail scientifique de M. A. A. DMITRIEVSKIJ, ancien professeur de liturgie à l'académie théologique de Kiev, aura lieu en 1928. Ce connaisseur éminent des liturgies byzantine et russe est plein de vigueur et d'enthousiasme pour le travail scientifique. Sa bibliographie, prête pour l'impression, est très longue ; ses travaux les plus remarquables sont : 1) Description des mss liturgiques de l'Orient orthodoxe, t. IV et V ; 2) Mémoires d'Arsenios, archevêque d'Elasson, contenant une description des troubles de la fin du XVIe siècle ; 3) Notes critiques sur le *De ceremoniis aulae byzantinae* de Constantin Porphyrogénète ; 4) La science de la liturgie orthodoxe ; 5) Jacques Goar et son *Euchologium* de 1647 (cf. RHE. 1927, t. XXIII, p. 957). L'ouvrage désigné sous le n° 4 est destiné aux étudiants des Cours supérieurs théologiques à Leningrad et n'est dactylographié qu'à un petit nombre d'exemplaires.

— *Décès.* — Le 27 janvier 1927, à Moscou, est mort M. Alexandre Nikitič FILIPPOV, ancien professeur d'histoire du droit russe à l'université de Moscou, membre correspondant de l'Académie des Sciences de l'URSS, né en 1853 ; il

Digitized by Google

est bien connu par ses nombreux travaux sur l'histoire de la Russie au XVIIIe siècle et au commencement du XIXe ; son *Précis d'histoire du droit russe* (5e édit., 1914) est un des meilleurs. Nécrologie par M. S. F. Platonov (*Bulletin de l'Acad. des Sciences*, 1927, n° 3-4, p. 161-163).

Le 14 février 1927 est mort M. Nikolaj Dmitrijevič CEČULIN, membre correspondant de l'Académe des Sciences, né en 1863 ; ses recherches s'étendaient principalement sur l'histoire russe au XVIIIe siècle ; il s'intéressait beaucoup à l'histoire de la gravure et a publié une monographie sur A. Dürer. Nécrologie par M. S. F. Platonov (*l. c.*, p. 164-166).

En 1926 est mort M. Ivan Andrejevič LINNIČENKO, ancien professeur d'histoire russe à l'université d'Odessa, né en 1857. Il a écrit les *Relations entre la Russie et la Pologne jusqu'à la fin du XIIe siècle* (1884), plusieurs travaux sur l'histoire de l'Ukraine et quelques essais sur la nouvelle littérature russe. Nécrologie par M. S. F. Platonov (*l. c*, 1926, p. 1415-1416).

Une bonne nécrologie de l'éminent archéologue russe M. Jakov Ivanovič SMIRNOV (1869-1918), professeur à l'université de Petrograd, membre de l'Académie des Sciences, a été écrite dernièrement, en allemand, par M. Georg Tschubinaschwili, dans le *Bulletin de l'université de Tiflis*, 1922-23, t. II, p. 178-196.

V. N. BENEŠEVIČ.

Suisse

— Le dernier fascicule paru du *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse* (36e), va de *Lucerne* à *Maisprach*. A signaler deux notices importantes consacrées à *Lucerne* et à *Lugano*. M. J.

— La faculté de théologie de Genève vient de recevoir un nouveau statut. On sait que l'université de Genève, fondée par Calvin en 1559, avec le concours du gouvernement politique, fut au début une école de théologie formant des pasteurs pour les Églises réformées. Pendant plus de trois siècles, la faculté de théologie fut dirigée et ses professeurs furent nommés par la Compagnie des Pasteurs, sous le contrôle du Conseil. Or, en 1873, à l'époque du Culturkampf, une loi supprima les liens existant entre l'Église réformée et la faculté ; celle-ci devint une institution purement universitaire, et les pasteurs ne furent pas même consultés pour la nomination des professeurs de théologie. Il en résulta des inconvénients qui, à la longue, firent souhaiter la transformation du statut de la faculté de théologie. Récemment des pourparlers s'engagèrent entre l'université et la Direction de l'Instruction publique d'une part, et le Consistoire de l'Église nationale protestante, d'autre part. Ils aboutirent à un accord et le Grand Conseil vient de voter une loi autorisant le Conseil d'État à signer avec le Consistoire une convention pour la création d'une *Fondation de la Faculté autonome de théologie protestante* rattachée à l'université. Avec le nouveau régime, — qui n'est pas encore entré en vigueur, — la Faculté restera universitaire, en contact intime avec les autres facultés ; ses professeurs siégeront au Sénat universitaire, et son doyen au Bureau du Sénat, avec voix consultative ; ses grades seront des grades universitaires ; ses cours continueront à être donnés dans les locaux officiels et à être annoncés dans le programme universitaire. Le changement le plus marquant sera dans le mode de nomination des professeurs : celle-ci sera faite non plus par le Conseil d'État, mais par le Conseil de la Fonda-

Digitized by Google

tion. Ce conseil sera composé de cinq membres : un nommé par le Conseil d'État, un par le Sénat universitaire, deux par l'Église nationale, et le cinquième coopté par les quatre autres. L'État versera chaque année, pour l'entretien de la faculté, une somme fixe, le reste sera à la charge du Consistoire.

M. J.

— *Nominations.*— On annonce la démission de M. Francis De Crue, professeur d'histoire moderne à l'université de Genève, et de M. Alfred Stern, professeur d'histoire générale à l'école polytechnique fédérale de Zurich. M. J.

— *Décès.* — Le 26 septembre 1927 est décédé M. Aimé Chavan, professeur d'histoire de la théologie moderne à la faculté de théologie de Lausanne. Il était né, le 20 octobre 1873, à Pully près Lausanne ; pasteur en 1897, il devint professeur en 1904.

M. Édouard Riggenbach, professeur à la faculté de théologie de Bâle, est mort le 4 octobre 1927. Né dans cette même ville le 17 septembre 1861, il y commença ses études et, bien que devenu aveugle à l'âge de quinze ans, eut le courage de les continuer avec un tel succès qu'il put devenir professeur à l'université et composer de nombreux ouvrages. On lui doit, entre autres : *Die Rechtfertigungslehre des Apostels Paulus*, 1897 ; *Die religiöse und sittliche Erziehung d. heidenchristl. Gemeinden nach den Korintherbriefen*, 1904 ; *Unbeachtet gebliebene Fragmente des Pelagiuskommentars zu den paulinischen Briefen*, 1905 ; *Der Brief an die Hebräer*, 1913 ; *Die jüdische Propaganda in d. griech. Welt u. ihre Bedeutung für die christliche Mission der Vergangenheit u. Gegenwart*, 1918. P. Jacquin, O. P.

Syrie

— L'imprimerie Catholique de Beyrouth annonce la publication, dans la série arabe de la *Bibliotheca arabica scholasticorum*, de trois ouvrages qui ont entre eux les rapports les plus étroits. Le premier est le *Maqâçid al-Falâsifat* d'Algazel, dans lequel ce philosophe expose les doctrines d'Avicenne ou d'Alfarabi ; dans le deuxième, le *Tahâfot al Falâsifat*, le même philosophe attaque les doctrines ainsi exposées, tandis que dans le troisième, le *Tahâfot al-Tahâfot*, Averroès prend leur défense. Il suffira de citer ces titres et ces noms d'auteurs pour que la publication soit assurée de trouver le meilleur accueil dans le public des historiens de la philosophie médiévale. La collection est ouverte à tous les écrits arabes philosophiques qui furent traduits en latin antérieurement au concile de Trente. Le t. II a paru cette année ; il constitue un volume de xxx-448 pages, renfermant le texte arabe établi critiquement, un sommaire latin et les index ; il est dû au travail du P. M. Bouyges, S. J. La traduction française sera publiée lorsqu'aura paru l'édition critique de l'ouvrage d'Averroès qui occupera le t. III, annoncé comme devant paraître prochainement. Le t. I est en préparation. Nous comptons avoir l'occasion de reparler de cette collection, qui a bien son importance au point de vue historique et mérite certainement d'être saluée et encouragée. M. M.

Digitized by Google

Yougoslavie

— On trouvera une histoire succincte de l'Église orthodoxe serbe depuis le xe siècle jusqu'à nos jours dans l'*Istorija srpske pravoslavne Crkve* de M. A. Gavrilović (Belgrade, G. Kon, 1927. In-8, 184 p. Din. 25). L'auteur a disposé sa matière par ordre chronologique et régional et met surtout en relief l'importance nationale de l'institution dont il retrace l'histoire. R. Draguet.

Digitized by Google

VINGT-HUITIÈME ANNÉE. — T. XXIV, N° 2. AVRIL 1928

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN

REVUE D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

FONDÉE PAR A. CAUCHIE ET F. LADEUZE

INDIANA UNIVERSITY LIBRARY 1928

DIRECTEURS :

A. DE MEYER, R. DRAGUET, M. KOERPERICH,
J. LEBON, R. MAERE, CH. TERLINDEN,
É. TOBAC ET L. VAN DER ESSEN

SOMMAIRE

J. Duhr. Le *De Fide* de Bachiarius (*fin*). 301
L. Van der Essen. La situation religieuse des Pays-Bas en 1634. 332
Notes et Mélanges :
Ch. Martin. Note sur deux homélies attribuées à saint Grégoire le Thaumaturge. 364
O. Lottin. La date de la Question disputée *De Malo* de saint Thomas d'Aquin. 373
Comptes-rendus (*voir table complète au verso*). 393
Chronique. 480
Bibliographie. 109*

Compte Chèques postaux N° 39.421.

LOUVAIN
BUREAUX DE LA REVUE
40, RUE DE NAMUR, 40

Tous droits de reproduction et de traduction réservés

1928

REVUE TRIMESTRIELLE SUBVENTIONNÉE PAR LA FONDATION UNIVERSITAIRE

Digitized by Google

AVIS IMPORTANT.

Prix de l'abonnement, payable au début de l'année :

1) *Pays à change élevé* :
ayant adhéré à la convention de Stockholm* : 28 belgas ;
n'ayant pas adhéré à la convention de Stockholm : 30 belgas ;

2) *Pays à change bas* :
ayant adhéré à la convention de Stockholm** : 21 belgas ;
n'ayant pas adhéré à la convention de Stockholm : 23 belgas.

L'abonnement court indéfiniment.

Prix de la collection complète des 42 volumes (1900-1927), avec le volume des *Tables générales* I-XXII : 476 belgas, le port en sus.

On s'abonne aux Bureaux de la *Revue d'histoire ecclésiastique*, 40, rue de Namur, Louvain (Belgique).

Agence d'abonnement en France chez M. A. Picard, éditeur 82, rue Bonaparte, Paris (VIe).

*Allemagne, Rép. Argentine, Brésil, Cuba, Égypte, Espagne, Mexique, Pays-Bas, Portugal, Syrie, Terre-Neuve, Uruguay.

**Autriche, Bulgarie, Esthonie, France, Grèce, Hongrie, Lettonie, Pologne, Roumanie, Russie, Serbie, Croatie et Slovénie, Tchécoslovaquie, Turquie.

COMPTES RENDUS

G. Foot Moore. Judaism in the first Centuries of the Christian Era. (J. Coppens.) 393
W. Bousset. Die Religion des Judentums im späthellenischen Zeitalter. 3e édit. par H. Gressmann. (J. Coppens.) 397
J. Hertel. Die Sonne u. Mithra im Awesta (J. Coppens.) 399
E. C. E. Owen. Some authentic Acts of the early Martyrs. P de Puniet.) 400
F. Lanzoni. Le diocesi d'Italia dalle origine al principio del sec. VII. (P. Paschini.) 402
F. J. E. Raby. A history of Christian-latin Poetry from the Beginnings to the Close of the M. A. (J. Lebon.) 404
M. Schmaus. Die psychologische Trinitätslehre des hl. Augustinus. (J. Forget.) 407
F. Cayré. La contemplation augustinienne. (J. Forget.) 408
U. Berlière. L'ascèse bénédictine des origines à la fin du XIIe s. (P. Debongnie.) 410
P. Batiffol. S. Grégoire le Grand. (L. Van der Essen.) 411
L. Todesco. Corso di storia della Chiesa. T. II-IV. (A. De Meyer.) . . . 41[illegible]
The History of the Franks by Gregory of Tours, Trans. and intro. by O. M. Dalton. (É. de Moreau.) . . . . . 41[illegible]
Acta Sanctorum. Novembris t. IV. (L. Van der Essen.) . . . . . 41[illegible]
Th. Schmit. Die Koimesis-Kirche von Nikaia. (R. Maere.) . . . . . 42[illegible]

Digitized by Google

LE " DE FIDE „ DE BACHIARIUS

DEUXIÈME PARTIE

Les doctrines et les tendances du *De Fide.*

I. *Bachiarius et Priscillien.*

Curieuse figure que ce Priscillien, à la fois adoré par les uns et exécré, persécuté par les autres, tant par ses contemporains que par les historiens qui, au cours des siècles, ont eu l'occasion de s'occuper de lui. Semblable en cela au grand alexandrin, Origène, attaqué et défendu tour à tour avec un égal acharnement. Nous n'avons pas à raconter ici en détail sa vie (1).

Sulpice Sévère attribue à l'ascète espagnol une sorte de gnose immorale. Priscillien nie tenir pareille doctrine. A l'entendre, son procès n'a été suscité que par des rancunes personnelles (2) ; c'est une manœuvre habile pour dévier sur un autre, une condamnation redoutée (3). Son crime est d'être un ascète qui s'est dépouillé de toutes ses richesses pour se livrer totalement au service de Dieu (4). Toujours animé des intentions les plus pacifiques (5), il a été indignement noirci, calomnié (6). L'innocence de sa vie est pourtant manifeste (7), établie en pleine lumière de la foi, loin de toute pratique ténébreuse et secrète. Il n'a eu qu'un tort, si tort il y a, celui

(1) Voir un excellent résumé de la controverse priscillianiste dans L. Duchesne, *Histoire ancienne de l'Église*, t. II, 2e édit., p. 529-549. Paris, 1907.

Les écrits de Priscillien (onze traités, mémoires ou sermons) ont été découverts et publiés par G. Schepps, *Priscilliani quae supersunt*, dans CSEL, t. XVIII, Vienne, 1889. C'est cette édition que nous citerons toujours.

(2) *Tractatus*, I, p. 33.

(3) *Tractatus* II, p. 40.

(4) *Tractatus* I, p. 34-35.

(5) *Tractatus* I, p. 35 ; *Tractatus* II, p. 40.

(6) *Tractatus* I, p. 35.

(7) *Tractatus* I, p. 4.

Digitized by Google

d'imiter les Apôtres, d'admettre comme faisant autorité des écrits qui proclament la divinité de Jésus-Christ (1).

Pourtant lorsque, sans parti pris, on analyse ses traités, qu'on prête l'oreille à ce que disent de sa doctrine des disciples de première heure comme Dictinius et Comasius ou des adversaires loyaux qui connurent les écrits suspects, comme Orose ou S. Augustin, on est en droit de conclure qu'une gnose ascétique formait le fond du priscillianisme. Le *Commonitorium* de l'ami de l'évêque d'Hippone, publié par G. Schepss à la fin des ouvrages de Priscillien, nous offre un aperçu de la doctrine suspecte.

S. Augustin la définit excellemment : un produit hybride du manichéisme et du gnosticisme. Nous aurons à y revenir plus tard.

***

« On est généralement d'accord pour dire que Bachiarius, comme Galicien (2), était soupçonné d'être priscillianiste et que son *Liber De Fide* avait précisément pour but de s'en défendre. » C'est ainsi que K. Künstle s'exprime dans les *Antipriscilliana* (3). A la fin de son étude le même auteur conclut : « Ici on combat l'erreur contre laquelle luttent l'écrit de l'évêque Pastor, celui de son collègue Syagrius et les anathèmes du concile de Braga de l'année 563. Au ve siècle, les marques distinctives de cette erreur étaient les suivantes : une doctrine de la sainte Trinité, sabellienne ; une conception gnostique de l'âme humaine ; le dualisme manichéen ; l'usage des apocryphes. Dans aucun de ces points le priscillianisme n'a fourni de nouvelles idées. Il n'a fait que reprendre de vieilles erreurs orientales. C'est pour cela que Bachiarius se garde de nommer Priscillien » (4).

Bien avant K. Künstle, M. Schepss avait fait un certain nombre de rapprochements entre le *De Fide* de Bachiarius et les *Traités* de l'ascète espagnol (5). Mais cette comparaison ne permet nullement

(1) *Tractatus* I, p. 30-31 ; *Tractatus* II, p. 41-42 ; *Tractatus* III, p. 56.

(2) Notre auteur était-il de la Galice? Je n'oserais pas être aussi affirmatif. N'ayant pas l'occasion de traiter la question dans le présent travail, je ferai remarquer seulement que Bachiarius dit qu'il vient d'une province *frôlée* par l'hérésie («.. *eo quod cuiusdam haeresis macula solum nostrum originale perstrinxerit* »). Peut-on dire cela de la Galice : foyer de la secte?

(3) K. Künstle, *Antipriscilliana*, p. 164. Fribourg en Brisgau, 1905.

(4) K. Künstle, *Antipriscilliana*, p. 167.

(5) G. Schepss, *Priscilliani quae supersunt*, dans CSEL, t. XVIII. Vienne,

Digitized by Google

de conclure que le premier a copié le second. Seules deux citations similaires nous paraissent vraiment significatives. L'une nous présente Balaam comme le prophète du Christ ; l'autre proclame que l'Écriture a besoin d'être interprétée. Toutes les deux sont tirées du *Traité I* de Priscillien.

Une étude plus approfondie de cet écrit, sa comparaison avec la *Professio* vont nous conduire à des conclusions plus précises.

Résumons en quelques mots ces pages pour nous rendre compte du contenu et de l'ordre suivi par Priscillien (1) :

«Notre foi est pure et tend libre vers Dieu ; frappée par une calomnie diabolique elle sonne d'autant plus vrai. Nos *Traités*, celui de Tibérien, d'Asurbas et des autres, ne prouvent donc pas assez avec quelle énergie nous condamnons les erreurs contre le Christ. Prêts à rendre compte de notre foi à celui qui nous le demande, nous allons faire ce que vous commandez. Ce n'est pas pour justifier notre vie qui n'a rien de secret, mais pour prévenir toute calomnie, auprès de ceux qui ne nous connaissent pas, que nous voulons manifester la foi qui est dans notre cœur ». Sorti d'une famille illustre, muni d'une instruction remarquable, il a répudié l'erreur païenne et s'est fait baptiser. Il a reçu la foi qu'il garde toujours intacte, et, une fois revêtu du Christ, il lui a consacré sa vie.

Attaché à une seule foi, à un baptême, à un seul Dieu, il répudie toutes les erreurs des hérétiques : des patripassiens qui ne savent pas reconnaître le Fils dans les Évangiles ; des novatiens, qui multiplient les baptêmes, ; des nicolaïtes impurs et scélérats. Il rejette le paganisme, le gnosticisme, le docétisme, les ophites, les montanistes, les arts magiques, enfin les apocryphes qui attaquent le Christ.

Il termine en priant les évêques de le délivrer de cette envie qui le poursuit ; d'instruire les frères de la vérité en leur disant qu'il est l'objet de la médisance de la part de gens qui, sous prétexte de religion, assouvissent des rancunes personnelles.

N'est-elle pas frappante, la ressemblance de ce *Traité*, dans son ensemble, avec le *De Fide* de Bachiarius ? Ici et là nous retrouvons deux parties bien distinctes ; ici c'est une « calomnie » qu'il s'agit

1889. Voici les pages de l'édition précitée où ces rapprochements sont faits : p. 9 (*Tractatus* I) ; p. 26 (*Tractatus* I) ; p. 69 (*Tractatus* VI) ; p. 74 (*Tractatus* VI) ; p. 86 (*Tractatus Psalmi tertii*) ; p. 101 (*Tractatus* X).

(1) G. Schepss, *Priscilliani Liber apologeticus*, p. 1-33, dans CSEL., t.XVIII. Vienne, 1889.

Digitized by Google

d'annihiler, là c'est une sentence des évêques qu'il faut écarter. Tous deux en appellent à la pureté de leur vie et à l'orthodoxie de leur langage ; tous deux, instruits par la même parole de S. Paul et suivant le même conseil, se déclarent prêts à rendre compte de leur foi. Tous deux vont exposer fidèlement la foi « qui est dans leur cœur » ; cette foi, reçue au baptême, quand de païens ils devinrent chrétiens, qu'ils ont gardée toujours dans toute sa pureté . — Cette impression se confirme singulièrement si on veut bien rapprocher les textes.

BACHIARIUS.	PRISCILLIEN (*Tract.* I).
Quia apostolicae eruditionis instituta nos commovent, ut omnibus, poscentibus nobis rationem de *fide et spe* quae in nobis est proferamus (1). PL, XX, 1024B.	Sicut scribtum est parati semper ad confessionem omni poscenti nos rationem de *fide et spe* quae est in nobis... *l. c.*, p. 3.
... Nos fortasse adhuc in fenestra id est *in lucis vita et fidei* splendore residentes. PL, XX, 1023A.	... vivimus et constituti in *fidei luce*, nulla... secreta sectemur. *l. c.*, p. 4.
... Confessio mea quam in baptismi nativitate accepi quia... purgatus a lepra infidelitatis agnovi... PL, XX, 1024B.	... simbolum catolicae observationis accepimus, quod tenemus, ut intrantes lavacrum, redemptionem corporis nostri, et baptizati in Christo induti Christum inanem saeculi gloriam respuentes,.. *l. c.*, p. 4-5.
Ecce nunc, quantum intelligimus, Christus a Samaritana aquam postulat. [Même idée	Sicut nostrum sit studere de vobis. *l. c.*, p. 6.

(1) Il est important pour nous de noter que chez Bachiarius comme chez Priscillien nous voyons ajouté *de fide*, au texte de saint Pierre (I *Pet.*, III, 15) qui porte simplement : « parati semper ad satisfactionem omni poscenti vos rationem de ea quae in vobis est *spe* ».

Dans ce passage le rapprochement entre Priscillien et Bachiarius est si indiqué que M. Schepss l'a relevé dans son édition de Priscillien. Il est en effet fort curieux de voir Bachiarius rapprocher la citation de saint Paul, de celle de saint Pierre.

Digitized by Google

dans le mot ironique de « discipula Roma...]
PL, XX, 1019c.

... Sed juxta doctrinam apostolicam (Rom. VII, 14) sensum in his spiritualem, prout Dominus dederit perscrutamur... Et hoc ipsum juxta illud quod Apostolus ait : omnia haec in figuram nostri contigerunt (I Cor. x, 6) et alibi, beatus Petrus : « omnis sermo interpretatione indiget ».

... Nos autem scientes quia *lex spiritualis* est et omnis profetia *interpretatione indiget*... (1)
l. c., p. 9.

... *magister idololatriae* et caput haeresis *Balaam* ut Christum praedicaret admissus est.
PL, XX, 1034A ; 1021A.

... Quem etiam *Balaam idolorum cultor* et daemonum in infelicitatis suae testimonium profetavit dicens :...(Num. XXIV, 7-9).
l. c., p. 26, 27.

... omnem scripturam quae *ecclesiastico canoni non congruit neque consentit*, non solum non suscipimus, verum etiam velut alienum a fidei veritate damnamus.
PL, XX, 1054A.

Et haec est omnium nostrum una sententia, ut, sive profetae seu apostoli seu angeli quid dictum... *si catholicae fidei consentit*, amplectimur ; si autem... Iesum deum negat et... sacrilegia persuadit... *tanquam anathema a nobis habetur et refuga...*
l. c., p. 30.

(1) Pour être complet dans les rapprochements qui s'imposent entre Bachiarius et Priscillien, nous donnons les passages tirés du *De Lapso* qui trouvent leurs parallèles dans le *Tractatus* I :

... ut obliviscens ea quae ante gessisti in priora te extendas...
PL, XX, 1052c.

... Relinquentes ea quae praeterita sunt in priora nos extendentes.
l. c., p. 7.

... Si quid *infelicitati* meae credis.
PL, XX, 1054c.

Chez Priscillien on trouve 18 fois, soit le mot infelicitas, soit infelix.

Le mot « peccaminum ».
PL, XX, 1059B.

« Peccaminum ».
l. c., p. 15.

... et est velut aeramentum sonans, aut cymbalum tinniens.
PL, XX, 1023B.

... et facti velut aeramentum sonans aut cymbalum tinniens.
l. c., p. 16.

... tinnientis leprae...
PL, XX, 1024.

... tinnientis sacculos.
l. c., p. 17.

Digitized by Google

Ainsi, au but poursuivi, à l'ordonnance de l'ensemble, au ton général des deux écrits, s'ajoute la ressemblance frappante des expressions. Bachiarius connaissait, avant de rédiger sa *Professio*, le *Traité* premier de Priscillien. Comment expliquer autrement qu'il ait pu citer de la même manière fautive le texte de S. Pierre, ou rapprocher deux textes, l'un de Pierre l'autre de Paul, dans le même sens et de la même manière. C'est dans cet écrit encore que notre auteur puise sa théorie sur le canon des Écritures, c'est Priscillien qui lui suggère jusqu'au trait ironique qui perce dans son étonnement de voir Rome lui demander un enseignement, et se faire pour ainsi dire son élève.

Sans doute il y a bien des divergences. Mais nous connaissons assez l'esprit de Bachiarius pour savoir qu'il ne copie jamais servilement, qu'il imprime sa frappe personnelle même à ses emprunts ; puis, les deux inculpés avaient à répondre à un questionnaire, et ce questionnaire était différent. Priscillien se plaint d'être obligé de *ire per singula* et Bachiarius aussi doit se plier aux *interrogata* auxquels il doit répondre point par point. — Mais toux deux, à la demande qu'on leur en fait, manifestent leur foi ; cette foi reçue au baptême qui les a purifiés de la lèpre de l'infidélité.

Mais si nous admettons que Bachiarius avant de rédiger la *Professio* avait lu le premier *Traité* de Priscillien, nous nous trouvons en face d'une objection, qui, à première vue, est bien redoutable. En effet, les historiens sont généralement d'accord (1) pour considérer ce Traité comme le *mémoire* justificatif, présenté par Priscillien aux évêques réunis au concile de Bordeaux (384). Dès lors notre position devient bien délicate : il nous faudra ou avancer la date de la *Professio*, et alors nous sommes en contradiction avec tout ce que nous avons essayé d'établir dans la première partie ; ou reculer celle du *Traité*, et alors nous avons contre nous l'opinion généralement reçue.

C'est cette dernière alternative que nous adoptons. Rien dans le *mémoire* lui-même n'indique qu'il a été écrit en vue du concile de Bordeaux. On y parle sans doute de calomnies, de jalousies, de per-

(1) Voir par ex. L. Duchesne, *Hist. anc. de l'Église*, t. II, 2e édit., p. 535. Paris, 1907.

Digitized by Google

sécution ; on signale des écrits de Priscillien et un mémoire de ses amis : mais tout cela se trouve parfaitement vérifié après le concile de Saragosse, c.-à-d. après l'année 380. Au contraire, tout indique que le mémoire fut écrit avant l'épiscopat de Priscillien. On n'y rencontre aucune allusion aux faits qui se sont passés après son élévation à sa nouvelle dignité ; et l'auteur laisse entendre clairement qu'il n'était alors que laïc. Il se présente à nous comme un chrétien qui après avoir reçu la foi au baptême, l'a gardée sans corruption ; comme un ascète qui a voulu se dépouiller de ses biens et s'attacher uniquement à Jésus-Christ ; il reconnaît que son rôle n'est pas d'enseigner les autres mais d'être enseigné par les évêques (1). Ce langage, nous ne le retrouvons plus, cela est bien significatif, dans le mémoire justificatif présenté au pape Damase.

Pour nous, ce premier *Traité* n'est autre que la profession des laïcs (2), profession de foi, présentée par Priscillien en vue de l'épiscopat.

Ainsi Bachiarius a pu parfaitement connaître et apprécier ce mémoire, qui répondait d'ailleurs à la condition, aux circonstances où il se trouvait, et il a pu s'en inspirer en plus d'un endroit de sa propre *Professio*.

II. *Les idées de Bachiarius.*

Mais il est temps de pénétrer plus avant dans le *De Fide* lui-même et de voir comment notre moine répond point par point au questionnaire de S. Jérôme.

1. *La sainte Trinité.*

On peut être étonné de voir Bachiarius s'étendre si longuement sur le dogme trinitaire. Il commence par rejeter l'arianisme qui introduit l'inégalité de nature dans les personnes divines (3) ; puis, le sabellianisme qui réduit la réalité des trois personnes à trois rô-

(1) *Tractatus* I, p. 6 : « Licet nostrum sit studere de vobis ».

(2) *Tractatus* II, p. 40..« ... scribsimus mittentes etiam gesta rerum et fidem professionum n ec hoc tacentes, quod multi ex his *post professionem* ad sacerdotium (= episcopatum) peterentur ».

(3) PL, XX, 1025-26.

Digitized by Google

les, ou fonctions, d'une personne unique (1) ; ensuite, après avoir affirmé, dans une formule heureuse, la distinction des personnes et l'unité de nature (2), il résume en quelques lignes très nettes sa foi. C'est ce passage que Rufin transcrira plus tard.

Pourquoi demande-t-on à Bachiarius de s'expliquer si longuement et si nettement sur ce dogme? La raison, nous pouvons l'entrevoir. Il ne faut pas l'oublier, l'Espagne, et en particulier le diocèse de Cordoue devait être suspect à ce sujet, non seulement pour avoir donné le jour à Priscillien, et avoir été le berceau de sa secte ; mais aussi, parce que, le prédécesseur d'Hygin, le célèbre Osius, était soupçonné d'avoir à la fin de sa vie versé dans l'arianisme (4). Hygin lui-même avait probablement trahi à Rimini. La chute d'Osius avait eu assez de retentissement dans le monde et les Luciférien qui étaient tout près de là, à Elvire (Grégoire d'Elvire), avaient fait et faisaient toujours beaucoup de bruit à ce sujet. Or, Jérôme, plus qu'aucun autre, devait être au courant de la situation, puisqu'il avait connu les Luciférien, Lucifer lui-même, en Orient, à Antioche, et avait composé un écrit ou dialogue où il mettait aux prises un luciférien et un orthodoxe (377-379) (5). Cordoue était suspecté non seulement de manichéisme, à cause de Priscillien, mais encore d'arianisme à cause d'Osius.

Le soupçon semblait être d'autant plus fondé, que, au rapport des Luciférien, Hygin avait violemment persécuté ceux qui suivaient le chef des intransigeants de la doctrine de Nicée, et continuait à persécuter ceux d'Elvire. Telle est, croyons-nous, la raison pour laquelle Bachiarius expose si longuement sa pensée sur la Sainte Trinité.

Jérôme lui-même avait, semble-t-il, veillé à la formule. Caractéristique, en effet, est l'expression qui résume la foi de notre auteur sur ce dogme: «La Trinité dans les personnes subsistantes ; l'Unité dans la nature et la substance » (6). Qu'on lise ce que l'exégète écrivait au pape Damase, aux environs de 377 (7). « Toutes les écoles

(1) PL, XX, 1026-27.

(2) PL, XX, 1028A. «...tripartita conjunctio ...conjuncta divisio ».

(3) L. Duchesne, *Histoire ancienne de l'Église*, t. II, 2e édit., p. 531. Paris, 1907.

(4) H. Leclercq, *L'Espagne chrétienne*, p. 531. Paris, 1906.

(5) F. Cavallera, *Saint Jérôme*, t. I, p. 56-58 ; t. II, p. 154. Paris, 1922.

(6) PL, XX, 1028A. «Trinitas in subsistentibus personis ; Unitas in natura atque substantia ».

(7) F. Cavallera, *Saint Jérôme*, t. I, p. 50-55 ; t. II, p. 16. Paris, 1922.

Digitized by Google

entendent par le mot *hypostase* uniquement la *substance*. Et qui donc je vous prie, ira d'une bouche sacrilège proclamer trois substances en Dieu?... Qu'il nous suffise de dire : une seule substance, trois personnes subsistantes, parfaites, égales, coéternelles (1). Qu'on ne parle point de trois hypostases, je vous prie, et qu'on n'en admette qu'une seule... Qu'il nous suffise de croire comme je viens de le dire. » Cette formule, à laquelle Jérôme tenait de toute son âme, au point qu'il passait pour hérétique auprès des grecs (1), nous la retrouvons, exactement la même, sous la plume de Bachiarius. Et je soupçonne fort que le moine pour donner pleine satisfaction à son terrible inquisiteur, ne fait que reprendre les termes de l'interrogatoire lui-même.

En même temps que Bachiarius nous expose clairement contre les ariens sa profession de foi, il nous fournit un curieux exemple d'exégèse d'un verset de l'Exode (xx, 26). Il y manifeste son goût pour les étymologies et les rapprochements étranges. Il vient d'affirmer que les personnes qui « *procèdent* » ne sont en rien inférieures au Principe. Ni le Fils, ni le Saint-Esprit (quoique procédant d'une autre manière que le Fils) ne sont inférieurs au Père. Puis il confirme son dire par le texte suivant : « Une institution prophétique nous ordonne ceci: « tu ne monteras pas à mon autel par degrés »(2). L'autel, comme nous le devinons, c'est comme le fondement de la foi, qui nous rend participants de la nourriture de vie ; en effet, suivant l'étymologie du mot, autel signifie la connaissance profonde des choses sublimes. *A ltare*, n'est-ce pas la même chose, comme son et sens, que *res alta* renversé. Pour monter à cette foi, nuls degrés ne sont admis, de peur que, concevant des inégalités, nous ne passions de quelque chose d'inférieur à quelque chose de supérieur ; mais nous devons y entrer de plein pied, généreusement, de sorte que nous n'affirmions du Père, du Fils et de l'Esprit qu'une substance, une puissance, une vertu » (3).

(1) S. Jérôme, *Epist.* xv, 3, 4 ; PL, XXII, 356, 357.. « sufficiat nobis dicere unam substantiam, tres personas subsistentes, perfectas, aequales, coaeternas.»

(2) *Exode*, XX, 26.

(3) PL, XX, 1025B-1026A. « ...quia sic nos prophetica instituta docuerunt dicendo : non ascendes per gradus ad altare meum. Altare enim velut quamdam *basim* fidei suspicamur, unde vitalis cibi participamur alimenta ; quia altare ex proprietatibus nominis sui, nonnisi sublimium rerum alta cognitio est. Divisum enim per syllabas nomen altaris, inchoatumque de fine *res alta* significatur et sonat. Ad hanc fidem per gradus ascendere non debemus, ne inaequaliter sen-

Digitized by Google

Voici comment Bachiarius procède : *Altare* lui suggère l'idée de *basis* (1). Ces deux mots : *basis* et *altare* évoquent en lui la notion de foi (2), qui a comme principal objet le mystère de la sainte Trinité. Donc, de même qu'il était défendu aux Juifs de construire des degrés pour monter à l'autel, ainsi est-il interdit au chrétien orthodoxe d'admettre des degrés dans l'objet principal de la foi. De cette manière « ne pas monter à l'autel par des degrés » devient identique à « ne pas admettre d'inégalité dans la Trinité. »

C'est ainsi que par une série de rapprochements fondés uniquement sur des jeux de mots ; par cette espèce d'acrobatie intellectuelle où les points d'appui successifs sont branlants, Bachiarius parvient à rattacher le texte de l'Exode au dogme de la Trinité et à le présenter comme une confirmation de sa foi.

Je doute que Jérôme ait goûté une exégèse aussi hasardée.

2. *L'Incarnation.*

Passant au dogme de l'Incarnation, Bachiarius affirme les trois vérités suivantes : Notre-Seigneur a un corps humain et une âme humaine ; il est vraiment mort et ressuscité dans sa chair ; il est né de Marie, vierge avant et après la naissance de Jésus-Christ.

Nous avons eu l'occasion de parler de la dernière affirmation, destinée à écarter l'hérésie d'Helvidius, lorsque nous avons établi la date de la *Professio*. Nous n'y revenons pas ici.

tiendo, de inferiore ad superiorem transitum faciamus ; sed aequali gradu nostri cordis intrare, ut unius substantiae, unius potestatis, unius virtutis et Patrem, et Filium et Spiritum sanctum sentiamus ».

(1) A qui connait la tournure d'esprit de notre auteur, qui n'est rien moins que prude, il apparaît plus que vraisemblable que c'est la suite même du texte tiré de l'*Exode*, qui lui a fourni le rapprochement : « non ascendes per gradus ad altare meum, ne revelctur turpitudo tua ».

(2) *Basis* est identifié à foi : en effet la foi n'est-elle pas le *fondement*, la *base* de notre vie et de notre espérance,suivant la parole tirée de l'*Épître aux Hébreux* (XI, 1) « fides sperandarum *substantia* (sens étymologique du mot) rerum. »

C'est la foi qui nous fournit la nourriture de vie. Jésus-Christ ne dit-il pas : « qui credit in me habet vitam aeternam ? » (Jo. VI, 48).

Enfin *altare* est identique à foi, puisque l'*alta res* est précisément l'objet de la foi (= « sublimium rerum alta cognitio »).

De là tout se tient : l'autel sans degrés c'est la Trinité sans inégalité.

Digitized by Google

Quelques années avant Helvidius un autre hérétique avait fait parler de lui. C'était Apollinaire. Son nom rappelait à Jérôme un curieux souvenir, se rattachant à un certain formulaire sur l'Incarnation que le pape Damase lui avait fait dresser, pour être présenté à des disciples de l'hérésiarque (1).

Apollinaire naquit à Laodicée de Syrie entre 300 et 310. Rhéteur, poète et philosophe, il s'était montré admirable sous le règne de Julien l'Apostat. Cet homme de lettres avait le tort de se poser en théologien. Identifiant les notions de « nature » et de « personne » il ne concevait plus comment deux natures parfaites dans le Christ pouvaient encore s'unir dans une unité substantielle. Pour sauver cette unité il se crut forcé de mutiler la nature humaine, et prétendait que le « νοῦς » (l'âme) y était remplacé par le Verbe.

(1) Il s'agit du trait de l'*Homo dominicus*. Voici ce qui se racontait. Jérôme dans son formulaire aurait employé l'expression *Homo dominicus*. Protestations des adversaires. Jérôme se serait justifié par un texte d'Athanase. Mais ayant prêté à un apollinariste l'écrit du docteur alexandrin, on le lui aurait rendu, l'expression écrite sur une rature, pour discréditer la bonne foi du savant exégète.

F. Cavallera (*Saint Jérôme*, t. I, p. 77, note 1. Paris, 1922) avoue que l'anecdote ne laisse pas d'avoir des difficultés. En effet, les apollinaristes aimaient cette expression. « Apollinaristarum propria loquendi formula » (PL, XXIII, 145, Note b.) (Martianay). Ce ne peuvent être les apollinaristes qui ont fait la falsification, si falsification il y a eu. Ils n'avaient aucun intérêt à faire la rature en question.

D'après le texte de S. Jérôme à Rufin (*Apologia*, l. II, 20 ; PL, XXIII, 444B) par l'emploi de l'indicatif, on peut conclure semble-t-il trois choses : 1° que Rufin tenait l'histoire de Jérôme lui-même ; 2° que Jérôme lui avait raconté la vérité ; 3° mais que Rufin l'avait rendue invraisemblable. En résumé, Jérôme dit à Rufin ceci : « Voyons, soyons sérieux dans les choses sérieuses et n'apportons pas des propos de table en manière d'arguments ; car au cas même où je t'ai dit la vérité, il peut se faire que celui qui ne sait pas comment la chose s'est passée, dise que tu l'as inventée ». — La vérité est que l'expression *Dominicus homo* avait été employée par Damase dans la première lettre à Paulin de Nole (Mansi, III, 426A, B) ; que, bien loin de déplaire aux apollinaristes c'était à leurs adversaires qu'elle portait ombrage ; que la rature par conséquent, si elle a eu lieu (et il paraît bien y avoir eu quelque chose comme cela) n'était pas l'œuvre des apollinaristes, mais de leurs adversaires ou d'un *collaborateur* du pape Damase, pour justifier l'emploi que ce pape en avait fait récemment. Pourquoi en effet, Jérôme ne s'est-il pas exprimé plus clairement et parle-t-il à mots couverts? Il avait certainement ses raisons.

En effet, ce que Jérôme embrouille, et probablement à dessein, c'est la responsabilité, l'auteur du délit. « Is fecit cui prodest ». Il faudrait donc chercher le coupable dans l'entourage du pape, parmi ses collaborateurs (antérieurs à Jérôme). C'était peut-être celui qui aidait Damase lors de la rédaction du *décret* sur l'apollinarisme,

Digitized by Google

Longtemps secréte, l'erreur fut signalée en 362 par le concile d'Alexandrie. C'est seulement en 374, lorsque Épiphane l'eût dénoncée dans l'*Ancoratus* qu'une polémique générale s'éleva. En 377, Damase, en présence de Pierre, évêque d'Alexandrie, condamna l'erreur au concile de Rome. En 379 (fin 378 ou 379), il réitère la condamnation dans sa lettre aux orientaux.

Mais tout en condamnant l'hérésie, le pape et les occidentaux hésitaient à frapper les hommes. Ils se défiaient, ils craignaient que l'on n'imputât faussement à des hommes, dont ils avaient entendu dire du bien par ailleurs, des doctrines erronées. Encore S. Ambroise, dans son traité *de Incarnationis dominicae sacramento* (1) s'indigne, de la doctrine attribuée à Apollinaire, mais il ne le nomme pas. Même dans sa lettre à Théodose, écrite après le concile romain de 382, il s'exprime de façon à laisser entendre qu'il n'est pas bien sûr qu'Apollinaire soit l'auteur de ces doctrines (2). Les accusations d'hérésie étaient alors si commodes pour dissimuler des compétitions, et des ambitions personnelles !

C'est là ce qui explique pourquoi nous voyons Bachiarius condamner l'apollinarisme sans mentionner le nom de l'auteur (3).

« Nous croyons et nous professons que c'est dans la même chair, qu'après avoir souffert et avoir été enseveli, Jésus-Christ est ressuscité ; c'est identiquement dans la même chair qu'il était couché au sépulcre, qu'après sa résurrection, il est monté au ciel (4) »... Cette insistance à affirmer la réalité de la chair assumée par le Sauveur, va à écarter le soupçon de manichéisme qui pesait sur notre moine. En effet la secte (5), ainsi que Basilide (6), rejetait cette vérité fondamentale.

(1) S. Ambroise, *De Incarnationis dominicae*, cap. vi ; PL, XVI, 830B-831.

(2) *Epist.* xiv, 4 ; PL, XVI, 954B.

(3) PL, XX, 1028A. «Filium...carnem naturae humanae et animam suscepisse.»

(4) PL, XX, 1028B. «In qua carne et passum et sepultum resurrexisse a mortuis credimus et fatemur ; et in eadem ipsa carne in qua jacuit in sepulcro, post resurrectionem ascendisse in coelum...»

(5) S. Augustin, *Contra Faustum*, l. XI, c. 3 ; PL, XLII, 247. « Nec ipsam mortem Christi et sepulturam et resurrectionem Christi accepit (Faustus), quandoquidem Christum dicit nec mortale corpus habuisse... »

(6) S. Ambroise, *De Incarnationis dominicae*, II, 8 ; PL, XVI, 820B. « ...Manichaeo et Valentino, qui non putaverunt veritatem carnis humanae a Christo

Digitized by Google

On reprochait précisément aux priscillianistes d'être manichéens sur ce point (1),et Jérôme, dans son *De viris illustribus* se fait l'écho de cette accusation lorsqu'il écrit, en parlant du chef de la secte : « ... jusqu'à ce jour quelques-uns l'accusent d'avoir donné dans l'hérésie des gnostiques c'est-à-dire de Basilide et de Marcus » (2).

C'est de ces mêmes reproches que Bachiarius se justifie.

3. *La résurrection de la chair.*

Très nette et très ferme s'affirme ensuite chez notre moine la foi en la résurrection. La chair qui ressuscitera sera identiquement la même que celle dans laquelle nous vivons ici-bas ; elle apparaîtra dans sa pleine intégrité et dans sa perfection, sans qu'aucun membre soit amputé, aucune partie du corps retranchée (3). Quelle précision ! Quelle insistance ! La croyance à la résurrection, il est vrai, était très vivace dans le pays d'origine de notre auteur. Prudence l'a bien souvent chanté dans ses vers (4) ; mais Bachiarius est si clair, avant tout, parce que Jérôme tenait à ce dogme. Dans son réquisitoire adressé à l'évêque de Jérusalem, l'exégète reproche entre autre à Origène d'avoir admis la mutilation du corps ressuscité (5). En 393, contre Jovinien, il proclame que « dans la résurrection nous serons revêtus de la même chair que celle dont nous nous servons maintenant, quoique alors, elle doive être glorieuse (6). Ce

esse susceptam numerantur. Paulus quoque Samosatenus et Basilides in eadem sententiae sorte numerantur ».

(1) Orose, *Commonitorium*, p. 153. Édit. G. Schepss, dans CSEL, t. XVIII. Vienne, 1889.

(2) S. Jérôme, *De viris illustribus*, cap. cxxi. édit. Richardson (*Texte und Untersuchungen zur Geschichte der Altchristlichen Literatur*, hrsg. von O. Gebhardt et A. Harnack, t. XIV, fasc. 1).

(3) PL, XX, 1029a. « Carnem... resurrectionis fatemur integram atque perfectam huius in qua vivimus in praesenti saeculo... hanc ipsam nullo omnino ei vel membro amputato, vel aliqua corporis parte desecta ».

(4) Prudence. *Peristephanon*, l. X, v. 535-545 ; PL, LX, 488, 489. *Cathemerinon*, l. III, v. 190-205 ; PL, LIX, 810-811.

« ... Prisca renascitur effigies, — Pulvereo coeunte situ ».

(5) S. Jérôme, *Liber contra Joannem Hierosolymitanum*, 7 ; PL, XXIII, 360c. « Quintum, quod carnis resurrectionem, membrorumque compagem et sexum quo viri dividimur a feminis, apertissime neget... »

(6) S. Jérôme, *Adversus Jovinianum*, l. I, c. 36. PL, XXIII, 261a. « Certe in resurrectione eadem erit corporum substantia, qua nunc utimur, licet auctior gloria ».

Digitized by Google

dogme était pour lui comme le pivot de la vie ascétique ; il lui inspirait le courage nécessaire pour supporter les jeûnes et les privations. « Je le veux, qu'elle soit ridicule et vaine cette conduite, fondée sur l'espérance de la résurrection des corps » (1), ainsi écrit-il dans sa lettre d'adieu à Asella, dans laquelle il l'engageait à renoncer à la vie mondaine.

Rien d'étonnant, qu'il ait exigé que Bachiarius déclare comme une erreur *absurde* la négation de la résurrection de la chair. Erreur origéniste dont Priscillien et son école étaient inculpés (2).

4. *Origine de l'âme.*

« Si on nous demande notre opinion au sujet de l'âme : nous croyons qu'elle est faite. Mais d'où provient-elle ? Comment ? Je l'ignore. Aucune autorité écrite ne nous l'apprend. J'en laisse le secret au Créateur lui-même » (3). Bachiarius se met ainsi à l'aise pour pouvoir discuter successivement les opinions qui avaient cours

(1) *Epist.* XLV, 5, PL, XXII, 482.

(2) Marcus niait la résurrection de la chair (S. AUGUSTIN, *De Haeres.*. ch. XIV ; PL, XLII, 28) et Marcus était considéré comme ayant été le maître de Priscillien.

Il est très intéressant d'observer comment en pleine querelle origéniste, la formule de Bachiarius, reprise et même améliorée par Rufin, ne satisfaisait plus Jérôme, qui la trouve alors insidieuse, pleine de sous-entendus : « Nonne quaestio erat de resurrectione carnis... ? Fateor. Ergo breviter pureque responde. Non quaero quod scribis *eamdem carnem resurgere, in qua vivimus, nullo membro amputato nec aliqua corporis parte desecta* haec enim tua verba sunt : sed quaero, quod Origenes negat, utrum in eodem sexu, quo mortua sunt corpora, suscitentur : et Maria, Maria, Johannes resurgat Johannes : an commixto sexu atque turbato, nec vir, nec femina sit ; sed utrumque vel neutrum ? Et an ipsa corpora incorrupta et immortalia, et ut argute praemones, juxta Apostolum, spiritualia permaneant in aeternum ; et non solum corpora, sed caro et sanguis infusus, venis et ossibus irrigatus, quae Thomas tetigit : an certe paulatim resolvantur in nihilum, et ad quatuor unde compacta sunt, elementa, retrahantur ? *Haec aut dicere debueras*, aut *negare*, et non ea loqui, quae subdole Origenes fatetur ; ut quasi fatuis et pueris illudens « nullo membro amputato, nec aliqua corporis parte desecta ». Scilicet hoc timuimus, ne sine naso et auribus surgeremus, et amputatis sectisque genitalibus, eunuchorum in coelesti Jerusalem civitas conderetur. (*Apologia adversus libros Rufini*, l. II, 5 ; PL, XXIII, 427-428).

C'est un indice important que Bachiarius écrivait avant la fameuse querelle. Car autrement sa formule aurait été jugée insuffisante, aussi bien que celle de Rufin qui en somme n'avait fait que transcrire la sienne.

(3) PL, XX, 1030A.

Digitized by Google

à ce sujet. Ce n'est pas une partie de Dieu (nec partem Dei) : car Dieu est indivisible et impassible. Elle n'est pas produite par les créatures : elle leur est supérieure et leur commande (quibus domina), si elle est juste. Elle ne naît pas par *transfusion* : ce serait affirmer que nous nous faisons nous-mêmes. Mais elle est faite de la volonté de Dieu. Cette volonté est la matière de tout ce qu'elle amène à l'être et à l'existence (1).

Voilà le résumé de la doctrine de notre moine en un point sur lequel Augustin lui-même n'osa jamais se prononcer avec certitude (2).

En affirmant que l'âme humaine n'est pas une partie de la substance divine, Bachiarius se défend d'être manichéen (3) et priscillianiste (4). La preuve métaphysique que notre auteur en donne est excellente. Elle est tirée de l'indivisibilité et de l'impassibilité de Dieu ; en somme, parce que Dieu est *Acte pur*. C'est la preuve classique.

Il rejette ensuite d'un mot l'opinion de ceux qui disent que l'âme est un produit des créatures. Il se base pour cela, avec raison, sur la supériorité, c'est-à-dire la spiritualité de l'âme.

La théorie de la *transfusion* va l'arrêter beaucoup plus longtemps.

L'expression « être engendrée par transfusion » (5) est ambigüe. Est-ce la transfusion par le sang ou la transfusion « per semen » ? Si nous en croyons un certain Bracharius, évêque du VIIe siècle, dont un extrait nous est rapporté dans une lettre de Johannes Spalensis, la dernière opinion était celle des Luciférien (6). Il est

(1) PL, XX, 1031A. «...ipsa voluntas ejus materia eorum, quae fieri aut esse mandaverit ».

(2) S. AUGUSTIN, *Epist.* CXLIV *ad Optatum*, 8 ; PL, XXII,1189. «Si autem nescis, sicut ego, ora sicut ego, ut sive per quemlibet servum suum sive per se ipsum magister ille nos doceat, qui dixit apostolis suis... Si tamen scit expedire nobis, ut etiam talia noverimus ».

(3) S. JÉRÔME (*Liber contra Joannem Hierosolymitanum* 21 ; PL, XXIII, 371c) nous apprend que c'était là l'opinion des manichéens. « Dicis animam non esse de Dei substantia. Pulchre. Damnas enim impiissimum Manichaeum... »

(4) OROSE (*Commonitorium*, p. 153 ; édit. G. SCHEPSS, CSEL, t. XVIII. Vienne, 1889) nous instruit sur la conception priscillienne. « Priscillianus primum..., docens animam, quae a Deo nata sit ». — S. JÉRÔME (*Epist.* CXXI *ad Marcellinum*, 1. ; PL, XXII, 1085. nous garantit le même fait.

(5) PL, XX, 1031B. « Qui ergo ex transfusione dicunt animas generare... »

(6) FLOREZ, *España sagrada*, t. XI, p. 144-145. Madrid, 1753.

«...inter cetera ita instituit (Bracharius) : animas hominum non esse ab initio

Digitized by Google

possible que notre auteur ait choisi une expression indéterminée, pour nier à la fois les deux modes de transfusion. Le mot employé prouve bien que nous sommes en dehors de la dispute telle que S. Augustin l'a conduite. *Traductio* est alors le terme habituel et technique (1). Son mot à lui est plus médical. L'âme passe par la *transfusion* p. c. q. l'âme est dans le sang (2).

L'opinion traducianiste était celle de Tertullien et d'Apollinaire (3). On comprend que Jérôme ait posé la question à Bachiarius. Il était alors préoccupé de l'Apollinarisme.

Enfin notre moine consent à exprimer sa propre pensée, déroutante au premier abord. Ne nous affirme-t-il pas en effet, que les âmes « sont formées de la volonté de Dieu, que cette volonté en constitue la matière » (4)? M. Schepss, dans son édition du *Commonitorium* d'Orose, rapproche ce passage de ce que nous dit l'historien espagnol de l'opinion des deux Avit, importée d'Orient dans son pays. « On ne pouvait se persuader que l'âme était faite de rien, puisque la volonté de Dieu ne peut pas ne pas être rien » (5). Faut-il conclure de là que Bachiarius a écrit au milieu de cette querelle postérieure à Priscillien et conduite par des gens qui le condamnaient (6)? Nullement. Notre auteur tient tout simplement la doctrine qui avait cours dans son pays et que l'on avait aussi dans celui d'Orose. C'est ce fait qui fit repousser l'expression *ex nihilo*, rapportée par les deux Avit (7). Bachiarius ne cherche à prouver qu'une chose, à savoir, que l'âme n'a pas de matière préexistante et que la volonté divine est cette matière. Il ne s'occupe nullement de la formation *ex nihilo*.

inter ceteras intellectuales naturas, nec in semel creatas, sicut Origenes fingit; *neque cum corporibus per coitum seminantur, sicut Luciferiani... adfirmant...*

(1) On rencontre cependant une fois ou l'autre « transfusio » voir p. ex. S. AUGUSTIN, *Epist.* CXLIV *ad Optatum*, 6 ; PL, XXII, 1187.

(2) PL, XX, 1030B.

(3) S. JÉRÔME, *Epist.* CXXVI *ad Marcellinum et Anapsychiam*, 1 ; PL, XXII, 1886. «...An certe *ex traduce*, ut Tertullianus, Apollinaris et maxima pars occidentalium autumant, quomodo corpus ex corpore, sic anima nascatur ex anima ».

(4) PL, XX, 1031A. «...sed ex Dei tantum voluntate formari (animas), cujus potentiae non necessaria est materia ex qua quod voluerit operetur, *sed ipsa voluntas ejus, materia eorum, quae fieri aut esse mandaverit.*

(5) OROSE, *Commonitorium*, p. 155 ; édit. G. SCHEPSS (CSEL, t. XVIII Vienne, 1889.)

« ...non tamen persuaderi poterat factam esse (animam) ex nihilo, argumentantes quia voluntas Dei nihil esse non potest ».

(6) *l. c.*, p. 155. « Priscillianum tamen ambo (Aviti) damnaverunt ».

(7) Priscillien n'avait jamais employé l'expression.

Digitized by Google

En résumé, c'est la thèse créationiste que notre moine défend, quoique bien obscure encore. Mais beaucoup de temps s'écoulera, bien des génies auront à réfléchir sur la question, avant qu'elle acquière toute sa précision.

5. *L'homme.*

Nous avons déjà dit un mot de la théorie ascétique, manichéo-gnostique, de Priscillien. Nous devons y revenir ici. Elle découle de sa manière de concevoir la nature de l'homme. « L'âme née de Dieu reste d'abord dans une sorte de lieu réservé (... quodam promptuario) de l'empire céleste. Descendue pour combattre les puissances infernales (se pugnaturam) elle est faite prisonnière par le démon, enfermée dans un corps, et soumise à l'esclavage, en vertu d'une obligation écrite (chirographum). C'est dans ce sens que Priscillien interprète symboliquement la parabole du semeur (1).

Captive dans un corps, elle est soumise aux douze signes du Zodiaque et à l'influence des douze esprits qui président à ces astres (2). Mais, en opposition avec ces puissances, l'âme est aussi sous l'influence libératrice de douze vertus représentées par les douze patriarches (3). La délivrance totale pourtant, n'est obtenue que par le Sauveur qui parvint à clouer à la croix la lettre de créance et à l'anéantir (4).

Priscillien affirmait en outre que dans l'homme il y avait à distinguer trois composants : la *caro*, l'*anima* et le *spiritus* (5).

(1) Orose, *Commonitorium*, p. 154, édit. G. Schepss, (CSEL, t. XVIII. Vienne, 1889.) « ... volens intelligi hunc esse seminantem qui animas captas spargeret in corpore diversa quae vellet ».

(2) *l.c.*, p. 153, 154. «In membris corporis coeli signa esse disposita (tradidit Priscillianus) id est arietem in capite, taurum in cervice, geminos in brachiis, cancrum in pectore, etc. »

(3) *l.c.*, p.153. «Tradidit autem (Priscillianus) nomina patriarcharum membra esse animae eo quod esset Ruben in capite, Juda in pectore, Levi in corde, Benjamin in femoribus et similia... »

(4) *l. c.*, p. 153. « adserens quia hoc chirographum solverit Christus et adfixerit cruci per passionem suam ».

(5) Priscillien, *Tractatus* VI, p. 70 ; édit. G. Schepss (CSEL, t. XVIII. Vienne, 1889). « ...ita nos corpore, anima et spiritu triformi praeceptorum observatione distinguat... » de même *l. c.*, p. 76. «...corpore, anima et spiritu triformi in Deo opere perfecti, adimplemus quod scribtum est...» enfin, *l.c.*, p. 78. «...corpore, anima et spiritu in quibus homo vincitur... »

Digitized by Google

En lisant les œuvres de Bachiarius, il est facile de constater que ces idées ne lui sont pas étrangères. Moins apparente dans la *Professio*, il nous présente cependant Dieu « pétrissant la chair humaine des éléments de la terre » (1) et partant, suivant Priscillien, soumise à l'influence des astres (2). Mais c'est au chapitre XVIIIe du *De Lapso* que transparaît nettement la théorie esquissée ci-dessus. Essayant d'expliquer la manière dont doit s'effectuer la réforme du prévaricateur auquel il s'adresse, il nous parle de la restauration des membres du corps, selon et par les vertus angéliques et *patriarcales* (3). N'est-ce pas là la restauration des membres de l'homme, entraînés dans leur chute (collapsa) par des influences que Bachiarius n'indique qu'en opposition avec les vertus angéliques et patriarcales, préposées à chaque partie du corps humain ?C'est bien la même pensée et même par endroits nous retrouvons les expressions par lesquelles Orose caractérise la théorie de Priscillien. Nous pouvons ainsi retrouver chez notre auteur la *localisation* des vertus et des vices dans les différentes parties du corps.

Mais si la théorie de notre moine concorde avec celle de Priscillien, rien ne nous permet de conclure à un emprunt immédiat. Bien des indices, au contraire, nous font croire que c'est Firmicus Maternus (4) qui en est la source ; c'est là que les deux auteurs ont puisé leurs idées sur les signes du Zodiaque.

Voici les rapprochements qui s'imposent :

(1) PL, XX, 1030B. «Et ideo carnem quae nobis in Adam fundata est, possumus dicere ex mundi qualitatibus substantiae Deo artifice et auctore compactam...»

(2) *l. c.*, *Tractatus* VI, p. 78. « ...germana aelementis caro diebus et temporibus obligata ».

(3) De Lapso, 18 ; PL, XX, 1056B. « ...membra corporis angelicis patriacharumque virtutibus, ut collapsa restruantur, et restructa custodiat ».

(4) FIRMICUS MATERNUS, *De errore profanarum religionum*, édit. F. MUNTERIS et P. GALEARDI ; (PL, XII, 982-1050) ; édit. C. HALM (CSEL, t. II. p. 75-130. Vienne, 1876). Le second ouvrage du même auteur est la *Mathesis* : FIRMICUS MATERNUS, *Matheseos libri VIII*, édit. W. KROLL et S. SKUTSCH (*Bibliotheca Scriptorum graecorum et romanorum teubneriana*), Leipzig, 1897. Nous citerons en simplifiant : *De errore*, PL ; *De errore*, CSEL ; et *Mathesis*.

Digitized by Google

BACHIARIUS	FIRMICUS MATERNUS.
Sed nec illi assertioni tradimus manus. PL, XX, 1031A.	Da manus... (*Mathesis*, l. I, 7, 4 p. 20.
Et ideo carnem quae nobis in Adam fundata est, possumus dicere ex mundi qualitatibus substantiae, Deo artifice et auctore, compactam. PL, XX, 1030B.	... deus ille fabricator hominis est mundi ex quattuor elementorum commixtione composuit,.. ita... ut in parvo corpore omnem elementorum vim atque substantiam natura cogente, conferret... *Mathesis*, l. III, *Prooem.* 2, p. 90.
(Animam ex Dei tantum voluntate formari) cujus potentiae non necessaria est materia, ex qua quod voluerit operetur, sed *ipsa* voluntas ejus materia eorum quae fieri aut esse mandaverit. PL, XX, 1031A.	... voluntas Dei perfectio operis substantia est... *De errore*, PL, XII, 1039B. voluntas Dei perfecti operis substantia est. *De errore*, CSEL, t. II, 26, p. 119.
Au *Lapso* Bachiarius dit qu'il obéit à *trois dieux* : coram diis tuis, Venere, Marte atque Mercurio i. e. fornicatione vel avaritia vel furore. PL, XX, 1057C.	Sunt autem qui actus decernunt hominibus : Mars, Venus et Mercurius. *Mathesis*, l. IV, 21, 1. p.280. (tout le chapitre XXI est le développement de cette idée.)
Galaad enim interpretatur « acervus testis », et hunc acervum testem, totum canonem divinorum librorum esse sentimus, ubi indissolubilium cumulus testimoniorum, ut quidam congestus est lapidum : in quo cumulo medicus verus, noster Dominus Jesus Christus, si quaesitus fuerit, invenitur. (*De Lapso*, PL, XX, 1037A,B.)	Lapis autem hic sanctus, id est Christus, an fidei fundamenta sustentat an in angulo positus duorum parietum membra sequatur moderationes conjungat, id est, veteris et novi testamenti in unum colligit gentes. *De errore*, PL, XII, 1028.

Digitized by Google

Bachiarius, on ne peut guère en douter, avait lu Firmicus Maternus, et s'était assimilé certaines de ses idées, tout en se préservant d'une servilité contraire à son esprit. Or c'est précisément cet auteur étrange qui nous parle avec la plus grande netteté possible, des influences des signes du Zodiaque sur les différentes parties du corps humain. « La tête de l'homme est soumise au signe du Bélier ; le cerveau, à celui du Taureau ; les épaules, aux Gémeaux ; le cœur, au Cancer ; la poitrine et l'estomac, au Lion ; le ventre, à la Vierge ; les reins et les vertèbres, à la Balance ; la nature, au Scorpion ; les cuisses, au Sagittaire ; les genoux, au Capricorne ; les jambes, au Verseau ; et les pieds, aux Poissons. » Ainsi ces signes divisent tous les membres de l'homme » (1). C'est aussi chez le même écrivain que nous trouvons la division tripartite de l'âme (2).

Ainsi s'explique très clairement comment, suivant Orose, Priscillien a pu prétendre que la *Mathesis* tenait une place capitale dans son système ascétique (3).

6. *Le démon.*

Deux erreurs, celles des manichéens et celle d'Origène, l'une sur la nature et l'origine des démons, l'autre sur l'éternité de leur châtiment, avaient successivement préoccupé les esprits. Elles les inquiétaient encore au moment où notre auteur les rejetait également. Celle du docteur alexandrin, il l'expédie en une phrase : « ce n'est pas la vie immortelle, mais le châtiment sans fin qui revient au démon envoyé au tartare, au feu perpétuel » (4).

Origène croyait que la pénitence, le repentir serait offert finalement aux démons pour que, de cette manière, la restauration universelle dans le Christ pût se réaliser (5). Cette même doctrine, Orose nous l'apprend, fut importée en Espagne par les deux Avit. Non seulement ils entendaient par feu : le remords de la conscience,

(1) *Mathesis*, l. II, cap. xxiv, p. 72-73.

(2) *De errore*, CSEL, t. II, cap. v, 3. p. 82-83.

(3) Orose, *Commonitorium*, édit. G. Schepss, p. 153. « ...unde et *Mathesim* praevalere firmabat.... »

(4) PL, XX, 1032B. « Qui (diabolus) tartaro et igni perpetuo deputatus, perennis est paenae, non immortalis vitae. »

(5) S. Jérôme, *Liber contra Joannem Hierosolymitanum*, 7 ; PL, XXIII, 360. « ... et diabolum et daemones acturos paenitentiam aliquando et cum sanctis ultimo tempore regnaturos ».

Digitized by Google

mais ils prétendaient que le mot *éternel* n'avait nullement le sens de *perpétuel* ; « ainsi, les âmes pécheresses, après que leur conscience aurait été purifiée, seraient de nouveau admises à faire partie de l'unité du Corps du Christ » (1).

Notons que Bachiarius emploie précisément le mot *perpétuel*, qu'il renforce par l'expression *perennis paenae* (peine sans fin) pour bien marquer l'accent sur l'éternité du châtiment. Nous ne sommes pourtant pas encore en pleine querelle origéniste ; alors Rufin ne pourra plus se contenter d'une simple phrase (2).

La question de l'origine et de la nature du démon arrête plus longtemps notre moine. Manès et après lui ses disciples affirmaient qu'il était mauvais de sa nature(3). Le priscillianisme adopta, à son tour, cette manière de voir. Lorsque S. Léon, à la demande de Turribe, évêque d'Astorga, condamnera cette secte, qui vers ce temps manifestera un regain de vie, il emploiera, chose curieuse à noter, presque les mêmes termes dont se sert Bachiarius. « Le démon, affirment-ils faussement, n'a jamais été bon, sa nature n'est pas l'œuvre de Dieu, mais il a surgi du chaos et des ténèbres. Il n'a pas d'auteur, il est le principe et la substance de tout mal. La vraie foi, au contraire, affirme que toute substance, corporelle ou spirituelle, est bonne, qu'aucune nature n'est mauvaise, puisque Dieu, Créateur de l'univers, ne peut rien créer de mauvais (4).

La cause de sa chute, continue notre moine, ce fut l'orgueil. C'est le péché qui, de bon, l'a rendu mauvais. Il est tombé parce qu'il ne voyait pas celui qui l'avait créé, le Seigneur » (5). Le motif n'est pas très clair. Veut-il dire par là : il pécha par orgueil parce qu'il était *dépité* de ne pas voir Dieu, ce à quoi il pensait avoir droit? Ou bien le *quoniam* introduit-il, au lieu d'une causale, une explicative? Ce qui veut dire alors : il pécha par orgueil en s'attribuant ce

(1) Orose, *Commonitorium*, édit. G. Schepss, p. 156. « ...ac sic omnes peccatorum animas post purgationem conscientiae in unitatem corporis Christi esse redituras ».

(2) voir S. Jérôme, *Apologia adversus libros Rufini*, l. II, cap. 6, 7 ; PL, XXII, 428, 429.

(3) S. Epiphane, *Adv. Haereses*, l. II, c. 16 ; PG, XLII, 52. Il est à noter que Bachiarius se rencontre exactement avec S. Épiphane, réfutant les manichéens.

(4) S. Léon, *Epist. XV ad Turribium*, 6 ; PL, LIV, 683B.

(5) PL, XX, 1032B « ...quoniam qui eum fecerat, Dominum non videbat. »

Digitized by Google

qui ne lui appartenait pas, car il avait perdu de vue son Dieu, créateur et maître : soit parce que son intention était devenue mauvaise, soit parce qu'il ne jouissait pas encore de la vision béatifique qui l'aurait rendu impeccable.

Les trois sens sont vrais. Le plus original à coup sûr, serait le premier qui nous présente comme cause de la chute du démon son droit imaginaire à la vision béatifique.

7. *Les jeûnes.*

Dès l'année 380 l'ascétisme encratite des priscillianistes s'était fait remarquer (1). S'érigeant en docteur, le chef de la secte prêchait une doctrine qu'il puisait non seulement dans les écrits canoniques mais encore dans les apocryphes, notamment dans les « vies de Pierre, de Jean, d'André, de Thomas » si fortement imprégnées de rigorisme : hostiles au mariage, au vin et à toute alimentation forte. Les nouveaux ascètes marchaient nu-pieds et jeûnaient le dimanche (2).

Contre toutes ces tendances manichéennes plus ou moins acceptées par les priscillianistes, Bachiarius proclame : que toute créature est bonne ; qu'il est pourtant excellent, pour réprimer les convoitises de la chair, de s'en abstenir ; que le mariage est bon, voulu par Dieu, mais que la virginité est à exalter et à admirer (3).

Plus loin revenant sur la question des jeûnes (4), notre auteur nous fournit des renseignements un peu plus précis. « Nous observons les jeûnes renforcés (attentiora) (5) suivant la règle et la discipline

(1) Cf. Concile de Saragosse ; Mansi, t. III, 633B-635C. En particulier les canons II, IV, VII.

(2) L. Duchesne, *Histoire ancienne de l'Église*, t. II, 2e édit., p. 530. Paris, 1907.

(3) PL, XX, 1032B, 1033A. « Credimus omnem creaturam Dei quae ad usus ciborum a conditore concessa est, bonam esse... ; ad tempus abstinere... pro continentia carnis utile esse sentimus ; ... conjugia probamus, quae Deo auctore concessa sunt... ; ... virginitatem ... extollimus et miramur ».

Bachiarius appelle la virginité « pulchrum germen trunco effoeto » (beau germe d'un tronc épuisé.) C'est le tronc épuisé par la production, qui jette à la fin une dernière et étonnante pousse. Nous trouvons chez S. Jérôme une conception analogue. Pour lui, la virginité n'éclôt que lorsque le bois a grandi ; elle apparaît ainsi comme la fin de la plante. ... « Necesse fuit prius plantare silvam et crescere, ut esset quod postea posset excidi. » Adv. *Jovin.*, l. I, 16 ; PL, XXIII, 235.

(4) PL. XX, 1034B-1035A).

(5) Le jeûne *attentius* (synonyme, très probablement, de jeûne *superposé*)

Digitized by Google

ecclésiastique,pour que,à trois temps (temporibus) de l'année se manifeste ce qu'il y a de mâle en nous (1) c. à. d. l'œuvre de courage qui l'emporte sur toute autre.

Bachiarius nous apprend ici trois choses : que dans son pays ou sa région se pratiquait le jeûne renforcé, à trois temps de l'année, et enfin que c'était là un usage réglé par une loi de discipline ecclésiastique. La difficulté est de savoir s'il faut traduire *temporibus* par trois laps de temps (p. ex. des carêmes) ou par trois époques continues (saisons). Le premier sens est grammaticalement le plus vraisemblable ; de plus, le concile de Saragosse de 381, (can. II,IV) semble bien faire allusion à deux carêmes qui se pratiquaient en Espagne (2). Il ne serait donc pas impossible qu'il pût y avoir dans une autre région de l'Espagne trois carêmes. Par ailleurs, il est au moins curieux de voir que le concile d'Elvire (ca. 305) ordonne, durant toute l'année, un jeûne superposé par mois, exceptant seulement les mois de Juillet et d'Août. (3)

Si on considère ces deux mois comme une *saison*, ne peut-on pas dire que durant trois époques de l'année on pratique le jeûne renforcé ? Entendu dans ce sens le texte de l'auteur du *De Fide* devient parfaitement clair (4).

Peut-être le mot *tempus* était-il volontairement imprécis. Dans

nous est très mal connu. L. Duchesne (*Orig. du culte chrét.*, 2e édit., p. 221, Paris, 1898. l'interprète par jeûne du vendredi *prolongé* jusqu'au samedi ; tandis que Du Cange (*Glossarium...* au mot « superpositio ») le comprend comme un jeûne *renforcé*, qui prohibait l'usage non seulement de la nourriture mais aussi de la boisson. Le P. Gams (*Die Kirchengesch. v. Spanien*, t. II, p. 76. Regensburg, 1864.) comprend par *superpositio* la prolongation du jeûne jusqu'au soir.

(1) Bachiarius rapproche *masculinum* de *force* (opus virtutis). S. Jérôme, lui aussi,unit *aries* (masculus) et *fortis* (*Epist.* LXXVII, 6 ; PL. XXII, 703D.) «Sexta *mansio* in arietes *fortes*que vertitur... De amaritudine venimus ad arietes et robustos principes gregis.... »

(2) Mansi, t. III, 634C, D.

(3) Concile d'Elvire, can.XXIII. « Jejuniorum superpositiones per singulos menses placuit celebrari, exceptis diebus duorum mensium Julii et Augusti, ob quorumdam infirmitatem ». (Mansi, t. II, 9E-10A).

Il est facile de nous rendre compte de la raison de cette exception. En effet, pendant ces mois la chaleur est intolérable dans le Sud de l'Espagne, et les fièvres sont terribles. « Alors Ecija est vraiment la « poêle à frire » de l'Andalousie, le pays, autour du Quadalquivir apparaît solitaire et brûlé ; un soleil d'Afrique pèse sur toute la steppe de l'Andalousie supérieure ; bêtes et gens se tiennent alors enfermés le jour, et celui qui doit voyager le fait pendant la nuit ». (P. Gams, *Kirchengesch. v. Spanien*, t. II. p. 75. Ratisbonne, 1864.)

(4) Nulle part ailleurs nous n'avons pu découvrir pareille législation.

Digitized by Google

une lettre à Marcella (380), S. Jérôme parle de trois carêmes observés par les montanistes (1). Il les réprouve avec indignation. En assimilant les trois laps de temps pendant lesquels ces ennemis de toute hiérarchie ecclésiastique jeûnaient, aux trois époques dont nous avons parlé, il pouvait sonder Bachiarius pour savoir s'il n'y avait pas là quelque pratique contraire à la volonté des évêques (2). Aussi, voyons-nous l'inculpé insister sur l'approbation de cet usage, faite par l'autorité légitime (3).

***

En poursuivant notre étude sur les jeûnes, nous avons dû laisser de côté une phrase qui indique la croyance de Bachiarius sur la différence entre les justes et les pécheurs. « Ce n'est pas le Créateur c'est le libre arbitre qui distingue les deux » (4). Par ces mots, il rejette encore un point de la doctrine priscillianiste. Nous savons par Gennade, qu'un certain Olympius, évêque espagnol, a combattu les fameux ascètes, c. à. d. « ceux qui accusent la nature, non le libre arbitre, en leur montrant que le mal a été implanté dans la nature non par la création, mais par la désobéissance » (5).

8. *Les Écritures.*

Nous avons parlé de l'opinion de Bachiarius sur ce sujet ; nous avons noté avec quelle prudence il s'exprime et comment son exposé concorde avec celui de Priscillien ; nous n'avons pas à y revenir.

(1) « Nos unam quadragesimam secundum traditionem apostolorum, toto nobis orbe congruo, jejunamus. Illi (Montanistae) tres in anno faciunt quadragesimas, quasi tres passi sint salvatores... » (*Epist.* XLI *ad Marcellam*, 3 ; PL, XXII, 475-6.)

(2) Le Concile de Saragosse reproche aux priscillianistes leur indépendance vis-à-vis des évêques. Can. I, can. VII. (MANSI, III, 633D, 634B ; 635C)

(3) PL, XX, 1034B-1035A. « Jejunia attentiora *secundum ecclesiasticam regulam disciplinamque servamus*... ac si quando jejunia *indicta Ecclesiae*... » Ch. BABUT (*Priscillien et Priscillianisme*, Addit. et corrections, Paris, 1909) a raison de relever la ressemblance entre les pratiques du jeûne, signalées par Bachiarius, et celles des Canons II et IV, du concile de Saragosse, dirigés contre les priscillianistes.

(4) PL, XX, 1033A. «Justorum peccatorumque distantiam non ex conditione creatoris sed arbitrio credimus accedere voluntatis.

(5) GENNADE, *De viris illustribus*, c. XXIII ; PL, LXXXIII, 109.

Digitized by Google

Mais nous devons insister sur un passage très curieux, où notre auteur compare la doctrine sacrée à une vierge. « Nous lisons que la vierge est appelé *alma* c. à. d. cachée (1). Nous pensons que c'est la doctrine grossière ou secrète. On lui défend de se laisser voir de peur que, par l'apparence trompeuse du vrai, par la beauté et la suavité de son langage, elle ne séduise le cœur des hommes. Vierge est cette doctrine à qui nul homme d'Église, aucun catholique ne s'est uni, mais qui toujours a grandi parmi les femmes c. à. d. les âmes qui, toujours en quête de nouveautés, crédules, s'abandonnent sans difficulté à tout esprit trompeur, sans se soucier de qui elles conçoivent. Le Seigneur, pourtant, dans sa Loi, a commandé à la vierge de ne s'unir qu'à un membre de sa tribu, il entend par là cette foi de l'intelligence qui descend de la semence c. à. d. de la doctrine des patriarches,et se trouve ennoblie par la souche et la race d'Abraham, qui, incirconcis, a eu le premier la foi. Vierge est cette doctrine qui se complaît en elle- même dans l'obscurité et rougit de se montrer en public. Celle-là, non seulement nous la fuyons, mais nous la condamnons hautement ; n'est-ce pas en effet stupide de croire ce que nous ne pouvons défendre, ou bien ce qui ne doit pas parvenir aux oreilles de tous » (2).

Le sens général du passage est clair. Jouant sur le mot *Alma* : la vierge, la secrète, la cachée,il l'identifie avec la doctrine esotérique, secrète : conçue, enfantée, nourrie dans le mystère et qui,

(1) S. Jerôme, *In Isaïam*, vii, 14 ; PL, XXIV, 108b. « Porro *Alma* apud eos (les Septante) ambiguum est : dicitur enim et adolescentula, et *abscondita*, id est, *ἀπόκρυφος*... Ergo *Alma*, non solum *puella* vel virgo, sed cum *ἐπιτάσει virgo abscondita* dicitur et *secreta*... »

Nous adoptons la lecture proposée par Gallandi. (PL, XX, 1033, Note b.)

(2) PL, XX, 1034a, b. « Legimus virginem novam aliam in secreto (corr. : virginem nominari alma : hoc est, in secreto) quam rudem vel secretam suspicamur esse doctrinam ; quae ab hoc prohibetur inspici, ne hominum corda, commentitia, sub specie veritatis sermonum pulchritudine suavitateque decipiat. Virgo est illa doctrina, quae nulli viro ecclesiastico vel catholico cognita est ; sed inter mulieres semper adolevit, id est, animas, quae semper discentes, omni spiritui deceptionis credula se facilitate commiscent, non curae habentes unde concipiant ; cum Dominus in Lege mandaverit, ne non nisi de tribu sua in conjugio copuletur, id est, illi fidei intellectus, qui ex patrum semine, hoc est, doctrina descendit, et Abrahae qui primus in praeputio credidit, prosapia nobilitatur et genere. Virgo est illa doctrina, quae tantum in secreto sibi placet, et in publicum erubescit exire. Hanc talem, non solum fugimus, verum etiam publica voce damnamus,stultum docentes hoc credere quod aut ipsi defendere non possumus, aut ad aures publicas non debeat pervenire ».

Digitized by Google

honteuse et criminelle, n'ose se produire au dehors. Repoussant tout homme c. à. d. tout esprit vraiment chrétien et catholique, qui lui permettrait d'engendrer des fruits de salut, elle agit comme les femmes vulgaires c. à. d. les âmes passives, réceptives, promptes à se livrer à tout homme c.à.d. à tout esprit qui les trompe ; alors qu'elle ne devrait s'unir qu'à l'intelligence éclairée par la foi, dont Abraham a donné l'exemple.En somme sous une forme allégorique Bachiarius répète ce qu'il avait déclaré plus haut : toute écriture en désaccord ou en contradition avec le canon de l'Eglise, non seulement nous ne la recevons pas, mais encore nous la condamnons (1).

Cette conception de l'âme humaine comme l'élément féminin, « le sexus » qui conçoit, est caractéristique et elle est à retenir. Dans le passage cité l'âme est assimilée à une vierge (virgo) qui s'unit au premier « Verbum » venu (2). Dans le *De Lapso* l'âme est comparée à une *veuve* que féconde l'auteur (3) —. Tout cela n'est qu'un point de vue particulier de la théorie générale de la *Satio* universelle. Tout ce qui existe, existe en vertu d'une « satio », d'une « seminatio », dans le ciel, dans la mer et sur la terre (4). L'homme est le résultat d'une « seminatio » ; Adam et Ève sont les « auctores seminis carnalis ».Jusqu'ici il ne s'agit encore que du monde matériel et physique. Mais celui-ci n'est que le symbole du monde moral et invisible. Et de même qu'il y a un « semen » matériel, il y a un « semen » spirituel : c'est le *Verbum*, la parole. Le « verbum » uni à l'« anima » (l'élément femelle, réceptif, passif) donne naissance au « Spiritus salutis » (5).

La doctrine est sans doute orthodoxe,mais il faut avouer que toute cette théorie sent le *gnosticisme* et se modèle sur la conception des « Ophites » où le *verbum* joue aussi le rôle de mâle et où le Spiritus (anima) est l'élément femelle (6). Chez Priscillien, la parabole du

(1) PL, XX, 1034A.

(2) Le *verbum* c'est le *Spiritus Dei*, le *vir animae*. *De Lapso*, 16 ; PL, XX, 1053A.

(3) *De Lapso*, 17 ; PL, XX, 1055A, B.

(4) *Professio*, 8 ; PL, XX, 1036B. « sive omnium creaturarum *satio*... »

(5) *De Lapso*, 17 ; PL, XX, 1055B. « Quaesita multitudine seminis, aggregata de scripturis copiositate *verborum* huic viduae (animae) conjungar ac proximem ut, auditis his, possit sine difficultate concipere et *salutis spiritum* parturire.»

(6) F.GIRAUD, *Ophitae*, p. 93. Paris, 1884. «Filius masculi principii quum partes agat, secundum hominem ostendit in se, se ut patrem. *Spiritus elementi feminei potius gerit vices*... »

Digitized by Google

« Semeur » semble avoir eu une importance capitale (1). On ne peut guère douter, en voyant Bachiarius suivre de si près Priscillien, qu'il ne se soit mis, au moins comme curieux, à son école.

***

Après avoir répondu ainsi point par point, à l'interrogatoire qu'on avait « échafaudé » pour lui, Bacchiarius proteste encore une fois de sa sincérité (... ita, ut scribimus sentiamus..) ; il promet de se ranger sans retard à des manières de s'exprimer plus juste (rectius). Il le fait non seulement de bouche mais de cœur, et s'il y a encore des points obscurs à élucider, des omissions, des oublis à combler, qu'on l'interroge, il répondra aussitôt (sine verecundia interrogare ut sine cunctatione respondeam). Qu'on ne le soupçonne donc plus d'hérésie (ne amplius in nobis velint male sentiendo peccare) (2).

Il ne lui reste plus qu'à déposer sa *Professio*, le bouclier de sa foi (*Eph.* VI, 16), fait de l'or le plus pur, aux pieds des évêques et des docteurs.

« Mais nous désirons nous en tenir à la parole du prophète, et déposer le bouclier de notre foi aux pieds des chevaux du roi (ante pedes equorum) c. à d. aux pieds des évêques et des docteurs » (3).

Ce texte est intéressant à bien des points de vue et mérite que nous nous y arrêtions pendant quelques instants. Tel que nous le voyons imprimé, il présente une bien curieuse altération. En effet Bachiarius nous parle de déposer son bouclier (scutum fidei) à l'exemple des « cursores regis » du troisième livre des Rois (XIV, v. 26) : *Ante pedes equorum regis* ; et ces chevaux du roi ne seraient autres que les évêques et les docteurs de l'Eglise. C'est bien invraisemblable.

L'erreur s'explique si on recourt à la version des Septante. D'après ce texte (que suit généralement la version biblique utilisée par Bachiarius) la place où les *cursores regis* déposent leurs boucliers, n'est pas les pieds des chevaux du roi, ce qui serait absurde, mais un endroit qui est ainsi nommé en grec: *εἰς το θεὲ των παρατρεχόντων* ». *Θεὲ* est un mot hébreu que S.Jérôme traduit par ar-

(1) Orose, *Commonitorium*, p. 154. édit. Schepss. (CSEL, t. XVIII, Vienne, 1889).

(2) PL, XX, 1035B.

(3) PL, XX, 1036B.

Digitized by Google

moire (armamentarium). (1). Il est à croire que l'ancienne traduction latine de la Bible avait fait comme les Septante et laissé le mot tel quel ; si bien que le passage en question se présentait ainsi : in the (ou *in te* sans aspiration) *pedisequorum*. « Pedisequi » est la traduction exacte de παρατρέχοντες (2). Que l'on se rapporte maintenant au texte imprimé de la *Professio* et l'on s'expliquera facilement, comment de cette phrase exacte, mais difficile à comprendre : *in te pedisequorum*, un copiste ou un reviseur, qui se croyait avisé, a fait cette autre, qui est claire, mais absurde *ante pedes equorum*.

Outre les « pedisequi », dans les « armoires » (3) desquels sont déposés les boucliers, et qui, d'après Bacchiarius, sont les évêques et les docteurs, il y a aussi ceux qui déposent les boucliers et auxquels il se compare. Ce sont les porteurs des boucliers ; il les appelle « cursores » (4). Le mot se trouvait probablement dans la version utilisée par Bachiarius : la Vulgate (III *Reg.* c. XIV, v. 28) les appelle ; « praecuntes » : qui sont précisément les « cursores » ou les « praecursores » au service des empereurs ou même de riches par-

(1) S. Jérôme, *Malachim*, l. I ; PL, XXVIII, 705B.

(2) C'est du reste le mot « pedisequi » qui rend seul explicable comment Bachiarius peut assimiler les évêques et les docteurs à ces « ministri ». Ce sont en effet, ajoute notre auteur, les évêques et les docteurs dont il est dit : quam pulchri *pedes*. « Personne par conséquent ne mérite mieux qu'eux le titre de « pedisequi ».

(3) Bachiarius semble parfaitement savoir ce qu'est l'endroit où les « cursores » déposaient les « scuta ». Le « The » pour lui est, comme pour Jérôme, l' « armamentarium ». Sa pensée fait l'assimilation de l'*armamentarium* où les « scuta » étaient déposés, avec l'*armarium* où sa « Professio » devait l'être. — On ne saurait trop apprécier la précision que Bachiarius apporte dans toutes ses interprétations et adaptations de la Bible.

(4) Notre auteur les appelle « cursores » bien que dans le texte courant des Septante, ils soient désignés comme les autres par « παρατρέχοντες »,et demandaient par conséquent à être nommés aussi « pedisequi ». Mais il n'est pas douteux que le texte courant des Septante soit ici défectueux. Jérôme, qui traduit sur l'hébreu, se sert d'une expression différente pour chacune de ces deux catégories de personnes : les premiers, les « pedisequi » il les appelle « scutarii » ; quant à ceux qui portent les boucliers et les déposent ensuite dans les « armamentaria », il les désigne par les mots : « qui praeeundi habebant officium » c.-à-d. qui remplissaient exactement la fonction de ceux que les latins appelaient « cursores ».

Comme Bachiarius se sert précisément du mot « cursores »,il est à croire que sa version, tout en procédant des Septante se rattachait sur ce point à une leçon différente de celle du texte vulgaire et se rapprochait davantage de l'original hébreu,

Digitized by Google

ticuliers. Ce sont donc bien les « cursores » royaux, auxquels se compare notre auteur et qu'il prétend imiter.

Mais lorsqu'il expose ensuite la qualité personnelle qui lui donne le droit de prendre le nom et le titre de « cursor », il la trouve dans sa condition de chrétien, qui, au dire de S. Paul, est un lutteur de stade, un « cursor », au sens athlétique du mot. Et il peut d'autant plus facilement assimiler les « praecursores » armés de boucliers, qui précédaient le roi d'Israël, aux « cursores » de la « palaestra ». que précisément une partie de ces « cursores » faisaient leurs exercices armés de boucliers » (1).

Lorsque Bachiarius déclare qu'il est ainsi en droit de se dire, lui aussi, « cursor » et que, lui aussi, est un de ceux qui peuvent dire : « cursum consummavi » veut-il insinuer par là qu'il se sent au bout de sa carrière, que l'heure de la mort arrive pour lui avec la vieillesse ? Peut-être fait-il allusion à ses « pérégrinations » qui ont trouvé leur terme à Rome ? C'est possible, mais moins vraisemblable, étant donné le sens moral de tout l'ensemble du morceau.

***

Bachiarius termine enfin sa *Professio* en demandant à son destinataire de vouloir bien monter la « garde » auprès de Jésus-Christ, en priant pour lui (2). Hommage, critique, ironie, c'est tout cela si l'on veut, à l'adresse du « vaillant gardien » de la foi qui n'avait aux yeux de Bachiarius, que le seul tort d'être par trop encombrant.

Conclusion.

Nous avons ainsi terminé l'exposé des doctrines et des tendances qui se font jour dans la *Professio*. Nous avons pu reconnaître que tout en proclamant sa foi, Bachiarius s'efforçait de rejeter surtout des erreurs manichéennes, gnostiques, origénistes. Mais ces dernières ne sont point du tout le point central de la réfutation. On n'exige pas de lui visiblement une rétractation pareille à celle qu'on deman-

(1) Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, au mot *athlète*, t. I, p. 516, 517. Paris, 1881.

(2) PL, XX, 1036c. « Excubent suffragia orationum tuarum ad Jesum Christum Dominum nostrum ».

Digitized by Google

dera plus tard à Jean de Jérusalem. Quelques erreurs sur la résurrection, sur les démons brièvement signalées et aussi sèchement rejetées, c'est tout. N'est-ce pas un indice que nous sommes encore en dehors de la controverse fameuse qui s'engagera après 390 entre Jérôme et Rufin? Le priscillianisme dès le début était accusé de tremper dans l'origénisme. Les efforts de Bachiarius, pour le repousser sont assez justifiés par là.

Ainsi l'étude des doctrines que nous avons entreprise, ne contredit nullement ce que nous avons dit de la date à assigner à la *Professio*. Helvidius et les novatiens, sont les seuls hérétiques nommés par leur nom et leur doctrine naît ou existe déjà à Rome vers l'an 382.

Mais Bachiarius, lui-même, était-il un disciple de Priscillien? On ne peut nier qu'il y ait entre les deux esprits bien des ressemblances. Les points de contact les plus frappants sont: la doctrine sur le canon des Écritures, le goût prononcé pour les apocryphes, la manière symbolique d'interpréter les livres saints. Tous les deux pour revendiquer ce droit, allèguent le même texte de l'Apôtre (Scribtura interpretatione indiget),et montrent dans leur exégèse un égal talent de virtuose, où l'imagination et les jeux de mots jouent un rôle par trop exagéré. Enfin nous retrouvons chez les deux une doctrine ascétique fortement teintée de manichéisme et de gnosticisme.

Mais, si ces tendances apparaissent nettement dans la *Professio*, il faut reconnaître pourtant que le langage de Bachiarius est strictement orthodoxe et conforme au Symbole qu'il a accepté au Baptême et qu'il prétend avoir gardé toujours intact. Sans doute, on sait ce que valent dans des cas semblables, les protestations de sincérité et les anathèmes lancés contre tous ceux qui resteraient sceptiques, mais les preuves positives manquent pour accuser franchement Bachiarius de priscillianisme. Un certain goût pour les idées nouvelles, qui circulaient alors, n'exclut pas nécessairement une orthodoxie sincère.

Si l'orthodoxie du chrétien nous apparaît dans une lumière douteuse, le talent de l'écrivain ne peut être contesté. Il sait parfaitement ce qu'il veut dire et comment il faut le dire. Esprit logique, clair, original, il donne toujours à sa pensée une tournure personnelle; et dans les attaques, sans jamais être grossier, bourru,il sait, sous le couvert d'une métaphore, d'une amphibologie choisie, rendre les coups qu'il a reçus et pousser sa pointe. Passé maître dans l'art de faire deviner sa pensée on peut être sûr de n'avoir rien compris,

Digitized by Google

quand on croit avoir saisi sa pensée du premier coup. Il faut pour le lire la perspicacité (*perspicacia*) d'un esprit averti qui sait que les mots et les expressions de notre auteur ne sont jamais placés là au hasard. En le suivant ainsi pas à pas, nous espérons un jour pouvoir le faire connaître plus amplement, dans une étude plus complète dont, ce que nous venons d'écrire, n'est qu'une brève esquisse.

Enghien. J. DUHR, S. J.

Digitized by Google

LA SITUATION RELIGIEUSE DES PAYS-BAS EN 1634

D'APRÈS LA RELATION FINALE DU NONCE FABIO DE LAGONISSA

En 1906, mon regretté maître et ami, le chanoine A. Cauchie, publia, dans les *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique* (1), la relation finale du nonce de Flandre Ottavio Mirto Frangipani,rédigée vers la fin de la mission de celui-ci aux Pays-Bas, en 1605. Dans la pensée du professeur de Louvain, cette publication devait être suivie de celle du texte de la relation finale d'un autre nonce, Fabio de Lagonissa, qui exposa, en 1634, les résultats de son activité diplomatique et religieuse en Flandre, — comme on disait alors pour indiquer les XVII provinces, — pour l'instruction de la Secrétairerie d'État à Rome. La guerre d'abord, la mort ensuite empêchèrent le chanoine Cauchie de réaliser le dessein qu'il avait conçu.

Entretemps, un de ses élèves, l'abbé A. Pasture, fit paraître un livre sur *La Restauration religieuse aux Pays-Bas catholiques sous les archiducs Albert et Isabelle* (1596-1633) (2), ouvrage basé sur de longues et laborieuses recherches aux Archives du Vatican et que la presse scientifique accueillit très favorablement. M. Pasture arrête son récit à l'année 1633, à la mort de l'archiduchesse Isabelle. C'est ainsi qu'il a laissé en dehors de sa documentation la relation finale du nonce de Lagonissa, sans toutefois négliger la correspondance de ce nonce pendant les années 1627-1633.

C'est donc comme une sorte de complément du travail de M. Pasture que nous publions le présent article. Celui-ci reproduira en français, en les résumant quelque peu, les principaux passages de la

(1) 1906, 3e sér., t. II, p. 241-265.

(2) Louvain, 1925. (Recueil des travaux publiés par les membres des Conférences d'histoire et de philologie de l'Université de Louvain. 2e sér., fasc. 3.) In-8, XXXI-377 p.

Digitized by Google

relation finale de Lagonissa, en respectant l'ordre dans lequel le nonce a noté ses impressions et écrit son rapport à la Curie romaine.

Pas n'est besoin de rappeler l'importance des relations finales des nonces (1). Rédigées à l'instar des célèbres relations des ambassadeurs vénitiens, ces documents sont une source de tout premier ordre pour l'histoire religieuse et politique de l'Europe moderne : les traditions diplomatiques, la finesse d'observation, les excellents moyens d'information des agents de la Secrétairerie d'État sont de nature à donner à ces relations finales une valeur historique à laquelle peu de sources peuvent atteindre (2) et c'est rendre grand service aux études historiques que de les publier ou d'en faire connaître le contenu.

Nous avons extrait de la relation finale de Lagonissa tout ce qui concerne l'histoire religieuse des Pays-Bas en 1634, nous réservant de faire connaître ailleurs ce qu'elle contient au point de vue de l'histoire politique.

Le nonce Fabio de Lagonissa, — appelé aussi della Lionessa, — remplaça à Bruxelles, comme nonce de Flandre, Giovanni Francesco del Bagno. Comme plusieurs de ses prédécesseurs dans la série des envoyés du Saint-Siège aux Pays-Bas, il était d'origine napolitaine. Conformément à la coutume (3), il commença par occuper différents postes dans les Congrégations romaines et, le 21 février 1622, il fut nommé archevêque de Consa, ville située sur l'Ofanto, à l'ouest de Salerne. En 1626, il accompagna le cardinal Barberini dans une mission dont celui-ci fut chargé en Espagne ; l'année suivante, il devint nonce aux Pays-Bas. Parti le 20 mars 1627, de Bologne, il passa les Alpes, traversa l'Allemagne, le Palatinat, et arriva à Bruxelles le 15 mai. Selon la tradition, il fut reçu à quelque distance de la capitale par les gens de la Cour et les principaux seigneurs du pays (4). Après la mort de l'archiduchesse Isabelle, il fut

(1) Pour tout ce qui concerne l'organisation des nonciatures apostoliques et spécialement de celle de Flandre, voir notre publication *Correspondance d'Ottavio Mirto Frangipani, premier nonce de Flandre* (1596-1606), p. IX-L. (*Analecta vaticano-belgica*. 2e sér., : *Nonciature de Flandre*. T. I.) Rome - Bruxelles, Paris, 1924.

(2) Cfr A. CAUCHIE, *De la création d'une École belge à Rome*, p. 32. Tournai, 1896.

(3) Voir sur la carrière diplomatique des nonces notre *Correspondance d'Ottavio Mirto Frangipani*, p. XVI-XVIII.

(4) *Relation finale du nonce de Lagonissa* (Bibliothèque Vaticane, fonds Barberini, ms. latin 2677, f° 1r).

Digitized by Google

rappelé par lettre en date du 28 janvier 1634. C'est que le décès de la souveraine allait, en vertu de la « clause de réversion » de l'acte de cession des Pays-Bas de 1598, ouvrir une période pendant laquelle il n'y aurait à Bruxelles que de simples gouverneurs espagnols. Dans ce cas, l'envoyé du Saint-Siège n'avait que le titre d'internonce, de collecteur, ou de simple résident. Après son départ de Bruxelles, de Lagonissa devint patriarche d'Antioche. Il résigna son archevêché de Consa en 1645 et mourut en 1653 (1).

La relation finale que nous allons faire connaître dans les pages qui suivent se trouve à la Bibliothèque Vaticane, dans le fonds Barberini, manuscrit latin n° 2677. C'est l'original même expédié autrefois par de Lagonissa au cardinal secrétaire d'État Barberini ; le manuscrit est relié en vélin blanc, estampillé aux armes du pape Urbain VIII (2). Le frontispice du manuscrit, qui est probablement postérieur au texte, porte : *N. a Lionissa nuncii apostolici relatio de Belgii statu sub anno* 1627. Cette mention chronologique est de nature à induire en erreur. En effet, la relation finale a été, naturellement, écrite à la fin du séjour du nonce à Bruxelles ; le texte est explicite : *Belgicae legationi a Sanctitate vestra mihi iam a septennio demandatae impositurus coronidem...* (3). On peut d'ailleurs préciser : le rapport est de peu postérieur à la mort de l'archiduchesse Isabelle arrivée le 1er décembre 1633 à quatre heures et demie du matin :

(1) Sur de Lagonissa voir A. Cauchie et R. Maere, *Recueil des instructions générales aux nonces de Flandre* (1596-1635), p. xxxv-xxxvi (Commission royale d'histoire. Publ. in-8). Bruxelles, 1904.

(2) A. Pasture, *Inventaire de la Bibliothèque Barberini, à la Bibliothèque vaticane, au point de vue de l'histoire des Pays-Bas*, dans *Bulletin de l'Institut historique belge à Rome*, 1924, fasc. 3, n° 270 ; G. Brom, *Archivalia in Italië belangrijk voor de geschiedenis van Nederland*. 2e partie : *Rome. Vatikaansche Bibliotheek*, n° 274. La Haye, 1914. Dans l'instruction générale qui fut envoyée à de Lagonissa en 1627, la secrétairerie d'État faisait prévoir qu'un jour il devrait envoyer un rapport complet au Saint-Siège, qui n'est autre que la relation que nous faisons connaître ici : « « Vada [V. Sa] tutta via osservando le susseguenti occorrenze per fare un' altro racconto quando ne sarà avvisata ; et in esso potrà all' hora discorrere di quanto havrà fatto in esecutione degl' ordini che hora se le danno, fine che, convenendo istruire il successore che le venisse destinato a suo tempo, si habbiano in pronto la materia et le notizie ». (A. Cauchie et R. Maere, *Recueil des Instructions générales* ... p. 176.) La relation finale de Lagonissa devait donc servir à faciliter la rédaction de l'instruction générale qui serait donnée à son successeur.

(3) Ms. cité, f° 1r.

Digitized by Google

a principe [l'archiduchesse] *igitur ipsa, quae non sine communi Belgarum moerore, fatis nuper concessit, principium capio* (1). C'est en 1634 même que le nonce écrit, puisque l'un des chapitres de son rapport est intitulé : *quae hoc anno* 1634 *in Belgica Statibus foederatis subsint* (2). Comme la lettre de rappel est du 28 février de cette année-là, il est probable que le nonce s'est mis à la rédaction de sa relation finale peu de temps après cette date.

***

Voici maintenant les passages du document où de Lagonissa expose la situation religieuse des Pays-Bas catholiques ou « provinces obéissantes ». Nous ne donnons pas ici la traduction du texte, mais nous présentons un exposé qui s'inspire des renseignements fournis par le nonce.

Au chapitre premier, de Lagonissa, sous le titre : *De serenissima Isabella principe*, fournit quelques détails intéressants qui mettent en relief la piété de l'Infante défunte (3). Il raconte que, en 1621, après la mort d'Albert, son époux, elle revêtit le costume de tertiaire de l'Ordre de saint François, en imitant l'archiduc, qui voulut être enseveli dans l'habit du tiers ordre (4).

Lorsque Spinola se fut emparé de Bréda (5), et que les troupes es-

(1) Ms. cité, f° 1r.

(2) Ms. cité, f° 13r.

(3) Voir à ce sujet M. DE VILLERMONT, *L'Infante Isabelle*. Tamines, 1921 ; A. PASTURE, *La restauration religieuse...*, p. 6-9.

(4) « Les obsèques de l'Archiduc, elle voulut les célébrer avec toute la solennité digne du premier et du dernier souverain indépendant de ce qu'on appelait les Pays-Bas espagnols.... Mais elle, en échange, coupa ses cheveux et prit l'habit de tertiaire franciscaine qu'elle ne quitta plus. Ce fut avec cet habit que Van Dijck devait la représenter quelques années plus tard et un tableau de Teniers, qui reproduit la galerie de l'archiduc Léopold, fait revivre au Prado la triste archiduchesse telle que le grand portraitiste flamand l'immortalisa dans la toile du Musée impérial de Vienne » (F. DE LLANOS Y TORRIGLIA, dans *L'Archiduchesse Infante Isabelle-Claire-Eugénie au Musée du Prado*, p. 51-52 (voir dans ce volume les planches XXXII et XXXIII). Bruxelles, 1925. Voir aussi le catalogue de l'exposition Belgique-Espagne : *La Belgique sous les Habsbourgs d'Espagne. II. Le* XVIIe *siècle*, n° 18. Bruxelles, 1926.

(5) Bréda fut pris par Spinola en avril 1625. Ce fait d'armes inspira à Velasquez le magnifique tableau du Musée de Madrid connu sous le nom de *Las Lanzas*. Cfr DE LLANOS Y TORRIGLIA, loc. cit., p. 52. La planche XXXVII reproduit ce tableau. Voir aussi le catalogue de l'exposition Belgique-Espagne, cité, n° 20.

Digitized by Google

pagnoles eurent fait leur entrée triomphale dans la ville, Isabelle fit célébrer de suite l'office divin et chanter un *Te Deum*. Pour restaurer le culte catholique dans la ville, elle créa un anniversaire en l'honneur du T. S. Sacrement ; les tractations pour la reddition de la place avaient, en effet, commencé la veille de la Fête-Dieu. Afin de favoriser dans la ville l'établissement des ordres religieux, elle donna aux capucins une somme de 4.000 florins pour acheter un couvent et aux jésuites, 5.000 florins pour établir un collège (1).

Le nonce insiste sur la piété que l'Infante montra toujours envers la Vierge. Elle fit de fréquents pèlerinages aux oratoires où Marie était vénérée et y laissa des dons en argent ou en ornements d'église (2).

Au chapitre 7, intitulé : *De politica administratione praedictarum provinciarum Regi parentium*, de Lagonissa nous dit que le prince, à l'instar du serment de Joyeuse Entrée qu'il prête en matière politique, prête aussi serment pour les affaires ecclésiastiques. La prestation de ce serment spécial et distinct se fait dans une église choisie à cet effet et sous la forme suivante : « Ego, N..., promitto et iuro quod iura et libertates, immunitates ac privilegia huius ecclesiae et aliarum ecclesiarum eiusdem patriae fideliter observabo. Sic me Deus adiuvet et omnes Sancti eius. » (3)

Le chapitre 8 : *De regimine principis quoad ecclesiasticos*, fournit des renseignements au sujet des rapports entre l'Église et l'État.

(1) Sur les largesses de l'Infante envers les ordres religieux, voir A. PASTURE, *La restauration religieuse...*, p. 8-9.

(2) Cfr A. PASTURE, *o. c.*, p. 6-7.

(3) En dehors de deux serments d'ordre politique temporel que le souverain prêtait lors de son inauguration, celui-ci était encore astreint à prêter un troisième serment, dans l'église de Sainte-Gudule à Bruxelles, entre les mains de l'archevêque de Malines, et suivant une formule *prélue* par l'official de ce prélat. (E. POULLET, *Les constitutions nationales belges de l'ancien régime*, p. 71. Bruxelles, 1874). La formule de ce serment est donnée ici approximativement par le nonce. En français, elle s'énonce comme suit : « S. M. sera toujours fidèle à toutes les Églises de son duché de Brabant, et observera et fera observer les droits, privilèges, statuts, coutumes, possessions et libertés des dites églises, comme ses prédécesseurs ducs de Brabant ont fait jusqu'à présent » (E. POULLET, o. c.,p. 71). Jusqu'à l'époque d'Albert et d'Isabelle et encore pendant le règne de ceux-ci, ce serment se prêtait à l'église Saint-Pierre de Louvain. L'origine en est, sans doute, le fait que le duc de Brabant était haut-avoué de Saint-Pierre et de la plupart des autres églises brabançonnes.

Digitized by Google

Les droits que le prince possède au sujet de la hiérarchie ecclésiastique remontent à la bulle de Paul IV, du 12 mai 1559, qui a donné à Philippe II et à ses successeurs aux Pays-Bas le droit de nommer des personnes idoines, maîtres en théologie, docteurs en droit canon ou possédant le grade de licencié, aux évêchés de Malines, Anvers, Utrecht, Arras, Tournai, Haarlem, Ruremonde, Namur, Gand, Bruges, Deventer, Bois-le-Duc, Leeuwarden, Groningue et Middelbourg (1). La bulle ne dit rien du droit de nomination aux évêchés de Cambrai et de Saint-Omer (2), mais l'usage a introduit que si la nomination aux dignités ecclésiastiques revient au prince, la confirmation appartient de droit et d'usage au pape (3). Le droit de pourvoir aux vacances canoniales ou décanales (il s'agit des doyens des chapitres) revient au pape, pendant les mois « d'alternative » (4) :

(1) La prérogative de nomination royale aux évêchés remontait par ses origines, pour l'évêché de Tournai, au concordat conclu entre le pape Léon X et le roi de France François Ier, et pour les autres sièges à la bulle qui avait érigé ces derniers en 1559 (E. Poullet, *Les constitutions nationales belges...*, p. 487). Pour la bulle de 1559 et la question des nouveaux évêchés, voir A. Erens, *Tongerloo en 's Hertogenbosch. De dotatie der nieuwe bisdommen in Brabant*, 1559-1596. p. 34 svv. Tongerloo, 1925.

(2) En effet, la bulle, qui accorde le droit de nomination aux évêchés ne spécifie pas Cambrai. Érigé en archevêché en 1559, Cambrai avait été soumis à l'autorité immédiate du Saint-Siège, qui faisait son choix parmi les candidats présentés par le chapitre. D'ailleurs, politiquement, Cambrai et le Cambrésis relevaient du Saint-Empire, formant avec les principautés ecclésiastiques de Liége et de Stavelot-Malmédy le cercle de Westphalie. Cfr Pasture, *o. c.*, p. 156. — Pour l'évêché de Saint-Omer le nonce, chose étonnante, se trompe. Le roi y avait aussi le droit de nomination ; la bulle *Super universas* mentionne explicitement *Audomarensem ecclesiam* Voir le texte dans G. Brom et A. H. L. Hensen, *Romeinsche bronnen voor den kerkelijk-staatkundigen toestand der Nederlanden in de* XVIe *eeuw*, p. 74. La Haye, 1922.

(3) Chaque fois qu'un évêché devient vacant, le souverain nomme au pape un ecclésiastique, réunissant les conditions requises. Le *nommé* une fois pourvu des lettres patentes royales, était l'objet, de la part du nonce, d'une information canonique. Puis il s'adresse à Rome pour obtenir du Saint-Siège l'institution épiscopale (E. Poullet, *o. c.*, p. 487).

(4) Le Saint-Siège partageait, habituellement, le droit de collation, dans les chapitres où il l'exerçait, avec une autre autorité ecclésiastique. Le pape nomme à la totalité ou à une partie des prébendes du chapitre, si elles viennent à vaquer pendant les mois appelés pontificaux : c'est le « droit d'alternative ». Les mois pontificaux étaient ceux de janvier, février, avril, mai, juillet, août, octobre et novembre. Cfr G. Sznuro, *Les origines du droit d'alternative pontificale*. Le Puy, 1924. — Sur l'exercice de ce droit pendant l'époque des archiducs Albert et Isabelle, voir A. Pasture, *Les chapitres séculiers pendant le règne des Archiducs* (1596-1633), dans le *Bulletin de l'Institut historique belge de Rome*, 1926, fasc. 6, p. 6 svv.

Digitized by Google

cependant, pour quelques églises, le droit de nomination appartient intégralement au prince (1).

Sous aucun prétexte, ni laïque ni clerc, sujet des Pays-Bas, ne peut être cité en justice ecclésiastique en dehors du pays, mais le pape doit envoyer sur place des commissaires pour connaître de la cause : c'est le privilège du pape Léon X, du 3 novembre 1515, qui a établi cette règle (2). C'est ainsi que le nonce de Lagonissa n'a commis aucun attentat contre les constitutions du pays lorsque, en mai 1628, il fit extraire de la prison de Vilvorde, où il était gardé, et envoya à Rome le Père Barnes (3), qui était de nationalité anglaise, et qu'il fit sortir de la même prison, pour le livrer aux supérieurs de son ordre, un franciscain de même nationalité, qui s'était enfui de France.

En Brabant, pour dettes et actions civiles, la pratique du pos-

(1) Le souverain pouvait nommer à certaines dignités principales des églises collégiales, à la dignité principale *post pontificalem* dans les églises cathédrales, aux charges d'abbés et d'abbesses dans les Pays-Bas catholiques tout entiers. Cfr. E. Poullet, *o. c.*, p. 488 et A. Pasture, *o. c.*, p. 248. Le droit intégral de nomination pour certaines églises, dont parle ici le nonce, vise peut-être le *droit de régale*, en vertu duquel le souverain nommait, dans le diocèse de Tournai, aux bénéfices vacants, durant la vacance du siège épiscopal. Voir A. Pasture, *Les chapitres séculiers.....*, loc. cit., p. 8. Sur les divers droits de nomination qui appartenaient aux archiducs en leur qualité d'héritiers des familles princières qui avaient régné sur la Flandre, le Hainaut, le Brabant, le Namurois et l'Artois, cfr A. Pasture, *Les chapitres séculiers...*, loc. cit., p. 15.

(2) C'est Charles-Quint qui obtint du pape cette bulle par laquelle il était établi que, sauf dans certains cas exceptionnels, nul sujet des Pays-Bas ne pouvait être cité en justice ecclésiastique, en première instance, hors de sa patrie, pas même en cour de Rome. La jurisprudence et la pratiques interprétèrent si largement cette bulle que l'on finit par ne plus guère tenir compte des limites mises par le Pape à son privilège. Voir E. Poullet, *Histoire politique nationale*, t. II, p. 375, n° 723. Louvain, 1882-1892.

(3) Il s'agit du bénédictin John Barnes, théologien anglais. Dénoncé à Rome pour avoir écrit, en 1622, un ouvrage contre l'union des trois congrégations bénédictines anglaises, il fut arrêté à Paris en décembre 1626 et emmené à la prison de Vilvorde. Il s'échappa et fut arrêté une seconde fois. C'est alors que le nonce le fit comparaître à Rome. Condamné à la détention perpétuelle, il perdit la raison et mourut dans une maison de santé. Dans l'instruction générale donnée en 1627 par la secrétairerie d'État au nonce de Lagonissa, Rome s'énonce très sévèrement sur le compte de ce moine anglais et avertit De Lagonissa que « si habbi a mettere in chiaro tanto delle sue cattive attioni che basti per ordinare un giorno che sia condotto a Roma » (A. Cauchie et R. Maere, *Instructions générales aux nonces de Flandre....*, p. 169-170, et note de la p. 169).

Digitized by Google

sessoire (1) a été introduite un peu partout et il semble qu'en raison du possessoire on veuille attraire toutes les causes des clercs devant le tribunal temporel (2). Cet abus, croit-on, a été introduit en vertu du patronage ducal, dès l'année 1312, le duc Jean l'ayant institué ainsi par la loi : « Insuper volumus ut monachi, moniales, praesbyteri et qualescumque religiosi, etc., si quomodo offendantur, ad nostrum arbitrium spectent ». Ce patronage ducal, qui fut créé pour protéger et non pour opprimer le clergé, ne peut cependant avoir aucune force de loi, parce que le prince n'avait pas l'autorité requise pour statuer au sujet des personnes ecclésiastiques. C'est donc à tort que la pratique du possessoire aurait été introduite par la volonté du duc Jean.

Dans la plupart des autres provinces belges, l'autorité temporelle tend à restreindre le pouvoir ecclésiastique. En effet, les officiers du prince et les différents Conseils, les uns plus que les autres, selon la coutume ou le droit édictal et contrairement à ce qu'il leur revient de droit divin ou de droit ecclésiastique, ne mettent pas seulement la main sur l'autorité ou la juridiction épiscopale, mais ils ne permettent pas aux actes du Siège Apostolique de sortir leurs effets

(1) En matière de bénéfices, on distingue les actions au *pétitoire* et les actions au *possessoire* : les premières ont pour objet la preuve et la connaissance du droit de propriété ; les secondes, la connaissance de la possession et des effets juridiques qui s'y rattachent. Un édit de Philippe le Beau, du 20 mai 1497, traitant des provisions apostoliques, attribue les causes possessoires au juge civil et les causes pétitoires au juge ecclésiastique. Plus tard, le concordat conclu entre Charles-Quint et le prince évêque de Liége (10 mars 1542) reconnut au juge civil le droit de juger certaines catégories de causes possessoires et même pétitoires. Si, peut-être, il ne fut pas approuvé par le Saint-Siége, il finit cependant par devenir en quelque sorte de droit commun pour l'ensemble des Pays-Bas. La coutume ne permettait d'ailleurs pas que les causes possessoires fussent traitées ailleurs que devant le juge civil. Le juge séculier considérait la décision en action possessoire comme dépendant d'une question de *fait*, sans qu'il fût besoin de trancher une question de *droit*, et l'appréciation d'une question de fait lui apparaissait, de par sa nature, une question temporelle. Voir Glasson, *De la possession et des actes possessoires au moyen âge* dans la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger*, 1890, t. XIV, p. 580 svv. ; A. Van Hove, *Étude sur les conflits de juridiction dans le diocèse de Liége à l'époque d'Érard de la Marck* 1506-1538, p. 130 et note 1. Louvain, 1900.

(2) Dans l'instruction générale qu'elle lui donna, la secrétairerie d'État avait, en 1627, attiré l'attention du nonce de Lagonissa sur la question du possessoire, en ces termes : « Si pretende ancora da gli ecclesiastici di poter ricorrere nel possessorio al foro secolare et i giudici tirano assolutamente questa parte a se » (A. Cauchie et R. Maere, *Recueil des instructions générales...*, p. 159).

Digitized by Google

en Belgique, sans l'agrément et le *placet* (1) des Conseils. Ce faisant ils s'appuient sur la Pragmatique Sanction de l'archiduc Philippe le Beau, par laquelle, en 1485, 1493 et 1497, il fut établi et ordonné que personne, de n'importe quelle condition ou quel état, ne présumât de donner exécution aux lettres expectatives, aux réservations, aux procès, aux sentences exécutoires, aux bulles ou aux privilèges apostoliques en matière de bénéfices, sous peine d'en perdre les effets. Cette Pragmatique fut accompagnée de la déclaration additionnelle disant tout récalcitrant incapable de posséder un bénéfice, jusqu'à ce que les bulles de nomination aient été examinées au Grand Conseil de Malines et que, pour les rendre exécutoires, on ait délivré des lettres patentes de consentement en due forme.

On se base aussi sur l'édit de Charles-Quint du 4 octobre 1540, qui défend aux ecclésiastiques d'user contre les juges séculiers, dans les causes qui concernent leur office, de censures et de lettres comminatoires : ils peuvent avoir recours aux lettres réquisitoriales. Si, toutefois, ces juges ne veulent obtempérer aux réquisitoires, les ecclésiastiques sont tenus de suspendre toute action ultérieure pendant un mois et de s'adresser aux supérieurs des juges séculiers récalcitrants afin d'en obtenir le remède qui convient. Si les juges temporels ne veulent surseoir à leur action, ils seront soumis à correction arbitraire, afin que les ecclésiastiques ne soient frustrés des effets de leur réquisitoire (2).

Voilà les machines de guerre employées par le pouvoir civil contre le nonce, en 1628, dans un cas qui se présente comme suit. Sur réquisitoire du procureur général, le chancelier de Brabant essaya, cette année-là, d'attaquer l'official de Malines, et ensuite

(1) Le *placet* est un acte de l'autorité civile, par lequel celle-ci permet de publier ou d'exécuter les bulles et les brefs du souverain Pontife ou les décrets d'une autorité ecclésiastique. Sur l'histoire du *placet* aux Pays-Bas, voir l'introduction de notre ouvrage *Correspondance d'Ottavio Mirto Frangipani...*, p. XXII-XXX. L'instruction générale donnée à de Lagonissa en 1627 s'exprimait comme suit, au sujet du *placet* : « Vi è ancora l'abuso di non lasciar eseguire le provisioni o lettere apostoliche, senza il placito di Sua Alteza, allegandosi un stilo antico fondato in un preteso vecchio privilegio, et ben che altre volte non sia stata fatta difficoltà in concederlo, monsignore arcivescovo di Patras scrive che hora non vi è tanto agevolezza in haverlo, et che questo è continuo esercizio per il nuntio ». (A. CAUCHIE et R. MAERE, *o. c.*, p. 159). La secrétairerie d'État ordonnait au nonce de montrer qu'on ne devait pas abuser de la tolérance du Saint-Siège en cette matière.

(2) ANSELMO, *Tribonianus belgicus*, chap. LIV, §§ 1-5. Cfr E. POULLET, *Les constitutions nationales belges...*, p.210.

Digitized by Google

le nonce, pour avoir publié sans *placet* un monitoire obtenu du Siège Apostolique (1). Dans ce monitoire, adressé à l'official en question, le Saint-Siège exhortait à « la révélation » (*ad finem revelationis*) (2), sous peine d'anathème s'ils ne s'exécutaient pas endéans les limites prescrites, quelques membres de la noblesse qui détenaient et faisaient détenir des biens meubles ecclésiastiques. Le mandat d'interdiction affiché à cette occasion en public par le chancelier ne laisse pas que d'étonner, puisque la publication du monitoire en question ne saurait être visée ni par les termes ni par l'esprit des ordonnances princières précitées.

En effet, la Pragmatique de Philippe le Beau ne concerne que ceux qui exécutent ou font exécuter des lettres, bulles et provisions apostoliques en matière de bénéfices. Ces ordonnances constituent une nouveauté ; elles sont contraires au droit commun, opposées à la liberté eccclésiastique et données par un prince temporel qui n'a aucune autorité en cette matière. En outre, elles ne s'appliquent pas à ce cas. Il y a, faut-il le dire, une grande différence entre un bénéfice ecclésiastique et les biens meubles détenus par un laïc quelconque. La publication du monitoire n'est donc pas contraire aux décrets de Philippe le Beau. D'autre part, les Empereurs, fondateurs du droit commun, ont statué que tout ce qui n'est pas expressément indiqué dans le texte d'une nouvelle loi doit être entendu dans le sens des lois antérieures réglant la matière.

C'est donc à juste titre que le nonce a pris la défense de l'official de Malines, qui, en exécutant le mandat pontifical, n'avait pas transgressé le constitution de Philippe le Beau. Impossible aussi d'invoquer ici une transgression de l'édit précité de Charles-Quint. Quel juge temporel, en effet, en tant que juge et dans l'exercice de son office, a subi un dommage quelconque par la publication du monitoire en question ?

(1) Sur les lettres monitoires, cfr FERRARIS, *Prompta bibliotheca canonica*, au mot *Monitorium* ; la bulle *Sanctissimum* de Pie V (27 juin 1570) dans *Magnum Bullarium*, éd. L. CHERUBINI, t. II, p. 127 svv. Luxembourg, 1727 ; J. AUDOUARD, *Le monitoire*. Paris, 1909.

(2) Sur le sens de *ad finem revelationis*, nous sommes renseignés par l'extrait suivant des facultés du nonce Falconieri au sujet des monitoires : « Praeterea quascumque monitoriales et paenales litteras in forma significavit consueta, contra occultos et ignotos malefactores satisfacere, *conscios vero revelare differentes...* » (A. CAUCHIE et R. MAERE, *Recueil des instructions générales...*, p. 211, note 1.)

Digitized by Google

D'ailleurs, le nonce a eu recours à l'Infante Isabelle et, grâce à l'intervention de celle-ci, le procureur et le chancelier de Brabant ont été réduits au silence. Pour ne pas laisser croire qu'il avait cédé à ces ennemis des droits du Saint-Siège, de Lagonissa a laissé le monitoire avoir son cours et, l'année une fois révolue, il a fait fulminer l'excommunication par l'official de Malines, sans se soucier du *placet*. Et l'on s'est tu (1).

Le nonce admonesta en outre sérieusement l'Infante et les conseillers en leur mettant sous les yeux la gravité de la faute que l'on commet si l'on retarde, sous n'importe quel prétexte, l'exécution des lettres apostoliques.

Le chapitre 10 du rapport du nonce examine la participation du clergé aux réunions des États provinciaux : *De ordinibus qui in provincia qualibet ad Comitia vocantur.*

Les assemblées provinciales des Pays-Bas sont appelées *États*, parce qu'elles comprennent des personnes de diverses conditions ou de divers états : les ecclésiastiques, les nobles et les députés des villes.

En Brabant, en fait d'ecclésiastiques, seuls les abbés siègent aux États (2). Si l'un ou l'autre évêque y revendique sa place, c'est

(1) Dans l'instruction générale donnée, in 1635, par la Secrétairerie d'État au successeur de Lagonissa, le nonce Falconieri, cette affaire est rappelée en ces termes : « Pretesero in tempo dell' antecessore di V^ra S^ria che anche li monitorii *in forma significavit* non potessero eseguirsi senza il sudetto *placet* di Sua Altezza. Ma monsignor di Consa [de Lagonissa] s'oppose a questa pretensione et ottenne quello che V. S^ria vedrà registrato negl' atti dell' archivio della nunziatura ». (A. Cauchie et R. Maere, *Recueil des instructions générales...*, p. 211). L'attitude énergique de Lagonissa eut pour conséquence que, pendant la nonciature de Stravius, qui géra comme internonce les affaires jusqu'en 1634, après le départ du nonce, le *placet* ne fut plus exigé pour les expéditions romaines en matière de justice (*Ibidem*, p. 211, note 1).

L'édit de Philippe II de 1574, généralisant la mesure du *placet*, avait cependant ordonné qu'aucune sentence ou exécutoriale rendue ou décrétée par un juge ecclésiastique étranger aux Pays-Bas ne pouvait avoir d'effet ni être mise à exécution, sans visa préalable du Conseil privé ou du Conseil de Brabant (Gaillard, *Le Conseil de Brabant*, t. II, p. 88. Bruxelles, 1901). Le nonce eut-il gain de cause parce que, dans la question du monitoire et de l'excommunication qui s'en suivit, il n'était pas question d'un juge étranger aux Pays-Bas, mais de l'official de Malines? Ou bien est-ce, comme le semble le montrer le texte de la relation de Lagonissa, parce que le Conseil de Brabant n'invoqua pas en cette matière l'édit de 1574?

(2) Dans les États provinciaux, la plupart des membres des ordres ecclésias-

Digitized by Google

comme abbé de tel ou de tel monastère (1). Le premier siège de l'assemblée est réservé, semble-t-il, à l'abbé du plus ancien monastère. Depuis l'érection des nouveaux évêchés, les autres abbés cèdent le pas aux évêques abbés. Les abbés de Brabant se trouvent aux États au nombre de douze et ils appartiennent aux maisons suivantes : Afflighem, annexé dès 1559 à la mense de l'archevêque de Malines, Vlierbeek, de l'ordre bénédictin, Saint-Bernard sur l'Escaut (2), Villers, Saint-Michel d'Anvers, de l'ordre des prémontrés, Grimbergen, Parc-lez-Louvain, Heylissem, Averbode, Tongerloo, Dielighem, et l'abbaye des chanoines réguliers de Sainte-Gertrude (Louvain).

En Flandre aussi, il y a trois ordres. L'État ecclésiastique comprend plusieurs abbés, quelques prévôts, des chanoines séculiers et des chanoines réguliers (3).

En Hainaut, où il y a cinq membres dans les États, les douze pairs du comté viennent d'abord : l'État ecclésiastique, qui se range second, compte vingt-sept prélats et représentants de collèges de chanoines (4).

tiques étaient des *membres-nés*. Ils siégeaient en vertu d'un usage immémorial et d'une possession constante. Le clergé séculier n'intervenait aux États qu'en Hainaut, par ses doyens ruraux, et en Flandre, par ses seuls évêques. En Brabant, il avait fait de vains efforts pour obtenir une représentation. — Cfr E. Poullet, *Les constitutions nationales*... p. 141-142.

(1) En effet, si l'archevêque de Malines et l'évêque d'Anvers font partie des États de Brabant, ce n'est pas en vertu de leur qualité épiscopale. Le premier siège à titre d'abbé d'Afflighem, dont l'abbaye constituait la dot de son évêché, et le second à titre d'abbé de Saint-Bernard, pour la même raison (*Ibidem*, p. 141).

(2) Sans doute, l'évêque d'Anvers siégeait à titre d'abbé de Saint-Bernard, mais les religieux de cette abbaye réussirent à avoir un abbé particulier : il se fit à cette occasion une séparation et un partage égal des biens de l'abbaye entre elle et les évêques d'Anvers, et depuis lors l'évêque et l'abbé ont continué également à être admis aux États de Brabant (de Nény, *Mémoires historiques et politiques des Pays-Bas autrichiens*, t. II, p. 155-156. Paris, 1784). L'ordre ecclésiastique comprend donc en réalité *treize* représentants, si l'on tient compte du fait que Saint-Bernard est représenté à la fois par l'évêque d'Anvers et par le chef particulier de cette abbaye.

(3) En Flandre, la représentation ecclésiastique reposait sur des bases spéciales. Le clergé de chacun des diocèses de Gand et de Bruges formait un corps composé de l'évêque, des abbés des monastères et des chapitres de chanoines. Ces deux corps avaient chacun une *voix collective*. Cfr E. Poullet, *o. c.*, p. 141.

(4) En Hainaut, l'ordre ecclésiastique se composait de six abbés, de quatre chanoines députés de chapitres et de sept doyens ruraux ou *decani christianitatis*. Le chiffre de 27 donné par de Lagonissa doit être une erreur pour 17.

Digitized by Google

Le nonce de Lagonissa est ainsi amené à parler plus en détail du clergé belge : *de clero belgico* (chapitre 11).

L'ordre ou État ecclésiastique assiste aux réunions des États provinciaux en son nom propre et non en celui de tout le clergé pris dans son ensemble. En effet, la plupart des membres de celui-ci ne sont pas du tout soumis au paiement des subsides que le prince demande aux trois ordres de consentir (1). Lorsqu'on accorde un subside extraordinaire, tout le clergé, à l'exception toutefois des ordres mendiants, a l'habitude d'y contribuer (2). Ainsi, pendant le siège de Bois-le-Duc, chaque couvent a payé vingt-deux deniers par feu (3), comme les laïcs, et à la suite d'un subside que le clergé

(1) Couvert par ses immunités d'impôt, le clergé ne pouvait être taxé sans son consentement préalable. Le troisième concile du Latran (1179) avait interdit d'imposer les biens ecclésiastiques sans l'assentiment des prêtres et des évêques et le quatrième concile du Latran (1215) avait statué qu'il fallait en outre consulter le Souverain Pontife avant de faire ces impositions. Si la seconde de ces règles paraît avoir été observée aux Pays-Bas sous le règne de Philippe II, il n'en va plus de même au XVIIe siècle (A. CAUCHIE et R. MAERE, *Recueil des instructions*... p. 12, n. 4). En Brabant, quelques grandes abbayes, on l'a vu, formaient seules la représentation du clergé aux États, de sorte que, régulièrement, le clergé devait donner son assentiment, dans une assemblée extraordinaire, convoquée par l'évêque, en dehors de l'assemblée des États.

Sur l'immunité fiscale du clergé des Pays-Bas à la fin du XVIe siècle, voir le rapport du nonce Frangipani, publié par R. MAERE, *Une enquête sur l'immunité fiscale du clergé des Pays-Bas* (1593), dans les *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*, 3e sér., t. I, 1905, p. 482 svv. — C'est vraisemblablement à la suite de cette enquête que le Saint-Siège adopta la ligne de conduite qu'il prescrit à plusieurs reprises aux nonces de Bruxelles et qui est exprimée comme suit : «aux Pays-Bas, les ecclésiastiques sont forcés de payer leur quote-part dans les subsides, sans qu'on s'inquiète d'obtenir l'assentiment du Saint-Siège. Cependant ils se soumettent volontiers et, en dernière analyse, le paiement des subsides est utile aux intérêts de la religion. Il n'y a donc pas lieu de lever des controverses à ce sujet ». (R. MAERE, *o. c.*, loc. cit., p. 486).

(2) Les subsides extraordinaires étaient surtout levés en temps de guerre ou pour la guerre, comme il ressort de l'instruction générale à Decio Caraffa, donnée en 1606 : « Per sostenere il peso della guerra, si sono anco aggravate le chiese a pagar le contributioni ordinarie et straordinarie, et se bene in ció si ricerca, secondo i sacri canoni, l'assenso apostolico, nondimeno perchè li prelati le pagano volentieri, essendo il beneficio commune, non si tocca adesso questo punto per non dar occasione di querela senza profitto... » (A. CAUCHIE et R. MAERE, *o. c.*, p. 12-14).

(3) Sur la signification exacte du terme *feu*, voir J. CUVELIER, *Les dénombrements de foyers en Brabant*, p. XLVII-XLIX. (Commission royale d'histoire, public.

Digitized by Google

s'est imposé librement, on a recueilli en outre 1.600.000 florins de Brabant pour les besoins de la guerre.

Les autorités ecclésiastiques déploient une vraie vertu. Les représentants de cette autorité ont été nommés à cause de leurs qualités plutôt que par suite de leur puissance ou de l'éclat de leur nom (1). Ils montrent un zèle parfait du culte divin (2). Il faut louer la vigilance des archidiacres, des archiprêtres et des doyens ruraux, qui visitent annuellement leur district respectif, et corrigent de suite les abus ou les dénoncent à l'autorité épiscopale (3).

Le clergé inférieur est plein de probité, a des mœurs décentes et se conduit bien en dehors et à l'intérieur de l'église. Le clergé séculier, tant dans les villes qu'à la campagne, donne de temps en temps (*subinde*) occasion de scandale (4). En plusieurs endroits, des membres du clergé adoptant la règle de vie donnée par saint Philippe Néri, habitent ensemble.

Au chapitre 12, le nonce s'occupe spécialement des réguliers : *de clero religioso.*

Le clergé régulier, dit de Lagonissa, fait montre de vertu et de piété. Témoin surtout l'exemple de la mère Anne de Saint-Bartholomé (5), carmélite déchaussée à Anvers, à laquelle on attribue le

in-4°). Bruxelles, 1912. Le mot *feu* est synonyme de *maison, foyer.* Le « feu » était la base même de l'assiette de la taille ou de l'impôt.

(1) En effet, A. PASTURE (*La restauration religieuse...*, p. 10-13) constate que les archiducs préposèrent à la direction des diocèses des évêques de science et de valeur morale reconnue. Le Saint-Siège le note dans une lettre au nonce Bentivoglio, du 28 septembre 1613 : « Nominando l'archiduca serenissimo alli vescovati persone scientate et da bene... » (A. PASTURE, *o. c.*, p. 11, note 1).

(2) Voir A. PASTURE, *o. c.*, p. 167-172, qui confirme cette appréciation par de nombreux exemples.

(3) Voir à ce sujet A. PASTURE, *o. c.*, pp. 198-206.

(4) L'exactitude de cette appréciation d'ensemble est prouvée par l'étude de A. PASTURE, *o. c.*, qui a écrit un chapitre sur *La valeur morale du clergé paroissial* (p. 224-235).

(5) La mère Anne de Saint-Bartholomé ou de Saint-Barthélémy fut une des compagnes de sainte Thérèse ; elle vint fonder en France des maisons de la réforme thérésienne. L'Infante Isabelle n'eut pas de repos avant d'avoir obtenu aussi l'installation des Carmélites en Belgique. Anne de Barthélémy se rendit d'abord à Mons, où Isabelle alla elle-même la recevoir, puis s'installa à Anvers. La sainte religieuse provoqua parmi la haute noblesse du pays tant de prises de voile que les mères finirent par craindre de lui montrer leurs filles. (M. DE VILLERMONT, *Grands seigneurs d'autrefois. Le duc et la duchesse de Bournon-*

Digitized by Google

mérite d'avoir sauvé la ville d'une perte certaine. Lorsque l'ennemi s'était déjà avancé jusque près des murs, Anne annonça que la cité était en grand danger et se mit en prières. Les assaillants, qui essayaient en ce moment de s'emparer de la citadelle, furent soudain pris de frayeur et prirent la fuite. Témoin aussi le cas d'une béguine de Lierre à laquelle on attribue une guérison miraculeuse et plusieurs autres prodiges.

Toutefois, la zizanie s'est introduite dans le champ du Seigneur. Ainsi, une grave dispute a éclaté chez les religieuses anglaises de Gravelines (1). Il n'y a pas eu moyen d'y mettre fin sans recourir à la division du couvent. Des difficultés ont surgi aussi chez les Carmes de Bruxelles (2). Il a fallu en déplacer quelques-uns dans d'autres couvents, obliger les religieux à sortir en public deux à deux et réduire la mense pour la nourriture et l'habillement, conformément aux prescriptions apostoliques.

Le nonce a envoyé en Hollande des religieux en mission. Ils se sont, malheureusement, disputés entre eux et avec les membres du clergé séculier, au grand scandale des catholiques. Tout cela se fait, certes, à ce qu'il semble, pour la gloire de Dieu, mais on regarde souvent trop à ses propres aises.

De Lagonissa a envoyé huit religieux dans cette partie des provinces du Nord où sévit la persécution religieuse. Pourvus d'un passeport des États-Généraux, ils ne peuvent pénétrer dans les villes qu'accompagnés d'un soldat ou d'un témoin, qui les conduit au lieu de destination. Ce gardien les reconduit aussi hors ville, une fois la tâche terminée, afin d'éviter qu'ils ne se livrent à la prédication ou n'exercent quelque ministère catholique.

Il y a aux Pays-Bas de multiples maisons de béguines (*devotarum mulierum, quas beguinas vocant*). C'est là une fondation très antique,

ville et la Cour de Bruxelles, p. 97-99. Bruxelles, 1904). Anne mourut à Anvers, en odeur de sainteté, le 7 juin 1626.

(1) C'était un monastère de Clarisses. Il fut fondé en 1607 par la célèbre Mary Ward, qui dut vaincre bien des difficultés pour obtenir l'autorisation d'organiser cette communauté. Cfr P. Guilday, *The english catholic refugees on the Continent* (1558-1795). *The English catholic colleges and convents in the catholic Low Countries* (1558-1795), p. 165-167. Louvain, 1914.

(2) La réforme des carmes, dits carmes déchaussés, qui était sortie de l'action exercée par sainte Thérèse en Espagne sur l'ordre du Carmel, eut pour conséquence l'établissement, aux Pays-Bas, de plusieurs couvents de cette réforme, dont celui de Bruxelles (1610). Voir A. Pasture, *o. c.*, p. 304-305.

Digitized by Google

remontant à sainte Begge, fille de Pepin, « duc de Brabant » (1). Certaines villes comprennent des communautés où ces pieuses femmes atteignent le nombre de 800. Les unes sont riches et nobles ; les autres, d'origine modeste, vivent du produit de travaux manuels. La majeure partie d'entre elles jouissent de revenus annuels qui, après leur mort, passent aux héritiers consanguins ou aux amis, selon les dispositions testamentaires. Pratiquant le célibat, ces femmes vivent en communauté ou dans des enclos. Leur vêtement décent et modeste n'est pas très différent de celui des religieuses. Elles se réunissent pour prier et députent quelques-unes d'entre elles au chœur. Elles sont de bonnes mœurs. Autrefois, elles ont fait parler d'elles. Leurs statuts leur commandent d'exclure de leur enclos les compagnes incontinentes ou celles qui cherchent par tous moyens à se marier. Elles n'autorisent pas les visites de leurs proches, quoiqu'elles puissent se marier.

Un autre genre de vie religieuse existe dans ce pays, genre vu jusqu'ici nulle part, si ce n'est dans quelques villes belges comme Mons, Douai, Bruxelles, ailleurs encore. Il n'est pas suffisamment clair si ce genre de vie a été adopté par autorisation du magistrat ou de l'ordinaire, ou à l'instigation de quelque société religieuse ou par goût personnel. Il s'agit ici des femmes dévotes ou *jésuitesses* (2) :

(1) Sur la question controversée de l'origine des béguines, voir la mise au point publiée par le R. P. VAN MIERLO, *Les béguines et Lambert li Beges*, dans la *Revue d'histoire ecclésiastique*, 1927, t. XXIII, p. 785-800. Il faut rapprocher ce passage sur les béguines du fait que Aubert Le Mire avait publié en 1602 son travail *Origo beginarum virginum in Belgio hodieque frequentium* (Anvers, 1602) et qu'en ce moment il y avait une vigoureuse controverse au sujet de la part prise par saint Begge dans la fondation des béguines. C'est en 1626 que fut fondée à Bruxelles la fête patronale de sainte Begge comme fondatrice des béguines, fête qui se répandit rapidement dans les divers diocèses des Pays-Bas. Cfr. L. PHILIPPEN, *De begijnhoven*, p. 151-156. Anvers, 1918. On trouvera dans ce livre, pp. 166 svv. un tableau complet de l'institut et de la vie des béguines, particulièrement à l'époque dont il s'agit ici.

(2) Sur ces soi-disant « jésuitesses », qui n'ont rien de commun avec la Compagnie de Jésus, mais qu'il est plus exact d'appeler « les dames de l'Institut de la bienheureuse Vierge Marie », on trouve un exposé très complet chez P. GUILDAY, *o. c.*, p. 163-214.

C'est l'anglaise Mary Ward qui créa l'institut en 1609, à Saint-Omer. Elle avait l'intention de fonder une œuvre où la vie contemplative serait unie à l'entreprise d'éduquer des jeunes filles anglaises, enfants de familles catholiques anglaises vivant en exil sur le continent. Les premières « jésuitesses » menaient une vie religieuse et s'occupaient de l'instruction des enfants. Mary Ward décida

Digitized by Google

elles fondent des écoles, s'occupent de l'éducation des fillettes, et elles pratiquent la communauté de biens.

Le nonce s'en défie quelque peu : c'est une chose qui n'est pas à approuver sans le consentement du Saint-Siège. Comme l'institut en est encore à ses débuts, il serait facile de le déraciner (1). Aussi, d'accord avec l'archevêque de Malines (2), « il a expulsé ces oiseaux du nid qu'ils s'étaient construit à Bruxelles » et il leur a mis sous les yeux et sous celles de leurs consœurs les dispositions de Nicolas V, *De consecratione, dist.* 5., *cap. Ecclesia,* la bulle de Pie V du 4 juin 1566 et les déclarations des Cardinaux sur le ch. 5 *de regularibus, sess.* 24 *Concilii Tridentini,* afin qu'elles s'y conforment et adoptent ce que Lagonissa leur a suggéré.

Au chapitre 13 de sa relation, le nonce décrit alors en détail les évêchés des Pays-Bas. Encore que les statistiques abondent dans cette description, nous nous abstenons de faire connaître cette partie du rapport. Elle n'apprend rien de neuf, le sujet ayant été examiné et traité à fond par M. A. Pasture dans son travail sur *La restauration religieuse aux Pays-Bas catholiques sous les archiducs Albert et Isabelle.* Signalons toutefois l'appréciation que de Lagonissa donne de l'archevêque de Malines, Boonen, dont il affirme « qu'il est à la tête de son église un exemple éclatant de vigilance et de piété ».

***

Le nonce consacre ensuite une grande partie de son rapport à décrire l'état religieux dans les Pays-Bas du Nord et à exposer les difficultés que l'on rencontre et, aussi, les consolations que l'on peut

d'adopter pour sa nouvelle communauté une règle basée sur ou s'inspirant de constitutions de la Compagnie de Jésus. De là l'origine du nom de « jésuitesses » qu'on donna à ces femmes dévotes. « Subinde tamen malevoli, écrivait l'archevêque de Cambrai à Rome en 1629, eas per irrisionem Jesuitissas vocant, at injuste, cum nullo modo patribus societatis sint subiectae nec regulam eorum profiteantur, aut profiteri intendant » (P. GUILDAY, *o. c.*, p. 198).

(1) Sur l'hostilité que rencontra Mary Ward et les raisons de l'opposition, il faut lire P. GUILDAY, *o. c.*, p. 175-190.

(2) Ce qui excitait l'opposition des ordinaires, c'était le plan de Mary Ward de créer un supérieur général pour toutes les maisons de l'institut, qui serait directement soumis à Rome et indépendant de l'évêque du diocèse.

Digitized by Google

relever dans la « mission de Hollande » : *Relatio de statu et successu religionis orthodoxae in partibus Hollandiae* (1).

Il procède dans cette description par ordre chronologique.

Année 1624. — Cette année, l'archevêque de Philippes (2), supérieur des missions de Hollande, est venu en Belgique. Sous sa présidence se tint à Bruxelles une assemblée des évêques des Pays-Bas, dans laquelle on examina les moyens de rétablir la concorde entre les prêtres séculiers et les réguliers travaillant à l'œuvre de la foi en Hollande, et de conclure un accord entre les collèges de Louvain et de Cologne, qui envoyaient des prêtres dans les provinces du Nord. Les réguliers, et les jésuites en particulier, essayèrent souvent de violer l'accord solennellement établi (3).

(1) Les parties des Pays-Bas qui s'étaient séparées des provinces catholiques et où les calvinistes étaient les maîtres, furent considérées, à la fin du XVIe siècle, par Rome comme « pays de mission » et en 1622 rattachées à l'action de la Congrégation de la Propagande. Le nonce de Flandre devait y exercer sa surveillance, avec le titre de « supérieur des missions de Hollande ». Cfr R. MAERE, *Instruction concernant les affaires des Pays-Bas remise à Mgr Caetani, nonce à Madrid* (1592), dans les *Bulletins de la Commission royale d'histoire*, 1904, t. LXXIII, p. 389 svv. ; L. VAN DER ESSEN, *Correspondance d'Ottavio Mirto Frangipani...*, p. XIII, XV. — Sur la « mission de Hollande », cfr W. P. E. KNUTTEL, *De toestand der Nederlandsche katholieken ten tijde van de Republiek*. La Haye, 1892. ; R. FRUIN, *De wederopluiking van het katholicisme in Noord-Nederland, omstreeks den aanvang der* XVIIe *eeuw*. (De tachtigjarige oorlog. Historische opstellen). La Haye, 1909, et du même, *De Annales van Franciscus Dusseldorpius* (Ibidem). La Haye, 1909.

(2) Philippe Rovenius ou Rooveen, qui succéda, comme « vicaire apostolique » aux Provinces-Unies, à Sasbout Vosmeer. En 1592, par bref du 22 février, Clément VIII avait accordé au nonce Frangipani une compétence très étendue en matière ecclésiastique dans les « provinces rebelles », avec l'autorisation de la céder, s'il paraissait opportun de le faire, à une ou plusieurs personnes dignes. Par lettre du 3 juin suivant, le nonce nomma Sasbout Vosmeer, jusque là vicaire général d'Utrecht, « vicaire apostolique en Hollande et en Zélande et dans les autres contrées de la Germanie inférieure qui, sur l'excitation de Satan, avaient fait défection à la foi catholique et à l'obéissance envers le roi légitime ». (R. FRUIN, *De wederopluiking...*, p. 63). C'est en cette qualité que Rooveen (1614-1651) succéda à Sasbout Vosmeer. En 1620, il fut consacré archevêque de Philippes. Voir KNUTTEL, *o. c.*, t. I, p. 59 svv.

(3) En 1610, un accord avait déjà été conclu entre Sasbout Vosmeer et François Flérontinus, provincial des Pays-Bas pour la Compagnie de Jésus. Le texte s'en trouve dans *Batavia sacra*, Bruxelles, 1714, 2e partie, p. 70 svv. L'instruction générale donnée en 1615 au nonce Gesualdo parle de cet accord en ces termes : « Sono state grandi et di gran momento per molto tempo le discordie et contese tra i sacerdoti secolari et regolari in quelle provincie, et al fine nell' anno 1610 fu fatta una conventione tra il vicario apostolico defonto et il provinciale

Digitized by Google

1625. — Cette année Rooveen partit pour visiter l'Overijssel. A Grol, il s'occupa des affaires de l'église paroissiale et de la maison des religieuses. S'étant ensuite établi à Oldenzaal, il y vit accourir beaucoup de gens venant de diverses parties de la Hollande parce que, en cette ville, l'exercice public du culte catholique était toléré. Le vicaire apostolique y donna la confirmation à beaucoup de personnes et y conféra aussi les ordres sacrés. Dans les campagnes et les petites villes, il procéda à la nomination de pasteurs catholiques et institua des prêtres séculiers comme directeurs des communautés féminines. A Lega (?), où se trouvait une garnison espagnole, il administra la confirmation au gouverneur de la citadelle, à sa famille et à plusieurs milliers de personnes et procéda à la bénédiction du cimetière. De là, il se rendit à Lingen, où il confirma aussi. Il y réunit en conseil les 14 curés de la région, puis il retourna à Oldenzaal, et y exerça pendant le reste de l'année sa mission pontificale.

1626. — Cette année, le capucin Juvénal, provincial de Flandre, fut envoyé en Hollande, muni de lettres de la Congrégation de la Propagande lui accordant le pouvoir de désigner des religieux de son ordre pour la mission du Nord, sous réserve de respecter l'accord conclu entre séculiers et réguliers.

Vers la Pentecôte, on publia en Hollande et dans les régions voisines le jubilé, transmis de Rome. Ce jubilé fut observé avec grande dévotion : plusieurs milliers d'hommes s'approchèrent du confessionnal et communièrent et un grand nombre furent fortifiés dans

di giesuiti, della quale gli articoli più principali erano che i regolari havessero a riconoscere il vicario et pigliare da i secolari curati ordinarii la licenza di amministrare i sacramenti pastorali. » (A. Cauchie et R. Maere, *Recueil des instructions...*, p. 47). Un nouvel accord, celui dont il est question ici, fut conclu le 15 octobre 1624 : il était plus favorable aux jésuites que celui de 1610. Cet accord fut conclu entre Rooveen et Florent de Montmorency, provincial des jésuites aux Pays-Bas. La Congrégation de la Propagande l'approuva et l'étendit aux franciscains et aux dominicains, le 22 août 1625. Voir Knuttel, *o. c.*, t. I, p. 74 svv. et les divers actes publiés par Van Lommel dans l'*Archief voor de geschiedenis van het aartsbisdom van Utrecht*, t. IV, p. 242 svv. ; 371 svv. — Voici ce que dit à ce sujet l'instruction générale envoyée à de Lagonissa au début de sa nonciature : « Tra quali [i giesuiti] et il vicario apostolico, gli anni passati, nacquero alcune discordie per conto della cura d'anime, ma sopra questa, per mezzo di monsignor arcivescovo di Malines et alcuni altri vescovi, fu fatta una concordia del tenore ch' ella vedrà..., l'osservanza della quale fu stesa dalla congregatione *de Propaganda Fide* ad altre religiosi de mendicanti, che non vi acconsentirono... » (A. Cauchie et R. Maere, *o. c.*, p. 148).

Digitized by Google

leur foi vacillante (1). La même année, à Oldenzaal, à Grol et à Lingen, il vint une telle multitude d'hommes des régions hérétiques que les églises ne purent les contenir le jour de la Fête-Dieu et que la procession qui s'organisa dut faire le tour des remparts.

Oldenzaal fut assiégé par l'ennemi et dut se rendre après douze jours, la poudre à canon faisant défaut. Avant la reddition, on cacha les ornements sacrés, les reliques et les trésors des églises. L'archevêque de Philippes dut sortir en même temps que la garnison espagnole et se retira en Brabant. La ville fut démantelée et ne fut désormais plus un lieu de refuge pour les catholiques du voisinage. Nonobstant que les hérétiques s'emparèrent des églises, les prêtres et les chanoines d'Oldenzaal continuèrent à célébrer la messe un peu partout dans les maisons particulières.

L'archevêque de Philippes se rendit à Louvain pour y visiter le Collège de Hollande (2). Il y ordonna plusieurs étudiants,dont quelques-uns furent destinés à la mission de Hollande. Il fournit aussi quelques endroits de pasteurs idoines. Il indiqua aussi au Père Juvénal et au Père Bonaventure et à leurs confrères [capucins] les endroits où ils devaient exercer leur mission. A ce moment-là, la persécution dans le Nord était devenue telle que l'on ne pouvait expédier ou recevoir des lettres sans s'exposer au plus grand danger.

Pendant le court séjour qu'il fit à Grol, Rooveen confirma plusieurs personnes, s'occupa de mettre de l'ordre dans le clergé et dirigea, de sa résidence, les affaires d'Oldenzaal, de Twente, de Lingen et d'Overijssel, pourvoyant ces régions des saintes huiles. Il en fit de même pour d'autres endroits de Hollande et de Frise.

Grol fut, à son tour, assiégé par les hérétiques. Le manque de munitions l'obligea à se rendre. On put cependant garder les biens d'église et les vainqueurs laissèrent leurs possessions aux prêtres et aux religieuses. Les catholiques purent encore recevoir en secret

(1) Sur la mesure dans laquelle le peuple s'approchait des sacrements de pénitence et d'Eucharistie, voir A. PASTURE, *o. c.*, p. 339-341.

(2) Le *Collège de Hollande* était un des nombreux collèges que compta l'ancienne Université de Louvain. En 1613, Sasbout Vosmeer avait fondé à Cologne un collège destiné à former des ecclésiastiques pour les missions de Hollande. Rooveen créa un nouveau collège à Louvain et l'établit dans l'ancien hôtel d'Uten Lieminghe. Le *Collège de Hollande* s'ouvrit en 1617 : le premier président en fut le célèbre Jansenius. Cet institut devint par la suite un des établissements les plus importants de l'université.

Les bâtiments existent encore et servent à l'Institut des Filles de Marie (Paridaens). Cfr E. VAN EVEN, *Louvain dans le passé et dans le présent*, p. 597-598. Louvain, 1895.

Digitized by Google

les sacrements. Les hérétiques autorisèrent l'archevêque de Philippes à partir dans la direction qu'il choisirait. Rooveen se rendit à Oldenzaal, où il resta toute une année [1627].

1628. — Cette année, à la suite d'une convention conclue avec les hérétiques, l'église d'Oldenzaal fut rendue aux catholiques le 13 février et le 20 de ce mois, Rooveen procéda à la réconciliation solennelle et à la consécration des autels. Les chanoines rentrèrent en possession du temple et l'ordre ancien fut rétabli dans l'église et dans toute la ville, exception faite de la chapelle de l'hôpital,qui fut cédée aux hérétiques.

Au début d'avril, l'archevêque quitta Oldenzaal pour Utrecht, où il consacra les saintes huiles et où il conféra à quelques-uns les ordres sacrés. Il y ordonna la stricte observation de la convention conclue entre réguliers et séculiers. Le jubilé y fut publié et observé avec beaucoup de fruit. A Utrecht, Rooveen trouva environ 30 prêtres en activité (1), parmi lesquels 2 dominicains, 3 jésuites et 1 chanoine régulier de Saint-Augustin. Il visita aussi les fidèles de Leyde, où travaillaient 3 prêtres séculiers : il leur adjoignit un quatrième. Il s'y trouvait aussi 2 jésuites et 3 frères mineurs. Dans les campagnes environnantes il y avait 5 prêtres. A Delft, il en trouva 3 et 2 jésuites ; à La Haye, 3 prêtres, dont 2 jésuites ; de plus, en cette ville, les ambassadeurs de France et de Venise auprès des États-Généraux y avaient, respectivement, leur chapelain. A Rotterdam, il y avait 3 prêtres séculiers, 1 jésuite, 1 capucin et 2 chanoines réguliers ; à Dordrecht, 3 prêtres séculiers ; à Culembourg, 1 prêtre séculier, 1 jésuite ; à Wezepe, 3 prêtres séculiers ; à Gorcum, 2 prêtres, auxquels Rooveen adjoignit 1 franciscain ; à Vianen, 1 prêtre et 1 capucin ; à Oudewater, 1 jésuite ; à Montfoort, 5 prêtres, « auxquels un jésuite s'était joint sans aucune nécessité ».

Dans les campagnes résident 3 autres prêtres, comme à Fodinarum (?) (2) ; à Emmerich, on peut facilement en trouver 20. A Huissen, il y en a 3 ; à Arnhem, 1 prêtre et 1 jésuite ; à Nimègue, 3 jésuites et 2 capucins. Dans les régions voisines du diocèse d'Utrecht travaillent environ 7 prêtres séculiers.

L'archevêque de Philippes a consacré en une seule année plus de

(1) A propos des statistiques qui vont suivre, nous renvoyons à la liste des prêtres séculiers et réguliers, dressée par Knuttel (*o. c.*, t. I, p. 61 svv.) d'après les relations de Rooveen et couvrant les années 1616-1650.

(2) Arum, en Frise, ou Marum, en Groningue?

Digitized by Google

trois cents autels portatifs et deux cent cinquante calices, tant le nombre des fidèles a grandi et tant les oratoires se multiplient.

En 1628, Rooveen visita aussi le diocèse de Haarlem. A Amsterdam, il trouva plus de 30 prêtres, dont 3 frères mineurs, 2 jésuites, 2 dominicains, 1 augustin, 2 capucins, qui parfois rayonnaient dans les environs. A Haarlem séjournaient 20 prêtres, plus 2 frères mineurs, 2 jésuites, 2 dominicains,. Les campagnes y comptent environ 10 prêtres. A Hoorn se trouvent 4 prêtres, 2 jésuites, 2 frères mineurs ; à Enkhuizen, 1 curé et 1 prêtre assisté d'un compagnon ; à Edam, 2 prêtres ; à Wercum, 1. A Scheca (1) et environs 7 prêtres ; à Alkmaar 2, plus 1 jésuite et 1 frère mineur. Dans les régions voisines travaillent 3 prêtres, 1 frère mineur et 2 capucins.

En Frise, Rooveen trouva environ 12 prêtres, 4 jésuites et 3 frères mineurs. La ville et le diocèse de Groningue comptaient 4 prêtres. A Zutphen, il y avait 2 jésuites, de même qu'à Harderwijk ; à Doesburg il n'y en avait qu'un. Les missionnaires de Zwolle se répartissaient comme suit : 1 frère mineur, 1 jésuite. Oldenzaal comptait 18 prêtres et 2 frères mineurs, ces derniers dirigeant le monastère de femmes. Dans la région voisine de Twente, il y avait 5 prêtres ; à Lingen, 6, et dans le pays d'alentour quatorze.

Il est à regretter que le clergé régulier déplace souvent ses missionnaires sans consulter le vicaire apostolique : de là, souvent, des murmures et l'accusation que les réguliers introduisent fréquement en un endroit donné plus de membres que la convention conclue avec les séculiers ne le permet, soit deux par localité.

Dans le diocèse d'Utrecht, l'archevêque de Philippes administra la confirmation à environ 3000 hommes en l'espace de deux ans. Il y a eu presque autant de confirmés dans le diocèse de Haarlem et il y en aurait certainement plus si l'administration de ce sacrement était publiquement tolérée (2). Il y a eu, de loin, le plus de cas de confirmation dans le diocèse de Deventer, car là, comme p. ex. à Lingen et à Oldenzaal, le culte catholique est autorisé en public : aussi le nombre des prêtres séculiers y atteint le chiffre de 250. Dans environ 70 endroits différents se trouvent des réguliers appartenant à divers ordres : ils répandent le bruit qu'ils ne sont pas soumis à la juridiction du vicaire apostolique.

(1) Scheemda, en Groningue ?

(2) Sur le soin que les populations mettaient à recevoir le sacrement de confirmation, voir les renseignements circonstanciés donnés par A. PASTURE, *o. c.*, p. 338-339.

Digitized by Google

A la fin de l'année 1628, ce dernier partit pour Oldenzaal afin d'y règler des différends qui avaient éclaté dans le clergé et il put y mettre fin non sans ennui. Il établit aussi de l'ordre à Utrecht et installa à Amsterdam comme pasteur, un docteur en théologie. Chemin faisant, il visita . . . . . (1) et y confirma en secret environ 200 personnes. Comme à Oldenzaal le doyen, qui était en même temps vicaire général du diocèse de Deventer, était décédé, il en fit élire un autre.

1629. — En janvier de cette année, Rooveen réconcilia le cimetière de l'église d'Oldenzaal, qui avait été violé par une effusion de sang, à la suite d'une rixe qui s'éleva entre militaires.

A l'encontre des accords conclus avec eux, les hérétiques ont introduit des ministres calvinistes en certains endroits : ils ont accaparé les églises de Rijsen et d'Emmerich et soustrait à l'archevêque de Philippes la moitié des revenus de la prévôté d'Oldenzaal. Au mois d'avril, Rooveen a consacré plusieurs calices à Utrecht, à béni les saintes huiles et les a fait distribuer. A Amersfoort, il a administré la confirmation à plus de 300 personnes.

La dévotion des catholiques, dans toute la Hollande, a été stimulée cette année par l'indulgence octroyée par le pape. Cette indulgence fut promulguée partout.

Dans la suite, une grave persécution éclata. A Leiden, à Dordrecht, et ailleurs, des prêtres furent exilés, sous prétexte d'avoir tenu des réunions et excité le peuple à prier pour la punition des États-Généraux. A Utrecht plusieurs catholiques ont été frappés d'amendes. A Haarlem, tous les prêtres, sauf trois, ont été proscrits. En Frise et à Groningue, les réunions catholiques ont été troublées à diverses reprises. A Amsterdam et en d'autres endroits, les bourgeois ont été forcés d'abjurer le Roi catholique. Un nouvel édit, très sévère, a été promulgué contre les jésuites et contres les autres prêtres, tant réguliers que séculiers. Enfin, une enquête a été instituée contre le vicaire apostolique lui-même. On a envahi à main armée sa résidence et on parcourut les cachettes où l'on supposait qu'il s'était réfugié, mais sans le découvrir. Le fondement de ces agissements repose sur un bruit entièrement faux : on disait que, dans le but de secourir Bois-le-Duc, les catholiques avaient organisé entre eux une grande collecte. Les sectaires étaient exaspérés parce que tous les endroits près d'Utrecht avaient été occupés par les Espagnols. Il y eut

(1) *Mollenses*, dit le ms. Nous n'avons pu identifier cet endroit.

Digitized by Google

même une panique : on s'enfuit en masse d'Utrecht à Amsterdam.

Peu après, les soldats hollandais ont pris Wesel, où les ornements ecclésiastiques de l'archevêque de Philippes furent enlevés par eux. Les soldats espagnols ont alors évacué Amersfoort. En septembre, le prince d'Orange s'empara de Bois-le-Duc, au grand dam des catholiques,qui y étaient très nombreux, et au milieu du deuil de toute la Hollande catholique.La persécution devint alors si violente qu'un prêtre osait à peine se montrer en public. A Emmerich, les Jésuites furent expulsés. A Utrecht, Rooveen se tint caché et, au milieu des dangers, il continua à prodiguer aux catholiques ses consolations, oralement et par écrit. Malgré la persécution, il visita le diocèse d'Utrecht et celui de Haarlem, et remplaça par des jésuites les prêtres séculiers défunts ou en fuite. Il fit enregistrer les noms des baptisés et de ceux qui avaient contracté mariage. Enfin, il essaya de maintenir par tous les moyens les résolutions et les accords qui avaient été confirmés par le Pape (1) et que les disputes quotidiennes entre réguliers et séculiers ne cessaient de violer.

Le nonce termine sa relation par une revue des événements dignes d'être notés qui se passèrent aux Pays-Bas pendant la durée de sa nonciature : *Narratio rerum quae hoc septennio in provinciis belgicis contigerunt.*

Au début de juin 1630, les ministres hérétiques de Bois-le-Duc publièrent un avis invitant les catholiques à une discussion publique sur des questions religieuses (2). Comme plusieurs religieux étaient fort désireux de répondre à cette invitation, le nonce, sachant que de semblables colloques il résultait souvent plus de mal que de bien, fit remettre la réunion projetée jusqu'à ce qu'il aurait consulté le Saint-Siège. Après en avoir référé par écrit à l'archevêque de Malines et à l'évêque de Bois-le-Duc et avoir reçu de ceux-ci l'avis qu'il n'en sortirait aucun avantage pour la propagande de la foi ou pour le salut de l'âme des fidèles,il finit par interdire strictement semblables réunions.

Après le décret de la S. Congrégation prohibant absolument

(1) En effet, Urbain VIII avait confirmé l'accord de 1624 et celui de 1625 par une bulle datée du 5 mai 1626. Cfr KNUTTEL, *o. c.*, pp. 74 svv.

(2) Cfr *Reformatie van 's Hertogenbosch*, 1630, dans le *Kronijk van het historisch Genootschap gevestigd te Utrecht*, t. XXIX, p. 145 svv.

Digitized by Google

l'institut des jésuitesses (1), il restait encore à Saint-Omer quelques dames anglaises qui habitaient un collège de ce genre. L'évêque du diocèse fut invité par le nonce à exécuter le décret de la Congrégation et la maison fut ainsi supprimée (2).

Les États de Hollande, ayant appris l'incident de l'invitation à un colloque faite par les ministres de Bois-le-Duc, comme cette démarche avait été faite sans leur consentement, rappelèrent les ministres en question, dans l'intention de les frapper d'une peine : ce qui se fit à la grande joie des catholiques.

Après que les États-Généraux eurent commencé à exercer un contrôle sévère sur les missionnaires de Hollande, au point qu'il semblait devoir en sortir une persécution redoutable, et lorsque, de fait, le curé d'Emmerich eut déjà été condamné à mort sous prétexte d'avoir livré aux Espagnols la redoute de Poortschans, le nonce donna par écrit un avertissement sérieux à tous les prêtres, séculiers et réguliers, de la mission pour que, laissant de côté les questions politiques, ils réservassent tous leurs soins à la conversion des hérétiques et au salut des âmes.

En 1631, les États-Généraux des Pays-Bas catholiques, en présence de la détresse financière et ayant besoin d'argent, songèrent à imposer aux ecclésiastiques le paiement d'un subside. Le nonce exposa alors à l'archiduc Albert que les ecclésiastiques accepteraient de donner l'argent, non pas *ratione mutui* (3), — comme on le prétendait, — mais volontairement, à condition qu'ils ne fussent pas chargés sous couleur de taille (*exactio*) (4) et sans l'agrément de Sa Sainteté. De Lagonissa tint aussi à faire comprendre à l'archevêque de Malines et au chancelier de Brabant, qui jouaient tous deux un

(1) Sur la suppression des « jésuitesses », il faut lire le récit bien documenté de P. Guilday, *o. c.*, p. 190 svv. Le 12 mai 1629, de Lagonissa écrivait à Rome que l'archevêque de Malines venait de fermer la maison de Bruxelles, contrairement à l'attitude de l'archevêque de Cambrai qui, jusque là, n'avait rien fait. L'Institut de Mary Ward fut supprimé par une bulle pontificale datée du 13 janvier 1631.

(2) L'archevêque de Cambrai fit des efforts remarquables pour maintenir la maison de Saint-Omer et l'Institut en général, mais il dut s'incliner. En mai 1629 l'évêque de Saint-Omer supprima la maison établie en cette ville et le nonce de Flandre pouvait écrire à Rome : « Con detta estintione qui non resta altro collegio di giesuitesse inglese » (P. Guilday, *o. c.*, p. 201).

(3) Sur les théories des théologiens au sujet de l'impôt pendant le règne des Archiducs, cfr V. Brants, *Albert et Isabelle*, p. 114-118. Louvain, 1910.

(4) L'*exactio* ou la taille, c'est l'impôt direct.

Digitized by Google

rôle important dans cette négociation, que Dieu ne secourait jamais les armes de ceux qui mettaient une charge sur l'Église. L'archevêque et le chancelier répondirent qu'un impôt semblable à celui que l'on demandait avait déjà été levé en d'autres circonstances, notamment en 1597, sous l'empire de la nécessité. Le nonce leur fit comprendre qu'ils eussent à induire l'archiduc à solliciter d'abord l'autorisation du Pape (1). C'est ce qui fut fait, en ce sens que la levée du subside fut différée jusqu'à ce que le consentement du saint-Siège aurait été donné.

Quoique les officiers du prince prétendaient que la bulle de Grégoire XIV concernant les immunités ecclésiastiques n'avait jamais été publiée ni reçue aux Pays-Bas, (2) le nonce de Lagonissa veilla, durant tout le temps que dura sa nonciature, à sa parfaite et régulière observation. Ainsi, en 1629, il y eut un duel entre le comte de Saint-Amour et le noble seigneur de Saint-Loup, avec assistance du comte de Villerval et du comte de Lovignaux (3). Saint-Loup fut tué. Les autres s'enfuirent et coururent se réfugier au monastère des

(1) Voir plus haut, p. 344, la note 1.

(2) Il s'agit ici de la bulle *Cum alias nonnulli* du 24 mai 1591, qui avait pour but d'uniformiser la législation ecclésiastique sur le droit d'asile. Son texte se trouve dans les *Placcaeten van Brabant*, t. I, p. 32 svv. (Anvers, 1648). Cette bulle eut de la peine à prévaloir contre les usages locaux des Pays-Bas. Sur la question de savoir si la bulle fut reçue aux Pays-Bas, PROOST (*Histoire du droit d'asile religieux en Belgique*, pp. 137 svv. Gand, 1870) se prononce pour l'affirmative. Il n'en reste pas moins vrai que le Conseil de Brabant et plusieurs conseils de justice des Pays-Bas soutenaient que la bulle n'était pas publiée ou ne devait pas être observée aux Pays-Bas, alors que le pouvoir ecclésiastique était d'un avis contraire. Cfr ANSELMO, *Tribonianus belgicus*, ch. X, p. 28 svv. Bruxelles, 1663.

(3) Ce duel eut lieu le 28 mars 1629. Il est relaté par Zypaeus dans ses *Consultationes canonicae*, l. V, *De pugnantibus in duello*, n. 2, t. I, p. 304.

L'usage du duel était fréquent aux Pays-Bas. Voici comment en parle l'instruction générale envoyée en 1635 au nonce de Flandre, Falconieri : « E molto frequente in quelle parti l'abuso de' duelli, a signo che ha obligato il principe di pensare al remedio » (A. CAUCHIE et R. MAERE, *o. c.*, p. 243). Le duel et la provocation en duel avaient été défendus sous des peines sévères par l'édit du 27 février 1610, renouvelé le 11 juillet 1624 et le 26 octobre 1626. Un nouvel édit fut publié le 14 mai 1635 (*Placcaeten van Vlaenderen*, t. II, p. 704, Gand, 1629, et t. III, 2e partie, p. 1383, Gand, 1685). — Sur la fréquence du duel à la cour des archiducs, cfr M. DE VILLERMONT, *Le duc et la duchesse de Bournonville et la Cour de Bruxelles*, p. 67 ; P. FRÉDÉGAND D'ANVERS, *Étude sur le Père Charles d'Arenberg, frère mineur capucin* (1593-1669), p. 73-74. Paris-Rome, 1919.

Digitized by Google

Carmes déchaussés de Bruxelles (1). Le Conseil privé et l'intendant de la justice militaire furent d'avis d'enlever les coupables de leur refuge, en usant de la force. Le nonce apporta des arguments en défense des droits ecclésiastiques et des privilèges des clercs. Il obtint que, après avoir rappelé les soldats qui assiégeaient le couvent (2), on laissât sortir les coupables sous le couvert du droit d'asile. Enhardis par cet exemple, les évêques de Belgique se sont mis à défendre les privilèges ecclésiastiques avec un zèle plus actif et une plus grande confiance.

Jusque-là avait existé l'abus indécent consistant en ce que les prédicateurs qui faisaient leur sermon dans les églises pendant que le Saint-Sacrement était exposé gardaient la tête couverte. Afin que l'on montrât la révérence et que l'on observât les honneurs dûs à l'hostie consacrée, le nonce saisit de l'incident la S. Congrégation [des Rites]. Celle-ci publia un décret par lequel il fut très strictement défendu de prêcher encore en présence du Saint-Sacrement sans avoir la tête découverte (3).

A l'occasion d'une certaine solennité, l'Infante Isabelle, le nonce de Lagonissa et la cour archiducale se trouvaient dans une église de la Compagnie de Jésus. A la grande stupéfaction de tous les assistants, le prédicateur fit son sermon en présence du Saint-Sacrement caché par un voile. Le nonce fit immédiatement mander auprès de lui le recteur du collège de jésuites auquel l'église en question appartenait et lui donna l'ordre, sous peine grave, de laisser désormais entièrement de côté n'importe quel voile pour le Saint-

(1) La question de savoir si celui qui s'était battu en duel jouissait du droit d'asile était controversée. Cfr A. Cauchie et R. Maere, *o. c.*, p. 205, n. 4.

(2) La coutume de faire le guet autour du lieu sacré où le coupable s'était réfugié ne fut jamais consacrée, aux Pays-Bas, par des dispositions légales. Le guet ne pouvait empêcher de porter au réfugié de la nourriture et des vêtements. (Proost, *o. c.*, p. 39, note).

(3) La dévotion au Saint-Sacrement s'était développée aux Pays-Bas durant le règne des archiducs (Miraeus, *De vita Alberti Pii*, p. 85. Anvers, 1622), mais les marques extérieures de cette dévotion faisaient quelquefois défaut. Il faut rapprocher de ce passage de la relation de Lagonissa les remarques faites par la Secrétairerie d'État dans l'instruction générale adressée au nonce Falconieri : « Vi è anco un grandissimo abuso in quelli paesi circa il portare il santissimo Sacramento a gl' infermi, perchè si porta senza alcuna solennità e spessissime volte nascosto sotto il feraiolo del sacerdote, senza cotta, stola e baldacchino, e, quel che è peggio, senza lume ». (A. Cauchie et R. Maere, *o. c.*, p. 243). Comparer A. Pasture, *o. c.*, p. 332.

Digitized by Google

Sacrement et de se soumettre complètement, lui et ses Pères, au décret de la S. Congrégation.

Les jésuites s'exécutèrent et il en fut de même de quelques autres prédicateurs.

Depuis plusieurs années, une dispute avait éclaté dans une communauté de bénédictines anglaises (1) et elle s'éternisait. Les moniales étaient en désaccord avec l'abbesse (2) et c'était vraiment un scandale public. Ni les exhortations de l'ordinaire, l'archevêque de Malines, ni les efforts du nonce, ni les conseils d'une bulle apostolique, ni aucun autre remède, n'avaient pu y mettre fin. Il fut alors résolu de séparer les parties adverses, d'une part l'abbesse avec ses partisans, d'autre part le reste de la communauté. La séparation était d'ailleurs ardemment désirée par toutes. Au jour fixé pour l'accord, le nonce et l'archevêque de Malines se rendirent au monastère et, après avoir obtenu le consentement des parties, prirent la décision suivante : vingt-huit moniales, adversaires de l'abbesse, s'en iraient, laissant le couvent en possession de la supérieure et de vingt-trois de ses partisans. Les premières, après division équitable des revenus du monastère, partiraient à la recherche d'une autre maison (3).

Vers la même époque une controverse surgit entre David Haeck, pourvu par le Siège Apostolique du canonicat de Cambrai, et Guillaume Van de Velde, qui avait été nommé à ce bénéfice par l'Université de Louvain(4). Le nonce donna raison à Haeck. Van de Velde,

(1) Il s'agit des bénédictines nobles anglaises de Bruxelles. Quelques-unes d'entre elles ne voulaient que des confesseurs jésuites. De là les difficultés, qui donnèrent lieu à la scission de la communauté et à la fondation du couvent de Gand. L'instruction générale au nonce Falconieri parle, en 1635, de ces incidents : « E nata anco una scisma nel convento delle monache inglesi di Brusselles per causa d'un tal Ciampeo [le Dr Champney[, il quale, non essendo voluto per loro confessore da una buona parte di dette monache che pretendevono haverne un regolare, non ottenutolo, partirono dal convento, prendendo casa a parti... » (A. Cauchie et R. Maere, *o. c.*, p. 214). — Sur toute cette affaire assez embrouillée il faut lire le récit de P. Guilday, *o. c.*, p. 257-265, surtout p. 261, note 2, où l'on trouvera toute la documentation désirable.

(2) Lady Mary Percy, 1616-1642. Cfr P. Guilday, *o. c.*, p. 257. sv.

(3) Il faut comparer le récit succinct du nonce avec l'exposé très documenté de P. Guilday, *o. .c*, p. 261, note 2.

(4) David Haeck, camérier de Sa Sainteté, avait été nommé chanoine de Cambrai par Urbain VIII, le 30 août 1624, mais un licencieé en droit, Guillaume

Digitized by Google

voyant que tout recours semblait impossible, n'eut d'autre ressource que de s'adresser au Conseil de Brabant, dont il obtint la surséance au jugement donné par de Lagonissa. Ce dernier, après avoir tout tenté auprès de l'Infante et de ses conseillers, ne voyant guère d'autre issue, cita Van de Velde à comparaître devant lui. Celui-ci ne se présenta point, empêchant ainsi l'exécution de la sentence. Il fallut l'excommunier, tant parce qu'il avait eu recours à un tribunal séculier que parce qu'il avait persisté à empêcher l'exécution des lettres apostoliques.

Malgré les tentatives répétées du Conseil de Brabant, le nonce ne s'est pas laissé induire jusqu'ici à révoquer la sentence d'excommunication, Van de Velde restant toujours contumace. Bien plus, le coupable ayant impudemment paru à l'église, à un service où le nonce était présent, Lagonissa donna l'ordre de l'expulser du lieu saint.

Vers cette époque aussi une controverse naquit entre l'archevêque de Malines et l'abbé désigné de Vlierbeek. L'archevêque refusait de consacrer l'abbé aussi longtemps qu'il n'entreprendrait pas de réformer son abbaye selon la règle de la Congrégation de Bursfeld (1).

Van de Velde, fut nommé au même bénéfice par l'Université de Louvain, en vertu du célèbre privilège de nomination de la Faculté des Arts. Toute la question est reprise en détail par l'instrucion générale au nonce Falconieri, publiée dans A. Cauchie et .R. Maere, *o. c.*, p. 192-197. Les notes des éditeurs permettent de suivre toutes les péripéties de l'affaire. Nous y renvoyons : on y verra que les difficultés continuèrent après le départ du nonce de Lagonissa.

(1) La Congrégation de Bursfeld était une union de monastères bénédictins qui avaient adopté une même observance. Cette congrégation fut fondée dans la Saxe au xve siècle. Plusieurs monastères de Pays-Bas y entrèrent ; d'autres, sans faire partie de la Congrégation, en adoptèrent les règles. Voir Dom U. Berlière, *L'ordre bénédictin en Belgique. Réformes des* xve *et* xvie *siècles*, dans la *Revue bénédictine*, t. XI, 1894, p. 1-16.

Sur la tendance à l'union des monastères des Pays-Bas, l'instruction générale au nonce Falconieri s'exprime comme suit : « Per ridurre a qualche stato di perfettione li monasterii de' monachi, de' quali abbondano quei paesi, si pensó di unirli in una congregazione, giudicandose che in questa maniera molto più facilmente si saria mantenuta la disciplina regolare. Fu a questo fine eretta, mol ti anni sono, la congregatione Busfaldense, alla quale si sono volontariamente uniti molti monasterii e se n'uniranno ancora quando i vescovi, a'quali toccando la confermatione de gli abbati eletti da' capitali, possano darla con conditione che s'uniscano alla sudetta congregatione... » (A. Cauchie et R. Maere, *o. c.*, p. 187-188). — Voir aussi A. Pasture, *o. c.*, p. 280 svv. où la question de l'union des monastères est traitée en détail.

Digitized by Google

Après bien des difficultés, Lagonissa finit par persuader l'archevêque de procéder à la consécration de l'abbé, après que celui-ci eut fait le serment d'introduire la réforme en question.

Le Père Séraphin de Bruxelles, capucin, et missionnaire en Hollande, avait accordé à quelques catholiques la dispense de mariage pour consanguinité au deuxième degré : il avait mal interprété les facultés qui lui avaient été concédées par le Saint-Siège. Après avoir fait rapport sur ce cas à la Congrégation compétente, le nonce déclara cette dispense nulle et fit connaître aux supérieurs des missionnaires de Hollande que des facultés de ce genre étaient concédées uniquement *in partibus haereticis* et que les particules du texte des facultés, notamment *in secundo et tertio* devaient s'entendre dans le sens conjonctif et non disjonctif.

Les catholiques de Bois-le-Duc furent très malmenés par les hérétiques pour des motifs d'ordre religieux, contrairement aux stipulations de la convention conclue lors de la reddition de la ville. Sur l'ordre du cardinal Barberini, Lagonissa adressa une lettre à l'ambassadeur français en Hollande et au nonce apostolique résidant à Paris, pour qu'ils implorassent l'intervention du Roi très chrétien en faveur de l'observation des articles de l'accord (1).

Carondelet (2), doyen de Cambrai, retour de France où il avait

(1) C'est là la politique traditionnelle de la Curie romaine. L'origine s'en trouve dans le fait que, lors de la conclusion de la Trève de Douze Ans, les Hollandais ayant promis de ne rien innover en matière de religion, le roi de France s'engagea à faire observer cette clause. Voici ce que dit, à ce sujet, l'instruction générale donnée en 1615 — six ans après la trève—au nonce de Flandre Gesualdo : « Quando si concluse la tregua, fu promesso dalle Provincie Unite che non s'innovarebbe cosa alcuna in materia di religione, di che diedero parole al re di Francia defonto, che piglió sopra di se di fare che cosí si sarebbe osservato... A queste innovationi ha procurato sempre l'antecessore di V^a S^ità di ostare et il medesimo converrà di fare a lei, quante volte occorrerà che si faccino novità et, oltre all' altri diligenze, ella ne dia parte a monsignor nuntio di Francia, acció ne informi quelle Maestà et procuri da esse ordini efficaci a i loro ministri in quelle parti, perchè faccino officio con l'istesse Provincie che si osservi lo stabilito in questa materia... » (A. Cauchie et R. Maere, *o. c.*, p. 48-49). Les mêmes instructions furent données au nonce Morra (*Ibidem*, p. 68-69) et au nonce Sanseverino (*Ibidem*, p. 90-91).

(2) François de Carondelet, archidiacre de Brabant depuis 1619 et doyen de l'église métropolitaine de Cambrai (1628-1635). Il fut chargé de missions diplo-

Digitized by Google

résidé pendant quelque temps, fut hospitalisé au couvent des Augustins de Bruxelles. Comme il fut soupçonné d'avoir trempé dans la conspiration ourdie par son frère (1) et d'être de mauvaise foi, on parla de le mettre au secret.

L'ayant appris, le nonce alla exposer à l'Infante qu'il n'était pas permis aux laïques d'emprisonner un ecclésiastique ni de l'enlever d'un couvent sans l'autorisation préalable de ses supérieurs naturels. Le Conseil privé fit assiéger la demeure des Augustins par ses agents et prétendit que le pouvoir séculier avait aussi bien le droit d'enlever d'un endroit sacré que celui de jeter en prison un ecclésiastique coupable de lèse-majesté, et cela sous prétexte que la bulle de Grégoire XIV n'avait jamais été reçue en Belgique.

Le nonce mit sous les yeux des conseillers la preuve que cette Constitution apostolique était cependant observée aux Pays-Bas et il leur narra certains faits montrant, par la pratique, que quelqu'un occupant un office ecclésiastique ne pouvait être châtié que par le juge d'Église.

De Lagonissa obtint ainsi de l'Infante que, l'immunité et la liberté ecclésiastiques restant sauves,le doyen Carondelet serait conduit, par l'auditeur de la nonciature, du couvent des Augustins dans une maison particulière où il resterait sous bonne garde. Comme il apparut que Carondelet serait peu en sécurité dans cette maison, il fut conduit, toujours en compagnie de l'auditeur de la nonciature, au château de Vilvorde. Étant donné qu'il y avait danger qu'il ne s'échappât de là, on le transféra à la citadelle d'Anvers. Ce transfert ayant été opéré sans consultation préalable du nonce, Lagonissa demanda à l'Infante d'ordonner que le doyen serait gardé dans la citadelle de la façon qui convenait à un personnage ecclésiastique et qu'il y resterait sous la garde de la juridiction d'Église .

Après bien des efforts, De Lagonissa obtint d'Isabelle que les laïques ne porteraient pas atteinte au privilège du for (2).

Louvain. L. VAN DER ESSEN.

matiques par l'archiduchesse Isabelle. Voir sur lui l'article de GACHARD dans la *Biographie nationale de Belgique*, t. III, 1872, sub verbo.

(1) Carondelet prit une part active dans la conspiration des nobles belges contre l'Espagne en 1632. Son frère Georges essaya de livrer à Louis XIII la ville de Bouchain, dont il était gouverneur. Cfr WADDINGTON, *La République des Provinces-Unies, la France et les Pays-Bas de* 1630 *à* 1650, t. I, pp. 145 svv. Paris, 1895 ; P. FRÉDÉGAND D'ANVERS, *Étude sur le Père Charles d'Arenberg*, p. 209 svv.

(2) L'affaire Carondelet n'était pas encore terminée lors de l'arrivée du suc-

Digitized by Google

cesseur de Lagonissa, le nonce Falconieri. L'instruction générale donnée à celui-ci par la Secrétairerie d'État contient un exposé assez long et minutieux de l'affaire, où les rétroactes du temps de Lagonissa sont exposés comme suit : « Molto tempo fa, il decano di Cambrai fu ritenuto nelle carceri da' ministri regii, sotto pretesto che havesse trattato di dare in mano di principe forastiero quella piazza. Fu rappresentato alla S^ma^ Infanta dall' antecessore di V. S^ria^ il pregiuditio che riceveva l'immunità ecclesiastica,e si hebbe parola da S. A^za^ che non si saria proceduto contro di lui senza il nunzio, il quale, dolendosi del trasporto del sudetto decano al castello d'Anversa, ottenne dichiaratione *in scriptis* da S. A^za^, che il medesimo trasporto non era stato fatto in pregiuditio alla giurisdittione ecclesiastica. » (A. Cauchie et R. Maere, *o. c.*, p. 189-190). Pour la suite de l'affaire, voir *ibidem*, p. 190-192, et les notes des éditeurs.

Digitized by Google

NOTES ET MÉLANGES

Note sur deux homélies attribuées à saint Grégoire le Thaumaturge.

En 1883, J. P. Martin publiait, sous le nom de Grégoire le Thaumaturge, dans les *Analecta Sacra* du cardinal Pitra (1), le texte arménien d'une collection d'homélies. On a déjà pu signaler les originaux grecs de plusieurs de ces pièces. Il en reste cinq, toutefois, — du moins à en croire les *Literaturgeschichte* (2), — pour lesquelles les recherches n'ont point encore abouti.

En réalité, cependant, leur nombre est plus réduit. Car le texte grec de deux d'entre elles peut se lire, édité, parmi les *spuria* de saint Jean Chrysostome. La chose n'étonnera personne : l'hospitalité du grand orateur, toujours accueillante, l'a été spécialement pour le Thaumaturge (3). Ces deux pièces sont : l'homélie *Εἰς τὸ γενέθλιον τοῦ Σωτῆρος ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ*, inc. : *Μυστήριον ξένον καὶ παράδοξον βλέπω* (4), qui correspond à l'*Homilia in Nativitatem Christi* (5) de l'édition de Pitra, et l'homélie *Εἰς τὴν Χριστοῦ γέννησιν*, inc. : *Ὁ τῆς δικαιοσύνης ἀνέτειλε σήμερον ἥλιος* (6), qui correspond à la *Laus sanctae Dei genitricis et semper virginis Mariae* (7).

(1) Pitra, *Analecta Sacra*, t. IV : *Patres antenicaeni*. Analecta sacra Patrum antenicaenorum ex codicibus orientalibus collegit J. P. Martin, p. 134 svv. (arménien), 386 svv. (latin). Paris, 1883.

(2) Bardenhewer, *Geschichte der altkirchlichen Literatur*, t. II, 2e édit., p. 329. Fribourg, 1914.

(3) C'est déjà le cas pour deux autres homélies attribuées par une partie de la tradition manuscrite à Grégoire le Thaumaturge : l'homélie *εἰς τὸν εὐαγγελισμόν*, inc. : *Πάλιν χαρᾶς εὐαγγελία* (Migne, PG, L, col. 791-796 ; cfr Migne, PG, X, col. 1172-1177), et l'homélie *εἰς τὰ ἅγια θεοφάνια*, inc. : *Ἄνδρες φιλόχριστοι, καὶ φιλόξενοι, καὶ φιλάδελφοι* (Migne, PG, X, col. 1177-1189 ; cfr Migne, PG, LXIV, col. 1331, l. 1 ; Pitra, *op. cit.*, t. IV, p. 127-133, version syriaque).

(4) Migne, PG, LVI, col. 385-394.

(5) Pitra, *op. cit.*, p. 134-144 (texte arménien), p. 386-396 (traduction latine).

(6) Migne, PG, LXI, col. 737-738.

(7) Pitra, *op. cit.*, p. 156-159 (texte arménien), p. 404-406 (traduction latine).

Digitized by Google

A vrai dire, le texte grec de l'homélie *In Nativitatem Christi* avait déjà été signalé, dès 1889, par le P. Gar. Zarbhanelian, dans son *Catalogue des anciennes versions arméniennes* (1), mais, soit difficulté de consulter un ouvrage dont la langue est inaccessible à la majorité des critiques, soit peut-être aussi manque de clarté dans la référence que cette notice contient (2), la chose était restée inaperçue (3).

Les homélies de Grégoire le Thaumaturge et, en particulier, leurs versions arméniennes ont plus d'une fois déjà attiré l'attention des critiques (4). La *Laus sanctae Dei genitricis*... est universellement considérée comme inauthentique. Elle ne retiendra guère non plus ici notre attention. Mais l'*Homilia in Nativitatem Christi*, — connue seulement dans sa version arménienne par ceux qui, jusqu'ici, en ont fait la critique, — a encore trouvé plus d'un défenseur (5). Les remarques suivantes nous paraissent devoir exclure désormais tout doute à son égard : Grégoire le Thaumaturge n'en peut être l'auteur.

***

En fait, cette homélie *In Nativitatem Christi* a joui d'une notoriété que les critiques n'ont jamais soupçonnée. Rien qu'en éditions imprimées nous la possédons en entier en trois langues : dans l'original grec (avec attribution à saint Jean Chrysostome), dans une version arménienne (Grégoire le Thaumaturge), et aussi dans une version arabe (Jean Chrysostome) (6).

(1) Gar. ZARBHANELIAN, *Catalogue des anciennes versions arméniennes* (siècles IV-XIII), p. 375. Venise, 1889.

(2) La référence à l'édition des œuvres de Jean Chrysostome (MONTFAUCON, t. VI, p. 392-400. Paris, 1724, reproduit dans MIGNE, PG, LVI, col. 385-394) est mal placée, et semblerait affecter le deuxième discours, le *Sermo De Incarnatione* (= MARTIN, *op. cit.*, p. 144-145). Mais il ne paraît pas douteux que l'identification du texte grec ait été faite pour le premier discours.

(3) Nous devons tous les renseignements sur l'identification de l'homélie par Zarbhanelian à M. le Prof. Lebon.

(4) Bibliographie dans BARDENHEWER, *loc. cit.*

(5) En faveur de l'authenticité, LOOFS, *Theologische Literaturzeitung*, 1884, t. VIII, p. 551-553 ; NEUBERG, *Marie dans l'Église anténicéenne*, p. 185 et svv. (Paris, 1908), et tout récemment encore, JUGIE, dans *Analecta Bollandiana*, 1925, t. XLIII, p. 94, à l'occasion de son article : *Les homélies mariales attribuées à saint Grégoire le Thaumaturge*.

Contre l'authenticité, HARNACK, *Die altchristliche Literatur*, 2e sect. : *Chronologie*, t. II, p. 101. Leipzig, 1904. — BARDENHEWER (*loc. cit.*) et STAEHLIN (*Die altchristliche griechische Litteratur*, 6e édit., p. 1354. Munich, 1924) rapportent, sans plus, les opinions émises.

(6) Édition arabe par le P. A. RABBATH, S. I., dans *Almachriq*, 1905, t. VIII, p. 34-40 : *Homélie de saint Jean Chrysostome sur la nativité de Jésus-Christ*, d'après un ancient manuscrit. Cfr GRAF, *Arabische Chrysostomos-Homilien*, dans *Theologische Quartalschrift*, 1910, t. XCII, p. 187.

Digitized by Google

Ce n'est pas tout : l'homélie a été abondamment exploitée, — et parfois sans vergogne, — par les écrivains ou prédicateurs postérieurs. Cyrille d'Alexandrie, dans son *Liber ad Reginas* (1), en donne deux fragments et tient Chrysostome pour son auteur. Un ps.-Athanase, auteur d'une homélie également intitulée *In Nativitatem Christi*, inc. : *Μυστήριον ξένον βλέπω* (2), en a tiré tout le premier paragraphe de sa compilation (3). Signalons encore, pour mémoire, le court extrait qui en est donné dans la 34e éclogue des œuvres de Jean Chrysostome (4).

En plus de ces emplois ou allusions depuis longtemps déjà signalés, nous avons nous-même relevé des traces certaines d'usage ou de plagiat dans le sermon d'un ps.-Chrysostome *Κατὰ αἱρετικῶν καὶ εἰς τὴν ἁγίαν Θεότοκον*, inc. : *Πάλιν τῇ παρρησίᾳ τοῦ Ἁγίου Πνεύματος...* (5). Voici les passages des deux homélies dont la correspondance est évidente :

I

Chrysostome, LVI, col. 387, l. 43-57.	Ps.-Chrysostome, LIX, col. 711, l. 25-36.
Σήμερον ὁ γεννηθεὶς ἀρρήτως ἐκ Πατρός, ἐκ παρθένου τίκτεται, ἀφράστως δι' ἐμέ. Ἀλλὰ τότε μὲν κατὰ φύσιν ἐκ τοῦ Πατρὸς πρὸ αἰώνων ἐγεννήθη, ὡς ὁ γεννήσας οἶδε · σήμερον δὲ πάλιν παρὰ φύσιν ἐ-	*Σεπταὶ γάρ εἰσιν αἱ τοῦ Χριστοῦ γεννήσεις · ἡ μὲν γάρ ἐστι κατὰ φύσιν, ἡ δὲ παρὰ φύσιν. Παρὰ φύσιν γὰρ ἐν ὑστέροις καιροῖς ἐκ τῆς παρθένου ἐτέχθη, κατὰ φύσιν δὲ πρὸ αἰώνων ἐκ τοῦ Πατρὸς ἐτέχθη, ὡς ὁ γεννή-*

(1) Migne, PG, LXXVI, col. 1216. Les passages cités se retrouvent dans Migne, PG, LVI, col. 385, l. 9 - col. 386, l. 6 et col. 389, l. 2-7.

(2) Migne, PG, XXVIII, col. 960-961.

(3) Sur cette pièce, amalgame d'extraits de différentes homélies, cfr l'introduction que lui ont annexée les Mauristes dans leur édition (Migne, col. 959-960). Voici, brièvement mis en parallèle, les passages communs aux deux homélies :

Chrysostome, PG, LVI,	Ps.-Athanase, PG, XXVIII,
col. 385, 1	col. 959, 1
385, 9 - 386, 3	959, 1 - 11
387, 2 - 7	959, 11 - 961, 4
387, 41 - 46	961, 5 - 10
389, 2 - 7	961, 11 - 15
389, 41 - 46	961, 15 - 20
390, 19 - 31	961, 20 - 31

(4) Il s'agit de la 34e éclogue de la collection de Montfaucon (la 11e dans celle de Savile), Migne, PG, LXIII, col. 821 svv. Cfr Haidacher, *Studien über Chrysostomus-Eklogen*, dans les *Sitzungsberichte der philos-histor. Classe der kaiserl. Akad. der Wissenschaften zu Wien*, 1902, t. CLIV, 4. Abh., p. 66.

(5) Migne, PG, LIX, col. 709-714. Nous n'avons encore pu déterminer quel en pourrait être l'auteur.

Digitized by Google

τέχθη, ὡς ἡ τοῦ ἁγίου Πνεύματος ἐπίσταται χάρις. Καὶ ἡ ἄνω αὐτοῦ γέννησις ἀληθής, καὶ ἡ κάτω γέννησις ἀψευδής, καὶ ἀληθῶς Θεὸς ἐκ Θεοῦ ἐγεννήθη, καὶ ἀληθῶς ἄνθρωπος ὁ αὐτὸς ἐκ παρθένου ἐτέχθη. Ἄνω μόνος ἐκ μόνου Μονογενής, κάτω μόνος ἐκ παρθένου μόνης Μονογενὴς ὁ αὐτός. Ὥσπερ γὰρ ἐπὶ τῆς ἄνω γεννήσεως ἀσεβὲς ἐννοῆσαι μητέρα· οὕτω βλάσφημόν ἐστιν ὑπολαβεῖν καὶ ἐπὶ τῆς κάτω γεννήσεως πατέρα. Ὁ Πατὴρ ἀρρεύστως ἐγέννησε, καὶ ἡ παρθένος ἀφθόρως ἔτεκεν· οὔτε γὰρ ὁ Θεὸς ῥεῦσιν ὑπέμεινε γεννήσας· θεοπρεπῶς γὰρ ἐγέννησεν· οὔτε ἡ παρθένος φθορὰν ὑπέμεινε τεκοῦσα· πνευματικῶς γὰρ ἔτεκεν.

σας οἶδε. Καὶ ἡ ἄνω γέννησις ἀψευδής. Ἀληθῶς γὰρ ἐκ Θεοῦ Θεὸς ἐγεννήθη, ἀληθῶς ἐκ τῆς παρθένου ἄνθρωπος ὁ Θεὸς μετὰ ἀνθρώπων ἐτέχθη· ἄνω μόνος ἐκ μόνου Μονογενής, καὶ κάτω μόνος ἐκ μόνης Μονογενής· καὶ ὥσπερ ἐπὶ τῆς ἄνω γεννήσεως ἀσεβές ἐστιν ὑπονοῆσαι μητέρα, οὕτω καὶ ἐπὶ τῆς παρθένου βλάσφημόν ἐστιν ὑπονοῆσαι πατέρα. Ὁ Πατὴρ ἀρρεύστως ἐγέννησεν, ἡ παρθένος ἀφθόρως ἔτεκεν. Οὔτε γὰρ Θεὸς ῥεῦσιν ὑπέμεινε γεννήσας. Θεοπρεπῶς γὰρ ἐγέννησεν· οὔτε ἡ παρθένος φθορὰν ὑπέστη τεκοῦσα· πνευματικῶς γὰρ ἔτεκεν.

II

CHRYSOSTOME, LVI, col. 393, l. 9.

...οὕτω καὶ ὁ Θεός, ἀρρεύστου καὶ ἀναλλοιώτου μενούσης τῆς ἁγίας οὐσίας.

Ps.-CHRYSOSTOME, LIX, col. 712, l. 58-59.

Καὶ ὁ Πατὴρ μετὰ τὸ γεννῆσαι ὁ αὐτὸς εἶναι οὐκ ἠδύνατο, ἀρρεύστου καὶ ἀναλλοιώτου τῆς οὐσίας μενούσης;

De ces constatations, deux faits évidents se dégagent : l'homélie a joui dans l'antiquité chrétienne d'une grande célébrité et, dès le début du ve siècle, elle passe, au moins dans certains cercles, — comme en témoignent les citations de Cyrille d'Alexandrie, — pour l'œuvre authentique du Chrysostome.

***

Serait-il permis de songer encore sérieusement à l'attribuer à Grégoire le Thaumaturge ?

En faveur de cette hypothèse, on n'a pu apporter jusqu'à présent que le témoignage d'un seul manuscrit arménien, — et nos recherches personnelles sont de ce côté restées tout aussi infructueuses. — Ce témoignage, on a déjà eu plus d'une fois l'occasion de le mettre

Digitized by Google

en suspicion (1). On le surprend de nouveau aujourd'hui en opposition flagrante avec celui de Cyrille d'Alexandrie et l'*unanimité* de la tradition manuscrite grecque (2).

De son côté, la comparaison des textes, grec et arménien, n'est nullement à l'avantage de ce dernier. Son obscure prolixité, opposée à la concision beaucoup plus claire et antithétique du grec, nous fait sans hésiter donner la préférence à celui-ci (3). Dans ces conditions,

(1) Cfr HARNACK, *loc. cit.* Notre homélie fait partie d'une collection attribuée à Grégoire le Thaumaturge, mais dont bon nombre de pièces doivent être considérées comme *spuria*.

(2) Les manuscrits grecs nous ont conservé pas mal d'exemplaires de l'homélie, mais aucun d'eux ne porte le nom de Grégoire le Thaumaturge. Il y a unanimité dans l'attribution de la pièce à Chrysostome. FRONTON DU DUC (*S. Joannis Chrysostomi opera*, t. VI, p. 413) ne donne aucune indication sur le manuscrit qu'il emploie ; SAVILE (t. V, p. 846) indique : *Ex Ms. Reg. Lut. castigat. ex ms. meo.* Il signale, dans les notes publiées en appendice au tome VIII, col. 751, avoir reçu communication, malheureusement après impression du texte, d'un manuscrit de Chalce qui lui permet de faire à son édition de nombreuses retouches et corrections. MONTFAUCON (t. XI, p. 392) renseigne : *collata cum codice Reg.* 1832. Ce codex est le numéro 1176, fol.154 svv., du catalogue actuel (OMONT, *Cat.sommaire*) et date du XIIe siècle. Nous avons rencontré d'autres exemplaires : le cod. 15 Reg., XIIIe siècle, fol. 233 svv. de la Bibl. Vatic. (STEVENSON, *Cod. mss. gr. Reginae Suecorum et Pii II bibl. Vaticanae*, p. 11. Rome, 1888) ; le cod. Jérus. Sabas gr. 161, XIIIe siècle ou XIVe, fol. 8-13, acéphale (PAPADOPOULOS-KERAMEUS, *Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη*, t. II, p. 268. Saint-Pétersbourg, 1894) ; le cod. Constantinople Met.du S.Sépulcre (aujourd'hui à Jérusalem) 244, XIVe siècle,fol. 248-254 (ID., *ibid.*, t. IV, p. 211) ; le cod. de la Bibl. Com.Queriniana de Brescia A. III. 3, XVIe (?) siècle, fol. 176-197*v* (E. MARTINI, *Catalogo di manoscritti greci esistenti nelle biblioteche italiane*, t. I, p. II, p. 231) ; le cod. 108, XIIe siècle, fol. 109 svv de la Bibl. Angelica à Rome (G. MUCCIO et P.FRANCHI DE' CAVALIERI, *Index Codd. graec. Bybl. Angelicae*, dans *Studi italiani di filologia classica*, 1896, t. IV, p. 146). On n'aura aucune peine à en découvrir d'autres encore. La pièce, est généralement insérée dans un recueil d'homélies destinées aux différents temps de l'année et sa lecture fixée au temps de Noël. Savile la signale aussi (t. VIII, col.751) sous un incipit différent : *Τί τοῦτο ; σημεῖον ἀντιλεγόμενον ὁρῶ καὶ μυστήριον ξένον.* Cfr l'index des homélies de S. Jean Chrysostome (MIGNE, LXIV, col. 1414) : « *Non est Chrysostomi : tribuitur quoque Athanasio.* » Pour notre part, nous ne l'avons pas encore rencontrée avec attribution à Athanase sous cet incipit,mais bien sous l'incipit *Μυστήριον ξένον βλέπω*).Cette homélie existe, par exemple, sous le nom de Chrysostome dans les manuscrits de Moscou, Biblioth. Synodale, cod. 215, et Rome, Bibl. Vallicelliana, cod. 178.

(3) Voici un exemple de cette surcharge de la phrase arménienne, telle du moins que nous la livre la version latine de P. Martin, que seule nous avons pu analyser. (PITRA, t. IV,p.387) : « In hoc *magno* die mirabilia videmus maxima : reges, *deposita corona*, regem a coelo *demissum, summa prodigia noscentem, a justis regibus ortum, puerum factum, blanditiis inter brachia Virginis fotum adorant.* Qui, relictis angelis, archangelis, thronis, dominationibus, virtutibus, vigilibus,

Digitized by Google

pourquoi ne pas donner aussi notre confiance au lemme de la tradition grecque plutôt qu'à celui de l'arménienne ?

L'examen de la pièce du point de vue des idées et spécialement des idées théologiques fournira-t-il, lui, des conclusions plus favorables ? Bien au contraire.

La théologie, tout d'abord, est d'une clarté et d'une précision qui rappellent par moments la lumineuse concision des formules de foi (il suffit, pour s'en rendre compte de relire les passages cités plus haut) ; une telle expression est trop ferme et trop nette, nous semble-t-il, pour pouvoir remonter jusqu'à la fin du troisième siècle (1).

Mais il y a plus, la christologie est à tendance nettement antiochienne. Le mode dont s'opère la conception virginale de Marie ne laisse pas de doute à cet égard : *Ὥσπερ τεχνίτης εὑρὼν ὕλην χρησιμωτάτην, κάλλιστον ἀπεργάζεται σκεῦος · οὕτω καὶ ὁ Χριστὸς εὑρὼν τῆς παρθένου ἅγιον καὶ τὸ σῶμα καὶ τὴν ψυχήν, ἑαυτῷ κατεκόσμησε ναόν, ὃν ἐβουλήθη τρόπον πλάσας τὸν ἄνθρωπον ἐν τῇ παρθένῳ, καὶ ἐνδυσάμενος αὐτόν, σήμερον προῆλθεν, οὐκ αἰδεσθεὶς τὸ δυσειδὲς τῆς φύσεως. Οὐδὲ γὰρ ὕβριν ἔφερεν αὐτῷ, φορέσαι τὸ ἴδιον ἔργον · καὶ τὸ πλάσμα δὲ μεγίστην ἐκαρποῦτο δόξαν, ἔνδυμα τοῦ τεχνίτου γινόμενον* (2).

Et ailleurs : *Διὰ τοῦτο δὲ οὐκ ἀλλαχόθεν ἑαυτῷ ναὸν κατεσκευάσατο, οὐδὲ ἄλλο σῶμα πλάσας ἐνεδύσατο, ἵνα μὴ δόξῃ τὸ τοῦ Ἀδὰμ ἐνυβρίζειν φύραμα. Ἐπειδὴ γὰρ ἀπατηθεὶς ὁ ἄνθρωπος ὄργανον γέγονε τοῦ διαβόλου, διὰ τοῦτο αὐτὸν τὸν ὑποσκελισθέντα ἔμψυχον ἀνελάμβανε ναόν, ἵνα διὰ τὴν πρὸς πεποιηκότα συνάφειαν ἐκ τῆς τοῦ διαβόλου αὐτὸν ἀποστήσῃ συνηθείας* (3).

Et ailleurs encore : *Ὁ πρὸ αἰώνων Μονογενής, ὁ ἀναφής, καὶ ἁπλοῦς καὶ ἀσώματος, ὑπεισῆλθέ μου τὸ φθαρτὸν καὶ ὁρατὸν σῶμα* (4).

Ce Christ qui se sert ainsi du corps et de l'âme de la Vierge comme d'une matière, pour se façonner en elle une humanité — ou mieux un homme — *πλάσας τὸν ἄνθρωπον,* dans lequel on le voit se glisser pour ainsi dire, *ὑπεισῆλθε,* où il va habiter comme dans un tem-

igniferisque omnibus spiritibus, novum solus calcans iter ex inviolato semineque destituto utero venit, *creator omnium, oriens terram illuminaturus,* quin orbatos angelos relinqueret vel homo factus e divinitate pulsus excideret. »

Dans le texte grec (MIGNE, LVI, col. 386,13-387,5) on ne peut relever aucune trace des mots soulignés. Les exemples de ce genre abondent dans le reste de l'homélie.

(1) Cfr encore par exemple l'énoncé du principe : *Ὁ γὰρ ὤν, προέρχεται, ὁ δὲ μὴ ὤν, κτίζεται ἢ γίνεται,* et ce qui suit : *Αὐτὸς δὲ καὶ ἦν, καὶ προῆν, καὶ ἀεὶ ἦν · ἀλλ'ἦν μὲν ἀεὶ ὡς Θεός...* (*Ibid,* col. 390, dernières lignes),

(2) *Ibid,* col. 388, vers le bas.

(3) *Ibid.,* col. 390, vers le haut.

(4) *Ibid.,* col. 388, milieu.

Digitized by Google

ple, *ναόν*, qu'il va revêtir et porter comme un habit, *ἐνδυσάμενος, φορέσαι, ἔνδυμα*, et qu'il va arracher au joug du démon par la « conjonction » avec celui qui l'a fabriqué, *διὰ τὴν συνάφειαν τὴν πρὸς τὸν πεποιηκότα*, voilà qui est bien dans la conception et la terminologie des théologiens d'Antioche au IVe siècle : explication du dogme christologique malheureuse dans son expression et sa tendance parce qu'elle emploie un choix de mots et d'images qui impliquent dans le cours habituel des choses la distinction des *supposita*, et par là donnera lieu, un jour, non plus à l'équivoque mais à la formule nettement hérétique. Cette doctrine cependant, telle qu'elle se présente à nous dans l'homélie, doit encore être considérée comme orthodoxe, car rien n'autorise à penser que l'orateur ait déjà entendu par ces différentes expressions des *supposita* divers. Un tel problème n'agitait pas son esprit. En tout cas, il est impossible de trouver dans son discours quelque préoccupation de ce genre. Ce à quoi il fallait nous attendre d'ailleurs puisque le témoignage de Cyrille nous est garant de l'existence de la pièce dès avant le début des luttes christologiques nestoriennes.

Quoi qu'il en soit, on ne peut, de toute évidence, endosser à Grégoire le Thaumaturge, une telle christologie. Si le doute en venait à quelqu'un, il suffirait de lui rappeler dans quel camp le Thaumaturge s'est trouvé à Antioche lors des synodes qui ont condamné et déposé Paul de Samosate (1). Paul distinguait, lui aussi, dans le Christ, l'homme né de Marie, du Logos, ou mieux de la Sagesse, qui a habité en l'homme. Toute théorie donc et même toute terminologie de nature à distinguer trop nettement, dans le Christ, l'homme qui reçoit et le Verbe reçu, devait rencontrer chez les adversaires de Paul une répugnance instinctive. On ne voit donc pas du tout comment Grégoire le Thaumaturge en eût pu faire l'objet même de son enseignement. S'attarder à le démontrer, c'est aller contre l'évidence même. Une solution beaucoup plus simple s'impose : Nous sommes ici en présence d'un homilète du IVe siècle, appartenant à l'école d'Antioche, et dont il ne fait qu'exposer la doctrine courante.

Le dogme trinitaire, lui, n'est nulle part traité *ex professo*, mais l'orateur ne manque évidemment pas l'occasion de mettre en parallèle la *γέννησις* éternelle du Verbe et l'enfantement miraculeux de la Vierge (2). C'était pour lui un trop beau thème à développement.

La génération, *γέννησις*, du Verbe, est une génération réelle, *ἀληθής*, éternelle, *πρὸ αἰώνων, ἀχρόνως* sans rien des imperfections humaines, *ἀρρεύστως καὶ ἀπαθῶς*, conforme en cela à la nature divine *κατὰ φύσιν*. Le Christ avant de paraître sur terre était, *ἦν καὶ προῆν, καὶ ἀεὶ ἦν*. Et il était comme Dieu, *ἀλλ' ἦν μὲν ἀεὶ ὡς Θεός*. C'est pourquoi lorsqu'il est apparu sur terre, il faut dire qu'il est *venu*, *εἰς*

(1) Cfr Bardy, *Paul de Samosate*, p. 210-211, 370 svv. Louvain, 1923.
(2) PG, LVI, col. 387-388 ; 390.

Digitized by Google

τὴν οἰκουμένην ἦλθεν. Car c'est un principe admis de tous que *ὁ... ὢν προέρχεται, ὁ δὲ μὴ ὢν κτίζεται ἢ γίνεται.*

Cette doctrine n'a rien que de très traditionnel et de très orthodoxe. Aussi son intérêt pour nous n'est-il pas là mais bien plutôt en ce fait qu'elle n'est qu'une mise à l'avant-plan des points précisément niés par les ariens. On chercherait en vain ici quelque préoccupation antisabellienne. Et pourtant si l'on veut trouver une caractéristique de la théologie trinitaire de Grégoire le Thaumaturge, c'est bien de ce côté qu'il faut la chercher (1).

Ce concours d'indices ne permet guère que l'on s'attarde plus longtemps à prendre la défense du Thaumaturge : la pièce doit être définitivement rayée du catalogue de ses œuvres.

***

Sous quel nom la faudra-t-il donc désormais ranger? La christologie et la doctrine trinitaire nous reportent dans le milieu antiochien du IVe siècle et, de plus, l'attestation de Cyrille d'Alexandrie invite fortement à la conserver dans les éditions des œuvres authentiques du Chrysostome. Celle-ci constitue en effet un argument dont on ne peut contester la valeur : une bonne quarantaine d'années tout au plus séparent la composition du *Liber ad Reginas* (écrit vers 430) de celle des *premières* œuvres oratoires de Chrysostome. Est-il raisonnable de supposer que le répertoire des œuvres chrysostomiennes authentiques ait pu s'enrichir, en si peu de temps, de pièces étrangères et cela au point d'enlever jusqu'à l'ombre d'une hésitation au sujet de leur authenticité (2)? Car enfin, Cyrille fait appel au témoignage du grand orateur dans un écrit destiné à polémiquer contre des adversaires qui se prévalent de son autorité, et qui sont établis dans ces villes-là même, Antioche et Constantinople, où son talent oratoire s'est manifesté avec le plus d'éclat, où les collections de ses œuvres authentiques ne font donc vraisemblablement pas défaut, et où par suite le contrôle est aisé. Il serait étonnant que Cyrille n'ait pas mis un soin particulier à vérifier la valeur de ses sources et à choisir parmi elles, celles qui présentaient à tous un caractère indubitable d'authenticité.

(1) Cfr BASILIUS CAESAR., *Epist.* 210, *ad primores Neocaesareae*, 3 (MIGNE, PG, XXXII, col. 772). Basile rappelle aux habitants de Néocésarée l'attitude vigoureuse de Grégoire le Thaumaturge contre ceux qui voulaient introduire le sabellianisme dans la ville : *Τὸ γὰρ τοῦ Σαβελλίου κακόν, πάλαι μὲν κινηθέν, κατασβεσθὲν δὲ τῇ παραδόσει τοῦ μεγάλου <Γρηγορίου>.*

(2) Peut-être objectera-t-on qu'Augustin, dès 415 ou à peu près, a déjà cité plus d'un apocryphe chrysostomien. Mais ce cas n'est en rien comparable avec le nôtre. Augustin ne connaît Chrysostome que par des traductions et ne se met pas en peine de contrôler les sources de ses adversaires. Cfr Christian BAUR, *L'entrée littéraire de saint Chrysostome dans le monde latin*, RHE, 1907, t. VIII, p. 260 et 263.

Digitized by Google

Nous tiendrions l'argument pour décisif si la majorité des critiques n'avait formulé des réserves en ce qui concerne le style de la pièce, encore que ces réserves soient présentées avec bien des réticences ou en termes fort généraux et modérés. Fronton du Duc classe l'homélie parmi les *spuria* ; Savile, parmi les *dubia*. Montfaucon se garde de la juger. Dupin ne voit pas de difficulté à la laisser sous le nom de Chrysostome quoiqu'il croie devoir signaler une légère différence de style (1). Tillemont, lui, émet l'hypothèse que notre homélie pourrait bien n'être qu'un centon ou assemblage d'extraits de diverses œuvres chrysostomiennes (2).

Toute l'autorité de ce dernier critique ne parviendra pas en tout cas à nous convaincre de la solidité de son hypothèse : elle ne nous paraît en aucune manière soutenable. La pièce est par trop homogène d'idées, de vocabulaire et surtout de procédés littéraires dont les plus remarquables ; le parallélisme, l'antithèse et le développement

(1) Dupin, *Nouvelle bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*, 3e édit., t. III, p. 27. Paris, 1693 : « Le sermon de la Nativité de Jésus-Christ, ... est cité comme étant de saint Chrysostome par saint Cyrille, dans son traité adressé aux impératrices, rapporté dans le concile d'Éphèse. Il n'y a pas une différence de style bien considérable, ce qui me fait croire qu'il est de saint Chrysostome, ou du moins qu'il a été tiré de ses ouvrages. »

(2) Tillemont, *Mémoires*... t. XI, col. 628 et 629, note cxiv. Venise, 1732 : « Si l'homélie sur la feste de Noël dans le VI. volume de S. Chrysostome, est la mesme qu'a euë S. Cyrille, l'autorité de ce Saint est trop grande pour vouloir douter de son auteur. Mais ne peut- on point croire que ce soit un tissu de divers passages, où l'on n'aura pas voulu oublier les deux que Saint Cyrille cite de l'homélie de S. Chrysostome. Car il y a diverses redites, des endroits qui se suivent peu, bien des fois τί εἴπω ἢ τί λαλήσω ; S. Cyrille dit que les premières paroles qu'il en raporte, sont dites de la Vierge, à qui en effet elles conviendraient bien mieux : et dans l'homélie elles sont dites de Bethléem. Ç'a peut-être esté dans cette pensée que le Père Fronton du Duc, et Savilius (t. VIII, col. 751) ne l'ont mise que parmi les pièces douteuses. Le dernier croit que ce n'est qu'un fragment d'une plus longue pièce qu'il a vuë : mais il ne se souvient pas laquelle c'est. Mr du Pin croit aussi que ce peut estre une pièce, tirée des ouvrages de S. Chrysostome. Il trouve quelque différence dans le style, mais qui n'est pas bien considérable. »

Il est intéressant d'opposer à ce jugement de Tillemont, celui qu'il émettait lui-même, dans sa première édition des *Mémoires*, (t. XI, p. 385. Paris, 1706) : « Si l'homélie 53 du sixième tome sur le jour de Noël, est toute entière de nostre saint,comme on ne peut douter qu'elle n'en soit en partie,elle a esté faite en présence de l'Empereur [Arcade], qui estoit venu à l'église pour la célébrer : Et il avoit accoutumé d'y venir à Noël. S. Cyrille d'Alexandrie dans son écrit adressé aux Princesses en cite deux passages, qui sont effectivement très formels contre l'hérésie de Nestorius. »

D'après cela, il semble bien que Tillemont ait accentué, au cours du temps, les réserves que déjà il formulait dans son premier jugement,

Digitized by Google

par énumération se reproduisent à chaque instant. Une compilation, même si les diverses parties qui la composent ont été l'œuvre d'un même écrivain, ne peut présenter une unité si marquée.

Nous renonçons à nous engager ici dans une étude de critique littéraire plus approfondie. La réserve qui se manifeste dans toutes les solutions apportées, montre à elle seule l'imprudence qu'il y aurait à prononcer un jugement définitif. Nous nous sentons incliné, personnellement, à considérer comme exacte l'attribution que Cyrille fait de la pièce à Chrysostome et à estimer compatibles les caractères littéraires de l'homélie et ceux des autres œuvres du grand orateur. Un jour peut-être, un hasard heureux, ou une critique plus serrée du texte apportera au problème de nouveaux éléments et avec eux cette fois une solution totalement apaisante.

Quel que soit ce jugement futur de la critique, il n'infirmera en rien, croyons-nous, l'exclusive portée contre Grégoire le Thaumaturge. Il ne peut plus être désormais question pour lui de *droits* sur notre homélie. Contentons-nous donc aujourd'hui d'enregistrer simplement ce résultat. Il suffira à légitimer à lui seul, espérons-le, la publication de cette note.

Louvain. CH. MARTIN, S. I.

La date de la Question disputée « De malo » de saint Thomas d'Aquin.

On connaît le texte du Catalogue officiel de Barthélemy de Capoue, (1319) relativement aux questions disputées de saint Thomas d'Aquin. « De quaestionibus disputatis, partes tres. Unam disputavit Parisius, scilicet De veritate ; aliam in Italia, scilicet De potentia Dei et ultra ; aliam secunda vice Parisius, scilicet De virtutibus et ultra » (1). La teneur du Catalogue autorise deux suppositions au sujet du *De malo* : cette question aura pu être rédigée lors du séjour de saint Thomas en Italie (de 1259 à 1268) ; ou bien lors de son second séjour à Paris (de 1269 à 1272).

Chacune des deux hypothèses a ses partisans. Le R. P. Mandonnet estime que le *De malo* suit le *De potentia* et date des années 1263-1268 (2). Et comme, à ses yeux, la *Prima pars* de la *Somme théologique* a été rédigée en 1267 et 1268, et la *Prima secundae* en 1269 et 1270,(3) le *De malo*, dans sa grande partie, serait antérieur à la *Prima pars*.

(1) P. MANDONNET, *Des écrits authentiques de S. Thomas d'Aquin*, 2e édit. Paris, 1910, p. 30.

(2) P. MANDONNET, *Chronologie des Questions disputées de saint Thomas d'Aquin*, dans la *Revue thomiste*, 1918, t. XXIII, p. 284-285 ; 342, 346, 354.

(3) P. MANDONNET, *Bibliographie thomiste*, p. xv. Kain, 1921.

Digitized by Google

Mgr Grabmann, à son tour, plaçait le *De malo* en Italie, et en faisait un écrit parallèle à la *Prima pars* (1).

M. Birkenmajer contredit la théorie de Mandonnet et de Grabmann, et estime que le *De malo* date du second séjour de saint Thomas à Paris. Il constate que le Catalogue de la « Tabula » de l'abbaye de Stams (vers 1293) et une liste d'ouvrages mis en vente chez les stationnaires de Paris (vers 1286) placent le *De malo* en tout dernier lieu parmi les Questions disputées, et même après le *De virtutibus*. Comparant ensuite les endroits parallèles du *De malo* et de la *Somme théologique*, il constate que la plus grande partie des questions parallèles se retrouve dans la *Secunda pars* ; de sorte que, à ses yeux, le *De malo* est contemporain de la *Prima secundae* et de la *Secunda secundae* (2).

Mgr Grabmann s'est rendu aux arguments de M. Birkenmajer (3) ; mais le R. P. Mandonnet maintient ses positions (4).

Le R. P. Synave pense, comme M. Birkenmajer, qu'il faut placer le *De malo* lors du second séjour à Paris (1269-1272) mais il le met avant le *De virtutibus* (5). Le savant critique ne nous a pas encore détaillé ses preuves ; mais il nous en dit quelque chose dans les lignes suivantes : « Le plus important des arguments qui m'entraînent dans cette direction, c'est la question VI qui vient rompre l'ordonnance du *De malo* ; cette question VI : « De electione humana seu de libero arbitrio », constitue une reprise du problème envisagé plus amplement, tout au long de quinze articles, dans la question XXIV, « De libero arbitrio », du *De veritate*. Cette reprise accidentelle du problème de la liberté, entre la question V « De poena originalis peccati », et la question VII « De peccato veniali » du *De malo*, me paraît avoir sa raison dans la lutte des doctrines dont témoigne la

(1) GRABMANN, *Einführung in die Summa Theologiae des hl. Thomas von Aquin*, p. 19, 22. Fribourg, 1919, — *Saint Thomas d'Aquin*, trad. VANSTEENBERGHE, p. 21-22. Paris, 1920. — Grabmann plaçait le *De malo* à la fin du séjour de saint Thomas en Italie (1268 et avant).

(2) BIRKENMAJER, *Kleinere Thomasfragen*, dans *Philosophisches Jahrbuch*, 1921, t. XXXIV, p. 47-49. — En étudiant, dans le ms. Vat. lat. 6736 fol. 113-122, les références à saint Thomas que Jean de Naples (1316-1317) rapporte pour établir les divergences qui séparent Durand de Saint-Pourçain du Docteur Angélique, M. Koch constate que Jean de Naples, lui aussi, plaçait le *De malo* en tout dernier lieu, après même le *De Virtutibus*. KOCH, *Ueber die Reichenfolge der Quaestiones disputatae des hl. Thomas von Aquin*, dans *Philosophisches Jahrbuch*. 1924, t. XXXVII, p. 365-367.

(3) GRABMANN, *Indagini e scoperte intorno alla cronologia delle Questiones disputatae, e quodlibeta di san Tommaso d'Aquino*, dans *S. Tommaso d'Aquino*, p. 111. Milan, 1923.

(4) MANDONNET, *S. Thomae Aquinatis Quaestiones disputatae*, Introduction, p. 15. Paris, 1926.

(5) SYNAVE, *Le Problème chronologique des questions disputées de S. Thomas d'Aquin*, dans le *Revue thomiste*, 1926, t. XXXI, p. 157-158.

Digitized by Google

lettre de Gilles de Lessine à Albert le Grand vers Pâques de 1270, et qui marque les années 1270 et 1271 (cfr, dans la condamnation du 10 décembre 1270, les articles 3, 4 et 9) » (1).

Tout récemment enfin, le R. P. Pelster admet, à son tour, que le *De malo* date du second séjour de saint Thomas à Paris, qu'il précède la *Prima secundae,* laquelle est antérieure au *Quodlibet I* qui, à ses yeux, date de Pâques 1271 ; (2) de sorte que le *De malo* daterait sans doute en grande partie de 1269.

Dans les pages qui suivent, notre dessein principal est de dater le *De malo* d'une manière relative, c'est-à-dire dans ses rapports avec la *Somme théologique* : nous espérons prouver que cette question disputée est à la fois postérieure à la *Prima pars* et antérieure à la *Prima secundae,* de sorte qu'un certain laps de temps sépare ces deux derniers ouvrages. Subsidiairement, nous tâcherons de fixer une date précise au *De malo* : nous le placerions volontiers un peu après le *Quodlibet I* qui, à notre avis, date de 1269 ; nous nous rencontrons de la sorte avec les conclusions du R. P. Synave qui distribue le *De malo* pendant la fin de 1269, toute l'année 1270 et le début de 1271 (3). Et ainsi la *Prima secundae* n'aurait pas été rédigée avant 1271.

Dans les développements qui suivent, nous postulons une chose chez saint Thomas : la logique dans le développement de sa pensée.

Mais c'est ce qu'accorderont aisément tous ceux qui ont fréquenté ses œuvres. Revenant à plusieurs reprises sur une même question, le saint Docteur s'étudie à perfectionner ses solutions et ses formules ; et dès qu'un progrès est réalisé en celles-ci, il le maintient soigneusement en ses ouvrages ultérieurs. Si donc nous constatons que, sur un point donné, la solution du *De malo* se sépare de la solution de la *Prima pars,* et des ouvrages qui ont précédé celle-ci, pour se rapprocher de la solution de la *Prima secundae,* nous concluerons que le *De malo* est postérieur à la *Prima.* Et si, sur un autre point, le *De malo* conserve la formule de la *Prima* et n'adopte pas encore les formules de la *Prima secundae* et des ouvrages postérieurs à celle-ci, nous en inférerons que le *De malo* est antérieur à la *Prima secundae* (4).

(1) SYNAVE, dans le *Bulletin thomiste,* 1926, t. III, p. [8], note 1.

(2) PELSTER, *Beiträge zur Chronologie der Quodlibeta des hl. Thomas von Aquin,* dans le *Gregorianum,* 1927, t. VIII p. 527-536. Pour prouver que le *De malo* est antérieur à la *Prima secundae,* le savant auteur compare *De malo* q. 7, art. 8 et *Ia IIae* q. 89 art. 5 (loc. cit.,p. 527-529) ; et pour prouver que la *Ia IIae* est antérieure au *Quodlibet I,* il confronte *Ia IIae* q. 109 art. 6 et *Quodlibet I* art. 7 (p. 531-535).

(3) SYNAVE, *Le Problème chronologique des questions disputées de saint Thomas, loc. cit.,* p. 158.

(4) Plusieurs des preuves qui vont être apportées ont été indiquées dans des études antérieures auxquelles, en cours de route, nous nous permettrons de renvoyer le lecteur.

Digitized by Google

Article I. La question DE MALO *est postérieure à la* PRIMA PARS.

Nous nous bornerons à trois séries de textes, se rapportant à des questions qui ont l'avantage d'être traitées à la fois dans le *De veritate* (1256-1259), la *Summa contra Gentiles* (1258-1261) (1), la *Prima*, la *Prima secundae* et le *De malo*.

I. La causalité de l'intelligence sur la volonté.

Il ne peut être question d'une causalité efficiente ; celle-ci est réservée à la volonté qui est la cause motrice de toute l'activité humaine. Mais on peut se demander si l'intelligence n'agit pas sur la volonté à la façon d'une cause finale, en proposant à la volonté son objet qui est le bien ou la fin.

Écoutons saint Thomas.

De Veritate, q. 22, art. 12 : « Intellectus movet voluntatem per modum quo *finis* movere dicitur, in quantum scilicet praeconcipit rationem finis et eam voluntati proponit. Sed movere per modum causae agentis est voluntatis, et non intellectus. »

Contra Gentiles, lib. I, cap. 72 § 6 : « Intellectus non secundum modum causae efficientis et moventis, sed secundum modum causae *finalis* movet voluntatem, proponendo sibi suum objectum, quod est finis ».

Contra Gentiles, lib. III, cap. 26 in fine : « Voluntas movet intellectum ad operandum in actu per modum quo agens movere dicitur ; intellectus autem voluntatem, per modum quo *finis* movet, nam bonum intellectum est finis voluntatis ».

Prima Pars, q. 82, art. 4 : « Aliquid dicitur movere dupliciter. Uno modo per modum *finis* ; sicut dicitur quod finis movet effficientem ; et hoc modo intellectus movet voluntatem,quia bonum intellectum est objectum voluntatis et movet ipsam ut finis. Alio modo dicitur aliquid movere per modum agentis... et hoc modo voluntas movet intellectum et omnes animae vires ».

C'est donc manifestement à la causalité finale que saint Thomas, en tous ces passages, rattache l'influence de l'intelligence sur la volonté.

Confrontons ces passages avec les deux textes suivants :

De malo, q. 6 circa med. : « In rebus naturalibus specificatio quidem actus est ex forma ; ipsum autem exercitium est ab agente quod causat ipsam motionem ; Movens autem agit propter finem. Unde relinquitur quod primum principium motionis quantum ad exercicitium actus sit ex fine. Si autem consideremus obiecta voluntatis et intellectus, inveniemus quod obiectum *intellectus* est primum principium in genere causae *formalis*. Est enim eius obiectum ens et verum. Sed obiectum *voluntatis* est primum principium in genere causae *finalis*, nam eius obiectum est bonum sub quo comprehenduntur omnes fines, sicut sub vero comprehenduntur omnes formae apprehensae... Si ergo consideremus motum potentiarum animae ex parte obiecti specificantis actum, primum principium motionis est ex intellectu : hoc enim modo bonum intellectum movet etiam

(1) MANDONNET, *Saint Thomas d'Aquin , créateur de la dispute quodlibétique*, dans la *Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques*, 1926, p. t. XV, 495.

Digitized by Google

ipsam voluntatem. Si autem consideremus motus potentiarum animae ex parte exercitii actus, sic principium motionis est ex voluntate ».

Ia IIae, q. 9, art. 1 : « Dupliciter aliqua vis animae invenitur esse in potentia ad diversa : uno modo quantum ad agere vel non agere ; alio modo quantum ad agere hoc vel illud... Indiget igitur movente quantum ad duo, scilicet quantum ad exercitium vel usum actus, et quantum ad determinationem actus. Quorum primum est ex parte subjecti, quod quandoque invenitur agens, quandoque non agens ; aliud autem est ex parte obiecti, secundum quod specificatur actus. Motio autem ipsius subiecti est ex agente aliquo ; et cum omne agens agat propter finem, principium huius motionis est ex fine... Bonum autem in communi, quod habet rationem *finis*, est obiectum voluntatis ; et ideo ex hac parte *voluntas* movet alias potentias animae ad suos actus... Sed obiectum movet determinando actum ad modum principii *formalis*... primum autem principium formale est ens et verum universale quod est obiectum *intellectus* ; et ideo isto modo motionis intellectus movet voluntatem, sicut praesentans ei obiectum suum ».

Manifestement ces deux textes sont apparentés ; mais il ne s'agit pas, pour le moment, de savoir quel est le premier en date. Il nous suffit de constater que tous deux se séparent nettement de tous les textes cités antérieurement. Tandis qu'auparavant la volonté jouait le rôle de cause efficiente, et la raison, le rôle de cause finale ; ici, la volonté joue l'un et l'autre rôle à la fois, ce qui d'ailleurs se comprend ,en raison de sa nature qui est de mouvoir, en vue d'une fin poursuivie ;tandis que la raison est présentée comme informant la volonté de son objet et remplissant ainsi la fonction de cause formelle.

Or, si l'on place le *De malo* avant la *Prima*, on devra admettre chez saint Thomas un va-et-vient continuel de sa pensée : une formule admise dans ses premiers écrits aurait été modifiée en celle du *De malo* ; après quoi, il en serait revenu dans la *Prima* à la première formule ; et en fin de compte, dans la *Prima secundae*, il aurait de nouveau accepté la formule du *De malo*. Cette indécision perpétuelle est inadmissible chez un auteur quelque peu réfléchi. On peut donc conclure que le *De malo* est postérieur à la *Prima* (1).

II. Mode d'agir du premier moteur des actes humains.

La volonté ne se meut pas sans délibération. Mais on ne délibère que si l'on veut délibérer. Et pour vouloir délibérer, ne faut-il pas une nouvelle délibération préalable? Ne va-t-on pas à l'infini? Comment sortir de l'impasse?

De Veritate, q. 22, art. 12 ad 2um : « Non est procedere in infinitum ; statur enim *in appetitu naturali*, quo inclinatur *intellectus* in suum actum ».

Contra Gentiles, lib. III. cap. 89 : « Arguit Aristoteles in octavo Eudemicae Ethicae per hunc modum : hulus quod aliquis intelligat, consilietur, eligat et velit, oportet aliquid esse causam... Si autem est causa eius aliud consilium, et alia voluntas praecedens, cum non sit procedere in his in infinitum, oportet de-

(1) Voir *L'Intellectualisme de la morale thomiste*, dans les *Xenia thomistica*, t. I. p. 412, note 4, Rome, 1924.

Digitized by Google

venire ad aliquod primum. Huiusmodi autem primum oportet esse aliquid quod melius est ratione. Nihil autem est melius intellectu et ratione nisi Deus. Est igitur Deus primum principium nostrorum *consiliorum* et *voluntatum.* »

Prima pars, q. 82, art. 4 ad 3 um : « Non oportet procedere in infinitum,sed statur in *intellectu* sicut in primo. Omnem enim voluntatis motum necesse est quod praecedat apprehensio, sed non omnem apprehensionem praecedit motus voluntatis ; sed principium *consiliandi* et intelligendi est aliquod *intellectivum* principium altius intellectu nostro, quod est Deus, ut etiam Aristoteles dicit in 7 Ethicorum ; et per hunc modum ostendit quod non est procedere in infinitum. »

De malo, q. 6 circa med. : « Quantum ad exercitium actus... cum voluntas se consilio moveat ;... non ex necessitate voluntas seipsam movet. Sed cum voluntas non semper voluerit consiliari, necesse est quod ab aliquo moveatur ad hoc quod velit consiliairi, et si quidem a seipsa, necesse est iterum quod motum voluntatis praecedat consilium, et consilium praecedat actus voluntatis ; et cum hoc in infinitum procedere non possit, necesse est ponere quod quantum ad primum motum voluntatis moveatur *voluntas* cuiuscumque non semper actu volentis, ab aliquo exteriori, cuius instinctu *voluntas* velle incipiat. Posuerunt ergo quidam quod iste instinctus est a corpore caelesti. Sed hoc esse non potest. Relinquitur ergo, sicut concludit Aristoteles in capite de bona fortuna,quod id quod primo movet *voluntatem* et *intellectum* sit aliquid supra voluntatem et intellectum, scilicet Deus ».

Ia IIae, q. 9, art. 4 : « Quantum ad exercitium actus, necesse est ponere *voluntatem* ab aliquo principio exteriori moveri... Et quidem ipsa movet seipsam ; ... hoc autem non potest facere nisi consilio mediante... Et si quidem ipsa moveret seipsam ad volendum, oportuisset quod mediante consilio hoc ageret ex aliqua voluntate praesupposita. Non autem est procedere in infinitum. Unde necesse est ponere quod in primum motum voluntatis *voluntas* prodeat ex instinctu alicuius exterioris moventis, ut Aristoteles concludit in quodam capite Ethicae Eudemicae ».

On voit le changement opéré dans les formules. D'après les trois premiers textes, mais surtout d'après celui de la *Prima pars*, c'est sur l'intelligence qu'agit d'abord le premier moteur des actes humains (1) ; tandis que dans le *De malo* et la *Prima secundae*, c'est sur la volonté qu'il est censé agir d'abord ; cette formule sera d'ailleurs maintenue (2). Encore une fois, si le *De malo* était antérieur à la

(1) C'est dans la *Somme contre les Gentils*, qu'apparaît pour la première fois le texte de la Morale à Eudème, qui, sous un titre ou l'autre, sera reproduit dans tous les ouvrages ultérieurs de saint Thomas. Son absence du *De Veritate* permet, sans doute, de conclure que le chapitre 89 du livre III de la *Somme contre les Gentils* est postérieur à la question XXII du *De Veritate*, discutée en 1258. — Ces pages étaient imprimées quand nous avons eu connaissance du bel article du R. P. Deman, O. P., *Le « liber de bona fortuna » dans la théologie de S. Thomas d'Aquin*, dans la *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, janvier 1928, p. 38-58 ; nous ne pouvons qu'y renvoyer le lecteur.

(2) « Primus *voluntatis* actus ex rationis ordinatione non est,sed ex instinctus naturae aut superioris causae, ut supra dictum est, et ideo non oportet quod

Digitized by Google

Prima pars, nous retrouverions une incompréhensible incohérence dans le développement du formulaire chez saint Thomas. Tout devient normal, si le *De malo* est postérieur à la *Prima pars*.

III. La théorie de la liberté humaine.

Saint Thomas étudie la liberté à six reprises différentes. Éliminons le *Commentaire des Sentences*, qui n'offre rien d'utile à notre dessein. Un simple coup d'œil permet de répartir en deux groupes les cinq autres ouvrages : le *De veritate*, la *Summa contra Gentiles* et la *Pars prima* d'un côté ; et de l'autre le *De malo* et la *Prima secundae*. Notre but, ici, n'est que de prouver l'antériorité de la *Prima pars* sur le *De malo*. Or, cette conclusion saute aux yeux.

Dans les trois premiers ouvrages, c'est sur un même plan qu'est construite la théorie : puisque l'on parle et de libre « volonté » et de libre « arbitre », il y a lieu d'envisager séparément ces deux problèmes : la volonté choisit-elle librement ; le jugement pratique ou l'« arbitrium » qui précède le choix, est-il libre aussi? De fait, en chacun de ces trois ouvrages, sant Thomas étudie successivement l'une et l'autre de ces questions (1).

Lisons, après ceci, la question VI du *De malo*. La structure est toute différente : la distinction a disparu entre la « volonté » et l'« arbitre », et une nouvelle distinction la remplace : liberté d'exercice et liberté de spécification. Sans doute, les deux distinctions s'emboitent assez bien : la liberté d'exercice regarde la volonté ; la liberté de spécification intéresse davantage la raison ou l'« arbitre » qui spécifie la direction que doit prendre la volonté ; aussi bien, ne parlons-nous pas d'une opposition de doctrine. Il n'en est pas moins évident que les cadres et les formules ont varié pour faire place à cette question VI du *De malo*, chef-d'œuvre de doctrine et de structure qui n'a guère son égal dans toute l'œuvre de saint Thomas. Il est d'ailleurs aisé de voir que les questions IX et X de la *Prima secundae* ne sont que la mise en valeur, par le détail, des richesses condensées dans la question VI du *De malo*. (2)

Supposons un instant que le *De malo* soit antérieur à la *Prima pars*. Comment comprendre qu'après un exposé aussi synthétique et aussi profond que celui du *De malo*, saint Thomas en soit revenu,

in infinitum procedatur ». *Ia IIae*, q. 17, art. 5 ad 3um.— « Cum hoc non procedat in infinitum, oportet quod finaliter deveniatur ad hoc quod *liberum arbitrium* hominis moveatur ab aliquo exteriori principio, quod est supra mentem humanam, scilicet a Deo, ut etiam Philosophus probat in capite de bona fortuna ». *Ia IIae*, q. 109 art. 2 ad 1um. On sait que pour saint Thomas, le libre arbitre est, non point la raison, mais la volonté.

(1) *De Veritate*, q. 22, art. 5-6 ; et q. 24, art. 1-2. — *Summa Contra Gentiles*, lib. II, cap. 47 et cap. 48. — *Ia pars*, q. 82, art. 1 et q. 83, art. 1.

(2) Nous devons nous en tenir ici à ces brèves indications. Nous reprenons « ex professo » le problème dans notre étude sur *Le libre arbitre chez saint Thomas d'Aquin* qui paraîtra incessamment dans la *Revue thomiste*.

Digitized by Google

dans la *Prima pars* aux divisions et aux formules du *De veritate*, et que, dès le début de la *Prima secundae*, disant définitivement adieu au *De veritate*, il reprenne la voie tracée par le *De malo*? Pourquoi, par exemple, après avoir distingué si heureusement, dans le *De malo*, la liberté de spécification et la liberté d'exercice, n'utilise-t-il pas ce progrès doctrinal dans la *Prima pars*, mais en revient-il simplement à l'exposé du *De veritate*?

Supposons, au contraire, que le *De malo* soit postérieur à la *Prima pars* : tout est logique et harmonieux dans le développement de la pensée : sortie d'un jet du génie de saint Thomas, la question VI du *De malo* tranche nettement avec les ouvrages qui précèdent, y compris la *Prima pars* et prépare d'ultérieurs développements, ceux que l'on constate dans la *Prima secundae*.

Mais c'est là une nouvelle thèse qu'il nous reste à démontrer : l'antériorité du *De malo* sur la *Prima secundae* (1).

Article II. La question DE MALO *est antérieure à la* PRIMA SECUNDAE.

C'est ce qu'établissent les textes suivants : ici, le texte du *De malo* se rapproche des premiers ouvrages de saint Thomas, tandis que la *Prima secundae* présentera des solutions plus parfaites ; d'où nous inférerons que le *De malo* est antérieur à la *Prima secundae*.

I. Le péché d'ivresse est-il mortel?

Le *Commentaire des Sentences* (1254-1256) suppose qu'il n'est que véniel. Un péché qui, de soi, n'est que véniel peut, écrit saint Thomas, devenir mortel, si l'on s'y attache tellement qu'on y place sa fin dernière, au mépris de la vraie fin qui est Dieu. L'on a un signe manifeste de cet attachement, si l'on en arrive à ne pouvoir s'abstenir d'un acte, même si Dieu le défendait. Or, comme exemple, saint Thomas cite le cas des ivrognes invétérés qui ne vivent que pour leur passion. Aux yeux donc de saint Thomas, le cas isolé d'ivresse est considéré comme faute légère.

« Huiusmodi complacentiae expressissimum signum est, quando aliquis alicui rei etiam non prohibitae tantum adhaeret ut sentiat, si etiam esset prohibita, illam se non relicturum ; ut praecipue patet in quibusdam ebriosis qui totam vitam suam in vino posuerunt ». *In II Sent.*, dist. 24, q. 3, art. 6.

Le *De malo* reprend la même doctrine. Un cas isolé d'ivresse n'est que péché véniel. Et même, la simple fréquence, de soi, n'est que légère. Mais « per accidens », elle peut impliquer une faute grave, si l'on en arrivait à être tellement attaché au vin que l'on continuerait à s'y adonner, si même Dieu le défendait.

(1) Nous pourrions en confrontant la q. VI du *De malo*, avec la *Ia IIae*, q. IX et X relever des indices en faveur de cette thèse ; mais ils nous semblent trop tenus et exigeraient de trop longs développements. Aussi bien, est-ce par d'autres séries de textes que nous allons prouver cette thèse.

Digitized by Google

« Multoties inebriari non est circumstantia constituens speciem peccati ; et ideo sicut semel inebriari est peccatum veniale, ita et multoties inebriari, per se loquendo. Per accidens autem et dispositive multoties inebriari potest esse peccatum mortale, puta si ex consuetudine in tantam complacentiam ebrietatis perduceretur, quod etiam divino praecepto contempto inebriari proponeret. » *De malo*, q. 2, art. 8, ad 3um.

Et plus loin, dans cette même question *De malo* : l'ivresse détourne l'intelligence de la pensée de Dieu, puisqu'elle prive l'homme de sa raison. Mais comme on n'est pas obligé d'orienter à tout instant sa pensée vers Dieu, l'ivresse, de soi, n'est pas faute grave. Elle ne l'est que si elle devient habituelle : car se mettre habituellement en état d'ivresse, c'est ne se préoccuper aucunement d'orienter ses pensées vers Dieu : ce qui inclut le mépris d'un devoir grave. On le voit, les formules et les raisons se séparent, plus ici que dans le texte précédant, de celles du *Commentaire des Sentences* ; mais la solution est la même : le cas isolé d'ivresse ne constitue qu'une faute vénielle.

« Ebrietas, quantum in se est, avertit rationem a Deo in actu, ut scilicet ratio, ebrietate durante, non possit in Deum converti. Et quia homo non tenetur rationem suam semper in Deum convertere actu, propter hoc non semper est peccatum mortale ; sed quando homo assidue inebriatur, videtur quod non curat quod ratio sua convertatur ad Deum ; et in statu tali ebrietas est peccatum mortale ; sic enim videtur quod conversionem rationis ad Deum contemnat propter delectationem vini ». *De malo*, q. 7, art. 4, ad 1um.

Qu'on lise maintenant la *Prima secundae*. Il y est dit formellement que l'ébriété, comme telle, est faute grave. Il est, en effet, directement contraire à la vertu que l'homme, sans nécessité, se prive de la raison, c'est-à-dire d'une faculté par laquelle il s'oriente vers Dieu et peut éviter bien des fautes. L'ébriété ne devient faute vénielle que par ignorance ou faiblesse.

« De ebrietate dicendum est quod secundum suam rationem habet quod sit peccatum mortale. Quod enim homo absque necessitate reddat se impotentem ad utendum ratione per quam homo in Deum ordinatur et multa peccata occurrentia vitat, ex sola voluptate vini, expresse contrariatur virtuti. Sed quod sit peccatum veniale, contingit propter ignorantiam quandam vel infirmitatem ». *Ia IIae*, q. 88, art. 5, ad 1um.

Et cette solution est maintenue dans la *Secunda secundae*. L'ivresse est faute grave ; car en se privant de l'usage de la raison, on se prive du moyen de pratiquer la vertu, d'éviter le péché, et ainsi on s'expose au danger de pécher.

« Ebrietas est peccatum mortale ; quia secundum hoc homo volens et sciens privat se usu rationis quo secundum virtutem operatur et peccata declinat ; et sic peccat mortaliter, periculo peccandi se committens... Unde ebrietas, per se loquendo, est peccatum mortale ». *IIa IIae*, q. 150, art. 2.

Supposons que le *De malo* soit postérieur à la *Prima secundae* et antérieur à la *Secunda secundae*, on assisterait à cette inconsistance : la *Prima secundae* s'éloigne de la solution du *Commentaire des Sen-*

Digitized by Google

tences et le motif en est donné : on s'expose au danger de pécher. Le *De malo* n'estimerait plus ce motif, et en reviendrait à la solution plus large du *Commentaire*. Après quoi, dans la *Secunda secundae*, saint Thomas se repentirait de ce retour à l'indulgence et se corrigerait, une seconde fois, dans le sens de la *Prima secundae*.

Supposons que le *De malo* soit postérieur à la *Secunda secundae* elle même. On en arriverait à cette autre anomalie. Après avoir, à deux reprises (dans la *Prima secundae* et dans la *Secunda secundae*) insisté sur le danger de pécher qu'inclut tout acte d'ivresse, saint Thomas en viendrait, dans le *De malo*, à nier ce danger ou du moins à estimer qu'il n'est point chose grave ; et, ce qui plus est, la première fois où, dans le *De malo*, il traite la quesiton, il s'inspirerait de la formule même employée dans le *Commenaire des Sentences*, réagissant ainsi violemment contre toutes ses assertions antérieures.

Toute anomalie disparaît, si on place le *De malo* avant la *Prima secundae*. La première réponse du *De malo* s'inspire, comme c'est naturel d'ailleurs, des formules mêmes du *Commentaire des Sentences*. La seconde réponse apporte comme motif que l'homme se prive de l'usage de la raison ; mais cette privation n'apparaît d'abord à saint Thomas que comme une chose légère. A la réflexion toutefois, apparaît mieux le danger de péché qui lui est inhérent ; et de la sorte la *Prima secundae* souligne, une première fois, la gravité morale d'un acte qui constitue un danger de péches graves. Et cette solution, bien mûrie, est reprise dans la *Secunda secundae*.

II. Dieu peut-il dispenser des préceptes de la seconde table du Décalogue ?

Dans le *Commentaire des Sentences*, saint Thomas enseigne que si Dieu ne peut dispenser des préceptes de la première table, qui se rapportent directement à Lui, il peut dispenser de ceux de la seconde table, qui visent directement le prochain.

« Contra praecepta primae tabulae, qui ordinant immediate in Deum, Deus dispensare non potest ; sed contra praecepta secundae tabulae, quae ordinant immediate in proximum, Deus potest dispensare » *In I Sent.*, dist. 47, art. 4.

Le *De malo* reprend la même théorie.

« Potest Deus, ut Bernardus dicit (De praecepto et dispensatione), dispensare in praeceptis secundae tabulae, per quae homo immediate ordinatur ad proximum : bonum enim proximi est quoddam bonum particulare. Non autem potest dispensare in praeceptis primae tabulae, per quae homo ordinatur in Deum, qui a seipso alios non potest avertere ; non enim potest negare seipsum, ut dicitur II ad Tim. 2 ». *De malo*, q. 3, art. 1 ad 17um.

Or, la *Prima secundae* dit explicitement que Dieu ne peut dispenser d'aucun précepte du Décalogue : Les préceptes de la première table contiennent l'intention du Législateur divin quant à la fin dernière elle-même ; ceux de la seconde contiennent l'intention de Dieu, quant à la justice qui règle les rapports des hommes entre eux. Or Dieu ne peut pas plus dispenser des préceptes de la seconde table que de ceux de la première ; car Dieu ne peut se renier soi-mê-

Digitized by Google

me ; or il le ferait s'il dérogeait à l'ordre de la justice qui est basé sur sa propre essence.

« Sicut Apostolus dicit II ad Tim. 2. « Deus fidelis permanet, negare seipsum non potest » ; negaret autem seipsum, si ordinem suae justitiae auferret, cum ipse sit sua justitia ; et ideo in hoc Deus dispensare non potest ut homini liceat non ordinate se habere ad Deum, vel non subdi ordini iustitiae eius, etiam in his secundum quae homines ad invicem ordinantur. » *I^a*, q. 100, art. 8 ad 2um, coll. corp. art.

Autant l'évolution de la pensée et des formules est normale, si le *De malo* précède la *Prima secundae*, autant elle est étrange dans l'hypothèse contraire (1).

III. D'où vient que le bien et le mal sont spécifiquement distincts dans l'ordre moral, et non dans l'ordre physique ?

Dans les choses du monde physique, le bien et le mal ne sont pas des différences spécifiques : une bonne liqueur n'est pas, semble-t-il, spécifiquement différente d'une mauvaise liqueur. Pourquoi, dans l'ordre moral, une bonne action est-elle spécifiquement différente d'une action mauvaise ?

C'est que, répond le *Commentaire des Sentences*, dans l'ordre moral seul, la spécification ou la forme de la volonté, cause efficiente de l'acte humain, s'identifie avec la fin, c'est-à-dire le bien que poursuit la volonté ; et tel n'est pas le cas des agents physiques.

« Finis est forma voluntatis, secundum quam operatio humana dicitur ; et ideo, bonum et malum differentiae essentiales et specificae in genere humanorum actuum sunt, sicut et aliae actiones differunt secundum diversas formas agentium ; et ideo non est similis ratio de istis actionibus et de aliis ». *In II Sent.*, dist. 40 art. 1 ad 5um.

Cette réponse se retrouve dans la *Prima pars*.

« Bonum et malum non sunt differentiae constitutivae nisi in moralibus quae recipiunt speciem ex fine qui est objectum voluntatis, a quo moralia dependent. Et quia bonum habet rationem finis, ideo bonum et malum sunt differentiae specificae in moralibus ». *I^a*, q. 48, art. 1 ad 2um.

Le *De malo* ne dit pas autre chose.

« Bonum habet rationem finis ; unde finis, in quantum huiusmodi, est obiectum voluntatis. Et quia moralia a voluntate dependent, inde est quod bonum et malum in moralibus specie differunt ; non autem sic est de aliis ». *De malo*, q. 2, art. 4 ad 10um.

Or, la *Prima secundae* change d'attitude. Ici, l'opposition disparaît entre les choses physiques et les choses morales : c'est pour la même raison que, dans les unes et dans les autres, le bien et le mal sont des différences spécifiques.

Nous avons expliqué ailleurs (2) la raison de ce changement des

(1) Voir *Le droit naturel chez saint Thomas et ses prédécesseurs*, dans les *Ephemerides Theologicae Lovanienses*, 1926, t. V, p. 172-174.

(2) Voir *Les éléments de la moralité des actes chez saint Thomas*, dans la *Revue néo-scolastique de Philosophie*, 1922, t. XXIV, p. 302-303.

Digitized by Google

formules. Dans ses premiers ouvrages, saint Thomas disait que les activités naturelles diffèrent selon la forme des agents. Il en déduisait que l'acte moral, se spécifiant par la forme de la volonté, qui est l'agent de l'acte moral, se définit par le bien. Or, dans la *Prima secundae*, creusant ce même principe, il en arrive logiquement à cette formule plus synthétique : toute activité, naturelle ou morale, se définit par la forme même de l'être : forme naturelle dans les êtres physiques, forme rationnelle ou raison dans les êtres rationnels.

« Etiam in rebus naturalibus bonum et malum quod est secundum naturam et contra naturam, diversificant speciem naturae : corpus enim mortuum et corpus vivum non sunt eiusdem speciei ; et similiter bonum, inquantum est secundum rationem, et malum, in quantum est praeter rationem, diversificant speciem moris ». *Ia IIae*, q. 18, art. 5. ad 1um coll. corp. art.

Derechef, si le *De malo* suit la *Prima secundae*, comprend-on qu'après avoir trouvé cette formule si compréhensive et si simple de la *Prima secundae*, il en revienne, pour répondre à cette même question, à la formule moins parfaite de la *Prima pars* et du *Commentaire des Sentences* ? (1).

Article III. De quelle année date la question De Malo ?

Nous venons d'établir que le *De malo* est postérieur à la *Prima pars* et antérieur à la *Prima secundae* (2).

Pourrait-on préciser et fixer l'année même de sa rédaction ?

Une chose est certaine : le *De malo* a été rédigé au plus tôt en 1266. Deux faits le prouvent. Comme le remarque le R. P. Pelster, la première question *De malo* cite à plusieurs reprises le *Commentaire de Simplicius sur les Catégories* ; or, d'après ce qu'a établi Mgr Grabmann, la traduction qu'en fit Guillaume de Moerbeke ne fut achevée qu'en mars 1266. Le *De malo* est donc postérieur à cette date (3).

(1) Nous nous bornerons ici à mentionner une quatrième série de textes, relative à l'influence mutuelle de l'acte interne et de l'acte externe. Le *De malo*, q. 2, art. 2-3, perfectionne le *Commentaire des Sentences*, lib. II, dist. 40, art. 3 ; mais à son tour, il est perfectionné par la belle synthèse de la *Prima secundae*, q. 20, art. 1-4. Voir *Les éléments de la moralité des actes*, dans la *Revue néo-scolastique*, 1923, t. XXV, p. 36-47.

(2) Comme nous n'avons pas trouvé de texte utile à notre dessein dans les dernières questions du *De malo*, mais seulement dans les q. 2 et 7, nous ne pouvons évidemment conclure que tout le *De malo* soit antérieur à toute la *Prima secundae*.

(3) Grabmann, *Forschungen über die lateinischen Aristoteles- Uebersetzungen des* XIII. *Jahrhunderts*, dans les *Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters*, 1916, t. XVII, p. 147-148 ; *Einführung in die Summa Theologiae*, *op. cit.*, p. 21 ; Birkenmajer, *art. cit.* du *Philosophisches Jahrbuch*, 1921, p. 46 ; Pelster, *Beiträge zur Chronologie der Quodlibeta des hl. Thomas von Aquin*, dans le *Gregorianum*, 1927, t. VIII, p. 537, note 2. — *De malo*, q. 1, art. 1 ad 2um, 7um, 11um.

Digitized by Google

De plus, le *De malo*, q. 6, cite le *De bona fortuna*. Or, d'après les recherches de Mgr Pelzer, cet opuscule date des environs de 1266. (1)

Peut-on préciser davantage ?

Le R. P. Mandonnet a établi que les *Questions quodlibétiques* I-VI de saint Thomas ont été tenues à Paris, lors de son second séjour, du début de 1269 à Pâques 1272 (2). Or, nous avons la bonne fortune de rencontrer dans le *Quodlibet I* deux textes qui s'insèrent dans deux des séries étudiées plus haut.

Dieu peut-il dispenser des préceptes de la seconde table du Décalogue ? Oui, répond saint Thomas au *Quodlibet I*, article 8.

« Dicit Bernardus quod contra praecepta primae tabulae non potest dispensare nec Deus nec homo ; contra praecepta autem secundae tabulae potest dispensare Deus, sed non homo ».

Cette solution, on s'en souvient, se retrouve encore dans le *De malo* tandis que la *Prima secundae* affirme que Dieu même ne peut dispenser d'aucun précepte du Décalogue.

La confrontation de ces trois lignes du *Quodlibet I* avec le *De malo* ne permet pas de déterminer si le *De malo* lui est antérieur ou postérieur ; mais la comparaison de ce même texte avec la *Prima secundae* permet d'affirmer que le *Quodlibet I* est antérieur à ce dernier ouvrage.

Autre question traitée dans le *Quodlibet I* : le premier moteur des actions humaines agit-il d'abord sur l'intelligence, ou sur la volonté ? Voici la réponse du *Quodlibet I*, art. 7.

« Deus cor hominis interius movet ad bonum... Et quod hoc necessarium sit, probat Philosophus in quodam capite de bona fortuna. Hoc enim agit voluntate ; voluntatis autem principium est electio, et electionis consilium. Si autem quaeratur qualiter consiliari incipiat, non potest dici quod ex consilio consiliari inceperit, quia sic esset in infinitum procedere. Unde oportet aliquod exterius principium esse quod moveat mentem humanam ad *consiliandum* de agendis. Hoc autem oportet esse aliquod melius humana mente. Non ergo est corpus caeleste, quod est infra intellectualem virtutem, sed Deus, ut Philosophus ibidem concludit. »

Comparez ce texte avec les textes parallèles cités plus haut. Dans la *Prima pars*, q. 82, art. 4, c'est sur l'intelligence que le premier moteur agit ; dans le *De malo*, q. 6 et la *Prima secundae*, q. 9, art. 4, c'est sur la volonté. Or, le *Quodlibet I*, art. 7, en est encore à la solution de la *Prima pars*. C'est dire que le *Quodlibet I* est antérieur, non seulement à la *Prima secundae*, mais encore au *De malo*.

(1) PELZER, *Les Versions latines des ouvrages de morale, conservés sous le nom d'Aristote, en usage au* XIIIe *siècle*, dans la *Revue néo-scolastique de Philosophie*, 1921, t. XXIII, p. 317-321. PELSTER, *art. cité*, p. 534 et note 3.

(2) MANDONNET, *Siger de Brabant et l'Averroïsme latin au* XIIIe *siècle*, p. 85 et ss. Paris, 1911. — *Saint Thomas créateur de la Dispute quodlibétique*, dans la *Revue des Sciences philosophiques et théologiques*, 1926, t. XV, p. 479-487.

Digitized by Google

L'important est de savoir en quelle année fut disputé le *Quodlibet I*.

Mandonnet, Destrez et Synave fixent le *Quodlibet I* à Pâques 1269 (1). Cette opinion ne nous paraît pas infirmée par les arguments que, tout récemment, le R. P. Pelster émettait en faveur de la date de Pâques 1271 (2).

(1) MANDONNET, *Siger de Brabant et l'Averroisme latin au* XIIIe *siècle*. 1ere partie, p. 85-87. Louvain, 1911 ; *Chronologie des questions disputées de saint Thomas d'Aquin*, dans la *Revue Thomiste*, 1918, t. XXIII, p. 276 note 2 ; p. 362 ; *Saint Thomas d'Aquin, créateur de la Dispute quodlibétique*, dans la *Revue des Sciences philosophiques et théologiques*, 1926, t. XV p. 479-487 ; DESTREZ, *Les disputes quodlibétiques de saint Thomas d'après la tradition manuscrite*, dans les *Mélanges thomistes* (1923), p. 51 ; SYNAVE, *L'ordre des quodlibets VII à XI de s. Thomas d'Aquin*, dans la *Revue thomiste*, 1926, t. XXXI, p. 47.

(2) En 1925, le R. P. PELSTER proposait, pour le *Quodlibet I*, la date de Noël 1269. (*La quaestio disputata de saint Thomas « De unione Verbi Incarnati »*, dans les *Archives de Philosophie*, 1925, t. III, p. 222 note 2). Mais dans l'article cité du *Gregorianum* (1927, t. VIII, p. 531-535), il croit que le *Quodlibet I* doit dater au plutôt de Pâques 1271. Pour étayer sa conclusion, le savant critique compare le *Quodlibet I*, art. 7, étudié plus haut ici-même, à la *I^a II^ae*, q. 109, art. 6 ; « utrum homo possit seipsum ad gratiam praeparare per seipsum absque exteriori auxilio gratiae ? » Il note, avec raison, que ces deux textes fournissent une solution beaucoup plus précise que les textes parallèles du *De Veritate*, q.24, art. 15 et du *II Sent.*, dist. 28, art. 4 ; mais il estime en outre que le *Quodlibet I* est postérieur à la *I^a II^ae*, q. 109. Il remarque d'abord que les citations scripturaires du texte de la *I^a II^ae* sont beaucoup plus proches du *De Veritate* que ceux du *Quodlibet I* : n'est-ce pas un indice que la *I^a II^ae* est, elle-même, plus proche du *De Veritate* que le *Quodlibet I* ? Ce qui frappe davantage l'auteur, c'est la manière dont saint Thomas cite le passage mentionné plus haut du *De bona fortuna*. La *Summa contra Gentiles*, lib. III, cap. 89, écrit ; « Aristoteles in octavo Eudemicae Ethicae » ; dans la *I^a II^ae*, q. 9, art. 4, on lit de même : « Aristoteles in quodam capite Ethicae Eudemicae ». Dans le *Quodlibet I*, art. 7 au contraire, nous lisons cette formule plus précise et plus récente : « Philosophus in quodam capite de bona fortuna » : n'est-ce pas l'indice que la *Quodlibet I* est postérieur à la *I^a II^ae* ? Mais, ce qui est plus, le *Quodlibet I* témoigne d'un progrès doctrinal sur tous les ouvrages antérieurs y compris la *I^a II^ae*. L'opposition au pélagianisme n'était marquée que par une phrase dans la *Summa contra Gentiles* (lib. III, cap. 150) ; la *I^a II^ae* est même muette à cet égard ; mais le *Quodlibet I* exprime ouvertement son opposition contre toutes ses concessions antérieures. Tandis que la *I^a II^ae*, q. 109, art. 6 se contente d'écrire : « oportet praesupponi auxilium Dei *interius* animum moventis », le *Quodlibet I* dit explicitement : « indiget (homo) auxilio divino non solum quantum ad *exteriora* moventia....., sed etiam quantum ad *interiorem* motum ». Et le savant critique de conclure qu'il peut, avec beaucoup de vraisemblance, affirmer que le *Quodlibet I* est postérieur à la *I^a II^ae*. — Nous ne pouvons, dans cette simple note, qu'indiquer les réponses à faire. Que Saint Thomas, en rédigeant la *I^a II^ae*, ait eu recours à la

Digitized by Google

Si le *Quodlibet I* date de Pâques 1269, voici comment nous pourrions nous représenter l'activité littéraire de saint Thomas aux environs de 1270. La *Prima pars* avait été rédigée en Italie. Le fait qu'elle ne cite ni le Commentaire de Simplicius sur les Catégories, ni l'opuscule *De bona fortuna* suggère l'idée que la *Prima* est plus proche de 1265 que le 1269 (1). De retour à Paris au début de 1269, saint Thomas n'avait pas encore commencé la I^a II^{ae}, et même il ne se mit pas de suite à l'œuvre. Il voulut au préalable discuter les grandes

documentation du *De Veritate*, cela n'insinue aucunement que le *Quodlibet I* n'existât point. Supposons, en effet, que le *Quodlibet I* existât : saint Thomas, constatant que son *Quodlibet I* était assez pauvre de références, désireux d'ailleurs de corriger ses vues imprécises émises dans le *De Veritate*, aura, tout naturellement, eu recours à ce dernier ouvrage, qu'il aura eu sous les yeux, en même temps que le *Quodlibet I*, pour rediger son article de la *Somme*.— Quant à la dénomination *De bona fortuna* qui serait absente de la I^a II^{ae}, et qui n'apparaîtrait pour la première fois que dans le *Quodlibet* I, la réponse est aisée. Cette formule se retrouve dans la I^a II^{ae} elle même, et cela dans cette même q. 109 (art. 2 ad 1 um) où Saint Thomas (art. 6) traite notre question. Il y a plus: l'expression se retrouve déjà dans le *De Malo*, q. 6, qui, de l'avis du R. P. Pelster lui-même, est antérieur à la I^a II^{ae}. — Reste le progrès doctrinal, réalisé dans le *Quodlibet I*. En écrivant : « non solum... sed etiam », le *Quodlibet I* réagit. Mais contre qui ou contre quel ouvrage ? Contre la I^a II^{ae} ? Non certes. La I^a II^{ae} dit simplement que l'homme a besoin d'une motion intérieure. Si dans le *Quodlibet*, S. Thomas voulait réagir contre cette assertion, il aurait du écrire : l'homme a besoin, non seulement d'une motion intérieure, mais encore d'une motion extérieure. Or, c'est le contraire qu'on y lit. Contre quel ouvrage réagit donc le *Quodlibet I* ? La réponse s'impose : contre le *De Veritate*. Dans ce dernier écrit, Saint Thomas avait dit qu'il faut à l'homme un secours divin, soit extérieur, soit intérieur, soit l'un et l'autre. Le *Quodlibet I* corrige cette imprécision : le secours extérieur ne suffit pas, le secours intérieur est nécessaire. — S'il y a progrès doctrinal, c'est bien plutôt dans la I^a II^{ae}. Car dans le *Quodlibet I*, il se contente, pour appuyer sa thèse, de citer l'argument du *De bona fortuna*. La I^a II^{ae}, ayant déjà utilisé le texte plus haut (q. 9 art. 4) recourt à un argument personnel, plus abstrait et plus simple à la fois — ce qui, chez saint Thomas, est un signe incontestable de progrès dans la pensée : « cum secundum ordinem agentium sive moventium, sit ordo finium, necesse est quod ad ultimum finem convertatur homo per motionem primi moventis » (q. 109, art. 6). Si le *Quodlibet I* était postérieur à la I^a II^{ae}, pourquoi saint Thomas aurait-il abandonné ce bel argument et se fût il contenté d'une autorité, fût-ce celle d'Aristote ? — Un dernier mot. Si le *Quodlibet I* est de 1271, de quand fera-t-on dater le *De malo* ? Le *Quodlibet I*, nous l'avons dit, semble bien antérieur au *De malo*. Va-t-on reléguer le *De malo* en fin 1271 et en 1272 ? Et si le *De malo* est lui même antérieur à la I^a II^{ae}, quand saint Thomas trouvera-t-il le temps de rédiger toute la *Secu dâ pars* et le reste ?

(1) On peut voir dans GRABMANN (*Einführung in die Summa Theologiae des hl. Thomas von Aquin*, p. 18. Fribourg, 1919) les diverses opinions des savants sur ce point.

Digitized by Google

questions relatives à la moralité des actes ; et conformément à l'habitude du temps (1), il traita la question de la moralité des actes en fonction du mal moral. De là, les deux premières questions du *De malo* rédigées sans doute peu après le *Quodlibet I*. Nous rejoignons ainsi la thèse du R. P. Synave qui date de 1269 les deux premières questions du *De malo* (2). En 1270, et c'est encore ce qu'a établi le même auteur (3), saint Thomas fut distrait de son exposé par sa discussion avec les Averroïstes au sujet du libre arbitre. De là, la q. 6 *De malo*. La q. 6 est antérieure, nous l'avons vu, à la q. 9 et 10 de la *Prima secundae* et la q. 7 *De malo* antérieure à la q. 88 de ce même ouvrage. Pourrait-on affirmer que ,sans attendre la dernière question de *De malo* (q. 16), saint Thomas s'était mis à la rédaction de la *Prima secundae*? Ce qui nous fait hésiter, c'est la confrontation du *De virtutibus in communi* avec la *Prima secundae*, q. 55 et suivantes. Il nous paraît que cette question disputée est, littérairement et doctrinalement, beaucoup plus proche de la *Prima secundae* que la question *De malo* et que d'autre part, on ne peut guère la placer après les questions parallèles de la *Somme* ; nous en ferions volontiers un écrit contemporain, sinon immédiatement antérieur (4). Dans cette hypothèse, saint Thomas n'aurait commencé la rédaction de la *Prima secundae* qu'après le *De malo* et au cours des cinq questions quodlibétiques sur les vertus : nous serions ainsi reportés au cours de l'année 1271.

Mais ce sont là des précisions subsidiaires. L'essentiel de ces pages était de montrer que, pour une bonne partie au moins, la question *De malo* est antérieure à la *Prima secundae* et que dès lors ce dernier ouvrage présente la pensée définitive de saint Thomas sur d'importantes questions de morale fondamentale.

Louvain. DOM ODON LOTTIN, O.S.B.

(1) Voir notre étude sur *Les éléments de la moralité des actes chez saint Thomas d'Aquin*, dans la *Revue néo-scolastique de Philosophie*, 1922, t. XXIV, p. 62-63.

(2) SYNAVE, *Le problème chronologique des questions disputées de saint Thomas d'Aquin*, dans la *Revue thomiste*, 1926, t. XXXI, p. 158.

(3) *Bulletin thomiste*, 1926, t. III,p. [8], note 1 : texte cité au début de cette étude. — On peut remarquer à ce sujet que, dans la q. III *De malo*, art. 3, saint Thomas avait déjà abordé le problème de la liberté. Or, son argumentation est littérairement très apparentée avec la *Ia Pars*, q. 82, art. 2 et avec le *Peri Hermeneias*, lib. I, lect. 14, n° 24 (ce qui nous porte à croire que ce dernier ouvrage est antérieur à la q. 6 du *De malo*, et dès lors se rapproche plus de 1269 que de 1270). Pourquoi le *De malo* reprend-il une seconde fois, à la q. 6, le même problème, si saint Thomas n'y a pas été amené par une circonstance extrinsèque, telle une discussion avec des négateurs du libre arbitre ?

(4) Nous ne pouvons songer à indiquer ici les motifs de notre opinion, qui s'appuie sur une comparaison minutieuse de plusieurs textes.

Digitized by Google

Correspondance

L'ouvrage paru dans la *Bibliothèque de la Revue d'histoire ecclésiastique*, sous le titre *Les Commentaires de Jean Duns Scot sur les quatre livres des Sentences*, me contraint à donner quelques mots d'explication, que la Rédaction a bien voulu me permettre de publier ici. Étant donné que l'auteur, Ch. Balić, a mis son livre à la disposition des éditeurs de la *Bibliothèque* et dès lors en autorise en quelque façon la publication, il me paraît juste de n'adresser ma réplique qu'à lui.

Dans la *Zeitschrift für kath. Theologie* (1927, t. LI, p. 65-80), j'ai publié un article intitulé : *Duns Scotus nach englischen Handschriften*, où je renvoyais à un article de B. dans la RHE. (1926, t. XXII, p. 551-566) et communiquais quelques résultats de mes recherches. Dans cet article je déclare, touchant les mss de Scot (p. 66), que grâce à l'obligeance des bibliothécaires, j'ai pu déjà durant l'été de 1924 (!) étudier les matériaux anglais utilisés par B. Un peu plus loin (p. 72), je dis encore textuellement ceci : J'ai comparé le texte et le commencement des Questions (dans le Cod. Fol. 69 de Worcester et le texte imprimé à Paris 1517 et 1518) et j'ai fait également, pour *chaque* livre, la collation de plusieurs passages ; aussi puis-je donner une réponse voisine de la vérité, quoiqu'il faille s'attendre encore, sur des points particuliers, à des surprises, étant donné l'état fort complexe de la tradition.

Par contre, B., qui connaît parfaitement ces déclarations, affirme dans son livre : 1. (p.xv) que, durant l'été de 1926 (!), j'ai eu l'occasion de vérifier les données qu'il avait fait connaître dans son article ; — 2. (p. 51) que dans tout mon article je parle comme si je n'avais été en Angleterre que durant l'été de 1924 ; qu'il sait néanmoins que, trois mois après la publication de son propre article, j'ai examiné à Worcester même le ms. Fol. 39 ; — 3. (p. 50) que sur le Cod. Fol. 69 de Worcester, dont j'ai noté plusieurs fois l'importance et que j'ai décrit dans mon article (p. 69-72), je n'ai pas eu d'information directe. Et plus loin : « Malgré tout nous nous attendons à ce que l'on répète que l'on connaissait depuis longtemps toute l'importance du ms. de Worcester. Si nous voulions aller au fond des choses, nous verrions sans doute que l'objet de cette connaissance se limitait à l'existence du ms. et aux deux explicits publiés en 1906 par Kestell Floyer » ; — 4. (p. 55, 48) que, concernant l'affirmation que cod. Fol. 69 de Worcester et le texte imprimé de Paris concordent en substance, je ne m'appuie que sur le f. 63*r*, qu'il est à se demander, si j'ai examiné autre chose que les indications

Digitized by Google

numériques placés à la marge du feuillet (f° 63*r*) que je cite. En comparant entre elles ces assertions contraires, on voit clairement , que B. m'accuse non seulement d'avoir sciemment caché la réalité des faits, mais d'avoir formellement menti.

Contre ces imputations, je déclare et je me tiens prêt à démontrer sur le témoignage de Messieurs les Bibliothécaires et au moyen des lettres et des notices qui sont en ma possession : 1. qu'à une exception près, il n'y a dans mon article ni une phrase, ni un mot qui ne s'appuie sur les notes prises en 1924 ; l'exception concerne le cod. 300 (514) de Caius College à Cambridge, qui n'a rien à faire directement avec Scot et que B. ne mentionne même pas. Combien j'étais éloigné de vouloir cacher la réalité, je le fais bien voir en observant (p. 61) que le ms. a été découvert par C. Michalski, puisque je ne le savais que grâce à un billet placé dans le ms. Je n'avais par conséquent aucune raison de parler de mes recherches de 1926. Il est exact, comme a réussi à le découvrir B, qu'en 1926, j'ai eu entre les mains le Cod. Fol. 39 de Worcester ; j'ajoute qu'il en faut dire autant du Cod. Fol. 69. Mais aucun ms. d'Oxford contenant le Commentaire sur les Sentences ne m'est passé sous les yeux en 1926. J'ai consulté le Cod. Fol. 39 pour compléter sur quelques points mes notes de 1924 ; pas un mot cependant de ces notes complémentaires n'a passé dans mon article.

2. Je ne pouvais vérifier, en été de 1926, les résultats de l'article de B., puisque je ne l'ai examiné qu'en octobre, après mon retour en Hollande, et que très probablement il aurait été impossible de le trouver à Worcester.

3. Déjà durant la première semaine d'octobre 1924, j'ai étudié et partiellement copié, dans University College Gowerstreet à Londres, le Cod. Fol. 69, que, d'après B., je n'aurais même pas vu. Le défunt M. Seton l'avait emprunté, pour faire à son sujet quelques observations pour le compte d'autres personnes, dont l'attention avait été attirée sur ce ms. par mon article de 1923 (!). Tout lecteur qui lira la description que j'ai faite de ce ms. (p. 69-72), verra aussitôt combien absurde est l'assertion de B. d'après laquelle je n'en aurais eu aucune connaissance personnelle.

4. Je répète que j'ai copié le texte d'un grand nombre de questions dans les quatre livres du Cod. Fol. 69 ; qu'en outre, j'ai fait pour *chaque* livre diverses collations du texte et qu'en dehors des quelques rares exceptions signalées, je n'ai pas trouvé de divergence qui dépassât l'importance d'une simple variante. Toute cette documentation est encore en ma possession. Je ne dis en aucune façon que ma conclusion s'appuie sur le f° 63*r*. Tout lecteur comprendra aussitôt que tout le passage de la p. 72 n'a rien d'une démonstration. Pour les trois derniers livres, ma méthode, la seule possible pour qui manque des loisirs nécessaires, a fait bonne preuve. Pour le premier livre, il semble que le cas d'une surprise, que j'avais déclaré possible, s'est réalisé malgré l'accord dans les passages collationnés.

En preuve de ses imputations, B. allègue ce qui suit : 1. Il a dé-

Digitized by Google

couvert qu'en septembre 1926 j'ai examiné le Cod. Fol. 39 de Worcester (p. 51). — 2. Je me trompe en indiquant dans le cod. Fol. 69, comme étant un supplément, un passage, f° 63*r-v* qui en réalité appartient encore au premier livre (p. 42 s.). C'est là, je le confesse, une distraction, qu'aucun homme d'étude, ayant beaucoup travaillé dans les bibliothèques étrangères, et surtout se sentant, comme c'était mon cas à Londres, pressé par le manque de loisir, ne voudra juger fort sévèrement. — 3. Je mentionne les *Notabilia Cancellarii*, que B. prétend avec insistance avoir découverts (p. 49, 161), comme si ces *Notabilia* ne se lisaient qu'aux f°s 160*v*-173*v*, alors qu'aux f°s 259*v*-264*v* se trouve un supplément (p. 50). Le texte du renvoi f° 173*v*, signalé par B., le signe du renvoi, le supplément f°s 259*v*-264*v*, les noms cités par B., une grande partie des titres des problèmes traités dans les deux endroits, tous les titres également et les Incipit des f°s 259*v*-264*v*, en particulier des questions *Utrum sacramenta causent graciam instrumentaliter*, *Utrum sacramenta sint cause gracie*, que B. croit avoir été le premier à découvrir, tout cela se trouve déjà dans mes notes de 1924. Mon intention, comme je le disais expressément (p. 69), se bornait à compléter, à l'usage des travailleurs, la description tout à fait insuffisante du ms., de façon qu'elle pût aider à la découverte de nouveaux manuscrits de Scot. Je n'avais donc aucune raison de m'attarder à donner plus de détails sur les *Notabilia*. De plus je n'ai pas eu le temps en 1924 de rédiger la description de cette difficile partie de façon qu'elle pût satisfaire à des exigences minutieuses. — 4. Les traités de Herveus, que B. n'avait pas reconnu comme tels, commencent selon moi f° 264*r*, ce que B. avec raison déclare impossible. Par suite d'une « impardonnable » faute d'écriture ou de numérotation, — les feuillets n'étaient numérotés que de loin en loin, — j'ai noté f° 264*r* au lieu de 267*r*, erreur que j'aurais dû constater moi-même, puisque je place la conclusion de la question précédente au f° 264*v*. — 5. Sur la divergence entre le premier livre du Fol. 69 et l'édition de Paris, je viens de déclarer tout ce qui est nécessaire. Les preuves alléguées justifient-elles les graves imputations qui me sont faites? Je laisse au lecteur d'en juger. Je me contente pour le moment de déclarer que, en me réservant de discuter ailleurs les problèmes en question, mes études, commencées dès 1918, sur la tradition manuscrite des œuvres de Scot et le milieu où il a travaillé, en vue desquelles j'ai visité un bon nombre de bibliothèques, notamment celles de Munich, Rome, Padoue, Assise, Florence, Turin, Oxford, Cambridge, Londres, je compte bien les poursuivre.

Rome. FR. PELSTER, S. J.

La Direction de la *Bibliothèque* a accueilli, comme il convenait, la protestation du R. P. Pelster. En l'absence du R. P. Balić, elle croit devoir terminer cette affaire, en ce qui la concerne, par les constatations suivantes :

Digitized by Google

P. xv, le P. B. dit simplement que le P. P. *a eu l'occasion de vérifier* les données qu'il avait fait connaître dans son article. L'occasion était fournie par le second voyage, dont le P. P. reconnaît la réalité, et le P. B. ne pouvait pas deviner que le P. P. n'avait vu qu'en octobre, après son retour d'Angleterre, l'article paru en juillet dans la RHE. — P. 51, le P. B. constate que le P. P., dans toute son étude, parle comme s'il n'était allé en Angleterre qu'en été 1924, alors qu'il y est également allé en 1926. Le P. P. donne une raison plausible de cette manière d'agir, qui a pu paraître étrange avant d'être expliquée. — P. 50, le P. B. écrit, non pas que le P. P. *n'a pas eu* d'information directe sur le Cod. F. 69 de Worcester, mais que les faits notés prouvent que le P. P. *n'a guère* d'information directe. Le second texte relevé dans cette même page peut s'expliquer comme la boutade d'un adversaire fatigué de se voir sans cesse contester des détails dont il est sûr ; il en est de même de la phrase notée à la p. 48. — P. 55, le texte du P. B. ne signifie pas nécessairement que le P. P. « ne s'appuie que sur le f° 63*r* » ; la seconde partie de l'énoncé est positive et non exclusive. — Le P. B. n'a pas dit que le P. P. a sciemment caché la réalité des faits ou a formellement menti. La Direction n'a pas eu l'impression qu'il l'insinuait. Elle se réjouit d'apprendre que les recherches scientifiques seront poursuivies au sujet de ces questions intéressantes et importantes, sur lesquelles elle souhaite que se fasse, d'où qu'elle doive venir, la pleine lumière.

Digitized by Google

COMPTES RENDUS

G. Foot Moore. *Judaism in the First Centuries of the Christian Era. The Age of the Tannaim.* Cambridge, Harvard University Press et Londres, Humphrey Milford, 1927. 2 vol. in-8, x-551 et viii-486 p. 42 s.

L'ouvrage de M. G. Foot Moore est en réduction une encyclopédie du judaïsme à l'époque des docteurs tannaïtes, c'est-à-dire depuis Hérode le Grand jusqu'au patriarche Juda, le promulgateur de la Mischna. Impossible de donner une idée de l'abondance de la matière réunie dans les deux volumes ou d'aborder la discussion complète du travail. L'auteur réalise merveilleusement le but qu'il s'est proposé : faire connaître aux exégètes et aux historiens de la religion juive le trésor ignoré des traditions rabbiniques. Seuls les commentaires de Strack et de Billerbeck peuvent soutenir la comparaison avec la nouvelle publication, ou plutôt les deux ouvrages sont appelés à se compléter mutuellement. Ils orienteront l'exégèse néo-testamentaire dans des voies nouvelles et ils réagiront contre le fol engouement qui entraîne certains milieux vers une interprétation hellénistique de l'Évangile et du christianisme naissant. Signalons les conclusions de M. Moore qui nous paraissent les plus originales.

A propos de la réforme d'Esdras, M. Moore mentionne l'opinion de M. Van Hoonacker, mais il évite de prendre position dans le débat, le rôle d'Esdras étant de part et d'autre maintenu. La religion d'Israël se présente dès les origines comme une religion révélée. L'auteur s'est rendu compte de l'exactitude de cette croyance traditionnelle. Mais cette religion dépassa-t-elle le cadre de la nation? Les prophètes ont-ils attribué à leur mission une portée œcuménique? Ont-ils donné au monde une religion universaliste? Problème délicat à résoudre. M. Moore montre comment le jahvéisme fut balancé entre le point de vue national et celui d'un monothéisme strict qui proclamait Jahveh le Seigneur des nations. Ce que l'on affirme sur la manière de concilier les deux points de vue n'est pas très nouveau, nous semble-t-il, ni très bien établi. Est-ce vrai que le Deutéronome a résolu l'antinomie en présentant Jahveh comme l'auteur du polythéisme universel? Sous l'influence des grands prophètes, ajoute M. Moore, le monothéisme juif songea à convertir les nations sans toutefois s'organiser dès les débuts en une église proprement dite (p. 234). Rien de bien nouveau sur les deux notions étroitement associées des « saintes Écritures » et de la « tradition » (p. 236-262). Nous attirons plutôt l'attention sur le chapitre consacré à la perpétuité de la Loi (p. 263-280). Les textes

Digitized by Google

rabbiniques ici rassemblés sont de première importance pour interpréter l'attitude de Jésus et des apôtres à l'endroit de la Thorah. Celle-ci subsistera même aux temps du Messie. Elle sera abrogée lorsque le grand royaume eschatologique se réalisera.

Une des conséquences les plus importantes de la foi juive en la révélation divine fut l'effort continu des prêtres, des prophètes et des docteurs pour instruire le peuple dans la religion. L'apostolat juif, ajoute M. Moore, n'a pas de parallèle dans l'Ancien Orient (p. 281) ; il aboutit à la création de synagogues (p. 281), à la fondation d'écoles rabbiniques (p. 308), et au recrutement des prosélytes. L'auteur n'insiste pas sur l'ordination des docteurs, qu'il mentionne à la page 320, et il interprète le célèbre dicton des rabbins : « Un prosélyte qui embrasse le judaïsme est comme un nouveau-né », de la rémission totale des fautes antérieurement commises (p. 355). Sur les origines et le sens du baptême des prosélytes, M. Moore se montre trop réservé. Quant à l'apostolat juif, n'oublions pas que beaucoup s'y dévouèrent parce que l'observance de la Loi, de la volonté de Jahveh, était considérée comme la condition du bien-être national et de la restauration politique du royaume d'Israël.

La deuxième section du premier volume étudie le monothéisme. Le peuple juif ne s'est pas engagé dans la voie des spéculations philosophiques. Il abhorre la métaphysique. On n'a raisonné ni sur l'unité de Dieu ni sur son « aséité ». Le monothéisme n'est pas une théorie abstraite mais le fruit d'une foi vivante en l'existence d'un ordre providentiel dans le cours du monde (p. 361). La croyance monothéiste s'est manifestée d'une manière négative par une opposition constante au polythéisme et à ce que les docteurs juifs ont appelé la doctrine des deux autorités ou des deux puissances. Par cette formule assez énigmatique, les rabbins ont désigné les doctrines dualistes, y compris, semble-t-il, le christianisme (p. 364-367). D'une manière positive Jahveh s'est manifesté comme le dieu du ciel. Cela explique pourquoi il a été associé à Jupiter Heliopolitanus de Baalbek et à Zeus Dolichenus de Commagène ; cela rappelle le Baalschamîn du livre de Daniël. Et cependant, Jahveh est toujours resté le plus près possible de son peuple. Il est temps, ajoute M. Moore, qu'on abandonne la fausse conception d'un Seigneur distant et sévère. Ceux qui s'y rallient si facilement ont-ils pris la peine de lire les saintes Écritures et les réflexions des rabbins ? Bien nouvelles sont les vues de M. Moore sur la notion rabbinique du miracle (p. 376), et non moins importantes celles qu'il développe sur la cosmologie et la théosophie des Hébreux (p. 384 ; 411 svv.). Suivent deux chapitres qui traitent du Verbe divin, de l'Esprit, et de l'accessibilité de Jahveh. L'auteur est très affirmatif en ses conclusions. Nulle part, ni dans la Bible ni dans la littérature rabbinique, le Verbe n'est en voie de se personnifier. Ne confondons pas « personnification » et « personalation », quelques images bien choisies avec la naissance d'un nouveau concept philosophique ! Même conclusion au sujet de la Sagesse. En Palestine, il n'y a rien qui puisse être comparé au Logos de Philon (p. 417). Qu'on cesse de faire appel à la *Memra* des

Digitized by Google

Targumin, en la comprenant mal ! Jahveh d'ailleurs n'a pas besoin d'intermédiaire sinon dans les systèmes théologiques chrétiens, qui lui ont attribué, sur la foi de quelques textes mal interprétés, une transcendance absolue (p. 423 sv.). En exaltant Jahveh les Juifs ne l'ont pas envoyé en exil (p. 442).

En abordant l'anthropologie juive, l'attention est nécessairement attirée sur le péché et l'expiation. Les Hébreux ont insisté sur la dualité de la nature humaine (p. 459), sur le péché et ses conséquences, surtout sur celle, terrible entre toutes, si bien décrite par Schiller : « Das eben ist der Fluch der bösen Tat dass sie fortwährend böses muss gebären. » Sur le péché originel, M. Moore s'exprime comme suit : « Death came in with Adam, but every man has deserved it for himself ; his descendants die in consequence of his sin but not for the guilt of it. » Il ajoute sans hésiter : cette doctrine est celle de l'Apôtre des gentils. Est-ce bien sûr ? Le péché personnifié, en vertu duquel tout homme doit subir la mort, est-ce le péché personnel ? Sur les deux tendances contraires, créées en l'homme par Dieu lui-même d'après l'enseignement juif, on lira les pages 479-485. On retiendra surtout que ces deux tendances ne coïncident pas avec les deux éléments de la nature humaine, la chair et l'esprit. Tout le chapitre est d'ailleurs de la plus haute importance, surtout pour la psychologie paulinienne.

Ce que l'auteur expose de la doctrine rabbinique sur l'expiation et le repentir nous fait connaître un des plus beaux aspects de l'enseignement juif postexilien. Les exégètes chrétiens sont bien coupables d'avoir négligé si longtemps l'étude de la Mischna et du Talmud. Et la cause de cette négligence n'est-ce pas surtout la théologie systématique protestante, qui, par réaction contre la Loi, inspire aux auteurs même catholiques une défiance à peu près absolue à l'endroit des sources rabbiniques ? Nos pères dans la foi étaient mieux avisés : « Novum Testamentum in Vetere latet et in Novo Vetus patet ! » Il faut que nous apprenions à mieux estimer les forces vives du Judaïsme et que nous applaudissions à des ouvrages comme celui de M. Moore qui tendent à nous présenter sous un jour nouveau, et combien plus sympathique, l'enseignement des docteurs juifs.

Dans le deuxième volume, quatre sections traitent successivement de la liturgie, de la morale, de la piété et de l'eschatologie. La section liturgique est la moins développée. Nous y avons cherché en vain quelques renseignements détaillés sur la Pâque. Il y avait cependant intérêt à développer cette question, surtout au point de vue des études comparatives entre les rites juifs et chrétiens. La morale présente un étrange conflit. Alors qu'elle dégénère parfois en misérable casuistique, elle se désintéresse de la codification des grandes lois. Pour quelles raisons ? Trait de génie et d'inspiration sublime, répond M. Moore. Par amour de ces lois les docteurs juifs ne leur ont donné d'autre mesure que celle d'un cœur magnanime et généreux : *masur la-leb* (t. II, p. 32). Les rabbins ne se sont pas attardés à dresser les listes des vertus à pratiquer. Toutefois ils

Digitized by Google

se sont plu à certains calculs assez bizarres. Moïse, affirment-ils, a donné autant de préceptes positifs qu'il y a dans le corps humain de membres et organes (248), autant de prohibitions qu'il y a de jours dans l'année solaire (365). On prendra un vif intérêt à entendre les rabbins en des joûtes théologiques chercher l'expression la plus concise de la plénitude divine de la Loi. Nous est-il permis de faire remarquer combien les moralistes chrétiens s'instruiraient à lire ces pages ? Ainsi que M. Moore l'observe lui-même, les Juifs ont été les premiers gardiens de la Loi, et cette Loi, sans doute complétée par le Christ, reste partiellement à la base de la morale chrétienne. Il y a une coupable ignorance des institutions juives, alors que l'on étudie le droit et la morale des peuples païens.

Et que dire de la piété d'Israël ! N'est-ce pas une piété qui s'adresse au Père qui est dans les cieux (p. 201-211) ? Une piété qui inspire une prière simple, désintéressée, tout entière de louange, de reconnaissance et d'amour pour Jahveh. Parmi les prières des rabbins, il y a de vraies perles. Partout on constate un sentiment intense de dépendance totale. Remarquez l'insistance à inculquer le *Kawwanat* (p. 223), la concentration, l'oraison de simple regard, pourrions-nous dire, et rappelons-nous les paroles sévères de Notre Seigneur sur le *multiloquium* des païens. Cette piété profonde présuppose une foi vive : elle s'alimente à la lecture méditée des saintes Écritures. Ah ! le grand amour de certains docteurs pour la Loi ! Cet amour triomphe dans les épreuves (p. 248), se fortifie par la mortification (p. 257 svv.), et s'auréole de chasteté, de modestie et d'humilité (p. 267 svv.).

L'ouvrage de M. Moore se clôt par une vision d'avenir. La dernière section s'occupe tout entière de l'eschatologie. Elle étudie la rétribution de l'au-delà, le messianisme, et les grands événements de la fin des temps. L'auteur traite aussi des origines de ces diverses croyances. Sa conclusion est marquée au coin du bon sens, et nous ne résistons pas au désir de la rapporter : « Les emprunts d'une religion à une autre se font toujours par voie d'assimilation à des notions familières à celui qui fait l'emprunt. Celui-ci n'accepte que les croyances qui lui apparaissent comme un complément nécessaire de sa propre doctrine. » Et l'auteur applique cette théorie à l'enseignement juif sur la résurrection. « Si des conceptions zoroastriennes ont précisé la doctrine biblique telle qu'elle s'exprime dans *Is.* 26 et dans le *Livre de Daniel*, c'est qu'antérieurement à tout contact avec les milieux perses, les Juifs entrevoyaient la résurrection comme l'aboutissement logique de leur propre théologie. » Ces conclusions constituent une réponse adéquate à nombre d'hypothèses religionistes ; elles contribueront souvent à sauver d'une manière fort heureuse l'originalité d'Israël.

A lire l'ouvrage de M. Moore, on sent l'amour enthousiaste qui l'a poussé à entreprendre des recherches souvent fastidieuses. Celles-ci seront largement récompensées, nous n'en doutons pas, par la reconnaissance des enfants d'Israël et par celle des chrétiens, qui eux aussi héritent de l'Ancien Testament et se préoccupent de

Digitized by Google

s'instruire sur la sainte Bible, et sur les milieux bibliques. Sans doute, l'Évangile est la révélation nouvelle, infiniment supérieure à celle de l'Ancienne Loi, incomparable aux préceptes rabbiniques. Nous savons aussi que la Loi, à l'époque du Seigneur, dégénérait en code de formules et se vidait de son inspiration surnaturelle dans les âmes fermées à la grâce. Toutefois bien de croyants avaient conservé la foi et répétaient toujours les paroles du psalmiste : « Mieux vaut pour moi la loi de ta bouche, Seigneur, que des monceaux d'or et d'argent, et plus que le miel ta parole est douce à mon palais ! »

J. COPPENS.

W. BOUSSET. *Die Religion des Judentums im späthellenischen Zeitalter.* Hrsg. v. H. Gressmann. 3e édit. (Handbuch zum Neuen Testament. Fasc. 21.) Tubingue, Mohr, 1926. In-8, XI-576 p. M. 15.

Il ne manque pas d'intérêt d'opposer à l'ouvrage de M. Foot Moore, ci-dessus analysé, le travail non moins important de Bousset-Gressmann sur le Judaïsme d'après l'exil. Bousset-Gressmann toutefois étudient une période de l'histoire juive plus ancienne que le mischnéisme et ils abordent les sources avec une méthode bien spéciale. Ils amènent le lecteur dans le domaine des apocryphes et ils lui présentent la religion juive au moment où elle est étrangement remuée par des visions d'avenir et où elle subit dans la diaspora l'influence fécondante de ce que l'âme païenne avait élaboré de plus puissant.

Le livre de Bousset l'emporte sur celui de M. Moore par l'information. Les cinquante-deux pages consacrées à l'histoire littéraire des sources épuisent à peu près tout ce que l'on peut dire d'important sur les documents du judaïsme postexilien. Le reste de l'ouvrage comprend huit sections. Celles-ci expliquent comment une double antinomie domine toute l'évolution de la pensée juive : une lutte persistante entre un nationalisme étroit et des préoccupations universalistes (p. 53-96), entre une piété concentrée autour du temple et une religion du Livre ou de la Loi : *Buchfrömmigkeit* (p. 97-201).

L'esprit religieux postexilien donna naissance à plusieurs institutions nouvelles (p.142-201) ; il développa les croyances eschatologiques (p. 202-301), la foi monothéiste (p. 302-357), la morale et la mystique (p. 358-431). Les deux dernières sections s'occupent de quelques formes plus spéciales et secondaires de la piété juive qui se sont manifestées dans la diaspora, chez les esséniens et les thérapeutes, et dans l'œuvre de Philon d'Alexandrie (p. 469-524). Le syncrétisme juif est traité en dernier lieu.

Les doctrines exposées par Bousset-Gressmann sont le plus souvent en opposition avec celles du judaïsme rabbinique : celui-ci leur paraît systématiquement fermé. Bousset-Gressmann attachent une importance capitale à la guerre d'indépendance menée par les

Digitized by Google

Macchabées (p.65) et ils datent de cette époque le magnifique essor d'apostolat qui caractérise le judaïsme d'après l'exil. Mais pourquoi retient-on servilement les conclusions de l'école wellhausienne sur le petit état sacerdotal créé à Jérusalem par Esdras et Néhémie? Et n'est-ce pas fausser l'histoire que d'établir une opposition radicale entre la piété du Temple et celle de la Loi?

La quatrième section et les sections suivantes sont de loin les parties les mieux travaillées. Elles intéressent l'exégèse du Nouveau Testament et l'historien du christianisme naissant. Nous y signalons surtout l'exposé des croyances messianiques. Sur la foi monothéiste les conclusions de Bousset-Gressmann nous paraissent moins bien établies. A plus d'une reprise elles sont en désaccord avec celles de M. Moore. Dans le judaïsme postexilien la foi en un seul Dieu aurait été menacée par la doctrine sur les anges, les mauvais esprits et les hypostases divines. Et la cause de cette déchéance religieuse? Un manque d'inspiration prophétique et une fâcheuse inclination à l'abstraction philosophique. Les juifs n'auraient plus connu la voie d'un commerce intime avec le Seigneur. Jahveh serait devenu un Dieu distant et sévère ; la piété de ses serviteurs se serait portée sur le souvenir du passé et sur les visions de l'avenir, sur un Seigneur créateur du ciel et de la terre et sur un juge suprême à la fin des temps. Bref, le Seigneur cessa d'être la providence d'un peuple élu et bien-aimé. Les auteurs apportent eux-mêmes quelques réserves à ces conclusions (p. 364 ss.), mais, au total, le jugement reste sévère à l'excès (p. 375 ss., 392 ss., 394-399).

Dans la dernière section nous avons lu avec beaucoup d'intérêt les pages consacrées au syncrétisme juif. C'est un problème étroitement apparenté à celui du syncrétisme hellénistique, et plus particulièrement à la mystique hermétique et aux divers systèmes gnostiques chrétiens : apocalyptique juive, hermétisme, gnosticisme, trois affluents d'un même cours d'eau roulant ses eaux à travers toute l'Asie antérieure. La dernière influence qui réussit à s'infiltrer dans l'apocalyptique juive, ce fut, d'après l'auteur, celle de la religion astrologique babylonienne, toute pétrie d'éléments iraniens, puis devenues la grande religion hellénistique.

Après ce bref exposé, est-il encore besoin de recommander l'ouvrage de Bousset? O. Holtzmann, H. Schürer, F.Weber, même J. Felten dont on connaît l'excellente introduction au milieu néo-testamentaire, sont largement dépassés.

Et l'on consultera d'autant plus volontiers l'ouvrage de Bousset que cette deuxième édition est une refonte totale de l'ouvrage primitif. La bibliographie est mise à jour, les problèmes nouveaux sont exposés, le texte même de Bousset est corrigé, élagué de ses nombreux néologismes. En outre, les additions de Gressmann contiennent bien souvent des solutions modérées. Signalons aussi qu'elles ajoutent aux sigles des nombreuses revues allemandes celui de la *Revue Biblique*. La science catholique conquiert droit de cité. C'est un heureux signe des temps. Les auteurs protestants eux-mêmes ne peuvent que s'en féliciter.

J. COPPENS.

Digitized by Google

J. HERTEL. *Die Sonne und Mithra im Awesta.* Auf Grund der awestischen Feuerlehre dargestellt. (Indo-iranische Quellen und Forschungen. Fasc. 9.) Leipzig, H. Haessel, 1927. In-8, XXVIII-318 p. M. 23.

Depuis l'ingénieuse interprétation que M. A. Loisy a donnée du mythe de Mithra tauroctone, le mithriacisme a acquis une importance spéciale dans les études comparatives des mystères païens et du christianisme naissant. L'interprétation de M. Loisy admise, le banquet mithriacique, la consécration du pain et de la boisson qui l'accompagne, reçoivent une valeur sacramentelle et donnent lieu à un parallèle avec le mystère eucharistique. On a déjà montré ce que cette hypothèse contient de suppositions invraisemblables et l'on s'est amusé de la perspicacité de M. Loisy, reconnaissant dans les traits bien frustes du Mithra tauroctone un dieu triste et affligé, un dieu qui est sur le point de se donner lui-même à ses fidèles en aliment sacrificiel. On a opposé à M. Loisy l'origine mazdéiste du culte mithriacique et en particulier les croyances avestiques sur le sacrifice du taureau. Mais que notre ignorance reste grande ! La monographie de M. Hertel sera donc bienvenue : des orientalistes d'abord, puis de tous ceux qui se passionnent pour l'histoire comparée des religions.

M. Hertel se contente de déterminer la nature du Mithra avestique. Il le distingue du Mithra védhique : le Mithra-Varuna, celui qui apparaît déjà dans les textes de Boghaz-Keui, et du Mithra perse, identifié avec le soleil. A l'appui de ces distinctions, M. Hertel invoque une traduction nouvelle des textes avestiques et les nombreuses notes personnelles qu'il a eu l'occasion de réunir. Un chapitre d'introduction traite de la doctrine avestique sur le feu sacré, doctrine fondamentale qui doit servir de cadre à toutes les recherches particulières. Cette étude sur le feu n'avait pas encore été abordée. Elle s'est révélée fructueuse ; elle établit que la religion avestique est restée au niveau de celle des peuples primitifs (p. 1-76). M. Hertel en tire une conclusion importante sur la notion avestique de la personnalité : celle-ci n'implique pas l'individuation absolue ; toute la nature est personnifiée. Ce n'est pas encore une conception panthéiste de l'univers, mais une construction du monde très originale dans laquelle les personnalités individuelles s'emboîtent dans des personnalités collectives (p. 77-83). Suit une étude des chants sacrificiels qui accompagnaient le sacrifice iranien par excellence, celui de l'haoma ; surtout le *Yast* 10e, consacré tout entier à Mithra, entre en considération (p. 84-92). L'auteur établit : 1° que même les texte tardifs et « iraniens de l'Ouest », c'est-à-dire, les textes perses, n'identifient pas Mithra et le soleil (p. 90) ; 2° que d'autre part le soleil lui aussi n'est jamais identifié avec Mithra (p. 93-131, et surtout p. 111 et p. 131) ; 3° enfin que toutes les données avestiques sur Mithra s'opposent à priori à cette identification (p. 132 ss.). Après la version du *Yast* 10e, appelé aussi le *Mihir-Yast* (p. 132-174), l'auteur détermine la nature de Mithra

Digitized by Google

et brosse le tableau de son activité. Mithra est le ciel étoilé ; comme les étoiles laissent filtrer à travers la voûte du firmament les gouttes de pluie, Mithra est le dieu de l'orage, partant le dieu de la guerre, de la victoire, des alliances et de l'amitié (p. 175-191).Mithra est aussi le dieu de l'élevage, le propriétaire des prairies célestes, et l'eau dont le dieu est le dispensateur suprême, est identifiée avec le lait par les plus anciennes traditions avestiques (p. 192). L'auteur établit en dernier lieu que les attributs de Mithra et ceux de la lumière sidérale concordent parfaitement tandis qu'ils ne s'appliquent d'aucune manière au soleil (p. 193, 197, 200). Il montre aussi comment les diverses propriétés du feu, c'est-à-dire de l'essence divine (Cf. le chapitre d'introduction) se vérifient en Mithra (p. 202-241) et il détermine les relations de Mithra avec les autres divinités (p. 241-260). Quelques données sur la pénétration de Mithra dans les croyances iraniennes de l'est terminent la monographie (p. 260-267).

On aura remarqué qu'aucune donnée ne se rapporte dans les traditions avestiques à l'hypothèse de M. Loisy. Il est vrai que les mythes évoluent ainsi que les dieux. M. Hertel lui-même l'affirme à plusieurs reprises. Mais l'esprit qui anime l'Avesta, s'oppose à une évolution dans le sens de celle postulée par le soi-disant banquet sacrificiel mithriacique. Nous remercions M. Hertel de nous avoir prouvé une fois de plus que seules des monographies patiemment élaborées font avancer la science. J. COPPENS.

E. C. E. OWEN. *Some authentic Acts of the early Martyrs.* Translated with notes. Oxford, Clarendon Press, 1927. In-12, 183 p. 6 sh.

Les anciens Actes des martyrs ont, comme documents historiques, une valeur beaucoup plus grande qu'on n'affecte quelquefois de le croire. A côté de ceux qui ont été plus ou moins falsifiés ou développés à plaisir, il y en a un bon nombre de parfaitement « sincères », qui jouissent d'une autorité de tout premier ordre. C'est un plaisir de voir un savant professeur d'Oxford se laisser gagner par le charme de ces récits héroïques, et leur consacrer une étude digne de tout éloge. M. Owen est anglican, mais c'est à peine si l'on peut deviner qu'il n'est pas des nôtres, tant il met de tact, de goût et de respect dans la façon dont il parle de nos saints martyrs et de leurs Gestes.

On répartit en trois groupes les Actes des martyrs vraiment authentiques : les *Actes* proprement dits, qui représentent les interrogatoires officiels reproduits par les greffiers du tribunal païen, et conservés dans les archives ; les *Récits*, composés par des fidèles d'après les procès-verbaux authentiques ; enfin les *Relations* privées, rédigées par des témoins oculaires.

Le récit du martyre de saint Justin, le grand apologiste du IIe siècle, porte toutes les marques d'un compte rendu officiel composé

Digitized by Google

séance tenante. Le second genre d'Actes véridiques est largement représenté par les documents les plus célèbres : les Actes proconsulaires de saint Cyprien, reproduits, selon le témoignage du diacre Pontius, contemporain des événements, d'après le texte de l'interrogatoire conservé aux archives ; la lettre de l'Église de Smyrne à toute la chrétienté sur le martyre de saint Polycarpe ; celle des chrétiens de Lyon sur les martyrs de cette ville. La célèbre relation du martyre des saintes Perpétue et Félicité de Carthage, offre un modèle de récits rédigés par des témoins oculaires.

Ce sont là quelques-uns des textes importants que réunit l'auteur dans son récent ouvrage : volume aux proportions modestes, mais qui représente une grande somme de travail, une vaste information, une documentation sûre. M. Owen cite les meilleures autorités, Edmond Le Blant, Paul Allard, pour ne rien dire des vivants. Il avoue devoir beaucoup aux anciens, notamment au savant bénédictin qui publia le premier les *Acta Martyrum sincera* ; par une distraction bien involontaire qu'il serait facile de corriger, l'auteur lui donne le nom bien laïc de « M. Th. Ruinart », qui n'est pas conforme aux habitudes reçues.

Le texte des Passions de nos martyrs est présenté dans une traduction anglaise des plus soignées, faite sur les meilleures éditions. Une introduction spéciale à chaque morceau, et une riche annotation renvoyée à la fin du volume, fournissent toutes les indications nécessaires à l'intelligence du récit. Tout particulièrement intéressantes sont les notes sur les Actes des S^tes^ Perpétue et Félicité : les visions qui y sont rapportées présentent les marques les plus authentiques de leur origine surnaturelle, et, constate l'auteur, elles gardent toute leur valeur objective en dépit des tendances nettement montanistes qui se révèlent dans le reste du récit : tout porte à croire qu'il est bien l'œuvre de Tertullien ; le silence de la tradition sur cette attribution s'explique, chez S. Augustin par exemple, par la crainte de discréditer un document qu'on tenait en grande vénération.

La publication de M. Owen s'étend à d'autres pièces authentiques, mais moins connues que les précédentes : ce sont les Actes des SS. martyrs de Pergame, Carpus, Papylus et Agathonica, mentionnés par Eusèbe ; ceux de S. Justin et de ses compagnons ; le procès verbal de l'interrogatoire subi en l'an 180 par les SS. martyrs Scillitains, de Scillium, province de Carthage, dialogue plein de vie et d'héroïque simplicité, où le « Deo gratias » des confesseurs de la foi retentit aux oreilles des païens, comme il devait plus tard jaillir des lèvres du martyr S. Cyprien, à la lecture de la sentence de mort ; les Actes de S. Fructueux et de ses diacres nous transportent en Espagne, ceux des deux clercs Jacques et Marianus nous ramènent à Rome : ces saints martyrs appartiennent comme S. Syxte et S. Laurent (6 et 10 août 258), S. Cyprien (14 septembre 258), S. Fructueux (21 janvier 259), à la persécution que Valérien dirigea surtout contre le clergé. Pour finir, quatre Passions, celle de S. Marin sous Gallien, et celle de Marcel, de Cassien et de Procope, le premier

Digitized by Google

martyr de Palestine, sous Dioclétien. La série est donc complète, quoique très succincte ; dans sa sobriété elle est suffisamment éloquente, et permet de se faire une idée d'ensemble, très exacte et très vivante, de l'attitude des martyrs devant les juges. Nulle part, l'héroïsme de la foi chrétienne ne paraît avoir mieux imité l'exemple de son divin modèle : *quia et Christus passus est pro nobis...*

P. DE PUNIET.

F. LANZONI. *Le diocesi d'Italia dalle origini al principio del secolo* VII (*an.* 604). Studio critico. Faenza, 1927. 2 vol. in-8, XIII-1122 p.

Voici comme une seconde édition, augmentée et corrigée, des *Origini delle antiche diocesi d'Italia* publié par le même auteur en 1923 (voir RHE. 1923, p. 392-397) dans les *Studi e Testi*, fasc. 35. Le volume, bien qu'imprimé à Faenza, présente le même aspect extérieur et porte la même indication : *Studi e Testi*, fasc. 35. Mais le titre modifié indique déjà clairement que le travail a été entièrement remanié ; le nombre des pages est presque doublé. L'introduction de l'édition de 1923 qui donnait, en 65 pages, un exposé critique général de l'historiographie des anciens diocèses d'Italie, des sources vraies ou fausses sur lesquelles elle se base, sur la manière de les apprécier et de les utiliser. a été mise à jour et comprend 91 pages. Quant au corps du travail, l'auteur l'a remanié dans le but de donner une nouvelle *Italia Sacra*, analogue à celle publiée par Ughelli au XVIIe siècle et que Coleti, au XVIIIe s., a publiée à nouveau avec des additions et des corrections nombreuses.

C'est cependant une *Italia sacra* limitée à l'époque classique : elle s'arrête à la mort de Grégoire le Grand. Il serait en effet téméraire de vouloir tenter à l'heure actuelle la refonte de l'œuvre d'Ughelli, étant donné la multiplicité des anciens diocèses d'Italie, les questions nombreuses qui restent à éclaircir, les erreurs et préjugés à déraciner, les falsifications à démasquer. Lanzoni conserve dans cette nouvelle étude la division en onze régions de l'Italie romaine et applique sa méthode de recherche sur l'origine des diocèses ; mais, de plus, il tente de reconstituer le catalogue des évêques, ce qu'il n'avait fait qu'occasionnellement dans le premier travail. Cet examen l'a obligé à procéder à une véritable hécatombe d'évêques supposés ou inventés ; en effet, croit-il, les listes d'évêques dressées d'après d'anciens diptyques ou dér vées de ceux-ci peuvent se compter sur les doigts : « dans l'Italie inférieure, celle de Naples ; dans l'Italie centrale, Rome, Arezzo, Lucques ; dans la haute Ita ie, Ravenne, Bologne, Reggio Emilia, Aquilée, Sabiona, Trente, Vérone, Brescia, Milan, Pavie, Novare, Vercelli ; et ces listes ne sont pas toutes certaines ou certaines dans tous leurs éléments » (p. 28). « Les calendriers des anciennes églises d'Italie ont tous disparu », si l'on en excepte deux très anciens documents romains, le calendrier bolonais

Digitized by Google

du IXe siècle et le fameux calendrier de marbre de Naples (p. 32), tandis que l'utilisation du martyrologe appelé hiéronymien est bien difficile. Enfin, dans la majorité des cas, aucune histoire ou biographie des évêques de cette époque ne nous a été conservée. Les *Vies* écrites par des contemporains se réduisent à la *Vita Ambrosii*, composée par Paulin, à la *Vita Epiphanii* par Ennodius, et aux biographies de quelques papes du VIe siècle dans le *Liber Pontificalis*. Toutes les autres *Vitae* furent écrites après la mort des évêques, et souvent plusieurs siècles après (p. 83 sv.). Quant aux noms d'évêques donnés par d'anciens historiographes, souvent ils ont été impudemment inventés ou proviennent de listes dont les lacunes ont été complétées sans discernement ; le contrôle est fréquemment impossible, et on doit se demander si l'écrivain s'est basé, ou non, sur d'anciens documents qui n'ont pas été conservés. Aussi, si, à côté de falsifications certaines, il y a des incertitudes que d'heureuses découvertes archéologiques pourront dissiper parfois, bien d'autres ne pourront jamais être résolues.

Pour ce qui concerne les sources hagiographiques romaines, et plus spécialement les notaires ecclésiastiques qui, d'après le *Constitutum Sylvestri* et le *Liber Pontificalis*, « auraient été chargés par les papes Clément, Anthère, Fabien de recueillir et de conserver les *gesta* des martyrs romains », Lanzoni suppose « que les auteurs eux-mêmes des *Gesta* ont introduit dans le *Constitutum* et dans le *Liber* une fausse notice sur les notaires pour justifier leurs affirmations et répondre à une difficulté qui devait spontanément se présenter à l'esprit du lecteur » (p. 60). Pareille hypothèse me semble difficilement admissible ; il est plus plausible de dire que les notaires romains qui, au Ve siècle, formaient un collège ecclésiastique important, cherchèrent, pour donner à leur organisation une importance égale à celle du collège des diacres, à faire remonter le plus haut possible la fondation de leur association ; ne sachant, d'autre part, fixer les attributions qui revenaient à leur collège durant les premiers siècles et constatant qu'on divulguait de nombreux récits sur les anciens évêques et martyrs, ils firent croire que les anciens notaires avaient la charge de rédiger les procès-verbaux de ces faits. Au reste, pour la liste romaine, Lanzoni omet toute discussion et se contente de reproduire le catalogue épiscopal de saint Pierre à Grégoire le Grand, d'après les anciennes listes. Il eût dû, semble-t-il, faire tout au moins une allusion à la question de Clet et Anaclet, en la mettant en relation avec le catalogue utilisé par Eusèbe et S. Irénée.

Pour les autres sièges épiscopaux, Lanzoni distingue avec soin les noms certains ou très probables de ceux qui sont sans aucun doute légendaires (imprimés en caractères italiques) et de ceux qui restent douteux à cause de l'impossibilité de contrôler la valeur des sources qui les mentionnent. On doute du reste de l'existence même de certains évêchés, au moins pour la période antérieure au VIIe siècle.

Au cours de cet exposé, Lanzoni doit aborder nombre de questions hagiographiques et historiques ; il le fait avec la compétence, la

Digitized by Google

précision d'information, la finesse de jugement critique qui le distinguent, et propose, au milieu d'opinions multiples, un avis toujours sérieusement motivé. Son travail nous livre donc l'état de la question pour tout ce qui regarde les anciens diocèses, saints et évêques d'Italie, et il est d'autant plus précieux que Lanzoni a pu tenir compte des observations, critiques, difficultés faites à son premier travail. Il va de soi que les nombreuses hypothèses auxquelles l'auteur doit recourir ne rallieront pas toujours l'avis de tout le monde. Je ne puis, par exemple, être entièrement d'accord avec lui au sujet de Ste Christine et de ses relations avec Ste Theodosia de Tyr (p.540-541), et il ne me semble pas qu'il ait donné à la présence de cette même sainte dans la célèbre mosaïque de Ravenne, au milieu d'un groupe de martyrs de l'Italie centrale, l'importance qu'elle mérite.

P. PASCHINI.

F. J. E. RABY. *A History of christian-latin Poetry from the beginnings to the close of the Middle Ages.* Oxford, Clarendon Press, 1927. In-8, XII-491 p. 21 s.

Dix siècles d'histoire sont ici explorés et décrits. La poésie chrétienne d'expression latine éclôt au milieu du IIIe siècle ; au jugement de l'auteur, les XIIe et XIIIe siècles marquent l'apogée de la civilisation chrétienne médiévale et le point de départ de la Renaissance. Dans la suite, le latin ne peut plus rivaliser avec les langues nationales ; l'époque de la littérature et surtout de la poésie latines est décidément passée ; les productions postérieures procèdent déjà d'une inspiration différente, en attendant que les humanistes de la Renaissance s'épuisent en efforts stériles pour couler de la vie et de la beauté dans les moules désuets des formes classiques.

Vaste domaine, on le voit, et champ immense, dont l'auteur n'essaie nullement de restreindre l'exploration ; d'ailleurs, il s'y meut à l'aise, et c'est un plaisir de le suivre dans l'étude d'un sujet qui a visiblement gagné ses sympathies. L'exposé ne s'ordonne pas d'après un principe unique et rigide ; les titres des treize chapitres que l'ouvrage comprend, en font foi. Les commencements de la poésie latine chrétienne (ch. I) conduisent jusqu'au Ve siècle et font déjà intervenir saint Hilaire, saint Ambroise et même saint Augustin, car il s'agit de relever les origines et les premières traces de la poésie rythmée et rimée, et de l'hymnaire latin. Le ch. II consacre une bonne étude à Prudence, dégageant des conclusions intéressantes sur les sources, les caractères et les produits de son activité littéraire. De l'Espagne, on passe successivement dans les Gaules et en Afrique (ch. III), puis en Italie (ch.IV) ; au cours des IVe-Ve siècles ici examinés, il s'y rencontre quelques personnalités marquantes : tel Venance Fortunat, jugé trop sévèrement comme un dernier et faible représentant de la poésie classique et qui est plutôt à considérer

Digitized by Google

comme le premier en date des poètes médiévaux (p. 94) ; tel encore Paulin de Nole, qui contribue à créer le genre nouveau du poème à la louange d'un saint martyr et dote la littérature chrétienne de sa première élégie et de son premier épithalame. Le passage au monde médiéval (ch. V) ramène l'auteur en Espagne, après quelques pages un peu trop sombres sur le temps de saint Grégoire le Grand, pour le conduire ensuite en Irlande et dans les régions anglo-saxonnes, où l'on n'entend chanter que des voix isolées ou sans grand charme. Pour raviver le goût et le culte des lettres, il faut la renaissance carolingienne (ch. VI), efflorescence assez éphémère et où la véritable inspiration poétique ne se rencontre guère que chez Théodulphe d'Orléans. Les trois chapitres suivants recherchent les manifestations du talent poétique en Germanie (ch. VII), en Italie (ch. VIII) et en France, dans les écoles cathédrales (ch. IX) entre le IXe et le XIe siècle ; ici se pose et est examiné le problème des origines des séquences et des tropes liturgiques. Le XIIe siècle (ch. X) met en scène, entre autres, Pierre le Vénérable, Abélard et le pieux abbé de Clairvaux, saint Bernard. Reprenant la séquence, qui arrive à son développement régulier et parfait, un chapitre spécial (ch. XI) la considère dans l'école de Saint-Victor, ce qui conduit à l'étude du symbolisme, et surtout du symbolisme marial, dans la poésie du moyen âge. Viennent ensuite, au XIIIe siècle, quelques poètes d'Angleterre et de France, principalement saint Thomas, avec le majestueux office du Saint-Sacrement (ch. XII), puis les poètes franciscains (ch. XIII) : saint Bonaventure et Jean Pecham, les chantres de la Passion, Jacopone da Todi, et enfin, le *Stabat mater* et le *Dies irae* « les deux plus sublimes productions du génie poétique du mouvement franciscain, les dernières voix authentiques de l'hymnologie chrétienne » (p. 452).

L'allure libre et originale, dont témoigne ce plan, a été gardée dans le choix et la présentation des matériaux. Cet ouvrage n'a été ni conçu ni élaboré comme un de ces manuels d'histoire littéraire ou de la « littérature » au sens le plus large du terme, où l'étudiant ou le spécialiste pressé va chercher, dans un fatras aride de détails biographiques, chronologiques, bibliographiques et autres, le renseignement dont son érudition a immédiatement besoin. Ces données positives ne font certes pas défaut ici ; les personnages qui le méritent sont présentés dans le cadre de leur vie et de leur activité, les œuvres sont caractérisées et jugées, les notes sont abondantes au bas des pages et la bibliographie a été copieusement fournie et systématiquement classée en vingt-cinq grandes pages, à la fin du volume (p. 461-485). Mais le travail est fait, et les résultats en sont directement assimilables pour le lecteur. Une grande idée traverse toute l'étude et y guide la marche comme un fil conducteur. Formés dans les écoles, qui tenaient de l'antiquité ce qu'elles donnaient de culture, les poètes latins chrétiens du début, aux IIIe et IVe siècles, ne pouvaient que suivre la tradition classique. C'est la ruine progressive de cette tradition qui conduit au moyen âge ; délaissant lentement le vers régi par les lois savantes de la quantité, la composition

Digitized by Google

poétique s'oriente vers un nouveau système, basé sur le rythme et la rime ; c'est celui qui devait s'imposer à la grande poésie nationale de l'Europe moderne, comme seul capable désormais d'exprimer heureusement les émotions les plus profondes et les plus vraiment humaines de l'âme commune. Ainsi qu'il fallait s'y attendre en pareille matière, l'attention se porte en majeure partie sur la poésie liturgique, celle qui fut composée pour le culte public ou y prit place dans la suite. Ce n'est pas un des moindres mérites de l'ouvrage que de résumer, en beaucoup d'endroits et de questions, les opinions des maîtres autorisés dans l'histoire des textes liturgiques et d'initier, d'une manière concise et intelligible, les profanes à ces problèmes. M. Raby a d'ailleurs, pour se guider, les connaissances acquises par un travail personnel que l'on devine patient et sérieux, et tout autant son goût très éclairé et très sûr. Cette dernière qualité a fait de son livre une véritable et charmante anthologie, où d'abondantes et larges citations mettent le lecteur à même de vérifier la justesse des appréciations formulées en savourant la fraîcheur et souvent la tendre piété d'un âge que beaucoup d'ignorants se figurent encore comme chargé de ténèbres et rempli de barbarie.

Il est certaines idées, certaines phrases, au sujet desquelles on fera aisément les réserves nécessaires et dont on réduira l'exagération. L'auteur a trop subi l'influence de Lucius et est trop porté à voir des survivances païennes dans le culte des saints et de la Vierge. Pourquoi appeler une nouvelle « mythologie », dérivée pour la plus grande part des « légendes » de l'Ancien Testament, la typologie et le symbolisme dont Prudence et les poètes chrétiens en général font usage ? Qui croira qu'au XIIe siècle « le culte de la Vierge avait pris de telles proportions et suscité tant de ferveur que la figure de la Mère du Christ commença d'éclipser *celle de son Fils* et celles de tous les apôtres et saints » (p. 365) ? ou encore que saint Thomas d'Aquin vécut pour la philosophie « which he prized as a higher occupation than the care of souls » (p. 403) ? Le lecteur s'expliquera et corrigera de lui-même ces quelques défauts ; il les oubliera en raison de tant de belles pages et d'heureuses citations, qui auront fait vibrer son âme de sentiments nobles et élevés, à l'unisson de l'âme enthousiaste de l'auteur. D'autres ouvrages, consacrés à la littérature médiévale, seront, comme nous le disions plus haut, consultés ; écrite pour engager ceux qui étudient l'histoire générale du moyen âge à accorder plus d'attention aux valeurs culturelles d'une période si riche par ses monuments artistiques et littéraires et par son activité sociale, juridique et spéculative (p. VII), la présente étude se fera lire et relire, grâce à l'émotion communicative qu'elle respire, au charme intime et prenant dont elle pare une vaste information et une réelle solidité.

J. LEBON.

Digitized by Google

M. SCHMAUS. *Die psychologische Trinitätslehre des hl. Augustinus.* (Münsterische Beiträge zur Theologie. Fasc. 11.) Munster-en-W., Aschendorff, 1927. In-8, XXVI-342 p. M. 17,25.

Très intéressante pour l'histoire du dogme, cette étude, que le Dr Schmaus, professeur au grand séminaire de Freising, vient de publier dans les *Münsterische Beiträge*, est de plus très consciencieusement fouillée et très logiquement conduite. Le titre sous lequel elle nous est présentée et le dessein qu'il annonce n'étonneront pas le lecteur averti : ils trouvent leur justification et leur pleine signification dans la tendance connue du génie de saint Augustin. N'est-il pas, parmi les anciens Pères de l'Église, le psychologue par excellence ? Et n'y eut-il pas toujours dans son esprit étroite connexion entre la théologie et la psychologie ? Dieu et l'âme, l'âme et son Dieu ! Toute la pensée d'Augustin, le centre de toutes ses méditations, la source de toutes ses délices intellectuelles, semblent renfermés en ces deux mots. De là ces déclarations et ces aspirations dans le *Soliloquium* : « Deum et animam scire cupio. Nihilne plus ? Nihil omnino... Deus semper idem, noverim me, noverim te ! » Cette double préoccupation n'apparaît nulle part, soit plus évidente, soit plus féconde, que dans le *De Trinitate*.

Ce traité en 15 livres est, au point de vue dogmatique, le plus profond, le plus riche en vastes aperçus que l'évêque d'Hippone nous ait légué. Il l'avait entrepris vers 398 ; il n'y mit la dernière main qu'en 417, après de nombreuses interruptions et retouches, imposées, ainsi qu'il l'avoue lui-même, par l'impérieuse nécessité de mûrir longuement ses idées. Il l'avait, nous-dit-il, commencé jeune homme, il l'acheva vieillard.

Le Dr Schmaus a voulu nous donner une sorte de commentaire raisonné de cet important ouvrage. Les difficultés de la tâche n'avaient pas fait reculer l'auteur, elles n'ont pas effrayé le commentateur. Celui-ci les affronte même avec une certaine crânerie, envisageant et embrassant son sujet dans toute l'ampleur dont il est susceptible. Il débute par une large introduction de 76 pages, consacrée à la situation de la doctrine trinitaire avant saint Augustin. On y remarquera spécialement l'histoire de la question du *Logos* et des phases évolutives de ce vocable depuis Thalès, c'est-à-dire depuis les plus lointaines origines de la philosophie grecque. Le corps du commentaire comprend deux parties, dont l'une relève de la théologie positive, et l'autre, de la théologie spéculative. Dans la première, Augustin groupe autour du dogme de la Sainte Trinité toutes les indications et explications scripturaires ou traditionnelles qu'il a pu recueillir. Après avoir posé, comme point de départ indiscutable et immuable, la foi en l'existence et en l'unité de Dieu, il affirme que l'unique essence divine subsiste en trois personnes distinctes, celles-ci étant conçues comme des relations réelles et substantielles qui ont leur fondement en deux processions internes ; ces vérités, il les maintient et les confirme même au regard des

Digitized by Google

« missions divines » et des théophanies de l'Ancien Testament ; il les défend contre les Sabelliens, d'une part, contre les Ariens, les Eunomiens et les Macédoniens, d'autre part ; enfin, il les montre proclamées ou affirmées par les Pères, ses devanciers, et par certains actes de l'autorité ecclésiastique. Jusqu'ici il est surtout l'écho fidèle de la tradition catholique, et s'il en scrute et en développe les données mieux qu'on ne l'a fait avant lui, son apport personnel reste cependant assez peu considérable.

C'est dans la seconde partie qu'il prend librement son essor et fait preuve d'une puissante originalité. Arrivé là, il cherche de tous côtés des ressemblances ou symboles de la Trinité divine et il en découvre un grand nombre. Non pas qu'il prétende à supprimer le mystère, à en dissiper jamais toutes les obscurités ; il ne s'agit que d'analogies, de similitudes nécessairement imparfaites, essentiellement inadéquates. Mais telles qu'elles sont, ces analogies rendent le mystère plus facilement concevable et croyable ; elles suffisent, non à motiver ou à produire la foi, mais à la confirmer dans les âmes qui la possèdent ; elles vont en outre à faire entrevoir dans l'objet de la révélation une richesse pour ainsi dire infinie d'aspects admirables, bien dignes de la Divinité. Il y en a du côté du monde matériel et du monde animal ; il y en a plus encore et de plus frappantes dans l'âme humaine, créée à l'image de Dieu. Ces dernières surtout retiennent l'attention du passionné et fin psychologue qu'est Augustin. Parmi les meilleures à son gré on distinguera celles qu'il condense en ces trois formules : *Esse, nosse, velle* ; *mens, notitia, amor* ; *memoria, intelligentia, voluntas.* Mais qu'il s'agisse de celles-ci ou d'autres, il ne se contente pas de les indiquer en passant ni de les exposer sommairement ; il les dissèque avec grand soin, il en pèse tous les termes ; bref, il en détermine l'exacte portée, pour prévenir toute méprise et tout abus. Les précautions qu'il prend à ce sujet, il n'avait garde de les négliger à propos des théories philosophiques auxquelles il lui arrive d'en appeler. Quand, par exemple, s'adressant aux néo-platoniciens, il semble tirer argument de la fameuse triade de Plotin, il n'ignore ni ne laisse ignorer les différences multiples et essentielles qui la séparent du dogme catholique. Ainsi, tout en offrant en maint endroit des traces indéniables de sa première éducation par Platon et les disciples de Platon, il ne fait siennes qu'à bon escient les idées qu'il en a gardées, il les présente christianisées, il ne les maintient que dans la mesure où, modifiées et expurgées, elles peuvent servir d'expression ou d'illustration à la vérité évangélique.

Pour terminer ce rapide coup d'œil sur la doctrine trinitaire de saint Augustin, il nous est agréable d'en signaler encore, à la suite de son commentateur, un côté tout à fait remarquable : c'est que le grand évêque a su admirablement mêler à ses hautes spéculations et appuyer sur elles des conséquences éminemment pratiques pour la direction de la vie chrétienne.

J. FORGET.

Digitized by Google

F. CAYRÉ. *La contemplation augustinienne. Principes de la spiritualité de saint Augustin.* Paris, A. Blot, 1927. In-8, XII-338 p. F. 20.

Ce qu'on appelle de nos jours *le problème mystique*, se ramène, pour les théologiens et les historiens du dogme, à deux questions : La contemplation est-elle une grâce nécessairement extraordinaire et, par conséquent, non requise pour la réalisation normale de la perfection la plus haute, ou bien rentre-t-elle dans le plan ordinaire de la Providence pour la sanctification des âmes? Existe-t-il une contemplation acquise ou *active*, ou bien toute contemplation est-elle infuse et passive? Dans le volume que j'ai sous les yeux, saint Augustin devra répondre à cette double question. C'est en effet sa pensée, et elle seule, que le R. P. Cayré promet de nous exposer, sans y rien mêler du sien. Bien qu'il ne veuille d'ailleurs étudier proprement que la contemplation, il n'a pu, on le conçoit, isoler de l'ensemble de la spiritualité augustinienne ce sujet, qui en est un des éléments essentiels. Parmi les nombreux écrits de l'évêque d'Hippone, il puise, par préférence aux œuvres de jeunesse, dans deux traités qui datent de la période de l'épiscopat : les *Confessions* (vers 400) et le *De Trinitate* (de 400 à 416). Les enseignements qu'il en tire nous apparaissent comme une théorie conciliatrice et jusqu'à un certain point mitoyenne entre les principales opinions actuellement courantes. On peut, à sa suite, la résumer en trois affirmations : 1° Nécessaires à la perfection, les dons mystiques ne la constituent pas ; « elle réside dans la pratique des vertus, surtout théologales », que les dons eux-mêmes rendent possible et développent. 2° « Il n'y a qu'une espèce de contemplation ; elle est infuse, étant le fruit des dons du Saint-Esprit. Mais elle revêt deux formes » : l'une, éminemment passive, donne à l'âme une connaissance admirative de Dieu, très générale ou indistincte ; dans l'autre, qui est active, cette connaissance devient plus distincte et particulière, grâce à une certaine activité intellectuelle qui y est jointe. 3° « L'oraison caractéristique de l'état de perfection est la contemplation » sous sa forme passive ou active ; mais la méditation, en tant qu'ordonnée à la contemplation, peut aussi être considérée comme une oraison des parfaits.

Pour mieux comprendre et mieux apprécier la portée de ces propositions, surtout de la 2e et de la 3e, sous la plume du R. P. Cayré, on les rapprochera très utilement de ses idées sur ce qu'il appelle, d'un nom peut-être un peu nouveau, la méditation contemplative. Celle-ci, qu'il distingue de la méditation discursive et de la méditation ou oraison affective, est elle-même de deux sortes : « l'une, imparfaite, dispose seulement à la contemplation ; l'autre, parfaite, accompagne la contemplation » et bénéficie de ses lumières, car la coexistence de la contemplation et de l'activité des puissances est possible. Toutes ces explications, comme aussi celles qui concernent chacun des éléments internes de la contemplation, se présentent solidement appuyées sur des textes ; elles en sont dégagées

Digitized by Google

par une minutieuse analyse. Les citations, bien choisies et bien commentées, sont nombreuses et d'une belle étendue ; elles permettront au lecteur d'entrer en contact plus direct avec l'âme du profond penseur et de l'homme vraiment intérieur que fut Augustin. On remarquera spécialement la manière dont le saint Docteur découvre les fondements naturels de la contemplation dans les premières notions spontanément acquises, qui font de l'âme humaine une vivante image de Dieu, en l'orientant vers le vrai et le bien. C'est dire qu'il ne voit là qu'une application particulière de sa grandiose théorie sur l'exemplarisme. Partout aussi on sera frappé du caractère sagement pratique de sa doctrine ; mieux peut être que toute autre, elle est de nature à inculquer et à promouvoir l'union dans une même vie de l'action et de la contemplation.

Dans un dernier chapitre, qu'il a intitulé « Essai de synthèse », le R. P. Cayré nous offre un clair et substantiel raccourci de tout son volume. Il y insiste particulièrement et avec raison sur l'accord foncier de la spiritualité augustinienne avec celle des grands maîtres venus plus tard : saint Thomas, sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, saint François de Sales. J. FORGET.

U. BERLIÈRE. *L'ascèse bénédictine des origines à la fin du* XIIe *siècle.* Essai historique. (Collection « Pax ». Série in-8, vol. I.) Maredsous, Abbaye, 1927. In-8, XII-282 p. F. 20.

Comme pour compléter au point de vue des doctrines et de la vie intime l'histoire qu'il a donnée de l'ordre monastique, le R. P. en expose de façon méthodique les œuvres et les traditions ascétiques. A ce point de vue, l'histoire lui paraît se diviser comme suit : une première période couvre les premiers siècles jusqu'au XIIe inclus ; elle se caractérise par ce fait que l'ordre et ses traditions ascétiques se développent à l'écart de toute influence étrangère, si l'on excepte celle des Victorins, qui est d'ailleurs en parfaite harmonie. Une seconde période va du XIIIe au XVe siècle, pendant laquelle l'ordre subit des influences spirituelles venues d'ailleurs. Du XVe au XVIIe siècle, l'ordre se réforme à plusieurs reprises, et ces essais de restauration s'accompagnent d'un renouveau des doctrines ascétiques. Du XVIIe siècle au présent, les réformes succèdent aux ruines et se signalent par un retour plus marqué aux traditions authentiques de l'ordre.

Le volume qui paraît se borne à l'étude de la période primitive. Une première partie fait le relevé méthodique des sources de l'ascèse bénédictine, groupées sous six chefs principaux : la règle, ses commentaires, les coutumiers, la liturgie, les écrits ascétiques proprement dits et les lectures conventuelles. Répertoire très précieux et abondant de la littérature pieuse sortie des monastères bénédictins. Après cette étude préliminaire, le R. P. étudie les éléments de l'ascèse, son cadre et ses fondements, ses exercices variés, de la

Digitized by Google

célébration de l'office au travail manuel. L'important sujet de la méditation est traité avec les développements convenables, nous apprenons comment les méthodes n'étaient pas négligées dans les monastères bénédictins au moyen âge. Toute cette deuxième partie, florilège de beaux textes et recueil de traits historiques, se lit avec intérêt. Regrettons seulement que le R. P. ait accordé quelquefois trop de valeur à des généralités édifiantes de certains hagiographes médiévaux, par exemple, p. 148 svv. Il est resté quelques négligences d'impression qui rendent le texte incorrect et son intelligence difficile, par exemple, p. 137, troisième alinéa, « Mais envisagée... » et p. 172, troisième alinéa, « Cette occupation... ».

P. DEBONGNIE, C. SS. R.

P. BATIFFOL. *Saint Grégoire le Grand.* (Collection « Les Saints ».) Paris, Lecoffre, 1928. In-12, 233 p. Fr. 7.50.

Les deux grands papes du moyen âge qui ont nom Grégoire sont vraiment favorisés par les historiens. Il y a peu de temps, M. Fliche consacrait à Grégoire VII une attachante biographie, pleine d'aperçus nouveaux, dans la collection *Les Saints*. Et voici que, dans la même collection, paraît celle du prédécesseur d'Hildebrand, saint Grégoire le Grand, rédigée par la plume experte et élégante de Mgr P. Batiffol.

Le sujet était digne de l'auteur et on constate que Mgr Batiffol l'a traité *con amore*. Il se rattache d'ailleurs intimement aux recherches précédentes de l'historien qui, à travers *L'Église naissante et le catholicisme*, *La paix constantinienne*, *Le siège apostolique*, a étudié et exposé avec tant de finesse les origines et l'établissement du *principatus* de l'Église romaine, dont saint Grégoire le Grand fut le défenseur à la fois très prudent et très énergique. Aussi, cette biographie du grand pape de la fin du VIe siècle n'est pas, dans l'œuvre d'ensemble de Mgr Batiffol, un hors-d'œuvre. Et nous ne pouvons que nous féliciter de ce que le directeur de la collection *Les Saints* se soit adressé à celui qui, par ses études antérieures, était admirablement préparé pour nous donner de saint Grégoire un portrait vivant, exact et digne de son illustre modèle.

Certes, Mgr Batiffol n'est pas le premier à s'occuper de saint Grégoire le Grand. L'on connaît le travail copieux et détaillé de Dudden, *Gregory the Great, his place in history and thought*, et les pages pénétrantes consacrées au grand pontife par M. von Schubert dans sa *Geschichte der christlichen Kirche im Frühmittelalter*, auxquelles il faut joindre la grande *Geschichte Italiens in Mittelalter* de L. M. Hartmann, que nous sommes un peu surpris de ne pas voir citée par Mgr Batiffol. Il est évident que la besogne de ce dernier a été facilitée par ses prédécesseurs. Mais il n'en reste pas moins que cette nouvelle biographie de saint Grégoire est une œuvre originale

Digitized by Google

par le contact intime et permanent que nous gardons avec la pensée du pape, grâce à la reproduction admirablement choisie et savamment localisée de nombreux extraits de sa correspondance, qui sont à la fois la preuve de ce que Mgr Batiffol avance et l'éloquent commentaire de ses observations d'historien.

Dans un premier chapitre, Mgr Batiffol étudie la jeunesse de saint Grégoire, qu'il place dans le cadre de la vie politique et sociale du temps. Notons quelques opinions de l'auteur. On n'a pas de preuve que la famille de Grégoire se rattache aux *Anicii*. Il faut admettre que Grégoire a été *praefectus urbis* : la lecture *praeturam* dans la lettre du pontife où il parle de la charge qu'il occupait avant son pontificat (Jaffé, n° 1273) se défend mal historiquement. A l'époque de Grégoire, il n'y avait plus de préteur à Rome. Devenu pape, le patricien romain gardera, de son passage dans l'administration impériale, un sentiment profond de l'ordre et de la suite nécessaires à tout gouvernement responsable. Il portera dans la direction du siège apostolique cet esprit de désintéressement, cette fidélité aux lois établies, ce respect des droits des autres, cette intolérance de la discipline, de l'injustice, cette ponctualité minutieuse du magistrat qui sait devoir rendre des comptes et justifier tous ses actes au tribunal de Dieu.

Sur la fondation, par Grégoire désabusé du monde, du monastère de Saint-André dans la maison paternelle du *Clivus Scauri*, l'auteur a des pages charmantes et instructives. Malgré que les moines bénédictins du Mont Cassin, ayant fui devant les Langobards, se soient réfugiés au Latran et que plus tard saint Grégoire ait consacré une grande partie de ses *Dialogues* à la figure de saint Benoît, il n'est pas du tout certain que la règle bénédictine ait été suivie au monastère du *Clivus Scauri*. Il est, d'autre part, établi que Grégoire ne fut point à la tête de la maison qu'il avait fondée.

Le chapitre II nous parle de *Saint Grégoire à Constantinople* comme apocrisiaire du pape Pélage II (579-590). C'est l'occasion pour Mgr Batiffol de caractériser, par l'examen de quelques incidents typiques, l'atmosphère de cette Byzance où, depuis Justinien, régnait l'autocratie la plus systématique qu'on ait jamais vue et dont le césaropapisme menaçant est si bien caractérisé par le passage que voici : « En distinguant théoriquement les deux domaines du sacerdoce et de l'empire, Justinien estimait avoir des devoirs envers le sacerdoce, et à l'occasion il les concevait comme une extension de sa souveraineté. Il entendait être orthodoxe, quitte à dicter lui-même l'orthodoxie ; il entendait être déférent pour le sacerdoce, quitte à déposer les évêques qui lui résistaient ; il entendait laisser à l'Église le service des choses divines, quitte à légiférer sur toutes les matières ecclésiastiques sous couleur de sanctionner les canons » (p. 32). Comme le dit si bien l'auteur dans une heureuse formule : la coordination de l'autorité impériale et de l'autorité du siège apostolique était pour l'Église universelle la « question d'Orient ».

Cependant, le loyalisme du pape vis-à-vis de Byzance, celui de Pélage II comme celui de Grégoire lui-même, est au-dessus de toutes

Digitized by Google

les vicissitudes. Son attachement à l'empereur, déterminé avant tout par un sentiment tout romain de fidélité à la République, est un attachement de point d'honneur, où la haine des Langobards ariens n'intervient que pour peu de chose.

Le chapitre III traite de l'avènement de saint Grégoire. Ayant voulu fuir, l'élu fut conduit de force à la basilique de Saint-Pierre pour y être consacré, le 3 septembre 590. La tristesse que lui inspire son élection se manifeste de façon typique dans la lettre qu'il écrit à son ami Léandre de Séville : « Je suis secoué dans ce poste par les flots de ce monde, et ils sont si violents, et le vieux navire... est à ce point pourri que je désespère de le conduire au port ». Mais, malgré la nostalgie du monastère qui le tiendra toujours, le nouveau pontife sera, dès le début, un chef énergique et décidé. Signalons tout particulièrement le passage qui nous montre l'administration du patrimoine de Saint-Pierre, où le pape fait figure de banquier du basileus pour régler la solde des troupes, payer l'approvisionnement de la population et verser les tributs exigés par les Langobards.

Nous regrettons que Mgr Batiffol n'ait pas connu l'étude de Edward Spearing, *The patrimony of the Roman Church in the time of Gregory the Great* (Cambridge, 1918), où cet auteur, — un jeune érudit tombé en France pendant la guerre, — a examiné à fond l'admirable système d'exploitation tel qu'il fut définitivement établi par le pape. Nous aurions aimé aussi, en cet endroit, un paragraphe où Mgr Batiffol nous aurait montré comment cette organisation du *patrimonium* a joué un rôle important dans les origines du pouvoir temporel des papes. Car c'est bien de l'époque de Grégoire que datent les assises de ce pouvoir et on ne peut manquer, nous semble-t-il, de le mettre en lumière dans une biographie de ce pontife.

Sur les homélies que saint Grégoire prononça dans les diverses basiliques de Rome, l'auteur a écrit des pages d'analyse très fine, émaillées de citations qui sont toujours admirables d'à-propos. Pendant les quatre premières années de son pontificat, Grégoire fait figure non seulement d'évêque, d'évêque réformateur, d'évêque éloquent, mais de magistrat qui s'estime responsable, devant la République et malgré elle, de la défense de Rome contre les Langobards.

Le chapitre VI étudie la *Regula pastoralis* et les *Moralia* de Grégoire : la *Regula*, ce petit livre destiné à former la conscience des évêques et qui aura un succès si grand et une autorité si efficace qu'il a été pour l'Occident la norme de l'épiscopat ; les *Moralia* ou commentaire du livre de Job, où Grégoire, résidant comme apocrisiaire à Constantinople, se propose surtout, en expliquant l'Écriture, d'instruire sur leur vocation les moines qui l'écoutent. A la fin de ce chapitre très fouillé, Mgr Batiffol est amené à examiner rapidement la doctrine de Grégoire. Ce dernier a moins éclairé l'Église qu'il ne l'a édifiée : il est avant tout un témoin de la doctrine vécue et enseignée, surtout la doctrine des œuvres, des sacrements, des fins dernières. Grégoire est un moraliste dévoré du zèle de la maison de Dieu.

Digitized by Google

Le chapitre V, *Saint Grégoire et l'Italie*, est un des plus intéressants du livre. Mgr Batiffol y examine, en somme, la situation du *principatus* de l'Église romaine au VIe siècle. Il y étudie successivement, avec finesse et pénétration, l'hégémonie spéciale de Rome sur les évêques de son ressort métropolitain, hégémonie comportant à la fois un droit de juridiction et un droit de domaine ; l'attitude pleine de liberté de l'épiscopat africain, qui sent cependant le besoin de faire confirmer à Rome ses « coutumes » et fournit ainsi un indice intéressant du *principatus* romain ; l'attitude de Rome vis-à-vis des métropolitains d'Italie dont les provinces ecclésiastiques ne font pas partie des régions suburbicaires et vis-à-vis des évêques d'Istrie, séparés de Rome depuis l'affaire des Trois Chapitres.

Les pages sur les rapports de Grégoire avec les Langobards méritent de retenir particulièrement l'attention. Mgr Batiffol met ici très bien en relief la politique habile de rapprochement avec les Langobards, opposée à l'intransigeance de l'empereur Maurice et de l'exarque de Ravenne, Romanos. La politique pacificatrice de Grégoire, si elle avait été suivie par les Byzantins, eût fait du royaume langobard et aussi du royaume franc des marches de l'Italie byzantine ; elle eût préservé la primauté du vieil empire romain non germanique ; elle eût épargné à l'Europe la rupture avec l'Orient grec.

Au chapitre VI, nous trouvons une étude délicieusement écrite sur les célèbres *Dialogues* de Grégoire le Grand, dont le titre exact était *De miraculis patrum italicorum*. Par ce livre, le pape a voulu combler une lacune : en Italie, les saints n'avaient pas d'histoire, les martyrs eux-mêmes n'avaient que le martyrologe dit hiéronymien. Toutes réserves faites sur la critiqne de saint Grégoire, Mgr Batiffol montre les *Dialogues* sous leur vrai jour : c'est un livre populaire, délibérément populaire. « Les Dialogues étaient la *Cité de Dieu* récrite pour les simples ».

Saint Grégoire et l'Occident, tel est le titre du chapitre VII. Mgr Batiffol y passe successivement en revue les relations du siège apostolique avec l'enclave byzantine d'Espagne, avec l'Espagne visigothique, avec les Francs, avec la Bretagne anglo-saxonne. Épinglons ici quelques passages qui sont particulièrement à remarquer. Le pontife met en avant un remarquable programme de réforme et de paix, lorsqu'il encourage la reine Brunehaut, dans sa tentative de négocier avec le basileus byzantin un traité de paix, peut-être d'alliance. Grégoire, qui a travaillé à établir une concorde durable entre l'Empire et les Langobards, a compris qu'un bon accord entre ce même empire et les Francs consoliderait la paix en Italie. Ainsi s'esquisse une politique dans laquelle le pape sert de médiateur entre Constantinople et les nouveaux royaumes barbares, pour assurer la paix en Occident. Et ce n'est pas un mince mérite de Grégoire d'avoir eu l'intuition profonde du grand avenir réservé au royaume des Francs. A propos des rapports de Grégoire avec les Francs, un renvoi à l'étude publiée naguère par Mgr Vaes dans cette revue sous le titre *La papauté*

Digitized by Google

et l'Église franque à l'époque de S. Grégoire le Grand aurait été, non seulement utile, mais nécessaire.

L'histoire de la conversion de l'Angleterre a été traitée par l'auteur avec une sympathie particulière. Il fait remonter, sous forme dubitative, la célèbre et gracieuse légende que tout le monde connaît : *Non Angli, sed angeli*, à une lettre écrite par le pape, en 595, au prêtre romain Candidus, séjournant en Gaule, pour lui ordonner de prélever sur les revenus du patrimoine de quoi acheter des Anglo-Saxons esclaves encore jeunes, pour les donner à des monastères où ils seraient formés au service de Dieu.

Comme le dit Mgr Batiffol, on n'a pas suffisamment remarqué jusqu'ici que les premières ouvertures en vue d'une mission chez les *Angli* furent faites à Rome d'Angleterre même : les textes que l'auteur cite à ce sujet sont tout à fait probants. A noter aussi le soin que Grégoire met à informer immédiatement le basileus et l'évêque d'Alexandrie du succès inespéré de la mission d'Augustin en Angleterre. C'est que la conversion des *Angli* ne saurait, pour lui, être indifférente à la République ; l'Empire et Église universelle sont deux unités qu'il ne sépare pas dans sa sollicitude.

Au chapitre VIII, Mgr Batiffol aborde l'examen des rapports de saint Grégoire avec l'Orient. Ce chapitre serait à analyser en entier, tant à cause de l'importance du sujet qu'à raison de la compétence spéciale avec laquelle l'auteur étudie la question compliquée de la situation exacte du siège apostolique aux yeux du basileus et du patriarche de Constantinople. Contentons-nous de citer ce passage où Mgr Batiffol condense la formule de cette situation : « L'erreur serait grande de confondre le *principatus* que l'évêque de Rome a hérité de l'apôtre Pierre et qui lui donne sur l'église universelle une primauté de sollicitude, de responsabilité, de pouvoir aussi et d'assistance divine, de confondre ce *principatus* avec les droits stricts de métropolitain qu'il exerce sur les évêchés suburbicaires. Le *principatus* est un secours qui entre en jeu quand on fait appel au pape, ou quand le pape juge son intervention opportune, nécessaire : le *principatus* n'a rien d'une centralisation organisée et imposée » (p. 188-189). Il n'y a qu'un domaine où l'Orient reconnaît pleinement qu'il ne peut rien sans Rome, c'est celui de la foi.

Sur les démêlés de Grégoire avec le patriarche Jean le Jeûneur, à propos du titre, pris par ce dernier, de « patriarche œcuménique », on trouvera ici des pages lumineuses et on sera sans doute d'accord avec l'auteur pour trouver que, « dans cette affaire, Grégoire a été un peu vite, et un peu fort » (p. 211). A signaler aussi, à ce sujet, que le titre de *servus servorum Dei*, que Grégoire aime à prendre, n'est pas une protestation contre le titre que s'est arrogé Jean le Jeûneur : Grégoire a déjà pris ce titre avant d'être pape, en 587, dans la donation qu'il fait à son monastère du *Clivus Scauri*.

Le livre se termine, au chapitre IX, par les renseigenements que l'on possède sur les dernières années de saint Grégoire. Pendant ces dernières années, on le voit par sa correspondance, de Constantinople à Séville, d'Alexandrie à Cantorbéry, l'Église universelle continue

Digitized by Google

à être présente à la pensée du grand pontife. Jusqu'à la fin, il donne des ordres, avec ce souci de l'ordre et de l'ordre dans le détail, qui est un des traits marquants de son caractère.

Lorsqu'il mourut, le 12 mars 604, on décora sa tombe d'une épitaphe métrique, dont un mot au moins est magnifique et restera : *Dei consul*, « Consul de Dieu ».

Cette admirable biographie du grand saint se termine par une note mélancolique, dont on comprendra la portée en se rappelant comment Mgr Batiffol s'intéressa aux « Conversations de Malines » : « Cher monastère du *Clivus Scauri*, qui mettait des larmes aux yeux de Mgr Duchesne, quand il le contemplait des terrasses du Palatin ; cher monastère, dans l'atrium duquel on a de nos jours gravé les noms des moines qu'il a donnés à la mission de Kent... *Le Clivus Scauri* est le lieu de Rome où l'on prie avec le plus d'émotion pour ceux que saint Grégoire a enfantés à la foi romaine ».

Ce mot final touchera sans doute spécialement les *Oxonienses* auxquels, en compagnie des *Lovanienses*, Mgr Batiffol, docteur *honoris causa* de ces deux Universités, a dédié son beau travail.

L. Van der Essen.

L. Todesco. *Corso di storia della Chiesa*. T. II : *Epoca dei Padri*. T. III : *Il medio evo cristiano*. T. IV : *La Chiesa al tempo del Rinascimento e della Riforma*. Turin, Marietti, 1924-27. In-8, viii-378 ; 588 et viii-553 p. L.20 ; 21.50 et 20.

Nous avons déjà fait connaître (RHE. 1924, t. XX, p. 77-78) le Ier volume du *Corso di storia della Chiesa*, que publie le Dr L. Todesco, professeur au séminaire de Padoue. Nous avons, à cette occasion, signalé les qualités que nous avons reconnues à cet ouvrage. Depuis lors, trois nouveaux volumes ont paru. Les sous-titres en indiquent suffisamment le contenu. Remarquons seulement que l'auteur commence le moyen âge après le pontificat de S. Grégoire le Grand, et l'époque moderne, avec le séjour des papes à Avignon.

Il nous serait impossible, — et il serait d'ailleurs parfaitement inutile, — de résumer ici ces trois volumes du Dr Todesco. Des manuels ne visent qu'à condenser les résultats de la science et de les présenter, d'une façon claire et méthodique, aux lecteurs. Nous devons donc nous borner à relever les caractéristiques de ce manuel, voir comment l'auteur y a fait la synthèse des résultats partiels de la science historique et montrer ainsi les avantages et les défauts que présente son travail. Et d'abord, pour commencer par ces derniers, on souhaiterait qu'une place plus considérable fût accordée à ce qu'on appelle l'histoire spéciale et que les faits, quise rapportent à celle-ci, fussent mieux groupés. Ainsi, si les fausses décrétales

Digitized by Google

méritent tout un chapitre, pourquoi ne pas traiter, de la même façon, les collections canoniques du XIe siècle, qui ont exercé une si grande influence sur l'Église d'Occident ? Pourquoi ne pas exposer, dans des chapitres séparés, les manifestations de l'art chrétien, — sauf dans le IVe volume, il n'en est pas question, — le développement du culte et de la liturgie, l'influence de l'Église sur les théories économiques et la vie sociale, les admirables institutions de charité ? Sans doute, dans les chapitres consacrés à l'histoire générale, nous retrouvons plusieurs faits concernant ces différents points ; mais dans un ouvrage de synthèse bien plus que dans une monographie, il importe de ne pas laisser aux lecteurs le soin de grouper ces divers éléments. Ce groupement même est requis par le travail de synthèse ; il permet, d'ailleurs, à l'auteur de donner de l'histoire une interprétation plus pénétrante, de jeter une lumière plus vive sur 'enchaînement des événements et de ce qu'on appelle les facteurs historiques ; en d'autres mots, il fournit l'occasion de montrer comment, dans le passé de l'Église aussi bien que dans celui de l'humanité en général, l'esprit dominant d'une époque se manifeste dans les différents domaines de la vie individuelle et sociale des hommes. Sous ce rapport, l'exposé de M. Todesco laisse, à mon avis, à désirer et les multiples divisions qui y sont introduites, manquent de rigueur logique.Une autre qualité d'un manuel destiné à l'enseignement supérieur est de renseigner une bibliographie sommaire et critique sur toutes les questions qui y sont exposées. En général, le Dr Todesco se montre soucieux de faire connaître aux lecteurs les principales monographies. A plusieurs, cependant, ses indications paraîtront insuffisantes. Ici encore, plus de rigueur et plus d'uniformité pourraient améliorer notablement le manuel.

D'autre part, il serait injuste de ne pas opposer à ces quelques défauts les grandes qualités de style, de clarté, d'impartialité, qui distinguent l'ouvrage du Dr Todesco. Nous les avons déjà relevées en rendant compte du Ier volume. Elles s'étalent encore d'une façon remarquable dans les volumes suivants et constituent une excellente recommandation pour un ouvrage destiné à l'enseignement.

A. DE MEYER.

The History of the Franks by Gregory of Tours, translated with an Introduction by O. M. DALTON. Vol. I : *Introduction*. Vol. II : *Text*. Oxford, Clarendon Press, 1927. 2 vol. in-8, 447 et 660 p. 40 s.

Il n'existait pas jusqu'ici de traduction complète de Grégoire de Tours en langue anglaise. M. Dalton, conservateur au British Museum, vient de la donner à son pays. Mait tout un volume préliminaire groupe d'abord de multiples enseignements sur l'historien des Francs et son œuvre principale (l'homme ; l'écrivain et son autorité ; les manuscrits et les éditions ; les *Chiefs Characters* de l'*His-*

Digitized by Google

toria ; un aperçu de l'histoire des Mérovingiens au VIe siècle ; les partages de la Gaule entre les rois) ; en second lieu, sur les royaumes mérovingiens (la Gaule aux temps des Mérovingiens ; peuples de la Gaule ; organisation civile, économique, militaire de la Gaule) ; troisièmement, sur l'Église mérovingienne (État de la chrétienté ; organisation de l'église de Gaule ; les édifices du culte, etc ; monachisme et ascétisme) ; enfin, sur la vie mérovingienne (l'ordre social ; les conditions matérielles ; connaissances et culture ; plaisirs et amusements). En outre, le second volume, consacré surtout au texte, se termine par plus de cent pages de notes et une table des noms de personnes, un index géographique et un *general index*, c'est-à-dire une table systématique. Deux cartes sont destinées l'une à marquer les divisions politiques de la Gaule après la mort de Charibert Ier, l'autre à permettre de situer les principales localités mentionnées dans l'*Historia Francorum*.

La traduction anglaise, au lieu de prendre pour base l'édition critique des *Monumenta Germaniae historica*, part du texte latin établi par MM. Omont et Collon, imprimé dans l'édition de M. R. Poupardin (*Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*. Paris, 1913) Elle paraît avoir été faite avec soin.

Le mérite de l'introduction est de retracer très largement le tableau de la civilisation mérovingienne, dont M. Dalton emprunte les principaux éléments au texte même de Grégoire. Après avoir groupé les détails pris à l'*Historia Francorum*, il a fallu souvent les interpréter, comme aussi les compléter. Pour le faire, l'auteur a recouru à des ouvrages modernes. Nous avons lu avec intérêt ce premier volume et ses affirmations nous ont paru exactes dans l'ensemble. Mais l'exposé est, par endroits, assez sommaire et peu fouillé. Malgré l'abondance de ses lectures, M. Dalton ne semble pas avoir toujours été se renseigner auprès des auteurs qui s'imposent. L'*Histoire de la propriété ecclésiastique en France* de Mgr Lesne n'est pas utilisée dans la partie réservée aux biens d'église. Harnack et Duchesne ne sont pas cités à propos des origines du christianisme en Gaule. La *Deutsche Verfassungsgeschichte* de Waitz et la *Kirchengeschichte Deutschlands* de Hauck auraient rendu à l'auteur bien des services dans son travail. Pour les élections épiscopales en Gaule à l'époque mérovingienne, il ne renvoie qu'à Fustel de Coulanges et, pour la vie monastique, il recourt presque exclusivement à des articles du *Dictionnaire d'archéologie et de liturgie*.

P. 368, l'auteur fait de Maubeuge un monastère double. Rien ne prouve qu'il le fût à l'époque mérovingienne. P. 367, la fondation de Glanfeuil par S. Maur est moins certaine que ne paraît le croire M. Dalton ; et Fleury sur-Loire ne commence pas à exister avant 550, mais un siècle plus tard. É. DE MOREAU, S. J.

Digitized by Google

Acta Sanctorum Novembris, collecta, digesta, illustrata ab H. Delehaye et P. Peeters. T. IV Quo dies nonus et decimus continentur. Bruxelles, Société des Bollandistes, 1925. In-fol. XII-766 p.

Le R. P. H. Delehaye pourrait ajouter un paragraphe à son intéressante publication *A travers trois siècles. L'œuvre des Bollandistes.* 1615-1915 (Bruxelles, 1920), où il serait question des circonstances pénibles qui ont failli compromettre, après la guerre, la continuation de la grande entreprise des *Acta Sanctorum.* Le tome IV de novembre paraît quinze ans après la publication du tome III. Pendant ces quinze années, par quels malheurs les Bollandistes n'ont-ils pas passé ! Coup sur coup, la mort leur enlève le P. De Smedt, le P. Albert Poncelet, le P. van Ortroy, ne laissant, pour continuer l'œuvre, que les deux bollandistes « en titre », H. Delehaye et P. Peeters. Puis c'est la guerre, pendant laquelle le P. Delehaye se montre aussi bon patriote qu'il est critique et historien, la guerre avec ses conséquences terribles au point de vue financier et au point de vue scientifique.

L'œuvre bollandienne, une fois de plus, a survécu à la tourmente et le tome IV des *Acta* de novembre prouve toute la vitalité de l'entreprise, le courage magnifique et la tranquille persévérance de ceux qui la dirigent. La « Fondation Universitaire », comprenant qu'une œuvre qui illustre la Belgique et qui rend à la science des services incomparables ne pouvait pas être laissée à l'abandon, est intervenue pour financer l'édition de ce gros in-folio : les Bollandistes reconnaissants lui ont dédié le fruit de leurs labeurs.

Quelle somme de travail n'a pas requis la préparation de ce tome IV ! Il contient cinquante et une sections différentes, composées du classique *Commentarius praevius*, et de l'édition des principaux monuments littéraires se rapportant au saint dont il est question. Dans les cas que nous appellerons normaux, c'est-à-dire lorsqu'il s'agit de saints bien connus, dont la personnalité se dégage avec netteté des documents, quels travaux de recherche, de documentation, de comparaison le *Commentarius praevius* (introduction historique et critique) ne suppose-t-il pas ! Quels trésors d'érudition et de finesse philologique l'édition des *Vitae*, *Miracula*, etc. consacrés au personnage n'exige-t-elle pas ! Or, dans ce tome, plusieurs des saints qui y sont traités sont à peine connus ; sur certains, on ne possède guère de renseignements. Il a fallu aux éditeurs une réelle abnégation, pour accumuler pareille dose d'érudition et fixer la vérité et sans clore par un procès-verbal de carence.

Combien de saints étudiés dans ce volume dont l'époque est indiquée par la formule décourageante : *Tempore incerto* ; combien de monuments littéraires dont les éditeurs doivent dire à regret qu'ils ne sont que « tissu de légendes et fables ineptes » ! Les pages succèdent aux pages, marquées au coin de l'érudition bollandienne

Digitized by Google

mais remplies souvent de constatations mélancoliques au sujet de l'impossibilité d'accepter l'historicité du récit.

Des cinquante et une sections de ce tome IV, vingt-neuf ont pour auteur le R. P. Delehaye, qui, par suite de la mort du P. Poncelet et du P. Van Ortroy, reste pour ainsi dire responsable de tout ce qui concerne l'hagiographie occidentale, tout en continuant à s'occuper de l'hagiographie grecque, à laquelle il a consacré de si remarquables travaux. Certes, deux jeunes confrères, les RR. PP. Grosjean et Lechat, ont aidé le président de la Société bollandienne dans son labeur immense et nous retrouvons aisément l'apport du R. P. Grosjean qui, dans huit sections non signées, se révèle déjà un celtisant de valeur en étudiant les productions de l'hagiographie irlandaise. D'autre part, nous ne croyons pas nous tromper en attribuant au R. P. Lechat trois ou quatre sections rentrant dans la période du moyen âge, qu'avait coutume de traiter le regretté P. van Ortroy. Enfin, dans une dizaine de sections, nous retrouvons l'érudition du R. P. Peeters, dont les connaissances en fait d'orientalisme ont été particulièrement mises à contribution pour le présent volume. Celui-ci, en effet, contient avant tout des productions hagiographiques de l'Église grecque et des Églises orientales : l'hagiographie celtique, quoique dans une moindre mesure, y est aussi bien représentée.

Dans l'intérêt des lecteurs de la RHE, et conformément à la tradition suivie ici en ce qui concerne les volumes des *Acta Sanctorum* antérieurement parus, nous allons passer en revue, dans l'ordre où ils se présentent dans la publication, les diverses sections de ce tome.

Voici d'abord les saints honorés le 9 novembre :

1. *S. Théodor, martyr, vénéré à Aukhat* (*Euchaïtis Hellenoponti*). — Époque inconnue.

On possède son *ἐγκώμιον* ou panégyrique rédigé par S. Grégoire de Nysse. Il ne peut exister de doute qu'il soit mort à Amasia. Dans son panégyrique, S. Grégoire s'était inspiré d'une *passio* sans valeur. De moindre valeur encore est la *Passio* qui nous a été conservée. On constate l'existence du culte du saint à Rome, au début du VIe siècle, à Gaiette en Campanie, à Venise. Le R. P. Delehaye publie le panégyrique de S. Grégoire de Nysse, et la *Passio* grecque. A remarquer, p. 46 svv., la narration, en grec, de la légende du dragon tué par Théodor.

2. *Les saints martyrs Eusèbe, Marcel, Hippolyte, Hadria, Paulina, Nione, Marie, Maxime, Martana et Valeria, honorés à Rome, via Appia.* — Époque inconnue.

Ils sont désignés par une inscription damasienne comme des martyrs grecs. Leurs *Actes* présentent une confusion chronologique extraordinaire et il faut renoncer à y mettre de l'ordre. Les textes qui les concernent appartiennent au genre des *Gesta martyrum* légendaires, dont M. Dufourcq s'est occupé et dont le R. P. Delehaye a si bien caractérisé la physionomie dans son livre *Les Passions des martyrs et les genres littéraires.* L'endroit du martyre est

Digitized by Google

inconnu, mais il est certain qu'un culte fut rendu à ces saints au cimetière de Callixte, au moins dès le IVe siècle. Le R. P. Delehaye publie la *Passio* et aussi un *Carmen epigraphicum*, où l'histoire des saints dont il est question est brièvement rappelée et qui — phénomène très rare — se réfère à leur *Passio* : *Horum virtutes quam Passio lecta docebit.*

3. *S. Alexandre, martyr, vénéré à Thessalonique.* — Époque inconnue.

Dans une courte note, le P. Delehaye démontre que ce saint Alexandre et Alexandre de Pydna sont un seul et même personnage.

4. *S. Ursin, premier évêque de Bourges.* — IIIe siècle.

Contrairement à des assertions légendaires, le siège de Bourges ne remonte pas aux temps apostoliques : son origine se place vers l'époque de Dèce. Vers 550, sous l'évêque Probien, on construisit une basilique dédiée à S. Martin. C'est là que furent transférées les reliques, découvertes dans un sarcophage, d'un S. Ursin que l'on crut être le premier évêque du diocèse. L'auteur de la *Vita Ursini* a lu l'*Historia Francorum* (I, 31) de Grégoire de Tours et l'a « accommodée » à son propre travail. Il fait d'Ursin un disciple du Christ, et il emprunte certaines données aux monuments liturgiques de l'église de Bourges. Cette biographie est sans valeur. Les seuls renseignements sérieux sur le saint sont ceux que donne Grégoire de Tours. Le diplôme de Dagobert qui mentionne les églises fondées par S. Ursin est un faux.

5. *S. Timothée, évêque d'Antinoüs, vénéré en Égypte.* — IVe siècle.

Le synaxaire d'Alexandrie, écrit au XIIIe siècle par Michel Athribis, ne dit rien de ce saint, mais il est question de lui dans des additions faites plus tard à ce document. L'histoire qui y est racontée est inepte, et n'apprend rien. Elle semble tirée d'une de ces sommes hagiographiques qui pullulaient autrefois en Égypte. Le R. P. Peeters l'édite d'après le synaxaire arabe d'Alexandrie.

6. *S. Agrippin, évêque de Naples.* — IIIe siècle.

Ce saint fut certainement un des premiers évêques de Naples, mais les dates de son pontificat sont inconnues. On possède un *Libellus miraculorum* qui était lu le jour de sa fête, et qui paraît être l'œuvre de plusieurs auteurs. Vers 930, il existait une église dédiée au Saint dans le cimetière extra-urbain de Naples connu sous le nom de « catacombes ». Le R. P. Delehaye publie le *Libellus miraculorum.*

7. *S. Aurèle, évêque de Ridition, en Arménie.* — 475.

Ce saint aurait été évêque de Ridition en Arménie, mais aucun hagiographe arménien n'en parle. Aurèle est mort à Milan. Au IXe siècle, alors que se pratiquait un véritable commerce de reliques — *impie an religiose dixerim nescio,* dit le R. P. Delehaye — les restes du saint furent envoyées en Allemagne, au monastère de Hirschau, où son culte se développa considérablement. Une première biographie a été rédigée par un moine anonyme de Hirschau, qui s'inspire de la tradition locale milanaise. Une seconde *Vita* est l'œuvre de Williram, abbé d'Ebersberg, mort en 1085. Cet auteur

Digitized by Google

s'inspire de la première *Vita*, en y ajoutant des lieux communs, des extraits d'histoire ecclésiastique et des emprunts à d'autres sources, parmi lesquelles la *Laudatio S. Eusebii Vercellensis*. Une troisième biographie est l'œuvre de Trithème. Le R. P. Delehaye publie la première *Vita* ainsi que celle de Williram.

8. *S. Ascanafer, noble romain.* — Époque inconnue.

Ce saint n'est connu que par les sources éthiopiennes. En fait, on ne sait rien de lui. Le R. P. Peeters publie la *Vita* contenue dans le synaxaire éthiopien du ms. 126 de la Bibliothèque nationale de Paris.

9. *S. Cynon, confesseur, vénéré en Cambrie.* — Ve siècle.

S. Cynon, alias Knonkel, est inconnu. Seuls en parlent des calendriers ou d'anciennes généalogies celtiques.

10. *S. Bénigne, évêque d'Armagh.* — 467.

Ce saint fut le disciple préféré de S. Patrice. On possède une *Vita* le concernant, en gaélique, et une *Vita* latine, écrite en Angleterre et de beaucoup postérieure. La *Vita* gaélique contient, outre les inévitables lieux communs hagiographiques, des emprunts à d'anciennes généalogies, à la *Vita* tripartite de S. Patrice et à une biographie latine de S. Patrice ou de S. Bénigne. Cette dernière semble avoir conservé une partie d'une œuvre perdue consacrée à S. Patrice et où se trouvaient consignées des traditions locales intéressantes. La *Vita* gaélique contient aussi quelques fragments de poèmes irlandais dont la valeur historique est problématique. Quant à la *Vita* latine, elle fut écrite, avant le milieu du XIVe siècle, par Jean de Tinmouth. Le commentaire historique consacré à S. Bénigne par l'auteur de ce *Commentarius praevius* — le P. Grosjean — est très important pour l'histoire de l'Irlande chrétienne. Le P. Grosjean accompagne l'édition de la *Vita* gaélique d'une traduction latine et de notes abondantes et très érudites.

11. *S. Pappon Post Priten, confesseur en Cambrie.* — VIe siècle.

Le R. P. Grosjean consacre à ce saint, qui aurait été roi, une dissertation savante qui intéressera fort les celtisants.

12. *S. Isbozet, martyr, vénéré en Perse.* — 553.

Isbozet est mort pendant le règne de Chosroès. Il appartient à l'église persane, mais fut « adopté », après son martyre, par les Arméniens. Son culte se répandit en Grèce et en Espagne. On possède à son sujet des Actes écrits en arménien. Le style de cette production littéraire indique, semble-t-il, une origine syriaque. L'auteur est contemporain, sincère, et a écrit peu de temps après le martyre du saint. De ces Actes s'est inspiré l'auteur d'une *Passio* en géorgien, conservée au Mont Athos, qui date du IXe, sinon du VIIIe siècle. Le R. P. Peeters publie ces deux passions.

13. *Saintes Eustolie et Sopatra, vierges de Constantinople.* — VIe-VIIe siècle.

La *Vita* publiée par le R. P. Delehaye ajoute peu aux données fournies par les synaxaires : elle est tirée du ms. grec 807 du Vatican.

14. *S. Théostericte, moine ἐν Σύμβολοις sur les flancs de l'Olympe.* — IXe siècle.

Note intéressante par le R. P. Delehaye.

Digitized by Google

15. *S. Grégoire, évêque (episcopus Luterensis).* — Vers 870.

Note par le R. P. Delehaye.

16. *S. Théoctiste, à Lesbie dans l'île de Paros.* — IXe siècle.

Nous possédons à son sujet un récit mis par écrit par maître Nicétas, célèbre hagiographe paphlagonien, qui avait été envoyé par l'empereur Léon († 911) aux Arabes de Crète et qui aborda à Paros. C'est là que Nicétas nota l'histoire de Théoctiste, qu'il apprit de la bouche du moine Siméon. Le récit de ce dernier n'est qu'un vulgaire plagiat de l'histoire de Ste Marie l'Égyptienne. Toutefois, l'œuvre de Nicétas est fort intéressante par les détails qu'elle donne sur les incursions des Arabes dans la Mer Égée.

17. *Ste Thomaïde, de Lesbie, matrone de Constantinople.* — Début du IXe siècle.

Il n'y a dans l'existence de cette sainte rien d'extraordinaire. Sa *Vita*, non contemporaine, fut écrite sous le règne de l'empereur Romanos II (959-963). On possède, outre la *Vita*, un éloge funèbre rédigé par Constantin Akropolita, qui s'inspire de la biographie. Le R. P. Delehaye publie ces deux productions hagiographiques.

18. *S. Jean, prêtre, abbé du Mont Bizan en Éthiopie.* — 1449.

Ce Jean fut certainement un monophysite, inscrit à tort parmi les saints de l'Église universelle. Sa biographie fut rédigée par quelqu'un qui l'a connu. Elle est néanmoins remplie de fables, mais elle contient des renseignements intéressants. Le R. P. Peeters la publie dans son texte éthiopien, avec une traduction latine.

19. *Ste Hélène de Hongrie, moniale dominicaine.* — Vers 1240.

L'auteur du *Commentarius praevius*, — sans doute le R. P. Lechat, — déclare ne pas être d'accord avec M. Fawtier, qui édita la *Vita* de la sainte dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire* en 1913. D'après le R. P. Lechat, la première partie de la *Vita* a été rédigée peu de temps après la mort de la sainte, tout au plus une vingtaine d'années après. Elle n'est donc pas de 1272, comme le veut M. Fawtier. La seconde partie de la biographie est de peu postérieure à l'élévation des reliques de sainte Hélène, qui eut lieu vers 1257.

20. *Le bienheureux Nicolas, frère convers cistercien à Villers-en-Brabant.* — Vers 1300.

Un anonyme écrivit, après 1312, un *Elogium* des trois frères convers de Villers Arnold, Herman et Nicolas. Récit honnête, qui est intéressant par la mention des béguines.

21. *La bienheureuse Jeanne, vierge à Signa, en Toscane.* — 1307.

La *Vita* de sainte Jeanne de Signa fut écrite par un anonyme entre 1383 et 1396. L'auteur donne une bonne chronologie et cite ses sources, mais en réalité il ne sait pas grand'chose au sujet de la sainte. Jeanne fut une laïque et le R. P. Delehaye raconte à ce propos l'histoire amusante d'un certain nombre d'ordres religieux qui voulurent « annexer » Jeanne comme ayant fait partie de leur institut. Il publie la *Vita* la plus ancienne.

22. *Le bienheureux Ludovico Morbiolo, confesseur de Bologne.* — Vers 1485.

L'auteur de la *Vita* de ce bienheureux est un personnage bien

Digitized by Google

connu, Baptiste de Mantoue, qui fut général des Carmes en 1513 et qui mourut en odeur de sainteté. Cet auteur a beaucoup écrit. Il dédia la biographie de Ludovico Morbiolo au pape Innocent VIII ; il l'écrivit entre 1485 et 1489. Témoin oculaire ou s'inspirant du récit de témoins oculaires, il a fourni une biographie versifiée simple et sincère. Le R. P. Delehaye la publie.

23. *Le bienheureux Gratia, laïc profès de l'ordre des Ermites de S. Augustin, près de Venise.* — 1508.

Gratia vécut au monastère de Saint-Christophore, près de Venise. On n'a pu retrouver de *Vita* ancienne, encore que les concordances que révèlent les écrits postérieurs semblent devoir faire supposer l'existence d'une source unique. Le R. P. Delehaye a choisi, pour l'éditer parmi les productions postérieures, le récit qu'a fait Flaminius Cornelius dans son *Histoire des églises de Venise.*

24. *De sanctis qui in utraque Scotia V idus Novembris coluntur.*

Dans cette section, le R. P. Grosjean essaye de répandre un peu de lumière sur un certain nombre de saints celtiques quasi inconnus. Ce sont Ste Sineach, vierge († 596 ?), Ste Finseach, d'époque incertaine, Ste Sarnait (VIe siècle), Ste Laisse, Ste Aedhnat, S. Conna ou Mo-Chonna, les saints Fionntan, Barrkfind, Moroc, qu'il faut peut-être identifier. La note la plus intéressante concerne un saint Martin le vieux, qui n'a jamais existé, et dont l'insertion dans le catalogue des saints est due à une erreur de lecture d'un copiste de manuscrits.

Voici, dans la deuxième partie du volume, les sections consacrées aux saints honorés le 10 novembre.

25. *Saints Tryphon, Respicius et Nymphe, martyrs vénérés à Rome.* — Époque inconnue.

Le R. P. Delehaye montre que ces trois saints ont été associés dans les martyrologes d'une façon indue, et cela parce que leurs reliques reposaient sous la même pierre d'autel dans l'église romaine de S. Spirito in Sassia. La *Passio, Vita et miracula* de S. Tryphon est à ranger parmi les productions hagiographiques les moins recommandables. Pourtant, elle eut chez les Grecs une réputation telle que deux empereurs consacrèrent au saint un panégyrique (*πανηγυρικοὺς λόγους*) : l'un de ceux-ci est dû à Léon V le Sage (886-911), le second eut comme auteur Théodore Lascaris, empereur de Nicée (1254-1258). Ces modèles grecs furent adaptés en latin, avec peu de respect pour l'original. Enfin, on confectionna aussi une *Passio* en arménien, qui ne contient rien de neuf. Le culte de S. Tryphon se propagea en Orient, à Constantinople, à Rome à Kotor en Dalmatie, à Venise, en Campanie, en Sicile et en Suisse.

On trouve quelquefois S. Tryphon associé à Respicius, à l'exclusion de sainte Nymphe. De cette association, peu fréquente il est vrai, il reste un vestige dans la *Passio S. Tryphonis et Respicii,* que Ruinart — comment ne pas s'en étonner ? — a publiée dans ses *Acta sincera.* Loin d'être « sincera », cette production a été fabriqué de toutes pièces, à l'aide des Actes de S. Tryphon, dans le but de substituer à celui-ci Respicius ou de remplacer le seul Tryphon par l'association Tryphon-Respicius.

Digitized by Google

Quant à Sainte Nymphe, son histoire est un tissu de fables : le culte s'est fixé à Palerme.

26. *S. Démétrien, évêque, vénéré à Antioche.* — Vers 260.

Dans la chronique de Séert compilée par un nestorien, d'après des sources grecques et syriaques, se trouve un passage concernant Démétrien. Cette production, rédigée en arabe, date de peu après 1036. Elle contient d'excellents renseignements sur le saint, qui vécut à l'époque du roi Sapor.

27. *S. Oreste, martyr, à Kilise Hissar, en Cappadoce.* — Époque incertaine.

Il existe deux recensions de la *Passio* de ce saint, l'une plus courte que l'autre. Elles sont rédigées en grec et ne contiennent que des lieux communs. Rien ne trahit un témoignage contemporain.

29. *Sainte Natalène, vierge, en Aquitaine.* — Époque inconnue.

L'examen des leçons du bréviaire de Pamiers, premier témoignage concernant la Sainte, conduit le R. P. Delehaye à affirmer la fausseté du récit. Date et auteur sont inconnus. Le P. Delehaye publie, faute de mieux, en guise de *legenda antiquior*, un office de date incertaine.

30. *Les saints Tibère ou Thibéry, Modeste et Florentia, martyrs.* — Époque inconnue.

Dans l'oppidum Cessero ou Saint-Thibéry (département de l'Hérault), il y avait un monastère consacré à Saint Thibéry ou Tibère, qui est cité dans un capitulaire de Louis-le-Pieux de 817. Pour Thibéry il existe trois *Passions*, dont le fonds est identique. La première est un simple démarquage des *Acta SS. Viti, Modesti et Crescentiae* ; la seconde, contenue dans le légendier de Pierre Calo († 1348), est un remaniement de la première. La troisième n'est qu'un simple résumé de la première. Il résulte des investigations du P. Delehaye que Thibéry n'a jamais eu de compagnons et qu'il faut donc expulser du calendrier liturgique Modeste et Florentia, dont on ne sait rien. Quant à Thibéry, tout ce que l'on peut retenir à son sujet, c'est son nom et le fait que les moines de Saint-Thibéry se glorifiaient de posséder ses reliques. Le P. Delehaye édite la *Passio prior* et la seconde.

31. *S. Spacius, martyr aux Andelys.* — Époque incertaine.

Le P. Delehaye publie au sujet de ce saint des leçons du bréviaire de Bayeux, qu'un hagiographe de date récente composa en décrivant la vie et la mort de Spacius par le « procédé de vraisemblance », si cher aux auteurs qui ne savent rien de leur héros. Tout ce que l'on peut affirmer, c'est que, au milieu du XIIe siècle, Spacius était vénéré par l'église de Bayeux comme martyr.

32. *Les saints Narsès, Joseph et leurs compagnons, martyrs en Perse.* — 343.

Au sujet de ces saints on possède des Actes en langue syriaque, qui décrivent leur mort sous le règne de Sapor, dans la province de Beth Gamaï. Narsès fut évêque de Sahrqarth. Le récit des Actes est sobre, mais ne révèle pas un contemporain ou l'utilisation de sources contemporaines. L'exactitude chronologique et géographi-

Digitized by Google

que est cependant remarquable. Une version grecque de ces Actes est perdue, mais on en retrouve des traces dans les synaxaires, au 20 novembre. Certains manuscrits qui donnent les Actes syriaques y joignent un catalogue des martyrs de la province de Beth Gamaï. Les Actes et ce catalogue datent peut-être de la fin du IVe siècle, et ont peut-être été écrits avant la mort de Sapor II. A ces pièces se rattache une *Passio* syriaque des saints Sapor, Isaac et leurs compagnons. Elle a pour auteur un hagiographe d'Édesse, qui ne savait pas grand'chose de ses héros. Elle ne contient aucun renseignement sérieux sur la persécution organisée par le roi Sapor. Le P. Peeters édite la *Passio* de Narsès et celle de S. Sapor.

33. *S. Martyrien ou Mari de Beth Sade, martyr.* — Époque inconnue.

Les Actes syriaques de ce saint sont sans aucune valeur. Le nom même du saint semble avoir été inventé. En dehors de quelques vestiges obscurs, aucun souvenir n'existe de ce saint, qui ne semble jamais avoir joui d'un culte en dehors du monastère de Beth Sade.

34. *S. Daniel, martyr en Perse.* — Date inconnue.

Daniel, « s'il a jamais existé », aurait vécu sous le règne de Sapor II, dans la province de Beth Nuhadra. C'est, dit le R. P. Peeters, un saint *suspectissimus*. Son histoire, contenue dans le synaxaire éthiopien, semble avoir été inventée par quelque hagiographe syrien.

35. *S. Probus, évêque de Ravenne.* — IIIe-IVe siècle.

C'est Agnellus, dans le célèbre *Liber Pontificalis* de l'église de Ravenne, qui est le premier à parler de Probus. L'histoire ne présente que des lieux communs, composés, comme le dit le P. Delehaye, « ex ingenio », mais « sine mendacio ». La *Vita Probi*, qui paraît plus tard, est plutôt l'histoire de l'invention et de la translation des reliques du saint.

36. *S. Monitor, évêque d'Orléans.* — Ve siècle. — Note par le R. P. Delehaye.

37. *S. Greallan, confesseur en Irlande occidentale.* — Ve-VIe siècle.

On possède de ce saint un fragment de *Vita*, en gaélique, que le R. P. Grosjean édite ici pour la première fois. Elle date du XIVe-XVe siècle, semble-t-il, et consiste en des emprunts faits à de vieux généalogistes et aux Actes de S. Patrice ; elle présente une chronologie acceptable. Greallan fut évêque ou abbé.

38. *S. Aido, évêque de Killarney en Irlande.* — 589.

On ne possède pas de biographie en gaélique, mais trois *Vitae* latines, dont on peut croire qu'elles proviennent d'un même archétype. La seconde de ces *Vitae* est publiée ici pour la première fois. La *Vita III* semble être d'une antiquité vénérable. Colgan s'était déjà occupé de ces pièces.

39. *S. Elaeth, confesseur, honoré en Irlande.* — VIe siècle. — Note du R. P. Grosjean sur ce saint, qui fut roi et poète.

40. *S. Just, évêque de Cantorbéry.* — 627.

S. Just fut un des compagons du moine Augustin, chef de la mission envoyée par Grégoire le Grand pour convertir les Anglo-Saxons. Il fut évêque de Rochester et succéda, après un court exil

Digitized by Google

en Gaule, à Mellitus († 624), évêque de Cantorbéry. — Sa *Vita* fut rédigée, avant septembre 1091, par Goscelin de Térouanne qui s'inspira des renseignements fournis par Bède. La *Vita* de Goscelin est éditée ici par le R. P. Delehaye.

41. *S. Baudolin, confesseur près d'Alexandrie* (Italie). — VIIIe s.

C'est à Villa del Foro, près d'Alexandrie, que le saint vécut. Il fut célèbre par sa sainteté à l'époque du roi Liutprand († 744), qui eut des relations d'amitié avec lui. Paul Diacre en parle dans son *Historia Longobardorum* (VI, 58). Le corps du saint fut transféré à Alexandrie. Le P. Delehaye publie en guise de *Vita* les leçons du bréviaire des Humiliés, éd. de 1548.

42. *S. Constantin, martyr en Babylonie.* — 853.

Il s'agit ici du prince ou chef Constantin, massacré par les Arabes peu après le milieu du IXe siècle. On possède à son sujet une *Passio* écrite en géorgien. Prolixe, ignorant des détails qui révéleraient un contemporain, présentant une chronologie impossible, cette pièce, rédigée longtemps après l'époque de Constantin, est dénuée de toute valeur historique. Le P. Peeters la publie, accompagnée d'une traduction latine. On n'a que peu de traces du culte de Constantin : on ne trouve ni reliques ni églises.

43. *S. Jean, évêque de Mecklembourg et martyr.* — 1066.

Au témoignage d'Adam de Brême, Jean fut évêque de Mecklembourg. Apôtre des Slaves, il fut tué par ceux-ci à Rethra, leur capitale, qu'il est difficile d'identifier. Jean semble avoir été en Islande avant de devenir évêque de Mecklembourg. Des auteurs comme Gravier, Moosmüller et L. Jelič, qui se sont occupés des voyageurs qui abordèrent en Amérique avant Colomb, confondant *Vindland* avec *Vinland* (Massachusetts actuel) ont voulu faire de Jean le protomartyr d'Amérique !

44. *Le bienheureux Ambrosio Massano, confesseur de l'ordre des Frères Mineurs, en Ombrie.* — 1240.

Le R. P. Lechat, — c'est lui, croyons-nous, — publie au sujet de ce saint un document extrêmement intéressant, le texte du procès de canonisation, qui fut commencé l'année même de la mort d'Ambrosio, en 1240. Ce document, abstraction faite de son grand intérêt interne, est remarquable parce qu'il est le quatrième en date parmi les plus anciens procès de canonisation connus. En effet, le premier fut celui de Hugues de Lincoln, en 1220 ; le second, celui de S. Dominique, en 1234 ; le troisième, celui de Ste Élisabeth de Hongrie, en 1235.

45. *S. André Avellino, prêtre de la Congrégation des Théatins, de Naples.* — 1608.

On trouve ici publiée la *Vita* écrite par Valerio Pagani, en italien, huit ans à peine après la mort du saint, et qui est un document de valeur. Signalons ici que le sang d'André Avellino avait le privilège de se mettre à bouillonner, comme celui de S. Janvier, à certains jours de fête. Le P. Lechat publie des témoignages sur ce phénomène, dont l'authenticité n'est pas examinée ici. On sait ce que pensent les Bollandistes au sujet du sang de S. Janvier.

Digitized by Google

46. *De sanctis qui in utraque Scotia IV Idus Novembris coluntur.*

Comme à la fin de la section précédente, le R. P. Grosjean s'occupe ici d'une série de saints celtiques fort obscurs : Ste Soidhealb, Ste Osnat, S. Ciaran, S. Colman, les saints Fionnac et Dergaedh, S. Laeghaire, S. Comnan, S. Fearghus, S. Mo-Chruadoc, S. Do-Liobha.

Le tome IV de novembre se termine par un appendice, où il est traité de certains saints dont les éditeurs ne trouvèrent les Actes ou ne purent rédiger le Commentaire qu'à la dernière heure avant la publication. Voici ceux dont il s'agit :

47. *S. Constantin, juif converti, moine en Bithynie.* — IXe siècle.

La biographie de Constantin a été écrite par un moine anonyme d'un monastère de Bithynie, qui n'a pas été témoin oculaire des faits qu'il raconte et qui ne dispose point de témoignages de personnes ayant connu le saint. Il ne semble pas non plus avoir utilisé des sources littéraires. La tradition orale des monastères de Bithynie semble seule l'avoir inspiré Sa production est cependant très importante pour la connaissance des coutumes et de l'histoire monastique du pays. Le P. Delehaye publie la *Vita*, rédigée en grec.

48. *S. Blaise, moine de Constantinople.* — 909-912.

Blaise fut successivement moine à Rome, au monastère de Saint-Césaire, à Constantinople, au monastère de Studion, et au Mont Athos. Sa *Vita* a été écrite par un moine studite, qui n'est pas témoin oculaire mais qui a pris ses renseignements chez Lucas, un des principaux disciples du saint.

49. *S. Michel, martyr, vénéré à Alexandrie.* — XIIIe-XIVe siècle.

Nous possédons un panégyrique du saint, rédigé par Théodore Metochita, grand logothète sous le règne de l'empereur Andronicos II (1282-1328). Ce panégyrique a été prononcé en public, en présence de l'Empereur et il est basé sur des témoignages contemporains. Michel appartient à la classe des néo-martyrs grecs, comme on appelle ceux qui, après la persécution des Iconoclastes, ont été tués par les Turcs ou les Arabes en haine de la foi. Le R. P. Delehaye, auteur du *Commentarius praevius* concernant ce saint, a traité de ces néo-martyrs dans un intéressant article de la *Constructive Quarterly Review* de New-York (t. IX, 1921), sous le titre *Greek neomartyrs.*

50. *Saint Jean le mineur, moine vénéré en Thrace.*—Xe-XIe siècle.

L'auteur de la *Vita* de ce saint est encore Théodore Metochita, dont nous venons de parler. Pendant son séjour au monastère de Didymotique, en Thrace, Metochita fut invité par les moines à écrire la biographie du saint, qui avait vécu près de cette ville, sous le règne de Basile tueur de Bulgares. Le R. P. Delehaye édite la production de Metochita, rédigée en grec.

51. *Sainte Marie la mineure, matrone de Viza, en Thrace.* — 902.

La *Vita* de cette sainte a été écrite au monastère de Viza, situé en Thrace. L'auteur a puisé à des sources véridiques et encore pures ; il a composé son travail entre 934 et 967.

C'est par cette section que se termine le tome IV de novembre. Comme on peut s'en rendre compte par l'analyse qui précède, les

Digitized by Google

matériaux contenus dans ce gros in-folio sont de nature à compléter heureusement les études de S. Weber et de F. Tournebize sur l'histoire de l'Église arménienne, de R. Janin et d'A. Palmieri sur celle de l'Église géorgienne, celles du P. Delehaye lui-même sur les actes des martyrs persans sous Sapor II et sur les saints de Thrace et de Mésie, celles de Dom Leclercq, enfin, dans le tome IV de sa publication *Les Martyrs*, où il est question de *Juifs, Sarrasins et Iconoclastes*. Les textes publiés peuvent aussi apporter des additions et des corrections au travail de J. Labourt sur le christianisme dans l'empire perse sous la dynastie sassanide.

De bonnes tables terminent la monumentale publication. Celle intitulée *Index realis* est un excellent instrument de travail pour trouver les thèmes hagiographiques et découvrir les parallélismes, les ressemblances, les emprunts qui constituent précisément une des caractéristiques du genre. C'est à ce titre que nous signalons cet *Index* tout spécialement à l'attention de ceux qui s'occupent, non seulement d'hagiographie, mais aussi d'histoire littéraire et de folklore.

L. VAN DER ESSEN.

TH. SCHMIT. *Die Koimesis-Kirche von Nikaia. Das Bauwerk und die Mosaïken.* Berlin-Leipzig, W. De Gruyter et Cie, 1927. In-4, III-56 p., 5 fig., XXXV pl., dont 4 en couleurs. M. 46.

L'église de la Dormition de la Vierge à Nicée est connue depuis 1898. L'Institut archéologique russe de Constantinople s'y intéressa en cette année et M. O. Wulff put lui consacrer en 1903 une étude de valeur. Mais les relevés dont disposait ce byzantiniste autorisé étaient insuffisants et M. Th. Schmit, aujourd'hui directeur de l'Institut d'histoire de l'art à Léningrad, fut chargé en 1912 de rassembler les matériaux pour une publication définitive. La guerre éclata lorsque l'ouvrage était à l'impression ; manuscrit et clichés y sombrèrent pour une bonne part. Ce qui pis est, l'église elle-même subit des dommages et fut démolie (1924) par les Turcs, de sorte que les documents épargnés, que l'éditeur De Gruyter reproduit en des planches irréprochables, sont tout ce qui nous reste d'un édifice dont les archéologues étaient unanimes à reconnaître le puissant intérêt.

L'église de la Dormition appartenait au type des semi-basiliques à coupoles. Elle était apparentée à Sainte-Sophie de Salonique, mais les deux annexes qui flanquaient le chœur principal, *prothesis* et *diaconicum*, avaient une largeur anormale et par là correspondaient, mieux qu'à Sainte-Sophie, à l'axe des bas côtés. L'auteur relève avec soin toutes les transformations que le monument avait subies. Le chœur était assez bien conservé, mais la nef, dont la coupole s'effondra, vraisemblablement après 1750, avait reçu une coupole nouvelle en 1807. Le voûtes, qui couvraient les tribunes des bas côtés et du narthex, et qui faisaient partie, avec des arca-

Digitized by Google

des et des contreforts, du système d'épaulement, avaient disparu elles aussi.

M. Schmit attribue l'édifice au VIe siècle, mais il est difficile d'admettre une date aussi précoce. Il y retrouve le type réduit de Sainte-Sophie de Constantinople. Cela paraît juste pour la coupole et ses pendentifs, mais Sainte-Sophie de Salonique et Saint-Clément d'Ancyre y sont rappelées en outre par les larges doubleaux reliant sur trois faces les piles puissantes qui supportent la coupole.

L'auteur s'en rapporte à la monographie de M. Wulff pour ce qui concerne les dalles en marbre avec ornements sculptés qui étaient conservées dans l'édifice, mais il marque des préférences pour les dater du VIe siècle. En décrivant le pavement en mosaïque, qui avait déjà été relevé, il signale une dalle avec incrustations qu'il considère comme l'ancienne table d'autel.

Les chapitres consacrés aux mosaïques murales sont la partie la plus neuve de l'ouvrage. Parmi celles-ci les mosaïques ornant les voûtes du chœur étaient les plus anciennes. Au sommet de la voûte en berceau de la travée rectiligne apparaissait le trône de l'hétimasie. A côté, de part et d'autre, des anges, représentants de hiérarchies célestes, paraissaient monter la garde ; au centre de l'abside se dressait la Vierge avec l'Enfant. Mais elle y remplaçait, d'après la découverte de M. Schmit, une grande croix ; elle était l'œuvre du restaurateur Naukratios, qui avait laissé ici une inscription et diverses traces de son activité dans les autres mosaïques du chœur. Cette restauration avait été suivie de plusieurs autres dans le cours des âges.

L'auteur note avec soin les différences de technique et de style qu'il a remarquées entre l'œuvre primitive et celle du premier restaurateur. La première était conçue pour des surfaces planes, la seconde tenait compte de la déformation que la courbe d'une voûte fait subir à l'image. Au surplus, le canon de la figure humaine était différent dans les deux œuvres. La mosaïque primitive avait des teintes riches et graduées, tandis que Naukratios connaissait les effets lointains de la couleur et faisait usage de cernés accusés. Notons aussi, dans l'œuvre primitive, l'emploi de l'« or assombri », qui s'obtient en brisant un coin de la mince lamelle qui fixe la feuille d'or sur le cube en verre blanc, de manière à allier au miroitement de l'or la teinte plus sombre de la couleur rouge du fond.

A défaut de documents ou d'œuvres synchroniques, M. Schmit en appelle à des théories fort générales sur l'évolution de l'art pour dater du VIe siècle les premières mosaïques de Nicée. Mais d'autres, comme O. Wulff, sans méconnaître dans ces œuvres des rappels alexandrins, ont préféré s'en tenir à une date plus tardive et proche de la Querelle des Images (*Altchristliche und byzantinische Kunst*, 1918, p. 544 et suiv.). Le vêtement porté par les anges est favorable à cette opinion. On semble mieux d'accord pour considérer la Vierge de l'abside comme postérieure au deuxième concile de Nicée (787).

M. Schmit n'a pu vérifier si les arcades et les pendentifs de la

Digitized by Google

grande coupole avaient conservé des restes d'un décor en mosaïque, ni même si leurs maçonneries anciennes avaient pu être conservées. Par contre, sur les deux piliers à l'entrée du chœur, il a trouvé, sous un recouvrement moderne, les images en mosaïque du Christ et de la Vierge. Il est de règle que, là où elle existe, ces images figurent sur l'iconostase, entre les trois portes par lesquelles il s'ouvre sur le chœur. Ici ces saintes icônes, fixées à peu de hauteur et destinées à recevoir les baisers des fidèles, étaient exécutées d'après une technique appropriée à des œuvres qui doivent être vues de près. L'auteur les considère comme postérieures à la Vierge de Naukratios, mais comme antérieures aux mosaïques du narthex.

Celles-ci furent commandées par le patrice Nicéphore entre 1025 et 1028 et sont un peu antérieures aux mosaïques de Sainte-Sophie de Kiew (1037) et de la Nea Monè de Chios (vers 1050). Elles formaient un bel ensemble dans lequel l'auteur voit l'exécution d'un programme iconographique que le XIe siècle réservait ailleurs à l'église même. La croix monogrammatique et quatre médaillons avec bustes du Christ, de saint Jean-Baptiste et de Joachim et Anne ornaient le centre de la voûte. Les quatre évangélistes assis en occupaient les angles, tandis que la Vierge orante apparaissait en buste dans la lunette de la porte qui s'ouvrait sur la nef. Le mosaïste ici n'était qu'un exécutant, car le fond sur lequel il devait travailler, avait reçu une peinture, destinée à le guider dans le choix de ses couleurs. Les évangélistes en particulier étaient de belles figures bien individualisées, dans lesquelles les traditions de l'art alexandrin se devinaient encore.

L'église de la Dormition à Nicée, construite sous un abbé Hyacinthios, qui avait laissé son monogramme en plus d'un endroit de la construction, était donc tout aussi remarquable par son décor que par son architecture. Peu de monuments fournissaient des chaînons aussi précieux pour l'histoire de la mosaïque byzantine. Les excellents documents qu'en publie M. Schmit, moins complets d'ailleurs qu'il ne l'aurait voulu, ne pourront faire oublier son irréparable et barbare destruction.

R. MAERE.

O. GATZWEILER. *Die liturgischen Handschriften des Aachener Münsterstifts.* (Liturgiegeschichtliche Quellen. Vol. X.) Munster, Aschendorff, 1926. In-8, 222 p. et 4 pl. M. 10.

Lorsque le professeur H. Lietzmann publia son *Sacramentarium Gregorianum nach d. Aachener Urexemplar*, les lecteurs peu avertis purent croire à une découverte sensationnelle qui les eût mis en possession de l'exemplaire authentique du sacramentaire envoyé de Rome à Charlemagne. Il n'en était rien cependant. Le savant liturgiste avait seulement voulu présenter les manuscrits les plus anciens de ce document comme des reproductions fidèles du texte primitif, qui a dû se trouver à Aix-la-Chapelle à l'époque où vivait

Digitized by Google

Charlemagne. Mais ce manuscrit d'Aix-la-Chapelle a depuis longtemps disparu. Il en faut dire de même, et à regret, des exemplaires également authentiques de l'antiphonaire et du responsorial, que le grand empereur avait reçus du pape, et qui durent se conserver à la chapelle palatine.

Si l'on déplore la perte de ces précieux témoins de la liturgie romaine, les bibliothèques d'Aix-la-Chapelle peuvent cependant s'estimer heureuses de posséder encore d'illustres survivants de l'époque carolingienne, et nombre de documents illustrant l'histoire de la liturgie aux siècles suivants. Le Dr Gatzweiler a classé ces manuscrits liturgiques, et en fournit dans le présent volume une liste détaillée. Ce sont des manuscrits de l'ancien chapitre de la cathédrale, de l'ancienne chapelle impériale, et de différentes maisons religieuses. Ils sont groupés par catégories dans l'ordre suivant : directoires du chœur ; recueils de lectures pour la messe ; évangéliaires, épistoliers ; pour l'office, lectionnaires, passionnaires, homéliaires ; livres pour la messe : graduels, missels ; pour l'office : antiphonaires, psautiers, collectaires ; processionnaux, rituels, offices des morts.

Trois des plus anciens évangéliaires qui nous soient parvenus de l'époque carolingienne proviennent précisément d'Aix-la-Chapelle : deux d'entre eux y sont conservés, l'autre se trouve maintenant à Vienne. Ils sont bien connus et ont fait l'objet de nombreuses publications. Leur valeur artistique a depuis longtemps attiré l'attention, ainsi que le prouvent les listes bibliographiques dressées avec soin par l'auteur : peut-être trouvera-t-on ses notices trop exclusivement consacrées à cette question, somme toute assez secondaire. Au point de vue liturgique, ils ont la plus grande autorité comme témoins du *Comes* romain ; apparentés au célèbre évangéliaire de Trèves, le manuscrit d'Ada, ils représentent l'une des meilleures traditions, dont est tributaire notre missel romain.

Les passionnaires et homéliaires sont d'assez basse époque, mais ils fournissent des données intéressantes sur le calendrier. Les êtes propres du monastère, de la ville et de la contrée y sont largement représentées. Tout spécialement suggestives sont les fréquentes mentions du culte consacré à la mémoire de Charlemagne. A Aix-la-Chapelle, tout parle encore de lui. Le corps du grand empereur repose toujours dans le reliquaire richement orné qu'on admire dans le trésor : cette *tumba beati Caroli magni* fut exécutée par le célèbre orfèvre Wibert, dans les années qui suivirent la canonisation (1165) de Charlemagne ; ce fut comme un hommage de la vénération publique au protecteur de la ville impériale. On ne dit pas que les miracles mentionnés par Adhémar de Chabannes, comme s'étant accomplis à l'ancien tombeau de l'empereur, se soient renouvelés après cette canonisation, obtenue par Frédéric Barberousse de l'antipape Pascal III. Quoi qu'il en soit, le nouveau saint eut, à partir du XIIIe siècle, sa fête avec octave, son office complet, sa messe propre avec séquence, *Urbs Aquensis urbs regalis* (dont l'auteur reproduit les premières strophes notées d'après un missel du XIIIe siècle) ;

Digitized by Google

le nom de l'empereur entra même dans les litanies, dans les suffrages communs et jusque dans l'oraison *A cunctis*. Les honneurs tardifs rendus à la mémoire de Charlemagne, étaient, somme toute, un hommage solennel au Christ, dont l'empereur fut le « dévot auxiliaire ». « Il comprit, dit Louis Veuillot, aima, paracheva ce grand ouvrage de la Providence : l'établissement temporel du Pontife romain, l'intronisation définitive du Christ, là où Satan avait le plus triomphé, *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat* ». (*Le Parfum de Rome*, l. III, 3).

C'est ce que chantait la séquence de Charlemagne :

Regi regum pange laudes
Que de magni regis gaudes
Karoli presentia. (GATZWEILER, *op. cit.*, pl. 2.)

Jeanne d'Arc dira plus tard à Charles VII, lors de l'entrevue de Chinon : « Dieu a pitié de vous, de votre royaume et de votre peuple car saint Louis et *saint Charlemagne* sont à genoux devant lui en faisant prière pour vous ».

Aix-la-Chapelle avait conservé en mémoire de Charlemagne une prérogative, qui lui fut maintenue jusqu'au XVIe siècle. Elle était la ville du sacre des rois allemands. Les manuscrits de la cathédrale n'ont pas conservé le souvenir du rituel en usage pour la cérémonie du couronnement. Il en existait cependant un texte officiel, que Dom Martène a retrouvé dans un missel parisien du XIVe siècle environ (Bibl. royale, cod. 4226) et qu'il a publié dans son *De antiquis ecclesiae ritibus* (l. II, c. IX, ordo IV). Il eût été bon de mentionner ce manuscrit, au même titre que ceux de Vienne, de Bruxelles, de Florence, etc., dont l'auteur fait figurer les notices au cours de son ouvrage.

Dans ses descriptions de manuscrits, il a toujours soin d'attirer l'attention sur l'utilisation liturgique de chacun de ces documents. Ils sont tous importants pour l'histoire locale, notamment les missels et processionnaux où sont indiqués les différents sanctuaires de la ville et les saints patrons qu'on invoquait de préférence dans les litanies ; les divers autels de la cathédrale sont également énumérés avec la plus grande précision : tous détails qui montrent le profond intérêt qui s'attache aux publications de ce genre. Il est à souhaiter que l'exemple du P. Gatzweiler soit suivi, et que se multiplient les inventaires de manuscrits liturgiques. Le savant Ebner avait ouvert la voie ; ses imitateurs ont profité de ses expériences et considérablement amélioré sa méthode. P. DE PUNIET.

L. SCHIAPARELLI. *Influenze straniere nella scrittura italiana dei secoli* VIII *e* IX. (Studi e Testi. Fasc. 47.) Rome, Bibliothèque Vaticane, 1927. In-8, 72 p., IV pl. L. 35.

Il y a trois ans, M. L. Schiaparelli publiait une étude sur le ma-

Digitized by Google

nuscrit du *Liber Pontificalis* de la bibliothèque capitulaire de Lucques, écrit en partie en visigothique (voir RHE. 1926, t. XXII, p. 740). Ce travail lui a suggéré l'idée d'étendre les recherches aux influences que les écritures nationales ont exercées sur les écritures italiennes au VIIIe et au IXe siècle. Déjà M. Loew a abordé cette question sous plusieurs aspects, dans le magistral ouvrage sur l'écriture de Bénévent, dont feu P. Liebaert a donné dans cette revue un compte rendu excellent (1914, t. XV, p. 531), mais il y avait un intérêt, historique autant que paléographique, à la voir reprendre pour elle-même.

L'auteur se désintéresse ici de l'influence que les écritures italiennes peuvent avoir exercée à l'étranger. Il recherche et examine les manuscrits et les actes écrits en Italie, dans lesquels se trahissent des influences, occasionnelles ou d'école, soit de la visigothique, soit de l'écriture insulaire, soit de la mérovingienne. Il s'attache aussi spécialement aux origines de l'écriture de Bénévent.

Ses conclusions sont intéressantes à noter. Pour ce qui concerne d'abord le sud de l'Italie, là comme ailleurs les actes sont écrits au VIIIe siècle en une cursive minuscule italienne. A Rome, toutefois, la chancellerie des papes adopte, depuis 788, et peut-être beaucoup avant, une curiale semi-cursive.

Comme écriture des livres, le sud connaît comme le nord des types variés de minuscules précarolines, conservant des caractères cursifs. Parmi celles-ci plusieurs ressemblent à l'écriture de Bénévent, mais celles du nord ne présentent en l'espèce aucune antériorité. Elles dérivent de la cursive ou de la semi-cursive, avec apports de la semi-onciale et de quelques onciales. Par les caractères qui leur sont communs elles se rapprochent, dans le nord comme dans le sud, de la mérovingienne. Ces caractères sont dus à une influence venue de France, où la précaroline est de formation antérieure.

A la fin du VIIIe siècle cette écriture prend un caractère calligraphique au Mont Cassin, au début du IXe elle est adoptée dans le duché de Bénévent. Son aire de diffusion s'étend et elle est aussi employée pour les actes, là où les chancelleries n'employaient pas une écriture propre, comme les curiales de Naples, de Gaète, etc.

A considérer la question d'une manière générale, les influences étrangères n'ont pas arrêté les écritures italiennes dans leur développement propre. C'est vrai d'abord pour les écritures diplomatiques, qui subirent très peu ces influences. Les écritures cursives italiennes conserveront un caractère national et donneront naissance à diverses variétés régionales. Les influences étrangères sont incontestables et parfois frappantes dans les manuscrits. Toutefois, nulle part un type italien n'y sera supplanté par une écriture étrangère. Sans doute l'écriture du Mont Cassin et de Bénévent et les précarolines italiennes qui lui ressemblent ont subi l'influence de modes franques, mais du moins ne s'agit-il ici non plus, ni de substitution, ni d'imitation directe et proprement dite. Les mêmes faits, mais plus accusés, se représenteront plus tard, lorsque la minuscule caroline, perfectionnée en France, marquera de ses ca-

Digitized by Google

ractéristiques la précaroline italienne, qui lui était fort apparentée en certains endroits.

M. Schiaparelli fait remarquer avec raison la grande importance que présentent les recherches paléographiques semblables à celles qu'il a faites, pour déterminer les relations intellectuelles et artistiques entre les divers pays. R. MAERE.

G. FURLANI. « *Il libro delle definizioni e divisioni* » *di Michele l'Interprete.* (Memorie della R. Accademia Nazionale dei Lincei. Classe di scienze morali storiche e filologiche. Sér. VI, vol. II, fasc. 1.) Rome, Bardi, 1926. In-4, 194 p.

Les Syriens ont pris le genre et souvent la matière de collections de définitions et distinctions dans les recueils grecs de *ὁρισμοί* et *διαιρέσεις* qui, à la période byzantine, étaient les intermédiaires usuels de la connaissance de la philosophie aristotélicienne. Les histoires de la littérature syriaque signalaient, d'après les catalogues de manuscrits, un ouvrage semblable attribué à Michel Badhôqâ ; c'est lui qui fait l'objet du présent travail, dans lequel M. Furlani l'édite, le traduit et l'étudie avec soin et en détail.

Le texte syriaque est publié en entier (p. 17-99), avec apparat critique, sur la base de quatre manuscrits, que M. Furlani fait connaître dans l'introduction (p. 5-15), en les décrivant, dans la mesure où ils ne sont pas décrits ailleurs, après avoir recensé rapidement les autres collections syriaques de même nature, encore existantes ou connues par des mentions. Il faut encore compter, parmi les témoins du texte en question, les deux lexicographes Bar Sarôšway et Bar Bahlûl ; le premier a utilisé un texte moins correct de l'ouvrage de Michel, et Bar Bahlûl a inséré, dans son *Lexique*, presque tout le texte du même ouvrage, en pillant Bar Sarôšway. L'édition est suivie d'une traduction italienne des 226 sections ou chapitres du texte syriaque (p. 100-131) ; une étude très étendue (p. 132-189 les reprend en particulier et s'applique surtout à déterminer les sources employées par l'auteur. Enfin (p. 189-194), dans la conclusion, on relève les résultats acquis touchant la personnalité et l'œuvre de Michel.

Pour commencer par ce dernier point, il semble que M. Furlani a parfaitement raison lorsqu'il identifie, contrairement à l'opinion de Baumstark, Michel Badhôqâ ou l'Interprète à Abhzûdh le scolastique, signalé par Ebedjesu comme auteur d'un livre des définitions et divisions, ainsi que par Bar Bahlûl, et au Bazûdh du manuscrit de Berlin, ce dernier nom ayant perdu l'ôlaf initial sans doute par la négligence du copiste. On peut admettre le renseignement fourni, malheureusement sans référence, par Assemani, qui affirme que Abhzûdh le scolastique fut à la tête de l'école de Bagdad vers l'année 870 de notre ère ; Abhzûdh ou Michel y aurait été

Digitized by Google

professeur de philosophie en même temps que préfet ; il est probablement aussi l'évêque des Huzzites qui est connu sous le même nom. Auteur de deux ouvrages de controverse, intitulés : *Questions sur la Sainte Écriture* et : *Questions sur les hérésies*, et d'une dissertation sur *L'homme est appelé un microcosme*, il doit avoir composé son *Livre des définitions et divisions* au tournant du VIIIe et du IXe siècle. Cette chronologie s'établit par deux faits : le ms. de Londres n'est certainement pas postérieur au IXe siècle, et le dernier auteur cité par Michel est Théodore bar Qêwânay (bar Khoni), dont le *Livre des Scolies* fut achevé en 792. La foi nestorienne de Michel s'affirme indubitablement en plusieurs endroits, où il invective en même temps contre les monophysites et contre les chalcédoniens. Michel n'est guère original ; presque toute son activité littéraire, constate M. Furlani, se révèle, à l'examen, comme un immense plagiat de l'œuvre de deux auteurs antérieurs, en premier lieu et surtout Ahudhemmed, et ensuite Théodore bar Qêwânây. De ces deux sources et d'ailleurs, il a cependant su tirer un ensemble qui, vu l'abaissement du niveau intellectuel des Syriens, peut être qualifié bon. C'est une petite encyclopédie, fournissant au Syrien peu cultivé les connaissances nécessaires et suffisantes. A l'encontre de Baumstark encore, M. Furlani y trouve de l'ordre, les points traités étant répartis en quatre groupes successifs : questions de logique, de physique, d'anthropologie et de théologie ; il ne faut cependant pas exagérer la rigueur de cette synthèse. Ebedjesu appelle du nom de Qûrtâ le personnage auquel le livre était destiné ; je ne sais si M. Furlani n'accorde pas trop de valeur, au sujet de ce destinaire, aux données du prologue ; tous ces détails se rencontrent dans d'autres pièces, et ils pourraient bien appartenir à un genre de fiction littéraire très employé, par exemple, dans les ouvrages grecs.

Le texte syriaque est établi par un procédé éclectique, d'après les quatre manuscrits qui ont été accessibles à l'éditeur ; il est présenté très clairement, de même que l'apparat critique, en majeure partie consacré aux variantes du manuscrit le moins bon. La traduction est généralement très littérale et correcte, quoique l'on puisse faire, de temps à autre, quelques réserves de ce point de vue : ainsi, p. 118, n. XCIII, on lit : « Tremate dunque eretici... tremate poi anche voi... », alors que le texte syriaque donne les verbes à la troisième personne du pluriel ; n. XCIV : « L'*ipostasi* distingue l'ipostasi dalla ipostasi » est une distraction évidente, car il faut lire : « la *persona* distingue... » ; n. XCV, la traduction : « la figura è una qualità dei corpi » omet un mot du texte après « qualità ». Ce sont-là des défauts assez légers ; nous regretterons davantage l'absence de tables, qui auraient mieux mis en relief l'abondance de renseignements utiles fournis dans cette publication et auraient facilité la consultation de ces recherches et études parfois un peu touffues, quoique toujours intéressantes. M. Furlani a déjà prouvé à plusieurs reprises combien il est chez lui et se meut à l'aise dans le domaine de la littérature philosophique d'expression syriaque. Si les vues qu'il expose contredisent assez souvent celles d'autres spécialistes réputés, on n'en

Digitized by Google

doit souhaiter que plus vivement la poursuite d'études qui seront fécondes par les discussions mêmes qu'elles amorceront et mèneront d'une façon sérieuse et tout objective. J. LEBON.

The Cambridge Medieval History, planned by J.-B. Bury, edited by J.-R. Tanner, C.-W. Previté-Orton and Z.-N. Brooke. T.V : *Contest of Empire and Papacy*. Cambridge, University Press, 1926. In-8, XLIV-1005 p., avec portefeuille de 9 cartes. Prix : 50 s.

Dans sa plus grande partie, ce volume traite de la querelle du sacerdoce et de l'empire et par conséquent intéresse tout particulièrement l'histoire ecclésiastique. M. J.-P. Whitney retrace l'état de l'Église durant le xe siècle et jusqu'à l'avènement de Grégoire VII (ch. I). Pendant toute cette période, il est facile de constater une décadence et des abus qu'on est peut-être trop porté à généraliser, oubliant, comme le fait justement remarquer l'auteur, qu'on y rencontre de saints personnages comme Bernon, abbé de Cluny, et ses successeurs, Gérard de Brogne, Rathier de Véronne, Nil le jeune de Grotta Ferrata, Romuald le fondateur des Camaldules, Richard de Saint-Vanne de Verdun. Tous se sont efforcés de faire revivre la discipline régulière dans les monastères, et les principaux évêques qui travaillèrent à la réforme de l'Église appartenaient pour la plupart à l'ordre monastique. Dans son trop court pontificat Silvestre II s'appliqua à combattre la simonie qu'il considère comme la source de tous les maux. Les princes choisissaient les évêques non pour le mérite de leur vie, mais pour le prix qu'ils pouvaient offrir. Évêchés et paroisses étaient trop souvent comme la propriété de puissantes familles. De là aussi l'incontinence des clercs que les conciles des xe et xie siècles ne cessèrent de combattre. L'Église de Rome elle-même était devenue la proie des maisons rivales des Crescentius et de Tusculum qui souvent se disputaient le pouvoir les armes à la main. Les souverains de Germanie profitèrent de ces luttes pour intervenir dans l'élection des papes et imposer leur candidat. C'est ainsi que Brunon, évêque de Toul, fut désigné par Henri II ; mais il n'accepta le Souverain Pontificat qu'après avoir fait ratifier ce choix par le clergé de Rome. Il prit le nom de Léon IX. Alors commence une nouvelle vie dans l'Église et lorsqu'il mourut, le 19 avril 1054, le mouvement de réforme était inauguré et ne sera plus interrompu. Sous le pape Nicolas II (1058-1061), nous voyons croître l'influence des cardinaux Humbert, Pierre Damien et Hildebrand. Anselme de Lucques lui succède sous le nom d'Alexandre II (1061-1073). Sa fermeté à exiger de tous l'obéissance aux décrets des conciles, la valeur des légats qu'il envoie en divers pays, lui permettent de parler aux princes avec une autorité que n'ont pas eue les papes qui l'ont précédé. Sans craindre les colères des courtisans, il excommunie les conseillers du jeune roi de Germanie, Henri IV, qui trafiquaient des

Digitized by Google

dignités ecclésiastiques. Il meurt le 21 avril 1073, non sans avoir prévu les difficultés que devait rencontrer son successeur.

Le cardinal Hildebrand fut désigné par la voix du peuple au choix des cardinaux, et prit le nom de Grégoire VII. M. Z.-N. Brooke nous donne un excellent résumé de l'histoire de ce pontife et de ses premiers successeurs sur le siège de saint Pierre (Ch. II). Le nouveau pape suivit la même politique que son prédécesseur. Il affirma son autorité souveraine dans les affaires de l'Église, renouvela les sentences portées contre la simonie, l'incontinence des clercs, et, dans un synode tenu en 1075, il fit condamner l'investiture des biens ecclésiastiques par des laïcs. Pendant tout son pontificat, il aura à lutter contre Henri IV, qui soutenait des évêques de Germanie et du nord de l'Italie dans leur opposition au pontife romain. Jamais ce prince ne se montra soumis au pape sinon contraint par la nécessité. On le verra venir à Canossa solliciter l'absolution des censures qu'il avait encourues. Instruit par l'expérience, Grégoire VII ne céda qu'aux instances de Hugues, abbé de Cluny, et de la comtesse Mathilde. Henri IV était arrivé à ses fins : avant Canossa, il était sûr de perdre sa couronne, après Canossa il avait toutes chances de la conserver. Le pape ne tarda pas à s'apercevoir que rien n'était changé dans les dispositions du souverain. De nouveau celui-ci fut excommunié, ses sujets déliés du serment de fidélité, et Rodolphe de Souabe reconnu comme roi de Germanie. Sur les ordres de Henri IV, un synode se tint à Brixen, le 25 juin 1080, prononça la déchéance de Grégoire VII et choisit pour pape Guibert, archevêque de Ravenne, qui prit le nom de Clément III. Lui-même descendit en Italie et, en 1083, s'empara d'une partie de la ville de Rome, qu'il dut abandonner devant les Normands de Robert Guiscard appelés par Grégoire VII. Le 25 mai 1085, celui-ci mourut à Salerne après avoir accordé l'absolution à tous ceux qu'il avait excommuniés, à l'exception de Henri IV et de l'antipape Clément III.

En France, le roi Philippe I intervenait volontiers dans les affaires ecclésiastiques. Certains droits de régale, les élections simoniaques, étaient une source de revenus que le souverain ne songeait pas à abandonner. Cependant les légats du pape en ce pays, Hugues, évêque de Die, et Amat, évêque d'Oloron, purent agir vigoureusement, si vigoureusement même que le Souverain Pontife dut parfois les rappeler à la modération, voulant tempérer par la discrétion la rigueur des canons. Ainsi s'établissait son autorité. En ce pays les principes de la réforme étaient acceptés par beaucoup et les successeurs de Grégoire VII y trouvèrent de fermes soutiens pour poursuivre l'œuvre commencée.

En Angleterre, Guillaume le Conquérant se déclarait le seul maître dans les affaires de l'Église comme dans celles de l'État et il voulait que l'ordre régnât dans les unes comme dans les autres. Aussi se montra-t-il favorable à la réforme, mais en même temps il s'opposait à la diffusion des décrets des conciles et aux voyages à Rome des évêques de son royaume, craignant de placer ses états sous la dépendance du pape, même dans les choses purement spirituelles.

Digitized by Google

Grégoire VII mort, sa politique continua de diriger ses successeurs. Lui-même avait désigné au choix des cardinaux Didier, abbé du Mont-Cassin, qui prit le nom de Victor III (9 mai 1087). Pendant son court pontificat, il repoussa les attaques de l'antipape Clément III, porta un décret contre les investitures, renouvela l'excommunication portée contre Henri IV et prépara une expédition contre les Sarrasins d'Afrique. Il tenait un synode à Bénévent quand il fut saisi par la fièvre. S'étant fait transporter au Mont-Cassin, il y mourut le 16 septembre 1087.

Après une vacance de six mois, le 12 mars 1088, fut élu au Souverain Pontificat un moine de Cluny, Odon, que Grégoire VII avait créé cardinal-évêque d'Ostie en 1078, et qui prit le nom d'Urbain II. Le nouveau pape continua la lutte contre les investitures. Dans le sud de l'Italie, il trouva de précieux auxiliaires dans les Normands qui vinrent à son secours. En 1093, Urbain II put reprendre possession de Rome où l'antipape Guibert comptait de nombreux partisans. Peu à peu l'autorité du pape s'affirmait en Allemagne. En 1095 il se mettait en route pour le nord de l'Italie et la France, et convoquait en ce dernier pays, à Clermont, un concile où furent portés de nouveaux décrets pour la réforme de l'Église, pour la Trêve de Dieu, et où fut prêchée la croisade. De retour en Italie, Urbain II vint à Rome, où la noblesse de la ville voulait se soustraire à l'autorité du pape. En 1098 il tint un concile à Bari, où se trouva saint Anselme, qui rapporta en Angleterre les décrets contre les investitures. Urbain II mourut le 29 juillet 1099.

Quelques semaines plus tard, le 13 août 1099, le cardinal Reinier était élu sous le nom de Pascal II. Ancien moine de Cluny, comme son prédécesseur, il ne sut pas montrer la même fermeté dans sa lutte contre le roi de Germanie. Henri V se montrait aussi intraitable et plus violent que son père pour la défense de ce qu'il prétendait être les droits de sa couronne. Le 9 février 1111 il signait à Sutri, avec Pascal II, un traité par lequel il renonçait aux investitures, tandis que le pape lui abandonnait les droits régaliens. Mais celui-ci ne tarda pas à s'apercevoir que les Allemands étaient bien décidés à maintenir toutes leurs prétentions. Ayant refusé de se soumettre aux volontés du roi, Pascal II fut jeté en prison. Au bout de deux mois de captivité il cédait à la violence et, mis en liberté, donnait à Henri V la couronne impériale. Il convoqua alors un concile qui s'ouvrit au Latran le 18 mars 1112 ; les privilèges extorqués par l'empereur furent révoqués par tous les prélats réunis autour du pape. Voyant s'augmenter le nombre de ses ennemis en Allemagne, Henri V feignit de se réconcilier avec le Souverain Pontife. Cependant, au printemps de 1117, il arrivait devant Rome avec son armée. Le pape se retirait alors à Bénévent. Dans les premiers jours de 1118 il pouvait rentrer à Rome et y mourait au château Saint-Ange le 21 janvier de cette même année.

Jean de Gaète lui succéda sous le nom de Gélase II. Le nouveau pape dut continuer la lutte contre Henri V, qui eut la prétention de faire asseoir sur la chaire de saint Pierre l'archevêque de Braga,

Digitized by Google

Maurice Burdin, Grégoire VIII. Le 7 avril, Gélase II lançait l'excommunication contre l'empereur et son antipape. Il ne tardait pas à être contraint de quitter Rome et à la fin d'octobre 1118 arrivait en France. Il se proposait de convoquer un concile à Reims quand la mort le surprit à Cluny, le 29 janvier 1119.

Aussitôt après son élection, Callixte II s'occupa de réunir le concile annoncé par son prédécesseur (21 octobre 1119).Dans une entrevue qu'il eut à Mouzon avec l'empereur, il avait pu se convaincre que Henri V ne voulait rien changer à sa politique ecclésiastique. Aussi les Pères du Concile n'hésitèrent pas à lancer l'anathème contre l'empereur. En juin 1120, Callixte II rentrait à Rome et, l'année suivante, tombait entre ses mains l'antipape Burdin, qu'il fit enfermer à l'abbaye de la Cava. Henri V lui-même se voyait contraint de se soumettre, et, le 23 septembre, signait à Worms un concordat par lequel il renonçait à l'investiture par la crosse et l'anneau et promettait la libre élection des évêques et des abbés ; le pape de son côté lui reconnaissait le droit de l'investiture par le sceptre. Callixte II mourut le 14 décembre 1124 et Henri V le 22 mai 1125. A cette date la paix était rétablie entre l'empire et la papauté. La politique de Grégoire VII avait été continuée avec plus ou moins de bonheur par les papes qui lui avaient succédé : le but qu'il avait poursuivi était atteint, ainsi que le montre M. Z.-N. Brooke dans les pages qui terminent sa remarquable étude sur la lutte entre le sacerdoce et l'empire et auxquelles il donne le titre : *The enhanced position of the Papacy.*

M. Z.-N. Brooke traite ensuite de l'histoire de l'Allemagne sous les règnes de Henri IV et de Henri V (ch. III). L'ambition du premier de ces princes fut de restaurer le pouvoir impérial en Germanie et en Italie. Pour cela il eut à lutter contre les Saxons et les principaux seigneurs de l'empire, auxquels se joignirent ses deux fils et l'impératrice Adelaïde. Le second de ses fils, Henri, lui enleva le pouvoir et le tint en captivité à Ingelheim. Ayant recouvré sa liberté, il trouva aide et appui chez Henri, duc de la Basse-Lorraine, et dans les villes du Rhin.Il espérait triompher de tous ses ennemis, quand il mourut à Liége, le 7 août 1106. Arrivé au pouvoir, Henri V déclara n'avoir pas d'autre politique ecclésiastique que celle de son père.Toutefois, par d'habiles concessions, il sut tout d'abord grouper autour de lui les seigneurs laïcs ou ecclésiastiques de ses états. Cependant, durant tout son règne,il eut à soutenir de nombreuses luttes pour maintenir son pouvoir. Quand il mourut à Utrecht, le 23 mai 1125, l'autorité impériale était bien diminuée et les grands seigneurs féodaux se considéraient de plus en plus comme indépendants. N'ayant pas d'enfants, Henri V avait désigné pour lui succéder son neveu, Frédéric de Souabe ; mais une assemblée des grands, présidée par l'archevêque de Mayence, Adalbert, lui préféra Lothaire, duc de Saxe.

Par ses travaux antérieurs, M. Ferdinand Chalandon était tout désigné pour traiter de l'histoire de la domination normande dans l'Italie méridionale et dans la Sicile (ch. IV). Au début du XIe siècle

Digitized by Google

le sud de l'Italie était partagé en divers petits états sur lesquels Byzance s'attribuait toujours quelque autorité. Un noble lombard, Melès, se souleva contre ces prétentions et, en 1016, obtint l'assistance d'un groupe de Normands se rendant en pèlerinage au Mont-Gargan. Ces derniers furent bientôt rejoints par d'autres aventuriers du même pays, qui se mettaient au service du plus offrant. L'un d'eux, Robert Guiscard, groupa autour de lui ces bandes indisciplinées et obtint en 1059 du pape Nicolas II le titre de duc et la reconnaissance de son autorité sur la Calabre, l'Apulie et quelques villes du Latium. Les divisions entre les chefs musulmans qui occupaient la Sicile permirent aux Normands de s'y établir. Leur puissance se maintint en ces pays grâce à la valeur et surtout à l'habileté de leurs chefs. S'ils furent souvent en lutte avec les papes, ils n'abusèrent jamais de leurs victoires ; ils leur promirent même fidélité et assistance. Ils avaient réussi à s'établir dans le nord de l'Afrique, mais, dès 1158, ils y avaient perdu toutes leurs conquêtes. L'empereur Henri VI réussit à s'emparer du sud de l'Italie et de la Sicile, et l'année 1194 peut être considérée comme marquant la fin de la domination normande en ces régions.

M. C.-W. Previté-Orton, bibliothécaire de St. John's College et un des directeurs de cette publication, étudie l'histoire des villes de l'Italie du Nord avant le XIIIe siècle. Toutes les cités s'administrent elles-mêmes, ont leurs coutumes, leur législation, leurs institutions. Certaines grandes familles, diverses associations de citoyens peuvent s'y disputer le pouvoir, mais dans leurs luttes veillent avec soin à sauvegarder leur indépendance. L'auteur recherche quelles influences se firent sentir dans leur gouvernement, le développement du commerce, etc. La ligue lombarde (1167) aurait pu mettre en danger cette autonomie : il n'en fut rien et il faut reconnaître que toute la politique du nord de l'Italie au moyen âge fut inspirée par le caractère particulier de cette vie communale de la cité.

M. William B. Stevenson, de l'université de Glasgow, nous fera connaître l'état de l'Islam en Syrie et en Égypte du milieu du VIIIe siècle au commencement du XIIe (ch. VI). Pendant toute cette période les chefs des diverses sectes musulmanes s'y disputent le pouvoir. En 1009 le calife Hakim occupa Jérusalem et ordonna la destruction des Lieux Saints. A la fin de ce siècle, en 1098, le calife fatimite de Kairouan, El Mostali, reprit aux Turcs la ville de Jérusalem et tout le sud de la Palestine. Ainsi, à la veille de la première croisade, deux pouvoirs rivaux se partageaient la Syrie. Les Turcs étaient les maîtres au nord et à l'est ; les armées égyptiennes occupaient le centre, les villes du sud de la côte et une partie de la Palestine.

Le même auteur nous montre ensuite ces progrès de l'Islam inquiétant les pays de l'Occident et étant un sujet de préoccupation constante pour les Souverains Pontifes. La Terre Sainte était profanée, asservie par les infidèles et, pour lutter contre eux, les princes chrétiens devaient renoncer à leurs querelles, tourner leurs armes contre les musulmans et ruiner leur puissance en Orient comme en Occi-

Digitized by Google

dent. Telles furent les raisons qui portèrent Urbain II, au concile de Clermont, à prêcher la première croisade, dont M. le Dr William B. Stevenson s'est fait l'historien en ce volume (ch. VII). Tout en considérant Jérusalem comme le but de leur expédition, les princes ne renoncèrent ni à leurs rivalités, ni à leurs ambitions. Leurs armées peu disciplinées se dirigèrent vers Constantinople menacée par l'avance des Turcs. Des traités furent conclus avec l'empereur Alexis, qui sut mettre à profit la venue des chevaliers latins ; et on peut affirmer que leur présence en cette ville retarda de plusieurs siècles la chute de l'empire byzantin. Poursuivant leur route par l'Asie Mineure, et s'étant rangés sous l'autorité de Bohémond, prince de Tarente, les croisés remportèrent le 1 juillet 1097, à Dorylée, une éclatante victoire qui fit tomber Antioche en leur pouvoir et leur permit de s'avancer vers Jérusalem, où ils entrèrent le 15 juillet 1099. La défaite des troupes égyptiennes, le 12 août suivant, peut être considérée comme marquant la fin de la première croisade.

Aussitôt après la prise de Jérusalem, Godefroy de Bouillon avait été choisi pour organiser la conquête. Il déclara ne vouloir être que l'avoué, le défenseur du Saint-Sépulcre. Son frère Beaudouin qui lui succéda prit le titre de roi. De ce royaume de Jérusalem, M. Charles Lethbridge Kingsford nous rappellera les principaux faits (Ch. VIII). En même temps s'étaient formés d'autres petits états dont les souverains étaient considérés comme vassaux du roi de Jérusalem, mais qui se montrèrent toujours fort jaloux de leur indépendance. Ce fut alors que se fondèrent les ordres de chevalerie : Templiers, Hospitaliers de Saint-Jean. Divisés entre eux, les Musulmans n'avaient pu résister aux attaques des croisés ; mais un de leurs chefs, Zenki, gouverneur de Mossoul, ayant mis sous son autorité les pays situés entre le Tigre et la Méditerrannée s'empara d'Édesse le 23 décembre 1144. Ce désastre fut considéré à bon droit comme une menace pour les conquêtes des croisés, et une nouvelle croisade fut décidée et prêchée par saint Bernard à l'assemblée de Vézelay au nom du pape Eugène III (1146). Louis VII le jeune et l'empereur Conrad prirent la croix et conduisirent leurs armées en Syrie, mais, après divers échecs, il revinrent en Europe, laissant la ville de Damas aux mains des infidèles. Un chef musulman, maître de l'Égypte, Saladin, après avoir soumis la Mésopotamie et la Syrie, s'avança vers Jérusalem, dont il s'emparale 3 octobre 1187. A la voix de Clément III fut prêchée une nouvelle croisade, dont les chefs furent l'empereur Frédéric Barberousse et les rois Richard d'Angleterre et Philippe-Auguste de France. Le premier mourut en Cilicie et les deux autres allèrent prendre Saint-Jean d'Acre à la demande de Guy de Lusignan, roi de Jérusalem, qui y établit sa capitale (13 juillet 1191). Mais bientôt les rivalités entre les rois de France et d'Angleterre, entre Gui de Lusignan et Conrad de Montferrand, vinrent faire échouer cette troisième croisade. Une quatrième fut prêchée sur l'ordre d'Innocent III afin de reprendre Jérusalem. Elle n'aboutit qu'à la prise de Constantinople et à la création d'un empire latin, dont Beaudouin, comte de Flandre, fut proclamé empereur

Digitized by Google

(1204). En 1217 une nouvelle armée fut réunie à Saint-Jean d'Acre et marcha sur l'Égypte. Le 5 novembre 1219 les croisés s'emparaient de Damiette. Les latins de Syrie eurent alors quelques années de paix. En 1244, le sultan d'Égypte, Eyyoub, ayant appelé à son aide les Turcs Karismiens, surprit Jérusalem, en massacra les habitants, et, le 17 octobre, anéantit l'armée chrétienne à Gaza. Ces désastres amenèrent la première croisade de saint Louis. Le roi de France se mit en route le 12 juin 1248, débarqua dans l'île de Chypre, d'où il passa en Égypte. Là il s'empara de Damiette et remporta une victoire meurtrière à Mansourah. La peste, les attaques répétées des Sarrasins le forcèrent à la retraite, et lui-même tomba entre leurs mains et ne recouvra la liberté qu'après avoir payé une forte rançon. En 1254 il était de retour en France avec les débris de son armée. En 1270, le roi de France et le prince Édouard d'Angleterre décidèrent une nouvelle expédition. Le 17 juillet de cette année saint Louis débarquait sur la côte d'Afrique : bientôt la peste se déclarait dans son armée et lui-même, atteint du fléau, succombait devant Tunis. Édouard d'Angleterre arrivaitle 9 juin 1271 à Saint-Jean d'Acre avec des forces insuffisantes. Toutefois avant de quitter la Syrie, il concluait avec les Sarrazins une trêve qui, renouvelée, dura jusqu'en 1285. En cette année les hostilités reprirent avec le sultan Kelaoun qui s'empara de Tripoli en 1289, et, deux ans plus tard, le 12 mai 1291, de Saint-Jean d'Acre. La chute de cette dernière ville marque la fin du royaume de Jérusalem.

Quelles furent pour l'Europe les conséquences des croisades? Tel est le sujet traité par M. E.-J. Passant, de Cambridge (ch. IX). La principale fut la reconnaissance et l'accroissement de l'autorité des Souverains Pontifes. Les Croisades furent l'œuvre des papes. Pour la première fois on vit l'Europe, unie dans un même sentiment et une même volonté, se mettre au service du chef de l'Église. Un autre résultat fut le développement des missions chez les infidèles. Franciscains et Dominicains s'efforcèrent d'amener à la connaissance de l'Évangile les Musulmans et les peuples de l'Asie. Leurs nombreux voyages fournirent à l'Occident de précieux renseignements sur des contrées jusqu'alors peu connues. Pour la vie économique, le mouvement philosophique et littéraire, les croisades ne firent que développer ce qui existait déjà. Leur influence sur la formation des armées, sur l'architecture militaire sera exposée dans un prochain volume.

Avec M. Austin Lane Poole nous revenons en Allemagne (Ch. X). Henri V, mort sans enfants, eut pour successeur Lothaire de Supplinbourg, qui, pendant une dizaine d'années, eut à lutter contre la famille des Hohenstaufen représentée par Frédéric, duc de Souabe, et son frère Conrad, duc de Franconie. Soutenu par Honorius II, le nouveau souverain se montra l'allié fidèle et respectueux de ce pape et de son successeur Innocent II. Lothaire III mourut à Breitenwang dans le Tyrol le 14 décembre 1137, après avoir désigné pour lui succéder Henri le Superbe, duc de Bavière. Mais à Coblentz, le 3 mars 1138, Adalbéron, archevêque de Trêves,

Digitized by Google

fit élire Conrad III de Hohenstaufen. Alors commença la lutte entre les Gibelins, représentés par Conrad, et les Guelfes, par les ducs de Bavière. En 1142 une trêve vint interrompre les hostilités pendant quelques années, et à la voix de S. Bernard, le roi de Germanie prit la croix. La croisade échoua et en 1149 la lutte reprit avec le duc de Bavière, Henri le Lion. Conrad III mourut à Bamberg le 15 février 1152, après un règne désastreux pour l'Allemagne.

Les événements qui se succédèrent en Italie pendant cette même période nous sont résumés par M. le comte Ugo Balsami (Ch. XI). Beaucoup d'entre eux nous sont déjà connus. A ce moment l'histoire de la papauté se confond tellement avec celle de l'Allemagne et de l'Italie que les auteurs appelés à traiter des divers pays de la chrétienté doivent souvent retracer les mêmes faits. Malgré cela on ne rencontre pas dans ce volume des divergences d'appréciation capables d'en détruire l'unité. Le traité de Worms avait mis fin à la querelle des investitures, et de cette lutte le Souverain Pontife était sorti reconnu par tous comme le chef de la chrétienté. En Italie la société se transforme. Dans le nord et surtout en Lombardie, la vie municipale, les communes s'organisent. Rome n'échappe pas à ce mouvement, et le peuple, allié aux puissants barons de cette ville, essaie de se soustraire à l'autorité du pape, rêvant, avec des chefs comme Arnauld de Brescia, de faire revivre l'ancienne république romaine avec son sénat et ses consuls. Pour résister à leurs révoltes, les papes firent appel tantôt aux Normands du sud de l'Italie, tantôt aux empereurs d'Allemagne, Lothaire III et Conrad III. Ce dernier eut pour successeur Frédéric de Hohenstaufen, connu sous le nom de Frédéric Barberousse.

Élu à Francfort le 4 mars 1152, le nouveau monarque s'efforça tout d'abord de rétablir l'ordre et la paix en Germanie. M. Austin Lane Pole nous donne un rapide aperçu des événements qui illustrèrent son règne (ch. XII). Frédéric Barberousse plaça sous son influence tous les peuples, ses voisins, et réussit à faire reconnaître son pouvoir par tous les seigneurs de l'Allemagne. Aussitôt après son élection il écrivit au pape Eugène III, promettant obéissance et protection au Saint-Siège. Il n'en prétendit pas moins ne tenir son pouvoir que de Dieu, et revendiqua le droit d'intervenir dans les affaires de l'Église. Si cette politique sembla triompher, il n'en est pas moins vrai qu'elle ne put se maintenir que pendant le règne de ce souverain. Les prétentions de Frédéric se heurtèrent à l'opposition des papes. La paix ne se rétablit entre les deux pouvoirs que sous les courts pontificats de Grégoire VIII et de Clément III, alors que toutes les préoccupations de l'Occident se portaient vers Jérusalem, tombée au pouvoir des Sarrasins le 3 octobre 1187. Frédéric Barberousse prit la croix. Il devait trouver la mort en Syrie en essayant de traverser le Selef (10 juin 1190) et fut enseveli dans l'église Saint-Pierre d'Antioche.

Avec M. le comte Ugo Balsami, nous allons suivre Frédéric Barberousse en Italie (ch. XIII). S'il a réussi à affermir son autorité en Germanie, ce prince verra tous ses efforts échouer de l'autre côté

Digitized by Google

des Alpes. Son ambition était de soumettre à son pouvoir toute l'Italie et de faire de Rome sa capitale. Aussi sera-t-il sans cesse en lutte avec les villes de la Lombardie, jalouses de leur indépendance, et avec les Souverains Pontifes. Pour triompher de leur résistance, il n'hésitera pas à faire élire des antipapes. Malgré tous ses efforts, il ne put venir à bout de la politique ferme et continue des papes qui, après quelques hésitations, adhérèrent à la Ligue Lombarde. En somme, toute la politique italienne de Frédéric n'aboutit qu'à faire revivre le sentiment de l'indépendance des cités de la péninsule et à rendre la papauté plus puissante et plus populaire.

Henri VI, dont M. Austin Lane Poole nous retrace le règne (1169-1197) hérita des projets ambitieux de son père (ch. XIV). Instruit dans les belles-lettres et dans le droit canon, il n'avait aucune des qualités qui auraient pu faire de lui un grand empereur. Tous les moyens lui semblaient bons pour arriver à son but et trop souvent il voulut régner par la terreur. A l'empire allemand il rêvait de soumettre l'Orient et l'Occident ; des souverains de France et d'Angleterre, il aurait fait ses vassaux. Par son mariage, il avait hérité des possessions normandes du sud de l'Italie et, le 25 décembre 1194, il se fit couronner roi de Sicile ; mais il ne put jamais solidement s'y établir. Les papes se montrèrent toujours opposés à ses vues ambitieuses et ni menaces, ni promesses ne purent faire varier leur politique. Les préparatifs pour la croisade n'amenèrent pas Célestin III à répondre à ses avances. Henri VI espérait mieux réussir avec le successeur de ce pape, mais il mourut dans les environs de Messine, le 28 septembre 1197, ne laissant pour héritier qu'un fils en bas âge, qu'il avait fait reconnaître comme roi à la diète de Francfort en décembre 1196.

Avant de nous raconter la conquête de l'Angleterre par les Normands (ch. XV et XVI), M. William Corbett, de Kings' College, à Cambridge, consacre quelques pages à l'histoire du duché de Normandie et à son organisation féodale, que Guillaume le Conquérant introduira sans grands changements dans ses nouveaux états. A la mort d'Édouard III, 5 janvier 1066, Harold, fils de Godwin, comte de Sussex, avait été proclamé roi d'Angleterre. S'appuyant sur une promesse du souverain défunt, le duc de Normandie réclama cette couronne, envahit l'Angleterre et, le 14 octobre, à Hastings, battait les troupes d'Harold, qui périt dans cette bataille. Peu à peu l'autorité du nouveau souverain s'affermit et grâce à son habileté plus encore qu'à la force de ses armes, il triompha de toutes les difficultés. Il organisa sa conquête, y établit le système féodal de telle sorte qu'il demeurât le souverain incontesté de tous les fiefs séculiers ou ecclésiastiques. Il favorisa la réforme de l'Église, nomma aux évêchés, et ses choix furent généralement heureux ; toutefois, sans son consentement les évêques ne pouvaient se rendre à Rome, ni publier les lettres des papes. Il construisit des monastères et encouragea toutes les fondations pieuses. En 1087, il était en France et envahissait le Vexin ; le 9 septembre Guillaume le Conquérant mourait d'une chute de cheval et recevait la sépulture à l'abbaye de

Digitized by Google

Saint-Étienne de Caen qu'il avait fondée. Sur son lit de mort il déclarait laisser à son fils aîné Robert Courte-Heuse le duché de Normandie, et à son autre fils Guillaume le Roux le royaume d'Angleterre. Ainsi désigné, celui-ci s'empressa de traverser le détroit et de se faire couronner à Westminster (26 septembre). Il triompha rapidement des révoltes contre son autorité et recula les frontières de son royaume. Dans ses rapports avec l'Église il suivit la politique de son père, mais avec moins d'habileté. Pour succéder à Lanfranc sur le siège de Cantorbéry, il désigna l'abbé du Bec, Anselme, qui se montra l'intrépide défenseur des droits de son Église contre les exigences du souverain. Après de longues discussions, Anselme obtint de pouvoir se rendre à Rome, et aussitôt après son départ le roi fit saisir les biens de son archevêché. Anselme dut rester sur le continent jusqu'à la mort de Guillaume le Roux, survenue au cours d'une chasse en New-Forest, le 2 août 1100. Ce prince avait réussi à devenir le maître de la Normandie en prêtant une somme d'argent à son frère partant pour la croisade.

Profitant de l'éloignement de Robert Courte-Heuse, son plus jeune frère Henri Beauclerc se fit aussitôt proclamer roi d'Angleterre, promettant à tous paix et justice, donnant une charte de liberté, et s'engageant à maintenir les droits de l'Église, de la noblesse et du peuple. Il rappela aussitôt Anselme. Il triompha des Normands à la bataille de Tinchebrai, 28 septembre 1106 : le duc Robert fait prisonnier fut enfermé au château de Cardiff où il mourut en 1134. En Angleterre Henri I s'efforça de restreindre l'indépendance des grands. Vis-à-vis de l'Église il voulut suivre la politique de ses prédécesseurs et ne tarda pas à se heurter à la résistance d'Anselme qui se refusait à recevoir l'investiture du roi et dut reprendre le chemin de l'exil. L'archevêque de Cantorbéry se rendit à Rome, où Pascal II l'accueillit avec honneur. Grâce à l'intervention d'Adèle de Blois, fille de Guillaume I, et à l'habileté d' Yves de Chartres, un compromis intervint entre les deux partis. Le pape permit de rendre l'hommage au roi, à condition que celui-ci renoncerait à l'investiture et assurerait la liberté des élections épiscopales. Anselme mourut le 21 avril 1109. En amenant le roi d'Angleterre à traiter avec le pape, il avait appris à tous que les évêques pouvaient en appeler à Rome. Sa courageuse fermeté n'avait pas tout gagné, mais il avait montré que l'Église n'était pas et ne devait pas être la servante de l'État. Avec l'aide de Roger, évêque de Salisbury, pour l'Angleterre, et de Jean, évêque de Bayeux, pour la Normandie, Étienne organisa ses possessions, y fortifia l'autorité royale. En 1135, il était surpris par la mort à Lyons-la-Forêt en Normandie. Son fils avait péri en 1120 dans le naufrage de la Blanche-Nef ; il ne lui restait qu'une fille, Mathilde, qui, veuve de l'empereur Henri V, avait épousé le comte d'Anjou, Geoffroy Plantagenet. De ce mariage naquit en 1133 le futur Henri II. A ce dernier Henri Beauclerc avait voulu assurer ses états ; mais réunis à Londres, les grands du royaume proclamèrent roi Étienne de Blois, par sa mère petit-fils de Guillaume le Conquérant et, par sa femme, neveu de Henri Ier. Pendant

Digitized by Google

tout son règne, ce monarque eut à lutter contre le roi d'Écosse et contre l'impératrice Mathilde soutenue par les seigneurs, révoltés contre le souverain qu'ils s'étaient donné. En 1149, le fils de Mathilde et de Geoffroy Plantagenet, Henri, se déclarait prétendant à la couronne et débarquait en Angleterre en 1153. Ayant perdu son fils aîné, Étienne consentit à traiter avec son rival. Il reconnut Henri comme son héritier au trône, et celui-ci promit de laisser aux autres enfants d'Étienne leurs possessions sur le continent. Quelques mois plus tard, le 15 octobre 1154, Étienne de Blois mourait après un règne qui ne fut pas sans gloire et que les historiens ont souvent représenté sous de trop sombres couleurs. M. W.-J. C. porte un jugement moins sévère, appuyé sur des faits nombreux et indiscutables.

C'est à Mrs Doris M. Stenton que nous devons l'histoire de Henri II Plantagenet (1154-1189), le premier souverain de la dynastie angevine (ch. XVII). Les pays sur lesquels s'exerce le pouvoir de ce prince s'étendent des rives de la Tweed, au sud de l'Écosse, jusqu'aux Pyrénées. A son avènement, il avait trouvé l'autorité royale affaiblie ; aidé par d'habiles conseillers, il la laissa fortifiée par une législation unique pour toutes ses possessions. Il fut moins heureux dans ses démêlés avec l'archevêque de Cantorbéry. Il avait choisi pour cette haute dignité Thomas Becket, et il ne tarda pas à trouver en ce prélat un gardien vigilant des privilèges de son siège et de toutes les libertés ecclésiastiques. En ayant appelé au pape, l'archevêque dut se réfugier sur le continent. Son exil dura six ans et il ne put revenir en Angleterre qu'après s'être réconcilié avec Henri II dans l'entrevue de Fréteval. Peu après, des courtisans trop zélés massacrèrent le prélat dans sa cathédrale le 29 décembre 1170. A la nouvelle de ce meurtre, le roi d'Angleterre déclara n'y être pour rien : il se soumit néanmoins à une sévère pénitence, rétablit tous les privilèges de l'archevêché de Cantorbéry et prit des engagements en faveur de la liberté de l'Église. Henri II devait mourir à Chinon, le 6 juillet 1189, après avoir vu ses enfants révoltés contre son autorité, et l'un d'eux, Jean, dans les armées du roi de France, qui venait de lui enlever les villes du Mans et de Tours.

En France, sous les règnes de Louis VI (1108-1137) et de Louis VII (1137-1180), que nous raconte M. Louis Halphen, deux faits en apparence contradictoires dominent toute l'histoire de ce pays (ch. XVIII). L'héritage des rois anglo-normands est passé aux comtes d'Anjou et de ce fait leur autorité sur le continent s'étend sur un territoire plus grand que la moitié de la France ; d'autre part le pouvoir royal en ce dernier pays s'établit plus solidement et gagne en force ce qu'il a perdu par l'accroissement de la puissance des seigneurs anglo-normands. A l'avènement de Louis VI le Gros, l'anarchie régnait dans le domaine royal et ce prince soutint une lutte incessante contre les barons de son royaume en même temps qu'il s'opposait aux projets ambitieux de Henri I d'Angleterre. En 1119, le roi de France en avait appelé au pape Calixte II et au concile de Reims ; une paix, ou plutôt une trêve, fut conclue entre les deux souverains. Quelques mois avant sa mort (1er août 1137), Louis

Digitized by Google

VI avait marié son fils et héritier à Éléonore, fille de Guillaume X, duc d'Aquitaine, décédé sans laisser d'héritiers mâles, préparant ainsi l'extension du domaine royal jusqu'aux Pyrénées.

Au moment où Louis VII le Jeune prenait le pouvoir, la situation était excellente. Henri Ier venait de mourir ; Étienne Ier, qui lui succédait, était trop occupé en Angleterre pour intervenir sur le continent. Malheureusement le roi de France fit preuve de plus d'activité que de sens politique. Il se créa des difficultés avec plusieurs de ses grands vassaux, et avec la papauté à propos de l'élection d'un archevêque de Bourges. Le jour de Noël 1145, il annonça son dessein de prendre part à la croisade prêchée par saint Bernard. Pendant son absence, la régence fut confiée à Suger, abbé de Saint-Denis. Au retour de cette expédition, Louis VII, au concile de Beaugency (1152), fit prononcer l'annulation de son mariage avec Éléonore d'Aquitaine, et peu après, celle-ci se remaria avec Henri Plantagenet, transportant à son nouvel époux un domaine qui s'étendait sur la majeure partie de la France occidentale. Cependant, malgré toutes les fautes, malgré tous les échecs, Louis le Jeune laissa la monarchie française fortifiée. Vis-à-vis des grands officiers de la couronne, il suivit la politique de son père et fit sentir l'autorité du souverain jusque dans les régions les plus lointaines du royaume. Grâce à l'accord du pouvoir royal et du clergé s'opérèrent partout de véritables conquêtes morales. Une bonne partie de ces succès revient à Suger, dont la seule ambition était de gérer les affaires de l'État avec la même honnêteté, la même vigilance que celles de son monastère, et qui, par sa consciencieuse habileté, triompha de bien des difficultés.

Les éditeurs se voient contraints de renvoyer à un autre volume l'histoire de l'Espagne, des Pays Scandinaves, de la Pologne et de la Hongrie, afin de consacrer quelques chapitres à des questions qui intéressent tout le moyen âge. Miss Eleanor Constance Lodge, de Westfield College, Université de Londres, retrace l'histoire du mouvement communal de 1100 à 1400, mouvement qui se manifeste presque simultanément en Allemagne, en Italie, en Angleterre, dans les Flandres et en France. C'est surtout dans ce dernier pays que l'auteur nous conduit pour nous le faire mieux connaître, faisant remarquer que c'est de la commune qu'est sorti le Tiers-État (ch. XIX). M. Alexandre Hamilton Thompson, de St. John's College, à Cambridge, nous donne un bon résumé de l'histoire monastique depuis saint Benoît jusqu'au protestantisme, et même pour la France jusqu'à la fin du XVIIIe siècle (ch. XX). L'histoire du droit romain et du droit canonique est traitée par M. Harold Dexter Hazeltine, professeur de législation à Cambridge (ch. XXI). Miss Margaret Deanesly, de la même université, consacre une douzaine de pages aux écoles jusqu'à la fin du XIIIe siècle, montrant une fois de plus que l'Église fut toujours empressée à répandre l'instruction (Ch. XXII). Enfin, dans un dernier chapitre, M. W. H. V. Reade, de Keble College, donne un intéressant aperçu sur l'histoire de la philosophie jusqu'à la mort de Duns Scot dans les premières années du XIVe siècle.

D. B. HEURTEBIZE.

Digitized by Google

F. SCHMEIDLER. *Kaiser Henri* IV. *und seine Helfer im Investiturstreit.* Stilkritische und sachkritische Untersuchungen. Leipzig, Dyksche Buchhandlung, 1927. In-8, XVI-422 p. M. 25.

Préciser par l'analyse stylistique des documents, qui figurent principalement dans le *Codex Udalrici* de Bamberg, le rôle des chanceliers de Henri IV dans la politique impériale : tels sont et la méthode et l'objet de la remarquable étude de M. Schmeidler. Ce procédé l'amène à modifier sensiblement l'appréciation reçue assez généralement sur l'empereur lui-même. Pour mettre en relief la personnalité de ces fonctionnaires, l'auteur s'astreint à l'étude approfondie du style propre à chacun. Nous ne pouvons le suivre dans les nombreuses observations de détail, les comparaisons minutieuses autant qu'abondantes auxquelles il se livre au sujet des diplômes, lettres et autres documents qui constituent la volumineuse collection de Bamberg, formée en 1125, le recueil de lettres de Hanovre et celui de St-Emmeran. Notons toutefois que, dans les attributions de documents auxquelles il aboutit, M. Schm. s'écarte notablement des conclusions de Bresslau et de Gundlach dont il critique la méthode.

Le savant historien consacre un chapitre spécial à chacun des quatre chanceliers qui furent au service de Henri IV : Gottschalk d'Aix-la-Chapelle ; Dominus G de Bamberg (Adalbert A) dans lequel il croit reconnaître Gumpold, abbé du couvent de St-Michel, d'un dévouement trop intéressé pour être sincère, comme le prouve son ralliement au parti de Henri V ; le dictateur de Mayence, qu'il faut identifier avec celui de Spire ; enfin Ogerius A, d'origine italienne, idéaliste qui aurait voulu allier sa fidélité à l'Église et son zèle impérialiste. M. Schm. fait la critique interne de leurs écrits, et l'ampleur qu'il donne à cet examen, corroboré d'ailleurs par les détails connus de la biographie de ces écrivains, constitue un argument très impressionnant en faveur des conclusions de l'auteur. Il ne pouvait négliger les faux diplômes brémois qu'il attribue à Adalbert A, et il fait avec bonheur le départ entre les vrais et les faux diplômes d'Osnabruck, rédigés de 1076 à 1079 : c'est l'objet du ch. V. Dans le ch. VI, M. Schm. s'attache à quelques documents de première importance pour l'histoire des relations entre Grégoire VII et Henri IV : la lettre de 1073 de Henri IV à Grégoire VII ; la déposition, en 1075, de Herman, évêque de Bamberg, rapportée peu fidèlement par Lauchert de Hersfeld ; les actes des conciliabules de Worms de 1076, de Brixen de 1080 ; la *promissio* de Henri IV à Oppenheim en 1076, entre le conciliabule de Worms et la démarche de Canossa : tous ces documents seraient de la plume du chancelier de Mayence, le mauvais génie de Henri IV ; la lettre mentionnant une légation en Angleterre en 1102 ; enfin les lettres principales des dernières années de Henri IV qui, malgré ses appels aux cours étrangères, fut déposé par son fils en 1105-06. Ce chapitre se clôt par une appréciation générale sur les évêques impérialistes allemands

Digitized by Google

dévoués à Henri IV par intérêt personnel. Dans le ch. VII, Schm. étudie l'organisation de la chancellerie impériale et la procédure y suivie pour la rédaction des actes ; il fait quelques remarques intéressantes sur la formation du *Codex Udalrici*, assemblage de documents disparates dont le but nous échappe. Il insiste sur le rôle politique des chanceliers, diplomates d'occasion et conseillers très influents de l'empereur. Le ch. VIII est consacré à la *Vita Heinrici IV regis*. M. Schm. y reprend les conclusions de l'article publié sur le même sujet, en 1926, dans le *Festgabe P. Kehr, Papsttum und Kaisertum*, et apporte, comme confirmation de l'attribution de cet ouvrage au dictateur de Mayence, quelques arguments nouveaux. Dans le ch. IX, il apprécie Henri IV. Si son jugement est favorable à la personne même de l'empereur, il est d'autant plus sévère pour les actes de ce prince qui, sous l'influence de mauvais conseillers, fit de son règne une suite ininterrompue de catastrophes. Enfin, dans le dernier chapitre, il justifie à nouveau sa méthode basée sur la critique interne et indique quelques règles à suivre dans une étude de ce genre. Des tables soignées rendent cet important travail d'une consultation facile.

On ne saurait assez louer l'auteur de la ténacité qu'il a dû déployer pour mener à bien un travail aussi ingrat et aussi délicat. M. Schm. nous avertit lui-même qu'il poursuit ses recherches dans le même sens et nous attendrons avec confiance la suite de cette belle étude. L'ouvrage est destiné aux spécialistes, nous dit l'auteur ; tous cependant y trouveront des indications précieuses et le résumé succinct du contenu de cette publication indique à suffisance l'abondance des renseignements qu'il contient. Tous les historiens se rallieront-ils à toutes les conclusions de l'auteur ? Nous ne le pensons pas, car si les chanceliers ont exercé sans conteste une influence très grande sur Henri IV, on ne peut diminuer le rôle d'un Hugues Candide, d'un Benon d'Osnabruck. Quant aux attributions des documents réglées par M. Schm., il est toujours prudent de remarquer que les arguments de critique interne et d'ordre philologique sont très délicats à manier et sujets à interprétation ; l'auteur en convient d'ailleurs à maintes reprises. Pour ne citer qu'un exemple, l'auteur, p. 195 et svv., attribue les *Dicta cuiusdam de discordia papae et regis* au dictateur de Mayence, sans tenir compte de l'opinion de Cauchie qui en donnait la paternité à Sigebert de Gembloux, et, ce qui est plus grave, sans faire mention du ms. 5603 de la Bibliothèque de Bruxelles dont la teneur diffère des manuscrits de Paris et de Vienne. L'auteur aurait pu se dispenser avantageusement, croyons-nous, de certains rapprochements entre Henri IV et Guillaume II qui n'expliquent rien. Quoi qu'il en soit, cette publication, d'une documentation invraisemblable tant elle est abondante, s'impose à l'attention de tous ceux qui voudront s'occuper encore de l'histoire de la fin du XIe siècle. É. VOOSEN.

Digitized by Google

É. VOOSEN. *Papauté et pouvoir civil à l'époque de Grégoire VII. Contribution à l'histoire du droit public.* (Univ. de Louvain. Diss. de la faculté de théologie. 2e série, t. XX.) Gembloux, J. Duculot, 1927. In-8, XII-342 p.

Comme l'indique l'auteur dans son avant-propos, « cette étude a pour objet les théories de droit public de l'époque de Grégoire VII, en tant qu'elles concernent les relations entre la papauté et le pouvoir civil ». On y verra comment, à la suite de l'excommunication et de la déposition de Henri IV par Grégoire VII, sont nées et se sont développées, parmi les partisans du pape et parmi ceux du roi de Germanie, deux théories opposées du pouvoir pontifical d'une part, du pouvoir civil d'autre part, et deux conceptions différentes des règles qui doivent présider aux rapports des deux puissances. Désaccord sur le mode d'acquisition de la dignité pontificale (les Grégoriens excluent toute intervention du pouvoir temporel, tandis que les Antigrégoriens prétendent que l'élection du pape n'est valable que si elle a été confirmée par le roi de Germanie, patrice de Rome) aussi bien que sur le mode d'acquisition du pouvoir royal, électif pour les uns et héréditaire pour les autres ; désaccord sur l'étendue des deux puissances, les Grégoriens revendiquant pour le pape sinon un pouvoir direct en matière temporelle du moins un pouvoir universel que ses adversaires veulent au contraire enfermer dans certaines limites, les Antigrégoriens prônant au contraire l'absolutisme royal de droit divin qui, d'après eux, reste toujours conforme à l'ordre voulu par Dieu : tels sont les caractères de cette opposition des doctrines, plus importante encore que la lutte politique.

Sans doute ces conclusions étaient déjà acquises dans leurs grandes lignes avant l'apparition du livre de M. Voosen et celui-ci s'est trouvé en présence d'une abondante bibliographie, qu'il a dépouillée avec la plus méticuleuse conscience. On doit lui savoir gré toutefois de la critique très minutieuse qu'il a faite, en ayant toujours recours aux sources originales qu'il cite copieusement, des opinions souvent contradictoires de ses devanciers. Il y a dans ce travail une très intéressante et très judicieuse mise au point qui ne pourra que rendre de réels services dans l'avenir. De même, nous ne pouvons qu'approuver la méthode suivie, tout à fait conforme aux principes que nous n'avons cessé de prôner depuis plusieurs années et où nous avons retrouvé avec plaisir l'application de certaines idées que nous avons eu l'occasion de développer à Louvain même. M. Voosen a fort bien compris que, comme il l'écrit dans sa conclusion, « les faits devancent les théories politiques et en permettent l'interprétation ». Il a eu parfaitement raison, à propos des théories qu'il analyse, de dégager la physionomie des circonstances à propos desquelles elles ont pris corps. Peut-être même a-t-il poussé trop loin ce scrupule et nous croyons que la première partie, qui forme environ le tiers du volume, eût pu être sensiblement abrégée. Par ailleurs, puisque l'auteur tenait à rattacher les thèses

Digitized by Google

juridiques à l'évolution historique, il nous semble que dans certains chapitres, il eût été mieux inspiré en respectant davantage la chronologie : au chapitre V, par exemple, n'eût-il pas mieux valu faire précéder l'exposé de la doctrine des Grégoriens sur le pouvoir pontifical de celui des thèses antigrégoriennes qui leur sont le plus souvent antérieures ?

Quant aux conclusions générales du livre, elles ne nous retiendront pas longtemps, puisqu'elles ne diffèrent pas, dans l'ensemble, de celles que nous avons nous-même énoncées dans nos précédents travaux. Nous avons été heureux de voir M. Voosen confirmer nos appréciations sur les points essentiels et nous reconnaissons volontiers que les objections qu'il soulève sur telle ou telle question particulière, méritent d'être retenues ; examinées. Toutefois elles ne nous paraissent pas offrir toutes la même valeur. Ainsi nous ne pensons pas que l'expression *prééminence de l'Église*, que M. Voosen voudrait substituer à celle de *gouvernement sacerdotal* que nous avons proposée pour remplacer le mot impropre de *théocratie*, soit bien satisfaisante. « Grégoire VII, écrit-il (p. 224, n. 3), veut non assurer le gouvernement à l'autorité spirituelle seule, mais bien établir la supériorité du pouvoir ecclésiastique sur le pouvoir civil ». N'est-ce pas affaiblir la pensée du pape ? M. Voosen lui-même a montré que le système grégorien comporte, à l'égard des États, un pouvoir de direction, que le pontife romain trace aux souverains des règles de conduite, d'ordre spirituel sans doute, mais appelées à retentir profondément dans l'ordre politique et temporel ? Il y a là, pour le sacerdoce, quelque chose de plus qu'une simple prééminence et c'est ce qui nous a conduit à rejeter, comme insuffisante, cette expression ou celle de « suprématie romaine », à laquelle nous avions d'abord pensé, pour préférer celle qui n'est pas parfaite sans doute, mais nous paraît mieux rendre compte du pouvoir de direction de la papauté, de gouvernement sacerdotal.

A l'inverse, il est un point sur lequel nous atténuerions volontiers la pensée de M. Voosen. Nous lisons page 263 : « Partisan de l'origine populaire du pouvoir, Grégoire VII... ». Ce mot n'est-il pas excessif ? Nous ne croyons que l'on puisse trouver, dans le registre ou parmi les *epistolae vagantes*, de bulle autorisant une affirmation aussi catégorique qui dépasse peut-être la pensée de M. Voosen lui-même. Ailleurs, en effet (p. 176 et suiv.), il nous a présenté un Grégoire VII beaucoup plus opportuniste et nous croyons que telle est bien l'idée qu'il faut se faire du pape en cette matière : il admet l'hérédité comme l'élection, à la condition que le gouvernement du prince temporel n'aille pas à l'encontre des lois divines. Dans l'ensemble d'ailleurs, M. Voosen a peut-être un peu trop tendance à prêter aux écrivains de la fin du XIe siècle des conceptions juridiques très arrêtées et très systématiques, alors que bien souvent celles-ci s'inspirent des nécessités de fait beaucoup plus que d'une doctrine. Y a-t-il lieu en particulier d'avancer que Henri IV ait eu une « doctrine », comme l'auteur semble l'insinuer, pages 286-287 ?

Tout ce qu'on peut dire, c'est que les Grégoriens, à la différence

Digitized by Google

de leurs adversaires, s'inspiraient de la pure tradition de l'Église. M. Voosen le fait remarquer à plusieurs reprises et il note dans sa conclusion la supériorité de l'argumentation des partisans du pape à cet égard. Nous aurons l'occasion, dans les deux prochains tomes de notre *Réforme Grégorienne*, de nous expliquer là-dessus ; aussi n'insisterons-nous pas davantage sur cette question des sources et de leur adaptation à une polémique de circonstance que M. Voosen n'a fait qu'effleurer çà et là. Qu'il nous suffise, pour le moment, de rendre hommage au consciencieux travail par lequel ce jeune docteur de l'Université de Louvain a fait honneur à ses maîtres et suscité pour lui-même de légitimes espérances auxquelles nous avons plaisir à nous associer. A. FLICHE.

VOLKERT PFAFF. *Kaiser Heinrichs* VI. *höchstes Angebot an die römische Kurie* (1196). (Heidelberger Abhandlungen zur mittleren und neueren Geschichte. Fasc. 55.) Heidelberg, C. Winter, 1927. In-8, VI-88 p.

Le 17 novembre 1196 (M. Pfaff donne de bonnes raisons pour admettre, avec Stumpf, qu'il y a là un *lapsus* de la chancellerie impériale et qu'il faut lire : 18 décembre), Henri VI écrivait à Célestin III que, pour faire sa paix avec le Saint-Siège, il avait fait des offres telles que ni Frédéric Ier ni aucun de ses prédécesseurs n'en avait proposé de pareilles. Aucun texte ne nous dit en quoi elles consistaient. Et il serait pourtant bien intéressant de tirer au clair cet épisode curieux des relations du Saint-Siège et de l'Empire. Plusieurs hypothèses ont été faites ; deux surtout ont attiré l'attention de M. Haller (*Heinrich VI. und die römische Kurie*, dans *Mitteilungen des Instituts für Oesterreichische Geschichtsforschung*), rapprochant de la lettre de Henri VI un passage obscur de la *Deliberatio super facto imperii de tribus electis* d'Innocent III, a soutenu que l'empereur avait proposé au pape de prendre de lui l'empire en fief. Dans un article publié dans les *Mélanges d'histoire du moyen âge offerts à M. Ferdinand Lot*, nous avions combattu cette explication. Nous avons été heureux de voir M. Pfaff arriver, indépendamment de nous, à une conclusion à peu près identique. Il en est revenu à l'hypothèse de Hampe : Henri VI, dans sa lettre, aurait fait allusion à un projet de dotation financière du Saint-Siège dont Giraud le Cambrien est seul à parler ; et qui, explique M. Pfaff à l'appui de son opinion, répondait tout à fait aux circonstances.

Lorsque le Saint-Siège entreprit au XIe siècle de faire valoir d'une façon beaucoup plus effective ses droits virtuels au gouvnnement de l'Église, il eut à lutter contre une grave difficulté. Comment réaliser cette monarchie spirituelle universelle avec les ressources en hommes et en argent d'une église particulière? car il ne disposait pas d'autre chose. L'époque grégorienne avait marqué un premier progrès : le recrutement du personnel de gouvernement, papes, car-

Digitized by Google

dinaux, légats, et même membres inférieurs de la curie, cesse d'être purement romain pour devenir œcuménique. Mais ce n'était pas assez. « Le point faible du système pontifical, dit fort bien M. Pfaff, consistait en ceci, que sa puissance ecclésiastique et politique s'était développée plus vite que ne naissaient ses moyens économiques et financiers ». Le problème essentiel était de se créer des ressources. Là est une des raisons qui ont décidé le Saint-Siège à maintenir avec tant d'opiniâtreté contre l'Empire son droit à l'héritage de la comtesse Mathilde, et d'une manière générale ses temporalités. L'insuccès des propositions de Frédéric I, offrant au Saint-Siège une forte rente, contre l'abandon de l'héritage mathildique, prouvait cependant que les papes, avant les considérations financières, faisaient passer le souci de leur influence politique. Cet insuccès n'aurait pas empêché Henri VI de recommencer sous une nouvelle forme la tentative de son père.

Giraud le Cambrien raconte que, désireux de remédier à la pauvreté de l'Église Romaine, qui l'obligeait à recourir à des procédés fâcheux au risque de s'exposer au reproche de cupidité, mais d'autre part ne voulant ni ne pouvant rendre lui-même ou faire rendre par les autres les biens et terres enlevés à l'Église, l'empereur aurait conçu le projet de faire attribuer au pape, dans tout son Empire, une prébende dans chaque église métropolitaine et dans les principales églises épiscopales. Dans les autres, des prébendes eussent été aussi réservées aux cardinaux et pour l'entretien de la cour pontificale et de l'église de Saint-Pierre. Ce système aurait été autant que possible étendu aux autres royaumes, au moyen de conciles généraux convoqués à cet effet.

Telle était, d'après M. Pfaff, l'offre faite à Célestin III.

Que vaut l'hypothèse? Et d'abord, que vaut le récit de Giraud le Cambrien? Celui-ci était sûrement en mesure d'être bien renseigné, ayant vécu à la cour pontificale, ayant eu en particulier des relations avec le cardinal Pierre de Sainte-Cécile qui avait été très mêlé aux négociations de 1196. Le plan attribué à Henri VI n'a d'autre part rien d'invraisemblable en lui-même ; il ressemble à d'autres plans qui furent agités plus tard par Innocent III, par Honorius III, encore un des négociateurs de 1196. En sens contraire, il ne faut pas oublier que le fait n'a pas d'autre garant que Giraud, ce qui est singulier ; que celui-ci est un témoin peu sûr, crédule, faussaire à l'occasion ; que son récit est dans le détail souvent obscur et inexact ; et qu'il ne dit pas le moins du monde que le projet, proposé par Henri VI, ait été écarté par le Saint-Siège ; au contraire, il prétend que l'empereur s'en occupa jusqu'aux derniers jours de son règne. Tout cela n'empêche pas d'ailleurs que l'histoire puisse avoir un fond de vérité.

En somme nous croyons que l'hypothèse de M. Pfaff est plausible, probable si l'on veut. Nous n'oserions la donner comme certaine.

Si la proposition a bien été faite, comment faut-il la comprendre? Ici nous nous séparons un peu de M. Pfaff. Il paraît admettre qu'il s'agissait de donner au pape le droit de conférer une prébende dans

Digitized by Google

chaque église ; c'eût été un pas très important vers le régime des réserves et des provisions apostoliques. Ce n'est pas à notre avis exactement ce que dit Giraud le Cambrien. Le pape, d'après lui, aurait eu la jouissance des revenus d'une prébende. Ce système ressemblait à celui que quelques prélats proposèrent au IVe concile de Latran, et qu'Honorius III reprit en 1225 ; il différait de ce que fut, toujours d'après Giraud, la pensée d'Innocent III (taxer chaque église au dixième de ses revenus), comme aussi du régime qui prévalut en fait : défrayer le personnel de la curie au moyen de bénéfices conférés de tous côtés.

Toujours si la proposition a été faite, pourquoi a-t-elle été repoussée ? Évidemment parce que la contre-partie eût été un renforcement de la puissance impériale en Italie, dans laquelle le Saint-Siège voyait pour lui un grand danger politique, sans doute aussi parce qu'on redoutait les difficultés d'exécution, qui apparurent en effet en 1215 et 1225. Une forte opposition était à prévoir. Non pas précisément que la richesse des chapitres en fût atteinte ; ou que chaque chanoine y perdît quelque chose ; seulement, il y avait une prébende de moins à distribuer. Au fond, la vraie perdante aurait été la noblesse laïque, qui avait déjà tout à fait l'habitude de considérer l'Église comme une carrière pour ses cadets. En 1225, c'est sur d'autres objections qu'insistèrent les prélats français, dont nous connaissons bien l'attitude. Il faudrait, dirent-ils, pour percevoir les fruits, dans chaque diocèse ou au moins dans chaque province, un procureur apostolique, qu'on aurait à entretenir ; puis le pape le chargerait peut-être d'intervenir dans les élections, et il les troublerait. Célestin III ne pouvait donc guère espérer du clergé qu'il vît dans une concession opportune le moyen de prévenir le développement excessif de la fiscalité pontificale. Devant cette opposition certaine, en s'arrangeant avec Henri VI, aux dépens, aurait-on dit, des églises locales, il risquait de recommencer à peu près la faute de Pascal II au concordat de Sutri ; conclure une convention inexécutable et qui ne pourrait que le compromettre. Henri VI aurait eu beau jeu à en rejeter sur lui tout l'odieux vis-à-vis des clergés nationaux.

Seulement, l'échec de ce plan, ou des plans d'Innocent III et d'Honorius III, qui auraient eu l'avantage d'assurer au Saint-Siège des ressources régulières et officiellement consenties, le condamna à continuer à vivre de casuel et d'expédients.

Sur des points qui ne se rattachent qu'indirectement au sujet de M. Pfaff, et qu'il ne traite qu'en passant, nous aurions quelques objections à présenter. P. 2, nous doutons que, dès le milieu du XIIe siècle, les Templiers aient joué au service du Saint-Siège le rôle de banquiers auquel fait allusion M. Pfaff, et qu'ils eurent en effet plus tard. Et nous ne comprenons pas bien ce que veut dire la phrase : « Il devint possible de centraliser prudemment à Rome les indulgences de croisade qui jusqu'alors ne revenaient pas à la curie, ou dans une très faible mesure. » — P. 4, l'histoire des biens mathildiques nous semble bien plus compliquée et plus incertaine que ne le donne à

Digitized by Google

entendre M. Pfaff ; le Saint-Siège en a-t-il jamais, en fait, tiré de gros revenus ? Il ne faut pas prendre trop à la lettre l'assertion d'Alexandre III, que ces biens avaient été possédés par l'Église au temps de Lothaire, de Conrad et encore de Frédéric I. — P. 70, c'est forcer les choses que de dire que le IVe concile de Latran a officiellement conféré au pape le droit de taxer l'Église pour la croisade. Il a posé un précédent considérable, voilà tout. Ce n'est que très prudemment, et pas à pas, que la papauté en est venue à considérer les décimes comme un moyen de se procurer des ressources pour elle-même, en les établissant ouvertement *pro oneribus Romanae Ecclesiae*. Et quant aux décimes de croisade, elle a toujours maintenu la politique d'attribuer aux princes croisés les décimes de leurs États. Enfin, dans l'innovation faite pour Henri VI dans le rituel du couronnement — introduction du rite de la remise du globe — nous persistons à croire que l'initiative est venue de Célestin III. Tout cela est bien peu de chose et n'infirme pas la très sérieuse valeur du travail de M. Pfaff. E. Jordan.

E. Beitz. *Caesarius von Heisterbach und die bildende Kunst.* Augsbourg, Benno Filser, 1926. In-8, 96 p. et xlii pl.

Nous savons peu de chose de la vie de Césaire. Il naquit vers 1180 probablement à Cologne, et mourut dans les années quarante du siècle suivant au monastère cistercien d'Heisterbach, où il exerça les fonctions de maître des novices et de prieur. Il a écrit quelques opuscules ascétiques et hagiographiques et une œuvre plus importante, le *Dialogus miraculorum*, récit de faits merveilleux, survenus la plupart, au moins d'après ses affirmations, vers 1200. Exerça-t-il quelque influence sur l'évolution, si rapide alors, de l'iconographie chrétienne ? Est-il au moins un témoin spécialement autorisé de l'esprit de son époque et des tendances esthétiques nouvelles qui s'y manifestent ? L'auteur s'efforce de nous en convaincre, mais sans y réussir. Césaire diffère bien peu, par sa vie et par son œuvre, de cent autres moines de son temps. C'est un personnage de médiocre importance, sans originalité, incapable d'imprimer une empreinte réelle sur quoi que ce soit. M. Beitz en convient une première fois, lorsqu'il conclut son chapitre sur « Césaire et l'architecture », en disant que les écrits de Césaire ne fournissent aucun renseignement sur l'évolution de l'architecture au début du xiiie siècle ; une seconde fois, lorsque, parlant longuement de l'iconographie mariale, il avoue qu'on reste étonné de l'indigence du bon moine d'Heisterbach, quand on compare ses pauvres données aux riches thèmes mariaux, développés dans l'œuvre d'un Rupert de Deutz, d'un Honorius d'Autun d'un S. Bernard de Clairvaux. Césaire n'est guère que l'écho de ce que d'autres dirent avant lui et mieux que lui. C'est aux sources qu'il faut aller pour comprendre la genèse et les développements de l'iconographie du moyen âge, sources dont l'influence fut déter-

Digitized by Google

minée, avec une incomparable maîtrise, par M. Ém. Mâle dans ses trois volumes sur l'art médiéval et que l'auteur semble ignorer. M. Beitz a commis une grave erreur de méthode en concevant sa monographie comme une œuvre isolée, sans tenir compte des précieuses indications, qu'une riche littérature moderne d'histoire de l'iconographie chrétienne lui aurait fournies. Les études historiques ne peuvent être un éternel recommencement ; se frayer un chemin à côté de la route déjà tracée est un gaspillage de temps et d'efforts.

Relevons pour finir une inexactitude qui nous semble d'une certaine importance : l'auteur se plaît à opposer, sur le terrain de l'art, Cisterciens et Bénédictins : les premiers auraient été les protagonistes de l'art nouveau ; les seconds, plus conservateurs, se seraient attachés davantage aux formes anciennes ; il suffira, sans doute, pour convaincre M. Beitz de sa méprise, d'attirer son attention sur le rôle, reconnu par tous les érudits, que l'abbaye de Saint-Denys et son grand abbé Sugei ont joué dès le XIIe siècle dans l'élaboration et la propagation du style gothique. A. STUBBE.

J. VAN MIERLO, JR. *De Visioenen van Hadewych.* T. I : *Tekst en Commentaar.* T. II : *Inleiding.* (Leuvensche Studien en Tekstuitgaven. Fasc. 10-11.) Louvain, De Vlaamsche Boekenhalle, 1926. 2 vol. in-8, VIII-214 et II-147 p.

L'histoire relate l'existence de grands mystiques dans divers pays. En France, S. Bernard et les Victorins ; en Espagne, Ste Térèse et S. Jean de la Croix ; en Angleterre, Julienne de Norwich ; en Italie, Ste Catherine de Sienne ; en Allemagne, Mechtilde de Magdebourg et les « Amis de Dieu » du XIVe siècle. La Belgique ne fait pas exception. Elle peut présenter parmi d'autres les grands noms de Hadewych et de Ruysbroeck.

La mystique Hadewych vivait dans la première moitié du XIIIe siècle et prit part au mouvement religieux féminin qui évoluait en nos provinces, principalement parmi les Béguines. Depuis longtemps déjà, le R. P. V. Mierlo s'est consacré à mettre en lumière la personne et l'œuvre de Hadewych. Dans bon nombre d'articles de revues il a cherché à résoudre les problèmes que soulève la personne de Hadewych. Au cours des années 1906-1913, il donna une première édition de ses œuvres. Celles-ci comprennent des *Visions*, des *Lettres* et des *Poésies*.

Dans les deux volumes signalés ci-dessus, le R. P. présente d'abord une nouvelle édition des *Visions*, en adjoignant au texte un copieux commentaire et un lexique ; ensuite une introduction générale aux œuvres de Hadewych suivie d'une introduction spéciale aux Visions.

I. Les *Visions* sont au nombre de quatorze, plus un fragment : la *Liste des parfaits*, qu'il faut rattacher, semble-t-il, à la treizième vision. L'exposé que fait Hadewych de ses visions constitue une œuvre

Digitized by Google

attrayante et instructive ; rien n'y rappelle les extravagances d'une illuminée. Hadewych est le chantre de l'union de l'âme avec Dieu. Le chemin pour arriver à l'intimité avec Dieu est le Christ, l'Homme-Dieu. Hadewych chante l'amour ; mais son amour est tout spirituel ; il se base sur la connaissance de la misère humaine et des perfections infinies de Dieu. Son amour ne consiste pas purement dans l'expression de paroles ou de sentiments, il s'affirme par la pratique des vertus d'humilité, de mortification, de pureté, de sagesse. Sa doctrine mystique est saine, sublime et pratique. Elle l'exprime avec le talent d'une artiste, sous forme d'images et de tableaux, généralement avec clarté ; en de rares endroits seulement l'expression de sa pensée est demeurée obscure.

L'éditeur a publié le texte original, laissant à la langue usitée par Hadewych toutes ses modalités. En tête de chaque vision, il a placé un résumé analytique et mis en relief certains éléments et les principales caractéristiques de la doctrine. Le texte est accompagné de l'apparat critique et de notes explicatives. C'est la première pièce de la littérature mystique néerlandaise qui se trouve enrichie d'un pareil commentaire, doctrinal, historique, philologique. Celui-ci ne manquera pas d'être fort apprécié par le lecteur.

II. Le deuxième volume, nous l'avons déjà dit, se compose de deux parties : l'introduction générale et spéciale. Dans la première, après quelques considérations sur les éditions antérieures de Hadewych, le R. P. passe à l'énumération et à la description des manuscrits et expose la méthode qu'il a suivie dans cette édition. Les mss se divisent en deux séries : ceux qui renferment l'œuvre complète, et ceux qui ne donnent que quelques fragments des écrits de Hadewych. L'auteur nous informe de leur provenance, de leur date de composition, de leurs rapports de dépendance, de certaines particularités orthographiques. L'introduction spéciale, qui concerne les Visions, compte trois chapitres : 1) Analyse générale de cette œuvre : questions relatives à leur authenticité et intégrité, analyse psychologique, genre littéraire, sources, caractère et valeur objective des visions. 2. La doctrine de Hadewych. 3. Conditions de vie extétieure et intérieure de Hadewych d'après cet écrit. Questions spéciales et appendices.

Ces textes et études constituent une contribution à l'histoire religieuse de notre pays dont l'importance est à souligner. Dans le domaine mystique, la Belgique n'a rien à envier aux autres pays. Mais ses richesses de littérature religieuse sont trop restées dans l'ombre jusqu'à ces derniers temps. Heureusement ces ombres se dissipent et le jour se lève sur ces trésors oubliés.

Au sujet de Hadewych, le R. P. Van Mierlo ne se flatte pas d'avoir élucidé tous les problèmes. Il reste des questions à résoudre et à préciser. Signalons dans cette voie l'étude du P. Brandsma, O. Carm. : *Wanneer schreef Hadewych hare Visioenen?* touchant la date à laquelle Hadewych a terminé la composition des *Visions* (dans *Studia catholica*, 1926, t. II, p. 238-256). L'auteur, précisant les vues du P. V. M., assigne les années 1236-1239. Le P. V. M. lui-même,

Digitized by Google

dans une controverse avec M. H. Nélis, est revenu sur deux questions : l'identité de la personne de Hadewych et l'époque où elle vécut (cfr *Dietsche Warande en Belfort*, 1926, p. 468-480 ; 580-594 ; Verslagen der Kon. Vlaamsche Academie, 1927, p. 195-225 ; 425-466) et l'origine anversoise de Hadewych (*Beata Hadewigis de Antverpia*, dans *Dietsche Warande en Belfort*, 1927, p. 787-798, 833-843. M. Nélis n'a pas lâché prise (cfr *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1927, t. VI, p. 975-977).

N'est-il pas opportun, à propos des sources utilisées par Hadewych, de rechercher si sa doctrine ne se rattache pas à un courant théologique existant de son temps ? N'a-t-elle pas subi l'influence de quelque maître en Écriture ou en théologie, comme c'est le cas des groupes mystiques féminins d'Allemagne au XIVe siècle ?

Nous terminons en émettant le vœu qu'une édition en néerlandais moderne permette aux écrits de Hadewych de jouir d'une plus large diffusion et d'exercer une influence plus salutaire sur des âmes, éprises comme la sienne, de vie supérieure et d'union à Dieu.

R. M. MARTIN, O. P.

L. REIJPENS et J. VAN MIERLO. *Beatrys van Nazareth. Seven Manieren van Minne.* (Leuvensche Studien en Tekstuitgaven. Fasc. 12.) Louvain, De Vlaamsche Boekenhalle, 1926. In-8, 148-89 p.

Ce livre est un autre bel effort pour sauver de l'oubli et faire valoir une des gloires du groupe mystique belge au XIIIe siècle.

Béatrice de Nazareth naquit à Tirlemont vers 1200-1205. A l'âge de sept ans, elle fut placée sous la direction des Béguines à Léau. Par elles, ou par d'autres maîtres, elle y fut initiée à la langue latine et aux arts libéraux. Elle ne demeura toutefois qu'un an à Léau, et devint oblate dans le monastère cistercien récemment fondé par son père, à Florival. Devenue religieuse, elle vécut un an à l'abbaye de La Ramée, où elle connut la Bse Ida de Nivelles, qui la dirigea dans la vie mystique, et revint à Florival. De là, elle passa à l'abbaye du Val des Vierges (Oplinter), et ensuite à Nazareth (Lierre), où elle demeura le reste de sa vie. Elle mourut le 29 août 1268.

Le R. P. Reijpens, qui déjà en 1923 s'était occupé de Béatrice (cfr *Dietsche Warande en Belfort*, 1923, p. 717 ; 1925, p. 352), a poursuivi et complété ses recherches en étroite collaboration avec son confrère, le R. P. Van Mierlo, jr. Leur œuvre commune est divisée comme suit : I. Introduction générale. II. Introduction spéciale. III. Édition du traité : *Les sept degrés du saint amour*. IV. Appendices, Lexique, Corrections et Additions. Le R. P. Van Mierlo s'est chargé de l'introduction générale et des Appendices. Le R. P. Reijpens a établi le texte du traité, y a joint l'apparat critique, et a donné également l'introduction spéciale. Le commentaire du texte ainsi que le lexique est l'œuvre des deux auteurs ; après avoir

Digitized by Google

l'un et l'autre rédigé, non pas une partie, mais l'ensemble du commentaire et du lexique, ils ont fixé de commun accord la rédaction définitive.

L'introduction générale se distingue par son ampleur. En quatre chapitres le R. P. V. M. y traite : des sources de la biographie de Béatrice, de sa vie extérieure et intérieure, de son œuvre littéraire, de ses rapports avec Hadewych. On y appréciera l'érudition, le talent d'analyse et le sens critique de l'auteur. A défaut de preuves, une large place est laissée aux conjectures plus ou moins probables, dans l'attente d'une information plus complète et plus fondée. Il paraîtrait toutefois que sur un point la critique du R. P. est excessive, à savoir lorsqu'il rejette le témoignage du *De Viris illustribus* qui attribue la *Vita Beatricis* à Guillaume d'Afflighem. Tel est du moins l'avis de Dom J. Huyben, O. S. B., dans *Ons geestelijk erf*, 1927, p. 432. Dans le troisième chapitre, l'auteur arrive à conclure qu'en dehors du traité susdit, Béatrice a composé d'autres ouvrages, notamment des Visions, et des dissertations sur la vie spirituelle. Avant de comparer entre elles les deux mystiques, Hadewych et Béatrice, le R. P. analyse la personnalité de celle-ci : au point de vue physique, état maladif, timidité, tendresse de cœur ; au point de vue religieux, ardeur d'un amour sublime qui s'affirme surtout dans la dévotion envers l'Eucharistie et le Cœur Sacré de Jésus, Béatrice manifeste une grande parenté mystique avec Hadewych. Toutes les deux chantent la sublimité, la noblesse et la force de l'amour spirituel. Celui-ci engage et entraîne dans le service de Dieu tout le cortège des autres vertus. Hadewych toutefois a une expression plus artistique et une langue plus riche ; elle est plus vivante et plus vaillante que Béatrice. Toutes deux ont vécu à la même époque. Béatrice ne semble pas avoir été une inconnue pour Hadewych. L'une et l'autre ont respiré la même atmosphère religieuse. Au cours de ces deux chapitres nous trouvons quelques aperçus très suggestifs sur le mouvement et la littérature mystiques en général dans nos provinces en la première moitié du XIIIe siècle. Soulignons un détail : le R. P. V. Mierlo a l'occasion d'y confirmer sa position prise contre M. H. Nélis dans une controverse récente à propos de l'époque où vécut Hadewych (cfr p. 89*).

Dans l'introduction spéciale, le R. P. Reijpens s'étend d'abord sur les trois copies qui renferment le traité des sept degrés du saint amour, surtout sur la copie qu'il marque du sigle B, et expose l'ordre de parenté et la filiation de ces manuscrits. Un second chapitre a pour objet le traité lui-même, son authenticité, sa rédaction primitive en néerlandais, son contenu, le caractère mystique qui le distingue, la méthode de l'édition présente ; enfin l'édition même du texte. Arrêtons-nous un instant au contenu et au caractère de cet écrit. Il décrit le mouvement circulaire de l'amour, infus par Dieu dans l'âme, et qui se termine par la possession de Dieu même. On peut y distinguer deux parties : la première décrit la phase préparatoire à la perfection de l'amour. Cette phase se caractérise par

Digitized by Google

la purification de l'âme (ch. I-III). La deuxième partie est la phase de l'union de l'âme à Dieu et des expériences intimes de la divinité ; l'âme expérimente la joie, la violence, le triomphe de l'amour divin ; elle se livre totalement à Dieu et veut se perdre en Lui (ch. IV-VII). Dans sa partie principale, le traité expose donc les expériences de cette phase de la mystique qu'on appelle la *vie unitive*. L'accent de l'âme de Béatrice fait penser à S. Bernard. Son traité paraît bien être, pour une grande part, d'inspiration bernardine.

Un premier appendice donne le texte latin du traité, tel que le rapporte le biographe de Béatrice. Le deuxième traite un point spécial : l'année de la naissance de la mystique brabançonne.

Il y a lieu de féliciter chaleureusement les auteurs de cet ouvrage. Ils ont fourni un beau travail, sans crainte des difficultés de l'entreprise, avec circonspection, méthode et clarté. Ils ont fait connaître et briller à nos yeux une perle de notre littérature religieuse médiévale. Nous leur souhaitons le temps et la force d'achever leur noble tâche. A leur suite, d'autres travailleurs ont surgi et font, comme eux, honneur à l'histoire de la mystique des Pays-Bas. On songe aux mots du poète : *Het daeghet... het lichtet overal.*

R. M. MARTIN, O. P.

A. VAN HOVE. *La doctrine du miracle chez saint Thomas et son accord avec les principes de la recherche scientifique.* (Univ. de Louvain. Diss. de la Fac. de théologie. 2e série, t. XIX.) Paris, Gabalda, 1927. In-8, xxxv-390 p.

L'étude théologique que M. Van Hove a rédigée pour l'obtention de la maîtrise à la faculté de Louvain, exigeait une sérieuse enquête historique sur la pensée de saint Thomas et ses antécédents, comme condition préalable aux développements que l'auteur se proposait de donner à la doctrine du Docteur Angélique en la confrontant avec la critique actuelle des sciences.

L'auteur étudie d'abord la définition et la notion thomistes du miracle (ch. I) ; parmi ses notes caractéristiques, c'est l'exceptionnalité et surtout la transcendance qui sont essentielles ; il n'est pas requis que le fait miraculeux soit sensible. Cette notion est précisée en approfondissant la métaphysique thomiste du miracle (ch. II) ses rapports avec la causalité divine, l'ordre de la nature et les causes créées. Elle est mise en regard des exigences scientifiques quant à la possibilité du miracle (ch. III) ; puis on examine la place du miracle dans l'apologétique thomiste (ch. IV) et les moyens de le discerner (ch. V), ce qui amène une étude plus attentive de la pensée scientifique moderne afin de vérifier l'actualité des principes thomistes (ch. VI). Ce dernier chapitre est principalement doctrinal et fait valoir la largeur et la solidité des principes établis par saint Thomas. Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur les mérites propres à cette partie du travail de M. Van Hove, qui lui assure

Digitized by Google

déjà une place des plus honorables parmi les auteurs qui ont traité ce sujet.

Les recherches historiques de M. Van Hove mettent bien en valeur le rôle de saint Thomas dans l'élaboration de la notion du miracle et l'originalité de son effort : comme dans le reste de son œuvre, son génie métaphysique et ses préoccupations aristotéliciennes l'ont amené à modifier le sens des formules augustiniennes reçues de la tradition et souvent répétées telles quelles par ses devanciers, malgré les précisions déjà notables d'un Alexandre de Halès et d'un Albert le Grand. Là où saint Augustin ne voyait qu'un signe psychologique destiné à frapper l'esprit, mais ne différant guère essentiellement des autres ouvrages divins, saint Thomas voit une œuvre d'une nature toute particulière. Cette différence est mise en lumière avec beaucoup d'érudition. La notion de la science et celle du déterminisme dans la pensée thomiste sont sérieusement élucidées ; d'autre part, les cadres généraux de l'étude du miracle chez les théologiens médiévaux et chez saint Thomas sont justement rappelés.

Par sa solidité et ses études détaillées, le livre de M. Van Hove sera indispensable à l étude de la pensée de saint Thomas et de ses prédécesseurs sur le miracle. Les longueurs de la rédaction à plusieurs endroits et parfois même ses incorrections n'empêchent pas une lecture aisée. La bibliographie est très abondante et polyglotte ; n'aurait-il pas fallu y faire figurer l'article pénétrant du P. De Brandt dans *Ons Geloof* (mai 1926) ? R. KREMER C. SS. R.

É. MICHEL. *La peinture au Musée du Louvre. École flamande.* Publié sous la direction de J. Guiffrey. Paris, l'Illustration, [1927]. In-4, XIV-120 p., 112 fig. et 1 pl. en coul. F. 20.

A côté des catalogues proprement dits, il existe pour les peintures du Louvre une série de jolis volumes illustrés, dans lesquels les tableaux sont classés par ordre systématique et accompagnés d'une description qui leur assigne leur place dans l'œuvre d'une école ou d'un artiste. La richesse extraordinaire du musée donne en quelque sorte à cette succession de courtes notices le caractère d'une histoire suivie, présentant sans doute des lacunes, mais dans laquelle le tableau décrit apparaît aussitôt à sa vraie valeur. M. L. Desmonts avait publié en 1922 un excellent catalogue des peintures flamandes conservées au Louvre. Il a trouvé en M. Éd. Michel un collaborateur d'élite, auquel il pouvait abandonner sans crainte la rédaction du volume à insérer dans la série de treize volumes publiés par l'Illustration sous le titre *La Peinture au musée du Louvre.*

M. Michel introduit les chefs-d'œuvre qu'il doit faire connaître, en reconstituant d'abord dans une préface le cadre dans lequel ils se placent. Les primitifs préeyckiens de l'école franco-flamande ont été réservés aux volumes consacrés aux œuvres de l'école fran-

Digitized by Google

çaise et ceux des provinces septentrionales des Pays-Bas sont rattachés à l'école hollandaise. Au surplus, les exigences du classement ont parfois rangé dans une école apparentée tel peintre que pourrait revendiquer aussi l'école flamande.

L'auteur s'attache pour celle-ci à trois périodes successives : le XVe siècle, caractérisé par l'apparition du réalisme, mais conservant un profond caractère religieux ; le XVIe siècle, période d'humanisme qui manifeste des tendances variées, individuelles, et des influences étrangères que les artistes, à l'exception de Brueghel, ont peine à s'assimiler ; le XVIIe siècle, l'ère rubénienne, durant laquelle la cohésion se refait autour d'un nouveau génie national.

Les XVIIIe et XIXe siècles n'intéressent plus le présent volume. L'auteur y retrouve un troisième recommencement de l'histoire de la peinture flamande : une renaissance nationale au XIXe siècle, après une période soumise à des influences étrangères, françaises cette fois, au XVIIIe siècle et au début du XIXe. L'introduction fournit aussi des indications sommaires sur la manière dont s'est formée la collection des tableaux flamands du Louvre.

La description de chacun des tableaux, rendue vivante par des détails concernant l'artiste et son œuvre, ne néglige pourtant pas les renseignements techniques que l'on désire y trouver : les dimensions de la peinture, son pédigree, quelquefois avec des prix d'achat, l'auteur et l'âge réels ou présumés. Sur ce dernier point, M. Michel donnera s'il y a lieu, son appréciation personnelle. Ne négligeons pas de mentionner une excellente bibliographie sommaire concernant l'artiste et le tableau même, elle est d'autant moins abstrait. qu'elle fait parfois revivre l'histoire de l'identification de l'œuvree

Il est intéressant de suivre l'auteur dans sa revue des tableaux flamands du Louvre et d'y retrouver avec lui des attaches à une foule d'événements de l'histoire de la peinture flamande. Prenons par exemple le XVIe siècle ; nous y verrons naître et se développer deux genres nouveaux, la peinture de genre et le paysage. Sans aucun doute, l'exposition du paysage flamand à Bruxelles (1926) a pu fournir ici d'utiles renseignements. Très intéressant aussi pour cette même époque de surprendre sur le fait les influences variées : de Vinci chez Metsijs, chez Mabuse, chez Joost van Cleef ; de Raphael, chez Van Orley ; de Pordenone (?) chez Scorel, qui figure ici plutôt que dans l'école hollandaise ; des écoles lombardes et de Fontainebleau chez Jan Massijs ; de Elsheimer chez Paul Bril, qui influencera à son tour l'art de Claude Lorrain.

Nous n'en dirons pas davantage. Un catalogue est d'ordinaire un ouvrage que l'on consulte. Par le plan et la manière dont il est exécuté, celui de M. Éd. Michel est en outre un livre qui se prête à la lecture. On peut regretter, et l'auteur partagera peut-être ce regret, que tous les tableaux flamands du Louvre n'aient pu être repris dans l'ouvrage.

R. MAERE.

Digitized by Google

H. JENKINSON. *The later Court Hands in England from the fifteenth to the seventeenth Century.* Cambridge, University Press, 1927. In-fol., x-199 p. et 1 portefeuille contenant les planches détachées. Prix : 45 s.

En publiant ce très remarquable ouvrage, M. Hilary Jenkinson, dont le nom a déjà figuré plusieurs fois dans cette revue (voir 1927, t. XXIII, p. 158 et 651), vient de rendre un nouveau et signalé service aux historiens et autres chercheurs qui ont à lire des document anglais d'archives des xve, xvie et xviie siècles. Cet ouvrage traite des diverses variétés d'écritures dites *court hands* (*litterae curiales*) en usage à cette époque. La première partie du volume est consacrée à la description, à la classification et à l'historique de ces écritures : bâtardes (ch. X), qu'il ne faut pas confondre avec l'écriture continentale du même nom ; écritures moulées du xve siècle (ch. XI) ; cursives du xve et du début du xvie siècles (ch. XII) ; cursives dites *secretary hands* (ch. XIII) ; italique et romaine (ch. XIV) ; écritures mélangées (ch. XV) ; écritures spéciales (*Chancery, Pipe Office, Legal*) (ch. XVI) ; écritures dites *Text hands*, formées de grandes lettres moulées, généralement réservées pour es titres (ch. XVII).

L'auteur n'a rien négligé de ce qui pourrait servir à éclairer cette partie neuve et jusqu'à lui très peu explorée de l'histoire de l'écriture en Angleterre. Il passe soigneusement en revue tous les facteurs qui ont déterminé des modifications dans la manière d'écrire et qui ont pu influer sur l'évolution de chacune des variétés d'écriture (matériel des scribes, technique, modes, styles, marques personnelles, runes, abréviations, ligatures, sigles, chiffres, langues dans lesquels les documents sont écrits, ponctuation, transcription, etc.) Aucun aspect des multiples questions de détail qui se posent en paléographie n'a été laissé de côté.

Le portefeuille comprend 20 alphabets dans les diverses mains étudiées (de l'an 1432 environ à l'année 1664) et 44 planches de fac-similés photographiques, dont la description détaillée et la transcription sont données dans la seconde partie du volume contenant le texte (p. 122-192). Un index très complet facilitera le maniement e cette magistrale publication. L. GOUGAUD, O. S. B.

L. MOHLER. *Bessarionis in calumniatorem Platonis libri IV.* Textum graecum addita vetere versione latina. (Quellen und Forschungen der Görresgesellschaft. T. XXII.) Paderborn, F. Schöningh, 1927. In-8, viii-636 p. M. 36.

Le Dr Louis Mohler a publié en 1923 un *Cardinal Bessarion* dont il a été rendu compte dans la RHE. (1926, t. XXII, p. 387-391). Il se proposait de faire suivre cette étude d'ensemble de deux volumes documentaires. Il nous donne aujourd'hui le premier, qui con-

Digitized by Google

tient dans son texte original l'œuvre principale de Bessarion : le traité « Contre le calomniateur de Platon ».

Si Aristote a été rendu à l'Occident au XIIIe siècle, Platon ne le fut vraiment qu'au XVe. Le poète Pétrarque l'a chanté, sur la foi de Cicéron et de saint Augustin, mais sans avoir pu lire les 16 traités qu'il en possédait. L'humaniste Léonard Bruni n'a osé en traduire que ce qu'il fallait pour lui gagner un cercle d'admirateurs dans l'entourage de Laurent le Magnifique. Mais le théologien Georges Gémiste, venu d'Orient pour le concile d'union, s'est fait le maître en platonisme du groupe florentin ; et il lui a laissé avant de repartir en 1440, une « Comparaison de la philosophie platonicienne et de l'aristotélicisme » toute à l'avantage de la première. L'écrit fut presque immédiatement réfuté en Grèce, par Georges Scholarios ; chez les Latins, la lutte autour de Platon ne commence vraiment qu'avec les *Comparationes philosophorum Aristotelis et Platonis* de Georges de Trébizonde, vers 1455.

Cette violente diatribe contre Platon, quoique écrite en latin et destinée aux théologiens, contrairement à la « Comparaison » que Gémiste avait rédigée en grec à l'usage des humanistes, ne provoqua guère de réaction, tant était profonde l'ignorance des Occidentaux en matière de platonisme, jusqu'au jour où Bessarion prit la plume contre « le Calomniateur », pour ne la déposer qu'avec la vie. Le cardinal ne cessa en effet de remanier son traité et de l'enrichir ; il l'a lui-même traduit en latin en deux rédactions dont la seconde a été publiée par ses soins, à Rome, chez Schweynheim et Pannartz, en 1469.

C'est sur l'incunable de 1469 et sur les rééditions qui en furent faites à Venise, chez Alde Manuce, en 1503 et 1516, que M. Mohler a établi le texte latin qu'il nous donne en regard du grec, les manuscrits qu'il a consultés ne lui ayant pas révélé de variantes appréciables.

Quant au texte grec, il était resté jusqu'ici inédit. Cinq manuscrits en sont conservés : deux à la bibliothèque Saint-Marc de Venise (nos 198 et 199), un au Vatican (gr. 1435), un à Munich (gr. 80), un à la Bibliothèque Barberini (gr. 183). Les deux derniers ne sont d'ailleurs que des copies faites sur le précédent au XVIe et au XVIIe siècles. Restent donc à considérer les trois premiers. Tous ont été plus ou moins retouchés et il semble bien difficile de démêler leurs rapports.

A vrai dire, M. Mohler en avait parlé un peu à la légère dans son *Bessarion*, p. 361-363. Il estimait alors que le ms. du Vatican est « le plus ancien et probablement la première rédaction ». Il voyait une 2e rédaction dans les additions et les notes marginales dont ce manuscrit est couvert, et où il reconnaissait « facilement » la main de Bessarion. Le ms. de Saint-Marc 199 lui apparaissait comme une copie de la 2e rédaction, faite sur l'ordre de l'auteur ; et le ms. 198 de la même bibliothèque, qui seul contient le 3e livre, comme une 3e rédaction à laquelle auraient collaboré des amis de Bessarion, plus familiarisés que lui avec la scolastique.

Digitized by Google

Entre 1923 et 1927, un examen minutieux du ms. 199 de Saint-Marc a amené notre auteur à modifier ses conclusions. Il écrit maintenant, p. VII, que ce ms. « présente manifestement la plus ancienne rédaction ». La seconde rédaction serait constituée par les additions et corrections de ce texte. Elle aurait été reproduite par le ms. du Vatican. Enfin, les retouches de celui-ci sont d'une écriture identique à l'une de celles qui ont retouché le 199, laquelle « semble être identique » à l'une de celles qui ont écrit ce même ms. et que certains indices « font soupçonner » être celle de Bessarion.

On le voit, la question de filiation n'est pas définitivement résolue, et M. Mohler est devenu prudent. Que ne nous a-t-il soumis quelques fac-similés ! Il semble, au demeurant — car il ne le dit pas — avoir pris pour base de son édition, le ms. du Vatican, sauf naturellement pour le 3e livre ; et il a largement tenu compte des autres. Ses textes grec et latin paraissent avoir été établis avec le plus grand soin (je lis p. 229, l. 29 *senseriti* ; le dernier *i* est à supprimer. P. 241, l. 21, la virgule placée après *eo* devrait se trouver avant) et la plupart des citations ont été identifiées, ce qui ne laisse pas d'être très méritoire.

Un index des noms propres — en grec seulement— rendra des services. Pour ma part, j'y ai trouvé l'explication de l'« Erix Andavensis » du volume précédent, p.377 et 431, qui m'avait laissé rêveur : il fallait lire Henricus Gandavensis ! Mais pourquoi, aux 636 pages de sa belle publication, l'auteur n'en a-t-il pas ajouté trois ou quatre pour orienter le lecteur par une table des chapitres ?

E. VANSTEENBERGHE.

P. DEBONGNIE. *Jean Mombaer de Bruxelles, abbé de Livry, ses écrits et ses réformes.* (Université de Louvain. Recueil de travaux. Fasc. 11.) Louvain, Uystpruyst, 1928. In-8, XI-354 p. Fr. 45.

Il y a toujours grand profit à scruter les hommes en qui se concentre une époque ou un milieu. Mombaer est de ceux-là. Il reflète toute l'école spirituelle de Windesheim : il valait bien la peine qu'on s'arrêtât à lui. Le P. Debongnie s'est appliqué à mettre en lumière sa personne et son œuvre.

Alertement, il nous trace, du chanoine régulier, une biographie de la plus solide construction et de la meilleure venue. On savait bien, en gros, que Mombaer s'était occupé de la réforme de certaines abbayes, tant en France qu'en Allemagne, mais les renseignements étaient loin d'avoir toute la précision désirable. Nous voici servis à souhait. Le livre du P. D. s'impose à quiconque s'intéresse au mouvement religieux dans les Pays-Bas et en France à la veille du protestantisme.

Pour pénétrer l'esprit du réformateur, pour dégager le sens de son action, le P. D. a justement estimé qu'il devait, en même temps

Digitized by Google

que l'activité extérieure de Mombaer, étudier son œuvre littéraire : celle-ci, en effet, aussi bien que celle-là, poursuit un même but d'édification ascétique.

La production littéraire de Mauburnus est plus considérable qu'on ne le croyait généralement. Sur ce point, le P. D. apporte des précisions fort utiles. C'est, néanmoins, avant tout, par son *Rosetum*, que Mauburnus retient l'attention aujourd'hui et c'est par ce livre, plus que par son œuvre de réformateur, qu'il restera célèbre. Le P. Watrigant, il y a trente ans déjà, avait révélé l'importance de cette énorme compilation et il avait montré, ensuite, en son auteur, un des promoteurs de la méditation méthodique, dont saint Ignace devait donner la forme magistrale définitive. A son tour, le P. D. expose la matière du *Rosetum*, il le fait longuement, et, à plusieurs reprises, il en explique la structure. On pourra lire ces pages avec curiosité, car le *Rosetum* est un livre singulier, mais elles n'apprendront rien de bien neuf sur la spiritualité windeshémienne ni sur le caractère de la *Devotio moderna*.

Le P. D. n'avait sans doute pas à s'arrêter aux mérites littéraires de Mombaer, apparemment bien minces, mais, par contre, un inventaire plus complet des sources du *Rosetum* était indiqué : le P. D. a seulement déblayé le terrain. Aux historiens de la spiritualité chrétienne, nous signalerons l'excellent appendice D, composé en collaboration avec le P. M. Viller : on y trouvera identifiés les livres spirituels recommandés par Mombaer. La liste, qui en est dressée avec grand soin, aidera à s'orienter dans la spiritualité médiévale et à reconnaître ses tendances à la fin du xve siècle.

Quant à la place du *Rosetum* dans le mouvement spirituel général, s'il est évident que Mombaer a d'autres préoccupations que Ruysbroeck, il nous semble excessif d'opposer ces deux hommes autant que le fait l'auteur, et surtout de penser que le *Rosetum* marque le *triomphe* de Gerson sur le mystique brabançon (p. 260-262). L'*Invitatorium*, dont le P. D. reconnaît toute l'importance, puisqu'il va jusqu'à l'appeler une Préface de Cromwell, était bien de nature, en prônant si vivement l'oraison mentale, à favoriser l'envolée mystique. En fait, le cas d'un mystique comme Osuna le prouve.

A la survivance de Mombaer, l'auteur n'a consacré que de brèves pages. Il avait certes le droit de ne pas s'y arrêter davantage, mais son ouvrage eût gagné en perspective et en intérêt, s'il avait accordé plus d'attention à cette question. A le lire, on a l'impression que l'œuvre littéraire de Mombaer fut sans lendemain. On s'en étonne. Sans imaginer une brillante survie, il est permis de croire, sur la foi de certains indices, telles les éditions posthumes, qu'elle a alimenté la spiritualité subséquente.

Au total, si l'étude du P. D. manque çà et là d'ampleur, elle n'en demeure pas moins un travail de réelle valeur, grâce auquel, désormais, Mombaer apparaît fixé comme un point de repère lumineux dans l'histoire religieuse du moyen âge finissant.

P. GROULT.

Digitized by Google

F. X. P. DUIJNSTEE. *Maarten Luther in de Kritiek.* 1re Partie. Averbode, Abbaye. 1927. In-8, XXIII-484 p.

Le nouveau livre de P. Duynstee est le commentaire érudit et détaillé de la parole de M. Maritain : « Impuissant à se vaincre lui-même, il (Luther) transforme ses besoins en vérités théologiques, et son propre état de fait en loi universelle de la nature humaine. Aspirant avec cela à la sécurité et à la satisfaction intérieure, il se délivre — il croit se délivrer — de tous ses tourments de conscience en désespérant une fois pour toutes de toutes les œuvres, et en se jetant,mais sans s'amender, dans la confiance du Christ. Il n'est qu'un pharisien retourné, un scrupuleux débridé ! ».

Au demeurant, l'auteur a fait montre d'un très grand souci d'impartialité ; il s'est même efforcé de se faire l'avocat du réformateur et de nous le présenter sous le jour le plus favorable. Mais la conclusion ne s'en impose pas moins : et c'est celle du philosophe français que nous venons de citer.

Pour comprendre l'énigmatique réformateur, il faut, comme pour tout autre personnage, le replacer dans son milieu, l'y faire vivre intensément, le faire agir sous nos yeux dans son cadre familier. Le P. Duynstee l'a fait, mais très imparfaitement. Les couleurs ne sont pas assez vives, les voix ne sont pas assez sonores. Si Luther se détache très nettement à l'avant-plan de la scène, il n'en est pas de même de ses contemporains dont nous apercevons tout au plus les silhouettes. Mais l'étude est bien menée, les sources approfondies, le choix des citations très judicieux, la discussion théologique très serrée et très claire.

Le P. Duynstee nous a du reste déjà fait connaître son point de vue dans une étude précédente (*Maarten Luther en zijn Orde*) : Luther n'est pas le produit de l'enseignement théologique de l'ordre des Augustins ; c'est principalement en lui-même, en son être trouble et anormal, qu'il a trouvé les éléments dont il a composé sa thèse hérétique. Le scrupuleux ne peut se taire, ni parler, ni agir sans croire avoir offensé Dieu. Luther, qui était assurément une nature inquiète, scrupuleuse, chercha le repos avec un désir fiévreux, et s'en alla d'inquiétude en inquiétude jusqu'à ce que, désespéré, il se jetât à corps perdu dans les bras de la miséricorde divine pour y trouver, croyait-il, par la foi seule, la rémission de ses péchés.

Cette thèse est reprise et développée dans le premier tome de « *Luther dans la critique* ». La théorie de Luther serait donc œuvre personnelle : « ce furent son caractère scrupuleux, son opiniâtreté, son orgueil qui le menèrent tout d'abord à la sanctification personnelle (eigenheiliging) et plus tard à l'autre extrême ».

L'auteur ne découvre aucune tare dans l'enseignement théologique de l'ordre, aucune tare non plus dans la vie monastique des Augustins de l'observance dont Luther était un moine instruit et zélé. Les maîtres lui donnèrent de bonnes leçons, de bons exemples : les vices inhérents à sa nature l'empêchèrent d'en profiter : « Le jeune moine préféra néanmoins suivre sa voie : il perdit par là de

Digitized by Google

vue la voie moyenne, tomba en des extrêmes soit dans la sévérité outrée soit dans un laxisme par trop grand » (p. 147). Scrupule et orgueil, voilà d'après D., les deux tares qui caractérisent indubitablement le réformateur. Ce scrupule, cet orgueil indomptables ont été les guides de Luther dans sa lutte tragique et formidable pour atteindre, par ses seules forces, la sanctification personnelle.

Évidemment la corruption qui l'entourait à Erfurt ou à Wittemberg, et surtout à Rome, ont exaspéré cette âme en proie aux tourments de l'angoisse jamais apaisée ; mais en fin de compte, le père de l'individualisme moderne a trouvé uniquement dans les profondeurs de sa conscience déchirée les fameuses théories que nous connaissons.

Telle est en résumé la thèse du P. Duynstee. Nous ne lui refuserons pas l'érudition, la connaissance approfondie des textes anciens et modernes, mais nous ne pouvons nous empêcher de trouver, psychologiquement, sa thèse bien étrange. Tout d'abord, il est paradoxal qu'un personnage, — homme d'État, artiste, réformateur, — apparaisse dans l'histoire comme un « deus ex machina » et qu'il ne soit en aucune façon le produit de son milieu. Ensuite, il faut dans ce cas ajouter foi à la parole de Luther lorsque celui-ci nous décrit, beaucoup plus tard, la vie mortifiée qu'il menait au couvent ! « Avant tout, déclare le P. Duynstee (p. 149), il faut concéder que le moine Luther, dans les premières années de sa vie monastique, fut un bon moine ou du moins voulut l'être. Pour prouver cela, il existe des données suffisantes ». Et l'auteur invoque le témoignage très tardif de Flacius Illyricus qui déclare, sur des ouï-dire, que Luther avait été un bon religieux pendant au moins les neuf premières années, c'est-à-dire de 1506 à 1515 !

Ensuite, il nous paraît que l'auteur est trop indulgent pour Jean Staupitz. Que le vicaire de l'ordre soit resté orthodoxe et que ses écrits aient été pendant longtemps injustement mis à l'index, voilà qui est parfaitement démontré. Mais que dire de son attitude louvoyante, voire même lâche ? Par son inertie bienveillante, Staupitz a été le propagateur le plus actif des nouvelles idées de Luther.

Cependant, hâtons-nous de dire que, sous ces réserves, la nouvelle étude de l'érudit Augustin est une œuvre de réelle valeur, qui nous fait assister avec une grande clarté et une logique parfaite au développement lent, progressif de la thèse fondamentale de Luther : « la justification par la foi seule », thèse qui, dans la société dissolue du début du XVIe siècle, devait rencontrer un immense succès. C'est avec impatience que nous attendons l'apparition de la seconde partie de ce bel ouvrage qui prendra sa place à côté des travaux de Denifle et de Grisar. Regrettons toutefois les très nombreuses fautes d'impression qui déparent un livre au demeurant très bien édité.

L. ANTHEUNIS.

Digitized by Google

H. Jedin. *Des Johannes Cochleus Streitschrift « de libero arbitrio hominis »* (1525). Ein Beitrag zur Geschichte der vortridentinischen katholischen Theologie. (Breslauer Studien zur historischen Theologie. T. IX.) Breslau, Muller et Seiffert, 1927. In-8, xii-121 p.

Cette dissertation est une excellente démonstration des services que peut rendre, pour expliquer à la fois Luther et le concile de Trente, la publication des premiers traités antiprotestants. La valeur très réelle de cette brève étude n'est pas dans l'analyse et la critique de l'opuscule de Cochleus, qui, parmi les réponses faites par les catholiques aux *Loci communes* de Mélanchton sur la question de la liberté, est une des plus faibles (p. 81) : elle se trouve bien plutôt dans la synthèse que M. Jedin a rédigée très sobrement des débats sur le libre arbitre durant les premières années de la Réforme.

L'auteur indique clairement par quel enchaînement d'idées Luther, partant d'une conception erronée du péché, en jugeant très faussement que la toute-puissance de Dieu est inconciliable avec la liberté humaine, avait été logiquement amené à nier cette dernière ; il caractérise brièvement, en signalant au passage les mérites particuliers de chacune d'elles, toutes les réfutations catholiques publiées avant 1527, qu'elles soient ou d'esprit scolastique, comme celles de J. Hochstraten, de J. Latomus, de Lambertus Campester, d'A. Catharini, de C.Wimpina, de Jean Dietenberger, de J. Eck, de G. Schatzgeyer, ou de tendance plus nettement humaniste comme celles de J. Fisher, l'évêque martyr de Rochester, et d'Érasme : volontiers il estimerait que la meilleure, la plus adaptée était celle du grand humaniste hollandais ; celle de J. Fisher, plus savante, ne lui est pas beaucoup inférieure, et les *Colloquia* de J. Hochstraten témoignent eux aussi d'une pénétration remarquable.

Les historiens sauront gré à M. J. d'avoir ainsi replacé Cochleus dans son cadre, d'avoir insisté sur sa formation théologique et sur les sources de son traité, de nous avoir donné une histoire de sa pensée. Il proteste à bon droit contre certaines insinuations de Spahn : l'humaniste n'a pas en Cochleus fait tort au chrétien.

M. Viller.

Augustin von Alfeld, O. F. M. *Wyder den Wittenbergischen Abgot Martin Luther* (1524). Hrsg. von Käthe Büschgans. — *Erklärung des Salve Regina* (1527). Hrsg. von P. Lemmens. (Corpus Catholicorum. Fasc. 11.) Munster, Aschendorff, 1926. In-8, 102 p. M. 4.50.

Nicolaus Herborn, O. F. M. *Locorum communium adversus huius temporis haereses Enchiridion* (1529). Hrsg. von P. P.

Digitized by Google

S chlager. (Corpus catholicorum. Fasc. 12.) Munster, Aschendorff, 1926. In-8, XXVIII-190 p. M. 7, 50.

C'est avec reconnaissance que les historiens saluent l'apparition de nouveaux volumes du *Corpus catholicorum* dont Greving, par une très heureuse initiative, commençait la publication en 1920. Les traités, judicieusement choisis, et réédités avec une technique consommée, rendent de grands services à tous ceux qui étudient les premières années de la Réforme : les éditions originales sont aujourd'hui rarissimes et les nouveaux éditeurs, avec une sobriété voulue qu'il faut louer, ajoutent fort utilement introduction, notes et bibliographie.

Le 11e volume reproduit deux traités en vieil allemand d'Augustin de Alfeld, le premier franciscain qui ait défendu l'Église contre Luther. Il était en 1520 professeur d'Écriture sainte à Leipzig, il sera gardien du couvent de Halle de 1523 à 1528 et provincial de la province saxonne de la Sainte-Croix de 1529 à 1532. C'est à peu près tout ce que l'on sait de sa vie. Le premier traité est une réplique au pamphlet de Luther : « *Widder den newen Abgott und alten Teuffel der zu Meyssen soll erhaben werden* » (1524). Benno, évêque de Meissen (1066-1106), un des soutiens de Grégoire VII dans sa lutte contre Henri IV, avait été canonisé par Adrien VI le 31 mai 1523, et l'exaltation de ses restes avait lieu à Meissen le 16 juin 1524 : Luther prenait occasion de ces événements pour déblatérer contre le culte des saints. L'introduction du nouvel éditeur renferme une étude fort utile sur la langue d'Alfeld. Le second traité est une réponse au sermon de Luther du 8 septembre 1522, dans lequel le réformateur attaquait à la fois le *Salve Regina* et le *Regina Coeli*, sermon qui avait eu un écho prolongé dans le monde protestant. L'*Assertio Alveldiana in canticum Salve Regina* (1527) avait paru simultanément en latin et en allemand : le P. Lemmens ne reproduit ici que l'édition allemande. Un appendice donne les règles admises par le *Corpus* pour l'établissement de l'orthographe dans les textes allemands.

Le 12e volume nous livre l'*Enchiridion* de Nicolas de Herborn, un autre franciscain (1480-1535), un de ceux qui ont le plus contribué à la défense de la foi catholique dans les provinces rhénanes et principalement à Cologne. Le traité de Herborn a l'avantage de nous exposer en cinquante chapitres, très sérieusement établis sur l'Écriture Sainte, tout l'ensemble des doctrines auxquelles s'en prenaient les réformateurs. P. 29, pour expliquer ce mot de Herborn que les fidèles sont par la charité liés les uns aux autres « comme par la chaîne d'Homère », le P. Schlager a cette note désespérée : « Homer knüpft die ganze Ilias an das Wort *Μῆνιν*, die Odyssée an *Ἄνδρα* an und diese beiden Worte ziehen sich wie eine Kette durch das Ganze... ». Cela, je le pense bien, ne satisfera personne. N'est-il pas beaucoup plus simple de voir une allusion au passage célèbre de l'Iliade, VIII, 19 à 27 ? La mention de cette chaîne d'Homère est fréquente. Érasme lui aussi en parlait : « Catena est quae dem issa

Digitized by Google

in terras pertingit ad Jovem » (*Colloquia*, Convivium fabulorum, p. 334. Leyde, 1655). De même, p. 118, à propos de l'expression *clavum clavo pellere*, il écrit : « Diese sprichwörtliche Redensart ist schon beim hl. Hieronymus. Ep. 125, 14 (PL, XXII, 1080) nachweisbar », sans prendre garde que saint Jérôme, à l'endroit indiqué, ne fait que se référer à Cicéron, *Tusculanes*, IV, 75.

M. VILLER.

A. CODINA. *Los orígenes de los Ejercicios espirituales de S. Ignacio de Loyola. Estudio histórico.* (Bibliotheca histórica de la Biblioteca Balmes, 2e série, vol. I.) Barcelone, Biblioteca Balmes, 1926. In-8, XVI-308 p.

Reprenant et développant à fond plusieurs études antérieures, le P. Codina publie un gros volume de texte serré où il entreprend, lui-même l'annonce en termes exprès, de prouver historiquement l'origine surnaturelle des *Exercices* de saint Ignace. A cette fin, après un aperçu préliminaire sur le petit livre et son contenu, l'auteur divise son étude en deux parties. Dans la premlère (chapitres II-XI), il s'efforce d'établir à quelle date l'opuscule a été composé et ce qu'il contenait dès l'origine, et de quelles sources réelles il procède. Les conclusions sont les suivantes. Les *Exercices* furent écrits à Manrèze et vraisemblablement vers la fin du séjour dans cette solitude et dès lors ils contenaient l'essentiel et presque toute la matière du livre publié plus tard. Les additions postérieures se réduisent à peu de chose. Non content de cette conclusion générale qu'il juge inébranlable, le R. P. s'efforce de déterminer point par point le contenu du livret primitif, avouant cependant que les résultats partiels qu'il obtient ne dépassent pas la probabilité. Les sources qu'il reconnaît à l'œuvre du saint fondateur ne sont autres que celles-là que désignait déjà Polanco, à savoir : l'onction du Saint-Esprit, l'intervention de la Vierge Marie, l'expérience personnelle et celle de la direction des âmes, et l'Écriture Sainte,le tout fécondé par la psychologie du solitaire de Manrèze. Les *Exercices* doivent peu de choses aux études postérieures du saint (chapitres IV-XII).

Dans la seconde partie, l'auteur rencontre, l'une après l'autre, toutes les théories émises par divers érudits pour expliquer l'origine des *Exercices* et fait l'étude de toutes les sources générales ou partielles signalées jusqu'à présent. Le chapitre XIII montre l'originalité qui place saint Ignace à part de ceux qu'on lui assigne pour précurseurs. Les suivants étudient l'influence qu'auraient exercée la *Vie du Christ* de Ludolphe de Saxe et les *Fleurs des saints* ; au point de vue de la dépendance littéraire, cette influence est peu considérable. Il y a de même quelques traces de l'*Imitation*. Quant à Cisneros, présenté comme une des sources où saint Ignace aurait puisé plusieurs des industries et les traits généraux de son plan et

Digitized by Google

de sa méthode, le R. P. Codina montre les différences des deux ouvrages ; on ne leur trouve pas en commun une phrase de six mots (chapitres XIV-XVI). Si saint Ignace doit si peu aux écrivains qu'il a certainement ou probablement lus, on s'attend bien qu'il doive moins encore à ceux dont il n'y a pas de preuve qu'il les ait connus. Soient les *Ascensions spirituelles* de Gérard de Zutphen ; le R. P. ne voit pas de ressemblance entre le plan de l'écrivain néerlandais et celui des *Exercices*. L'*Échelle de méditation* de Mauburnus, ou plus exactement de Wessel Gansfort, saint Anselme, Werner, les articles imposés aux hérétiques par la Sorbonne en 1535, Érasme et d'autres n'ont pas donné davantage à l'auteur des *Exercices*. Aussi bien, l'originalité du plan et son unité progessive démontrent-elles l'œuvre personnelle d'un esprit, d'un écrivain puissant.

Des appendices mettent à la portée du lecteur les textes intéressants.

Le travail du R. P. Codina fera époque dans l'histoire des *Exercices*. Jamais la question n'avait encore été étudiée avec cette ampleur et cette minutie. L'auteur n'a négligé aucune des pièces, passé sous silence aucune des objections. Nul ne pourra désormais aborder le problème sans recourir d'abord au P. Codina, qui le dispensera de beaucoup d'autres recherches.

Mais réussira-t-il à convaincre tous ses lecteurs ? Il est probable que sa critique aura raison de certaines allégations hasardées, qu'on ne citera plus guère Érasme ou les articles de la Sorbonne de 1535 parmi les sources littéraires des *Exercices*. Mais la partie positive et constructive trouvera sans doute moins d'adhésions. Pour établir que S. Ignace avait composé son opuscule dès son séjour à Manrèze et qu'il y avait déjà mis toute la substance, le R. P. n'accorde-t-il pas trop de poids et un sens trop précis à des témoignages tardifs, indirects, et qui ne portaient pas sur ce point ? Pour écarter certaines des influences signalées, comme celle de Cisneros, n'est-ce pas trop resserrer le débat que de se borner à la seule critique textuelle et à la question de savoir si Ignace a lu ou non l'*Ejercitatorio* (p. 169) ? Malgré les différences sur lesquelles il appuie justement, le R. P. ne voit-il pas l'harmonie générale des *Ascensions spirituelles* de Gérard Zerbolt et des *Exercices* ? A force de regarder les arbres, n'arrive-t-on pas à perdre de vue la forêt ? Peut-on faire entendre que ces influences subies ne laisseraient plus de place à l'onction du Saint-Esprit ni de jeu à l'originalité unificatrice de l'écrivain (p. 212) ? Vraiment, il eût mieux valu passer sous silence des visions de Marine Escobar (p. 88 s.).

Pour tout dire, en dehors de certaines autobiographies hors pair, l'action secrète de la grâce et les phénomènes de la conscience ne sont pas de ceux où la critique de l'historien puisse fructueusement s'exercer.

P. DEBONGNIE, C. SS. R.

Digitized by Google

K. ENGELBERT. *Kaspar von Logau, Bischof von Breslau* (1562-1574). 1re partie : *Ein Beitrag zur schlesischen Reformationsgeschichte.* (Darstellungen und Quellen zur schlesischen Geschichte. T. XXVIII.) Breslau, Trewendt et Granier, 1926. In-8, VIII-375 p.

Le luthéranisme était entré dans le diocèse de Breslau durant l'épiscopat de Jacques de Salza (1520-1539) ; il s'y était notablement fortifié du temps de Balthazar de Promnitz (1539-1562), si mou contre les protestants qu'il avait été question à Rome de le mettre en jugement. Avec Gaspard de Logau (1562-1574) commence la résistance, bien faible encore et qui n'empêche pas le progrès de l'hérésie : l'évêque, animé de bonnes intentions, manque de fermeté et seconde mal les généreuses initiatives du chapitre de sa cathédrale ; de plus, il est gêné par son amitié avec l'empereur Maximilien, catholique plutôt tiède et qui inclinait vers le protestantisme. L'auteur nous dira dans une seconde partie quels furent les moyens employés par la contre-réforme : fondation d'un séminaire, rétablissement des visites épiscopales, des synodes diocésains et des conciles provinciaux, publication du catéchisme du concile de Trente, etc...

Le premier volume, le seul dont nous ayons à parler, nous fournit d'abord la biographie de Gaspard avant son élévation sur le siège de Breslau : né à Neisse le 3 août 1524, il était venu de bonne heure à la cour de Vienne grâce à son oncle Georges, secrétaire de Ferdinand d'Autriche, et avait partagé l'éducation des deux futurs empereurs Ferdinand et Maximilien. Sa fortune était dès lors assurée. Après un passage aux armées et un séjour dans une université d'Italie, il se retrouve à la cour en 1551 comme précepteur de l'archiduc Charles, troisième fils de Ferdinand Ier. Nommé la même année, prévôt de Leitmeritz, Gaspard devenait en 1559 évêque de Wiener-Neustadt. On sait mal ce qu'il y fit : dès le début de 1562 il était transféré à Breslau. Les capitulations électorales qu'il dut signer témoignent de la ferme orthodoxie des chanoines de Breslau qui furent constamment le plus solide appui du catholicisme. Le nouvel évêque ne parut point au concile de Trente : de son absence, il donnait pour excuses, en 1563, le manque d'argent, les nécessités de la charge civile dont l'empereur l'avait revêtu, et surtout le danger que faisaient courir à ses ouailles les sectes protestantes.

Tout le reste du livre, et c'est la grosse partie (p. 75-355), est consacrée à nous décrire, district par district, l'état religieux du diocèse de Breslau. Les protestants ont la majorité ; il n'y a plus de paroisses catholiques que dans les territoires qui dépendent de l'évêque, des chapitres ou des couvents, et ceux-ci même sont loin d'être à l'abri de toute infiltration et de toute apostasie. Nobles et conseils de ville sont généralement favorables au luthéranisme, et en vertu de l'axiome : « Cuius regio eius religio » rendent très précaire la situation de ceux qui sont demeurés fidèles à l'Église. Même là où les catholiques sont restés le grand nombre, sévissent de graves difficultés : l'empereur Ferdinand déclarait en 1560 qu'il ne pouvait

Digitized by Google

empêcher ni le mariage des prêtres ni la communion des laïques sous les deux espèces.

Il n'y a pas moyen de résumer ce tableau détaillé des misères spirituelles d'un diocèse : ce défilé monotone des mêmes détresses sur tous les points de la Silésie est d'une tristesse lamentable. Mais il fait saisir sur le vif les obstacles qui s'opposaient à la réforme catholique et le mérite de ceux qui osèrent l'entreprendre et y persévérer. C'est par là surtout qu'il intéresse l'histoire générale de l'Église. Le livre est très sérieusement documenté et utilise spécialement les actes du chapitre de la cathédrale de Breslau : par la précision et l'abondance des détails, il agréera fort aux historiens locaux pour lesquels il est fait. M. VILLER.

FRANCISCO PALÓU, O. F. M., *Historical Memoirs of New California*, translated into English from the Manuscript in the Archives of Mexico, edited by Herbert Eugene Bolton. Berkeley (Cal.), University of California Press, 1926. 4 vol. in-8, XI-331 ; XII-390 ; XI-398 et XV-446 p.

L'année même où les colonies anglaises d'Amérique proclamaient leur indépendance vis-à-vis de la mère patrie, l'Espagne poussait au nord les frontières de son vaste empire colonial et jetait les fondements de la grande ville de San-Francisco. En 1926 on a célébré le cent-cinquantième anniversaire de cet événement, et l'Université de Californie, à cette occasion, a publié en traduction anglaise les *Noticias de Nuova California* de Fray Francisco Palóu, O. F. M., dont il est ici question. L'éditeur, le Dr Herbert Eugene Bolton, dit de ces *Mémoires* « qu'ils restent toujours la source la plus importante de l'histoire de la Californie pendant la période des origines, de 1767 à 1783. » Il a d'ailleurs raison d'affirmer « que ces chroniques sont non seulement de toute première valeur au point de vue de l'information historique, mais qu'elles sont encore du plus haut intérêt dramatique ». Nous y trouvons, en effet, décrite par quelqu'un qui y joua un grand rôle personnel, l'histoire des origines des fameuses missions franciscaines en Californie.

Parmi les acteurs principaux de cette histoire, Fray Francisco Palóu est bien le personnage le plus marquant à côté de son maître, mieux connu que lui, le renommé Fray Junipero Serra. Le Dr Bolton donne une notice biographique assez étendue de Fray Palóu (t. I, p. XXIII-XC). Moine franciscain de la province de Majorque et élève de Fray Junipero Serra, il accompagna son maître en Amérique en 1749, et travailla, d'abord durant dix ans dans la mission de la Sierra Gorda (aujourd'hui le Texas central), ensuite durant sept ans, au collège San-Fernando à Mexico. En 1767, les Jésuites étant expulsés de tous les domaines de la couronne d'Espagne, les Pères du collège San Fernando furent désignés pour les remplacer dans les missions de la Basse Californie (Mexique). Serra, Palóu et

Digitized by Google

quatorze autres Franciscains répondirent à l'appel, et c'est par le récit émouvant du départ des anciens missionnaires jésuites que s'ouvrent les *Noticias*.

Le Ier volume et une partie du IIe de cette édition racontent ce qui se passa dans la Basse Californie durant les cinq années que ces missions restèrent aux mains des Franciscains. Fray Palóu fut nommé supérieur le jour où Fray Junipero Serra reçut l'ordre d'accompagner l'expédition de Portolá dans la Nouvelle ou Haute Californie (États-Unis). En 1773, les Franciscains furent remplacés par des Dominicains dans la Basse Californie, et Palóu alla rejoindre son ancien maître à Monterey. L'année suivante, accompagné du capitaine Rivera, il explora l'emplacement de la future mission de San-Francisco, et, en 1776, secondé par le lieutenant Moréga, il jeta définitivement les fondements de la grande ville en construisant l'église de Dolores, qui existe encore aujourd'hui. Fray Palóu resta à San-Francisco durant neuf ans, travaillant dans les missions et composant les *Noticias* dont nous parlons présentement. A la mort de Fray Junipero Serra, ce fut Palóu qui lui succéda comme supérieur général des missions de Californie. Il composa à San-Francisco, en 1785, le livre qui a immortalisé le nom de son maître vénéré, la *Relacion de vida y apostolicas tareas del venerable Padre Junipero Serra*, publié à Mexico en 1787. Peu après, il fut rappelé au collège San-Fernando et élu gardien. Ses derniers efforts furent consacrés à défendre ses chères missions contre l'attitude hostile du gouvernement civil. Il mourut en 1787.

Les volumes II, III et IV de l'édition des *Noticias* par le Dr Bolton (à l'exception de la partie du vol. II qui contient le reste des mémoires sur la Basse Californie) traitent des missions de la Haute (ou Nouvelle) Californie, de 1767 à 1783. L'éminent professeur a eu soin de faire sa traduction sur le texte espagnol original, tel qu'il existe dans le manuscrit de Figueroa dans les archives du gouvernement mexicain. La traduction anglaise est souple et élégante. A la fin de chaque volume, on trouve des notices historiques, commentaires très utiles du texte du chroniqueur.

Le volume IVe (p.234-381) comprend un recueil de lettres inédites de Fray Palóu et autres, qui jettent une nouvelle lumière sur l'histoire des origines des missions. Un index très fourni des quatre volumes complète l'édition.

Les anciennes missions franciscaines de la Californie continuent d'attirer des milliers de visiteurs, soit historiens soit touristes en quête d'un passé romantique. Il est certain que les uns et les autres trouveront dans l'édition des mémoires de Palóu un livre extrêmement intéressant.

L. SMET.

A. MICHEL. *Histoire de l'art depuis les premiers temps chretiens jusqu'à nos jours.* T. VIII : *L'art en Europe et en Amérique au* XIXe *siècle et au début du* XXe. Seconde partie. Paris,

Digitized by Google

A. Colin, 1926. In-8, 448 p., 291 gravures, 6 héliogravures hors texte. F. 90.

Ce volume, avant-dernier de la collection, s'ouvre par trois chapitres tout à fait remarquables consacrés à l'architecture, à la sculpture et à la peinture françaises de 1850 à nos jours. MM. Louis Hautecœur, Paul Vitry et Louis Réau ont merveilleusement réussi à dégager, parmi des œuvres multiples et d'une valeur fort inégale, les tendances générales auxquelles a obéi l'art français pendant cette période. Comme dans les précédents articles, nous nous attacherons à isoler de ces brillantes et vigoureuses synthèses ce qui concerne plus spécialement l'art religieux.

A cet égard, l'architecture mérite de retenir davantage l'attention que la sculpture et la peinture, trop souvent imprégnées d'un paganisme sensuel qui parfois confine au vice. En revanche, on a depuis 1850 construit en France de nombreuses églises dont le style ne diffère en rien de celui des monuments civils. Le classicisme rigide a presque entièrement disparu sous le second empire ; les architectes, comme Lassus à Saint-Jean-Baptiste de Belleville et Gau à Sainte-Clotilde, s'inspirent le plus souvent des modèles gothiques, ou encore, tel Ballu à la Trinité (1861-1867), de ceux de la Renaissance italienne plus ou moins combinés avec les données de l'art français du moyen âge. Toutefois ces pastiches froids et dépourvus d'originalité sont loin d'égaler en intérêt d'autres œuvres beaucoup plus significatives de la période contemporaine. Ce qui fait la nouveauté de l'architecture de la seconde moitié du XIXe siècle et du début du XXe, c'est l'emploi d'abord du fer, plus tard du ciment armé, qui a entraîné un changement radical dans la physionomie des édifices. L'architecture religieuse n'a pas manqué d'adopter les procédés de l'architecture civile : dès 1854, L. A. Boileau, à Saint-Eugène, utilise le fer dans une église ; de 1866 à 1871, Baltard à Saint-Augustin l'adapte aux modèles classiques et gothiques. « Son église a un dôme comme Sainte-Marie des Fleurs, est ornée de coquilles, de saints entre deux colonnes comme les églises de Florence, aligne une rangée d'apôtres comme les cathédrales gothiques une galerie des rois, et, tout comme elles, s'éclaire d'une rose ; les tours latérales sont empruntées à la Renaissance française ; mais ces éléments sont groupés sur un plan singulièrement ingénieux, en une élévation vraiment originale. Entrons : les murs ne sont plus que des revêtements ; les soutiens sont des colonnes de fonte qui, par l'intermédiaire d'une ferme, portent les voûtes. Dans le chœur, les grands arcs avec leurs tribunes ne sont pas sans analogie avec ceux de Sainte-Sophie de Constantinople, seulement on s'aperçoit vite que la coupole ne bute pas sur les pendentifs, mais qu'elle repose sur une armature de fer qui double toute l'architecture ». Tel est le nouveau style qui combinera le roman et le gothique avec la construction en fer ; ses créations, si elles ne sont pas toujours parfaitement esthétiques, sont du moins fort originales et correspondent aux théories exprimées par Viollet le Duc dans ses *Entretiens sur l'Architecture*, suivant lesquelles l'architecte, au lieu de se cantonner dans des formules périmées, doit utiliser les découvertes de la science. Confor-

Digitized by Google

mément à cette règle, l'art religieux emploiera, après le fer qu'il faut repeindre et qui ne défend pas de la chaleur, le ciment armé : l'essai, tenté à Saint-Jean l'Évangéliste de Montmartre, entre 1894 et 1904, sera repris plus d'une fois par la suite.

La sculpture et la peinture religieuses sont loin d'avoir subi une évolution aussi caractéristique. La première, si l'on en croit M. Paul Vitry, ne s'élève guère, aux façades des cathédrales de Laon et de Paris, au-dessus de « l'honnête pastiche », mais M. Vitry a peut-être trop limité chronologiquement son exposé et il semble bien qu'au début du xxe siècle, la statuaire religieuse se soit acheminée vers des formes plus vivantes et plus personnelles : les infâmes productions de la rue Saint-Sulpice ne doivent pas faire oublier les œuvres d'un sentiment profond et délicat que l'on a pu admirer tout récemment à Paris dans le pavillon de l'Exposition des Arts décoratifs réservé à l'art religieux. M. Louis Réau a accordé, avec beaucoup de raison, une place plus large à la peinture religieuse contemporaine : à côté de l'œuvre de Puvis de Chavannes au Panthéon, il étudie celle plus récente de M. Maurice Denis qui peut sans doute ne pas satisfaire tout le monde, mais n'en marque pas moins un courant tout à fait notable à côté des autres écoles si éloignées de toute préoccupation pieuse ou même simplement morale.

Après ces trois chapitres relatifs à l'art français, la fin du volume est remplie par des études sur l'art des différents pays d'Europe, latins, germaniques ou slaves pendant la fin du xixe siècle. Plus encore qu'en France, les productions de l'art religieux sont loin d'égaler les autres : même dans la catholique Espagne, M. Pierre Paris qui a écrit sur l'art de la péninsule ibérique des pages pouvant compter parmi les meilleures de l'ouvrage, ne relève que bien peu d'œuvres dignes d'être signalées : tout au plus pouvons-nous noter avec lui, dans la sculpture, celles, personnelles et émouvantes, de Ricardo Bellver y Ramon (1845-1924), dont le *Saint André* et l'*Ange déchu* ne manquent ni de vérité ni de puissance, et, dans la peinture, le *Christ sanglant*, au réalisme dramatique, d'Ignace Zuloaga, cet « artisan d'une œuvre puissante que la tradition des grands génies inspire et soutient sans tyrannie, que son génie propre marque d'une belle empreinte indélébile ». A l'autre extrémité de l'Europe, en Russie, la *Société des Expositions ambulantes*, animée d'un ardent désir de se dégager de l'académisme italianisant pour créer un art national russe, a produit des œuvres d'un réalisme forcené qui, pour employer l'expression de M. Louis Réau, surenchérit dans l'horreur ; la *Crucifixion* de Nicolas Gay (1831-1894), où se retrouve sans contredit l'influence des écrits de Tolstoï, a quelque chose d'extraordinairement brutal : le Christ est « un moujik souffreteux qui s'offre en sacrifice sur la croix basse où son corps est misérablement cloué » et le bon larron « une brute athlétique solidement ficelée » qui regarde le Maître « avec un étonnement stupide ».

Comme tous les précédents, ce volume est admirablement illustré,

Digitized by Google

et cette présentation matérielle, toujours parfaite, contribue à faire ressortir l'incontestable valeur des divers chapitres où l'on a su présenter, en un raccourci saisissant et comme elle ne l'avait encore jamais été, l'évolution artistique qui a marqué la seconde moitié du XIXe siècle.

A. FLICHE.

Digitized by Google

CHRONIQUE

Allemagne

— *Mittelalterliche Handschriften. Paläographische, kunsthistorische, literarische und bibliothekgeschichtliche Untersuchungen. Festgabe zum 60. Geburtstage von Hermann Degering* (Leipzig, K. W. Hiersemann 1920. In-8, VIII-327 p. avec 1 pl. en couleurs et 16 pl. en phototypie). — Ce recueil, offert au Dr Hermann Degering, directeur du département des manuscrits à la Bibliothèque de l'État à Berlin, contient vingt-quatre contributions réellement intéressantes se rapportant aux domaines de la paléographie, de l'histoire du livre et des bibliothèques, ainsi qu'à l'histoire littéraire. A côté d'une étude sur la ponctuation dans les Canons d'Eusèbe, due à la plume de M.E. Caspar (*Paläographisches zum Kanon des Eusebius*, p. 42-56), et d'un essai de datation des rouleaux de Josué par M. H. Lietzmann (*Zur Datierung der Josuarolle*, p. 181-185), nous nous trouvons ici devant quelques analyses bien précieuses de manuscrits monastiques du moyen âge. M. W. Köhler (*Turonische Handschriften aus der Zeit Alkuins*, p. 172-180), en appliquant une méthode comparative très stricte à l'écriture et à l'ornementation, traite de quelques manuscrits sortis de l'école de Tours à l'époque d'Alcuin et insiste sur la distinction nette qu'il y a lieu de faire entre les productions du début du IXe siècle, tels ce petit traité de morale appartenant à la bibliothèque de Troyes, que l'auteur étudie de plus près, et les grandes Bibles de Bamberg, Zurich et Berne.— M. J. Kirchner (*Das Staveloter Evangeliar der Preussischen Staatsbibliothek*, p. 160-171) donne une description minutieuse, au triple point de vue du texte, de l'ornementation et de l'écriture, de l'évangéliaire de Stavelot conservé à Berlin.— L'enluminure des manuscrits sortis à l'époque romane des ateliers de Cologne, fait l'objet d'un aperçu détaillé de la part de M. A. Boeckler (*Beiträge zur romanischen Kölner Buchmalerei*, p. 15-28), qui s'applique à répartir ces productions en divers groupes. — M. A. Bömer (*Ein gotisches Prachtmissale Utrechtscher Herkunft*, p. 29-41) décrit avec beaucoup d'exactitude un missel qui se trouve actuellement à Munster ; au moyen du riche matériel de comparaison, que vient d'offrir l'ouvrage monumental de Bijvanck et Hoogewerff sur la miniature hollandaise, il attribue ce missel à l'atelier que les Chartreux avaient établi dans leur couvent près d'Utrecht. — La petite contribution que M. J. Husung (*Aus der Zeit des Uebergangs von der Handschrift zum Druck. Nach einem Band der Preuss. Staatsbibliothek*, p. 155-159), bien connu d'ailleurs pour ses travaux sur les reliures anciennes, consacre au miniaturiste et bibliophile Matteo Battiferri d'Urbino est intéressante parce qu'elle nous montre comment, au moment où le livre imprimé tend, par sa diffusion, à évincer le livre manuscrit, il y a des gens de goût qui préfèrent la vieille manière et qui s'appliquent dès lors à transporter dans l'imprimé les ornements et les couleurs tant admirés dans le manuscrit. — Dans le domaine de l'histoire des bibliothèques, nous avons deux études remarquables : l'une de M. G. Abb (*Von der verschollenen Bibliothek des Klosters Lehnin*, p. 1-14) sur la

Digitized by Google

bibliothèque de l'abbaye que les Cisterciens de Sittichenbach fondèrent à Lehnin, à l'appel d'Otton Ier, margrave de Brandebourg ; l'autre sur celle des Croisiers de Cologne, de M. J. Theele (*Aus der Bibliothek des Kölner Kreuzbruderklosters*, p. 253-263).—Enfin, M. A. Hessel (*Mabillons Musterbibliothek*, p. 119-122) nous parle de la bibliothèque modèle d'après Mabillon et par ricochet de la controverse entre Trappistes et Bénédictins à la fin du XVIIe siècle ; à ce propos, il semble exagéré de taxer l'attitude de l'abbé de Rancé de « combattivité maladive » et de « fanatisme ascétique ». — Quant aux sujets d'histoire et de critique littéraires traités dans ce volume, ils sont des plus variés. M. J. Montebaur (*Vinricus, episcopus Placentinus, scholasticus Trevirensis*, p. 186-191), s'appuyant entre autres sur un catalogue de St-Mathias à Trèves, prouve que, contrairement à ce que nous apprend Sigebert de Gembloux, Winrich, écolâtre de Trêves, qui, dans la grande lutte, crut devoir faire des remontrances à Grégoire VII, ne fut pas évêque de Verceil mais bien de Plaisance. — M. K. Christ (*Le livre du paumier. Ein Beitrag zur Kenntnis der altfranzösischen Mystik*, p. 57-81) étudie un texte français, se trouvant depuis 1914 à Berlin, du *Livre du Paumier*, qui occupe une place si importante dans la littérature mystique du moyen âge. — M. J. Collijn (*Kalendarium Munkaliwense. Ein Schwedisch-norwegisches Brigittiner-Kalendarium*, p. 82-92) nous décrit un calendrier des Brigittines de Munkaliv près Bergen, conservé au chapitre métropolitain de Prague et constituant la pièce la plus riche sortie des couvents scandinaves au XVe siècle. — Enfin, nous trouvons une dizaine d'études sur des textes latins, allemands et néerlandais du moyen âge, dues à la plume de MM. W. Gröber, A. Hilka, H.-Fr. Rosenfeld, J. Schulter, Ph. Strauch, K. Strecker, W. de Vreese, H. Walther, H. Wegener, J. Wolf. Elles ont été signalées dans la bibliographie de la RHE (1928, t. XXIV, fasc. 1), ce qui nous dispense d'en reproduire ici les titres. Remarquons enfin que, par sa toilette typographique et par ses reproductions d'une grande finesse, cette belle publication fait grand honneur à l'éditeur M. K. W. Hiersemann. É. Van Cauwenbergh.

— La neuvième livraison du *Griechisch-Deutsches Wörterbuch zu den Schriften des Neuen Testaments und der übrigen urchristlichen Literatur* de E. Preuschen, dans la deuxième édition, entièrement remaniée, qu'en a entreprise le prof. W. Bauer, vient de nous parvenir et, comme les précédentes, il nous est agréable de la présenter à nos lecteurs. Sans doute pour tenir la promesse de fournir l'ouvrage complet en dix fascicules, l'amplitude de celui-ci a été augmentée : au lieu des 128 colonnes traditionnelles, on nous en donne cette fois 192, comprenant les articles *πειράζω-σμάραγδος* (Giesssen, Töpelmann, 1928. In-8, col. 1025-1216). Le prix est de 4,50 M. Cette fois encore, on reste étonné de la grande richesse de l'ouvrage, de l'immensité de la tâche assumée par le savant reviseur et l'on ne peut que se réjouir et le féliciter sincèrement de la promptitude et du rare bonheur avec lesquels il accomplit un travail aussi ardu que méritoire. L'ordre alphabétique amenait des articles que nous attendions avec une certaine curiosité à cause de leur portée doctrinale et des éternelles controverses qu'ils ont suscitées, tels, par exemple, *Πέτρος, πιστεύω, πίστις, πνεῦμα* et son corrélatif *σάρξ, πρεσβύτερος*. Nous devons à la vérité de dire que nous avons remarqué qu'ils étaient écrits avec un grand souci d'objectivité. Ainsi, en particulier, on a bien mis en lumière, d'après les textes, la place proéminente occupée par saint Pierre dans le collège apostolique et dans l'Église primitive ; la

Digitized by Google

mort de l'apôtre à Rome, sous Néron, est admise au moins comme très vraisemblable. Ces articles spécialement sont munis d'une bibliographie abondante, dans laquelle nous avons eu la satisfaction, plusieurs fois réclamée antérieurement, de rencontrer les bons travaux catholiques relatifs à ces questions. Bientôt, nous pouvons l'espérer, la dernière livraison viendra couronner ce précieux dictionnaire dont l'emploi assidu peut seul révéler toute la valeur. Qu'on veuille bien remarquer qu'il porte sur toute la littérature chrétienne primitive et qu'ainsi il ne s'adresse pas uniquement aux professionnels et aux lecteurs du Nouveau Testament grec. Il est peut-être utile également de rappeler qu'avec l'apparition de la dernière livraison, prennent fin les conditions si favorables de prix faites aux souscripteurs. Qu'il accepte ou conteste les opinions de l'auteur, nul n'aura à regretter, croyons-nous, de s'être procuré cet instrument de travail, qui est et restera longtemps de premier ordre. J. L.

— Dans six conférences données à la jeunesse universitaire de Bonn, en mai 1926, A. v. Harnack a retracé les origines de la théologie chrétienne et du dogme ecclésiastique. Le sujet avait été choisi à dessein, comme fournissant l'occasion de réagir contre la défaveur témoignée, dans certains milieux plus immédiatement intéressés aux questions vitales de l'heure présente, à ce qu'on appelle irrévérencieusement du nom d'*Historismus*, et de démontrer que l'ancienne théologie scientifique, loin d'être épuisée et mourante, apprend encore volontiers du neuf et suit une tradition qui offre des avantages. Le texte légèrement développé de ces conférences a paru dans une brochure intitulée : *Die Entstehung der christlichen Theologie und des kirchlichen Dogmas* (Gotha, Klotz, 1927. In-8, vi-90 p. M. 2.50). On y retrouve, groupées autour de l'étude méthodique du problème, et formulées dans une langue chargée d'expressions à effet, les idées bien connues d'un long passé, pour lesquelles l'auteur semble quelque peu craindre l'indifférence de la génération actuelle. Les présenter ici dans un résumé succinct est une tâche assez malaisée, car v. H. déclare lui-même qu'il n'aurait pas pu comprimer davantage la matière. Essayons cependant d'en faire un exposé fidèle. La théologie et les dogmes sont des produits de l'Église ; celle-ci, dans sa réalité historique, apparaît lorsque le christianisme se détache du judaïsme, ou plutôt le détrône en s'enrichissant de ses dépouilles. La communauté primitive de Jérusalem possédait déjà beaucoup d'éléments de doctrine et d'organisation alors qu'elle était encore dans le sein de la Synagogue. Grâce à la spiritualisation du judaïsme, et surtout sous l'influence de l'intelligence paulinienne de l'Évangile, la séparation susdite s'opéra, et l'on eut l'Église, communauté céleste sur terre, épouse et corps du Christ, le Christ lui-même et l'Esprit, royaume de Dieu réalisé à sa première phase dans les croyants. Les causes secondes coopérèrent largement à sa prospérité. Douée d'une faculté unique d'absorption, d'assimilation, de production et surtout d'organisation, elle fit sortir tout de sa conception propre de Dieu, mais ne tarda pas à courir le danger d'être entamée par les influences étrangères. Telle était l'Église au début du IIe siècle. La doctrine chrétienne est tout d'abord le message présenté comme révélation et s'imposant à la foi ; la théologie vient ensuite et, des multiples essais qui s'en font jour, celui qui réussit et se maintient est une sorte de rationalisme surnaturel fondé sur la révélation et la raison ; le dogme ecclésiastique sort de la théologie et se donne en même temps comme objet de la foi et connaissance scientifique de la vérité religieuse. Les sources d'où tout cela jaillissait étaient aussi les autorités qui en garantissaient l'infaillible certitude : il y avait l'Esprit, dont

Digitized by Google

l'Église se sentait le réceptacle et l'organe ; il y avait le Seigneur, avec les souvenirs de son activité terrestre et de son enseignement ; il y avait les Douze et les apôtres, prophètes et docteurs chrétiens ; il y avait enfin l'Ancien Testament, gardé bon gré mal gré par l'Église même de la gentilité. Le message se trouva à la base de la théologie et du dogme ; il comportait l'annonce de la venue du Seigneur, du jugement et du royaume, la prédication de la paternité unique et toute-puissante de Dieu, la personne et l'œuvre de Jésus-Christ, l'Esprit, la sainte Église et la résurrection des morts ; vinrent encore s'y ajouter la réalisation en Jésus-Christ des prophéties de l'A. T. et l'idée de l'alliance nouvelle, véritable et éternelle, conclue désormais entre Dieu et les hommes. La formation de la théologie chrétienne est rattachée à des noms que l'on attendait ici sous la plume de l'auteur : Paul, Jean, les gnostiques (Valentin) et Marcion ; cependant la seule théologie d'avenir fut celle des Apologètes, qui allièrent l'Église à la philosophie religieuse de l'hellénisme, en l'exposant au danger de devenir une école de philosophie révélée, et au besoin de purification et de transformation auquel il fut satisfait ultérieurement à plusieurs reprises jusqu'à la grande Réforme. Le dogme ecclésiastique, formulé en des propositions s'adressant à l'obéissance de la foi et prétendant éclairer l'intelligence, est issu des nécessités de la lutte contre le gnosticisme et le marcionisme, de l'élaboration d'un système orthodoxe de connaissance religieuse sur la base de la théologie des apologètes, et du besoin de s'expliquer la personne du Christ. L'exposé de ces origines, déclare H., suffit à la critique de la valeur de ces réalités. Les dogmes ne sont pas la parole infaillible de Dieu et ils ne peuvent pas l'être. Ce qui doit être considéré comme tel et peut exiger la foi, l'obéissance de la foi, se démontre par son contenu à la conscience.

Ces idées, que nous avons essayé de recueillir en suivant pas à pas l'auteur, ne sont pas neuves ; d'elles aussi on peut dire qu'elles portent en elles-mêmes leur critique, et nous n'avons pas l'intention de nous y arrêter. L'assurance imperturbable avec laquelle toutes ces affirmations sont produites devant un public à qui l'on ne donne ni le temps de réfléchir, ni les moyens de contrôler (car on cherche en vain les références), fait pénible impression sur ceux qui savent combien ces thèses sont contestables et sont contestées même en dehors des milieux scientifiques catholiques. L'auteur prend le phénomène qu'il veut étudier au lendemain de la résurrection du Christ et de la Pentecôte, comme si tout ce qui précéda ne comptait pour rien. Il trouve comme à plaisir les sujets d'étonnement et les paradoxes dans la vie et l'histoire d'une institution dont la notion même lui paraît *das Paradoxeste vom Paradoxen* (p. 14). D'une part, il réduit et exténue tellement les sources d'information sur les origines chrétiennes que l'on croirait qu'il est presque impossible d'en avoir quelque connaissance certaine, et d'autre part, il en dit tant de choses qu'on demeure comme ahuri de tout ce qu'il en peut affirmer. Il reste heureusement des textes et des faits, dont une critique moins prévenue tirera un exposé plus clair et plus dégagé de « paradoxes » des origines de la foi chrétienne et de l'Église, qui la garde et la propose en l'éclairant, en remontant juqu'à la vraie source de l'une et de l'autre, l'œuvre personnelle du Christ. Et c'est ce travail positif, plutôt qu'une critique dissolvante, qui réhabilitera, s'il en est besoin, la méthode et les recherches historiques en théologie. J. Lebon.

— Tant d'affirmations hasardées et parfois extravagantes ont été et sont encore produites au nom de l'histoire des religions que cette science risque de

Digitized by Google

tomber en discrédit auprès de beaucoup d'esprits sérieux et cause des craintes exagérées à certains croyants. Et pourtant, la méthode d'investigation dont elle se prévaut ne peut pas être négligée par la théologie chrétienne, si elle veut être et rester vraiment scientifique. Il importe de trouver et de mettre en lumière les règles de l'emploi prudent et sûr d'un principe d'investigation qui, légitime même dans son application au christianisme, aboutit cependant, par l'abus que beaucoup en font, à des résultats inadmissibles et contraires à la vérité. Une étude de M. B. Heigl : *Religionsgeschichtliche Methode und Theologie* (Munster. Aschendorff, 1926. In-8, 58 p. M. 1,40), parue dans les *Biblische Zeitfragen*, que dirigent P. Heinisch et D. Maier (sér. 12, fasc. 1-2), met les choses au point d'une manière claire et sûre. L'auteur rappelle les étapes successives du mouvement qui a créé l'engouement moderne pour l'histoire des religions ; il établit que le christianisme est loin d'être le mélange syncrétiste d'éléments juifs et païens qu'on a voulu voir en lui ; il fait une critique loyale et serrée des arguments mis en avant par les protagonistes de la thèse religioniste, fixe les droits et les limites de l'emploi de leur méthode et met en lumière les abus criants qui en ont été faits et contre lesquels proteste la vraie méthode historique, appuyée par le bon sens. Enfin, il emprunte à K. Clemen et commente les règles de l'emploi légitime du procédé en question dans l'étude du christianisme. Les conclusions sont modérées et rassurantes : ici encore, la religion révélée n'a rien à craindre, et peut tirer avantage, d'une science respectueuse de son objet et de ses règles nécessaires et visant uniquement à atteindre la vérité. On saura gré à M. B. Heigl de s'être tenu dans un juste milieu, à l'écart des deux extrêmes, et d'avoir souvent confirmé ses opinions par des témoignages qui ne peuvent pas être suspects aux yeux de ceux-là mêmes qu'il combat. J. Lebon.

— M. K. G. Goerz, professeur à l'université de Bâle, consacre au souvenir de S. Pierre dans la littérature chrétienne primitive un travail intéressant, bien informé des récentes publications protestantes, mais où l'à priori et l'hypothèse ont le champ très libre : *Petrus als Gründer und Oberhaupt der Kirche und Schauer von Gesichten nach den altchristlichen Berichten und Legenden* (Unters. zum N. T. hrsg. von H. Windisch. Fasc. 13. Leipzig, Hinrichs, 1927. In-8, 106 p. M. 7). Signalons la première partie, qui gravite autour de Matth. xvi, 17-19. L'absence de ces versets dans les autres synoptiques paraît à l'auteur une difficulté insurmontable à leur authenticité. Ils dépeignent Pierre sous les traits, non plus d'un apôtre, mais d'un administrateur, d'un chef de communauté : cela nous reporte au temps de l'établissement de l'épiscopat monarchique ; S. Cyprien, M. G. le dit expressément, avait excellemment compris le fameux texte. M. G. croit pouvoir préciser les circonstances dans lesquelles ces versets ont été introduits dans un contexte que Marc possédait déjà, et à la bonne teneur littéraire duquel ils ne contribuent d'ailleurs pas peu. Ce fut dans le milieu syro-palestinien, vers 106-107, — temps qui d'après G. conviendrait d'ailleurs bien à la composition de Matthieu, — quand disparaît avec Syméon, sur le siège de Jérusalem, le derniers des « patriarches » parents du Christ, dont Jacques, le frère du Seigneur, avait été l'ancêtre. R. Draguet.

— La *Bibliothek der Kirchenväter*, publiée par O. Bardenhewer, K. Weyman et J. Zellinger, vient d'inaugurer une nouvelle série consacrée aux Pères arméniens : *Der armenischen Kirchenväter ausgewählte Schriften aus dem Armenischen übersetzt*. Les deux premiers volumes, qui forment les t. 57 et 58 de

Digitized by Google

toute la collection, ont paru par les soins et sous la direction d'un vétéran des études arméniennes en Europe, M. le chanoine S. Weber : *Ausgewählte Schriften der armenischen Väter*. B. I. *Eznik, Koriun, Hatschachapatum*. B. II. *Mambre Verzanogh, Johannes Mandakuni, Elische* (Munich, Kösel et Pustet, 1927. In-8, XXVII-318 et I-298 p.). Comme on le voit par les titres, ce sont presque tous les auteurs de la période classique de la littérature arménienne qui figurent ici. On sait que ce qui relève singulièrement la valeur des volumes de la *Bibliothek*, c'est qu'ils ne se contentent pas de mettre à la disposition du grand public, qui lit encore les Pères, des traductions allemandes généralement soignées, mais qu'il fournit encore aux spécialistes des revues et des mises au point rapides dans les introductions historiques et critiques qui précèdent les ouvrages. Ces introductions ne manquent pas non plus pour les anciens auteurs arméniens ; elles ont été toutes rédigées par M. Weber lui-même, et c'est à elles qu'après avoir noté l'exactitude, cependant non littérale, des traductions, nous croyons devoir surtout nous arrêter pour l'utilité de nos lecteurs. En tête du premier volume, on trouve, sous le titre : *Die patrologische Literatur der Armenier* (p. XI-XXVII), une revue générale de la littérature religieuse arménienne des origines au VIIIe siècle. Il s'agit uniquement des œuvres originales de cette littérature, et non pas des nombreuses traductions d'œuvres grecques ou syriaques qu'elle possède, qui forment l'une des plus précieuses richesses des fonds de manuscrits arméniens et suffiraient à recommander tout particulièrement l'étude de la langue arménienne aux historiens, patrologues et théologiens modernes. Après un bref rappel des origines de l'écriture et de la naissance de la littérature chrétienne en Arménie, M. Weber énumère les principales œuvres, qu'il distingue en œuvres historiques, théologiques, exégétiques et homilétiques, philosophiques, scientifiques et poétiques. Il peut conclure que, du point de vue de la fécondité littéraire des débuts, l'Arménie ne le cède en rien à beaucoup d'autres nations chrétiennes. Dans le problème toujours débattu de l'authenticité de l'*Histoire des Arméniens* placée sous le nom de Moïse de Choren, l'auteur tient encore l'opinion affirmative, qui a toujours eu ses préférences. On peut regretter qu'il n'ait pas donné son avis sur l'étude certainement fouillée et pénétrante qui a conduit F. Haase, en 1923, à rejeter complètement cette opinion et à déclarer que l'on ne peut pas même vérifier si l'œuvre qui se réclame de Moïse renferme même des parties authentiques.

Les auteurs traduits en tout ou en partie dans ces deux volumes, se voient consacrer des introductions spéciales, également instructives par les renseignements historiques et critiques, par les analyses et par le relevé des éléments doctrinaux qu'elles renferment. L'œuvre d'Eznik de Kolb, traduite par M. Weber, est appelée par lui : *Wider die Irrlehren*, plutôt que : *Wider die Sekten*, titre souvent employé, parce qu'elle combat aussi des erreurs qui ne se basent pas sur la révélation. Malheureusement encore, l'auteur ne tient pas compte de l'étude du R. P. Mariès, qui a voulu renouveler complètement le sujet ; il y aurait rencontré une autre manière d'envisager et de caractériser l'œuvre d'Eznik et des renseignements plus abondants touchant les sources utilisées ; d'autre part, il a signalé la dépendance d'Eznik à l'égard de l'évêque syrien Aithillâha, d'après un article du P. Thorossian, qui semble avoir échappé au P. Mariès. C'est encore M. Weber qui a traduit et commenté la biographie de saint Mesrop par Koriun ; il a suivi la recension longue, qu'il tient pour primitive et authentique. — M. E. Sommer a traduit des discours choisis dans le recueil intitulé *Hal-*

Digitized by Google

schachapatum ou Stromates ; M. Weber, qui a écrit encore l'introduction, reporte ces textes aux plus anciens temps de la littérature arménienne chrétienne, entre 421 et 451 ; sans doute, ils n'appartiennent pas à saint Grégoire l'Illuminateur, et ils sont probablement, d'après les critères internes, à restituer à saint Mesrop, mais la pseudépigraphie n'a pas nécessairement été frauduleuse. — De Mambre Verzanogh ou le lecteur, M. Weber admet plusieurs homélies, à tout le moins comme ne répugnant pas à l'origine que quelques témoins leur attribuent ; il en traduit une, l'homélie sur la résurrection de Lazare. — Les discours de Jean Mandakuni occupent la plus grande partie du second volume ; ils ont été traduits par J. Blatz, mais on a écarté les canons, les expositions sur les vertus et les vices, qui sont peut-être d'Evagrius le Pontique, et divers discours ; l'introduction discute aussi la question de la date du catholicat de Jean, de l'authenticité des discours, qui est finalement maintenue, et de l'intervention de cet auteur dans les textes liturgiques. — Enfin, Elische est présenté, non pas dans sa composition historique sur Vardan et la guerre des Arméniens, mais dans l'explication du *Pater*, œuvre plus ancienne, dit-on, que la précédente et pour cette raison d'un style différent, et dans un discours parénétique au sujet de la vie solitaire. M. Weber, qui a préparé la traduction et écrit l'introduction, admet l'authenticité de ces deux pièces ; il place la composition de la première avant, et celle de la seconde après la guerre de Vardan.

Dans un domaine encore aussi peu connu que celui de la littérature arménienne primitive, c'est un incontestable mérite de fixer les jalons d'une exploration d'ensemble. M. Weber l'a fait, et tout en complétant parfois sa bibliographie et en discutant ses opinions critiques, on lui saura gré d'avoir au moins ébauché le travail de l'histoire littéraire, comme aussi d'avoir, par ses traductions, facilité l'accès à des textes qui, pour beaucoup, sont encore tenus derrière la barrière infranchissable d'une langue trop généralement inconnue. Nous souhaitons que la section arménienne de la *Bibliothek der Kirchenväter* se poursuive et s'accroisse rapidement. J. Lebon.

— Dom Cuthbert Butler vient de rééditer la *Regula monasteriorum* de S. Benoît (*Editio critico-practica*. Fribourg-en-B., Herder, 1927. In-12, xxiv-224 p. M. 3,80 et 4,80). Les quelques changements apportés à l'édition de 1912 (cfr RHE. 1912, t. XIII, p. 706) s'inspirent avant tout des critiques de Dom G. Morin (*Revue bénédictine*, 1912, t. XXIX, p. 393) et de l'étude philologique sur la règle bénédictine de Dom Bennon Linderbauer (*S. Benedicti regula monachorum hrsg. und philologisch erklärt*. Metten, 1922). Le texte ainsi adopté se rapproche encore davantage du fameux ms. de Saint-Gall (A). Tout en ne sacrifiant rien au côté « pratique » de son édition, D.B. aurait pu être plus conséquent dans l'admission de certaines variantes : ainsi III, 23 et LXIV, 20, il adopte le nominatif *abba*, alors que XXII, 3 il remplace le génitif *abbae* des mss par *abbatis*. L'édition de D. B. reste toujours une des meilleures de la règle de S. Benoît. D. A. Boon, O. S. B.

— Sous le titre : *Studien zur päpstlichen Vikariatspolitik im v. Jahrhundert* (*Zeitschrift für Kirchengeschichte*, 1927, t. XLVI, p. 355-380), W. Völker examine la situation des primats d'Arles et de Thessalonique. Le pape Zosime accorda à l'évêque Patrocle d'Arles, pour l'ancienne Narbonnaise, les droits de métropolitain, non ceux de primat, comme on l'a affirmé ; mais il enleva les droits métropolitains aux évêques qui en jouissaient jusqu'alors. En outre,

Digitized by Google

Patrocle reçut de Zosime le droit de délivrer des « lettres formées », avec cette réserve que les *causae maiores* devaient être transmises à Rome. D'autre part, V. se refuse à voir dans le siège d'Arles un vicariat, car ses privilèges sont beaucoup inférieurs à ceux du vicariat de Thessalonique. Zosime accorda les droits susdits à Arles pour arrêter l'influence sans cesse grandissante des évêques de Milan, qui s'étendait déjà vers la Gaule méridionale et menaçait de la couper de Rome. En créant un nouveau centre ecclésiastique dépendant de Rome, le pape espérait rattacher à nouveau la Gaule à Rome. Sous l'influence de la même tendance, pour garder la Gaule en contact avec Rome, la restriction des droits d'Arles commença déjà sous les papes suivants, Boniface et Célestin ; Léon Ier l'acheva en retirant à Hilaire, successeur de Patrocle, tous les droits métropolitains. D'après Völker, Hilaire n'avait pas seulement cherché à étendre les droits accordés par Zosime à Arles au delà de la Narbonnaise, et à faire de son siège un véritable patriarcat, mais il aurait voulu en outre se rendre complètement indépendant de Rome. Dans la seconde partie de son étude, Völker examine la *Collectio Thessalonicensis* ; on sait qu'à l'encontre de Friedrich et de Mommsen, et principalement par l'étude critique des documents qui y sont renfermés, Duchesne et Nostitz-Rieneck ont été amenés à soutenir l'authenticité de cette collection. V. ajoute, en faveur de cette authenticité, une preuve tirée de l'histoire ecclésiastique. D'après Friedrich, la collection aurait été falsifiée à Rome, afin de montrer que Rome avait toujours eu juridiction sur l'Illyrie. Mais la collection elle-même montre que le vicariat fut toujours attaqué par des évêques et métropolitains d'Illyrie, ce qui ne pouvait être que défavorable au but de la falsification. Tout s'explique si l'on admet que l'Illyrie, qui, jusqu'à la seconde moitié du IVe siècle, se composait de circonscriptions métropolitaines autonomes, fut alors, sous l'action de Rome, réunie en une circonscription ecclésiastique supérieure et placée sous les métropolitains de Thessalonique. On comprend immédiatement que le métropolitain de Thessalonique se soit tourné vers Rome si l'on songe aux efforts faits par Constantinople pour établir son hégémonie. Rome elle-même avait intérêt à s'attacher Thessalonique, pour consolider contre Constantinople ses anciens droits sur l'Illyrie. Innocent Ier créa définitivement le vicariat en élevant Thessalonique au rang de primatie. GR.

— La dissertation par laquelle M. G. PERADSE a conquis le doctorat à la faculté de philosophie de l'université de Bonn, où il enseigne actuellement l'arménien et le géorgien, a pour titre : *Die Anfänge des Mönchtums in Georgien* (Gotha, Perthes, 1927. In-8, 41 p.). Elle s'occupe d'une question particulièrement importante dans l'histoire religieuse de la Géorgie et elle offre un intérêt spécial par les détails qu'elle fournit touchant une littérature généralement si peu accessible aux travailleurs occidentaux. L'établissement du monachisme au pays des Ibères est attribué à ceux que l'on appelle les treize Pères syriens : ces personnages seraient venus d'Antioche en Géorgie, dans la seconde moitié du VIe siècle. On conserve certaines de leurs prétendues Vies, et c'est à l'examen de ces documents que M. P. consacre ses premières recherches : il les résume et les critique du point de vue de leur date de composition, de leurs sources et dépendances littéraires et de leur valeur historique. Ce sont des compositions largement postérieures, déclare-t-il ; elles appartiennent en gros au XIIe siècle et sont, en majeure partie, des fictions créées par les moines au bénéfice des saints locaux et des couvents où ils étaient honorés. Avec le temps, ces Vies furent attribuées

Digitized by Google

au catholicos Arsène Ier qui fut, dans la seconde moitié du IXe siècle, le principal adversaire des Arméniens hostiles à la foi chalcédonienne. Dans la seconde partie de son travail, M. P. discute l'opinion récemment soutenue par le professeur Kekelidse, qui voit dans les Pères susdits des moines syriens réfugiés en Géorgie pour échapper à la persécution exercée dans leur patrie, au VIe siècle, contre les monophysites ; les arguments qu'il apporte contre cette opinion paraissent de réelle valeur. Pour lui, le monachisme géorgien, de forme anachorétique, ne peut pas devoir son origine aux Pères syriens, qui furent plutôt les fondateurs de la vie cénobitique ; ces ascètes syriens, dont l'arrivée doit se placer au Ve siècle, mais fut ensuite reportée au VIe siècle, et dont le nombre exact ne peut plus être déterminé, avaient pour but la propagation du christianisme en Géorgie selon la méthode coutumière des moines de ce temps ; leurs Vies, composées sans doute de bonne heure, d'après les événements, par leurs disciples, ne nous sont pas parvenues dans leur forme primitive et authentique. Nous ne faisons que résumer brièvement les conclusions de ce beau travail ; nos lecteurs ont déjà pu apprécier l'utilité et l'importance des renseignements historiques et littéraires que M. P. est à même de leur fournir touchant le passé de son pays. Ils souhaiteront avec nous voir paraître au plus tôt l'ouvrage complet, dont cette étude est un extrait et qui doit retracer l'histoire du monachisme géorgien depuis ses débuts jusqu'à l'année 1064. Il faut féliciter l'auteur et l'encourager à poursuivre et à achever une tâche si heureusement commencée. J. Lebon.

— Dans la séance publique de l'académie des sciences de Saxe, le 19 novembre 1927, A. Schultze traita de *Das Testament Karls des Grossen von* 811. Nous empruntons à la *Deutsche Literaturzeitung* (1927, t. IV, p. 2576-2577) quelques détails sur cette communication. Le texte de ce testament se trouve dans la *Vita Karoli* (ch. 33) d'Éginhard. L'empereur ordonne la mise à part immédiate de deux tiers de ses trésors au profit de l'ensemble des églises épiscopales de ses États, donation entre vifs qui n'a pas sa pareille ; Schultze conjecture que cette donation fut en partie inspirée par l'intention d'unir également toutes les églises épiscopales à l'empire. Du reste de ses richesses, l'empereur dispose par un testament réel à la façon germanique : un quart encore en reviendra aux églises, les trois autres iront aux *heredes*, aux pauvres et aux serviteurs. L'énumération des descendants se fait d'après le droit ripuaire, ce qui semble attester que les Carolingiens appartiennent à cette race des Francs. D'après Schultze, les dispositions ordonnées par Charlemagne furent exécutées : le passage de Nithard (I, 2) allégué contre Éginhard ne doit pas être considéré comme inconciliable avec le texte de ce dernier. La grande donation aux églises épiscopales est appuyée par quantité de discours et de poèmes laudatifs. Si Nithard rapporte que Louis le Pieux employa *causa funeris* un tiers du numéraire laissé par l'empereur (pecunia), cela paraît montrer que déjà dans le droit successoral primitif franc, comme la coutume en exista plus tard dans le droit franco-normand et ses dérivés, la part réservée en faveur de l'âme du défunt était un tiers. Que si, d'après Nithard, les deux autres tiers ne revinrent pas à tous les héritiers, comme Charlemagne l'avait prescrit, il n'y a pas là nécessairement de désaccord. Les descendants de Pépin, le roi Bernard d'Italie et les cinq filles, étaient politiquement inaptes ; Louis le Pieux voulait tout d'abord l'hommage. Il fut fait enfin, mais il n'empêcha pas Bernard d'entrer bientôt en révolte ouverte contre Louis. Gr.

— Signalons les *Untersuchungen über Heiligenleben der Diözese Besançon*,

Digitized by Google

publiées par H. Zinzius (dans *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, 1927, t. XLVI, p. 380-395). L'auteur discute la tradition et les relations de dépendance des Vies de l'antiquité chrétienne (Ferreolus et Ferrucio), des vies d'évêques (Desideratus, Germanus, Antidius, Protadius, Donatus, Nicetius, Migetius, Claudius) et des biographies d'autres saints (Lautenus, Deicolus, Ermenfredus, Anatolius, Maimbodus). Il conclut que, dans leur ensemble, les Vies n'ont pas l'âge qu'elles s'attribuent. Si l'on excepte la *Passio Ferroli et Ferrucionis*, toutes proviennent de l'époque carolingienne ou sont encore plus récentes ; elles n'enrichissent nullement notre connaissance de la période romaine et mérovingienne. Sauf la *Vita Ermenfredi*, elles ont été transmises sans nom d'auteur. Mais on peut fixer pour toutes le lieu d'origine. Des considérations d'édification donnèrent lieu à leur composition ; pour les Vies des saints Deicolus et Ermenfredus, on peut y ajouter le souci de garantir des possessions ecclésiastiques. Gr.

— Sous le titre : *Zur Beurteilung der Persönlichkeit und der Entwicklung der Ordensidee des hl. Dominikus* (*Zeitschrift für Kirchengeschichte*, 1927, t. XLVI, p. 396-407), B. Altaner fait la critique de quelques opinions émises par C. H. Scheeben, dans la vie de saint Dominique qu'il a publiée en 1927. Cet auteur s'était efforcé de démontrer que, dès 1215, saint Dominique avait déjà nettement conçu le projet d'un ordre universel destiné à opérer la réforme religieuse. A l'encontre de cette assertion, A. détermine les trois phases suivantes dans l'évolution de l'ordre des Dominicains : de 1205 à 1215, le saint travaille à la conversion des Albigeois de concert avec quelques amis, mais sans lien d'aucuner ègle ; entre 1215 et 1217, il amène à la règle des Augustins ses collaborateurs qui ne se consacrent qu'au diocèse de Toulouse ; entre 1217 et 1221, il achève de constituer l'ordre pour toute l'Église. A la thèse de Scheeben, prétendant que ce fut déjà durant sa prédication contre les Albigeois que saint Dominique se résolut à vivre uniquement d'aumônes, A. oppose les lettres de protection de Simon de Montfort qui, en 1217 encore, confirma à l'ordre toutes ses possessions et tous ses revenus. Gr.

— De bonne heure, on accusa l'ordre teutonique de ne pas veiller assez au ministère pastoral dans ses territoires ; cependant, les chevaliers trouvèrent aussi des défenseurs parmi les évêques et dans les ordres mendiants, et les faits paraissent bien justifier l'Ordre. C'est l'objet d'un article de H. Steffen : *Die soziale Lage der Pfarrgeistlichkeit im Deutsch-Ordensstaat* (*Zeitschrift f. Geschichte und Altertumskunde d. Ermlands*, 1927, t. XXIII, p. 1-97). Dès le XIIIe siècle, il y avait 486 cures dans le domaine de l'Ordre, soit une cure pour 800 fidèles. La dotation que l'Ordre donnait aux nouvelles cures était suffisante, parfois riche. Sans doute, au cours des temps, il arriva que certaines cures, en partie par la faute du clergé, subirent des pertes. La dotation consistait en fonds et terres d'étendue assez différente, et ces possessions étaient exemptes de charges ; en outre, les curés participaient à tous les droits divers des villages et villes. A l'érection des cures, l'Ordre ajoutait aux propriétés foncières un emplacement pour les bâtiments d'habitation et d'exploitation et, d'ordinaire, un jardin étendu ; on ne peut dire à qui incombaient les frais de construction. Les curés avaient, outre les productions de la propriété, divers revenus, dont le principal était l'*annona missalis*, contribution perçue sur tous les champs cultivés. Dans la suite cette contribution fut souvent, au détriment du clergé, changée en une prestation en argent. Des listes que l'on possède encore montrent

Digitized by Google

que dans l'Ermeland, le revenu de l'*annona missalis* atteignait en moyenne, dans les paroisses rurales 1125 mark, et dans les paroisses urbaines 2205 mark, valeur actuelle. A cela s'ajoutaient des offrandes régulières (*offertoralia*) et, plus tard (après 1423), des droits d'étole. Dans les territoires de l'Ordre, comme ailleurs, à la fin du moyen âge, beaucoup d'argent se recueillait encore grâce aux fondations et constitutions de rentes faites par les particuliers ou les corporations. En somme, les revenus des curés étaient très variés. A la fin de son étude, l'A. montre comment des charges toujours plus nombreuses vinrent grever successivement les revenus primitivement libres d'impôts : contributions de guerre pour les luttes ruineuses que l'Ordre soutint au début du XVe siècle, *subsidia caritativa* aux évêques, annates et denier de Saint-Pierre pour Rome, contributions pour la guerre contre les Hussites et contre les Turcs. GR.

— P. LEHMANN, professeur de philologie latine du moyen âge à Munich, vient de publier un article intéressant : *Mittelalter und Küchenlatein* (*Historische Zeitschrift*, 1926, t. CXXXVII, p. 197-213). A l'aide d'une riche documentation, il fait voir tout d'abord l'attention croissante accordée dans tous les pays au moyen âge ; il en vient ensuite à la question de l'origine du nom et du concept de « moyen âge ». Ce n'est ni Cellarius († 1707), ni Rausin († 1639), ni Horn († 1667) qui les ont créés ; ils existèrent au temps de la Renaissance, dès que l'on eut « reconnu » l'antiquité comme un idéal perdu. Pétrarque et d'autres prononcèrent qu'entre l'antiquité, qu'ils aimaient, et leur temps, il se trouvait une époque d'un niveau inférieur ; ainsi, l'idée était née. Flavio Biondo de Forli, historien du temps de la Renaissance, marqua, dans son histoire, une division à l'année 410, où commence l'*aetas subsequens*, que suivent les temps nouveaux. Le nom de moyen âge est ensuite employé en premier lieu par l'évêque Giovanni Andrea Bussi de Aleria ; dans une éloge funèbre de Nicolas de Cuse, en 1469, il le loue comme un connaisseur non seulement de l'histoire de l'antiquité, mais encore de l'histoire *mediae tempestatis* ; cependant d'autres chercheurs contestent l'équivalence de cette expression et de notre désignation de « moyen âge ». Mais on peut prouver avec certitude l'emploi par les savants, entre 1518 et 1532, de l'expression latine pour marquer une époque intermédiaire, du point de vue littéraire et historique, entre l'antiquité et l'époque moderne. Dans nos langues, le premier cas certain d'emploi du terme, en germanique, se rencontre au XVIe siècle, chez le suisse Joachim von Watt ; on ne le trouve plus ensuite en allemand jusqu'en 1700 ; en anglais, il apparaît en 1611 ; en France, il eut deux significations marquant soit le temps écoulé entre la chute de l'empire romain occidental et les XIVe-XVe siècles, soit la période qui va de Sévère à notre haut moyen âge.

L. recherche ensuite depuis quand on parle de « latin de cuisine » ou latin barbare. On connaissait l'expression chez Luther et Arentin ; mais elle remonte beaucoup plus haut, car deux des plus anciens humanistes, Luder et Karoch (1472) l'emploient. L. conjecture, pour des raisons sérieuses, qu'ils l'avaient apportée d'Italie et qu'elle se rattache à d'anciennes manières de parler. Les humanistes appelaient de ce nom le latin employé dans les universités, avec ses néologismes, ses termes hybrides et mal formés, les multiples mots en *-izare* et *-isare*, ses revêtements latins donnés aux mots des langues modernes. L. s'élève énergiquement contre ceux qui prétendent qu'au moyen âge le latin était mort ou rabougri ; c'est proprement par la pédanterie des humanistes, qui ne laissèrent subsister que les règles de l'antique, qu'il devint tel. GR.

Digitized by Google

—Depuis que la question de l'importance de la Réforme pour l'évolution culturelle de l'humanité a été posée, surtout par E. Troeltsch, c'est là un thème que l'historiographie allemande ne se lasse pas de traiter. Dans la foule des travaux qui y ont trait, nous relèverons deux études importantes. W. Schubart et G. Schnürer font connaître leur opinion, l'un dans *Renaissance und Reformation* (*Neue Jahrbücher für Wissenschaft und Jugendbildung*, 1927, t. III, p. 538-562), l'autre dans *Die Kulturkrise am Ausgang des Mittelalters* (*Schweizerische Rundschau*, 1927, t. XXVII, p. 867-884). Schubart découvre le point de départ de la Renaissance dans la chute des Hohenstaufen ; son essence réside pour lui dans une nouvelle mentalité. Au moyen âge, on pensait et on agissait en fonction de la généralité, que chacun devait servir à sa place : unité dans l'autorité. Maintenant, l'idée de la personnalité s'éveille. L'antiquité a ouvert la voie à ce nouveau sentiment, mais l'enthousiasme pour l'antiquité n'est pas la Renaissance. L'homme nouveau, qui ne supporte plus d'entraves dans la recherche de la vérité et dans l'action, qui place l'idéal suprême dans le perfectionnement de la personnalité, trouve cet idéal réalisé chez les Grecs, surtout chez Platon. L'Église, alors fortement sécularisée, n'échappa pas au nouveau courant ; elle devint ainsi une contradiction. L'humanité nouvelle, prévenue ainsi intérieurement contre l'Église par le sentiment de la liberté, entre en opposition avec elle et avec la puissance qu'elle continue à réclamer. En Italie, la Renaissance prend de grands développements ; l'humanisme allemand au contraire est faux ; c'est de l'imitation. Tandis qu'en Italie la Renaissance atteint à un niveau élevé, en Allemagne c'est le gothique qui arrive à son apogée et même le dépasse. Celui-ci à sa dernière période, avec ses exagérations et ses contradictions étonnantes, est l'expression de la culture allemande de l'époque et l'expression de l'âme allemande en général. Cela étant, l'humanisme ne put vraiment s'élever ; on ne prit au temps nouveau que l'enivrement pour la liberté. Mais avant d'avoir pu créer du neuf, le mouvement fut circonscrit par deux personnalités : Charles-Quint et Luther. L'empereur ramena de force les Allemands, à qui le mouvement national contenu dans la Renaissance n'avait pas échappé, à leur chaos politique ; Luther ramena la pensée du peuple allemand au moyen âge. La caractéristique de Luther esquissée par Schubert est lumineuse. Si le peuple avait cru trouver en Luther un guide dans toute opposition, il fut désillusionné, car Luther, au fond, était encore tout à fait enchaîné par le moyen âge. De là, aigreur de part et d'autre ; mais ce qui donne de l'importance à sa personnalité, c'est qu'il opposa une digue à l'évolution intellectuelle vers la liberté. Ce qui suivit fut la triste période de l'absolutisme et du dogmatisme protestant, nullement la liberté intellectuelle.

Comme Schubart, Schnürer considère le grand mouvement intellectuel qui conduit du moyen âge à l'époque moderne, comme un processus qui embrassa tout l'Occident et dura des siècles. Ce ne fut pas la Réforme, une affaire essentiellement allemande, qui amena l'ère nouvelle, mais bien le mouvement intellectuel parti d'Italie. Schnürer en découvre l'essence dans le fait que l'Italie prend conscience d'elle-même et s'oppose aux institutions de la féodalité, qui lui avaient été imposées par les régions prépondérantes du Nord. L'être même de l'Italie est déterminé par l'antiquité, dans la dépendance de laquelle elle se tint jusque bien avant dans le moyen âge. Ensuite Schnürer, dans une analyse pénétrante, expose la structure de la Renaissance, et en discute les mérites et les démérites. Le plus grand dommage fut que la Renaissance voulut rompre complètement avec le moyen âge ; ainsi elle se transforma et aboutit

Digitized by Google

au baroque. Ce ne fut qu'en Espagne, d'après Schnürer, que la rupture fut évitée et que le passé médiéval s'amalgama avec ce que l'époque nouvelle avait de bon. Si le moyen âge resta si vivace en Espagne, c'est parce que l'esprit des croisades n'y périt point. De la fusion sortit, au XVIe siècle, la culture extraordinairement riche de l'Espagne, qui donna le jour, du point de vue ecclésiastique, artistique, scientifique et politique, à des productions de haute valeur. GR.

— Parmi les protestants de Munich, il y a un groupe remuant, qui prêche un retour à Luther ; son chef est le pasteur G. Merz. Ce groupe déploie une vive activité littéraire, à laquelle se rattache la publication de la première traduction allemande complète du célèbre commentaire de Luther sur l'Épître aux Romains : *Martin Luther, Vorlesung über den Römerbrief* 1515-1516, trad. par E. ELLWEIN (Munich, Kaiser, 1927). A l'initiative de ce cercle, la *Theologie Luthers*, publiée en deux volumes par Theodosius Harnack en 1862, a été rééditée ; cet ouvrage est bien éloigné de la manière de voir, aujourd'hui prépondérante, de K. Holl. Enfin, toujours sous la même influence, ont été publiés plusieurs petits écrits, qui prennent position dans des questions relatives à Luther. Le chef du mouvement, G. MERZ, est l'auteur d'une brochure qui porte un titre assez trompeur : *Der vorreformatorische Luther* (Munich, Kaiser, 1926. In-8, 62 p.) ; on veut y démontrer que des idées fondamentales du Luther postérieur apparaissent déjà de façon claire et nette depuis 1513, durant la vie monacale de Luther. Comme idée fondamentale, Merz considère celle de l'insuffisance absolue de l'homme et de toute son activité, même de sa piété, devant Dieu qui est seul bon ; il n'y a de méritoire en l'homme que ce que Dieu lui-même a fait. La reconnaissance de sa propre misère, acquise dans le plus amer désespoir, conduit alors l'homme à Dieu, à qui il s'abandonne aveuglément. M. produit une foule de citations, empruntées aux premiers écrits de Luther, pour prouver que, dès ce moment, le futur réformateur avait clairement cette idée et apercevait même toutes les conséquences qui en découlent : le rejet de l'idéal monastique du moyen âge, comme de toute mystique (que M. appelle peu justement du nom d'anthroposophie). Sous l'influence de cette idée, en 1516, il changea complètement les conceptions médiévales du culte des saints et de la Vierge. L'influence qu'il exerça par son ministère sur les Augustins qui lui furent soumis, fut animée par ces idées et c'est d'elles que procéda la critique qu'il dirigea contre l'Église, c'est-à-dire, contre les évêques. L'A. note particulièrement que l'idée de l'impuissance de l'homme ne conduisit pas Luther au quiétisme, mais à une nouvelle vie positive. Nul ne contestera que Luther en soit venu à ces idées longtemps avant sa rupture formelle avec l'Église ; mais il faudrait d'autres preuves pour établir qu'alors déjà il saisissait aussi clairement son système. On pourrait tirer tout des œuvres et lettres de la première période, où Luther se complaît dans une langue mystique et imagée ; parler clairement et sans équivoque n'était pas son fait. GR.

— Dans un article assez diffus de l'*Archiv für Reformationsgeschichte* (1927, t. XXIV, p. 161-269), H. BECKER traite de *Herzog Georg von Sachsen als kirchlicher und theologischer Schriftsteller*. Il recueille soigneusement tout ce que Georges, le plus décidé et le plus remarquable des princes adversaires de Luther, écrivit dans la lutte contre la nouveauté, sans omettre les nombreux mandements ni les lettres. De plus grande importance sont le prologue de Georges à la traduction du N. T. faite par Emser, et plusieurs brochures. Dans une brochure

Digitized by Google

parue en 1528 et dirigée contre le *Trostschrift für die Christen in Hall* de Luther, le prince défend d'une manière heureuse et à la portée du peuple, la doctrine catholique sur l'eucharistie. Georges se montre versé dans la connaissance de l'Écriture et des Pères. L'auteur de l'article s'étonne de ce que Georges établisse une connexion entre la doctrine sacramentaire de Luther et l'abaissement général du niveau moral et la guerre des paysans. Sans doute, les racines de cette révolution plongent plus bas ; mais on ne pourrait plus contester aujourd'hui que la nouveauté religieuse ait brisé les barrières, et il est très facile d'admettre que la doctrine de la justification proposée par Luther, son caractère purement individuel en opposition à la connexion que les catholiques établissaient entre la justification et les sacrements, y a joué un certain rôle. La lutte de Georges contre Luther à l'occasion des « Packschen Händel » est ensuite exposée d'une façon pénétrante. L'opposition de Luther au prince était généralement peu honorable, mais sa conduite en cette occasion fut assez regrettable, comme Becker lui-même le reconnaît. L'auteur attribue encore à Georges un autre écrit de 1531, qui s'en prend vivement à la *Warnung Luthers an seine lieben Deutschen* ; on voudrait ici une preuve plus solide d'authenticité. Luther lui-même a considéré l'écrit comme l'œuvre de son adversaire détesté ; mais le contenu, qui manifeste de la condescendance pour la nouveauté, suscite de graves soupçons. Contre cet écrit, Luther dirigea, ainsi que B. le montre, un de ses plus haineux pamphlets. Celui que Luther appelle l'assassin de Dresde, c'est, en réalité, Georges ; mais, par une ruse assez vulgaire, Luther donna à son écrit une forme qui le rendait équivoque. B. cherche à rendre justice à Georges ; il le lave de diverses accusations anciennes, surtout de celle de cruauté ; mais il ne parvient pas à comprendre complètement un homme tel que Georges. L'article renferme encore d'autres inexactitudes, telles que, par exemple, les remarques tout à fait erronnées touchant la prédication catholique avant la Réforme et la rigueur de la polémique catholique ; le ton même que Luther prend à l'égard d'un prince de l'empire, comme on le constate ici, montre où l'aigreur pouvait en venir.

GR.

— En l'année 1709 un groupe de près de 30 couvents de Dominicains et de Dominicaines fut détaché officiellement de la Province allemande des Frères-Prêcheurs et constitué en province indépendante sous le titre de Province de Germanie supérieure. Ce titre fut bientôt remplacé par cette autre appellation : Province de l'Allemagne méridionale. Le groupement de ces maisons fut dissout en 1809, dans la tourmente révolutionnaire qui secoua toute l'Europe. Cette province dominicaine compta donc tout juste un siècle d'existence. Dans une élégante brochure : *Statistisches über die Suddeutsche Ordensprovinz* (Quellen und Forschungen zur Geschichte des Dominikanerordens in Deutschland. Fasc. 23. Leipzig, Harrassowitz, 1927. In-8, 118 p.), le R. P. WALZ, O. P., a réuni divers documents qui permettent aux intéressés de jeter un rapide coup d'œil sur la constitution et l'évolution, la vie intérieure et extérieure de cette branche de la famille dominicaine. Nous y distinguons : 1) un relevé du nombre et de l'état des couvents, arrêté successivement aux années 1730 et 1751 ; 2) la liste des supérieurs majeurs : des Provinciaux, depuis la fondation jusqu'à la dissolution, des Vicaires du Provincial, de 1805 à 1813 ; 3) un aperçu sur l'activité littéraire de ses membres. Cette activité s'est affirmée parmi les Sœurs aussi bien que parmi les Frères. Ceux-ci publièrent des ouvrages en divers domaines : philosophie, théologie spéculative et positive, droit

Digitized by Google

canon, controverse apologétique, prédication, hagiographie, liturgie, mystique. Ce chapitre est très instructif pour connaître l'esprit et le mouvement des idées à cette époque. Voici un détail typique : en 1793, le P. Boser, maître en théologie, juge encore opportun de discuter la question de savoir si un religieux est capable d'être investi du grade de la maîtrise. L'histoire des doctrines est bien représentée. Le P. Brinquell, p. ex., compte parmi ses œuvres : *Historische Dogmatik über den Ablass* (1816) ; *Kurze Geschichte der Kirchenbusse* (1824). Quant aux diverses manifestations de la vie mystique en ces couvents, l'auteur se réfère au beau livre du P. Wilms : *Geschichte der deutschen Dominikanerinnen* (Dülmen, 1920) et à d'autres monographies sur le sujet. Un appendice est consacré au catalogue des membres de la province en l'année 1753. Une table très détaillée des noms de personnes clôt l'ouvrage. Celui-ci constitue une excellente base à l'étude de l'histoire des institutions ecclésiastiques.

R. M. Martin, O. P.

— Le livre du Dr W. Burger, *Das Erzbistum Freiburg* (Fribourg-en-Br., Herder, 1927. In-8, vi-247 p.), n'a aucune prétention scientifique. C'est avant tout un monument de piété filiale que les auteurs (ils sont au nombre de dix-sept) ont voulu élever à la gloire du diocèse de Fribourg. En racontant sa vie centenaire, en rappelant les luttes et les victoires passées, en retraçant son organisation présente, ils ont voulu exciter chez les fidèles l'intérêt, l'attachement, l'amour pour leur diocèse. Trois parties divisent le volume. Elles traitent successivement de l'histoire proprement dite, de l'art et de la vie religieuse du diocèse. Mais pour condenser une matière aussi vaste en moins de 250 pages, le livre devient souvent nomenclature et statistique, aride, difficile à lire, éloquent pourtant à sa manière. Le livre sera le bienvenu auprès de tous ceux qui désirent se renseigner rapidement sur le passé et l'état présent du diocèse de Fribourg. J. Duhr.

— A l'occasion du prochain centenaire de la naissance de Constantin von Schäzler, le P. G. M. Haefele retrace, dans le *Divus Thomas* (1927, t. V, p. 411-448) la biographie de ce personnage, qui se faisait gloire d'avoir réhabilité le thomisme. L'article est particulièrement important parce qu'il est le premier à employer la volumineuse correspondance échangée entre Schäzler et sa sœur Olga. Fils d'une famille patricienne protestante d'Augsbourg, il étudia le droit à Erlangen, Munich et Heidelberg et commença sa carrière dans cette voie. Il se convertit au catholicisme et fit son abjuration le 10 octobre 1850, entre les mains du P. Beckx, futur général des Jésuites. Il alla étudier la théologie à Rome, au Collège Romain, où il subit fortement l'influence du P. Passaglia, qui y enseignait alors. Entré dans la Compagnie, il la quitta peu après son ordination sacerdotale (11 septembre 1856), et il se rendit à Munich pour prendre le doctorat en théologie. De ce temps date un de ses meilleurs ouvrages : *Die Lehre von der Wirksamkeit der Sakramente*, qui manifeste déjà ses idées favorites en théologie. Son amour pour saint Thomas et la scolastique, joint à une teinte ascétique et mystique, le dressa contre la tendance qui régnait alors dans la théologie allemande. Dès lors, il lui fut difficile de trouver une situation ; après un rapide professorat au séminaire d'Osnabrück et un court noviciat chez les Dominicains, il dut se contenter d'être *Privatdozent* à Fribourg. Il soutint alors des luttes très vives contre Kuhn et son école. Au concile du Vatican, Schäzler fut théologien du cardinal Deschamps de Malines. Toutes les portes lui étant fermées en Allemagne, il fut nommé, en 1873, consulteur du Saint-Office. Ému

Digitized by Google

par l'entrée de son meilleur ami, le P. Esser, chez les Dominicains, il rentra dans la Compagnie de Jésus ; destiné, après son noviciat, à la rédaction de la *Zeitschrift für katholische Theologie* d'Innsprück, il vit ses forces le trahir. Il mourut à Interlaken, le 19 septembre 1880 et fut enterré à Fribourg-en-Brisgau. En terminant, le P. H. constate que, malgré les agitations de sa vie, Schäzler resta invariablement fidèle à son triple et noble amour de l'Église, de la vraie théologie et de saint Thomas. C'est cet amour qui fait sa vraie et immortelle grandeur. H. W.

— En 1924, dans sa grande biographie de Ketteler, feu F. Vigener a examiné l'attitude de l'évêque de Mayence à l'égard du concile du Vatican. Des qualités scientifiques très réelles ont assuré à cet ouvrage une large diffusion et une grande considération. Il n'en est que plus regrettable que l'on ait tant tardé, du côté catholique, à soumettre à un sérieux examen les passages qui traitent du concile du Vatican. Le premier, C. A. Kneller a corrigé quelques affirmations de Vigener, dans un article *Um das Vaticanum* (*Zeitschrift für kath. Theologie*, 1927, t. LI, p. 195-216). Il montre tout d'abord qu'il est faux de prétendre, avec Vigener, que, du côté catholique, la lutte contre le dogme de l'infaillibilité a été transformée par les évêques qui conduisaient la minorité en lutte contre l'opportunité de la définition. Ensuite, il discute l'accusation d'avoir trahi leur conviction propre, que Vigener formule contre Ketteler et les autres évêques qui se soumirent à la définition et, ce faisant, il produit une documentation de valeur sur la diffusion de la doctrine de l'infaillibilité avant le concile. C'est de Ketteler lui-même que s'occupe U. Ried dans ses *Studien zu Kettelers Stellung zum Infallibilitätsdogma bis zur Definition am* 18. *Juli* 1870 (dans *Historisches Jahrbuch*, 1927, t. XXXXVII, p. 657-720). L'auteur, qui a pu utiliser les documents reposant aux archives épiscopales de Mayence, parcourt toute cette époque mouvementée en se guidant d'après les notes de Ketteler. Il en résulte que Ketteler fut, du commencement à la fin, adversaire de l'infaillibilité prise dans le sens de la définition ensuite portée. Le célèbre article de la *Civiltà Cattolica* de 1867 le fit entrer en lice. Au concile, il exprima à plusieurs reprises sa foi dans l'infaillibilité du Pape, mais en envisageant toujours le Pape uni à l'épiscopat. Avec les conseils du P. Quarella, préfet des études du collège germanique, il travailla inlassablement à sauver cette idée sous l'une ou l'autre forme. Ried fait connaître une série de formules qu'il rédigea pour lui-même ou pour le concile. Ce fut en vain, car l'infaillibilité personnelle du Pape fut toujours plus nettement établie dans les délibérations du concile. Ketteler fit partie de la députation de la minorité qui, le 15 juillet, pria Pie IX de laisser au moins introduire dans le décret la coopération indirecte des évêques aux définitions ex cathedra. Avec sa nature impulsive, il alla jusqu'à supplier à genoux le Pape de se ranger à cette proposition ; il signa également le mémoire, présenté le 17 juillet par les évêques de la minorité pour tenter de justifier leur attitude, dont un premier projet, qui prenait le ton d'une protestation, avait été abandonné à cause de son opposition ; car dans les dispositions qui l'animaient envers l'Église et le Pape, il ne voulait aucunement d'une protestation. Le même jour, dans une lettre privée, il manifesta au Pape, dès avant la définition, sa pleine soumission à la décision du concile. Ketteler était une nature autoritaire, profondément pénétrée de la dignité de la fonction épiscopale ; sa formation théologique avait été courte et il l'avait reçue à Munich, où Doellinger régnait : tout cela explique que, dans la question de l'infailli-

Digitized by Google

bilité, il se soit engagé dans des voies fausses. S'il ne resta pas dans ses erreurs, comme d'autres, il le doit à son éducation toute imprégnée de foi, à sa véritable humilité, et de nouveau à sa nature autoritaire, qui apercevait si bien la nécessité de la soumission et de l'unité. GR.

— *Ex Oriente. Religiöse und philosophische Probleme des Ostens und des Westens* (Mayence, M. Grünewald-Verlag, 1927. In-8, XVI et 427 p.), ouvrage publié par le prof. L. BERG, directeur de la société catholique d'aide aux émigrants russes, à Berlin, est un recueil où sont traitées les questions les plus diverses relatives aux Églises orientales. A côté de poésies, d'hymnes, de réimpressions de manifestes en faveur de l'union, on y trouve toute une série de dissertations, parfois de valeur, écrites en allemand, en français et en russe (ces dernières accompagnées de traductions en allemand ou en français). Les pièces sont réunies sous quatre titres : questions générales touchant l'union ; questions historiques ; questions dogmatiques ; renseignements biographiques. Chaque partie renferme des pièces qui intéressent vivement l'histoire de l'Église. Dans la première, il faut noter (p. 10-30) l'article écrit par l'historien viennois H. EIBL, qui s'efforce d'exposer et de déterminer, en remontant très haut, la nature propre de la pensée occidentale et de la pensée orientale par l'évolution de leur philosophie et de leur manière de considérer le monde. Dans son article : *Die gegenwärtige Lage der Katholischen Kirche* (*Ukrainisch-Katholischer Ritus*), F. HALUSZCZYNSKYJ (p. 90-101) ne fournit pas seulement des renseignements sur l'état actuel de l'Ukraine unie, mais aussi des détails curieux pour l'histoire des ordres religieux en cette contrée au siècle dernier. La seconde partie est naturellement la plus importante pour l'historien. Après un article quelque peu sobre de l'éditeur sur les tentatives romaines d'union (p. 109-123), on trouve deux articles sur l'Église géorgienne ; le second surtout : *Lose Blätter aus der georgischen Kirche* (p. 133-151), de R. IWANITZKY-INGILO, donne beaucoup de matériaux, fort mélangés sans doute, mais qui seront bien accueillis. L'auteur traite de l'origine prétendûment apostolique du christianisme géorgien, puis il poursuit son histoire jusqu'à l'établissement de son autonomie sous des « catholicos » propres. Cette Église perdit son indépendance sous la domination russe. Ce travail est tout parsemé de précieuses indications littéraires touchant les sources ; il se termine par un coup d'œil sur les « catholicos » particulièrement méritants et par un exposé de la constitution actuelle de cette Église. La partie historique de loin la plus importante de tout le volume est formée par le travail de M. v. TAUBE : *Rom und Russland in der vormongolischen Zeit* (p. 196-223). C'est la synthèse de longues et pénétrantes études des sources, et un chapitre des études de l'auteur sur l'évolution historique de droit international dans l'Europe orientale. La conclusion est qu'avant la grande invasion tatare, les coutumes russo-orientales et occidentales, le christianisme byzantin et romain, coexistaient d'une manière toute pacifique et se rapprochaient toujours plus. Cette évolution remarquable fut arrêtée, non pas seulement par l'invasion des Tatares, mais, d'après l'A., déjà précédemment par les excès des croisés dans l'empire byzantin, et des hordes germaniques dans le nord du territoire russe. L'article de T. est complété, pour les antécédents et la suite, par les indications de H. WORRNIECKI, (p. 151-161) sur un ms. du Musée de Cividale, orné de miniatures qui témoignent des relations de Grégoire VII avec la Russie, et par un article de J. VON UMINSKY sur *Die Beziehungen Russlands zu Rom im* XIII. *Jahrhundert* (p. 228-232). On trouve ensuite deux contributions moins importantes de J. PUSINO ; la première ras-

Digitized by Google

semble tout ce que l'on sait des rapports du cardinal de Cuse avec l'Orient (p. 246-253), et l'autre examine le prétendu communisme de l'état fondé par les Jésuites au Paraguay. Cette dernière question, assez étrangère à la nature du volume, y a été traitée sans doute en considération du communisme russe. P. 274-277, on réimprime un travail, déjà publié ailleurs, de Mgr D'HERBIGNY sur la tentative faite par l'archidiacre anglais W. Palmer pour établir l'union entre l'Église anglicane et les Églises schismatiques orientales. Voici ensuite deux travaux importants sur Wladimir Soloviev, le grand philosophe religieux russe : L. KOBILINSKI-ELLIS, *Die freie Theokratie nach der Lehre von W. Solowjew* (p. 278-286) et J. GRIVEC, *L'indépendance et l'originalité de Wladimir Solowjew* (p. 298-305).

La partie dogmatique du volume renferme une dissertation de A. BUKOWSKI sur la doctrine russe du péché originel (p. 315-322) et un aperçu historique très méritoire de K. LÜBECK sur l'attitude toujours plus large des Églises schismatiques à l'égard du célibat (p. 367-375). P. FYSKIEWICZ, examinant à fond *Die Primatslehre des heiligen Ephrem* (p. 340-355), montre qu'elle est bien la doctrine actuelle de l'Église catholique. Le P. H. D. NOBLE traite (p. 377-384) de l'influence exercée par une russe de naissance, Mad. Swetchine, sur Lacordaire ; les traces en sont restées dans la correspondance qu'ils ont échangée. R. VON WALTER, dans l'article *Pilger und Starzen* (p. 387-413), dépeint le monachisme ascétique dans l'Église russe. La figure de pénitent du Starez Seraphim, mort en 1833 et honoré par les Russes comme un saint, apparaît à l'auteur comme l'idéal du Starez russe et, dans cet idéal, l'A. découvre un élément qui déborde largement l'étroit nationalisme de l'Église russe orthodoxe et pourrait être d'importance pour la réunion. GR.

— Sous le titre : *Das orthodoxe Christentum des Ostens. Sein Wesen und seine gegenwärtige Gestalt* (Berlin, Furche-Verlag, 1928. In-8 148, p. M. 6), M. S. ZANKOV, professeur à l'université de Sofia, publie six conférences qu'il a faites à l'université de Berlin en 1927. Entre les chapitres d'introduction et de conclusion (I, VI), M. Z. examine le credo, la conception de l'Église, le culte et la piété orthodoxes (II-V) : c'est toute la vie de l'orthodoxie décrite dans ses principes intimes, avec autant de sympathie que de compétence, par un membre éminent de l'Église bulgare. L'exposé est appuyé sur des références très fournies. M. Z. connaît son Église à merveille, mais trahit parfois un contact insuffisant avec la foi et la théologie catholiques. R. DRAGUET.

— Dans un nouveau volume de la collection intitulée : *Die Religionswissenschaft der Gegenwart in Selbstdarstellungen* (Leipzig, F. Meiner, 1927. In-8, 238 p. et 7 portr. M. 12), plusieurs théologiens et historiens catholiques viennent de publier leur autobiographie ; ce sont : B. BARTMANN, H. GRISAR, S. J., J. MAUSBACH, N. PETERS, Fr. SAWICKI, J. SCHMIDLIN, H. SCHRÖRS. Conformément au plan général de la collection, ils cherchent à faire connaître tout ce qui a pu contribuer à leur formation scientifique et à expliquer ainsi la genèse de leurs travaux. D'une façon générale on peut dire que, si aucun d'entre eux n'a eu un passé extraordinaire, tous ont, dès leur jeune âge, apporté au travail une assiduité et une application remarquables. L'orientation de leurs recherches et études a été donnée par les circonstances extérieures. En retraçant leur autobiographie, ces auteurs ont en même temps donné une esquisse du progrès de la science catholique dans les domaines de l'exégèse, de l'apologétique, de la

Digitized by Google

dogmatique et de la morale, de l'histoire du christianisme au moyen âge et à l'époque de la Réforme, enfin, de l'histoire des missions. A. D. M.

— Le t. XIV (1926-1927) du *Kirchliches Handbuch für das katholische Deutschland* (Fribourg, Herder, 1927. In-8, xx-373 p.) contient, comme les volumes précédents de la même collection, une très riche documentation qui permet de suivre aisément les progrès ou les reculs du catholicisme en Allemagne. On y trouve successivement des renseignements sur l'organisation hiérarchique de l'Église universelle et de l'Église catholique d'Allemagne (Ire et IIe sections, par J. Sauren) ; les principaux décrets du Saint-Siège et des congrégations romaines (IIIe section, par N. Hilling) ; la description détaillée de la situation actuelle des missions catholiques (IVe section, par A. Baeth, S. J.), de l'enseignement confessionnel (Ve section, par W. Boehler) et des institutions charitables et sociales des catholiques en Allemagne (VIe section, par H. Auer) ; des statistiques sur les différentes confessions religieuses et sur l'Église catholique en Allemagne (VIIe et IXe sections, par J. Krose, S. J.) ; enfin, des indications très complètes sur les différents ordres et congrégations de religieux et de religieuses ayant une ou plusieurs maisons situées en Allemagne. Des statistiques fort nombreuses et variées, dressées principalement par le P. Krose, il résulte que la situation actuelle du catholicisme en Allemagne n'est de loin pas aussi brillante que celle d'avant-guerre, comme l'attestent la diminution de la natalité et celle des vocations religieuses ; d'autre part, depuis trois ou quatre ans, la vie catholique semble reprendre vigueur et l'action du clergé devenir plus efficace. Inutile d'insister sur les avantages précieux qu'offrent, à tous ceux qui se consacrent à l'apostolat, les données statistiques patiemment recueillies par le P. Krose et ses collaborateurs sur les différentes manifestations du catholicisme en Allemagne. Nous souhaitons que le P. Krose puisse trouver de nombreux imitateurs dans les autres pays et que les catholiques y comprennent, enfin, la nécessité impérieuse de mettre la science statistique au service de l'apostolat. A. D. M.

— Le Ve volume de *Die altniederländische Malerei*, de M. J. Friedlaender (Berlin, P. Cassirer, 1927. In-4, 168 p., lxxviii pl.), porte comme sous-titre *Geertgen und Bosch*. Après Van der Goes, Memling serait venu en ordre utile. Mais le maître brugeois ne peut être disjoint de Gérard David, et celui-ci présuppose des influences venues du nord. Pour cette raison l'auteur étudie d'abord quelques maîtres qui travaillaient vers 1490 sur le territoire actuel du royaume des Pays-Bas. C'est Geertgen van Haarlem, dont le caractère hollandais est plus accusé, et quelques peintres qui s'y rattachent, notamment le maître de la *Virgo inter Virgines*, ainsi nommé d'après un tableau du musée d'Amsterdam. C'est aussi Jérôme Bosch, artiste plus isolé, dont on a relevé le nom plusieurs fois (de 1448 à 1512) dans les registres de la confrérie de Notre-Dame à Bois-le-Duc. A la suite du texte est donné le catalogue critique des œuvres connues. Les planches en reproduisent un grand nombre.

R. M.

La firme Vandenhoeck et Ruprecht de Goettingue publie, depuis 1927, une nouvelle revue trimestrielle, intitulée *Stockholm* (prix de l'abonnement : M. 10.70). Placée sous la direction de M. A. Keller, de Genève, et le contrôle scientifique de M. Alfred E. Garvie, de Londres, de M. A. Titius, de Berlin, de M. E. Gounelle, de St-Étienne (Loire, France), la nouvelle revue se propose

Digitized by Google

d'étudier, dans l'esprit d'union qui s'est manifesté à Stockholm en 1925, les problèmes sociaux et moraux que soulève l'organisation de la société chrétienne contemporaine. Elle publiera des articles rédigés en anglais, en français ou en allemand. Tout en ne servant pas directement l'historien, *Stockholm* pourra, cependant, utilement nous renseigner sur les tendances actuelles des Églises protestantes et sur les solutions que proposent leurs dirigeants aux difficultés soulevées par la transformation des sociétés modernes. A. D. M.

— A la séance de février de l'Académie des sciences de Bavière, Mgr M. Grabmann a parlé, d'après les découvertes faites par lui dans un récent voyage scientifique, de traductions et commentaires d'Aristote datant du moyen âge et existant dans des manuscrits qui appartiennent à des bibliothèques espagnoles. Des preuves externes permettent à Mgr G. d'attribuer désormais avec certitude la traduction des *Meteorologica* à Guillaume de Moerbeke. Les manuscrits espagnols fournissent de nouveaux détails touchant les traductions arabes de l'ouvrage d'Aristote sur l'histoire des animaux, de l'*Abbreviatio de animalibus* d'Avicenne, et de la paraphrase de la Poétique d'Averroès. L'A. a pu déterminer une foule de commentaires latins d'Aristote, parmi lesquels on notera comme importantes les explications de Guillaume de St-Amour sur les deux Analytiques, les questions de Petrus Hispanus (Jean XXI) sur l'histoire des animaux et une collection de questions du XIIIe siècle sans doute en vue d'un examen, touchant divers écrits d'Aristote. Toutes ces découvertes montrent la grande part prise par ceux qui s'adonnaient à l'étude des arts à la constitution de l'aristotélisme médiéval ; cette coopération remonte au delà du temps d'Albert le Grand. D'après une communication faite par Mgr Grabmann dans la *Theologische Revue* (1928, t. XXVII, p. 26), on sait qu'il se propose de publier, dans les *Beiträge* de Baeumker, en collaboration avec un savant espagnol, les 13 traités *De anima* de Petrus Hispanus, découverts par lui, au cours du même voyage, dans le ms. 3314 de la bibliothèque nationale de Madrid. C'est là, dit-il, le travail le plus développé du moyen âge sur la psychologie.

A la même séance, L. Wenger a fait rapport sur l'état des travaux qui préparent l'index des mots qui se rencontrent dans les *Novelles* de Justinien. Les matériaux recueillis par les membres de l'institut de papyrologie et d'histoire du droit ancien de l'université de Munich, sont rassemblés par A. Ruprecht ; on commencera l'impression dès cette année. Gr.

— Dans les archives de la cure protestante de Kaufbeuren on a découvert, en ces dernières années, à plusieurs reprises, des documents importants pour l'histoire du temps de la Réforme. On vient encore d'y trouver de précieuses correspondances, parmi lesquelles trois lettres de Charles-Quint. Gr.

— M. C. Fabricius prépare une sorte de *Corpus confessionum*, qui doit décrire, avec bibliographie à l'appui, toutes les dénominations chrétiennes dans leurs croyances et leur organisation. A la veille de la Conférence de Lausanne, et dans le but tout pratique de permettre, notamment aux participants de ces réunions, « de se retrouver dans la masse des communautés chrétiennes », il a composé une sorte de *Wer ist's* du monde chrétien : *Oekumenisches Handbuch der christlichen Kirchen* (Berlin, Evangelischer Press-Verband, 1927. In-8, 142 p.). Ce sont des renseignements sur les principales dénominations, surtout protestantes (p. 41-122), auxquels on recourra utilement pour une première orientation. R. Draguet.

Digitized by Google

— En mai s'ouvrira à Cologne *Pressa*, exposition internationale pour tout ce qui concerne la presse. A cette occasion, une revue attentive sera consacrée à l'histoire du reportage et de la presse ; le soin en est confié à K. D'ESTER, directeur de l' *Universitätszeitungsinstitut* à Munich. La presse catholique aura sa section spéciale ; un comité, sous la présidence du cardinal de Cologne, s'en est chargé et y montrera le développement des brochures, journaux et revues catholiques, de même que tout le travail fourni par l'Église en faveur de la composition, la langue et la publication d'écrits dans les pays des missions. Cette section pourra de la sorte offrir des matériaux d'une importance extraordinaire, sources et faits, à l'histoire ecclésiastique. GR.

— *Nominations.* — Sont passés : à Berlin, H. ONCKEN, prof. d'histoire médiévale et moderne à l'université de Munich, et A. BERTHOLET, prof. d'A. T. et d'histoire des religions à Gottingue ; à Halle, H. DÖRRIES, prof. d'histoire ecclésiastique à Tubingue ; à Breslau, S. KAEHLER, prof. d'histoire médiévale et moderne à Marbourg. — M. HORKHEIMER est chargé d'enseigner l'histoire de la philosophie moderne, et O. SCHUMANN la philologie médiévale, à l'université de Francfort-sur-le-Mein. — H. HEIMPEL s'est fait agréger, pour l'histoire du moyen âge, à l'université de Fribourg-e.-B.

H. VON SCHUBERT, professeur d'histoire ecclésiastique à Heidelberg, a pris son éméritat.

L'académie des sciences de Berlin a élu membres correspondants : H. OBERMAIER (Madrid), H. OSTENFELDT-LANGE (Copenhague), O. REDLICH (Vienne) et A. BERZEVICZY VON BERZEVICZE (Budapest). GR.

— *Décès.* — W. AMELUNG, directeur de l'institut archéologique allemand à Rome. — A. KRIEGER, directeur des archives de l'État à Carlsruhe. — E. LANDSBERG, le distingué historien du droit à l'université de Bonn. — B. MÜLLER, professeur honoraire à l'université de Francfort. — H. WENDT, autrefois professeur de théologie systématique à Iéna. — F. LOOFS, professeur d'histoire ecclésiastique à Halle, qui venait de prendre son éméritat. — H. BAUCKE, professeur d'histoire ecclésiastique et de patristique à Kiel. — E. HEUSER, spécialiste érudit de l'histoire du Palatinat, mort à Ludwigshafen. GR.

Angleterre, Écosse, Irlande

— Le travail de H. CADBURY, de Bryn Mawr College en Pensylvanie, *The Making of Luke-Acts* (Londres, Macmillan, 1927. x-385 p. Prix : 12 s. 6), ne veut être ni une introduction à l'œuvre de Luc, ni un commentaire de cette œuvre, encore moins une apologie, mais une étude historico-psychologique du processus littéraire qui aboutit à la composition du troisième évangile et des Actes des Apôtres. Cette œuvre est une, en effet, et la distinction actuelle des deux tomes pourrait être le fait du dernier éditeur. Cette œuvre est intéressante au suprême degré et occupe une place de choix parmi les productions historiques contemporaines. L'évangile de Luc est plus important, sous certains rapports, que ceux de Marc et de Matthieu ; quant aux Actes, ils forment le pont qui rattache Jésus à Paul, le Christ au christianisme, l'évangile de Jésus à l'évangile concernant Jésus. Quand on parle de l'œuvre de Luc, c'est pour se conformer à une façon de dire traditionnelle ; elle n'implique pas l'authenticité qui est au contraire bien compromise. Les témoignages patristiques ne reposent pas sur une tradi-

Digitized by Google

tion externe, mais sur des déductions : ce sont comme les plus anciens vestiges de la critique interne, des conjectures émises d'abord pour expliquer certaines caractéristiques des récits et qui, très tôt, s'imposèrent comme des certitudes. Et le témoignage du livre est impuissant à réhabiliter la tradition. Il n'en ressort pas que l'auteur soit Luc, le médecin et le compagnon de S. Paul. Mais le Dr Cadbury ne s'arrête pas ici à l'examen de ces questions d'authenticité. Il l'a fait dans le second volume des Prolégomènes aux Actes des Apôtres du grand ouvrage de F. Jackson et K. Lake, *The Beginnings of Christianity* (cfr RHE. t. XX, 1924, p. 488-501). Il estime d'ailleurs que ces questions ne sont pas de première importance. Il vaut mieux pénétrer quelque peu l'âme et la personnalité de l'auteur, son but et sa méthode, que de connaître son nom et la date de son travail. C'est donc à cela que tend la présente étude sur la formation du troisième évangile et des Actes. Quant à la valeur historique de l'œuvre, elle résultera précisément des conclusions de l'examen sur le processus de sa composition.

Toute composition littéraire est déterminée par les facteurs suivants : les matériaux accessibles, les formes de pensée et d'expression contemporaines de l'auteur, l'individualité de celui-ci telle qu'on peut la dégager de l'œuvre elle-même et enfin le but poursuivi. Ce sera le plan même du livre de M. Cadbury sur la formation de l'œuvre lucanienne. Les matériaux dont Luc disposait avaient déjà toute une histoire avant d'être utilisés dans son récit, et le savant américain s'applique à étudier le chemin parcouru par la tradition depuis l'événement jusqu'au livre de Luc. C'est un chapitre conçu dans le sens de la nouvelle école de la *Formgeschichte*. On examinera les différents types de matériaux, les règles de leur classement et les lois de leur transmission ainsi que les diverses causes d'altération qui ont pu faire dévier de leur sens primitif les impressions produites par les événements sur les premiers témoins. Luc ne disposait donc pas d'une tradition inaltérée ; il n'opérait pas non plus sur de simples mythes ; au demeurant, ses sources sont assez sûres, car les motifs qui ont présidé à leur transmission ont exercé sur elles une influence plutôt directrice que créatrice. Les sources écrites de Luc ne paraissent pas être araméennes ; elles ne furent pas nombreuses ; il faut compter parmi elles Mc. et Q. On ne peut démontrer l'existence d'un proto-Luc. Mc. est pratiquement identique à notre second évangile, et Luc le reproduit de confiance, presque sans changement. Quant à Q, nous n'en connaissons presque rien en dehors de son existence : on ne peut l'identifier avec les logia de Papias. Comment Luc se comportait-il vis-à-vis de ses sources? L'étude interne de l'œuvre ainsi que des habitudes littéraires des historiens contemporains devra nous renseigner et M. Cadbury met notamment en parallèle la façon dont Josèphe utilise le premier livre des Machabées et celle dont Luc se sert de Marc. Luc, esprit large et cultivé, a su rédiger un livre dont les qualités littéraires sont bien saisies et bien notées : elles étaient d'ailleurs déjà parfaitement connues. Il n'a pas voulu composer une biographie, mais une histoire populaire, à la façon des anciens, non avec le souci de précision des modernes. Des anciens, il a le goût pour les discours fictifs, l'insouciance des dates (sauf pour les débuts du ministère de Jésus), un certain manque d'objectivité. Son œuvre n'est d'ailleurs pas dépourvue de valeur historique : il reproduit fidèlement la teneur générale de ses sources ; les lettres de S. Paul nous permettent de constater qu'il trace exactement les cadres réels de la carrière missionnaire de l'apôtre. Mais cette valeur historique n'est pas la même pour toutes les parties de l'œuvre ; elle est diversement influencée par l'intervention de facteurs psychologiques divers. En écrivant son livre, où les

Digitized by Google

critiques s'efforceraient en vain de découvrir un plan subtil et savant, Luc ne se proposait pas de construire une théologie, ni de remplacer une conception chrétienne ancienne par une autre plus récente ; il désirait vraisemblablement démontrer la légitimité du christianisme tant du point de vue juif qu'aux regards des gentils.

En écrivant le sien, M. Cadbury se défend aussi d'avoir voulu établir une thèse quelconque. Il a voulu faire une étude concrète et réaliste de la composition de l'œuvre de Luc. Nous avons cru utile d'en donner ici quelques aperçus. Tout n'y est pas nouveau et tout n'y est pas à critiquer. Il y a même beaucoup de remarques d'une grande pénétration et d'une grande finesse, mais le scepticisme de l'auteur nous paraît exagéré. Il est au surplus contagieux et engendrera chez le lecteur une grande défiance non pas précisement vis-à-vis de l'œuvre de Luc mais vis-à-vis de celle du Dr Cadbury. É. TOBAC.

— L'étude très fouillée du Rev. H. J. BAYLIS, *Minucius Felix and his Place among the early Fathers of the Latin Church* (Londres, SPCK., 1928. VII-376 p. Pr. : 15 s.), aboutit aux conclusions suivantes : L'*Octavius* a dû être écrit du vivant de l'écrivain Fronton. La conversation qui fut le point de départ du dialogue eut probablement lieu vers 148, et il semble que la composition du livre soit antérieure à 160. Si l'on admet les conclusions du savant auteur, le titre de « premier Père de l'Église latine », généralement donné à Tertullien, doit donc être décerné à Minucius Felix. L. G.

— *Latin Infancy Gospels, a new Text with a Parallel Version from Irish*, tel est le titre de la précieuse publication d'un nouveau texte de l'Évangile de l'enfance (Cambridge University Press, 1927. XXXIX-126 p. Pr. : 10 s.), sur les particularités et la provenance duquel l'éditeur très qualifié qu'est le Dr M. R. JAMES donne de très utiles informations et suggestions dans une longue introduction. Ce texte latin est représenté par deux recensions dont le Dr James a découvert l'une dans le ms. O. 3. 9 de la cathédrale de Hereford (XIIIe siècle) et dont l'autre figure dans le ms. Arundel 404 du British Museum (XIVe siècle). Ces deux recensions, remplies de curieux détails, sont imprimées dans le volume en regard l'une de l'autre, et les différences que présente un texte irlandais apparenté renfermé dans le Leabhar Breac, traduit en 1895, par le P. E. Hogan, S. J., sont indiquées à la fin du volume (p. 96-100). L. G.

— A propos des discussions en cours au sujet de la revision du *Prayer-book*, le Professeur F. C. BURKITT a communiqué au *Times* (3 févr. 1928) des notes dignes d'être signalées sur *Reservation in the early Church* (pendant les trois premiers siècles chrétiens). L. G.

— Le Rev. G. H. DOBLE a consacré une monographie au saint cornico-breton Melor, qui est le patron de plusieurs églises tant de Bretagne armoricaine que de Grande-Bretagne (*Saint Melor*. Shipston-on-Stour, 1927. 56 p.). Il a joint à sa publication une traduction anglaise de la *Vita Melori* de la *Nova legenda Anglie* de Capgrave (édit. Horstman, II, p. 183-185) ; une traduction de la légende de S. Melor des *Legenda Sanctorum* de Grandisson, évêque d'Exeter (1327-1369) ; une traduction de la notice du saint dans les *Vies des Saints de Bretagne* d'Albert le Grand de Morlaix, et, en outre, de nombreuses notes et des illustrations bien choisies. L. G.

Digitized by Google

— En 1911, M. E. J. Gwynn publia, en collaboration avec M. W. J. Purton, un texte extrêmement curieux sur les observances liturgiques et autres des *Céli Dé* (*vulgo* Culdees) de Tallaght, en Irlande, monastère fondé en 769 par Mael Ruain († 792). Ces notes furent compilées en langue irlandaise par un auteur inconnu, probablement dans la première moitié du IXe siècle. Elles furent éditées avec une traduction anglaise dans les *Proceedings of the Roy. Irish Academy* : *The Monastery of Tallaght* (1911, t. XXIX, Sect. c, p. 115-179) d'après le ms. 3 B 23 de la bibliothèque de la *Roy. Irish Academy* (p. 33*a*-52*b*). Le ms. G. 36 de la bibliothèque du couvent des Franciscains de Merchant's Quay à Dublin renferme la paraphrase en irlandais moderne (1re moitié du XVIIe siècle) d'un texte qui présente de nombreuses ressemblances avec les notes sur les observances de Tallaght. C'est cette paraphrase que vient de publier avec une traduction anglaise et des notes explicatives M. E. J. Gwynn, le nouveau prévôt de Trinity College de Dublin (voir RHE. 1928, p. 237) dans *Hermathena* sous le titre de *The Rule of Tallaght* (N° XLIV. *Second supplemental Volume*, 1927. XXVI-109 p. Pr. : 4 s., en vente chez Hodges et Figgis à Dublin et à Londres, chez Longmans). Cette paraphrase est aussi apparentée, — mais moins étroitement, — avec la Règle des Céli Dé, qui remonte également au IXe siècle et qui se rattache aussi à Tallaght et à Mael Ruain. De ce texte, édité une première fois par W. Reeves (*On the Céli-dé*, dans les *Trans. of the R. I. A.*, 1864, t. XXIV, p. 201-215), M. G. donne une nouvelle édition accompagnée d'une nouvelle traduction anglaise dans la publication que nous annonçons (p. 64-103). Dans son introduction, l'éditeur compare aussi ces deux textes avec un pénitentiel composé en vieil-irlandais, au VIIIe-IXe siècle, édité également par lui dans *Ériu* (1914, t. VII, p. 121-195), et il montre tout l'intérêt qu'offrent ces diverses compositions tant pour la connaissance des observances monastiques et des coutumes ascétiques que pour celle des pratiques rituelles suivies par les Céli Dé à cette époque reculée. Les p. 104-109 contiennent quelques *addenda* et *corrigenda* à la publication de 1911 que nous rappelions au début de la présente notice. L. G.

— Le volume de M. W. G. Hanson, *The early Monastic Schools of Ireland* (Cambridge, Heffer, 1927. XI-135 p. Pr. : 3 s. 6) est formé de quatre *lectures* consacrées respectivement aux écoles, à S. Colomban et ses contemporains, aux savants irlandais des VIIIe et IXe siècles et à Jean Scot Érigène. Le titre du livre ne répond pas exactement à son contenu, car il est question dans ces *lectures* tout autant de missions et de fondations monastiques que d'écoles. L'auteur ne paraît pas être au courant des dernières recherches, spécialement sur Scot Érigène. Trop souvent il se contente de généralités surannées et, au lieu de remonter aux sources, cite abondamment certains auteurs modernes, notamment Mrs Alice Stopford Green, M. Douglas Simpson et M. Reginald Lane Poole. La mission littéraire de S. Olcan en Gaule (p. 5) est fort douteuse. L'office divin n'était pas appelé « opus Dei » dans les monastères de S. Colomban (p. 72). L'identification d'un correspondant d'Alcuin du nom de Colgu avec un maître de Clonmacnois du même nom (p. 94) peut être contestée. Ce nom était assez fréquent en Irlande. Voir à ce sujet la remarque de M. Charles Mc Neill dans la revue *Studies* (1925, t. XIV, p. 504). En somme, ce livre-ci n'éclaire pas d'une meilleure lumière ce sujet complexe que n'a fait l'ouvrage du Professeur Hugh Graham, *The early Irish monastic schools*, analysé ici, il y a quatre ans (Voir RHE, 1924, t. XX, p. 311-312). L. G.

Digitized by Google

— Le travail du R. P. R. Janin, *Les Églises orientales et les rites orientaux* (cfr RHE. 1927, t. XXIII, p. 699), a maintenant son pendant anglais dans *The Churches of Eastern Christendom from* A. D. 451 *to the present time*, de M. B. J. Kidd, de Keble College, Oxford (Londres, Faith Press, 1927. In-8, 541 p. ill. 15 s.). L'auteur, qui ne néglige pas de décrire l'état présent des Églises orientales, a consacré son principal effort à leur histoire. Les chap. I-XI retracent les vicissitudes de l'Église byzantine depuis le concile de Chalcédoine jusqu'à la chute de Constantinople en 1453 ; le chap. XII décrit les anciens patriarcats avec Chypre et le Sinaï ; les chap. XIII-XIV, les Églises des Balkans : Bulgarie, Yougoslavie, Roumanie, Grèce ; le chap. XV, l'Église russe ; le chap. XVI, les Nestoriens ; le chap. XVII, les monophysites : Arméniens, Jacobites, Chrétiens de Malabar, Coptes, Abyssins ; le chap. XVIII s'occupe des Uniates. Une conclusion résume les traits principaux qui caractérisent les Églises orientales, sous le rapport de la foi, du gouvernement et de la liturgie, et touche au problème de la réunion. On regrette que les notes soient rejetées à la fin et groupées par chapitres. Le Dr Kidd n'a pas eu la prétention de se mettre au courant des recherches les plus récentes ; il lui suffisait d'écrire son volume sur la base des meilleurs travaux spéciaux et, surtout, des bonnes encyclopédies. Il peut être utile de signaler qu'on trouvera reprises dans son travail les listes chronologiques des successions patriarcales ou épiscopales des diverses Églises dissidentes. R. Draguet.

— Dans le *Bulletin of the John Rylands Library* (1928, t. XII, p. 137-298), M. A. Mingana publie en fac-similé, avec traduction anglaise, *The Apology of Timothy the Patriarch before the Mahdi* (Woodbrooke Studies. Fasc. 3). Cette pièce, curieuse par les renseignements qu'elle fournit sur les rapports des chrétiens de l'Est avec leurs maîtres musulmans, reproduit le procès-verbal d'une discussion tenue, vers 781-782, entre le patriarche nestorien Timothée Ier (780-823) et le troisième calife ahasside, Mahdi (775-785). Le texte syriaque, contenu dans cinq mss, dont quatre sont la copie d'un ms. du XIIIe siècle, paraît avoir été fixé au plus tôt en 785 ; il est ici publié d'après le Mingana 17. M. M. ne peut déterminer si Timothée utilisait un Coran syriaque ; dans les notes de la traduction, il établit des parallèles entre cette apologie et deux autres du IXe siècle. R. Draguet.

— D'après les sources originales qu'il a diligemment explorées, le Rev. E. Robo nous fait savoir, dans *Bishops on the Tramp* (*Tablet*, 14 janvier 1928, p. 39-42), en quel équipage les évêques de Winchester, dont le château de Farnham était la principale résidence, voyageaient et visitaient leurs manoirs au moyen âge. L. G.

— Sous le titre *An Indulgence of* 1476, le professeur Alfred W. Pollard a publié dans le *Times* du 7 février 1928, p. 15, le texte latin et la traduction anglaise d'une lettre d'indulgences adressée par John Sant, Abbé d'Abingdon, à Henry Langley et à son épouse, Katherine, datée du 13 décembre 1476. Cette lettre, imprimée par Caxton à Westminster, a été découverte au Public Record Office par M. S. C. Ratcliff, l'un des conservateurs de ce dépôt. C'est la plus ancienne impression connue de Caxton. Celle qu'on considérait jusqu'ici comme la plus ancienne porte la date du 18 novembre 1477. L. G.

— Les Petre, vieille famille d'Angleterre, se sont toujours distingués par leur

Digitized by Google

ferme attachement à la foi catholique. Il est surprenant que le *Dictionary of National Biography*, qui s'est occupé de plusieurs ancêtres de Robert Edward, neuvième lord Petre, mort en 1801, n'ait rien dit de ce dernier. C'est à ce personnage, oublié par la Biographie nationale, que Miss M. D. Petre vient de consacrer un volume fort important pour l'histoire, non seulement de son trisaïeul, mais de l'Église catholique en Angleterre : *The Ninth Lord Petre or Pioneers of Roman Catholic Emancipation* (Londres, SPCK., 1928. xvi-333 p. Pr. : 10 s. 6 d.). Sur ce beau type de catholique anglais de vieille souche le livre offre peu de détails purement biographiques, les Petre n'ayant jamais été enclins, nous dit-on, à cultiver l'autobiographie, mais, en revanche, il renferme sur l'époque et sur le milieu de Lord Petre, comme aussi sur les questions âprement débattues alors parmi les catholiques, d'abondants aperçus et quelques précieux documents. Qu'on se représente ce fervent catholique, franc-maçon zélé, comme le fut, d'ailleurs, son contemporain Joseph de Maistre, et, avec cela, l'un des plus ardents du groupe des Cisalpins, sorte de Gallicans d'Outre-Manche. Miss P. raconte les origines et la destinée du Comité catholique formé en 1782 en vue de travailler à l'émancipation des catholiques et celles du *Cisalpine Club* fondé en 1792 ; elle donne des renseignements expédients sur les tendances du milieu, principalement laïque, dans lequel l'idée du club prit naissance et se développa et aussi sur le choix de son nom. A ce propos elle a été amenée à s'occuper du fougueux champion de l'ultramontanisme anglais de l'époque, l'évêque John Milner, sur qui elle porte un jugement sévère mais motivé. Utilisant des documents peu connus ou mal interprétés avant elle, elle montre que les historiens catholiques, et Bernard Ward lui-même, au talent et aux intentions duquel elle rend, d'ailleurs, hommage, se sont montrés trop indulgents pour cet homme violent, vindicatif et même perfide qui contribua plus que tout autre à exacerber les longues dissensions entre les catholiques insulaires de la fin du xviiie siècle et du début du xixe. Pallier les fautes de Milner, c'est porter du même coup injustement atteinte à la réputation de ses antagonistes, les Charles Butler, les Charles Berington, les Petre, dont l'auteur se plaît à mettre en lumière les beaux côtés, la trempe morale, le patriotisme, le sens des réalités et le noble idéal spirituel. L'ouvrage est orné de sept portraits et de deux autres illustrations. L. G.

— Le chanoine W. Perry avait préludé par un article que nous avons analysé ici (voir RHE. 1926, t. XXII, p. 920) à la biographie d'une lecture extrêmement attachante qu'il nous donne maintenant d'un distingué liturgiste et théologien écossais : *George Hay Forbes, a Romance in Scholarship* (Londres, SPCK., 1927. 204 p. Pr. : 7 s. 6). Plusieurs des publications de G. H. Forbes sont encore estimées des érudits de nos jours. Toujours soucieux de travailler directement sur les sources et sans cesse en quête de textes à publier, le zélé et pieux pasteur de Burntisland (comté de Fife) n'hésita pas à entreprendre des voyages d'études, longs et pénibles, en dépit d'une infirmité d'enfance qui l'obligeait à recourir à des béquilles pour se mouvoir. De plus, il entretint une correspondance très active avec beaucoup de savants ou de travailleurs intellectuels des Iles Britanniques ou du continent. M. Perry publie un certain nombre de lettres de Newman, de Pusey, de son propre frère, l'évêque de Brechin, et de plusieurs correspondants français parmi lesquels Marcellin Detrine, l'abbé Bertrand, Montalembert, le card. Pitra et l'abbé Migne. Ce dernier aurait voulu s'assurer le concours de Forbes pour la publication des œuvres de S. Grégoire de Nysse

Digitized by Google

dans sa *Patrologie*. Le projet n'aboutit pas. Forbes publia lui-même l'édition qu'il avait préparée des œuvres de ce Père, qu'il imprima, ainsi que beaucoup d'autres ouvrages, à l'imprimerie qu'il avait installée à Burntisland, dans son presbytère. Le biographe a traduit en anglais les lettres des correspondants français qu'il a insérées dans son livre. D'une énergie et d'une activité prodigieuses, G. H. Forbes mourut le 7 novembre 1875, épuisé par le travail et miné par la maladie. L. G.

— Un article du Rev. W. W. Longford sur *The Vatican, France and l'Action française*, publié dans *The Nineteenth Century and After* (Nov. 1927, p. 611-623), a donné lieu à une longue discussion avec échange de lettres entre l'auteur et ses contradicteurs. Du côté catholique, le *Tablet* notamment s'est appliqué à relever les erreurs de M. Longford (voir 19 nov. p. 660-661 ; 3 déc., p. 721-723 ; 10 déc., p. 785-788). La suite de la polémique a amené l'intervention du directeur de la *Nineteenth Century* et du Cardinal Bourne et une réplique du Rev. Longford, toutes pièces qu'on trouvera sous le même titre que l'article initial dans la livraison de janvier 1928 de ladite revue (p. 1-31). Le *Tablet* est revenu à la charge dans son numéro du 11 février (p. 174-178). Si nous parlons ici de cette polémique, c'est que M. Longford a particulièrement insisté dans ses articles sur le rôle du Saint-Siège ou, plus exactement, sur la politique du Cardinal Gasparri pendant la guerre. Mais il est regrettable qu'il soit allé puiser ses renseignements presque uniquement dans des informations de presse, toujours sujettes à caution. L. G.

— Le rapport des conversations tenues à Malines, de 1921 à 1925, sous les auspices du Cardinal Mercier, en vue d'étudier les possibilités d'un rapprochement entre l'Église d'Angleterre et l'Église catholique romaine et du rétablissement de l'unité des Églises chrétiennes, a été publié par l'*Oxford University Press* : *The Conversations at Malines*, 1921-1925 (95 p. Pr. : 2 s. 6 d.). Toutes les parties du rapport sont données en anglais et en français. L. G.

— Divers manuscrits appartenant à la collection de Miss Algerina Peckover de Sibalds Holm, Wisbech, ont été vendus aux enchères chez Sotheby le 12 décembre 1927. Un psautier du XIIIe siècle enluminé dans le nord de la France a été adjugé à un collectionneur anglais pour £ 3,500. Un missel romain des environs de l'an 1000 provenant d'Italie a été vendu £ 1,700 ; un pontifical italien du XIVe siècle, £ 700 et un ms. de l'*Historia tripartita* de Cassiodore datant du début du XIIIe siècle, £ 280. Ce ms. a appartenu au prieuré de Guisborough (Yorkshire). Les trois derniers manuscrits ont été achetés par MM. Quaritch. L. G.

— Les souscripteurs de la *Henry Bradshaw Society* ont reçu en septembre 1927 deux nouveaux volumes portant tous les deux le millésime 1926 : 1° *The Benedictional of John Longlonde, Bishop of Lincoln*, édité par le Dr Reginald Maxwell Woolley (XV-80 p.), livre liturgique écrit pour l'évêque Longlonde et conservé au British Museum sous la cote Ms. Add. 21974 ; 2° le t. Ier de l'*Ordinale and Customary of the Benedictine Nuns of Barking Abbey*, comprenant le calendrier et le propre du temps, édité par J. B. L. Tolhurst (XII-164 p.), texte tiré du ms. 169 d' *University College* d'Oxford déposé à la Bodléienne, écrit à la demande de Sibille Gelton, abbesse de Barking, de 1394 à 1419.

L. G.

Digitized by Google

— Une communication du Professeur A. F. POLLARD au *Times* du 24 novembre 1927 nous apprend que la subvention fournie par le gouvernement à l'*Historical Manuscripts Commission*, qui était de £ 1,800 avant 1915 et qui avait été réduite à £ 200 pendant la guerre, vient d'être portée à £ 700, chiffre, selon lui, tout à fait insuffisant. L. G.

— *Cours et conférences.* — Le 5 décembre 1927, à la *Surveyors' Institution* de Westminster, *The Royal and Medieval Tombs in Westminster Abbey*, par M. LAWRENCE E. TANNER, l'un des conservateurs du monument.

A la seconde réunion annuelle de la société des Amis de la Bodléienne, qui s'est tenue le 9 décembre à la Bodléienne, Lord ERNLE a fait un pressant appel en faveur de la Société, qui, pour les transformations et agrandissements urgents de la bibliothèque, a besoin d'espace et de fonds.

Le 12 décembre, la *lecture* annuelle d'archéologie biblique, fondée en 1907 pour honorer la mémoire de Léopold Schweich, de Paris, a été donnée par le prévôt d'Eton, le Dr M. R. JAMES, qui a parlé de *The Apocalypse in Art.*

Le sujet de la leçon inaugurale donnée à *University College* de Londres le 19 janvier par le nouveau professeur d'histoire d'Angleterre, J. E. NEALE, était *The Study of Elizabethan History.*

Parmi les autres *lectures* publiques données au même collège pendant le second trimestre de l'année académique 1927-1928, signalons la suite des leçons de Miss M. S. WEST sur *The Literary and Historical Study of the Bible*, qui s'est occupée des Évangiles le 16 janvier, des autres livres du Nouveau Testament, le 17 et de l'Ancien Testament, le 20, et, en outre : *La Lirica del Paradiso* (*Barlow Lectures on Dante*), par le Dr CAMILLO PELLIZZI (18 janvier) ; *The Carbonari*, par le Prof. EDMUND G. GARDNER (2 février) ; *Relics of Monastic London*, par le Prof. PERCY FLEMMING (9 février).

Le 21e rapport annuel de l'*Historical Association* (Londres, 1927) nous apprend que les sujets suivants rentrant dans le programme de cette Revue ont été traités dans les conférences données dans les différentes branches de l'Association du 1er juillet 1926 au 30 juin 1927 : à Bangor, *Education in Pre-Norman Days* par le Chan. J. FISHER ; *Hywel Dda* (T. P. ELLIS) ; à Bath, *Somerset in History and Legend* (F. RICHARDS) ; *The Life and Literary Works of St Aldhelm* (Dom ETHELBERT HORNE) ; *Some Notable Bishops of Bath and Wells* (D. LEE PITCAIRN) ; à Bexhill-on-Sea, *England in the Middle Ages* (Miss M. R. DACOMBE) ; *England's Part in the Crusades* (ERIC DEUCHARS) ; *Churches in the thirteenth, fourteenth and fifteenth Centuries* (LEONARD HODSON) ; *Mediaevel Guilds* (Mme BAINES) ; *Monks and Friars in the Middle Ages* (F. E. POULTON) ; à Birmingham, *The Will of John Haddon, A picture of England on the Eve of the Reformation* (Miss M. DORMER HARRIS) ; à Brighton, *Religious Thought in England a Hundred Years ago* (Dr R. J. CAMPBELL) ; *St Paul's* (T. STEVENS ALLEN) ; à Bristol, *Wilberforce and the Evangelical Movement* (GODFREY ELTON) ; à Bury (Lancs), *The Franciscans in England* (A. G. LITTLE) ; *The Times of St Francis* (STRANGEWAYS) ; à Cantorbéry, *Archbishop Parker* (Dr MASON) ; à Carlisle, *Church and State in the Fourth Century* (Chan. H. N. BATE) ; *Mediaeval Architects*, par le Prof. A. HAMILTON THOMPSON, qui a parlé sur le même sujet à Huddersfield ; à Coventry, *A Thirteenth Century Architect*, par le même ; *The Worship of Rulers in Antiquity* (G. H. STEVENSON) ; à East Ham, *Joan of Arc* (Miss MAUDE ROYDEN) ; *Erasmus* (ELLIOTT BINNS) ; *Monk and Serf* (A. ROGDEN) ; à Exeter, *Disorders and Discipline in Mediaeval Oxford* (H. WY-

Digitized by Google

LIE) ; *St Francis of Assisi* par A. G. LITTLE, qui a parlé sur le même sujet à Leeds ; à St Albans, *St Francis of Assisi* (Chan. MAYHEW) ; à Hull, *The Parson, the Schoolmaster and the Governess in the Novel of the Eighteenth Century* (Miss PEARSON) ; *Archaeology in the Service of History*, par le Prof. HAMILTON THOMPSON qui, a parlé sur le même sujet à Leeds ; à la branche du N. Kent, *St Francis and his place in History* (Miss DYMOND) ; *The Priory of Tonbridge and its Educational Link with Tonbridge School* (TATTERSHALL DODD) ; à Leicester, *The Right of Sanctuary in the Middle Ages* (Chan. R. J. STURDEE) ; à Lincoln, *Guild in the Middle Ages* (W. J. BALDWIN) ; *English Village Life*, par le Chan. C. W. FOSTER, qui a donné la même conférence à Peterborough ; à Nottingham, *The Closing Days of Leston Priory* (H. GREEN) ; à Portsmouth, *Monks and Monasteries* (G. N. CLARK) ; à Salisbury, *The Franciscan and Dominican Friars in Wilts and Dorset* (Chan. FLETCHER) ; *Old Sarum, the Results of its Excavation* (STEVENS) ; à Southampton, *The Winchester Cathedral Cartulary* (Chan. A. W. GOODMAN) ; à la branche du Staffordshire (North), *Three Shrines of Celtic Religion : Iona, Holy Isle and Lichfield* (MARK HUGHES) ; à Street et Glastonbury, *The Origins of Nonconformity* (Mrs SARAH CLARK) ; *Devotional Poetry* (LAURENCE HOUSMAN) ; à la branche du Surrey (West), *Research in Records* (HILARY JENKINSON) ; à Swindon, *Some Popish Plot Trials* (R. MITCHELL BANKS) ; à Torquay, *Bishop Phillpotts and Torquay* (R. J. E. BOGGIS) ; à Wolverhampton, *The Deans of Wolverhampton* (J. J. G. STOCKLEY). L. G.

— *Nominations.* — L'université de Cambridge a choisi comme délégués au congrès international des sciences historiques, qui doit se tenir à Oslo du 14 au 18 août, le Professeur ROSE, le Dr CLAPHAM, le Dr TEMPERLEY, le Professeur TREVELYAN et le Professeur ADCOCK. L. G.

— *Décès.* — Le 1er janvier 1928, le Rev. HERBERT TOM ANDREWS, professeur d'exégèse du Nouveau Testament aux *New* et *Hackney Colleges*. De 1895 à 1903 il enseigna l'histoire ecclésiastique et la théologie historique au collège de Cheshunt (Hertford).

Le 11 janvier 1928, Dom Paul SERRANT, O. S. B., âgé de 76 ans. Né à Candé (Maine et-Loire) en 1852, il entra à l'abbaye bénédictine de Farnborough, après avoir consacré de nombreuses années à l'enseignement comme prêtre séculier. Il s'était longtemps occupé de l'histoire de Jacques II, roi d'Angleterre, et de celle de l'abbé de Rancé, dont il avait réuni un grand nombre de lettres inédites. Il a publié *L'Abbé de Rancé et Bossuet* (1903) et donné plusieurs articles à la *Revue des questions historiques*, dont le dernier, paru en juillet et octobre 1926, est intitulé : *Seignelay et Bonrepaus, leurs rapports privés.*

Le 8 février, à Eastbourne, M. BAILEY SAUNDERS, âgé de 67 ans, qui s'est spécialement fait connaître par ses traductions anglaises de Schopenhauer et d'Harnack. On lui doit par ailleurs : *Professor Harnack and his Oxford critics* (1902). Il a collaboré à l'*Athenaeum* et au *Dictionary of National Biography*.

L. GOUGAUD, O. S. B.

Belgique

On accueillera avec reconnaissance le *Catalogue des manuscrits [du] Museum Plantin-Moretus* par J. DENUCÉ (Anvers, Veritas, 1927. In-8, 304 p.), qui intéresse à la fois la philologie latine et flamande ainsi que l'histoire ecclé-

Digitized by Google

siastique. Plantin et ses héritiers, les Moretus, possédaient une bibliothèque riche en fait de manuscrits d'œuvres classiques et d'œuvres religieuses, en vue de leurs éditions typographiques. Le nombre des mss répertoriés ici monte à 506 nos ; ils vont du IXe au XIXe siècle. Il est difficile de choisir ici quelques mss d'ordre ecclésiastique ; disons seulement que la moitié des codices sont des travaux de nature théologique (Pères de l'Église, scolastiques, traités théologiques des XIVe-XVIe siècles), des livres liturgiques (bréviaires et des livres d'heure illustrés), puis des opuscules littéraires (sermons, hymnes et méditations), etc. Contentons-nous de signaler le no 132, ms. du XVIe siècle, contenant un choix d'œuvres de Jean de Schoonhoven, puis un ms. du IXe siècle renfermant les hymnes de Sedulius et l'*Historia Evangelica* de Juvencus. Le catalogue de M. Denucé complète les listes provisoires de H. Stein et de Seymour de Ricci. On regrettera cependant que, dans ses renvois aux éditions, l'auteur ait négligé de mentionner les grandes collections modernes comme, p. ex., la Patrologie de Migne, etc.

H. N.

— L'*Inventaire des archives de l'Université de Louvain*, 1426-1797, *aux Archives Générales du royaume à Bruxelles*, par Henri DE VOGHT (dans *Inventaires des archives de la Belgique* publiés par ordre du gouvernement sous la direction de J. Cuvelier. Louvain, Uystpruyst, 1927. In-8, XLVII-586 p.), est une œuvre considérable, de longue haleine et élaborée avec soin. Les 6328 nos inventoriés ici ne représentent pas encore, comme on le sait, la totalité des papiers ayant jadis appartenus à l'université de Louvain ; il faut y joindre les archives brûlées en août 1914, puis celles conservées à Haaren (Hollande) et à l'évêché de Gand, inventoriées récemment par É. van Cauwenbergh et F. Claeys Bouúaert. Le fonds des archives du royaume peut se diviser comme suit : 1) administration centrale, 2) facultés, 3) collèges et fondations, 4) comités préposés au maintien et à l'exercice des privilèges académiques et 5) commission d'administration des biens de l'université supprimée (1797-1813). Malgré les lacunes, les séries essentielles d'archives sont bien fournies ; d'une manière générale cependant on constate l'absence de correspondances suivies soit du conseil académique soit des facultés. La correspondance doit être cherchée dans chacun des dossiers formés jadis. Sous la rubrique : la doctrine enseignée et les controverses (à la faculté de théologie) (nos 142-478) on trouve d'importants dossiers concernant la lutte contre le protestantisme de 1545 à 1619, la controverse au sujet de la grâce, le jansénisme et le quesnellisme, de 1587 à 1794, ainsi que le conflit avec le gouvernement autrichien touchant l'infaillibilité pontificale, etc. Cet inventaire permet d'étudier non seulement l'organisation de l'ancienne Alma Mater (facultés, collèges, communautés), mais aussi sa vie intellectuelle (professeurs, élèves, doctrines, bibliothèque, etc.). Il fournit aussi une documentation fort riche à l'histoire des communautés religieuses et à l'histoire topographique de Louvain. Une longue introduction (p. XI-XLVII) raconte les vicissitudes extraordinaires subies par les fonds dispersés des archives de Louvain.

H. N.

— Dom Paul PLANCHON-LASSERRE, moine de Solesmes, est l'auteur d'un nouvel album paléographique, en cours de publication depuis 1926 : *Écriture et enluminure de mss du IXe au XIIe siècle. Histoire et technique* (Abbaye de Solesmes et abbaye de St-André-Lophem ; Bruxelles, Impr. Phobel, S. A., 1927. In-4, 83 p. et 16 pl.). L'ouvrage se poursuivra par fascicules comprenant chacun

Digitized by Google

planches en couleurs, accompagnées de textes explicatifs ; autant que possible un fascicule paraîtra tous les six mois. Dans le commentaire, l'auteur expose le développement de l'écriture en s'arrêtant à certains types régionaux ; mais son attention est avant tout portée sur l'enluminure du IXe au XIIe siècle : style, école de Winchester, matériel et exécution par l'enlumineur. Dom Planchon cherche à faire imiter, de nos jours, ces anciennes enluminures, comme motifs de décoration ; son travail poursuit donc un double but, scientifique et pratique, ce qui peut présenter des inconvénients. Les mss reproduits en couleurs sont très beaux, mais ici surtout domine l'intention de fournir des modèles à utiliser ; ils proviennent des bibliothèques de Paris, Londres, St-Gall, Munich, Vienne, Milan, Bamberg, Darmstadt et Manchester (Rylands Library) ; la plupart des livres liturgiques de l'époque carolingienne et post-carolingienne y sont représentés. Le commentaire scientifique est un peu pauvre ; ainsi, pour des textes paléographiques et liturgiques aussi connus que le sacramentaire gélasien de St-Gall du VIIIe siècle, le psautier de St-Gall du IXe siècle, et l'évangéliaire de Lothaire Ier, on aurait désiré des descriptions plus étendues. L'œuvre, excellente dans son dessein, est donc à perfectionner. H. N.

— Signalons, dans les cahiers 3-4 du *Muséon*, 1927, t. XL, trois publications de texte, aussi soignées qu'intéressantes, relatives à la littérature athanasienne. Dans *Athanasiana syriaca* (p. 205-248), M. J. Lebon publie le texte syriaque, avec traduction française, d'un *Discours sur la virginité* contenu dans l'*Add.* 14607 du British Museum, fol. 115*b*-121*d*, et attribué par le ms. à saint Athanase. La pièce, estime M. L., est manifestement traduite d'un original grec, qui paraît bien remonter jusqu'au IVe siècle, et le contenu ne fournit aucun argument contre l'authenticité proposée par le titre ; S. Jérôme connaissait, de S. Athanase, un *De virginitate*, que E. von der Goltz a naguère identifié (1905), trop facilement, avec le *Λόγος σωτηρίας πρὸς τὴν παρθένον* que les anciens éditeurs des œuvres athanasiennes avaient rangé parmi les *dubia* ; aussi bien les *Add.* 14601, 14649 et 14650 du British Museum attribuent-ils un autre *De virginitate* à l'archevêque d'Alexandrie, et la littérature copte a-t-elle également conservé sous son nom des fragments traitant du même sujet. Autant de faits et d'observations, conclut M. L., qui appellent l'attention sur l'utilité qu'il y aurait à préparer une édition critique des œuvres de S. Athanase par l'établissement d'un Athanase syriaque et d'un Athanase copte, qui compléteraient heureusement l'Athanase arménien publié autrefois par les Mekhitharistes de Venise. — C'est un aspect tout nouveau de la question des lettres pseudo-clémentines que M. L. Th. Lefort découvre en éditant, avec traduction latine, un texte copte, mutilé à la fin, d'une pièce qui se donne comme l'*Epistola abbatis Athanasii archiepiscopi de conversatione congruente his qui continentur*, et qui n'est autre que la première pseudo-clémentine *De virginitate* : *Le* De virginitate *de S. Clément ou de S. Athanase?* (p. 249-264). Il s'agit du fragment 131, fol. 2-7, de la B. N. de Paris. M. L. en décrit les caractères paléographiques et remet aux patrologues le soin de reprendre dans son ensemble le problème littéraire. — Le troisième texte est une *Lettre de S. Athanase au sujet de l'amour et de la tempérance* (p. 265-292), que publie, avec traduction française, M. A. Van Lantschoot, d'après le ms. Or. 8802 du British Museum, fol. 1*r*-4*v*, du XIe-XIIe siècle. Le ms. est décrit, mais on laisse également de côté les questions littéraires, et notamment celle d'attribution, soulevées par le texte. R. Draguet.

Digitized by Google

— Dans les *Analecta Bollandiana* (1927, t. XLV, p. 225-261), sous le titre : *Il sogno presago della madre incinta nella letteratura medievale e antica*, Mgr Fr. Lanzoni étudie la diffusion et l'origine de ce thème littéraire. Celui-ci se rencontre sous différentes formes, dans la plupart des littératures de l'Occident et de l'Orient. Ici, il se présente primitivement comme un effort de l'imagination populaire qui cherche à rattacher les grands hommes à une origine mystérieuse et céleste et qui les fait naître de femmes rendues mères par des causes surnaturelles. De l'Orient il aurait été importé en Occident ; il y aurait trouvé, dans l'hagiographie, une vogue extraordinaire grâce à l'influence des moines irlandais. A. D. M.

— H. Heyman, de l'abbaye de Berne (Hollande), termine son examen sur les origines des coutumiers de Prémontré : *Untersuchungen über die Praemonstratensergewohnheiten* (*Analecta Praemonstratensia*, 1928, t. IV, p. 5-29), dont nous avons déjà parlé (RHE. 1927, t. XXIII, p. 401). La comparaison entre le texte du coutumier de Prémontré, édité d'abord par dom Martène, ensuite par R. van Waefelghem, et les *consuetudines* de Cîteaux amène l'auteur à affirmer que le texte publié par van Waefelghem représente la version la plus ancienne connue mais non la version primitive de Prémontré. Celle-ci doit beaucoup à Cîteaux et à Cluny ; ces emprunts se résument comme suit en prenant pour base les 82 chapitres des *consuetudines norbertines* : viennent de Cîteaux, les chap. 1-19 et 32-45 ; de la *charta caritatis* de Cîteaux, les chap. 21-31 et 43 ; puis 47-49 et 63-73 ; dérivent de Hirsau (c'est-à-dire de Cluny) les chap. 4, 8, 11, 14, 54-59 ; sont purement norbertins les chap. 75-82 (texte primitif), puis 20, 46, 50-52, 61-62, 74 (additions postérieures). En groupant maintenant ces chapitres par ordre de matières on distingue cinq rubriques distinctes : 1) état interne des abbayes : chap. 1-19, 32-45 ; 2) rapports avec l'ordre : 21-31 ; 3) frères convers : 47-49, 63-73 ; 4) code disciplinaire : 53-60 et 5) sœurs norbertines : 75-82. Enfin l'auteur écarte, à juste titre, la supposition que c'est à la suite de son séjour à l'abbaye de Rolduc que S. Norbert aurait eu l'idée de joindre aux monastères de son ordre des annexes réservées aux femmes ; il n'en est probablement rien, S. Norbert ayant été, dès le début, à l'encontre de S. Bernard, partisan d'attacher des couvents de femmes aux monastères d'hommes. Mais le chapitre relatif aux sœurs norbertines ne figure déjà plus dans la codification publiée par Martène ; une évolution en sens opposé s'était donc accomplie lors de sa rédaction. H. N.

— En annexe aux *Analecta Praemonstratensia*, A. Erens, de Tongerloo, compte publier les chartes de l'ancienne abbaye des Norbertines d'Oosterhout (Pays-Bas) : *De oorkonden van het Norbertinessenklooster St-Catharinadaal te Breda-Oosterhout*. Le texte sera emprunté aux originaux ainsi qu'aux trois cartulaires de l'abbaye de Tongerloo ; les actes vont du XIIIe siècle à l'année 1501. H. N.

— Pour contribution à l'histoire du chemin de la croix, le R. P. Anastase Van den Wyngaert, O. F. M., publie un texte néerlandais du XVe siècle (*Een merkwaardige Nederlandsche Kruiswegoefening uit de* XVe *eeuw*, dans *Ons geestelijk erf*, 1928, t. II, p. 10-41). L'auteur anonyme de ce chemin de la croix doit être franciscain, le ms. qui repose maintenant à la bibliothèque des PP. Franciscains de Saint-Trond viendrait du couvent voisin de Luciadal. Le R. P. montre que ce texte a exercé une influence marquée sur le chemin de la croix

Digitized by Google

de Bethlem, qui lui-même est à la source de Jean Pascha et d'Andrichomius (XVIe siècle) qu'on tient pour les pères de la forme moderne de cette dévotion. Ce morceau anonyme présente de plus une valeur littéraire et philologique remarquable. P. DEBONGNIE.

— M. G. DES MAREZ vient de publier, dans le *Bulletin de la Commission royale des anciennes lois et ordonnances de Belgique*, t. XII, p. 210-456 (Braine-l'Alleud. R. Berger, 1927), un travail très original : *Le droit privé à Ypres au* XIIIe *siècle*. Il comporte l'édition de nombreux textes diplomatiques, groupés sous les rubriques suivantes : contrats, louage, donation, succession, indivision, tutelle, procuration, arbitrage, prêt, gage, contrats divers, etc. Comme les cartulaires de nos anciennes communautés religieuses renferment un nombre considérable de chartes de cette nature, il faut savoir gré à M. des Marez d'avoir publié ces pièces in-extenso et de les avoir interprétées avec une sagacité remarquable. Quelques actes nous intéressent d'ailleurs directement, tels ceux qui concernent les donations sous ses diverses formes : donation simple, donation pieuse et donation avec effet au décès du donateur ou du donataire. Les auteurs de monographies paroissiales des Flandres, utilisant des cartulaires, feront bien de recourir au commentaire de M. des Marez, très clair, malgré sa brièveté. H. N.

— Le livre récent du Dr S. ULLMANN, d'Anvers : *Histoire des Juifs en Belgique jusqu'au* XVIIIe *siècle* (*Notes et documents*) (Anvers, Delplace et Koch, [1927]. In-8, 93 p.), ne constitue qu'un ensemble de notes sur les Juifs à Tournai, Huy, Liége, Malines, Bruxelles, Louvain, Anvers et Arras, principalement au moyen âge. Mais la documentation est très inégale : si les archives ont été consultées çà et là, la littérature contemporaine n'est presque pas utilisée, en dehors de l'étude d'Ouverleaux. Parmi les pièces justificatives, on trouve des édits de Charles-Quint, une requête intéressante du magistrat d'Anvers touchant les nouveaux chrétiens de cette ville au XVIe siècle, etc. Concernant le miracle des hosties de Bruxelles en 1370, il y avait lieu de citer le travail capital du P. Browe, S. J. : *Die Hostienschändungen der Juden im M. A.*, paru récemment dans la *Römische Quartalschrift*, 1926, t. XXXIV, p. 167-198. H. N.

— La *Nouvelle Revue théologique* (1927, t. LIV), contient deux aperçus historiques qui résument et mettent au point des questions récemment agitées. P. 742-771 : *La « dévotion moderne »*, par le P. E. DE SCHAEPDRIJVER, S. J., examine, en s'aidant des études les plus récentes, les origines et la nature de la « dévotion moderne », ainsi que son influence sur la Réforme protestante. L'initiateur de la *devotio moderna* est Gérard Groot ; ses propagateurs sont à la fois les chanoines réguliers de la congrégation de Windesheim et les Frères de la Vie commune, chaque groupe ayant sa caractéristique propre très prononcée, de la fin du XIVe au début du XVIe siècle. Mais il est difficile de définir exactement l'essence de la dévotion moderne : celle-ci se présente comme un heureux mélange *sui generis* de tendances vers la vie contemplative et de tendances vers la vie active. Le résumé du P. de Schaepdrijver fait saisir l'étendue du chemin parcouru, depuis les études d'Acquoy et van Otterloo, antérieures à 1880, jusqu'aux plus récentes recherches entreprises à Louvain par Groult et Debongnie. A notre avis, bien des points de vue erronés restent à rectifier et des situations obscures à éclaircir. — Le travail du P. É. DE MOREAU : *Luther et l'université de Louvain* (p. 401-435), bien que de vulgarisation, a néanmoins le mérite d'être fondé sur un examen critique

Digitized by Google

des textes et même de contenir des vues personnelles sur la question. A l'université de Louvain revient indubitablement l'honneur d'avoir dénoncé et censuré la première (le 7 novembre 1519) les erreurs dogmatiques de Luther, devançant et inspirant l'université de Cologne (1519), la curie romaine (bulle *Exsurge* de 1520) et l'université de Paris (avril 1521). Le P. de Moreau résume ici finement les rapports entre les condamnations de Louvain (rédactions A et B) et la bulle de Léon X (divergences de vue avec A. Renaudet). Après cette date se multiplient les écrits polémiques et les pamphlets dirigés contre Luther, à la rédaction desquels prennent part, tout en se plaçant à des points de vue différents, Érasme et les professeurs de Louvain, Latomus, Driedo et Eustache de Sichem. Tout en se montrant sévères vis-à-vis de Luther, ces derniers prirent une attitude assez tolérante en ce qui concerne l'application des placards d'hérésie et les livres d'Érasme (ce n'est qu'en 1558 que fut censuré un de ses livres) ; de plus, ils blâmèrent auprès de Philippe II la conduite du duc d'Albe. Comme moyens de défense populaire contre l'hérésie, l'université de Louvain appuya de toutes ses forces l'œuvre de l'index des livres prohibés, la reconstitution du texte de la Vulgate et, enfin, l'imposition du serment d'orthodoxie aux professeurs et élèves de son *Studium generale*. Pour clôturer cette longue lutte, le professeur Ruard Tapper entreprit la réfutation du luthéranisme ; ce travail servit de base à la rédaction des XXXII propositions catholiques, que l'université de Louvain, en accord complet avec Charles-Quint, opposa, en 1544, aux théories de Luther. H. N.

— Dom U. Berlière a fait imprimer sa conférence donnée à Liége le 31 mai 1927 à l'occasion du troisième centenaire de la fondation des bénédictines de Paix-Notre-Dame : *Le renouveau bénédictin dans la première moitié du* XVII*e siècle* (Gembloux, J. Duculot, 1927. In 8, 16 p.). Il groupe quelques données intéressantes sur la vie bénédictine en Belgique en ce XVII*e* siècle qu'on a pu appeler en France « siècle des grandes abbesses, femmes énergiques et généreuses, sachant allier la distinction des manières à une culture littéraire et théologique vraiment remarquable ». Le mouvement de réforme au sein de l'ordre bénédictin commence en Lorraine en 1598 ; d'autre part, une semblable tendance se manifesta à la même époque à Douai au monastère de Paix-Notre-Dame, sous l'influence de bénédictines anglaises. Dès lors, on vit une suite de colonies religieuses essaimer de Douai : en 1613 la maison de Namur est fondée ; Namur à son tour donne naissance à la maison de Liége en 1627 ; enfin la réforme douaisienne de Madame de Werquigneul se propagea en Flandre, en Artois et en Hainaut ; citons pour la Flandre : Ste-Godelieve de Bruges, en 1623, et Hunneghem, à Grammont, en 1624. L'article de dom Berlière montre bien la généalogie de ces maisons bénédictines. H. N.

— Dans les *Verslagen en Mededeelingen der Kon. Vlaamsche Academie* (1927, p. 900-978), M. J. Muyldermans donne de précieuses indications bio-bibliographiques sur deux religieux de Tongerloo (*Van twee Norbertijnen van Tongerloo in de* XVII*e eeuw*), D. Mudzaerts (1578-1635) et J. L. van Craywinckel (1609-1679), dont l'un fut historien et l'autre surtout écrivain ascétique. Mudzaerts, né à Tilbourg, a laissé une *Generale Kerckelijcke Historie* (publié en 2 vol. in-fol. en 1612 et 1624), immense compilation, débutant à la création du monde, conçue dans un but apologétique et rédigée dans le ton de la polémique religieuse de l'époque, et *Het leven van den H. Norbertus*. Van Craywinckel, de Lierre, a été un écrivain très fécond qui composa, en prose et en vers, des livres de médi-

Digitized by Google

tation et des ouvrages hagiographiques. Le jugement que Reusens portait sur cet auteur (*Biogr. Nat.*, t. IV, col. 493) ne semble pas devoir être réformé essentiellement. H. N.

— Le gros volume : *Correspondance de la cour d'Espagne sur les affaires des Pays-Bas au* XVIIe *siècle*, Recueil commencé par H. LONCHAY et continué par J. CUVELIER avec la collaboration de J. LEFÈVRE, est le tome second des *Précis de la correspondance de Philippe IV avec l'Infante Isabelle* (Bruxelles, Hayez, 1927. In-4, XIV-798 p.). Il contient 2187 résumés de la correspondance secrète (en espagnol) de Philippe IV soit avec l'archiduchesse Isabelle, du 1er avril 1621 au 18 décembre 1638, soit avec de grands personnages du gouvernement espagnol à Bruxelles ; il donne aussi l'analyse des consultes du Conseil d'État à Madrid. Les éditeurs ont utilisé non seulement les archives d'Espagne mais aussi celles du Royaume, à Bruxelles (Secrétairerie d'État et de guerre. Manuscrits divers). Cet immense recueil donne l'impression que les questions religieuses ne jouaient plus aucun rôle aux Pays-Bas au début du XVIIe siècle, car presque jamais il n'en est question dans la correspondance secrète. Par contre, il aide admirablement à reconstituer le cadre historique des événements internationaux où la politique religieuse de l'Espagne est en jeu ; comme le fait remarquer M. Cuvelier, c'est « du fond du couvent qu'était devenu le palais de Bruxelles, qu'Isabelle eut à diriger le mouvement général contre le protestantisme ». L'introduction juge très sévèrement l'action des personnages espagnols qui jouèrent les premiers rôles et c'est avec raison que sont soulignées la faiblesse de Philippe IV et l'obstination coupable du duc d'Olivares, l'inspirateur de la politique espagnole, si néfaste pour la Belgique. H. N.

— Le livre du comte d'ARSCHOT DE SCHOONHOVEN : *Histoire d'une famille : Les d'Arschot de Schoonhoven* (1600-1926) (Bruxelles, Dewit, 1927. In-4, 232 p. et 39 pl.), renferme une foule de renseignements biographiques sur des personnages alliés à la famille d'Arschot et ayant fait partie des anciens chapitres nobles d'Andenne, de Nivelles et de Maubeuge ainsi que des chapitres de Susteren, Tongres et de St-Servais à Maestricht. Il donne aussi quelques détails typiques au sujet des difficultés d'admission au chapitre noble de Maubeuge au XVIIIe siècle (p. 126-128). H. N.

— L'historiographie religieuse de Bruxelles s'est enrichie récemment de diverses études ; aux travaux déjà signalés de MM. Maere et Velge sur la collégiale Ste-Gudule et de M. Van Tichelen sur l'église N.-D. du Bon Secours, il faut ajouter la publication de M. BOECKX sur *Notre-Dame de la Chapelle à Bruxelles* (Bruxelles, 1928. In-8, 320 p., ill., Fr. 25). L'auteur a dépouillé toutes les archives inédites concernant le sujet ; aussi sa synthèse est-elle riche en aperçus nouveaux sur le passé de la seconde paroisse de Bruxelles. La première partie du volume est consacrée à l'histoire de la prévôté bénédictine, fondée en 1134 par l'abbaye du St-Sépulchre de Cambrai, et de la paroisse créée en 1210 ; les chapitres consacrés à l'histoire des dévotions et du culte méritent de retenir l'attention. Il eût été souhaitable que les faits fussent mieux groupés suivant les cadres habituels d'histoire générale et spéciale. L'étude archéologique de l'église est traitée dans la seconde partie. Après la collégiale Ste-Gudule, l'église de la Chapelle est la plus intéressante de Bruxelles par son histoire archi-

Digitized by Google

tecturale. Le chœur, le transept et la tour centrale datent du début du XIIIe siècle, tandis que la chapelle de la Ste-Croix et quelques murs révèlent le XIIe siècle ; les nefs remontent au XVe et la tour au début du siècle suivant. Les déductions que fait l'auteur pour reconstituer l'église primitive, ne paraissent pas péremptoires ; on regrettera l'absence d'un bon plan terrier. L'auteur ne cherche pas à rattacher son église à des édifices apparentés ou à une école d'architecture. La description du mobilier aurait gagné à être plus précise. Malgré ces lacunes l'ouvrage de M. Boeckx constitue une synthèse originale : on souhaiterait en posséder de semblables pour d'autres églises de Bruxelles. J. LAVALLEYE.

— M. R. DUBOIS publie, dans les *Annales du Cercle hutois des Sciences et Beaux-Arts* (1927, t. XXI, p. 79-325, ill.), un *Essai d'iconographie hutoise ou description des vues, plans, portraits et médailles relatifs à la ville de Huy ainsi qu'aux châteaux et maisons religieuses des environs.* Cet inventaire comprend 313 numéros auxquels il faut ajouter la nomenclature de dessins et aquarelles uniques appartenant à des collections privées. La première estampe concernant la cité mosane remonte à 1574 ; l'auteur arrête son catalogue à l'année 1900. Chaque notice comporte la date de parution de la gravure, du portrait ou de la médaille, le titre exact, la description, le lieu de conservation ou le volume dans lequel la vue a été publiée, les dimensions. Une table des noms des artistes et des sujets représentés rend pratique le maniement de ce précieux travail.

J. LAVALLEYE.

— M. E. J. SOIL DE MORIAMÉ a publié le t. VI de l'*Inventaire des objets d'art et d'antiquité* de la province de Hainaut ; c'est le IIe pour l'arrondissement administratif de Soignies, le Ier consacré à l'arrondissement judiciaire de Mons (Charleroi, Impr. Provinciale, 1927. In-8, 280 p. et fig.). Les mobiliers décrits les plus remarquables sont ceux des églises paroissiales de Soignies, de Braine-le-Comte, d'Horrues et d'Enghien, de l'église des Capucins et de la chapelle du château à Enghien. Les descriptions, même pour les œuvres considérables moins connues : jubés, retables, etc., sont fort sommaires ; la date assignée au objets est parfois inexacte. Signalons pour leur intérêt iconographique les statues de S. Vincent de Soignies, de S. Alexis, la barque de S. Julien et un curieux tableau du crucifiement (vers 1600 ?) sur lequel les bras de la croix se terminent par des mains. Mentionnons aussi le linteau en batière (vers 1200) de Saint-Vaast. R. M.

— Une vierge à la longue chevelure (*a cohazono*), en rapport avec la Vierge au temple, avec la Présentation au temple, et avec l'Immaculée Conception, était honorée dans la cathédrale de Milan. C'était, semble-t-il, une image votive, donnée par les Visconti vers 1388. Son culte se propagea dans divers pays, surtout dans les pays germaniques. M. M. ENGLISH a retrouvé ce culte dans plusieurs églises de la West-Flandre (*Oorsprong van de devotie tot O. L. Vrouw van Milanen in West-Vlaanderen* dans *Ann. de la Soc. d'Émulation*, Bruges, 1927, t. XLXX, 1-28 p., II pl.) R. M.

— A l'exposition de l'art flamand à Londres les tableaux d'une collection brugeoise, peu connue et de formation récente, avaient suscité la surprise, voire même la suspicion des connaisseurs. MM. G. HULIN DE LOO et ED. MICHEL lui auront rallié beaucoup de suffrages par le magnifique catalogue qu'ils viennent de lui consacrer (*Les peintures primitives des* XIVe-XVe *et* XVIe *siècles de la collec-*

Digitized by Google

tion Renders à Bruges. Londres, B. T. Batsford ; Bruges, Ch. Beyaert, 1927. In-4, 138 p. 25 pl. dont 6 en couleurs). M. Hulin en a écrit la préface, M. Michel les notices critiques. Signalons une peinture rhénane de Meister Wilhelm, un tableau franco-flamand d'inspiration siennoise, des œuvres de Van der Weyden, dont une appartenait depuis longtemps à une collection brugeoise, de Memling, etc. R. M.

— M. V. De Munter consacre une plaquette à *François Jacquin et son œuvre* (Louvain, R. Fonteyn, 1928. In-8, 32 p. et VI pl.). Il s'agit d'un peintre oublié, qui vécut de 1756 à 1826, et qui a laissé de nombreux portraits, en particulier, de personnages louvanistes. Il a exécuté aussi quelques peintures religieuses. R. M.

— L'université de Louvain célébrait, en juin dernier, par de solennelles manifestations, le Ve centenaire de sa fondation. En vue de perpétuer le souvenir de cet anniversaire, le Conseil rectoral décida d'ériger un monument scientifique qui en retracerait les fastes. M. Van der Essen reçut la mission de recueillir des mémoires et de diriger la publication. Ce recueil porte le titre : *L'Université de Louvain à travers cinq siècles*. Études historiques publiées avec une introduction par L. Van der Essen (Bruxelles, A. Lesigne, 1927. In-4, 310 p. et ill.). D'un format d'album et d'une exécution typographique très soignée, il contient une quarantaine de gravures, judicieusement choisies et finement exécutées. Ce sont des documents : charte de fondation, sceaux, cartes ou plans anciens de la ville ; des reproductions de locaux anciens et modernes ; des portraits de professeurs galerie de témoins attestant la vitalité presque ininterrompue du puissant *Studium* au cours de son existence.

Dans l'*Introduction*, M. Van der Essen retrace dans ses grandes lignes l'histoire de l'université, et montre que, nonobstant sa suppression temporaire pendant la Révolution, l'ère napoléonienne et le régime hollandais, elle est bien la continuatrice et l'héritière de l'ancien *Studium generale*. Le premier mémoire, dû à M. H. De Vocht, expose comment furent célébrés les trois premiers centenaires de 1526, 1626 et 1726 (*Les Jubilés de l'Université sous l'ancien régime*, p. 13-30). Le point culminant des solennités fut alors l'indulgence jubilaire et, si le premier centenaire sembla avoir été commémoré d'une manière assez modeste, le récit des fêtes de 1626 et de 1726, s'appuyant sur des documents d'une indiscutable autorité et reproduits in-extenso, laisse l'impression d'imposantes manifestations auxquelles s'associa la nation tout entière. — La seconde partie du XVIe siècle mit l'existence même de l'université en péril : aux désastres accumulés par la guerre, les inondations, la peste, qui vinrent simultanément l'éprouver, s'ajoutèrent des conflits d'ordre moral suscités par des ordres puissants ou des savants intéressés ; le nombre des étudiants diminua ; leur rendement intellectuel et leur valeur morale furent en déclin ; les privilèges obtenus par la faveur des papes et des princes furent près de sombrer. M. Fr. Camerlynck retrace les phases de cette angoissante crise (*L'Université de Louvain depuis le dernier quart du XVIe siècle jusqu'à la « Visite » des Archiducs Albert et Isabelle* (1575-1617), p. 31-64). Le développement de son sujet l'amène à faire connaître quelles furent au début du XVIIe siècle les relations de l'Université avec le magistrat de Louvain, le gouvernement central, Rome et le nonce. — Les professeurs de l'ancienne faculté de droit, dont on a retrouvé la physionomie dans les notes du regretté V. Brants (*Notices sur quelques*

Digitized by Google

professeurs de l'ancienne Université de Louvain, p. 65-97), sont Gudelin (1530-1619), Fr. Van den Zype (1578 ? - 1650), jurisconsultes, et Nicolas de Vernulz, publiciste (1583-1649). C'est moins leurs personnes que leur activité intellectuelle que décrit l'auteur, se méfiant ostensiblement de prendre le ton et la partialité des panégyristes. — Une étude moins étendue du R. P. Pl. Lefèvre, archiviste aux Archives générales du Royaume (*Un Conflit entre la faculté des arts et l'abbaye de Saint-Michel à Anvers à propos de l'enseignement de la Philosophie*, p. 99-105), nous met en contact avec le privilège du monopole de l'enseignement supérieur que le *Studium* de Louvain défendait avec un soin jaloux. — Les Halles de Louvain, incendiées en 1914, ont toujours été en connexion intime avec le *Studium generale* de la vieille cité brabançonne ; elles sont devenues comme le cœur de cette institution cinq fois séculaire. Il était opportun d'en retracer l'histoire si unie à celle de l'Université. M. H. De Vocht (*Les Halles de Louvain et leur acquisition par l'Université*, p. 107-120) décrit les efforts multiples qu'ont occasionnés leur acquisition, leur conservation, leur adaptation à leur destination nouvelle ; il expose leurs joies et leurs épreuves, les conflits qu'elles suscitèrent ou dont elle furent le théâtre, la vie universitaire qui s'y déroula. Programme varié qu'il développe en se basant sur des sources inédites. — Nous voudrions donner une analyse du mémoire étendu et très fourni de M. Van der Essen (*Les tribulations de l'Université de Louvain pendant les guerres de Louis XIV en Belgique* (1684-1713), p. 121-201) ; nous ne pouvons qu'en indiquer les sommets. Le savant auteur aborde les régions encore inexplorées de l'histoire de l'université. Les historiens se sont contentés d'en retracer les triomphes ou de narrer ses luttes pour la cause de ses libertés ; ils furent moins attirés par la fin du XVIIe et l'aurore du XVIIIe siècle, marquées par une profonde décadence. Faut-il attribuer celle-ci à l'incapacité des chefs, à l'inaptitude du corps professoral, à l'esprit d'indiscipline des étudiants, ou faut-il en imputer la responsabilité aux événements politiques de l'époque, tel est le problème posé par l'auteur. La solution permet d'exposer en dix chapitres les guerres du temps, la situation créée par les occupations militaires en général et à Louvain en particulier, les désordres provoqués par les armées et leur contrecoup sur la vie intellectuelle des étudiants, les dangers auxquels étaient soumises leur vertu et leur foi, la condition des étudiants appartenant à des pays ennemis, le sort des privilèges de l'université, la situation financière et l'activité intellectuelle pendant les guerres. De son enquête très minutieuse, l'auteur croit pouvoir tirer cette conclusion : « Si l'université de Louvain accuse, au début du XVIIIe siècle, une décadence indéniable, on ne pourra plus oublier, après l'étude que nous en avons faite, la part certaine et considérable que les guerres de Louis XIV en Belgique ont eue dans l'origine de cette situation. » — Dès avant le XVIIIe siècle, l'université comptait des compétences en droit public, mais n'avait pourtant pour cette matière aucun enseignement organisé. Ce fut en 1723 que, sous la poussée de l'opinion, fut établie la première chaire. La chose ne fut pas aisée : d'un coté les exigences gouvernementales parfois hostiles, d'un autre, l'obstination et l'étroitesse d'esprit du corps académique, provoquèrent des défiances mutuelles qui entravèrent la marche régulière de cet enseignement. Tel est le sujet traité par M. Ch. Terlinden, dans *Les avatars de la chaire de droit public à l'université de Louvain au XVIIIe siècle* (p. 203-234). L'auteur nous en fait connaître quelques professeurs et leurs doctrines ainsi que les vacances que connut à plusieurs reprises cet enseignement.

Le mémorial comprend aussi des inventaires. Ils sont destinés à faire connai-

Digitized by Google

tre des documents encore inexplorés et à ouvrir des horizons nouveaux aux jeunes travailleurs. 1° « *Le Fonds Van de Velde* » *à la bibliothèque de l'université, incendié en août*, 1914 par M. H. De Vocht ; 2° *Inventaire d'un fonds d'Archives de l'ancienne université de Louvain, conservé au séminaire diocésain de Bois-le-Duc à Haaren* (*Brabant septentrional*), par M. É. Van Cauwenbergh ; 3° *Inventaire de documents relatifs à l'ancienne université de Louvain* (*faculté de théologie*) *conservés au grand séminaire de Gand*, par M. F. Claeys Bouûaert, professeur au dit séminaire.

Nous regrettons devoir restreindre en des limites si étroites l'analyse de ces belles études concernant l'université de Louvain. Elles laissent une impression de confiance en la durée de son rayonnement scientifique, puissante garantie pour la foi et le progrès de la patrie belge. P. Demeuldre.

— Lors des fêtes du cinq centième anniversaire de sa fondation, l'université de Louvain avait réservé une place d'honneur à sa patronne, Notre-Dame de Louvain, *Sedes Sapientiae*. M. le professeur L. Van der Essen a écrit l'histoire de *Notre-Dame de Saint-Pierre* (*Louvain*) « *Siège de la Sagesse* » (1129-1927) (Louvain, J. Peeters, 1927. In-8, 139 p. et pl.). Grâce à des recherches patientes et méthodiques, il a réuni un dossier suffisamment complet pour établir cette histoire sur un fondement solide, et a pu rectifier certaines assertions peu exactes de ceux qui l'avaient étudiée avant lui. Il nous fait connaître la statue elle-même, son âge, ses caractères archéologiques ; il décrit le culte qui lui fut rendu dans l'église St-Pierre par des fondations et par diverses pratiques de dévotion ; il étudie la procession en son honneur et l'*ommegang* qui s'y ajouta ; il nous parle de l'office et de la messe qui furent composés à Louvain à la gloire de la Vierge, et relate les circonstances qui la firent considérer comme protectrice de la cité et de l'université. Si l'abondance des renseignements, condensés en 138 pages, rend l'exposé un peu compact, sa lecture pourtant ne cesse pas d'être attachante. Ce livre n'est pas seulement savant et objectif, il porte aussi à partager avec son auteur un amour sincère pour l'université et sa patronne. P. Demeuldre.

— M. le chanoine A. Versteylen, O. Praem., professeur d'histoire ecclésiastique à l'abbaye de Parc, vient de publier les *Tables générales de la Revue d'histoire ecclésiastique* t. I (1900) - XXII (1926) (Louvain, Revue d'histoire ecclésiastique, 1928. In-8, x-390 p. Fr. 75 et 80). Ces tables comprennent les noms des collaborateurs, les listes complètes, par ordre alphabétique, des articles, des comptes rendus et des notices bibliographiques, la synthèse de toutes les nouvelles scientifiques données dans la chronique, enfin, une table systématique dressée d'après le plan de la « Bibliographie de la RHE ». Nul doute qu'elles aideront à mieux connaître et à utiliser plus rapidement la riche documentation que renferment ces vingt-deux volumes de la RHE. Qu'on nous permette de citer quelques chiffres. De 1900 à 1926, la RHE a publié 227 articles originaux et 8789 comptes rendus ou notices bibliographiques ; en outre, elle a signalé, dans la Chronique, — nous donnons des chiffres approximatifs, — des renseignements touchant 70 musées, 50 expositions, 150 découvertes archéologiques, 50 dépôts d'archives, 100 bibliothèques, 460 sociétés savantes, et 150 universités et institutions d'enseignement supérieur ou de recherches scientifiques, 390 collections savantes, 800 périodiques ; enfin, elle a donné aussi environ 2300 notices nécrologiques. Les articles, les comptes rendus et les

Digitized by Google

notices bibliographiques se rapportent à toutes les périodes et aux aspects les plus variés de l'histoire de l'Église dans tous les pays. Les nouvelles concernent toutes les manifestations de la vie scientifique. Par son patient labeur, M. Versteylen a rendu un grand service à nos lecteurs ; nous lui en exprimons ici nos vifs remercîments.

— *Université de Louvain. Cours et conférences.* — M. Augustin FLICHE, professeur d'histoire à l'université de Montpellier, a donné, en décembre 1927, une conférence sur *Avignon sous les papes* et une série de six cours sur *La lutte entre le sacerdoce et l'empire,* de la mort de Grégoire VII au concordat de Worms. — M. Louis BRÉHIER, de l'université de Clermont-Ferrand, a donné, en mars 1928, six conférences sur *Les visions apocalyptiques dans l'art byzantin, La renaissance des Paléologues dans les domaines intellectuel et artistique, Les miniatures des homélies du moine Jacques et le théâtre religieux à Byzance.*

Grâce à une donation de M. le baron Descamps, professeur à la faculté de droit, l'autorité académique a pu fonder une chaire de missiologie et d'histoire des missions. M. Georges GOYAU, de l'Académie française, et le P. CHARLES, professeur au collège théologique de la Compagnie de Jésus à Louvain, ont donné, chacun, six conférences, le premier sur *Grégoire XVI et les missions,* le second sur *Les missions protestantes.*

— *Prix Helleputte-Schollaert.* — Sous ce titre, l'Association des *Vlaamsche Leergangen te Leuven* a créé un prix annuel d'environ 4.000 francs, à décerner dans les conditions suivantes : mémoire inédit et non encore récompensé ailleurs, composé en langue flamande, par un auteur belge, mettant en lumière l'influence des provinces belges dans le monde, dans les divers domaines de la philosophie, des sciences, du droit, de la sociologie, des beaux-arts, de la littérature, etc. et de la civilisation catholique. Dans ces cadres, la détermination ultérieure du sujet est libre. On peut s'attacher à la monographie d'une région, d'une ville, d'un personnage, pourvu que l'intérêt historique reste suffisant. Le prix sera décerné successivement, d'année en année, pour un travail concernant la région flamande (première année), la région wallonne (deuxième année) et l'ensemble du pays (troisième année). Les mémoires présentés pour le premier concours doivent parvenir, au plus tard le 31 décembre 1928, soit au président (prof. J. Sencie), soit au secrétaire (prof. E. Van Dievoet), à qui l'on peut s'adresser pour tous renseignements ultérieurs.

— *Décès.* — Le 17 janvier dernier est décédé, à l'âge de 57 ans, M. Karl HANQUET, professeur à l'université de Liége. Élève de G. Kurth, le regretté défunt s'était spécialisé dans l'étude de l'histoire religieuse au moyen âge. Ses principaux travaux sont : *Étude critique sur la chronique de St-Hubert dite Cantatorium* (1900) ; la *Chronique de St-Hubert* (1908) et le tome 1er des *Documents relatifs au Grand Schisme [en Belgique]* (1924). L'auteur avait réuni sur ce dernier sujet quantité de notes précieuses qui devraient être éditées ou tout au moins conservées. H. N.

— Le 7 janvier est mort à Bruxelles, M. Georges MACOIR, né le 23 février 1878, conservateur du musée royal d'armes et d'armures (Porte de Hal), secrétaire perpétuel de la Société royale d'archéologie de Bruxelles.

Le comte Th. DE RENESSE, gouverneur de la province de Limbourg, né à Gijgoven (Limbourg) le 14 décembre 1854, décédé à Schoonbeek le 22 décembre

Digitized by Google

1927, était l'auteur du *Dictionnaire des figures héraldiques* (Bruxelles, 1892-1903. 7 vol. in-8), ouvrage qui complète l'Armorial de Rietstap, en permettant de déterminer à quelle famille appartiennent telles armoiries.

Le 30 décembre 1927 est mort à Berchem (Anvers), M. F. Donnet, né à Anvers le 17 juillet 1856, secrétaire de l'Académie d'archéologie de Belgique et auteur de nombreux travaux sur l'archéologie et l'histoire de sa ville natale et de la Belgique. Citons sa collaboration à l'*Inventaire archéologique* de la province d'Anvers et son *Coup d'oeil sur l'histoire financière d'Anvers* (Anvers, 1927).

M. H. Kervyn de Lettenhove, né à S. Michel (Bruges) le 16 avril 1856, est mort à Bruxelles le 7 février 1928. Il fut l'organisateur de plusieurs expositions remarquables : des primitifs flamands (1902) et de la Toison d'or (1905) à Bruges, de l'art belge du xviie siècle (1907) à Bruxelles. Citons de lui : *La Toison d'Or. Notes sur l'institution et l'histoire de l'ordre* (Bruxelles, 1907) et *Les chefs-d'oeuvre d'art ancien à l'exposition de la Toison d'or à Bruges en* 1907 (Bruxelles, 1908). R. M.

Bulgarie

— Le tome IV de l'Annuaire de l'université de Sofia. VI. Faculté de théologie : *Godišnik na sofiiskija universitet.* VI. Bogoslovski fakultet (Sofia, Hudožnik, 1927. In-8, 378 p.) est presque exclusivement consacré à des questions d'histoire ecclésiastique. Dans *Istorija na blgarskija sinoden prevod na Biblijata* [Histoire de la traduction synodale de la Bible bulgare] (p. 1-58), M. I. S. Markovski détermine les caractéristiques de la traduction officielle de la Bible mise en circulation en 1925 et à l'établissement de laquelle un comité de spécialistes travaillait depuis 1900. Faite non sur les originaux, mais sur la version russe, cette traduction comprend tous les livres que renferme la Bible russe et vieille-slave, soit cinquante livres pour l'A. T. et 27 pour le N. T. ; seul le N. T. a été revu sur le texte grec. L'auteur rappelle à cette occasion l'histoire des premières traductions bulgares de la Bible : la version vieille-bulgare dérivant des travaux des SS. Cyrille et Méthode au ixe siècle, la revision qui en fut faite au xive s. par le patriarche de Trnovo, Euthyme, puis, enfin, après la longue période où la Bulgarie avait été privée de son indépendance politique, les versions faites en bulgare populaire moderne, à partir de 1823. — M. M. Posnov étudie *Monašestvoto prez* iv-ix *věkove* [Le monachisme du ive au ixe siècles] (p. 63-104). Il rappelle à grands traits l'histoire du monachisme en Orient et en Occident, relève le rôle joué par les moines d'Orient dans les luttes religieuses et l'indépendance dont ils firent souvent preuve dans leurs rapports avec l'empereur et le patriarche de Constantinople, et note les tendances pro-romaines de certains de leurs groupes. Pourquoi, se demande-t-il en terminant, le monachisme oriental, qui, jusqu'ici, a fui le monde, n'y rentrerait-il pas, à l'imitation du monachisme d'Occident, pour s'adonner à des œuvres de charité, d'éducation et d'apostolat ? — Dans son étude sur *Sardikiiskijat sbor i negovata kanoničeskaja deinost* [Le concile de Sardique et son activité canonique] (p. 105-109), M. M. Posnov résume l'histoire du concile de 343 ; il croit qu'il n'y a pas lieu d'enlever à ce synode la paternité des canons qui lui sont attribués. — M. K. Mijatev résume à grands traits *Monumentalnata živopis v drevna Blgarija* [La peinture des monuments dans la Bulgarie ancienne] (p. 131-150). Le contact intime des Bulgares

Digitized by Google

avec les artistes byzantins au temps de leur conversion, et plus encore au temps de la domination byzantine des XIe et XIIe siècles, firent disparaître les faibles traditions artistiques des anciens Bulgares. Peu à peu cependant, l'art bulgare se dégage des formes purement byzantines ; le mouvement, commencé au XIIIe siècle, atteint son apogée au XIVe dans l'art plus naturaliste des écoles dont on peut placer le centre à Trnovo et à Sofia. Au XVe siècle, l'école de Poganovo atteste l'existence d'un courant nouveau, orienté dans le sens de la Renaissance mais dont la conquête turque devait arrêter l'évolution. — Dans *Nĕkolko dumi za Homatianovija sbornik izdaden ot Pitra* [Quelques remarques sur le Recueil de Chomatian édité par Pitra] (p. 173-183), M. I. Snĕgarov redresse quelques erreurs d'attribution commises par Pitra, au tome VII de ses *Analecta sacra et classica*, en éditant le recueil de documents émanant de l'archevêché d'Ohrida au temps de Chomatian, qui occupa ce siège dans la première moitié du XIIIe siècle. — Dans *Hristos i Angelitĕ* [Le Christ et les Anges] (p. 185-218), M. N. N. Glubokovski étudie, d'après les livres de l'A. et du N. T., la position éminente qui convient au Christ par rapport aux Anges. — M. I. Snĕgarov consacre une étude remarquable à *Blgarskijat prvoučitel, Sv. Kliment Ohridski* [S. Clément d'Ohrida, premier apôtre de la Bulgarie] (p. 219-334), qui, on le sait, continua l'œuvre d'évangélisation des Slaves et resta fidèle à la liturgie slave des SS. Cyrille et Méthode après l'expulsion de Moravie des disciples de ceux-ci, en 885. M. S. relève l'importance exceptionnelle du saint pour l'histoire religieuse et culturelle de la Bulgarie, reconstitue d'après les sources les grandes lignes de sa vie, — il mourut le 27 juillet 916, — et fait une histoire sommaire du culte du saint en Bulgarie. — Sous le titre *Stari zapiski i nadpisi* [Vieux textes et notices] (p. 335-378), M. I. Goĭev, continuant un travail commencé en 1900 par E. Sprostranov (*Opis na rękopisitĕ v bibliotekata na Sv. Sinod* [Description des manuscrits de la bibliothèque du S. Synode], n° 1-157), décrit un certain nombre de documents manuscrits inédits de cette bibliothèque. La description, qui s'occupe des n° 158-233, sera continuée. R. Draguet.

— Le professeur V. N. Zlatarski vient de publier la seconde partie du t. I de son *Histoire de l'État bulgare au moyen âge* [en bulgare] (Sofia, 1927. XVI-843 p.). Ce travail, qui déjà est classique, embrasse les années 852-1018. Parmi les nombreux points d'histoire ecclésiastique qu'il aborde, citons le baptême des Bulgares, le concile de 869-870, la proclamation d'autonomie religieuse au temps du tsar Syméon et les rapports suivis entre Byzance et le royaume bulgare. Il est souhaitable de voir cet ouvrage capital traduit en français.

N. Gl.

Chine

— Faut-il attribuer à la funeste guerre civile, qui depuis plus d'un an désole la Chine presque entière, la pénurie d'ouvrages historiques de ces derniers temps ? Nous n'avons à annoncer que deux livres qui ont rapport à l'histoire de l'Église en Chine : J. M. Planchet, *Les Lazaristes à Suan hoa fou* (1783-1927) (Pékin, 1927. In-8, 185 p., nombreuses photographies et 2 cartes). Le district de Suan hoa fou a été détaché du vicariat de Pékin en 1926 pour devenir le vicariat apostolique de Suan hoa fou, confié à un clergé exclusivement indigène. A cette occasion, M. P. retrace l'histoire de la fondation tant de la mission que des postes

Digitized by Google

dépendants. Elle est complétée par de courtes notes biographiques de tous les Lazaristes étrangers ou indigènes qui ont desservi le district de Suan hoa fou depuis 1783. L'ouvrage a de bonnes tables onomastique et générale.

P. M. d'ELIA, *Catholic Native Episcopacy in China, being an outline of the formation and growth of the Chinese Catholic Clergy* (1300-1926). Shanghai. 1927. In-8, 107 p., avec illustrations. Pour faire comprendre la portée du grand événement historique de la création et de la consécration des six évêques chinois, le 28 oct. 1926, l'auteur montre le grand et long travail qui a préparé cet aboutissement. P. SCHILTZ.

Espagne

— Dans une conférence donnée au séminaire de Tortosa et publiée sous le titre : *Un aspecto interesante de la historiografia eclesiástica* (Tortosa, Correo de Tortosa, 1927. In-8, 57 p.), le Dr V. P. NADAL BELTRAN expose les nombreux problèmes que soulève l'histoire ecclésiastique en Espagne et les objections qu'on adresse souvent à la politique religieuse des gouvernants espagnols et à tous les historiens qui ont essayé de les défendre. Le Dr Nadal poursuit le but fort louable de provoquer, chez ses séminaristes et ses concitoyens, le désir de connaître et de faire connaître le passé religieux de son pays. Tous ceux qui ont exploré les richesses immenses des archives et des bibliothèques d'Espagne, souhaiteront que les paroles du Dr Nadal puissent susciter de nombreux historiens. A. D. M.

-- *La Ciudad di Dios*, revue bimensuelle qui avait atteint sa quarante-septième année, est devenue, à partir de janvier de cette année, un organe mensuel qui s'intitule *Religion y cultura*. R. D.

États-Unis d'Amérique

— Le libéralisme doctrinal qui se répand de plus en plus en Europe parmi les Églises réformées d'expression française, ne manque pas d'inquiéter nombre de protestants. En vue de rétablir la foi véritable, s'est formée l'« Union des Chrétiens Évangéliques », groupant un millier de protestants de langue française, pasteurs et simples fidèles. A la base de cette restauration doctrinale doit se placer la foi en la naissance surnaturelle et virginale du Sauveur. C'est à montrer la vérité de ce fait et son importance pour la foi chrétienne qu'un membre de l' *Union*, le Rev. W. H. GUTTON, consacre son article *The Virgin Birth of Our Lord*, dans *The Princeton Theological Review* (1927, t. XXV, p. 389-416). L'attente d'un Messie à venir sur terre par le moyen d'une naissance surnaturelle remplit tout l'A. T. D'un bout à l'autre, cette venue y est l'objet d'une révélation divine exprimée par les prophètes, symbolisée par le Temple, figure de la présence de Dieu sur terre et de l'Incarnation future ; déjà, d'ailleurs, les théophanies à forme humaine ouvraient naturellement la voie à une incarnation de la divinité. La foi et le culte absolus que vouèrent plus tard à Jésus des Juifs des plus fidèles à la Loi et au monothéisme, tels Siméon, Anne, saint Paul, ne peuvent se comprendre que s'ils voyaient en lui un être divin. Quant aux récits évangéliques de Mt. et de Lc., quoique indépendants l'un de l'autre, ils sont en parfait accord pour affirmer, entre autres choses, le caractère miraculeux de la

Digitized by Google

naissance du Christ réalisant les prophéties de l'A. T. D'autre part, ces écrits présentent toutes garanties d'authenticité et n'ont rien à craindre d'une comparaison avec les légendes païennes plus ou moins parallèles, mais toujours étranges, grotesques ou immorales. Mc. et Jo. n'ont pas les récits de la naissance virginale, mais les caractères qu'ils reconnaissent à Jésus et à son enseignement la supposent. Il en est de même pour les épîtres, qui avaient moins de raisons encore d'en parler. L'importance de la question ressort des conséquences qu'entraîne sa solution dans un sens négatif : rejet de la Bible comme autorité doctrinale ; négation de tout surnaturel dans la vie du Christ : divinité, parfaite sainteté (puisqu'il tombe sous les lois ordinaires de l'hérédité), œuvre rédemptrice (Jésus pécheur a besoin de rédemption), amour de Dieu pour les hommes (Il ne sacrifie plus son Fils). On regrette de trouver, à côté de pages originales, certaines affirmations étranges : d'après M. G., la définition du dogme de la médiation universelle de Marie équivaudrait à la « considérer officiellement comme une des personnes de la divinité » (p. 412). A. FAUX.

— Dans *The Second Coming of Christ in the Thessalonian Epistles* (*The Princeton Theological Review*, 1927, t. XXV, p. 444-456), M. EDGAR M. WILSON s'oppose à juste titre à la conception que se font de la seconde venue du Christ certains auteurs récents, se fondant surtout sur les épîtres aux Thessaloniciens. D'après M. Blackstone, I *Thess.* IV, 16-17 se rapporterait à une première étape de la parousie, la descente du Christ dans les nuées et l'union à Jésus des fidèles vivants ou morts ; au chap. V, il serait question de la parousie proprement dite, de la descente de Jésus des nuées sur terre ; ces deux phases de la venue du Christ seraient séparées par un intervalle plus ou moins long. Cette interprétation, remarque M. W., s'oppose au sens naturel du passage, comme à II *Thess.* I, 4 ss. qui suppose que des chrétiens seront encore sur terre lors de la parousie. Sans plus de raison, M. B., et avec lui M. Russell, retrouve la même distinction II *Thess.*, II, 1-2. Avec tous les exégètes, on doit voir dans les textes cités l'affirmation d'un seul et même fait se produisant tout entier au même temps.

A. FAUX.

— M. ST. ALBAN KITE étudie, dans *The Catholic Historical Review* (1927, t. VII, p. 480-496), *William Penn and the Catholic Church in America*. Après avoir rappelé ses origines, sa conversion au quakerisme, ses luttes pour la liberté religieuse, ses travaux de colonisation aux États-Unis, l'A. se demande quelle a été véritablement l'attitude de W. Penn par rapport au catholicisme. L'opposition très aiguë à l'Église romaine que manifestent certains de ses écrits n'exprime pas son sentiment profond ; c'est plutôt dans ses actes qu'il faut le chercher. Et ses actes, aussi bien en Angleterre qu'en Amérique où il veut la liberté religieuse pour quiconque porte le nom de chrétien, appellent sur sa mémoire la reconnaissance de tous les catholiques. A. FAUX.

— C'est une autobiographie que H. PRESERVED SMITH nous livre dans *The Heretic's Defense. A footnote to History* (New-York, Ch. Scribner's Sons, 1926. 130 p.). Il y raconte, d'une façon discrète, comment, dans ses études bibliques, il évolua du protestantisme orthodoxe à la critique libérale et moderniste. En 1891, il eut des démêlés avec l'autorité de l'Église presbytérienne, fut exclu de l'enseignement et encourut la suspense. Il fut admis plus tard comme professeur à la Meadville Theological School et à l'Union Theological Seminary. En retraçant les péripéties de sa propre carrière, Smith trouve l'occasion de dépeindre

Digitized by Google

l'évolution qu'ont subie de nombreux intellectuels protestants aux États-Unis.

A. D. M.

— Dans *The Catholic Historical Review* (1927, t. VII, N. S., p. 470-479), le R. P. F. E. TOURSCHER, O. S. A., consacre un article au *Catholic Historical Scholarship in the United States*. Le R. P. énumère et étudie brièvement les travaux des historiens catholiques les plus marquants des États-Unis, spécialement du Dr. O'Callaghan (*The History of the New Netherland* ; *Documentary History of the State of New York*), et de John Gilmar Shea (*The Discovery and Exploration of the Mississippi Valley* ; *History of Catholic Missions among the Indian Tribes of the United States* ; les 15 volumes de *The Library of American Linguistics* ; *The History of The Catholic Church in the United States*).

A. FAUX.

— Dans un rapport intitulé : *Productivity of Doctors of Philosophy in History* (*The American Historical Review*, 1927, t. XXXIII, p. 1-22), M. MARCUS W. JERNEGAN présente les résultats d'une enquête menée par un comité dépendant de l'*American Historical Association* auprès d'environ cinq cents docteurs en philosophie, section histoire, des États-Unis. L'enquête avait pour but de déterminer les causes de la déficience constatée dans l'activité scientifique des docteurs en histoire, 22 % seulement de ces gradués produisant de façon assez régulière des travaux personnels. Les causes de cet état de choses sont variées. La faculté de philosophie, groupant les études assez diverses autrefois comprises sous le nom général de « Arts et Sciences », accorde le doctorat, non à des hommes d'âge mûr ayant produit déjà quelque travail important, mais aux jeunes gens arrivés au terme de leurs études professionnelles. De plus, la formation de l'étudiant y est mal comprise, la recherche personnelle y étant sacrifiée pour une grande part à l'acquisition des connaissances, qui met beaucoup moins en jeu les facultés du travailleur. Devenus professeurs à leur tour, les jeunes docteurs voient la grosse part de leur temps prise par l'enseignement et par nombre de travaux professionnels supplémentaires ; ils ont aussi bientôt remarqué que, parmi les supérieurs d'établissements d'instruction, la moitié environ sont hostiles aux recherches personnelles et ne savent pas les récompenser. L'insuffisance des traitements les oblige à chercher des travaux d'à côté, et surtout empêche les travaux de recherches et leur publication. D'autre part, bon nombre de docteurs n'ayant conquis un grade que pour entrer plus facilement dans l'enseignement, se soucient peu du travail personnel ; parmi les autres, la plupart se laissent arrêter par le moindre obstacle, ou bien, poussés par des motifs qui n'ont rien de scientifique, cessent bientôt leurs travaux. Enfin, la pauvreté relative des bibliothèques et le peu d'estime qu'on accorde généralement aux États-Unis aux sciences sociales sont aussi préjudiciables aux études. Cette situation n'est pas sans remède. Les professeurs auront à cœur de développer parmi leurs élèves la passion de la recherche personnelle ; les supérieurs, de favoriser par tous moyens les professeurs plus aptes aux études personnelles. Les universités se montreront plus sévères pour l'accession aux grades supérieurs ; le doctorat pourrait se dédoubler : au degré inférieur, il signifierait simplement la capacité d'enseigner, tandis que le degré supérieur constaterait la valeur de l'étudiant au point de vue du travail de production ; de plus, les universités et collèges importants pourraient accorder à certains professeurs un horaire réduit. Enfin, une aide financière généreuse, et un sérieux effort

Digitized by Google

pour faire estimer la science du grand public favoriseraient grandement les travaux personnels. A. FAUX.

— *Publication.* — Le *Dictionary of Americana* de Sabin, arrivé à la lettre « Smi », avait cessé de paraître en 1892 ; il vient d'être continué par la publication d'un premier fascicule nouveau. A. FAUX.

— *Nominations.* — M. GEORGES VERNADSKY, de la faculté universitaire russe à Prague, est nommé assistant du professeur Rostovtzeff à la Yale University ; il s'occupera spécialement d'histoire byzantine.

Le professeur ARTHUR I. ANDREWS, de l'université de Maryland, est nommé professeur d'histoire à l'université du Vermont.

Le Dr. NATHANIEL W. STEPHENSON, professeur au collège de Charleston, est nommé professeur d'histoire au Sripps College récemment fondé à Claremont, Californie.

— *Décès.* — H. PRESERVED SMITH, professeur d'exégèse de l'Ancien Testament et d'histoire des religions à l' *Union Theological Seminary* de New- York.

France

— Signalons très rapidement les principaux articles parus dans les *Mélanges de philologie et d'histoire publiés à l'occasion du cinquantenaire de la faculté des Lettres de l'université catholique* (Mémoires et travaux publiés par des professeurs des Fac. cath. de Lille. Fasc. 32. Lille, Fac. catholiques, 1927. In-8, 320 p.). E. LESNE. *Une source de la fortune monastique : les donations à charge de pension alimentaire du* VIIIe *au* X^e^ *siècle* (p. 33-47), détermine les modalités de ces sortes de donations qui se faisaient à charge de fournir une rente viagère. Pour la constitution de ces rentes on pouvait s'adresser à un homme puissant, à un évêque, ou à un monastère. En fait, l'auteur n'a retrouvé aucun contrat passé au cours des VIIIe-Xe siècles avec un laïque, ni même avec un évêque, un chapitre cathédral. On voit, par là, que les monastères inspiraient pleine confiance ; plus aisément que les églises épiscopales, ils pouvaient d'ailleurs rendre des services d'un tel ordre. — R. NAZ, *L'avouerie de l'abbaye de Saint-Amand en Pévèle* (p. 40-81) (abbaye bénédictine fondée en 639, au diocèse de Tournai). C'est une étude claire et minutieuse, qui détermine d'abord la nature juridique de l'avouerie, les fonctions, les droits et les revenus de l'avoué ; elle montre ensuite les exactions auxquelles se livraient les avoués et qui provoquèrent contre eux une réaction irrésistible qui finit par faire disparaître l'avouerie. — M. DAVID, *Un retable des « Sept archanges » au musée de Douai* (p. 83-104 et ill.). L'examen détaillé de la tradition iconographique relative aux « sept archanges » permet de dire que les anges du retable de Douai sont les mêmes que Don Antonio Duca a vus à Palerme (comm. du XVIe s.). Seulement, de l'avis de l'auteur, le retable est une œuvre composite dont les pièces proviennent peut-être de différentes sources. Sa valeur iconographique réside en ce qu'il offre un groupe complet des sept archanges avec leurs attributs. — A. LEMAN, *La conspiration des nobles belges en* 1632 (p. 121-157). L'auteur a retrouvé, aux archives départementales du Nord, le registre où furent consignées les dépositions de tous ceux qui, du 13 octobre 1634 au 15 mars 1635, furent interrogés sur la conspiration par trois conseillers fiscaux, en exécution des sentences interlocu-

Digitized by Google

toires des 25 et 27 septembre 1634. Des réponses des accusés, des dépositions des témoins, il tire de nombreux renseignements, dont plusieurs étaient jusqu'à présent inconnus, sur l'histoire de cette conspiration des nobles belges. Cette enquête montre clairement, — ce que l'on savait d'ailleurs déjà, — que les nobles révoltés cherchaient à transformer les Pays-Bas en un État libre et indépendant. Ils n'ont pu atteindre ce but, parce qu'il leur manquait un chef déterminé et résolu et parce que, au lieu de s'appuyer sur eux-mêmes, ils comptaient principalement sur des appuis extérieurs, sur les secours de la France. — J. Peter, *L'occupation étrangère dans le département du Nord*, 1793-94 (p. 237-310) : étude basée sur les nombreuses sources d'archives qui nous sont conservées de cette époque ; quoique intéressant avant tout l'histoire locale, elle mérite cependant d'attirer l'attention par la vive lumière qu'elle jette sur les procédés des occupants et sur les réactions que ceux-ci provoquent de la part de la population.

A. D. M.

— Les fascicules 78-80 du *Dictionnaire de théologie catholique* (Paris, Letouzey et Ané, 1927) sont presqu'exclusivement consacrés aux articles *Marcion* (col. 2010-2031), *Mariage* (col. 2044-2335), *Marie* (col. 2339-2474), *Maronite* (*Église*) (col. 1-142). Dans chacun de ces articles, on trouve étalée une érudition énorme et en même temps fort minutieuse, qui rendra aux lecteurs d'appréciables services. L'étude la plus originale est celle dans laquelle Mgr P. Dib, chorévêque maronite, professeur de droit canonique à la faculté de théologie catholique de l'université de Strasbourg, fait connaître le passé et l'organisation actuelle de l'Église maronite. Il y a compulsé une masse de renseignements épars, publiés dans des travaux ou des revues difficilement accessibles.

A. D. M.

— La publication du *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* marche de l'avant : voici les fascicules LXXVIII-LXXXII : *Jérusalem* (suite) - *Justinien* (Paris, Letouzey et Ané, 1927). Les amateurs d'études liturgiques trouveront cette fois peu à glaner dans le dictionnaire. Dom Leclercq expose la liturgie de *Jérusalem*, mais sans avoir utilisé la dernière monographie parue sur la *Peregrinatio Silviae* et sans aborder la liturgie de S. Jacques. L'article *Jeûnes* est rédigé par Dom Cabrol. On s'étonne que l'auteur ne rapporte pas la parole évangélique qui a peut-être donné lieu à l'abstinence du Vendredi. Rien de nouveau à signaler à propos des *Jours* de la semaine ; l'article est bref, mais une fois n'est pas coutume. L'archéologie chrétienne s'enrichit de quelques études intéressantes : *Job*, *Jonas*, *Joseph*, *Judas Iscariote*. On sait la place qu'occupent ces divers personnages dans les plus anciens documents figurés du christianisme. L'article *Jésus-Christ* est de Dom Leclercq : il a toute l'étendue qu'exige l'importance du sujet. Il contient une étude assez fouillée sur le Christ chalcéen. Les spécialistes en droit canon s'intéresseront à *Juridiction*, *Jus italicum*, *Justinien*, et les historiens des origines chrétiennes éprouveront un vif plaisir à consulter les articles : *Joasaph*, *Judaïsme*, et *Julien l'Apostat*. Ce n'est pas qu'on y trouve beaucoup d'inédit. Dom Leclercq reconnaît, par exemple, qu'il résume les études de P. Allard, excellentes, mais peut-être un peu vieillies, sur la tentative de réforme religieuse entreprise par l'empereur Julien. L'article *Judaïsme* est une mine de renseignements ; il sera une bonne introduction au judaïsme contemporain du christianisme naissant. L'éditeur principal du dictionnaire est un incorrigible curieux et un publiciste infatigable ; il ne résiste jamais au désir de

Digitized by Google

communiquer les notes qu'il a réunies. C'est ainsi, pensons-nous, qu'il faut expliquer la présence dans le dictionnaire de quelques notices assez étrangères à la liturgie, mais par ailleurs intéressantes : notices sur les tables de *Jeu*, *les Jeux* de mots, les *Jeux et les rouets*, et même le *Journal des savants*. J. COPPENS.

— *Ecclesia*. Encyclopédie populaire des connaissances religieuses publiée sous la direction de R. AIGRAIN (Paris, Bloud et Gay, 1927. In-8, VIII-1105 p. F. 45). Il serait difficile de mieux préciser le caractère et le but de cette très louable entreprise que ne le fait dans la préface Mgr Courcoux, évêque d'Orléans. Et d'abord, M. l'abbé Aigrain, professeur aux Facultés catholiques de l'Ouest, et ses nombreux collaborateurs ont voulu faire une œuvre catholique, exprimant la doctrine de l'Église. Ce ne sont donc pas des points de vue nouveaux ou des découvertes personnelles qu'ils se sont proposé de mettre ici en lumière, mais l'enseignement commun, puisé aux sources les plus autorisées. Ils ont voulu faire une encycloplédie, c'est-à-dire, donner une vue d'ensemble et une somme d'informations utiles sur les principales connaissances religieuses. Enfin, on a tenté une encyclopédie populaire qui ne serait pas destinée aux spécialistes, mais aux catholiques de culture moyenne, désireux d'étendre et d'approfondir leurs connaissances religieuses. Cela ne veut pas dire que les matières n'y seront pas traitées scientifiquement ou que les renseignements fournis pourront manquer de rigueur ou d'exactitude. On ne s'adresse pas aux spécialistes, en ce ce sens que chacun d'eux ne trouvera pas à apprendre dans le chapitre consacré à sa spécialité ; mais comme personne n'est spécialiste dans l'ensemble des connaissances religieuses, tout le monde lira avec profit un certain nombre au moins de ces 1105 pages de petit texte partagé en deux colonnes.

Nous souhaitons plein succès au grand effort que vient de faire un groupe imposant de savants catholiques français. Il le mérite et par l'abondance et la sage distribution des matières et par la valeur des notices dont beaucoup sont d'ailleurs signées des plus grands noms. Une rapide analyse permettra d'en juger. L'ouvrage comprend trois parties : la doctrine avec une introduction par Mgr Le Roy ; l'histoire avec une introduction par G. Goyau ; l'action religieuse avec une introduction par Mgr Gibier. Dans la première partie, M. Lacroix traite de la préparation philosophique à la foi chrétienne, M. Aigrain de l'apologétique générale et de l'Écriture sainte, M. Vigué du dogme catholique, M. Marchand de la morale, le P. de Guibert de la théologie ascétique et mystique, M. Bricout des dévotions catholiques, Dom Cabrol de la liturgie et M. Villien du droit canon. En appendice, M. Aigrain dresse un index chronologique de la tradition catholique et des actes du magistère.

Dans la seconde partie, M. Aigrain expose comment on fait l'histoire, M. Pérennès étudie l'Ancien Testament, le P. de Grandmaison, la vie de Jésus-Christ. A l'histoire de l'Église ont collaboré : pour l'âge apostolique et l'antiquité jusqu'à l'empire carolingien, R. Aigrain ; pour le moyen âge, E. Vacandard ; pour la période moderne, J. Carreyre et pour la période contemporaine, F. Mourret. C'est encore R. Aigrain qui s'est occupé de la géographie de l'Église catholique, tandis que A. Brou traite des missions et des Églises séparées. G. Duret a rédigé l'histoire de la philosophie chrétienne ; P. de Labriolle, G. Duret, J. Calvet, l'histoire de la littérature chrétienne ; Dom Leclercq, L. Bréhier, L. Gillet, V. Reyre, R. Aigrain, l'histoire de l'art chrétien. Enfin, A. Bros nous dit ce qu'il faut savoir des religions non chrétiennes ; L. Christiani dresse la liste des papes de S. Pierre à nos jours ; Dom Baudot compose un petit dictionnaire d'hagio-

Digitized by Google

graphie et R. Aigrain un lexique biographique et historique. On ne nous dit pas qui a composé l'article intitulé : caractéristiques des saints et le lexique géographique.

Le troisième partie contient une sociologie générale par A. Crétinon, des notes sur l'éducation religieuse et sociale par L. Ballu, ce que doit être une famille chrétienne par A. Chérel, ce que doit être la paroisse, et, au dessus, le diocèse par A. Fromantin, ce que doit être une société chrétienne par H. du Passage, les œuvres catholiques par F. Veuillot. L'ouvrage renferme en outre des cartes géographiques nombreuses. Il se termine par un index alphabétique et une table détaillée des matières. «Œuvre de longue patience, dit l'évêque d'Orléans, qui a nécessité maint et maint effort. Aujourd'hui le résultat est là, entre vos mains et sous vos yeux, et, si d'autres ont eu la peine, ils vous offrent le profit et le plaisir » (p. VIII). É. T.

— En composant sa *Grammaire du grec du Nouveau Testament* (Paris, De Boccard, 1927. In-8, 161 p.), Mgr JAQUET était certes animé des meilleures intentions. Convaincu de l'importance que revêt, pour les jeunes clercs, une initiation à la langue des livres sacrés, il a voulu leur donner un moyen aisé et pratique de l'acquérir. Quelques pages d'avant-propos doivent tracer un aperçu rapide de l'histoire de la Koinè ; un chapitre final juge, du point de vue linguistique, les écrivains du Nouveau Testament. Dans la grammaire proprement dite, une disposition typographique spéciale a été adoptée : la page de gauche est consacrée à la langue classique et la page de droite à la langue commune. Ainsi, c'est dans une parallélisme perpétuel, tantôt de ressemblance et tantôt de différence, que sont signalés les phénomènes principaux et caractéristiques de l'une et l'autre de ces formes du grec. Comme l'auteur le remarque, « les deux textes de la langue classique et de la langue commune ne pouvant être juxtaposés exactement, il en résultera des espaces vides, que les élèves pourront utiliser pour y consigner des notes ». Ces espaces vides, qu'on nous permette de le dire, pourraient servir à un usage plus immédiat ; à peine suffiront-ils pour recevoir les innombrables corrections qu'appelle le texte. Il est désolant et à peu près inouï qu'on livre au public un ouvrage d'une impression si totalement défectueuse. Il n'est, par exemple, pour ainsi dire pas un texte, pas un mot grec qui ne présente d'étranges incorrections d'esprit, d'accent ou d'orthographe, amenant parfois des formes énigmatiques, incompréhensibles, comme ce *βουθραγή* (serait-ce *βηθφαγή*?) de la p. 23. Et conçoit-on que la formule bien connue du premier verset du quatrième Évangile puisse devenir : *Θεὰς ἦν ὁ Ζόγος* (p. 67)? Cette négligence inexcusable est particulièrement regrettable dans une grammaire grecque ; à un degré moindre, elle affecte aussi l'impression du texte français et les références, qui sont souvent inexactes. L'exposé se divise naturellement en deux parties, grammaire et syntaxe, mais la première n'est marquée d'aucun titre. Ces parties comprennent les paragraphes traditionnels en la matière, dans lesquels les faits sont notés, entassés, sans qu'apparaisse toujours le principe de classement, dont la perception nette aiderait cependant beaucoup la mémoire. Le lecteur doit s'attendre à bien des surprises, dont nous contenterons de relever au hasard quelques spécimens ; on trouve (p.21) *ἑκατόνταρχος* et *δείπνος* (lisez : *δεῖπνον*) parmi les noms de la troisième déclinaison ; *ὦμεγα* est cité (p. 25) comme un exemple des « termes indéclinables empruntés à des langues étrangères » ; en *Act.*, IX, 15, où le Seigneur dit à Ananie que Paul doit porter son nom *devant* les peuples, les rois et les fils d'Israël, *ἐνώπιον*, dit-on

Digitized by Google

(p. 47), est employé dans le sens *métaphysique* ; *ὁ πατὴρ ὁ ἐξ οὐρανοῦ* doit montrer (p. 51) un cas de remplacement du génitif partitif par une construction prépositive ; *εἰς* est employé au lieu de *ἐν* pour indiquer la *matière* (p. 53) en *Mc*, I, 9, transcrit comme suit : *ἐβαπτίσθη εἰς τὸν Ζορδάνην* ; etc., etc. Ce qui est donné à la p. 120 n'a rien à voir avec le paragraphe des propositions finales, qui recommence d'ailleurs à la p. 122. Les règles et les exemples, pour le grec classique, nous rappellent continuellement le vieux Ragon de nos humanités, qui y est copié parfois d'une façon bien peu heureuse ; ainsi, p. 122, l'exemple *τί οὐκ ἔρριψα ἐμαυτὴν* (nous corrigeons l'accentuation) n'est pas *ad rem* parce que la règle porte sur la seconde partie du texte d'Eschyle, citée par Ragon, mais omise ici : *ὅπως τῶν πάντων πόνων ἀπηλλάγην*. On pourrait se demander si vraiment l'auteur sait ce que sont les *ostraka* en lisant ce qu'il en dit aux pages 6 et 7, où il parle toujours de *coquillages* et de *coquilles* ! Le reste est à l'avenant, mais nous en avons dit assez pour établir par un commencement de preuve, que la lecture pourra compléter et confirmer, combien se justifie l'appréciation peu favorable que la vérité nous contraint de formuler au sujet de ce livre. J. L.

—Ce n'est pas à faire œuvre proprement scientifique que vise Melle M. Marnas dans sa vie de Jésus-Christ (*Quel est donc cet Homme?* Paris, Perrin, 1927. 2e éd. In-16, 375 p.).Aussi, dans les questions d'histoire, de topographie, d'exégèse qui divisent les auteurs, se contente-t-elle d'adopter, parfois de justifier brièvement, la solution qui lui plaît davantage (p. ex. la durée de deux ans et trois mois pour le ministère public). Ses voyages en Palestine, l'utilisation fréquente des documents littéraires plus ou moins contemporains, surtout du Talmud de Jérusalem et de Josèphe, lui ont permis de donner à son récit un cadre géographique et historique réussi. C'est avec assez de bonheur aussi que Melle M. a mis en relief les états d'âme des acteurs du drame divin souvent laissés dans l'ombre par les évangiles. A. Faux.

— La *Synopse des quatre Évangiles en français*, par le P. Lavergne, O. P. (Études bibliques. Paris, Gabalda, 1927. In-8, 267 p.), veut faire connaître aux lecteurs français la disposition de la synopse grecque du P. Lagrange (cfr RHE. 1927, t. XXIII, p. 181-182), afin de leur permettre de suivre, à travers les quatre Évangiles, le développement chronologique de la vie de Jésus. Une synopse grecque ayant surtout pour but la comparaison des textes, plusieurs passages devaient être reproduits plus d'une fois, ce qui ne présentait pas le même intérêt dans une synopse française. Sauf ce point, on a ici une reproduction fidèle de la synopse grecque, avec le même ordre des paragraphes, marqués par les mêmes numéros. La traduction est empruntée aux commentaires du P. Lagrange. On a seulement évité l'emploi des synonymes lorsque deux évangélistes ont le même mot ou la même expression. Les annotations, dont doit être accompagnée toute traduction des Écritures en langue vulgaire, sont également empruntées aux commentaires du P. Lagrange. On a eu cependant recours aussi au traité de S. Augustin, *De consensu evangelistarum*, aux homélies de S. Jean Chrysostome sur S. Matthieu et aux réflexions pieuses de Ste Thérèse de l'Enfant Jésus. Le volume s'ouvre par un index résumant l'ordre chronologique des faits et un autre indiquant la suite propre à chaque évangéliste. Il se termine par une table alphabétique groupant tous les faits, tous les épisodes, toutes les paraboles et jusqu'aux moindres comparaisons employées par le

Digitized by Google

divin Maître. Puisse ce petit livre amener les fidèles à une méditation sérieuse des Évangiles, fondée sur l'analyse et le sens littéral des textes ! « Puisque Jésus est remonté au ciel, écrivait la petite Thérèse (*Histoire d'une âme*, chap. XI), je ne puis le suivre qu'aux traces qu'il a laissées. Ah ! que ces traces sont lumineuses ! Qu'elles sont divinement embaumées ! Je n'ai qu'à jeter les yeux sur le saint Évangile : aussitôt je respire le parfum de la vie de Jésus et je sais de quel côté courir. »

É. T.

— La RHE a signalé l'apparition des deux premiers volumes de la collection de commentaires du Nouveau Testament intitulée *Verbum salutis* (1925, t. XXI, p. 174, 686-687). Elle en a caractérisé la méthode et le but : sans rechercher l'allure technique des travaux réservés aux exégètes de profession, on voudrait guider les catholiques instruits dans une étude approfondie de la doctrine et de la personne du Christ. Le P. DURAND, qui avait inauguré la série par son commentaire de S. Matthieu, en 1924, traduit et explique maintenant S. Jean (*Verbum Salutis*. IV : *Évangile selon saint Jean*. Paris, Beauchesne, 1927. In-12, LIII-591 p. F. 24) et le P. Huby, directeur de la collection, qui avait publié S. Marc en 1924, a collaboré aussi, en ajoutant d'importants compléments, au commentaire de S. Luc par le P. A. VALENSIN (*Verbum salutis*. III : *Évangile selon saint Luc*. Paris, Beauchesne, 1927. In-12, XVI-457 p. F. 24).

En s'inspirant d'un article du P. Huby, *Saint Luc, le disciple de saint Paul, l'humaniste chrétien* (*Études*, 5 janvier 1918), le P. Valensin nous trace un portrait bien attachant de l'auteur du troisième évangile, grec de race et d'éducation, joignant à la conscience du narrateur, la sympathie de l'artiste, à l'objectivité de l'historien, le charme d'une âme largement ouverte à tout ce qui est humain. « Il a le goût de la précision, mais non de la minutie... Derrière les choses, il voit les idées. Il les explique en une langue plastique et sereine, qui se revêt parfois d'une discrète teinte sémitique, mais reste élégant en sa simplicité. Héritier de la civilisation hellénique, saint Luc en a la fierté... Mais il n'a pas fermé les yeux sur les misères qui accompagnaient cette brillante culture. Il semble avoir entendu de la gentilité les poignants appels vers le Dieu inconnu. » L'auteur du troisième évangile se présente à nous avec l'autorité non seulement de sa culture, mais de sa foi, et celle-ci, loin de l'exposer à fausser l'image des faits, avive en lui le besoin de la retracer avec exactitude ; elle stimule la curiosité de ses enquêtes auprès des autorités incontestables. Les sources d'information de Luc sont orales et écrites. Il a pu interroger des témoins oculaires : Jacques, le frère du Seigneur, et les anciens de Jérusalem, plusieurs des saintes femmes et des disciples de la première heure, peut-être aussi la sainte Vierge Marie. Il a connu des relations écrites de la vie et de l'enseignement du Christ, parmi lesquelles l'évangile de Marc, son compagnon à Rome, et sans doute aussi de larges extraits déjà traduits en grec de la catéchèse palestinienne qui a pris corps dans l'évangile araméen de saint Matthieu. Luc a voulu faire œuvre d'historien : il a voulu composer un récit exact, complet, suivi, chronologiquement encadré et rattaché parfois à l'histoire profane. Ce qui ne l'empêchera pas d'intervertir à l'occasion l'ordre des temps, et de donner à sa narration une profonde impression de mouvement et de vie, par une méthode de groupement qui n'est pas une des moindres caractéristiques de son récit. Son souci d'historien ne l'empêchera pas non plus de présenter les faits de manière à prouver la vérité de la doctrine ; c'est même dans ce but qu'il écrit.

Digitized by Google

Parmi les caractéristiques du troisième évangile, le P. Valensin relève son abondance d'informations, sa profondeur spirituelle, sa richesse christologique, sa portée éminemment sociale. « L'évangile de saint Luc éclaire, en effet, d'une manière particulièrement vive, les idées essentielles de la civilisation chrétienne. Par l'universalisme de ses tendances, par l'inspiration religieuse de ses récits et de ses enseignements, par la révélation qu'il apporte du relèvement de la femme et de l'unité humaine, il oriente bien au-delà des horizons du monde antique l'action publique des disciples de Jésus-Christ. » A l'exemple de ses devanciers, le commentaire des PP. Valensin et Huby veut être exact et sobre. Comme eux aussi, et peut-être plus qu'eux, il cherche à unir une critique avertie à une exégèse traditionnelle. S'il apporte fréquemment le témoignage des Pères de l'Église, il cite souvent aussi celui de nombreux auteurs modernes. On se convaincra facilement du degré de réalisation de ces vœux en parcourant les notes brèves et denses consacrées au nom de Marie (p. 12), à l'origine du *Magnificat* (p. 20), au recensement de Quirinius (p. 31-34), au *Gloria in excelsis* (p. 36-37), à l'invention de Jésus au temple (p. 48-49), à la date du ministère du Baptiste et à la mention de Lysanias (p. 53-55), aux généalogies (p. 63-65), aux tentations du Christ (p. 68-72), au *sabbato secundo primo* (p. 104), à l'onction de la femme pécheresse et à la question des trois Marie (p. 141-146), aux trois rappels de la montée à Jérusalem dans la relation de voyage de S. Luc p. 185-187), aux 72 disciples (p. 193), au logion « Nul ne connaît le Père » (p. 198), à l'*unum necessarium* (p. 207-208), au pain quotidien (p. 211-212), au *regnum Dei intra vos est* (p. 315-316), au jour de la Pâque et à la dernière cène dans S. Luc (p. 378-384), aux versets de l'apparition de l'ange et de la sueur de sang (p. 394-395), à Luc, XXIII, 34*a* (p. 415), au repas d'Emmaüs (p. 436-437). — Il arrive aussi que l'on désirerait un commentaire un peu moins sobre. C'est le cas pour quelques textes difficiles et importants comme Luc I, 35. Suffit-il de dire (p.15-16) : « Ni cette sainteté, ni cette conception surnaturelle ne seront à proprement parler causes de sa filiation divine, car celle-ci n'a d'autre principe que la génération éternelle du Père. Mais la conception surnaturelle est une condition nécessaire pour que le fils de Marie soit Fils de Dieu, et sa sainteté sera un des signes qui le manifesteront comme tel »? Cela est-il même rigoureusement exact ?

Nous avons lu le commentaire de S. Jean par le P. Durand avec d'autant plus d'intérêt que le IVe Évangile fait présentement l'objet de nos leçons. Hâtons-nous de dire que cette lecture nous a, d'une façon générale, fort satisfait. L'introduction, comme il convenait, vu la gravité des problèmes qu'elle pose, est plus développée que dans le commentaire des synoptiques (LIII pages) ; l'explication du texte devait aussi prendre plus d'extension (591 pages). Elle renferme de grandes richesses et suppose beaucoup de réflexion et de lecture. Si l'auteur n'a pas cru bon de multiplier les références bibliographiques, il se montre cependant parfaitement au courant de l'état des questions. D'ailleurs, des notes complémentaires nombreuses (on en compte 28, de la page 536 à 572) élucident certains points obscurs dont l'examen aurait trop entravé la marche du commentaire. On ne se rend bien compte de la somme de recherches amassées en cet ouvrage qu'après en avoir lu, sur le même sujet, de plus techniques et de plus étendus.

Dans les questions de critique textuelle, le P. Durand est d'une grande prudence. Si au verset 9 du prologue, il rattache *ἐρχόμενον* à *φῶς* et non à

Digitized by Google

ἄνθρωπον, il maintient au verset 3 la lecture : « et sans lui rien n'a été fait de ce qui a été fait », et au verset 13, *ἐγεννήθησαν*. Il ne se prononce pas pour l'interpolation des versets 3*b*-4 du chapitre v sur la descente de l'ange à la piscine de Bézatha, mais il note sagement que ce n'est pas la peur du miracle, mais l'absence de preuves en faveur de l'authenticité du texte qui décide des critiques catholiques à ne pas apprécier le passage comme on fait plus communément (p. 144). Il ne se prononce pas non plus dans la controverse sur l'authenticité de la péricope de la femme adultère (VII, 53-VIII,11) : « Heureusement, dit-il, on n'a pas à le faire dans un commentaire. Bien que la question soit célèbre en matière de critique textuelle, elle reste sans importance pour l'intelligence du texte » (p. 244).

Dans l'interprétation du texte, il suit d'ordinaire le sens obvie, sans toujours se préoccuper des difficultés d'ordre historique que soulève la comparaison avec les synoptiques. Il reconnaît que le prologue n'est pas une simple préface pour présenter le quatrième évangile aux lecteurs ; c'est une introduction qui en explique tout le mouvement par l'idée maîtresse. Il donnera au commentaire du prologue les développements convenables, étant persuadé que c'est la meilleure façon d'introduire à l'intelligence de l'évangile tout entier. Maintes fois, le lecteur sera ramené à cette page, qui lui sert d'introduction doctrinale (p. 5-6). Il reconnaît que dans le IVe Évangile, le Précurseur proclame la préexistence du Messie (p. 26), sa mission rédemptrice (p. 39-40), sa filiation divine (p. 41). Même quand Nathanaël proclame Jésus de Nazareth, Fils de Dieu, « dans sa bouche l'appellation de *Fils de Dieu* rend un autre son que celui qu'il a quand il part de la foule, quand il est crié par les possédés, ou même quand il s'échappe des lèvres du centurion » (p. 50). Comment cela se concilie-t-il avec ce que nous apprennent les Synoptiques de la mentalité messianique du Baptiste et des premiers disciples ? Et ceci nous amène à dire un mot de la manière dont le P. Durand traite, dans l'introduction, la question de la valeur historique du IVe Évangile.

L'Évangile de saint Jean est chronologique et historique, didactique et même par endroits polémique. Il ne dit pas tout ce que le sujet pourrait comporter, mais fait un choix d'après une double considération : l'intérêt du but particulier qu'il se propose et ne pas répéter ce qui a été dit par ses devanciers. Il connaît en effet, et suppose les Synoptiques, les complète en fait, sans avoir l'intention de les compléter, encore moins de les supplanter. Mais comment a-t-il écrit un évangile si différent du leur ? Où a-t-il pu glaner tant de choses merveilleuses ignorées ou omises par les trois premiers évangélistes ? Inversement, si le récit du IVe évangile est historique, comment expliquer qu'à part la Passion, Matthieu, Marc et Luc n'aient rien retenu ou presque rien des miracles et des discours qui donnent à l'évangile de Jean un caractère si particulier ?

« Vue d'ensemble et de loin, dit le P. Durand (p. XXVIII), la difficulté fait une grande impression ; mais l'analyse détaillée des textes en amortit beaucoup l'effet ; tellement qu'à la fin et surtout par endroits elle se retourne plutôt contre les premiers évangiles. Le lecteur se demande alors pourquoi ils ont omis de nous raconter ce que saint Jean nous dit avec des garanties d'historicité indubitables. » Voici quelques-uns des éléments de solution qu'on nous propose : Les plans respectifs des évangélistes exigeaient un partage du sujet, étant donné l'inépuisable richesse de la vie terrestre de l'Homme-Dieu. La grande sobriété des Synoptiques dans le récit de leurs miracles est le fait des évangélistes. Sans

Digitized by Google

rien ajouter aux faits eux-mêmes, Jean a tiré un merveilleux parti de la réalité. La différence de niveau doctrinal dans les discours n'est pas aussi grande qu'on veut bien le dire ; dans la mesure où elle est réelle, elle s'explique par le caractère des auditoires devant lesquels ces discours ont été tenus. Le caractère figuratif des miracles du quatrième évangile commentés par des discours et les symboles fréquents de ceux-ci ne s'opposent pas à leur historicité. Il en est de même de la forme dialoguée et du développement ordinaire des discussions johanniques. On en trouve des antécédents dans l'Ancien Testament et des équivalents dans le Nouveau. Pour expliquer l'allure différente des Synoptiques et de S. Jean, il faut tenir compte de l'origine de la double tradition qui est à leur base. Ces considérations ne sont pas neuves, évidemment, et nous ne croyons pas qu'elles puissent suffire à apaiser tous les scrupules, mais elles prennent sous la plume de l'auteur beaucoup de relief et de force suggestive.

Le P. Durand prouve aussi brièvement l'authenticité apostolique et johannique du IVe évangile par l'examen interne et par la tradition dont il passe en revue les principaux témoignages. « Cette énumération sèche et incomplète, mais du moins exacte, était nécessaire pour faire voir et toucher la chaîne serrée, qui rattache le quatrième évangile à Jean, fils de Zébédée, l'un des Douze » (p. XVIII). Nous croyons cependant qu'elle passe un peu rapidement sur certaines difficultés, ou si l'on veut, certaines subtilités formulées à propos de plusieurs de ces témoignages. Mais il n'était guère possible de s'étendre davantage à leur sujet dans un ouvrage qui ne veut pas être technique et qui est avant tout un commentaire et non une introduction au quatrième évangile.

L'auteur dit un mot aussi de la doctrine, du style, de la langue, du texte, de l'unité d'auteur de l'évangile johannique. « D'un bout à l'autre, le texte, fond et forme, coule bien d'une même source. Cependant, il reste loisible de supposer un secrétaire au service de Jean, comme on a fait pour l'épître aux Hébreux » (p. XLIII). Il nomme en terminant les commentateurs qu'il considère comme les initiateurs de l'exégèse johannique, Origène, S. Jean Chrysostome, S. Augustin, S. Cyrille d'Alexandrie, Rupert de Deutz et S. Thomas. Parmi les modernes, il citera souvent le commentaire de Westcott. Quant au grand commentaire du P. Lagrange (1925), il n'a pu l'utiliser comme il l'aurait voulu, le sien étant déjà au chapitre XVIII quand l'ouvrage du savant dominicain parut.

Pouvons-nous espérer que la collection *Verbum salutis* ne s'arrêtera pas aux commentaires des Évangiles ? Elle s'intitule : *Commentaire du Nouveau Testament*, et lors de la publication des deux premiers évangiles, on annonçait : *Le reste du Nouveau Testament suivra*. Mais si le titre est resté, l'annonce ne figure plus dans les deux derniers commentaires, et un prospectus de librairie ne mentionnait que des « commentaires séparés des quatre évangiles ».

É. TOBAC.

—L'ouvrage de JOSEPH CHAINE sur l'*Épître de Saint Jacques* (Études bibliques. Paris, Gabalda, 1927. In-8, CXII-150 p. F. 40) est érudit, méthodique et clair. Sans apporter de solution nouvelle, il expose très bien les nombreux problèmes que suscite l'épître de Jacques. La disposition est celle des commentaires des « Études bibliques » : une longue introduction, le texte grec, la traduction française, le commentaire, des tables très complètes de l'introduction, des chapitres et des péricopes, des matières principales par ordre alphabétique, des mots grecs expliqués. Le premier chapitre de l'introduction étudie les témoignages de la tradition et de l'histoire sur l'épître et son auteur. Ceux-ci sont confrontés

Digitized by Google

dans un second chapitre, avec les données de l'épître. L'examen interne confirme la tradition : l'auteur est à la fois juif et chrétien, c'est Jacques, frère du Seigneur, évêque de Jérusalem. Touchant son degré de parenté avec le Seigneur et son identification avec l'apôtre Jacques, fils d'Alphée, l'étude paraît assez sommaire. La date de l'épître dépend de ses rapports avec S. Paul. M. Chaine montre très bien qu'il y a accord entre Paul et Jacques sur la doctrine de la justification. Cependant Jacques, selon lui, écrit après Paul, pour obvier à certaines interprétations erronées de la thèse paulinienne sur la foi justifiante. Il a très probablement lu les épîtres aux Galates et aux Romains et n'a donc pu écrire lui-même avant 57. On assignera donc comme date probable à l'épître de Jacques la période de 57 à 62. Les chapitres III et IV de l'introduction sont consacrés à l'examen de la langue et du style et à l'étude du texte de la Vulgate. En entreprenant l'examen interne de l'épître qui aboutira à la conclusion déjà indiquée : l'auteur est un judéo-chrétien, M. Chaine a fait un relevé minutieux des rapports entre Jacques, l'Ancien et le Nouveau Testament. Ce relevé est intéressant ; intéressantes aussi les conclusions de l'auteur : les citations textuelles de l'A. T. sont rares ; l'auteur de l'épître n'a pas reçu une éducation rabbinique ; c'est comme un échantillon de l'homilétique juive des synagogues. « L'existence d'une catéchèse juive répétant et adaptant l'enseignement des livres de l'A.T. et utilisée par Jacques explique bien les ressemblances nombreuses et généralement imprécises que nous avons relevées entre l'Épître et ces livres de l'A. T. Le Talmud a conservé l'exégèse érudite et subtile des rabbins ; il est regrettable que la prédication populaire qui devait se donner dans les synagogues, du moins dans quelques-unes, ne soit parvenue jusqu'à nous que dan quelques passages de l'*agada* » (p. LXIV). Cependant, l'auteur de l'épître est chrétien : la mention du Christ dans I, 1 et dans II, 1 est authentique ; c'est encore le nom du Christ que désignent les mots *τὸ καλὸν ὄνομα* de II, 7 ; les allusions aux doctrines chrétiennes se sont pas rares. « Il se fait l'écho de la même tradition que les Évangiles, mais rien ne permet de dire qu'il dépende d'eux. L'espérance de la parousie, l'idée de la régénération spirituelle, le terme péjoratif de monde, l'importance donnée à la charité, indiquent qu'un souffle nouveau a passé sur les âmes. Seulement chez Jacques ce souffle s'est si bien mêlé à celui des anciens sages et à celui des prophètes qu'il est souvent difficile et même impossible de le distinguer. Cependant il domine parfois suffisamment pour être reconnu et faire encore entendre un des échos de la voix divine qui a prononcé les Béatitudes » (p. LXIX).

Le commentaire fait un grand usage de la méthode philologique et comparative. Il ne rappelle pas seulement les parallèles de l'A. et du N. Testament et de la littérature juive, mais aussi ceux de la sagesse païenne, assyro-babylonienne, égyptienne et grecque. Ces rapprochements s'expliquent par l'identité foncière de la nature humaine et des aspirations humaines, par une influence possible de la sagesse assyro-babylonienne et égyptienne sur la sagesse hébraïque, par le milieu oriental où l'on respire un certain air de famille. On ne relève pas dans l'épître de Jacques une influence des idées philosophiques de la Grèce, mais certaines expressions, certaines tournures, certaine manière de discuter paraissent bien y déceler une influence hellénique d'ordre linguistique et littéraire. Ces traces d'hellénisme prouvent que l'épître fut rédigée en grec, même dans une prose assez élégante, et non en araméen, comme l'ont soutenu, il y a plus d'un siècle, Schmidt et Berthold, et plus récemment Wordsworth. Comment l'évê-

Digitized by Google

que de Jérusalem a-t-il pu s'exprimer d'une manière si littéraire dans une langue qui n'était pas habituellement la sienne? Cette question intéresse l'authenticité de l'épître. M. Chaine fait appel pour la résoudre à l'hypothèse facile et aujourd'hui très en faveur d'un secrétaire, chrétien cultivé qui aurait mis au service de Jacques les ressources de sa formation littéraire...

Dans les endroits de l'épître, et ils sont assez nombreux, où la pensée de l'écrivain est subtile et obscure, M. Chaine, tout en exprimant sa manière de voir, permet au lecteur de se faire une opinion en rapportant les principales interprétations. Il est d'ailleurs toujours modeste, évite les affirmations catégoriques, et s'efface souvent derrière l'autorité de ses anciens maîtres, M. Jacquier et le P. Lagrange. Ce travail du nouveau professeur d'exégèse néotestamentaire à la faculté de théologie de Lyon autorise pour l'avenir les plus beaux espoirs.

É. Tobac.

— Sous le titre : *Providence et libre arbitre* (Paris, Beauchesne, 1927. In-8, VII-321 p.), le R. P. A. d'Alès a réuni quelques articles qu'il a publiés autrefois dans les *Recherches de science religieuse*, et dans lesquels il s'attachait à réfuter certaines allégations du P. Garrigou-Lagrange touchant la doctrine de Molina et le molinisme. A côté des discussions doctrinales, qui occupent la plus grande partie de ce livre, on trouvera quelques mises au point d'ordre historique dont les théologiens devraient tenir compte. Le débat, en effet, porte principalement sur l'interprétation de la pensée de S. Thomas et de Molina et il semble tout naturel que, dans l'occurrence, on requière l'application rigoureuse de la méthode historique.

A. D. M.

— M. Max Bruchet vient de consacrer à la tante de Charles-Quint, régent des Pays-Bas, un livre luxueusement édité : *Marguerite d'Autriche, duchesse de Savoie* (Lille, L. Danel, 1927. In-8, 496 p. et 12 pl.). L'auteur consacre des pages extrêmement fouillées, dont les éléments sont puisés aux archives du Nord en grande partie, aux archives de la chancellerie de Marguerite, à la reine de France, à la princesse de Castille, au mariage savoyard, à la duchesse de Savoie, au Conseil privé, au douaire savoyard, à l'église et au tombeau de Brou. Ce dernier chapitre (p. 143-186) intéresse plus particulièrement l'histoire ecclésiastique ainsi que l'histoire de l'art. Les pièces justificatives vont de 1483 à 1537. Il faut féliciter M. Bruchet de cette œuvre bibliographique et historique si bien exécutée, vu les grandes difficultés dont elle était entourée. A joindre à la bibliographie : Les n°s 524^{1} à 524^{10} des Acquits de Lille, aux Archives du royaume, à Bruxelles.

H. N.

— Sous le titre : *Septembre 1792. Histoire politique des massacres* (Paris, Beauchesne, 1927. In-8, 175 p.), M. G. Gautherot fait connaître d'abord les circonstances politiques qui ont amené les massacres, puis, les principaux auteurs de ces crimes, Marat, Danton et Robespierre, enfin, les horreurs épouvantables du carnage, exécuté à Paris, où tombèrent 1400 victimes, et dans les grandes villes de province. Dans un chapitre préliminaire, l'auteur dénonce à bon droit les jugements injustes que plusieurs historiens, par passion politique, ont portés sur ces tristes événements.

A. D. M.

Sous le patronage des facultés de droit et des lettres de l'université de Strasbourg se publie une *Collection d'études sur l'histoire du droit et des institutions de l'Alsace* (Strasbourg, Imprimerie Alsacienne), destinée à faire con-

Digitized by Google

naître les traditions, les mœurs, les pratiques, les religions d'un pays où le particularisme fut toujours puissant. M. Th. Tyc y a consacré une étude à *L'immunité de l'abbaye de Wissembourg* (Strasbourg, 1927. In-8, 151 p.). Tout est obscurité au sujet de la date de fondation et du nom du fondateur de l'abbaye de Wissembourg. Doit-elle son existence à un roi franc ou à Drogobod, évêque de Spire ? M. Tyc adopte un tiers parti. D'après lui, un roi franc lui donna l'existence et le prélat participa à sa dotation ou à son achèvement. Dès l'origine, l'abbaye posséda une propriété foncière, à titre privé, et faisant partie de son domaine éminent, ainsi qu'un ensemble de droits dérivés de l'immunité et entraînant l'exercice de la justice. Ces deux prérogatives seront développées au cours des siècles et recevront des applications variées dont le mécanisme a été soigneusement exposé. Nous signalerons spécialement le sens précis qui est donné au mot *Mundat* ou *muntat*. M. Tyc le fait dériver d'*immunitas* ou d'*emunitas*. Il lui attribue un double sens : celui-ci d'immunité étroite, restreinte à un district, et celui d'immunité large qui englobe le monastère et ses dépendances. — M. Adam Vétulani a étudié *Le grand chapitre de Strasbourg, des origines à la fin du* XIIIe *siècle* (Strasbourg, 1927. In-8, 107 p.). Il a réussi à élucider une question intéressante, celle de l'époque de l'établissement de la vie canoniale à la cathédrale, que l'on faisait remonter aux environs de l'an 773. Mais les documents sur lesquels des savants comme Grandidier et Schmidt s'étaient appuyés, ayant été reconnus pour des faux, M.V. admet que la vie canoniale fut introduite à Strasbourg soit sous l'épiscopat de Berthold (822-840), soit sous celui d'Adalach (786-823). Quant à la mense capitulaire, elle n'existait pas encore au IXe siècle ; ce ne fut qu'au cours du Xe que les chanoines acquirent la libre administration de leurs biens-fonds. A la fin du XIe siècle la mense est partagée en prébendes particulières et la vie commune disparaît. C'est également au XIe siècle que la haute noblesse héréditaire parvint à s'emparer du chapitre, grâce, semble-t-il, à la connivence des évêques qui tendirent à se créer un noyau de partisans puissants.— Le mémoire de M. Félix Pontail, sur *La situation économique du Bas-Rhin au lendemain de la Révolution française* (Strasbourg, 1927. In-8, 172 p.), aboutit à cette conclusion que la situation politique et religieuse existant en Alsace du fait de la Révolution concourut à ruiner l'industrie et l'agriculture. G. M.

— De trois voyages à l'Athos en 1923 et 1924, M. F. Perilla a rapporté un beau volume, où il mêle aux souvenirs de ses lectures des notes de voyages fort complètes, enrichies d'une abondante documentation photographique et artistique de première valeur : *Le Mont Athos, son histoire, ses monastères, ses œuvres d'art, ses bibliothèques*. Dessins, bois, aquarelles de l'auteur (Paris, J. Danguin, 1927. In-4, XV-188 p. et pl.). C'est de cette manière très personnelle que M. P. touche successivement aux sujets suivants : I. Le monachisme dans la vie de Byzance ; II. L'Athos et son histoire ; III. Les règles monastiques de l'Athos ; IV. Sur les sentiers de l'Athos ; V. L'architecture des églises. Richesses et symboles ; VI. Courte parenthèse sur l'art byzantin ; VII. La peinture dans les églises et dans les réfectoires ; VIII. La sculpture et les arts mineurs ; IX. Parmi les codes des bibliothèques ; X. Itinéraires et descriptions des couvents, chapitre où les pèlerins de l'Athos trouveront nombre de renseignements précieux. Si parfois, à parcourir le texte, on surprend quelque distraction chez l'auteur, on l'oublie bientôt devant l'une des douze aquarelles qu'il a dispersées dans son volume et où il a noté avec tant de chaleur le charme paisible des sites, des couvents et des églises de la Sainte Montagne. R. Draguet.

Digitized by Google

— M. Tibor Kövès a étudié d'une manière fort neuve *La formation de l'ancien art chrétien* (Paris, J. Vrin, 1927. In-8, 180 p. 31 fig. hors texte). Il examine comment les mosaïstes et les miniaturistes des neuf premiers siècles ont envisagé l'espace, la composition, la conception de la plastique. Il conclut que le premier art chrétien, postérieur à l'art des catacombes, a une origine méditerranéenne et s'est formé à Rome et en Asie Mineure, pour trouver à Ravenne, au vi^e siècle, son plus parfait épanouissement. La Syrie et la Perse seraient complètement étrangères à cette origine. Ce travail, malgré son intérêt,ne manquera pas de soulever certaines critiques. Peut-on, dans une question si complexe, limiter les recherches aux seuls aspects qu'envisage l'auteur? L'architecture et la sculpture ont aussi leur importance lorsqu'il s'agit de la question des origines, et l'art de la mosaïque, notamment à Ravenne, a trop de rapports avec Byzance, pour en être disjoint d'une manière si radicale. Rappelons sur tout cela le travail de synthèse de M. W. Neuss qui a été analysé ici (1927, t. XXIII, p. 278 et suiv.). R. M.

— Un nouveau volume : *L'Art chrétien primitif et l'art byzantin* (Paris-Bruxelles, G. Van Oest, 1928. In-8, 64 p. lxiv pl. Fr. 30) vient enrichir la collection *Bibliothèque de l'histoire de l'art*, qui comprend déjà une dizaine d'ouvrages. L'auteur, M. Ch. Diehl, y caractérise, en peu de pages, l'art chrétien primitif et l'art byzantin, aux diverses périodes de son histoire : origines, siècle de Justinien, époque des Macédoniens et des Comnènes, renaissance du xive et du xve siècle. C'est un résumé clair. substantiel et enrichi d'une abondante illustration, du manuel si apprécié de l'auteur. R. M.

— Un jeune et brillant archéologue français, M. G. Leroux, tué à Gallipoli en 1915 par un éclat d'obus,avait proposé une solution nouvelle de la question de l'origine de la basilique chrétienne. Il cherchait celle-ci dans l'édifice hypostyle des Hellènes : salle oblongue, avec ou sans abside et à trois nefs, qui reprenait parfois à l'édifice hypostyle des Égyptiens la surélévation de la nef centrale. Cette théorie reçutune certaine confirmation en 1917 par la découverte de la basilique pythagoricienne près de la Porte Majeure à Rome. M. Jérôme Carcopino vient de consacrer à cet édifice, et notamment à son intéressant décor de stucs, un ouvrage fort savant (*La basilique pythagoricienne de la Porte-Majeure*. Paris, 1927) Cette basilique que l'A. date du règne de Claude (41-54), est une petite construction longitudinale, avec nef et bas côtés voûtés en berceau, piliers de section rectangulaire, abside et atrium minuscule.

M. L. Bréhier cherche, dans le *Bulletin monumental* (*Les origines de la basilique chrétienne*, 1927, p. 221-249), à mettre mieux au point la théorie de M. Leroux. Comme son auteur l'avait reconnu lui-même, celle-ci n'explique pas certains éléments de la basilique, par exemple le transept, qui sont d'origine nettement chrétienne. De plus, elle ne peut s'appliquer à la basilique voûtée de l'Anatolie, dont certaines particularités se retrouvent en Syrie et jusque dans l'Afrique romaine. Par ses entrées latérales, ses voûtes, et son porche s'ouvrant entre deux massifs carrés, cette basilique trahit des traditions orientales, notamment celles du « chilani » ou palais des hittites. On peut conclure, dit M. Bréhier, qu'aux premiers siècles de son histoire, l'architecture chrétienne a connu deux types de basiliques. A moins toutefois qu'il ne faille distinguer, en Mésopotamie, au Sinaï et en Égypte d'autres types régionaux. R. M.

Digitized by Google

canon, controverse apologétique, prédication, hagiographie, liturgie, mystique. Ce chapitre est très instructif pour connaître l'esprit et le mouvement des idées à cette époque. Voici un détail typique : en 1793, le P. Boser, maître en théologie, juge encore opportun de discuter la question de savoir si un religieux est capable d'être investi du grade de la maîtrise. L'histoire des doctrines est bien représentée. Le P. Brinquell, p. ex., compte parmi ses œuvres : *Historische Dogmatik über den Ablass* (1816) ; *Kurze Geschichte der Kirchenbusse* (1824). Quant aux diverses manifestations de la vie mystique en ces couvents, l'auteur se réfère au beau livre du P. Wilms : *Geschichte der deutschen Dominikanerinnen* (Dülmen, 1920) et à d'autres monographies sur le sujet. Un appendice est consacré au catalogue des membres de la province en l'année 1753. Une table très détaillée des noms de personnes clôt l'ouvrage. Celui-ci constitue une excellente base à l'étude de l'histoire des institutions ecclésiastiques.

R. M. Martin, O. P.

— Le livre du Dr W. Burger, *Das Erzbistum Freiburg* (Fribourg-en-Br., Herder, 1927. In-8, vi-247 p.), n'a aucune prétention scientifique. C'est avant tout un monument de piété filiale que les auteurs (ils sont au nombre de dix-sept) ont voulu élever à la gloire du diocèse de Fribourg. En racontant sa vie centenaire, en rappelant les luttes et les victoires passées, en retraçant son organisation présente, ils ont voulu exciter chez les fidèles l'intérêt, l'attachement, l'amour pour leur diocèse. Trois parties divisent le volume. Elles traitent successivement de l'histoire proprement dite, de l'art et de la vie religieuse du diocèse. Mais pour condenser une matière aussi vaste en moins de 250 pages, le livre devient souvent nomenclature et statistique, aride, difficile à lire, éloquent pourtant à sa manière. Le livre sera le bienvenu auprès de tous ceux qui désirent se renseigner rapidement sur le passé et l'état présent du diocèse de Fribourg. J. Duhr.

— A l'occasion du prochain centenaire de la naissance de Constantin von Schäzler, le P. G. M. Haefele retrace, dans le *Divus Thomas* (1927, t. V, p. 411-448) la biographie de ce personnage, qui se faisait gloire d'avoir réhabilité le thomisme. L'article est particulièrement important parce qu'il est le premier à employer la volumineuse correspondance échangée entre Schäzler et sa sœur Olga. Fils d'une famille patricienne protestante d'Augsbourg, il étudia le droit à Erlangen, Munich et Heidelberg et commença sa carrière dans cette voie. Il se convertit au catholicisme et fit son abjuration le 10 octobre 1850, entre les mains du P. Beckx, futur général des Jésuites. Il alla étudier la théologie à Rome, au Collège Romain, où il subit fortement l'influence du P. Passaglia, qui y enseignait alors. Entré dans la Compagnie, il la quitta peu après son ordination sacerdotale (11 septembre 1856), et il se rendit à Munich pour prendre le doctorat en théologie. De ce temps date un de ses meilleurs ouvrages : *Die Lehre von der Wirksamkeit der Sakramente*, qui manifeste déjà ses idées favorites en théologie. Son amour pour saint Thomas et la scolastique, joint à une teinte ascétique et mystique, le dressa contre la tendance qui régnait alors dans la théologie allemande. Dès lors, il lui fut difficile de trouver une situation ; après un rapide professorat au séminaire d'Osnabrück et un court noviciat chez les Dominicains, il dut se contenter d'être *Privatdozent* à Fribourg. Il soutint alors des luttes très vives contre Kuhn et son école. Au concile du Vatican, Schäzler fut théologien du cardinal Deschamps de Malines. Toutes les portes lui étant fermées en Allemagne, il fut nommé, en 1873, consulteur du Saint-Office. Ému

Digitized by Google

par l'entrée de son meilleur ami, le P. Esser, chez les Dominicains, il rentra dans la Compagnie de Jésus ; destiné, après son noviciat, à la rédaction de la *Zeitschrift für katholische Theologie* d'Innsprück, il vit ses forces le trahir. Il mourut à Interlaken, le 19 septembre 1880 et fut enterré à Fribourg-en-Brisgau. En terminant, le P. H. constate que, malgré les agitations de sa vie, Schäzler resta invariablement fidèle à son triple et noble amour de l'Église, de la vraie théologie et de saint Thomas. C'est cet amour qui fait sa vraie et immortelle grandeur. H. W.

— En 1924, dans sa grande biographie de Ketteler, feu F. Vigener a examiné l'attitude de l'évêque de Mayence à l'égard du concile du Vatican. Des qualités scientifiques très réelles ont assuré à cet ouvrage une large diffusion et une grande considération. Il n'en est que plus regrettable que l'on ait tant tardé, du côté catholique, à soumettre à un sérieux examen les passages qui traitent du concile du Vatican. Le premier, C. A. Kneller a corrigé quelques affirmations de Vigener, dans un article *Um das Vaticanum* (*Zeitschrift für kath. Theologie*, 1927, t. LI, p. 195-216). Il montre tout d'abord qu'il est faux de prétendre, avec Vigener, que, du côté catholique, la lutte contre le dogme de l'infaillibilité a été transformée par les évêques qui conduisaient la minorité en lutte contre l'opportunité de la définition. Ensuite, il discute l'accusation d'avoir trahi leur conviction propre, que Vigener formule contre Ketteler et les autres évêques qui se soumirent à la définition et, ce faisant, il produit une documentation de valeur sur la diffusion de la doctrine de l'infaillibilité avant le concile. C'est de Ketteler lui-même que s'occupe U. Ried dans ses *Studien zu Kettelers Stellung zum Infallibilitätsdogma bis zur Definition am* 18. *Juli* 1870 (dans *Historisches Jahrbuch*, 1927, t. XXXXVII, p. 657-720). L'auteur, qui a pu utiliser les documents reposant aux archives épiscopales de Mayence, parcourt toute cette époque mouvementée en se guidant d'après les notes de Ketteler. Il en résulte que Ketteler fut, du commencement à la fin, adversaire de l'infaillibilité prise dans le sens de la définition ensuite portée. Le célèbre article de la *Civiltà Cattolica* de 1867 le fit entrer en lice. Au concile, il exprima à plusieurs reprises sa foi dans l'infaillibilité du Pape, mais en envisageant toujours le Pape uni à l'épiscopat. Avec les conseils du P. Quarella, préfet des études du collège germanique, il travailla inlassablement à sauver cette idée sous l'une ou l'autre forme. Ried fait connaître une série de formules qu'il rédigea pour lui-même ou pour le concile. Ce fut en vain, car l'infaillibilité personnelle du Pape fut toujours plus nettement établie dans les délibérations du concile. Ketteler fit partie de la députation de la minorité qui, le 15 juillet, pria Pie IX de laisser au moins introduire dans le décret la coopération indirecte des évêques aux définitions ex cathedra. Avec sa nature impulsive, il alla jusqu'à supplier à genoux le Pape de se ranger à cette proposition ; il signa également le mémoire, présenté le 17 juillet par les évêques de la minorité pour tenter de justifier leur attitude, dont un premier projet, qui prenait le ton d'une protestation, avait été abandonné à cause de son opposition : car dans les dispositions qui l'animaient envers l'Église et le Pape, il ne voulait aucunement d'une protestation. Le même jour, dans une lettre privée, il manifesta au Pape, dès avant la définition, sa pleine soumission à la décision du concile. Ketteler était une nature autoritaire, profondément pénétrée de la dignité de la fonction épiscopale ; sa formation théologique avait été courte et il l'avait reçue à Munich, où Doellinger régnait : tout cela explique que, dans la question de l'infailli-

Digitized by Google

bilité, il se soit engagé dans des voies fausses. S'il ne resta pas dans ses erreurs, comme d'autres, il le doit à son éducation toute imprégnée de foi, à sa véritable humilité, et de nouveau à sa nature autoritaire, qui apercevait si bien la nécessité de la soumission et de l'unité. GR.

— *Ex Oriente. Religiöse und philosophische Probleme des Ostens und des Westens* (Mayence, M. Grünewald-Verlag, 1927. In-8, XVI et 427 p.), ouvrage publié par le prof. L. BERG, directeur de la société catholique d'aide aux émigrants russes, à Berlin, est un recueil où sont traitées les questions les plus diverses relatives aux Églises orientales. A côté de poésies, d'hymnes, de réimpressions de manifestes en faveur de l'union, on y trouve toute une série de dissertations, parfois de valeur, écrites en allemand, en français et en russe (ces dernières accompagnées de traductions en allemand ou en français). Les pièces sont réunies sous quatre titres : questions générales touchant l'union ; questions historiques ; questions dogmatiques ; renseignements biographiques. Chaque partie renferme des pièces qui intéressent vivement l'histoire de l'Église. Dans la première, il faut noter (p. 10-30) l'article écrit par l'historien viennois H. EIBL, qui s'efforce d'exposer et de déterminer, en remontant très haut, la nature propre de la pensée occidentale et de la pensée orientale par l'évolution de leur philosophie et de leur manière de considérer le monde. Dans son article : *Die gegenwärtige Lage der Katholischen Kirche* (*Ukrainisch-Katholischer Ritus*), F. HALUSZCZYNSKYJ (p. 90-101) ne fournit pas seulement des renseignements sur l'état actuel de l'Ukraine unie, mais aussi des détails curieux pour l'histoire des ordres religieux en cette contrée au siècle dernier. La seconde partie est naturellement la plus importante pour l'historien. Après un article quelque peu sobre de l'éditeur sur les tentatives romaines d'union (p. 109-123), on trouve deux articles sur l'Église géorgienne ; le second surtout : *Lose Blätter aus der georgischen Kirche* (p. 133-151), de R. IWANITZKY-INGILO, donne beaucoup de matériaux, fort mélangés sans doute, mais qui seront bien accueillis. L'auteur traite de l'origine prétendûment apostolique du christianisme géorgien, puis il poursuit son histoire jusqu'à l'établissement de son autonomie sous des « catholicos » propres. Cette Église perdit son indépendance sous la domination russe. Ce travail est tout parsemé de précieuses indications littéraires touchant les sources ; il se termine par un coup d'œil sur les « catholicos » particulièrement méritants et par un exposé de la constitution actuelle de cette Église. La partie historique de loin la plus importante de tout le volume est formée par le travail de M. v. TAUBE : *Rom und Russland in der vormongolischen Zeit* (p. 196-223). C'est la synthèse de longues et pénétrantes études des sources, et un chapitre des études de l'auteur sur l'évolution historique de droit international dans l'Europe orientale. La conclusion est qu'avant la grande invasion tatare, les coutumes russo-orientales et occidentales, le christianisme byzantin et romain, coexistaient d'une manière toute pacifique et se rapprochaient toujours plus. Cette évolution remarquable fut arrêtée, non pas seulement par l'invasion des Tatares, mais, d'après l'A., déjà précédemment par les excès des croisés dans l'empire byzantin, et des hordes germaniques dans le nord du territoire russe. L'article de T. est complété, pour les antécédents et la suite, par les indications de H. WORRNIECKI, (p. 151-161) sur un ms. du Musée de Cividale, orné de miniatures qui témoignent des relations de Grégoire VII avec la Russie, et par un article de J. VON UMINSKY sur *Die Beziehungen Russlands zu Rom im* XIII. *Jahrhundert* (p. 228-232). On trouve ensuite deux contributions moins importantes de J. PUSINO ; la première ras-

Digitized by Google

semble tout ce que l'on sait des rapports du cardinal de Cuse avec l'Orient (p. 246-253), et l'autre examine le prétendu communisme de l'état fondé par les Jésuites au Paraguay. Cette dernière question, assez étrangère à la nature du volume, y a été traitée sans doute en considération du communisme russe. P. 274-277, on réimprime un travail, déjà publié ailleurs, de Mgr D'HERBIGNY sur la tentative faite par l'archidiacre anglais W. Palmer pour établir l'union entre l'Église anglicane et les Églises schismatiques orientales. Voici ensuite deux travaux importants sur Wladimir Soloviev, le grand philosophe religieux russe : L. KOBILINSKI-ELLIS, *Die freie Theokratie nach der Lehre von W. Solowjew* (p. 278-286) et J. GRIVEC, *L'indépendance et l'originalité de Wladimir Solowjew* (p. 298-305).

La partie dogmatique du volume renferme une dissertation de A. BUKOWSKI sur la doctrine russe du péché originel (p. 315-322) et un aperçu historique très méritoire de K. LÜBECK sur l'attitude toujours plus large des Églises schismatiques à l'égard du célibat (p. 367-375). P. FYSKIEWICZ, examinant à fond *Die Primatslehre des heiligen Ephrem* (p. 340-355), montre qu'elle est bien la doctrine actuelle de l'Église catholique. Le P. H. D. NOBLE traite (p. 377-384) de l'influence exercée par une russe de naissance, Mad. Swetchine, sur Lacordaire ; les traces en sont restées dans la correspondance qu'ils ont échangée. R. VON WALTER, dans l'article *Pilger und Starzen* (p. 387-413), dépeint le monachisme ascétique dans l'Église russe. La figure de pénitent du Starez Seraphim, mort en 1833 et honoré par les Russes comme un saint, apparaît à l'auteur comme l'idéal du Starez russe et, dans cet idéal, l'A. découvre un élément qui déborde largement l'étroit nationalisme de l'Église russe orthodoxe et pourrait être d'importance pour la réunion. GR.

— Sous le titre : *Das orthodoxe Christentum des Ostens. Sein Wesen und seine gegenwärtige Gestalt* (Berlin, Furche-Verlag, 1928. In-8 148, p. M. 6), M. S. ZANKOV, professeur à l'université de Sofia, publie six conférences qu'il a faites à l'université de Berlin en 1927. Entre les chapitres d'introduction et de conclusion (I, VI), M. Z. examine le credo, la conception de l'Église, le culte et la piété orthodoxes (II-V) : c'est toute la vie de l'orthodoxie décrite dans ses principes intimes, avec autant de sympathie que de compétence, par un membre éminent de l'Église bulgare. L'exposé est appuyé sur des références très fournies. M. Z. connaît son Église à merveille, mais trahit parfois un contact insuffisant avec la foi et la théologie catholiques. R. DRAGUET.

— Dans un nouveau volume de la collection intitulée : *Die Religionswissenschaft der Gegenwart in Selbstdarstellungen* (Leipzig, F. Meiner, 1927. In-8, 238 p. et 7 portr. M. 12), plusieurs théologiens et historiens catholiques viennent de publier leur autobiographie ; ce sont : B. BARTMANN, H. GRISAR, S. J., J. MAUSBACH, N. PETERS, Fr. SAWICKI, J. SCHMIDLIN, H. SCHRÖRS. Conformément au plan général de la collection, ils cherchent à faire connaître tout ce qui a pu contribuer à leur formation scientifique et à expliquer ainsi la genèse de leurs travaux. D'une façon générale on peut dire que, si aucun d'entre eux n'a eu un passé extraordinaire, tous ont, dès leur jeune âge, apporté au travail une assiduité et une application remarquables. L'orientation de leurs recherches et études a été donnée par les circonstances extérieures. En retraçant leur autobiographie, ces auteurs ont en même temps donné une esquisse du progrès de la science catholique dans les domaines de l'exégèse, de l'apologétique, de la

Digitized by Google

dogmatique et de la morale, de l'histoire du christianisme au moyen âge et à l'époque de la Réforme, enfin, de l'histoire des missions. A. D. M.

— Le t. XIV (1926-1927) du *Kirchliches Handbuch für das katholische Deutschland* (Fribourg, Herder, 1927. In-8, xx-373 p.) contient, comme les volumes précédents de la même collection, une très riche documentation qui permet de suivre aisément les progrès ou les reculs du catholicisme en Allemagne. On y trouve successivement des renseignements sur l'organisation hiérarchique de l'Église universelle et de l'Église catholique d'Allemagne (Ire et IIe sections, par J. Sauren) ; les principaux décrets du Saint-Siège et des congrégations romaines (IIIe section, par N. Hilling) ; la description détaillée de la situation actuelle des missions catholiques (IVe section, par A. Baeth, S. J.), de l'enseignement confessionnel (Ve section, par W. Boehler) et des institutions charitables et sociales des catholiques en Allemagne (VIe section, par H. Auer) ; des statistiques sur les différentes confessions religieuses et sur l'Église catholique en Allemagne (VIIe et IXe sections, par J. Krose, S. J.) ; enfin, des indications très complètes sur les différents ordres et congrégations de religieux et de religieuses ayant une ou plusieurs maisons situées en Allemagne. Des statistiques fort nombreuses et variées, dressées principalement par le P. Krose, il résulte que la situation actuelle du catholicisme en Allemagne n'est de loin pas aussi brillante que celle d'avant-guerre, comme l'attestent la diminution de la natalité et celle des vocations religieuses ; d'autre part, depuis trois ou quatre ans, la vie catholique semble reprendre vigueur et l'action du clergé devenir plus efficace. Inutile d'insister sur les avantages précieux qu'offrent, à tous ceux qui se consacrent à l'apostolat, les données statistiques patiemment recueillies par le P. Krose et ses collaborateurs sur les différentes manifestations du catholicisme en Allemagne. Nous souhaitons que le P. Krose puisse trouver de nombreux imitateurs dans les autres pays et que les catholiques y comprennent, enfin, la nécessité impérieuse de mettre la science statistique au service de l'apostolat. A. D. M.

— Le Ve volume de *Die altniederländische Malerei*, de M. J. Friedlaender (Berlin, P. Cassirer, 1927. In-4, 168 p., lxxviii pl.), porte comme sous-titre *Geertgen und Bosch*. Après Van der Goes, Memling serait venu en ordre utile. Mais le maître brugeois ne peut être disjoint de Gérard David, et celui-ci présuppose des influences venues du nord. Pour cette raison l'auteur étudie d'abord quelques maîtres qui travaillaient vers 1490 sur le territoire actuel du royaume des Pays-Bas. C'est Geertgen van Haarlem, dont le caractère hollandais est plus accusé, et quelques peintres qui s'y rattachent, notamment le maître de la *Virgo inter Virgines*, ainsi nommé d'après un tableau du musée d'Amsterdam. C'est aussi Jérôme Bosch, artiste plus isolé, dont on a relevé le nom plusieurs fois (de 1448 à 1512) dans les registres de la confrérie de Notre-Dame à Bois-le-Duc. A la suite du texte est donné le catalogue critique des œuvres connues. Les planches en reproduisent un grand nombre.

R. M.

La firme Vandenhoeck et Ruprecht de Goettingue publie, depuis 1927, une nouvelle revue trimestrielle, intitulée *Stockholm* (prix de l'abonnement : M. 10.70). Placée sous la direction de M. A. Keller, de Genève, et le contrôle scientifique de M. Alfred E. Garvie, de Londres, de M. A. Titius, de Berlin, de M. E. Gounelle, de St-Étienne (Loire, France), la nouvelle revue se propose

Digitized by Google

d'étudier, dans l'esprit d'union qui s'est manifesté à Stockholm en 1925, les problèmes sociaux et moraux que soulève l'organisation de la société chrétienne contemporaine. Elle publiera des articles rédigés en anglais, en français ou en allemand. Tout en ne servant pas directement l'historien, *Stockholm* pourra, cependant, utilement nous renseigner sur les tendances actuelles des Églises protestantes et sur les solutions que proposent leurs dirigeants aux difficultés soulevées par la transformation des sociétés modernes. A. D. M.

— A la séance de février de l'Académie des sciences de Bavière, Mgr M. Grabmann a parlé, d'après les découvertes faites par lui dans un récent voyage scientifique, de traductions et commentaires d'Aristote datant du moyen âge et existant dans des manuscrits qui appartiennent à des bibliothèques espagnoles. Des preuves externes permettent à Mgr G. d'attribuer désormais avec certitude la traduction des *Meteorologica* à Guillaume de Moerbeke. Les manuscrits espagnols fournissent de nouveaux détails touchant les traductions arabes de l'ouvrage d'Aristote sur l'histoire des animaux, de l'*Abbreviatio de animalibus* d'Avicenne, et de la paraphrase de la Poétique d'Averroès. L'A. a pu déterminer une foule de commentaires latins d'Aristote, parmi lesquels on notera comme importantes les explications de Guillaume de St-Amour sur les deux Analytiques, les questions de Petrus Hispanus (Jean XXI) sur l'histoire des animaux et une collection de questions du XIIIe siècle sans doute en vue d'un examen, touchant divers écrits d'Aristote. Toutes ces découvertes montrent la grande part prise par ceux qui s'adonnaient à l'étude des arts à la constitution de l'aristotélisme médiéval ; cette coopération remonte au delà du temps d'Albert le Grand. D'après une communication faite par Mgr Grabmann dans la *Theologische Revue* (1928, t. XXVII, p. 26), on sait qu'il se propose de publier, dans les *Beiträge* de Baeumker, en collaboration avec un savant espagnol, les 13 traités *De anima* de Petrus Hispanus, découverts par lui, au cours du même voyage, dans le ms. 3314 de la bibliothèque nationale de Madrid. C'est là, dit-il, le travail le plus développé du moyen âge sur la psychologie.

A la même séance, L. Wenger a fait rapport sur l'état des travaux qui préparent l'index des mots qui se rencontrent dans les *Novelles* de Justinien. Les matériaux recueillis par les membres de l'institut de papyrologie et d'histoire du droit ancien de l'université de Munich, sont rassemblés par A. Ruprecht ; on commencera l'impression dès cette année. Gr.

— Dans les archives de la cure protestante de Kaufbeuren on a découvert, en ces dernières années, à plusieurs reprises, des documents importants pour l'histoire du temps de la Réforme. On vient encore d'y trouver de précieuses correspondances, parmi lesquelles trois lettres de Charles-Quint. Gr.

— M. C. Fabricius prépare une sorte de *Corpus confessionum*, qui doit décrire, avec bibliographie à l'appui, toutes les dénominations chrétiennes dans leurs croyances et leur organisation. A la veille de la Conférence de Lausanne, et dans le but tout pratique de permettre, notamment aux participants de ces réunions, « de se retrouver dans la masse des communautés chrétiennes », il a composé une sorte de *Wer ist's* du monde chrétien : *Oekumenisches Handbuch der christlichen Kirchen* (Berlin, Evangelischer Press-Verband, 1927. In-8, 142 p.). Ce sont des renseignements sur les principales dénominations, surtout protestantes (p. 41-122), auxquels on recourra utilement pour une première orientation. R. Draguet.

Digitized by Google

— En mai s'ouvrira à Cologne *Pressa*, exposition internationale pour tout ce qui concerne la presse. A cette occasion, une revue attentive sera consacrée à l'histoire du reportage et de la presse ; le soin en est confié à K. D'ESTER, directeur de l' *Universitätszeitungsinstitut* à Munich. La presse catholique aura sa section spéciale ; un comité, sous la présidence du cardinal de Cologne, s'en est chargé et y montrera le développement des brochures, journaux et revues catholiques, de même que tout le travail fourni par l'Église en faveur de la composition, la langue et la publication d'écrits dans les pays des missions. Cette section pourra de la sorte offrir des matériaux d'une importance extraordinaire, sources et faits, à l'histoire ecclésiastique. GR.

— *Nominations.* — Sont passés : à Berlin, H. ONCKEN, prof. d'histoire médiévale et moderne à l'université de Munich, et A. BERTHOLET, prof. d'A. T. et d'histoire des religions à Gottingue ; à Halle, H. DÖRRIES, prof. d'histoire ecclésiastique à Tubingue ; à Breslau, S. KAEHLER, prof. d'histoire médiévale et moderne à Marbourg. — M. HORKHEIMER est chargé d'enseigner l'histoire de la philosophie moderne, et O. SCHUMANN la philologie médiévale, à l'université de Francfort-sur-le-Mein. — H. HEIMPEL s'est fait agréger, pour l'histoire du moyen âge, à l'université de Fribourg-e.-B.

H. VON SCHUBERT, professeur d'histoire ecclésiastique à Heidelberg, a pris son éméritat.

L'académie des sciences de Berlin a élu membres correspondants : H. OBERMAIER (Madrid), H. OSTENFELDT-LANGE (Copenhague), O. REDLICH (Vienne) et A. BERZEVICZY VON BERZEVICZE (Budapest). GR.

— *Décès.* — W. AMELUNG, directeur de l'institut archéologique allemand à Rome. — A. KRIEGER, directeur des archives de l'État à Carlsruhe. — E. LANDSBERG, le distingué historien du droit à l'université de Bonn. — B. MÜLLER, professeur honoraire à l'université de Francfort. — H. WENDT, autrefois professeur de théologie systématique à Iéna. — F. LOOFS, professeur d'histoire ecclésiastique à Halle, qui venait de prendre son éméritat. — H. BAUCKE, professeur d'histoire ecclésiastique et de patristique à Kiel. — E. HEUSER, spécialiste érudit de l'histoire du Palatinat, mort à Ludwigshafen. GR.

Angleterre, Écosse, Irlande

— Le travail de H. CADBURY, de Bryn Mawr College en Pensylvanie, *The Making of Luke-Acts* (Londres, Macmillan, 1927, x-385 p. Prix : 12 s. 6), ne veut être ni une introduction à l'œuvre de Luc, ni un commentaire de cette œuvre, encore moins une apologie, mais une étude historico-psychologique du processus littéraire qui aboutit à la composition du troisième évangile et des Actes des Apôtres. Cette œuvre est une, en effet, et la distinction actuelle des deux tomes pourrait être le fait du dernier éditeur. Cette œuvre est intéressante au suprême degré et occupe une place de choix parmi les productions historiques contemporaines. L'évangile de Luc est plus important, sous certains rapports, que ceux de Marc et de Matthieu ; quant aux Actes, ils forment le pont qui rattache Jésus à Paul, le Christ au christianisme, l'évangile de Jésus à l'évangile concernant Jésus. Quand on parle de l'œuvre de Luc, c'est pour se conformer à une façon de dire traditionnelle ; elle n'implique pas l'authenticité qui est au contraire bien compromise. Les témoignages patristiques ne reposent pas sur une tradi-

Digitized by Google

tion externe, mais sur des déductions : ce sont comme les plus anciens vestiges de la critique interne, des conjectures émises d'abord pour expliquer certaines caractéristiques des récits et qui, très tôt, s'imposèrent comme des certitudes. Et le témoignage du livre est impuissant à réhabiliter la tradition. Il n'en ressort pas que l'auteur soit Luc, le médecin et le compagnon de S. Paul. Mais le Dr Cadbury ne s'arrête pas ici à l'examen de ces questions d'authenticité. Il l'a fait dans le second volume des Prolégomènes aux Actes des Apôtres du grand ouvrage de F. Jackson et K. Lake, *The Beginnings of Christianity* (cfr RHE. t. XX, 1924, p. 488-501). Il estime d'ailleurs que ces questions ne sont pas de première importance. Il vaut mieux pénétrer quelque peu l'âme et la personnalité de l'auteur, son but et sa méthode, que de connaître son nom et la date de son travail. C'est donc à cela que tend la présente étude sur la formation du troisième évangile et des Actes. Quant à la valeur historique de l'œuvre, elle résultera précisément des conclusions de l'examen sur le processus de sa composition.

Toute composition littéraire est déterminée par les facteurs suivants : les matériaux accessibles, les formes de pensée et d'expression contemporaines de l'auteur, l'individualité de celui-ci telle qu'on peut la dégager de l'œuvre elle-même et enfin le but poursuivi. Ce sera le plan même du livre de M. Cadbury sur la formation de l'œuvre lucanienne. Les matériaux dont Luc disposait avaient déjà toute une histoire avant d'être utilisés dans son récit, et le savant américain s'applique à étudier le chemin parcouru par la tradition depuis l'événement jusqu'au livre de Luc. C'est un chapitre conçu dans le sens de la nouvelle école de la *Formgeschichte*. On examinera les différents types de matériaux, les règles de leur classement et les lois de leur transmission ainsi que les diverses causes d'altération qui ont pu faire dévier de leur sens primitif les impressions produites par les événements sur les premiers témoins. Luc ne disposait donc pas d'une tradition inaltérée ; il n'opérait pas non plus sur de simples mythes ; au demeurant, ses sources sont assez sûres, car les motifs qui ont présidé à leur transmission ont exercé sur elles une influence plutôt directrice que créatrice. Les sources écrites de Luc ne paraissent pas être araméennes ; elles ne furent pas nombreuses ; il faut compter parmi elles Mc. et Q. On ne peut démontrer l'existence d'un proto-Luc. Mc. est pratiquement identique à notre second évangile, et Luc le reproduit de confiance, presque sans changement. Quant à Q, nous n'en connaissons presque rien en dehors de son existence : on ne peut l'identifier avec les logia de Papias. Comment Luc se comportait-il vis-à-vis de ses sources? L'étude interne de l'œuvre ainsi que des habitudes littéraires des historiens contemporains devra nous renseigner et M. Cadbury met notamment en parallèle la façon dont Josèphe utilise le premier livre des Machabées et celle dont Luc se sert de Marc. Luc, esprit large et cultivé, a su rédiger un livre dont les qualités littéraires sont bien saisies et bien notées ; elles étaient d'ailleurs déjà parfaitement connues. Il n'a pas voulu composer une biographie, mais une histoire populaire, à la façon des anciens, non avec le souci de précision des modernes. Des anciens, il a le goût pour les discours fictifs, l'insouciance des dates (sauf pour les débuts du ministère de Jésus), un certain manque d'objectivité. Son œuvre n'est d'ailleurs pas dépourvue de valeur historique : il reproduit fidèlement la teneur générale de ses sources ; les lettres de S. Paul nous permettent de constater qu'il trace exactement les cadres réels de la carrière missionnaire de l'apôtre. Mais cette valeur historique n'est pas la même pour toutes les parties de l'œuvre ; elle est diversement influencée par l'intervention de facteurs psychologiques divers. En écrivant son livre, où les

Digitized by Google

critiques s'efforceraient en vain de découvrir un plan subtil et savant, Luc ne se proposait pas de construire une théologie, ni de remplacer une conception chrétienne ancienne par une autre plus récente ; il désirait vraisemblablement démontrer la légitimité du christianisme tant du point de vue juif qu'aux regards des gentils.

En écrivant le sien, M. Cadbury se défend aussi d'avoir voulu établir une thèse quelconque. Il a voulu faire une étude concrète et réaliste de la composition de l'œuvre de Luc. Nous avons cru utile d'en donner ici quelques aperçus. Tout n'y est pas nouveau et tout n'y est pas à critiquer. Il y a même beaucoup de remarques d'une grande pénétration et d'une grande finesse, mais le scepticisme de l'auteur nous paraît exagéré. Il est au surplus contagieux et engendrera chez le lecteur une grande défiance non pas précisement vis-à-vis de l'œuvre de Luc mais vis-à-vis de celle du Dr Cadbury. É. TOBAC.

— L'étude très fouillée du Rev. H. J. BAYLIS, *Minucius Felix and his Place among the early Fathers of the Latin Church* (Londres, SPCK., 1928. VII-376 p. Pr. : 15 s.), aboutit aux conclusions suivantes : L'*Octavius* a dû être écrit du vivant de l'écrivain Fronton. La conversation qui fut le point de départ du dialogue eut probablement lieu vers 148, et il semble que la composition du livre soit antérieure à 160. Si l'on admet les conclusions du savant auteur, le titre de « premier Père de l'Église latine », généralement donné à Tertullien, doit donc être décerné à Minucius Felix. L. G.

— *Latin Infancy Gospels, a new Text with a Parallel Version from Irish*, tel est le titre de la précieuse publication d'un nouveau texte de l'Évangile de l'enfance (Cambridge University Press, 1927. XXXIX-126 p. Pr. : 10 s.), sur les particularités et la provenance duquel l'éditeur très qualifié qu'est le Dr M. R. JAMES donne de très utiles informations et suggestions dans une longue introduction. Ce texte latin est représenté par deux recensions dont le Dr James a découvert l'une dans le ms. O. 3. 9 de la cathédrale de Hereford (XIIIe siècle) et dont l'autre figure dans le ms. Arundel 404 du British Museum (XIVe siècle). Ces deux recensions, remplies de curieux détails, sont imprimées dans le volume en regard l'une de l'autre, et les différences que présente un texte irlandais apparenté renfermé dans le Leabhar Breac, traduit en 1895, par le P. E. Hogan, S. J., sont indiquées à la fin du volume (p. 96-100). L. G.

— A propos des discussions en cours au sujet de la revision du *Prayer-book*, le Professeur F. C. BURKITT a communiqué au *Times* (3 févr. 1928) des notes dignes d'être signalées sur *Reservation in the early Church* (pendant les trois premiers siècles chrétiens). L. G.

— Le Rev. G. H. DOBLE a consacré une monographie au saint cornico-breton Melor, qui est le patron de plusieurs églises tant de Bretagne armoricaine que de Grande-Bretagne (*Saint Melor*. Shipston-on-Stour, 1927. 56 p.). Il a joint à sa publication une traduction anglaise de la *Vita Melori* de la *Nova legenda Anglie* de Capgrave (édit. Horstman, II, p. 183-185) : une traduction de la légende de S. Melor des *Legenda Sanctorum* de Grandisson, évêque d'Exeter (1327-1369) ; une traduction de la notice du saint dans les *Vies des Saints de Bretagne* d'Albert le Grand de Morlaix, et, en outre, de nombreuses notes et des illustrations bien choisies. L. G.

Digitized by Google

— En 1911, M. E. J. Gwynn publia, en collaboration avec M. W. J. Purton, un texte extrêmement curieux sur les observances liturgiques et autres des Céli Dé (*vulgo* Culdees) de Tallaght, en Irlande, monastère fondé en 769 par Mael Ruain († 792). Ces notes furent compilées en langue irlandaise par un auteur inconnu, probablement dans la première moitié du IXe siècle. Elles furent éditées avec une traduction anglaise dans les *Proceedings of the Roy. Irish Academy*: *The Monastery of Tallaght* (1911, t. XXIX, Sect. C, p. 115-179) d'après le ms. 3 B 23 de la bibliothèque de la *Roy. Irish Academy* (p. 33*a*-52*b*). Le ms. G. 36 de la bibliothèque du couvent des Franciscains de Merchant's Quay à Dublin renferme la paraphrase en irlandais moderne (1re moitié du XVIIe siècle) d'un texte qui présente de nombreuses ressemblances avec les notes sur les observances de Tallaght. C'est cette paraphrase que vient de publier avec une traduction anglaise et des notes explicatives M. E. J. Gwynn, le nouveau prévôt de Trinity College de Dublin (voir RHE. 1928, p. 237) dans *Hermathena* sous le titre de *The Rule of Tallaght* (N° XLIV. *Second supplemental Volume*, 1927. XXVI-109 p. Pr. : 4 s., en vente chez Hodges et Figgis à Dublin et à Londres, chez Longmans). Cette paraphrase est aussi apparentée, — mais moins étroitement, — avec la Règle des Céli Dé, qui remonte également au IXe siècle et qui se rattache aussi à Tallaght et à Mael Ruain. De ce texte, édité une première fois par W. Reeves (*On the Céli-dé*, dans les *Trans. of the R. I. A.*, 1864, t. XXIV, p. 201-215), M. G. donne une nouvelle édition accompagnée d'une nouvelle traduction anglaise dans la publication que nous annonçons (p. 64-103). Dans son introduction, l'éditeur compare aussi ces deux textes avec un pénitentiel composé en vieil-irlandais, au VIIIe-IXe siècle, édité également par lui dans *Ériu* (1914, t. VII, p. 121-195), et il montre tout l'intérêt qu'offrent ces diverses compositions tant pour la connaissance des observances monastiques et des coutumes ascétiques que pour celle des pratiques rituelles suivies par les Céli Dé à cette époque reculée. Les p. 104-109 contiennent quelques *addenda* et *corrigenda* à la publication de 1911 que nous rappelions au début de la présente notice. L. G.

— Le volume de M. W. G. Hanson, *The early Monastic Schools of Ireland* (Cambridge, Heffer, 1927, XI-135 p. Pr. : 3 s. 6) est formé de quatre *lectures* consacrées respectivement aux écoles, à S. Colomban et ses contemporains, aux savants irlandais des VIIIe et IXe siècles et à Jean Scot Érigène. Le titre du livre ne répond pas exactement à son contenu, car il est question dans ces *lectures* tout autant de missions et de fondations monastiques que d'écoles. L'auteur ne paraît pas être au courant des dernières recherches, spécialement sur Scot Érigène. Trop souvent il se contente de généralités surannées et, au lieu de remonter aux sources, cite abondamment certains auteurs modernes, notamment Mrs Alice Stopford Green, M. Douglas Simpson et M. Reginald Lane Poole. La mission littéraire de S. Olcan en Gaule (p. 5) est fort douteuse. L'office divin n'était pas appelé « opus Dei » dans les monastères de S. Colomban (p. 72). L'identification d'un correspondant d'Alcuin du nom de Colgu avec un maître de Clonmacnois du même nom (p. 94) peut être contestée. Ce nom était assez fréquent en Irlande. Voir à ce sujet la remarque de M. Charles Mc Neill dans la revue *Studies* (1925, t. XIV, p. 504). En somme, ce livre-ci n'éclaire pas d'une meilleure lumière ce sujet complexe que n'a fait l'ouvrage du Professeur Hugh Graham, *The early Irish monastic schools*, analysé ici, il y a quatre ans (Voir RHE, 1924, t. XX, p. 311-312). L. G.

Digitized by Google

— Le travail du R. P. R. Janin, *Les Églises orientales et les rites orientaux* (cfr RHE. 1927, t. XXIII, p. 699), a maintenant son pendant anglais dans *The Churches of Eastern Christendom from* A. D. 451 *to the present time*, de M. B. J. Kidd, de Keble College, Oxford (Londres, Faith Press, 1927. In-8, 541 p. ill. 15 s.). L'auteur, qui ne néglige pas de décrire l'état présent des Églises orientales, a consacré son principal effort à leur histoire. Les chap. I-XI retracent les vicissitudes de l'Église byzantine depuis le concile de Chalcédoine jusqu'à la chute de Constantinople en 1453 ; le chap. XII décrit les anciens patriarcats avec Chypre et le Sinaï ; les chap. XIII-XIV, les Églises des Balkans : Bulgarie, Yougoslavie, Roumanie, Grèce ; le chap. XV, l'Église russe ; le chap. XVI, les Nestoriens ; le chap. XVII, les monophysites : Arméniens, Jacobites, Chrétiens de Malabar, Coptes, Abyssins ; le chap. XVIII s'occupe des Uniates. Une conclusion résume les traits principaux qui caractérisent les Églises orientales, sous le rapport de la foi, du gouvernement et de la liturgie, et touche au problème de la réunion. On regrette que les notes soient rejetées à la fin et groupées par chapitres. Le Dr Kidd n'a pas eu la prétention de se mettre au courant des recherches les plus récentes ; il lui suffisait d'écrire son volume sur la base des meilleurs travaux spéciaux et, surtout, des bonnes encyclopédies. Il peut être utile de signaler qu'on trouvera reprises dans son travail les listes chronologiques des successions patriarcales ou épiscopales des diverses Églises dissidentes. R. Draguet.

— Dans le *Bulletin of the John Rylands Library* (1928, t. XII, p. 137-298), M. A. Mingana publie en fac-similé, avec traduction anglaise, *The Apology of Timothy the Patriarch before the Mahdi* (Woodbrooke Studies. Fasc. 3). Cette pièce, curieuse par les renseignements qu'elle fournit sur les rapports des chrétiens de l'Est avec leurs maîtres musulmans, reproduit le procès-verbal d'une discussion tenue, vers 781-782, entre le patriarche nestorien Timothée Ier (780-823) et le troisième calife abasside, Mahdi (775-785). Le texte syriaque, contenu dans cinq mss, dont quatre sont la copie d'un ms. du XIIIe siècle, paraît avoir été fixé au plus tôt en 785 ; il est ici publié d'après le Mingana 17. M. M. ne peut déterminer si Timothée utilisait un Coran syriaque ; dans les notes de la traduction, il établit des parallèles entre cette apologie et deux autres du IXe siècle. R. Draguet.

— D'après les sources originales qu'il a diligemment explorées, le Rev. E. Robo nous fait savoir, dans *Bishops on the Tramp* (*Tablet*, 14 janvier 1928, p. 39-42), en quel équipage les évêques de Winchester, dont le château de Farnham était la principale résidence, voyageaient et visitaient leurs manoirs au moyen âge. L. G.

— Sous le titre *An Indulgence of* 1476, le professeur Alfred W. Pollard a publié dans le *Times* du 7 février 1928, p. 15, le texte latin et la traduction anglaise d'une lettre d'indulgences adressée par John Sant, Abbé d'Abingdon, à Henry Langley et à son épouse, Katherine, datée du 13 décembre 1476. Cette lettre, imprimée par Caxton à Westminster, a été découverte au Public Record Office par M. S. C. Ratcliff, l'un des conservateurs de ce dépôt. C'est la plus ancienne impression connue de Caxton. Celle qu'on considérait jusqu'ici comme la plus ancienne porte la date du 18 novembre 1477. L. G.

— Les Petre, vieille famille d'Angleterre, se sont toujours distingués par leur

Digitized by Google

ferme attachement à la foi catholique. Il est surprenant que le *Dictionary of National Biography*, qui s'est occupé de plusieurs ancêtres de Robert Edward, neuvième lord Petre, mort en 1801, n'ait rien dit de ce dernier. C'est à ce personnage, oublié par la Biographie nationale, que Miss M. D. Petre vient de consacrer un volume fort important pour l'histoire, non seulement de son trisaïeul, mais de l'Église catholique en Angleterre : *The Ninth Lord Petre or Pioneers of Roman Catholic Emancipation* (Londres, SPCK., 1928. xvi-333 p. Pr. : 10 s. 6 d.). Sur ce beau type de catholique anglais de vieille souche le livre offre peu de détails purement biographiques, les Petre n'ayant jamais été enclins, nous dit-on, à cultiver l'autobiographie, mais, en revanche, il renferme sur l'époque et sur le milieu de Lord Petre, comme aussi sur les questions âprement débattues alors parmi les catholiques, d'abondants aperçus et quelques précieux documents. Qu'on se représente ce fervent catholique, franc-maçon zélé, comme le fut, d'ailleurs, son contemporain Joseph de Maistre, et, avec cela, l'un des plus ardents du groupe des Cisalpins, sorte de Gallicans d'Outre-Manche. Miss P. raconte les origines et la destinée du Comité catholique formé en 1782 en vue de travailler à l'émancipation des catholiques et celles du *Cisalpine Club* fondé en 1792 ; elle donne des renseignements expédients sur les tendances du milieu, principalement laïque, dans lequel l'idée du club prit naissance et se développa et aussi sur le choix de son nom. A ce propos elle a été amenée à s'occuper du fougueux champion de l'ultramontanisme anglais de l'époque, l'évêque John Milner, sur qui elle porte un jugement sévère mais motivé. Utilisant des documents peu connus ou mal interprétés avant elle, elle montre que les historiens catholiques, et Bernard Ward lui-même, au talent et aux intentions duquel elle rend, d'ailleurs, hommage, se sont montrés trop indulgents pour cet homme violent, vindicatif et même perfide qui contribua plus que tout autre à exacerber les longues dissensions entre les catholiques insulaires de la fin du xviiie siècle et du début du xixe. Pallier les fautes de Milner, c'est porter du même coup injustement atteinte à la réputation de ses antagonistes, les Charles Butler, les Charles Berington, les Petre, dont l'auteur se plaît à mettre en lumière les beaux côtés, la trempe morale, le patriotisme, le sens des réalités et le noble idéal spirituel. L'ouvrage est orné de sept portraits et de deux autres illustrations. L. G.

— Le chanoine W. Perry avait préludé par un article que nous avons analysé ici (voir RHE. 1926, t. XXII, p. 920) à la biographie d'une lecture extrêmement attachante qu'il nous donne maintenant d'un distingué liturgiste et théologien écossais : *George Hay Forbes, a Romance in Scholarship* (Londres, SPCK., 1927. 204 p. Pr. : 7 s. 6). Plusieurs des publications de G. H. Forbes sont encore estimées des érudits de nos jours. Toujours soucieux de travailler directement sur les sources et sans cesse en quête de textes à publier, le zélé et pieux pasteur de Burntisland (comté de Fife) n'hésita pas à entreprendre des voyages d'études, longs et pénibles, en dépit d'une infirmité d'enfance qui l'obligeait à recourir à des béquilles pour se mouvoir. De plus, il entretint une correspondance très active avec beaucoup de savants ou de travailleurs intellectuels des îles Britanniques ou du continent. M. Perry publie un certain nombre de lettres de Newman, de Pusey, de son propre frère, l'évêque de Brechin, et de plusieurs correspondants français parmi lesquels Marcellin Detrine, l'abbé Bertrand, Montalembert, le card. Pitra et l'abbé Migne. Ce dernier aurait voulu s'assurer le concours de Forbes pour la publication des œuvres de S. Grégoire de Nysse

Digitized by Google

dans sa *Patrologie*. Le projet n'aboutit pas. Forbes publia lui-même l'édition qu'il avait préparée des œuvres de ce Père, qu'il imprima, ainsi que beaucoup d'autres ouvrages, à l'imprimerie qu'il avait installée à Burntisland, dans son presbytère. Le biographe a traduit en anglais les lettres des correspondants français qu'il a insérées dans son livre. D'une énergie et d'une activité prodigieuses, G. H. Forbes mourut le 7 novembre 1875, épuisé par le travail et miné par la maladie. L. G.

— Un article du Rev. W. W. Longford sur *The Vatican, France and l'Action française*, publié dans *The Nineteenth Century and After* (Nov. 1927, p. 611-623), a donné lieu à une longue discussion avec échange de lettres entre l'auteur et ses contradicteurs. Du côté catholique, le *Tablet* notamment s'est appliqué à relever les erreurs de M. Longford (voir 19 nov. p. 660-661 ; 3 déc., p. 721-723 ; 10 déc., p. 785-788). La suite de la polémique a amené l'intervention du directeur de la *Nineteenth Century* et du Cardinal Bourne et une réplique du Rev. Longford, toutes pièces qu'on trouvera sous le même titre que l'article initial dans la livraison de janvier 1928 de ladite revue (p. 1-31). Le *Tablet* est revenu à la charge dans son numéro du 11 février (p. 174-178). Si nous parlons ici de cette polémique, c'est que M. Longford a particulièrement insisté dans ses articles sur le rôle du Saint-Siège ou, plus exactement, sur la politique du Cardinal Gasparri pendant la guerre. Mais il est regrettable qu'il soit allé puiser ses renseignements presque uniquement dans des informations de presse, toujours sujettes à caution. L. G.

— Le rapport des conversations tenues à Malines, de 1921 à 1925, sous les auspices du Cardinal Mercier, en vue d'étudier les possibilités d'un rapprochement entre l'Église d'Angleterre et l'Église catholique romaine et du rétablissement de l'unité des Églises chrétiennes, a été publié par l'*Oxford University Press* : *The Conversations at Malines*, 1921-1925 (95 p. Pr. : 2 s. 6 d.). Toutes les parties du rapport sont données en anglais et en français. L. G.

— Divers manuscrits appartenant à la collection de Miss Algerina Peckover de Sibalds Holm, Wisbech, ont été vendus aux enchères chez Sotheby le 12 décembre 1927. Un psautier du XIIIe siècle enluminé dans le nord de la France a été adjugé à un collectionneur anglais pour £ 3,500. Un missel romain des environs de l'an 1000 provenant d'Italie a été vendu £ 1,700 ; un pontifical italien du XIVe siècle, £ 700 et un ms. de l'*Historia tripartita* de Cassiodore datant du début du XIIIe siècle, £ 280. Ce ms. a appartenu au prieuré de Guisborough (Yorkshire). Les trois derniers manuscrits ont été achetés par MM. Quaritch. L. G.

— Les souscripteurs de la *Henry Bradshaw Society* ont reçu en septembre 1927 deux nouveaux volumes portant tous les deux le millésime 1926 : 1° *The Benedictional of John Longlonde, Bishop of Lincoln*, édité par le Dr Reginald Maxwell Woolley (XV-80 p.), livre liturgique écrit pour l'évêque Longlonde et conservé au British Museum sous la cote Ms. Add. 21974 ; 2° le t. Ier de l'*Ordinale and Customary of the Benedictine Nuns of Barking Abbey*, comprenant le calendrier et le propre du temps, édité par J. B. L. Tolhurst (XII-164 p.), texte tiré du ms. 169 d' *University College* d'Oxford déposé à la Bodléienne, écrit à la demande de Sibille Gelton, abbesse de Barking, de 1394 à 1419.

L. G.

Digitized by Google

— Une communication du Professeur A. F. POLLARD au *Times* du 24 novembre 1927 nous apprend que la subvention fournie par le gouvernement à l'*Historical Manuscripts Commission*, qui était de £ 1,800 avant 1915 et qui avait été réduite à £ 200 pendant la guerre, vient d'être portée à £ 700, chiffre, selon lui, tout à fait insuffisant. L. G.

— *Cours et conférences.* — Le 5 décembre 1927, à la *Surveyors' Institution* de Westminster, *The Royal and Medieval Tombs in Westminster Abbey*, par M. LAWRENCE E. TANNER, l'un des conservateurs du monument.

A la seconde réunion annuelle de la société des Amis de la Bodléienne, qui s'est tenue le 9 décembre à la Bodléienne, Lord ERNLE a fait un pressant appel en faveur de la Société, qui, pour les transformations et agrandissements urgents de la bibliothèque, a besoin d'espace et de fonds.

Le 12 décembre, la *lecture* annuelle d'archéologie biblique, fondée en 1907 pour honorer la mémoire de Léopold Schweich, de Paris, a été donnée par le prévôt d'Eton, le Dr M. R. JAMES, qui a parlé de *The Apocalypse in Art*.

Le sujet de la leçon inaugurale donnée à *University College* de Londres le 19 janvier par le nouveau professeur d'histoire d'Angleterre, J. E. NEALE, était *The Study of Elizabethan History*.

Parmi les autres *lectures* publiques données au même collège pendant le second trimestre de l'année académique 1927-1928, signalons la suite des leçons de Miss M. S. WEST sur *The Literary and Historical Study of the Bible*, qui s'est occupée des Évangiles le 16 janvier, des autres livres du Nouveau Testament, le 17 et de l'Ancien Testament, le 20, et, en outre : *La Lirica del Paradiso* (*Barlow Lectures on Dante*), par le Dr CAMILLO PELLIZZI (18 janvier) ; *The Carbonari*, par le Prof. EDMUND G. GARDNER (2 février) ; *Relics of Monastic London*, par le Prof. PERCY FLEMMING (9 février).

Le 21e rapport annuel de l'*Historical Association* (Londres, 1927) nous apprend que les sujets suivants rentrant dans le programme de cette Revue ont été traités dans les conférences données dans les différentes branches de l'Association du 1er juillet 1926 au 30 juin 1927 : à Bangor, *Education in Pre-Norman Days* par le Chan. J. FISHER ; *Hywel Dda* (T. P. ELLIS) ; à Bath, *Somerset in History and Legend* (F. RICHARDS) ; *The Life and Literary Works of St Aldhelm* (Dom ETHELBERT HORNE) ; *Some Notable Bishops of Bath and Wells* (D. LEE PITCAIRN) ; à Bexhill-on-Sea, *England in the Middle Ages* (Miss M. R. DACOMBE) ; *England's Part in the Crusades* (ERIC DEUCHARS) ; *Churches in the thirteenth, fourteenth and fifteenth Centuries* (LEONARD HODSON) ; *Mediaevel Guilds* (Mrs BAINES) ; *Monks and Friars in the Middle Ages* (F. E. POULTON) ; à Birmingham, *The Will of John Haddon, A picture of England on the Eve of the Reformation* (Miss M. DORMER HARRIS) ; à Brighton, *Religious Thought in England a Hundred Years ago* (Dr R. J. CAMPBELL) ; *St Paul's* (T. STEVENS ALLEN) ; à Bristol, *Wilberforce and the Evangelical Movement* (GODFREY ELTON) ; à Bury (Lancs), *The Franciscans in England* (A. G. LITTLE) ; *The Times of St Francis* (STRANGEWAYS) ; à Cantorbéry, *Archbishop Parker* (Dr MASON) ; à Carlisle, *Church and State in the Fourth Century* (Chan. H. N. BATE) ; *Mediaeval Architects*, par le Prof. A. HAMILTON THOMPSON, qui a parlé sur le même sujet à Huddersfield ; à Coventry, *A Thirteenth Century Architect*, par le même ; *The Worship of Rulers in Antiquity* (G. H. STEVENSON) ; à East Ham, *Joan of Arc* (Miss MAUDE ROYDEN) ; *Erasmus* (ELLIOTT BINNS) ; *Monk and Serf* (A. ROGDEN) ; à Exeter, *Disorders and Discipline in Mediaeval Oxford* (H. WY-

Digitized by Google

LIE) ; *St Francis of Assisi* par A. G. LITTLE, qui a parlé sur le même sujet à Leeds ; à St Albans, *St Francis of Assisi* (Chan. MAYHEW) ; à Hull, *The Parson, the Schoolmaster and the Governess in the Novel of the Eighteenth Century* (Miss PEARSON) ; *Archaeology in the Service of History*, par le Prof. HAMILTON THOMPSON qui, a parlé sur le même sujet à Leeds ; à la branche du N. Kent, *St Francis and his place in History* (Miss DYMOND) ; *The Priory of Tonbridge and its Educational Link with Tonbridge School* (TATTERSHALL DODD) ; à Leicester, *The Right of Sanctuary in the Middle Ages* (Chan. R. J. STURDEE) ; à Lincoln, *Guild in the Middle Ages* (W. J. BALDWIN) ; *English Village Life*, par le Chan. C. W. FOSTER, qui a donné la même conférence à Peterborough ; à Nottingham, *The Closing Days of Leston Priory* (H. GREEN) ; à Portsmouth, *Monks and Monasteries* (G. N. CLARK) ; à Salisbury, *The Franciscan and Dominican Friars in Wilts and Dorset* (Chan. FLETCHER) ; *Old Sarum, the Results of its Excavation* (STEVENS) ; à Southampton, *The Winchester Cathedral Cartulary* (Chan. A. W. GOODMAN) ; à la branche du Staffordshire (North). *Three Shrines of Celtic Religion : Iona, Holy Isle and Lichfield* (MARK HUGHES) ; à Street et Glastonbury, *The Origins of Nonconformity* (Mrs SARAH CLARK) ; *Devotional Poetry* (LAURENCE HOUSMAN) ; à la branche du Surrey (West), *Research in Records* (HILARY JENKINSON) ; à Swindon, *Some Popish Plot Trials* (R. MITCHELL BANKS) ; à Torquay, *Bishop Phillpotts and Torquay* (R. J. E. BOGGIS) ; à Wolverhampton, *The Deans of Wolverhampton* (J. J. G. STOCKLEY). L. G.

— *Nominations.* — L'université de Cambridge a choisi comme délégués au congrès international des sciences historiques, qui doit se tenir à Oslo du 14 au 18 août, le Professeur ROSE, le Dr CLAPHAM, le Dr TEMPERLEY, le Professeur TREVELYAN et le Professeur ADCOCK. L. G.

— *Décès.* — Le 1er janvier 1928, le Rev. HERBERT TOM ANDREWS, professeur d'exégèse du Nouveau Testament aux *New* et *Hackney Colleges*. De 1895 à 1903 il enseigna l'histoire ecclésiastique et la théologie historique au collège de Cheshunt (Hertford).

Le 11 janvier 1928, Dom Paul SERRANT, O. S. B., âgé de 76 ans. Né à Candé (Maine et-Loire) en 1852, il entra à l'abbaye bénédictine de Farnborough, après avoir consacré de nombreuses années à l'enseignement comme prêtre séculier. Il s'était longtemps occupé de l'histoire de Jacques II, roi d'Angleterre, et de celle de l'abbé de Rancé, dont il avait réuni un grand nombre de lettres inédites. Il a publié *L'Abbé de Rancé et Bossuet* (1903) et donné plusieurs articles à la *Revue des questions historiques*, dont le dernier, paru en juillet et octobre 1926, est intitulé : *Seignelay et Bonrepaus, leurs rapports privés.*

Le 8 février, à Eastbourne, M. BAILEY SAUNDERS, âgé de 67 ans, qui s'est spécialement fait connaître par ses traductions anglaises de Schopenhauer et d'Harnack. On lui doit par ailleurs : *Professor Harnack and his Oxford critics* (1902). Il a collaboré à l'*Athenaeum* et au *Dictionary of National Biography*.

L. GOUGAUD, O. S. B.

Belgique

On accueillera avec reconnaissance le *Catalogue des manuscrits* [du] *Musaeum Plantin-Moretus* par J. DENUCÉ (Anvers, Veritas, 1927. In-8, 304 p.), qui intéresse à la fois la philologie latine et flamande ainsi que l'histoire ecclé-

Digitized by Google

siastique. Plantin et ses héritiers, les Moretus, possédaient une bibliothèque riche en fait de manuscrits d'œuvres classiques et d'œuvres religieuses, en vue de leurs éditions typographiques. Le nombre des mss répertoriés ici monte à 506 nos ; ils vont du IXe au XIXe siècle. Il est difficile de choisir ici quelques mss d'ordre ecclésiastique ; disons seulement que la moitié des codices sont des travaux de nature théologique (Pères de l'Église, scolastiques, traités théologiques des XIVe-XVIe siècles), des livres liturgiques (bréviaires et des livres d'heure illustrés), puis des opuscules littéraires (sermons, hymnes et méditations), etc. Contentons-nous de signaler le no 132, ms. du XVIe siècle, contenant un choix d'œuvres de Jean de Schoonhoven, puis un ms. du IXe siècle renfermant les hymnes de Sedulius et l'*Historia Evangelica* de Juvencus. Le catalogue de M. Denucé complète les listes provisoires de H. Stein et de Seymour de Ricci. On regrettera cependant que, dans ses renvois aux éditions, l'auteur ait négligé de mentionner les grandes collections modernes comme, p. ex., la Patrologie de Migne, etc.

H. N.

— L'*Inventaire des archives de l'Université de Louvain*, 1426-1797, *aux Archives Générales du royaume à Bruxelles*, par Henri DE VOGHT (dans *Inventaires des archives de la Belgique* publiés par ordre du gouvernement sous la direction de J. Cuvelier. Louvain, Uystpruyst, 1927. In-8, XLVII-586 p.), est une œuvre considérable, de longue haleine et élaborée avec soin. Les 6328 nos inventoriés ici ne représentent pas encore, comme on le sait, la totalité des papiers ayant jadis appartenus à l'université de Louvain ; il faut y joindre les archives brûlées en août 1914, puis celles conservées à Haaren (Hollande) et à l'évêché de Gand, inventoriées récemment par É. van Cauwenbergh et F. Claeys Bouúaert. Le fonds des archives du royaume peut se diviser comme suit : 1) administration centrale, 2) facultés, 3) collèges et fondations, 4) comités préposés au maintien et à l'exercice des privilèges académiques et 5) commission d'administration des biens de l'université supprimée (1797-1813). Malgré les lacunes, les séries essentielles d'archives sont bien fournies ; d'une manière générale cependant on constate l'absence de correspondances suivies soit du conseil académique soit des facultés. La correspondance doit être cherchée dans chacun des dossiers formés jadis. Sous la rubrique : la doctrine enseignée et les controverses (à la faculté de théologie) (nos 442-478) on trouve d'importants dossiers concernant la lutte contre le protestantisme de 1545 à 1619, la controverse au sujet de la grâce, le jansénisme et le quesnellisme, de 1587 à 1794, ainsi que le conflit avec le gouvernement autrichien touchant l'infaillibilité pontificale, etc. Cet inventaire permet d'étudier non seulement l'organisation de l'ancienne Alma Mater (facultés, collèges, communautés), mais aussi sa vie intellectuelle (professeurs, élèves, doctrines, bibliothèque, etc.). Il fournit aussi une documentation fort riche à l'histoire des communautés religieuses et à l'histoire topographique de Louvain. Une longue introduction (p. XI-XLVII) raconte les vicissitudes extraordinaires subies par les fonds dispersés des archives de Louvain.

H. N.

— Dom Paul PLANCHON-LASSERRE, moine de Solesmes, est l'auteur d'un nouvel album paléographique, en cours de publication depuis 1926 : *Écriture et enluminure de mss du* IXe *au* XIIe *siècle. Histoire et technique* (Abbaye de Solesmes et abbaye de St-André-Lophem ; Bruxelles, Impr. Phobel, S. A., 1927. In-4, 83 p. et 16 pl.). L'ouvrage se poursuivra par fascicules comprenant chacun

Digitized by Google

planches en couleurs, accompagnées de textes explicatifs ; autant que possible un fascicule paraîtra tous les six mois. Dans le commentaire, l'auteur expose le développement de l'écriture en s'arrêtant à certains types régionaux ; mais son attention est avant tout portée sur l'enluminure du IXe au XIIe siècle : style, école de Winchester, matériel et exécution par l'enlumineur. Dom Planchon cherche à faire imiter, de nos jours, ces anciennes enluminures, comme motifs de décoration ; son travail poursuit donc un double but, scientifique et pratique, ce qui peut présenter des inconvénients. Les mss reproduits en couleurs sont très beaux, mais ici surtout domine l'intention de fournir des modèles à utiliser ; ils proviennent des bibliothèques de Paris, Londres. St-Gall, Munich, Vienne, Milan, Bamberg, Darmstadt et Manchester (Rylands Library) ; la plupart des livres liturgiques de l'époque carolingienne et post-carolingienne y sont représentés. Le commentaire scientifique est un peu pauvre ; ainsi, pour des textes paléographiques et liturgiques aussi connus que le sacramentaire gélasien de St-Gall du VIIIe siècle, le psautier de St-Gall du IXe siècle, et l'évangéliaire de Lothaire Ier, on aurait désiré des descriptions plus étendues. L'œuvre, excellente dans son dessein, est donc à perfectionner. H. N.

— Signalons, dans les cahiers 3-4 du *Muséon*, 1927, t. XL, trois publications de texte, aussi soignées qu'intéressantes, relatives à la littérature athanasienne. Dans *Athanasiana syriaca* (p. 205-248), M. J. Lebon publie le texte syriaque, avec traduction française, d'un *Discours sur la virginité* contenu dans l'*Add.* 14607 du British Museum, fol. 115*b*-121*d*, et attribué par le ms. à saint Athanase. La pièce, estime M. L., est manifestement traduite d'un original grec, qui paraît bien remonter jusqu'au IVe siècle, et le contenu ne fournit aucun argument contre l'authenticité proposée par le titre ; S. Jérôme connaissait, de S. Athanase, un *De virginitate*, que E. von der Goltz a naguère identifié (1905), trop facilement, avec le *Λόγος σωτηρίας πρὸς τὴν παρθένον* que les anciens éditeurs des œuvres athanasiennes avaient rangé parmi les *dubia* ; aussi bien les *Add.* 14601, 14649 et 14650 du British Museum attribuent-ils un autre *De virginitate* à l'archevêque d'Alexandrie, et la littérature copte a-t-elle également conservé sous son nom des fragments traitant du même sujet. Autant de faits et d'observations, conclut M. L., qui appellent l'attention sur l'utilité qu'il y aurait à préparer une édition critique des œuvres de S. Athanase par l'établissement d'un Athanase syriaque et d'un Athanase copte, qui compléteraient heureusement l'Athanase arménien publié autrefois par les Mekhitharistes de Venise. — C'est un aspect tout nouveau de la question des lettres pseudo-clémentines que M. L. Th. Lefort découvre en éditant, avec traduction latine, un texte copte, mutilé à la fin, d'une pièce qui se donne comme l'*Epistola abbatis Athanasii archiepiscopi de conversatione congruente his qui continentur*, et qui n'est autre que la première pseudo-clémentine *De virginitate* : *Le* De virginitate *de S. Clément ou de S. Athanase*? (p. 249-264). Il s'agit du fragment 131, fol. 2-7, de la B. N. de Paris. M. L. en décrit les caractères paléographiques et remet aux patrologues le soin de reprendre dans son ensemble le problème littéraire. — Le troisième texte est une *Lettre de S. Athanase au sujet de l'amour et de la tempérance* (p. 265-292), que publie, avec traduction française, M. A. Van Lantschoot, d'après le ms. Or. 8802 du British Museum, fol. 1*r*-4*v*, du XIe-XIIe siècle. Le ms. est décrit, mais on laisse également de côté les questions littéraires, et notamment celle d'attribution, soulevées par le texte. R. Draguet.

Digitized by Google

— Dans les *Analecta Bollandiana* (1927, t. XLV, p. 225-261), sous le titre : *Il sogno presago della madre incinta nella letteratura medievale e antica*, Mgr Fr. Lanzoni étudie la diffusion et l'origine de ce thème littéraire. Celui-ci se rencontre sous différentes formes, dans la plupart des littératures de l'Occident et de l'Orient. Ici, il se présente primitivement comme un effort de l'imagination populaire qui cherche à rattacher les grands hommes à une origine mystérieuse et céleste et qui les fait naître de femmes rendues mères par des causes surnaturelles. De l'Orient il aurait été importé en Occident ; il y aurait trouvé, dans l'hagiographie, une vogue extraordinaire grâce à l'influence des moines irlandais.

A. D. M.

— H. Heyman, de l'abbaye de Berne (Hollande), termine son examen sur les origines des coutumiers de Prémontré : *Untersuchungen über die Praemonstratensergewohnheiten* (*Analecta Praemonstratensia*, 1928, t. IV, p. 5-29), dont nous avons déjà parlé (RHE. 1927, t. XXIII, p. 401). La comparaison entre le texte du coutumier de Prémontré, édité d'abord par dom Martène, ensuite par R. van Waefelghem, et les *consuetudines* de Cîteaux amène l'auteur à affirmer que le texte publié par van Waefelghem représente la version la plus ancienne connue mais non la version primitive de Prémontré. Celle-ci doit beaucoup à Cîteaux et à Cluny ; ces emprunts se résument comme suit en prenant pour base les 82 chapitres des *consuetudines norbertines* : viennent de Cîteaux, les chap. 1-19 et 32-45 ; de la *charta caritatis* de Cîteaux, les chap. 21-31 et 43 ; puis 47-49 et 63-73 ; dérivent de Hirsau (c'est-à-dire de Cluny) les chap. 4, 8, 11, 14, 54-59 ; sont purement norbertins les chap. 75-82 (texte primitif), puis 20, 46, 50-52, 61-62, 74 (additions postérieures). En groupant maintenant ces chapitres par ordre de matières on distingue cinq rubriques distinctes : 1) état interne des abbayes : chap. 1-19, 32-45 ; 2) rapports avec l'ordre : 21-31 ; 3) frères convers : 47-49, 63-73 ; 4) code disciplinaire : 53-60 et 5) sœurs norbertines : 75-82. Enfin l'auteur écarte, à juste titre, la supposition que c'est à la suite de son séjour à l'abbaye de Rolduc que S. Norbert aurait eu l'idée de joindre aux monastères de son ordre des annexes réservées aux femmes ; il n'en est probablement rien, S. Norbert ayant été, dès le début, à l'encontre de S. Bernard, partisan d'attacher des couvents de femmes aux monastères d'hommes. Mais le chapitre relatif aux sœurs norbertines ne figure déjà plus dans la codification publiée par Martène ; une évolution en sens opposé s'était donc accomplie lors de sa rédaction.

H. N.

— En annexe aux *Analecta Praemonstratensia*, A. Erens, de Tongerloo, compte publier les chartes de l'ancienne abbaye des Norbertines d'Oosterhout (Pays-Bas) : *De oorkonden van het Norbertinessenklooster St-Catharinadaal te Breda-Oosterhout*. Le texte sera emprunté aux originaux ainsi qu'aux trois cartulaires de l'abbaye de Tongerloo ; les actes vont du XIIIe siècle à l'année 1501.

H. N.

— Pour contribution à l'histoire du chemin de la croix, le R. P. Anastase Van den Wyngaert, O. F. M., publie un texte néerlandais du XVe siècle (*Een merkwaardige Nederlandsche Kruiswegoefening uit de* XVe *eeuw*, dans *Ons geestelijk erf*, 1928, t. II, p. 10-41). L'auteur anonyme de ce chemin de la croix doit être franciscain, le ms. qui repose maintenant à la bibliothèque des PP. Franciscains de Saint-Trond viendrait du couvent voisin de Luciadal. Le R. P. montre que ce texte a exercé une influence marquée sur le chemin de la croix

Digitized by Google

de Bethlem, qui lui-même est à la source de Jean Pascha et d'Andrichomius (XVIe siècle) qu'on tient pour les pères de la forme moderne de cette dévotion. Ce morceau anonyme présente de plus une valeur littéraire et philologique remarquable. P. DEBONGNIE.

— M. G. DES MAREZ vient de publier, dans le *Bulletin de la Commission royale des anciennes lois et ordonnances de Belgique*, t. XII, p. 210-456 (Braine-l'Alleud. R. Berger, 1927), un travail très original : *Le droit privé à Ypres au* XIIIe *siècle*. Il comporte l'édition de nombreux textes diplomatiques, groupés sous les rubriques suivantes : contrats, louage, donation, succession, indivision, tutelle, procuration, arbitrage, prêt, gage, contrats divers, etc. Comme les cartulaires de nos anciennes communautés religieuses renferment un nombre considérable de chartes de cette nature, il faut savoir gré à M. des Marez d'avoir publié ces pièces in-extenso et de les avoir interprétées avec une sagacité remarquable. Quelques actes nous intéressent d'ailleurs directement, tels ceux qui concernent les donations sous ses diverses formes : donation simple, donation pieuse et donation avec effet au décès du donateur ou du donataire. Les auteurs de monographies paroissiales des Flandres, utilisant des cartulaires, feront bien de recourir au commentaire de M. des Marez, très clair, malgré sa brièveté. H. N.

— Le livre récent du Dr S. ULLMANN, d'Anvers : *Histoire des Juifs en Belgique jusqu'au* XVIIIe *siècle* (*Notes et documents*) (Anvers, Delplace et Koch, [1927]. In-8, 93 p.), ne constitue qu'un ensemble de notes sur les Juifs à Tournai, Huy, Liége, Malines, Bruxelles, Louvain, Anvers et Arras, principalement au moyen âge. Mais la documentation est très inégale : si les archives ont été consultées çà et là, la littérature contemporaine n'est presque pas utilisée, en dehors de l'étude d'Ouverleaux. Parmi les pièces justificatives, on trouve des édits de Charles-Quint, une requête intéressante du magistrat d'Anvers touchant les nouveaux chrétiens de cette ville au XVIe siècle, etc. Concernant le miracle des hosties de Bruxelles en 1370, il y avait lieu de citer le travail capital du P. Browe, S. J. : *Die Hostienschändungen der Juden im M. A.*, paru récemment dans la *Römische Quartalschrift*, 1926, t. XXXIV, p. 167-198. H. N.

— La *Nouvelle Revue théologique* (1927, t. LIV), contient deux aperçus historiques qui résument et mettent au point des questions récemment agitées. P. 742-771 : *La « dévotion moderne »*, par le P. E. DE SCHAEPDRIJVER, S. J., examine, en s'aidant des études les plus récentes, les origines et la nature de la « dévotion moderne », ainsi que son influence sur la Réforme protestante. L'initiateur de la *devotio moderna* est Gérard Groot ; ses propagateurs sont à la fois les chanoines réguliers de la congrégation de Windesheim et les Frères de la Vie commune, chaque groupe ayant sa caractéristique propre très prononcée, de la fin du XIVe au début du XVIe siècle. Mais il est difficile de définir exactement l'essence de la dévotion moderne : celle-ci se présente comme un heureux mélange *sui generis* de tendances vers la vie contemplative et de tendances vers la vie active. Le résumé du P. de Schaepdrijver fait saisir l'étendue du chemin parcouru, depuis les études d'Acquoy et van Otterloo, antérieures à 1880, jusqu'aux plus récentes recherches entreprises à Louvain par Groult et Debongnie. A notre avis, bien des points de vue erronés restent à rectifier et des situations obscures à éclaircir. — Le travail du P. É. DE MOREAU : *Luther et l'université de Louvain* (p. 401-435), bien que de vulgarisation, a néanmoins le mérite d'être fondé sur un examen critique

Digitized by Google

des textes et même de contenir des vues personnelles sur la question. A l'université de Louvain revient indubitablement l'honneur d'avoir dénoncé et censuré la première (le 7 novembre 1519) les erreurs dogmatiques de Luther, devançant et inspirant l'université de Cologne (1519), la curie romaine (bulle *Exsurge* de 1520) et l'université de Paris (avril 1521). Le P. de Moreau résume ici finement les rapports entre les condamnations de Louvain (rédactions A et B) et la bulle de Léon X (divergences de vue avec A. Renaudet). Après cette date se multiplient les écrits polémiques et les pamphlets dirigés contre Luther, à la rédaction desquels prennent part, tout en se plaçant à des points de vue différents, Érasme et les professeurs de Louvain, Latomus, Driedo et Eustache de Sichem. Tout en se montrant sévères vis-à-vis de Luther, ces derniers prirent une attitude assez tolérante en ce qui concerne l'application des placards d'hérésie et les livres d'Érasme (ce n'est qu'en 1558 que fut censuré un de ses livres) ; de plus, ils blâmèrent auprès de Philippe II la conduite du duc d'Albe. Comme moyens de défense populaire contre l'hérésie, l'université de Louvain appuya de toutes ses forces l'œuvre de l'index des livres prohibés, la reconstitution du texte de la Vulgate et, enfin, l'imposition du serment d'orthodoxie aux professeurs et élèves de son *Studium generale*. Pour clôturer cette longue lutte, le professeur Ruard Tapper entreprit la réfutation du luthéranisme ; ce travail servit de base à la rédaction des XXXII propositions catholiques, que l'université de Louvain, en accord complet avec Charles-Quint, opposa, en 1544, aux théories de Luther. H. N.

— Dom U. Berlière a fait imprimer sa conférence donnée à Liége le 31 mai 1927 à l'occasion du troisième centenaire de la fondation des bénédictines de Paix-Notre-Dame : *Le renouveau bénédictin dans la première moitié du* XVIIe *siècle* (Gembloux, J. Duculot, 1927. In 8, 16 p.). Il groupe quelques données intéressantes sur la vie bénédictine en Belgique en ce XVIIe siècle qu'on a pu appeler en France « siècle des grandes abbesses, femmes énergiques et généreuses, sachant allier la distinction des manières à une culture littéraire et théologique vraiment remarquable ». Le mouvement de réforme au sein de l'ordre bénédictin commence en Lorraine en 1598 ; d'autre part, une semblable tendance se manifesta à la même époque à Douai au monastère de Paix-Notre-Dame, sous l'influence de bénédictines anglaises. Dès lors, on vit une suite de colonies religieuses essaimer de Douai : en 1613 la maison de Namur est fondée ; Namur à son tour donne naissance à la maison de Liége en 1627 ; enfin la réforme douaisienne de Madame de Werquigneul se propagea en Flandre, en Artois et en Hainaut ; citons pour la Flandre : Ste-Godelieve de Bruges, en 1623, et Hunneghem, à Grammont, en 1624. L'article de dom Berlière montre bien la généalogie de ces maisons bénédictines. H. N.

— Dans les *Verslagen en Mededeelingen der Kon. Vlaamsche Academie* (1927, p. 900-978), M. J. Muyldermans donne de précieuses indications bio-bibliographiques sur deux religieux de Tongerloo (*Van twee Norbertijnen van Tongerloo in de* XVIIe *eeuw*), D. Mudzaerts (1578-1635) et J. L. van Craywinckel (1609-1679), dont l'un fut historien et l'autre surtout écrivain ascétique. Mudzaerts, né à Tilbourg, a laissé une *Generale Kerckelijcke Historie* (publié en 2 vol. in-fol. en 1612 et 1624), immense compilation, débutant à la création du monde, conçue dans un but apologétique et rédigée dans le ton de la polémique religieuse de l'époque, et *Het leven van den H. Norbertus*. Van Craywinckel, de Lierre, a été un écrivain très fécond qui composa, en prose et en vers, des livres de médi-

Digitized by Google

tation et des ouvrages hagiographiques. Le jugement que Reusens portait sur cet auteur (*Biogr. Nat.*, t. IV, col. 493) ne semble pas devoir être réformé essentiellement. H. N.

— Le gros volume : *Correspondance de la cour d'Espagne sur les affaires des Pays-Bas au* XVIIe *siècle*, Recueil commencé par H. LONCHAY et continué par J. CUVELIER avec la collaboration de J. LEFÈVRE, est le tome second des *Précis de la correspondance de Philippe IV avec l'Infante Isabelle* (Bruxelles, Hayez, 1927. In-4, XIV-798 p.). Il contient 2187 résumés de la correspondance secrète (en espagnol) de Philippe IV soit avec l'archiduchesse Isabelle, du 1er avril 1621 au 18 décembre 1638, soit avec de grands personnages du gouvernement espagnol à Bruxelles ; il donne aussi l'analyse des consultes du Conseil d'État à Madrid. Les éditeurs ont utilisé non seulement les archives d'Espagne mais aussi celles du Royaume, à Bruxelles (Secrétairerie d'État et de guerre. Manuscrits divers). Cet immense recueil donne l'impression que les questions religieuses ne jouaient plus aucun rôle aux Pays-Bas au début du XVIIe siècle, car presque jamais il n'en est question dans la correspondance secrète. Par contre, il aide admirablement à reconstituer le cadre historique des événements internationaux où la politique religieuse de l'Espagne est en jeu ; comme le fait remarquer M. Cuvelier, c'est « du fond du couvent qu'était devenu le palais de Bruxelles, qu'Isabelle eut à diriger le mouvement général contre le protestantisme ». L'introduction juge très sévèrement l'action des personnages espagnols qui jouèrent les premiers rôles et c'est avec raison que sont soulignées la faiblesse de Philippe IV et l'obstination coupable du duc d'Olivares, l'inspirateur de la politique espagnole, si néfaste pour la Belgique. H. N.

— Le livre du comte d'ARSCHOT DE SCHOONHOVEN : *Histoire d'une famille : Les d'Arschot de Schoonhoven* (1600-1926) (Bruxelles, Dewit, 1927. In-4, 232 p. et 39 pl.), renferme une foule de renseignements biographiques sur des personnages alliés à la famille d'Arschot et ayant fait partie des anciens chapitres nobles d'Andenne, de Nivelles et de Maubeuge ainsi que des chapitres de Susteren, Tongres et de St-Servais à Maestricht. Il donne aussi quelques détails typiques au sujet des difficultés d'admission au chapitre noble de Maubeuge au XVIIIe siècle (p. 126-128). H. N.

— L'historiographie religieuse de Bruxelles s'est enrichie récemment de diverses études ; aux travaux déjà signalés de MM. Maere et Velge sur la collégiale Ste-Gudule et de M. Van Tichelen sur l'église N.-D. du Bon Secours, il faut ajouter la publication de M. BOECKX sur *Notre-Dame de la Chapelle à Bruxelles* (Bruxelles, 1928. In-8, 320 p., ill., Fr. 25). L'auteur a dépouillé toutes les archives inédites concernant le sujet ; aussi sa synthèse est-elle riche en aperçus nouveaux sur le passé de la seconde paroisse de Bruxelles. La première partie du volume est consacrée à l'histoire de la prévôté bénédictine, fondée en 1134 par l'abbaye du St-Sépulchre de Cambrai, et de la paroisse créée en 1210 ; les chapitres consacrés à l'histoire des dévotions et du culte méritent de retenir l'attention. Il eût été souhaitable que les faits fussent mieux groupés suivant les cadres habituels d'histoire générale et spéciale. L'étude archéologique de l'église est traitée dans la seconde partie. Après la collégiale Ste-Gudule, l'église de la Chapelle est la plus intéressante de Bruxelles par son histoire archi-

Digitized by Google

tecturale. Le chœur, le transept et la tour centrale datent du début du XIIIe siècle, tandis que la chapelle de la Ste-Croix et quelques murs révèlent le XIIe siècle ; les nefs remontent au XVe et la tour au début du siècle suivant. Les déductions que fait l'auteur pour reconstituer l'église primitive, ne paraissent pas péremptoires ; on regrettera l'absence d'un bon plan terrier. L'auteur ne cherche pas à rattacher son église à des édifices apparentés ou à une école d'architecture. La description du mobilier aurait gagné à être plus précise. Malgré ces lacunes l'ouvrage de M. Boeckx constitue une synthèse originale : on souhaiterait en posséder de semblables pour d'autres églises de Bruxelles. J. LAVALLEYE.

— M. R. DUBOIS publie, dans les *Annales du Cercle hutois des Sciences et Beaux-Arts* (1927, t. XXI, p. 79-325, ill.), un *Essai d'iconographie hutoise ou description des vues, plans, portraits et médailles relatifs à la ville de Huy ainsi qu'aux châteaux et maisons religieuses des environs*. Cet inventaire comprend 313 numéros auxquels il faut ajouter la nomenclature de dessins et aquarelles uniques appartenant à des collections privées. La première estampe concernant la cité mosane remonte à 1574 ; l'auteur arrête son catalogue à l'année 1900. Chaque notice comporte la date de parution de la gravure, du portrait ou de la médaille, le titre exact, la description, le lieu de conservation ou le volume dans lequel la vue a été publiée, les dimensions. Une table des noms des artistes et des sujets représentés rend pratique le maniement de ce précieux travail.

J. LAVALLEYE.

— M. E. J. SOIL DE MORIAMÉ a publié le t. VI de l'*Inventaire des objets d'art et d'antiquité* de la province de Hainaut ; c'est le IIe pour l'arrondissement administratif de Soignies, le Ier consacré à l'arrondissement judiciaire de Mons (Charleroi, Impr. Provinciale, 1927. In-8, 280 p. et fig.). Les mobiliers décrits les plus remarquables sont ceux des églises paroissiales de Soignies, de Braine-le-Comte, d'Horrues et d'Enghien, de l'église des Capucins et de la chapelle du château à Enghien. Les descriptions, même pour les œuvres considérables moins connues : jubés, retables, etc., sont fort sommaires ; la date assignée au objets est parfois inexacte. Signalons pour leur intérêt iconographique les statues de S. Vincent de Soignies, de S. Alexis, la barque de S. Julien et un curieux tableau du crucifiement (vers 1600 ?) sur lequel les bras de la croix se terminent par des mains. Mentionnons aussi le linteau en batière (vers 1200) de Saint-Vaast. R. M.

— Une vierge à la longue chevelure (*a cohazono*), en rapport avec la Vierge au temple, avec la Présentation au temple, et avec l'Immaculée Conception, était honorée dans la cathédrale de Milan. C'était, semble-t-il, une image votive, donnée par les Visconti vers 1388. Son culte se propagea dans divers pays, surtout dans les pays germaniques. M. M. ENGLISH a retrouvé ce culte dans plusieurs églises de la West-Flandre (*Oorsprong van de devotie tot O. L. Vrouw van Milanen in West-Vlaanderen* dans *Ann. de la Soc. d'Émulation*, Bruges, 1927, t. XLXX, 1-28 p., II pl.) R. M.

— A l'exposition de l'art flamand à Londres les tableaux d'une collection brugeoise, peu connue et de formation récente, avaient suscité la surprise, voire même la suspicion des connaisseurs. MM. G. HULIN DE LOO et ED. MICHEL lui auront rallié beaucoup de suffrages par le magnifique catalogue qu'ils viennent de lui consacrer (*Les peintures primitives des* XIVe-XVe *et* XVIe *siècles de la collec-*

Digitized by Google

tion Renders à Bruges. Londres, B. T. Batsford ; Bruges, Ch. Beyaert, 1927. In-4, 138 p. 25 pl. dont 6 en couleurs). M. Hulin en a écrit la préface, M. Michel les notices critiques. Signalons une peinture rhénane de Meister Wilhelm, un tableau franco-flamand d'inspiration siennoise, des œuvres de Van der Weyden, dont une appartenait depuis longtemps à une collection brugeoise, de Memling, etc. R. M.

— M. V. De Munter consacre une plaquette à *François Jacquin et son œuvre* (Louvain, R. Fonteyn, 1928. In-8, 32 p. et VI pl.). Il s'agit d'un peintre oublié, qui vécut de 1756 à 1826, et qui a laissé de nombreux portraits, en particulier, de personnages louvanistes. Il a exécuté aussi quelques peintures religieuses. R. M.

— L'université de Louvain célébrait, en juin dernier, par de solennelles manifestations, le Ve centenaire de sa fondation. En vue de perpétuer le souvenir de cet anniversaire, le Conseil rectoral décida d'ériger un monument scientifique qui en retracerait les fastes. M. Van der Essen reçut la mission de recueillir des mémoires et de diriger la publication. Ce recueil porte le titre : *L'Université de Louvain à travers cinq siècles*. Études historiques publiées avec une introduction par L. Van der Essen (Bruxelles, A. Lesigne, 1927. In-4, 310 p. et ill.). D'un format d'album et d'une exécution typographique très soignée, il contient une quarantaine de gravures, judicieusement choisies et finement exécutées. Ce sont des documents : charte de fondation, sceaux, cartes ou plans anciens de la ville ; des reproductions de locaux anciens et modernes ; des portraits de professeurs galerie de témoins attestant la vitalité presque ininterrompue du puissant *Studium* au cours de son existence.

Dans l'*Introduction*, M. Van der Essen retrace dans ses grandes lignes l'histoire de l'université, et montre que, nonobstant sa suppression temporaire pendant la Révolution, l'ère napoléonienne et le régime hollandais, elle est bien la continuatrice et l'héritière de l'ancien *Studium generale*. Le premier mémoire, dû à M. H. De Vocht, expose comment furent célébrés les trois premiers centenaires de 1526, 1626 et 1726 (*Les Jubilés de l'Université sous l'ancien régime*, p. 13-30). Le point culminant des solennités fut alors l'indulgence jubilaire et, si le premier centenaire sembla avoir été commémoré d'une manière assez modeste, le récit des fêtes de 1626 et de 1726, s'appuyant sur des documents d'une indiscutable autorité et reproduits in-extenso, laisse l'impression d'imposantes manifestations auxquelles s'associa la nation tout entière. — La seconde partie du XVIe siècle mit l'existence même de l'université en péril : aux désastres accumulés par la guerre, les inondations, la peste, qui vinrent simultanément l'éprouver, s'ajoutèrent des conflits d'ordre moral suscités par des ordres puissants ou des savants intéressés ; le nombre des étudiants diminua ; leur rendement intellectuel et leur valeur morale furent en déclin ; les privilèges obtenus par la faveur des papes et des princes furent près de sombrer. M. Fr. Camerlynck retrace les phases de cette angoissante crise (*L'Université de Louvain depuis le dernier quart du XVIe siècle jusqu'à la « Visite » des Archiducs Albert et Isabelle* (1575-1617), p. 31-64). Le développement de son sujet l'amène à faire connaître quelles furent au début du XVIIe siècle les relations de l'Université avec le magistrat de Louvain, le gouvernement central, Rome et le nonce. — Les professeurs de l'ancienne faculté de droit, dont on a retrouvé la physionomie dans les notes du regretté V. Brants (*Notices sur quelques*

Digitized by Google

professeurs de l'ancienne Université de Louvain, p. 65-97), sont Gudelin (1530-1619), Fr. Van den Zype (1578? - 1650), jurisconsultes, et Nicolas de Vernulz, publiciste (1583-1649). C'est moins leurs personnes que leur activité intellectuelle que décrit l'auteur, se méfiant ostensiblement de prendre le ton et la partialité des panégyristes. — Une étude moins étendue du R. P. Pl. Lefèvre, archiviste aux Archives générales du Royaume (*Un Conflit entre la faculté des arts et l'abbaye de Saint-Michel à Anvers à propos de l'enseignement de la Philosophie*, p. 99-105), nous met en contact avec le privilège du monopole de l'enseignement supérieur que le *Studium* de Louvain défendait avec un soin jaloux. — Les Halles de Louvain, incendiées en 1914, ont toujours été en connexion intime avec le *Studium generale* de la vieille cité brabançonne ; elles sont devenues comme le cœur de cette institution cinq fois séculaire. Il était opportun d'en retracer l'histoire si unie à celle de l'Université. M. H. De Vocht (*Les Halles de Louvain et leur acquisition par l' Université*, p. 107-120) décrit les efforts multiples qu'ont occasionnés leur acquisition, leur conservation, leur adaptation à leur destination nouvelle ; il expose leurs joies et leurs épreuves, les conflits qu'elles suscitèrent ou dont elle furent le théâtre, la vie universitaire qui s'y déroula. Programme varié qu'il développe en se basant sur des sources inédites. — Nous voudrions donner une analyse du mémoire étendu et très fourni de M. Van der Essen (*Les tribulations de l' Université de Louvain pendant les guerres de Louis XIV en Belgique* (1684-1713), p. 121-201) ; nous ne pouvons qu'en indiquer les sommets. Le savant auteur aborde les régions encore inexplorées de l'histoire de l'université. Les historiens se sont contentés d'en retracer les triomphes ou de narrer ses luttes pour la cause de ses libertés ; ils furent moins attirés par la fin du XVIIe et l'aurore du XVIIIe siècle, marquées par une profonde décadence. Faut-il attribuer celle-ci à l'incapacité des chefs, à l'inaptitude du corps professoral, à l'esprit d'indiscipline des étudiants, ou faut-il en imputer la responsabilité aux événements politiques de l'époque, tel est le problème posé par l'auteur. La solution permet d'exposer en dix chapitres les guerres du temps, la situation créée par les occupations militaires en général et à Louvain en particulier, les désordres provoqués par les armées et leur contrecoup sur la vie intellectuelle des étudiants, les dangers auxquels étaient soumises leur vertu et leur foi, la condition des étudiants appartenant à des pays ennemis, le sort des privilèges de l'université, la situation financière et l'activité intellectuelle pendant les guerres. De son enquête très minutieuse, l'auteur croit pouvoir tirer cette conclusion : « Si l'université de Louvain accuse, au début du XVIIIe siècle, une décadence indéniable, on ne pourra plus oublier, après l'étude que nous en avons faite, la part certaine et considérable que les guerres de Louis XIV en Belgique ont eue dans l'origine de cette situation. » — Dès avant le XVIIIe siècle, l'université comptait des compétences en droit public, mais n'avait pourtant pour cette matière aucun enseignement organisé. Ce fut en 1723 que, sous la poussée de l'opinion, fut établie la première chaire. La chose ne fut pas aisée : d'un coté les exigences gouvernementales parfois hostiles, d'un autre, l'obstination et l'étroitesse d'esprit du corps académique, provoquèrent des défiances mutuelles qui entravèrent la marche régulière de cet enseignement. Tel est le sujet traité par M. Ch. Terlinden, dans *Les avatars de la chaire de droit public à l'université de Louvain au* XVIIIe *siècle* (p. 203-234). L'auteur nous en fait connaître quelques professeurs et leurs doctrines ainsi que les vacances que connut à plusieurs reprises cet enseignement.

Le mémorial comprend aussi des inventaires. Ils sont destinés à faire connaî-

Digitized by Google

tre des documents encore inexplorés et à ouvrir des horizons nouveaux aux jeunes travailleurs. 1° « *Le Fonds Van de Velde* » *à la bibliothèque de l'université, incendié en août*, 1914 par M. H. De Vocht ; 2° *Inventaire d'un fonds d'Archives de l'ancienne université de Louvain, conservé au séminaire diocésain de Bois-le-Duc à Haaren* (*Brabant septentrional*), par M. É. Van Cauwenbergh ; 3° *Inventaire de documents relatifs à l'ancienne université de Louvain* (*faculté de théologie*) *conservés au grand séminaire de Gand*, par M. F. Claeys Bouûaert, professeur au dit séminaire.

Nous regrettons devoir restreindre en des limites si étroites l'analyse de ces belles études concernant l'université de Louvain. Elles laissent une impression de confiance en la durée de son rayonnement scientifique, puissante garantie pour la foi et le progrès de la patrie belge. P. Demeuldre.

— Lors des fêtes du cinq centième anniversaire de sa fondation, l'université de Louvain avait réservé une place d'honneur à sa patronne, Notre-Dame de Louvain, *Sedes Sapientiae*. M. le professeur L. Van der Essen a écrit l'histoire de *Notre-Dame de Saint-Pierre* (*Louvain*) « *Siège de la Sagesse* » (1129-1927) (Louvain, J. Peeters, 1927. In-8, 139 p. et pl.). Grâce à des recherches patientes et méthodiques, il a réuni un dossier suffisamment complet pour établir cette histoire sur un fondement solide, et a pu rectifier certaines assertions peu exactes de ceux qui l'avaient étudiée avant lui. Il nous fait connaître la statue elle-même, son âge, ses caractères archéologiques ; il décrit le culte qui lui fut rendu dans l'église St-Pierre par des fondations et par diverses pratiques de dévotion ; il étudie la procession en son honneur et l'*ommegang* qui s'y ajouta ; il nous parle de l'office et de la messe qui furent composés à Louvain à la gloire de la Vierge, et relate les circonstances qui la firent considérer comme protectrice de la cité et de l'université. Si l'abondance des renseignements, condensés en 138 pages, rend l'exposé un peu compact, sa lecture pourtant ne cesse pas d'être attachante. Ce livre n'est pas seulement savant et objectif, il porte aussi à partager avec son auteur un amour sincère pour l'université et sa patronne. P. Demeuldre.

— M. le chanoine A. Versteylen, O. Praem., professeur d'histoire ecclésiastique à l'abbaye de Parc, vient de publier les *Tables générales de la Revue d'histoire ecclésiastique* t. I (1900) - XXII (1926) (Louvain, Revue d'histoire ecclésiastique, 1928. In-8, x-390 p. Fr. 75 et 80). Ces tables comprennent les noms des collaborateurs, les listes complètes, par ordre alphabétique, des articles, des comptes rendus et des notices bibliographiques, la synthèse de toutes les nouvelles scientifiques données dans la chronique, enfin, une table systématique dressée d'après le plan de la « Bibliographie de la RHE ». Nul doute qu'elles aideront à mieux connaître et à utiliser plus rapidement la riche documentation que renferment ces vingt-deux volumes de la RHE. Qu'on nous permette de citer quelques chiffres. De 1900 à 1926, la RHE a publié 227 articles originaux et 8789 comptes rendus ou notices bibliographiques ; en outre, elle a signalé, dans la Chronique, — nous donnons des chiffres approximatifs, — des renseignements touchant 70 musées, 50 expositions, 150 découvertes archéologiques, 50 dépôts d'archives, 100 bibliothèques, 460 sociétés savantes, et 150 universités et institutions d'enseignement supérieur ou de recherches scientifiques, 390 collections savantes, 800 périodiques ; enfin, elle a donné aussi environ 2300 notices nécrologiques. Les articles, les comptes rendus et les

Digitized by Google

notices bibliographiques se rapportent à toutes les périodes et aux aspects les plus variés de l'histoire de l'Église dans tous les pays. Les nouvelles concernent toutes les manifestations de la vie scientifique. Par son patient labeur, M. Versteylen a rendu un grand service à nos lecteurs ; nous lui en exprimons ici nos vifs remercîments.

— *Université de Louvain. Cours et conférences.* — M. Augustin Fliche, professeur d'histoire à l'université de Montpellier, a donné, en décembre 1927, une conférence sur *Avignon sous les papes* et une série de six cours sur *La lutte entre le sacerdoce et l'empire*, de la mort de Grégoire VII au concordat de Worms. — M. Louis Bréhier, de l'université de Clermont-Ferrand, a donné, en mars 1928, six conférences sur *Les visions apocalyptiques dans l'art byzantin, La renaissance des Paléologues dans les domaines intellectuel et artistique, Les miniatures des homélies du moine Jacques et le théâtre religieux à Byzance.*

Grâce à une donation de M. le baron Descamps, professeur à la faculté de droit, l'autorité académique a pu fonder une chaire de missiologie et d'histoire des missions. M. Georges Goyau, de l'Académie française, et le P. Charles, professeur au collège théologique de la Compagnie de Jésus à Louvain, ont donné, chacun, six conférences, le premier sur *Grégoire XVI et les missions*, le second sur *Les missions protestantes.*

— *Prix Helleputte-Schollaert.* — Sous ce titre, l'Association des *Vlaamsche Leergangen te Leuven* a créé un prix annuel d'environ 4.000 francs, à décerner dans les conditions suivantes : mémoire inédit et non encore récompensé ailleurs, composé en langue flamande, par un auteur belge, mettant en lumière l'influence des provinces belges dans le monde, dans les divers domaines de la philosophie, des sciences, du droit, de la sociologie, des beaux-arts, de la littérature, etc. et de la civilisation catholique. Dans ces cadres, la détermination ultérieure du sujet est libre. On peut s'attacher à la monographie d'une région, d'une ville, d'un personnage, pourvu que l'intérêt historique reste suffisant. Le prix sera décerné successivement, d'année en année, pour un travail concernant la région flamande (première année), la région wallonne (deuxième année) et l'ensemble du pays (troisième année). Les mémoires présentés pour le premier concours doivent parvenir, au plus tard le 31 décembre 1928, soit au président (prof. J. Sencie), soit au secrétaire (prof. E. Van Dievoet), à qui l'on peut s'adresser pour tous renseignements ultérieurs.

— *Décès.* — Le 17 janvier dernier est décédé, à l'âge de 57 ans, M. Karl Hanquet, professeur à l'université de Liége. Élève de G. Kurth, le regretté défunt s'était spécialisé dans l'étude de l'histoire religieuse au moyen âge. Ses principaux travaux sont : *Étude critique sur la chronique de St-Hubert dite Cantatorium* (1900) ; la *Chronique de St-Hubert* (1908) et le tome 1er des *Documents relatifs au Grand Schisme* [*en Belgique*] (1924). L'auteur avait réuni sur ce dernier sujet quantité de notes précieuses qui devraient être éditées ou tout au moins conservées. H. N.

— Le 7 janvier est mort à Bruxelles, M. Georges Macoir, né le 23 février 1878, conservateur du musée royal d'armes et d'armures (Porte de Hal), secrétaire perpétuel de la Société royale d'archéologie de Bruxelles.

Le comte Th. de Renesse, gouverneur de la province de Limbourg, né à Gijgoven (Limbourg) le 14 décembre 1854, décédé à Schoonbeek le 22 décembre

Digitized by Google

1927, était l'auteur du *Dictionnaire des figures héraldiques* (Bruxelles, 1892-1903. 7 vol. in-8), ouvrage qui complète l'Armorial de Rietstap, en permettant de déterminer à quelle famille appartiennent telles armoiries.

Le 30 décembre 1927 est mort à Berchem (Anvers), M. F. Donnet, né à Anvers le 17 juillet 1856, secrétaire de l'Académie d'archéologie de Belgique et auteur de nombreux travaux sur l'archéologie et l'histoire de sa ville natale et de la Belgique. Citons sa collaboration à l'*Inventaire archéologique* de la province d'Anvers et son *Coup d'oeil sur l'histoire financière d'Anvers* (Anvers, 1927).

M. H. Kervyn de Lettenhove, né à S. Michel (Bruges) le 16 avril 1856, est mort à Bruxelles le 7 février 1928. Il fut l'organisateur de plusieurs expositions remarquables : des primitifs flamands (1902) et de la Toison d'or (1905) à Bruges, de l'art belge du xviie siècle (1907) à Bruxelles. Citons de lui : *La Toison d'Or. Notes sur l'institution et l'histoire de l'ordre* (Bruxelles, 1907) et *Les chefs-d'oeuvre d'art ancien à l'exposition de la Toison d'or à Bruges en* 1907 (Bruxelles, 1908). R. M.

Bulgarie

— Le tome IV de l'Annuaire de l'université de Sofia. VI. Faculté de théologie : *Godišnik na sofiiskija universitet.* VI. Bogoslovski fakultet (Sofia, Hudožnik, 1927. In-8, 378 p.) est presque exclusivement consacré à des questions d'histoire ecclésiastique. Dans *Istorija na blgarskija sinoden prevod na Biblijata* [Histoire de la traduction synodale de la Bible bulgare] (p. 1-58), M. I. S. Markovski détermine les caractéristiques de la traduction officielle de la Bible mise en circulation en 1925 et à l'établissement de laquelle un comité de spécialistes travaillait depuis 1900. Faite non sur les originaux, mais sur la version russe, cette traduction comprend tous les livres que renferme la Bible russe et vieille-slave, soit cinquante livres pour l'A. T. et 27 pour le N. T. ; seul le N. T. a été revu sur le texte grec. L'auteur rappelle à cette occasion l'histoire des premières traductions bulgares de la Bible : la version vieille-bulgare dérivant des travaux des SS. Cyrille et Méthode au ixe siècle, la revision qui en fut faite au xive s. par le patriarche de Trnovo, Euthyme, puis, enfin, après la longue période où la Bulgarie avait été privée de son indépendance politique, les versions faites en bulgare populaire moderne, à partir de 1823. — M. M. Posnov étudie *Monašestvoto prez* iv-ix *věkove* [Le monachisme du ive au ixe siècles] (p. 63-104). Il rappelle à grands traits l'histoire du monachisme en Orient et en Occident, relève le rôle joué par les moines d'Orient dans les luttes religieuses et l'indépendance dont ils firent souvent preuve dans leurs rapports avec l'empereur et le patriarche de Constantinople, et note les tendances pro-romaines de certains de leurs groupes. Pourquoi, se demande-t-il en terminant, le monachisme oriental, qui, jusqu'ici, a fui le monde, n'y rentrerait-il pas, à l'imitation du monachisme d'Occident, pour s'adonner à des œuvres de charité, d'éducation et d'apostolat ? — Dans son étude sur *Sardikiiskijat sbor i negovata kanoničeskaja deinost* [Le concile de Sardique et son activité canonique] (p. 105-109), M. M. Posnov résume l'histoire du concile de 343 ; il croit qu'il n'y a pas lieu d'enlever à ce synode la paternité des canons qui lui sont attribués. — M. K. Mijatev résume à grands traits *Monumentalnata živopis v drevna Blgarija* [La peinture des monuments dans la Bulgarie ancienne] (p. 131-150). Le contact intime des Bulgares

Digitized by Google

avec les artistes byzantins au temps de leur conversion, et plus encore au temps de la domination byzantine des XIe et XIIe siècles, firent disparaître les faibles traditions artistiques des anciens Bulgares. Peu à peu cependant, l'art bulgare se dégage des formes purement byzantines ; le mouvement, commencé au XIIIe siècle, atteint son apogée au XIVe dans l'art plus naturaliste des écoles dont on peut placer le centre à Trnovo et à Sofia. Au XVe siècle, l'école de Poganovo atteste l'existence d'un courant nouveau, orienté dans le sens de la Renaissance mais dont la conquête turque devait arrêter l'évolution. — Dans *Nękolko dumi za Homatianovija sbornik izdaden ot Pitra* [Quelques remarques sur le Recueil de Chomatian édité par Pitra] (p. 173-183), M. I. Snĕgarov redresse quelques erreurs d'attribution commises par Pitra, au tome VII de ses *Analecta sacra et classica*, en éditant le recueil de documents émanant de l'archevêché d'Ohrida au temps de Chomatian, qui occupa ce siège dans la première moitié du XIIIe siècle. — Dans *Hristos i Angelitĕ* [Le Christ et les Anges] (p. 185-218), M. N. N. Glubokovski étudie, d'après les livres de l'A. et du N. T., la position éminente qui convient au Christ par rapport aux Anges. — M. I. Snĕgarov consacre une étude remarquable à *Blgarskijat prvoučitel, Sv. Kliment Ohridski* [S. Clément d'Ohrida, premier apôtre de la Bulgarie] (p. 219-334), qui, on le sait, continua l'œuvre d'évangélisation des Slaves et resta fidèle à la liturgie slave des SS. Cyrille et Méthode après l'expulsion de Moravie des disciples de ceux-ci, en 885. M. S. relève l'importance exceptionnelle du saint pour l'histoire religieuse et culturelle de la Bulgarie, reconstitue d'après les sources les grandes lignes de sa vie, — il mourut le 27 juillet 916, — et fait une histoire sommaire du culte du saint en Bulgarie. — Sous le titre *Stari zapiski i nadpisi* [Vieux textes et notices] (p. 335-378), M. I. Gošev, continuant un travail commencé en 1900 par E. Sprostranov (*Opis na rękopisitĕ v bibliotekata na Sv. Sinod* [Description des manuscrits de la bibliothèque du S. Synode], n° 1-157), décrit un certain nombre de documents manuscrits inédits de cette bibliothèque. La description, qui s'occupe des n° 158-233, sera continuée. R. Draguet.

— Le professeur V. N. Zlatarski vient de publier la seconde partie du t. I de son *Histoire de l'État bulgare au moyen âge* [en bulgare] (Sofia, 1927. XVI-843 p.). Ce travail, qui déjà est classique, embrasse les années 852-1018. Parmi les nombreux points d'histoire ecclésiastique qu'il aborde, citons le baptême des Bulgares, le concile de 869-870, la proclamation d'autonomie religieuse au temps du tsar Syméon et les rapports suivis entre Byzance et le royaume bulgare. Il est souhaitable de voir cet ouvrage capital traduit en français.

N. Gl.

Chine

— Faut-il attribuer à la funeste guerre civile, qui depuis plus d'un an désole la Chine presque entière, la pénurie d'ouvrages historiques de ces derniers temps ? Nous n'avons à annoncer que deux livres qui ont rapport à l'histoire de l'Église en Chine : J. M. Planchet, *Les Lazaristes à Suan hoa fou* (1783-1927) (Pékin, 1927. In-8, 185 p., nombreuses photographies et 2 cartes). Le district de Suan hoa fou a été détaché du vicariat de Pékin en 1926 pour devenir le vicariat apostolique de Suan hoa fou, confié à un clergé exclusivement indigène. A cette occasion, M. P. retrace l'histoire de la fondation tant de la mission que des postes

Digitized by Google

dépendants. Elle est complétée par de courtes notes biographiques de tous les Lazaristes étrangers ou indigènes qui ont desservi le district de Suan hoa fou depuis 1783. L'ouvrage a de bonnes tables onomastique et générale.

P. M. d'ELIA, *Catholic Native Episcopacy in China, being an outline of the formation and growth of the Chinese Catholic Clergy* (1300-1926). Shanghai. 1927. In-8, 107 p., avec illustrations. Pour faire comprendre la portée du grand événement historique de la création et de la consécration des six évêques chinois, le 28 oct. 1926, l'auteur montre le grand et long travail qui a préparé cet aboutissement. P. SCHILTZ.

Espagne

— Dans une conférence donnée au séminaire de Tortosa et publiée sous le titre : *Un aspecto interesante de la historiografia eclesiástica* (Tortosa, Correo de Tortosa, 1927. In-8, 57 p.), le Dr V. P. NADAL BELTRAN expose les nombreux problèmes que soulève l'histoire ecclésiastique en Espagne et les objections qu'on adresse souvent à la politique religieuse des gouvernants espagnols et à tous les historiens qui ont essayé de les défendre. Le Dr Nadal poursuit le but fort louable de provoquer, chez ses séminaristes et ses concitoyens, le désir de connaître et de faire connaître le passé religieux de son pays. Tous ceux qui ont exploré les richesses immenses des archives et des bibliothèques d'Espagne, souhaiteront que les paroles du Dr Nadal puissent susciter de nombreux historiens. A. D. M.

-- *La Ciudad di Dios*, revue bimensuelle qui avait atteint sa quarante-septième année, est devenue, à partir de janvier de cette année, un organe mensuel qui s'intitule *Religion y cultura*. R. D.

États-Unis d'Amérique

— Le libéralisme doctrinal qui se répand de plus en plus en Europe parmi les Églises réformées d'expression française, ne manque pas d'inquiéter nombre de protestants. En vue de rétablir la foi véritable, s'est formée l'« Union des Chrétiens Évangéliques », groupant un millier de protestants de langue française, pasteurs et simples fidèles. A la base de cette restauration doctrinale doit se placer la foi en la naissance surnaturelle et virginale du Sauveur. C'est à montrer la vérité de ce fait et son importance pour la foi chrétienne qu'un membre de l' *Union*, le Rev. W. H. GUITON, consacre son article *The Virgin Birth of Our Lord*, dans *The Princeton Theological Review* (1927, t. XXV, p. 389-416). L'attente d'un Messie à venir sur terre par le moyen d'une naissance surnaturelle remplit tout l'A. T. D'un bout à l'autre, cette venue y est l'objet d'une révélation divine exprimée par les prophètes, symbolisée par le Temple, figure de la présence de Dieu sur terre et de l'Incarnation future ; déjà, d'ailleurs, les théophanies à forme humaine ouvraient naturellement la voie à une incarnation de la divinité. La foi et le culte absolus que vouèrent plus tard à Jésus des Juifs des plus fidèles à la Loi et au monothéisme, tels Siméon, Anne, saint Paul, ne peuvent se comprendre que s'ils voyaient en lui un être divin. Quant aux récits évangéliques de Mt. et de Lc., quoique indépendants l'un de l'autre, ils sont en parfait accord pour affirmer, entre autres choses, le caractère miraculeux de la

Digitized by Google

naissance du Christ réalisant les prophéties de l'A. T. D'autre part, ces écrits présentent toutes garanties d'authenticité et n'ont rien à craindre d'une comparaison avec les légendes païennes plus ou moins parallèles, mais toujours étranges, grotesques ou immorales. Mc. et Jo. n'ont pas les récits de la naissance virginale, mais les caractères qu'ils reconnaissent à Jésus et à son enseignement la supposent. Il en est de même pour les épîtres, qui avaient moins de raisons encore d'en parler. L'importance de la question ressort des conséquences qu'entraîne sa solution dans un sens négatif : rejet de la Bible comme autorité doctrinale ; négation de tout surnaturel dans la vie du Christ : divinité, parfaite sainteté (puisqu'il tombe sous les lois ordinaires de l'hérédité), œuvre rédemptrice (Jésus pécheur a besoin de rédemption), amour de Dieu pour les hommes (Il ne sacrifie plus son Fils). On regrette de trouver, à côté de pages originales, certaines affirmations étranges : d'après M. G., la définition du dogme de la médiation universelle de Marie équivaudrait à la « considérer officiellement comme une des personnes de la divinité » (p. 412). A. FAUX.

— Dans *The Second Coming of Christ in the Thessalonian Epistles* (*The Princeton Theological Review*, 1927, t. XXV, p. 444-456), M. EDGAR M. WILSON s'oppose à juste titre à la conception que se font de la seconde venue du Christ certains auteurs récents, se fondant surtout sur les épîtres aux Thessaloniciens. D'après M. Blackstone, I *Thess.* IV, 16-17 se rapporterait à une première étape de la parousie, la descente du Christ dans les nuées et l'union à Jésus des fidèles vivants ou morts ; au chap. V, il serait question de la parousie proprement dite, de la descente de Jésus des nuées sur terre ; ces deux phases de la venue du Christ seraient séparées par un intervalle plus ou moins long. Cette interprétation, remarque M. W., s'oppose au sens naturel du passage, comme à II *Thess.* I, 4 ss. qui suppose que des chrétiens seront encore sur terre lors de la parousie. Sans plus de raison, M. B., et avec lui M. Russell, retrouve la même distinction II Thess., II, 1-2. Avec tous les exégètes, on doit voir dans les textes cités l'affirmation d'un seul et même fait se produisant tout entier au même temps.

A. FAUX.

— M. ST. ALBAN KITE étudie, dans *The Catholic Historical Review* (1927, t. VII, p. 480-496), *William Penn and the Catholic Church in America*. Après avoir rappelé ses origines, sa conversion au quakerisme, ses luttes pour la liberté religieuse, ses travaux de colonisation aux États-Unis, l'A. se demande quelle a été véritablement l'attitude de W. Penn par rapport au catholicisme. L'opposition très aiguë à l'Église romaine que manifestent certains de ses écrits n'exprime pas son sentiment profond ; c'est plutôt dans ses actes qu'il faut le chercher. Et ses actes, aussi bien en Angleterre qu'en Amérique où il veut la liberté religieuse pour quiconque porte le nom de chrétien, appellent sur sa mémoire la reconnaissance de tous les catholiques. A. FAUX.

— C'est une autobiographie que H. PRESERVED SMITH nous livre dans *The Heretic's Defense. A footnote to History* (New-York, Ch. Scribner's Sons, 1926. 130 p.). Il y raconte, d'une façon discrète, comment, dans ses études bibliques, il évolua du protestantisme orthodoxe à la critique libérale et moderniste. En 1891, il eut des démêlés avec l'autorité de l'Église presbytérienne, fut exclu de l'enseignement et encourut la suspense. Il fut admis plus tard comme professeur à la Meadville Theological School et à l'Union Theological Seminary. En retraçant les péripéties de sa propre carrière, Smith trouve l'occasion de dépeindre

Digitized by Google

l'évolution qu'ont subie de nombreux intellectuels protestants aux États-Unis.

A. D. M.

— Dans *The Catholic Historical Review* (1927, t. VII, N. S., p. 470-479), le R. P. F. E. Tourscher, O. S. A., consacre un article au *Catholic Historical Scholarship in the United States*. Le R. P. énumère et étudie brièvement les travaux des historiens catholiques les plus marquants des États-Unis, spécialement du Dr. O'Callaghan (*The History of the New Netherland*; *Documentary History of the State of New York*), et de John Gilmar Shea (*The Discovery and Exploration of the Mississippi Valley*; *History of Catholic Missions among the Indian Tribes of the United States*; les 15 volumes de *The Library of American Linguistics*; *The History of The Catholic Church in the United States*).

A. Faux.

— Dans un rapport intitulé : *Productivity of Doctors of Philosophy in History* (*The American Historical Review*, 1927, t. XXXIII, p. 1-22), M. Marcus W. Jernegan présente les résultats d'une enquête menée par un comité dépendant de l'*American Historical Association* auprès d'environ cinq cents docteurs en philosophie, section histoire, des États-Unis. L'enquête avait pour but de déterminer les causes de la déficience constatée dans l'activité scientifique des docteurs en histoire, 22 % seulement de ces gradués produisant de façon assez régulière des travaux personnels. Les causes de cet état de choses sont variées. La faculté de philosophie, groupant les études assez diverses autrefois comprises sous le nom général de « Arts et Sciences », accorde le doctorat, non à des hommes d'âge mûr ayant produit déjà quelque travail important, mais aux jeunes gens arrivés au terme de leurs études professionnelles. De plus, la formation de l'étudiant y est mal comprise, la recherche personnelle y étant sacrifiée pour une grande part à l'acquisition des connaissances, qui met beaucoup moins en jeu les facultés du travailleur. Devenus professeurs à leur tour, les jeunes docteurs voient la grosse part de leur temps prise par l'enseignement et par nombre de travaux professionnels supplémenta res ; ils ont aussi bientôt remarqué que, parmi les supérieurs d'établissements d'instruction, la moitié environ sont hostiles aux recherches personnelles et ne savent pas les récompenser. L'insuffisance des traitements les oblige à chercher des travaux d'à côté, et surtout empêche les travaux de recherches et leur publication. D'autre part, bon nombre de docteurs n'ayant conquis un grade que pour entrer plus facilement dans l'enseignement, se soucient peu du travail personnel ; parmi les autres, la plupart se laissent arrêter par le moindre obstacle, ou bien, poussés par des motifs qui n'ont rien de scientifique, cessent bientôt leurs travaux. Enfin, la pauvreté relative des bibliothèques et le peu d'estime qu'on accorde généralement aux États-Unis aux sciences sociales sont aussi préjudiciables aux études. Cette situation n'est pas sans remède. Les professeurs auront à cœur de développer parmi leurs élèves la passion de la recherche personnelle ; les supérieurs, de favoriser par tous moyens les professeurs plus aptes aux études personnelles. Les universités se montreront plus sévères pour l'accession aux grades supérieurs ; le doctorat pourrait se dédoubler : au degré inférieur, il signifierait simplement la capacité d'enseigner, tandis que le degré supérieur constaterait la valeur de l'étudiant au point de vue du travail de production ; de plus, les universités et collèges importants pourraient accorder à certains professeurs un horaire réduit. Enfin, une aide financière généreuse, et un sérieux effort

Digitized by Google

pour faire estimer la science du grand public favoriseraient grandement les travaux personnels. A. FAUX.

— *Publication.* — Le *Dictionary of Americana* de Sabin, arrivé à la lettre « Smi », avait cessé de paraître en 1892 ; il vient d'être continué par la publication d'un premier fascicule nouveau. A. FAUX.

— *Nominations.* — M. GEORGES VERNADSKY, de la faculté universitaire russe à Prague, est nommé assistant du professeur Rostovtzeff à la Yale University ; il s'occupera spécialement d'histoire byzantine.

Le professeur ARTHUR I. ANDREWS, de l'université de Maryland, est nommé professeur d'histoire à l'université du Vermont.

Le Dr. NATHANIEL W. STEPHENSON, professeur au collège de Charleston, est nommé professeur d'histoire au Sripps College récemment fondé à Claremont, Californie.

— *Décès.* — H. PRESERVED SMITH, professeur d'exégèse de l'Ancien Testament et d'histoire des religions à l' *Union Theological Seminary* de New- York.

France

— Signalons très rapidement les principaux articles parus dans les *Mélanges de philologie et d'histoire publiés à l'occasion du cinquantenaire de la faculté des Lettres de l'université catholique* (Mémoires et travaux publiés par des professeurs des Fac. cath. de Lille. Fasc. 32. Lille, Fac. catholiques, 1927. In-8, 320 p.). E. LESNE. *Une source de la fortune monastique : les donations à charge de pension alimentaire du* VIIIe *au* X^e^ *siècle* (p. 33-47), détermine les modalités de ces sortes de donations qui se faisaient à charge de fournir une rente viagère. Pour la constitution de ces rentes on pouvait s'adresser à un homme puissant, à un évêque, ou à un monastère. En fait, l'auteur n'a retrouvé aucun contrat passé au cours des VIIIe-Xe siècles avec un laïque, ni même avec un évêque, un chapitre cathédral. On voit, par là, que les monastères inspiraient pleine confiance ; plus aisément que les églises épiscopales, ils pouvaient d'ailleurs rendre des services d'un tel ordre. — R. NAZ, *L'avouerie de l'abbaye de Saint-Amand en Pévèle* (p. 40-81) (abbaye bénédictine fondée en 639, au diocèse de Tournai). C'est une étude claire et minutieuse, qui détermine d'abord la nature juridique de l'avouerie, les fonctions, les droits et les revenus de l'avoué ; elle montre ensuite les exactions auxquelles se livraient les avoués et qui provoquèrent contre eux une réaction irrésistible qui finit par faire disparaître l'avouerie. — M. DAVID, *Un retable des « Sept archanges » au musée de Douai* (p. 83-104 et ill.). L'examen détaillé de la tradition iconographique relative aux « sept archanges » permet de dire que les anges du retable de Douai sont les mêmes que Don Antonio Duca a vus à Palerme (comm. du XVIe s.). Seulement, de l'avis de l'auteur, le retable est une œuvre composite dont les pièces proviennent peut-être de différentes sources. Sa valeur iconographique réside en ce qu'il offre un groupe complet des sept archanges avec leurs attributs. — A. LEMAN, *La conspiration des nobles belges en* 1632 (p. 121-157). L'auteur a retrouvé, aux archives départementales du Nord, le registre où furent consignées les dépositions de tous ceux qui, du 13 octobre 1634 au 15 mars 1635, furent interrogés sur la conspiration par trois conseillers fiscaux, en exécution des sentences interlocu-

Digitized by Google

toires des 25 et 27 septembre 1634. Des réponses des accusés, des dépositions des témoins, il tire de nombreux renseignements, dont plusieurs étaient jusqu'à présent inconnus, sur l'histoire de cette conspiration des nobles belges. Cette enquête montre clairement, — ce que l'on savait d'ailleurs déjà, — que les nobles révoltés cherchaient à transformer les Pays-Bas en un État libre et indépendant. Ils n'ont pu atteindre ce but, parce qu'il leur manquait un chef déterminé et résolu et parce que, au lieu de s'appuyer sur eux-mêmes, ils comptaient principalement sur des appuis extérieurs, sur les secours de la France. — J. Peter, *L'occupation étrangère dans le département du Nord*, 1793-94 (p. 237-310) : étude basée sur les nombreuses sources d'archives qui nous sont conservées de cette époque ; quoique intéressant avant tout l'histoire locale, elle mérite cependant d'attirer l'attention par la vive lumière qu'elle jette sur les procédés des occupants et sur les réactions que ceux-ci provoquent de la part de la population.

A. D. M.

— Les fascicules 78-80 du *Dictionnaire de théologie catholique* (Paris, Letouzey et Ané, 1927) sont presqu'exclusivement consacrés aux articles *Marcion* (col. 2010-2031), *Mariage* (col. 2044-2335), *Marie* (col. 2339-2474), *Maronite* (*Église*) (col. 1-142). Dans chacun de ces articles, on trouve étalée une érudition énorme et en même temps fort minutieuse, qui rendra aux lecteurs d'appréciables services. L'étude la plus originale est celle dans laquelle Mgr P. Dib, chorévêque maronite, professeur de droit canonique à la faculté de théologie catholique de l'université de Strasbourg, fait connaître le passé et l'organisation actuelle de l'Église maronite. Il y a compulsé une masse de renseignements épars, publiés dans des travaux ou des revues difficilement accessibles.

A. D. M.

— La publication du *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* marche de l'avant : voici les fascicules LXXVIII-LXXXII : *Jérusalem* (suite) - *Justinien* (Paris, Letouzey et Ané, 1927). Les amateurs d'études liturgiques trouveront cette fois peu à glaner dans le dictionnaire. Dom Leclercq expose la liturgie de *Jérusalem*, mais sans avoir utilisé la dernière monographie parue sur la *Peregrinatio Silviae* et sans aborder la liturgie de S. Jacques. L'article *Jeûnes* est rédigé par Dom Cabrol. On s'étonne que l'auteur ne rapporte pas la parole évangélique qui a peut-être donné lieu à l'abstinence du Vendredi. Rien de nouveau à signaler à propos des *Jours* de la semaine ; l'article est bref, mais une fois n'est pas coutume. L'archéologie chrétienne s'enrichit de quelques études intéressantes : *Job*, *Jonas*, *Joseph*, *Judas Iscariote*. On sait la place qu'occupent ces divers personnages dans les plus anciens documents figurés du christianisme. L'article *Jésus-Christ* est de Dom Leclercq : il a toute l'étendue qu'exige l'importance du sujet. Il contient une étude assez fouillée sur le Christ chalcéen. Les spécialistes en droit canon s'intéresseront à *Juridiction*, *Jus italicum*, *Justinien*, et les historiens des origines chrétiennes éprouveront un vif plaisir à consulter les articles : *Joasaph*, *Judaïsme*, et *Julien l'Apostat*. Ce n'est pas qu'on y trouve beaucoup d'inédit. Dom Leclercq reconnaît, par exemple, qu'il résume les études de P. Allard, excellentes, mais peut-être un peu vieillies, sur la tentative de réforme religieuse entreprise par l'empereur Julien. L'article *Judaïsme* est une mine de renseignements ; il sera une bonne introduction au judaïsme contemporain du christianisme naissant. L'éditeur principal du dictionnaire est un incorrigible curieux et un publiciste infatigable ; il ne résiste jamais au désir de

Digitized by Google

communiquer les notes qu'il a réunies. C'est ainsi, pensons-nous, qu'il faut expliquer la présence dans le dictionnaire de quelques notices assez étrangères à la liturgie, mais par ailleurs intéressantes : notices sur les tables de *Jeu, les Jeux* de mots, les *Jeux et les rouets*, et même le *Journal des savants*. J. COPPENS.

— *Ecclesia*. Encyclopédie populaire des connaissances religieuses publiée sous la direction de R. AIGRAIN (Paris, Bloud et Gay, 1927. In-8, VIII-1105 p. F. 45). Il serait difficile de mieux préciser le caractère et le but de cette très louable entreprise que ne le fait dans la préface Mgr Courcoux, évêque d'Orléans. Et d'abord, M. l'abbé Aigrain, professeur aux Facultés catholiques de l'Ouest, et ses nombreux collaborateurs ont voulu faire une œuvre catholique, exprimant la doctrine de l'Église. Ce ne sont donc pas des points de vue nouveaux ou des découvertes personnelles qu'ils se sont proposé de mettre ici en lumière, mais l'enseignement commun, puisé aux sources les plus autorisées. Ils ont voulu faire une encycloplédie, c'est-à-dire, donner une vue d'ensemble et une somme d'informations utiles sur les principales connaissances religieuses. Enfin, on a tenté une encyclopédie populaire qui ne serait pas destinée aux spécialistes, mais aux catholiques de culture moyenne, désireux d'étendre et d'approfondir leurs connaissances religieuses. Cela ne veut pas dire que les matières n'y seront pas traitées scientifiquement ou que les renseignements fournis pourront manquer de rigueur ou d'exactitude. On ne s'adresse pas aux spécialistes, en ce ce sens que chacun d'eux ne trouvera pas à apprendre dans le chapitre consacré à sa spécialité ; mais comme personne n'est spécialiste dans l'ensemble des connaissances religieuses, tout le monde lira avec profit un certain nombre au moins de ces 1105 pages de petit texte partagé en deux colonnes.

Nous souhaitons plein succès au grand effort que vient de faire un groupe imposant de savants catholiques français. Il le mérite et par l'abondance et la sage distribution des matières et par la valeur des notices dont beaucoup sont d'ailleurs signées des plus grands noms. Une rapide analyse permettra d'en juger. L'ouvrage comprend trois parties : la doctrine avec une introduction par Mgr Le Roy ; l'histoire avec une introduction par G. Goyau ; l'action religieuse avec une introduction par Mgr Gibier. Dans la première partie, M. Lacroix traite de la préparation philosophique à la foi chrétienne, M. Aigrain de l'apologétique générale et de l'Écriture sainte, M. Vigué du dogme catholique, M. Marchand de la morale, le P. de Guibert de la théologie ascétique et mystique, M. Bricout des dévotions catholiques, Dom Cabrol de la liturgie et M. Villien du droit canon. En appendice, M. Aigrain dresse un index chronologique de la tradition catholique et des actes du magistère.

Dans la seconde partie, M. Aigrain expose comment on fait l'histoire, M. Pérennès étudie l'Ancien Testament, le P. de Grandmaison, la vie de Jésus-Christ. A l'histoire de l'Église ont collaboré : pour l'âge apostolique et l'antiquité jusqu'à l'empire carolingien, R. Aigrain ; pour le moyen âge, E. Vacandard ; pour la période moderne, J. Carreyre et pour la période contemporaine, F. Mourret. C'est encore R. Aigrain qui s'est occupé de la géographie de l'Église catholique, tandis que A. Brou traite des missions et des Églises séparées. G. Duret a rédigé l'histoire de la philosophie chrétienne ; P. de Labriolle, G. Duret, J. Calvet, l'histoire de la littérature chrétienne ; Dom Leclercq, L. Bréhier, L. Gillet, V. Reyre, R. Aigrain, l'histoire de l'art chrétien. Enfin, A. Bros nous dit ce qu'il faut savoir des religions non chrétiennes ; L. Christiani dresse la liste des papes de S. Pierre à nos jours ; Dom Baudot compose un petit dictionnaire d'hagio-

Digitized by Google

graphie et R. Aigrain un lexique biographique et historique. On ne nous dit-pas qui a composé l'article intitulé : caractéristiques des saints et le lexique géographique.

Le troisième partie contient une sociologie générale par A. Crétinon, des notes sur l'éducation religieuse et sociale par L. Ballu, ce que doit être une famille chrétienne par A. Chérel, ce que doit être la paroisse, et, au dessus, le diocèse par A. Fromantin, ce que doit être une société chrétienne par H. du Passage, les œuvres catholiques par F. Veuillot. L'ouvrage renferme en outre des cartes géographiques nombreuses. Il se termine par un index alphabétique et une table détaillée des matières. «Œuvre de longue patience, dit l'évêque d'Orléans, qui a nécessité maint et maint effort. Aujourd'hui le résultat est là, entre vos mains et sous vos yeux, et, si d'autres ont eu la peine, ils vous offrent le profit et le plaisir » (p. VIII). É. T.

— En composant sa *Grammaire du grec du Nouveau Testament* (Paris, De Boccard, 1927. In-8, 161 p.), Mgr JAQUET était certes animé des meilleures intentions. Convaincu de l'importance que revêt, pour les jeunes clercs, une initiation à la langue des livres sacrés, il a voulu leur donner un moyen aisé et pratique de l'acquérir. Quelques pages d'avant-propos doivent tracer un aperçu rapide de l'histoire de la Koinè ; un chapitre final juge, du point de vue linguistique, les écrivains du Nouveau Testament. Dans la grammaire proprement dite, une disposition typographique spéciale a été adoptée : la page de gauche est consacrée à la langue classique et la page de droite à la langue commune. Ainsi, c'est dans une parallélisme perpétuel, tantôt de ressemblance et tantôt de différence, que sont signalés les phénomènes principaux et caractéristiques de l'une et l'autre de ces formes du grec. Comme l'auteur le remarque, « les deux textes de la langue classique et de la langue commune ne pouvant être juxtaposés exactement, il en résultera des espaces vides, que les élèves pourront utiliser pour y consigner des notes ». Ces espaces vides, qu'on nous permette de le dire, pourraient servir à un usage plus immédiat ; à peine suffiront-ils pour recevoir les innombrables corrections qu'appelle le texte. Il est désolant et à peu près inouï qu'on livre au public un ouvrage d'une impression si totalement défectueuse. Il n'est, par exemple, pour ainsi dire pas un texte, pas un mot grec qui ne présente d'étranges incorrections d'esprit, d'accent ou d'orthographe, amenant parfois des formes énigmatiques, incompréhensibles, comme ce *βουθραγή* (serait-ce *βηθφαγή*?) de la p. 23. Et conçoit-on que la formule bien connue du premier verset du quatrième Évangile puisse devenir : *Θεὰς ἦν ὁ Ζόγος* (p. 67)? Cette négligence inexcusable est particulièrement regrettable dans une grammaire grecque ; à un degré moindre, elle affecte aussi l'impression du texte français et les références, qui sont souvent inexactes. L'exposé se divise naturellement en deux parties, grammaire et syntaxe, mais la première n'est marquée d'aucun titre. Ces parties comprennent les paragraphes traditionnels en la matière, dans lesquels les faits sont notés, entassés, sans qu'apparaisse toujours le principe de classement, dont la perception nette aiderait cependant beaucoup la mémoire. Le lecteur doit s'attendre à bien des surprises, dont nous contenterons de relever au hasard quelques spécimens ; on trouve (p.21) *ἑκατόνταρχος* et *δείπνος* (lisez : *δεῖπνον*) parmi les noms de la troisième déclinaison ; *ὦμεγα* est cité (p. 25) comme un exemple des « termes indéclinables empruntés à des langues étrangères » ; en *Act.*, IX, 15, où le Seigneur dit à Ananie que Paul doit porter son nom *devant* les peuples, les rois et les fils d'Israël, *ἐνώπιον*, dit-on

Digitized by Google

(p. 47), est employé dans le sens *métaphysique* ; *ὁ πατὴρ ὁ ἐξ οὐρανοῦ* doit montrer (p. 51) un cas de remplacement du génitif partitif par une construction prépositive ; *εἰς* est employé au lieu de *ἐν* pour indiquer la *matière* (p. 53) en *Mc*, I, 9, transcrit comme suit : *ἐβαπτίσθη εἰς τὸν Ζορδάννν* ; etc., etc. Ce qui est donné à la p. 120 n'a rien à voir avec le paragraphe des propositions finales, qui recommence d'ailleurs à la p. 122. Les règles et les exemples, pour le grec classique, nous rappellent continuellement le vieux Ragon de nos humanités, qui y est copié parfois d'une façon bien peu heureuse ; ainsi, p. 122, l'exemple *τί οὐκ ἔρριψα ἐμαυτὴν* (nous corrigeons l'accentuation) n'est pas *ad rem* parce que la règle porte sur la seconde partie du texte d'Eschyle, citée par Ragon, mais omise ici : *ὅπως τῶν πάντων πόνων ἀπηλλάγην*. On pourrait se demander si vraiment l'auteur sait ce que sont les *ostraka* en lisant ce qu'il en dit aux pages 6 et 7, où il parle toujours de *coquillages* et de *coquilles* ! Le reste est à l'avenant, mais nous en avons dit assez pour établir par un commencement de preuve, que la lecture pourra compléter et confirmer, combien se justifie l'appréciation peu favorable que la vérité nous contraint de formuler au sujet de ce livre. J. L.

—Ce n'est pas à faire œuvre proprement scientifique que vise Mlle M. Marnas dans sa vie de Jésus-Christ (*Quel est donc cet Homme?* Paris, Perrin, 1927. 2e éd. In-16, 375 p.). Aussi, dans les questions d'histoire, de topographie, d'exégèse qui divisent les auteurs, se contente-t-elle d'adopter, parfois de justifier brièvement, la solution qui lui plaît davantage (p. ex. la durée de deux ans et trois mois pour le ministère public). Ses voyages en Palestine, l'utilisation fréquente des documents littéraires plus ou moins contemporains, surtout du Talmud de Jérusalem et de Josèphe, lui ont permis de donner à son récit un cadre géographique et historique réussi. C'est avec assez de bonheur aussi que Mlle M. a mis en relief les états d'âme des acteurs du drame divin souvent laissés dans l'ombre par les évangiles. A. Faux.

— La *Synopse des quatre Évangiles en français*, par le P. Lavergne, O. P. (Études bibliques. Paris, Gabalda, 1927. In-8, 267 p.). veut faire connaître aux lecteurs français la disposition de la synopse grecque du P. Lagrange (cfr RHE. 1927, t. XXIII, p. 181-182), afin de leur permettre de suivre, à travers les quatre Évangiles, le développement chronologique de la vie de Jésus. Une synopse grecque ayant surtout pour but la comparaison des textes, plusieurs passages devaient être reproduits plus d'une fois, ce qui ne présentait pas le même intérêt dans une synopse française. Sauf ce point, on a ici une reproduction fidèle de la synopse grecque, avec le même ordre des paragraphes, marqués par les mêmes numéros. La traduction est empruntée aux commentaires du P. Lagrange. On a seulement évité l'emploi des synonymes lorsque deux évangélistes ont le même mot ou la même expression. Les annotations, dont doit être accompagnée toute traduction des Écritures en langue vulgaire, sont également empruntées aux commentaires du P. Lagrange. On a eu cependant recours aussi au traité de S. Augustin, *De consensu evangelistarum*, aux homélies de S. Jean Chrysostome sur S. Matthieu et aux réflexions pieuses de Ste Thérèse de l'Enfant Jésus. Le volume s'ouvre par un index résumant l'ordre chronologique des faits et un autre indiquant la suite propre à chaque évangéliste. Il se termine par une table alphabétique groupant tous les faits, tous les épisodes, toutes les paraboles et jusqu'aux moindres comparaisons employées par le

Digitized by Google

divin Maître. Puisse ce petit livre amener les fidèles à une méditation sérieuse des Évangiles, fondée sur l'analyse et le sens littéral des textes ! « Puisque Jésus est remonté au ciel, écrivait la petite Thérèse (*Histoire d'une âme*, chap. XI), je ne puis le suivre qu'aux traces qu'il a laissées. Ah ! que ces traces sont lumineuses ! Qu'elles sont divinement embaumées ! Je n'ai qu'à jeter les yeux sur le saint Évangile : aussitôt je respire le parfum de la vie de Jésus et je sais de quel côté courir. »

É. T.

— La RHE a signalé l'apparition des deux premiers volumes de la collection de commentaires du Nouveau Testament intitulée *Verbum salutis* (1925, t. XXI, p. 174, 686-687). Elle en a caractérisé la méthode et le but : sans rechercher l'allure technique des travaux réservés aux exégètes de profession, on voudrait guider les catholiques instruits dans une étude approfondie de la doctrine et de la personne du Christ. Le P. DURAND, qui avait inauguré la série par son commentaire de S. Matthieu, en 1924, traduit et explique maintenant S. Jean (*Verbum Salutis*. IV : *Évangile selon saint Jean*. Paris, Beauchesne, 1927. In-12, LIII-591 p. F. 24) et le P. Huby, directeur de la collection, qui avait publié S. Marc en 1924, a collaboré aussi, en ajoutant d'importants compléments, au commentaire de S. Luc par le P. A. VALENSIN (*Verbum salutis*. III : *Évangile selon saint Luc*. Paris, Beauchesne, 1927. In-12, XVI-457 p. F. 24).

En s'inspirant d'un article du P. Huby, *Saint Luc, le disciple de saint Paul, l'humaniste chrétien* (*Études*, 5 janvier 1918), le P. Valensin nous trace un portrait bien attachant de l'auteur du troisième évangile, grec de race et d'éducation, joignant à la conscience du narrateur, la sympathie de l'artiste, à l'objectivité de l'historien, le charme d'une âme largement ouverte à tout ce qui est humain. « Il a le goût de la précision, mais non de la minutie... Derrière les choses, il voit les idées. Il les explique en une langue plastique et sereine, qui se revêt parfois d'une discrète teinte sémitique, mais reste élégant en sa simplicité. Héritier de la civilisation hellénique, saint Luc en a la fierté... Mais il n'a pas fermé les yeux sur les misères qui accompagnaient cette brillante culture. Il semble avoir entendu de la gentilité les poignants appels vers le Dieu inconnu. » L'auteur du troisième évangile se présente à nous avec l'autorité non seulement de sa culture, mais de sa foi, et celle-ci, loin de l'exposer à fausser l'image des faits, avive en lui le besoin de la retracer avec exactitude ; elle stimule la curiosité de ses enquêtes auprès des autorités incontestables. Les sources d'information de Luc sont orales et écrites. Il a pu interroger des témoins oculaires : Jacques, le frère du Seigneur, et les anciens de Jérusalem, plusieurs des saintes femmes et des disciples de la première heure, peut-être aussi la sainte Vierge Marie. Il a connu des relations écrites de la vie et de l'enseignement du Christ, parmi lesquelles l'évangile de Marc, son compagnon à Rome, et sans doute aussi de larges extraits déjà traduits en grec de la catéchèse palestinienne qui a pris corps dans l'évangile araméen de saint Matthieu. Luc a voulu faire œuvre d'historien : il a voulu composer un récit exact, complet, suivi, chronologiquement encadré et rattaché parfois à l'histoire profane. Ce qui ne l'empêchera pas d'intervertir à l'occasion l'ordre des temps, et de donner à sa narration une profonde impression de mouvement et de vie, par une méthode de groupement qui n'est pas une des moindres caractéristiques de son récit. Son souci d'historien ne l'empêchera pas non plus de présenter les faits de manière à prouver la vérité de la doctrine ; c'est même dans ce but qu'il écrit.

Digitized by Google

Parmi les caractéristiques du troisième évangile, le P. Valensin relève son abondance d'informations, sa profondeur spirituelle, sa richesse christologique, sa portée éminemment sociale. « L'évangile de saint Luc éclaire, en effet, d'une manière particulièrement vive, les idées essentielles de la civilisation chrétienne. Par l'universalisme de ses tendances, par l'inspiration religieuse de ses récits et de ses enseignements, par la révélation qu'il apporte du relèvement de la femme et de l'unité humaine, il oriente bien au-delà des horizons du monde antique l'action publique des disciples de Jésus-Christ. » A l'exemple de ses devanciers, le commentaire des PP. Valensin et Huby veut être exact et sobre. Comme eux aussi, et peut-être plus qu'eux, il cherche à unir une critique avertie à une exégèse traditionnelle. S'il apporte fréquemment le témoignage des Pères de l'Église, il cite souvent aussi celui de nombreux auteurs modernes. On se convaincra facilement du degré de réalisation de ces vœux en parcourant les notes brèves et denses consacrées au nom de Marie (p. 12), à l'origine du *Magnificat* (p. 20), au recensement de Quirinius (p. 31-34), au *Gloria in excelsis* (p. 36-37), à l'invention de Jésus au temple (p. 48-49), à la date du ministère du Baptiste et à la mention de Lysanias (p. 53-55), aux généalogies (p. 63-65), aux tentations du Christ (p. 68-72), au *sabbato secundo primo* (p. 104), à l'onction de la femme pécheresse et à la question des trois Marie (p. 141-146), aux trois rappels de la montée à Jérusalem dans la relation de voyage de S. Luc p. 185-187), aux 72 disciples (p. 193), au logion « Nul ne connaît le Père » (p. 198), à l'*unum necessarium* (p. 207-208), au pain quotidien (p. 211-212), au *regnum Dei intra vos est* (p. 315-316), au jour de la Pâque et à la dernière cène dans S. Luc (p. 378-384), aux versets de l'apparition de l'ange et de la sueur de sang (p. 394-395), à Luc, XXIII, 34*a* (p. 415), au repas d'Emmaüs (p. 436-437). — Il arrive aussi que l'on désirerait un commentaire un peu moins sobre. C'est le cas pour quelques textes difficiles et importants comme Luc I, 35. Suffit-il de dire (p.15-16) : « Ni cette sainteté, ni cette conception surnaturelle ne seront à proprement parler causes de sa filiation divine, car celle-ci n'a d'autre principe que la génération éternelle du Père. Mais la conception surnaturelle est une condition nécessaire pour que le fils de Marie soit Fils de Dieu, et sa sainteté sera un des signes qui le manifesteront comme tel »? Cela est-il même rigoureusement exact ?

Nous avons lu le commentaire de S. Jean par le P. Durand avec d'autant plus d'intérêt que le IVe Évangile fait présentement l'objet de nos leçons. Hâtons-nous de dire que cette lecture nous a, d'une façon générale, fort satisfait. L'introduction, comme il convenait, vu la gravité des problèmes qu'elle pose, est plus développée que dans le commentaire des synoptiques (LIII pages) ; l'explication du texte devait aussi prendre plus d'extension (591 pages). Elle renferme de grandes richesses et suppose beaucoup de réflexion et de lecture. Si l'auteur n'a pas cru bon de multiplier les références bibliographiques, il se montre cependant parfaitement au courant de l'état des questions. D'ailleurs, des notes complémentaires nombreuses (on en compte 28, de la page 536 à 572) élucident certains points obscurs dont l'examen aurait trop entravé la marche du commentaire. On ne se rend bien compte de la somme de recherches amassées en cet ouvrage qu'après en avoir lu, sur le même sujet, de plus techniques et de plus étendus.

Dans les questions de critique textuelle, le P. Durand est d'une grande prudence. Si au verset 9 du prologue, il rattache ἐρχόμενον à φῶς et non à

Digitized by Google

ἄνθρωπον, il maintient au verset 3 la lecture : « et sans lui rien n'a été fait de ce qui a été fait », et au verset 13, *ἐγεννήθησαν*. Il ne se prononce pas pour l'interpolation des versets 3*b*-4 du chapitre v sur la descente de l'ange à la piscine de Bézatha, mais il note sagement que ce n'est pas la peur du miracle, mais l'absence de preuves en faveur de l'authenticité du texte qui décide des critiques catholiques à ne pas apprécier le passage comme on fait plus communément (p. 144). Il ne se prononce pas non plus dans la controverse sur l'authenticité de la péricope de la femme adultère (VII, 53-VIII,11) : « Heureusement, dit-il, on n'a pas à le faire dans un commentaire. Bien que la question soit célèbre en matière de critique textuelle, elle reste sans importance pour l'intelligence du texte » (p. 244).

Dans l'interprétation du texte, il suit d'ordinaire le sens obvie, sans toujours se préoccuper des difficultés d'ordre historique que soulève la comparaison avec les synoptiques. Il reconnaît que le prologue n'est pas une simple préface pour présenter le quatrième évangile aux lecteurs ; c'est une introduction qui en explique tout le mouvement par l'idée maîtresse. Il donnera au commentaire du prologue les développements convenables, étant persuadé que c'est la meilleure façon d'introduire à l'intelligence de l'évangile tout entier. Maintes fois, le lecteur sera ramené à cette page, qui lui sert d'introduction doctrinale (p. 5-6). Il reconnaît que dans le IVe Évangile, le Précurseur proclame la préexistence du Messie (p. 26), sa mission rédemptrice (p. 39-40), sa filiation divine (p. 41). Même quand Nathanaël proclame Jésus de Nazareth, Fils de Dieu, « dans sa bouche l'appellation de *Fils de Dieu* rend un autre son que celui qu'il a quand il part de la foule, quand il est crié par les possédés, ou même quand il s'échappe des lèvres du centurion » (p. 50). Comment cela se concilie-t-il avec ce que nous apprennent les Synoptiques de la mentalité messianique du Baptiste et des premiers disciples ? Et ceci nous amène à dire un mot de la manière dont le P. Durand traite, dans l'introduction, la question de la valeur historique du IVe Évangile.

L'Évangile de saint Jean est chronologique et historique, didactique et même par endroits polémique. Il ne dit pas tout ce que le sujet pourrait comporter, mais fait un choix d'après une double considération : l'intérêt du but particulier qu'il se propose et ne pas répéter ce qui a été dit par ses devanciers. Il connaît en effet, et suppose les Synoptiques, les complète en fait, sans avoir l'intention de les compléter, encore moins de les supplanter. Mais comment a-t-il écrit un évangile si différent du leur ? Où a-t-il pu glaner tant de choses merveilleuses ignorées ou omises par les trois premiers évangélistes ? Inversement, si le récit du IVe évangile est historique, comment expliquer qu'à part la Passion, Matthieu, Marc et Luc n'aient rien retenu ou presque rien des miracles et des discours qui donnent à l'évangile de Jean un caractère si particulier ?

« Vue d'ensemble et de loin, dit le P. Durand (p. XXVIII), la difficulté fait une grande impression ; mais l'analyse détaillée des textes en amortit beaucoup l'effet ; tellement qu'à la fin et surtout par endroits elle se retourne plutôt contre les premiers évangiles. Le lecteur se demande alors pourquoi ils ont omis de nous raconter ce que saint Jean nous dit avec des garanties d'historicité indubitables. » Voici quelques-uns des éléments de solution qu'on nous propose : Les plans respectifs des évangélistes exigeaient un partage du sujet, étant donné l'inépuisable richesse de la vie terrestre de l'Homme-Dieu. La grande sobriété des Synoptiques dans le récit de leurs miracles est le fait des évangélistes. Sans

Digitized by Google

rien ajouter aux faits eux-mêmes, Jean a tiré un merveilleux parti de la réalité. La différence de niveau doctrinal dans les discours n'est pas aussi grande qu'on veut bien le dire ; dans la mesure où elle est réelle, elle s'explique par le caractère des auditoires devant lesquels ces discours ont été tenus. Le caractère figuratif des miracles du quatrième évangile commentés par des discours et les symboles fréquents de ceux-ci ne s'opposent pas à leur historicité. Il en est de même de la forme dialoguée et du développement ordinaire des discussions johanniques. On en trouve des antécédents dans l'Ancien Testament et des équivalents dans le Nouveau. Pour expliquer l'allure différente des Synoptiques et de S. Jean, il faut tenir compte de l'origine de la double tradition qui est à leur base. Ces considérations ne sont pas neuves, évidemment, et nous ne croyons pas qu'elles puissent suffire à apaiser tous les scrupules, mais elles prennent sous la plume de l'auteur beaucoup de relief et de force suggestive.

Le P. Durand prouve aussi brièvement l'authenticité apostolique et johannique du IVe évangile par l'examen interne et par la tradition dont il passe en revue les principaux témoignages. « Cette énumération sèche et incomplète, mais du moins exacte, était nécessaire pour faire voir et toucher la chaîne serrée, qui rattache le quatrième évangile à Jean, fils de Zébédée, l'un des Douze » (p. XVIII). Nous croyons cependant qu'elle passe un peu rapidement sur certaines difficultés, ou si l'on veut, certaines subtilités formulées à propos de plusieurs de ces témoignages. Mais il n'était guère possible de s'étendre davantage à leur sujet dans un ouvrage qui ne veut pas être technique et qui est avant tout un commentaire et non une introduction au quatrième évangile.

L'auteur dit un mot aussi de la doctrine, du style, de la langue, du texte, de l'unité d'auteur de l'évangile johannique. « D'un bout à l'autre, le texte, fond et forme, coule bien d'une même source. Cependant, il reste loisible de supposer un secrétaire au service de Jean, comme on a fait pour l'épître aux Hébreux » (p. XLIII). Il nomme en terminant les commentateurs qu'il considère comme les initiateurs de l'exégèse johannique, Origène, S. Jean Chrysostome, S. Augustin, S. Cyrille d'Alexandrie, Rupert de Deutz et S. Thomas. Parmi les modernes, il citera souvent le commentaire de Westcott. Quant au grand commentaire du P. Lagrange (1925), il n'a pu l'utiliser comme il l'aurait voulu, le sien étant déjà au chapitre XVIII quand l'ouvrage du savant dominicain parut.

Pouvons-nous espérer que la collection *Verbum salutis* ne s'arrêtera pas aux commentaires des Évangiles? Elle s'intitule : *Commentaire du Nouveau Testament*, et lors de la publication des deux premiers évangiles, on annonçait : *Le reste du Nouveau Testament suivra*. Mais si le titre est resté, l'annonce ne figure plus dans les deux derniers commentaires, et un prospectus de librairie ne mentionnait que des « commentaires séparés des quatre évangiles ».

É. TOBAC.

—L'ouvrage de JOSEPH CHAINE sur l'*Épître de Saint Jacques* (Études bibliques. Paris, Gabalda, 1927. In-8, CXII-150 p. F. 40) est érudit, méthodique et clair. Sans apporter de solution nouvelle, il expose très bien les nombreux problèmes que suscite l'épître de Jacques. La disposition est celle des commentaires des « Études bibliques » : une longue introduction, le texte grec, la traduction française, le commentaire, des tables très complètes de l'introduction, des chapitres et des péricopes, des matières principales par ordre alphabétique, des mots grecs expliqués. Le premier chapitre de l'introduction étudie les témoignages de la tradition et de l'histoire sur l'épître et son auteur. Ceux-ci sont confrontés

Digitized by Google

dans un second chapitre, avec les données de l'épître. L'examen interne confirme la tradition : l'auteur est à la fois juif et chrétien, c'est Jacques, frère du Seigneur, évêque de Jérusalem. Touchant son degré de parenté avec le Seigneur et son identification avec l'apôtre Jacques, fils d'Alphée, l'étude paraît assez sommaire. La date de l'épître dépend de ses rapports avec S. Paul. M. Chaine montre très bien qu'il y a accord entre Paul et Jacques sur la doctrine de la justification. Cependant Jacques, selon lui, écrit après Paul, pour obvier à certaines interprétations erronées de la thèse paulinienne sur la foi justifiante. Il a très probablement lu les épîtres aux Galates et aux Romains et n'a donc pu écrire lui-même avant 57. On assignera donc comme date probable à l'épître de Jacques la période de 57 à 62. Les chapitres III et IV de l'introduction sont consacrés à l'examen de la langue et du style et à l'étude du texte de la Vulgate. En entreprenant l'examen interne de l'épître qui aboutira à la conclusion déjà indiquée : l'auteur est un judéo-chrétien, M. Chaine a fait un relevé minutieux des rapports entre Jacques, l'Ancien et le Nouveau Testament. Ce relevé est intéressant ; intéressantes aussi les conclusions de l'auteur : les citations textuelles de l'A. T. sont rares ; l'auteur de l'épître n'a pas reçu une éducation rabbinique ; c'est comme un échantillon de l'homilétique juive des synagogues. « L'existence d'une catéchèse juive répétant et adaptant l'enseignement des livres de l'A.T. et utilisée par Jacques explique bien les ressemblances nombreuses et généralement imprécises que nous avons relevées entre l'Épître et ces livres de l'A. T. Le Talmud a conservé l'exégèse érudite et subtile des rabbins ; il est regrettable que la prédication populaire qui devait se donner dans les synagogues, du moins dans quelques-unes, ne soit parvenue jusqu'à nous que dan quelques passages de l'*agada* » (p. LXIV). Cependant, l'auteur de l'épître est chrétien : la mention du Christ dans I, 1 et dans II, 1 est authentique ; c'est encore le nom du Christ que désignent les mots *τὸ καλὸν ὄνομα* de II, 7 ; les allusions aux doctrines chrétiennes se sont pas rares. « Il se fait l'écho de la même tradition que les Évangiles, mais rien ne permet de dire qu'il dépende d'eux. L'espérance de la parousie, l'idée de la régénération spirituelle, le terme péjoratif de monde, l'importance donnée à la charité, indiquent qu'un souffle nouveau a passé sur les âmes. Seulement chez Jacques ce souffle s'est si bien mêlé à celui des anciens sages et à celui des prophètes qu'il est souvent difficile et même impossible de le distinguer. Cependant il domine parfois suffisamment pour être reconnu et faire encore entendre un des échos de la voix divine qui a prononcé les Béatitudes » (p. LXIX).

Le commentaire fait un grand usage de la méthode philologique et comparative. Il ne rappelle pas seulement les parallèles de l'A. et du N. Testament et de la littérature juive, mais aussi ceux de la sagesse païenne, assyro-babylonienne, égyptienne et grecque. Ces rapprochements s'expliquent par l'identité foncière de la nature humaine et des aspirations humaines, par une influence possible de la sagesse assyro-babylonienne et égyptienne sur la sagesse hébraïque, par le milieu oriental où l'on respire un certain air de famille. On ne relève pas dans l'épître de Jacques une influence des idées philosophiques de la Grèce, mais certaines expressions, certaines tournures, certaine manière de discuter paraissent bien y déceler une influence hellénique d'ordre linguistique et littéraire. Ces traces d'hellénisme prouvent que l'épître fut rédigée en grec, même dans une prose assez élégante, et non en araméen, comme l'ont soutenu, il y a plus d'un siècle, Schmidt et Berthold, et plus récemment Wordsworth. Comment l'évê-

Digitized by Google

que de Jérusalem a-t-il pu s'exprimer d'une manière si littéraire dans une langue qui n'était pas habituellement la sienne? Cette question intéresse l'authenticité de l'épître. M. Chaine fait appel pour la résoudre à l'hypothèse facile et aujourd'hui très en faveur d'un secrétaire, chrétien cultivé qui aurait mis au service de Jacques les ressources de sa formation littéraire...

Dans les endroits de l'épître, et ils sont assez nombreux, où la pensée de l'écrivain est subtile et obscure, M. Chaine, tout en exprimant sa manière de voir, permet au lecteur de se faire une opinion en rapportant les principales interprétations. Il est d'ailleurs toujours modeste, évite les affirmations catégoriques, et s'efface souvent derrière l'autorité de ses anciens maîtres, M. Jacquier et le P. Lagrange. Ce travail du nouveau professeur d'exégèse néotestamentaire à la faculté de théologie de Lyon autorise pour l'avenir les plus beaux espoirs.

É. Tobac.

— Sous le titre : *Providence et libre arbitre* (Paris, Beauchesne, 1927. In-8, VII-321 p.), le R. P. A. d'Alès a réuni quelques articles qu'il a publiés autrefois dans les *Recherches de science religieuse*, et dans lesquels il s'attachait à réfuter certaines allégations du P. Garrigou-Lagrange touchant la doctrine de Molina et le molinisme. A côté des discussions doctrinales, qui occupent la plus grande partie de ce livre, on trouvera quelques mises au point d'ordre historique dont les théologiens devraient tenir compte. Le débat, en effet, porte principalement sur l'interprétation de la pensée de S. Thomas et de Molina et il semble tout naturel que, dans l'occurrence, on requière l'application rigoureuse de la méthode historique.

A. D. M.

— M. Max Bruchet vient de consacrer à la tante de Charles-Quint, régent des Pays-Bas, un livre luxueusement édité : *Marguerite d'Autriche, duchesse de Savoie* (Lille, L. Danel, 1927. In-8, 496 p. et 12 pl.). L'auteur consacre des pages extrêmement fouillées, dont les éléments sont puisés aux archives du Nord en grande partie, aux archives de la chancellerie de Marguerite, à la reine de France, à la princesse de Castille, au mariage savoyard, à la duchesse de Savoie, au Conseil privé, au douaire savoyard, à l'église et au tombeau de Brou. Ce dernier chapitre (p. 143-186) intéresse plus particulièrement l'histoire ecclésiastique ainsi que l'histoire de l'art. Les pièces justificatives vont de 1483 à 1537. Il faut féliciter M. Bruchet de cette œuvre bibliographique et historique si bien exécutée, vu les grandes difficultés dont elle était entourée. A joindre à la bibliographie : Les nos 524^1 à 524^{10} des Acquits de Lille, aux Archives du royaume, à Bruxelles.

H. N.

— Sous le titre : *Septembre 1792. Histoire politique des massacres* (Paris, Beauchesne, 1927. In-8, 175 p.), M. G. Gautherot fait connaître d'abord les circonstances politiques qui ont amené les massacres, puis, les principaux auteurs de ces crimes, Marat, Danton et Robespierre, enfin, les horreurs épouvantables du carnage, exécuté à Paris, où tombèrent 1400 victimes, et dans les grandes villes de province. Dans un chapitre préliminaire, l'auteur dénonce à bon droit les jugements injustes que plusieurs historiens, par passion politique, ont portés sur ces tristes événements.

A. D. M.

— Sous le patronage des facultés de droit et des lettres de l'université de Strasbourg se publie une *Collection d'études sur l'histoire du droit et des institutions de l'Alsace* (Strasbourg, Imprimerie Alsacienne), destinée à faire con-

Digitized by Google

uaître les traditions, les mœurs, les pratiques, les religions d'un pays où le particularisme fut toujours puissant. M. Th. Tyc y a consacré une étude à *L'immunité de l'abbaye de Wissembourg* (Strasbourg, 1927. In-8, 151 p.). Tout est obscurité au sujet de la date de fondation et du nom du fondateur de l'abbaye de Wissembourg. Doit-elle son existence à un roi franc ou à Drogobod, évêque de Spire ? M. Tyc adopte un tiers parti. D'après lui, un roi franc lui donna l'existence et le prélat participa à sa dotation ou à son achèvement. Dès l'origine, l'abbaye posséda une propriété foncière, à titre privé, et faisant partie de son domaine éminent, ainsi qu'un ensemble de droits dérivés de l'immunité et entraînant l'exercice de la justice. Ces deux prérogatives seront développées au cours des siècles et recevront des applications variées dont le mécanisme a été soigneusement exposé. Nous signalerons spécialement le sens précis qui est donné au mot *Mundat* ou *muntat*. M. Tyc le fait dériver d'*immunitas* ou d'*emunitas*. Il lui attribue un double sens : celui-ci d'immunité étroite, restreinte à un district, et celui d'immunité large qui englobe le monastère et ses dépendances. — M. Adam Vétulani a étudié *Le grand chapitre de Strasbourg, des origines à la fin du* XIII*e siècle* (Strasbourg, 1927. In-8, 107 p.). Il a réussi à élucider une question intéressante, celle de l'époque de l'établissement de la vie canoniale à la cathédrale, que l'on faisait remonter aux environs de l'an 773. Mais les documents sur lesquels des savants comme Grandidier et Schmidt s'étaient appuyés, ayant été reconnus pour des faux, M.V. admet que la vie canoniale fut introduite à Strasbourg soit sous l'épiscopat de Berthold (822-840), soit sous celui d'Adalach (786-823). Quant à la mense capitulaire, elle n'existait pas encore au IXe siècle ; ce ne fut qu'au cours du Xe que les chanoines acquirent la libre administration de leurs biens-fonds. A la fin du XIe siècle la mense est partagée en prébendes particulières et la vie commune disparaît. C'est également au XIe siècle que la haute noblesse héréditaire parvint à s'emparer du chapitre, grâce, semble-t-il, à la connivence des évêques qui tendirent à se créer un noyau de partisans puissants.— Le mémoire de M. Félix Pontail, sur *La situation économique du Bas-Rhin au lendemain de la Révolution française* (Strasbourg, 1927. In-8, 172 p.), aboutit à cette conclusion que la situation politique et religieuse existant en Alsace du fait de la Révolution concourut à ruiner l'industrie et l'agriculture. G. M.

— De trois voyages à l'Athos en 1923 et 1924, M. F. Perilla a rapporté un beau volume, où il mêle aux souvenirs de ses lectures des notes de voyages fort complètes, enrichies d'une abondante documentation photographique et artistique de première valeur : *Le Mont Athos, son histoire, ses monastères, ses œuvres d'art, ses bibliothèques*. Dessins, bois, aquarelles de l'auteur (Paris, J. Danguin, 1927. In-4, XV-188 p. et pl.). C'est de cette manière très personnelle que M. P. touche successivement aux sujets suivants : I. Le monachisme dans la vie de Byzance ; II. L'Athos et son histoire ; III. Les règles monastiques de l'Athos ; IV. Sur les sentiers de l'Athos ; V. L'architecture des églises. Richesses et symboles ; VI. Courte parenthèse sur l'art byzantin ; VII. La peinture dans les églises et dans les réfectoires ; VIII. La sculpture et les arts mineurs ; IX. Parmi les codes des bibliothèques ; X. Itinéraires et descriptions des couvents, chapitre où les pèlerins de l'Athos trouveront nombre de renseignements précieux. Si parfois, à parcourir le texte, on surprend quelque distraction chez l'auteur, on l'oublie bientôt devant l'une des douze aquarelles qu'il a dispersées dans son volume et où il a noté avec tant de chaleur le charme paisible des sites, des couvents et des églises de la Sainte Montagne. R. Draguet.

Digitized by Google

— M. Tibor Kövès a étudié d'une manière fort neuve *La formation de l'ancien art chrétien* (Paris, J. Vrin, 1927. In-8, 180 p. 31 fig. hors texte). Il examine comment les mosaïstes et les miniaturistes des neuf premiers siècles ont envisagé l'espace, la composition, la conception de la plastique. Il conclut que le premier art chrétien, postérieur à l'art des catacombes, a une origine méditerranéenne et s'est formé à Rome et en Asie Mineure, pour trouver à Ravenne, au vi^e siècle, son plus parfait épanouissement. La Syrie et la Perse seraient complètement étrangères à cette origine. Ce travail, malgré son intérêt, ne manquera pas de soulever certaines critiques. Peut-on, dans une question si complexe, limiter les recherches aux seuls aspects qu'envisage l'auteur? L'architecture et la sculpture ont aussi leur importance lorsqu'il s'agit de la question des origines, et l'art de la mosaïque, notamment à Ravenne, a trop de rapports avec Byzance, pour en être disjoint d'une manière si radicale. Rappelons sur tout cela le travail de synthèse de M. W. Neuss qui a été analysé ici (1927, t. XXIII, p. 278 et suiv.). R. M.

— Un nouveau volume : *L'Art chrétien primitif et l'art byzantin* (Paris-Bruxelles, G. Van Oest, 1928. In-8, 64 p. lxiv pl. Fr. 30) vient enrichir la collection *Bibliothèque de l'histoire de l'art*, qui comprend déjà une dizaine d'ouvrages. L'auteur, M. Ch. Diehl, y caractérise, en peu de pages, l'art chrétien primitif et l'art byzantin, aux diverses périodes de son histoire : origines, siècle de Justinien, époque des Macédoniens et des Comnènes, renaissance du xive et du xve siècle. C'est un résumé clair, substantiel et enrichi d'une abondante illustration, du manuel si apprécié de l'auteur. R. M.

— Un jeune et brillant archéologue français, M. G. Leroux, tué à Gallipoli en 1915 par un éclat d'obus, avait proposé une solution nouvelle de la question de l'origine de la basilique chrétienne. Il cherchait celle-ci dans l'édifice hypostyle des Hellènes : salle oblongue, avec ou sans abside et à trois nefs, qui reprenait parfois à l'édifice hypostyle des Égyptiens la surélévation de la nef centrale. Cette théorie reçut une certaine confirmation en 1917 par la découverte de la basilique pythagoricienne près de la Porte Majeure à Rome. M. Jérôme Carcopino vient de consacrer à cet édifice, et notamment à son intéressant décor de stucs, un ouvrage fort savant (*La basilique pythagoricienne de la Porte-Majeure*. Paris, 1927) Cette basilique que l'A. date du règne de Claude (41-54), est une petite construction longitudinale, avec nef et bas côtés voûtés en berceau, piliers de section rectangulaire, abside et atrium minuscule.

M. L. Bréhier cherche, dans le *Bulletin monumental* (*Les origines de la basilique chrétienne*, 1927, p. 221-249), à mettre mieux au point la théorie de M. Leroux. Comme son auteur l'avait reconnu lui-même, celle-ci n'explique pas certains éléments de la basilique, par exemple le transept, qui sont d'origine nettement chrétienne. De plus, elle ne peut s'appliquer à la basilique voûtée de l'Anatolie, dont certaines particularités se retrouvent en Syrie et jusque dans l'Afrique romaine. Par ses entrées latérales, ses voûtes, et son porche s'ouvrant entre deux massifs carrés, cette basilique trahit des traditions orientales, notamment celles du « chilani » ou palais des hittites. On peut conclure, dit M. Bréhier, qu'aux premiers siècles de son histoire, l'architecture chrétienne a connu deux types de basiliques. A moins toutefois qu'il ne faille distinguer, en Mésopotamie, au Sinaï et en Égypte d'autres types régionaux. R. M.

Digitized by Google

—M. Émile Mâle, directeur de l'École française depuis 1925, a donné, dans la *Revue des Deux Mondes* (1927, fasc. du 1 et du 15 mai, p. 106-129 ; 375-394), un intéressant article sur *La clef des allégories peintes et sculptées au* XVIIe *et au* XVIIIe *siècle*. M. Mâle, qui a étudié si attentivement et avec tant de succès le symbolisme de l'art du moyen âge, en étudiant les œuvres d'art de la Rome du XVIIe siècle, chercha à pénétrer la pensée qui inspirait les artistes de cette époque et guidait leur ciseau ou pinceau dans des productions souvent si étranges et osées. Des recherches tenaces dans la littérature des XVIe et XVIIe siècles lui permirent de découvrir le livre de chevet de tous les artistes de cette époque, le grand inspirateur des œuvres d'art, tant en Italie qu'à l'étranger, le Cavaliere Cesare Ripa, complètement oublié et ignoré depuis plus d'un siècle. C'est en 1593 que le Cavaliere faisait paraître son *Iconologia*. En 1603 paraissait la seconde édition remaniée et augmentée, illustrée de dessins dus au chevalier Joseph d'Arpin. L'*Iconologia* est un dictionnaire illustré d'allégories où l'auteur enseigne la façon dont toute idée abstraite doit être personnifiée. Cet ouvrage eut un succès étourdissant. En 1644 paraissait la septième édition ; en 1644 il entrait en France par la traduction qu'en fit Baudouin. Et comme le montre M. Mâle en passant en revue quantité d'œuvres de sculpture et de peinture en Italie et en France aux XVIIe et XVIIIe siècles, c'est l'*Iconologia* qui fait la loi dans le monde de l'art et dont on traduit les enseignements. Une double raison explique ce succès. Comme le note l'auteur, « il est curieux de voir naître et grandir dans l'Italie du XVIe siècle le goût des allégories, des symboles et de ce qu'on appelait « les hiéroglyphes ». La curiosité qu'éveillaient les obélisques n'y fut pas étrangère. Elle inspira la publication des *Hieroglyphica* de Horus Apollo en 1505, celle des *Hieroglyphica de* Pierio Valeriano, des *Geroglifici* de Vincenzo Ricci. Ripa dépend d'eux, mais son succès est dû avant tout, ajoute Mâle, à son immense érudition. Il semble que d'Homère à Athénée, d'Athénée à Boèce, il ait dépouillé toute l'antiquité. Il n'ignore pas non plus les Pères de l'Église. Il cite les écrivains du moyen âge, les poètes de son temps. Dans tous les livres qu'il lit ce sont les allégories qu'il cherche, des symboles, des mystères voilés. » Lorsque ses sources ne lui donnent rien, Ripa a recours à son imagination, à celle de ses amis. A cause de cette grande érudition « pendant deux siècles, on crut, sans y regarder de trop près, que tout le génie allégorique de l'antiquité y était contenu. Ces symboles qui prétendaient remonter si haut en imposaient. En les adoptant, on pensait être dans la grande tradition de l'humanité ». M. Mâle note, en finissant, combien défectueux est l'enseignement de Ripa, combien il se détache de cette tradition, de celle de la Grèce « qui après avoir animé la nature tout entière, personnifia aussi ses rêves » ; des allégories des grands siècles du moyen âge « qui furent elles aussi plus belles et plus profondes que les allégories de Ripa », parce que, au XVIe siècle, « c'est la fantaisie de l'individu qui se substitue au grave enseignement d'autrefois ». M. Vaes.

— Les archéologues français avaient fort négligé jusque dans ces derniers temps l'étude des charpentes. M. H. Deneux, architecte-restaurateur de la cathédrale de Reims s'y intéresse depuis des années et jouit en la matière d'une autorité reconnue. Il vient de publier, dans la revue *L'Architecte* (Paris, A. Lévy, 1927, p. 49-53 ; 57-60 ; 65-68 ; 73-75 ; 81-89 et 62 fig.), le résultat de ses études, basées sur l'examen de cinq cents charpentes anciennes des régions de France situées au nord de la Loire. Il y décrit l'*Évolution des charpentes du* XIe *au* XVIIIe

Digitized by Google

siècle et passe en revue siècle par siècle, en se limitant aux combles, un grand nombre d'édifices. Il trouve, dans les éléments de la construction des combles, dans les modes d'assemblage, etc., des critères qui permettent de déterminer la date des charpentes. Son étude, soigneusement illustrée, mais que l'on voudrait plus étendue, sera un guide sûr dans une matière peu débrouillée jusqu'à présent. R. M.

— L'inspecteur général des bibliothèques et archives de France, M. A. Vidier, vient de faire paraître l'*Annuaire des Bibliothèques et des Archives*, nouvelle édition mise à jour au 30 mars 1927 (Paris, Champion, 1927. In-16, xxviii 477 p.). La dernière édition de cet annuaire date de 1912. On comprendra aisément l'intérêt de ce catalogue ; on y trouve, outre les indications habituelles (la liste des dépôts par ordre alphabétique des villes de France et des Colonies le nom des conservateurs, l'inventaire sommaire des collections), des renseignements sur les mutations dans le personnel, des détails sur le dommages causés par la guerre mondiale dans le Nord et l'Est, le catalogue des accroissements et notamment celui des dépôts d'Alsace-Lorraine. D'excellentes tables des noms des membres du personnel et des villes classées par départements terminent l'ouvrage. J. Lavalleye.

— Le fascicule 29 du *Répertoire d'Art et d'Archéologie* (Paris, Champion, 1927. 169 p.) que dirige M. Aubert, vient de paraître ; il comprend l'index alphabétique des publications parues pendant les années 1920-1924.
J. Lavalleye.

— La *Revue des études islamiques*, périodique trimestriel publié, depuis 1927, sous la direction de L. Massignon (Paris, Geuthner. Prix : 80 et 100 francs), se propose de fournir des mémoires originaux, des renseignements sur le progrès des études islamiques dans les divers pays européens et de la connaissance de l'Occident chez les Musulmans, enfin, une bibliographie analytique et critique, qui déterminera l'état exact d'avancement atteint par la recherche scientifique. A. D. M.

— Un musée diocésain a été créé à l'évêché de Clermont-Ferrand. On y a réuni une série de gravures et de portraits des anciens évêques et dignitaires capitulaires, des pièces de monnaies du prieuré de Souvigny, des sceaux anciens, des plans et vues de la chartreuse de Port-Sainte-Marie, de l'abbaye de Manglieu, un bréviaire clermontois du xviiie siècle relié luxueusement, etc. G. M.

— La maison de la Bonne Presse mettra prochainement en vente le tome Ier des œuvres complètes de Georges Scholarius, qui fut après 1453 patriarche de Constantinople sous le nom de Gennade II. Théologien profond non moins que philosophe distingué, Scholarius offre ceci d'original qu'il allia à la connaissance de la culture byzantine celle de la théologie latine. Le texte, à cause de la difficulté de la lecture, n'avait pas encore trouvé un éditeur. Mgr Louis Petit réussit à le déchiffrer grâce au concours de M. Xénophon A. Sidéridés. Le travail était suffisamment au point en 1927, lors de la mort du grécisant émérite, pour permettre au R. P. Jugie de l'achever. Le prix de souscription est de 40 francs-or, par volume. G. M.

— La société d'édition *Les Belles Lettres* (Paris, 95, boulevard Raspail) annonce la publication d'une collection nouvelle intitulée : *Initiation et méthodes*

Digitized by Google

et destinée à pr senter sous une forme commode les éléments des diverses disciplines littéraires, historiques, philosophiques et philologiques. La rédaction des petits volumes, qui la composent et dont chacun aura cent pages au maximum, a été confiée aux professeurs de la faculté des lettres de Strasbourg. Le premier fascicule paru (*La Papyrologie*, par M. Paul Collomp, 5 fr.) contient les renseignements les plus précis sur les papyrus, comment on les trouve, comment on les traite, comment on les spécifie, ce qu'on en extrait, etc. G. M.

— *Institut de France.* — A la séance solennelle des cinq académies tenue le 25 octobre 1927, M. Rodocanachi a lu un mémoire intéressant sur *Le Forgeron de Gretna Green*, qui a trait à l'histoire des mariages clandestins en Angleterre. Au XVIIe siècle, ces mariages se célébrèrent en tel nombre à Londres, dans des auberges, que l'Église anglicane obtint un bill du parlement en vertu duquel ne serait valide que l'union contractée dans une église ou une chapelle publique. Les contrevenants encourraient une peine de quatorze ans de galère. La loi fut tournée par les amoureux qui trouvèrent en Écosse des marieurs complaisants. L'abus continua jusqu'en 1857. Cette année-là l'Écosse rendit obligatoire une résidence de trois semaines et l'Angleterre punit du bannissement les gens coupables d'unions clandestines. G. M.

— *Académie des sciences morales et politiques.* — Le 8 octobre, M. E. Rodocanachi attribue la résistance victorieuse que le duc de Ferrare opposa au pape Jules II, désireux de lui ravir ses états, à l'action double de sa femme et de sa sœur.

Le 22 octobre, M. Lacour-Gayet annonce que M. Heurteau a fait don à la bibliothèque de l'Institut de dix-huit lettres ou billets émanés de Talleyrand entre 1822 et 1832. G. M.

— *Académie des inscriptions et belles lettres.* — Le 7 octobre M. Ch. Diehl parle d'une mosaïque représentant le Christ, trouvée à Salonique et pouvant remonter au ve siècle. — Le 28, M. Bidez étudie un opuscule inédit de Proclus qui contient vraisemblablement des emprunts à la théosophie de deux thaumaturges chaldéens rendus célèbres par le miracle de la légion thébaine. Les écrits de ces personnages furent utilisés comme livres sacrés dans les mystères qui provoquèrent l'apostasie de l'empereur Julien.

Le 6 janvier 1928, M. Lefranc appelle l'attention sur des documents récemment découverts à Ham et démontrant que l'économiste Jean Bodin (1530-1596) fit profession dans l'ordre des Carmes et habita les couvents d'Angers et de Paris. Il put quitter l'habit religieux parce que sa profession avait eu lieu avant l'âge prescrit par le droit canonique. — Le 27, M. Eisler commente quelques mots relatifs à Jésus et à saint Jean-Baptiste qu'il a relevés dans l'édition princeps (Mantoue 1472-1473) du Josèphe hébreu. G. M.

— *Prix et Concours.* — L'académie des inscriptions et belles-lettres a décerné le prix Prost à M. l'abbé Thirot, *Obituaire du couvent des Carmélites de Metz* (600 fr.). G. M.

— *Nominations.* — M. Pierre Jouguet a été élu membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres.

M. Génestal, professeur d'histoire du droit à la faculté de droit de Caen,

Digitized by Google

a été nommé professeur d'histoire du droit public à la faculté de droit de Paris.

M. l'abbé NAU, professeur à l'Institut catholique de Paris, a été nommé directeur d'études à l'École des Hautes-Études.

M. L. BRÉHIER, professeur à la faculté des lettres de Clermont-Ferrand, et le R. P. VINCENT, professeur à l'école biblique de Saint-Étienne à Jérusalem, ont été élus correspondants de l'académie des inscriptions et belles-lettres.

M. VALLETTE, professeur de langue et de littérature latine à la faculté des lettres de Strasbourg, a été transféré à la faculté des lettres de Paris.

M. FRANTZ FUNCK-BRENTANO a été élu membre titulaire de l'Académie des sciences morales et politiques, dans la section historique. G. M.

— *Décès.* — M. Gustave SERVOIS, successivement inspecteur général des Archives et garde général des Archives nationales, dans l'œuvre duquel on peut distinguer : *Notice et extraits du recueil des miracles de N.-D. de Roc Amadour* (Paris, 1857) ; *Emprunts de saint Louis en Palestine et en Afrique* (Paris, 1868).

M. François ROUSSEAU qui écrivit beaucoup d'ouvrages d'histoire tels que *Expulsion des Jésuites en Espagne* ; *démarches de Charles III pour leur sécularisation* (Paris, 1904) ; *Histoire de l'abbaye de Pentemont depuis sa translation à Paris jusqu'à la Révolution* (Paris, 1918) ; *Dom Grégoire Tarrisse, premier supérieur général de la Congrégation de Saint-Maur*, 1575-1648 (Paris, 1924) ; *L'autobiographie de Camus, évêque de Belley* (Paris, 1925) ; *Moines bénédictins, martyrs et confesseurs de la foi pendant la Révolution* (Paris, 1926).

M. Gaston MAUGRAS qui prit à tâche de peindre la société policée et lettrée de la fin du XVIIIe siècle.

M. Henri HUBERT, conservateur-adjoint au musée de Saint-Germain-en-Laye.

M. Georges LAFAYE, professeur à la faculté des lettres de Paris, auteur d'un *Inventaire des mosaïques de la Gaule*. T. I : *Narbonnaise et Aquitaine* (Paris, 1909) et d'un livre intéressant sur *L'Initiation mithriaque* (Paris, 1906).

M. l'abbé ROUQUETTE, archiviste du diocèse de Montpellier, qui publia le *Cartulaire de Maguelonne* en collaboration avec M. Villemagne (Paris, 1912-1925, 4 vol. parus) et qui consacra des travaux à *La guerre des Camisards* (1903), à l'*Inquisition protestante* (1906) et à *La révocation de l'édit de Nantes en Languedoc* (1910).

M. ÉMILE SÉNART, membre de l'Académie des Inscriptions et belles lettres, orientaliste distingué, dont on peut citer un *Essai sur la légende du Bouddha* (Paris, 1875) et le *Mahâvastu* (Paris, 1882-1898).

Mgr PILLET, ancien professeur de droit canonique à l'Institut catholique de Lille, qui publia un manuel sous le titre de : *Jus canonicum generale distributum in articulos.*

M. Alexandre-Charles-Philippe VIDIER, inspecteur général des archives et des bibliothèques, très connu à cause de la *Bibliographie des travaux historiques et archéologiques des sociétés savantes de la France* qu'il publia de concert avec M. de Lasteyrie. Citons encore : *Notes et documents sur le personnel, les biens et l'administration de la Sainte-Chapelle du XIIIe au XVe siècle* (Nogent-le-Rotrou, 1902) ; *Obituaires de la province de Sens* (1909) ; *Le Trésor de la Sainte Chapelle, inventaires et documents* (Paris, 1911) ; *Bibliothèque nationale. Département des imprimés. Catalogue de la collection Audéoud* (Paris, 1912) ; *Les marguilliers laïcs de Notre-Dame de Paris* (1204-1790), *le service de la cathédrale, les cloches de Notre-Dame, le fief des Tombes au faubourg Saint-Jacques* (Paris, 1917) ; *Annuaire des bibliothèques et des archives* (Paris, 1927).

Digitized by Google

M. Georges DOLTIN, doyen de la faculté des lettres de Rennes, celtisant de marque, auteur de nombreux ouvrages tels que *La croyance à l'immortalité de l'âme chez les anciens Irlandais* (Paris, 1886) ; *La religion des Gaulois* (Paris, 1898) ; *Les livres de saint Patrice, apôtre de l'Irlande*, traduction et notes (Paris, 1898) ; *La légende de la mort chez les Bretons armoricains* (Paris, 1902) ; *Louis Eunius, ou le Purgatoire de saint Patrice, mystère breton en deux journées* (Paris, 1911).

M. Paul ROBIQUET, avocat au conseil d'État, qui s'adonna aux études historiques et écrivit un livre sur *Paris et la Ligue sous le règne de Henri III* (Paris, 1887).

M. Gustave FOUGÈRES, maître de conférences à la faculté des lettres de Paris, grécisant.

M. l'abbé VIGOUREL, des prêtres de Saint-Sulpice, auteur d'ouvrages concernant la liturgie. G. M.

— M. L. Germain DE MAIDY, mort à Nancy en janvier dernier, avait publié, notamment dans la *Revue de l'art chrétien* et dans le *Bulletin monumental*, diverses études d'archéologie lorraine et d'iconographie chrétienne. R. M.

Grèce

— Sous le titre : *Ἀνακοινώσεις καὶ ὁμιλίαι ἐν τῷ θρησκευτικῷ συνεδρίῳ τῆς Λωζάννης* (Athènes, Phénix, 1927. In-16, 21 p.), M. D. S. BALANOS, professeur de patrologie à l'Université d'Athènes, publie le texte de trois communications et d'un discours, relatifs au symbole, à l'unité des Églises et à la doctrine sacramentaire, qu'il a faits à Lausanne, comme participant à la conférence *On Faith and Order*, en août 1927. R. DRAGUET.

Italie

— Le premier volume de la *Storia della Chiesa* (Milan, Istituto editoriale scientifico, 1927. In-8, 397 p.), que publie G. LUCCA, se rapporte aux huit premiers siècles de l'Église. L'auteur y adopte les divisions chronologiques habituelles (antiquité, moyen âge, temps modernes), mais, à l'encontre de plusieurs historiens, il étend l'antiquité jusqu'à l'époque de Charlemagne. En ce qui concerne la documentation, on peut reprocher à l'auteur de citer trop souvent les sources, — ce qui est superflu dans un manuel, — de négliger, par contre, la mention des travaux importants. On pourrait demander aussi plus de rigueur dans la transcription des noms d'auteurs et dans les indications bibliographiques. M. Lucca s'attache surtout à faire connaître l'histoire générale de l'Église ; quant à l'histoire spéciale, ses renseignements sont quelquefois trop sommaires. Au point de vue didactique, l'ouvrage se recommande par la clarté et la sobriété de l'exposé. A. D. M.

— Les moines du Sinaï ont conservé des rapports officiels avec Rome jusqu'au début du XVIIIe siècle. Le R. P. G. HOFMANN, S. J., publie les documents y relatifs dans les *Orientalia christiana*, sous le titre : *Sinai und Rom* (t. IX,

Digitized by Google

fasc. 3. Rome. Inst. pont. oriental. 1927. In-8, 88 p. L. 9), et il résume comme suit leurs données : 1. Les moines du Sinaï sont en communion avec Rome jusqu'à la fin du xe siècle ; 2. On peut penser qu'ils le restèrent aux xie et xiie, mais les sources font presque totalement défaut ; 3. Aux xiiie et xive, au contraire, de nombreux documents pontificaux attestent que le Sinaï et ses dépendances de Crète, de Chypre, etc., sont en communion avec Rome ; 4. Dans les années quatre-vingts du xve siècle, on observe un fléchissement dans ces bonnes relations ; 5. La correspondance des moines du Sinaï avec le siège romain au xvie siècle ne permet pas de conclure avec certitude au maintien de l'union ; 6. Le xviie siècle amène un rapprochement visible ; 7. Les relations officielles se terminent sur la prière faite par Clément XI à Cosme, archevêque du Sinaï, de signer une profession de foi catholique. R. DRAGUET.

— Dans *Gregorianum*, 1927, t. VIII, p. 508-538, F. PELSTER, *Beiträge zur Chronologie der Quodlibeta des hl. Thomas von Aquin*, donne la première partie de cette étude qui concerne les six premiers Quodlibeta. On ne peut déduire l'ordre chronologique des Quodlibeta de celui qu'on trouve dans les manuscrits. Le quodl. second a été écrit après le troisième et après le *De Anima* ; c'est pourquoi le manuscrit de Paris 14548, qui en fixe la date à Noël 1270, mérite créance. Le quodl. quatrième précède le deuxième ; il fut donc écrit en 1269, peut-être aux environs de la Noël. Le quodl. premier fut écrit après Noël 1270, probablement vers Pâques 1271 ; et le sixième serait le dernier de cette période, écrit aux environs de Pâques de 1272. De ces précisions il faudrait conclure que toute la seconde partie de la Somme théologique aurait été écrite à Paris (1269-1272), de même que les questions *De Malo* et *De Anima*. Les opuscules *De Perfectione* et *Contra retrahentes pueros* semblent devoir être assignés à l'année 1270. P. P.

— Manuscrit anonyme des plus curieux et de la première moitié du xive siècle, le Palatinus lat. 1993 de la Bibliothèque Vaticane comprend vingt-sept grands parchemins repliés, dont presque toutes les surfaces offrent, de la main de l'auteur, des images d'hommes et d'animaux, des dessins géométriques, géographiques, astronomiques, iconographiques, allégoriques, entremêlés de sentences souvent énigmatiques, de textes bibliques, d'explications mystérieuses, mais accompagnés, surtout dans quelques planches, de précieuses données historiques.

C'est ainsi qu'y figure une autobiographie, où l'auteur de cette œuvre bizarre fait connaître en bref, en les datant la plupart par années, par mois et davantage, les principaux événements de son existence, ses études, ses pratiques et ses préoccupations religieuses, ses visions, ses déboires, ses pérégrinations, ses emplois, sa production littéraire. Né à Lomello en 1296, il étudie en divers endroits et à Pavie, où le guelfe qu'il est, devient la victime des discordes civiles. La prise de cette ville par Mathieu Visconti en 1315, l'amène à se réfugier à Gênes et à embrasser l'état ecclésiastique. Ordonné prêtre en 1320, il reçoit en 1322 la paroisse Santa Maria Capella à Pavie, pour quitter sa patrie, peut-être définitivement, en 1328. Après diverses pérégrinations, il arrive l'année suivante à la cour d'Avignon, où Jean XXII le pourvoit bientôt d'une place de scripteur. Dans son récit poussé jusqu'à l'année 1336, l'anonyme rapporte à leurs années les écrits suivants sortis de sa plume : *Liber metricus de parabolis Christi* (1319), *Tractatus de decalogo mandatorum* (1320),

Digitized by Google

Libellus dominicae Passionis secundum concordantiam quattuor Evangelistarum (1324), *Libellus de paupertate Christi*, *Libellus metricus de virtutibus*, *Lamentationes beatae Virginis Mariae* (1329), *De praeeminentia spiritualis imperii* (1329-1330), *Tractatus dominicae orationis*, *Confessionale de peccatis meis*, *Libellus de descriptione Papiae* (1330), *Libellus de septiloquio beatae Virginis Mariae* (1332), *Libellus de promotione Virginis Mariae* (1333). Mais pour identifier l'auteur, il fallait chercher ailleurs que dans le manuscrit 1993. Heureusement,le texte du *De praeeminentia spiritualis imperii*, publié par R. Scholz (*Unbekannte kirchenpolitische Streitschriften aus der Zeit Ludwigs des Bayern*. 1re partie. Rome, 1911) me révéla le nom de l'écrivain mystérieux : Opicinus de Canistris.

D'autres planches du ms. Palatin abondent en renseignements sur Pavie, et l'on y trouve notamment une esquisse des anciennes cathédrales d'été et d'hiver avec la tour de la ville et la statue du *Regisole*, ainsi qu'une liste des quelque cent trente-cinq églises de la ville et des faubourgs avec l'indication de leurs reliques. Cette constatation fit désirer à Mgr Jean Mercati, Préfet de la Bibliothèque Vaticane, qu'un Pavois, bien au courant de l'histoire locale. étudiât le manuscrit. M. l'abbé Faustino Gianani, professeur au séminaire de Pavie, accueillit cette invitation, et voici qu'il livre le fruit de ses recherches en un magnifique volume, publié avec le concours des autorités et de diverses personnalités de Lomello et de Pavie : *Opicino de Canistris. L'anonimo Ticinese* (*Cod. Vaticano Palatino latino* 1993) (Pavie, Premiata Tipografia Successori Fusi, 1927. In-4, 164 p., 6 planches. 40 lires). Le sous-titre fait part de la découverte de M. Gianani : Opicinus est « l'anonyme Tessinois », vainement recherché jusqu'ici et identifié à tort avec divers personnages de Pavie, à la cour d'Avignon vers 1330, auteur du fameux *Libellus de laudibus civitatis Ticinensis*, publié d'abord par Muratori (*Rerum italicarum scriptores*, t. XI), cet écrit n'étant que le *Libellus de descriptione Papiae* de l'autobiographie. Tableau des plus pittoresques, il fait revivre en ses vingt-deux chapitres, la ville de l'époque de Jean XXII, avec ses noms, ses origines et ses vicissitudes antérieures, ses églises, ses reliques, ses hôpitaux, ses monuments, son district, les us et coutumes de ses citoyens, leur vie civile, religieuse et charitable. Aussi l'auteur reproduit-il le texte latin du *Libellus*, sa version italienne par l'abbé Terenzio (1864) et la savoureuse paraphrase dialoguée de ce dernier : *Una visita a Pavia nel secolo* xiv (1861). Les connaissances historiques de M. Gianani et ses recherches en plusieurs archives ont permis d'enrichir le texte latin ici publié de notes érudites, voire d'excursus. Elles ont permis aussi de mettre en valeur les parties du ms. Palatin, relatives à la personnalité d'Opicinus et à la ville de Pavie, dont les vicissitudes politico-religieuses contemporaines avec les interdits dont Jean XXII la frappa, sont vivement retracées. Aux planches qui reproduisent l'autobiographie, la Lombardie, les cathédrales d'été et d'hiver et une page du ms. Ottoboni lat. 3064 qui contient le *De praeeminentia spiritualis imperii*, s'ajoute la transcription de l'autobiographie en ses données positives, de la liste des églises et des reliques, de plusieurs strophes d'Opicinus sur la Sainte Vierge, de la double épître dédicatoire et du début du traité mentionné. Pour la vie du personnage, je lis sous janvier-mars : (1302) *credidi aliter* ; (1303) *Indicatum* ; (1304) *bugellam* ; (1305) *adessent me tamen invite discente* ; (1318) *deinde de die* ; (1335) *plus quam prius deinde*. Écrit d'une plume alerte et avec bonne humeur, le présent ouvrage est plus qu'une excellente

Digitized by Google

contribution à l'histoire locale par la richesse du contenu qui intéresse le droit, la liturgie, l'hagiographie, l'époque de Jean XXII et de Louis de Bavière ; évoque toute la vie d'Opicinus de Canistris et constitue la première étude du Palatinus lat. 1993. A. PELZER.

— Dans le *Giornale critico della filosofia italiana*, 1927, t. VIII, fasc. 5, Mgr E. CARUSI, *Nuovi documenti sui processi di Tommaso Campanella*, soumet, cette question à un examen analogue à celui qu'il avait institué pour le cas de Giordano Bruno (cfr RHE. 1926, t. XXII, p. 741). Il publie tout ce qui a rapport à Campanella dans les volumes des *Decreti dell' Inquisizione* : quelques documents qui s'occupent de la surveillance à laquelle il fut soumis après les premiers procès du Saint-Office et les accusations de 1597 et 1599 ; les documents qui ont rapport à l'emprisonnement de Campanella à Naples, de 1600 à 1626, année qui le ramène à Rome ; enfin ceux qui notent les traitements plus mitigés dont il bénéficia jusqu'à sa libération en 1628 et les documents qui concernent les éditions de ses livres. De cette façon beaucoup de circonstances de la vie et du procès du célèbre religieux sont éclaircies. Notons que les lettres de Campanella ont été nouvellement publiées par V. SPAMPANATO, dans la collection *Scrittori d'Italia* (Bari, 1927. 462 p.) avec un plus grand soin qu'antérieurement et avec de précieux index. P. P.

— L'*Archivio della Società Romana di Storia Patria*, t. XLIX (1926, publié à la fin de 1927), contient avant tout une recherche minutieuse de G. ERMINI, *La libertà comunale nello Stato della Chiesa*, p. 5-126. Un premier sous-titre délimite le champ d'investigation : « d'Innocent III à Albornoz », c'est-à-dire depuis l'époque où la commune a conquis sa forme spéciale d'existence jusqu'au moment où elle fait partie de l'État comme simple organisme administratif (1198-1367). Un second sous-titre indique le but de cette étude : « Le gouvernement et la constitution de la commune ». Ermini s'occupe en premier lieu du podestà et, ce à point de vue, il distingue quatre catégories de communes : celles qui élisent librement leur podestà ; celles qui le reçoivent de l'Église ; les désignations où l'Église n'intervient que partiellement ; enfin les communes qui ont le pouvoir d'élire leur chef mais avec confirmation de l'Église. Cette simple mais utile distinction montre clairement quelle diversité présentait l'organisation des communes dans un état aussi peu étendu que celui de l'Église. Le podestà devait, pour être élu, présenter des garanties (fidélité à l'Église, être originaire de la commune, ne pas appartenir à la noblesse, ni être officier de la curie provinciale) ; il devait prendre des engagements (serment de fidélité, obligation d'exercer personnellement sa charge, d'autres relatifs à la durée de la charge, à la rétribution). Dans une dernière partie l'auteur examine le statut communal, c'est-à-dire reconnaissance de la part de l'Église des statuts et des coutumes communales et des questions qui y sont connexes. — GIORGIO FALCO, dans *I comuni della Campagna e Marittima nel medio evo*, dont la revue publie la troisième partie : *Il declinare delle autonomie comunali* (p.127-302), de Boniface VIII à Boniface IX, clôture l'importante série d'articles commencés en 1919, t. XLII, et se rapportant à l'histoire des communes de cette région à partir du XIe siècle. — PIO PASCHINI, *Due episodi della controriforma in Italia* (p. 303-329). Le premier a rapport à André Centano ou Zantani, vénitien, évêque de Limassol dans l'île de Chypre et familier du cardinal Corner. Zantani fut déposé par Paul IV, sous l'inculpation d'hérésie,

Digitized by Google

A la mort du pape, il réussit à s'évader de la prison de l'inquisition et apostat, se réfugia auprès des protestants. Le second épisode est celui du rappel de l'inquisiteur à Venise, Fra Felice Peretti, non pas tant à cause de sa sévérité, comme on l'a communément affirmé, qu'à la suite des intrigues d'un conventuel, le Père Andréa Michieli. Par ordre de l'inquisition le dit père dût venir à Rome faire pénitence. Quant à Fra Felice Peretti, ce rappel fut le début de son ascension qui se termina par la papauté.— G. Pardi, *La popolazione del distretto di Roma sui primordi del Quattrocento* (p. 331-354). Contrairement à l'affirmation de Tomassetti que les habitants du district de Rome atteignaient le chiffre d'un demi million, Pardi fixe leur nombre à 200.000 vers les années 1365 et à 175.000 au début du xve siècle, par suite des guerres qui désolèrent la région entre ces deux dates. Le district de Rome comprenait les territoires de Sutri, Viterbe, Civitavecchia, la Sabine, Farfa, Tivoli, la Campanie et la Marittima. — E. Levison, *Documenti di S. Cecilia in Trastevere* (p. 355-404), s'occupe tout d'abord de l'histoire du monastère, fondé par Pascal I pour des moines, reconstruit par Pascal II en 1100, et cédé aux Humiliés (*Umiliati*), — moines et moniales, — en 1344, ensuite par Martin V aux chanoines réguliers du St-Sauveur en 1419, enfin par Clément VII aux Humiliés en 1527. Les archives, ou plutôt le peu qui en reste, sont conservées aux Archives de l'État. Le plus ancien parchemin est du 30 juin 1184 ; l'auteur nous en donne le texte de même que celui de 31 autres documents qui vont jusqu'en l'année 1526. En appendice, la nomenclature de 24 documents anciens. Ce groupe de documents, bien mis en valeur, vient augmenter avantageusement la série d'actes publiée par l'*Archivio* concernant les monastères et églises de Rome. P. P.

— Dans l'*Antonianum*, 1928, t. III, p. 21-32, le P. W. Lampen, *Doctrina Guillelmi Ockham de reali praesentia et transsubstantiatione*, prouve, contre Seeberg, que Ockham non seulement admet la présence réelle dans l'Eucharistie, mais rapporte cette présence aux paroles de la consécration durant la messe ; qu'il n'enseigna en aucune façon une opposition entre le corps du Christ au ciel et son corps dans l'Eucharistie qui serait un *ubique-presens* ; enfin, qu'il n'admettait nullement une impanation mais la transsubstantiation. Il conclut que « beaucoup d'assertions qui se font contre la doctrine de l'Eucharistie d'Ockham et de son école se basent sur de mauvais fondements, c'est-à-dire sur le texte d'Ockham mal compris et mal exposé. Quoiqu'on ne doive pas accepter toutes ses assertions philosophiques, on ne peut douter de sa foi catholique sur cette doctrine et moins encore peut-on affirmer que la doctrine d'Ockham sur l'Eucharistie a préparé la voie aux doctrines des pseudo-réformateurs ». P. P.

— *Rassegna storica del Risorgimento*, 1927, t. XIV, p. 657-715, Bice Gamberale, *Gli inizi del pontificato di Gregorio XVI, la conferenza diplomatica in Roma e le riforme*. Au lendemain de la répression des Romagnes, grâce à l'intervention des troupes autrichiennes, le baron Bunsen proposait en mars 1831 au gouvernement prussien, dont il était l'ambassadeur à Rome, une intervention morale des puissances signataires du traité de Vienne pour assurer la pacification définitive des États Pontificaux, et leur réorganisation générale ; une entente de même genre existait déjà entre la France et l'Autriche ; la Russie était d'accord avec l'Autriche. C'est pourquoi une conférence commença à Rome le 13 avril, à laquelle prit part aussi le délégué de la Sardaigne

Digitized by Google

Mais à la fin de 1832 on pouvait dire que cette initiative avait complètement échoué, « tentative superficielle et faible, venue plus de l'étranger que de l'intérieur, et qui n'eût pas même un commencement d'exécution » (p. 714).

P. PASCHINI.

— C'est vers 1920 que fut fondée l'École roumaine à Rome. Le promoteur de cette initiative, l'âme de la nouvelle institution, fut Basile Parvan, bien connu par ses études épigraphiques, professeur d'histoire ancienne et d'épigraphie à l'Université de Bucarest. Dès 1923, le nouvel institut commençait la publication de la *Ephemeris Dacoromana, Annuario della Scuola romena de Roma*, dont trois volumes ont paru portant les dates 1923, 1924 et 1925, de 500 pages environ, mais dont les études ont avant tout pour objet l'antiquité classique et l'histoire générale de l'art. En 1925, sous le titre de *Diplomatarium italicum*, l'Institut roumain a commencé la publication d'une seconde série régulière, qui a pour but de recueillir les études historiques, — documents avant tout, — des membres, fruit de leurs recherches dans les archives d'Italie et concernant l'histoire de la romanité orientale dans les régions du Danube et des Balkans. Le premier volume a paru (Rome, Libreria di Scienze e Lettere), avec la date 1925. Il contient plusieurs articles intéressants au point de vue de l'histoire ecclésiastique. Nous nous contenterons de les signaler : GH. CALINESCU, *Alcuni missionari cattolici italiani nella Moldavia nei secoli* XVII *e* XVIII (p. 1-223) ; VIRGINIA VASILIU, *Miscellanea di piccole notizie riguardanti la storia romena, dei secoli* XVI *e* XVII (p. 224-258) ; NICOLAE BUTA, *I ragguagli di Claudio Rangoni vescovo di Reggio Emilia e nunzio in Polonia dal* 1599 *al* 1605 (p. 259-377) ; CLAUDIO ISOPESCU, *Alcuni documenti inediti della fine del Cinquecento* (p. 378-505), publication commencée dans l'*Ephemeris* (t. II, p. 475-500), et dont les éléments proviennent du fonds Borghèse de la Bibliothèque Vaticane et se rapportent au mouvement national de Michel le Brave, prince de Valachie. Le tout forme un bel ensemble de documents nouveaux, bien présentés.

Dans le t. III de l'*Ephemeris Dacoromana* signalons : AL. BUSNIOCEANU, *Pietro Cavallini e la pittura romana del duecento e del trecento* (p. 259-406). De même que les institutions similaires de Rome, l'École roumaine a projeté la publication d'une *Bibliothèque*. Le premier volume annoncé est l'*Onomasticum Thracicum* de E. G. MATEESCU. L'École roumaine vient de subir une perte irréparable ; le 26 juin 1927 mourait son fondateur et directeur, Basile Parvan.

L'Institut historique prussien a surmonté les difficultés rencontrées depuis 1914, guerre, séquestre, réorganisation commencée, arrêtée et anéantie par la chute du mark. Il est installé dans un nouveau et spacieux local, Via dei Lucchesi 26, où il a pu réorganiser la bibliothèque, et créer un centre pour les travailleurs. Le prof. P. Kehr conserve la direction. Le second secrétaire, en résidence à Rome, est le Dr Friedrich Baethgen, prof. de l'Université de Heidelberg. Deux assistants lui sont adjoints, les Dr Otto Vehse et Carl Erdmann ; on espère augmenter leur nombre l'an prochain. L'Institut reprend les grandes publications entreprises avant la guerre. La série des nonciatures s'enirichira bientôt des travaux de K. Schellhass sur la nonciature de Félicien Ninguarda. Un premier volume, annoncé pour 1928, aura rapport à l'histoire préliminaire de la nonciature et comprendra les années 1560 à 1577. Le t. II donnera les actes proprement dits de la nonciature, de 1578 à 1583. L'ensemble se présentera comme une contribution à l'histoire de la contre-réforme en Allemagne

Digitized by Google

1927, était l'auteur du *Dictionnaire des figures héraldiques* (Bruxelles, 1892-1903. 7 vol. in-8), ouvrage qui complète l'Armorial de Rietstap, en permettant de déterminer à quelle famille appartiennent telles armoiries.

Le 30 décembre 1927 est mort à Berchem (Anvers), M. F. Donnet, né à Anvers le 17 juillet 1856, secrétaire de l'Académie d'archéologie de Belgique et auteur de nombreux travaux sur l'archéologie et l'histoire de sa ville natale et de la Belgique. Citons sa collaboration à l'*Inventaire archéologique* de la province d'Anvers et son *Coup d'oeil sur l'histoire financière d'Anvers* (Anvers, 1927).

M. H. Kervyn de Lettenhove, né à S. Michel (Bruges) le 16 avril 1856, est mort à Bruxelles le 7 février 1928. Il fut l'organisateur de plusieurs expositions remarquables : des primitifs flamands (1902) et de la Toison d'or (1905) à Bruges, de l'art belge du xviie siècle (1907) à Bruxelles. Citons de lui : *La Toison d'Or. Notes sur l'institution et l'histoire de l'ordre* (Bruxelles, 1907) et *Les chefs-d'oeuvre d'art ancien à l'exposition de la Toison d'or à Bruges en* 1907 (Bruxelles, 1908). R. M.

Bulgarie

— Le tome IV de l'Annuaire de l'université de Sofia. VI. Faculté de théologie : *Godišnik na sofiiskija universitet.* VI. Bogoslovski fakultet (Sofia, Hudožnik, 1927. In-8, 378 p.) est presque exclusivement consacré à des questions d'histoire ecclésiastique. Dans *Istorija na blgarskija sinoden prevod na Biblijata* [Histoire de la traduction synodale de la Bible bulgare] (p. 1-58), M. I. S. Markovski détermine les caractéristiques de la traduction officielle de la Bible mise en circulation en 1925 et à l'établissement de laquelle un comité de spécialistes travaillait depuis 1900. Faite non sur les originaux, mais sur la version russe, cette traduction comprend tous les livres que renferme la Bible russe et vieille-slave, soit cinquante livres pour l'A. T. et 27 pour le N. T. ; seul le N. T. a été revu sur le texte grec. L'auteur rappelle à cette occasion l'histoire des premières traductions bulgares de la Bible : la version vieille-bulgare dérivant des travaux des SS. Cyrille et Méthode au ixe siècle, la revision qui en fut faite au xive s. par le patriarche de Trnovo, Euthyme, puis, enfin, après la longue période où la Bulgarie avait été privée de son indépendance politique, les versions faites en bulgare populaire moderne, à partir de 1823. — M. M. Posnov étudie *Monašestvoto prez* iv-ix *věkove* [Le monachisme du ive au ixe siècles] (p. 63-104). Il rappelle à grands traits l'histoire du monachisme en Orient et en Occident, relève le rôle joué par les moines d'Orient dans les luttes religieuses et l'indépendance dont ils firent souvent preuve dans leurs rapports avec l'empereur et le patriarche de Constantinople, et note les tendances pro-romaines de certains de leurs groupes. Pourquoi, se demande-t-il en terminant, le monachisme oriental, qui, jusqu'ici, a fui le monde, n'y rentrerait-il pas, à l'imitation du monachisme d'Occident, pour s'adonner à des œuvres de charité, d'éducation et d'apostolat ? — Dans son étude sur *Sardikiiskijat sbor i negovata kanoničeskaja deinost* [Le concile de Sardique et son activité canonique] (p. 105-109), M. M. Posnov résume l'histoire du concile de 343 ; il croit qu'il n'y a pas lieu d'enlever à ce synode la paternité des canons qui lui sont attribués. — M. K. Mijatev résume à grands traits *Monumentalnata živopis v drevna Blgarija* [La peinture des monuments dans la Bulgarie ancienne] (p. 131-150). Le contact intime des Bulgares

Digitized by Google

avec les artistes byzantins au temps de leur conversion, et plus encore au temps de la domination byzantine des XIe et XIIe siècles, firent disparaître les faibles traditions artistiques des anciens Bulgares. Peu à peu cependant, l'art bulgare se dégage des formes purement byzantines ; le mouvement, commencé au XIIIe siècle, atteint son apogée au XIVe dans l'art plus naturaliste des écoles dont on peut placer le centre à Trnovo et à Sofia. Au XVe siècle, l'école de Poganovo atteste l'existence d'un courant nouveau, orienté dans le sens de la Renaissance mais dont la conquête turque devait arrêter l'évolution. — Dans *Nękolko dumi za Homatianovija sbornik izdaden ot Pitra* [Quelques remarques sur le Recueil de Chomatian édité par Pitra] (p. 173-183), M. I. Snĕgarov redresse quelques erreurs d'attribution commises par Pitra, au tome VII de ses *Analecta sacra et classica*, en éditant le recueil de documents émanant de l'archevêché d'Ohrida au temps de Chomatian, qui occupa ce siège dans la première moitié du XIIIe siècle. — Dans *Hristos i Angelitĕ* [Le Christ et les Anges] (p. 185-218), M. N. N. Glubokovski étudie, d'après les livres de l'A. et du N. T., la position éminente qui convient au Christ par rapport aux Anges. — M. I. Snĕgarov consacre une étude remarquable à *Blgarskijat prvoučitel, Sv. Kliment Ohridski* [S. Clément d'Ohrida, premier apôtre de la Bulgarie] (p. 219-334), qui, on le sait, continua l'œuvre d'évangélisation des Slaves et resta fidèle à la liturgie slave des SS. Cyrille et Méthode après l'expulsion de Moravie des disciples de ceux-ci, en 885. M. S. relève l'importance exceptionnelle du saint pour l'histoire religieuse et culturelle de la Bulgarie, reconstitue d'après les sources les grandes lignes de sa vie, — il mourut le 27 juillet 916, — et fait une histoire sommaire du culte du saint en Bulgarie. — Sous le titre *Stari zapiski i nadpisi* [Vieux textes et notices] (p. 335-378), M. I. Gošev, continuant un travail commencé en 1900 par E. Sprostranov (*Opis na rękopisitĕ v bibliotekata na Sv. Sinod* [Description des manuscrits de la bibliothèque du S. Synode], n° 1-157), décrit un certain nombre de documents manuscrits inédits de cette bibliothèque. La description, qui s'occupe des n° 158-233, sera continuée. R. Draguet.

— Le professeur V. N. Zlatarski vient de publier la seconde partie du t. I de son *Histoire de l'État bulgare au moyen âge* [en bulgare] (Sofia, 1927. XVI-843 p.). Ce travail, qui déjà est classique, embrasse les années 852-1018. Parmi les nombreux points d'histoire ecclésiastique qu'il aborde, citons le baptême des Bulgares, le concile de 869-870, la proclamation d'autonomie religieuse au temps du tsar Syméon et les rapports suivis entre Byzance et le royaume bulgare. Il est souhaitable de voir cet ouvrage capital traduit en français.

N. Gl.

Chine

— Faut-il attribuer à la funeste guerre civile, qui depuis plus d'un an désole la Chine presque entière, la pénurie d'ouvrages historiques de ces derniers temps ? Nous n'avons à annoncer que deux livres qui ont rapport à l'histoire de l'Église en Chine : J. M. Planchet, *Les Lazaristes à Suan hoa fou* (1783-1927) (Pékin, 1927. In-8, 185 p., nombreuses photographies et 2 cartes). Le district de Suan hoa fou a été détaché du vicariat de Pékin en 1926 pour devenir le vicariat apostolique de Suan hoa fou, confié à un clergé exclusivement indigène. A cette occasion, M. P. retrace l'histoire de la fondation tant de la mission que des postes

Digitized by Google

dépendants. Elle est complétée par de courtes notes biographiques de tous les Lazaristes étrangers ou indigènes qui ont desservi le district de Suan hoa fou depuis 1783. L'ouvrage a de bonnes tables onomastique et générale.

P. M. d'Elia, *Catholic Native Episcopacy in China, being an outline of the formation and growth of the Chinese Catholic Clergy* (1300-1926). Shanghai. 1927. In-8, 107 p., avec illustrations. Pour faire comprendre la portée du grand événement historique de la création et de la consécration des six évêques chinois, le 28 oct. 1926, l'auteur montre le grand et long travail qui a préparé cet aboutissement. P. Schiltz.

Espagne

— Dans une conférence donnée au séminaire de Tortosa et publiée sous le titre : *Un aspecto interesante de la historiografía eclesiástica* (Tortosa, Correo de Tortosa, 1927. In-8, 57 p.), le Dr V. P. Nadal Beltran expose les nombreux problèmes que soulève l'histoire ecclésiastique en Espagne et les objections qu'on adresse souvent à la politique religieuse des gouvernants espagnols et à tous les historiens qui ont essayé de les défendre. Le Dr Nadal poursuit le but fort louable de provoquer, chez ses séminaristes et ses concitoyens, le désir de connaître et de faire connaître le passé religieux de son pays. Tous ceux qui ont exploré les richesses immenses des archives et des bibliothèques d'Espagne, souhaiteront que les paroles du Dr Nadal puissent susciter de nombreux historiens. A. D. M.

-- *La Ciudad di Dios*, revue bimensuelle qui avait atteint sa quarante-septième année, est devenue, à partir de janvier de cette année, un organe mensuel qui s'intitule *Religion y cultura*. R. D.

États-Unis d'Amérique

— Le libéralisme doctrinal qui se répand de plus en plus en Europe parmi les Églises réformées d'expression française, ne manque pas d'inquiéter nombre de protestants. En vue de rétablir la foi véritable, s'est formée l'« Union des Chrétiens Évangéliques », groupant un millier de protestants de langue française, pasteurs et simples fidèles. A la base de cette restauration doctrinale doit se placer la foi en la naissance surnaturelle et virginale du Sauveur. C'est à montrer la vérité de ce fait et son importance pour la foi chrétienne qu'un membre de l' *Union*, le Rev. W. H. Guiton, consacre son article *The Virgin Birth of Our Lord*, dans *The Princeton Theological Review* (1927, t. XXV, p. 389-416). L'attente d'un Messie à venir sur terre par le moyen d'une naissance surnaturelle remplit tout l'A. T. D'un bout à l'autre, cette venue y est l'objet d'une révélation divine exprimée par les prophètes, symbolisée par le Temple, figure de la présence de Dieu sur terre et de l'Incarnation future ; déjà, d'ailleurs, les théophanies à forme humaine ouvraient naturellement la voie à une incarnation de la divinité. La foi et le culte absolus que vouèrent plus tard à Jésus des Juifs des plus fidèles à la Loi et au monothéisme, tels Siméon, Anne, saint Paul, ne peuvent se comprendre que s'ils voyaient en lui un être divin. Quant aux récits évangéliques de Mt. et de Lc., quoique indépendants l'un de l'autre, ils sont en parfait accord pour affirmer, entre autres choses, le caractère miraculeux de la

Digitized by Google

naissance du Christ réalisant les prophéties de l'A. T. D'autre part, ces écrits présentent toutes garanties d'authenticité et n'ont rien à craindre d'une comparaison avec les légendes païennes plus ou moins parallèles, mais toujours étranges, grotesques ou immorales. Mc. et Jo. n'ont pas les récits de la naissance virginale, mais les caractères qu'ils reconnaissent à Jésus et à son enseignement la supposent. Il en est de même pour les épîtres, qui avaient moins de raisons encore d'en parler. L'importance de la question ressort des conséquences qu'entraîne sa solution dans un sens négatif : rejet de la Bible comme autorité doctrinale ; négation de tout surnaturel dans la vie du Christ : divinité, parfaite sainteté (puisqu'il tombe sous les lois ordinaires de l'hérédité), œuvre rédemptrice (Jésus pécheur a besoin de rédemption), amour de Dieu pour les hommes (Il ne sacrifie plus son Fils). On regrette de trouver, à côté de pages originales, certaines affirmations étranges : d'après M. G., la définition du dogme de la médiation universelle de Marie équivaudrait à la « considérer officiellement comme une des personnes de la divinité » (p. 412). A. FAUX.

— Dans *The Second Coming of Christ in the Thessalonian Epistles* (*The Princeton Theological Review*, 1927, t. XXV, p. 444-456), M. EDGAR M. WILSON s'oppose à juste titre à la conception que se font de la seconde venue du Christ certains auteurs récents, se fondant surtout sur les épîtres aux Thessaloniciens. D'après M. Blackstone, I *Thess.* IV, 16-17 se rapporterait à une première étape de la parousie, la descente du Christ dans les nuées et l'union à Jésus des fidèles vivants ou morts ; au chap. V, il serait question de la parousie proprement dite, de la descente de Jésus des nuées sur terre ; ces deux phases de la venue du Christ seraient séparées par un intervalle plus ou moins long. Cette interprétation, remarque M. W., s'oppose au sens naturel du passage, comme à II *Thess.* I, 4 ss. qui suppose que des chrétiens seront encore sur terre lors de la parousie. Sans plus de raison, M. B., et avec lui M. Russell, retrouve la même distinction II *Thess.*, II, 1-2. Avec tous les exégètes, on doit voir dans les textes cités l'affirmation d'un seul et même fait se produisant tout entier au même temps.

A. FAUX.

— M. ST. ALBAN KITE étudie, dans *The Catholic Historical Review* (1927, t. VII, p. 480-496), *William Penn and the Catholic Church in America*. Après avoir rappelé ses origines, sa conversion au quakerisme, ses luttes pour la liberté religieuse, ses travaux de colonisation aux États-Unis, l'A. se demande quelle a été véritablement l'attitude de W. Penn par rapport au catholicisme. L'opposition très aiguë à l'Église romaine que manifestent certains de ses écrits n'exprime pas son sentiment profond ; c'est plutôt dans ses actes qu'il faut le chercher. Et ses actes, aussi bien en Angleterre qu'en Amérique où il veut la liberté religieuse pour quiconque porte le nom de chrétien, appellent sur sa mémoire la reconnaissance de tous les catholiques. A. FAUX.

— C'est une autobiographie que H. PRESERVED SMITH nous livre dans *The Heretic's Defense. A footnote to History* (New-York, Ch. Scribner's Sons, 1926. 130 p.). Il y raconte, d'une façon discrète, comment, dans ses études bibliques, il évolua du protestantisme orthodoxe à la critique libérale et moderniste. En 1891, il eut des démêlés avec l'autorité de l'Église presbytérienne, fut exclu de l'enseignement et encourut la suspense. Il fut admis plus tard comme professeur à la Meadville Theological School et à l'Union Theological Seminary. En retraçant les péripéties de sa propre carrière, Smith trouve l'occasion de dépeindre

Digitized by Google

l'évolution qu'ont subie de nombreux intellectuels protestants aux États-Unis.

A. D. M.

— Dans *The Catholic Historical Review* (1927, t. VII, N. S., p. 470-479), le R. P. F. E. TOURSCHER, O. S. A., consacre un article au *Catholic Historical Scholarship in the United States*. Le R. P. énumère et étudie brièvement les travaux des historiens catholiques les plus marquants des États-Unis, spécialement du Dr. O'Callaghan (*The History of the New Netherland* ; *Documentary History of the State of New York*), et de John Gilmar Shea (*The Discovery and Exploration of the Mississippi Valley* ; *History of Catholic Missions among the Indian Tribes of the United States* ; les 15 volumes de *The Library of American Linguistics* ; *The History of The Catholic Church in the United States*).

A. FAUX.

— Dans un rapport intitulé : *Productivity of Doctors of Philosophy in History* (*The American Historical Review*, 1927, t. XXXIII, p. 1-22), M. MARCUS W. JERNEGAN présente les résultats d'une enquête menée par un comité dépendant de l'*American Historical Association* auprès d'environ cinq cents docteurs en philosophie, section histoire, des États-Unis. L'enquête avait pour but de déterminer les causes de la déficience constatée dans l'activité scientifique des docteurs en histoire, 22 % seulement de ces gradués produisant de façon assez régulière des travaux personnels. Les causes de cet état de choses sont variées. La faculté de philosophie, groupant les études assez diverses autrefois comprises sous le nom général de « Arts et Sciences », accorde le doctorat, non à des hommes d'âge mûr ayant produit déjà quelque travail important, mais aux jeunes gens arrivés au terme de leurs études professionnelles. De plus, la formation de l'étudiant y est mal comprise, la recherche personnelle y étant sacrifiée pour une grande part à l'acquisition des connaissances, qui met beaucoup moins en jeu les facultés du travailleur. Devenus professeurs à leur tour, les jeunes docteurs voient la grosse part de leur temps prise par l'enseignement et par nombre de travaux professionnels supplémentaires ; ils ont aussi bientôt remarqué que, parmi les supérieurs d'établissements d'instruction, la moitié environ sont hostiles aux recherches personnelles et ne savent pas les récompenser. L'insuffisance des traitements les oblige à chercher des travaux d'à côté, et surtout empêche les travaux de recherches et leur publication. D'autre part, bon nombre de docteurs n'ayant conquis un grade que pour entrer plus facilement dans l'enseignement, se soucient peu du travail personnel ; parmi les autres, la plupart se laissent arrêter par le moindre obstacle, ou bien, poussés par des motifs qui n'ont rien de scientifique, cessent bientôt leurs travaux. Enfin, la pauvreté relative des bibliothèques et le peu d'estime qu'on accorde généralement aux États-Unis aux sciences sociales sont aussi préjudiciables aux études. Cette situation n'est pas sans remède. Les professeurs auront à cœur de développer parmi leurs élèves la passion de la recherche personnelle ; les supérieurs, de favoriser par tous moyens les professeurs plus aptes aux études personnelles. Les universités se montreront plus sévères pour l'accession aux grades supérieurs ; le doctorat pourrait se dédoubler : au degré inférieur, il signifierait simplement la capacité d'enseigner, tandis que le degré supérieur constaterait la valeur de l'étudiant au point de vue du travail de production ; de plus, les universités et collèges importants pourraient accorder à certains professeurs un horaire réduit. Enfin, une aide financière généreuse, et un sérieux effort

Digitized by Google

pour faire estimer la science du grand public favoriseraient grandement les travaux personnels. A. FAUX.

— *Publication.* — Le *Dictionary of Americana* de Sabin, arrivé à la lettre « Smi », avait cessé de paraître en 1892 ; il vient d'être continué par la publication d'un premier fascicule nouveau. A. FAUX.

— *Nominations.* — M. GEORGES VERNADSKY, de la faculté universitaire russe à Prague, est nommé assistant du professeur Rostovtzeff à la Yale University ; il s'occupera spécialement d'histoire byzantine.

Le professeur ARTHUR I. ANDREWS, de l'université de Maryland, est nommé professeur d'histoire à l'université du Vermont.

Le Dr. NATHANIEL W. STEPHENSON, professeur au collège de Charleston, est nommé professeur d'histoire au Sripps College récemment fondé à Claremont, Californie.

— *Décès.* — H. PRESERVED SMITH, professeur d'exégèse de l'Ancien Testament et d'histoire des religions à l' *Union Theological Seminary* de New-York.

France

— Signalons très rapidement les principaux articles parus dans les *Mélanges de philologie et d'histoire publiés à l'occasion du cinquantenaire de la faculté des Lettres de l'université catholique* (Mémoires et travaux publiés par des professeurs des Fac. cath. de Lille. Fasc. 32. Lille, Fac. catholiques, 1927. In-8, 320 p.). E. LESNE, *Une source de la fortune monastique : les donations à charge de pension alimentaire du* VIIIe *au* X^e^ *siècle* (p. 33-47), détermine les modalités de ces sortes de donations qui se faisaient à charge de fournir une rente viagère. Pour la constitution de ces rentes on pouvait s'adresser à un homme puissant, à un évêque, ou à un monastère. En fait, l'auteur n'a retrouvé aucun contrat passé au cours des VIIIe-Xe siècles avec un laïque, ni même avec un évêque, un chapitre cathédral. On voit, par là, que les monastères inspiraient pleine confiance ; plus aisément que les églises épiscopales, ils pouvaient d'ailleurs rendre des services d'un tel ordre. — R. NAZ, *L'avouerie de l'abbaye de Saint-Amand en Pévèle* (p. 40-81) (abbaye bénédictine fondée en 639, au diocèse de Tournai). C'est une étude claire et minutieuse, qui détermine d'abord la nature juridique de l'avouerie, les fonctions, les droits et les revenus de l'avoué ; elle montre ensuite les exactions auxquelles se livraient les avoués et qui provoquèrent contre eux une réaction irrésistible qui finit par faire disparaître l'avouerie. — M. DAVID, *Un retable des « Sept archanges » au musée de Douai* (p. 83-104 et ill.). L'examen détaillé de la tradition iconographique relative aux « sept archanges » permet de dire que les anges du retable de Douai sont les mêmes que Don Antonio Duca a vus à Palerme (comm. du XVIe s.). Seulement, de l'avis de l'auteur, le retable est une œuvre composite dont les pièces proviennent peut-être de différentes sources. Sa valeur iconographique réside en ce qu'il offre un groupe complet des sept archanges avec leurs attributs. — A. LEMAN, *La conspiration des nobles belges en* 1632 (p. 121-157). L'auteur a retrouvé, aux archives départementales du Nord, le registre où furent consignées les dépositions de tous ceux qui, du 13 octobre 1634 au 15 mars 1635, furent interrogés sur la conspiration par trois conseillers fiscaux, en exécution des sentences interlocu-

Digitized by Google

toires des 25 et 27 septembre 1634. Des réponses des accusés, des dépositions des témoins, il tire de nombreux renseignements, dont plusieurs étaient jusqu'à présent inconnus, sur l'histoire de cette conspiration des nobles belges. Cette enquête montre clairement, — ce que l'on savait d'ailleurs déjà, — que les nobles révoltés cherchaient à transformer les Pays-Bas en un État libre et indépendant. Ils n'ont pu atteindre ce but, parce qu'il leur manquait un chef déterminé et résolu et parce que, au lieu de s'appuyer sur eux-mêmes, ils comptaient principalement sur des appuis extérieurs, sur les secours de la France. — J. Peter, *L'occupation étrangère dans le département du Nord*, 1793-94 (p. 237-310) : étude basée sur les nombreuses sources d'archives qui nous sont conservées de cette époque ; quoique intéressant avant tout l'histoire locale, elle mérite cependant d'attirer l'attention par la vive lumière qu'elle jette sur les procédés des occupants et sur les réactions que ceux-ci provoquent de la part de la population.

A. D. M.

— Les fascicules 78-80 du *Dictionnaire de théologie catholique* (Paris, Letouzey et Ané, 1927) sont presqu'exclusivement consacrés aux articles *Marcion* (col. 2010-2031), *Mariage* (col. 2044-2335), *Marie* (col. 2339-2474), *Maronite* (*Église*) (col. 1-142). Dans chacun de ces articles, on trouve étalée une érudition énorme et en même temps fort minutieuse, qui rendra aux lecteurs d'appréciables services. L'étude la plus originale est celle dans laquelle Mgr P. Dib, chorévêque maronite, professeur de droit canonique à la faculté de théologie catholique de l'université de Strasbourg, fait connaître le passé et l'organisation actuelle de l'Église maronite. Il y a compulsé une masse de renseignements épars, publiés dans des travaux ou des revues difficilement accessibles.

A. D. M.

— La publication du *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* marche de l'avant : voici les fascicules LXXVIII-LXXXII : *Jérusalem* (suite) - *Justinien* (Paris, Letouzey et Ané, 1927). Les amateurs d'études liturgiques trouveront cette fois peu à glaner dans le dictionnaire. Dom Leclercq expose la liturgie de *Jérusalem*, mais sans avoir utilisé la dernière monographie parue sur la *Peregrinatio Silviae* et sans aborder la liturgie de S. Jacques. L'article *Jeûnes* est rédigé par Dom Cabrol. On s'étonne que l'auteur ne rapporte pas la parole évangélique qui a peut-être donné lieu à l'abstinence du Vendredi. Rien de nouveau à signaler à propos des *Jours* de la semaine ; l'article est bref, mais une fois n'est pas coutume. L'archéologie chrétienne s'enrichit de quelques études intéressantes : *Job*, *Jonas*, *Joseph*, *Judas Iscariote*. On sait la place qu'occupent ces divers personnages dans les plus anciens documents figurés du christianisme. L'article *Jésus-Christ* est de Dom Leclercq : il a toute l'étendue qu'exige l'importance du sujet. Il contient une étude assez fouillée sur le Christ chalcéen. Les spécialistes en droit canon s'intéresseront à *Juridiction*, *Jus italicum*, *Justinien*, et les historiens des origines chrétiennes éprouveront un vif plaisir à consulter les articles : *Joasaph*, *Judaïsme*, et *Julien l'Apostat*. Ce n'est pas qu'on y trouve beaucoup d'inédit. Dom Leclercq reconnaît, par exemple, qu'il résume les études de P. Allard, excellentes, mais peut-être un peu vieillies, sur la tentative de réforme religieuse entreprise par l'empereur Julien. L'article *Judaïsme* est une mine de renseignements ; il sera une bonne introduction au judaïsme contemporain du christianisme naissant. L'éditeur principal du dictionnaire est un incorrigible curieux et un publiciste infatigable ; il ne résiste jamais au désir de

Digitized by Google

communiquer les notes qu'il a réunies. C'est ainsi, pensons-nous, qu'il faut expliquer la présence dans le dictionnaire de quelques notices assez étrangères à la liturgie, mais par ailleurs intéressantes : notices sur les tables de *Jeu, les Jeux* de mots, les *Jeux et les rouets*, et même le *Journal des savants*. J. COPPENS.

— *Ecclesia*. Encyclopédie populaire des connaissances religieuses publiée sous la direction de R. AIGRAIN (Paris, Bloud et Gay, 1927. In-8, VIII-1105 p. F. 45). Il serait difficile de mieux préciser le caractère et le but de cette très louable entreprise que ne le fait dans la préface Mgr Courcoux, évêque d'Orléans. Et d'abord, M. l'abbé Aigrain, professeur aux Facultés catholiques de l'Ouest, et ses nombreux collaborateurs ont voulu faire une œuvre catholique, exprimant la doctrine de l'Église. Ce ne sont donc pas des points de vue nouveaux ou des découvertes personnelles qu'ils se sont proposé de mettre ici en lumière, mais l'enseignement commun, puisé aux sources les plus autorisées. Ils ont voulu faire une encyclopédie, c'est-à-dire, donner une vue d'ensemble et une somme d'informations utiles sur les principales connaissances religieuses. Enfin, on a tenté une encyclopédie populaire qui ne serait pas destinée aux spécialistes, mais aux catholiques de culture moyenne, désireux d'étendre et d'approfondir leurs connaissances religieuses. Cela ne veut pas dire que les matières n'y seront pas traitées scientifiquement ou que les renseignements fournis pourront manquer de rigueur ou d'exactitude. On ne s'adresse pas aux spécialistes, en ce ce sens que chacun d'eux ne trouvera pas à apprendre dans le chapitre consacré à sa spécialité ; mais comme personne n'est spécialiste dans l'ensemble des connaissances religieuses, tout le monde lira avec profit un certain nombre au moins de ces 1105 pages de petit texte partagé en deux colonnes.

Nous souhaitons plein succès au grand effort que vient de faire un groupe imposant de savants catholiques français. Il le mérite et par l'abondance et la sage distribution des matières et par la valeur des notices dont beaucoup sont d'ailleurs signées des plus grands noms. Une rapide analyse permettra d'en juger. L'ouvrage comprend trois parties : la doctrine avec une introduction par Mgr Le Roy ; l'histoire avec une introduction par G. Goyau ; l'action religieuse avec une introduction par Mgr Gibier. Dans la première partie, M. Lacroix traite de la préparation philosophique à la foi chrétienne, M. Aigrain de l'apologétique générale et de l'Écriture sainte, M. Vigué du dogme catholique, M. Marchand de la morale, le P. de Guibert de la théologie ascétique et mystique, M. Bricout des dévotions catholiques, Dom Cabrol de la liturgie et M. Villien du droit canon. En appendice, M. Aigrain dresse un index chronologique de la tradition catholique et des actes du magistère.

Dans la seconde partie, M. Aigrain expose comment on fait l'histoire, M. Pérennès étudie l'Ancien Testament, le P. de Grandmaison, la vie de Jésus-Christ. A l'histoire de l'Église ont collaboré : pour l'âge apostolique et l'antiquité jusqu'à l'empire carolingien, R. Aigrain ; pour le moyen âge, E. Vacandard ; pour la période moderne, J. Carreyre et pour la période contemporaine, F. Mourret. C'est encore R. Aigrain qui s'est occupé de la géographie de l'Église catholique, tandis que A. Brou traite des missions et des Églises séparées. G. Duret a rédigé l'histoire de la philosophie chrétienne ; P. de Labriolle, G. Duret, J. Calvet, l'histoire de la littérature chrétienne ; Dom Leclercq, L. Bréhier, L. Gillet, V. Reyre, R. Aigrain, l'histoire de l'art chrétien. Enfin, A. Bros nous dit ce qu'il faut savoir des religions non chrétiennes ; L. Christiani dresse la liste des papes de S. Pierre à nos jours ; Dom Baudot compose un petit dictionnaire d'hagio-

Digitized by Google

graphie et R. Aigrain un lexique biographique et historique. On ne nous dit pas qui a composé l'article intitulé : caractéristiques des saints et le lexique géographique.

Le troisième partie contient une sociologie générale par A. Crétinon, des notes sur l'éducation religieuse et sociale par L. Ballu, ce que doit être une famille chrétienne par A. Chérel, ce que doit être la paroisse, et, au dessus, le diocèse par A. Fromantin, ce que doit être une société chrétienne par H. du Passage, les œuvres catholiques par F. Veuillot. L'ouvrage renferme en outre des cartes géographiques nombreuses. Il se termine par un index alphabétique et une table détaillée des matières. «Œuvre de longue patience, dit l'évêque d'Orléans, qui a nécessité maint et maint effort. Aujourd'hui le résultat est là, entre vos mains et sous vos yeux, et, si d'autres ont eu la peine, ils vous offrent le profit et le plaisir » (p. VIII). É. T.

— En composant sa *Grammaire du grec du Nouveau Testament* (Paris, De Boccard, 1927. In-8, 161 p.), Mgr JAQUET était certes animé des meilleures intentions. Convaincu de l'importance que revêt, pour les jeunes clercs, une initiation à la langue des livres sacrés, il a voulu leur donner un moyen aisé et pratique de l'acquérir. Quelques pages d'avant-propos doivent tracer un aperçu rapide de l'histoire de la Koinè ; un chapitre final juge, du point de vue linguistique, les écrivains du Nouveau Testament. Dans la grammaire proprement dite, une disposition typographique spéciale a été adoptée : la page de gauche est consacrée à la langue classique et la page de droite à la langue commune. Ainsi, c'est dans une parallélisme perpétuel, tantôt de ressemblance et tantôt de différence, que sont signalés les phénomènes principaux et caractéristiques de l'une et l'autre de ces formes du grec. Comme l'auteur le remarque, « les deux textes de la langue classique et de la langue commune ne pouvant être juxtaposés exactement, il en résultera des espaces vides, que les élèves pourront utiliser pour y consigner des notes ». Ces espaces vides, qu'on nous permette de le dire, pourraient servir à un usage plus immédiat ; à peine suffiront-ils pour recevoir les innombrables corrections qu'appelle le texte. Il est désolant et à peu près inouï qu'on livre au public un ouvrage d'une impression si totalement défectueuse. Il n'est, par exemple, pour ainsi dire pas un texte, pas un mot grec qui ne présente d'étranges incorrections d'esprit, d'accent ou d'orthographe, amenant parfois des formes énigmatiques, incompréhensibles, comme ce *βουθραγή* (serait-ce *βηθφαγή*?) de la p. 23. Et conçoit-on que la formule bien connue du premier verset du quatrième Évangile puisse devenir : *Θεὰς ἦν ὁ Ζόγος* (p. 67)? Cette négligence inexcusable est particulièrement regrettable dans une grammaire grecque ; à un degré moindre, elle affecte aussi l'impression du texte français et les références, qui sont souvent inexactes. L'exposé se divise naturellement en deux parties, grammaire et syntaxe, mais la première n'est marquée d'aucun titre. Ces parties comprennent les paragraphes traditionnels en la matière, dans lesquels les faits sont notés, entassés, sans qu'apparaisse toujours le principe de classement, dont la perception nette aiderait cependant beaucoup la mémoire. Le lecteur doit s'attendre à bien des surprises, dont nous contenterons de relever au hasard quelques spécimens ; on trouve (p.21) *ἑκατόνταρχος* et *δείπνος* (lisez : *δεῖπνον*) parmi les noms de la troisième déclinaison ; *ὤμεγα* est cité (p. 25) comme un exemple des « termes indéclinables empruntés à des langues étrangères » ; en *Act.*, IX, 15, où le Seigneur dit à Ananie que Paul doit porter son nom *devant* les peuples, les rois et les fils d'Israël, *ἐνώπιον*, dit-on

Digitized by Google

(p. 47), est employé dans le sens *métaphysique* ; *ὁ πατὴρ ὁ ἐξ οὐρανοῦ* doit montrer (p. 51) un cas de remplacement du génitif partitif par une construction prépositive ; *εἰς* est employé au lieu de *ἐν* pour indiquer la *matière* (p. 53) en *Mc*, I, 9, transcrit comme suit : *ἐβαπτίσθη εἰς τὸν Ζορδάνην* ; etc., etc. Ce qui est donné à la p. 120 n'a rien à voir avec le paragraphe des propositions finales, qui recommence d'ailleurs à la p. 122. Les règles et les exemples, pour le grec classique, nous rappellent continuellement le vieux Ragon de nos humanités, qui y est copié parfois d'une façon bien peu heureuse ; ainsi, p. 122, l'exemple *τί οὐκ ἔρριψα ἐμαυτὴν* (nous corrigeons l'accentuation) n'est pas *ad rem* parce que la règle porte sur la seconde partie du texte d'Eschyle, citée par Ragon, mais omise ici : *ὅπως τῶν πάντων πόνων ἀπηλλάγην*. On pourrait se demander si vraiment l'auteur sait ce que sont les *ostraka* en lisant ce qu'il en dit aux pages 6 et 7, où il parle toujours de *coquillages* et de *coquilles* ! Le reste est à l'avenant, mais nous en avons dit assez pour établir par un commencement de preuve, que la lecture pourra compléter et confirmer, combien se justifie l'appréciation peu favorable que la vérité nous contraint de formuler au sujet de ce livre. J. L.

—Ce n'est pas à faire œuvre proprement scientifique que vise Melle M. Marnas dans sa vie de Jésus-Christ (*Quel est donc cet Homme?* Paris, Perrin, 1927. 2e éd. In-16, 375 p.). Aussi, dans les questions d'histoire, de topographie, d'exégèse qui divisent les auteurs, se contente-t-elle d'adopter, parfois de justifier brièvement, la solution qui lui plaît davantage (p. ex. la durée de deux ans et trois mois pour le ministère public). Ses voyages en Palestine, l'utilisation fréquente des documents littéraires plus ou moins contemporains, surtout du Talmud de Jérusalem et de Josèphe, lui ont permis de donner à son récit un cadre géographique et historique réussi. C'est avec assez de bonheur aussi que Melle M. a mis en relief les états d'âme des acteurs du drame divin souvent laissés dans l'ombre par les évangiles. A. Faux.

— La *Synopse des quatre Évangiles en français*, par le P. Lavergne, O. P. (Études bibliques. Paris, Gabalda, 1927. In-8, 267 p.). veut faire connaître aux lecteurs français la disposition de la synopse grecque du P. Lagrange (cfr RHE. 1927, t. XXIII, p. 181-182), afin de leur permettre de suivre, à travers les quatre Évangiles, le développement chronologique de la vie de Jésus. Une synopse grecque ayant surtout pour but la comparaison des textes, plusieurs passages devaient être reproduits plus d'une fois, ce qui ne présentait pas le même intérêt dans une synopse française. Sauf ce point, on a ici une reproduction fidèle de la synopse grecque, avec le même ordre des paragraphes, marqués par les mêmes numéros. La traduction est empruntée aux commentaires du P. Lagrange. On a seulement évité l'emploi des synonymes lorsque deux évangélistes ont le même mot ou la même expression. Les annotations, dont doit être accompagnée toute traduction des Écritures en langue vulgaire, sont également empruntées aux commentaires du P. Lagrange. On a eu cependant recours aussi au traité de S. Augustin, *De consensu evangelistarum*, aux homélies de S. Jean Chrysostome sur S. Matthieu et aux réflexions pieuses de Ste Thérèse de l'Enfant Jésus. Le volume s'ouvre par un index résumant l'ordre chronologique des faits et un autre indiquant la suite propre à chaque évangéliste. Il se termine par une table alphabétique groupant tous les faits, tous les épisodes, toutes les paraboles et jusqu'aux moindres comparaisons employées par le

Digitized by Google

divin Maître. Puisse ce petit livre amener les fidèles à une méditation sérieuse des Évangiles, fondée sur l'analyse et le sens littéral des textes ! « Puisque Jésus est remonté au ciel, écrivait la petite Thérèse (*Histoire d'une âme*, chap. XI), je ne puis le suivre qu'aux traces qu'il a laissées. Ah ! que ces traces sont lumineuses ! Qu'elles sont divinement embaumées ! Je n'ai qu'à jeter les yeux sur le saint Évangile : aussitôt je respire le parfum de la vie de Jésus et je sais de quel côté courir. »

É. T.

— La RHE a signalé l'apparition des deux premiers volumes de la collection de commentaires du Nouveau Testament intitulée *Verbum salutis* (1925, t. XXI, p. 174, 686-687). Elle en a caractérisé la méthode et le but : sans rechercher l'allure technique des travaux réservés aux exégètes de profession, on voudrait guider les catholiques instruits dans une étude approfondie de la doctrine et de la personne du Christ. Le P. DURAND, qui avait inauguré la série par son commentaire de S. Matthieu, en 1924, traduit et explique maintenant S. Jean (*Verbum Salutis*. IV : *Évangile selon saint Jean*. Paris, Beauchesne, 1927. In-12, LIII-591 p. F. 24) et le P. Huby, directeur de la collection, qui avait publié S. Marc en 1924, a collaboré aussi, en ajoutant d'importants compléments, au commentaire de S. Luc par le P. A. VALENSIN (*Verbum salutis*. III : *Évangile selon saint Luc*. Paris, Beauchesne, 1927. In-12, XVI-457 p. F. 24).

En s'inspirant d'un article du P. Huby, *Saint Luc, le disciple de saint Paul, l'humaniste chrétien* (*Études*, 5 janvier 1918), le P. Valensin nous trace un portrait bien attachant de l'auteur du troisième évangile, grec de race et d'éducation, joignant à la conscience du narrateur, la sympathie de l'artiste, à l'objectivité de l'historien, le charme d'une âme largement ouverte à tout ce qui est humain. « Il a le goût de la précision, mais non de la minutie... Derrière les choses, il voit les idées. Il les explique en une langue plastique et sereine, qui se revêt parfois d'une discrète teinte sémitique, mais reste élégant en sa simplicité. Héritier de la civilisation hellénique, saint Luc en a la fierté... Mais il n'a pas fermé les yeux sur les misères qui accompagnaient cette brillante culture. Il semble avoir entendu de la gentilité les poignants appels vers le Dieu inconnu. » L'auteur du troisième évangile se présente à nous avec l'autorité non seulement de sa culture, mais de sa foi, et celle-ci, loin de l'exposer à fausser l'image des faits, avive en lui le besoin de la retracer avec exactitude ; elle stimule la curiosité de ses enquêtes auprès des autorités incontestables. Les sources d'information de Luc sont orales et écrites. Il a pu interroger des témoins oculaires : Jacques, le frère du Seigneur, et les anciens de Jérusalem, plusieurs des saintes femmes et des disciples de la première heure, peut-être aussi la sainte Vierge Marie. Il a connu des relations écrites de la vie et de l'enseignement du Christ, parmi lesquelles l'évangile de Marc, son compagnon à Rome, et sans doute aussi de larges extraits déjà traduits en grec de la catéchèse palestinienne qui a pris corps dans l'évangile araméen de saint Matthieu. Luc a voulu faire œuvre d'historien : il a voulu composer un récit exact, complet, suivi, chronologiquement encadré et rattaché parfois à l'histoire profane. Ce qui ne l'empêchera pas d'intervertir à l'occasion l'ordre des temps, et de donner à sa narration une profonde impression de mouvement et de vie, par une méthode de groupement qui n'est pas une des moindres caractéristiques de son récit. Son souci d'historien ne l'empêchera pas non plus de présenter les faits de manière à prouver la vérité de la doctrine ; c'est même dans ce but qu'il écrit.

Digitized by Google

Parmi les caractéristiques du troisième évangile, le P. Valensin relève son abondance d'informations, sa profondeur spirituelle, sa richesse christologique, sa portée éminemment sociale. « L'évangile de saint Luc éclaire, en effet, d'une manière particulièrement vive, les idées essentielles de la civilisation chrétienne. Par l'universalisme de ses tendances, par l'inspiration religieuse de ses récits et de ses enseignements, par la révélation qu'il apporte du relèvement de la femme et de l'unité humaine, il oriente bien au-delà des horizons du monde antique l'action publique des disciples de Jésus-Christ. » A l'exemple de ses devanciers, le commentaire des PP. Valensin et Huby veut être exact et sobre. Comme eux aussi, et peut-être plus qu'eux, il cherche à unir une critique avertie à une exégèse traditionnelle. S'il apporte fréquemment le témoignage des Pères de l'Église, il cite souvent aussi celui de nombreux auteurs modernes. On se convaincra facilement du degré de réalisation de ces vœux en parcourant les notes brèves et denses consacrées au nom de Marie (p. 12), à l'origine du *Magnificat* (p. 20), au recensement de Quirinius (p. 31-34), au *Gloria in excelsis* (p. 36-37), à l'invention de Jésus au temple (p. 48-49), à la date du ministère du Baptiste et à la mention de Lysanias (p. 53-55), aux généalogies (p. 63-65), aux tentations du Christ (p. 68-72), au *sabbato secundo primo* (p. 104), à l'onction de la femme pécheresse et à la question des trois Marie (p. 141-146), aux trois rappels de la montée à Jérusalem dans la relation de voyage de S. Luc p. 185-187), aux 72 disciples (p. 193), au logion « Nul ne connaît le Père » (p. 198), à l'*unum necessarium* (p. 207-208), au pain quotidien (p. 211-212), au *regnum Dei intra vos est* (p. 315-316), au jour de la Pâque et à la dernière cène dans S. Luc (p. 378-384), aux versets de l'apparition de l'ange et de la sueur de sang (p. 394-395), à Luc, XXIII, 34*a* (p. 415), au repas d'Emmaüs (p. 436-437). — Il arrive aussi que l'on désirerait un commentaire un peu moins sobre. C'est le cas pour quelques textes difficiles et importants comme Luc I, 35. Suffit-il de dire (p.15-16) : « Ni cette sainteté, ni cette conception surnaturelle ne seront à proprement parler causes de sa filiation divine, car celle-ci n'a d'autre principe que la génération éternelle du Père. Mais la conception surnaturelle est une condition nécessaire pour que le fils de Marie soit Fils de Dieu, et sa sainteté sera un des signes qui le manifesteront comme tel »? Cela est-il même rigoureusement exact ?

Nous avons lu le commentaire de S. Jean par le P. Durand avec d'autant plus d'intérêt que le IVe Évangile fait présentement l'objet de nos leçons. Hâtons-nous de dire que cette lecture nous a, d'une façon générale, fort satisfait. L'introduction, comme il convenait, vu la gravité des problèmes qu'elle pose, est plus développée que dans le commentaire des synoptiques (LIII pages) ; l'explication du texte devait aussi prendre plus d'extension (591 pages). Elle renferme de grandes richesses et suppose beaucoup de réflexion et de lecture. Si l'auteur n'a pas cru bon de multiplier les références bibliographiques, il se montre cependant parfaitement au courant de l'état des questions. D'ailleurs, des notes complémentaires nombreuses (on en compte 28, de la page 536 à 572) éluident certains points obscurs dont l'examen aurait trop entravé la marche du commentaire. On ne se rend bien compte de la somme de recherches amassées en cet ouvrage qu'après en avoir lu, sur le même sujet, de plus techniques et de plus étendus.

Dans les questions de critique textuelle, le P. Durand est d'une grande prudence. Si au verset 9 du prologue, il rattache ἐρχόμενον à φῶς et non à

Digitized by Google

ἄνθρωπον, il maintient au verset 3 la lecture : « et sans lui rien n'a été fait de ce qui a été fait », et au verset 13, ἐγεννήθησαν. Il ne se prononce pas pour l'interpolation des versets 3*b*-4 du chapitre v sur la descente de l'ange à la piscine de Bézatha, mais il note sagement que ce n'est pas la peur du miracle, mais l'absence de preuves en faveur de l'authenticité du texte qui décide des critiques catholiques à ne pas apprécier le passage comme on fait plus communément (p. 144). Il ne se prononce pas non plus dans la controverse sur l'authenticité de la péricope de la femme adultère (VII, 53-VIII,11) : « Heureusement, dit-il, on n'a pas à le faire dans un commentaire. Bien que la question soit célèbre en matière de critique textuelle, elle reste sans importance pour l'intelligence du texte » (p. 244).

Dans l'interprétation du texte, il suit d'ordinaire le sens obvie, sans toujours se préoccuper des difficultés d'ordre historique que soulève la comparaison avec les synoptiques. Il reconnaît que le prologue n'est pas une simple préface pour présenter le quatrième évangile aux lecteurs ; c'est une introduction qui en explique tout le mouvement par l'idée maîtresse. Il donnera au commentaire du prologue les développements convenables, étant persuadé que c'est la meilleure façon d'introduire à l'intelligence de l'évangile tout entier. Maintes fois, le lecteur sera ramené à cette page, qui lui sert d'introduction doctrinale (p. 5-6). Il reconnaît que dans le IVe Évangile, le Précurseur proclame la préexistence du Messie (p. 26), sa mission rédemptrice (p. 39-40), sa filiation divine (p. 41). Même quand Nathanaël proclame Jésus de Nazareth, Fils de Dieu, « dans sa bouche l'appellation de *Fils de Dieu* rend un autre son que celui qu'il a quand il part de la foule, quand il est crié par les possédés, ou même quand il s'échappe des lèvres du centurion » (p. 50). Comment cela se concilie-t-il avec ce que nous apprennent les Synoptiques de la mentalité messianique du Baptiste et des premiers disciples? Et ceci nous amène à dire un mot de la manière dont le P. Durand traite, dans l'introduction, la question de la valeur historique du IVe Évangile.

L'Évangile de saint Jean est chronologique et historique, didactique et même par endroits polémique. Il ne dit pas tout ce que le sujet pourrait comporter, mais fait un choix d'après une double considération : l'intérêt du but particulier qu'il se propose et ne pas répéter ce qui a été dit par ses devanciers. Il connaît en effet, et suppose les Synoptiques, les complète en fait, sans avoir l'intention de les compléter, encore moins de les supplanter. Mais comment a-t-il écrit un évangile si différent du leur? Où a-t-il pu glaner tant de choses merveilleuses ignorées ou omises par les trois premiers évangélistes? Inversement, si le récit du IVe évangile est historique, comment expliquer qu'à part la Passion, Matthieu, Marc et Luc n'aient rien retenu ou presque rien des miracles et des discours qui donnent à l'évangile de Jean un caractère si particulier?

« Vue d'ensemble et de loin, dit le P. Durand (p. XXVIII), la difficulté fait une grande impression ; mais l'analyse détaillée des textes en amortit beaucoup l'effet ; tellement qu'à la fin et surtout par endroits elle se retourne plutôt contre les premiers évangiles. Le lecteur se demande alors pourquoi ils ont omis de nous raconter ce que saint Jean nous dit avec des garanties d'historicité indubitables. » Voici quelques-uns des éléments de solution qu'on nous propose : Les plans respectifs des évangélistes exigeaient un partage du sujet, étant donné l'inépuisable richesse de la vie terrestre de l'Homme-Dieu. La grande sobriété des Synoptiques dans le récit de leurs miracles est le fait des évangélistes. Sans

Digitized by Google

rien ajouter aux faits eux-mêmes, Jean a tiré un merveilleux parti de la réalité. La différence de niveau doctrinal dans les discours n'est pas aussi grande qu'on veut bien le dire ; dans la mesure où elle est réelle, elle s'explique par le caractère des auditoires devant lesquels ces discours ont été tenus. Le caractère figuratif des miracles du quatrième évangile commentés par des discours et les symboles fréquents de ceux-ci ne s'opposent pas à leur historicité. Il en est de même de la forme dialoguée et du développement ordinaire des discussions johanniques. On en trouve des antécédents dans l'Ancien Testament et des équivalents dans le Nouveau. Pour expliquer l'allure différente des Synoptiques et de S. Jean, il faut tenir compte de l'origine de la double tradition qui est à leur base. Ces considérations ne sont pas neuves, évidemment, et nous ne croyons pas qu'elles puissent suffire à apaiser tous les scrupules, mais elles prennent sous la plume de l'auteur beaucoup de relief et de force suggestive.

Le P. Durand prouve aussi brièvement l'authenticité apostolique et johannique du IVe évangile par l'examen interne et par la tradition dont il passe en revue les principaux témoignages. « Cette énumération sèche et incomplète, mais du moins exacte, était nécessaire pour faire voir et toucher la chaîne serrée, qui rattache le quatrième évangile à Jean, fils de Zébédée, l'un des Douze » (p. XVIII). Nous croyons cependant qu'elle passe un peu rapidement sur certaines difficultés, ou si l'on veut, certaines subtilités formulées à propos de plusieurs de ces témoignages. Mais il n'était guère possible de s'étendre davantage à leur sujet dans un ouvrage qui ne veut pas être technique et qui est avant tout un commentaire et non une introduction au quatrième évangile.

L'auteur dit un mot aussi de la doctrine, du style, de la langue, du texte, de l'unité d'auteur de l'évangile johannique. « D'un bout à l'autre, le texte, fond et forme, coule bien d'une même source. Cependant, il reste loisible de supposer un secrétaire au service de Jean, comme on a fait pour l'épître aux Hébreux » (p. XLIII). Il nomme en terminant les commentateurs qu'il considère comme les initiateurs de l'exégèse johannique, Origène, S. Jean Chrysostome, S. Augustin, S. Cyrille d'Alexandrie, Rupert de Deutz et S. Thomas. Parmi les modernes, il citera souvent le commentaire de Westcott. Quant au grand commentaire du P. Lagrange (1925), il n'a pu l'utiliser comme il l'aurait voulu, le sien étant déjà au chapitre XVIII quand l'ouvrage du savant dominicain parut.

Pouvons-nous espérer que la collection *Verbum salutis* ne s'arrêtera pas aux commentaires des Évangiles? Elle s'intitule : *Commentaire du Nouveau Testament*, et lors de la publication des deux premiers évangiles, on annonçait : *Le reste du Nouveau Testament suivra*. Mais si le titre est resté, l'annonce ne figure plus dans les deux derniers commentaires, et un prospectus de librairie ne mentionnait que des « commentaires séparés des quatre évangiles ».

É. TOBAC.

—L'ouvrage de JOSEPH CHAINE sur l'*Épître de Saint Jacques* (Études bibliques. Paris, Gabalda, 1927. In-8, CXII-150 p. F. 40) est érudit, méthodique et clair. Sans apporter de solution nouvelle, il expose très bien les nombreux problèmes que suscite l'épître de Jacques. La disposition est celle des commentaires des « Études bibliques » : une longue introduction, le texte grec, la traduction française, le commentaire, des tables très complètes de l'introduction, des chapitres et des péricopes, des matières principales par ordre alphabétique, des mots grecs expliqués. Le premier chapitre de l'introduction étudie les témoignages de la tradition et de l'histoire sur l'épître et son auteur. Ceux-ci sont confrontés

Digitized by Google

dans un second chapitre, avec les données de l'épître. L'examen interne confirme la tradition : l'auteur est à la fois juif et chrétien, c'est Jacques, frère du Seigneur, évêque de Jérusalem. Touchant son degré de parenté avec le Seigneur et son identification avec l'apôtre Jacques, fils d'Alphée, l'étude paraît assez sommaire. La date de l'épître dépend de ses rapports avec S. Paul. M. Chaine montre très bien qu'il y a accord entre Paul et Jacques sur la doctrine de la justification. Cependant Jacques, selon lui, écrit après Paul, pour obvier à certaines interprétations erronées de la thèse paulinienne sur la foi justifiante. Il a très probablement lu les épîtres aux Galates et aux Romains et n'a donc pu écrire lui-même avant 57. On assignera donc comme date probable à l'épître de Jacques la période de 57 à 62. Les chapitres III et IV de l'introduction sont consacrés à l'examen de la langue et du style et à l'étude du texte de la Vulgate. En entreprenant l'examen interne de l'épître qui aboutira à la conclusion déjà indiquée : l'auteur est un judéo-chrétien, M. Chaine a fait un relevé minutieux des rapports entre Jacques, l'Ancien et le Nouveau Testament. Ce relevé est intéressant ; intéressantes aussi les conclusions de l'auteur : les citations textuelles de l'A. T. sont rares ; l'auteur de l'épître n'a pas reçu une éducation rabbinique ; c'est comme un échantillon de l'homilétique juive des synagogues. « L'existence d'une catéchèse juive répétant et adaptant l'enseignement des livres de l'A.T. et utilisée par Jacques explique bien les ressemblances nombreuses et généralement imprécises que nous avons relevées entre l'Épître et ces livres de l'A. T. Le Talmud a conservé l'exégèse érudite et subtile des rabbins ; il est regrettable que la prédication populaire qui devait se donner dans les synagogues, du moins dans quelques-unes, ne soit parvenue jusqu'à nous que dan quelques passages de l'*agada* » (p. LXIV). Cependant, l'auteur de l'épître est chrétien : la mention du Christ dans I, 1 et dans II, 1 est authentique ; c'est encore le nom du Christ que désignent les mots *τὸ καλὸν ὄνομα* de II, 7 ; les allusions aux doctrines chrétiennes se sont pas rares. « Il se fait l'écho de la même tradition que les Évangiles, mais rien ne permet de dire qu'il dépende d'eux. L'espérance de la parousie, l'idée de la régénération spirituelle, le terme péjoratif de monde, l'importance donnée à la charité, indiquent qu'un souffle nouveau a passé sur les âmes. Seulement chez Jacques ce souffle s'est si bien mêlé à celui des anciens sages et à celui des prophètes qu'il est souvent difficile et même impossible de le distinguer. Cependant il domine parfois suffisamment pour être reconnu et faire encore entendre un des échos de la voix divine qui a prononcé les Béatitudes » (p. LXIX).

Le commentaire fait un grand usage de la méthode philologique et comparative. Il ne rappelle pas seulement les parallèles de l'A. et du N. Testament et de la littérature juive, mais aussi ceux de la sagesse païenne, assyro-babylonienne, égyptienne et grecque. Ces rapprochements s'expliquent par l'identité foncière de la nature humaine et des aspirations humaines, par une influence possible de la sagesse assyro-babylonienne et égyptienne sur la sagesse hébraïque, par le milieu oriental où l'on respire un certain air de famille. On ne relève pas dans l'épître de Jacques une influence des idées philosophiques de la Grèce, mais certaines expressions, certaines tournures, certaine manière de discuter paraissent bien y déceler une influence hellénique d'ordre linguistique et littéraire. Ces traces d'hellénisme prouvent que l'épître fut rédigée en grec, même dans une prose assez élégante, et non en araméen, comme l'ont soutenu, il y a plus d'un siècle, Schmidt et Berthold, et plus récemment Wordsworth. Comment l'évê-

Digitized by Google

que de Jérusalem a-t-il pu s'exprimer d'une manière si littéraire dans une langue qui n'était pas habituellement la sienne? Cette question intéresse l'authenticité de l'épître. M. Chaine fait appel pour la résoudre à l'hypothèse facile et aujourd'hui très en faveur d'un secrétaire, chrétien cultivé qui aurait mis au service de Jacques les ressources de sa formation littéraire...

Dans les endroits de l'épître, et ils sont assez nombreux, où la pensée de l'écrivain est subtile et obscure, M. Chaine, tout en exprimant sa manière de voir, permet au lecteur de se faire une opinion en rapportant les principales interprétations. Il est d'ailleurs toujours modeste, évite les affirmations catégoriques, et s'efface souvent derrière l'autorité de ses anciens maîtres, M. Jacquier et le P. Lagrange. Ce travail du nouveau professeur d'exégèse néotestamentaire à la faculté de théologie de Lyon autorise pour l'avenir les plus beaux espoirs.

É. Tobac.

— Sous le titre : *Providence et libre arbitre* (Paris, Beauchesne, 1927. In-8, VII-321 p.), le R. P. A. d'Alès a réuni quelques articles qu'il a publiés autrefois dans les *Recherches de science religieuse*, et dans lesquels il s'attachait à réfuter certaines allégations du P. Garrigou-Lagrange touchant la doctrine de Molina et le molinisme. A côté des discussions doctrinales, qui occupent la plus grande partie de ce livre, on trouvera quelques mises au point d'ordre historique dont les théologiens devraient tenir compte. Le débat, en effet, porte principalement sur l'interprétation de la pensée de S. Thomas et de Molina et il semble tout naturel que, dans l'occurrence, on requière l'application rigoureuse de la méthode historique.

A. D. M.

— M. Max Bruchet vient de consacrer à la tante de Charles-Quint, régent des Pays-Bas, un livre luxueusement édité : *Marguerite d'Autriche, duchesse de Savoie* (Lille, L. Danel, 1927. In-8, 496 p. et 12 pl.). L'auteur consacre des pages extrêmement fouillées, dont les éléments sont puisés aux archives du Nord en grande partie, aux archives de la chancellerie de Marguerite, à la reine de France, à la princesse de Castille, au mariage savoyard, à la duchesse de Savoie, au Conseil privé, au douaire savoyard, à l'église et au tombeau de Brou. Ce dernier chapitre (p. 143-186) intéresse plus particulièrement l'histoire ecclésiastique ainsi que l'histoire de l'art. Les pièces justificatives vont de 1483 à 1537. Il faut féliciter M. Bruchet de cette œuvre bibliographique et historique si bien exécutée, vu les grandes difficultés dont elle était entourée. A joindre à la bibliographie : Les n°s 524^{1} à 524^{10} des Acquits de Lille, aux Archives du royaume, à Bruxelles.

H. N.

— Sous le titre : *Septembre 1792. Histoire politique des massacres* (Paris, Beauchesne, 1927. In-8, 175 p.), M. G. Gauthierot fait connaître d'abord les circonstances politiques qui ont amené les massacres, puis, les principaux auteurs de ces crimes, Marat, Danton et Robespierre, enfin, les horreurs épouvantables du carnage, exécuté à Paris, où tombèrent 1400 victimes, et dans les grandes villes de province. Dans un chapitre préliminaire, l'auteur dénonce à bon droit les jugements injustes que plusieurs historiens, par passion politique, ont portés sur ces tristes événements.

A. D. M.

— Sous le patronage des facultés de droit et des lettres de l'université de Strasbourg se publie une *Collection d'études sur l'histoire du droit et des institutions de l'Alsace* (Strasbourg, Imprimerie Alsacienne), destinée à faire con-

Digitized by Google

uaître les traditions, les mœurs, les pratiques, les religions d'un pays où le particularisme fut toujours puissant. M. Th. Tyc y a consacré une étude à *L'immunité de l'abbaye de Wissembourg* (Strasbourg, 1927. In-8, 151 p.). Tout est obscurité au sujet de la date de fondation et du nom du fondateur de l'abbaye de Wissembourg. Doit-elle son existence à un roi franc ou à Drogobod, évêque de Spire? M. Tyc adopte un tiers parti. D'après lui, un roi franc lui donna l'existence et le prélat participa à sa dotation ou à son achèvement. Dès l'origine, l'abbaye posséda une propriété foncière, à titre privé, et faisant partie de son domaine éminent, ainsi qu'un ensemble de droits dérivés de l'immunité et entraînant l'exercice de la justice. Ces deux prérogatives seront développées au cours des siècles et recevront des applications variées dont le mécanisme a été soigneusement exposé. Nous signalerons spécialement le sens précis qui est donné au mot *Mundat* ou *muntat*. M. Tyc le fait dériver d'*immunitas* ou d'*emunitas*. Il lui attribue un double sens : celui-ci d'immunité étroite, restreinte à un district, et celui d'immunité large qui englobe le monastère et ses dépendances. — M. Adam Vétulani a étudié *Le grand chapitre de Strasbourg, des origines à la fin du* XIIIe *siècle* (Strasbourg, 1927. In-8, 107 p.). Il a réussi à élucider une question intéressante, celle de l'époque de l'établissement de la vie canoniale à la cathédrale, que l'on faisait remonter aux environs de l'an 773. Mais les documents sur lesquels des savants comme Grandidier et Schmidt s'étaient appuyés, ayant été reconnus pour des faux, M.V. admet que la vie canoniale fut introduite à Strasbourg soit sous l'épiscopat de Berthold (822-840), soit sous celui d'Adalach (786-823). Quant à la mense capitulaire, elle n'existait pas encore au IXe siècle ; ce ne fut qu'au cours du Xe que les chanoines acquirent la libre administration de leurs biens-fonds. A la fin du XIe siècle la mense est partagée en prébendes particulières et la vie commune disparaît. C'est également au XIe siècle que la haute noblesse héréditaire parvint à s'emparer du chapitre, grâce, semble-t-il, à la connivence des évêques qui tendirent à se créer un noyau de partisans puissants.— Le mémoire de M. Félix Pontail, sur *La situation économique du Bas-Rhin au lendemain de la Révolution française* (Strasbourg, 1927. In-8, 172 p.), aboutit à cette conclusion que la situation politique et religieuse existant en Alsace du fait de la Révolution concourut à ruiner l'industrie et l'agriculture. G. M.

— De trois voyages à l'Athos en 1923 et 1924, M. F. Perilla a rapporté un beau volume, où il mêle aux souvenirs de ses lectures des notes de voyages fort complètes, enrichies d'une abondante documentation photographique et artistique de première valeur : *Le Mont Athos, son histoire, ses monastères, ses œuvres d'art, ses bibliothèques*. Dessins, bois, aquarelles de l'auteur (Paris, J. Danguin, 1927. In-4, xv-188 p. et pl.). C'est de cette manière très personnelle que M. P. touche successivement aux sujets suivants : I. Le monachisme dans la vie de Byzance ; II. L'Athos et son histoire ; III. Les règles monastiques de l'Athos ; IV. Sur les sentiers de l'Athos ; V. L'architecture des églises. Richesses et symboles ; VI. Courte parenthèse sur l'art byzantin ; VII. La peinture dans les églises et dans les réfectoires ; VIII. La sculpture et les arts mineurs ; IX. Parmi les codes des bibliothèques ; X. Itinéraires et descriptions des couvents, chapitre où les pèlerins de l'Athos trouveront nombre de renseignements précieux. Si parfois, à parcourir le texte, on surprend quelque distraction chez l'auteur, on l'oublie bientôt devant l'une des douze aquarelles qu'il a dispersées dans son volume et où il a noté avec tant de chaleur le charme paisible des sites, des couvents et des églises de la Sainte Montagne. R. Draguet.

Digitized by Google

— M. Tibor Kövès a étudié d'une manière fort neuve *La formation de l'ancien art chrétien* (Paris, J. Vrin, 1927. In-8, 180 p. 31 fig. hors texte). Il examine comment les mosaïstes et les miniaturistes des neuf premiers siècles ont envisagé l'espace, la composition, la conception de la plastique. Il conclut que le premier art chrétien, postérieur à l'art des catacombes, a une origine méditerranéenne et s'est formé à Rome et en Asie Mineure, pour trouver à Ravenne, au vi^e siècle, son plus parfait épanouissement. La Syrie et la Perse seraient complètement étrangères à cette origine. Ce travail, malgré son intérêt,ne manquera pas de soulever certaines critiques. Peut-on, dans une question si complexe, limiter les recherches aux seuls aspects qu'envisage l'auteur? L'architecture et la sculpture ont aussi leur importance lorsqu'il s'agit de la question des origines, et l'art de la mosaïque, notamment à Ravenne, a trop de rapports avec Byzance, pour en être disjoint d'une manière si radicale. Rappelons sur tout cela le travail de synthèse de M. W. Neuss qui a été analysé ici (1927, t. XXIII, p. 278 et suiv.). R. M.

— Un nouveau volume : *L'Art chrétien primitif et l'art byzantin* (Paris-Bruxelles, G. Van Oest, 1928. In-8, 64 p. lxiv pl. Fr. 30) vient enrichir la collection *Bibliothèque de l'histoire de l'art*, qui comprend déjà une dizaine d'ouvrages. L'auteur, M. Ch. Diehl, y caractérise, en peu de pages, l'art chrétien primitif et l'art byzantin, aux diverses périodes de son histoire : origines, siècle de Justinien, époque des Macédoniens et des Comnènes, renaissance du xive et du xve siècle. C'est un résumé clair, substantiel et enrichi d'une abondante illustration, du manuel si apprécié de l'auteur. R. M.

— Un jeune et brillant archéologue français, M. G. Leroux, tué à Gallipoli en 1915 par un éclat d'obus,avait proposé une solution nouvelle de la question de l'origine de la basilique chrétienne. Il cherchait celle-ci dans l'édifice hypostyle des Hellènes : salle oblongue, avec ou sans abside et à trois nefs, qui reprenait parfois à l'édifice hypostyle des Égyptiens la surélévation de la nef centrale. Cette théorie reçutune certaine confirmation en 1917 par la découverte de la basilique pythagoricienne près de la Porte Majeure à Rome. M. Jérôme Carcopino vient de consacrer à cet édifice, et notamment à son intéressant décor de stucs, un ouvrage fort savant (*La basilique pythagoricienne de la Porte-Majeure*. Paris, 1927) Cette basilique que l'A. date du règne de Claude (41-54), est une petite construction longitudinale, avec nef et bas côtés voûtés en berceau, piliers de section rectangulaire, abside et atrium minuscule.

M. L. Bréhier cherche, dans le *Bulletin monumental* (*Les origines de la basilique chrétienne*, 1927, p. 221-249), à mettre mieux au point la théorie de M. Leroux. Comme son auteur l'avait reconnu lui-même, celle-ci n'explique pas certains éléments de la basilique, par exemple le transept, qui sont d'origine nettement chrétienne. De plus, elle ne peut s'appliquer à la basilique voûtée de l'Anatolie, dont certaines particularités se retrouvent en Syrie et jusque dans l'Afrique romaine. Par ses entrées latérales, ses voûtes, et son porche s'ouvrant entre deux massifs carrés, cette basilique trahit des traditions orientales, notamment celles du « chilani » ou palais des hittites. On peut conclure, dit M. Bréhier, qu'aux premiers siècles de son histoire, l'architecture chrétienne a connu deux types de basiliques. A moins toutefois qu'il ne faille distinguer, en Mésopotamie, au Sinaï et en Égypte d'autres types régionaux. R. M.

Digitized by Google

—M. Émile Mâle, directeur de l'École française depuis 1925, a donné, dans la *Revue des Deux Mondes* (1927, fasc. du 1 et du 15 mai, p. 106-129 ; 375-394), un intéressant article sur *La clef des allégories peintes et sculptées au* XVIIe *et au* XVIIIe *siècle*. M. Mâle, qui a étudié si attentivement et avec tant de succès le symbolisme de l'art du moyen âge, en étudiant les œuvres d'art de la Rome du XVIIe siècle, chercha à pénétrer la pensée qui inspirait les artistes de cette époque et guidait leur ciseau ou pinceau dans des productions souvent si étranges et osées. Des recherches tenaces dans la littérature des XVIe et XVIIe siècles lui permirent de découvrir le livre de chevet de tous les artistes de cette époque, le grand inspirateur des œuvres d'art, tant en Italie qu'à l'étranger, le CAVALIERE CESARE RIPA, complètement oublié et ignoré depuis plus d'un siècle. C'est en 1593 que le Cavaliere faisait paraître son *Iconologia*. En 1603 paraissait la seconde édition remaniée et augmentée, illustrée de dessins dus au chevalier Joseph d'Arpin. L'*Iconologia* est un dictionnaire illustré d'allégories où l'auteur enseigne la façon dont toute idée abstraite doit être personnifiée. Cet ouvrage eut un succès étourdissant. En 1644 paraissait la septième édition ; en 1644 il entrait en France par la traduction qu'en fit Baudouin. Et comme le montre M. Mâle en passant en revue quantité d'œuvres de sculpture et de peinture en Italie et en France aux XVIIe et XVIIIe siècles, c'est l'*Iconologia* qui fait la loi dans le monde de l'art et dont on traduit les enseignements. Une double raison explique ce succès. Comme le note l'auteur, « il est curieux de voir naître et grandir dans l'Italie du XVIe siècle le goût des allégories, des symboles et de ce qu'on appelait « les hiéroglyphes ». La curiosité qu'éveillaient les obélisques n'y fut pas étrangère. Elle inspira la publication des *Hieroglyphica* de Horus APOLLO en 1505, celle des *Hieroglyphica de* PIERIO VALERIANO, des *Geroglifici* de VINCENZO RICCI. Ripa dépend d'eux, mais son succès est dû avant tout, ajoute Mâle, à son immense érudition. Il semble que d'Homère à Athénée, d'Athénée à Boèce, il ait dépouillé toute l'antiquité. Il n'ignore pas non plus les Pères de l'Église. Il cite les écrivains du moyen âge, les poètes de son temps. Dans tous les livres qu'il lit ce sont les allégories qu'il cherche, des symboles, des mystères voilés. » Lorsque ses sources ne lui donnent rien, Ripa a recours à son imagination, à celle de ses amis. A cause de cette grande érudition « pendant deux siècles, on crut, sans y regarder de trop près, que tout le génie allégorique de l'antiquité y était contenu. Ces symboles qui prétendaient remonter si haut en imposaient. En les adoptant, on pensait être dans la grande tradition de l'humanité ». M. Mâle note, en finissant, combien défectueux est l'enseignement de Ripa, combien il se détache de cette tradition, de celle de la Grèce « qui après avoir animé la nature tout entière, personnifia aussi ses rêves » ; des allégories des grands siècles du moyen âge « qui furent elles aussi plus belles et plus profondes que les allégories de Ripa », parce que, au XVIe siècle, « c'est la fantaisie de l'individu qui se substitue au grave enseignement d'autrefois ». M. VAES.

— Les archéologues français avaient fort négligé jusque dans ces derniers temps l'étude des charpentes. M. H. DENEUX, architecte-restaurateur de la cathédrale de Reims s'y intéresse depuis des années et jouit en la matière d'une autorité reconnue. Il vient de publier, dans la revue *L'Architecte* (Paris, A. Lévy, 1927, p. 49-53 ; 57-60 ; 65-68 ; 73-75 ; 81-89 et 62 fig.), le résultat de ses études, basées sur l'examen de cinq cents charpentes anciennes des régions de France situées au nord de la Loire. Il y décrit l'*Évolution des charpentes du* XIe *au* XVIIIe

Digitized by Google

siècle et passe en revue siècle par siècle, en se limitant aux combles, un grand nombre d'édifices. Il trouve, dans les éléments de la construction des combles, dans les modes d'assemblage, etc., des critères qui permettent de déterminer la date des charpentes. Son étude, soigneusement illustrée, mais que l'on voudrait plus étendue, sera un guide sûr dans une matière peu débrouillée jusqu'à présent. R. M.

— L'inspecteur général des bibliothèques et archives de France, M. A. Vidier, vient de faire paraître l'*Annuaire des Bibliothèques et des Archives*, nouvelle édition mise à jour au 30 mars 1927 (Paris, Champion, 1927. In-16, xxviii 477 p.). La dernière édition de cet annuaire date de 1912. On comprendra aisément l'intérêt de ce catalogue ; on y trouve, outre les indications habituelles (la liste des dépôts par ordre alphabétique des villes de France et des Colonies le nom des conservateurs, l'inventaire sommaire des collections), des renseignements sur les mutations dans le personnel, des détails sur le dommages causés par la guerre mondiale dans le Nord et l'Est, le catalogue des accroissements et notamment celui des dépôts d'Alsace-Lorraine. D'excellentes tables des noms des membres du personnel et des villes classées par départements terminent l'ouvrage. J. Lavalleye.

— Le fascicule 29 du *Répertoire d'Art et d'Archéologie* (Paris, Champion, 1927. 169 p.) que dirige M. Aubert, vient de paraître ; il comprend l'index alphabétique des publications parues pendant les années 1920-1924.
J. Lavalleye.

— La *Revue des études islamiques*, périodique trimestriel publié, depuis 1927, sous la direction de L. Massignon (Paris, Geuthner. Prix : 80 et 100 francs), se propose de fournir des mémoires originaux, des renseignements sur le progrès des études islamiques dans les divers pays européens et de la connaissance de l'Occident chez les Musulmans, enfin, une bibliographie analytique et critique, qui déterminera l'état exact d'avancement atteint par la recherche scientifique. A. D. M.

— Un musée diocésain a été créé à l'évêché de Clermont-Ferrand. On y a réuni une série de gravures et de portraits des anciens évêques et dignitaires capitulaires, des pièces de monnaies du prieuré de Souvigny, des sceaux anciens, des plans et vues de la chartreuse de Port-Sainte-Marie, de l'abbaye de Manglieu, un bréviaire clermontois du xviiie siècle relié luxueusement, etc. G. M.

— La maison de la Bonne Presse mettra prochainement en vente le tome Ier des œuvres complètes de Georges Scholarius, qui fut après 1453 patriarche de Constantinople sous le nom de Gennade II. Théologien profond non moins que philosophe distingué, Scholarius offre ceci d'original qu'il allia à la connaissance de la culture byzantine celle de la théologie latine. Le texte, à cause de la difficulté de la lecture, n'avait pas encore trouvé un éditeur. Mgr Louis Petit réussit à le déchiffrer grâce au concours de M. Xénophon A. Sidéridés. Le travail était suffisamment au point en 1927, lors de la mort du grécisant émérite, pour permettre au R. P. Jugie de l'achever. Le prix de souscription est de 40 francs-or, par volume. G. M.

— La société d'édition *Les Belles Lettres* (Paris, 95, boulevard Raspail) annonce la publication d'une collection nouvelle intitulée : *Initiation et méthodes*

Digitized by Google

et destinée à pr senter sous une forme commode les éléments des diverses disciplines littéraires, historiques, philosophiques et philologiques. La rédaction des petits volumes, qui la composent et dont chacun aura cent pages au maximum, a été confiée aux professeurs de la faculté des lettres de Strasbourg. Le premier fascicule paru (*La Papyrologie*, par M. Paul Collomp, 5 fr.) contient les renseignements les plus précis sur les papyrus, comment on les trouve, comment on les traite, comment on les spécifie, ce qu'on en extrait, etc. G. M.

— *Institut de France.* — A la séance solennelle des cinq académies tenue le 25 octobre 1927, M. Rodocanachi a lu un mémoire intéressant sur *Le Forgeron de Gretna Green*, qui a trait à l'histoire des mariages clandestins en Angleterre. Au XVIIe siècle, ces mariages se célébrèrent en tel nombre à Londres, dans des auberges, que l'Église anglicane obtint un bill du parlement en vertu duquel ne serait valide que l'union contractée dans une église ou une chapelle publique. Les contrevenants encourraient une peine de quatorze ans de galère. La loi fut tournée par les amoureux qui trouvèrent en Écosse des marieurs complaisants. L'abus continua jusqu'en 1857. Cette année-là l'Écosse rendit obligatoire une résidence de trois semaines et l'Angleterre punit du bannissement les gens coupables d'unions clandestines. G. M.

— *Académie des sciences morales et politiques.* — Le 8 octobre, M. E. Rodocanachi attribue la résistance victorieuse que le duc de Ferrare opposa au pape Jules II, désireux de lui ravir ses états, à l'action double de sa femme et de sa sœur.

Le 22 octobre, M. Lacour-Gayet annonce que M. Heurteau a fait don à la bibliothèque de l'Institut de dix-huit lettres ou billets émanés de Talleyrand entre 1822 et 1832. G. M.

— *Académie des inscriptions et belles lettres.* — Le 7 octobre M. Ch. Diehl parle d'une mosaïque représentant le Christ, trouvée à Salonique et pouvant remonter au ve siècle. — Le 28, M. Bidez étudie un opuscule inédit de Proclus qui contient vraisemblablement des emprunts à la théosophie de deux thaumaturges chaldéens rendus célèbres par le miracle de la légion thébaine. Les écrits de ces personnages furent utilisés comme livres sacrés dans les mystères qui provoquèrent l'apostasie de l'empereur Julien.

Le 6 janvier 1928, M. Lefranc appelle l'attention sur des documents récemment découverts à Ham et démontrant que l'économiste Jean Bodin (1530-1596) fit profession dans l'ordre des Carmes et habita les couvents d'Angers et de Paris. Il put quitter l'habit religieux parce que sa profession avait eu lieu avant l'âge prescrit par le droit canonique. — Le 27, M. Eisler commente quelques mots relatifs à Jésus et à saint Jean-Baptiste qu'il a relevés dans l'édition princeps (Mantoue 1472-1473) du Josèphe hébreu. G. M.

— *Prix et Concours.* — L'académie des inscriptions et belles-lettres a décerné le prix Prost à M. l'abbé Thirot, *Obituaire du couvent des Carmélites de Metz* (600 fr.). G. M.

— *Nominations.* — M. Pierre Jouguet a été élu membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres.

M. Génestal, professeur d'histoire du droit à la faculté de droit de Caen,

Digitized by Google

a été nommé professeur d'histoire du droit public à la faculté de droit de Paris.

M. l'abbé NAU, professeur à l'Institut catholique de Paris, a été nommé directeur d'études à l'École des Hautes-Études.

M. L. BRÉHIER, professeur à la faculté des lettres de Clermont-Ferrand, et le R. P. VINCENT, professeur à l'école biblique de Saint-Étienne à Jérusalem, ont été élus correspondants de l'académie des inscriptions et belles-lettres.

M. VALLETTE, professeur de langue et de littérature latine à la faculté des lettres de Strasbourg, a été transféré à la faculté des lettres de Paris.

M. FRANTZ FUNCK-BRENTANO a été élu membre titulaire de l'Académie des sciences morales et politiques, dans la section historique. G. M.

— *Décès.* — M. Gustave SERVOIS, successivement inspecteur général des Archives et garde général des Archives nationales, dans l'œuvre duquel on peut distinguer : *Notice et extraits du recueil des miracles de N.-D. de Roc Amadour* (Paris, 1857) ; *Emprunts de saint Louis en Palestine et en Afrique* (Paris, 1868).

M. François ROUSSEAU qui écrivit beaucoup d'ouvrages d'histoire tels que *Expulsion des Jésuites en Espagne ; démarches de Charles III pour leur sécularisation* (Paris, 1904) ; *Histoire de l'abbaye de Pentemont depuis sa translation à Paris jusqu'à la Révolution* (Paris, 1918) ; *Dom Grégoire Tarrisse, premier supérieur général de la Congrégation de Saint-Maur*, 1575-1648 (Paris, 1924) ; *L'autobiographie de Camus, évêque de Belley* (Paris, 1925) ; *Moines bénédictins, martyrs et confesseurs de la foi pendant la Révolution* (Paris, 1926).

M. Gaston MAUGRAS qui prit à tâche de peindre la société policée et lettrée de la fin du XVIIIe siècle.

M. Henri HUBERT, conservateur-adjoint au musée de Saint-Germain-en-Laye.

M. Georges LAFAYE, professeur à la faculté des lettres de Paris, auteur d'un *Inventaire des mosaïques de la Gaule*. T. I : *Narbonnaise et Aquitaine* (Paris, 1909) et d'un livre intéressant sur *L'Initiation mithriaque* (Paris, 1906).

M. l'abbé ROUQUETTE, archiviste du diocèse de Montpellier, qui publia le *Cartulaire de Maguelonne* en collaboration avec M. Villemagne (Paris, 1912-1925, 4 vol. parus) et qui consacra des travaux à *La guerre des Camisards* (1903), à *l'Inquisition protestante* (1906) et à *La révocation de l'édit de Nantes en Languedoc* (1910).

M. ÉMILE SÉNART, membre de l'Académie des Inscriptions et belles lettres, orientaliste distingué, dont on peut citer un *Essai sur la légende du Bouddha* (Paris, 1875) et le *Mahâvastu* (Paris, 1882-1898).

Mgr PILLET, ancien professeur de droit canonique à l'Institut catholique de Lille, qui publia un manuel sous le titre de : *Jus canonicum generale distributum in articulos.*

M. Alexandre-Charles-Philippe VIDIER, inspecteur général des archives et des bibliothèques, très connu à cause de la *Bibliographie des travaux historiques et archéologiques des sociétés savantes de la France* qu'il publia de concert avec M. de Lasteyrie. Citons encore : *Notes et documents sur le personnel, les biens et l'administration de la Sainte-Chapelle du XIIIe au XVe siècle* (Nogent-le-Rotrou, 1902) ; *Obituaires de la province de Sens* (1909) ; *Le Trésor de la Sainte Chapelle, inventaires et documents* (Paris, 1911) ; *Bibliothèque nationale. Département des imprimés. Catalogue de la collection Audéoud* (Paris, 1912) ; *Les marguilliers laïcs de Notre-Dame de Paris* (1204-1790), *le service de la cathédrale, les cloches de Notre-Dame, le fief des Tombes au faubourg Saint-Jacques* (Paris, 1917) ; *Annuaire des bibliothèques et des archives* (Paris, 1927).

Digitized by Google

M. Georges DOLTIN, doyen de la faculté des lettres de Rennes, celtisant de marque, auteur de nombreux ouvrages tels que *La croyance à l'immortalité de l'âme chez les anciens Irlandais* (Paris, 1886) ; *La religion des Gaulois* (Paris, 1898) ; *Les livres de saint Patrice, apôtre de l'Irlande*, traduction et notes (Paris, 1898) ; *La légende de la mort chez les Bretons armoricains* (Paris, 1902) ; *Louis Eunius, ou le Purgatoire de saint Patrice, mystère breton en deux journées* (Paris, 1911).

M. Paul ROBIQUET, avocat au conseil d'État, qui s'adonna aux études historiques et écrivit un livre sur *Paris et la Ligue sous le règne de Henri III* (Paris, 1887).

M. Gustave FOUGÈRES, maître de conférences à la faculté des lettres de Paris, grécisant.

M. l'abbé VIGOUREL, des prêtres de Saint-Sulpice, auteur d'ouvrages concernant la liturgie. G. M.

— M. L. Germain DE MAIDY, mort à Nancy en janvier dernier, avait publié, notamment dans la *Revue de l'art chrétien* et dans le *Bulletin monumental*, diverses études d'archéologie lorraine et d'iconographie chrétienne. R. M.

Grèce

— Sous le titre : *Ἀνακοινώσεις καὶ ὁμιλίαι ἐν τῷ θρησκευτικῷ συνεδρίῳ τῆς Λωζάννης* (Athènes, Phénix, 1927. In-16, 21 p.), M. D. S. BALANOS, professeur de patrologie à l'Université d'Athènes, publie le texte de trois communications et d'un discours, relatifs au symbole, à l'unité des Églises et à la doctrine sacramentaire, qu'il a faits à Lausanne, comme participant à la conférence *On Faith and Order*, en août 1927. R. DRAGUET.

Italie

— Le premier volume de la *Storia della Chiesa* (Milan, Istituto editoriale scientifico, 1927. In-8, 397 p.), que publie G. LUCCA, se rapporte aux huit premiers siècles de l'Église. L'auteur y adopte les divisions chronologiques habituelles (antiquité, moyen âge, temps modernes), mais, à l'encontre de plusieurs historiens, il étend l'antiquité jusqu'à l'époque de Charlemagne. En ce qui concerne la documentation, on peut reprocher à l'auteur de citer trop souvent les sources, — ce qui est superflu dans un manuel, — de négliger, par contre, la mention des travaux importants. On pourrait demander aussi plus de rigueur dans la transcription des noms d'auteurs et dans les indications bibliographiques. M. Lucca s'attache surtout à faire connaître l'histoire générale de l'Église ; quant à l'histoire spéciale, ses renseignements sont quelquefois trop sommaires. Au point de vue didactique, l'ouvrage se recommande par la clarté et la sobriété de l'exposé. A. D. M.

— Les moines du Sinaï ont conservé des rapports officiels avec Rome jusqu'au début du XVIIIe siècle. Le R. P. G. HOFMANN, S. J., publie les documents y relatifs dans les *Orientalia christiana*, sous le titre : *Sinai und Rom* (t. IX,

Digitized by Google

fasc. 3. Rome, Inst. pont. oriental. 1927. In-8, 88 p. L. 9), et il résume comme suit leurs données : 1. Les moines du Sinaï sont en communion avec Rome jusqu'à la fin du xe siècle ; 2. On peut penser qu'ils le restèrent aux xie et xiie, mais les sources font presque totalement défaut ; 3. Aux xiiie et xive, au contraire, de nombreux documents pontificaux attestent que le Sinaï et ses dépendances de Crète, de Chypre, etc., sont en communion avec Rome ; 4. Dans les années quatre-vingts du xve siècle, on observe un fléchissement dans ces bonnes relations ; 5. La correspondance des moines du Sinaï avec le siège romain au xvie siècle ne permet pas de conclure avec certitude au maintien de l'union ; 6. Le xviie siècle amène un rapprochement visible ; 7. Les relations officielles se terminent sur la prière faite par Clément XI à Cosme, archevêque du Sinaï, de signer une profession de foi catholique. R. Draguet.

— Dans *Gregorianum*, 1927, t. VIII, p. 508-538, F. Pelster, *Beiträge zur Chronologie der Quodlibeta des hl. Thomas von Aquin*, donne la première partie de cette étude qui concerne les six premiers Quodlibeta. On ne peut déduire l'ordre chronologique des Quodlibeta de celui qu'on trouve dans les manuscrits. Le quodl. second a été écrit après le troisième et après le *De Anima* ; c'est pourquoi le manuscrit de Paris 14548, qui en fixe la date à Noël 1270, mérite créance. Le quodl. quatrième précède le deuxième ; il fut donc écrit en 1269, peut-être aux environs de la Noël. Le quodl. premier fut écrit après Noël 1270, probablement vers Pâques 1271 ; et le sixième serait le dernier de cette période, écrit aux environs de Pâques de 1272. De ces précisions il faudrait conclure que toute la seconde partie de la Somme théologique aurait été écrite à Paris (1269-1272), de même que les questions *De Malo* et *De Anima*. Les opuscules *De Perfectione* et *Contra retrahentes pueros* semblent devoir être assignés à l'année 1270. P. P.

— Manuscrit anonyme des plus curieux et de la première moitié du xive siècle, le Palatinus lat. 1993 de la Bibliothèque Vaticane comprend vingt-sept grands parchemins repliés, dont presque toutes les surfaces offrent, de la main de l'auteur, des images d'hommes et d'animaux, des dessins géométriques, géographiques, astronomiques, iconographiques, allégoriques, entremêlés de sentences souvent énigmatiques, de textes bibliques, d'explications mystérieuses, mais accompagnés, surtout dans quelques planches, de précieuses données historiques.

C'est ainsi qu'y figure une autobiographie, où l'auteur de cette œuvre bizarre fait connaître en bref, en les datant la plupart par années, par mois et davantage, les principaux événements de son existence, ses études, ses pratiques et ses préoccupations religieuses, ses visions, ses déboires, ses pérégrinations, ses emplois, sa production littéraire. Né à Lomello en 1296, il étudie en divers endroits et à Pavie, où le guelfe qu'il est, devient la victime des discordes civiles. La prise de cette ville par Mathieu Visconti en 1315, l'amène à se réfugier à Gênes et à embrasser l'état ecclésiastique. Ordonné prêtre en 1320, il reçoit en 1322 la paroisse Santa Maria Capella à Pavie, pour quitter sa patrie, peut-être définitivement, en 1328. Après diverses pérégrinations, il arrive l'année suivante à la cour d'Avignon, où Jean XXII le pourvoit bientôt d'une place de scripteur. Dans son récit poussé jusqu'à l'année 1336, l'anonyme rapporte à leurs années les écrits suivants sortis de sa plume : *Liber metricus de parabolis Christi* (1319), *Tractatus de decalogo mandatorum* (1320),

Digitized by Google

Libellus dominicae Passionis secundum concordantiam quattuor Evangelistarum (1324), *Libellus de paupertate Christi, Libellus metricus de virtutibus, Lamentationes beatae Virginis Mariae* (1329), *De praeeminentia spiritualis imperii* (1329-1330), *Tractatus dominicae orationis, Confessionale de peccatis meis, Libellus de descriptione Papiae* (1330), *Libellus de septiloquio beatae Virginis Mariae* (1332), *Libellus de promotione Virginis Mariae* (1333). Mais pour identifier l'auteur, il fallait chercher ailleurs que dans le manuscrit 1993. Heureusement,le texte du *De praeeminentia spiritualis imperii*, publié par R. Scholz (*Unbekannte kirchenpolitische Streitschriften aus der Zeit Ludwigs des Bayern.* 1re partie. Rome, 1911) me révéla le nom de l'écrivain mystérieux : Opicinus de Canistris.

D'autres planches du ms. Palatin abondent en renseignements sur Pavie, et l'on y trouve notamment une esquisse des anciennes cathédrales d'été et d'hiver avec la tour de la ville et la statue du *Regisole*, ainsi qu'une liste des quelque cent trente-cinq églises de la ville et des faubourgs avec l'indication de leurs reliques. Cette constatation fit désirer à Mgr Jean Mercati, Préfet de la Bibliothèque Vaticane, qu'un Pavois, bien au courant de l'histoire locale, étudiât le manuscrit. M. l'abbé Faustino Gianani, professeur au séminaire de Pavie, accueillit cette invitation, et voici qu'il livre le fruit de ses recherches en un magnifique volume, publié avec le concours des autorités et de diverses personnalités de Lomello et de Pavie : *Opicino de Canistris. L'anonimo Ticinese* (*Cod. Vaticano Palatino latino* 1993) (Pavie, Premiata Tipografia Successori Fusi, 1927. In-4, 164 p., 6 planches. 40 lires). Le sous-titre fait part de la découverte de M. Gianani : Opicinus est « l'anonyme Tessinois », vainement recherché jusqu'ici et identifié à tort avec divers personnages de Pavie, à la cour d'Avignon vers 1330, auteur du fameux *Libellus de laudibus civitatis Ticinensis*, publié d'abord par Muratori (*Rerum italicarum scriptores*, t. XI), cet écrit n'étant que le *Libellus de descriptione Papiae* de l'autobiographie. Tableau des plus pittoresques, il fait revivre en ses vingt-deux chapitres, la ville de l'époque de Jean XXII, avec ses noms, ses origines et ses vicissitudes antérieures, ses églises, ses reliques, ses hôpitaux, ses monuments, son district, les us et coutumes de ses citoyens, leur vie civile, religieuse et charitable. Aussi l'auteur reproduit-il le texte latin du *Libellus*, sa version italienne par l'abbé Terenzio (1864) et la savoureuse paraphrase dialoguée de ce dernier : *Una visita a Pavia nel secolo* xiv (1861). Les connaissances historiques de M. Gianani et ses recherches en plusieurs archives ont permis d'enrichir le texte latin ici publié de notes érudites, voire d'excursus. Elles ont permis aussi de mettre en valeur les parties du ms. Palatin, relatives à la personnalité d'Opicinus et à la ville de Pavie, dont les vicissitudes politico-religieuses contemporaines avec les interdits dont Jean XXII la frappa, sont vivement retracées. Aux planches qui reproduisent l'autobiographie, la Lombardie, les cathédrales d'été et d'hiver et une page du ms. Ottoboni lat. 3064 qui contient le *De praeeminentia spiritualis imperii*, s'ajoute la transcription de l'autobiographie en ses données positives, de la liste des églises et des reliques, de plusieurs strophes d'Opicinus sur la Sainte Vierge, de la double épître dédicatoire et du début du traité mentionné. Pour la vie du personnage, je lis sous janvier-mars : (1302) *credidi aliter* ; (1303) *Indicatum* ; (1304) *bugellam* ; (1305) *adessent me tamen invite discente* ; (1318) *deinde de die* ; (1335) *plus quam prius deinde*. Écrit d'une plume alerte et avec bonne humeur, le présent ouvrage est plus qu'une excellente

Digitized by Google

contribution à l'histoire locale par la richesse du contenu qui intéresse le droit, la liturgie, l'hagiographie, l'époque de Jean XXII et de Louis de Bavière ; évoque toute la vie d'Opicinus de Canistris et constitue la première étude du Palatinus lat. 1993. A. PELZER.

— Dans le *Giornale critico della filosofia italiana*, 1927, t. VIII, fasc. 5, Mgr E. CARUSI, *Nuovi documenti sui processi di Tommaso Campanella*, soumet, cette question à un examen analogue à celui qu'il avait institué pour le cas de Giordano Bruno (cfr RHE. 1926, t. XXII, p. 741). Il publie tout ce qui a rapport à Campanella dans les volumes des *Decreti dell' Inquisizione* : quelques documents qui s'occupent de la surveillance à laquelle il fut soumis après les premiers procès du Saint-Office et les accusations de 1597 et 1599 ; les documents qui ont rapport à l'emprisonnement de Campanella à Naples, de 1600 à 1626, année qui le ramène à Rome ; enfin ceux qui notent les traitements plus mitigés dont il bénéficia jusqu'à sa libération en 1628 et les documents qui concernent les éditions de ses livres. De cette façon beaucoup de circonstances de la vie et du procès du célèbre religieux sont éclaircies. Notons que les lettres de Campanella ont été nouvellement publiées par V. SPAMPANATO, dans la collection *Scrittori d'Italia* (Bari, 1927. 462 p.) avec un plus grand soin qu'antérieurement et avec de précieux index. P. P.

— L'*Archivio della Società Romana di Storia Patria*, t. XLIX (1926, publié à la fin de 1927), contient avant tout une recherche minutieuse de G. ERMINI, *La libertà comunale nello Stato della Chiesa*, p. 5-126. Un premier sous-titre délimite le champ d'investigation : « d'Innocent III à Albornoz », c'est-à-dire depuis l'époque où la commune a conquis sa forme spéciale d'existence jusqu'au moment où elle fait partie de l'État comme simple organisme administratif (1198-1367). Un second sous-titre indique le but de cette étude : « Le gouvernement et la constitution de la commune ». Ermini s'occupe en premier lieu du podestà et, ce à point de vue, il distingue quatre catégories de communes : celles qui élisent librement leur podestà ; celles qui le reçoivent de l'Église ; les désignations où l'Église n'intervient que partiellement ; enfin les communes qui ont le pouvoir d'élire leur chef mais avec confirmation de l'Église. Cette simple mais utile distinction montre clairement quelle diversité présentait l'organisation des communes dans un état aussi peu étendu que celui de l'Église. Le podestà devait, pour être élu, présenter des garanties (fidélité à l'Église, être originaire de la commune, ne pas appartenir à la noblesse, ni être officier de la curie provinciale) ; il devait prendre des engagements (serment de fidélité, obligation d'exercer personnellement sa charge, d'autres relatifs à la durée de la charge, à la rétribution). Dans une dernière partie l'auteur examine le statut communal, c'est-à-dire reconnaissance de la part de l'Église des statuts et des coutumes communales et des questions qui y sont connexes. — GIORGIO FALCO, dans *I comuni della Campagna e Marittima nel medio evo*, dont la revue publie la troisième partie : *Il declinare delle autonomie comunali* (p.127-302), de Boniface VIII à Boniface IX, clôture l'importante série d'articles commencés en 1919, t. XLII, et se rapportant à l'histoire des communes de cette région à partir du XIe siècle. — PIO PASCHINI, *Due episodi della controriforma in Italia* (p. 303-329). Le premier a rapport à André Centano ou Zantani, vénitien, évêque de Limassol dans l'île de Chypre et familier du cardinal Corner. Zantani fut déposé par Paul IV, sous l'inculpation d'hérésie,

Digitized by Google

A la mort du pape, il réussit à s'évader de la prison de l'inquisition et, apostat, se réfugia auprès des protestants. Le second épisode est celui du rappel de l'inquisiteur à Venise, Fra Felice Peretti, non pas tant à cause de sa sévérité, comme on l'a communément affirmé, qu'à la suite des intrigues d'un conventuel, le Père Andréa Michieli. Par ordre de l'inquisition le dit père dût venir à Rome faire pénitence. Quant à Fra Felice Peretti, ce rappel fut le début de son ascension qui se termina par la papauté.— G. Pardi, *La popolazione del distretto di Roma sui primordi del Quattrocento* (p. 331-354). Contrairement à l'affirmation de Tomassetti que les habitants du district de Rome atteignaient le chiffre d'un demi million, Pardi fixe leur nombre à 200.000 vers les années 1365 et à 175.000 au début du XVe siècle, par suite des guerres qui désolèrent la région entre ces deux dates. Le district de Rome comprenait les territoires de Sutri, Viterbe, Civitavecchia, la Sabine, Farfa, Tivoli, la Campanie et la Marittima. — E. Levison, *Documenti di S. Cecilia in Trastevere* (p. 355-404), s'occupe tout d'abord de l'histoire du monastère, fondé par Pascal I pour des moines, reconstruit par Pascal II en 1100, et cédé aux Humiliés (*Umiliati*), — moines et moniales, — en 1344, ensuite par Martin V aux chanoines réguliers du St-Sauveur en 1419, enfin par Clément VII aux Humiliés en 1527. Les archives, ou plutôt le peu qui en reste, sont conservées aux Archives de l'État. Le plus ancien parchemin est du 30 juin 1184 ; l'auteur nous en donne le texte de même que celui de 31 autres documents qui vont jusqu'en l'année 1526. En appendice, la nomenclature de 24 documents anciens. Ce groupe de documents, bien mis en valeur, vient augmenter avantageusement la série d'actes publiée par l'*Archivio* concernant les monastères et églises de Rome. P. P.

— Dans l'*Antonianum*, 1928, t. III, p. 21-32, le P. W. Lampen, *Doctrina Guillelmi Ockham de reali praesentia et transsubstantiatione*, prouve, contre Seeberg, que Ockham non seulement admet la présence réelle dans l'Eucharistie, mais rapporte cette présence aux paroles de la consécration durant la messe ; qu'il n'enseigna en aucune façon une opposition entre le corps du Christ au ciel et son corps dans l'Eucharistie qui serait un *ubique-presens* ; enfin, qu'il n'admettait nullement une impanation mais la transsubstantiation. Il conclut que « beaucoup d'assertions qui se font contre la doctrine de l'Eucharistie d'Ockham et de son école se basent sur de mauvais fondements, c'est-à-dire sur le texte d'Ockham mal compris et mal exposé. Quoiqu'on ne doive pas accepter toutes ses assertions philosophiques, on ne peut douter de la foi catholique sur cette doctrine et moins encore peut-on affirmer que la doctrine d'Ockham sur l'Eucharistie a préparé la voie aux doctrines des pseudo-réformateurs ». P. P.

— *Rassegna storica del Risorgimento*, 1927, t. XIV, p. 657-715, Bice Gamberale, *Gli inizi del pontificato di Gregorio XVI, la conferenza diplomatica in Roma e le riforme*. Au lendemain de la répression des Romagnes, grâce à l'intervention des troupes autrichiennes, le baron Bunsen proposait en mars 1831 au gouvernement prussien, dont il était l'ambassadeur à Rome, une intervention morale des puissances signataires du traité de Vienne pour assurer la pacification définitive des États Pontificaux, et leur réorganisation générale ; une entente de même genre existait déjà entre la France et l'Autriche ; la Russie était d'accord avec l'Autriche. C'est pourquoi une conférence commença à Rome le 13 avril, à laquelle prit part aussi le délégué de la Sardaigne

Digitized by Google

Mais à la fin de 1832 on pouvait dire que cette initiative avait complètement échoué, « tentative superficielle et faible, venue plus de l'étranger que de l'intérieur, et qui n'eût pas même un commencement d'exécution » (p. 714).

P. PASCHINI.

— C'est vers 1920 que fut fondée l'École roumaine à Rome. Le promoteur de cette initiative, l'âme de la nouvelle institution, fut Basile Parvan, bien connu par ses études épigraphiques, professeur d'histoire ancienne et d'épigraphie à l'Université de Bucarest. Dès 1923, le nouvel institut commençait la publication de la *Ephemeris Dacoromana, Annuario della Scuola romena de Roma*, dont trois volumes ont paru portant les dates 1923, 1924 et 1925, de 500 pages environ, mais dont les études ont avant tout pour objet l'antiquité classique et l'histoire générale de l'art. En 1925, sous le titre de *Diplomatarium italicum*, l'Institut roumain a commencé la publication d'une seconde série régulière, qui a pour but de recueillir les études historiques, — documents avant tout, — des membres, fruit de leurs recherches dans les archives d'Italie et concernant l'histoire de la romanité orientale dans les régions du Danube et des Balkans. Le premier volume a paru (Rome, Libreria di Scienze e Lettere), avec la date 1925. Il contient plusieurs articles intéressants au point de vue de l'histoire ecclésiastique. Nous nous contenterons de les signaler : GH. CALINESCU, *Alcuni missionari cattolici italiani nella Moldavia nei secoli* XVII *e* XVIII (p. 1-223) ; VIRGINIA VASILIU, *Miscellanea di piccole notizie riguardanti la storia romena, dei secoli* XVI *e* XVII (p. 224-258) ; NICOLAE BUTA, *I ragguagli di Claudio Rangoni vescovo di Reggio Emilia e nunzio in Polonia dal* 1599 *al* 1605 (p. 259-377) ; CLAUDIO ISOPESCU, *Alcuni documenti inediti della fine del Cinquecento* (p. 378-505), publication commencée dans l'*Ephemeris* (t. II, p. 475-500), et dont les éléments proviennent du fonds Borghèse de la Bibliothèque Vaticane et se rapportent au mouvement national de Michel le Brave, prince de Valachie. Le tout forme un bel ensemble de documents nouveaux, bien présentés.

Dans le t. III de l'*Ephemeris Dacoromana* signalons : AL. BUSNIOCEANU, *Pietro Cavallini e la pittura romana del duecento e del trecento* (p. 259-406). De même que les institutions similaires de Rome, l'École roumaine a projeté la publication d'une *Bibliothèque*. Le premier volume annoncé est l'*Onomasticum Thracicum* de E. G. MATEESCU. L'École roumaine vient de subir une perte irréparable ; le 26 juin 1927 mourait son fondateur et directeur, Basile Parvan.

L'Institut historique prussien a surmonté les difficultés rencontrées depuis 1914, guerre, séquestre, réorganisation commencée, arrêtée et anéantie par la chute du mark. Il est installé dans un nouveau et spacieux local, Via dei Lucchesi 26, où il a pu réorganiser la bibliothèque, et créer un centre pour les travailleurs. Le prof. P. Kehr conserve la direction. Le second secrétaire, en résidence à Rome, est le Dr Friedrich Baethgen, prof. de l'Université de Heidelberg. Deux assistants lui sont adjoints, les Dr Otto Vehse et Carl Erdmann ; on espère augmenter leur nombre l'an prochain. L'Institut reprend les grandes publications entreprises avant la guerre. La série des nonciatures s'enirichira bientôt des travaux de K. Schellhass sur la nonciature de Félicien Ninguarda. Un premier volume, annoncé pour 1928, aura rapport à l'histoire préliminaire de la nonciature et comprendra les années 1560 à 1577. Le t. II donnera les actes proprement dits de la nonciature, de 1578 à 1583. L'ensemble se présentera comme une contribution à l'histoire de la contre-réforme en Allemagne

Digitized by Google

sous le titre : *Ninguarda und die deutsche Gegenreformation in den Jahren* 1560-1583 et doit être rapproché des publications similaires de K. Schellhass : *Gegenreformation im Bistum Konstanz im Pontifikat Gregors* XIII. (Karlsruhe, 1925) et *Die Franziskanerobservanten Johannes Nasus und Michael Alvarez und die Gründung ihrer Ordensprovinz Tirol im Jahre* 1580 (paru dans *Quellen und Forschungen aus Italienischen Archiven und Bibliotheken*, 1926, t. XVIII, p. 274-310). — La publication du *Repertorium Germanicum* sera reprise dès qu'un groupe de travailleurs pourra être réuni pour se consacre à cette besogne écrasante. Le t. II paru en 1916, E. Göller, *Verzeichnis der in den Registern und Kameralakten Clemens* VII. *von Avignon vorkommenden Personen, Kirchen und Orte des Deutschen Reiches, seiner Diözesen und Territorien*, marque un changement radical avec le mode de publication suivi pour le t. I, publié en 1897 par R. Arnold, et se rapportant à la première année du pontificat d'Eugène IV. C'est devenu un double registre de personnes et de lieux, pour chaque pontificat, et formant un tout. L'accueil fait au travail de Göller ayant rencontré l'approbation générale, c'est sur ce modèle que continuera la publication. Cette tâche ardue sera reprise et même poursuivie pour tout le xve siècle, pour éviter une dispersion inutile d'efforts isolés et facilement incomplets même à leur point de vue particulier, et pour présenter dans leur ensemble les documents pontificaux, qui de cette façon permettent de se rendre compte de toutes les relations du pays avec Rome, du développement du droit ecclésiastique, administratif, d'enrichir l'histoire locale et des personnes d'une quantité de données précieuses. — Si la publication des *Regesta Chartarum Italiae*, commencée d'accord avec *L'Istituto storico Italiano* n'a pu être reprise (voir RHE. 1905, t. VI, p. 252-3 ; 1912, t. XIII, p. 787), l'Institut prussien poursuit la *Systematische Durchforschung der italienischen Archive und die Sammlung der Urkunden aus der Stauferzeit*. Plusieurs travailleurs sont attachés à cette tâche. Voir dans les *Quellen und Forschungen*, les recherches signalées de W. Holtzmann dans les archives de la famille Doria (1926, XVIII, *Jahresbericht*, p. ix), de Otto Vehse dans celles des Caëtani (1927, XIX, *Miszelle* : *Aus dem Caetaniarchiv in Rom*, p. 389-394) et les études de W. Holtzmann, *Unbekannte Staufenurkunden und Reichssachen* (*ibid.*, 1926, XVIII, p. 171-190) ; Fedor Schneider, *Untersuchungen zur italienischen Verfassungsgeschichte. Staufisches aus der Formelsammlung des Petrus de Boateriis* (p. 191-293) ; Robert Ries, *Regesten der Kaiserin Constanze, Königin von Sizilien, Gemahlin Heinrichs VI.* (p. 30-100), et Eduard Sthamer, *Aus der Vorgeschichte der sizilischen Vesper* (1927, XIX, p. 262-372). — La publication périodique de l'Institut, *Quellen und Forschungen aus Italienischen Archiven und Bibliotheken*, a repris sa vie normale ; elle paraît à nouveau chaque année depuis 1926, bien qu'en un seul fascicule. Le t. XIX (1927) contient, outre les articles que nous venons de citer, d'importantes études sur le moyen âge : P. Kehr, *Rom und Venedig bis im* xii. *Jahrhundert* (p. 1-180). Otto Vehse, *Das Bündnis gegen die Sarazenen vom Jahre* 915 (p. 181-204) ; Carl Erdmann, *Mauritius Burdinus* (*Gregor VII.*), (p. 205-261) ; Robert Davidsohn, *Ein Briefkodex des* xii. *und ein Urkundenbuch des* xv. *Jahrhunderts* (p. 373-388). Le t. XVII (1924) donne, p. 283-289, un index des articles parus dans les *Quellen und Forschungen* de 1898 à 1914 et, p. 290-342, un précieux index chronologique de tous les documents et actes publiés dans les 16 premiers volumes. Le dépouillement de la littérature italienne intéressant l'histoire de

Digitized by Google

l'Allemagne, qui auparavant trouvait place dans les *Quellen und Forschungen*, a été donné dans le *Neues Archiv*, dans les *Nachrichten*, successivement par K. Schellhass, W. Holtzmann, Otto Vehse.

Dans la seconde série des Nonciatures confiée à l'Institut autrichien d'études historiques à Rome, et qui embrasse la période de 1560 à 1572, I. P. Dengel a publié le t. V : *Nuntius Biglia*, 1566 (juin), *Commendone als Legat auf dem Reichstag Augsburg*, 1566 (Vienne, Hölder-Pichler-Tempsky, 1926). Le volume est dédié à Pie XI, car c'est Mgr Ratti, alors préfet de l'Ambrosienne, qui a trouvé dans les archives Trivulzi et acheté pour la Bibliothèque Ambrosienne le registre original de la correspondance de Biglia, pour les années 1565 à 1567.

L'École française, si elle a pu recevoir régulièrement les six membres que lui envoient l'École des Chartes, l'École Normale et l'École des Hautes Études, et produire une grande variété d'études de valeur, — on lira avec intérêt dans les *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, dans l'Appendice, le rapport annuel sur l'École française de Rome, sa composition, l'activité de ses membres, l'analyse critique des mémoires que les membres déposent après la seconde année de séjour, — subit aussi le contrecoup des difficultés de l'heure présente. La publication des Registres pontificaux des XIIIe et XIVe siècles se poursuit péniblement. En 1925 paraissait le fasc. 2 des *Lettres closes, patentes et curiales de Clément VI*, par Eugène Deprez : en 1926, le fasc. 1, des *Registres d' Urbain V* par Dubrulle. Contribution insuffisante lorsqu'on considère le travail amorcé et ce qui reste à faire. Aussi M. Mâle, dans le dernier rapport, déplore-t-il « la lenteur avec laquelle se poursuit l'impression des registres pontificaux, œuvre qui honore si grandement l'érudition française ». Il signale que M. Grat est prêt à livrer à l'impression les registres d'Urbain VI, Mgr Fournier-Bonnard les lettres communes de Clément VI, mais qu'ils se trouvent arrêtés par le manque de fonds.

Les *Mélanges d'archéologie et d'histoire* paraissent annuellement, en un fascicule, et témoignent de l'activité des membres. Dans le dernier fasc. du t. XLIV (1927), signalons, à côté des articles de G. Mollat, *Miscellanea Avenionensia*, note sur 3 fonctionnaires de la cour pontificale au début du XIVe siècle (p. 1-10), de Ch. Perrat, *Un diplomate gascon au* XIVe *siècle : Raymond de Piis, nonce de Clément V en Orient* (p. 35-90), une étude de première valeur de J. Lesellier sur *Les méfaits du cérémoniaire Jean Burckard* (p.11-34). Deux suppliques présentées en curie par l'intéressé, le 10 avril et le 6 mai 1475, contiennent la confession détaillée des faits qui lui étaient imputés, vol et faux commis à Strasbourg, lorsqu'il était au service de Jean Wegerauffi, vicaire général du prince-évêque Ruppert de Simmern. Plus intéressante encore est la suite de l'article, qui permet de contrôler les méthodes de travail du célèbre cérémoniaire, dont les principales préoccupations furent toujours d'ordre liturgique. Il accumula, au cours de sa longue carrière, un nombre considérable de notes et de documents qui tous concernent plus ou moins les cérémonies. M. Lesellier a pu retrouver et identifier la partie principale de ce curieux dossier dans les trois manuscrits latins 5633, 12343, 12348 de la bibliothèque Vaticane. Par l'étude de ces documents l'auteur établit que Burckard eut à sa disposition les registres de ses devanciers du XVe siècle et qu'il les utilisa pour composer ses travaux ; mais il doit noter également qu'à la mort de Burckard les originaux qui lui avaient été confiés, avaient disparu et qu'on est en droit

Digitized by Google

de le soupçonner de les avoir détruits. L'auteur affirme non sans raison que « Jean Burckard, dont la mauvaise langue est célèbre, a personnellement bénéficié jusqu'ici d'une indulgence qu'il ne mérite pas ».

Thomas Ashby a quitté, en 1925, la direction de l'École britannique de Rome, dont il avait été le chef pendant 20 ans. On trouvera dans l'*Archivio della Società Romana di Storia Patria*, 1927, t. L, sous le titre : *Scrittori contemporanei di cose romane*, un article de Francesco Tomassetti dans lequel, après avoir relevé et mis en lumière les principales études de Thomas Ashby, sur la topographie de Rome et des environs, les monuments de Rome dans les guides, gravures, dessins, peintures (p. 77-110), il donne, p. 110-123, la bibliographie complète de ses publications depuis 1898. M. Vaes.

— L'ouvrage de Mgr A. Serafini, *Torri campanarie di Roma e del Lazio nel medioevo* (Rome, P. Sansaini, 1927. 2 vol. in-fol. xii-271 p., 650 fig., 115 pl. L. 1800), publié sous les auspices de la *Società romana di storia patria*, et muni d'une préface de C. Ricci, est pour l'architecture italienne d'un intérêt beaucoup plus grand que son titre ne le laisse supposer. L'auteur examine l'usage des cloches durant les huit premiers siècles, il étudie les clochers-murs, les clochers de plan rectangulaire ou cylindrique. Il détermine l'influence de l'architecture militaire sur l'origine du clocher, et celle des chantiers romains sur son évolution, qu'on sousestimait souvent, alors qu'on exagérait l'influence ravennate et lombarde. Il relève aussi l'importance des routes de pèlerinages, le long desquelles certains types de clochers se sont disséminés. Il parle de la forme et de l'emplacement des tours, des tours jumelles, dont il retrouve à Rome des traces fort anciennes. Mgr Serafini a étudié aussi l'origine et le développement des diverses formes d'oules et de baies d'éclairage, ainsi que des divers éléments du décor architectonique. De cette manière son exposé déborde, au delà des limites du Latium du moyen âge, parfois sur l'Italie toute entière. Les planches, d'une netteté parfaite, sont commentées une à une par des notes érudites qui remplissent plus de cent cinquante pages. Malheureusement si l'ouvrage est riche en informations, le prix en est également très élevé. R. M.

— A partir de 1928 paraît une nouvelle revue trimestrielle : *Rivista di storia del diritto italiano* (Prix : 50 lires pour l'Italie et 100 lires pour l'étranger. Città di Castello, 34, Corso Vittorio Emmanuele).

— La RHE a annoncé la création du nouvel Institut d'archéologie chrétienne à Rome et donné connaissance de l'organisation de ses cours (1926, t. XXII, p. 472,747). Le 11 février dernier eut lieu l'inauguration solennelle des nouveaux locaux mis à sa disposition sur le Mont Esquilin, près de la basilique de Sainte-Marie-Majeure. Cette cérémonie a permis d'acter que l'Institution a eu d'heureux débuts, est fréquentée depuis deux ans par une moyenne de vingt-cinq élèves, a rencontré partout des sympathies et des encouragements, que l'enseignement y est donné sérieusement et avec compétence et que, pourvu maintenant de l'outillage scientifique nécessaire, bibliothèque, salles de travail, l'Institut ne tardera pas à donner de précieux résultats pour l'efflorescence des études d'archéologie sacrée. M. V.

Digitized by Google

Norvège

— *Norvegia Sacra. Aarbok til kunnskap om den norske kirke i fortid og samtid* : c'est sous ce titre que paraît l'annuaire officiel de l'Église luthérienne de Norvège, publié sous la rédaction de M. Oluf Kolsrud, professeur à la faculté de théologie de l'université d'Oslo. Le t. VI (Oslo, Steenske forlag, 1926. In-8, 256 p. et 15 ill.) contient, comme les volumes précédents, plusieurs études de valeur, dont nous donnerons ici une courte analyse. M. O. Kolsrud examine l'histoire de *La collation des offices ecclésiastiques* dans l'Église de Norvège. Au moyen âge, du temps de l'Église catholique, le mot collation désigne une véritable provision faite par l'évêque ou le pape. Le *diplomatarium norvegicum* ainsi que les anciennes lois norvégiennes constatent l'existence et la nécessité de lettres patentes, tant au titulaire qu'à son introducteur dans la nouvelle charge. Après la Réforme la collation varie d'après les conceptions juridiques et théologiques qu'on se fait de la nature de l'office pastoral. Au début ce sont les paroisses qui élisent leurs pasteurs ; après l'introduction de l'autocratie en Danemark en 1661, ce sont les rois qui les nomment. L'influence des évêques cependant semble avoir été très considérable, surtout pour la nomination à un premier emploi et l'ordination que celle-ci comporte. Il ne manque pas d'exemples, où les évêques ont refusé d'ordonner ou d'introduire des candidats peu aptes au service, même s'ils étaient déjà en possession de lettres de nomination royale. Et dans aucun cas l'ordination n'a été conférée qu'après la prestation du serment de fidélité à la confession et aux règlements de l'Église luthérienne. De la sorte les évêques, tout en ne conférant plus formellement les charges ecclésiastiques, ont en réalité conservé un droit d'approbation ou de confirmation suffisant pour les besoins de l'église. Les lettres de collation des différentes époques nous donnent un excellent témoignage de ces diverses conceptions par les variantes de rédaction qui figurent dans le texte et que M. Kolsrud analyse et compare. Ces variantes, d'ailleurs, sont très souvent individuelles et fournissent donc une image des opinions personnelles des différents évêques sur la nature et les obligations des charges pastorales, en connexion étroite avec le milieu local et surtout historique, où ces charges devront s'exercer. Les formules usitées de nos jours, et différentes d'évêque à évêque, se rattachent cependant à celles que l'histoire nous a conservées. — M. Joh. S. Brodahl, *Pasteurs-artistes en Norvège aux environs de* 1600, donne des détails sur la vie et l'activité de plusieurs pasteurs qui ont utilisé leurs moments de loisirs pour orner leurs églises de différents travaux de sculpture et de peinture ; tout en n'étant pas toujours des œuvres d'art, ces travaux marquaient cependant un grand progrès en Norvège et constituaient comme un prolongement de la Renaissance, qui alors était en pleine floraison dans l'Europe centrale. Les belles églises, datant de l'époque catholique, étaient tombées dans un état misérable, un siècle après l'introduction de la Réforme ; les efforts de ces pasteurs isolés, restaurant les bâtiments et le mobilier de leurs églises, étaient d'autant plus dignes de louange que les rois de Danemark, prodigues d'injonctions et de commandements, ne se souciaient guère de fournir les fonds nécessaires et laissaient tout à l'initiative du pasteur de l'endroit. L'article de M. Brodahl est accompagné de 39 gravures et donne une analyse sobre mais exacte des différents travaux d'arts étudiés. M. W. Neumann publie une notice biographique sur le pasteur *Jens Colstrup* (1646-1720). Né dans le Bo-

Digitized by Google

huslen, une des provinces norvégiennes qui, en 1645, furent cédées à la Suède, il fit cependant ses études à Copenhague. Successivement pasteur à Stockholm et à Uddevalla en Suède, il ne cessa de montrer ses sympathies pour sa véritable patrie, la Norvège, et les circonstances le forcèrent bientôt à s'y réfugier ; il fut tour à tour aumônier militaire et pasteur de village. Sa vie fut assez mouvementée, mais il se fit respecter partout, même en Suède, par la fermeté et la droiture de son caractère. L'église de Nes conserve son portrait au milieu de sa famille, un tableau dans le genre baroque et orné d'une épitaphe. — N. R. Heyerdahl publie une lettre de 1776, envoyée par un pasteur à un de ses amis et contenant d'assez curieux détails sur la mentalité religieuse de cette époque. — M. J. Quigstad, recteur de l'École normale de Tromsó, où pendant de nombreuses années il s'est occupé d'études laponnes, donne une nouvelle contribution à l'histoire ecclésiastique du Finmark, notamment la traduction du texte lapon des mémoires d'Anders Pedersen Bær, un des fauteurs des troubles religieux à Kautokeino en 1852. Le document contient des détails très intéressants sur l'ethnographie, la vie journalière et la mentalité des peuplades à demi-civilisées du Nord de la Norvège et de la Suède et une peinture, prise sur le vif, de la prédication originale du pasteur Læstadius, apôtres des Lapons, fameux botaniste et chevalier de la Légion d'honneur, exerçant son œuvre d'évangélisation et de moralisation dans un hameau perdu sur les confins de la Toundra suédoise.— M. Johannes Gausdal donne un aperçu sur les origines de la mission norvégienne dans le Santalistan ; c'est une bonne étude, sobre et exacte.

Parmi les différentes biographies de personnages intéressant l'histoire ecclésiastique de la Norvège, il faut citer surtout le discours prononcé à l'Académie des sciences à Oslo par le Prof. Kolsrud, en mémoire du missionnaire norvégien *Lars Dahle*. Ce personnage, qui passa dix-sept ans de sa vie à Madagascar, y publia des études nombreuses sur la langue malgache, qui le placèrent au rang des meilleurs connaisseurs de cette langue et le firent élire membre de l'Académie des sciences d'Oslo. Il fit paraître en outre toute une série d'ouvrages religieux en malgache et en norvégien et se distingua comme missionnaire et organisateur à Madagascar et dans sa patrie. Travail très soigné et abondamment documenté comme tout ce qui sort de la plume de M. Kolsrud.

Les rapports des évêques luthériens au ministère des cultes et de l'instruction publique fournissent pas mal de données exactes et instructives sur l'état religieux des masses en Norvège. A signaler surtout le récit de voyage de l'évêque d'Oslo, qui visita les colonies norvégiennes aux États-Unis à l'occasion des fêtes jubilaires de l'Église norvégienne luthérienne d'Amérique en 1925. L'activité des missions norvégiennes en 1925 émanant des différentes sociétés, — grandes et petites, officielles et autres, — est longuement décrite par M. A. Olsen, dans un exposé sobre présentant tous les détails souhaitables.

La bibliographie ecclésiastique pour 1924, dressée par MM. Kolsrud et Sommerfeldt renferme tout ce qui a été publié concernant les différentes matières ecclésiastiques par les différentes confessions.

L'exécution typographique et la belle illustration du livre font honneur à la maison d'éditions Steenske Forlag. Ad. Verbraeken.

— Le VIe congrès international des historiens se tiendra à Oslo, du 14 au 18 août 1928. Il comprendra quinze sections : 1. Sciences auxiliaires ; 2. Préhistoire et archéologie ; 3. Histoire ancienne de l'Orient ; 4. Histoire de l'antiquité classique ; 5. Histoire du moyen âge (occidental et byzantin) ; 6. Histoire

Digitized by Google

moderne et contemporaine de l'Europe ; 7. Histoire de l'Amérique ; 8. Histoire des religions et histoire ecclésiastique ; 9. Histoire du droit et des institutions ; 10. Histoire économique et sociale ; 11. Histoire des sciences et des lettres ; 12 Histoire de l'. rt ; 13. Méthodologie historique ; 14. Enseignement de l'histoire ; 15. Histoire des peuples du Nord. A. D. M.

Pays-Bas

— Nommé professeur à l'université catholique de Nimègue, où il enseignera l'histoire des religions, la philosophie de la religion et l'archéologie chrétienne, M. L. Bellon a fait une leçon d'ouverture qui a été publiée sous le titre : *Methode of leerstelsel in de vergelijkende studie der godsdiensten* (Nimègue, Dekker et van de Vegt, 1928. In-8, 30 p.). P. P.

— Le P. R. Ligtenberg estime que, lors de la célébration de la Noël à Greccio, la supplique adressée au pape par saint François concernait la célébration de la messe à minuit dans la forêt. Auparavant des mises en scène avec crèches existaient en Allemagne et en France et c'est d'elles, et non de la crèche toute différente de S. François, que dérivent nos crèches modernes (*Greccio en onze Kerstkribben* dans *Studia catholica*, 1927. 11 p.) R. M.

— Le R. P. C. Kops, O. F. M., a entrepris une nouvelle traduction de la *Divina Comedia* qui sera complète en 19 livraisons ; trois ont déjà paru. C'est une édition richement soignée, dans le format grand in-quarto, avec des illustrations artistiques qui font penser aux miniatures du moyen âge. L'édition paraît à la maison Joost van den Vondel, à Amsterdam ; le prix est d'environ fl. 30. P. P.

— Une traduction des œuvres de sainte Thérèse est en voie de publication sous le titre : *Werken der H. Theresia*, uit het Spaansch vertaald door Dr Titus Brandsma, Dr Eugenius Driessen, Dr Hubertus Driessen en Dr Athanasius van Rijswijck ; tous ces traducteurs appartiennent à l'ordre des Carmes. Cette édition des œuvres de Ste Thérèse, traduites de l'espagnol, sera complète en sept volumes, qui paraissent dans la série *Werken van Mystieken* (Bussum, P. Brand). Quatre volumes ont déjà paru : T. I : *Het boek van haar leven*, traduit par le Dr Titus Brandsma (1918 ; 2e éd. 1924. In-8, xxvii-384 p. av. ill. et facs.).— T. II : *Het boek der kloosterstichtingen* ; *Regel en constitutiën* ; *Wijze van visitatie*, traduit par le Dr Athanasius van Rijswijck (1919. In-8, xi-356 p. av. ill. et carte). — T. III : *De weg der volmaaktheid* ; *Het kasteel der ziel*, traduit par le Dr Athanasius van Rijswijck et le Dr Titus Brandsma (1926. In-8, xvi-397 p. av. ill.). — T. IV : *Eerste gedeelte der brieven*, traduit par le Dr Hubertus Driessen (1924. In-8, xxviii-311 p. av. ill.). Il reste à publier encore trois tomes, dont deux comprendront la suite de la correspondance et le troisième recueillera les ouvrages de moindre étendue, comme les Poèmes, les Conseils etc., suivis d'une description de la vie et des œuvres de sainte Thérèse et d'une table des sept volumes. Cette publication ne comprend que les livres authentiques de la sainte ; la traduction est faite d'après la dernière édition espagnole, tantôt d'après celle de don Vicente de la Fuente, tantôt d'après celle du P. Silvère de Ste Thérèse, qui n'est pas encore complète. P. P.

Digitized by Google

— Plusieurs publications récentes ont révélé l'attention exceptionnelle accordée de nos jours à l'histoire des Juifs, qui intéresse certes également l'histoire ecclésiastique et économique des Pays-Bas. Signalons-en les suivantes : J. S. Da Silva Rosa, *De Geschiedenis der Portugueesche Joden te Amsterdam*, 1593-1925 (Amsterdam, Hertzberger, 182 p. ill. Fl. 5) ; S. Seeligman, *Bibliographie en historie. Bijdrage tot de geschiedenis der eerste sephardim te Amsterdam* (Amsterdam, Hertzberger, 1927, 62 p. Fl. 1.60), donne la bibliographie de tous les ouvrages des Juifs espagnols ou portugais, imprimés dans les Pays-Bas du Nord avant 1627 ; L. D. Staal, *Israël onder de Volkeren*, 3e édit. (Zutphen, Thieme et Cie, 1927, 240 p.) ; Idem, *Verhalen en legenden van Israël* (Zutphen, Thieme et Cie, 1927, Ill.) ; Lewis Browne, *Wondere Waarheid. Geschiedenis van de Joden vanaf de vroegste tijden tot heden* (Amsterdam, N. V. Ontwikkeling, 1926, 291 p. ill.) ; H. Poppers, *De Joden in Overijssel van hunne vestiging tot* 1814 (Diss. de l'université de Groningue, Amsterdam, Hertzberger) ; *Bijdragen en Mededeelingen van het Genootschap voor de Joodsche wetenschap in Nederland*, t. I-III (Amsterdam, Hertzberger, 1922-1925). Pour l'histoire des Juifs dans les Pays-Bas septentrionaux et méridionaux, le travail de M. Izak Prins : *De vestiging der Marranen in Noord-Nederland in de zestiende eeuw* (Amsterdam, Hertzberger, 1927, In-8, 246 p. Fl. 4.75) est d'une certaine façon le pendant de l'étude beaucoup meilleure du Dr Goris (voir RHE, 1925, t. XXI, p. 676). Il se base sur une large enquête dans les archives et la littérature du sujet, et donne une bibliographie importante. Mais l'auteur montre trop ses sentiments antichrétiens, en reprenant diverses opinions périmées ; ainsi, il juge sévèrement l'inquisition, pour laquelle cependant il ne suffit plus aujourd'hui de renvoyer à Llorente et à Lea. Il ne parle pas de l'influence néfaste des Marrans ; dès lors, le critique suspectera à bon droit son impartialité et trouvera que son travail est plutôt un plaidoyer peu habile en leur faveur. Peut-on attribuer ainsi simplement toutes les mesures prises contre les Marrans et les Juifs à la tyrannie et au préjugé ? Cette manière de considérer l'histoire d'un point de vue unilatéral aboutit surtout à charger l'Église. Ce manque de sens historique conduit à une synthèse superficielle. Il faut reconnaître cependant que l'auteur possède un œil perçant pour découvrir les détails, dont il met un grand nombre en œuvre dans son étude. Mais il y reste trop d'idées traditionnelles, et l'auteur croit trop aisément avoir affaire à des points établis. C'est ce qui fait sa faiblesse et donnerait au Dr Goris l'occasion d'un intéressant échange de vues avec lui.

Dr H.

— Nous signalons une nouvelle édition des œuvres de Vondel, qui reflètent, comme on le sait, toute la vie ecclésiastique, tant protestante que catholique, des Provinces-Unies pendant plus d'un demi-siècle : *J. Van den Vondel* (Volledige en geïllustreerde uitgave in tien deelen. Levensbeschrijving, geschied- en boekkundige toelichting, literatuuropgave, enz. door J. F. M. Sterck. Taalkundige bewerking door H. W. E. Moller. Letterkundige inleidingen van C. R. de Klerck, B. H. Molkenboer, J. Prinsen J. Lzn en L. Simons. Bandteekening van R. N. Roland Holst). Le premier volume a déjà paru. Il comprend l'époque mouvementée de 1605 à 1620, qui vit naître les querelles entre les Gomaristes et les Arminiens (Amsterdam, Maatschappij voor goede en goedkoope lektuur, 1927. In-8, VIII-832 p. avec grav. et portr. Fl. 15).

P. P.

Digitized by Google

— Un article du Prof. A. A. VAN SCHELVEN paru dans la revue *Antirevolutionnaire Staatkunde* (1927, t. VI. Extrait. 23 p.) et intitulé : *De Reformatie en de Revolutie*, examine l'affirmation de certains historiens, d'après laquelle la Réforme protestante du XVIe siècle aurait exercé une influence directe sur la Révolution française de 1789. Cette influence se serait exercée par la connaissance qu'avaient les révolutionnaires de France des « Bills of Rights » et autres déclarations, publiés en Amérique, et qui auraient été inspirés par des protestants. L'auteur rejette cette opinion, dont les fondements lui paraissent bien faibles. A. D. M.

— Il y a 25 ans, mourut à Rome l'illustre émancipateur des Pays-Bas catholiques, le docteur H. Schaepman. Dans une séance solennelle, l'Université catholique de Nimègue lui a rendu hommage par la bouche de trois de ses professeurs. M. H. HUYBERS prononça un discours sur *Schaepman en de emancipatie der Katholieken*. D'une façon synthétique il mit en lumière la popularité du Dr S., son attitude vis-à-vis de l'histoire et enfin son œuvre pour la liberté d'enseignement. M. J. VAN DER GRINTEN traita, dans une étude bien documentée, de *Schaepman als staatkundig leider*. M. J. HOOGVELD communiqua à son auditoire des souvenirs personnels se rapportant aux derniers jours du grand défunt : *Herinneringen aan Januari* 1903. Ces trois études, enrichies de notes, ont été publiées dans un volume intitulé : *Schaepman herdacht* (Nimègue, Dekker et van de Vegt, 1928. In-8, 60 p.). P. P.

— On trouve encore, sur le Dr Schaepman, dans la revue universitaire *Vox Carolina*, de Nimègue, deux articles écrits par des professeurs de l'université : Dr J. HOOGVELD, *Schaepman als hoogleeraar*, et Dr H. F. M. HUYBERS, *Dr Schaepman en de Geschiedenis* (1928, t. I, n. 3). Dr H.

— Mlle M. DEVIGNE étudie, dans *Oud-Holland* (1927, t. XLIV, p. 245-260 et 13 fig.), les dalles funéraires liégeoises à bas-relief de la Renaissance (*Notes sur les tombes liegeoises du XVIe siècle*). Elle voit des influences lombardes dans le riche et délicat décor de celles de la première Renaissance. Dans la suite, l'influence du style Floris pourrait être relevée. La figure du gisant disparaît depuis 1625. R. M.

— Trois publications importantes, relatives à la Frise, ont paru en 1927 ; elles fourniront beaucoup de données utiles à l'histoire ecclésiastique. D'abord le travail de P. SIPMA, *Oud-Friesche Oorkonden* (1re partie. La Haye, Nijhoff, 1927. 392 p. Fl. 19), inaugure un recueil de textes qui comprendra l'édition complète des sources pouvant servir à l'étude de la langue et du droit sinon de toute la Frise, au moins de la partie située à l'ouest du Lauwers. Cette publication comprendra trois parties et elle embrassera une période de deux siècles et demi. L'ouvrage sera un guide indispensable dans les recherches touchant l'histoire monastique si riche de la Frise. L'étude de P. C. J. A. BOELES, *Friesland tot de elfde eeuw, zijn oudste beschaving en geschiedenis* (La Haye, Nijhoff. 295 p. et ill. Fl. 6), est publiée pour commémorer le centenaire du *Friesch Genootschap van Geschied-, Oudheid- en Taalkunde*. Elle comprend quatre parties : La Frise avant l'époque des « terpen » (= collines d'environ 15 m. élevées en vue de servir de refuge lors des grandes inondations) ; la première période de l'époque des « terpen », depuis le IIe s. avant le Christ jusqu'à 400 après le Christ ; la deuxième période : 400-750 ; la troisième période : 750-

Digitized by Google

1050. Dans les deux dernières parties, l'auteur considère aussi l'histoire du christianisme et l'influence de l'abbaye de Fulda. Le Dr D. J. H. Nyessen a écrit un ouvrage qui se rattache étroitement au précédent : *The Passing of the Frisians, Anthropography of Terpia* (La Haye, Nijhoff, 296 p. et ill. Fl. 7,50). Dr H.

— Le *Jaarboekje van « Oud-Utrecht »* (Utrecht, P. den Boer, 1927. 205 p. et ill.), renferme beaucoup de choses qui méritent d'attirer l'attention des historiens. G. W. van Heukelom y raconte l'histoire intéressante de la tour de la cathédrale et des réparations qui y furent faites. J. Snellen consacre un article plein de sympathie religieuse à « Zuster Bertken », la célèbre recluse de la Buurtkerk, l'une des églises paroissiales de la ville ; il combat à bon droit les idées émises (dans *Groot-Nederland* de janvier 1926) par le Dr Enklaar, qui voulait la séparer du milieu chrétien médiéval. H. C. Hazenwinkel parle du prof. Burman, du conseil ecclésiastique et du théâtre en 1711-1712 à Utrecht. Les prédicants avaient, du haut de la chaire, dirigé tant de menaces contre les exécutions théâtrales à l'occasion de la kermesse, que toute la ville en était en émoi. Burman fit contre eux un discours acéré en commençant ses cours ; le conseil ecclésiastique protesta en vain auprès de l'autorité municipale. Mais lorsque Burman fit ensuite paraître une traduction de son discours latin, les prédicants publièrent deux répliques et Burman y alla encore de sa réfutation. Le fond de l'affaire, c'est que Burman adopte la doctrine politique de Hobbes et de Spinoza, tandis que le conseil ecclésiastique reprend la théocratie de Calvin. Il est piquant de constater que, dans une réponse ultérieure, les prédicants font appel à un écrivain catholique, Pelzhoffer, qui écrivit *Arcanarum status libri decem*. En 1712, les représentations eurent lieu, comme si rien n'était. Le Dr A. J. van der Weyde écrit, sur les sorciers et sorcières, des pages qui semblent montrer qu'il n'est pas bien au courant de ce sujet. Dr H.

— Dans la série des monographies consacrées à l'histoire du diocèse de Haarlem (voir RHE. 1928, t. XXIV, p. 286), M. J. Sterck vient d'éditer une étude sur le miracle d'Amsterdam (*De heilige Stede in de geschiedenis van Amsterdam*. Amsterdam, 't Kasteel van Amstel, 1928). Sous les auspices de la rédaction, M. P. Grijpink dresse un *Register op de parochiën, altaren, vicarieën en de bedienaars zooals die voorkomen in de middeleeuwsche rekeningen van den officiaal der aartsdiakens van den Utrechtschen Dom*, t. I, 2e partie : *Amstellandia*. La première partie, déjà parue, concerne d'autres contrées : *Quatuor officia Flandriae, Wallacria, Scaldia, Zuidbevelandia* (Amsterdam, van Langenhuysen, 1914). P. P.

— En 1910, M. P. Gouda Quint publia, dans la série *Werken, uitgegeven door Gelre, vereeniging tot beoefening van Geldersche geschiedenis, oudheidkunde en recht*, un ouvrage intitulé : *Grondslagen voor de bibliographie van Gelderland* (Arnhem, P. Gouda Quint. In-8, 804 p.). A partir de cette date, la société *Gelre* fit paraître dans sa revue *Bijdragen en Mededeelingen* (t. XIV-XXV) une douzaine de compléments, que M. S. Gouda Quint a réunis en un volume, sous le même titre : *Grondslagen voor de bibliographie van Gelderland. Vervolgdeel* 1910-1925 (Arnhem, S. Gouda Quint, 1927. In-8, 344 p.). La matière est disposée dans l'ordre systématique, observé déjà par M. Gouda Quint père. Ces recueils offrent beaucoup de renseignements bibliographiques sur tous les domaines

Digitized by Google

de l'histoire : sur les villes et les villages avec leurs églises, couvents et châteaux ; sur les fouilles, les inscriptions, les monuments d'art et les armoiries de la noblesse ; sur le droit du moyen âge et l'activité des gildes ; sur les digues et les ponts, les bois, la vénerie et la pêche ; sur les coutumes et les mœurs, sur les dialectes, sur les plantes, sur les maladies... pour n'indiquer que les plus intéressants des titres de la table des matières. Les recherches sont considérablement facilitées par un registre détaillé, qui porte sur le contenu de ce second volume ; sont ajoutés encore deux registres, l'un des noms de localités, l'autre des matières, qui renvoient aussi au premier volume. Notons encore que l'auteur a commencé déjà une série de suites à son *Vervolydeel* dans la dite revue (1927, t. XXX, p. 257-282). Une partie considérable de cette première continuation est consacrée à S. Pierre Canisius. Cette partie est du R. P. F. van Hoeck, S. J. P. P.

— Le t. VII des *Mededeelingen van het Nederlandsch Instituut te Rome* (La Haye, Nijhoff, 1927. In-8, lxiii-224 p. et xxxv pl.) comprend, suivant l'habitude, le rapport sur l'activité des trois sections (histoire, histoire de l'art, archéologie) de l'Institut (lxiii p., pl. i). Relevons-y les résultats particulièrement fructueux des recherches sur les anciennes peintures des Pays-Bas. Dans la série des études, celle de M. A.W. Bijvanck sur l'arc de triomphe de Constantin (*De boog van Constantijn*, p. 27-48 et pl. v-viii) est la première qui nous intéresse. L'auteur, mettant au point une thèse de Frothingham, prétend que le monument est antérieur à Constantin. Commencé vers 275, achevé sous Dioclétien, il aurait reçu vers 315 sa grande inscription dédicatoire et de nouveaux écoinçons au-dessus des passages latéraux. — M. Fr. Thyssen estime que le pape Caius († 294) fut enterré dans la crypte des papes et non vis-à-vis de celle du pape Eusèbe (*De begraafplaats van den H. Caius in de Callixtus-Catacomben*, p. 49-58, pl. ix-xi). — D'intéressants détails sur le séjour en Italie du louvaniste *Philips van Winghe* (p. 59-82 et pl. xii), l'un des pionniers de l'archéologie chrétienne, ont été recueillis par M. G. J. Hoogewerff. — Plus d'un artiste des Pays-Bas a laissé des croquis de vues urbaines ou d'œuvres d'art, pris durant son séjour à Rome. M. Chr. Huelsen (*Unbekannte römische Zeichnungen von Marten van Heemskerck*, p. 83-96 et pl. xiii-xviii) en a retrouvé quelques-uns de Van Heemskerck (1532-1535) qui ne figurent pas dans les *Römischen Skizzenbücher* de ce peintre, que l'auteur a publiés de concert avec M. H. Egger. Celui-ci publie des notes sur *Lieven Cruyls römische Veduten* (p. 183-196, pl. xxx-xxxii), à propos d'une série de vingt et un dessins à la plume de ce graveur gantois, acquis par la collection de l'archiduc Frédéric à Vienne. — Deux contributions concernent le pape Adrien VI : Mgr A. H. L. Hensen publie son portrait conservé au collège du Pape à Louvain (*Een nog onbekend portret van paus Adriaan VI*, p. 97-100, pl. xix) et M. J. F. M. Sterck appelle l'attention sur deux imprimés intéressant l'histoire du pontife (*Over paus Adriaan VI*, p. 101-112, pl. xx-xxi).— M. T. H. Fokker a rassemblé quelques notes sur un peintre de paysages, né à Bois-le-Duc vers 1550, et mort en Italie après 1610 (*Jan Sons van 's Hertogenbosch, schilder te Parma*, p. 113-120, pl. xxii-xxvi). — L'étude de M. J. D. M. Cornelissen : *Thomas Erpenius en de « Propaganda »* (p. 121-146, pl. xxvii), éclaircit l'histoire des publications d'Erpenius, le professeur arabisant de Leyde, et des rapports que l'action de la Propagande avait avec elles dans le même domaine. — Livourne, où le commerce hollandais fut florissant durant la seconde moitié du xviie siècle,

Digitized by Google

comptait, depuis 1600 environ, une communauté hollandaise. Peu à peu, dans le courant du XVIIIe siècle, elle devint allemande et luthérienne. M. G. J. HOOGEWERFF retrace son passé (*De Nederlandsch-Duitsche Gemeente te Livorno en haar kerkhof*, p. 146-182, pl. XVIII-XXIX). — M. T. H. FOKKER, qui dresse l'inventaire des œuvres d'art exécutées par des artistes des Pays-Bas et conservées en Italie, a exploré cette année le territoire des anciennes républiques de Gênes, Lucques et Venise (*Noord-en Zuid-Nederlandsche kunstwerken in de Kerken der drie voormalige Italiaansche republieken*, p. 197-224, pl. XXXIII-XXXIV). R. M.

— Dans une réunion de la direction de la *Koninklijk Nederlandsch aardrijkskundig genootschap*, tenue à Amsterdam au mois de janvier 1928, M. F. WIEDER a conférencié sur les mappemondes de Plancius et de Blaeu. La première date de 1592, l'autre de 1648. Le seul exemplaire connu de la carte de Plancius appartient à l'archevêque de Valence ; elle est reproduite dans le second tome des *Monumenta Cartographica*, édités par M. W. et la maison M. Nijhoff, à la Haye. La grande carte de Blaeu, mesurant 2 × 3 mètres, se trouve, mutilée et sans la légende, au British Museum et à Berlin. M. W. a eu la bonne fortune d'en découvrir un exemplaire intact, qui sera reproduit dès cette année dans le troisième tome de ladite collection. La mappemonde d'un autre Hollandais, Jodocus Hondius, datant de 1608, a été publiée par la société géographique de Londres. On conçoit facilement l'importance de ces cartes si on tient compte du cadre historique, dans lequel elles ont été composées. C'était le temps où le commerce des Provinces-Unies prenait une expansion mondiale. Aussi ces cartes sont-elles des cartes marines. Celle de Blaeu surtout est remarquable parce qu'elle est la première où figurent les contrées découvertes en 1642-1644 par des Hollandais comme Tasman et Maerten Vries : l'Australie, la Tasmanie, la Nouvelle Zélande et quelques îles au Nord du Japon. Il est curieux de noter encore que cette carte a été composée en vue du traité de Westphalie, par lequel l'Espagne fit la paix avec les Provinces-Unies ; aussi est-elle dédiée au député espagnol au congrès de Munster, Casparo de Bracamonta e Guzman : ce geste symbolisait la réconciliation des deux adversaires, comme le déclare Blaeu dans sa dédicace. P. P.

— Dans la 90e session de la *Provinciaal Genootschap van kunsten en wetenschappen in Noord-Brabant*, tenue à Bois-le-Duc le 20 décembre 1927, M. R. LEMAIRE, professeur de l'université de Louvain, a conférencié sur l'origine de l'église gothique en Brabant : *De oorsprong der gothiek in Brabant*. Après la « basilica » sous ses différentes formes et avec les évolutions de ses plafonds, l'église gothique s'introduisit vers le milieu du XIIIe siècle. Elle était d'origine française ; on parle d'importation ou d'infiltration, d'après que les architectes sont français ou des hommes du pays, qui avaient appris leur art en France. Mais l'élément indigène ne se perdit pas complètement ; sous l'influence étrangère, il a contribué à l'éclosion d'un art gothique brabançon, qui atteignit son apogée au XVe siècle dans l'incomparable cathédrale de St-Jean, à Bois-le-Duc. P. P.

— Au musée national d'archéologie à Leyde, dont il est le directeur, M. J. HOLWERDA a fait, le 17 janvier de cette année, une conférence sur les plus anciennes traces du christianisme aux Pays-Bas : *De oudste sporen van het Christendom in ons land*. Se bornant aux populations indigènes, il ne traite pas

Digitized by Google

des parties romanisées. Par la correspondance de S. Boniface, on sait qu'en 630, il y avait à Utrecht une petite église, qui menaçait de s'écrouler. Or, longtemps avant cette date, le christianisme existait déjà dans ces contrées ; le conférencier déclare en avoir trouvé des traces dans des tombeaux anciens. Il ne veut pas insister sur le fait qu'on y a découvert des croix en bronze ; l'argument principal doit être emprunté à l'« orientation » des cadavres. Plus de 120 cas sont connus où les morts sont ensevelis la tête tournée vers l'Occident, les pieds vers l'Orient. En effet, les rites anciens prescrivaient cette orientation dans la « Sainte Ligne », non seulement pour les églises, mais aussi pour les tombeaux, voulant indiquer que les morts voyagent vers l'Orient, où se trouve le Paradis. Or, comme il résulte des céramiques franques, contenues dans ces tombeaux, ceux-ci doivent être datés du VIe siècle. Nous nous trouvons donc en face d'une influence franque sur une peuplade saxonne des environs de 550, c'est-à-dire un siècle et demi avant l'arrivée de S. Willibrord.

P. POLMAN, O. F. M.

— A la réunion de la société royale d'archéologie, à Amsterdam, le 14 décembre 1927, M. W. VAN LEER a parlé de deux femmes célèbres, qui ont illustré la Renaissance italienne : *Het leven van Beatrice en Isabelle d'Este*. Après avoir indiqué les sources d'archives, qui se trouvent à Mantoue, et les sources littéraires, telles que le *Diario Ferrarese*, les journaux de Marino Sanuto et l'*Istoria Milanese* de Bernardino Corio, il esquissa la jeunesse et l'éducation de ces deux personnes à Ferrare. Puis il retraça la courte vie de Béatrice, dont on voit encore le tombeau magnifique à Pavie. Passant à l'histoire d'Isabelle, le conférencier montra comment sa cour à Mantoue était devenue le centre artistique de toute l'Italie ; s'étendant sur la célèbre collection d'objets d'art qu'elle avait réunie, il en indiqua le sort, en faisant voir comment ces trésors après avoir été dispersés en Europe, ont trouvé enfin l'hospitalité dans les musées.

P. P.

— Dans les *Handelingen van het twaalfde Nederlandsche philologencongres*, tenu à Utrecht en avril 1927 (Groningue, Wolters, 1927. In-8, 125 p.), on trouve en résumé les communications qui y furent faites et dont quelques-unes ont trait à l'histoire. Mentionnons, par exemple, dans la section de philologie néerlandaise : L. MICHELS, (Schijndel), *Het Geuzenliedboek* (p. 51) ; L. WILLEMS (Gand), *De strekking der Spelen van Sinne en refereinen van het landjuweel te Gent in 1539* (p. 52-57) ; H. KNIPPENBERG (Helmond), *Sint Barbara in taal en volksleven* (p. 57-60) ; dans la section de philologie française : J. VAN DER ELST (Hilversum), *Honoré de Balzac en Emmanuel Swedenborg* (p. 73 et sv.). Dans la section de philologie allemande, on a traité de quelques détails concernant le *Faust* de Goethe ; dans celle de philologie anglaise, relevons : H. DE GROOT (Amsterdam), *De geschiedenis van het Hamletprobleem* (p. 91-93) ; W. FRIJLINCK (Amsterdam), *Milton's Samson Agonistes : the source, the model, the historical and biographical interest* (p. 94-96). Dans la section d'histoire et d'archéologie, on notera : J. VAN DILLEN (Amsterdam), *Bank en Beurs van Amsterdam in de XVIIe eeuw* (p. 97 sv.) ; H. VAN GELDER (Breda), *De adel en de opstand tegen Spanje*, 1566-1572 (p. 99-101) ; W. VAN DER PLUYM (Amsterdam), *Een ontwikkelingsprobleem der gothiek* (p. 101-103) ; F. HUDIG (Amsterdam), *Een iconografisch probleem der Italiaansche Renaissance* (comment on en est arrivé à représenter les anges sous les formes d'enfants nus ou quasi-nus et

Digitized by Google

ailés) (p. 105-107) ; TH. GOOSSENS (Tilbourg), *Begin en bedoeling der Illustre Lieve-Vrouwen Broederschap te 's Hertogenbosch* (p. 107 s.). Dans la réunion générale, le R. P. L. REIJPENS, S. J. (Anvers) a prononcé un discours sur *Ruusbroec en Eckehart* (p. 111-113). P. P.

— Le R. P. A. GEMELLI, recteur de l'université du Sacré-Cœur à Milan, et Mgr J. SCHRIJNEN, professeur à l'université Charlemagne à Nimègue, ont fait paraître un *Annuaire général des universités catholiques*, 1927 (Nimègue, N. V. Dekker et Van de Vegt, 1927. In-8, 451 p. Fl. 5). Dès 1924, ils avaient pris l'initiative d'opérer une union plus étroite entre les universités catholiques des différents pays et leurs efforts ont abouti à la fondation d'une « Fédération des universités catholiques ». L'*Annuaire*, qu'ils viennent de publier, contient des renseignements sur les universités d'Angers, Beyrouth, Lille, Louvain, Lublin, Lyon, Manille, Milan, Montréal, Nimègue, Notre-Dame (États-Unis), Paris, Rome, Québec, Santiago de Chili, Tokio, Toulouse, Washington. Ces renseignements concernent l'histoire de ces universités, leur organisation scientifique et administrative, leurs publications, leurs ressources scientifiques et financières. Cet *Annuaire* contribuera, sans aucun doute, à mieux faire connaître les efforts considérables que déploient dans différents pays les savants catholiques ; il contribuera aussi, d'une manière efficace, à resserrer les liens de fraternité entre ceux qu'unissent la même foi et un même amour de la science. A. D. M.

— L'université Charlemagne de Nimègue a publié (Ruremonde, Romen, 1928. 18 p.) la liste des revues que l'on trouve régulièrement à la salle des périodiques de sa bibliothèque. L'histoire y est largement représentée ; la RHE n'y manque pas. Dr H.

— On notera la suggestion intéressante faite par le prof. Dr HUYBERS dans le numéro de mai 1927 des *Communications du Bureau central de la Fédération des Universités catholiques* : « Nous croyons qu'il n'existe aucune synthèse d'histoire, conçue du point de vue catholique. Il est même très difficile de savoir quels sont en Europe les historiens catholiques. C'est surtout le cas, p. ex., pour l'Angleterre, où il n'y a ni universités ni facultés catholiques. Une publication comme le Manuel illustré de la littérature catholique en France de 1870 à nos jours par Bremond, Goyau, Billaud, de Grandmaison, etc. (Paris) est une exception. Cependant elle rend de grands services au travailleur scientifique, toute destinée qu'elle soit à un plus grand nombre d'intéressés. A-t-on fait des tentatives pour arriver à une historiographie catholique, p. ex., des temps modernes, ou du moins d'un certain nombre de chapitres choisis ? Pour ce qui concerne une bibliographie catholique d'histoire générale, serait-il possible de former une organisation centrale qui se chargerait des travaux préparatoires ? »

— La maison d'éditions M. NIJHOFF, à La Haye, vient de célébrer le soixante-quinzième anniversaire de son existence. Érigée en 1853, dans des conditions assez modestes, elle a évolué à un tel degré que, de nos jours, l'art typographique des Pays-Bas ne trouve guère de représentant aussi distingué. P. P.

— *Nominations.* — Le Dr A. J. WENSINCK, professeur de langue et de littérature hébraïque à l'université de Leyde, occupera désormais la chaire d'arabe,

Digitized by Google

comme successeur du prof. Snouck Hugronje. Le Dr SEVENSMA, bibliothécaire de l'université communale d'Amsterdam, est nommé bibliothécaire de la Ligue des Nations. M. A. LE COSQUINO DE BUSSY, commis en chef aux archives du Royaume à Utrecht, est nommé archiviste communal à Amsterdam. Melle J. VAN OSCH est nommée « assistente » à la bibliothèque de la « R. K. Handelshoogeschool » de Tilbourg.

— *Décès.* — Le Dr A. E. REMOUCHAMPS, conservateur de la section néerlandaise au musée national d'antiquités, à Leyde.— Le R. P. G. DE LANGENWENDELS, O. P., professeur de théologie morale et de sociologie à la faculté de théologie de l'université Charlemagne, à Nimègue. Dr H.

Roumanie

— Dans le second volume de l'*Istoria literaturii românesti de la* 1688 *la* 1780, [Histoire de la littérature roumaine de 1688 à 1780] de M. N. IORGA (Bucarest, 1928), des chapitres entiers, bien que moins nombreux que ceux du premier volume, sont consacrés aux écrits religieux. Sous la rubrique : de l'influence polonaise et grecque, sont successivement présentés, en relation avec les lettres roumaines, Dorothée de Monembasie, Mathieu de Myrrhe, Luc de Chypre, Cyrille Lucaris, alors que, tout jeune, il prêchait à Târgoviste valaque ; ensuite les Patriarches orientaux de passage, mais, surtout, les grands prélats de l'Église de Jérusalem dans les dernières années du XVIIe siècle et après 1700 : Dosithée, le véhément défenseur de l'orthodoxie contre les Jésuites, qui cherchaient à unir avec Rome les Roumains de Transylvanie, — il était comme l'« hyper-métropolite » de la Valachie sous le prince Constantin Brâncoveanu, — et son neveu et successeur, Chrysanthe Notaras, formé à Padoue, puis à Paris et auteur d'une arithmétique magnifiquement imprimée ; autour d'eux toute une cour d'évêques, comme ce Jean Comnène qui fut médecin de Padoue et, en même temps, occupait le siège de Silistrie, et de lettrés en relations avec l'Église d'Orient, dont les centres étaient alors les capitales roumaines, surtout la Bucarest du richissime et splendide Brâncoveanu. C'est parfois un complément aux ouvrages d'Émile Legrand et de Papadopoulos-Kérameus (*Ἱεροσωλυμιτικὴ Βιβλιοθήκη* et les *Ἱεροσωλυμιτικαὶ Σταχυολογίαι*). Au chapitre III sont présentés les livres publiés dans les Principautés en grec et en roumain, même en arabe (l'imprimerie de Géorgie vient d'ici) : livres liturgiques pour la plupart, mais aussi ouvrages de polémique, tels les publications de Dosithée et de Chrysanthe, le *Τόμος Καταλλαγῆς*, le *Τόμος ἀγάπης*, le *Τόμος χαρᾶς*, l'*Histoire des patriarches de Jérusalem*, la *Panoplie dogmatique*, l'*Enseignement dogmatique*, l'*Héortologie*, etc.

Pendant la première moitié du nouveau siècle, les chroniques, nombreuses et s'élevant, par un Constantin Cantacuzène, autre élève de Padoue, et par le savant orientaliste Démétrius Cantemir, à la dignité de l'histoire, sont dues exclusivement à des laïcs ; mais l'Église valaque s'enorgueillit des *Didachies* du métropolite Anthime l'Ibérien, dont la tradition sera suivie par Néophyte le Crétois, en attendant les évêques de Râmnic, patrons de toute une littérature religieuse. Après la mort d'Anthime, le maître des traducteurs, Damascène et Innocent, puis Clément publient, dans cette résidence épiscopale, toute une série de ses ouvrages ; en outre, l'exemple du métropolite Dosi-

Digitized by Google

thée de Moldavie est repris par Théodore Corbea, qui mit de nouveau en vers le psautier. Pendant la seconde époque, à partir de 1730, les écrivains ecclésiastiques sont plus féconds que les autres. Parmi les auteurs de poésies grecques, Césaire Daponte est un clerc. Mais le mérite le plus grand revient, après 1770, à Césaire de Râmnic, lecteur de l'« Encyclopédie » française, qui enrichit la littérature roumaine du magnifique ouvrage de ses *Ménées* contenant les vies des saints, à nouveau traduites et publiées par lui-même, puis, après sa mort, par l'évêque Philarète. Le métropolite Grégoire en Valachie, le métropolite Jacob en Moldavie participent à ce grand mouvement de civilisation religieuse ; Bartholomée Măzăreanul, higoumène de Solca, osa imiter, dans son panégyrique, Fléchier. Des pages sont consacrées à l'Église d'Olténie occupée par les Autrichiens, de 1718 à 1739, sans grand profit pour la forme ou pour l'esprit.

— Le P. Constantin N. Tomescu s'occupe, dans son travail *Mitropolitul Grigorie IV al Unghrovlahiei* (Chisinau, 1927), de l'un des plus vénérés chefs de l'Église valaque au commencement du XIXe siècle. Grégoire, pauvre moine, mais lettré et d'un beau zèle de traducteur et d'imprimeur, passa presqu'instantanément par tous les degrés de la hiérarchie pour être improvisé, dans son couvent de Căldărusani, métropolite de Valachie en 1823. Il signala son administration par le même dévouement à la littérature ecclésiastique et par une attitude combattive contre les autres cultes. Persécuté pour de mesquins motifs personnels par l'occupation russe de 1828-1834, il ne fut admis à revenir et à reprendre possession de son siège que pour y agoniser. Bon travail, très nourri et d'une belle forme littéraire. N. Iorga.

Russie

— M. V. M. Istrin a présenté une étude préalable sur « *Iudéjskaja vojna* » *Jósefa Flavija v drevneslavjánskom perevódje* [Traduction paléoslave du *De Bello Iudaico* de Flavius Josèphe] dans les *Učényja Zapiski Vysšej Skóly góroda Odéssy. Otdél gumanitárno-obščestvennych naúk* [Bulletin scientifique de l'École supérieure de la ville d'Odessa, section des sciences morales et sociales], t. II (Odessa 1922). Il s'agit des passages bien connus du *De bello iudaico* qui ont trait aux événements de l'histoire chrétienne primitive. L'auteur suit l'opinion de Berendts et Frey d'après laquelle la traduction slave a été faite sur la première rédaction de la *Guerre des Juifs*. L'édition du texte complet de cette traduction est prête.

— Dans la série *Učényje trudý Imperátorskoj Petrográdskoj Duchóvnoj Akadémii, izdovájemyje na sredstva jubiléjnago fónda v pámjat stolétija Akademii. Vypusk šestoj* [Travaux de l'Académie théologique impériale édités aux frais du fonds jubilaire du centenaire de l'Académie. Fasc. 6.], M. le professeur N. I. Sagarda a publié sa thèse de doctorat : *Svjatýj Grigórij Čudotvórec, episcop Neokesarijskij. Jegó žizn, tvorénija i bogoslóvije. Patrologičeskoje izslédovanije* [S. Grégoire le Thaumaturge, évêque de Néocésarée. Sa vie, son œuvre et sa théologie. Étude patrologique] (Pétrograd, 1916. In-8, VI-643 p.).

Dans la première partie, consacrée à la vie du saint (p. 1-206), le chap. I traite de l'état général de la province de Pont avant S. Grégoire (p. 1-60), le chap. II, des sources de la vie de S. Grégoire (p. 61-128), et le chap. III

Digitized by Google

donne un aperçu de la vie du saint (p. 129-206). Dans la seconde partie, la plus étendue (p. 209-566), sont étudiées les œuvres de S. Grégoire le Thaumaturge, et dans la troisième (p. 569-631), sa théologie. La conclusion (p. 632-638) explique brièvement l'influence de S. Grégoire sur la théologie des temps postérieurs, à savoir sur les Pères de Cappadoce et sur S. Jean Damascène. Ajoutons que M. S. a traduit en russe plusieurs ouvrages de S. Grégoire le Thaumaturge dans le journal *Christianskoje Ctenye* [Lecture chrétienne] de 1912, nov., p.1177-1198, déc., p. 1321-1336 (le panégyrique d'Origène), p. 1337-1341 (lettre d'Origène à S. Grégoire le Thaumaturge) ; 1913, mars, p. 410-421 (épître canonique de S. Gr. le Th.), décembre, p. 1491-1508 (lettres à Philagre et à Tatien). L'auteur a accompli son travail avec beaucoup de zèle et d'esprit.

— L'ouvrage de M. V. N. Beneševič, *Synagogá v* 50 *titulov i druglje juridičeskije sbórniki Ioánna Scholástika. K drevnéjšej istórii istóčnikou práva grécovostočnoj cérkvi* [Le recueil de 50 titres et d'autres recueils juridiques de Jean le Scholastique. Étude pour servir à l'histoire des sources du droit de l'Église grecque orientale], (= *Zapíski Klassičeskago Otdelénija Imp. Rússk. Archeolog. Obščestva*· T. VIII St-Pétersbourg, 1914. In-8, vii-iii-345 p.) a attiré l'attention de Chr. Papadopoulos (*Ἐκκλησιαστικὸς Φάρος*, 1914, p. 390-392) et du P. P. Peeters (*Analecta Bollandiana*, 1914, t. XXXIII, p. 359-361). C'est la première fois que les ouvrages canoniques de Jean III, patriarche de Constantinople, sont étudiés dans leur ensemble avec une mise en œuvre de tous les matériaux accessibles, tant imprimés que manuscrits. Dans le chap.I (p. 1-23), l'auteur donne un aperçu historique des travaux scientifiques consacrés à l'activité canonique de Jean le Scholastique ; puis il en analyse la tradition manuscrite dans le chap. II (p. 24-212). Les manuscrits connus sont classés en 19 groupes, du point de vue de leur composition : 1) 11 mss : Ambros. E. 94 sup., B. 107 sup. et F. 48 sup., Bodl. Bar. 86, Brit. Mus. 28822, Laur. V 22, Mosqu. Syn. 397, Nan. 226, Paris. 1370, Taurin. CLXX b. II. 24, Vat. 1287 ; — 2) 3 mss : Mosqu. Syn. 398, Patm. 205 et Petrop. 566 ; —3) 2 mss : Mosqu. Syn. 432, Patm. 205 ; — 4) 2 mss : Ambros. G. 57 sup. et Neap. II. C. 7 ; — 5) 3 mss : Mosqu. Arch. 3, Vat. Barb. 578 et Ven. 170 ; — 6) Hieros. Cruc. 2 ; — 7) Vindob. hist. 7 ; — 8) Paris, Coisl. 211 ; — 9) Vindob. hist. 70 ; — 10) Laur. IX 8 ; — 11) 2 mss : Paris suppl. 483 et Vat. 843 ; — 12) Paris. Coisl. 209 ; — 13) Paris. Coisl. 364 ; — 14) Vat. 840 ; — 15) 2 mss. Vat. 640 et Paris. 1263 ; —dans le groupe 16 sont mis 3 mss contenant des extraits de la *collectio titulorum*, à savoir : Mon. 45, Ambros. D. 317 inf. et Bodl. Auct. E. 5. 12 ; — dans le groupe 17 comprend 2 mss contenant des fragments de cette collection : Nan. 22 et Patm. sans cote ; — dans le groupe 18 sont 2 mss perdus Clarom. 81 et Oxon. chez Voelli et Justelli ; enfin le groupe 19 contient 3 mss de la traduction slave ancienne remontant au ixe siècle.

Cette table démontre avec une évidence parfaite l'insuffisance des efforts faits jusqu'à présent, car on s'est contenté de faire usage de quelques mss des groupes 1, 2 et 11 ; elle peut servir également pour identifier et reconstruire les fragments des diverses formes de la *Collectio* (par exemple dans le Vat. 223) et du *Nomocanon titulorum* ; mais il est aussi évident que les extraits (groupe 16) et les fragments (gr. 17), ainsi que les mss perdus, mais connus par leur texte (gr. 18) et la traduction slave (gr. 19) devraient trouver place dans les groupes précédents, à moins qu'on n'ait des raisons mieux fon-

Digitized by Google

dées de les mettre à part. Dans le chap. III (p. 213-268) M. B. analyse les parties fondamentales de la *Collectio L titulorum*. Après avoir reconstitué la forme primitive de la collection, d'après la préface de Jean le Scholastique, il la compare avec celle que donnent les mss et il arrive à cette découverte importante qu'il y a eu, dès le VIe siècle, deux systèmes de disposition des canons dans les titres, et à cette conclusion que les L titres sont une partie très stable de la *Collectio* et que d'autres parties de celle-ci ont valeur prépondérante pour l'histoire de son développement. Toute l'attention possible a été prêtée aux scholia des canons dans les L titres. Le chap. IV (p. 269-328) caractérise la personne et l'activité littéraire de Jean le Scholastique et essaie de prouver, par une analyse assez détaillée de la *Coll.* 87 *capp.*, du *Nomocanon L titulorum*, de la *Coll. L titulorum* et de la *Coll.* 22 *capp.*, que dans leur forme ancienne, qui n'a pas toujours été conservée dans les mss, tous ces ouvrages appartiennent à Jean le Scholastique. M. B. termine par des notes sur les traces de l'utilisation de ces collections par les auteurs byzantins, quelques additions et des index.

— L'Académie des Sciences de Bavière a confié à M. V. N. Beneševič, son membre correspondant, la tâche difficile d'une édition critique des ouvrages canoniques de Jean III le Scholastique, patriarche de Constantinople. Tous les matériaux nécessaires pour ce travail sont recueillis et le travail même a commencé. La version vieille-slave en formera un fascicule à part.

— M. P. O. Potapov a publié une étude *K literatúrnoj istórii rukopísnych skazánij o sv. Nikoláje Čudotvórce* [Notes sur l'histoire littéraire des légendes manuscrites de S. Nicolas le Thaumaturge], dans les *Učényja Zapíski Vysšej Skoly góroda Odéssy. Otdél gumanitárno-obščéstvennych naúk* [Bulletin scientifique de l'École supérieure de la ville d'Odessa, section des sciences morales et sociales], t. II (Odessa, 1922). L'auteur est d'avis que chacune des trois vies de S. Nicolas connues en Russie, avait primitivement en vue un personnage différent, mais de même nom ; la tradition postérieure les aurait identifiés.

— M. N. L. Tunickij a publié le commencement d'un travail depuis longtemps indispensable : *Knígi* CXII *málych prorókov s tolkovánijami v drévnjeslavjánskom perevódje. Výpusk I : Knígi Osii, Ioila, Amósa, Avdija i Iónу. Izdánije Otdelénija Rússkago Jazyká i Slovésnosti Rossijskoj Akadémii Nauk* [Les livres des XII petits prophètes avec exégèse traduits en paléoslave. Fasc. I : Les livres d'Osée, Joël, Amos, Abdias et Jonas. Édition de la Classe de langue et littérature russe de l'Académie des Sciences russe]. (Sérgiev-Posád, 1918. In-8, VIII-76 p). Dans la préface M. T. donne quelques renseignements sur les rapports entre les diverses versions paléoslaves des livres des prophètes, la valeur historico-littéraire de l'exégèse qui est tirée du commentaire de Théodoret de Cyr sur les XII prophètes (*Opera*, t. II. Paris, 1642) et sur sa méthode d'édition. Le texte des sept autres prophètes, la description du ms. fondamental et les notes de la version slavonne comparée avec le texte grec étaient réservés à un fascicule II, qui devait paraître « quand les conditions du travail scientifique changeraient ».

— Une autre publication de grand intérêt est interrompue par « l'iniquitas temporum » : *Monumenta ad SS. Cyrilli et Methodii successorum vitas resque gestas pertinentia*. Fasc. I. Consilio et auctoritate Academiae Scientiarum Rossi-

Digitized by Google

cae edidit N. L. Tunitskij. *Materiály dla istorii žizni i déjatelnosti učenikóv svv. Kirilla i Metodija. Vypusk* I : *Gréčeskoje prostrannoje žitijé sv. Klimenta Slovénskago* [Matériaux pour servir à l'histoire de la vie et de l'œuvre des élèves des SS. Cyrille et Méthode. Fasc. I : La vie grecque amplifiée de S. Clément le Slovène] (Sérgiev-Posád, 1918. In-4, 6 f^cs non pag. et 144 p.). C'est une édition de la « Légende Bulgare ». Les sept fascicules suivants doivent renfermer : 2) La vie grecque courte de S. Clément (la Légende d'Ochrida) ; 3) La vie paléoslave de S. Naoum ; 4. La vie slave de S. Naoum dans une rédaction récente ; 5) La vie grecque de S. Naoum ; 6) L'office des Sept Saints ; 7) Les offices de S. Clément ; 8) Les offices de S. Naoum. Mais la même « iniquitas temporum » a empêché d'achever le fasc. I : il finit par le commencement de la version néo-grecque de la vie de S. Clément. Que devait contenir le fasc. II, dont le contenu a déjà été indiqué, on ne le sait trop : M. T. promet d'y mettre la fin de la version néo-grecque, un commentaire explicatif du texte ancien de la même vie de S. Clément et puis une « édition de toutes les sources plus petites pour l'histoire des élèves de Cyrille et Méthode », mais que resterait-il alors pour les fascicules III-VIII? Cependant il n'y a aucune raison en ce moment de s'échauffer pour cette question-là, parce que la continuation des *Matériaux* restera longtemps encore impossible. Dans le fasc. I l'éditeur donne une ample introduction sur les éditions antérieures, (p. 1-40), les mss (p. 40-44) et les traductions : trois latines, deux russes, deux tchèques et deux bulgares (p. 44-63) ; après quelques mots préliminaires sur la méthode d'édition et les abréviations (p. 63-65), suit le texte ancien de la vie même de S. Clément (pp.66-141), avec une traduction russe faite par l'éditeur et accompagnée de très nombreuses notes critiques ; pour le texte grec on a utilisé toutes les éditions antérieures et tous les mss. La version néo-grecque (p. 142-144) est reproduite d'après l'édition *Οὐρανοῦ κρίσις*, p. 64-103, mais elle cesse avec les mots *ἐπειδὴ ἔλαχε νὰ ἦναι ἀνδρεῖος* de la page 68. Puisque M. T. a son travail entier prêt pour l'impression, il faudrait prendre toutes les mesures pour en faciliter la publication.

— M. S. P. Rózanov, *K voprósu o Žitii prepodóbnago Antónija Pečérskago* [Sur la Vie de S. Antoine de Kiev-Pečéra] (BO, 1914 (1915), t. XIX, fasc. 1, p. 34-46), se prononce contre l'hypothèse de M. M. D. Prisélkov, *Očerki po cerkóvno-političeskoj istórii Kievskoj Rusi* xi-xii *vekóv* (Saint-Pétersbourg, 1913, p. 267 svv.), qui pense que la Vie de S. Antoine a été composée à Kiev par le parti « grécisant » avec le métropolite en chef pour supprimer les tendances nationalistes de l'Église russe représentées par S. Théodose et empêcher la canonisation de ce dernier. L'auteur rejette tout élément de tendances quelconques, nationales ou politiques, dans la Vie, mais il admet qu'elle a été composée à Tmoutarakan et est arrivée à Kiev par l'intermédiaire de Černigov.

— On ne comprend pas facilement les points de différence entre M. Priselkov et M. V. A. Parchomenko, qui, dans sa note *V kakój mjére býlo tendenciozno njesochrânvsejesja drevnjéjseje « Žitijé Antónija Pečerskago »*? [Dans quelle mesure la Vie perdue de S. Antoine de Kiev-Pečera était-elle tendancieuse?] (BO, 1914-1915), trouve que S. Antoine représentait le courant byzantin, tandis que S. Théodose était partisan du prince Iziaslav et inclinait vers l'Occident.

— M. S. Bugoslavskij a consacré à l'activité littéraire de S. Nestor une étude

Digitized by Google

approfondie et généralisant les résultats de ses devanciers : *K voprósu o charáktere i objéme literatúrnoj déjatelnosti prep. Néstora* [Sur le caractère et les dimensions de l'activité littéraire de S. Nestor] (dans BO, 1914 (1915), t. XIX, fasc. 1, p. 131-186 ; fasc. 3, p. 153-191). La première partie de l'étude établit que le style de S. Nestor était constant et original ; dans la seconde, l'analyse des ouvrages attribués à S. Nestor permet à l'auteur de tirer les conclusions suivantes : 1) S. Nestor n'a même pas connu « Le récit pourquoi le couvent de Péčéra est nommé ainsi » ; 2) « Le récit des premiers pères de Péčévra » ne lui appartient pas ; 3) de même « Le récit de la translation des reliques de S. Théodose » n'est pas de Nestor ; 4) c'est un rédacteur postérieur à 1116 qui a attribué la chronique à S. Nestor.

— M. V. Plotnikov traite une question intéressante : *K voprósu o vlijànii Erázma Rotterdámskago na Andréja Friča Modževskago* [Sur l'influence d'Érasme de Rotterdam sur André Fricz-Modrzevski] « *Liber de sarcienda ecclesiae concordia* » *Erazma i* «*De Ecclesia* » *Friča* (dans BO, 1914 (1915), t. XIX, fasc. 1, p. 93-109). Fricz a extrait très consciencieusement du traité d'Érasme tout l'essentiel ; il a indiqué sa source et ne l'a pas copiée avec servilité.

— Dans la série *Rússkaja Istorîčeskaja Bibliotéka* [Bibliothèque historique russe], t. XXXIX, édit. par la Commission perpétuelle historico-archéographique de l'Académie des Sciences, ont paru *Pámjatniki istórii staroobrjádčestva* xvii *vjéka* [Monuments d'histoire des vieux-croyants au xviiie siècle], livre I, fasc. 1 (Leningrad, Académie des Sciences, 1927. In-8, xcvii p. et 959 col. avec 1 pl. 6 roubles). Le gros volume contient une introduction (p. iii-vi) presque inutile et deux excellentes préfaces, l'une par M. J. L. Barskov (p. vii-xvii) et l'autre (p. xviii-xcvii) par M. le professeur P. S. Smirnov, le meilleur connaisseur de l'histoire et de la littérature des vieux-croyants ; puis suivent les textes mêmes : 1) l'autobiographie du protopope Avvakoum en trois versions (col. 1-239) ; 2) ses ouvrages qui portent le nom de *Kniga* [livre] : *Livre homilétique* (col. 240-423), *Livre exégétique et didactique* (col. 424-576) et *Livre polémique* ou *Évangile éternel* (col. 577-650) ; 3) ouvrages théologiques (col. 657-700) ; 4) notices sur les personnages et événements de l'époque de l'origine des vieux-croyants (col. 701-723) ; 5) suppliques, épîtres, sermons et lettres (col. 723-960). Le fascicule 2e du livre Ier contiendra ensuite : 6) deux « transpositions » (*Pereložénija*] d'Avvakoum ; 7) vingt-trois « fragments » (*Otryvki*] ; 8) extraits et falsifications ; 9) appendice contenant la lettre du bojarine André Pleščéjev à Avvakoum. A vrai dire, c'est un événement dans l'historiographie russe que cette publication, tant par l'importance des textes que par le soin que les rédacteurs et la Commission même ont mis en œuvre.

— M. V. N. Pérec, membre de l'Académie des Sciences, bien connu par ses travaux nombreux dans le domaine de l'ancienne littérature russe, surtout des xvie-xviiie siècles, a publié *K biográfii otca Ignátija Osipovica Starúšiča, Kievskago propovjédnika polovíny* xvii *vjéka* [Pour la biographie du P. Ignace Starušič, prédicateur du milieu du xviie siècle à Kiev] (dans BO, 1914 (1915), t. XIX, fasc. 1, p. 187-199). Quelques données nouvelles sur ce savant religieux, recteur de l'Académie théologique de Kiev, y sont fournies d'après des mss qui appartenaient jadis à l'auteur, et qui sont actuellement à la bibliothèque de l'Académie des Sciences.

— Dans le *Sbórnik Otdelénija Rússkago Jazyká i Slovésnosti Akadémii Nauk*

Digitized by Google

SSSR [Recueil de la classe de langue et littérature russes de l'Académie des Sciences], tome CI, n° 2 (Leningrad, 1926. In-8, 176 p.), M. V. N. Pérec a publié le premier fascicule de ses *Izslédovanija i materiály po istórii starínnoj ukraínskoj literatúry* XVI-XVIII *vekóv* [Études et matériaux pour servir à l'histoire de l'ancienne littérature ukrainienne des XVIe-XVIIIe siècles]. Les huit chapitres de ce volume donnent des choses fort intéressantes et en grande partie neuves. Le chap. I (p. 5-14) traite la question de l'origine des recueils de sermons pour chaque semaine et les fêtes, connus dès la deuxième moitié du XVIe siècle en Ukraine sous le nom d'« Évangiles homilétiques » (*Učítelnyja Evangelija*); M. P. y cherche des influences latine et polonaise. Le chap. II (p. 15-49) est consacré à Jean Víšenski et ses rapports avec la littérature polonaise du XVIe siècle. Ce moine du Mont Athos, d'origine ukrainienne, écrivain extrêmement bien doué et fécond, polémisait avec un grand entrain et une éloquence violente contre les inégalités sociales dans l'église et contre la science « extérieure », gaie et légère, pratiquée dans les écoles dirigées par les PP. Jésuites en Pologne. M. P. a dessiné cette figure remarquable avec une connaissance détaillée du milieu historique. Dans le chap. III (p. 50-72) : « Le testament de l'empereur Basile à son fils Léon le Sage dans les traductions ukrainiennes », M. P. en caractérise la traduction imprimée en 1607 et y ajoute le fragment d'une autre, trouvée par lui-même dans un ms. du XVIIe siècle. C'est aux traductions en ukrainien que sont consacrés les trois chapitres suivants : IV (p. 73-77): Essai d'une traduction de l'*Échelle* de Jean Climaque ; V (p. 78-91): Les œuvres de S. Nil le Sinaïte traduites au XVIIe siècle, et VI (p. 92-100) : Une trace de la traduction ukrainienne du *Patérikon* de Kiev. Le chap. VII (p. 101-139) : « Notices pour l'histoire des contes ukrainiens du XVIIe siècle » énumère les contes et en caractérise quelques-uns, surtout celui du pape Grégoire, dont il publie une nouvelle version. Enfin le chap. VIII (p. 140-176) : « Versifications d'Onuphrios, archimandrite du couvent de la Transfiguration près de Kkarkov », nous apporte des renseignements sur un ouvrage de 1699 d'un écrivain inconnu, d'après le ms. unique de la Bibliothèque publique de l'État à Léningrad Q. III. N° 208, copie de l'autographe de l'auteur. C'est un recueil avec une tendance astrologique, souvent versifié ; les événements de la vie humaine y sont rattachés à la vie physique selon le calendrier, et la nature de l'homme est décrite en détail à l'aide de quelques manuels polonais.

— La Société de littérature ancienne et d'art [*Obščestvo drévnej pismennosti i iskússtva*], fondée en 1877 par un petit groupe d'amateurs de l'ancienne littérature russe (prince P. P. Vjázemski, comte S. D. Seremétjev et d'autres), a célébré le 29 décembre 1927 son cinquantenaire. Les publications de la Société, très nombreuses et d'une grande valeur scientifique, lui ont assuré une position très estimée dans le monde savant russe et étranger. La fête a rassemblé beaucoup d'hommes de lettres et de science ; un grand nombre de félicitations de la part des institutions savantes russes et étrangères ont été offertes ; la Bibliothèque Vaticane était représentée par M. le professeur V. N. Beneševič et occupait la première place parmi les institutions étrangères. Il faut espérer que la Société orientera surtout son activité vers des publications, parce qu'elle a réussi à sauver toutes ses riches collections et à tenir ses séances même au cours des plus tristes années.

V. N. Beneševič.

Digitized by Google

Suède

— Pour l'obtention du doctorat, M. H. Ljungvik a présenté, à la faculté de philosophie et lettres de l'université d'Upsal, une dissertation intitulée: *Studien zur Sprache der apokryphen Apostelgeschichten* (Uppsala, Appelberg, 1926. In-8, xi-106 p.). C'était certes un sujet intéressant et qui, malgré les quelques études antérieures, pouvait conduire à des résultats originaux, surtout lorsqu'on se décidait à travailler non pas seulement d'après les textes reçus dans les éditions, mais aussi d'après les recensions particulières et d'après les manuscrits. L'auteur s'en est tenu strictement à la tâche philologique qu'il s'était assignée. Toutefois, ses recherches l'ont amené à certaines constatations de critique textuelle, qu'il propose dans une première section(p. 1-24), avant son étude proprement dite ; il y discute la forme du texte en une quinzaine d'endroits remarqués dans cette littérature apocryphe, surtout dans les Actes de Thomas ; il compare entre elles les variantes des manuscrits, de la version syriaque, les corrections ou conjectures des éditeurs et traducteurs, et se décide en tenant compte des phénomènes que présente la langue évoluée. La deuxième section (p. 25-68) s'attache à relever et à étudier des éléments qui se rattachent à une riche série de particularités syntaxiques ; nous y signalerons comme spécialement intéressantes les pages consacrées à la valeur du verbe *εἰδέναι* régissant un infinitif ; on établit bien, par des exemples nombreux et concluants, l'atténuation progressive subie par le sens primitif de ce verbe qui devient, dans la langue populaire, une sorte d'auxiliaire modal et n'a même parfois plus aucune valeur spéciale dans la construction périphrastique qui l'emploie. Enfin, dans la troisième section (p. 69-100), on trouve les résultats des constatations faites par l'auteur, au cours de son travail, dans le domaine de la sémantique ; les remarques sont rattachées à tout un répertoire de termes, rangés selon l'ordre alphabétique, et il en est qui sont vraiment dignes d'attention, soit qu'elles établissent des sens nouveaux, soit qu'elles documentent plus abondamment et plus sûrement des sens déjà signalés et reçus ; voir, par exemple, ce qui est dit de *ἀνακαλεῖσθαι* et *ἀνάκλησις* (p. 71-74), de *καταλαμβάνειν* (p.88-89, avec référence au v. 5 du prologue du quatrième évangile). Cette étude sera appréciée comme une contribution de valeur non seulement à la connaissance de cette littérature des Actes apocryphes, mais aussi à celle de l'évolution de la langue grecque. De ce dernier point de vue, elle pourra rendre des services aux biblistes, aux patrologues, aux byzantinistes, qui auront intérêt à consulter les tables des choses, des mots et des textes cités ; ces tables diront immédiatement à chacun si et où l'auteur lui fournit des renseignements dont il peut tirer parti. Il arrive que l'on se réfère aux Actes syriaques de Thomas, d'après la traduction anglaise de M. R. James ; nous aimons à croire que, dans ces cas, l'œil du philologue a observé directement la version syriaque et a tenu compte des procédés du traducteur ; cette précaution nous paraît nécessaire, comme en tous les cas où l'on appelle en témoignage une version, pour la sécurité des conclusions. En tête du volume figure une bibliographie abondante, où l'on s'étonne cependant de ne pas rencontrer les travaux consacrés à cette littérature par le regretté J. Flamion (voir RHE. 1912, t. XIII, p. 325 et sv.). Il semble aussi que l'on aurait pu, non sans utilité, rappeler rapidement, ne fût-ce que dans un tableau, la chronologie des écrits employés et des manuscrits considérés, car cela aurait permis de dater approximativement les phéno-

Digitized by Google

mènes signalés dans l'évolution de la langue. Mais nous voulons redire que, telle qu'elle est présentée, l'étude nous a causé une réelle satisfaction et que nous félicitons volontiers et sincèrement son auteur. J. LEBON.

Suisse

— La *Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde* (1927, t. XXVI, p. 175-249) renferme le relevé suivant : *A travers les manuscrits de Bâle, Notices et extraits des plus anciens manuscrits latins*, par G. MORIN. C'est le catalogue méthodique d'une bonne centaine de mss de la bibliothèque de Bâle qui se rapportent à des matières ecclésiastiques (VIIIe-XVIe siècle). La plupart d'entre eux proviennent de bibliothèques conventuelles des Dominicains, des Franciscains et de la chartreuse du Petit-Bâle. Les pièces les plus marquantes, au nombre de 12, sont analysées plus au long et transcrites en extraits ; ce sont : le canon de la messe romaine sous Innocent III, la petite collection médiévale de *Flores S. Augustini*, des décrets d'un chapitre provincial des Dominicains allemands, deux fragments inédits de S. Thomas d'Aquin, des chapitres additionnels au *de haeresibus* de S. Augustin, des notes hagiographiques sur S. Ulric, Afra, etc., l'*Alphabetum narrationum* d'Arnoul de Liége, le *Rotulus pugillaris* du dominicain Augustin de Dacie, les statuts du cardinal Otto pour les Bénédictins et Augustins d'Alsace, au XIIIe siècle, etc. Signalons (p. 198) une glose sur la *massa computi* d'Alexandre de Villedieu par un *magister Beringernes de Brugge* inconnu jusqu'ici (ms. du XIVe siècle). H. N.

— Une commission de l'Institut de Coopération intellectuelle de la Société des Nations, l'Office international des Musées, publie, depuis avril 1927, un bulletin trimestriel, *Mouseion*. Ce périodique abondamment illustré est destiné à faire connaître la vie des grands musées de même que les initiatives prises par l'Office pour réaliser des accords concernant diverses questions, telles que la chalcographie, le service des moulages, la reproduction photographique d'œuvres d'art, etc. Des articles originaux seront également insérés.

J. LAVALLEYE.

Tchécoslovaquie

— On trouvera une documentation complète sur le Ve congrès unioniste de Velehrad, tenu en juillet 1927, dans *Acta V. Conventus Velehradensis anno* MCMXXVII, *post S. Cyrillum natum* MC (Olomouc, Typogr. de l'archev., 1927. In-8, 321 p.). La section III donne le texte des « Dissertationes in conventu propositae », et la section IV celui des « lectiones cursus didactici et informativi » (p. 75-155, 159-241), les premières étant des études de caractère scientifique, les secondes, des notes sur l'état actuel des Églises dissidentes et sur le mouvement unioniste.—Dans *De momento SS.Cyrilli et Methodii pro unitate Ecclesiae restituenda* (p. 75-87), M. J. VAŠICA retrace l'histoire assurément surprenante des vicissitudes du souvenir des deux apôtres dans la tradition des peuples slaves. Parfois obnubilé au point que, au XIIIe s., l'opinion est courante qui attribue à S. Jérôme la création de l'alphabet glagolitique, et que, dès la fin du XVIIe s., l'office des deux saints a disparu de la liturgie russe, ce souvenir

Digitized by Google

redevient pur et vivace grâce aux travaux de J. Dobrovský († 1829); c'est à partir de ce moment surtout que prend corps chez les Slaves l' « idée cyrillo-méthodienne », dont S. Josaphat († 1623) paraît cependant avoir été le précurseur, et qui tend à concentrer autour de la mémoire des deux saints toute la vie chrétienne des Slaves et le travail entrepris en vue de leur unité religieuse. — M. F. Dvorník, *De SS. Cyrillo et Methodio in luce historiae byzantinae* (p. 144-155), montre que les deux frères ont été de vrais Byzantins par leur dévouement à l'empire et à l'Église d'Orient et il expose les circonstances qui expliquent et leur amitié avec Photius et leur attachement au siège romain.

R. Draguet.

Digitized by Google

VINGT-HUITIÈME ANNÉE. — T. XXIV, N° 3. JUILLET 1928

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN

REVUE D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

FONDÉE PAR A. CAUCHIE ET P. LADEUZE

DIRECTEURS :

A. DE MEYER, R. DRAGUET, R. KOERPERICH,
J. LEBON, R. MAERE, CH. TERLINDEN,
É. TOBAC ET L. VAN DER ESSEN

INDIANA UNIVERSITY LIBRARY AUG 6 1928

SOMMAIRE :

L. Dieu. L'évangile de l'enfance, dans S. Luc, serait-il de S. Marc ? 571
I. Snieders (†). L'influence de l'hagiographie irlandaise sur les *Vitae* des saints irlandais de Belgique. I. 596
Notes et Mélanges :
J. Gessler. Le procès-verbal d'une récognition de reliques en 1611 à Maestricht. 628
L. Van der Essen. La définition du dogme de l'Immaculée Conception et la Faculté de théologie de l'Université de Louvain au début du XVIIe siècle. 630
H. Nelis. Le *Mémoire sur l'état de l'Église de Belgique, ses droits et ses prérogatives* de Mgr Brenart. 635
Comptes rendus (*voir table complète au verso*). 643
Chronique. 716
Bibliographie. 216*

Compte Chèques postaux N° 39.421.

LOUVAIN
BUREAUX DE LA REVUE
40, RUE DE NAMUR, 40

Tous droits de reproduction et de traduction réservés
1928

REVUE TRIMESTRIELLE SUBVENTIONNÉE PAR LA FONDATION UNIVERSITAIRE

Digitized by Google

AVIS IMPORTANT

Prix de l'abonnement, payable au début de l'année :

1) *Pays à change élevé* :
ayant adhéré à la convention de Stockholm* : 28 belgas ;
n'ayant pas adhéré à la convention de Stockholm : 30 belgas ;

2) *Pays à change bas* :
ayant adhéré à la convention de Stockholm** : 21 belgas ;
n'ayant pas adhéré à la convention de Stockholm : 23 belgas.

L'abonnement court indéfiniment.

Prix de la collection complète des 42 volumes (1900-1927), avec le volume des *Tables générales* I-XXII : 476 belgas, le port en sus.

On s'abonne aux Bureaux de la *Revue d'histoire ecclésiastique*, 40, rue de Namur, Louvain (Belgique).

*Allemagne, Rép. Argentine, Brésil, Cuba, Égypte, Espagne, Mexique, Pays-Bas, Portugal, Syrie, Terre-Neuve, Uruguay.

**Autriche, Bulgarie, Esthonie, France, Grèce, Hongrie, Lettonie, Pologne, Roumanie, Russie, Tchécoslovaquie, Turquie, Yougoslavie.

COMPTES RENDUS

W. Bauer. Einführung in das Studium der Geschichte. 2e éd. (A. De Meyer. 643
L. Tondelli. Il pensiero di san Paolo. (M. De Jonghe.) 644
E. Buonaiuti. Il cristianesimo nell' Africa romana. (J. Coppens.) . . . 645
C. H. Milne. A reconstruction of the old-latin text or text of the Gospels used by saint Augustine. (B. Capelle.) 648
H. Lammens. L'Islam. (L. Willaert.) 649
Die Kultur der Abtei Reichenau. Hrsg. von K. Beyerle. 2e partie. (F. Baix.) 651
Nithard, Histoire des fils de Louis le Pieux. Éd. Ph. Lauer. (A. Fliche.) 653
E. N. Trubetzkoy (†). Altrussische Ikonenmalerei. Éd. N. v. Arseniew. (R. Maere.) 653
N. Irsch. Die Trierer Abteikirche St. Mathias u. die Trierisch-Lothringische Bautengruppe. (R. Maere.) 655
E. Mâle. Art et artistes du moyen âge. (M. Thibaut.) 658
H. Fischer. Die heilige Hildegard von Bingen, die erste deutsche Naturforscherin und Aerztin. (P. Volk.) 660
G. Lacombe. Prepositini Cancellarii Parisiensis (1206-1210) opera omnia T. I. (R. M. Martin.) 661

Digitized by Google

L'ÉVANGILE DE L'ENFANCE, DANS S. LUC, SERAIT-IL DE S. MARC?

D'abord, pourquoi poser pareille question? Pourquoi? Mais, parce que S. Luc, n'ayant pas assisté aux événements qu'il raconte si minutieusement dans ces deux chapitres, a dû prendre ses informations quelque part ; et lui-même, dans le prologue de son évangile, prend soin de nous avertir qu'il a consulté des récits antérieurs. Cela n'empêche pas qu'il ait eu fréquemment recours à la tradition orale, mais pour les faits dont nous nous occupons, il semble bien que sa source ait été un document écrit ; car ni le ton, ni le style ne peuvent guère être de lui.

De l'avis de beaucoup de critiques (1), on se trouve, dans ces pages, devant un document judéo-chrétien que S. Luc, le médecin grec d'Antioche, n'a pas lui-même rédigé. Ce document, il l'a lu en grec, sinon, l'on ne s'expliquerait pas que ces ch. I et II soient, au point de vue de la langue, si différents des récits que S.Luc a composés librement.

Dans l'œuvre de S. Luc, les passages des Actes, où il narre ses voyages ou bien des faits dont il a pu recueillir les récits de la bouche même de S. Paul, sont naturellement ceux où son style personnel se retrouve à l'état le plus caractérisé. Prenons-y une section de longueur égale à l'histoire de l'Enfance dans le troisième évangile, soit Actes ch. XVI à XIX, 26 (128 versets) ; et faisant le compte des par

(1) Cfr DURAND, *L'Enfance de Jésus-Christ*, p. 140-143. Paris, 1908 : « L'étude de son [de Luc] texte a révélé que les premiers chapitres dépendent d'un doment antérieur... C'est un fait admis par la plupart des critiques, croyants ou non, que nous avons ici, sinon une traduction grecque, du moins une utilisation assez littérale d'un écrit hébreu ou araméen... Par le fond et par la forme, l'évangile de l'Enfance dans saint Luc, trahit son origine. » — BRASSAC, *Manuel Biblique*, 15e édit., t. III, p. 118. Paris, 1920 : « Les deux premiers chapitres du troisième Évangile ont, en effet, une couleur hébraïque plus fortement accentuée que le reste du livre ; on dirait des pages d'hébreu ou d'araméen traduites littéralement en grec. » — Item TH. ZAHN, *Einleitung in das Neue Testament*, 3e édit. t. II, p. 411. Leipzig, 1907.

Digitized by Google

ticules les plus employées que nous trouvons de part et d'autre, *καί* toutefois excepté, nous arrivons au résultat suivant :

	μέν	δέ	οὖν	ἀλλά	γέ	τέ	τίς	ἤ	γάρ	ὡς	καθώς	ἰδού
S. Luc, I, 5 - II, 52	0	26	0	1	0	1	1	2	8	6	4	10
Actes XVI,1-XIX, 26	6	85	9	5	2	19	26 (1)	6	11	8	0	1

On comprend que S. Luc ait pu adapter peut-être, dans une certaine mesure, son style aux faits qu'il raconte, et par souci de la couleur locale, y insérer quelques sémitismes ; mais cette préoccupation n'expliquerait pas la différence que l'on remarque dans l'emploi des particules. Quelques-unes : *γάρ, ὡς* reviennent à peu près en même nombre dans les deux sections. Mais il en est plusieurs employées assez souvent dans les Actes ch. XVI-XIX qu'on ne retrouve pas, ou presque pas dans l'histoire de l'Enfance: *μέν, οὖν, τέ, τίς,* tandis que ces pages de S. Luc en contiennent d'autres qui ne se lisent pas ou très peu dans les Actes : *καθώς, ἰδού.* Le génitif absolu se rencontre 11 fois dans les Actes et 3 fois seulement dans S. Luc ch. I et II.

Notons encore quelques tournures qu'on lit dans la section des Actes et dont aucune n'apparaît dans S. Luc ch. I et II : *ὥστε* avec l'infinitif, 4 fois ; *ὡς* avec le superlatif, 2 fois ; *μέλλειν,* 4 fois. *ὑπάρχειν* pour *εἶναι,* 6 fois.

Parmi les sources de S. Luc, celle qui se présente en premier lieu, c'est S. Marc, puisqu'il est généralement admis que l'évangile de S. Marc a été en grande partie et sans modifications profondes utilisé par le troisième évangile. Cette dépendance s'explique tout naturellement si nous nous rappelons que S. Luc et S. Marc ont vécu ensemble à Rome, aux côtés de S. Paul captif, vers les années 61-63 (2). Et ces paroles du prologue de S. Luc : *sicut tradiderunt nobis qui ab initio ipsi viderunt et ministri fuerunt sermonis,* s'appliquent à S. Marc mieux qu'à tout autre (3). Si les ch. I et II de S.

(1) Nous ne considérons ici *τίς* que comme pronom indéfini.

(2) Cfr *Ad Col.*, IV, 10 et 14 et *Ad Philem.*, 24.

(3) TH. ZAHN, *Einleitung*, t.II, p. 370 : « Eine Schrift... auf welche seine Beschreibung vollkommen passt, das ist das Mrev... »

Digitized by Google

Luc ont été empruntés à une source, la première à laquelle on est tenté de penser, c'est S. Marc.

Mais dans ce cas, pourquoi S. Marc qui a, lui aussi, écrit un évangile, ne lui aurait-il pas donné comme introduction, ces épisodes de l'histoire de l'Enfance? Rien ne s'oppose, semble-t-il, à ce qu'il en ait été ainsi, et le but de cet article est de demander au lecteur s'il trouverait invraisemblable l'hypothèse d'après laquelle l'évangile de S. Marc serait un extrait d'une œuvre de plus longue haleine que S. Luc aurait connue et consultée, et à laquelle il aurait notamment emprunté les ch. I et II de son évangile.

***

I. La première considération à faire c'est que, au point de vue littéraire, le début actuel de S. Marc n'est pas du tout naturel ; les deux principaux personnages dont il va tout de suite être question, S. Jean-Baptiste et le Messie, ne sont pas présentés au lecteur qui ne sait, ni qui ils sont, ni d'où ils viennent. S. Marc, sans être grand styliste, sait narrer avec vie et couleur ; or, tout conteur qui a un peu le sens de son office, nous dit au moins en deux mots quelles sont les personnes dont il va nous entretenir. Depuis le début de la Genèse : *In principio creavit Deus caelum et terram*, jusqu'au conte du Petit Chaperon rouge et autres histoires que nos grand'mères nous disaient pour amuser nos premiers ans, tout récit commence par une petite mise en scène ; toujours et partout, les choses se sont ainsi passées. Les autres évangélistes ne font pas exception à la règle, et S. Jean qui, comme S. Marc, commence son évangile par la prédication du Baptiste, n'a pas manqué d'y joindre une introduction où il expose sommairement l'existence éternelle du Verbe, son incarnation et la mission du Précurseur.

Or, que lisons-nous au début du second évangile?

Ch. I, 1. Commencement de l'Évangile de Jésus-Christ, Fils de Dieu.

2. Selon ce qui est écrit dans le prophète Isaïe : « Voilà que j'envoie mon ange devant vous ; il vous précédera et vous préparera le chemin.

3. « Une voix crie dans le désert : Préparez le chemin du Seigneur, rendez droit ses sentiers. »

4. Jean parut, baptisant dans le désert, et prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés.

Digitized by Google

D'après l'ancienne tradition (1), S. Marc écrivit son évangile à Rome pour ses néophytes d'Italie, lesquels avaient eu beaucoup moins d'occasions que ceux de Judée d'entendre parler du Précurseur. Comment alors s'imaginer qu'il ait voulu délibérément commencer son récit de façon abrupte par ces mots : « Ainsi qu'Isaïe l'avait annoncé... Jean éleva la voix dans le désert pour prêcher le baptême de pénitence » ? Dans son commentaire sur S. Marc, le P. Lagrange est très catégorique pour réclamer une conclusion du second évangile autre que le *timebant enim* (2). Zahn également, estime le travail de S. Marc amputé à la fin et publié de façon incomplète (3). On conçoit qu'un auteur doive, à l'improviste, interrompre sa composition, même pendant un temps notable, et qu'il en omette ou abrège fortement la finale. Mais qu'il ne lui donne pas un début normal, voilà ce qui serait vraiment étrange ! C'est cependant ce que nous avons dans le S. Marc actuel qui, pendant quinze chapitres, va nous parler de Jésus, et aussi de Jean dont il racontera la mort avec force détails, sans avoir dit à ses lecteurs étrangers, qui ne devaient guère les connaître, le moindre mot de l'origine de ces vénérables personnes.

Mais, d'autre part, si nous lisons les ch. I et II de S. Luc avant de commencer S. Marc, nous avons par le fait même, une introduction parfaitement adaptée à la narration qui va suivre.

***

II. Il faut évidemment autre chose que cette concordance entre S. Luc ch. I et II et le début de S. Marc pour s'arrêter de façon un peu ferme à l'hypothèse que nous voudrions proposer. Tout témoignage externe faisant défaut, les arguments internes sont les seuls qui nous restent, et nous devons donc rechercher si, dans les récits de l'Enfance, apparaissent certaines particularités signalées par ailleurs comme caractéristiques de S. Marc.

Le plus simple sera de prendre ici comme guide le P. Lagrange qui, dans le ch. IV de son introduction : *Le style et la composition de Marc* (p. LXIV-LXXVIII), reprend et met à point les travaux antérieurs sur le vocabulaire, le style et les procédés littéraires du second évangéliste.

(1) P. LAGRANGE, *Évangile selon S. Marc*, p. XXXII. Paris, 1911 ; BRASSAC, *op. cit.*, t. III, p. 105.

(2) P. LAGRANGE, *op. cit.*, p. 435.

(3) TH. ZAHN, *Einleitung in das N. T.*, t. II, p. 239.

Digitized by Google

1) *Les mots chers à Marc.*

Nous ne pouvons espérer tirer de ce paragraphe des observations bien utiles, car il est avéré que S. Luc retouche et corrige ses sources, non pas quant au fond, mais dans leur forme extérieure (1). Il change certains mots, insère des particules, relie les propositions, modifie certaines tournures de manière à donner à son texte un aspect plus élégant, plus attique (2). Toutefois il procède discrètement, et ses retouches ne sont pas assez profondes pour défigurer complètement le document primitif.

Il y a longtemps que ce mode de transcription a été relevé et chacun peut aisément s'en rendre compte en disposant sur colonnes parallèles l'un ou l'autre épisode commun à S. Marc et à S. Luc.

Donc, même si les ch. I et II de S. Luc ont été empruntés à S. Marc, on peut s'attendre à y retrouver tout au plus quelques traits généraux propres à S. Marc, et non pas une similitude absolue dans le vocabulaire et le style. Par exemple, le mot εὐθύς employé 42 fois par S. Marc est presque partout éliminé par S. Luc dans les passages parallèles et on ne le lit en tout que 7 fois dans le troisième évangile, qui est cependant beaucoup plus long que le second.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que les mots signalés par le P. Lagrange comme « chers à Marc » ne se retrouvent pas dans nos deux chapitres, et on ne peut rien conclure de ce procès-verbal de carence.

Cependant, remarquons ce qu'écrit le P. L. pour clore ce paragraphe : « L'emploi de καί au lieu de δέ est un trait singulier de l'unité de Marc ». Or, dans les ch. I, 5 à II, 50 de S. Luc, nous comptons 177 καί et seulement 26 δέ.

2) *La syntaxe* nous fournit des résultats plus appréciables :

a) Marc, dit le P. L., emploie volontiers εἶναι et ἐλθεῖν avec un participe ; *b*) les participes sont multipliés ; *c*) Marc emploie l'article avec l'infinitif ou une proposition ; *d*) l'emploi du présent historique est presque spécial à Marc, du moins à ce degré.

a) et *b*) Nous avons dans nos deux chapitres 66 participes, sans compter ceux qui viennent après εἶναι et ἐλθεῖν ; ceux-ci sont au nombre de 19.

(1) A. v. Harnack, *Lukas der Arzt*, p. 61-69. Berlin, 1906 ; Norden, *Die Antike Kunstprosa*, 3e édit., t. II. p. 480-492. Leipzig et Berlin, 1918.

(2) P. Lagrange, *Évangile selon S. Luc*, p. cxiii. Paris, 1921.

Digitized by Google

c) L'emploi de l'article avec l'infinitif se rencontre 17 fois.

d) Quant au présent historique, nous n'en relevons pas ; mais il suffit de supposer que cette dernière forme n'ait pas plu à S. Luc pour expliquer sa disparition comme celle de *εὐθύς*.

3) *Constructions.*

Marc, nous dit-on, se signale de façon spéciale par ses *asyndèta*, surtout dans les paroles rapportées, ses changements brusques,— *anacoluthes*, — ses redondances de termes ou *pléonasmes*.

a) Nous n'avons pas, dans S. Luc, ch. I et II, de constructions brisées, mais les deux autres indices sont loin de faire défaut.

b) Manque de liaison et de particules. Le premier discours que nous lisons, celui de l'ange à Zacharie, est une simple juxtaposition de brèves propositions commençant par *καί* et où les autres particules manquent presque complètement.

Ch. I, 13. *Μὴ φοβοῦ, Ζαχαρία, διότι εἰσηκούσθη ἡ δέησίς σου, καὶ ἡ γυνή σου Ἐλεισάβετ γεννήσει υἱόν σοι, καὶ καλέσεις τὸ ὄνομα αὐτοῦ Ἰωάνην· καὶ ἔσται χαρά σοι καὶ ἀγαλλίασις, καὶ πολλοὶ ἐπὶ τῇ γενέσει αὐτοῦ χαρήσονται. ἔσται γὰρ μέγας ἐνώπιον κυρίου καὶ οἶνον καὶ σίκερα οὐ μὴ πίῃ, καὶ πνεύματος ἁγίου πλησθήσεται, ἔτι ἐκ κοιλίας μητρὸς αὐτοῦ, καὶ πολλοὺς τῶν υἱῶν Ἰσραὴλ ἐπιστρέψει ἐπὶ κύριον τὸν θεὸν αὐτῶν· καὶ αὐτὸς προσελεύσεται...*

c) Comme pléonasmes, négations redoublées, notons les suivantes :

Ch. I, 12. *ἐταράχθη Ζαχαρίας ἰδὼν καὶ φόβος ἐπέπεσεν ἐπ' αὐτόν.*

v. 14. *χαρά σοι καὶ ἀγαλλίασις.*

v. 20. *ἔσῃ σιωπῶν καὶ μὴ δυνάμενος λαλῆσαι.*

Le P. L. ajoute encore que Marc, bien que sachant écrire des récits très vivants, cependant « compose d'après des schèmes très simples et les effets qu'il obtient, effets qui sortent de la nature, sont produits par des formules presque stéréotypées. C'est dans ce contraste que gît l'originalité et le style propre de Marc » (p. LXXI).

Au cours des six pages suivantes, l'éminent exégète revient plusieurs fois sur la tendance de Marc au schématisme, à l'emploi répété des mêmes expressions ; par exemple, il écrit : « Ces scènes si vivantes ont été jetées dans le moule d'une pensée très simple incapable de varier ses procédés... Le schématisme est facile à constater soit dans le plan des tableaux, soit dans certaines tournures... Ce qui est vraiment plus étrange, c'est que deux miracles d'une nature différente soient écrits sur le même patron » (p. LXXIII).

Digitized by Google

Or, si, retenant ces remarques faites à propos du second évangile, nous reprenons la lecture des récits de l'Enfance, nous trouvons qu'elles s'y vérifient également.

Que ces admirables tableaux des ch. I et II de S. Luc soient animés, émouvants dans leur sublime simplicité, qui songera à le contester? Et cependant nous y observons un parallélisme remarquablement étroit entre les faits qui concernent S. Jean et ceux qui ont trait à Jésus : même plan, circonstances similaires et parfois mêmes expressions.

Il suffit, pour en juger, de parcourir le tableau suivant :

I. ANNONCIATION.

à Zacharie	à Marie	aux bergers.
Ch. I, 5. *ἱερεύς τις ὀνόματι Ζαχαρίας ἐξ ἐφημερίας Ἀβιά, καὶ γυνὴ αὐτῷ ἐκ τῶν θυγατέρων Ἀαρών, καὶ τὸ ὄνομα αὐτῆς Ἐλεισάβετ.*	Ch. I, 27. *πρὸς παρθένον ἐμνηστευμένην ἀνδρὶ ᾧ ὄνομα Ἰωσήφ, ἐξ οἴκου Δαυείδ, καὶ τὸ ὄνομα τῆς παρθένου Μαριάμ.*	Ch. II, 8. *καὶ ποιμένες ἦσαν ἐν τῇ χώρᾳ τῇ αὐτῇ.*
v. 8-11. *Ἐγένετο δὲ ἐν τῷ ἱερατεύειν αὐτὸν ἐν τῇ τάξει τῆς ἐφημερίας αὐτοῦ ἔναντι τοῦ θεοῦ... ὤφθη δὲ αὐτῷ ἄγγελος κυρίου.*	v. 26-28. *Ἐν δὲ τῷ μηνὶ τῷ ἕκτῳ ἀπεστάλη ὁ ἄγγελος Γαβριὴλ ἀπὸ τοῦ θεοῦ... καὶ εἰσελθὼν πρὸς αὐτὴν εἶπεν.*	v. 9. *καὶ ἄγγελος κυρίου ἐπέστη αὐτοῖς.*
v. 12. *καὶ ἐταράχθη Ζαχαρίας ἰδών, καὶ φόβος ἐπέπεσεν ἐπ' αὐτόν.*	v. 29. *ἡ δὲ ἐπὶ τῷ λόγῳ διεταράχθη.*	— *καὶ ἐφοβήθησαν φόβον μέγαν.*
v. 13. *εἶπεν δὲ πρὸς αὐτὸν ὁ ἄγγελος· μὴ φοβοῦ Ζαχαρία διότι εἰσηκούσθη ἡ δέησίς σου, καὶ ἡ γυνή σου Ἐλεισάβετ γεννήσει υἱόν σοι, καὶ καλέσεις τὸ ὄνομα αὐτοῦ Ἰωάνην.*	v. 30. *καὶ εἶπεν ὁ ἄγγελος αὐτῇ· μὴ φοβοῦ, Μαριάμ· εὗρες γὰρ χάριν....*	v. 10. *καὶ εἶπεν αὐτοῖς ὁ ἄγγελος· μὴ φοβεῖσθε· ἰδοὺ γὰρ εὐαγγελίζομαι...*
	v. 31. *καὶ ἰδοὺ συλλήμψῃ ἐν γαστρὶ καὶ τέξῃ υἱόν, καὶ καλέσεις τὸ ὄνομα αὐτοῦ Ἰησοῦν,*	v. 11. *ὅτι ἐτέχθη ὑμῖν σήμερον σωτήρ...*

Digitized by Google

à Zacharie	à Marie.	aux bergers.
v. 14. *καὶ ἔσται χαρά σοι καὶ ἀγαλλίασις, καὶ πολλοὶ ἐπὶ τῇ γενέσει αὐτοῦ χαρήσονται.*		v. 10. *εὐαγγελίζομαι ὑμῖν χαρὰν μεγάλην, ἥτις ἔσται παντὶ τῷ λαῷ.*
v. 15. *ἔσται γὰρ μέγας ἐνώπιον κυρίου.*	v. 32. *οὗτος ἔσται μέγας καὶ υἱὸς ὑψίστου κληθήσεται.*	
v. 18. *καὶ εἶπεν Ζαχαρίας πρὸς τὸν ἄγγελον· κατὰ τί γνώσομαι τοῦτο; ἐγὼ γάρ εἰμι πρεσβύτης καί...*	v. 34. *εἶπεν δὲ Μαριὰμ πρὸς τὸν ἄγγελον· πῶς ἔσται τοῦτο, ἐπεὶ ἄνδρα οὐ γινώσκω;*	
v. 19. *καὶ ἀποκριθεὶς ὁ ἄγγελος εἶπεν αὐτῷ· ἐγώ εἰμι Γαβριὴλ ὁ παρεστηκὼς ἐνώπιον τοῦ θεοῦ, καὶ ἀπεστάλην λαλῆσαι πρὸς σέ, καὶ εὐαγγελίσασθαί σοι..*	v. 35. *καὶ ἀποκριθεὶς ὁ ἄγγελος εἶπεν αὐτῇ·* (v. 26. *ἀπεστάλη ὁ ἄγγελος Γαβριὴλ ἀπὸ τοῦ θεοῦ.*)	(Ch. II, 10 *εὐαγγελίζομαι ὑμῖν.*)
v. 20. *καὶ ἰδοὺ ἔσῃ σιωπῶν.*	v. 36. *καὶ ἰδοὺ Ἐλεισάβετ... συνείληφεν υἱὸν ἐν γήρει αὐτῆς.*	
v. 23. *καὶ ἐγένετο ὡς ἐπλήσθησαν αἱ ἡμέραι τῆς λειτουργίας αὐτοῦ ἀπῆλθεν εἰς τὸν οἶκον αὐτοῦ.*	v. 38. *καὶ επῆλθεν ἀπ' αὐτῆς ὁ ἄγγελος.*	v. 15. *καὶ ἐγένετο ὡς ἀπῆλθον ἀπ' αὐτῶν εἰς τὸν οὐρανόν...*
v. 25. *ὅτι οὕτως μοι πεποίηκεν κύριος ἐν ἡμέραις αἷς ἐπεῖδεν ἀφελεῖν ὄνειδός μου ἐν ἀνθρώποις.*	v. 48. *ὅτι ἐπέβλεψεν ἐπὶ τὴν ταπείνωσιν τῆς δούλης αὐτοῦ. ἰδοὺ γὰρ ἀπὸ τοῦ νῦν μακαριοῦσίν με πᾶσαι αἱ γενεαί.*	

Digitized by Google

II. Nativité

de Jean	de Jésus
Ch. I, 57. *τῇ δὲ Ἐλεισάβετ ἐπλήσθη ὁ χρόνος τοῦ τεκεῖν αὐτήν, καὶ ἐγέννησεν υἱόν.*	Ch. II, 6-7. *ἐγένετο δὲ ἐν τῷ εἶναι αὐτοὺς ἐκεῖ ἐπλήσθησαν αἱ ἡμέραι τοῦ τεκεῖν αὐτήν, καὶ ἔτεκεν τὸν υἱὸν αὐτῆς τὸν πρωτότοκον.*
v. 58. *καὶ ἤκουσαν οἱ περίοικοι καὶ οἱ συγγενεῖς αὐτῆς... καὶ συνέχαιρον αὐτῇ.*	(v. 8 *καὶ ποιμένες ἦσαν ἐν τῇ χώρᾳ...*) v. 15-16. *ἐλάλουν πρὸς ἀλλήλους· διέλθωμεν δὴ ἕως Βηθλεὲμ... καὶ ἦλθαν σπεύσαντες.*

III. Circoncision

v. 59. *καὶ ἐγένετο ἐν τῇ ἡμέρᾳ τῇ ὀγδόῃ ἦλθον περιτεμεῖν τὸ παιδίον καὶ ἐκάλουν αὐτὸ ἐπὶ τῷ ὀνόματι τοῦ πατρὸς αὐτοῦ Ζαχαρίαν.*	Ch. II, 21. *καὶ ὅτε ἐπλήσθησαν ἡμέραι ὀκτὼ τοῦ περιτεμεῖν αὐτόν, καὶ ἐκλήθη τὸ ὄνομα αὐτοῦ Ἰησοῦς.*
v. 64. *καὶ ἐλάλει εὐλογῶν τὸν θεόν...*	v. 27. *καὶ ἦλθεν (Συμεὼν) ἐν τῷ πνεύματι εἰς τὸ ἱερόν...*
v. 67. *καὶ Ζαχαρίας ὁ πατὴρ αὐτοῦ ἐπλήσθη πνεύματος ἁγίου καὶ ἐπροφήτευσεν λέγων· Εὐλογητὸς κύριος ὁ θεός...*	v. 28. *καὶ εὐλόγησεν τὸν θεὸν καὶ εἶπεν...*
v. 65. *διελαλεῖτο πάντα τὰ ῥήματα ταῦτα,* v. 66. *καὶ ἔθεντο πάντες οἱ ἀκούσαντες ἐν τῇ καρδίᾳ αὐτῶν.*	(v. 19. *ἡ δὲ Μαρία πάντα συνετήρει τὰ ῥήματα ταῦτα συνβάλλουσα ἐν τῇ καρδίᾳ αὐτῆς.*) (v. 51. *καὶ ἡ μήτηρ αὐτοῦ διετήρει πάντα τὰ ῥήματα ἐν τῇ καρδίᾳ αὐτῆς.*)
v. 68. *ὅτι ἐπεσκέψατο καὶ ἐποίησεν λύτρωσιν τῷ λαῷ αὐτοῦ,* v. 69. *καὶ ἤγειρεν κέρας σωτηρίας ἡμῖν ἐν οἴκῳ Δαυὶδ παιδὸς αὐτοῦ...* v. 71. *σωτηρίαν ἐξ ἐχθρῶν ἡμῶν,*	Ch. II, 30. *ὅτι εἶδον οἱ ὀφθαλμοί μου τὸ σωτήριόν σου ὃ ἡτοίμασας κατὰ πρόσωπον πάντων τῶν λαῶν...* v. 32. *καὶ δόξαν λαοῦ σου Ἰσραήλ.*

Digitized by Google

v. 80. *τὸ δὲ παιδίον ηὔξανεν καὶ ἐκραταιοῦτο πνεύματι.*

v. 40. *τὸ δὲ παιδίον ηὔξανεν καὶ ἐκραταιοῦτο πληρούμενον σοφίᾳ.*

Dans les cantiques de Marie et d'Élisabeth, on peut aussi rapprocher les versets suivants :

Magnificat

Ch. I, 54. *ἀντελάβετο Ἰσραὴλ παιδὸς αὐτοῦ μνησθῆναι ἐλέους,*

v. 55. *καθὼς ἐλάλησεν πρὸς τοὺς πατέρας ἡμῶν, τῷ Ἀβραὰμ καὶ τῷ σπέρματι αὐτοῦ εἰς τὸν αἰῶνα.*

Benedictus

Ch. I, 72. *ποιῆσαι ἔλεος μετὰ τῶν πατέρων ἡμῶν καὶ μνησθῆναι διαθήκης ἁγίας αὐτοῦ.*

v. 73. *ὅρκον ὃν ὤμοσεν πρὸς Ἀβραὰμ τὸν πατέρα ἡμῶν.*

Le P. L. écrit encore : « A propos de pléonasmes, nous aurions pu citer une certaine manière large de parler qui reprend les choses dans les mêmes termes... par ex. ch. II, 19 : Peuvent-ils jeûner pendant que l'époux est avec eux? tant qu'ils ont l'époux avec eux ils ne peuvent pas jeûner » (p. LXXVIII).

Dans ce genre, nous relevons dans nos chapitres, les versets suivants :

1) Ch. I, 7 : ... et ils étaient tous deux avancés en âge... ; v. 18 : A quoi connaîtrai-je cela? Car je suis vieux et ma femme est avancée en âge.

2) v. 41 : Or, il arriva, lorsqu'Élisabeth entendit la salutation de Marie que l'enfant tressaillit dans son sein... ; v. 44 : Car dès que le son de ta salutation est arrivé à mes oreilles, l'enfant a tressailli de joie dans mon sein.

3) Ch. II, 1. Il sortit un édit ordonnant que l'univers entier fût recensé (*ἀπογράφεσθαι*). v. 2 : Ce recensement (*ἀπογραφή*) eut lieu sous Quirinus... v. 3 : Et tous partaient pour se faire inscrire (*ἀπογράφεσθαι*), chacun dans sa propre cité. v. 4 : Joseph monta donc aussi... vers la ville de David... (v. 5) pour s'inscrire (*ἀπογράψασθαι*) avec Marie.

4) v. 6-7 : Le temps où elle devait enfanter arriva, et elle enfanta son fils premier-né.

5) v. 7 : Elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche... v. 12, : Vous trouverez un petit enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche.. ; v. 16, et ils trouvèrent Marie... et le petit enfant couché dans la crèche,

Digitized by Google

6) v. 21 : Et on lui donna le nom (ἐκλήθη τὸ ὄνομα) de Jésus, indiqué (τὸ κληθέν) par l'ange.

D'autres particularités que le P. L. ne mentionne pas de façon explicite ont aussi été signalées comme caractéristiques du style de S. Marc (1).

Plus que les autres synoptiques, S. Marc porte son attention sur les détails de temps, de nombre et de lieu. Par ex., pour les nombres : Ch. II, 3 : Le paralytique était porté par quatre hommes. — V, 13 : Le troupeau de porcs... comptait deux mille têtes. — VI, 7 : Jésus envoie ses apôtres deux par deux.—X,29 : Ceux qui, pour suivre Jésus, abandonnent tout, recevront le centuple. — XIV, 5 : L'onguent dont furent oints les pieds du Seigneur valait au moins 300 deniers. — XIV. 72 : Le coq chanta une seconde fois. — XV, 23 : Le Christ fut crucifié à la troisième heure.

Ce qu'il importe de remarquer, c'est que, dans tous ces cas, S. Matthieu et S. Luc rapportent les mêmes scènes, mais sans donner aucun chiffre.

Les Douze.

C'est sous cet aspect numérique assez constant que S. Marc nous parle du Collège apostolique ; pour lui, les apôtres, ce sont tout simplement les Douze. Dès que les disciples élus sont désignés et invités à suivre le Maître de plus près, S. Marc nous fait remarquer avec insistance qu'ils sont douze. Ch. III, 14 : « Il en établit douze, pour être avec lui, et pour les envoyer prêcher... » v. 16 : « Il établit donc les Douze et il donna à Simon le nom de Pierre ».

S. Marc considère cette appellation comme suffisamment claire par elle-même, tellement qu'il n'y ajoute aucune autre détermination, et n'écrit jamais : « les douze apôtres » ou « les douze disciples». On lit ces expressions plus complètes dans S. Matthieu, mais pas une seule fois dans S. Marc. Sans doute, il écrit parfois : « les apôtres », (ch. VI, 30), ou « les disciples » (ch. VI, 35, 41) mais nulle part, dans le second évangile, on ne rencontre le terme : les douze apôtres.

De plus, S. Marc emploie la désignation : « les Douze » plus fréquemment que les autres évangélistes. Quoique le nombre des versets du second évangile n'atteigne que les deux tiers de celui

(1) BRASSAC, *op. cit.*, t. III, p. 96-97.

Digitized by Google

des autres synoptiques, on lit cette expression 11 fois chez S. Marc, 7 fois chez S. Luc et 7 fois chez S. Matthieu.

S'il y a, dans le Collège, opposition de quelques membres aux autres, S. Marc note que le groupe apostolique est un peu moins cohérent et appelle ceux qui font bloc « les Dix » (ch. x, 40).

S. Luc se rapproche beaucoup de la manière de parler de S. Marc, vu qu'en général il écrit simplement « les Douze ». Cependant, la première fois qu'il emploie cette expression, il en précise le sens en ajoutant que Jésus nomma Apôtres, ces Douze qu'il venait de choisir (ch. vi, 13) : *καὶ ἐκλεξάμενος ἀπ'αὐτῶν δώδεκα, οὓς καὶ ἀποστόλους ὠνόμασεν.* On se rappellera aussi que S. Luc se servait du second évangile, et qu'il a fort bien pu transcrire les termes « les Douze », « les Dix », sans cependant attacher d'intérêt spécial à l'aspect numérique de l'expression.

S. Marc porte également son attention sur les noms, et relève mainte relation de famille laissée de côté dans les passages parallèles des autres synoptiques.

Par ex. : ch. ii, 13 : Lévi était fils d'Alphée. — ii, 26 : Quand David entra dans la maison de Dieu, c'était sous le pontificat d'Abiathar. — iii, 6 : Les Pharisiens s'éloignèrent suivis des Hérodiens. — iii, 17 : A Jacques et Jean, Jésus donna le nom de Boanergès. — iv, 14 : Hérode entendit parler de Jésus, car son nom était devenu célèbre. —x, 46 : L'aveugle guéri près de Jéricho était le fils de Bar Timée. — xv, 21 : Simon de Cyrène était le père d'Alexandre et de Rufus.

Or, il est aisé d'observer que les ch. i et ii du troisième évangile notent avec un soin minutieux tout ce qui a trait aux noms, aux relations de famille, aux nombres ainsi que les moindres circonstances de temps et de lieu.

Par ex. : ch. i, 24 : Quelque temps après Élisabeth, sa femme, conçut et elle se tenait cachée pendant cinq mois...— i, 26 : Au sixième mois, l'ange Gabriel fut envoyé de la part de Dieu dans une ville de Galilée appelée Nazareth, à une vierge fiancée à un homme nommé Joseph, de la maison de David, et le nom de la vierge était Marie. — i, 36 : Et voici qu'Élisabeth, ta parente, elle aussi a conçu un fils dans sa vieillesse et elle en est à son sixième mois.—ii, 42 : Quand l'enfant Jésus eut douze ans, il accompagna ses parents à Jérusalem ; ceux-ci, l'ayant perdu, le retrouvèrent dans le Temple, après trois jours, etc.

Digitized by Google

Jésus fils de Marie.

C'est ainsi que dans son évangile, S. Marc tient à nous présenter l'Enfant-Dieu.

Pour étayer cette observation, nous ne nous appuierons pas sur le ch. III, 31-32 de S. Marc, où nous lisons que l'on vint dire à Jésus occupé à prêcher : « Votre mère et vos frères vous cherchent » ; en effet, les synoptiques nous racontent aussi cette scène, et à peu près dans les mêmes termes.

Mais il en va autrement dans le récit du retour de Jésus à Nazareth ; tous sont étonnés, et se demandent : D'où lui vient cette sagesse ?, car ils connaissent sa famille et se disent : N'est-ce pas là le fils de Joseph ? (S. Luc, IV,22), ou bien : N'est-ce pas le fils du charpentier, sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie et ses frères Jacques et Joseph et Simon et Jude ? (Matth. XIII, 55).

S. Matthieu sait évidemment que Marie est la mère de Jésus, mais il donne la première place à Joseph qui passe aux yeux de ses concitoyens comme le père du Sauveur, de même qu'au début du premier évangile, S. Joseph apparaît comme le chef incontesté de la Ste Famille ; c'est lui qui reçoit les communications angéliques et prend les décisions importantes.

S. Marc rapporte aussi cet incident, mais il présente les choses de façon un peu différente : il passe complètement sous silence S. Joseph et appelle simplement Jésus le fils de Marie. « N'est-ce pas le charpentier, le fils de Marie et le frère de Jacques et de Joseph ? (ch. VI, 3).

Si nous revenons aux ch. I et II de S. Luc, nous remarquons que la Ste Vierge est manifestement à l'avant-plan du récit, notamment, lorsque les bergers arrivent à Bethléem, « ils trouvent Marie et Joseph » (ch. II, 16) ; c'est aussi Marie qui se charge de dire à l'Enfant Jésus resté au Temple, quelle angoisse il a causée à ses parents (ch. II, 48). De plus, à trois reprises, nous lisons à propos de la Ste Vierge l'appellation : « sa mère ». Ch. II, 34 : Et Siméon les bénit, et dit à Marie, sa mère... v. 48... et sa mère lui dit : Mon enfant... v. 51. Et sa mère observait toutes ces choses dans son cœur.

Résumons brièvement ce que nous avons dit dans ce paragraphe II.

1) Les mots chers à S. Marc n'apparaissent pas dans les ch. I et II du troisième évangile, mais il n'y a rien à conclure de là, puisque nous savons que S. Luc retouchait le vocabulaire et le style de ses sources. Cependant, nous y remarquons plusieurs indices reconnus com-

Digitized by Google

me caractéristiques de la langue de S. Marc, en particulier, l'emploi répété du participe seul ou avec *εἶναι* et *ἐλθεῖν* ; pour la construction, l'*asyndeton* fréquent même dans les paroles rapportées ; plusieurs pléonasmes ou termes redondants ; les mêmes expressions revenant à plusieurs reprises.

2) Le schématisme est frappant, les récits, cependant très vivants, paraissent composés sur le même patron, et contiennent des formules similaires ; si c'est vraiment dans ce contraste que gît l'originalité de S. Marc, il nous semble qu'il est difficile de ne pas songer à lui en lisant, dans S. Luc, l'histoire de l'Enfance.

3) Chez S. Marc, comme dans les ch. I et II de S. Luc, on constate un égal souci de noter les menues circonstances de nom, de nombre, etc.

4) Enfin, de part et d'autre, Jésus est présenté comme le fils de Marie et cela à l'encontre de S. Luc lui-même qui, au ch. IV, l'appelle le fils de Joseph.

***

III. La fin de S. Jean-Baptiste dans les évangiles.

Il y avait déjà quelque temps que le problème de l'origine des ch. I et II de S. Luc nous tenaillait, lorsque nous avons eu connaissance de l'étude de M.l'abbé Viteau sur la fin de S. Jean-Baptiste (1) ; elle paraît fournir un nouvel et excellent argument en faveur de notre hypothèse. Dans cette petite brochure, le professeur de l'Institut Catholique de Paris déclare n'avoir d'autre intention que d'« exposer ses étonnements sur la fin de S. Jean-Baptiste dans les trois évangiles synoptiques. C'est une pure question d'histoire littéraire, écrit-il, qui ne touche en rien ni à l'inspiration des évangiles, ni à leur authenticité, ni à leur canonicité, ni à leur intégrité » (p. 1). Soit dit en passant, nous pouvons reprendre à notre compte et appliquer à ce modeste travail la remarque de M. Viteau. Voyons quels sont ces sujets de surprise.

1. « Mon premier étonnement, dit-il, est de ne rien trouver dans l'évangile de S. Luc qui se rapporte à la mort du Baptiseur », alors que S. Jean est cependant, dans le troisième évangile, l'objet d'une attention très soutenue. D'après l'édition de Westcott-Hort, 187

(1) J. VITEAU, *Un problème littéraire. La fin de S. Jean Baptiste dans les Évangiles.* Le Puy, 1923. 24 p.

Digitized by Google

lignes lui sont consacrées, « ce qui est considérable, et aucun autre personnage évangélique n'a été traité aussi généreusement, pas même la Ste Vierge... Mais après le ch. VIII, l'évangile ne contient plus rien sur Jean » (p. 1-2), sauf toutefois l'allusion du ch. IX, 7-9.

D'autre part, au ch. III, 19-20, par la mention de l'emprisonnement de Jean, un drame se prépare dont nous attendons le dénouement. Or, ce dénouement n'est pas raconté, nous ne connaissons la décapitation de Jean que par une incidente insérée occasionnellement, en rapportant des on-dit concernant Jésus : « Pour Hérode, il dit : Moi, j'ai fait décapiter Jean ; qui donc est cet homme dont j'entends dire de pareilles choses ? » (ch. IX, 19-20).

Si l'on considère la place si large occupée par le récit de l'enfance de Jean dans l'histoire de l'Enfance de Jésus, l'on s'attend à lire plus loin l'exposé de la fin de ce personnage, afin qu'il « y ait une conclusion qui réponde au commencement. Sinon, au point de vue littéraire, la composition pêche » (p. 5). Après quelques autres observations, l'auteur conclut : « S. Luc garde donc au sujet de la fin de Jean, un silence étonnant et son œuvre offre sur ce point une lacune importante et inexpliquable » (p. 6).

2. Son second étonnement est de trouver la fin de S. Jean-Baptiste dans l'évangile de S. Marc.

D'abord, disproportion matérielle frappante entre les 30 lignes consacrées par S. Marc à la fin de S. Jean et la dizaine de lignes qui résument sa vie et son ministère.

Surtout disproportion morale : « S. Marc se tait complètement sur la vie et les années de Jean jusqu'à sa prédication et son emprisonnement : rien sur sa famille et sur sa naissance ; rien sur son enfance et sur sa jeunesse ; rien sur l'appel de Dieu ; rien sur l'emprisonnement et sur ses causes ; à peine quelques mots sur la prédication et sur le baptême, et encore à cause de Jésus. Le récit étendu de l'auteur sur la mort de Jean n'est pas préparé ; il ne correspond à aucun début, à aucune autre récit précédent » (p. 8)

3. « Mon troisième étonnement, écrit encore M. Viteau, c'est que S. Matthieu ait accompli la tâche que n'ont su faire ni S. Luc ni S. Marc, et qu'il l'ait accomplie d'une manière logique et satisfaisante en esquissant la vie publique et la mort de S. Jean-Baptiste » (p. 12). Nous signalons simplement à titre d'information ce 3° qui est sans conséquence pour la question qui nous occupe.

4. L'objet du quatrième étonnement de M. V., c'est que, considérant le récit en lui-même, en tant que fragment littéraire, l'auteur le trouve unique dans l'œuvre de S. Marc, sur laquelle il tranche

Digitized by Google

par ses qualités et par ses caractéristiques. « La langue change subitement, elle devient meilleure, plus choisie, mieux écrite » (p. 13). Au point de vue strictement littéraire, M. V. trouve le récit de la décapitation très bien écrit ; trois fois, il répète : « cette méthode, ce procédé, c'est de l'art » (p. 15-18).

5. Enfin, son dernier étonnement est provoqué par « les rapports qui apparaissent spontanément entre le récit de la décapitation et l'évangile de S. Luc » ; qualités et caractéristiques relevées dans le récit, méthode et procédés, art caché même pour de petits détails, tout cet ensemble se retrouverait dans S. Luc (p. 18). De plus, « le récit de Marc VI, 17-29 s'adapte historiquement à Luc, ch. III, 18-19, et le lecteur de S. Luc a besoin de tous les renseignements contenus dans le récit de Marc » (p. 19).

La conclusion de M. V. est la suivante : « L'évangile de S. Luc présente une lacune inexplicable, parce qu'il y manque la fin de S. Jean-Baptiste ; cette lacune se trouve être comblée par le récit de la décapitation de l'évangile de S. Marc, et ce dernier récit se trouve s'ajuster aux récits de S. Luc sur le Baptiseur » (p. 23-24).

Pourquoi cet épisode se lit-il dans S. Marc et non dans S. Luc où l'on l'attendait naturellement ? Quelle est la solution de ce problème littéraire ? Quoique M. V. croie pouvoir donner à ces questions une réponse très simple, il ne la formule pas. Cependant, elle jaillit de tout son exposé : cette narration de la mort de S. Jean primitivement écrite par S. Luc a dû, pour un motif ou par un accident quelconques, être détachée de son contexte et insérée dans l'évangile de S. Marc.

On voudra bien nous excuser d'avoir rapporté un peu longuement les observations de M. V., mais l'autorité dont il jouit en matière de philologie biblique, ainsi que l'intérêt du sujet réclament cette attention.

Toutefois, M. V. nous permettra de trouver qu'autant ses deux premiers étonnements nous paraissent justifiés et bien objectifs, autant nous estimons faiblement établis le 4° et le 5°.

C'est en vain que nous avons lu et relu le récit de la décapitation qui tranche, paraît-il, si fort sur la manière ordinaire de S. Marc ; non seulement nous n'y avons pas découvert ces indices distincts et typiques nécessairement requis pour pouvoir supposer qu'il s'agit d'une pièce rapportée, d'un bloc erratique littéraire, mais nous croyons plutôt voir apparaître dans ce morceau des caractères qui rappellent le style de S. Marc.

Digitized by Google

A. *Argument négatif.*

1) M. V. note, en premier lieu,quatre aoristes qui expriment des détails antérieurs et peuvent se traduire par notre plus-que-parfait ; l'imparfait *ἔλεγεν*, imparfait dit de description d'un acte passé, exprime encore un acte antérieur aux précédents ; tout cela, nous dit-il, « est correct, classique et dénote un lettré habitué à la bonne langue grecque » (p. 14).

Soit, mais est-ce vraiment là un motif pour refuser à S. Marc la paternité de ce récit ? En effet, sans courir bien loin, relisons, dans le chapitre précédent de S. Marc, ch. v, 25-34, l'histoire de la guérison de la femme hémorroïsse ; dès la première phrase, nous rencontrons six aoristes, la plupart traduits dans la Vulgate par le plus-que-parfait :

V. 25-28. *Καὶ γυνὴ οὖσα ἐν ῥύσει αἵματος δώδεκα ἔτη, καὶ πολλὰ παθοῦσα ὑπὸ πολλῶν ἰατρῶν καὶ δαπανήσασα τὰ παρ' αὐτῆς πάντα, καὶ μηδὲν ὠφεληθεῖσα ἀλλὰ μᾶλλον εἰς τὸ χεῖρον ἐλθοῦσα, ἀκούσασα τὰ περὶ τοῦ Ἰησοῦ, ἐλθοῦσα ἐν τῷ ὄχλῳ ὄπισθεν ἥψατο τοῦ ἱματίου αὐτοῦ· ἔλεγεν γὰρ ὅτι ἐὰν ἅψωμαι κἂν τῶν ἱματίων αὐτοῦ σωθήσομαι.*

Et mulier, quae erat in profluvio sanguinis annis duodecim, et fuerat multa perpessa a compluribus medicis : et erogaverat omnia sua, nec quidquam profecerat, sed magis deterius habebat : cum audisset de Jesu, venit in turba retro, et tetigit vestimentum ejus : dicebat enim : Quia si vel vestimentum ejus tetigero, salva ero.

L'imparfait *ἔλεγεν*, ici aussi, exprime un acte antérieur à deux de ceux qui sont d'abord mentionnés : car manifestement, c'est la réflexion introduite par *ἔλεγεν* qui a déterminé cette femme à se mêler à la foule qui suivait Jésus et à toucher ses vêtements.

Au ch. xv, 8, nous lisons aussi : *καὶ ἀναβὰς ὁ ὄχλος ἤρξατο αἰτεῖσθαι...* Et cum ascendisset turba, coepit rogare.

Encore au ch. xv, 41 : *καὶ ἄλλαι πολλαὶ αἱ συναναβᾶσαι αὐτῷ εἰς Ἱεροσόλυμα.* Et aliae multae quae simul cum eo ascenderant Ierosolymam.

2) M. V. continue : « V. 21-28, on lit trois participes au génitif absolu, dont deux avec des sujets différents. La phrase entière est très synthétique et très compliquée, il fallait un écrivain expert en grec pour l'ordonner et la mener à bonne fin ».

Sans doute, la phrase de S. Marc, en général, n'est ni longue, ni compliquée ; ses propositions sont brèves et rarement coordonnées ; mais il ne faut rien exagérer, car de ci de là, on rencontre dans le

Digitized by Google

second évangile des phrases fort chargées et de périodes qui ne sont pas si mal réussies.

Par exemple, tandis que la phrase que M. V. analyse ne compte que cinq lignes et demie dans l'édition de Nestle, celle de l'histoire de l'hémorroïsse que nous venons de citer, s'étend sur six lignes et demie.

De même, au ch. VIII, 1-3 : *Ἐν ἐκείναις ταῖς ἡμέραις πάλιν πολλοῦ ὄχλου ὄντος καὶ μὴ ἐχόντων τί φάγωσιν, προσκαλεσάμενος τοὺς μαθητὰς λέγει αὐτοῖς· σπλαγχνίζομαι ἐπὶ τὸν ὄχλον, ὅτι ἤδη ἡμέραι τρεῖς προσμένουσίν μοι καὶ οὐκ ἔχουσιν τί φάγωσιν· καὶ ἐὰν ἀπολύσω αὐτοὺς νήστεις εἰς οἶκον αὐτῶν, ἐκλυθήσονται ἐν τῇ ὁδῷ· καί τινες αὐτῶν ἀπὸ μακρόθεν εἰσίν.*

Ici également, nous relevons un double génitif absolu, et à l'exception de la finale : *καί τινες αὐτῶν...*, les autres membres sont suffisamment bien enchaînés.

Au ch. XIV, 17-18, trois génitifs absolus se succèdent sur l'espace de trois lignes : *Καὶ ὀψίας γενομένης ἔρχεται μετὰ τῶν δώδεκα. καὶ ἀνακειμένων αὐτῶν καὶ ἐσθιόντων ὁ Ἰησοῦς εἶπεν· ἀμὴν λέγω ὑμῖν ὅτι...*

De plus, il y a, aux v. 21-22, du ch. VI de S. Marc, dans l'emploi du génitif absolu, une grosse irrégularité (1) qu'il est difficile d'attribuer à un écrivain « expert en grec », vu qu'un nom, mis à cet état absolu, devient le sujet de la proposition principale : *καὶ εἰσελθούσης τῆς θυγατρὸς αὐτῆς τῆς Ἡρῳδιάδος καὶ ὀρχησαμένης, ἤρεσεν τῷ Ἡρῴδῃ...*

M. Vogels a bien remarqué l'anomalie, car il propose de lire : *ὀρχησαμένης καὶ ἀρεσάσης*, mais cette leçon n'est pas appuyée par les manuscrits. Le P. Lagrange traduit : « et cela (cette scène) plut à Hérode » (2) ; cette dernière interprétation supprime l'irrégularité mentionnée, mais pour y arriver, il faut ou bien ajouter un mot qui ne se lit pas dans le texte, ou donner comme sujet à *ἤρεσεν* toute la proposition mise au génitif absolu, ce qui, au point de vue syntaxique, constitue une anomalie aussi grave que celle qu'il s'agit d'éviter.

(1) Cfr E. Koch, *Grammaire grecque*, traduite par J. L. Rouff, 2e édit. Paris, s. d. : § 128. B. — Génitif absolu. Une proposition secondaire temporelle, conditionnelle, causale ou concessive, *dont le sujet ne se trouve dans la proposition principale ni comme sujet ni comme complément*, peut être remplacée par la construction du participe appelée *génitif absolu*.

(2) *Évangile selon S. Marc*, p. 153.

Digitized by Google

D'ailleurs, ce récit ne comprend pas seulement les v. 21-22, il s'étend jusqu'au v. 29 ; or, si nous portons notre attention sur les v. 23-29, nous remarquons que les autres phrases sont très simples et commencent presque toutes par *καί*. V. 23. *Καὶ ὤμοσεν αὐτῇ...* v. 24. *καὶ ἐξελθοῦσα εἶπεν...* v. 25. *καὶ εἰσελθοῦσα εὐθὺς μετὰ σπουδῆς...* v. 26. *καὶ περίλυπος γενόμενος ὁ βασιλεύς...* v. 27. *καὶ εὐθὺς ἀποστείλας ὁ βασιλεύς... καὶ ἀπελθὼν ἀπεκεφάλισεν...* v. 28. *καὶ ἤνεγκεν τὴν κεφαλήν... καὶ ἔδωκεν αὐτὴν τῷ κορασίῳ, καὶ τὸ κοράσιον ἔδωκεν αὐτήν...* v. 29. *καὶ ἀκούσαντες οἱ μαθηταὶ αὐτοῦ ἦλθαν καὶ ἦραν τὸ πτῶμα αὐτοῦ καὶ ἔθηκαν αὐτὸ ἐν μνημείῳ.*

Ne sont-ce pas des exemples de cette parataxe très accusée que l'on lit d'un bout à l'autre de S. Marc ?

c) M. V. compare aussi S. Luc ch. III, 19-20 avec S. Marc ch. VI, 17-18, et il trouve que ces deux textes se ressemblent étroitement, que l'idée est, de part et d'autre, essentiellement la même, que les mots et membres de phrases se correspondent (p. 19 svv.) :

S. Luc, ch. III, 19-20. *Ὁ δὲ Ἡρῴδης ὁ τετραάρχης, ἐλεγχόμενος ὑπ' αὐτοῦ περὶ Ἡρῳδιάδος τῆς γυναικὸς τοῦ ἀδελφοῦ αὐτοῦ καὶ περὶ πάντων ὧν ἐποίησεν πονηρῶν, ὁ Ἡρῴδης προσέθηκεν καὶ τοῦτο ἐπὶ πᾶσιν : κατέκλεισεν τὸν Ἰωάνην ἐν φυλακῇ.*

S. Marc, ch. VI, 17-18. *Αὐτὸς γὰρ ὁ Ἡρῴδης ἀποστείλας ἐκράτησεν τὸν Ἰωάνην καὶ ἔδησεν αὐτὸν ἐν φυλακῇ διὰ Ἡρῳδιάδα τὴν γυναῖκα Φιλίππου τοῦ ἀδελφοῦ αὐτοῦ, ὅτι αὐτὴν ἐγάμησεν · ἔλεγεν γὰρ ὁ Ἰωάνης τῷ Ἡρῴδῃ ὅτι : Οὐκ ἔξεστίν σοι ἔχειν τὴν γυναῖκα τοῦ ἀδελφοῦ σου.*

Que conclure de là ? Que c'est un seul auteur qui a rédigé les deux textes ? Ce serait, nous semble-t-il, aller trop loin. Car la ressemblance s'explique suffisamment par cette circonstance que S. Marc et S. Luc veulent raconter le même fait : l'emprisonnement de S. Jean ainsi que son motif, et aussi par ceci que S. Luc avait sous les yeux, ici comme ailleurs, le texte de S. Marc. D'autre part, si nous supposons un auteur unique, nous nous trouverions devant un doublet manifeste.

Surtout, la construction des deux phrases paraît très différente. Comme on peut s'y attendre, celle de S. Luc se déroule avec aisance et logique, et elle énonce, dès le début, le motif qui a provoqué les représailles du tétrarque : Hérode, parce qu'il avait été blâmé par S. Jean au sujet de ses relations avec Hérodiade, qui était la femme

Digitized by Google

de son frère, ajouta un nouveau crime à tout le mal qu'il avait déjà commis, et fit emprisonner S. Jean.

Chez S. Marc, au contraire, il faut parcourir une cascade de circonstances secondaires avant d'arriver à s'expliquer l'incarcération : Hérode se saisit de Jean et le jeta en prison. Pourquoi ? A cause d'Hérodiade, la femme de son frère Philippe. A cause d'Hérodiade ? Quel motif avait donc cette femme de faire poursuivre S.Jean ? C'est qu'Hérode l'avait épousée. Mais comment ce mariage amena-t-il l'emprisonnement de S. Jean ? Parce que le Précurseur reprochait au despote cette infraction à la loi. Enfin, nous voilà au bout de nos questions !

Qu'il s'agisse bien ici d'une phrase compliquée, mais dans le sens péjoratif du mot, d'une ordonnance renversée et peu naturelle, nous en avons la confirmation dans l'introduction du P. L. à son commentaire sur S. Marc. A propos des multiples parenthèses que l'on rencontre dans le second évangile, il note que S. Marc souvent ne donne les explications nécessaires que lorsqu'il s'aperçoit qu'il en est besoin, et le P. L. cite précisement le ch. VI, 17 et svv. comme un modèle du genre (p. LXXVII).

B. *Indices positifs.*

1) L'emploi d'un nom ou pronom au génitif absolu comme sujet ou complément de la proposition principale est choquant chez S. Luc, mais naturel chez S. Marc dont la langue est moins châtiée, et qui, au ch. V, 18, avait déjà écrit : *καὶ ἐμβαίνοντος αὐτοῦ εἰς τὸ πλοῖον παρεκάλει αὐτὸν ὁ δαιμονισθεὶς... καὶ οὐκ ἀφῆκεν αὐτὸν (Ἰησοῦς)*. (cfr ch. VI, 54).

2) Nous avons déjà rappelé que S. Marc use et abuse du mot *εὐθύς*, qui, dans les textes parallèles, est supprimé par S. Luc et remplacé par un autre, notamment par *παραχρῆμα*. Or, dans le récit de la décapitation, nous lisons deux fois ce mot : v. 25 : *εὐθὺς μετὰ σπουδῆς*. — v. 27 *εὐθὺς ἀποστείλας*.

Pour le premier cas, M. V. écrit : « *εὐθύς* paraît être une glose ». Pourquoi songer ici à une glose ? Serait-ce parce que, juxtaposé à *μετὰ σπουδῆς*, il ferait double emploi avec ces mots ? Mais nous savons que S. Marc ne recule pas devant le pléonasme.

3) Au v. 20, pour exprimer cette idée : Hérode était fort perplexe, S. Marc écrit : *πολλὰ ἠπόρει*. *Πολλά* pris adverbialement, autre mot cher à S. Marc qui l'emploie 9 fois. Ce terme, remarque le P. L., est extrêmement caractéristique (p. LXV). Vraiment, au point de vue

Digitized by Google

stylistique et littéraire, il en semble pas qu'il y ait lieu de chercher pour le récit de la décapitation un autre auteur que S. Marc lui-même.

Nous pourrions poursuivre encore l'examen des deux derniers sujets d'étonnement de M. V. et lui répondre, par exemple, que si ce récit se relie lâchement à ce qui précède et rompt le développement des idées, cela n'offre rien de bien surprenant chez un auteur connu pour ses nombreuses parenthèses, lesquelles ne sont pas toujours brèves, notamment au ch. VII, 3 et svv., où S. Marc explique les usages des Pharisiens.

Ce que nous avons dit suffira, espérons-nous, pour nous autoriser à ne retenir des cinq remarques de M. V. que les deux premières, qui nous paraissent beaucoup plus fermes et assez justes pour que l'on doive se poser la question qui clôt la brochure de M. V. : « Pourquoi le lecteur trouve-t-il, dans l'évangile de S. Marc, le récit de la mort du Baptiseur, quand il aurait attendu naturellement ce récit dans S. Luc, et non dans S. Marc ? »

Il nous semble que notre hypothèse fournit une explication très plausible. En réalité, c'est S. Marc le Judéo-Palestinien, et non pas S. Luc, le médecin grec d'Antioche, qui porte à S. Jean-Baptiste un intérêt tout particulier. S. Marc avait entendu raconter sa vie austère ; peut-être, comme tant d'autres habitants de Jérusalem, s'était-il rendu sur les bords du Jourdain, pour entendre la prédication de S. Jean et recevoir de sa main le baptême de pénitence. Écrivant son évangile, S. Marc n'a pas manqué d'y raconter l'enfance de Jean, mais ces chapitres n'ont pas été édités par leur premier auteur et sont passés dans l'œuvre de S. Luc. Celui-ci a transcrit à peu près tels quels les récits de sa source, simplement parce que les faits concernant le Précurseur étaient intimement mêlés à ceux qui étaient relatifs à l'enfance du Sauveur ; et il se borna à y faire de légères retouches de grammaire et de style.

Mais l'attention accordée par le troisième évangéliste à Jean n'était pas très vive, aussi s'est-il contenté d'indiquer d'un mot la disparition du Baptiste, sans s'attacher à en expliquer les circonstances que S. Marc nous raconte en détail, par ce qu'il tient, lui, à son héros.

***

IV. Concordance de S. Luc, ch. I et II, et des Actes, ch. I-XV.

Il y a quelques années, *La Revue Biblique* publiait un article

Digitized by Google

intitulé : *Marc, source des Actes* ? (1). Pour des considérations où les chapitres I et II du troisième évangile n'intervenaient pas, on y proposait de mettre le nom de S. Marc sur la source écrite qui paraît faire le fond des ch. I-XV des Actes. L'idée n'est pas si nouvelle qu'on pourrait le penser. Harnack (2) y avait déjà songé. Zahn également considère comme vraisemblable que S. Marc ait eu l'intention de continuer son récit jusqu'aux temps apostoliques (3). —Dans son commentaire sur les Actes (4), Jacquier écrit que « cette hypothèse avait déjà été suggérée par Briggs, Blass, Scharfe. » Ce fait que nous ignorions en 1920, renforce encore de l'autorité de ces trois auteurs les motifs alors allégués.

D'autre part, en 1891, Feine étudiant les sources du troisième évangile (5), en distinguait quatre : 1. S. Marc ; 2. un écrit commun aux synoptiques (d'après B. Weiss) ; 3. un recueil de discours (Logia) ; 4.enfin une dernière source propre à S. Luc. Celle-ci devait être un texte judéo-chrétien rédigé en Palestine avant l'an 70 et auquel S. Luc aurait emprunté la plupart des éléments qui sont propres à son évangile, et ne se lisent pas dans les autres synotiques ; les ch. I et II dériveraient donc de cette source.

Mais, de plus, ce document palestinien propre à S. Luc, serait d'après Feine, *étroitement apparenté* à la source d'où dérivent le premiers chapitres des Actes. Peut-être même, ajoute-t-il, ces deux documents formaient-ils un écrit suivi. Nous n'avons pas sous la main l'ouvrage de Feine que nous mentionnons d'après Zahn (6) ;

(1) *Revue Biblique*, 1920, p. 555-569 ; 1921, p. 86-96.

(2) HARNACK, *Apostelgeschichte*, p. 151.

(3) TH. ZAHN, *Einleitung in das N. T.*, t. II, p. 239 : « Der geringe Umfang des Buchs im Vergleich zu allen anderen Geschichtsbüchern des N.Ts lässt aber vermuten das Mr. noch manches hinzufugen gedachte. » — P. 370 : « Die Erscheinungen des Auferstandenen brauchen es nicht allein gewesen sein ; er kann zur Ausführung des im Buchtitel ausgedruckten Gedankens auch noch manchen Stoff geeignet gefunden haben, welche wir in der AG verarbeitet finden. » — P. 420 : « War es die Absicht des Mr. sein Werk bis in die Apostelzeit hinein auszudehnen, so kan er Vorarbeiten für den nicht zur Ausführung gekommenen Teil seines Buchs hinterlassen haben, welche in die Hände des Lc gelangen. »

(4) JACQUIER, *Les Actes des Apôtres*, p. CLIII. Paris, 1926.

(5) FEINE, *Eine vorkanonische Ueberlieferung des Lukas in Evangelium und Apostelgeschichte*. Gotha, 1891.

(6) TH. ZAHN, *Einleitung in das N. T.*, t. II, p. 427 : « Feine hat an der Hand der Lcev. eigentümlichen Stoffe, eine diesem eigentümlichen judenchristliche d. h. aus der palästinischen Christenheit vor dem J. 70 hervorgangene « Quellenschrift » konstruirt, welche zu seinen, nach gelehrtem Herkommen angenomme-

Digitized by Google

mais il n'est pas difficile d'entrevoir les motifs qui ont amené Feine à cette façon de voir.

Sans nous arrêter à cette hypothèse sur les sources du troisième évangile, remarquons seulement que si, sur le dernier point, cette opinion est fondée, à savoir : s'il y a parenté étroite entre les chapitres propres à l'évangile de S. Luc et la première moitié des Actes, et si, en même temps, on admet que ces ch. I-XV des Actes ont été, comme nous le croyons, empruntés à S. Marc, nous arriverions encore par cette voie à la conclusion que S. Marc est l'auteur de l'histoire de l'Enfance dans S. Luc.

Il n'y aurait donc pas lieu de distinguer, dans le troisième évangile, S. Marc de cette source palestinienne, et S. Marc, en plus de son évangile tel que nous le possédons, aurait encore fourni à S. Luc des *récits écrits* qui sont conservés dans les péricopes propres à S. Luc, notamment dans les ch. I et II.

De cette combinaison, il n'y aurait nullement lieu de conclure que S. Luc, en même temps qu'il consultait des documents écrits, n'ait pas suivi une tradition orale indépendante, ni que tout ce qui est spécial au troisième évangile dérivât de S. Marc, mais seulement que la source palestinienne écrite, que Feine croit retrouver dans les récits propres à S. Luc, ne serait autre qu'un document rédigé par S. Marc.

***

Si l'évangile actuel de S. Marc n'est que la partie centrale d'un travail beaucoup plus considérable qui comprenait encore les récits de l'Enfance et maint chapitre que l'on lit maintenant dans les Actes, on se demande naturellement comment et pourquoi cette œuvre a été tronquée, surtout si notre second évangile a été publié du vivant de l'auteur comme semble l'insinuer la tradition (1).

Ce sont là des questions auxquelles nous ne pouvons pas répondre, mais cette ignorance des circonstances qui auraient amené une am-

nen, sonstigen Quellen, nämlich 1. Mc. 2. « Synoptische Grundschrift » (nach B. Weiss), 3. « Redenquelle » (Logia) noch als vierte hinzukommt. » « Lc sol aber diese vierte Quelle schon mit der dritten verschmolzen gefunden haben. Eine, mit diese vierte Quelle nahe verwandte, irgendwie auch « vielleicht » mit ihr zu einem Ganzen verbundene Schrift soll in AG I, 1-VIII, 24 ; IX, 31 - XI, 23 ; XII, 1-24 wesentlich unverändert verhalten sein. »

(1) P. LAGRANGE, *Évangile selon S. Marc.*, p. XXIV.

Digitized by Google

putation du travail de S. Marc, ne constitue nullement une objection contre la possibilité du fait.

Qu'on veuille se rappeler seulement qu'au début de son traité *Contra Marcionem*, Tertullien nous avertit qu'il a lui-même complété un premier essai et il se plaint de ce que cet ouvrage ait déjà été publié de façon peu satisfaisante par un ami trop pressé (1), et ce cas n'est pas unique.

De plus, pour ce qui concerne la finale primitive de S. Marc, il semble bien que, par suite de l'un ou l'autre accident, elle ne nous est pas parvenue ; et tout en admettant que c'est S. Marc lui-même qui a plus tard ajouté les derniers versets, ch. XVI, 9-20, il reste toujours le fait que le second évangile, tel qu'il a d'abord circulé dans l'Église, se terminait au v. 8 : *timebant enim*.

Or, on ne conçoit pas que S. Marc ait pu vouloir, de propos délibéré, finir son exposé par ces mots, sans rien driede la résurrection, ni des faits qui l'ont suivie. Qu'elles qu'en aient été, du reste, la cause et l'importance, il doit y avoir eu ici amputation.Si l'œuvre primitive de S. Marc a été tronquée à la fin, elle a pu également être raccourcie à l'autre bout et privée de l'introduction que l'auteur voulait lui donner. Comme nous l'avons noté en commençant, le début actuel de l'évangile de S. Marc est trop brusque, le récit n'est nullement préparé et, au point de vue littéraire, il est difficile de le considérer comme original.

Pour nous expliquer que cet évangile,d'abord plus long, nous soit parvenu sous la forme abrégée que nous connaissons, de multiples suppositions sont possibles, notamment celle-ci : A la demande des chrétiens de Rome ; S. Marc entreprend d'écrire la vie de Notre-Seigneur principalement à l'aide des récits qu'il a recueillis de la bouche de S. Pierre ; avant d'avoir eu le temps d'achever son travail, il donne en lecture à des amis les chapitres centraux de son évangile, qui aussitôt se répandent.

Entre temps, S. Luc, son compagnon de séjour à Rome, se met de son côté à l'œuvre ; S. Marc, occupé à d'autres besognes, ou plutôt appréciant à sa juste valeur le talent littéraire de S. Luc et le sachant

(1) TERTULLIEN, *Adversus Marcionem*, l. I, c. 1, v. 1 : « Si quid retro gestum est nobis adversus Marcionem, jam hinc viderit. Novam rem aggredimur ex vetere. Primum opusculum quasi properatum pleniore postea compositione rescideram. Hanc quoque nondum exemplariis suffectam, fraude tunc fratris dehinc apostatae amisi, qui forte descripserat quaedam mendosissime, et exhibuit frequentiae. »

Digitized by Google

mieux préparé à son rôle d'historiographe, lui communique son manuscrit complet. Celui-ci contenait en plus les récits de l'Enfance tels que la Ste Vierge les avait racontés, jadis à Jérusalem, à la première communauté chrétienne hébergée chez la mère de S.Marc, le fond des ch. I-XV des Actes, et sans doute encore tel ou tel épisode qui aujourd'hui ne figure que dans le troisième évangile.

Cette hypothèse ne semble pas téméraire et n'a rien et de ce qu'on pourrait appeler une « randonnée aérienne » ; au contraire, elle fournirait la réponse à plusieurs questions qui jusqu'ici n'ont pas toutes reçu une réponse satisfaisante :

1) D'où S. Luc a-t-il tiré la connaissance de ces faits auxquels il n'avait pas assisté ?

2) Comment expliquer les nombreux sémitismes de ses récits qu'il était pourtant capable d'écrire en grec de meilleur aloi ? D'où vient le caractère judéo-palestinien et légal si accusé dans les ch. I et II de son évangile, caractère qui tranche fort sur sa manière ordinaire, mais d'autre part, se rapproche de celle que l'on retrouve dans S. Marc et au début des Actes ?

3) Comment expliquer l'absence d'introduction littéraire dans le second évangile, ainsi que sa fin brusquée ?

4) Pourquoi S. Marc raconte-t-il au long la fin de S. Jean-Baptiste auquel il n'a accordé jusque-là qu'un intérêt si restreint ?

Tout cela ne se résout-il pas beaucoup plus aisément dans notre hypothèse ?

Nous n'avons, ni les moyens, ni les loisirs de pousser plus loin cette enquête. Ce sont de simples réflexions qui nous sont venues à l'esprit en préparant le cours de Nouveau Testament que nous faisons à nos séminaristes chinois. En proposant cette suggestion, nous n'avons d'autre ambition que d'attirer de ce côté l'attention des maîtres d'Europe rompus à la philologie et à la critique du Nouveau Testament. Plus habitués que l'auteur de ces lignes au style des évangélistes, disposant de riches bibliothèques où abondent les instruments de travail de tout genre, ils auront vite fait de décider si cette explication est recevable. Quoi qu'il en soit du jugement qu'ils lui réservent, nous acceptons d'avance leur verdict.

Tatung (Chansi). P. LÉON DIEU.

Digitized by Google

L'INFLUENCE DE L'HAGIOGRAPHIE IRLANDAISE SUR LES VITAE DES SAINTS IRLANDAIS DE BELGIQUE (1)

Du VIIe au XIIe siècle, l'Irlande religieuse et monastique envoie dans l'Europe continentale les nombreux essaims de ses clercs, de ses évêques « gyrovagues » et, surtout, de ses moines. Ils sillonnent, en tous sens, la Gaule, la Germanie et l'Italie. Une ascèse d'un caractère spécial les pousse à quitter leur patrie sans esprit de retour. Leur existence, dès lors, est un long et rude pèlerinage ; isolés, ou par petits groupes, ils mènent une vie précaire, traînant, de sanctuaire en sanctuaire, leurs souffrances et leurs prières. Un jour vient, cependant, où la fatigue, la vieillesse ou l'irrésistible attrait d'une vie plus contemplative et plus paisible les fixent définitivement dans quelque solitude agreste ou dans l'un ou l'autre monastère accueillant.

Les saints sont nombreux parmi ces exilés volontaires. La géographie régionale retient leurs noms et leur culte reste populaire à travers les siècles. Durant tout le moyen âge les fidèles se pressent autour de leur tombeau. Désireux de satisfaire la curiosité des foules, des moines ou des clercs mettent par écrit la vie de ces pieux voyageurs. Ces hagiographes utilisent surtout une tradition locale : indigente, trop souvent, du point de vue de l'histoire, elle est riche parfois en traits légendaires. Outre les témoignages des sources épigraphiques ou monumentales et les inventions de leur imagination, d'ailleurs assez courte, les écrivains de *vitae* ont aussi à leur disposition les biographies d'autres saints que la tradition locale ou leur

(1) Travail fait, au Séminaire historique de l'université de Louvain, sous la direction du professeur Van der Essen. L'auteur, Melle Snieders, mourut avant d'avoir pu terminer une étude d'ensemble sur l'hagiographie médiévale en Belgique. Le présent article en constitue un chapitre, où devait se trouver un aperçu synthétique du milieu où travaillèrent les hagiographes belges. La mort surprit Melle Snieders avant qu'elle eût terminé ses recherches.

Digitized by Google

propre fantaisie met en rapport avec leur héros et ils y puisent à pleines mains, sans scrupule.

Ces productions continentales ont-elles subi l'influence de l'hagiographie irlandaise insulaire? C'est ce que nous nous proposons d'examiner dans ce travail. Nous essayerons ensuite de déterminer, dans la mesure du possible, à quelles sources les hagiographes ont puisé.

Mais il importe de jeter d'abord un coup d'œil sur la physionomie de l'Irlande chrétienne et d'étudier brièvement les caractères de sa littérature hagiographique et de son expansion religieuse.

Première Partie

LES IRLANDAIS CHEZ EUX.

I. LA SITUATION RELIGIEUSE DE L'IRLANDE.

§ 1. Caractéristiques de la conversion de l'Irlande.

En 432 S. Patrice débarque en Irlande, chargé de la mission providentielle de la convertir (1). Il s'est longuement préparé à sa lourde tâche parmi le clergé des Gaules.

Sa vocation était déjà ancienne, elle remontait à l'époque où des pirates, l'ayant enlevé à ses parents sur les côtes de la Grande-Bretagne, le vendirent comme esclave en Irlande. Pendant six longues années l'adolescent y garda les troupeaux de son maître et y acquit, de l'organisation des Gaëls, une connaissance pratique dont il sut tirer parti dans son œuvre d'évangélisation.

(1) Il est à présumer qu'il existait déjà des chrétiens éparpillés en Irlande quand S. Patrice y arriva : des prisonniers et esclaves bretons chrétiens y séjournaient en tous cas. Cependant, le nombre des chrétiens devait être infime. L'existence des saints « prépatriciens » est une question encore débattue. Plummer pense que Ailbe, Ciaran de Saigir, Déclan et Colmen sont des saints du VIe siècle dont l'existence a été avancée dans le passé par patriotisme local (C. Plummer, *Vitae Sanctorum Hiberniae* (= *VSH*), t. I, Introduct. : The separate lives. Oxford, 1910). Mais l'abbé Riguet suggère que leur existence au Ve siècle pourrait expliquer pourquoi S. Patrice a surtout évangélisé le nord et l'ouest de l'île : ces « prépatriciens » sont, tous les quatre, des saints du sud. Riguet, *Saint Patrice* (Coll. *Les Saints*), p. 29-30. Paris, 1911.

Digitized by Google

Organisation des Gaëls. — L'Irlande était demeurée très fermée à toute influence étrangère. A cette époque, son organisation politique et sociale, assez primitive, repose sur le clan (1). Ces clans, en se groupant, constituent les tribus ; à leur tour celles-ci se répartissent dans les cinq provinces qui se partagent le sol de l'île : le Leinster, le Munster, le Connaught, l'Ulster et le Meath.

La hiérarchie des chefs correspond à celle des territoires. A la tête de chaque tribu se trouve un roi, mais il est subordonné au roi de la province. Celui-ci reconnaît, pour tout le pays, un roi suprême dont la capitale est Tara, dans le Meath. Au temps de S. Patrice il s'appelle Loégaire ; l'apôtre convertit aisément ses filles, mais le souverain lui-même reste obstinément payen.

Les rois jouissent d'une hospitalité illimitée dans les « circuits » qu'ils font sur leur territoire (2). Ils pratiquent aussi, largement, le système des otages : moyen efficace de s'assurer la fidélité de leurs nobles. Les vies de saints en font fréquemment mention. Ainsi, pour ne citer que deux exemples, S. Déclan ressuscite, à la prière du roi, sept otages morts de la peste (3). S. Maedoc, de parents nobles, est réclamé par le roi de Temoria. Mais ce chef, frappé de l'éclat divin du visage de l'enfant, le remet en liberté avec tous ses compagnons (4).

En plus des nobles, la hiérarchie sociale de la tribu comprend des fermiers libres et des cultivateurs non libres ; au niveau inférieur, la foule des esclaves que la piraterie déversait sans cesse sur l'île ou que les grands propriétaires se procuraient sur le marché renommé de Bristol. S. Patrice avait lui-même mené leur dure existence.

Le saint missionnaire comprit tout de suite qu'il fallait commencer par le sommet de sa hiérarchie la conversion du peuple qui lui était confié. C'était du roi qu'il fallait attendre la permission de bâtir une église ou un monastère sur le territoire de la tribu et la conversion d'un chef frayait à l'apôtre un chemin plus facile vers l'âme des sujets.

La conversion de l'Irlande fut une œuvre pacifique. Sans doute de nombreuses et graves difficultés surgirent bien souvent, paralysant l'effort des missionnaires ou anéantissant les résultats de leur

(1) L. Gougaud, *Les chrétientés celtiques* (*Bibl. de l'ens. de l'hist. ecclés.*), 2e édit. p. 5 svv. Paris, 1911.

(2) H. d'Arbois de Jubainville, *La civilisation des Celtes et celle de l'épopée homérique* (*Cours de litt. celt.*, t. VI), p. 319 svv. Paris, 1899.

(3) *Vita Declani*, c. xxiii, Plummer, *VSH*, t. II, p. 48.

(4) *Vita Maedoci*, c. iv, *ibid.*, t. II, p. 142.

Digitized by Google

travail, mais il n'y eut nulle part de persécution sanglante. L'importance du clan, que nous signalions plus haut, peut expliquer ce phénomène (1). A vrai dire, ce fut plutôt, dans le domaine religieux, une évolution qu'une révolution. L'Irlande, devenue chrétienne, garda, pendant des siècles encore, des empreintes très nettes de son paganisme primitif.

Religion de l'Irlande payenne. — La signification du clan ne suffit pas, cependant, pour rendre complètement compte du caractère pacifique de cette conversion. Elle n'eût pu se faire de la sorte si les missionnaires s'étaient trouvés devant un système religieux quelque peu cohérent. Mais la religion des Celtes de l'Irlande n'était qu'un ramassis de légendes : ils croyaient aux fées (*sides*), à des êtres surnaturels étranges, à un au-delà localisé dans une île mystérieuse de l'Océan, séjour des dieux et des fées et terre d'éternelle jeunesse (2). Des pratiques superstitieuses, mais pas de dogmes, pas de croyances déterminées, pas de sacerdoce organisé (3) : la résistance du paganisme ne pouvait être bien efficace.

C'est en Irlande que le druidisme se maintient le plus longtemps. Il n'y possède pas,cependant,comme chez les Celtes du continent, cette organisation puissante, source d'influence politique et de juridiction criminelle qui s'ajoutent à ses fonctions sacerdotales et à son rôle pédagogique (4). En Irlande, la science et la justice sont aux mains des *file*, à la fois poètes, historiens, archéologues et juges. Ils sont aussi prophètes et leurs procédés de divination ne furent pas tous prohibés par le christianisme. Les *file* vécurent, semble-t-il, en bonne intelligence avec les saints : S. Columba d'Iona eut pour eux et leurs œuvres la plus grande bienveillance ; vers la fin de sa vie, il fit même, en leur faveur, le voyage d'Irlande pour obtenir du roi la révocation de la sentence générale de bannissement prononcée contre eux (5). Les druides n'apparaissent dans les *vitae* que

(1) Riguet, *op. cit.*, p. 2 et Plummer, *VSH*, Introd., p. cxxx.

(2) On retrouve cette croyance, mais christianisée, dans le voyage de S. Brendan, sous le nom de « terra repromissionis ». Dottin, *Les littératures celtiques* (Coll. Payot), p. 97. Paris, 1924 ; *Vita Brendani*, Plummer, *VSH*, t. I, p. 98 svv.

(3) « Le caractère le plus saillant peut-être de la religion des Celtes... c'est la foi en la toute-puissance du magicien ». H. d'Arbois de Jubainville, *op. cit.*, p. 147.

(4) H. d'Arbois de Jubainville, *Introduction à l'étude de la littérature celtique* (*Cours de litt. celt.*, t. I), p. 92 svv. Paris, 1883.

(5) *Ibid.*, p. 385 et 386.

Digitized by Google

sous l'aspect de devins et de magiciens (1). Ces pouvoirs magiques peuvent être aussi pratiqués par des femmes (2).

Les chrétiens ne songent pas à contester la réalité de ces puissances occultes ; les saints eux-mêmes ne possèdent que des pouvoirs supérieurs et invincibles parce qu'ils viennent de Dieu.

La vie de S. Berach (3), abbé de Cluain Coirpthe, est une véritable joute entre le saint et un druide : un différend s'était élevé entre eux au sujet de l'occupation de Cluain Coirpthe et le roi, qui n'ose le trancher, les renvoie tous deux devant un autre roi. Berach s'en va, de cour en cour, suivi du druide comme de son ombre. Le magicien ne manque aucune occasion pour déployer contre lui ses maléfices. Cet exemple, emprunté à une production hagiographique postérieure de plusieurs siècles à l'époque où vécut S. Berach (VIe-VIIe siècle), laisse entrevoir combien les souvenirs du paganisme étaient restés vivaces parmi les convertis.

Restes du paganisme. — Sans doute, il n'est plus question, dans la littérature chrétienne, de *sides* ni de malins génies ; eux aussi ont été baptisés et portent à présent le nom d'anges et de démons. Mais l'étiquette chrétienne ne couvre qu'imparfaitement le fond payen (4).

Le chrétien se nourrit toujours de la littérature profane qui met sous ses yeux le passé fantastique et merveilleux des peuples de son île. Ces poèmes épiques ou romanesques, que les *file* se transmettent oralement, sont racontés par eux, pendant les longues soirées d'hiver, aux rois entourés de leur cour, ou récités aux foules qu'attirent les grandes assemblées périodiques (5). Tout homme cultivé les connaît et ils hantent l'esprit de ce peuple qui les aime, sans doute, de cet amour exclusif et exalté qu'il porte à tout ce qui touche à sa patrie. On en rencontre plus d'une reminiscence dans les *vitae*.

Par eux aussi nous viennent des échos des vices de l'Irlande payenne. Le degré de moralité attesté par les poèmes homériques semble assez supérieur à celui que révèle la littérature épique de l'Irlande (6).

(1) Les bardes ne sont qu'un ordre inférieur de poètes. Ils forment, avec les druides et les *file*, la classe lettrée chez les Celtes. *Ibid.*, p. 69-81.

(2) *Vita Berachi*, c. x ; *Coemgeni*, c. XXXIII, PLUMMER, *VSH*, t. I, p. 251.

(3) *Vita Berachi*, *ibid.*, p. 75-87.

(4) Voir plus loin : *Examen des principaux thèmes*, p. 613 svv.

(5) H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Le cycle mythologique irlandais* (*Cours de litt. celt.*, t. II), p. 5. Paris, 1884.

(6) H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *La civil. des Celtes et celle de l'épopée homér.* (*Cours de litt. celt.*, t. VI), p. 326. Paris, 1899.

Digitized by Google

Elle nous dépeint, en effet, des mœurs très libres. Si le mariage celtique est monogame, il est souvent associé au concubinage (1). Tous ces héros sont loin d'être chastes ; l'inceste et la polyandrie ne sont pas rares et, même dans des récits qui ont subi l'influence du christianisme, les rois et les simples voyageurs usent couramment de la femme et des filles de leur hôte (2). Même si la littérature a exagéré quelque peu la réalité il n'en reste pas moins vrai que la moralité sexuelle semble avoir été assez basse dans le monde celtique. Comment expliquer autrement que des *vitae*, écloses sous la plume de clercs ou de moines, offrent des exposés si fréquents et même un peu complaisants, de relations incestueuses ou illégitimes? (3). Jamais sur le continent on n'eût osé développer ces sujets, de pareille façon, dans des œuvres d'édification et dans des lectures liturgiques. Il n'est pas douteux que ce soient là, très souvent, des souvenirs de littérature profane. Mais le seul fait de leur existence dans la littérature religieuse prouve combien ces idées étaient familières aux Irlandais chrétiens.

§ 2. Le monachisme. L'organisation religieuse.

A. Les Communautés.

Dom L. Gougaud a dressé une carte des grands monastères qui florissaient en Irlande avant l'invasion danoise (fin du VIIIe siècle), On est frappé de l'épanouissement qu'a pris rapidement la vie monastique dans l'île (4). Chaque fondation importante a en outre,

(1) Le mariage des concubines irlandaises était une vente, tout comme celui des femmes légitimes, mais il ne durait qu'un an et se rompait à une des grandes réunions périodiques des Gaëls. Pour les femmes de rang élevé, ce genre d'union était une flétrissure. H. d'Arbois de Jubainville, *Études sur le droit celtique* (*Cours de litt. celt.*, t. VII), p. xix et passim. Paris, 1895.

(2) H. d'Arbois de Jubainville, *La civil. des Celtes et celle de l'épopée homér.*, p. 291-296 et p. 319 svv.

(3) La généalogie de S. Déclan commence par un triple inceste (Plummer, *VSH*, t. II, p. 32). La mère de Ste Brigide est une esclave qui devient la concubine de son maître (*Vita Brigidae*, c. I, *AA. SS.*, Febr. I, p.119). S. Ailbe est le fils d'une servante séduite (Plummer, *VSH*, t. I, p 46). Dans l'ascendance de S. Bairre il y a un inceste (*ibid.*, t. I, p. 65). Un noble séduit une jeune fille de la famille royale de l'Oriel : c'est la mère de S. Tigernach (*ibid.*, t. II, p. 262). Il y a d'autres exemples, nombreux, mais ils n'intéressent pas directement le saint.

(4) Gougaud, *op. cit.*, carte hors-texte. P. Power, *Early christian Ireland. A manual of Irish archeology*, p. 10-12. Dublin, 1925.

Digitized by Google

sous son obédience, une foule de maisons éparses dans tout le pays : c'est la *familia* du saint fondateur. Les territoires que ces institutions possèdent, les populations qui les occupent ou celles qui doivent quelque reconnaissance aux disciples du saint patron, forment sa *parochia*.

L'Église d'Irlande est nettement monastique sans l'être exclusivement (1). Quand l'abbé d'un grand monastère n'est pas évêque, il attache à ses maisons et à leurs domaines un évêque claustral dont le diocèse est alors formé de la *familia* et de la *parochia* enclavées dans les diocèses séculiers. L'existence de ces derniers paraît être prouvée, mais il n'est pas douteux que les limites de leur juridiction étaient mal définies au milieu du fouillis des enclaves monastiques. On retrouve ainsi dans ces groupements les tendances particularistes du clan (2).

Aspect. — Extrêmement peuplés, les monastères se présentent sous l'aspect de villages primitifs protégés par une enceinte. Les cellules sont de simples huttes, souvent en forme de ruches. L'église, qui réunit la communauté pour l'office divin et le saint Sacrifice, ainsi que les oratoires dispersés dans l'agglomération, ne sont probablement que de modestes constructions en bois. Quelques hommes suffisent à Ste Samthann pour transporter son oratoire dans un autre endroit (3). Le réfectoire et l'hôtellerie, toujours ouverte aux voyageurs, sont aussi des bâtiments séparés. L'école s'élève plus loin : moines et jeunes *alumni* y sont instruits dans la science des Saintes Écritures.

La vie, principalement agricole, de ce pays sans villes et le système d'économie fermée exigent, dans le monastère, des granges et des ateliers. Un peu à l'écart sont bâties les cellules pour les ascètes, les ermites ou les vieux moines désireux de mener une vie plus contemplative ou simplement de jouir d'un peu de repos (4).

(1) A côté des clercs séculiers et des moines, il faut mentionner les Culdées, qui sont une classe spéciale de religieux à caractère mal défini (Gougaud, *op. cit.*, p. 85).

(2) Le nombre des évêques claustraux se multiplie rapidement. Leur situation mal définie provoque souvent leur instabilité. Nous les rencontrerons dans notre chapitre sur l'émigration irlandaise sous le nom d'*episcopi vagantes* (Gougaud, *op. cit.*, p. 86, 217-219 ; Plummer, *VSH*, t. I, Introd., p. cxi-cxii).

(3) *Vita Samthannae*, Plummer, *VSH*, t. II, p. 257.

(4) Gougaud, *op. cit.*, p. 91-92 ; Plummer, *VSH*, t. I, Introd., p. cxiii ; Power, *op. cit.*, p. 13-19.

Digitized by Google

Régime et ascèse. — Car la vie est rude dans ces communautés. Dès le début du monachisme irlandais, les trois vœux monastiques sont communs à tous les moines (1). Mais chaque monastère a sa règle propre dont les nuances dépendent de l'idéal du fondateur (2). Partout, cependant, l'autorité de l'abbé est illimitée et l'obéissance des moines absolue (3). C'est peut-être un symbole de ce pouvoir que nous offre la *vita* de S. Mochoemog : un ange déclare au saint abbé que Dieu lui donne désormais toute puissance sur la vie et la mort de ses moines (4).

Le successeur de l'abbé est élu du vivant de celui-ci : c'est le *praepositus*. C'est à lui, semble-t-il, qu'incombe la répartition des tâches quotidiennes (5). Dans les *vitae* il n'est que rarement un personnage sympathique et trop souvent il fait peser sur ses frères une volonté tyrannique.

Le travail manuel absorbe une bonne part de la journée du moine et l'abbé lui-même n'en est pas dispensé (6). A la tête de sa communauté, il laboure, rentre la moisson, travaille dans les ateliers. Quand un débiteur, à bout de ressources, vient trouver S. Maedoc, il le trouve aux champs, semant de l'orge (7). Par esprit de pénitence, S. Moling creuse, pendant sept ans, un petit canal de plusieurs milles de longueur (8). Le travail manuel comprend aussi la copie des manuscrits ; la profession de scribe est même très estimée parmi les religieux (9).

Le régime alimentaire est, en général, extrêmement sévère. Beaucoup de monastères pratiquent le jeûne perpétuel avec un seul et frugal repas par jour, à l'heure de none ou de vêpres. « De telles privations pour des gens vivant dans l'âpre climat du Nord sont d'un héroïsme qui stupéfie » (10). L'hagiographie conserve un souvenir admiratif de cette inflexible ascèse, sans toujours lui accorder son approbation. Dans le monastère de S.Carthag, ce sont les moi-

(1) Gougaud, *op. cit.*, p. 88-90.

(2) La règle de S. Colomban fut écrite pour les moines, mais son esprit est bien irlandais par son austérité (*Ibid.*, p. 88).

(3) *Vita Cainnechi*, c. xxii, Plummer, *VSH*, t. I, p. 160 ; *ibid.*, Introd., p. cxvi.

(4) *Vita Mochoemogi*, c. xxiv, *ibid.*, t. II, p. 176.

(5) *Ibid.*, t. I, Introd., p. cxviii.

(6) *Ibid.*, p. cxiv.

(7) *Vita Maedoci*, c. xlv, *ibid.*, t. II, p. 158.

(8) *Vita Molingi*, c. ix, *ibid.*, p. 193.

(9) Gougaud, *op. cit.*, p. 331.

(10) *Ibid.*, p. 103.

Digitized by Google

nes eux-mêmes qui s'attèlent à la charrue ; S. Finnian reproche à l'abbé d'imposer à ses frères des travaux de bêtes de somme (1). Au temps de S. Comgall, à Bangor, la sévérité du régime ne se relâche pour personne ; il faut à S. Finbarr beaucoup d'insistance pour faire accepter quelques vaches qui permettront aux vieillards de faire usage de lait (2). Cette application rigide de la loi du jeûne est, d'ailleurs, le trait le plus saillant de l'ascèse irlandaise.

Une remarque s'impose ici. Jeûner n'est pas uniquement un acte de pénitence. Dans l'Irlande payenne, le jeûne était pratiqué comme procédure légale (teintée de magie sans doute) pour obliger un débiteur à s'acquitter de sa dette. On lit dans les vieux poèmes irlandais que les bardes s'assemblent sur la terre du chef qui a refusé de leur payer leur œuvre, ils y demeurent sans prendre de nourriture, puis, tous ensemble, lancent contre leur débiteur leur « satire » (malédiction) (3). Les chrétiens, eux aussi, jeûnent pour forcer une autorité divine ou humaine à donner satisfaction à leurs demandes (4). S. Brendan et S. Ruadan, décidés à arracher, coûte que coûte, au roi la grâce d'un fugitif, jeûnent « contre » ce chef ; leur moyen reste sans effet aussi longtemps que le roi s'y livre de son côté (5). D'autres exemples sont aussi significatifs. Pour forcer le roi de Munster à relâcher un de ses parents, S. Maedoc s'astreint pendant trois jours à un jeûne rigoureux, il obtient ainsi la mort de la fille du roi (6). Et ce n'est pas par esprit de pénitence que les deux messagers que S. Ailbe a envoyés à Rome s'abstiennent de toute nourriture après la mort de leur compagnon, c'est pour forcer le saint, quoique absent, à ressusciter ce frère à qui il a promis un heureux retour (7).

Parmi les mortifications pratiquées de préférence par les moines, la prière faite dans l'eau glacée des lacs et des rivières ou, plus simplement, les bras en croix n'est pas parmi les moindres (8). La pre-

(1) *Vita Carthagi*, c. XLVI, PLUMMER, *VSH*, t. I, p. 188.
(2) *Vita Comgalli*, c. XXVIII, *ibid.*, t. II, p. 13.
(3) H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Introd. à l'ét. de la litt. celt.*, p. 259 SVV.
(4) PLUMMER, *VSH*, t. I, Introd., p. CXX.
(5) *Vita Ruadani*, c. XVII, *ibid.*, t. II, p. 247.
(6) *Vita Maedoci*, c. XXXV, *ibid.*, t. II, p. 154.
(7) *Vita Albei*, c. XXXVII, *ibid.*, t. I, p. 60.
(8) GOUGAUD, *op. cit.*, p. 99-101. *Vita Brigidae*, c. XCIII, *AA. SS.*, Febr., I, p. 132, B ; *Coemgeni*, c. XVIII, PLUMMER, *VSH*, t. I, p. 243 ; *Comgalli*, c. XLVI, *ibid.*, t. II, p. 17 ; *Fechini*, c. XVII, *ibid.*, t. II, p. 82 ; *Lasreni*, c. XII, *ibid.*, t. II, p. 133 ; *Patricii*, c. CLX, *AA. SS.*, Mart., II, p. 574, D-E.

Digitized by Google

mière de ces pratiques est fréquente pour combattre les tentations de la chair.

Tout bon moine, et c'est un acte d'humilité obligatoire, se prosterne la face contre terre dès qu'il reçoit un blâme d'un supérieur ou d'un confrère, il ne peut se relever que sur un ordre exprès (1). A ces pratiques d'ascèse on peut ajouter la confession fréquente et même journalière de ses fautes et l'amour des pèlerinages lointains et difficiles.

Les vertes plaines d'Erin ne se sont jamais teintées du sang des martyrs, mais tous ces fervents, dont le plus ardent désir était de mourir comme témoin du Christ, apportent au cloître, avec leur tempérament de fer, la volonté d'y chercher une mort lente et un long martyre (2).

Monastères de femmes. — Dans ce domaine, les femmes ne le cèdent en rien aux hommes. L'existence de moniales, dès le début du VIIe siècle, est incontestable (Kildare, par exemple). Elles font partie d'un diocèse monastique, mais s'établissent à quelque distance d'un monastère d'hommes (3) ; les moines l'exigent afin d'éviter tout scandale.

Le seul monastère double connu en Irlande aux VIIe et VIIIe siècles est Kildare. Les Irlandais n'ont pas introduit cette institution sur le continent. S'ils y ont eu quelqu'influence sur son développement c'est parce qu'ils créaient autour d'eux une atmosphère morale extrêmement pure (4).

B. La vie intellectuelle.

Le travail manuel et l'ascèse ne font pas perdre de vue la culture de l'esprit. Nous avons vu que l'école avait sa place parmi les bâtiments monastiques. De tous les points du pays et même de Grande Bretagne les élèves affluaient. Bède, dans son *Historia ecclesiastica*, parle du grand nombre d'Anglo-Saxons qui avaient émigré temporairement ou définitivement en Irlande pour s'y mettre sous la direction des maîtres réputés (5). Et l'on sait qu'Agilbert, plus tard

(1) Ces mortifications sont autant de beaux sujets à miracles pour les hagiographes.

(2) Plummer, *VSH*, t. I, Introd., p. cxix ; Power, *op. cit.*, p. 107.

(3) *Ibid.*, p. cxxii.

(4) Gougaud, *op. cit.*, p. 94.

(5) *Hist. eccl.*, l. III, ch. 27 (PL, I, p. 95, col. 165). Cité par H. d'Arbois de Jubainville, *Intr. à l'ét. de la litt. celt.*, p. 207.

Digitized by Google

évêque de Paris (VIIe siècle), vint s'asseoir au pied de leurs chaires et que le jeune Dagobert II y fut conduit de force (1).

Écoles célèbres. — L'école la plus célèbre est celle de Clonard, dans le Meath. Aussi, en dépit des exigences chronologiques, les hagiographes s'efforcent-ils de faire de leurs héros des disciples de S. Finnian, fondateur de cette abbaye (vers 520) (2). A côté de Clonard et d'Armagh, la cité de S. Patrice, il faut ranger Bangor que S. Comgall fonde dans l'Ulster au VIe siècle. C'est de là que sortira S. Colomban de Bobbio. Clonfert, vers la même époque, doit son origine à S. Brendan le navigateur. S. Ciaran Mac in Tsair, formé à Clonard, élève un peu plus au sud, sur la rive gauche du Shannon, le monastère de Clonmacnois (vers 544 ou 548). Derry et Durrow sont des fondations de S. Columba avant son départ pour Iona. Et S. Enda, chef de tribu converti, fonde, sur la côte ouest de l'île, Aranmore (Killeany) où de grands saints comme Brendan, Ciaran, Finnian et Columba firent des séjours plus ou moins prolongés.

Programme d'études. — Dans ces écoles, l'instruction religieuse et littéraire sont en fonction l'une de l'autre (3). En vérité, la science unique, aux yeux de ces moines, est celle des Livres Saints. Toutes les autres n'en sont que les auxiliaires, leur droit à l'existence se mesure à l'efficacité qu'elles ont pour former l'esprit à la *lectio divina.*

Au VIe siècle on pouvait acquérir en Irlande une instruction complète dans les Saintes Écritures, une certaine connaissance des œuvres des Pères de l'Occident et un style correct en latin usuel. On y lisait aussi quelques auteurs profanes de l'antiquité romaine. Quelques rares élèves se perfectionnaient dans l'art d'écrire des vers en mètres antiques. Les œuvres de S. Colomban de Bobbio prouvent que cette formation littéraire était très sérieuse (4). On ne pourrait affirmer qu'à cette époque le grec fût déjà cultivé. Sans doute les écrivains font usage de mots grecs : Adamnan d'Iona (mort en 704), par exemple, connaît la traduction grecque du mot Columba

(1) W. Levison, *Die Iren und die Fränkische Kirche* dans *Histor. Zeitschrift*, 1912, t. CIX, fasc. 1, tiré-à-part, p. 5-6.

(2) Pour les principales écoles d'Irlande, consulter Gougaud, *op.cit.*, p. 75-77, et Plummer, *VSH*, t. I, Introd., p. cxv.

(3) L. Gougaud, *Gaëlic pioneers of Christianity*, p. 59. Dublin, 1923.

(4) H. d'Arbois de Jubainville, *Intr. à l'ét. de la litt. celt.*, p. 373-374.

Digitized by Google

et la signification hébraïque d'Iona. Mais des faits de ce genre ne suffisent pas pour admettre l'étude systématique du grec et de l'hébreu en Irlande. Et ce n'est pas parce qu'il se rencontre, dans certaines œuvres des maîtres, des passages empruntés à des auteurs grecs, qu'on peut en conclure que ces écrivains ont lu ces passages dans la langue originale. Il ne faut y voir, semble-t-il, qu'un étalage, un peu pédant, d'une érudition facile, fournie par quelques glossaires ou des traductions latines (1). Mais, plus tard, l'arrivée en Angleterre de Théodore de Tarse comme archevêque de Cantorbéry et de son compagnon Hadrien, qui avait reçu une instruction grecque, ne fut pas sans influence, sans doute, sur les progrès de l'hellénisme dans les écoles de l'Irlande. Toujours est-il qu'à une époque où la culture de l'esprit était tombée à un niveau si bas sur le continent, les maîtres irlandais y étaient unanimement reconnus comme des savants hors de pair.

II. L'HAGIOGRAPHIE IRLANDAISE (2).

§ 1. Caractéristiques et influences profanes.

Aucune des productions de l'hagiographie irlandaise n'est fort ancienne, exception faite pour certains documents concernant les trois grands saints nationaux : S. Patrice, Ste Brigide de Kildare et S. Columba d'Iona.

(1) Gougaud, *Gaël. pion. of christ.*, p. 58.

(2) Nous avons utilisé, pour cette étude, deux travaux de M. C. Plummer : 1) *Vitae Sanctorum Hiberniae*, partim hactenus ineditae, ad fidem codicum manuscriptorum, recognovit prolegomenis notis, indicibus instruxit. 2 vol. Oxford, 1910. Ce premier travail, auquel nous avons déjà, dans les pages précédentes, plus d'une fois renvoyé le lecteur, présente une série de vies de saints irlandais des VIe et VIIe siècles, en latin, d'après les trois grandes collections manuscrites qui en existent et avec les variantes que présentent les versions irlandaises et les manuscrits latins séparés. 2) *Miscellanea hagiographica hibernica*, vitae adhuc ineditae sanctorum Mac Creiche, Naile, Cranat. Accedit catalogus hagiographicus Hiberniae ab eodem pro tempore informatus. Bruxelles, 1925, Soc. des Bolland., in-8°. Cette publication comprend trois *vitae* inédites, en irlandais, avec traduction anglaise, ainsi que quelques productions hagiographiques sur les trois grands saints nationaux. Pour S. Patrice : la *vita* de Josselin (*AA. SS.*, Mart., II, p. 536-577). C'est la dernière en date et elle nous offre le stade ultime de la légende. Pour Ste Brigide : la *vita auctore anonymo* (*AA. SS.*, Febr., I, p. 119-134) et pour S. Columba, l'œuvre d'Adamnan, 9e abbé d'Iona (*AA. SS.*, Jun., II, p. 195-233).

Digitized by Google

Les Bollandistes sont d'avis qu'au XIIe siècle, l'arrivée des Anglais dans l'île et la reconstruction des monastères détruits par les invasions danoises, ont donné le branle à l'activité des hagiographes (1). Les œuvres, telles que nous les possédons, sont des copies de *vitae* plus anciennes et même, quelquefois, primitives, des résumés destinés à servir de lecture liturgique, des compilations de toute espèce. Quelques-unes même sont faites de deux œuvres juxtaposées maladroitement sans que l'hagiographe se soit donné la peine de ménager une transition dans le récit, ni d'harmoniser le style des deux parties (2). Comme les saints sont extrêmement nombreux en Irlande et comme beaucoup ont porté le même nom, ils se produit aussi des confusions de personnes. Le style de toutes ces productions est d'ordinaire très simple et ne diffère guère de celui des productions similaires du continent.

Une *vita*, en Irlande comme partout ailleurs, a pour but primordial de glorifier le saint ; en second lieu, elle prétend servir de guide au pèlerin dans les sanctuaires qu'il visite, et expliquer les relations qui existent entre les diverses communautés. Peut-être l'hagiographe essaye-t-il quelquefois de faire aboutir les revendications ou de protéger les privilèges d'un monastère par le récit d'un miracle ou en donnant la preuve d'une volonté expresse du fondateur.

Plus frappant dans cette littérature, est le particularisme outrancier avec lequel le saint est envisagé. Pour glorifier « son » saint, l'écrivain ne manque jamais de le placer au dessus de tous les autres ; ces derniers reconnaissent, d'ailleurs, humblement sa supériorité et s'inclinent devant lui avec respect !

Si le saint, dans tous les milieux populaires, est avant tout l'homme qui fait des miracles, il l'est, en Irlande, dans une mesure infiniment plus grande qu'ailleurs. Nous l'avons déjà vu, pour l'Irlandais il est un druide supérieur, doué comme lui d'une puissance magique mais invincible et d'origine divine (3). Il est plus encore : par son pouvoir sur la nature et les éléments, il est l'héritier d'un dieu solaire ou d'une divinité des eaux (4). Le vent et les flots lui obéissent, la lumière le suit ou émane de sa personne, le feu est soumis à ses ordres et ne peut lui nuire. Par une bénédiction il rend doux et familiers les animaux les plus indomptables. Il a tous pouvoirs sur

(1) PLUMMER, *VSH*, t. I, Introd., p. LXXXIX.

(2) *Vita Brendani prima*, PLUMMER, *VSH*, t. I, p. XXXVI SVV. ; *Boecii, ibid.*, p. 87 SVV. Voir aussi *ibid.*, Introduct., p. XXXIV. POWER, *op. cit.*, p. 98-100.

(3) Voir plus haut, p. 000 SVV.

(4) PLUMMER, *VSH*, t. I, Introd., pp. CXXXIII-CXXXIX-CXLVII SVV.

Digitized by Google

la mort et la maladie, sur les choses et les personnes ; une vertu émane de lui et se répand sur tout ce qu'il touche. Ces pouvoirs lui sont donnés antérieurement à tout mérite de sa part ; dès le sein de sa mère il accomplit des merveilles, et les prophètes (druides, ermites ou évêques) clament à l'envi sa grandeur future. La mort ne met pas fin à sa puissance ; le lieu de sa sépulture, la possession de son corps semblent bien plus importants que son intercession auprès de Dieu. Toujours, à un moment quelconque de sa vie, un ange lui apparaît et lui intime l'ordre de se fixer à l'endroit déterminé où il sera enterré : *locus resurrectionis tuae*, c'est la formule consacrée.

Le culte des reliques, avec ses abus et ses bizarreries, est poussé très loin en Irlande. Une relique, c'est tout ce qui s'est trouvé en contact avec le saint ou a été en sa possession. On s'en sert pour se défendre contre l'ennemi, pour sceller un pacte, etc. (1). A Clonmacnois, on honore pieusement la peau de la vache qui a nourri S. Ciaran durant son enfance ; celui qui meurt étendu sur elle, est assuré de la vie éternelle (2).

Le saint a souci de ceux qui mettent en lui leur confiance. Il n'est pas rare de le voir adresser à Dieu, avant de quitter cette terre, une série de demandes expresses en leur faveur (3). Leur teneur est digne d'attention : le saint demande la vie éternelle pour ceux qui seront enterrés dans son cimetière ou dans le rayon d'audition de sa sonnette, la richesse temporelle pour ceux qui célébreront sa fête (sans qu'aucune vertu soit exigée), la victoire pour son peuple dans toutes les guerres qu'il entreprendra, l'exclusion du ciel de tous ses moines fugitifs. Notons que le saint accorde parfois sa protection ou sa bénédiction à des gens peu recommandables (4).

Les Celtes sont plus friands que tous autres du merveilleux sous

(1) *Ibid.*, p. CXXVII.

(2) *Vita Ciarani de Clonmacnois*, c. XV, *ibid.*, t. I, p. 205.

(3) *Vita Ciarani de Saigir*, c. XXXV, *ibid.*, t. I, p. 232 ; *Endae*, c. XXXI, *ibid.*, t. II, p. 174 ; *Colmani*, c. XXXVI, *ibid.*, t. I, p. 273 ; *Maedoci*, c. XXXIII, *ibid.*, t. II, p. 153 ; *Munnu*, c. XIX, *ibid.*, t. II, p. 233 ; *Mac Creiche*, c. XVII, PLUMMER, *Misc. hag. hib.*, pp. 57, 65-66, 83-84. Déjà dans les passions épiques des martyrs on trouve ce genre de demandes très variées. Cependant le martyr implore surtout une protection spéciale du ciel pour ceux qui célébreront sa fête ou invoqueront son nom. Cfr H. DELEHAYE, *Les Passions des martyrs et les genres littéraires*, p. 272. Bruxelles, 1921.

(4) Des voleurs invoquent S. Ciaran de Saigir et aussitôt un globe de feu les sépare de ceux qui les poursuivent. *Vita Ciarani de Saigir*, c. XIX, PLUMMER, *VSH*, t. I, p. 225.

Digitized by Google

ses multiples formes et leur imagination féconde n'est jamais à court. Le merveilleux absorbe la plus grande partie des *vitae* : ce sont des ensembles touffus de miracles qui luttent d'extravagance, c'est l'expression de la hantise du monde mystérieux des êtres et des pouvoirs supérieurs au commun des mortels. Les vies de saints prétendent bien, quelquefois, faire œuvre d'édification : ainsi l'auteur de la *Vita Brendani secunda* (1) fait preuve de beaucoup de bonne volonté quand il essaye de tirer des conclusions pieuses de ces aventures fantastiques (2). Mais cette préoccupation est plutôt rare dans l'hagiographie irlandaise.

Cette littérature est, tout naturellement, remplie de réminiscences ou d'adaptations de la Bible, elle l'est pourtant plus encore de souvenirs profanes. Le clergé irlandais a pris une attitude fort accueillante vis-à-vis des œuvres payennes (3). Les collèges des *file* subsistent longtemps à côté des écoles monastiques (4). Les littératures chrétienne et payenne se développent en lignes parallèles, sans s'absorber ni se détruire. Le clergé se borne à supprimer les épisodes qu'il regarde comme dangereux pour la foi ; à part cela, il ne se fait pas faute de copier des textes et de modeler ses écrits sur les genres cultivés par les bardes et les *file* (5). Les *vitae* de saints irlandais sont des *sagas* pieuses. Outre les créations de l'imagination des clercs, il y a certainement des détails qui sont des souvenirs de lecture de romans à demi-payens (6). Les débris des croyances mythologiques viennent se grouper autour du Christ et de ses saints réels ou non ; de là ces histoires souvent immorales et presque toujours fantastiques. L'esprit lui-même des *vitae* s'en ressent, il n'est pas toujours orthodoxe (7). Le saint prend rang parmi les héros payens de l'histoire légendaire et ce voisinage ne le gêne guère. Le voyage de S. Brendan est le plus bel exemple du merveilleux mi-chrétien, mi-payen de ces productions (8). Qu'il nous suffise de citer ici quel-

(1) *Ibid.*, t. II, p. 270-293. Elle n'est connue que par un seul manuscrit de la fin du XIIe siècle.

(2) La *vita prima* n'a pas ce souci. *Ibid.*, t. I, p. 98 svv.

(3) *Ibid.*, Introd., p. CXXX svv.

(4) H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Introd. à l'ét. de la litt. celt.*, p. 388. — DOTTIN, *Les litt. celtiques*, p. 13.

(5) *Ibid.*, p. 44.

(6) *Ibid.*, p. 113.

(7) Voir plus loin : *Examen des principaux thèmes*, p. 613 svv.

(8) Le genre littéraire des « navigations » apparaît au VIe ou VIIe siècle. *Ibid.*, p. 13.

Digitized by Google

ques extraits de la littérature des *file*, nous verrons plus loin combien les thèmes exploités par l'hagiographie leur ressemblent.

Dans le cycle mythologique qui date d'avant l'introduction du christianisme dans l'île,on raconte qu'un magicien possède un chaudron de résurrection (?), un autre est propriétaire d'un voile et d'un casque qui rendent invisible et d'une barque qui, sans voiles ni gouvernail, va là où le veut son maître (1). On parle aussi d'un manteau magique qui soustrait à la vue de ses ennemis celui qui le porte. Dans le cycle épique des Dêdannan, neuf échansons s'apprêtent à tarir, magiquement, les douze grands lacs de l'Irlande pour faire mourir de soif l'armée ennemie, tandis qu'un druide fera tomber sur elle une pluie de feu. Avant de passer à l'attaque, les Dêdannan font l'inventaire de leurs pouvoirs magiques : incantations qui enlèvent aux hommes leurs forces, pouvoir de changer des arbres, des pierres, des mottes de terre, etc., en apparences de soldats (2).

Dans un autre récit épique, deux druides mettent leurs pouvoirs au service d'un envahisseur du Munster et tarissent toutes les sources de la province, mais bientôt ils sont réduits à l'impuissance par des vertus supérieures à la leur et sont changés en pierres (3). La puissance des druides fournit, d'ailleurs, maints épisodes à la littérature des *file*. Ces pouvoirs magiques rendent les druides plus forts même que les êtres surnaturels ; ils sont aussi prophètes : dans la légende de l'exil des fils d'Usnech, le druide Cathbad prophétise au sujet d'un enfant qui, avant de naître, avait poussé un grand cri dans le sein de la mère (4). Dans d'autres légendes, la fée Etain tient une grande place. On nous la montre enlevée par un coup de vent magique qui la fait choir par le trou du toit (qui sert de cheminée aux demeures celtes) dans la coupe de bière de l'épouse d'un noble. Cette femme l'avale en vidant sa coupe et elle devient grosse d'Etain dont elle accouche neuf mois après. Dans sa nouvelle existence la *side* devient reine d'Irlande, mais elle est enlevée par son premier mari qui, par la voie des airs, retourne avec elle dans son palais enchanté (5).

Il existe aussi un cycle des Fénians : c'est une sorte de milice fantastique dont les derniers survivants, raconte-t-on, furent con-

(1) *Ibid.*, p. 61.

(2) H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *L'épopée celt. en Irl.* (*Cours de litt. celt.* t. V), p. 422-424 et p. 430-431. Paris, 1892.

(3) H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Introd. à l'ét. de la litt. celt.*, p. 219.

(4) *Ibid.*, p. 228. Autres exemples, p. 133.

(5) H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Le cycle mythol. irl.*, p. 312-322.

Digitized by Google

vertis par S. Patrice. Ce cycle est rempli de surnaturel et peuplé d'êtres bizarres, de fées, de géants et de monstres. L'imagination des Gaëls devenus chrétiens se laisse toujours charmer par les histoires qui se rapportent à cet au-delà mystérieux que, payens, ils localisaient dans une île lointaine. Dans le voyage de S.Brendan l'idée payenne se mêle, dans un ensemble confus, à la notion du ciel des bienheureux et à celle du paradis terrestre (1).

Mais les clercs, qui puisaient sans scrupule dans les trésors de la littérature profane, ont fait grand usage aussi de leurs connaissances scripturaires. Ici encore le merveilleux prend des proportions peu ordinaires. Sans doute, le Christ a ressuscité des morts, guéri bien des malades, multiplié les pains et les poissons et changé l'eau en vin ; les saints d'Irlande font mieux : le Seigneur n'a-t-il pas dit que celui qui possède la foi accomplira les mêmes prodiges que lui et de plus grands encore ? Et les hagiographes, hardiment, font opérer par leurs saints des résurrections en masse ; la tête des décapités vient d'elle-même se ressouder au tronc. S. Patrice nourrit 14.000 personnes avec cinq bêtes à cornes (2). Un autre saint fait couler de la même fontaine du lait, du vin et de l'hydromel (3).

Il nous reste un mot à dire de la poésie dont on perçoit quelques lueurs, de-ci, de-là, dans les *vitae*. Les Celtes des îles ont chanté la poésie de la nature à une époque où le moyen âge continental l'ignorait encore (4). Si l'hagiographie abonde en fantaisies de haut ton et en contes niais, on y rencontre cependant quelques pages d'où émane un sentiment très frais et très délicat de la nature.

S. Coemgen, dans la solitude de sa vallée sauvage, prie les bras en croix ; dans les arbres, sur ses bras, sur sa tête les oiseaux viennent se percher et chantent à plein gosier, tandis qu'alentour les feuilles, elles aussi, bruissent divinement à sa louange (5). Elle est bien touchante la scène des adieux suprêmes de S. Columba d'Iona. Ses moines sont retenus par là moisson loin du monastère ; malgré sa faiblesse il veut aller une dernière fois vers eux pour les encourager. En revenant vers son abbaye, tandis qu'il s'assied sur un tertre, le vieux cheval de la communauté accourt vers lui et pose sa tête sur les genoux du saint en pleurant de grosses larmes. Un des frères, le croyant importun, veut l'éloigner : « Laisse-le, lui dit le saint, laisse le pleurer son maître tant qu'il voudra » (6).

(1) Dottin, *op. cit.*, p. 97 svv. ; Plummer, *VSH*, t. I, Introd., p. clxxxii.
(2) *Vita Patricii*, c. lxviii, *AA. SS.*, Mart. II, p. 553, c.
(3) *Vita Carthagi*, c. lxvii, Plummer, *VSH*, t. I, p. 198.
(4) Dottin, *op. cit.*, p. 156.
(5) *Vita Coemgeni*, c. xix, Plummer, *VSH*, t. I, p. 244.
(6) *Vita Columbae*, *AA. SS.*, Junii, II, p. 231, d ; Dottin, *op. cit.*, p. 117.

Digitized by Google

§ 2. Examen des principaux thèmes.

1. *Naissance et enfance.* — La naissance du saint s'entoure de faits merveilleux très caractéristiques. Bien souvent, pendant la gestation, sa mère est favorisée d'une vision : une étoile lui tombe dans la bouche, le pli de son manteau (*sinus*) resplendit plein d'or, un globe de feu lui descend sur la tête ou bien, et ceci est plus chrétien, un ange lui apparaît (1).

La mère de S. Finan voit un poisson d'or rouge voler dans un ciel d'aurore et lui entrer, par la bouche, dans le ventre (2). Celle de S. Lasren rêve qu'elle accouche de sept pommes dont la septième se met à grandir entre ses doigts. Son mari voit dans ce rêve un bon présage et lui ordonne de garder le secret (3). De grands saints prévoient, quelquefois de longues années à l'avance, la naissance du nouvel élu de Dieu. Des druides ou des clercs font aussi des prophéties. Un druide promet à la mère de S. Lasren que son fils sera grand parmi les hommes à condition qu'il ne vienne au monde que le lendemain matin. Pour empêcher l'événement de se produire avant l'heure fixée, elle va s'asseoir sur un rocher, au bord du lac voisin (4). La mère de S. Aed Mac Bric agit de même et pour le même motif, mais ici la tête de l'enfant imprime dans le rocher une concavité. L'eau de pluie qui y séjourne possède une vertu qui guérit tous les maux (5). On devine l'origine de ces histoires pour le moins étranges : des croyances superstitieuses, un accident naturel et, sans aucun doute, des reminiscences de la littérature profane. La deuxième version de la naissance de Conchobar, dans le cycle épique de l'Ulster (d'après un manuscrit de la fin du XIVe siècle), présente une ressemblance presque littérale avec le récit de la naissance de S. Aed. Ness, femme du druide Cathbad, est sur le point d'accoucher d'un enfant qu'elle a du roi de l'Ulster. Son mari, qui ignore l'adultère, lui prédit que, si elle ne met son enfant au monde que le lendemain matin, cet enfant sera, un jour, roi d'Irlande. « Je ferai la chose, répondit Ness, et à moins que l'enfant ne sorte par mon côté, il ne sortira point par ailleurs jusqu'à ce que ce moment arrive ».

(1) *Vita Boecii*, c. I, PLUMMER, *VSH*, t. I, p. 87 ; *Brendani prima*, c. I, *Ibid.*, t. I, p. 98 ; *Naile*, c. II-V, PLUMMER, *Misc. hag. hib.*, p. 127.

(2) *Vita Finani*, PLUMMER, *VSH*, t. II, p. 87.

(3) *Vita Lasreni*, c. III, *ibid.*, t. II, p. 131.

(4) *Vita Lasreni*, c. IV, *ibid.*, t. II, p. 131.

(5) *Vita Aedi*, c. I, *ibid.*, t. I, p. 34.

Digitized by Google

Et elle va s'asseoir sur une pierre, près du fleuve. Le lendemain, Conchobar naquit, tenant un ver dans chaque main ; ces deux vers, la mère les avait, un jour, avalés en buvant une coupe d'eau (1).

Il va sans dire que les druides ne mettent pas toujours des conditions aussi extraordinaires à l'accomplissement de leurs prophéties. Souvent le roulement lointain du char, où la mère du saint a pris place, éveille leur don de divination et leur fait dire : « Ce char là porte un roi » (*Carrus iste sub rege sonat*). Il arrive que le saint parle avant ou au moment de sa naissance (2).

La naissance elle-même est féconde en prodiges, surtout ceux de l'ordre de la lumière et du feu. La maison est illuminée ou paraît embrasée, la région baignée d'une lumière éclatante et les anges chantent dans les cieux (3).

Le baptême, lui non plus, ne se passe pas de façon banale. Si l'eau manque, la puissance qui émane de l'enfant fait surgir une source (4). Des clercs, inspirés par l'Esprit-Saint, viennent baptiser le nouveau né et quelquefois même les anges s'en chargent. On porte le petit Cœmgen à l'ermite Cronan pour le faire baptiser ; en route, un jeune homme arrête le cortège, bénit l'enfant et souffle sur lui. L'ermite déclare ensuite que ce jeune homme était un ange et que l'enfant vient d'être baptisé par lui de cette singulière façon (5).

Du premier coup, sans le moindre effort, le jeune saint possède toutes les vertus et tous les pouvoirs.Les nombreux miracles qu'il accomplit, se rapportent presque tous à la vie domestique ou pastorale (6).

2. *Pouvoirs magiques.* — La puissance magique du saint est peut-être, avec ce qui est signalé dans le paragraphe précédent, ce qu'il y a de plus caractéristique dans l'hagiographie irlandaise.

Le saint crée des illusions, des phénomènes de double vue ou de dédoublement. Il fait tomber la neige et se lever le brouillard ; il

(1) H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *L'épopée celtique en Irlande*, p. 17-20.

(2) *Vita Barri*, c. II, PLUMMER, *VSH*, t. I, p. 66.

(3) *Vita Berachi*, c. IV, *ibid.*, t. I, p. 76 ; *Comgalli*, c. V, *ibid.*, t. II, p. 4, note 10 ; *Fechini*, c. IV, *ibid.*, t. II, p. 76 ; *Maedoci*, c. III, *ibid.*, t. II, p. 141.

(4) *Vita Comgalli*, c. VI, *ibid.*, t. II, p. 5 ; *Boecii*, c. II, *ibid.*, t. I, p. 87.

(5) *Vita Coemgeni*, c. I, *ibid.*, t. I, p. 234.

(6) Les « Naissances » et les « Enfances » des grands cycles littéraires payens ne sont pas sans avoir eu une profonde influence sur plusieurs des histoires étranges concernant les premières années du saint (DOTTIN, *op. cit.*, p. 90 : la naissance de Conor, et p. 92 : l'enfance de Cuchulain).

Digitized by Google

rend invisible, immobilise ses adversaires, modifie l'apparence des choses, traverse les airs. Voilà l'inventaire sommaire de cette puissance que les saints partagent, nous l'avons vu, avec les druides.

Les exemples d'*illusions* sont extrêmement fréquents. Une bande de voleurs est venue dérober les biens ou le bétail du monastère, les malandrins tournent en rond toute la nuit avec la certitude de retourner chez eux en ligne droite et le jour les surprend à l'endroit même où ils ont commis leur larcin (1). Une curieuse illusion de dédoublement nous est offerte par les funérailles de S. Alban : deux tribus vont se disputer le corps, les armes à la main, lorsque chacune d'elles voit venir de son côté le char, attelé de bœufs, où repose le saint (2). D'autres fois ce sont des assassins qui croient tenir leurs victimes ; ou même des armées entières qui s'imaginent tailler en pièces leurs ennemis, emporter leurs dépouilles et saccager leur pays. (3).

Plus nombreux sont les personnages qui, mal intentionnés envers le saint ou ses protégés, sont instantanément aveuglés ou immobilisés jusqu'à ce qu'ils se repentent de leur malice (4).

Une jeune fille s'est réfugiée au monastère de Ste Brigide pour se soustraire à la passion de son père qui veut, de force, l'épouser. Le père s'apprête à arracher sa fille à sa retraite, mais dès que Ste Brigide le voit paraître au loin, elle l'immobilise, lui et son cheval, d'une simple bénédiction.

D'une bénédiction aussi peut résulter l'*invisibilité* ; d'autres fois c'est le manteau du saint ou sa ceinture qui la donnent (5).

(1) *Vita Boecii*, c. XI, PLUMMER, *VSH*, t. I, p. 90 ; *Cainnechi*, c. XXXVII, *ibid.*, t. I, p. 165 ; *Brigidae*, c. LV, *AA. SS.*, Febr. I, p. 126, c.

(2) *Vita Albani*, c. XLIX, PLUMMER, *VSH*, t. I, p. 30-32.

(3) *Vita Albani*, c. XXXVII, *ibid.*, t. I, p. 25 ; *Brigidae*, c. LXIII, *AA. SS.*, Febr. I, p. 127, D-E et c. LXVI, p. 128, c ; *Cronani*, c. XVIII, PLUMMER, *VSH*, t. II, p. 27 ; *Tigernachi*, c. XII, *ibid.*, t. II, p. 266 ; *Mac Creiche*, c. IV-V, PLUMMER, *Misc. hag. hib.*, p 54.

(4) *Vita Aedi*, c. XII, PLUMMER, *VSH*, t. I, p. 38 ; *Berachi*, c. XIV, *ibid.*, t. I, p. 80 et c. XXIV, *ibid.*, p. 85 ; *Brigidae*, c. XXX, *AA. SS.*, Febr. I, p. 122, E-F et c. CVI, *ibid.*, p. 134, B ; *Cainnechi*, c. V, PLUMMER, t. I, p. 153 ; *Carthagi*, c. XXVII, *ibid.*, p. 181 ; *Endae*, c. IV, *ibid.*, t. II, p. 61 ; *Geraldi*, c. IX, *ibid.*, t. II, p. 111 ; *Maedoci*, c. XIII, *ibid.*, t. II, p. 145 ; *Munnu*, c. XXIII, *ibid.*, t. II, p. 235 ; *Ruadani*, c . XV, *ibid.*, t. II, p. 246 ; *Patricii*, c. XXVII, *AA. SS.*, Mart. II, p. 543, c ; *Colmani*, c. XIII-XIV, PLUMMER, *VSH*, t. I, p. 264.

(5) *Vita Aedi*, c. XXVIII, PLUMMER, *VSH*, t. I, p. 42 ; *Cainnechi*, c. XL, *ibid.*, t. I, p. 167 ; *Ciarani de Clonmacnois*, c. XIX, *ibid.*, t. I, p. 207 ; *Coemgeni*, c. XXXIX, *ibid.*, t. I, p. 253 ; *Munnu*, c. XXII, *ibid.*, t. II, p. 234 ; *Maedoci*, c. VII, *ibid.*, t. II, p. 143.

Digitized by Google

Selon la vieille croyance populaire de toutes les tribus primitives l'âme voyage pendant le *sommeil* ; celui-ci peut être produit par la puissance d'un saint (1). Un moine a fait vœu de pèlerinage sans l'assentiment de son abbé, S. Bérach, qui l'aime paternellement et cherche à le délier de sa promesse. Il le fait entrer dans sa cellule et pendant trois jours et trois nuits, prie et jeûne sans prendre de repos. Pendant ce temps le moine s'est endormi d'un profond sommeil et son âme voyage à Rome sous la conduite d'un ange (2).

Il y a plus étrange. Un certain Moluach est obsédé du désir de faire un pèlerinage au tombeau des Apôtres. S. Maedoc le prend avec lui sur son char, et tout-à-coup, l'intéressé se figure être dans la Ville Éternelle. Chose non moins curieuse, ce Moluach est connu à Rome comme s'il y avait séjourné longtemps, sans qu'on sache comment expliquer ce phénomène, ajoute naïvement l'hagiographe (3).

Le saint change l'*apparence* des êtres et des choses. Des assassins prennent une souche pour l'homme qu'ils poursuivent, tandis que celui-ci prend l'aspect d'un arbre, d'un rocher ou d'une statue (4). Des meurtriers, embusqués dans les bois par Loégaire qui veut se défaire de S. Patrice et de ses compagnons, ne voient passer qu'une troupe de cerfs (5). Ste Brigide rend méconnaissables, l'un pour l'autre, deux frères qui se haïssent mortellement et qui, l'un après l'autre, viennent se mettre sous sa protection (6). Dans la vie de la même sainte se lit un épisode fort pareil à un conte de fées : un évêque, accompagné de saintes femmes, s'égare à la nuit tombante dans la forêt, à quelque distance de Kildare. Il leur semble que Ste Brigide et ses moniales les reçoivent avec honneur et les conduisent dans les chambres confortables de leur hôtellerie. Le lendemain matin ils se réveillent sur la mousse de la forêt, au moment où la sainte vient à eux pour les guider vers son monastère (7).

(1) *Ibid.*, t. I, Introduct., p. CLXXII.

(2) *Vita Berachi*, c. XXV, *ibid.*, t. I, p. 86 et c. XIX, *ibid.*, p. 83. Cfr aussi *Vita Albei*, c. XXXVIII, *ibid.*, p. 60 ; *Comgalli*, c. XLII, *ibid.*, t. II, p. 16.

(3) *Vita Maedoci*, c. XXXVIII, *ibid.*, t. II, p. 156.

(4) *Vita Albei*, c. XXXI, *ibid.*, t. I, p. 58 ; *Coemgeni*, c. XXXVII, *ibid.*, p. 252 ; *Brendani*, c. VI, *ibid.*, p. 101 ; *Ciarani de Clonmacnois*, c. XXX, *ibid.*, p. 212 ; *Colmani*, c. XXIII, *ibid.*, p. 267 ; *Tigernachi*, c. XV, *ibid.*, t. II, p. 267.

(5) *Vita Patricii*, c. XXXVIII, *AA. SS.*, Mart. II, p. 546, c.

(6) *Vita Brigidae*, c. X, *ibid.*, Febr. I, p. 127, c.

(7) *Vita Brigidae*, c. LXXXIV, *ibid.*, p. 130, F. Cfr aussi *Vita Columbae*, c. LXVII, *ibid.*, Jun. II, p. 219, B-C : le saint fabrique un piège magique qui attire tous les animaux.

Digitized by Google

Le saint, par sa puissance magique, produit encore d'autres merveilles : des portes s'ouvrent d'elles-mêmes devant lui (1) ; des troupeaux, de l'or donné en rançon, disparaissent sans laisser de traces (2) ; des récipients se cassent sans que le liquide s'en épanche (3). Il couvre une contrée de ténèbres ou de brouillard ; en un instant les lacs se vident ou se déplacent sur son ordre (4) ; des arbres se relèvent ou se transportent au loin (5) ; des rochers, en dépit des lois de la nature, flottent sur les eaux et, au besoin, servent de navire (6).

Il faut signaler aussi les voyages par les airs. Tantôt les anges transportent le saint d'un endroit à un autre ou l'enlèvent dans les nuages, tantôt son char roule au dessus des forêts, des montagnes ou des marais (7). Les objets qui lui appartiennent passent par le même chemin : a-t-il oublié son bâton pastoral, sa sonnette (cymbalum), un vase ou une ampoule, ils viennent le rejoindre par delà les mers et les provinces (8). Notons en passant que la sonnette et le bâton pastoral jouent un grand rôle dans les miracles des saints (9).

(1) *Vita Brendani*, c. LXXXIII, PLUMMER, *VSH*, t. I, p. 141 ; *Columbae*, c. LXVI, *AA. SS.*, Jun. II, p. 219, B.

(2) *Vita Aedi*, c. XX, PLUMMER, *VSH*, t. I, p. 40 ; *Ciarani de Saigir*, c. XIII, *ibid.*, p. 222 ; *Patricii*, c. XIII, *AA. SS.*, Mart. II, p. 540, B.

(3) *Vita Boecii*, c. XXIII, PLUMMER, *VSH*, t. I, p. 94 ; *Brigidae*, c. LVIII, *AA. SS.*, Febr. I, p. 126, F ; *Comgalli*, c. IX, PLUMMER, *VSH*, t. II, p. 6 (note).

(4) *Vita Aedi*, c. XIX, *ibid.*, t. I, p. 40 ; *Patricii*, c. LXXV, *AA. SS.*, Mart. II p. 555, D ; *Ciarani de Clonmacnois*, c. XXIV, PLUMMER, *VSH*, t. I, p. 209 ; *Geraldi*, c. XI, *ibid.*, t. II, p. 112 ; *Mac Creiche*, PLUMMER, *Misc. hag. hib.*, p. 65.

(5) *Vita Aedi*, c. XXXIII, PLUMMER, *VSH*, t. I, p. 44 ; *Berachi*, c. XX, *ibid.*, p. 84 ; *Brigidae*, c. CIX, *AA. SS.*, Febr. I, p. 134, C-D ; *Carthagi*, c. LX, PLUMMER, *VSH*, t. I, p. 194 ; *Cronani*, c. XXII, *ibid.*, t. II, p. 28 ; *Mochoemogi*, c. XXII, *ibid.*, p. 175 ; *Molingi*, c. X, *ibid.*, p. 194 et c. XII, p. 195 ; *Ruadani*, c. XX, *ibid.*, p. 249.

(6) *Vita Declani*, c. XV, *ibid.*, t. II, p. 41 ; *Endae*, c. XIV, *ibid.*, p. 66 ; *Lasreni*, c. XXIII, *ibid.*, p. 137 ; *Patricii*, c. XXIII, *AA. SS.*, Mart. II, p. 542, D ; *Ciarani de Saigir*, c. XXIII, PLUMMER, *VSH*, t. I, p. 227.

(7) *Vita Aedi*, c. VII, *ibid.*, t. I, p. 37 (note 9), et c. XVI, p. 39 ; *Carthagi*, c. XXVIII, *ibid.*, p. 180 ; *Colmani*, c. V, *ibid.*, p. 260 ; *Ittae*, c. XX, *ibid.*, t. II, p. 122 ; *Brigidae*, c. XCV, *AA. SS.*, Febr. I, p. 132, D-E ; *Finani*, c. XVII, PLUMMER, *VSH*, t. II, p. 91 ; *Patricii*, c. XXXIII, *AA. SS.*, Mart. II, p. 545, A ; *Ciarani de Saigir*, c. XXII, PLUMMER, *VSH*, t. I, p. 226.

(8) *Vita Albei*, c. XXVIII, *ibid.*, t. I, p. 57 ; *Cainnechi*, c. XXV, *ibid.*, p. 161 ; *Colmani*, c. XXII, *ibid.*, p. 227 ; *Columbae*, c. L, *AA. SS.*, Jun. II, p. 214, C ; *Tigernachi*, c. VII, PLUMMER, *VSH*, t. II, p. 264.

(9) *Ibid.*, t. I, Introd., p. CLXXIV SVV. Des exemples de l'importance de la sonnette nous sont fournis par la *Vita Mac Creiche* : le saint est vainqueur d'un

Digitized by Google

Une simple bénédiction du saint rend, en un instant, un homme apte à toutes sortes de métiers et de professions qu'il ignorait complètement auparavant (1). La puissance magique se manifeste clairement dans les malédictions que le saint lance à la moindre provocation, à la plus légère atteinte au respect absolu dû à sa personne ou à sa volonté. Ces malédictions appellent des effets précis et qui sont terribles. Elles poursuivent les hommes, les bêtes et les choses. La malédiction une fois lancée, le saint ne peut plus la retirer ; tout au plus peut-il en adoucir les effets (2). La trace du paganisme est ici visible : le saint hérite des privilèges des *file* qui pouvaient faire des incantations et lancer leur *satire* (malédiction) contre tous ceux qui avaient lésé leurs intérêts (3).

Quant aux dons prophétiques, lorsqu'ils ne se confondent pas avec les malédictions, ils sont souvent des phénomènes de double vue. Le saint voit non seulement les événements futurs, mais surtout les événements présents, éloignés dans l'espace. Il les voit des yeux du corps et peut, s'il le veut, partager momentanément ce privilège avec d'autres (4). S'il voit au loin, il entend aussi au loin et transmet ses ordres à distance (5).

Les pouvoirs magiques, on le voit, occupent une place importante parmi les thèmes hagiographiques tant par leur diversité que par leur nombre. A côté d'eux il faut ranger les prodiges dans lesquels interviennent la lumière et le feu, l'eau et le vent.

monstre, non seulement par sa prière, mais aussi en agitant sa sonnette (PLUMMER, *Misc. hag. hib.*, c. LVII-LXI, p. 79-81). Plus tard, il laissera sa sonnette comme héritage en promettant que l'eau, dans laquelle elle serait lavée, éloignera tous les maux, que cette sonnette punira de mort ou réduira à l'impuissance les tyrans et aussi les parjures qui se la passeront sur le genou (*Ibid.*, c. LXV p. 83). Autre exemple emprunté à la *Vita Naile* : la sonnette de Molaise saute d'elle-même sur le sein de Naile, le désignant ainsi comme successeur de Molaise, ainsi que ce dernier l'avait prédit (*Ibid.*, c. XII-XV, p. 130-131).

(1) *Vita Maedoci*, c. XLVI, PLUMMER, *VSH*, t. II, p. 159 ; *Ruadani*, c. XI, *ibid.*, p. 243 ; *Brendani*, c. LXXVIII, *ibid.*, t. I, p . 140.

(2) *Vita Patricii*, c. XC, *AA. SS.*, Mart. II, p. 558, E et autres *vitae*, passim.

(3) DOTTIN, *op. cit.*, p. 141.

(4) *Vita Brigidae*, c. LXVIII, *AA. SS.*, Febr. I, p. 128, E ; *Endae*, c. XIII, PLUMMER, *VSH*, t. II, p. 66 ; *Lasreni*, c. XXVIII, *ibid.*, p. 138 ; *Maedoci*, c. LII, *ibid.*, p. 160 ; *Moluae*, c. XL, *ibid.*, p. 220 ; tout le livre premier de la *Vita Columbae*, *AA. SS.*, Jun. II, p. 197-209.

(5) *Vita Carthagi*, c. XLI, PLUMMER, *VSH*, t. I, p. 185 ; *Ciarani de Clonmacnois*, c. IV, *ibid.*, p. 201 ; *Coemgeni*, c. XLIII, *ibid.*, p. 255 ; *Columbae*, c. XXXI, *AA. SS.*, Jun. II, p. 207, D ; *Munnu*, c. XXX, PLUMMER, *VSH*, t. II, p. 239.

Digitized by Google

3. *Les quatre éléments.* — Les pouvoirs du saint sur les éléments représentent, selon Plummer, des attributs d'un dieu du soleil ou des eaux (1).

Fréquemment une colonne de lumière ou un globe de feu apparaissent au dessus de l'endroit où se trouve le saint (2). Lui-même est entouré de clartés si éblouissantes qu'elles aveuglent ceux qui ont l'audacieuse curiosité de le regarder (3). Sa personne, les objets qu'il touche ou la maison où il réside paraissent incandescents (4). Le feu terrestre lui est soumis : il porte des charbons ardents dans ses vêtements sans les brûler ; il rallume, d'une bénédiction, les foyers éteints et, par le même moyen, apaise les flammes des incendies ; le feu respecte sa personne et ses biens (5). Le bûcher préparé pour la mère de S. Bairre refuse de s'allumer à cause de la sainteté de l'enfant qu'elle porte dans son sein (6).

Le saint arrête la lumière et peut faire mieux que Josué. Un scribe refuse à S. Cronan de lui copier ses manuscrits pendant plus d'une journée. Cronan fait luire, pour lui, la lumière pendant quarante jours et quarante nuits sans que le scribe s'aperçoive ni de la fati-

(1) *Ibid.*, t. I, Introd., p. CXXXVI SVV. et p. CLVII SVV.

(2) *Vita Boecii*, c. III, *ibid.*, t. I, p. 88 ; *Brigidae*, c. III, *AA. SS.*, Febr. I, p. 119, F ; c. VI, p. 120, B ; c. XVI, p. 121, C ; *Columbae*, c. LXXXIV, *ibid.*, Jun. II, p. 225, D ; c. LXXXV, p. 225, D-E ; c. XCIV, p. 229, B ; c. CII, p. 232, D ; *Comgalli*, c. VII, PLUMMER, *VSH*, t. II, p. 5 ; *Mochoemogi*, c. VII, *ibid.*, p. 167.

(3) *Vita Cainnechi*, c. XXXVII, *ibid.*, t. I, p. 165 ; *Columbae*, c. II, *AA. SS.*, Jun. II, p. 197, D ; c. XCIV, p. 229, B ; c. XCV, p. 229, D ; c. XCVI, p. 229, F ; *Comgalli*, c. XIX, PLUMMER, *VSH*, t. II, p. 9 ; c. XV, p. 8 ; *Ittae*, c. II, *ibid.*, p. 116 ; *Patricii*, c. CLXV, *AA. SS.*, Mart. II, p. 576, A-B.

(4) *Vita Boecii*, c. XIX, PLUMMER, *VSH*, t. I, p. 93 ; *Cainnechi*, c. XXXV, *ibid.*, p. 165 ; *Brigidae*, c. V, *AA. SS.*, Febr. I, p. 120, B ; *Carthagi*, c. XXVII, PLUMMER, *VSH*, t. I, p. 179 ; *Comgalli*, c. XIX, *ibid.*, t. II, p. 10 (note) ; *Finani*, c. VII, *ibid.*, p. 88 ; *Mochoemogi*, c. XII, *ibid.*, p. 169 ; *Molingi*, c. III, *ibid.*, p. 191 ; *Moluae*, c. II, *ibid.*, p. 206 ; *Patricii*, c. CXXXIX, *AA. SS.*, Mart. II, p. 569, B ; *Tigernachi*, c. III, PLUMMER, *VSH*, t. II, p. 262.

(5) *Vita Albani*, c. XIII, *ibid.*, t. I, p. 10-11 ; *Albei*, c. XL, *ibid.*, p. 61 ; *Brendani*, c. XCIII, *ibid.*, p. 145 ; *Cainnechi*, c. XVIII, *ibid.*, 159 et c. XXVIII, p. 163 ; *Ciarani de Clonmacnois*, c. XXX, *ibid.*, 212 ; *Ciarani de Saigir*, c. IX, *ibid.*, p. 221 et c. XXXII, p. 231 ; *Coemgeni*, c. V, *ibid.*, p. 236 ; *Colmani*, c. XXVII, *ibid.*, 270 (note) ; *Comgalli*, c. XXXIX, *ibid.*, t. II, p. 16 et c. XLIII, p. 17 ; *Declani*, c. XXXV, *ibid.*, p. 55 ; *Finani*, c. IV, *ibid.*, p. 87 ; *Fintani*, c. VI, *ibid.*, p. 98 ; *Lasreni*, c. VII, *ibid.*, p. 132 et c. XXV, *ibid.*, p. 137 ; *Molingi*, c. XVII, *ibid.*, p. 197 ; *Moluae*, c. III, *ibid.*, p. 206 ; c. XVII, p. 211 ; c. XXIII, p. 212 ; *Ruadani*, c. XXIII, *ibid.*, p. 251 ; *Patricii*, c. XLI, *AA. SS.*, Mart. II, p. 547, B-C ; c. CXXXVI, p. 568, E.

(6) *Vita Barri*, c. II, PLUMMER, *VSH*, t. I, p. 165.

Digitized by Google

gue ni du temps qui s'écoule (1). A la mort de S. Patrice, le soleil continue à luire pendant douze jours et douze nuits (2).

L'eau et le vent sont d'humbles et obéissants serviteurs, ils épargnent la personne du saint, ses livres, ses moissons, ses amis (3). Le saint marche sur les flots, sépare en deux la mer et les fleuves, arrête les marées (4). Le compagnon de Mac Creiche a obtenu d'un roi la permission de ramasser un sillon de grain. Tandis qu'une formidable tempête s'élève, chassant tous les ouvriers des champs, seul, il continue sa besogne tout au long du sillon au bout duquel le saint est assis ; seul, il est épargné par la tempête et le soleil luit sur ses pas (5).

La bénédiction du saint rend les rivières poissonneuses, sa malédiction les dépeuple pour toujours (6). Le saint fait surgir des fontaines (7), il déchaîne ou apaise les tempêtes ou fait marcher son

(1) *Vita Cronani*, c. IX, *ibid.*, t. II, p. 24. Cfr aussi *Vita Brigidae*, c. LIX, *AA. SS.*, Febr. I, p. 126, F ; c. XLIX, p. 125, A.

(2) *Vita Patricii*, c. CLXX, *ibid.*, Mart. II, p. 577, A. Cfr aussi *Vita Mochoemogi*, c. XXXV, PLUMMER, *VSH*, t. II, p. 218.

(3) *Vita Albani*, c. XXXVI, *ibid.*, t. I, p. 25 ; *Aedi*, c. VI, *ibid.*, p. 37 ; *Albei*, c. X, *ibid.*, p. 50 ; *Brendani*, c. XCVII, *ibid.*, p. 147 ; *Cainnechi*, c. XVI, *ibid.*, p. 158 ; *Ciarani de Clonmacnois*, c. XXVII, *ibid.*, p. 211 ; *Columbae*, c. XLV, *AA. SS.*, Jun. II, p. 212, E ; c. XLVI, p. 213, B ; *Cronani*, c. XXVI, PLUMMER, *VSH*, t. II, p. 30 ; *Finani*, c. XVIII, *ibid.*, p. 92 ; *Maedoci*, c. XII, *ibid.*, p. 145 ; *Molingi*, c. IV, *ibid.*, p. 191 ; *Patricii*, c. CXXXVII, *AA. SS.*, Mart. II, p. 568, F.

(4) *Vita Brendani*, c. LXXXI, PLUMMER, *VSH*, t. I, p. 140 ; *Albani*, c. XII, *ibid.*, p. 9-10 ; c. XXIX-XXX, p. 21-22 ; *Albei*, c. XLI, *ibid.*, p. 63 ; *Brigidae*, c. XCIV, *AA. SS.*, Febr. I, p. 132, C ; *Cainnechi*, c. IV, PLUMMER, *VSH*, t. I, p. 153 ; c. XLII, p. 167 ; *Carthagi*, c. LXIV, *ibid.*, p. 196 ; *Coemgeni*, c. XXIII, *ibid.*, p. 245 ; *Colmani*, c. XI-XII, *ibid.*, p. 263 ; c. XXI, p. 266 ; *Comgalli*, c. XXXV, *ibid.*, t. II, p. 15 ; c. XLVIII, p. 18 ; *Declani*, c. XVI, *ibid.*, p. 43 ; *Maedoci*, c. XXI, *ibid.*, p. 148 ; *Molingi*, c. V, *ibid.*, p. 192 ; *Patricii*, c. LXXVII, *AA. SS.*, Mart. II, p. 555, F ; c. XCIII, p. 559, B ; c. XCVI, p. 560, A ; *Mac Creiche*, c. XVI, PLUMMER, *Misc. hag. hib.*, p. 57.

(5) *Vita Mac Creiche*, c. XIII-XIV, *ibid.*, p. 56.

(6) *Vita Brendani*, c. LXXVIII, PLUMMER, *VSH*, t. I, p. 140 ; *Patricii*, c. XXV, *AA. SS.*, Mart. II, p. 542, F.

(7) *Vita Aedi*, c. XII, PLUMMER, *VSH*, t. I, p. 38 ; *Albei*, c. XXXII, *ibid.*, p. 58 ; *Boecii*, c. II, *ibid.*, p. 87 ; *Brendani*, c. VII, *ibid.*, p. 101 ; *Brigidae*, c. XXIX, *AA. SS.*, Febr. I, p. 122, E ; c. LXIX, p. 128, E ; *Ciarani de Saigir*, c. XXXVIII, PLUMMER, *VSH*, t. I, p. 232 ; *Colmani*, c. VII, *ibid.*, p. 261 ; c. XXXIII, p. 271 ; *Columbae*, c. XLVII, *AA. SS.*, Jun. II, p. 213, C ; *Comgalli*, c. VI, PLUMMER, *VSH*, t. II, p. 5 ; *Declani*, c. XVI, *ibid.*, p. 43 ; *Endae*, c. XI, *ibid.*, p. 65 ; *Fechini*, c. V, *ibid.*, p. 77 ; *Finani*, c. XV, *ibid.*, p. 90 ; *Maedoci*, c. XXVII, *ibid.*, p. 151 ; *Ruadani*, c. XXII, *ibid.*, p. 249 ; *Patricii*, c. I, *AA. SS.*, Mart. II, p. 537, C ; c. L, p. 549, B ; c. LXI, p. 551, F ; c. CXVIII, p. 564, F ; c. CXLIII, p. 570, C ; *Mac Creiche*, c. XXXI, PLUMMER, *Misc. hag. hib.*, p. 62-66.

Digitized by Google

bateau à contre-vent (1). La mer et les fleuves lui amènent des navires mystérieux ou le transportent complaisamment sur des esquifs de fortune, son manteau déployé ou un rocher flottant (2). S. Ailbe se voit refuser le passage à bord d'un bateau qui fait voile vers la Gaule. Il étend alors son manteau sur les vagues, s'assied dessus et accomplit ainsi son voyage.

4. *Anges et démons.* — Le saint est en rapports incessants avec les anges et il se trouve parfois aux prises avec « les puissances du monde des ténèbres ».

Les anges sont les ambassadeurs de Dieu auprès de lui ; ils sont ses protecteurs, ses guides, ses serviteurs et ses conseillers : ils lui inspirent ses décisions, ses discours et viennent lui rendre régulièrement visite. Ils sont ses meuniers, moissonneurs, bâtisseurs, commissionnaires, professeurs (3). Et c'est en quoi ils remplacent les êtres bienfaisants de la mythologie celtique (4). Ils s'établissent à demeure dans un lieu ou s'attachent à une personne. Quand S. Ciaran quitte Aranmore les anges l'accompagnent et abandonnent l'île (5). Un ange, appelé Victor, est attaché tout spécialement à la personne de S. Patrice. Nous avons vu que Comgall fut baptisé par un ange ; ailleurs nous voyons les anges consacrer un évêque (6), ou célébrer le saint Sacrifice avec le saint (7).

Les rapports avec les démons sont moins nombreux, mais éminemment caractéristiques. Si les anges sont, dans bien des cas, les remplaçants des *sides*, les démons sont les successeurs immédiats des génies mauvais.

(1) *Vita Brigidae*, c. LXXII, *AA. SS.*, Febr. I, p. 129, C ; *Cainnechi*, c. XLV, PLUMMER, *VSH*, t. I, p. 169 ; *Ciarani de Clonmacnois*, c. XXXIII, *ibid.*, p. 216 ; *Colmani*, c. XXVII, *ibid.*, p. 270 (note 1) ; *Columbae*, c. LVI, *AA. SS.*, Jun. II, p. 215, C-D ; c. LXXII, p. 221, A-B ; c. LXV, p. 218, E ; c. LXXX-LXXXI, p. 223, A-D ; *Samthanni*,, c. XXIII, PLUMMER, *VSH*, t. II, p. 259 ; *Patricii*, c. XXXVII ; *AA. SS.*, Mart. II, p. 546, A-B ; c. XLV, p. 547, F ; c. XCVI, p. 560, A ; *Tigernachi*, c. XVII, PLUMMER, *VSH*, t. II, p. 268.

(2) *Vita Albei*, c. IV, *ibid.*, t. I, p. 46 ; c. XLVI, p. 63 ; *Cainnechi*, c. XXVII, *ibid.*, p. 162 ; *Endae*, c. XI, *ibid.*, t. II, p. 64 ; *Mochuae*, c. IX, *ibid.*, p. 187.

(3) *Vita Albei*, c. IX, *ibid.*, t. I, p. 49 ; *Boecii*, c. III, *ibid.*, p. 88 ; *Carthagi*, c. XLVIII, *ibid.*, p. 118 ; *Ciarani de Clonmacnois*, c. XI, *ibid.*, p. 203 et c. XV, p. 205.

(4) *Ibid.*, t. I, Intr., p. CLXXXI.

(5) *Vita Endae*, c. XXXI, *ibid.*, t. II, p. 73.

(6) *Vita Barri*, c. XIII, *ibid.*, t. I, p. 71.

(7) *Vita Comgalli*, c. VIII, *ibid.*, t. II, p. 9.

Digitized by Google

Leur rôle de tentateurs est, somme toute, très peu représenté dans les *vitae*. Mais ils prennent possession de tout ce qui n'est pas béni et de tout ce qui est le fruit du péché. Ils occupent des fontaines, des récipients, des aliments, des instruments de travail, le produit d'un vol. Il suffit d'une bénédiction du saint pour dessiller les yeux des assistants : ils voient alors les démons sous une forme horrible et repoussante.

Les démons occupent telle vallée, tel rocher et ils en sont maîtres ; ils sont organisés en véritables tribus. Quand l'une d'elles se sent trop faible pour lutter contre un saint elle va chercher secours chez la voisine. Pour les empêcher de nuire le saint peut reléguer les démons au fond d'un lac ou sur un rocher isolé qui retentira de leurs gémissements. Une troupe de démons a son quartier général dans une vallée solitaire. S. Coemgen s'y retire, désireux de vivre en ermite. Ils en conçoivent un grand dépit. Sans succès l'un d'eux prend la forme d'un ange pour essayer de déloger l'intrus. Alors toute la troupe va faire ses doléances à S. Comgall qui, fort intéressé, enjoint à ses moines d'aller assister à la joute qui va se livrer. Mais d'un seul ordre, Coemgen met pour toujours les démons en déroute et ils s'enfuient par delà la montagne en poussant d'affreux hurlements (1).

La victoire n'est pas toujours aussi aisée et les démons, en masse, attaquent le saint. La scène se passe sur terre ou, le plus souvent, dans les airs. Le saint ne se sert pas des armes de la prière, il lutte réellement, corporellement, et, s'il sent ses forces diminuer, il appelle à l'aide des anges ou des saints de ses amis (2).

Les démons se mettent aussi en campagne pour aller cueillir, au moment de la mort, l'âme d'un pécheur et la précipiter en enfer. Mais ce pécheur, s'il a confiance en la puissance du saint, s'il a invoqué son nom ou récité son hymne, peut être certain de son salut : le saint vient arracher, de force, son âme aux démons (3).

On voit combien peu chrétienne est la conception des anges et des démons : l'idée que la littérature hagiographique irlandaise s'est

(1) *Vita Coemgeni*, c. XVII, *ibid.*, t. I, p. 242.

(2) *Vita Cainnechi*, c. X, *ibid.*, t. I, p. 156 ; *Columbae*, c. LXXXVII, *AA. SS.*, Jun. II, p. 226, B.

(3) *Vita Cainnechi*, c. X, PLUMMER, *VSH*, t. I, p. 156 ; *Coemgeni*,, c. XLIV, *ibid.*, p. 255. Le pouvoir du saint va parfois très loin : S. Cainnech (*vita*, c. XXXI, *ibid.*, p. 163) arrache, par ses prières, une âme à l'enfer. Théorie peu orthodoxe à moins que le mot enfer ne désigne ici le purgatoire ?

Digitized by Google

faite des êtres surnaturels est bien proche des créations très matérielles de la mythologie (1).

5. *Guérisons, morts et résurrections.* — Les guérisons opérées par les saints ne se comptent pas. Elles sont de toute nature : lépreux, paralytiques, muets, malades de toute espèce défilent devant eux et ils guérissent les animaux comme les hommes.

Les modes de guérison sont assez divers. Les plus simples et les plus usités sont : la bénédiction, l'aspersion d'eau bénite, le souffle du saint, l'attouchement de ses vêtements,de son bâton pastoral, de sa sonnette ou de sa ceinture. Les procédés du saint ne sont pas toujours d'une extrême délicatesse. Témoin cet épisode de la vie de S. Ruadan : la femme d'un chef est gravement malade et fait mander le saint. Ruadan se contente de lui envoyer un de ses moines, il lui donne de l'eau, la bénit et crache dedans : « Va, lui dit-il, fais boire cette eau à la malade ! ». Elle est instantanément guérie (2). Non moins bizarre est l'histoire racontée au chapitre IV de la vie de S. Mochoemog : l'évêque Fachnan a perdu la vue. Dans une vision, un ange lui enjoint de se laver les yeux et le visage avec le lait de la femme de l'artisan Beoan. L'évêque ne connaît pas cet homme et ne sait où il demeure. Un jour, au cours de ses recherches, guidé par ses disciples, il entend des ouvriers prononcer le nom de Beoan et aussitôt il s'informe auprès d'eux. Il apprend ainsi que la femme, qui passe en ce moment sur la route, est l'épouse de celui qu'il cherche. La femme, mise au courant de son désir, s'excuse de ne pouvoir lui rendre service puisque son enfant n'est pas encore né. « Qu'à cela ne tienne, répond l'évêque, la vertu du saint que vous portez fera

(1) Aux rapports des saints avec les êtres supérieurs, on peut ajouter les dons qu'ils reçoivent du Ciel, dons tout matériels d'ailleurs : un bâton pastoral, une sonnette, une chasuble, un évangéliaire ; quelquefois même des dons prosaïques : une coupe, un vase plein de vin. Cfr *Vita Albei*, c. XXVI, *ibid.*, t. I, p. 56 ; *Boecii*, c. XXV, *ibid.*, p. 94 ; *Brigidae*, c. CVI, *AA. SS.*, Febr. I, p. 134, B ; *Declani*, c. X, PLUMMER, *VSH*, t. II, p. 39 ; *Endae*, c. XIX, *ibid.*, p. 68 ; *Lasreni*, c. XXII, *ibid.*, p. 136 ; *Patricii*, c. XXI, *AA. SS.*, p. 541, F ; c. XXXII, p. 544, F ; c. XCVII, p. 560, C ; c. CXXX, p. 567, B ; *Tigernachi*, c. VI, PLUMMER, *VSH*, t. II, p. 264. Le saint a aussi des visions, qui se confondent souvent avec le pouvoir de double vue, mais prennent quelquefois la forme d'une révélation allégorique. *Vita Brigidae*, c. LIII, *AA. SS.*, Febr. I, p. 126, F ; *Carthagi*, c. XVII, PLUMMER, *VSH*, t. I, p. 176 ; c. LXII, p. 195 ; *Endae*, c. XXVI, *ibid.*, t. II, p. 72 ; c. XXXII, p. 74 ; *Patricii*, c. CLIII, *AA. SS.*, Mart. II, p. 572, D-E.

(2) *Vita Ruadani*, c. XII, PLUMMER, *VSH*, t. II, p. 243.

Digitized by Google

violence aux lois de la nature ». Effectivement la femme peut donner de son lait et Fachnan recouvre aussitôt la vue (1).

Les résurrections sont aussi fort nombreuses ; indifféremment, bêtes et gens en bénéficient. Deux sortes de résurrections très caractéristiques sont à signaler ici. Tout d'abord celle des décapités.

La guerre sévissait en Irlande à l'état endémique entre tribus ou provinces. On avait coutume de couper la tête de l'ennemi tué et de l'emporter en guise de trophée. Les occasions de ressusciter des décapités sont donc fréquentes. Aussi les saints replacent-ils les têtes avec aisance. Ste Itte, à la recherche du corps de son beau-frère sur le champ de bataille, fait venir par les airs la tête que l'ennemi avait emportée et qui se ressoude d'elle-même au tronc (2).

Viennent ensuite les résurrections que l'on pourrait qualifier de « temporaires ». Le saint a promis, par exemple, à quelqu'un de l'assister dans son agonie ; cet homme meurt avant son arrivée ; mais le saint le ressuscite, lui administre les derniers sacrements et lui pose alors la question suivante (la formule en est toujours la même) : « Préfères-tu vivre en ce siècle ou monter tout de suite vers Dieu » ? Tous prennent, sans hésiter, le second parti (3). Car le saint a pouvoir sur le trépas comme sur la vie. Il peut même interroger et faire parler les morts dans leurs tombeaux (4).

6. *Animaux*. — On vient de voir que les animaux ne sont pas exclus des faveurs de guérison et de résurrection des saints. De fait, ils sont en bonne place dans les *vitae*. La présence fréquente

(1) *Vita Mochoemogi*, c. IV, *ibid.*, t. II, p. 165. D'autres histoires sont moins traduisibles. Cfr *Vita Fechini*, c. XIII, *ibid.*, p. 80 ; *Mochuae*, c. VI, *ibid.*, p. 187. Au chapitre des guérisons on peut ajouter le pouvoir de donner la fécondité aux femmes en les bénissant et celui de faire disparaître instantanément le fœtus chez celles qui sont enceintes. Cfr *Vita Ciarani de Saigir*, c. VIII, *ibid.*, t. I, p. 220 ; *Brigidae*, c. C, *AA. SS.*, Febr. I, p. 133, c. Le saint peut quelquefois changer le sexe ; nous n'avons trouvé que deux exemples de ce « miracle » : *Vita Geraldi*, c. V, PLUMMER, *VSH*, t. II, p. 109 ; *Albani*, c. XXV, *ibid.*, t. I, p. 19.

(2) *Vita Mochoemogi*, c. XXVII, *ibid.*, t. II, p. 178 ; *Aedi*, c. XII, *ibid.*, t. I, p. 38 ; *Boecii*, c. XVI, *ibid.* p. 91-92.

(3) *Vita Aedi*, c. VII, *ibid.*, t. I, p. 37 ; *Colmani*, c. VI, *ibid.*, p. 260 ; c. XVIII, p. 265 ; *Comgalli*, c. XXV, *ibid.*, t. II, p. 12 ; *Cronani*, c. IV, *ibid.*, p. 23 ; *Maedoci* c. XLIII, *ibid.*, p. 157 ; *Mochoemogi*, c. XVIII, *ibid.*, p. 173 ; c. XXXII, p. 181 ; *Moluae*, c. XXXIX, *ibid.*, p. 220 ; *Patricii*, c. LXXI-LXXII, *AA. SS.*, Mart. II, p. 554, c ; *Albei*, c. XXXIII, PLUMMER, *VSH*, t. I, p. 59 ; *Brendani*, c. LXVIII, *ibid.*, p. 135.

(4) *Vita Cainnechi*, c. IX, *ibid.*, t. I, p. 155 ; *Carthagi*, c. LVII, *ibid.*, p. 192 ; *Cronani*, c IV, *ibid.*, t. II, p. 23 ; *Patricii*, c. LIX, *A.A. SS.*, Mart. II, p. 551, p.

Digitized by Google

de certains d'entre eux, notamment les loups, fait dire à Plummer qu'ils devaient être, dans l'Irlande payenne, des animaux sacrés et que les pouvoirs que le saint a sur eux découlent de son caractère de héros solaire (1). Ce qui est certain, c'est que, d'une façon générale, les Gaëls aimaient les animaux (2), sinon on ne s'expliquerait pas la touchante sollicitude des saints envers les chiens et les loups affamés, envers les cerfs et les sangliers poursuivis par les chasseurs (3). Et l'histoire, un peu niaise, du chapitre XXII de la vie de S. Moling, n'a pas d'autre origine sans doute (4).

Les animaux sont, pour le saint, des amis fidèles, toujours prêts à rendre service. A-t-il besoin de lait, sa charrue ou son char manquent-ils d'attelage, aussitôt biches, cerfs, chevaux sauvages quittent leurs forêts pour le servir. Des animaux mystérieux sortent de la mer et, leur service rendu, y retournent. Des cerfs font office de guides ; sur l'ordre du saint, les bœufs vont labourer, au loin, sans conducteur (5).

Son attouchement et même la simple invocation de son nom suffisent pour rendre doux et obéissants les animaux les plus rebelles et les plus sauvages (6). Le saint porte aux loups une affection particulière. Quand ils viennent à lui, maigres et affamés, il n'hésite pas à leur sacrifier les bêtes de ses troupeaux. Par reconnaissance,

(1) PLUMMER, *VSH*, t. I, Introd. p. CXLI SVV.

(2) *Ibid.*, p. CXLVI.

(3) *Vita Albei*, c. XLIV, *ibid.*, t. I, p. 62 ; *Boecii*, c. XIII, *ibid.*, p. 90 ; *Ciarani de Saigir*, c. II, *ibid.*, p. 217 ; *Coemgeni*, c. IX, *ibid.*, p. 238 ; c. XIX, p. 243 ; *Maedoci*, c. V, *ibid.*, t. II, p. 142 ; c. XXII, p. 148 ; c. XXV, p. 149 ; *Molingi*, c. XXI, *ibid.*, p. 199 ; c. XXVII, p. 202.

(4) *Vita Molingi*, c. XXII, *ibid.*, t. II, p. 200 : le saint ressuscite un oiseau qu'un rapace vient de ravir et rend par la même occasion la vie à une mouche que cet oiseau avait avalée.

(5) *Vita Boecii*, c. XV, *ibid.*, t. I, p. 90 ; *Brendani*. c. IV, *ibid.*, p. 99 ; *Aedi*, c. IV, *ibid.*, p. 36 ; *Albei*, c. XXXIX, *ibid.*, p. 60 ; *Barri*, c. IV, *ibid.*, p. 67 ; *Cainnechi*, c. I, *ibid.*, p. 152 ; c. XXXVI, p. 165 ; *Carthagi*, c. XXV, *ibid.*, p. 179 ; *Ciarani de Clonmacnois*, c. XXV, *ibid.*, p. 210 ; *Ciarani de Saigir*, c. XXI, *ibid.*, p. 226 ; *Coemgeni*, c. II, p. 235 ; c. XXXI, *ibid.*, p. 252 ; *Declani*, c. XXIX, *ibid.*, t. II, p. 52 ; *Cronani*, c. XXIV, *ibid.*, p. 29 ; *Endae*, c. XXX, *ibid.*, p. 73 ; *Finani*, c. XII, *ibid.*, p. 90 ; *Maedoci*, c. XXXI, *ibid.*, p. 152 ; c. LIII, p. 160 ; *Patricii*, c. CI, *AA. SS.*, Mart. II, p. 561, c ; *Mac Creiche*, c. III, PLUMMER, *Misc. hag. hib.*, p. 53 et 64.

(6) *Vita Albei*, c. VII, PLUMMER, *VSH*, t. I, p. 48 ; *Brendani*, c. LXXXV, *ibid.*, p. 142 ; *Cainnechi*, c. IV, *ibid.*, p. 153 ; *Coemgeni*, c. XXVII, *ibid.*, p. 248 ; *Endae*, c. XVI, *ibid.*, t. II, p. 67 ; *Maedoci*, c. XXX, *ibid.*, p. 152 ; *Patricii*, c. VI, *AA. SS.*, Mart. II, p. 538, c.

Digitized by Google

les loups s'en font quelquefois les gardiens. Mais quand ils lui ont enlevé un veau sans sa permission, il leur ordonne de têter eux-mêmes la vache ou de trouver au veau un remplaçant (1). Les louves sont accueillantes et maternelles : elles sauvent le saint, enfant, et l'allaitent avec leurs louveteaux (2). S. Ciaran de Saigir, vivant en ermite au fond d'une forêt, est entouré d'une véritable petite communauté d'animaux : un sanglier, un renard, un loup et un cerf l'aident dans ses travaux, lui obéissent comme des moines et font pénitence pour leurs fautes (3). Sans aller aussi loin, beaucoup de saints ont des animaux favoris et familiers (4).

La lutte contre les animaux malfaisants et contre les monstres prend aussi place ici. Le saint éloigne du pays les animaux nuisibles ou bien les rend inoffensifs (5). C'est à lui qu'on s'adresse pour se débarrasser d'un animal monstrueux qui sème la terreur et ravage la contrée. Sa seule vue le rend impuissant et s'il ne vient pas expirer à ses pieds, le saint le relègue au fond d'un lac, dans un antre isolé ou quelque autre endroit où il ne peut plus nuire (6). Ce genre d'exploits n'est pas propre d'ailleurs à l'hagiographie irlandaise.

7. *Aliments.* — En cette matière il y a de nombreuses réminiscences de l'Écriture Sainte et des contes de fées. S. Aed remplit à nouveau les plats vides (7). S. Ailbe fait pleuvoir des aliments

(1) Dans la vie de S. Gérald on voit un loup coupable rapporter de la forêt un faon en remplacement du veau. *Vita Geraldi*, c. VI, PLUMMER, *VSH*, t. II, p. 110.

(2) *Vita Albei*, c. I, *ibid.*, t. I, p. 46 ; *Barri*, c. I, *ibid.*, p. 65.

(3) *Vita Ciarani de Saigir*, c. V, *ibid.*, t. I, p. 219. Pour les miracles ayant trait aux loups, cfr : *Vita Albei*, c. I, *ibid.*, t. I, p. 46 ; c. XLIV, p. 62 ; *Barri*, c. I, *ibid.*, p. 65 ; *Berachi*, c. VIII, *ibid.*, p. 77 ; *Boecii*, c. XIII-XIV, *ibid.*, p. 90 ; *Brigidae*, c. CXI, *AA. SS.*, Febr. I, p. 134, E ; *Fechini*, c. VII, PLUMMER, *VSH*, t. II, p. 77 ; *Finani*, c. XXIV, *ibid.*, p. 94 ; *Geraldi*, c. VI, *ibid.*, p. 110 ; *Maedoci*, c. V, *ibid.*, p. 142 ; c. XXII, p. 148 ; c. XXV, p. 149, *Moluae*, c. XXXIII, *ibid.*, p. 217 ; *Munnu*, c. III, *ibid.*, p. 226 ; *Patricii*, c. VI, *AA. SS.*, Mart. II, p. 538, C.

(4) *Vita Brigidae*, c. CII, *AA. SS.*, Febr. I, p. 133, D ; c. CIX, p. 134, D ; c. CX, p. 134, D ; *Cronani*, c. VIII, PLUMMER, *VSH*, t. II, p 24 ; *Lasreni*, c. XXI, *ibid.*, p. 136 ; *Mochuae*, c. VII, *ibid.*, p. 187 ; *Mochoemogi*, c. XIV, *ibid.*, p. 170 ; *Patricii*, c. CXLIII, *AA. SS.*, Mart. II, p. 570, B.

(5) *Vita Columbae*, c. LXI, *AA. SS.*, Jun. II, p. 217, E ; *Patricii*, c. CXLVIII, *ibid.*, Mart. II, p. 571, C-D ; *Samthanni*, c. VIII, PLUMMER, *VSH*, t. II, p. 255.

(6) *Vita Albani*, c. XV, *ibid.*, t. I, p. 13 ; c. XXIV, p. 18 ; *Columbae*, c. XVIII, *AA. SS.*, Jun. II, p. 202, C ; c. LX, p. 216, C ; *Mac Creiche*, c. XLIX-LXII, PLUMMER, *Misc. hag. hib.*, p. 76-82 ; *Naile*, c. XLI-XLII, *ibid.*, p. 141.

(7) *Vita Aedi*, c. XV, PLUMMER, *VSH*, t. I, p. 39.

Digitized by Google

et de la boisson, de quoi nourrir tout un peuple pendant trois jours ; ailleurs il fait tomber une pluie de pommes sur un monastère (1). Des repas mystérieux attendent le saint le long des routes. On trouve son cellier plein de provisions qui viennent on ne sait d'où et que sa bénédiction rend inépuisables. Il change de l'eau en lait, en vin, en cervoise ; du lard, de la terre en pain, etc. (2). Ste Brigide change des écorces en lard et des orties en beurre pour nourrir ses hôtes (3). Il semble bien que les Irlandais considéraient certains aliments comme défendus et cette coutume peut avoir une origine ou scripturaire ou payenne (4). S. Déclan s'indigne de ce qu'un hôte veut lui faire manger de la viande de chien alors que c'est chose défendue (5).

Cette analyse sommaire des caractéristiques et des principaux thèmes de l'hagiographie irlandaise montre combien sa physionomie est originale et personnelle.

Il nous sera donc facile de relever les empreintes de son influence sur le continent, si elle existe. Pour ce faire, quittons l'île et suivons dans leurs pérégrinations ceux qui furent des exilés pour l'amour du Seigneur.

Louvain. (*à suivre*).

IRÈNE SNIEDERS (†).

(1) *Vita Albei*, c. xv, *ibid.*, t. I, p. 52 ; c. xi, p. 50.

(2) Les miracles ayant les aliments pour objet sont trop nombreux. Nous nous bornons à citer, pour chaque *vita*, les numéros des chapitres où il s'en rencontre. — *Vita Aedi*, c. viii, xv, xxxi, xxxii, *ibid.*, t. I, p. 3-33 ; *Albei*, c. vii, xii, xiii, xv, xxvi, xxix, *ibid.*, p. 46-64 ; *Brendani*, c. xix, xxi, xxxi, xlvi, li, *ibid.*, p. 98-151 ; *Brigidae*, c. viii, x, xi, xii, xvii, xviii, xx, xxiv, xl, xlv, l, lxxxi, lxxxvii, xcviii, ci, cvii, cxi, *AA. SS.*, Febr. I, p. 119-134 ; *Carthagi*, c. xlvii, lxiii, lxvii, PLUMMER, *VSH*, t. I, p. 170-199 ; *Ciarani de Clonmacnois*, c. iii, xx, xxxi, *ibid.*, p. 200-216 ; *Ciarani de Saigir*, c. xvii, xviii, xxx, *ibid.*, p. 217-233 ; *Coemgeni*, c. viii, *ibid.*, t. II, p. 238 ; *Colmani*, c. xxxi, *ibid.*, p. 271 ; *Columbae*, c. ii, xli, lii, *AA. SS.*, Jun. II, p. 195-233 ; *Comgalli*, c. xxviii, xxxiii, PLUMMER, *VSH*, t. II, p. 13,15 ; *Cronani*, c. xix, xxiii, *ibid.*, p. 28,29 ; *Fechini*, c. xi, *ibid.*, p. 79 ; *Ittae*, c. x, *ibid.*,p. 119 ; *Lasreni*, c. x, xxxiii, *ibid.*, p. 131-140 ; *Maedoci*, c. xxvi, xl, xli, *ibid.*, p. 141-163 ; *Mochoemogi*, c. xxiii, *ibid.*, p. 176 ; *Moluae*, . xx, xxi, xxvi, xxxviii, xlii, xlviii, *ibid.*, p. 206-225 ; *Munnu* c. iv, xx, xxix, *ibid.*, p. 226-239 ; *Naile*, c. ix, xi, PLUMMER, *Misc. hag. hib.*, p. 129 ; *Patricii*, c. vii, xiv, xx, lxviii, civ, *AA. SS.* Mart. II, p. 536-577 ; *Ruadani*, c. xiv, xxi, xxv, PLUMMER, *VSH*, t. II , p. 240-252 ; *Samthanni*, c. iv, vi, ix, x, *ibid.*, p. 253-261.

(3) *Vita Brigidae*, c. cvii, *AA. SS*, Febr., I, p. 134, c.

(4) LEVISON, *op. cit.*, p. 9-10.

(5) *Vita Declani*, c. xxv, PLUMMER, *VSH*, t. II, p. 50.

Digitized by Google

NOTES ET MÉLANGES

Le procès-verbal d'une récognition de reliques en 1611 à Maestricht.

On peut lire, dans les *Acta Sanctorum* des Bollandistes ou dans le recueil de Ghesquière, le *Commentarius praevius* consacré par Guill. Cuperus aux saints évêques Monulphe et Gondulphe (1). A propos de leurs reliques, le savant hagiographe renvoie aux *Acta elevationis SS. Valentini, Candidi, Monulphi et Gondulphi* du 22 avril 1623, publiés dans les mêmes collections (2). Ce texte de 1623 rappelle une récognition faite quelques années auparavant, à savoir en 1611, mais sans en préciser la date. Le procès-verbal de cette récognition, auquel le texte précité fait allusion (3), n'est cité ni par les hagiographes anciens, ni par les historiens modernes (4). Ce document est en notre possession. En voici la transcription exacte, qu'il est intéressant de comparer avec le procès-verbal de 1623, reproduit dans les deux recueils précités.

Louvain. JEAN GESSLER.

In nomine Domini : Amen. Anno a Nativitate eiusdem millesimo sexcentesimo undecimo, mensis Martii die nona (5), *indictione nona, pontificatus sanctissimi in Christo patris et domini nostri, domini*

(1) *AA. SS.* Julii, IV (1868), p. 152 ; J. GHESQUIERUS, *Acta Sanctorum Belgii selecta*, t. II, p. 188. Bruxelles, 1784.

(2) *AA. SS.* Junii, II (1867), p. 11 ; GHESQUIERUS, *op. cit.*, p. 200.

(3) « Secundo,ibidem jacebant litterae, etiam in pergameno scriptae, et anno 1611 praedicto (plumbeo operculo) impositae, continentes tenorem praefatarum litterarum, cum interstitiis vetustate exesis... Item suppositae eidem cooperculo sunt litterae de data anni 1611, continentes copiam antiquarum litterarum ante mentionatarum de anno 1039, quarum originale ne penitus consumatur, retentum fuit, ut in archivis Ecclesiae conservetur ». GHESQUIÈRE, *op. cit.*, p. 200 et 202.

(4) Cfr P. DOPPLER, *De grafzerk der HH. Monulphus en Gondulphus in St-Servaaskerk te Maastricht*, dans *De Maasgouw*, 8 février 1890 ; A.-J. FLAMENT, *Wedervinding van het grafmonument van de HH. Monulphus en Gondulphus in de St-Servaaskerk te Maastricht*, dans les *Publications de la Soc. hist. et archéol. dans le duché de Limbourg*, 1890, t. XXVII, p. 187-225.

(5) Cfr *infra*. Si la date de la suscription est exacte, il faut lire « die *vicesima nona* » et admettre qu'un mot a été omis par inadvertance.

Digitized by Google

Pauli, divina providentia illius nominis papae quinti, anno sexto, Rodolphi imperatoris secundi anno tricesimo sexto et Ernesti a Bavaria Leodiensis episcopi (1), *repertae sunt per DD. decanum et canonicos infrascriptos reliquiae ac corpora sanctorum Monulphi, Valentini, Gondulphi et Candidi episcoporum, cum cineribus sancti Servatii patroni nostri, olim, anno videlicet* 1039, *collectae et elevatae, et in sepulchro lapideo magnifico retro altare sancti Petri apostoli, insignis ecclesiae patroni praedicti, in cripta supra unam columnam lapideam quatuor distinctis loculis plumbeis cum suis titulis distinctae repositae et elevatae, prout ex litteris patentibus ibidem repertis et quatuor sigillis cum imaginibus episcoporum manifeste apparebat.*

Tenor litterarum praedictarum sequitur et est talis.

. . . . . JHU XRI MXXXVIII . . . (2). . . ORE. . . . . REGE ROMANORUM AUGUSTO ANNO PRIMO COLLECTAE SUNT RELIQUIAE... ULFI TUNGRENSES EPI ANITHARDO (3) LEODICENSI EPO ET A GERARDO CAMERACEN (4). . . . . .

Praedicta vacua instertitia erant consumpta ita ut legi non possent.

Sic actum XXIX*a die mensis Martii anno* 1611 *in praesentia reverendi domini decani et S. T. doctoris* ENGELBERTI BOONEN (5), *domino* JOANNE A KUKELSCHEM, *camerario et magistro sacristiae, domino* WALTHERO DE RESYMONT, *magistro fabricae, et domino* LUCA A TONGEREN, *cantore praedictae ecclesiae, ad hoc specialiter deputatis.*

In fidem cuius praesentes per notarium Capituli nostri subsignari et sigillo ecclesiae nostrae maiori communiri fecimus.

HENR : LENSSENS, *Capituli notarius.*

(1) Le prince-évêque Ernest de Bavière fut élu en 1581. Il était donc dans la trentième année de son règne. Il mourut moins d'un an après, le 17 février 1612.

(2) La transcription de 1623 donne le mot IN entre le millésime et la syllabe finale qui suit.

(3) *Sic.* Le texte de 1623 est plus correct : *A Nithardo Leodiensi epo.*

(4) Ce dernier mot est donné en abrégé (*camsi*) dans la transcription postérieure.

(5) Ce nom seul se retrouve dans les *Acta elevationis* de 1623.

Digitized by Google

La définition du dogme de l'Immaculée Conception et la Faculté de théologie de l'Université de Louvain au début du XVIIe siècle.

Il n'entre pas dans nos intentions, en publiant les documents inédits que l'on trouvera dans cette note, d'exposer le développement des controverses qui, depuis le moyen âge et particulièrement depuis saint Bernard, ont mis aux prises adversaires et défenseurs du dogme de l'Immaculée Conception (1). Pour bien situer les pièces que nous faisons connaître, il suffira de rappeler brièvement les efforts qui ont été faits, pour obtenir la définition de ce dogme, depuis le concile de Bâle jusqu'au commencement du XVIIe siècle.

En 1435, dès que le concile de Bâle fut régulièrement constitué, une des premières questions que les théologiens de France, d'Espagne et d'Allemagne soulevèrent, fut la question de l'Immaculée Conception, dont ils sollicitèrent la définition dogmatique. Jean de Ségovie, chanoine de Tolède et député comme théologien du roi de Castille au concile, dans l'ouvrage en faveur de l'Immaculée Conception qu'il publia pour éclairer les Pères réunis à Bâle, affirme que ce fut à ce concile que l'on posa la question de la définition pour la première fois (2). Les Pères se laissèrent convaincre par le plaidoyer du théologien espagnol : ils déclarèrent la croyance au mystère de l'Immaculée Conception une vérité catholique, conforme à l'Écriture, à la doctrine des Pères, à la pratique de l'Église et à la saine raison. Ils défendirent de la nier ou de la contester, sous les peines les plus graves. L'on n'ignore pas que, en 1439, lorsque le concile de Bâle se prononça ainsi, il s'était déjà engagé dans la voie du schisme et par conséquent le décret qu'il promulgua n'eut jamais force de loi universelle dans l'Église.

Aussi, de nouvelles démarches furent-elles faites auprès du Saint-Siège, démarches qui amenèrent Sixte IV à approuver un office propre de l'Immaculée Conception et à accorder aux fidèles qui assisteraient aux offices de la fête les mêmes indulgences qu'Urbain IV avait concédées à ceux qui célébreraient la fête du Saint-Sacrement.

Au cours du XVIe siècle un pas plus important allait être fait, au concile de Trente, en 1546. La plupart des évêques qui se rendirent à ce concile, se proposaient d'y réclamer la définition dogmatique de l'Immaculée Conception et le cardinal Pachéco saisit le moment où l'article du péché originel fut soumis aux discussions dans les

(1) Voir, à ce sujet, J.-B. Malou, *L'Immaculée Conception de la bienheureuse Vierge Marie, considérée comme dogme de foi*, t. I, p. 37-85. Bruxelles, 1857 ; *Immaculée conception* dans le *Dict. de théol. cath.*, t. VII, col. 846-1218.

(2) Joannes de Segovia, *Allegationes et avvissamenta pro informatione patrum concilii Basileensis, an. 1436*, p. 528. Bruxelles, 1664.

Digitized by Google

congrégations générales pour soulever la question. Malgré l'opposition des prélats de l'ordre de saint Dominique, Pachéco, voyant que le concile n'arriverait point à prononcer une définition proprement dite, réussit à faire insérer au décret relatif au péché originel l'exception suivante : « Le concile déclare qu'il n'entre point dans son intention de comprendre dans ce décret, où il traite du péché originel, l'Immaculée Vierge, Mère de Dieu ; mais que l'on doit observer les constitutions de Sixte IV, sous les peines qui y sont contenues, constitution que le concile renouvelle ».

Ce décret conciliaire raviva les espérances de ceux qui voulaient obtenir une définition dogmatique du privilège de Marie. Il se fonda même en Espagne un ordre militaire de l'Immaculée Conception, qui avait pour objet principal de poursuivre l'affaire. C'est surtout dans la péninsule ibérique que l'on était agité et inquiet au sujet de la controverse. Les divergences d'opinion s'y manifestaient par les luttes et des voies de fait. Philippe III, excédé, voulut y porter remède et crut devoir supplier le Saint-Siège de mettre fin aux querelles, en tranchant la question.

Cédant aux instances du roi catholique, le pape Paul V envoya en Espagne, le 6 juillet 1616, sa lettre *Regis pacifici*, qui défendait aux fidèles d'agiter en public la question de l'Immaculée Conception. Les désordres n'en continuèrent pas moins et, même, s'aggravèrent de jour en jour. Philippe III se décida alors à envoyer à Rome une ambassade solennelle pour réclamer du Saint-Siège des mesures plus efficaces. L'ambassade, à la tête de laquelle se trouvait le Père Placide Tosantos, devait proposer au pape d'imposer aux perturbateurs de la tranquillité publique un silence absolu.

Le 31 août 1617, Tosantos obtint un décret de l'Inquisition romaine conçu ainsi : « Jusqu'à ce que cet article ait été défini par le Saint-Siège apostolique ou que Sa Sainteté en ait autrement ordonné, que personne n'ose désormais affirmer dans des discours publics, dans des leçons, etc., que la Sainte Vierge Marie ait été conçue dans le péché originel » (1).

Philippe III ne se contenta point de ce décret. Vers la fin de 1618, il envoya à Rome un nouvel ambassadeur, Antonio de Trejo, général des Franciscains et évêque de Carthagène. Celui-ci était porteur de lettres non seulement du roi d'Espagne, mais aussi de celui de Protugal, de l'archevêque de Tolède et d'un grand nombre d'évêques, de villes, de chapitres, d'universités et d'ordres religieux, qui réclamaient la définition du dogme de l'Immaculée Conception. De plus, dès le mois de mars 1619, l'ambassadeur d'Espagne à Rome, le duc d'Albuquerque, avait reçu des instructions formelles lui prescrivant de seconder la mission d'Antonio de Trejo.

Au mois de juin de la même année, un nouveau nonce partit pour Bruxelles, pour y succéder à Lucio Morra. Ce nouvel envoyé du Saint-Siège, Lucio San Severino, des princes de Bisignano, savant théologien, reçut des instructions spéciales au sujet de la question

(1) J.-B. Malou, *op. cit.*, p. 287.

Digitized by Google

de l'Immaculée Conception, instructions qui nous font bien connaître le point de vue de Rome (1).

L'instruction pontificale au nonce de Flandre ou de Bruxelles rappelle l'ambassade du Père Tosantos et le décret du 31 août 1617, dont la Sécretairerie d'État communique, « par prudence », un exemplaire à San Severino.

Le document de la Secrétairerie d'État continue alors comme suit : « Sa Majesté [Philippe III] ne se contentant point de ce décret, nonobstant qu'il fût conforme à l'une des instances faites par le Père Tosantos, non seulement a envoyé à Rome l'évêque de Carthagène pour demander avec insistance que l'on définisse cet article [de l'Immaculée Conception], mais il a encore essayé d'entraîner dans le mouvement d'autre princes, et parmi eux l'archiduc Albert et l'Infante Isabelle, qui en ont écrit récemment à Sa Sainteté. Mais, comme on leur a répondu, par l'intermédiaire de monseigneur d'Otrante (2), que Sa Sainteté,après avoir tout bien examiné et avoir consulté des personnes graves et compétentes et après avoir prié souvent Dieu, estimait en conscience ne pas devoir faire plus, les archiducs ont montré qu'ils entendaient rester très satisfaits et se conformer totalement aux intentions de Sa Sainteté. De sorte que, pour les Pays-Bas, on croit qu'il ne vous incombera point de faire encore diligence pour amener Leurs Altesses à ne pas insister. Cependant, j'ai voulu (3), à toutes fins, vous informer de la résolution très ferme de Sa Sainteté de ne pas aller plus loin qu'il ne l'a fait en cette matière, et vous avertir de ce que, dans le décret pontifical, où il est dit que dans tous les actes publics il est défendu d'affirmer que la très sainte Vierge a été conçue dans le péché originel et qu'on ne peut combattre en public aucune des deux opinions en présence. Sa Sainteté n'entend pas seulement les discussions et les prêches, mais aussi les livres imprimés, et c'est dans ce sens que le Souverain Pontife s'est déclaré par l'intermédiaire de ses nonces ».

C'est ici que se placent les deux pièces inédites qui nous font connaître l'attitude de la Faculté de théologie de Louvain en cette matière ; elle se trouvent dans le fonds du *Conseil Privé espagnol*, carton n° 1281, aux Archives Générales du Royaume à Bruxelles. La première pièce nous montre que, si à Rome on s'imaginait que les archiducs Albert et Isabelle s'étaient rendus au désir du pape de ne plus insister pour obtenir la définition, l'archiduc Albert avait cependant continué à s'occuper de la question et avait agi dans un autre milieu. L'attitude du prince peut très bien s'expliquer par la grande dévotion que lui-même et l'Infante Isabelle

(1) Texte dans A. Cauchie et R. Maere, *Recueil des instructions générales aux nonces de Flandre* (1596-1635), p. 84-86 (Publ. in-8° de la Commission Royale d'Histoire). Bruxelles, 1904.

(2) Lucio Morra, archevêque d'Otrante, prédécesseur de San Severino à Bruxelles.

(3) C'est le cardinal Secrétaire d'État qui parle.

Digitized by Google

pratiquaient envers la Mère de Dieu, mais il est probable que Philippe III avait encore insisté auprès des princes pour qu'ils n'abandonnent pas leurs efforts en vue d'obtenir la définition de l'Immaculée Conception.

En effet, dans la première pièce, qui est adressée à Drusius, abbé du Parc-lez-Louvain et commissaire pour l'application de la « visite » des archiducs à l'Université, on communique à celui-ci, de la part de l'archiduc Albert, « un extrait d'une lettre » suppliant le prince de s'adresser à l'Université de Louvain. Cette lettre, qui n'est pas autrement spécifiée, émanait, croyons-nous, du roi d'Espagne lui-même. Toutefois, elle pourrait avoir été envoyée par un autre personnage, par exemple, par l'archevêque de Tolède, avec lequel l'Archiduc était certainement en correspondance.

Les termes employés par la rédacteur de la lettre à Drusius nous semblent montrer à toute évidence que, à la cour de Bruxelles, on ignorait quelle était en ce moment l'opinion de la Faculté de théologie de Louvain au sujet de la définition de l'Immaculée Conception et nous croyons pouvoir en conclure avec assez de vraisemblance que cette question n'était pas publiquement débattue à l'Alma Mater, comme elle continuait à l'être, malgré tout, en Espagne. Est-ce par absence d'intérêt dans la question ? Est-ce par prudence ? Est-ce par simple obéissance au décret de Paul V interdisant les discussions des thèses adverses ?

La réponse que Drusius communiqua à son correspondant, après une enquête discrète dans les milieux universitaires de Louvain, laisse supposer que c'est surtout parce que la Faculté de théologie est, en général, adversaire du dogme de l'Immaculée Conception qu'elle garde un silence prudent. Elle juge cette doctrine « n'estre assez fondée aux Sainctes Escritures ny aux Sainctz Pères ». C'est à ce titre que la seconde pièce a quelque importance.

La première des pièces, qui est à l'état de minute, ne porte point de signature et il n'est dès lors pas possible de savoir qui est le correspondant de Drusius. Comme le document se trouve aux archives du Conseil privé, ce ne peut être qu'un membre de cet organisme qui a communiqué à l'abbé du Parc le désir de l'archiduc Albert. Sous Charles-Quint, Philippe II et les princes de la maison d'Espagne, un ecclésiastique fit toujours partie du Conseil privé (1). Sous les archiducs, le conseiller ecclésiastique était Antoine Asseliers (2). C'est probablement lui qui écrivit et envoya à Drusius la lettre, datée du château de Mariemont, où Albert et Isabelle résidaient en ce moment.

Louvain. L. VAN DER ESSEN.

(1) P. ALEXANDRE, *Histoire du Conseil privé dans les anciens Pays-Bas*, p. 244. Bruxelles, 1894.

(2) *Ibidem*, p. 411.

Digitized by Google

TEXTES

I

Lettre d'Asseliers[?] à Jean Drusius, abbé du Parc.

A l'abbé de Parcq.

Monsieur,

Son Alteze m'a commandé d'envoyer à Vostre Révérence l'extrait de lettre cy joinct (1), par lequel elle est suppliée d'escrire à ceulx de l'Université de Louvain de faire vœu et serment de défendre tousiours la préservacion de la bienheureuse Vierge Marie, afin que Vostre Révérence l'informe, auparavant que Sa dicte Alteze prenne résolution d'escrire ausdictz de l'Université, si semblables lettres porteroient l'effect que l'on s'en promect et si lon n'y rencontreroit de la difficulté ou opposition, la réservant de vostre advis et de ce que pourrez avoir recogneu touchant ceste matière. Baisant par ce humblement les mains à Vostre Révérence en qualité, Monsieur, etc.

A Mariemont, le 22 juillet, 1619.

Archives générales du Royaume, *Conseil privé espagnol*, carton n° 1281, minute.

II

Réponse de Drusius.

Monsieur,

J'ay receu celles de Vostre Seigneurie avecq un extraict de certaines lettres escrites à Son Alteze Sérénissime, lequel ayant communicqué à aucuns docteurs théologans des plus entenduz de l'Université de Louvain, je treuve que quasi toute la Faculté est dopinion contraire audict extraict, n'estant à doubter quilz ne voudront en aucune manière faire veu ny serment de défendre la sentence, laquelle ils jugent n'estre assez fondée aux Sainctes Escritures ny aux sainctz Pères, nonobstant la dernière déclaration de Nostre Sainct Père le Pape (2), à laquelle et à la constitution du Sainct Concile de Trente concernant ceste matière ils sont prestz d'obeyr et se conformer, comme aussy ilz font.

Je serois pour ce d'advis (toutesfois soubz humble correction), pour éviter toutes fascheries et troubles, lesquelz en ceci pourroient survenir, que Son Alteze fust servie de ne point requérir la dicte Faculté à l'effect susdict, puisqu'ilz iugent estre une chose trop dure d'oster la liberté des opinions et ce en chose point encoires déterminée pour article de foy. Ce qu'assez les Sainctz Conciles et Pères permettent, pour ne point fermer la porte à la vérité, laquelle ne peut

(1) Cet extrait manque au dossier.

(2) Le décret de Paul V du 31 août 1617, dont il est parlé plus haut.

Digitized by Google

sy aysément tomber au ceur ny entrer à lentendement d'ung astraint par veu et serment de maintenir une opinion contraire. Et aussy on blasme fort l'Université de Paris, laquelle devant admettre ses docteurs, leur commande prester serment de défendre aucuns articles et de ne pas enseigner aucunement le contraire, ce qu'est purement exclure la liberté et mettre une pierre fondamentale dung schisme.

Seroit pour ce bon, pour ne point oster le lustre à l'Université de Louvain, laquelle iusques oires at esté libre en ses opinions et par tout le monde sy renommée et respectée, de ne la presser pour faire le semblable. Remettant le tout néantmoins au bon plaisir de Son Alteze, auquel souhaitant toute augmentation de santé et prospérité, prieray l'Eternel, Monsieur, maintenir Vostre Seigneurie en longue et saine vie.

De Vostre Seigneurie bien affectionné serviteur

JOAN, abbé de Parcq
de l'abbaye de Parcq, le 2 d'aougst 1619.

Archives générales du Royaume, *Conseil d'État espagnol*, carton n° 1281. Original, signature autographe.

Le « Mémoire sur l'état de l'Église de Belgique, ses droits et ses prérogatives », de Mgr Brenart.

Félix Guillaume Antoine Brenart, dont le père était seigneur de Corbeek-over-Loo-lez-Louvain, est né à Louvain le 23 novembre 1720 ; il prit la licence in utroque à l'université de sa ville natale, devint chanoine de Saint-Pierre et, quelques années plus tard, fut nommé doyen de la collégiale de Saint-Gommaire à Lierre. Le 26 janvier 1758, il fut appelé aux fonctions de conseiller ecclésiastique au Grand Conseil de Malines. Cette nomination indique qu'il avait la confiance du gouvernement autrichien. Aussi lorsque quelques années plus tard, en 1762, l'évêché d' Ypres devint vacant par la mort de G. Delvaux, son nom fut mis en avant pour lui succéder et il obtint dans la liste des candidats proposés à la cour de Vienne la troisième place. A cette occasion, Charles de Lorraine donnait à son sujet l'appréciation suivante : « C'est un ecclésiastique d'une parfaite érudition, d'une conduite exemplaire et d'une grande douceur, qualités qui le rendent absolument digne de l'épiscopat » (1). Brenart entretenait aussi les meilleures relations avec le ministre plénipotentiaire à Bruxelles, le tout puissant comte de Cobenzl. La correspondance de ce dernier renferme, entre autres, trois lettres de l'année 1766, qui montrent que le doyen de Lierre connaissait la passion du ministre pour les œuvres d'art et savait à l'occasion

(1) Archives générales du Royaume, *Chancellerie autrichienne des Pays-Bas*, n° 755.

Digitized by Google

l'aider à la satisfaire, en le renseignant sur les richesses artistiques qui se trouvaient dans les couvents (1). A la mort de Mgr Caïmo, évêque de Bruges, Brenart fut choisi par Marie-Thérèse pour lui succéder, à la suite d'un rapport élogieux du chancelier Kaunitz (2). Sacré évêque le 29 juin 1777, Brenart fut pour son diocèse un pasteur affectueux et charitable. Lors de la tourmente révolutionnaire, il dut quitter sa ville épiscopale et se réfugia en Westphalie. Il mourut à Anhalt, le 26 octobre 1794.

La vie de Brenart que nous venons d'esquisser brièvement est assez bien connue dans ses grandes lignes par la notice que le chanoine F. van de Putte lui a consacrée dans la *Biographie nationale* (t. II, col. 939-942) ; mais on n'y trouve aucun renseignement sur son œuvre littéraire. Le titre d'historien des annales ecclésiastiques des Pays-Bas, qui lui fut décerné par Marie-Thérèse, prouve cependant que sa science était estimée dans les sphères gouvernementales. Nous consacrerons cette note au *Mémoire sur l'Église de Belgique, ses droits et ses prérogatives*, qu'il a entrepris d'écrire et qui est resté inachevé, et nous en ferons connaître les origines, l'élaboration et la valeur.

Écrire au XVIIIe siècle un livre sur l'état de l'Église en Belgique et surtout sur ses droits et prérogatives était une entreprise délicate, vu la susceptibilité ombrageuse du gouvernement autrichien en tout ce qui touchait aux questions de politique religieuse. Aussi Brenart ne l'a-t-il pas entreprise de sa propre initiative ; on peut même croire que jamais l'idée ne lui serait venue d'aborder ces questions épineuses, si le gouvernement lui-même ne le lui avait demandé.

Dans une lettre du 17 novembre 1758 (3), le chancelier Kaunitz demanda à Cobenzl de faire rédiger, en vue de l'instruction du jeune archiduc Joseph, trois mémoires : le premier sur l'état ecclésiastique ; le second, sur l'état politique et le troisième, sur l'état économique des Pays-Bas. Il proposait en même temps de charger de leur rédaction respectivement le conseiller privé de Wavrans,

(1) La lettre de Brenart à Cobenzl du 4 octobre 1766, conservée à la *Secrétairerie d'État et de guerre* (n° 1078, fol. 314) est caractéristique : « Monseigneur, Je m'acquitterai avec toute l'exactitude qui me sera possible de la commission dont Votre Excellence daigne m'honorer... j'ai recommandé fortement le secret afin de prévenir que les actions ne montent ; car je m'apperçois par ce qui se passe chez nos pères augustins, que le goût que Votre Excellence a fait paraître pour leur tableau luy attire des visites trop fréquentes pour ne pas être dangeureuses à son existence dans leur église ».

(2) Brenart était présenté comme second candidat, la première place avait été donnée à C. de Nélis ; mais on désirait réserver celui-ci pour d'autres fonctions. L'apostille de Marie-Thérèse porte en effet : « Je nomme Brenart, le gouvernement ne voulant encore placer Nellis que je trouverais le plus convenable ; au reste je me conforme ». *Chancellerie Autrichienne des Pays-Bas*, n° 755.

(3) *Chancellerie autrichienne des Pays-Bas*, n° 442, D 69, ad p. 2.

Digitized by Google

le comte de Neny et le conseiller des finances de Cazier. Notons aussi que ces mémoires, destinés à l'archiduc d'après la lettre du chancelier, avaient été demandés par celui-ci à l'insu de Marie-Thérèse, comme il le reconnaît lui-même dans le rapport général sur l'année 1758 qu'il fit à l'impératrice le 2 février 1759 : « Je n'aurais pas même parlé, écrit-il, de l'ouvrage destiné à l'instruction de l'archiduc, si les ordres de Votre Majesté ne m'avaient pour ainsi dire arraché mon secret » (1). Serait-il téméraire de penser que Kaunitz qui, pendant la guerre de sept ans, exigeait la modération, mais n'attendait que « le retour de la tranquilllité », pour « donner des soins suivis à un plan de réforme », désirait aussi être sérieusement documenté lui-même sur la situation des Pays-Bas ?

On connaît le travail sur l'état politique des Pays-Bas que de Neny composa à la demande de Cobenzl et qui, achevé en 1760, ne fut cependant publié qu'en 1784 sous le titre : « *Mémoires historiques et politiques sur les Pays-Bas autrichiens et sur la constitution tant interne qu'externe des provinces qui les composent* » (2).

Nous ignorons quelle suite eut la demande du chancelier d'un mémoire sur l'état économique des provinces belges.

Quant au mémoire sur l'état ecclésiastique, Kaunitz, dans sa lettre, en avait lui-même précisé l'objet en ces termes : « Sous le titre général du premier mémoire j'entends : l'état de la religion dominante. — Les prérogatives de l'Église belgique. — Le clergé considéré comme un corps indépendant de la puissance laïque, les droits et les prérogatives attachés à cet état, contestés ou avoués ». Les intentions du chancelier sont bien claires. Ce qu'il désire, c'est moins une étude historique sur le passé de l'« Église belgique », qu'une étude juridique sur son état actuel, sur l'étendue actuelle de sa juridiction, sur le fondement des droits et des prérogatives que le clergé revendique, qu'ils lui soient reconnus ou contestés. De plus, comme il réclame ces mémoires pour l'instruction de l'archiduc, il désire sans aucun doute les obtenir sans retard.

Kaunitz avait proposé de confier la rédaction de ce mémoire au conseiller de Wavrans ; c'est Cobenzl qui songea au doyen de Lierre, Brenart, récemment nommé conseiller ecclésiastique au Grand Conseil de Malines (janvier 1758). Un passage de l'introduction du premier volume, que celui-ci acheva en 1768, le prouve et témoigne en même temps que le ministre plénipotentiaire avait bien saisi la pensée de son maître : « En me remettant [la demande de Vienne], écrit Brenart, son Excellence Cobenzl daigna ajouter de sa bouche qu'elle avait jeté les yeux sur moi pour en avoir l'accomplissement... et, en me recommandant par préférence la partie qui intéresse les droits et les prérogatives, elle préfère un terme qui n'était pas long endéans lequel je devais avoir fini » (3).

(1) *Chancellerie autrichienne des Pays-Bas*, n° 442. D 69 ad E. 1.

(1) Rapport du 2 février 1759, cité.

(2) Cfr Britz, *Mémoire de l'ancien droit belgique*, p. 362-363, Bruxelles, 1846.

(3) Archives générales du royaume, *Manuscrits divers*, n° 754, p. 2.

Digitized by Google

Cobenzl trouvait-il Brenart plus capable que le conseiller de Wavrans de faire l'exposé demandé par Kaunitz? Était-ce habileté de sa part de faire documenter Vienne sur les questions politico-religieuses par un homme d'Église, qui avait sa confiance et dont l'avenir était entre ses mains? Nous ne saurions le dire. En tout cas, il n'écarta pas de suite le conseiller de Wavrans et, comme nous le verrons, il entendait suivre de près la rédaction du mémoire.

Il commença par demander à l'un et à l'autre de lui remettre au plus vite le canevas de leur ouvrage. Il les obtint pour le début de l'année 1759 et en transmit une copie à Vienne (1). Le plan de Brenart, qui fut remis à Cobenzl le 21 janvier 1759, est beaucoup plus développé que celui de Wavrans; le vaste ouvrage projeté par lui devait comprendre neuf parties: 1. Religion dominante aux Pays-Bas; 2. De l'Église belgique; 3. Gouvernement de l'Église belgique; 4. Du clergé en général; 5. Du clergé séculier; 6. Du clergé régulier; 7. Prérogatives du clergé; 8. De la juridiction ecclésiastique; 9. Des biens de l'Église. Il suffit de lire l'entête des différentes parties, dont le contenu est d'ailleurs déjà fort détaillé, pour se rendre compte, que dans le plan primitif l'histoire proprement dite devait occuper une place fort restreinte; huit parties sur neuf auraient été consacrées à exposer la situation juridique de l'Église dans les Pays-Bas.

Cobenzl accusa réception à Brenart du plan du mémoire le 30 janvier 1759 (2): « Je le trouve très bon, écrit-il, mais j'ai très peu de réflexions à y faire: 1. Vous vous trompez en disant que le gouvernement a accordé aux protestans d'Anvers en 1754 d'avoir un ministre dans cette ville; le ministre y existe depuis un tems immémorial, le gouvernement l'ignorait et on le tolère *sans avoir jamais permis qu'il y demeure*. 2. Je vous prie de toucher délicatement le point du jansénisme en vous bornant simplement au fait et au présent des ordonnances. 3. Vous dites peut-être trop positivement que l'on ne connaît pas la dénomination d'une Église belgique; puisque dans le même sens que l'on dit l'Église gallicane, nous pouvons nous servir du terme l'Église belgique. P. ex., les bulles et constitutions du St-Siège n'ont force de loy dans notre Église qu'après que le souverain les a placetées (3). 4. Vous n'oublierez pas de détailler, si et comment les personnes et les biens ecclésiastiques sont sujets aux Pays-Bas à la juridiction séculière. Enfin 5.

(1) Mémoire du Conseiller au conseil privé de Wavrans contenant le plan de l'ouvrage qu'il est chargé de former sur l'État ecclésiastique des Pays-Bas, destiné à l'instruction de S. A. R, Mgr l'archiduc Joseph. Archives générales du royaume, *Chancellerie autrichienne des Pays-Bas, Dépêches d'office*. Part. 442. D. 69 ad P. 6. — Mémoire du conseiller ecclésiastique du Grand Conseil de Malines Brenart, contenant le plan de l'ouvrage qu'il est chargé de former sur l'État ecclésiastique des Pays Bas pour servir à l'instruction de S. A. R.Mgr l'archiduc Joseph, *l. c.* D. 69 ad P. 7.

(2) *Archives générales du Royaume, Secrétairie d'État et de guerre*, n° 1078, fol. 311.

(3) Cette dernière phrase est biffée dans la minute.

Digitized by Google

je suis persuadé que dans cet ouvrage vous détaillerez bien les trois points que je vous ai donné par extraits de lettre de S. E. le comte de Kaunitz, et je vous prie de m'envoyer votre ouvrage paragraphe par paragraphe afin que je puisse l'examiner plus à mon aise et vous en dire mon sentiment. Je suis ... ». Cobenzl, on le voit, approuve le plan de Brenart ; mais il prend son rôle de censeur et correcteur au sérieux. Non seulement il propose des corrections et donne des directions, mais il tient à être tenu continuellement au courant de la rédaction du travail.

Brenart se soumit à cette exigence du ministre plénipotentiaire, qui caractérise bien la manière d'agir de la bureaucratie autrichienne.

Il existe, en effet, plusieurs manuscrits qui ne peuvent être que les premières ébauches du travail transmises à Cobenzl. Un manuscrit de 60 folios, conservé à la bibliothèque royale de Bruxelles (n° 11470), est intitulé : *Mémoire historique et juridique sur l'état de l'Église belgique* et contient après une introduction (f°s 1-2) deux chapitres : 1. (f°s 3-14) État de l'Église de Belgique depuis sa naissance jusqu'à Charlemagne ; 2. (f°s 45-60) État de l'Église de Belgique depuis Charlemagne jusqu'à Philippe le Bon duc de Bourgogne. Un autre manuscrit se trouve aux Archives générales du royaume, à la section des *Manuscrits divers*. Il porte le numéro 755 : c'est un cahier de 64 folios, divisé en deux sections : section VI (f°s 2-42) : État de l'Église belgique depuis Charlemagne jusqu'à la fin des ravages des Normands vers l'an DCCCC ; section VII (f°s 43-64) : État de l'Église belgique depuis l'expulsion des Normands jusqu'à l'extinction du royaume de Lothier et l'élévation de ses gouvernements ou provinces en autant d'états souverains ecclésiastiques et séculiers (1).

Cobenzl fut déçu dans l'espoir d'obtenir à bref échéance le mémoire demandé par Kaunitz, malgré les délais fixés sans doute de commun accord avec Brenart pour son achèvement. Dans une lettre du 7 août 1761, celui-ci lui écrit que le 15 août approche et que la rédaction des mémoires n'est pas achevée et le supplie de vouloir patienter encore quelque temps. A en juger d'après les manuscrits que nous venons de citer, Brenart s'attardait à la première partie de son travail et encore celle-ci était loin d'être achevée, si on s'en rapporte au premier projet. Il s'étendait longuement sur les questions purement historiques qui n'auraient dû au fond constituer qu'une introduction. Était-ce calcul de sa part ? Désirait-il en gagnant du temps éviter de traiter les questions délicates concernant les droits et les prérogatives de l'Église et du clergé ? Ou bien, entraîné par ses études, a-t-il vu son sujet s'élargir sans cesse et prendre des proportions qu'il n'avait pas soupçonnées au début ? L'un et l'autre, peut-être. Quoi qu'il en soit, ce n'est qu'après neuf ans, le 31 décembre 1768, qu'il présenta à Cobenzl, le premier tome de son *Mémoire sur l'état de l'Église de Belgique, ses droits et ses pré-*

(1) On peut encore citer le manuscrit II 1650 de la Bibliothèque royale et le n° 756 des *Manuscrits divers*, aux Archives générales du royaume.

Digitized by Google

rogatives. Son travail ne fut pas envoyé à Vienne, mais resta à Bruxelles entre les mains de Cobenzl. Il constitue aujourd'hui le n° 754 des *Manuscrits divers* des Archives générales du royaume.

C'est un beau volume de 854 pages, relié en basane rouge et à tranches fortement dorées. Il est illustré de sept dessins à la plume de l'artiste malinois bien connu G. Herreyns. Ces dessins, qui traitent des sujets tirés du mémoire, se trouvent l'un hors-texte et les autres aux pages 155, 250, 348, 450, 646 et 822 et quelques-uns sont de petits chefs-d'œuvre dans leur genre.

Le Mémoire de Brenart ne répond guère à ce que désirait le gouvernement autrichien. Ce n'est pas une œuvre juridique qui exposerait la situation légale de l'Église aux Pays-Bas, ses droits et ses prérogatives ; c'est une œuvre historique retraçant le passé de l'Église en Belgique jusqu'à la fin du règne de Charlemagne. Il nous reste à la faire connaître brièvement et à l'apprécier.

Il comprend, outre l'introduction, (p. 1-22), six sections. La première, *État de l'Église de Belgique depuis son origine jusqu'à la fin du sixième sicle* (p. 23-155), est consacrée à l'époque où le christianisme pénètre dans nos provinces. Elle débute par une description pittoresque dont les éléments sont empruntés à César, à Tacite et à la *Notitia provinciarum Galliae*, et oppose ensuite l'idéal des premiers missionnaires à la religion des Gaulois et des Germains. Brenart insiste sur les persécutions que le christianisme eut à subir, mais il le fait sans passion. On remarquera la prudence avec laquelle il s'explique sur l'origine apostolique des Églises de Gaule. Il s'étend sur la vie de certains évêques comme S. Materne et S. Servais et termine cette première section par le règne de Clovis dont la conversion assura le triomphe du christianisme. — La seconde, *État de l'Église de Belgique depuis le sixième siècle jusqu'à l'extinction du royaume d'Austrasie* (p. 156-250), donne un exposé détaillé des travaux d'apostolat de S. Amand, S. Éloi, S. Omer, S. Winnoc, S. Ghislain, S. Aubert, Ste Aldegonde, Ste Waudru, Ste Amelberge et de la fondation et l'efflorescence des premières abbayes au VIIe siècle. — Dans la troisième section, *État de l'Église de Belgique depuis l'extinction du royaume d'Austrasie jusqu'à la mort de Charles Martel duc et prince de France* (p. 251-349), se poursuit l'histoire de l'évangélisation de nos pays et des difficultés que rencontra la propagation de la foi. En Frise, nous avons S. Willibrord ; au pays de Liége, S. Hubert ; au pays de Waes, S. Hilduard ; à Malines, S. Rombaut. Quelques pages fort sensées font aussi connaître la colonisation monastique des moines irlandais, si intense en Belgique. — Avec la quatrième section, *État de l'Église de Belgique depuis la mort de Charles Martel, jusqu'à la fin du règne de Pépin le Bref* (p. 350-450), nous arrivons au développement progressif de l'Église catholique grâce à la célébration de conciles importants. Brenart attire l'attention sur quelques figures marquantes, telles que Charles Martel, Pépin le Bref, S. Boniface, S. Grégoire, et sur l'organisation ecclésiastique ; il insiste surtout sur les donations faites aux églises et sur les précaires. — La cinquième section, *Digression*

Digitized by Google

sur les actes et le culte de S. Gommer, chef des armées belgiques et gouverneur général du Ryen (p. 451-646), est un long hors-d'œuvre, que l'on ne s'attendait pas à trouver dans ce mémoire. Brenart, qui était doyen du chapitre de Lierre, l'a composé avec une prédilection marquée. Il ne se borne pas à retracer la vie du saint, à décrire le milieu où il a exercé son apostolat, et à discuter des points douteux de sa biographie, mais recourt aux archives de la collégiale de Lierre pour faire l'histoire du culte qui lui a été rendu et, même, joint à son exposé une carte du pays de Ryen, situé entre Anvers et Lierre. — La dernière section, *État de l'Église de Belgique depuis Pépin le Bref jusqu'à la mort de Charlemagne* (p. 647-820), est, avec la précédente, la plus personnelle de l'ouvrage. Après avoir fait connaître le règne de Pépin le Bref, Brenart s'étend longuement sur la vie privée et politique de Charlemagne et sur son action civilisatrice. Les capitulaires lui fournissent les éléments pour mettre en lumière son action religieuse, et il en tire des exposés concernant la dîme, les biens d'Église, le droit de gîte, les immunités du clergé, l'enseignement, etc. Une longue dissertation est consacrée à la vie privée de Charlemagne, une autre, à la notion de concubine au IXe siècle, si bien que ce chapitre prend un peu l'allure d'un éloge d'un grand empereur. — Le volume se termine (p. 821-851) par la publication d'une série de pièces justificatives, notamment de documents liturgiques concernant Saint-Gommaire à Lierre.

Que faut-il penser du travail de Brenart? Pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle, les études scientifiques n'étaient pas en honneur en Belgique et Brenart ne pouvait guère trouver autour de lui, dans ses recherches historiques, des aides ni des conseillers qualifiés (1) ; il en était presque réduit à ses propres ressources. Replacé dans ce milieu, son *Mémoire sur l'état de l'Église de Belgique* constitue sans aucun doute, malgré ses faiblesses, une œuvre remarquable ; il repose sur une documentation étendue et ne manque pas de sens critique.

Brenart connaît en effet et utilise largement les collections de sources de son époque. Il puise fréquemment à la collection des conciles de Labbe et Cossart, au recueil des capitulaires de Baluze, aux *Acta Sanctorum* des Bollandistes, aux *Monumenta* de Mabillon. Concernant spécialement les Pays-Bas, il recourt surtout à Miraeus et Molanus ; ce sont ses deux auteurs préférés. De Miraeus il écrit : « Je le mets en parallèle avec Molanus ; j'estime qu'après luy, il est le belge qui a le plus mérité de sa patrie en fait de l'étude de son histoire » (p. 478). S'il s'appuie avec prédilection sur les historiographes contemporains ou à peu près de la période qu'il étudie, tels que Grégoire de Tours, Éginhard, Frédégaire, Flodoard, Gilles d'Orval, il n'ignore pas les auteurs plus récents. Parmi ceux qui se sont occupés de l'histoire de Belgique, citons Oudegherst, Meyerus, Gramaye, Fisen, Bucherius, Cousin, Foppens, Van Gestel, Malbrancq, Le Roy

(1) Cfr Ed. Mailly, *Histoire de l'académie impériale et royale des sciences et belles lettres de Bruxelles* (1769-1884). Bruxelles, 1883.

Digitized by Google

et, parmi les auteurs français, Bayle, Mézeray, Fleury, Montesquieu, Voltaire. Notons aussi que comme travaux sur les institutions, il se sert de Thomassin et de Van Espen, de préférence cependant du premier, car le second est assez rarement cité. Si on tient compte en outre que pour écrire l'histoire du culte de S. Gommaire, il s'est astreint à dépouiller les archives de la collégiale de Lierre et qu'on trouve dans son mémoire des références à des manuscrits de la bibliothèque de Bourgogne, qui à ce moment était difficilement accessible, on ne peut douter qu'il ait cherché à se documenter sérieusement.

L'usage qu'il fait des sources et des travaux de ses prédécesseurs mérite aussi des éloges. Il discute à l'occasion longuement leur valeur ou leurs opinions. Pour ne citer que quelques exemples, il parle du testament de S. Willibrord (p. 498-500) ; il a son opinion sur la donation de Constantin dont il admet l'authenticité (p. 240) ; il s'étend longuement sur la date de la mort de S. Bavon (p. 171) ; au sujet de l'histoire du pays de Ryen, il critique fréquemment les idées de Le Roy, l'auteur du *Marchionatus Antwerpiae* ; sur le droit de régale il a des vues personnelles (p. 133). En général aussi, lorsqu'il discute les opinions d'un auteur, il le fait avec courtoisie. Voltaire lui-même, dont les idées et le style sarcastique ne devaient certainement pas lui plaire, est sans doute traité à un endroit « d'esprit frivole de ce siècle », mais chaque fois qu'il est cité, le ton reste digne. Parfois cependant Brenart se montre plus agressif et moins pondéré. Ainsi s'il reconnaît à l'histoire de France de Mézeray des mérites, il ne cesse cependant de montrer qu'elle contient des affirmations faites à la légère ou dictées par des idées préconçues. Lorsqu'il parle du culte de Charlemagne, il se laisse entraîner par son admiration pour le grand empereur. A l'adresse des bollandistes, il n'hésite pas à écrire : « Jamais les bollandistes n'ont été plus courts en plus belle carrière. Leur article de Charlemagne ne signifie rien : la barbe d'or de Fréderic les a effrayés, le nom de Pascal III les a rebutés, la crainte de recevoir un soufflet de la main du saint les a arrêtés » (p.801, note 125). Au sujet des miracles attribués à l'intercession de Charlemagne, on trouve ces mots : « Charles avait fait d'assez grands miracles pendant sa vie pour que l'on eût pu se dispenser d'en forger d'indignes de lui après sa mort » (p. 801).

Sans doute, le Mémoire de Brenart a des défauts , et dans l'état actuel de nos connaissances c'est un ouvrage périmé, à l'exception cependant de la digression consacrée à la vie et au culte de S. Gommaire, qui conserve encore de la valeur. Il n'en reste pas moins qu'il témoigne chez son auteur d'une érudition étendue et de qualités d'esprit, qui lui méritent une bonne place parmi les historiens belges de la fin du XVIIIe siècle.

Bruxelles, H. NELIS.

Digitized by Google

COMPTES RENDUS

W. Bauer. *Einführung in das Studium der Geschichte.* 2e édit. corrigée. Tubingue, J. C. B. Mohr, 1928. In-8, xv-419 p. M. 15.

Cet ouvrage se recommande par plusieurs qualités qu'on requiert à bon droit d'un manuel destiné à initier les étudiants au travail historique : tout en étant fort complet, il est en même temps sobre et clair et traite, avec mesure et méthode, de toutes les questions relatives à la science et aux recherches historiques.

Comme dans la plupart des manuels allemands de méthodologie historique, on trouve d'abord ici (p. 11-99) un exposé très étendu des caractéristiques de la science historique, de ses fondements réels et psychologiques, de ses rapports avec les autres sciences, etc. Certains auteurs discutent l'opportunité de s'étendre ainsi longuement sur des questions, qui semblent pour ainsi dire purement théoriques et ne contribuent que fort légèrement à la formation des étudiants ; ils ajoutent qu'à cause même de leur caractère philosophique, elles sont, en général, insuffisamment comprises par les débutants. Ces objections, cependant, n'ont pas grande valeur, car il n'est évidemment pas sans intérêt de préciser ainsi les notions fondamentales, d'analyser, en ses différents éléments, le fait historique, de montrer les multiples causes qui peuvent lui donner naissance et les non moins multiples facteurs qui influencent sa perception par l'observateur d'abord, par l'historien ensuite. Cette étude engage les étudiants à réfléchir sur la manière dont se poursuit l'évolution des événements, sur la façon dont nous apprenons à connaître le passé, sur le degré de certitude de la science historique, etc. De cette manière elle contribue à la formation pratique des futurs historiens en développant chez eux le sens critique.

Concernant les divisions de l'histoire (p. 100-149), B. résume bien les différentes controverses, qui ont été agitées en ces derniers temps, touchant les divisions chronologiques du passé. Il multiplie aussi les points de vue d'après lesquels on peut diviser l'histoire spéciale. Un tableau synthétique aurait pu très utilement grouper, en une ou deux pages, ces nombreuses divisions. B. énumère de même (p. 150-156) les principales formes de l'historiographie.

Le reste de l'ouvrage (p. 157-390) est consacré à l'examen des différentes opérations du travail historique proprement dit : sciences auxiliaires, heuristique, critique, synthèse. On y remarquera particulièrement que B. introduit dans l'énumération des sources (p. 226-325) de multiples distinctions, — il en énumère vingt-neuf,

Digitized by Google

— qui ne paraissent pas toutes également fondées. D'autre part, il s'attache à bien caractériser chaque catégorie de documents et les difficultés spéciales que rencontre le critique dans leur interprétation.

Au point de vue de la documentation, on trouvera signalés ici les principaux instruments de travail et les grandes collections. En plusieurs points, cependant, ces renseignements bibliographiques devraient être complétés, au moins en ce qui concerne l'histoire religieuse. Ainsi, des grandes entreprises qui sont destinées à corriger et à augmenter la Patrologie de Migne, B. ne cite que le *Corpus scriptorum eccl. latinorum* ; il ignore la nouvelle édition de la *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, par Sommervogel, de même que les histoires littéraires composées par Wadding-Sbaraglia, pour les Frères-Mineurs, et par Quétif et Échard, pour les Dominicains, etc. Dans le groupement de la bibliographie courante, B. ne distingue pas suffisamment les revues qui s'efforcent de donner une bibliographie systématique, de celles qui se contentent de dépouiller sans ordre d'autres périodiques.

Tous ceux qui connaissent l'étendue extraordinaire de la bibliographie historique, excuseront facilement ces quelques lacunes. Souhaitons qu'à une prochaine édition, B. puisse les combler, pour le plus grand profit de ses nombreux lecteurs.

A. De Meyer.

L. Tondelli. *Il pensiero di san Pa olo.* Milan, « Vita e Pensiero », 1928. In-8, 478 p. L. 20.

M. Tondelli destine cette théologie de S. Paul aux prêtres et aux laïques italiens qu'attirent les hauteurs de la pensée paulinienne. Il table sur une vaste érudition et est bien informé des grands courants de l'exégèse paulinienne et de l'historiographie du christianisme naissant. Nous y retrouvons les données traditionnelles de l'exégèse catholique, avec la préoccupation constante de prouver l'équation Jésus = Paul = Église catholique : par là l'ouvrage rejoint une étude précédemment parue du même auteur : *Gesù nella storia* (Milan, 1926). Cette méthode comparative explique les derniers chapitres du livre : « Les sources de la pensée paulinienne », « La foi de l'apôtre », « L'unité de l'Église » (la prédication de Paul mise en regard de la catéchèse des autres apôtres), « Paul et le Christ », « L'apport nouveau de S. Paul ». Inévitablement certains développements devaient prendre une tournure apologétique et polémique.

Ainsi conçu l'ouvrage ne présente pas de nouveautés marquantes ; il semble même qu'il reste en deçà des théologies de S. Paul que nous avions déjà ; de la pensée paulinienne nous n'avons ici que les grands traits dégagés des textes les plus expressifs ; bien des concepts auraient pu être plus profondément analysés et bien des questions auraient mérité d'être au moins signalées. Comment concilier avec

Digitized by Google

la doctrine de l'apôtre sur la Loi ses pratiques juives, la circoncision de Timothée ? L'Esprit est-il conféré au baptême ou à l'imposition des mains ? Qu'est « la justice de Dieu » ? La justification n'a-t-elle aucune signification eschatologique ?

La théologie paulinienne réduite à ses grands traits, le chapitre *Il nuovo apporto di Paolo* est nécessairement assez terne ; on signale comme apports nouveaux la synthèse des enseignements chrétiens préexistants et la suppression définitive de la barrière de la Loi. Pour ce dernier point nous croyons que l'auteur exagère ; avant l'entrée en scène de Paul, Pierre avait fait baptiser Cornelius, et des fuyards de la Palestine arrivés à Antioche avaient admis des Gentils ; au concile de Jérusalem Pierre avait soutenu la thèse de la justification gratuite par la foi et, à Antioche, avant l'arrivée de ceux d'auprès de Jacques, il ne vivait plus à la juive. D'après l'auteur ce furent la conscience de la lutte intime contre la chair et le sentiment de l'impuissance humaine qui amenèrent Paul à expliciter l'enseignement implicite de Jésus sur la suppression de la Loi ; nous croyons plutôt que la pensée de Paul a suivi les faits, mais qu'il a été le premier à en déduire l'explication théologique ; à cette systématisation auront contribué l'enseignement de Jésus, les révélations reçues, l'étude de l'Ancien Testament et peut-être l'influence de Barnabé.

Le charme du livre consiste en son unité ; tout y est à sa place dans une belle synthèse ; nous ne serons pourtant pas les seuls, croyons-nous, à trouver trop accentuée l'importance attachée à l'eucharistie ; on nous dit que, dans la pensée paulinienne, l'eucharistie prenait plus de relief que le baptême ; elle formerait « le point central du développement de la pensée paulinienne ; d'elle Paul tirerait l'idée de la rédemption et vers elle il ferait converger toute la vie mystique du chrétien » (p. 144). Cela est possible, mais ne nous semble pas prouvé par les textes.

M. De Jonghe.

E. Buonaiuti. *Il cristianesimo nell' Africa romana.* Bari, Laterza, 1928. In-12, xxii-451 p.

On a pu dire de l'ancienne Église d'Afrique qu'elle a réalisé, plus que toute autre Église, la croissance miraculeusement surprenante du grain de sénevé. Cette merveilleuse croissance a invité M. Buonaiuti à entreprendre l'histoire du christianisme africain. Il y fut aussi porté par l'espoir de retrouver dans le tempérament africain et dans l'influence que ce tempérament a exercée sur les communautés chrétiennes de langue latine, le facteur qui explique les origines du christianisme occidental, voire la mentalité très particulière qui distingue, dès la fin du second siècle et pour toujours, l'Église de Rome des Églises orientales.

M. Buonaiuti a abordé son sujet avec une ardeur bien grande.

Digitized by Google

L'introduction et la conclusion débordent d'exclamations enthousiastes. Le christianisme africain lui apparaît comme cette portion de l'Église ancienne qui a le mieux pris conscience de la réalité surnaturelle du royaume de Dieu et qui est restée invariablement fidèle à sa première profession de foi. Cette fidélité, ajoute-t-il, s'exprima dans le donatisme, espèce de religion absolue qui ne voulut pas de compromis avec le monde et qui, par la grandeur et l'élévation de sa doctrine, inspira même le *De civitate Dei* de saint Augustin. Cette grandeur morale causa la perte du christianisme africain. « Mais il est des défaites qui valent mieux que des victoires et qui constituent pour l'humanité les plus éloquentes leçons. C'est que le sacrifice compte beaucoup plus que le succès, et la parole divine est une nourriture plus substantielle que des greniers de pain ! »

M. B. retrace l'histoire de l'Église africaine en distinguant dans le développement de cette Église les grandes périodes qui caractérisent sa croissance : adolescence tumultueuse vivement représentée par Tertullien, jeunesse vigoureuse qu'exprime l'austère figure de saint Cyprien, et vers la fin des ve et vi^e^ siècles, la plénitude de l'âge mûr dans les œuvres et l'apostolat de saint Augustin. Nulle part l'auteur n'oublie qu'il est romain. Contre les affirmations de Mommsen et de Lacroix, il désire prouver que la Rome impériale réussit à pénétrer l'âme africaine et que celle-ci, une fois latinisée, a rendu à la vieille Rome, dans le domaine du christianisme, plusieurs institutions nouvelles qui manifestent la plus authentique inspiration romaine. Voici les preuves de cette mutuelle compénétration : d'une part, l'évangélisation de l'Afrique suivit exactement la colonisation romaine et ne l'a jamais dépassée : fait reconnu et proclamé par saint Augustin lui-même dans une lettre à Hésychius de Salona ; d'autre part, l'Afrique chrétienne a donné au monde latin une pléiade d'écrivains, la première version de la Bible et les premiers éléments d'un vocabulaire nouveau : celui des sciences théologiques. Et si l'on passe du domaine des lettres à celui des doctrines, l'apport de l'Église africaine est encore plus important. C'est à elle que l'Occident chrétien doit le triomphe définitif du canon biblique, la proclamation de la Bible comme lieu théologique, la doctrine sur l'efficacité des sacrements, les meilleurs exposés des privilèges hiérarchiques et juridiques du Siège romain, les bases du droit canon et la formule elle-même : *jus ecclesiasticum*, enfin une doctrine de la grâce qui implique la distinction nette entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel ainsi que le rôle éminent de l'Église dans la dispensation du salut. En d'autres domaines encore l'Église africaine exerce une influence prépondérante : elle contribue à introduire les agapes, puis à les supprimer, elle intervient vigoureusement dans les disputes sur la date de la fête de Pâques, elle patronne la première le culte des martyrs. Enfin, dans un domaine moins formellement religieux, elle a assuré aux peuples chrétiens, par l'intermédiaire de saint Augustin, deux grands bienfaits : le droit des fidèles à une culture classique, et, au moment où l'empire romain sombrait, la vue nette du rôle social et politique réservé à l'Église ; car telle est

Digitized by Google

la portée de ce magistral exposé de philosophie de l'histoire que constitue le *De civitate Dei* de saint Augustin. Et ici M. Buonaiuti célèbre la largeur de vues de l'évêque d'Hippone, qui a préparé l'interaction de l'Église et de l'État en face de l'isolement systématique des Donatistes.

Passons à quelques conclusions plus spéciales. La rédaction finale de la *Passio Perpetuae et Felicitatis* est attribuée à Tertullien (p.14). L'auteur voit dans la réforme religieuse de Julia Domna et dans le roman fameux d'Apollonius de Tyane une polémique habile contre le christianisme (p. 30). Les persécutions sont expliquées, d'après Mommsen, selon l'hypothèse des lois de coërcition (p. 32). A l'empereur africain Septime-Sévère, proscrivant le christianisme, s'oppose la noble figure, également africaine, du premier avocat de la cause catholique, Tertullien. L'ouvrage insiste sur les divers séjours de Tertullien dans la Ville éternelle (p.42-44). On remarquera l'importance accordée à l'*Adversus Judaeos*, et l'histoire des variations de Tertullien dans son attitude envers les Juifs : variations déterminées surtout par l'incident du *Deus christianorum onocoëtes* et par l'hérésie de Marcion. Suit un long exposé de la théologie de Tertullien, où tout n'est pas pour le mieux. On y trouve souvent utilisées les diverses publications de M. de la Piana. L'auteur admet la personnalité de Praxéas (p. 174) et il attribue le fameux édit sur la pénitence au pape Calliste (p.202 svv.).Mais quel droit a-t-il d'opposer la conversion de Tertullien à celle de Cyprien de telle manière que seule la première est censée vérifier la notion de la *métanoia* néo-testamentaire, prêchée par le Seigneur? Nous reconnaissons ici un de ces fâcheux emprunts, conscients ou inconscients, au protestantisme libéral, qui, n'en déplaise à l'auteur, est passé de mode (p. 227). Il est exact de reconnaître en saint Cyprien un grand évêque et le docteur de l'ecclésiologie, mais pourquoi, à son sujet, répéter simplement tous les lieux communs des historiens protestants? « Cyprien réussit à transformer une querelle théologique en une victoire pour la hiérarchie. Il a compensé le *numerus lapsorum* par le *numerus episcoporum*. L'Église est sortie de sa propagande active comme un organisme fort et dûment constitué, mais, sous la pression des tendances centralisatrices, l'Esprit a quitté cet organisme à jamais. Depuis Cyprien la vraie Église du Christ se recrute parmi les hérétiques » (p. 267).

Les chapitres VIe et VIIe, qui traitent du donatisme, emboîtent eux aussi le pas aux conclusions protestantes ou rationalistes.Seul le portrait de Ticonius est assez réussi (p. 355 svv.). Sur l'époque de saint Augustin, M. B. cite avec complaisance M. Alfaric. Il ignore les auteurs catholiques, systématiquement à ce qu'il semble. C'est d'un mauvais présage. Lui-même considère la conversion de saint Augustin comme l'aboutissement d'une crise qui fut principalement d'ordre intellectuel. En terminant, l'auteur voit dans le triomphe de Genséric une réaction brutale du nationalisme africain contre Rome et une manifestation de la rancune que beaucoup d'Africains gardaient à l'Église romaine après la déroute donatiste.

Digitized by Google

Nous pensons avoir suffisamment mis en lumière le contenu de l'ouvrage de M. Buonaiuti et ses qualités, qui ne lui font pas défaut, pour être autorisé à lui reprocher une adhésion servile à certains préjugés rationalistes et une documentation presque exclusivement puisée aux ouvrages non catholiques. Conçoit-on, par exemple, qu'on fasse entièrement abstraction des excellents ouvrages de M. d'Alès et des études si fouillées et si minutieuses de Mgr Batiffol? Les scholars anglais sont traités exactement avec la même indifférence. Il y avait cependant quelque intérêt à consulter Gore, Frere et Turner. C'est là une grave lacune dans un ouvrage par ailleurs bien conçu et bien écrit, au style alerte et limpide, rappelant par moments la manière claire et synthétique de Mgr Duchesne, lui aussi presque oublié par l'auteur. J. COPPENS.

C. H. MILNE. *A reconstruction of the old-latin text or texts of the Gospels used by saint Augustine. With a study of their character.* Cambridge, University Press, 1926. In-8, XXVII-177 p. Prix : 10 s. 6.

« Reconstruire la Bible de S. Augustin, a écrit M. Burkitt, est une tâche très ardue ». Certes, et l'on peut se demander même si elle est possible et, pour beaucoup de Livres saints, si Augustin avait *une* Bible ! La Vulgate mise à part, et réserve faite pour le Psautier, la version latine dont usait l'évêque d'Hippone ne présente généralement qu'une très relative fixité. Longtemps on a cherché à caractériser cette Bible comme italienne parce qu'elle contient des éléments italiens ; d'autres préfèrent la nommer africaine à raison de sa parenté avec les textes d'Afrique. Il devient de plus en plus probable qu'Augustin, qui ne prisait aucune des versions latines, a connu et employé des textes très divers, et qu'il s'est livré souvent à un travail critique personnel. Dom De Bruyne l'affirme pour les épîtres pauliniennes. M. Burkitt vient de le conjecturer pour l'Évangile, tandis que M. Billen en donnait pour l'Heptateuque de sérieux indices. Il faut donc ne prendre l'étude de M. Milne que pour ce qu'elle peut et veut être : un répertoire des citations des Évangiles contenues dans l'œuvre d'Augustin, avant son emploi habituel de la Vulgate vers 400. En vue d'illustrer ces textes, on leur a comparé les fragments restants de *k* et de *e* et les citations de Cyprien. Une introduction un peu sommaire tente de répartir et de grouper les résultats de ces comparaisons. Aucune physionomie précise ne se dégage de ces rapprochements.

Que conclure? C'est ici qu'apparaissent les regrettables lacunes de la documentation de M. Milne. A quoi sert-il de comparer Aug. à *Cy*, *k* et *e*, si l'on s'abstient de consulter les autres témoins de la vieille-latine? *Cy*, et *k* surtout, représentaient au IV-Ve s. le passé ; au surplus, Augustin cite souvent comme saint Ambroise, et son texte se retrouve parfois dans d'autres manuscrits connus de l'an-

Digitized by Google

cienne version. Il eût donc fallu élargir son horizon. Ainsi arbitrairement réduit, l'ouvrage de M. Milne qui, moyennant un petit supplément de travail eût été si précieux, ne dispense de presque aucune recherche : il faudra consulter une à une — Sabatier étant insuffisant pour cette partie,— les éditions critiques des évangiles vieux-latins, lorsqu'on voudra se rendre compte du caractère et de l'origine probable des variantes autres que la Vulgate ou l'ancienne afra ; sans compter que les couches diverses de *e* n'ayant point été distinguées, le lecteur risque de prendre le change. En maniant le volume on observera aussi que pour les passages synoptiques, le collecteur les a répétés généralement au complet à propos de chacun des Évangiles, c'est-à-dire deux et trois fois, même lorsqu'il est évident qu'Augustin a cité tel synoptique et non tel autre. Voyez Lc v, 14 où quatre textes sont transcrits : on renvoie à Mc. I, 44 et plus bas à Mt. VIII, 4. Or, manifestement, Augustin ne cite pas Mc ; de plus, Lc n'est cité qu'une fois et Mt. trois fois. La distinction était facile. Il eût été intéressant de noter que *sacerdotibus* est un tatianisme rare et que *pro te*, si persistant, pourrait être un doublet issu de *προσένεγκε*. Le cas de Lc x, 3 donnera une idée de la riche matière à exploiter : M. Milne transcrit deux citations, l'une porte *rediens*, l'autre, avec *e*, *in redeundo*, la Vulgate a *cum rediero* ; la fermeté de *in redeundo* en Afrique est accentuée du fait que *c* le porte comme *e* ; quant à *rediens*, inconnu, il est sans doute un intéressant compromis avec *revertens* soutenu par *a b f ff i l q*. Enfin je note Lc XII, 20 où Aug. lit une fois *expostulatur* avec *Cy* et une fois *auferetur* avec *e*. Ici *c* soutient *Cy*. Comment se fait-il qu'Aug. ait l'incorrecte leçon de *e*? Cette leçon doit appartenir au fonds ancien de ce ms. ; nous voilà reportés, par les deux variantes, à une multiplicité de versions dans l'Afrique ancienne, antérieurement à Augustin.

On pourrait encore critiquer longuement cet essai. Je me borne à ajouter que l'on a inséré pêle-mêle ce qui est de texte sûr et ce qui est emprunté aux Mauristes. L'œuvre est donc loin d'être parfaite. Mais on a un tel besoin de répertoires commodes que, manié prudemment et complété, celui-ci rendra de réels services.

D. B. CAPELLE.

H. LAMMENS. *L'Islam. Croyances et institutions.* Beyrouth. Imprimerie Catholique, 1926. In-12, 288 p.

L'attirance du mystérieux Orient, les problèmes de l'histoire, les crises de la politique contemporaine, autant que les questions missiologiques et coloniales, concourent à entretenir l'intérêt qui s'attache à l'Islam. C'est donc à un public très étendu que doit rendre service le présent ouvrage, dont il faut s'excuser d'abord de rendre compte si tardivement.

Mais il y a plus. Le R. P. Lammens, professeur depuis de longues nnées à l'université de Beyrouth, universellement apprécié par

Digitized by Google

tous les islamisants pour ses travaux scientifiques, n'a pas moins mérité des études islamiques en nous offrant une mise au point de leurs conclusions actuelles. « Manuel, à savoir, une œuvre de vulgarisation », nous dit-il. En fait, un « exposé tout objectif », dont chaque paragraphe est le fruit de patientes recherches. Érudits et professeurs le consulteront de confiance à propos des diverses périodes de l'histoire, depuis les origines jusqu'au sultan Ibn-Sa' oûd. Est-il nécessaire de souligner combien pareil guide manquait au lecteur de langue française ?

Son but est d'exposer « avant tout l'histoire contemporaine » ; mais afin de l'expliquer, il commence par « le berceau de l'Islam, l'Arabie préislamique » ; cela nous vaut un portrait du bédouin, avec son caractère et ses mœurs, comme pouvait seul le tracer un observateur sagace, après un contact prolongé. La vie du fondateur est retracée sobrement : par contre, le Qoran fait l'objet d'une étude approfondie, ainsi que « les cinq piliers de l'Islam ». Les profanes trouveront plus encore à noter dans les pages très instructives consacrées à la sonna, à la jurisprudence et à « l'ascèse et mystique ». Destiné au lecteur occidental familiarisé avec le christianisme, l'exposé lui facilite l'intelligence de l'Islam par de fréquents rapprochements avec l'Église catholique.

Ni liturgie proprement dite, ni clergé, ni conciles, mais l'*idjmâ*, « l'accord entre les docteurs et les ulémas d'une certaine période », qui, « dans sa fluidité et sa souplesse.... remplace l'intervention de l'infaillible *consensus ecclesiae* et garantit, dans une large mesure, l'entente doctrinale de la communauté ». Car « jamais l'orthodoxie sonnite n'a confondu le calife avec un hiérarque chrétien... Bien loin de lui connaître des prérogatives spirituelles, elle va jusqu'à lui dénier toute autorité doctrinale ». Il n'est que « le mandataire de la communauté, chargé de maintenir intactes les règles prescrites par le Qoran ».

Non moins intéressante est la comparaison de l'effort religieux dans l'Islam et dans le christianisme. « Religion de guerriers et de pasteurs », faite de « formalités extérieures » et de prescriptions juridiques, l'Islam primitif « ne pouvait satisfaire toutes les consciences, ni surtout convenir aux néophytes musulmans, transfuges des monothéismes antérieurs ». Aussi, après avoir exposé la *chari'a* (la loi) et le *fiqh* (le droit), le P. Lammens aborde-t-il la discipline mystique du soûfisme. A l'encontre de l'Islam officiel, le soûfi, le fakir, le marabout ou le derviche tendent à se détacher du monde et aspirent « à une expérience personnelle et plus intense des vérités religieuses, laquelle devra faciliter l'ascension graduelle de l'âme vers Dieu ». Ces aspirations d'origine chrétienne trouvent leur plus belle expression chez Ghazâli, dont les enseignements suivent de près nos règles monastiques. Mais elles cadraient mal avec la structure islamique. Combattues à diverses époques, elles le sont encore par les modernes Wahabites. Au reste, à défaut d'une autorité dogmatique, elles aboutirent à d'étranges déviations et aux pullulement de sectes hostiles.

Digitized by Google

Après avoir montré les principales de ces écoles et cité d'intéressantes statistiques, le P. Lammens aborde le très important problème du califat et la crise moderniste. Le contact avec la science occidentale corrode si profondément la foi des croyants que le *Moslim World* « parle de six à dix millions de musulmans qui auraient si bien adopté la culture occidentale et rompu avec le type traditionnel de l'ancienne orthodoxie islamite qu'on peut les ranger dans la catégorie des musulmans modernes ». Cette redoutable épreuve sera-t-elle le signal d'une hégire définitive et mortelle ? L'auteur se garde de pousser aussi loin ses « perspectives d'avenir » ; mais les citations qu'il relève donnent à penser. Une bibliographie méthodique et un bon index alphabétique complètent cette excellente étude.

L. WILLAERT, S. J.

Die Kultur der Abtei Reichenau. Erinnerungsschrift zur zwölfhundertsten Wiederkehr des Gründungsjahres des Insel-Klosters, 724-1924. Hrsg. von K. BEYERLE. 2e partie. Munich, Verlag der Münchner Drucke, 1925. In-4, p. 617-1244.

La deuxième partie de la splendide publication consacrée au douzième centenaire de la fondation de l'abbaye de Reichenau est aussi riche de substance, aussi gracieusement ornée que la première (cfr RHE. 1927, t. XXIII, p. 861-862). On y compte pas moins de dix-neuf études, avec illustrations, planches et cartes. Malheureusement, disons-le encore, il est impossible dans un simple compte rendu de parler en détail, comme il conviendrait, de tous ces travaux.

Voici les deux grandes divisions de la seconde partie : *Wissenschaft und Kunst des Klosters* (p. 617-998), et : *Ausklang und Gegenwart* (p. 999-1104).

I. Sous la première rubrique, Mgr M. Hartig (Die Klosterschule und ihre Männer, p. 619-644) retrace l'histoire de l'école abbatiale de Reichenau et en signale les célébrités. Elle brille, cette école, dès le début du règne de Charlemagne, mais elle décline assez rapidement à la mort de Walafrid Strabon (849). Ses meilleurs représentants furent : Waldo, Heito, Erlebald, Wetti, Tatto, l'infatigable bibliothécaire Reginbert et le fameux Walafrid Strabon, qui prend ici, naturellement, la grosse part. Quant au programme d'études, c'est le programme-type de la renaissance carolingienne.

M. P. Lehmann (Die Mittelalterliche Bibliothek, p. 646-656) décrit, avec sa rare compétence, les origines et les accroissements, ou dresse l'inventaire de l'ancienne bibliothèque de Reichenau. Il en montre aussi l'importance et les principales caractéristiques.

M.K. Preisendanz (Aus Bücherei und Schreibstube der Reichenau, p. 657-683) met en relief le rôle de tout premier plan joué par Reginbert dans la transcription des manuscrits qui composaient le « scriptorium » du monastère.

M. Th. Längin (Altalemannische Sprachquellen aus der Reichenau, p. 684-702) traite de linguistique alémannique.

Digitized by Google

D'après le Dr K. Künstle (Die Theologie der Reichenau, p. 703-710), on ne peut guère citer comme théologiens à Reichenau que Hatto et Reginbert avant Walafrid Strabon, qui les surpasse tous et dont l'œuvre est connue. A Reginbert on doit onze « explanationes », tirées des Pères, *super orationem dominicam*, et un recueil intitulé : *Super symbolum apostolorum quam plurimorum orthodoxorum tractationes cum ceteris de fide tractantibus diverso modo explanationibus.*

M. A. Bergmann (Die Dichtung der Reichenau im Mittelalter, p. 710-755) traite de poésie. Ici, encore, arrive en tête Walafrid Strabon. Après lui : Ermenrich d'Ellwanger, Purchard de Reichenau, Ruotpert, l'abbé Bernon et Herman Contract.

M. H. Sierp (Walafried Strabos Gedicht über den Gartenbau, p. 756-772) étudie le poème didactique de Walafrid : *De cultura hortorum*, au point de vue des connaissances botaniques de l'époque.

M. J. R. Dieterich (Die Geschichtschreibung der Reichenau, p. 773-801), sans s'arrêter aux productions hagiographiques, nous parle de l'historiographie proprement dite de Reichenau : Annales ou Chroniques, œuvres d'Herman et de son disciple ou continuateur Berthold.

Le Rme Abbé R. Molitar (Die Musik in der Reichenau, p. 802-820) traite de la musique ; le P. Cl. Blume (Reichenau und die Marianischen Antiphonen, p. 821-825) des antiennes mariales et spécialement du *Salve Regina* ; M. O. Gruber (Die Kirchenbauten der Reichenau, p. 826-871) d'architecture religieuse ; Mgr K. Gröber (Reichenauer Plastik bis zum Ausgang des Mittelalters, p. 872-901) de la plastique, dont il reste des spécimens du plus grand intérêt ; M. J. Sauer (Die Monumentalmalerei der Reichenau, p. 902-955) de la peinture monumentale ; et M. A. Boeckler (Die Reichenauer Buchmalerei, p. 956-998) de la miniature, pour laquelle Reichenau tient la première place aux xe et xie siècles.

II. Sous la seconde rubrique, M. G. Pfeilschifter (Das Kloster Reichenau im xviii. Jahrhundert. Ausgang und Ende, p. 1001-1051) trace le tableau de la situation lamentable de l'abbaye de Reichenau au xviiie siècle, conséquence de son incorporation à l'évêché de Constance en 1540, et sa triste fin ; tandis que Mme L. Braumann-Honsell (Aus Volkstum und Leben der Reichenau, p. 1052-1076), M. K. Preisendanz (Die Reichenau in der neueren Literatur, p. 1077-1089) et M. J. A. Beringer (Die Reichenau in der neueren Bildenden Kunst, p. 1090-1104) ont envisagé Reichenau au point de vie démographique et folklorique, ou ont considéré son expression dans la littérature et dans l'art à l'époque contemporaine.

Enfin, M. Konrad Beyerle, de Munich, à qui reviennent tant d'éloges pour la rare compétence qu'il a mise au service de l'œuvre monumentale qu'il a dirigée, ajoute encore une étude « annexe » : « Das Reichenau Verbruderungbuch als Quelle der Klostergeschichte » (p. 1107-1217), avec de longues listes de moines, de profès, de *fratres* et d'*amici*, vivants ou défunts, et de nombreux fac-similés.

Des tables minutieusement rédigées clôturent cette magnifique publication qui représentera désormais le livre « classique » sur Reichenau,

F. Baix.

Digitized by Google

NITHARD, *Histoire des fils de Louis le Pieux*, éditée par PH. LAUER. (Les classiques de l'histoire de France au moyen âge. Fasc. 7.) Paris, Champion, 1926. In-8, xx-172 p. et une planche. F. 12,50.

Parmi les chroniqueurs de l'époque carolingienne, Nithard, en raison de son origine et de sa parenté avec la famille impériale, occupe une place spéciale. Petit-fils de Charlemagne par sa mère Berthe, qui avait épousé le poète Angilbert, il était donc le cousin germain des trois princes dont il a écrit l'histoire. C'est à la demande de Charles le Chauve qu'il a pris la plume, en mai 841, avant que la bataille de Fontenoy n'eût réglé le sort de l'empire carolingien et jusqu'à sa mort (14 juin 844) il a continué à mettre par écrit, non pas au jour le jour, mais de temps à autre, les souvenirs que lui a laissés la lutte fratricide des trois fils de Louis le Pieux. Ses sympathies vont sans réserve au jeune roi de la *Francia occidentalis*, mais, bien qu'il n'ait manqué aucune occasion de flétrir les turpitudes de Lothaire dont il a démasqué l'ambition sans scrupules, on ne saurait le considérer comme un pamphlétaire ni comme un panégyriste aveugle ; son récit n'est pas dénué d'exactitude et demeure une des sources essentielles de l'histoire du règne de Louis le Pieux et de la crise que termine, en 843, le traité de Verdun.

Grâce à M. Ph. Lauer, dont on connaît les remarquables travaux sur le règne de Louis IV, nous aurons désormais une édition critique de l'*Histoire des fils de Louis le Pieux* de tout point excellente et accompagnée d'une traduction fidèle qui en rendra l'utilisation encore plus aisée. Suivant le plan de la collection, l'auteur a fait précéder son texte d'une introduction où, après avoir rappelé l'essentiel de la biographie de Nithard, il analyse la valeur de son témoignage, étudie le plan, les sources, le style de l'œuvre, indique qu'il a suivi, en proposant en note certaines corrections indispensables, le manuscrit latin 9768 de la Bibliothèque Nationale, la seule copie ancienne (elle date de la fin du IXe siècle) qui nous soit parvenue.

Nous signalons tout particulièrement à l'attention de nos lecteurs le passage qui a trait aux sources et où sont notés les rapports qui existent entre Nithard, l'Astronome et Thègan qui ont certainement puisé à un fonds annalistique commun. M. Lauer a également prouvé que son auteur avait utilisé Éginhard, les annales royales remaniées, les annales de Saint-Bertin et l'*Histoire des Lombards* de Paul Diacre.

A. FLICHE.

PRINCE E. N. TRUBETZKOY (†). *Altrussische Ikonenmalerei*, éd. N. von Arseniew. Paderborn, F. Schöningh, 1927. In-8, XI-99 p. M. 3.75.

Le prince Trubetzkoy († 1902), professeur de droit à l'univer-

Digitized by Google

sité de Moscou, auteur d'un gros livre sur la philosophie de Vl. Solovief, son ami, était mêlé activement à la vie de l'Église russe orthodoxe. Son âme de chrétien et de patriote se révèle en particulier dans les écrits d'une grande élévation par lesquels il cherche à pénétrer la signification profonde des saintes icones et de l'ancien art russe.

Deux conférences relatives à ce sujet ont été traduites et réunies en une brochure par M. N. von Arseniew. Elles datent de 1916. A ce moment bon nombre d'icones avaient déjà été dégagées en Russie du revêtement en métal, dont on avait coutume, depuis le XVIe siècle, de les revêtir, et qui les soustrayait presque complètement à la vue. Ce fut la révélation du coloris brillant et artistique de ces images. Ce fut aussi, pour le philosophe-historien, la révélation de tout ce qu'exprimait par elles de noble et de grand le peuple qui les rattachait d'une manière si intime à son idéal moral et religieux.

Il s'agit de l'art russe ancien depuis le XIe siècle, époque à laquelle il dérive et se dégage bientôt de l'art byzantin, jusqu'au XVIIe, moment où le réalisme occidental modifie radicalement l'art figuré de la Russie. L'auteur ne s'attache d'ailleurs pas à l'icone exclusivement, il consacre aussi son attention à la peinture murale et à l'architecture religieuse, qui concourent avec elle à exprimer les mêmes idées.

La première conférence est intitulée : Deux mondes dans l'ancienne peinture russe des icones. Ces deux mondes, c'est celui des générations qui jouissent déjà de la paix éternelle et celui de toutes les classes sociales qui, unies dans l'Église, attendent d'elle secours et protection. Au bas de l'échelle sociale les travailleurs de la terre ont pour patrons Élie, Georges, Florus et Laurus, mais ceux-ci apparaissent dans leur rôle d'intercesseurs, de subordonnés, ce qui réfute par avance la critique protestante. A l'autre extrémité, le tsar, malgré la pompe de ses vêtements, est éclipsé par le rayonnement du personnage céleste auprès duquel il est représenté. L'auteur a observé quel parti le peintre tire de la couleur pour mettre en regard les deux mondes : du rayonnement d'or, réservé au divin, du beau pourpre céleste de l'école de Novgorod, des nuances de bleu et de vert, aussi délicates que celles de l'atmosphère. Il relève d'autre part la fine psychologie de l'artiste qui réussit, pour qui le comprend, à exprimer les sentiments les plus variés, comme dans ces jugements derniers du XVe et du XVIe siècle, qui rendent dans toute son intensité la vie intérieure de la Russie. Partout c'est à la fois la souffrance de l'épreuve présente, et la grande joie des espérances.

La seconde conférence : « Une conception de l'univers par les couleurs ; le problème du sens de la vie dans l'ancienne peinture religieuse russe », montre comment l'art russe comprend la vie matérielle et la vie plus noble dont la volonté est le ressort. Il considère l'univers comme appelé à devenir le temple de Dieu : les bulbes dorés de ses églises sont comme des flammes de cierges qui

Digitized by Google

montent vers le ciel, tandis qu'à l'intérieur la coupole est l'image de la calotte céleste embrassant tout l'univers. De son sommet la main de Dieu unit toutes les créatures dans une bénédiction de paix. La souffrance amène à celle-ci. De là ces figures émaciées, douloureuses, mais dont le regard et l'éclat coloré expriment la joie. Elles sont symétriques, subordonnées à l'ensemble, car il s'agit d'un appel à la rénovation, non pas de l'individu isolé, mais de l'univers tout entier. Voilà ce que nous dit l'image du Kosmos, enchaîné sous le temple du Christ où toute servitude a cessé. De là aussi l'image de la Divine Sagesse, exprimant le dessein de Dieu sur la créature, de là la Vierge au manteau, et la Vierge joie de toute créature.

L'icone enseigne le vrai sens de la vie et le peuple qui traduit par elle ses plus nobles conceptions, possède aussi en elle, au milieu de sa détresse, le moyen de se ressaisir. R. MAERE.

N. IRSCH. *Die Trierer Abteikirche St. Mathias und die Trierisch-Lothringische Bautengruppe.* (Germania Sacra. Abt. Rhenania Sacra. Ser. B. Rhenania Sacra regularis. I. Abteien und Canonien. A. Benediktinerkloster.) Augsbourg, B. Filser, 1927. In-8, xv-307 p., xxxxi fig. dans le texte et 73 hors texte M. 16.

Trèves possède deux abbatiales célèbres : St-Maximin et St-Matthias. Avec le travail de M. Irsch la monographie architecturale de la seconde, rédigée suivant une ordonnance méthodique et savante, vient se ranger bien à sa place dans les cadres vastes mais rigides de la *Germania Sacra*. Dès l'abord l'auteur circonscrit nettement son programme : il ne veut s'arrêter spécialement, ni à l'histoire, ni à l'iconographie, et il abandonne à un autre, à M. Kutzbach, le soin de faire revivre l'abbatiale pré-romane, dont il reste quelques vestiges et que mentionnent plusieurs textes. Par contre il s'efforce à rattacher le monument existant au groupe apparenté des constructions tréviro-lorraines, et aboutit en fin de compte à écrire un chapitre intéressant de l'histoire architecturale de la région. Tout d'abord l'auteur rappelle à grands traits le passé de l'abbaye : la fondation de l'oratoire de St-Euchaire vers 450, d'une communauté bénédictine vers 700, la restauration sous l'évêque Egbert (977-993), la construction de l'église actuelle au XIIe siècle. A cette époque l'abbaye avait des démêlés avec S. Maximin, mais elle entretenait des relations suivies avec les archevêques, et notamment avec Albéron (1132-1153) et Hillin (1154-1169). Son église conventuelle devint un but de pèlerinage célèbre lorsqu'on y eut retrouvé en 1127 les reliques de S. Matthias. En 1802 elle cessa d'être abbatiale, mais pour le devenir à nouveau en 1921, tout en restant en même temps église paroissiale, ce qu'elle était depuis le début du XIXe siècle.

Digitized by Google

Les parties les plus anciennes de l'église actuelle, le chœur et le transept, commencées en 1127, n'étaient pas achevées, lorsqu'elles furent fortement éprouvés par un incendie en 1131. L'architecte avait adopté le plan trévirois. Deux tours jumelles, avec chœur latéral au rez-de-chaussée, flanquent le chœur principal, dont l'abside, autrefois semi-circulaire, d'après les recherches de M. Irsch, fut remplacée en 1513 par le chevet polygonal actuel. Des voûtes étaient prévues, mais d'une manière trahissant l'inexpérience. Elles firent place à des voûtes nouvelles à l'époque du gothique flamboyant. Le décor, riche tout en réservant de grandes surfaces murales, montre l'inspiration lombarde chez un maître germanique. Les grandes arcades aveugles de l'extérieur avec frises d'arcatures rappellent d'une manière frappante l'abbatiale de Nonantola-lez-Modène. Un courant plus lorrain, qui se manifeste ailleurs dans la construction, apparaît dans certaines parties accessoires, achevées plus tard. La nef (1135-1146), destinée dès l'origine à recevoir des voûtes d'arêtes de plan carré, fut couverte par un plafond jusque vers 1150. L'église se range donc en bonne place parmi les édifices voûtés les plus anciens de la Rhénanie. Toutefois ses piliers, tous de même valeur, l'importance qu'elle accordait à la ligne horizontale, le peu d'articulation de ses surfaces murales, rappellent dans la nef l'ancienne basilique à plafond. Le décor renonce aux frises d'arcatures, et s'écarte par là des traditions rhénanes ; par contre, le type adopté pour la corniche, contemporaine de la voûte romane, se rattache nettement à la Lorraine et la Bourgogne.

Plusieurs travées de la nef sont occupées par le prolongement du chœur qui s'élevait au dessus d'une crypte. Il avait été allongé lorsque la contruction de la nef en était encore à ses débuts, et comprenait un avant-chœur réservé au tombeau de l'apôtre.

Un nouvel architecte, meilleur constructeur que son prédécesseur, semble être entré en fonction avec les travaux de la nef. La tâche lui fut dévolue de faire les travaux d'achèvement à la partie est de la construction.

Il exécuta également (1147-1150) la partie inférieure du porche occidental, profond d'une travée, et en légère saillie sur les bas côtés de la nef. Les étages supérieurs (vers 1160) : tour de façade et segments triangulaires qui raccordent celle-ci à la partie rectangulaire du bas, appartiennent au plan primitif, mais furent exécutés par d'autres constructeurs. En effet, par le caractère de leur sculpture plantureuse et leur tendance à réduire les surfaces de maçonnerie, ils trahissent un courant lorrain, venu de Verdun, où la cathédrale consacrée en 1147 s'achevait en 1151. Au contraire le bas du porche manifeste les mêmes influences locales, mais mêlées de rappels italiens, qui se rencontrent aussi dans la nef. La tour occidentale de St-Matthias a été refaite en partie après l'incendie de 1783, mais M. Irsch a su reconnaître avec une réelle sagacité les éléments anciens qui ont été repris dans sa reconstruction partielle.

Après l'analyse et la reconstitution de l'abbatiale primitive,

Digitized by Google

l'auteur s'efforce d'en déterminer la place dans l'architecture de la région. Il ne revient ni sur la partie orientale de l'église St-Maximin, construction assez isolée, apparentée à la Lombardie, ni sur la nef, qui se range dans la série des édifices voûtés de la Rhénanie, mais il s'occupe plus spécialement du porche et du courant artistique lorrain qui s'y manifeste.

Dans les anciens diocèses de Toul, de Verdun et sans doute aussi de Metz, l'architecture, germanique jusqu'alors, se ressent davantage du courant français, après les premières dizaines d'années du XIIe siècle. Mais l'ornement seul paraît sensible à cette orientation nouvelle. La tendance au verticalisme s'y accuse davantage, l'usage des frises d'arcatures et des bandes lombardes se perd, la sculpture ornementale, riche, exubérante, agitée, est aussi avancée dès 1150 qu'elle le sera en Rhénanie cinquante ans plus tard.

L'auteur signale, à Trèves et dans la région tréviroise, les monuments influencés par ce mouvement venu de l'ouest et détermine leur chronologie avec soin. Pour chacun des éléments dont il signale l'introduction, on connaît dans la Lorraine quelque spécimen plus précoce. C'est de Verdun et sans doute aussi de Metz qu'ils dérivent. Ils sont repris dans les monuments importants à Trèves même aussi bien que dans sa banlieue. Mais l'est du diocèse : rive droite du Rhin et Coblence, en restent indépendants.

Cette période lorraine, si on peut l'appeler ainsi, de l'art trévirois durera un temps relativement court, et ses phases apparaissent le plus clairement dans les travaux exécutés à la cathédrale. Au surplus elle se rattache de fort près à l'histoire politique de la région et à l'histoire générale. Elle débute vers 1140 sous l'évêque Albéron, mais déjà en 1160, sous le successeur de celui-ci, Hillin, les formes lorraines sont moins pures et mêlées d'éléments germaniques. Dès 1175 elles sont abandonnées complètement dans la ville. La campagne tréviroise à son tour ne tardera pas à rentrer dans le domaine de l'école germanique. L'examen minutieux d'un bon nombre d'édifices de la famille de St-Maximin amène à ces conclusions intéressantes.

M. Irsch n'a pas borné ses recherches aux parties romanes de l'église St-Maximin. Il relate les transformations faites au monument sous l'abbé Lewen (1487-1519) et montre comment on aboutit alors à un compromis entre les formes romanes de l'église existante et les conceptions esthétiques du gothique flamboyant. La crypte et la chambre du trésor furent aménagées à cette époque.

Les derniers chapitres du volume sont consacrés aux travaux de l'époque du baroque, et notamment aux portails, à la réfection de la tour après 1783, et aux restaurations du XIXe siècle.

Le travail de M. Irsch n'est pas seulement la monographie d'un monument célèbre. Il retrace aussi un chapitre intéressant du passé de l'art trévirois et lorrain, de l'histoire des influences germaniques et françaises qui se manifestent dans cette importante marche de l'est. On regrette qu'il ne soit pas muni de tables alphabétiques, qui permettraient de retrouver facilement les précieux renseignements qu'il renferme.

R. MAERE.

Digitized by Google

E. Mâle. *Art et artistes du moyen âge.* Paris, Colin, 1927. In-8, 328 p. F. 30.

Sous ce titre, vague mais attrayant, M. Mâle réunit quinze études d'archéologie médiévale, dont treize furent publiées déjà dans les principales revues d'archéologie de France entre 1897 et 1926. Par leur intérêt, leur originalité et leur belle tenue littéraire, ces articles méritaient qu'on les groupât pour la facilité du public, qu'on remît à jour les plus anciens et qu'on leur donnât pour trait d'union et pour cadre ce chapitre liminaire : « *Les aspects successifs de l'art chrétien* » qui est, en quelques belles pages, un raccourci de toute l'évolution de l'art religieux, depuis les catacombes jusqu'à la Renaissance. Dans ce premier chapitre, M. Mâle s'attache à montrer que l'art religieux exprima les différentes façons de comprendre et de sentir du christianisme et les aspects nouveaux que l'humanité, méditant sur sa foi, y découvrit d'âge en âge.

Après ce tableau synthétique, nous trouvons des analyses minutieuses où le philosophe, sans disparaître, laisse la première place à l'archéologue observateur et précis. Nous nous bornerons à signaler trois chapitres, les principaux peut-être, consacrés à l'architecture du Midi de la France. Les deux premiers (II et III) s'occupent de l'influence arabe dans l'art roman. L'architecture du midi est marquée au coin de la pure inspiration française ; dans l'art de bâtir, les maîtres d'œuvre du Languedoc n'avaient rien à apprendre des Arabes, moins savants qu'eux ; mais la riche et fine décoration orientale qui s'épanouissait en Espagne ne fut pas sans les séduire. M. Mâle relève les détails islamiques de la décoration des églises du midi, il les classe, et retrace leur voyage à travers l'Afrique, depuis leur naissance en Orient. Ces motifs de décoration sont le modillon à copeau, l'arc tréflé, l'arc polylobé, l'arc orné de lobes en feston, l'alternance de claveaux blancs et rouges, l'arc en fer à cheval, et d'autres particularités comme la sculpture méplate du portail de la cathédrale du Puy et les cupules en forme de fleurs épanouies, du Mihrab de Cordoue et de N.-D. du Port à Clermont. Le plus ancien spécimen connu de l'arcade polylobée est la porte de Chosroès Nourchivan à Ctésiphon, il est repris par les Arabes au IXe siècle à la mosquée de Kairouan (Tunisie),puis à la Tour de Hassane de Rabat (Maroc) ; au XIe siècle nous le trouvons à Cordoue, puis dans les édifices chrétiens de Tolède, et à l'église clunisienne de St-Jacques de Compostelle. Pour passer de Compostelle à Cluny, au Puy, à Clermont, à toute l'Auvergne et à tout le midi, l'inspiration arabe n'avait qu'à suivre les quatre routes qui ramenaient les pèlerins de St-Jacques vers leur ville natale. Après eux, M. Mâle suit ces routes et s'attarde à retrouver cette inspiration dans la pierre des portails et les arcs des églises qu'il rencontre : N.-D. de Clermont, N.-D. du Puy, Périgueux, Limoges, jusqu'à La Charité sur Loire, Bourges et Vézelay. Dans cette étude des influences d'un art sur un autre, qui relève pour une part de l'intuition, M. Mâle sait le doigté qu'il faut avoir, mais devant ces

Digitized by Google

rapprochements qui, pour reprendre ses mots, sont des « avenues ouvertes à l'imagination », on craint parfois d'être entré dans le domaine de la pure hypothèse. Qui dira si l'appareil alterné de pierre claire et foncée, ce décor si naturel, et répandu dans tout l'art roman de l'école lombarde et auvergnate, a dû vraiment nous être suggéré par l'Islam ; l'arc polylobé, que d'aucuns croyaient né dans le centre de la France, qui s'est répandu jusqu'aux quatre coins du pays à l'époque romane, pour se reproduire dans l'école gothique du centre et dans celle de Germanie, a-t-il dû partir du palais des Sassanides à Ctésiphon, et nous arriver par la route de Compostelle ? Les détails relevés par M. Mâle engagent à le croire. D'autre part, il ne faudrait pas exclure les importations venues directement de Syrie par les croisades. Une étude posthume de M. Enlart en a signalé un exemple jusque dans le Pas-de-Calais (Le Wast).

Le chapitre VI définit les caractères autochtones du gothique méridional. Né après celui de l'Ile-de-France, il n'a rien de son élancement hardi ; tout y exprime au contraire le repos : nef unique, absence d'arcs-boutants, la hauteur est sacrifiée à la largeur par amour des vastes espaces intérieurs. Ce type d'ailleurs est traditionnel dans le pays depuis l'époque romane.

Au XIIIe siècle cependant, plusieurs cathédrales furent bâties sur le modèle de celles du Nord, entre autres celles de Clermont, Limoges, Narbonne, Toulouse, conçues par un disciple des maîtres de l'Ile-de-France, Jean Deschamps, un architecte qui mériterait plus de célébrité. Mais toutes ces brillantes exceptions ne modifièrent pas l'art gothique indigène sobre et simple, comme les cisterciens du pays qui le créèrent. Cet art, après avoir été adopté par les Dominicains et d'autres ordres, devait réaliser le grand chef-d'œuvre de l'art du midi, la cathédrale d'Albi, avec sa nef unique, large de 19 mètres, dans laquelle rien n'arrêtait jadis la vue ou la parole. Simple et grandiose, sans arcs-boutants ni pinacles, ce monument est fait de belles lignes et de justes proportions ; il est le point culminant de cet art languedocien, réalisation d'un idéal tout différent de celui du Nord, mais qui ne craint aucune comparaison avec lui. M. Mâle tend à croire que ce type méridional à nef unique, adopté en Catalogne, notamment à la basilique de Montserrat, fut imité à Rome une première fois dans l'église nationale catalane, et repris ensuite par le général des Jésuites, François de Borgia, ancien vice-roi de Catalogne, qui l'aurait imposé à Vignole pour le Gesù. Ce sanctuaire qui devait être imité à travers le monde pendant plus d'un siècle, ne serait ainsi qu'une seconde floraison de la tradition languedocienne du moyen âge.

Les autres chapitres, consacrés à la cathédrale de Reims, aux portails de Senlis et de N.-D. de Paris, aux œuvres de Jean Bourdichon, etc., sont imprégnés de la même originalité et du même esprit critique.

M. THIBAUT.

Digitized by Google

H. FISCHER. *Die heilige Hildegard von Bingen, die erste deutsche Naturforscherin und Aerztin. Ihr Leben und Werk.* (Münchener Beiträge zur Geschichte der Literatur der Naturwissenschaften und Medizin. Fasc. 7-8.) Munich, Münchener Drucke, 1927. In-8, 162 p. M. 6.

Tout en esquissant brièvement en tête de son ouvrage la vie de Ste Hildegarde, l'auteur met le lecteur au courant de la littérature médicale des couvents du moyen âge, littérature dont on s'est trop peu occupé jusqu'à présent, et montre que, si les connaissances médicales de la sainte reposent directement sur l'enseignement de l'école conventuelle et sur l'art de guérir populaire, elles ont cependant une source plus éloignée qu'il faut chercher dans les traditions germaniques de l'époque païenne ; on en trouve surtout la preuve dans l'emploi superstitieux des plantes. Parmi les écrits de H., qui tous témoignent d'un goût affiné de la nature, le principal de ceux qui intéressent le sujet ici étudié, est le *Physika* dont Wasmann a pu dire qu'il était le « compendium de la vieille sagesse des sorciers ». Notons encore, que pour porter un jugement équitable sur la personnalité de la sainte, il faut se rappeler l'image qu'elle se faisait du monde ; si les éléments magiques y prédominaient, on y trouve cependant aussi des données primitives et antiques.

Après cet exposé général, F. étudie les écrits de Hildegarde sur les sciences naturelles, en examine la tradition manuscrite et les apprécie. Il est fort difficile de déterminer les sources de ces écrits, ce qui prouve que Hildegarde, comme médecin, était très personnelle et indépendante, tant dans sa connaissance des plantes que dans son art de guérir. Sa conception des choses de la nature est bien celle de son siècle, et, s'il est vrai que pour le fond elle se rencontre souvent avec des médecins de l'antiquité, il n'en reste pas moins que sa science médicale est complètement dans la ligne de la tradition bénédictine.

L'étude des plantes médicales, exotiques et indigènes, et de leur emploi d'après le *Physika*, révèle chez Hildegarde des connaissances d'une étendue étonnante. Ce n'était pas une mince besogne pour l'auteur de ce volume d'identifier tous ces noms ; mais il a surtout trouvé occasion d'utiliser ses nombreuses lectures et son riche savoir dans les chapitres qu'il consacre à la science de Hildegarde concernant les minéraux et le règne animal.

En étudiant le plus ancien manuscrit du « Physika », qui date du XIIIe siècle et est conservé à Wolfenbuttel, F. a exprimé l'avis que les manuscrits de cet ouvrage qu'on connaît actuellement ne permettent pas de reconstituer le texte primitif. Il termine son travail en prouvant que les écrits scientifiques et médicaux de la sainte, si remarqués de son temps, ont eu peu d'influence sur la génération suivante : car on n'en trouve pas mention dans Albert le Grand, ni dans Pierre Crescenzi, ni dans Conrad de Meyenberg.

En replaçant Hildegarde et son œuvre dans son temps, en tenant compte de son éducation et du milieu où elle a vécu, F. est parvenu

Digitized by Google

à éviter la partialité et les appréciations préconçues que l'on trouve dans mainte autre étude. Qu'il nous soit permis en finissant d'exprimer le vœu que l'amitié cordiale qui a uni la sainte allemande au moine belge Guibert de Gembloux, devienne le symbole de la collaboration intellectuelle de ces deux peuples. P. VOLK.

G. LACOMBE. *Prepositini Cancellarii Parisiensis* (1206-1210) *opera omnia.* T. I : *La vie et les œuvres de Prévostin.* (Bibliothèque thomiste. T. XI.) Le Saulchoir, Kain (Belgique), 1927. In-8, x-221 p.

Prévostin, professeur à Paris et chancelier de l'université au cours de la première décade du XIIIe siècle, méritait d'être sauvé de l'oubli, tant à cause de sa personne que de sa production littéraire. M. Lacombe, qui s'occupe de l'édition critique des œuvres de Prévostin, nous présente ici une étude préliminaire, divisée en deux parties : I. La vie de Prévostin ; II. Ses œuvres.

M. Lacombe révoque en doute l'exactitude de la tradition qui fait naître Prévostin à Crémone. Il pourrait avoir vu le jour à Bergame. Mais le point reste à définir. «Il naquit vers le milieu du XIIe siècle. On ignore en quel endroit il fit ses premières études, mais il vint les poursuivre à Paris, et il semble bien qu'il étudia, outre la théologie, le droit et la liturgie. Professa-t-il déjà sur les bords de la Seine avant de se diriger sur Mayence en 1194 ? Si les *Quaestiones* qui lui sont attribuées sont vraiment son œuvre, il est malaisé de penser autrement. D'après une note de Guillaume d'Auxerre, Prévostin a vécu longtemps au milieu des hérétiques et a pu en convertir quelques-uns à la vérité. M. L. est d'avis que les hérétiques visés par Guillaume sont les Passagiens de l'Italie du Nord, et qu'il faut placer l'activité apostolique, qu'aurait exercée Prévostin parmi eux, avant sa régence des écoles à Mayence, qui commença au plus tôt en juin 1194. Mais le premier enseignement de Prévostin à Paris eut-il lieu avant son départ pour la Lombardie, ou seulement à son retour de ce pays et *immédiatement* avant d'aller à Mayence ? M. L. ne donne pas de précision, pas même dans les *Addenda*, p. 205. Le domaine des présomptions et des hypothèses se retrécit un peu à partir de la nomination de Prévostin comme régent à l'école cathédrale de Mayence, à la fin de 1194. Un acte, signé par Prévostin en qualité d'écolâtre, y signale manifestement sa présence. Il y demeura au moins neuf ans. Il y rédigea plusieurs ouvrages : la *Summa de paenitentia injungenda,* les *Collecta ex distinctionibus,* la *Summa super psalterium* et une partie des *Sermons.* Il y fut engagé dans plusieurs causes de procédure canonique, et principalement dans le conflit, survenu après la mort de l'archevêque Conrad, au sujet du nouveau titulaire du siège de Mayence. En 1206, il est nommé chancelier de l'université de Paris. Tout en s'acquittant des charges de cette administration il professa à l'université. La *Summa theo-*

Digitized by Google

logica fut le fruit de ces leçons. Il composa également pendant ce deuxième séjour à Paris sa *Summa contra haereticos*. Vers la fin de 1209 il abondonna la charge de chancelier. Était-ce pour prendre la mitre d'évêque ou pour entrer dans un monastère? M. L. incline vers la seconde hypothèse. Prévostin aurait pris rang parmi les religieux de Saint-Martin-des-Champs, et serait mort en 1210 ou peu après.

La deuxième partie de ce volume est consacrée à l'examen des œuvres de Prévostin, selon leur ordre chronologique. Elle les énumère comme suit : 1) *Quaestiones* ; 2) *Summa de poenitentia iniungenda* ; 3) *Summa de officiis* ; 4) *Summa super psalterium* et *Collecta ex distinctionibus* ; 5) *Summa contra hereticos* ; 6) *Summa theologica* ; 7) *Sermones*. M. L. traite des manuscrits, du contenu, de l'authenticité et de la date de chacune d'elles. A part l'examen de l'enseignement des Passagiens dans la *Summa contra hereticos*, il n'aborde pas l'exposé de la doctrine de l'auteur, mais se tient exclusivement sur le terrain de l'histoire littéraire. Certains ouvrages de Prévostin, par exemple la *Somme théologique*, sont conservés dans un grand nombre de mss. M. L. cite trente-six exemplaires de cette Somme. Beaucoup plus rares sont les exemplaires connus des autres écrits. Des *Quaestiones* et de la *Summa de poenitentia iniungenda* une seule copie a pu être relevée.

Une question fondamentale est celle de l'authenticité. M. L. en reconnaît l'importance, mais il n'est pas arrivé à la traiter, pour tous les écrits, avec le même succès. Son argumentation est très faible pour la deuxième section des *Quaestiones* : le *Tractatus de peccato originali*, et la *Summa de poenitentia*. En somme, elle se réduit, soit au fait que le *Tractatus* se trouve compris entre deux écrits sûrement authentiques, soit au témoignage d'un seul scribe. D'autre part, il est des difficultés d'ordre interne vraiment troublantes. De l'aveu de M. L., le *Tractatus* ne ressemble en rien à aucune des productions de Prévostin (p. 66) ; dans la *Summa de poenitentia*, il y aurait une doctrine qui ne serait pas d'accord avec l'enseignement dans la *Somme théologique* (p. 69). N'empêche que M. L. conclut d'une façon absolue : il n'est rien qui nous autorise à douter de l'authenticité de ces œuvres (p. 65 et 69). Nous pensons qu'un bon supplément de preuves demeure exigible. Il faudrait comparer également le *Tractatus* avec le passage correspondant de la *Somme théologique*.

Quant à la date de composition de certaines œuvres, nous ne sommes pas parvenu à établir l'accord entre la conclusion de M. L. à la p. 21 et ses affirmations de la p. 125.

M. L. a très bien fait ressortir le vrai mérite qui revient à Prévostin par sa somme liturgique *de Officiis*. Constituée pour une grande part par des emprunts faits surtout à Honorius d'Autun, elle a passé presque tout entière dans le *Rationale* de Guillaume Durand, qui fut un des classiques du moyen âge. Dans un même tableau très expressif, sont mis en regard les questions traitées par Prévostin, ses sources patristiques et les emprunts de Durand. Par là même

Digitized by Google

M. L. a assigné la place qu'occupe cette œuvre dans la littérature ecclésiastique.

Ce même problème, il l'a traité à propos de la *Summa super psalterium*, commentaire sur les 59 premiers psaumes. Il l'a rapprochée des œuvres similaires des Pères, des gloses du moyen âge, et du genre littéraire que l'on désigne sous le nom de *Distinctiones*. Les gloses de la période médiévale sont un domaine encore mal éclairé, peu scruté, mais qui mérite de l'être davantage. Nous accueillons ces pages de l'auteur comme un bref essai en une matière très complexe. Pourquoi une phrase très obscure (p. 115, lignes 27-34) fait-elle vraiment tache dans cet exposé ?

Après l'étude critique de la *Summa contra hereticos* et la belle analyse doctrinale de cette œuvre, nous arrivons à la *Somme théologique*. C'est à tort que certains la considèrent comme un commentaire des *Sentences* de Pierre Lombard. Sans doute, elle s'y rattache à plus d'un titre, mais c'est une œuvre personnelle de Prévostin. Elle renferme le produit de la réflexion théologique de la période comprise entre les années 1160 et 1206. A partir du livre III, elle porte souvent les marques d'une composition hâtive et pressée. En lisant la liste des articles ou la table des matières donnée par l'auteur, on sera frappé par le caractère spécial de beaucoup de questions. Prévostin se plaît souvent à traiter des points de détail. N'est-ce pas exagérer de beaucoup l'influence de cette somme que de dire qu'elle « inspira les théologiens jusqu'à la fin du xve siècle » ? (p. 204).

Le dernier chapitre de l'ouvrage, consacré aux *Sermons* est intéressant tant par l'analyse critique des mss qui les renferment que par les discussions touchant leur authenticité et leur date, où M. L. se rencontre avec Hauréau et Lecoy de la Marche. C'est une excellente contribution à l'histoire de la prédication au moyen âge.

A la fin de cette étude, nous constatons qu'il reste plus d'un point problématique, aussi bien dans la biographie de Prévostin que dans l'histoire de ses œuvres. On ne peut guère en être surpris et nous n'insistons pas. Nous aimons à souligner par contre la partie positive de cet ouvrage et qui subsistera devant la critique. Cette monographie enrichit dans une large mesure nos connaissances de la littérature médiévale. Elle constitue un immense progrès sur les dix pages de Danou dans l'*Histoire littéraire de la France*.

Nous apprenons avec un vrai plaisir que l'édition critique des œuvres de Prévostin est en préparation. Veut-on nous permettre une réflexion touchant surtout l'édition de la *Somme théologique* ? C'est un travail ardu, vu le nombre et les divergences des manuscrits. Qu'on se garde de se presser. Dans ce genre de travaux, on ne procède efficacement qu'avec précaution et lenteur. Il nous servirait peu d'avoir un texte basé seulement sur un certain nombre de documents. L'éditeur critique doit viser absolument à donner un texte *définitif* et, à cet effet, collationner toutes les sources.

En terminant, encore deux détails. Dans le texte de Jean de Cornouailles, cité p. 8, note 2, il n'est pas question de Pierre le

Digitized by Google

Mangeur. La citation de maître Achard, que M. L. n'a pu retrouver (cfr p. 9) se trouve dans les *Allegoriae in epist. ad Romanos* (Migne, PL, t. CLXXV, col. 887) qui figurent parmi les œuvres douteuses de Hugues de Saint-Victor. Notons qu'une certaine tradition manuscrite attribue ces *Allegoriae* à Pierre le Mangeur.

R. M. MARTIN, O. P.

W. SCHÖLLGEN. *Das Problem der Willensfreiheit bei Heinrich von Gent und Herveus Natalis.* (Abhandlungen aus Ethik und Moral, hrsg. von F. Tillmann. T. VI.) Dusseldorf, Schwann, 1927. In-8, 112 p.

Pour peu qu'on prenne sérieusement contact avec les œuvres d'Hervé de Nédellec, on s'aperçoit bientôt de la valeur exceptionnelle de ce champion thomiste, philosophe subtil doublé d'un profond théologien. Il émerge dans le groupe des maîtres qui, pendant le premier quart du XIVe siècle, défendent les doctrines de saint. Thomas contre les attaques redoublées de Henri de Gand, de Scot, de Durand de Saint-Pourçain. En plus d'un commentaire sur les *Sentences* de Pierre Lombard, nous possédons de lui une série de questions quodlibétiques et d'opuscules. Parmi ces derniers ouvrages se distingue le traité *De intellectu et voluntate,* au dire de B. Hauréau, « le plus considérable et le plus intéressant des libelles d'Hervé contre Henri de Gand ». C'est ce traité qui a fourni l'objet de la présente étude.

Dans l'introduction, l'auteur rappelle brièvement le conflit des deux courants augustinien et aristotélicien, qui est à l'arrière-plan des discussions qui remplissent cet écrit ; il expose ensuite la matière et les limites de son travail, et la méthode suivant laquelle il se propose de la traiter ; enfin, il transcrit, d'après le cod. *Burghese* 315 de la bibliothèque vaticane, dont il préfère le texte à celui d'autres mss,la partie introductive des divers articles qu'Hervé fait valoir contre son adversaire.Cette liste se présente comme une table des matières très explicite du traité.

Dans la partie essentielle du travail de M.Sch.,nous ne trouvons pas une analyse suivie des points controversés, ni un exposé détaillé de cette lutte quasi corps à corps qu'Hervé livre au Docteur solennel. L'auteur s'est attaché à traiter surtout trois questions fondamentales : 1. La volonté considérée comme faculté ; ses rapports avec les autres facultés de l'âme ; 2. Rôle de l'intelligence et de la volonté dans la production de l'acte volitif ; 3. Théorie de la liberté Cette dernière question constitue en vérité l'objet principal visé par l'auteur. Ainsi s'explique d'ailleurs le titre de cette brochure.

Dans la conclusion, M. Sch. se plaît à comparer les différents points de vue auxquels se sont placés bon nombre d'auteurs dans la discussion du problème de la liberté.

Notons que partout ailleurs dans ses exposés,M.Sch.a donné fré-

Digitized by Google

quemment des aperçus et des rapprochements historiques ; par suite le cadre de la question traitée se trouve fort élargi. Un dernier exemple de l'espèce, c'est la comparaison de la théorie de la liberté chez Hervé et chez Henri avec la controverse entre thomistes et molinistes touchant l'influence de Dieu sur les causes secondes. Nous actons volontiers son témoignage qu'en cette matière Hervé incline vers la théorie des thomistes. C'est à notre avis encore trop peu dire, mais à tout le moins M. Sch. a vu plus clair que le R.P. Pelster (Cfr *Zeitsch. f. kath. Theologie*, 1922, p. 382, note 1).

La partie neuve du travail de M. Sch. n'est pas l'exposé des théories de Henri de Gand. Celles-ci étaient connues depuis longtemps, grâce à différentes études du professeur M. De Wulf, de Louvain. C'est la polémique d'Hervé et l'analyse de sa doctrine qui constituent le grand intérêt de cette étude. Malheureusement le caractère extrêmement vivant et tenace de cette polémique a dû rester trop dans l'ombre. Les extraits du texte communiqués par le Dr Sch. ne suffisent pas à en donner une idée au lecteur.

Qui nous fournira sur l'ensemble des doctrines philosophiques et théologiques de maître Hervé de Nédellec une monographie critique du genre et de l'allure de celle que M. J. Koch vient de publier sur Durand de Saint-Pourcain ?

R. M. MARTIN, O. P.

HOPE EMILY ALLEN. *Writings ascribed to Richard Rolle, Hermit of Hampole and materials for his biography.* (Published by the Modern Language Association of America.) New-York, D. C. Heath and C°; Londres, Oxford University Press (Humphrey Milford), 1927. In-8, XVI-568 p. Prix : 30 s.

L'ouvrage de Miss Hope Emily Allen, mine de renseignements, d'une inépuisable richesse, fera la joie de tous les fervents de la littérature ascétique et mystique du bas moyen âge, comme de tous les philologues qui s'intéressent à l'*early English prose and poetry* ; l'historien de l'Église médiévale y trouvera aussi de quoi étendre son champ d'investigation et verra jusqu'à quel point on est autorisé à établir une relation entre les idées de Richard Rolle de Hampole († 1349) et certaines théories des Lollards et autres (voir pages 352, 361, 368 etc.). Le fruit de vingt ans de recherches, de voyages et d'études consacrées aux œuvres de Richard, soutenues par les générosités de grandes institutions américaines, se trouve condensé dans ces 568 pages de petit texte serré, criblé de références, de notes entre parenthèses et de citations de manuscrits. Ceux-ci dépassent largement les 400, dont 71 de la Bodléienne, 34 des collèges d'Oxford, 72 des bibliothèques de Cambridge, 93 du British Museum, une centaine environ des autres bibliothèques d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, 4 des collections américaines, 53 des bibliothèques continentales d'Europe depuis Copenhague, Stockholm et Upsal, jusqu'à Naples, la Vaticane et l'Escurial, en passant

Digitized by Google

par Dantzig, Prague, Cracovie, Vienne et Milan : cette simple nomenclature rend témoignage à une ténacité de travail peu commune, ce qu'atteste aussi l'énorme correspondance scientifique de l'auteur durant la préparation de son ouvrage.

Une quinzaine de chapitres se partagent tout le contenu du volume : pour la facilité du lecteur, il eût mieux valu les répartir en cinq grandes sections. C'est ce que nous faisons ici : une première section passe en revue les éditions imprimées,les diverses études dont Richard Rolle a été l'objet (chap. I) et les principaux manuscrits qui contiennent ses œuvres (chap. II) ; on pourrait y joindre le chapitre XIV, qui viendra plus loin. Puis, après une courte étude sur l'office de S. Richard Ermite, destiné au clergé séculier mais non sans connexion avec les Cisterciennes de Hampole, et composé, semble-t-il, peu après 1383 (chap. III), s'ouvre une longue suite de chapitres qui formeraient la section des œuvres authentiques de Richard : ce sont les paraphrases de quelques passages du Cantique des Cantiques (chap. IV), les œuvres latines qui datent, d'après l'auteur qui se dit *iuvenis*, du temps de sa jeunesse (chap. V), les commentaires sur la Bible (Jérémie, l'Apocalypse, le *Pater*, le Symbole des Apôtres, *Mulierem fortem*, tous en latin) et en particulier sur les psaumes et le *Magnif cat*, ceux-ci soit en latin, soit en anglais (chap. VI), puis les traités latins, *Liber de amore Dei*, l'*Incendium amoris*, l'*Emendatio vitae* (chap. VII), les lettres, en anglais (chap. VIII), enfin quelques ouvrages divers en anglais, en prose ou en vers (chap. IX). La section suivante comprend les œuvres d'authenticité douteuse soit latines, soit anglaises (chap. X), les œuvres latines faussement attribuées à Richard, parmi lesquelles on trouve le *De diligendo Deo* et la *Scala perfectionis*, (chap. XI), puis les œuvres anglaises, en prose (chap. XII), ou en vers (chap.XIII), indûment mises sous le nom de Richard.

Une nouvelle section, biographique celle-ci, introduit les matériaux utiles pour fixer l'histoire des œuvres et de la vie de l'ermite, à savoir les citations et les références rencontrées chez les auteurs médiévaux (chap. XIV), puis l'étude des anciens bibliographes (chap. XV), un peu succincte peut-être et qui pourrait être plus fouillée, enfin, toute une série de faits et de documents, avec leur analyse, destinés à venir en aide au futur biographe de Richard (chap. XIV) ; on peut y joindre le chapitre III déjà mentionné sur l'office de S. Richard et l'appendice sur Thomas Basset, ermite du XIVe siècle qui prit la défense de Richard contre ses détracteurs ; l'apologie y est éditée p. 529-537. Après quelques notes additionnelles (p. 537-540), quatre excellents index, l'un sur Richard Rolle, un autre, plus général, des noms et matières, un des *initia* des œuvres citées, et un des manuscrits, terminent ce précieux volume.

Comme on le voit, ce n'est pas une biographie, ni l'histoire littéraire des œuvres que nous donne strictement cet ouvrage ; même les questions d'authenticité ne sont pas toutes tranchées. Mais les matériaux accumulés et critiqués permettent un travail définitif, qu'on souhaiterait voir entreprendre par celle-là même qui nous en a si

Digitized by Google

savamment et si abondamment préparé tous les éléments ; les titres mêmes de ses chapitres nous donnent déjà les grandes lignes de ses résultats dans la fixation du canon des œuvres, principal objectif de ses recherches. Les limites de ce compte rendu nous interdisent l'examen des affirmations de détail, qui nous mènerait trop loin. Nous nous contenterons d'une observation générale : l'auteur a trop pris comme règle de voir les choses analytiquement et disposé ses matériaux en conséquence. Le canon des œuvres authentiques serait plus aisé à établir et les indices divers d'authenticité plus aisés à suivre, si l'on voyait la tradition manuscrite mise en rapport avec les citations médiévales, les bibliographes anciens et les premières éditions : de tout cela se dégageraient des conclusions fermement et nettement. Pour finir, trois remarques particulières : le manuscrit de Lincoln, A. 5.2 qui contient un bon nombre de traités de Richard et que nous ne voyons pas mentionné, serait-il cité sous une autre cote ? De même, le A. 6. 8 ? Le P. I. 9 de Hereford ne serait-il pas P. I. 8 ? Plus loin, à propos de la survivance de Richard chez les bibliographes anglais, on s'étonne que l'auteur ne cite Jean Boston de Bury, dont l'œuvre date du début du xve siècle, que d'après les extraits insuffisants de Tanner ; elle en avait un manuscrit ou des extraits à Cambridge, University Library, et à Lambeth Palace. Enfin, si elle avait pu utiliser la récente étude de Hofmeister sur *Puer, iuvenis, senex*, citée dans les *Addenda* (p. 539), l'auteur aurait moins insisté sur le terme de *iuvenis* pour la date ancienne des *Early works* (cfr p. 103, 125, 143). J. DE GHELLINCK, S. J.

H. BEENKEN. *Bildhauer des* XIV. *Jahrhunderts am Rhein und in Schwaben.* (Deutsche Meister, éd. K. Scheffer et C. Glaser.) Leipzig, Insel-Verlag, 1927. In-8, 284 p., 151 fig. M. 15.

La sculpture du XIVe siècle, transition entre l'art idéaliste du XIIIe et l'art naturaliste de la fin du moyen âge, est beaucoup moins connue que ceux-ci. Il est vrai, Dehio donne dans sa *Geschichte der deutschen Kunst* une claire synthèse de l'évolution de la sculpture allemande au moyen âge, et W. Pinder a écrit sur l'histoire de cette sculpture au XIVe siècle un ouvrage de valeur ; mais ces travaux d'ensemble n'ont pas toujours pu s'appuyer sur des études de détail et les recherches sur les œuvres d'une région déterminée restent utiles.

M. H. Beenken l'a pensé. Il a pris pour point de départ sa dissertation doctorale, et a étudié l'art plastique en Souabe et dans les contrées du haut Rhin et du Rhin moyen. Il se limite aux années 1290 à 1350, en dépassant toutefois cette dernière date. En Allemagne cette époque présuppose l'influence d'un art français d'une élégance raffinée et impersonnelle, qui assouplit la raideur de la

Digitized by Google

sculpture antérieure, dépendante d'un précédent afflux français, (1250). Peu à peu, suivant une évolution qui régit tout l'Occident un système de draperies conventionnelles étouffera le mouvement du corps, jusqu'à annihiler le corps lui-même. Mais d'autre part la statue tend à se dégager de son rôle subordonné à l'architecture, et arrive à manifester des tendances individualistes que la fin du moyen âge développera. L'auteur relève cette lente évolution dans les sculptures de la cathédrale de Fribourg, du chœur de la cathédrale de Cologne, du *Kapellenturm* de Rottweil, de l'église Sainte-Croix à Gmünd, œuvres principales, autour desquelles il en groupe certaines autres.

La cathédrale de Fribourg, alors simple église paroissiale élevée par la bourgeoisie, adopte pour son portail et son porche un programme iconographique qui n'est que la réduction de celui des trois portails occidentaux de Strasbourg. L'auteur y veut déterminer dans le détail la marche des travaux, et s'écarte parfois, ici comme ailleurs, de l'opinion de ses prédécesseurs.

En 1290 environ, les plus anciens sculpteurs fribourgeois sont apparentés à Marbourg par leur style raide qui bientôt, sous des influences strasbourgeoises, deviendra plus souple et gagnera en noblesse. Peu d'années auparavant (1285), une influence pareille s'était manifestée à Bâle. Mais bientôt cette élégance, due peut-être à un sculpteur venu de Strasbourg, se perd ; des tendances plus bourgeoises imprègnent les statues postérieures, la ligne se raidit, notamment dans les statues de l'intérieur, Vierge et Apôtres, qui, vers 1315, terminent ce vaste cycle.

C'est peu après cette date, avant 1322, que M. Beenken place les chefs-d'œuvre de la plastique colonaise : les statues du chœur de la cathédrale. A Fribourg la draperie comprimait le mouvement du corps, ici le mouvement souple des apôtres, et des anges musiciens qui surmontent leurs dais, s'harmonise avec la svelte ligne architecturale, mais la draperie tient par elle-même et le corps est comme absent. Quelques statuettes de la région présentent une bonhommie plus bourgeoise et semblent apparentées à la Lorraine. Les preux du *Rathaus*, datés ici de 1320-1340, sont de valeur secondaire et dépendent de diverses sources d'inspiration. La masse du corps s'y accuse, mais les longues tuniques se raidissent et le mouvement fait défaut.

Mayence et le Rhin moyen conservent peu de sculptures de cette époque. Mais une madone de l'ancienne église Notre-Dame, consacrée en 1311, est mise en rapport avec quelques œuvres bavaroises qui semblent nous acheminer vers le maître des prophètes qui travailla à Rottweil.

La *Kapellenkirche* de cette localité de Souabe possède un riche ensemble de sculptures. Les prophètes de la façade de sa tour concentrent dans le visage l'expression de la vie intérieure, alors que la draperie comprime le mouvement du corps comme à Fribourg et en même temps fait abstraction du corps lui-même, comme à Cologne.

Digitized by Google

Le maître qui créa ces œuvres se rattache d'ailleurs par les sculptures d'Oberwesel (1331), à Mayence et à Cologne. Il travailla à Nuremberg vers 1350, après avoir passé par Augsbourg (1343). Plusieurs disciples de valeur semblent se grouper autour de lui : c'est le sculpteur de la madone de Rottweil, dont le style paisible atteint un haut degré de délicatesse et de distinction : c'est le sculpteur, plus animé, parfois plus rude, du tympan de Brisach. Surtout dans un prophète de Rottweil, qui rappelle les apôtres de Cologne, il ranime les figures et incline vers l'effet pictural.

Une évolution parallèle à celle-là s'observe ailleurs. A la chapelle Ste-Catherine de la cathédrale de Strasbourg les statues (vers 1340), en rapport avec les prophètes de la façade (1290) et avec la statue de Notre-Dame de Paris, se distinguent eux aussi par la raideur systématique des draperies qui font abstraction du corps. Mais ces œuvres, issues d'un art moins provincial, ne négligent pas complètement la mimique, et l'attention des personnages se porte vers le dehors. Cette tendance s'accuse davantage dans le St-Sépulcre de Fribourg, où le corps du Christ préoccupe tous les figurants. Ici le sculpteur a emprunté quelque souplesse à l'ancien art fribourgeois.Sa manière se retrouve dans la suite plus au nord, dans la Saxe et la Thuringe.

M. Beenken attribue à deux sculpteurs, formés d'un et l'autre dans l'atelier du maître des prophètes de Rottweil, les autres sculptures du *Kapellenturm*. Le premier, le maître des apôtres, talent de second ordre, aurait produit, d'abord à Esslingen, des œuvres plus vides que celles de son maître, mais plus riches en variantes. A Rottweil il révèle ensuite une certaine dépendance de la sculpture de Strasbourg et de Fribourg et il reprend finalement (vers 1350) au sculpteur de Gmünd une tendance à individualiser les visages, à travailler par larges plans, et à développer la figure en largeur.

Entretemps le compagnon d'atelier de ce sculpteur manifeste, dans les tympans de Rottweil, une certaine tendance au mouvement et atteint, sous quelque influence française, l'élégance de la forme et l'aisance du groupement.

Les sculptures de Ste-Croix à Schwäbisch-Gmünd marquent un stade ultérieur dans cette lente évolution. Elles sont contemporaines de l'église, dont le chœur fut commencé en 1351, dix ans tout au plus après la construction de la nef. M. Beenken essaie de dégager la personnalité des divers sculpteurs qui y travaillèrent. Les plus anciens sont en rapport avec le maître des prophètes à Rottweil, tantôt aussi avec le maître des apôtres, ou avec l'atelier de Strasbourg auquel un de ses sculpteurs reprend, un peu gauchement, le souci de l'élégance.

De nouveaux artistes, qui connaissent Fribourg, entrent en scène après 1351. Chez eux les plis horizontaux contrecarrent volontiers la dominante verticale des draperies, parfois ils reprennent le costume contemporain qui moule le corps, et font soupçonner une nouvelle conception de l'espace, par le développement des scènes

Digitized by Google

en profondeur. Dans leurs prophètes, aux figures expressives mais figées, il développent un art dont les germes apparaissent à Fribourg un demi siècle auparavant.

Mais les plus étonnantes sculptures de Gmünd sont une Annonciation et des restes de quatorze statues de prophètes ou apôtres. Ici le mouvement s'accuse, sous une draperie pleine, aux plis agités. Les visages individualisés, aux rides accusés, annoncent un réalisme dont les antécédents sont peu perceptibles et qui, en passant par Nuremberg, préparent les sculptures des Parler au dôme de Prague.

Peu à peu la figure isolée reçoit donc une valeur plus individuelle et commence à se dégager de cette subordination à l'ensemble qui était fondamentale dans l'art du XIIIe siècle. Peu à peu d'autre part, s'établit le contact individuel avec le monde extérieur, auquel des liens impersonnels rattachaient seuls auparavant.

M. Beenken dégage dans la sculpture du XIVe siècle les étapes de cette évolution. Sa savante étude vise à une précision que l'on est parfois tenté de trouver excessive, et çà et là il mêle à son exposé des considérations fort abstraites. R. MAERE.

H. B. WORKMAN. *John Wyclif. A Study of the English Medieval Church.* Oxford, The Clarendon Press, 1926. 2 vol. in-8, XL-342 et XII-436 p. 30 s.

M. Workman n'est pas le premier à nous donner une biographie de Wyclif. Celle de J. Lewis, écrite en 1720, reste utile. Parmi les plus récentes, celle de G. V. Lechler (1873) a fait époque. A ces travaux s'ajoutent les recherches précieuses des W.-W. Shirley, des J. Loserth, des Lane-Poole. etc. Mais le principal avantage du nouveau biographe sur la plupart de ses prédécesseurs fut de pouvoir disposer des éditions des œuvres de Wyclif, des œuvres latines surtout, que la *Wyclif Society* a publiées depuis 1883 en une bonne trentaine de volumes. Les œuvres latines, en effet, sont de beaucoup plus nombreuses et plus importantes que les œuvres anglaises ; mais leurs principaux manuscrits se trouvant à Prague et à Vienne, elles avaient été négligées, sauf quelques exceptions, comme le *Trialogus*, par les historiens, surtout anglais. Il est d'autres sources encore dont M. W. a fait grand usage, à savoir les différents *Calendars* et les registres épiscopaux, imprimés ou encore inédits.

L'influence de Wyclif ne peut être méconnue. Écoutons la manière suggestive dont l'auteur la résume. Comme *schoolman*, il fut, à Oxford, le maître reconnu par beaucoup de ses contemporains. Comme politique, il exprima, quelques années, les aspirations nationales, ou plutôt le mécontentement national. Comme réformateur, il répandit des idées qui devaient détruire l'Église médiévale. On le trouve presque toujours en avance sur son temps ; mais il

Digitized by Google

revêt ses idées révolutionnaires, que reprendront les protestants et, parmi eux, surtout les non-conformistes, de formes traditionnelles et médiévales. Il est le dernier des maîtres scholastiques anglais et le premier des réformateurs. Avant Luther et Calvin, il attaque le pouvoir politique et temporel du clergé, ainsi que le matérialisme et le « sacramentalisme » de l'Église ; il veut le renouveau religieux par la diffusion de la Bible et par la prédication en langue vulgaire. A l'opposé de Bernard, il prône la purification de l'Église, non par elle-même, mais par l'État. Il reste inférieur à celui-ci comme prédicateur, à Thomas d'Aquin comme philosophe, à Marsile de Padoue comme penseur politique, à Grégoire VII et à Luther comme réformateur, à François d'Assise comme saint. Mais il est unique à son époque, par les qualités diverses qu'il réunit en lui. Son histoire se confond pour ainsi dire avec celle du moyen âge finissant, et son influence s'est exercée bien en dehors de l'Angleterre, en Bohême (Jean Huss), en Allemagne (Luther, par l'intermédiaire de Huss), en Écosse (J. Reseby, Q. Folkyrd, etc.).

Ces lignes, qui contiennent beaucoup de vrai, marquent aussi le point de vue de l'auteur. Personne ne s'étonnera que nous ne puissions pas le partager pleinement. Pour le catholique, le rôle de Wyclif a été, dans son ensemble, funeste, et c'est avec infiniment de raison que Grégoire XI, le synode des *Blackfriars* et enfin le concile de Constance ont condamné ses doctrines sur l'eucharistie, sur le pouvoir civil et religieux, sur la propriété ecclésiastique, etc.

Cette réserve faite, hâtons-nous de reconnaître que M. Workman ne ploie pas les genoux devant le réformateur dont il écrit la vie. Plus d'une fois, nous avons admiré son impartialité. Dans le chapitre III du t. II qui traite des abus de l'Église, il ne s'associe nullement aux violences de Wyclif : car tous les réformateurs sont portés à l'exagération ; et celui-ci, ajoute-t-il ailleurs, est un passionné ; leur affaire est de dénoncer les vices et non de proclamer les vertus ; enfin, « l'iniquité embouche la trompette beaucoup plus aisément que la justice ». A diverses reprises, M. W. regrette l'alliance, d'abord intime et publique, puis plus cachée et plus tiède, entre le réformateur et le ministre sans scrupule et sans principes d'Édouard III, Jean de Gand, duc de Lancastre. Il restera libre au lecteur, — car l'historien n'est nullement obligé de distribuer des éloges et des blâmes à ceux dont il s'occupe, — de juger parfois plus répréhensibles, plus illogiques et plus intéressées que ne le dit M. W., certaines manières d'agir de Wyclif, plus venimeuses certaines de ses idées, plus misérables certains de ses raisonnements.

Outre l'impartialité et la mesure, au sens que nous venons de dire, M. W. manifeste encore dans son ouvrage d'autres qualités : une étude très personnelle et très profonde de son vaste sujet ; un souci continuel de replacer Wyclif dans la société anglaise et médiévale du XIVe siècle, particulièrement dans le monde scolaire et professoral d'Oxford ; une discussion sérieusement conduite des problèmes multiples qui se posent presque à chaque pas dans la carrière du réformateur ; une exposition généralement méthodique et in-

Digitized by Google

téressante. Cette biographie pourra être perfectionnée ; mais, dès maintenant, nous pensons que la critique la placera au premier rang et bien avant les autres.

Il ne faut pas en vouloir à M. W. s'il ne parvient pas à nous donner un portrait détaillé de cet homme qui fut, pendant des siècles, honni par les uns, exalté par les autres. La difficulté tient surtout, d'après lui, au caractère pour ainsi dire mixte du réformateur, dont nous disions plus haut qu'il est à la fois représentatif du monde médiéval et du monde moderne. Les sources nous le montrent avant tout métaphysicien, quoique en même temps bon organisateur ; trop peu réaliste en politique ; d'un courage intrépide ; sévère et presque puritain en morale ; nerveux et plein de mouvement, au moins dans ses écrits anglais ; violent dans ses attaques ; bon pour les pauvres et les petits ; mais manquant d'émotions vraiment profondes. En somme, il n'agit guère devant nous. Son biographe, n'était la ressource des nombreux ouvrages de son héros, dont il peut répartir l'analyse entre les divers chapitres, nous eût montré beaucoup plus l'entourage de Wyclif que Wyclif lui-même.

Les grandes divisions de l'œuvre ont été marquées plus haut, à savoir le *schoolman*, le politique et le réformateur. Au premier volume, qui comprend les deux premières parties, l'ordre chronologique a pu être suivi sans difficulté ; il l'a été aussi au deuxième, non pas sans quelques retours en arrière ou anticipations, un peu déroutantes pour le lecteur.

Dès la naissance de Wyclif, voici les points d'interrogation. Quand est-il né ? Après 1324 et vers 1328, nous prouve l'auteur. Où ? dans le Yorkshire ; mais trois localités s'y disputent l'honneur de l'avoir donné au monde ; Wycliffe-on-Tees paraît posséder le plus de titres. Des discussions semblables sont consacrées à établir le nom de ses parents et les rapports de sa famille avec la seigneurie de Wycliffe. De sa jeunesse, antérieurement à son départ pour Oxford (1345 ?), pas le moindre trait, pas la moindre anecdote ne s'est conservée (ch. II).

A Oxford, deux autres étudiants portent le même nom et le même prénom que lui. Cette circonstance n'est pas pour clarifier son histoire. Il semble s'être établi à Balliol, mais dut interrompre ses études deux fois au moins, à cause de la peste noire, à partir de 1349, et d'une grève estudiantine, en 1355. Aussi ne prit-il son degré de maître-ès-arts qu'en 1361. Quand il quitte Balliol, en juillet de la même année, il a déjà composé ses ouvrages philosophiques : *De ente praedicamentali*, *De logica*, etc. (ch. III). M. W. détermine donc, au chapitre suivant, la place que Wyclif occupait, ou plutôt, occupera dans la suite, parmi les *schoolmen* d'Oxford. Le futur réformateur admet sans discussion l'autorité d'Aristote. Il se range du côté des thomistes contre les scotistes, mais dépasse l'Ange de l'École par son réalisme. Il hérite cependant de l'esprit dissolvant de Duns Scot et de sa foi en l'omnipotence de la volonté arbitraire de Dieu. Il n'est pas du tout un révolté contre la scolastique. Le

Digitized by Google

Père de l'Église qu'il préfère est saint Augustin. Comme influences plus locales, on discerne dans ses œuvres celles de Grosseteste, de Bradwardine et de Fitzralph (ch. IV, § 1 et 2).

De 1361 à 1374, Wyclif obtiendra divers bénéfices : cure de Fillingham (1361), prébende d'Aust (Westbury) (1362), direction (*Wardenship*) du collège de Canterbury Hall, à Oxford (1365), rectorat de Ludgershall (1368), cure de Lutterworth (1374). Grâce à des dispenses de résidence, il continuera, pendant une bonne partie de ce temps, ses études et professera à Oxford ; en 1369, il sera proclamé bachelier, et, en 1372, docteur en théologie. On voit qu'il profite largement alors des abus pour lesquels il se montrera dans la suite, et avec raison, si sévère. Il y a lieu de s'étonner particulièrement de ce que, à Westbury, contrairement aux statuts et s'exposant à des censures, il n'ait jamais pris possession de son poste, n'ait nommé aucun chapelain pour l'y remplacer et ait négligé les prescriptions rigoureuses d'Urbain V sur la pluralité des bénéfices. Pendant cette même période de sa vie, enfin, il prépare ses premiers écrits théologiques et publie notamment son *De benedicta incarnacione* (1370), où apparaissent clairement, avec son réalisme, ses premiers doutes sur la permanence des accidents du pain dans l'eucharistie (ch. V et IV, § 3).

Le second livre, composé de trois chapitres seulement, nous apprend plus sur Wyclif, mais toujours parmi beaucoup d'incertitudes et d'ignorances.

Quand et de quelle manière le réformateur, qui devait tonner plus tard contre les occupations politiques des clercs, est-il entré au service de la couronne et de Jean de Gand ? On n'en sait rien ; mais pour la date, M. Workman la place peu avant 1372. Les relations étaient alors tendues entre l'Angleterre et la papauté, pour des questions de provisions, de subsides demandés par Grégoire XI, etc. Les conférences qui eurent lieu à Bruges, en 1374, entre des délégués de ces deux puissances, sont d'ordinaire considérées comme le premier événement dans la vie publique de Wyclif. Or, s'il fut en réalité désigné, le 26 juillet 1374, pour faire partie de la députation, M. Workman ne peut nous donner aucun détail sur son rôle à Bruges ; avec un beau courage, il ajoute même que son héros ne prit pas part à la seconde conférence, où fut signé un concordat, qu'il ne rencontra pas le duc de Lancastre dans le grand port flamand, et que, par conséquent, on a exagéré son importance dans ces pourparlers (ch. I.).

Le chapitre II est intitulé : *The Good Parliament*. On sait la place tenue dans l'histoire d'Angleterre par cette session parlementaire ; car les Communes prennent alors l'initiative de la résistance au mauvais gouvernement du roi, et l'opposition qui se manifeste au sein de l'assemblée contre la politique romaine sert de prélude aux prédications de Wyclif contre la papauté. Mais personnellement, le réformateur n'a rien à faire avec le *Good Parliament*. Retiré à Oxford, il prépare, de 1374 à 1376, deux de ses plus importants ouvrages, le *De dominio divino* et *De civili dominio*, le second surtout

Digitized by Google

« plein de dynamite ». Partant de la notion féodale de vassalité et de forfaiture, il y expose notamment ces idées qu'un homme en état de péché mortel ne peut posséder aucun *dominium* ; que le pouvoir civil a le droit de priver les ecclésiastiques des bénéfices dont ils mésusent ; que l'excommunication est sans effet, sauf pour des prévarications purement spirituelles ; que l'Église est le corps des prédestinés ; que le pape n'est pas absolument nécessaire à l'Église, etc. (ch. II). On comprend que la maxime, qui mettait les biens ecclésiastiques à la merci de l'État, ait été fort du goût de Lancastre. Opportuniste, il se servira des thèses du réformateur idéaliste, mais prudemment, sans vouloir le suivre dans ses attaques contre le dogme, sans vouloir jamais pousser Rome à bout. Cette alliance empêchera un temps le peuple, très hostile à Lancastre, de se prononcer ouvertement en faveur de Wyclif ; mais elle lui assurera pendant des années l'amitié des mendiants, des *Friars*, tandis que les anciens moines se déchaîneront vite contre lui.

Voici qu'en 1376, le prédicateur entre en scène. Il dénonce à Londres et à Oxford les vices du clergé.

La chaire de Canterbury est alors occupée par Simon Sudbury, celle de Londres, par Guillaume de Courtenay, qui lui succédera en 1381, et sera le plus tenace adversaire de Wyclif. Cité devant la convocation de février 1377 pour ses prédications révolutionnaires, celui-ci s'en tire indemne grâce à une émeute populaire contre Lancastre, qui empêcha cette réunion épiscopale d'aboutir. Mais, le 22 mai de la même année, Grégoire XI lance la bulle qui condamne dix-huit propositions de Wyclif. Elle ne fut publiée en Angleterre que sous Richard II (créé roi le 21 juin 1377). L'année suivante, Wyclif devait comparaître à Lambeth. Mais la foule intervint de nouveau, cette fois en faveur de Wyclif. On lui interdit simplement de discuter ses thèses dans les écoles et en présence du peuple (ch. III : *The summit of influence*).

1378 ! Cette année rappelle le début du Grand Schisme. Grégoire XI, qui a sommé Wyclif de comparaître à Rome dans les trois mois, est mort. Urbain VI recevra bientôt un compétiteur en la personne de Clément VII et n'aura pas le temps de s'occuper du novateur anglais. Après avoir reconnu en lui un vrai pape, parce qu'il avait été élu à Rome et parce qu'il se montrait décidé à réformer l'Église, Wyclif le traitera bientôt d'Antéchrist. A partir de 1377, il s'enfonce de plus en plus dans l'hérésie et publie successivement, de 1378 et 1379 : le *De veritate Scripturae sacrae* (l'Écriture est la seule autorité en matière de foi ; tout homme, même laïque, peut y découvrir directement toute vérité religieuse) ; le *De Ecclesia* (nul ne sait s'il est prédestiné et par conséquent membre de l'Église ; le pape n'est donc pas nécessairement le chef de l'Église ; on peut le croire tel s'il vit suivant les préceptes du Christ ; tous les prédestinés sont prêtres ; les indulgences, messes, etc., ne servent pas à la rémission des peines temporelles dues pour le péché) ; le *De officio regis* (la dignité royale est immédiatement dérivée de Dieu ; le roi est indépendant de l'Église et possède la su-

Digitized by Google

prême juridiction sur le clergé) ; le *De potestate papae* et *De ordine christiano* (l'élection par les cardinaux est un scandale ; le successeur de Pierre n'exerce aucune juridiction dans l'Église, de même que Pierre n'avait aucun pouvoir sur les autres apôtres. Outre cela, beaucoup d'autres idées déjà connues sur la papauté. Dans les dernières années de sa vie, Wyclif deviendra plus violent encore. Il considérera la papauté comme inutile à l'Église et verra dans le Grand Schisme le moyen providentiel de se débarrasser de cette institution humaine) ; enfin le *De apostasia* et *De Eucharistia*. Pour ce dernier sacrement, Wyclif n'arrivera pas à remplacer ce qu'il supprime, par une doctrine cohérente. Il attaque avec violence la transsubstantiation ; il se contente d'abord d'affirmer que le Christ est dans l'hostie « sacramentellement », ou *in signo* ; poussé enfin par ses adversaires nominalistes, il en vient à un système de « consubstantiation » assez semblable à celui de Luther (Ch. I : *Concepts of Church and State* ; ch. II : *The Papacy*).

C'est, en effet, quand il commence à s'attaquer à l'eucharistie, en 1379, que Wyclif voit se déchaîner contre lui les moines mendiants qui l'avaient au moins épargné jusque là. A Oxford, ses adversaires seront surtout des réguliers, tandis que ses partisans seront surtout des séculiers (ch. IV : *Friends and Foes at Oxford*).

Dès 1377, Wyclif a des auxiliaires dans sa prédication, les *Poor priests*. Ils auront besoin, pour leur ministère, d'une bible anglaise. De là ce qu'on a appelé la Bible de Wyclif.

En réalité, Wyclif n'a pas entrepris lui-même le travail de traduction. Mais il en a eu l'initiative et les deux versions, dues la première à Hereford surtout et la seconde à Purvey, ont été faites sous sa direction. Ce chapitre intitulé : *Wyclif and the Bible*, doit beaucoup à l'étude de Miss M. Deanesly, *The Lollard Bible*, paru en 1920. Mais il contient aussi des discussions et des mises au point originales. Ainsi, quoi qu'en aient dit bien des auteurs, Wyclif n'est pas le père de l'ancienne prose anglaise et sa traduction, — qui n'est d'ailleurs pas de lui-même,— n'est guère qu'une des nombreuses traductions parues dans la seconde moitié du XIVe siècle, quand le français céda la place à l'anglais. M. Workman s'efforce aussi de démontrer contre les assertions de Thomas More et, de nos jours, du cardinal Gasquet, que la Bible de Wyclif n'a pas été précédée au XIVe siècle d'une autre traduction anglaise complète ou à peu près complète de l'Écriture sainte. Sans les débusquer tout à fait de leur position, il me paraît prouver du moins que celle-ci n'est guère forte. Enfin, l'auteur établit que l'Église médiévale n'a jamais interdit formellement les traductions de la Bible en langue vulgaire, mais que souvent elle ne les a pas vues de bon œil, surtout lorsqu'elles n'étaient pas accompagnées du texte latin. Cette méfiance est compréhensible.

On s'attendrait à trouver au chapitre VI, intitulé : *The Poor Preachers*, des détails nombreux sur les premiers Lollards. M. Workman n'a ici écrit à leur sujet que six pages. C'est à tort, dit-il, qu'on voit en eux surtout des laïques. Du vivant de Wyclif, ils ne devaient

Digitized by Google

être que des prêtres. Et après avoir décrit rapidement la manière d'être et d'agir de ces prédicateurs itinérants, l'auteur situe les sermons de Wyclif dans la prédication médiévale. Leur principale caractéristique est qu'ils négligent les *exempla*, fables, légendes, comparaisons empruntées à la nature, si familiers aux prédicateurs d'alors, soucieux de soutenir l'intérêt. Ils sont trop intellectuels. Aussi ne soulevèrent-ils pas la masse du peuple et sont-ils conservés dans peu de manuscrits.

Nous voici en 1381. Wyclif n'a plus que trois années à vivre. Ce seront des années de travail littéraire, bien que ses partisans soient alors ardemment pourchassés par Courtenay.

En juin 1381, éclate la révolte des paysans. Les réguliers d'Oxford accuseront Wyclif d'en être responsable. Elle a, répond M. Workman, des causes politiques et sociales autrement profondes. Mais il est vrai que les théories de Wyclif sur le pouvoir, colportées par les Lollards et exagérées sans doute par le peuple, et que ses attaques contre les abus ont pu contribuer à provoquer le soulèvement ; faiblement, toutefois, plus faiblement que les idées de Luther n'ont agi sur la guerre des paysans en Allemagne. Plus digne que le réformateur saxon, continue M. Workman, Wyclif n'a pas parlé, après la révolte « like a Prussian junker » (ch. VII).

Les *Friars* d'Oxford en ont appelé à Courtenay. Un synode a lieu à Londres, aux *Blackfriars*, en mai 1382. Vingt-quatre propositions du novateur y sont censurées comme hérétiques ou erronées. De plus, l'archevêque obtient du roi des lettres patentes qui permettent aux chefs des diocèses d'emprisonner les Lollards. L'exécution de ces mesures conciliaires et royales n'alla pas sans difficulté, principalement à Oxford. Enfin, après l'excommunication des deux principaux disciples de Wyclif, Repingdon et Hereford, et la visite de l'université par Courtenay, celui-ci triompha de la résistance (ch. VIII).

Courtenay ne s'est pas attaqué à Wyclif lui-même. On laisse l'hérétique travailler en paix à Lutterworth, où, plus actif que jamais, il publie alors des tracts très violents, ses sermons et surtout son *Trialogus*, résumé de ses doctrines. On l'y laisse mourir, le 31 décembre 1384. M. Workman conjecture que cette conduite étrange de Courtenay est due à une sorte de traité entre celui-ci et Lancastre ; le ministre aurait permis de persécuter les disciples, mais non pas le maître, son ancien allié.

Brooken Reeds ! Tel est le titre poétique du dernier chapitre. L'auteur n'y fait pas l'histoire du mouvement populaire des Lollards aux XIVe et XVe siècles. Ce sera, nous dit-il, la matière d'un autre volume, intitulé : *The Origins of Non-Conformity*. Il nous montre simplement comment, à Oxford, les partisans de Wyclif ont été peu à peu réduits, surtout par l'archevêque Arundel (1396-1414) ; et comment le mouvement lollard politique prit fin avec la mort de son principal représentant, John Montague (1400).

Nous avons consacré à cet ouvrage un compte rendu développé, tant à cause de l'importance de son sujet, que de sa valeur parti-

Digitized by Google

culière. On eût pu condenser davantage certains aperçus généraux, connus par ailleurs : ainsi, les deux premiers paragraphes du ch. II (livre III), relatifs au Grand Schisme. De même les résumés des ouvrages de Wyclif auraient gagné à ne mettre en relief que ce que chacun apporte de neuf : car cet écrivain ressasse souvent les mêmes idées. Le lecteur a parfois l'impression, au premier volume, que M. Workman explique trop certaines actions de son héros par des principes que les documents ne permettent de constater en lui que plus tard. Nous n'avons pas compris comment la condamnation des propositions de Wyclif par Grégoire XI et les cinq bulles que ce pape expédie en Angleterre, en 1377, constituent « a deliberate effort to establish in England the papal inquisition » (t. I, p. 295). M. Workman sait-il bien ce qu'est l'inquisition pontificale ?

L'ouvrage est orné d'une vingtaine d'illustrations hors texte : portraits du réformateur, de personnages avec qui il a vécu, miniatures représentant des événements ou des scènes de mœurs de l'époque. Elles sont fort bien exécutées.

L'ouvrage de M. Workman est, nous le répétons encore, le meilleur qui existe sur Wyclif. Mais il nous montre aussi combien la figure de ce réformateur est énigmatique. Nous savons encore moins pour lui que pour Calvin la raison de sa révolte religieuse. Bien plus, en réduisant, comme il doit être réduit, le rôle de Wyclif à Bruges, en rayant de l'histoire sa rencontre en cette ville avec Lancastre, son nouveau biographe ne nous permet plus de recourir à certaines explications qu'on nous proposait autrefois, ou il les ramène au rang inférieur de pures conjectures.

É. DE MOREAU, S. J.

G. SERVIÈRES. *La décoration artistique des buffets d'orgues.* Paris et Bruxelles, G. Van Oest, 1928. In-4, 240 p. et 48 pl. en héliotypie. F. 210.

L'orgue, cet instrument musical d'une richesse si exceptionnelle, attire enfin, lui aussi, l'attention des historiens de l'art. Le beau travail de M. Servières considère les orgues de la France au point de vue plastique, mais ne se préoccupe aucunement de la technique instrumentale. Après une introduction sur l'histoire de l'orgue durant la période du début, antérieure au XVe siècle : orgue fixe, orgue portatif et positif, il s'intéresse avant tout à l'orgue fixe à partir de la fin du moyen âge. C'est alors que l'orgue d'église prend son caractère monumental.

Si l'Espagne, l'Italie et l'Allemagne (n'oublions pas la Suisse et les Pays-Bas) conservent quelques spécimens d'orgues du XVe siècle, la France en possède fort peu. Les troubles religieux du XVIe siècle en ont détruit une grande quantité et le nombre de celles qui disparurent à la suite de restaurations, d'agrandissements, etc.,

Digitized by Google

n'est pas minime. Au xve siècle, la forme est plutôt modeste. L'orgue tient alors du bahut rectangulaire avec ornementation analogue aux réseaux géométriques, que l'on trouve dans l'architecture et sur les panneaux de coffres, d'armoires, de lambris. Au début du xvie siècle, la forme ne diffère pas sensiblement de celle de l'époque précédente, mais l'ornementation change : la faune se mêle à la flore, le goût des allégories se manifeste, tous les éléments de la sculpture décorative nouvelle sont mis à contribution.

A la fin du xvie siècle, par l'adjonction du « positif », le gabarit de l'orgue monumental est définitivement fixé : buffet en pyramide ou incurvé, flanqué de tourelles semi-circulaires formant saillie sur la « montre ». Le plan ne variera plus désormais, dit l'auteur, sinon d'après les caprices de la mode : plus lourd avec le style « baroque », plus majestueux au temps de Louis XIV, plus frivole avec les grâces mignardes de la rocaille et du style « Pompadour », plus sévère avec le retour au classicisme sous Louis XVI, l'architecture de l'instrument est arrêtée net dès la fin de la Renaissance.

Sous Louis XIV, les caractéristiques du Louis XIII se perpétuent. L'architecture jésuite (nous préférons l'appeler baroque) importe en France un mélange de style romain et de style flamand, dans le dessus des façades d'églises, avec pignon à fronton et volutes, comme dans l'ornementation chargée du mobilier. Celle des orgues ne manque pas de s'en ressentir. Durant la seconde moitié du xviie siècle, la facture d'orgues prend, en France, un essor remarquable avec Jean de Joyeuse et autres. Les organistes exigent un plus grand nombre de jeux. Dans la décoration les réminiscences de l'antique abondent. Bon nombre d'instruments ont été détruits par la Révolution. Les buffets du xviiie siècle sont cependant les plus nombreux dans tous les pays. Les vieux instruments détériorés, les « anciens » tombés en discrédit furent remplacés alors par des buffets de construction nouvelle.

L'auteur subdivise les styles du xviiie siècle en style Régence (jusque 1725), style Louis XV « rococo », de 1725 à 1750,qui évolue vers des formes plus pondérées de 1750 à 1770 ; style Louis XVI, de 1770 à 1790.

Sous Louis XVI, les formes antérieures persistent ; mais en même temps, un retour à la pureté classique réagit contre la folie de la rocaille. On en revient aux formes rectilignes : le verticalisme domine, l'ornement devient léger et gracieux, la sensibilité champêtre et l'amour de la flore naturaliste remplacent la flore stylisée.

La révolution de 1789 fut désastreuse. Elle arrêta net les travaux, soit par des mesures fiscales, soit par la confiscation, soit par la dissolution des ordres religieux et la fermeture des églises ou leur affectation au culte de la Raison. Sur cette période, l'auteur est d'un intérêt documentaire tout particulier. Malgré le rétablissement du culte par le Consulat, la construction d'orgues demeura suspendue pendant près d'un demi siècle. Vers 1840 seulement elle prit à nouveau son essor et les architectes, chargés de la restauration des églises du moyen âge, se mirent à tracer eux-mêmes des

Digitized by Google

plans de buffets et de tribunes d'orgues. A cette époque, on n'admet plus que le gothique et la Renaissance, une Renaissance vue à travers les traditions du premier Empire ; on repousse le baroque et le rococo. C'est l'époque, dit l'auteur, du gothique Louis-Philippe.

Par suite de l'absence de style propre, qui distingue le XIXe siècle, la menuiserie perdra dès lors presque tout intérêt.

Voilà les grandes lignes de cet aperçu historique. Il est largement conçu et basé sur une documentation très précise. L'auteur a parcouru toutes les provinces de la France, il a consulté les ouvrages généraux, les monographies, les études spéciales et beaucoup d'archives. Son « bilan », — le mot n'est pas déplacé, — est abondamment. fourni. Tout ce que la France possède de remarquable dans cette catégorie de meubles d'église y passe. L'illustration est riche et, quoique certaines planches manquent de netteté, elle offre une ample matière d'étude à tous ceux qui s'intéressent à la sculpture décorative sur bois. Nous regrettons que l'absence d'un index alphabétique rende la consultation du texte difficile.

Ce qui entrave un peu la lecture de ce volumineux travail, c'est une accumulation de faits, peu en concordance avec l'illustration qui s'y rapporte, et dont beaucoup figureraient avantageusement dans les notes au bas des pages. En outre, l'auteur aurait pu scruter davantage la psychologie des époques. Il aurait augmenté ainsi la portée historique de son ouvrage. Dans cet ordre d'idées nous nous permettons certaines remarques. Tout d'abord, il nous paraît assez inutile de citer des centaines de faits pour arriver à une conclusion aussi incontestée que celle de l'absence d'un emplacement déterminé pour les orgues. L'auteur constate que ce n'est guère qu'à partir du XVIIe et du XVIIIe siècle que l'orgue a été admis dans la nef centrale et plus souvent, d'une manière déterminée, au-dessus du portail d'entrée. Il y aurait lieu, nous semble-t-il, de donner les raisons du choix de cet emplacement. Une nouvelle conception, née en plein XVIIIe siècle, concevra les meubles non plus isolément, comme c'était le cas jusqu'alors, mais comme un décor du mur auquel ils se trouvent adossés.

Pour ce qui concerne l'existence de l'orgue dans les églises du XVe siècle, on peut, vu les extraits des comptes et l'emploi liturgique fréquemment établi, conclure tout court que la non-existence de l'orgue dans les églises de cette époque est assez rare.

L'auteur pense que la structure de l'orgue se modifia par la création du « positif ». Ce positif, n'est-il pas une simple addition,qui, en somme, influença très peu la « structure » ? Celle-ci s'est modifiée uniquement par l'influence des nouvelles conceptions architectoniques. « A la fin du XVIe siècle, avec l'adjonction du positif, dit l'auteur, le gabarit de l'orgue est définitivement fixé... ce plan ne variera plus désormais que selon les caprices de la mode ». Et pourtant chaque époque trahit ses traits caractéristiques, non seulement dans le *programme* de la décoration, — ce que M. Servières montre très bien, — mais aussi dans les *formes* constructives et décoratives. Citons : l'horizontalisme, accusé dès le XVIe siècle,

Digitized by Google

nonobstant la silhouette gothique, le profil des moulures, l'échelle des éléments décoratifs, la saillie des sculptures : tout change, lentement il est vrai, mais aucun détail n'échappe à la conception artistique qui évolue sans arrêt. Lorsque, au XVIIe siècle (p. 119), l'auteur voit « la facture d'orgue prendre un essor remarquable, les organistes exigent un plus grand nombre de jeux, la taille des instruments croît aussi... » Il y aurait lieu de dire que les causes de ce phénomène résident dans l'ambiance psychologique de l'époque qui donna à la peinture et à la décoration un caractère plus pittoresque et à la musique un caractère plus instrumental, ce qui réclamait dans tous les domaines de l'art une certaine opulence de formes et une émotivité intense. Ce sentiment était nouveau par rapport à l'art symétrique et linéaire du XVIe siècle.

Il est inutile de relever une tendance à l'exagération dans les remarques comme celle-ci : « Le rococo-style, l'Allemagne et l'Autriche l'exagèrent maladroitement jusqu'à la clownerie hystérique inconsciente » (p. 142). Sans doute le baroque et le rococo de l'Allemagne et de l'Autriche ne possèdent ni la mesure, ni l'élégance française ; mais ils constituent néanmoins une évolution consciente. Le « rococo », ce style mouvementé, semble plus en harmonie avec le tempérament du Nord qu'avec celui du Midi, qui ne le connaît qu'en tant qu'« intermezzo », fécond sans doute, mais tout prêt à céder la place au classicisme, alors que les pays germaniques ont développé ce style dans toutes ses conséquences. Si les règles de l'esthétique absolue justifient moins ce style, psychologiquement il reflète parfaitement l'âme germanique, rebelle en tous temps à toute pondération classique.

L'auteur finit son dernier paragraphe en formulant le vœu que par cette publication il puisse collaborer à la réaction contre un vandalisme inconscient. Jusqu'à présent, en effet, l'intérêt porté au buffet d'orgue était minime. Pourtant des meubles d'église c'est l'un des plus importants. De tous temps, menuisier, architecte et sculpteur lui ont consacré leur talent et y ont trouvé un moyen d'interpréter l'esprit des époques successives. Le beau livre de M. Servières, fortement documenté et parfaitement illustré, en donne la preuve. Il fournit une riche documentation à ceux qui voudraient étudier la sculpture décorative sur bois.

FL. VAN DER MUEREN.

STAUPITZ. *Tübinger Predigten*. Hrsg. von G. Buchwald et E. Wolf, mit Vorwort von O. Scheel. (Quellen und Forschungen zur Reformationsgeschichte. T. VIII.) Leipzig, M. Heinsius Nachfolger, Eger u. Sievers, 1927. In-8, XIV-268 p. M. 22.

A cause de l'importance attachée à l'influence de Staupitz sur le jeune Luther, la publication de trente-quatre sermons latins sur

Digitized by Google

Job, prêchés par Staupitz à Tubingue, peut-être en 1497, plus probablement dans la seconde partie de l'année 1498, et conservés dans le manuscrit latin 18760 de la bibliothèque de la Ville de Munich, sera considérée par certains comme un événement, par tous comme une bonne fortune.

Le mérite de la découverte du manuscrit revient à M. N. Paulus qui a tant fait pour la connaissance des œuvres théologiques de la contre-réformation catholique. Le codex 18760 provient de Tegernsee et il a appartenu à un moine de l'abbaye, Wolfgang Sedel de Maurkirchen, prédicateur à Munich vers 1540, et dont les sermons et les traités forment plus de 30 volumes manuscrits. Jean de Staupitz, humble lecteur en théologie, dédie ses sermons à Jean Bruheym, docteur en théologie et commissaire provincial des ermites de saint Augustin pour la Bavière, la Souabe, la Rhénanie et Cologne.

Ces sermons,— on dirait mieux ces canevas, car bien des développements sont seulement indiqués, — sont uniformément divisés en trois articles de trois points chacun et cette division monotone se retrouve identiquement répétée dans chaque sermon. Le premier article considère Job comme le modèle d'une vertu déterminée ; le second énumère trois principes capables de faire naître la vertu proposée, ou trois fondements sur lesquels elle peut s'appuyer ; le troisième, passant aux applications pratiques, indique trois moyens de la réaliser. Tous ne semblent pas avoir été prononcés : certains détails scabreux ne conviennent guère à la chaire ; et Staupitz s'adresse plus souvent à des lecteurs qu'à des auditeurs.

D'après le début du sermon XVe, p. 130, l'auteur aurait divisé son travail en quatre séries de sermons : sermons 1-10, Job, modèle des vertus, avant la tentation ; sermon 11-14, considérations générales sur la tentation (nécessité de la tentation, impuissance du démon à contraindre notre volonté, comment l'homme se dispose à bien lutter) ; sermons 14-34, le combat de la tentation. La quatrième partie, qui devait décrire le triomphe, a-t-elle été traitée par Staupitz ? On peut le supposer. Mais nous ne la possédons pas. Et le dernier sermon que nous ayons, le trente-quatrième, est incomplet. L'explication du livre de Job s'est arrêtée dans le manuscrit au verset dixième du second chapitre et suit de très près les *Moralia* de saint Grégoire qui sont très abondamment cités.

Les sermons sur Job, s'ils ne serviront pas beaucoup à la connaissance des idées protestantes, permettent du moins de conclure que Staupitz, en 1498, n'avait rien d'un préréformateur. Sa pensée est très strictement catholique : par sa formation théologique, il appartient à la *via antiqua* ; c'est un thomiste, disciple de Gilles de Rome. Seule sa doctrine de la rémission des péchés par non imputation procède de la *via moderna* et est empruntée à Gerson (sermon 23).

C'est M. Buchwald qui s'est chargé du principal travail de l'édition ; la tâche de M. Wolf s'est bornée à une introduction très courte (p. VII-XIV) qui est avant tout une description du manuscrit, et à une recension qui a fourni une liste très précieuse d'*addenda et corrigenda* (p. 262-268). Comme il n'y a qu'un seul manuscrit, l'ap-

Digitized by Google

parat critique est réduit au minimum. Aucune note. Les éditeurs n'ont guère fait qu'indiquer les nombreuses références de l'Écriture et des auteurs cités. En voici quelques-unes dont ils ont désespéré : p.18, Gerson, *de simplificatione cordis*, not. 15 (éd. Dupin, III, 463) ; p. 134, S. Grégoire, *Moralia*, II, 42 (PL, 75, 587) ; p. 245, S. Augustin, *de genesi ad litteram*, l. IX, c. 14 (PL, 34, 403). P. 176, l. 15, une négation a été oubliée. Le texte porte : « ... tria sunt qua temptaciones valde promovent ut fiant et ut vehemencius ledant. Primum est futura animo praevidere, secundum velle hominibus placere, tercium pravis societatibus adherere ». Le contexte indique qu'il faut lire : ... « futura anima non praevidere ». L'absence d'un index alphabétique est particulièrement regrettable. M. VILLER.

E. WOLF. *Staupitz und Luther*. Ein Beitrag zur Theologie des Johannes von Staupitz und deren Bedeutung für Luthers theologischen Werdegang. (Quellen und Forschungen zur Reformationsgeschichte. T. IX.) Leipzig, M. Heinsius Nachfolger, Eger u. Sievers, 1927. In-8, XI-295 p. M. 22.

Le mérite de cette étude nouvelle sur la théologie de Jean de Staupitz et son influence sur Luther est d'avoir utilisé les sermons du manuscrit latin 18760 de la Bibliothèque de Munich (voir ci-dessus, p. 680). Les travaux basés uniquement sur les opuscules de l'édition Knaake (1867) sont aujourd'hui périmés et les *Sermons sur Job* offrent un excellent point de départ pour examiner à nouveau l'évolution théologique de Staupitz.

M. Wolf n'a pas eu de peine à montrer les déficits de ses devanciers, mais il a été trop sévère pour M. N. Paulus qui a utilisé le premier les prédications de Tubingue : car avec raison, même après le livre de M. Wolf, on peut affirmer qu'en dépit de certaines déviations doctrinales accidentelles et malgré une condescendance excessive pour Luther, Staupitz n'a jamais été luthérien et qu'il est mort catholique de pensée et de fait.

Le livre est divisé en deux parties : la première, consacrée à l'étude de la théologie de Staupitz, non pas dans son ensemble mais, — ce qui fait paraître Staupitz beaucoup plus luthéranisant qu'il ne l'est en réalité, — dans les questions qui peuvent offrir des relations plus immédiates avec la théologie luthérienne : grâce, prédestination, rapports avec Dieu dans la vie spirituelle, est de beaucoup la meilleure. Un chapitre préliminaire, sur la formation théologique de Staupitz, apporte par une utilisation très judicieuse du manuscrit de Munich, quelques renseignements très neufs : Staupitz qui a d'abord étudié à Cologne, citadelle du thomisme, a subi assez peu, durant ses études, l'influence de la *via moderna*, et dans ses sermons de 1498, il reste le fidèle disciple de Gilles de Rome et de saint Thomas. Sur la question de la grâce, tandis que dans sa prédi-

Digitized by Google

cation de Tubingue il gardait à la *gratia gratum faciens* son sens traditionnel de grâce qui nous rend agréables à Dieu, il donne à la même expression dans son *Libellus de executione eterne predestinacionis* (1517) le sens de grâce qui nous rend Dieu agréable. Dans cet opuscule la *gratia predestinationis* s'oppose à la *gratia gratum faciens* : c'est la première, désormais, c'est l'élection divine qui nous rend agréables à Dieu ; mais c'est la justification, c'est la *gratia gratum faciens* qui nous rend Dieu agréable. Il semble que Staupitz ait accentué dans ses derniers écrits, la part de Dieu dans le salut de l'homme : mais M. Wolf est bien obligé de reconnaître que le célèbre augustin n'a pas sensiblement diminué l'importance du *facere quod in se est*, si exalté dans les sermons. Pour ce qui est de la prédestination, il avoue timidement, contre Dieckhoff, que les traces de *supralapsarisme* ne sont pas fort apparentes et que même elles sont incertaines. On ne peut pas non plus faire de Staupitz l'ancêtre de la *Heilsgewissheit* luthérienne : certitude du salut et certitude de sa propre prédestination sont des termes équivalents, mais on ne peut obtenir cette dernière que par une révélation particulière de Dieu. Rien non plus que de très conforme à la tradition catholique dans le but donné à la piété de nous unir à Dieu et de conformer notre volonté avec celle de Dieu.

La seconde partie traite directement de l'influence de Staupitz sur Luther. M. Wolf étudie d'abord très minutieusement leurs relations en des pages qui témoignent d'une connaissance très complète de la vie et des œuvres du réformateur : Staupitz est mentionné 68 fois dans les *Propos de table* et plus de 50 fois dans la correspondance de Luther ; et jusqu'à la fin avec reconnaissance. Les chapitres qui suivent essayent de déterminer, en s'appuyant presque uniquement sur les assertions de Luther et sans les discuter assez, l'influence de quelques paroles plus caractéristiques de Staupitz : celle où il affirmait au moine oppressé par les tentations que celles-ci « lui étaient plus nécessaires que la nourriture et la boisson » ; les avertissements qu'il lui donnait dans les angoisses de la prédestination de penser davantage aux blessures du Christ ; l'entretien sur la pénitence où il lui déclarait que « le vrai repentir commence par l'amour de la justice et de Dieu ». Si modérées que soient les conclusions de M. Wolf, elles ne s'imposent pas à l'historien.

En appendice, avec le sermon XIe sur Job, sont reproduits des extraits des manuscrits de Salzbourg. M. VILLER.

Briefe und Akten zum Leben Oekolampads bearb. v. E. Staehelin. T. I : 1499-1526. (Quellen und Forschungen zur Reformationsgeschichte. T. X.) Leipzig, M. Heinsius Nachfolger, Eger u. Sievers, 1927. In-8, XVII-628 p. M. 50.

A l'occasion du quatrième centenaire de l'introduction de la Réforme à Bâle, qui sera célébré au printemps de 1929, la faculté de

Digitized by Google

théologie de l'Université de cette ville a résolu de publier les documents capables d'éclairer la vie d'Oecolampade, et elle a confié le soin de l'édition à M. Ernest Staehelin. Nul homme n'était mieux désigné pour cette tâche que le docte professeur qui éditait, il y a quelques années, parmi d'autres travaux sur le réformateur bâlois, une très remarquable bibliographie et une étude sur les traductions des Pères, faites par Oecolampade.

Outre la correspondance complète, la publication comprendra tous les documents, de quelque nature qu'ils soient : dédicaces, préfaces, introductions, postfaces, pamphlets, chroniques, etc... qui fournissent des renseignements sur l'activité littéraire et la vie d'Oecolampade. Les documents sont publiés in extenso, sauf ceux qui se trouvent dans le *Corpus Reformatorum* et dans les *Basler Reformationsakten* d'E. Dürr, dont on donne seulement le sommaire. Comme il va de soi, c'est l'ordre chronologique qui est suivi. Deux volumes sont prévus : le premier embrasse la période qui va de 1499 à 1526 ; on espère que le second, qui s'occupera des années 1527-1531, sortira des presses pour l'anniversaire de la mort d'Oecolampade.

On ne saurait trop louer l'initiative de la faculté de théologie de l'Université de Bâle. Bien que la proportion des documents inédits ne soit pas très considérable (elle n'atteint pas la dixième partie pour le premier volume), bien que les documents soient rares pour les années 1499-1517, les renseignements nouveaux sont assez importants, les notes de l'éditeur sont si riches malgré la sobriété de leur rédaction et si facilement utilisables, grâce à une bonne table alphabétique, que dès maintenant l'œuvre de M. Staehelin est un instrument de travail indispensable à l'historien des premières années de la Réforme. Quand l'infatigable enquêteur aura terminé le présent recueil, il nous donnera, espérons-le, une biographie nouvelle d'Oecolampade.

Pour l'origine de l'appellation empruntée au grec, Oecolampade, par laquelle est ordinairement désigné le réformateur, M. Staehelin se refère à Oecolampade lui-même qui a donné l'explication suivante : « Joannes Husschin, cui ab aequalibus a prima adolescentia *Oecolampadis* nomen obvenit ». Ce qui prouverait que son nom, s'il avait pour orthographie habituelle Huszgen, comme en témoigne le registre d'immatriculation de l'université de Heidelberg, se prononçait Husschin (p. 605-608).

On savait qu'Oecolampade avait été un des bons élèves de Wimpfeling à Heidelberg. Les rapports entre l'humaniste et le théologien sont restés excellents jusqu'au bout. C'est ainsi qu'Oecolampade fournit un quatrain à l'*Adolescentia* de son maître, parue en 1500, et que Wimpfeling recommande en 1512 au libraire Matthias Schürer les *Declamationes de passione Domini* de son élève.

De nouveaux détails sont fournis sur l'activité d'Oecolampade à Weinsberg, son pays natal, qui depuis 1504 appartint au duché de Wurtemberg. On y fonda pour lui en 1510 une charge de prédicateur dont il fut titulaire jusqu'en 1520, malgré des absences prolon-

Digitized by Google

gées ; en fait, il ne l'exerçait plus depuis 1518, car il passa à Bâle à la fin de cette année-là et il était en 1519 prédicateur à Augsbourg. Sa collaboration aux éditions d'Érasme est exactement mise en lumière : c'est lui qui, dans le *Novum Instrumentum* (1re édition) a, pour les citations de l'A. T., comparé la version des Septante avec le texte hébreu, qui avec Nicolas Gerbel a corrigé les épreuves, en grande partie du moins ; qui a fait l'Index des œuvres de saint Jérôme.

Les circonstances qui ont accompagné l'arrivée d'Oecolampade à Augsbourg (fin de 1518) ou son entrée chez les Brigittins d'Alto-Münster (avril 1520) sont précisées. Quand il quitta le monastère en janvier 1522, il était depuis longtemps acquis à la Réforme : l'amitié de Mélanchton avait beaucoup contribué à l'évolution de ses idées. Dès l'automne de 1520 il déclarait ouvertement qu'à son avis, Luther était plus près de la vérité évangélique que ses adversaires ; les théories développées dans l'opuscule *Quod non sit onerosa christianis confessio*, publié en 1521, étaient assez voisines des doctrines luthériennes pour inquiéter le nonce Aléandre.

La vie d'Oecolampade réformateur est mieux connue : cependant les documents rassemblés ici apportent bien des précisions intéressantes non seulement sur le traducteur des Pères, mais encore sur le théologien et le professeur de l'Université de Bâle, sur ses relations avec les réformateurs français, sur son union très étroite avec ceux de Strasbourg, avec Capiton en particulier. Le rôle d'Oecolampade dans la dispute de Bade (1526), où il se mesure avec Jean Eck, est parfaitement décrit : et l'on peut déterminer désormais très clairement la part qu'il eut à la composition d'un formulaire eucharistique, d'une messe allemande.

Il est difficile de prendre en défaut la solide érudition de M. Staehelin. Voici un point cependant où une correction s'impose. Oecolampade écrit à Reuchlin au début de septembre 1518 : « ... Magno desyderio tenetur [Capito] disputationis, immo epistolae graecorum ad concilium Basiliense περὶ πυρὸς καθαρτικοῦ et ego non minus » [n° 42, p. 71]. L'éditeur remarque justement que l'*Apologia graecorum*, dont il est question, n'a rien à voir avec le concile de Bâle et que c'est seulement au concile de Ferrare-Florence que le purgatoire a joué un rôle, mais il a tort d'ajouter : « die Abfassung jener Schrift dürfte gar noch später fallen ». Car l'*Apologia graecorum* éditée d'abord dans un recueil très rare *Orthodoxographa theologiae*... Bâle, 1555, p. 1375-1390, avec une version latine de J. Hartung, et qui vient d'être publiée à nouveau par Mgr Petit au tome XV de la *Patrologia Orientalis*, Paris, 1920, se rapporte manifestement aux discussions de Ferrare. C'est la réponse des Grecs, lue par Bessarion le 14 juin 1438. M. VILLER.

O. E. STRASSER. *Capitos Beziehungen zu Bern*. (Quellen und Abhandlungen zur Schweizerischen Reformationsgeschichte.

Digitized by Google

T. IV.) Leipzig, M.Heinsius Nachfolger, 1928. In-8, XII-178 p. M. 7,20.

Les jubilés protestants se succèdent les uns aux autres, multipliant les études sur les premiers temps de la Réforme. M. Strasser, pour célébrer le quatrième centenaire du protestantisme bernois, nous donne une histoire des rapports de Capiton, le réformateur strasbourgeois, avec la ville de Berne. Elle n'embrasse qu'une partie de l'activité de Capiton, mais elle a le mérite de bien dégager quelques points saillants de l'évolution théologique de celui que Berchtold Haller osait appeler en 1532 le vrai père des églises bernoises.

Avant 1528, Capiton n'avait eu avec Berne que de rares contacts : pendant son séjour à Bâle (1513-1520) deux Bernois furent ses élèves, Hartmann et Jean Rodolphe de Hallwil ; dès ses débuts de réformateur à Strasbourg, ses polémiques avec le provincial des Augustins, Conrad Treger, excitèrent à Berne quelque émotion (1524) ; en 1526, il s'inquiétait de l'influence qu'eut sur la situation religieuse de cette ville la dispute de Bade, qui avait tourné à l'avantage des catholiques. C'est surtout à partir du synode de 1528, qui assura le triomphe de la Réforme à Berne, que s'exerça l'action des strasbourgeois. M. Strasser étudie le rôle que Capiton a joué dans les trois synodes bernois de 1528, 1532 et 1537 et il marque à chaque étape les positions théologiques de son héros ; son livre très bien documenté, n'apportera que fort peu de renseignements nouveaux, mais c'est une remarquable synthèse qui mérite d'attirer l'attention des historiens de la théologie protestante. On savait qu'il n'y avait eu aucune continuité dans la pensée religieuse de Capiton ; quand on le voit évoluer de Luther à Zwingle, s'approcher des anabaptistes puis de Servet pour revenir au luthéranisme, le quitter à nouveau pour partager à peu près complètement les idées de Bucer qui sur plus d'un point était catholicisant, le seul mot qui vienne à l'esprit pour caractériser sa doctrine toujours en mouvement, c'est l'incohérence.

Au synode de 1528, où il retrouvait en face de lui son adversaire de Strasbourg, Conrad Treger, il ne brilla guère. Mais c'est lui qui est le principal auteur du *Berner Synodus* de 1532, profession de foi qui n'est pas le résultat des délibérations des pasteurs, mais qu'ils ont acceptée, acte fondamental pour l'histoire religieuse de la cité bernoise. En septembre 1537 avec Bucer, il s'unissait à Calvin pour faire aboutir une *formula concordiae* qui écarta de Berne toute influence zwinglienne.

M. VILLER.

PRESERVED SMITH. *A Key to the Colloquies of Erasmus.* (Harvard Theological Studies. Fasc.-13.) Cambridge, Harvard University Press, 1927. In-8, 62 p. Prix : $ 1.50.

Le livre des *Colloques* d'Érasme est-il un livre à clef ? Oui, dit à

Digitized by Google

bien juste titre M. Preserved Smith. Dans ces piquants dialogues, où l'illustre humaniste a semé tant d'idées qui lui étaient chères, il s'est mis lui-même fréquemment en scène, il a fait intervenir son entourage, ses partisans et ses détracteurs ; il a puisé dans le trésor de ses souvenirs et commenté des événements contemporains. Et ce n'est point là un des moindres attraits de ces pages qui ont eu une si prodigieuse diffusion.

Les allusions, dont est comme truffée l'œuvre de l'immortel pamphlétaire, sont parfois transparentes, parfois tout à fait voilées. A bon entendeur, salut. Érasme aimait à être compris à demi-mot. Ses lecteurs ne s'y trompèrent pas. Pour nous, la chose est plus difficile : il y a là bien des détails qui nous échappent et des finesses que nous ne saisissons plus. Et cependant, il faut comprendre ; c'est à quoi s'attache avec zèle M.S., aidé dans son enquête par les travaux de P. S. Allen qui ont si heureusement précisé notre connaissance d'Érasme et de son temps ; aidé aussi par les recherches de Ferd. van der Haeghen qui ont établi, dans la mesure du possible, la date de la composition et de la publication des *Colloques*. M. Smith reprend ceux-ci dans l'ordre de leur apparition. A l'occasion, il élucide les souvenirs qu'ils évoquent et explique les circonstances dans lesquelles ils ont vu le jour ; il s'efforce aussi d'identifier les personnages qui y figurent. On ne saurait croire ce que l'exégèse des *Colloques* gagne à pareille façon de procéder.

Il est facile parfois d'identifier les personnages cités. Il arrive qu'Érasme désigne clairement ceux-ci, soit par leur nom (Balbus, Naevius, Cannius, Carinus, Sbrulius, Sutor), soit par leur surnom (Cyclops = Félix Rex), soit par leur prénom : Hilarius (Bertolf), Léonard (Pricard), Crato (Stallburger). Encore faut-il cependant, dans les deux derniers cas, que le rôle qu'il leur prête cadre avec ce que nous savons d'eux. Certes, l'abbé de Saint-Bavon à Gand, Livinus, dont il est question dans l'*Ἰχθυοφάγια*, ne peut être que Liévin Huguenoys qui fut abbé de 1517 à 1535 (ce nom manque à la nomenclature de M. Smith). Mais je ne suis pas certain que le Livinus qui apparaît, tout au début du livre, comme sortant du Collège de Montaigu à Paris puisse être identifié avec le gantois Livinus Algoet. J'ai étudié celui-ci de près (*Musée belge*, 1922, t. XXVI, p. 127-143 et 1923, t. XXVII, p. 91-94) : personne ne nous dit que, dans sa jeunesse, il aurait fréquenté la maison de Standonck.

De même, il me paraît impossible de reconnaître dans l'Aegidius de la *Domestica confabulatio*, qui parut en 1522, le fameux Pierre Gilles d'Anvers. M. Smith l'a, d'ailleurs, lui-même remarqué : à cette époque, Gilles avait trente-six ans. Or, le dialogue cité prête à Aegidius quatre enfants : un fils déjà marié et bientôt père de famille ; un fils étudiant à Paris ; un fils qui se propose de devenir prêtre ; et une fille de dix-huit ans qui désire entrer au couvent, ce dont son père se déclare fort marri. C'est beaucoup pour un homme de trente-six ans. Conclusion : Aegidius n'est pas Pierre Gilles. Cela étant, on ne peut identifier avec la fille de Pierre Gilles la Catha-

Digitized by Google

rina de « *Virgo poenitens* », sous prétexte que la vocation religieuse de cette jeune personne est également contrariée par son père.

Selon notre interprète, l'amusante scénette du Prétendant et de la Jeune Fille (*Proci et Puellae*) ne serait que le récit et la transposition d'une ancienne aventure amoureuse d'Érasme lui-même. J'avoue que je n'en crois rien. Érasme était depuis longtemps prêtre et je remarque que notre prétendant, Pamphilus, ne recherche la charmante et judicieuse Marie que pour convoler en justes noces ; ce qui lui est, d'ailleurs, finalement accordé.

De temps à autre, M. Smith me paraît avoir été trop loin.

Si parfois il a dépassé le but, il n'en est pas moins vrai qu'il l'a souvent pleinement atteint. Il est parti d'une idée juste et il l'a parfaitement démontrée. A force d'érudition et d'ingéniosité, il a su débrouiller des allusions bien difficiles. Certaines des identifications qu'il propose constituent même de fort belles réussites.

En voici quelques échantillons : Midas, ainsi nommé en souvenir du roi amateur d'or, est Corneille Gérard de Gouda (goud = aurum) que le maître appelait aussi Aurotinus. Hippoplanus est Henri Eppendorf = Ornithoplutus ab Isocomo (= hen rijk van effen dorp), que nous retrouvons aussi dans l'*ἱππεὺς ἀνίππως*. Glaukoplutus d'Eleutheropolis n'est autre qu'Ulric (= uil rijk) Zasius de Fribourg (même procédé). Merdardus, c'est — qu'on me le pardonne — Medardus von Kirchen, chapelain du roi de Hongrie. Nous savions que l'*Opulentia sordida* était dirigée contre les Alde de Venise ; mais M. Smith précise : Antronius(=asinus) est Asolano ; Orthrogonus(=mane natus) est Manutius lui-même ; Carteromachos devient strategus et Verpius, le circoncis, n'est autre qu'Aléandre, que les méchantes langues prétendaient être d'origine juive.

Enfin, pour donner un dernier exemple : dans le *Pseudocheus et Philetymus*, le menteur (Pseudocheus) rappelle étrangement François Berckman, à propos duquel Érasme écrivait, le 25 mars 1525, à Pirckheimer (Allen 1560) : « in Colloquiis est Pseudocheus. Id tametsi in eum scriptum non est fortassis, tamen ille sic agit modis omnibus ne quis eam gloriam ipsi praeripiat. »

L'étude que nous venons d'analyser est, on le voit, aussi curieuse qu'originale. Sachons en gré à M. Smith. Nous lui devions déjà une concsiencieuse biographie d'Érasme. Nous lui devrons maintenant de mieux connaître et de mieux comprendre une des œuvres les plus célèbres du XVIe siècle.

A. ROERSCH.

K. SCHOTTENLOHER. *Pfalzgraf Ottheinrich und das Buch.* Ein Beitrag zur Geschichte der evangelischen Publizistik. (Reformationsgeschichtliche Studien und Texte. Fasc. 50-51.) Munster, Aschendorff, 1927. In-8, VIII-203 p. M. 7,95.

Cette monographie, de tous points excellente, jette une vive lu-

Digitized by Google

mière sur un personnage trop méconnu. Le comte palatin Ottheinrich (1502-1559), dont le nom ne figure pas dans la *Realencyclopädie für protestantische Theologie*, a beaucoup fait pour répandre les idées de la Réforme, par la bibliothèque qu'il a créée, et aussi par les livres qu'il inspira et fit imprimer. M. Schottenloher, si avantageusement connu par diverses études bibliographiques sur le début du XVIe siècle nous offre ici quatre études originales.

La première a pour objet la création de la bibliothèque palatine. Ottheinrich, avec l'aide de très fins limiers comme Bucer et Hédion, fait une chasse méthodique aux missels catholiques, aux volumes de la bibliothèque d'Érasme ou de Conrad Peutinger, aux manuscrits de Lorsch, des Carmes de Spire ou de la cathédrale de Mayence, etc..., emprunte à des bibliothèques de couvents des livres qu'il ne songe point à rendre et forme ainsi petit à petit cette magnifique collection qui contribua à faire d'Heidelberg, où elle fut bientôt transportée, un des centres intellectuels les plus actifs de l'Allemagne. On sait que des débris importants de cette bibliothèque se conservent aujourd'hui au Vatican. — La seconde étude nous montre Ottheinrich en rapport avec les principaux d'entre les réformateurs, suggérant des travaux à Matthias Flacius et aux Centuriateurs, à Jean Sleidanus, à Jean Sturm, à Gaspar Braschius, soutenant les efforts scientifiques de Cyprien Leovitius, d'André Schöner et de tant d'autres, à tous fournissant des livres, à quelques-uns de très importantes pensions, bref apparaissant comme un mécène intelligent et généreux de la Réforme. — La troisième et la quatrième sont consacrées à deux imprimeries fondées par le palatin, celle de Hans Kilian à Neubourg et celle de Hans Kohl à Heidelberg ; M. S. y décrit minutieusement l'activité des deux imprimeurs, les difficultés avec lesquelles ils furent aux prises. — Un appendice étudie la place qu'occupaient dans la Palatine les écrits des réformateurs ; un second reproduit un choix des lettres les plus considérables adressées à Ottheinrich.

Bibliophiles et historiens du XVIe siècle tireront un très grand profit de ce livre si documenté et si neuf. Il faut leur signaler, parmi les principaux documents, les essais de catalogues des livres de la bibliothèque d'Ottheinrich (p. 20-39), des manuscrits protestants de la palatine (p. 110-131), les listes de livres imprimés par Hans Kilian (p. 65-86) et Hans Kohl (p. 88-98), l'inventaire sommaire des lettres conservées en 1557 dans les archives de Ottheinrich (p. 110-131). A remarquer aussi dans l'appendice deux documents de première importance pour l'histoire des *Centuries* : la consultation où Matthias Flacius expose sa conception d'une histoire de l'Église (p. 147-157) et le catalogue des livres qu'il estimait utiles à la réalisation du projet (p. 157-166). M. VILLER.

F. J. SMITHEN. *Continental Protestantism and the English Reformation*. Londres, J. Clarke, 1927. In-12, 256 p. 6 s.

Digitized by Google

Ce livre, rapide et clair, qui ne cherche pas l'inédit, mais est très sérieusement documenté, a groupé d'intéressante façon tout l'essentiel des faits qui montrent l'influence exercée sur la réformation anglicane par les protestants du continent. Entre les deux thèses extrêmes, celle de Pollard qui minimise l'influence du protestantisme continental et fait surtout procéder l'anglicanisme de Wiclef et celle de Hauck qui soutient que sans l'Allemagne la réforme en Angleterre n'eut été qu'un mouvement politique, M. Smithen suit, à bon droit, avec Lindsay, une *via media* : l'influence de Wiclef est indéniable, mais théologiquement l'anglicanisme s'est beaucoup inspiré des divers systèmes doctrinaux adoptés par les réformateurs d'Allemagne, de France et de Suisse. Laissant de côté l'action de Wiclef, il ne s'occupe dans son livre que de celle du protestantisme continental.

L'ouvrage est divisé en trois parties : dans la première, l'auteur esquisse à grands traits l'histoire de la Réforme en Angleterre, d'Henri VIII à la mort d'Élisabeth (1603). Mais c'est en même temps une histoire des contacts avec les protestants du continent. Car ceux-ci ont commencé de très bonne heure. Sous Henri VIII, si la doctrine anglicane est restée dans l'ensemble catholique,— tout en cessant d'être catholique romaine, puisqu'elle nie l'autorité du pape, — l'alliance avec les protestants d'Allemagne (1535) est l'occasion de quelques infiltrations doctrinales. Myconius vient en Angleterre en 1538 et Cranmer peut à bon droit être regardé comme un protestant. C'est le règne d'Édouard VI qui ouvrit les vannes toutes grandes à l'influence protestante : Cranmer alors se montre tel qu'il est, et avec les théologiens anglais exilés par Henri VIII et qui ont trouvé un refuge en Allemagne, à Genève ou à Zurich, pénètrent en Angleterre les doctrines de Luther, de Calvin et de Zwingle. Le nombre des théologiens protestants qui, venus du continent, se réfugient en Angleterre est considérable et leur action est grande : Bucer et Pierre Martyr aident à la révision du *Prayer Book* (1552). La réaction de Marie Tudor ne fit que replonger pour un temps les exilés anglais dans les milieux protestants. L'élévation d'Élisabeth sur le trône (1558) leur ouvre à nouveau le royaume. Dès 1559, Calvin dédie à la reine d'Angleterre son commentaire sur Isaïe ; le puritanisme cherche une direction doctrinale surtout à Genève ; Huguenots de France et protestants des Pays-Bas ont en Grande-Bretagne un abri et dès lors les communications avec le continent sont incessantes.

La seconde partie décrit les canaux de l'influence protestante : 1°) *Livres luthériens ou réformés.* Dès 1520, John Dorne vend à Oxford les ouvrages de Luther. Henri VIII les lit et les réfute. En 1521 l'archevêque Warham se plaint au cardinal Wolsey du grand nombre de livres luthériens qui se lisent à Oxford. En 1529, on juge indispensable la publication d'un Index des livres prohibés qui porte le titre suivant : *Libri sectae sive factionis Lutherianae importate ad civitatem London.* Les *Loci communes* de Mélanchton dédiés à Henri VIII en 1535 deviennent très vite livre de cours à Cambridge. Durant

Digitized by Google

le règne d'Édouard VI c'est l'inondation : les principales œuvres de Luther, Calvin, Zwingle, Mélanchton, Bullinger, etc... sont traduites en anglais. Sous Élisabeth l'université de Cambridge adopte comme livre de texte les *Institutions* de Calvin et le catéchisme du même auteur est répandu partout. La Bible de Tyndale, révision de Wyclef, se montre très dépendante de la Version de Luther et la Bible de Genève devient très populaire en Angleterre. 2°) *La correspondance entre les chefs de l'anglicanisme et les principaux réformateurs du continent.* Cranmer, qui a épousé une nièce d'Osiander, écrit régulièrement à ce dernier ; il est de même en relations épistolaires avec Hermann de Wied. Il y a des lettres de Calvin à Cranmer, à Somerset, et même à Henri VIII. Mais c'est Bullinger qui est le correspondant ordinaire des réformateurs anglais. 3°) *Les Anglais passés sur le continent, en particulier les exilés.* Il faut en citer quelques-uns : Robert Barnes, Cranmer lui-même, Coverdale, John Hooper, John Jewell, John Knox, Thomas Cartwight. 4°) *Les Réformateurs du continent venus en Angleterre* : Jean de Lasco, Bernardin Ochin, Paul Fagius, Pierre Martyr, Bucer, etc. dont quelques-uns furent professeurs à Cambridge ou à Oxford.

Les diverses manifestations de cette influence sur le gouvernement de l'Église, la théologie et la liturgie sont étudiées dans la dernière partie. L'Église d'Angleterre, qui maintient l'épiscopat, est assez différente, en son gouvernement, des autres églises protestantes ; mais le presbytérianisme d'un Thomas Cartwright est pour l'essentiel un emprunt fait au continent. Déjà les articles de 1536, mais surtout les 13 articles de 1538, les 42 articles de 1553, les 39 articles de 1563 ont d'étroites relations avec la confession d'Augsbourg. Le *Bishops' Book* est modelé sur le petit catéchisme de Luther et s'inspire de l'*Encheiridion piarum precationum.* Le catéchisme de Cranmer de 1548 n'est que la traduction des *Kinderpredigten* de Nuremberg. Richard Hooker est un pur calviniste.

Ce n'est là qu'un très pâle résumé. Il suffira, je pense, à montrer la richesse de ce petit livre. M. VILLER.

C. WESSELS, S. J. *De Geschiedenis der R. K. Missie in Amboina van af haar stichting door den H. Franciscus Xaverius tot haar vernietiging door de O. I. Compagnie,* 1546-1605. Nimègue-Utrecht, Dekker, Van de Vegt et W. J. Van Leeuwen, 1926. In-8, XVI-204 p., Fl. 3.90.

Parmi les diverses branches de l'histoire ecclésiastique, l'histoire des missions est l'une des moins avancées et l'on a pu se plaindre que bien des auteurs en aient traité avec des méthodes et des préoccupations qui lui sont étrangères.

Le nouveau livre du P. Wessels, échappera à ces reproches, car il repose sur l'étude critique des sources. Outre les documents déjà

Digitized by Google

publiés, il met en œuvre 79 manuscrits inédits ; les pièces conservées aux bibliothèques de l'Académie des sciences et l'Ajuda à Lisbonne, n'ont pu, malheureusement, être utilisées. On retrouve en outre dans ce travail le géographe averti, qui ne laisse passer aucune occasion de corriger, preuves à l'appui, ou de compléter les affirmations de ses devanciers.

Cette histoire de la mission catholique d'Amboine est une véritable tragédie qu'il est possible, malgré des lacunes facilement explicables, de reconstituer.

Le premier contact entre l'île d'Amboine et l'Occident date de 1522, quand les Portugais y dressèrent leur traditionnel « padrão ». La religion chrétienne y fut introduite en 1538 et lorsqu'en 1546, François-Xavier arriva à Amboine, en voyage de reconnaissance, il y trouva déjà sept villages chrétiens ; il y convertit un bon nombre de païens. En 1547 Amboine avait son missionnaire fixe, le P. Ribero, S. J. ; en deux ans il baptisa 1000 païens, mais il mourut empoisonné. Ce fut le signal des premières tracasseries que les indigènes eurent à subir de la part des Musulmans. Restés sans prêtres jusqu'en 1554, ils comptaient, en 1555, 30 villages chrétiens et environ 10.000 baptisés. Beaucoup d'entre eux, il faut le dire, demandaient le baptême par crainte ou dans un but politique, gardant leurs mœurs et coutumes païennes ou mahométanes. De plus leur instruction religieuse était insuffisante. Aussi lorsque, en 1565, la mission fut mise à feu et à sang par les Musulmans avec la lâche complicité des marchands portugais, la persécution trouva-t-elle les chrétiens peu préparés à cette grande épreuve. Les Pères durent s'enfuir à Ternate.

La mission, pourtant, ressuscita et, en 1570, païens et musulmans demandaient le baptême. La présence de quatre Pères et d'un frère coadjuteur permettait un travail plus intense, mais il se fit plus en étendue qu'en profondeur. Par malheur, une nouvelle catastrophe vint frapper la mission. Le P. Ferrari écrivait à Rome en 1581 : « Le grand nombre de nos chrétiens est presqu'entièrement perdu... leur défection s'explique moins par leur inconstance que par leur grande ignorance des choses religieuses. Les Pères ne savaient pas suffisamment la langue indigène pour les instruire. Ce n'est pas le peuple qui a abandonné ses pasteurs... mais plutôt ce sont eux qui ont délaissé leur troupeau... » On pourrait encore en sauver beaucoup, pensait le P. Ferrari, et il propose déjà comme remède la création d'un clergé indigène. « Ces prêtres seraient plus à même de secourir en peu de temps une telle population... ». Six ans plus tard, 47.000 chrétiens sont devenus musulmans ; il reste 25.000 fidèles, — des chrétiens de nom, écrit le P. Marta, — et pour ce nombre, un seul prêtre, un vieillard. Loin de perdre espoir, celui-ci supplie ses supérieurs de lui envoyer du renfort ou de passer à d'autres toute l'entreprise. Quatre Pères arrivèrent, mais la mission continua de languir. « Si la puissance musulmane venait à faiblir, écrivait au début de 1573 le P. Marta, nous fonderions en un jour une vingtaine de postes et il ne resterait pas dans tout l'archipel une île qui ne fût

Digitized by Google

pas chrétienne. Les hommes voudraient bien, mais la peur de Ternate (repaire des Musulmans) les enchaîne ». Bref ce furent des désillusions continuelles,au point qu'on se demanda s'il ne valait pas mieux quitter le pays. Les missionnaires d'Amboine voulurent rester, mais la mission n'en alla pas moins à sa perte.

L'approche des vaisseaux hollandais fut le commencement de la ruine complète. Maîtres de l'île le 23 février 1605, les calvinistes n'attendirent pas trois mois pour expulser les deux Pères qui restaient à Amboine. Les chrétiens indigènes (16.000), sans pasteur et sans aide, étaient condamnés à mourir. Depuis lors, les missionnaires catholiques ont été obstinément écartés de l'île.

Toute appréciation impartiale de la colonisation portugaise ou hollandaise sera nécessairement sévère. La méthode d'évangélisation des pionniers catholiques de l'île d'Amboine n'échappera pas elle-même à un jugement peu favorable. L'histoire de l'anéantissement de la jeune chrétienté d'Amboine, si pleine de promesses, reste pour nous profondément instructive et émouvante. Replacée dans l'histoire des missions de *tout* l'archipel des Moluques, dont le drame d'Amboine ne forme qu'un épisode inséparable, elle aurait été d'un tragique plus puissant et plus vrai. Le P. Wessels est tout désigné pour nous donner ce travail. Mais une étude plus approfondie des publications du P. G. Schurhammer, S. J., l'historien allemand de S. François-Xavier, lui serait alors indispensable. Il y verrait, par exemple, que la date de la mort de S. François-Xavier est certainement le 3 décembre 1552, comme le pense aussi le P. Brou, S.J., dans la 2e édition de son *S. François-Xavier* (Paris, 1922).

TH. MONNENS, S. J.

B. BIERMANN. *Die Anfänge der neueren Dominikanermission in China.* (Missionswissensch. Abhandl. und Texte. T. X.) Munster-en-W., Asschendorff, 1927. In-8, XXII-236 p. M. 9.90.

L'histoire des missions dominicaines en Chine est très mouvementée. Après quelques essais sporadiques durant le XIIIe et le XIVe siècle, l'ordre de S. Dominique déploya depuis la fin du XVIe siècle un zèle incomparable pour l'évangélisation de la Chine. Des Dominicains espagnols établis au Mexique, aux îles Philippines, à Formose, tentèrent à diverses reprises de pénétrer dans cet immense pays dont l'accès semblait leur être défendu, non seulement par la défiance des Chinois, mais aussi par l'opposition des Portugais, qui revendiquaient le droit de patronage, et par celle des Jésuites, qui pensaient posséder un droit de monopole. Après des débuts heureux survint, dès 1634,la question des rites, qui entrava l'activité missionnaire pour un temps indéfini ; de rudes persécutions mirent à l'épreuve la foi des néophytes et l'endurance des missionnaires. Malgré tout, les efforts des vaillants prédicateurs furent récompen-

Digitized by Google

sés par des conversions, assez peu nombreuses il est vrai, mais solides et fidèles jusqu'au témoignage du sang.

Le P. Biermann a retracé cette histoire d'après les documents originaux. Il s'est appliqué, avec un souci louable d'impartialité, à débrouiller des témoignages souvent contradictoires. Les chapitres qui étudient la méthode d'évangélisation des Dominicains constituent un des meilleurs traités consacrés à la question toujours actuelle de l'adaptation. Sur la question des rites, l'auteur défend le point de vue traditionnel de son ordre, mais il le fait avec une modération dont on lui saura gré. Rarement on a mieux fait ressortir que l'animosité des disputes autour des rites chinois ne trouve pas son explication dernière dans des antipathies personnelles. Il s'agit en vérité de l'application, toujours fort délicate, de certains principes fondamentaux de la morale catholique à une situation de fait qu'on interprétait en des sens différents. Le P. B. reconnaît franchement que certains missionnaires de son ordre ont manqué de prudence et de charité ; mais il s'attache à établir que, pour ce qui regarde leur attitude générale, la théologie, l'autorité et l'histoire leur donnent raison.

On ne peut guère se flatter d'avoir dit le dernier mot en pareille matière. Le travail du P. B. restera en tout cas l'un des efforts les plus généreux pour comprendre les points de vue contradictoires des grands missionnaires de la Chine au XVIIe siècle.

Al. JANSSENS (Scheut).

L. VON PASTOR. *Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters.* T. XI : *Geschichte der Päpste im Zeitalter der katholischen Reformation und Restauration. Klemens* VIII. (1592-1605). T. XII : *Leo* XI. *und Paul* V. (1605-1621). Fribourg-en-Br., Herder, 1927. In-8, XXXIX-804 et XXXVI-698 p.

Ce sont des époques bien remplies que les pontificats dont M. von Pastor raconte l'histoire dans ses deux derniers volumes, Clément VIII et Paul V (1592-1621). C'est le temps de grands évènements politiques et religieux : la réconciliation d'Henri IV, l'offensive chrétienne en Hongrie contre la domination turque, l'annexion de Ferrare aux États de l'Église et le progrès de leur organisation administrative, la grande querelle des théologiens sur la grâce et la justification, l'extension de la foi dans les pays infidèles avec les missions, la Renaissance catholique en France, la querelle de juridiction ecclésiastique avec Venise, la lamentable histoire des catholiques anglais sous les Stuarts, les débuts de la guerre de Trente ans. Et à Rome, c'est l'Inquisition et l'Index, Giordano Bruno et Galilée, les constructions de la Renaissance et l'achèvement de Saint-Pierre.

Ces deux pontificats continuent donc la série des grands règnes

Digitized by Google

que Paul III inaugura au siècle précédent dans l'ordre de la réforme, Pie IV, Pie V, Grégoire XIII, Sixte-Quint, etc., pour ne citer que les plus caractéristiques. Depuis un demi-siècle, les progrès de la papauté sont notables : la politique de famille s'est transformée ; mise au service de la papauté et de l'Église romaine, elle ne poursuit plus de combinaisons de grand style, aboutissant à fonder des principautés en Italie. Les neveux ont notablement réduit leurs prétentions ambitieuses, ils s'attachent aux affaires politiques et religieuses de l'Église romaine, groupés autour de la Secrétairerie d'État, que dirige l'un d'entre eux, devenu le plus influent, parce que porte-parole et instrument de la politique papale. Ils fondent des lignées de noblesse romaine qui accroissent cette aristocratie par leurs richesses comme par leurs unions, et qui consacrent leurs loisirs à favoriser la Renaissance surtout artistique. Ces familles ont laissé dans leurs palais de Rome et les églises qu'elles patronnaient des monuments de valeur pour l'arrière-Renaissance italienne. L'historien ne manque pas de leur faire une place dans son récit : les Aldobrandini, les Borghèse, à côté des Buoncompagni, des Altemps, des Peretti, en attendant les Barberini, les Ludovisi, Rospigliosi, Albani, etc. Ils apparaissent ainsi en tête de chaque pontificat, lui faisant une escorte d'honneur à travers les vicissitudes de leur fortune qui aboutissent parfois à la ruine, comme l'historien le signale dans la récente banqueroute des Borghèse en 1891.

C'a été heureuse idée de sa part de dédier au cardinal Cerretti, le nonce qui rétablit les relations de l'Église romaine avec la France, le volume qu'il a consacré au pape qui les réconcilia une première fois dans la personne d'Henri IV. On sait que Clément VIII, comme son grand prédécesseur Sixte-Quint, chercha auprès de la monarchie française un appui contre l'omnipotence de Philippe II, qui pesait depuis un certain temps sur la papauté. Il fut un pape français autant que possible, et après avoir mûrement médité sa politique. Le chapitre dans lequel on nous raconte les hésitations, les angoisses de conscience, les longues tractations à travers lesquelles il se débattit avant d'absoudre le roi relaps, ne nous apprend rien de nouveau, mais il est composé de main de maître et avec beaucoup de relief. Deux hommes réussirent à décider le pontife. Le premier fut saint Philippe Néri, dont nous parlerons prochainement dans cette revue à propos d'une publication toute récente ; il avait la confiance entière du pape, et on a pu dire qu'avec Clément VIII c'était le saint qui montait sur le siège de Pierre. L'autre conseiller déterminant fut un jésuite et un espagnol, le cardinal François de Toledo.

Dès lors Clément VIII et Henri IV ne se perdirent pas de vue ; il y eut entre eux une correspondance presque continuelle de sentiments, d'idées et d'action. Henri IV, qui ne brillait pas par le cœur, conserva toujours une profonde reconnaissance pour le pontife qui l'avait, pour ainsi dire, tenu sur les fonts baptismaux de la réconciliation. Il ne manqua pas l'occasion de le lui témoigner,

Digitized by Google

surtout par la faveur qu'il accorda aux Jésuites. Ils avaient été bien malmenés, brutalisés par le parlement de Paris (t. XI, p. 88, 89). Le Bourbon néanmoins resta toujours en arrière, et de beaucoup. Rome le réconcilia encore avec l'Espagne, l'ennemie mortelle, au traité de Vervins, et avec la Savoie à celui de Lyon. Il ne lui sacrifia pourtant rien de sa politique extérieure, de ses alliances avec les Protestants et les Turcs. Clément VIII put se saigner à blanc pour entretenir des troupes en Hongrie : on ne voit pas qu'Henri IV s'en soit soucié. Du moins il entretint à Rome cinq de ses cardinaux les plus notables, qui surent contrebalancer l'influence espagnole au Sacré-Collège (p. 195-196). Et de cela le pape ne pouvait que lui savoir gré. C'est sur l'appui d'autres princes que Rome comptait pour assurer la grande œuvre de la Renaissance catholique : en Allemagne Maximilien de Bavière et Ferdinand de Styrie, plus tard l'empereur Ferdinand II. Dans ces pays ils se servent en première ligne du clergé que forme le collège germanique de Rome, que les nonces apostoliques dirigeront et soutiendront avec le concours des ordres religieux, les Jésuites surtout dans les hautes classes, et les Capucins, missionnaires des masses. Dans les régions de langue romane, le grand apôtre de la réforme est saint François de Sales. De son coin de la Savoie, il étend son influence en Suisse, en France et jusqu'à la cour de Henri IV. Le roi savait l'apprécier, mais son action s'est surtout manifestée au temps de Paul V et de Louis XIII ; elle se prolonge, par sainte Chantal et la Visitation jusqu'à saint Vincent de Paul, bien avant dans le XVIIe siècle. Elle rejoint en même temps celle des autres réformateurs et fondateurs d'ordres nouveaux, M. de Bérulle, le père de Condren, etc.

Sous Paul V, nous verrons se déployer, dans une première floraison, les résultats en France de ce mouvement splendide, dans lequel les ordres anciens tiennent une brillante place à côté des nouveaux. Naturellement la part principale en revient, comme toujours, aux Jésuites. On les trouve partout : en Angleterre, ils soutiennent les fidèles défaillants et allègent leur épreuve par leurs disciples des collèges de Douai et de Saint-Omer. Ils se montrent les dignes successeurs du cardinal Allen. S'ils échouent dans leurs missions de Suède, ils revivifient la foi des catholiques hollandais, ils achèvent de ramener la Pologne à l'Église, et avec elle les Ruthènes uniates. Que ne font-ils pas dans leurs collèges en France et en Allemagne ? Dans ce dernier pays n'ont-ils pas instruit les archiducs et la dynastie des Habsbourg qui, depuis le malheureux Maximilien II, oscillaient entre catholicisme et protestantisme ?

Un temps la situation change pour eux lorsqu'ils s'empêtrent dans la fameuse controverse sur la grâce avec les Dominicains. Leur protagoniste Bellarmin en subit le contre-coup, il perd la faveur de Clément VIII ; celui-ci, en sa qualité de théologien, penche vers les Dominicains, il éprouve pour les Jésuites un certain éloignement, presque de l'antipathie (p. 326). D'ailleurs la Compagnie traverse une crise. Les Jésuites d'Espagne s'agitent contre les règles qu'ils

Digitized by Google

voudraient voir réformer de manière à réduire l'omnipotence du général. Les bons pères s'agitent autour du pape qui se refuse à intervenir et le rigide Aquaviva, contre qui s'est dressée cette levée de boucliers, en devient malade, puis tout s'apaise peu à peu. Clément VIII meurt sur ces entrefaites et son successeur Paul V, qui est surtout canoniste, qui a des attaches plus étroites avec la Compagnie, impose silence à tout ce tapage, aussi bien à la congrégation *De auxiliis* qu'aux Jésuites récalcitrants. Dès lors la Compagnie peut reprendre ses travaux un peu partout, et surtout dans les missions, à Constantinople et dans l'empire turc, à l'abri du drapeau français, en Abyssinie, en Amérique et jusqu'en Chine où ses religieux sauront se faire accepter comme savants. Paul V vit se serrer jusqu'à la lutte ouverte le grand conflit entre la France et l'Autriche ; il s'efforca en vain de maintenir la paix entre les deux maisons et d'arrêter la main de Henri IV, dans l'affaire de Clèves-Juliers. Il put du moins applaudir aux victoires de la cause catholique au début de la guerre de Trente ans et à la défaite du *roi d'un hiver* (t. XII, p. 577-8).

La longue lutte de Paul V contre Venise, à propos de la juridiction ecclésiastique, lutte dans laquelle le fameux servite Paolo Sarpi joua un rôle prépondérant comme polémiste, nous révèle encore la tendance nouvelle vers laquelle inclinait la papauté, surtout avec un pape canoniste. Le pouvoir civil se mêlait trop des affaires de l'Église, on en avait constaté les désastreuses conséquences en Allemagne et ailleurs. Venise céda et, grâce à Henri IV, le pontife obtint quelque satisfaction. C'est que désormais les papes se révèlent comme prêtres avant d'être princes temporels. Leur vie est irréprochable ; ils se soucient aussi bien de leur tenue sacerdotale et des devoirs qu'elle comporte que de leur fonction de pontifes souverains. Pastor raconte par exemple que Clément VIII en particulier prenait part aux offices liturgiques et pontifiait à toutes les cérémonies solennelles de Saint-Pierre et de l'Église de Rome, processions, pèlerinages aux basiliques, avec un recueillement qui tournait au scrupule, défaut dont on faisait reproche à sa lenteur dans l'expédition des affaires. Ils s'attardait quelquefois au détail. Il observait rigoureusement les jeûnes et les abstinences de l'Église. Enfin il lui arrivait souvent de confesser trois heures de suite à Saint-Pierre (t. XI, p. 23-24).

On ne voit pas, d'après le récit de M. Pastor, que Paul V ait montré autant de scrupule ; néanmoins il ne manqua jamais à la vie sérieuse d'un pontife prêtre, non seulement par son exactitude à en accomplir les devoirs quotidiens, mais par sa fidélité aux commandements de Dieu et de l'Église et aussi par la pratique des hautes vertus d'un prince, la charité et la bienfaisance envers les pauvres. Une autre vertu que l'historien signale chez Paul V, c'était l'attachement à ses amitiés, sans compromettre en rien les obligations de sa charge.

Ce caractère nouveau de la papauté apparaît aussi dans le mécénat et les constructions. Par exemple, on doit à Clément VIII,

Digitized by Google

ou plutôt à ses neveux, la belle villa Aldobrandini de Frascati, aux Borghèse le palais et la villa Borghèse. Paul V organise les grottes du Vatican et le jardin, achève le palais du Quirinal, aussi avec ses jardins, fait tracer la place Saint-Pierre, que le Bernin complétera plus tard. Le même pape s'occupe, comme ses prédécesseurs, de travaux d'utilité publique, à Rome surtout, y apporte de notables améliorations pour l'alignement des rues, la rectification du Tibre. Sa ville prend un aspect tout nouveau que les voyageurs et les itinéraires se plaisent à constater. Dans leur mécénat, les papes obligent les artistes et les écrivains à ne pas oublier la religion. Le Tasse fut encouragé par Clément VIII parce que la *Jérusalem délivrée* chante le triomphe du christianisme. Bellarmin et Baronius sont pareillement favorisés pour leurs travaux de théologie et d'histoire ecclésiastique. Le dernier continue à recevoir la pension que Sixte-Quint lui avait allouée pour poursuivre ses *Annales*, ce qui souleva un conflit entre lui et son maître Philippe Neri. Les architectes, peintres et sculpteurs ne doivent plus travailler que pour les édifices sacrés.

Aussi pendant que les papes poursuivent l'œuvre des basiliques, achèvent la façade de Saint-Pierre, embellissent notablement Saint-Jean de Latran et Sainte-Marie majeure, les neveux comme les autres cardinaux se montrent soucieux de marcher sur leurs traces. De nombreuses églises furent améliorées ou reconstruites de fond en comble : Saint-André de la Valle, l'église des Théatins ; celle de l'Oratoire de Philippe Neri, Sainte-Marie in Vallicella ; Sainte-Marie au Trastevere, Saint-Grégoire in Celio, dont le Dominiquin exécute les célèbres fresques, concurremment avec Guido Reni, un autre protégé des neveux ; Saint-Paul aux Trois Fontaines, etc.

Somme toute ces deux beaux volumes apportent un appoint précieux à l'œuvre de M. von Pastor, et le monument prend une ampleur imposante, non seulement par le récit, par la mise en ordre, la composition, mais aussi par l'apparat, l'impression et le papier. La documentation et la littérature sont très riches au bas des pages comme au frontispice. Non seulement les Archives du Vatican, les documents officiels, correspondance de la Secrétairerie d'État et des brefs, n'ont point de secret pour l'auteur, mais il continue à tirer en abondance les renseignements de la collection des *Avvisi*. Les pièces justificatives foisonnent, surtout pour Clément VIII, et parmi les quatre-vingt-six pièces tirées de toute collection, des correspondances diplomatiques comme des chancelleries, nous devons signaler les nos 79-84, la longue instruction de Clément VIII au nonce en France Maffeo Barberini, le futur Urbain VIII, dont on annonce d'ailleurs l'histoire comme prochaine. La pièce nous est ainsi présentée comme le modèle du genre ; c'est surtout un état de la situation dans le pays où le nonce opérera. Elle fait honneur à celui qui la rédigea, que ce soit le cardinal Pietro Aldobrandini, ou bien un de ses secrétaires, ou son confident, le récent cardinal

Digitized by Google

Girolamo Agucchi, qui devint secrétaire d'État pendant les quelques semaines que dura le pontificat de Léon XI.

Nous nous reprocherions de ne pas signaler quelques questions importantes, quelques problèmes séculaires que M. Pastor a résolus définitivement avec une bibliographie complète ; dans le pontificat de Clément VIII, la fameuse controverse sur la grâce et la congrégation *de Auxiliis*, le procès de Giordano Bruno (t. XI, p. 459-466), sous Paul V, le fameux procès de Galilée (t. XII, p. 203-214).

P. RICHARD.

J. MUELLER. *Das Friedenswerk der Kirche in den letzten drei Jahrhunderten.* 1598-1917. *Die Diplomatie des Vatikans im Dienste des Weltfriedens seit dem Kongress von Vervins,* 1598. T. I : *Sammlung ausgewählter Aktenstücke über die Friedenstätigkeit des Heiligen Stuhles.* Berlin, Deutsche Verlagsgesellschaft für Politik und Geschichte, 1927. In-4, VII483 p. M. 25.

La guerre trop souvent n'est que le règne de la force et de la technique sur le droit. Par réaction, elle est suivie d'une époque de recherches plus intenses des principes de morale et du droit, qui devraient régir le droit des gens. La dernière guerre a vu surgir la Société des Nations et ses tentatives de codifier le droit des gens. Dans plusieurs pays des associations se sont formées : « Union catholique d'études internationales de Fribourg en Suisse », « Kommission für christliches Völkerrecht » sous la direction de J. Mausbach et J. G. Ebers, pour mettre en lumière les principes chrétiens. En Allemagne particulièrement, le droit des gens occupe aussi une place spéciale dans les publications concernant la politique. Telle la collection *Schriften zur deutsche Politik*, publiée chez Herder sous la direction du professeur G. Schreiber de Munster et la *Deutsche Verlagsgesellschaft für Politik und Geschichte*, dont l'objet principal semble être la diplomatie et son histoire. C'est dans cette dernière collection qu'est publié l'ouvrage qui fait l'objet de ce compte rendu. Il est dédié à Alphonse XIII, roi d'Espagne, le pays qui a vu renaître la science du droit des gens d'après les principes chrétiens, grâce à François de Vitoria, dont la doctrine est résumée dans la dédicace.

L'auteur veut, d'une manière objective et impartiale, mettre en relief des faits assez éloquents par eux-mêmes, qui montrent l'œuvre de paix réalisée par la papauté dans le passé, en vue de préparer, pour l'avenir, au dessus de toutes les divergences confessionnelles, de nouvelles interventions pacificatrices de la papauté. Le rôle des papes comme médiateurs et arbitres dans les conflits internationaux, tel est l'objet de cette publication.

On s'est borné à rappeler succinctement l'action des Souverains Pontifes depuis Léon Ier, en 452, jusqu'à la fin du XVIe siècle. On a

Digitized by Google

même voulu avant tout faire connaître les documents qui concernent la fin du XIXe et le commencement du XXe siècle. Mais ces faits ne peuvent pas être isolés de leurs précédents historiques. Pour ce motif, à titre d'exemple, l'auteur publie les pièces diplomatiques qui mettent en évidence l'activité en faveur de la paix des Souverains Pontifes depuis l'année 1598, en excluant tous les traités où le Pape s'est trouvé engagé comme partie intéressée.

L'époque qui va de 1598 à 1713 est celle de l'intervention régulière des papes en faveur de la paix par l'intermédiaire de légats ou des nonces : le pape se présente comme médiateur. Souvent, pas toujours, son intervention a été acceptée. L'auteur a publié pour cette époque, plusieurs documents inédits tirés du fond *Nunziature per le Paci* des Archives du Vatican et d'autres fonds des nonciatures. Les offres de médiation concernent la conférence de Vervins et le conflit de Saluces (1598-1601) ; le traité d'Anvers (1609) ; plusieurs conflits en Italie (1612-1637) ; le traité de Westphalie (1648) ; la paix des Pyrénées (1659 ;) les congrès d'Aix-la-Chapelle (1668), de Nimègue (1678) et de Ryswick (1697) ; les traités d'Altranstädt et d'Utrecht (1707-1714). Cette partie se termine par la publication d'un faux historique du XVIIIe siècle : un prétendu mémoire de 1735 des cardinaux sur l'extermination des hérétiques.

Le XVIIIe et le XIXe siècle, jusqu'au pontificat de Léon XIII, marquent un arrêt complet de tout arbitrage ou de toute médiation pontificale. Il faut en chercher la cause dans les théories de l'absolutisme royal et la doctrine de la souveraineté de l'État. Pour cette époque on publie une série de documents diplomatiques du cardinal Consalvi sur la suppression du Saint-Empire romain germanique les guerres de Napoléon et le traité de Vienne (1800-1823) ; un accord, de 1824 avec le canton de Lucerne concernant la garde suisse du Vatican ; une encyclique de Grégoire XVI sur l'esclavage et la guerre (1839) ; une réponse de Pie IX à Napoléon III : celui-ci l'avait invité à un congrès pour la paix (1863) ; puis, ce qui est plus important, on communique le dossier de ce qui s'est passé au concile du Vatican (1870) concernant le droit de la guerre et une proposition de médiation de Pie IX, lors de la guerre Franco-Prussienne (1870).

Une troisième époque commence avec le pontificat de Léon XIII : arbitrage du pape dans l'affaire des îles Carolines (1885) ; appel des cardinaux anglais et américains en faveur d'un tribunal d'arbitrage permanent pour les peuples de langue anglaise (1896) ; intervention de Léon XIII dans la guerre de l'Italie contre Ménélik (1896) ; adresses au Saint-Père des Congrès de la paix (1896 et 1906) ; intervention du Pape Léon XIII dans la guerre de Cuba (1896) ; la question de la participation du Pape à la conférence de La Haye (1899) ; l'intervention du pape dans les conflits des républiques de l'Amérique du Sud (1905-1913) ; une série de déclarations pontificales sur le rôle de l'Église pour la paix (1886-1914).

L'ouvrage se termine par la publication des actes pontificaux concernant la guerre mondiale, notamment la proposition de paix

Digitized by Google

faite par Benoît XV le 1er août 1917 aux puissances belligérante et la réponse qui y a été faite.

On voit la richesse d'informations que présente cette publications du point de vue historique avant tout, mais aussi, du point de vue théologique, pour déterminer le droit et le rôle de l'Église dans les conflits internationaux, pour fixer les principes qui dirigent l'Église dans l'interprétation des grandes lois morales qui régissent le droit des gens. Cette œuvre est en même temps un hommage rendu à l'action de l'Église catholique en faveur de la paix. Son auteur n'a pas seulement fait un travail scientifique ; ses longues et patientes recherches seront utiles à la science du droit des gens et contribueront à rétablir l'entente des peuples.

Rappelons que le même sujet a été traité à l'Université de Louvain, pendant l'année académique 1927-1928, par M. Geouffre de la Pradelle, professeur de la faculté de droit de Paris.

A. VAN HOVE.

Recueil des textes législatifs et administratifs concernant les biens nationaux. T. I : 23 *septembre* 1789-30 *décembre* 1791. (Commission de recherche et de publication des documents relatifs à la vie économique de la Révolution.) Paris, Imprimerie nationale, 1926. In-8, XXVII-431 pages.

La Commission éditrice de ce recueil poursuit une large enquête sur tout ce qui a trait à la vie économique de la Révolution. Après avoir porté son attention sur d'autres matières, telles que l'agriculture, le commerce et l'industrie, elle nous présente aujourd'hui deux cent quatre textes relatifs à ce qui a pris dans l'histoire le nom de *biens nationaux*. Pendant cette période initiale qu'étudie ce volume, « sont seuls en cause les biens d'église, ceux qu'on appellera plus tard les « biens de première origine » ; mais le travail législatif dont ils sont alors l'objet est d'une importance capitale, et ses résultats forment la base sur laquelle s'échafaudera l'édifice des opérations ultérieures » (p. v). Les dispositions législatives essentielles votées au cours des vingt-sept mois auxquels se borne ce tome premier, sont, bien certainement, le décret du 2 novembre 1789 qui fit des biens d'église la propriété de la nation, et celui du 27 décembre 1789 qui décida la mise en vente d'une quantité de ces biens, suffisante pour produire, avec la vente des domaines de la couronne non réservés au roi, une somme de 400 millions. Pendant cette même période, les organes chargés de poursuivre l'exécution de ces décrets ont été le « comité établi pour l'aliénation des biens nationaux », formé au sein de Constituante, puis une institution administrative, « la Caisse de l'Extraordinaire ».

Faisons remarquer que, sauf rare exception, l'on a pris soin de reproduire, *in extenso*, tous les documents ; on ne s'est écarté de cette règle que « là où il était possible de gagner de la place sans

Digitized by Google

sacrifier aucun texte ou passage utile » (p. XVI). Un bon index alphabétique sommaire, qui termine le recueil, rendra fort aisé le travail de recherche. MM. Pierre Caron, archiviste aux Archives nationales, et Eugène Deprez, professeur à l'Université de Rennes, ont fait œuvre bien utile en réunissant en un seul *corpus* des textes disséminés en plusieurs collections assez rares. Là ne se borne d'ailleurs pas leur mérite, puisqu'ils ont la bonne fortune de nous donner ici la primeur de maints documents inédits dont aucune reproduction ni aucun exemplaire n'avaient été trouvés à Paris.

R. MICHEL.

A. SICARD. *Le clergé de France pendant la Révolution.* T. II : *La lutte religieuse.* Paris, Gabalda, 1927. In-8, XV-500 p. Fr. 20.

Bel exemple de probité et de scrupule scientifiques que celui que nous donne M. l'abbé Sicard : historien de l'Église de France à la veille et au cours de la crise révolutionnaire, auteur d'une œuvre universellement goûtée et appréciée, voici qu'il reprend et refond intégralement son travail ; il en élargit le cadre, il en rajeunit les dossiers, il produit de nouveaux documents qui complètent son information antérieure. Et l'exemple est plus digne de louange encore lorsqu'on sait l'âge de celui qui le donne et que l'on apprend les rares loisirs dont dispose le curé de Saint-Pierre de Chaillot à Paris pour parfaire une œuvre à laquelle d'autres que lui, satisfaits à moindre compte, n'auraient peut-être pas touché.

De cette refonte totale d'un travail déjà ancien, le tome que nous présentons aujourd'hui nous apporte l'achèvement. Alors, en effet, que le tome premier de cette mise au point avait pour titre l'*Effondrement*, c'est de la *Lutte religieuse* menée par le clergé de France pendant la Révolution que s'occupe le tome que voici.

On avait commencé par attaquer l'Église en sa situation politique et sociale ; on va chercher à l'atteindre maintenant dans sa discipline ecclésiastique elle-même : on avait réformé l'État, quoi d'étonnant que l'on cherchât à réformer aussi l'Église. Le 12 juillet 1790, la Constituante, se transformant en concile, « après avoir entendu le rapport de son comité ecclésiastique », vota le décret sur la Constitution civile du clergé. Rome, qui aurait volontiers parlé, doit se taire, car le cardinal de Bernis, ambassadeur de France au Vatican, et Louis XVI lui-même insistent auprès de Pie VI afin qu'il garde le silence. C'est donc aux évêques qu'il incombera de porter le poids de toute la lutte. Comme il est de règle en pareilles occurrences, deux partis se dessinent aussitôt parmi eux, mais les exigences de la Constituante et l'impatience des autorités civiles ont tôt fait de décourager les pacifiques et de leur montrer l'inanité de la modération qu'ils prêchent. Réfractaires au serment schismatique, plusieurs prélats vont commencer dès

Digitized by Google

lors à connaître le long exil de l'émigration. Après les évêques, voici le tour des chapitres : vestiges d'un passé qu'on veut à toute force abolir, ils sont, moins que d'autres, épargnés : le 22 novembre 1790, fête de sainte Cécile, les chanoines de Notre-Dame de Paris célèbrent leur dernière messe capitulaire.

Les curés, eux aussi, sont entraînés dans le tourbillon : jureurs ou réfractaires, tel est le dilemme qui s'impose à leur conscience angoissée ; car tout serment fait avec réserve est *de droit* interdit. *En fait* pourtant, c'est au moyen de réserves que beaucoup se tirèrent de ce mauvais pas. Si la proportion des assermentés et des réfractaires est difficile à établir, on n'est pas loin de la vérité en affirmant que ces deux chiffres s'équivalent à peu près. On est tenté de dire que c'est beaucoup, mais n'oublions pas que la Révolution espérait bien davantage ; n'oublions pas surtout que le schisme qui nous paraît clair aujourd'hui dans le recul des événements, ne l'était pas autant, de beaucoup s'en fallait, pour les acteurs de la sombre tragédie.

Ce n'était pas tout de forcer l'épiscopat fidèle à quitter sa charge, il fallait pourvoir à remplacer les pasteurs absents ; il ne suffisait pas davantage de mettre hors la loi la plus noble partie du clergé des paroisses, il fallait encore rendre aux fidèles de quoi s'imaginer que la religion n'avait pas été tuée par décret révolutionnaire. Rien ne fut moins facile. Car les meilleurs sujets se dérobent à l'élection épiscopale et ne veulent pas d'un siège où l'on ne peut les faire légitimement asseoir. Quant à ceux qui acceptent, ils sont vite traités comme des intrus par tout ce que leur peuple compte de véritablement attaché à la religion. Le même phénomène se répète, avec certaines nuances de détail, au sujet de l'élection et de l'installation des curés ; ici comme là-bas, c'est le schisme qui déchire les entrailles de la nation.

Après cette trame d'événements narrés au cours d'un premier livre intitulé « le Régime schismatique », l'auteur, dans un livre second appelé « l'Épreuve des consciences », analyse de plus près les conséquences de la funeste loi et mesure plus attentivement le retentissement qu'elle provoqua dans le peuple catholique tout entier. Et d'abord une violente guerre de plume s'allume entre les victimes et les tenants du schisme. De cette polémique le point central fut, comme il convenait, l'autorité du pape. D'ailleurs, le 10 mars et le 13 avril 1791, Pie VI, en deux brefs successifs, condamnait la tentative schismatique de la Constituante ; mal à l'aise en présence de ces décisions solennelles, les partisans de la Constitution n'eurent d'autre ressource que de nier l'authenticité des brefs et d'en empêcher le circulation. Une question fort intéressante et que nous devons savoir gré à l'auteur de n'avoir pas négligée est celle du rôle joué par les femmes dans la lutte religieuse. La palme de l'héroïsme revient ici sans conteste non pas aux grandes dames, toutes pénétrées de l'influence de Rousseau, mais aux femmes de la petite bourgeoisie et du peuple qui soutinrent avec fermeté le clergé réfractaire, aux religieuses aussi qui réservèrent

Digitized by Google

souvent aux évêques constitutionnels l'accueil le plus mortifiant. Le schisme d'ailleurs empoisonnait toute la vie chrétienne et les conflits étaient incessants entre le clergé fidèle et le clergé assermenté se disputant les mêmes ouailles. Pour les éviter, l'Assemblée législative dut recourir aux moyens de violence : les prêtres réfractaires furent obligés de sortir du département qu'ils habitaient, puis du royaume. Dans ses deux derniers chapitres l'auteur étudie avec soin ce qu'il dénomme à juste titre le châtiment du schisme : il nous y montre comment la méconnaissance des droits essentiels de l'Église entraîna bientôt après elle de terribles servitudes. Servitudes politiques d'abord, car, bon gré mal gré, le serment prêté à la Constitution civile avait fait des prélats et des prêtres jureurs les soutiens de la Révolution ; servitudes religieuses ensuite, car l'Église sans le pape n'est plus l'Église, et le clergé constitutionnel qui avait consenti à se passer de pontife suprême devait s'attirer sans retard le mépris des révolutionnaires eux-mêmes.

Tel est, dans son ossature essentielle, le captivant récit que l'érudit historien du clergé de France nous offre aujourd'hui. Ce nouveau tome présente d'ailleurs toutes les qualités qui sont les heureuses caractéristiques de l'auteur : l'abondance des renseignements, le soin des détails et, avec cela, la clarté de l'exposition, le don de la synthèse, la documentation étayant le texte mais ne l'étouffant pas. A tous ceux qui sont curieux d'histoire et qui redoutent la masse indigeste des appareils scientifiques, nous osons conseiller des ouvrages pareils à ceux-ci : c'est de belle et bonne besogne, faite par qui sait le métier. R. MICHEL.

HJALMAR LINDROTH. *Schleiermachers Religionsbegrepp.* Uppsala, Appelbergs Boktryckeri Aktiebolag, 1926. In-8, XIII-277 p.

Schleiermacher peut être considéré, à juste titre, comme le père du protestantisme libéral allemand qui trouvera le terme de son épanouissement doctrinal dans le ritschlianisme, lequel, répudiant tout dogme, toute métaphysique, fait reposer la religion toute entière sur le côté pratique de la vie intellectuelle. Quelle est l'attitude de ce philosophe étrangement éclectique et ondoyant que fut Schleiermacher en face du phénomène religieux ? Quelle est la pensée fondamentale du système du grand théologien ? Et quel rôle a-t-il joué dans l'évolution de la pensée religieuse ? M. Lindroth a parfaitement répondu à ces questions. Tâche pourtant bien difficile, bien ingrate que celle de démêler dans l'œuvre compacte et touffue de Schleiermacher la pensée génératrice de laquelle est sortie une théologie nouvelle. Si M. L. ne nous apprend quasi rien de neuf, en revanche il met les choses si bien au point qu'il nous fait mieux saisir, mieux apprécier l'originalité de la pensée de Schleiermacher,

Digitized by Google

Le tréfonds de la doctrine du théologien allemand est l'individualisme poussé à ses extrêmes limites ou plutôt libéré de toute entrave : « Religion kann nur durch sich selbst verstanden werden ». La religion s'incorpore à l'individu et jouit d'une autonomie sans contrôle même possible. La religion positive n'est qu'un « Individuum der Religion ». Les modernistes n'ont rien inventé : le dogme, le miracle, etc., ne sont que des essais répétés de concrétisation du sentiment religieux individuel, des formes perpétuellement transitoires et changeantes, en un mot, des symboles de valeur purement actuelle qui mènent l'âme du fini à l'infini : « La contemplation centrale se trouve par le fini, donc par la religion positive ». Dieu est donc cette unité qui plane au dessus des contrastes de l'idéal et du réel dans un parfait équilibre. Il est cet incompréhensible « complexus oppositorum » qui, dans son essence impersonnelle, sert de base à l'Univers que l'esprit humain s'efforce en vain d'appréhender. C'est dans le « Gemüt », dans le sentiment profondément intime, que la religion peut exister et se développer librement. C'est dans le « Gemüt » que se crée la religion du sentiment, à jamais à l'abri des profanations de la raison raisonnante et des incursions scientifiques.

On ne s'étonnera pas que pareille conception individualiste soit née en plein épanouissement romantique. Par là même elle provoque une réaction contre le rationalisme du XVIIIe siècle et surtout contre le principe kantien de la raison pure. C'est, comme le dit fort bien l'auteur, le résultat d'une lutte prolongée. Confinée par le philosophe de Königsberg dans une cage aux barreaux de fer, déclarée impuissante à chercher le pourquoi de l'impératif catégorique, reconnue aveugle et incapable de sonder les profondeurs de l'au-delà, l'âme de Schleiermacher a trouvé un asile inviolable dans la tour d'ivoire de ce sentiment vertigineusement profond que la religion positive extériorise en une variété incessante de riches symboles à travers les siècles. Si la raison kantienne ne connaît plus de métaphysique, le sentiment de Schleiermacher, lui, ne connaît pas de limite et parvient dans sa gestation solitaire à produire un organisme qui crée tout autour de soi une sûre intuition de l'univers, ce que le théologien appelle la « Grund-Zentralanschauung ». C'est là, comme le montre si bien M. L., que se trouve toute l'originalité, toute la signification de la compréhension religieuse de Schleiermacher.

Voir et sentir partout en soi l'être éternel à l'abri de toute emprise, voilà ce qui crée aussi l'optimisme caractéristique de la religion du sentiment. C'est cet optimisme, — si apparenté au quiétisme catholique, — que le grand poète Novalis, le contemporain du théologien, exprimait en ces paroles candidement senties : « Wo schläft ein Kind wohl sicherer, als in der Kammer seines Vaters? » Optimisme vainqueur qui s'allie étrangement au déterminisme produit par la conviction que « toutes les actions de ce monde sont l'œuvre de Dieu » et que « rien n'est neuf sous le soleil ». Que rien ne soit neuf sous le soleil, voilà qui est probable, et pourtant nous ne pouvons

Digitized by Google

nous empêcher de nous étonner en voyant surgir de cet individualisme radical une tendance bien nette au groupement, à l'association : « Ceux qui ont trouvé le Seigneur », ceux qui ont trouvé véritablement, le Christ, c.-à.-d. l'esprit de Dieu, ont en même temps trouvé « la communauté de l'esprit ».

Nous avons esquissé et défini à grands et larges traits l'essence de la doctrine de Scheiermacher telle qu'elle nous est apparue dans les pages érudites et attachantes que lui consacre son admirateur fervent, M. Lindroth. Quel que soit le jugement qu'il nous faille porter sur pareille doctrine religieuse, il n'en est pas moins vrai que l'auteur, dans sa belle thèse académique,a projeté une lumière très vive sur la pensée du fondateur d'une religion qui semble devoir être définie par la célèbre pensée de Pascal: « Le cœur a des raisons que la raison ne comprend pas ». L. ANTHEUNIS.

P. GUILDAY. *The Life and times of John England, first bishop of Charleston* (1786-1842). New-York, the America Press, 1927. 2 vol. in-8, XII-596 et 578 p.

Ces deux respectables volumes font naturellement suite à un autre du même auteur : *Life and Times of John Carroll.* Pour comprendre parfaitement le titre et le plan général du nouvel ouvrage, comme ceux du précédent, on devra tenir compte de cette observation de M. Guilday : il n'est guère possible actuellement d'écrire l'ihstoire du catholicisme en Amérique autrement que sous forme de monographies biographiques, en groupant les faits principaux autour de quelques noms marquants ; et ce qui est vrai de nos jours le sera encore pendant nombre d'années ; la raison en est dans la rareté et la dispersion des sources, surtout des sources manuscrites, qui doivent éclairer une période de 140 ans commençant vers 1790. On sait que la préfecture apostolique des États-Unis fut créée en 1784 et remplacée dès 1789 par le diocèse de Baltimore, qui embrassait toute la jeune république.

A la même époque, en septembre 1786, naissait à Cork, en Irlande, celui qui allait devenir une des figures les plus en vue de l'épiscopat américain. Issu d'une famille catholique de condition modeste, John England étudia les humanités, la philosophie et la théologie au collège de Carlow. Ordonné prêtre en 1808, il exerça d'abord son ministère dans sa ville natale, puis dans la petite cité de Bandoor. Il était doué d'une singulière facilité de parole et de composition littéraire, et il s'affirma dès le début comme orateur et comme écrivain. En peu de mois, il s'était, par ses discours enflammés et ses articles de polémique, placé au premier rang parmi les adversaires du *veto*, c'est-à-dire parmi ceux qui étaient absolument opposés à toute immixtion du Gouvernement anglais dans les nominations ecclésiastiques. Il avait du reste une âme d'apôtre,

Digitized by Google

et à deux reprises il sollicita de son évêque, mais en vain, l'autorisation de passer en Amérique comme missionnaire. En 1820, il fut nommé par la Propagande au siège épiscopal de Charleston. Il avait alors 34 ans. Le poste auquel il était appelé à l'improviste était un poste de dévouement et de combat beaucoup plus qu'un poste d'honneur. Il l'accepta sans hésiter. Le diocèse de Charleston, qu'on détachait de celui de Baltimore, comprenait trois des États méridionaux de l'Union : la Caroline du Sud, la Caroline du Nord et la Géorgie. On n'y comptait qu'environ 5000 catholiques, épars sur divers points de ce vaste territoire, parmi une population totale de deux millions d'habitants. Il y avait en tout cinq missionnaires. Encore s'en fallait-il bien que ce petit troupeau, conduit par un trop petit nombre de pasteurs, eût la force et la féconde vitalité que donne l'entente cordiale. De déplorables divisions y avaient même régné pendant les années 1812-1820. Sans compter l'antagonisme habituel et les rivalités presque inévitables entre les fractions dominantes d'immigrants, les Irlandais, d'un côté, et les Français de l'autre, on avait vu deux prêtres, en rébellion contre leur ordinaire, continuer leur ministère public malgré ses censures. Ils étaient soutenus, sinon instigués, dans leur insubordination par les « trustees », administrateurs ou fabriciens laïques qui, là comme ailleurs, non seulement prétendaient à intervenir dans des matières purement spirituelles, mais allaient jusqu'à s'arroger le droit de nommer et de congédier les curés. Cette malheureuse scission n'était pas finie et certains chefs du parti rebelle menaçaient même de se rallier au schisme janséniste d'Utrecht lorsque England arriva. Un de ses premiers gestes fut de calmer les esprits par une attitude conciliante et d'opportunes mesures de clémence. La chose était d'autant plus nécessaire que des dissensions analogues avaient éclaté à New-York, et aussi à Philadelphie, où Pie VII dut intervenir pour condamner les prétentions du P. Hogan. A Charleston, quelques remous encore sensibles de l'agitation antérieure n'empêchèrent pas le jeune évêque de se mettre à la tâche sans retard et avec une activité qui tient du prodige. En moins d'un an, il visita les principaux groupes de fidèles des trois États de son diocèse, prêchant, instruisant, administrant les sacrements, s'informant et prenant note des nécessités les plus pressantes, du reste bien accueilli partout, et, le plus souvent, même par les protestants, que son éloquence attira dès lors à ses prédications. Convaincu que l'influence des nombreuses publications de la presse dissidente ne pouvait être efficacement combattue que par d'autres publications, il fit réimprimer en anglais le missel romain, en tête duquel il inséra, sous forme d'introduction, une explication détaillée des prières et cérémonies de la messe. De plus, il fonda, en 1822, le premier périodique à caractère spécifiquement catholique, l'organe hebdomadaire *United States Catholic Miscellany*. Presque en même temps il ouvrait à la jeunesse un collège ou petit séminaire, avec la préoccupation, qui domina toute sa vie, de s'assurer le recrutement d'un nombre suffisant de prêtres indigènes. Et comme il fut constamment un des ré-

Digitized by Google

dacteurs les plus fidèles du *Miscellany*, il se fit aussi très souvent professeur dans son séminaire, enseignant, selon les occurrences, la théologie, la philosophie ou d'autres branches, se chargeant parfois de suppléer des confrères malades, allant, au besoin, jusqu'à donner cinq heures de leçons en un jour. Sa réputation oratoire, jointe à sa serviabilité, lui attirait de fréquentes occupations surérogatoires. On l'invitait de très loin à venir prêcher dans des circonstances solennelles, et il ne refusait guère, il ne savait pas refuser. Il fut même, en 1826, prié par le président Quincy Adams, de faire une conférence à Baltimore devant le Congrès national, ce dont il s'acquitta avec sa verve et son succès accoutumés. Il avait pris comme thème la notion et la nécessité de la religion, et il sut, à ce propos, rencontrer quantité d'objections et de préjugés anticatholiques qui avaient cours dans les milieux américains. Pour soutenir ses œuvres d'enseignement, de prosélytisme et de bienfaisance auxquelles la générosité de ses diocésains ne pouvait suffire, il multiplia les appels les plus éloquents à la charité du dehors en faveur du « plus pauvre diocèse du monde ». Il s'imposa dans le même but plusieurs voyages en Europe. Désireux de voir résoudre d'une manière uniforme des questions et difficultés qui se présentaient à peu près identiques dans toute la province ecclésiastique de Baltimore, il souhaitait ardemment et proposa en mainte circonstance la réunion de conciles provinciaux ; mais ses suggestions à ce sujet ne furent écoutées qu'à partir de 1829. En attendant, il prit l'habitude de convoquer annuellement, dans chacun des trois États auxquels s'étendait sa juridiction, des assemblées ou conférences du clergé et de quelques laïques influents, assemblées régionales qu'il remplaça plus tard par une assemblée générale annuelle des trois États. Grâce aux indications que ces rencontres lui fournissaient et aux directives qu'il avait l'occasion d'y proposer et d'y mettre à l'essai, il sut dès 1823 doter son diocèse d'une « Constitution » appropriée à ses besoins. Elle définissait nettement, entre autres points, les droits et devoirs des « trustees », mettant ainsi une digue à leurs trop fréquents envahissements. Ne reculant devant aucune fatigue, England avait, à la demande de l'évêque Du Bourg, accepté de le suppléer dans le soin des chrétientés de la Floride orientale, où la religion dépérissait rapidement faute d'une main capable et autorisée pour la soutenir et la vivifier. Mais les hésitations et défiances qu'on lui opposa de divers côtés vinrent paralyser ses généreuses intentions. Cependant le Saint-Siège lui avait confié la charge, aussi lourde qu'honorable, de délégué apostolique à Haïti. Malheureusement les soins qu'il dut donner aux affaires de cette mission, de 1834 à 1836, et les longues absences qui en furent la conséquence marquèrent un temps d'arrêt dans le développement régulier de son diocèse. L'union des esprits et des cœurs, la situation financière et la prospérité du séminaire avaient particulièrement souffert. Le dernier point fut l'objet principal des observations et des regrets de l'évêque dans les assemblées régionales de 1838 et aussi dans les assemblées générales de 1839 et 1840. Toutefois John England n'était

Digitized by Google

pas homme à se répandre en vaines doléances, à se contenter de tristes et stériles constatations. En 1841, après avoir eu la joie d'assister au quatrième de ces conciles provinciaux dont il avait été l'opiniâtre instigateur, il annonça son intention d'aller revoir l'Irlande, son pays natal, dans l'espoir d'en obtenir un secours opportun en prêtres et en argent. Mais il avait compté sans la fragilité de la vie humaine : en décembre de la même année, il tomba malade et la mort vint, le 11 avril 1842, clore la série ininterrompue de ses fatigues et de ses combats. Il était âgé de 56 ans et il y en avait 22 qu'il occupait le siège de Charleston.

Quand on essaie d'embrasser d'un coup cette carrière épiscopale, on est étonné, presque stupéfait de la somme de labeurs et de sollicitudes qu'elle représente : courses apostoliques jusqu'aux extrémités d'un immense diocèse, grand comme dix ou douze fois la Belgique ; voyages au dehors ; prédications et conférences devant les auditoires les plus variés et les plus distants ; occupations obscures et assujétissantes à domicile, écrits de toute sorte, pour propager ou défendre la vérité ; enfin entreprises et initiatives multiples et hardies, qui n'ont pas toutes réussi, mais qui attestent un grand cœur, une volonté énergique, un dévouement sans bornes, un esprit large, des idées et des tendances personnelles, parfois sans doute trop personnelles, et où l'on croit démêler quelques traces d'influences gallicanes à côté d'un démocratisme très prononcé et du *self-confidence* américain. Tout cela a fourni à M. Guilday la matière d'un ample et solide exposé, qui est moins la biographie d'un homme qu'un vivant tableau de la situation religieuse de l'Amérique du Nord pendant 30 à 40 ans. Rien n'y est avancé qu'à bon escient. La documentation est abondante et remplit à peu près la moitié de ces deux gros volumes ; elle est si détaillée qu'elle pourra paraître parfois minutieuse, elle est sincère jusqu'à ne rien laisser dans l'ombre, des trop fréquentes et trop publiques dissensions qui, même au sein du clergé, attristèrent cette époque et auraient empêché les progrès continuels du catholicisme, si la vérité et la vertu intrinsèque du catholicisme n'avaient triomphé de tous les obstacles.

En examinant la série des trente-cinq chapitres de ce grand recueil, le lecteur se demande d'abord quel principe a présidé à leur arrangement, et il constate assez vite que l'auteur a voulu, en général, suivre l'ordre chronologique. C'était chose relativement aisée tant qu'il ne s'agissait que de raconter la jeunesse de John England, le cours de ses études, son ministère en Irlande, son élévation à l'épiscopat, les débuts de son administration et de l'organisation de son diocèse. Mais dans la suite, en présence de ces importants travaux et de ces hautes initiatives qu'il convenait de caractériser nettement par d'assez longs excursus rétrospectifs, il n'était plus possible de s'attacher strictement à la succession des faits. Le changement est surtout visible dans le second volume. Il semble d'ailleurs que certains chapitres fort étendus et qui, ne rentrant pas nécessairement comme tels dans le cadre de l'ouvrage, ne se rapportent pas non plus à une date précise, auraient pu être rejetés en un appendice

Digitized by Google

complémentaire ; tels ceux qui sont intitulés : *L'Église en Floride, Discours publics, Antécédents du Ier concile provincial, Éducation catholique et bien-être social, Écrits de l'Évêque John England.* La combinaison conciliatrice adoptée par M. Guilday devait nécessairement amener quelques répétitions, sous peine de ne point présenter chaque fait dans son cadre historique. Quoi qu'il en soit, on doit savoir beaucoup de gré au savant professeur de Washington d'avoir patiemment réuni sur son sujet, en scrutant tous les dépôts d'archives connus ou accessibles, tant de renseignements si bien garantis. Il sera facile, le moment venu, à qui voudra tenter l'entreprise, de les condenser davantage, de les résumer très méthodiquement dans une histoire de l'apostolat catholique aux États-Unis pendant la première moitié du XIXe siècle. J. FORGET.

F. J. ZWIERLEIN. *The Life and Letters of Bishop Mc Quaid,* prefaced with the History of Catholic Rochester before his Episcopate. T. III. (Université de Louvain. Recueil de travaux. 2e série, fasc. 9). Louvain, Uytspruyst, 1927. In-8, XII-514 p.

M. Zwierlein a-t-il fait vœu d'enrichir annuellement d'une massive unité le recueil louvaniste ? On pourrait le supposer, si régulière a été la succession de ses trois beaux volumes sur la vie et la correspondance de l'évêque Mc Quaid. Le premier avait paru en 1925 et le second en 1926 ; le troisième, celui que j'ai sous les yeux, porte la date de 1927.

Deux fois déjà, on s'est occupé, dans la RHE, de cette importante publication, qui nous permet et facilite un coup d'œil rétrospectif sur le catholicisme en Amérique pendant près d'un siècle : on en a indiqué l'idée inspiratrice et les qualités de fond et de forme ; on a signalé notamment l'ampleur des recherches dont elle nous livre le résultat, la franchise parfois étonnante, presque illimitée, de son information, même sur des faits tout récents, sur des débats à peine clos, sur des personnages dont quelques-uns sont encore en vie. La méthode de travail adoptée par l'auteur a été aussi caractérisée : il y est resté fidèle jusqu'au bout. De cette méthode devait sortir et est sorti un ensemble qui n'est ni une œuvre historique achevée en bonne et due forme, une biographie parfaitement agencée et cohérente, ni une simple et vaste accumulation de matériaux, mais quelque chose d'intermédiaire entre ces deux termes et peut-être, à tout prendre, plus voisin du second que du premier. Étant donnée du reste la difficulté d'unir pratiquement, de combiner ce double point de vue, on ne doit point s'étonner qu'au milieu d'une luxuriante documentation, la suite des faits, ainsi que le caractère des personnes et de leurs démarches, n'apparaisse pas toujours manifeste de prime abord ; et l'on pourra regretter de ne pas trouver partout

Digitized by Google

dégagées de la masse des pièces à conviction, les conclusions auxquelles elles aboutissent naturellement.

Ce troisième volume continue l'étude de la carrière épiscopale de Mc Quaid, que le second avait conduite fort loin. L'auteur l'a divisé en trois parties. Il présente la première sous l'étiquette générale de « *Conspiracies* » (conspirations, complots). C'est, me semble-t-il, prendre ou peindre les choses un peu trop au tragique. De quoi s'agit-il en effet ? Tout d'abord, de deux prêtres qui s'étaient mis plus ou moins en rébellion contre leurs évêques. Le premier, Mac Glynn, relevait directement de l'archevêque de New-York, Corrigan, dont il était le diocésain. Il fut suspendu par lui, puis excommunié, pour s'être obstiné à déclamer, à la suite de Henry George, contre la légitimité de la propriété foncière privée. En défendant vigoureusement contre lui la doctrine traditionnelle de l'Église, l'évêque de Rochester ne faisait que devancer de deux ou trois ans les enseignements solennels de Léon XIII. M. Zwierlein a voulu insister spécialement sur ce point d'histoire, parce qu'il « n'avait été que superficiellement traité par Singlair Will, dans sa *Vie du cardinal Gibbons*. Et de fait, en présence de toutes les pièces ici produites, il est bien difficile de croire avec Will à « l'entière soumission » de Mac Glynn. Si l'autre prêtre, le P. Lambert, appartenait au diocèse de Rochester, son cas ne s'aggravait pas, comme le précédent, d'une question doctrinale. Et pourtant cette affaire, avant de se terminer, en 1890, par une mesure conciliatrice, une sorte de compromis, ne laissa pas de créer de longs et sérieux embarras à Mc Quaid. Il semble même que son comportement général et en particulier son exubérante liberté de langage et d'allure n'aient pas prévenu en sa faveur le délégué apostolique, Mgr Satolli, ni le cardinal Siméoni, alors préfet de la Propagande. Mais beaucoup plus grave et plus douloureusement retentissant fut le conflit avec Mgr Ireland, archevêque de Saint-Paul. Un premier dissentiment éclata à propos des mesures propres à sauvegarder dans les écoles la foi des enfants. Ireland affichait très ouvertement ses préférences pour les écoles officielles et une sorte de dédain pour les écoles paroissiales. Mc Quaid, qui avait établi un grand nombre de celles-ci au prix d'énormes sacrifices, ne pouvait manquer de protester. Il le fit publiquement et de telle façon que le différend dut être porté au tribunal du Pape. Satolli, le délégué pontifical, eut d'abord une attitude assez indécise ; mais Léon XIII, ayant pris lui-même l'affaire en main, rendit en 1895 une décision qui maintenait dans toute leur vigueur les prescriptions et recommandations du 3e concile plénier de Baltimore, c'est-à-dire, qui posait comme règle générale l'établissement et la fréquentation d'écoles paroissiales, avec permission de fréquenter les écoles neutres officielles là seulement où il ne serait pas possible d'en avoir de meilleures. Les démarches et conférences d'Ireland en faveur du parti républicain dans la province ecclésiastique et la ville même de New-York donnèrent lieu à de nouvelles difficultés. Avec son tempérament ardent et parfois outrancier, l'évêque de Rochester ne craignit pas de dénoncer et de

Digitized by Google

blâmer en chaire la conduite de l'archevêque de Saint-Paul. Le procédé était trop irrégulier pour pouvoir être approuvé, même en Amérique. Rome s'en émut, se plaignit, et Corrigan, le métropolitain de Mc Quaid, fut prié de remédier à la situation. Mc Quaid adressa au Saint-Père une lettre de regrets ; mais en même temps il faisait tenir au préfet de la Propagande son volumineux dossier, où il développait et justifiait ce qu'il appelait ses accusations (*charges*) contre Ireland. Quelques années plus tard, on constate le rétablissement des relations confraternelles normales entre les deux adversaires, qui se font visite réciproquement. En attendant, le coup d'éclat de Rochester semble n'avoir pas été inutile : il avait contribué à attirer l'attention sur une sorte de libéralisme qu'à tort ou à raison on a appelé l'américanisme, et peut-être ne fut-il pas sans influence sur la consigne abstentionniste imposée à l'égard du *World's Parliament of Religions*, auquel Gibbons et quelques autres avaient cru pouvoir accorder leur concours.

La seconde partie du volume retrace l'activité de Mc Quaid dans le domaine de la bienfaisance. A peine installé à Rochester, il songea à obtenir et obtint, à force d'instances, l'autorisation de donner l'instruction religieuse dans tous les établissements officiels de correction ou de charité. Quant aux institutions similaires d'origine privée et de caractère catholique, il les agrandit considérablement ; il y aouta notamment une *Maison de métiers* (House of Industry) pour jeunes filles, une maison similaire pour garçons, une *Maison de retraite* pour les femmes âgées, un local pour l'*Association des jeunes gens*, etc.

Mais parmi toutes les œuvres, nulle ne lui tint plus au cœur que l'enseignement ecclésiastique, comme moyen de recrutement pour la milice du sanctuaire ; et c'est ce dont il est question ici, dans la troisième partie. Il lui fallut dix ans pour mettre sur pied le petit séminaire de Saint-André. Et ce n'était là qu'un commencement : il souhaitait, il voulait un grand séminaire. Ceci lui fut même une raison, entre autres, de ne point s'associer à la fondation de l'Université catholique de Washington, dont la possibilité et la vitalité lui semblaient trop problématiques. Dès 1888, quoique dépourvu encore de toutes ressources, il annonça publiquement ses intentions, déclarant d'ailleurs qu'il entendait faire un établissement modèle dans son genre par le choix et l'étendue du programme, par la qualité et le nombre des professeurs. Il sut si bien communiquer les ardeurs de son zèle à son clergé et à son peuple que les dons affluèrent sans tarder. Des bâtiments furent construits et successivement agrandis, et neuf chaires professorales, fondées et dotées par de généreux bienfaiteurs, assurèrent l'avenir. En peu de temps, le séminaire s'organisa, se peupla, prospéra, fit ses preuves enfin si brillamment que Rome, en 1905, lui accorda le droit de conférer le doctorat en philosophie et en théologie. Le vaillant évêque en ressentit une grande joie, et en 1907 il pouvait écrire : « Il y a quinze ans, j'entrepris, me confiant en Dieu, de créer un séminaire, mais un bon, le meilleur que je pourrais, pour 68 étudiants ; j'en ai un

Digitized by Google

pour 150, et dans deux ans il pourra en contenir 260. » C'est que dès lors ce séminaire avait élargi ses portes, en même temps que ses locaux : de diocésain qu'il était à l'origine, il était devenu provincial et plus que provincial, puisqu'il accueillait les candidats à la prêtrise lui arrivant des diverses régions des États-Unis, du Canada et des Philippines. Aussi l'heureux fondateur s'y dévoua-t-il corps et âme jusqu'à son dernier souffle. Quelques semaines avant de mourir, en août 1908, déjà gravement atteint du mal qui devait l'emporter, il voulut encore présider à l'inauguration solennelle d'une nouvelle aile de bâtiment du « Hall of Theology ».

Il expira le 18 janvier 1909, dans la 41e année de son épiscopat. Il laissait le souvenir d'un apôtre zélé et infatigable, d'une âme ardente et généreuse dans la lutte pour le bien ; d'un champion intrépide de la vérité, au triomphe de laquelle il lui arriva de sacrifier les conventions et règles protocolaires ; d'un esprit aux idées larges, bien que parfois trop arrêtées et trop personnelles ; d'une volonté énergique, aux initiatives hardies et fécondes, poursuivies avec cette constance et ce sens de l'opportunité qui font les grands réalisateurs.

J. FORGET.

E. LESNE. *Histoire de la fondation de l'Université catholique de Lille* (1874-1877). Lille, Société des éditions du Nord, 1927. In-8, 155 p.

La France n'a jamais connu un régime de liberté d'enseignement, comparable à celui établi par notre constitution de 1831. Particulièrement l'enseignement supérieur y fut, jusqu'en 1875, soumis au monopole de l'État. Le 12 juillet 1875, l'Assemblée Nationale vota une loi consacrant, en principe, la liberté de cet enseignement, sous le contrôle de l'État. Dès avant la promulgation de cette loi, les catholiques du Nord de la France, conduits par Philibert Vrau et Camille Feron-Vrau, demandèrent l'autorisation d'ouvrir des cours libres d'enseignement supérieur. Trois cours de droit, premier noyau des futures facultés catholiques, purent s'ouvrir à Lille, en novembre 1874.

L'année suivante, furent ajoutés quelques cours de médecine, de lettres et de sciences. Le nouvel établissement prit le nom d'*Institut catholique*. Nous remarquons parmi les premiers maîtres du jeune institut, les noms de Vareilles-Sommière et de Trancrède Rothes pour la faculté de droit, de l'abbé Boulay, pour la faculté de sciences. Les débuts de la faculté de droit furent marqués par un épisode dont un professeur de Louvain fut le héros. Charles Périn, le célèbre auteur de la *Richesse dans les sociétés chrétiennes*, se vit offrir, par les catholiques lillois, le décanat de la faculté de droit. Périn déclina l'honneur, en invoquant les attaches nombreuses qui le retenaient dans l'université catholique de son pays. Pour vaincre sa résistance, les Lillois s'adressèrent directement au Saint-Père.

Digitized by Google

Sur les instances formelles de Pie IX, Périn se déclara prêt à se dévouer au succès de l'Institut naissant. Mais un nouvel obstacle surgit : le refus d'agréation du gouvernement français, qui prétendait subordonner à son visa l'admission d'un professeur étranger. Des extraits d'une intéressante correspondance sont joints au récit de cet épisode (1875-1876).

A peine né, l'institut lillois se vit menacé par un sérieux danger. En mars 1876, le projet de loi Waddington prétendit obliger les étudiants des facultés libres à passer leurs examens devant les professeurs des facultés d'État. A une infime minorité, après une vigoureuse campagne de presse et de pétitions, le Sénat rejeta ce projet (juillet 1876). L'institution du jury mixte put être établie.

L'histoire des débuts de la faculté de médecine met en lumière les manœuvres auxquelles recouraient les adversaires de l'Institut catholique. Une convention passée, en décembre 1875, avec les hospices de Lille avait mis à la disposition de la faculté catholique de médecine un hôpital nouvellement construit ; moyennant l'engagement de supporter les frais d'installation et de mobilier, les professeurs de la nouvelle faculté recevaient le précieux avantage de pouvoir, avec leurs étudiants, desservir l'hôpital. La municipalité radicale de Lille, craignant l'influence que les catholiques pourraient acquérir de ce chef, s'opposa de toutes ses forces à l'exécution de ce contrat. Elle obtint du gouvernement la fondation d'une faculté officielle de médecine et, grâce à ses instances le ministre de l'Instruction publique, de Marcère, annula les arrêtés préfectoraux qui avaient déjà ratifié la convention conclue entre la faculté catholique et les hospices (octobre 1876). Les catholiques déférèrent au Conseil d'État la décision ministérielle ; ils y obtinrent gain de cause. En vertu d'un arrêt donné par le Conseil d'État en juin 1877, la faculté de médecine prit possession de deux pavillons, qui pouvaient contenir deux cents malades.

La faculté de théologie fut constituée en dernier lieu. Un décret de la S. Congrégation des Études l'avait érigée en novembre 1876 avant que ses professeurs ne fussent désignés. Ses cours ne s'ouvrirent qu'en novembre 1877. Son premier doyen fut le chanoine Jules Didiot, entouré de six professeurs, parmi lesquels nous relevons des noms qui, à des titres divers, ont bien mérité des sciences ecclésiastiques : Baunard, Bouquillon, Delorme, Fuzet, Pillet.

La rédaction des statuts fondamentaux de l'université fut précédée de plusieurs projets et marquée par des discussions parfois assez vives. Soumis au Saint-Siège en 1876, ils reçurent la consécration suprême de l'approbation pontificale ; une bulle d'érection canonique fut donnée le 16 décembre 1876. Voici les grandes lignes de l'organisation de la nouvelle université catholique : la direction générale appartient aux évêques du Nord (Cambrai et Arras), assistés d'un chancelier qui représente spécialement Rome ; à la tête de l'université se trouve un recteur, nommé par le chancelier et les évêques et confirmé par le pape. Le recteur est assisté d'un vice-recteur et d'un conseil d'administration de vingt membres. Les pro-

Digitized by Google

fesseurs sont nommés par le chancelier et les évêques, sur la présentation du recteur.

Avec un soin pieux, avec une sollicitude filiale et minutieuse, l'éminent recteur des Facultés catholiques de Lille a retracé l'histoire des premières années de son institut. Il a puisé largement dans les archives confiées à sa garde ; son récit est rendu vivant par les souvenirs des vétérans et des ouvriers de la première heure qu'il a pu interroger. Négociations avec Rome et avec le gouvernement français, pourparlers et démarches pour le recrutement du personnel enseignant, efforts pour réunir des ressources matérielles considérables, tout a été scruté et narré avec compétence et objectivité. Une leçon de haute portée se dégage de ces belles pages : celle de l'esprit de foi et de la magnifique générosité qui, à un moment décisif, animèrent les catholiques du Nord français.

F. CLAEYS-BOUUAERT.

Digitized by Google

CHRONIQUE

Allemagne

— De la deuxième édition de l'encyclopédie *Die Religion in Geschichte und Gegenwart* (Tubingue, Mohr), nous avons reçu les fasc. 23-30, qui forment les col. 1-736 du tome II. Les éditeurs restent fidèles à leur programme : mettre le lecteur au courant de l'état présent des questions, et lui fournir de brefs renseignements, avec des éléments de bibliographie, sur les faits, les institutions, les personnages ; leur publication a en outre le grand mérite de paraître régulièrement. Parmi les articles plus développés des fasc. 23-30 (*E — Frauenfrage*), citons : *England, Englische Literaturgeschichte, Einigungsbestrebungen, Eschatologie, Evangelien, Evangelisch, Feste und Feiern, Finanzwesen* (*der Kirchen*). Dans le très intéressant article de K. Völker sur (*Katholische*) *Einigungsbestrebungen*, on s'étonne de ne pas voir mentionner l'effort catholique actuel pour le rapprochement des Églises (p. ex., les congrès de Velehrad, dont le Ve s'est tenu l'an dernier, celui de la Pentecôte 1926 à Vienne, la fondation des Moines de l'Union en Belgique, etc.). R. Draguet.

— Dans son ouvrage monumental : *Die Religionstheorie von Ernst Troeltsch* (Paderborn, Schöningh, 1927. In-8, viii-604 p. M. 19), E. Spiers donne tout d'abord un aperçu de l'évolution de la science des religions chez les protestants, sous l'influence de leurs coryphées, de Kant à Eucken, et de l'évolution de Troeltsch. Nature profondément religieuse, Troeltsch s'était assigné comme but de trouver une synthèse du dogmatisme et de l'évolutionnisme historique, les deux pôles opposés au sein du protestantisme positiviste. A cette fin les thèses dogmatiques devaient abandonner quelque chose de leur caractère absolu et l'histoire devait être scrutée dans ses idées fondamentales et immuables. En effet, Troeltsch lui aussi est captif de l'erreur fondamentale protestante sur l'opposition irréductible entre la foi et la science. A son avis la recherche théologique doit partir de la philosophie de la religion : tout d'abord, la psychologie saisit les phénomènes religieux, les examine et les détermine dans leur nature propre ; ensuite l'épistémologie résout le problème de leur vérité et de leur valeur. Chez Troeltsch, la solution est sous l'influence du transcendentalisme kantien, lorsqu'il établit en dernière analyse une loi à priori de la formation des idées, fondée dans l'être même de l'intelligence. De la philosophie, la recherche se tourne vers la réalité historique de la vie religieuse et examine comment l'à priori religieux s'est manifesté et développé dans les différentes religions. Plus encore que cette acceptation relativiste d'une évolution des vérités religieuses, dans la chaîne desquelles la religion chrétienne n'est qu'un anneau entre beaucoup, il faut attaquer le critère qui distingue la vérité de la variété historique : il ne peut, comme en psychologie, être en définitive que purement subjectif. En effet, si sérieusement qu'il cherche une manifestation objective de Dieu dans l'histoire, il ne trouve pas la voie qui le conduise de l'immanent au transcendant. Il élabore avec beaucoup d'habileté les idées qui sont à la base de l'histoire des religions, mais il s'approche

Digitized by Google

fortement de la conception hégélienne d'un processus d'évolution en spirale. La sotériologie, telle que le christianisme l'a développée, y est bien le sommet réel et relatif, mais non absolu. Dans son ouvrage célèbre : *Soziallehren der christlichen Kirchen und Gruppen*, Troeltsch a poursuivi particulièrement à fond une série de pensées, la position du christianisme à l'égard de la culture à travers les siècles. Malgré ses bons éléments, l'ouvrage renferme maintes conceptions dogmatiques et exégétiques insoutenables, mais surtout sa position fondamentale est fausse, lorsqu'il affirme que l'opposition entre le christianisme et la culture est non seulement dans le fait, mais aussi de principe et ne peut être écartée que par des compromis. L'ouvrage de Sp. se distingue non seulement par l'importance du sujet, mais aussi par la solidité et la clarté. On pourrait souhaiter plus de concision ; les autres auteurs sont trop longuement cités et la critique tourne souvent à un exposé étendu de la théorie catholique. R. v. F.

— C. Clemen a édité en volume séparé un travail qui avait d'abord paru dans l'*Archiv für die gesamte Psychologie* ; il a pour titre : *Die Anwendung der Psychoanalyse auf Mythologie und Religionsgeschichte* (Leipzig, Akad. Verlagsgesellschaft, 1928. In-8, 128 p. M. 5,80). Il fallait, en effet, le donner à un public plus large, en particulier aux historiens des religions. Tout d'abord, C. retrace la doctrine de Freud et en montre le défaut capital dans la généralisation injustifiée. Ensuite, il critique en particulier l'interprétation donnée par Freud à la légende d'Œdipe, à d'autres légendes de héros, au totémisme, aux rites de la puberté, etc. Lorsqu'on a lu son explication, exacte du point de vue historique, on ne peut que souscrire à sa conclusion : dans le fait, l'interprétation donnée par la psychoanalyse à ces mythes et aspects de la religion primitive s'est révélée indémontrable et, dans la plupart des cas, insoutenable (p. 127). Le fondement de la conclusion erronée de Freud, c'est qu'il change avec une ingéniosité incroyable le sens obvie des légendes et des usages et que là où, dans de rares cas, une pensée sexuelle est à la base, il ramène au même ensemble des éléments qui n'ont que de lointaines analogies. Une telle critique, qui attaque la position de Freud au nom de la science historique, fera sur beaucoup plus d'impression qu'une critique purement psychologique ou religieuse. R. v. F.

— Sous le titre : *Der Schriftsteller Emil Ludwig*, choisi à dessein, O. v. Wertheimer étudie l'œuvre de l'écrivain bien connu E. Ludwig (*Archiv für Politik und Geschichte*, 1928, t. VI (2), p. 261-276). Le fait que Ludwig a publié tout récemment une vie de Jésus, d'ailleurs complètement manquée, rend cette étude digne d'attention, d'autant plus qu'on y prend position d'une manière intéressante dans la question de ce qu'est l'historien et de ce qu'est l'histoire. D'après W., l'historiographie, c'est l'essai d'exposer, avec objectivité et clarté, les forces qui régissent l'évolution d'un peuple ou d'un état. S'appuyant sur cette conception, W. dénie à Ludwig la qualité d'historien et à ses œuvres biographiques celle d'œuvres historiques. Il est un écrivain s'occupant de matières historiques, voulant briller et exercer une influence politique. La critique de détail exercée sur ses œuvres est vraiment accablante ; ces œuvres sont remplies d'inexactitudes, superficielles, sans aucune connaissance profonde de la matière. Et ce jugement de l'historien berlinois n'est que confirmé par la nouvelle production de Ludwig ! Gr.

— Le Dr H. Vogels, professeur à l'université de Bonn, d'une compétence

Digitized by Google

universellement reconnue dans le domaine de la critique textuelle du N. T., vient de publier un complément très utile à son *Handbuch der neutestamentlichen Textkritik* (Munster-en-W., 1923), à savoir, un *Uebungsbuch zur Einführung in die Textgeschichte des Neuen Testamentes* (Bonn, P. Haustein, 1928. In-8, 31 p. M. 1,20). L'établissement du texte des écrits néo-testamentaires est tributaire de la connaissance de l'histoire du texte. Celle-ci en est encore à ses débuts, même après les travaux de Tischendorf, Westcott, Hort et von Soden, et l'apparat critique des grandes éditions ne peut en donner qu'une idée incomplète et souvent fausse. Il faudrait donc recourir aux éditions des mss les plus importants, souvent inaccessibles au plus grand nombre des étudiants. Tels sont les motifs qui ont déterminé l'auteur a mettre à leur disposition un choix de péricopes empruntées aux mss grecs, latins, syriens, gothiques ainsi qu'aux anciens écrivains ecclésiastiques comme Irénée et Clément d'Alexandrie. Ils y trouveront matière d'étude et de comparaison pour un semestre au moins, voire même pour une année. Les principes qui ont présidé au choix des textes et des mss sont ceux développés par M. Vogels dans son manuel de critique textuelle du N. T. Ils expliquent aussi la place considérable faite aux textes des versions. Puisse ce petit livre d'exercices, étudié conjointement avec le *Handbuch*, susciter, dans les milieux catholiques surtout, un regain d'intérêt pour la critique textuelle du Nouveau Testament. É. T.

— L'épître aux Éphésiens soulève de nombreux et graves problèmes posés depuis longtemps et toujours en discussion, entre autres celui de ses destinataires et celui de son authenticité. Les introductions au Nouveau Testament s'en occupent et les commentaires de la lettre ne peuvent les passer sous silence. Beaucoup de travaux spéciaux leur furent consacrés, parmi lesquels celui d'H. Holtzmann (*Kritik der Epheser- und Kolosserbriefe*, Leipzig, 1872) tient une place de choix autant par son étendue que par sa profondeur. C'est encore à leur exposé, à leur examen et à leur solution que M. J. Schmid vient d'apporter une contribution importante, qui lui valut le titre de docteur en théologie à l'université de Munich (*Der Epheserbrief des Apostels Paulus*. Biblische Studien, Vol. XXII, fasc. 3 et 4. Fribourg-en-Br., Herder, 1928. In-8, xxiv et 466 p. M. 16). C'est certainement l'étude la plus complète, la plus minutieuse, la plus érudite parue jusqu'ici sur la question de l'adresse et de l'authenticité de l'épître aux Éphésiens : 466 pages, bourrées de notes, de références et de citations, où toutes les hypothèses sont passées au crible, où tous les ouvrages antérieurs sont critiqués, anciens et modernes, catholiques et non catholiques, allemands et étrangers ! Et cependant, la monographie se lit aisément, le style en est clair, la disposition méthodique, les difficultés et les preuves bien présentées, les solutions prudentes et réservées. C'est là, on en conviendra, un ensemble de qualités trop rare pour n'être pas relevé d'un mot d'éloge !

En dehors des tables analytique et bibliographique (xi-xxiii), alphabétique et des mots grecs (459-466), l'ouvrage contient une introduction (1-15) et quatre chapitres (16-455) très brièvement résumés en quatre conclusions (456-457). L'introduction retrace les vicissitudes par lesquelles a passé la critique de l'épître aux Éphésiens ; le premier chapitre parcourt les témoignages de l'ancienne littérature chrétienne en sa faveur et en tire déjà certaines conclusions touchant la date de composition et l'authenticité ; le second examine le problème soulevé par l'adresse de la lettre, et les différents essais de solution (16-129). Mais

Digitized by Google

les troisième et quatrième chapitres constituent vraiment le centre de l'ouvrage et étudient l'épître au point de vue linguistique, vocabulaire, grammaire et style, et au point de vue de ses relations littéraires avec les autres livres du Nouveau Testament, spécialement avec la 1ª *Petri*, et avec les autres épîtres de S. Paul, spécialement l'épître aux Colossiens. L'examen des questions théologiques posées par l'épître aux Éphésiens fait partie de l'étude du vocabulaire qui a pris de ce chef une grande extension, mais l'auteur n'a pas cru devoir les aborder selon la «religionsgeschichtliche Methode». Il estime que l'étude comparative des conceptions religieuses ne peut être à la base de la solution du problème de l'authenticité. Celui-ci doit être avant tout résolu par la confrontation, sous tous les rapports, de la lettre aux Éphésiens avec les épîtres de Paul certainement authentiques.

Et cette confrontation est sans aucun doute favorable à l'authenticité. Le vocabulaire et la langue, l'attitude de l'épître vis-à-vis de l'Ancien Testament, ses relations avec les autres lettres de Paul, surtout avec la lettre aux Colossiens dont l'origine paulinienne est de plus en plus généralement reconnue, tout plaide pour l'appartenance de l'épître aux Éphésiens au *corpus paulinum*. Ses particularités stylistiques très réelles ne s'y opposent pas. D'ailleurs, l'utilisation de notre épître par Clément de Rome et par la 1ª *Petri* laisserait à peine, même dans l'hypothèse de la non-authenticité de cette dernière, le temps requis pour une composition postapostolique. On dirait que les critiques commencent à s'en rendre compte et qu'ici encore, il y aurait lieu de parler d'un retour à la tradition. Si beaucoup de philologues et d'historiens profanes continuent à rééditer, en les renouvelant à peine, les arguments formulés, il y a un siècle, par De Wette contre l'épître aux Éphésiens, — ceux de l'école de Tubingue ont joui d'une faveur moins constante, — plusieurs théologiens critiques se montrent très réservés dans le jugement qu'ils portent sur leur valeur probante. C'est le cas pour Dibelius, Vischer, Jülicher, Knopf, tandis que Harnack et Deissmann avec les représentants les plus autorisés de l'exégèse anglaise, maintiennent l'authenticité de l'épître. Son sort paraît d'ailleurs indissolublement lié à celui de l'épître aux Colossiens, dont l'origine paulinienne ne rencontre plus que quelques adversaires isolés comme Wendland, Brückner, Weinel, Reitzenstein, etc.

Quant au problème de l'adresse et des destinataires de la lettre, problème très complexe, très obscur, et qui ne recevra peut-être jamais de réponse définitive, on ne le supprime pas en niant l'authenticité. Il demeure posé et par l'état du texte d'Eph., I, 1 et par le contenu de l'épître. Il nous reste à dire un mot de la solution que l'auteur lui donne à titre d'hypothèse « von hoher innerer Wahrscheinlichkeit ». Il n'admet pas l'opinion de Marcion, très répandue depuis John Mill (1645-1707), remise en honneur par von Harnack (1920) et acceptée par beaucoup d'exégètes catholiques récents (Knabenbauer, Tillmann, Meinertz, Vosté, Vogels), d'après laquelle l'épître aux Éphésiens serait en réalité une lettre adressée par S. Paul à l'Église de Laodicée et mentionnée dans Col., IV, 16. Il croit plutôt avoir affaire à une lettre encyclique, identique cependant à celle dont parle Col., IV, 16 qui ne serait pas à entendre d'une épître écrite par S. Paul spécialement aux Laodicéens, mais d'une lettre collective qui, après avoir été lue à Laodicée devait passer à Colosses. Cette lettre aurait été destinée à un groupe d'Églises voisines de Colosses, parmi lesquelles il

Digitized by Google

faut certainement compter Laodicée et Colosses, sans doute aussi Hiérapolis. Elle s'inspirerait de l'épître aux Colossiens, mais aurait été écrite en même temps et apportée par le même messager Tychicus. L'adresse, comme celle de l'épître de Jude et de la 2ª *Petri*, n'aurait pas fait mention de l'endroit où se trouvent les destinataires et le texte primitif de I, 1 aurait simplement porté : *τοῖς ἁγίοις καὶ πιστοῖς ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ*. Les mots *τοῖς οὖσιν ἐν Ἐφέσῳ* ne seraient donc pas authentiques. Mais comment expliquer leur interpolation si la lettre n'était pas adressée aux Éphésiens, si tout au moins Éphèse n'appartenait pas au cercle des destinataires? Le porteur de l'encyclique, Tychicus, aura certainement fait halte à Éphèse, centre des routes de communication vers l'Asie ; il apportait les salutations et les recommandations de l'apôtre ; il y aura laissé un exemplaire de la lettre qui, si elle ne visait pas spécialement les Éphésiens, devait cependant leur être d'une lecture très utile. Éphèse est donc devenue, en fait, le point de départ de diffusion de l'épître, à laquelle on aura dès lors donné pour titre *πρὸς Ἐφεσίους*. Cette désignation sera passée dans le texte même de la lettre sous la forme *τοῖς οὖσιν ἐν Ἐφέσῳ* jusqu'au jour où l'on s'aperçut de son incorrection grammaticale entre les deux qualificatifs étroitement unis *ἅγιοι* et *πιστοί*, et de son incompatibilité avec le caractère et le contenu de la lettre. C'est alors qu'on aura supprimé *ἐν Ἐφέσῳ* dans une partie des manuscrits, tandis que *τοῖς οὖσιν* restait.

Tout cela est sans doute bien conjectural, et l'auteur le reconnaît, mais que dire des autres solutions et des corrections textuelles proposées? D'ailleurs, les développements donnés par l'auteur aux considérations exposées ici en raccourci contribuent, dans une certaine mesure, à en augmenter la vraisemblance.

É. Tobac.

— Mgr O. Bardenhewer nous avait déjà donné une brève explication de l'épître aux Romains (cfr RHE. 1926, t. XXII, p. 901). Il publie aujourd'hui un commentaire un peu plus développé de la petite épître de S. Jacques (*Der Brief des heiligen Jakobus*. Fribourg, Herder, 1928. In-8, 160 p. M. 4.40), mais conçu dans le même esprit et visant aussi avant tout à faire ressortir la suite des idées et leur contenu doctrinal. Le style est clair, la rédaction facile, la bibliographie n'est pas encombrante, les notes non plus. Une large place est faite à l'exégèse ancienne ; les modernes sont peu cités, sauf Belser et Dibelius ; les principales opinions sont cependant rapportées. Le commentaire de J. Chaine sur l'épître de S. Jacques, paru en 1927 dans les « Études bibliques », est parvenu trop tard à l'auteur pour pouvoir être utilisé. Nous avons rendu compte de l'ouvrage de Chaine, en en résumant les thèses touchant les questions d'introduction (RHE. 1928, t. XXIV, p. 533-535). Mgr Bardenhewer est d'accord avec lui sur plusieurs points : genre littéraire de l'écrit, langue dans laquelle il fut primitivement composé, authenticité, concordance fondamentale avec S. Paul pour la doctrine de la justification, etc. La lettre de S. Jacques n'est pas une collection de sentences sans aucun lien entre elles, ce n'est pas non plus une dissertation méthodique, c'est un écrit de circonstance, dans le genre de la première aux Corinthiens, dont le plan est déterminé par les besoins des lecteurs et les dispositions de l'écrivain. Elle présente beaucoup d'analogies avec l'enseignement du Seigneur conservé dans les synoptiques, et avec la littérature sapientielle de l'Ancien Testament. Ce n'est pas un écrit juif interpolé par un chrétien ; ce n'est pas un pseudépigraphe. Elle ne fut pas écrite en araméen, la pureté de la langue grecque s'y

Digitized by Google

oppose. Celle-ci par contre peut se concilier avec l'authenticité, et O. Bardenhewer n'a pas recours pour l'expliquer à l'hypothèse d'un secrétaire qui aurait mis au service de Jacques les ressources de sa formation hellénique. Il estime qu'un citoyen bien doué de la Galilée bilingue, placé à la tête de la communauté de Jérusalem et étendant sa houlette sur de nombreux judéo-chrétiens helléniques, a pu acquérir, sans trop de difficulté, une certaine dextérité dans le maniement de la langue grecque. Les lecteurs sont à chercher surtout parmi les chrétiens d'origine juive séjournant en dehors de la Palestine, dans les synagogues chrétiennes de Syrie.

Mais nous avons vu avec plaisir que, pour plusieurs autres points, Mgr Bardenhewer s'écarte des conclusions de Chaine. L'auteur de l'épître est bien Jacques, l'évêque de Jérusalem et le frère du Seigneur, mais ce ne serait pas l'apôtre Jacques, fils d'Alphée. Il est peu probable que plusieurs frères du Seigneur aient fait partie du collège des Douze, et la chose n'est même nullement prouvée pour le plus célèbre d'entre eux, Jacques de Jérusalem. Paul et Jacques sont bien d'accord sur la doctrine de la justification, mais indépendamment l'un de l'autre. Jacques ne veut nullement combattre des abus ou des déviations de la thèse paulinienne, il n'a pas lu les épîtres aux Galates ni aux Romains. Son épître n'est pas postérieure à l'an 50, et c'est peut-être le plus ancien monument littéraire du christianisme, le premier fragment de la collection néo-testamentaire. Ce sont là des solutions que nous avons proposées depuis longtemps, et nous sommes heureux de les voir défendues par un savant aussi qualifié que Mgr Bardenhewer (cfr RHE. 1910, t. XI, p. 327 ; *Bulletin du diocèse de Malines, Documenta*, novembre 1911, p. 179-182 ; février 1912, p. 5-10 ; *Mélanges Moeller*, 1914, t. I, p. 147-164 : *La sotériologie de l'épître de S. Jacques* ; RHE. 1926, t. XXII, p. 797-805 : *Le problème de la justification dans saint Paul et dans saint Jacques*).

É. Tobac.

— C'est une très bonne dissertation sur la doctrine paulinienne du péché originel que le Dr J. Freundorfer vient de publier dans les *Neutestamentliche Abhandlungen* du Prof. Meinertz (Vol. XIII, fasc. 1-2) : *Erbsünde und Erbtod beim Apostel Paulus. Eine religionsgeschichtliche und exegetische Untersuchung über Römerbrief* v, 12-21 (Munster, Aschendorff, 1927. In-8, xxi-268 p. M. 10,80). Elle comprend deux parties. La première recherche quels sont les éléments de la doctrine du péché originel contenus dans le judaïsme antérieur à S. Paul, c'est-à-dire dans les livres canoniques de l'Ancien Testament et dans la littérature juive extracanonique, apocryphes juifs et écrits rabbiniques. La seconde est tout entière consacrée à l'étude de Rom. v, 12-21. Un chapitre retrace l'histoire de l'exégèse, chez les Pères grecs, chez les Latins jusqu'à Érasme, chez les exégètes catholiques depuis Érasme jusqu'à nos jours, chez les interprètes protestants. Un autre s'occupe de l'explication de la fameuse péricope. Une rédaction claire, une argumentation bien conduite, un jugement pondéré, un exposé loyal de toutes les difficultés soulevées et une critique serrée des principales solutions proposées, telles sont les qualités de ce travail qui constitue une véritable histoire du dogme du péché originel. Parmi les ouvrages antérieurs qui lui ressemblent le plus, il faut, croyons-nous, mentionner Tennant, *The Sources of the Doctrine of the Fall and Original Sin* (Cambridge, 1903) et Turmel, *Histoire du dogme du péché originel* (Extrait de la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, Mâcon, 1904). La littérature du sujet est immense et l'auteur

Digitized by Google

ne pouvait songer à l'épuiser, mais il a fait un choix très large et très judicieux parmi les ouvrages généraux, les théologies, les commentaires et les monographies se rapportant à la question traitée. L'auteur a soin de résumer lui-même très exactement, à la fin de chaque paragraphe, les résultats de ses recherches. Nous pourrions les reprendre ici, mais nous croyons préférable de renvoyer le lecteur à l'ouvrage lui-même. Évidemment, les conclusions ne sont généralement pas neuves pour un catholique, mais leur démonstration apporte une contribution importante à l'exégèse traditionnelle qui voit dans Rom. v, 12-21 la doctrine véritable du péché originel. Notons encore que le chapitre sur l'histoire de l'exégèse est des plus intéressants et que, dans son étude sur le chapitre III de la Genèse, qu'il s'agisse de son historicité, de son explication ou de sa portée, le Dr Freundorfer fait ordinairement siennes les solutions proposées par M. Van Hoonacker dans ses articles de l'*Expositor* (1914 et 1915) : *The Literary Origin of the Narrative of the Fall*; *Connexion of Death with Sin according to Genesis* II-III. É. TOBAC.

— M. J. LEIPOLDT publie, pour le *Bilderatlas* de M. Haas, une des sections les plus importantes : *Die Religionen in der Umwelt des Urchristentums* (Bilderatlas zur Religionsgeschichte. Fasc. 9-11. Leipzig, Deichert, 1926. In-4, XXII-193 p. M, 12,80). Est-il encore besoin de répéter que l'étude du syncrétisme gréco-romain de l'époque impériale s'impose à celui qui étudie le christianisme naissant, et que cette étude est particulièrement importante dans le domaine des représentations figurées, l'Église ayant repris, en leur donnant un sens nouveau il est vrai, plusieurs motifs de l'art païen? M. Leipoldt s'intéresse surtout aux mystères ethniques du paganisme gréco-romain, à savoir aux mystères bachiques, orphiques et éleusiniens ; puis à ces quelques religions syncrétistes et mystériques d'origine orientale qui, en adoptant et en vulgarisant la piété mystérique, ont fait concurrence aux mystères proprement dits et se sont très largement répandues en Égypte, en Syrie et en Asie Mineure. Nous citons les cultes d'Osiris, de Sérapis, d'Isis et d'Harpocrate, d'Adonis, de Zeus Héliopolitanus, de Zeus Dolichenus, de Sandas de Tarse, d'Artémis d'Éphèse, de Cybèle-Attis, et de Sabazios. Le culte impérial n'a plus été mis à contribution : il a été compris par M. Haas dans son exposé de la religion romaine, et l'on ne peut reprocher à l'auteur de négliger les mystères de Mithra, puisqu'un fascicule spécial leur sera réservé. La préface est de M. Leipoldt lui-même. Sobre mais bien informée, elle s'abstient de toute comparaison avec le christianisme. A elle seule, elle mérite qu'on se procure les deux fascicules, car elle constitue une synthèse lumineuse de ce que l'antiquité syncrétiste gréco-romaine offre de plus intéressant. On nous permettra toutefois de suggérer pour la prochaine édition quelques légères modifications. Nous voudrions que M. Leipoldt veille à une meilleure reproduction des fresques de la *villa des mystères* à Pompéi, qu'il accorde plus d'importance aux ménades et à leurs transports mystiques, qu'il ajoute quelques représentations des rites d'osirification, et qu'il ne néglige plus la basilique néo-pythagoricienne romaine. Enfin une carte de la diffusion des mystères, conçue sur le modèle de la carte de M. N. Turchi dans ses *Religioni misteriosofiche*, serait certes bienvenue. J. COPPENS.

—Dans la *Monatsschrift für Geschichte und Wissenschaft des Judentums* (1927, t. LXXI, p. 401-416), M. DIENEMANN donne un exposé critique de quelques publications récentes sur le judaïsme contemporain du christianisme naissant.

Digitized by Google

Il ne manque pas d'intérêt de signaler ici comment un historien juif, bien au courant de la littérature néo-testamentaire, apprécie les efforts tentés en ces dernières années par plusieurs auteurs chrétiens pour mieux comprendre l'âme juive à l'époque du Christ. M. Dienemann porte un jugement sévère sur K. Bornhäuser, *Die Bergpredigt* (Gutersloh, 1923). On sait que Bornhäuser a voulu donner une interprétation nouvelle du sermon sur la montagne, en restreignant la portée des béatitudes au cercle des apôtres et de leurs successeurs, les missionnaires de l'Évangile. Malheureusement, affirme M. Dienemann, l'auteur n'a pas compris l'âme palestinienne. Il est resté fidèle aux anciennes conceptions sur le pharisaïsme et le rabbinisme, et il présente par conséquent les adversaires de Jésus comme des orgueilleux et des hypocrites, pleins de complaisance en eux-mêmes, sans amour pour le prochain, détestant les païens et l'Am-haarez. C'est qu'il ignore les travaux récents de Perles, Eschelbacher, Elbogen et Travers Herford, à l'école desquels il eût dû se renseigner sur l'authentique mentalité juive. Cette ignorance des études juives, on ne peut la reprocher aux publications de M. P. Fiebig : *Die Umwelt des Neuen Testaments* (Goettingue, 1926) et *Das Vater Unser* (Gutersloh, 1927). M. Dienemann recommande les publications des sources rabbiniques éditées par P. Fiebig ainsi que l'étude sur le Pater. L'originalité de ce dernier ouvrage consiste en ce que M. Fiebig est le premier à prouver d'une manière scientifique l'analogie du Pater, par son contenu et par sa structure, avec les formules de prière juives, et qu'il cherche à déterminer de ce point de vue quelle est la version authentique de la prière dominicale. M. Dienemann approuve, presque sans réserves, les conclusions de M. Fiebig sur ce qui distingue la prière de Jésus. Le grand acte du Sauveur fut de résumer les prières juives traditionnelles et de les dépouiller de leurs allusions à l'Ancien Testament. Ce défi à la tradition fut un geste révolutionnaire, qui explique très bien, d'après M. Dienemann, l'opposition des pharisiens à la prédication évangélique. Tout cependant n'est pas parfait dans le travail de Fiebig. On doit lui reprocher de reprendre quelques clichés du protestantisme libéral sur la religion spirituelle et prophétique de Jésus, et de ne pas juxtaposer de parallèles juifs à la demande du pardon, alors que ces parallèles ne font pas défaut (*Ps.* 26 ; *Sir.* 38, 2 svv. ; *Joma* 87a). Le point de vue de M. Fiebig est aussi celui de M. G. Kittel, qui accentue, même grandement, l'importance des sources rabbiniques pour l'interprétation du Nouveau Testament. M. Dienemann ne lui marchande pas ses éloges. Voici, en effet, les principales affirmations de tout un programme d'exégèse réformiste. M. Kittel reproche à l'exégèse protestante l'ignorance des sources rabbiniques, du judaïsme palestinien, et toutes les présuppositions qui dérivent en ligne droite de l'image que l'école libérale s'est faite de Jésus et de l'apôtre des gentils. Il est faux d'opposer à une prétendue piété cultuelle et nationaliste des rabbins la religion purement spirituelle, intérieure et morale du Christ et de son grand apôtre. M. Kittel s'attaque vivement à l'œuvre de Bousset qui a vulgarisé l'opinion d'un judaïsme à théodicée transcendante, auquel s'opposerait la doctrine chrétienne sur la paternité divine. D'après Bousset, en effet, seul le Dieu des chrétiens se révèle et se communique aux croyants. Il demande que l'on oppose au Seigneur et aux apôtres non pas quelques rabbins avortés mais ceux-là qui ont vécu pleinement leur religion. On ne tardera pas à voir, ajoute-t-il, que le judaïsme palestinien est la source inspiratrice du christianisme, et l'on constatera que même les passages qui apparaissent le plus comme inspirés par la piété hellénistique, s'encadrent très bien dans

Digitized by Google

un milieu juif. Tout cela n'empêche pas M. Kittel de reconnaître et de proclamer l'originalité de l'Évangile et du christianisme naissant, mais, écartant résolument l'interprétation libérale de la vie de Jésus, le vieux cliché de la « religion prophétique » opposée à la « piété cultuelle et rabbinique », il retrouve l'originalité du christianisme dans la spontanéité, l'intensité, la souveraineté absolue et inconditionnée de l'appel religieux et moral adressé par Jésus à ses disciples, puis, secondairement, dans la renonciation décidée à tout ritualisme, à toute casuistique et dans le point de vue eschatologique qui inspire toute la prédication évangélique. C'est la foi eschatologique, ajoute M. Kittel, qui permit à Jésus de fonder une nouvelle économie de salut, une *autobasileia*, qui lui conféra une plénitude absolue de pouvoir et de puissance, qui lui donna la conscience d'être un thaumaturge tout-puissant et un prophète disposant même du pouvoir divin de remettre les péchés. Et les Juifs ont bien compris que Jésus ne fut pas un simple réformateur, un simple prophète, mais un innovateur, un autocrate réalisant une nouvelle voie de salut dans le plan des espérances eschatologiques. M. Dienemann souligne avec complaisance ce nouveau portrait de Jésus et de son œuvre : le portrait d'un Sauveur qui, par conviction eschatologique, se refuse à remédier aux besoins de son temps, à réformer pratiquement, « empiriquement », ses contemporains, à battre menue monnaie de ses grands préceptes. Il donne raison à ses coreligionnaires, contemporains du Christ, de ne pas avoir suivi ce réformateur, bien intentionné sans doute, mais idéaliste dangereux, en rupture avec les plus authentiques traditions du passé glorieux d'Israël. M. Dienemann, on le voit, ne manque pas d'approuver, dans une large mesure, l'œuvre de G. Kittel ; il voudrait encore cependant en corriger quelques affirmations. Il regrette que M. Kittel présente l'acrobatie dialectique comme un fruit naturel des discussions rabbiniques, qu'il impute à la morale moyenne de distinguer, dans l'amour du prochain, compatriotes et étrangers, qu'il interprète la formule rabbinique bien fréquente : « pour l'amour de la paix », comme une formule de compromis prête à homologuer toutes les concessions.

Nous bornant au rôle de simple rapporteur, nous évitons de prendre position dans ces controverses. Faisons toutefois remarquer à M. Dienemann que l'exégèse catholique ne souscrira jamais aux conclusions de M. Kittel sur l'œuvre de Jésus et qu'elles sont par conséquent une base bien fragile pour y appuyer, d'un point de vue juif, une explication de la banqueroute de la prédication missionnaire chrétienne en Palestine et dans la diaspora. Quant à l'étude des sources rabbiniques, nous sommes d'accord avec M. Kittel et avec M. Dienemann lui-même pour en reconnaître la grande importance et pour déplorer une indifférence presque systématique à l'endroit de ces documents. Mais qu'on tempère la réaction et que les exégètes chrétiens, après avoir mésestimé, peut-être outre mesure, les pharisiens et les rabbins, n'en fassent pas une galerie de héros et de saints.

J. Coppens.

— Nous avons déjà attiré l'attention sur la collection des *Religiöse Quellenschriften*, éditée par J. Walterscheid à la firme L. Schwann, à Dusseldorf (Cfr RHE. 1927, t. XXIII, p. 647). Une collection semblable paraît chez F. Schöningh, à Paderborn, sous la direction des professeurs L. Mohler et A. Struckmann, et sous le titre : *Schöninghs Sammlung Kirchengeschichtlicher Quellen und Darstellungen*. Comme ce titre l'indique, il ne s'agit pas simplement d'un recueil de textes ; même lorsque les fascicules renferment en ordre princi-

Digitized by Google

pal des sources, ils s'efforcent par des introductions et par des considérations qui relient les textes entre eux, de présenter des tableaux historiques complets. Ils sont conçus principalement comme des auxiliaires pour l'enseignement moyen, mais méritent d'attirer encore l'attention ailleurs et peuvent rendre de bons services dans des cercles historiques plus restreints, comme dans les séminaires historiques. Ils sont dus à des auteurs de bon renom et fournissent les matériaux historiques avec une abondance que l'on peut trouver excessive pour le public auquel ils sont principalement destinés. La collection comprend jusqu'à présent 30 fascicules, se rapportant à des sujets d'histoire de la liturgie, des ordres religieux, ou à l'histoire ecclésiastique en général. On pourra se faire une idée de la variété et de la richesse de ces fascicules en consultant notre bibliographie, où tous les titres ont été signalés. GR.

— De modestes sujets, traités avec méthode et pénétration, donnent naissance à d'excellentes monographies. Qui en douterait lira l'intéressante étude publiée par J. ZELLINGER : *Bad und Bäder in der altchristlichen Kirche* (Munich, Max Hueber, 1928. In-8, 136 p.). Restant d'abord dans le courant de la civilisation antique, les chrétiens partagent l'engouement de leur milieu pour les bains. De grands évêques fréquentent les bains publics. On ne réprouve que la pratique des bains mixtes. Changement de politique avec les anachorètes orientaux : une ascèse imprudente et ostentatoire ne pouvait rien concéder aux aises de la vie : le bain fut sacrifié, parfois totalement. Mais, dit M. Zellinger, il ne faut pas faire retomber sur le seul christianisme la responsabilité de cette attitude : c'est toute l'ascèse orientale et la civilisation hellénistique qui portait en elle l'attrait morbide de l'exagération. Les couvents occidentaux n'ont pas poussé au même point la haine de l'hygiène ; le bain fut toléré, ou prescrit pour des raisons de santé, ordinairement confié à la discrétion des supérieurs. Dans le monde laïc, oriental ou occidental, nous voyons la discipline du jeûne, ou la discipline pénitentielle réglementer aussi le bain ; l'abstinence du bain le dimanche est assez générale.

Une tendance superstitieuse attache au bain une efficacité presque sacramentelle, particulièrement pour remettre le péché d'impureté. Nous voyons que l'on prescrit le bain après les rapports conjugaux, comme préparation à la prière. On remettra dans le même cadre l'habitude des chrétiens de faire des ablutions sur les mains avant d'entrer dans leurs églises : des bassins sont disposés à cet effet. Survivances de la religiosité païenne, les chrétiens eurent leurs sanatoria sacrés et leurs sources guérissantes : les rapprochements avec des dévotions modernes donnent un vif intérêt à ce dernier chapitre du petit travail de M. Zellinger. Mais un travail est-il petit quand la méthode est si parfaite et l'érudition si précise et si grande? L. CERFAUX.

— Ce n'est pas à Rome qu'on a d'abord songé à utiliser le *Tu es Petrus* à l'appui des revendications romaines à la prééminence, mais dans l'Afrique du IIIe siècle, « le premier, si pas le seul, laboratoire intellectuel que possédât alors la théologie occidentale ». Telle est la conclusion principale d'un travail de M. E. CASPAR : *Primatus Petri. Eine philologisch-historische Untersuchung über die Ursprünge der Primatslehre* (Weimar, H. Bohlhaus Nachfolger, 1927. In-8, VI-79 p. M. 3), étude parue en même temps dans la *Zeitschrift der Savignystiftung für Rechtsgeschichte* (t. XLVII, Kanon. Abt.). C'est Tertullien, croit M. C., qui, au chapitre 21 du *De Pudicitia*, fait jaillir la première étincelle entre deux

Digitized by Google

éléments restés jusque là distants, en réfutant une objection supposée du pape Calliste requérant pour l'Église-hiérarchie de Rome, « parente de Pierre », — idée et formule spécifiquement propres à Tertullien, — le bénéfice du privilège de lier et de délier. Le contact franc sera établi par S. Cyprien. Dans la deuxième rédaction du *De unitate Ecclesiae*, faite pour soutenir le pape Corneille contre Novatien, et dans un groupe de lettres, — sa correspondance romaine, — qu'il faut mettre à part dans son œuvre (ep. 48, 3 ; 55, 8 ; 59, 14), Cyprien lance l'idée que l'évêque de Rome est le successeur de ce Pierre auquel s'adressait la promesse faite en Matth. XVI, 18-19, en créant les formules *cathedra Petri*, *primatus Petri* et d'autres. L'argument du *Tu es Petrus* n'est donc pas né dans l'Église romaine, qui ne donnait d'ailleurs pas encore le numéro un à Pierre sur sa liste épiscopale ; Rome devait seulement utiliser, mais avec combien d'habileté et d'esprit de suite, les formules de l'évêque de Carthage, qui venaient préciser la *potentior principalitas* d'Irénée : Cyprien en fit une expérience, qu'il jugea amère, dans le conflit qui le mit aux prises avec le pape Étienne, quelques années plus tard ; cent ans à peine après Cyprien, Optat de Milève appellera Pierre évêque de Rome et chef des apôtres. Ainsi, conclut M. C., le *Tu es Petrus* n'a pu devoir son origine à un faux romain ; et s'il est vrai que l'Église primitive n'y a pas vu la preuve évidente du primat romain, il serait d'autre part abusif d'exploiter ce fait contre l'historicité du primat. Utilisant les meilleurs travaux récents des protestants et des catholiques, l'étude de M. C. discute d'une manière neuve pas mal de textes de Tertullien et de Cyprien, et elle fait effort pour expliquer psychologiquement les attitudes de Cyprien vis-à-vis du primat romain. Ici pourtant, il ne semble pas que M. C. ait réussi à définir nettement sa pensée sur la conception du primat chez Cyprien. R. DRAGUET.

— Dans les travaux qu'il poursuit au sujet d'Eustathe d'Antioche, M. F. ZOEPFL a naturellement rencontré le commentaire sur l'Hexaméron, autrefois attribué à ce Père, mais que la critique plus récente est à peu près unanime à lui refuser. Dans *Der Kommentar des Pseudo-Eustathios zum Hexaemeron* (Alttestamentliche Abhandlungen hrsg. v. A. Schulz. T. X, fasc. 5. Munster, Aschendorff, 1927. In-8, XII-59 p. M. 3,25), il nous offre les résultats de ses recherches sur cet ouvrage, déchargeant d'autant la publication ultérieure. Les éditions et les manuscrits du commentaire sont tout d'abord présentés et passés sommairement en revue, ces derniers incomplètement et, pour les bibliothèques non allemandes, seulement d'après les catalogues. De la description de l'ouvrage il résulte que l'on a ici affaire à une œuvre superficielle, peu soignée, et qui est loin de mériter les éloges enthousiastes que lui a décernés Allatius, son premier éditeur. M. Z. a dû se donner beaucoup de peine, malgré les efforts de ses devanciers, pour découvrir les sources du commentaire ; cette analyse révèle la dépendance à l'égard de beaucoup d'auteurs ecclésiastiques et profanes. L'utilisation qui est faite des homélies de saint Basile sur l'Hexaméron, en condamnant définitivement l'attribution de notre commentaire à Eustathe d'Antioche, fixe un premier terme à la chronologie de sa composition ; l'autre est déterminé par des données internes, et l'on arrive de la sorte à une date approximative, qui se place entre la fin du IVe et celle du Ve siècle. De l'auteur, on doit se contenter de dire qu'il appartenait aux cercles antiochiens. S'il a peu de valeur propre, le commentaire mérite cependant d'attirer l'attention par la recension nouvelle du Protévangile de Jacques et du Physiologus, qu'on y reconnaît, et par les

Digitized by Google

extraits d'œuvres de Philon, qui s'y rencontrent, et de ce chef il mérite une édition critique. Ce premier échantillon, que M. Z. vient de donner, et dont il doit être félicité, fait bien augurer de l'œuvre qu'il promet ; souhaitons qu'il puisse l'achever et la publier sans trop de retard. J. LEBON.

— Le titre : *Antiker Groszstädte im Spiegel der Chrysostomus Homilien* est quelque peu trop large pour l'étude de F. STIGLMAYR (dans *Stimmen der Zeit*, 1928, t. CXV, p. 81-98 ; 170-185), car les œuvres du grand prédicateur ne touchent qu'Antioche et Constantinople ; on pourrait encore noter beaucoup plus clairement que St. ne le fait, que les sermons sont des sources assez peu sûres pour l'histoire des mœurs. Le premier article envisage la vie ecclésiastique et religieuse, le second la vie culturelle : les deux tracent un tableau assez sombre. Le peuple a peu de sentiment religieux, se comporte avec peu de dignité dans les rares circonstances où il fréquente l'église et assiste à la prédication. Sa conduite est répréhensible même lorsqu'il communie. On diffère souvent le baptême jusqu'à l'heure de la mort ; la superstition et les usages païens règnent encore chez les chrétiens ; les rivalités excitent les âmes. Le clergé a aussi ses taches ; malgré un éloge flatteur du monachisme et de l'institut des vierges, on trouve là aussi des sujets de blâme : Chrysostome parle de moines voleurs et combat vivement contre la cohabitation des clercs et des vierges consacrées à Dieu. Dans le second article, S. montre que la cupidité et la spoliation du prochain, le luxe criant, l'insensibilité envers les pauvres et les malades, sont toujours reprochés par le saint à ses auditeurs. Chrysostome raille les folies de la mode, surtout les chaussures de luxe des hommes et les habits chargés d'or avec lesquels les femmes viennent à l'église. Souvent il combat sans réticence l'immoralité, que favorisent les théâtres scandaleux et les bains mixtes. Quelques rayons de lumière traversent parfois à l'improviste ces ombres ; ils confirment que c'est généralement avec réserve que les prédications doivent servir à déterminer la situation morale et qu'il est nécessaire de chercher ailleurs des renseignements par lesquels on puisse les contrôler. Au reste, l'étude met en vive lumière les secours que l'histoire culturelle peut trouver dans les œuvres des Pères. GR.

— Voici un excellent travail de J. BRINKTRINE : *Zur Entstehung und Erklärung des Gloria in excelsis* (dans *Römische Quartalschrift*, 1927, t. XXXV, p. 303-315). D'après l'auteur, cette hymne se compose de cinq membres : chant de Noël des Anges, louanges à Dieu, mention de la Trinité, litanie christologique et derniers versets : *Tu solus sanctus*, etc. On en a différentes recensions dans le *De Virginitate* attribué à saint Athanase, dans les Constitutions apostoliques et dans le *Cod. Alexandrinus*. Le plus ancien texte latin se trouve dans l'antiphonaire de Bangor. Le premier membre comprend trois parties dans le texte grec, deux seulement dans le texte latin ; cette dernière forme est la plus ancienne, se rattachant immédiatement à Luc, XIX, 38. Chez saint Luc, c'est un antique chant messianique qui sert de base, se rattachant peut-être à *Ps.* CXVIII, 25. Le deuxième membre remonte à de vieilles formules liturgiques déjà attestées par le *Martyrium Polycarpi* et se rencontrant de même dans beaucoup de liturgies. Le troisième comportait autrefois la mention des trois personnes divines ; dans le *textus receptus*, le Saint-Esprit a été reporté à la fin de l'hymne. Blume et Lebreton se trompent en affirmant que ce fut au temps des hérésies trinitaires que la mention de la Trinité fut introduite dans l'hymne, car les plus anciennes recensions ont déjà les noms des trois per-

Digitized by Google

sonnes. Mais il est possible que les louanges, qui existèrent primitivement à part, n'aient pas porté la mention de la Trinité. La litanie christologique fut tout d'abord autrement ordonnée ; la litanie proprement dite remonte à une source antérieure, qui est l'une des plus anciennes litanies. Les mots : *Tu solus Altissimus* et *cum sancto Spiritu* ont été introduits dans la suite ; le reste de cette dernière partie est semblable à la formule que, dans les liturgies orientales, le chœur chante à l'élévation ; la base est I *Cor.*, VIII, 6 et *Dan.*, VIII, 13. Ainsi donc l'hymne entière est formée de quatre anciens chants ; par l'addition de la Trinité, les deux premiers ont été reliés aux deux autres, et par la transposition du *Spiritus sanctus* l'hymne entière fut encore davantage unifiée. GR.

— Le fasc. 15 des *Beiträge zur Geschichte des alten Mönchtums und des Benediktinerordens* apporte le travail de S. HILPISCH sur *Die Doppelklöster, ihre Entstehung und Organisation* (Munster, Aschendorff, 1928. VIII-95 p.). Cette bonne étude, qui sort de l'école de Levison, porte sur une matière encore peu travaillée systématiquement jusqu'à présent, et aboutit à des résultats notables. Les couvents doubles s'établirent en Orient déjà sous Pachôme et la faveur que leur témoigna saint Basile servit à les promouvoir considérablement. D'abord, il s'agissait de couvents voisins, issus du besoin de protection et de secours éprouvé par les femmes qui, au désert, imitaient la vie ascétique des moines. Dans la suite les couvents s'unirent plus étroitement, la direction restant complètement aux mains des hommes. Au VIe siècle, commence la lutte contre cette sorte de monastère, qui a disparu au IXe siècle. En Occident, l'institut des couvents doubles ne vient pas, comme il a été souvent affirmé, de l'Irlande, où l'on n'en trouve pas un seul exemple dans le haut moyen âge. Dès le Ve et le VIe s., on voit des couvents voisins, et au VIIe s., des couvents doubles en Gaule, mais c'est l'exception parmi les couvents de femmes. En Angleterre, où l'institution des couvents doubles fut implantée de France, la plupart des couvents de femmes sont de cette sorte, et, comme en France, la direction des couvents doubles appartient aux femmes. Durant le haut moyen âge, on n'en connaît qu'un cas certain en Allemagne (Heidenheim) et aucun en Italie. Mais en Espagne, ils sont extrêmement nombreux et durent encore au XIe et au XIIe s., alors qu'ils ont déjà disparu dans les autres états d'Occident. Une nouvelle période commence, pour les couvents doubles, au XIe s., dans l'Europe septentrionale : Hirsau et Prémontré favorisent leur développement et les Humiliés et les Camaldules de même. Il surgit même des ordres doubles, dans lesquels cette institution est l'usage ordinaire : les ordres de Fontevrault et Semprington, et, comme dernière branche, l'ordre de sainte Brigitte, qui eut des couvents doubles jusqu'à la sécularisation. Chez les Bénédictins et les Chanoines réguliers, la direction était aux mains des hommes ; dans les ordres doubles, les femmes étaient avantagées et même parfois avaient la direction. GR.

— Sous le titre : *Ein Prachtevangeliarium der Karolingischen Zeit aus Ingolstadt*, le réputé directeur de la section des manuscrits à la bibliothèque publique de Munich, G. LEIDINGER, décrit, dans le *Sammelblatt des historischen Vereins Ingolstadt* (1927, t. XLVI, p. 47-59), un manuscrit récemment acquis par cette bibliothèque, le Clm. 19101. Ce ms. renferme soixante feuillets de parchemin d'un volumineux évangéliaire du genre du célèbre évangéliaire de

Digitized by Google

Tegernsee ; quatre des tables des canons, superbement ornées et coloriées, sont conservées. Le ms. date peut-être du milieu du IXe siècle et fut certainement la propriété d'une église d'Ingolstadt à l'époque carolingienne. Les restes, aujourd'hui rassemblés, de l'évangéliaire furent trouvés en divers endroits ; une partie servait de couverture à des livres de comptes de l'administration d'Ingolstadt ; d'autres feuillets se trouvaient dans des papiers non classés de l'*Ingolstädter Historisches Verein* ; un feuillet double qui se trouvait dans la bibliothèque du peintre Spitzweg a été acquis par un antiquaire. GR.

D'après P. BROWE, *Eucharistische Speisewunder des Mittelalters* (dans *Theologie und Glaube*, 1928, t. XX, p. 18-26), il est relativement rare qu'on note que des chrétiens vécussent exclusivement de l'Eucharistie ; pendant le moyen âge, si l'on excepte Nicolas de Flue, le fait n'est rapporté que de femmes non mariées. Éginhard rapporte le premier exemple : dans la région de Toul, en 823, une fillette de douze ans resta trois années sans manger après la communion pascale. Il faut arriver trois siècles plus tard pour trouver, au sud de l'Angleterre, un second cas : une fille de vingt ans vivait uniquement de la communion dominicale. Jacques de Vitry rapporte la même chose d'une religieuse normande. Parmi les quelques saints du moyen âge à qui ce miracle est attribué, se trouvent sainte Catherine de Sienne et Colombe de Rieti. Naturellement, il ne manqua pas de supercheries. Ainsi, vers le milieu du XIIIe siècle, une religieuse du diocèse de Metz, et en 1513, à Augsbourg, une dame, que l'empereur Maximilien lui-même avait visitée, furent démasquées ; d'ordinaire, on éprouvait l'authenticité du miracle en donnant des hosties non consacrées. H. W.

— *Die Aufopferung der Kommunion im Mittelalter*, article de P. BROWE (dans la *Theol. Quartalschrift* de Tubingue, 1927, t. XLVIII, p. 331-342), fait l'histoire d'une pratique pieuse. Tandis que, de bonne heure, on célébra et fit célébrer la messe pour des défunts, l'usage d'offrir pour eux la sainte communion est attesté la première fois par saint Thomas d'Aquin. L'usage ne semble pas encore avoir été fort répandu alors ; nous ne le connaissons que chez quelques religieuses, comme les cisterciennes de Helfta, où sainte Gertrude exerçait cette pratique de piété. Chez les dominicaines de l'Allemagne centrale au XIVe siècle on priait pour les défunts avant et après la communion. Tauler, dans un de ses sermons, cite aussi l'exemple d'une âme du purgatoire délivrée par l'offrande de l'eucharistie. En France, on signale aussi cette pratique de la clarisse Colette Boilet (1381-1447). Mais ce ne fut que vers la fin du XVIe siècle qu'elle se généralisa. Elle est attestée alors pour la Belgique par Louis de Blois et pour l'Espagne par Louis Du Pont. Par contre, Bellarmin accuse Mélanchton de mensonge parce qu'il a affirmé que, selon la doctrine catholique, l'offrande du sacrement délivre les âmes du purgatoire : «Nemo enim catholicorum hoc docet ». On voit par là que la pratique ne semble pas encore très répandue en Italie ou à Rome. A la fin du XVIIe siècle, à Dieppe, les parents des défunts allaient déjà de maison en maison, inviter à la communion. En Flandre et spécialement à Douai, le deuxième dimanche de chaque mois, le saint Sacrement était exposé dans une chapelle tendue de noir ; à cette occasion, beaucoup communiaient pour les défunts. Au milieu du XVIIe siècle, un abbé bénédictin belge, Antoine de Winghe, pouvait dire que c'était là un usage et une doctrine de l'Église catholique.

H. W.

Digitized by Google

— Dans la *Cistercienser Chronik*, L. WALTER a commencé de publier *Das Totenbuch der Abtei Salem* (1928, t. XL, p. 1-5, 37-40, 71-77, 106-110, 129-135, 146-168) ; la publication sera poursuivie. La célèbre abbaye immédiate, qui exista de 1138 à 1803, appartenait à l'ordre de Citeaux. Son obituaire fut commencé par le moine Maternus Guldenmann vers 1450, après que l'ancien obituaire eût été détruit par le feu. Certaines parties en ont déjà été publiées dans les *Monumenta Germaniae Historica* et dans la *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, t.XIV. L'obituaire comprend deux sections, dont chacune se rattache au calendrier ecclésiastique ; la première note les membres de l'abbaye, la seconde les étrangers dont le décès intéressait la maison. L'original se trouve au couvent de Stams. GR.

— Dans la *Bonner Zeitschrift für Theologie und Seelsorge* (1928, t. V, p. 51-57), M. GLEUMES a écrit quelques pages sur *Die geistlichen Uebungen der Windesheimer*. Dans les exercices en usage dans les couvents de Windesheim, il voit les précurseurs des Exercices ignatiens. Ces exercices sont exposés dans une lettre de Jean Vos de Huesden, personnage de l'entourage de Gérard Groot, qui fut un des cofondateurs de Windesheim et plus tard un des membres les plus influents de la congrégation. La lettre fut traduite du bas-allemand en latin par Jean Busch et insérée dans la chronique de Windesheim. Ces exercices se composent d'une série de méditations disposées comme celles des exercices ignatiens et distribuées entre les jours ; on y donne aussi des indications sur l'examen de conscience et sur la manière dont on fait les exercices. L'auteur ne méconnaît pas les différences considérables qui distinguent les deux séries, mais il ne les marque pas encore assez nettement. GR.

— Le R. P. Grégoire MÜLLER, O. Cist., a réuni en un volume les articles qu'il a publiés de 1925 à 1927 dans la *Cistercienser Chronik* : *Vom Cistercienser Orden* (Bregenz, Teutsch, 1927. In-8, 261 p., ill.). Continuant la tradition des Manrique, Le Nain, Janauschek, l'auteur tente à son tour une synthèse de l'histoire cistercienne. Il appuie ses considérations sur des travaux généraux et de nombreuses monographies qu'il cite après chaque chapitre. Le R. P. divise l'évolution de l'institut bernardin en diverses périodes d'après les faits de l'histoire interne de l'Ordre. Les paragraphes consacrés au développement des deux branches cisterciennes, la commune observance et les Trappistes de la stricte observance, depuis la Révolution française jusqu'à nos jours, ne manquent pas d'intérêt. On aurait aimé trouver en appendice de ce travail la liste de tous les monastères qui suivirent depuis 1098 les us de Cîteaux. J. LAVALLEYE.

— Dans les *Mélanges* offerts au Prof. A. Dyroff : *Synthesen*, Festschrift A. Dyroff (Bonn, Hänstein, 1927, p.112-125), le Dr B. GEYER caractérise en quelques aperçus très synthétiques la présentation médiévale de la pensée théologique qui se résume dans la *Quaestio*. Celle-ci, au point de vue tant de la forme que du procédé et du contenu, est le bien spécifique de l'École au moyen âge. Le Dr G. en explique la genèse, le développement, en précise le but, qui est le progrès dans la connaissance religieuse. En unissant dans la *Quaestio* l'élément rationnel aux données de la révélation, les penseurs médiévaux aboutirent à traiter scientifiquement les doctrines théologiques et à constituer, à côté de la *Facultas artium*, la *Facultas theologica*, douée d'une organisation spéciale et d'un régime indépendant. La présentation théologique du moyen âge dépasse la

Digitized by Google

présentation patristique par deux avantages : le progrès de la pensée, quant au fond, et la forte organisation synthétique quant à la forme. La plus belle, la plus solide synthèse théologique, dans laquelle ont trouvé place tous les trésors de l'âge patristique, est la Somme théologique de saint Thomas. — Il faut rapprocher ces très suggestives pages du beau livre du Dr A. Dempf, *Die Hauptform mittelalterlicher Weltanschauung* (Cfr RHE. 1928, t. XXIV, p. 165-166).

R. M. Martin, O. P.

— Dans l'*Historisches Jahrbuch* (1928, t. XLVIII, p. 1-30), K. L. Hitzfeld pose la question d'une *Krise in den Bettelorden im Pontifikat Bonifaz VIII.* Par la décrétale *Super cathedram* de 1300, le pape avait restreint le ministère des religieux mendiants, qui avaient obtenu une grande liberté depuis Martin IV. Désormais, la prédication de ces religieux dans les églises paroissiales était subordonnée à l'autorisation du curé ; la pleine juridiction sacramentelle était limitée par l'approbation de l'évêque et le droit de sépulture était restreint par l'imposition de droits à payer. H. recherche les sources de la décrétale, qui lui paraît un chef-d'œuvre d'habileté dans l'adoption d'une position moyenne entre les prétentions des ordres et les plaintes graves du clergé séculier. Une des sources principales se rencontre dans les vœux de réforme des évêques. Un défaut de la décrétale, c'est qu'elle ne résout pas la question, si vivement discutée, de l'obligation pour les fidèles de refaire à leur curé la confession déjà faite à un religieux. Au reste, pense H., la décrétale marque le début du mouvement décentralisateur dans l'Église ; il croit pouvoir montrer que cette décision produisit une crise profonde au sein des ordres, une crise dont la cause fut d'ordre matériel : à cause de leur énorme accroissement, les ordres mendiants n'étaient plus capables de vivre d'aumônes et devaient compter sur les offrandes provoquées par le soin des âmes ; les restrictions apportées à leur ministère avaient pour eux les plus graves conséquences économiques. Et en effet, le nombre des couvents diminua dans certaines régions peu de temps après. Partout dans l'ordre des Mendiants de graves plaintes s'élevèrent contre le Pape et, en certains endroits, on lui fit de l'opposition. Boniface VIII, qui en cela aussi pratiqua une politique de froid réalisme, ne pouvait être amené à rapporter ou à atténuer ses décisions. Jusqu'au concile de Trente, la décrétale resta la norme juridique du ministère des religieux mendiants. Ce ministère, qui menaçait de supplanter le ministère pastoral, fut ramené par la décrétale à n'être plus qu'accessoire. Ce que H. dit de la crise dans les ordres religieux, a encore besoin d'être prouvé ultérieurement ; car les témoignages apportés ne suffisent vraiment pas pour démontrer la thèse qu'il a prétendu établir. Gr.

— Eckhart, on le sait, a mis aux prises Karrer et Grabmann ; voici qu'il a provoqué une discussion Karrer-Koch, dans les articles suivants : J. Koch, *Neue Forschungen über Meister Eckhart* (dans *Theol. Rèvue*, 1927, t. XXVI, col. 414-422) ; O. Karrer, *Um Meister Eckhart. Erklärung (gegen J. Koch)* (*ibid.*, 1928, t. XXVII, col. 26-29) ; enfin, J. Koch, *Otto Karrers Eckhart-Textbuch. Eine Kritische Betrachtung* (dans *Theologie und Glaube*, 1928, t. XX, p. 173-189). L'attaque est venue de Koch et l'on peut résumer ses critiques comme suit : la traduction donnée par Karrer, dans son *Textbuch*, est sans doute coulante et agréable à lire, mais elle est trop libre, superficielle, et souvent ne rend pas le sens ; en certains endroits importants, Karrer va si loin que, par des traductions et interprétations inexactes, il lave Eckhart des taches que jette sur lui la sen-

Digitized by Google

tence de l'inquisition, surtout en ce qui concerne les propositions I et XIV de la bulle de condamnation. Il est vrai qu'il faut de notables connaissances philologiques, philosophiques et paléographiques pour traduire sûrement, soit en version littérale, soit d'une manière plus libre, les œuvres d'Eckhart. On ne peut nier que Karrer ait commis des inexactitudes dans ces différents domaines et que la justification d'Eckhart, qu'il a présentée, ne s'appuie pas sur des fondements parfaitement solides. Après la lecture des considérations de Koch, on se sentira plutôt porté vers la conception sévère de Grabmann, bien que le dernier mot ne soit pas encore dit touchant cette question difficile. R. v. F.

— Dans le *Sammelblatt des historischen Vereins Ingolstadt* (1927, t. XLVI, p. 1-20), Mgr F. Götz, qui a tant mérité déjà de l'histoire de cette ville, traite de *Ludwig den Gebarteten, den letzten Herzog der Ingolstädter Linie*. Le duc (1366-1447) passa la moitié de sa vie à la cour de France, où la reine Isabeau, sa sœur, l'avait attiré. Il en rapporta des trésors immenses lorsque, en 1413, il prit la souveraineté de son petit duché. Il était le prince le plus riche d'Allemagne ; comme duc, cet homme passionné se conduisit d'une façon sauvage, inaccoutumée même en ces temps troublés, attaquant les siens, dévastant couvents et églises, continuellement banni et proscrit, jusqu'à ce qu'enfin son propre fils le fît prisonnier. Ce même homme, qui nuisait ainsi sans scrupule au prochain, était d'autre part, tout à fait à la manière du temps, extraordinairement généreux envers l'Église. A Ingolstadt, il commença la construction de la splendide église Notre-Dame, qu'il dota de riches bénéfices et orna de ses trésors ; il fit encore un grand nombre d'autres fondations. — A la suite de cette étude, F. Schwaebl consacre un article à *Baugeschichtliche Würdigung der Ingolstädter Liebfrauenkirche* (*ibid.*, p. 20-35). Cette église célèbre, en gothique fleuri, la plus grande des églises à portiques de Bavière, est aussi, d'après l'auteur, une des créations les plus originales parmi les églises gothiques à portiques de Bavière et Souabe. L'auteur produit de nombreux termes de comparaison pour mettre en relief la position propre de l'église d'Ingolstadt au regard d'autres monuments de cet âge, si fécond en constructions. Gr.

— Dans la *Römische Quartalschrift* (1927, t. XXXV, p.317-335), sous le titre : *Das päpstliche Provisionswesen und der Salzburger Bistumsstreit* 1403-1406, E. Göller édite un document, récemment trouvé dans les *Instrumenta miscellanea* des archives vaticanes, qui jette un nouveau jour aussi bien sur les provisions apostoliques en général que sur la nomination au siège de Salzbourg après la mort de l'archevêque Grégoire von Osterwitz (1403). C'est la plainte de l'auditeur romain Frédéric Deys contre un certain Mathieu de San Miniato à Florence, qui était chargé de percevoir pour lui des sommes d'argent de l'archevêque Eberhard von Neuhaus nommé en 1460 et qu'il accuse de l'avoir trompé. Pour prouver son droit, Deys fait connaître toutes les difficultés qu'il rencontra et les frais qu'il dut faire pour obtenir la nomination d'Eberhard. Celui-ci avait été, il est vrai, élu par le chapitre de Salzbourg ; mais Boniface IX, qui s'était réservé la nomination au siège de Salzbourg, y avait transféré en 1404 l'évêque de Freising, Berthold von Wachingen. Ce ne fut qu'après la mort de Boniface IX que Deys parvint à faire nommer Eberhard. Ce document prouve que, même pendant le Grand Schisme, les papes revendiquaient fermement leur droit de réserve et de provision, mais devaient souvent pour des motifs économiques et politiques renoncer à en faire usage ; il montre aussi clai-

Digitized by Google

rement l'importance qu'avaient dans les nominations aux évêchés le payement des servitia à la curie romaine ainsi que le soin de se concilier et de payer les curialistes ; enfin on y trouve d'intéressants renseignements sur les rapports personnels des deux candidats au siège de Salzbourg. GR.

— Une pièce jusqu'ici inédite est publiée par L. MOHLER dans l'article : *Instruktion Bessarions für die Kreuzzugspredigt in Venedig* (1463) (*Römische Quartalschrift*, 1927, t. XXXV, p. 337-349). Elle est tirée d'un volume de la bibliothèque vaticane, qui est un recueil de documents provenant de ce cardinal. Elle fut provoquée par la mission de commencer la prédication de la croisade, que Pie II donna à Bessarion lorsque Venise, en 1463, fit mine de vouloir reprendre la lutte pour protéger ses possessions dans le Levant. La tentative, que fit le Pape, de gagner les États italiens à la croisade échoua ; néanmoins, les préparatifs furent poursuivis. Mais Pie II mourut à Ancône, le 14 août 1464, au moment où la flotte des croisés de Venise arrivait. Les pleins pouvoirs de Bessarion comprenaient d'abord ceux des prédicateurs ; ceux qui assistent à leur prédication, reçoivent cent jours d'indulgence. Des instructions sont ensuite données sur la manière de prêcher : à ceux qui prennent la croix, on promet une indulgence plénière pour une participation de six mois à la croisade ; on en promet autant à ceux qui équipent un croisé. Toutes les indulgences sont suspendues à Venise durant la prédication de la Croisade. Le cardinal donne ensuite des instructions touchant les pouvoirs des confesseurs. Enfin, viennent la formule des lettres d'indulgences et la liste des prédicateurs autorisés, dont la plupart sont des franciscains ou des dominicains. GR.

— Pour le quatrième centenaire de leur ordre, les Capucins allemands ont, par les soins du P. C. SCHULTE, publié un *Festschrift* intitulé : *Aus dem Leben und Wirken des Kapuziner-Ordens* (Munich, Eder, 1928. In-4, 190 p.). Malgré le but avant tout populaire qu'il vise, ce volume renferme une série de contributions qui seront utiles aux historiens, les travaux concernant cet ordre n'étant pas des plus abondants. Nous relèverons en particulier quelques-unes de ces études. K. MUELLER : *Die ehemalige Verbreitung des Kapuzinerordens in den Gebieten des heutigen Deutschlands* (p. 14-23), établit que l'ordre vint, en Allemagne, de Belgique, du Tirol et de Suisse ; lors de la sécularisation, il y comptait sept provinces, outre que les provinces bohémienne, belge et austro-hongroise, s'étendaient sur des régions aujourd'hui allemandes ; en tout, il y avait près de deux cents couvents. C'est l'archiviste général, le P. F. CALLAEY, qui décrit l'activité moderne de l'ordre : *Der Kapuzinerorden in der Gegenwart* (p. 24-36) ; on y appréciera surtout les détails donnés sur le travail littéraire au sein de l'ordre ; ils sont complétés par la notice de K. MUELLER : *Zur Literaturgeschichte des Kapuzinerordens* (p.160-162), dans laquelle sont signalés les principaux écrivains de l'ordre dans les différents domaines scientifiques. On trouve encore dans ce volume un aperçu général sur les missions de l'ordre, par le P. CALLIXTUS von Geispolsheim (p.37-50) et un exposé de *Die Anfänge der Orientmission der Kapuziner* (XVIe-XVIIe s.) par H. GRAF (p. 52-55). Sous le titre : *Zwei Sieger auf einer Rennbahn* (p. 93-103), F. NAAB présente les deux capucins dont la cause de béatification est introduite : le frère Konrad de Parznam, mort en 1894, et le P. Viktrizius d'Eggenfelden, mort en 1924. Trois notices ont de l'importance pour l'histoire de l'art : *Anlage eines Kapuzinerklosters* (p. 60-62), par G. KOCH ; *Das Kapuzinerkloster als Ausdruckform des*

Digitized by Google

franziskanischen Gedankens (p. 62-67), du P. Justinian, et *Kapuziner und bildende Kunst* (p. 107-115) de B. Rudolf. Beaucoup d'autres articles font ressortir le mérite considérable acquis par les capucins en Allemagne par l'exercice du ministère sacerdotal, de la charité franciscaine et par l'orientation moderne de leurs fraternités du tiers-ordre. Gr.

— Dans la *Zeitschrift für Kirchengeschichte* (1927, t. XLVI, p. 537-566), E. Seeberg a traité de *Luthers Gottesanschauung*. Pour la situer historiquement, il examine tout d'abord la même doctrine chez saint Thomas, Biel et Tauler. D'après lui, saint Thomas en est venu à son idée de Dieu, en suivant la voie de la spéculation grecque, c'est-à-dire en partant de la connaissance naturelle de l'univers dont il recherche la cause : son Dieu est le terme suprême de cette spéculation. Biel part de la fin, de la destination de l'homme connue par l'ordre surnaturel ; sa conception est ainsi eudémonique et personnelle ; son Dieu est le Dieu mystérieux, inconnu, qui agit selon son bon plaisir. L'idée de Dieu chez Tauler, pense Seeberg, est déterminée par sa conception du processus éthico-religieux. Dieu est le caché, qui n'est réellement connu que s'il vient dans l'âme, qui s'anéantit elle-même ; Dieu est la force vitale de l'âme, force active dans la souffrance.

Pour permettre de saisir le concept de Dieu chez Luther, Seeberg expose tout d'abord les présupposés philosophiques et religieux de Luther. Dans l'ordre philosophique, il y a en trois : 1) un réalisme très prononcé : un acte de la volonté infère la réalité des choses ; 2) la conception de la vie comme un mouvement incessant : même la vie de l'homme pieux est un combat continuel ; 3) le caractère transcendental de la conception de la foi : c'est la foi qui crée notre rapport avec Dieu ; c'est dans notre foi à la bonté effective de Dieu que Dieu devient bon pour nous, ce qu'il était cependant déjà par nature. Le motif religieux important et qui pénètre tout chez Luther, c'est l'opposition entre Dieu et le monde, entre l'esprit et la chair. Dieu est absolument à l'opposé de la pensée humaine ; entièrement corrompu comme il est, l'homme agit et pense à l'opposé de la pensée et de l'action de Dieu.

C'est à cette lumière que Seeberg examine le concept de Dieu chez Luther. Il y rencontre trois grandes antinomies : Dieu est *Deus absconditus* et *revelatus*. Il est caché parce qu'il agit d'une manière tout à fait opposée à ce que l'esprit humain se figure. La *revelatio* consiste en ce qu'il donne la foi et est alors conçu par l'homme, en opposition avec la pensée humaine, tel qu'il est en réalité. La foi est la révélation de Dieu ; elle est son œuvre. La contradiction entre Dieu et le mal, Dieu et le péché, se résout en ceci, que Dieu est la force vive qui opère tout : il meut l'impie et il meut le juste, de telle sorte que chaque homme fait ce que Dieu détermine. La réprobation également est son œuvre. La grande antinomie qui gît en ce que Dieu, en définitive, puisse vouloir le mal, est résolue par un appel au mystère. Si Dieu le veut, il n'y a plus de mal. La dernière opposition se trouve entre la transcendance de Dieu et sa réalisation concrète par la révélation. Luther marque dans les termes les plus forts que Dieu est en dehors de toute substance. Dès lors, comment peut-il être atteint ? Pas dans son opération, mais bien dans sa parole ; cela a lieu parce que Dieu, qui veut tout, le veut ainsi. Gr.

— E. Eschenhagen a publié une étude très fouillée et très féconde, sous le titre : *Wittenberger Studien. Beiträge zur Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*

Digitized by Google

der Stadt Wittenberg in der Reformationszeit (dans *Luther-Jahrbuch*, 1927, t. IX, p. 9-118). Le travail se base surtout sur les comptes et livres d'impôts de la ville, et montre une fois de plus combien de riches matériaux l'histoire culturelle peut tirer de ces sources trop souvent négligées ; il dépasse largement le cadre d'un complément d'informations pour les recherches au sujet de Luther et expose au long et au large l'ensemble de la vie matérielle et culturelle d'une petite ville allemande à la fin du moyen âge. Car ce qui est rapporté ici pour Wittenberg pourrait, d'une manière générale, se dire de la plupart des villes de l'Allemagne centrale et septentrionale, et sur ce sujet, les travaux sont encore peu nombreux. L'auteur décrit tout d'abord l'aspect extérieur de la ville : fortifications, divisions, rues et monuments. Ensuite elle déduit, d'une façon très méthodique et intéressante, le nombre des habitants d'une liste dressée en 1581 pour l'approvisionnement et d'un registre de 1542 de l'impôt pour la guerre contre les Turcs : on voit ainsi qu'à la période de 1500-1550, Wittenberg comptait environ 2.300 habitants. Puis, elle expose la constitution de la ville : attributions du conseil, du bourgmestre, de la représentation municipale, et les rapports de ces autorités avec le prince-électeur ; on constate manifestement l'accroissement de la puissance du souverain. Les derniers chapitres ont trait à l'administration de la ville : police, bienfaisance, enseignement et ses fonctionnaires, finances et, — section très instructive, — prix, revenus et fortunes. Lucas Cranach est un des plus riches citoyens de la ville ; il ne doit pas sa fortune à son art, mais au commerce étendu qu'il exerce : car il est libraire, éditeur, marchand de vin, de bière, de bois et de pierres. Le commerce crée de même les autres fortunes. En somme, Wittenberg était une ville aisée, sans fortunes extraordinaires, mais aussi sans classe pauvre, une ville d'affaires. La présence de Luther la rendit florissante ; après sa mort, elle déclina. A l'étude sont joints certains documents d'archives, également importants pour la biographie de Luther. GR.

— Dans la collection *Dokumente der Religion*, que publie la librairie Schöningh de Paderborn, on ne trouve pas seulement des monuments de la spiritualité catholique, comme la règle de S. Benoît, l'*Enchiridion* de S. Augustin, etc., mais aussi des textes islamiques, bouddhiques, etc. Voici qu'on vient d'y introduire le livre des Exercices de S. Ignace, publié par les soins de O. KARRER : *Des heiligen Ignatius von Loyola Geistliche Uebungen* (1926. In-8, 132 p.). Ce livre avait sa place tout indiquée dans une collection de ce genre ; l'édition se recommande par la manière dont elle est présentée. On sait que la lecture de cet ouvrage est peu attrayante et que, pour quiconque n'a pas l'expérience des exercices, le livre est en partie à peu près inintelligible. K. remédie à cet inconvénient en ne visant, dans sa traduction, que le sens, en négligeant ce qui est moins essentiel, et en groupant le reste d'une manière plus saisissable. Son travail est donc une sorte de première introduction aux exercices. Il faut cependant constater que la traduction est défectueuse en plusieurs passages, que certains éléments caractéristiques ont fatalement disparu et surtout, que le procédé employé n'est pas assez clairement annoncé dans l'introduction. R. v. F.

— Dans la *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins* (1928, t. LXXX, p. 341-386), F. NOACK retrace la vie du *Kardinal Friedrich von Hessen, Grossprior von Heitersheim*. Fils du landgrave Louis V de Hesse, le futur cardinal (1616-1682) passe au catholicisme durant un séjour à Rome, en la fête de l'Épiphanie

Digitized by Google

de l'année 1637, décidé par l'impression produite sur lui par les chevaliers de Saint-Jean ; il entra d'ailleurs dans l'ordre, après sa conversion, et devint, en 1638, coadjuteur du grand-prieur d'Allemagne, qui se tenait dans le petit domaine de Heitersheim en Brisgau. Le 26 août 1640, il réussit, avec une flotille armée grâce aux secours de ses parents de Hesse, à capturer six vaisseaux turcs à La Goulette ; mais la flotille fut ensuite dispersée, faute de ressources pécuniaires. Le Pape Urbain VIII et plusieurs cardinaux subvinrent aux besoins relativement considérables du coadjuteur ; mais, en 1641, les relations avec les Barberini se gâtèrent et le prince commença une vie agitée de pérégrinations et de sollicitations ; il demanda aux différentes cours catholiques des moyens de subsistance et lutta jusqu'à la fin de sa vie avec ses parents protestants de Hesse au sujet de l'argent qui lui revenait et d'autres ressources financières, que le petit duché, fort éprouvé par la guerre de Trente Ans, ne parvenait pas toujours à réunir. Le coadjuteur songea même parfois à faire valoir ses réclamations par la force. Lorsque, en 1647, il fut devenu grand-prieur, il continua de s'endetter, ne restant que peu dans sa résidence et ne pouvant renoncer à son ancienne vie errante. Enfin, en 1652, il fut créé cardinal sur la proposition de l'empereur, séjourna quelque temps à Rome, puis passa huit années à Heitersheim, recherchant les bénéfices ecclésiastiques comme il avait naguère recherché les profits séculiers. Ambassadeur impérial à Rome en 1667, il réussit, en 1671, à obtenir un évêché, ayant été élu prince-évêque par le chapitre de Breslau. Ici encore, ses ressources ne parvinrent pas à couvrir ses besoins ; il continua ses sollicitations auprès de sa famille et mourut endetté en 1682, après avoir causé un sérieux détriment à l'ordre des Johannites en Allemagne. Le portrait tracé par Noack est très peu sympathique ; il fait songer bien plus au temps qui précéda la réforme qu'à la période d'application des décrets de Trente. Mais ce travail doit être revu et contrôlé, car il ne respire pas le sérieux et le calme qui conviennent à l'historien et ne cache pas l'antipathie pour le prince transfuge du protestantisme. Un exposé impartial comprendrait et retracerait sans doute bien des choses d'une manière toute différente.

GR.

— Le chapitre général de 1651 fut le premier que l'ordre cistercien put convoquer à Cîteaux après celui de 1628. Il revêtait une importance considérable pour les maisons autrichiennes, parce qu'il avait à traiter d'une série de réformes. A. PEXA lui consacre une étude intéressante : *Das General-Kapitel des Jahres* 1651 *und die österreichischen Cistercienserklöster* (*Cistercienser Chronik*, 1928, t. XL, p. 97-106). Les 24-25 octobre 1650, huit des quatorze abbés autrichiens se réunirent à Vienne en une conférence préalable ; on y discuta des projets très suggestifs en vue du chapitre général, ayant trait à des réformes touchant l'éducation des novices et des étudiants, la discipline claustrale et la liturgie, la récupération de couvents perdus, etc. Partout on remarque une nouvelle vie et un zèle ardent. Le représentant des couvents autrichiens à Cîteaux fut l'abbé Michel Schnabel de Heiligenkreuz. Son rapport reconnaît ouvertement des abus au point de vue moral et une mauvaise situation économique, mais exprime aussi les perspectives de réforme. A l'encontre des vœux pressants des religieux autrichiens, le chapitre accentua l'unité et la cohésion de l'ordre ; il insista également sur l'observation des règles. GR.

Digitized by Google

— B. Thiel examine *Die liturgische Bewegung im Zeitalter der Aufklärung und in unseren Tagen* (dans *Bonner Zeitschrift für Theologie und Seelsorge*, 1928, t. V, p. 32-41). On sait qu'au temps du philosophisme, une lutte violente fut menée contre les formes de la piété populaire, auxquelles on opposa vivement la liturgie, tout en la rendant plus sévère et plus simple. L'auteur cherche à déterminer les différences essentielles entre cet effort liturgique et le mouvement liturgique actuel ; il croit pouvoir tout ramener à la différence entre tendance subjective et objective. Quant au sens de la liturgie, le siècle philosophique prône le progrès moral du sujet, tandis qu'actuellement, on insiste sur la valeur propre de la liturgie ; quant à l'efficacité de la liturgie, on envisageait surtout alors son caractère éducateur et instructif, tandis qu'on voit aujourd'hui l'*opus operatum*. Thiel pense même que sa formule s'applique pleinement à la signification de la communauté liturgique et aux idées de réforme de la liturgie. Sans doute, il a vu juste en plusieurs points ; la théologie de l'époque philosophique avait ce subjectivisme extrême, mais on pourrait douter que l'on soit déjà en droit de donner une caractéristique au mouvement liturgique actuel. Gr.

— A. Pexa fournit (*Cistercienser Chronik*, 1928, t. XL, p. 139-141) quelques renseignements sur les membres, l'activité et les particularités des abbayes cisterciennes en Bohême, Moravie et Lusace en 1780. Il y avait alors en ces régions neuf abbayes comptant 426 religieux, et cinq couvents de femmes, comptant 216 sœurs. Parmi les 358 prêtres de l'ordre, 111 étaient employés au ministère sacré, 20 étaient aumôniers des couvents de femmes ; on relevait parmi eux 12 docteurs, 5 licenciés et 1 bachelier en théologie. Deux ans plus tard, en 1782, éclata la lutte contre les couvents ; dix maisons furent supprimées jusqu'en 1817 ; l'ordre en garde actuellement quatre : Ussegg, Hohenfurt, Mariental et Marienstern. En 1901 un nouveau couvent de religieuses (Porta Coeli) fut fondé en Moravie. Gr.

— Un exposé de la grande sécularisation de 1802-1803, fait d'après une étude critique des sources, est actuellement une nécessité pressante pour l'Église catholique en Allemagne. L'arrangement en perspective avec l'État se base sur les valeurs importantes que la sécularisation a enlevées à l'Église d'Allemagne, et il est indispensable que l'on établisse enfin d'après les documents le montant des sommes que l'Église a perdues. On possède déjà trois bons travaux partiels sur ce sujet : L. A. Veit, *Der Zusammenbruch des Mainzer Erzstuhles infolge der französischen Revolution*. Ein Beitrag zur Geschichte der Säkularisation der deutschen Kirche (Mayence, Kirchheim, 1927. 147 p.) ; Le même, *Zur Säkularisierung in Nassau-Usingen*. Ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Säkularisation (Fribourg-e-B., Herder, 1921, viii-64 p.) ; H. Reichert, *Studien zur Säkularisation in Hessen-Darmstadt*. I. *Die Säkularisation der Kurmainzer Aemter* (Mayence, Kirchheim, 1921. vi-243 p.). Ces trois écrits traitent des pertes de l'archevêché de Mayence et se complètent mutuellement. Tandis que R. puise surtout aux archives de Hesse et envisage principalement l'histoire diplomatique de la préparation de la sécularisation en Hesse, V. s'appuie sur les actes, aujourd'hui malheureusement dispersés, de Mayence et s'occupe davantage de l'accueil et de l'effet de la sécularisation dans les cercles ecclésiastiques. Dans son second travail, V. extrait de l'ensemble des matériaux concernant Mayence un chapitre détaillé sur les pertes subies par l'ancien électorat en Nassau. Notons les résultats les plus importants de ces études. Reichert montre à l'évidence avec

Digitized by Google

quel manque total de scrupules la petite cour de Hesse poursuivit, surtout à Paris, la sécularisation et visa à créer une grande Hesse. Le comte von Pappenheim était pour elle un représentant rompu à toutes les subtilités de la diplomatie. Les actes montrent que Talleyrand, comme les autres chefs de la politique française, était accessible à la corruption. L'occupation des biens de fondations, promise par la commission de dédommagement, fut réalisée dès avant la fin des pourparlers. L'attitude des autorités ecclésiastiques de Mayence, intéressées elles-mêmes au partage, fut molle et faible ; mais l'occupation même ne revêtit pas, de la part de la Hesse, les formes odieuses et humiliantes qu'on remarqua souvent ailleurs. On s'étonne que des religieux se soient prêtés à entourer de solennités ecclésiastiques la translation de la propriété religieuse aux nouveaux maîtres protestants. Le chapitre de loin le plus important est celui du gain réel obtenu par la sécularistion des services d'administration de l'archevêché de Mayence. L'auteur fixe clairement les revenus que la Hesse tira des couvents, corporations religieuses et droits souverains que la sécularisation détruisait. Mais les résultats ici notés ne sont pas encore complets. Tandis que le clergé dépouillé devait s'en tirer avec des pensions misérables, des sommes considérables furent empochées par les fonctionnaires hessois, si zélés pour la spoliation. Au reste, la vente des biens d'église porte ici également les traits connus de la sécularisation : brutalité stupide, avidité et dilapidation. Il est intéressant de noter que la Hesse entreprit aussitôt des démarches à Rome et à Paris, pour obtenir un évêque titulaire des nouveaux territoires acquis.

L'exposé de Reichert est quelque peu large ; au contraire, celui de Veit est plus serré et objectif. Il replace la sécularisation de Mayence dans l'histoire d'ensemble et apporte des détails intéressants touchant l'histoire administrative et la situation intérieure de l'ancien électorat. Dès les premiers chapitres, consacrés à la ruine de l'archevêché de Mayence, le livre donne, d'après les rapports destinés à Rome et élaborés en 1708 et 1748, une description complète de l'archevêché. L'auteur s'efforce ensuite, à l'aide de quelques relevés faits au cours du XVIIIe siècle, de signaler au moins une partie de l'immense patrimoine ecclésiastique. Il suppose à bon droit que, jusqu'à la réalisation de la sécularisation, ce patrimoine ne s'était pas essentiellement restreint. Cet essai, intéresssant du point de vue de la méthode, montre clairement les difficultés inhérentes à une évaluation même approximative des pertes subies par l'Église. Les lettres, rapportées tout au long, de l'évêque suffragant Heimes, resté à Mayence pendant l'occupation (1798-1799), donnent des détails curieux sur l'état d'esprit des ecclésiastiques et la conduite des Français dans la ville épiscopale, mais ne présentent généralement qu'un intérêt local. Heimes, qui prit part au congrès d'Ems, est jugé très favorablement par Veit. En tout cas, il est assez surprenant, et c'est un signe du revirement produit par la sécularisation, que cet homme affirme, dans un rapport à Rome en 1802, et croie vraiment que toute innovation dans la hiérarchie en Allemagne, si elle était tentée sans Rome, susciterait des protestations à Mayence.

Dans son travail sur la sécularisation en Nassau, Veit précise encore les pertes subies par l'Église dans les administrations qui passèrent de Mayence au Nassau. La supputation est ici conduite avec le soin le plus attentif. Le nouveau duché gagna à la spoliation de l'Église un revenu annuel bien supérieur à 300.000 florins, outre les grandes sommes provenant des couvents supprimés ; celles-ci sont estimées à trois millions et demi de florins jusqu'à l'année 1827, date de

Digitized by Google

la fondation de l'évêché de Limbourg en Nassau. Il faut songer à ces chiffres pour concevoir quelles sommes dérisoires furent consacrées à réorganiser les églises. En finissant, Veit rapproche ces faits de l'expropriation des princes allemands après la guerre : c'est grâce à la protestation des évêques catholiques que ces princes, qui autrefois spolièrent sans pitié l'Église, doivent d'avoir conservé en bonne partie au moins leurs propriétés privées. GR.

— Il vient de paraître un ouvrage d'une valeur considérable pour l'histoire de l'Église en Allemagne au XIXe siècle : *Hundert Jahre Edelmannsleben*. T. I : *Der Grossvater Max Prokop*, par K. v. FREYBERG (Munich, Manz, 1928. 271 p.). Le volume publié présente la vie du baron Max Prokop von Freyberg, en s'appuyant principalement sur des archives de famille jusqu'ici inconnues. Le personnage mérite déjà d'arrêter l'attention de l'historien, car il fut fondateur et membre de la direction des archives d'État à Munich (aujourd'hui *Hauptstaatsarchiv*), historiographe et président de l'Académie des sciences de Bavière. Mais son importance est encore plus grande pour l'histoire ecclésiastique, car il appartient au cercle de Munich qui joua un si grand rôle dans le mouvement catholique allemand. Parti, comme la plupart des membres de ce groupe, du philosophisme, il vécut toutes les agitations du romantisme et finit par être catholique conscient et logique. Cette évolution est d'autant plus remarquable chez lui, qu'il était le gendre de Montgelas, le ministre si décrié de la sécularisation, ce qui enrichit encore la biographie de bien des éléments nouveaux concernant cet homme d'État, si funeste à l'Église.Tous les autres grands contemporains défilent également : Abel, Ringseis, Moy, Reisach, Doellinger dont on reproduit une lettre fort intéressante touchant la conférence épiscopale de Wurzbourg) ; mais il est surprenant que Max Prokop v. Freyberg n'ait pas été en relations avec Goerres, le centre de tout le cercle de Munich. Ce livre retrace donc une partie importante de l'histoire de l'Église en Allemagne au XIXe siècle ; dans les considérations générales, cependant bien tracées, on constate certains défauts, certains préjugés, mais pour tout ce qui touche à son héros, l'ouvrage est excellent. GR.

— Dans un article quelque peu diffus, H. BASTGEN étudie, à l'aide de documents puisés dans les archives vaticanes, *Talleyrands Aussöhnung mit der Kirche* (*Hist. Jahrbuch*, 1928, t. XLVIII, p. 42-85). Le prince, qui désirait depuis longtemps se réconcilier avec l'Église, signa le jour de sa mort (17 mai 1838), deux pièces qui lui furent présentées de la part de Mgr de Quélen, archevêque de Paris, et reçut ensuite les derniers sacrements. Ces pièces avaient déjà une longue histoire. Rome avait autorisé l'archevêque à absoudre Talleyrand, s'il consentait à une réparation suffisante. Diverses formules furent ébauchées pour la rétractation ; on finit par s'accorder pour lui demander de signer une rétractation et une lettre à l'adresse du Pape. L'archevêque rédigea l'une et l'autre, en y faisant entrer une déclaration composée par Talleyrand lui-même. Ces écrits devaient être rendus publics, mais en fin de compte, ils ne le furent pas. Tout d'abord, le roi demanda de les tenir secrets parce que de vives difficultés étaient à craindre du côté des républicains, irrités de la conversion du prince. D'ailleurs, à Rome même on était peu satisfait des formules signées par Talleyrand ; on aurait voulu une rédaction plus catégorique et on se refusa à donner les explications souhaitées pour la publication, en manifestant même un réel mécontentement. L'archevêque ne voulut pas publier les pièces

Digitized by Google

sans une telle déclaration de Rome. A la fin de son article, B. publie le texte des principaux documents concernant cette affaire. GR.

— Un ancien professeur du collège S. François-Xavier, à Bombay, le P. A. VAETH, publie, sous le titre : *Im Kampfe mit der Zauberwelt des Hinduismus* (Berlin et Bonn, F. Dümmler, 1928. 238 p.), un ouvrage de très grande importance pour l'histoire de l'Église aux Indes. Le thème principal est la biographie du brahmane bengalais Upadhyaya Brahmabandhav, converti en 1891, qui déploya une activité littéraire ardente et remarquable au service de l'Église catholique parmi ses compatriotes et entreprit d'allier la philosophie chrétienne et thomiste avec la pensée de l'Inde et de gagner au Christ l'Inde cultivée. La tentative échoua. Upadhyaya eut des difficultés avec les autorités ecclésiastiques et se rapprocha d'une manière suspecte de l'hinduisme religieux, sans cependant en arriver à un reniement conscient de la foi chrétienne. L'historien allemand bien connu en histoire des religions, F. Heiler, exploita ces difficultés du brahmane pour lancer des invectives de tout genre à la hiérarchie catholique de l'Inde. Le P. V. montre, par son exposé, que la résistance des évêques était fondée et que, pendant longtemps, le brahmane avait reçu tous les encouragements du côté de l'Église. Il mourut en 1907, à la veille du procès qui devait lui être fait pour menées nationalistes. Mais le livre du P. Vaeth a une portée plus générale ; à propos des efforts du brahmane, il traite le problème si ardu de l'accommodation, qui joue un si grand rôle dans l'histoire ecclésiastique de l'Inde ; il expose clairement les lignes fondamentales de la philosophie indienne, les rapports étroits entre religion et caste et découvre les difficultés immenses du travail missionnaire dans l'Inde. Pour finir, l'auteur se demande jusqu'à quel point il est possible au catholicisme de faire accueil à ces conceptions. Même l'histoire ancienne de l'Église des Indes s'éclaire à la lumière de l'étude du P. Vaeth ; elle est, croyons-nous, à ranger parmi les publications les plus importantes concernant les missions d'Orient. GR.

— Nous signalons brièvement aux historiens de l'Église la dissertation présentée à Nimègue par le P. R. RITZEN, O.F.M. : *Der junge Sebastian Brunner in seinem Verhältnis zu Jean Paul, Anton Günther und Fürst Metternich* (Aichach, Schütte, 1927. 189 p. avec fac-sim. et tables). Ce livre, soigneusement et solidement élaboré enrichit l'histoire d'une foule de données nouvelles ; il fournit entre autres une bibliographie systématique des œuvres de Brunner (1842-1893) et publie pour la première fois une dissertation inédite, écrite par Brunner, en 1848, à la demande de Metternich : *Die sogenannte deutsch-katholische Kirche*. Brunner n'est pas inconnu comme historien, grâce nommément à son ouvrage : *Joseph II. Charakteristik seines Lebens, seiner Regierung und seiner Kirchenreform* (Fribourg-e.-B., 1874 ; 2e édit. 1885). Comme prêtre et homme d'État, il occupe une place importante dans la série des défenseurs des droits de l'Église et de la foi du peuple autrichien, depuis saint Clément-Marie Hofbauer, contemporain de Napoléon, jusque et y compris Mgr Seipel. L'auteur restreint sa dissertation à la jeunesse de Brunner ; c'est déjà un vaste sujet. Son livre est proprement une première partie ; puisse-t-il lui être donné d'en achever la suite. Dr H.

— L'influence de Sören Kierkegaard sur la philosophie religieuse a dépassé les frontières de son pays et de sa langue. Ses œuvres ont été publiées en allemand. Une édition allemande de l'important ouvrage de M. Eduard GEISMAR

Digitized by Google

sur le penseur danois sera utile à plus d'un lecteur. La biographie en question (*Sören Kierkegaard, Seine Lebensentwicklung und seine Wirksamkeit als Schriftsteller*. Goettingue, Vandenhoeck et Ruprecht, 1927) a commencé à paraître en fascicules dont les deux premiers contiennent les 246 premières pages de l'ouvrage. Il en reste quatre, dont la publication est annoncée pour cette année. (Prix de souscription : 3.50 Mark par fascicule ; le premier peut être acheté séparément au prix de 4,50 Mark.)

La biographie est écrite avec délicatesse et tact par un admirateur qui n'abdique pas le sens critique. L'analyse des influences psychologiques et littéraires subies par le héros est soignée et reste sobre. Tout l'ouvrage est clair et se lit avec intérêt. La première partie raconte les origines de la vocation de l'écrivain : son attitude vis-à-vis de son père, le mystère physico-moral qui domine son existence, ses études philosophiques et littéraires, les fiançailles et la rupture qui décida de sa carrière. La seconde contient l'analyse détaillée de ses premières œuvres. R. KREMER, C. SS. R.

— *Michelangelo Bibliographie*, 1510-1920, herausgegeben von ERNST STEINMANN und RUDOLF WITTKOWER mit einem Documentenanhang bearbeitet von ROBERT FREYHAN (Leipzig, Klinkhardt et Biermann, 1927. M. 1,75) est une utile publication bibliographique qui rendra de grands services. Elle comprend tout d'abord une liste de 2107 livres, opuscules, articles, notices concernant la vie, les œuvres, les idées, les écrits de Michel-Ange. Cette liste a un double mérite : elle est complète ; rien ou bien peu de choses a pu échapper au Prof. Steinmann qui depuis si longtemps consacre toute son activité à l'étude de Michel-Ange ; elle n'est pas une sèche nomenclature, mais un guide dans cette immense production ; une mise au point sobre, mais suffisante pour apprécier la valeur de chaque travail. Les mérites de l'ouvrage sont encore accrus par les nombreux index : index des matières divisé en six sections et subdivisions ; des personnes citées ; topographique ; chronologique des écrits. M. VAES.

— Nous signalons comme une primeur l'ouvrage de E. BAASCH : *Holländische Wirtschaftsgeschichte* (Handbuch der Wirtschaftsgeschichte hrsg. v. G. Brodnitz. Iéna, Fischer, 1927. 632 p.). On n'avait pas encore jusqu'à présent de travail d'ensemble sur ce sujet. C'est un *Grundriss* allemand, et il en a tous les avantages et tous les désavantages. L'histoire coloniale aurait pu y être mieux traitée. Il se distingue par une méthode solide et un heureux souci d'être complet, dont la bibliographie étendue fournit la preuve. S'il ne brille pas particulièrement par la clarté de la synthèse, il n'en est pas moins vrai qu'il sera pour beaucoup un guide excellent et un questionnaire volontiers consulté, dans lequel on trouvera systématiquement rassemblés, classés et discutés, de nombreux renseignements, qui ne se rencontrent ailleurs qu'à l'état dispersé. Dr H.

— Le quatrième volume de la collection : *Die Religionswissenschaft der Gegenwart in Selbstdarstellungen* (Leipzig, F. Meiner, 1928. In-8, 232 p. M. 12) (sur les deux premiers volumes, voir RHE. 1926, t. XXII, p. 909-910 ; sur le troisième, RHE. 1928, t. XXIV, p. 497-498), contient le portrait et l'autobiographie de quelques théologiens protestants de marque de l'heure présente dont les allemands G. Dalman, E. von Dobschütz, A. Jülicher, J. Kaftan (décédé le 27 août 1926), de l'anglais A. Garvie et du danois A. Jörgensen. Les notices des néo-testamentaires Dalman, v. Dobschütz et Jülicher nous ont spécialement intéressé. A côté de renseignements précieux bio- et bibliographiques,

Digitized by Google

elles projettent une vive lumière sur l'évolution théologique et critique à laquelle nous assistons de nos jours dans les milieux non-catholiques. E. T.

— Un voyage en Palestine n'est plus à la portée de toutes les bourses. Et cependant une connaissance approfondie du milieu biblique est indispensable à l'interprétation des Saintes Écritures. Voici un livre tout indiqué pour nous fournir cette connaissance et bien plus intéressant que l'exposé froid et monotone d'un Baedeker : H. Guthe, *Palästina* (Monographien zur Erdkunde. Fasc. 21. Bielefeld, Velhagen-Klasing, 1927. In-8, 172 p. 158 pl.). M. Guthe est merveilleusement préparé pour nous donner cette description de la Palestine autant par ses connaissances d'archéologie palestinienne que par un long séjour aux pays bibliques. La lecture de l'ouvrage est agréable ; de belles et de nombreuses reproductions photographiques soutiennent l'attention. Sans compter quelques vues en couleurs qui nous transportent en quelque sorte en Terre sainte, les planches font défiler, devant les yeux du voyageur en chambre, la Palestine tout entière, depuis les menhirs et les dolmens de l'époque préhistorique jusqu'aux colonies sionistes d'après-guerre à Haifa et à Tell-Abib.

J. Coppens.

— La maison K. Schroeder, de Bonn, publie une nouvelle collection, *Kanonistische Studien und Texte*, dirigée par le Dr A. Koeniger, professeur de droit canonique à l'université de Bonn.

La collection, publiée par la maison Teubner de Leipzig, sous le titre : *Grundriss der Geschichtswissenschaft zur Einführung in das Studium der deutschen Geschichte des Mittelalters und der Neuzeit*, hrsg. v. A. Meister, comprendra une série de volumes complémentaires (*Ergänzungsbände*). A. D. M.

— La *Zeitschrift für Missionswissenschaft*, publiée à Munster sous la direction du Dr Schmidlin et du Dr Steffes, a pris le titre de *Zeitschrift für Missionswissenschaft und Religionskunde*, et étendu son programme à l'histoire des religions.

— En 1906, les académies allemandes commencèrent le recueil des catalogues des bibliothèques médiévales. L'académie de Vienne se vit confier la collection des catalogues autrichiens, l'académie de Munich celle des autres territoires allemands et suisses. P. Lehmann vient de donner à la presse des renseignements sur l'état du travail. L'académie de Vienne était à la tâche depuis 1879 ; elle possédait en T. Gottlieb un travailleur expert en la matière : aussi put-elle, en 1915, ouvrir la collection par un superbe volume consacré aux catalogues de la Basse-Autriche. Munich avait un champ de travail cinq fois plus étendu ; la rédaction y avait à sa tête, de 1906 à 1908, S. Hellmann ; depuis lors, c'est P. Lehmann qui a assumé cette charge. Jusqu'en 1913, on s'employa à recueillir la grande masse des catalogues dans les bibliothèques. Le premier volume, consacré aux diocèses de Constance et de Chur, parut en 1918. Le deuxième volume, pris tout entier par Erfurt, va enfin sortir de presse, après mille difficultés d'ordre financier ; il contient d'importants catalogues, inconnus jusqu'à présent, notamment ceux de la bibliothèque universitaire et de la chartreuse d'Erfurt, qui sont très intéressants pour l'histoire de la philosophie, de l'exégèse et de la mystique au moyen âge. P. Ruf, bibliothécaire de l'État à Munich, prépare le manuscrit du troisième volume, qui fournira la liste des livres pour les diocèses d'Augsbourg, Eichstätt, Wurzbourg et Bamberg au moyen âge. J. Theele, de Fulda, a entre-

Digitized by Google

pris la composition du quatrième volume, qui sera consacré à l'Allemagne centrale. GR.

— Dans l'*Historische Zeitschrift*, la section des comptes rendus a été considérablement étendue. A partir du 3me fascicule du t. CXXXVII, cette revue porte aussi, comme celui d'un coéditeur, le nom du professeur A. Brackmann, bien connu pour ses travaux sur les archives des papes. GR.

— *Nominations.* — L'académie des sciences de Bavière a élu membre ordinaire de la classe d'histoire le prof. K. A. VON MUELLER, de Munich. — Le priv. doz. d'histoire ecclésiastique à Berlin H. RUECKERT a été nommé professeur d'histoire ecclésiastique à Leipzig. — P. DARMSTAEDTER, professeur extraordinaire d'histoire moderne et contemporaine à Goettigue, a été promu à l'ordinariat, de même que M. BRAUBACH, priv. doz. d'histoire médiévale et moderne à Bonn. — E. KLOSTERMANN, professeur d'exégèse du N. T. à Königsberg, passe à Halle, et E. BARNIKOL, priv. doz. d'histoire ecclésiastique à Bonn, passe comme professeur à Kiel. — K. A. VON MUELLER, professeur honoraire, devient professeur ordinaire d'histoire de Bavière à Munich. — H. BONNET, priv. doz. d'archéologie de l'ancien Orient à Leipzig, est nommé professeur ordinaire à Bonn. GR.

— *Décès.* — T. VON HAERING, professeur émérite de dogmatique et d'exégèse du N. T. à Tubingue. — M. DOEBERL, historien réputé et titulaire de la chaire d'histoire de Bavière à l'université de Munich. — F. CURSCHMANN, professeur d'histoire et des sciences auxiliaires à Greifswald. — G. BECKMANN, professeur d'histoire moderne et contemporaine à Erlangen. — E. COMMER, professeur émérite de dogmatique à Vienne, bien connu comme auteur de nombreux ouvrages d'histoire des dogmes et comme éditeur de la revue *Divus Thomas*. — P. KALKHOFF, professeur émérite d'histoire moderne et contemporaine, auteur de nombreux ouvrages sur l'histoire des débuts de la réforme en Allemagne. GR.

Angleterre, Écosse, Irlande

— M. NORMAN H. BAYNES a dressé une bibliographie des travaux relatifs à l'attitude de l'Église primitive vis-à-vis des problèmes sociaux pendant les trois premiers siècles : *The Early Church and Social Life* (Londres, Bell and Sons, 1927. 16 p.). Cet opuscule est le n° 71 des *Historical Association Leaflets*.

L. G.

— Le second volume de la traduction d'Eusèbe de Césarée (*Histoire ecclésiastique* et *Martyrs de Palestine*), entreprise par MM. H. J. LAWLOR et J. E. L. OULTON (voir RHE. 1928, t. XXIV, p. 229) ne s'est pas fait attendre. Ce volume, qui est l'œuvre propre du savant professeur d'histoire ecclésiastique de l'université de Dublin, comprend l'introduction, les notes et les tables. Les notes rendront de grands services à ceux qui auront à utiliser cette traduction ; elles montrent que leur auteur n'a négligé aucun travail important se rapportant à son sujet, et qu'il est au courant de tout ce qui s'est publié, même tout récemment, sur Eusèbe. Dans une introduction substantielle de 50 pages, il traite de l'évolution de l'œuvre, de la méthode de l'auteur, des citations d'Eusèbe, de sa valeur comme historien et comme critique, de la chronologie de son *Histoire* et enfin de la méthode suivie par le traducteur des *Martyrs de Palestine*. Ce second volume (Londres, SPCK., 1928. v-366 p.) se vend 10 s. 6. L. G.

Digitized by Google

— Le P. Paul Grosjean a donné une édition du texte gaélique de la *Betha Coluim Chille*, ou Vie de Colum Cille (S. Columba d'Iona), conservé dans le ms. gaélique xl de la Bibliothèque nationale d'Écosse à Édimbourg (p. 12-27), du xve siècle ou du début du siècle suivant, et il y a joint une traduction anglaise : *The Life of St Columba from the Edinburg Ms.* (*Scottish Gaelic Studies*, 1928, t. II, p. 111-171). Ce panégyrique de S. Columba était déjà connu par les éditions qu'en a donné Whitley Stokes, l'une d'après de *Leabhar Breac*, l'autre d'après le Livre de Lismore. Cette nouvelle édition d'une composition hagiographique qui eut une grande vogue en Irlande et qui se présente encore dans d'autres manuscrits est, nous l'espérons, un travail préparatoire en vue d'une étude d'ensemble qu'entreprendra le distingué celtiste sur la tradition manuscrite de ce texte, sur ses sources et les remaniements et interpolations qu'il a subis au cours des siècles. L. G.

— Poursuivant ses recherches sur la *Regularis concordia* (voir RHE. 1927, t. XXIII, p. 650), Dom Thomas Symons, O. S. B., institue, dans un article sur *The Concordia and the Rule of St Benedict*, une comparaison entre ce monument de la réforme monastique anglaise du xe siècle et la Règle de S. Benoît (*Downside Review*, 1927, t. XLV, p. 146-164). L. G.

— L'article de M. W. A. Pantin, *A Benedictine Opponent of John Wyclif* (*English Historical Review*, 1928, t. XLIII, p. 73-77), a pour but d'identifier avec un moine de Durham du nom de Jean d'Acley, qui vécut dans le dernier quart du xive siècle, un adversaire de Wyclif désigné sous le nom de « Johannes de A. » dans le ms. c. iv. 25 (fol. 59^r) de la bibliothèque de la cathédrale de Durham. L. G.

— Un texte de l'*Ordinale* de Barking, qui fut écrit vers l'an 1440, décrit la cérémonie de la distribution des livres qui se faisait chaque année au chapitre de ce monastère le lundi de la première semaine de carême. C'est ce texte que publie avec un commentaire M. T. R. G[ambier]-P[arry] sous le titre : *Lending Books in a Medieval Nunnery* (*The Bodleian Quarterly Record*, 1927, t. V, p. 188-190). L. G.

— M. Stephen Gaselee, à qui l'on devait déjà *An Anthology of Medieval Latin* (voir RHE. 1926, t. XXII, p. 176), nous donne maintenant un recueil de 111 hymnes ou autres morceaux poétiques du moyen âge dans *The Oxford Book of Medieval Latin Verse* (Oxford, Clarendon Press, 1928. xiv-250 p.). La plupart sont des pièces religieuses et même liturgiques. L'introduction et les notes décèlent un fin connaisseur de la poésie latine du moyen âge. L. G.

— La première édition du bel ouvrage de M. Charles E. Keyser sur les sculptures des tympans et linteaux des portails et des portes d'églises de l'époque normande, qui, avec ses 160 illustrations, forme un véritable *corpus* de ces sculptures pour la Grande-Bretagne, parut en 1904. Cette première édition étant épuisée, l'auteur en publie une nouvelle : *A List of Norman Tympana and Lintels with Figure or symbolical Sculpture still or till recently existing in the Churches of Great Britain* (Londres, Elliot Stock, 1927. In-4, lxxxiv-80 p.). L'ouvrage a été soigneusement mis au point. Vingt-neuf nouvelles sculptures ont été découvertes par l'auteur ou portées à sa connaissance dans l'intervalle, et 30 nouvelles illustrations ont été ajoutées à la collection déjà si riche de l'édition de 1904. L. G.

Digitized by Google

— *The Development of the Theatre, a Study of theatrical Art from the Beginnings to the present Day*, par ALLARDYCE NICOLL (Londres, Harrop et Cie, [1927]. 247 p., avec de nombreuses illustrations), contient un chapitre, le troisième (p. 68-80), sur le théâtre au moyen âge, où l'auteur résume ce qu'on sait actuellement des origines et du développement tant du drame liturgique en latin que des mystères et miracles en langue vulgaire. Il parle de la mise en scène, des personnages, des costumes, des décors et décrit les représentations.

L. G.

— Un nouveau livre anglais sur Jeanne d'Arc pique toujours la curiosité. Le titre de celui de M. JOHN LAMOND, *Joan of Arc and England* (Londres, Rider [1927]. XXIX-255 p.), laissait espérer une étude de la sainte Libératrice envisagée spécialement dans ses rapports avec l'Angleterre ou bien une appréciation des jugements portés sur elle par les Anglais d'autrefois ou d'aujourd'hui. Cependant l'auteur ne s'est placé à aucun de ces points de vue particuliers ; il se borne à retracer, non sans enthousiasme, la prodigieuse carrière de son héroïne. Le volume est muni de nombreuses cartes et d'illustrations bien choisies. L. G.

— A l'occasion du 13e centenaire de la fondation de la cathédrale d' York, événement qui a été l'objet d'imposantes manifestations (voir RHE. 1927, t. XXIII, p. 390), trente *York Minster Historical Tracts* ont été publiés, sous la direction du Professeur A. HAMILTON THOMPSON, par la *Society for promoting Christian Knowledge* de Londres. Nous allons donner les titres de ces brochures (qui se vendent 3 d. chacune) et les noms de leurs auteurs : 1° *The Founding of the Minster* (A. A. R. GILL) ; 2° *The Building of York Minster* (A. HAMILTON THOMPSON) ; 3° *Religion in Roman York* (ANGELO RAINE) ; 4° *St Chad, Bishop of York* (Doyen de Lichfield) ; 5° *St Wilfrid* (Doyen de Winchester) ; 6° *St Peter's School and Alcuin* (S. M. TOYNE) ; 7° *St Oswald of Worcester and the Church of York* (Évêque de Worcester) ; 8° *York in the Eleventh Century* (Prof. F. M. STENTON) ; 9° *The Twelfth Century* (A. HAMILTON THOMPSON) ; 10° *The Dispute with Canterbury*, par le même ; 11° *Walter de Gray* (Chan. SOLLOWAY) ; 12° *The Medieval Archbishops in their Diocese* (A. H. THOMPSON) ; 13° *The Medieval Chapter*, par le même ; 14° *The Fourteenth Century*, par le même ; 15° *Archbishop Scrope* (Chan. SOLLOWAY) ; 16° *The Fifteenth Century* (A. H. THOMPSON) ; 17° *The Reformation Period*, par le même ; 18° *The Statutes of the Church* (Rev. AUSTEN) ; 19° *York Service Books* (Évêque de Truro) ; 20° *The Medieval Stained Glass* (F. HARRISON) ; 21° *The York Glass-Painters* (J. A. KNOWLES) ; 22° *The Sub-Chanter and the Vicars-Choral* (F. HARRISON) ; 23° *The Chantry Priests and St William's College* (F. HARRISON) ; 24° *The Period of the Civil Wars : Nele and Williams* (Chan. MALDEN) ; 25° *Archbishop Sharp* (Chan. SOLLOWAY) ; 26° *The Eighteenth Century*, par le même ; 27° *Decoration and Enrichment in Cathedrals* (Doyen de Westminster) ; 28° *The Music of the Minster* (E. C. BAIRSTOW) ; 29° *The Dean and Chapter Library* (F. HARRISON) ; 30° *The Ideal of a Cathedral Church* (Doyen d' York). L. G.

— Le premier volume d'une nouvelle collection intitulée *English Life in English Literature* vient de paraître. Il est de M. H. S. BENNETT et porte pour titre *England from Chaucer to Caxton* (Londres, Methuen, 1928. XII-246 p. Pr. 6 s.). Une section y est consacrée à la vie religieuse (*Church Life*, p. 167-217) sur laquelle nous renseignent les auteurs anglais contemporains, Chaucer, Langland,

Digitized by Google

Wyclif, Lydgate et autres, dont on nous donne des extraits dans le texte original. L. G.

— Nous devons signaler comme d'un grand intérêt pour l'histoire monastique le travail de M. A. Pantin sur l'histoire des chapitres généraux et provinciaux des Bénédictins anglais de 1215 à 1540 : *The general and provincial Chapters of the English Black Monks*, 1215-1540 (*Transactions of the Royal Historical Society*, 1927, t. X de la 4e sér., p. 195-263). A la suite de cette étude on trouvera des indications précises sur les sources utilisées, et des tableaux indiquant les lieux où se sont tenus lesdits chapitres, leurs dates, les présidents, les définiteurs, les abbés présents, etc. L. G.

— On connaît l'étroite parenté des œuvres de Memlinc avec celles de van der Weyden, mais jusqu'à présent on n'avait pu retrouver en elles aucune évolution sensible. En effet, les plus anciennes peintures du maître brugeois (1466-1470), comme le triptyque du duc de Devonshire et le Jugement dernier de Dantzig, révèlent un art déjà mûri, qui se modifiera très peu dans la suite. M. G. Hulin de Loo est en voie, semble-t-il, d'éclaircir le mystère des origines de l'art du maître. La Vierge en rouge de la collection Renders et la Vierge avec deux anges de la collection Duveen lui paraissent être antérieurs à ses autres œuvres connues, et confirmer l'hypothèse que Memlinc aurait commencé par copier des tableaux de Van der Weyden. Mais un triptyque, dont M. Hulin trouve la partie centrale au Prado et les volets dans deux autres collections, lui permet de préciser davantage. Il s'agit d'une œuvre un peu novice, qui s'inspire de tableaux de van der Weyden, dispersés aussitôt après leur achèvement, et qui, d'autre part, se rapproche par divers détails des œuvres de Memlinc. Le triptyque aura été exécuté par Memlinc encore jeune et travaillant dans l'atelier de van der Weyden. Aucune autre hypothèse ne semble résister à l'examen. Deux portraits insérés dans la scène de la Purification, représentée sur le volet gauche, sont, d'après M. Hulin, un complément de la main même de van der Weyden à l'œuvre de son apprenti. (*Hans Memlinc in Rogier van der Weyden's studio*, dans *Burlington Magazine*, 1928, t. LII, p. 160-177 et 12 fig.) R. M.

— Le luxueux *Catalogue of the Loan Exhibition of Flemish and Belgian Art* (*Burlington House, London*, 1927. *Memorial Volume*. Londres, County Life Ltd, 1927. In-fol. xxii-262 p. cxxvi pl.) est publié par Sir M. Conway, avec la collaboration de Tancred Borenius pour la peinture, de A. F. Kenrick pour la tapisserie, de Campbell-Dodgson pour les dessins et gravures. Dans l'introduction M. Conway reconnaît combien le transport de panneaux peints de grandes dimensions, tels le polyptyque des Van Eyck ou le triptyque de Bouts, aurait offert de périls. Il rend spécialement hommage à M. Joseph Duveen, dont le concours a assuré la publication du catalogue. Il donne aussi un aperçu sur les principaux tableaux exposés et rappelle leur signification dans l'histoire de la peinture flamande. Les notices du catalogue fournissent des renseignements techniques sur les œuvres, et comprennent l'énumération des possesseurs successifs et des indications bibliographiques. Leur intérêt est singulièrement accru par de courtes notes que M. Hulin de Loo ajoute çà et là, lorsqu'il peut donner sur une œuvre quelque renseignement nouveau ou une opinion personnelle. R. M.

Digitized by Google

— Un épisode de l'existence studieuse du savant antiquaire d'Aix-en-Provence, Peiresc, avait déjà fourni au Dr M. R. James en 1924 l'occasion d'une communication sur ce personnage (voir RHE. 1924, t. XX, p. 593). Depuis, un autre érudit, le Dr C. T. Hagberg Wright, a rédigé pour les membres du Roxburghe Club une notice biographique de *Nicholas Fabri de Peiresc* (Londres, Roxburghe Club, 1926) à laquelle il a joint une bibliographie fort complète tant de la célèbre correspondance de Peiresc que des ouvrages publiés sur lui (p. 47-53). L. G.

— Dans *A Source-Book of Welsh History* (Oxford, University Press, 1927. xii-301 p.), Miss Mary Salmon nous offre un choix de traductions de textes latins originaux et de textes anglais relatifs à l'histoire du Pays de Galles depuis les origines jusqu'à l'acte d'Union (1535). L. G.

— Sous le titre de *Historical Trials* (Oxford, Clarendon Press, 1927. xvi-234 p. *Pr.* : 10 s.), on a réuni des essais sur une série de 11 procès historiques de tous les temps, œuvre de feu Sir John Macdonell († 17 mars 1921), qui fut archiviste du roi, doyen de la Cour suprême de justice et, de 1911 à 1913, professeur de droit comparé au University College de Londres. Les grands procès dont l'histoire est retracée dans ce volume sont les suivants : Socrate ; les Templiers ; Jeanne d'Arc ; Giordano Bruno ; Marie Stuart ; Galilée ; Michel Servet ; Catherine d'Aragon ; Sir Walter Raleigh ; Procès de sorcellerie ; les Grands jours d'Auvergne. L. G.

— Les publications antérieures du Professeur A. Hamilton Thompson (voir RHE. 1926, t. XXII, p. 917 ; 1927, t. XXIII, p. 392-393) lui ont rendu facile la composition d'une *Short Bibliography of local History*, brochure de 16 pages que les éditeurs G. Bell and Sons publient pour l'*Historical Association* (*Historical Association Leaflet*, N° 72). Ce petit guide comprend quatre parties : 1° Topographie générale ; 2° Topographie spéciale ; 3° Histoire topographique ; 4° Sujets spéciaux. Cette dernière partie comprend les subdivisions suivantes : a) Archéologie préhistorique ; b) Bretagne romaine ; c) Histoire du manoir, etc. ; d) Histoire de l'architecture ; e) Biographie ; f) Exemples d'histoires locales. L. G.

— Une note de M. R. L. Poole, *Haddan and Stubbs's Councils* (*Bodleian Quarterly Record*, 1927, t. V. p. 162), nous fait connaître quelles furent respectivement les parts d'Haddan et de Stubbs dans la préparation des quatre volumes des *Councils and Ecclesiastical Documents relating to Great Britain and Ireland* (1869-1878). L. G.

— L'article de C. E. Lart, *Paganism in the Churches* (*Hibbert Journal*. 1928, t. XXVI, p. 511-524), n'est qu'un ramassis de notions et de renseignements vagues et mal digérés sur les superstitions anciennes et modernes, puisés de tous côtés, dans le *Golden Bough* de Frazer, dans les *Annales du Musée Guimet* et jusque dans les *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie* d'Évariste-Régis Huc. L. G.

— On savait combien grande était l'admiration d'Auguste Rodin pour les cathédrales du moyen âge, mais ce qui était moins connu c'était le goût passionné du célèbre sculpteur pour la liturgie et la musique religieuse. Entre autres

Digitized by Google

révélations dignes d'intérêt, le volume de *Personal Reminiscences of A. Rodin*, dû à la plume de M. ANTHONY M. LUDOVICI (Londres, Murray, 1926. XI-204 p.), nous apprend que les vêpres du dimanche à Notre-Dame, auxquelles Rodin assistait le plus souvent possible, étaient pour lui une source de profondes émotions religieuses et aussi d'inspirations artistiques. Voilà donc un illustre nom à ajouter à la liste déjà longue des conquêtes de la liturgie catholique au XXe siècle. L. G.

— En avril 1928, la dernière partie du *New English Dictionary* a été livrée au public. Nous avons parlé dernièrement de cet ouvrage monumental qui intéresse au premier chef l'historien de la langue et le grammairien, mais qui peut aussi, à l'occasion, un peu comme le Glossaire de Du Cange, rendre des services à l'historien des idées et des usages (voir RHE. 1927, t. XXIII, p. 161 et 655). La conduite de l'entreprise est d'ailleurs une leçon de choses pleine d'intérêt. La publication du Dictionnaire avait commencé en 1884, et le plan en avait été arrêté dans ses grandes lignes dès 1858. La presse anglaise a salué comme un événement littéraire d'une importance capitale l'achèvement de cette magistrale publication, qui fait grand honneur à ceux qui ont travaillé à sa réalisation, Sir James Murray, le doyen Trench, le Dr Henry Bradley, le Dr W. A. Craigie, M. C. T. Onions et leurs innombrables collaborateurs. On pourra lire à ce propos l'article du *Times Literary Supplement* du 19 avril 1928, intitulé *Our Dictionary* (p. 277-278) et celui qui porte pour titre *The Making of the Dictionary*, dans *The Periodical* (1928, t. XIII), lequel occupe les 32 pages de la livraison du 15 février de cet organe des Presses universitaires d'Oxford. L. G.

— Il peut être utile de savoir qu'un annuaire rempli de renseignements importants pour l'historien et dont la fondation remonte à l'année 1761 se publie toujours en Angleterre. C'est l'*Annual Register. A Review of Public Events at Home and Abroad*, dont l'éditeur est actuellement le Dr M. EPSTEIN et que publie la maison Longmans. La première partie du volume renferme un exposé suivi des principales questions historiques, politiques et économiques débattues dans l'année écoulée. La seconde comprend : 1° Une chronique des événements de l'année écoulée ; 2° Une revue des publications et découvertes dans le domaine de la littérature, des sciences et des arts ; 3° Revue des finances ; 4° Revue de la jurisprudence et du droit ; 5° Revue des documents publics et des actes diplomatiques ; 6° Notices obituaires des personnages importants de Grande-Bretagne et de l'étranger décédés dans l'année écoulée. La consultation de l'*Annual Register* peut, on le voit, rendre de grands services aux chercheurs. Un index très complet joint à chaque volume facilite les recherches. L. G.

— Les notices ou ouvrages biographiques suivants ont été récemment publiés sur les historiens dont le décès a été antérieurement annoncé dans cette chronique. Sur le Dr Ryle, doyen de Westminster Abbey, décédé le 20 août 1925 (voir RHE. 1926, t. XXII, p. 182) : *A Memoir of Herbert Edward Ryle*, par le Rev. MAURICE H. FITZGERALD (Londres, Macmillan, 1928. Pr. : 15 s.).

Sur Paul Vinogradoff, le grand historien du droit d'origine russe fixé à Oxford, décédé le 19 décembre 1925 (voir RHE. 1926, t. XXII, p. 182-183), nous avons une esquisse biographique qui met bien en valeur la séduisante personnalité de ce grand cosmopolite de la République des lettres. Elle est de M. A. L. FISHER : *Paul Vinogradoff. A Memoir* (Oxford, Clarendon Press, 1927. 74 p. Pr : 5 s.). Si-

Digitized by Google

gnalons également une notice de Vinogradoff publiée dans *The Law Quarterly Review* (avril 1928) par le Professeur DE ZULUETA.

Sur John Bagnell Bury, décédé le 1er juin 1927 (voir RHE. 1927, t. XXIII, p. 661-662), M. WILLIAM MILLER a écrit quelques pages pour l'*English Historical Review* (1928, t. XLIII, p. 66-72).

Enfin le Dr NEWPORT WHITE, qui, comme professeur de théologie, occupe la chaire où avait enseigné avant lui John Henry Bernard, décédé le 29 août 1927 (voir RHE. 1927, t. XXIII, p. 923), a brièvement retracé la carrière de ce savant, dans *John Henry Bernard, Archbishop of Dublin. A short Memoir* (Dublin, Hodges, Figgis, 1928, 15 p Pr. : 1 s.). L. G.

— *Cours et conférences.* — Le Professeur T. F. TOUT, président de la *Royal Historical Society* de Londres, a, dans son adresse présidentielle du 10 février 1927, traité un sujet qui est tout à fait d'actualité : *National and International Co-operation in Historical Scholarship* (voir RHE. 1927, t. XXIII, p. 395). Cet important discours a été reproduit en tête du volume des *Transactions of the Royal Historical Society* publié en 1927 (t. X de la 4e série, p. 1-19). Après avoir fait observer que le souci de l'organisation ne doit pas nuire au travail individuel et après avoir rappelé qu'il existait déjà au moyen âge une réelle coopération cosmopolite entre les esprits cultivés, l'éminent professeur parle de la création et du fonctionnement des Associations historiques récemment fondées dans les divers pays civilisés (*Union académique internationale* ; *International Committee of Historical Sciences*, contitué à Genève en 1926 ; *Verband der deutschen Historiker*, dont la création remonte à l'année 1893 ; *Comité français des sciences historiques*, qui n'a que quelques années d'existence, mais qui est déjà solidement constitué ; *American Historical Association*, etc.). Il parle aussi de l'œuvre considérable accomplie par les congrès historiques internationaux et indique ce que les historiens espèrent de la coopération intellectuelle qui va s'affirmer, cette année, au congrès d'Oslo.

La conférence donnée en mai 1927 à *University College* de Londres par M. Ch. V. LANGLOIS sur *The Teaching of History in France* a été reproduite dans *History* (1927, t. XII, p. 97-106 et 193-205).

Les conférences suivantes ont encore été données récemment : A la *Society of Genealogists* de Londres : *Families of the Crusaders* (9 nov. 1927), par M. C. H. C. PIRIE GORDON ; *Badges in Tudor Times* (14 mars 1928), par M. A. J. TOPPIN.

A la *Royal Historical Society* de Londres : *The Historical Student and the Public Record Office. A Retrospect* (8 mars 1928), par M. A. E. STAMP.

A *University College* de Londres : *The Ecclesiastical Jurisdiction of England in the* XVIth, XVIIth *and* XVIIIth *Centuries* (16 mai 1928), par le Professeur WALTER ASCHBURNER.

Au *King's College*, de Londres : *The Expansion of Geographical Knowledge in the early Renaissance as illustrated by contemporary Maps* (11, 13, 18 et 20 juin), par le Professeur EDWARD L. STEVENSON ; *The Monastic Chronicler* (30 avril), par le Professeur HILDA JOHNSTONE ; *The Domestic Letter Writers* (7 mai), par Miss EILEEN E. POWER (sur la correspondance privée en Angleterre, au XVe siècle, envisagée comme source d'information sur les questions économiques, sociales, morales et domestiques de l'époque) ; *Roman Britain and recent Excavations* (18 mai), par M. R. G. COLLINGWOOD ; *Polish Culture in the Middle Ages* (11, 18 et 25 Mai, 1er et 8 juin), par le Dr JULIAN KRZYZANOWSKI.

L. G.

Digitized by Google

— *Nominations.*—Le Dr ADOLPH MAHR, de Vienne, a succédé au Dr Walter Bremer décédé (voir RHE, 1927, t. XXIII, p. 165) comme conservateur des antiquités irlandaises au *National Museum* de Dublin.

Le Rev. FRANK RUSSELL BARRY, professeur d'exégèse du Nouveau Testament au King's College de Londres, a été élu en février *fellow* de Balliol College à Oxford et *tutor* de théologie et de langues classiques. Il est l'auteur de *The War and Christian Ethics* (1914), *Religion and the War* (1915), « *One Clear Call* ». *An appeal to the Church of England* (1922), *St. Paul and Social Psychology. An introduction to the Epistle to the Ephesians* (1923), *A Philosophy from Prison. A study of the Epistle to the Ephesians* (1926). Le Rev. R. F. Barry est le fils du Rev. G. Duncan Barry, auteur de plusieurs études sur le Nouveau Testament.

En mars, VIVIAN H. GALBRAITH, de Balliol College, à Oxford, a été nommé lecteur de diplomatique à l'Université de cette ville ; il a publié : *The Abbey of St Albans from* 1300 *to the Dissolution of the Monasteries* (1911), *New Documents about Gloucester College* (Oxford Historical Society, 1924), *The Anonimalle Chronicle*, 1927 (voir RHE. 1927, t. XXIII, p. 880).

En mars, M. GODFREY R. DRIVER, *Fellow* de Magdalen College à Oxford, a été nommé lecteur de philologie sémitique comparée à l'université de cette ville. Il est l'auteur de *A Grammar of the colloquial Arabic of Syria and Palestine* (1925) et de *The Psalms in the light of Babylonian research* (1926).

On annonce que le titre de docteur ès lettres *honoris causa* (D. Litt.) sera conféré à M. l'abbé Henri BREMOND, de l'Académie française, par l'université d'Oxford, le 27 juillet, jour des *Encaenia* de l'Université. L. G.

— *Décès.* — Le 25 mars, à Londres, le Rev. Dr David CYMMER OWEN, âgé de 54 ans, auteur de *The Infancy of Religion* (1914) et de *Some Truth of the Kingdom of God* (1916).

Le 29 mars, Lord CAVE, chancelier de l'Université d'Oxford depuis le 2 juillet 1925 (RHE. 1925, t. XXI, p. 672). Il était âgé de 72 ans.

A Oxford, le 14 avril, EDWARD ARMSTRONG, historien de la Renaissance en Italie. Il était âgé de 82 ans. Il a écrit les ouvrages suivants : *Elizabeth Farnese* (1892) ; *The French Wars of Religion* (1892) ; *Lorenzo de' Medici and Florence in the fifteenth Century* (1896) ; *The Emperor Charles V* (1902) ; *History and Art in the Quattrocento* (1923). Il a collaboré à la *Cambridge Modern History*, à l'*English Historical Review*, à la *Quarterly*, à la *Church Quarterly Review* et à d'autres périodiques.

A Londres, le 16 avril, Miss JANE ELLEN HARRISON, auteur de divers ouvrages d'archéologie et d'histoire. Elle était née le 9 septembre 1850 à Cottingham (East Yorkshire). On lui doit, entre autres nombreuses publications : *Prolegomena to the Study of Greek Religion* (1re édit. 1903) ; *Ancient Art and Ritual* (1914) ; *Epilegomena to the Study of Greek Religion* (1921) ; *Mythology* (1925) ; *Myths of Greece and Rome* (1927) ; *Reminiscences of a Student's Life* (1925).

Le 17 avril, à l'abbaye de Saint-Michel de Farnborough (Hampshire), le R. P. Dom Louis VILLECOURT, O. S. B. Né à Charolles (Saône-et-Loire) le 6 novembre 1869, ordonné prêtre le 29 juin 1895, L. Villecourt entra en religion après avoir exercé très peu de temps le ministère sacerdotal dans le diocèse de Dijon. Il fit profession le 29 décembre 1901. Coptisant et arabisant distingué, il avait atteint l'âge de 49 ans lorsqu'il livra à la publicité les premiers résultats de ses

Digitized by Google

recherches. Voici la liste de ses publications : 1° *Homélies spirituelles de Macaire en arabe sous le nom de Siméon Stylite* (*Revue de l'Orient chrétien*, 1918-19, t. XXI, p. 337-344) ; 2° *La date et l'origine des « Homélies spirituelles » attribuées à Macaire* (*Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres*, 1902, p. 250-257) ; 3° *La grande lettre grecque de Macaire, ses formes textuelles et son milieu littéraire* (*Revue de l'Orient chrétien*, 1920-21, t. XXII, p. 29-56) ; 4° *Un manuscrit arabe sur le saint Chrême dans l'Église copte* (RHE, 1921, t. XVII, p. 501-514 ; 1922, t. XVIII, p. 5-19) ; 5° *S. Macaire. Les opuscules ascétiques et leurs relations avec les homélies spirituelles* (*Muséon*, 1922, t. XXXV, p. 203-212) ; 6° *La lettre de Macaire, évêque de Memphis, sur la Liturgie antique du carême et du baptême à Alexandrie* (*Muséon*, 1923, t. XXXVI, p. 33-46) ; 7° *Une même parabole commune aux Apophtegmes des Pères et à Calila et Dimna* (*Muséon*, 1923, t. XXXVI, p. 243-248) ; 8° *Les collections arabes des miracles de la Sainte Vierge* (*Analecta Bollandiana*, 1924, t. XLII, p. 21-68, 266-287) ; 9° *Les observances liturgiques et la discipline du jeûne dans l'Église copte* (*Muséon*, 1923, t. XXXVI, p. 249-292 ; 1924, t. XXXVII, p. 201-280 ; 1925, t. XXXVIII, p. 261-320) ; 10° *Recherches sur la personnalité et la vie d'Abu'l-Barakat* (Paris, 1923), en collaboration avec Mgr E. Tisserant et M. Gaston Wiet. — Le travail bibliographique qui porte le n° 8 dans la liste précédente a été hautement apprécié des spécialistes, comme on peut s'en rendre compte notamment en lisant les lignes que lui a consacrées T. F. Crane dans l'introduction de sa réédition du *Liber de miraculis* publié par Bernard Pez (*Cornell Univ. Studies in Romance Lang. and Lit.*, vol. I, 1925, p. IX) ; et ses recherches sur les homélies spirituelles attribuées à Macaire, conduites avec sagacité, lui ont permis d'atteindre à des conclusions fort curieuses auxquelles la critique n'a pas hésité à souscrire. — Une première attaque, qui le laissa paralysé du côté gauche (5 mars 1927), obligea Dom L. Villecourt à renoncer à l'étude. Lorsqu'il fut ainsi frappé d'incapacité, il venait d'achever la correction des épreuves d'une édition de la *Lampe des ténèbres*, qui doit paraître, avec une traduction, dans la *Patrologia Orientalis* de Mgr Graffin. La publication de cette encyclopédie de l'Église copte écrite en arabe, vers 1320, par le prêtre Aboul-Barakat, sera le *magnum opus* de ce regretté collaborateur de la *Revue d'histoire ecclésiastique* et du *Muséon*. Aidé dans ses travaux par plusieurs amis très dévoués, Dom L. Villecourt était, à son tour, toujours disposé à éclairer les chercheurs qui recouraient à ses lumières.

A Cantorbéry, le 24 avril, le chanoine ARTHUR JAMES MASON. Il était né le 4 mai 1851. Nommé professeur de théologie à Cambridge en 1895, il occupa la chaire Lady Margaret, où avaient professé avant lui Selwyn, Lightfoot et Hort. Il fut Maître de Pembroke College à Cambridge de 1903 à 1912. Il a publié plusieurs commentaires de livres du Nouveau Testament et, en outre : *Lectures on Colet, Fisher and More* (1895) ; *What changes were made at the English Reformation ?* (1896) ; *The Mission of St Augustine to England* (1897) ; *Thomas Cranmer* (1898) ; *Christianity. What is it ? Five Lectures on Dr Harnack's « Wesen des Christentums »* (1902) ; *The Historic Martyrs of the Primitive Church* (1905) ; *The Chalcedonian Doctrine of the Incarnation* (1913) ; *The Church of England and Episcopacy* (1914) ; *What became of the Bones of St Thomas* (1920) (voir RHE. 1921, t. XVII, p. 457-458).

A Glasgow, le 5 mai, le Dr THOMAS HUNTER WEIR, hébraïsant distingué qui enseigna les langues sémitiques pendant de nombreuses années, et notamment

Digitized by Google

l'arabe, à l'Université de Glasgow, auteur de : *A short History of the Hebrew Text of the Old Testament* (1re édit., 1899) ; *The Variants in the Gospel Reports*: *The Alexander Robertson Lectures for* 1917 (1920).

Le 13 mai, le Rev. FRANK PENNY, âgé de 80 ans, auteur de *The History of the Church in Madras* (1904-1912). L. GOUGAUD, O. S. B.

Autriche

—Dans la collection *Quellen und Forschungen zur Geschichte Oesterreichs* de la *Leogesellschaft*, publiée par L. VON PASTOR, a paru le t. XIII (Vienne, 1928, XXIV-384 p.). C'est le deuxième volume de l'histoire de la province de Bohême de la Compagnie de Jésus. Déjà prêt avant la guerre, ce n'est qu'en 1927 que ce volume put être mis à l'impression grâce à la société savante susdite. Encore ne donne-t-il que la première partie, allant de 1619 à 1635. On y trouve retracée l'histoire des Jésuites depuis leur retour de l'exil et leur rentrée à Prague à la suite de l'armée victorieuse jusqu'au moment où les Jésuites de Bohême prirent position à l'égard du traité de paix conclu entre l'empereur et le prince-électeur de Saxe, en 1635. On s'y attache principalement à faire connaître les efforts des Jésuites, déployés en vue d'obtenir le monopole de l'enseignement à la faculté de théologie de Prague, et l'exécution de la réforme catholique en Bohême, en Moravie et Silésie. L'ouvrage aurait gagné par la suppression de quelques longueurs, étant donné surtout que certaines sources ne sont pas à l'abri de tout soupçon. J. HOLLNSTEINER.

— *Die Union mit den Ostkirchen*. Bericht über die Wiener Unionstagung, Pfingsten 1926. Hrsg. von J. HOLLNSTEINER (Gratz, Styria, 1928. In-8, VIII-91 p. M. 3.80) réunit les rapports présentés à cette réunion qu'avaient organisée la *Leogesellschaft* autrichienne et la *Görres-Gesellschaft* allemande. La brochure paraît dans les *Beiträge zur Erforschung der orthodoxen Kirche*, édités par F. Haase et A. Hudal (fasc. 2). Voici le sujet des rapports : E. TOMEK, *Die katholische Kirche und die christlichen Gemeinschaften des Ostens* ; K. LÜBECK, *Das Problem der Union mit dem christlichen Osten* ; A. BAUMSTARK, *Trennendes und Einigendes zwischen der katholischen Kirche und der Ostkirchen* ; F. HAASE, *Die russische Kirche und die Union* ; D. KOLPINSKY, *Die psychologischen Schwierigkeiten der Union mit den Russen* ; I. TURYN, *Zur gegenwärtigen Lage der Union mit den Ostkirchen* ; K. WRANGEL, *Die Unionsbestrebungen der Russen*; K. EIBL, *Zur Ideologie der Union* ; J. HOLLSTEINER, *Tagungsbericht*.

R. DRAGUET.

— On a fêté avec éclat le soixantième anniversaire du R. P. W. Schmidt, linguiste et ethnologue distingué, directeur du musée pontifical des missions à Rome. Dans une séance solennelle de la *Leogesellschaft*, le R. P. W. Koppers fit un discours retraçant la carrière et la production scientifique du héros de la fête. D'abord furieusement combattu par les ethnologues non catholiques, à l'exception de l'anglais Andrew Lang, le P. S. parvint, par la force de ses arguments, à imposer une direction à l'ensemble de la science théologique. Il fut pour une grande part dans l'élaboration de la théorie des cycles culturels et dans la défaite de la tendance évolutionniste. Son livre sur les pygmées et son ouvrage considérable sur *Völker und Kulturen* auront une valeur durable. En linguistique, il fut le premier à tenter une classification des langues de l'Australie. Sa dernière production est la découverte d'une attitude régulière de toutes

Digitized by Google

les langues de la terre quant à la préposition ou postposition du *determinans* relativement au *determinatum* dans certaines évolutions ethnologiques. La fondation et la direction de *Anthropos*, l'établissement de l'école supérieure à St-Gabriël sont pour une bonne part l'œuvre du R. P. Schmidt et consacrent son mérite universellement reconnu. J. HOLLNSTEINER.

Belgique

—Le P. M. DE MEULEMEESTER, C. SS. R., a fait travail utile en donnant dans les *Annales du Cercle archéologique et historique d'Audenarde* (t. VII, 1927, p. 169-200) un aperçu sur *Les archives de l'abbaye de Beaulieu, à Peteghem* [lez Audenarde], attendu que les papiers de ce couvent sont éparpillés de tous côtés. Il en existe des parties notamment aux archives de l'État et de l'évêché à Gand, à l'église paroissiale de Renaix, au ministère des Affaires étrangères à Bruxelles, ainsi qu'un lot important chez le comte de Ghellinck, au château d'Elseghem. Le fonds des chartes a dû être fort riche, comme l'atteste un inventaire général des archives, dressé en 1659, bien qu'encore incomplet, et que publie le P. de Meulemeester. Ce répertoire ne décrit toutefois pas tous les registres de Beaulieu ; à noter spécialement les cartulaires se trouvant à Vienne (arch. de l'État) et à Bruxelles (Min. des Aff. Étrangères. Arch. héraldiques, n° 292). H. N.

— M. F. VERCAUTEREN soumet à un examen approfondi, dans son *Étude critique d'un diplôme attribué à Chilpéric Ier* (*Revue Belge de philologie et d'histoire*, 1928, t. VII, p. 83-112 et 1 pl. phot.), l'acte de ce souverain (567-584), ordonnant la reconstruction de l'église de St-Lucien-lez-Beauvais, détruite par les païens. L'auteur combat vigoureusement l'authenticité de cette pièce, déjà si défavorablement signalée par Waitz, Quicherat, Sickel et Stumpf, et établit, par de bonnes raisons d'ordre diplomatique, linguistique et littéraire, qu'elle ne peut passer pour un acte du VIe siècle. M. V. a donné une étude bien conduite et convaincante ; il lui reste maintenant à expliquer les motifs de composition de ce diplôme ; sur ce point et sur celui de sa date de fabrication (XIe siècle) il est fort laconique. A-t-on de bonnes raisons de supposer que le diplôme a été composé par les moines de St-Lucien pour reconstituer leur chartrier... et faire remonter aux origines mêmes de la royauté l'existence de leur abbaye? D'habitude, les faux ont été fabriqués pour défendre un intérêt plus immédiat.

H. N.

— Dans les *Annales de la Société archéologique de Namur* (Namur, 1928, t. XXXVIII, p. 21-41), M. le chan. ROLAND publie une excellente note sur : *La famille de Grand-Leez. Henri de Leez, évêque de Liége* (1145-1164). Il prouve d'abord que ce prélat liégeois doit s'appeler de Leez et non de Leyen, puisque sa famille est originaire de Grand-Leez-lez-Gembloux et était d'origine noble. Suivent des détails sur sa carrière ecclésiastique dans le diocèse de Liége.

H. N.

— Le ms. 8353 (XVIe s.) de la Bibliothèque royale de Bruxelles renferme, sous le titre *Dyalogus Gilonis de* VII *sacramentis*, un traité de théologie pastorale, attribué par la tradition à Guy ou Guiard de Laon, évêque de Cambrai (1238-1247). Dans les *Collectanea Mechliniensia* (1928, t. III. Extrait. 28 p.), M. Fl.

Digitized by Google

Prims analyse longuement ce traité et y relève surtout les instructions qui peuvent faire connaître la vie religieuse du peuple. Touchant l'activité de l'auteur il note, d'après le cartulaire du chapitre N.-D. d'Anvers, que Guiard visita au moins deux fois son diocèse. Quant aux nombreux problèmes d'ordre littéraire et critique que soulève ce traité, M. Pr. n'a pas eu l'intention de les examiner, et il s'est contenté de les signaler. A. D. M.

— L'article de M. H. Pirenne : *La duchesse Aleyde de Brabant et le « de regimine Judaeorum » de S. Thomas d'Aquin* (dans *Bull. Acad. roy. Belgique*, 1928, t. XIV, p. 45-55), mérite de retenir l'attention. Il s'agit de la réponse donnée par S. Thomas (sans doute au printemps 1261), à Aleyde, duchesse de Brabant, à la mort du mari de celle-ci, le duc Henri III, touchant 8 points sur lesquels elle désirait connaître l'avis, — avis correspondant à ses désirs, — du grand docteur parisien. Ces questions (dont le texte est perdu), rédigées probablement par les Dominicains de Louvain, étaient provoquées par l'exécution du testament de Henri III, daté du 26 février 1261, dont Aleyde avait quelque scrupule à exécuter strictement toutes les clauses. L'essentiel avait trait à ces points : 1) Peut-on imposer les Juifs ? ; 2) peut-on leur imposer une peine pécuniaire ? ; 3) peut-on recevoir d'un juif un don volontaire ? ; 4) peut-on soumettre les chrétiens à l'impôt ? ; 5) faut-il astreindre les juifs au port d'insignes les distinguant des chrétiens, etc. ? S. Thomas ne répond pas en détail à la duchesse de Brabant, étant surchargé de besogne ; son avis, suggère très finement M. Pirenne, ne devait contenter celle-ci qu'à moitié ; sans doute, on peut taxer les juifs et recevoir d'eux des dons, mais pourvu que des nécessités publiques l'exigent ; et ce qu'Aleyde désire, c'est-à-dire s'approprier les biens des juifs, S. Thomas se refuse à l'approuver en principe ; on voit qu'il n'entre pas dans les vues de la duchesse. H. N.

— M. Fl. Prims a commencé une série d'études sur la situation religieuse de la ville d'Anvers dans la seconde moitié du XIIIe siècle (*Kerkelijk Antwerpen*, dans *Bijdragen tot de geschiedenis* [Anvers], 1928, t. VI, p. 1-126 ; 129-320). A l'aide de documents d'archives, notamment du cartulaire de Notre-Dame d'Anvers, il retrace heureusement et parfois d'une façon originale, le milieu religieux d'un centre commercial important au moyen âge : relations du clergé séculier et régulier, pouvoirs du chapitre Notre-Dame et de l'abbaye St-Michel, influence de l'évêque de Cambrai, vie canoniale, monastique (dominicains, béguines), exercice de la charité chrétienne (hospice, lépreux), pratiques religieuses, moralité du clergé, etc. Quoique la documentation de M. Prims soit forcément un peu unilatérale, notamment d'origine administrative, son essai est fort méritoire et mérite de trouver ailleurs des imitateurs. H. N.

— Le court article du P. Pl. Lefèvre, publié dans les *Analecta Praemonstratensia* (1928, t. IV, p. 132-153) sous le titre : *Décrets liturgiques publiés par les chapitres généraux de Prémontré aux* XIIIe *et* XIVe *siècles*, retiendra l'attention de ceux qui étudient la liturgie des Prémontrés. L'absence de recueil général des décisions des chapitres généraux de l'ordre oblige, si l'on veut examiner le développement de cette liturgie, de rechercher les textes capitulaires insérés généralement en annexe aux statuts des maisons particulières de Prémontré. Or ces documents, à cause même de leur dispersion, se classent difficilement au point de vue chronologique. M. Lefèvre a essayé, en s'aidant de divers mss de Belgique, d'Allemagne et de France, de fixer, pour le XIIIe et le

Digitized by Google

XIVe siècle, les changements introduits par les décrets capitulaires dans la liturgie de l'ordre. Il révèle ainsi l'extrême mobilité des rites, dont la liturgie monastique actuelle n'offre pas d'exemple. H. N.

— Le P. A. G. KANTERS, auteur de trois livres sur la dévotion au Cœur de Jésus dans la tradition catholique, a consacré au même sujet un nouvel ouvrage d'une valeur documentaire très méritoire : *La dévotion au Sacré-Cœur dans les anciens états des Pays-Bas* (XIIe-XVIIe *siècles*) (Bruxelles, A. Dewit, 1928. In-8, 297 p. et 37 dessins). Il y passe en revue le témoignage de 74 écrivains belges et hollandais, auteurs de livres ascétiques et religieux ou de prières, qui, depuis le XIIe siècle, ont parlé de la dévotion au Sacré-Cœur. Dans ce florilège il y a des noms très connus et de tous les ordres religieux : Rupert, Ruusbroec, Schoonhoven, a Kempis, Hadewijch, Mauburnus, Denys le Chartreux, Canisius, etc. La partie la plus neuve et la plus instructive est celle consacrée aux représentations matérielles du Sacré-Cœur, dont plusieurs sont jusqu'à présent inconnues ; l'A. les a trouvées dans des manuscrits de la Bibliothèque royale de Bruxelles et de La Haye, et des bibliothèques universitaires d'Amsterdam et de Leyde. Souhaitons que le P. Kanters nous donne une seconde édition amplifiée de son précieux essai ; voici, à cette fin, quelques corrections : p. 31, pl. I, Jean de St-Trond, de l'abbaye de Villers, est l'auteur de l'opuscule de 1320, mais nullement le dessinateur de la curieuse représentation du Cœur de Jésus surmonté de légères flammes ; p. 48, à propos de Hadewijch, laisser tomber l'ancienne appellation « sœur » ; p. 136 et p. 280, rien ne garantit que François de Louvain soit le dessinateur, au XVe siècle, du Sacré-Cœur reproduit à la pl. 15. H. N.

— Sous la direction de M. le prof. H. De Vocht, et sous le titre : *Humanistica Lovaniensia*, se publie à Louvain (Librairie Universitaire), une collection d'études et de textes dont l'apparition avait été vivement souhaitée jadis par Mgr de Ram et le regretté A. Cauchie. Il s'agit d'un recueil de textes, de lettres, de traités ou d'opuscules rares, peu au point connus, et munis de commentaires, émanant d'humanistes ayant gravité autour de l'université de Louvain, depuis de Spouter jusqu'à Puteanus, au XVIIe siècle. M. DE VOCHT a ouvert brillamment la série par un gros volume : *Litterae virorum eruditorum ad Franciscum Craneveldium*, 1522-1528 (Louvain, Uystpruyst, 1928. In-8°, XCIX-775 p.). Suivront les études et des éditions : *Collegii Busleidani primordia*, *H. Busleidii carmina*, *St-Vinandi epistolae*, *L. Ammondi epistolae*, ainsi que des monographies sur Vivès, Rescius, Barlandus, Nanning, C. Valerius, etc. Inutile de dire que ces documents aideront à mieux fixer le milieu littéraire et religieux assez mobile des « humanistes louvanistes », avant et pendant la Réforme du XVIe siècle. H. N.

— Le travail couronné par l'Académie royale de Belgique (Classe des Lettres, Mémoires in-8, 2e sér., t. XXIII) (Bruxelles, Hayez, 1928. 29 p.) de M. J. LEFÈVRE : *Le Conseil du gouvernement général institué par Joseph* II, retrace, d'après les sources officielles, la constitution d'un corps central destiné, dans l'idée de Joseph II, à grouper pour les Pays-Bas autrichiens les multiples rouages administratifs et à remédier ainsi au manque d'unité qui caractérisait ceux-ci depuis l'époque de Charles-Quint. L'auteur montre ce que fut ce Conseil, — qui n'eut d'ailleurs qu'une existence éphémère (32 mois, depuis mars 1787), — quels furent la composition de ses membres, le genre de son activité et les ré-

Digitized by Google

formes administratives qu'il essaya de mettre sur pied. En somme, conclut M. Lefèvre, l'œuvre de Joseph II, entreprise par le Conseil, échoua sur toute la ligne. Les résultats furent diamétralement opposés à l'objectif visé par l'empereur. Notons ici que précisément parmi les réformes poursuivies figuraient en première ligne, la question du séminaire philosophique et celle de l'université de Louvain. On verra dans le livre de M. Lefèvre quelle attitude le Conseil prit vis-à-vis de ces institutions ainsi que les difficultés que celui-ci ne parvint pas à vaincre (p. 96-135, 160-179, etc.). H. N.

— M. F. Courtoy retrace la vie d'un artiste peu connu, élève de Laurent Delvaux, dans son étude sur *Le sculpteur Pierre-François Le Roy et ses protecteurs* (*Annales de la soc. archéol. de Namur*, 1928, t. XXXVIII, p. 145-171, 1 pl.). Le Roy vécut de 1739 à 1812 et fut au service du gouvernement des Pays-Bas autrichiens. Vers 1768 travaillait avec Bridan au groupe de l'Assomption qui surmonte le maître-autel de la cathédrale de Chartres. R. M.

— Pour connaître l'état religieux de la Belgique d'aujourd'hui, on ne trouvera pas de guide plus sûr et mieux informé que les pages du R. P. É. de Moreau, S. J., publiées en brochure dans la collection *Les études religieuses*, sous le titre : *Le Catholicisme en Belgique* (Liége, La Pensée catholique ; Paris, Giraudon, 1928. In-12, 104 p.). Tour à tour l'auteur passe en revue la situation légale, le clergé les œuvres tant religieuses que sociales, le parti et la presse catholiques, etc. On lira surtout avec intérêt les renseignements si difficiles à trouver ailleurs sur le recrutement des clergés séculier et régulier, et ceux qui décrivent de façon aussi approchante que possible la situation morale et la pratique religieuse dans notre pays. Ces pages ont paru d'abord dans le *Dictionnaire pratique des connaissances religieuses* de M. Bricout (Paris, Letouzey). Pour cette réimpression, l'auteur les a soigneusement revues et encore améliorées.

P. Debongnie, C. SS. R.

— Le comte J. de Borchgrave d'Altena, publie, sous les auspices du Comité de Folklore ardennais, le catalogue de l'exposition organisée à Saint-Hubert, en juin 1927, à l'occasion, du XIIe centenaire de S. Hubert : *Mémorial illustré de l'exposition des souvenirs* (Léau, 1928. In-8, 109 p., ill.). Une étude iconographique des statues du saint évêque, conservées en pays mosan, précède l'inventaire des documents, qui comprend les rubriques suivantes : sculpture, manuscrits, livres et reliures, archives, insignes de pèlerinage, peinture, mobilier. Ce catalogue fait connaître beaucoup d'œuvres ayant appartenu à l'abbaye de St-Hubert qui sont dispersées aujourd'hui dans des collections particulières, tel un évangéliaire du IXe siècle, conservé par M. Zoude à St-Hubert.

J. Lavalleye.

— L'exposition d'art russe, ouverte à Bruxelles en mai et juin dernier, comprenait une section, modeste mais intéressante, d'ancien art religieux. On y voyait notamment l'évangéliaire de saint Jérôme (XIe s.) de la cathédrale de Reims, et une série d'icones datant du XIVe siècle jusqu'à l'époque de Pierre-le-Grand, et apparentées aux écoles de Novgorod, de Moscou, de Pskov et à l'école Stroganof (*Art russe ancien et moderne*, Bruxelles, 1928. In-8, 88 p. et pl.). R. M.

— *La Revue d'Art*, qui avait cessé de paraître en décembre 1926 (RHE. 1927, p. 676), compte reprendre sa publication le 1er juillet 1928, sous la direction de M. A. J. J. Delen. Comme par le passé, elle s'intéressera spécialement à l'art

Digitized by Google

ancien et moderne des Pays-Bas, mais donnera aussi des études sur l'art des autres pays. R. M.

— La Commission internationale de coopération intellectuelle de la Société des Nations a fait publier par la *Commission nationale belge de coopération intellectuelle*, à Bruxelles, un *Répertoire par titres et par sujets* [des] *Périodiques belges*, 1928, publié par Eug. Bacha et R. Dupierreux (Bruxelles, A. Dewit, 1928. In-8, de 471 p. F. 40). C'est le relevé, aussi complet que possible, de tout ce qui se publie périodiquement en Belgique, soit 2954 publications courantes (revues, almanachs, ouvrages, journaux, documents officiels) rédigées en français (2.074), en flamand (803), en wallon (13) et en langues étrangères (64). Chaque périodique est décrit minutieusement avec indication de la direction, de la date, de l'imprimeur, du prix de l'abonnement, etc. Inutile de dire que beaucoup de publications périodiques intéressent l'histoire ecclésiastique ou les annales religieuses de Belgique. H. N.

— M. J. De Smet publie la *Table générale de la Revue belge de philologie et d'histoire* (*Tomes* I *à* V, 1922 à 1926) *et du Bulletin philologique et historique* (*Tomes* I *et* II, 1920 *à* 1921) (Bruxelles, rue J. Jordaens, 12, 1928. In-8, 200 p.). Ce précieux répertoire, auquel les secrétaires de la revue, M. Ganshof et M. Quicke ont donné tous leurs soins, inventorie les noms des collaborateurs, les articles et notices scientifiques, les comptes rendus et les variétés de la chronique, etc. Les articles touchant l'histoire ecclésiastique sont relativement nombreux ; on les trouvera sous la rubrique VII : Histoire. Les comptes rendus, en nombre considérable, méritent une mention spéciale à cause de leur caractère généralement critique. Bref, ces sept années d'existence de l'organe de la Société pour le progrès des études philologiques et historiques donnent la meilleure idée de la vitalité scientifique en Belgique pendant la période d'après-guerre. H. N.

— La *Société des Américanistes de Belgique* publie un Bulletin trimestriel dont le premier fascicule vient de paraître (secrétariat : 47, rue des Éburons, Bruxelles). La revue comprendra des articles originaux, les actes de la société, des nouvelles ainsi qu'une bibliographie. J. Lavalleye.

— *Décès.* — Au début du printemps dernier est mort à Tronchiennes le P. A. J. Delattre, S. J. Né à Templeuve (Hainaut) le 7 mars 1841, le défunt avait été notamment professeur d'exégèse au collège théologique de la Compagnie de Jésus à Louvain. C'était un assyriologue distingué dont les articles consacrés au prophète Daniel remontent à 1875 et dont le grand travail : *Histoire des Mèdes*, fut couronné, en 1882, par l'Académie royale de Belgique. De 1900 à 1914 le nom du P. Delattre fut très souvent mêlé aux luttes contre le modernisme ; de ses nombreuses études qu'il fit paraître à cette occasion, rappelons simplement son livre : *Autour de la question biblique*, publié à Liége en 1904. H. N.

Bulgarie

— Le *Sbornik v čest na V. N. Zlatarksi po slučaj na* 30-*godišnata mu naučna i profesorska dejnost* [Recueil en l'honneur de V. N. Zlatarski, à l'occasion de ses 30 années d'activité scientifique et professorale] (Sofia, 1925, In-4, xvi-573 p. ill.) s'ouvre par une notice bio-bibliographique sur l'éminent historien bulgare, dont

Digitized by Google

l'œuvre principale est l'*Istorija blgarska država prěz srednitě věkove* [Histoire de l'empire bulgare au moyen âge] (T. I. Sofia, 1925). Parmi les articles de cette importante publication, qui ont été repris dans notre bibliographie (1927, t. XXIII), signalons spécialement deux contributions à l'histoire de la christianisation des Slaves. Dans « *Napisanie o pravojě věrě* » *Konstantina Filosofa* [« L'écrit sur la vraie foi » de Constantin le philosophe] (p.63-89), M. G. Iljinskij reprend la question de l'authenticité d'une pièce des plus curieuses de l'ancienne littérature bulgare qu'on lit, parmi d'autres, dans un ms. de 1348, le recueil du pape Laurent, conservé à la Bibliothèque publique de Saint-Pétersbourg, et dans un ms. de la fin du xive siècle, qui fait partie de la collection privée de E. V. Barsov. Si l'on en croit le début et la finale de la pièce, l'auteur, qui expose sa foi sur la Trinité, l'Incarnation et le culte des images, est l'apôtre des Slaves, Constantin-Cyrille, le frère de S. Méthode. Pendant les cinquante années qui suivirent la découverte du recueil par Kalajdovič en 1824, l'authenticité ne fit de doute pour personne ; mais en 1877, une étude de Voronov l'ébranla tellement aux yeux des slavisants qu'elle est, aujourd'hui encore, communément rejetée. Le travail de M. Iljinskij marque un retour vers l'ancienne position : il rejette l'opinion de Voronov, qui datait la pièce du xiie siècle, et se prononce pour l'authenticité. La pièce serait de S. Cyrille, mais ce n'est pas la profession de foi qu'il aurait remise au pape Hadrien II, à Rome, en 869, l'année de sa mort, comme on le voulait d'abord ; ce n'est pas non plus, comme le pensait Mališevskij (1886), le testament spirituel laissé par Cyrille mourant à ses disciples ; c'est plutôt l'exposé de la foi qu'il aurait fait pour ses fidèles avant son départ pour Rome ; la pièce aurait donc été composée en Moravie, avant la fin de 868. En annexe, M. I. reproduit le texte du document d'après le ms. le plus ancien, avec les variantes du ms. de Barsov (p. 79-89). Sans ouvrir ici une discussion qui dépasserait le cadre d'une notice, observons que, si M. Iljinskij a bien montré que les raisons apportées par Voronov pour dater la pièce du xiie siècle sont dénuées de force persuasive, celles que lui-même produit en faveur de l'authenticité cyrillienne ne paraissent pas en avoir davantage. A-t-il un autre argument positif que le témoignage de la pièce elle-même ? Et pour en placer la composition en Moravie, a-t-il beaucoup plus que de prétendues allusions à une discussion très actuelle avec les partisans du *Filioque* ? Est-on sûr que le passage dirigé contre les ariens vise des Allemands défenseurs de la procession *ab utroque* ? Le seul fait que l'auteur attaque avec le même soin Nestorius, Eutychès et Sévère d'Antioche permet d'être sceptique à cet égard. Quant à la présence de la formule *a Patre solo* dans la profession de foi, il est assurément risqué d'y voir une preuve que l'apôtre des Slaves appartenait à l'Église orientale et non à l'Église occidentale ; Cyrille, ainsi qu'il ressort de toute son attitude et des circonstances dans lesquelles il exerça son activité de missionnaire, appartenait à l'Église tout court. Et si la formule est de lui, les circonstances historiques lui donnent une signification bien différente de celle que l'auteur veut y découvrir. Ces réflexions, que me suggèrent la lecture de la très intéressante étude de professeur de Saratov et un premier examen de la pièce, signifient peut-être que la question vaudrait d'être reprise. — A. Mazon *Le moine Chrabr et Cyrille* (p. 119-122), maintient, après critique des arguments apportés en sens contraire par G. A. Iljinskij en 1917, qu'il a existé un moine dit Chrabr, auteur du *Traité des lettres*, distinct de Constantin-Cyrille. Chrabr n'est ni Jean l'exarque, ni Clément : c'est peut-être Naum ou quelque disciple inconnu se rattachant à l'école ochridienne.

R. Draguet.

Digitized by Google

— Dans le *Makedonski Pregled* [Revue macédonienne], (1927, t. III, fasc. 1, p. 33-70 et fasc. 2, p. 25-61), M. I. Snegarov publie sous le titre *Prinos km istorijata na prosvětnoto dělo v Makedonija. Jedna autobiografia na Kuzman Šapkarev ot* 1864 *godina* [Contribution à l'histoire de la culture macédonienne. Une autobiographie de K. Šapkarev écrite en 1864], l'autobiographie, malheureusement fragmentaire, d'un savant bulgare qu'il qualifie d'« ardent éveilleur de la Macédoine et lutteur énergique pour la liberté spirituelle de la Bulgarie ». L'introduction contient des notes sur la vie et l'activité scientifique de Šapkarev, né à Ochrida en 1834, et des remarques philologiques sur sa langue.

R. Draguet.

Chine

— Le *Bulletin Catholique de Pékin* (Janv. 1928, p. 23) signale trois pièces de monnaies trouvées récemment en Chine. La première de Justinien Ier, en or pesant 2 gr. 80, diamètre 17 mm., portant une inscription latine : « D. N. Justinianus P. P. AV.— Victoria Augst. », fut trouvée à Loyang dans le Honan. Les deux autres furent découvertes à Ning-hia au Kansou ; les inscriptions de ces dernières, l'une grecque, l'autre probablement pehlvi, restent à déchiffrer. La notice du B. est accompagnée de reproductions photographiques.

— Sous des titres bizarres, le sinologue bien connu P. Léon Wieger a réuni depuis 1920, en sept volumes, tous les documents présentant quelque valeur historique sur la Chine moderne. D'un grand secours pour pénétrer la mentalité si subtile des Chinois et reproduisant d'ailleurs bon nombre de documents ayant la religion chrétienne pour objet, ces sept volumes s'occupent surtout d'histoire générale ; ce sont : *Moralisme officiel* (1920. In-8, 529 p.) ; *Le Flot montant* (1921. 483 p.) ; *Remous et Écume* (1922. 452 p.) ; *L'Outre d'Éole* (1923. 474 p.) ; *Nationalisme* (1924. 294 p.) ; *Le Feu aux poudres* (1925. 292 p.) ; *Boum !* (1926-1927. 250 p.). Tous les sept volumes furent édités à Hien-hsien.

E. Schiltz.

États-Unis d'Amérique

— La théorie de l'interpolation d'un texte de source païenne dans les ch. I et II de l'évangile de Luc, de frappe si palestinienne cependant, a joui et jouit encore de la faveur de l'école rationnaliste, qui ne peut admettre la naissance virginale de Jésus. Sous quelque forme qu'elle se présente, quelque étendue qu'on lui attribue, cette théorie est de tout point inadmissible, comme le montre bien M. J. Gresham Machen dans un article remarquable intitulé *The Integrity of the Lucan Narrative of the Annunciation* (*The Princeton Theological Review*, 1927, t. XXV, p. 529-586). Il n'est pas vrai que, si l'on supprime I, 34-35 (étendue de l'interpolation d'après l'opinion la plus répandue), la naissance virginale n'est plus affirmée ou supposée par Luc (cfr I, 27 ; II, 5 ; III, 23) ; il n'est pas vrai davantage que l'ensemble du récit s'oppose à la naissance virginale (descendance davidique par Joseph, emploi des termes *père* et *parents* ; étonnement de Marie provoqué par la révélation des grandeurs présentes ou futures de Jésus). D'autre part, l'étude des deux versets incriminés n'y fait découvrir aucun élément de style qui établirait leur caractère adventice ; leur lien avec le contexte est parfaitement naturel, et, à l'examen, l'œuvre de Luc se présente, non comme un agglomérat de textes disparates, mais comme un

Digitized by Google

organisme. A propos de l'objection : comment une fiancée, même vierge, s'étonne-t-elle qu'on lui annonce un fils, M. G. M., qui écarte la réponse par le vœu de virginité, explique *συλλήμψῃ* du v. 31 d'un futur immédiat qui justifierait l'étonnement de Marie : c'est supposer chez celle-ci une perspicacité qui n'est pas toujours le fait des exégètes eux-mêmes, et qui serait plus qu'étonnante ici. Passant à l'examen des arguments positifs contre la théorie de l'interpolation, M. G. M. relève l'harmonie générale et profonde entre l'idée de la naissance virginale et l'ensemble des ch. I et II, et insiste sur le parallélisme existant entre l'annonciation à Marie et l'annonciation à Zacharie. L'auteur termine par un examen de la théorie limitant l'interpolation aux quatre derniers mots du v. 34, moyen bien détourné et bien pauvre, faut-il le dire? pour introduire dans le texte une idée si essentielle au récit. A. FAUX.

— L'ouvrage de M. J. H. ROPES, *The Text of Acts*, donne en appendice la liste des leçons des quatre grandes versions des Actes (Vulgate, Peschito, sahidique, bohaïrique), qui semblent supposer un texte grec différent de celui du cod. Vaticanus. Dans leur article *The Vulgate, Peshitto, Sahidic and Bohairic Versions of Acts and the Greek Manuscripts* (*The Harvard Theological Review*, 1928, t. XXI, p. 69-96), l'auteur du livre cité et M. WILLIAM H. P. HATCH ont voulu nous donner les résultats d'un travail portant sur les leçons de ces quatre versions qui supposent au contraire l'usage de B ou de l'un ou l'autre des quatre autres principaux mss du groupe des anciens onciaux (*sin.*, A, C, 81). L'enquête s'étend sur la moitié environ des Actes pour la Vulgate, sur le quart pour les autres versions. En ce qui concerne les Actes, la Vulgate ne dépend pas du texte antiochien, car on n'y retrouve pas cette « collection spécifique » de leçons qui est caractéristique de ce texte ; elle ne dépend guère du texte occidental ; les leçons occidentales qu'elle possède lui viennent sans doute des anciennes versions latines, car le travail de révision de saint Jérôme s'est fait sur la base de mss du genre des anciens onciaux. MM. R. et H. ont comparé la Vulgate aux cinq mss B, *sin.*, A, C, 81, là où ceux-ci différaient entre eux, et sont arrivés aux deux constatations suivantes : la Vulgate est généralement (439 fois sur 524) d'accord avec le texte donné par la majorité de ces mss ; l'accord, dans ce cas, se fait le plus souvent avec A, un peu moins avec B et 81. MM. R. et H. constatent aussi la « solidarité » de ces cinq mss ; elle est une garantie de leur fidélité au texte original, et semble condamner l'hypothèse de Westcott et Hort d'un texte alexandrin qui serait une révision du texte neutre de B et *sin.* Quant à la Peschito, elle dépend essentiellement du texte du groupe des anciens onciaux, et possède quelques leçons occidentales. L'utilisation du texte antiochien dans la Peschito, probable à priori, semble démentie par les faits. Ses relations avec les cinq mss du groupe des anciens onciaux sont sensiblement les mêmes que celles de la Vulgate avec ces mss, à cette différence près que l'accord se fait surtout avec B. Le texte du groupe des anciens onciaux est à la base de la version sahidique, où l'on retrouve certaines variantes occidentales peu importantes, mais où l'influence de l'antiochien est peu probable ; l'accord avec la majorité des anciens onciaux a lieu 155 fois sur 206, et se fait surtout avec B. Enfin, la bohaïrique suppose aussi le même texte fondamental, contient quelques éléments du texte occidental, et, malgré la date tardive de cette version, le grec qu'elle utilise ne semble pas influencé par l'antiochien ; sur 203 cas de divergence entre les anciens onciaux, la version suit 161 fois la majorité d'entre eux, et l'accord se fait surtout avec B. En conclusion, on remarque donc une tendance marquée

Digitized by Google

de toutes les versions à suivre la majorité des mss principaux du groupe des anciens onciaux, et à rejeter les leçons particulières à l'un ou l'autre de ces mss ; en outre, dans toutes les versions, l'accord se fait surtout avec le Vaticanus, sauf pour la Vulgate. A. FAUX.

— Dans la *Harvard Theological Review* (1927, t. XX, p. 183-403), M. G. LA PIANA, professeur à l'université de Harvard, consacre une étude très attentive aux *Foreign Groups in Rome during the First Centuries of the Empire*, avec l'espoir de parvenir ainsi à mieux comprendre le développement de l'Église chrétienne.

Rome, qui était déjà une grande ville cosmopolite au milieu du premier siècle, vit l'élément étranger dominer de plus en plus. Cependant, il n'y eut pas, comme c'est le cas dans l'immigration américaine, absorption à peu près complète par le milieu romain ; les groupes ethniques se maintenaient assez distincts, grâce à leur organisation et aux apports continuels de nouveaux éléments qui prenaient la place de ceux que la population autochtone s'assimilait. Les étrangers habitent des districts propres comme l'Aventin, le Campus Martius où nous trouvons les Alexandrins, le Janicule. La vieille population romaine se montrant froide et méprisante envers eux, ils sont portés à s'organiser clandestinement ou sous la surveillance plus ou moins officielle du gouvernement. Collèges professionnels, collèges religieux de *cultores*, associations funéraires (*collegia tenuiorum*) sont autant d'étiquettes pour désigner des associations qui se ressemblent très fort. Pour autant qu'une assez maigre documentation, surtout épigraphique, le permet, M. L. P. étudie successivement les *stationes* de marchands, les associations professionnelles d'étrangers et les associations funéraires. Tous ces groupements ont un aspect religieux très accentué, et chose à noter, pour des raisons utilitaires ou religieuses, ils restent en relation avec leur ville ou leur contrée d'origine.

Rome est devenue peu à peu la grande métropole religieuse. Son influence dans la diffusion des cultes orientaux sous l'empire fut prépondérante. Les faveurs impériales accordées successivement aux divers cultes orientaux, phrygien, égyptien, persan, syriens, n'ont cependant pas réalisé la romanisation véritable de ces cultes ; ceux-ci, tout en s'adaptant plus ou moins au milieu, retiennent leurs caractères étrangers. Les moins assimilés sont les cultes syriens, qui restent en marge au point de conserver, à Rome même, leur pratique des sacrifices humains.

Dans toutes les religions à mystère, il faut bien constater un conflit interne entre leurs tendances à l'universalisme et leur soin jaloux de conserver leurs traditions propres et leur aspect national. Ces divers cultes ne se sont pas laissé absorber aussi facilement qu'on le croit dans un syncrétisme amorphe qui aurait abouti à la religion impériale du *Sol Invictus*. En réalité, il y avait une opposition latente irréductible entre les cultes orientaux et l'esprit romain. Parce que ces cultes se chargeaient peu à peu d'une pensée morale et revendiquaient une indépendance spirituelle, ils devaient, s'ils avaient été jusqu'au bout de leur évolution, entrer en conflit avec l'Empire qui réclamait de son côté une suprématie spirituelle se traduisant dans le culte de Rome éternelle et de l'Empereur. Seul, le christianisme, libéré de la protection de l'État romain et persécuté, jalousement monothéiste et essentiellement moral, gouverné par une hiérarchie de plus en plus centralisée, mènerait la lutte jusqu'à la victoire.

Digitized by Google

Parmi les groupes d'étrangers, les Juifs ont reçu des Romains un traitement à part. M. L. P. étudie donc spécialement leurs synagogues, leurs cimetières, leur organisation. Les Juifs de Rome n'ont cependant jamais formé un état dans l'État au même point que les Juifs d'Alexandrie sous l'autorité de leur ethnarque ; ils n'ont jamais non plus été aussi riches que leurs frères d'Alexandrie.

M. L. P., en terminant cette brillante synthèse, développe un peu ses vues sur le processus, qui fit de l'Église persécutée une religion d'État. L'esprit latin n'était point mort ; il trouva son dernier refuge, et atteignit, peut-on dire, le point suprême de son développement dans l'Église chrétienne du quatrième siècle. L'Église encore acheva cette autre évolution qui travailla l'empire romain : une révolution sociale fit passer l'influence des mains d'une aristocratie à celles des couches inférieures de la société. A. Faux.

— La note de R. P. Casey sur *The text of the anti-manichean writings of Titus of Bostra and Serapion of Thmuis* (*Harvard Theological Review*, 1928, t.XXI, p. 97-111) renferme nombre de remarques intéressantes et utiles, dont un prochain éditeur de ces traités pourra et devra tirer parti. Tout d'abord, la correction d'une erreur, qui s'est glissée dans le catalogue des manuscrits de Vatopedi, dressé par Eustratiades, prévient contre l'illusion de trouver plusieurs livres dans l'ouvrage de Sérapion contre les manichéens. Ensuite, M. C. démontre que Turrianus a élaboré sa version latine de ces écrits, non d'après le ms. de Hambourg, comme le disait Basnage, mais d'après un manuscrit de Gênes. La critique avait montré que ce ms. est la seule autorité pour le texte de Sérapion et le seul témoin grec pour l'œuvre de Titus de Bostra. La découverte du Cod. Vatop. 236, copié sur le même archétype que le ms. de Gênes, et de valeur à peu près égale, permettra à l'éditeur un nouveau contrôle. Il faudra également consulter la version syriaque des traités antimanichéens de Titus, en tenant compte de certaines habitudes que la perspicacité de M. C. a découvertes chez le traducteur et qui garantiront contre des conjectures inutiles et des erreurs. On ne peut qu'apprécier l'aide que des notes érudites de ce genre apportent au travail d'établissement critique des textes. J. Lebon.

— Dans *The Catholic Historical Review* (1927, t. VII, p. 620-629), le R. P. Betten, S. J., étudie *The So-Called Council of Whitby*, 664, *A. D.* : occasion et résultat de l'assemblée, son caractère. Un double comput s'était introduit pour la détermination de la fête de Pâques : le comput romain qui avait pénétré en Angleterre avec saint Augustin ; un comput originaire d'Asie Mineure, en usage dans les communautés celtiques, et que des missionnaires irlandais avaient introduit dans les royaumes anglo-saxons où le mode romain était déjà en vigueur. L'assemblée de Whitby trancha la question en faveur du comput romain, après une longue discussion entre Wilfrid, abbé de Ripon et défenseur de l'usage de Rome, et Colman, abbé de Lindisfare. Cette assemblée, contrairement à l'opinion du Rev. G. Stebbing et de M. H. Belloc, ne mérite pas le nom de concile : le clergé n'y fut qu'une petite minorité : la présidence effective fut exercée par le roi, et les décisions votées par l'ensemble des membres ; cette assemblée n'entendait pas porter une loi en matière ecclésiastique, mais seulement rechercher quelle était la loi véritable. A. Faux.

— La période du règne du roi d'Angleterre Henri III, qui va de 1226 à 1258, fut marquée par de grosses difficultés occasionnées par la politique financière

Digitized by Google

des papes. L'opposition contre Rome fut provoquée d'abord par les opérations des banquiers italiens qui, contrairement aux lois canoniques, pratiquaient l'usure, surtout à l'occasion du payement des taxes pontificales. La nomination par la cour de Rome de très nombreux étrangers aux bénéfices de l'Église d'Angleterre, augmentant l'influence étrangère déjà si puissante et appauvrissant le pays, souleva de nombreuses protestations, voire des révoltes ouvertes, contre les intrus (démonstration populaire de 1231-1232 ; attitude de la délégation anglaise au Concile de Lyon de 1245 ; protestation de l'évêque de Lincoln Grosseteste en 1253). Enfin, les taxations directes imposées par la papauté et perçues par des envoyés extraordinaires achevèrent d'indisposer les esprits : Oscar A. Marti, *Popular Protest and Revolt against Papal Finance in England from* 1226 *to* 1258 (*The Princeton Theological Review*, 1927, t. XXV, p. 610-629).

A. Faux.

— A Edmonton, au Canada, s'est ouvert, en novembre 1927, le *St. Joseph's University College*, destiné aux jeunes universitaires catholiques. Les cours seront donnés, partie au collège lui-même, partie à l'université de l'Alberta, à laquelle le collège est affilié ; l'université seule pourra conférer les grades.

A. Faux.

France

— La librairie Bloud et Gay de Paris a entrepris la publication d'une *Bibliothèque catholique des sciences religieuses*. Nous voudrions en décrire brièvement le but et le plan et caractériser d'un mot les premiers volumes parus. La nouvelle collection veut être une véritable encyclopédie des sciences religieuses sous forme de petits traités distincts. Elle comprendra une centaine de volumes in-16°, soigneusement imprimés, d'environ deux cents pages, paraissant à raison de vingt volumes par an, au prix de 10 francs le volume. A la fois œuvre de haut enseignement, d'apostolat intellectuel et de défense religieuse, elle s'adresse d'abord aux catholiques cultivés, prêtres et laïcs qui désirent posséder un précis clair et complet des résultats acquis dans chaque branche des sciences religieuses, mais aussi au public qui, tout en ne partageant pas nos croyances, est travaillé par l'inquiétude de la foi, ou tout au moins est curieux des choses de la religion. Elle voudrait être appréciée des savants et rendre des services aux étudiants. Cette destination de l'encyclopédie en détermine l'orientation : elle ne comprendra pas des travaux de pure érudition, ni des manuels classiques ; à côté d'une information suffisante pour les non spécialistes, elle visera à donner pour chacune des matières traitées, une large synthèse des données certaines, des perspectives prochaines, des lacunes à combler. Chaque volume deviendra ainsi une sorte d'introduction générale à l'étude d'une science, capable de susciter éventuellement des vocations.

La *Bibliothèque* aura deux grandes sections : l'Histoire du christianisme et l'Église d'aujourd'hui. La première étudiera en cinquante volumes la révélation (15 volumes) et le christianisme dans son développement : histoire extérieure de l'Église, les littératures chrétiennes, l'histoire de la spiritualité, les ordres religieux, l'art chrétien. La seconde est consacrée aux bases rationnelles de l'enseignement catholique, à la doctrine de l'Église, à sa morale, à sa constitution, à sa liturgie, à sa vie active, au christianisme dans le monde.

Digitized by Google

Les huit premiers volumes publiés en 1928 se rattachent aux principales subdivisions indiquées. Ils permettent donc déjà d'apprécier jusqu'à quel point le but et le plan de la collection se réalisent. Nous en parlerons en suivant l'ordre de ces subdivisions. Mais qu'il nous soit permis de dire d'abord qu'ils nous ont paru très instructifs et très intéressants. Confiés à des spécialistes, clairement écrits, méthodiquement divisés, donnant des indications bibliographiques pratiques, plutôt que complètes, ils inaugurent très heureusemenent une œuvre grandiose et éminemment utile.

Dans *Saint Paul, Apôtre des Gentils* (208 p.), M. Tricot, professeur à l'Institut catholique de Paris, a voulu donner, sous forme de précis clair et substantiel, une esquisse biographique qui permît de mieux saisir les lignes maitresses de l'œuvre gigantesque accomplie par l'apôtre dans le monde gréco-romain. Il ne s'est pas proposé d'écrire une histoire complète de la vie de S. Paul, ni de faire une étude approfondie de sa pensée, mais de retracer avant tout l'activité extérieure de celui qui fut par excellence le missionnaire du Christ au milieu des Gentils.

M. Bardy, spécialisé depuis longtemps dans l'étude de la patrologie, et auteur de plusieurs ouvrages remarqués, était tout désigné pour donner au grand public une esquisse de *La littérature grecque chrétienne* (187 p.). Après en avoir décrit les caractères généraux, il la partage en trois périodes : les origines jusqu'à l'édit de Milan, 313 ; l'âge d'or pendant le IVe siècle (313-410), la décadence (410-527). Avec le règne de Justinien une histoire nouvelle commence ; à l'antiquité succède l'empire byzantin. L'auteur donne d'abord une vue d'ensemble de chaque période, puis en étudie les principaux représentants.

M. le chanoine Pisani, professeur honoraire à l'Institut catholique de Paris, dans son volume, *Les Compagnies de Prêtres du* XVIe *au* XVIIIe *siècle* (191 p.), étudie les communautés sacerdotales fondées à partir du XVIe siècle pour porter remède aux maux dont souffrait l'Église : clercs réguliers, jésuites, oratoriens, lazaristes, sulpiciens, eudistes, prêtres des missions étrangères, pères du St-Esprit, passionistes, rédemptoristes, etc. En pratiquant la pauvreté effective et en s'interdisant l'accès aux dignités ecclésiastiques, ils voulaient tous se consacrer aux foules abandonnées, rénover la vie chrétienne et ranimer chez les prêtres la flamme de l'idéal.

M. Brunhes, professeur au grand séminaire de Dijon (*La Foi et sa justification rationnelle*, 231 p.), démontre, dans une première partie, que la foi est une merveilleuse synthèse de grâce, d'intelligence et de bonne volonté. Ainsi orientés les lecteurs sont mis en mesure d'aborder, dans la seconde partie consacrée à la justification rationnelle de la foi, l'étude des difficultés de la foi, de la position du problème religieux et des conditions d'une apologétique intégrale, enfin de la valeur humaine et de la vérité divine de la foi.

Le petit livre du R. P. d'Alès, *Baptême et Confirmation* (192 p.), présente la substance d'un enseignement donné plusieurs fois à l'Institut catholique de Paris et résume un volume plus considérable qui vient de paraître chez Beauchesne : *Prima lineamenta tractatus dogmatici de baptismo et confirmatione*. Appuyé sur une connaissance très étendue de l'antiquité ecclésiastique, il rend accessible à tous les données les plus sûres touchant les deux premiers sacrements de l'initiation chrétienne.

Le titre même de l'ouvrage de M. Thamiry, doyen de la faculté de théologie de Lille : *Fondements de la morale, morale naturelle et morale chrétienne* (230 p.),

Digitized by Google

en indique les trois parties. La première étudie la destinée de l'homme, l'expansion, le point de départ, le point d'arrivée et le guide de son activité humaine ; la seconde, après quelques observations générales sur la position du problème et les éléments de solution, étudie le fonds d'énergies naturelles de l'homme, la lumière naturelle, l'action morale naturelle. Mais, nonobstant la véritable valeur de la morale naturelle, les faits démontrent son insuffisance pratique et la nécessité du couronnement que lui apporte l'élévation à l'ordre surnaturel. La troisième partie étudiera donc le fonds d'énergies surnaturelles, la lumière surnaturelle et l'action morale surnaturelle.

L'Église enseignée, la discipline du clergé et des fidèles (192 p.) est l'analyse et la mise au point d'un cours professé par M. Magnin à l'Institut catholique de Paris. Une première partie, sorte d'introduction, examine les conditions générales qui déterminent l'acquisition et l'exercice de la personnalité canonique, puis la distinction capitale dans le catholicisme, entre clercs et laïques. La seconde partie, la plus importante, est consacrée au clergé séculier, à son recrutement et à sa formation, à l'ordination et au rattachement des clercs à un diocèse, aux droits et aux devoirs des clercs, au ministère des âmes. Mais les clercs ne sont pas toute l'Église, les laïques aussi sont membres du corps du Christ. Une dernière partie traite des droits individuels et collectifs des laïques, de leur participation à la vie disciplinaire de l'Église et de leurs devoirs.

Enfin, dans *Instabilité du protestantisme* (196 p.), M. l'abbé Dedieu retrace, à la lumière des dernières investigations, les grandes lignes de l'histoire interne du protestantisme luthérien et calviniste. Il en étudie les tendances actuelles et l'activité missionnaire. Un appendice est consacré à la Conférence de Lausanne. Le pullulement des sectes protestantes n'est pas un témoignage de vitalité. Toute l'histoire du protestantisme démontre qu'il n'est pas une religion d'évolution, mais un effort perpétuel d'adaptation à certains aspects de la pensée profane. Il n'a pas obéi à la loi de développement interne et harmonieux de l'être qui tend à s'épanouir, mais à l'instabilité de ses principes, livrés à la pression, voire aux caprices, de forces extérieures. É. T.

— La deuxième partie du tome XXXVI de l'*Histoire littéraire de la France* (Paris, Imprimerie nationale, 1927, p. 313-668), qui vient de paraître, contient, comme la première, des notices consacrées à des religieux bien oubliés, comme *Hugues de Novo Castro, Jean de Bassoles, Jacques de Pamiers, Jean de Bourbon, Géraud du Buis*, etc. *François de Meyronnes* (p. 305-342) mérite davantage l'attention, car son œuvre, fort considérable, intéresse l'histoire mal connue encore de l'école scotiste. Certains historiens, et non des moindres, ont voulu voir en lui un des disciples de Duns Scot qui défigurèrent sa pensée. M. Ch. V. Langlois opine que ce jugement n'est point étayé sur une lecture assidue de François de Meyronnes. A son avis, celui-ci, qui manque d'originalité, n'a pas pu transformer la doctrine de son maître, quoiqu'il l'ait propagée et défendue contre les attaques d'Auriol.— Des légendes tenaces s'attachaient à la personne de *Nicolas de Lyre* (p. 355-400). M. Ch. V. Langlois semble les avoir réduites à néant cette fois. Il prouve que frère Nicolas ne naquit point en Angleterre, ni à Lierre en Brabant, mais à Lyre, en Normandie. Sa famille était chrétienne, et non d'origine juive ; et elle ne fut pas dénuée de ressources au point de confier son instruction à des maîtres israélites. Les diverses hypothèses, suscitées par le besoin d'expliquer sa connaissance de la langue hébraïque, sont puériles.

Digitized by Google

Rien, dans les écrits du savant exégète, ne les autorise. Lui-même a pris le soin de nous prévenir que sa science était modeste : *in hac lingua non* [sum] *multum sed modicum instructus*, et d'avouer qu'il l'avait conquise au contact de gens avertis. Au premier rang de ceux-ci, sur lesquels il ne nous a pas renseignés, figure un rabbin fameux en son temps, dénommé Raschi, qui exerça ses fonctions à Troyes pendant quarante ans, à partir de l'an 1065 environ, et qui écrivit sur la Bible des gloses très simples, destinées à un auditoire populaire, dénuées de considérations philosophiques et philologiques. Nicolas de Lyre suivit pas à pas son modèle, mais évita toute servilité : plus hardi que lui, il corrigea à l'occasion les textes sacrés, y retrancha ce qu'il croyait être des interpolations, s'écarta maintes fois de la Vulgate, interpréta les psaumes historiquement et refusa à une bonne part d'entre eux une origine davidique. A la connaissance des exégètes juifs Nicolas de Lyre allia celle des latins ; voilà pourquoi sa science profonde autant qu'étendue lui valut des lecteurs durant plus de quatre siècles. — Nous possédons, enfin, une biographie d'un théologien carme dont l'appellation latine *Guido Terreni, Guido de Terrena, Guido Carmelitanus, Guido Majoricensis, Guido Elnensis* ou *de Perpiniano* a donné lieu à diverses interprétations. Son véritable nom semble devoir être *Gui Terré* (p. 432-473). Ce religieux conquit rapidement une situation prépondérante dans son ordre à cause de sa science et devint prieur général en 1318, puis évêque. Jean XXII le mêla aux controverses franciscaines et doctrinales qui marquèrent son règne. Son successeur, Benoît XII, goûta moins ses conseils ; aussi notre prélat eut-il tout le temps dans la retraite qu'il s'était ménagée au diocèse d'Elne, de composer de gros ouvrages dont le plus renommé paraît avoir été la *Summa de haeresibus*. Gui Terré se ressentit toujours de l'enseignement de son maître Godefroid de Fontaines. Comme lui, il prit parti pour les séculiers dans la controverse qui aigrit contre eux les Mendiants au sujet de l'exercice des fonctions sacrées. Ce fut un indépendant, disant son fait à chacun, soit en bien, soit en mal. C'est ainsi qu'il se sépara, sur certains points de doctrine, de Durand de Saint-Pourçain, de Jean de Pouilli ou de Duns Scot, qu'il estimait fort. Il ose dire : *Nullus debet dicere nisi quod sentit*. Quoique admirateur de saint Thomas d'Aquin, il se trouve en désaccord tranché avec lui sur la question des universaux. Esprit curieux, Gui Terré ne se confina pas dans la théologie. On lui doit un *Expositorium Decreti*, qui attire l'attention parce qu'il témoigne de préoccupations inconnues ou presque à ses contemporains. Il s'est, en effet, imposé la tâche de faire la critique des sources dont s'était servi Gratien et de les éclairer par des indications historiques. Il ne lui fut pas difficile de prendre en défaut Gratien, non sans lui-même se tromper parfois. En outre, il se proposa d'interpréter les textes du Décret pour l'utilité des théologiens. Son maître ouvrage, qui connut un rapide succès en Occident, fut, sans contestation, sa *Summa de haeresibus*, où il exposa les doctrines hérétiques, depuis les origines du christianisme jusqu'en 1342, date probable où il cessa d'écrire. Malgré ses mérites, l'œuvre contient de regrettables erreurs et doit être lue avec une extrême prudence, en particulier au sujet des Orientaux. — Le jurisconsulte *Pierre Jame* (p. 481-521) est connu pour sa *Practica aurea*, mais M. Fournier a fait ressortir les avantages que les historiens retireront de sa lecture. C'est ainsi qu'il nous renseigne sur les abus existant dans l'Église à la fin du XIIIe siècle. Il réclame la réforme de la curie romaine (voir le titre CXI : *De statu curiae romanae*), pour laquelle il n'est pas tendre. Selon lui, les cardinaux sont plus occupés de leurs intérêts personnels

Digitized by Google

et de ceux de leurs favoris que de ceux de l'Église. Les consistoires semblent n'être consacrés qu'à dirimer les conflits que suscite la collation des bénéfices. Et que dire de Clément V? « Notre Seigneur le Pape, avoue-t-il, s'amasse un trésor et travaille à l'exaltation de sa famille, mais il se soucie fort peu des abus à redresser ». Pierre Jame parle fort librement de la papauté, comme on voit; il n'en proclame pourtant pas moins son respect pour elle. Sa manière de concevoir les rapports de l'Église et de l'État est conforme à l'opinion des théologiens de son temps. Si l'empereur ne demeure pas moins le *maître du monde*, il est soumis au spirituel au Pape, *ratione peccati*. S'il viole la loi chrétienne, le pape peut le juger et le déposer, mais non gérer sa charge. Bien plus, dans les cas graves il doit en conscience agir sévèrement. Mais Pierre Jame constate avec amertume que les rois méconnaissent trop souvent l'autorité pontificale, trompés ou flattés qu'ils sont par leur entourage, voire même par leurs confesseurs, des canonistes ou des théologiens. Quant au Saint-Siège, il néglige ses obligations. A Benoît XII Pierre Jame reproche de n'avoir pas usé des glaives temporel et spirituel contre l'auteur injuste de la guerre désastreuse qui arme la France contre l'Angleterre. Il le taxe, lui et ses cardinaux, de couards. Cette appréciation, mal fondée d'ailleurs, n'était-elle pas surprenante chez un jurisconsulte du XIVe siècle? G. M.

— On sait qu'à côté de sa grande *Introductio in S. Scripturam*, en 4 volumes, le P. Cornely en a publié un *Compendium* en 2 volumes. Ce manuel qui atteignit cinq éditions du vivant de l'auteur, fut ensuite réédité trois fois par les soins du P. Hagen. La 9e édition latine fut préparée par le P. Merk qui la mit au point et l'adapta aux recherches récentes (1927). Les modifications apportées sont très nombreuses, et il serait impossible de les signaler. On a cependant conservé le nom du P. Cornely en tête de l'ouvrage, parce que l'esprit en est resté le même et que certaines parties des travaux de l'illustre exégète furent retenues. Les principales caractéristiques de cette œuvre sont encore sa grande érudition et sa tendance conservatrice. La riche bibliographie présente cependant des lacunes.

Mais c'est la traduction française de la 9e édition du *Compendium* que nous voulons signaler aux lecteurs de la RHE. Elle est faite par l'abbé Ph. Mazoyer et revue par le P. Merk; le premier volume, contenant l'Introduction générale et l'Introduction spéciale aux livres de l'Ancien Testament, vient de paraître (*Manuel d'Introduction historique et critique à toutes les saintes Écritures* par les RR. PP. Cornely et Merk, S. J. T. I: *Ancien Testament*. Paris, Lethielleux, 1928. In-8, XII-796 p.). La traduction est fidèle, mais peu élégante; elle conserve quelque chose de la solennité du latin. La correction typographique pourrait être plus soignée. É. T.

— Aucun texte ancien ne fait allusion à la création du diocèse de Belley dont l'existence est attestée pour la première fois en 552. Dans une plaquette intitulée: *Les origines du diocèse de Belley* (Belley, A. Chaduc, 1927. In-8, 19 p.), M. Marc Perroud, professeur d'histoire au grand séminaire de Chambéry, fait la critique d'une hypothèse ingénieuse imaginée par les érudits du du XVIIe siècle Chifflet (1642) et Guichenon (1650), et soutenue encore par Mgr Duchesne (*Fastes épiscopaux*, t. III, p. 24), suivant laquelle la *civitas Equestrium*, avec chef-lieu Nyon, se serait rattachée à la métropole civile de Besançon (*Maxima Sequanorum*); ainsi s'explique que la *civitas Equestrium*

Digitized by Google

étant devenue territoire d'un évêché, cet évêché fut suffragant de Besançon; et s'il est vrai que le chef-lieu de la *civitas Equestrium* était Nyon, tandis que le siège de l'évêché se trouve à Belley, il y aurait lieu d'admettre un transfert du siège épiscopal de Nyon à Belley.

M. Perroud montre qu'au point de vue de la géographie ancienne et de l'histoire du pays, on se heurte à de graves, et, peut-on dire, à d'inextricables difficultés, pour rattacher la *civitas Equestrium* à la province Séquanaise, mais que tout, au contraire, la rattache économiquement et politiquement à la Viennoise. C'est ainsi que M. Perroud en arrive à présenter, avec des arguments qui paraissent fort sérieux, la double thèse suivante : 1° Depuis les origines jusqu'à la conquête de la Burgonde par les Francs (534), le territoire destiné à former le diocèse de Belley a toujours relevé de Vienne, au point de vue religieux comme au point de vue politique ; 2° L'évêché de Belley, comme les autres évêchés qui apparaissent en Gaule au VIe siècle, doit sa création aux partages mérovingiens.

Comment expliquer que l'évêché de Belley soit devenu suffragant de Besançon ? Cela tient, sans doute, à une méprise des clercs carolingiens, lors du rétablissement des anciennes circonscriptions métropolitaines ecclésiastiques sur le plan de la *Notitia provinciarum et civitatum Galliae*, à une conception erronée qu'ils se sont faite de l'ancienne *Maxima Sequanorum*. Aussi Belley n'a dépendu de Besançon qu'à partir du IXe siècle, et Nyon n'a jamais été le siège d'un évêché.

F. Baix.

— *La Vie de saint Grégoire le Décapolite et les Slaves macédoniens au* IXe *siècle* (Travaux publiés par l'Institut d'études slaves. T. V. Paris, Champion, 1925. In-8, 94 p.) est la thèse complémentaire présentée, pour l'obtention du doctorat ès lettres, par M. F. Dvornik, dont nous avons analysé ici (RHE. 1927, t. XXIII, p. 847 svv.) le remarquable travail sur *Les Slaves, Byzance et Rome au* IXe *siècle*. Grégoire, né à Irénopolis, ville de la Décapole isaurienne, vers 780-790, est mort en 842. C'était un grand voyageur : son biographe le montre pérégrinant en Asie Mineure, en Grèce, à Rome, en Grande-Grèce, puis fixé pour un temps à Thessalonique, qu'il quittera pour venir mourir à Constantinople. Sa vie fut écrite, vers le milieu du IXe siècle, par Ignace le Diacre, le même qui composa celles des patriarches Taraise et Nicéphore. Homme du parti modéré, antistudite, Ignace n'aurait-il pas raconté la vie de son héros, qui semble bien avoir joué un rôle assez marquant au déclin des luttes iconoclastes, pour annexer à son parti une mémoire vénérée, ou tout au moins pour empêcher que d'autres ne se l'annexassent ? M. D. pose la question sans pouvoir la résoudre. La *Vie*, qui abonde en récits de miracles, est pauvre en données historiques : un détail sur la diffusion de l'iconoclasme en Italie, deux renseignements sur les Slaves du Strymon et ceux des environs de Thessalonique, et c'est à peu près tout. Elle est ici soigneusement éditée d'après six des huit mss connus (*Paris.* 501, 1525, 1549, *Coisl.* 146, *Venet.* 368, *Vindob. suppl.* 90). M. D. a en outre reproduit, d'après l'édition de 1692 et le ms. de Vienne, l'acolouthie du saint, composée au XVIIe siècle, sur la base de la *Vie*, par Mathieu, évêque de Myre.

R. Draguet.

— Après avoir réédité en 1926 les *Quaestiones disputatae et quodlibetales* de S. Thomas, le R. P. Mandonnet vient de rééditer également les *Opuscula omnia genuina quidem necnon spuria melioris notae debito ordine collecta* (Paris, Le-

Digitized by Google

thielleux, 1927. 5 vol. in-8). Le texte est précédé d'une introduction de LIII pages, destinée principalement à justifier sommairement la division proposée entre opuscules authentiques et apocryphes, et à décrire dans ses lignes essentielles la manière dont s'est constitué le groupe des opuscules tel qu'il se présente aujourd'hui. C'est une mise au point intéressante de la thèse que le P. M. a toujours défendue, depuis son étude *Des écrits authentiques de saint Thomas d'Aquin* : sont seuls authentiques, à de rares exceptions près, les ouvrages mentionnés dans le catalogue officiel présenté au procès de canonisation de S. Thomas. Ce catalogue semble avoir été composé par Raynald de Piperno, peu après la mort du S. Docteur, à la demande du chapitre général : divers indices en tout cas plaident en faveur de pareille origine. Or, la question de cette origine est « le point vital dans le problème de la détermination des écrits authentiques de saint Thomas ». L'examen de la tradition manuscrite des opuscules confirme à son tour la thèse du P. M. : au début, conformément au catalogue, il y a une collection de 25 opuscules, qui s'accroît bien vite de 7 autres opuscules authentiques. Mais dès la fin du XIIIe siècle, 7 nouveaux écrits viennent s'y adjoindre, manifestement apocryphes, car à l'origine ils forment un tout indépendant, nettement séparé du groupe des opuscules authentiques. Cette incorporation a vraisemblablement été causée, du moins partiellement, par une confusion d'auteurs : ces 7 premiers apocryphes sont attribués à *frère Thomas de l'ordre des Prêcheurs*, mais il semble bien qu'il s'agit de Thomas de Sutton. Aux XIVe et XVe siècles de nouvelles irruptions se sont faites, jusqu'aux 72 opuscules de l'édition de S. Pie V. Encore est-il qu'on a ajouté aussi l'un ou l'autre écrit indubitablement authentique, qui n'avait pas trouvé place au catalogue officiel. Il y a là des indications importantes qui ne manqueront pas de suggérer de nouvelles études. A. VAN HOVE.

— Les *Éditions de la Revue des Jeunes*, qui s'étaient chargées, on le sait (cfr RHE. 1928, t. XXIV, p. 261), de la traduction française de la Somme Théologique de S. Thomas, font vraiment preuve d'activité. Le R. P. Ch.-V. HÉRIS, O. P., auquel nous devions déjà le tome premier du *Traité du Verbe Incarné*, vient en effet d'en publier le tome deuxième (Paris, Desclée, 1927. In-16, 390 p. F. 12), ce qui porte à 11 le nombre de volumes déjà parus. Le présent volume, contenant les Questions 7 à 15 de la 3e Partie, traite de la grâce, de la science, de la puissance du Christ, ainsi que des déficiences du corps et de l'âme assumées par le Christ avec la nature humaine. Il faut louer sans réserve la traduction à la fois fidèle et soignée, dont le style coulant, vu la difficulté très réelle de traduire le latin théologique médiéval, n'est pas le moindre mérite. Comme dans les volumes précédents, le texte latin est donné en note, texte quelconque, sans aucune prétention critique, mais suffisant tout de même. Des notes nombreuses éclairant les passages les plus difficiles et fournissant à leur sujet des précisions théologiques et historiques, ainsi que des « renseignements techniques » plus développés concernant la sainteté du Christ, sa science prophétique, sa plénitude de grâce et sa royauté spirituelle, constituent deux appendices qui sont certainement de nature à faire davantage connaître et apprécier la doctrine thomiste, et qui rendront même service à plus d'un théologien de profession. Les pages relatives au problème de la sainteté du Christ, destinées à mettre en lumière la distinction entre la sainteté substantielle, dans l'ordre de l'être, due immédiatement à l'union hypostatique, et la sainteté accidentelle, dans

Digitized by Google

l'ordre de l'opération, résultant directement de la présence de la grâce habituelle, sont particulièrement intéressantes. A. VAN HOVE.

— Concurremment avec la « Dévotion moderne » des Pays-Bas se développait en Allemagne, à la fin du moyen âge, un mouvement spirituel qui s'en rapproche par plusieurs ressemblances et points de contact. Jean Trithème (1462-1516), abbé de Spanheim en est un illustre témoin. Les bénédictins de Praglia ont publié l'an dernier une traduction italienne de ses *Exhortationes ad monachos*, à laquelle Dom U. Berlière mit une introduction historique (GIOVANNI TRITEMIO, *Esortationi ai monaci* (*Scritti monastici editi dai Monaci Benedettini di Praglia*, fasc. 8). Padoue, Tipogr. Antoniana, 1927. In-12, XL-149 p.). Cette introduction vient d'être publiée en français par l'auteur (*Un écrivain ascétique de la fin du* XV*e siècle. Jean Trithème, O. S. B.*, dans la *Revue liturgique et et monastique*, 1928, t. XIII, p. 64-78). Après une rapide biographie et un coup d'œil sur les travaux historiques de Trithème, le R. P. aborde ses œuvres et ses doctrines ascétiques, et les décrit avec quelque détail. Cette ascèse est toujours celle de l'ancien monachisme bénédictin du XII*e* siècle, mise en contact avec la « devotio moderna », telle qu'on la rencontre aux XV*e* et XVI*e* siècles... » Dans la même revue (1928, t. XIII, p. 151-158), Dom Berlière remet en lumière un autre représentant de cette école monastique (*Conrad de Rodenberg O. S. B., abbé de Johannisberg*, 1486), et relève dans ses écrits, particulièrement dans son *Exercitiorum novitiorum liber*, le souci de méthode dans la prière qui se remarque chez les auteurs de la « Dévotion moderne » à cette époque. Ces pages du savant bénédictin, où se retrouve son érudition étendue et sûre, rendront de précieux services aux historiens de la spiritualité. P. DEBONGNIE, C. SS. R.

— On ne peut que louer la très belle édition que donne M. Ch. BRUNEAU de la *Chronique de Philippe de Vigneulles* († 1527) (t. I*er* : de la création du monde à l'an 1324. Metz, Soc. d'hist. et d'archéologie de la Lorraine, 1925. In-8, XXXI-382 p.). Malgré l'étendue de son cadre chronologique et géographique, — elle va de la création du monde à 1527 et prétend être universelle, — cette chronique intéresse surtout la patrie de l'auteur, la France, et plus particulièrement encore sa ville natale, Metz. La documentation en est fort restreinte et la critique y laisse beaucoup à désirer : sous ce double rapport, de Vigneulles appartient encore à l'école des chroniqueurs de la fin du moyen âge, qui sont restés étrangers au mouvement de l'humanisme. Dans l'introduction, M. Bruneau retrace la biographie de l'auteur et étudie les sources et les caractéristiques de son œuvre. A. D. M.

—Dans les *Archives de la France monastique*, t. XXXI, dom G. CHARVIN commence l'édition de l'*Histoire de la congrégation de Saint-Maur*, composée autrefois par dom MARTÈNE et qui se trouve conservée actuellement à la Bibliothèque Nationale (Ligugé, Abbaye St-Martin, 1928. In-8, XXXIV-287 p.). Dans l'introduction, l'éditeur montre comment fut préparé cet ouvrage, et indique quels en furent successivement les collaborateurs et dans quelles conditions dom Martène en fut véritablement l'auteur ; il donne aussi une description du ms. qu'il publie. Le texte reproduit exactement la rédaction de dom Martène et est accompagné de quelques annotations fort utiles où dom Charvin donne sur les faits, les lieux et les personnes des indications nécessaires et des renseignements bibliographiques. A. D. M.

Digitized by Google

— Pour fournir des armes aux Messieurs de Port-Royal qui avaient entrepris de montrer, en réponse à une affirmation imprudente du ministre Claude, que l'Église orientale admet la doctrine catholique sur la transsubstantiation et la présence réelle, M. de Nointel, ambassadeur de Louis XIV près la Porte ottomane, expédiait à Paris, en 1673, une copie, grecque et latine, de la *Confession orthodoxe* de Pierre Moghila, métropolite de Kiev, qu'il avait reçue de Panagiotis, interprète de la Porte, en 1671. Le ms., finalement placé dans la bibliothèque du roi, est actuellement le B. N. 1265. Éditer la partie latine de ce ms., marquer ses rapports avec le texte original de Pierre Moghila, reprendre critiquement et avec un grand luxe de documentation les questions que soulève la *Confession orthodoxe*, tel est l'utile travail fourni par les RR. PP. A. Malvy et M. Viller, S. J., dans *La Confession orthodoxe de Pierre Moghila, métropolite de Kiev* (1633-1646), *approuvée par les patriarches grecs du* xvii*e siècle* (*Orientalia christiana*, t. X, n° 39. Paris, Beauchesne, 1927. In-8, cxxxi-223 p. F. 50). L'introduction, due au P. Viller, retrace la vie de P. Moghila, le fondateur de l'université de Kiev (1633), qui « fut, pendant plus d'un siècle, un instrument de rapprochement doctrinal » ; elle prouve, à l'encontre d'une opinion reçue encore par plus d'un orthodoxe, que la CO fut rédigée par le métropolite pour combattre l'influence du protestantisme calviniste, qui venait de trouver un puissant moyen de pénétration dans les Églises d'Orient par la confession de foi du patriarche calvinisant Cyrille Lucar (1629,1631) ; elle montre que l'approbation du patriarche Parthenios fut donnée, le 11 mars 1643, à un texte grec, traduction d'un original latin et non russe, amendé sur certains points par Mélèce Syrigos, représentant du patriarcat, dans des conférences tenues à Iassy en 1642, entre Ruthènes et Grecs. La CO fut imprimée pour la première fois en Hollande, en 1667 : le texte latin du *Paris gr.* 1265 représente un texte corrigé sur la version grecque de Syrigos, mais conforme, pour une partie considérable, à l'original latin, aujourd'hui perdu, expédié par Moghila à Iassy. La CO trahit de fortes influences occidentales : « Nous pouvons affirmer, sans crainte de nous tromper, dit le P. V., que le plan, la matière, et pour une partie qu'il est difficile de déterminer, les expressions mêmes de la CO lui sont venues de l'Occident » (p. xciv). « Une question plus ardue est de déterminer le catéchisme ou les catéchismes latins que Moghila avait entre les mains.... Seule l'utilisation de Canisius apparaît comme certaine » (p. xcvii). L'introduction s'achève par une comparaison entre la CO et le *Petit Catéchisme* de P. Moghila, publiée en 1645 à Kiev, en polonais ; elle permet de constater que si le métropolite a souffert que l'approbation de Parthenios ne fût accordée qu'au texte amendé par Syrigos, il n'a pas admis, par devers lui, ces corrections, notamment sur le moment précis de la consécration. Le texte latin de la CO, établi par le P. Malvy, est suivi de précieuses notes complémentaires, dues au P. Viller, qui éclairent surtout la doctrine de la CO et la remettent dans le cadre de la dogmatique orthodoxe. Le volume est muni de tous les index désirables ; dix pages d'*addenda et corrigenda* se font pardonner leur nombre par leur intérêt. Ce remarquable travail est une introduction excellente, non seulement à la CO dont l'autorité reste en tout cas considérable (voir p. lxv), mais encore à la théologie orthodoxe, et il met en belle lumière la personnalité d'un homme qui, élevé en Pologne, tendit plus tard, comme métropolite et comme théologien, à diminuer plutôt qu'à augmenter le nombre des divergences entre l'Église latine et l'Église gréco-slave (voir notamment le résumé des p. 186-187).

R. Draguet.

Digitized by Google

— En annonçant le dessein de retracer au long l'*Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur*, le R. P. Hamon a publié, en 1923 et 1925, deux beaux volumes traitant spécialement, l'un de la *Vie de sainte Marguerite-Marie*, et l'autre, de l'*Aube de la dévotion*. Le second passe en revue, du XIIe au XVIIe siècle, les manifestations théoriques ou pratiques de la dévotion au Cœur Divin en Allemagne, aux Pays-Bas, en Italie, en Espagne, pour conclure qu'elle ne se fixa nulle part. Un troisième vient de paraître. Il est intitulé : *Paray-le-Monial* (Paris, Beauchesne, 1928. In-8, 464 p. F. 30). Par son titre, il nous indique qu'il nous introduira au centre du sujet. Il y a toutefois deux parties bien distinctes. La première s'occupe encore des faits et des personnages avant-coureurs. C'est une galerie des figures les plus représentatives de la spiritualité française au XVIIe siècle. L'ensemble du tableau est très riche et très varié. Manifestement, l'auteur n'a pu le composer qu'au prix de longues et laborieuses recherches. Il comprend, outre des « moniales de France » appartenant à différents ordres, des noms comme ceux de Bérulle, Condren, Ollier ; les jésuites Saint-Jure, Huby, Nouet ; le P. Joseph, capucin ; saint Jean Eudes, etc. Chaque doctrine, chaque tendance est nettement définie, finement analysée. Mais dans aucune, même dans la dévotion aux Cœurs de Jésus et de Marie, si chère au fondateur des Eudistes, le P. Hamon ne trouve, du moins clairement formulé, le trait caractéristique du culte inauguré à Paray, c'est-à-dire l'hommage religieux s'adressant directement au cœur matériel, symbole d'amour, d'un amour méconnu qui s'appelle l'amour réparateur.

Cette notion exacte du culte que Notre-Seigneur et sa fidèle interprète ont demandé, est soigneusement établie dans la seconde partie. Elle y est exposée telle qu'elle ressort notamment des « deux grandes révélations » de 1673 et 1674. On nous dit ensuite quelque chose des oppositions que Marguerite-Marie rencontra dans son apostolat et qui ne désarmèrent point à sa mort. Après elle, les difficultés continuèrent contre son œuvre en général et particulièrement contre le projet d'instituer une fête du Sacré-Cœur. Mais, en dépit de tous les obstacles, l'œuvre progressa lentement, l'idée de la fête fit son chemin dans les esprits et à Rome, jusqu'au jour où la cessation merveilleuse de la peste de Marseille, en 1721 et 1722, vint opportunément appuyer l'une et l'autre et les acheminer vers le triomphe final.

Deux grands chapitres ont été consacrés à un examen attentif des idées et des initiatives de saint Jean Eudes. L'importance du sujet le méritait bien. Le lecteur s'étonnera peut-être de ne rencontrer nulle part au moins une simple mention de la *Vie* la plus récente du saint ; elle est l'œuvre du P. Henri Georges et porte la date de 1925. Mais il faut remarquer que le P. Hamon remonte constamment aux sources, en citant presque à chaque page les *Œuvres complètes*.

J. Forget.

— Les élèves et amis de M. Christian Pfister lui ont offert en 1927, à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire un volume intitulé : *Chr. Pfister. Pages Alsaciennes, précédées d'un portrait de l'auteur et d'une bibliographie de ses travaux*. Il forme le fasc. 40 des *Publications de la faculté des lettres de l'Université de Strasbourg* (Paris, Soc. Belles Lettres, 1927. In-8, XXVII-290 p. et portrait. F. 40). Ce livre est un recueil de 14 conférences et articles spécialement consacrés à l'Alsace et à tout ce qui touche à l'esprit et aux sentiments des Alsaciens au cours des siècles. Chacune de ces pages s'inspire d'une pensée triotpaique très élevée et a un caractère scientifique très accusé. Nous signa-

Digitized by Google

lerons en particulier le n° V (p. 87-119), consacré à *La légende de sainte Odile.* M. Pfister met au point une étude publiée en 1894 dans les *Analecta Bollandiana* et fait connaître, après W. Levison, la valeur critique de la *Vita Odiliae* du xe siècle. H. N.

— *L'Année politique française et étrangère* (Janvier 1928, p. 1-95) contient un article de N. Fontaine, intitulé *Saint-Siége, Action française et catholiques intégraux*, qui est appelé à avoir un grand retentissement. C'est une étude historique très documentée des origines et des phases du conflit qui s'est produit entre Pie XI et l'Action française. Dans une première partie, l'auteur montre, à l'aide de citations tirées du livre d'un partisan ancien de M. Maurras, que celui-ci considérait le christianisme comme un tissu de fables et réprouvait ses dogmes ainsi que sa morale comme enchaînant la conscience humaine au détriment des liens sociaux. L'Église était une source d'anarchie, parce qu'elle répandait les principes issus de l'Évangile, eux-mêmes entachés d'anarchie ; nonobstant ce blasphème, M. Maurras la révérait à cause de la forte discipline qui y règne. L'Action Française se garda bien d'étaler de telles doctrines dans les colonnes de son journal ; tout au contraire, elle affecta la plus complète orthodoxie, même en matière scientifique. Mais cette attitude n'obligea pas moins la Congrégation de l'Index à condamner les œuvres de son chef le 29 janvier 1914. Ce fut Pie X qui, sollicité par de puissants amis de Maurras, différa la publication du décret. Dans une seconde partie, la plus neuve, M. Fontaine indique que le problème religieux n'a pas été la seule préoccupation de Pie XI. Il raconte tout d'abord comment une certaine solidarité s'établit, sous Pie X, « entre la politique du Saint-Siège dans notre pays et les méthodes de l'Action française », et comment les ligueurs devinrent ses auxiliaires durant près de onze années consécutives. La dissociation se produisit à l'occasion de la reprise des relations diplomatiques avec le Gouvernement de la République et des élections législatives. L'hostilité violente de l'Action française et les attaques acerbes contre le nonce amenèrent le Pape à penser qu'il était urgent d'intervenir. Une lettre anonyme, publiée sous forme de brochure (15 avril 1926), n'avait-elle pas eu l'audace de sommer Pie XI « de donner au cardinal Cerretti un successeur plus fidèle à la tradition de Pie X » ! « De grâce, écrivait-on, tant que Vous garderez vous-même la responsabilité du pouvoir, n'éprouvez pas plus avant vos fils de France et donnez au successeur de ce messager infidèle des instructions conformes, non à nos désirs, mais à Vos Encycliques. Que les perpétuelles variations des représentants pontificaux ne soient plus une perpétuelle insulte à l'unité de foi des pontificats ». Bref, on voulait lier les intérêts de l'Église à ceux de l'Action française. Le Pape se devait de protester contre de pareilles prétentions, et dès lors s'ouvrit entre lui et les partisans de Maurras une lutte dont M. Fontaine a retracé les péripéties attristantes pour certains membres de l'épiscopat français qui s'y compromirent. Il semble, en particulier, que soit impartialement éclairci le mystère qui planait sur les circonstances dans lesquelles se produisirent les démissions du cardinal Billot et du P. Le Floch, supérieur du séminaire français à Rome. G. M.

— Sous le titre *La Conférence œcuménique de Lausanne* (Paris, Fischbacher 1927. In-12, 80 p.), les pasteurs Ch. Merle d'Aubigné et W. Monod ont publié la traduction française des documents officiels promulgués par la susdite conférence. L'importance de ces assises solennelles et les problèmes qu'on y af-

Digitized by Google

fronta sont mis en lumière en cinq allocutions prononcées au temple de l'Oratoire de Paris et reproduites ici à titre d'introduction. Elles traitent des origines de l'assemblée de Lausanne, de son esprit, des principales difficultés soulevées par ses membres, de ses résultats et de son avenir. Les protestants de France sont d'avis qu'une Église unifiée à la manière de celle de Rome est impossible. A. JANSSENS (Scheut).

— Le volume annuel du Congrès archéologique de France est consacré à la LXXXIXe session, tenue à Rouen en 1926. Depuis son origine, la société d'archéologie française, pourtant fondée en Normandie, ne s'était jamais réunie dans la capitale normande. Par là même le guide qu'elle vient de publier (M. AUBERT, DESHOULIÈRES, Dr COUTAN, P. VITRY, etc. *Guide archéologique du Congrès de Rouen*. Paris, A. Picard, 1927. In-8, 680 p., nombreuses figures. F. 50), comble une grosse lacune dans ses collections. Un quinzaine d'archéologues, la plupart avantageusement connus, y ont collaboré et se partagent les notices ou monographies sommaires sur les monuments et œuvres d'art de la province. Ces monuments sont nombreux et plusieurs d'entre eux sont fort importants. Citons la cathédrale de Rouen, dont M. M. Aubert étudie l'architecture et Mme L. Lefrançois-Pillion, la sculpture ; St-Ouen à Rouen que décrit M. A. Masson. Parmi les abbatiales de la région, M. J. Vallery-Radot décrit celles de Valmont, de Fécamp, de Montivilliers ; M. L. M. Michon celles de Saint-Georges de Boscherville et de Jumièges, M. M. Aubert celle de Saint-Wandrille. A côté de ces monuments principaux il faut signaler d'autres églises de Rouen et notamment Saint-Maclou dont M. le chanoine Jouen donne la description, puis les églises et monuments des petites villes et villages des environs : M. Deshoulières nous fait connaître Dieppe, Arques-la-Bataille, Sainte-Marguerite-sur-Mer, Graville-Sainte-Honorine ; M. Vallery-Radot, Auffay, Étretat, etc. Rappelons enfin les notices sur des châteaux, des musées, celles aussi du commandant Quenedy sur les maisons anciennes de Rouen et de Caudebec-en-Caux. R. M.

— Instruire, édifier, distraire, voilà ce que veut la jolie collection *Bibliothèque catholique illustrée*. Ce triple but, Melle CHRISTIANE ROUSSEAU l'atteint avec sa plaquette sur *Assise* (Paris, Bloud et Gay, [1928]. In-8, 56 p., nombreuses figures). Elle visite d'abord la ville romaine et médiévale. Ensuite elle accompagne S. François pas à pas, depuis la naissance jusqu'au tombeau, et attire l'attention sur tous les souvenirs qui le rappellent, sur toutes les œuvres d'art exécutées en son honneur. Elle a voulu évoquer aussi les souvenirs de sainte Claire, groupés à Saint-Damien et dans la basilique de la sainte. et rappeler sommairement les autres curiosités archéologiques de la vénérable petite ville ombrienne. R. M.

— Dans la *Gazette des Beaux Arts* (1928, t. XVII, p. 65-76 et fig.), M. ED. MICHEL émet des *Hypothèses sur quelques peintures flamandes*, restées anonymes, et y retrouve des œuvres d'Albert Cornelis, de Bernard Van Orley et d'un maître de la suite de Saint Rombaut, apparenté à Colin de Coter. R. M.

— M. A. BUSUIOCEANU a retrouvé *Une miniature inédite du* XIIIe *siècle, reproduisant une oeuvre perdue de Pietro Cavallini* (*Revue archéologique*, 1928, t. XXXVII, p. 141-145 et fig.). Elle orne un manuscrit de la Bibliothèque Estense de Modène et n'était connue que par Muratori. La fresque, représentant Auguste

Digitized by Google

et la sibylle tiburtine, ornait la voûte du chœur de Ste-Marie de l'Aracoeli. — Le même auteur a examiné au Congrès des sciences historiques à Paris (1927) les *Influences arméniennes dans l'architecture religieuse du Bas-Danube* (*ΛΟΓΟΣ*, Bucarest, 1928, t. I, 14 p.) Il cherche spécialement ces influences dans le plan en quatrefeuille, dans les coupoles moldaves construites « par superposition d'arcs obliques », dans le décor d'églises valaques et moldaves par « arcades en relief », dans les entrelacs, etc., sorte de « passementeries sculptées », ornant l'extérieur des églises, notamment à Curtea de Argesh (XVIe s.) et aux Trois-Hiérarques à Jassy. R. M.

—*Académie des inscriptions et belles-lettres.*—Le 2 mars, M. JORGA annonce la découverte faite à Voditza en Roumaine d'une église remontant à l'an 1370 qui serait ainsi la plus ancienne construction de style byzantino-serbe. M. PUIG Y CADAFALCH s'efforce d'établir qu'une période de six siècles d'une réelle uniformité précéda l'architecture romane du XIIe siècle. Cet art serait dû à une invasion asiatique ancienne qui amena la décadence des formes hellénistiques et expliquerait partiellement l'apparition du deuxième art roman. G. M.

— Parmi les thèses soutenues en janvier et février 1928 pour l'obtention du diplôme d'archiviste-paléographe à l'École nationale des Chartes, nous pouvons signaler les suivantes : Marie-Thérèse D'ALVERNY, *Les écrits historiques concernant la pauvreté évangélique, depuis Pierre-Jean Olivi jusqu'à la bulle* Cum inter nonnullos (12 *nov.* 1323) ; Jacqueline CHAUMIÉ, *Les commanderies agenaises de Sauvagnas, du temple de Breuil et leurs dépendances* (1235-1550) ; A. LEGOY, *Gaucher de Châtillon, comte de Porcien et connétable de France* (1250-1329) ; M. LE GRAND, *Étude sur le chapitre cathédral de Langres, de la fin du XIIe siècle au concordat de* 1516 ; Simone DE SAINT-EXUPÉRY, *Histoire de l'abbaye bénédictine d'Ambronay, des origines à la Révolution* ; E. VAN MOÉ, *Les ermites de Saint- Augustin au début de XIVe siècle. Agostino Trionfo et ses théories politiques.* G. M.

— *Prix et concours.* — L'Académie des inscriptions et belles-lettres a décerné les prix suivants.

Prix Bordin : M. G. MARÇAIS, *Manuel d'art musulman.*

Prix de Courcel : Melle VIELLARD, *Le latin des diplômes royaux et des chartes privées de l'époque mérovingienne* (2000 fr.).

Prix Duchalais : M. G. TRICOU, *Méreaux et jetons armoriés des églises et du clergé lyonnais* (1000 fr.).

Prix Prost : M. THIROT, *Obituaire du couvent des carmélites de Metz* (600 fr.).

Prix Delalande-Guérineau : M. DEROUX, *Les origines de l'oblature bénédictine* (500 fr.).

Prix Clermont-Ganneau (15.000 fr.) : M. l'abbé CHABOT, pour l'ensemble de ses travaux d'épigraphie sémitique.

Concours des antiquités de la France : 2e médaille : M. HUARD, *La paroisse et l'église Saint-Pierre de Caen.*

Médaille U. Chevalier : 6e mention : M. DURANGUES, *Le livre de saint Thébade.*

Prix quinquennal Jean-Jacques Berger : M. A. VIDIER pour l'ensemble de ses publications (15.000 fr.).

Prix décennal A. Dutens : M. GILLIÉRON.

— La faculté de théologie catholique de Strasbourg vient de décerner un

Digitized by Google

prix de mille francs à M. l'Abbé Jean DES GRAVIERS, chapelain de Saint-Louis des Français à Rome, lauréat du concours annuel dont le sujet était : « Que pouvons-nous savoir de la liturgie pratiquée par Grégoire de Tours ? ».

En 1929, la Faculté décernera un prix de mille francs au meilleur travail sur le sujet suivant : « La doctrine mystique de Gerson ».

Les manuscrits doivent parvenir au Doyen de la Faculté, place de l'Université, avant le 1er mai 1929. Ils ne seront pas signés, mais porteront une devise. Une enveloppe fermée sur laquelle la devise sera répétée, contiendra le nom et l'adresse de l'auteur. G. M.

— Le précieux *Glossaire archéologique du moyen âge et de la Renaissance*, dont le premier volume avait paru en 1882 sous la signature de V. Gay, était resté inachevé par suite de la mort de son rédacteur. L'éditeur A. Picard annonce l'achèvement de l'ouvrage, confié à MM. Migeon et Marquet de Vasselot. (Prix de souscription ; 225 fr.) G. M.

— Le conservateur du Musée des Antiquités de la côte d'Or, Xavier AUBERT, vient de fonder la *Revue des Musées et Collections archéologiques* (Dijon, 5, rue du Hâvre. 25 fr. pour la France, 30 pour l'Étranger),périodique bi-mensuel destiné à coordonner et rassembler les documents, études et informations concernant les musées, les collections et les découvertes archéologiques. Des travaux sur des objets acquis par un État ou des particuliers pour compléter des collections paraîtront illustrés de nombreuses reproductions. J. LAVALLEYE.

— Une *Société d'histoire du droit des pays flamands, picards et wallons* s'est établie à Lille, dans le dessein de promouvoir les études scientifiques relatives aux institutions flamandes. Elle compte déjà parmi ses membres des notabilités françaises et belges. G. M.

— *Nominations.*— M. GAUDEL, maître de conférences à la faculté de théologie de Strasbourg, a été nommé professeur de la chaire de dogme. G. M.

M. Maurice PALÉOLOGUE a été élu membre de l'Académie française.

— *Décès.* — Mgr CROSNIER, ancien vice-recteur de l'Institut catholique d'Angers.

Le Dr Augustin CABANÈS, auteur de nombreux ouvrages médico-historiques à titres tapageurs : *Les indiscrétions de l'histoire*, *Mœurs intimes du passé*, etc.

M. Paul SABATIER dut sa célébrité à une *Vie de saint François d'Assise* (Paris, 1893), qui connut un succès extraordinaire.— Il travaillait à une refonte totale de l'œuvre qui, de ce fait, perd de sa valeur, puisqu'elle ne représente plus l'état de la science ni sa pensée dernière. Le mérite de M. Sabatier a été de susciter un mouvement de sympathie et de curiosité envers la personne du fondateur des Franciscains. Son effort a surtout consisté à étudier les sources de la vie de son héros, à en établir une critique serrée et à provoquer des recherches nouvelles. De ces préoccupations sont nés divers ouvrages et brochures : *Collection d'études et de documents pour l'histoire religieuse et littéraire du Moyen Age* (Paris, 1900 et sv.) ; *Regula antiqua fratrum et sororum de poenitentia seu tertii ordinis sancti Francisci* (Paris, 1901) ; *S. Francisci legendae veteris fragmenta quaedam* (Paris, 1902) ; *Description du Speculum vitae beati Francisci et sociorum ejus* (Paris, 1903) ; *Examen de la vie de frère Elie, du Speculum vitae suivi de trois fragments inédits* (Paris, 1904) ; *Examen critique des récits concernant la visite de Jacqueline de Settesoli à saint François* (Paris, 1910) ; *L'In-*

Digitized by Google

cipit et le premier chapitre du Speculum perfectionis (Paris, 1911). M. Sabatier était un indépendant en matière religieuse. Il a exposé ses vues dans deux livres : *Du renouveau catholique et des dispositions que les protestants doivent avoir devant lui* (Saint-Blaise, 1908) ; *L'orientation religieuse et la France actuelle* Paris, 1912). Ses sympathies étaient acquises au modernisme ; voir *Les Modernistes. Notes d'histoire religieuse contemporaine* (Paris, 1908). Au fond, ce qu'il goûtait dans le catholicisme, c'était le mysticisme qui y règne et la beauté de sa liturgie. Il professait un dédain marqué pour les fondateurs du protestantisme qui, disait-il, avaient opprimé les consciences et réglementé leurs rapports avec Dieu. C'est cet esprit d'indépendance qui le maintint toujours fort loin du catholicisme.

Le R. P. Clop, O. F. M., auteur d'une biographie de *Saint Bonaventure* (Paris, 1922). G. M.

Hongrie

— Nous avons reçu le 1er fascicule de la nouvelle collection des *Études françaises publiées par l'institut français de l'université de Szeged* : c'est un article très érudit de Jean Faludi sur *André Dudith et les humanistes français* (Szeged, Franklin, 1927. In-8, 64 p.). Comme plusieurs hommes d'Église de l'époque de la Réforme, Dudith a eu une vie fort mouvementée : nommé évêque à l'âge de vingt-six ans, il fut envoyé en 1559 au concile de Trente pour y représenter le clergé hongrois ; il s'y fit remarquer par ses nombreux discours sur la nécessité de la réforme et y jouissait de la plus grande estime. En 1565, Maximilien l'envoya à la cour de Pologne, où il fit la connaissance d'une dame qu'il épousa. Il devint dans la suite calviniste, puis passa tour à tour par un certain nombre de sectes, finit par se rapprocher de la foi unitaire. Après le décès de sa première femme, il épousa en 1579 une riche veuve polonaise. Il mourut à Breslau en 1589. Si le rôle politique joué par Dudith est bien connu, il n'en est pas de même de son activité littéraire ; en particulier, ses rapports avec les humanistes français sont restés jusqu'à présent mal définis. M. Faludi cherche à préciser les dates de ses séjours en France, les relations qu'il y a nouées. Parmi les amis et les maîtres de Dudith en France, F. cite, entre autres, Théodore de Béze, Charpentier, Mercier, Ramus, etc. Ce sont eux qui ont appris au jeune Dudith à s'affranchir des traditions catholiques. P. 48-62, F. donne une longue bibliographie, qui rendra service aux historiens de la Réforme en Hongrie. A. D. M.

— M. Ladislas Tóth, secrétaire de l'institut historique hongrois à Rome, fait connaître l'accueil qui fut réservé en Hongrie, en 1776, à la bulle étendant l'indulgence du jubilé à toute la chrétienté (*Die Promulgation des Jubiläumsablasses in Ungarn im Jahre* 1776. Budapest, 1928. 56 p.). Alors que le gouvernement central de Vienne opposait plusieurs difficultés à la réception et à l'exécution de la bulle, les évêques hongrois ont immédiatement promulgué le document pontifical. Dans cette circonstance, comme dans d'autres, ils pouvaient, grâce à leurs privilèges et à l'appui de la diète, se soustraire à l'ingérence du gouvernement central dans les affaires religieuses. M. Tóth expose aussi le succès considérable que rencontra cette indulgence chez les fidèles. Son étude fortement documentée, s'appuie sur les archives de Rome, de Vienne, et les principales archives de Hongrie.

La même auteur publie aussi une relation du nonce Garampi, de 1776, dans

Digitized by Google

laquelle celui-ci raconte comment, après de très nombreuses hésitations, l'Empire adopta enfin, en cette année, la réforme du calendrier grégorien.

A. D M.

— La Hongrie, qui a donné naissance au père d'Albert Dürer, a voulu s'associer aux hommages rendus au grand artiste à l'occasion du 400me anniversaire de sa mort. A la demande du ministère des cultes et de l'instruction, l'université Pázmáni de Budapest a publié la bibliographie des ouvrages parus dans le pays sur la vie de Dürer, l'origine de sa famille, son art, ses œuvres conservées en Hongrie, les fêtes et expositions le concernant, son influence sur l'art en Hongrie. Le travail est complet pour les années 1800-1928 ; des analyses, succinctes mais substantielles, et une table méthodique contribuent à le rendre utile. (*Dürerliteratur in Ungarn*, 1800-1928. Hrsg. v. Kgl. ungarisches Ministerium für Kultus und Unterricht. Budapest, Impr. de l'Université, 1928. In-8, 48 p. et pl.)

De son côté la bibliothèque de la ville de Budapest a publié, sous le no 42 de sa collection *Questions actuelles*, une bibliographie dürerienne avec essai de bibliographie hongroise de Dürer. On y trouve mentionnés tous les ouvrages sur Dürer que la bibliothèque possède, et aussi certains autres. Mais il s'agit ici également d'une œuvre à caractère hongrois et non d'une bibliographie universelle de l'artiste (*Albrecht Dürer* 1528-1928. *Zugleich ein Versuch Ungarischen Dürer-Bibliographie*. Budapest, Communal-Druckerei, 1928).

E. DE TÖMÖRY.

— Le Dr J. BALOGH relève (*Henszlmann Lapok*, no 5, 1928) la parenté qui existe entre l'art de l'abbé de Madocsa, qui travailla pour le roi de Hongrie, et celui de Fra Zoan Antonio Catteneo de Milan. L'abbé de Madocsa est avec Bandini, Felix Ragusinus, Francesco Roselli, le quatrième miniaturiste connu travaillant à Buda pendant la Renaissance. E. DE T.

Italie

— Le t. L (1927) de l'*Archivio della R. Società Romana di Storia Patria* annonce que dorénavant la revue reprend l'ancienne coutume de paraître deux fois par an, que le lendemain de la guerre avait rendu impossible. Ce premier fascicule, paru au début de 1928, comprend un article de G. GABRIELI, *Il conclave di Gregorio XV : Relazione del Principe Federico Cesi* (p. 5-32). Ce conclave, dont sortit pape le cardinal Ludovisi, dura à peine deux jours, mais les tractations furent serrées et intenses. La chronique du conclave fut faite par le cardinal Ubaldini et elle fut imprimée dans le volume : *Conclavi dei Pontefici Romani....* (1667) réimprimée plusieurs fois dans la suite. La relation publiée par Gabrieli est due au célèbre Cesi qui fonda, en 1603, l'académie des Lincei et prit part au conclave avec son oncle Barthélémy Cesi, électeur de Grégoire XV. Le récit de Fréderic Cesi, s'il est moins anecdotique, moins objectif et réaliste que celui d'Ubaldini, embrasse par contre les préliminaires et les premières conséquences du conclave au point de vue administratif et politique, et il est plus riche de pensée et d'analyse psychologique. Gabrieli en reproduit le texte d'après l'apographe du manuscrit de Cesi qui se trouve à la bibliothèque nationale de Naples ; il donne également la liste des autres relations du même conclave qui sont conservées en manuscrits dans les bibliothèques italiennes. — Alfonso BAR-

Digitized by Google

TOLI, *La diaconia di santa Lucia in Settizonio* (p. 59-73). Une bulle de Sixte IV, du 22 juin 1483, autorisait Benedetto Maffei à détruire l'église de Santa Lucia in Settizonio et à employer les pierres, les colonnes et les marbres pour la restauration d'autres églises de la ville. Elle note également que déjà Paul II avait décrété la démolition des églises abandonnées pour en utiliser les matériaux au profit d'autres sanctuaires. L'auteur toutefois estime que la diaconie de *Septizonium* ne fut pas démolie sous Sixte IV, mais qu'elle devint seulement propriété de Maffei. L'église ne disparut que plus tard. Cette diaconie se trouvait entre la partie courbe du Circus Maximus (*caput circi*) et le Septizone de Sévère ; elle existait déjà au VIIIe siècle, mais Bartoli estime que les origines en remontent au VIe. L'église fut embellie au détriment du Septizone d'où, problablement provenaient les *pulcherrimae columnae* qui l'ornaient encore au XVe siècle ; elle subit les mêmes vicissitudes que le Septizone durant le moyen âge ; on peut dire qu'elle devint l'église de la résidence baronale des Frangipani, ou tout au moins que ceux-ci entretinrent des relations avec le clergé de l'église. C'est à S. Lucia que se réunit le conclave dont sortit le pape Victor III, grâce aux efforts de Cencio Frangipani, qui avait cette église dans la zone de son influence. Je ne sais pourquoi Bartoli ne signale pas que dans le monastère proche du Septizone furent élus Innocent III, en janvier 1198, et Célestin IV, en octobre 1241.

— Le même volume de l'*Archivio* (p. 149-172) donne la relation faite par Mgr Alberto SERAFINI, le 15 juin 1927, lors de la présentation de son volume in-folio, *Torri campanarie di Roma e del Lazio nel medio-evo* (Rome, 1927. T.I, texte, XII-272 p. avec plus de 650 ill. ; t. II, 115 planches en phototypie), dont la revue a déjà brièvement rendu compte (1928, t. XXIV, p. 550). Les recherches ont été limitées au *Latium medii aevi*, tel qu'il fut fixé par les donations carolingiennes, depuis l'Ombrone jusqu'au Garigliano, c'est-à-dire depuis la région montagneuse qui se trouve entre le Tibre et Viterbe jusqu'à Gaète et Fondi. Quant à l'objet, il fut restreint aux clochers parce qu'ils sont « la partie de l'église romane qui, dans les confins du Latium, s'est le mieux conservée au cours des siècles. Les clochers ont subi parfois des restaurations ayant habituellement pour but la consolidation ; parfois ils ont été surélevés, mais presque toujours ils conservèrent les caractères constructifs originaires et essentiels....Il y avait donc moyen, grâce à l'étude de ces clochers, de découvrir et d'établir les méthodes de construction oubliées à présent, de suivre, dans leur œuvre, les corporations anciennes de Rome et du Latium, peut-être même de les identifier ». Un autre motif venait se joindre à ces premières raisons, c'est que le clocher est une construction type de l'art roman. Aussi « la partie centrale et plus importante de l'ouvrage est-elle consacrée à l'analyse technique et historique des monuments reproduits par les planches. « Une introduction sur les origines ces clochers et leur développement morphologique précède, sujet qui n'avait jamais été abordé ex professo, surtout limité à une région donnée. Et à ce propos l'auteur relève que le clocher est complètement inconnu au christianisme primitif et que son apparition est certainement postérieure à l'introduction des cloches dans la liturgie. On n'a pas, pour l'usage des cloches, de documents certains, antérieurs au Ve siècle ou au début du VIe. « A l'origine, tant dans les cathédrales que dans les monastères, on n'employait qu'une seule cloche, et de dimension telle que son emploi ne nécessitait pas une tour. Celle-ci devint nécessaire lorsque les cloches se multiplièrent et augmentèrent de volume. C'est dans le *Liber Pontificalis* que nous trouvons, au VIIIe siècle, le texte

Digitized by Google

qui parle de la pluralité des cloches et de clochers. Il s'agit de la tour élevée par Étienne III près de la basilique vaticane : elle n'est pas seulement le premier clocher de Rome et du Latium, mais le point de départ d'un usage qui s'est répandu partout grâce aux pèlerinages du moyen âge. On retrouve des corporations de construction dans le Latium à partir du VIIIe siècle et plus précisément dans le Haut-Latium ; elles se développent autour des groupes de monuments que l'on y rencontre, mais ces corporations dépendent elles-mêmes de groupements plus anciens qui étaient romains. On y rencontre « deux tendances auxquelles il faut attribuer les deux premières conceptions architecturales... qui en se fusionnant et s'enrichissant de nouveaux éléments de construction, de décoration, sont à la base de toutes les corporations postérieures ». L'auteur étudie ensuite l'application de ces divers éléments aux clochers du Latium, les confronte avec ceux d'autres pays, tout particulièrement de la région de Ravenne et conclut : « le résultat de cette élaboration fut l'art prégothique du Latium, qui peut-être, à cause des événements politiques, n'eût pas tout le développement que l'on pouvait espérer à ses origines, lorsque le génie d'un constructeur romain assimilait les divers éléments que lui apportaient les courants artistiques thyrrhéniens et les unissait à ceux que Rome lui fournissait ». Les planches reproduisent les plus anciens clochers du Latium qui ont fait l'objet d'un examen plus approfondi, depuis la tour des SS. Pierre et Paul à Spolète jusqu'à celle de Ste Marie du Peuple à Rome. Les vignettes intercalées dans le texte servent d'éléments de confrontation et d'étude pour les détails. La *Civiltà Cattolica* (1928, t. I, p. 7-19) a donné un long compte rendu de cette publication. P. P.

— Les fasc. 1-2 du t. IV (1927, parus en 1928) de la *Rivista di archeologia cristiana* comprennent, selon le plan établi, tout d'abord les *Atti della pontificia commissione di archeologia sacra* ; ils nous fournissent la relation des fouilles et travaux accomplis durant les derniers mois de 1926 et au début de 1927. A noter l'intéressant problème que pose la question de l'emplacement dans les catacombes de Prétextat de la grande inscription du pape Damase à la mémoire des saints Félicissime et Agapit, retrouvée dans le pavement de l'église St-Nicolas de Cesarini détruite dernièrement. Mais aussi longtemps que les parties principales de la catacombe de S. Prétextat ne seront pas entièrement déblayées, travail qui procède régulièrement, la solution ne pourra être donnée. Des réparations importantes ont été faites au cimetière des SS. Marcelin et Pierre *ad duas lauras* (p. 11-15) ; des fouilles, au cimetière de S. Callixte, dans la région des *canefori* autour de la crypte dite des colonnes, connue sous le nom des SS. Marc et Marcellin (17-37). Le but de ces recherches était d'établir quelle était réellement la crypte des martyrs grecs, connue par une célèbre inscription, mais les cubicula, les galeries et le nouvel étage decouverts n'ont pas fourni de précisions à ce sujet. Diverses explorations ont été faites sur la Via Tiburtina et la Via Latina (p. 39-45). Ces relations sont rédigées par l'ingénieur de la Commission, Francesco Fornari, enrichies de planches et de photographies. — Dans la seconde section, Mgr Kirsch publie le discours qu'il prononça à l'occasion de l'inauguration de l'Institut Pontifical d'archéologie sacrée et qui a pour sujet : *L'archeologia cristiana, suo carattere proprio e suo metodo scientifico* (p. 49-57) et dans lequel il établit les raisons pour lesquelles l'Institut a été créé, fixe le programme de ses cours et de ses recherches. — Mgr Wilpert, comme

Digitized by Google

on le sait, a concentré toute son activité en ces dernières années à la préparation d'un *Corpus sarcophagorum christianorum* ; de là, la communication faite dans les *Rendiconti della pontificia accademia romana di archeologia* en 1924, p. 169 et svv.,et dans ce fasc. (p.59-101), la première partie d'un article : *Restauro di sculture cristiane antiche e antichità moderne.* Les anciens sarcophages chrétiens subirent de cruelles vicissitudes. Ou bien, 1° ils furent mis en morceau à partir du VIe siècle et utilisés comme matériaux de construction, ou 2° ils furent transformés en vasques d'eau, utilisés pour la culture des fleurs, employés en guise de mangeoires, destinés à la décoration de rues ou de places publiques ou enfin, 3° ils furent placés dans les musées et dans ce cas on prenait soin de n'en conserver que les parties ornementales, détruisant le reste. Quant à l'état dans lequel les anciennes sculptures se trouvent actuellement, il est à noter, qu'en général, seuls les sarcophages qui devinrent propriété de particuliers, et c'est le petit nombre, restèrent intacts ; la masse des autres eut à subir « une restauration », comme on l'appelle par euphémisme. La série de ces restaurations est interminable ; Wilpert en signale quelques-unes : les restaurations de frontons entiers de sarcophages, à Rome, en Espagne, en France ; les restaurations de fragments, de morceaux de sarcophages recueillis en cet état. L'arbitraire des restaurateurs au cours des siècles a conduit à des résultats incroyables : par exemple dans un fragment conservé à l'Académie américaine, la figure de Lazare sortant du tombeau est devenue un faisceau de licteur surmonté du bonnet phrygien : on ne compte pas les femmes tranformées en hommes, les vieillards en jeunes gens, les vêtements raccourcis, etc.Wilpert s'occupe aussi de la fabrication moderne de monuments anciens occidentaux, dont l'exemple le plus frappant est certes la coupe de Constantin, conservée au British Museum et qui porte sur le fond une image du Christ, avec nimbe en forme de croix, fabriqué aux environs de 1880, d'après le modèle de la miniature du rotulus de l'Exultete de l'église de Mirabella Eclano, du XIe siècle. — O. Marucchi, *Il recente scavo sotto il monastero dei Trappisti al primo miglio dell' Appia ed ulteriori indizi per riconoscervi il santuario dei martiri greci*, revient sur l'identification qu'il avait déjà faite de la chapelle dite des colonnes des catacombes de S. Callixte avec la chapelle où furent ensevelis les martyrs grecs ; il se base surtout sur les inscriptions grecques trouvées aux alentours. — C. Cecchelli, *Note iconografiche su alcune ampolle Bobbiesi* (p. 115-139), revient sur une étude du P. G. Celi, publiée dans la *Civiltà Cattolica* (1923, t. II-III), concernant quelques ampoules d'étain retrouvées le 17 février 1910 dans la crypte de St-Colomban de Bobbio, et dont des reliefs et ornementations sont analogues à ceux des ampoules de Monza. Cecchelli complète les interprétations données par Celi : il note que les ampoules de Bobbio sont contemporaines de celles de Monza, et bien qu'elles ne soient pas conservées dans leur intégrité, elles ont le même type et style outre les particularités paléographiques des inscriptions. Parmi les parallélismes signalés, particulièrement intéressants sont ceux qui existent entre le fragment de Bobbio, la navicelle du Giotto et une peinture de S. Saba qui a rapport à Jésus soulevant S. Pierre des eaux du lac de Tibériade et le rapprochement d'un autre fragment avec un des panneaux plus discutés de la porte de Ste-Sabine sur l'Aventin. Tous deux représentent l'annonciation de la Vierge (c'est-à-dire l'Incarnation) avec cette différence que sur l'ampoule qui provient de l'Orient, la Vierge est entourée de Zacharie et de Jean-Baptiste, tandis que sur le panneau elle est représentée entre SS. Pierre et Paul. Cecchelli reconnaît

Digitized by Google

dans un autre panneau de la porte de Ste-Sabine non l'acclamation d'un monarque, comme l'affirme Grisar, mais l'élection du roi David. — Mgr G. Belvederi étudie *S. Giuliana bolognese* (p. 141-159). La légende nous fournit d'amples renseignements sur cette sainte. Le point de départ n'est pourtant qu'une simple et laconique inscription : « Julia Afrodite que et Filaltia », transformée en pierre d'autel. Cette pierre recouvrait antérieurement une tombe où Mgr Belvederi trouva dernièrement un corps embaumé. Cette tombe se trouve dans l'église de la Ste-Trinité de Bologne qui appartient au groupe d'églises entourant celle de St-Étienne. — Dans les *Notizie* : A. M. Schneider, *Una nuova rappresentazione della cena funebre nella catacomba dei SS. Pietro e Marcellino* (p. 161-164) ; de D. José Vives, *La scoperta di un importantissima necropoli cristiana antica presso Tarragona* (*Spagna*) (p. 165-167), nécropole que l'on explore et qui a déjà fourni des sculptures, des sarcophages, œuvres d'une école établie à Tarragone même, et, ce qui présente un plus grand intérêt, des mosaïques, dont une porte le nom d'Ampliatus, une seconde représente un homme revêtu de la toge, avec inscription. P. P.

— Dans la collection *Quaderni di Studi Romani*, dirigée par C. Galassi-Paluzzi, dans le n° VI, Carlo Cecchelli publie un premier fascicule sur *Ipogei eretici e sincretisti di Roma* ; il porte comme sous titre : *L'ipogeo degli Aurelii* (77 p. avec 18 planches). C'est la reproduction des articles, corrigés et illustrés, que l'auteur avait publiés dans la revue *Roma* (Cfr RHE. 1928, t. XXIV, p. 272). Je ne pense pas que les explications données sur les peintures de cet hypogée aient convaincu tous les archéologues qui ont traité cette question ; l'auteur lui-même, je crois, doit reconnaître que plusieurs points restent obscurs ; mais on ne peut nier que si de fait, comme il est admis de tous jusqu'à présent (moins une hypothèse émise au lendemain de la découverte, qui croit reconnaître un hypogée païen), on se trouve en présence d'un monument appartenant à des chrétiens affiliés à une secte hérétique et construit avant 272, l'hypothèse de Cecchelli, que l'édifice est montaniste (pure et simple hypothèse, a-t-il soin d'affirmer) devra toujours être prise en sérieuse considération par tous ceux qui étudieront le mystérieux hypogée et les édifices qui pourraient se trouver en connexion avec lui.

D'un autre genre est une autre publication du même auteur, *Il Vaticano* (Milan, Bestetti e Tuminelli, 1928. In-fol.). Il s'agit d'une magnifique collection de 444 planches, en bonne part inédites, reproduites avec les meilleurs moyens typographiques modernes, qui donnent la Basilique Vaticane dans ses aspects les plus suggestifs, ses principaux monuments ; le palais du Vatican avec ses peintures et collections d'art, ses cours et jardins. Dans une brève préface l'auteur parle de la sépulture de l'apôtre Saint-Pierre, de son primat et de la succession apostolique ; ensuite donne une succincte description des planches (p. 20-60), enfin en appendice, imprimé en petits caractères (p. 61-105), il présente en 38 chapitres, de précieuses indications archéologiques, artistiques, bibliographiques pour ceux qui voudraient mieux comprendre l'importance et la signification des monuments représentés. On notera peut-être quelques légères erreurs (par ex., p.61, Hélène est appelée femme de Constantin), mais elles ne sont pas de nature à porter atteinte à la science et à la profonde érudition de l'auteur. P. P.

Digitized by Google

— La collection : *Storici antichi e moderni*, qui a commencé il y a peu de temps ses publications à Venise, après avoir donné la traduction de F. von Bezold, *Stato e società nell'età della Riforma*, et de E. Gothein, *Stato e società nell'età della Controriforma*, présente un travail original : Gennaro Maria Monti, *Le confraternite medievali dell' Alta e Media Italia* (Venise, La Nuova Italia, 1927. 2 vol. in-8, xv-309 et 1-183 p.). L'auteur parle d'abord en traits généraux des corporations qui prirent le nom de *fraternitates* ; il donne quelques précisions sur celles qui groupaient les prêtres séculiers d'une ville déterminée et avaient des règlements spéciaux ; ces fraternités apparaissent dès le xe siècle et se développent principalement dans le Latium, à Naples et en Toscane. Notons ici que ces indications doivent être complétées par celles que fournit A. Guerra dans une publication sur *Le costituzioni del collegio dei parrochi di Faenza*, où il note (p. xiv) les congrégations de prêtres qui existent aux xie et xiie siècles à Plaisance, Bologne et Faenza. L'auteur passe ensuite à ce qui constitue l'objet de ses recherches, les associations de laïcs, dont ne sont évidemment pas exclus les clercs, ayant pour but la piété et la bienfaisance chrétienne. Un premier chapitre s'occupe en général des confréries italiennes durant les xe, xie et xiie siècles ; on a en effet des renseignements précis sur six confréries du xe siècle, à Naples, Ravenne, Vercelli, Ivrée, Modène et il est donc légitime de conclure qu'il en existait encore ailleurs. Pour le xie siècle, on en connaît seulement trois, dont la plus importante était à Salerne ; au xiie siècle on en compte onze. Le chiffre croît considérablement du xiiie au xve siècle ; les deux chapitres suivants sont consacrés aux confréries de la Haute Italie et de l'Italie Centrale. L'auteur certes s'est rendu compte de n'avoir pu mentionner toutes les confréries que les documents signalent. En ce qui concerne par exemple les confréries du Corpus Domini du xve siècle, qui servirent de modèle aux nombreuses associations du même genre fondées partout en Italie au siècle suivant, leur nombre est bien supérieur à celui que donne Monti. Un chapitre spécial est consacré aux confréries florentines, à cause de leur importance, un autre aux confréries nées du mouvement des *disciplinati* et plus tard de celui des *bianchi*. Suit une brève notice sur les oratoires du Divin Amour. Dans le second volume, l'auteur, se basant sur les données recueillies, étudie les raisons historiques et religieuses qui donnèrent naissance aux confréries, leur fonctionnement, leur influence sur la vie religieuse, politique, artistique de l'époque. Quelques statuts de confréries plus anciennes sont donnés en appendice. Travail de valeur qui ouvre la voie à l'étude systématique d'institutions qui eurent tant d'importance sur le développement de l'esprit religieux et de la charité au moyen âge. P. P.

— L. Chiapelli, *Per la storia della viabilità nell'alto medioevo* (*Bolletino storico pistoiese*, 1926, t. XXXVIII, fasc. 3 ; 1927, t. XXXIX, fasc. 1.), s'occupe de deux institutions ecclésiastiques qui eurent comme but la surveillance des routes et la protection des voyageurs qui de Pistoie se rendaient au delà de l'Apennin. Toutes deux, d'après les déductions de l'auteur qui paraissent bien fondées, remonteraient à l'époque des Langobards. La première est l'hospice du *Pratum Episcopi*, affilié à l'abbaye de S. Barthélémy de Pistoie et situé dans la localité appelée aujourd'hui *Spedaletto*, le long de la route Pistoie-Bologne ; cette institution entre en décadence à la fin du xiiie siècle. La seconde est l'abbaye de Taona, située dans une contrée encore plus solitaire et sauvage, le long d'une autre route qui se dirigeait également vers Bologne. Elle fut d'a-

Digitized by Google

bord confiée aux Bénédictins, puis aux moines de Cluny et, en 1090, à ceux de Vallombreuse. Pie IV la supprima : il n'en reste que quelques ruines. P. P.

— Corrado Ricci, *Santa Cristina e il lago di Bolsena*, Milan, 1928. 211 p. et 67 illustrations. Le titre de cet ouvrage pourrait induire en erreur ; l'auteur, qui est bien connu par ses travaux sur l'histoire de l'art, et qui récemment a publié un ouvrage très estimé sur Beatrice Cenci, a voulu faire connaître les beautés naturelles du lac de Bolsène et des petites villes et bourgades qui l'environnent et plus particulièrement les œuvres d'art, peu connues, qui enrichissent ces régions et sont dues en bonne part à la libéralité de la famille Farnèse. L'auteur évoque et fait revivre les usages locaux les plus caractéristiques et c'est de cette façon qu'il est amené à parler de Ste Christine, dont la tombe est à Bolsène, qui y est vénérée et dont la fête, le 24 juillet, est accompagnée de représentations sacrées. Un chapitre rappelle le célèbre miracle eucharistique de Bolsène. En annexe, une ample et judicieuse bibliographie. P. P.

— G. B. Picotti, *La giovinezza di Leone X il Papa del Rinascimento*. Milan, 1927. 738 p. avec illustrations. Le premier chapitre de ce travail avait déjà été publié séparément, en 1919, sous le titre *La prima educazione e l'indole del giovinetto*, dans un opuscule passé presque inaperçu, imprimé à Potenza, et le chapitre VII : *nel Conclave* (dans l'*Archivio della R. Società romana di storia patria*, 1921, t. XLIV, p. 87 et svv.). L'auteur s'occupe du fils de Laurent de Médicis depuis le moment de sa naissance, recueille tous les détails qui ont rapport à son éducation, le suit dans son initiation à la carrière ecclésiastique, énumère les riches bénéfices qui lui sont conférés, depuis le cardinalat que Laurent parvint à obtenir d'Innocent VIII pour l'enfant âgé de treize ans. A la mort d'Innocent le jeune cardinal prend part au conclave de 1492, reste toutefois étranger aux affaires du gouvernement de Florence, et en novembre 1494, lorsque la catastrophe frappe Pietro de Medici, il se réfugie à Bologne. Cet événement, qui semblait mettre un terme à la fortune du cardinal, ne fut que le dernier épisode de la jeunesse de celui qui devait être Léon X. Le récit de ces faits et de tout ce qui entoure le jeune Médicis est présenté de façon attrayante, soigneusement documenté et enrichi de nombreuses annotations. Un choix de 34 documents publiés intégralement et un index complètent cette intéressante étude. P. P.

— *Le conferenze al Laterano* : sous ce titre, la Scuola tipografica Pio X, de Rome, publie les conférences données au Pont. sem. rom. maggiore. Signalons de cette collection le fasc. 3 : A. Castellucci, *Un episodio della vita di S. Carlo Borromeo* (1927. 76 p.). D'après le journal de Louis Bondoni-Branca, l'auteur raconte en détail le voyage que fit S. Charles Borromée à travers l'Italie et son entrée triomphale à Milan. A. D. M.

— Signalons les travaux suivants publiés dans le t. XI des *Orientalia christiana* (Rome, Institut pontifical oriental, 1928). Sous le titre : *De erroribus Nestorianorum qui in hac India orientali versantur* (fasc. 1, p. 1-40), le R. P. I. Hausherr, S. J., publie une pièce importante pour l'histoire de l'Église du Malabar : un rapport latin-syriaque rédigé pour Rome à la fin de 1586 ou au début de 1587, une douzaine d'années avant le concile réformateur de Diamper (1599), par le P. F. Roz, sur le nestorianisme des chrétiens de ces régions. Dans *Patmos und Rom* (fasc. 2, p. 45-107), le R. P. G. Hofmann, S. J., montre,

Digitized by Google

avec vingt-cinq documents inédits à l'appui (1633-1736), que les moines du célèbre couvent de Saint-Jean, fondé en 1088, très hostiles à Rome au temps de l'empire grec, ont plus tard reconnu à maintes reprises, et d'une manière solennelle, — dans quelles dispositions, il est difficile de le dire, — l'autorité du pape. Enfin, dans *History and Cartulary of the greek Monastery of St Elias and St Anastasius of Carbone*. I. *History* (fasc. 5, p. 271-348, ill.), Miss G. Robinson publie la première partie de ses travaux sur cette abbaye de la Basilicate, fondée en 970 et supprimée en 1809. R. Draguet.

— Le P. Orazio Premoli, barnabite, donne une seconde édition, corrigée et amplifiée, de la *Vita di Alessandro Manzoni* (Milan, 1928. 453 p.). C'est moins une étude de l'homme de lettres que de la personne de Manzoni, placée dans le milieu où elle vécut, se forma, avec les erreurs de sa première jeunesse, puis sa conversion sincère, complète, sa vie profondément religieuse. C'est alors que Manzoni composa *Inni sacri*, *Osservazioni sulla morale cattolica*, restées incomplètes, le livre célèbre des *Promessi Sposi*, ses maximes, et s'adonna à l'action politique. L'auteur a condensé en ces pages ce qui a été publié de meilleur depuis de longues années, et y a ajouté le fruit de ses recherches personnelles, très exactes tout particulièrement lorsqu'il traite des relations de Manzoni avec le jansénisme. Cette biographie a donc moins de rapport avec la littérature italienne qu'avec la vie et la pensée religieuse en Italie durant les trois premiers quarts du xixe siècle. P. P.

— C'est Boniface VIII qui, en février 1300, proclama officiellement la première année sainte, que nous rappellent notamment comme autant de témoignages contemporains, la fresque de Giotto à Saint-Jean de Latran, l'inscription de la cathédrale de Sienne et la relation du cardinal Jacques Stefaneschi. D'abord fixé à cent ans, le renouvellement du grand événement religieux fut bientôt réduit à cinquante, puis à trente-trois,enfin à vingt-cinq ans en sorte que l'année sainte 1925 est la vingt-troisième de la série, la dureté des temps ayant fait omettre la célébration en 1800 et substitué pour 1850 une indulgence en forme de jubilé. Établie dans un but de pénitence et de sanctification, liée à des conditions précises telles que la confession et le pèlerinage au centre de la catholicité, l'année du grand pardon a jadis fait affluer de partout, vers les basiliques de Rome, des foules étonnamment nombreuses en l'absence des moyens modernes de communication, avant que son extension à l'univers pour une partie ou pour toute l'année suivante, vint diminuer le nombre des « romiers ». 1925 n'en a pas moins amené 1.071 groupes enregistrés, venus de toutes les nations sauf de la Russie, seule absente, avec un total de 582.234 pèlerins, alors que le nombre de tous les pèlerins italiens dépasse certainement le demi-million. D'autres événements religieux ont contribué à ce résultat : l'exposition des Missions ouverte au Vatican, du 21 décembre 1924 au 10 janvier 1926, neuf cérémonies de béatification et cinq cérémonies de canonisation célébrées à Saint-Pierre du 19 avril 1925 (dominica in albis) au 12 juillet,de dimanche en dimanche (sauf le 28 juin) et à la fête de l'Ascension.

Voici que le secrétariat général du comité central de l'année sainte vient de publier, à un prix modique, un magnifique volume de plus de 1200 pages, orné d'un portrait de Pie XI hors-texte, de deux planches coloriées et de plus de cent illustrations sur tout ce qui se rapporte au dernier jubilé (*Cronistoria dell' anno santo* XCMXXV. *Appunti storici, dati statistici, atti ufficiali con*

Digitized by Google

appendice storico-bibliografica a cura della Segreteria generale del Comitato centrale. Rome, Typographie Vaticane, 1928. In-8, XII-1259 p. Prix : 100 lires, port en plus). Aperçus historiques, données statistiques et actes officiels, telles sont les trois parties de l'ouvrage auquel est joint un long appendice historique et bibliographique. On y trouve décrits d'abord la situation religieuse et politique du monde à la veille de l'année sainte, la promulgation de la bulle, les préparatifs et les initiatives des comités d'organisation, la reconnaissance et l'ouverture des portes saintes des quatre baailiques. Suit la chronique des pèlerinages, des principaux événements religieux (congrès, processions, centenaires, inaugurations etc.), des événements profanes les plus notables, de Noël à Pâques, durant la période des béatifications et des canonisations, de juillet à Noël. Le récit de la clôture de l'année sainte et de ses lendemains, des aperçus d'ensemble sur la participation des diverses nations au jubilé, sur la prédication et les audiences du Saint-Père et sur les fruits spirituels de l'année sainte, enfin des extraits de presse achèvent cette première partie.

La seconde comprend dix-neuf tableaux de statistiques où sont mis en évidence principalement tous les chiffres relatifs aux pèlerinages annoncés au Comité central ou connus par lui, à leur nature, à leur provenance et à leur fréquence. La troisième partie groupe les actes officiels des autorités religieuses et civiles et les communiqués du Comité central.

Le secrétariat général aurait pu terminer ici son volume, si documenté et si riche d'informations sur l'année sainte, que ne lira pas sans émotion qui a eu le bonheur de la vivre à Rome, ne fût-ce que peu de jours : il a voulu l'enrichir d'un appendice (p. 989-1213), des plus utiles aux bibliophiles, aux bibliothécaires, aux historiens et à tous ceux qui désireraient d'autres informations sur le jubilé de 1925 ou voudraient étudier les jubilés. Cette addition fut jugée opportune surtout en présence du caractère relativement superficiel et des inexactitudes du plus grand nombre des publications sur l'histoire des années saintes, parues lors de la dernière.

De son côté, M. Camille Piollet n'avait-il pas écrit dans une brève étude du *Mercure de France*, 15 juin 1925 (*A propos de l'« Anno santo »*) : « Croira-t-on qu'il n'existe, en notre langue, rien qui vaille — pas même une exacte bibliographie — sur cette question si intéressante de l'année sainte ? » Ce nouveau travail fut confié à M. le professeur Périclès Perali, des Archives du Vatican, qui gardent, par ordre du Saint-Père, les archives du comité central de 1925. L'appendice s'ouvre par un « Essai de bibliographie de l'année sainte 1925 » (p. 991-1054) où sont enregistrées, en cinq séries, les publications de tout genre sur ce sujet, y compris les articles de journaux. Il se continue par un « Essai de bibliographie des années saintes de 1300 à 1900 » (p. 1055-1190). Après un aperçu sur leurs sources bibliographiques monumentales et d'archives, sont classés et décrits pour chaque jubilé, s'il y a lieu, les actes du Souverain Pontife, de la curie romaine, de la cour ou de la famille pontificale et des autres autorités ecclésiastiques, les actes et publications d'autres autorités, d'instituts ou d'associations, les livres et les opuscules, les sermons et les discours, tout cela avec des envois aux auteurs qui en parlent ou aux exemplaires des principales bibliothèques de Rome. L'Essai se termine par une note de M. L. Donati sur les gravures relatives aux années saintes que garde le Cabinet des estampes de la Bibliothèque Vaticane et par la reproduction de dix bibliographies générales, de Benzonius (1599) à Flamingo (1925).

Digitized by Google

Dans les « Notes critiques et historiques » de l'appendice (p. 1191-1213), Mgr Angelo Mercati étudie et reproduit, d'après le parchemin de l'époque conservé aux Archives du Vatican (*Instrumenta miscellanea* 313), la circulaire répandue même au-delà des Alpes, que Silvestre, scripteur de la chancellerie pontificale, lança en faveur du jubilé de l'an 1300, le jour même (22 février) où Boniface VIII le promulgua à Saint-Pierre. On saura gré au savant préfet des Archives de nous avoir donné pour la première fois le texte exact de ce document, mal lu jusqu'ici, même par M. K. Scholz, son dernier éditeur (*Historische Vierteljahrsschrift*, 1906,t. IX, p. 513-515). On lui saura gré aussi d'y avoir ajouté, d'après le même parchemin, la bulle de Boniface VIII et les trois vers léonins, attribués au scripteur Silvestre, si souvent défigurés dans les éditions : *Annus centenus Rome semper est iubilenus - Crimina laxantur cui penitet ista donantur- Hoc declarauit Bonifacius et roborauit.* De son côté, M. Perali publie des notes sur « Les pèlerinages jubilaires dans l'ancien droit public » et sur « Le premier jubilé ». Une série d'excellentes tables (p. 1217-1259), relatives à la partie principale et à l'appendice, rendent aisée la consultation de l'ouvrage. Il existe un tirage spécial de l'appendice (diminué de l'Essai de bibliographie de l'année sainte 1925), accompagné de tables et d'une pagination nouvelle sous le titre : *Prontuario bibliografico per la storia degli anni santi* a cura del Dott. Pericle Perali (*Estratto dall' Appendice alla Cronistoria dell' Anno santo* MCMXXV, 207 p. Prix : 20 lires). A. Pelzer.

— Après avoir publié un texte et atlas de géographie biblique, en 1903, présidé la section géographique de l'Exposition Vaticane des Missions et dirigé la Revue illustrée de l'Exposition en 1925, Mgr Louis Gramatica donne aujourd'hui ce qu'il avait promis il y a vingt-cinq ans, un Texte et Atlas de géographie ecclésiastique (*Testo e Atlante di geografia ecclesiastica.* Bergame, Istituto italiano d'arti grafiche, s. d., [1928]. In-4, 175-xiv pp., 32 pl.. Prix : 150 lires). Abstraction faite de la géographie historique, l'ancien préfet de la Bibliothèque Ambrosienne se plaint à juste titre de la part minime ou nulle, faite, en Italie surtout, à l'organisation ecclésiastique, à la division en provinces, en diocèses et en paroisses comme aux renseignements des missionnaires dans tant de publications géographiques, ouvrages ou cartes, où d'autres aspects de la branche sont souvent envisagés jusqu'à la minutie. Le présent ouvrage est d'autant plus utile ; il l'est surtout au lendemain de la guerre mondiale, qui a provoqué des remaniements territoriaux et amené la création de nouveaux diocèses, des démembrements de vicariats et de préfectures apostoliques et des groupements nouveaux dans les missions. Une introduction relative à la première diffusion du christianisme et à l'organisation de l'Église aux divers degrés de la hiérarchie, y compris les missions, prélude aux nombreux chapitres du texte, où l'auteur passe en revue les divers pays de l'Europe, de l'Afrique, de l'Océanie et de l'Amérique. Voici le schéma qu'il y applique, diversément de l'un à l'autre, en raison de la situation qu'y occupe l'Église et selon l'abondance des renseignements statistiques ou autres dont il dispose. Après un aperçu sur la constitution politique et les divisions administratives de chaque pays, accompagné des chiffres de la population, de la superficie, etc., sont étudiés la formation de ses diocèses et provinces ecclésiastiques, mais surtout l'état présent de l'Église. Celui-ci apparaît notamment dans des tableaux, où sont généralement indiqués la circonscription ecclésiastique, la date de fondation, voire de restauration, des diocèses, des préfec-

Digitized by Google

tures ou vicariats apostoliques, l'étendue, la circonscription civile, la superficie, la population totale, la population catholique, le nombre des doyennés, des paroisses, des églises ou des chapelles, le personnel (prêtres, religieux, religieuses). On sera particulièrement reconnaissant à l'auteur des renseignements abondants, puisés en partie aux archives de la Propagande, qu'il fournit sur les missions. Douze cartes en noir sont disséminées dans le texte, dont les noms de lieux sont groupés dans une table alphabétique (p. 157-174) avec des chiffres de renvois. — L'atlas proprement dit se compose de trente-deux planches coloriées, la plupart accompagnées de petits tableaux relatifs aux provinces ecclésiastiques, aux vicariats ou aux préfectures apostoliques. Il est suivi d'une table alphabétique de XIV pages, où l'on aimerait trouver aussi la traduction en langue vulgaire, des noms latins de lieux. La publication fait grandement honneur à l'auteur si méritant qu'est Mgr Gramatica, et l'impression, remarquable par un heureux choix de petits caractères, est digne de la maison connue de Bergame. A. PELZER.

— La *Biblioteca d'arte editrice*, qui a son siège à Rome au Palais Ricci, annonce la publication, en plusieurs volumes, d'un ouvrage qui aura comme titre : *Archeologia della prima età cristiana e del medio evo*, confié à Carlo CECCHELLI, professeur à l'université de Rome. Le premier volume, *I luoghi di culto cristiano (dal I al VIII secolo) ed i loro annessi*, se publiera en fascicules de 32 pages in-8. Le premier vient de paraître, richement illustré ; il renferme une partie des prolégomènes et détermine les limites de l'archéologie, de l'histoire, de l'histoire de l'art et leurs rapports mutuels ; l'archéologie chrétienne est définie « cette partie de la science des monuments qui s'occupe de la reconstruction intégrale et objective de la vie chrétienne dans l'antiquité et durant le moyen âge », sans distinction entre monuments importants ou secondaires, parce que même les objets infimes, fussent-ils dépourvus de toute valeur artistique, servent à faire connaître les caractères de la vie d'une époque. Quant aux limites chronologiques de son travail, Cecchelli fixe le VIIe siècle comme terme de l'antiquité chrétienne, le Xe pour le moyen âge. Nous formons le vœu que cette belle œuvre puisse être conduite à terme, assurés que le savant qui en a conçu le projet saura utiliser et grouper les renseignements nombreux que des recherches patientes ont assuré à la science depuis les travaux de Panvinio et Bosio et tout particulièrement à notre époque. P. P.

— Un groupe d'érudits, composé de V. CRESCINI, F. ERMINI, P. FEDELE, P. S. LEICHT, E. LEVI, L. SUTTINA, V. USSANI, annonce la publication d'une nouvelle série des *Studi medievali*. La première, commencée il y a plusieurs années par Francesco NOVATI et Rodolfo RENIER, fut interrompue à la mort de ces deux éminents médiévistes ; elle fut rappelée à la vie au lendemain de la guerre sous le titre de *Nuovi studi medievali* et éditée à Bologne, chez Zanichelli. Deux volumes furent publiés, de deux fascicules chacun, et un troisième est en cours de publication. Les *Studi medievali* retournent chez l'ancien éditeur G. Chiantore (successeur E. Loescher) à Turin et s'engagent à donner chaque année deux fascicules semestriels, au prix de 100 lires, pour l'Italie, 150 pour l'étranger. Dans chaque fascicule, aux articles seront adjoints des mémoires, notes et de la bibliographie. Quel est le programme ? Comme l'indique le prospectus de la publication : « le but est avant tout le suivant : replacer dans le cadre historique a littérature latine, dans la richesse et la variété de ses développements au cours

Digitized by Google

du moyen âge, la juxtaposer aux littératures qui, dans le cadre de la littérature néo-latine, s'épanouirent à la même époque.... Non pas que le germanisme n'ait pas à être étudié et recherché, comme complément et illustration de la pensée latine.... Dans ces limites la publication sera une revue de philologie, dans le sens traditionnel, c'est-à-dire l'illustration variée et large de la parole littéraire. C'est pourquoi, à côté de la philologie, deux disciplines subsidiaires seront accueillies avec plus de bienveillance : l'histoire civile et le droit ». Les promoteurs de cette publication donnent pleine garantie que l'entreprise sera conduite avec science et persévérance et continuera dignement l'œuvre de Novati et de Renier. P. P.

— Après une sérieuse préparation se tint à Rome du 21 au 26 avril le premier *Congresso Nazionale di Studi Romani*, sous la présidence effective du Prof. Fedele, ministre de l'Instruction publique et du Gouverneur de Rome, Prince L. Spada Potenziani ; secrétaire-général : C. Galassi-Palluzzi. Le congrès national n'accueillit que les érudits des diverses institutions scientifiques d'Italie et les représentants des Instituts étrangers de Rome, afin d'élargir et coordonner les initiatives qui ont pour but d'illustrer la ville de Rome sous ses divers aspects de ville historique et ville moderne Nous nous réservons de parler plus en détail des travaux de cette assemblée lorsque paraîtront les actes du Congrès. Contentons nous de signaler que les réunions se tinrent dans les salles de l'ancien palais des Philippins, près de la Chiesa Nuova, qui actuellement accueille les principaux instituts historiques de Rome : la Bibliothèque Vallicelliana, antérieurement de l'Oratoire, l'Archivio Capitolino, l'Istituto Storico Italiano, la Società Romana di Storia Patria et la récente institution des Studi Romani. Le congrès comportait diverses sections : Antiquité (histoire et archéologie), moyen âge, renaissance et temps modernes, époque moderne, époque contemporaine, disciplines juridiques, littérature et philologie, disciplines scientifiques. A la clôture du congrès, en présence du ministre Fedele, parmi les vœux des différentes sections soumis à la ratification furent particulièrement applaudis ceux qui invitent à respecter le caractère monumental et historique de Rome, menacé d'être profondément atteint par les projets de démolitions, d'ouvertures de grandes voies de communications, de constructions de vastes édifices au centre de la ville. D'instructives excursions à Ostie, Ninfa, à la villa d'Este, vinrent agrémenter les réunions ordinaires. P. Paschini.

Pays-Bas

— En 1885, parut l'ouvrage intitulé : *Vermomde en naamlooze schrijvers*, élaboré par Van Doorninck, recherchant les anonymes et pseudonymes dans le domaine des lettres néerlandaises et flamandes. Il vient d'en paraître une continuation : *Vermomde Nederlandsche en Vlaamsche Schrijvers*, par Melle A. de Kempenaer (La Haye, Nyhoff, 1928. 500 p. en 2 col. 14 fl. 50). On y recense tous les écrivains qui ont publié, dans tous les domaines, des écrits néerlandais anonymes ou pseudonymes, et qui n'étaient pas signalés par Van Doorninck. C'est un précieux catalogue, qui rendra d'excellents services dans les recherches historiques. Dr H.

— Les mérites incontestables, du point de vue pédagogique et scientifique, de l'*Algemeene Geschiedenis* de S. Postmus (Kampen, Kok, 1928. 256 et 304 p.

Digitized by Google

avec bibliographie) nous font un devoir de la mentionner ici. L'ouvrage est écrit dans l'esprit de l'orthodoxie calviniste et destiné aux écoles moyennes protestantes. Il renferme beaucoup de bonnes choses et est solide ; bien que nous ne puissions souscrire aux principes dont il s'inspire, nous en recommandons la lecture à qui veut se rendre compte de la conception historique des milieux dont il provient. Dr H.

— Nous ne pouvons ici que mentionner très brièvement l'étude savante que M. Daniels vient de publier sur les origines romaines de Nimègue (*Romeinsch Nijmegen* (*Ulpia Noviomagus*), dans *Oudheidkundige mededeelingen uit 's Rijks' Museum van oudheden te Leiden*, 1927, t. VIII, p. 66-115), et qui complète celle de J. Holwerda (*ibid.*, 1920, t. I, p. I-XXVI ; 1922, t. II, p. LVII-LXXVIII). M. Daniëls a réussi à reconstruire le plan des deux temples, du type gallo-romain, qui avaient été édifiés à la fin du Ier siècle. Il émet aussi des hypothèses très ingénieuses sur l'histoire de l'établissement des Romains à Nimègue. P. P.

— Convaincus que les solutions proposées par les savants de l'école libérale n'envisagent pas tous les côtés des problèmes historiques, les plus illustres représentants de l'orthodoxie calviniste se sont unis, en 1920, en une société, qui a pris le nom de *Gezelschap van Christelijke historici*. Ils veulent faire l'histoire selon leurs vues. A l'occasion de son premier lustre, cette société, dont la plupart des membres sont professeurs aux universités, a présenté au public un recueil intitulé : *Christendom en historie*. Lustrumbundel uitgegeven van wege het Gezelschap van Christelijke historici in Nederland (Amsterdam, Uitgeversmaatschappij Holland, 1925. In-8, 374 p.). Voici la liste de ces études : H. Smit, *Christendom en historie* (p. 1-24) ; A. van Schelven, *Historie en leven* (p. 25-45) ; H. Wagenvoort, *Marcus Aurelius en zijn verhouding tot het Christendom* (p. 46-66) ; L. van Apeldoorn, *De historische ontwikkeling van het recht omtrent de huwelijkssluiting in Nederland* (p. 67-182) ; T. Haitjema, *Calvijn en de oorsprong van het Nederlandsche Gereformeerde Kerkrecht* (p. 183-212) ; J. Breen, *Gereformeerde populaire historiografie in de* XVIIe *en* XVIIIe *eeuw* (p. 213-242) ; Z. Sneller, *W. van Hogendorp en zijn betrekking tot het Réveil* (p. 243-264) ; A. Goslinga, *Het conflict Groen- van der Brugghen* (p. 265-374).

P. Polman, O. F. M.

— Nous avons déjà mentionné la publication de la leçon d'ouverture faite par M. L. Bellon, professeur d'histoire des religions à l'université Charlemagne à Nimègue : *Methode of Leerstelsel in de vergelijkende studie der Godsdiensten* (Nimègue-Utrecht, N. V. Dekker en van de Vegt en J.W. Van Leeuwen, 1928. In-8, 29 p.). Reprenant la définition de la religion patronnée par le P. Schmidt, « l'ensemble des rapports que l'homme entretient avec une puissance surnaturelle dont il se croit dépendant », M. Bellon y montre que le *fait* religieux mérite une explication réelle, qui n'est point fournie par l'école sociologique. Les préjugés de cette école la mettent justement en discrédit ; il n'en va pas de même de l'école historique des cycles culturels, brillamment représentée chez les catholiques par les PP. Schmidt et Pinard de la Boulaye. S'il est possible que catholiques et rationalistes coopèrent en histoire comparée des religions sur un terrain neutre purement scientifique, on le trouvera dans la fidélité aux principes de cette méthode. Mais l'édifice scientifique attendra toujours de la métaphysique son couronnement nécessaire. La pensée de M. Bellon est nette

Digitized by Google

et large, allant avec aisance de la philosophie à la psychologie et à la science des faits historiques ; c'est le gage d'un enseignement fécond.

L. CERFAUX.

— Le 3e numéro des *Nijmeegsche Studieteksten* : *Landrechten* verzameld door Prof. Mr E. J. J. VAN DER HEIJDEN en Prof. Dr W. MULDER, S. J. (Nimègue, Dekker et Van de Vegt, 1928. 50 p.) renferme les documents suivants : les dix-sept chartres de Frise, 1038 ; les vingt-quatre coutumes locales de Frise, 1100 ; la charte de Zélande, 1257 ; le privilège de Kennemerland, 1292 ; la charte de Brabant, 1292 ; le privilège de la Hollande méridionale, 1303 ; le privilège de Over- et Neder-Betuwe, 1327 ; l'acte de compétence synodale de Drenthe, 1332 ; le privilège du pays du Twenthe, 1365 ; le privilège du Sticht d'Utrecht, 1375. Les éditeurs ont fait ainsi un choix très heureux, étant donné que beaucoup de ces documents n'ont encore que trop peu attiré l'attention des historiens. L'élaboration soigneuse et réussie de ce recueil nous engage à le recommander pour les exercices des séminaires historiques et les études universitaires. Dr H.

— Le P. R. LIGTENBERG fournit une intéressante contribution à l'iconographie du moyen âge, par son étude sur les représentations de l'arbre de vie de S. Bonaventure, antérieures au XVe siècle (*Het Lignum vitae van den h. Bonaventura in de ikonographie der* XIVe *eeuw. Gildeboek*, 1928, t. XI, p. 15-41 et 24 fig.). L'opuscule ascétique *Lignum vitae* traite de la vie, de la passion et de la glorification du Christ, en trois parties, comprenant chacune trois chapitres, divisés en quatre paragraphes. Il fut répandu et retravaillé très tôt et, conformément à la suggestion donnée par le texte, il devint très tôt aussi un sujet iconographique. Mais les représentations les plus anciennes, remontant à 1300 environ, nous apparaissent déjà influencées par les images du Calvaire et de l'arbre de Jessé. Dans le nord elles ornent les manuscrits enluminés, en Italie on les trouve aussi comme peintures murales. Bonaventure resta fidèle aux tendances de son temps dans la composition de ce traité. La méthode scolastique lui en inspira l'ordonnance rigoureuse et symétrique. Par ailleurs l'arrangement avec arbre et branches est tout dans le goût de cette époque qui connaît, outre l'arbre de Porphyre, l'arbre généalogique du Christ et de la Vierge, l'arbre des vertus et des vices, des apôtres et des prophètes et plusieurs autres encore, dont l'auteur a rencontré de curieux exemples, grâce à ses recherches sagaces. R. M.

— Nous avons déjà noté (*supra*, p. 282) comment l'attention s'était, l'an dernier, spécialement portée sur l'attitude de la noblesse dans les troubles des Pays-Bas au XVIe siècle. Dans le *Maandblad van het genealogisch heraldisch Genootschap « De Nederlandsche Leeuw »* (sept. 1927), le Dr W. A. BEELAERTS VAN BLOKLAND revient sur l'étude de W. I. C. Byleveld. Il s'y borne à mettre en doute les convictions catholiques de *deux* membres des États de Hollande et pense trouver en cela une raison pour mettre en garde contre les conclusions de M. B., ce qui est évidemment excessif. Dans la livraison d'octobre du même périodique, l'archiviste fait remarquer avec raison que le calvinisme n'a pas été un mouvement populaire, que c'est une illusion de croire qu'après l'insurrection contre l'Espagne, toute la population se soit unanimement ralliée à la Réforme ; il aurait pu ajouter que le calvinisme a pu mettre la main sur le gouvernement, contrairement aux préférences de la majorité de la population. De son côté le Dr B. v. B. maintient, dans une réplique, sa mise en garde. Le

Digitized by Google

rédacteur du bulletin, *Valck Lucassen*, clôt la polémique en prenant aussi parti contre M. Byleveld. Entretemps, la question a également attiré l'attention du prof. HUIZINGA (Leyde) qui, dans deux notes parues dans *De Gids* (mai et nov. 1927), appuie sur le fait que l'importance des catholiques aux XVIe et XVIIe siècles est généralement sous-évaluée. Enfin, on trouve dans le *Tijdschrift voor Geschiedenis* (1928, t. XLIII, n° 1), la première partie d'une étude importante de H. A. E. VAN GELDER : *De Nederlandsche Adel en de opstand tegen Spanje*, 1565-1572 (voir *supra*, p. 559), dont on attendra la suite avec intérêt. D^r H.

— En 1874, le principal représentant de l'historiographie libérale dans les Pays-Bas au XIXe siècle, R. Fruin, publia une étude sur le siège et la délivrance de Leyde en 1574. Il vient d'en paraître une traduction anglaise, œuvre de ELISABETH TREVELYAN : *The Siege and Relief of Leyden in* 1574 (La Haye, Nyhoff, 1927. 160 p.). En Angleterre, on lit encore beaucoup l'ouvrage peu scientifique, mais bien écrit, du calviniste partial Motley : *The Rise of the Dutch Republic*. La traduction en question est de nature à détruire en partie l'impression peu juste donné par Motley. L'historien anglais Trevelyan en a écrit la préface, dans laquelle il déclare que le récit de la délivrance de Leyde « is not surpassed for strangeness by any of the famous romances of history » ; pas même par l'histoire de.... Jeanne d'Arc ! Il y a heureusement des historiens anglais qui ont à ce sujet des idées plus justes ! D^r H.

— La dissertation du Dr W. ZWIER : *Het verdrag van* 1766 *tusschen de Oost-Indische Compagnie en den Vorst van Kandi* (*Ceilon*) (Amsterdam, Paris, 1927. 93 p.) intéresse indirectement l'histoire des missions. Elle donne une description détaillée de la situation économique et politique à Ceylon au XVIIIe siècle, de la révolte contre l'autorité hollandaise et des deux expéditions de 1764 et 1765. L'auteur s'étonne de rencontrer dans ses sources la mention de catholiques romains sous la conduite de leurs prêtres, un allemand, Petrus Mahl, et un portugais, Michel Francisco (p. 70). Il a négligé de faire rentrer dans son horizon la biliographie de l'histoire des missions. D^r H.

— La quatrième édition, richement illustrée, de l'ouvrage de P. L. MULLER, *Onze Gouden Eeuw. De Republiek der Vereenigde Nederlanden in haar Bloeitijd* (Leyde, Sythoff, 1928), vient de paraître. Comme livre, c'est une belle édition, lue avec plaisir dans un rayon très étendu. Mais comme œuvre historique, c'est loin d'être un chef-d'œuvre ; la matière y est plus rassemblée qu'élaborée ; c'est une échantillon de la conception historique libérale du siècle dernier. D^r H.

— Touchant l'histoire ecclésiastique des Pays-Bas au XIXe siècle, il n'existait pas encore d'ouvrage synthétique de portée générale. Sans doute, la littérature sur ce sujet est abondante et augmente chaque jour, mais personne n'avait encore réuni des éléments en une construction d'ensemble. Le fondement vient d'en être posé dans le livre de A. C. J. COMMISSARIS : *Van toen wij vrij werden*. I. *Van Schuilkerk tot Kathedraal*, 1795-1853 (La Haye, Wolters, 1928. 178 p. et illustr. Fl. 1,90). L'histoire du Brabant septentrional, la mieux connue, semble-t-il, d'après la littérature, occupe la place fondamentale dans le volume. Le récit de la résistance passive de la population de cette région contre l'évêché « impérial » de Napoléon à Bois-le-Duc, est intéressant et touchant. Une place d'honneur est réservée aux promoteurs de l'émancipation passive des catholiques, surtout à Le Sage ten Broek. La despotisme éclairé du roi Guillaume Ier

Digitized by Google

a préparé la séparation de la Belgique. Les catholiques doivent beaucoup à Guillaume II et à Mgr Zwijsen. Cependant l'opposition de la « Protestantsche Natie », dominée par la crainte et le préjugé, a exercé une influence reprimante. La constitution de 1848 et le rétablissement de la hiérarchie ecclésiastique en 1853 engagèrent enfin le revirement si longtemps combattu dans la vraie direction. Ce livre étale devant les yeux un tableau historique attrayant, dont les détails sont empruntés à une littérature abondante et harmonieusement disposés et assemblés ; il rend témoignage à la vertu formatrice de l'histoire et c'est pourquoi nous lui souhaitons une large diffusion. Dr H.

— Comme nous l'avons dit (*supra*, p. 284) la seconde partie du quatrième tome de la *Geschiedenis van het tegenwoordige bisdom Roermond en van de bisdommen die het in deze gewesten zijn voorafgegaan*, que M. W. Goossens vient d'éditer (Ruremonde, J. J. Romen, 1928. In-8, p. 203-324), traite des territoires du Limbourg néerlandais actuel, qui autrefois ont appartenu aux diocèses napoléoniens de Liége et d'Aix-la-Chapelle : *De nieuwe bisdommen Luik en Aken*. L'auteur y jette d'abord un coup d'œil sur une bonne partie de l'histoire ecclésiastique générale. Ainsi son livre comprend une étude intéressante sur le diocèse éphémère d'Aix-la-Chapelle (1802-1821) avec ses deux évêques français Berdolet et Le Camus, dont le dernier ne reçut même jamais la consécration épiscopale ; le grand évêque liégeois Mgr van Bommel y est décrit comme un pasteur, dont le premier soin fut l'éducation de son clergé et le bien spirituel de ses ouailles. Il est cependant à regretter qu'en ce beau livre on trouve quelques passages composés à la façon des chroniques anciennes : séries des dignitaires avec des notices biographiques (p. 207-213) et listes des paroisses (p. 219-22, 226, 296-301) auraient fait bonne figure dans une collection d'appendices. M. G. semble indiquer (p. 281) qu'il donnera plus tard des cartes ; mieux que de longues descriptions, celles-ci pourront montrer les changements continuels, que les circonscriptions ecclésiastiques de ces contrées ont dû subir à cette époque. P. P.

— Dans l'histoire du jansénisme hollandais, les questions de la grâce et de la prédestination, qui ont tant agité la pensée religieuse en France, n'ont jamais été mises au premier rang. C'est que le schisme d'Utrecht est le fruit d'une querelle non dogmatique mais juridique. Les livres et les pamphlets qui ont inondé les Pays-Bas dans la première moitié du XVIIIe siècle, ne font guère mention de Jansénius, ni de l'*Augustinus* ou de la grâce efficace ; tous ont trait à la position juridique de l'Église d'Utrecht vis-à-vis de l'Église de Rome. Il en est encore de même de nos jours. Les publications jansénistes qui traitent de l'histoire ecclésiastique roulent sur le droit canonique ; tel le bel album, par lequel l'Église d'Utrecht, — au sens historique du mot, — a commémoré le deuxième centenaire de son existence : *Gedenkboek* 1723-1923. *Tweede eeuwfeest der verkiezing van Cornelis Steenoven tot Aartsbisschop van Utrecht* (Utrecht, 1923. In-4, 94 p. av. ill.) ; tel encore le livre récent intitulé : *Katholieke Stemmen*, door Prof. J. H. Berends, Prof. A. Rinkel, Hoogleeraren aan het Oud-kath. Seminarie te Amersfoort, P. J. van Harderwijk en E. Lagerwey (Rotterdam, Boekhandel « Plan C », 1928. In-8, 117 p.). On y a recueilli cinq études dont les deux premières surtout nous intéressent : P. van Harderwijk, *Het Nederlandsch Katholicisme* (p. 5-29) ; E. Lagerwey, *De Oud-katholieke Kerk in het buitenland na* 1870 (p. 29-53) ; J. Berends, *Het Oud-Katholieke begrip van de Kerk*

Digitized by Google

(p. 53-77) ; A. Rinkel, *De Oud-Katholieke Kerk en de Bijbel* (p. 77-96) ; A. Rinkel, *De Oud-Katholieke Kerk en de Overlevering* (p. 96-117). M. van Harderwijk développe cette thèse fondamentale : l'Église d'Utrecht est une Église nationale qui s'appuie sur une succession ininterrompue d'évêques. Dès lors il laisse dans l'ombre les relations que S. Willibrord a entretenues avec le siège de Rome : il met en avant le rôle joué par l'évêque d'Utrecht au fameux congrès de Worms et il tâche de démontrer la continuité historique du chapitre d'Utrecht au xviie siècle, thèse désespérée, comme l'a prouvé encore tout récemment M. J. de Jong, professeur à Rijzenburg, dans son article *Philippus Rovenius en zijn bestuur der Hollandsche Zending* (*Arch. Gesch. Aartsbisdom Utrecht*, 1925. t. L, p. 94-125). Tout ceci concerne les siècles passés, mais à partir de l'année 1870, l'histoire de cette Église particulière assez restreinte prend une allure plus large: l'Église d'Utrecht acquiert une position internationale, car elle devient le refuge de tous ceux pour qui la définition de l'infaillibilité du Pape est devenue une pierre d'achoppement. Cette période nous est décrite par M. Lagerwey. Un tel contact ne pouvait cependant pas laisser d'influencer profondément l'évolution interne de l'Église. De plus, les Protestants montraient un intérêt croissant à ce petit troupeau, surtout après la publication du livre du prof. P. Hofstede de Groot, *De Oud-Catholieke beweging in het licht der kerkgeschiedenis* (Groningue, Scholtens, 1877. In-8, 475 p.). Aussi l'Église d'Utrecht a-t-elle commencé de lâcher une à une toutes les traditions anciennes, qui la faisaient encore ressembler si fort à l'Église de Rome. Résumons quelques pages du dit album (p. 84 s.) pour nous faire une idée de l'état présent. La liturgie se célèbre dans la langue vulgaire ; un synode, auquel sont éligibles hommes et femmes, donne aux laïcs le droit de participation au gouvernement de l'Église ; l'abstinence aux jours fixés n'existe plus, mais le principe reste intact ; l'obligation d'assister à la messe les dimanches a été abolie ; les prêtres peuvent se marier ; la confession pascale est libre ; la communion peut être distribuée sous les deux espèces à la demande des fidèles. Et tous ces changements ont été introduits dans les premières années de ce siècle sous le prétexte si authentiquement janséniste, mais aussi si authentiquement protestant, d'un « retour à l'antiquité ». P. P.

— La *Steigersche Statie* à Rotterdam, célébrait, ce printemps, son troisième centenaire d'existence (1628-1928). A cette occasion, le Dr C. H. Lambermond, O. P., a écrit un *Gedenkboekje* (Zwolle, Couvent des Dominicains. 59 p. et illustr.). Il y donne, en se basant sur la littérature existante, une description soigneuse de l'histoire de cette communauté. Tout ce qu'il a pu rencontrer d'intéressant est noté et mis en œuvre dans cette brochure, qui met ainsi le lecteur à même de se rendre compte de la vie si traversée de la mission hollandaise et de l'heureux progrès accompli après les siècles d'oppression. Dr H.

— Comme mémorial jubilaire du cinquantenaire de l'Université communale d'Amsterdam, on a publié un ouvrage intitulé : *Van Athenaeum tot Universiteit. Geschiedenis van het Athenaeum Illustre in de negentiende eeuw*, uitgegeven door Curatoren van de Universiteit van Amsterdam (Amsterdam, Stadsdrukkerij, 1927. 186 p. et illustr.). C'est une œuvre belle et soigneusement élaborée, qui traite principalement de l'histoire externe de l'Athenaeum jusqu'à son élévation au rang d'université (1629-1877) ; on y retrace aussi les festivités de 1927. Dès les débuts, l'histoire occupa une place importante en

Digitized by Google

cet établissement ; Vossius y fut le premier professeur d'histoire et de langues classiques. Lors de l'inauguration, en 1632, il fit sur l'utilité de l'histoire, un *discours qui est* encore connu dans l'historiographie néerlandaise. Sous la Rép*ublique, l'Athen* aeum n'eut pas une histoire heureuse ; le niveau des études y resta inférieur au degré de développement d'une grande ville telle qu'Amsterdam. Le progrès ne se produisit qu'au XIXe siècle et fut principalement dû à l'activité des professeurs et curateurs. Le livre donne lieu à des conclusions intéressantes. Dr H.

— A la *Koninklijke Academie van Wetenschappen*, M. P. MOLHUYSEN a annoncé la publication prochaine d'un volume des *Rijk's Geschiedkundige Publicatien*, qui comprendra la correspondance complète de Hugo Grotius pendant les années 1597-1618, soit 582 pièces, dont environ un quart était resté inédit. — M. D. HESSELING traita du sens qu'il faut attribuer dans le Nouveau Testament au futur du verbe « voir », et enfin, M. VAN VOLLENHOVEN fit une communication sur les diverses éditions du *De jure belli et pacis* de Hugo Grotius, dont la plus importante, pour ce qui concerne le texte, est, d'après lui, celle qui parut à Amsterdam en 1631. P. P.

— Le 13 février 1928, M. DE VOOYS a fait devant la section d'histoire et de littérature de la *Koninklijke Academie van Wetenschappen*, une conférence sur les *Apostelspelen in den Rederijkerstijd*. L'influence des rhétoriciens sur la réforme au XVIe siècle est généralement reconnue. Il est curieux de constater que leurs pièces populaires et leurs refrains satiriques ne donnent plus de place aux saints et aux miracles, mais sont principalement empruntés aux Livres Sacrés et de préférence aux Actes des Apôtres. Ceci s'explique par l'analogie des cas : les Apôtres y sont décrits prêchant une nouvelle doctrine, que les Pharisiens s'efforçaient de supprimer, ce qui faisait penser aux rapports qui existaient entre les hérétiques et les inquisiteurs. La plupart de ces pièces sont perdues. On connaît un *Spel van sinnen op tderde, tvierde en tvijfde capittel van dwerck der Apostelen* (ca 1539), et deux autres, encore inédits : le *Spel van Paulus' bekeringe*, qui est d'origine anversoise, mais pas de la main de Willem van Haecht, et le *Spel van Paulus en Barnabas*, qui en est une imitation haarlemoise. Toutes ces pièces s'inspirent d'événements contemporains. Elles reflètent l'aversion violente qu'on éprouvait pour l'inquisition. Les jeux qu'on représentait à Anvers en 1563 et 1564 furent composés par le fameux rhétoricien Willem van Haecht et portent un caractère plus modéré. L'auteur se contente de censurer les abus de son temps dans le but d'y remédier. Ces pièces sont aussi inédites. Les jeux apostoliques, joués à Leyde en 1618, sont encore plus innocents : ils ont perdu tout contact avec la vie du temps et ne sont que des amusements purement littéraires. P. P.

— Le *Middelnederlandsch Woordenboek*, publié depuis 1882 par E. Verwys († 1920) et J. Verdam, est basé sur l'examen de plus de 2000 sources. Dans une nouvelle collection, entreprise par W. de VREESE sous le titre : *Bouwstoffen tot het Middelndl. Woordenboek* (La Haye, Nyhoff. 2.50 fl. par fasc.), ces différentes sources seront soigneusement décrites et comparées. Cette collection devra être consultée par les historiens du moyen âge. P. P.

— Le Dr T. Brandsma, professeur à l'université Charlemagne à Nimègue, a lancé une circulaire, faisant appel à la collaboration, au sens large, pour l'étude

Digitized by Google

de la partie la plus importante de l'histoire de la mystique néerlandaise, c'est-à-dire, l'époque de la dévotion moderne. Ruysbroeck, Gérard Groote, Zerboldt de Zutphen, Thomas a Kempis, Mombaer, Denys le Chartreux, les PP. Herp et Brugman ont exercé, par leurs écrits, une influence qui dépasse largement les bornes de ce que l'histoire appelle les Pays-Bas ; mais nous ne connaissons plus la plupart de ces œuvres : elles gisent dispersées au loin dans les monastères, les bibliothèques publiques et privées. Pour beaucoup encore, on n'a que les descriptions des catalogues. Le Dr de Vreese, à Rotterdam, a décrit la plus grande partie des mss existants, mais son recueil de renseignements n'a pas encore pu être publié. Dans toute l'Europe se rencontrent ces vieux trésors de la littérature spirituelle néerlandaise. Pour remédier à cette situation désespérée, le Dr B. a conçu le plan de faire, parmi les manuscrits existants, un choix de pièces à photographier et à copier. Un exemplaire des photographies sera conservé à l'institut pour l'histoire de la mystique néerlandaise, à l'université de Nimègue. Aussi longtemps qu'aucune copie n'en aura été prise ou ne sera commencée, ces photographies pourront être prêtées pour quelque temps aux universités : après cela, lorsqu'on aura des copies, les photographies ne seront plus communiquées qu'exceptionnellement, mais chacun pourra toujours les consulter sur place, ou en obtenir des reproductions à des prix modérés. Un double des copies est offert à la bibliothèque royale de La Haye, un à l'Institut de Nimègue ; les frais sont couverts par des dons et subsides. Toute l'entreprise est sous la direction personnelle et la responsabilité du prof. Brandsma. Nous lui souhaitons un succès encourageant, car la dévotion moderne est la plus importante expression de la vie mystique dans les Pays-Bas. Dr H.

— Dans la revue *Ons geestelijk Erf* (1928, t. II, p. 1-8), le même P. T. Brandsma annonce une édition nouvelle des chefs-d'œuvre de la littérature mystique des Pays-Bas au moyen âge. Les volumes de cette série, qui paraîtra sous le titre *Bloemen van ons geestelijk erf*, donneront la reproduction des textes avec des traductions modernes, des variantes, des éclaircissements, des références aux sources et des passages parallèles, tandis que des introductions renseigneront sur les personnes, les œuvres et l'influence des auteurs respectifs. Chaque année paraîtront quatre livraisons, chacune de 64 pages. Le prix est pour la Hollande fl. 2.50, pour la Belgique 25 francs ; les abonnés à la revue *Ons geestelijk erf* jouissent d'un prix de faveur. P. P.

— Le *Museum Van Stolk*, à Haarlem, la plus belle collection d'art ecclésiastique médiévale que l'on trouve en Hollande, va être mis en vente. Les pièces, qui sont toutes originaires de la période du IXe au XVIe siècle, sont exposées dans les salles de la maison Fred. Muller à Amsterdam. A côté d'ouvrages émaillés on y trouve des produits de l'art pictural, entre autres des écoles flamande, hollandaise, italienne, espagnole, maure, siennoise et anglaise à des époques différentes. L'ancienne ciselure est représentée par des candélabres, des encensoirs, des sonnettes, des ciboires et des ostensoirs. Mais le trésor le plus précieux de cette exposition est fourni par la sculpture religieuse : ce sont des statues en pierre, en granit, en marbre, en ivoire, en or, en argent, mais surtout en bois. Les Madones pourraient, à elles seules, fournir matière à une étude approfondie. Il est bien fâcheux que cette collection unique doive être dispersée.

P. P.

Digitized by Google

— Le musée d'antiquités à Rotterdam consiste en une collection de fragments d'architecture ancienne, originaires de bâtiments officiels de la ville, d'églises ou des maisons particulières, qui n'existent plus aujourd'hui. Dans un album intitulé *Houtsnijwerk* (Museum van Oudheden der Gemeente Rotterdam, 1928. Fl. 5) on a reproduit un choix de ces pièces (145 nos), qui datent du XVIe au XIXe siècle. L'introduction, qui est de la main de M. A. HOYNCK VAN PAPENDRECHT, retrace l'origine de cette collection et donne une liste des artisans, qui travaillèrent dans la ville de 1611 à 1784. P. P.

— Pour faire connaître la beauté de l'art moderne, son aptitude à satisfaire les exigences de la liturgie et ainsi d'une façon indirecte écarter des églises les produits d'une facture inférieure et banale, la *R. K. Kunstenaarsvereeniging* et la *Bernulphusgilde* ont créé un comité permanent pour la tenue d'expositions de l'art catholique néerlandais ; on l'appelle du nom de *Petra* (Permanente Tentoonstellingsraad). La première exposition, qui fut toute consacrée à un thème spécial, à savoir le presbytère, a eu lieu à l'occasion du congrès national des catholiques néerlandais, qui s'est réuni à Maestricht durant les fêtes de la Pentecôte. P. P.

— Le 10 mars 1928, on a ouvert à La Haye un *musée de l'histoire de la musique*, qui abrite les collections considérables du musicologue renommé, feu M. D. SCHEURLEER. Les objets sont divisés en trois groupes : les instruments de musique, les livres qui ont trait à l'histoire de la musique et les planches, gravures et estampes, y compris les autographes. P. P.

— En avril 1928 a été constitué le *Nederlandsch Comité voor Geschiedkundige Wetenschappen*, formant le groupe *Nederland* dans le *International Committee of Historical Sciences*, ayant son siège à Washington et son secrétariat à l'Institut international de coopération intellectuelle, à Paris. Le président du *Nederlandsch Comité* est le prof. Colenbrander (Leyde) ; le secrétaire, le Dr N. B. ten Haeff (La Haye). Les membres de la direction sont le prof. Van Schelven (Amsterdam), le prof. Van der Heijden (Nimègue) et Mr. van Brakel (La Haye). Dr H.

— La société provinciale d'histoire *Limburg*, établie à Ruremonde, s'est fusionnée avec le *Provinciaal Geschied- en Oudheidkundig Genootschap* de Maastricht. La nouvelle société commencera ses travaux le 1er janvier 1929 et prendra le titre de *Limburg's Geschied- en Oudheidkundig Genootschap*. Dr H.

— A Hulst (Flandre zélandaise), il s'est fondé une société archéologique, qui a pris le titre de *Oudheidkundige Kring van de Vier Ambachten* et à laquelle on ne manquera pas de porter intérêt également en Belgique.

A Leyde, une société a été constituée dans le but de soutenir financièrement le musée d'antiquités, placé sous la direction du Dr Holwerda. Dr H.

— Les 6, 7 et 8 mars 1928 s'est tenu à La Haye un congrès pour l'Union des Églises. Quelques conférences avaient un caractère plutôt historique. Le Prof. P. D. FRANSES, O. F. M., traita des Églises orientales : *De Oostersche Kerk en de Hereeniging* ; M. P. KOK, de : *Hereenigingsverlangen bij de Protestanten. Motieven en moeilijkheden* ; M. W. NOLET, de : *Het Anglicaansche schisma en de Hereeniging* ; le R. P. WILLEMS, O. S. B., de : *Oostersche liturgische kunst*. Au congrès était jointe une exposition de l'art religieux oriental.

P. P.

Digitized by Google

— *Concours.* — La faculté de théologie de l'Université d'Amsterdam demande une étude sur les relations textuelles du *Codex Bobbiensis* avec les évangéliaires syro-latins. Peuvent concourir tous ceux qui étudient à un institut néerlandais d'enseignement supérieur. Les réponses doivent être envoyées au secrétaire du Sénat académique avant le 1er mai 1929.

La faculté de théologie de l'Université de Groningue demande: 1° un examen critique de la valeur de la distinction que M. Troeltsch a introduite entre le *Kirchentypus* et le *Sektentypus* (Cfr K. Holl. *Gesammelte Aufsätze zur Kirchengeschichte*, t. I. p. 241 ss., 251. Tubingue, 1923) ; 2° une comparaison entre les concepts de la justice divine dans le monde sémitique et dans le monde grec.

Le *Comité ter Herdenking van den achthonderdsten verjaardag van Henric van Veldeken* à Maestricht met au concours un travail sur ce célèbre poète limbourgeois. On demande de le replacer dans le cadre de son temps et de donner une analyse de ses œuvres (le *St. Servatiuslegende*, *l'Eneide* et les *Minneliederen*) et des morceaux choisis. Ce travail doit être écrit en néerlandais et d'un caractère scientifique, mais à la portée du peuple. Le terme de composition est fixé au 15 avril 1929. Le prix comporte 300 florins et 25 exemplaires du livre, qui sera édité par le dit Comité et restera sa propriété. On peut s'adresser, pour renseignements complémentaires au secrétaire, Jhr J. Graafland, Bogaardenstraat, 43, à Maestricht. P. P.

Les directeurs de la *Teylers' Stichting* et les membres du *Teyler's Tweede Genootschap* à Haarlem mettent au concours une étude sur le fameux contemporain de Rembrandt, peintre comme lui, Jean Lievens. Cette étude devra comprendre la vie, l'évolution et l'influence de cet artiste et, en appendice, d'abord une liste critique et descriptive de ses œuvres, ensuite la reproduction in-extenso des textes contemporains qui ont trait à lui. Les contributions doivent être envoyées avant le premier août 1929 à la *Fundatiehuis van wijlen den Heer P. Teyler van der Hulst te Haarlem.* Elles peuvent être composées en néerlandais, français, allemand ou anglais, et restent la propriété de la dite société, qui attribuera à la meilleure d'entre elles une médaille en or d'une valeur de 400 florins. P. P.

— La direction du *Nuyensfonds* met au concours la question suivante : *De invloed van de Universiteit van Leuven gedurende het Tijdvak* 1517-1648 *op het Geestesleven in de Noordelijke Nederlanden.* Il s'agit des Pays-Bas actuels ; après une revue générale, les auteurs peuvent envisager spécialement, d'après leurs préférences, le domaine religieux, scientifique ou politique. Le concours est accessible à tous les catholiques hollandais ; les mémoires doivent être remis, sous devise, avant le 31 décembre 1930 au secrétaire du *Nuyensfonds.* Le prix est de 500 florins. On peut s'adresser, pour les renseignements, au secrétaire Dr H. F. M. Huijbers, à Nimègue. Dr H.

— *Décès.* — Au commencement du mois de mai est décédé, à La Haye, le fameux peintre Jean Toorop, qui s'était converti au catholicisme il y a environ vingt ans. P. P.

Digitized by Google

Roumanie

— Nous saluons avec plaisir l'apparition de la nouvelle revue, trimestrielle et rédigée en français, que MM. N. Ionescu et V. N. Popescu viennent de lancer à Bucarest : *Logos*. Revue de synthèse chrétienne orthodoxe (Administration : Bucarest, Str. Sârindar, 4. 100 f. par an). Le premier numéro (t.I, 1928. 160 p.), qui ne contient pas d'éditorial, renferme des articles sur des sujets de doctrine et d'histoire (p. 1-95), diverses chroniques bibliographiques, et des nouvelles ou documents d'actualité sur la vie religieuse en Roumanie et en Russie. Parmi les collaborateurs de ce premier numéro, nous relevons les noms de G. Florowski, E. W. Forster, N. Berdiaeff, L. P. Karsawin, archimandrite Scriban.

R. Draguet.

Russie

— L'infatigable et excellent connaisseur de la littérature géorgienne qu'est M.K.Kekelidze a fait paraître sous le titre *Uccho autorébi dzvels karthul mcerlóbaši* [Auteurs étrangers dans l'ancienne littérature géorgienne], dans le *Bulletin de l' Université de Tiflis* (1927, t.VIII, p.99-202), une liste détaillée des auteurs, presque tous grecs, dont les œuvres sont traduites en géorgien et se trouvent dans les manuscrits géorgiens des collections qui se trouvent tant en Géorgie qu'ailleurs : Abraham monachus, Abgarus, Theodori servus (cfr BHG, 1750) ; Athanasius, Alex. ; Athanasius stenographus (cfr BHG, 30) ; Acacius Melitena ; Alexander, Gordiani regis secretarius ; Alexander monachus Amathuensis (cfr BHG, 410) ; Ambrosius Mediolanus (traduit du russe) ; Ammon monachus ; Ammonius Sinaita (cfr BHG, 1300) ; Amphilochius Ikonienis ; S. Anastasius ; Anastasius Antiochenus ; Anastasius Sinaita ; Andreas Hierosolimitanus ; Andreas Caesariensis ; Antiochus Sabbaita (auteur du récit de la prise de Jérusalem en 614) ; Antipater Bostriensis ; Antonius Magnus ; Arkadius Cypriotas (cfr BHG, 1689) ; Arsenius, Arkadii et Honorii, filiorum Theodosii, Magister ; Asterius Amaseensis ; Barsaba Hierosolimitanus ; Basilius Sabbaita (cfr BHG, 1744) ; Basilius Magnus ; Basilius, archiepiscopus urbis Seleuciae ; Basilius Imperator ; Germanus Constantinopolitanus ; Georgius Alexandrinus (cfr BHG. 873) ; Georgius Hamartolus ; Georgius Nicomediensis (cfr BHG, 1728) ; Gregorius, Basilii novi discipulus (cfr BHG, 263) ; Gregorius Presbyter (cfr BHG, 723) ; Gregorius, Presbyter Antiochenus (auteur de la vie de S. Étienne le protomartyr) ; Gregorius Neocaesariensis ; Gregorius, Papa Romae ; Gregorius Nyssenus ; Gregorius Nazianzenus ; Diadochus episcopus Photices ; Dionysius Areopagita ; Dorotheus Marcianopolitanus ; Dorotheus monachus ; Dorotheus Tyrius ; Ignatius Diaconus ; Ignatius Antiochenus ; Evagrius episcopus (cfr BHG, 1710) ; Evagrius monachus ; Eusebius Alexandrinus ; Eusebius Caesariensis, Pamphilus ; Eustathius Antiochenus (c'est de S. Eustathe d'Antioche, homélie en l'honneur des SS. Lazare, Marie et Marthe) ; Eustratius Nicaenus ; Eustratius presbyter, Eutychii patriarchi discipulus ; Hesychius Hierosolymitanus ; Helladius Caesariensis (in Cappadocia) (auteur des récits des miracles de S. Basile le Grand, attribués à S. Amphilochius) (BHG, 247, 257-258) ; Epiphanius Cypriensis ; Erenumues, presbyter Romanus ; Ephraem Syrus ; Zosimus (cfr BHG, 1889) ; Zosimus abbas ; Thalassius monachus ; Theotimus (cfr

Digitized by Google

BHG, 1165) ; Theodorus Abu Qurra ; Theodorus Studita ; Theodorus, Magnae ecclesiae presbyter (cfr BHG, 1058) ; Theodorus Ikoniensis (cfr BHG, 314? 315 ou 316?) ; Theodoretus Cyrus ; Theodosius Gangra (auteur d'une vie de S. Maxime le Confesseur) ; Theodotus Ancyranus ; Theodulus Presbyter ; Theostiricus, Nicetae confessoris discipulus (cfr BHG, 1341) ; Theophanes Caesariensis in Cappadocia ; Theophilactus Bulgarus ; Theophilus (cfr BHG, 734) ; Theophilus (cfr BHG, 1004) ; Theophilus Oeconomus (auteur de *La prière et plainte de la Ste Vierge devant son Fils*) ; Jacob Batnae episcopus ; Iacob diaconus (cfr BHG, 1478) ; Jakob Apostolus ; Hieria (cfr BHG,659) ; Julianus Tabiensis ; Elias Miniata (trad. du russe) ; Iohannes Iesu Christi servus indignus ; Iohannes Alexandrinus (cfr BHG, 1859) ; Iohannes Nisteos, Archiepiscopus Constantinopolitanus ; Ioannes Abbas (compagnon de Sophrone, auteurs du *Leimon*) ; Iohannes Antiochenus ; Iohannes Sinaita (l'auteur du *Climax*) ; Iohannes Presbyter (cfr BHG, 596) ; Iohannes Thessalonicensis (cfr BHG, 499) ; Iohannes Damascenus ; Iohannes Chrysostomus ; Ioannicius monachus ; Iosephus Arimathaeensis ; Iosephus monachus et skevophilax ; Iosephus Flavius ; Hippolytus, Papa Romae ; Ibas Edessenus ; Isaac Syrus ; Isaias Presbyter ; Iustinianus Imperator ; Kapreolanus Karthagenus ; Cassianus Romanus ; Kyrillus Alexandrinus ; Celestinus Papa ; Cyrillus Hierosolymitanus ; Cyrillus Scythopolitanus ; Clemens Papa ; Kosmas Vestitor (cfr BHG, 878) ; Constantinus Diacon Magnae Ecclesiae ; Constantinus, episcopus urbis Tium (cfr BHG, 621) ; Constantinus Imperator Romanus (le Porphyrogénète) ; Leo Papa (le Grand) ; Leo Romanus, monachus Sabbaiticus (cfr BHG, 707) ; Leontius Bostrensis ; Leontius Nicopolitanus (cfr BHG, 1677, 886) ; Leontius Hieromonachus ; Lucas Evangelista (auteur de la *Vie de S. Étienne*) ; Lucianus Stephani Protomartyri aequalis ; Macarius Aegyptius ; Manibius ; Manul Xanthinus ; Marcus monachus ; Marcus, Diacon Gazensis (cfr BHG. 1570) ; Martyrius monachus ; Maximus Confessor ; Methodius Constantinopolitanus ; Methodius Patrensis ; Meletius Antiochenus ; Michael Antiochenus (auteur de la Vie de S. Jean Damascène) ; Michael Psellos ; Michael Synkellos ; Nectarius Hierosolymitanus (le patriarche, mort en 1674) ; Nectarius Constantinopolitanus ; Nestorius Constantinopolitanus ; Nicetas David Paphlagonius ; Nicetas Serrae urbis Metropolita ; Nicetas Stethatos ; Nicephorus Presbyter (cfr BHG, 116 , 1127) ; Nilus Sinaita ; Palladius Helenopolitanus ; Pamphilus, Episcopus urbis Baalbek (auteur de la Vie de S. Lucien de Baalbec) ; Pantaleon Diaconus Magnae Ecclesiae (cfr BHG, 1285) ; Paphnutius (cfr BHG, 1378) ; Petrus Hierosolymitanus ; Petrus Chartophilax ; Poimen ; Polybius (cf. BHG. 597) ; Proclus Diadochus ; Proclus Constantinopolitanus ; Prochorus, Johannis Theologi discipulus ; Samuel Rabbin (trad. du russe) ; Sabinus Episcopus (cfr BHG, 598, 599) ; Severianus Gabalensis ; Serapion, Antonii Magni discipulus ; Sergius Constantinopolitanus ; Symeon Stylita Junior ; Symeon Mesopotamiensis ; Symeon Thessalonicensis ; Symeon Metaphrasta ; Sophronius Hierosolymitanus ; Stephanus, Boskos Sabbaita ; Stephanus Mansur, Sabbaita (cf. BHG. 1200) ; Timotheus Grammaticos Gazensis ; Timotheus, presbyter Hierosolymitanus ; Titus Bostrensis ; Urbanus (cfr BHG, 1646) ; Phibeux, Clementis Papae discipulus ; Philacianus, Episcopus Prezceniensis ; Philippus ; Flabianus Antiochenus ; Photius Constantinopolitanus ; Qurus = Xrisippus, Presbyter Hierosolymitanus ; Gennadius Constantinopolitanus (trad. du russe).

On regrettera vivement que ce travail ne soit pas rédigé en latin, ou que du

Digitized by Google

moins les titres des ouvrages cités ne soient pas suivis d'une traduction latine, ce qui l'eût rendu abordable aux savants européens ; mais probablement une traduction latine se heurterait-elle à des difficultés considérables, à en juger par l'impression d'étrangeté que laissent la seule traduction des noms propres et leur orthographe, réproduites ci-dessus dans leur intégrité. La « rudis indigestaque moles » présentée par M. K. offre tant d'importance qu'elle doit être refaite en une forme abordable.

— La jeune Académie des sciences d'Ukraine, qui travaille avec un entrain admirable, a publié *Juvilejnij zbírnik na pošánu akadémika Michájla Sérgijeviča Hrusévsjkoho z nahódi šistjdesjátoi ríčnici žíttja ta sorokovich rokovin nankóvoj dijálnosti* [Recueil en l'honneur de M. Michel Hruševski, membre de l'Académie, à l'occasion de son soixantième anniversaire et de son jubilé de quarante années d'activité scientifique] (Kiev, 1928. In-8, XII-492 p.). A l'histoire de l'Église ont trait trois articles : 1) M. le Dr Jaroslav Hordynsky, *Rukopisnij irmológion* 1695 *r. z illustrácijami Grigórija Zalésjkoho* [Le manuscrit d'irmologue de 1695 avec enluminures de Grégoire Zaleski], p. 72-83), s'occupe d'un enlumineur du XVIIe siècle, peu original ; 2) M. Pavlo Popov, *Do ikonografii pismennikiv* XVII *v. Melétija Smotrícjkoho ta Jósipa Velamína-Rútsjkoho* [Deux portraits de lettrés du XVIIe siècle : Melece Smotricki et Joseph Velamin-Rutski], (p. 84-91), donne les portraits de deux personnages importants pour l'histoire de l'Église d'Ukraine, avec quelques notes explicatives. 3) Le plus important est l'article de M. Boris Pylypenko, *Novi pečeri* [Les nouvelles cavernes à Tchernýhiv] (p. 103-130). En 1918-1919 aux environs de la ville de Cernígov, quelques religieux, aidés par des religieuses et de pieux laïques, ont réussi à construire une église souterraine à l'instar des catacombes et l'ont ornée de peintures remarquables. M.P. est ravi de cet art qui dérive des fonds intimes du peuple même et fait observer que « si un gouffre de bavardage et d'hypocrisie a réussi à produire un chef-d'œuvre artistique par les mains d'hommes aveuglés par la religion, quelles perspectives s'ouvrent pour l'art de l'avenir qui profitera des sources inépuisables de l'énergie nationale et de l'enthousiasme du prolétariat. »

— M. A. Iv. Sadov continue ses travaux sur la langue des écrivains ecclésiastiques latins de l'antiquité (cfr RHE. 1927, t. XXIII, p. 453). Il vient de mettre au point un *Očerk latínskoj semasiológii* [Aperçu de sémasiologie latine], qui occuperait trois ou quatre feuilles de typographie, mais qui n'a malheureusement aucune chance d'être publié.

— M. Ivan Pomjalovskij, professeur de littérature latine à l'ancienne université de St-Pétersbourg, publie des *Izbrannyja mjesta iz latínskich christiánskich pisátelej do* VIII-*go vjéka. Izdano po opredelénijn Svjatéjšago Sinoda dla upotreblénija v duchóvno-učébnych zavedjénijach* [Fragments choisis des écrivains latins chrétiens jusqu'au VIIIe siècle. Publié par ordre du Saint-Synode à l'usage des écoles ecclésiastiques] (Pétrograd, 1926. In-8, 576 p.). Sont représentés : Minutius Felix, Tertullien, Cyprien, Arnobe, Lactance, le pape Damase, Ambroise, Jérôme, Augustin, Prudence, Sidoine Apollinaire, Léon le Grand, Grégoire le Grand et Grégoire de Tours. Chaque fois, une courte préface caractérise sommairement la personne et l'activité littéraire de l'auteur considéré et donne la bibliographie nécessaire.

— Le R. P. N. Fetisov a consacré une étude approfondie à un écrivain ecclé-

Digitized by Google

siastique auquel la science russe avait accordé peu d'attention jusqu'ici : *Diodór Tarsskij. Opyt cerkóvno-istoričeskago izslédovanija jegó žízni i djéjatelnosti* [Diodore de Tarse. Essai sur sa vie et son œuvre] (Kiev, 1915. In-8, v-460 p. Prix : 4 roubles 50 kop.). La première partie du livre (p. 1-283) donne un tableau détaillé de la vie de Diodore : les premières années (p. 1-37), Diodore chez des maîtres chrétiens (p. 38-74), Diodore laïque dans son activité ecclésiastique et politique à Antioche sous l'empereur Constance (p.75-116), Diodore à Antioche sous l'empereur Julien (p. 117-136), Diodore prêtre sous l'empereur Valens (p. 137-180), Diodore évêque de Tarse sous Gratien et Théodose Ier (p. 181-226), la doctrine de Diodore, après sa mort (p. 227-283). La IIe partie étudie en 4 chapitres l'activité littéraire de Diodore exégète (p. 284-320) ; ses œuvres dogmatiques, polémiques,apologétiques et historiques (p. 321-371) ; le traité *Quaestiones et Responsiones ad orthodoxos*, attribué à S.Justin, appartient à Diodore (p.372-426) ; de même les traités *Quaestiones Christianorum ad Gentiles*, *Quaestiones Gentilium ad Christianos* et *Confutatio dogmatum Aristotelis*, et peut-être l'*Ἔκθεσις τῆς ὀρθῆς πίστεως*, tous attribués à S. Justin (p. 427-445). Un *Index nominum et rerum* (p. 447-456) et des *Addenda et corrigenda* (p.457-460) achèvent le livre. L'auteur connaît bien les travaux allemands, anglais et français sur Diodore et son temps et les utilise à pleines mains, en apportant sa part de matériaux nouveaux. M. F. conclut en disant que « le dualisme du rôle historique d'un S. Diodore, orthodoxe de son vivant et docteur nestorien après sa mort, doit être rejeté dans le domaine des légendes ».

— Feu M. S. L. Epifanovič a publié une note : *Pseúdo-Evlógij* [Pseudo-Eulogius] dans les *Trudý Kievskoj Duch. Akadémii* [Travaux de l'Académie Théologique de Kiev, 1917, janvier, p. 130-141], où il prouve contre O. Bardenhewer, *Ungedruckte Excerpte aus einer Schrift des Patriarchen Eulogius von Alexandrien* (580-607) *ueber Trinität und Inkarnation* (*Theologische Quartalschrift*, 1896, t. LXXVIII, p. 353-378), que ces « excerpta » ne peuvent pas appartenir à Eulogius et suppose qu'Epiphanius II, archevêque de Chypre, contemporain du VIe concile œcuménique, en pourrait être l'auteur. En passant, M. E. ajoute que le sermon sur le dimanche de *βάϊα*, attribué à Eulogius (PG, t.LXXXVI,2, col. 2913-2937), ne peut appartenir à un autre qu'à Sophronius de Jérusalem.

— Le travail de M. M. Th. Oksijuk, *Eschatológija sv. Grigórija Nisskago* [Eschatologie de S. Grégoire de Nysse] (Kiev, 1914. In-8, 649 p.), est plutôt une exposition des doctrines eschatologiques du Ier au Ve siècle, fondée sur une vaste connaissance des sources et exécutée selon toutes les règles du travail scientifique. Feu M. S. L. Epifanovič en a reconnu la haute valeur dans un compte rendu paru dans les *Trudy Kievskoj Duchóvnoj Akadémii* (1915, p. 136 svv.) et l'a jugé digne du grand prix du métropolite Macaire.

— Le regretté M. S. L. Epifanovič avait concentré toute son activité littéraire sur la personne et l'œuvre de Maxime le Confesseur. Comme thèse de licence, il avait publié un petit livre : *Prepodóbnyj Maksim Ispovjédnik i vizantijskoje bogoslóvije* [S. Maxime le Confesseur et la théologie byzantine] (Kiev, 1915.In-8, 138 p.). Une deuxième édition, entreprise peu avant 1917, est restée inachevée (192 p.) ; signalons y surtout une bibliographie du sujet. Elle reste donc simplement l'introduction qu'annonçait le titre de la première édition. La critique russe avait accueilli l'œuvre de M. E. avec grande bienveillance,

Digitized by Google

— Comme appendice à son étude étendue sur S. Maxime, M. E. avait commencé une publication des *Materiâly k izučéniju žizni i trudóv prep. Maksíma Ispovjédvika* [Matériaux pour servir à l'étude de la vie et des œuvres de S. Maxime le Confesseur]. Les difficultés nées de la guerre et de la révolution ont arrêté l'entreprise ; pour sauver ce qui était déjà prêt, l'auteur le publia à Kiev en 1917 (In-8,xxiv-222 p.). Ce n'est qu'un supplément à la Patrologie de Migne, suivant l'ordre et la méthode de Migne (ou Combefis), qui veut simplement offrir aux théologiens la possibilité de connaître l texte des œuvres inédites de S. Maxime. Sont publiés : 1) p. 1-10 : *Βίος καὶ πολιτεία καὶ ἄθλησις τοῦ ἀοιδίμου καὶ μακαριωτάτου πατρὸς ἡμῶν καὶ ὁμολογητοῦ Μαξίμου καὶ περὶ τῶν β' μαθητῶν αὐτοῦ*, inc. *Ἡρακλείου τῶν σκήπτρων*, du cod. Mosqu. Synod. gr. 380 (162), s. xi, f. 231v-252 ; 2) p. 10-20 : *Ἱστορία σύντομος τὰ κατὰ τὸν μακάριον Μαρτῖνον γεγονότα πάπαν Ῥώμης καὶ τὸν ὅσιον Μάξιμον καὶ τὸν σὺν αὐτῷ*, inc. *Ἐν ἔτει, ,ςριη'*, du Vatic. gr. 1671, s. x, f. 143-152v ; 3) p. 21-22 : *Ἄθλησις ἐν ἐπιτόμῳ τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Μαξίμου τοῦ ὁμολογητοῦ*, inc. *Ὁ θεῖος καὶ τρισμακάριστος πατὴρ*, du cod. Vind. hist. gr. 14 (45), f. 117-119 ; 4) p.23-25 : *Βίος καὶ μαρτύριον τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Μαξίμου τοῦ ὁμολογητοῦ*, inc. *Καὶ πῶς ἂν τὴν*, du cod. Hieros. Cruc. 16, s. xvi, f. 270-273 ; 5) p. 26-28 : quelques questiones et dubia du cod. Dresdens. gr. 187a, s. xvi, p. 165-196 qui manquent chez Migne ; 6) p. 28 : *Τοῦ ἁγίου Μαξίμου*, des 30 deniers, et des grades ecclésiastiques de Jésus-Christ, du cod. Vind. theol. gr. 165 (178), f. 62r-v ; 7) p. 28-29 : *Τοῦ ἁγίου Μαξίμου περὶ τῆς θείας ἐνανθρωπήσεως*, inc. *Ὁ μὲν Ἀδὰμ παρακούσας*, du cod. Vind. 157 (324), f. 307v ; 8) p. 29-33 : *Τοῦ αὐτοῦ εἰς τὸ ἀποστολικὸν ῥητὸν τὸ ἐκένωσεν ἑαυτόν, μορφὴν δούλου λαβών, ἐν ὁμοιώματι ἀνθρώπων γενόμενος καὶ σχήματι εὑρεθεὶς ὡς ἄνθρωπος*, inc. *Τρεῖς ἐμφαίνει*, du cod. Mosqu. Syn. gr. 444 (324), s. xvii, f. 93-95 ; 9) p. 33-56 : *Αὕτη ἐστὶν ἑκατοντὰς ς' τῶν γνωστικῶν κεφαλαίων*, inc. *α'. Τὸ κυρίως ὄν*, du cod. Mosqu. Syn. gr. 425 (439), s. xvi, f. 162-181v ; 10) p. 56-59 : *Ἕτερα κεφάλαια κε' τοῦ ἁγίου Μαξίμου*, inc. *α' Πρακτικὸς μέν ἐστιν*, du même cod. f. 216v-219 ; 11) p. 59-60, fragment des chapitres 12-20, du même cod. f.2 ; 12) p. 60-61 : *Τοῦ πανσιωτάτου καὶ μακαριωτάτου Μαξίμου τοῦ ὁμολογητοῦ*, du cod. Hieros. Sabb. 408, s. x, f. 65v-66 ; 13) p. 61 : *Διαιρεῖται ἡ κατὰ Χριστὸν (φιλο)σοφία εἰς τρία*, du cod. Hieros. Sabb. 283, s. xvi, f. 12v ; 14) p. 61-62 : *Τοῦ αὐτοῦ κεφάλαια κατὰ Ἀρειανῶν*, du cod. Vind. gr. 248 (307), f. 94 ; 15) p. 62-63 : *Τοῦ αὐτοῦ περὶ τῶν ἰδιωμάτων τῶν δύο τοῦ Χριστοῦ φύσεων*, chap. 58, 59, 92, du cod. Mosqu. 247 (509), f. 116 ; 16) p. 64-65 : *Τοῦ αὐτοῦ κεφάλαια ιγ' περὶ θελημάτων ἤγουν κατὰ τῶν λεγόντων ἓν θέλημα ἐπὶ τοῦ κυρίου καὶ Θεοῦ καὶ σωτῆρος ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ*, du cod. Vatic. gr. 507, f. 127v-128 ; 17) p. 66-67 : *Τοῦ αὐτοῦ περὶ θελημάτων καὶ ἐνεργειῶν κεφάλαια ι' μετὰ πατρικῶν ἀποδείξεων*, du cod, Mosqu. Syn. gr. 425 (439), f. 242-243r ; 18) p. 67-71 : suppléments à Migne, XCI, 276a, 269c, 149b-153b, 260-261 des codd. Paris. gr. 854, s. xiii, f. 131-133v. et Mosqu. Syn. gr. 425 (439), f. 238v-240 ; 19) p. 71-72 : *Τοῦ αὐτοῦ, τί ὑπόστασις καὶ τί ἐνυπόστατον ἐκ τῆς πρὸς Κοσμᾶν διάκονον Ἀλεξανδρείας δογματικῆς ἐπιστολῆς*, du cod. Paris. gr. 854, f. 133v-134 ; p. 85, un appendix du Mosqu. Syn. 425, f. 238 ; 20) p. 72-77 : supplément aux *Ὅροι σύντομοι* et *Ὅροι διάφοροι* du cod. Paris. gr. 854, f. 134-136v ; 21) p. 78-

Digitized by Google

80 : *Θεώρημα τοῦ θείου Μαξίμου* du cod. Paris. gr. 887, f. 1 (avec une planche) ; 22) p. 80-82 : *Τοῦ ἁγίου πατρὸς ἡμῶν Μαξίμου ἔκθεσις πίστεως ἐν συντόμῳ*, du cod. Paris. gr. 214A, f. 269*v* (plus complet que chez Migne, XCVIII, 1237C-1240B) ; 23) p. 82-83 : *Μαξίμου ἐκ τοῦ περὶ πῶς ἐνῴκησεν ὁ θεὸς λόγος καὶ τί ἐνοίκησις*, du cod. Paris. gr. 922, s. XI, f. 259-261 ; 24) p. 84 : *Μαξίμου μοναχοῦ πρὸς Σωφρόνιον μονάζοντα τὸν ἐπίκλην Εὐκρατᾶν ἐπιστολὴ γέμουσα καλῶν μερίων*, du cod. Vatic. gr. 507, f. 148-149*v* ; 25) p. 84-85 : *Τοῦ αὐτοῦ πρὸς Στέφανον θεοφιλέστατον πρεσβύτερον καὶ ἡγούμενον*, du cod. Laurent. plut. 57 cod. 7, f. 1*v*-2 ; 26) p. 85-91 : *Τοῦ αὐτοῦ ἐκ τῶν ἐπῶν μετάφρασις παραγγελμάτων τε ἡσυχίας καὶ ἀρετῆς*, du cod. Vatic. gr. 507, f. 149-150*v*. ; 27) p. 91 : fragment d'un vers du cod. Vind. gr. 164 (153), f. 190*v* ; 28) p. 91-93 : *Τοῦ αὐτοῦ μακαρίου Μαξίμου εἰς τὴν Εἰσαγωγὴν Πορφυρίου καὶ εἰς τὰς Κατηγορίας Ἀριστοτέλους*, du cod. Vatic. gr. 507, f. 130-131 ; 29) p. 93-99 : scholia sur les catégories d'Aristote du cod. Hieros. 106, s. XIII, f. 96-98 ; 30) p. 99-100 : *Τοῦ κυρίου Μαξίμου πρὸς Ἀριανὸν περὶ ψυχῆς*, du cod. Paris. 1019A, s. XIV, f. 164*v*-166 ; 31) p. 101-208, matériaux pour servir à l'étude des scholia sur S. Denys l'Aréopagite, des codd. Mosqu. Syn. gr. 109 (35) s. IX, 110 (35) s. XI, Paris. gr. 441 s. XIV, Paris. gr. 444 a. 1348, Brit. Mus. Add. syr. 12151 a. 809, Berol. Phillipp. lat. 1668 : Tiflis. georg. 684 et la version slave de 1371 ; deux index, des passages scripturaires de l'Écriture Sainte et des noms propres, facilitent l'usage de ce travail de forçat.

— L'éminent liturgiste russe, M. le professeur A. A. Dmitriévskij, continue la publication de son grand : *Opisánije liturgíčeskich rukopisjéj chranjáščichsja v bibliothékach pravoslávnago Vostóka*. T. III (*pérvaja polovína*) : *Τυπικά. Čast* II. [Description des manuscrits liturgiques conservés dans les bibliothèques de l'Orient orthodoxe. Tome III, Ie moitié : *Τυπικά*, IIe partie] (Pétrograd, éd. de la Société Russe Palestinienne, 1917. In-8, VIII-VIII-768-IV p.). La numérotation compliquée des pages trahit la voie douloureuse qu'a suivie ce travail, et dont l'auteur raconte toute l'histoire, dans une note qui suit la table des matières (p. I-VIII), sous un titre significatif : *Skórbnyj list* (*Vmjésto predislóvija*) [Une triste histoire. Au lieu d'une préface]. Le présent volume renferme trois sections. La première est consacrée au typicon du couvent de St-Sabas près de Jérusalem (p.1-508) ; l'auteur en discerne les rédactions a) Hiérosolymitaine dans les mss Sinaït. 1094, 1095 et 1096, Hieros. Sabb. 312 et Hieros. Cruc. 73 ; b) Hiérosolymitano-Constantinopolitaine dans plus d'une centaine des mss ; c) Sinaïtique dans les mss Sinaït. 1097, 1101, 1103 et Athous Vatoped. 320 ; d) Trébizondienne dans les mss Vatoped. 320, 321, 324, Athous Dionys. 448, Sinaït. 1108 et Vatic. Palat. 101 ; e) Serbo-Bulgare dans les mss Athous Chiland. 241, 494, Zographu 193, 197, 105, Panteléim. de 1275-1320 et Petropol. F. p. I 102 ; f) Vénitienne dans les éditions de 1546, 1603, 1615, 1643, 1685, 1771, 1738. Dans la deuxième section (p. 508-765) sont examinés les typica du Mont-Athos d'après les mss du Mont-Athos, et la troisième (p. 766-768) aborde l'étude du typicon de la « Grande Église » de Constantinople d'après le ms. Hiéros. Patr. 40. La IIe moitié du vol. III doit renfermer de nouveaux matériaux pour l'histoire du typicon de l'Église de Constantinople et des *τυπικὰ κτητορικά*, avec une préface étendue et des index. Dieu sait quand ce travail gigantesque verra le jour ; il est peu probable que son auteur, qui n'a non plus aucun espoir de pouvoir publier ses matériaux pour continuer la publication de ses *Εὐχολόγια*, en

Digitized by Google

voie la fin. M. D. a suivi les traces du grand liturgiste du XVIIe siècle, Jacques Goar, dont il prépare une biographie détaillée, qui comprendra une analyse détaillée de l'*Euchologion*. Les manuscrits de Barberini et de Grottaferrata servent de base à ses recherches. Très riches en particulier sont les matériaux recueillis pour les textes slavons de l'Euchologe.

— Mme N. V. PIGULÉVSKAJA a trouvé à la Bibliothèque Publique de l'État (ci-devant Impériale) deux feuilles du manuscrit syriaque nouv. série N° 13, qui ne sont que la fin du manuscrit de Strasbourg coté I/E, étudié par feu M. H. Goussen, *Martyrii Sahdona's Leben und Werke* (1897) et publié par M. Bedjan, *S. Martyrii, qui est Sàhdona, quae supersunt omnia* (Paris, 1902). Le texte des 2 feuilles est publié par Mme P. dans *Oriens Christianus*, 1927, p.293 ; son étude sur *Žizn Sahdóny* (*Iz istórii nestoriânstva* VII *vjeka*) [Vie de Sahdona (De l'histoire du nestorianisme au VIIe siècle)] a paru dans *Zapíski Kollégii Vostokovjédov* [Mémoires du Comité des Orientalistes], 1928, t. III, fasc. I, p. 91-108. L'auteur a fait tout son possible pour tirer des sources connues les traits de la vie de Sahdona.

— Le R. P. VLADIMIR RYBAKÓV a achevé un travail de longue haleine sur *Svjatój Iósif Pjesnopísec i jegó pjesnotvorčeskaja djéjatelnost* [S. Joseph l'Hymnographe et son activité hymnographique] et l'a présenté comme thèse de qualification aux Cours supérieurs théologiques de Léningrad ; la discussion publique des thèses défendues par le P. R. a démontré la valeur du travail, bien que plusieurs aient manifesté une forte opposition à certaines affirmations hardies de l'auteur. Malheureusement ce travail consciencieux et méritoire restera chez l'auteur, dactylographié à un seul exemplaire. V. N. BENEŠEVIČ.

Suisse

— Au temps et dans le milieu de S. Épiphane, l'assomption corporelle de la Vierge n'est déjà plus contestée, car on se borne à discuter le fait de la mort de Marie ; et par delà Épiphane, nous atteignons une affirmation plus ancienne de cette doctrine. Telles sont les conclusions du chapitre liminaire d'un récent travail de M. K. WIEDERKEHR, *Die leibliche Aufnahme der allerseligsten Jungfrau Maria in den Himmel*. Theologische Erörterung (Einsiedeln, Benziger, s. d. In-8, 216 p.). Précieuses conclusions, que l'histoire des dogmes s'empressera d'acter, si elles sont solides. Mais cela ne paraît guère. M. W. table sur les passages bien connus de l'*Adversus haereses* où sont pris à partie les Antidicomarianites, qui niaient la virginité de Marie après la naissance du Christ, et les Collyridiens, qui offraient à Marie, par le ministère de femmes, des gâteaux rituels au cours de cérémonies sacrées (*Haer.* LXXVIII, n°s 11 et 24 : PG. t. XLII, col. 716 et 738 ; *Haer.* LXXIX, n° 5 : *ibid.*, col. 748). Épiphane aurait explicitement écrit, de la Vierge : « In seligen Wonnen ist ihr hl. Leib » (p. 24, 25) ; M. W. se méprend ici sur le sens du texte de la col. 738, où l'évêque de Salamine fait observer aux Collyridiens que, quel que soit le sort actuel de la Vierge, celle-ci reste une créature, à laquelle il est interdit de décerner des honneurs divins. Ou bien, dit-il en substance, la Vierge est morte [de mort naturelle] et a été ensevelie, et alors sa couronne est celle de la virginité ; ou bien elle a été tuée, suivant la parole « Un glaive transpercera ton âme » (Luc II, 35), et en ce cas, sa gloire est celle des martyrs, et son corps sacré, corps de celle par qui la lumière

Digitized by Google

s'est levée sur le monde, est en bénédiction [on peut le proclamer bienheureux comme celui des autres martyrs] : *ἐν μάρτυσιν αὐτῆς τὸ κλέος, καὶ ἐν μακαρισμοῖς τὸ ἅγιον αὐτῆς σῶμα ·δι' ἧς φῶς ἀνέτειλε τῷ κόσμῳ*) ; ou bien elle est restée [sans mourir] : *ἤτοι δὲ ἔμεινε.* » Dieu ne peut-il pas faire tout ce qu'il veut ? Au reste, si *ἐν μακαρισμοῖς* doit s'entendre de la glorification corporelle, M. W. aura mauvaise grâce à dire qu'Épiphane ne l'accorde pas également à tous les martyrs, et qu'il la refuse à la Vierge au cas où elle serait morte de mort naturelle. La lecture de ce texte montre en outre que, pour Épiphane, discuter si la Vierge est morte ou non, c'est discuter par le fait même si elle a « passé » corporellement dans la gloire, ou non : il n'envisage en effet que ces deux hypothèses (*ἀπέθανε* et *ἀνῃρέθη* d'une part, *ἔμεινε* de l'autre). Que l'évêque de Salamine ait pensé par devers lui qu'un sort extraordinaire avait été réservé à la Vierge, cela ressort clairement de col. 716, encore qu'il se défende de dire que la Vierge n'est pas morte, ou d'affirmer catégoriquement qu'elle mourut. Il se règle en effet sur l'Écriture, qui observe sur ce point un silence qu'il s'explique, mais qui dit cependant, dans l'Apocalypse (XII, 13-14), que la Femme qui avait mis au monde l'enfant mâle, reçut les deux ailes du grand aigle (Épiph. : des ailes d'aigle) pour fuir au désert et échapper au dragon. Ce texte l'impressionne visiblement : *τάχα δὲ δύναται ἐπ' αὐτῇ πληροῦσθαι*, mais en fin de compte, il ne veut pas sortir d'une réserve que l'Écriture elle-même a gardée pour de bons motifs : *Ἐγὼ γὰρ οὐ τολμῶ λέγειν, ἀλλὰ διαροούμενος σιωπὴν ἀσκῶ.* Pour penser ce qu'il ne veut pas dire explicitement, Épiphane se fonde-t-il sur autre chose que sur des méditations personnelles sur l'Apocalypse (col. 716), ou sur le sort d'Élie, de Jean, de Thècle (col. 748 ; je n'ai pas sur l'interprétation de ce texte toutes les assurances de M. W.) ? Se fait-il ici l'écho d'une tradition ? Il est difficile de l'établir. Ce que, je pense, on cherchera vainement dans ses textes, c'est l'affirmation, ou même la preuve indirecte, que les Collyridiens sacrifiaient à Marie « auf Grund der Annahme völliger Unsterblichkeit Mariens » (p. 19 ; cfr p. 25), fait que M. W. croit avoir découvert et qui lui atteste une croyance à l'assomption antérieure à Épiphane. Si M. W. veut bien lire dans Migne, non plus la version latine, mais le texte grec d'Épiphane, il reconnaîtra sans doute le bien fondé de ce qui vient d'être dit, et il perdra l'envie de traduire encore « etwas frei, aber sinngetreu » la version fautive reproduite dans Migne (A quoi correspondent, p. 20, dans le texte latin, les mots « andere Heilige, *deren Leiberauch verherrlicht wurden* » ?). On s'étonne de lire, p. 19, que *κἂν τε οὖν τέθνηκεν οὐκ ἔγνωμεν καὶ εἰ τέθαπται* (je restitue l'orthographe), puisse signifier « wir wissen nicht ob sie gestorben ist und ob sie begraben wurde » ; un recours à PG. XLII, 716 D nous rassure sur la *Koinè* d'Épiphane, qui a écrit : *Κἂν τε οὖν τέθνηκεν, οὐκ ἔγνωμεν · καὶ εἰ τέθαπται, οὐ συνῆπται σαρκί.* En conclusion, dit Épiphane, nous ne savons si elle est morte ; mais, si elle est morte et a été mise au tombeau, elle n'a pas eu de relations charnelles : la réfutation des Antidicomarianites est indépendante de la fin de Marie. M. W. devra aussi surveiller ses épreuves, et ne plus laisser quatre fautes dans la transcription de quinze mots de grec (p. 18-19). — Dans le corps du volume, l'auteur défend, en dogmaticien, la définibilité dogmatique de l'assomption, comme vérité déjà proposée à la foi par le magistère ordinaire. Le théologien, nous le reconnaissons avec plaisir, est ici meilleur que l'historien. Signalons le court traité de méthode théologique des pages 31-73. Il y a là sur la distinction entre histoire, histoire des dogmes et

Digitized by Google

théologie, ainsi que sur le travail théologique, des vues nettes et justes, qui, pour être évidentes, sont loin d'être banales et de rappel inutile. L'exposé de la théorie de l'évolution du dogme est faible. Pourquoi renvoie-t-on, p. 61 et 69, au Code de droit canonique pour des textes que celui-ci a littéralement repris au concile du Vatican (Denzinger, 1792 et 1820)? R. DRAGUET.

— Le relevé d'une bonne centaine de manuscrits publié par G. Morin dans la *Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde*, et analysé ici-même (RHE. 1928, p. 569) par M. H. Nélis, a paru dans un élégant tiré-à-part que l'on peut se procurer à la Bibliothèque de l'université de Bâle. Nous le signalons volontiers à l'attention des chercheurs et des historiens, la bibliothèque de Bâle étant très riche en manuscrits du moyen âge. Le premier volume du catalogue publié par le Dr G. BINZ, *Die deutschen Handschriften der öffentlichen Bibliothek der Universität Basel* (Bâle, 1907) ne traite que des volumes du fonds désigné par la lettre A. En attendant la suite de ce catalogue, D. G. Morin a noté dans les autres fonds ce qui lui parut le plus rare et le plus utile. C'est l'intérêt pratique que présente cette publication. R. M. MARTIN, O. P.

Tchécoslovaquie

—En février 1925, mourait à Prague Nikodim Pavlovitch Kondakov, ancien professeur d'histoire de l'art à l'université de Saint-Pétersbourg, chassé par les événements russes d'abord à Odessa, puis à Sofia, enfin accueilli par la Tchécoslovaquie à l'université Charles. « Dans leur ensemble, écrit M. G. V. Vernadskij, les travaux de N. P. Kondakov forment une histoire presque complète de l'art européen et de celui du Proche-Orient, à partir de l'antiquité classique et en finissant (pour des problèmes séparés comme celui de l'icone) par les temps modernes ». De ces travaux, on trouvera une bibliographie chronologique complète, comprenant 102 numéros (de 1866 à 1925), dans le riche volume de mélanges dédié à la mémoire du maître par le fidèle souvenir d'un groupe de disciples et d'amis : *Recueil d'études dédiées à la mémoire de N. P. Kondakov. Archéologie, Histoire de l'art. Études byzantines* (Prague, Séminaire Kondakov, 1926. In-4, XLIV-300 p. ill. 12 doll.). Parmi les articles, dont le titre a été précédemment repris dans notre bibliographie (1927, t. XXIV, fasc. 1), signalons celui de M. G. V. VERNADSKIJ, *Vizantijskija učenija o vlasti carja i patriarcha* [Les doctrines byzantines sur le pouvoir de l'empereur et du patriarche] (p. 143-154). L'auteur y montre que les théories byzantines sur les rapports entre le pouvoir du basileus et celui du patriarche manquent en réalité d'unité. Elles se sont développées dans deux directions : l'une tendant à mettre le prince au dessus du pouvoir religieux (cfr Balsamon, XIIe siècle) et à faire participer le basileus aux privilèges du sacerdoce, bien qu'elle fût obligée de lui refuser le pouvoir de sacrificateur ; l'autre, qui plaçait au contraire les deux pouvoirs en parallèle, est complètement au point dans l'*Epanagogè*, dont Photius est vraisemblablement l'auteur. La seconde, expression plus adéquate du sentiment byzantin, est reprise dans les collections postérieures, par exemple dans le *Syntagma* de M. Vlastaris (XIVe siècle). L'empereur, estime M. V., entrait dans le système religieux de Byzance, mais on est mal fondé à parler d'une « religion monarchique » qui aurait coexisté, dans l'empire d'Orient, avec la religion chrétienne. R. DRAGUET.

Digitized by Google

Union Sud-Africaine

— Le deuxième volume de la grande collection entreprise par la Commission des Archives vient de paraître, sous le titre : *Kaapse Archiefstukken lopende over het jaar* 1779, *afgeschreven en van een register voorzien door* KATHLEEN M. JEFFREYS (Capetown, 1927. In-8, VIII-616 p.). Après une note sur les espèces monétaires en cours dans la colonie du Cap à la fin du dix-huitième siècle, il reproduit, dans les cadres antérieurement fixés, une série de documents allant du 1er janvier au 31 décembre 1779. Il se distingue du précédent, dont il partage d'ailleurs toutes les qualités (cfr RHE. 1926, t. XXII, p. 951), par la technique meilleure des tables des noms de personnes et de lieux.

É. LOUSSSE.

Digitized by Google

VINGT-HUITIÈME ANNÉE. — T. XXIV, N° 4. OCTOBRE 1928

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN

INDIANA UNIVERSITY LIBRARY MAR 1929

REVUE D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

FONDÉE PAR A. CAUCHIE ET P. LADEUZE

DIRECTEURS :

A. DE MEYER, R. DRAGUET, R. KOERPERICH,
J. LEBON, R. MAERE, CH. TERLINDEN,
É. TOBAC ET L. VAN DER ESSEN

SOMMAIRE :

G. Bardy. L'héritage littéraire d'Aétius 809
I. Snieders †. L'influence de l'hagiographie irlandaise sur les *Vitae* des saints irlandais de Belgique (*fin*) 827
Notes et Mélanges :
H. Van Houtte. Une collection de lettres inédites concernant l'Université de Louvain et le Jansénisme en Belgique (1706-1716) . . . 868
Comptes rendus (*Voir table complète au verso*) . . 880
Chronique 931
Bibliographie 303*

Compte Chèques postaux N° 39.421.

LOUVAIN
BUREAUX DE LA REVUE
40, RUE DE NAMUR, 40

Tous droits de reproduction et de traduction réservés

1928

REVUE TRIMESTRIELLE SUBVENTIONNÉE PAR LA FONDATION UNIVERSITAIRE

Digitized by Google

AVIS IMPORTANT

Prix de l'abonnement, payable au début de l'année :

1) *Pays à change élevé* :
ayant adhéré à la convention de Stockholm* : 28 belgas ;
n'ayant pas adhéré à la convention de Stockholm : 30 belgas ;

2) *Pays à change bas* :
ayant adhéré à la convention de Stockholm** : 21 belgas ;
n'ayant pas adhéré à la convention de Stockholm : 23 belgas.

L'abonnement court indéfiniment.

Les abonnés d'Allemagne, de France et de Hollande peuvent virer directement, par l'intermédiaire de l'Office des Chèques Postaux de leur pays, le prix de l'abonnement au Compte Chèques Postaux 39421 *de la Revue* D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE, *Louvain, Belgique.*

Prix de la collection complète des 44 volumes (1900-192), avec le volume des *Tables générales* I-XXII : 506 belgas, le port en sus.

On s'abonne aux Bureaux de la *Revue d'histoire ecclésiastique*, 40, rue de Namur, Louvain (Belgique).

*Allemagne, Rép. Argentine, Brésil, Cuba, Égypte, Espagne, Mexique, Pays-Bas, Portugal, Syrie, Terre-Neuve, Uruguay.

**Autriche, Bulgarie, Esthonie, France, Grèce, Hongrie, Lettonie, Pologne, Roumanie, Russie, Tchécoslovaquie, Turquie, Yougoslavie.

COMPTES RENDUS

E. Brunner. Der Mittler. (A. VAN HOVE.) 880
J. Zeiller. L'Empire romain et l'Église. (M. VILLER.) 882
H. Mulert. Konfessionskunde. (H. LAMIROY.) 883
W. Götzmann. Die Unsterblichkeitsbeweise in der Väterzeit u. Scholastik. (H. LAMIROY.) 884
P. Th. Michels. Beiträge z. Gesch. der Bischofsweihetages im christl. Altertum u. im M. A. (P. DE PUNIET.) 885
R. V. Sellers. Eustathius of Antioch. (J. LEBON.) 886
C. Mohlberg et **A. Baumstark.** Die älteste erreichbare Gestalt des *Liber Sacramentorum anni circuli* der römischen Kirche. (P. DE PUNIET.) 889
W. T. M. Gamble. The M. G. H. : its inheritance in source-valuation and criticism. (J. C. CONNOLLY.) 892
G. B. Giovenale. La basilica di S. Maria in Cosmedin. (P. PASCHINI.) 893
M. Buchner. Das Vizepapsttum des Abtes von St-Denis. (E. JORDAN.) 897
R. de Lasteyrie. L'architecture religieuse en France à l'époque gothique Édit. par M. Aubert. T. II. (R. MAERE.) 899
V. Leroquais. Les Livres d'Heures mss de la Bibl. Nationale. (R. MAERE.) 902

Digitized by Google

L'HÉRITAGE LITTÉRAIRE D'AÉTIUS

Dans l'histoire de l'arianisme, qui connaît pourtant un si grand nombre de personnalités originales, sophistes gagés, aventuriers ecclésiastiques en mal d'évêchés, raisonneurs subtils et filandreux, Aèce tient une place à part. La secte en a fait l'un de ses héros, et peut-être de ses saints : « Que l'on groupe, écrit Mgr Batiffol, les données de la biographie d'Aétius, disséminées par Philostorge en divers chapitres de son histoire : le récit de sa studieuse et indigente jeunesse, de son pénible avancement dans l'enseignement ecclésiastique, de son éloignement pour les dignités cléricales, de ses relations avec le César Gallus et avec le César Julien, des persécutions dont les Acaciens l'accablent, de son exil sous l'empereur Constance, de son retour sous Julien devenu empereur, de sa mort tranquille et glorieuse entre les bras de ses disciples, on aura toute la suite de la vie de cet hérétique agitateur et intrigant, changé par son panégyriste en un docte et doux persécuté, en un thaumaturge, presque en un martyr (1). » La réalité ne semble pas avoir été aussi glorieuse, et si Aèce n'a peut-être pas été le héros de toutes les historiettes scandaleuses dont la postérité a enrichi sa mémoire (2), il suffit de lire les témoignages de ceux qui ont été ses contemporains, saint Épiphane (3), saint Basile (4), saint Athanase (5), Georges de Laodicée (6), pour rendre sa véritable physionomie à ce coureur d'a-

(1) P. Batiffol, *Études d'hagicgraphie arienne* : *Parthénius de Lampsaque* dans la *Römische Quartalschrift*, 1892, p. 38.

(2) Cfr entre autres Épiphane, *Haeres.*, LXXVI, 4 ; PG, XLII, 524B ; et surtout Nicetas Achominates, *Thesaurus*, V, 30 ; PG, CXXXIX, 1389B, qui prétend citer Théodore de Mopsueste.

(3) Épiphane, *Haeres.*, LXXVI ; PG, XLII, 516 et suiv. Saint Épiphane s'exprime généralement avec beaucoup de modération et de prudence sur le compte d'Aèce. Le passage cité à la note précédente rapporte seulement un bruit, sans en garantir l'authenticité : « *ἀκηκόαμεν γὰρ καί τινων λεγόντων, ὡς παρ' αὐτοῦ ἐναργῶς ἀκηκόασιν...* »

(4) Basile, *De Spir. Sancto*, II, 4 ; PG, XXXII, 73 A-B.

(5) Athanase, *De synod.*, 6, 38 ; PG, XXVI, 689 A-B ; 760D-761A.

(6) Georges de Laodicée, *Epist. ad Macedon.*, dans *Sozomène*, H. E., IV,

Digitized by Google

ventures qui, après avoir exercé toutes sortes de métiers, finit par devenir l'un des porte-paroles les plus autorisés de l'arianisme.

C'est à ce dernier titre seulement qu'Aèce nous intéressera ici. Nous voudrions essayer de recueillir son héritage littéraire, avec l'espoir de rendre ainsi quelque service aux historiens et aux théologiens. La tâche d'ailleurs n'est pas extrêmement compliquée, car il ne semble pas qu'Aèce ait jamais écrit de longs ouvrages. Socrate parle de lettres qu'il écrivit à l'empereur Constance et à d'autres (1) ; saint Épiphane, qui cite sous son nom un *σύνταγμα* (2) qu'il qualifie même un peu plus loin de *συνταγμάτιον* (3), sait que, d'après certains bruits, l'hérétique avait rédigé trois cents *κεφάλαια* semblables à ceux qu'il rapporte lui-même (4) ; mais il suffit de les lire, pour se rendre compte que ces *κεφάλαια*, adressés à des frère et à des sœurs inconnus, sont enchâssés dans une lettre, et c'est comme une lettre que les mentionne l'auteur du second Dialogue pseudo-athanasien sur la Trinité (5). Saint Basile reproduit lui aussi un fragment d'une lettre d'Aèce (6) ; et la *Doctrina Patrum* se conforme à la tradition qui fait d'Aèce un épistolier, en rappelant cinq fragments d'une lettre soi-disant écrite au tribun Mazon (7). On peut donc admettre, sans courir grand risque de se tromper, qu'Aèce n'a guère rédigé que des lettres (8) destinées à affermir ses coréligionnaires dans la pure orthodoxie anoméenne.

De ces lettres, nous possédons d'abord quelques lignes citées par saint Basile dans le *De Spiritu Sancto* :

13 ; PG, LXVII, 1144B-1145A. Voir également GRÉGOIRE DE NYSSE, *Contra Eunom.*, I ; PG, XLV, 260C-264B.

(1) SOCRATE, H. E., II, 35 ; PG, LXVII, 300B.

(2) ÉPIPHANE, *Haeres.*, LXXVI, 10 ; PG, XLII, 533B. Le terme de *σύνταγμα* est assez vague, et peut désigner toutes sortes de traités, plus ou moins longs ; on le trouve appliqué, pour prendre un exemple dans la littérature arienne, à l'ouvrage d'Astérius, ATHANASE, *Advers. Arian.*, I, 30 ; PG, XXVI, 76A.

(3) ÉPIPHANE, *Haeres.*, LXXVI, 10 ; PG, XLII, 533C.

(4) ÉPIPHANE, *Haeres.*, LXXVI, 10 ; PG, XLII, 545 A-B.

(5) PSEUDO-ATHANASE, *Dialog.*, II, 5 ; PG, XXVIII, 1164D.

(6) BASILE, *De Spir. Sancto*, II, 4 ; PG, XXXII, 73A-B.

(7) *Doctrina Patrum*, 41, XXVIII-XXXII ; édit. DIEKAMP, p. 311-312. Munster, 1907.

(8) O. BARDENHEWER (*Geschichte der altkirchlichen Literatur*, t. III, p. 239. Fribourg, 1912) ne signale que des lettres d'Aèce. Voir cependant infra, p. 826. Il est remarquable que saint Jérôme ne mentionne pas Aècedans les listes, pourtant si complètes, du *De viris inlustribus*.

Digitized by Google

« *Ἔστι γάρ τι αὐτοῖς παλαιὸν σόφισμα ὑπὸ Ἀετίου τοῦ προστάτου τῆς αἱρέσεως ταύτης ἐξευρεθὲν, ὃς ἔγραψέ που τῶν ἑαυτοῦ ἐπιστολῶν λέγων ·*

τὰ ἀνόμοια κατὰ τὴν φύσιν ἀνομοίως προφέρεσθαι, καὶ ἀνάπαλιν τὰ ἀνομοίως προφερόμενα ἀνόμοια εἶναι κατὰ τὴν φύσιν, καὶ εἰς μαρτυρίαν τοῦ λόγου τὸν Ἀπόστολον ἐπεσπάσατο λέγοντα · εἷς Θεὸς καὶ πατὴρ ἐξ οὗ τὰ πάντα, καὶ εἷς κύριος Ἰησοῦς Χριστὸς δι' οὗ τὰ πάντα. Ὡς οὖν ἔχουσιν αἱ φωναὶ πρὸς ἀλλήλας, οὕτως ἕξουσι, φησὶ, καὶ αἱ δι' αὐτῶν σημαινόμεναι φύσεις · ἀνόμοιον δὲ τὸ ἐξ οὗ καὶ τὸ δι' οὗ · ἀνόμοιος ἄρα καὶ τῷ πατρὶ ὁ υἱός (1). »

On ne saurait mettre en doute l'authenticité de ce fragment. Mais on y remarquera la citation scripturaire, qui sert de mineure au syllogisme du sophiste, car nous n'aurons pas l'occasion de trouver d'autre argument emprunté au texte sacré dans les autres morceaux d'Aèce.

Le texte le plus considérable qui nous soit parvenu est celui d'une lettre, dont nous possédons deux recensions différentes. Dans le *Panarion*, saint Épiphane, fidèle à sa méthode qui consiste à citer autant que possible les documents originaux, reproduit intégralement un *σύνταγμα* d'Aèce,afin de pouvoir ensuite plus facilement discuter et réfuter les opinions de l'hérétique (2). Après avoir donné le texte tout entier, il le copie une seconde fois par fragments, chacun de ces fragments étant suivi de sa réfutation (3). Il est assez curieux que les deux reproductions de la lettre d'Aèce présentent entre elles des variantes assez considérables, et même que la numérotation des arguments ne soit pas la même dans les deux cas. Comme on peut difficilement admettre que saint Épiphane n'a pas copié la seconde fois la lettre sur le même manuscrit qui lui avait servi la première fois, il faut croire que les copistes postérieurs n'ont pas fait assez attention à leur travail, et que c'est d'eux que proviennent les variantes.

Une autre recension de la lettre d'Aèce est fournie par le second des Dialogues pseudo-athanasiens sur la Trinité. L'anoméen demande à son interlocuteur orthodoxe de lire la lettre d'Aèce et de la réfuter. Celui-ci commence par remarquer qu'elle est accompagnée

(1) Basile, *De Spir. Sancto*, II, 4 ; PG, XXXII, 73, a-b.
(2) Épiphane, *Haeres.*, LXXVI, 10 ; PG, XLII, 533c--545a.
(3) Id., *ibid.*, 545c-629c.

Digitized by Google

de scholies d'Eunome ; et ce sont ces scholies qui sont lus les premiers (1). Après quoi l'on passe en effet à la lettre d'Aèce, introduite par le titre *ἐκ τῆς ἐπιστολῆς Ἀετίου, τοῦ διδασκάλου τοῦ Εὐνομίου* (2).

Ce titre paraît annoncer que la lettre doit être incomplète ; et, en effet, elle ne contient pas les deux derniers arguments ni la conclusion que connaît saint Épiphane. Le dialogue s'achève assez brusquement sur la réponse de l'orthodoxe à la trente-cinquième objection (3). Cette trente-cinquième objection correspond en réalité aux numéros 44-45 du texte de saint Épiphane, car la numérotation dans le *Dialogue* diffère de celle du *Panarion*. Si nous désignons par E la première copie de saint Épiphane, par R la seconde et par A le texte du dialogue, nous aurons le tableau suivant :

E	R	A	E	R	A
1-7	=1-7=	1-7	29	=22=	23
8-10	= 8=	8-10	30	=23=	24
11	= 9=	11	31	=24=	25
12	=10=	12	32	=25=	26
13	=11=	13	33	=26=	27
14	=12=	14	34	=27=	28
15	=13=	15	35	=28=	omis
16	=14=	omis	36	=29=	29
17	=15=	16	37	=30=	30
18-19	=16=	17	38	=31=	31
20	=17=	18	39-41	=32=	32
21	=18=	19	42	=33=	33
22	=19=	20	43	=34=	34
23-26	=20=	21	44-45	=35=	35
27-28	=21=	22	46-47	=36=	omis

(1) Pseudo-Athanase, *Dialog.*, II, 5 ; PG, XXVIII, 1164D.

(2) Id., 10 ; PG, XXVIII, 1173A.

(3) Les dialogues pseudo-athanasiens figurent, plus ou moins complets, dans divers manuscrits. Les manuscrits *Paris. graec.* 1301, du XIIIe siècle, et *Paris. graec.* 1258, du XVIe siècle, dont le second est une copie du premier, ne donnent que le début de la lettre d'Aèce, jusqu'au dixième *κεφάλαιον* inclusivement. Le second dialogue est tout entier copié dans le *Vatic. Palat. graec.* 76, du XVe siècle, et dans les manuscrits *Ottobon.* 384 du XVIe siècle, et 403 du XVe-XVIe siècle. Le *Vatic. Palat. graec.* 416, copié à Tolède en 1578 par André Darmarios, et un manuscrit d'Augsbourg, copié à Venise en 1584, également par Darmarios, ne contiennent que la fin du second Dialogue, depuis la lettre d'Aèce.

Digitized by Google

On voit par là que l'arrangement de A et celui de R coïncident presque partout. Il y a de grandes chances pour qu'il soit primitif et pour que la division en 47 syllogismes, bien qu'elle soit habituellement reçue par les historiens, provienne en fait d'un copiste de saint Épiphane.

La lettre d'Aèce ne paraît pas avoir été très connue dans l'antiquité. Eunomius, qui fut, peu de temps après Aèce, le grand théologien de l'anoméisme, ne tarda pas à éclipser le sophiste, et retint presque seul l'attention des théologiens orthodoxes, de saint Basile, de saint Grégoire de Nysse, de l'auteur inconnu des livres IV-V *Adversus Eunomium* du pseudo-Basile. Didyme d'Alexandrie est, à ma connaissance,le seul écrivain, en dehors de saint Épiphane et du pseudo-Athanase, qui ait cité cette lettre. Encore le fait-il d'une manière anonyme, sans donner le nom de l'hérétique dont il reproduit les arguments. Dans le *De Trinitate*, il rappelle comment les Ariens combattaient la génération du Fils par le Père ; et, à ce propos, il emprunte à Aèce deux de ses syllogismes, le huitième et le neuvième d'après la numérotation d'Épiphane (2). Mingarelli, le premier éditeur de Didyme avait déjà signalé cet emprunt ; il ne semble pas que les historiens de la littérature chrétienne aient songé à le relever (3).

Le texte qui suit ne prétend pas être une édition critique de la lettres d'Aèce. Il aurait fallu avant tout, pour établir une telle édition, posséder enfin le tome III du *Panarion*, qu'a préparé K. Holl pour la collection de Berlin. Du moins ai-je essayé de tenir compte de nos trois témoignages, dans l'état où ils sont actuellement accessibles. Il est permis de croire que cet essai fournira déjà un meilleur instrument de travail aux historiens de l'arianisme.

Συνταγμάτιον τοῦ ἀνομοίου Ἀετίου[1]

Ἐπειδὴ ἐν καιρῷ τοῦ ἐπενεχθέντος[2] *ἡμῖν διωγμοῦ ὑπὸ τῶν*

E = Epiphan., *Haeres.* LXXVI, 10 ; PG, XLII, 533c-545a ; C = Epiphanii confutatio, *Ibid.*, PG, XLII, 545c-629c ; A = Pseudo-Athanas., *Dialog. II De sancta Trinit.*, PG, XXVIII, 1173a-1201a (A^r = *Paris. graec.* 1301 ; Ap^1, Ap^2 = *Palat. graec.* 76 vel 416).

(1) Tit. ex E ; *ἐκ τῆς ἐπιστολῆς Ἀετίου τοῦ διδασκάλου τοῦ Εὐνομίου*, A. — 2. *ἐν καιρῷ τοῦ ἐπενεχθέντος*, AE ; *τοῦ ἐπενεχθέντος*

(1) O. Bardenhewer, *op. cit.*, p. 239.

(2) Didyme, *De Trinit.*, I, 10 ; PG, XXXIX, 292, b-c.

(3) G. Bardy, *Didyme l'Aveugle*, p. 239. Paris, 1910.

Digitized by Google

χρονιτῶν, τινὲς τῶν προειρημένων, σφετερισάμενοι μετὰ καὶ ἄλλων πολλῶν [3] πονημάτιον σπουδασθὲν ἡμῖν ἰδιαζόντως περὶ ἀγεννήτου Θεοῦ καὶ γεννητοῦ [4] παρενθήκαις τε καὶ ἀφαιρέσεσι διαφθείραντες ἐξέδωκαν, τὴν ἀκόλουθον [5] ἀμείψαντες [6] ἀγωγήν [7]. ἦλθε δὲ μετὰ ταῦτα τοῦτο [8] εἰς ἡμᾶς, τινὸς τῶν σπουδαίων ἡμῖν αὐτὸ προσκεκομικότος· ἠναγκάσθην αὐτὸς [9] οἷα πατὴρ αὖθις διακαθάρας ἐκπέμψαι ὑμῖν τὸ σύγγραμμα, ὦ πάντες εὐσεβεῖς [10] ἀθληταί τε καὶ ἀθλήτριαι, ὅπως ἂν [11] εἰδέναι ἔχοιτε, κατ' ἔννοιαν τῶν ἁγίων [12] γραφῶν εἰρῆσθαι ἡμῶν [13] τὸ λογίδιον [14]· δι' οὗ πάντα ἄνθρωπον ἀντιλέγειν ὑμῖν ἐπιχειροῦντα περὶ ἀγεννήτου Θεοῦ καὶ γεννητοῦ [15] παύειν ἀναισχυντεῖν συντόμοις περιτροπαῖς [16] δυνήσεσθε· πάντων δὲ μᾶλλον [17] τοὺς προειρημένους [18] χρονίτας, ἐν εἴδει τῶν στιχηρῶν ἐπ' ἀπόρησιν [19] ἀπορήσεως διαστήσας [20] καὶ λύσιν λύσεως, διὰ τὸ εὐπερίδρακτον καὶ σαφὲς [21] τῶν ἐπιχειρημάτων, ποιησάμενος τὴν ἀρχὴν περὶ ἀγεννήτου Θεοῦ [22].

α'. Εἰ δυνατόν ἐστι τῷ ἀγεννήτῳ Θεῷ τὸ γεννητὸν ἀγέννητον ποιῆσαι [1], εἰ πᾶσα οὐσία ἐστὶν ἀγέννητος, οὐδεποτέρα διοίσει τῆς ἄλλης κατὰ τὸ ἀδέσποτον· πῶς οὖν ἄν τις φαίη τὴν μὲν μεταβάλλεσθαι, τὴν δὲ μεταβάλλειν, οὐκ ἐπιτρεπόντων τῷ Θεῷ ὑφιστᾶν ἐκ μὴ ὑποκειμένης ὕλης;

β'. Εἰ [1] πάσης αἰτίας κρείττων ὑπάρχει ὁ ἀγέννητος θεὸς [2], διὰ τοῦτο καὶ [3] γενέσεως κρείττων [4] ἂν εἴη· εἰ δὲ κρείττων ἐστί

ἐν καιρῷ, C. — 3. πολλῶν, E C; θεωρημάτων, A. — 4. ἀγεννήτου θεοῦ καὶ γεννητοῦ, E C, γεν. θ. κ. ἀγεν. A. — 5. ἀκόλουθον, ECA^r; ἀκολουθίαν, Ap^1 et p^2. — 6. ἀμείψαντες, A^{r}CE; ἀμειψάμενοι Ap^2. — 7. ἀγωγήν ECA^r; ἀγωγῇ Ap et p^2; — 8. τοῦτο, CA; αὐτό, E. — 9. αὐτός, A; om. EC. — 10. εὐσεβεῖς, EA; εὐσεβείας, C. — 11. ἄν om. Ap^2. — 12. ἁγίων, EC; om. A. — 13. ἡμῶν, EC; ἡμῖν, A. — 14. λογίδιον, AC; λόγιον, E. — 15. ἀγεννήτου Θεοῦ καὶ γεννητοῦ, EC; γεννητοῦ καὶ ἀγεννήτου, A. — 16. περιτροπαῖς, AC; ἐπιφοραῖς, E. — 17. μᾶλλον, CA; μάλιστα, E. — 18. χρονίτας, AC; om. E. — 19. ἐπ' ἀπόρησιν ἀπορήσεως, ECAp; ἐπαπόρησιν ἐπαπορήσεως, A^r. — 20. διαστήσας, AC; om. E. — 21. σαφές, ECA^r; ἀσαφὲς διὰ τῶν, Ap^1. — 22. θεοῦ, EC; add. καὶ γεννητοῦ, A; post γεννητοῦ, add. διαλαβεῖν σπουδάσω, Ap^2.

I. — 1. εἰ δυνατόν - ποιῆσαι, hucusque C; reliqua in E; A alterum textum praebet in toto capitulo; εἰ ἀδύνατόν ἐστι τῷ θεῷ τὸ γεννητὸν ἀγέννητον ποιῆσαι, ἀδύνατον ἂν εἴη καὶ τὸ ἀγέννητον γεννητὸν ποιῆσαι.

II. — 1. εἰ, EC; om. A. — 2. post θεὸς, add. A^r εἰ δὲ κρείττων ἐστὶ πάσης αἰτίας, δῆλον ὅτι καὶ γενέσεως. — 3. καὶ, EC; add. αὐτό, Ap^1; αὐτῆς, Ap^2. — 4. κρείττων, ECA^r; κρεῖττον, Ap^1.

Digitized by Google

πάσης αἰτίας, δηλονότι καὶ γενέσεως [5] · οὔτε γὰρ παρ' ἑτέρας φύσεως εἴληφε [6] τὸ εἶναι, οὔτε αὐτὸς ἑαυτῷ τὸ εἶναι πάρεσχεν [7].

γ'. Εἰ δὲ αὐτὸς ἑαυτῷ τὸ εἶναι μὴ πάρεσχεν, οὐ διὰ τὸ ἀσθενὲς τῆς φύσεως, ἀλλὰ διὰ τὸ ὑπερβεβηκέναι [1] πᾶσαν αἰτίαν [2] · πόθεν ἄν τις τὴν ὑποστᾶσαν πρὸς τὴν ὑποστήσασαν φύσιν τὸ ἀπαράλλακτον εἰς οὐσίαν ἔχειν συγχωρήσειε, οὐ προσιεμένης [3] τῆς τοιαύτης ὑποστάσεως γένεσιν ;

δ'. Εἰ ἀτελευτήτως ὁ Θεὸς διαμένει ἐν ἀγεννήτῳ φύσει, καὶ ἀτελευτήτως [1] τὸ γέννημα γέννημά ἐστιν, ἡ τοῦ ὁμοουσίου καὶ τοῦ [2] ὁμοιουσίου [3] κακοδοξία παραφανισθήσεται [4]. Ἵσταται δὲ τὸ ἐν οὐσίᾳ ἀσύγκριτον ἑκατέρας φύσεως [5] ἀξιώματι [6].

ε'. Εἰ ἀγέννητός ἐστιν ὁ Θεὸς τὴν οὐσίαν, οὐκ οὐσίας διαστάσει τὸ γεννητὸν [1] ἐγεννήθη, ἀλλ' ἐξ οὐσίας [2] ὑποστησάσης αὐτό · τὴν [3] γὰρ αὐτὴν οὐσίαν καὶ γεννητὴν εἶναι καὶ ἀγέννητον οὐδεὶς λόγος εὐσεβὴς ἐπιτρέπει.

ς'. Εἰ τὸ ἀγέννητον ἐγεννήθη, τί κωλύει [1] τὸ γεννητὸν ἀγέννητον γεγονέναι [2] ; μᾶλλον γὰρ τοῦ ἀνοικείου ἐπὶ τὸ αὐτῆς [3] οἰκεῖον ἐπείγεται πᾶσα φύσις.

ζ'. Εἰ μή [1] ὅλως [2] ὁ Θεὸς ἀγέννητός [3] ἐστιν [4] οὐδὲν κωλύει τὸ [5] γεγεννηκέναι οὐσιωδῶς · εἰ δὲ ὅλως [6] ἐστὶν ἀγέννητος, οὐκ οὐσιωδῶς εἰς γένεσιν διέστη [7], ἐξουσίᾳ δὲ ὑπέστησε τὸ [8] γέννημα.

η'. Εἰ ὅλος [1] ἐστὶ γεννητικὸς ὁ ἀγέννητος Θεὸς, οὐκ οὐσιωδῶς

5. εἰ δὲ, - γενέσεως, om. A^{r}. — 6. εἴληφε, ECAp^{2} ; ἀνείληφε, A^{r}p^{1}. — 7. πάρεσχεν, add. A οὐ διὰ τὸ ἀσθενὲς τῆς φύσεως, ἀλλὰ διὰ τὸ ὑπερβεβηκέναι πᾶσαν αἰτίαν (οὐσίαν,Ap) ex capitulo III.

III. — 1. εἰ δὲ - αἰτίαν, om. A. — 2. ὑπερβεβηκέγαι ECA^{r}p ; ὑπερβεβληκένα A^{ce1}. — 3. προσιεμένης, AC ; προϊεμένης, E.

IV. — 1. ἀτελευτήτως, ECA^{r}p^{1} ; ἀτελεύτητον, Ap^{2}.— 2. τοῦ, E ; om. CA. — 3. ὁμοιουσίου, EA ; ἀνομοιουσίου, C. — 4. παραφανισθήσεται, CA ; παρεισφθαρήσεται, E ; κακοδοξίαν ἀφανισθήσεται, Ap^{2}. — 5. post φύσεως, add. AC ἀπαύστως διαμενούσης ἐν τῷ οἰκείῳ (C ; ἰδίῳ, A) τῆς φύσεως— 6. ἀξιώματι, EC ; ἰδιώματι, A.

V. — 1. γεννητόν, EC ; γεννηθέν, A. — 2. ἐξ οὐσίας, EC ; ἐξουσίας, A. — 3. τὴν, CA ; τὸ, E.

VI. — 1. τί κωλύει, AE ; τί τὸ κωλύον, C. — 2. γεγονέναι, ECAp^{2} ; γενέσθαι, A^{r} — 3. αὐτῆς, EC ; ἑαυτῆς, A.

VII. 1. μὴ, ECA^{r}, μὲν Ap et p^{2}. — 2. ὅλως, C ; ὅλος, EA. — 3. ἀγέννητος, ECA^{r} ; γεννητός, Ap.— 4. ἀγέννητός ἐστιν, EC ; ἐστιν ἀγέννητος, A. — 5. τὸ, EA ; om. C. — 6. ὅλως, CAp^{1} ; ὅλος, EA^{r}. — 7. διέστη, ECA^{r}p^{1} ; ὑπέστη,A^{r} . — 8. τὸ, EA ; om. C.

VIII. — Citatur ap. Didym. *De Trinit.*, I, 10 ; PG, XXXIX, 292B. In C, capitula VIII-IX-X in unum rediguntur. — 1. ὅλος, ECA^{r} Did. ; ὅλως, Ap^{2}.

Digitized by Google

τὸ γεννηθὲν [2] *ἐγεννήθη, ὅλης ἐχούσης τῆς οὐσίας αὐτοῦ τὸ γεννᾶν, ἀλλ' οὐ τὸ γεννᾶσθαι.*

θ'. Εἰ δὲ [1] *μετασχηματισθεῖσα ἡ οὐσία τοῦ Θεοῦ γέννημα λέγεται, οὐκ ἀμετάβλητος ἡ οὐσία αὐτοῦ, τῆς μεταβολῆς ἐργασαμένης* [2] *τὴν τοῦ* [3] *υἱοῦ ἰδιοποίησιν* [4].

ι'. Εἰ δὲ εἴη καὶ ἀμετάβλητος καὶ γενέσεως κρείττων ἡ οὐσία τοῦ Θεοῦ, τὸ κατὰ τὸν υἱὸν ἕως ψιλῆς προσηγορίας ὁμολογηθήσεται [1].

ια'. Εἰ σπερματικῶς ἦν [1] *ἐν τῷ ἀγεννήτῳ Θεῷ* [2] *τὸ γέννημα, μετὰ τὴν γέννησιν* [3] *ἔξωθεν προσλαβόν* [4], *ὡς ἂν εἴποι τις, ἠνδρώθη· τέλειος* [5] *οὖν* [6] *ἐστιν ὁ υἱός, οὐκ ἐξ ὧν ἐγέννηθη, ἀλλ' ἐξ ὧν προσέλαβε· τὰ γὰρ συγγενικῶς προσλαμβάνοντα, ὡς ἐξ ἐκείνων συνεστῶτα, τὸ τοῦ τελείου ὄνομα* [7] *διαφόρως προσίεσθαι* [8] *πέφυκε.*

ιβ'. Εἰ τέλειον ἦν [1] *γέννημα ἐν τῷ* [2] *ἀγεννήτῳ ἐξ ὧν ἦν ἐν ἀγεννήτῳ* [3] *γέννημά ἐστι, καὶ οὐκ ἐξ ὧν ὁ ἀγέννητος αὐτὸ* [4] *ἐγέννησεν· γεννητὴν* [5] *γὰρ φύσιν ἐν ἀγεννήτῳ οὐσίᾳ* [6] *οὐκ ἐνδέχεται εἶναι* [7]. *τὸ γὰρ αὐτὸ εἶναί τέ ἐστι καὶ μὴ εἶναι* [7] *· γέννημα γὰρ ἀγέννητον οὐκ ἔστι, καὶ ἀγέννητον* [8] *ὃν γέννημα οὐκ ἦν, τοῦ ἀνομοίου μέρους ἐπὶ Θεοῦ βλασφημίας τύπον καὶ* [9] *ὕβριν ἐπέχοντος.*

ιγ'. Εἰ ἀγεννήτου φύσεως ὑπάρχων ὁ Θεὸς ὁ παντοκράτωρ, γεννητῆς φύσεως οὐκ οἶδεν ἑαυτὸν, ὁ δὲ υἱὸς γεννητῆς φύσεως ὑπάρχων τοῦτο γινώσκει ἑαυτὸν ὅπερ ἐστί· πῶς οὐκ ἂν εἴη τὸ ὁμοούσιον ψεῦδος [1], *τοῦ μὲν γινώσκοντος ἑαυτὸν ἀγέννητον, τοῦ δὲ γεννητόν;*

ιδ'. Εἰ μὴ τὸ ἀγέννητον τὴν ὑπόστασιν τοῦ Θεοῦ παρίστησιν,

2. *τὸ γεννηθὲν*, ECA ; *ὁ γεννηθεὶς*, Did.

IX. — Didym. *loc. cit.*, — 1. *δὲ*, ECA, om. Did. — 2. *ἐργασαμένης*, EA, Did. ; *ἐργαζομένης*, C. — 3. *τοῦ*, A, Did. ; om. EC. —4. *ἰδιοποίησιν*, EA^{r}C, Did. ; *εἰδοποίησιν*, Ap^{1}.

X. — 1. *ὁμολογοθήσεται*, ECA ; *προσομολογοθήσεται*, Ap. Quae sequuntur in A^{r} desiderantur.

XI. — 1. *ἦν* EC ; om. A. — 2. *θεῷ*, EC ; om. A. — 3. *γέννησιν*, EC ; *γένεσιν*, A. — 4. *προσλαβών*, E ; *προσλαβόν*, C ; *προσλαμβάνει*, A. — 5. *τέλειος*, praecest *καί* A. — 6. *οὖν*, EC ; om. A. — 7. *τὸ τοῦ τελείου ὄνομα*, EC ; *τὸ τέλειου ὄνομα* Ap^{1}. — 8. *προσίεσθαι*, EA ; *προΐεσθαι*, C.

XII. — 1. *ἦν*, EC ; om. A. — 2. *τῷ*, A ; om. EC. — 3. *ἐξ ὧν - ἀγεννήτῳ*, A ; om. EC. — 4. *αὐτό*, EC ; *αὐτός*, A. — 5. *γεννητήν*, EC ; *γεννητόν*, A. — 6. *οὐσία*, EC ; om. A. — 7. *οὐκ ἐνδέχεται εἶναι*, EC ; *εἶναι οὐκ ἐνδέχεται*, A — 8. *ἀγέννητον*, 1° - *ἀγέννητον*, - 2°, om. A. — 9. *τύπον καὶ*, om. A.

XIII. — 1. *πῶς-ψεῦδος*, EC ; *πῶς ἂν εἴη σαν ὁμοούσιοι*, A.

Digitized by Google

ἀλλ' ἐπινοίας[1] ἐστὶν ἀνθρωπίνης[2] τὸ ἀσύγκριτον ὄνομα, χάριν τοῖς ἐπινοήσασι γινώσκει ὁ Θεὸς, διὰ τὴν ἀγέννητον ἐπίνοιαν[3] τὴν ὑπεροχὴν τοῦ ὀνόματος οὐ φέρων ἐν οὐσίᾳ.

ιε'. Εἰ ἔξωθεν ἐπιθεωρεῖται τῷ Θεῷ τὸ[1] ἀγέννητον, οἱ ἐπιθεωρήσαντες τοῦ ἐπιθεωρηθέντος εἰσὶν ἀμείνους, κρεῖττον ὄνομα τῆς φύσεως αὐτῷ πορισάμενοι.

ις'. Εἰ μὴ εἴκῃ[1] ἡ ἀγέννητος φύσις γενέσει, τοῦτ' ἔστιν ὃ λέγεται· εἰ δὲ εἴκῃ γενέσει, τὰ τῆς γενέσεως πάθη τῆς ὑποστάσεως τοῦ Θεοῦ εἴη ἄμεινον.

ιζ'. Εἰ[1] τὸ γέννημα ἄτρεπτον τὴν φύσιν ἐστὶ[2] διὰ[3] τὸν γεννήσαντα, τὸ[4] ἀγέννητον οὐσία ἐστὶ ἄτρεπτος[5], οὐ[6] διὰ γνώμην ἀλλὰ[7] διὰ τὸ ἐν οὐσίᾳ ἀξίωμα.

ιη'. Εἰ τὸ ἀγέννητον οὐσίας ἐστὶ δηλωτικὸν, εἰκότως πρὸς τὴν τοῦ γεννήματος οὐσίαν ἀντιδιαστάλλεται· εἰ δὲ μηδὲν σημαίνει τὸ ἀγέννητον, πολλῷ μᾶλλον οὐδὲν δηλοῖ τὸ γέννημα· μηδένι δὲ μηδὲν πῶς ἀντιδιασταλείη[1];

ιθ'. Εἰ δὲ ἡ ἀγέννητος[1] προσφορὰ[2] πρὸς τὴν γεννητὴν[3] προσφορὰν ἀντιδιαστέλλεται, σιωπῆς τὴν ὑποφορὰν[4] διαδεχομένης, γίνεσθαι συμβαίνει καὶ ἀπογίνεσθαι τὴν τῶν χριστιανῶν ἐλπίδα, ἐν διαφόρῳ[5] προφορᾷ[6] κειμένην, ἀλλ' οὐκ ἐν φύσεσιν οὕτως ἐχούσαις, ὡς ἡ τῶν ὀνομάτων βούλεται σημασία.

κ'. Εἰ μηδὲν πλέον νέμει[1] εἰς ὑπεροχὴν οὐσίας τὸ ἀγέννητον πρὸς τὸ γέννημα[2] προφορᾷ μόνον ὑπερεχόμενος ὁ υἱὸς, βελτίους ἑαυτοῦ γνώσεται τοὺς προσαγορεύσαντας, οὐ τὸν προσαγορευθέντα Θεὸν αὐτοῦ καὶ πατέρα.

κα'. Εἰ ἡ ἀγέννητος οὐσία κρείττων ἐστὶ γενέσεως, οἴκοθεν ἔχουσα τὸ κρεῖττον αὐτὸ, οὐσία ἐστὶν[1] ἀγέννητος· οὐ γὰρ βουλό-

XIV. — 1. ἐπινοίας, E; ὑπονοίας, C; ἐπινοία, A. — 2. ἀνθρωπίνη, ECAp[2]; ἀνθρώποις, Ap[1]. — 3. τὴν ἀγέννητον ἐπίνοιαν, EC; τὸ ἀγέννητον, A.

XV. — 1. τὸ, A; om. EC.

XVI. — Ab A omittitur. — 1. εἴκῃ, E; εἴκει, C.

XVII. — 1. εἰ, add. καὶ, A. — 2. τὴν φύσιν ἐστὶ, E; ἐστι τὴν φύσιν, CA. — 3. δία, praeest ἀλλὰ, A. — 3. τὸ add. δὲ, A. — 5. ἄτρεπτος, add. δὴ, A. — 6. οὐ, EC; om. A. — 7. ἀλλὰ, add. οὐ, A.

XVIII. — In AC, capit. XVIII-XIX in unum rediguntur. — 1. ἀντιδιασταλείη, EC; ἀντιδιαστέλλεις, A. — 2. μηδένι δὲ μηδὲν, EA; εἰ δὲ μηδὲν, C.

XIX. — 1. ἀγέννητος, EC; ἀγεννήτου, A. — 2. προσφορά, E; προφορά, AC. — 3. γεννητήν, EC; om. A. — 4. ὑποφοράν, E; προφοράν, AC. — 5. διαφόρῳ, EA; om. C. — 6. προφορᾷ EA; ὑπόφορᾷ, C.

XX. — 1. νέμει, EC; σημαίνει, A. — γέννημα, AE; γεννητόν, C.

XXI. — 1. αὐτὸ, οὐσία, E; αὐτοουσία, CA.

Digitized by Google

μενος, ὅτι βούλεται, γενέσεώς ἐστι κρείττων, ἀλλ' ὅτι πέφυκεν· αὐτὸ οὖν [2] *ὑπάρχουσα οὐσία* [3] *ἀγέννητος ὁ Θεὸς* [4] *οὐδένι λόγῳ ἐπιτρέπει καθ' ἑαυτῆς γένεσιν ἐπινοῆσαι, ὠθοῦσα φέρεσθαι κατὰ τῶν γεννήτων* [5] *πᾶσαν ἐξέτασιν καὶ πάντα λογισμόν.*

κβ'. Εἰ στηρήσεώς ἐστι δηλωτικὸν ἐπὶ Θεοῦ τὸ ἀγέννητον, μηδὲν δὲ εἴη τὸ ἀγέννητον· ποῖος λόγος ἂν ἀφαιρήσειε τοῦ μὴ ὄντος [1] *τὸ* [2] *μηδὲν ; εἰ δὲ ὂν σημαίνει* [2], *τίς ἂν χωρήσειε* [4] *ὄντος Θεοῦ* [5] *ὅπερ ἐστὶν αὐτὸ* [6] *γε* [7] *ἑαυτοῦ* [8] ;

κγ'. Εἰ αἱ στερήσεις [1] *ἕξεών* [2] *εἰσιν* [3] *ἀφαιρέσεις, τὸ ἐπὶ Θεοῦ ἀγέννητον ἤτοι στέρησίς ἐστιν* [4] *ἕξεων, ἢ ἕξις στερήσεως· ἀλλ' εἰ μὲν στέρησίς ἐστιν ἕξεως, πῶς ἂν τὸ μὴ προσὸν* [5] *τῷ Θεῷ συναριθμηθήσεται ;*

κδ'. Εἰ δὲ ἕξις ἐστὶ τὸ ἀγέννητον, ἀνάγκη προϋπόθεσθαι γεννητὴν οὐσίαν, ἵν' οὕτως ἕξιν προσλαβοῦσα, ἀγέννητος ὀνομάζηται.

κε'. Εἰ δὲ ἡ γεννητὴ ἀγεννήτου οὐσίας μετέσχεν [1] *ἕξεως* [2] *ὑπομείνασα ἀποβολὴν, ἀγεννησίας ἐστέρηται· εἴη ἂν οὖν* [3] *οὐσία μὲν γεννητὴ* [4], *τὸ δὲ ἀγέννητον ἕξις.*

κς'. Εἰ δὲ τὸ γέννημα παρόδου [1] *ἐστὶ δηλωτικὸν, δῆλον ὅτι ἕξεώς ἐστι σημαντικόν, ἄν τε μεταπέπλασται* [2] *ἐξ οὐσίας* [3] *τινὸς, ἄν τε τοῦτό ἐστιν ὅ λέγεται γέννημα* [4].

κζ'. Εἰ τὸ ἀγέννητον [1] *ἕξις καὶ τὸ γεννητὸν* [2] *ἕξις, αἱ μὲν οὐσίαι τῶν ἕξεων πρῶται, αἱ δὲ ἕξεις τῶν οὐσιῶν, εἰ καὶ δεύτεραι* [2], *ἀλλ' οὖν γε* [3] *προτιμότεραι.*

2. *πέφυκεν - οὖν* om. A. — 3. *ὑπάρχουσα οὐσία*, EC ; *αὐτοουσία ὑπάρχουσα*, A. — 4. *ἀγέν. ὁ θεός*, EC ; *ὁ θεὸς ἀγέν.*, A. — 5. *τῶν γεννητῶν*, EC, Ap[1] ; *τὸν γεννητόν*, Ap[2].

XXII. — 1. *μὴ ὄντος*, EC ; *μηδένος*, A. — 2. *τὸ*, CA ; om. E. — 3. *εἰ - σημαίνει*, EC ; *εἶδος σήμαινον*, A. — 4. *χωρήσειε*, EA ; *ὁρίσειε*, C. — 5. *θεοῦ*, om. E ; *ὄν* A. — 6. *αὐτό*, EA ; *αὐτός*, C. — 7. *γε*, om. A. — 8. *ἑαυτοῦ*, AC, *αὐτοῦ*, E.

XXIII. — AC in unum redigunt capit. XXIII-XXIV-XXV-XXVI. — 1. *αἱ στερήσεις*, EC ; *ἡ στέρησις*, A. — 2. *ἕξεων*, EA ; *τῶν ἕξεων αὐτῶν*, C. — 3. *εἰσιν*, EC ; om. A. — 4. *ἐστιν*, EC ; *ἔσται*, A. — 5. *προσὸν*, add. *ὡς προσόν*, C.

XXV. — 1. *μέτεσχε*, om. Ap[1]. — 2. *ἕξεως*, praeest *καί*, A. — 3. *οὖν*, om. A. — 4. *ἡ γεννητή*, A.

XXVI. — 1. *παρόδου*, EC ; *παρ' οὐδέν*, A. — 2. *μεταπέπλασται*, EC ; *μεταπλασθῇ*, A. — 3. *ἐξ οὐσίας*, ECAp[1] ; *ἐξουσίᾳ τινὸς*, Ap[2]. — 4. *γέννημα*, add. *τινος*, A.

XXVII. — AC in unum redigunt capit. XXVII-XXVIII. — 1. *ἀγέννητον*, EC ; *γεννητόν*, A. — 2. *γεννητόν*, EC ; *ἀγέννητον*, A. — 2. *τῶν οὐσιῶν εἰ καί*, EC ; *εἰ καὶ τῶν οὐσιῶν*, A. — 3. *γε*, EC ; *τε*, A.

Digitized by Google

κη'. Εἰ [1] δὲ [2] τὸ ἀγέννητον τοῦ γεννητοῦ αἴτιόν ἐστι τοῦ [3] εἶναι σημαινομένου [4] γέννημα [5] συνείσφερον [6] τῇ ἑαυτοῦ οὐσίᾳ [7] τὸν [8] αἴτιον, οὐσίας ἐστὶ δηλωτικὸν τὸ γέννημα ἀλλ' οὐχ ἕξεως, τῆς [9] ἀγεννήτου φύσεως οὐδὲν ἑαυτῇ συνεισαγούσης · πῶς οὐκ ἂν εἴη οὐσία, ἀλλ' ἕξις ἡ ἀγέννητος οὐσία [10] ;

κθ'. Εἰ πᾶσα οὐσία ἐστὶν ἀγέννητος, οἷα ἡ Θεοῦ τοῦ παντοκράτορος [1], πῶς ἄν [2] τὴν μὲν παθητὴν ἐρεῖ τις [3], τὴν δὲ ἀπαθῆ ; εἰ δὲ φύσεως ἀποκλήρωσει ἀγεννήτου, ἡ μὲν διαμένει ποσότητος καὶ ποιότητος [4] καὶ ἁπλῶς εἰπεῖν [5] πάσης μεταβολῆς ἀμείνων [6], ἡ [7] δὲ παθῶν [8] ἐστιν ὑπεύθυνος [9], συγχωρηθεῖσα [10] τὸ ἀπαράλλακτον εἰς οὐσίαν ἔχειν, τῷ αὐτομάτῳ ἐπιτρέψαι φίλον [11] τὰ κατὰ τὰ προειρημένα · ἢ τό γε οὖν ἀκόλουθον τὴν μὲν [14] ποιοῦσαν ἀγέννητον εἰπεῖν, γεννητὴν δὲ τὴν μεταβαλλομένην.

λ'. Εἰ τῆς γενομένης [1] ἡ ἀγέννητος φύσις ἐστὶν αἰτία, τὸ δὲ ἀγέννητον μηδὲν εἴη αἴτιον [2] · πῶς ἂν εἴη αἴτιον τὸ μηδὲν τοῦ γεγονότος ;

λα'. Εἰ τὸ ἀγέννητον στέρησις, ἡ δὲ στέρησις ἕξεως ἀποβολή ἐστιν, ἡ δὲ ἀποβολὴ παντελῶς ἀπόλλυται ἢ μεθίσταται ἐφ' ἕτερον · πῶς οἷόν τε ἕξει μεθισταμένη [1] κατονομάζεσθαι [2] τὴν οὐσίαν τοῦ Θεοῦ ἀγεννήτῳ [3] προσηγορίᾳ ;

λβ'. Εἰ τὸ ἀγέννητον δηλοῖ στέρησιν μὴ προσοῦσαν τῷ [1] Θεῷ, πῶς ἀγέννητον εἶναι λέγομεν, γέννητον δὲ μὴ εἶναι ;

λγ'. Εἰ ψιλὸν ὄνομά ἐστιν ἀπὸ [1] Θεοῦ τὸ ἀγέννητον, ἡ δὲ ψιλὴ προφορὰ τὴν ὑπόστασιν τοῦ Θεοῦ [2] ἐπαίρει κατὰ πάντων τῶν [3]

XXVIII. — 1. *εἰ*, om A. — 2. *δὲ*, praeest *τό*, A. — 3. *τοῦ*, praeest *κατὰ τό*, A. — 4. *σημαινομένου*, C ; *σημαίνων*, E ; *σημαινόμενον*, A. — 6. *γέννημα*, EC ; *εἰ δὲ τὸ γέννημα*, A. — 6. *συνείσφερον*, EC ; *συνεισφέρει*, A. — 7. *τῇ ἑαυτοῦ οὐσίᾳ*, EC ; *τῆς ἑαυτου οὐσίας*, A. — 8. *τὸν*, EC ; *τό*, A. — 9. *τῆς*, EC ; *τῆς δ'*, A. — 10. *οὐσία*, E ; *φύσις*, AC.

XXIX. — 1. *Θεοῦ τοῦ παντ.*, E ; *θεοῦ παντ.*, C. ; *τοῦ θεοῦ παντ.*, A.— 2. *ἄν*, om. A. — 3. *ἐρεῖ τις*, EC, *ἐρεῖς*, A. — 4. *ποσότητος καὶ ποιότητος*, EC ; *ποσότης καὶ ποιότης*, A. — 5. *καὶ ἁπλῶς εἰπεῖν*, EC ; *καὶ ἁπλῶς εἰ ἦν*, A. — 6. *ἀμείνων*, EC ; add. *ὤφειλεν εἶναι*, A. — 7. *ἡ*, EC ; *εἰ*, A. — 8. *παθῶν*, EC ; *πάθει*, A. — 9. *ἔστιν ὑπεύθυνος*, EA ; *ὑπεύθυνός ἐστιν*, C. — 10 *συγχωρηθεῖσα* AC ; add. *διά*, E. — 11. *φίλον*, E ; *τὸν φιλοῦντα*, C ; *ὀφείλομεν*, A. — 12. *τά προειρημένα*, CA ; *τὰς προειρημένας*, E. — 13. *γ ε*, E ; *γ'*, C ; *γοῦν*, A. — 14. *μέν*, om. A.

XXX. — 1. *γενομένης* EC ; *γινομένης*, A. — 2. *αἴτιον*, om. AC.

XXXI. — 1. *μεθισταμένη*, E ; add. *ἢ ἀπολλυμένη*, AC. — 2. *κατονομάζεσθαι*, EC ; *κατωνομάσθαι*, A. — 3. *ἀγεννήτῳ*, EC ; *ἀγεννήτου φύσεως*, A.

XXXII. — 1. *τῷ*, om. C.

XXXIII. — 1. *ἀπὸ*, E ; *ἐπὶ*, AC. — 2. *τοῦ θεοῦ*, om. A. — 3. *τῶν*, om. C.

Digitized by Google

γεννητῶν · τιμιωτέρα [4] ἄρα [5] ἐστὶν ἡ ἀνθρώπων προφορὰ τῆς [6] τοῦ παντοκράτορος ὑποστάσεως [7], ἀσυγχρίτῳ ὑπεροχῇ καλλωπίσασα Θεὸν παντοκράτορα [8].

λδ'. Εἰ παντὶ γεννητῷ αἰτία συγκεκλήρωται [1] ἀναίτιος [2] δὲ ἡ ἀγέννητος φύσις, οὐκ αἰτίαν [3] δηλοῖ τὸ ἀγέννητον, ἀλλ' ὑπόστασιν [4] σημαίνει.

λε'. Εἰ πᾶν τὸ γεγονὸς ὑφ' ἑτέρου γέγονεν, ἡ δὲ ἀγέννητος ὑπόστασις οὔτε ὑφ' ἑαυτῆς οὔτε ὑφ' ἑτέρας γέγονεν · ἀνάγκη οὐσίαν δηλοῦν τὸ ἀγέννητον.

λς'. Εἰ [1] τῇ [2] τοῦ γεννήματος οὐσίᾳ [3] συμφαίνεται [4] ὡς αἰτία ἡ [5] ἀγέννητος [6] ὑπόστασις, κατὰ πάσης αἰτίας τὸ ἀπαράλλακτον ἔχουσα, αὐτοουσία ἐστὶν ἀσύγκριτος, οὐκ ἔξωθεν συνεμφαίνουσα [7] τὸ ἀπρόσιτον [8], αὐτὸ δὲ ὑπάρχουσα, ἀσύγκριτος καὶ ἀπρόσιτος, ἐπειδὴ [9] καὶ [10] ἀγέννητος.

λζ'. Εἰ ὑπεράγει [1] πάσης φύσεως ὁ παντοκράτωρ, διὰ τὸ ἀγέννητον ὑπεράγει [2], ὅπερ ἐστὶν αἴτιον τοῖς γεννητοῖς διαμονῆς [3] · εἰ δὲ μή ἐστιν οὐσίας [4] δηλωτικὸν τὸ ἀγέννητον, πόθεν ἄν ἡ τῶν γεννητῶν φύσις ἕξει τὸ διασώζεσθαι ;

λη'. Εἰ οὐδὲν τῶν ἀοράτων αὐτὸ ἑαυτοῦ [1] σπερματικῶς προϋπάρχει, διαμένει δὲ ἐν φύσει ἀποκεκληρωμένῃ · πῶς ἂν [2] ὁ ἀγέννητος Θεός, ἐλεύθερος ἀποκληρώσεως ὑπάρχων, νῦν μὲν τὴν ἑαυτοῦ οὐσίαν δευτέραν ἐν γεννήματι ὁρᾷ [3], νῦν δὲ προτέραν ἐν ἀγεννήτῳ, κατὰ τὴν τοῦ πρώτου καὶ δευτέρου [4] τάξιν ;

— 4. ἄρα, om. A.— 5. τιμιωτέρα, EC ; τιμιώτερον, A. — 6. τῆς, om. C.— 7. ὑποστάσεως, EC ; φύσεως, A. — 8. θεὸν παντ., E ; τὸν θεὸν τὸν παντ., A. τὸν παντ, C.

XXXIV. — 1. συγκεκλήρωται, EC ; συγκεκλήρωτο, A. — 2. ἀναίτιος, CA, αἴτιος E. — 3. αἰτίαν, AC ; αἴτιον, E.— 4. ὑπόστασιν, EC ; οὐσίαν, A.

XXXV. — Hoc capit. deest in A.

XXXVI. — 1. εἰ, EC ; ἐπί, A. — 2. τῇ, om. A. — 3. οὐσίᾳ, EC ; οὐσία, A. — 4. συμφαίνεται, E ; συνεμφαίνεται, CA. — 5. ἡ, add. δὲ, A. — 6. ἀγέννητος, EC ; τοῦ ἀγεννήτου, A. — 7. συνεμφαίνουσα, E ; ἐμφαίνουσα, A ; συνυφαίνουσα, C. — 8. ἀπρόσιτον, EC ; ἀσύγκριτον, A. — 9. ἐπειδὴ, CA ; ἐστι δὴ, E. — 10. καὶ, om. A.

XXXVII. — 1. ὑπεράγει, EC ; ὑπερέχει, A. — 2. ὑπεράγει, EC ; ὑπερέχει, A. — 3. διαμονῆς, EC ; εἰς διαμονήν, A. — 4. οὐσίας, EC ; αἰτίας, A.

XXXVIII. — 1. ἑαυτοῦ, CA ; αὐτοῦ, E. — 2. ἄν, EA ; om. C. — 3. ὁρᾷ, AC ; ὁρᾶν E. — 4. τὴν τοῦ πρώτου καὶ δευτέρου, EC ; τὴν πρώτην καὶ δευτέραν, A.

Digitized by Google

λθ'. Εἰ διαμένει ἐν φύσει ἀγεννήτω [1] ὁ Θεὸς, τὸ ἐν γενέσει καὶ ἀγεννησίᾳ ἑαυτὸν εἰδέναι ἀφῃρήσθω [2]· συγχωρούμενος [3] δὲ ἐν ἀγεννήτῳ καὶ γεννητῷ τὴν ἑαυτοῦ οὐσίαν παρατείνειν αὐτὸς, ἑαυτοῦ ἀγνοεῖ τὴν οὐσίαν περιαγόμενος ὑπὸ γενέσεως καὶ ἀγεννησίας [4].

μ'. Εἰ δὲ [1] καὶ τὸ γεννητὸν μετείληφε μετουσίας [2] ἀγεννήτου, ἐν δὲ γεννητοῦ φύσει ἀτελευτήτως διαμένει [3], εἰ μὲν [4] δὴ ἀτελῆ [5] φύσει γινώσκει ἑαυτὸν [6], ἀγνοῶν δηλονότι τὴν ἀγέννητον μετουσίαν [7]· οὐ γὰρ οἷόν τε αὐτὸν περὶ ἑαυτοῦ καὶ ἀγεννήτου οὐσίας γνῶσιν ἔχειν καὶ γεννητῆς.

μα'. Εἰ δὲ εὐκαταφρόνητόν ἐστι τὸ ἀγέννητον διὰ μεταβολῆς [1] ἐπιτηδειότητα, ἀξίωμα φύσεώς ἐστιν ἡ οὐσία ἀμετάβλητος, τῆς ἀγεννήτου οὐσίας πάσης αἰτίας κρείττονος ὁμολογουμένης [2].

μβ'. Εἰ τὸ ἀγέννητον πάσης αἰτίας ἐξῄρηται, εἴη δὲ πολλὰ ἀγέννητα, ἀπαράλλακτον ἕξουσι [1] τὴν φύσιν· οὐ γὰρ ἂν εἴη [2] ἀποκληρώσει φύσεώς τινος κοινοῦ καὶ ἰδίου μετειλήφει [3], ἡ μὲν ἐποίει, ἡ δὲ ἐγίνετο.

μγ'. Εἰ πᾶσα οὐσία ἐστὶν ἀγέννητος, οὐδεποτέρα διοίσει τῆς ἄλλης κατὰ τὸ ἀδέσποτον· πῶς οὖν [1] ἄν τις φαίη τὴν μὲν μεταβάλλεσθαι, τὴν δὲ μεταβάλλειν, οὐκ ἐπιτρεπόντων τῷ Θεῷ ὑφιστᾶν [2] ἐκ μὴ ὑποκειμένης οὐσίας.

μδ'. Εἰ πᾶσα οὐσία ἐστὶν ἀγέννητος, πᾶσά ἐστιν ἀπαράλλακτος· τῆς δὲ [1] οὐσίας τὸ ἀπαράλλακτον [2] ἐχούσης, τὸ ποιεῖν τε [3] καὶ τὸ πάσχειν αὐτοματισμῷ ἀναθετέον.

με'. Πολλῶν δὲ ὄντων ἀγεννήτων καὶ ἀπαραλλάκτων, ἀναριθμήτως [1] διοίσουσιν ἀλλήλων· οὐ γὰρ ἂν εἴη ἀριθμητὰ [2] τὰ [3] διεστῶτα

XXXIX. — In CA capit. XXXIX-XL-XLI in unum coalescunt. — 1. ἐν φύσει ἀγεννήτῳ, E; ἐν φύσει ἀγεννήτου, C; ἐν ἀγεννήτῳ φύσει, A. — 2. ἀφῃρήσθω, EC; ἀφαιρείσθω, A. — 3. συγχωρούμενος, A; συγχωρουμένου, EC. — 4. ἀγεννησίας, EC; ἀγενεσίας, A.

XL. — 1. δέ, om. A. — 2. μετουσίας, EC; οὐσίας, A. — 3. διαμένει, CA; διαμένειε, E. — 4. εἰ μὲν δὴ, E; om. δὴ, C; ἐν ᾗ μέν, A. — 5. ἀτελῆ, E; διατελῶν, C; διατελεῖ, A. — 6. ἑαυτὸν, A; αὐτὸν, EC. — 7. μετουσίαν, EC; οὐσίαν, A.

XLI. — 1. ἡ, om. EC. — 2. ὁμολογουμένης, CA; ὡμολογημένης, E.

XLII. — 1. ἕξουσι, EC; ἔχουσι, A. — 2. εἴη, A; μή, EC. — 3. μετειλήφει, A; μετειληφυῖα, EC.

XLIII. — 1. οὖν, EC; δέ, A. — 2. ὑφιστᾶν, EA; ὑφίσταναι, C.

XLIV. — AC in unum redigunt capit. XLV et XLIV. — 1. δὲ, om. C. — 2. τὸ ἀπαράλλακτον, EC; ἀπαραλλάκτως, A. — 3. τε, om. EA.

XLV. — 1. ἀναριθμήτως, EC; ἀναριθμήτῳ, A. — 2. ἀριθμητὰ, EC; ἄλλο καί ἄλλο, A. — 3. τὰ, EC; μὴ, A.

Digitized by Google

ἢ καθόλου ἢ κατά τι, πάσης διαστάσεως ἀποκλήρωσίν [4] τινα [5] ἐμφαινούσης, αἰτίας [6] ἀποτεταγμένης ἀγεννήτου φύσεως [7].

μζ'[1]. Εἰ τὸ ἀγέννητος καὶ τὸ Θεὸς ἐκ παραλλήλου τὸ αὐτὸ δηλοῖ, ἀγέννητον ἀγέννητος ἐγέννησεν · εἰ δὲ ἕτερον δηλοῖ τὸ ἀγέννητον, ἕτερον δὲ τὸ Θεὸς, οὐκ ἄτοπον δὲ τῷ Θεῷ θεὸν γεγεννηκέναι, ἑκατέρου τὴν ὕπαρξιν λαβόντος ἐξ ἀγεννήτου οὐσίας.

μζ'. Εἰ δὲ τὸ πρὸ τοῦ Θεοῦ μηδὲν εἴη, ὥσπερ οὐκ ἔστι, τὸ [1] Θεὸς καὶ τὸ ἀγέννητον ταὐτὸν δηλοῖ, οὐ προσιεμένου τοῦ γεννήματος τὸ ἀγέννητον · διὸ οὐδὲ [2] τὸ [3] συνεκφωνεῖσθαι τῷ Θεῷ καὶ πατρὶ αὐτῷ [4] ἀνέχεται.

Ἐρρωμένους καὶ ἐρρωμένας ὑμᾶς ὁ ὢν αὐτογέννητος Θεὸς, ὁ καὶ μόνος [1] ἀληθινὸς Θεὸς προσαγορευθεὶς ὑπὸ τοῦ ἀποσταλέντος Ἰησοῦ Χριστοῦ, ὑποστάντος τε ἀληθῶς πρὸ αἰώνων, καὶ ὄντος ἀληθῶς [2] γεννητῆς ὑποστάσεως, διατηρήσει ἀπὸ τῆς ἀσεβείας, ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ τῷ Κυρίῳ [3] ἡμῶν, δι' οὗ πᾶσα δόξα τῷ Πατρὶ καὶ νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. ἀμήν.

Πεπλήρωται τὸ σύνταγμα τοῦ Ἀετίου.

L'authenticité de ce document n'a pas à être démontrée : saint Épiphane, Didyme et le pseudo-Athanase sont des témoins indépendants l'un de l'autre, les deux premiers tout au moins sont des contemporains d'Aèce (1). Aussi présentent-ils une garantie de premier ordre. Tout au plus y aurait-il à remarquer la forme rigoureuse que revêt l'argumentation de l'hérétique. Nous savons par Socrate qu'Aèce aimait à faire le plus grand usage du syllogisme (2). Il n'était pas le seul de son temps. Apollinaire de Laodicée par exemple employait le syllogisme dans plusieurs de ses ouvrages : le *Contra*

4. ἀποκλήρωσιν, CA ; ἀποκληρώματι, E. — 5. τινα, om. A. — 6. αἰτίας, A ; αἰτίου, C ; ἔτι, E.— 7. ἀποτεταγμένης - φύσεως, om. A.

XLVI. — Reliqua in A desiderantur. C in unum resumit capitula XLVI-XLVII. — 1. ὁ ἀγέννητος ἀγέννητον, C.

XLVII. — 1. τὸ, E ; ὁ, C. — 2. οὐδὲ, E ; οὔτε, C. — 3. τό, om. C. — 4. αὐτῷ, E ; αὐτοῦ, C.

Conclus. — 1. μόνος, add. διὰ τοῦτο, C. — 2. ἀληθῶς, om. C. — 3. κυρίῳ, E ; σωτῆρι, C. — 4., τῷ, add. θεῷ καί, C.

(1) P. Garnier, *De Theodoreto dissertationis secundae appendix*, PG, LXXXIV, 367 et suiv., attribue à Théodoret la composition de ces dialogues pseudo-athanasiens et cette hypothèse garde en sa faveur de sérieuses probabilités. On sait avec quel soin Théodoret cite les témoignages.

(2) Socrate, *H. E.*, I, 35 ; PG, LXVII, 297A-300B.

Digitized by Google

Diodorum ad Heracleium (1) ; le *κατὰ κεφάλαιον liber ad Diodorum* (2), la *Recapitulatio* (3), conservée par le cinquième dialogue pseudo-athanasien (4), sont des séries de syllogismes. Didyme d'Alexandrie, dans le *De Trinitate*, a un long chapitre formé lui aussi d'une suite de syllogismes (5) ; l'auteur inconnu des dialogues IV-V pseudo-basiliens contre Eunome débute également par des arguments en forme (6). Il y a là une méthode que, dans la seconde moitié du IVe siècle, les orthodoxes emploient aussi bien que les hérétiques, et dont il ne serait pas sans intérêt de retracer l'histoire chez les Pères de l'Église.

Une dernière lettre attribuée à Aèce aurait pour destinataire un tribun du nom de Mazon : cinq fragments en sont cités dans la *Doctrina Patrum*, d'après laquelle nous les reproduisons ici :

Ἀετίου Ἀρειανοῦ ἐκ τῆς πρὸς Μάζωνα τριβοῦνον ἐπιστολῆς. Ἀθανάσιος ὁ Αἰγύπτιος ἀγωνιζόμενος ταυτὸν δεῖξαι τῷ πατρὶ κατ' οὐσίαν τὸν υἱόν, δύο φύσεις αὐτῷ καὶ δύο θελήσεις καὶ δύο ἐνεργείας ἐπεγράψατο, σκαιῶς ἀγνοήσας, ὡς αὐτὸν ἑαυτῷ δυσσεβῶς ἐναντιοκίνητον ἔδειξε · διχὰς γὰρ πᾶσα δυάς. τὴν αὐτὴν δὲ νόσον αὐτῷ καὶ πάντες οἱ τῷ ὁμοουσίῳ προσθέμενοι ἀπηγάγοντο(7).

Τοῦ αὐτοῦ ἐκ τῶν αὐτῶν σκεμμάτων.

Φύσει μόνος δημιουργὸς ὁ πατὴρ · οὐ γὰρ ἐξ ἄλλου τοῦτο λαβὼν ἔχει δοτόν. « πάντα γὰρ ἐδόθη μοι παρὰ τοῦ πατρός μου (Matth., XI, 27) », *καὶ « ἐδόθη μοι πᾶσα ἐξουσία ἐν οὐρανῷ καὶ ἐπὶ γῆς(Matth.,* XXVIII, 18). » *Εἰ δὲ θέσει δημιουργὸς, φύσει παθητὸς · παθητὸν γὰρ ἅπαν τὸ μὴ φύσει δημιουργόν. εἰ δὲ φύσει παθητὸς, καὶ τὴν βούλησιν καὶ τὴν ἐνέργειαν ἔχει πάσχουσαν · οὐδὲν γὰρ ἀπαθὲς ἔχει τὸ φύσει παθητόν* (8).

Τοῦ αὐτοῦ ἐκ τῶν αὐτῶν.

Οὐκ ἦν, εἰ μὴ γέγονεν, ὁ υἱὸς, καὶ εἰ μὴ γέγονεν, οὐκ ἐγεννήθη · οὐ γάρ ἐστιν ἀγένητος γέννησις · εἰ δὲ γεγέννηται γεγονὼς ὁ

(1) H. LIETZMANN, *Apollinaris von Laodicea und seine Schule*, t. I, p.142. Tubingue, 1904.

(2) ID., *ibid.* VOISIN (*L'Apollinarisme*, p. 168 et suiv. Louvain, 1901) identifie le *κατὰ Διοδώρου* et le *κατὰ κεφάλαιον βιβλίον*.

(3) H. LIETZMANN, *op. cit.*, p. 144-145.

(4) PSEUDO-ATHANASE, *De Trinit.* dial. V ; PG, XXVIII, 1265-1285.

(5) DIDYME. *De Trinitate*, III, 2 ; PG, XXXIX, 785-805 ; voir aussi le chapitre II du *Contra Manich.*, 2 ; PG, XXXIX, 1088B-1089B.

(6) PSEUDO-BASILE, *Dialog.*, IV ; PG, XXIX, 672 et suiv.

(7) *Doctrina Patrum*, 41, XXVIII ; édit. DIEKAMP, p. 311, 1-7.

(8) ID., 41, XXIX ; p. 311, 8-16.

Digitized by Google

υἱὸς, οὐ ταυτὸν τῷ πατρὶ μηδέτερον τούτων ὄντι φυσικῶς, εἰ δὲ μὴ ταυτόν, ἕτερον τὴν φύσιν, εἰ δὲ τὴν φύσιν, καὶ τὴν θέλησιν δηλονότι καὶ τὴν ἐνέργειαν. οὐ γὰρ ὃ θέλω, πάτερ, ἀλλ' εἴ τι σὺ (cfr. *Mc.*, XIV, 36) *καὶ ὅσα βλέπω τὸν πατέρα ποιοῦντα, ὁμοίως ποιῶ* (*Joann.*, V, 19) *· ὅπερ ἐστὶν μιμήσεως, ἀλλ' οὐ φύσεως* (1).

Τοῦ αὐτοῦ ἐκ τῶν αὐτῶν.

Εἰ σὰρξ γενόμενος ὁ λόγος τὴν φύσιν γέγονε σύνθετος, οὐκ ἂν τοῦτο γεγονώς, εἰ φύσει συνθέσεως ἦν ἀνεπίδεκτος, εἰ δὲ τὴν φύσιν γέγονε σύνθετος, δηλονότι καὶ τὴν βούλησιν καὶ τὴν ἐνέργειαν · πῶς οὖν ταυτὸν τῷ πατρὶ τῷ κατ' οὐδένα λόγον ἐπιδεχομένῳ σύνθεσιν ὁ πεφηνὼς ταύτης δεκτικός (2) ;

Τοῦ αὐτοῦ ἐκ τῶν αὐτῶν.

Εἰ μόνος ἐστὶν, ὡς εἷς φύσει ἀλλ' οὐκ ἀριθμῷ, ὁ υἱὸς, μία αὐτοῦ ἡ φύσις ἐστὶ καὶ ἡ βούλησις καὶ ἡ ἐνέργεια · ἐν δὲ μιᾷ δύο ποτ' ἂν οὐ γενήσεται φύσεις, κἂν γέγονε σὰρξ, ἐπεὶ τοῦ φύσει μόνος υἱὸς εἶναι σαφῶς διαπέπτωκεν (3).

Il est assez difficile de se prononcer sur l'origine de ces fragments Ils figurent au chapitre 41 de la *Doctrina Patrum*, qui est intitulé : *χρήσεις θεοστυγῶν αἱρετικῶν, ὧν ὁμόφρονές εἰσιν οἱ μίαν ἐνέργειαν καὶ θέλησιν ὁμωλογοῦντες ἐπὶ Χριστοῦ τοῦ Θεοῦ* (4). Pour réfuter plus sûrement les monothélites, l'auteur de la *Doctrina* s'efforce de démontrer que tous les hérétiques les plus illustres sont d'accord avec eux, et il cite, un peu pêle-mêle des témoignages empruntés à Ébion, à Paul de Samosate, à Nestorius, à Théodore de Mopsueste, à Montan, à Manès, à Apollinaire de Laodicée et à ses disciples, Julien, Polémon, Eunome de Bérée, à Sévère d'Antioche et à bien d'autres encore. Toutes ces citations sont loin d'avoir la même valeur : plusieurs d'entre elles sont certainement apocryphes, celles d'Ébion, par exemple, de Montan et de Manès ; d'autres peuvent être authentiques et sont généralement reçues comme telles par les historiens ; chacune d'elles du moins a besoin d'être sérieusement contrôlée.

On peut ajouter que les fragments d'Aèce sont parmi ceux qui se présentent dans les meilleures conditions. Il est vrai que la *Doctrina* les cite entre les extraits d'une lettre de Sévère d'Antioche

(1) Id., 41, xxx ; p. 311, 17-24.
(2) Id., 41, xxxi, p. 311, 25 - 312, 3.
(3) Id., 41, xxxii, p. 312, 4-8.
(4) Id., 41, p. 302-315.

Digitized by Google

à Prosdocius et un passage d'Eunome au modérateur Zozime (1) ; il est vrai également que le correspondant d'Aèce, le tribun Mazon, ne nous est pas autrement connu. Mais la *Doctrina* donne ses références un peu à tort et à travers, sans tenir compte de la chronologie, et la lettre d'Eunome à Zozime était déjà représentée plus haut par un fragment qui précède les textes de Sévère. D'autre part, nous ignorons tant de personnages qui ont joué un rôle dans l'histoire du IVe siècle, que nous ne saurions insister sur Mazon.

La manière assez libre, dont est introduit « Athanase l'Égyptien » au premier fragment, s'accorde bien avec ce qu'aurait dit un adversaire, contemporain de l'illustre évêque ; et lorsque l'écrivain rappelle qu'Athanase cherchait à montrer que le Père et le Fils étaient *ταυτὸν κατ' οὐσίαν*, il peut faire allusion à des formules comme celles-ci : Le Père et le Fils sont un par la possession et la propriété de la nature, par l'identité de la même et unique divinité, *τῇ ταυτότητι τῆς μιᾶς θεότητος* (2) ; il faut admettre entre eux *ταυτότητα τῆς θεότητος, τὴν δὲ ἑνότητα τῆς οὐσίας* (3).

La forme des arguments est bien celle que nous pouvons attendre d'Aèce : nous retrouvons ici les syllogismes captieux, dont la longue théorie nous avait déjà frappés tout à l'heure. Saint Épiphane attribue à Aèce trois cents *κεφάλαια*, du genre de ceux qu'il cite : nous pourrions avoir dans la lettre à Mazon, quelques uns de ces *κεφάλαια*.

Il faut remarquer surtout que la doctrine exposée par les fragments à Mazon est essentiellement trinitaire, ainsi qu'il convient. Il s'agit de la *ταυτότης κατ' οὐσίαν* du Père et du Fils (fragm. 1) ; de la qualité de démiurge qui appartient *φύσει* au Père et *θέσει* au Fils (fragm. 2) ; de la *γέννησις* qui empêche la *ταυτότης* du Père et du Fils (fragm. 3) ; de l'unité du Fils (fragm. 5). L'incarnation, visée dans le fragment 5, n'est vraiment au premier plan que dans le fragment 4 ; et l'on ne saurait s'étonner qu'un arien ait eu l'occasion de parler du Verbe incarné.

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est l'insistance avec laquelle l'auteur revient sur la *θέλησις* et l'*ἐνέργεια* : la *θέλησις* (*βούλησις*) et l'*ἐνέργεια* forment le motif principal des fragments ; et l'on peut être sur-

(1) Il s'agit ici d'Eunome de Bérée, disciple d'Apollinaire, cfr H. LIETZMANN, *Apollinaris*, p. 153.

(2) ATHANASE, *Contra Arian.*, III, 3 ; PG, XXVI, 328, c.

(3) ID., *ibid.*, 4 ; PG, XXVI, 329A. Cfr *De decret. nicaenae syn.*, 23, 24 ; PG, XXV, 456-457.

Digitized by Google

pris de trouver si souvent ces mots dans un texte aussi court, alors qu'ils ne figuraient pas dans les 47 *κεφάλαια* d'Épiphane. Il n'est pas impossible que l'auteur de la *Doctrina* ait interpolé un texte authentique d'Aèce, pour y introduire la preuve qu'il cherchait en faveur de sa thèse ; et c'est à cette supposition que nous rallierions le plus volontiers si l'on ne pouvait accepter l'authenticité intégrale des fragments. La difficulté qui apparaît ici n'est d'ailleurs pas propre aux passages d'Aèce ; elle se retrouve tout le long du chapitre consacré aux *χρήσεις* des hérétiques, et sans doute conviendrait-il d'étudier ce chapitre dans son ensemble pour avoir le droit de formuler une conclusion sûre.

Contemporain de l'auteur de la *Doctrina Patrum*, si même il ne se confond pas avec lui (1), Anastase le Sinaïte cite deux fragments d'Aèce, dans un florilège où figurent également des textes soi-disant empruntés à Arius et à Eunome. Les deux fragments se présentent comme des extraits d'un *λόγος περὶ τοῦ υἱοῦ*. Ce titre n'est pas sans étonner, puisque nous n'avons jusqu'ici rencontré que des lettres d'Aèce. Il se pourrait d'ailleurs que le titre provînt de l'auteur même du florilège.

Voici les passages en question :

Ἀετίου αἰτίου πάσης ἀρειανῆς θεομάχου αἱρέσεως ἐκ τοῦ περὶ υἱοῦ λόγου ·

οὔκουν διθελὴς ὁ τῆς Μαρίας υἱός, ἵνα μὴ κατὰ τοὺς Μανιχαίων νόμους σαρκικῷ θελήματι ἀντιστρατεύηται τὸ θέλημα τοῦ Θεοῦ (2).

τοῦ αὐτοῦ ἐκ τοῦ αὐτοῦ λόγου ·

αὐτὸς γὰρ ἑαυτῷ ἑρμηνεύει ὁ υἱὸς τὴν τῆς οἰκείας φύσεως ὑπόστασιν καὶ ἀνομοιότητα, παραιτούμενος τὴν πρᾶξιν τοῦ οἰκείου θελήματος. Εἰ οὖν τὸ θέλημα παραιτητέον, τρέπτη πάντως ἡ φύσις · ὅθεν οὐδὲ ἀπαξιοῖ ὁ υἱὸς Θεὸν ἑαυτοῦ καὶ ποιητὴν ὁμολογεῖν τὸν πατέρα · μόνου γὰρ ἀγαθὸν τὸ θέλημα τοῦ πατρός · διάφοροι γοῦν αἱ φύσεις υἱοῦ καὶ πατρὸς καὶ δύο ἀνόμοια αὐτῶν τὰ θελήματα (3).

L'argumentation d'Anastase est dirigée contre les monothélites, et son intention est de montrer les rapports entre l'hérésie nouvelle

(1) J. Tixeront, *Précis de Patrologie*, p. 391. Paris, 1918.
(2) Anastase le Sinaïte, *Contra Monophys.*, PG, LXXXIX, 1181A.
(3) Id., *ibid.*

Digitized by Google

et les anciennes erreurs. Les fragments qu'il cite d'Aèce font sensiblement la même impression que ceux de la lettre à Mazon. La plupart des traits rappellent l'arianisme du IVe siècle. Arius était déjà soucieux de combattre le manichéisme, auquel il reprochait l'emploi du mot consubstantiel (1). Il enseignait que la nature du Fils est changeante et muable (2). Les Ariens combattus par saint Athanase, sinon Arius lui-même, faisaient usage des textes évangéliques où la volonté du Père était mise en évidence (3). Par ailleurs, surtout dans le second fragment, on est en présence d'un problème théologique : c'est le Fils de Dieu, non le Christ, qui est au premier plan de la scène. Le terme *διθελής*, employé dans le premier fragment, me paraît surprenant : suffit-il à créer une réelle difficulté? Somme toute les deux passages cités par Anastase se rapprochent de ceux qui figurent dans la *Doctrina* ; et l'on ne croit pas d'argument décisif à leur opposer.

Nous achevons ainsi la revue de l'héritage littéraire d'Aèce ; ce ne sont pas grand chose que ces quelques pages de syllogismes sophistiques ; et lorsqu'on les compare aux grands exposés de ceux qui combattaient victorieusement l'anoméisme d'Aèce et d'Eunome, aux discours de saint Grégoire de Nazianze, aux traités de saint Basile et de saint Grégoire de Nysse, on en sent davantage la misère. Mais ces raisonnements compliqués ont charmé naguère quelques amateurs de logique outrancière et faussée. A ce titre, ils ont pris place dans l'histoire, et ils méritent encore d'être tirés de l'oubli.

Dijon G. BARDY.

(1) ARIUS, dans ATHANASE, *De synod.*, 16 ; PG, XXV, 709 : « *οὐδ' ὡς ὁ Μανιχαῖος μέρος ὁμοούσιον τοῦ πατρὸς τὸ γέννημα εἰσηήσατο.* »

(2) ARIUS, dans ATHANASE, *Epist. ad episc. Aegypti et Lib.*, 12 ; PG, XXV, 564 : « *τῇ μὲν φύσει τρεπτός ἐστι.* » Cfr ATHANASE, *Contra Arian.*, I, 5 et 35 ; II, 18 ; PG, XXVI, 21 et 84 ; 185A.

(3) ATHANASE, *Contra Arian.*, III, 10 ; PG, XXVI, 341A.

Digitized by Google

L'INFLUENCE DE L'HAGIOGRAPHIE IRLANDAISE SUR LES VITAE DES SAINTS IRLANDAIS EN BELGIQUE

DEUXIÈME PARTIE

L'EXPANSION IRLANDAISE

I. L'ÉMIGRATION. CENTRES D'INFLUENCE SUR LE CONTINENT.

§ 1. Les « Peregrini ».

La sainteté des Irlandais possède une grande vertu d'expansion. A peine sont-ils eux-mêmes organisés au point de vue religieux que déjà les brûle le désir de porter chez d'autres peuples le flambeau de la foi.

Le christianisme pénètre chez les Pictes par l'île d'Iona : S. Columba, en s'y établissant, franchit la première étape vers le Nord. Il obtient pour Cormac, le premier apôtre des Orcades, la protection du roi de ces îles. Au début du VIIIe siècle, les Irlandais visitent les îles Féroë Et, d'après une de leurs traditions, ce sont vraisemblablement eux encore qui, vers 795, découvrent l'Islande. En tous cas, ils entreprennent de grandes navigations par piété, par esprit de pénitence ou en manière d'ordalie ; elles contribuent à enrichir le genre littéraire des « navigations » (ou *imrama*) (1).

Les Irlandais entrent dans l'histoire de l'Europe continentale vers la fin du VIe siècle avec les grands initiateurs des migrations monastiques : S. Colomban et S. Gall, moines de Bangor (2). Cet exemple est suivi bientôt par une foule de moines qui, pour l'amour de Dieu, disent un éternel adieu à leur patrie. Briser les liens qui les atta-

(1) GOUGAUD, *Chrét. celt.*, p. 136 svv.
(2) *Ibid.*, p. 145 ; LEVISON, *op. cit.*, p. 2.

Digitized by Google

chent encore au monde, en quittant leur pays pour toujours, est, nous l'avons dit, une des formes de leur ascétisme farouche qui veut être un long martyre.

Certes, ils ont dans le sang l'amour des voyages : plus d'une fois dans l'hagiographie irlandaise, on voit le saint ou ses disciples, pris de la nostalgie des contrées lointaines, entreprendre le long pèlerinage de Rome. Mais la *peregrinatio propter nomen Domini* est plus que cela, c'est un exil perpétuel. Il ne faudrait pas croire cependant qu'aucune obligation de résidence ne retenait ces moines dans leurs monastères. Bien au contraire. Dans la collection canonique *Hibernensis*, un texte, attribué à S. Patrice, contient l'ordre d'excommunier celui qui abandonne son monastère sans la permission de l'abbé. Et des saints, par exemple S. Maëbruain († 792), désapprouvent ouvertement le mouvement d'émigration (1). Le nombre des émigrants ne s'en accroît pas moins dans de fortes proportions au cours du VIIe siècle. Après S. Colomban, partent des ermites, des cénobites, des missionnaires (2). Le nombre des saints est respectable, mais combien plus grand celui de ces moines obscurs qui se groupent autour d'eux ou qui suivent les mêmes routes.

Le chemin le plus fréquenté (parce qu'il ne comporte qu'un minimum de traversée) coupe le Sud de l'Angleterre et franchit le Pas de Calais (3).

Les *peregrini*, appuyés sur de longs bâtons, portant au côté leur gourde, leur besace de cuir et des planchettes oblongues, leur servant de tablettes à écrire (4), voyagent d'ordinaire à pied, par petits groupes d'une douzaine de personnes. S'ils ne sont pas assez nombreux, ils se joignent à une caravane de marchands. Arrivés sur le continent, ils rayonnent dans les directions les plus diverses, suivant un plan préétabli ou l'inspiration du moment. Sans être des pèlerins au sens strict du mot, ils s'arrêtent dans les sanctuaires célèbres : Tours les voit au tombeau de S. Martin, Bobbio reçoit

(1) GOUGAUD, *Gaël. pion.*, p. 35-36.

(2) Pour le nom et le nombre des saints irlandais en Belgique, cfr II, *Examen des Vitae*, p. 839 svv. Dans le Nord de la France : SS. Fiacre, Gobain, Corbican, Algise, Fricor, Maugille, Romain, Chaidoc. En Allemagne : Kilian, Virgile, etc.

(3) GOUGAUD, *op. cit.*, p. 71. C'est aussi le chemin indiqué dans les *Vitae* des SS. Lugle et Luglien, de S. Cadroë et de S. Llévin. Dans les *Vitae* d'Irlande il arrive que le saint, allant à Rome, ou en revenant, passe par la « Brittania ».

(4) H. ZIMMER, *The Irish element in medieval culture*, translated by J. Loring Edmands, p. 33. New-York, 1891.

Digitized by Google

leur pieuse visite. Mais Rome surtout exerce sur eux une véritable fascination. Ils y vont d'ailleurs par dévotion privée, pour prier sur le tombeau des Apôtres.

Vers la même époque un enthousiasme pareil pousse les Anglo-Saxons vers la Ville Éternelle. Mais entre les deux peuples il y a une différence essentielle. Un S. Willibrord, un S. Boniface, vont s'y mettre à la disposition du Saint-Siège et recevoir de lui des instructions et des pouvoirs pour leur œuvre d'évangélisation ; elle aura ainsi de la cohésion, de l'unité et sera couronnée d'un succès durable. Au contraire, l'esprit beaucoup plus personnel et la tendance plus nationaliste des Irlandais les portent à travailler isolément, chacun de son côté, et c'est ce qui rendit souvent précaire le résultat de leurs travaux apostoliques (1).

Il va sans dire que ces pérégrinations par groupes d'hommes, et même de moniales, ne laissent pas d'occasionner de déplorables abus. Les *Scotti*, ainsi qu'on les appelle, causent quelquefois de graves scandales et leurs intentions ne sont pas toujours exemptes de superstitions ni même de raisons profanes (2). Ces errants « échappant au contrôle de toutes les autorités ecclésiastiques, enseignaient ce qu'ils voulaient, vivaient comme il leur plaisait, troublaient en tous les cas la société religieuse par leur attachement obstiné à certaines disciplines nationales comme la tonsure irlandaise ou leur manière particulière de calculer la date de Pâques » (3). S. Boniface s'en plaint amèrement. Il poursuit inlassablement ces abus devant les conciles. A maintes reprises, il fait sévir ces assemblées contre les *episcopi vagantes* (anciens abbés mitrés, évêques claustraux ou aventuriers qui se prétendent tels) qui ébranlaient par toutes sortes de doctrines hasardeuses ou hérétiques la foi encore mal assise des populations. Un certain Samson, par exemple, enseignait que le sacrement de baptême était inutile au salut (4). Au concile général de Germanie, en 742, S. Boniface fait décréter que les évêques gyrovagues ne pourront exercer le saint ministère avant d'avoir été examinés par le concile. Par un des conciles francs, il fait condamner l'irlandais Clément. Ce personnage est enfermé, mais recouvre

(1) Kurth, *Saint Boniface* (Coll. *Les Saints*), p. 2. Paris, 1902. — L. Van der Essen, *Étude critique et littéraire sur les Vitae des saints mérovingiens de l'ancienne Belgique*, p. 82. Louvain, 1907.

(2) Gougaud, *op. cit.*, p. 24-26.

(3) Kurth, *S. Boniface*, p. 88-89.

(4) *Ibid.*, p. 146.

Digitized by Google

la liberté, peu après, grâce au prestige qu'exerçait sur les multitudes son compagnon de condamnation, l'hérésiarque franc Adalbert (1).

En même temps qu'elles prennent ces mesures rigoureuses, les autorités ecclésiastiques font, d'autre part, grand cas des Irlandais dont les intentions sont vraiment bonnes et la vie édifiante. En 744, S. Boniface recommande à Pépin le Bref, pour le siège de Reims, l'irlandais Abel. Le pape Zacharie se hâte de confirmer ce choix d'ailleurs excellent (2).

Établissements monastiques. — Ces exilés s'établissent tôt ou tard (suivant le but qu'ils s'étaient proposé) dans quelque ermitage ou demandent leur admission dans l'un ou l'autre monastère. Des centres irlandais primitifs : Bobbio, Saint-Gall, Luxeuil, l'influence irlandaise rayonne dans les cloîtres environnants. Au VIIe siècle, dans tout le nord de la Gaule, c'est surtout par les religieux sortis de Luxeuil qu'elle se fait sentir. Partout on fonde des monastères de type colombanien ; plus de cinquante se réclament de cette origine (3). Tous les saints qui, à cette époque, abandonnent la cour pour le cloître, apprécient la spiritualité de S. Colomban et travaillent de leur mieux à l'adapter dans leurs fondations (4). L'Église n'imposait pas de règle aux fondateurs de monastères : le plus souvent ils adoptent celle d'un saint ou combinent plusieurs règles entre elles. Les Pères du Jura, chez qui se retire pendant quelque temps S. Wandrille, ont une règle qui s'inspire à la fois de S. Benoît et de S. Césaire. A la même époque, à Luxeuil, la fusion entre la règle de S. Colomban et celle de S. Benoît est un fait accompli (5). Cette combinaison, qui peut nous paraître étrange, fut fréquente au VIIe siècle. Peut-être même, dans les couvents de femmes, se combine-t-elle parfois à son tour avec la règle de S. Césaire d'Arles (6). S. Wandrille, qui avait vu de près à Bobbio et à Rome, le fonctionnement des grands monastères emprunta, pour sa fondation de Fontenelle, l'organisation de l'office divin par S. Colomban et son système de pénitence régulière,

(1) *Ibid.*, p. 98-99.

(2) GOUGAUD, *op. cit.*, p. 22.

(3) Il faut évidemment tenir compte des prétentions non fondées qui ont été émises plus tard.

(4) GOUGAUD, *op. cit.*, p. 12-13.

(5) DOM BESSE, *Saint Wandrille* (Coll. *Les Saints*), p. 61 svv., 94. Paris, 1904. Déjà en 632, dans la charte de S. Éloi pour Solignac, on trouve la mention : *regula beatissimorum patrum Benedicti et Columbani.* LEVISON, *op. cit.*, p. 7.

(6) Comme dans la règle rédigée par l'évêque Donat de Besançon. *Ibid.*, p. 7.

Digitized by Google

qui est la partie la plus originale de son œuvre (1). D'autres grands fondateurs de la même époque : Philibert, Dadon, Faron, Éloi, firent, eux aussi, des adaptations des deux grandes règles (2). C'est dans ces abbayes d'influence irlandaise que se retirent les *peregrini* désireux de reprendre la vie du cloître et les rangs des moines s'ouvrent volontiers pour eux à Noirmoutier, à Rebais, à Chelles ou à Jouarre.

Les fondations purement irlandaises par leur population sont très rares aux VIIe et VIIIe siècles : on ne connaît que Honau et Péronne (*Perrona Scottorum*). Les reliques de S. Fursy, mort à Lagny, avaient été transportées à Péronne sur l'ordre du maire du palais Erchinoald (entre 641-652). Le tombeau du saint est assidûment fréquenté par ses compatriotes et l'on y bâtit un monastère à l'usage exclusif des *Scotti* (3). Les abbés, dont les premiers furent S. Ultan et S. Foillan, frères de Fursy, sont tous des Irlandais jusqu'en 774. Il est fort probable qu'à l'époque de la destruction du monastère par les Normands (880) il est encore entre les mains des Irlandais. Plus tard, il fut relevé de ses ruines et occupé par des clercs séculiers (4).

A partir du milieu du IXe siècle les *monasteria* et *hospitalia Scottorum* se multiplient, surtout en dehors de l'ancien royaume franc. Ainsi l'irlandais Donat, devenu évêque de Fiésole, fait don, en 850, au monastère de Bobbio d'une église, située dans le pays de Plaisance, à laquelle est attaché un hospice pour les pèlerins irlandais (5). A Amarbaric, près de Verden, Charlemagne fonde, pour les Irlandais, un monastère dont l'abbé succéda à S.Suidbert comme évêque de Verden (6). En 946, l'empereur Otton I consacre l'existence de

(1) Dom Besse, *Saint Wandrille*, p. 95.

(2) Au VIIIe siècle, la règle bénédictine triompha de sa concurrente et resta seule maîtresse du terrain. Levison, *op. cit.*, p. 8. Les monastères d'influence irlandaise tâchaient de se soustraire à l'obédience de l'ordinaire, à l'instar des maisons d'Irlande. *Ibid.*, p. 13-15.

(3) Les Irlandais furent appelés *Scotti* jusqu'au XIe siècle. L'Irlande elle-même porte, dans les chroniques du IXe siècle, le nom d'*Hibernia*, île des *Scotti*, ou celui de *Scotia*. Ce n'est pas avant le XIe-XIIe siècle que ce dernier nom prit le sens moderne d'Écosse. Zimmer, *op. cit.*, p. 14 (note 2).

(4) L. Traube, *Perrona Scottorum* (*Sitzungsberichte der philos. philol. und hist. Klasse der K. B. Akad. der Wissensch.*, p. 482-483. Munich, 1900).

(5) Gougaud, *Chrét. celt.*, p. 168.

(6) W. Turner, *Irish teachers in the Carolingian revival of learning*, dans *The catholic University Bulletin*, Washington, 1907, t. XIII, p. 388.

Digitized by Google

Waulsort, fondé par les irlandais Cadroë et Macalan. Il spécifie que la nouvelle maison sera l'apanage des *Scotti* et que l'abbé devra être de cette nationalité. Le monastère est spécialement réservé aux étrangers et aux voyageurs : *monasterium peregrinorum* (1). L'abbaye de Fosses, fondation de S. Foillan, est aussi une maison de discipline irlandaise : au IXe siècle Éginhard lui donne encore le nom de *monasterium Scottorum* (2). A Nivelles les Irlandais sont bien accueillis, surtout du vivant de Ste Gertrude, qui entretient des relations suivies avec S. Foillan. C'est par reconnaissance envers leur bienfaitrice que les Irlandais répandent, dans tous les pays où ils s'installent, le culte de Ste Gertrude. Nivelles et Mons sont, au VIIe siècle, les seuls monastères doubles de nos provinces (3). S. Cadroë est appelé à Metz, par l'évêque Adalbéron I, pour relever de ses ruines l'abbaye de St-Clément. Et Adalbéron II confie aux Irlandais les établissements monastiques de son diocèse (4).

A la fin du VIIIe et au début du IXe siècle, il y a de nombreux Irlandais à Cambrai. Dans la seconde moitié du Xe siècle on trouve une colonie irlandaise à Cologne. Au IXe siècle déjà, il s'en rencontre à Liège, Reims, Soissons et Laon (5). Mais ces colonies abritent désormais des émigrés d'un autre genre : ce sont les savants, les *doctissimi magistri*, chassés d'Irlande par les invasions danoises.

§ 2. Les savants.

Les premiers Vikings font leur apparition sur les côtes de l'Irlande vers 795. Ils saccagent d'abord les monastères établis près de la mer : Iona, Moville, Bangor. Puis, s'enhardissant, ils remontent les rivières, explorent les lacs ; leurs étapes sont marquées par des décombres, les monastères sont livrés aux flammes après avoir été pillés. C'est la ruine complète des grands centres intellectuels

(1) GOUGAUD, *Gaël. pion.*, p. 18. — Jusqu'au XVIIIe siècle les noms de Cadroë, Macalan et Forannan sont fréquents parmi les moines de Waulsort. Cfr T. A. WALSH, *Irish saints in Belgium*, dans *Ecclesiastical review*, 1908, t. XXXIX, p. 138.

(2) VAN DER ESSEN, *op. cit.*, p. 151, note 4.

(3) DOM U. BERLIÈRE, *Les monastères doubles aux* XIIe *et* XIIIe *siècles*, Acad. roy. de Belg., Classe des lettres et des sciences mor. et polit. Mémoires, t. XVIII, fasc. 3, p. 11.

(4) GOUGAUD, *Chrét. celt.*, p. 169.

(5) GOUGAUD, *Gaël. pion.*, p. 47-52-85.

Digitized by Google

comme Clonard, Clonfert et Clonmacnois, car les élèves étrangers se hâtent de quitter ce pays peu sûr et regagnent au plus vite leur patrie. Les maîtres illustres, isolés au milieu de provinces dévastées, prennent alors le parti de traverser la mer à leur tour, emportant avec eux leurs plus précieux manuscrits (1). Ce départ ne marque ni un manque de charité chrétienne, ni un affaiblissement de leur ardent patriotisme (2). Mais ils sont trop peu nombreux et leur culture surpasse trop celle de la masse de leurs compatriotes pour qu'ils puissent songer à travailler efficacement au relèvement du pays. Alcuin, qui connaissait l'Irlande et était grand admirateur de ses doctes professeurs, nous dit que la population de l'île était par trop grossière et inculte (*perbarbara*) (3).

Les *doctissimi magistri* reçoivent de Charlemagne un accueil bienveillant ; ils peuplent son palais d'Aix-la-Chapelle au point que les contemporains s'en montrent jaloux (4). Le grand empereur d'Occident se préoccupait alors de la réforme de l'enseignement. Un de ses édits avait ordonné l'établissement d'écoles dans tout l'empire. Il voit de suite le parti qu'il peut tirer de ces docteurs irlandais et les met en bonne place parmi les savants étrangers dont il s'entoure. Avant même l'arrivée d'Alcuin (qui lui-même est un représentant de cette formation que les Anglo-Saxons recevaient en Irlande), il fait appel à deux Irlandais : l'un, Clément, enseigne à l'école du palais, l'autre est un certain Dungal ou bien Joseph Scot (5). Selon Notger de St-Gall, leur arrivée marque le commencement de la renaissance carolingienne (6). Les Irlandais conservèrent bien des ma-

(1) Gougaud, *op. cit.*, p. 35-40.

(2) En exil, ils gardent un grand amour pour leur patrie. En 860, Ermerich de Reichenau écrivait à Grimoald de St-Gall : « Comment pourrions-nous jamais oublier l'Irlande où le soleil de la foi s'est levé pour nous, où les rayons de cette grande lumière nous ont atteints. » Cité par J. J. Dunn, *Irish monks on the continent*, dans *Cath. Univ. Bullet.*, July, 1904, p. 327. — Sedulius de Liége, quoique très sincèrement attaché à sa nouvelle patrie, a toujours nourri pour l'Irlande l'amour le plus ardent. Il n'est presqu'aucune de ses poésies où il ne fasse intervenir le nom de sa chère île. Cfr H. Pirenne, *Sedulius de Liége*, Acad. roy. de Belg., Mémoires couronnés, t. XXXIII, 1882, p. 28.

(3) Gougaud, *op. cit.*, p. 39-40. Il n'y avait donc, semble-t-il, qu'une élite, et principalement une élite monastique, qui, à cette époque, eut une culture intellectuelle.

(4) Gougaud, *Chrét. celt.*, p. 156.

(5) Gougaud, *Gaël. pion.*, p. 43 ; Turner, *op. cit.*, p. 388.

(6) Levison, *op. cit.*, p. 20.

Digitized by Google

nuscrits de la littérature classique et leur influence est incontestable dans le renouveau de la culture latine et dans les progrès de l'étude du grec. Nous avons vu plus haut que plusieurs villes avaient des professeurs dans leur colonie irlandaise. Il y en avait plusieurs dans l'entourage de S dulius Scotus à Liége ; leurs noms nous ont été conservés par ses œuvres (1). Quand ils n'enseignaient pas, les Irlandais exécutaient, sur commande, des travaux de calligraphie ou de compilation (2). Ainsi ils copièrent, pour l'évêque Albéric († 790), les canons de la collection *Hibernensis* que contient le *codex Cameracensis* (nº 619). Cette collection canonique est une compilation qui, à n'en pas douter, fut faite dans une région de l'Irlande où l'influence celtique et l'influence romaine se compénétraient (3).

Elle est due à deux canonistes irlandais du premier quart du VIIIe siècle et contient des sentences et des textes relatifs à la discipline chrétienne, à la vie religieuse et au gouvernement des âmes. Les sentences sont tirées principalement de la Sainte Écriture, des conciles et des écrits des Pères. Le succès de l'*Hibernensis* dans l'Église franque tient avant tout à son opportunité ; non seulement la collection plaisait par son éclectisme et son esprit ascétique, mais elle contenait aussi toute une série de principes chers aux réformateurs du VIIIe siècle (4).

Laon surtout est le grand centre intellectuel des Irlandais. Là enseigne Jean Scot Érigène, l'homme qui, avec Alcuin, exerça la plus grande influence intellectuelle sur la France carolingienne. S'il y eut, au IXe siècle, une renaissance incontestable de l'hellénisme, c'est à Érigène et à la colonie irlandaise de Laon qu'on la doit (5).

(1) On a découvert une série de lettres adressées par ces Irlandais à l'évêque Franco de Liége (ou de Tongres). Cfr TURNER, *op. cit.*, p. 398. Notons ici que le nom porté par les Irlandais n'est pas toujours révélateur de leur nationalité, car beaucoup adoptent un nom latin ou en empruntent un à l'A. T. Cfr TURNER, *op. cit.*, p. 398.

(2) Plusieurs de ces manuscrits sont ornés de dessins ou de miniatures qui trahissent leur origine irlandaise. L'ornementation irlandaise se caractérise par ses entrelacs extrêmement variés et compliqués, avec combinaisons d'animaux fantastiques. La flore en est absente. Ces motifs furent repris par l'école anglo-saxonne et entrèrent en partie dans le répertoire artistique de l'Occident. Cfr GOUGAUD, *Chrét. celt.*, p. 341 ; J. W. BRADLEY, *Illuminated manuscripts* p. 36 svv. Londres, 1905.

(3) LEVISON, *op. cit.*, p. 9-10.

(4) GOUGAUD, *op. cit.*, p. 268-274.

(5) L. W. LAISTNER, *The revival of Greek in Western Europe in the Carolingian age*, dans *History*, octobre 1924, p. 180 et 186.

Digitized by Google

Cet homme possède un savoir encyclopédique : il est à la fois théologien, philosophe, poète et grammairien. C'est aussi un hardi penseur, mais qui veut traiter en syllogismes toutes les matières. Il avance quelquefois de graves erreurs et demeure toujours suspect aux conciles (1). Érigène traduit en latin les œuvres du pseudo-Denys, ce qui révèle chez lui une remarquable connaissance du grec. Il ne l'écrit pas couramment, mais se plait cependant à orner de vers grecs ses poèmes latins. Son disciple Martin, également professeur à Laon, compile un glossaire grec-latin qui existe encore. Il possède certainement une bible en grec, car ses œuvres en reproduisent des phrases copiées textuellement (2). Donat, l'évêque de Fiésole († 864), est aussi poète et professeur.. A Liége, Sedulius Scotus enseigne à l'école St-Lambert sous le règne de Lothaire II (840-855). Comme les précédents, il a un savoir encyclopédique : ses ouvrages nous le révèlent philosophe, philologue, poète, exégète, écrivain politique. Lui aussi connaît le grec, mais à un degré moindre qu'Érigène. Il nous a laissé un psautier et des épîtres de S. Paul, en grec, copiés de sa main (3).

Il ne faut pas, cependant, s'exagérer l'importance de cet hellénisme. Sauf chez les savants, comme ceux qui ont été mentionnés, la science du grec de la plupart de ces Irlandais n'est probablement qu'une science de glossaires, destinée à donner un air plus savant à leurs productions latines (4).

§ 3. **Influence sur la vie religieuse.**

L'influence irlandaise, exercée par les *peregrini* comme par les savants, se fait sentir aussi dans la vie religieuse. Partout où ils s'établissent s'implante le culte de leurs grands saints. Dès le VIIe siècle, Fosses, Nivelles, Péronne, Corbie, Luxeuil, Echternach et Reichenau célèbrent la fête de S. Patrice et beaucoup de monastères se vantent de posséder ses reliques(5). Aux Xe et XIe siècles, on trouve son nom dans les calendriers ou les litanies des sacramentaires de

(1) GOUGAUD, *op. cit.*, p. 280.

(2) LAISTNER, *op. cit.*, p. 180-181.

(3) GOUGAUD, *Gaël. pion.*, p. 52. Sur Sedulius Scotus, ses écrits et leur valeur comme source pour l'histoire du IXe siècle liégeois, cfr PIRENNE, *Sedulius de Liége*, cité plus haut.

(4) LAISTNER, *op. cit.*, p. 186-187.

(5) GOUGAUD, *op. cit.*, p. 101-102.

Digitized by Google

Saint-Vaast et de Corbie, de Cologne, de Reims, de Verdun et d'autres églises (1). Bien plus vénérée encore que S. Patrice est Ste Brigide de Kildare. Elle jouit, dans tout l'Occident, d'une popularité vraiment extraordinaire, due sans doute au culte presque idolâtrique que lui vouaient ses Irlandais. Ils la comparent à la sainte Vierge et même la mettent presque sur le même pied qu'elle en l'appelant la « Marie des Gaëls », la « Mère de Dieu ». Au VIIIe siècle déjà, elle a sa fête au calendrier de S. Willibrord (2), au IXe siècle, on la célèbre à Nivelles et son nom figure, comme celui de S. Patrice, dans les martyrologes dérivés de celui de Bède(3). Aux IXe, Xe et XIe siècles son nom paraît partout dans les sacramentaires, en France, en Allemagne, en Angleterre et dans le nord de l'Italie (4). Actuellement encore, les paysans wallons vont l'invoquer, notamment à la chapelle de Fosses, pour obtenir d'elle la guérison de leur bétail. Tous les sept ans une grande procession y est organisée en son honneur (5). Liége possède, au IXe siècle, une église placée sous son vocable.

S. Columba (ou Columcille) d'Iona est moins bien connu sur le continent. Cependant sa fête est inscrite au calendrier d'Echternach (début du VIIIe siècle) (6). Et Adamnan, son biographe, affirme que, de son temps (fin du VIIe siècle), le nom de Columba était vénéré en Espagne, dans les Gaules et en Italie. En Germanie il est invoqué dans toutes sortes de pratiques superstitieuses contre la tempête, le feu et les rats des champs (7).

En propageant ainsi le culte de leurs grands saints, il est probable que les Irlandais en ont aussi répandu les *vitae* (8). Ainsi la *vita*

(1) L. Delisle, *Mémoire sur d'anciens sacramentaires*, p. 219, 236, 254, 310, 345, etc. Paris, 1886.

(2) H. A. Wilson, *The calendar of St Willibrord, from ms. Paris. Lat.* 10837. H. Bradshaw Soc., London, 1918, notes p. 24 (17 mars).

(3) Dom H. Quentin, *Les martyrologes historiques du M. A.*, p. 49-50 et 123. Paris, 1908.

(4) Delisle, *op. cit.*, p. 203, 219, 264, 265, 267, 310, 313, 325, 345, 361, 363, 367, 369, 392, 413.

(5) Gougaud, *op. cit.*, p. 106.

(6) La présence, dans le calendrier d'Echternach, des SS. Patrice, Columba et Brigide s'explique facilement : ce calendrier, d'usage privé, appartint à S. Willibrord qui avait séjourné longtemps en Irlande. Cfr Wilson, *op. cit.*, Introd.

(7) Gougaud, *op. cit.*, p. 113. Il est remarquable que S. Brendan, dont la légende est si répandue dans la littérature médiévale, ne tient guère de place dans le culte local. Cependant, aux XIVe et XVe s. il jouissait d'une grande popularité sur les côtes allemandes de la Baltique. Cfr Gougaud, *op. cit.*, p. 117 svv.

(8) Donat, l'évêque de Fiesole († 864), nous apprend, par son épitaphe, qu'il

Digitized by Google

sanctae Brigidae, auctore anonymo est éditée par les Bollandistes d'après les manuscrits de Saint-Omer et de Ratisbonne. Celle de S. Columba, d'après le manuscrit de Reichenau qui est probablement un autographe de Dorbneus, disciple et successeur d'Adamnan. Ce dernier d'ailleurs prend un soin tout particulier de traduire en latin les noms de lieu irlandais. Ce n'est pas, sans doute, par simple coquetterie littéraire, mais à l'intention des étrangers pour lesquels ces noms seraient incompréhensibles et paraîtraient barbares.

Les Irlandais ont aussi introduit sur le continent les particularités liturgiques de leurs monastères. L'antiphonaire de Bangor (1) a été répandu dans une partie de la Gaule ; on a pu identifier, par exemple, avec les pièces qu'il contient, une hymne chantée par les moniales de Meaux (qui étaient sous l'influence de Luxeuil) et un symbole connu encore à Saint-Omer dans le courant du IXe siècle (2).

Parmi les pratiques de pénitence du moyen âge, certaines aussi portent l'estampille irlandaise. Les pénitentiels, véritables tarifs pour l'expiation des fautes, sont nés et se sont développés dans les chrétientés celtiques. C'est de là que, aux VIIIe et IXe siècles, ils passent chez les Anglo-Saxons et sur le continent (3). Il y a tout un système de *wehrgeld* gradué minutieusement suivant la gravité des fautes. Il va sans dire qu'à côté de cette pénitence semi-publique, il se pratique aussi l'aveu secret et volontaire des péchés. Les Irlandais qui continuent sur le continent à pratiquer la confession fréquente des fautes légères, communiquent cette pratique aux laïcs (4).

Ainsi donc, l'activité déployée par les Irlandais est une des influences qui façonnèrent, au moyen âge, l'esprit continental. A-t-elle marqué de son empreinte l'hagiographie qui s'est développée autour des saints émigrés d'Erin vers nos contrées? C'est ce que nous allons examiner.

a exercé ses élèves à la grammaire, à la métrique et à la composition des vies de saints. Cfr L. TRAUBE, *Poet. lat. aevi Carol.*, t. III, p. 692, cité par J. E. SANDYS, *A history of classical scholarship*, 3e édit., t. I, p. 481. Cambridge, 1921.

(1) Manuscrit de la biblioth. Ambrosienne de la fin du VIIe s.

(2) LEVISON, *op. cit.*, p. 5.

(3) GOUGAUD, *Chrét. celt.*, p. 275.

(4) LEVISON, *op. cit.*, p. 10-12.

Digitized by Google

II. EXAMEN DES VITAE DES SAINTS IRLANDAIS DE BELGIQUE (1).

§ 1. Époque mérovingienne.

Diocèse de Liége.

1. S. FOILLAN, abbé de Fosses († vers 655).

Les trois frères irlandais Fursy, Foillan et Ultan, après un séjour dans une île de l'Océan, vont fonder, chez les Anglo-Saxons, le monastère de Cnoberesbourg (Suffolk). Peu après, Fursy quitte ses deux frères et prend le chemin du continent.Mais le roi des Merciens déclare la guerre aux Anglo-Saxons orientaux et Cnoberesbourg est entièrement pillé. Foillan lui-même ne doit son salut qu'à un retour inespéré de l'armée anglo-saxonne. La place devenant intenable, il rassemble ses moines, rachète les captifs et fait voile vers la Gaule, emportant ses livres et ses reliques. Le tombeau de son frère Fursy le retient quelque temps à Péronne. Il se dirige ensuite vers Nivelles où Ste Itte et Ste Gertrude l'accueillent avec empressement. C'est d'elles qu'il reçoit la terre de Fosses où il élève un monastère (2).

Un jour, au cours d'un voyage pour les besoins de sa communauté, il célèbre la messe à Nivelles.Avant de se remettre en route, mû par un pressentiment, il recommande expressément de rechercher son corps s'il lui arrive malheur. En effet, en pleine forêt de Seneffe, au petit jour, lui-même et ses trois compagnons sont massacrés par des brigands dans la cabane où ils ont passé la nuit. Les cadavres, après avoir été dépouillés, sont jetés dans une fosse. Ce n'est que 77 jours après l'assassinat et après avoir battu toute la contrée, qu'on retrouve les corps qui sont transportés processionnellement à Nivelles d'abord, puis à Fosses (3).

La biographie de S. Foillan nous est parvenue dans une série de documents d'âges divers. L'*Additamentum Nivialense* (4) est

(1) Nous adoptons, dans cette étude, l'ordre chronologique en groupant les saints dans les deux grandes périodes mérovingienne et carolingienne. Dans chacune d'elles les saints sont classés par diocèses (anciens).

(2) Au sujet de l'influence que la reconnaissance des Irlandais envers Ste Gertrude exerça sur la grande extension que prit son culte, cfr GOUGAUD, *Gaël. pion.*, p. 133.

(3) VAN DER ESSEN, *op. cit.*, p. 149-161.

(4) KRUSCH, *M. G. H.*, *SS. R. M.*, t. IV, *Vitae* 2, p. 449-451.

Digitized by Google

une œuvre presque contemporaine du saint et paraît avoir été écrite par un moine de Nivelles peu après 655, peut-être même avant la *Vita sanctae Gertrudis*. C'est un supplément à l'histoire de S. Fursy et le récit en est très circonstancié. Ensuite viennent deux *vitae* du XIe siècle. La première (*V. F*[1]) a probablement pour auteur un moine de Nivelles. La seconde (*V. F*[2]) dépend de la première et semble due à la plume d'un chanoine de Fosses. Toutes deux d'ailleurs suivent l'*Additamentum* mais présentent des variantes et des additions (1). Le XIe siècle encore vit apparaître une troisième *vita*, écrite sans doute pour suppléer au silence des deux autres sur la vie du saint avant son arrivée sur le continent. Elle n'est qu'un centon hagiographique : elle emprunte à la vie de S. Fursy le récit de la naissance merveilleuse du saint (c. I-IV) ; à Bède plusieurs chapitres du l. III de l'*Histoire ecclesiastique* pour raconter les voyages de Foillan en Angleterre et en Gaule ; à la *Vita sancti Ettonis* le voyage à Rome où S. Foillan aurait été sacré évêque missionnaire. Tout le reste est copié de la *V. F*[2] (2). Une *vita metrica* fait suite à ces trois biographies, mais n'y ajoute rien. Elle est l'œuvre de Hilin, chanoine de Fosses, qui composa aussi un *Liber miraculorum Sancti Foillani*, écrit avant 1086 et dédié à Sigebert de Gembloux.

La légende de S. Foillan s'est donc développée rapidement dans le courant du XIe siècle. A cette époque on remarque, dans tout le diocèse de Liége, un essor nouveau de l'hagiographie locale. L'attention est particulièrement attirée sur les saints irlandais qui ont évangélisé le pays (3). Mais à notre point de vue spécial, celui de l'influence de l'hagiographie irlandaise, quel intérêt présentent les biographies successives de S. Foillan ?

L'élément légendaire et merveilleux apparaît déjà dans le *V. F*[1] et il n'y prend place qu'après la mort du saint, dans les chapitres VII, VIII et IX (4). S. Ultan, qui réside à Fosses, dépêche un messager vers Ste Gertrude. Il a appris la mort de son frère par une

(1) Éditées par le P. De Buck, dans *AA. SS.*, Oct. XIII, p. 384 svv. Cfr Van der Essen, *op. cit.*, p. 156-159.

(2) *Ibid.*, p. 160.

(3) Le culte de S. Foillan était assez répandu. Le saint avait une chapelle au Rœulx, sur le lieu de l'assassinat ; Liége et plusieurs villages des provinces actuelles de Namur, Brabant et Liége possédaient une église qui lui était dédiée ; Aix-la-Chapelle avait une paroisse et une gilde sous son patronage. Cfr Gougaud, *Gaël. pion.*, p. 129-130 et Walsh, *op. cit.*, p. 125.

(4) *AA. SS.*, Oct., XIII, p. 384, E. Dans la *V. F*[2]. on reprend le même récit : *ibid.*, p. 389-390.

Digitized by Google

vision : une colombe aux ailes sanglantes lui est apparue tandis qu'il priait. Ste Gertrude met aussitôt sa communauté en prières afin que Dieu daigne rendre ses recherches fructueuses. Alors un ange lui apparaît et annonce qu'un prodige marquerait le lieu où gisent les quatre cadavres. En effet, la sainte, et toute la foule qui la suit, voit une colonne de feu s'élever jusqu'au ciel au-dessus de la forêt de Seneffe. C'est un ange encore qui réveille l'évêque Didon et l'envoie à la rencontre du précieux corps que l'on ramène.

Nous n'avons pas rencontré dans les *vitae* d'Irlande, la colombe aux ailes sanglantes, mais ce genre d'apparition, l'intervention des anges, la colonne de feu surtout, enfin tout ce merveilleux groupé dans trois chapitres qui se suivent,font soupçonner, pour ce passage, quelqu'emprunt à l'hagiographie irlandaise. Il est possible que l'écrivain ait puisé dans d'autres *vitae* de saints irlandais du continent. La *V. F*[3] copie la seconde biographie de S. Fursy et l'emprunt a une saveur irlandaise bien accentuée. Voici comment elle raconte la naissance et l'enfance du saint sur lesquelles les documents antérieurs avaient gardé le silence. Le père de Foillan avait épousé une jeune fille belle et vertueuse, mais sans le consentement du père de celle-ci. Ce père est une brute, le mariage de sa fille le met hors de lui et, quoiqu'elle fût déjà enceinte, il veut la jeter dans une fournaise ardente.Les assistants de ce drame entendent une voix qui leur enjoint de ne pas séparer ce que Dieu a uni : *Quod Deus conjunxit homo non separet.* Et ils se demandent avec frayeur si c'est l'enfant qui parle dans le sein de sa mère, ou si c'est la voix d'un ange. Le père reste endurci et condamne sa fille au bûcher. Mais les larmes de la jeune femme font jaillir une source dont les eaux éteignent les flammes. Le père laisse alors partir sa fille qui se réfugie avec son mari chez S. Brendan de Cluainferth. C'est là que naissent les trois frères Fursy, Foillan et Ultan, dont S. Brendan se charge de faire l'éducation (1).

Quant aux *Miracula*, la moisson des thèmes d'allure irlandaise y est assez abondante (2). Qu'on en juge par les exemples suivants : ch. III : les animaux poursuivis viennent chercher refuge dans la chapelle du martyr, au Rœulx (3) ; ch. VI et VII : un voleur erre

(1) Emprunté à la *Vita Fursii secunda*, *AA. SS.* Jan., II, p. 45 svv. Cette histoire ressemble assez bien à celle de S. Bairre. Cfr PLUMMER, *VSH*, t. I, p. 65.

(2) *Miracula sancti Foillani*, *AA. SS.*, Oct. XIII, p. 417 svv.

(3) La protection accordée par le saint aux animaux est un thème qui se retrouve à travers toute l'hagiographie continentale. Cfr VAN DER ESSEN, *op. cit.*, p. 298.

Digitized by Google

toute la nuit autour de la chapelle, croyant retourner chez lui. Épuisé de fatigue il s'endort dans le jardin même où il a commis son vol. L'auteur donne ce fait comme étant un miracle de date ancienne (*olim...*) ; ch. XI : la ceinture de S. Foillan guérit les femmes des douleurs de l'accouchement ; ch. XIV : les chanoines de Fosses et un propriétaire des environs ont un différend au sujet de la limite de leurs domaines respectifs, marquée par un chêne ; le lendemain on trouve l'arbre transplanté au profit des terres de Fosses ; le fait est à rapprocher de cet autre, conté au ch. XXXII : deux hommes veulent couper un poirier dont ils se disputent la propriété ; mais, à peine coupé, l'arbre vole à travers l'espace et va tomber sur la terre du monastère de Fosses, prouvant ainsi qu'il appartient à S. Foillan ; ch. XV : les limites d'un domaine font l'objet d'un litige entre les chanoines de Fosses et un grand propriétaire de la contrée ; sur la terre dont la possession leur est contestée, les chanoines apportent le bâton et la besace du saint ; le voisin, qui veut parcourir le terrain à cheval, s'y enfonce comme dans un profond marais, et pour ne pas périr, il doit avouer que ses prétentions ne sont pas fondées ; ch. XVI : un homme, qui a voulu faire main basse sur une propriété des chanoines à Fleurus, se sent forcé, malgré tous les efforts qu'il fait pour se taire, de dire, par trois fois, devant la communauté rassemblée : *veni injustitiam exaltare et aequitatem opprimere* ; ch. XXX : une femme fait don d'un cierge et recommande de l'allumer, la nuit suivante, sur l'autel de S. Foillan. On oublie de le faire et le lendemain on retrouve le cierge entièrement consumé, sans qu'il y ait trace de feu sur la toile où il reposait.

L'ensemble de ces miracles a un air de parenté frappant avec ceux des *vitae* d'Irlande. Ces récits ont sans doute passé par des imaginations gaëliques : on connaît le pouvoir du saint de créer des illusions, sa ceinture guérisseuse, la protection qu'il accorde aux animaux et les effets de sa malédiction sur ses ennemis. Il semble bien que Hilin, l'auteur des *Miracula*, ait beaucoup reçu de la tradition locale, car Fosses avait été un centre d'influence irlandaise (1).

2. S. ÉLOQUE, abbé (VIIe siècle).

L'auteur de la *Vita Mononis brevior*, qui écrit vers la fin du Xe siècle, relate l'existence des reliques d'Éloque à Waulsort, ce

(1) S. Foillan et ses deux frères prirent, dans le développement des légendes de leurs compatriotes émigrés dans nos provinces, une place éminente ; c'est en leur compagnie qu'on fait venir sur le continent Éloque, Adalgise et Etton.

Digitized by Google

qui semble indiquer qu'à cette époque le culte du saint abbé avait quelque renommée (1). C'est en effet, au début du xe siècle qu'Hérésinde et son premier mari, le comte Haderic, obtinrent de l'évêque de Laon,Rodohard,la permission de transférer sur leur domaine les reliques du confesseur (2).Plus tard, sans doute,quand ils bâtirent pour les compagnons de S. Macalan le monastère de Waulsort, les reliques entrèrent en possession des moines. La *vita* du saint ne mentionne cependant pas Waulsort dans le récit de la translation ; l'expression dont elle se sert est d'ailleurs peu claire : *in jam memoratam basilicam*, bien qu'aucune église n'ait été citée.

La *Vita et translatio sancti Eloquii* paraît dater des premières années du xie siècle (3). Elle fixe au 3 décembre la fête annuelle du saint qui jusque-là avait été célébrée le 8 des ides d'octobre (4). A la fin du xie siècle on trouve cette œuvre transcrite dans un passionnaire de St-Hubert (5). Son auteur est, fort probablement, un moine de Waulsort. Pour la rédiger, il a eu recours, non seulement à la tradition, surtout pour les miracles opérés sur le tombeau d'Éloque, mais il a, tout naturellement, tiré parti de la première *vita* de S. Fursy auquel il rattache intimement son héros. Peu lui importe qu'Éloque ne soit pas même mentionné parmi les compagnons du grand missionnaire et que, ce qui est plus grave, Fursy établisse comme son successeur à Lagny un certain Eminian (6) ; notre auteur applique consciencieusement à son héros ce qu'il trouve ra-

(1) *AA. SS.*, Oct. VIII, p. 367, B : *Éloquius, confessor magnificus, quem Walcedorum veneratur coenobium.*

(2) E. Sackur, *Der Rechtsstreit der Klöster Waulsort und Hastière*, dans *Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, t. II, p. 342. Fribourg-en-B., 1889. L'épiscopat de Rodohard se place entre 894 et 921. Cfr P. B. Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, 1873.

(3) *Analectes pour servir à l'hist. ecclés. de Belgique*, 1868, t. V, p. 344 svv. L'*Historia Walciodorensis*, œuvre tendancieuse, donne un long et pompeux récit de la *translatio* d'Éloque. Selon ce récit, le corps fut d'abord transporté à St-Michel en Thiérache. De plus cette histoire nous présente Éloque comme un des frères de Foillan.

(4) Le latin se ressent encore de la langue du xe s. On y rencontre des termes comme ceux-ci : *Christifideles, a christicolis humatum est, tellus, praesulatus, fasces gerens.*

(5) L. Lahaye, *Étude sur l'abbaye de Waulsort*, dans *Bullet. de la Soc. d'art et d'hist. du dioc. de Liége*, 1889, p. 297.

(6) *AA. SS.*, Jan. II, p. 413, *Acta Sancti Fursei.*

Digitized by Google

conté au sujet de S. Fursy La dépendance entre les deux vies est manifeste (1).

Surius a édité, d'après un manuscrit d'Utrecht, une *vita* qui n'est qu'un simple résumé de la première (2). Elle reprend, en effet, mot pour mot le récit, supprimant seulement les nombreux passages qui développent des considérations pieuses, abrégeant les détails topographiques et personnels, simplifiant le vocabulaire là où il se ressentait encore du xe siècle. Les seules modifications que se soit permises le copiste c'est d'ajouter le nom de Waulsort dans le récit de la translation (*in hanc presentem ecclesiam Walciodorensem*) (3). Il semble aussi qu'il se soit reporté à la *vita* 1a de S. Fursy car il lui emprunte et l'intention du saint d'aller à Rome, et la phrase même qui l'exprime (*causa visendi Romam*) ; tandis que la première *vita* d'Éloque se tait sur le lieu de la mort de Fursy, le résumé de Surius, comme la *vita* 1a du missionnaire, le fait mourir à Rome.

La *vita* nous raconte qu'Éloque quitte l'Irlande avec Fursy et ses disciples, parmi lesquels se trouvent Mombole et Adalgise. Après un séjour en Angleterre, Éloque et son maître se rendent en Gaule où ils fondent Lagny. Avant de mourir, Fursy désigne Éloque comme son successeur à la tête de la jeune abbaye. Mais bientôt une révolte de ses moines oblige Éloque à quitter le monastère. Il se décide alors à vivre, avec quelques disciples, à Grigny ; d'ailleurs Éloi, qui lui confère l'ordination sacerdotale, lui permet de prêcher dans toute l'étendue de son diocèse. Après avoir pratiqué toutes les vertus et accompli de nombreux miracles, Éloque rend son âme à Dieu et est enterré aux bords de l'Oise au pied d'une colline. Là, bientôt, les pèlerins affluent et de nombreuses guérisons s'opèrent sur lesquelles l'hagiographe donne des détails précis (4).

(1)

Vita Fursei 1a. (*AA. SS.*, Janv. II, p. 405, c. xxxv).	*Vita Eloquii*
Per Brittaniam in Saxoniam transvectus est (Mab. II, p. 308 donne : per Brittanias).	p. 345 : et *per Brittaniam in Saxoniam* transvecti essent
c. xxxviii : *Tunc quibusdam causis ingruentibus, a populo et rege* vir altioris ingenu ad consilium vocatus, imo etiam *compulsus*...	p. 345 : *Tunc quibusdam causis ingruentibus*, relictis ibidem monasteriis, *compulsi a populo et* a supradicto *rege*, in loco cui vocabulum...

(2) Surius, *De probatis sanctorum historiis*, vii, 1581, p. 997-998 (xii, 1618 p. 120).

(3) Surius, *op. cit.*, p. 998.

(4) *Sicut quorumdam majorum relatu comperimus*, dit-il. Cfr *Analectes pour servir à l'hist. ecclés. de Belg.*, 1868, t. V, p. 348.

Digitized by Google

Mais à la fin du IXe siècle, sous le règne d'Odon, la petite chapelle élevée sur le tombeau du saint est incendiée par les Normands, et sur ce lieu dévasté et désormais abandonné, on voit quelquefois, le soir, briller une douce lumière tandis que retentit la psalmodie d'invisibles chœurs. C'est sur ces entrefaites que le comte Haderic fit la translation des reliques sur son domaine (1). La vie de S. Éloque, à part les procédés qu'elle révèle, n'a donc pour nous que l'intérêt de ses attaches avec Waulsort et avec l'hagiographie de S. Fursy.

Il en est de même de la vie de S. Mombole (2) qui dépend directement de la recension de Surius. Sauf le nom du lieu où se retire Mombole, la date de sa mort, le jour de sa fête et de sa translation, l'hagiographe paresseux a repris, mot pour mot, la *vita* d'Éloque dans laquelle il avait lu le nom de son héros. Il a même poussé la fidélité de la copie jusqu'à mentionner, parmi les miracles de la translation, la guérison du prêtre Deudinus, attribuée à S. Éloque (3).

3. S. ADALGISE (ou Algise), prêtre en Thiérache (VIIe siècle).

L'abbaye de St-Michel en Thiérache appartenait au diocèse de Laon ; mais, tant par ses origines que par sa situation géographique, elle se rattachait étroitement à Waulsort et c'est à ce titre que S. Adalgise, qu'elle honorait comme un de ses patrons, nous intéresse ici. La *Translatio* des restes d'Éloque à Waulsort, qui porte la date de 976, mentionne la récente translation d'Adalgise à St-Michel (4). Malheureusement ce soi-disant diplôme du comte Eilbert de Florenne est un faux du XIe siècle (nous verrons plus loin que les moines de Waulsort ne s'arrêteront pas en si bon chemin) (5). Ce

(1) On peut se demander si l'hagiographe ne s'est pas trompé sur le sens du mot *Isara* et sur la situation géographique de cette rivière (Oise ou Yser). En effet, c'est d'Éloi qu'Éloque reçoit le sacrement de l'ordre et la permission de prêcher. Cependant Grigny est bien dans le diocèse de Laon, puisque c'est de l'évêque de Laon, Rodohard, que le comte Hadéric obtient la translation des reliques. Il n'y a aucun évêque de Laon, au VIIe ni au VIIIe s., qui porte le nom d'Éloi. L'hagiographe, en confondant les sens du mot *Isara*, a reporté Grigny. dans le diocèse de Noyon-Tournai, dont, en effet, Éloi occupa le siège en 640. Cfr GAMS, *op. cit.*,

(2) MABILLON, *AA. SS. O. S. B.*, t. II, p. 653 (2e édit., p. 624).

(3) *Ibid.*, p. 654.

(4) Les Bollandistes en donnent un extrait, d'après un manuscrit de la fin dn XIe s., dans *AA.SS.* Jun. I, p.222, B-C (2e édit.). Ce document a été publié in extenso, d'après le Cartulaire de Waulsort et d'Hastière, dans les *Analectes pour servir à l'hist. ecclés. de Belg.*, II, 1865, p. 265.

(5) Voir plus loin : *Vita Ferannani*, p. 864 svv.

Digitized by Google

document ne nous apprend donc rien de certain sur la date à laquelle le corps d'Adalgise prit place dans l'église de St-Michel. Ce qui est hors de doute, c'est l'ancienneté de son culte : la translation de ses reliques en fait foi. Mais ni Bède,ni les *vitae* de S. Fursy ne mentionnent Adalgise, pas plus qu'Éloque et Mombole, parmi les compagnons d'exil du frère de Foillan et d'Ultan (1). Devant ce silence significatif, aggravé par la forme nettement germanique du nom d'Adalgise, les Bollandistes ont pensé que ce dernier était un Franc qui s'était joint à Fursy après son arrivée en Gaule (2). Peut-être sommes-nous tout simplement en présence d'une des manifestations d'un phénomène assez général dans l'hagiographie de nos provinces au XIe siècle : on rattachait très volontiers les saints, dont on ignorait les œuvres et l'origine, à ces missionnaires irlandais ou anglo-saxons qui jadis avaient gagné au Christ les parties encore payennes de nos provinces (3). N'était-il pas naturel, dès lors,de les rattacher aux trois frères Fursy, Foillan et Ultan, dont l'histoire était connue et la mémoire en vénération? Nous avons déjà rencontré ce phénomène pour Éloque et Mombole.

L'unique *vita* de S. Adalgise qu'on possède, paraît être une œuvre du XIe siècle(4). L'auteur, probablement un moine de St-Michel, ne fait aucune allusion à la translation des reliques dans son abbaye ; on peut donc croire que son œuvre est assez postérieure à cet événement. Son latin, d'ailleurs, n'a rien de ce qui caractérise celui du Xe siècle (5). L'œuvre n'a donc aucune valeur historique. Dans son prologue, l'hagiographe prétend nous donner sa méthode de travail : il a réuni tous les renseignements que lui fournissaient sur son héros ses devanciers et la tradition locale et il s'est ingénié à les revêtir

(1) La plus ancienne *vita* de S. Fursy, que Bède a connue, a été vraisemblablement composée en France à la fin du VIIe s. et a une sérieuse valeur. Seul le texte publié par Mabillon représente la version originale. Les *miracula prima* sont, en réalité, une *vita* composée en France dans la seconde moitié du VIIIe s. Cfr GRÜTZMACHER, *Die Viten des heiligen Furseus*, dans la *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, 1898, t. XIX, p. 190-196.

(2) *AA. SS.*, Jun. I, p. 228, D-E.

(3) Cette hypothèse, cependant, ne rendrait pas compte des thèmes si nettement irlandais que renferme la *vita*, si toutefois il est vrai qu'ils sont parvenus à l'hagiographe par la voie de la tradition orale et qu'ils ne sont pas des emprunts à une autre source.

(4) *Acta sancti Adalgisi presb. in Theoracia suspecta*, *AA. SS.*, Jun. I, p. 216-222 (2e édition).

(5) VAN DER ESSEN, *op. cit.*, p. 129, note 5.

Digitized by Google

d'une forme littéraire (1). Il est certain qu'il a eu sous les yeux l'*Historia Ecclesiastica* de Bède et les *Miracula* qui font suite à la première *vita* de S. Fursy ; il s'est même laissé entraîner à faire un emprunt textuel :

MIRACULA SANCTI FURSEI (*AA. SS.*, Jan. II, p. 407)	VITA SANCTI ADALGISI (*AA. SS.*, Jun. I, p. 219, A)
c. XI : veniens autem in ipsum praedictum locum, *fixit baculum suum in terra*, et *mox ebullivit fons magnus, qui usque hodie locum irrigat et multis ac diversis infirmitatibus praestet medicinam.*	c. VII :... *fixit baculum suum in terra. Statim* meritis beati viri *ebullivit ibi fons magnus, qui usque hodie locum irrigat et multis ac diversis infirmitatibus praestat medicinam.*

Mais le souci littéraire, exprimé dans son prologue, le ressaisit aussitôt et le récit du miracle qui suit immédiatement le jaillissement de la source dans l'une et l'autre *vita*, s'en ressent et pour le fond et pour la forme : deux démoniaques viennent à S. Fursy, qui les guérit en faisant sur eux le signe de la croix (2) ; Adalgise, lui aussi, guérit deux possédés, mais avant de les marquer du signe de la rédemption, il fait une longue prière et leur impose les mains (3).

Quoi qu'il en soit de la date exacte de la rédaction de cette œuvre et de la personnalité de son auteur, elle est loin d'être, pour notre étude, dénuée d'intérêt. Adalgise, raconte-t-elle, est né en Irlande (*Hibernia*) de parents nobles. Parvenu à l'adolescence, il se fait disciple de S. Fursy, avec ses frères Etton, Gobain et Éloque. Après son ordination sacerdotale, Adalgise a une vision à la suite de laquelle le désir de faire le long pèlerinage de Rome s'empare de lui. Fursy, après lui avoir donné la permission de partir avec ses frères, se décide à les accompagner. Sur le continent ils se séparent, après avoir prié Dieu de les conduire, et vont évangéliser des contrées différentes. Adalgise, qui a été bien accueilli par le roi Clovis, s'établit dans la forêt de Thiérache où un ange, sous forme d'une colombe tenant dans le bec un rameau vert, guide ses compagnons

(1) *Quae de vita et virtutibus beatissimi et praecellentissimi Patris nostri Algisi Patrum in scriptis reperimus et Patrum seniorum nostrorum fideli narratione comperimus, in unum redigere curavimus. In uno quidem ea quae scripta erant, inconvenienter tamen dictata, corrigere volentes ; in altero autem illa quae scripta non erant, et a majoribus fideliter referebantur, litterarum apicibus tradere cupientes.* AA. SS., Jun, I, p. 223, B-C.

(2) *AA. SS.*, Jan. II, p. 407.

(3) *AA. SS.*, Jun. I, p. 219, A-B.

Digitized by Google

vers le lieu qu'ils doivent défricher pour y établir leur demeure. Au bout de quelque temps, Adalgise caresse à nouveau le projet du pèlerinage à Rome et il ordonne à Corbican d'aller chercher chez ses parents, en Irlande, sa part d'héritage. Il lui recommande expressément, pour le cas où Corbican mourrait en cours de route, de faire envelopper son corps et le trésor dans un suaire enduit de cire, cousu ensuite dans deux peaux de bêtes ; le tout, dans cet état, devra être confié à la mer. La recommandation d'Adalgise n'est pas inutile ; Corbican, arrivé en Irlande, sent la mort approcher et transmet aux parents de son maître les ordres qu'il a reçus. La mer et les rivières se chargent de transporter le corps ; il remonte l'Oise, sans que des pasteurs, intrigués par ce singulier radeau, parviennent à l'atteindre. Adalgise, averti du prodige, vient recueillir à la fois la dépouille de son ami et sa fortune. L'hagiographe ne se lasse pas d'admirer un tel prodige et le déclare bien plus grand que celui qui permit à Pierre de marcher sur les flots. Adalgise se dirige alors vers Rome pour accomplir son pèlerinage. Sur le tombeau des Apôtres, S. Pierre le favorise d'une apparition et Adalgise ne manque pas une occasion aussi favorable pour lui demander des reliques. Mais le poil de la barbe de S. Jacques, que lui donne S. Pierre, lui paraît un bien maigre cadeau et il se permet de s'en plaindre. Aussitôt S. Pierre pour le punir, rompt le poil en deux et il en sort une goutte de sang. Revenu dans sa solitude de Thiérache, Adalgise y demeure jusqu'à sa mort dans la pratique de toutes les vertus. Qui ne reconnaîtrait, dans cette curieuse relique reçue de S. Pierre, dans ce cadavre et son trésor transportés par les eaux, une des nombreuses applications des thèmes que nous avons étudiés dans la littérature hagiographique irlandaise et qui, chose remarquable, se sont transmis ici, par la tradition, avec tout leur relief original (1).

4. S. Monon, solitaire et martyr, à Nassogne (2).

Il existe deux biographies de S. Monon. La plus courte (*vita brevior*) est antérieure à l'autre (*vita fusior*) qui, encombrée de digres-

(1) La netteté des caractères de ces thèmes peut étonner quand on voit ce qu'a donné, dans ce domaine, la tradition locale pour d'autres saints. Voyez p. ex. Monon, Etton, Lugle et Luglien. Et l'on peut se demander si, pour ces deux anecdotes, l'hagiographe ne copie pas une autre source que la *vita* de S. Fursy.

(2) Cfr Van der Essen, *op. cit.*, p. 144-149. S. Monon est le patron de Cornesse et de Lierneux, dans la province de Liége ; de Freux, Massul, Cornemont, Vaux, Hompré, et Hubermont dans celle de Luxembourg. Cfr Walsh, *op. cit.*, p. 128-129.

Digitized by Google

sions, raconte, au fond, les mêmes faits (1). M. Van der Essen a prouvé qu'il existe entre elles une relation littéraire (2).

La date de composition de la *vita brevior* se place au xe siècle, après 980. Quant à la *vita fusior*, elle est antérieure aux froissements qui se produisirent entre la communauté de Nassogne et l'abbaye de St-Hubert ; elle semble avoir été écrite dans la première moitié du xie siècle. (3).

Voici, en substance, ce qu'elle raconte. Un ange donne à Monon l'ordre de quitter l'Irlande et de s'établir en Ardenne à l'endroit appelé Fridier, près de la source Nasania. Mais avant de se mettre à la recherche de ce lieu prédestiné, Monon veut accomplir le pèlerinage de Rome. Au passage des Alpes il rencontre S. Jean l'Agneau, évêque de Tongres († 646 ou 647), qui le charge de lui rapporter son pallium, oublié à Rome. A son retour, Monon reste quelque temps dans l'entourage du saint évêque, mais la jalousie du haut clergé le force à s'éloigner. Il s'établit alors à l'endroit que lui avait, autrefois, assigné l'ange et y bâtit une cellule. Peu après il est assassiné par des brigands qui avaient leur repaire dans la forêt et étaient troublés par le concours de peuple qu'attirait la renommée de Monon.

Dans cette biographie,seul le passage de la vision de l'ange peut nous intéresser. L'ange y donne, en effet, l'indication précise de l'endroit où il faut que le saint meure ; les termes mêmes rappellent la formule si souvent rencontrée dans les *vitae* d'Irlande : *ubi repositionis tuae locum in corpore vindicabis, donec dies generalis examinis....* La formule devient *locum suae habitationis* dans la *vita fusior*. Cette dernière contient un petit fait qui peut paraître étrange à première vue, mais qui s'éclaire peut-être par ce que nous savons du rôle que tiennent, en Irlande, les sonnettes des saints : un porc, en furetant, met à jour une sonnette aux pieds de Monon et le saint en éprouve une vive consolation (ch. iv).

Saint Monon n'a rien d'un saint irlandais et ses *vitae*, mis à part les passages signalés plus haut, ne renferment rien qui soit digne d'intérêt.

5. SS. Wiron et Plechelm, évêques (4).

Ces deux saints et leur compagnon Odger, qui est anglo-saxon, sont dotés d'une biographie calquée sur le même patron.

(1) *Vita brevior*, *AA. SS.*, Oct. VIII, p. 367 svv. ; *Vita fusior*, Anal. Boll., t. V, p. 196.

(2) Van der Essen, *op. cit.*, p. 145-148.

(3) *Ibid.*, p. 147.

(4) *Ibid.*, p. 106 svv.

Digitized by Google

Après avoir étudié et vécu vertueusement en Irlande, ils s'entendent acclamer évêques de leurs diocèses par le peuple enthousiaste. A Rome, où ils vont demander la consécration épiscopale, on les reçoit avec honneur. Mais à peine établis sur leurs sièges, ils sont hantés du désir de quitter pour jamais leur patrie. Tous deux débarquent en Gaule où Pepin II les reçoit avec générosité. Ils évangélisent les payens, bâtissent des églises et reçoivent de Pépin l'endroit appelé Mont-St-Odile (dans le nord de la Belgique).Vers la fin de leur vie, l'un et l'autre deviennent directeur spirituel du maire du palais (1).Ces deux saints meurent probablement à la fin du VIIe siècle ou au commencement du VIIIe.

La vie de S. Wiron, écrite en latin élégant et boursouflé, est du IXe siècle ; celle de S. Plechelm n'en est qu'un pastiche et date de la fin du Xe siècle. (On y fait déjà la distinction entre *Scotia* et *Hibernia*). Leurs auteurs sont sans doute des moines de Mont-St-Odile. Les deux œuvres font emploi de thèmes tout à fait généraux et leur intérêt est nul pour notre étude.

6. Sainte Ode, vierge (2).

On ignore tout de Ste Ode, même l'époque où elle vécut. Son biographe qui vivait au XIIe siècle, est un clerc du chapitre de Rolduc ; il se base uniquement sur la tradition locale, recueillie par lui de la bouche de l'évêque d'Osnabruck, originaire de Rolduc. Lui-même identifie la sainte avec la jeune fille aveugle guérie sur le tombeau de S. Lambert, ainsi que le raconte la *vita* de ce dernier, et de plus il la fait venir d'outre-mer. « Dans les légendes hagiographiques du XIIe et du XIIIe siècle, on représente fréquemment comme des irlandais ou des anglo-saxons, des saints dont l'origine était inconnue » (3).

Ode, raconte la *vita*, est fille d'un roi d'Irlande. Elle est belle et vertueuse, mais elle est malheureusement aveugle. Son père, ayant entendu parler des prodiges qui s'opéraient sur le tombeau de S. Lambert à Liége, y envoie sa fille. Revenue guérie de son pèlerinage, Ode s'enfuit de sa patrie, avec quelques compagnons, pour échapper au mariage que son père veut lui imposer. Après un voyage à Rome,

(1) *Vita sancti Wironis, AA. SS. B.*, t. V, p. 358 svv. ; *Vita sancti Plechelmi AA. SS. B*, t. VI, p.214 svv.

(2) Van der Essen, *op. cit.*, p. 192 svv.

(3) *Ibid.*, p. 195.

Digitized by Google

elle s'établit dans les solitudes de la Toxandrie où elle meurt dans la pratique des austérités (1).

Si cette *vita* est fort intéressante au point de vue de la formation et du développement d'une légende (2), nous ne pouvons en tirer aucun parti pour l'étude qui nous occupe. Pas plus que Plechelm et Wiron, Ode ne fait de miracles pendant sa vie ; les pouvoirs occultes et les puissances surnaturelles ne jouent aucun rôle dans son existence ; sa naissance, son enfance, ses pérégrinations sont dépouillées de tout élément merveilleux. C'est assez dire que, ni la tradition locale, ni l'hagiographe ne sont entrés en contact avec les légendes irlandaises.

Diocèse de Cambrai - Arras.

1. Sainte Dymphne, vierge et martyre (3).

Au temps où Guidon était évêque de Cambrai-Arras (1228-1247), un chanoine régulier du chapitre de Saint-Aubert écrivit une *vita* en l'honneur de Ste Dymphne. Il affirme que sa seule source est la tradition populaire (4). Elle racontait qu'un roi payen d'Irlande, déplorant la mort de son épouse, fit des propositions de mariage à sa fille. Celle-ci parvint à tromper la vigilance paternelle et s'enfuit en compagnie de Géréberne, un vieux et saint prêtre, pour aller se fixer à Gheel. C'est là que le père, qui dirigeait ses recherches au hasard, la retrouva. Il fit mettre à mort Géréberne et, ne parvenant pas à persuader sa fille d'accepter une union incestueuse, il la tua de sa main.

On peut répéter pour Ste Dymphne ce qui a été dit de Ste Ode. Le fond même de cette histoire, la sollicitation à l'inceste, pourrait faire croire à une inspiration de provenance irlandaise (5). Il

(1) *Vita Odae, AA. SS.B.*, t. VI, p. 619 svv.

(2) Van der Essen, *op. cit.*, p. 195.

(3) *Ibid.*, p. 313 svv. *Vita Dymphnae, AA. SS.B.*, t. V, p. 302 svv.

(4) *Flagitatus a vobis... ut passionis historiam, quae per eorum desidiam qui tunc erant, nondum sacrae litterarum memoriae commendata, sub modio silentii latuerat nimis diu, de vulgari eloquio in latinum redigerem idioma... Vita Dymphnae, loc. cit.*, p. 302. L'hypothèse que l'auteur de la *Vita Dymphnae* aurait simplement traduit et remanié une biographie antérieure rédigée en langue thioise est chaleureusement défendue par le R. P. D. A. Stracke, *De oud-Dietsche legende der H. Dimphna* (*Bijdragen tot de geschiedenis*, janvier 1926, p. 1 svv.). Cet auteur, qui ne nous semble pas suffisamment familiarisé avec les procédés des hagiographes du moyen âge, ne nous a pas convaincu par sa démonstration.

(5) Voir supra, p. 601, le thème de l'inceste dans les vies de saints.

Digitized by Google

n'en est rien : le sujet est d'ailleurs traité comme une matière à belles dissertations morales et le langage en est fort décent. Les Irlandais, vu leur mentalité, auraient parlé de ces turpitudes en termes plus réalistes. Nous sommes ici un présence d'une simple juxtaposition de thèmes fort répandus dans les contes romanesques du moyen âge (1).

Le culte de Ste Dymphne étant très ancien et bien établi, comme le prouvent les *Miracula* du même auteur, on peut admettre l'existence réelle de la sainte (2).Les deux sarcophages conservés à Gheel comme étant ceux de la vierge et de son compagnon, paraissent dater du VIIeou du VIIIe siècle. On pourrait peut-être admettre l'origine irlandaise de la sainte, car son nom a une sonorité bien gaëlique. Encore se peut-il que ce soit le nom qui ait influencé la légende (3).

2. S. Etton (ou Zé), solitaire (4).

Le plus ancien manuscrit de la *Vita sancti Ettonis* paraît être du xe siècle, bien que la langue du document soit plutôt conforme aux habitudes littéraires du xie siècle. D'un voyage en Irlande, S. Vincent de Soignies ramène sur le continent les sept frères Fursy, Ultan, Foillan, Éloque, Algise, Adalgise (5) et Etton. Après un pèlerinage à Rome, ce dernier se fixe dans la Fagne où il bâtit un oratoire (6). On le voit, cette biographie contient peu d'éléments historiques. Au point de vue légendaire, deux faits sont à noter. Le propriétaire de la terre, sur laquelle Etton construit sa cellule, réclame de ce dernier un gage. Il refuse avec mépris la hache que lui offre le pauvre ermite et la lance dans les buissons, mais, quand il veut s'emparer du manteau du saint, il est aussitôt immobilisé dans son geste jusqu'à ce qu'il se repente (7). Le second passage est celui où le saint guérit un pâtre muet, rien qu'en le heurtant de son bâton pour le réveiller (8).

(1) Van der Essen, *op. cit.*, p. 318.

(2) Ste Dymphne, particulièrement honorée à Gheel pour la guérison de la folie, possédait aussi un autel au béguinage et à l'église St-Quentin à Hasselt, et un autre à Herck-la-ville. Cfr Gougaud, *Gaël. pion.*, p. 128.

(3) Van der Essen, *op. cit.*, p. 319.

(4) *Ibid.*, *op. cit.*, p. 282 svv.

(5) Algise et Adalgise sont un seul et même personnage. On en a fait, ici, deux saints distincts.

(6) *Vita Ettonis*, *AA. SS.* Julii, III, p. 57-62.

(7) *Ibid.*, p. 59, B.

(8) *Ibid.*, p. 59, E.

Digitized by Google

3. S. Hymelin (1).

Ce n'est qu'au xve siècle qu'un chanoine de Rouge-Cloître, Jean Gielemans, écrivit la vie de S. Hymelin, honoré depuis des siècles à Vissenaeken. N'ayant trouvé aucun document qui puisse le renseigner sur le saint, il dut s'en remettre uniquement à la tradition recueillie parmi les habitants du village brabançon.

S. Hymelin, parent de S. Rombaut, qui a dit adieu pour toujours à sa patrie et fait le long pèlerinage de Rome, arrive dans nos contrées miné par la fièvre. De passage à Vissenaeken, il obtient de la servante du curé qu'elle lui donne à boire l'eau de la cruche qu'elle vient de remplir et cette eau se trouve changée en vin. A la vue de ce miracle, le pasteur se hâte de rejoindre le mystérieux pèlerin et le force à accepter l'hospitalité sous son toit. Mais Hymelin refuse le lit moelleux qu'on lui offre et, au bout de trois jours, il meurt sur la paille d'une grange. Au moment suprême son visage devient resplendissant et les cloches se mettent d'elles-mêmes en branle. Dans l'église on trouve une fosse creusée miraculeusement pour lui. Son tombeau ne tarde pas à attirer les pèlerins par les nombreux miracles qui s'y opèrent. Inutile de dire qu'une *vita* aussi postérieure, ne présente aucun intérêt pour notre étude. Quant aux ossements de S. Hymelin, des fouilles pratiquées en 1646 dans la très vieille église de S. Martin à Vissenaeken, à l'endroit où la tradition plaçait la sépulture du saint, amenèrent la découverte d'un squelette qui fut considéré comme étant celui d'Hymelin. Cependant, ces reliques ne furent pas exposées immédiatement à la vénération des fidèles ; ce n'est qu'en 1726 que le cardinal Thomas Philippe d'Alsace autorisa la célébration du culte de S. Hymelin (2).

Diocèse de Tournai.

S. Liévin, martyr (3).

Avant le xie siècle, S. Liévin est un personnage tout à fait inconnu. Sa *vita*, qui n'a guère de valeur historique, est un chapitre de la lutte homérique que se livrèrent, pendant une partie du moyen

(1) *Vita sancti Himelini, presb. tempore Pippini, confessor Fenaci in Brabantia* (saec. viii), *auctore Joh. Gillemanno can. Rubeae Vallis* (vers 1480) (*AA. SS.*, Mart. II, p. 47).

(2) J. Laenen, *Les reliques de saint Hymelin à Vissenaeken*, dans *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de Belgique*, 1905, t. XXXI, p. 98-108.

(3) Van der Essen, *op. cit.*, p. 368 svv.

Digitized by Google

âge, les monastères gantois de St-Bavon et de St-Pierre du Mont-Blandin (1).

En 1007, les moines de St-Bavon transportèrent dans leur abbaye le corps de S. Liévin qui reposait à Houthem. C'est dans la relation de ce transfert, simple mesure de prudence nécessitée par les excès de la soldatesque d'Henri II, que le nom du saint apparaît pour la première fois. Plus tard, vers 1050, les relations entre les deux monastères gantois devinrent des plus tendues et la communauté de St-Bavon décida de mettre à profit la possession des reliques de S. Liévin. Son culte fut mis en honneur et la nécessité d'une *vita* se fit impérieusement sentir. Il est très vraisemblable que ce fut un moine de St-Bavon qui se chargea de la rédiger. Il la fit passer pour une œuvre de S. Boniface de Mayence afin de mettre sous cette haute protection les révendications des bavoniens exprimées au ch. XXII.

Aucun martyrologe antérieur à 1050 ne cite S. Liévin. Mais on peut admettre que Sint-Lievens-Esschen, le lieu du martyre, possédait un oratoire dédié à ce saint et qu'on le vénérait aussi à Houthem. La date de la fête était fixée au 12 novembre. C'est à quoi se bornent nos renseignements.

Quoi qu'il en soit de la personnalité du saint, de son identification avec un certain Lebuinus, prêtre irlandais honoré à Deventer (2), sa biographie est un curieux spécimen de légende irlandaise égarée en pays flamand. Une analyse détaillée s'impose (3).

Sous le règne de Colomagnus, roi des Scots, Liévin naquit du sénateur Théagnius et d'Amalgia, fille d'Éphigène, roi d'Irlande (*Hibernia*) (4). Avant la naissance de l'enfant, sa mère voit, en vision, une colombe planer au-dessus de son lit et lui distiller dans la bouche

(1) *Ibid.*, p. 358 svv.

(2) *Ibid.*, p. 374.

(3) *Vita Livini*, dans *AA. SS., O. S. B.*, t. II, p. 450 svv. et dans *AA. SS. B.*, t. III, p. 96.

(4) L'auteur distingue la *Scotia* de l'*Hibernia*. Mais il est possible qu'il ait fait confusion entre le sens ancien de *Scotia* et celui d'*Écosse*, qu'il commençait à avoir au XIe s. Si S. Liévin se trouve en Écosse, on ne comprend pas pourquoi il traverse la mer pour aller trouver S. Augustin de Cantorbéry. Au Xe et XIe s., il semble que le second sens de *Scotia* ait prêté plus d'une fois à confusion. Nous verrons que le biographe de S. Cadroë, pourtant contemporain du saint, n'y échappe pas. Et dans la *Vita Mononis fusior*, on parle de la *Scotia insula..., quae insula inter Angliam et Hiberniam in Occeani mari sita... Anal. Boll.*, t. V, p. 196.

Digitized by Google

trois gouttes d'une liqueur suave ; l'enfant tressaille dans son sein et toute la chambre se remplit d'un parfum délicieux. L'évêque Menalchius, expliquant cette vision à Théagnius et à sa femme, leur prédit la grandeur future de l'enfant. Le jour de son baptême, une colonne de rayons lumineux descend sur la tête de Liévin et y trace, par trois fois, le signe de la croix tandis que, dans le ciel, une voix se fait entendre : *Dilectus a Deo et hominibus, cuius memoria in benedictione est.* Agé de neuf ans à peine, Liévin guérit deux démoniaques en leur imposant les mains : le démon leur sort par le nez et par la bouche sous forme de fumée noire et d'écume sanglante. Il ressuscite aussi sa nourrice, qui raconte que des démons l'entraînaient vers l'enfer et étaient prêts à l'y précipiter, quand S. Michel et quelques autres saints vinrent tirer son âme de leurs griffes pour la reconduire à son corps.

S. Liévin se retire ensuite dans la solitude avec trois disciples (1). Un jour, un ange lui apparaît et lui commande de se rendre auprès d'Augustin, l'apôtre des Anglo-Saxons. Il se met aussitôt en route avec ses compagnons et rencontre un beau jeune homme qui lui déclare être un ange de Dieu, envoyé vers eux pour les protéger et les conduire. Il leur fait traverser la mer à pied sec et ils ont l'illusion de marcher dans une prairie sans fin, où foisonnent les fleurs printanières. Liévin, ayant reçu l'ordination sacerdotale des mains de S. Augustin, retourne dans sa patrie et y est élu successeur de l'évêque Menalchius. Pendant son sacre, une voix, dans le ciel, récite le verset : *Ecce sacerdos magnus...* et sur la tête du saint apparaît une couronne d'or, éblouissante de pierreries. Liévin accomplit encore divers prodiges : il guérit un paralytique d'un simple attouchement, il apaise une tempête d'un signe de croix, etc. Mais, décidé à dire adieu à sa patrie, il s'embarque pour la Gaule et reçoit, pendant trente jours, l'hospitalité à St-Bavon. On le voit, l'hagiographe n'a rien épargné pour rehausser la grandeur du saint dont son monastère possède les reliques et qui fut son hôte.

De Gand, Liévin s'en va évangéliser les payens du Brabant. Il guérit un démoniaque à Houthem et y est hébergé chez Berna et sa sœur Craphaïldis dont il guérit le fils. Mais une persécution éclate, on veut tuer Liévin et les payens, après l'avoir cruellement flagellé, lui arrachent la langue. A ce moment, le feu du ciel pulvérise les bourreaux, tandis que la langue est miraculeusement rendue au

(1) L'hagiographe donne Foillan et Ultan comme disciples de Liévin.

Digitized by Google

martyr. Un payen, qui veut le frapper du poing, reste pendant trois jours immobilisé, le bras levé. Les persécuteurs sont, cependant, plus décidés que jamais à se débarrasser de l'importun. Un jour, ils le rejoignent sur la route d'Essche où quelques disciples cheminent avec lui. A ce moment, Liévin voit une colombe mystérieuse lui distiller sur la tête trois gouttes de sang. Comprenant que le moment suprême est arrivé, il adresse à Dieu une triple prière : il lui demande la sécurité et l'abondance pour le lieu où reposeront ses reliques, le secours à tous ceux qui l'invoqueront dans les dangers de l'âme et du corps, toute grâce et tout bien pour ceux qui célébreront sa fête afin qu'ils arrivent joyeusement à la vie éternelle. Alors ses bourreaux se précipitent sur lui et lui tranchent la tête. Craphaïldis, qui accourt sur le théatre du drame, est tuée et son jeune fils haché à coups de glaive.

Le doute n'est pas possible : nous nous trouvons devant une adaptation de légendes irlandaises. L'abondance et, surtout, l'ensemble de ces thèmes, qui sont tous spécifiquement irlandais, ne peuvent s'expliquer autrement. Ce n'est pas l'œuvre d'une tradition locale : nous avons déjà vu, et nous verrons encore plus loin, combien est pauvre la part de renseignements qu'elle peut fournir et combien sont peu cohérentes les bribes de souvenirs irlandais qu'elle contient. Ce n'est pas non plus une pure invention de l'auteur ; outre que la coïncidence avec les *vitae* irlandaises serait, pour le moins, étrange (1), l'hagiographe prouve, par son œuvre elle-même, qu'il a l'imagination courte : par deux fois (ch. VII et XXIV) la guérison de démoniaques s'accomplit de la même manière et, par deux fois aussi, apparaît la colombe (ch. III et XXX). La *vita* est bien un roman fabriqué de toutes pièces, mais avec des matériaux de l'hagiographie irlandaise. Rien n'y manque, vraiment, ni le cycle du merveilleux des naissances (vision, prophétie, colonne de lumière), ni les miracles de l'enfance, ni les relations avec le monde surnaturel (anges et démons), ni les pouvoirs magiques, ni les demandes adressées à Dieu en faveur des fidèles, ni les pouvoirs sur les éléments (2). Sans doute,

(1) On pourrait croire que le rédacteur est un de ces Irlandais isolés que l'on rencontrait encore au XIe siècle et qui aurait payé sa dette de reconnaissance à ses hôtes en leur fournissant une *vita* bien faite. Mais les confusions et l'obscurité à propos de la *Scotia* et de l'*Hibernia* rendent, nous semble-t-il, cette hypothèse peu défendable.

(2) Il faut noter l'illusion du passage de la mer qui paraît une prairie en fleurs. On la retrouve dans les poèmes gaëliques. Cfr DOTTIN, *op. cit.*, p. 113.

Digitized by Google

les noms des personnages sont plus grecs et romains que celtiques (Colomagnus, Theagnus, Éphigène, Symphronius, Helenas). Mais ce fait est sans importance et le changement s'explique : les Irlandais eux-mêmes ne latinisaient-ils pas leurs noms (1)?

La question des sources où l'écrivain a puisé ses matériaux doit, provisoirement, rester en suspens : il nous est impossible d'y répondre (2).

Diocèse de Térouanne.

SS. LUGLE ET LUGLIEN, martyrs (3).

La biographie de ces deux saints du VIIe et VIIIe siècle se révèle nettement comme une œuvre tardive. L'auteur (probablement un moine de Térouanne) se base uniquement sur la tradition orale, qui elle-même prétend s'être alimentée au récit des compagnons et compatriotes du saint. Le style fleuri de la *vita* la place au IXe siècle. D'ailleurs, elle ne fait aucune allusion au transfert des reliques à Montdidier, qui eut lieu en 956.

Lugle et Luglien sont fils d'un roi chrétien d'Irlande. Lugle, qui est borgne, entre dans les ordres, tandis que Luglien succède à son père ; mais il renonce bientôt aux honneurs et va mener la vie érémitique dans une caverne. Après un pèlerinage à Jérusalem, Lugle est acclamé évêque ; la tradition rapporte que sous l'autel de son église il y a une source qui guérit tous les maux. Les deux saints prennent, un jour,la décision d'entreprendre la *peregrinatio propter nomen Domini*. Ils passent par l'Angleterre et, tout le long de leur route, prêchent aux Anglo-Saxons. Durant la traversée qui les conduit à Boulogne,ils apaisent instantanément une tempête et ramènent le beau temps. En débarquant, Lugle célèbre le saint sacrifice et guérit un aveugle avec l'eau de l'ablution des mains. A Térouanne,

(1) V. supra, p. 834, note 1.

(2) Si nous possédions le catalogue de la bibliothèque de St-Bavon au XIe s. nous verrions peut-être où l'hagiographe a puisé les éléments de son œuvre. Malheureusement nous ne possédons ce catalogue que pour le XVe s. (Cfr Th. GOTTLIEB, *Ueber mittelalterliche Bibliotheken*, p. 257. Leipzig, 1890). Il ne nous semble pas qu'il faille chercher les sources de cette *vita* dans les biographies, des saints irlandais du Nord de la France ou de la Germanie. Ce qui est frappant dans cette œuvre-ci, ce ne sont pas seulement les traits caractéristiques pris en particulier c'est, nous le répétons, surtout leur ensemble et on a l'impression que celui qui a écrit ces pages était au courant du genre de l'hagiographie irlandaise.

(3) VAN DER ESSEN, *op. cit.*, p. 418 SVV.

Digitized by Google

où ils passent, les deux frères se cachent pour échapper aux questions indiscrètes de l'évêque Bainus, mais un miracle encore révèle leur sainteté : un grand incendie éclate durant la nuit et menace de dévorer la ville, Lugle l'éteint subitement d'un signe de croix. Les deux saints partent en toute hâte le lendemain matin. Dans la vallée de Scyrendale, alors qu'ils précédaient la troupe de leurs compagnons, quelques brigands se jettent sur eux, les entraînent dans le bois et les massacrent. Un de leurs disciples, qui veut les rejoindre, est assommé et laissé pour mort. La nuit suivante il voit, le long d'une échelle d'or, les anges descendre vers les cadavres des deux frères dans une lumière éblouissante (1). L'assassinat des deux saints se place vers la fin du VIIe siècle ou le commencement du VIIIe.

La biographie a fait usage des thèmes généraux usités pour tous les saints d'outre-mer : l'origine royale, les pèlerinages, l'élection à l'épiscopat, puis l'abandon de cette dignité pour l'apostolat lointain et enfin l'assassinat. Mais cette tradition, qui prétend remonter jusqu'aux contemporains irlandais des martyrs, garde de cette origine quelques détails typiques : la tempête apaisée, l'incendie éteint, la vision des anges dans la lumière. C'est peu de chose, mais c'est précisément dans ces passages que l'auteur insiste sur la provenance irlandaise de sa tradition orale. On peut donc conclure que l'hagiographie irlandaise comme telle n'a eu aucune influence sur la *vita*.

§ 2. Époque carolingienne.

Diocèse de Cambrai-Arras.

S. Rombaut, martyr (2).

La période carolingienne est beaucoup moins riche en saints irlandais que la précédente.

Le martyre de S. Rombaut se place un peu avant l'époque où le mouvement d'émigration fut accéléré en Irlande par les invasions danoises (fin du VIIIe siècle). L'existence du saint et l'ancienneté de son culte sont hors de doute, mais on possède peu de renseignements

(1) *Vita Luglii et Lugliani*, *AA. SS. B.*, t. VI, p. 10.

(2) Étude sur l'hagiographie de S. Rombaut dans J. Laenen, *Histoire de l'église métropolitaine de S. Rombaut à Malines*, t. I, p. 2 svv. Malines, 1919. L'auteur y traduit *Scotus* par Écossais. Nous avons vu qu'au XIe s. ce terme désignait encore les Irlandais.

Digitized by Google

sur sa personnalité historique. Les quelques lignes que lui consacrent les *Gesta episcoporum Cameracensium* (rédigés en 1040-43) constituent la première mention que l'histoire fasse de lui (1). Vers 1100, paraît la première *vita*, œuvre de Thierry de St-Trond : elle est l'amplification des renseignements sommaires fournis par les *Gesta* (2). Rombaut, s'étant décidé à quitter l'Irlande, sa patrie, entreprend le pèlerinage de Rome, puis vient s'établir à Malines où il reçoit l'hospitalité du comte Ado et de sa femme Élisa. Ses prières leur obtiennent la naissance d'un fils, Libert, qui plus tard, s'étant noyé dans la Dyle, sera ressuscité par le saint. Grâce à la générosité du comte, Rombaut fonde une abbaye dans les plaines marécageuses de la rive droite de la rivière. Il meurt, assommé par deux de ses compagnons qui convoitent l'argent qu'il a coutume de porter sur lui. La tradition place cette mort en 775, mais l'auteur de la *vita* est muet sur ce point (3). Pour Thierry, c'est donc le vol qui est le mobile du meurtre et les assassins sont deux moines dévoyés ; il est possible que l'auteur se base sur la tradition locale (4). Le manuscrit d'Utrecht donne une recension plus récente de l'œuvre de Thierry. Celui-ci avait gardé un silence prudent sur la naissance et l'enfance du saint. Le document d'Utrecht fait de lui un prince et emploie à ce propos l'expression *praesulatus culmina* qui, d'après le contexte, signifie, sans aucun doute, le faîte des grandeurs mais qui a donné lieu, dans le développement de l'hagiographie, à la légende de l'épiscopat du saint.

(1) *Apud Maslinas quoque est monasterium canonicorum ubi quiescit preciosus Dei martyr Rumoldus, genere Scotus, qui vitam eremeticam ducens ibi martyrizatus est.* Cité par LAENEN, *op. cit.*, p. 4.

(2) Thierry de St-Trond commence son œuvre par une description de l'Irlande qui n'a rien de riant. Les Irlandais ne la voyaient pas sous ce jour et Bède aussi en parle autrement dans son *Hist. Eccl. Angl.* lib. I, c. I, in fine.

(3) *Vita sancti Rumoldi*, auctore Theuderico, *AA. SS.* Julii I, p. 241 svv. Dans le diocèse actuel de Malines, outre l'église métropolitaine, celles de Schepdael, de Steenockerzeel et de Humbeek sont consacrées à St Rombaut. Cfr. WALSH, *op. cit.*, p. 134.

(4) M. LAENEN pense que Thierry a trouvé dans la vie de S. Bertuin de Malonne les détails qu'il ne trouvait pas dans la tradition. Selon lui le parallélisme des faits est frappant. LAENEN, *op.cit.*, p. 8. Ce parallélisme ne nous paraît pas bien probant. Sur quoi porte-t-il ? Uniquement sur le schéma très général en usage pour beaucoup de vies de missionnaires venus d'outre-mer. D'ailleurs chez Thierry il ne s'agit ni d'épiscopat, ni de vision précédant l'exil, ni des mêmes miracles. Cfr *Vita Bertuini*, dans *Anal. pour servir à l'hist. ecclés. de Belg.*, t. V, p. 426 (résumé de la plus ancienne version qui remonte peut-être au VIIIe s.), et *Anal. Boll.*, t. VI, p. 16, on y trouve une amplification beaucoup plus tardive.

Digitized by Google

La *vita secunda*, ou légende anonyme de S. Rombaut, fait son apparition entre la fin du XIIIe siècle et le commencement du XVe (1). On en possède trois rédactions : un texte latin, la transposition de ce texte en flamand faite à la fin du XVe ou au commencement du XVIe siècle, enfin une *vita* en latin traduite du texte flamand par J. Domyns, publiée en 1569. Dans la *vita* de Thierry de St-Trond, Rombaut n'était encore qu'un simple ermite. A travers les trois textes de la légende anonyme se développe la légende de l'évêque missionnaire, sacré à Rome, et apôtre des payens à Malines. Le récit du martyre évolue aussi : les assassins sont deux ouvriers qui construisent la chapelle du saint et auxquels il a reproché leur concubinage.

Il n'y a rien dans cette légende qui rappelle l'hagiographie irlandaise, à l'exception peut-être de quelques petits faits :ils se trouvent dans les derniers chapitres de l'œuvre de Thierry et sont à ranger parmi les miracles accomplis par le saint après sa mort. Au ch. XI : la sonneuse de cloches de l'église St-Rombaut se voit enlever, par un renard, le coq qui lui sert de réveil-matin. La bonne femme menace le saint de ne plus sonner matines si son coq ne lui est pas rendu : le renard le lui rapporte vivant et le dépose humblement à ses pieds (2). Ch. XII : la même femme, prisonnière des Normands, est obligée de passer la nuit sur le pont d'un bateau. Transie de froid, elle implore le secours du saint patron et aussitôt se sent couverte des vêtements les plus chauds qu'elle avait laissés chez elle. Au matin les barbares ne parviennent à larguer l'amarre qu'après avoir remis leur prisonnière en liberté (3). Ch. XVII : un soldat est attaqué par une troupe de démons sous l'aspect de farouches amazones. La prière qu'il adresse à S. Rombaut fait s'évanouir l'apparition diabolique (4).

(1) LAENEN, *op. cit.*, p. 10. *Vita Sancti Rumoldi*, 2a, *AA. SS.*, Julii, I, p. 225 svv.

(2) *Vita Rumoldi*, loc. cit., p. 218, F.

(3) *Ibid.*, p. 219, A.

(4) *Ibid.*, p. 220, A. Le petit trait du c. IV de la *vita secunda* n'est pas caractéristiquement irlandais ; on le retrouve, avec des variantes, dans d'autres *vitae* du continent. Dès sa plus tendre enfance, le saint donne tous les signes de la plus grande perfection chrétienne. Encore à la mamelle, il jeûne à certains jours en s'abstenant de têter.

Digitized by Google

Diocèse de Liége.

1. S. Cadroë, abbé de Waulsort (1).

La *vita* de ce saint fut écrite à la demande de l'abbé Immon. D'après de Heinemann (2), cet Immon serait l'abbé qu'on trouve à la tête de la communauté de Waulsort de 991 à 995 (3). Quoi qu'il en soit nous sommes en présence d'une biographie contemporaine. Cadroë était, en effet, déjà arrivé sur le continent en 946 et son biographe nous dit qu'il mourut la trentième année après cet événement ; sa mort se place donc aux environs de 975. La *vita* est,par conséquent, postérieure d'une vingtaine d'années à la mort du saint. Elle est due à la plume d'un moine du nom de Reimann, ou Ousman ; on ne peut dire avec précision auquel des deux monastères de Waulsort ou de Metz il appartient. Il avoue très honnêtement qu'il ne connaît les hauts faits de son héros que par ouï-dire (4). Le prologue de son œuvre laisse entendre que Cadroë fut son supérieur, mais ce moine n'est assurément pas un Irlandais. Cadroë était-il lui-même fils d'Érin? On ne pourrait l'affirmer. Si son biographe est bien informé, et il y a tout lieu de le croire, Cadroë et ses compagnons seraient plutôt des Gaëls d'Écosse.

Après avoir raconté à grands traits l'odyssée de Grecs d'Asie, partis pour fonder une colonie et poussés par des vents défavorables sur les côtes de l'Irlande, l'hagiographe passe aux détails de leurs conquêtes : ils commencent par se rendre maîtres de l'Irlande, puis, traversant la mer, prennent possession de l'île d'Iona et de certaines

(1) *AA. SS.*, Mart. I, p. 474-481. Autre édition : Mabillon, *AA. SS. O. S. B.*, saec. v, p. 489-501. Colgan, dans ses *AA. SS. Hiberniae*, I, p. 494-95, donne en tête de la *vita* quelques chapitres où l'hagiographe parle de l'origine grecque des Irlandais. L. de Heinemann, qui édite la vie de S. Cadroë dans les *M. G. H. SS.* XV, p. 689 svv., laisse de côté les 19 premiers chapitres, ceux qui, précisément, portent la marque de leur origine irlandaise. Les derniers chapitres de la *vita* sont publiés par Pertz, *M. G. H. SS.*, IV, p. 483.

(2) *M. G. H. SS.* XV, p. 689, note 1.

(3) Lahaye, *Étude sur l'abbaye de Waulsort*, p. 217 et 293, place l'Immon de Waulsort avant Forannan et pense que le patron littéraire de la *vita* est le supérieur de Gorze-les-Metz qui est postérieur de 99 années à son homonyme de Waulsort. C'est à Metz, en effet, que Cadroë passa la plus grande partie de son existence monastique. La destination même de la *vita* de ce saint, qui n'avait fait que passer à Waulsort et dont on n'avait pas les reliques, pourrait expliquer comment fut possible, au xiie siècle, la rédaction de la *vita Forannani.*

(4) *De actibus felicis viri Kaddroë, aliquid describere jussum, quasi viro illi familiaris fuerit, qui tamen gestorum eius nihil sciat praeter audita* (Prologue, *AA. SS., loc. cit.*, p. 473).

Digitized by Google

contrées de Grande-Bretagne auxquelles ils donnent le nom de *Scotia* en l'honneur de leur reine Scotta ! Après ce début assez inattendu, le moine Reimann, qui paraît profondément ignorant de l'occupation relativement récente de l'Écosse actuelle par les Irlandais, passe au récit de la naissance de son héros. Plus loin l'hagiographe distingue nettement la *Scotia* de l'*Hibernia* quand il nous dit que le maître de Cadroë, Bean, envoie son élève faire des études à Armagh en *Hibernia*. Cadroë revient ensuite, *aequore remenso* en *Scotia* et il s'empresse d'y faire, aux populations, le don de son enseignement car, jusque là, aucun des savants d'Irlande n'avait encore visité leur pays (1). En tous cas les Gaëls d'Écosse paraissent avoir eu pour les grands saints d'Érin une vénération semblable à celle de leurs frères d'outre-mer puisque nous voyons que Ste Brigide y avait des églises qui lui étaient consacrées (ch. xv) et qu'à Waulsort même on bâtit, dès le début, une église dédiée à S. Patrice (2).

Le récit proprement dit de la vie de Cadroë débute par un pèlerinage de ses parents au tombeau de S. Columba d'Iona. Y passant la nuit, tous deux ont un rêve identique : ils se voient, debout, côte-à côte, un cierge à la main, tandis qu'un vieillard leur apparaît et leur prédit la grandeur du fils qui naîtra d'eux. La naissance de Cadroë est aussi suivie d'une vision : sa mère, embarrassée du choix d'une nourrice parmi la foule des personnes qui viennent se présenter, voit un grand oiseau voler autour de sa maison et se poser sur la tête de la femme qu'il lui faut choisir. Plus tard, un saint homme, du nom de Bean, vient réclamer l'enfant pour l'instruire dans les Saintes Écritures. Quoi qu'il dise ou fasse pour convaincre le père, celui-ci s'obstine dans son refus. Alors, à bout de patience, Bean le menace de la mort immédiate de son meilleur cheval, menace qui se réalise sur l'heure. Effrayés, les parents se hâtent de remettre leur fils entre les mains de Bean et de l'offrir à Dieu sur le tombeau de S. Columba. Mais, à son tour, Bean est forcé de se séparer de son cher élève : après une vision symbolique où il voit la Sagesse lui enlever son disciple, il se décide à envoyer Cadroë poursuivre ses études à Armagh. A son retour, le vieux maître est favorisé d'une seconde vision : il voit trois fosses énormes au

(1) *Nam a tempore adventus sui, nullus sapientium mare transierat, sed adhuc Hiberniam incolebant. AA. SS., loc. cit.*, p. 475, A.

(2) *Vita Forannani ex chronico Walciodorensi*, c. VIII, *AA. SS.*, Aprilis, III p. 825, D-E : *quo nunc coemeterium fratrum esse videtur, ecclesiam in S. Patricii honore construxit.*

Digitized by Google

delà desquelles est une contrée riante. Un ange lui explique que c'est là l'image des trois difficultés que Cadroë doit vaincre pour parvenir à la joie de la vie éternelle : la renonciation à sa volonté propre, l'abandon de sa patrie et la vie monastique qu'il devra embrasser.

Vers le même temps, Cadroë est pris de la nostalgie des pérégrinations lointaines et se décide à franchir le détroit. En passant par Londres, il se signale par un miracle éclatant : d'un signe de la main il fait reculer les flammes d'un vaste incendie qui dévore la ville. Débarqué sur le continent avec quelques compagnons (parmi lesquels se trouve Macalan) il prend la route de Péronne pour y prier S. Fursy de bien vouloir lui indiquer l'endroit où il doit se fixer. Fursy lui apparaît en songe et l'envoie vers l'épouse de Eilbert de Florennes, Hérésinde, qui, n'ayant pas d'enfants, consacrait sa vie et ses biens aux œuvres pies. Elle accueille avec empressement la petite troupe d'Irlandais et l'installe au cœur de la forêt de Thiérache, auprès d'une chapelle de S. Michel. Cadroë refuse la charge de supérieur de la communauté naissante et conseille de la donner à Macalan (1). On se décide alors à organiser la vie monastique à St Michel ; Cadroë va s'initier à la vie bénédictine à Fleury-sur-Loire (2), tandis que Macalan fait son noviciat à Gorze-lez-Metz. Au retour de Macalan, Hérésinde et son mari décident de créer sur leurs domaines un nouveau monastère : ils choisissent comme emplacement Waulsort, dans un vallon sauvage et boisé des bords de la Meuse. Macalan, abbé des deux maisons, ne tarde pas à rappeler Cadroë de Fleury pour en faire son prieur à Waulsort et peu après il le force à y accepter l'abbatiat. Mais Cadroë reste peu de temps à Waulsort : Adalberon, évêque de Metz, l'appelle auprès de lui pour restaurer la vie monastique à l'abbaye de St-Clément (3). C'est là qu'il achève sa laborieuse carrière.

La biographie de Cadroë est particulièrement riche en faits merveilleux dans la partie qui relate la vie du saint antérieurement à son établissement sur le continent. L'influence irlandaise s'y fait sentir par l'abondance des visions (ch. IV, V, X, XII, XIII), par la pression exercée sur le père du saint par Bean (ch. VII), par le pouvoir de Cadroë sur le feu (ch. XVI). Son ascèse est bien irlandaise

(1) Il n'existe pas de biographie de S. Macalan, on ne sait de lui que ce qu'en dit la vie de S. Cadroë.

(2) Sous l'abbé Ekkenbald (943-950).

(3) Une charte l'y mentionne en 953. Cfr LAHAYE, *op. cit.*, p. 217.

Digitized by Google

aussi : pendant la nuit il va s'immerger dans l'eau glacée d'une rivière et y récite une partie du psautier, tout en se tenant fortement attaché à une souche pour ne pas être emporté par le courant (ch. XIV).

Puisque l'auteur de la *vita* dit explicitement qu'il s'en rapporte à une tradition orale, on peut croire qu'il a recueilli la plupart de ses renseignements de la bouche des moines irlandais de Waulsort ou de St-Michel en Thiérache.

2. S. FORANNAN, abbé de Waulsort (xe siècle.).

Sous l'abbatiat de Thierry II (première moitié du XIIe siècle) un moine de Waulsort du nom de Robert, fut chargé, sur les instances réitérées du chapitre, de faire à Forannan, mort depuis un siècle et demi, les honneurs d'une biographie. Sa source, déclare-t-il, est le récit d'un vieux moine de la communauté, gardien de la tradition (1).

Né en Irlande, S. Forannan, nous dit son biographe, fut élu évêque de Domnachmor (lieu inconnu en Irlande, mais que les Bollandistes croient être Armagh). Mais le Seigneur, par le ministère d'un de ses anges, lui intima l'ordre de se rendre à Waulsort. Le saint prit avec lui douze compagnons. Arrivé sur le bord de la mer, il y trouva une grande croix flottante, s'installe au centre et répartit ses compagnons, quatre par quatre, sur les bras. Ce singulier radeau les conduisit miraculeusement sur le continent. Le comte Eilbert reçut Forannan avec joie et le mena à Waulsort, où il fut élu abbé, puis à Rome où il reçut du pape la consécration. La translation des reliques de S. Éloque à Waulsort est mise en rapport avec ce voyage. Enfin, pour achever son initiation à la vie bénédictine, Forannan alla faire son noviciat à Gorze.

Dès l'abord, ce qui frappe dans cette *vita* déjà tardive, ce sont ses incohérences et ses obscurités au sujet des origines du monastère, origines sur lesquelles nous sommes renseignés par la *vita* de S. Cadroë, qui est, nous l'avons vu, contemporaine. L'auteur de la *vita Forannani* ne souffle mot ni de Macalan, ni de Cadroë ; n'est-il pas étrange aussi qu'il envoie son héros faire son noviciat à Gorze à une époque où existait tout à côté, à St-Clément de Metz, la communauté

(1) Thierry II fut abbé de 1130 à 1145. Willibald de Stavelot, à l'examen duquel la *vita* fut soumise, fut abbé de Stavelot de 1130 à 1168. C'est donc certainement avant 1150 que la *vita* fut rédigée. Cfr *AA. SS.* April., *III*, p. 816-822. Autre édition : *Mabillon, AA. SS. O. S. B.*, V, p. 595-603.

Digitized by Google

de Cadroë ? Pour l'hagiographe, Forannan est sans le moindre doute le premier abbé de Waulsort. Mais alors il est impossible qu'il ait vécu encore sous le pontificat de Benoit VII, impossible aussi qu'Eilbert ait vécu sous ce pontificat et même que Forannan vive jusqu'en 982 (1). L'*Historia Walciodorensis* (2), écrite vers le milieu du XIIe siècle, voulant introduire plus de clarté dans l'histoire des premières années de l'abbaye, tout en conservant les erreurs de la *vita Forannani*, fait une place à Cadroë dans la série des abbés, mais comme successeur de Forannan, et celui-ci, toujours considéré comme premier abbé, n'arrive sur le continent qu'en 969, c.-à-d. 23 ans après la fondation de l'abbaye. L'*Historia Walciodorensis* ne parvient ainsi qu'à compliquer davantage la chronologie, déjà si bousculée, de cette histoire.

Au milieu de ces données contradictoires et quoiqu'on ait le droit de s'étonner d'une telle ignorance des moines de Waulsort à l'égard de S. Cadroë, on est tout d'abord porté à accuser de défaillances la mémoire du vieux moine, source unique des renseignements, s'il faut en croire l'hagiographe (3). Les événements, à l'occasion desquels les deux œuvres citées plus haut virent le jour, vont nous donner la clef de l'énigme. La *vita* de S. Forannan et l'*Historia Walciodorensis* sont l'une et l'autre la conséquence des conflits aigus qui, dans la première moitié du XIIe siècle, éclatèrent entre Waulsort et Hastières au sujet de la suprématie de l'une sur l'autre. Il s'agissait de la prouver par tous les moyens. En un temps où le culte des saints se développait principalement autour de leurs reliques, celles de S. Éloque (4) avaient attiré, depuis plus d'un siècle, à Waulsort la foule des pèlerins des contrées environnantes et aussi, ce que la communauté ne dédaignait pas, les avantages matériels dont cette affluence était la cause immédiate. Et voilà qu'Hastières, la maison rivale, se targuait de posséder des reliques autrement précieuses, des ossements de S. Étienne, premier martyr ! Il fallait à tout prix que Waulsort trouvât moyen de réchauffer à son égard la piété des

(1) Cfr SACKUR, *op. cit.*, p. 352 svv.

(2) *M. G. H.*, XIV, p. 503 svv.

(3) Cette ignorance involontaire ou simulée, paraît donner quelque valeur à l'hypothèse de Lahaye sur l'identité de l'abbé Immon (cfr plus haut, p. 860). La *vita Cadroë* n'était pas en usage à Waulsort parce qu'elle n'avait pas été écrite pour ce monastère et que celui-ci se désintéressait d'un saint dont il ne possédait pas de reliques.

(4) Voir supra la vie de S. Éloque, p. 842 svv.

Digitized by Google

fidèles qui menaçaient de déserter son sanctuaire. C'est alors qu'on se souvint de Forannan. De cet ancien abbé, que connaissait-on de précis? Rien d'autre peut-être que ce que relatait son épitaphe: c'était un émigré d'Irlande, il avait été un des premiers abbés de Waulsort, il y était mort vers 982. Quant à sa dignité épiscopale, on l'avait apprise sans doute par le diplôme de la translation des reliques d'Éloque à Waulsort qui donne à profusion à Forannan le titre de *episcopus et abbas* (1). On ne fut pas embarrassé pour si peu. Il était facile de faire appel au témoignage d'un compatriote hypothétique du saint (2) et de tirer de l'ombre de sa cellule le vieux moine, gardien fidèle de la tradition locale (3). L'existence de ce vieillard et même certaines de ses déclarations ne nous paraissent pas devoir être rejetées comme fiction. C'est, en effet, dans l'apport de la tradition que nous trouvons les deux seuls traits spécifiquement irlandais que contient la *vita* : l'appel de l'ange et surtout ce moyen, peu banal, de navigation qui rappelle trop les manteaux déployés et les rochers flottants pour être une simple invention de l'hagiographe. Ainsi tout s'explique. C'est l'intérêt et la nécessité de posséder des reliques pour alimenter la piété populaire qui ont poussé les moines de Waulsort à fabriquer la *vita*.

Il faut croire que l'élévation du corps du saint suivit de près la rédaction de la biographie, car l'abbé Willibald de Stavelot, à qui elle avait été envoyée pour examen, remercia l'abbé de Waulsort et lui exprima la joie que lui causait la glorification du saint tout en formant le vœu de pouvoir y assister en personne (4).

Le culte de S. Forannan resta tout à fait local. On célébra son office à Waulsort jusqu'en 1626 ; cette année là, les réformateurs de Bursfeld rayèrent Forannan de la liste des saints qui ont un office propre, parce que l'Église romaine ne l'avait pas placé au nombre des bienheureux (5).

***

Quelques conclusions se dégagent de l'étude que nous venons d'esquisser.

(1) *Anal. pour servir à l'hist. ecclés. de Belgique*, t. II, 1865, p. 266.
(2) Cfr c. XXII de la *vita*. *AA. SS.*, *loc. cit.*, p. 823, A-B.
(3) SACKUR, *op. cit.*, p. 351.
(4) *AA. SS.*, April. III, Réponse de W. de Stav., p. 816.
(5) *AA. SS.*, *loc. cit.*, p. 816 B.

Digitized by Google

Tout d'abord, les auteurs des *vitae* que nous avons examinées ne sont jamais des Irlandais, même quand ils sont les contemporains de leurs héros (comme pour S. Cadroë), même quand ils écrivent dans des centres d'influence irlandaise. De plus, ils semblent ignorer l'organisation monastique de l'Église d'Irlande : leurs saints sont des évêques, des clercs, des ermites, jamais des moines (exception faite pour S. Foillan.).

La vie de S. Liévin mise à part, nous n'avons rencontré les thèmes irlandais qu'à l'état sporadique ; ils font défaut dans les *vitae* de S. Wiron et S. Plechelm, de Ste Dymphne et de Ste Ode, de S. Éloque et de S. Hymelin ; ils apparaissent et se développent dans les biographies successives de S. Foillan ; ils laissent quelques traces dans celles des SS. Monon, Etton, Lugle et Luglien, Rombaut et Adalgise ; leur présence est palpable au début des vies de S. Cadroë et de S. Forannan.

La *vita sancti Livini* est, de loin, la production la plus intéressante de celles que nous avons parcourues. Et cependant, là encore, le saint n'a plus ce caractère, si nettement accusé en Irlande, de successeur (1) des dieux et des druides.

La tradition orale joue donc le rôle prépondérant dans la transmission des thèmes. En passant par elle, le merveilleux et les récits extravagants d'Irlande ont perdu, en grande partie, le relief et la couleur qu'ils ont dans l'hagiographie irlandaise. Ils sont un peu dépaysés au milieu des lieux communs ternes et sermonneurs, chers aux hagiographes de nos contrées. Le sol de la Gaule, pas plus que celui de la Germanie, n'était propice à leur développement. Peut-on même être certain de les discerner toujours nettement des thèmes communs à la vaste production hagiographique du moyen âge occidental ? Qui dira quel sort fut le leur sur les routes du domaine littéraire où se croisent et se joignent des influences venues des quatre coins de l'horizon ?

Le peuple les reçut et les générations se les transmirent, mais sans comprendre leur portée ni leur signification. Pour garder toute leur vitalité, pour se développer vigoureusement, ces thèmes réclamaient l'atmosphère des croyances celtes, encore à demi payennes, et le voisinage de cette très vieille et très vivace littérature qui formait, dans la verte Erin, l'aliment et le cadre des légendes fleurissant autour du nom des saints.

Louvain. IRÈNE SNIEDERS †.

(1) Nous ne prenons point ce mot dans le sens que lui donnent les disciples de l'école de l'histoire des religions, pour qui le saint n'est que le dieu payen christianisé. « Successeur » est pris ici dans le sens chronologique.

Digitized by Google

NOTES ET MÉLANGES

Une collection de lettres inédites concernant l'Université de Louvain et le Jansénisme en Belgique (1706-1716).

La collection, dont il s'agit, fait partie de la correspondance de Johan Van den Bergh et se trouve aux Archives de l'État à La Haye. Elle y porte la cote *Leg.* 930.

Voici, en deux mots, l'origine et la consistance de cette collection. Joh. Van den Bergh, bourgmestre de Leyde et Plénipotentiaire des États-Généraux des Provinces-Unies à Bruxelles au temps de la Régence anglo-batave (1706-1716), était à vrai dire une sorte de Gouverneur général des Pays-Bas espagnols pour le compte de l'archiduc Charles, ou plus exactement pour le compte de la reine de Grande-Bretagne et des États généraux des Provinces-Unies. Il déploya chez nous une activité débordante, comme en témoigne sa correspondance, tant privée qu'officielle. Sa correspondance officielle est suffisamment connue. Elle a été largement utilisée, notamment par Gachard et Eugène Hubert. Mais sa correspondance privée, signalée par ce dernier dans ses *Garnisons de la Barrière* (p. 16), n'a guère attiré jusqu'ici l'attention des historiens. J. C. de Jonge, au temps où il était archiviste adjoint des Archives de l'État à La Haye, en a signalé l'existence, en parlant de la collection du Jonkheer van Sypenstein, dont elle faisait partie (1). Et R. C. Bakhuizen van den Brink, après que les Archives de l'État avaient fait l'acquisition de la dite collection, y consacra quelques mots (2). Mais combien sobres ! Nous traduisons : « C'est seulement après un examen plus minutieux qu'on pourra déterminer jusqu'à quel point ces lettres contribuent à compléter le *Verbael* de Van den Bergh (son rapport officiel). Les noms des différents correspondants, des ambassadeurs Buys et Hop, des commissaires des guerres van Reede van Renswoude, van Rechteren-Almelo, van Borselen-Geldermalsen, van Collen, des hommes d'État F. Fagel et S. Van Slingelandt, du marquis de Prié, du landgrave de Hesse, de l'Envoyé impérial Zinsendorf, pour ne pas en nommer d'autres, font présumer un grand intérêt. La correspondance est rangée

(1) *Mnémosyne*, t. XVII, p. 345.

(2) *Overzicht van het Nederlandsch Rijksarchief*, t. I, 1854, p. 64-65, 1854.

Digitized by Google

alphabétiquement d'après les noms des correspondants, et la forme sous laquelle elle a été reçue par nous, montre qu'elle a été divisée par Van den Bergh lui-même en neuf parties (1). »

Voilà tout ce qu'on savait jusqu'ici de cette correspondance. Au cours d'un récent séjour à La Haye, nous avons dépouillé soigneusement cette collection, c'est-à-dire les cinq porte-feuilles cotées *Leg.* 932 à 936 et les deux registres cotés *Leg.* 930-931. Nous dirons ailleurs les renseignements, aussi pittoresques qu'intéressants, que nous avons découverts dans les nos 931 à 936. C'est de l'histoire vue dans les *coulisses*. Mais bornons-nous pour le moment au Reg. no 930.

Ce registre se compose d'une collection d'environ 75 lettres originales, avec les enveloppes et les cachets en parfait état de conservation, et comprend également quelques copies et des mémoires manuscrits ou imprimés, provenant de professeurs de l'université de Louvain ou relatifs à celle-ci. Van den Bergh a inscrit de sa propre main, au revers de la reliure, la note suivante : *Brieven van wegen de Universiteyt tot Leuven, aen mijn geschreven. Item Brieven van N. Nelis van Saftingen, President van het hollandsche Collegie aldaer, Item van N. van den Steen, geboortigh van Dordrecht en President van het Collegie van Luxemburg. Item van N. Navez, professor medicinae et botanicae. Item van N. Denique* ».

Voici maintenant l'indication des principales pièces (2).

1° Une demande de sauvegarde pour l'Université : 13 septembre 1706, en latin, signée Bart. Hendrickx, secrétaire, par ordre du Recteur.

2° Hommages et soumission de l'Université : 3 novembre 1706, en latin, même signature.

3° Requête du recteur, demandant à la conférence anglo-batave de défendre aux Belges d'aller étudier à Douai et de dispenser l'Université des logements militaires : 8 octobre 1707, en flamand, signé A. Van den Steen, prorecteur et doyen de la faculté des arts.

4. Requête sans date de la Faculté des Arts, jointe à la pièce précédente et relative à la fréquentation de l'Université de Douai. Nous reproduisons cette pièce en annexe, I.

5. Requête du Recteur au sujet de l'occupation des Halles par les troupes : 14 octobre 1707, également jointe en annexe ci-après, II. (3).

(1) Ceci n'est pas tout à fait exact. Outre les neuf parties de la correspondance composées de lettres non reliées et dont on a fait cinq porte-feuilles, cotées *Leg* 932-936, il y a deux registres (*Leg.* no 930 et 931) dans l'un desquels (no 931). sont reliées les lettres relatives à l'Université de Louvain. Ces deux registres semblent avoir échappé à l'attention de Bakhuizen.

(2) Elles ne sont pas numérotées dans le Registre. Nos numéros ne correspondent donc qu'à l'ordre dans lequel elles s'y trouvent.

(3) Cette pièce et plusieurs autres peuvent servir de complément à la magistrale étude de L. Van der Essen, *Les tribulations de l' Université de Louvain pendant les guerres de Louis XIV en Belgique* (dans *L' Université de Louvain à travers cinq siècles*, Bruxelles, 1927), p. 155 et svv.

Digitized by Google

6. Compliments de l'Université pour l'heureux retour de Van den Bergh en Belgique : 28 janvier 1708, en latin.

7. Extrait d'une résolution des États-Généraux du 3 septembre 1711, décidant que la Faculté des Arts de l'Université rentrera dans tous ses droits de nomination, si les villes de Lille et de Tournai sont reconquises sur les Français.

8. Lettre de remerciements au nom de la Faculté des Arts (signée Aegidius Denique, Bedellus et notarius de la Faculté). 16 septembre 1711, en latin.

9. Invitation adressée à Van den Bergh de la part de Brenart, juris utriusque Doctor et prof. primarius, Universitatis Dictator, pour venir assister aux promotions doctorales : 9 octobre 1711, en latin.

10. P. Melis, président du collège hollandais, proteste contre le bruit qui court et suivant lequel le Conseil d'État lui aurait demandé de faire un point de foi (een punt van religie) de la « superstition jésuitique » qui prétend que la doctrine condamnée (le Jansénisme) se trouve dans le livre (du Père Quesnel). Suit une dissertation de cinq pages sur la querelle janséniste : 22 février 1710, en flamand.

11. Texte imprimé du bref de Clément XI à la Faculté de théologie de Louvain, 29 novembre 1710.

12. Une longue lettre en latin de P. Melis sur la querelle Janséniste : 15 janvier 1711.

13. Copie d'une lettre du Conseil d'État à la Conférence anglo-batave sur le droit exclusif du Conseil d'État de s'occuper des choses de la religion, à l'exclusion de la Conférence : 7 janvier 1711, en français.

14. P. Melis proteste contre l'idée du Conseil d'État que les Députés hollandais seraient suspects de vouloir innover en matière religieuse : 25 janvier 1711.

15. Le même s'adresse à J. Van den Bergh pour recommander le P. Desirant à la collation d'une fondation qui lui estcontestée : 26 octobre 1711,en flamand.

16. Lettre de Van den Steen, président du collège de Luxembourg,à propos de bourses fondées par des Luxembourgeois : 20 mars 1712, en flamand.

17. Lettre de Melis à propos des querelles entre catholiques et protestants en Hollande : 27 mai 1714, en flamand.

18. Lettre de Van den Steen complimentant Van den Bergh : 27 janvier 1707. Cette lettre est d'une platitude désolante.

19. Lettre du même dans laquelle il déclare que jamais, sans l'intervention de Van den Bergh, il n'aurait été réintégré dans ses fonctions de président (du collège de Luxembourg). Il y est question aussi d'un canonicat pour lequel il recommande un ami : 9 décembre 1707.

20. Lettre du même au sujet de l'occupation des Halles : 27 octobre 1707.

21. Copies de documents relatifs à la collation de bourses attachées au collèges de Luxembourg.

22. Requête de douze étudiants qui demandent la remise en liberté de Van den Steen, après son arrestation et son emprisonnement à Bruxelles : 23 août-1703.

23. Copie de l'ordre de don Isidoro de la Cueva (Bedmar) au nom de Philippe V, de remettre à la présidence du Collège de Luxembourg le Sr Martin Caddam, licencié en théologie, et d'en faire sortir immédiatement Allard Van den Steen « personne désagréable à S. M. ». L'ordre est adressé au Conservateur des privilèges de l'Université, ou, à son défaut, au plus ancien Docteur *séculier* de la Faculté étroite de théologie : Anvers 19 août 1708.

Digitized by Google

24. Deux lettres de Van den Steen sans intérêt particulier : 6 février et 2 mars 1708.

25. Requête des professeurs de l'Université, lesquels n'ont plus rien reçu, depuis fin décembre 1706, de la partie de leurs gages hypothéquée sur les Domaines de S. M. Ils se plaignent de leur pauvreté et déclarent que quelques uns de leurs collègues sont morts insolvents : 28 avril 1708.

Un état des arriérés est joint à cette requête, ainsi qu'une liste des traitements affectés à chaque chaire, et des titulaires de ces chaires.

26. Mémoire des Docteurs du collège étroit de l'Université de Louvain par lequel ils « prennent la confiance de remettre à la grandissime prudence avec laquelle leurs Excellences les Ministres des deux puissances maritimes manient les affaires des Pays-Bas, s'il ne convient point pour le bien commun qu'à présent quelque Docteur et professeur es Droits de l'Université soit admis au Conseil d'État, à l'exemple de ce qui a été observé cy devant » 1708 ? A l'appui de cette demande ils citent quinze professeurs de droit qui ont siégé dans les Conseils de nos Souverains, depuis Conrard de Mera,premier ministre de Charles le Téméraire en 1471, jusqu'au juriste Stockmans, membre du Conseil Privé, du Conseil de Brabant etc... Ce mémoire est en français.

Un deuxième mémoire ayant le même objet et rédigé en latin, figure à la fin du Registre.

27. Nouvelle requête pour l'exemption de logement, sans date, mais probablement de 1708. Nous le reproduisons ci-dessous, sous III.

28. Un paquet de documents imprimés concernant la prétendue vacance de l'Évêché de Tournai, l'évêque ayant refusé de prêter le serment de soumission à leurs Hautes Puissances et s'étant réfugié en France. Le droit de présentation de l'Université de Louvain et d'autres patrons y est discuté entre les vicaires généraux de Tournai, l'Université de Louvain et la Conférence anglo-batave. Nous reproduisons ci-dessous, sous le n° IV, le principal mémoire relatif à ce sujet à cause des théories qu'il contient sur le transfert de souveraineté, en cas d'occupation militaire.

29. Thèses imprimées de Logique, Métaphysique, Géométrie et Physique que Jean 't Serstevens de Bruxelles défendra le 17 juillet 1709. Ces thèses contiennent un intermède souligné à l'encre et intercalé entre les thèses de Métaphysique et de Géométrie. Il est libellé comme suit :

Impertinens

Aureum vitulum a populo selecto, genteque Deo sacra, quondam fuisse adoratum tota retro obstupuit antiquitas. An non magis mirandum hodiedum a quibusdam porcum aureum adorari ?

Il résulte des lettres et attestations jointes à ce document que le *porc d'or*, que quelques uns adorent à Louvain, est le professeur J. B. Waukier, Doctor utriusque juris, SS. Canonum professor et ecclesiae S. Petri presbyter canonicus. Le professeur d'écriture sainte Martin, certifie que c'est un « aleator strenuus, potator perditus, ariosus publicus, noctivagus scandalosus, pecus aureatum, scholae opprobrum, Ecclesiae dedecus » 24 février 1710. Aux témoignages produits pour obtenir sa révocation, on joint un extrait du procès de Waukier, alors assesseur du Recteur : 21 janvier 1696. L'accusateur principal de Waukier est Aegidius Denique déjà cité plus haut.

30. Projet de Passeport réciproque pour les suppots et élèves de l'Université de Louvain et de l'Université de Douai. Sans date.Reproduit ci-dessous sous le n° V.

Digitized by Google

31. Recommandation de Van den Steen pour un candidat au renouvellement du Magistrat d'Anvers. 1709.

32. Lettre du même à propos d'une chaire de médecine et de celle d'historiographie : 3 septembre 1710.

33. Lettre d'Aegidius Denique pour remercier Van den Bergh de la résolution prise en faveur de l'Université de Louvain, en ce qui concerne ses droits de collation dans le diocèse de Tournai : 21 mai 1710.

34. Lettres du professeur de médecine et de botanique Navez, sans intérêt particulier : 1711 à 1716.

35. Note au sujet de la chaire d'historiographie.

36. Lettre du Dr Martin pour protester contre sa révocation : 5 juillet 1712, en latin. Martin s'en prend surtout à Thisquen, secrétaire du Conseil d'État. Une lettre du Conseil d'État est jointe à la lettre de Martin. Il résulte des deux lettres que Martin n'a été ni cité ni entendu avant sa révocation.

37. Brochure de 8 pages intitulée « Alterum motivum juris in causa Doctoris Martini contra Patres societatis ac eorum Patronos et asseclas, oblatum urbi et orbi ». Lovanii die 23 martii 1712.

C'est une réponse à une attaque des Jésuites : Martin y déclare qu'il veut défendre son honneur, celui de la Faculté de théologie et de l'Université, celui du vicariat de Malines, tout l'Ordre épiscopal et le Siège apostolique lui-même. Une grande partie de la brochure est consacrée aux « Réflexions morales » du Père Quesnel.

38. Copiae Litterarum quas Doctor Theologus Martin Hybernus adhinc modo Lovanii Residens manu sua peroptime nota connexit et auxit.

Ces lettres concernent les luttes entre l'Angleterre et l'Irlande d'un côté, les catholiques anglais et les protestants anglais d'autre part, ainsi que l'attitude des catholiques belges vis à vis des Orangistes et des partisans des Stuarts.

Ces lettres de Martin sont probablement une des causes de sa révocation par les Anglo-Bataves qui gouvernaient notre Pays.

39. Requête de Jean Libert Hennebel, professeur de théologie à Louvain, pour obtenir, par l'intervention de Johan Van den Bergh, la charge de censeur des livres. Cette charge, dit-il, lui avait été conférée par Maximilien Emmanuel de Bavière il y a environ quatorze ans, « comme M. Coxie et autres (du Conseil d'État) en sont très bien informez. Mais les Jésuites par des ordres surpris en Espagne — à leur ordinaire — empeschèrent l'effet de cette collation. » Hennebel invoque donc une sorte de droit acquis. La lettre n'est pas datée ; elle nous semble être de 1712.

40. Lettre du Recteur de l'Université au Conseil d'État au sujet de l'occupation des Halles Universitaires. 15 septembre 1707. Nous reproduisons cette lettre ci-dessous, sous le n° VI, à cause des détails qu'elle contient.

41. Extraits des Procès verbaux de la Faculté de Théologie sur la bulle de Clément IX.

42. Copie d'une lettre du Conseil d'État au sujet du formulaire à jurer par les aspirants aux grades de théologie : 7 novembre 1710. Cette copie est suivie de deux lettres de l'Université au Conseil d'État sur le même sujet : 26 octobre 1710 et 23 octobre 1710.

Gand. H. VAN HOUTTE.

Digitized by Google

ANNEXES

I

Requête de la Faculté des Arts de l' Université de Louvain, tendant à faire saisir par l'occupant les biens des familles des étudiants qui fréquentant l' Université de Douai (1).

Avant le 8 octobre 1707.

Aen de Edelmoghende Heeren gedeputeerde van de Heeren Staeten der Vereenigde Provincien

Verthoonen met eerbiedinge die Deken ende andere van de Faculteyt der Arten binnen Loven hoe dat sijne Majesteyt Carolus den tweeden glorieuser memorie, geinformeert synde dat verscheyde van syne onderdaenen door eenige quaede geintentioneerde wierden verleijt om hunne kinderen te laeten studeren in de universiteyt van Douaij en andere vijandelijcke plaetsen, ten jaere 1693, 30 september, uytwijsend het neffensgaende stuck wel serieuselijck aen sijne Fiscaelen van Vlaenderen geordonneert heeft om diergelijcke studenten oock met aenslagh van hune goederen te bedwingen tot retour, en al ist dat die voorschreve Universiteyt van Douay en andere plaetsen nu wederom blijven geoccupeert door de vijanden, soo gebeurt het nochtans dat de geseyde quaede geintentionneerde sich niet en onthouden van de studenten en hunne ouders te induceeren ten eynde sij hun souden transporteren tot de vijandelijcke plaetsen, het welck niet alleen en streckt tot naerdeel van het publijck, maar oock tot merckelijcke interest der Universiteyt ende Stadt van Loven. Soo keere hun de verthoonderen tot haere Edele Mogende Heeren, biddende ootmoediglijck gelieven gedient te wesen aen hetgeene voorscreven op d'alderkrachtigste middelen te doen voorsien, hetwelck doende etc. (2).

II

Requête des Recteur et Suppots de l' Université de Louvain, tendant à préserver les Halles de l' Université de tout usage militaire (3).

Louvain, 14 octobre 1707.

Monseigneur (4). Pour response à celle qu'il at plû à vostre Exc. de m'escrire du 7 du courant, nous avons l'honneur de dire qu'il est

(1) *Archives de l'État à la La Haye, Leg.* 930, 4e pièce. Cette requête est appuyée par A. Van der Steen, Président du Collège de Luxembourg, Hollandais d'origine, né à Dordrecht.

(2) Au sujet de cette question, voir L. Van der Essen, *Les tribulations de l' Université de Louvain..., loc. cit.*, p. 183 ss.

(3) *Ibidem*, 5e pièce.

(4) Il s'agit de Joh. Van den Bergh.

Digitized by Google

estonnant que les nommez entrepreneurs demandent la Halle ou le dessous des escoles de l'Université sans avoir donné à connoitre que là dessus ayant esté cy devant, scavoir le 13 du passé, demandé notre avis et celuy de la ville de Louvain, on at unanimement respondu comme par les deux copies cy joinctes. Nous adjouterons seulement que les dits entrepreneurs sont si emportez pour avoir l'usage de nos halles à raison qu'ils prétendent de l'avoir pour rien, quoy que l'université ayant deu lever des grosses sommes d'argent pour acheter ce batiment de la ville, elle en paye encore de grands interests tous les ans. Au reste, comme les dits entrepreneurs se sont aussi servijs des cloistres et autres places publicques et que cela se peut encore faire à moindre préjudice du bien publicq, Nous prions V. Exc. de bien vouloir nous protéger contre eux, estant à considérer que cy devant, lorsqu'on s'at servy de nos halles, ce n'estoit que pour y mettre quelques farines et que ce n'at esté que les dernières années qu'on y a mis les avoines, qui incommodent infiniment plus les escoles et les actes scolastiques, à cause que la multitude des chevaux et des soldats, qui viennent quérir leurs rations tous les jours, et surtout les matins, rendant l'accès des dites halles et escoles presque impossible, outre le bruit que cela cause et l'embarras pour les marchez ou les places publicques de la ville qui sont à l'entour des dittes halles. Enfin comme l'Université a toujours témoigné son zèle pour subvenir de sa part à la commodité des garnisons et des armes, nous demandons au moins qu'il soit fait en sorte queles leçons et actes académiques ne soient pas interrompus, comme ils l'ont esté plusieurs fois l'année passée au sujet des diites avoines, qui sommes toujours avec beaucoup de respect, Monseigneur,

De Votre Exc. les très humbles etc.
Le Recteur et ceux de l'Université de Louvain
De mandato Dominorum meorum
(s.) Bart. Hendrickx, secret. (1).

III

Remontrances de l' Université au sujet des Logements militaires (2).

copie, sans date, probablement 1708.

A leurs Excellences les Députez des Seigneurs Estats généraux des Provinces-Unies etc... en la ville de Bruxelles.

Remontrent très humblement ceux de l'Université de Louvain que, suivant leur première érection et la convenance des Estudes, entre plusieurs autres privilèges, ils ont toujours estez exemps de logements de gens de guerre et que les garnisons ont toujours estez à la charge des Bourgeois, lesquels aussi en récompense profitent seuls des plus grands débits et consomptions qui se font dans la ville par

(1) Sur l'occupation des Halles, voir L. Van der Essen. *o. c., loc. cit.*, p. 158 s.

(2) *Ibidem*, pièce se trouvant avant les documents imprimés. Sur les logements militaires, voir L. Van der Essen, *o. c., loc., cit.*, p. 144 ss.

Digitized by Google

l'occasion desdittes garnisons. Et quoy qu'en ces derniers tems ils ayent plusieurs fois travaillez et tachez par leurs factions, à pretexte spécieux de surcharge et d'impuissance des Bourgeois, d'envelopper la ditte université dans la répartition de leurs logements et de donner par là les premières atteintes aux privilèges qui sont les plus essentiels aux estudes, son A. El. de Bavière néantmoins en qualité de Gouverneur général de ce pays sous le règne de Charles second, considérant les facheuses suittes et les périls auxquels la jeunesse serait exposée par un mélange de profession si opposée en soy même, déclara par son décret du 3 janvier 1693 cy joint (1), que la ditte université ne seroit logeable qu'en cas de guerre et nécessité indispensable, et qu'en ce cas, la ditte ville et université seraient aussi considéré comme deux corps separez dont la garnison de l'un n'auroit rien de commmun avec la garnison de l'autre et seroit envoyé à chacun par ordre distinct et séparé de la Cour ce qu'il luy pourroit toucher : ce nonobstant les François pendant leur gouvernement de ce pays n'ayant pas eu touts les égards qu'ont eut nos princes pour la ditte Université, l'ont aussi moins protégée contre *les attentats de ceux de la ditte ville* (3). Mais comme depuis, vos Excellences, par un effect de leur bienveillance envers les lieux et les persones destinez à l'estude, ont bien voulu assurer les Remonstrants qu'ils les conserveront et protègeront dans leurs anciens privilèges et exemptions et que d'ailleurs l'on ne croit pas que les Bourgeois seront chargez au dessus de leurs forces, surtout eu égard au casernes qui ont estez baties l'hiver dernier, les mêmes Remonstrants implorants la protection de vos Excellences en cette occasion, Supplient très humblement qu'il leur plaise d'effectuer que ceux de l'Université, en conformité de leurs susdits anciens privilèges, soient déclarez exempts de toutte garnison, quoy faisant, etc.

IV

Mémoire touchant le Doyenné et les canonicats vacants dans l'Église de Tournay (les droits de l'Occupant en matière ecclésiastique) (2).

août 1710 ?

Il est d'une extrême importance à leur Hautes Puissances de remplir au plutost les *canonicats* vacans dans l'Église de *Tournay* aussi bien que le *Doyenné* de personnes capables, qui conviennent à leur service, au bien du Chapitre et à celuy de tout le Diocèse. qui leur est sujet.

(1) Pas joint.

(2) *Archives de l'État à La Haye, Leg.* 930. Document imprimé, sans date ni nom d'auteur. Mais les documents qui voisinent avec celui-ci démontrent qu'il est postérieur au mois de juillet de l'an 1710, et qu'il émane de l'Université de Louvain. Il se trouve d'ailleurs dans le registre « Correspondentie Joh. van den Bergh - Universiteyt Leuven »...

Digitized by Google

Tout delay ne sert qu'à donner lieu à l'Évêque de fortifier son parti, qui certainement n'est point ami du Nouveau Souverain.

Leurs hautes Puissances ne doivent apprehender aucunne difficulté ; leur droit est clair et incontestable.

Car 1°, l'absence de l'Évêque et sa retraitte chez les ennemis, selon tous les jurisconsultes, rend son siège vacant, et le prive de tout droit de gouverner son Diocèse, soit par luy même, ou par des vicaires généraux, établis par luy.

Car il ne s'agit pas icy d'une absence qui ne seroit qu'une négligence et qu'on pourroit faire cesser par des monitions, ou par quelque privation d'une partie de ses fruits. C'est ainsi que les Vicaires généraux en ont écrit à LL. HH. PP. pour les surprendre et leur cacher la vérité.

Mais il s'agit d'une absence purement volontaire, joint à une véritable volonté de ne jamais revenir au Diocèse, tandis que LL. HH. PP en seront les Maîtres. Et par conséquent c'est de la part de l'Évêque un vray abandon de ses ouailles, et une mort civile à leur égard, qui, selon les Jurisconsultes, rend l'Église de Tournay vacante.

2° Le refus que l'Évêque de Tournay fait d'une manière si opiniâtre de prêter le serment de fidélité à LL. HH. PP. et de les reconnaître pour Souverains, ne peut, que le faire regarder luy-même *comme un étranger, qui refuse d'être leur sujet, et qui se rendant par là coupable de félonie, fait vaquer encore à ce titre selon les Jurisconsultes, son siège épiscopale* (1). Or la vacance de ce siège donne ouverture à la Régale non seulement au Roy de France, comme les Vicaires généraux le prétendent, mais à *tout autre souverain de Tournay*, parce que ce droit est locale et affecté à cette Église, l'unique des Pays-Bas, qui y est sujette.

La Régale une fois ouverte, leurs HH. PP. sont en droit de pourvoir aux canonicats vacants, et à ceux qui viendront à vaquer, jusqu'à la cloture de la Régale, qui se fait par la prestation du serment de fidélité, et quelques autres formalités qu'on a coutume d'observer.

Rusee et les autheurs qui ont traité du droit de Régale, le comparent souvent à celuy du Seigneur féodal, qui peut saisir le fief de son vassal, quand il est en demeure de faire la foy et hommage en personne, et de le reconnoître pour son Seigneur.

Bouchel et Blondeau, deux Avocats célèbres, qui ont fait le recueil de la Bibliothèque Canonique, y parlent ainsi Tom. I, p. 631 *Personne ne peut douter de l'obligation qu'ont les Evêques de prêter au Souverain le serment de fidélité, ni du droit qu'a le Souverain de jouir du revenu de leurs Evêchez, et de conférer les bénéfices qui en dépendent, à la réserve des cures, jusqu'à ce que ce devoir luy ait été rendu.*

Ce passage fait voir clairement et indubitablement que, quand même le souverain ne pourroit, par droit de Régale, pourvoir aux Canonicats vacans dans l'Église cathédrale de Tournay, il le pour-

(1) Nous cursivons.

Digitized by Google

roit certainement par le refus que l'Évêque fait de luy prêter le serment de fidélité.

Il s'en suit aussi, de ce qui a été dit cy dessus, que le gouvernement du Diocèse est dévolu au Chapitre ; mais, comme le plus grand nombre sont esclaves de l'Évêque, de la France et des Jésuites, ils empêchent que le Chapitre ne fasse ce qu'il seroit en droit de faire.

Mais, s'il plaisait à LL. HH. PP. de déclarer que leur volonté est, que le Chapitre use de son droit, et qu'il choisisse d'autres vicaires, *non suspects*, ils ne pourroient se dispenser d'obéir et les bien intentionnés le feroient avec joye.

Et dès lors qu'il auroit plu à LL. HH. PP. de remplir les canonicats vacans et de faire *insinuer les personnes qui leur conviennent d'avantage pour un Doyen*, aussitost le Chapitre, les trouvant capable d'ailleurs et procédant *à l'élection qui leur a esté permise*, ne manqueroit pas de les mettre au nombre des trois, qu'il doit présenter à LL. HH. PP. pour avoir leur agrément de l'un des trois présentez.

C'est ce qui finiroit toute difficulté sur ce sujet *et même sur les privilèges de l'université de Louvain*, que les Vicaires de l'Évêque refusent d'accepter *non obstant deux résolutions des Etats généraux qui l'ordonnent* (1).

Outre ces voyes, qu'on vient d'indiquer, de remplir les Canonicats vacants, et d'avoir un Doyen selon le désir de leurs HH. PP., il y en a encore une autre, qui est même fort battue, et frayce par mille exemples.

C'est la voye de la *Confiscation des revenus ou fruits de l'Evêque*, affichée dès le 14 juillet dernier dans toutes les formes.

Car comme *la collation des bénéfices est réputée par tous les Canonistes unanimement entre les fruits, in fructu*, c'est un usage constant que le confisquant dispose de tous les bénéfices, dont la collation ou la présentation appartenoit à celuy, dont les revenus ou fruits sont confisquez.

Nota. Que lorsque l'on dit, après les Jurisconsultes, que l'Église de Tournay est vacante, *soit à titre de l'absence de l'Evêque, soit à titre du refus qu'il fait de prêter le serment de fidélité*, il ne s'ensuit pas que l'on puisse mettre un nouvel Évêque à sa place, pendant la guerre, parce qu'on regarde toujours le sort des armes comme incertain (2) et par conséquent le retour de Tournay aux Français comme possible, auquel cas on ne scauroit que faire du nouvel Évêque. Mais si Tournay étoit cédée par un traité de paix, alors il n'y auroit point de difficulté.

(1) La première de ces résolutions est du 21 mai 1710 et la dernière du 7 juillet 1710, comme il résulte d'un « Berigt voor d'Universiteyt van Leuven » qu'fait suite à ce document dans le Registre, et d'une lettre d'Egidius Denique du 2 juin 1711 qui est insérée à la fin de ce Registre.

(2) Ceci est très important pour l'interprétation du « Principe du transfert de souveraineté ». L'occupant remplace tous les magistrats et les officiers, parce qu'on peut les démettre après coup, leur nomination n'entraînant pas un caractère indélébile, comme c'est le cas pour les évêques.

Digitized by Google

Il n'y en a aucune, *pour les autres effets*, qui sont le gouvernement du Diocèse, dévolu au Chapitre etc.., *la collation des Canonicats par le Souverain* etc....

Ainsi leurs HH. PP. ayant entre leurs mains tant de moyens surs, faciles, et très fondez, de pourvoir à leur propre sureté, au bien du Chapitre et de tout le Diocèse, on se flatte qu'elles ne differeront plus de les employer, pour la consolation des bien intentionnez et qu'elles boucheront d'oresnavant leurs oreilles aux importunitez frauduleuses de ceux, qui ne cherchent *par toutte sorte de déguisement et d'artifices, qu'à les surprendre pour conserver et augmenter une Cabale dans le Chapitre en faveur des ennemys*, qui ne pourroit être que très pernicieuse au service de leurs Hautes Puissances.

V

Projet de Passeports pour les professeurs, étudiants et suppots des Universités de Louvain et de Douai (1).

1707-1716.

Ad potentissimus ordinum foederati Belgii nunc Bruxellis degentes, Deputatos.

Exponit omni cum reverentia Universitas Lovaniensis, quod praeteritis temporibus, non obstante bello, solita fuerit gaudere salvo conductu generali, ita ut ejus supposita ire et redire libere possent, mediante declaratione authentica sui Rectoris et secretarii, qua libertas praeter specialem studiorum favorem, in eo quoque fundatur quod sine discrimine nationis aut gentis studiosi omnes et professores in dicta Universitate recipiantur et promoveantur, guadeantque, juxta uniusque merita, plurimis fundationibus ibi erectis ; quamobrem ad requisitionem Dominorum Deputatorum ordinum Brabantiae nuperrime in conferentia Malbodii habita, Intendentes pro part Gallorum obtulerunt actam et salvum conductum generalem, quo mediante declaratione ut supra, uti possent Doctores omnes, professores, collegiorum praesides et Regentes, officiati dictae universitatis et studiosi cujuscumque gentis et nationis in ea adscripti' quamdiu illic morabuntur ; *dummodo tamen ejusdem tenoris salvus conductus pro universitate Duacenci procuretur* (2), quem in finem recurrunt exponentes ad Excellentias vestras.

Humillime supplicantes, quatenus mediante salvo conductu prout dictum est a Gallis obtinendo, similem etiam ex parte sua annuere dignentur Universitati Duacensi, quod faciendo etc...

(1) *Archives de l'État à La Haye, Leg.* 930, vers la fin du Registre, après la feuille imprimée comprenant les thèses de l'étudiant 't Serstevens. — Copie.

(2) Sur la question des sauf-conduits, voir L. Van der Essen, *o. c., loc. cit.*, p. 175 ss.

Digitized by Google

VI

Occupation des Halles Universitaires de Louvain par les Hollandais (1).

Louvain, 15 septembre 1707.

Sire (2), Nous avons receu avec deu respect la lettre qu'il at pleu à S.M. de nous escrire le 13 du courant ; et pour réponce nous aurons l'honneur de dire qu'es années dernières comme aussi durant le régime de France, les foins des entrepreneurs pour les magazins ont esté mis en moiieijes (?) sous le Ciel dans des places ou jardins renfermez qu'on gardoit par des sentinelles, comme cela se fait encore aujourd'huy ; et pour ce que est des avoines et farines,outre quelques greniers que les entrepreneurs avoient loué, ils se sont servys des ambites et places publicques des Cloîtres, en donnant quelque reconnoissance soit en argent ou en quelques sacqs de farine aux dits cloistres. Mais l'année passée les Entrepreneurs de Hollande ont de plus occupé le dessous de nos Halles pour leurs avoines, ce que at fort incommodé le marché de la ville (3) et nos leçons et actes publicques tant pour les poussières et puanteurs qu'à cause que tous les matins jusqu'à midy, les environs et les avenues desdittes halles estoient tellement occupez par des chevaux et des charettes qui venoient quérir les rations et les provisions pour les officiers et soldats, qu'il nous estoit presque impossible d'y avoir accès. C'est pourquoy nous espérons que cela serat changé à la suilte, qui sommes en très profond respect... etc...

(s.) le Recteur de l'Université de L.
De mandato, etc...

(1) *Archives de l'État à La Haye, Leg.* 930, vers la fin du Registre. Sur ce point voir L. Van der Essen, *o. c., loc., cit.*, pp. 158-159.

(2) On s'adresse au Conseil d'État, qui est le « Roy en son Conseil ».

(3) Le Vieux Marché, attenant aux Halles.

Digitized by Google

COMPTES RENDUS

E. Brunner. *Der Mittler. Zur Besinnung über den Christusglauben.* Tubingue, J. C. B. Mohr, 1927. In-8, x-565 p. M. 14,40.

M. Br. s'est signalé depuis plusieurs années par une série d'études fort intéressantes de philosophie religieuse. Le présent ouvrage, qui continue les publications antérieures, les dépasse toutes par son ampleur et son importance. Il est divisé en trois livres, développant longuement, trop longuement peut-être, — car les répétitions ne manquent pas —, toute une théologie de l'Homme-Dieu, Rédempteur du monde et Médiateur. Le premier livre s'occupe de questions préliminaires et vise surtout à caractériser la foi chrétienne, foi au Médiateur, par opposition aux autres religions, et en tenant compte des diverses constructions modernes de philosophie religieuse et des conceptions modernes du Christ. Il met vivement en lumière l'importance du fait que la révélation chrétienne est liée à un fait historique : c'est là ce qui distingue essentiellement le christianisme des autres religions. Celles-ci se basent sur une révélation générale, d'ordre plutôt subjectif et mystique ; le christianisme seul se rattache à une révélation historique. Cette révélation historique est le fait du Médiateur, intermédiaire entre Dieu et les hommes, dont l'œuvre principale est l'achèvement de la mission prophétique de révéler Dieu à l'humanité ; c'est bien la thèse principale de l'auteur que la foi au Médiateur caractérise le christianisme : être chrétien, c'est croire au Médiateur. Le deuxième livre, intitulé « La personne du Médiateur », traite successivement de la divinité du Médiateur, de l'Incarnation du Fils de Dieu et de son Humanité ; le troisième, étudiant « L'œuvre du Médiateur », comporte également trois sections consacrées à la révélation, la rédemption et la royauté divine. L'intérêt primordial va aux considérations d'ordre général du premier livre, considérations qui reviennent d'ailleurs à chaque instant au cours des développements théologiques subséquents. Elles retiennent d'autant plus l'attention de l'historien qu'elles touchent plus d'une fois à la question des rapports entre la foi et l'histoire.

La pénétration et l'ampleur de vues avec lesquelles l'auteur développe ses conceptions relatives au Christ lui-même et à la foi au Christ, jointes à l'éloquence et à la chaleur du langage, font de ce volume un ouvrage de première valeur, une synthèse vraiment remarquable de philosophie religieuse protestante. On reproche à plus d'un ouvrage allemand de n'être qu'un étalage d'érudition, une suite

Digitized by Google

de fiches placées l'une derrière l'autre, mais où l'esprit de synthèse est presque totalement absent. Ici, l'on est frappé par la puissance et l'harmonie de la synthèse.

Cette admiration n'est pourtant pas sans réserves, si l'on se place au point de vue de la valeur des doctrines. Toutes les thèses et toutes les affirmations ne sont pas également acceptables, et si l'on y contredit, ce n'est pas uniquement pour des motifs d'ordre dogmatique. Telle accusation adressée au catholicisme trahit manifestement une grave incompréhension de ce dernier. Celui qui reproche à la théologie catholique dans son ensemble de faire du surnaturel un ornement plaqué sur la nature, ne parle certes pas en connaissance de cause, et il suffirait de le renvoyer aux controverses récentes sur le désir naturel de voir Dieu.

D'autre part, on croirait avoir affaire à un théologien catholique, p. ex., là où l'auteur insiste sur le rôle unique du Christ et la place absolument singulière occupée par le Messie dans la lignée des prophètes, et où, jugeant sévèrement les conceptions religieuses modernes, il les rattache aux philosophies kantiste et idéaliste. On se réjouit également d'entendre un théologien protestant déclarer que la foi consiste à accepter une parole comme vraie parce qu'elle vient de Dieu. La conception que M. Br. se fait de la foi n'est cependant pas toujours si intellectualiste et si... catholique. En réalité, l'aspect rationnel de la foi est presque totalement négligé ; que l'on condamne la rationalisation des dogmes par la métaphysique aristotélicienne, cela se comprend encore ; mais ce qui est plus grave, c'est que l'auteur n'a cure de chercher une base raisonnable à la foi, d'établir des motifs de croire, et prétend attribuer à la foi seule le pouvoir de reconnaître le critère qui permet de discerner la fausse foi de la foi véritable. Certes, il est vrai de dire que la foi ne commence que là où cesse l'observation historique, qu'il n'y a foi que lorsqu'il n'y a plus rien à voir, mais peut-on nier pour autant qu'entre la foi et l'histoire il y ait des rapports étroits, et affirmer que celle-ci ne saurait fournir aucune preuve établissant qu'il est raisonnable de croire ? L'auteur exagère singulièrement l'opposition entre la foi et l'histoire en admettant jusqu'à la possibilité d'un conflit entre les deux ; dans le même contexte pourtant il concède que la foi, en tant qu'elle se rapporte à un fait historique, ne peut contredire la recherche historique légitime ! Tout au plus peut-on dire que si la foi et la connaissance historique se rapportent à un même fait, elles se placent à des points de vue différents ; ce qui n'est pas la même chose qu'un conflit.

D'une manière générale, M. Br. s'oppose de façon marquée à la théologie libérale. Schleiermacher et Ritschl en particulier, pour lesquels le Christ est avant tout le sujet de la religion, le modèle de notre piété, non l'objet de la foi, ne sont pas épargnés, et les conceptions modernes de la personne et de l'œuvre de Jésus sont franchement accusées de ne pas traduire la vérité biblique et ecclésiastique. Encore une fois, cependant, cette attitude subit des fluctuations. Signalons les réserves relatives à l'historicité de la conception

Digitized by Google

virginale, du fait de Pâques et de l'Ascension. Bien plus les Évangiles eux-mêmes dans leur ensemble ne seraient pas des documents historiques proprement dits : les Synoptiques, aussi bien que S. Jean, sont écrits pour « rendre témoignage au Verbe de vie », et le tableau est faussé, dès qu'on les lit avec les yeux d'un historien profane. On constate également une tendance à vider le dogme de son contenu positif.

Une dernière remarque concernant l'information de M. Br. Cette information, fort étendue lorsqu'il s'agit des auteurs d'expression allemande, reste complètement en défaut pour les autres. Qu'il soit question de critique biblique ou de philosophie religieuse, on ne cite guère d'auteurs anglais ou français ; nous n'avons remarqué qu'une vague allusion au bergsonisme. Pourquoi donc tant de savants d'outre-Rhin s'obstinent-ils à rester sourds à ce reproche si souvent déjà renouvelé ? A. VAN HOVE.

JACQUES ZEILLER. *L'Empire romain et l'Église.* (Histoire du Monde, publiée sous la direction de M. E. Cavaignac. T. V, 2e partie.) Paris, E. de Boccard, 1928. In-8, 360 p. F. 30.

Malgré son titre, le présent ouvrage n'est pas une réplique du livre si avantageusement connu de Paul Allard : *Le Christianisme et l'Empire romain.* Deux chapitres seulement sur douze s'étendent sur les rapports entre l'État romain et la religion nouvelle : et l'auteur prétend bien ne pas excepter de son récit les Églises qui sont hors de l'Empire. C'est plutôt, sur un plan original, un précis de l'histoire de l'Église durant les cinq premiers siècles de son existence.

Un chapitre préliminaire traite des origines chrétiennes. La chronologie ne m'y apparaît point parfaitement cohérente, au moins pour ce qui touche l'assemblée apostolique de Jérusalem, dont la date est fixée en 52 (p. 13). Cette date est trop tardive : d'après l'inscription de Delphes (p. 15, note 1) la rencontre de saint Paul avec le proconsul Gallion a dû nécessairement avoir lieu avant le mois d'août de la même année. Il est difficile en huit mois de placer le concile de Jérusalem et un voyage qui comporte un séjour à Antioche assez long et des détours considérables à travers l'Asie-Mineure et la Macédoine. En fait, cette inexactitude peut n'être due qu'à une faute d'impression, car la deuxième mission de saint Paul est fixée entre 49 ou 50 et 52 ou 53 (p. 15) très justement. Quelques réserves seraient à apporter pour les pages qui concernent les livres du Nouveau Testament : la pensée manque de fermeté, et sur un terrain qui ne lui est pas familier, M. Z. s'est trop borné à enregistrer les hypothèses des critiques.

Après avoir tracé dans les chapitres qui suivent un tableau très vivant du développement général du christianisme jusqu'au VIe siècle, où il insiste et sur les attitudes de l'État et sur les grandes hérésies, le volume se poursuit par l'histoire particulière de l'Église

Digitized by Google

dans les différentes provinces : hors de l'Empire, Palestine et Syrie, Égypte, Asie-Mineure, péninsule hellénique et Constantinople, provinces danubiennes, Gaule et Bretagne, Espagne et Afrique, Rome et Italie. Cette disposition nouvelle, si elle donne lieu à quelques répétitions, a l'avantage d'être parfaitement claire et de donner leur juste place à chaque détail : la vigoureuse synthèse du début est pour les études locales qui forment le corps du livre la meilleure introduction. Chacun des chapitres se termine par une bibliographie, excellente toujours malgré sa sobriété. — Une distraction (p. 88) a fait attribuer à saint Augustin la *Tractoria* du pape Zosime. Il est très exact d'affirmer (p. 348) que saint Léon fit demander à Théodose II par Valentinien III la convocation d'un nouveau concile : peut-être faudrait-il ajouter que le pontife désirait que ce concile eût lieu en Italie ; car une fois l'avènement de Marcien, le pape a tout fait pour que le concile de Chalcédoine fût évité.

M. VILLER.

H. MULERT. *Konfessionskunde.* (Sammlung Töpelmann. Erste Gruppe : Die Theologie im Abriss. T. V.) Giessen, Töpelmann, 1926-1927. In-8, XXIV-501 p. M. 12.

M. Mulert, professeur de théologie à Kiel, nous donne dans le présent ouvrage, qu'il publie surtout à l'intention des étudiants en théologie protestants, un précis des origines, de l'histoire et de la constitutions des principales « confessions » chrétiennes. L'auteur entend renouveler l'ancienne « Symbolique », qui se contentait de comparer ou de juxtaposer les professions de foi ; la science des « confessions » doit être plus compréhensive ; elle ne peut négliger aucune manifestation de la vie des différentes Églises. Cependant elle ne doit pas devenir une histoire de l'Église ou des Églises, ni une histoire des dogmes ; elle peut supposer connues bien des notions qu'on développe dans d'autres traités de théologie. Écrivant pour des théologiens protestants, M. Mulert se contente de donner les grandes lignes de la doctrine protestante ; il expose beaucoup plus longuement la doctrine et l'organisation de l'Église catholique.

L'auteur commence son travail par l'examen des anciens symboles de l'Église ; il décrit la méthode employée jadis dans ce genre d'investigation ; ensuite, il étudie, dans une première section, les chrétientés orientales, unies ou indépendantes ; dans une deuxième section, la plus importante, qui comprend à peu près la moitié du volume, il expose le catholicisme romain ; dans une troisième section, il traite de l'Église anglicane, des Églises protestantes et des différentes sectes nées de la Réforme. On ne peut pas ne pas être frappé, quoique l'auteur ne souligne pas la chose, par la cohésion et l'unité du catholicisme, en face du morcellement et des divergences des Églises dissidentes. M. Mulert a voulu étudier le catholicisme d'une façon sereine ; il expose clairement le dogme et l'organisation

Digitized by Google

de l'Église catholique ; il a commis cependant certaines méprises et n'a pas toujours pu se dégager de certains préjugés. L'auteur remarque à bon droit que la discussion essentielle et primordiale entre catholiques et protestants porte avant tout sur la notion même de l'Église (p. 367 s.) ; il croit que le protestantisme est plus proche de la vérité, mais le catholicisme, à son avis, a mieux gardé la charité ; il souhaite que ce qu'il appelle l'Église de Pierre et l'Église de Paul puissent un jour s'unir dans une Église johannique. Il se rend très bien compte cependant qu'il ne faut pas escompter une entente par compromis, et la récente condamnation du « panchristianisme » lui a donné parfaitement raison. En terminant, l'auteur insiste sur la nécessité pour tout protestant d'étudier les oppositions confessionnelles et d'entreprendre les discussions à l'ordre du jour, « im Lichte der Ewigkeit », dans la lumière de l'éternité ; son dernier mot est un appel à la charité. H. LAMIROY.

W. GÖTZMANN. *Die Unsterblichkeitsbeweise in der Väterzeit und Scholastik bis zum Ende des* XIII. *Jahrhunderts.* Karlsruhe, Fr. Gutsch, 1927. In-8, VIII-247 p. M. 7,50.

Le Dr Götzmann a voulu écrire une étude d'histoire de la philosophie et des dogmes, et de fait l'immortalité de l'âme est une de ces vérités qu'on démontre par l'argument de raison en philosophie, par l'argument d'autorité en théologie ; une vérité qu'on retrouve déjà chez plusieurs philosophes païens de l'antiquité, comme Platon, qui eut une grande influence à l'âge patristique, comme Aristote, dont les arguments furent surtout étudiés à l'époque scolastique. Ces remarques, que l'auteur fait lui-même dans son introduction, dans laquelle il donne également une idée des différentes façons de démontrer l'immortalité de l'âme, commandent toute la division de l'ouvrage. Après une brève analyse de la doctrine en question d'après Platon, Aristote, Cicéron, Sénèque, Plotin et Macrobe, qu'il ajoute à son introduction, M. G. expose d'abord, dans une première partie, les preuves de l'immortalité de l'âme, telles qu'on les trouve chez les Pères de l'Église ; il insiste tout spécialement ici sur les arguments développés par S. Augustin, dont l'influence se fait sentir jusqu'à l'époque scolastique et qui marque la division de cette première partie en deux sections : depuis les Apologistes du IIe siècle jusqu'à S. Augustin ; depuis S. Augustin jusqu'à la fin de l'âge patristique. Dans une deuxième partie, l'auteur analyse les écrits des scolastiques, d'abord depuis Alcuin jusqu'à Guillaume d'Auvergne, et c'est là la première section, à la fin de laquelle il développe assez longuement la doctrine de l'espagnol Gundissalinus († vers 1146), qui, dans son traité *De immortalitate animae*, s'inspire surtout d'Aristote et imprime une direction nouvelle à la spéculation sur l'immortalité de l'âme. Ce fut Guillaume d'Auvergne qui fit connaître l'ouvrage de Gundissalinus. M. G. examine dès lors, dans une

Digitized by Google

deuxième section, d'abord les écrits de Guillaume ; ensuite il expose les preuves de l'immortalité de l'âme dans l'école franciscaine jusqu'à Richard de Mediavilla, et dans l'école dominicaine jusqu'à S. Thomas et son disciple Gilles de Rome. La spéculation a atteint son apogée au XIIIe siècle ; c'est pourquoi l'auteur n'a pas cru devoir pousser plus loin ses investigations, d'autant plus qu'à la fin du XIIIe siècle les discussions prennent une tournure nouvelle avec les premières critiques que J. D. Scot pense devoir formuler contre la démonstration traditionnelle. On voit par cette brève analyse toute l'importance du travail de M. G., qui ne se contente pas de donner pour chaque auteur les grandes lignes de l'argumentation, mais expose encore très bien comment se posait à chaque époque le problème de l'immortalité de l'âme, en raison des difficultés de l'averroïsme , du matérialisme ou du panthéisme. Ajoutons que, malgré sa concision, la rédaction de l'auteur est très claire ; de nombreuses références permettent d'ailleurs de contrôler ses assertions d'après le texte original et de retrouver aisément au besoin le contexte. Pour qui connaît l'intérêt et l'importance des discussions sur l'immortalité de l'âme, il sera superflu sans doute de souligner l'utilité de l'étude de M. G. et d'insister sur le réel service qu'il a rendu aux philosophes et aux théologiens qui ne se contentent pas de connaître certains arguments, mais désirent également connaître leur histoire. H. LAMIROY.

P. TH. MICHELS. *Beiträge zur Geschichte des Bischofsweihetages im christlichen Altertum und im Mittelalter.* (Liturgiegeschichtliche Forschungen. Fasc. 10.) Munster-en-W., Aschendorff, 1927. In-8, x-101 p. M. 5.

Dès les premières générations chrétiennes le dimanche est considéré comme le jour liturgique par excellence : on se réunit, on prie ensemble, on célèbre la sainte eucharistie et tous les assistants reçoivent la communion. C'est aussi le jour que l'on choisit de préférence pour l'administration des sacrements, le baptême, la confirmation : plus tard seulement, on les réservera pour les fêtes de Pâques et de la Pentecôte. Le dimanche enfin est le jour authentique des ordinations, aussi bien des diacres et des prêtres que des évêques, remarque saint Léon au Ve siècle : ayant part à la même consécration, ils doivent la recevoir en ce même dimanche où tout parle du Christ et de ses mystères. Il y a un autre motif qui se dégage dans les documents anciens : c'est que toute la communauté doit pouvoir assister à l'ordination de ses ministres sacrés, parce que tout entière elle est intéressée à leur sanctification, et que, se réunissant dans la prière, elle peut intercéder pour eux auprès de Dieu.

L'auteur de l'opuscule ci-dessus mentionné a réuni les témoignages relatifs à cette question. Ils sont explicites et parfaitement clairs. La pratique romaine n'a pas varié. C'est en France que s'est intro-

Digitized by Google

duit l'usage de consacrer les évêques également aux fêtes d'apôtres. Telle était la loi. En réalité, on constate par les données de l'histoire, que surtout en Occident, on a pris souvent des libertés avec la règle : la chose ressort avec évidence des statistiques que l'auteur a dressées ; elles sont nécessairement incomplètes, mais elles permettent de se faire une idée des tendances qui ont fait choisir les grandes solennités et fêtes de saints comme jours de consécration des évêques. L'Orient a conservé plus fidèlement la prérogative reconnue de tout temps au dimanche. Rome avait donné l'exemple : Mgr Duchesne a fait remarquer en effet que, depuis le pape S. Miltiade, toutes les dates de consécration des pontifes romains, mentionnées au *Liber Pontificalis*, coïncident exactement avec des dimanches.

P. DE PUNIET.

R. V. SELLERS. *Eustathius of Antioch and his Place in the early History of Christian Doctrine.* Cambridge, University press, 1928. In-8, x-124 p. 8 sh. 6.

Malgré ses proportions relativement restreintes, cette étude revêt une certaine importance parce qu'elle constitue un nouvel effort pour accréditer, par l'examen et l'exposé du cas d'Eustathe d'Antioche, une thèse d'histoire des dogmes qui est très en faveur dans certains milieux. Dès le premier chapitre, où l'auteur trace le fond du tableau sur lequel va se dessiner la figure de son héros, ces idées se manifestent. L'état de la pensée théologique en Orient est caractérisé, dit-on, par le contraste entre deux grands courants déjà traditionnels au début du IVe siècle. L'un a subi l'influence de la spéculation hellénistique, par Origène, dont ses représentants ont, sans doute, altéré ou abandonné certaines théories, mais gardent au fond le subordinatianisme. A l'opposé, une tradition, que l'on appelle syrienne, plus rigoureusement monothéiste et plus scrupuleusement respectueuse de l'intégrité et de la perfection de l'humanité du Christ, paraît plus authentiquement chrétienne. Au temps d'Eustathe, ces deux écoles s'affrontent dans l'arianisme, aboutissement logique des théories origénistes et lucianistes, et une sorte de sabellianisme, en relation avec le monothéisme absolu de Paul de Samosate et déguisé sous le couvert d'une prétendue orthodoxie nicéenne. Cette seconde mentalité, déclare-t-on, est celle d'Eustathe d'Antioche. Nous verrons tantôt ce qu'il faut penser de cette assertion ; quant à la théorie générale, dont il est fait ici une application, ce n'est pas la première occasion qui nous est donnée de déclarer que, malgré la vogue qu'on lui a créée, nous ne la partageons nullement ; elle nous paraît beaucoup trop systématique et outrepasse indûment, croyons-nous, la portée des faits historiques sur lesquels on prétend l'édifier.

Mais il faut, pour l'instant, nous en tenir à l'examen du travail de M. Sellers. Ces préambules posés, il retrace (ch. II et III) l'histoire d'Eustathe, de son activité et de ses malheurs. On est assez surpris

Digitized by Google

de l'aspect un peu inattendu que ces événements prennent sous sa plume. L'attaque ne vient plus, comme on l'avait longtemps et généralement cru et dit, des Eusébiens, poussés par le ressentiment que leur laisse dans l'âme la défaite subie par leur parti et leur doctrine au concile de Nicée. C'est Eustathe qui, sous l'impulsion d'un tempérament ardent et impétueux, se fait l'agresseur. L'histoire des luttes et de leur dénouement est toute transformée. Les troubles à Antioche ne suivent plus le synode qui dépose l'évêque, mais le précèdent et le provoquent. Des charges apportées contre la victime, M. S. veut bien considérer l'accusation de mauvaises mœurs comme une vile calomnie, mais il tient que le gouvernement de l'évêque a frisé la tyrannie et il ne peut pas l'excuser entièrement du grief de sabellianisme. L'auteur reviendra plus loin à ce dernier point, et nous y reviendrons à sa suite. De sa construction historique des événements, nous pensons qu'elle est une pure hypothèse, établie sur des textes dont aucun n'est clairement en sa faveur et dont la plupart ne s'adaptent, et encore d'une façon purement négative, à l'explication ainsi conçue et proposée que par un traitement trop libre et un travail d'interprétation trop compliqué et trop subjectif. Il nous semble encore que les événements mettent en lumière un plan de revanche et de triomphe subtilement élaboré par les vaincus de Nicée, et qui vise à la victoire par la suppression des têtes de l'orthodoxie ; le premier acte se joue contre Eustathe ; la comédie se poursuit contre saint Athanase et contre Marcel d'Ancyre et aboutit provisoirement au résultat escompté. Il y a trop d'uniformité dans les moyens et trop de suite dans l'exécution pour qu'on puisse se soustraire à la conviction qu'on assiste à la réalisation d'un plan préconçu.

L'exposé de la doctrine d'Eustathe ne peut se faire qu'après la présentation et l'examen de ce qui nous reste de ses écrits ; ce travail fait l'objet du ch. IV. Dans la question d'authenticité des pièces ou fragments conservés, la critique de M. S. approuve, d'une manière générale, les opinions actuellement reçues, et nous n'aurions guère à redire à ses conclusions. Nous nous contenterons de noter que son information n'est ni complète, ni parfaite. Il paraît ignorer le récent travail de F. Zoepfl sur le prétendu commentaire d'Eustathe sur l'Hexameron (1927 ; voir RHE. 1928, t. XXIV, p. 726-727), tout autant que l'hypothèse émise par E. Schwartz, qui attribue à Eustathe d'Antioche le fameux *Sermo maior de fide* pseudo-athanasien (voir les *Sitzungsberichte* de l'Académie des Sciences de Bavière, classe de philosophie et d'histoire, année 1924, fasc. 6). Touchant l'homélie sur *Prov.*, VIII, 22, il reproduit simplement une erreur causée par une omission de P. Martin et une conjecture de F. Cavallera, c'est à savoir, que Sévère d'Antioche cite *trois* fragments de cette homélie. Quand aura paru le texte du *Contra Grammaticum*, dont je corrige actuellement les épreuves et dont j'ai sous les yeux des photographies, prises sur le *Brit. Mus. Addit.* 12157, on verra que l'archevêque monophysite, à l'endroit indiqué, apporte non pas trois mais quatre passages, tous empruntés au même écrit d'Eusta-

Digitized by Google

the, et que cet écrit est explicitement désigné non comme étant l'homélie susdite,mais « l'écrit contre les Ariens au sujet de la foi ». M. Sellers, qui n'est pas orientaliste, — ce qui est toujours regrettable pour quiconque s'occupe de patrologie grecque et de théologie positive, — se réjouit d'avoir pu obtenir une nouvelle version des fragments syriaques qu'il emploie. Malgré la haute autorité dont il se couvre, j'ai le regret de devoir constater qu'il n'a pas été heureusement servi. On le verra en comparant ses traductions avec les textes syriaques remis dans leur contexte ; pour le fragment du *Brit. Mus. Addit.* 17154 (p. 83, not. 8), on peut voir dans le travail cité de E. Schwartz (p. 61) une rétroversion grecque qui est, à mon avis, tout à fait exacte et diffère en plusieurs points importants, de la version latine ici reproduite et suivie. Dans le même ordre d'idées, on remarquera que l'auteur recourt souvent au *Paulus von Samosata* de F. Loofs, sans paraître savoir que le même sujet a été traité en même temps par G. Bardy (voir RHE. 1925, t. XXI, p. 281-284) avec autant de compétence, plus de documentation et des conclusions différentes. Et peut-on attribuer encore à saint Athanase l'*Expositio fidei* (p. 111, not. 8) et le *Contra Apollinarium* (p. 96, not. 2), dont l'inauthenticité est reconnue ?

Venons-en aux deux derniers chapitres, consacrés à l'exposé de la doctrine d'Eustathe. Le premier point considéré (ch. V) est son enseignement sur Dieu. Jusqu'à présent, on voyait dans l'évêque d'Antioche un nicéen véritable, non seulement de communion et de parti, mais encore de pensée théologique. L'auteur croit devoir renoncer à cette opinion et trouve chez Eustathe un certain sabellianisme, que ses adversaires d'ailleurs lui ont reproché. L'essai de démonstration de cette thèse paraît aller à l'encontre des règles élémentaires de la méthode historique. N'est-il pas vrai, en effet, que les témoignages doivent être reçus jusqu'à preuve d'erreur ou de mensonge de la part de leurs auteurs, et que les textes obscurs doivent s'interpréter à la lumière des textes clairs ? Or, une tradition ininterrompue et qui remonte jusqu'à l'époque d'Eustathe, puisque son premier témoin est saint Athanase, affirme explicitement et en pratique l'orthodoxie de l'évêque d'Antioche, qu'elle considère même comme un illustre champion de la doctrine nicéenne. En outre, pour montrer qu'Eustathe admet, dans l'ordre des relations personnelles, une distinction réelle entre le Père et le Fils, on possède des textes décisifs. Pour ma part, je ne puis que considérer comme tel, par exemple, le passage de l'écrit sur la pythonisse que M. Sellers cite p. 83, not. 8 ; au risque d'étendre cette recension, on me permettra d'en donner le sens. Après avoir cité les paroles de *Deuter.*, XIII, 3 : « ...quia tentat vos Dominus Deus, ut palam fiat utrum diligatis Dominum Deum vestrum », Eustathe en fait le commentaire. Deux fois, remarque-t-il, le « Seigneur Dieu » est nommé dans ce texte ; le Père et le Fils monogène forment une dyade, sont deux, sont « un autre et un autre » (*ἄλλος... ἄλλος*), l'un étant le Seigneur Dieu qui soumet à l'épreuve et l'autre, distinct de lui (*ἄλλον δὲ παρὰ τοῦτον*), étant le Seigneur Dieu qu'il s'agit d'aimer. Moyse a donc

Digitized by Google

voulu, en partant de la dyade (ἐκ δυάδος) et en répétant le même nom de κύριος θεός, faire connaître clairement l'unique divinité, qui appartient aux deux, faire connaître également la véritable génération divine, en vertu de laquelle il y a deux êtres distincts en une seule divinité. Le passage de l'explication du *Ps.* XCII, conservé par Sévère et cité par M. Sellers au même endroit, suppose et affirme aussi très clairement, si on le traduit correctement, que le Père et le Fils sont réellement deux. Sans doute, il affirme que le Père et le Fils sont μία ὑπόστασις, mais Sévère l'apporte précisément pour prouver que parfois, chez les anciens, ὑπόστασις a la valeur de οὐσία, et tel est précisément le sens de ce terme dans la définition même de Nicée. La dyade réelle, voilà, semble-t-il, la donnée claire et certaine dont il faut partir. En réalité, Eustathe identifie le Verbe et la sagesse et le Fils ; et si parfois la sagesse est appelée une vertu divine et ineffable, si parfois elle semble distinguée du Verbe, il n'y a en cela ni sabellianisme, qui nierait la personnalité distincte du Verbe, ni distinction de deux sagesses ; la distinction n'établit que deux noms différents, deux manières de considérer et d'appeler le même être, dont la personnalité propre est garantie par ailleurs. A l'application des règles et à la mise en œuvre des données que nous venons de rappeler, M. Sellers préfère un jeu de combinaisons et de déductions dont les résultats ne sont, à tout le moins, nullement convaincants.

Il est trop tard pour examiner en détail ce qu'il dit (ch. VI) de la christologie de l'évêque d'Antioche, qui n'aurait pas admis une incarnation véritable, mais seulement une habitation de la vertu de Dieu dans l'homme Jésus. Nous rappellerons simplement que les précisions, en matière christologique, datent du siècle suivant et que, d'ailleurs, nous n'avons nullement l'intention de nier le caractère antiochien de la christologie d'Eustathe. Bien des expressions, dit quelque part Sévère d'Antioche, furent employées par les Pères en un temps où l'absence d'hérésie les laissait inoffensives, mais apparurent incorrectes et dangereuses dans la suite. Nous ne voulons pas essayer de deviner l'attitude qu'auraient adoptée ces anciens s'il leur avait été donné de vivre plus longtemps. Mais lorsqu'une école actuelle, à laquelle M. Sellers appartient visiblement, comme Bethune-Baker et Raven, admire et exalte l'harmonie qu'elle croit découvrir entre la pensée antiochienne et la pensée moderne, nous inclinons à penser que cette sympathie ne procède pas d'un jugement historique absolument sûr et ne se base pas sur la commune possession de doctrines authentiquement chrétiennes.

J. LEBON.

C. MOHLBERG et A. BAUMSTARK. *Die älteste erreichbare Gestalt des Liber Sacramentorum anni circuli der römischen Kirche* (*Cod. Pad. D.* 47). (Liturgiegeschichtliche Quellen. Fasc. 11-12.) Munster-en-W., Aschendorff, 1927. In-8, XLIII-104-199* p. M. 14,30.

Digitized by Google

Les problèmes relatifs à l'état primitif du sacramentaire grégorien sont encore enveloppés de mystère, mais la lumière commence à se faire grâce aux études et publications de ces dernières années. Les feuillets épars que Dom Wilmart a déchiffrés à la bibliothèque du Mont-Cassin sont déjà des témoins précieux d'une époque assez voisine des origines ; malgré leur état très fragmentaire, ils attestent une organisation complète de l'année ecclésiastique, dont jusque là on se faisait une idée inexacte.

La récente publication de Dom Mohlberg verse au dossier de cette importante question un document de première valeur, qui n'était encore que très imparfaitement connu. Nous avons affaire à un manuscrit du chapitre de Padoue, *cod. D.* 47, dont la description détaillée donnée jadis par Ebner avait fait pressentir le grand intérêt. C'est un recueil liturgique, sans autre titre que celui qui annonce la messe de la Vigile de Noël : « In Vigilia Natalis Domini, hora nona statio ad sanctam Mariam ». Le sacramentaire est complet, mais dépourvu du texte des ordinations, qu'une main plus récente a transcrit au début du manuscrit ; le canon de la messe se trouve tout à la fin du recueil des messes, à la suite des « orationes cottidianae Gregorii Papae ». Cette attribution est des plus intéressantes. Ebner l'avait déjà fait remarquer ; il avait également noté la précision nettement romaine avec laquelle sont indiquées les stations pour les fêtes des saints : au nom des titulaires de ces fêtes sont souvent ajoutées les mentions des basiliques ou des cimetières où ils sont honorés : *Natale S. Vitalis in vico longo* ; *Nat. S. Eusebii via Appia* ; *Dedicatio basilicae S. Angeli Michaelis via Salaria*, etc. Ces détails sont de précieux indices en faveur de l'origine romaine du document, mais, ainsi que l'avait noté Edmond Bishop, ils ne prouvent pas de façon péremptoire que le texte romain se soit conservé, dans le manuscrit de Padoue, absolument pur de tout mélange.

Il contient d'autres preuves de ses attaches romaines : son calendrier des fêtes qui est exactement celui du sacramentaire grégorien, et le texte de ses messes qu'il emprunte très généralement à ce même recueil grégorien ; bien plus, il semble se référer à un usage romain antérieur à la fin du VIIe siècle, puisqu'il ignore certaines fêtes introduites à cette époque, Translation de saint Léon, Exaltation de la Ste Croix, Chaînes de saint Pierre. Ces particularités, jointes au fait que le *Te igitur* du canon de la messe ne mentionne que le pape sans ajouter la formule *et antistite nostro* destinée à l'évêque, paraissent indiquer que le manuscrit de Padoue a été copié sur un sacramentaire venu directement de Rome et datant du VIIe siècle. Ce serait le plus ancien témoin de la rédaction de saint Grégoire.

Le manuscrit lui-même ne date que du milieu du IXe siècle environ (il insère dans le texte de l'*Exultet* le nom de l'empereur Lothaire I) ; il a été copié dans la région de Liége, d'où il fut apporté à Vérone vers le Xe siècle, sans doute par le moine Ratherius qui fut successivement évêque de Liége et de Vérone entre 945 et 961. A une époque inconnue, le précieux document est passé à la bibliothèque capitulaire de Padoue, où il est actuellement conservé,

Digitized by Google

Dom Mohlberg a clairement établi tous ces points, et n'a pas exagéré l'importance du document qu'il publie ; on serait seulement tenté de regretter qu'il n'ait pas insisté davantage sur les arguments de nature à faire ressortir cette importance. Il suppose peut-être trop facilement que le lecteur est au courant de la question. Son excuse est d'avoir voulu laisser le document parler de lui-même et produire les preuves de son ancienneté. Il faudra désormais tenir compte de son témoignage pour reconstituer le sacramentaire grégorien avant l'époque du pape Hadrien. Le travail d'ensemble reste à faire.

En appendice à l'édition du sacramentaire de Padoue, M. le Professeur A. Baumstark pose déjà les jalons de cette histoire des origines de notre missel romain : le grégorien et les gélasiens ; le grégorien d'Hadrien ; le manuscrit de Padoue et le grégorien antérieur au pape Hadrien ; les gélasiens du VIIIe siècle ; leurs origines et leur diffusion. Autant de titres extrêmement suggestifs, qui ne manqueront pas d'attirer l'attention des liturgistes. Ils trouveront dans ces pages ample matière à réflexions et à remarques intéressantes, quand même les inductions de l'auteur ne leur paraîtraient pas présenter toutes les notes de la vraisemblance.

De cette surabondance de renseignements, dont la richesse même est un peu encombrante, nous ne pouvons qu'extraire certains points d'importance qui paraissent acquis. Le plus sérieux concerne à la fois le manuscrit de Padoue nouvellement publié et les sacramentaires gélasiens du VIIIe siècle. Quoique se rapportant à des traditions très différentes, ces deux séries de documents se rencontrent sur un terrain commun, celui du grégorien primitif dont ils se sont servis les uns et les autres, pour établir leurs messes des dimanches après la Pentecôte, et celle des fêtes de saints propres au calendrier grégorien. L'on constate que les gélasiens et le manuscrit de Padoue supposent des textes presque identiques, ce qui trahit l'existence d'un document unique, et ce ne peut être que le grégorien primitif.

Se basant sur les données chronologiques que fournit le calendrier des fêtes, l'auteur croit pouvoir préciser la date à laquelle ce document fut envoyé de Rome : il s'agirait du pontificat du pape Honorius, entre 625 et 628. C'est dans le domaine du possible. Ce qui est moins démontré, c'est la supposition toute gratuite qui fait passer cet exemplaire ancien du grégorien en Angleterre, et qui assigne à ce pays l'origine de nos gélasiens du VIIIe siècle. Il est peu probable que l'on accepte cette nouvelle hypothèse, qui, celle-là, paraîtra bien fragile, attendu que toutes les vraisemblances font naître la rédaction gélasienne du VIIIe siècle sur le sol franc, et en attribuent le succès considérable à l'influence du roi Pépin, dont on connaît le zèle pour la liturgie romaine.

Ce sacramentaire mi-gélasien mi-grégorien a exercé dans tout l'empire carolingien et pendant longtemps une action prépondérante, si bien qu'il compte parmi les ancêtres directs de notre missel romain. Le savant auteur insiste avec raison sur ce fait, mais il semble vouloir comme à plaisir embrouiller la question lorsqu'il attribue à des

Digitized by Google

influences surtout allemandes la diffusion d'un document dont les témoins les plus authentiques appartiennent à la France : Gellone et Angoulême, Paris, Reims et les provinces de l'Est ; c'est de tous les points du pays qu'ils se lèvent pour attester une indéniable possession. Ces réserves faites, il faut rendre hommage à la vaste érudition du savant professeur qui est un vétéran des études liturgiques : l'édition qu'il a illustrée de ses commentaires fournit un excellent instrument de travail, et permet d'entrevoir comme possible la solution du problème grégorien, qui intéresse au plus haut point l'histoire de la liturgie romaine. P. DE PUNIET.

W. T. M. GAMBLE. *The Monumenta Germaniae Historica: its Inheritance in Source-valuation and Criticism.* (The Catholic University of America.) Washington, 1927. In-8, 202 p.

Cet ouvrage présente un grand intérêt en ce qu'il nous renseigne sur la façon dont les historiens du moyen âge appliquaient les principes de la méthode historique. L'auteur ne cache pas son but, quelque peu apologétique : il veut montrer le rôle joué à chaque époque de l'histoire par l'Église catholique dans la préservation de l'héritage culturel, scientifique et littéraire (p. 7). Il commence donc par donner une esquisse de l'histoire de la critique historique, depuis le ve jusqu'au XIXe siècle ; ce qui lui permet d'énumérer les principaux éléments qui rentrent dans le cadre des *Monumenta Germaniae Historica.*

Voici le plan du livre : les trois premiers chapitres traitent des sources d'après les grandes divisions adoptées dans les MGH. Par-ci par-là, G. s'arrête pour caractériser l'œuvre des principaux écrivains ; ces appréciations sont généralement impartiales et objectives, mais trop brèves et aussi trop peu pénétrantes. Suivent six chapitres consacrés à l'histoire de la critique historique, aux différents moments de l'époque moderne : l'A. y décrit successivement les influences de l'humanisme et de la réforme protestante sur l'historiographie, les caractéristiques de la polémique religieuse au XVIe siècle, — ce chapitre est particulièrement bien développé, — l'entrée du scepticisme dans la critique, avec les idées de Bacon et de Descartes, les antécédents et les tendances des historiens de l'*Aufklärung* en Allemagne. Le XIe chapitre revient sur les conclusions partielles des chapitres précédents pour montrer, avec plus de relief, que les éditions des MGH ont mis en lumière les grandes traditions historiques du moyen âge. Cette dernière partie aurait dû retenir davantage l'attention de l'auteur. Peut-être aussi lui objectera-t-on qu'il n'a pas suffi amment utilisé les sources ; mais vu le cadre trop vaste de son enquête, il lui était impossible de dominer la matière. Quoi qu'il en soit, le livre de M. G. rendra service ; il donne une bonne esquisse de l'histoire de l'historiographie allemande, et ses appréciations sur la mentalité des écrivains au moyen âge sont

Digitized by Google

suggestives. Sa bibliographie est très riche. Je m'étonne cependant de n'avoir pas vu citer des travaux comme ceux de Schulz (*Die Lehre von der historischen Methode bei den Geschichtsschreiber des Mittelalters*), de Cirot (*Études sur l'historiographie espagnole*), de Völker (*Die Kirchengeschichtsschreibung der Aufklärung*), de Budinger (*Die Universalhistorie im Mittelalter*) et de Munnich (*Die Individualität der mittelalterlichen Geschichtsschreiber bis zum Ende des M.A.*).

J. L. CONNOLLY.

G. B. GIOVENALE. *La basilica di S. Maria in Cosmedin.* Rome, P. Sansaini, 1927. In-4, xv-445 p., 135 gravures et 59 planches.

Cette étude constitue le second volume de la collection : *Monografie sulle Chiese di Roma*, publiée par les soins de l'*Associazione artistica fra i cultori di architettura di Roma.* Le premier volume, qui concernait *S. Agata dei Goti*, a été signalé ici (RHE. 1925, XXI, p. 391). Quiconque s'intéresse aux anciens souvenirs chrétiens et visite Rome, même hâtivement, ne peut oublier l'impression profonde que laisse la visite de l'église de Sta-Maria-in-Cosmedin, située entre le versant de l'Aventin et les rives du Tibre, dans la région du Vélabre, en face du temple rond erronément attribué à Vesta. Elle a été soumise à une savante restauration, commencée en 1892, terminée en 1899 ; et c'est précisément l'architecte qui dirigea les travaux qui, à présent, à la suite d'études minutieuses, expose non seulement les critères qui le guidèrent dans la restauration, mais également les phases historiques et artistiques par lesquelles passa cet édifice, connu aussi sous le nom de *schola graeca* ; de plus, il étudie le monument antique dans lequel la basilique prit naissance et au sujet duquel on possède si peu de données sûres.

Suivant une méthode qui peut sembler étrange, mais qui dans le cas présent se montre efficace et opportune, l'auteur commence par la description des conditions dans lesquelles l'édifice se trouvait en 1891 lorsqu'il commença les premiers essais et relevés, préliminaires aux travaux. Il dresse d'abord comme un inventaire de l'extérieur du monument : place, groupe de maisons, façade baroque, portique et campanile ; ensuite celui de l'intérieur des nefs : colonnes, fenêtres, portes, absides, autels, monuments divers, crypte ; enfin, il décrit les chapelles et les autres édifices annexes. A cet inventaire fait suite la collection de textes anciens qui concernent la basilique, depuis les indications du *Liber Pontificalis* jusqu'aux travaux modernes. Suivent des indications sur des documents d'archives et l'auteur donne une sorte d'index des pièces conservées dans les archives de la collégiale, qui se trouvent à présent à la Bibliothèque Vaticane ; puis la reproduction des inscriptions encore conservées ou bien connues par des sources historiques, soit qu elles concernent la basilique, soit que, provenant d'autres localités, elles

Digitized by Google

aient trouvé place dans l'édifice. Comme complément, viennent les relevés altimétriques de la localité et des édifices, la description et la date des six types divers de construction murale de l'édifice, celle des sept groupes de chapiteaux médiévaux, et des trois couches de peintures qui apparurent lorsqu'on enleva la couche de chaux dont on avait enduit les parois au XVIIIe siècle.

G. procède ensuite à l'histoire de la basilique, remontant de 1891 à 1719, date à laquelle l'archiprêtre Crescimbeni en fit la description détaillée, imprimée, après la transformation de l'ancien édifice et de la place, sous Clément XI, de 1715 à 1719, et lorsque l'architecte Sardi venait d'édifier la belle façade baroque que l'on dut sacrifier lors de la restauration. De 1719, G. remonte au mois de mai 1513, lorsque Léon X rétablit l'ancienne collégiale. Eugène IV l'avait supprimée en 1435 pour confier l'église et les revenus y attenants aux Bénédictins du monastère de S. Paul, avec l'obligation de prendre soin des restaurations et de l'entretien. De là on passe au jubilé de 1300, c'est-à-dire à l'époque où Francesco Gaetani en fut cardinal titulaire, de 1295 à 1304, point important dans l'histoire de la basilique parce que, par suite de restaurations inspirées du gothique de l'époque, tout en conservant ses dimensions antérieures, elle prend un aspect bien différent de celui qu'elle avait originairement et différent de celui qu'elle avait avant les dernières restaurations. Ces dimensions, restées invariables, à quand remontent-elles? Crescimbeni, qui ne put mettre à nu les murailles, crut se trouver en présence de la basilique d'Adrien Ier ; et personne n'osa le contredire. Lorsqu'on enleva la couche de chaux, on put reconnaître dans la différence des constructions murales l'œuvre de trois périodes différentes. La plus récente semblait se rapporter au pontificat de Callixte II dont le nom paraît sur la pierre de consécration, mais une étude plus approfondie de l'édifice a conduit à des conclusions différentes. Callixte II, en effet, consacra l'autel le 6 mai 1123, et Alfanus, son camerlingue, dont nous ne savons presque rien, distribua de larges aumônes, érigea son monument tombal dans l'atrium de l'église, la chaire épisopale dans le fond de l'abside et les grilles du presbtyerium et peut-être fit également placer le pavement. G. fait remonter également à cette époque la construction de la *schola cantorum* , de la *solea*, plate-forme qui s'élève au-delà de la schola et embrasse les trois nefs, du ciborium, qui en 1300 fut remplacé par celui du cardinal Gaetani, et d'une décoration à fresque dont des vestiges sont conservés, avec sujets empruntés à l'Ancien et au Nouveau Testament et à l'histoire de Charlemagne. Mais Callixte II et Alfanus avaient devant eux un édifice qui était la résultante de trois périodes de construction dont la plus récente remonte à la fin du XIe siècle, moment où le cardinal Jean Gaetani (1088-1118), devenu le pape Gélase II, suréleva de presque deux mètres l'édifice d'Adrien Ier, supprima le matroneum, modifia l'architecture dans son ensemble et ajouta le campanile. De plus, comme l'ajoute G., « les recherches amenèrent à conclure que la basilique en 1100 était couverte d'un plafond plat qui cachait le faîtage.

Digitized by Google

Cette affirmation de l'existence d'un plafond plat dans une basilique du XIIe siècle fut accueillie avec défiance, car elle contredisait ouvertement les enseignements de tous les traités d'architecture. En réalité l'opinion qui admettait l'existence, au moyen âge, de faîtages à découvert, ornés de sculptures et colorés, n'avait jamais été discutée sérieusement. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'à Rome, à l'époque qui nous occupe, les églises étaient couvertes d'un plafond. L'auteur cite de nombreux exemples pour appuyer cette thèse. Ce fut l'importation de l'art roman et ogival qui abolit le plafond conforme à la tradition classique. Aussi lorsque cette tradition revint en honneur, les voûtes et nefs latérales reprirent le plafond plat. La restauration de 1892-1899 eut pour but de remettre la basilique dans l'état où elle se trouvait au début du XIIe siècle, en se servant des éléments encore en place, et sans détruire les éléments postérieurs qui pouvaient être conservés ; c'est pourquoi on maintint le plafond plat.

La seconde période de construction va d'Adrien Ier à Nicolas Ier, lorsque la petite diaconie primitive ne suffisait plus aux besoins de la *schola graeca*. On démolit l'*aedes Caesaris* qui menaçait de s'écrouler sur l'église, on allongea et élargit le petit édifice, ajoutant trois absides, deux petites nefs, le portique, les pastophores, le matroneum. Nicolas Ier la restaura et la fit orner de peintures après le tremblement de terre qui avait dévasté Rome sous Léon IV, et ajouta l'oratoire de S. Nicolas de Bari, un triclinium, un palais pontifical. Il en résulte que la diaconie primitive, la construction de la première période, c'est à-dire du VIe siècle, était à une nef, en tuf jaune, avec six fenêtres de chaque côté, longue de 16,20 m., large en moyenne de 7,40 m., et probablement avec abside. Elle fut érigée transversalement dans la grande *aula annonaria* de façon à laisser, sur les côtés, deux espaces à découvert en guise de cours intérieures qui servaient aux usages domestiques de la diaconie ; peut-être étaient-ils encore, entièrement ou en partie, utilisés comme dépôt de marchandises alimentaires et pour les services administratifs d'une diaconie instituée pour secourir les classes pauvres de la ville. Ce fut Adrien, nous l'avons signalé, qui occupa cet espace avec les deux petites nefs, et allongea la nef centrale. Mais qu'était cette *aula annonaria* ?

« L'opinion générale qui affirmait que l'église de S. Maria-in-Cosmedin était installée dans un temple païen était si généralement admise qu'il semblait superflu de la discuter... Duchesne voyait à regret cette intrusion d'une diaconie dans un temple païen, et, n'osant nier la réalité du temple antérieur, il se résignait à croire que l'église primitive était contiguë à la *cella* et non pas identique avec elle ». Et de fait, les dix colonnes romaines, intactes ou mutilées, qui sont encastrées dans le mur de devant et sur le côté gauche de l'église, faisaient penser à un péristyle d'un temple, celui de Cérès, Liberus et Libera. La diaconie étant comprise dans l'intérieur de ce péristyle supposé, on en concluait qu'elle avait été installée dans la *cella* proprement dite ; mais un examen plus attentif permit au contraire d'établir que « si les colonnes ont des points de ressemblance, elles ne

Digitized by Google

se trouvent toutefois pas à distance égale les unes des autres; leurs bases sont inégales et il en va de même pour la facture des chapiteaux. Un de ceux-ci n'est pas d'ordre composite comme les autres mais d'ordre ionique avec frise ornée de feuilles. Il est évident que ces caractéristiques ne peuvent se rencontrer dans un péristyle d'époque classique et il faut conclure que colonnes, bases, chapiteaux, enlevés à des édifices différents, ou à diverses parties d'un édifice voisin ou lointain ont été, à une époque de décadence, utilisés sans goût dans un nouvel édifice.

En se basant sur ces judicieuses conclusions et sur les vestiges laissés par les édifices antérieurs, G. conclut que ces colonnes formaient une partie de la loggia des marchands, qui avait sa façade antérieure là où actuellement se trouve celle de la basilique, et, du côté opposé, s'appuyait au mur de droite du temple de Cérès. Ce temple, érigé au troisième siècle de Rome, et reconstruit par Auguste et Tibère, fut consacré au IVe siècle. Derrière et à gauche furent adossés les magasins des denrées alimentaires de la *statio annonaria* ; sur le devant, on bâtit le tribunal de l'annona (actuellement chambre mortuaire), et sur le côté droit vint s'adosser la loge des marchands. L'église primitive prit place dans cette dernière sans l'occuper en entier et se retrouve dans la partie antérieure de la basilique d'aujourd'hui. Quand Adrien Ier voulut agrandir la vieille diaconie, ne pouvant l'étendre par devant, l'emplacement étant barré par la rue, il dut le faire par derrière et abattre à grand' peine le mur de tuf du temple de Cérès et porter la partie postérieure de la diaconie avec ses trois absides dans la cella du temple ; depuis lors les dimensions de l'édifice n'ont plus été modifiées.

Telle est en raccourci l'histoire intéressante de l'ancien édifice, mais G. ajoute à cette étude une telle quantité d'observations, de documents, de notes érudites concernant l'histoire de l'art, des artistes, des monuments de moindre importance, qu'elle est une mine d'indications, un modèle du genre et une source de renseignements pour l'histoire de la région où la basilique fut établie. Et de fait, non seulement il donne des précisions sur la *statio annonae*, mais également sur le temple païen dont il esquisse une reconstitution, sur le *forum boarium* avec ses édifices, portiques, sur le temple d'Hercule au centre du pavement duquel était placé, comme fermeture d'égoût, la *Bocca della Verità*, encore conservée de nos jours. En appendice on trouvera des indications sur le palais de la diaconie construit au IXe siècle ; transformé de façon malheureuse à différentes époques, il s'élève à côté de la basilique, mais n'a pu être restauré. Au reste, même la restauration de la basilique ne put être effectuée telle qu'elle avait été projetée.

Un chapitre spécial a rapport aux critères suivis dans l'œuvre de restauration. L'auteur le conclut par ces paroles : « Les seules victimes de la restauration sont les stucs de la façade du XVIIIe siècle et ceux de l'abside, de même que les peintures en clair obscur, style empire, des parois de la nef. Ces dernières ne doivent pas être regrettées mais nous ajoutons que les progrès réalisés aujourd'hui

Digitized by Google

dans l'art de la restauration auraient probablement conseillé de respecter la façade de Sardi, qui n'était pas exempte de mérites. Il est vrai qu'il se présente difficilement un exemple de restauration qui, avec si peu de sacrifices, ait permis une transformation aussi complète et aussi certaine que celle effectuée à S. Maria-in-Cosmedin ». Quand une restauration, devons-nous ajouter, est confiée à un architecte aussi consciencieux que Giovenale, regrettant la destruction presqu'inévitable d'un fronton baroque, remplacée par la magnifique façade que l'on admire maintenant, on reste convaincu que tout le travail a été conduit avec la plus grande prudence et honnêteté artistique et ce nous est un gage que les architectes auxquels est confiée la restauration d'autres églises anciennes de Rome (S. Balbine par exemple), formés à son école, suivront ses exemples et donneront de leur travail des relations aussi complètes et aussi savantes que celle que nous venons de résumer.

P. PASCHINI.

MAX BUCHNER. *Das Vizepapsttum des Abtes von St-Denis.* (Quellenfälschungen aus dem Gebiete der Geschichte. Fasc. 2.) Paderborn, Schöningh, 1928. In-8, XL-260 p.

M. Buchner a commencé une collection dont le titre même l'engagera à découvrir toujours de nouveaux faux. Cette disposition d'esprit pourrait devenir dangereuse, et voilà ce qu'il y a de vrai dans le reproche qui lui a été adressé et qu'il écarte avec dédain dans son introduction. Hâtons-nous de dire que dans ce cas particulier, si nous faisons des réserves sur quelques-unes de ses conclusions, nous ne prétendons pas défendre contre lui la valeur des deux documents qu'il a soumis à sa critique. Il s'agit de deux pièces qui nous ont été transmises par les *Areopagitica* de l'abbé de Saint-Denis Hilduin : la *Revelatio* ou récit fait par le pape Étienne II de sa guérison miraculeuse à Saint-Denis, et les *Gesta* ou récit du sacre de Pépin et de sa famille et de divers incidents qui s'y rattachent.

Les *Gesta*, qui méritent surtout de nous arrêter, sont-ils un faux proprement dit, en d'autres termes se donnent-ils comme ayant été écrits en 754, alors qu'ils auraient été fabriqués bien plus tard? M. Buchner le soutient, mais il ne peut le faire qu'en attribuant à l'auteur un degré peu croyable de sottise. Dans une pièce *datée* de 754, celui-ci aurait raconté des événements que lui-même déclare très postérieurs. En réalité les mots sur lesquels s'appuie M. Buchner : *hoc anno qui est ab Incarnatione... septingentesimus quinquagesimus quartus*, doivent être traduits à notre avis : l'année 754, et non pas, en appuyant sur *hoc*, l'année *où nous sommes* et qui est 754. Ce n'est pas le récit qui est daté, mais l'événement qu'il rapporte.

Nous n'avons donc pas précisément affaire à un faussaire, mais peut-être à un menteur. Que vaut le récit? Une grosse inexactitude met en défiance. Il place le sacre de Pépin le 28 juillet. Aucune autre

Digitized by Google

source, il est vrai, n'indique de jour précis, mais toutes, par la place qu'elles donnent au sacre au milieu d'autres événements à date connue, ont bien l'air de le mettre plusieurs mois plus tôt.

Par ailleurs M. Buchner relève dans les *Gesta* un certain nombre de faits qui ne se rencontrent ni dans les *Annales* franques, ni dans la *Vita Stephani* du *Liber Pontificalis*. Ainsi le sacre de la reine Bertrade, le serment de fidélité à la famille carolingienne imposé par le pape aux grands de Pépin, les privilèges donnés à Saint-Denis par le pape, et les reliques de saint Denis emportées par lui à Rome. Il conclut que ces faits sont controuvés. L'argument du silence nous paraît ici un peu dangereux. Par exemple ni les *Annales* ni la *Vita Stephani* ne mentionnent la collation à Pépin du patriciat. En présence de la correspondance pontificale, il me paraît cependant bien difficile de contester, comme M. Buchner l'a fait dans son étude sur la *Clausula de unctione Pippini*, que cette collation ait eu lieu. Quoi qu'il faille penser de l'histoire du serment de fidélité à Pépin et à ses descendants, un point n'est pas douteux, et c'est aussi le *Codex Carolinus* qui suffit à l'établir : le Saint-Siège, à commencer par Étienne II, considérait que le sacre avait fait des Carolingiens une race choisie, une *dynastie* élue. Étienne II a-t-il accordé des privilèges à Saint-Denis ? L'extraordinaire serait qu'il n'en eût point accordé, après le long séjour qu'il avait fait dans le monastère, les grands événements qui s'y étaient passés, le rôle joué par l'abbé Fulrad dans les débuts de l'alliance du Saint-Siège et des Carolingiens, et dans la naissance de l'État pontifical. Que les privilèges que nous avons soient apocryphes, cela ne prouve pas qu'il n'en ait pas existé d'authentiques. Et quoi de plus vraisemblable aussi que des échanges de reliques ?

En d'autres termes, nous croyons qu'il peut y avoir dans les *Gesta* une plus grande part de réalité que ne le pense M. Buchner. Ceci sans contester le moins du monde que ce morceau d'histoire ne soit tendancieux, et écrit pour d'autres fins que la pure vérité historique.

Qui l'a composé ? L'abbé Hilduin, dit M. Buchner. Et il est très vrai qu'il répond d'une façon inquiétante — c'est peut-être le principal argument — à tout ce que nous savons du personnage, de ses ambitions, de ses intrigues à Rome pour en obtenir des privilèges, et pour nouer entre son monastère et l'Église romaine, entre saint Denis et saint-Pierre, des relations glorieuses et profitables. L'inventeur de l'aréopagitisme de saint Denis, — il paraît bien l'être, d'après les travaux du P. Théry, — n'avait pas à coup sûr de grands scrupules de véracité. Il était bien homme à embellir et à arranger, au mieux de ses intérêts, l'histoire des rapports de Saint-Denis et des papes.

Toute cette partie du livre est très intéressante, très claire, très érudite, très habile dans le bon sens du mot, de lecture attachante malgré la technicité de la discussion ; il y a un vrai plaisir intellectuel à voir les vraisemblances s'accumuler peu à peu, et la preuve en résulter.

Peut-on aller plus loin, et déterminer non seulement l'auteur, mais

Digitized by Google

les circonstances et le but immédiat et précis de la composition? M. Buchner le croit. Les *Gesta* — et cela nous paraît en effet très probable — dateraient de 834, du moment où Louis le Pieux fut rétabli sur le trône, à Saint-Denis, et grâce à Hilduin, qui effectuait en l'occasion un de ses nombreux revirements politiques. Mais ce coup d'état était-il légitime? Louis lui-même avait des scrupules. Pour les calmer, Hilduin aurait imaginé une pièce qui lui conférait à lui-même l'autorité d'une espèce de vice-pape.

Ceci s'appuie sur le passage suivant : Étienne II « *super altare, quod consecravit, pallium apostolicae dignitatis pro benedictione sancti Petri reliquit, et claves ob venerationem praerogativae eius, qui in ligandi et solvendi pontificio claves regni caelorum a Domino Jhesu Christo accepit, hic in memoria et honore atque reverentia principis apostolorum dimisit* ». Mais ici nous avouons ne plus suivre du tout M. Buchner. Il nous fait l'effet de lire dans le galimatias de son texte beaucoup plus qu'il ne s'y trouve en réalité. Les clefs qu'Étienne aurait remises à Saint-Denis sont-elles donc autre chose, dans la pensée de l'auteur, que de ces reliquaires en forme de clefs dont les papes avaient coutume de faire des cadeaux? Nous ne pouvons nous persuader qu'Hilduin ait voulu faire croire qu'il s'agissait de clefs matérielles que le Christ aurait données à saint Pierre comme symbole du pouvoir de lier et de délier, et dont Étienne II se serait dessaisi en faveur du monastère de Saint-Denis, lui transférant ainsi ou tout au moins partageant désormais avec lui son autorité sur l'Église universelle.

Le cas nous paraît beaucoup plus simple et moins grandiose. C'est un exemple entre bien d'autres de ce qui s'est vu bien souvent au moyen âge : un homme d'Église, ambitieux plus encore pour son siège ou son monastère que pour lui-même, cherche à en rehausser le prestige et l'influence par des pièces fausses ou des légendes. Dans l'espèce, nous admettons qu'Hilduin a voulu exalter la gloire et célébrer la puissance du patron de son abbaye, supposer des relations spéciales et flatteuses entre Saint-Denis et Rome, et peut-être revendiquer pour lui-même et ses successeurs une espèce de vicariat apostolique. Mais il nous paraît bien peu vraisemblable qu'il ait prétendu à une « vice-papauté », au sens où M. Buchner prend le mot.

Il n'en est pas moins vrai que nous sommes en présence d'un livre très suggestif et très important pour l'histoire des idées politico-religieuses au IXe siècle. Nous n'avons pu donner qu'une idée incomplète de tout ce qu'il contient d'intéressant. E. JORDAN.

R. DE LASTEYRIE. *L'architecture religieuse en France à l'époque gothique.* Ouvrage posthume publié par les soins de M. M. Aubert. T. II. Paris, 1927. In-8, IV-604 p., fig. 582 à 1170. F. 200 (les deux tomes).

Digitized by Google

Le tome II de l'ouvrage de M. de Lasteyrie présente moins d'unité, par son objet même, que le tome Ier, dont nous avons rendu compte précédemment (RHE. 1927, t. XXIII, p. 862 et suiv.). Celui-ci est un exposé de l'évolution du style gothique, depuis les origines jusqu'à sa disparition, et une analyse des diverses parties de l'église gothique. Le tome II décrit les principales variétés du style gothique, par ordre d'époques et de régions, la décoration colorée et plastique, les meubles à emplacement fixe, immeubles par destination.

Le caractère traditionnel de l'ouvrage, sensible dans le tome Ier, apparaît ici dès le premier chapitre, où l'auteur parle successivement de la transition, du style lancéolé, du style rayonnant et du style flamboyant, divisions qui présentent d'ailleurs des avantages dans un exposé systématique. M. M. Aubert, qui a consacré ses soins à l'édition, fait observer avec raison (en note, p. 5 et 13), que le terme *lancéolé* est abandonné par tous, et que le terme *rayonnant*, qui manque de précision, est maintenant aussi hors d'usage. Les deux périodes, désignées par ces mots, sont fort enchevêtrées l'une dans l'autre. Elles correspondent au style *gothique* proprement dit (XIIIe et XIVe siècles). Avant celui-ci on distingue le *gothique primitif* (1140-1200) ; après, vient le *style flamboyant* (XVe et début du XVIe siècle), une variété du gothique, cette fois nettement distincte des autres.

L'autorité de M. Enlart tendait à faire admettre par les archéologues l'origine anglaise du gothique flamboyant. Dans une sorte de dissertation rigoureusement conduite, M. de Lasteyrie conclut au rejet de cette théorie. Il avait combattu autrefois la signification symbolique de la déviation de l'axe des églises et tout le monde s'était rallié à ses conclusions. Le même fait pourrait bien se reproduire cette fois encore. L'auteur prouve en effet que les éléments du gothique flamboyant dérivent logiquement du gothique de l'époque précédente et y préexistent isolément. Ce gothique avait été plus précoce en France, le flamboyant le fut en Angleterre, sans qu'il y eût pourtant interdépendance dans l'un ni dans l'autre cas. Le *decorated style* avait en effet disparu en Angleterre et y était remplacé par le *perpendicular style*, au moment où ce pays aurait dû l'imposer à la France.

L'auteur distingue en France six écoles gothiques régionales. Elles coïncident sensiblement avec celles que M. Brutails énumère dans son *Précis*. Encore l'école champenoise n'est-elle pas nettement différente, avant la fin du moyen âge, des écoles française et bourguignonne dont elle reprend les éléments. Ce chapitre sera fort utile, car les archéologues ont accordé jusqu'ici une importance trop exclusive à l'école de l'Ile-de-France et ont négligé les écoles provinciales, moins puissantes. Rectifions un détail concernant la Belgique (p. 106 et 108) : L'influence champenoise s'y observe dans le centre et à l'est, particulièrement au XIIIe siècle : à Dinant, à Tongres, à Bruxelles, à Huy (XIVe-XVe siècles). — A Notre-Dame-de-Pamele à Audenarde, le chemin de ronde au pied des fenêtres est extérieur.

Digitized by Google

Le chapitre sur les églises fortifiées est également neuf et plein d'intérêt. Comme de juste, le Midi surtout en fait les frais. Peut-être certaines régions comme la Lorraine, avec sa curieuse église de Pierrevillers, ont-elles été trop négligées.

Le style gothique adoptait la peinture en couleurs pour certaines parties de l'extérieur, comme un portail. A l'intérieur la plupart des statues étaient polychromées et dans nombre de chapelles aucune parcelle de pierre n'était laissée à nu. Le décor peut consister en une imitation de tentures et de vitraux. Pour l'exécution des figures, notamment dans les peintures votives, la valeur artistique n'a rien de comparable, si l'on excepte Avignon, à celle des fresques italiennes.

L'auteur, dont le père publiait autrefois une histoire de la peinture sur verre, consacre d'excellentes pages à celle-ci. On y voit défiler, siècle par siècle, avec une appréciation sur leur valeur, les principaux vitraux de toutes les régions de la France. Le chapitre sur le décor coloré dont le vitrail fait l'objet principal, se termine par l'étude des pavements. Elle fait ressortir notamment quelle prudence est de mise pour dater ces sortes d'ouvrages.

Le décor sculpté, comme il est compris ici, s'étend aux moulures, dont le profil aide à dater les monuments ; aux arcatures, aux fenestrages, aux semis, qui animent le nu des murs ; aux trèfles, aux quatre feuilles, aux rosaces, qui ornent les tympans. L'auteur examine ensuite comment le sculpteur gothique stylise à sa manière l'acanthe antique, mais s'inspire avant tout de la flore indigène, faisant, suivant les périodes, un choix d'espèces différentes et de manières diverses de les interpréter. Il étudie les crochets, les fleurons, le décor des bases, des arcs, des clefs de voûte, et consacre un chapitre entier à l'ornementation si variée des chapiteaux et des culs-de-lampe. Ses travaux antérieurs sur la sculpture française du moyen âge lui permettent de donner un aperçu fort documenté sur la statuaire monumentale des églises françaises. Ici de nouveau toutes les grandes œuvres sont passées en revue. Leur âge est précisé, leur valeur artistique déterminée, et elles sont mises en rapport avec les tendances propres à la sculpture de leur époque.

La dernière partie de l'ouvrage est consacrée au mobilier et aux monuments funéraires. Le mobilier religieux a fort peu attiré l'attention dans ces derniers temps. Un chapitre du *Manuel d'architecture religieuse* de C. Enlart est à peu près tout ce qui s'y rapporte dans la littérature récente de langue française. Sous ce rapport, Allemands et Anglais sont beaucoup mieux partagés. Il est fâcheux notamment que M. de Lasteyrie n'ait pu consulter l'ouvrage fondamental du P. Braun, *Der christliche Altar*, que M. M. Aubert cite en note (p. 436). Mais la dernière mise au point de son travail s'est faite dans des conditions désavantageuses et pénibles (voir p. 576). Le P. Braun n'a trouvé en France aucun exemplaire de l'autel évidé en forme de coffre. Il n'est donc pas surprenant que M. de Lasteyrie n'en parle pas et se contente de mentionner les deux autres variétés d'autels du moyen âge : l'autel-table et l'autel-tombeau, en forme de masse cubique. Son exposé sur l'origine du retable prête peut-être

Digitized by Google

à confusion. En effet, il parle à ce propos du gradin (p. 451). Or, celui-ci n'est en somme que la *predella*, à son origine un support donné parfois au retable et qui ne peut donner origine à celui-ci. Le soi-disant retable de Charles-le-Chauve est cité au même endroit. Il est utile de connaître l'opinion du P. Braun (t. II, p. 277) sur cette œuvre, connue par un tableau. Les notes de M. M. Aubert appellent l'attention sur les tabernacles-armoires, négligés dans le texte, qui se limite aux tabernacles-tourelles.

L'ouvrage fournit aussi des renseignements fort variés sur les piscines d'autel et les armoires, les stalles et les sièges, les clôtures, chaires et jubés, les fonts baptismaux conservés dans les églises et musées de France. Dans ce pays, la vogue des jubés passe au XVIIe siècle. Sous ce rapport, la Belgique présente une anomalie : la grande majorité des jubés qui s'y conservent s'échelonnent précisément sur tout le cours du XVIIe siècle.

Le chapitre sur les monuments funéraires est assurément l'un des mieux documentés. Les cimetières avec les chapelles, croix, etc. qui s'y rencontrent, les tombes de tous genres, depuis les plus modestes jusqu'aux plus monumentales, y sont passés en revue, et bien peu d'œuvres importantes ont échappé aux recherches longues et sagaces de l'auteur. Celui-ci les a groupées d'après la région où elles se trouvent, plus que par lieux d'origine et ateliers.

Il s'agit évidemment d'œuvres françaises. Comme de juste, ici et ailleurs, les œuvres étrangères ne sont mentionnées que s'il n'existe pas en France des équivalents, ou si elles dépendent d'influences françaises. Notons à ce propos que les lames funéraires en laiton, de fabrication brugeoise, ne sont citées qu'en passant (p.549), parce que l'auteur y voit, à tort pensons-nous, des influences allemandes trop accusées.

Les quelques réserves de détail que nous avons exprimées au cours de cette analyse, n'amoindriront pas les mérites du volume qui termine le monumental ouvrage de M. de Lasteyrie. La mort de l'auteur en avait interrompu la publication, pour toujours, fallait-il craindre. Mais des mains pieuses ont su la reprendre et la mener à terme. Il eût été regrettable de voir l'œuvre de la vie entière d'un savant éminent, le maître de Lefèvre-Pontalis, de Enlart et d'autres archéologues de renom, ensevelie avec son auteur.

R. MAERE.

V. LEROQUAIS. *Les Livres d' Heures manuscrits de la Bibliothèque Nationale.* Paris, chez l'auteur, 1927. 2 vol. in-4, LXXXV-359 et 463 p. et un album de CXXX pl.

La publication du gros et bel ouvrage sur les sacramentaires et les missels de France (1924) n'a pas épuisé l'activité de M. l'abbé Leroquais. Voici, après un intervalle de trois ans, une nouvelle publica-

Digitized by Google

tion, digne pendant de la précédente, et qui a demandé comme elle un travail long et patient, des connaissances variées et étendues.

Les livres d'heures, ou plutôt certains d'entre eux, ont été fort étudiés, mais toujours sous un aspect spécial, pour leur décor, qui attirait les historiens de l'art. A de rares exceptions près, leur texte a passé inaperçu, à ce point que beaucoup d'éditeurs ne s'inquiètent même pas de savoir à quelles parties du livre d'heures se rattachent les miniatures qu'ils publient. M. Leroquais nous en donne la raison : le livre d'heures est en même temps très riche et très pauvre : très riche par son illustration, exécutée parfois par un grand peintre pour quelque prince, ami des arts ; très pauvre par son texte, que les liturgistes négligent au profit de livres, comme le bréviaire et le missel, officiellement reconnus par l'Église. Ce dédain était injuste et l'auteur a voulu le réparer. Son analyse des trois cent seize livres d'heures de la Bibliothèque Nationale montre tout l'intérêt que présente un recueil qui fut depuis le XIIIe jusqu'au XVIIIe siècle le livre de prière du moyen âge. Elle en dégage l'âme populaire, les sentiments des fidèles d'alors, mais elle montre en même temps quelles ressources offrent ces textes, à qui sait s'en servir, pour dater et situer les manuscrits.

Il existe des livres d'heures en nombre considérable dans les collections publiques et privées disséminées de par le monde. Mais ceux de la Bibliothèque Nationale forment un ensemble suffisant pour garantir l'exactitude des conclusions générales qui se dégagent de leur étude. Une introduction substantielle rassemble ces données et fait connaître aussi la nature du livre d'heures et les grandes lignes de son histoire.

Le livre d'heures, né du désir des fidèles de posséder un manuel de piété, analogue au livre d'office des prêtres et des religieux, est en quelque sorte le bréviaire des laïques. Ceux-ci ne pouvaient s'astreindre à la récitation absorbante du grand office. Ils se contentèrent de l'accessoire : des petits offices et des prières diverses, ajoutés au cours des temps à l'office principal. Ils commencèrent par les transcrire à la suite du psautier, qui avait été jusqu'au XIIIe siècle, le livre de prières des fidèles. Dès la fin du XIIe siècle, il existe des essais isolés de cette combinaison, qui deviendra rare et disparaîtra durant la première moitié du XVe siècle. Par ailleurs, le livre d'heures isolé, peu répandu au XIIIe siècle, aura une grande vogue depuis le milieu du XVe. Mais, dès le début du siècle suivant, la concurrence du livre d'heures imprimé lui fera du tort ; le concept même du livre d'heures se perdra vers la fin du XVIIe siècle, au point qu'il sera confondu parfois avec le bréviaire ou le missel.

Il s'agit donc ici, comme c'est aussi le cas pour les autres manuscrits liturgiques, d'un genre qui est loin d'être nettement délimité : non seulement ce recueil peut se combiner avec beaucoup d'autres, mais il peut aussi comprendre par lui-même des éléments fort divers. Parmi ceux que distingue M. Leroquais, les uns sont les éléments essentiels au recueil, comme le calendrier, l'office de la Vierge, l'office des morts ; d'autres ont un caractère secondaire tout en entrant

Digitized by Google

régulièrement dans la composition, comme les textes évangéliques, l'*Obsecro te*, l'*O intemerata*, inserés entre le calendrier et les heures de la Vierge, comme l'office de la Ste Croix et celui du Saint-Esprit ; enfin certains éléments sont accessoires, comme d'autres offices repris parfois, et comme des prières diverses. Parmi celles-ci il peut s'en trouver de fantaisistes, voire de superstitieuses, mais beaucoup, comme celles reproduites par l'auteur à titre d'exemples (t. II p. 305-350), respirent une confiance touchante et une saisissante élévation de sentiments.

Mais le livre d'heures possède aussi des caractéristiques propres à un diocèse, à un ordre religieux, à une abbaye, disons même à un destinataire particulier. Jusqu'à présent, on n'avait là-dessus que des idées assez vagues et, pour identifier le manuscrit, on se contentait de chercher, souvent en vain, quelqu'écusson, quelque signature ou *ex libris*, et d'analyser tant bien que mal le calendrier du livre d'heures. M. Leroquais apprend à ne pas s'abuser sur la valeur de celui-ci, car, comme le reste du texte, il n'a pas de caractère officiel, et est complété parfois d'une manière fantaisiste. Il enseigne aussi à utiliser les autres parties du texte comme moyens d'identification : telle prière est parfois rédigée au masculin ou au féminin, ou donne même tout au long le nom du destinataire ; les offices peuvent différer de diocèse à diocèse, mais ne se modifient guère après avoir été adoptés dans l'un d'eux. C'est plus spécialement le cas de l'office de la Vierge, pour lequel M. Leroquais se propose de publier à part les *initia*. Par là l'identification des livres d'heures sera rendue à l'avenir beaucoup plus aisée.

Le patient travail de l'auteur ne pouvait guère livrer de résultats intéressant le paléographe : les manuscrits se répartissent presque exclusivement sur le xve siècle, et sont écrits en majeure partie en une lettre de forme peu sujette aux variations. D'autre part, il n'a révélé aucun nom de miniaturiste inconnu, mais il permet certains groupements d'œuvres enluminées : tel le groupe de livres d'heures attribués à Jacques de Besançon par le comte Durrieu, le groupe apparenté aux heures du maréchal de Boucicaut, aux grandes heures de Rohan, aux heures d'Anne de Bretagne, à celles de Louis de Laval. Mais, ici comme ailleurs, l'auteur est réservé et ne se laisse pas entraîner à des conclusions hâtives.

Il a recueilli des renseignements utiles et inédits sur la distribution des sujets illustrés dans les différentes parties des livres d'heures. En cette matière le choix n'est pas également fixe pour toutes les parties du recueil, et l'on peut constater aussi certains changements d'après les époques. Il est curieux de voir comment l'illustration des heures de la Vierge se rattache à celle de l'ancien psautier. Le lexique des sujets traités, qui termine l'introduction sera fort précieux pour les iconographes et les historiens de l'art.

L'inventaire lui-même, objet principal du volume, est dressé d'après l'ordre des fonds et des numéros de la Bibliothèque Nationale, mais les planches, généralement à la grandeur de l'original et d'une grande netteté, sont rangées dans l'ordre chronologique. Des tables

Digitized by Google

excellentes permettent d'ailleurs de corriger aisément les inconvénients que le système suivi pourrait présenter, et répondent parfaitement aux exigences des chercheurs. Les notices sur les manuscrits sont composées avec le plus grand soin et fournissent tous les renseignements qu'on peut raisonnablement leur demander. Histoire générale et locale, histoire de l'art, liturgie, biographie, généalogie, héraldique, toutes ces connaissances, et bien d'autres, ont été requises pour les composer. Pour chaque manuscrit on trouvera notamment l'énumération des textes qui le composent et des sujets traités par le miniaturiste. L'auteur n'omet aucune particularité qui peut instruire dans une mesure quelconque sur la question d'origine et, de l'ensemble des indices, donnés par le texte et par l'illustration, il dégage lui-même les conclusions. Les notices sur les manuscrits précieux surtout sont détaillées avec soin, ce sont celles qu'on consultera le plus souvent et qui seront plus particulièrement utiles.

R. MAERE.

M. HASAK. *Das Münster Unserer Lieben Frau zu Strassburg im Elsass*. Berlin, G. Hackebeil, 1927. In-fol., 224 p., XX pl. et fig.

« Jamais, ni les Allemands ni les Français n'ont écrit avec sang-froid de la cathédrale de Strasbourg ». M. Mâle l'a proclamé et il ne faudrait pas lui en vouloir s'il appliquait ce jugement à l'ouvrage de M. Hasak. Celui-ci, architecte de renom, auteur d'études diverses sur la cathédrale de Cologne, sur la sculpture allemande du XIIIe siècle, etc., ne néglige ici aucune occasion pour affirmer le caractère allemand de la ville de Strasbourg et de sa cathédrale. L'architecture et la sculpture de celle-ci l'emportent sur tout ce que la France a pu produire, et l'auteur souhaite qu'un jour l'Allemagne puisse construire la seconde tour de l'admirable église. Ajoutons que M. Hasak dénonce également ceux qui dédaignent « l'obscur moyen âge » et qu'il déplore le gâchis artistique régnant aujourd'hui par suite de l'oubli des saines traditions.

L'auteur s'est laissé guider avant tout par l'ordre chronologique. Il poursuit l'histoire artistique du monument, depuis les origines jusqu'à nos jours, à la manière d'un chroniqueur. Chemin faisant, il insère en leur entier tous les documents connus se rapportant, soit au monument même, soit aux architectes et sculpteurs qui y ont travaillé. Les textes latins, longs et brefs, sont tous accompagnés d'une traduction, mais les actes en allemand du moyen âge ne sont commentés par aucune note explicative. Des digressions assez variées se rapportent aux questions diverses qui surgissent au cours de l'exposé.

La chronologie de la cathédrale de Strasbourg est fixée dans ses grandes lignes. Certaines parties de la crypte appartiennent à l'église de 1115, tandis que le chœur et le transept furent commencés en

Digitized by Google

1176 et achevés, à l'exception de quelques parties hautes, vers 1220. Puis vint la nef, où les brisures d'axe permettent à M. Hasak d'exposer ses théories sur ce sujet et de déterminer la marche des travaux. Les travées voisines du transept seraient l'œuvre de l'architecte Rodolphe, mort en 1250, indépendantes par conséquent de la nef de St-Denys, les autres travées auraient pour auteur un Rodolphe, fils du précédent, qui les aurait construites durant le troisième quart du XIIIe siècle. En 1277 on commença à reconstruire la façade et l'on démolit par parties l'avant-corps existant. En 1291 on en était arrivé au niveau inférieur de la rosace, mais en 1365 l'étage au dessus de celle-ci existait déjà dans la tour nord. La tour sud était montée en 1365 jusqu'au niveau de sa plate-forme. Mais bientôt l'architecte Conrad jugea utile de relier les deux tours par un étage surmontant la rosace (1372-1382). Ulrich d'Enzigen (1394-1418) construisit la partie octogonale de la tour nord, mais peut-être pas toute entière. La flèche, sur laquelle on posa la croix en 1439, est l'œuvre de Jean Hultz de Cologne.

M. Hasak attache une grande importance aux biographies et à la succession des architectes qui travaillèrent à Strasbourg. Les noms de ceux-ci ont été conservés d'autant mieux que le chantier de la cathédrale fut reconnu en 1459 comme le premier de l'Allemagne et conserva sa préséance jusqu'en 1771. Son maître de l'œuvre était le juge suprême dans la confédération des chantiers allemands.

Quelques artistes qui ont travaillé au monument attirent plus spécialement l'attention de l'auteur. Le nom de Savina est connu par une inscription trouvée autrefois sur la statue de saint Jean au porche sud. M. Hasak accorde à cette femme sculpteur, fort peu connue, une large part dans la statuaire du transept, et veut reconnaître dans les fameuses statues de l'Église et de la Synagogue l'œuvre délicate d'une main féminine. Il cite à ce propos d'autres femmes du moyen âge versées dans la pratique des arts ou des sciences. A Erwin de Steinbach, que Goethe et le romantisme ont exalté, il attribue la plus grande part possible dans la construction de la façade. C'est une de ses théories que les architectes du moyen âge sont sculpteurs en même temps ; aussi retrouve-t-il la main d'Erwin dans certaines statues des portails. Il rassemble et discute tous les documents se rapportant non seulement à ce personnage, mais à tous les membres de sa famille. Il faut signaler aussi les renseignements donnés sur Ulrich d'Enzingen qui travailla la tour d'Ulm et fut appelé à Milan.

L'exécution matérielle de l'ouvrage est fort soignée, presque luxueuse, l'illustration est abondante mais sa netteté n'est pas parfaite et le choix des figures n'est pas toujours également judicieux.

R. MAERE.

GRAY COWAN BOYCE. *The English-German Nation in the University of Paris during the Middle Ages.* Bruges, Saint Catherine Press, 1927. In-8, 232 p.

Digitized by Google

Les études médiévales exercent un attrait toujours grandissant sur les savants américains et leurs élèves. Nous en avons entre autres preuves le travail que vient de faire paraître M. Gray C. Boyce. Sa thèse a été commencée à l'université de Californie ; puis, un séjour à Paris, à Gand et à Bruxelles lui a permis de la développer et de la terminer en s'aidant des ressources que lui offraient ces centres, dont Paris, évidemment, au point de vue documentaire, était le principal. Le livre de M. Boyce est consacré à la nation anglo-germanique qui formait à l'ancienne université de Paris, avec les nations française, picarde et normande, les quatre nations de la faculté des Arts. Il a passé en revue, avec un soin très minutieux, tous les renseignements que pouvaient fournir le *Liber procuratorum nationis Anglicanae* (*Alemannicae*), publié dans l'*Auctarium* de Denifle-Chatelain, et les registres inédits de l'université concernant la période qui fait suite à l'année 1452. Il a divisé son étude en une demi-douzaine de chapitres, dans lesquels il groupe les diverses particularités relevées dans les documents. Il commence par décrire sommairement le développement de la nation anglaise, qui englobe d'abord à peu près tous les étrangers présents à l'université, puis voit bientôt les pays germaniques gagner la prépondérance numérique et substituer le nom de *Alemannica* à *Anglicana* vers le milieu du xve siècle. Ensuite viennent les officiers de la nation, la collation des grades, les écoles et autres biens de la nation, les fêtes et solennités, les recettes et dépenses. Une introduction analyse le principal document mentionné ci-dessus ; les appendices (p. 183-231), qui donnent un certain nombre de statuts, décrets et autres textes inédits, puis la bibliographie (p. 215-227), qu'on pourrait compléter et améliorer du point de vue méthodique, terminent le volume.

Si l'on veut bien se rappeler que sur chacune des trois autres nations nous ne sommes renseignés jusqu'ici que par des notes très fragmentaires, on verra l'importance que prend le *Liber procuratorum* pour la reconstitution de la vie universitaire à Paris. M. Boyce l'a compris et il a interrogé ce document avec une attention minutieuse qui ne laisse rien échapper. Peut-être même a-t-il eu le tort de trop se laisser absorber par cette tâche. Car, la reconstitution du milieu et du mécanisme total en souffre visiblement. On a l'impression de rester dans le vague et de se mouvoir sur un terrain difficile et mal délimité. L'auteur a l'air de supposer connues pas mal de choses qui appelleraient une étude ; le détail ne manque pas, mais l'organisme dans son ensemble n'est pas décrit suffisamment. Il y aurait eu lieu aussi de mieux déterminer,ou au moins de rappeler les diverses conceptions sur les rapports entre les nations et les facultés ; la partie critique de la bibliographie et l'exposé y auraient incontestablement gagné. Nous ne ferons guère de remarques de détail ; contentons-nous de mentionner que la question de l'étymologie (p. 13-15) de *natio* est trop sommairement traitée, que les notes contiennent à maintes reprises des choses qui auraient dû figurer dans le texte (par exemple, p. 27, n. 5), que *thirteenth* (p. 25) devrait être changé en *twelfth*, que le rôle du grand schisme dans la fondation

Digitized by Google

des universités étrangères, d'Écosse, etc., n'a pas été suffisamment touché, etc. Bref, bon travail d'analyse, intéressant, minutieusement poussé, mais qui aurait pu et dû gagner en envergure.

J. DE GHELLINCK, S. J.

Johannes Ockeghem. Sämtliche Werke. Édit. par Dragan Plamenac. T. I : Messen I-VIII. (Publikationen älterer Musik. 1re année, t. II.) Leipzig, Breitkopf et Härtel, 1927. In-4, 36 p. de texte critique et 126 p. de textes musicaux avec 4 fac-similés en héliogravure. M. 20.

Un des siècles les plus intéressants de notre histoire musicale est incontestablement le xve, la période de nos contrapuntistes néerlandais, contemporains des peintres communément connus sous le nom de « primitifs flamands ». Depuis longtemps on désire se familiariser avec leur répertoire afin de pouvoir y retrouver les mêmes tendances que l'on a observées depuis longtemps dans les arts figurés de l'époque. La musicologie même soulève bien des hypothèses à leur sujet. Quelles sont exactement les origines historiques de cette école ? Quelle est, dans les combinaisons contrapuntistes, la part instrumentale ? Quelle en est la part vocale ? Qui est l'initiateur de ce style appelé « imitation » qui marqua le réveil d'une tendance, le point de départ de temps nouveaux ?

Riemann et bien d'autres tiennent Ockeghem pour l'initiateur de ce style. Comme Peter Wagner l'a fait pour la « Messe », ainsi d'autres auteurs ont déjà étudié l'évolution des formes musicales, profanes aussi bien que religieuses. Le savant musicologue belge, Ch. Van den Borren, a consacré des études consciencieuses à cette époque de début, et son ouvrage magistral sur « Dufay » répand la lumière sur les origines et les tendances du style de cette période ; Gombosi publia son étude critique sur Jaques Obrecht et on pourrait en citer d'autres. Pour arriver à des conclusions certaines, il faut qu'un nombre plus considérable de documents soient rendus aisément accessibles par des publications critiques sur l'époque qui se prolonge jusque durant le dernier tiers du xve siècle. Ce nombre s'accroît d'ailleurs de jour en jour. En dehors de publications éparses, nous disposons déjà d'éditions critiques comme celle des œuvres de Obrecht ; nous aurons bientôt celles de Josquin de Près. L'époque intermédiaire entre Dufay et Ockeghem ne nous était connue que par des publications à la fois trop restreintes en nombre et trop fragmentaires pour permettre une bonne vue d'ensemble. Ces lacunes sont comblées de plus en plus par des publications nouvelles.

C'est ainsi que M. Dragan Plamenac, qui a entrepris l'étude critique des œuvres de Ockeghem, nous offre aujourd'hui les premiers fruits de son travail. Il publie deux messes à trois voix et six messes à quatre voix, outre quatre chansons à trois voix, dans lesquelles quatre des messes publiées ont puisé leur thème fondamental.

Digitized by Google

Cette publication sera une *révélation de la plus haute importance* dans le monde des musicologues, et par là-même dans celui des historiens de l'art. Nous pourrons maintenant nous rendre compte de la place réelle que cette figure tant controversée de Ockeghem occupe dans l'évolution de l'art contrapuntiste du xve siècle.

Il serait inopportun de vouloir proposer ici des conclusions historiques à ce sujet. Mais il sera permis de dire dès à présent, que la lecture de ce volume nous montre une fois de plus qu'il ne faut jamais considérer un artiste comme complètement indépendant de l'époque qui le précède. La différence, par exemple, entre le style de la messe « sine nomine » (p. 15) et la messe « Ma maistresse » (p. 117), — l'éditeur le constate lui-même, — est patente et montre que Ockeghem trahit, autant que n'importe quel autre, les liens qui le rattachent à la tradition, tout en manifestant par ailleurs son caractère de novateur. Des études ultérieures montreront comment il a vraiment été le protagoniste du style nouveau.

L'édition de M. Plamenac est au-dessus de toute critique. L'éditeur a scruté soigneusement les manuscrits de Berlin, Bruxelles, Modane, Rome, Vérone et les éditions imprimées du xvie siècle ; il s'est rendu compte des opinions sur les messes et chansons qu'il publie. Sa publication est le résultat d'une étude critique qui fait l'objet de son introduction. La chronologie des œuvres étant incertaine, il les a rangées par ordre alphabétique. La lecture originale est conservée aussi fidèlement que possible, il n'y a d'addition que lorsqu'il le faut absolument.

L'auteur avoue que l'adaptation du texte à la musique a entraîné de grandes difficultés. Après avoir comparé entre elles les diverses versions, il s'en est tenu à celle qui lui paraissait la plus logique. Là où le texte manquait, il a suppléé, mais en imprimant en italique. Nous remercions vivement M. Plamenac de ce que, dès à présent, il met la musicologie en état de s'orienter avec plus de certitude et d'élargir ses horizons au moyen de cette importante édition scientifique.

FL. VAN DER MUEREN.

JAMES L. CONNOLLY. *John Gerson reformer and mystic.* (Université de Louvain. Recueil de travaux. 2e série, fasc. 12.) Louvain, Uystpruyst, 1928. In-8, xviii-408 p.

Les études d'histoire de la théologie mystique sont en ce moment, en particulier honneur à l'université de Louvain. Hier, c'était M. Groult qui montrait dans quelle mesure les mystiques des Pays-Bas avaient, au xvie siècle, influencé la littérature espagnole ; c'était le P. Debongnie qui mettait en pleine lumière la vie et l'œuvre de Jean Mombaer de Bruxelles, un des ouvriers de la réforme catholique en France, à la fin du xve siècle. Aujourd'hui, c'est un prêtre américain qui consacre une thèse de doctorat à Jean Gerson, réformateur et mystique.

Digitized by Google

Certes, ce n'est pas le premier travail dont Gerson soit l'objet. Après l'œuvre de Schwab, qui reste classique, ont été publiés des livres de valeur comme ceux du futur cardinal Bourret, en 1859, de l'abbé Lafontaine en 1906. Dans son ouvrage : *La France et le Grand Schisme d'Occident*, M. Noël Valois n'a pas manqué de mettre en relief l'action du célèbre chancelier de l'université de Paris. Il y avait cependant encore place pour l'étude que nous donne M. Connolly.

L'idée fondamentale de l'ouvrage est que le souci de travailler à la réforme de l'Église a commandé toute la carrière de Gerson. Que cette réforme ait été nécessaire, rien ne le prouve mieux que le lamentable tableau que nous présente l'historien dans un premier chapitre, tableau où rien n'est exagéré. Aussi comprend-on que des âmes, animées du plus pur esprit chrétien, aient été désireuses de remédier à cette situation. Très vite Gerson fut à l'œuvre. Venu des environs de Rethel à Paris, en 1377, pour faire ses études à l'université, il se fait bientôt remarquer de ses maîtres par ses rares qualités. Bientôt il appartient au corps enseignant. En 1395, alors qu'il a un peu plus de trente ans, il devient chancelier et il met toute l'autorité dont il jouit au service de la réforme. Obligé par les événements politiques d'émigrer, un moment, à Bruges, où il est doyen de Saint-Donatien, il n'en continue pas moins de régir l'université, et, de la vieille cité flamande, il s'efforce d'y améliorer l'enseignement. C'est de Bruges qu'est datée sa lettre à son ancien maître et prédécesseur l'évêque de Cambrai, Pierre d'Ailly, lettre où il s'élève contre les vaines et subtiles discussions théologiques ; élevé par des maîtres nominalistes dans les doctrines occamistes, Gerson veut revenir à un réalisme modéré et il préconise l'étude des grands docteurs du XIIIe siècle, saint Thomas, saint Bonaventure. Dans plusieurs traités, il donne d'autres précieux conseils pour l'éducation des jeunes gens ; il ne dédaigne pas de se préoccuper de la formation religieuse et morale des enfants. Dépassant le cadre des questions purement universitaires, il réclame le renouvellement de la vie religieuse dans les clergés séculier et régulier. Le chancelier ne se borne pas à critiquer des abus ; il suggère des remèdes. Il insiste, en particulier, sur la nécessité de la visite des diocèses, des monastères. Loin d'être l'ennemi des religieux comme certains l'ont prétendu, Gerson les défend contre ceux qui les attaquent ; c'est le souci de maintenir la paix qui le conduit à demander que leur soient retirés certains privilèges qui leur étaient contestés. La sollicitude de Gerson s'étend à toutes les classes de la société : il combat la superstition, l'ignorance religieuse ; il insiste sur la fréquentation des sacrements. Ennemi de toutes les nouveautés, il est cependant un de ceux qui sont à l'origine du culte de saint Joseph. Aux prêtres, aux évêques il rappelle le devoir trop négligé de la prédication ; il formule alors des critiques, donne des conseils qui seront repris plus tard par le concile de Trente. En reprenant et en complétant les conclusions du livre que le cardinal Bourret a consacré à Gerson prédicateur,

Digitized by Google

M. Connolly dit de quelle excellente manière le chancelier a joint la pratique à la théorie.

Le grand mal, dont souffrait surtout l'Église à cette époque, était celui du Schisme. Dès 1381, la réunion d'un concile avait été proposée pour y remédier. Gerson ne se rallia pratiquement à ce moyen qu'en 1409, quand, à l'épreuve, tous les autres se furent révélés impuissants ; il ne négligea plus rien, dès lors, pour le faire aboutir. Au concile de Constance, il joua un rôle considérable et il contribua puissamment à faire proclamer, dans les fameuses IVe et Ve sessions, la supériorité du concile sur le pape. M. Connolly a toute raison de faire observer que la théorie conciliaire ne fut toutefois pour Gerson qu'un expédient pour rétablir l'unité dans l'Église. A ce point de vue, le chancelier de l'université de Paris ne doit pas être confondu avec d'autres tenants de la même théorie.

Obligé, après le concile de Constance, de se tenir éloigné de Paris en raison de l'hostilité du duc de Bourgogne, Gerson vécut à Vienne, en Autriche, puis à Lyon, toujours soucieux de la réforme de l'Église. Plus que jamais il s'attache à développer la vie spirituelle pour tranformer les esprits et les cœurs. A Lyon, comme autrefois à Paris, il ne dédaigne pas de préparer pour l'avenir de bons chrétiens en faisant le catéchisme aux enfants. Le 14 juillet 1429, se termina une vie qui, nous dit son historien, avait été complètement consacrée à l'œuvre de la réforme catholique.

Une des originalités de l'ouvrage de M. Connolly est de montrer comment l'activité de Gerson fut commandée par sa mystique. « La théologie mystique et les idées réformatrices, écrit-il, marchent chez lui la main dans la main » (p.207). Aussi l'étude de Gerson mystique, qui fait suite à la biographie, apparaît comme un complément indispensable pour comprendre cet homme de Dieu.

Gerson a exposé sa doctrine mystique en un grand nombre de lettres, de traités écrits au hasard des circonstances ; plusieurs furent adressés à ses frères et sœurs qui étaient comme lui préoccupés de faire des progrès dans la vie spirituelle. Comme le chancelier de l'université de Paris eut bientôt grande réputation, on ne manqua pas de lui attribuer des ouvrages qui lui étaient totalement étrangers. Une des tâches de l'historien est de distinguer les ouvrages authentiques de ceux qui sont apocryphes. M. Connolly fait le départ avec un grand sens critique. Il refuse notamment à Gerson l'*Imitation de Jésus-Christ* ; sans vouloir entrer dans tous les détails d'une discussion qui a été souvent faite, il dit, en quelques bonnes pages, les excellentes raisons qu'ont les critiques de faire de Thomas à Kempis l'auteur de ce livre précieux entre tous.

Théologien mystique, doué de ce solide bon sens qui est bien l'une de ses notes caractéristiques, Gerson ne redoute rien tant que le faux mysticisme ; aussi le combat-il partout où il le croit rencontrer ; c'est pour cette raison qu'il soumet à une critique sévère certaines œuvres de Ruysbroeck. Il n'en est pas moins, s'il faut en croire M. Connolly, très voisin des mystiques néerlandais, des Frères de la Vie commune. Ses maîtres en théologie mystique sont, moins que

Digitized by Google

jamais, les nominalistes du XIVe siècle ; il s'inspire plutôt de saint Bernard, d'Hugues de Saint-Victor, de saint Thomas d'Aquin et surtout de saint Bonaventure. Un de ses grands mérites fut de savoir adapter aux besoins de son temps les nécessités de la vie mystique. Loin d'en faire l'apanage d'une aristocratie intellectuelle il y appela les simples aussi bien que les savants. Gerson put, un moment, croire que l'union intime de l'âme à Dieu pouvait s'accomplir sans le concours de l'intelligence ; dans la suite, il se rétracta : il était un théologien trop avisé pour ne pas s'apercevoir que la connaissance devait avoir toujours une part dans la contemplation mystique. Le chartreux Vincent d'Aggbasch devait le lui reprocher, quelque vingt ans après sa mort, quand s'éleva, au milieu du XVe siècle, la fameuse controverse de la « docte ignorance ». La méthode spirituelle de Gerson, dont son historien nous détaille l'économie, était singulièrement propre à aider l'âme dans son ascension vers Dieu.

Le dernier chapitre du remarquable ouvrage de M. Connolly dit de quelle influence considérable le chancelier de Paris jouit après sa mort, dans les milieux mystiques. Il eut le plus grand crédit dans les cercles des Pays-Bas où on n'hésita pas à le mettre au même niveau que saint Thomas et saint Bonaventure. Jean Mombaer de Bruxelles, qui, à la fin du XVe siècle, résume les enseignements des docteurs de la théologie mystique, se fit son disciple en plus d'un point. Des maîtres aussi éminents en sainteté que saint Ignace, saint François de Sales et Bellarmin l'eurent en particulière vénération. En France, on le considéra comme un saint. « C'était, dit M. Connolly, la plus grande marque d'estime qu'on pouvait lui donner » (p. 380). Les protestants voulurent même le revendiquer comme leur et ils prétendirent voir en lui un des maîtres de la pensée et de l'action de Luther. L'historien n'a pas de peine à manifester tout ce qui sépare le réformateur mystique du XVe siècle, du révolutionnaire du XVIe siècle. « Luther, dit-il, lit ses propres pensées dans les textes qu'il emprunte à Gerson et il attribue à ce dernier des opinions qui ne sont pas dans ses œuvres » (p. 359). Facilement il établit combien sont fallacieux les rapprochements qu'a fait récemment l'historien protestant Strohl.

L'ambition de M. Connolly, en entreprenant cette étude, était de faire mieux connaître au public anglais la grande et noble figure de Gerson. Après s'être livré à de consciencieuses enquêtes dans des bibliothèques de France, où sont conservées quelques-unes des œuvres manuscrites du chancelier de l'université de Paris, après avoir étudié soigneusement les très nombreux travaux consacrés à cette période de l'histoire de l'Église, il a composé un ouvrage qui atteint excellemment le but qu'il s'est proposé. Félicitons le de son bon livre, si lumineux et si solide, qui permet de juger très équitablement un des grands hommes de l'Église de France du commencement du XVe siècle. Nous n'avons qu'un souhait à exprimer : celui de voir une traduction mettre son œuvre à la portée du public français.

AUGUSTE LEMAN.

Digitized by Google

MAX BRUCHET. *Marguerite d'Autriche, duchesse de Savoie.* Ouvrage publié sous les auspices du Comité Flamand de France. Lille, Danel, 1927. In-4, 496 p.

Les Archives départementales du Nord sont, après les Archives Nationales de Paris, les plus riches de France. Elles ne conservent pas seulement ce qu'on trouve dans les dépôts similaires, des documents se rapportant à l'histoire locale ou provinciale ; elles gardent des fonds d'État de la plus haute importance. Entre tous ces fonds se trouve celui des papiers de Marguerite d'Autriche, la tante de Charles-Quint,qui fut gouvernante des Pays-Bas de 1506 à 1530, papiers dont la connaissance est indispensable à quiconque veut tant soit peu approfondir l'un ou l'autre point de l'histoire politique de la fin du XVe et du commencement du XVIe siècle.

A plusieurs reprises, les historiens avaient puisé à cette source précieuse. En 1712, Jean Godefroy y avait pris le texte de ses *Lettres du roi Louis* XII, dont la publication suscita une vive curiosité. Au XIXe siècle, l'archiviste Le Glay y trouvait la matière d'ouvrages importants sur le gouvernement de Marguerite d'Autriche dans les Pays-Bas. Des historiens de France, de Belgique, de Hollande, d'Allemagne, d'Autriche, d'Angleterre, du Danemark gagnèrent, à maintes reprises, les Archives du Nord pour demander à ces documents de les éclairer sur des points encore mal connus de l'histoire politique du XVIe siècle. Mais, en dépit des enquêtes poursuivies depuis longtemps, il s'en fallait que cette mine de renseignements eût été exploitée comme elle l'aurait dû. Tout, peut-on dire, restait à faire pour révéler la personnalité puissante de Marguerite d'Autriche, dire le rôle qu'elle avait joué, la place qu'elle avait tenue dans le jeu de la politique internationale. L'archiviste du Nord, M. Max Bruchet, a assumé la tâche du dépouillement complet, systématique, des 22.830 pièces conservées dans le dépôt du Nord,d'entreprendre ensuite dans d'autres dépôts d'archives les explorations indispensables pour faire converger tous les rayons de lumière sur cette grande figure. C'est le résultat de quelques années d'un labeur aussi intelligent qu'acharné qu'il nous donne en ce beau volume de 496 pages, consacré aux premières années de Marguerite d'Autriche, reine de France, reine de Castille, duchesse de Savoie, volume publié sous les auspices du Comité Flamand de France.

Dès sa plus tendre enfance, Marguerite d'Autriche, fille de Marie de Bourgogne et de Maximilien d'Autriche, fut appelée à jouer un rôle sur le scène politique : par le traité d'Arras, alors qu'elle n'avait que deux ans, elle fut donnée en mariage au dauphin de France, le futur Charles VIII. Agée de trois ans à peine, elle quitta Gand pour la France. Ce fut sur les bords de la Loire que se fit l'éducation de la future reine de France sous la direction d'une femme très remarquable, Jeanne de Courraudon, dame de Segré. « La Touraine, avec ses horizons calmes et mesurés, fut aussi une initiatrice et Marguerite conserva toute la vie, de son enfance passée dans le « Jardin de la France », une grâce harmonieuse » (p. 14). En 1493, le rêve de France

Digitized by Google

était malheureusement terminé : la fille de Maximilien d'Autriche rentrait en Flandre par Valenciennes, après avoir fait la dure expérience de la vanité d'un serment royal ; Charles VIII lui avait préféré Anne de Bretagne pour rattacher la Bretagne à la France.

Marguerite faillit être reine d'Espagne. Tandis que son frère Philippe le Beau épousait Jeanne d'Aragon, elle devenait elle-même princesse de Castille, en 1497, par son mariage avec don Juan, le fils de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille. Mais, quelques mois plus tard, il était aussi fini, le rêve espagnol : l'héritier des couronnes d'Espagne mourait le 4 octobre 1497. A défaut d'une couronne royale, Marguerite reçut une couronne ducale : en 1501, elle épousa le duc de Savoie, Philibert le Beau. Mais, le 10 septembre 1504, elle était de nouveau veuve. En 1507, elle rentrait définitivement dans les Pays-Bas. Triste destinée que celle de cette princesse qui ne connut jamais la fortune que pour souffrir de ses coups. Sa devise fut : « Fortune infortune fort une ».

En 1507, commença, peut-on dire, la vraie vie de Marguerite d'Autriche comme régente des Pays-Bas. M. Bruchet se réserve de nous dire plus tard ce qu'elle fut. Dès maintenant, du moins, il nous introduit dans le Conseil privé de la régente ; il nous indique quels furent ses collaborateurs. Elle était revenue de Savoie entourée d'officiers savoyards, de loyaux bourguignons : Gattinara, Marnix, Gorrevod, Barangier, La Baume-Montrevel lui apportèrent le concours le plus intelligent et le plus dévoué. A ces excellents serviteurs s'ajouta Antoine de Lalaing, seigneur de Montigny, un cadet d'une illustre famille de Flandre, qui fut le confident des années glorieuses et accompagna à sa dernière demeure la régente des Pays-Bas. L'historien caractérise très heureusement les uns et les autres, définit leur rôle, précise leur action ; il montre que ce ne fut pas un médiocre mérite pour Marguerite que d'avoir réussi à attirer et à retenir auprès d'elle cette pléiade d'hommes des plus remarquables.

Tout en gouvernant les Pays-Bas et en prenant à l'étranger, sur l'échiquier diplomatique, la place éminente qui était due à son intelligence, Marguerite ne se désintéressa pas des affaires de Savoie. Elle s'efforça de ménager à son beau-frère, le duc Charles III, « prince frêle, timoré, hésitant », un mariage qui l'aurait fait entrer dans son propre système politique. Elle défendit son douaire contre les entreprises de ce même Charles III, toujours besogneux et avide. M. Bruchet insiste, en particulier, sur la manière dont elle administra son douaire, sur ses efforts pour obtenir la souveraineté dans les pays dont elle avait déjà le domaine utile.

Comme duchesse de Savoie, Marguerite laissa dans l'histoire de l'art une trace lumineuse en élevant à Brou, un faubourg de Bourg, l'admirable église qui, aujourd'hui encore, en dépit des révolutions, abrite les tombeaux de Marguerite de Bourbon, sa belle-mère, de Philibert de Savoie, son époux, et son propre mausolée. Le fameux humaniste Jean Le Maire de Belges fut un moment chargé de veiller à la construction de ce monument. Il engagea à cet effet des pourparlers avec les deux grands artistes de l'époque, Jean Perréal et

Digitized by Google

Michel Colombe ; mais les projets conçus ne furent pas exécutés. Humanistes et artistes étaient d'un caractère difficile et ombrageux ; ils ne s'entendirent pas avec les religieux de l'abbaye fondée à côté de l'église. Désespérant de voir jamais se réaliser ses desseins, Marguerite s'adressa, en fin de compte, à un artiste des Pays-Bas, Louis van Boghem, qui, en un temps où la Renaissance française entrait en son plein épanouissement, construisit un monument tout gothique d'inspiration. En 1532, les travaux étaient suffisamment avancés pour que l'église fût consacrée. Marguerite, qui était morte le 1er décembre 1530, put reposer dans sa dernière demeure, le 10 juin 1532. C'est l'histoire de cette construction, histoire qui n'avait jamais été faite avec une telle abondance de renseignements, que nous donne M. Bruchet dans le dernier chapitre de son livre. Pouvait-il mieux conclure cet ouvrage qui avait pour objet Marguerite, duchesse de Savoie ?

Dans les volumes qui suivront, ce sera le gouvernement de la régente des Pays-Bas, qui sera surtout étudié. Mais dès maintenant, nous connaissons très bien Marguerite d'Autriche. Nous la connaissons par les nombreux portraits qui illustrent ce volume, portraits qui nous la montrent depuis l'âge de trois ans jusqu'à l'époque où, revêtue du voile des veuves, elle se distrait en administrant les Pays-Bas des deuils qui ont assombri son existence. Nous la connaissons mieux encore par l'art avec lequel l'historien a fixé tous les traits de sa physionomie intellectuelle et morale.

L'admirable monument d'érudition que M. Bruchet a commencé d'élever à la mémoire de Marguerite d'Autriche, repose non seulement sur ce fonds précieux entre tous des Papiers de la Chancellerie de Marguerite, gardés à Lille, mais aussi sur les documents conservés dans le fonds de l'Audience aux Archives générales du Royaume de Belgique, sur ceux qui sont dans les archives de Turin, aux Archives et à la Bibliothèque Nationales de Paris, à la Bibliothèque royale de Bruxelles. Non content de nous donner en un exposé très vivant le résultat de ses recherches, l'historien a enco e constitué un véritable *Corpus* de Brou comprenant une bibliographie et un répertoire de tous les documents archéologiques relatifs au monument, citant souvent les passages les plus caractéristiques, fixant les dates et au besoin les rectifiant. Il a ensuite établi une bibliographie aussi complète que possible de Marguerite d'Autriche et publié en un copieux appendice, qui ne comprend pas moins de 100 numéros, des documents très intéressants, encore inédits, qui sont aux Archives du Nord.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres vient de reconnaître la haute valeur de cette importante contribution à l'histoire du XVIe siècle, en décernant à son auteur le Grand Prix Gobert, la plus haute distinction dont elle dispose.

AUGUSTE LEMAN.

Digitized by Google

H. De Vocht. *Literae virorum eruditorum ad Franciscum Craneveldium*, 1522-1528. *A collection of original Letters edited from the Manuscripts and illustrated with Notes and Commentaries*. Louvain, Uystpruyst, 1928. In-8, xcix-776 p. et ill.

Ces lettres adressées, de 1519 à 1528, au conseiller de Malines Fr. Cranevelt, ouvre brillamment la collection *Humanistica Lovaniensia*, dont M. De Vocht a pris l'initiative et la direction. Elles nous ont été transmises, dans un état parfois pitoyable, dans deux registres de copies, que M. le ministre G. Helleputte a légués à la bibliothèque de l'université de Louvain.

Ces lettres présentent pour l'historien le plus vif intérêt. Comme le rappelle l'éditeur, les *epistolae familiares* étaient pour les humanistes du xvie siècle ce que sont pour nous aujourd'hui les journaux et les revues littéraires ; amis et parents les lisaient, les commentaient, les passaient à d'autres. Les correspondants par conséquent se mettaient en coquetterie de style, de pensée et de grâce intellectuelle. Les lettres des humanistes ont généralement quelque chose d'apprêté ; celles qui furent adressées à Cranevelt n'échappent pas au genre. Quelques unes ont un tour personnel, reflètent une humeur momentanée (lettres écrites après dîner, *sub coena*), d'autres sont volontairement obscures, le courrier étant surveillé et les correspondances parfois interceptées.

Cranevelt était un personnage jusqu'ici à peu près inconnu. Né à Nimègue le 3 février 1485, il fait ses études de droit à Louvain où le renouveau intellectuel créé par l'Humanisme naissant le passionne au plus haut degré. De Louvain, il passe à Bruges en 1515 en qualité de pensionnaire de cette ville ; il s'y lie d'amitié avec le chanoine Jean Fevyn du chapitre Saint-Donatien, l'espagnol J. L. Vivès et l'ami des livres, Marc Laurin. Il quitte Bruges, le 27 septembre 1522, pour occuper à Malines, jusqu'à la fin de sa vie, en 1564, un poste de conseiller au Grand Conseil. La ville de Malines convenait parfaitement aux goûts de Cranevelt, la cour de l'archiduchesse qui y était installée, attirait des artistes, des gens cultivés et des personnages instruits, comme Busleiden et Gossart. Cranevelt ne se sent pas isolé et des lettres lui affluent de partout alimentant sa curiosité de savoir et son goût d'écrire.

Celui-ci se traduisit par la composition, en vers et en prose, de quelques opuscules de valeur : poésies de circonstance, mais surtout travaux relatifs à S. Basile le Grand et le rhéteur Procope.

Les préoccupations artistiques, intellectuelles et morales du conseiller de Malines se reflètent admirablement dans la correspondance qu'il reçoit. Ses amis le tiennent au courant de ce qui se passe, de ce qui se dit ou se chuchotte dans le monde intellectuel de son époque.

Parmi ses plus zélés correspondants on note d'abord deux amis de Cranevelt, établis à Rome, Conrad Vegerius et Albert Pighius ; à Louvain, il est tenu au courant par trois érudits dont le nom a

Digitized by Google

laissé quelque notoriété : Dorpius, Adrien Barlandus et Pierre de Corte ou Curtius. Mais les plus belles lettres viennent d'Érasme, séjournant à Bâle, et surtout de ses intimes : J. L. Vivès et Jean Fevyn, établis à Bruges.

Ces derniers ouvrent vraiment à Cranevelt leur cœur et leur esprit. L'espagnol Vivès lui communique ses plans, ses soucis, les nouvelles de sa famille, de ses livres et les petits riens du train-train habituel de la vie. Cette note personnelle est encore accentuée chez Jean Fevyn. Humaniste flamand, né à Furnes en 1490, Fevyn remplit les fonctions d'écolâtre à Saint-Donatien de Bruges. Avec Vivès et Marc Laurin il forme, vers 1525, à Bruges, un triumvirat intellectuel dont sa maison au Divere, à côté de Gruuthuus, constituait un foyer hospitalier et réconfortant. Il est un infatigable correspondant ; de Bruges presque jour par jour le courrier emporte ses lettres à destination de Cranevelt à Malines. Il parle de tout avec jugement, sérénité et cordialité. Entre deux amis les sujets naturellemen! ne font pas défaut ; Fevyn commente non seulement les événements européens, tant politiques que religieux, mais encore les affaires locales. Parmi celles-ci signalons, à titre d'exemple, l'opinion de Fevyn sur le chanoine L. Clodius, de Bruges, auteur d'un *Compendium epicureae theologiae* (nos 52, 53, 55, 58). Néanmoins ce sont les sujets d'ordre élevé qui alimentent ses correspondances ; on n'est donc pas étonné de trouver sous sa plume des échos des disputes religieuses de l'époque : querelles luthériennes (n° 49, etc.), difficultés rencontrées par Latomus (n° 46), le cardinal Wolsey (nombreuses citations), Érard de la Marck, évêque de Liége (n° 51), Érasme (passim), Thomas More (n° 13, etc.), le pape Adrien VI, Marc Laurin, etc.

On ne pourra mieux se faire une idée de la valeur générale des lettres envoyées à Cranevelt qu'en parcourant la table des livres contemporains dont il y est question (p. 773-774). On se rend bien vite compte que chez des humanistes comme Cranevelt, Fevyn, Vivès et Geldenhouwer, le sentiment chrétien l'emporte sur les préoccupations exclusivement littéraires ou esthétiques. Il y a là comme un écho fidèle et incessant des controverses religieuses qui agitent l'Europe de 1520 à 1530.

Ces *Literae* à Cranevelt, dont M. De Vocht s'est fait l'éditeur fervent et intelligent, seront fort remarquées. L'éditeur n'a rien épargné pour rendre leur compréhension aisée et ici la besogne était particulièrement ardue. La plupart des lettres étant mutilées ou rognées, il a fallu les compléter ou suggérer des lectures. Quant à l'identification des noms de personnes, M. De Vocht s'est surpassé et nous donne plus et mieux que maint bon éditeur.

Il ne peut s'agir de faire des critiques sérieuses à ce travail qui fait honneur à la Belgique. On nous permettra seulement deux remarques anodines. Le chanoine Fevyn signe presqu'invariablement *Fevynus* et il n'y avait donc pas lieu de l'appeler *de* Fevyn. Dans le long commentaire qui accompagne chaque lettre, il aurait été utile de faire ressortir, au moyen d'un artifice typographique, l'objet de la lettre ; on ne saisit pas celui-ci d'emblée. H. Nelis.

Digitized by Google

A. BARCLAY. *The Protestant Doctrine of the Lord's Supper.* Glasgow, Jackson, Wylie and Cy, 1927. In-8, XIV-302 p. 10 s. 6 d.

Le Rev. A. Barclay, B. D., D., Ph. ministre à Dalserf, Lanarkshire, est un calviniste convaincu, qui dans la présente étude sur l'enseignement de Luther, Zwingle et Calvin concernant l'Eucharistie, veut démontrer qu'au fond ces trois réformateurs étaient d'accord sur l'essentiel de la doctrine eucharistique ; les divergences profondes sur le même sujet entre leurs disciples sont de date plus récente ; on ne peut pas les retrouver dans les ouvrages de Luther, de Zwingle ou de Calvin. L'auteur étudie les écrits des trois réformateurs dans leur ordre chronologique et cela lui permet de marquer nettement les variations de leur enseignement, en même temps qu'il tâche d'expliquer leurs divergences. Il tâche également d'établir que la doctrine de Calvin est basée sur l'Écriture ; qu'on a tort du côté luthérien de répéter toujours que cette doctrine manque de consistance ; il déclare que le moine de Corbie, Ratramne († vers 869), doit être considéré comme un précurseur du calvinisme. Dans les deux premiers chapitres, l'auteur donne quelques brèves notions sur les sacrements et la Cène d'après la doctrine catholique ; il ressort très clairement de cet exposé que le Rev. Barclay connaît très imparfaitement cette doctrine. Il écrit, entre autres choses, et affirme, sans distinction aucune, que pour la réception des sacrements, excepté celui de la pénitence, la foi n'est pas nécessaire ; c'est là, dit-il, l'enseignement de S. Thomas lui-même mais en note il renvoie seulement à une *Theologia dogmatica ad mentem S. Thomae Aquinatis*, dont il n'indique pas l'auteur et dont il aura vraisemblablement mal lu ou mal compris le texte. Il affirme encore que d'après la doctrine de l'Église catholique, — et il en appelle ici à Eugène IV, dans le décret *Pro Armenis*, — le prêtre est tout dans l'administration des sacrements et que le fidèle ne compte pour rien du tout. C'est là, pense-t-il, avec E. Doumergue (*Jean Calvin ; Les hommes et les choses de son temps.* Lausanne, 1910), un véritable déni de la foi évangélique, et la consécration en même temps de tous les abus du « sacerdotalisme » ; c'est encore la source de toutes les erreurs, de toutes les superstitions, de tous les abus et de tous le scandales à la fin du moyen âge. L'Église catholique a beau déclarer qu'on arrive à l'âge de raison à sept ans ; un croyant catholique n'y arrive jamais ! Toute discussion scientifique avec M. B. devient dès lors très difficile, sinon impossible. H. LAMIROY.

JOHN VIÉNOT. *Histoire de la Réforme française des origines à l'Édit de Nantes.* Paris, Fischbacher, 1926. In-8, 475 p.

M. Viénot a condensé en moins de 500 pages le récit d'une des périodes les plus importantes et les plus troublées de l'histoire reli-

Digitized by Google

gieuse de la France. Comme nous ne pouvons pas reprendre en détail toutes les questions controversées qu'il tranche au cours de ce volume, et dont on ne pourrait borner la discussion aux limites d'un bref compte rendu, nous nous contenterons d'indiquer les positions prises par l'auteur sur les points où l'unanimité des historiens n'est pas faite.

Pour M. Viénot, dont le livre est animé d'un prosélytisme et d'un patriotisme ardent, la Réforme française, bien loin d'avoir été importée d'Allemagne, a été un mouvement national. A ses débuts, l'évangélisme de Meaux n'aspirait qu'à une réformation de la vie religieuse dans les cadres du catholicisme. Son principe fondamental, c'est le retour à la Bible comme règle de la pensée et de la vie chrétienne. Mais la persécution vient ; Briconnet « passe à l'ennemi ». La réforme catholique a échoué.

Après l'expérience de Meaux nous entrons dans l'histoire de la Réforme proprement dite. M. Viénot ne veut pas qu'on exagère le rôle des causes économiques dans ce mouvement religieux et sur ce point il prend position contre la thèse de Janssen. Il nous fait assister au progrès des idées réformatrices de 1530 à 1535. En France, Marguerite de Navarre est favorable aux idées nouvelles : « Par l'esprit et par le cœur elle appartient à la cause protestante ». Le roi aura longtemps une attitude indécise, il n'aime pas les réformés, mais il ne se décidera à sévir qu'en 1534 après l'affaire des placards. Et à ce sujet M. Viénot ne croit pas à l'authenticité de la lettre, mentionnée dans le *Journal d'un bourgeois de Paris*, où le pape Paul IV donne des conseils de modération au roi. L'erreur de l'auteur du *Journal* s'expliquerait par une démarche orale ou un bruit habilement répandu.

Pendant cette période, la vie intellectuelle reste dominée par les partisans des idées nouvelles : Marot y représente, — si l'on excepte la traduction des psaumes, — le mouvement satirique provoqué par les désordres de l'Église. « Les services qu'il a rendus à la Réforme française sont d'un ordre inférieur »... Ce sont des services du même genre qu'elle doit à Rabelais qui, d'ailleurs, par manque de fermeté ne dépassera l'évangélisme. Quant à Étienne Dolet, ce n'est ni un évangéliste ni un luthérien ; c'est un libre esprit mais un libre esprit religieux, non pas un grand caractère. En outre, « il n'avait pas le sens démocratique qui est au fond de la réforme. » Dans le fond c'est plutôt un humaniste pur. » Sur ce point comme sur plusieurs autres, M. Viénot prend position contre M. Goyau « qui ne veut voir dans la Réforme qu'un mouvement aristocratique.

Contrairement à Bourciez et à M. Romier, il affirme que, pendant tout le règne d'Henri II, de 1547 à 1559, il y eut persécution ardente et continue. Les « mal sentants » sont déjà nombreux, mais ils se cachent, particulièrement dans la noblesse. Malgré tout la doctrine et l'Église nouvelle s'organisent. Dans les livres de Calvin les survivances du catholicisme sont encore nombreuses : l'autorité qu'il laisse aux conciles, les conséquences intolérantes qu'il a très logiquement tirées de son dogmatisme théologique. M. Viénot mon-

Digitized by Google

tre sa sincérité, la force de ses convictions, la puissance de son style, l'accord parfait de sa doctrine avec celle de Luther ; en d'ardentes pages théologiques nous avons une justification du dogme protestant de la prédestinanation.

Le colloque de Poissy paraît marquer pour M. Viénot l'apogée de la Réforme française. L'édit de juillet 1561, qui maintenait certaines rigueurs contre les protestants n'était qu'une façade pour cacher à Philippe II et au pape les affranchissements graduels que leur nombre et leur courage assuraient aux réformés. « Il y a eu pendant et après le colloque de Poissy un penchant général en France vers la réforme ; presque partout les églises ont été occupées par les réformés devenus la majorité. Les trois quarts des gens de lettres étaient favorables à la réforme ; 10 évêques au moins l'avaient acceptée. »

Mais les Guise vont passer le Rubicon et ce sera le massacre de Vassy, qui, pour M.Viénot, contrairement à la thèse de Lavisse, fut prémédité. Les guerres de religion se déchaînent sur la France ; en 1572 éclate la Saint-Barthélémy dont M. Viénot rend la papauté directement responsable, et qui déchaîne dans toute l'Europe la plus violente indignation. Les pamphlets protestants, où se trahit déjà un esprit républicain, se multiplient et M. Viénot y voit une justification des vues de Bonald sur la parenté indéniable du principe populaire et du principe protestant. Il défend aussi de son mieux le traité d'Hampton Court qui permit aux Anglais d'occuper Le Hâvre.

Le livre de M. Viénot est difficile à juger. Par l'exactitude du détail, par la largeur de certaines vues, c'est l'œuvre d'un historien (1) ; par la vivacité du style, le ton où se traduisent lyriquement les indignations et les admirations de l'auteur, c'est une œuvre d'apologétique ; au total, un livre qui inspire le respect par l'ardeur des convictions mais un peu la défiance aussi, car on sent que cette histoire est aussi un playdoyer.

J. DAGENS.

Nuntiaturberichte aus Deutschland 1560-1572 *nebst ergänzenden Aktenstücken*. T. V : *Nuntius Biglia* 1565-1566 (*Juni*). *Commendone als Legat auf dem Reichstag zu Augsburg* 1566. Im Auftrage der Historischen Kommission der Akademie der Wissenschaften in Wien bearbeitet von Ignaz Philipp Dengel. Vienne et Leipzig, Verlag Hölder-Pichler-Temsky, 1926. M. 12,50.

Ce volume, qui comprend la correspondance de la légation de Com-

(1) Notons cependant une omission assez étonnante dans la documentation. Les livres si remarquables d'Imbart de la Tour ne sont même pas nommés et on peut se demander si M. Viénot les a utilisés.

Digitized by Google

mendone à la diète d'Augsbourg en 1566 et une partie de celle de la nonciature de Biglia, a son histoire. Les archives concernant le sujet sont perdues aux archives du Vatican : la correspondance de Biglia (1565-1567) fut sauvée jadis par Mgr Ratti qui l'acquit pour la bibliothèque ambrosienne. La correspondance de Commendone reposait dans les archives de la famille des Graziani à Città di Castello et ce n'est qu'après de longues années de patience que l'auteur put y avoir accès. Une autre partie repose au British Museum. Les instructions de la curie romaine, par contre, semblent définitivement perdues. En collaboration avec Mgr Ratti, alors préfet de la bibliothèque ambrosienne, M. Dengel prépara son édition qui était imprimée en partie lorsque la guerre éclata. Ce ne fut que plusieurs années plus tard que l'auteur put reprendre son travail, grâce à l'intervention d'amis suédois et surtout de son ancien collaborateur qui, dans l'entretemps, était devenu S. S. Pie XI : la dédicace de l'ouvrage au Saint-Père témoigne de cette longue et constante collaboration à l'ouvrage.

Les circonstances matérielles très différentes dans lesquelles fut achevée l'impression, expliquent la différence dans la méthode suivie par M. Dengel pour la publication de ses documents. Dans la deuxième partie, imprimée après guerre, seuls les documents importants sont publiés in extenso, les autres ne sont que résumés ou simplement mis en œuvre dans les notes qui illustrent le texte : on peut se demander si la nécessité matérielle n'a pas eu ici l'heureux effet de faire adopter la seule méthode possible dans la publication des correspondances diplomatiques dont une grande partie ne vaut certes ni les honneurs, ni les frais de l'impression.

La correspondance de Commendone est de toute première importance pour l'histoire de la politique religieuse de l'empereur Maximilien II, d'autant plus que le légat était une figure de premier plan et un des meilleurs diplomates pontificaux. Le nonce Biglia, au contraire, était à ses débuts dans la diplomatie : il avait fait rapidement carrière grâce à la protection et ne joua dans l'histoire de la diète qu'un rôle secondaire. Créature de Pie IV, les débuts de sa nonciature n'avaient pas été très heureux : il fut même un instant question de son rappel lors de l'avènement de Pie V, mais Commendone, qui l'estimait pour son zèle et pour son caractère intègre, demanda et obtint son maintien. Les documents publiés dans ce volume comprennent la fin du règne de Pie IV et les débuts de celui de Pie V : ils correspondent donc, et ont trait en majeure partie, à la diète d'Augsbourg de 1566. Nous croyons utile de résumer les conclusions qui s'en dégagent, telles que M. Dengel d'ailleurs lui-même nous les présente dans son introduction.

La diète de 1566 était le premier acte important du règne de l'empereur Maximilien II ; il devait y montrer quels étaient ses sentiments vis-à-vis de Rome et quelle serait son attitude dans les questions religieuses de l'Allemagne : attitude très suspecte à Rome et question d'autant plus importante que les décisions du concile de Trente venaient de fermer la porte à toutes les tentatives possibles

Digitized by Google

de conciliation entre protestants et catholiques sur la base de concessions réciproques qui seraient probablement discutées à la nouvelle diète. Les événements n'étaient pas favorables aux desseins de l'empereur Maximilien. Pendant les semaines qui précédèrent la réunion de la diète, Pie IV mourut : dans sa politique de réconciliation religieuse et surtout dans la question du mariage des prêtres, l'empereur avait toujours espéré de lui quelque concession. Sans influence directe dans le sacré collège, Maximilien ne put faire élire le candidat de son choix. Ce fut avec très peu d'enthousiasme qu'il accueillit la nouvelle de l'élection de Pie V : ancien moine qu'il pouvait croire peu enclin aux concessions que l'empereur espérait afin de mener à bien ses tentatives de conciliation. Il trouva en effet en face de lui une volonté inébranlable qui ne voyait qu'un seul moyen, très simple à la vérité, pour sortir des divisions religieuses : l'acceptation intégrale des décisions du concile de Trente. Son élection fut un premier échec pour Maximilien. Un second fut le maintien de l'envoi de Commendone à la diète, en qualité de légat : Pie IV l'avait désigné en attendant la suite des événements ; l'empereur, qui voyait en lui un danger pour ses projets, tenta en vain de le faire rappeler : il ne trouva aucun cardinal qui osât en faire la proposition au pape. Les instructions de Commendone furent ce qu on pouvait en attendre dans ces circonstances : empêcher toutes les discussions religieuses et obtenir de l'empereur la publication et l'observation des décrets du concile de Trente. Pour fortifier la position du légat, on lui adjoignit les Pères Jésuites Canisius, Nadal et Ledesma : tout en observant la plus grande réserve dans les questions politiques capables d'exciter les susceptibilités, ils devaient assister le légat de leurs conseils dans toutes les difficultés théologiques qu'il pourrait rencontrer.

La politique de Commendone et de Maximilien II était ainsi en opposition directe : le légat voulait éviter toute discussion religieuse, l'empereur, au contraire, espérant réussir là où son père avait échoué, voulait réaliser, sans contrainte, un accord pacifique, ou, en cas d'échec, s'en tenir à la solution de 1555. Voyant qu'il n'obtiendrait rien par une attaque directe, Commendone s'adressa aux princes catholiques ; mais ceux-ci ne demandaient rien de plus que le maintien de la paix de 1555. Seul Albert V de Bavière, espérant obtenir du pape une nomination épiscopale pour son fils, mena une forte opposition qui força l'empereur à laisser tomber le projet de discussions religieuses. La légation de Commendone s'ouvrait ainsi sous de bons augures. En habile politique, il profita des circonstances et exploita le péril turc qui forçait l'empereur aux concessions et à l'abandon de son projet. Il put ainsi facilement tenir Maximilien, qui espérait les secours pontificaux, sous la main. L'empereur se conduisait extérieurement comme un bon catholique : il témoignait ouvertement de sa sympathie pour l'Église romaine, assistait régulièrement aux services et semblait même disposé à satisfaire au devoir pascal, qu'il avait négligé depuis longtemps. On peut douter cependant de la sincérité de toutes ces manifestations extérieures : l'idéal de l'empereur res-

Digitized by Google

tait la conciliation entre les deux religions par des concessions réciproques. Un des moyens pour y parvenir était la répression des différentes sectes religieuses en Allemagne, c'est-à-dire, dans la pensée de l'empereur, la lutte contre le calvinisme dont la disparition devait favoriser ses projets de conciliation. Cela signifiait remettre en cause la question religieuse par l'exclusion de l'électeur palatin Frédéric III du bénéfice de la Paix de religion. La tentative impériale menaçait de provoquer ces tumultueuses discussions dont on avait été témoin dans les diètes précédentes. Commendone, pour prévenir des incidents, parvint à obtenir de Rome de ne point devoir présenter aux princes protestants le bref les exhortant à rétablir l'unité religieuse sur la base du concile de Trente : exhortation qui n'avait aucune chance d'aboutir à un résultat pratique. Dans l'entretemps, d'ailleurs, l'empereur échouait dans sa tentative de barrer la route au calvinisme dans l'empire allemand. Le collège des princes électeurs avait éludé la question en proposant le maintien de la paix de 1555 sans faire mention des sectes. Mais les princes protestants refusèrent d'exclure le comte palatin du bénéfice de la paix. Commendone de son côté pouvait être content : les plaintes et remontrances des catholiques et des protestants montraient clairement l'opposition et la divergence des points de vue et l'impossibilité de les concilier. Le légat avait eu une part active à la rédaction du mémoire catholique : il parvint à en faire écarter la proposition de conciliation et obtint même une déclaration en faveur des décrets du concile de Trente : le texte fut pour lui un véritable succès dans le sens de l'orthodoxie romaine.

Il eut moins de succès dans un incident qui vint se greffer sur les discussions de la diète : la profession de foi de l'archevêque de Cologne, François von Wied, qui se refusait à prêter le nouveau serment prescrit et menaçait d'en référer à la diète pour décider de cette nouveauté introduite par Rome. L'affaire était délicate : s'il refusait la profession de foi de Trente et restait archevêque sans confirmation de Rome, celle-ci y perdrait de son prestige et de plus l'exemple ne manquerait pas d'être suivi en Allemagne. Il ne fallait pas compter en l'occurrence sur l'empereur : sous prétexte que le concile n'avait pas encore été reçu en Allemagne, il semblait plutôt favorable à l'archevêque. Commendone, voulant gagner du temps pour empêcher la diète de se mêler de l'affaire, fit demander par l'évêque une dispense à Rome. Le pape, tout en refusant, laissa la porte ouverte à des discussions ultérieures. L'empereur se refusant à exercer de la pression sur Wied, l'affaire traîna en longueur et ne se termina qu'en 1567 par la renonciation de Wied. Commendone avait atteint son but : la diète ne s'était point occupée de l'affaire.

La diète s'annonçait ainsi en tous points favorable aux catholiques : l'empereur, qui avait reçu les subsides demandés pour la guerre contre les Turcs, voyait augmenter sa liberté d'action vis-à-vis des princes protestants, quoiqu'il continuât à garder une attitude de réserve : il n'avait pas encore renoncé à ses idées de réconciliation. Le seul résultat de la diète au point de vue religieux fut le main-

Digitized by Google

tien de la paix d'Augsbourg de 1555. A ce point de vue Commendone avait échoué : malgré tous ses efforts, il n'était pas parvenu à imposer comme seule base possible d'accord les décisions du concile de Trente. Dès le début il avait pu constater l'impossibilité d'arriver à ce résultat. Mais ici une nouvelle difficulté avait surgi : le pape était décidé à ne souffrir aucune décision de la diète qui fût contraire au concile de Trente. Fallait-il considérer comme telle la confirmation de la paix d'Augsbourg ? S'y opposer était exposer les catholiques d'Allemagne aux pires malheurs. Que faire ? La consultation des théologiens jésuites était favorable et ne voyait point de contradiction entre les deux, celle du canoniste Lancilotti au contraire ne le fut pas. Il fallut envoyer les pièces à Rome et attendre la décision du Saint-Père lui-même. Celui-ci hésitait ; ce ne fut qu'après des instances réitérées qu'il céda et renonça à protester : il laissa carte blanche au nonce. Dans l'entretemps, celui-ci avait encore essayé d'obtenir des princes catholiques leur adhésion au concile de Trente : il les trouva dans les meilleures dispositions, mais ne put obtenir d'eux aucune déclaration écrite.

Commendone quitta Augsbourg deux jours avant la fin de la diète : il voulait protester ainsi contre la confirmation de la Paix de religion. Tout le monde était d'accord pour dire qu'il avait obtenu tout ce qu'on avait pu espérer dans les circonstances difficiles du moment. L'empereur également était content : il croyait pouvoir constater que les discussions sur les questions religieuses avaient été plus pondérées et moins orageuses et y voyait un heureux présage pour ses tentatives de conciliation. De fait on pouvait constater que les catholiques, sous l'influence du concile de Trente, étaient en train de se ressaisir et allaient bientôt reconquérir une partie du terrain perdu.

H. J. Elias.

Wilhelm Schmetz. *Wilhelm van der Lindt (Wilhelmus Lindanus), erster Bischof von Roermond* (1525-1588). Ein Beitrag zur Kirchengeschichte des Niederrheins und der Niederlanden in xvi. Jahrhundert. (Reformationsgeschichtliche Studien und Texte. Fasc. 49.) Munster-en-W., Aschendorff, 1926. In-8, vii-104 pp. M. 5,25.

L'étude présentée ici rentre dans le cadre des multiples travaux consacrés actuellement aux mouvements politiques et religieux qui troublèrent nos régions pendant la seconde moitié du xvie siècle. Peu à peu la pénombre qui s'étend sur cette époque féconde en événements, s'éclaircit et nous découvrons une image bien autrement nuancée que celle que nous tracèrent les anciens chroniqueurs, tels Pieter Bor et Van Meteren, voire certains historiens modernes.

Cette monographie retrace la biographie du premier évêque de Ruremonde. En un temps où tous les yeux convergent vers un Phi-

Digitized by Google

lippe II, une Marguerite de Parme, un Guillaume d'Orange, un Granvelle, la physionomie de Lindanus se place plutôt au second rang, sur la même ligne cependant que bien d'autres dont la personnalité fut marquante et dont l'influence s'exerça sur un vaste domaine.

C'est à peine si Lindanus a eu son esquisse biographique. Havensius dans son *Commentarius de erectione novorum in Belgio episcopatuum*, en a tracé les grandes lignes. L. Lamy et P. Claessens n'en avaient fourni qu'un essai bien pauvre. H. Welters, avec son *Wilhelmus Lindanus, eerste bisschop van Roermond* (Maestricht, 1890), avait déjà réalisé un progrès considérable. Tous ces auteurs, dans ce qu'ils avaient produit de meilleur au sujet de cette biographie, avaient donné un portrait trop abstrait, où étaient négligés le cadre des événements et le rayonnement d'une activité féconde. Toute la physionomie du grand évêque ne pouvait d'ailleurs être mise à l'avant-plan qu'en recourant à la documentation même du XVIe siècle, encore enfouie dans nos dépôts d'archives, et dont les éditions contemporaines produisent le nom de Lindanus à mainte page.

Ce fut là l'étude qu'entreprit M. Schmetz, et dont nous possédons ici le fruit. Après avoir donné une bibliographie très ample de son sujet, l'auteur aborde celui-ci par une présentation raisonnée des sources de sa biographie : les ouvrages de Lindanus, ses actes et sa correspondance, les études déjà parues et l'état actuel des recherches. Le travail lui-même comporte une division chronologique : l'époque qui précéda la nomination de Lindanus à l'évêché de Ruremonde (1525-1563), puis celle qui s'écoula de son sacre à son entrée dans sa ville épiscopale (1563-1569). La première partie retrace le *curriculum vitae* de l'étudiant à Dordrecht et aux universités de Louvain et de Paris, ainsi que celui du professeur à l'université de Dillingen, celui du commissaire général de l'Inquisition en Frise et du doyen de l'église et du chapitre de Sainte-Marie à La Haye.

La seconde partie de cette biographie entre en plein dans la période des troubles religieux : l'érection de l'évêché de Ruremonde, auquel Lindanus est promu ; la résistance opposée dans la ville et dans toute la province à la nouvelle organisation ecclésiastique ; enfin, les complications politico-religieuses qui mettent les Pays-Bas en émoi et empêchent l'évêque d'aller prendre possession de son siège. Lindanus entretemps ne reste pas inactif : ses ouvrages de catéchèse, de polémique et d'apologétique en font foi, ainsi que ses polémiques avec Cassander et son action comme inquisiteur du Saint-Office. Bientôt le bras de fer du duc d'Albe écrasera la résistance et installera Lindanus à Ruremonde. Cet épiscopat sera cependant vite troublé et le prélat devra prendre le chemin de l'exil ; cette période de sa vie fera la matière du second volume, que nous attendons avec impatience.

La présente biographie de Lindanus sera-t-elle le dernier mot à ce sujet ? Nous nous permettons d'en douter. Les archives vaticanes nous réservent encore tant de surprises pour cette période. D'ailleurs il semble que notre auteur n'a pas connu la précieuse édition de documents romains par Brom et Hensen (*Romeinsche bronnen*

Digitized by Google

voor den kerkelijk-staatkundigen toestand der Nederlanden in de XVI*e eeuw*. La Haye, 1923). Les Papiers d'État et de l'Audience aux Archives Générales de Bruxelles, qui forment la mine la plus riche pour la période qui nous occupe, ne semblent pas avoir été fouillés à fond, de l'aveu même de l'auteur (voir l'avant-propos). D'autres petits défauts seraient à noter : çà et là on rencontre des digressions, qui cependant sont intéressantes, p. ex., l'historique de l'organisation judiciaire de la Frise, et celui de la Hofkirche de La Haye. Plus regrettable est la faiblesse du tableau qui esquisse les causes de la résistance à l'organisation ecclésiastique dans les Pays-Bas en général, et à Ruremonde en particulier.

Malgré ces lacunes et digressions, la biographie de Lindanus, que nous présente le Dr. Schmetz, ne laisse pas d'offrir un intérêt considérable et de constituer un travail historique de valeur.

A. Erens.

Ledieu. *Journal. Les dernières années de Bossuet.* Nouvelle édition par Ch. Urbain et E. Levesque. T. I: (1699-1672). Bruges et Paris, Desclée-De Brouwer, 1928. In-8, XXIV-428 p. F. 15.

L'abbé Ledieu n'est pas un inconnu pour ceux qui ont tant soit peu fréquenté Bossuet : il fut son secrétaire et son commensal pendant vingt ans. Il a laissé sur cette partie de la vie du grand évêque un *Journal* dont on réédite ici, comme spécialement intéressantes pour l'histoire, les six dernières années. Ce *Journal* mérite son nom en toute rigueur : c'est un recueil de faits et d'impressions notés au jour le jour, une sorte d'aide-mémoire rédigé rapidement, sans souci de l'élégance ni d'une sévère correction, sans intention de le livrer jamais à la publicité. Sa sincérité et sa véracité sont ainsi au-dessus de tout soupçon. De ce point de vue, il doit évidemment être préféré à un autre ouvrage du même auteur qui a pour titre : *Mémoire sur la vie et les œuvres de Bossuet.* Quant à l'exactitude, il suffit d'ouvrir ces pages pour voir que Ledieu n'y a consigné habituellement que des choses qu'il avait vues ou entendues, des affaires et des négociations dans lesquelles il était intervenu. Il parle donc en homme bien informé. Son existence a d'ailleurs été intimement mêlée à celle de son maître. Non seulement il l'aidait pour la mise au net de ses écrits, pour la correction des épreuves et la revision des œuvres déjà imprimées, mais il recueillait avec soin jusqu'aux pièces les moins importantes ou même prenait copie de celles qui ne devaient pas être publiées. Il accompagnait aussi l'évêque dans ses fréquents déplacements, à Paris, à Versailles, à Saint-Germain, dans la visite des couvents et des paroisses du diocèse ; et son *Journal* rapporte souvent les moindres incidents de voyage ou de séjour à l'étranger. S'il y avait quelque reproche à lui faire concernant l'information, ce ne serait pas d'être incomplet, mais de s'arrêter parfois à des dé-

Digitized by Google

tails insignifiants, à de banales minuties. On aurait tort toutefois de penser qu'il a pour cela négligé des choses plus importantes. Nous sommes au contraire abondamment renseignés sur l'action épiscopale et littéraire de Bossuet, sur les livres auxquels il travaillait, sur ses méthodes et ses heures de travail, sur ses relations sociales, sur ses interventions éclairées et ardentes dans certaines questions de doctrine, comme celles du quiétisme, de la morale relâchée, des rites chinois. Les appréciations que Ledieu mêle çà et là à l'exposé des faits reflètent presque toujours celles de son évêque, à qui il était très attaché et dont il était fier et admirateur, parfois jusqu'à la naïveté. Est-il nécessaire de dire qu'il en avait épousé les idées gallicanes? Aussi vante-t-il avec une belle ingénuité tous les actes, toutes les démarches qui s'inspiraient de cette tendance. C'est ainsi qu'il loue « M. de Meaux » d'avoir écrit son « mémoire sur Louvain pour porter [Louis XIV] à faire donner les ordres nécessaires à Louvain par le roi d'Espagne, sur la doctrine qui regarde l'infaillibilité du Pape, la supériorité des conciles et l'indépendance des rois ». Le *Journal* ne s'interdit pas, à l'occasion, de petites réflexions malignes qui trahissent des préjugés ou des antipathies personnelles. Il y en a, par exemple, sur Fénelon, au temps de ses démêlés avec Bossuet ; sur l'archevêque de Paris, le cardinal de Noailles, et ses « grimaces » dans sa conversation avec des dames ; à propos du P. de la Rue, que ses supérieurs ont « exilé » de Paris, « parce qu'il semble avoir des intentions plus droites que le commun des Jésuites et ne pas donner dans toutes les fantaisies de la Société ». Indépendamment de ces remarques, qui peuvent passer pour des hors-d'œuvres accidentels, ce « tome premier » contient le détail très circonstancié et très sûr des formes multiples de l'activité de Bossuet pendant quatre années, de 1699 à 1702. Un tome second nous donnera la suite du tableau jusqu'à sa mort, en 1704.

Le lecteur a ici sous les yeux un texte scrupuleusement établi d'après le manuscrit original et enrichi de notes critiques et exégétiques partout où l'opportunité s'en faisait sentir. Que ni la reproduction ni l'annotation ne laissent rien à désirer, c'est ce dont chacun sera convaincu en lisant en tête du volume les noms de Ch. Urbain et E. Levesque. On sait que c'est à MM. Urbain et Levesque que nous devons la meilleure édition et des *Œuvres oratoires* de Bossuet et de sa *Correspondance*. Le premier de ces deux ouvrages a été couronné par l'Académie française ; le second trouve son complément naturel dans le *Journal* de l'abbé Ledieu. J. FORGET.

TH. SANDERS. *Der Einfluss der Staatensukzession auf die Rechtslage der katholischen Kirche im Sukzessionsgebiet.* (Hamburgische Universität. Abhandlungen u. Mitteilungen aus dem Seminar für öffentliches Recht. Fasc. 19.) Hambourg, Lütcke et Wulff, 1927. In-8, 154 p.

Digitized by Google

Les juristes allemands comprennent sous le nom de *Staatensukzession* l'ensemble des phénomènes et relations juridiques qui règlent ou accompagnent le transfert d'un territoire de la dépendance d'un État sous la dépendance d'un autre État. Le présent ouvrage étudie spécialement ces conséquences juridiques de la succession d'États, en tant qu'elles s'appliquent à la situation de l'Église catholique.

Une première partie examine les conséquences de la *Staatensukzession* sur l'organisation de l'Église catholique. D'abord sont exposées certaines considérations générales : l'indépendance foncière de l'Église catholique dans l'organisation de sa hiérarchie ; l'intérêt des États à en demander certaines modifications, après un démembrement de territoire ; dans quelles limites et à quelles conditions l'Église peut se prêter aux désirs des États. Ensuite, sous le titre de « pratique en cas de succession », un certain nombre de faits historiques sont sommairement exposés. Après une rapide revue de l'influence exercée par les circonscriptions civiles sur les divisions ecclésiastiques, sous l'empire romain, parmi les peuples germaniques et dans le moyen âge, l'auteur s'attache spécialement aux doctrines et aux faits provoqués par les prétentions de l'absolutisme d'État (*Territorialisierung der Kirche durch den Staat*) ; de nombreux exemples sont empruntés à l'histoire de l'Allemagne et de la Pologne au XVIIIe siècle. Enfin, sous le titre d'époque moderne, sont examinés les faits plus récents, surtout les modifications introduites à la suite de la guerre de 1914-1918. Les données de l'auteur nous ont paru exactes, partout où nous avons pu les vérifier. Inutile d'ajouter que l'appréciation des faits est conditionnée par le point de vue allemand. C'est ainsi que, dans la question du maintien ou du remplacement des évêques alsaciens-lorrains, il oppose la tolérance du gouvernement allemand de 1871 à l'intransigeance du gouvernement français de 1918 ; il fait ressortir qu'à Dantzig les prétentions polonaises foulent aux pieds les droits des catholiques allemands ; il interprète dans le même sens le détachement d'Eupen-Malmédy de l'archevêché de Cologne et son rattachemnet à l'évêché de Liége.

La deuxième partie — la plus étendue — est consacrée à l'examen de la situation légale de la religion catholique dans un territoire qui a changé de souverain. Une double méthode préside au développement de cette matière : celle de l'exposé des principes de droit et celle de leur contrôle par les faits. Les principes relèvent du droit international et de l'équité naturelle. L'auteur les déduit d'une analyse attentive des devoirs des parties, en se basant sur l'autorité des meilleurs auteurs, non moins que sur les déclarations des contractants, notamment de plusieurs souverains pontifes. Il faut signaler qu'il se met délibérément en dehors de la considération d'un droit divin positif, établissant la seule vraie religion. Tout son exposé part de l'hypothèse du libre jeu de la volonté humaine et des tractations qui s'y rattachent.

La matière est vaste et complexe. Il est impossible de la résumer.

Digitized by Google

Signalons toutefois deux catégories de questions à la solution desquelles S. s'attache avec un soin particulier : celle de l'influence des changements de souveraineté sur le régime légal de la liberté de conscience, et celle de leur répercussion sur la suppression ou la persistance des concordats. L'évolution du concept juridique de la liberté de conscience est bien expliquée. Au moyen âge l'unité de religion et l'admission universelle de son absolue vérité s'opposaient à ce que la liberté de conscience pût faire l'objet de déclarations juridiques ou de concessions inscrites dans les lois. Après la rupture de l'unité religieuse, la liberté de conscience fit l'objet des préoccupations des gouvernants, mais d'abord dans un sens restrictif : l'acuité même de la lutte et la chaleur des convictions agissaient dans le sens de l'intolérance. Mais peu à peu, de guerre lasse, et à cause même de la réciprocité des effets de l'intransigeance, on en vint à reconnaître dans les traités internationaux une certaine liberté de religion, d'abord parcimonieusement mesurée, puis de plus en plus étendue. Enfin, la liberté des cultes s'imposa comme une conquête de l'esprit moderne, jusqu'à être formellement inscrite dans la plupart des constitutions. Ces conclusions, nul ne l'ignore, ne sont pas nouvelles. Mais S. a le mérite de les dégager nettement à la lumière des textes de droit les plus précis et des faits historiques les mieux établis. Il en montre le développement jusque dans les traités qui ont suivi la dernière guerre, et considère comme un nouveau progrès de l'esprit de tolérance, le fait que, dans les traités les plus récents,des collectivités d'États, parmi lesquels on rencontre des États extra-européens et non chrétiens, se soient portées garantes du maintien de la liberté religieuse, tant entre elles que chez d'autres peuples.

Les concordats conclus avec le Saint-Siège par un gouvernement disparu ou déchu continuent-ils à lier l'État successeur? Question peu étudiée jusqu'à ces derniers temps. L'attention fut attirée sur elle par la situation religieuse de l'Alsace-Lorraine après la guerre. Le concordat de 1801, aboli en France depuis 1905, y fut déclaré en pleine possession de sa valeur. Il y a là un problème de droit qui intrigua les juristes. Réviviscence ou continuation : chaque explication eut ses partisans. La première, défendue notamment par le professeur gantois Ch. De Visscher, se réclamait d'un principe dit de réintégration : les provinces perdues en 1871 devaient faire retour à la mère-patrie dans l'état même où elles se trouvaient au moment de leur séparation. A notre avis, S. a donné au problème sa vraie solution. Il déduit d'un examen minutieux des relations existant entre l'État dépossédé et l'État successeur, qu'il ne peut y avoir, sauf en des circonstances exceptionnelles, une vraie obligation chez le successeur de maintenir la situation provenant d'un traité antérieur : *res agitur inter alios acta*. Mais souvent l'État successeur a un intérêt évident à ne pas heurter de front les sentiments et les habitudes de ses nouveaux sujets. Dans ce cas, même en l'absence d'un traité formel, il se décide à continuer la situation préexistante ; il y a là plus qu'un accord tacite ; il y a un accord que S. appelle

Digitized by Google

conclu par actes concordants (durch konkludente Handlungen). Cette explication écarte les subtilités inutiles et repose sur une base nette et logique. Nous croyons qu'elle sera généralement adoptée. Elle ne s'applique pas seulement au maintien du concordat napoléonien dans l'Alsace de 1919, mais aussi à plusieurs autres situations similaires, tant dans l'Alsace de 1871, que dans d'autres parties détachées naguère de l'empire français.

La troisième partie traite du devoir du nouvel État de reprendre les charges financières contractées par son devancier. Deux sources d'obligations financières vis-à-vis de l'Église sont distinguées. L'une dérive de la possession par l'État de certains biens ; l'autre, d'engagements librement et solennellement contractés dans l'intérêt de la religion. Dans le premier cas, il s'agit soit de biens originairement affectés à la dotation d'offices ecclésiastiques, soit de biens qui ont passé, par sécularisation, du domaine de l'Église dans celui de l'État. Dans l'une comme dans l'autre hypothèse, l'obligation du nouvel État est fondée sur le principe qu'il succède tant au passif qu'à l'actif de l'État qu'il remplace. De nombreux exemples, tirés de l'histoire des états allemands, confirment et illustrent cette thèse. Dans le second cas, l'obligation du nouvel État est moins absolue et moins facile à prouver. On peut invoquer en sa faveur le principe, que de telles prestations de l'ancien État ne sont pas de simples largesses, mais des « dettes relatives » ou « hypothéquées ». Encore faut-il admettre qu'une nouvelle loi et, à plus forte raison, un nouveau concordat peuvent modifier ou supprimer parfois l'obligation fondée sur une loi préexistante.

Le mérite de l'auteur aura été de systématiser un ensemble de notions juridiques qui n'avaient pas encore fait l'objet d'une étude spéciale et approfondie. L'auteur s'est basé sur quelques bons traités de droit international ainsi que sur les expériences et les solutions de la conscience collective. Celle-ci se trouve exprimée dans les traités et concordats, en y joignant les interprétations qui leur ont été données et la manière dont ils ont été exécutés. L'auteur s'est attaché à en extraire le suc, de façon à former un système continu et cohérent. Dans l'exposé des faits historiques, il se sert souvent d'ouvrages de deuxième ou de troisième main. On ne pourrait lui en faire grief ; le but qu'il a poursuivi et l'étendue de la matière lui permettaient d'adopter ce procédé. Notons aussi qu'il passe sous silence les dérogations aux principes exposés. Voulant faire œuvre de construction juridique, il n'avait pas à s'embarrasser des solutions négatives dues à la faiblesse ou à la cupidité. Les auteurs cités sont presque tous allemands ; de même une large préférence a été donnée aux traditions et aux événements qui se rattachent au passé de la nation allemande.

F. Claeys Bouuaert.

Digitized by Google

CHRONIQUE

Allemagne

— On se réjouira de voir paraître les tables, qui doivent rendre utilisable l'excellent recueil de E. Diehl : *Inscriptiones latinae christianae veteres*, dont nous avons fait connaître naguère le contenu, l'ordonnance et les qualités (voir RHE, 1927, t. XXIII, p. 827-829 et 1928, t. XXIV, p. 211). De ces tables, qui formeront le troisième volume, le premier fascicule nous est parvenu (vol. III, fasc. 1. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1928. In-8, 80 p. M. 3,75). On y trouve le commencement du premier index, consacré aux *Nomina virorum et mulierum christianorum* ; le dernier nom relevé dans cette première partie est Hilarianus. Les noms des personnages de marque, des saints et des martyrs, sont en petites capitales. Des indications abrégées sont placées, en italique, dans la marge de gauche ; certaines de ces abréviations sont claires par elles-mêmes ; d'autres sont résolues en tête de l'index ; il en reste cependant qu'il y aurait avantage à expliquer (*agn.*, *sign.*). Espérons que ces tables paraîtront avec la régularité et la célérité que nous avons pu louer lors de la publication de l'ouvrage, auquel elles donneront toute sa valeur pratique. J. L.

— Commencée en 1925, la publication du *Griechisch-Deutsches Wörterbuch zu den Schriften des Neuen Testaments und der übrigen urchristlichen Literatur* de E. Preuschen, dans la deuxième édition, entièrement remaniée, qu'en a entreprise le prof. W. Bauer, s'achève, dans les limites de temps et d'amplitude prévues, avec la dixième livraison, que nous venons de recevoir (Giessen, Töpelmann, 1928. In-8, col. 1217-1434 et xx p. M. 4,50). Ce gros fascicule termine l'article σμάραγδος et poursuit l'œuvre jusqu'au dernier mot du lexique : ὠφέλιμος. Ici encore, l'ordre alphabétique amène des articles, dont les spécialistes connaissent l'intérêt et l'importance, tels : στοιχεῖον, σφραγίς, σωτήρ, υἱός, χάρις, etc. On retrouve dans les développements la compétence, la perfection d'information et le souci d'objectivité que nous avons souvent relevés et loués dans cette publication. La bibliographie a été l'objet d'un soin particulier ; jusqu'au bout, l'auteur s'est efforcé de trouver l'occasion et le moyen de signaler encore les ouvrages importants parus après la publication des articles qu'ils concernaient immédiatement et directement ; on fera bien d'en tenir compte dans l'usage du dictionnaire. Déférant à un vœu qui lui a été exprimé, M.B. a donné, en quelques pages qui doivent prendre place en tête du volume (Zur Einführung, p. xii-xx), un résumé bien clair des points acquis touchant l'histoire et les caractéristiques de la Koinè, langue des écrits auxquels le lexique se rapporte ; les positions, à la fois prudentes et éclairées, qu'il y garde sont bien celles que tiennent actuellement les spécialistes sérieux et autorisés en la matière.

Nous saluons une dernière fois, dans la perfection de son achèvement, le magistral ouvrage dont la science et la patience de M. Bauer nous ont dotés ; nous répétons qu'il est un instrument de travail de toute première valeur, indispensable aux biblistes et à ceux qui s'occupent de la littérature chrétienne primitive

Digitized by Google

d'expression grecque. Au cours de la publication, M. Bauer s'est affranchi du rôle de simple reviseur, qu'il avait tout d'abord assumé. En outre, en élevant et en élargissant ses regards pour considérer l'utilité d'un public plus étendu que celui des travailleurs allemands, protestants et théologiens, primitivement visés, il a augmenté ses titres à la reconnaissance qui lui sera certainement payée. Il n'est que juste que son nom figure en ordre principal dans le titre d'une œuvre qu'il a vraiment créée et dont le mérite sera de jour en jour plus universellement reconnu et apprécié par les travailleurs. J. LEBON.

— Les catalogues de vertus domestiques et sociales, épars dans le Nouveau Testament et dans la littérature chrétienne primitive, ont fourni à M. K. WEIDINGER le sujet d'une intéressante monographie : *Die Haustafeln. Ein Stück urchristlicher Paränese* (Untersuchungen zum N. T. hrsg. v. H. Windisch. Fasc.14. Leipzig, Hinrichs, 1928. In-8, 80 p. M. 5,25). Dans la 1re édition de son commentaire de l'épître aux Éphésiens (dans le *Handbuch zum N. T.* de H. Lietzmann, Tubingue, 1912, p. 91-92), M. Dibelius avait déjà signalé l'uniformité en même temps que la variabilité relatives de ces catalogues. Une enquête sommaire lui avait révélé l'existence de listes similaires dans la littérature grecque contemporaine du Nouveau Testament. Il concluait que les premiers propagandistes chrétiens, désireux d'imprégner de l'esprit nouveau les actes de la vie quotidienne, avaient repris ces schémas de morale sociale en les adaptant, dans une mesure plus ou moins large, aux principes du christianisme. M. Weidinger, ancien élève de Dibelius, ne fait, en réalité, que reprendre cette esquisse dont il adopte la « formgeschichtliche Methode » et qu'il étoffe d'assez nombreuses citations. Les catalogues qu'il examine sont les suivants : Col. III, 18 ss. ; Tit. II, 1 ss. ; I Cle m. XXI, 6-9 ; I, 3 ; Ep. de Barnabé, XIX, 5-7 ; Didachè, IV, 9 ss. ; Ép. de Polycarpe aux Philip., IV, 2 ss. ; Éphes. V, 22 ss. ; I Pet. II, 13 - III, 7 ; I Tim. II, 1 - VI, 1 passim ; Ép. d'Ignace à Polycarpe, IV, 1 ss. ; I Joh., II, 12-14. Les nomenclatures des devoirs d'état, contenues dans ces passages, permettent de reconstituer un type fondamental de parénèse énonçant d'une manière très succincte les obligations propres aux diverses conditions sociales. De ce type fondamental, l'auteur s'attache à rechercher les sources. Il parcourt successivement la littérature juive (le livre de Tobie, la légende d'Ahikar, le livre d'Hénoch, le Testament des douze Patriarches), la littérature judéo-hellénique (Philon et le poème gnomique pseudépigraphe de Phocylide dans lequel l'auteur voit, avec Bernays, une œuvre judéo-alexandrine du IIe siècle a. Ch.) et la littérature grecque. De cette dernière, et particulièrement du *καθῆκον* stoïcien, il tâche de dégager le type moyen de la morale populaire tel qu'il avait cours au début de l'ère chrétienne. Il reconstitue de la sorte une courte série de *νόμιμα ἄγραφα* transmis avec une certaine uniformité de fond et de forme dans les milieux populaires et énonçant les devoirs envers les dieux et la patrie ainsi que les obligations respectives des époux, des parents et des enfants, des esclaves et des maîtres et diverses autres prescriptions de morale sociale. C'est de ce code populaire que s'inspirèrent, consciemment ou non, les premiers propagandistes chrétiens, le reprenant, peut-être, à la diaspora juive qui l'avait exploité pour son propre compte et, en partie, adapté. Cette adaptation, ils la continuèrent eux-mêmes à des degrés divers : on la sent très superficielle dans Col. III, 18 ss., plus profonde, par contre, dans Éphes. V, 22 ss.

Il est regrettable que M. Weidinger n'ait pu donner à son étude toute l'ampleur qu'il aurait souhaitée. Sans doute, eût-il accordé aux livres sa-

Digitized by Google

pientiaux de l'Ancien Testament et au Rabbinisme, — traités tous deux en une trop courte note, — le bénéfice d'un examen moins sommaire. Quoi qu'il en soit, il a certainement démontré l'existence de préceptes de morale communs au monde grec ou judéo-hellénique et au christianisme naissant. Pouvait-il d'ailleurs en être autrement? Malgré son originalité, le christianisme ne pouvait évidemment pas renoncer aux prescriptions d'une morale aussi élémentaire. Il est moins évident que l'on puisse conclure à une certaine identité « formelle », — puisqu'il s'agit de « formgeschichtliche Methode », — des thèmes littéraires qui servaient de véhicule à ces préceptes, à moins d'admettre que les catalogues des états sociaux et, surtout, ceux des vertus qui les accompagnent, étaient beaucoup plus variables qu'uniformes. A. GATHY.

— Le Dr Frövig, professeur d'exégèse du Nouveau Testament à la *Gemeindefakultät* de Christiana, a publié en 1924, dans les *Beiträge zur Förderung christlicher Theologie* (t. XXIX, fasc. 3), une étude de théologie positive dont la RHE a rendu compte (1926, t. XXII, p. 159) sur les relations qui existent entre les manifestations de l'Esprit dans la carrière de Jésus et sa conscience messianique : *Das Sendungsbewusstsein Jesu und der Geist.* C'est un problème analogue, mais plus fondamental qu'il aborde aujourd'hui dans la même collection : *Der Kyriosglaube des Neuen Testaments und das Messiasbewusstsein Jesu* (*Beiträge*, t. XXXI, fasc. 2. Gütersloh, Bertelsmann, 1928. 188 p. M. 3,50). Après une introduction sur la manière dont la question se pose, et un chapitre préliminaire qui rassemble les données principales sur la foi au Christ Seigneur dans le Nouveau Testament, l'auteur divise son sujet en trois chapitres dont voici les titres : *Der Kyriosglaube und die Wirklichkeit des Heilandsbewusstsein Jesu* ; *Der Kyriosglaube und die Wirklichkeit des Messiasbewusstsein Jesu* ; *Der Kyriosglaube und die Art der Messianität Jesu.*

C'est un problème fondamental, disions-nous, qui est traité en ces quelques pages : c'est un aspect, en effet, de cette question capitale dans l'histoire du monde : d'où vient le christianisme?

Les communautés chrétiennes primitives, comme l'atteste tout le Nouveau Testament, qu'il se serve ou non du titre de κύριος, ont cru au Christ Jésus, Seigneur de gloire, exalté à la droite de Dieu à la suite d'une résurrection d'entre les morts et en récompense d'une vie terrestre tout entière consacrée à l'accomplissement de la volonté de Dieu, en récompense surtout de sa mort par laquelle il réalisa pleinement les desseins salvifiques de Dieu et devint un moyen de propitiation pour nos péchés. Cette exaltation glorieuse n'est cependant que la réintégration dans une dignité qui lui appartenait comme Dieu et dont le Christ, qui était avant sa manifestation terrestre, s'était dépouillé pour accomplir l'œuvre du Père. — Elle est d'ailleurs plus qu'une récompense personnelle, elle permet au Christ de poursuivre sa mission. S'il est constitué Seigneur et s'il exerce une domination, c'est avant tout pour répandre la grâce et la vie dans l'Église dont il est le chef. Et si tous les chrétiens sont au service du Seigneur céleste, ils se considèrent aussi comme étant de sa famille, comme étant les membres de son corps mystique. Ils l'invoquent et ils l'adorent, mais ils vivent de sa vie. Il est leur Seigneur, mais il est aussi leur Sauveur.

Voilà quelques traits de la foi néo-testamentaire au Christ Seigneur. Cette foi se rencontre dans toutes les communautés aussi bien juives qu'helléniques ; elle apparaît constituée dès l'origine, immédiatement après la disparition de Celui que le Nouveau Testament considère comme le fondateur du christianisme. —

Digitized by Google

D'où vient-elle? Comment s'est-elle formée? Sur quoi repose-t-elle? Car cette foi est un fait constatable, et ce fait doit avoir des causes qui l'expliquent. A cette question, l'école libérale, avec Harnack, Wellhausen, Bousset, etc., se contenta longtemps d'une réponse générale et vague, en appelant à la forte impression produite sur les premiers fidèles par la personnalité de Jésus, au rayonnement intense de sa vie intérieure, force vraiment créatrice qui, aidée par les circonstances de temps et de lieu, allait engendrer bientôt toute la dogmatique christologique... L'école religionniste fit un pas de plus et crut même parfois pouvoir expliquer la foi chrétienne uniquement par ces circonstances sans devoir faire intervenir l'existence historique de Jésus.Le syncrétisme judéo-hellénique contemporain du Nouveau Testament, les mythes des dieux morts et ressuscités et des sauveurs célestes, les cultes à mystères suffiraient à rendre compte de la foi chrétienne au Christ Seigneur avec tout ce qu'elle comporte. Sans vouloir établir la part d'influence que le syncrétisme religieux ambiant aurait pu exercer sur le christianisme naissant, M. Frövig n'a pas de peine à montrer que les analogies entre les fables païennes et la foi au Christ mort, ressuscité et exalté au plus haut des cieux, sont superficielles et lointaines. Celles-là sont pour la plupart des mythes saisonniers, censés se reproduire chaque année et n'ayant aucune portée religieuse et morale. La foi chrétienne prétend se rattacher à un être humain, réel et concret, dont la vie vient de s'écouler parmi nous et dont la mort nous a sauvés du péché et engendrés à la vie et qui vit lui-même désormais éternellement auprès de Dieu : « Christus resurgens ex mortuis iam non moritur, mors illi ultra non dominabitur. Quod enim mortuus est peccato, mortuus est semel : quod autem vivit, vivit Deo » (*Rom.*, VI,9-10). On ne trouve rien de semblable dans les mythes des dieux morts et ressuscités. Mais, dira-t-on, pour expliquer la foi chrétienne au Christ Seigneur avec tout ce qu'elle contient, pourquoi ne pas recourir immédiatement aux documents évangéliques qui nous racontent la vie de Jésus et nous transmettent son message sur sa personne et sur son œuvre? C'est évidemment la voie la plus simple et la plus directe si l'on a affaire à des critiques qui ont conservé aux évangiles toute la confiance qu'ils méritent. Mais la jeune école critique actuelle, à la suite de Wernle et de Bultmann, affiche un grand scepticisme vis-à-vis des récits synoptiques et de leur valeur historique. Ils seraient en grande partie la création des communautés chrétiennes primitives dont ils exprimeraient la foi, au lieu de raconter l'histoire vraie de Jésus. En particulier la foi au Christ Seigneur aurait fortement déteint sur la manière dont les évangiles retracent la vie de Jésus. Toujours est-il que cette foi chrétienne reste à expliquer et qu'on ne fait que reculer et compliquer le problème en lui enlevant sa base évangélique. M. Frövig croit à la valeur du témoignage évangélique, et en mainte occasion il en fera ressortir la vérité et la concordance avec des conclusions obtenues par une autre voie ; mais voulant faire œuvre apologétique, il ne s'en servira généralement pas au cours de son étude. Il se contente d'établir les conclusions qu'un examen sérieux permet de déduire du fait de la foi chrétienne au Christ Seigneur telle qu'elle apparaît dans les autres livres du Nouveau Testament. Cette foi suppose l'existence terrestre de Jésus, elle suppose que Jésus fut le révélateur et l'exécuteur des desseins salvifiques de Dieu, elle suppose que Jésus eut conscience de sa mission messianique et rédemptrice : il se crut et se proclama l'envoyé du Père céleste. Il apporta au monde non seulement l'exemple de sa vie, mais un message bien déterminé de la part de Dieu... Cette foi, les premières communautés chrétiennes, dès l'origine, l'appuyèrent

Digitized by Google

sur la tradition... Il est dès lors impossible d'en expliquer la genèse sans admettre la réalité des objets qu'elle atteint, sans admettre, en d'autres mots, la vérité du témoignage évangélique.

Voilà, si nous ne nous abusons, le plan et le but du travail du Dr Frövig. Il contient beaucoup d'excellentes choses, qui auraient pu parfois être dites ou plus clairement, ou plus brièvement. E. T.

—Dans les *Texte und Untersuchungen* de A. v. Harnack et C. Schmidt, t. XLVI, fasc. 2, le Dr E. Jungklaus publie une étude intitulée : *Die Gemeinde Hippolyts dargestellt nach seiner Kirchenordnung* (Leipzig, Hinrichs, 1928. In-8, VIII-150 p. M. 10). Un premier chapitre, très bref, rappelle la position d'Hippolyte vis-à-vis de l'Église chrétienne, pour établir que l'ordonnance ecclésiastique ici considérée fut promulguée peu de temps après la consommation de la séparation schismatique. Le second retrace l'histoire des recherches et opinions critiques au sujet de ce document ; à la lumière de ses constatations personnelles et en s'aidant de celles de ses devanciers, J. accorde la préférence aux fragments de la version latine en comblant les lacunes par des emprunts à la version éthiopienne, non sans reconnaître de part et d'autre la possibilité et le fait d'interpolations postérieures, qu'il s'attache à découvrir par un examen de détail. Ce travail lui permet de tenter une reconstitution du document, qu'il livre en appendice en traduction allemande ; des procédés typographiques différents y font distinguer les parties qui rendent le texte latin, celles qui proviennent de l'éthiopien et celles dont il rejette l'authenticité. On remarquera que l'auteur ne mentionne pas certains travaux, dont il aurait avantageusement tenu compte, par exemple, un article publié par dom A. Wilmart, en 1911, sur la filiation des diverses versions du document. L'étude proprement dite tient dans les chapitres III-V, qui présentent la synthèse des renseignements recueillis grâce à une analyse minutieuse des textes et mis en connexion et en valeur par de fréquents recours aux données de même nature fournies par les documents semblables ou les auteurs anciens. La constitution interne de la communauté schismatique est exposée tout d'abord dans sa hiérarchie, qui comporte les degrés supérieurs (évêque, prêtres, diacres) et inférieurs (veuves et vierges, lecteurs, sous-diacres et exorcistes) ; puis, dans son culte (lieu, service officiel, prières privées, fêtes ecclésiastiques, baptême) ; enfin, dans sa pratique de la charité (agapes et repas des veuves, offrandes, soin des malades). Malgré de nombreuses et presque fatales redites, dont l'auteur a lui-même conscience et s'excuse, cet exposé est vivant et intéressant. Entièrement tissu de détails, il ne peut être résumé ; on y remarquera certaines idées originales, qui seront peut-être discutées, comme celle qui fait honneur à Hippolyte du premier établissement des sous-diacres et celle encore qui concerne la nature primitive de la fonction du parrain au baptême Bien qu'il se défende d'examiner et d'exploiter son texte du point de vue de l'histoire de la liturgie, certaines constatations ou affirmations de l'auteur méritent d'attirer l'attention des spécialistes de cette science, telles celles qui concernent les éléments dont l'offrande est mise en rapport avec la célébration de l'eucharistie et celles qui reculent l'origine ou l'attestation des paroles liturgiques : *Sursum corda* ! *Habemus ad Dominum* ! Le Dr Jungklaus se voit amené à conclure que l'église schismatique d'Hippolyte ne présente, dans son organisation, pour ainsi dire aucune marque caractéristique qui la distingue de la grande Église ; il se console de ce résultat négatif de ses recherches en déclarant qu'il est plus précieux que tout autre, parce qu'il permet d'attribuer à l'œuvre d'Hippolyte

Digitized by Google

la même valeur qu'aux autres ordonnances ecclésiastiques de l'antiquité chrétienne. On lui saura gré de l'analyse minutieuse qu'il a fournie, de plusieurs rapprochements suggestifs qu'il a faits, tout en regrettant l'absence d'une table qui aurait permis et facilité la consultation et l'utilisation rapides de son travail.

J. LEBON.

— Le livre du R. P. HARTMANN GRISAR, S. J., *Martin Luthers Leben und sein Werk* (Eine objektive Darstellung der Person und des Charakters Martin Luthers in gedrängter Uebersicht. 2e édit. augmentée. Fribourg, Herder, 1927. In-8, XXXVI-596 p. et 13 pl.) est une brillante étude de synthèse qui fait revivre sous nos yeux le réformateur et qui met en une vive lumière son œuvre et son influence. L'A. y fait plus que résumer les conclusions de son volumineux ouvrage : *Luther und das Luthertum*, paru en 1912-1914 et réédité pour la deuxième fois en 1924 et en 1925. Grâce aux données nouvelles recueillies dans la littérature extrêmement abondante qui a vu le jour à l'occasion des fêtes commémoratives du quatrième centenaire de la Réforme, il a pu nous donner une biographie de Luther entièrement à jour.

Assez souvent, et non sans raison d'ailleurs, on reproche aux travaux de synthèse de ne s'occuper que des grandes lignes d'un sujet au détriment des nuances et de la précision des détails. Ce n'est certes pas là le grief qu'on fera au P. Grisar, qui est hanté en quelque sorte par le souci de l'exactitude et qui a exploré sa matière jusque dans les derniers recoins. Il faut lui savoir gré aussi d'avoir situé son héros dans son cadre historique et d'avoir montré comment les diverses influences du milieu, jointes à des causes subjectives, expliquent la genèse et l'évolution de la doctrine du moine de Wittenberg ainsi que l'origine de sa révolte et le développement de son activité réformatrice.

Convaincu qu'un exposé sincère, loyal et objectif est la meilleure défense de la vérité, le P. Grisar s'est abstenu de donner à son livre un tour apologétique. Ceci ne l'empêche toutefois pas d'énerver bien des affirmations protestantes et de mettre à néant bien des légendes luthériennes malheureusement encore trop accréditées ; mais toujours il le fait avec une égale sincérité, soucieux de combattre l'erreur sans froisser ceux qui croient devoir la défendre. V. SEMPELS.

— M. C. FABRICIUS, professeur de théologie à l'université de Berlin, commence la publication d'un *Corpus Confessionum*, qui réunira les textes divers (organisation ecclésiastique, doctrines, culte) où s'expriment, de la manière la plus caractéristique, la nature et la vie de chacune des confessions chrétiennes actuellement existantes. C'est ainsi que la préface explique le sous-titre : *Die Bekenntnisse der Christenheit. Sammlung grundlegender Urkunden aus allen Kirchen der Gegenwart.* L'ouvrage est divisé en vingt-quatre sections, dont voici les titres : 1. Oekumenische Grundlagen ; 2. Orthodoxe Kirchen des Ostens ; 3. Schismatische Kirchen des Ostens ; 4. Russische Sondergruppen ; 5. Römische Kirche ; 6. Altkatholizismus und Modernismus ; 7. Deutsches Luthertum ; 8. Deutschreformiertes Christentum ; 9. Deutsch-evangelische Landes- und Freikirchen ; 10. Deutsche Heiligungsbewegungen ; 11. Deutsche Aufklärung, theologische Richtungen und philosophisch-humanitäre Bewegungen ; 12. Evangelische Kirchen der Schweiz ; 13. Evangelische Kirchen der Niederlande ; 14. Evangelische Kirchen in Südwesteuropa ; 15. Evangelische Kirchen in Nordeuropa ; 17. Anglikanismus ; 18. Presbyterianismus ; 19. Englische Inspirationsgemeinschaften ; 20. Englische Evangelisationsgemeinschaften ; 21. Englischer Biblizis-

Digitized by Google

mus ; 22. Englischer Chiliasmus ; 23. Englischer Rationalismus und Okkultismus ; 24. Evangelische Landeskirchen und nationale Kirchenbunde ausserhalb Europas. Le *Corpus confessionum* sera complet en quelque vingt volumes, à paraître en une dizaine d'années, à raison de huit fascicules de 80 p. par an, dont le prix est fixé, en souscription, à 7 mark. Il recueillera des matériaux, qui seront publiés dans la langue originale et, éventuellement, traduits en allemand ; il ne commentera pas les textes, qu'il fera seulement précéder d'une introduction historique ; il ne reproduira les textes anciens que dans la mesure où ils régissent encore la vie actuelle des Églises. L'initiative de M. Fabricius sera hautement appréciée par tous ceux, historiens, théologiens, hommes d'Église, qui s'intéressent, à des titres divers, à la vie et à l'état présent du christianisme. Par la largeur de ses cadres, et le caractère actuel des faits qui y seront compris, le nouveau *Corpus* dépassera notablement des œuvres similaires, par exemple celle que P.Schaff publiait en 1877, à New- York, sous le titre *The Creeds of Christendom*, en 3 vol. Tous les matériaux étant réunis, et leur édition confiée à la firme W. De Gruyter (Berlin et Leipzig), il est permis d'espérer que l'œuvre sera menée à terme dans le délai prévu.

La publication a commencé par la section 20, dont trois fascicules, préparés par M. Fabricius, ont paru (1928. In-8, 240 p. M. 21). Ils contiennent une grosse partie de la constitution de l'Église méthodiste épiscopalienne, d'après l'assemblée générale de 1924. Organisée en 1784 aux États-Unis, cette Église compte aujourd'hui en ce pays près de cinq millions d'adhérents ; on sait que les méthodistes allemands, autrichiens et suisses s'y sont ralliés, il y a une trentaine d'années. Après la constitution de cette Église, on en publiera la liturgie, quelques catéchismes, des documents caractéristiques des autres communautés méthodistes, et des chants.

Le fasc. 4 (1928. In-8, 80 p. M. 7) ressortit à la section 10. Il contient les statuts de l'*Evangelische Brüder- Unität* (*Unitas Fratrum, The Moravian Church*) tels qu'ils ont été revisés par le synode général de 1914. Fondée en 1727 à Herrnhut en Silésie, sur les terres du comte Zinzendorf, par des émigrés moraves, elle se rattache, notamment par la succession épiscopale, à l'ancien mouvement des Frères de Bohême du xve siècle, disparu après la bataille de la Montagne Blanche, en 1620. Répandue surtout en Allemagne, en Angleterre et en Amérique, elle a des missions depuis 1732. Elle met l'accent sur l'unité dans la charité, et déclare sans importance les divergences dogmatiques, du moment qu'elles se réclament de l'Écriture. R. Draguet.

—Dans son ouvrage : *Theologie der Gegenwart in Grossbritannien* (Gütersloh, Bertelsmann, 1928. In-8, xv-334 p. M. 12), le Dr Vollrath, professeur à l'université d'Erlangen, expose l'état actuel, l'esprit et les tendances des recherches théologiques en Angleterre. Il ne s'occupe pas de l'Amérique, ni des autres pays de langue anglaise. Il prend la théologie dans son sens le plus large, comprenant l'introduction à la théologie, l'Ancien et le Nouveau Testament, la théologie historique, systématique et pratique, et même les conceptions philosophiques sous-jacentes aux systèmes théologiques. Mais il borne son étude aux travaux scientifiques ou tout au moins entrepris d'après une méthode scientifique ; il ne l'étend pas à l'examen du christianisme ou de la vie religieuse en Angleterre. C'est le résultat d'une vaste et patiente enquête, menée sur place par un observateur attentif et perspicace, à l'œil ouvert et au regard sympathique. Il n'existait pas d'ouvrage semblable en Allemagne. On ne signale, dans ce genre, que la

Digitized by Google

note insérée par Otto Pfleiderer sur la théologie britannique dans son livre co[illegible] *Die Entwicklung der protestantischen Theologie in Deutschland seit Kant*, pu[illegible] d'abord en anglais et traduit en allemand en 1891. L'auteur constate d'ail[illegible] que si les travaux théologiques allemands sont bien connus en Angleterre, il n[illegible] est pas de même pour les travaux anglais en Allemagne, et c'est précisément p[illegible] remédier à cette situation qu'il entreprit lui-même ces investigations et qu[illegible] nous fournit dans son livre la synthèse d'une multitude d'observations recueil[illegible] dans les milieux anglais les plus divers.

Nous disions que le professeur Vollrath avait suivi le mouvement théolo[illegible] anglais d'un regard sympathique. Ayant pris part au célèbre colloque théo[illegible]que de Cantorbéry qui fit beaucoup pour rapprocher la science anglaise et la science allemande, il voudrait une collaboration plus étroite encore entre les de[illegible] pays. C'est pourquoi, il s'est efforcé de mettre en relief les principales caract[illegible]tiques de l'esprit anglais et de l'esprit allemand, appelés, d'après lui, à se compl[illegible]ter de la façon la plus heureuse. C'est pourquoi aussi, il étudia avec un soin spécial l'accueil fait en Angleterre aux systèmes des philosophes et des théolo[illegible] les plus célèbres de l'Allemagne. Son travail sera certainement bien reçu en Angleterre. Il abonde, en effet, en constatations souvent justes et généralem[illegible] flatteuses pour le tempérament anglais. Il ne ménage pas, d'autre part, les cr[illegible]tiques à l'adresse de ses compatriotes. Ne va-t-il pas jusqu'à écrire (p. [illegible] « Der Deutsche ist weltvergessen »? Mais est-il bien vrai que ce que l'esprit al[illegible]mand perd ainsi en extension, il le gagne en profondeur? Obscur n'est pas to[illegible]jours l'équivalent de profond. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage du Dr Vollrath s[illegible] lu avec beaucoup d'intérêt et de profit, même en dehors de l'Allemagne. Il no[illegible] faudrait de semblables monographies pour les principaux pays. É. T.

— L'exposition commémorative du quatrième centenaire de la mort de Dürer ouverte à Nuremberg durant l'été 1928, réunissait les œuvres de Dürer même, [illegible] ses prédécesseurs Ploydenwurff, Wohlgemut, etc., de ses contemporains et de [illegible] disciples. La moitié des peintures connues du grand artiste franconien avaient [illegible] être rassemblée et permettait de constater combien celui-ci s'écarte des maît[illegible] qui l'ont précédé, pour s'élever au dessus d'eux. Telle œuvre, comme le portr[illegible] du père de Dürer, conservé aux Offices, et surtout comme la fête du Rosa[illegible] conservée à Strachow, apparaissaient avec toutes leurs qualités à l'expositi[illegible] telle autre, comme le portrait du Louvre, révélait ses repeints, telle autre enc[illegible] comme le portrait de jeune homme de Budapest, se manifestait étrangère à l'[illegible]vre du maître.

Beaucoup de dessins, empruntés à des collections particulière, étaient re[illegible] pour la première fois avec ceux des grandes collections publique. L'ensem[illegible] donnait une idée fort nette de l'universalité du talent de Dürer. Un excell[illegible] catalogue perpétuera le souvenir de cette manifestation artistique, fecond[illegible] résultats scientifiques.

Angleterre, Écosse, Irlande

— G. E. Tarner. *Christianity and the Church Mystical : the Harvest of World's Redemption*. Cambridge, Deighton, Bell et Cie, 1928. In-8, VIII-15[illegible] Prix : 4 s. 6. — Une série de remarques, groupées par une sorte de logi[illegible] pragmatique. En ordre principal, l'auteur affirme contre les modernisants [illegible] points essentiels du credo chrétien, la supériorité de la race humaine sur les [illegible]

Digitized by Google

maux, fondement de la responsabilité et de l'immortalité, la divinité du Christ, sa mort rédemptrice et sa résurrection (preuves tirées indifféremment des quatre évangiles, dont l'autorité historique absolue est présupposée) ; l'assurance du salut pour ceux qui sont destinés à la résurrection finale (l'Église mystique). En ordre secondaire, il a à cœur de montrer que les chrétiens, possesseurs de la vérité intégrale, doivent propager leur religion, bien que les élus viennent de toutes les races et de toutes les religions. Les divisions de la chrétienté affaiblissent son action ; il serait utile que les missionnaires de toutes les confessions s'entendissent pour ne propager d'abord qu'un credo minimum, admis par toutes. Seule l'Église catholique, dans son intransigeance actuelle, ne pourrait se mettre au pas. — L'ouvrage est intéressant pour ceux qui désirent connaître quelles sont les positions et l'apologétique des Anglicans tout à fait conservateurs.

L. CERFAUX.

— Dans le *Bulletin of the John Rylands Library*, MM. A. MINGANA et J. RENDEL HARRIS continuent leurs intéressantes publications de documents de l'ancien Orient chrétien : *Woodbrooke Studies*. Fasc. 4 : *The Lament of the Virgin and the Martyrdom of Pilate* (1928, t. XII, p. 411-580). Ces pièces sont éditées et traduites en anglais par M. Mingana, la première d'après les mss Mingana syr. 87 (xve s.) et 127 (xviie s.), en carchouni ; la seconde, d'après les mss Mingana 127 et 355 (vers 1800), en carchouni, et le Paris. arab. 199 ; les variantes du Vatic. syr. 199 (en carchouni), qui n'a pu être utilisé pour l'édition, sont notées aux p. 578-580. La *Lamentation de la Vierge*, qui a pour objet la résurrection du Christ et la plainte de Marie au pied de la croix, puis au tombeau (ici, dans le rôle que le quatrième évangile prête à Marie-Madeleine), est attribué à Cyriaque, évêque d'Oxyrhynchos, mais Gamaliel y parle plus d'une fois à la première personne. « Elle paraît constituer une nouvelle maille de la chaîne apocryphe des *Acta Pilati* et de l'*Évangile de Nicodème*. Elle offre en outre l'avantage de suppléer les lacunes des fragments coptes publiés par Revillout sous le titre général, mais sans doute inexact, d'*Évangile des Douze Apôtres*. Sous certain rapport on peut la faire entrer dans le cercle des documents édités par Lacau dans ses *Fragments d'apocryphes coptes* et de l'*Évangile copte de Barthélémy*, d'abord traduit par Crum, puis édité et traduit par Budge » (p. 426). Le *Martyre de Pilate* se présente comme l'œuvre du même Cyriaque, écrite d'après le récit de Gamaliel et d'Horus. Il raconte comment Pilate et sa femme Procla, ralliés à la cause chrétienne après la résurrection de Jésus, auraient été en butte à l'inimitié des Juifs, et comment Tibère saisi des rapports contraires d'Hérode et de Pilate, aurait mandé celui-ci à Rome, et l'aurait fait crucifier, puis décapiter, parce qu'il ne lui avait pas fait rapport sur l'affaire de Jésus ; Tibère envoie ensuite une mission à Jérusalem pour en ramener la Vierge à Rome, mais le Christ fait transporter sa mère au ciel sur les ailes des anges ; c'est Jean qui est amené devant Tibère, qui devient témoin de plusieurs miracles. Ces deux apocryphes, qu'on peut dire de Gamaliel, sont d'origine copte, l'Église copte étant la seule en Orient à avoir fait de Pilate un saint et à lui rendre un culte. Le point de départ de la « canonisation » de Pilate, explique M. Rendel Harris dans l'introduction, doit être cherché dans une interprétation du lavement des mains qui faisait de ce geste une marque de désapprobation du crime des Juifs. On en trouve des traces vers 150.

R. DRAGUET.

— Le lecteur qui ouvre le livre de VACHER BURCH : *Myth and Constantine*

Digitized by Google

the Great (Oxford, University Press ; Londres, Humphrey Milford, 1927. In-8, VIII-231 p. Pr. : 10 s.), est mis dès les premières lignes en présence d'un fait historique sensationnel. L'examen récent des légendes formées autour de Constantin le Grand amena la découverte d'une vie primitive du premier empereur chrétien. Cette biographie est un « produit romain-sabin ». Elle force à reviser les affirmations de Mgr Duchesne, à adopter une nouvelle manière de voir sur le texte et la critique du *Liber Pontificalis*, à ne plus considérer Constantin comme un fondateur d'églises, au moins d'églises dédiées à une personne, à modifier bien d'autres idées courantes.

On croit rêver. On s'étonne de n'avoir pas aperçu de trace dans les revues d'un événement si considérable. On consulte anxieusement les notes du livre de M. Burch pour découvrir quelque renvoi à ce document nouveau, quelque extrait de son texte, quelque garant à ces affirmations péremptoires qui se succèdent inlassablement durant huit chapitres, de la page 1 à la page 226. On relit, on relit encore. On ne comprend pas mieux. — Nous attendrons donc que M. Burch veuille s'expliquer sur son « produit romain-sabin » et qu'il nous révèle s'il existe quelque part, en dehors de son imagination. É. DE MOREAU, S. J.

— Les fouilles exécutées pendant l'hiver de 1924-1925 sur l'emplacement de l'ancienne cité de Constantia, dans l'île de Chypre, ont amené la découverte des restes d'une immense basilique du IVe siècle dont on trouvera la description accompagnée d'un plan dans un article de M. G. E. JEFFERY, *The Basilica of Constantia, Cyprus* (*The Antiquaries Journal*, 1928, t. VIII, p. 344-349).

L. G.

— M. R. A. S. MACALISTER, professeur d'archéologie celtique à University College de Dublin et président de la *Royal Irish Academy* et de la *Royal Society of Antiquaries of Ireland*, est un savant qui sait rendre l'érudition aimable. Il le prouve, une fois de plus, dans son récent ouvrage, *The Archaeology of Ireland* (Londres, Methuen, 1928. XVI-373 p. Pr. : 16 s.), qui embrasse toutes les périodes et tous les aspects de l'archéologie irlandaise depuis les temps préhistoriques jusqu'à la fin du moyen âge. La part faite à l'archéologie chrétienne est naturellement considérable. Signalons comme particulièrement dignes de retenir l'attention les sujets et points suivants : architecture religieuse : églises primitives et églises romanes ; tours rondes (ch. V) ; caractérisation de l'art ornemental et ses applications sur la pierre, le métal, le cuir et dans les enluminures des manuscrits (ch. VII) ; catalogue des sujets bibliques et autres traités par les artistes insulaires (ch. VI) ; vestiges de l'art irlandais en Scandinavie et influence scandinave en Irlande (ch. VIII). La bibliographie est abondante et presque toujours complète. A propos des bâtons pastoraux et des clochettes d'origine celtique et de leurs reliquaires, on aurait pu cependant indiquer les inventaires de ces objets qui ont été donnés dans le *Dict. d'arch. chrét. et de liturgie* de D. F. Cabrol et H. Leclercq. Ce même dictionnaire renferme aussi un article *Coracle*. L'ouvrage de M. Macalister ne dit pas un mot de ces embarcations encore en usage. On retrouve ici (p. 271) les avis judicieux déjà émis antérieurement par le savant auteur (voir RHE, 1926, t. XXII, p. 920) sur la méthode à suivre dans les investigations sur l'origine et la transmission des motifs d'ornementation de l'art irlandais. Pour le reste, là où il semble prématuré de hasarder une solution ou de formuler une conclusion, l'auteur se borne sagement à mettre le lecteur au courant de l'état actuel des recherches, ce qu'il fait toujours avec la compétence d'un maître. L. G.

Digitized by Google

— Utilisant largement, sans les nommer, les travaux de ses prédécesseurs, Gerard Murphy a écrit un article, d'ailleurs intéressant, sur les *Scotti peregrini* (tel en est le titre), sur les faits et gestes des voyageurs et exilés irlandais qui se distinguèrent d'une manière ou d'une autre sur le continent, principalement sous le règne de Charles le Chauve (*Studies*, 1928, t. XVII, p. 39-50 et 229-244).

L. G.

— Quelques notes concernant l'abbaye de Bury St Edmunds, rédigées, les unes en anglo-saxon, les autres en latin, et datant de l'abbatiat de Leofstan (1045-1065) et de celui de Baldwin (1065-1098), figurent dans le ms. cxcvii de Corpus Christi College à Oxford (fol. 106-109), à la suite d'un texte bilingue de la Règle de S. Benoît. Le manuscrit provient de la célèbre abbaye d'Est-Anglie. Ces notes, qui comprennent un fragment de terrier et des listes de pitances, de charités et de redevances, viennent d'être éditées par M. D. C. Douglas (*Fragments of an Anglo-Saxon Survey from Bury St Edmunds* dans l'*English Historical Review*, 1928, t. XLIII, p. 376-383), qui fait ressortir l'intérêt que présentent ces documents pour l'histoire économique de la grande abbaye bénédictine.

L. G.

— Étude biographique sur Odon, évêque de Bayeux et comte de Kent († 1097), demi-frère de Guillaume le Conquérant : *Odo, bishop of Bayeux and Earl of Kent*, par Sir Reginald Tower (*Archaeologia Cantiana : Transactions of the Kent Archaeological Society*, 1927, t. XXXIX, p. 55-75), avec une planche représentant trois scènes de la tapisserie de Bayeux. L. G.

— Giraldus Cambrensis a fait le sujet d'une conférence donnée par le Professeur F. M. Powicke à la *John Rylands Library* de Manchester le 11 janvier 1928 et que le *Bulletin of John Rylands Library* a reproduite *in extenso* (*Gerald of Wales*, 1928, t. XII, p. 389-410). L'auteur fait connaître les circonstances qui ont déterminé la composition des principales œuvres de Giraud, qui, presque toutes, renferment des renseignements autobiographiques. Les œuvres de Giraud ont été éditées par Brewer, Dimock et Warner dans la collection du *Master of the Rolls*. Ces éditions sont d'une valeur inégale. M. Powicke note en passant que la meilleure édition du *De invectionibus* dont on dispose est celle qui a été publiée en 1920 par W. S. Davies et qui a été signalée ici (RHE, 1922, t.XVIII, p. 593). Il nous renseigne sur les origines familiales de Giraud, retrace sa carrière mouvementée et note ses fautes, ses travers et aussi ses mérites comme homme d'Église et comme écrivain. L. G.

—Le cardinal Étienne Langton, archevêque de Cantorbéry, mort le 9 juillet 1228, fut enseveli dans sa cathédrale. Le septième centenaire de la mort de ce grand homme d'Église n'a pas passé inaperçu. Du 7 au 9 juillet dernier, des cérémonies commémoratives du centenaire ont eu lieu à Cantorbéry. On avait annoncé que le premier jour, le Professeur H. W. C. Davis, *Regius Professor* d'histoire moderne à l'Université d'Oxford, prendrait la parole ; mais, le professeur étant décédé le 28 juin, c'est le Dr E. F. Jacob, de Christ Church, à Oxford, qui parla de *Stephen Langton and his Times*, sujet qu'avait choisi le Professeur Davis. Le 9 juin, l'évêque Gore prêcha le panégyrique d'Étienne Langton à la cathédrale, et, l'après-midi du même jour, M. F. M. Powicke, professeur d'histoire du moyen âge à l'Université de Manchester et auteur d'un ouvrage récent sur Langton, dont la Revue doit donner prochainement le compte rendu, entre-

Digitized by Google

tint un auditoire compact assemblé dans la salle capitulaire de la cathédrale, de l'homme qui a marqué de sa forte empreinte l'Église et l'État de son temps, personnage à qui l'Angleterre doit la Grande Charte et qui fut, tout à la fois, un penseur, un prédicateur, un administrateur, un homme d'action et un politique avisé. L'orateur a montré Langton sous ces divers aspects et l'a présenté, en le comparant à S. Wilfrid et à S. Dunstan, comme un « typical Englishman », qui pourtant n'eut rien d'« insulaire » dans son caractère et ses conceptions. Cette conférence a été reproduite dans la revue *Theology* (1928, t. XVII, p. 83-96).

L. G.

— On sait combien les faits et gestes des clercs errants du moyen âge et la littérature goliardique, produite par eux ou les concernant, ont tenté de chercheurs dans ces dernières années. Coordonner dans un livre bien composé les résultats obtenus au prix de tant d'efforts séparés, c'était là une tâche qui méritait d'être entreprise. Si telle a été celle que Miss HELEN WADDELL s'est assignée, on ne peut pas dire que le résultat atteint soit de tous points satisfaisant. *The Wandering Scholars* (Londres, Constable, 1927, XXVIII-292 p. Pr. : 21 s.) dénote certes des connaissances très étendues et variées. L'auteur a pris contact avec les sources originales, et elle a lu des travaux modernes de tout genre se rapportant à son sujet ; son livre est, pour ainsi dire, un tissu de citations ; mais cet amoncellement de données, d'aperçus, de citations si nombreuses, laisse une impression de confusion regrettable. Entre une introduction de 25 pages et une cinquantaine de pages réservées aux appendices se placent 9 chapitres dont voici les titres : 1. La rupture avec la tradition païenne ; 2. De Venance Fortunat à Sédulius de Liége ; 3. Le Xe siècle ; 4. Le réveil du savoir en France ; 5. L'humanisme dans la première moitié du XIIe siècle ; 6. Paris et Orléans ; 7. L'*Archipoeta* ; 8. L'*Ordo vagorum* ; 9. La poésie lyrique des étudiants. Mais pourquoi tel développement ou telle série de citations figurent-ils dans tel chapitre plutôt que dans tel autre ? C'est ce dont on n'arrive pas toujours à se rendre compte.

L. G.

— Autrement précis et bien plus original se révèle le R. P. Paul GROSJEAN, S. J., dans l'étude où il s'attache à mettre en lumière certains points de la vie de Maître Henri d'Avranches et les traits dominants de son inspiration poétique : *Magister Henricus de Abrincis archipoeta* (*Studies*, 1928, t. XVII, p. 295-308).

L. G.

— Un des points sur lesquels ont porté les discussions, au sein de l'Église anglicane, à propos de la revision du Prayer Book est le jeûne eucharistique. Dans un ouvrage intitulé *The Truth about Fasting, with special reference to Fasting Communion* (1928), M. Percy Dearmer a nié l'antiquité de ce point disciplinaire. Suivant lui, le jeûne eucharistique, auquel le seul célébrant aurait été d'abord astreint, ne serait devenu une pratique générale qu'à partir de l'époque de S. Thomas d'Aquin. Le P. H. THURSTON, S. J., s'est attaché à montrer, dans *Fasting Communion* (*Month*, 1928, CLI, p. 501-513) que, si les textes les plus anciens ne présentent pas à cet égard toute la précision désirable, on peut cependant en produire de nombreux, à partir du VIIe siècle, qui prouvent surabondamment que le livre de M. Dearner aboutit à tout autre chose que la révélation de la « vérité » sur le point de discipline en question.

Digitized by Google

ı moyen âge, les fidèles recevaient même à jeûn les eulogies ou pain bénit *giae, antidoron*), qui se distribuaient le dimanche, à la fin de la messe, à ceux n'avaient pas communié ce même jour. Bien mieux, ceux des fidèles qui as-ient, en semaine, à la messe sans devoir y communier ni recevoir d'eulogies renaient pas de nourriture avant la messe. Ceci fait l'objet d'un second ar- du P. Thurston publié dans le même périodique (1928, CLII, p. 15-28) le titre : *Fasting and Holy Bread.*

es deux articles viennent d'être publiés à part dans une brochure intitulée *Eucharistic Fast* (Londres, Longmans, Green et Cie, 1928. Pr. : 1 s.)

L. G.

- Le Dr G. Parker résume les dispositions des conciles des XIIe, XIIIe et XIVe es, interdisant aux ecclésiastiques l'étude et la pratique de la médecine ainsi l'étude du droit civil et la profession d'homme de loi : *A Summary of the rch Councils checking the Practice of Law and Medecine by Ecclesiastics,*)-1330 (*The Catholic Medical Guardian*, 1928, t. VI, p. 34-36). L. G.

- M. H. P. Palmer a étudié l'excommunication au moyen âge d'après les stres diocésains de Bath et de Wells : *Excommunication in the Middle Ages arterly Review*, 1928, n° 497, p. 129-143). L. G.

- Le Professeur H. J. Baxter fait connaître *Four « New » Medieval Scottish hors* (*Scottish Historical Review*, 1928, t. XXV, p. 90-97), qui sont : 1° Tho- Rossy, qui fut évêque de Whithorn de 1379 à 1409, auteur de leçons sur les tences (1373) (Saint-Marc de Venise, Cod. Bessarion 495) et d'un *Tractatus copi Candide Case de regno Scocie in facto Scismatis contra Anglicos* . Vat. Ottobon. 2357, ff. 195*r*-289*v* et Archives vatic., Arm. VII, vol. fol. 49 s.) ; 2° Laurent de Lindores, auteur de commentaires sur la Physi- et le *De Anima* d'Aristote (Univ. de Cracovie, ms. 2095 (BB. XVIII, 5), 705 (DD, I, 13), Ms. 2099 (BB. XVIII, 9), Ms. 1892 (BB. XIX, 1), Ms. 709 (CC. , 44) ; Erfurt, Ms. Fol. 342, Ms. Quart. 317 ; Lubeck Stadtbibliothek, Ms. 141 ; Munich, Ms. lat. 26974) ; 3° Guillaume Croyser, qui prononça au con- de Bâle, le 28 mai 1434, une *Exortacio archidyaconi de Scocia pro libertate lesiastica*, sermon dont le Prof. B. ne connaît qu'un manuscrit (Douai, n°198, . 3, fol. 327-329) et qu'il a publié en appendice à son *Copiale prioratus Sancti dreae* ; 4° Thomas Livingstone, qui vécut dans la première moitié du XVe siè- et dont on possède des sermons et des allocutions, dont le Prof. B. indique t manuscrits. L. G.

— Le même professeur J. H. Baxter a donné une liste des étudiants écos- s de l'université de Louvain de 1425 à 1484, d'après une pièce de 1456 publiée le chanoine Reusens en 1903 et brûlée en 1914, et, pour la suite, d'après le ms. du fonds de l'Université de Louvain aux Archives du Royaume à Bruxelles *ottish Students at Louvain University*, dans la *Scottish Historical Review*, 28, t. XXV, p. 327-334). L. G.

— L'histoire des ordres mendiants a été traitée dans divers travaux d'étendue de valeur inégales. *The Franciscans and Dominicans of Exeter : Monograph 3 of the History of Exeter Research Group* (Exeter, A. Wheaton et Cie, 1927) M. A. G. Little et Miss R. C. Easterling, mérite une mention toute spéciale. gnalons, d'autre part, *The Grey Friars of Greenwich*, par A. R. Martin (*Archaeo-gical Journal*, 1923, t. LXXX, p. 81-114). Dans une monographie inti-

Digitized by Google

tulée *The Friars in Sussex* (Hove, Sussex, Combridges, 1928, XI-259 p. Pr. : 12 s.), M. E. B. POLAND nous donne un aperçu de l'histoire des Mendiants dans le comté de Sussex et une esquisse biographique des plus célèbres de ces religieux, le Bienheureux Agnellus de Pise, S. Richard de Chichester, John Pecham, Thomas Rushoke, Robert de Waldby, Robert Rede, Étienne Patryngton, Thomas Poldon et John Scory. Avant la Réforme, les Dominicains avaient des couvents à Arundel, Chichester et Winchelsea ; les Franciscains, à Chichester, Winchelsea et Lewes ; les Carmes, à Shoreham ; les Ermites de Saint Augustin, à Rye. Les Frères de la Pénitence de Jésus-Christ, ou *Sacci*, appelés en français *Frères aus sacs* ou *Fraires ensaques*, eurent aussi une maison à Rye. Les ch. XVI et XVII retracent le déclin des Mendiants et leur suppression (p. 143-160), et les ch. XIX à XXII, leur réinstallation dans le Sussex depuis la Réforme jusqu'à nos jours (p. 173-198). Cet ouvrage n'est qu'une honnête compilation ; mais une douzaine d'illustrations contribueront à sauver de l'oubli ce qui subsiste encore matériellement des anciennes *friaries* du Sussex. L. G.

— Waverley, dans le Surrey, fut la première abbaye cistercienne fondée en Angleterre. Les premiers moines qui s'y établirent, en 1128, sortaient de l'abbaye de L'Aumône, laquelle était située, non pas en Normandie, comme on le va répétant, mais bien dans la forêt de Marchenoir en Orléanais, anciennement au diocèse de Chartres, maintenant de Blois. Le 18 juillet 1928, le huitième centenaire de la fondation de Waverley Abbey a été magnifiquement célébré au milieu des ruines du monastère, qui fut supprimé en 1536. Une messe pontificale a été chantée, sur l'emplacement de l'ancienne église abbatiale, par le Rme Dom Hermann-Joseph Smets, abbé de Westmalle (Belgique), en présence du Cardinal Bourne, de plusieurs autres abbés, cisterciens, bénédictins et chanoines réguliers, d'un nombreux clergé et d'un grand concours de peuple. A l'occasion de cette fête, un prêtre français, le Rev. ÉTIENNE ROBO, curé de Farnham, au zèle de qui est due l'organisation de cette mémorable cérémonie, a recueilli tout ce que l'on sait de l'histoire de l'abbaye dans une brochure d'une cinquantaine de pages seulement, mais très étudiée, intitulée *A little History of the Abbey of St Mary of Waverley* (Farnham, Langham, 1928. Pr. : 1 s.). Chose insolite et digne d'être relevée, en tête de la seconde et de la troisième édition de ce petit livre, figure une préface très sympathique écrite par le recteur anglican de Farnham, le collègue du Rev. E. Robo.

Le diligent auteur de *St Mary of Waverley* a publié, par ailleurs, plusieurs études d'histoire locale que nous avons déjà signalées ici. La dernière parue, une description de la vie d'un curé de Farnham (Surrey) en l'an de grâce 1400, *A Parish Priest in* 1400 (*Tablet*, 1er sept. 1928, p. 267-268 ; 8 sept., p. 298-300), est un modèle d'intelligente et pittoresque reconstruction historique d'après les documents originaux. L. G.

— Le comté de Gloucester comptait, avant la Réforme, d'importants monastères, St Peter's de Gloucester, Tewkesbury, Wichcombe, Hayles, etc. Quel fut le sort légal des religieux (moines, chanoines et mendiants) qui durent quitter leur monastère, à la suite de l'acte de dissolution de 1536 visant les petits monastères et après la suppression des autres ? Comment les lois furent-elles appliquées dans ce comté ? C'est ce qu'a recherché dans les documents officiels M. G. BASKERVILLE dans *The dispossessed Religious of Gloucestershire* (*Transactions of the Bristol and Gloucestershire Archaeological Society*, 1927, t. LXIX, p. 62-122).

Digitized by Google

D'après lui, les pensions furent payées équitablement et régulièrement aux ex-religieux (p. 68-69). Le même auteur a publié un travail plus général sur le même sujet, *The dispossessed Religious after the Suppression of Monasteries*, dans *Essays of History*, volume de Mélanges offert à Reginald Lane Poole (Oxford, Clarendon Press, 1927, p. 436-465). L. G.

— Après avoir donné, en 1906, un volume sur *The Diocese of Limerick Ancient and Medieval*, le chanoine JOHN BEGLEY poursuit l'histoire de ce diocèse dans un second volume intitulé *The Diocese of Limerick in the* XVIth *and* XVIIth *Centuries* (Dublin, Browne et Nolan, 1927, XII-569 p. Pr. : 21 s.), et un troisième suivra, qui retracera l'histoire du diocèse du traité de Limerick (1691) jusqu'à nos jours. Le volume que nous avons sous les yeux couvre une longue période remplie de guerres et de persécutions. L'auteur ne pouvait se dispenser d'insister sur la carrière mouvementée du jésuite David Wolfe († 1578?), qui, comme légat apostolique, joua un rôle très important dans les affaires politiques et religieuses d'Irlande. En 1574, Wolfe rédigea en italien une description du pays dont l'original est conservé aux Archives du Vatican et qui a son prix. Ce document, résumé dans le ch. Ier, est reproduit *in extenso* en appendice (p. 494-515). C'est sous l'épiscopat d'Edmund O'Dwyer, l'un des plus remarquables évêques de Limerick, que les premiers Pères de la Mission furent envoyés en Irlande par S. Vincent de Paul. Ils y arrivèrent en mai 1647, et se divisèrent en deux groupes, l'un se fixant à Rathkeale, au diocèse de Limerick, l'autre à Thurles dans le diocèse voisin. Pour écrire son livre, le chanoine Begley semble avoir utilisé un assez grand nombre de sources, tant imprimées que manuscrites ; mais les lecteurs qui aiment la précision, jugeront ses références insuffisantes. Pourquoi, par exemple, au sujet de l'envoi en Irlande des Pères de la Mission, ne pas indiquer les passages de la correspondance de S. Vincent de Paul qui se rapportent à cet événement (t. III, Paris, 1921, p. 79-80, 82-84 ; t. V, 1922, p. 155-157)? L'auteur eût trouvé mentionnés là ceux des missionnaires dont il dit ignorer les noms (p. 451). L. G.

— Sur l'histoire de l'icône russe, son développement artistique et ses divers types, ainsi que les écoles d'art dans lesquelles on peut les répartir, on lira *The Russian Icon* de M. ROBERT STEELE (*Quarterly Review*, 1928, n° 497, p. 144-159). Cette étude, basée sur l'ouvrage de N. P. Kondakov, *The Russian Icon*, appelé à devenir classique et qui vient d'être traduit en anglais (1927), renferme aussi de curieuses remarques sur le rôle des icônes dans la liturgie et dans la dévotion populaire. L. G.

— Quant aux notices obituaires, notre chronique présente une lacune durant les années de la suspension de la Revue occasionnée par la guerre (1914-1920). La publication du nouveau supplément du *Dictionary of National Biography* pour les années 1912-1921 (1 vol., Oxford University Press, 1927, édité par H. W. C. DAVIS et J. R. W. WEAVER) permettra, dans une large mesure, de combler cette lacune. Le volume débute par un *Memoir of Sir Sidney Lee*, dû à C. H. FIRTH (p. XIII-XXVI), écrivain qui fut longtemps le principal éditeur du Dictionnaire (voir RHE, 1926, t. XXII, p. 707). On trouvera, par ailleurs, dans ce volume, les notices biographiques suivantes : *Edmund Bishop*, 1846-1917, par E. C. BUTLER ; *John Gwynn*, 1827-1917 (J. H. BERNARD) ; *Francis John Haverfield*, 1860-1919 (GEORGE MACDONALD) ; *Andrew Lang*, 1844-1912 (G. STUART GORDON) ; *John Wickham Legg*, 1843-1921 (SIDNEY LESLIE OLLARD) ; *William*

Digitized by Google

Sanday, 1843-1920 (C. H. TURNER); *Henry Barclay Swete*, 1835-1917 (J. H. STRAWLEY); *Wilfrid Philip Ward*, 1856-1916 (SHALE LESLIE). L. G.

— En 1926, la *Catholic Truth Society* d'Irlande publiait une petite brochure intitulée : *Life of Matt Talbot, a Dublin Labourer*, dont il s'est vendu près de 150.000 exemplaires. La vie toute de piété, de charité et de mortification de cet ouvrier de Dublin, qui travaillait journellement dans un chantier de bois sur les quais de la Liffey et qui mourut en odeur de sainteté en 1925, est bien digne, en effet; de captiver l'attention des foules chrétiennes. Voici que l'auteur de la brochure primitive, Sir JOSEPH A. GLYNN, nous donne, une nouvelle *Life of Matt Talbot*, plus développée (Dublin, A. C. T. S., 1928, VIII-108 p. Pr. : 2 s.). Cette nouvelle édition comprend 7 illustrations, parmi lesquelles on regrette de ne trouver aucun portrait de Matt Talbot, l'ascétique ouvrier n'ayant probable ment laissé aucune photographie. L. G.

— Sur Arthur Lionel Smith, maître de Balliol College, décédé en 1924, voir RHE, 1924, t. XX, p. 603. Dans *A. L. Smith* (1916-1924). *A Biography and some reminiscences*, par sa veuve, Mary Florence Smith (Londres, 1928, XI-326 p.), il est plus question de l'homme que de ses travaux. Un portrait au frontispice et diverses illustrations dans le corps du volume. L. G.

—Une communication du *Times* du 7 août 1928 (p. 13), relative aux conditions d'accès des travailleurs aux bibliothèques de Constantinople, nous apprend que la bibliothèque de la Mosquée de Sainte-Sophie, qui contient plusieurs milliers de manuscrits orientaux, est publique, tandis que, pour consulter les manuscrits de la bibliothèque du Vieux Sérail, il faut adresser une demande au directeur. Il n'existe qu'un catalogue manuscrit de cette dernière collection. L. G.

— M. H. S. COWPER, l'un des vice-présidents de la *Cumberland and Westmorland Antiquarian and Archaeological Society*, décrit brièvement un manuscrit ayant appartenu au prieuré de Conishead, maison de chanoines réguliers de S. Augustin, manuscrit qu'il a acquis en septembre 1925 chez un libraire de Leicester et qui contient des lettres de S. Augustin. Le manuscrit est du XIIIe siècle ; un fac-similé est joint à l'article, *On a* XIIIth *Cent. Manuscript of the Epistolae of St Augustine* (*Transactions* de la susdite Société, 1927, nouv. sér., t. XXVII, p. 48-53). L. G.

— De 1908 à 1928, la John Rylands Library de Manchester a acquis 395 manuscrits latins. De ces nouvelles acquisitions, M. MOSES TYSON, conservateur des manuscrits occidentaux de cette bibliothèque, nous donne un catalogue sommaire : *Handlist of Additions to the Collection of Latin manuscripts in the John Rylands Library*, 1908-1928 (*Bulletin of the John Rylands Library*, 1928, t. XII, p. 581-609). Les manuscrits suivants méritent d'être relevés ici : a) *Scriptores ecclesiastici*.—Thomas Wallensis, *In Isaiam*, XIVe s. (R. 32826) ; Beda, *De tabernaculis et vasis et vestibus sacerdotis*, XIIIe s. (R. 45316) ; *Libellus de computo ecclesiastico*, XIIIe s. (R. 33826) ; *Isidori opera et S. Bernardi vita*, XIVe s. (R. 26214) ; Anselmus, *Humilis et vera confessio*, etc., XVe s. (R. 48220) ; Walter Daniel, *Centum sententiae et sermones*, XIIe-XIIIe s. (R. 36437) ; Petrus de Tarentasia, *Super libros III et IV Sententiarum*, début XIVe s. (R. 44706) ; Laurentius Optimus, *Super Sententias*, XIVe s. (R. 44706) ; Hubertinus de Casali, *Arbor crucifixae vitae Jesu*, XVe s. (R.42406) ; Alexander de Villa Dei, *Doctrinale*, début

Digitized by Google

xve s. (R. 33827) ; Petrus Riga, *Aurora* (R. 33991, xve s. ; R. 56061, xiiie s. ; R. 56089, xiiie s.) ; Guillaume de Pagham, *Summa que vocatur sinistra pars oculi sacerdotum*, fin xive s. (R. 55939) ; Beda, *Liber scintillarum*, 1449 (R. 56093) ; S. Bernardini de Senis, *Tractatus de contractibus et usuris*, xv^e s. (R. 56094) ; Anselmus, *Elucidarius*, xiv^e s. (R. 56254) ; Nicolaus de Lyra, *Postille super psalterium et S. Hieronymi psalterium*, xv^e s. (R. 56255) ; *Sermones* (R. 56976, xve s. ; R. 60874, xvie s. ; R. 61203, xive s.) ; *S. Augustini opera* (R. 45110, xive s. ; R. 63220, xiiie s.). — **b**) *Liturgica*. — *Missale Eboracense, Missale Lincolniense*, xiie-xve s. (R. 33761) ; *Pontificale Romanum parvum*, xve s. (R. 48224) ; *Breviarium Praemonstratense*, début xve s. (R. 45191) ; *Collectaneum Cisterciense*, xive s. (R. 45189) ; *Liturgica Cisterciensia*, 1652 (R.40338) ; *Horae* de Sarum, xve s. (R. 32526) ; *Horae* de Suzanne de Bourbon, épouse de Charles de Bourbon, connétable de France, xvie s. (R. 56999) ; *Missale ad usum Romanum*, dioc. de Cologne ou de Trèves, xie-xiie s. (R. 53559) ; *Psalterium Romanum*, xive s. (R. 54264) ; *Diurnale* (fragment), xive s. (R. 56087) ; *Diurnale Cisterciense*, xiiie-xve s. (R. 56088) ; *Breviarium ad usum Fratrum Minorum*, xive s. (R. 56090) ; *Lectionarium et Breviarium*, xiiie -xive s. (R. 56098) ; *Rituale Canonicorum regularium S. Augustini*, xv^e s. (R. 56689) ; *Processionale* provenant de Saint-Florent (Maine-et-Loire), xve s. (R. 611446). — **c**) *Monastica*. — *Annales Wigemorenses*, 1387-1437 (R. 26231) ; *Chronicon monasterii de Melsa* (Meaux, C. d' York), 1388-1396 (R. 26225) ; *Chartularia* : St Mary, York, xive-xve s. (R. 26212), Prieuré de Bredon (C. de Leicester), xiiie-xive s. (R. 21710), Monast. de Sainte-Marie de Sartis à Wardon (C. de Bedford), xiiie-xve s. (R. 26230) ; Fountains Abbey (C. d' York), xve s. (R. 38978), Tockwith (C. d' York), xvie s. (R. 32959). — **d**) *Ascetica*. — *Donatus devotionis cum quatuor conjugationibus de regula bene viventium*, xvie - xviiie s. (R. 38270) ; *Ascetica*, comprenant des sermons et le *De arte moriendi* de Nicolas de Dinkelsbuhl, *S. Augustini sermones ad quosdam fratres heremitarum et ad fratres suos canonicos* et *Liber de meditationibus S. Anselmi*, 1447 (R. 61183). — **e**) *Varia et Miscellanea*. — *Miscellanea* (Jean Waldeby, Jacques de Vitry, Robert Grosseteste), xiv^e s. (R. 39882) ; *Miscellanea Franciscana* (S. Bonaventure, etc.), xv^e s. (R. 44790) ; *Miscellanea* (Alcuin, Chrysostome, Hugues de Saint-Victor ; *Liber de duodecim abusionibus* (S. Bonaventure), xiie-xve s. (R. 33818/1) ; *Miscellanea* (Geoffroi Babion, Hildebert de Lavardin, Hugues de Saint-Victor, Honorius Augustodunensis, Garnier de Rochefort, etc.), xiiie - xve s. (R. 33818/2) ; *Miscellanea* (Fragm. des *Etymologiae*, d'Isidore de Séville, *De purgatorio S. Patricii*, Pénitence d'Adam, etc.) xiiie s. (R. 32957) ; *Catalogus librorum totius provinciae* (Bibliothèques franciscaines d'Autriche en 1647) (R. 26223) ; *Statuta Ecclesiae cathedralis S. Pauli Londinensis*, 1870 (R. 28513) ; *Miscellanea* (Bède, Cassiodore, etc.), xiie-xive s. (R. 55796) ; *Miscellanea* (*Exhortaciones B. Augustini ad Julianum comitem, etc.*), xive s. (R. 56062) ; *Miscellanea theologica*, 1454-1455 (R. 56064) ; *Miscellanea* (*Vita B. Pauli primi eremite*, etc.), xve s. (R. 56091) ; *De imitatione Christi* et alia (xv^e s. Liber Cartusiensium in Buchshaim prope Meiningen) (R. 56092) ; *Theologica* (Raymond de Pennafort, Giovanni d'Andrea, Nicholaus de Anessiato), xiv^e s. (R. 56256) ; *Miscellanea* (Johannes Jacobus Canis, Franciscus Philelphus), 1459 (R. 56691) ; *Miscellanea* (*Vitae sanct.* (B.H.L. 377, 2655, 5610),etc.),xve s. (R. 56939) ; *Mariale*, xive s. (R. 56941) ; *Miscellanea theologica* (S. Augustin, Orose, S. Bernard, etc.),xive s. (R. 59239) ; Petrus Lombardus, *Libri Sententiarum*, début xive s. (R. 59237) ; *Miscellanea* (S. Maxime de Turin, S. Ildefonse, etc.), xiiie s. (R. 61202) ; Fragments de manuscrits, xive s. (R. 61199) ; *Miscel-*

Digitized by Google

lanea (Richard Rolle de Hampole, *Postillae super Canticum canticorum, De incendio amoris, De amore Dei contra amatores mundi*, etc.) xve s. (18932).

L. G.

— On trouvera dans la *Scottish Historical Review* (1928, t. XXV, p. 221-223) une liste des catalogues de manuscrits de la *National Library* d'Écosse, à Édimbourg, qui sont mis à la disposition du public dans cette bibliothèque. Cette liste a été dressée par M. H. W. Meikle, conservateur des manuscrits. L. G.

— Sur les dispositions concernant les registres paroissiaux et les règlements officiels récents relatifs à la conservation et au classement de ces documents, on pourra consulter la communication intitulée *Parish Registers Commission*, signée G. W. Wright, dans *Notes and Queries* (1928, t. CLV, p. 75-76). L. G.

— Sous le titre de *Guide to Archives and other Collections of Documents relating to Surrey*, la *Surrey Record Society* publie de très utiles répertoires. Le XXVIe volume des publications de cette société est consacré aux documents d'archives des paroisses (documents civils et ecclésiastiques). L'auteur en est Miss D. L. Powell, secrétaire de la Société (Londres, 1927. viii-130 p.). Les plus anciens des registres paroissiaux, — ceux des baptêmes, — remontent à la première moitié du xvie siècle. L. G.

— Il convient de signaler à l'attention des chercheurs le travail de Miss Dorothy M. Meads, *Searching local Records* (*Review of English Studies*, 1928, t. IV, p. 173-190 ; 301-323), où l'on trouvera de précieuses indications sur les points suivants : commissions instituées par le gouvernement britannique pour le classement et la conservation des archives et rapports publiés par lesdites commissions de 1800 à 1919 (p. 174) ; archives des comtés et archives municipales (p. 175-190) ; difficultés et obstacles que peuvent rencontrer les chercheurs dans certaines de ces dernières archives (p. 301-302) ; archives paroissiales (p. 305-315) ; documents ecclésiastiques officiellement confiés à la garde des évêques, des doyens et des chapitres et des archidiacres (p. 315-320) ; documents d'archives conservés par certaines autres institutions et par des particuliers (p. 320-322). Finalement l'auteur donne une liste bibliographique de tous les guides à utiliser pour les recherches dans les dépôts d'archives d'Angleterre.

L. G.

— Avec son centième numéro (juillet 1928) et son 25e volume, la *Scottish Historical Review*, revue trimestrielle éditée à Glasgow, a atteint la fin de sa carrière. On regrettera la disparition de ce périodique, qui, surtout dans ces dernières années, a publié des travaux remarqués. L. G.

— *Congrès, Cours et Conférences.* — Le 17e Congrès international des Orientalistes s'est ouvert à Oxford le 27 août sous la présidence de Lord Chalmers. Parmi les nombreux sujets qui furent l'objet de communications et de discussion dans diverses sections du congrès, nous devons signaler les suivants. Le 28 août, lecture du Prof. A. S. A. Yahuda sur *The Language of the Pentateuch and its relation to the Egyptian language and thought* ; du Dr S. A. Cook : *Why was Jerusalem the City of Righteousness?* (le sel abonde dans la région de Jérusalem) ; du Rev. M. Bouyges sur la *Bibliotheca arabica scholasticorum*, collection entreprise par l'Université de Saint-Joseph de Beyrouth, son plan et son

Digitized by Google

utilité. Le 29, communication du professeur américain ZEITLIN, sur le passage de l'historien Josèphe relatif à Jésus, qui, d'après lui, serait une interpolation d'Eusèbe. Au cours de la discussion qui suivit, le Dr GASTER dit qu'il avait découvert une version roumaine de ce texte, laquelle est, en beaucoup de passages, similaire à la version slavonne. Communication du Prof. C. A. NALLINO sur le système légal de l'Église syriaque, qui serait musulman par son origine et son esprit. Le 1er septembre, le Prof. GRAPOW a annoncé que trois volumes de son *Dictionnaire égyptien* paraîtraient à la fin de l'année présente et le Dr W. E. CRUM a fait savoir que l'impression des premières pages de son *Coptic Dictionary* allait commencer sans tarder. La section des arabisants a approuvé la publication de la *Bibliotheca arabica Scholasticorum.*

Le Congrès a pris fin le 1er septembre. Il a été décidé que le prochain Congrès des Orientalistes se tiendrait en Hollande, en 1931, probablement à Leyde.

Les caractères si particuliers de l'art ornemental chrétien en Angleterre, aux VIIe et VIIIe siècles, ont été décrits par M. C. R. PEERS dans une *lecture* de la Fondation Henriette Herz sur les aspects de l'art, donnée le 20 janvier 1926 et reproduite dans les *Proceedings of the British Academy* : *English Ornament in the Seventh and Eight Centuries* (t. XII, 12 pages). Le conférencier indique brièvement quelle a dû être la part d'influence de l'art italien, de l'art germanique et de l'art irlandais sur la technique anglaise de cette époque.

En histoire, comme dans tous les autres domaines de recherches scientifiques, la spécialisation est nécessaire, mais la culture générale historique ne doit pas être négligée pour autant, car la surspécialisation conduit à la pulvérisation de l'histoire ; c'est là ce que s'est attaché à montrer le Professeur A. F. POLLARD dans le discours, *What is History?*, prononcé, le 6 juillet 1928, à la sixième assemblée de l'*Anglo-American Historical Conference*, tenue à Londres ce jour-là.

La *Lingard Society*, dont le nouveau président est M. EDGAR PRESTAGE, professeur de langue, de littérature et d'histoire du Portugal à l'Université de Londres, donnera les *lectures* suivantes pendant la session 1928-29 : *The Royal Saints of Britain*, par M. W. A. S. HEWINS (8 octobre) ; *The Medieval Popes and the Jews*, par le Rev. FRANCIS DAY (12 novembre) ; *Anglican Orders and the English Martyrs*, par Dom BÈDE CAMM (10 décembre) ; *Christianity and the Common Law of England*, par RICHARD O'SULLIVAN (14 janvier) ; *Albuquerque*, par le Prof. EDGAR PRESTAGE (11 février) ; *Some English Archbishops and Bishops of the Fifteenth Century*, par M. V. J. B. TORR (11 mars) ; *The Alien Priories*, par M. F. W. SHERWOOD, le 15 avril, jour de l'assemblée générale de la Société.

La *lecture* sur *The Conquistadores*, donnée par Miss HELEN DOUGLAS-IRVINE le 2 avril 1928, a été imprimée dans le *Tablet* du 5 mai et tirée à part (*Lingard Papers*, N. S. N° 8, 12 pages). L. G.

— *Nominations.* — Le 7 juin, le titre de docteur ès lettres *honoris causa* a été conféré par l'Université de Cambridge à M. F. CUMONT, professeur à l'Université de Gand et conservateur du Musée du Cinquantenaire à Bruxelles. Après avoir fait ressortir l'excellence de ses titres, notamment en ce qui regarde les recherches sur le culte de Mithra, le *Public Orator* a terminé sa harangue par une pointe d'esprit, disant : « Illum forsitan otiosum fuerit coronare qui dicat Mithram esse coronam suam ; sed coronabimus. »

Le 30 juin, dans la même séance où M. PAUL MEILLET, professeur de philologie comparée au Collège de France, s'est vu conférer par l'Université de Dublin

Digitized by Google

le titre de docteur ès lettres *honoris causa*, le Professeur JOHN MACNEILL, dont les recherches d'histoire et de philologie celtique ont été plusieurs fois mentionnées dans cette chronique, a reçu le même honneur.

Ce n'est pas le 17 juillet, comme nous l'avons dit par erreur (RHE, 1928, t. XXIV, p. 750) que M. l'abbé Henri BREMOND, de l'Académie française, a reçu le titre de docteur ès lettres *honoris causa*, à Oxford, mais bien le 17 juin. Dans le discours d'usage, le *Public orator* l'a appelé « Musarum interpretem et sapientiae christianae epoptam », et le Vice-chancelier l'a apostrophé en ces termes : « Vir reverende et eruditissime, quem haud scio an in sacra theologia an in litteris versatiorem dixerim, cui vix minus cordi sunt nostrates quam Franco-Gallicae Camenae. »

Succédant à Lord Cave, décédé le 29 mars 1928, le Vicomte GREY DE FALLODON a été élu le 16 juin chancelier de l'Université d'Oxford, sans concurrent.

M. F. M. POWICKE, professeur d'histoire du moyen âge à l'Université d'Oxford, succède au Professeur Davis comme *Regius Professor* d'histoire moderne à l'Université d'Oxford.

— *Décès.* — Le 11 mars 1927, HENRY SAXTON CRAWFORD, archéologue irlandais de grand mérite. Il a principalement étudié les célèbres croix sculptées d'Irlande avec une compétence et un souci du détail très remarquables. Son ouvrage, *Carved Ornament from Irish Monuments* (1926), qui a été l'objet d'une notice dans cette chronique (RHE, 1926, t. XXII, p. 916), est le meilleur et le plus complet dont on dispose pour l'étude de l'art ornemental irlandais appliqué à la sculpture. Cet assidu collaborateur du *Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland*, qui fut membre du comité de la Société, son vice-président et son bibliothécaire, aurait mérité une notice obituaire un peu moins sommaire que celle que lui a consacré le *Journal* (1928, t. LVIII, p. 77-78). Cette notice aurait dû, d'ailleurs, être accompagnée d'une bibliographie des travaux du défunt. Celle-ci faisant défaut, nous allons indiquer les principales études publiées par Crawford dans ledit *Journal* : *A Descriptive List of the early Irish Crosses* (1907, t. XXXVII, p. 187-239) ; *Some Crosses not mentioned in the List of Irish Crosses* (1908, t. XXXVIII, p. 181-182) ; *Description of the carved Stone at Tybroughney Co Kilkenny* (1908, t. XXXVIII, p. 270-277) ; *Notes on several of the Clonmacnois Slabs* (1911, t. XLI, p. 51-57) ; *The early Slabs at Lemanaghan King's County* (1911, t. XLI, p. 151-156) ; *Notes on Irish Bell-shrines in the British Museum and the Wallace Collection* (1922, t. LII, p. 1-10) ; *A Descriptive List of Irish Shrines and Reliquaries* (1923, t. LIII, p. 74-93, 151-176). Sur cette dernière étude, voir RHE. 1924, t. XX, p. 602.

Le 8 janvier 1928, JOHN WILLIAM WILLIS-BUND, né en 1843. Fondateur de la *Worcestershire Historical Society*, il a collaboré à la *Victoria County History of Worcestershire*. Son principal ouvrage, *The Celtic Church of Wales* (1897), est écrit sans méthode et dans un esprit très tendancieux.

Le 24 juin, le Rev. FREDERIC RELTON, qui publia, en collaboration avec J. H. Overton, *The English Church from the Accession of George I to the end of the* XVIIIth *Cent.* 1714-1800 (1906). Son fils, le Rev. Dr H. M. Relton, est professeur de théologie dogmatique au King's College de Londres.

Le 24 juin, à Brighton, ville où il était né le 22 février 1854, le Dr J. H. ROUND, historien de valeur, à qui on doit notamment : *Ancient Charters, royal and private, prior to* A. D. 1200 (1888, etc.) ; *The early Life of Anne Boleyn* (1886) ; *Feudal England* (1895).

Digitized by Google

Le 28 juin, H. W. CARLESS DAVIS, *Regius Professor* d'histoire moderne à l'Université d'Oxford. Il était né le 13 janvier 1874. Ancien élève de Balliol College, à Oxford, il fut élu, en novembre 1895, *fellow* d'All Souls, fut nommé professeur à University College du Nord du Pays de Galles (1896-97), puis *lecturer* à New College (1897-99) et à Balliol. En 1921, il fut appelé à occuper la chaire d'histoire moderne à l'Université de Manchester, d'où il passa, en 1925, à celle de *Regius professor* d'histoire moderne à Oxford. A l'occasion de sa nomination à cette dernière chaire, nous avons indiqué ses principales publications (voir RHE, 1925, t. XXI, p. 358). Sa leçon d'ouverture, *The Study of History* (1925) fut très remarquée. Co-éditeur, avec J. R. H. Weaver, du *Dictionary of National Biography*, il a dirigé la publication du supplément (1912-1921), paru en 1927, dont nous parlons plus haut. Les revues historiques anglaises, et principalement l'*English Historical Review*, perdent ainsi un collaborateur des plus distingués.

Le 9 juillet, HENRY YATES THOMPSON, ancien propriétaire de la *Pall Mall Gazette* et collectionneur de précieux manuscrits, né près de Liverpool en 1838. Posséder une collection de très beaux manuscrits ne dépassant pas le nombre de cent, telle fut l'ambition que sa fortune lui permit de réaliser. Un manuscrit digne de figurer dans la centaine était-il mis en vente ? Il s'empressait de l'acquérir et se défaisait d'une unité moins digne à ses yeux d'être conservée. En juin 1919, un premier lot de cette riche collection comprenant 28 manuscrits et deux imprimés fut mis en vente. Cette première vente rapporta £ 52,160. En mars 1920, la vente d'un second lot de 26 manuscrits et de 8 incunables imprimés sur vélin produisit £ 77,955 ; celle d'un troisième lot, en 1921, £ 18,024. Des manuscrits et imprimés qui lui restaient, Thompson légua un certain nombre à diverses bibliothèques et musées publics, notamment au British Museum et au Louvre.

Le 1er août, à Édimbourg, Mgr HORACE K. MANN, historien né à Londres en 1859, recteur du Collegio Beda à Rome depuis 1917, auteur de *The Lives of the Popes in the early Middle Ages* (14 vol., 1902-1926), ouvrage de valeur, et de *Nicholas Breakspear* [*Hadrian* IV], *the only English Pope* (1914).

Le 6 août, à Enniscorthy, comté de Wexford (Irlande), le Dr WILLIAM HENRY GRATTAN FLOOD, musicologue et historien, âgé de 69 ans. Il a publié *The History of Irish Music* (4e éd., 1927) et *A History of the Diocese of Ferns* (1916). Il a collaboré à la *Catholic Encyclopaedia* et à de nombreux périodiques, notamment au *Tablet*. Ses études historiques trahissent souvent un esprit aventureux, ainsi que nous avons eu l'occasion de le marquer ici même (Voir RHE, 1926, t. XXII, p. 174) ou ailleurs (Voir *Jahrbuch f. Liturgiewissenschaft*, 1925, t. IV, p. 323).

Le 16 août, Sir GEORGE TREVELYAN, homme politique et historien. Il était né le 20 juillet 1838 à Rothley Temple (Leicestershire), lieu natal de Lord Macaulay, son oncle, dont il publia la Vie et la correspondance en 1876. Le défunt était le père de M. George Macaulay Trevelyan, qui est actuellement *Regius Professor* d'histoire moderne à Cambridge. L. GOUGAUD, O.S.B.

Autriche

— L'excellente revue arménienne des Méchitharistes de Vienne, *Handes Amsorya*, a voulu commémorer d'une manière scientifique le quarantième anniversaire de sa fondation. A cet effet, la Rédaction s'est employée à recueillir, auprès des arménisants d'Europe, de courtes études qu'elle a publiées dans son dernier numéro de l'année 1927. Dans ce gros fascicule de près de 375 co-

Digitized by Google

lonnes de texte serré, on a réparti systématiquement les contributions en sept groupes ou sections : Écriture sainte, patrologie, hagiographie, littérature, philologie, histoire et géographie, art. On pourra trouver dans notre bibliographie l'indication des sujets traités par les différents collaborateurs et qui présentent de l'intérêt pour les historiens ; nous nous contenterons ici de noter brièvement, à titre d'exemples, les idées et conclusions principales de l'une ou l'autre étude. Dans la section biblique, le prof. F. Herklotz examine les diverses recensions arméniennes de la péricope de la femme adultère et les rapports de ces textes avec le grec, le syriaque et même le latin de l'évangile de saint Jean (*Zur Textgeschichte von Joh.* VII, 53-VIII, 11 (*Erzählung von der Ehebrecherin*) *bei den Armeniern*, c. 623-642).— Le Prof. B. Kraft étudie les 59 versets de l'épître aux Romains cités par saint Irénée et rendus en arménien par le traducteur ; cela lui permet d'affirmer, en général, une grande fidélité de la traduction, qui lui donne de l'importance pour le reconstitution du texte grec cité par saint Irénée ; cependant le traducteur a parfois utilisé une version arménienne préexistante basée sur le grec. L'auteur annonce qu'il étendra ses recherches à toutes les épîtres pauliniennes et à cette ancienne version arménienne, qui diffère du texte actuel (*Der Römerbriftext des armenischen Irenäus*, c. 641-670).—La bible géorgienne actuelle a-t-elle été traduite du grec ou de l'arménien ? Telle est-la question que se pose le P. F. Zorell, après avoir retracé brièvement l'histoire de cette version (*Ursprung und Eigenart der georgischen Bibelübersetzung*, c. 669-680). La critique interne est à peu près seule compétente pour y répondre ; l'examen paraît démontrer, dans la mesure où il a été fait, que la version géorgienne a été élaborée d'après un texte grec, non cependant sans que certaines leçons arméniennes et syriaques y aient été adoptées, ce qui répond d'ailleurs bien à ce que nous savons de la formation de son auteur, saint Mastoc. — Les études patristiques portent sur des détails concernant certaines traductions arméniennes d'œuvres des Pères. Le Dr A. Zanolli (*Notizie su alcune varianti del testo armeno di Afraate*, c. 681-648) relève et compare avec le syriaque certaines leçons de la version arménienne du « sage persan » et en profite pour corriger certaines erreurs d'interprétation. — Le Dr V. F. Buechner fait de même pour un passage de la version arménienne du commentaire de saint Éphrem sur le Diatessaron et y rétablit la leçon qu'il estime primitive (*Zur einer Stelle der armenischen Uebersetzung von Ephrem Syrus' Diatessaron-Kommentar*, c. 685-688). — M. J. Muyldermans (*Une recension arménienne du Syntagma doctrinae*, c. 687-700) s'occupe de ce petit écrit, dont on n'a pas encore réussi à découvrir l'auteur ; il en compare le texte grec avec les versions copte et arménienne ; il constate que l'arménien renferme les deux parties d'un petit traité connu sous le titre de *Didascalia* 318 *Patrum* et fournit, dans une rédaction abrégée et remontant au ve siècle, la traduction d'une recension grecque perdue. — La version arménienne du grand ouvrage de Timothée Élure contre la doctrine définie à Chalcédoine a fourni matière à deux études. Dans l'une, M. J. Rucker (*Cyrillus von Alexandrien und Timotheus Aelurus in der alten armenischen Christenheit*, c. 699-714) examine l'usage fait des écrits de saint Cyrille d'Alexandrie, dans la polémique antichalcédonienne, par Timothée Élure, par le florilège arménien, appelé *Sceau de la foi*, et par Sévère d'Antioche, dans son *Philalèthe*. Bourré de renseignements érudits, cet exposé l'est malheureusement aussi d'abréviations et de sigles, qui en rendent la lecture fort pénible. Qu'il suffise d'en retenir que l'accusation de falsification d'écrits cyrilliens,

Digitized by Google

portée autrefois contre Timothée, n'est pas prouvée, et que les chercheurs qui s'occupent des écrivains ou écrits nommés plus haut ont chance de rencontrer dans ces pages des données qui pourront leur servir utilement. Dans l'autre étude, M. J. Lebon (*Version arménienne et version syriaque de Timothée Élure*, c. 713-722) compare, du point de vue de leur contenu, l'édition arménienne et le texte syriaque de *Brit. Mus. Addit.* 12156 ; ce dernier renferme des écrits qui ne correspondent pas à l'ouvrage arménien. Les passages qui existent à la fois dans les deux versions sont signalés et étudiés ; il en résulte que la version syriaque ne porte que sur des parties du texte grec que la version arménienne a traduit en entier. Les deux versions ont leur importance pour la critique textuelle de l'ouvrage, dont la structure interne apparaît encore grâce à certains indices. — Le P. P. Peeters (*Une sainte arménienne oubliée, sainte Marie la Jeune* † 902-903, c. 723-730) rappelle les traits principaux de la vie d'une sainte arménienne, immigrée avec sa famille à Constantinople à la fin du IXe siècle et morte à Bizya, en Thrace, au printemps de l'année 902 ou 903, et met les circonstances de cette vie en rapport avec les événements connus de l'histoire religieuse de l'Arménie à cette époque. Un autre bollandiste, le P. J. Simon se demande : *Où et quand furent prononcées les Orationes in XL Martyres de S. Grégoire de Nysse?* (c. 731-736). Si les détails donnés par l'orateur ne permettent pas de répondre à ces questions pour le panégyrique, ils révèlent que les deux autres homélies sur le même sujet ont été prononcées dans la ville de Sébaste et l'église des XL martyrs et que la date est vraisemblablement celle du 9 mars 380. — Nous laissons les études de philologie aux spécialistes, qui les apprécieront certainement à leur valeur. Parmi les contributions historiques, signalons les pages érudites et attrayantes que M. J. Laurent consacre aux rapports des croisés occidentaux avec les Arméniens (*Les Croisés et l'Arménie*, c. 885-906) et dans lesquelles il explique la contradiction qui existe entre les jugements trop unilatéraux portés à ce sujet par divers historiens. — L'histoire de l'art, nous l'avons dit, est également représentée. M. A. Baumstark (*Ein missverstandenes Motiv armenischer Weltgerichtsdarstellungen*, c. 921-930) distingue trois types de jugement dernier dans la miniature arménienne et interprête un détail peu compris du type le plus autochtone, d'après un texte attribué à saint Éphrem. — La bibliothèque des Méchitharistes de Vienne s'est enrichie de huit grands feuillets d'évangéliaire, certains avec texte compris sous des arcades décoratives. Le P. A Merk (*Die Miniaturen des armenischen Evangeliars Nr 697 der Wiener Mechitharistenbibliothek*, c. 931-944 et 2 pl.) les décrit et les rapproche de l'évangéliaire arménien du couvent de S. Jacques de Jérusalem et de celui d'Etschmiadsin (989). Le lieu d'origine de ces œuvres est à chercher, d'après Strzygowski, aux confins de la Syrie et de l'Asie Mineure.—Dans son article : *Neue Wege zur Erforschung von Ursprungsfragen altarmenischer Kirchenbauten* (c. 945-979 et 19 fig.), M. J. Schwieger ne publie pas de monuments inédits. Les beaux clichés qu'il reproduit sont la propriété de M. J. Strzygowski. Les études de celui-ci et celles de M. Millet servent de point de départ à M. S. qui, tenant compte du climat, des mœurs du peuple, etc., examine d'une manière fort abstraite comment les Arméniens ont compris la masse monumentale, les rapports de l'édifice avec l'extérieur, etc.

Ce beau recueil est une démonstration claire et solide des services que les études arméniennes peuvent rendre aux diverses branches de la science his-

Digitized by Google

torique et des mérites que s'assurent les Pères Méchitharistes en s'employant à conserver et à faire connaître les richesses du passé de leur peuple. M. M.

— La réunion annuelle de la *Leogesellschaft* s'est tenue, cette année, à Gratz. Le secrétaire de la société, Mgr INNITZER, qui vient d'être élu recteur de l'université de Vienne pour l'année 1928-29, a présenté à l'assemblée le rapport touchant l'activité et les publications des membres de la Société. Celle-ci compte, dans la section centrale de Vienne, 1654, et dans les sections filiales, 717 membres. Plusieurs communications furent présentées. Notons celles du Prof. BECKER, de Vienne, « *Die Venus-Farht des Minnesangers Ulrich von Lichtenstein* » ; du Prof. POSCH, de Gratz, *Kaizer Ferdinand II.* ; du Prof. EIBL, sur l'évolution de la philosophie, de Hegel à la renaissance de la scolastique. J. H.

— L'université de Vienne vient de fêter, au mois de juin, plusieurs anniversaires : d'abord, le Séminaire historique a consacré une séance solennelle au centenaire de la naissance de Max Buedinger ; le Dr O. REDLICH a retracé la carrière et montré les mérites de Buedinger dans son histoire ancienne de l'Autriche. — Les amis et élèves d'A. DOPSCH, lui ont offert, à l'occasion de son 60e anniversaire, un volume de mélanges ; ils ont fondé aussi un prix A. Dopsch, s'élevant à 1000 s., qui sera accordé tous les deux ans au meilleur travail consacré à l'histoire économique.—Enfin, une fête a été également organisée pour célébrer le 70e anniversaire de W.KUBITSCHEK, autrefois directeur du cabinet de numismatique au palais impérial et professeur d'épigraphie et d'antiquité romaine à l'université de Vienne. J. HOLLNSTEINER.

Belgique

— Dans le *Muséon* (1928, t. XLI, p. 49-80), le R. P. VILLECOURT (†) publie, sous le titre : *Le livre du Chrême. Ms. Paris arabe* 100, « la traduction » des parties encore inédites « du document le plus ancien de ce ms., à savoir. la lettre au Mafryan Jacques, écrite du vivant du patriarche d'Antioche, Michel le Grand ». — Mgr AD. HEBBELYNCK publie, avec traduction, *Les κεφάλαια et les τίτλοι des évangiles dans les mss bohaïriques Paris Bibl. Nation. copte* 16, *Vat. copte* 8 *et le fragment bohaïrique Brit. Mus. Add.* 14740a *fol.* 9, ainsi que *La lettre d'Eusèbe à Carpianus d'après le ms. bohaïrique Vat. copte* 9 (p. 81-120). — Enfin, en faisant le compte rendu de la récente *Grammaire du grec biblique* du R. P. Abel, M. TH. LEFORT, sous le titre : *Pour une grammaire des* LXX (p. 152-160), attire l'attention sur l'influence que le copte a vraisemblablement exercée sur la langue des traducteurs de la bible grecque de l'A. T. « L'Égypte bilingue, dit-il (p. 158), nous montrant la langue populaire envahie par le vocabulaire grec, et cela bien avant la traduction de la Bible, n'y a-t-il pas lieu de se demander si les points de vue égyptiens n'ont pas envahi le parler grec d'Égypte ? », et il appuie cette suggestion de quelques rapprochements significatifs. R. DRAGUET.

— Dans la *Revue belge de philologie et d'histoire* (1928, t. VII, p. 551-570), M. ÉT. SABBE publie des *Notes sur la réforme de Richard de Saint-Vannes dans les Pays-Bas*. Il montre, à l'encontre d'E. Sackur (*Die Cluniacenser*, 1894) que la réforme monastique apportée au XIe siècle en Flandre et en Lotharingie par

Digitized by Google

Richard de Saint-Vannes est indépendante, ou plutôt se distingue nettement du mouvement clunisien qui ne sera introduit que de 1086 (à Anchin) à 1181 (Lobbes). La nature de la réforme richardienne est d'ailleurs tout autre que l'idéal clunisien. Quoique non codifiée, elle a ses traits caractéristiques : défense du temporel monastique contre l'élément féodal, discipline très dure, travaux intellectuels qui provoquent une éclosion d'œuvres littéraires imbues de traditions classiques, enfin, manque d'organisation centralisatrice. On saura gré à M. Sabbe d'avoir attiré l'attention sur ces faits dont la signification sera mieux soulignée encore quand ils seront encadrés dans leur milieu historique, comme le fera l'auteur dans un grand travail qu'il fera paraître sur Cluny dans notre pays. Deux remarques : P. 555, moines écossais, doit s'entendre dans le sens de moines irlandais ; p. 562, le témoignage erroné de Jean d'Outremeuse est superflu.

H. N.

— Dans la *Revue bénédictine*, 1928, t. XL, p. 225-234, Dom Ph. Schmitz publie une note très érudite sur : *Un manuscrit retrouvé de la « Vita Anselmi » par Eadmer*. Il s'agit du *De vita et conversatione Anselmi Cantuarensis*, attribué à ce moine de Cantorbéry, dont M. Rule a donné, en 1884, un texte (texte R). Dom Schmitz a retrouvé chez le comte G. de Hemricourt de Grunne un ms. du XIIe siècle avec enluminures, signalé en 1862 par Th. Duffus Hardy. Le ms. doit provenir de Saint-Martin de Tournai et probablement y avoir été écrit peu après 1113 par un moine normand (Saint-Martin en comptait alors plusieurs), bien au courant de la vie et des œuvres de S. Anselme ; au surplus, il appartient au type N, c'est-à-dire à la troisième rédaction, suivant M. Rule. Comme celui-ci a collationné seulement un ms. mutilé de ce type (Bibl. Nat. Paris, Lat. 5348) et que le ms. de Hemricourt est complet et contemporain du biographe Eadmer, on aperçoit l'intérêt de la trouvaille de dom Schmitz. Ajoutons que les conjectures et les déductions de celui-ci sont très acceptables et fort bien présentées. En annexe, collation du ms. Hemricourt avec l'édition de Rule. H. N.

— A l'occasion des conversations de Malines, M. M. Daisomont a cru faire œuvre utile en exposant aux lecteurs flamands les origines de l'Église anglicane. L'aspect assez spécial sous lequel il a considéré la question, ressort déjà du titre de son livre : *De Strijd van Hendrik* VIII *om Anna Boleyn* (Bruges, Imprimerie Ste-Catherine, 1928). C'est un récit clair et objectif des circonstances qui ont amené Henri VIII, dans sa volonté obstinée à faire d'Anne Boleyn sa femme légitime, à la rupture avec Rome et à la sujétion de l'Église d'Angleterre au pouvoir civil. Considéré sous cet angle très restreint, l'ouvrage a atteint son but : sans apporter des données nouvelles, il raconte simplement les principaux points du conflit. On regrettera que l'auteur n'ait pas élargi le cadre de son étude : les complications et les aspects politiques de la question, de même que l'évolution ultérieure de l'Église anglicane,— point très important dans la question des tentatives de réunion, — ont été laissés de côté par l'auteur. Dans un chapitre spécial M. Daisomont a cependant soumis à une étude plus détaillée le titre juridique de l'Église anglicane et la signification de l'Acte de Suprématie. Le livre rendra certes des services au public auquel il est destiné. H. J. Elias.

— Un des derniers travaux de feu le P. H. Bosmans a paru dans le *Compas d'or* (Anvers, 1928, t. VI, p. 57-163) et a pour titre : *Th. Moretus de la Compagnie de Jésus, mathématicien* (1602-1667), *d'après sa correspondance et ses manuscrits*. Le P. Th. Moretus était fils de P. Moretus, diamantaire anversois, et de Hen-

Digitized by Google

riette Plantin et a passé une grande partie de sa vie à Olmutz, mais surtout à Prague. Érudit de valeur, il entretint,non seulement avec des savants de l'époque, mais aussi avec les membres de sa famille, une correspondance à la fois affectueuse et savante. Le P.Bosmans encadre ces lettres d'un excellent commentaire ; elles datent de 1625 à 1641 et émanent de Grégoire de S. Vincent, de Grienberger, de de Gottignies, de J. Patz, mais surtout de Baltazar Moretus, cousin de Théodore. Leur valeur documentaire est fort bien mise en relief. H. N.

—Signalons l'article riche en détails nouveaux, puisés aux Archives de la secrétairerie d'État et de guerre, de M. Jos. Lefèvre : *L'aumônerie militaire à l'époque de l'archiduc Albert*, 1598-1621 (dans la *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1928, t. VII, p. 113-130). Cette aumônerie est de création espagnole, laissée, sous Philippe III, aux soins de l'archiduc ; la direction du service religieux appartient en droit à l'archevêque de Malines ; elle est exercée en fait par un vicaire-général. Chaque compagnie a son chapelain ; à chaque *tercio* sont attachés un chapelain-major et un prédicateur ; dans les places fortes il y a des curés. Au début du xviie siècle, d'une manière générale, l'aumônier est de la même nationalité que l'unité à laquelle il se trouve attaché ; il y a donc des aumôniers espagnols, italiens et « wallons », de même qu'on rencontre des séculiers et des réguliers (dominicains et franciscains, pas de Jésuites sous les archiducs), choisis la plupart parmi les gradués universitaires. Les fins de carrière varient : quelques aumôniers seulement meurent en service, beaucoup quittent l'armée en recevant une « licencia ». Bref, au début du xviie siècle, le service religieux à l'armée est bien organisé ; l'archiduc innove en confiant la charge de vicaire-général au doyen de Sainte-Gudule, tradition qui se maintiendra sous Philippe IV. L'article de M. Lefèvre laisse entrevoir l'intérêt que le sujet pourrait présenter au point de vue social, si on en étendait les limites chronologiques. H. N.

— L'École des Hautes Études de Gand a commencé la publication d'une série d'études, modestes mais diligemment écrites et bien illustrées,dues à des étudiants en histoire de l'art. La première, publiée par Melle Cl. Leboucq s'occupe de *L'ancien couvent des Dominicains à Gand* (Gand, W.Siffer, 1927. In-8, 22 p. et pl.) et plus spécialement de leur église, en construction en 1263. On sera heureux d'y trouver la reproduction de bons documents graphiques, accompagnés d'une description fidèle. Ajoutons une observation à celle-ci. Le plan de cette église, large nef bordée de chapelles inserrées entre les contreforts, semble importé du Languedoc. Il ne fut repris dans aucune autre de nos églises du moyen âge, et, en dehors du Midi, il n'existe peut-être aucune autre église dominicaine du même type.

Sous le titre : *Quelques sculptures du* xviie *siècle à l'église Saint-Nicolas à Gand* (Gand, W. Siffer, 1928. In-8, 14 p., 12 fig. h. t.), Melle Is. Vercauteren a étudié le mobilier de l'église. Elle y retrouve des œuvres de quelques sculpteurs de second rang qui méritent l'attention : Matthieu Van Beveren, qui exécuta l'autel majeur (1678) et le jubé disparu ; Norbert Sauvage, auquel on doit la chaire (1670) moins remarquable, et les stalles (1671), qui ont ceci d'exceptionnel, qu'elles n'étaient pas destinées à être adossés à un mur puisque leur revers également est décoré de sculpture. R. M.

— M. V. Tourneur a bien mis en relief, dans son article : *Le médailleur Jacques Jongheling et le cardinal Granvelle*, 1564-1578 (*Revue belge de numismatique et de sigillographie*, 1927, p. 79-94), un côté peu connu du célèbre Granvelle. Celui-ci était un collectionneur très averti d'objets d'art, et surtout de médailles

Digitized by Google

contemporaines ; il possédait en son palais de Bruxelles un cabinet fameux et il ne cessa de faire appel au talent du graveur Jongheling, soit directement, soit, après son départ des Pays-Bas, par l'intermédiaire de son secrétaire Morillon. Jongheling était à la fois sculpteur, gardien des bijoux de Granvelle, expert restaurateur et fondeur de médailles. M. Tourneur a puisé sa documentation dans les lettres de Morillon à Granvelle, qui se trouvent, comme on sait, aux archives municipales de Besançon (mss. 90 à 101). H. N.

— M. Ch. Van den Borren, dont nous avons déjà relaté les travaux de musicologie (RHE, 1926, t. XXII, p. 714), vient d'achever sa longue étude sur *Le manuscrit musical M. 222 C. 22 de la bibliothèque de Strasbourg* (dans les *Annales de l'Acad. royale d'archéologie de Belgique*, 1923, t. LXXI, p. 343-374 ; 1924, t. LXXII, p. 272-303 ; 1925, t. LXXIII, p. 128-196 et 1927, t. LXXIV, p. 71-152). Le ms. dont il s'agit est celui qui fut brûlé à Strasbourg le 24 août 1870 et dont E. de Coussemaker avait pris heureusement une copie annotée ; il se compose de deux parties principales du xve siècle, comprenant 200 morceaux environ, dont la moitié au moins des chants religieux de musiciens célèbres ou estimables. M. V. d. B. s'est donné une peine inouïe pour identifier ces maîtres, marquer leur valeur et leurs sources d'inspiration, noter enfin les études dont ces œuvres musicales ont été l'objet. Au point de vue bibliographique, le travail est d'une remarquable richesse. H. N.

— Dom P. Salmon décrit et analyse *Un missel de voyage du* xvie *siècle* conservé à la bibliothèque du grand séminaire de Liége (*Les questions liturgiques et paroissiales*, 1928, t. XIII, p. 136-146). Ce *missale itinerantium*, livre liturgique assez rare, est composé de deux parties : la première est gallicane, la seconde suit le style romain et renferme, en plus, quelques messes de saints franciscains. Ge recueil comporte 52 feuillets incunables et 46 manuscrits.

J. Lavalleye.

— La florissante société populaire de culture flamande *Davidsfonds* consacre un de ses volumes à l'iconographie du Christ. Sous le titre *Christus-Koning in de beeldende kunsten* (Bruges, Excelsior, 1928, In-8, 165 p. 40 fig.), M. J. Van Vlierberghe classe un certain nombre d'œuvres d'art sous les rubriques suivantes : Le Christ-roi honoré à sa naissance, à son baptême, dans sa vie publique, dans l'exercice de ses pouvoirs législatif, exécutif, judiciaire et dans son triomphe. X.

— La courte notice, consacrée par Melle M. Selschotter au tympan sculpté de la chapelle Saint-Basile à Bruges (*Romaansche sculptuur te Brugge*, dans *Annales de la Soc. d'Émul.*, 1927, t. LXX, p. 174-180 et fig.), éclaire un problème intéressant. C'est le baptême du saint patron de la chapelle et non celui du Christ qui est représenté par cette œuvre grossière, qu'on peut dater de 1147-1150.

R. M.

— Au mois de juillet, une exposition de folklore régional a été organisée dans une annexe de l'abbaye de Grimberghen-lez-Bruxelles. L'abbaye de ce nom ainsi que le comte de Merode-Westerloo avaient exposé quelques documents manuscrits intéressant l'histoire religieuse de Grimberghen et des environs. Signalons des chartes précieuses, de 1131 à 1307, un nécrologe de 1200, un cartulaire de 1280, une *Vita S. Norberti* du xiiie siècle, des sceaux remarquables, un

Digitized by Google

obituaire de l'abbaye de Tusschenbeek, à Cherscamp, du XVIIe et du XVIIIe siècle, enfin un gros manuscrit intitulé : *Conciones varii collectae a rev. Nicasio Favescau*, curé de Wemmel, au XVIIIe siècle. Notons aussi des objets relatifs à l'iconographie, à la vie de S. Norbert, à la sigillographie, aux confréries. L'exiguité du local a empêché de donner à cette exposition l'ampleur qui convenait. H. N.

— La *Fédération archéologique et historique de Belgique* a tenu son XXVIIe congrès à Mons, du 28 juillet au 1er août, sous la présidence du chanoine Puissant. De nombreuses communications, dont le résumé parut dans les *Annales de la Fédération* (vol. XXVII, n° 2. Mons, 1928. 85 p.), furent présentées et discutées dans les sections suivantes : Préhistoire, Histoire, Archéologie et Histoire de l'Art, Musicologie et Folklore. Deux études lues à la section historique intéressent l'histoire ecclésiastique : M. Bonenfant attira l'attention sur l'influence décisive de la géographie ecclésiastique dans l'établissement de la frontière entre la France et l'Empire dans notre pays ; M. L. Halkin fit connaître le plus ancien édit contre les Luthériens, texte promulgué à Liége le 17 octobre 1520. — L'histoire de la peinture fut surtout étudiée à la section de l'histoire de l'art. M. Van Puyvelde y établit la chronologie des œuvres d'Adam Van Noort, le maître de Rubens ; M. M. Laurent jeta une lumière plus vive sur l'art mosan en analysant les œuvres des miniaturistes carolingiens et post-carolingiens. — A la section archéologique, M. Maere vit dans l'adoption très généralisée de la colonne et du plan basilical deux caractères traditionnels de l'architecture religieuse en Belgique. Les excursions à Mons, Soignies, Écaussines, Bonne-Espérance et Binche permirent aux archéologues de faire des constatations très intéressantes ; ces études furent facilitées par la publication de divers travaux concernant l'histoire et les monuments des villes visitées ; citons les principaux : P. Faider et H. Delanney, *Mons* (Frameries, 1928. 191 p.) ; Ed. Puissant, *Les Ecaussines id.*, 23 p.) ; Ed. Puissant, *Bonne-Espérance* (*id.*, 16 p.) ; E. Derbaix, *Binche* (*id.*, 44 p.). Le professeur P. Faider a dressé le *Catalogue sommaire* de l'exposition de documents relatifs aux abbayes et monastères de la région de Mons (*id.*, 23 p.), organisée à la bibliothèque publique de Mons ; ce sont surtout des manuscrits, incunables et reliures des abbayes de Bonne-Espérance, Saint-Denis en Broquerie, Saint-Ghislain et Cambron. J. Lavalleye.

— Quelques amateurs d'histoire locale ont fondé un Comité d'étude pour l'histoire religieuse de Bruxelles. Ils annoncent la publication prochaine d'une revue : *Bruxella sacra.*

— Sous le titre : *Exposition de souvenirs de* 1830, un comité vient de se constituer à Bruxelles, en vue de commémorer, en 1930, le centenaire de l'indépendance de la Belgique, sous un triple aspect : 1) La révolution de 1830 ; 2) la fondation du royaume ; 3) les origines de la dynastie. Un appel est fait au public pour recevoir des objets se rapportant à la peinture, la numismatique, les arts décoratifs, les souvenirs militaires et populaires et enfin les archives. On sait que les sentiments religieux de la population belge ont joué un rôle important dans le événements qui ont précédé et suivi 1830 ; il serait intéressant d'en trouver dans la future exposition, un écho non affaibli. Le secrétariat est à l'hôtel de ville de Bruxelles. H. N.

— De plus en plus nombreux sont les théologiens qui, soucieux du sens histo-

Digitized by Google

rique des formules qu'ils ont appris à employer, retournent résolument aux sources, déchiffrent patiemment les pièces manuscrites et, par l'étude des auteurs dits secondaires et des écrits anonymes, s'efforcent de serrer de plus près la ligne d'évolution des doctrines théologiques. C'est dans cet esprit strictement historique qu'a été conçu le projet d'une nouvelle revue, qui sera publiée par l'abbaye bénédictine du Mont-César, à Louvain, sous le titre de *Recherches de théologie ancienne et médiévale.*

Cette revue embrassera aussi l'antiquité, sans laquelle le moyen âge ne se comprend guère ; toutefois, la période médiévale sera son champ d'action préféré. Elle fera, en effet, une large place à la publication de textes inédits des théologiens latins du moyen âge et à l'étude des problèmes d'ordre littéraire et textuel que soulève la littérature théologique médiévale. Les *Recherches* paraîtront tous les trois mois et formeront annuellement un volume in-8 de 512 pages. Outre des articles, notes, textes inédits, chaque fascicule comprendra un bulletin critique appréciant les études récentes publiées dans le domaine susdit. Une chronique annuelle marquera les progrès réalisés par l'histoire de la théologie. (Prix d'abonnement annuel : 65 francs pour la Belgique, 15 belgas pour les autres pays ; s'adresser à l'administration des *Recherches*, abbaye du Mont-César, à Louvain).

— Il existe, en langue française, plusieurs revues, — parmi lesquelles il faut signaler *Irénikon*, — qui nous tiennent parfaitement au courant des progrès et des reculs, des démarches et des espoirs, que suscite partout dans les âmes et dans les esprits le problème délicat et émouvant de l'unité religieuse. Il n'en est pas cependant qui s'attache à suivre *régulièrement* le mouvement, fort considérable, de publications qui, à l'intérieur des Églises non-catholiques, manifeste leur activité intellectuelle théologique (théorie de la révélation, christologie, sacrements, etc., et non pas seulement questions ecclésiologiques). C'est pourtant cette spéculation théologique qui souvent donne leur sens et leur portée aux manifestations extérieures qui attirent notre attention. La *Revue des sciences philosophiques et théologiques* (Le Saulchoir, Kain, Belgique ; Paris, Gabalda) a l'intention de combler cette lacune en ajoutant désormais à ses nombreux bulletins un bulletin régulier des théologies non-catholiques : théologie protestante de langue allemande, théologie anglicane, théologie « orthodoxe » de langues grecque et slaves.

Plusieurs de ces publications présentent d'ailleurs un intérêt positif pour le théologien catholique, soucieux de construire une philosophie de la religion ; il ne peut pas passer à côté des ouvrages d'un Otto ou d'un Scheler sans y trouver de précieux appoints pour l'élaboration d'une psychologie religieuse ou d'une apologétique générale. On voudrait que les lecteurs de langue française puissent suivre efficacement tous ces mouvements de pensée ; la *Revue des Sc. philos. et théol.* s'y emploiera malgré les difficultés d'information et d'approvisionnement de livres. Dès octobre 1928, elle donnera un premier bulletin de théologie protestante, où seront décrits, dans leurs réactions présentes, les différents cercles théologiques d'Allemagne.

— La direction des *Questions liturgiques et paroissiales* publie la *Première table décennale* de la revue (Bruges, Desclée, 1928. In-8, 204 p. Fr. 20). On y trouve une table onomastique des auteurs, une table analytique des matières, enfin, une table bibliographique. J. LAVALLEYE.

— *Décès.* — Au mois de juillet dernier est mort accidentellement, à l'âge de

Digitized by Google

39 ans, aux environs de Munich, M. l'abbé PAUL DE CORSWAREM, curé à Bolderberg-lez-Hasselt. Le défunt s'était occupé d'études liturgiques dont la principale a été publiée en 1923 par l'Académie flamande : *De liturgische boeken der kollegiale O. L. Vr. kerk van Tongeren vóór het Concilie van Trente.* H. N.

— M. E. MATTHIEU, né à Mons le 2 juin 1851, est mort à Enghien le 23 juillet 1928. On lui doit une histoire de la ville d'Enghien, une histoire de l'enseignement primaire dans le Hainaut et de nombreuses contributions à l'archéologie et à l'histoire régionales. R. M.

Canada

—Le Canada ne possède peut-être pas des monuments anciens comparables à ceux des vieux pays d'Europe, mais il fait des efforts louables pour conserver ceux qu'il possède. A ces efforts est due la publication par la Commission provinciale des monuments d'un volume sur *Les vieilles églises de la province de Québec*, 1647-1800 (Québec, 1925. In-8, VIII-324 p. et fig.). Trente huit églises y sont décrites. Parmi elles, moins de la moitié remontent au régime français, qui finit en 1763. Toutes ces églises ou à peu près ont subi des remaniements. La plus ancienne est la basilique Notre-Dame à Québec (1647-1650). D'autres publications, dues à l'initiative de la même commission, nous intéressent ici moins directement. Elles mettent en valeur les *Monuments commémoratifs* (1923) et les *Vieux Manoirs* (1927) de la province de Québec. R. M.

Égypte

— Pour réorganiser la bibliothèque et les archives du patriarcat grec d'Alexandrie, l'archevêque Meletios a fait venir d'Athènes un professeur de paléographie, Th. Bolides. S'occupant tout d'abord des manuscrits, qu'il trouva en désordre, celui-ci constata, à l'aide de l'ancien inventaire, que vingt-cinq manuscrits ont disparu. Il en reste environ 450, dont les plus anciens sont du xe siècle ; la plupart sont écrits en grec, quelques-uns en arabe, un en russe et un autre, assez récent, en éthiopien. Outre les manuscrits, il a trouvé dans la bibliothèque patriarcale environ 2700 volumes imprimés, ayant appartenu à différents archevêques et dont plusieurs portent, en latin et en grec, de flatteuses dédicaces des auteurs ; certains d'entre eux sont précieux par leur rareté. Il y a aussi beaucoup de fascicules de périodiques et quantité de pièces d'archives en arabe. Les documents ont été enfermés dans 42 coffres pour empêcher toute nouvelle perte ; on a déjà commencé à les en extraire, pour les classer systématiquement en liasses. Le *Pantainos*, qui donne ces détails (1928, t. XX, p. 376-377), ajoute que ces archives, une fois en ordre, seront mises à bref délai à la disposition des hommes de science : c'est un service dont ceux-ci seront reconnaissants à la sollicitude éclairée de l'archevêque d'Alexandrie. M. M.

Espagne

— M. B. SANCHEZ ALONSO vient de faire paraître une nouvelle édition, considérablement augmentée, du répertoire de bibliographie espagnole qu'il édita en 1919 (voir RHE. 1924, t. XX, p. 146-147). Il en a changé le titre pour mar-

Digitized by Google

quer que cette édition, contrairement à la première qui les excluait, comprend aussi les matériaux relatifs aux rapports de l'Espagne avec l'Amérique : *Fuentes de la historia española e hispano-americana*. Ensayo de bibliografia sistematica de impresos y manuscritos que ilustran la história politica de España y sus antiguas provincias de ultramar (Madrid, Centro de Estudios historicos, 1927. 2 vol. en 1 tome in-8, XVI-623 et 468 p.). Cet élargissement géographique a d'abord entraîné un accroissement considérable de la matière : alors que la première édition ne renseignait que 6783 titres, celle-ci en signale 13172 ; ensuite, il a modifié quelque peu les divisions générales où est introduite la rubrique « Hispano-americana » au début de l'époque moderne, et dans les chapitres suivants (ch. VI, nos 2783-4452). Comme dans la première édition, l'A. limite ici son enquête à l'histoire politique de l'Espagne, c'est-à-dire, de la péninsule ibérique ; de même, il se borne à signaler les sources et les travaux originaux, y compris les articles de revues, et il exclut les manuels et les ouvrages de vulgarisation ; pour certains ouvrages importants, il mentionne des comptes rendus.

La bibliographie espagnole de N. Sanchez Alonso, telle qu'elle se présente ici, dans cette deuxième édition, constitue un instument de travail de première valeur ; elle est supérieure non seulement aux répertoires de bibliographie espagnole que nous possédions jusqu'à présent, mais même aux bibliographies historiques de plusieurs autres pays. L'historien de l'Église la consultera avec profit, car la très grande partie des matériaux qui y est indiquée, intéresse l'histoire religieuse. Les excellentes tables, d'auteurs, des matières (biographiques et géographiques), etc., facilitent considérablement les recherches.

A. D. M.

— Le t. IV des *Analecta sacra Tarraconensia* (Barcelone, Bibl. Balmès, 1928. 414-9-94*p.) contient, outre des études se rapportant à l'histoire de la théologie, quelques articles concernant plus spécialement le passé de l'Église en Catalogne. Nous nous contentons ici de résumer les deux principaux d'entre eux, en renvoyant, pour les autres, à la bibliographie de ce fascicule où ils se trouvent mentionnés. P. 271-341, M. J. Llauró étudie, sous le titre de *Los Glosarios de Ripoll*, les mss 74 (xe s.) et 59 (xie-xie s.) du monastère Santa-Maria de Ripoll, qui contiennent de nombreux fragments patristiques et textes d'écrivains latins espagnols. Pour relever l'importance de ces textes, il publie, entre autres, l'*Epistola domini Macarii ad monachos* qui, dans le ms. 74 de Ripoll, se présente sous une forme beaucoup plus longue que dans PL, t. CIII, col. 452. Il édite aussi deux glossaires, dont le premier contient environ 1280 mots, le second, 1500.—P. 343-394, J. Rius publie des *Cartes antigues de Sant Martí Sacosta*, qui s'étendent aux années 882-1499. Ces documents se rapportent surtout à l'histoire locale ; mais ils contiennent aussi de nombreux renseignements dont profitera l'histoire générale. — Remarquons, enfin, que pour la première fois, cet important périodique publie une *Bibliografia hispanica de ciencies historico-eclesiastiques*, des années 1925-27. Cette liste pourra rendre d'appréciables services à tous ceux qui s'occupent du passé religieux de l'Espagne : elle semble être fort complète ; elle est munitieusement composée et dressée d'après des divisions parfaites.

A. D. M.

Digitized by Google

États-Unis d'Amérique

— Dans la *Princeton Theological Review* (1928, t. XXVI, p. 65-79), M. Edgar M. Wilson reprend un problème souvent étudié en ces derniers temps : *The Second Coming in the Discourse of the Last Things*. Il part de l'idée que les trois synoptiques rapportent un seul discours du Sauveur traitant deux sujets distincts ; ce discours peut être divisé en sections parallèles dont, pour chaque cas, le sujet général peut être déterminé avec certitude ; ce premier résultat d'ensemble permet alors de préciser le sens des détails. En ce qui concerne la division, Mt. xxiv, 36 est rattaché à ce qui suit, de même que Lc. xxi, 28. L'interprétation est très conservatrice. Signalons quelques points : le *statim* de Mt. xxiv, 29 s'explique parce que la tribulation inclut le fait toujours actuel de la dispersion des Juifs. Le terme *generatio* de Mt. xxiv, 34 et des passages parallèles doit s'entendre de la génération contemporaine de Jésus, car « ces choses » dont il est question, opposées « au jour » de Mt. xxiv, 36, s'appliquent aux faits de l'époque du Sauveur. A. Faux.

— Dans la *Harvard Theological Review* (1928, t. XXI, p. 147-161), M. William H. P. Hatch étudie *The Apostles in the New Testament and in the Ecclesiastical Tradition of Egypt*. Après une brève comparaison des quatre listes d'apôtres fournies par le N. T., M. H. recherche, dans la littérature non-canonique, l'origine et la diffusion de l'opinion qui fait de Pierre et de Céphas deux personnages distincts. Parmi les Grecs, Clément d'Alexandrie l'admet et S. Jean Chrysostome, entre autres, en est témoin. La même conception apparaît dans la littérature syriaque, mais les deux auteurs qui la signalent sont de date tardive. Sans être inconnue en Occident, elle n'est défendue, durant les six premiers siècles, par aucun auteur latin marquant ; la raison en serait que le passage provoquant la confusion chez les Orientaux (Gal., ii, 11) portait, dans l'ancienne version latine, *Pierre* et non *Céphas*. En Égypte, la même distinction se retrouve dans deux ouvrages (dont l'origine égyptienne est au moins discutable) : l'*Epistula Apostolorum* dans sa version éthiopienne, et les différentes versions de la *Constitution apostolique égyptienne*. Contrairement à ce qu'on voit ailleurs, Céphas y est considéré, non comme un des 70 disciples, mais comme un apôtre. Enfin, en Égypte encore, l'historien arabe El-Makrîzî (xive et xve siècles) distingue Pierre et Céphas, lequel prêche l'Évangile à Rome durant 25 ans. La légende de l'épiscopat romain de Pierre durant 25 ans ne vient elle pas de ce qu'on a attribué à Pierre l'apostolat de Céphas, là où ce dernier était identifié avec le chef des Apôtres ? A. Faux.

— Sous le titre *Arminianism in Holland*, M. J. L. Neve étudie, dans la *Princeton Theological Review* (1928, t. XXVI, p. 89-108), l'origine de l'arminianisme (cause immédiate, conflit entre Remontrants et Contre-Remontrants, les cinq articles de 1610 et les canons du synode de Dordrecht), et en dégage ensuite les traits caractéristiques par l'examen de son développement ultérieur. Préparé par un double courant, humaniste et « practico-mystique », présenté déjà dans son ensemble par son fondateur, l'arminianisme, cependant, n'exprima pas dans les cinq articles de 1610 toutes les conséquences doctrinales qu'il contenait ; les opinions défendues par ses théologiens postérieurs, signalées brièvement par M. N., mirent en lumière sa nature réelle et sa doctrine à tendance rationaliste, tant au point de vue des vérités fondamentales que dans la

Digitized by Google

question des règles de foi (les confessions ne discernent pas la vérité et l'erreur, mais expriment simplement la foi de leurs auteurs : l'autorité de l'Écriture est absolue, mais purement directive). A. FAUX.

— Des religieux, appartenant aux trois branches de l'ordre franciscain établies aux États-Unis d'Amérique, viennent de tenir leur neuvième assemblée. Le rapport de cette réunion a été publié : *The Franciscan Educational Conference*. Vol. IX : septembre 1927 (Washington, Capuchin College, 1928. In-8, 589 p.). Il contient les cinq études qui y ont été présentées et qui se rapportent à l'histoire de la prédication franciscaine à travers sept siècles. Les deux premières conférences expliquent le succès qu'obtint la prédication de S. François et la place importante que la prédication a prise dans la vie de ses disciples ; la troisième expose la méthode et l'activité de quelques prédicateurs franciscains célèbres. Les deux dernières, ayant un caractère purement pratique, n'intéressent guère l'historien. Enfin, signalons tout particulièrement la biobibliographie très dense que le P. Oscar ZAWART, O. M. Cap., a dressée de l'histoire de la prédication franciscaine. Elle sera consultée avec profit et utilité par ceux qui s'occupent de prédication médiévale et du passé de l'apostolat franciscain. J. GOYENS, O. F. M.

— Le *Bulletin n° 6* du *Progress of medieval Studies in the U. S. of America* (Colorado, University, 1928. 76 p.) montre l'intérêt croissant dont jouissent, aux États-Unis, les études d'histoire médiévale. M. J. F. WILLARD y fait connaître la liste des publications, éditées pendant l'année 1927, ainsi que les communications qui ont été présentées aux différents congrès. A. D. M.

— *The Journal of Modern History* : tel est le titre d'un nouvelle revue trimestrielle que publiera, à partie de 1929, l'University of Chicago Press (Prix de la souscription annuelle : 4 dollars). La direction en a été confiée à M. BERNADOTTE E. SCHMITT, professeur d'histoire moderne à l'université de Chicago. La revue comprendra des articles, des documents, des bulletins critiques, des comptes rendus, une bibliographie et une chronique. A. D. M.

France

— Les fasc. 81-84 (Massarelli-Messe) du *Dictionnaire de théologie catholique* (Paris, Letouzey, 1928) renferment quelques articles qui intéressent plus spécialement l'histoire ecclésiastique et dont nous signalons ici les plus importants : L. VÉNARD, S. *Matthieu* (col. 359-374) ; E. LONGPRÉ, *Matthieu d'Aquasparta* (col. 375-389) ; J. BAUDOT, *Mauristes* (col. 405-443) : fait connaître l'histoire de la célèbre congrégation des Mauristes et les travaux que ses membres ont publiés ; É. AMANN, *Mérite* (col. 574-786) : étude importante au point de vue de l'histoire doctrinale, qui analyse l'enseignement des principaux documents de la littérature chrétienne touchant ce concept fondamental de la religion ; enfin, plusieurs articles concernant la *Messe* : Mgr RUCH, *La Messe d'après l'Écriture* (col. 795-863) ; *La Messe dans l'antiquité* (col. 864-964) : études érudites qui résument clairement les nombreuses questions âprement controversées entre critiques et théologiens ; études pénétrantes aussi qui proposent des solutions solidemment assises aux difficultés soulevées par les historiens libéraux ; A. GAUDEL, *Le sacrifice de la Messe dans l'Église latine du* IV*e siècle jusqu'à la veille de la Réforme* (col. 964-1085) ; J. RIVIÈRE, *La Messe*

Digitized by Google

durant la période de la Réforme et du concile de Trente (col. 1085-1142) ; A. MICHEL, *La Messe chez les théologiens postérieurs au concile de Trente* (col. 1145-1316).

A. D. M.

— Les arménisants seront heureux d'apprendre la réédition, par la librairie orientaliste P. Geuthner, des *Études historiques sur le peuple arménien* de K. ASLAN, parues en 1909 (Nouvelle édition illustrée par les soins de F. Macler, avec 16 pl. Paris, 1928. In-4, 339 p. F. 60). Rappelons que l'auteur, après avoir résumé dans une introduction, les conceptions successives qu'on s'est faites sur l'origine du peuple arménien, retrace en six chapitres l'histoire de celui-ci, et la poursuit jusqu'au moment où il perd son indépendance : I. Les commencements du peuple arménien ; II. La royauté arménienne jusqu'à l'avènement des Arsacides (190 av. J.-C.-193 ap. J.-C.) ; III. Les Arsacides d'Arménie (193-297) ; IV. Les Arsacides chrétiens. Chute de la royauté (297-428) ; V. L'Arménie sous les Byzantins, les Sassanides et les Arabes (428-860) ; VI. Les Bagratides et les Arzerounis (840-1050). L'illustration, d'exécution très soignée, est empruntée surtout aux mss et aux monuments de l'architecture religieuse.

R. DRAGUET.

— M. E. RENAULD achève, dans la Collection byzantine de l'Association Guillaume Budé, l'édition, avec traduction française, d'une œuvre de première importance pour la connaissance du XIe siècle : *Michel Psellos. Chronographie ou Histoire d'un siècle de Byzance* (976-1077). T. II (Paris, Les Belles Lettres, 1928. In-8, 199 et 185 p.). Cette partie de l'œuvre du polygraphe byzantin (sur la première, voir RHE. 1927, t. XXIII, p. 91-92) couvre la fin du règne de Constantin IX Monomaque, ceux de Théodora, de Michel VI, d'Isaac Comnène, de Constantin X Doucas, de Romain IV Diogène, et s'arrête, inachevée, à celui de Michel VII Doucas. Dans les dernières pages, M. R. a dressé l'*index nominum* des deux tomes, et accepte, sous le titre *addenda et corrigenda*, une notable série de remarques critiques présentées à sa traduction du premier volume.

R. DRAGUET.

— Signalons sans plus un petit livre traduit du persan par un orientaliste : *L'Œuvre de Bahâou'llâh*. Tome III : *Le Livre de la certitude* (*Kitâbou'l iqân*) (Traduction française par Hippolyte DREYFUS. Paris, E. Leroux, 1928. In-12, XII-192 p.). Il peut intéresser l'histoire, en tant qu'il se présente comme le manifeste et un essai de justification d'un mouvement religieux qui a agité la Perse et une partie de l'empire turc au siècle passé. Ce mouvement, le *bahâïsme* est né d'un autre, antérieur de peu et beaucoup plus connu en Occident : le *bâbisme*. Le *Bâb*, fondateur du bâbisme, avant de mourir, en 1850, avait choisi comme successeur un adolescent du nom de Mirza-Yahiah. Mais le jeune chef fut vite supplanté par son frère aîné, Mirza Houssain 'Ali Nouri, qui se proclama lui-même le *mahdî* attendu, le seul dépositaire des vérités annoncées par le Bâb, et que ses partisans surnommèrent Bahâou'llâh (*Splendeur d'Allah*). Mal vue dans son pays natal à raison de ses allures novatrices, sinon révolutionnaires, la nouvelle association dut se réfugier en Turquie, et le sultan la relégua successivement à Bagdad, à Constantinople, à Andrinople, à Saint-Jean d'Acre. Bahâou'llah mourut dans cette dernière ville, en 1892. Cependant il avait continué sa propagande par la parole et par la plume, et sa secte se trouva assez forte pour lui survivre. Un de ses principaux écrits est intitulé : *Kitâbou'l iqân*. Il

Digitized by Google

l'a composé expressément pour justifier et expliquer sa mission de prophète. C'est celui dont on nous donne, dans ce volume, la traduction.

Aux yeux du traducteur, le bahâïsme l'emporterait de beaucoup, et pour la doctrine et pour l'influence, sur le bâbisme : au second, « mouvement religieux purement local », le premier s'opposerait comme système ayant « toute la portée d'une religion universelle ». Le contenu du livre ne me paraît guère confirmer cette différenciation : on y voit s'étaler des tendances libérales très semblables, parfaitement parallèles du moins, à celles du bâbisme. De part et d'autre, un des traits caractéristiques les plus saillants est un antagonisme déclaré à l'égard des « moullahs ». M. Dreyfus le constate lui-même, en y insistant, pour le bahâïsme. C'est ce qu'il appelle, par un rapprochement assez inattendu, « la violence d'un *anticléricalisme* qu'on croirait né sous d'autres cieux ». J. FORGET.

— Dans le second volume de la *Vie de Jésus de S. Thomas d'Aquin* (Éditions de la Revue des Jeunes. Paris, Tournai, Rome, Desclée et Cie, 1925. 442 p. Fr. 12), le R. P. SYNAVE, O. P., donne le texte latin et la traduction française avec notes explicatives et appendices des questions 35 à 45 de la troisième partie de la Somme théologique. Elles traitent de la nativité, de l'enfance et de la vie publique du Christ. L'étude de la Passion formera le principal objet du tome troisième. Au lieu du commentaire continu des évangiles tel qu'on le trouve dans ses ouvrages sur S. Matthieu et sur S. Jean, S. Thomas choisit les principaux faits qui marquent la destinée humaine de Jésus : nativité, circoncision, purification, baptême, tentation, mode de vie, enseignement, miracles, tranfiguration ; il en scrute le sens profond ; il en dresse comme de vastes fresques théologiques, où, s'inspirant de la parole de la I^e^ épître de Pierre (II, 21) : « Le Christ a souffert pour vous, vous laissant un modèle, afin que vous suiviez ses traces », il se plaît à faire ressortir la valeur d'exemple que contient chaque détail du tableau. On admirera la richesse de sa documentation traditionnelle : la composition de la *Catena aurea* et des commentaires de S. Matthieu et de S. Jean ont permis à S. Thomas d'insérer dans sa Vie de Jésus les plus beaux textes des Pères.

Les notes doctrinales thomistes ajoutées par le P. Synave à sa traduction mettent en relief le bien-fondé de l'exégèse de S. Thomas. La note sur le nom de Jésus fait pendant à celle qu'on a lue dans le tome premier sur le nom de Marie : on insiste sur le caractère messianique des tentations de Jésus ; on développe assez longuement, en tenant compte des publications récentes du P. de Poulpiquet et d'A. Van Hove, les affirmation de S. Thomas relatives aux miracles du Christ : le Christ devait faire des miracles ; il les a accomplis par une vertu divine ; par ces miracles, il a prouvé suffisamment sa divinité.

Des notes bibliographiques, une table analytique et une liste des auteurs cités terminent ce charmant et très utile petit volume. É. T.

— L'étude publiée par l'abbé MAILLET-GUY, dans la *Revue Mabillon* (1926, t. XVI, p. 1-26, 173-191, 289-313 ; 1927, t. XVII, p. 114-131, 218-236, 352-378 ; 1928, t. XVIII, p. 1-23, 81-95), sur *Les Commanderies de l'Ordre de Saint-Antoine en Dauphiné* paraîtra en volume sous peu. C'est une importante contribution à l'histoire d'une congrégation peu connue, à cause du défaut de sources : l'ordre hospitalier de Saint-Antoine de Viennois fut fondé en Dauphiné à la fin du XIe siècle par des moines bénédictins venus de Montmajour ; les religieux qui suivaient la règle de S. Augustin se dévouaient dans des hôpitaux

Digitized by Google

et des hospices, appelés commanderies, ou s'adonnaient au ministère pastoral dans des prieurés. L'ordre fut supprimé au XVIIe siècle. Après avoir établi une synthèse historique sur la congrégation, l'auteur étudie le passé de chaque commanderie à l'aide de documents d'archives et de sources littéraires.

J. LAVALLEYE.

— L'article de M. J. DEDIEU : *L'agonie du jansénisme* (1715-1790). Essai de *bio-bibliographie* (*Revue de l'histoire de l'Église de France*. 1928, fasc. 2. Extrait. In-8, 56 p.), résume les principaux aspects de l'histoire du jansénisme en France au XVIIIe siècle et en signale toute la documentation, manuscrite et imprimée. Travail plein de suggestions nouvelles et d'une érudition considérable, il met en pleine lumière tout l'intérêt qu'il y aurait à poursuivre cette étude. Puisse cet *Essai* provoquer des investigations ultérieures, qui permettraient d'écrire une histoire d'ensemble du jansénisme au XVIIIe siècle. A. D. M.

— *Cahiers de doléances des sénéchaussées de Quimper et de Concarneau pour les États Généraux de* 1789, publiés et annotés par Jean SAVINA et Daniel BERNARD. T. I. Rennes, Oberthur, 1927. In-8, LXXIII-175 p.— Les célèbres « Cahiers » de 1789 n'étaient que le résumé, souvent affaibli, des réclamations originales des assemblées paroissiales nommant les électeurs et chargeant ceux-ci d'exprimer leurs vœux dans les assemblées au second degré réunies au chef-lieu du bailliage ou arrondissement. On s'est efforcé de retrouver et de publier les cahiers de ces groupements d'où partait tout le mouvement de réforme. Grâce aux subsides du département de l'Instruction publique, nombreux déjà sont les documents de ce genre qui ont vu le jour. Ce sont les doléances de l'arrondissement méridional du Finistère, comprenant environ 93 communes actuelles de ce département breton, qu'ont exhumées et commentées les savants auteurs de la publication que nous analysons.

Une excellente introduction expose la situation du territoire en 1789, au point de vue administratif, judiciaire, économique, religieux. On rappelle les difficultés qui avaient précédé de peu de temps en Bretagne la révolution de 1789, et l'opposition qui divisait d'une part le Tiers-État et les ordres privilégiés, et d'autre part les villes et les campagnes. Les détails font comprendre comment les assemblées tenues d'abord dans les paroisses, entre le 3 et le 14 avril, puis au chef-lieu, le 21 avril, aboutirent à l'élection de députés partisans des réformes et à la rédaction de cahiers préconisant celles-ci.

Le texte original des cahiers occupe la plus grande partie du volume. Déjà l'introduction a fait connaître le cahier du bas-clergé, qui a tenu une assemblée particulière. Les paroisses de Quimper et environ cinquante autres communes sont passées en revue. Après des notes détaillées concernant la population, les impôts, l'industrie, le commerce, et la composition de l'assemblée locale, les articles ou griefs arrêtés par celle-ci sont transcrits soit en entier, soit dans toutes leurs parties essentielles.

Naturellement, les réformes d'ordre général, envisagées surtout par les bourgeois des villes, offrent moins d'intérêt que les doléances locales, où l'on saisit sur le vif l'esprit des métayers, ouvriers, pêcheurs et matelots de la Cornouaille. Les politiciens envisagent la composition des États Généraux, l'égalité dans les votes et devant l'impôt, la réforme de l'ordre judiciaire, l'amélioration des finances. Dans les assemblées paroissiales, on va droit aux abus locaux, c'est-à-dire aux droits seigneuriaux (banalités, corvées, pigeonniers, chasse), aux lenteurs

Digitized by Google

de la justice, au prix excessif du sel, aux entraves que subissent la pêche ou le commerce, à la sévérité du régime des bois.

C'est donc principalement au point de vue économique que les vœux publiés présentent un puissant intérêt. On y trouve le tableau vivant de la vie du peuple dans les localités passées en revue. On y rencontre aussi deux facteurs qu'il importe de souligner si l'on veut ramener à leur juste valeur les doléances cataloguées. C'est d'abord que bon nombre sont la copie d'un cahier de griefs rédigé dès décembre 1788 au nom du Tiers-État de Bretagne et distribué dans toute la province. C'est aussi que presque toutes les rédactions furent l'œuvre d'hommes de loi (notaires, greffiers, sénéchaux), enclins à grossir les plaintes de leur clientèle et à prendre parti pour celle-ci contre toutes les autorités établies.

Quand aura paru le second volume de l'ouvrage, complété par une table onomastique, l'œuvre de MM. Savina et Bernard constituera une source précieuse pour l'histoire politique et économique de la Bretagne et de la période révolutionnaire, dont les principaux personnages sont mentionnés dans le texte avec des notes biographiques d'une incomparable richesse. P. VERHAEGEN.

— *Cahiers de doléances du bailliage d'Amont*, publiés, annotés et précédés d'une introduction par MM. GODARD et ABENSOUR. T. II. Auxerre, Imprimerie l'Universelle, 1927. In-8, 583 p. — Ce recueil doit être rapproché de l'excellent ouvrage de M. Porée sur les cahiers des curés et des ecclésiastiques du bailliage d'Auxerre. N'ayant sous les yeux que le second volume de cette publication, nous n'en pouvons pas apprécier l'introduction ou la marche générale. Le tome II, qui achève l'ouvrage, passe en revue les cahiers des paroisses du bailliage d'Amont (Haute-Saône), dont les noms sont compris entre les lettres F et V. On y a ajouté le cahier de l'ordre de la noblesse (p. 533 à 537), celui du Tiers État du bailliage entier (p. 538-558), et des index-détaillés des localités, des personnages en vue et des institutions.

Comme les autres travaux de ce genre, subsidiés par le Département de l'Instruction publique, l'ouvrage suit un plan méthodique qui expose d'abord l'état de la paroisse au point de vue seigneurial, religieux, économique, fiscal, puis rappelle la composition de l'Assemblée et, enfin, reproduit soit en son entier, soit dans ses parties essentielles la liste des vœux adoptés par elle.

Aucune note n'est ajoutée d'ordinaire pour préciser la personnalité des membres principaux des assemblées locales. Présidées par des gens de loi,tels que notaires, avocats, juges, celles-ci se ressentent visiblement de la phraséologie du temps, telle que l'ont inspirée Rousseau et les philosophes.Les réclamations du « pauvre peuple » et du « vertueux laboureur », en opposition avec « les messieurs qui regorgent dans l'abondance », l'insistance que l'on apporte à critiquer « les pieuses idoles », révèlent l'influence d'un modèle que l'on a copié servilement. A part cette remarque, l'unanimité des plaintes dirigées contre les charges féodales forme un témoignage frappant. Il en est surtout ainsi quand on étudie certains cahiers où, à la place de déclamations de pur style, on rencontre l'exposé consciencieux des ressources du lieu et le calcul raisonné du poids des impôts tant seigneuriaux que royaux. La conclusion qui s'en dégage est certainement l'excès des charges dans cette partie de la Franche-Comté.

Dans plusieurs petites villes, telles que Lur, Luxeuil, Vesoul, les électeurs se sont donné la peine d'élaborer un projet de constitution pour tout le royaume en ne négligeant aucun détail, ni la représentation nationale, ni les finances, ni, les codes, ni le culte, ni la bienfaisance, ni l'enseignement. On voit que les gens

Digitized by Google

de loi de ces localités avaient médité sur tous les problèmes sociaux et connaissaient le remède pour chacun d'eux. Jean-Jacques et Montesquieu n'eussent pas fait aussi bien. P. VERHAEGEN.

—Dans son *Manuel de Sociologie catholique. Histoire-Théorie-Pratique* (nouvelle édit. mise à jour et complétée. Paris, P. Lethielleux, 1927. Fr. 40. In-8, 650 p.), le P. A. BELLIOT, O. F. M., présente un ensemble de tout ce qui intéresse la sociologie catholique, en entendant par là l'étude de la question sociale conformément aux enseignements de l'Église. Il doit évidemment se borner à donner des vues très générales. Nous n'examinerons pas ici la partie théorique de l'ouvrage. L'exposé historique très sommaire, sauf pour quelques questions particulières, semble un peu simpliste et tendancieux parfois. C'est ainsi qu'ayant rappelé que, d'après la Genèse, Abel est pasteur et Caïn laboureur, et que l'on trouve dans des contrats d'origine babylonienne qui, dateraient du XIIIe ou XVIIIe siècle avant notre ère, comme dans une tablette égyptienne du règne de Senefru (3.000 ans avant J. C.), la preuve de l'existence à cette époque de propriétés privées, l'auteur conclut : « On peut donc dire, l'histoire en main, que la propriété collective universelle placée par les socialistes à l'origine de la société est une chimère et que la propriété individuelle a existé dès les premiers temps du genre humain » (p. 10). Ailleurs il écrit, « tandis que l'école libérale se contente du *statu quo* et que l'école socialiste s'ingénie surtout à formuler des théories et à fomenter des émeutes, les catholiques travaillent efficacement à l'amélioration de la législation ouvrière et à l'établissement d'œuvres sociales » (p. 265). La cause principale sinon unique de toute la crise sociale, c'est l'argent (p. 11 et 37) ; aussi les Templiers, qui furent grands manieurs d'argent, sont condamnés avec une rigueur expéditive (p. 38), que les historiens d'aujourd'hui n'admettent pas tous aisément.

La partie pratique et documentaire n'est pas suffisamment mise à jour. La précédente édition de l'ouvrage avait été clichée ; on a réduit les transformations au minimum. Il n'y a que bien peu de renseignements qui datent d'après 1920. Ces remarques montreront qu'au point de vue historique et documentaire il faut employer l'ouvrage avec une certaine prudence ; c'est dommage, car le succès qu'il a remporté et que manifeste cette nouvelle édition (la troisième était de 1911) montre qu'il peut être fort utile. P. HARMIGNIE.

— *Décès.*— M. CHARLES MARCEL REYMOND, auteur de *La sculpture italienne*, parue dans la *Bibliothèque d'histoire de l'art*, publiée par la maison Van Oest. Son nom est associé à celui de son père M. Marcel Reymond, au chapitre « Architecture et art italien au XVIIIe siècle », du tome VIII de l'*Histoire de l'art* d'André Michel. R. M.

Hongrie

— Une étude de M. T. GEREVICH, qu'il ne sera pas trop tard de mentionner ici, identifie huit panneaux, conservés au musée primatial d'Esztergom (Gran), avec le retable peint en 1427 par Thomas de Kolozsvâr (Klausenburg) pour l'abbatiale de Garamszentbenedek. Thomas est le premier peintre hongrois de tableaux dont le nom soit connu. Par ses attaches italiennes son œuvre appartient à un mouvement qui se retrouve dans tout l'Occident à la fin du

Digitized by Google

XIVe siècle et au début du XVe siècle. Sa manière rappelle à la fois celle du second maître du retable de Ste Claire à Cologne et celle des peintres de l'Ombrie, de Florence, de Padoue : Fabriano, Avanzi, Antichiero, Lorenze Monaro (*Kolozsvári Tamás az első maguar Képtábla-festő, — Thomas von Koloszvár der erste ungarische Tafelmaler*. Budapest, Franklin-Társulat, 1923. In-8, 40 p., 18 fig. 8 pl.).

E. DE TÖMÖRY.

Italie

—La magnifique collection : *Codices e Vaticanis selecti quam simillime expressi iussu Pii PP. XI consilio et opera curatorum Bibliothecae Apost. Vaticanae*, vient de s'enrichir d'un seizième volume qui contient le *Regestum dñi Innocentii tertii pp. super negotio Romani Imperii* (Reg. Vat. 6), reproduit en phototypie avec introduction de W. M. PEITZ, S. J. (Rome, Danesi, 1927). Cette introduction, rédigée en italien, comprend 33 pages, suivies de quatre appendices. Peitz décrit tout d'abord le manuscrit avec ses particularités et en donne l'histoire, résultat des recherches du cardinal Ehrle et du P. Denifle. Il note ensuite « l'originalité du manuscrit », car c'est vraiment un « regeste qui a été composé petit à petit, au cours des années, dans la chancellerie même, comme il ressort avant tout de la graphie du manuscrit. Il est en effet l'œuvre de diverses mains qui correspondent aux divers documents ou groupes de documents qui y ont été insérés au fur et à mesure des nécessités ». C'est « le regeste original de la chancellerie pontificale compilé petit à petit, au cours de la lutte... par les divers scribes qui se sont succédé. Selon les nécessités du moment ils insèrent soit un groupe important de lettres, soit quelques-unes seulement, soit une seule. Le manuscrit fait revivre l'image et l'activité d'une chancellerie du moyen âge (p. 29) ». De plus, ce manuscrit a été présenté à l'examen du pape lui-même et la chancellerie pontificale s'en est ensuite servie comme d'un modèle dans les luttes pour le trône germanique. Peitz relève, en outre, que les diverses mains du *Regestum de negotiis imperii* sont les mêmes que celles qui écrivirent les volumes du grand registre d'Innocent III. Suivent les admirables reproductions du regeste, auxquelles ont été ajoutées cinq planches reproduisant des *specimina* des diverses mains qu'on trouve dans les registres d'Innocent III, afin de permettre de les confronter avec celles du regeste.

P. P.

— Dans l'*Antonianum* (1928, t. III, p. 129-150), un article de S. BIHEL : *De septem diaconis* (Act., VI, 1-7), démontre avec ordre et clarté que les sept personnages choisis par les apôtres furent vraiment des diacres, dans le sens attribué à ce mot par S. Paul et par les Pères anténicéens ; qu'ils furent les premiers diacres, attendu qu'avant leur élection il n'y eut pas de diacres hébreux dans l'Église de Jérusalem ; qu'ils exercèrent le ministère propre des diacres. Il réfute ensuite quelques interprétations modernes (Zahn, Böhmer, Ritschl, Döllinger, Bovon, Réville, Loisy). — Dans le même fascicule, p. 151-190, le P. L. OLIGER traite des *Regulae tres reclusorum et eremitarum Angliae, saec.* XIII-XIV. L'auteur rappelle tout d'abord les deux formes de la vie d'ermite qui furent pratiquées, en Angleterre aussi, avant la Réforme : celle des reclus et recluses qui n'abandonnaient pas leurs cellules et communiquaient avec l'extérieur uniquement au moyen d'une petite fenêtre (*anchor, anchorite* ;

Digitized by Google

ancress) ; celle des simples ermites, qui vivaient seuls, mais qui pouvaient sortir de leur cellule et même entreprendre de longues pérégrinations. C'est Miss H. E. Allen qui a fait connaître à l'auteur les *Regulae tres*. Elle les avait découvertes dans divers manuscrits anglais et croyait qu'elles étaient en relation avec le mouvement des spirituels et des fraticelles franciscains. C'était une erreur. Ces règles anglaises concordent avec ce que l'on connaît de la vie des ermites anglais. La première de ces règles, *Regula Dubliniensis*, a pu être rédigée au XIIIe siècle, les deux autres, *Regulae Cantabrigiensis* et *Oxoniensis*, au XIVe siècle. La première regarde les reclus, les autres les ermites pris dans un sens assez large. Quant à l'auteur de ces règles, l'incertitude est grande ; pour la *Regula Cantabrig.* seulement, on peut admettre que l'auteur soit Richard Rolle. L'auteur donne ensuite le texte de la *Regula Dubliniensis*, et en appendice : *Roberti presbyteri ad Hugonem anachoritam admonitiones praesertim de Eucharistia.* — Dans les *Miscellanea* de ce même fascicule p. 213-220, A. VERCAUTEREN (*De nova regula Tertii Ordinis Regularis S. Francisci*) a recueilli, à l'occasion de la nouvelle constitution donnée en 1927 par Pie XI, de nombreuses indications historiques sur l'origine du Tiers-Ordre franciscain. P. P.

— Notons dans *Gregorianum* (1928, p. 65-91) : L. BUTZOWSKI, *La réincarnation selon les Pères de l'Église*. La réincarnation successive des âmes dans différents corps, doctrine qui commença à se propager en Occident durant les XVIIIe et XIXe siècles, constitue une partie importante de la théosophie moderne ; on ose même affirmer : « il paraît établi que, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, la croyance à la réincarnation était en général admise par toute la chrétienté ». L'auteur commence par un aperçu historique sur la doctrine de la réincarnation avant l'ère chrétienne, chez les Hindous et les Grecs ; ensuite il expose ce qu'en écrivirent explicitement ou implicitement les auteurs des IIe et IIIe siècles (Justin, Irénée, Hippolyte, Hermas et spécialement Tertullien ; Clément d'Alexandrie et Origène sont également adversaires de la métempsycose) ; ceux des IVe et Ve siècles, c'est-à-dire les plus illustres écrivains de l'Église grecque et latine. Le christianisme des premiers siècles était à tel point opposé à la réincarnation que « les plus zélés parmi les docteurs de l'Église se trouvaient superflu d'en parler, ou de prévenir les fidèles du danger de cette doctrine ». — *Ibid.*, p. 93-117, E. HOCEDEZ, *Le premier Quodlibet d' Henri de Gand* (1276), soutient que le défenseur de la distinction réelle entre l'essence et l'existence, réfuté en 1276 par Henri de Gand, fut Gilles de Rome avec ses *Theoremata de Corpore Christi* ; il ajoute : « ce qui me semble plus important encore, ce premier Quodlibet montre que Gilles de Rome et Henri de Gand considéraient, en 1276, saint Thomas comme un partisan de la distinction réelle ». En appendice le texte de la *Recitatio opinionum de esse et essentia fratris Egidii et magistri Henrici de Gandavo* du manuscrit d'Erfurt, n° 316. — *Ibid.*, p. 242-268, notons : J. BOVER, *Universalis B. Mariae V. mediatio in scriptis Johannis Gerson*. Dans une première partie sont groupés les textes de Gerson qui ont rapport à la médiation universelle de la Vierge Marie considérée à un point de vue général ; dans la seconde, ceux qui la considèrent d'une façon plus spéciale. P. P.

— Dans *Urbinum* (1928, t. I, fasc. 6), G. FORCHIELLI publie une étude de 12 pages : *Un documento ignoto di storia Urbinate e Cagliese del secolo* IX : *Se-*

Digitized by Google

conde nozze di Sophonesta e una bolla di papa Giovanni VIII *tra l'*872 *e l'*873. Le document édité dans cet article, avec reproduction en fac-similé, a déjà été publié dans les MGH(*Epistolarum* t. VII, p. I, p. 278) ; ce fait a échappé à l'auteur. Il s'agit des secondes noces d'une certaine Sophonesta qui jetaient le trouble dans les localités d'Urbino et de Cagli ; le pape tenta d'y porter remède par la menace. Qui était cette femme ? Une hypothèse probable, estime l'auteur, est que le nom comprend le prénom *Sophia* et le nom de la famille *Honesta*, qui n'est pas à considérer comme un attribut moral. La famille *degli Honesti* est originaire de Ravenne. Aux confins des diocèses d'Urbino et de Cagli, une localité s'appelle Castellonesto. La toponymie vient donc corroborer l'explication. La raison pour laquelle le pape interdit ce mariage, menaçant, s'il s'accomplit, de le faire déclarer nul par l'empereur Louis II, est difficile à préciser. L'auteur la recherche dans le fait que la personne en question, « appartenant à la puissante aristocratie laïque terrienne, mettait en danger par ses menées politiques, la suprématie pontificale aux frontières de l'Église de Rome et de celle de Ravenne. Le pape et l'empereur avaient droit de tutelle sur elle et le consentement à son mariage était délégué aux *cives* ». Conclusion fort générale, difficile à contrôler. — Le même auteur a publié une autre étude dans *Studi Urbinate* (1927, fasc. 2. Extrait. 25 p.) : *Una « plebs baptismalis cum schola juniorum » a san Giorgio di Valpolicella nell' età longobarda.* Cela n'a pas de rapport avec Urbino mais avec l'ancienne plebs du diocèse de Vérone et deux inscriptions bien connues qui s'y rapportent et qui rappellent le roi Luitprand, l'évêque de Vérone, Dominique, deux prêtres de la localité avec un diacre, un maître et deux disciples. Mais les conclusions que l'auteur veut en déduire nous semblent peu claires et peu convaincantes. P. P.

— Syméon, higoumène du monastère de Saint-Mamas à Constantinople (949-1022), a été, en tout état de cause, l'inspirateur des hésychastes du XIVe siècle et des siècles suivants, et son influence sur la vie monastique grecque est restée profonde, encore aujourd'hui : de plus, il appartient au siècle qui a vu la séparation définitive de l'Orient et de Rome. Tels sont les motifs qui ont porté les RR. PP. I. Hausherr et G. Horn, S. J., à s'intéresser à sa personne et à publier le texte grec, jusqu'ici inédit, de sa *Vie*, composée, en 1053 ou plus probablement après 1054, par son disciple Nicétas Stéthatos : *Un grand mystique byzantin. Vie de Syméon le Nouveau Théologien par Nicétas Stéthatos* (Orientalia christiana. T. XII. Rome, Instit. pont. orient., 1928. In-8, cv-256 p. L. 35.) Le texte est édité, avec une traduction française en regard, d'après deux mss de la Bibliothèque Nationale de Paris, les deux seuls qui existent en Occident, tous deux du XIVe siècle, le *Paris.* 1610 et le *Coisl.* 292 ; à la fin, on a dressé un index des noms propres et un autre des termes ascétiques et mystiques. Cette *Vie*, plus que jamais un panégyrique, car le disciple écrivait pour défendre la mémoire d'un maître encore contesté trente ans après sa mort, paraîtra à l'historien beaucoup moins insignifiante que pas mal d'autres compositions du même genre, après lecture de la savante introduction critique des éditeurs, et particulièrement de l'aperçu qu'ils livrent des doctrines de Nicétas Stéthatos sur la sainteté, et des pages où ils renseignent sur le père spirituel de Syméon, Syméon Studite ou encore sur le sens de l'opposition rencontrée, auprès de la hiérarchie, par un mysticisme de doctrine peu sûre et de prétentions inquiétantes. Ajoutons que les éditeurs ont discuté et notablement revisé la chronologie de Syméon et de sa *Vie* proposée par K. Holl. R. Draguet.

Digitized by Google

— R. Paolucci, *La venuta di papa Clemente* VIII *à Fano* (dans *Studia Picena*, 1927, t. III, p. 9-55 [à suivre]). Clément VIII naquit à Fano le 4 mars 1536 ; son père était Silvestre Aldobrandini, lieutenant pontifical en cette ville. Le pape visita sa ville natale en 1598, à l'occasion de son voyage à Ferrare, et en prit possession ; elle venait de faire retour au domaine directement soumis au Saint-Siège. — *Ibid.*, p. 201-208, P. Paschini, *Due vescovi di Urbino nella prima metà del Cinquecento*. Il s'agit du célèbre cardinal Grimani, mort au mois d'août 1523, et de Giacomo de Nordis, son secrétaire et successeur. La lutte entre Léon X et Grimani fut chaude lorsque le pape, cherchant à conquérir Urbino, désirait la renonciation de Grimani afin de nommer à cet évêché une personnalité amie de la maison des Médicis. P. P.

— En avril 1928 a paru le premier fascicule des *Studi Medievali* dont nous avions annoncé la publication ; il contient 245 pages. Il débute par un article de P. Rajna (*Le denominazioni Trivium e Quadrivium con un singolare accessorio*, p. 4-36), qui conclut de la manière suivante : « Nous pouvons admettre comme chose prouvée que la division des sept arts en trivium et quadrivium était d'usage au commencement du IXe siècle. Il faut exclure que cette division soit très ancienne : certes pas antérieure aux *Etymologiae* d'Isidore. Et de même le silence de Bède et celui d'Alcuin m'engagent à croire qu'elle ne vint pas, comme on l'admet habituellement, des Iles Britanniques en France. On pourrait admettre qu'elle fut introduite, tardivement, par Alcuin lui-même. Une conclusion doit être admise, me semble-t-il : elle eut un but pratique et à l'origine même matériel : diviser les livres de texte d'après les diverses matières. La question étant posée de cette façon, je suis induit à affirmer, en restant à un point de vue général, que la distinction en trivium et quadrivium fut la résultante de la ferveur d'études suscitée par Charlemagne ». Et comme trivium et quadrivium sont rappelés dans un commentaire sur Horace, conservé dans un manuscrit de Vienne qui est la transcription d'un manuscrit plus ancien, Rajna ajoute : « La division pouvait être assez récente lorsque le commentateur d'Horace y faisait allusion. Et l'exemplaire en écriture irlandaise dont provient la transcription de Vienne, s'il n'était probablement pas l'original, lui était proche ». — Vinzenco de Bartholomeis (*Giullari Farfensi*, p. 37-47), s'occupe de deux *joculatores* qui apparaissent, l'un dans un document de 1060, l'autre dans un document du même siècle, tous deux émanés de la chancellerie de l'abbaye de Farfa et, à cette occasion, il groupe les souvenirs des troubadours de Farfa qui ne dépassent pas le milieu de XIe siècle ; il en est de même dans le restant de l'Italie. — F. Ermini (*Un mimo convivale nell' età carolina*, p. 130-140) parle de l'élégie en forme de dialogue, composée par Ermoldo Nigello « *in laudem gloriosissimi Pippini regis* » qui vient s'ajouter, dit-il, « à cette chaîne d'anneaux éparpillés et dispersés, à cette histoire de l'art dramatique nouveau durant le haut moyen âge, que l'on cherche laborieusement à reconstruire grâce à de multiples recherches et interprétations ». — Les autres *memorie* et *aneddoti* de ce fascicule n'ont pas de rapport avec l'histoire ecclésiastique. Un copieux bulletin bibliographique de 72 numéros (p. 189-243) clôt le volume. Nous ne doutons pas que le deuxième fascicule de cette première année ne paraisse bientôt, confirmant la belle preuve d'activité dont témoigne le premier. P. P.

— P. Paschini, *Episodi della Contro-Riforma in lettere inedite di Girolamo Muzio* (dans *Atti e Memorie della Società Istriana di Archeologia e Storia Patria*,

Digitized by Google

1927, t. XXXIX, p. 349-477). Mgr Paschini continue à recueillir une abondante documentation sur la situation religieuse en Italie au XVIe siècle. Ses recherches l'ont mis à même de mettre en lumière un personnage qui a joué un rôle important dans le mouvement de la contre-réforme : Jérôme Muzio. Un groupe de lettres de ce personnage fut publié en 1896 ; celles dont P. Paschini donne et commente le texte furent conservées dans les papiers du cardinal Gian Pietro Carafa, le futur pape Paul IV. A sa mort, le peuple romain se souleva et tout l'avoir fut dispersé. Les lettres en question, réunies à d'autres écrits de diverse nature, furent cataloguées au cours de ces dernières années seulement par les soins de Mgr Angelo Mercati et signalées à l'auteur de cet article. Jérôme Muzio, au lendemain de sa polémique avec Vergerio, évêque de Capodistria, et de la publication des *Vergeriane*, se considéra comme un champion de la foi, le sauveur du catholicisme en Vénétie et en Istrie. Et il agit en conséquence, par ambition. Les deux premières lettres du 4 et du 7 avril 1553 sont adressées à des concitoyens de Capodistria qui avaient projeté la fondation d'une académie d'où toute discussion religieuse devait être exclue. Muzio avait soin de faire parvenir le double de ces lettres au cardinal Gian Pietro Carafa, l'un des membres les plus inflexibles de l'Inquisition romaine. Le 30 avril 1553, nouvelle lettre, adressée directement au cardinal, au sujet des incidents qui se produisirent à la suite de la mort du Fr. Matteo da Bascio qui avait fondé l'ordre des Capucins. Enfin son zèle intempestif découvre un troisième objet : le dominicain Tommaso Stella, évêque de Capodistria ; il le dénonce, comme il ressort d'une lettre datée du 29 août 1553, et peu de temps après il envoie au cardinal la lettre justificative écrite par l'évêque, annotée et commentée par lui. Si la mauvaise foi de J. Muzio apparaît clairement dans ces lettres, de même que dans quelques autres que donne P., la froideur du cardinal Carafa et de Paul IV pour cet intrigant est manifeste ; la lettre que Muzio adresse le 15 août 1558 au cardinal neveu, Carlo Carafa, en fait foi. M. VAES.

— Les *Amici dell' Arte* d'Ascoli ont voulu fêter, en 1927, le Ve centenaire de la naissance de leur concitoyen, l'humaniste Antonio Bonfini († 1502). La plaquette qu'ils lui consacrent (*Antonio Bonfini*, MCDXXVII-MCMXXVII. Ascoli Piceno, C. Cesari, 1928. In-8, 141 p.), débute par une notice sur sa vie et son activité littéraire (p. 9-17). M. L. TÓTH le fait connaître ensuite (*Bonfini in Ungheria*, p. 21-44) dans ses rapports avec les rois Matthias Corvin (1458-1490) et Ladislas VII (1490-1516). Il examine plus spécialement son célèbre ouvrage sur l'histoire de Hongrie et en détermine la valeur critique. M. M. BATTISTRADA reprend cet ouvrage à son tour et le fait connaître plus spécialement comme source de l'histoire de la Renaissance sous le règne de Matthias Corvin (*Il Rinascimento e il regno di Mattia Corvino nel' opera di Antonio Bonfini*, p. 47- 139). Celui-ci avait su s'attacher Bonfini, et en fit son historiographe attitré. Prince valeureux, qui se considérait comme le champion de l'Église dans ses luttes contre les Hussites et contre les Turcs, il entraîna son pays, aux mœurs encore simples et rudes, dans l'orbite de la Renaissance italienne. Matthias modela sac our sur celles des princes les plus raffinés de l'Italie, spécialement sur celles de Naples et de Ferrare ; il construisit des palais à l'italienne, attira des architectes, des sculpteurs, des miniaturistes, et se procura des œuvres d'art. M. Battistrada se plaît à faire ressortir le rôle de premier plan que joua dans ce mouvement la reine Béatrice, fille du roi Ferdinand d'Aragon, princesse cultivée, parlant le latin des humanistes, qui inculqua à son mari l'amour de la culture

Digitized by Google

italienne. Arrivée en Hongrie en 1476, elle mourut a Castel Capuana en 1508. Après la mort de Matthias (1490) elle ne put conserver sur Ladislas VII l'ascendant dont elle avait joui jusqu'alors.

L'étude donne une idée fort nette de l'ouvrage de Bonfini. Historien à la Tite-Live, écrivant un latin impeccable, il aime les harangues solennelles et excelle dans la peinture des portraits. Son ouvrage a une réelle valeur pour les événements dont il fut contemporain. R. M.

— Le premier volume de la *Storia della Russia*, que M. E. Šmurlo publie dans la collection de l'*Istituto per l'Europa Orientale* (Rome, Anonima romana, editoriale, 1928. In-8, 286 p. L. 25), est une synthèse sobre, claire et complète de l'histoire de la Russie jusque, et y compris, Pierre le Grand. L'évolution politique culturelle et économique de la nation russe y est remarquablement dégagée, grâce à une concentration incessante de l'attention sur les problèmes fondamentaux de la vie russe : unification des terres, lutte contre la steppe, contact avec l'Occident et avec le latinisme, conditions économiques. Surtout la réforme de Pierre la Grand sort de l'isolement où on la laisse trop souvent. On nous montre que le grand Romanov a eu des précurseurs tout le long du XVIe siècle. La paix de Nystadt (1721) est le couronnement victorieux d'une politique, déjà clairement prononcée sous Ivan IV le Terrible (1533-1584), et l'impulsion puissante désormais donnée au rapprochement avec l'Occident ne fait que développer un contact pris, depuis la fin de l'époque mongole (1462), et même avant, avec une autre culture, par l'intermédiaire des centres commerçants de Novgorod et de Kiev. M. Šmurlo est bien au courant de l'historiographie russe moderne ; il nous donnera sans doute, dans le second volume, dont nous souhaitons prochaine l'apparition, et la bibliographie critique et surtout l'index des noms et des matières, qui manquent à celui-ci. R. Draguet.

— Où en est l'organisation ecclésiastique de l'orthodoxie russe en Russie? Quels chemins a-t-elle suivis depuis la chute de la monarchie en février-mars 1917? C'est ce qu'expose le R. P. J. Schweigl, S.J., avec beaucoup de clarté et sur la base de documents officiels continûment utilisés et copieusement cités en traduction allemande, dan son étude : *Die Hierarchien der getrennten Orthodoxie in Sowjetrussland. I. Ihr gegenseitiges Verhältnis* (Orientalia christiana. T. XIII, fasc. 1. Rome, Institut pont. orient., 1928. In-8, 76 p. et 1 pl. L. 8.). Trois hiérarchies s'opposent actuellement en territoire russe : le groupe synodal, celui du métropolite Sergius et le Haut Conseil Ecclésiastique Provisoire ou Petit Concile des Évêques. L'une après l'autre, elles ont reconnu le gouvernement des Soviets (1924, 1927, 1926) ; résolument opposé au patriarcat restauré par le concile de 1917-1918, le groupe synodal a condamné Tichon et adopté une politique très avancée de réformes ; les deux autres restent fidèles à l'idée du patriarcat et à Tichon, encore que le Petit Concile ne reconnaisse les décisions d'un patriarche que pour autant qu'elles soient prises d'accord avec son synode. Une récente intervention du patriarche de Constantinople n'a pas réussi, jusqu'ici, à réduire la tension qui existe, très marquée, entre les trois hiérarchies. Seul, le groupe synodal a abordé, après les problèmes ecclésiastiques, les questions sociales, mais dans un esprit très soviétisant, et ce n'est pas le moindre intérêt de la présente étude que d'y lire comment, par delà le concile de 1917-1918, cette activité réformatrice reste dans la ligne des réformes déjà préconisées au cours de la période troublée des années 1905-1906, après l'échec russe dans la guerre contre le Japon. L'au-

Digitized by Google

teur annonce un second travail sur les bases canoniques de chacune des trois hiérarchies. R. DRAGUET.

— Au cours d'une mission philologique en Éthiopie (1926), M. l'abbé Sylvain GRÉBAUT, ancien élève de l'École biblique de Jérusalem et professeur à l'Institut catholique de Paris, a acquis 123 manuscrits gheez (éthiopien classique) pour la Bibliothèque Vaticane. Ces manuscrits proviennent en grande partie soit du Godjam (monastères de Dima-Giyorgis et de Marṭoula-Māryām), soit du Begmeder (Gondar et Azozo Takla-Haymānot). Quelques-uns proviennent du Choa (Dabra-Berhān et Dabra-Libānos.) Peu d'entre eux proviennent du Tigré.

Pour compléter le fonds éthiopien de la Bibliothèque Vaticane, M. GRÉBAUT a recherché : 1°) des textes hagiographiques (synaxaires, récits, miracles, etc.) ; 2°) des textes historiques (chroniques) ; 3°) les grands recueils magiques, qu'on trouve difficilement ; 4°) des textes liturgiques complets (rituels, offices, livres de plain chant) ; 5°) des ouvrages de théologie monophysite ; 6°) des apocryphes et des pseudépigraphes. Il a rapporté aussi divers ouvrages sortis de l'imprimerie du Ras Tafari, prince-régent de l'Éthiopie, que celui-ci lui avait remis pour la Bibliothèque Vaticane. A. PELZER.

— Du mois de septembre 1926 au mois de mars 1927, le R. P. VOSTÉ, professeur au Collège Angélique à Rome, a séjourné en Mésopotamie, la plupart du temps au couvent syro-chaldéen de Notre-Dame des Semences, situé au nord de Mossoul, à neuf heures de distance de cette ville. Il y a examiné et décrit 330 manuscrits comme en témoigne son *Catalogue de la Bibliothèque syro-chaldéenne du couvent de Notre-Dame des Semences près d'Alquoš [Iraq]* (*Angelicum*, 1928, p. 3-36, 161-194 [à suivre]). Grâce à ses relations et à la suite de cette mission, il a pu offrir au Saint-Père, le 1 juin 1928, une dizaine de manuscrits et plusieurs imprimés syro-chaldéens d'histoire, d'exégèse, de liturgie et de théologie, qui ont pris place à la Bibliothèque Vaticane et que le savant dominicain décrira dans une prochaine livraison de la *Revue de l'Orient chrétien* (voir notice sommaire dans *Angelicum*, 1927, p. 352 sv.). Avant son départ, il avait déjà présenté au Saint-Père en juin 1927, de la part des moines de Notre-Dame des Semences, un magnifique exemplaire, copié en 1925, du Gannat Bussāmē ou « Jardin des Délices », le principal commentaire du lectionnaire des Nestoriens, si important pour la connaissance de Théodore de Mopsueste (cfr *Revue biblique*, 1927, p. 221-232 [à suivre]). D'autres transcriptions de manuscrits syro-chaldéens, rares ou importants, sont en cours au même monastère pour la Vaticane.

A. PELZER.

— Au mois de mai dernier s'est ouverte à Turin la première exposition de la jeune, mais très remarquable collection Gualino. Une première section était réservée aux primitifs. On y voyait la Madone de Cimabue, qui permet d'attribuer définitivement au même peintre la Madone Ruccellai, un crucifix roman de Lombardie, un Christ bénissant de Melozzo da Forli, deux devants d'autel en bois peint, l'un catalan, l'autre navarrais. La section de la Renaissance comprenait des œuvres du Titien, de Véronèse, de Botticelli, d'Antonello, etc. Dans une troisième section étaient exposés les tissus et les orfèvreries, sans parler d'une section réservée à l'Extrême-Orient et d'une autre consacrée à l'art moderne. M. L. VENTURI a publié le catalogue de l'exposition (*La prima mostra della*

Digitized by Google

collezione Gualino. Turin, Bestetti et Tuminelli, 1928), et M. A. M. Brizio en a donné dans l'*Arte* (1928, t. XXXI, p. 129-141 et fig.) une description sommaire.

R. M.

— Nous sommes heureux d'apprendre que les Franciscains de Quaracchi publieront bientôt le premier volume des *Sinica Franciscana*, collection complète de documents franciscains, écrits par des Frères Mineurs en Chine du XIIIe au XIXe siècle. Ce premier volume comprendra, outre une introduction générale, les relations et lettres des légats et missionnaires du moyen âge, précédées d'une notice bio-bibliographique sur leurs auteurs. Il comptera environ cx+625 p. et sera mis en vente au Collège S. Bonaventure, Brozzi-Quaracchi (Florence), et au Collège S. Antonio, Via Merulana 124, Rome. Dans *La France Franciscaine*, 1928, t. XI, p. 163-178, le P. A. Van den Wyngaert a donné un paragraphe de l'introduction à cette œuvre monumentale. Il y traite de la méthode d'apostolat des missionnaires des XIIIe et XIVe siècles en Chine.

Al. Janssens (Scheut).

— *Nouvelles revues* : *Samnium, pubblicazione trimestrale di studi storici regionali diretta da* Alfredo Zazo, t. I (1928) (Bénévent, Tip. Vittorio Emmanuele III) ; — *Bibliotheca universalis seu commentarium praecipuarum rerum quae toto orbe variisque linguis typis evulgantur*, t. I (1928) (Rome, 3, Via Monteselva) : périodique mensuel.

— *Nomination.* — Le P. W. Schmidt, directeur du musée pontifical de missiologie et d'ethnographie, a été nommé membre de l'Académie dei Nuovi Lincei.

J. Hollnsteiner.

Pays-Bas

— Le livre du rabbin S. de Vries : *Joodsche riten en symbolen* (Zutphen, Thieme, 1928. In-8, 311 p. av. ill.) est destiné à faire connaître la vie religieuse et liturgique des Juifs, telle qu'elle est organisée de nos jours. Vu le grand respect que les Juifs professent envers les traditions cultuelles, ce sujet n'est pas sans importance pour l'histoire. Seulement, comme l'auteur le note brièvement (p. 67 sv.), une modification notable a été introduite dans la liturgie juive par Israël Jacobson, sous le règne de Jérôme Bonaparte en Westphalie. Il semble que l'influence de Schleiermacher ne fut pas étrangère à cette réforme. En effet, l'organisation du service divin fut calquée sur celle du Protestantisme : le sermon en forme le centre ; la prière se fait dans la langue maternelle ; l'usage de l'orgue est permis. Le succès de cette réforme fut immense surtout dans les contrées occidentales de l'Europe et en Amérique. Mais une partie considérable des synagogues a repoussé ces innovations. En Hollande, l'orthodoxie a trouvé un moyen terme : tout en retenant l'ancien rituel, elle y a ajouté le sermon dans la langue maternelle, qui se fait seulement de temps en temps et donc ne constitue qu'un élément très secondaire du service divin.

P. Polman.

— Le livre de M. H. Bakker, *Kerkelijk leven in Nederland* (Utrecht, Kemink, [1927]. In-8, 112 p.), rendra des services à ceux qui voudront connaître rapidement les différenciations multiples, qui se sont manifestées au sein du Protestantisme hollandais. Parmi les quarante-six Églises, reconnues par le gouvernement, l'auteur a fait un choix ; il traite seulement de onze sociétés religieuses.

Digitized by Google

un certain nombre d'autres sectes étant déjà étudié par lui dans son livre *Stroomingen en sekten van onzen tijd* (Utrecht, Kemink, 1925). De chacune d'elles il trace l'histoire, la doctrine et l'organisation et, à la fin de chaque esquisse, il indique une bibliographie sommaire. Les schismes, qui se sont succédé au cours de trois siècles, ont été provoqués par des conceptions différentes, soit sur l'organisation ecclésiastique, soit sur le dogme. Dans le premier cas, c'est l'idée de la souveraineté du Christ sur son Église, qui s'oppose au gouvernement synodal ou aux ingérences du pouvoir civil (Guillaume Ier) dans les affaires de l'Église ; dans le second cas, c'est le principe du libre examen ou, à l'époque plus moderne, le rationalisme, qui se heurte à la confession officielle ou à la tradition de l'école. Comme on le sait, la fraction, qui au synode de Dordrecht en 1619 triomphait des Rémontrants (p. 51-60), a maintenu sous le nom de « Nederlandsche Hervormde Kerk » (p. 9-34) sa situation privilégiée d'Église d'État jusqu'à la Révolution française. Au cours du XIXe siècle se sont formés dans cette Église deux schismes importants : le premier, en 1834, a donné naissance à la « Christelijke Gereformeerde Kerk » (p. 73-83), qui possède l'école théologique de Kampen ; l'autre, en 1886, est l'œuvre du fameux Dr A. Kuyper, le fondateur de l'université libre d'Amsterdam, et porte le nom de « Nederduitsche Gereformeerde Kerk » (doleerend). Ces deux groupements se sont fusionnés en 1892 et ont pris le nom de « Gereformeerde Kerken » (p. 83-95). Au sein de celles-ci un nouveau schisme fut récemment causé par des polémiques au sujet des premiers chapitres du livre de la Genèse. En 1926, le Dr Geelkerken, condamné par le synode général de Assen, a formé une secte à part sous le nom de «Nederlandsche Gereformeerde Kerken » (p. 106-112). A côté de l'Église officielle et de ses différentes ramifications l'auteur traite encore d'autres sociétés religieuses de moindre importance, p. ex., des Mennonites (p. 44-51), des Luthériens (p. 34-44), des frères Moraves (p. 60-67), etc. P. P.

— Le professeur Dr L. Knappert a écrit un livre intéressant et original, sous le titre : *Schets van eene Geschiedenis onzer Handelskerken* (La Haye, Nijhoff, 1928. In-8, 148 p.). Il fournit à grands traits l'histoire de la *diaspora* calviniste en dehors de la république des Provinces-Unies, dans les colonies hollandaises, en Amérique, en Afrique, aux Indes orientales, et pour l'Europe, dans le Levant et en Russie. On y appréciera particulièrement le chapitre étendu consacré aux sources et à la littérature du sujet. L'auteur envisage successivement la chronologie et la géographie historique, les institutions ecclésiastiques calvinistes, le travail de propagande. Il touche aussi à l'histoire des rapports entre calvinistes et catholiques, dans le chapitre sur la discipline ecclésiastique, mais d'une manière vraiment incomplète. Le grand mérite de cet ouvrage, riche en données de faits, est de rendre plus accessible une nouvelle source de la recherche historique et d'apporter sa pierre à la construction d'une histoire culturelle des colonies néerlandaises. Dr H.

— Le R.-P. J. Kleijntjens, S. J., a assumé le soin de l'édition d'un *Atlas der R. K. Missie in Nederlandsch Oost- en West-Indië* (Maestricht, Van Aelst, 1928. 16 cartes et table). C'est un atlas soigné, commode et bien clair, d'une exécution excellente, où beaucoup de données éparses sont recueillies et classées ; un tel ouvrage manquait jusqu'à présent, et celui-ci comble donc une lacune ; il viendra bien à point à quiconque s'occupe de l'histoire des missions. L'Église romaine a beaucoup progressé dans les colonies néerlandaises depuis les environs

Digitized by Google

de 1850 ; l'atlas en fournit la preuve, bien que l'histoire de ce développement ne soit pas encore écrite. Dr H.

— La dissertation de M. J. Samberg : *De Hollandsche gereformeerde gemeente te Smirna.* De geschiedenis eener handelskerk (Leyde, E. Ydo, 1928. In-8, 247 p. av. 2 ill.), repose presque exclusivement sur les archives. Ce ne fut que vers le milieu du xviie siècle que Smyrne devint un centre commercial de quelque importance. La communauté réformée y fut érigée définitivement en 1660 ; mais le tremblement de terre, qui bouleversa la ville en 1688, en rendit bientôt une réorganisation nécessaire. Après une période de prospérité relative au xviiie siècle, elle reçut un coup mortel par la séparation de l'Église et de l'État, introduite à la fin de ce siècle. D'autres événements encore lui furent nuisibles, surtout les mariages mixtes avec des catholiques. Vers la fin du xixe siècle le nombre des fidèles s'élevait à environ cinquante. A présent la communauté est presque éteinte [cfr RHE. 1927, XXIII, 202]. P. P.

— Le livre de M. J. Sterck, *De H. Stede in de geschiedenis van Amsterdam* (Amsterdam, 't Kasteel van Aemstel, 1928. In-4, 208 p. av. ill.), est la nouvelle édition, amplement revue et augmentée, d'une étude que l'auteur a publiée il y a 30 ans. Malheureusement les coutures entre l'original et les parties nouvelles sont trop visibles. L'auteur examine surtout les documents anciens et rétablit, d'une façon définitive, l'historicité de trois pièces contemporaines du miracle (1346-1347). Il s'occupe aussi du sort de la chapelle et de ses trésors. Remarquons que, d'après l'auteur (p.65-89), le sacrement d'Amsterdam a exercé une grande influence sur l'évolution ecclésiastique et même commerciale de la ville. Dans une certaine mesure le fait est indéniable. Mais l'auteur fait souvent usage d'arguments peu concluants ; il met en lumière des faits, dont la critique ne réussit pas toujours à découvrir le lien qui les attache au miracle. C'est d'autant plus regrettable qu'il vise à réfuter des historiens hostiles ou peu enclins à admettre l'historicité de faits miraculeux. P. P.

—Sous le titre : *Onderzoek naar de kruisvertrapping door de Hollanders in Japan* (dans *Historisch Tijdschrift*, 1928, t. VII, p. 1-29, 93-121), le R. P. G. Gorris, S. J., examine la question suivante : les marchands hollandais, les seuls Européens qui pendant le xviie et le xviiie siècle avaient accès au Japon (où l'île Desima leur était désignée comme résidence exclusive), ont-ils dû payer cette faveur par un reniement formel de leurs sentiments chrétiens en foulant aux pieds l'image du Christ, ce qu'on appelait pratiquer l'*efumi* ? L'auteur s'explique sur l'origine et la diffusion de la fable, et examine d'une façon critique les sources, ce qui l'amène à formuler une réponse négative. La pratique de l'*efumi* paraît avoir été imposée aux Japonais soupçonnés d'adhérer au christianisme, aux marchands chinois et aux naufragés. Dans les descriptions de voyages et dans les histoires des missions, qui parurent en Europe au xviie siècle (Gemelli Carreri, Psalmanaazaar, Charlevoix), on en concluait qu'elle avait été étendue aux marchands hollandais. Cette déduction, purement à priori, était complètement erronée, comme le prouve l'examen des sources tant désimoises et hollandaises que japonaises. Dans les archives secrètes de Desima on trouve, p. ex., des plaintes contre la Compagnie qui avait interdit le culte externe, le chant et l'oraison publique ; mais nulle ne fait allusion à l'obligation de l'*efumi* ; au contraire, les fonctionnaires déclarent que cette obligation ne

Digitized by Google

s'étend pas aux Hollandais. On invoque, il est vrai, le contrat de 1857 entre la Hollande et le Japon, qui en appendice contient une stipulation supprimant dorénavant l'*efumi*. Mais, comme l'auteur le démontre, ce texte ne vise que les Japonais ou les naufragés, particulièrement les naufragés américains auxquels, en 1847, on avait de nouveau imposé l'*efumi*. P. P.

— L'université de Leyde vient d'établir un institut pour l'histoire de la médecine, des mathématiques et de la physique. P. P.

— Le premier août a été ouvert à Utrecht le *Oud-katholiek museum van kerkelijke kunst en geschiedenis*, qui comprend les trésors artistiques et historiques appartenant aux Vieux-catholiques hollandais. Toute l'histoire ecclésiastique des Pays-Bas, de S. Boniface jusqu'au XIXe siècle, y est représentée : des gravures et des peintures historiques, des vêtements ecclésiastiques, des reliques des saints nationaux et surtout des évêques d'Utrecht antérieurs et postérieurs au schisme janséniste. Signalons entre autres, les vêtements épiscopaux. de S. Bernulphe (1025-1054) à ornamentation byzantine, la croix pectorale de Jansénius, etc. P. P.

— *Concours.* — La faculté de théologie de l'université communale d'Amsterdam met au concours la question suivante : On demande de rechercher les relations textuelles du codex évangélique vieux-latin de Bobbio(k ; édition : *Old latin Biblical Texts*, II), spécialement avec les textes syro-latins. On peut se guider, sans imitation servile, d'après les recherches faites pour le codex par H. J. Vogels (*Evangelium Palatinum*. Munster, 1926).

La faculté de philosophie et lettres de la même université demande une étude sur l'emploi et le sens du terme *agoon* et de ses dérivés à propos des exécutions dramatiques dans l'Athènes antique (voir, par ex., Völpel, dans *Rhein. Museum für Philolog.*, 1927, t. LXXVI, 1).

Les étudiants des instituts d'enseignement supérieur de Hollande peuvent prendre part au concours ; les réponses doivent être envoyées avant le 1er mai 1929. Dr H.

— *Nominations.* — Ont été nommés : *lector* d'archéologie de l'antiquité à l'université Charlemagne à Nimègue, le Dr F. Waele ; professeur ordinaire de patrologie, d'histoire ancienne de l'Église et d'histoire des dogmes à la faculté de théologie de la même université, le Dr D. Franses, O. F. M. ; professeur d'archéologie à l'université communale d'Amsterdam, le Dr G. A. S. Snyders ; professeur d'histoire de l'art moderne à la même université, le Dr F. W. Hudig ; professeur de morale et de sociologie à l'université Charlemagne à Nimègue, le Dr J. Kors, et professeur de dogmatique et de philosophie thomiste à la même université, le P. P. Kreling, ci-devant professeur à l'Angelico à Rome.

Le Dr A. F. Holleman a été élu président de la *Hollandsche Maatschappij der Wetenschappen* de Haarlem ; président et secrétaire de la société *Het Vondel-Museum* à Amsterdam, respectivement le Dr G. G. N. de Vooys et le Dr J. F. M. Sterck ; directeur des archives privées royales de la maison d'Orange-Nassau à la Haye, le Dr N. Japikse.

Le Dr N. B. Tenhaeff a été nommé privat-docent pour l'enseignement des disciplines auxiliaires de l'histoire à l'université de l'État à Leyde. Dr H.

— *Décès.* — Le Dr Vürtheim, professeur de langue et littérature grecques à l'université de l'État à Leyde. — Le Dr Kraemer, ancien professeur d'histoire

Digitized by Google

à l'université de l'État à Utrecht, directeur des archives privées royales de la maison d'Orange-Nassau à La Haye, greffier de la chancellerie des ordres royaux.

Dr H.

Suède

— Le Ve Congrès international d'histoire des religions se tiendra à Lund (Suède) du 27 au 29 août 1929. Pour donner des formes plus précises à l'organisation du travail du congrès, le comité d'organisation, d'accord avec le comité international, propose tout particulièrement la discussion de deux problèmes : celui de la notion d'âme dans la science des religions et celui de l'ancienne religion nordique. Les communications relatives aux exposés doivent êtres adressées à M. Martin P. Nilsson, professeur à l'université de Lund ; celles relatives à la participation au congrès au Dr E. Briem, Lund.

Russie

— Comme supplément à son étude sur la vie et les œuvres de S. Grégoire de Néocésarée, le Thaumaturge, M. N. I. Sagarda, a publié un recueil des *Tvorénija svjatágo Grigórija Čudotvórca, episcopa Neokesarijskago* [Œuvres de S. Grégoire le Thaumaturge, évêque de Néocésarée], traduites en russe (Pétrograd, 1916. In-8, v-211 p.). C'est le premier travail de ce genre, fait pour l'ensemble des œuvres qui ont circulé sous le nom du saint ; il a été exécuté avec beaucoup d'attention et de perspicacité. Le recueil s'ouvre par la *Vie* conservée en syriaque ; elle est traduite sur la version allemande de V. Ryssel (*Theologische Zeitschrift aus der Schweiz*, 1894, t. XI, p. 241-254), corrigée par H. Hilgenfeld (*Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie*, 1898, t. XLI, p. 454-456) ; M. S. en signale la parenté avec le panégyrique de S. Grégoire de Nysse sur la vie de S. Grégoire le Thaumaturge (PG, t. XLVI, col. 893-958). Puis suivent : 1) le *Discours de remerciement à Origène* et la lettre d'Origène à S. Grégoire, traduits du grec d'après l'édition de P. Koetschau, *Des Gregorios Thaumaturgos Dankrede an Origenes, als Anhang der Brief des Origenes an Gregorios Thaumaturgos* (Fribourg-en-Brisgau et Leipzig, 1894) ; 2) l'*Exposition de la foi*, traduite du grec d'après C. P. Caspari, *Alte und neue Quellen zur Geschichte des Taufsymbols und der Glaubensregel*, p. 9 (Christiania, 1879) ; 3) l'*Épître canonique*, traduite du grec d'après Routh, *Reliquiae sacrae*, t. III, 2e éd., p. 256-264 (Oxford, 1848), et PG, t. X, col. 1048 ; 4) *Paraphrase de l'Ecclésiaste*, traduite du grec d'après PG, t. X, col. 987-1018 ; 5) le traité à Théopompe, *Sur la passibilité et l'impassibilité de Dieu*, conservé en syriaque, traduit sur la version latine de Pitra, *Analecta Sacra*, t. IV, p. 363-376 (Paris, 1883) ; 6) le *Traité à Philagre*, traduit du grec d'après PG, t. XLVI, col. 1100-1108, où il est attribué à S. Grégoire de Nysse ; 7) le *Traité à Tatien*, traduit du grec d'après PG, t. X, col. 1138-1146 ; 8) les *Douze chapitres de la foi*, traduits du grec d'après A. Hahn, *Bibliothek der Symbole und Glaubensregeln der alten Kirche*, 3e éd. p. 280-285 (Breslau, 1897) ; 9) l'*Exposition détaillée de la foi*, traduite du grec d'après H. Lietzmann, *Apollinaris von Laodicea und seine Schule*, p. 167-185 (Tubingue, 1904) ; 10) Trois homélies sur l'Annonciation ; 11) une homélie sur la Théophanie et 12) une homélie sur la fête de tous les saints, traduites du grec d'après

Digitized by Google

PG, t. X, col.1145-1197 ; 13) une homélie sur la nativité de Notre-Seigneur, conservée en arménien, traduite du latin de Pitra, *Analecta Sacra*, t. IV, p. 386-395 ; M. S. en a découvert le texte grec attribué à S. Jean Chrysostome (PG, t. LVI, col. 385-394) ; 14) un sermon sur l'incarnation ; 15) un éloge de la Ste Vierge ; 16) un sermon sur l'éloge de la Ste Vierge et 17) un sermon sur l'éloge du protomartyr et diacre S. Étienne, conservés en arménien, traduits sur la version latine de Pitra, *Analecta Sacra*, t. IV, p. 395-396, 404-412 ; 18) un sermon en l'honneur de la Ste Vierge, conservé en arménien, traduit sur la version anglaise de F.C. Conybeare (*Expositor*, 1896, mars) ; M. S. l'identifie avec le texte grec d'une homélie attribuée à S. Grégoire de Nysse, publié G. La Piana dans la *Rivista storico-critica delle scienze teologiche* (1909, p. 548-563) ; 19) des fragments d'un sermon sur la Ste Trinité (A. Mai, *Spicilegium Romanum*, t. III, p. 696-699) ; 20) des fragments sur la Ste Trinité, d'après C. P. Caspari, *Theologisk Tidsskrift*, 1882, VIII, p. 53-59, Pitra, *Analecta Sacra*, t. IV, p. 386, 376-377, Assemani, *Bibliotheca Orientalis*, t. III, Ire partie, p. 542A, K. Holl, *Fragmente vornicänischer Kirchenväter aus den Sacra Parallela*, p. 159 (Leipzig, 1899) ; 21) des fragments exégétiques d'après Pitra, *Analecta Sacra*, t. III, p. 589-591, 211-295 ; PG, t. X, col. 1189 et Fr. Baethgen (*Göttingische Gelehrte Anzeigen*, 1880, t.II, p. 1398) ; 22) des fragments parénétiques d'après V. Ryssel, *Gregorius Thaumaturgus, sein Leben und seine Schriften* p. 52-54 (Leipzig, 1880) ; 23) des exorcismes contre les esprits immondes, tirés du ms. grec 355 du Métokhion du patriarcat de Jérusalem à Constantinople, du xe-xie siècle, p. 81-85.

M.A. I. Brilliantov, professeur à l'Académie théologique de St-Pétersbourg, fut chargé d'une critique officielle du recueil fait par M. S. ; il s'en acquitta par une étude approfondie sur les œuvres de S. Grégoire le Thaumaturge. Malheureusement, ce travail minutieux et exact a été perdu, comme tant d'autres matériaux scientifiques précieux de l'Académie.

— La chrestomathie des auteurs latins notée plus haut RHE, p. 801, a été publiée, non pas en 1926, mais en 1916.

— M. N. K. Nikolskij, membre de l'Académie des Sciences, reprend l'étude d'une question déjà souvent traitée : *K voprósu o rússkich pismenách, upominájemych v Žitii Konstantina Filósofa* [Sur les caractères russes mentionnés dans la vie de S. Constantin le Philosophe] (Izv., 1928, t. I, p. 1-37). Mais l'auteur a su trouver des explications qui donnent une tournure nouvelle à des faits qui semblaient très simples et clairs. Le mot « bukvi », qu'on avait toujours compris comme « lettres », signifie de fait beaucoup plus : les textes bibliques et peut-être plus exactement le Nouveau Testament seul. Il s'en suit que la légende pannonnienne suppose l'existence de livres et caractères slaves avant le début de la mission de S. Constantin-Cyrille en Moravie. Quant aux « caractères russes » de la légende, ils ne sont rien d'autre que les caractères glagolitiques qui étaient en usage chez les Russes de Valachie, de Moldavie et de Hongrie.

— M. P. A. Lavrov, membre de l'Académie des Sciences, touche la même question, mais d'un point de vue contraire à celui de M. Nikolski, dans son étude : *Evángelije i psaltír, « rûsskimi » (rûškimi) pismený písannyje, v Žitii Konstantina Filósofa* [L'Évangile et le Psautier « écrits en caractères russes » dans la vie de S. Constantin le Philosophe] (Izv.,1928, t.I, p. 38-48). L'auteur admet l'hypothèse de Šafařik et cherche à prouver que c'étaient des caractères goths chez un Russe.

Digitized by Google

Si l'on pouvait prouver l'existence du nom goth Digic que porte un habitant de la ville de Cherson au temps de la découverte des reliques de S. Clément, alors on pourrait identifier ce Digic avec le Goth de Cherson auquel S. Constantin-Cyrille a pu avoir affaire en lisant l'Évangile et le Psautier goths. Autrement, admise la langue slave des caractères « russes », on serait obligé d'admettre que S. Cyrille n'a pas traduit lui-même en slave les livres mentionnés, mais a utilisé une traduction antérieure, déjà prête : on n'aurait qu'à lui attribuer une adaptation de cette traduction russo-slave à l'idiome des Slaves du sud.

— Dans sa recension du livre de M. F. Dvorník, *Les Slaves, Byzance et Rome au* IXe *siècle*, M. P. A. Lavrov (Izv., 1928, t. I, p. 255-292) donne un bref aperçu de ses propres vues à propos des questions soulevées par le P. Dvornik. Elles méritent d'autant plus d'attention que l'auteur prépare une nouvelle édition de la vie des SS. Cyrille et Méthode, d'après 23 mss, qui la contiennent avec quelques appendices.

— Feu M. A. V. Michajlov consacre une étude détaillée à la question plusieurs fois traitée par d'autres, mais toujours indécise : *K voprósu o proischoždénii i literatúrnych istóčnikach Tolkóvoj Paleí* [Notes sur l'origine et les sources littéraires de la *Paléa commentée*] (Izv., 1928, t. I, p. 49-80). L'auteur étudie le texte slave de l'Exode et de Ruth, comme sources de la Paléa, et arrive à la conclusion que cet ouvrage ne peut être ni attribué à S. Méthode, ni daté du xe siècle : il parut en Russie et fut composé peut-être par un Barsanouphios (*Varsonófij*) qui est mentionné par le copiste Cosmas en 1406 dans sa note.

—Les traces de l'influence latine sur les sources de l'ancien droit canon slave ont été signalées par le professeur N. S. Suvórov dans le dernier quart du xixe siècle, mais c'est en 1917 seulement qu'elles ont été indiquées avec évidence par M. N. K. Nikolskij, dans un article peu remarqué, comme tout ce qui a paru en 1917, sous le titre : *K voprósu o západnom vlijánii na drevnerússkoje cerkóvnoje pravo* [De l'influence occidentale sur l'ancien droit canon russe] (*Bibliografičeskaja Létopis* [Chronique bibliographique], 1917, t. III, p. 110-124 ; publication de la Société des Amis de la littérature et de l'art anciens). M. N. s'est contenté d'exciter la curiosité savante par deux renvois aux textes latins du pénitentiel de S. Boniface (PG, t. LXXXIX, col. 879-880) ; le zèle du continuateur de son étude sera récompensé par des trouvailles beaucoup plus riches.

— M. A. D. Sedelnikov, conservateur-adjoint des manuscrits au Musée historique de l'État à Moscou, s'intéresse à la question, encore peu éclaircie, de l'influence catholique latine sur la Russie aux xve-xvie siècles, dans un article intitulé : *K izučéniju « Slova kratka » i déjatelnosti dominikánca Veniamina* [Pour l'étude du « Bref discours » et de l'activité du P. dominicain Benjamin] (BO, 1925, XXX, p. 205-225). Le *Bref discours contre ceux qui se mêlent aux biens sacrés de l'église catholique, meubles et immeubles, et qui osent les en enlever*, bien connu de la science russe depuis longtemps, est attribué par M. S. au P. dominicain Benjamin, qui travaillait à Novgorod, sous les auspices de l'archevêque Gennadios, vers la fin du xvie siècle. M. S. date le « Discours » du commencement de 1497 (ou 1499 ?) et cherche à découvrir les traces du séjour du P. Benjamin à Novgorod, antérieurement à l'année 1490, ou du moins une allusion à son école à Novgorod.

Digitized by Google

— La même question de l'influence latine a attiré l'attention de M. N. P. Popov, conservateur des mss au même musée, un excellent connaisseur des fonds mss du dit musée. M. P. a publié une étude sur *Afanásievskij izvód Póvjesti o Varlaame i Ioasafe* [Le roman de Barlaam et Joasaph dans la recension d'Athanase] (BO, 1926, t. XXXI, p. 189-230). L'auteur arrive à des conclusions beaucoup plus larges que son titre ne le promet. La recension d'Athanase appartient à la seconde moitié du xve siècle ; un P. dominicain d'origine slave et Josèphe, abbé du couvent de Volok-Lamskij, en furent les rédacteurs ; elle est toute pénétrée des idées occidentales : la primauté du pape et le *Filioque* ; elle voulait gagner le gros public russe au catholicisme romain, tandis que les travaux sur la version slave de la Bible et sur la *Svódnaja Kormčaja* visaient les hautes classes de l'Église russe dans le même sens. Il n'est pas impossible que la recension d'Athanase ait eu pour but, « ad maiorem Dei gloriam », de révolter le grand duc Basile contre son père, le tsar Jean III (1462-1505). Mises à part quelques exagérations et inexactitudes, il faut reconnaître que M. P. a su poser des questions qui méritent d'être revues et approfondies.

— M. V. N. Pérec continue ses *Izslédovanija i materiály po istorii starinnoj ukráinskoj literatúry* xvi-xviii *vjekóv* [Recherches et matériaux pour servir à l'histoire de l'ancienne littérature ukrainienne des xvie-xviiie siècles] dans le *Sbórnik po rússkomu jazyká i slovjésnosti* [Recueil de langue et littérature russes, t. I, fasc. 1, publié par l'Académie des Sciences de l'URSS (Léningrad, 1928. In-8, 234 p. Prix : 4 roubles) (cfr RHE. 1928, t. XXIV, p. 566-567). Trois de ces études intéressent les lecteurs de la RHE. La IXe : *K izučéniju « Čét'i »* 1489 *goda* [Notes pour l'étude des *Ménées* de 1489] (p. 1-107), s'occupe du ms. slave coté IV. 208, ci-devant au musée ecclésiastique et archéologique de l'Académie théologique de Kiev, actuellement au musée de la laure de Kiev. L'auteur voit dans ce ms. le plus ancien monument de l'idiome ukrainien vivant, appliqué à une traduction russe ancienne ; mais son étude doit être considérée comme préalable à l'édition des dits *Ménées* préparée par M. P. N. Popov. La Xe étude : « *Prosvjetitel* » *Josifa Sánina v ukráinskom perevódje načála* xvii *vjéka* [L'« Éclaireur » de Josèphe Sanine dans une traduction ukrainienne du commencement du xviie siècle], (p. 108-167), est consacrée au fameux ouvrage russe du commencement du xvie siècle contre les « judaïsants », qui fut utilisé en Ukraine contre les sociniens russes de Lithuanie. Notons que le manuscrit de la collection Uvarov n° 241, contenant cet ouvrage, a été étudié aussi par M. S. Ivanov dans la *Bibliografičeskája Létopis* [Chronique bibliographique] (1915, t. II, p. 39-49). Enfin, l'étude XIe : « *Osvobožděnnyj Ierusalim* » *T. Tasso* v *ukráinskom perevódje koncá* xvii *načála* xviii *vjekóv* [La « Jérusalem délivrée » de T. Tasso traduite en ukrainien à la fin du xviie ou au commencement du xviiie siècle] (p. 168-234), traite d'une traduction ukrainienne, faite sur la version polonaise de Kochanovski, et conservée dans le ms. *Eur.* III 69 de la bibliothèque de l'université de Léningrad.

— M. le professeur M. N. Skaballanovič, qui occupait la chaire de liturgie à l'Académie théologique de Kiev, a entrepris une série de publications sur les douze grandes fêtes, intitulée : *Christiánskije prázdniki. Vsestorónneje osteščénije kážda go iz velikich prázdnikov so vsem jegó bogoslužénijem. Kniga* I : *Roždestvó Presvjatýja Bogoródicy* [Fêtes chrétiennes. Explication détaillée de chacune des grandes fêtes avec toute sa liturgie. Livre Ier : La Nativité de la Ste Vierge] (Kiev, 1915. In-8, 134 p. Prix : 60 kop.) ; Livre II. : *Vozdviženije Kresta Gos-*

Digitized by Google

pódnja [Exaltation de la Croix] (Kiev, 1916). On ne pouvait désirer quelque chose de mieux en ce genre. Le livre Ier expose le sens de la fête, l'événement historique, la description de la Palestine et de la vie privée des Juifs anciens, et enfin l'histoire de la fête ; la liturgie en est expliquée dans ses détails les plus fins, mais sans qu'on perde de vue l'idée générale. A la fin sont ajoutées des notes sur les parties chantées, un aperçu sur les services des jours qui précèdent la fête et de ceux qui la suivent, et une comparaison avec la liturgie romaine. Le livre II ne m'est connu que par une note bibliographique.

— M. le comte A. A. Bobrinskij a publié une étude remarquable sous le titre : *Reznój kámien v Rossii. Vypusk* I : *Sobóry Vladímiro-Súzdalskoj oblasti* XII-XIII *stoletij* [La pierre sculptée en Russie. Fasc. 1 : Les églises cathédrales de la région de Vladimir et de Suzdal] (Moscou, 1916. In-4°, 8 p. et 41 tables phototypiques). C'est la première fois qu'on recueille les sculptures des églises russes, mais l'auteur n'a pas pu terminer son œuvre et livrer l'étude approfondie sur les matériaux qu'il avait promise dans sa courte préface. La grande valeur de cette publication pour la science tant russe qu'étrangère, a été relevée par M. D. U. Ajnalov dans la *Bibliografíčeskája Létopis* [Chronique Bibliographique] (1917, t. III, p. 30-32).

— La Société d'archéologie et d'art à Jaroslavl avait commencé, à l'initiative de son président, M. I. A. Lazarev, de publier une série de descriptions des monuments d'art de cette ville. La première parut sous le titre : *Cérkov Joanna Predtéči v Jaroslávle. Objasnítelnaja statjá* N. Pervuchina. *Fotográfii* I. Lazareva, P. Mosjagina i S. Šitova. *Risúnok oblóžki* S. Malutina. *Knigoizdatelstvo K. F. Nekrasova* [L'Église St-Jean le Précurseur à Jaroslavl. Texte explicatif par N. Pervuchin, photographies par I. Lazarev, P. Mosjagin et S. Šitov, couverture dessinée par S. Malutin. Libr.-éd. K. F. Nekrasov] (Moscou 1913. In-4, 62 p. avec 34 planches). L'étude de M. P. commence par un aperçu de l'histoire de l'église bâtie en 1687-1701 en remplacement d'une église brûlée en 1659 (chap. I, p. 6-8) ; le chap. II (p. 9-16) est consacré à l'église comme monument d'architecture : elle est apparentée à la célèbre église de S. Basile le Bienh. à Moscou. Le chap. III (p. 17-45) parle des fresques qui assurent à l'église, sous ce rapport, la première place dans tout le monde chrétien : elles furent exécutées par Démétrius Grigoriev avec ses seize aides du 5 juin 1694 au 6 juillet 1695. Le chap. IV (p. 46-53) traite des fresques du sanctuaire et des chapelles et le chap. V (p. 54-59) s'occupe des icones rares. La deuxième parut pendant la guerre, mais ne fut pas moins excellente : *Cérkov Ilii Proróka v Jaroslávle. Text* N. Pervuchina. *Fotografii* I. Lazareva. *Risúnok oblóžki* A. Krasotina. *Izdátelstvo K. F. Nekrásova* [L'église St-Élie le prophète. Texte explicatif par N. Pervuchin, photographies par I. Lazarev, couverture dessinée par A. Krasotin] (Moscou, Libr.-éd. K. F. Nekrasov, 1915. In-4, 67 p. avec 48 planches). Le texte de M. P. suit en général le même plan que pour l'église St-Jean. Le chap. I (p. 3-8) contient un aperçu de l'histoire de l'église bâtie par une riche famille de marchands, les Skripin, en 1647-1650. Comme monument d'architecture (chap. II, p. 9-15), l'église St-Élie représente le génie artistique de la Russie ancienne. Quant aux fresques (chap. III, p. 16-39), elles ne le cèdent en rien à celles de l'église St-Jean et viennent, pour le nombre, immédiatement après elles. Les fresques de l'église principale (chap. IV, p. 40-57) furent exécutées par des peintres de Kostroma et de Jaroslavl, du 17 juin 1680 au 8 septembre

Digitized by Google

1681. Le sanctuaire de l'église et ses chapelles sont décrits au chap. V, p. 58-61. Aux p. 62-65 suivent les notes du texte des chapitres.

— Le BO est remplacé par *Izvéstija po russkomú jazyku i slovésnosti* [Bulletin de langue et littérature russes] (= Izv.) qui, à en juger d'après le 1er fasc. du Ier volume paru en 1928, continuera la tradition scientifique de son prédécesseur. L'histoire ancienne de la littérature et de la vie slaves, si étroitement liée à celle de l'Église, y prennent déjà une place considérable.

— Le fonds des manuscrits slaves, provenant du couvent de l'île de Solovki et appartenant jadis à l'Académie théologique de Kazan, a été transporté à Léningrad et incorporé à la Bibliothèque publique de l'État. C'est un événement très important pour l'étude des sources historiques de la Russie ancienne, surtout dans le domaine de l'histoire de l'Église russe.

— *Décès.* — Alexandre Vasiljevič Michajlov, membre-correspondant de l'Académie des Sciences, ancien professeur de littérature slave à l'université de Varsovie, est mort subitement le 11 août 1927, à Moscou, à l'âge de 68 ans. Ses travaux se concentraient sur l'activité littéraire des SS. Cyrille et Méthode et de leurs disciples ; il a étudié de préférence les textes slaves de la Bible, des παροιμίαι et des missels et bréviaires croates. Nécrologie par E. F. Karskij (Izv. 1928, t. I, p. 250-254).

V. N. Beneševič.

Digitized by Google

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

1. ARTICLES et MÉLANGES (1).

BARDY G. L'héritage littéraire d'Aetius. 809-826.
DE POORTER A. Catalogue des mss de prédication médiévale de la bibliothèque de Bruges. 63-124.
DIEU L. L'évangile de l'enfance, dans S. Luc, serait-il de S. Marc? 571-595.
DRAGUET R. Le florilège antichalcédonien du *Vatic. Graec.* 1431. 51-62.
DUHR J. Le *De Fide* de Bachiarius. 5-40; 301-331.
GALTIER P. *Ecclesia Petri propinqua.* A propos de Tertullien et Calliste. 41-50.
GESSLER J. Le procès-verbal d'une récognition de reliques en 1611 à Maestricht. 628-630.
LOTTIN O. La date de la Question disputée *De Malo* de saint Thomas d'Aquin. 373-392.
MARTIN CH. Note sur deux homélies attribuées à saint Grégoire le Thaumaturge. 364-372.
NELIS H. Le *Mémoire sur l'état de l'Église de Belgique, ses droits et ses prérogatives* de Mgr Brenart. 635-642.
PELSTER FR. Correspondanec. 387-392.
SNIEDERS I. (†) L'influence de l'hagiographie irlandaise sur les *Vitae* des saints irlandais de Belgique. 596-627; 827-868.
VAN DER ESSEN L. La situation religieuse des Pays-Bas en 1634. 332-363.
— La définition du dogme de l'Immaculée Conception et l'Université de Louvain au début du XVIIe siècle. 630-634.
VAN HOUTTE H. Une collection de lettres inédites concernant l'université de Louvain et le Jansénisme en Belgique (1706-1716). 868-879.

2. COMPTES RENDUS et NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES (2).

ABB G. Von der verschollenen Bibliothek des Klosters Lehnin. 480.
ABENSOUR V. GODARD.
Acta V. conventus Velehradensis, 1927. 569.
Acta Sanctorum, Novembris, t. IV. (L. Van der Essen.) 419.
AIGRAIN R. Ecclesia. 527.
ALFONSI T. Documenti relativi alla B. Imelda Lambertini. 273.
ALLEN H. E. Writings ascribed to Richard Rolle, Hermit of Hampole. (J. De Ghellinck.) 665.
ALLOSSERY P. Tentoonstelling van miniaturen en banden. 249.
ALTANER B. Zur Beurteilung der Persönlichkeit u. der Entwicklung. der Ordensidee des hl. Dominikus. 489.
ANDERS F. Die Christologie des Robert von Melun. (R. M. Martin.) 169.
Année (L') liturgique d'après Ste Gertrude et Ste Mechtilde. 244.
ANTONELLI F. De re monastica in Dialogis S. Gregorii Magni. 277.
Antonio Bonfini, 1427-1927. 973.
ARSENIEW N. v. v. TRUBETZKOY E. N.
Art (L') flamand et belge. 269.
Art (L') russe ancien et moderne. 756.
Van Athenaeum tot Universiteit. Geschiedenis van het Athenaeum Illustre in de XIXe eeuw. [Amsterdam]. 794.
ASLAN K. Études historiques sur le peuple arménien. Éd. MACLER F. 964.
AUBERT M. Guide archéologique du Congrès de Rouen. 774.
— v. DE LASTEYRIE R.
BAASCH E. Holländische Wirtschaftsgeschichte. 741.
BABELON J. La médaille et les médailleurs. 266.
BABUDRI FR. Nuovi contributi su Cissa-Rubinum. 270.
BACHA E. et DUPIERREUX R. Répertoire par titres et par sujets des périodiques belges. 757.
BAKHUIZEN VAN DEN BRINK J. N. Ont-

(1) Le tiret placé en tête d'un titre indique que le nom de l'auteur est le même que celui de l'article ou de l'ouvrage précédent.

(2) On signale entre parenthèses le nom des auteurs des comptes rendus.

Digitized by Google

staan en wezen van het Christendom 281.
BAKKER H. Kerkelijk leven in Nederland. 976.
BALANOS D. S. Ἀνακοινώσεις καὶ ὁμιλίαι ἐν τῷ θρησκευτικῷ συνεδρίῳ τῆς Λωζάννης. 542.
[BALIC CH.]. Les Commentaires de Jean Duns Scot sur les Quatre Livres des Sentences. (R. M. Martin.) 175.
BALOGH J. L'art de l'abbé de Madocsa. 778.
BAMPTON J. M. Letters of the late father B. W. Maturin to lady Evan-Smith. 235.
BANNISTER A. TH. A descriptive catalogue of the mss in the Hereford Cathedral Library. 234.
BARCLAY H. The protestant doctrine of the Lord's Supper. (H. Lamiroy.) 918.
BARDENHEWER O. Der Brief des hl. Jakobus. 720.
BARDY G. La littérature grecque chrétienne. 764.
BARSKOV L. J. et SMIRNOV P. S. Pamjatniki istorii staroobrjadčestva XVII vjéka. I, 1. 566.
BARTOLI A. La diaconia di santa Lucia in Settizonio. 779.
BASKERVILLE G. The dispossessed religious of Gloucestershire. 944.
BASTGEN H. Talleyrands Aussöhnung mit der Kirche. 739.
BATIFFOL P. S. Grégoire le Grand. (L. Van der Essen.) 411.
BATTISTRADA M. Il Rinascimento e il regno di Mattia Corvino nel' opera di Antonio Bonfini. 973.
BAUER W. Einführung in das Studium der Geschichte. 2e éd. (A. De Meyer.) 643.
— v. PREUSCHEN E.
BAUMSTARK A. Ein missverstandenes Motiv armenischer Weltgerichtsdarstellungen. 953.
— v. MOHLBERG C.
BAXTER J. H. Scottish students at Louvain university. 943.
— Four new medieval scottish authors. 943.
BAYLIS H. J. Minucius Felix. 502.
BAYNES, NORMAN H. The early Church and social life. 743.
BEACH S. W. The present status and outlook of protestantism in Europe. 255.
BECKER H. Herzog Georg von Sachsen als kirchlicher u. theologischer Schriftsteller. 492.
BEELAERTS VAN BLOKLAND W. A. De Roomsch-katholieken in de oude Hollandsche ridderschap. 791.
BEENKEN H. Bildhauer des XIV. Jhs am Rhein u. im Schwaben. (R. Maere.) 667.
BEGLEY J. The diocese of Limerick in the XVIth and XVIIth centuries. 945.
BEITZ E. Caesarius von Heisterbach u. die bildende Kunst. (A. Stubbe.) 456.
BELLIOT A. Manuel de sociologie catholique. 2e éd. 968.
BELLON L. Methode of leerstelsel in de vergelijkende studie der godsdiensten. 553, 790.
BELVEDERI G. S. Giuliana bolognese. 782.
BENEŠEVIČ V. N. Novyja dannyja dla istoričeskoj geografii Bližnago Vostoka. 292.
— Synagogá v 50 títulov i drugije juridičeskije sbórniki Ioánna Scholástika. 563.
BENNETT H. S. England from Chaucer to Caxton. 745.
BERG L. Ex oriente. 496.
BERGMANN F. Prudentius. Éd. ENGELBRECHT et HAULER. 224.
BERLIÈRE U. L'ascèse bénédictine des origines à la fin du XIIe s. (P. Debongnie.) 410.
— Le renouveau bénédictin dans la première moitié du XVIIe s. 513.
— Un écrivain ascétique de la fin du XVe s., Jean Trithème, O. S. B. 770.
— Conrad de Rodenberg, O. S. B., abbé de Johannisberg (1486). 770.
BERNARD D. v. SAVINA J.
BERTAULT PH. Bossuet intime. 263.
BETTEN. The so-called council of Whitby (664). 762.
BEYERLE K. Die Kultur der Abtei Reichenau. T. II. (F. Baix.) 651.
Biblia sacra juxta Vulgatam Clementinam. 256.
Bibliografia hispanica de ciencies historico-eclesiastiques. 961.
BIDEZ. Opuscule inédit de Proclus. 540.
BIERMANN B. Die Anfänge der neueren Dominikanermission in China. (Al. Janssens.) 693.
BIHEL S. De septem diaconis. (Act. VI, 1-7). 969.
BILLEN A. V. The old latin texts of the Heptateuch. 228.
BISCARO G. Le relazioni dei Visconti di Milano con la Chiesa. 271.
— I primordi dell' ordine francescano in Treviso. 271.
BOBRINSKIJ A. A. Reznój kámien v Rossíi. I. 984.
BOECKLER A. Beiträge z. romanischen Kölner Buchmalerei. 480.
BOECKX. Notre-Dame de la Chapelle à Bruxelles. 514.
BOELES P. C. J. A. Friesland tot de XIe eeuv. 555.
BOEMER A. Ein gothisches Prachtmissale Utrechtscher Herkunft. 480.
BOINET A. Manuscrits de St-Martin de Tournai. 247.
BOLTON H. E. Francisco Palóu, O. F. M. *Historical Memoirs of New California*. (L. Smet.) 475.
BONENFANT P. Les origines et le ca-

Digitized by Google

ractère de la réforme de la bienfaisance publique aux Pays-Bas sous le règne de Charles-Quint. 244.
BONNER C. A new fragment of the Sheperd of Hermas. 252.
BORENIUS T. v. CONWAY M.
BORNHÄUSER K. Die Bergpredigt. 723.
BOSMANS H. Th. Moretus, de la Compagnie de Jésus, mathématicien (1602-1667). 955.
BOUSSET.W. Die Religion des Judentums im späthellenischen Zeitalter. 3e édit. par GRESSMANN H. (J. Coppens.) 397.
BOVER J. Universalis B. M. V. mediatio in scriptis Johannis Gerson. 970.
BOYCE GR. C.The English-German nation in the university of Paris during the m. a. (J. de Ghellinck.) 906.
BRACKMANN A. v. KEHR P. F.
BRANTS V. Notices sur quelques professeurs de l'ancienne Université de Louvain. 517.
BRASSINNE J. Le jubé de l'église de Sainte-Waudru à Mons et le jubé de l'église de Beaurepart à Liége. 249.
BRAUBACH M. Max Franz von Oesterreich, letzter Kurfürst von Köln u. Fürstbischof von Münster. (P.Volk.) 192.
— Die österreichische Diplomatie am Hofe des Kurfürsten Clemens August von Köln, 1740-1756. 219.
BRÉHIER L. Les origines de la basilique chrétienne. 537.
BRINKTRINE J. Zur Entstehung u. Erklärung des *Gloria in excelsis*. 727.
BRINTON CR. Revolutionary symbolism in the Jacobin Clubs. 253.
BRODAHL J.S. Pasteurs artistes en Norvège aux environs de 1600. 551.
BROWE P. Eucharistische Speisewunder des M. A. 729.
— Die Aufopferung der Kommunion im M. A. 729.
BRUCHET M. Marguerite d'Autriche, duchesse de Savoie. (A. Leman.) 535, 913.
BRUNEAU CH. Chronique de Philippe de Vigneulles († 1527). I. 770.
BRUNHES. La foi et sa justification rationnelle. 764.
BRUNNER E. Der Mittler. (A.Van Hove.) 880.
BUCHNER M. Das Vizepapsttum des Abtes von St. Denis. (E. Jordan.) 897.
BUCHWALD G. et WOLF E. Staupitz. Tübinger Predigten. (M. Viller.) 680.
BUECHNER V. F. Zur einer Stelle der armenischen Uebersetzung von Ephrem Syrus' Diatessaron-Kommentar. 952.
BÜSCHGANS K. Augustin von Alfeld, O. F. M. *Wyder den Wittenbergischen Abgot Martin Luther*, 1524. (M. Viller.) 470.
BUGOSLAVSKIJ S. K voprósu o charáktere i objéme literatúrnoj déjatelnosti prep. Néstora. 566.
BUONAIUTI E. Manichaeism and Augustine's idea of « Massa perditionis ». 252.
— Il cristianesimo nell' Africa romana. (J. Coppens.) 645.
BURCH V. Jesus-Christ and his revelation. 227.
— Myth and Constantine the Great. 939.
BURGER W. Das Erzbistum Freiburg. 494.
BURKITT. F. C. Reservation in the early Church. 502.
BUSUIOCEANU A. Une miniature inédite du XIIIe s. 774.
— Influences arméniennes dans l'architecture religieuse du Bas-Danube. 775.
BUTLER C. Regula monasteriorum. 486.
BUTZOWSKI L. La réincarnation selon les Pères de l'Église. 970.
BYLEVELD W. J. C. De roomsch-catholieken in de oude hollandsche ridderschap. 282, 791.
BIJVANCK A. W. De boog van Constantijn. 557.
CADBURY H. The making of Luke-Acts. 500.
CALLAEY F. Der Kapuzinerorden in der Gegenwart. 733.
CALLUS D. Due missionari domenicani maltesi in Oriente nel cinquecento. 274.
Cambridge Medieval History. T. V: Contest of Empire and Papacy. (B. Heurtebize.) 437.
CAMERLYNCK FR. L'Université de Louvain, de 1575 à 1617. 516.
CAMPANA M. Il concilio Vaticano. I. 277.
CAMPBELL-DODGSON v. CONWAY M.
CAPELLE B. L'épître 211e et la règle de S. Augustin. 242.
CARCOPINO J. La basilique pythagoricienne de la Porte-Majeure. 537.
CARUSI E. Nuovi documenti sui processi di Tommaso Campanella. 545.
CASEY R. P.The text of the anti-manichean writings of Titus of Bostra and Serapion of Thmuis. 762.
CASPAR E. Die älteste römische Bischofsliste. (R. Draguet.) 133.
— Primatus Petri. 725.
CASTELLUCCI A.Un episodio della vita di S. Carlo Borromeo. 784.
CAYRÉ F. La contemplation augustinienne. (J. Forget.) 409.
CECCHELLI C. L'ipogeo eretico degli Aureli. 272.
— Note iconografiche su alcune ampolle Bobbiesi. 781.
— Ipogei eretici e sincretisti di Roma. 782.
— Il Vaticano. 782.
— Archeologia della prima età cristiana e del medio evo. I. 788.
CHAINE J. Épître de S. Jacques. 533.

Digitized by Google

CHARVIN G. Dom Martène. Histoire de la congrégation de Saint-Maur. 770.
CHENU. La théologie comme science au XIIIe s. 260.
CHIAPELLI L. Per la storia della viabilità nell' alto medioevo. 783.
CHRIST K. Le livre du paumier. 481.
Christendom en historie. 790.
CLAESSEN V. Mgr Zwijsen. 285.
CLAEYS-BOUUAERT F. Une visite canonique des maisons de la Compagnie de Jésus en Belgique (1603-1604). 245.
CLEMEN C. Die Anwendung der Psychoanalyse auf Mythologie u. Religionsgeschichte. 717.
CLEMEN O. Melanchthons Briefwechsel. T. I. (M. Piette.) 180.
CODINA A. Los origenes de los Ejercicios espirituales de S. Ignacio de Loyola. (P. Debongnie.) 472.
COLLOMP P. La papyrologie. 540.
COLLYN I. Kalendarium Munkalivense. 481.
COLOMBE. Le palais des papes d'Avignon. 266.
COMMISSARIS A. C. J. Van toen wij vrij waren. I. 792.
CONNOLLY J. L. John Gerson. (A. Leman.) 909.
CONSTANT G. Concession à l'Allemagne de la communion sous les deux espèces. (R. Michel.) 183.
Conversations (the) at Malines (1921-1925.) 506.
CONWAY M., BORENIUS T., KENRICK A. F. et CAMPBELL-DODGSON. Catalogue of the Loan Exhibition of Flemish and Belgian Art. 746.
CORNELISSEN J. D. M. Thomas Erpenius en de « Propaganda ». 557.
CORNELY et MERK. Manuel d'introduction historique et critique à toutes les saintes Écritures. I. 767.
COULTON G. G. Roman catholic and Anglican accuracy. 230.
COURTOY F. Le sculpteur Pierre-François Le Roy. 756.
COWPER H. S. On a XIIIth cent. ms. of the *Epistolae* of St. Augustine. 946.
CRICK-KUNTZIGER M. Maître Knoest et les tapisseries « signées » des Musées du Cinquantenaire. 249.
Cronistoria dell' anno santo MCMXXV. 785.
CROS L.-J.-M. Histoire de Notre-Dame de Lourdes. T. II-III. (J. Forget.) 203.
CRUM W. E. The monastery of Epiphanius at Thebes. Literary material. (A. Van Lantschoot.) 143.
— The monastery of Epiphanius at Thebes. Coptic ostraca and papyri. (A. Van Lantschoot.) 143.
CUTRERA C. La polemica per l'apostolica legazia del Re di Sicilia negli scritti del secondo decennio del sec. XVIII. 272.
CUVELIER J. v. LONCHAY H.
DAISOMONT M. De strijd van Hendrik VIII om Anna Boleyn. 955.
D'ALÈS A. Providence et libre arbitre. 535.
— Baptême et confirmation. 764.
DALTON O. M. Gregory of Tours. The History of the Franks. (É. de Moreau.) 417.
DANIELS. Romeinsch Nijmegen. 790.
D'ARSCHOT DE SCHOONHOVEN. Les d'Arschot de Schoonhoven. 514.
DAVID M. Un retable des « Sept archanges » au musée de Douai. 525.
DAY FR. The popes and the jews. 231.
DEARMER P. The truth about fasting. 942.
DE BARTHOLOMEIS V. Giullari Farfensi. 972.
DE BIE J. P. et LOOSJES J. Biographisch woordenboek van protestantsche godgeleerden in Nederland. 281.
DEBONGNIE P. Jean Mombaer de Bruxelles, abbé de Livry. (P. Groult.) 466.
DE BORCHGRAVE D'ALTENA J. Mémorial illustré de l'exposition des souvenirs du centenaire de St. Hubert. 756.
DE CENIVAL P. L'Église chrétienne de Marrakech au XIIIe s. 260.
DEDIEU J. Instabilité du protestantisme. 765.
— L'agonie du jansénisme, 1715-1790. 966.
DE GHELLINCK J. Les franciscains en Chine aux XIIIe et XIVe siècles. 244.
DE GREGORI L. Piazza Navone prima di Innocenzo X. 272.
DE JONG J. Philippus Rovenius en zijn bestuur der hollandsche Zending. 794.
DE KEMPENAER A. Vermomde nederlandsche en vlaamsche schrijvers. 789.
DE LAGARDE G. Recherches sur l'esprit politique de la Réforme. (M. Piette.) 181.
DE LASTEYRIE R. L'architecture religieuse en France à l'époque gothique. Édit. Aubert M. II. (R. Maere.) 899.
DELATTE A. Anecdota Atheniensia. I. 241.
D'ELIA M. Catholic native episcopacy in China. 522.
DELORME F. *Questions disputées* de Vital du Four. 261.
DE LUCA G. Il *Libellus carminum* di un poeta sforzesco. 272.
DE MEULEMEESTER M. Mère Marie-Xavier, première supérieure générale des Sœurs de la Providence de Champion. 246.
— Les archives de l'abbaye de Beaulieu, à Peteghem. 753.
DE MOREAU É. Saint Amand. (L. Van der Essen.) 155.
— Luther et l'université de Louvain. 512.

Digitized by Google

— Le catholicisme en Belgique. 756.
DEMPF A. Die Hauptform mittelalterl. Weltanschauung. (R. M. Martin.) 165.
DE MUNTER-V. François Jacquin. 516.
DENEUX H. L'évolution des charpentes du XIe au XVIIIe s. 539.
DENGEL I. PH. Nuntiaturberichte aus Deutschland, 1560-1572. V. (H. J. Elias.) 920.
DENUCÉ J. Catalogue des mss du Musée Plantin. 508.
DEROUX. Les origines de l'oblature bénédictine. 258.
DE SCHAEPDRIJVER E. La *dévotion moderne*. 512.
DES MAREZ G. Le droit privé à Ypres au XIIIe s. 512.
DE SMET J. Onze vicarii capitulares onder 't Schrikbewind. 246.
— Revue belge de philologie et d'histoire. Table générale, I-V. 757.
— Bulletin philologique et historique. Table générale, I-II. 757.
DE TAUBE. Études sur le développement historique du droit international dans l'Europe orientale. 265.
DEVIGNE M. Notes sur les tombes liégeoises du XVIe s. 555.
DE VOCHT H. Inventaire des archives de l'université de Louvain, 1426-1797, aux Archives générales du royaume à Bruxelles. 509.
— Les Jubilés de l'Université [de Louvain] sous l'ancien régime. 516.
— Les Halles de Louvain et leur acquisition par l'Université. 517.
— Literae virorum eruditorum ad Franciscum Craneveldium, 1522-1528. (H. Nelis.) 916.
DE VOOYS. Apostelspelen in den rederijkerstijd. 795.
DE VRIES S. Joodsche riten en symbolen. 976.
DE ZWAAN J. Leuvens Ve eeuwfeest. 287.
DIEHL CH. L'art chrétien primitif et l'art byzantin. 537.
DIEHL E. Inscriptiones latinae christianae veteres. T. II, 6 et 7. Tables. 211, 931.
DIENEMANN. Quelques publications concernant le judaïsme contemporain du christianisme naissant. 722.
DMITRIEVSKIJ A. A. Bibliographie. 297.
— Opisánije liturgičeskich rukopisjéj chranjáščichsja v bibliothékach pravoslávnago Vostóka. III. *Τυπικά*. 804.
DOBLE G. H. Saint Petroc. 229.
— Saint Melor. 502.
DOUGLAS D. C. Fragments of an anglo-saxon survey from Bury St Edmunds. 941.
DREYFUS H. L'œuvre de Bahâou'llah. III. 964.
DUBOIS Card. Saint Joseph. 258.
DUBOIS R. Essai d'iconographie hutoise. 515,
DUBRUEL M. La querelle de la Régale (1674-1694). 263.
Dürerliteratur in Ungarn, 1800-1928. 778.
DUFOURCQ A. La révolution religieuse: Jésus. 257.
DU JEU E. Madame de Chantal. 262.
DUPIERREUX R. v. BACHA E.
DURAND. Évangile selon S. Jean. 530.
DUYNSTEE F. X. P. Maarten Luther in de kritiek. T. I. (L. Antheunis.) 468.
DVORNIK F. De SS. Cyrillo et Methodio in luce historiae byzantinae. 570.
— La vie de S. Grégoire le Décapolite et les Slaves macédoniens au IXe s. 768.
— Les Slaves, Byzance et Rome au IXe s. 982.
DŽANAŠIA S. Thqorebay Saba Asurisay. 289.
EGGER H. Lieven Cruyls römische Veduten. 557.
EIBL H. La pensée occidentale et la pensée orientale. 496.
Élites (les) en pays de mission. 250.
ENGELBERT K. Kaspar von Logau, Bischof von Breslau (1562-1574). (M. Viller.) 474.
ENGELBRECHT V. BERGMANN F.
ENGLISH M. Oorsprong van de devotie tot O. L. Vrouw van Milanen in West-Vlaanderen. 515.
EPIFANOVIČ S. L. Pseudo-Evlógij. 802.
— Prepodóbnyj Maksim Ispovjédnik i vizantijskoje bogoslóvije. 802.
— Materiály k izučeniju žizni i trudóv prep. Maksima Ispovjédvika. 803.
EPSTEIN M. Annual register. 748.
ERMINI F. Un mimo convivale nell' età carolina. 972.
ERMINI G. La libertà comunale nello Stato della Chiesa. 545.
ERNYEY J. A Pray-Kodex termökelye és credeti rendeltése. 268.
ESCHENHAGEN E. Wittenberger Studien. 734.
Evangelische Brüder-Unität. 937.
EVELYN-WHITE H. C. The monastery of Epiphanius at Thebes. Greek ostraca and papyri. (A. Van Lantschoot.) 143.
FABRICIUS C. Oekumenisches Handbuch der christl. Kirchen. 499.
FALCO G. I comuni della Campagna e Marittima nel medio evo. 545.
FALUDI J. André Dudith et les humanistes français. 777.
FECKES K. Gabriel Biel, der erste grosse Dogmatiker der Universität Tübingen. 220.
FEINE P. Der Apostel Paulus. 208.
FETISOV N. Diodór Tarsskij. 802.
FIEBIG P. Das Vater Unser. 723.
— Die Umwelt des N. T. 723.
FISCHER H. Die heilige Hildegard von Bingen, die erste deutsche Naturforscherin und Aerztin. (P. Volk.) 660.

Digitized by Google

FLASKAMP F. L'année de la mort de S. Boniface. 215.
FOERSTER E. Adalbert Falk. 221.
FOLGHERA J.-D. Newman apologiste. 264.
FONTAINE N. Saint-Siège, Action française et catholiques intégraux. 773.
FORCHIELLI G. Un documento ignoto di storia Urbinate e Cagliese del sec. IX. 970.
— Una *plebs baptismalis cum schola juniorum* a San Giorgio di Valpolicella nell' età longobarda. 971.
FOURNIER P. Pierre Jame. 766.
FOX D. R. Civilization in transit. 254.
Franciscan (the) educational conference, 1927. 963.
FREUNDORFER J. Erbsünde u. Erbtod beim Apostel Paulus. 721.
FREYBERG K. v. Der Grossvater Max Prokop. 739.
FREYHAN R. v. STEINMANN E.
FRIEDLAENDER J. Die altniederländische Malerei. V. 499.
FRÖVIG. Das Sendungsbewusstsein Jesu u. der Geist. 933.
FRUIN R. The siege and relief of Leyden in 1574. Trad. TREVELYAN E. 792.
FUNK P. Lettres de A. Schlüter à Fr. Hipler. 221.
FURLANI G. « Il libro delle definizioni e divisioni » di Michele l'Interprete. (J. Lebon.) 435.
GABRIELI G. Il conclave di Gregorio XV. 778.
GAMBERALE B. Gli inizi del pontificato di Gregorio XVI. 546.
GAMBIER-PARRY T. R. Lending books in a medieval nunnery. 744.
GAMBLE W. T. M. The M. G. H. : its inheritance in source-valuation and criticism. (J. L. Connolly.) 892.
GARIN J. Histoire de l'abbaye de Tamié. 259.
GASELEE ST. The Oxford book of medieval latin verse. 744.
GATZWEILER O. Die liturgischen Hss. des Aachener Münsterstifts. (P. de Puniet.) 431.
GAUTHEROT G. Septembre 1792. 535.
GAVRILOVIČ A. Istorija srpske pravoslavne Crkve. 300.
GEDENKBOEK 1723-1923. Tweede eeuwfeest der verkiezing van Cornelis Steenoven tot aartsbisschop van Utrecht. 793.
GEISMAR E. Sören Kierkegaard. 740.
GEMELLI A. et SCHRIJNEN J. Annuaire général des universités catholiques, 1927. 560.
GEREVICH J. Thomas von Koloszvár der erste ungarische Tafelmaler. 969.
GEROLA G. La leggenda di san Rome dio anacoreta trentino. 270.
GEYER B. La pensée théologique de la *Quaestio*. 730.
GIANANI F. Opicino de Canistris, l'anonimo Ticinese. (Cod. Vat. Palat. lat. 1993). 543.
GIGLIOLI E. Q. Costantinopoli, la Roma nova d'Oriente nei primi due secoli della sua storia. 273.
GILSON. Avicenne et le point de départ de Duns Scot. 261.
GIOVENALE G. B. La basilica di S. Maria in Cosmedin. (P. Paschini.) 893.
GLEUMES M. Die geistlichen Uebungen der Windesheimer. 730.
GLUBOKOVSKI N. N. Hristos i Angeliti. 521.
GLYNN J. A. Life of Matt Talbot. 946.
GODARD et ABENSOUR. Cahiers de doléances du bailliage d'Amont. 967.
GÖLLER E. Das päpstliche Provisionswesen u. der Salzburger Bistumsstreit. 732.
GÖTZ F. Ludwig der Gebartete, den letzten Herzog der Ingolstädter Linie. 732.
GOETZ K. G. Petrus als Grunder u. Oberhaupt der Kirche u. Schauer von Gesichten. 484.
GÖTZMANN W. Die Unsterblichkeitsbeweise in der Väterzeit u. Scholastik. (H. Lamiroy.) 884.
GOOSSENS W. v. HABETS J.
GORDEJEV D. V. Otčet o pojezdke v Achalcichskij ujezd v 1917 godu. 293.
— Predvaritelnoje soobščenije o Mcchetskoj « Antiochii ». 294.
— Materialy k obsledovaniju pamjatnikov gruzinskago zodčestva. 294.
— Ob ekspedicii KIAI v rajon Debeda-čaja. 295.
GORIS. De vestiging der Marranen in Noord-Nederland in de XVIe eeuw. 554.
GORRIS G. Onderzoek naar de kruisvertrapping door de Hollanders in Japan. 978.
GOŠEV I. Opis na rękopisitě v. bibliotekata na Sv. Sinod. 521.
GOUDA-QUINT S. Grondslagen voor de bibliographie van Gelderland. 556.
GRABMANN M. Neuaufgefundene Pariser Quaestionen Meister Eckharts. (R. M. Martin). 178.
— Commentaires d'Aristote dans des mss espagnols. 499.
GRAMATICA L. Teste e atlante di geografia ecclesiastica. 787.
GREGORI L. Il chiostro della Minerva e il primo libro con figure stampato in Italia. 273.
GRESSMANN H. v. BOUSSET W.
GRISAR H. Sainte Agnès. 214.
— Martin Luthers Leben u.sein Werk. 2e éd. 936.
GROSJEAN P. The life of St Columba from the Edinburg Ms. 744.
— Magister Henricus de Abrincis archipoeta. 942.
GUERRA A. Le costituzioni del collegio dei parrochi di Faenza. 783.

Digitized by Google

Gui Terré. 766.
GUILDAY P. The life and times of John England, first bishop of Charleston. (J. Förget.) 706.
GUILLAUME L. De institutione sacramentorum juxta Alexandrum Halensem. 277.
GUITON W. H. The Virgin birth of Our Lord. 522.
GUTHE H. Palästina. 742.
GWYNN E. J.The rule of Tallaght. 503.
HABETS J. Geschiedenis van het bisdom Roermond. IV. Éd. GOOSSENS W. 284, 793.
HABRAN V. Coutumier ecclésiastique de sire de Marlet, doyen de Bastogne, 1646-1671. 246.
HAEFELE G. M. Constantin von Schäzler. 494.
HALKIN L. Les origines du collège des Jésuites et du séminaire de Liége. 245.
HALUSZCZYNSKY F. Ukrainisch-katholischer Ritus. 496.
HAMON. Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur. III. 772.
Handbuch (Kirchliches) für das katholische Deutschland. XIV. 498.
HANSON W. G. The early monastics schools of Ireland. 503.
HARNACK A. v. Die Entstehung der christl. Theologie u. des kirchl. Dogmas. 482.
HARRIS J. R. v. MINGANA A.
HASAK M. Das Münster Unserer Lieben Frau zu Strassburg. (R. Maere.) 905.
HATCH W. H. P. The apostles in the N. T. and in the ecclesiastical tradition of Egypt. 962.
— v. ROPES J. H.
HAUSHERR I. De erroribus Nestorianorum qui in hac India orientali versantur. 784.
— et HORN G. Vie de Syméon le Nouveau théologien par Nicétas Sthéthatos. 971.
HAY M. V. Nescio quo ritu barbaro. 232.
HAYES C. J. H. Contributions of Herder to the doctrine of nationalism. 252.
HAZENWINKEL H. C. Burman, le conseil ecclésiastique et le théâtre à Utrecht, en 1711. 556.
HAULER v. BERGMANN F.
HEIGL B. Religionsgeschichtl. Methode u. Theologie. 484.
HENDRICHS F. Het christelijk getuigenis der Catacomben. (R. Maere.) 128.
HENSEN A. De twee eerste bisschoppen van Haarlem in de XVIe eeuw. 283.
HÉRIS CH.-V. Traité du Verbe Incarné. II. 769.
HERKLOTZ F. Zur Textgeschichte von Joh. VII, 53-VIII, 11 bei den Armeniern. 952.
HERTEL J. Die Sonne u. Mithra im Awesta. (J. Coppens.) 399.
HESSEL A. Mabillons Musterbibliothek. 481.
HEYERDAHL N. R. Lettre d'un paspasteur norvégien de 1776. 552.
HEYMAN H. Untersuchungen über die Praemonstratensergewohnheiten. 511.
HIERSEMANN W. Thesaurus scriptorum catholicorum. 224.
HILPISCH S. Die Doppelklöster. 728.
HITZFELD K. L. Krise in den Bettelorden im Pontifikat Bonifaz VIII. 731.
HOCEDEZ E. Le premier Quodlibet d'Henri de Gand (1276). 970.
HOFER J. Zur Geschichte der Toleranzpatentes Kaiser Joseph II. in Tirol. 220.
HOFMANN G. Sinai und Rom. 542.
— Patmos u. Rom. 784.
HOLLNSTEINER J. Die Union mit den Ostkirchen. 752.
HOLTUM G. v. Die Terminologie bezüglich der kirchlichen Aemter in der Apostelgeschichte. 210.
HOLWERDA J. De oudste sporen van het christendom in ons land. 558.
HOOGEWERFF G. J. De nederlandsch-duitsche gemeente te Livorno. 558.
HORN G. v. HAUSHERR I.
HORVATH E. Una veduta di Veszprém in un affresco di Castiglione d'Olona. 269.
HOUTIN A. Une vie de prêtre, 1867-1912. Trad. WHALE W. St. 235.
HOYNCK VAN PAPENDRECHT A. Houtsnijwerk. 797.
HUELSEN C. Intorno all' « Arcus pietatis » nel Campo Marzio. 276.
— Unbekannte römische Zeichnungen von Marten van Heemskerck. 557.
HÜMPFNER. Les fils de S. Bernard en Hongrie. 268.
HULIN DE LOO G. Hans Memlinc in Rogier van der Weyden's studio. 746.
— et MICHEL E. Les peintures primitives des XIVe-XVe et XVIe s. de la collection Renders à Bruges. 515.
HUSUNG J. Aus der Zeit des Uebergangs von der Handschrift zum Druck. 480.
HUYBERS H. F. M. Mgr Zwijsen. 284.
ILJINSKIJ G. *Napisanie o pravojě věrě* Konstantina Filosofa. 758.
IRSCH N. Die Trierer Abteikirche St Mathias u. die Trierisch-Lothringische Bautengruppe. (R.Maere.) 655.
ISTRIN V. M. *Iudéjskaja vojna* Jósfa Flavija v drevneslavjánskom perevódje. 562.
IWANITZKY-INGILO R. Lose Blätter aus der georgischen Kirche. 496.
Jaarboekje van « Oud-Utrecht ». 556.
JACOBS J. Een nieuw mnl. handschrift van het Evangelie van Nicodemus. 241.

Digitized by Google

JAMES M. R. Latin infancy gospels. 502.
JAQUET MGR. Grammaire du grec du du N. T. 528.
JEDIN H. Des Johannes Cochleus Streitschrift *De libero arbitrio hominis* (1525). (M. Viller.) 470.
JEFFERY G. E. The basilica of Constantia. Cyprus. 940.
JEFFREYS K. M. Kaapse archiefstukken lopende over het jaar 1779. 808.
JENKINSON H. The later Court Hands in England from the xvth tot the xviith cent. (L. Gougaud.) 464.
JERNEGAN M. W. Productivity of doctors of philosophy in history. 524.
JORGA N. Istoria literaturii românesti de la 1688 la 1780. II. 561.
JUNGKLAUS E. Die Gemeinde Hippolyts. 935.
KANTERS A. G. La dévotion au Sacré-Cœur dans les anciens états des Pays-Bas (XIIe-XVIIe s.). 755.
KARRER O. Textgeschichte der Mystik. 222.
— Um Meister Eckhart. 731.
— Des hl. Ignatius von Loyola Geistliche Uebungen. 735.
KASTORSKIJ A. P. Sostojanije pravoslavnago vostočnago monaseštva so vremjeni zavojevanija Konstantinopola Turkami, 1453. 291.
KATTERBACH BR. Specimina supplicationum ex registris vaticanis. 279.
KEHR P. F. Regesta Pontificum Romanorum. Vol. II: Provincia Maguntinensis ed. A. Brackmann. (F. Baix.) 150.
KEKELIDZE K. S. Žitije Agafangela katolikosa Damasskago. 295.
— Žitije Petra Novago, mučenika Kapetolijskago. 295.
— Thqoreba Ilarion qarthvelisa. 295.
— Gruzinskaja versija arabskago žitija sv. Ioanna Damaskina. 296.
— Thargmanebay Eklesiastisay Mitrophane zmwrnel metropolitisay. 296.
— Žitije i djejanija sv. Timofeja čudotvorca. 296.
— Uccho antorébi dzvels karthul mcerlóbasi. 799.
KENRICK A. F. v. CONWAY M.
KEYSER Ch. E. A list of norman tympana and lintels. 744.
KIDD B. J. The Churches of eastern christendom from A. D. 451. 504.
KIPŠIDZE D. A. Žitije Prochora, muč. Luki i muč. Nikolaja Dvali. 290.
KIRCHNER J. Das Staveloter Evangeliar der Preussischen Staatsbibliothek. 480.
KIRSCH J. P. L'archeologia cristiana. 780.
KITE ST. A. William Penn and the catholic Church in America. 523.
KLEINSCHMIDT B. Die Blütezeit des Annakultus. 217.
KLEYNTJENS J. Les missions catholiques. 286.
— Atlas der R. K. Missie in Nederlandsch Oost- en West-Indie. 977.
KLYTČAN A. Kanonagirk Hajoc. 292.
KNAPPERT L. Schets van eene geschiedenis onzer handelskerken. 977.
KNELLER C. A. Um das Vaticanum. 495.
KNOWLES D. The English mystics. 231.
KOCH J. Otto Karrers Eckhart-Textbuch. 731.
— Neue Forschungen über Meister Eckhart. 731.
KOCKEN E. J. J. Ter dateering van Dante's *Monarchia*. 281.
KÖHLER W. Turonische Hss. aus der Zeit Alkuins. 480.
KÖVES T. La formation de l'ancien art chrétien. 537.
KOLSRUD O. La collation des offices ecclésiastique dans l'Église de Norvège. 551.
— Lars Dahle, missionnaire norvégien. 552.
KRAČKOVSKIJ I. J. Arabskija rukopisi iz sobranija Grigorija IV, patriarcha antiochijskogo. 296.
— Gramota Ioakima IV, patriarcha antiochijskaho, lvovskoj pastve v 1586 godu. 296.
KRAFT B. Der Römerbrieftext des armenischen Irenäus. 952.
KURTH G. La chronique de Jean de Hocsem. 244.
LACOMBE G. Prepositini Cancellarii Parisiensis (1206-1210) opera omnia. T. I. (R. M. Martin.) 661.
LAMBERMOND C. H. De Steigersche Statie te Rotterdam. 794.
LAMMENS H. L'Islam. (L. Willaert.) 649.
LAMOND J. Joan of Arc and England. 745.
LAMPEN W. Doctrina Guillelmi Ockham de reali praesentia et transsubstantiatione. 546.
LANDGRAF A. Grundlagen f. eine Verständnis der Busslehre der Früh. u. Hochscholastik. 215.
LANGLOIS CH. V. François de Meyronnes. 765.
— Nicolas de Lyre. 765.
LANZONI D. Le diocesi d'Italia dalle origine al principio del sec. VII. (P. Paschini.) 402.
— Il sogno presago della madre incinta nella letteratura medievale e antica. 511.
LA PIANA G. Foreign groups in Rome during the first centuries of empire 761.
LART C. E. Paganism in the Churches. 747.
LAUER PH. Nithard. *Histoire des fils de Louis le Pieux*. (A. Fliche.) 653.
LAURENT H. et QUICKE F. La guerre de la Succession du Brabant (1356-1357). 262.
LAURENT J. Les croisés et l'Arménie. 953.

Digitized by Google

LAUWERIJS J. Gids voor Hoogstraten. 248.
LAVERGNE. Synopse des quatre évangiles. 529.
LAVROV P. A. Evángelije i psaltír, *rûsskimi* (rúškimi) pismeny pisannyje, v. Žitíi Konstantina Filósofa. 981.
LAWLOR H. J. et OULTON J. E. L. The *Ecclesiastical History* and the *Martyrs of Palestine* [d'Eusèbe]. 229, 743.
LAZZARESCHI E. I domenicani nel carteggio di Paolo Guinigi. 274.
LEBON J. Athanasiana syriaca. 510.
— Version arménienne et version syriaque de Timothée Élure. 953.
LEBOUCQ CL. L'ancien couvent des dominicains à Gand. 956.
LEBRUN V. Une charte au pays de Chimay en 887. 242.
LECLERCQ H. S. Jérôme. 242.
LE COQUINS DE BUSSY A. v. WIERSUM E.
LEFÈVRE J. Le conseil du gouvernement général institué par Joseph II. 755.
— L'aumônerie militaire à l'époque de l'archiduc Albert. 956.
— v. LONCHAY H.
LEFÈVRE PL. Un conflit entre la faculté des arts et l'abbaye de St-Michel à Anvers. 517.
— Décrets liturgiques publiés par les chapitres généraux de Prémontré aux XIIIe et XIVe siècles. 754.
LEFORT L. TH. Epistola abbatis Athanasii archiepiscopi de conversatione congruente his qui continentur. 510.
— Pour une grammaire des LXX. 954.
LEFRANC. Jean Bodin carme? 540.
LEHMANN P. M. A. u. Küchenlatein. 490.
LEIDINGER G. Ein Prachtevangeliarium der karolingischen Zeit aus Ingolstadt. 728.
LEIPOLDT J. Die Religionen in der Umwelt des Urchristentums. 722.
LEMAIRE R. De oorsprong der gothiek in Brabant. 558.
LEMAN A. La conspiration des nobles belges en 1632. 525.
LEMMENS P. Augustin von Alfeld, O. F. M. Erklärung des Salve Regina, 1527. (M. Viller.) 470.
LEPIN M. L'idée du sacrifice de la Messe. (H. Lamiroy.) 161.
LEROQUAIS V. Les Livres d'heures mss de la Bibl. Nationale. (R. Maere.) 902.
LESELLIER J. Les méfaits du cérémoniaire Jean Burchard. 549.
LESNE E. Une source de la fortune monastique. 525.
— Histoire de la fondation de l'université catholique de Lille. (F. Claeys-Bouuaert.) 713.
LEVESQUE E. v. URBAIN CH.
LEVISON E. Documenti di S. Cecilia in Trastevere. 546.
LEVISON W. Zur Würdigung von Rimberts *Vita Anskarii*. 214.
LÉVY I. La Légende de Pythagore de Grèce en Palestine. (L. Cerfaux.) 125.
— Recherches sur les sources de la Légende de Pythagore. (L. Cerfaux.) 125.
LIGTENBERG R. Greccio en onze kerstkribben. 553.
— Het *Lignum vitae* van den h. Bonaventura in de ikonographie der XIVe eeuw. 791.
LINDROTH HJ. Schleiermachers Religionsbegrepp. (L. Antheunis.) 704.
LJUNGVIK H. Studien zur Sprache der apokryphen Apostelgeschichten. 568.
LLAURO J. Los glosarios de Ripoll. 961.
LÖFFLER K. Zur Frage einer Konstanzer Schreibschule in Karolingischer Zeit. 233.
LÖSCH ST. Die katholisch-theologischen Fakultäten zu Tubingen u. Giessen (1830-1250). 220.
LONCHAY H., CUVELIER J. et LEFÈVRE J. Correspondance de la cour d'Espagne sur les affaires des Pays-Bas au XVIIe s. 514.
LONGFORD W. W. The Vatican, France and l'Action française. 506.
LOOSJES J. v. DE BIE J. P.
LORTZ J. Tertullian als Apologet. (J. Forget.) 131.
LOWE E. A. A new fragment in the B-type. 233.
LUCCA G. Storia della Chiesa. I. 542.
LUDOVICI A. M. Personal reminiscences of A. Rodin. 748.
MACALISTER R. A. S. The archaeology of Ireland. 940.
MACDONELL J. Historical trials. 747.
MACHEN J. GRESHAM. The integrity of the Lucan narrative of the Annunciation. 759.
MACLER F. v. ASLAN K.
MAERE R. L'église Sainte-Gudule à Bruxelles. (M. Aubert.) 171.
MAGNIN. L'Église enseignée. 765.
MAILLET-GUY. Les commanderies de l'ordre de Saint-Antoine en Dauphiné. 965.
MALE É. La clef des allégories peintes et sculptées au XVIIe et au XVIIIe s. 538.
— Art et artistes du moyen âge. (M. 658.
MALVY A. et VILLER M. La confession orthodoxe de Pierre Moghila, métropolite de Kiev (1633-1646). 771.
MANDONNET. Opuscula omnia genuina quidem necnon spuria S. Thomae. 768.
MARCHETTI-LONGHI G. « Elephas herbarius » e « Curtis dominae Miccinae ». 276.
MARKOVSKI I. S. Istorija na blgarskija sinoden prevod na Biblijata. 520.
MARNAS M. Quel est donc cet Homme? 529.

Digitized by Google

MARTI O. A. Popular protest and revolt against papal finance in England from 1226 to 1258. 763.
MARUCCHI O. Nuovi studi sulla iscrizione storica dei martiri greci. 275.
— Il recente scavo sotto il monastero dei Trappisti sull' Appia. 781.
MASSERON A. Légendes franciscaines. 259.
MAZON A. Le moine Chrabr et Cyrille. 758.
MEADS D. M. Searching local records. 948.
MEIKLE H. W. Catalogues de mss de la National Library d'Édimbourg. 948.
Mélanges de philologie et d'histoire de la faculté des lettres de l'université catholique de Lille. 525.
MELIKSET-BEKOV L. M. Ekscerpty iz drevnjej « Istorii Armenii » po grusinskoj rukopisi XVII veka. 290.
— Origenovo tolkovanije Pesni Solomona v drevnjearmjanskom perevodje. 290.
— O grusinskoj versii apokrifičeskago Vidjenija Saaka Parfjanina o subjbje Armjenii. 290.
— O Meždonsobice v Tiflisje v 1197 godu po povodu Krivoj paschi. 290.
— Ob istočnikach drevnearmjanskogo prava. 292.
— Nadpisi Kabena. 294.
— K voprosu o Feodore Abu-kure v drevnjegrusinskoj literature. 297.
Membra disjecta. 240.
MENTRÉ F. Pour qu'on lise Cournot. 265.
MERCATI A. Frate Francesco Bartoli d'Assise michelista e la sua ritrattazione. 276.
— La circulaire du jubilé de 1300. 787.
MERCATI G. Per la storia dell' urna di S. Dasio martire. 274.
— Sull' etimologia del vocabolo Cornomannia. 276.
MEREDITH M. The librarian' guide. 234.
MERK A. Bibel u. Bulle Sixtus' V. 218.
— Die Miniaturen des armenischen Evangeliars nr 697 der Wiener Mechitharistenbibliothek. 953.
— v. CORNELY.
MERLE D'AUBIGNÉ CH. et MONOD W. La conférence œcuménique de Lausanne. 773.
MERZ G. Der vorreformatorische Luther. 492.
MICHAJLOV A. V. K voprósu o proischoždénii i literatúrnych istóčnikach Tolkóvoj Palei. 982.
MICHEL A. Histoire de l'art. T. VIII, 2e partie. (A. Fliche.) 476.
MICHEL É. La peinture au Musée du Louvre. École flamande. (R. Maere.) 462.
— Hypothèses sur quelques peintures flamandes. 774.
— v. HULIN DE LOO G.
MICHELS P. TH. Beiträge z. Gesch. des Bischofsweihetages im christl. Altertum u. M. A. (P. de Puniet.) 885.
MIJATEV K. Monumentalnata živopis v drevna Blgarija. 520.
MILLET G. Les monuments de l'Athos. 266.
MILLS B. v. WILLIAMS W.
MILNE C. H. A reconstruction of the old-latin text or texts of the Gospels used by saint Augustine. (B. Capelle.) 648.
MINGANA A. The Apology of Timothy the Patriarch before the Mahdi. 504.
— et HARRIS J. R. The *Lament of the Martyrdom of Pilate*. 939.
Mittelalterliche Handschriften. Festgabe H. Degering. 480.
MOFFAT J. A survey of the biblical and theological literatur of 1926. 234.
MOHLBERG C. Un antica designazione romana di stazione « ad sanctum Laurentium ad Titan ». 276.
— et BAUMSTARK A. Die älteste erreichbare Gestalt des *Liber Sacramentorum anni circuli* der römischen Kirche. (P. de Puniet.) 889.
MOHLER L. Bessarionis in calumniatorem Platonis libri IV. (A. Vansteenberghe.) 464.
— Instruktion Bessarions für die Kreuzzugspredigt in Venedig (1463). 733.
MOLSDORF W. Christliche Symbolik der mittelalterl. Kunst. 223.
MONOD W. v. MERLE D'AUBIGNÉ.
MONTEBAUER J. Vinricus, episcopus Placentinus, scholasticus Trevirensis. 481.
MONTE G. M. Le confraternite medievali dell' alta e media Italia. 783.
MOORE G. FOOT. Judaism in the first centuries of the Christian era. (J. Coppens.) 393.
MOREY C. R. I miniatori del Terenzio illustrato della Biblioteca Vaticana. 274.
MORIN G. A travers les mss de Bâle. 569, 807.
MÜLLER GR. Vom Cisterzienser Orden. 730.
MÜLLER H. F. Les doctrines du Pseudo-Denys, de Proclus et de Plotin. 214.
MUELLER J. Das Friedenswerk der Kirche in den letzten drei Jahrhunderten. T. I. (A. Van Hove.) 699.
MÜLLER K. Ehelosigkeit aller Getauften in der alten Kirche. 212.
— Die ehemaligen Verbreitung des Kapuzinerordens in den Gebieten des heutigen Deutschlands. 733.
MULDER W. v. VAN DER HEYDEN E. J. J.
MULERT H. Konfessionskunde. (H. Lamirov.) 883.
MULLER P. L. Onze Gouden Eeuw. 792.
MUNIER-JOLAIN. Le cardinal Collier et Marie-Antoinette. 264.

Digitized by Google

MURPHY G. Scotti peregrini. 941.
MUYLDERMANS J. Van twee norbertijnen van Tongerloo in de XVIIe eeuw. 513.
MUYLDERMANS J. Une recension arménienne du *Syntagma doctrinae*. 952.
NADAL BELTRAN V. P. Un aspecto interesante de la historiografia eclesiastica. 522.
NAZ R. L'avouerie de l'abbaye de St-Amand en Pévèle. 525.
NEUMANN W. Le pasteur Jens Colstrup (1646-1720). 551.
NEUSS W. Die byzantin. u. russische Ikonenmalerei. 223.
— Burg Stolzenfels u. die Apollinaris Kirche. 224.
NÈVE J. E. Gand sous la domination française. 246.
NEVE J. L. Arminianism in Holland. 962.
NICOLL A. The development of the theatre. 745.
NIKIFOROV A. Minejnyje i proložnyje teksty apokrifa o Makarii Rimskom v slavjano-russkoj pismennosti. 291.
NIKOLSKIJ N. K. K voprósu o rússkich pismenách, upominájemych v Žitii Konstantína Filosófa. 981.
— K voprósu o západnom vlijánii na drevnerússkoje cerkóvnoje pravo. 982.
NOACK F. Kardinal Friedrich von Hessen, Grossprior von Heitersheim. 735.
NOCK A. DARBY. Sallustius. Concerning the Gods and the Universe. 227.
NOGARA B. Scritti di Biondo Flavio. 279.
Nomina geographica neerlandica. 286.
Norvegia sacra. 551.
OBERST J. Die mittelalterl. Architektur der Dominikaner u. Franziskaner in der Schweiz. (R. Maere.) 172.
OIETTI U. Ambasciate e ambasciatori e Roma. 277.
OKSIJUK M. TH. Eschatlógija sv. Grigórija Nisskago. 802.
OLESNICKI A. A. Archéologie biblique. Éd. RYBINSKI V. P. 289.
OLIGER L. Regulae tres reclusorum et eremitarum Angliae, saec. XIII-XIV. 969.
OLSEN A. Les missions norvégiennes. 552.
O'MAHONY D. Irish footprints on the continent. 229.
OULTON J. E. L. v. LAWLOR H. J.
OWEN E. C. E. Some authentic Acts of the early Martyrs. (P. de Puniet.) 400.
Pages alsaciennes. Offertes à Chr. Pfister. 772.
PALMER H. P. Excommunication in the m. a. 943.
PANCOTTI V. La tomba di S. Barbara a Piacenza. 270.
PANTIN A. The general and provincial chapters of the English Black Monks 746.
PANTIN W. A. A benedictine opponent of John Wyclif. 744.
PAOLUCCI R. La venuta di papa Clemente VIII a Fano. 972.
PAPILLON A. Pour l'histoire du thomisme. 251.
PARCHOMENKO V. A. V kakój mjére býlo tendenciozno njesochránvsejesja drevnjéjseje « Zitijé Antónija Pečerskago »? 565.
PARDI G. La popolazione del distretto di Roma sui primordi del Quattrocento. 546.
PARIBENI R. Strues et heliocaminus. 275.
PARKER G. A summary of the Church councils checking the practice of law and medecine by ecclesiastics. 943.
PASCHINI P. Fra Tommaso Stella predicatore e vescovo domenicano e Girolamo Muzio. 273.
— Due episodi della controriforma in Italia. 545.
— Episodi della Contro-Riforma in lettere inedite di Gerolamo Muzio. 972.
PASQUINELLI A. Ricerche edilizie su S. Maria degli Angeli. 272.
PASTOR L. v. S. Vincent de Paul. 219.
— Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des M. A. T. XI et XII. (P. Richard.) 694.
— Histoire de la province de Bohème de la Compagnie de Jésus. 752.
PEERS C. R. English ornament in the VIIth and VIIIth centuries. 949.
PEETERS P. Une sainte arménienne oubliée, sainte Marie la Jeune, † 902-903. 953.
PEITZ W. M. Regestum dñi Innocentii III pp. super negotio Romani Imperii. 969.
PELSTER F. Beiträge zur Chronologie der *Quodlibeta* des hl. Thomas von Aquin. 543.
PERADSE G. Die Anfänge des Mönchtums in Georgien. 487.
PERALI P. Prontuario bibliografico per la storia degli anni santi. 786.
PÉREC V. N. K biográfii otca Ignátija Osipovica Starúšiča, Kievskago propovjédnika poloviny XVII vjeka. 566.
— Izslédovanija i materiály po istórii starínnoj ukraínskoj literatúry XVI-XVIII vekóv. 567.
— *Osvobožděnnyj Ierusalim* T. Tasso v ukráinskom perevódje XVII-XVIII vj. 983.
— *Prosvjetitel* Josifa Sánina v ukráinskom peredvódje načála XVII vjéka. 983.
— K izučéniju *Cét'i* 1489 goda. 983.
PERILLA F. Le Mont Athos. 536.
PÉRINELLE J. L'attrition d'après le concile de Trente et d'après S. Tho-

Digitized by Google

mas d'Aquin. (A. Teetaert.) 1986.
PERNOT H. Pages choisies des évangiles. 257.
PERROUD M. Les origines du diocèse de Belley. 767.
PERRY W. George Hay Forbes. 505.
PERVUCHIN N. Cérkov Joanna Predtéči v Jaroslávle. 984.
— Cérkov Ilii Proróka v Jaroslávle. 984.
PETER J. L'occupation étrangère dans le département du Nord, 1793-94. 526.
PETIT MGR L. Œuvres complètes de Georges Scholarius. 539.
PETRE M. D. The ninth lord Petre. 505.
PEXA A. Das General-Kapitel des Jahres 1651 u. die österreichischen Cisterzienserklöster. 736.
— Les cisterciens en Bohême, Moravie et Lusace, en 1780. 737.
PFAFF V. Kaiser Heinrichs VI. höchstes Angebot an die römische Kurie (1196). (E. Jordan.) 453.
PFISTER CHR. La légende de sainte Odile. 773.
PICOTTI G. B. La giovinezza di Leone X. 784.
PIGULEVSKAJA N. V. Žizn Sahdóny (Iz istórii nestoriánstva VII vjeka). 805.
PIRENNE H. Histoire de Belgique. VI. (L. Van der Essen.) 196.
— La duchesse Aleyde de Brabant et le *De regimine judaeorum* de S. Thomas d'Aquin. 754.
PISANI. Les Compagnies de prêtres du XVIe au XVIIIe s. 764.
PLAMENAC DR. Johannes Ockeghem. Sämtliche Werke. (Fl. Van der Mueren.) 908.
PLANCHET J. M. Les Lazaristes à Suan hoa fou (1783-1927). 521.
PLANCHON-LASSERRE P. Écriture et enluminure de mss du IXe au XIIe s. 509.
PLOTNIKOV V. K voprósu o vlijánii Erázma Rotterdámskago na Andréja Friča Modževskago. 566.
POLAND E. B. The friars in Sussex. 944.
POLLARD A. F. What is history. 949.
POLLARD A. W. An indulgence of 1476. 504.
POMJALOVSKIJ I. Izbrannyja mjesta iz latínskich christiánskich pisátelej do VIII-go vjéka. 801, 981.
PONTAIL F. La situation économique du Bas-Rhin au lendemain de la Révolution française. 536.
POOLE R. L. Haddan and Stubbs's Councils. 747.
POPOV N. P. Afanásievskij izvód Póvjesti o Varlaame i Ioasafe. 983.
PORÉE CH. Cahiers des curés et des communautés ecclésiastiques du bailliage d'Auxerre pour les États généraux de 1789. (P. Verhaegen.) 194.
POSNOV M. Sardikiiskijat sbor i negovata kanoničeskaja deinost. 520.
— Monašestvoto prez IV-IX vèkove. 520.
POST M. Archief voor de geschiedenis van het aartsbisdom Utrecht. Algemeen register. (A-K). 287.
POSTMUS S. Algemeene geschiedenis. 789.
POTAPOV P. O. K literatúrnoj istórii rukopísnych skazánij o sv. Nikolaje Čudotvárce. 564.
POWELL D. L. Guide to archives and other collections of documents relating to Surrey. 948.
POWICKE F. M. Gerald of Wales. 941.
— Stephen Langton. 941.
PREMOLI O. Vita di Alessandro Manzoni. 785.
PREMROU M. Serie documentata dei vescovi triestini dei sec. XV- XVIII. 270.
PREUSCHEN E. Griechisch-deutsches Wörterbuch. Éd. BAUER W. 207, 481.
PRIMS FL. Dyalogus Gilonis de VII sacramentis. 753.
— Kerkelijk Antwerpen. 754.
PROSPER D'ENGHIEN. T. R. P. Piat de Mons (chanoine Loiseaux), canoniste. (A. Teetaert.) 205.
PRUDENTIUS M. Mgr Zwijsen. 284.
PYLYPENKO B. Novi pečeri. 801.
QUENTIN H. Clibanus, pigella, panis artopticius. 275.
QUICKE F. v. LAURENT H.
QUIGSTAD J. Contribution à l'histoire ecclésiastique du Finmark. 552.
RABY F. J. E. A history of Christian-latin Poetry from the beginnings to the close of the M. A. (J. Lebon.) 404.
RAIMONDO D. Il primo conclave di S. R. Chiesa. 273.
RAITZ V. FRENTZ E. Die Schrift *De adhaerendo Deo*. 216.
RAJNA P. Le denominazioni Trivium e Quadrivium. 972.
RAYMOND I. WOODWORTH. The teaching of the early Church on the use of wine. 255.
Recueil en l'honneur de M. Michel Hruševski. 801.
Recueil d'études dédiées à la mémoire de N. P. Kondakov. 807.
Recueil des textes législatifs et administratifs concernant les biens nationaux. I. (R. Michel.) 701.
REICHERT H. Studien zur Säkularisation in Hessen-Darmstadt. 737.
REITZENSTEIN R. Die hellenistischen Mysterienreligionen. 206.
RENAULD E. Michel Psellos. Chronographie. II. 964.
REYPENS L. et VAN MIERLO J. Beatrys van Nazareth. *Seven Manieren van Minne*. (R. M. Martin.) 459.
RICCI C. Santa Cristina e il lago di Bolsena. 784.

Digitized by Google

RIED U. Studien zu Kettelers Stellung zum Infallibilitätsdogma. 495.
RIENTJES A. Le calice de S. Liévin, à Deventer. 287.
RITZEN R. Der junge Sebastian Brunner in seinem Verhältnis zu Jean Paul, Anton Günther u. Fürst Metternich. 740.
RIUS J. Cartes antigues de Sant Marti Sacosta. 961.
ROBO E. Bishops on the Tramp. 504.
— A little history of the abbey of St Mary of Waverley. 944.
— A parish priest in 1400. 944.
RODOCANACHI. Le Forgeron de Gretna Green. 540.
ROERSCH A. L'*Album amicorum* de Bonaventure Vulcanius. 263.
ROLAND. Henri de Leez, évêque de Liége (1145-1164). 753.
ROLLAND P. Monumenta historiae Tornacensis saec. XII. 243.
ROMANLELLI P. Le sedi episcopali della Tripolitania antica. 275.
RONAN M. V. St.Anne, her cult and her shrines. 227.
ROPES J. H. et HATCH W. H. P. The Vulgate, Peshitto, Sahidic and Bohairic versions of Acts and the greek mss. 760.
ROUSSEAU CHR. Assise. 774.
ROZANOV S. P. K voprósu o Žitii prepodobnago Antónija Pečérskago. 565.
RUCKER J. Cyrillus von Alexandrien u. Timotheus Aelurus in der alten armenischen Christenheit. 952.
RYBAKOV VL. SV. Iósif Pjesnopisec i jego pjesnotvorčeskaja djétatelnost. 805.
RYBINSKI V. P. v. OLESNICKI A. A.
SABBE ÉT. Notes sur la réforme de Richard de Saint-Vannes dans les Pays-Bas. 954.
SADOV A. IV. Očerk latínskoj semasiológii. 801.
SAGARDA N. I. Sv. Grigorij Čudotvórec 562.
— Tvorénija svjatágo Grigórija Čudotvórca. 980.
SALMON M. A source-book of welsh history. 747.
SALMON P. Un missel de voyage du XVIe s. 957.
SAMBERG J. De hollandsche gereformeerde gemeente te Smirna. 978.
SANCHEZ ALONSO B. Fuentes de la historia española e hispano-americana. 960.
SANDERS TH. Der Einfluss der Staatensukzession auf die Rechtslage der katholischen Kirche im Sukzessionsgebiet. (F. Claeys-Bouuaert.) 926.
SAVINA J. et BERNARD D. Cahiers de doléances des sénéchaussées de Quimper et de Concarneau pour les États Généraux de 1789. 966.
Sbornik v čest na V. N. Zlatarski. 757.
SCANDONE FR. La cattedra del testo di S. Tommaso d'Aquino nella R. Università di Napoli e i suoi insegnanti domenicani (1616-1806). 273.
Schaepman herdacht. 555.
SCHIAPARELLI L. Influenze straniere nella scrittura italiana dei sec. VIII e IX. (R. Maere.) 433.
SCHLAGER P. P. Nicolaus Herborn, O. F. M. *Locorum communium adversus huius temporis haereses Enchiridion*, 1529 (M. Viller.) 470.
SCHMAUS M. Die psychologische Trinitätslehre des hl. Augustinus. (J. Forget.) 407.
SCHMEIDLER F. Kaiser Henri IV. u. seine Helfer im Investiturstreit. (E. Voosen.) 449.
SCHMETZ W. Wilhelm van der Lindt, erster Bischof von Roermond. (A. Erens.) 924.
SCHMID J. Der Epheserbrief des Apostels Paulus. 718.
SCHMIT T. Die Koimesis-Kirche von Nikaia. (R. Maere.) 429.
SCHMITZ PH. Un ms. retrouvé de la *Vita Anselmi* par Eadmer. 955.
SCHNUERER G. Kirche und Kultur im M. A. (É. Jordan.) 152.
— Die Kulturkrise am Ausgang des M.A. 491.
SCHÖLLGEN W. Das Problem der Willensfreiheit bei Heinrich von Gent und Herveus Natalis. (R. M. Martin.) 664.
SCHOENGEN M. Die Klöster des ersten Ordens vom hl. Franziskus im Königreich der Niederlande, 1229-1926. 217.
SCHOTTENLOHER K. Pfalzgraf Ottheinrich u. das Buch (M. Viller.) 688.
SCHRIJNEN J. v. GEMELLI A.
SCHUBART W. Das Weltbild Jesu. 208.
— Renaissance u. Reformation. 491.
SCHUBERT H. v. Revolution u. Reformation im XVI. Jh. 218.
SCHULTE C. Aus dem Leben u. Wirken des Kapuziner-Ordens. 733.
SCHULTZE A. Das Testament Karls des Grossen von 811. 488.
SCHWARTZ E. Eine fingierte Korrespondenz mit Paulus dem Samosatener. 211.
SCHWEIGL J. Die Hierarchien der getrennten Orthodoxie in Sowjetrussland. 974.
SCHWIEGER J. Neue Wege zur Erforschung von Ursprungsfragen altarmenischen Kirchenbauten. 953.
SEDELNIKOV A. D. K izučeniju *Slova kratka* i déjatelnosti dominikánca Veniamina. 982.
SEEBERG E. Luthers Gottesanschauung. 734.
SELLERS R. V. Eustathius of Antioch. (J. Lebon.) 886.
SELSCHOTTER M. Romaansche sculptuur te Brugge. 957.
SERAFINI A. Torri campanarie di Ro-

Digitized by Google

ma e del Lazió nel medioevo. 550, 779.
SERAFINI C. Le monete e le bolle plumbee pontificie del medagliere vaticano. IV. 279.
SERVIÈRES G. La décoration artistique des buffets d'orgue. (Fl. Van der Mueren.) 677.
SHEPPARD L. S. Poggio and his *Liber facetiarum*. 231.
SICARD A. Le clergé de France pendant la Révolution. II. (R. Michel.) 702.
SIMEONI L. La vita Mathildis di Donizone. 271.
SIMON J. Où et quand furent prononcées les *Orationes in XL martyres* de S. Grégoire de Nysse? 953.
SIMPSON D. The historical Saint Columba. 232.
SIPMA P. Oud-friesche oorkonden. 555.
SKABALLANOVIČ M. N. Tolkovyj Tipicon. 297.
SKABALLANOVIČ N. Christiánskije prázdniki. I-II. 983.
SLOTEMACKER DE BRUINE M. C. Het ideaal der Navolging vanChristus ten tijde van Bernard van Clairvaux. (R. M. Martin.) 167.
SMIRNOV P. S v. Barskov J. L.
SMITH C. H. Cranmer and the Reformation under Edward VI. (L. Willaert.) 185.
SMITH M. FL. A. L. Smith, 1916-1924. 946.
SMITH H. PR. The heretic's defense. 523.
— A Key to the Colloquies of Erasmus. (A. Roersch.) 686.
SMITHEN F. J. Continental Protestantism and the English Reformation. (M. Viller.) 689.
ŠMURLO E. Storia della Russia. 974.
SNĚGAROV I. Několko dumi za Homatianovija sbornik izdaden ot Pitra. 521.
— Blgarskijat prvoučitel, Sv. Kliment Ohridski. 521.
— Prinos km istorijata na prosvětnoto dělo v Makedonija. Jedna autobiografia na Kuzman aŠpkarev ot 1864 godina. 759.
SNELLEN J. La recluse « Zuster Bertken ». 556.
SOIL DE MORIAMÉ E. J. Inventaire des objets d'art et d'antiquité du Hainaut. VI. 515.
SOUTER A. The earliest latin commentaries on the Epistles of St-Paul. 227.
SPERANSKIJ M. N. Slavjanskaja pismennostj XI-XIV vekov na Sinaje i v Palestinje. 292.
SPIERS E. Die Religionstheorie von Ernst Troeltsch. 717.
STADE K. Der Politiker Diokletian u. die letzte grosse Christenverfolgung. 212.
STAEHELIN E. Briefe u. Akten zum Leben Oekolampads. T. I. (M. Viller.) 683.
STEELE R. The Russian icon. 945.
STEFANINI L. Il problema della conoscenza in Cartesio e Gioberti. 272.
STEFFEN H. Die soziale Lage der Pfarrgeistlichkeit im Deutsch-Ordenstaat. 489.
STEINMANN E., WITTKOWER R. et FREYHAN R. Michelangelo Bibliographie, 1510-1920. 741.
STERCK J. De H. Stede in de geschiedenis van Amsterdam. 978.
STIGLMAYR F. Antiker Groszstädte im Spiegel der Chrysostomus Homilien. 727.
STOLZ E. Les patrons de l'université de Tubingue. 220.
STRASSER O. E. Capitos Beziehungen zu Bern. (M. Viller.) 685.
STUBBE A. P. P. Rubens. 248.
STYGER P. Die altchristl. Grabeskunst. (R. Maere.) 128.
— L'origine del cimitero di S. Callisto sull' Appia. 275.
SYKES N. Edmund Gibson, Bishop of London. (L. Willaert.) 190.
SYMONS TH. The concordia and the Rule of St Benedikt. 744.
SYNAVE. S. Thomas. Vie de Jésus. I-II. 261, 965.
TAKAJŠVILI E. S. Cerkvi i cerkovnyje drevnosti Megrelii. 294.
TARNER G. E. Christianity and the Church mystical. 938.
TAUBE v. Rom u. Russland in der vormongolischen Zeit. 496.
TAURISANO I. L'insegnamento domenicano in Roma. 273.
— I domenicani a Pisa. 274.
TER-AVETISSIAN S. V. Avtograf Ioan. na (Ovanesa) Vanakana, armjanskogo pisatela mongolskoj epochi. 290.
— Reznaja dver 1134 goda iz okrestnostej goroda Muša. 295.
TERLINDEN CH. Les avatars de la chaire de droit public à l'université de Louvain au XVIIIe s. 517.
THAMIRY. Fondements de la morale. 764.
THIEL B. Die liturgische Bewegung im Zeitalter der Aufklärung u. in unseren Tagen. 737.
THOMPSON A. H. York minster historical tracts. 745.
— Short bibliography of local history. 747.
THURSTON H. Some inexactitudes of Mr G. G. Coulton. 231.
— Fasting communion. 942.
— Fasting and Holy Bread. 943.
THYSSEN FR. De begraafplaats van den H. Caius. 557.
TIGRANIAN S. Drevne-armjanskaja kniga kanonov. 293.
TISSERANT E. Codices armeni Bibliothecae vaticanae. 279.
TODESCO L. Corso di storia della Chiesa. T. II-IV. (A. De Meyer.) 416.
TOMASETTI FR. Scrittori contemporanei di cose romane. 550.

Digitized by Google

TOMESCU C. N. Mitropolitul Grigorie IV al Unghrovlahiei. 562.
TONDELLI L. Il pensiero di san Paolo. (M. De Jonghe.) 644.
TOTH L. Die Promulgation des Jubiläumsablasses in Ungarn im Jahre 1776.777.
— Relation de Garampi, nonce en Hongrie en 1776. 777.
— Bonfini in Ungheria. 973.
TOURCHER F. E. Catholic historical scholarship in the U. S. 524.
TOURNEUR V. Le médailleur Jacques Jongheling et le cardinal Granvelle. 956.
TOUT T. F. National and international co-operation in historical scholarship. 749.
TOWER R. Odo, bishop of Bayeux and earl of Kent. 941.
TREVELYAN E. The present position of history. 236.
— v. FRUIN R.
TRICOT Saint Paul. 764.
TRUBETZKOY (†) E. N. Altrussische Ikonenmalerei. Éd. N. v. ARSENIEW. (R. Maere.) 653.
TUNICKIJ N. L. Knigi XII málych prorókov s tolkovánijanni v drévnje-slavjánskom perevódje. I. 564.
— Materiály dla istorii žizni i déjatelnosti učenikóv svv. Kirilla i Metodija. I. 565.
TYC TH. L'immunité de l'abbaye de Wissembourg. 536.
TYSON M. Handlist of additions to the collection of latin mss in the John Rylands Library, 1908-1928. 946.
ULLMANN S. Histoire des juifs en Belgique jusqu'au XVIIIe s. 512.
UMBERG J.-B. Absolutionspflicht u. altchristl. Bussdisciplin. 213.
Université (l') de Louvain à travers cinq siècles. 516.
URBAIN CH. et LEVESQUE E. Ledieu. Journal. Les dernières années de Bossuet. I. (J. Forget.) 926.
USPENSKIJ P. Grečeskije rukopisi Iverskogo monastyrja. 291.
VAETH A. Im Kampfe mit der Zauberwelt des Hinduismus. 740.
VALENSIN A. Évangile selon S. Luc. 530.
VALLI FR. Un eretico del sec. IV. 269.
— Il Cantico delle creature. 271.
VAN DEN BORREN CH. Le ms. musical M. 222 C. 22 de la bibliothèque de Strasbourg. 957.
VAN DEN WIJNGAERT A. Een merkwaardige Nederlandsche kruiswegoefening uit de XVe eeuw. 511.
VAN DER ESSEN L. Les tribulations de l'Université de Louvain pendant les guerres de Louis XIV en Belgique. 517.
— Notre-Dame de St-Pierre (Louvain) « Siège de la Sagesse ». 518.
VAN DER HEYDEN E. J. J. et MULDER W. Landrechten. 791.
VAN HARDERWIJK P. Het Nederlandsch katholicisme. 794.
VAN HERCK J. De Rubenskapel in de Sint-Jacokskerk te Antwerpen. 248.
VAN HOVE A. La doctrine du miracle chez saint Thomas. (R. Kremer.) 461.
VAN LANTSCHOOT A. Lettre de S. Athanase au sujet de l'amour et de la tempérance. 510.
VAN LEER W. Het leven van Beatrice en Isabelle d'Este. 559.
VAN MIERLO, J. JR. De Visioenen van Hadewijch. T. I.-II. (R. M. Martin.) 457.
— v. REYPENS L.
VAN SCHELVEN A. A. De Reformatie en de Revolutie. 555.
VAN VLIEBERGHE J. Christus-Koning in de beeldende kunsten. 957.
VAŠICA J. De momento SS. Cyrilli et Methodii pro unitate Ecclesiae restituenda. 569.
VEIT L. A. Zur Säkularisierung in Nassau-Usingen. 737.
— Der Zusammenbruch des Mainzer Erzstuhles infolge der französischen Revolution. 737.
VELGE H. La collégiale des SS. Michel et Gudule à Bruxelles. (M. Aubert.) 171.
VENTURI L. La prima mostra della collezione Gualino. 975.
VERCAUTEREN A. De nova regula tertii ordinis regularis S. Francisci. 970.
VERCAUTEREN F. Étude critique d'un diplôme attribué à Chilperic I. 753.
VERCAUTEREN IS. Quelques sculptures du XVIIe s. à l'église St-Nicolas à Gand. 956.
VERHELST. Évangile selon S. Matthieu. 240.
VERNADSKIJ G. V. Vizantijskija učenija o vlasti carja i patriarcha. 807.
VERSTEYLEN A. Revue d'histoire ecclésiastique. Tables générales, I-XXII. 518.
VETULANI A. Le grand chapitre de Strasbourg, des origines à la fin du XIIIe s. 536.
VIDIER A. L'annuaire des bibliothèques et des archives. 539.
Vieilles (les) églises de la province de Québec, 1647-1800. 960.
VIÉNOT J. Histoire de la Réforme française. (J. Dagens.) 918.
VILLECOURT. Le livre du chrême. 954.
VIVES D. J. La scoperta di un importantissima necropoli cristiana antica presso Tarragona (Spagna). 782.
VÖLKER K. Katholische Einigungsbestrebungen. 716.
VÖLKER W. Studien zur päpstlichen Vikariatspolitik im v. Jh. 486.
VOGELS H. Uebungsbuch zur Einführung in die Textgeschichte des N. T. 717.

Digitized by Google

VOLLRATH. Theologie der Gegenwart in Grossbritannien. 937.
VOOSEN É. Papauté et pouvoir civil à l'époque de Grégoire VII. (A. Fliche.) 451.
VOSTÉ. Catlogue de la bibliothèque syro-chaldéenne du couvent de N.-D. des Semences près d'Alquoš (Iraq). 975.
W. J. S. S. The importance of Dr Deissmann. 228.
WADDELL H. The wandering scholars. 942.
WALTER L. Das Totenbuch der Abtei Salem. 730.
WALTER R. v. Pilger u. Starzen. 497.
WALZ. Statistisches über die Suddeutsche Ordensprovinz. 493.
WEBER S. Ausgewählte Schriften der armenischen Väter. 485.
WIEDER F. Les mappemondes de Plancius et de Blaeu. 558.
WEIDINGER K. Die Haustafeln. 932.
WEIGALL A. S. Dunstan. 229.
WENDT H. Die Augsburgische Konfession. 218.
WENNER J. Die Rechtsbeziehungen der Mainzer Metropoliten zu ihren sächsischen Suffraganbistümern bis zum Tode Aribos (1031). (E. Voosen.) 159.
WERTHEIMER O. v. Der Schriftsteller Emil Ludwig. 717.
WESSELS. Annales ordinis B. M. de Monte Carmelo. 278.
WESSELS C. De geschiedenis der R. K. Missie in Amboina. (Th. Monnens.) 691.
WHALE W. ST. v. HOUTIN A.
WIEDERKEHR K. Die leibliche Aufnahme der allerseligsten Jungfrau Maria in den Himmel. 805.
WIEGER L. Documents concernant la Chine moderne. 759.
WIERSUM E. et LE COQUINS de BUSSY A. Visites des Johannites néerlandais au XVIe s. 282.
WILLARD J. F. Progress of medieval studies in the U. S. A. 254, 963.
WILLIAMS W. Studies in St Bernard of Clairvaux. 229.
— et MILLS B. Select treatises of St Bernard of Clairvaux. (R. M. Martin.) 166.
WILMART A. Homélies de S. Anselme. 260.
WILPERT. Restauro di sculture cristiane antiche e antichità moderne. 781.
WILSON E. M. The second coming of Christ in the Thessalonian epistles. 523.
— The second coming in the discourse of the last things. 962.
WINLOCK H. E. The monastery of Epiphanius at Thebes. Archeological material. (A. Van Lantschoot.) 143.
WITLOX J. Mgr Zwijsen. 285.
WITTKOWER R. v. STEINMANN E.
WOLF E. Staupitz u. Luther (M. Viller.) 682.
— v. BUCHWALD G.
WOOLLEY R. M. St Hugh of Lincoln. 230.
— Catalogue of the Mss of Lincoln Cathedral Chapter Library. 233.
WORKMAN H. B. John Wyclif. (É. de Moreau). 670.
WORRNIECKI H. Ms. du musée de Cividale. 496.
WRIGHT C. T. HAGBERG. Nicholas Fabri de Peiresc. 747.
WRIGHT G. W. Parish registers commission. 948.
ZANKOV S. Das orthodoxe Christentum des Ostens. 497.
ZANOLLI A. Notizie su alcune varianti del testo armeno di Afraate. 952.
ZATSCHEK H. Die Benutzung der Formulae Marculfi u. anderer Formularsammlungen in den Privaturkunden des VIII. bis X. Jhs. 238.
ZEILLER J. L'Empire romain et l'Église. (M. Viller.) 882.
ZELLINGER J. Studien zu Severian von Gabala. (R. Draguet.) 148.
— Bad u. Bäder in der altchristl. Kirche. 725.
ZINZIUS H. Untersuchungen über Heiligenleben der Diözese Besançon. 489.
ZLATARSKI V. N. Histoire de l'état bulgare au m. à. I,2. 521.
ZOEPFL F. Der Kommentar des Pseudo-Eustathios zum Hexaemeron. 726.
ZORELL F. Ursprung u. Eigenart der georgischen Bibelübersetzung. 952.
ZWIER W. Het verdrag van 1766 tusschen de Oost-Indische Compagnie en den vorst van Kandi (Ceylon). 792.
ZWIERLEIN F. J. The life and letters of bishop McQuaid. (J. Forget.) 710.
ZWIJSEN C. J. L'enseignement populaire catholique en Hollande. 285.

Digitized by Google

3. TABLE DE LA CHRONIQUE.

a. Distribution des matières par pays.

Allemagne, 206-226 ; 480-500 ; 716-743 ; 931-938.
Angleterre, Écosse, Irlande, 227-238 ; 500-508 ; 743-752 ; 938-951.
Autriche, 238-240 ; 752-753 ; 951-954.
Belgique, 240-251 ; 508-520 ; 753-757 ; 954-960.
Bulgarie, 520-521 ; 757-759.
Canada, 251 ; 960.
Chine, 521-522 ; 759.
Égypte, 960.
Espagne, 251 ; 522 ; 960-961.
États-Unis d'Amérique, 252-256 ; 522-525 ; 759-763 ; 962-963.
France, 256-268 ; 525-542 ; 763-777 ; 963-968.
Grèce, 542.
Hongrie, 268-269 ; 777-778 ; 968-969.
Italie, 269-281 ; 542-550 ; 778-789 ; 969-976.
Norvège, 551-553.
Pays-Bas, 281-288 ; 553-561 ; 789-798 ; 976-980.
Pologne, 288.
Roumanie, 561-652 ; 799.
Russie, 288-298 ; 562-567 ; 799-805 ; 980-985.
Suède, 568-569 ; 980.
Suisse, 298 ; 569 ; 805-807.
Syrie, 299.
Tchécoslovaquie, 569-570 ; 807.
Union Sud-Africaine, 808.
Yougoslavie, 300.

b. Musées, Archives et Bibliothèques.

ALLEMAGNE

Exposition Dürer, à Nuremberg, 938.
Archives de la cure de Kaufbeuren, 499.
Pressa, Exposition internat. de la presse, à Cologne, 500.

ANGLETERRE, ÉCOSSE, IRLANDE.

Exposition d'art flamand, à Londres, 515.
Collection Alg. Peckover, à Sibalds Holm, Wisbech. Vente de mss., 506.
John Rylands Library, à Manchester, 941, 946.
National Library d'Édimbourg, 948.

BELGIQUE.

Exposition Rubens, à Anvers, 247.
Exposition de miniatures et reliures anciennes, à Bruges (1927), 249.
Exposition d'art russe, à Bruxelles, 756.
Exposition de folklore régional, à Grimberghen-Bruxelles, 957.
Exposition de souvenirs de 1830, à Bruxelles (1930), 958.

ÉGYPTE.

Bibliothèque et archives du patriarcat grec d'Alexandrie, 960.

FRANCE.

Musée diocésain de Clermont-Ferrand, 539.
Archives du Ministère des affaires étrangères, 266.

ITALIE.

Exposition de la collection Gualino, à Turin, 975.
Bibliothèque vaticane, 975.
Bibliothèque vaticane (Dotation Carnegie), 279-280.

PAYS-BAS.

Musée national d'archéologie de Leyde, 558, 797.
Musée d'histoire de la musique à La Haye, 797.
Musée d'antiquités à Rotterdam, 797.
Musée Van Stolk à Haarlem, 796.
Permanente Tentoonstellingsraad, 797.
Oud-katholiek museum van kerkelijke kunst en geschiedenis, à Utrecht, 979.
Bibliothèque de l'université de Nimègue, 287.

RUSSIE.

Bibliothèque publique de Léningrad (mss de Kazan), 985.

TURQUIE.

Bibliothèques de Constantinople, 946.

c. Congrès.

ANGLETERRE, ÉCOSSE, IRLANDE.

Anglo-american historical conference (Londres, 6e assemblée), 949.
Congrès (17e) international des orientalistes, à Oxford (27 août), 948.

AUTRICHE.

Réunion de sociétés historiques à Gratz, 239.

BELGIQUE.

Congrès (24e) de la Fédération archéologique et historique de Belgique, à Tournai (1921) (Annales), 247.
Congrès (27e) de la Fédération ar-

Digitized by Google

chéologique et historique de Belgique, à Mons (1928), 958.
Semaine de missiologie. Ve session, à Louvain, 250.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

Mississippi Valley historical association (1927) (La Nouvelle-Orléans) 256.
American Jewish historical society (Newark), 256.

FRANCE.

Congrès archéologique (LXXXIXe session) de France, à Rouen (1926), 774.
Congrès des sciences historiques à Paris (1927), 775.

ITALIE.

Congresso nazionale di studi romani, 789.

NORVÈGE.

VIe Congrès international des historiens à Oslo, 552.

PAYS-BAS.

Congrès pour l'Union des Églises, à La Haye, 797.
XIIe Nederlandsch philologen congres 559.

SUÈDE.

Congrès (5e) international d'histoire des religions, à Lund (1929), 980.

TCHÉCOSLOVAQUIE.

Ve congrès de Velehrad (1927), 569.

d. **Sociétés savantes** (1).

ALLEMAGNE.

Bayer Akad. d. Wissenschaften (Sitzungsberichte), 211, 499, 564, 742.
Académie des sciences de Saxe, 488.
Görresgesellschaft (Jahresbericht), 224, 752.
Histor. Verein Ingolstadt (Sammelblatt), 728, 732.
Histor. Verein. f. d. Niederrhein (Annalen), 219.
Institut historique prussien de Rome, 547.
Kommission f. bayerische Landesgeschichte, 225.
Kommission f. d. Herausgabe der latein. Kirchenväter, 224.
Verein f. Schleswig-Holsteinische Kirchengeschichte (Schriften), 214.

ANGLETERRE, ÉCOSSE, IRLANDE.

Bristol and Gloucestershire archaeological society (Transactions), 944.
British Academy (Proceedings), 949.
Catholic record society, 236.
Cumberland and Westmorland antiquarian and archaeological society (Transactions), 946.
Early English text society, 230.
Henry Bradshaw society, 506.
Historical association, 507.
Historical manuscripts commission, 507.
Kent archaeological society (Transactions : Archaeologia Cantiana), 941.
Lingard society, 232, 949.
Royal historical society (Transactions), 746, 749.
Société des amis de la Bodléienne, 507.
Society of genealogists (Londres), 749.
Surrey record society, 948.
Surveyors' Institution, 507.

AUTRICHE.

Académie des sciences de Vienne, 224, 742.
Institut autrichien de Rome, 549.
Leo-Gesellschaft, 239, 752, 954.
Oesterr. Institut f. Geschichtsforschung (Mitteil.), 238.

BELGIQUE.

Académie royale de Belgique (Bulletin), 249, 754.
Académie royale de Belgique. Cl. des Lettres (Mémoires), 755.
Académie royale d'archéologie de Belgique (Annales), 243, 957.
Cercle archéologique et historique d'Audenarde (Annales), 753.
Cercle hutois des sciences et beaux-arts (Annales), 515.
Comité de folklore ardennais, 756.
Commission nationale belge de coopération intellectuelle, 757.
Commission royale des anciennes lois et ordonnances de Belgique (Bulletin), 512.
Commission de toponymie et dialectologie (Bulletin), 250.
Commission royale d'histoire (Recueil de textes), 244.
Davidsfonds, 957.
Institut archéologique liégeois (Bulletin), 245.
Institut archéologique du Luxembourg (Annales), 246.
Institut historique belge de Rome (Bulletin), 245.

(1) Les *Bulletins* et les *Mémoires* des Sociétés savantes sont renseignés ici, et non sous les rubriques *Périodiques* ou *Collections*.

Digitized by Google

Kon. Vlaamsche academie (Verslagen en mededeelingen), 241, 513.
Société des américanistes de Belgique, 757.
Société archéologique de Namur (Annales), 753, 756.
Société d'émulation de Bruges (Annales), 515, 957.
Union académique internationale, 249.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

American historical association, 254.

FRANCE.

Académie de droit international, 265.
Académie des inscriptions et belles-lettres, 267, 540, 549, 775.
Académie des sciences morales et politiques, 267, 540.
École française de Rome, 549.
Institut de France, 540.
Société d'histoire du droit des pays flamands, picards et wallons, 776.

ITALIE.

Amici dell' arte (Ascoli). Ve centenaire d'A. Bonfini, 973.
R. Deputazione di storia patria per le provincie modenesi (Atti e memorie), 271.
Istituto per l'Europa orientale, 974.
Istituto storico italiano, 548.
R. Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti (Atti), 270.
Pontificia accademia romana di archeologia (Rendiconti), 274, 781.
Pontificia commissione di archeologigia sacra (Atti), 780.
Soc. istriana di archeologia e storia patria (Atti e memorie), 270, 972.
Società romana di storia patria (Archivio), 545, 550, 778, 784.

PAYS-BAS.

Kon. Academie van wetenschappen, 795.
Bernulphusgilde, 797.
Commissie voor 's Rijks' geschiedkundige publikatiën, 282.
Gelre. Vereeniging tot beoefening van Geldersche geschiedenis, oudheidkunde en recht, 556.
Genealogisch heraldisch genootschap « De Nederlandsche Leeuw » (Maandblad), 282, 791.
Gezelschap van christelijke historici, 790.
Historisch genootschap gevestigd te Utrecht (Bijdragen en mededeelingen), 282.
Kon. Nederlandsch aardrijkskundig genootschap, 286, 558.
R. K. Kunstenaarsvereeniging, 797.
Limburg, 797.
Limburg's geschied- en oudheidkundig genootschap, 797.
Nederlandsch comité voor geschiedkundige wetenschappen, 797.
Nederlandsch instituut te Rome (Mededeelingen), 557.
Oudheidkundige kring van de Vier Ambachten, 797.
Provinciaal genootschap van kunsten en wetenschappen in Noord-Brabant, 558.
Provinciaal geschied- en oudheidkundig genootschap, à Maestricht, 797.
Société royale d'archéologie d'Amsterdam, 559.
Vereeniging tot beoefening van Overijsselsch recht en geschiedenis, 284, 287.

ROUMANIE.

Scuola romena de Roma (Ephemeris dacoromana), 547.

RUSSIE.

Académie des sciences de l'URSS, 983.
Académie des sciences de Russie. Classe de langue et de littérature, 564, 567.
Académie des sciences de Pétrograd (Classe de langue et littérature russes. Bulletin), 288.
Académie des sciences de Russie (Commission historico-archéographique), 566.
Académie théologique de Kiev (Travaux), 802.
Académie théologique de Pétrograd, 562.
Comité des orientalistes (Mémoires), 805.
Obščestvo drévnej pismennosti i iskústva, 567.
Société d'archéologie et d'art de Jaroslavl, 984.
Société d'histoire, d'archéologie et d'ethnographie de Kazan (Bulletin), 291.

e. Universités et Instituts d'enseignement supérieur (1).

ANGLETERRE, ÉCOSSE, IRLANDE.

Collège universitaire d'Aberystwyth (Pays de Galles). Chaire d'histoire locale, 236.
King's college (Londres), 749.
Université d'Aberdeen (Scottish gaelic studies), 232.
University College (Londres), 236, 507, 749.

AUTRICHE.

Université de Vienne (Anniversaires), 954.

(1) Les collections proprement universitaires sont renseignées ici et non pas sous la rubrique *Collections*.

Digitized by Google

BELGIQUE.

École des Hautes Études, à Gand, 956.
Université de Liége (Bibliothèque de la Fac. de Phil. et Lettres), 241.
Université de Louvain, 519.
Chaire de missiologie, 519.
(Vlaamsche leergangen. Prix Helleputte-Schollaert), 519.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

St. Joseph's university college (Edmonton-Canada), 763.
Thought Foundation, 255.

FRANCE.

École nationale des chartes, 775.
Facultés catholiques de Lille (Travaux et mémoires). 525.
Institut d'études slaves (Travaux), 768.
Université de Strasbourg. Faculté des lettres (Publications), 772.

HONGRIE.

Université Pázmáni à Budapest (Institut d'histoire de l'art), 269.
Université de Szeged. Institut français. 777.

ITALIE.

École pontificale de paléographie et de diplomatique, à Rome, 280.
Institut d'archéologie chrétienne de Rome, 550.
Institut pontifical oriental, 784.
Université catholique de Milan (Faculté des lettres), 277.

PAYS-BAS.

Bureau central de la Fédération des Universités catholiques (Communications), 560.
Université Charlemagne de Nimègue, 560.
Université communale d'Amsterdam, 794.
Université de Leyde. Institut d'histoire, 979.

RUSSIE.

École supérieure de la ville d'Odessa (Bulletin scientifique), 564.
Université de Tiflis (Bulletin), 799.
Université de Tiflis (Publications), 294, 296.

SUISSE.

Faculté de théologie de Genève, 298.

f. Collections. Encyclopédies et dictionnaires. Entreprises scientifiques.

ALLEMAGNE.

Alttestamentl. Abhandlungen, 267.
Armenischen (der) Kirchenväter ausgewählte Schriften, 484.
Bayerische Rechtsquellen, 225.
Beihefte zum Alten Orient, 208.
Beiträge zur Förderung christl. Theologie, 209, 933.
Beiträge z. Geschichte des alten Mönchtums u. d. Benediktinerordens, 728.
Beiträge zur Geschichte der Philosophie des M. A., 214.
Bibliothek der Kirchenväter, 484.
Biblische Studien, 718.
Corpus confessionum, 936.
Dokumente der Religion, 735.
Grundriss der Geschichtswissenschaft z. Einführung in das Studium der deutschen Geschichte des MAs und der Neuzeit, 742.
Handbuch (kirchliches) f. d. kathol. Deutschland, 498.
Hiersemanns Handbücher, 223.
Kanonistische Studien u. Texte 742.
Monographien zur Erdkunde, 742.
Monumenta Boica, 225.
Morgenland, 208.
Neutestamentl. Abhandlungen, 721.
Quellen u. Erörterungen zur bayerischen Geschichte, 225.
Religiöse Quellenschriften, 724.
Religionswissenschaft (die) der Gegenwart in Selbstdarstellungen, 497, 741.
Sammlung bayerischer Verordnungen, 225.
Sammlung gemeinverständl. Vorträge, 212, 218.
Schöninghs Sammlung Kirchengeschichtl. Quellen u. Darstellungen, 724.
Texte u. Untersuchungen, 935.
Untersuchungen zum N. T., 484, 932.
Veröffentlichungen zur bayerischen Städtegeschichte, 225.
Bilderatlas z. Religionsgeschichte, 722.
Handbuch der Wirtschaftsgeschichte, 741.
Religion (die) in Geschichte u. Gegenwart, 206, 716.
Wörterbuch (griechisch-deutsches) zu den Schriften des N. T. u. der übrigen urchristl. Literatur, 207, 481, 931.

ANGLETERRE, ÉCOSSE, IRLANDE.

Cornish Saints, 229.
English life in English literature, 745.
Woodbrooke studies, 939.
Dictionary of national biography, 505, 945.
New English dictionary, 748.

AUTRICHE.

Quellen u. Forschungen z. Geschichte Oesterreichs, 752.

BELGIQUE.

Bloemen van ons geestelijk erf, 796.

Digitized by Google

Eigen Schoon, 248.
Les études religieuses, 756.
Humanistica Lovaniensia, 755.
Museum Lessianum, 250.
Pax, 244.
Xaveriana, 244.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

Dictionary of America, 525.

FRANCE.

Archives de la France monastique, 770.
Art (l') et le goût, 266.
Bibliothèque des archives de philosophie, 265.
Bibliothèque catholique illustrée, 774.
Bibliothèque catholique des sciences religieuses, 763.
Bibliothèque de l'histoire de l'art, 537.
Caritas, 259.
Collection d'études sur l'histoire du droit et des institutions de l'Alsace, 535.
Initiation et méthodes, 539.
Revue des Jeunes (Éditions), 261, 769, 965.
Verbum salutis, 530.
Les Saints, 258.
Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie, 526.
Dictionnaire de théologie catholique, 526, 963.
Glossaire archéologique du m. â. et de la Renaissance, 776.
Répertoire d'art et d'archéologie, 539.
Histoire littéraire de la France, 765.

HONGRIE.

Henzslmann Lapok, 269, 778.

ITALIE.

Biblioteca d'arte editrice, 788.
Codices e Vaticanis selecti, 969.
Le conferenze al Laterano, 784.
Orientalia christiana, 542, 784, 971, 974.
Problemi teorici e morali nei classici del pensiero, 272.
Quaderni di studi Romani, 782.
Scrittori d'Italia, 545.
Sinica Franciscana, 976.
Storici antichi e moderni, 783.
Studi e testi, 279.

PAYS-BAS.

Bouwstoffen tot het middelnederlandsch Woordenboek, 795.
Nijmeegsche studieteksten, 791.
Biographisch woordenboek van protestantsche Godgeleerden in Nederland, 281.
Encyclopaedie van Nederlands Oost-Indië, 286.
Werken der H. Theresia, 553.
Werken van Vondel, 554.

SUISSE.

Dictionnaire historique et biographique de la Suisse, 298.

SYRIE.

Bibliotheca arabiea scholasticorum, 299, 948, 949.

g. Périodiques cités.

ALLEMAGNE.

Archiv für die gesammte Psychologie, 717.
Archiv für Politik u. Geschichte, 717.
Archiv für Reformationsgeschichte, 492.
Biblische Zeitfragen, 484.
Bonner Zeitschrift f. Theologie u. Seelsorge, 730, 737.
Cistercienser Chronik, 730, 736, 737.
Deutsche Literaturzeitung, 488.
Divus Thomas, 494.
Franziskanische Studien, 217.
Historisches Jahrbuch, 215, 220, 495, 731, 739.
Historische Zeitschrift, 490, 743.
Hochland, 219, 223.
Luther-Jahrbuch, 735.
Monatsschrift f. Geschichte u. Wissenschaft des Judentums, 722.
Neue Jahrbücher f. Wissenschaft u Jugendbildung, 491.
Römische Quartalschrift, 512, 727, 732, 733.
Scholastik, 213, 216.
Stimmen der Zeit, 727.
Stockholm, 498.
Theologie und Glaube, 210, 217, 729, 731.
Theologische Quartalschrift, 216, 220, 729.
Theologische Revue, 499, 731.
Vierteljahrschrift f. bayerische Landesgeschichte, 225.
Zeitschrift f. Geschichte u. Altertumskunde d. Ermlands, 489.
Zeitschrift f. d. Geschichte des Oberrheins, 735.
Zeitschrift f. kath. Theologie, 214, 215, 495.
Zeitschrift f. Kirchengeschichte, 486, 489, 734.
Zeitschrift f. Missionswissenschaft, 742.
Zeitschrift f. Missionswissenschaft u. Religionskunde, 742.
Zeitschrift der Savigny-Stiftung f. Rechtsgeschichte, 725.

ANGLETERRE, ÉCOSSE, IRLANDE.

Antiquaries journal, 940.
Archaeological journal, 943.

Digitized by Google

The Bodleian quarterly record, 744, 747.
Bulletin of the John Rylands library, 504, 939, 941, 946.
Burlington magazine, 746.
Catholic medical guardian, 943.
Church quarterly review, 232.
Church Times, 228.
Contemporary review, 236.
Daily Mail, 229.
Downside review, 744.
English historical review, 744, 749, 941.
The Hibbert Journal, 228 , 747.
History, 235, 749.
Month, 942.
The nineteenth century and after, 506.
Notes and queries, 948.
Pax, 231.
The periodical, 748.
Quarterly review, 945.
Review of English studies, 948.
Scottish Gaelic studies, 744.
Scottish historical review, 943, 948.
Studies, 230, 503, 942.
Tablet, 504, 944, 949.
Theology, 942.
Times, 232, 502, 504, 507, 946.
Times literary supplement, 232, 748.

AUTRICHE.

Handes Amsorya, 951.
Jahrbuch der kunsthistorischen Sammlungen des allerhochsten Kaiserhauses, 239.
Kunsthistorischen Sammlungen in Wien, 239.

BELGIQUE.

Analecta bollandiana, 511.
Analecta praemonstratensia, 242, 511, 755.
Biekorf, 246.
Bruxella sacra, 958.
Bulletin philologique et historique, 757.
Bijdragen tot de geschiedenis, 754.
Collectanea Mechliniensia, 753.
Compas d'or, 955.
Muséon, 510, 954.
Ons geestelijk erf, 511, 796.
Questions liturgiques et paroissiales, 957, 959.
Recherches de théologie ancienne et médiévale, 959.
La revue d'art, 756.
Revue belge de numismatique et de sigillographie, 956.
Revue belge de philologie et d'histoire, 244, 753, 757, 954, 956.
Revue bénédictine, 240, 486, 955.
Revue d'histoire ecclésiastique, 518.
Revue des sciences philosophiques et théologiques, 959.
Revue théologique, 512.
Terre wallonne, La 249.

BULGARIE.

Makedonski Pregled, 759.

CANADA.

La revue dominicaine, 251.

CHINE.

Bulletin catholique de Pékin, 759.

ÉGYPTE.

Pantainos, 960.

ESPAGNE.

Analecta sacra tarraconensia, 961.
La Ciudad de Dios, 251, 522.
Religion y cultura, 522.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

The American historical review, 252, 253, 254, 524.
Catholic historical review, 523, 524, 762.
The Harvard theological review, 252, 760, 761, 762, 962.
Journal of modern history, 963.
The journal of religion, 255.
The Princeton theological review, 255, 522, 523, 759, 962.
Thought, 255.

FRANCE.

L'année politique française et étrangère, 773.
L'Architecte, 538.
Archives d'histoire doctrinale et littéraire du moyen âge, 260.
Bulletin monumental, 537.
Gazette des beaux-arts, 774.
Hespéris, 260.
Mercure de France, 786.
Revue archéologique, 774.
Revue biblique, 975.
Revue des Deux Mondes, 538.
Revue des études islamiques, 539.
Revue de l'histoire de l'Église de France, 966.
Revue Mabillon, 258, 965.
Revue des musées et collections archéologiques, 776.
Revue du Nord, 262.
Revue de l'Orient chrétien, 975.
Revue du seizième siècle, 263.

HONGRIE.

Magyar Müvészet, 269.
Magyar Nyelv, 268.

ITALIE.

Aevum, 277.
Analecta ordinis carmelitarum, 278.

Digitized by Google

Angelicum, 975.
Antonianum, 277, 546, 969.
Archeografo Triestino, 270.
Archivio storico Lombardo, 271.
Archivio storico Messinese, 272.
Archivio storico per le provincie parmensi, 270.
Archivio Veneto, 271, 280.
Archivio Veneto-Tridentino, 280.
Archivum franciscanum historicum, 276.
Arte, 976.
Bibliotheca universalis, 976.
Bolletino storico pistoiese, 783.
Carmelitana, 278.
Civiltà cattolica, 781.
Giornale critico della filosofia italiana, 545.
Gregorianum, 543, 970.
Memorie domenicane, 273.
Rassegna storica del Risorgimento, 546.
Rivista di archeologia cristiana, 780.
Rivista di storia del diritto italiano, 550.
Roma, 272, 782.
Samnium, 976.
Studi medievali, 788, 972.
Studi Urbinate, 971.
Studia Picena, 972.
Urbinum, 970.
Valdilamone, 271.

PAYS-BAS.

Antirevolutionnaire Staatkunde, 555.
Archief voor de geschiedenis van het aartsbisdom Utrecht, 287.
Bossche bijdragen, 285.
Bijdragen voor de geschiedenis van het bisdom van Haarlem, 283, 286.
De gids, 792.
Gildeboek, 791.
Groot-Nederland, 556.
Historisch tijdschrift, 282, 978.
Nederlandsch archief voor kerkgeschiedenis, 284.
Ons eigen blad, 284.
Onze eeuw, 282.
Oudheidkundige mededeelingen uit 's Rijks' Museum van oudheden te Leiden, 790.
Oud-Holland, 555.
Het Schild, 284.
Stemmen des tijds, 287.
Studia catholica, 553.
Tijdschrift voor geschiedenis, 792.
Vox Carolina, 555.
De Vrije Fries, 282.

POLOGNE.

Archeion, 288.

ROUMANIE.

Logos, 775, 799.

RUSSIE.

Arili, 289.
Bibliografičeskaja Létopis, 982, 983.
Izvéstija po russkomú jazyku i slovéstnosti. 985.
Rukovodstvo dla selskich pastyry, 297.

SUISSE.

Basler Zeitschrift f. Geschichte u. Altertumsunde, 569, 807.
Mouseion, 569.
Schweizerische Rundschau, 491.

h. Nominations.

Voir pages 225, 237, 240, 251, 256, 267, 280, 288, 299, 500, 508, 525, 540, 560, 743, 750, 776, 949, 976, 979.

i. Notices nécrologiques.

Amelung, W. 500.
Andrews, H. T. 508.
Armstrong, E. 750.
Baucke, H. 500.
Beckmann, G. 743.
Below, G. v. 226.
Bishop, E. 945.
Boehmer, H. 226.
Bolland, W. C. 238.
Burn, A. Ewbank 238.
Bury, J. Bagnell 749.
Cabanès, A. 776.
Canonge, F. 268.
Cave, 750.
Cečulin, N. Dm. 298.
Chavan, A. 299.
Clop, 777.
Commer, E. 743.
Crawford, H. Saxton 950.
Crosnier, Mgr 776.
Curschmann, F. 743.
Dalton, F. T. 238.
Davis, H. W. Carless 951.
de Corswarem, P. 960.
De Langen-Wendels, G. 561.
Delattre, A. J. 757.
de Renesse, Cte Th. 519.
Doeberl, M. 743.
Doltin, G. 542.
Donnet, F. 520.
Feder, A. 226.
Filippov, A. N. 297.
Fillion, 267.
Flood, W. H. Grattan 951.
Fougères, G. 542.
Franke, A. 226.
Friedrich, T. 226.
Gardner, A. 238.
Germain de Maidy, L. 542.
Goussen, H. 226.
Gressmann, H. 226.
Gwynn, J. 945.
Haering, T. v. 743.
Hanquet, K. 519.
Harrell, I. S. 256.
Harrison, J. E. 750.
Haverfield, Fr. J. 945.
Heuser, E. 500.

Digitized by Google

Horgath, D. G. 238.
Hubert, H. 541.
Kalkhoff, P. 743.
Kervijn de Lettenhove, H. 520.
Kraemer, 979.
Krieger, A. 500.
Lafaye, G. 541.
Landsberg, E. 500.
Lang, A. 945.
Lee, S. 945.
Legg, J. W. 945.
Linničenko, I. A. 298.
Loofs, F. 500.
Macoir, G. 519.
Mann, Mgr H. K. 951.
Martin, H. 268.
Mason, A. J. 751.
Matthieu, E. 960.
Maugras, G. 541.
Michajlov, A. V. 985.
Muller, B. 500.
Owen, D. Cymmer 750.
Penny, Fr. 752.
Petit, Mgr L. 280.
Pillet, Mgr, 541.
Plummer, Ch. 237.
Poupardin, R. 268.
Relton, Fr. 950.
Remouchamps, A. E. 561.
Reymond, Ch. M. 968.
Riggenbach, É. 299.
Robiquet, P. 542.
Round, J. H. 950.
Rouquette, 541.
Rousseau, Fr. 541.
Ryle, 748.
Sabatier, P. 776.
Sanday, W. 946.
Saunders, Bailey 508.
Sénart, É. 541.
Serrant, P. 508.
Servois, G. 541.
Smirnov, J. I. 298.
Smith, A. L. 946.
Smith, H. Preserved 525.
Swete, H. B. 946.
Thompson, H. Yates 951.
Toorop, J. 798.
Trevelyan, G. 951.
Vacandard, 267.
Varges, W. 226.
Vidier, A.-Ch.-Ph. 541.
Vigourel, 542.
Villecourt, L. 750.
Vinogradoff, P. 748.
Vürtheim, 979.
Ward, W. Ph. 946.
Weir, Th. Hunter 751.
Wenck, C. R. 226.
Wendt, H. 500.
White, Newport 749.
Willis-Bund, J. W. 950.

Digitized by Google

Digitized by Google